
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04049 8917









ŒUVRES COMPLÈTES

DE BOUDON.


MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

ŒUVRES COMPLÈTES

DE BOUDON,

GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX,

RÉUNIES, POUR LA PREMIÈRE FOIS, DANS UN ORDRE LOGIQUE ET ANALOGIQUE,

Renfermant

SES DIVERS OPUSCULES ASCÉTIQUES,

ET

UN TRÈS-GRAND NOMBRE DE LETTRES ET D'EXHORTATIONS

JUSQU'ICI INÉDITES,

REPRODUITES D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES OU DES COPIES AUTHENTIQUES
CONSERVÉS AU GRAND SÉMINAIRE D'ÉVREUX,
CORRIGÉES D'APRÈS CES MÊMES MANUSCRITS, ET AUGMENTÉES DE NOMBREUX FRAGMENTS
OMIS DANS LETTRES DÉJÀ ÉDITÉES;

PUBLIÉES

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES **COURS COMPLETS** SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

TOME TROISIÈME ET DERNIER.

---

3 FORTS VOLUMES IN-4°, PRIX : 24 FRANCS.

—

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME DES OEUVRES COMPLÈTES DE BOUDON.

L'homme de Dieu en la personne du P. Surin. 9
Triomphe de la croix en la personne de la mère Elisabeth de la Croix. 279
L'amour de Dieu seul, ou Vie de la sœur Marie-Angélique de la Providence. 575
La Vie de saint Taurin, premier évêque d'Evreux. 737
Lettres. 783
Lettres à MM. les curés d'Evreux. 787
— à un curé de Laigle. 793
— à la présidente de Bragelongue. 794
— à Mme Cécile. 796
— à la mère prieure des Bénédictines. 797
— à un inconnu. 798
— à la mère Elisabeth, Feuillantine. 801
— à Mme de Rouves. 842
— à Mme Lefèvre. 880
— à Mme Simon. 883
— à une religieuse de Rouen. 886
— à Madeleine Chamois. 887
— à Mme Anne. 889
— à un ecclésiastique. 890
— à la mère Anne Bardin. 893
— à une religieuse Ursuline. 894
— à la supérieure des religieuses de Notre-Dame du Refuge, à Nancy. 898
— à Mlle Auvray. 901
— à Mme Henri. 902
— à M. Louviers. 919
— à Mme de Montreuil. 920
— à la supérieure des Ursulines d'Evreux. 921
— à la mère Joseph, Carmélite. 941
— à M. Aubry, 942
— à M. Bosguerard. *Ibid.*
— à M. Thomas. 1203
Oraison à la très-sainte Mère de Dieu. 1385
Association pour l'avancement du règne de Dieu. 1387
Offrande aux cœurs de Jésus et de Marie. 1392
Panégyrique de saint Bernard. 1394
Eloge funèbre de M. Beccasse. 1408
Exhortation pour la veille de Noël. 1427
Exhortation sur saint Joseph. 1436
Exhortation sur la sainte Vierge. 1446
Exhortation à des congréganistes. 1456
Relation sur saint Hélier. 1465

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI-MARIE BOUDON,

GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX.

—

L'HOMME DE DIEU

EN LA PERSONNE

DU RÉV. PÈRE JEAN-JOSEPH SEURIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

—

A JÉSUS, MARIE ET JOSEPH.

—

Aimable Jésus, après avoir donné au public l'ouvrage de la science et de la pratique du Chrétien pour vous faire connaître et vous faire aimer par des motifs très-pressants, pris de vos grâces, de vos bontés et de vos amours, et spécialement de l'union étroite que les Chrétiens ont pour vous en qualité de membres de votre corps mystique, j'ai pensé à mettre devant les yeux de vos fidèles un homme qui a vécu dans la corruption de la même nature qu'eux, et dans la même fragilité de la même chair, qui vous a beaucoup connu, qui vous a beaucoup aimé; afin que si d'un côté les motifs de vos grâces et de vos bontés les appellent et les pressent de vous aimer, les exemples, d'autre part, leur montrent qu'ils le peuvent faire, et qu'ainsi ils sont entièrement inexcusables s'ils sont sans votre amour. Mais, ô mon Sauveur, que la seule idée d'un état si désolant est effroyable! Ah! mon Seigneur, avoir un être, et être sans votre amour! avoir un cœur et ne pas vous aimer! peut-on rien concevoir de plus affreux? peut-on rien concevoir de plus triste et de plus misérable? O mon Dieu et mon Sauveur, ne le permettez pas. Nous vous demandons en toute humilité la grâce de votre pur et saint amour. C'est cet amour que nous cherchons, c'est cet amour après lequel nous soupirons c'est cet amour que nous voulons. Donnez-nous seulement cet amour, et nous voilà contents, quand d'autre part nous souffririons tous les supplices imaginables. Donnez-nous cet amour et il nous suffit, quand d'un autre côté nous serions dans une privation générale de tout le reste. Ah! nous voulons que votre pur amour soit tout notre honneur, tout notre plaisir, toutes nos richesses.

Faites donc, mon Jésus, que je vous aime; donnez votre amour aux créatures mes semblables. Ah! que je sois tout dans votre amour, que je ne vive que de votre amour, que je ne respire que votre amour. Et si j'osais, ô mon divin Roi, je vous demanderais la grâce de mourir de votre amour. Mais certes tout cela ne contenterait pas encore les ardents désirs que je porte que vous soyez aimé. Non, tous les amours des anges et des hommes ne me suffiraient pas encore. Ah! sainte humanité, je vous aime donc, et je vous veux aimer par tous les amours éternels que les trois personnes divines de la suradorable Trinité ont eus pour vous. C'est dans l'abîme de ces amours immenses que je me perds pour vous y aimer. Ah! de grâce et de pure grâce! car je sais que la grâce que je vas vous demander ne se mérite point; par tous ces amours éternels des trois personnes divines, accordez-moi la grâce finale pour pouvoir vous aimer éternellement. Ah! aimer éternellement! Ah! vous aimer éternellement! Ah! amour éternel de mon Jésus! Ah! plutôt tout souffrir et tout perdre que de cesser un seul instant de vous aimer.

Mais que j'ai de joie, ô sainte humanité, de vous voir élevée à posséder un être personnel divin, aussi noble et aussi éminent qu'est celui du Père éternel et du Saint-Esprit; et

qu'ensuite vous êtes ornée de toutes les glorieuses splendeurs du paradis; que vous êtes élevée à la gloire de la divinité avec des triomphes infinis! Dès le premier instant où je vous vois dans cette union personnelle du Verbe, je renonce à avoir plus d'être, plus d'opération d'être que pour vous; je vous immole, je vous sacrifie mon être et toutes ses dépendances. Grâces et louanges immortelles vous soient rendues, ô bienheureux anges qui avez adoré, qui avez aimé le tout aimable Jésus dès le commencement du monde à même temps qu'il vous fut révélé. Grand prince de la milice céleste, saint Michel, glorieux archanges saint Gabriel, saint Raphaël, et vous tous sublimes esprits de l'empyrée, je n'ai point de paroles pour vous marquer la part que je prends à vos triomphes, lorsque vous séparant de toute vue de vous-mêmes et de vos propres intérêts, vous n'avez vu et vous ne vous êtes attachés qu'au seul intérêt de Jésus, qui vous a fait remporter une si glorieuse victoire sur Lucifer et tous ceux de son malheureux parti. Combattez, grands princes de l'empyrée, continuez toujours à combattre contre les démons pour les intérêts de notre divin Roi, contre la nature et contre le monde ses adversaires; combattez ardemment pour ses divins intérêts dans les affaires de son Église, dans les affaires du diocèse où la divine Providence m'a donné un emploi particulier pour sa gloire, dans tout ce qui regarde les âmes que la même divine Providence m'a adressées dans tous les lieux où elle me conduit, y détruisant les embûches et les efforts des adversaires du règne de l'adorable Jésus. Mais surtout combattez dans l'instant de ma mort pour l'établissement de l'empire éternel de Jésus dans mon âme.

O ange tutélaire qui êtes député si miséricordieusement à ma garde, quand je vous remercierais autant de fois que je respire, je ne pourrais jamais reconnaître dignement vos charitables bontés. Que ne devrais-je point faire pour vous, s'il était en mon pouvoir de contribuer en quelque chose à votre bonheur, vous qui vous appliquez avec des amours si ravissants pour me rendre éternellement bienheureux? Au moins, puisque je ne puis faire autre chose, je veux avoir toutes les complaisances possibles et prendre toute la part imaginable à votre glorieuse félicité. Ah! que j'ai de joie de votre heureuse attache pour Jésus, de la fidélité que vous avez eue pour ses divins intérêts! Continuez, glorieux prince, à les soutenir en ma chétive personne, et surtout à l'heure de ma mort, puisque c'est le moment d'où dépend la victoire éternelle de tous ses ennemis et le triomphe perpétuel de son divin amour. Aimable intelligence du paradis, obtenez-moi quelque part à la grandeur, à la fidélité de votre zèle pour Jésus, que je supplie d'augmenter de plus en plus votre gloire accidentelle, et celle de tout le reste de vos troupes glorieuses.

Je vous bénis, ô glorieux patriarches, ô saints prophètes, pour tous les désirs ardents que votre amour vous a inspirés de la venue de Jésus; je m'unis à tous ces désirs, je m'unis à tous ces amours. Je vous bénis, ô glorieux apôtres, ô saints disciples de Jésus, ô saints et saintes de Jésus, pour tous les amours de vos cœurs pour cet aimable Sauveur, pour tout le zèle que vous avez eu pour ses sacrés intérêts; je m'unis à tous vos amours, je m'unis à tout votre zèle.

Mais, ô glorieuse Vierge, comme l'union que vous avez eue avec Jésus a été incomparable, l'amour que vous avez eu pour lui ne peut souffrir de comparaison. C'est ce qui vous rend le plus grand, le plus digne et le plus éminent sujet de la domination et de la souveraineté de Dieu dans la circonférence des créatures. C'est ce qui vous rend un abîme de grandeurs et un monde d'excellences qui font l'étonnement du paradis. Aussi votre grâce est un prodige et un miracle dans l'ordre même miraculeux de la grâce, et qui renferme en éminence toutes les grâces des hommes, des anges et des saints. Car enfin à qui des hommes et des anges un Dieu dit-il : *Je suis votre fils, vous m'avez engendré?* (*Psal.* II, 7.) Certainement votre qualité de mère de Dieu est telle, que jamais aucun esprit ni du ciel ni de la terre n'aurait pu se la figurer. Ah! que mon âme, auguste souveraine des anges et des hommes, prend de part à tous vos priviléges, se réjouissant plus de ce que vous êtes que de ce qu'elle est, et vous aimant davantage incomparablement qu'elle ne ne s'aime, préférant le moindre de vos intérêts à tous ses intérêts! Mais comme l'un de vos grands priviléges est de donner votre Fils bien-aimé et l'approprier aux âmes, et de le faire régner dans les cœurs par son pur et divin amour, établissez son saint empire en tout ce que je suis et en tout ce que je fais, et particulièrement à l'heure de ma mort pour le rendre éternel, pour l'honneur et la gloire de ses sacrés intérêts, qui est l'unique chose que je veux et à la vie et à la mort, et après la mort. Ah! toujours Dieu seul et ses sacrés intérêts. Perte à l'infini de toute vue d'intérêt purement créé. C'est pour l'unique établissement de ce seul intérêt de Dieu seul dans l'union avec Jésus-Christ que je vous offre, que je vous dédie, ô ma glorieuse dame et maîtresse, cet ouvrage aussi bien que tous les autres qu'il a plu à la divine Providence me faire donner au public. Vous savez que je n'ai rien qui ne vous appartienne. Ah! ce serait ma joie de pouvoir vous mettre toutes choses entre vos mains, afin que par vos pures mains elles fussent toutes consacrées et immolées au pur amour de Dieu seul. Mais cet ouvrage de la vie et des actions de l'un de vos plus zélés serviteurs vous appartient d'une manière toute spéciale en qualité de mère du bel amour, puisque le pur amour a été comme l'âme de son âme qui a animé sa sainte vie et ses actions chrétiennes.

Cette considération, ô glorieux saint Joseph, m'oblige de vous présenter cet ouvrage après l'avoir offert et l'avoir dédié à votre virginale épouse; puisque si elle a été la mère

de l'amour, vous en avez été le père nourricier, ayant eu l'honneur de nourrir l'amour incarné lorsqu'il s'est fait homme et qu'il a paru visiblement parmi les hommes. C'est ce qui vous a élevé à des grandeurs qui surpassent toutes les pensées des créatures, qui ravissent le ciel, et qui sont cachées aux obscurités de la terre ; aussi votre vie céleste a été une vie toute cachée, parce que la terre en était indigne et ne méritait pas de la connaître. Mais cet ouvrage vous appartient encore, puisque celui dont on y décrit la vie a vécu et est mort dans une dépendance si spéciale de votre céleste conduite ; puisqu'il vous regardait comme son fidèle patron et grand protecteur dans tous ses besoins, et qu'il a ressenti si efficacement votre puissante protection dans les prises qu'il a eues avec les démons de l'enfer; puisque partout il faisait une si haute profession de votre culte, il ne respirait que votre gloire, il allait dans les villes et les villages manifestant vos grandeurs et vos excellences, publiant vos bontés, racontant les merveilles qu'il plaît à Dieu de faire en votre faveur; puisqu'il était tellement à vous qu'il avait pris le nom de Joseph, pour faire voir à tout le monde qu'il était plus à Joseph qu'il n'était à soi-même.

Davantage cet ouvrage vous appartient par les inclinations de mon cœur; car à qui l'offrirais-je plus volontiers après votre virginale épouse, qu'au grand saint de ma dévotion, qu'au grand saint que je désire de tout mon cœur honorer le reste de mes jours par un culte très-particulier, et dont je voudrais faire connaître à tout le monde qu'il est le nonpareil dans ses faveurs, l'incomparable dans son crédit auprès de Dieu, l'admirable dans ses bontés et miséricordes? Grand saint, que ce m'a été une douce consolation de rapporter dans cet ouvrage les faveurs extraordinaires que vous avez faites à une de vos plus fidèles servantes, les grands et innombrables miracles que la toute-puissante main de Dieu a opérés en tant de lieux et dans tant de différentes provinces par vos charitables intercessions! Mais quelle joie mon cœur ressent, quand je pense à la liaison ineffable que vous avez eue avec un Dieu fait homme! Bienheureux saint, et mille et mille fois bienheureux, je vous conjure par la part que vous avez eue au mystère de l'Incarnation, de m'obtenir un vrai et fidèle amour pour le tout aimable Jésus, qui me lie inséparablement avec cet adorable Sauveur pour jamais : et pour cette fin, impétrez-moi de ses grandes miséricordes la grâce finale, le don de persévérance. O Jésus, le Dieu de toute consolation, je vous demande, abîmé devant votre infinie grandeur, ce don de votre pure miséricorde par les services que le glorieux saint Joseph votre père putatif vous a rendus autrefois sur la terre. Accordez-moi en sa faveur le don de votre pur amour. Faites que je vous aime et que je ne cesse jamais de vous aimer. Donnez cet admirable saint pour protecteur à votre Eglise; donnez-le pour protecteur au diocèse où j'ai quelque engagement par votre pure Providence; donnez-le pour père à mon âme et à toutes les âmes que vous m'avez adressées; qu'il nous conduise dans les véritables voies de votre service ; qu'il nous y préserve des embûches de nos ennemis invisibles; qu'il nous y délivre de tous les obstacles; qu'il nous y défende dans tous les périls ; qu'il nous y soutienne toujours de sa paternelle protection, le tout pour vos seuls intérêts, et pour la seule gloire du Père et du Saint-Esprit, avec qui vous vivez et régnez ès siècles des siècles.

AU GLORIEUX SAINT IGNACE

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Grand saint, il est bien juste qu'après avoir consacré cet ouvrage à Jésus le saint des saints et la sainteté même, après l'avoir dédié à Marie la reine des saints, à Joseph l'incomparable, je le vienne apporter à vos pieds, puisqu'il fait voir les actions héroïques de l'un de vos plus dignes enfants. Mais, de plus, j'y suis engagé par les inclinations de ma grâce, qui me porte depuis si longtemps à vous honorer avec de profonds respects pour la haute estime que j'ai de vos admirables vertus, par les sentiments de tendresse de mon cœur, et pour les assistances charitables que vous m'avez rendues et à l'intérieur et à l'extérieur.

Mais ce qui m'y oblige indispensablement, est l'union ineffable que vous avez eue avec Jésus notre commun Sauveur, dans lequel on peut dire que vous avez été saintement transformé, pouvant assurer avec l'Apôtre (*Galat.* II, 20) que vous ne viviez plus; qu'il n'y avait que Jésus qui vivait en vous. De là venait ce grand désir qui vous pressait de vous cacher aux yeux des hommes, afin qu'ils ne vissent que Jésus seul. C'est la raison pour laquelle vous n'avez pas voulu que votre famille religieuse fût appelée de votre nom, mais de celui de votre divin Maître. C'est la raison pour laquelle l'on croit que vous avez obtenu du ciel que votre confesseur sortît du monde un peu auparavant que vous le quittassiez; parce qu'il assurait que s'il vous survivait seulement de quelques heures, il dirait des merveilles de vos grâces qui étonneraient tout le monde. Or, ce désir de n'être rien afin que Jésus soit tout, ne vous a pas quitté dans le ciel. Et de vrai, ce sera là où il

sera tout en toutes choses. C'est ce qui a fait que paraissant après votre mort, vous voiliez votre visage, vous tenant même caché dans la gloire ; afin que Jésus seul le roi de gloire fût connu : ou bien si en quelque autre occasion vous vous êtes manifesté davantage, ç'a été avec le sacré nom de Jésus qui brillait dans votre cœur, pour témoigner qu'il était votre plénitude, et pour lui attirer les yeux par ses brillantes clartés.

O bienheureux saint, je ne suis pas étonné ensuite si étant tout rempli de Jésus, si n'ayant que Jésus dans le cœur, vous ne vous aimiez plus, par la sainte haine de votre corps que vous avez traité avec des rigueurs effroyables, jusqu'à le laisser par une inspiration spéciale des huit jours entiers sans lui donner aucune nourriture; par la recherche des plus grands mépris que vous avez désirés avec plus d'ardeur que les plus ambitieux l'honneur et la gloire; par une entière mort à tout ce que le monde estime et aime. Je ne suis pas surpris si vous disiez qu'il vous eût été bien impossible de vivre si vous eussiez remarqué dans une pleine vue quelque chose en vous qui n'eût été pas entièrement divin, qui n'eût pas été tout de Jésus et en Jésus. Ah! puisqu'il était votre vie, il fallait bien que vos opérations fussent divines. Je ne suis pas surpris si vous ne soupirez qu'après ses seuls intérêts, témoignant que de bon cœur vous auriez quitté le ciel quand vous auriez été assuré d'y entrer par une bienheureuse mort, pour rester dans le monde dans l'incertitude de votre salut, pour y travailler pour la gloire de votre adorable Sauveur. Mais votre grand courage ne s'arrêtait pas seulement où il trouvait la gloire de son Maître; il tendait toujours à sa plus grande gloire, et pour un seul degré de plus de cette gloire, que n'aurait-il pas fait, que n'aurait-il pas enduré?

Ah! c'est ce pur zèle de la plus grande gloire de Dieu qui vous a dévoré, et qui vous a porté, par un exemple qui ne trouvera presque rien de pareil depuis les apôtres, à entreprendre la conversion de l'univers, afin que l'adorable Jésus régnât de tous côtés. Hélas! malheur à nous au milieu de tant de tiédeurs qui nous environnent! Que faisons-nous? Que ces esprits qui s'élèvent et qui pensent être quelque chose pour quelques soins dans leurs emplois, s'anéantissent devant l'ardeur incomparable de votre zèle, qui vous faisant jeter les yeux sur tous les maux de la terre habitable, vous inspire un généreux dessein d'y remédier, qui vous faisant faire réflexion sur tous les biens qui s'y peuvent faire, anime votre grand courage à les procurer.

Ainsi voyant que l'infidélité, l'hérésie et le péché étaient les sources de tous les maux, et les trois grands torrents qui faisaient un ravage lamentable dans tout l'univers, vous vous êtes appliqué efficacement en la vertu de celui en qui l'on peut tout pour les détruire. Mais vous l'avez fait à l'imitation et comme l'a fait notre divin Maître. Qu'en cela, à la bonne heure, vous ne soyez pas semblables aux apôtres, que l'un de vos enfants, le glorieux saint François Xavier y ait plus de rapport; mais cette ressemblance en est d'autant plus grande avec Jésus le Dieu des apôtres. Cet adorable Sauveur ne sortant point de la Judée et de la Galilée, envoie ses apôtres par tout le monde: et vous, ô grand saint, demeurant dans l'Italie, vous envoyez vos disciples par toute la terre: Vous pouviez donc bien dire : *Comme Jésus mon Père et mon maître m'a envoyé, je vous envoie de la même manière* (*Joan.* XX, 21), et nous nous pouvons assurer que comme le soleil, sans sortir de son lieu, éclaire tout le monde par ses rayons, et fait du bien par ses influences, de même vous avez éclairé toutes les nations par les lumières du saint Evangile que vous leur avez fait annoncer; fait du bien aux personnes de toutes sortes d'âge, de conditions et d'états par les maximes de la morale de Jésus-Christ que vous y avez fait établir. Car le zèle tout de feu qui vous brûlait divinement ne s'est pas contenté de détruire ce qui était opposé au Dieu de votre cœur; il a de plus travaillé en toutes les manières possibles à l'établissement de la pureté de son amour; et c'est pour une fin si noble que le ciel vous a favorisé de tant de lumières surnaturelles, de tant de vues divines, qu'il vous a découvert ses plus mystérieux secrets, qu'il vous a rempli d'une sagesse toute divine, qu'il vous a inspiré vos exercices spirituels dont la divine Providence s'est servie pour la perfection de tant d'âmes.

Après cela, admirable saint, si saint Grégoire le Grand a été appelé l'apôtre de l'Angleterre à raison des missionnaires qu'il avait envoyés pour travailler à la conversion de ce royaume, nous pouvons bien dire que vous êtes l'apôtre de tout le monde, puisque vos disciples se sont répandus par toute la terre pour y annoncer Jésus-Christ et le faire aimer. Qui pourrait ensuite se figurer la hauteur de la gloire où vous êtes élevé? Mais, glorieux saint, continuez, du milieu de cette gloire incompréhensible à nos esprits, à prendre soin des intérêts de notre commun Maître et Sauveur, par vos puissantes intercessions auprès de sa divine Majesté; prenez soin de son règne dans tant de pays infidèles, dans tant de pays hérétiques, dans tous les lieux où la vraie foi est établie, par la destruction des ennemis de ce divin roi, le monde, le diable et la chair, par l'établissement de la perfection de ses voies. Donnez à votre pauvre serviteur quelque part à ces soins charitables. Vous savez le zèle qu'il a plu à la divine Providence lui inspirer pour ce qui vous regarde, pour ce qui regarde Jésus en vous; les désirs qu'il a, il y a longtemps, que vous soyez de plus en plus honoré; la volonté qu'il a selon son petit pouvoir dans l'étendue de sa grâce, d'y travailler. Acceptez ces désirs, cette volonté et ce zèle. Recevez cette offrande qu'il vous fait des actions saintes de l'un de vos enfants, pour vous témoigner en quelque manière sa gratitude et sa bonne volonté. Donnez-lui, et à ce petit ouvrage, votre sainte bénédiction, et particulièrement à l'heure de sa mort. Donnez-la à

ceux qui liront ce petit traité; afin que tous ensemble nous glorifiions à jamais l'adorable Jésus qui vit et règne avec le Saint-Esprit ès siècles des siècles. *Amen.*

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Comme je veux de tout mon cœur rendre mon obéissance toute ma vie au chef visible de l'Eglise, le Souverain Pontife, le vicaire général du Fils de Dieu, et le successeur de saint Pierre; je proteste, pour obéir au décret de notre saint Père le Pape Urbain VIII, par lequel il est ordonné que celui qui compose la Vie de quelque personne de grande vertu, se déclare sur de certains chefs; que je n'ai dessein de faire entendre à personne tout ce qui est rapporté en cet ouvrage, en autre manière qu'en celle qu'on a coutume de prendre les choses qui ne sont appuyées que sur la foi et le témoignage des hommes, et non sur l'autorité de la sainte Eglise.

L'HOMME DE DIEU

EN LA PERSONNE

DU RÉV. PÈRE JEAN-JOSEPH SEURIN,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'homme de Dieu.

La divine parole nous parle de l'homme en plusieurs manières. Elle le considère quelquefois comme l'homme pécheur, et elle en parle comme de l'*homme de péché.* (*II Thess.* II, 3.) C'est le déplorable état où il s'est réduit par sa propre faute, se détournant de Dieu et adhérant à la créature. Elle en parle quelquefois l'appelant l'*homme animal* (*I Cor.* II, 14), c'est-à-dire l'homme dominé par ses sens: malheureuse condition où il s'engage, se laissant aller aux inclinations de sa partie inférieure et sensitive. Quelquefois elle en parle comme de l'*homme raisonnable* (*I Cor.* III, 18): c'est l'être qu'il a reçu avec tant de bonté de son Créateur. Mais d'autres fois elle le regarde dans l'état de la grâce de Jésus-Christ; et dans cet état elle le voit, ou dans l'enfance spirituelle, comme étaient ces fidèles à qui le grand Apôtre adresse ces paroles en l'*Epître aux Hébreux* (v, 12): *Au lieu que depuis le temps que vous avez la foi vous devriez être maîtres, il faut encore que l'on vous enseigne les premières leçons de la parole de Dieu, et vous avez plutôt besoin de lait que d'une viande solide*; c'est pourquoi le même Apôtre les appelle ensuite *des enfants.* Ou elle le voit dans le progrès de la vie intérieure, dans les voies du divin amour où il est justifié, mais où il ne vit pas parfaitement du seul esprit de Dieu. Ou enfin elle le voit dans la perfection chrétienne, comme l'Apôtre le considère dans l'*Epître aux Colossiens* (I, 28), où il l'appelle l'*homme parfait en Jésus-Christ*, c'est-à-dire comme on le peut être dans la condition de la vie présente. Or, cet homme parfait est appelé par l'Apôtre du Fils de Dieu écrivant à Timothée, l'*homme de Dieu.* (*I Tim.* VI, 11.)

Cet homme de Dieu est animé, mû et gouverné par l'esprit de Jésus-Christ. Dieu seul le remplit et fait son heureuse plénitude. Il fait toutes choses en lui; il ne compte plus que des jours de grâces; des jours que le Seigneur fait, *des jours pleins*, pour parler avec le Psalmiste (*Psal.* LXXII, 10), se trouvent en lui. Dans cet état, dit saint Augustin, le ciel est ouvert, et la bienheureuse éternité commence. Mais cet homme de Dieu ne se fait pas sans peine, à raison de la corruption de la nature: c'est pourquoi tout homme de Dieu est homme de mortification. C'est aussi la première chose que l'Apôtre demande à Timothée, qu'il nomme homme de Dieu. *Mais vous, ô homme de Dieu*, lui dit-il, *éloignez-vous de ces choses* (*I Tim.* VI, 11), c'est-à-dire des richesses, des désirs vains et nuisibles, des choses du monde. Or, la mortification chrétienne va jusqu'à la moindre imperfection qui se rencontre dans la propre opération, à raison de l'opération de l'esprit de Jésus-Christ qui doit agir en nous. Par le défaut de ce renoncement, bien des Chrétiens agissent par eux-mêmes. Et parmi même les opérations de la grâce, il y a tant de mélange de la nature corrompue, que le fidèle n'est pas l'homme de Dieu dans le sens que

nous le considérons, mais l'homme du monde, l'homme de la terre.

L'homme de Dieu étant de la sorte mort par un entier dégagement de l'être créé, se trouve heureusement réuni à Dieu son principe, ne tenant plus qu'à lui seul. C'est avec sujet, comme nous l'avons remarqué, que saint Paul l'appelle dans cet état l'*homme parfait* (*II Tim.* III, 17), car la perfection de l'homme consiste à avoir le cœur recueilli en une seule chose, parce que plus une chose est une, plus elle ressemble à Dieu qui est un et l'unité même. Dans cette divine union, l'intelligence est en pureté et la volonté toute en amour, la vie tient plus du ciel que de la terre. C'est pourquoi saint Basile donnant la définition de la vie du Chrétien, dit que c'est *une vie ressuscitée*. Mais comme c'est par Jésus et en Jésus, c'est Jésus (pour parler avec l'Apôtre) qui vit en l'homme de Dieu ; c'est Jésus qui fait en lui toutes sortes de biens. C'est la seconde chose que le même Apôtre demande de l'homme de Dieu, parlant à Timothée, qu'il exhorte après la fuite des choses du monde, à la pratique de toutes sortes de vertus. *Portez-vous*, lui écrit-il, *à la justice, à la piété, à la foi, à la charité, à la patience, à la douceur*, etc. (*I Tim.*, VI, 11.)

C'est pour lors que l'homme de Dieu n'étant plus à soi-même ni à aucune autre créature, ne vivant plus, mais Jésus vivant en lui, il se trouve saintement dévoré du zèle de sa gloire dans l'horreur de son propre intérêt. Il n'aspire, il ne respire plus que le seul intérêt de Dieu seul ; il s'écrie avec le Prophète-Roi : *Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt.* (*Psal.* LVI, 8.) Et, de vérité, il n'y a rien qu'il ne désire de faire pour ses divins intérêts. Il n'y a rien qu'il ne soit prêt à quitter. Il est disposé à souffrir toutes choses pour l'honneur de son nom. Comme l'homme d'un seigneur de la terre prend à cœur ses affaires, y vaque, s'en occupe, y donne son temps, parce qu'il est l'homme de ce seigneur ; de même l'homme de Dieu se donne tout aux affaires de Dieu. C'est la troisième chose que notre Apôtre souhaite de cet homme de Dieu en la personne de son cher Timothée : *Soutenez*, lui dit-il, *le glorieux combat de la foi.* (*I Tim.* VI, 12.) Or, ce combat est, à proprement parler, l'exercice de toute la vie chrétienne, qui consiste non pas seulement à combattre contre le péché, mais dans la pratique de tout ce qui tend à la gloire de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre l'appelle *un bon et glorieux combat* (*Ibid.*), parce qu'il est honorable, glorieux, illustre, dont le prix est Dieu même.

Ce sont les trois états de l'homme de Dieu, où les Chrétiens sont si saintement appelés. Car qu'est-ce que le Chrétien dans la doctrine du Saint-Esprit révélée en la divine parole, sinon un homme qui est mort et enseveli avec Jésus-Christ, et qui par suite est mort au péché, au monde et à soi-même ? C'est un homme qui est ressuscité avec le même Sauveur en une nouvelle vie toute céleste et divine, qui n'agit plus par soi-même, mais par l'Esprit de Jésus-Christ dans lequel il est enté, et avec qui il est uni comme le membre avec le chef ; et par suite qui doit opérer surnaturellement et divinement. C'est un homme qui, dans cette union avec Jésus, est glorieusement allié avec les trois personnes divines, et qui ne se doit plus occuper que de leurs adorables intérêts. Or, ces grandes vérités supposent les trois états de l'homme de Dieu, une parfaite mort à tout le créé, une vie céleste et divine dans l'exercice des vertus chrétiennes, un zèle ardent pour tout ce qui regarde l'intérêt de Dieu.

Mais, ô mon Dieu, que ces vérités sont peu connues parmi les enfants de la lumière, vos fidèles Chrétiens ! que la grâce de leur vocation sainte et divine est peu pénétrée ! que les Chrétiens savent peu ce que c'est d'être Chrétien ! Comment donc, mon Seigneur et mon Roi, suivraient-ils l'attrait de leur grâce éminente ? comment marcheraient-ils d'une manière digne de l'Esprit-Saint qui les anime ? Mais ce qui est infiniment touchant, est que parmi ces ténèbres vous êtes peu connu ; vos amours et vos bontés, les excès incompréhensibles de votre charité divine sont peu entendus. Ainsi ceux qui vous sont le plus obligés, sont ceux qui sont le moins reconnaissants, ce sont les plus ingrats. Cette vue, ô mon aimable Sauveur, m'ayant grandement touché, je me suis senti pressé par votre grâce d'apporter quelque remède à un désordre si lamentable (en ma petite manière), me confiant uniquement en votre divine vertu. C'est pour ce sujet que j'ai donné depuis peu au public un traité de la science et de la pratique du Chrétien, pour aider à faire connaître en votre lumière à vos enfants et à mes frères la grandeur de leur vocation admirable ; pour les animer et m'animer avec eux à mener une vie conforme à la sainteté de leur vocation. Mais comme les exemples ont quelque chose de grandement efficace, j'ai pensé ensuite à faire voir cette science du Chrétien en sa grande lumière et sa pratique, dans une fidélité extraordinaire en la personne de l'un de vos plus zélés serviteurs. J'ai suivi en cela, mon Seigneur, les désirs de plusieurs de vos serviteurs et de vos servantes, et en les suivant j'ai cru exécuter les ordres de votre divine Providence. A peine votre fidèle serviteur avait-il quitté le monde pour aller à vous, que l'on me pressa de donner au public les merveilles que votre esprit avait opérées en lui. Mais, ô mon unique tout sans lequel je ne puis rien, vous ne m'en aviez pas encore donné le mouvement. Je me laisse présentement à l'attrait que vous m'en faites porter. Je me laisse entièrement à votre esprit, renonçant de tout mon cœur à tout ce que mon propre esprit y pourrait mêler par lui-même. Je désire de tout mon cœur sortir de moi-même en la force de votre grâce pour vous adhérer uniquement, ô mon adorable Sauveur, entrant dans tous les desseins que

vous avez, que votre Père céleste soit glorifié par cet ouvrage, desseins que j'adore, que j'aime de tout mon cœur et de toutes mes forces. Ah ! mon Roi, ah ! mon Souverain et mon Dieu, seulement soyez glorifié, rien que vous seul, rien que vous seul, rien que vous seul; perte totale, anéantissement entier de tout ce qui n'est pas vous; vos seuls intérêts, votre seul amour, votre seul amour.

Or, mon cher lecteur, ce serviteur fidèle de Jésus-Christ votre Dieu et le mien, est le révérend Père Jean-Joseph Seurin, de la Compagnie de Jésus, dont la mort précieuse est arrivée depuis peu d'années. Comme sa vie m'a grandement animé au pur amour de mon bon Maître et Seigneur, l'adorable Jésus, j'espère de ses grandes miséricordes à la faveur de sa très-sainte Mère, la mère du bel amour, et de son virginal époux saint Joseph, qu'elle pourra produire de pareils mouvements dans plusieurs cœurs où ils seront mieux reçus que dans le mien pour sa grande misère. C'est ce qui me presse beaucoup d'en faire connaître quelque chose, laissant à des personnes plus éclairées et plus aimantes que je ne suis, à en donner de plus grandes lumières. Cependant, dans le peu que je dirai (avec le secours divin), si quelque âme est saintement touchée du divin amour, j'aurai ce que je prétends et qui est l'unique chose que je recherche et veux rechercher pour jamais, que l'aimable Jésus soit glorifié et aimé uniquement. Hé! pourquoi être au monde, si ce n'est pour l'aimer et le faire aimer? Ah donc ! le reste de ma vie je ne veux plus être que pour crier de tous côtés : *A l'amour, à l'amour de Jésus.*

C'est pour ce sujet que je donne cet ouvrage au public. Je l'appelle l'*Homme de Dieu* en la manière que je viens de l'expliquer : ce qui convient parfaitement au révérend Père Seurin, qui a été un véritable mort, et dont on peut dire avec beaucoup de justice, qu'il ne vivait que de la mort ; qui, dans son union parfaite avec Jésus, a mené une vie surnaturelle et vraiment chrétienne dans la pratique héroïque des plus éminentes vertus, et qui a brûlé d'un zèle tout de feu pour les seuls intérêts de Dieu seul. Ces trois états que cet homme de Dieu a portés avec tant de grâces, m'ont fait mettre ce petit ouvrage en trois parties, que je consacre en l'honneur des trois personnes divines de la suradorable Trinité.

CHAPITRE II.

De la naissance spirituelle du Père Seurin par le saint baptême, et des grâces de son enfance et de sa jeunesse.

Il y a une naissance nouvelle et spirituelle dont parle le Fils de Dieu en saint Jean (III, 7) quand il dit : *Quiconque ne naît de nouveau, ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* C'est une régénération qui se fait par le Saint-Esprit dans le baptême, où tous les Chrétiens reçoivent un nouvel être et une nouvelle vie. Et c'est dans les eaux sacrées de ce sacrement, que la vie que nous tirons du viel homme est ensevelie pour donner de nouvelles créatures en Jésus-Christ. C'est dans cette vue que je considère le Père Seurin. Comme je ne veux voir en lui que l'homme de Dieu, je m'arrête à y regarder non pas ce qui est né de la chair, mais ce qui est né de l'esprit. C'est Jésus seul que j'ai dessein de voir en son serviteur.

On pourrait dire, le regardant selon l'homme, qu'il a eu une naissance illustre; que l'on compte dans sa famille des avocats généraux dans des cours souveraines, des conseillers, des présidents au parlement de Toulouse; que monsieur son père était conseiller dans le célèbre parlement de Bordeaux : et c'est dans cette grande ville, qui a donné tant de personnes illustres, que naquit le serviteur de Dieu vers le commencement du siècle. Mais j'oublie cette naissance selon la chair, pour m'arrêter à sa qualité d'enfant de Dieu et de membre de Jésus-Christ, et dans cette union à l'alliance glorieuse qu'il a eue avec les trois personnes divines de la suradorable Trinité. Cette naissance spirituelle, cette alliance divine élève le Chrétien à une si haute qualité, que toutes les autres, pour grandes qu'elles soient, ne paraissent plus quand celle-ci est connue. Comme aussi peut-on dire, avec bien de la vérité, que les grandeurs qu'elle nous donne sont ineffables. Quelle consolation ici pour les personnes viles et abjectes et de basse naissance selon le monde, si elles sont chrétiennes! Mais cette noblesse, cette seigneurie, ces grandeurs sont cachées dans le siècle aux enfants d'Adam; et elles ne paraîtront jamais bien que lorsque le grand roi Jésus paraîtra dans sa gloire et que nous y paraîtrons avec lui. Pour lors, combien de personnes d'une naissance obscure et méprisables, ayant soutenu dignement leur qualité chrétienne, éclateront dans une gloire incompréhensible, comblées de joie et d'allégresse, prenant vengeance des nations (pour parler avec le Psalmiste), châtiant et punissant les peuples, chargeant de chaînes les rois, et mettant dans les fers les plus nobles et les plus illustres de leurs princes pour exécuter sur eux le jugement ordonné de Dieu. Car c'est la gloire qui est réservée à tous les saints du Seigneur. Saint Louis, roi de France, était bien pénétré de cette vérité, lorsqu'il se qualifiait avec tant d'estime et de joie Louis de Poissy, à raison qu'il avait reçu le saint baptême dans ce lieu; préférant, et certainement avec toute sorte de justice, sa qualité de Chrétien à celle de monarque de l'un des plus florissants royaumes du monde.

A peine le serviteur de Dieu dont nous parlons avait-il reçu cette qualité divine, qu'elle parut en lui par des effets fort extraordinaires. *O Dieu notre Seigneur, que votre nom est admirable !* Vous avez tiré votre louange la plus parfaite de la bouche d'un enfant et de celui qui était à la mamelle, pour confondre vos ennemis et pour abattre

l'iniquité (*Psal.* VIII, 2-10) : car n'étant âgé que de onze mois, une femme l'ayant porté en un lieu proche de Bordeaux pour prendre l'air, et s'étant laissée aller à l'impureté, cet enfant, béni de Dieu, à son retour fit tant par ses gestes auprès de madame sa mère, qu'elle connut la méchante action qui s'était commise. Or, la connaissance qu'elle en eut lui fut donnée de telle manière, qu'elle l'a toujours considérée comme une chose extraordinaire ; et elle en parlait avec étonnement. Ç'a été le sentiment d'autres personnes éclairées. Mais sans m'arrêter à décider là-dessus, quand même l'on supposera qu'il n'est arrivé rien en ce sujet qui passe l'ordinaire, toujours l'on peut dire que ç'a été un présage de l'aversion extrême qu'il devait avoir pour l'impureté.

L'on peut aussi dire qu'il y a de certaines âmes où l'esprit de Jésus-Christ réside dans une si grande pureté, qu'il n'y peut souffrir non-seulement des péchés notables, mais les moindres imperfections sans les combattre d'une manière très-efficace quoique fort surprenante. Je me souviens à ce sujet que, m'étant trouvé proche d'une pauvre femme qui était tout à fait pauvre des biens de ce monde, mais très-riche des biens du ciel, et qui portait un état qui avait grand rapport à celui de la bienheureuse Catherine de Gênes ; comme elle approchait de sa mort, dans l'extrémité de sa dernière maladie, ayant perdu l'usage des sens, et particulièrement de l'ouïe, une personne qui était dans sa petite chambre, donnant aussi quelques louanges à une autre aussi présente, sur sa vertu, tout à coup cette pauvre mourante s'écria avec une grande vigueur : *A Dieu seul la gloire*, *à Dieu seul la gloire ;* comme si la pureté de sa grâce qui ne regardait que Dieu seul n'eût pu souffrir qu'on envisageât le moins du monde la créature quoiqu'avec de bonnes vues. Or, m'approchant aussitôt pour discerner si elle pouvait entendre, je remarquai qu'elle était toujours dans une privation entière du sens de l'ouïe : ainsi Dieu, dans les occasions, supplée à la nature et agit d'une manière extraordinaire.

Cet enfant étant ainsi élevé par la puissance du Seigneur (ce qui le faisait paraître comme un prodige à plusieurs), et étant prévenu des bénédictions de sa douceur ; après lui avoir offert heureusement les prémices de son esprit, lui consacra son corps par le vœu de virginité à l'âge de huit ans avec une fidélité si entière, qu'il est mort vierge malgré toutes les tentations les plus furieuses de l'enfer dont sa pureté a été combattue. Il ne faut pas s'étonner ensuite si dès ses plus tendres années son esprit s'élevait si facilement à Dieu par la sainte oraison, et y recevait tant de lumières. Malheur à nous qui vieillissons dans nos ténèbres, et, ne sortant pas de nos défauts, formons sans cesse des nuages épais aux rayons des clartés célestes du soleil de justice. A combien de fidèles le Fils de Dieu pourrait-il dire : *Vous ne pouvez veiller une heure avec moi ?* (*Matth.* XXVI, 40.) Hélas ! mais peut-on dire cette vérité sans larmes ? Un très-grand nombre de Chrétiens auraient de la peine à passer un quart d'heure dans la conversation avec Dieu par le moyen de la sainte oraison. Mais *quel rapport de la lumière avec les ténèbres !* (*II Cor.* VI, 14.) Notre béni enfant joignant la pureté d'esprit à celle du corps (et n'ayant jamais terni la blancheur de son innocence baptismale par aucun péché mortel durant tout le cours de sa vie), se rendait susceptible des plus pures lumières divines, et était favorisé dans l'oraison de grâces très-singulières.

La divine Providence, qui lui a toujours servi d'une bonne mère, voulut que la vénérable mère Isabelle des Anges l'assistât de ses avis et conseils dans cet exercice angélique. C'était l'une des mères carmélites d'Espagne, qui était venue en France pour l'établissement de l'ordre du Carmel selon la réforme de la séraphique sainte Thérèse ; et elle était une personne d'une vertu héroïque et d'une grâce extraordinaire. Le Père Seurin, dans la suite des temps, dans l'une de ses lettres à des religieuses carmélites, dit qu'il l'avoue pour sa mère spirituelle ; que ses paroles avaient des effets précieux de grâces ; qu'elles opéraient la vivacité de la foi, l'élévation aux choses éternelles, et la mortification à tout l'être créé, conformément à l'esprit du Carmel qui est un esprit de grâce et de force. Cette bonne mère, qui avait l'Esprit de Dieu, faisait une haute estime de la vertu de ce jeune enfant ; car il n'avait pour lors qu'environ dix ou onze ans, et en conçut de hautes espérances. Elle le connut dans la fondation du premier couvent des carmélites de Bordeaux où il la venait voir, et où elle lui parlait avec joie, parce que leur entretien était de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et ils ne conversaient ensemble que pour s'entretenir des moyens de converser saintement avec cet aimable Sauveur, selon l'esprit de la grande sainte Thérèse, qui désire que l'oraison soit la matière ordinaire des entretiens de ses filles au parloir.

Ce premier couvent est consacré à Dieu sous l'invocation du glorieux saint Joseph, le protecteur de l'ordre du Carmel. Il a toujours été une maison de grâces et de bénédiction. Et comme, mon Sauveur et mon Dieu, vous avez voulu m'y faire ressentir des secours signalés de votre bonté paternelle, votre divine providence m'ayant conduit uniquement à Bordeaux l'année précédant celle-ci, je me sens pressé d'en laisser ce témoignage dans cet ouvrage, pour reconnaître en quelque manière que la charité de vos servantes et épouses qui vous servent en ce saint lieu, adorant et bénissant votre même divine providence dans les mouvements qu'elle leur en a donnés. Mais, ô divine Providence, soyez encore louée et glorifiée à jamais pour toute la charité que vous avez inspirée pour nous aux autres maisons religieuses et aux personnes particulières, charité que nous pourrions dire être digne des premiers Chrétiens.

Or ce n'est pas sans une conduite particulière de Dieu que le Père Seurin dans son enfance fréquentait le couvent de Saint-Joseph; car sa coutume était d'aller les jours de congé ou en ce lieu de bénédiction, ou au noviciat de la Compagnie de Jésus; puisque cet incomparable saint devait être son grand et fidèle protecteur durant tout le cours de sa vie. Ce fut dans l'église de ce couvent des carmélites dédiée en l'honneur de ce saint époux de la très-pure Vierge, qu'environ l'âge de treize ans, il reçut des grâces fort particulières; car un jour y assistant aux vêpres, tout à coup son cœur se trouva inondé d'une joie céleste qui l obligea de s'asseoir, son corps ne le pouvant supporter. Pour lors il eut une lumière surnaturelle qui lui découvrit d'une manière ineffable les grandeurs inénarrables de l'être suradorable de Dieu; et tous les attributs divins lui furent manifestés d'une manière très-haute. Cette opération surnaturelle, dit un excellent religieux, était si élevée, qu'elle contenait par avance comme l'abrégé de toutes les grâces intérieures qui depuis lui ont été communiquées. Il écrit lui-même qu'en sa jeunesse il avait de grands attraits de Dieu. Quelque temps après il eut une connaissance que Jésus-Christ avait pris son âme d'une façon spéciale pour son épouse. Et comme les véritables lumières de Dieu portent fortement à son divin amour, il lui en resta une soif extrême et un désir ardent de toute perfection. Les moyens qui lui furent mis en l'esprit pour y arriver selon les desseins de Dieu sur lui, étaient l'esprit intérieur et le zèle des âmes; c'est pourquoi il se sentait lié à l'esprit de sainte Thérèse, et pressé d'autre part d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Cette grâce de Dieu n'ayant pas été reçue en vain par ce serviteur fidèle, il a été toujours une personne d'une haute oraison et d'une grande application pour le bien des âmes. L'esprit d'oraison le tenait dans une liaison de grâce très-particulière avec l'ordre du Carmel et avec la séraphique sainte Thérèse qu'il honorait comme la grande sainte de sa dévotion : et il en avait reçu beaucoup de grâces dès sa jeunesse, cette aimable sainte ayant bien voulu, même dès ce temps-là, favoriser son petit serviteur par des odeurs miraculeuses qui sortaient de quelqu'une de ses reliques que la mère Isabelle des Anges lui avait donnée. Mais le zèle des âmes l'obligea d'entrer dans la Compagnie de Jésus, qui a pour fin de son institut de ne pas seulement travailler au salut de ses propres sujets, mais au salut de tout le monde : c'est ce que nous allons voir. Mais auparavant, je crois que Notre-Seigneur et sa sainte Mère seront glorifiés, si ne nous étant point arrêtés à considérer sa famille selon la chair, nous la regardions comme chrétienne. Car si l'Apôtre ne connaissait plus personne selon la chair, il connaissait tous ceux qui en Jésus-Christ deviennent une nouvelle créature.

Laissant donc tout ce qui est de l'ancienne créature et du vieil homme, je veux remarquer que monsieur son père était doué de la crainte de Dieu, et désireux de l'établissement de sa gloire. Ce fut dans cette vue qu'il fit de grands dons au collége de la Compagnie de Jésus de Bordeaux. Ce qui a obligé les Pères de cette Compagnie d'en placer le tableau dans leur grande salle, dans le rang de leurs insignes bienfaiteurs. Madame sa mère menait une vie fort sainte et si dégagée du monde, qu'enfin elle se résolut de le quitter après le décès de son mari. Ce fut dans cette occasion que son fils parut l'homme de Dieu, et qu'il n'agissait que par les pures lumières du Saint-Esprit; puisqu'il fut presque le seul qui la détermina fortement à entrer dans le cloître. De vrai, toutes sortes de raisons selon la prudence ordinaire faisaient paraître son dessein comme impossible : ce qui faisait conclure facilement à toutes les personnes qu'elle consultait, que Dieu ne l'appelait pas au cloître. Elle était pour lors âgée de cinquante-six ans : ce qui faisait une difficulté considérable. Mais ce qui paraissait un obstacle invincible, était ses infirmités corporelles. Elles étaient si grandes, qu'ordinairement quatre filles étaient assez occupées à la servir; et cependant son attrait la portait aux carmélites, dont l'observance est étroite et sévère. Mais l'homme de Dieu, éclairé surnaturellement et ne doutant jamais de la vocation de sa vertueuse mère, lui conseilla toujours de la suivre, et tint toujours ferme quoi que l'on pût dire au contraire. L'événement a bien montré qu'il était mû de l'Esprit de Dieu dans sa fermeté. Car enfin la bonne dame sa mère fut reçue aux carmélites du couvent de Saint-Joseph. Son fils prêcha à sa vêture. Son noviciat se passa avec un heureux succès. Elle y fit profession. Elle y a vécu 14 ans avec tant de bénédiction, qu'elle a toujours gardé fidèlement toutes les observances, et n'alla à l'infirmerie qu'à la maladie dont elle mourut Elle n'avait que ce fils et deux filles; l'une s'étant engagée dans le monde par le mariage, à peine y était-elle entrée, qu'elle le quitta, étant morte trois semaines après; l'autre prit saintement le parti contraire, étant religieuse carmélite dans le même couvent que sa mère. C'était une personne de grâce, une fille de grande oraison et d'une application extraordinaire aux trois personnes divines de la suradorable Trinité. Le jour de sa profession ayant été différé pour quelques raisons, le ciel ne put souffrir ce retardement. Celui qui en est le grand roi, l'adorable Jésus, lui parut, et par un amour infiniment miséricordieux, lui prenant ses mains et les mettant dans les siennes, il lui fit faire ses vœux. Elle a vécu peu de temps, ces âmes angéliques étant plus propres pour le ciel que pour la terre. Elle mourut en disant ces paroles du Psalmiste : *Vos ordonnances sont admirables : c'est ce qui porte mon âme à les rechercher avec soin.* (*Psal.* LXIX, 3.) Elle parut à sa vertueuse mère, allant dans le ciel dans une grande gloire, laissant dans le couvent quantité d'odeurs miraculeuses et célestes.

CHAPITRE III.

Du progrès du Père Seurin en la vie spirituelle, par son entrée dans la Compagnie de Jésus.

La vie spirituelle a ses progrès aussi bien que la vie naturelle. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre aux Galates (IV, 19) : *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous*, c'est-à-dire, enseigne saint Augustin, « jusqu'à ce que sa vérité, ses vertus, son image parfaite soient imprimées en vous. » Mais comme cette vie spirituelle est établie sur la mort qui agit en nous, comme le dit notre Apôtre aux Corinthiens (*II Cor.* IV, 12), elle prend ses accroissements de cet esprit de mort et de découragement de toutes choses. Car « s'il faut mourir, » dit un savant et pieux interprète de l'Ecriture, « à tout ce que l'on est, pour vivre en celui qui nous vient créer de nouveau, selon le langage de la divine parole, » ce n'est pas seulement une fois, mais sans cesse que cette mort au vieil homme et la vie dans le nouveau se doit faire en nous. Chacun doit tous les jours et à toute heure exiger cette vérité de soi-même. Et c'est ce qu'a fait efficacement le Père Seurin suivant l'attrait de l'Esprit de Dieu qui l'appelait parmi les religieux de la Compagnie de Jésus.

Il est vrai que tous les Chrétiens doivent mourir incessamment au vieil homme. Cette doctrine du Fils de Dieu : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même* (*Matth.* XVI, 24), est générale pour tous les fidèles, et elle ne souffre aucune exception. Il faut donc, et c'est encore la doctrine de l'esprit de Jésus-Christ par l'Apôtre (*I Cor.* VII, 31) : *Que ceux qui usent du monde soient comme n'en usant point ;* en sorte qu'il veut que les personnes mariées qui y ont le plus d'engagement, y vivent comme si elles n'étaient point dans le mariage

Mais cet esprit de dégagement est rare dans le monde, où les choses de la terre partagent ordinairement le cœur. Il faut avouer que l'état religieux donne de grands avantages pour le posséder et le perfectionner : c'est pourquoi on l'a appelé *un long martyre*, parce que les observances en étant fidèlement pratiquées, sont autant de sacrifices que l'on offre à Dieu par une continuelle mortification. Mais c'est tout dire, qu'il renferme les conseils du Fils de Dieu pour la perfection chrétienne, pour l'établissement de son image parfaite. Et c'est ce qui a fait décider au docteur angélique saint Thomas, après avoir expressément traité la question, savoir s'il faut beaucoup délibérer pour l'entrée dans l'état religieux, qu'il n'était pas nécessaire parce que l'on ne peut jamais mieux faire que de suivre les conseils d'un Dieu. J'avoue qu'il faut examiner sa vocation ; car, si le Seigneur n'édifie, en vain travaillent ceux qui tâchent de bâtir la maison. Mais cet examen doit être modéré, quand on remarque que la personne y est portée par son propre attrait et non pas par ce que lui disent les créatures ; quand les motifs qui l'y poussent sont surnaturels, et qu'elle ne s'engage pas par des considérations humaines. Ces choses supposées, pourquoi tant délibérer sur la suite des conseils d'un Dieu ?

Mais l'on dira : Ne peut-on pas se sauver dans le monde ? Il est vrai qu'on le peut, mais très-difficilement. Le monde est tout plein de dangers effroyables, comme l'Ecriture nous l'apprend et les Pères de l'Eglise. Et pourquoi risquer dans une affaire qui est d'une conséquence infinie ? Que celui qui a des oreilles pour écouter, entende cette vérité. (*Matth.* XI, 15.) Ce jeune homme l'entendait bien qui étant empêché par son père de se faire religieux, lui dit qu'il lui obéirait volontiers à condition qu'il voulût bien lui accorder ce qu'il lui demanderait. Le père qui était un homme puissant, lui ayant répondu fort joyeux qu'il lui donnerait tout ce qu'il voudrait : « Mon père, lui répliqua le jeune homme, donnez-moi donc le paradis, et préservez-moi de l'enfer. — Mais mon fils, lui dit le père, c'est ce qui n'est pas au pouvoir de l'homme. — Ah ! mon père, s'écria l'enfant, souffrez donc que je m'adresse à celui qui le peut et qui en a établi les moyens les plus assurés dans l'état religieux ; et c'est pourquoi je les prends. » Mais de plus, compte-t-on pour rien l'infidélité que commet l'âme en résistant aux attraits que Dieu lui donne ? Davantage, puisque c'est un plus grand bien (comme l'Ecriture et l'Eglise nous l'enseignent), pourquoi des pères et des mères voudront-ils l'empêcher ? Enfin si un Dieu le conseille, comment l'homme aurait-il la hardiesse de le dissuader ? Mais c'est que l'homme agissant selon ses inclinations, est un homme de ténèbres, c'est un homme aveugle qui s'en va dans le précipice et qui y conduit les autres. Quel aveuglement plus déplorable que de faire délibérer si l'on permettra à une personne qui est bien chère de s'engager dans une voie sûre et avantageuse pour son bien éternel, et de ne pas faire la moindre réflexion quand elle se met dans le chemin large où tout est plein de dangers, de précipices, d'ennemis furieux pour le salut ? Et c'est cependant ce que nous voyons tous les jours. Hé ! mon Dieu, où voit-on le contraire ? où trouve-t-on des pères et des mères qui fassent examiner à loisir si leurs enfants sont appelés de Dieu pour l'état du mariage ; s'ils sont appelés aux charges qu'ils leur destinent dans le siècle où ils les mettent, quoique dans ces charges et ces emplois l'on y ait besoin d'une vertu qui ne soit pas commune, pour s'en bien acquitter et ne se pas perdre ? Mais s'il est question d'avoir un bénéfice dans une famille ou de l'y conserver, possédant le sanctuaire de Dieu comme par héritage, quelle délibération fait-on pour voir si c'est la divine volonté ? Dans la vérité, les hommes aiment à se tromper eux-mêmes, aimant mieux les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres sont mauvaises. (*Joan.* III, 19.) Les

parents cherchent leur propre satisfaction, leurs propres intérêts jusque dans leurs enfants mêmes. Ainsi sous prétexte d'examiner une vocation, ils font tous leurs efforts pour empêcher qu'ils ne suivent tous les attraits du Fils de Dieu, parce que les enfants leur plaisent, et qu'il ne leur plait pas de s'en séparer. Mais, ô abomination détestable! quelquefois ils voudront que d'autres entrent dans l'état religieux, qui ne le veulent pas, et les y engageant de la sorte, sont cause de scandales énormes dans l'Eglise, et de leur damnation. C'est de la sorte que l'homme, ce chétif morceau de boue, ne veut pas ce qu'un Dieu veut, et veut ce que Dieu ne veut pas. Je voudrais bien demander à ces messieurs, qui tâchent de couvrir leur propre volonté sous prétexte d'examiner la volonté de Dieu, quel examen ils en font, quand dès l'âge de quatre à cinq ans ils engagent leurs enfants à l'ordre des chevaliers de Malte, qui sont de véritables religieux; quel examen ils en font dans la suite des temps, lorsqu'il s'agit de faire leurs vœux. O Seigneur! sauvez-nous, parce que les vérités sont bien affaiblies parmi les hommes; chacun ne dit que des choses vaines à son prochain, et leurs lèvres sont trompeuses. Levez-vous, Seigneur, et régnez sur les gens qui veulent être les maîtres, et qui disent au moins par leurs actions : *Qui dominera sur nous?*

Or l'état religieux peut être considéré en deux manières : premièrement en tant qu'il s'adonne simplement à la vie contemplative par la séparation des choses de la terre et des emplois extérieurs, quoique saints; secondement, en tant qu'il joint l'action à la contemplation. Les religieux qui font profession du premier état sont appelés moines, parce que, selon leur institut, ils ne vaquent qu'à l'oraison dans la retraite et dans la solitude. Il ne faut pas cependant penser que ces solitaires soient inutiles au prochain. Une personne d'oraison et de mortification ne va jamais seule au ciel, disait la séraphique sainte Thérèse; et souvent il arrive que pendant que les ministres de Jésus-Christ sont aux prises avec le démon, combattant le péché, ce sont les Moïses qui, levant leurs mains au ciel, en obtiennent les victoires. Il est rapporté dans l'histoire de la vie de Marie de Valence, dont saint François de Sales faisait une telle estime, que durant sa vie même il l'appelait *une relique vivante*, que Dieu convertissait un grand nombre d'hérétiques et de pécheurs par ses prières; qu'en sa faveur même il sanctifiait plusieurs personnes, leur accordant des grâces toutes singulières. Or le nombre de ces âmes accordées aux prières de cette servante de Dieu est tout à fait surprenant; et je cite volontiers ce qui est rapporté dans cette Vie, ayant été sérieusement examiné par quantité de docteurs de la faculté de Paris assemblés extraordinairement pour ce sujet par les ordres de la feue reine de glorieuse mémoire. Que les jugements de Dieu sont éloignés des pensées des hommes! Pendant qu'un missionnaire a toute la gloire des conversions des personnes touchées ensuite de ses sermons, souvent il arrive devant Dieu que ce sera une pauvre personne bien cachée, qui ne connaît point le monde, et que le monde ne connaît point, qui en aura obtenu toutes les grâces. Il faut encore remarquer que Dieu tire de temps en temps les solitaires de leurs retraites, pour servir pour sa gloire dans les emplois les plus éclatants, comme il se voit en saint Bernard et en plusieurs autres.

Mais il y a d'autres religieux qui, joignant par leur institut l'action à la contemplation, ne vaquent pas seulement à leur propre perfection, mais à celle des autres; et ceux-là ne doivent pas être appelés moines, puisque leur état y est tant opposé. C'est une erreur assez commune dans le siècle, de confondre ces deux différents états, traitant de moines indifféremment toutes sortes de religieux; et cette erreur est une source de plusieurs autres; car appliquant ce que les Pères ont dit des moines à ceux qui ne le sont pas, comme par exemple, que c'est leur propre de pleurer leurs péchés et ceux des autres dans le silence et la retraite, sans vaquer au dehors; l'on trouve à redire aux religieux qui s'emploient pour le prochain, ne considérant pas qu'il y a des instituts religieux approuvés par l'Église, et autorisés du ciel par des bénédictions extraordinaires, qui ont pour fin non-seulement leur propre perfection, mais celle des autres.

Saint Bonaventure, un grand saint et un grand docteur, rapporte de saint François qu'après avoir consulté Dieu par l'oraison, il se sentit inspiré de travailler avec grand zèle pour le salut des âmes. Et de vrai, cet homme de Dieu, qui a été l'une des plus parfaites images de Jésus-Christ, et en son corps et en son âme, envoya ses religieux de tous côtés annoncer l'Evangile, et lui-même le faisait avec un tel feu du divin amour, qu'il paraissait comme un autre saint Jean-Baptiste prêchant la pénitence, et touchait si efficacement les cœurs, que les hommes venaient en foule de toutes parts criant *miséricorde*, changeant de vie et faisant des fruits véritables de pénitence. Saint Dominique parut dans le même temps avec le même zèle, et lui et ses religieux faisaient une profession si spéciale de publier les vérités de l'Evangile, qu'ils en furent appelés les frères Prêcheurs; ainsi l'on ne peut pas dire que ce soient des moines, ni leur appliquer avec justice ce qui convient aux moines.

Mais dans les derniers temps, Dieu a suscité quantité d'instituts de religieux pour sa gloire et le bien de l'Eglise, qui sont à proprement parler des clercs réguliers. En cette qualité, ce sont des religieux prêtres qui confessent, qui prêchent sous l'autorité du Souverain-Pontife et de nos seigneurs les évêques selon leur institut; et s'ils quittaient leurs emplois, ils agiraient contre leur fin, et par suite contre l'ordre de Dieu et de l'Eglise qui les a reçus en cette manière. Il

est vrai qu'ils doivent ménager du temps pour l'oraison et la retraite, s'ils ne veulent dissiper l'esprit intérieur et perdre leur grâce, et c'est l'avantage que leur donne leur état qui leur en facilite les moyens avec grande bénédiction.

Or ç'a été une conduite bien douce et bien puissante du Saint-Esprit sur son Eglise, de lui avoir donné des prêtres, des confesseurs, des prédicateurs, qui, par la profession des vœux religieux, imitent la vie des apôtres, ne possédant rien en propre, et vivant hors des embarras des affaires qui souvent retiennent et servent de grand obstacle aux ecclésiastiques par les soins qu'ils sont obligés d'y donner. Tous les instituts paraissent visiblement comme des ouvrages du Saint-Esprit, qui a donné ces grands secours à son Eglise, pour amener dans la bergerie du véritable pasteur, Jésus-Christ, tant de brebis qui n'en étaient point, et qui étaient malheureusement dévorées par le loup infernal au milieu des ténèbres de l'infidélité et du paganisme; pour y ramener tant de brebis qui en étaient égarées par l'hérésie; pour y guérir celles qui étaient languissantes et blessées par le péché; pour y renouveler l'esprit de pénitence et de piété par leur doctrine et par leurs exemples. Mais ce sont des troupes auxiliaires, dira-t-on : je réponds qu'il est vrai; mais en cette qualité Dieu les envoyant au secours des ordinaires, il est juste de s'en servir et de ne pas frustrer les desseins de miséricorde du Saint-Esprit sur son Eglise.

Combien de grâces lui ont été données dans les derniers temps par le secours de ces troupes! L'on sait assez le déplorable état des choses au commencement du dernier siècle. Le libertinage était grand, et la corruption des mœurs extrême; mais ce qui était bien étrange, c'est que ceux qui doivent être la lumière du monde en étaient les ténèbres. Le démon et les impies se servant de ces occasions funestes, glissaient de toutes parts des maximes malheureuses, et ils insinuaient des doctrines nouvelles sous prétexte de réformer l'Eglise, à ce que les libertins en fait de religion disaient. L'infâme hérésiarque Luther pour lors commença de paraître, et l'on ne saurait croire combien ce misérable avec ses sectateurs prenait d'avantage des mauvaises mœurs des catholiques et particulièrement des désordres de ceux qui y doivent apporter le remède. Or ce fut dans ce temps malheureux, que l'Esprit de Dieu suscita plusieurs compagnies de clercs réguliers, dont il se servait avec des bénédictions extraordinaires pour donner le remède à de si grands maux. Les religieux Théatins parurent des premiers, qui, par leur grand dégagement de toutes les choses de la terre, et leur pur abandon à la divine Providence, ressuscitant pour ainsi dire, l'esprit apostolique, jetèrent de si pures lumières au travers des ténèbres épaisses de ce temps-là, que le beau jour de la grâce se découvrit avec des effets merveilleux des plus grandes miséricordes de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Luther ayant appris la vie exemplaire de ces clercs réguliers, s'écria saisi de frayeur: « Voilà une grande guerre que l'on nous prépare. » Que ne fit pas saint Gaëtan, fondateur de cet institut, et par ses paroles, par ses exemples et par ses soins? Cet homme, plein du Saint-Esprit, terrassait avec une force nonpareille et l'hérésie et le péché, et animait efficacement les fidèles aux plus saintes voies du pur amour. Certainement l'on peut dire que les profanations des temples sont l'une des plus puissantes causes qui attirent les fléaux de Dieu sur les hommes; et cependant c'est un désordre général. Comme saint Gaëtan était plein de grâce et de force, il s'appliqua spécialement à combattre et à détruire les irrévérences qui se commettent ordinairement dans nos églises; et il le faisait avec une vigueur si divine, que dans les villes où il se trouvait et où le désordre régnait le plus, l'on y remarquait un changement si surprenant, que tout le monde était édifié du profond silence qui s'y observait et du grand respect qui paraissait sensiblement dans toutes sortes de personnes. Malheur à nous qui voyons en nos jours les mêmes maux, et qui y sommes si peu sensibles! O grandeur infinie de la majesté de mon Dieu! où trouvera-t-on des gens zélés pour soutenir vos divins intérêts? La négligence, le respect humain, la prudence de la chair règnent même parmi ceux qui sont les plus obligés à les soutenir. A peine oserait-on dire une parole pour vous et pour les gens qui sont à vous, pendant que l'on parle avec tant d'insolence contre vous. Il me souvient au sujet de l'un des plus grands princes du royaume, qui s'entretenant avec un religieux dans un lieu où il découvrait une grande partie de ses courtisans : « Voyez-vous, disait-il, mon Père, tous ces gens? il n'y en a pas un qui ne mît l'épée à la main pour me défendre si l'on me faisait la moindre insulte, et peut-être pas un qui se mît le moins du monde en peine à la vue d'un Dieu offensé. »

Les religieux Théatins ont été suivis de plusieurs autres instituts de clercs réguliers, qui ont été autant de compagnies d'une milice sainte, pour faire la guerre à l'enfer et à tous ses suppôts, à l'infidélité, à l'hérésie et au péché. Mais il faut avouer que parmi toutes les généreuses troupes de l'Eglise militante, la compagnie qui a porté spécialement le nom de Jésus s'est fait discerner par des grâces bien singulières. L'on peut dire que ce n'est pas sans providence qu'elle ne porte pas le nom de son instituteur, ou des lieux où elle a commencé, comme la plupart des autres ordres réguliers. Les grandes choses que celui qui est tout-puissant a faites en elle et par elle, font bien voir qu'elle est une compagnie liée particulièrement et unie avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ainsi qu'elle en doit porter singulièrement le nom. Toute l'Italie, l'Allemagne, la France, l'Espagne, la Pologne,

toute l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique sont le théâtre des merveilles que l'esprit de Jésus-Christ a opérées par elle. Elle a loué le nom du Seigneur depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, annonçant sa parole. Elle a parcouru les mers et pénétré jusqu'aux extrémités de la terre, pour y faire connaître le Sauveur de tous les hommes. Et c'est avec grande raison que dans les actes de la canonisation de l'un de ses premiers enfants, il est dit que le verset du Psalmiste lui convient d'une manière toute singulière : *Leur bruit a retenti par toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités du monde.* (*Psal.* XVIII, 5.) Il n'y a point d'âge, de condition, de nation qui n'en ait ressenti le secours. Le monde tout entier fait le digne sujet de son zèle; tout ce qu'il y a d'opposé à Dieu est la matière de ses combats ; tout ce qui peut contribuer à sa plus grande gloire fait l'application de ses soins.

Son zèle a animé ses enfants à porter la guerre contre les démons jusque dans leur fort, les attaquant dans les lieux où ils dominent avec plus de tyrannie et avec moins de crainte, je veux dire dans le paganisme. Un seul de ses disciples, le grand saint François Xavier, y a prêché dans vingt-quatre royaumes; il y a baptisé plus d'un million d'âmes. La divine Providence s'est servi d'eux pour conserver grand nombre de peuples dans la foi; pour détruire l'hérésie dans les lieux où elle s'était introduite, pour réveiller l'esprit d'amour de Dieu et de dévotion parmi les fidèles. Elle embrasse tous les moyens possibles qui conviennent à des religieux pour l'établissement de la gloire de son Maître, se faisant tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Le nombre de ses martyrs qui ont souffert pour Jésus-Christ est étonnant, si l'on considère qu'il n'y a guère plus d'un siècle qu'elle est établie ; mais la vertu de celui qui combat et qui triomphe dans les martyrs y éclate d'une manière admirable. Ils ont souffert tout ce que la plus cruelle barbarie et tout ce que la rage des démons ont pu inventer; ils ont passé par toutes sortes de supplices ; ils ont été tourmentés en toutes manières, et c'est avec grande raison que feu monsieur Vincent, décédé en odeur de sainteté, très-digne instituteur et général des Pères de la Mission de France, disait que l'esprit apostolique leur avait été donné; car ils peuvent dire avec la merveille des apôtres, saint Paul (*II Cor.* XI, 26), qu'ils ont été souvent en prison pour la cause de Jésus-Christ ; qu'ils ont beaucoup de blessures ; qu'ils ont été souvent proches de la mort; qu'ils ont été battus de coups de fouets et de verges; qu'ils ont été lapidés; qu'ils ont fait des naufrages; qu'ils ont fait beaucoup de voyages; qu'ils ont été en péril sur les rivières, en péril de tomber entre les mains des voleurs, en péril de la part de ceux de la nation, en péril de la part des gentils, en péril dans les villes, en péril dans les déserts, en péril sur la mer; qu'ils ont été dans l'affliction et dans la douleur, dans de longues veilles, dans la faim, dans la soif, dans beaucoup de jeûnes, dans le froid et la nudité, enfin qu'ils ont servi de spectacle au monde, aux anges et aux hommes.

Les Souverains Pontifes ont appelé cette compagnie un champ fertile en toutes sortes de biens, qui ne produisait pas seulement des fruits toutes les années, mais tous les jours. Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV, Clément VIII, Paul V, Urbain VIII lui donnent de merveilleux éloges dans la vue des grands secours que tout le monde en reçoit ; c'est ce qui a fait dire à un concile provincial, que son saint fondateur, le glorieux Ignace, était un Atlas céleste. Mais particulièrement ç'a été une créance commune autorisée par le jugement des Souverains Pontifes, qu'elle a été opposée par l'Esprit de Dieu aux hérésies de nos derniers temps; et c'est pourquoi le même concile provincial appelle son saint fondateur un esprit de salut que l'Eglise a reçu en même temps que Luther, comme un hydre, est sorti du puits de l'abîme des enfers.

De là vient qu'en même temps que les derniers hérétiques n'ont rien oublié pour détruire toute sorte de piété, et spécialement la dévotion au très-saint Sacrement de l'autel, à la bienheureuse Vierge, aux bienheureux anges et saints, ç'a été pour lors que par une singulière providence de Dieu, les religieux de la Compagnie de Jésus ont fait tous leurs efforts en la vertu de celui sans lequel nous ne pouvons rien, pour établir plus saintement que jamais toutes ces dévotions avec un tel succès par la bénédiction que Jésus-Christ y a donnée, que tous les exercices de la véritable et solide piété continuent et augmentent tous les jours de plus en plus pour la plus grande gloire de Dieu seul qui doit être honoré en toutes choses.

Mais parce que l'hérésie s'est attachée plus fortement à combattre le culte de la glorieuse Vierge, les démons sachant bien que c'est la grande protectrice de l'Eglise auprès de son Fils, dont il se sert pour détruire toutes les erreurs, les religieux de la Compagnie de Jésus se sont appliqués avec un zèle non pareil pour en défendre les intérêts, et par leurs sermons et par leurs écrits, dans le public, dans le particulier, dans les églises, dans leurs classes, et spécialement par leurs congrégations qui sont comme une pépinière de véritables serviteurs de la très-sacrée Vierge; et c'est une chose assez remarquable, que Luther et Calvin, agités par les furies de l'enfer, déclarant en particulier que la dévotion au privilége de l'immaculée conception de la très-sacrée Vierge leur était insupportable; c'est ce privilége de la Mère de Dieu que ces religieux ont soutenu avec plus de force : aussi le P. Alphonse Rodriguez apprit du ciel par une révélation miraculeuse, que la défense de l'immaculée conception de la très-sacrée Vierge était l'une des fins pour lesquelles la

Compagnie de Jésus avait été donnée par l'Esprit de Dieu à l'Eglise. C'est encore la même Compagnie qui a renouvelé en quelque sorte le culte des saints, et c'est d'elle qu'est venue la pieuse coutume d'en prendre un tous les mois et toutes les années pour protecteur, afin de l'honorer par les exercices d'une solide piété, et de l'imiter par la pratique de ses vertus.

Je ne suis pas étonné ensuite si la Reine des saints a bien voulu elle-même inviter plusieurs personnes à entrer dans la Compagnie de son Fils, comme ces âmes pures et innocentes qui tenaient plus du ciel que de la terre, le bienheureux Stanislas Kostka et Louis de Gonzague, qui ont été des prodiges de grâces en nos derniers jours. Je ne doute point qu'elle n'ait beaucoup contribué par ses intercessions pour obtenir la même grâce au P. Seurin, qui en ayant reçu de puissants mouvements dans les exercices de sa dévotion, enfin les exécuta à l'âge de quinze à seize ans. Il faut remarquer ici que ce ne fut pas sans de très-grandes contradictions. Le démon qui prévoyait la grande gloire qui en devait arriver à Notre-Seigneur par les grâces extraordinaires qu'il avait remarquées dans ce jeune homme, n'oublia rien pour apporter des obstacles à son pieux dessein. Il lui fallut bien résister aux attaques que la chair et le sang lui livrèrent; et cela, comme il arrive souvent, sous le beau prétexte d'examiner sa vocation, dans l'erreur où plusieurs sont que si elle est véritable, elle subsistera toujours dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui sont appelés. Mais ils ne prennent pas garde que la grande vocation du salut où les autres tendent, souvent n'a pas son effet par l'infidélité des hommes; et quoique plusieurs soient appelés, cependant il y en a peu d'élus. Mais enfin Jésus-Christ triompha en lui de toutes ces difficultés. Il entra le jour de la Visitation de Notre-Dame dans le noviciat de la Compagnie de Jésus à Bordeaux, et au bout de deux ans il fut envoyé à la Flèche, pour étudier en philosophie et en théologie. Comme il avait un bel esprit, il réussit parfaitement dans ses études, et il paraissait avec éclat dans toutes les occasions. Ses études étant achevées, on l'envoya à Rouen, pour y faire la troisième année de probation; et ce fut dans cette année de retraite où son Sauveur et son Dieu lui parlant un jour hors de l'embarras des créatures, il se trouva merveilleusement fortifié dans l'esprit de mort qu'il avait reçu au saint baptême. Ce fut dans cette sacrée solitude qu'il s'ensevelit tout de nouveau dans le tombeau avec Jésus-Christ, pour ne vivre plus que de la mort, disant un adieu éternel à toutes les créatures.

Il communique les desseins d'une si grande et si longue séparation de l'être créé au R. P. Louis l'Allemand, qui était son directeur dans cette maison de retraite; et comme c'était un homme de grâces, il l'éprouva beaucoup. Dieu qui se sert des choses faibles pour faire paraître sa divine vertu, voulut le fortifier dans ses généreux desseins par la rencontre d'un jeune homme qu'il trouva dans le coche de Rouen à Paris, lorsqu'il s'en retournait en sa province. Ce jeune homme était un pauvre garçon, fils d'un boulanger du Hâvre en Normandie, qui ayant servi chez les religieux de Saint-Antoine à Rouen, s'en allait à Paris pour y prendre l'habit de religieux en qualité de frère lai. Le Père en parla dans sa relation comme d'un berger, et il pouvait bien l'avoir été auparavant que de servir les bons religieux dont je viens de parler. Ce pauvre garçon âgé d'environ vingt ans était si divinement éclairé, que le Père douta quelque temps si c'était un ange dans un corps emprunté ou un homme. Comme ses lumières étaient ardentes, elles enflammaient beaucoup le cœur du Père des ardeurs du saint amour, qui d'ailleurs était un sujet parfaitement disposé. J'ai appris que ce jeune homme a été prévenu tout à coup de ces lumières extraordinaires de Dieu, voulant lui montrer qu'elles étaient un don gratuit qu'il donnait et qu'il ôtait selon son plaisir. Il faut remarquer que la relation que le P. Seurin a faite de cette rencontre de providence, ayant été imprimée plusieurs fois et en différents lieux, il s'y est glissé des erreurs que le Père désapprouvait, et où il n'avait aucune part.

Etant de retour en sa province, on découvrit bientôt en lui des marques d'une éminente piété; ce qui obligea le R. P. Anginot, étant à Marennes pour y donner le commencement à une maison du troisième an, en qualité de directeur, de le demander au supérieur pour se servir de ses exemples, et même encore de ses avis dans la conduite de ces Pères dont il devait prendre la direction. Apparemment il n'était pas encore à la trentième année de son âge, lorsqu'il paraissait en ce temps-là avec des lumières si pures et des exemples d'une vie fort sainte. Il veilla tellement dans cette maison de Marennes du troisième an de probation, sur toutes ses actions, sur toutes ses paroles, sur tous les mouvements de son cœur, sur toutes les opérations de ses sens, qu'il ne laissait rien échapper avec vue où la nature pût se satisfaire; ce qu'il a avoué lui-même à un religieux en qui il avait confiance. Il ne vivait que de la mort, qui est la vie de l'homme de Dieu; c'est ce que nous verrons dans toute la suite de cette première partie de l'histoire de sa vie, où je désire de tout mon cœur adorer Jésus anéanti dans son serviteur, par l'esprit de mort qu'il lui a donné d'une manière éminente. Je vous invite, mon cher lecteur, à faire de même, vous souvenant que Jésus-Christ doit être votre tout en toutes choses.

CHAPITRE IV.

De son esprit de parfaite mort à l'égard de toutes choses.

C'est une grande leçon que le divin Maître fait à tous ses disciples : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même,*

qu'il porte tous les jours sa croix, et qu'il me suive. (*Matth.* xvi, 24.) C'est-à-dire, enseigne saint Jean Chrysostome, qu'il ne faut non plus nous considérer qu'un homme qui ne nous touche en rien, et c'est l'esprit de parfaite mort; mais parce que cela ne se fait pas sans beaucoup souffrir, et que c'est cependant ce qu'il nous faut faire incessamment; tous nos jours doivent être des jours de croix : la croix est inséparable de la vie du Chrétien. Le Chrétien donc est l'homme de mortification; et ce qui est bien remarquable, mais hélas! bien peu considéré, c'est qu'elle est la première condition que le Fils de Dieu met pour tous ceux de sa suite. C'est pourquoi dans les saintes cérémonies du baptême qui nous fait Chrétiens, auparavant que de le recevoir l'Eglise ordonne que l'on renonce au diable et à toutes ses pompes; c'est-à-dire au monde et aux désirs du siècle. L'on n'est fait Chrétien qu'à cette condition, condition si générale, qu'il n'y a personne à la suite du Fils de Dieu qui puisse s'en exempter. Les jeunes gens, les malades, sont exempts de jeûnes et austérités corporelles; les pauvres ne peuvent pas faire de grandes aumônes, mais il n'y a aucun Chrétien qui ne doive renoncer à soi-même : les rois aussi bien que leurs sujets, les généraux d'armée, dit saint Jean Chrysostome, et les soldats, aussi bien que ceux qui mènent la vie la plus retirée.

Mais si ce renoncement est général en ce qui regarde tous les hommes, il est universel en ce qu'il s'étend à toutes choses : *Quiconque*, dit notre Maître, *ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple.* (*Luc.* xiv, 26.) O mon Seigneur et mon Dieu! il est bien vrai qu'il ne mérite pas d'être à votre suite; car y a-t-il rien au monde que l'on ne doive quitter, dont on ne se doive séparer pour aller après vous? C'est ce qui faisait dire au P. Seurin : « Si l'on me demande à quoi il faut mourir, je dirai aux grandes et petites choses, et à tous les moments de la vie. » Ecrivant à madame sa mère, il dit : « Il nous faut vivre comme morts à toutes les choses sensibles, mettant toute notre attention à Dieu seul. » — « L'on ne peut dire, » s'écrie-t-il dans une lettre à un Père de sa Compagnie, « jusqu'à quel point Dieu désire que nous accomplissions le grand commandement de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces. Toute créature est un piége pour nous en empêcher. » — « Mais, » disait-il encore, « je n'eusse jamais pensé jusqu'où va la nudité où un Dieu nous veut conduire, en quels déserts il nous veut mettre pour arriver à la pureté de l'opération de sa grâce. » Et de vrai, si nous expérimentons tous les jours que l'œil de notre corps ne peut pas supporter le moindre brin de poussière, pensons-nous que notre âme doive souffrir la moindre tache?

Pour les découvrir, il faut sans doute la lumière de Dieu; les yeux les plus subtils qui ne voient pas le moindre atome dans l'air, en aperçoivent des millions dans le rayon du soleil. La bienheureuse Catherine de Gênes, tout éclairée qu'elle était, a reconnu pour imperfections des choses qu'elle pensait fort bonnes; c'est pourquoi l'homme de Dieu enseignait qu'il fallait rentrer en soi-même et y chercher Dieu continuellement dans son fond, pour découvrir ce qui nous empêche de lui être entièrement unis. Ensuite il disait qu'il faut commencer d'aller à Dieu par l'horreur des moindres péchés; qu'il ne faut jamais commettre aucune faute, pour légère qu'elle puisse être, avec une entière vue; que sans cela jamais l'âme ne jouira des caresses du divin Epoux. Oh! plût à Dieu que plusieurs âmes fussent bien fidèles à cette pratique! Mais, est-il possible, ô mon Souverain, de faire autrement? Ah! sera-t-il dit que votre créature aura le courage de vous offenser par quelque faute que ce puisse être? Y a-t-il tourment au monde qu'un cœur saintement épris de votre divin amour ne doive être prêt à souffrir, plutôt que de vous déplaire par le moindre péché délibéré? Je connais bien, mon Dieu, je connais bien pourquoi vos saints avaient plus d'horreur du moindre péché, que des peines de l'enfer. O mon souverain bien! ne le souffrez pas; ne permettez jamais pour l'honneur de votre saint nom que nous fassions rien qui vous déplaise, avec une entière vue. Il faut remarquer que pour commettre une faute avec une entière vue, ce n'est pas assez d'en avoir eu quelque lumière passagère, si cette lumière n'a point été suivie d'aucune détermination de la volonté. Cela suffit bien ordinairement pour tomber dans quelque négligence qui pourra être un péché véniel; mais il ne sera pas de propos délibéré, comme on appelle les sortes de fautes dont nous parlons : par exemple, une distraction arrivée durant la prière; l'on s'aperçoit de la distraction, l'on en a la vue, mais cette vue passe insensiblement sans aucun acte de la volonté; et si l'on continue dans la distraction sans y faire réflexion, ce sera une négligence de n'avoir pas fait usage de la lumière, mais la faute ne sera pas avec une entière vue.

Il est de plus nécessaire, enseignait l'homme de Dieu, « que tous les objets créés sortent du cœur, l'âme ne devant avoir que Dieu seul pour ami, ne se réjouir qu'en lui, et ne prendre aucune force qu'en sa vertu, se défaisant des moindres affections de la créature avec autant de promptitude, comme l'on fait du feu quand il tombe sur un habit. Il faut, disait-il encore, commencer par le retranchement d'un nombre innombrable de bagatelles, comme sont mille menues attaches, affections, désirs, complaisances, qui sont comme des vapeurs qui montent dedans la tête et font obstacle à la grâce, ayant la racine dans l'intérieur; que pour cela il fallait abandonner tous les desseins de la terre, chercher la retraite, le recueillement des sens, aimer la croix et y mettre sa confiance, s'adonner à l'oraison et y persévérer malgré toutes les répugnances qui en peuvent arriver. Que de plus, l'on devait

savoir que le moindre plaisir inutile habituellement retenu, quoique non pas avec délibération expresse ; mais par adhérence, la moindre curiosité ou familiarité avec les créatures, le moindre soin superflu, étaient un obstacle aux grâces particulières de Dieu en l'âme. » Enfin, l'état de mort chrétienne et de renoncement est général, comme nous l'avons dit, de même qu'un corps mort est dans une entière privation de toutes choses : en sorte qu'il n'est pas seulement mort dans quelqu'un de ses sens, mais en tous, sans qu'il en reste quelqu'un de vivant. « Voilà, s'écriait le grand saint Jean Chrysostome, l'état du véritable Chrétien, qui doit être comme un mort à l'égard des richesses et de la pauvreté, des plaisirs et des douleurs, des honneurs et des mépris, des amitiés et des haines, et encore à l'égard de soi-même. »

C'est la grande leçon que nous fait notre Maître, quand il nous enseigne le renoncement à nous-mêmes ; c'était la matière ordinaire des entretiens publics et particuliers de son fidèle serviteur. Ecrivant à une dame, il lui dit : « Que voulez-vous que je vous dise? je répète toujours la même chose : Il faut vider le cœur de tout. » Il proteste que sa joie et ses délices étaient de prêcher partout le renoncement évangélique, quoique souvent il fût mal reçu. Et de vrai, l'expérience fait assez connaître que les hommes pleins du Saint-Esprit, qui travaillent à l'établissement de son pur amour par l'entier dégagement de tout ce qui y fait obstacle, trouvent de grandes oppositions, non-seulement parmi les personnes vicieuses, mais encore parmi quantité de gens de bien qui sont trop naturels, trop dans leur propre esprit, leur propre raison, trop dans eux-mêmes. Premièrement, parce que la nature est toute dans la crainte de sa propre ruine, de la destruction de sa propre satisfaction, de sa propre vie, ces hommes de Dieu portent partout un esprit de mort ; secondement, parce qu'étant pleins de Jésus-Christ, ils sont terribles aux démons qui n'oublient rien de ce qu'ils peuvent faire pour en donner de l'éloignement, pour les décrier et les rendre suspects, sachant bien le mal qui leur en doit arriver ; c'est ce qui obligea ces malheureux esprits à déclarer une si cruelle guerre contre le bienheureux P. Jean de la Croix, avouant par l'autorité de l'Eglise qui les y obligeait dans des personnes possédées, qu'il était l'un des plus grands ennemis qu'ils eussent jamais eus, parce qu'il enseignait le chemin du rien, c'est-à-dire le parfait renoncement. Oh! plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de ces illustres morts, qui allassent prêcher et porter partout l'esprit de mort, afin que l'adorable Jésus fût la véritable vie des âmes!

Le P. Seurin disait quelquefois à ce sujet : « Qu'il fallait se mettre de la croisade avec les bons et vrais disciples de Jésus-Christ, pour annoncer partout le renoncement évangélique, mais particulièrement dans les monastères des religieux et des religieuses qui font une profession spéciale de n'être plus du monde, et qui y sont morts tout de nouveau par l'observance de leurs vœux et de leurs règles. » Ecrivant à la mère Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun, et l'instruisant de la conduite des novices et jeunes religieuses, il lui dit : « Qu'il leur faut donner grande idée de la vertu ; que cette idée consiste à ne se pas retrancher dans la médiocrité, mais à tendre au plus parfait, ne laissant aucune vie dans l'intérieur que pour Dieu. » Cette vérité est l'un des grands fondements de la vie spirituelle, et dont le défaut cause une suite déplorable ; car enfin une âme qui agit avec réserve dans le service de Dieu, ferme, pour ainsi dire, toutes les avenues de ses plus grandes grâces. Un cœur avare à un Dieu qui lui donne tout, se rend indigne de ses plus saintes faveurs. Une personne qui dit qu'elle n'aspire pas à la sainteté, qu'elle ne pense pas à aimer Dieu généreusement comme les saints, ne mérite pas les dons et les miséricordes que Jésus-Christ fait à ses saints ; aussi se trouvera-t-elle bien éloignée de leurs voies ; c'est pourquoi le serviteur de Dieu enseignait « que le principal de la vie spirituelle était de prendre dès le commencement les vraies idées de la vertu qui se trouve dans l'entier renoncement de nous-mêmes, et qu'il fallait pour ce sujet entrer de bonne heure dans un dessein généreux et élevé. » — « N'attendez jamais, disait la séraphique sainte Thérèse, grande chose d'une personne qui est sans courage, quoiqu'elle soit humble. La générosité est ce qui est de plus nécessaire dans les voies de Dieu. »

C'est ce qui faisait aussi dire au P. Seurin : « Qu'après avoir donné de véritables idées de la vertu, jusqu'à ne vouloir prendre ni vie, ni repos, ni satisfaction qu'en Dieu seul, il fallait beaucoup encourager les âmes, leur donnant confiance que Dieu leur donnera les grâces nécessaires pour surmonter efficacement toutes les défiances qu'elles peuvent avoir. » Il est certain que nous ne pouvons assez connaître notre misère, notre faiblesse, notre impuissance et notre néant ; ainsi nous ne pouvons attendre de nous-mêmes que beaucoup de mal. Mais que ne doit-on pas espérer de la vertu de Jésus-Christ? Y a-t-il rien que nous ne puissions faire en sa divine force? Ainsi, dans les voies de la perfection, il ne faut pas se décourager sous prétexte de nos faiblesses, mais espérer fortement que Dieu tout bon et très-miséricordieux nous donnera abondamment ses secours divins. « Quelles grâces, » disait Notre-Seigneur à la bienheureuse Angèle de « Foligny, ne ferais-je pas à une âme, si je la trouvais dans une disposition de m'aimer généreusement, comme ont fait mes saints ! » Seulement il faut remarquer, avec son fidèle serviteur : « Qu'il faut se donner de garde d'une certaine activité naturelle ou empressement dans le chemin de la perfection ; qu'il ne faut jamais s'abattre ; que l'on doit toujours se relever avec courage, quelque chute que l'on y fasse ; que

c'est une grande vérité que le découragement ne vaut rien à rien; l'ennui, le chagrin et l'inquiétude viennent de l'amour-propre et du démon; que la perfection ne s'acquiert pas en un jour, qu'ainsi il faut attendre en grande patience; que c'est un ouvrage qui ne se fait pas sans peine, qu'ainsi il ne faut pas s'étonner si l'on souffre; qu'après tout il ne faut jamais rien faire contre le dessein de la perfection, ni contre la confiance que l'on doit avoir en Jésus-Christ pour les secours qui y sont nécessaires, mais que l'on doit s'engager gaiement avec une sainte liberté et sans aucune gêne dans le service de Dieu. »

Que n'ont pas fait dans ces vues les personnes qui se sont données à Dieu sans réserve? Que n'ont pas fait les directeurs dans les âmes que Dieu leur a adressées? L'Histoire ecclésiastique et les Vies des saints nous en donnent des exemples bien touchants. Dans tous les commencements des instituts l'esprit de mort au monde et à la nature y a régné, et à même temps l'esprit de grâce. On y voyait peu l'homme. Jésus-Christ y paraissait d'une manière admirable. Les maîtres de la vie spirituelle qui y élevaient ceux que l'esprit de Dieu y conduisait, étaient des morts à eux-mêmes. Toute leur étude était, avec le secours de la grâce, de faire mourir avec eux leurs disciples, et ils devenaient des saints et faisaient des saints. Leurs insignes vertus ont fait donner leur vie exemplaire à la postérité, et avec leur vie ont donné celle de leurs disciples. Mais malheur aux enfants des saints s'ils n'imitent leurs actions et ne se conforment à leur vie; ce qui ne se peut faire qu'avec une fidélité inviolable, qui est une chose bien rare à raison du penchant de la nature où il est facile de se laisser aller, puisqu'il ne fait suivre que son inclination. Le démon paraissant à saint Pacôme, et étant obligé de lui avouer que ses religieux le tenaient captif par leur parfait dégagement d'eux-mêmes et de toutes les choses sacrées, lui dit ensuite qu'il arriverait un temps où il triompherait à son tour et les tiendrait dans ses chaînes. Ce qu'il disait, parce qu'il savait par une grande expérience que peu à peu l'on tombe dans le relâchement, et ainsi il prévoyait que ses religieux se relâchant de l'esprit de mortification, prendraient l'esprit de nature où il domine à raison de sa corruption.

Or, l'on ne saurait croire ni jamais assez dire combien il faut peu de chose pour donner prise à la nature et au diable. Le P. Seurin sur ce sujet rapportait une chose bien considérable qui lui était arrivée, disant que durant une maladie où il ne pouvait du tout agir, le frère qui le servait venait de temps en temps éteindre la chandelle auparavant l'examen du soir, pour pouvoir se coucher un peu plus tôt que les autres, et donner cette petite satisfaction à son corps. Le Père, dans l'état où il était, ne lui en dit rien par quelque condescendance naturelle; mais Dieu, qui ne laisse pas impunis les moindres défauts de ses enfants, l'en châtia d'une manière bien rigoureuse; car il assurait qu'il en souffrait durant une heure d'une façon si terrible, qu'il croyait que sa peine surpassait tous les tourments de la vie présente. Que ces personnes qui sont en charge fassent réflexion sur une conduite de Dieu si juste, et qu'elles considèrent avec le Père que souvent des fautes légères se terminent à de funestes états; car il lui fut dit intérieurement que le frère ne persévérerait pas dans la compagnie. Et, en effet, il en sortit deux ou trois ans après. Je me sens pressé de rapporter encore ici ce que j'ai appris d'une supérieure d'un grand mérite, d'une éminente vertu et d'une grande prudence chrétienne. Elle était religieuse d'un ordre très-réformé, et supérieure dans l'un des monastères de ce saint institut. Or, comme ce monastère était encore dans son commencement, elle trouva l'infirmerie en fort mauvais ordre, y ayant même des ouvertures en plusieurs endroits de ses murailles. Pour remédier au mal qui en pouvait arriver aux infirmes, elle fit mettre contre la muraille un méchant morceau de tapisserie qui ne servait plus à rien, et qui était jeté dans quelque coin du grenier, ayant été autrefois à l'usage de l'église; car dans cet institut l'on ne s'en sert jamais que pour l'ornement des lieux consacrés à Jésus-Christ, comme les temples et les chapelles. La chose paraissait fort innocente et même assez nécessaire. Cependant, comme cette bonne supérieure était une fille de grâce, elle eut peur que cette action ne servît quelque jour d'exemple pour faire usage en quelque occasion de ces sortes de meubles: ce qui l'obligea de faire ôter cette tapisserie au plus tôt, quoiqu'elle fût si chétive qu'elle était jetée comme parmi les ordures. Or, ensuite de cette action un orage se forma tout à coup et toutes les fenêtres du lieu où elle était pour lors s'étant ouvertes, le diable lui parut en forme visible fort irrité de ce qu'elle avait fait ôter la tapisserie, lui disant qu'elle lui servait de retraite, qu'il y était bien placé. Et lui faisant de grandes menaces, il ajouta ensuite qu'il saurait bien s'en venger par l'empressement qu'il allait donner à ses sœurs, dans un ouvrage où elles travaillaient, pour mettre au grand autel le jour de de la fête de leur saint patron. Je sais toutes ces choses de cette vertueuse religieuse qui était favorisée de grands dons de Dieu, et dont la mémoire est en bénédiction. Elle me disait qu'elle avait très-bien remarqué l'effet des menaces du démon, ayant découvert dans ses sœurs beaucoup d'activité naturelle pour l'ouvrage qu'elles faisaient. Hélas! que doit-on penser de ceux qui travaillent pour la mondanité? Si le diable trouve tant de prises dans un peu trop d'empressement pour une chose consacrée au service des autels, que fera-t-il dans des ouvrages tout dédiés à l'esprit du monde.

Il n'est donc pas croyable, les grands et malheureux effets que causent des choses qui paraissent bien légères, et combien il

est facile de tomber dans le relâchement. Or, le relâchement arrive dans les communautés régulières par le peu d'esprit intérieur, par le peu d'exactitude à la retraite, au silence, et surtout (je le répète), à la sainte oraison, par l'épanchement au dehors, par trop de familiarité avec les créatures, par les liaisons que l'on s'y forme, par les entretiens de bagatelles, de nouvelles, de choses du monde, par l'estime que l'on prend en ce que le monde considère, comme la qualité, les biens, le bel esprit, l'appui des créatures. C'est ce qui faisait dire au serviteur de Dieu, écrivant à une religieuse, maîtresse des novices : « Vous devez imprimer à vos novices une grande haine de l'esprit mondain, de tout ce qui éclate et favorise l'amour-propre sous prétexte de civilité et de bienséance, ou choses semblables qui rendent les religieuses à demi séculières. Sachez que Notre-Seigneur aime bien mieux une paysanne rustique et simple si elle est humble, que les personnes polies et bien disantes qui sont plus propres à servir au démon qu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le relâchement arrive encore dans les communautés régulières par le peu d'exactitude à observer l'ancienne forme ou matière des habits, prenant des étoffes plus légères et plus belles, ou changeant quelque chose en la manière dont on était vêtu. Il arrive par la structure des bâtiments, qui doivent à la vérité être solides et de durée, mais qui doivent toujours être des bâtiments convenables à la pauvreté religieuse. L'on ne saurait dire combien les saints ont en horreur les bâtiments des maisons régulières où l'on ne voit rien moins que l'esprit de pauvreté. Saint François de Sales, pour empêcher ce désordre, dit nettement qu'il veut que ses religieuses bâtissent à la capucine. Pouvait-il se déclarer plus clairement en cette matière ? Mais la grande sainte Thérèse en fait avoir une telle horreur, qu'elle dit hautement qu'elle prie Dieu si ce déréglement jamais arrive parmi ses filles, que le bâtiment tombe sur elles et les écrase toutes.

C'est pourquoi la sainte exhorte si puissamment à modérer le désir d'avoir de beaux bâtiments, assurant que par sa propre expérience elle trouve plus d'esprit de grâce et de joie dans les monastères qui sont bâtis pauvrement. Elle dit que c'est faire affront à la sainte Vierge, que d'avoir de beaux édifices. Dans cette vue elle ne voulut pas que la charpenterie du couvent de Saint-Joseph fût élevée, que les chambres fussent spacieuses, ni qu'il y eût aucune curiosité. Aussi elle disait encore qu'il n'y avait pas d'apparence qu'un pauvre fût logé magnifiquement ; et que ce serait une chose ridicule que la maison d'un pauvre fît grand bruit tombant au jour du jugement. Mais si les bâtiments magnifiques ne sont pas opposés à la profession de la pauvreté religieuse, pourquoi les saints les ont-ils tellement eus en horreur, pourquoi les anciens religieux les ont-ils si fort méprisés ? pourquoi ont-ils choisi de chétives cabanes ? Le bienheureux P. Seurin expliquant la règle donnée par saint Albert, lorsqu'il vient à parler de la petitesse des cellules, il dit que c'est ce qui conserve l'humilité et détache les cœurs des pompes du monde ; que c'est cet esprit de pauvreté qui forme les saints, et qui opère les plus éclatantes merveilles de la grâce où les sens n'aperçoivent que ténèbres. De vrai, le bel esprit, la sagesse du monde, les religieux et les religieuses qui ont encore de l'esprit du siècle, n'y entendent rien. Ils pensent faire beaucoup que de faire ces beaux bâtiments ; mais ce leur sera une peine effroyable quand ils auront les yeux ouverts après leur mort. Et les personnes qui ont l'esprit du monde qui leur donne tant d'applaudissements sur ces édifices, ne les y défendront pas. Mais ce qui épouvante extrêmement les âmes éclairées, c'est que l'aveuglement de ces faiseurs de bâtiments est si étrange, qu'ils ne s'aperçoivent pas même de leur aveuglement ; et il est rare qu'ils trouvent des gens qui leur fassent ouvrir les yeux.

Mais ce qui porte davantage au relâchement, c'est l'esprit de propriété qui se glisse par des choses qui ne paraissent rien de prime abord, et qui par suite font des ravages épouvantables à la pauvreté religieuse, qui, comme celle des premiers Chrétiens, doit mettre toutes choses en commun. Tout ce qui est donné ou reçu doit indifféremment être à l'usage de toutes les religieuses, et celle qui n'a point de secours de ses parents ou de ses amis, y doit avoir autant de part que celle qui en reçoit des assistances ; autrement comment les choses sont elles en commun ? Ainsi la nourriture, les habits, les chambres, doivent être donnés également ; et il n'y a point d'autre distinction à faire que celle que la nécessité des maladies apporte. Et en cela on doit considérer la plus pauvre sœur de la maison, je veux dire la plus destituée de secours de dehors, comme celle dont la famille en prend de très-grands soins. Or, c'est une malheureuse excuse de dire que la supérieure permet les particularités, et qu'ainsi l'on en fait usage ; comme si une supérieure devait autoriser ce que les constitutions et l'esprit de pauvreté défendent, excepté la nécessité qui n'a point de loi.

Ces pensées m'ayant été données au sujet des personnes religieuses, et m'étant senti fortement pressé de l'écrire, je n'ai pu résister au mouvement intérieur. J'espère que notre divin Maître en tirera sa gloire. C'est ce que je prétends et veux prétendre uniquement pour jamais. Or, le P. Seurin était si vivement pénétré de tous ces désordres, qu'il déplorait sans cesse les ténèbres de ceux qui doivent être la lumière, et qui au lieu d'établir ou conserver l'esprit de mort, introduisent ou soutiennent l'esprit de nature et du monde. Il soupirait aussi beaucoup sur le grand nombre d'âmes qui ne vont à Dieu qu'à demi, et dont l'esprit et le cœur partagés les privaient de grâces immenses et pour elles et pour les autres.

Mais ce qui est encore bien plus déplorable, c'est de voir de grandes âmes se trouver arrêtées par des choses de rien. Le bienheureux P. Jean de la Croix, ce séraphin terrestre, les comparait à ces navires qui, chargés de toutes sortes de richesses, et allant avec une vitesse incroyable à pleines voiles au gré d'un vent favorable, se trouvent tout à coup arrêtés par un petit poisson appelé *remora*. L'on trouve peu d'âmes dans une tranquillité entière et un repos parfait, parce que l'on ne se repose pas uniquement en Dieu seul qui est notre centre. Pour peu que l'on s'en tire, il faut être dans le tourment. Le P. Seurin assurait qu'il ne fallait pas dissimuler cette vérité, « que l'on n'aura jamais de parfait repos que dans le détachement de tout ce qui n'est pas Dieu. » Et dans une lettre à monsieur son père, il lui écrit : « qu'il expérimente que la véritable paix ne se peut rencontrer que dans le renoncement à toutes choses et dans la séparation de toutes les consolations de la terre ; qu'il n'y a rien de plus affligeant que de chercher sa satisfaction en quelque chose de créé ; et quoi qu'on lui puisse dire, plus il va en avant, plus il s'établit en cette vérité. »

Son esprit en était entièrement convaincu, et sa volonté dans une fidèle pratique. Et comme il vivait dans cette disposition, il recevait des grâces signalées de Notre-Seigneur pour y faire des progrès admirables. Quelquefois il sentait tout à coup des opérations véhémentes, qui l'anéantissaient, comme si quelque foudre, disait-il, fût tombée sur lui, et elles causaient en lui un grand éloignement de la terre et des choses du monde. C'est ce qu'il exprime dans une lettre où il dit : « Nous ne trouverons rien en ce monde qui nous tienne et qui nous amuse. Tout ce qui ne tend pas à Dieu n'est que du vent. Il disait quelquefois, qu'il lui semblait être hors de la terre, et qu'il avait oublié toutes les choses du monde. » C'était dans cette séparation parfaite que l'homme de Dieu vivait, et sans laquelle il estimait que c'est bien faire peu que de faire les plus belles choses. Mais comme sa maxime était qu'il fallait venir au détail de tout ce qui nous peut attacher, pour s'en dégager saintement, afin d'entrer dans cet esprit de mort parfaite et générale, nous allons voir combien sa pratique était conforme à ses maximes, par la considération de son grand détachement de toutes les choses particulières qui peuvent arrêter en ce monde.

CHAPITRE V.

De son esprit de mort à la vie naturelle.

C'est une chose bien rare dans le monde que de vouloir quitter le monde. Peu disent comme le P. Seurin : « Dans la pensée de mourir je ne songe qu'à rendre l'esprit aux pieds de mon Sauveur Jésus-Christ. » Le détachement de la vie n'est pas commun, ou parce que les hommes étant tous naturels, sont tous plongés dans l'attache aux choses visibles et présentes ; ou parce que s'ils se servent des lumières surnaturelles, ils sont dans la crainte de ce qui doit suivre la mort. Cependant il n'y a rien que la nature craigne davantage que la mort, parce qu'elle détruit sa plus étroite union qui est celle de l'âme avec le corps. Il n'y a rien aussi que la grâce désire avec plus d'ardeur, rien qui lui soit plus doux, parce que c'est par elle que l'âme se trouve parfaitement réunie avec son premier principe qui est Dieu, et que dans sa parfaite union elle trouve sa félicité. Mais les états de la grâce ont peu de lieu dans la plupart des hommes où la nature règne ; ainsi l'on ne voit que des soins empressés pour la santé du corps, dont on fait une telle estime et dont on s'occupe si fortement, qu'à toutes rencontres la première pensée qui vient, la première chose dont on parle, c'est de demander comment on se porte, et si les nouvelles de la santé corporelle sont bonnes ; à même temps l'on ne manque pas de témoigner sa joie ; comme au contraire si elles ne le sont pas, aussitôt l'on fait paraître sa douleur. Le compliment du P. Seurin à la mère Jeanne des Anges, ursuline de Loudun, n'est pas commun. « Je vous trouve bienheureuse, lui écrivait-il, de pouvoir bientôt mourir. » Cette pensée de la mort répandait une douceur incroyable dans toutes les incommodités corporelles qui lui arrivaient ; et quand il considérait que ses maladies le pourraient bien faire mourir, il se sentait rempli d'une consolation inconcevable. Ce sont les sentiments de ceux qui sont animés de l'esprit de Jésus-Christ, et qui sont mus par les pures opérations de sa divine grâce.

L'on rapporte qu'un certain cavalier faisant voyage et passant à travers une solitude, fut surpris d'y entendre une voix extraordinairement charmante, dont la douce et agréable mélodie l'arrêta quelque temps pour en goûter le plaisir. Une chose si surprenante dans un désert, l'obligea de rechercher d'où venait cette voix. Il s'en alla donc vers le lieu où elle se faisait entendre, et il y trouva un sujet qui l'étonna bien davantage : il aperçoit un solitaire dont le corps était dans une si grande corruption, que la chair lui tombait par morceaux de toutes parts ; et c'était la personne qui chantait si agréablement. Là-dessus l'ayant interrogé quel était le sujet d'une joie si extraordinaire qu'il faisait paraître par son chant, le solitaire répondit : C'est, Monsieur, que la pourriture de mon corps me marque assez qu'il est proche de sa fin. Et de vrai, s'il est comme un mur opposé entre Dieu et l'âme, peut-il lui arriver rien de plus doux que de voir cette muraille abattue ? C'est ce qui faisait dire à notre saint religieux : « Je soupire après les angoisses de la mort comme après un grand bien, car ce sont les faubourgs de la vie éternelle. »

La vie est en patience aux hommes de grâce, et la mort en désir. Si cette maxime est peu entendue, c'est parce qu'on a peu de foi ; c'est parce que l'on est trop intéressé. Les hommes de Dieu l'entendent, les hom-

mes de Dieu la goûtent, parce qu'ils croient, parce qu'ils aiment, parce qu'ils ne cherchent pas leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. Quel moyen de croire un paradis, c'est-à-dire un lieu de bonheur achevé, dont tous les bienheureux habitants sont autant de grands rois, dont l'empire ne finira jamais, qui y vivent et qui y règnent dans la participation du bonheur même d'un Dieu, et ne pas désirer y aller? Peut-on dire que l'on a de la foi, et avoir tant de peine à quitter une vie pleine de misères. Le bienheureux frère Gilles, l'un des premiers compagnons de saint François, entrait dans de saintes extases à la seule prononciation du mot de *Paradis*. Ah Dieu! que la vue de cet heureux séjour a causé de saintes impatiences aux véritables fidèles! Car enfin pour peu que l'entrée glorieuse en soit retardée, c'est une grande privation. Que ces paroles me semblent indignes d'une personne qui en a la foi: *L'on mourra toujours assez tôt*. Ne compte-t-on donc pour rien la privation d'un royaume céleste pour quelques années, pour demeurer dans une terre d'exil et une vallée de larmes?

Le feu P. Bagot, religieux de la compagnie de Jésus, homme d'une rare et profonde érudition, d'une grande foi et d'une éminente piété, étant revenu d'une maladie mortelle, soupirait dans sa convalescence; et quoique pour lors, étant fort âgé, il vît bien que les jours de son pèlerinage en ce bas monde ne dussent pas être longs, cependant le retardement de la mort lui était un tourment. Il me pria, l'étant allé voir au sortir de sa maladie, de le consoler dans la désolation qu'il portait de n'être pas mort; et la croyance qu'il avait d'y mourir lui avait donné une joie si douce et si sensible, qu'au jugement des médecins, elle avait beaucoup contribué à lui redonner la santé. L'on peut dire, pour me servir des paroles de l'Écriture, que peu d'années après il mourut dans les baisers du Seigneur, étant sorti de cette vie par une maladie de deux ou trois heures, dans une douceur, dans une tranquillité et dans une paix admirables. Le grand cardinal Bellarmin, à la nouvelle de la mort qui lui fut portée, s'écria tout ravi de joie: *Je me suis réjoui dans les heureuses nouvelles qui m'ont été dites: Nous irons en la maison du Seigneur.* (*Psal.* CXXI, 1.) Ces vues de foi donnaient au P. Seurin des joies si excessives, qu'il assure qu'il avait de la peine à les supporter.

Mais ce qui l'éloignait le plus de la terre, ce qui lui donnait de plus forts mouvements de désirer d'en sortir, était l'amour qu'il avait pour Jésus son Dieu et son Sauveur; il était dans la fidèle pratique de ce qu'il enseignait aux autres: « Que ce n'était pas assez d'aimer l'aimable Jésus, mais qu'il fallait avoir une sainte passion pour lui et pour tout ce qui le touche. » Et comme il était tout pénétré de cet amour, il avoue bonnement qu'il ne faisait plus que languir et soupirer après lui: « Qu'il ne peut prendre plaisir qu'à penser à lui; qu'il veut passer le reste de ses jours dans le gémissement comme une tourterelle qui a perdu sa compagne, sa sainte humanité ayant quitté notre terre pour se retirer dans le ciel. » Il disait que « Dieu prend des flèches dont la pointe est teinte dans le sang de Jésus pour nous blesser, et que le cœur ensuite est comme le cerf navré, et n'a plus de repos qu'entre les mains de son Seigneur. » Dans cet état l'homme de Dieu pouvait bien dire avec le Psalmiste: *Comme le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu! Mon âme a une soif ardente pour Dieu qui est fort, pour le Dieu vivant. Quand irai-je paraître devant sa face!* (*Psal.* XLI, 2 3.) Mais il pouvait ajouter avec le même Prophète: *Mes larmes sont devenues mon pain durant le jour et durant la nuit, pendant qu'on me dit à toute heure: Où est votre Dieu?* Ces sentiments lui faisaient dire: « que la blessure d'amour qu'il avait reçue, au lieu de sang lui faisait jeter des larmes, et qu'il croyait passer le reste de ses jours dans des pleurs continuels. »

Il faut demeurer d'accord que l'absence d'une personne que l'on aime fortement est une dure peine. La plupart des hommes ressentent peu, hélas! le faut-il dire? point du tout la privation de la présence visible de l'adorable Jésus; mais c'est qu'ils aiment peu ce tout aimable Sauveur. Le défaut d'amour nous doit donner la dernière confusion; il mérite bien d'être puni par la justice divine. Le savant et pieux Blosius assure qu'il y a un tourment particulier dans le purgatoire pour les âmes qui n'ont pas désiré de voir leur Dieu et leur Sauveur. J'entre de tout mon cœur dans ce sentiment; car n'est-ce pas une chose bien indigne d'un Chrétien, qui lui doit être bien honteuse et qui marque son peu de foi et d'amour, de vivre sans le désir de voir celui qui est son grand et unique tout? Les véritables amants du Fils de Dieu ont été dans des dispositions bien opposées. Combien de fois a-t-on entendu dire à un saint Bernard: « Adorable Jésus, hé! quand sera-ce que vous viendrez pour me retirer de ce monde? Quand aurai-je la douce consolation de vous voir? Ah! mon cœur ne vous peut assez dire combien il le désire, mais il vous le dira des millions de fois, et il vous le dira toujours jusqu'à ce que vous m'ayez fait cette grâce. » Sainte Thérèse, dans un des cantiques que le divin amour lui avait inspirés, ne peut se lasser de répéter qu'elle meurt de ce qu'elle ne meurt pas, et entendant sonner l'horloge, elle s'écriait: « O heures! ô moments de la vie! qu'il est doux de vous voir passer, puisque nous nous en allons avec vous, et que vous nous approchez de la mort! » Parlant du même sujet dans quelqu'un des petits ouvrages que la divine Providence nous a fait donner au public, j'y ai rapporté quelque chose bien considérable qui se lit dans la vie du grand serviteur de Dieu, le révérend P. Balthazar Alvarès de la compagnie de Jésus, composée par le célèbre Père de la même com-

pagnie, Louis du Pont. Il dit qu'il y avait un religieux de cette compagnie si vivement pénétré de l'amour du tout aimable Jésus et dans des désirs si véhéments de le voir, que toute sa consolation était qu'il était toujours en danger de la mort, et qu'il pouvait espérer chaque jour de mourir; en sorte qu'il assurait que s'il avait su avec certitude devoir vivre un jour entier, cette connaissance aurait été capable de le faire mourir.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que les désirs de la mort causés par l'amour aient toujours été tels dans ceux qui les ont portés, soit par la crainte naturelle que nous en avons, ou par la crainte surnaturelle qui nous en est donnée par les jugements de Dieu. L'un des plus grands amants du Fils de Dieu qui fut jamais, le saint Apôtre (*Philipp.* I, 23), quoiqu'il désire la dissolution de son corps pour être avec Jésus-Christ, ne laisse pas d'avoir peur d'être réprouvé après avoir prêché tant de fois aux autres la science du salut. Saint Hilarion qui avait vécu dans une continuelle fuite des créatures, n'aimant que Jésus seul, est saisi de frayeur à sa mort; il est obligé de s'encourager saintement pour sortir de cette vie : mais le zèle de l'amour et de l'intérêt de Dieu élevant l'âme au-dessus de toute crainte et de tout propre intérêt, il faut qu'elle s'oublie d'elle-même, pour ne se plus souvenir que de ce qui glorifie son souverain, c'est ce que le jeune homme que le P. Seurin rencontra dans le coche de Rouen à Paris, comme nous l'avons dit, lui fit remarquer; car comme le Père lui parlait du grand jugement, il prit garde qu'il dit plusieurs fois : « Que n'est-ce bientôt, que n'est-ce bientôt! » Hé quoi! mon frère, lui dit-il pour lors, vous voilà tout dans le désir de ce qui a fait trembler les plus grands saints. Il est vrai, mon père, lui répondit-il, mais ces âmes éminentes en ce temps-là envisageaient leurs intérêts quoique très-saints. Quand on ne voit plus que l'intérêt de Dieu, l'on ne songe qu'à ce qui le glorifie; et c'est ce qui me fait désirer le jour du jugement, parce que ce sera le jour de sa gloire sans considérer ce qui m'y arrivera. Or les âmes les plus pures peuvent bien quelquefois être saisies de frayeur à la vue de la mort; mais l'amour non-seulement fort comme la mort, mais plus fort que la mort, les fait passer au-dessus de toutes les craintes, pour ne s'attacher qu'au seul intérêt de Dieu seul.

Dans cette vue du seul intérêt de Dieu, ces âmes désirent de mourir dans la cime de leur volonté, quoique quelquefois elles en aient toute la crainte et toute la répugnance possible, et que dans la partie inférieure même raisonnable, elles en portent une très-grande aversion, malgré toutes les horreurs de la mort, elles la désirent, parce qu'elle fera cesser le péché qui n'est jamais entièrement anéanti à l'égard des fautes légères dans la vie présente; elles veulent la mort, parce qu'elle établira le divin amour en sa perfection, et que l'on aimera Dieu nécessairement sans l'interruption d'un seul instant: elles veulent la mort, parce que c'est par elle que le règne de Dieu sera parfaitement établi. C'est ce règne que notre divin Maître nous a ordonné de demander à Dieu son Père dans la prière qu'il a bien voulu lui-même nous dresser par une excessive bonté. C'est cette venue du Fils de Dieu que l'Esprit et l'Épouse, c'est-à-dire, le Saint-Esprit et l'Église, souhaitent avec tant d'ardeur; c'est cet avénement qu'ils veulent que nous désirions avec eux; c'est dans ce désir que se termine toute l'Écriture sainte : *Bienheureux les morts qui meurent au Seigneur!* (*Apoc.* XIV, 13.) Mais c'est une chose bien rare de s'oublier entièrement de soi-même dans ce temps-là. Nous l'avons remarqué autre part : il y a des personnes qui, durant le cours de leur vie, sont assez détachées de tout propre intérêt, quoique spirituel; mais dans le temps de la mort elles s'en occupent et s'en inquiètent. Heureuse l'âme dans cet état, qui s'écrie avec le Psalmiste : *Que veux-je au ciel, que veux-je en la terre, sinon vous le Dieu de mon cœur et ma part éternelle?* (*Psal.* LXXII, 25.)

C'est la disposition dans laquelle le P. Seurin a vécu et est mort : « Non, disait-il, le monde n'a rien qui me contente, rien qui me retienne. » Mais son dégagement allait jusqu'à son propre intérêt le plus saint, comme nous le verrons avec le secours divin. Dans cetre liberté il regardait la mort dans une paix ineffable; et sa pensée, à ce qu'il assurait lui causait une consolation presque insupportable, quoique ses péchés d'autre part lui donnassent la crainte : ils n'étaient pas bien grands, puisque, comme il a été rapporté ci-dessus, il avait toujours conservé son innocence baptismale. Mais des imperfections qui ne paraissent que comme des atomes aux yeux des autres, sont vues des saints comme de grosses montagnes; cependant s'élevant au-dessus de toutes les craintes, il écrit à la mère Jeanne des Anges : « J'ai peur du moment de la nouvelle de ma mort au temps que Notre-Seigneur voudra qu'elle me soit apportée, comme d'un coup qui me doit donner un transport de joie, contre lequel je ne sens point de forces suffisantes dans la nature. » Or, ces dispositions n'étant pas à l'âme la parfaite indifférence à l'égard de la vie et de la mort, ne voulant jamais rien par aucun propre désir ; ainsi l'homme de Dieu est prêt à vivre, est prêt à mourir selon le bon plaisir divin; mais sans rien perdre de son entière indifférence, il se laisse aller aux justes mouvements que son amour de Dieu et le zèle de ses intérêts lui donnent.

CHAPITRE VI.

De son esprit de mort à la vie animale.

Nous savons, dit l'Apôtre aux Romains (VI, 6), *que notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps de péché soit détruit*; c'est ce que les Chrétiens doivent savoir, et c'est ce que la plupart ignorent. L'on ne sait guère que par la grâce du baptême nous sommes entés en Jésus-Christ,

et que le vieil homme est toujours cloué à la croix avec lui; ainsi que notre vie est une continuelle mort à la chair et aux vices; et cette vérité est si constante, que le Saint-Esprit prononce par la bouche de l'Apôtre, *que ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs passions.* (*Galat.* v, 24.) C'est pourquoi le même Apôtre dit : *Nous ne vivons pas selon la chair, mais selon l'esprit.* (*Rom.*, VIII, 12.) Il dit encore, *que ceux qui vivent dans la chair, ne peuvent être agréables à Dieu.* (*Ibid.*, 8.) Il déclare que *si Jésus-Christ est en nous, il est vrai que notre corps est mort à cause du péché.* (*Ibid.*, 10.) Qui dit donc un Chrétien qui a l'esprit de Jésus-Christ, dit un homme mort à la vie animale, un homme qui tient ses sens assujettis, qui tient son corps en servitude, un homme que les inclinations de la chair ne dominent plus; je dis un homme qui n'est plus dominé par la révolte de sa partie inférieure sensitive, et non pas un homme qui n'en sent point la rébellion. Notre Apôtre écrit aux Galates (v, 16), *Vous n'accomplirez pas les passions de la chair;* c'est-à-dire vous ne les suivrez pas, vous ne vous y laisserez pas aller volontairement; mais il ne dit point, vous ne les aurez pas. Quelque élevé qu'il fût dans les plus hautes voies de la grâce, il avoue qu'il ressent dans ses membres une loi qui résiste à la loi de l'esprit (*Rom.* VII, 23); c'est ce qui lui fait dire : *Misérable que je suis! qui me délivrera du corps de cette mort?* (*Ibid.*, 24.) Il a recours à son Seigneur là-dessus, il lui offre ses plus ferventes prières pour être délivré de cette rébellion; il n'est pas écouté, et on lui dit que la vertu se perfectionne parmi les infirmités. Je dis ceci pour la consolation des personnes tentées, et qui veulent en sincérité de cœur servir Dieu. L'amour de Dieu n'exempte donc pas toujours de la rébellion des sens, mais il tend toujours à les dominer.

Saint Paul nous enseigne que *nous ne sommes plus dans la chair, si l'esprit de Dieu demeure en nous* (*Ibid.*, 11); car c'est le propre du Saint-Esprit de nous faire mourir à la vie de chair, qui est la vie animale et sensuelle. De là vient que tous ceux qui ont été le plus véritablement animés de cet esprit adorable, ont déclaré une cruelle guerre à leur chair, à leurs sens et à leurs corps. C'est ce qui faisait dire au P. Seurin, « Que tous les saints avaient été dans l'esprit de pénitence; que, dès lors que l'âme aimait sincèrement Dieu, incontinent son divin esprit l'engageait à châtier le corps; qu'il ne savait pas comment nos affaires pourraient bien aller avec Notre-Seigneur sans cet esprit; que l'âme qui n'incommode point son corps est basse et rampante. » Mais ce raisonnement de l'Apôtre, que nous ne pouvons nous lasser de citer, a une grande force, *que ceux dans lesquels l'esprit de Dieu demeure, ne demeurent pas dans la chair;* car il faut conclure ensuite que la nécessité de la mortification est indispensable, si l'on veut avoir et conserver l'esprit de Dieu. Or l'esprit de Dieu est plus nécessaire pour la vie de grâce de nos âmes, que l'union de nos âmes avec nos corps pour l'y pouvoir faire vivre; c'est donc une dernière nécessité. Sans cet esprit le chrétien ne serait plus membre de Jésus-Christ, il ne serait plus une branche de cette vigne; car c'est ainsi que cet aimable Sauveur se qualifie.

C'est donc une conclusion nécessaire qu'il faut prendre, d'offrir nos corps à Dieu comme une victime vivante, pour parler selon l'Ecriture; c'est-à-dire, qu'il les faut immoler par la mortification, sans cependant les faire mourir ou les égorger comme les animaux que l'on offrait dans l'ancienne loi; car, c'est pourquoi l'Apôtre appelle la victime que nous lui présentons dans la loi de grâce, *une victime vivante* (*Rom.* XII, 1); c'est où tend la sainte haine de nous-mêmes, qui est fort recommandée dans l'Evangile. C'est cette vertu évangélique que le P. Seurin a pratiquée d'une manière qui surprend. Pour ce sujet il faut considérer qu'il a été l'une des personnes du monde qui a le plus souffert. Et même l'on peut dire que ses grandes croix trouveront peu d'exemples. Il a souffert de la part des hommes, c'est ce qui est assez commun parmi ceux qui veulent être généreusement à Jésus-Christ; il a souffert de la part des demons des tourments inexplicables et d'une manière très-extraordinaire. Mais, ce qui est tout à fait terrible, ce sont les peines qu'il a portées par l'opération immédiate de Dieu; et cependant comme accablé, pour ainsi dire, et comme écrasé sous le poids immense de toutes les croix, il ajoute de nouvelles peines à ces peines; son esprit et son corps étant crucifiés de toutes parts, il les attache encore à la croix par de nouveaux clous. Il portait ordinairement le cilice et des ceintures très-rudes; tous les jours il prenait la discipline, et il l'a prise deux ou trois fois par jour durant un long temps; il a été même plus d'une année qu'il la prenait chaque jour durant trois heures. A la vérité, c'est bien pratiquer la sainte haine de soi-même; mais ce qui est bien particulier, c'est qu'il a eu des maladies où il n'a pas manqué un seul jour à cet exercice. Et dans la dernière où il mourut, il s'accusait, comme d'une grande lâcheté, de ce qu'il n'y avait pris la disciple que deux fois. Ses abstinences ont été extrêmes durant son séjour à Marennes. En un mot, il a traité rudement son corps et l'a réduit en servitude, l'affligeant par toutes sortes d'austérités et de pénitences qui ont été si grandes, qu'on aurait de la peine à les croire, et dont l'extrême sévérité n'a été connue que de ceux à qui son devoir l'obligeait de le dire.

O mon Sauveur, quel sujet de confusion et de reproche à notre lâcheté! Que diront à ces exemples ces Chrétiens délicats dont la vie molle les éloigne si fort de la pénitence, quoique leurs mauvaises habitudes, leurs attaches et leurs péchés les y obligent entièrement, pendant qu'une personne innocente qui n'a jamais commis aucun péché mortel, qui est accablée d'autre part de tou-

tes sortes de peines, s'afflige de la sorte, et incessamment par des mortifications étonnantes? O Dieu! quelle pénitence dans une si grande innocence! Cet esprit a tellement régné en lui, qu'il l'a porté jusqu'à la mort; et il est bien juste que le Chrétien meure avec son chef sur la croix: *Il faut mourir ou souffrir*, disait la séraphique sainte Thérèse, *mais en mourant il faut sortir de la vie par la pénitence.*

Le secret de l'Evangile est de ne point se flatter soi-même, mais de se haïr généreusement. Le P. Seurin même enseignait, que « c'est une tromperie ordinaire du diable et de l'amour-propre que le trop grand soin du corps: que pour ce sujet l'amour de nous-mêmes et le démon se servaient du prétexte de la santé qu'ils mettaient dans l'imagination; que la vie conforme à l'esprit de la croix, et selon l'Evangile, la détruisait, quoique dans la vérité il n'y a rien qui la ruine davantage que de vivre selon ses inclinations et dans les plaisirs des sens; que c'est là la cause de la plupart des maladies; que l'un des moyens de se bien porter, est de ne se pas mettre tant en peine de sa santé; que souvent l'on trouve dans le corps un fonds de forces auquel on ne pensait pas; que l'expérience le fait connaître évidemment dans la suite; que le prétexte des infirmités corporelles dans les monastères mêmes tient les âmes dans la tiédeur jusqu'à la mort, les portant à des soins inquiets pour les remèdes, ou à une vie molle et relâchée, ou à des conversations trop fréquentes, gardant peu de silence et de retraite; qu'il avait connu plusieurs personnes trompées par ces illusions; qu'au reste il fallait abandonner sa santé à Dieu et à sa divine providence. »

Il assurait « qu'il ne pouvait assez dire combien la mortification du corps était agréable à Notre-Seigneur; qu'elle en attirait beaucoup de grâces; que les corps qui sont à leur aise ne sont pas propres aux approches des saints anges, que les enfants de Dieu aiment la pénitence; qu'elle tient l'esprit fort et vigoureux, la conscience tendre; qu'elle cause une sainte joie et une divine allégresse; qu'elle fait peur aux diables; qu'entre les pénitences la discipline était celle que l'on pouvait faire sans craindre les suites des autres qui peuvent ruiner trop la santé; que les diables la redoutaient si fort, qu'il avait reconnu dans les exorcismes des personnes possédées, que ces esprits malheureux, résistant à bien des choses, étaient obligés de céder à cette sorte de pénitence. »

Après cela il faut remarquer, pour garder de justes mesures, et ne point aller au delà de l'étendue de la grâce, qu'il est nécessaire de prendre avis d'un sage directeur pour la pratique des austérités corporelles. L'Apôtre recommande aux fidèles *qu'ils ne soient pas plus sages qu'ils doivent être, mais qu'ils le soient avec modération.* (*I Tim.* VI, 17.) Beaucoup se sont ruinés par des pénitences indiscrètes: grande marque que c'est une tentation ordinaire à ceux qui commencent à servir Dieu; ils veulent trop veiller, trop jeûner; ils se gâtent la tête et l'estomac par une trop grande application; ils épuisent leurs forces, et ne peuvent plus rien faire. Il y a du péril de tous côtés, ou de ne vouloir pas assez faire, ou de vouloir trop faire; ces deux manières font sortir également de l'ordre de Dieu. Le remède est une simple obéissance à la direction. Plusieurs se trompent grandement en ce sujet, qui, en voulant imiter les pénitences des saints, ne prennent pas garde que les voies de la grâce sont bien différentes, et qu'un chacun doit marcher selon la mesure dont Dieu le partage. Dieu nous propose les austérités admirables des saints, non pas pour toujours les imiter en tout, mais pour nous confondre dans notre lâcheté et dans la négligence où nous sommes de la pratique de celles qu'il demande de nous. Pour l'ordinaire le commun des Chrétiens est bien éloigné de tomber dans l'excès de la pénitence, puisqu'elle est si peu pratiquée, et que l'on vit dans un relâchement déplorable; cependant il s'en trouve quelques-uns qui y excèdent.

Le diable et l'amour de nous-mêmes se glissent partout. L'on ne peut croire jusqu'où va l'attache à la propre volonté, et comme elle se mêle subtilement et imperceptiblement dans les choses les plus saintes. On lit sur ce sujet une chose bien étonnante du bienheureux Henri de Suso. Notre-Seigneur lui ordonna de quitter ses austérités corporelles, parce qu'elles étaient infectées de l'amour-propre; et cependant d'un côté elles étaient si rudes, que la seule lecture en fait peur; et d'autre part il en avait une si grande aversion naturelle, que la seule résolution qu'il en prenait le faisait trembler, et lui faisait jeter quantité de cris et de larmes. Qui aurait jamais pensé après cela que l'amour-propre s'y fût trouvé? Souvent il arrive que l'orgueil s'y cache, une secrète estime de soi-même, la pensée que l'on est quelque chose, que l'on fait beaucoup pour Dieu, peu d'estime pour ceux qui ne sont pas dans ces voies, une attache effroyable à ces exercices que l'on fait par soi-même, et que l'on augmente à l'insu du directeur, dont bien souvent on tire la permission par force, ou d'autres fois il est obligé en quelque manière de la tolérer. Ces excès ayant ruiné les forces, rendent les personnes inhabiles à toutes les fonctions de leur état; et ayant fait ce que Dieu ne voulait pas d'elles, elles ne peuvent exécuter ce que Dieu en demande: c'est où va le déréglement de l'amour de nous-mêmes et l'attache à la propre volonté dans les exercices les plus saints. Il faut remarquer ici une illusion assez ordinaire de plusieurs qui, sous prétexte d'une santé vigoureuse au milieu de leurs austérités excessives, persistent dans leurs pratiques, ne voyant pas qu'il y a des corps qui soutiennent et endurent plusieurs années ces sortes de pénitences, et qui tombent ensuite tout à coup; ce qui est suivi quelque autre fois d'un autre excès dans le trop de

relâchement sous le prétexte d'infirmité. Mais après tout, *l'obéissance vaut mieux que la victime*. (*Eccle.* IV, 17.) Quelques forces que l'on puisse avoir, si la propre volonté s'y rencontre, l'on est dans une dangereuse tromperie.

CHAPITRE VII.

De son esprit de mort à la vie spirituelle.

L'homme qui a l'être commun avec les pierres et les autres choses inanimées, qui a une vie végétative avec les plantes, et une vie sensitive avec les animaux, étant doué d'intelligence, a une vie spirituelle avec les anges, quoique d'une manière moins noble et moins parfaite; mais de plus, il reçoit de Jésus-Christ une vie surnaturelle et divine: et comme il y a une grande différence entre la vie de nature qu'il a commune avec les bêtes, et la vie qu'il a commune avec les anges, sa vie spirituelle et raisonnable, quelque perfection qu'elle puisse avoir, est bien éloignée des excellences de sa surnaturelle et de grâce. Comme donc ce lui serait une chose bien indigne de demeurer dans les opérations de la vie animale sous prétexte qu'il vit de cette vie, jouissant d'une vie plus noble qui est celle de l'esprit et de la raison, il faut avouer qu'il dégénère beaucoup de la fin glorieuse où il est appelé par la grâce du baptême, lorsqu'il s'arrête seulement dans les limites de la vie raisonnable. Ce n'est donc pas assez à l'homme chrétien de mener une vie honnête et bonnement morale, il ne lui suffit pas d'être un homme fort raisonnable en sa conduite; le principe divin qui est en lui le doit faire vivre et le doit faire agir surnaturellement, étant mû par l'esprit de Jésus-Christ. ***En toutes choses nous servons Dieu***, s'écrie l'Apôtre aux Romains (VII, 6), *dans un esprit nouveau. — C'est contre l'esprit du nouvel homme que s'élève la chair*, comme il l'enseigne dans l'*Epître aux Galates* (V, 17). Il ne dit pas, dit un savant interprète, que la chair s'élève contre la raison, car dans les sages du monde elle est chair elle-même; mais contre l'esprit, c'est-à-dire contre l'homme conduit par le Saint-Esprit.

« C'est à cet Esprit adorable, » disait le P. Seurin, « qu'il faut faire le sacrifice de notre propre esprit; » « ce n'est donc pas, » disait-il encore, « de mourir à tous appétits, goûts, sensualités et desseins; mais de plus il faut mourir aux propres opérations de notre vie spirituelle et naturelle, afin que Dieu règne et fasse en nous ce qui lui plaira. Ah Dieu! quelle différence entre la vie de l'honnête homme, de l'homme d'esprit, de l'homme raisonnable et de l'homme chrétien, à celle de l'homme de grâce et de l'homme de Dieu! que leurs maximes sont éloignées! que leurs avis et leurs conseils sont opposés, aussi bien que leurs actions! » Le serviteur de Dieu dans la pureté de sa grâce portait un éloignement indicible de ces personnes trop naturelles. Dans une lettre qu'il adresse à l'une de ces personnes, il assure « qu'il ne continue à lui écrire que dans l'espérance qu'il a que son esprit naturel se rangerait à la petitesse et à la simplicité de sa grâce; qu'il avait souvent eu désir de ne lui plus écrire, voyant l'opposition de son esprit à la simplicité chrétienne; que pour lui il regarde comme folie tout ce qui est hors de cet esprit, et comme un temps perdu tout autre entretien; qu'il est obligé de s'éloigner de ces personnes sans faire bruit, ou avec bruit, s'il ne peut faire autrement, quand il n'y trouve pas cette disposition. » Il écrit à une autre, « qu'il ne peut supporter ce qui est éloigné de l'air des enfants de Dieu et des maximes de Jésus-Christ; qu'il voudrait bien terrasser la prudence humaine; qu'il fallait tâcher de faire un monde nouveau aux pieds de Notre-Seigneur, se soucier peu de nos petits raisonnements. »

Il est vrai que la grâce ne détruit pas notre raison; au contraire, non-seulement elle la cultive et la perfectionne, mais elle la relève de sa bassesse, pour lui faire entendre qu'avec toutes les forces de sa lumière naturelle elle a besoin des plus vives clartés de la grâce pour ne pas s'égarer au milieu des ténèbres qui couvrent la meilleure partie de la terre, pour être et se tenir dans la vérité. Pour moi, s'écrie le serviteur de Dieu, « je suis toujours résolu d'aller mon chemin qui est d'aller à la vérité. Eh! quel moyen qu'un Chrétien, qui est disciple de Jésus qui est la vérité, puisse se plaire ailleurs que dans la vérité. » Parlant d'une dame qui était dans l'illusion de l'estime du monde, il dit: « Je ne puis avoir de complaisance qu'en la vérité. Où il n'y a point de vérité, il n'y a rien; et si cette âme n'est dans la vérité, où est-elle? elle ne fait qu'errer parmi les objets du monde. » Sainte Thérèse avait raison de dire, qu'après avoir été chez la duchesse de Médine, elle perdait l'envie d'être dame. Ayant remarqué que la personne dont il parle prenait plaisir aux compliments qu'une autre lui faisait, il s'étonnait comment une dame chrétienne pouvait se laisser aller à des erreurs si pitoyables. Le grand mouvement de sa grâce le portait particulièrement à écrire, à exhorter toutes les âmes à l'amour de la vérité; il travaillait de toutes ses forces à l'établir de tous côtés. L'une de ses plus grandes joies était de s'en entretenir; et il combattait de toutes ses forces la vanité et le mensonge des pernicieuses maximes du siècle. Les partisans de la nature corrompue se déclarent en toutes rencontres les ennemis des sentiments de ceux qui détruisent ceux du monde. Il dit ces paroles dans une lettre à une religieuse: « Je ne vous dissimule point, il faut rompre toutes vos correspondances avec les grands esprits, et tous les grands desseins que vous avez de conserver leur appui et leur commerce, et ne vous retenir rien que ce qui vous attire à Dieu, sans dire: que je serais ingrate, que penserait-on de moi? » Ecrivant à une autre, il lui dit: « Fuyez comme la peste la conversation des gens qui ne nous portent pas à Dieu; mourez à toutes correspondances du de-

hors, et méprisez ce grand appareil de raisonnement que la nature vous donne. Le cœur qui a le goût de Jésus-Christ donne bientôt des marques que toutes ces conversations lui sont à charge. » Son sentiment était que particulièrement dans les communautés il ne fallait point admettre de conversations que pour Dieu ou la pure nécessité. C'était bien aussi celui de la séraphique Thérèse, qui ne voulait pas que l'on reçût volontiers au parloir une seconde fois une personne, à moins qu'elle n'y vînt s'entretenir de l'oraison. Il ajoutait qu'il fallait même bien prendre garde dans les infirmeries ou autres lieux où l'on parle, à y modérer les conversations; que nous devons épargner nos paroles comme les gens du monde l'or et l'argent.

Mais s'il avait un si grand éloignement des maximes erronées du siècle et de ceux qui les favorisent, marchant dans les voies de la pure vérité, il ne pouvait supporter tout ce qui en écarte et ce qui donne lieu à l'erreur. De là vient qu'il avait une horreur extraordinaire de la hauteur de l'esprit naturel qui part du venin et de la corruption de la nature; c'est ce qu'il marque fortement à une religieuse à qui il dit dans une lettre: « Je vois par votre style la hauteur de votre esprit. Dieu nous garde de vos idées, cela me noie; c'est-à-dire, je ne sais par où m'y prendre. Il me semble que votre cœur est devant le trône de Jésus-Christ comme un lion, au lieu d'y être comme un agneau. Votre première nécessité est de venir comme un enfant. J'appelle hauteur d'esprit celle qui va dans la sagesse des beaux esprits et dans la réflexion des habiles. Je m'étonne que la douceur de la grâce en l'étable de Bethléem ou au prétoire de Pilate, ne nous gagne tout à fait le cœur. Vous mettez toute votre vertu et toute votre force dans votre raisonnement, et moi c'est ce que je méprise. L'enfance chrétienne est contraire à la prudence humaine qui ouvre des yeux à des intérêts et à des considérations que je ne regarde pas; » c'est ce qui lui faisait dire dans une autre lettre, qu'il était surpris du style d'une autre personne religieuse qui lui écrivait, et particulièrement de ce qu'elle le voulait justifier, quoiqu'il sentît la manière des séculiers; qu'il ne pouvait avoir de condescendance là-dessus; qu'il avait plus d'aversion qu'on ne peut dire, des belles lettres qu'elle écrit; qu'il ne peut supporter ces façons de faire, de parler et d'écrire; qu'il n'y a rien qui le choque davantage que le beau style qui est un style de vent et de mondanité; que les gens qui en usent lui sont comme des plumes qui voltigent en l'air; que dans les communautés religieuses ces personnes si polies, ces belles parleuses et bien disantes, s'égaraient pour l'ordinaire dans les voies de la perdition. « Non s'écriait-il, il est plus vrai que je ne saurais dire, que tout ce qu'on appelle force naturelle n'est que faiblesse; que toutes les belles qualités naturelles ne sont pour moi que du fumier; que tout ce qui ne va pas à Dieu court avec vitesse dans le néant. » Il dit dans une lettre à un religieux de sa compagnie, qu'il ne peut faire état de lui-même ni de ses talents; que cela l'oblige à prêcher en toute simplicité, sans se mettre en peine de la politesse du monde; qu'il ne peut rien estimer ni goûter avec joie que les choses divines; que tout le reste le lasse et lui fait peine; qu'il lui semble que tout ce qui est naturel en lui se perd pour être du tout employé dans le divin amour. Il disait qu'à la vérité cet esprit paraissait folie aux âmes trop humaines, mais qu'il prie Dieu qu'il lui donne de telles folies; qu'il aime mieux avoir une folie méprisée de tous, qu'une sagesse qui est encore plus contraire à l'esprit de Jésus-Christ, que la sensualité et l'amour des commodités; que la force humaine fondée en hauteur d'esprit, est l'un des plus grands ennemis de l'esprit du Fils de Dieu; que c'est une chose étrange que l'attache à son propre jugement; que c'est un miracle de le voir abaissé sous les maximes de l'Evangile. Parlant à la mère Jeanne des Anges d'une personne dont il prenait soin, qui était un homme de grande vertu, mais qui se confiait aux lumières de son esprit, il assure que le soin de cette âme lui est une plus grande affaire que de l'avoir exorcisée.

Cependant, disait-il, « toute la grande application doit aller à renoncer à ses lumières pour ne suivre que celles de Jésus-Christ. » Il estimait que l'on abrégerait beaucoup de chemin dans les voies intérieures, si l'on appliquait toutes ses oraisons et tous ses soins à ce renoncement; qu'il fallait pour ce sujet rejeter toutes ses anciennes idées et ne plus retourner. Dans une lettre qu'il écrit à monsieur son père, il lui fait remarquer qu'à la vérité la disposition extérieure des choses contribue au service de Dieu, et quand elle se rencontre, qu'il ne la faut pas négliger; cependant qu'il faut s'en rendre indépendant par la mortification de l'esprit dont il faut faire un sacrifice. Il ne voulait point de mélange. Il s'écriait souvent avec l'Apôtre : *Nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais celui qui vient de Dieu.* (*I Cor.* II, 12.) *Pour nous, c'est de l'esprit par la foi que nous espérons la justice.* (*Galat.* V, 5.) Il disait avec saint Jean, le disciple de l'amour : *Nous connaissons que nous demeurons en Dieu, et qu'il demeure en nous, en ce qu'il nous a donné de son esprit.* (*I Joan.* VI, 13; *I Tim.*, VI, 16.) Il méditait avec grande attention ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Ce qui semble folie en Dieu est plus sage que les hommes, et ce qui semble faiblesse en Dieu est plus puissant que les hommes. En effet, mes frères, considérez ceux que Dieu a appelés parmi nous; il n'y en a pas beaucoup de sages selon la chair, mais Dieu a choisi ceux qui semblent sans esprit dans le monde, afin de confondre les sages; il a choisi les faibles pour confondre les puissants; il s'est servi de ceux qui étaient vils et méprisables dans le monde et de ceux qui n'étaient rien, pour détruire*

ce qui était grand et illustre, afin qu'aucun homme ne se glorifie devant lui. (*I Cor.* I, 25, 28.) Grandes vérités de l'homme apostolique, et bien dignes de nos considérations, selon l'exhortation puissante qu'il nous en a faite. Quel effet ne sont-elles pas capables de produire dans les esprits qui pensent être quelque chose, si leur amour déréglé ne les rendait pas insensibles? *Que nul ne se trompe donc soi-même*, s'écrie le grand Apôtre; *si quelqu'un d'entre vous se croit sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage.* (*I Cor.* III, 18.) C'est-à-dire, que son esprit doit s'humilier et s'anéantir devant Dieu; que nul homme, soit prédicateur, soit docteur quelque bel esprit qu'il puisse avoir, ne s'appuie et ne s'arrête à ses talents naturels; qu'il ne s'imagine pas faire grande chose aux yeux de Dieu, quelque éclat qu'il puisse avoir aux yeux des hommes par ses propres lumières; qu'il renonce à la sagesse du siècle qui lui donne de l'estime et de l'approbation dans le monde, et qui lui persuade facilement qu'il est sage et prudent; qu'il suive et qu'il pratique les maximes de l'Evangile qui ne parlent que de confusions, humiliations, pauvreté, anéantissements, qui passent pour folies dans les beaux esprits, mais qui sont la véritable sagesse; car en devenant fou de la sorte, il sera véritablement sage.

Je finis ce chapitre par ces paroles que je tire encore de notre Apôtre aux Romains, que j'écris et que je prononce de toute l'affection de mon cœur: *Que le grand Dieu, qui seul est sage, soit glorifié par Jésus-Christ dans tous les siècles.* (*Rom.* XVI, 27.)

CHAPITRE VIII.

De son esprit de mort à l'égard des sciences.

Celui qui est véritablement mort à l'esprit par le dégagement de toutes choses arrivera heureusement, avec la grâce de Jésus-Christ, au détachement des sciences qui en sont les richesses, dont les piéges sont d'autant plus dangereux qu'ils s'aperçoivent moins, dont les dangers sont d'autant plus à éviter que l'on y tombe plus fréquemment, et dont les attaches font des ravages incomparablement plus grands que n'en causent les désirs et l'amour déréglé des richesses qui sont extérieures. Mais s'il est vrai que la science en soi est un bien et un don de Dieu, il est vrai aussi que les richesses extérieures sont bonnes en elles-mêmes; cependant le Saint-Esprit ne laisse pas de nous déclarer que *ceux qui les désirent tombent dans les piéges de Satan.* (*I Tim.* III, 7.) Le Fils de Dieu déclare malheureux ceux qui les possèdent, et enseigne qu'elles nous mettent dans une impossibilité morale pour le salut, c'est-à-dire une extrême difficulté. De même l'esprit de Jésus-Christ nous apprend que la science enfle, c'est-à-dire remplit d'orgueil, qui est le vice qui cause les plus grands maux. Et la divine parole nous assure que *Dieu résiste aux superbes.* (*Jac.* IV, 6.) Ces paroles sont autant de foudres et de tonnerres qui doivent bien faire trembler les savants.

Et en effet, cet orgueil que cause la science par le mauvais usage que l'on en fait donne une certaine suffisance et une estime de soi-même, *un cœur enflé* (pour parler le langage de l'Ecriture) *et des yeux élevés.* (*Psal.* C, 5.) On agit avec hauteur dans les grandes affaires, et dans celles mêmes qui sont au-dessus de soi. L'on pense être quelque chose, et dans cette suffisance et estime de soi-même, on fait peu d'état des autres, peu d'état de ce qu'ils savent, peu d'état de ce qu'ils font; on s'établit le juge de toutes choses, on blâme ce que l'on n'entend pas. Mais Dieu qui connaît les pensées de ces sages du monde, et qui en découvre la vanité, les arrête (comme dit l'Ecriture) dans leurs subtilités. (*Job*, V, 13.) C'est pourquoi l'Ecriture dit (remarque l'Apôtre aux Corinthiens (*I Cor.* I, 19) : *Je confondrai la sagesse des sages, et la prudence des prudents.* (*Isa.* XXIX, 14.) Où sont les philosophes? où sont les docteurs de la loi? où sont les curieux des secrets de la nature? Dieu n'a-t-il pas changé la sagesse de ce monde en folie? *Ils se sont perdus*, dit encore l'Apôtre aux Romains (I, 22), *dans la vanité de leurs pensées, et leur esprit insensé a été rempli de ténèbres; car se disant sages, ils sont devenus fous.*

Il n'y a point de paroles qui puissent expliquer l'éloignement que Dieu a pour ces savants superbes. *Le Seigneur très-haut*, dit le Psalmiste, *regarde les choses basses, et voit de loin celles qui sont hautes.* (*Psal.* CXXXVII, 6.) Comme son divin esprit se trouve et se repose sur l'humble de cœur, il se retire et abandonne l'esprit superbe. Et dans cet abandonnement, il n'y a point de mal dont l'homme ne soit capable. L'histoire ecclésiastique fait voir des chutes terribles, et que l'on a de la peine à concevoir : mais ces chutes ont été causées par l'orgueil et la vanité de l'esprit. L'on a vu des esprits tout pleins de lumière et qui répandaient dans l'Eglise les rayons de leurs clartés de toutes parts, tomber dans des ténèbres lamentables et quelquefois ridicules et contre le sens commun. L'on a vu des hommes qui paraissaient dans ce bas monde comme des anges, dont la conversation était toute céleste, devenir très-méchants. L'on a vu des gens honorés du don de miracles et de toutes sortes de grâces, admirables pour leur vertu, dégénérer d'une manière si honteuse de leur état qu'ils ont été le scandale de tous les peuples, et leur perte n'avoir point d'autre cause que leur superbe. C'est la hauteur de l'esprit suffisant qui produit les hérésies et les schismes, qui sont les plus grandes désolations de l'Eglise et de l'Etat.

Mais, sans sortir de notre histoire, nous en avons eu en nos jours un exemple épouvantable en la personne de l'Abadie. Je le rapporte, parce qu'il a été connu du monde et qu'il est bien capable de jeter une sainte frayeur parmi les savants qui se confient en leurs lumières. L'Abadie avait été religieux

et une personne de vertu et d'exemple; et cela lui avait attiré le respect des peuples, et l'estime et approbation de ses supérieurs. Mais s'étant laissé aller à la vanité de ses pensées, il tomba dans les piéges du diable. Cet esprit artificieux se transfigurant en ange de lumière, se faisait voir à l'Abadie en différentes apparitions, prenant la forme et la figure des saints; et en ayant un jour entretenu l'une des personnes de notre siècle des plus véritablement éclairées (le grand et fidèle serviteur de Jésus-Christ, le P. de Condran), ce saint homme découvrit aussitôt ses illusions et dit : voilà un homme trompé. Mais, ce qui vient au sujet de notre histoire, c'est le soin que le P. Seurin a pris pour empêcher la ruine de ce misérable. L'Abadie avait eu ordre de conférer avec lui de son intérieur, et l'homme de Dieu n'oublia rien pour en ôter la grande suffisance qu'il y remarquait. Comme ce personnage avait un bel esprit, qu'il était homme de lettres et avait acquis beaucoup de science, il mettait sa force dans ses raisonnements : en cela bien éloigné du P. Seurin, qui ayant beaucoup d'esprit et d'étude aussi bien que lui, sacrifiait son esprit et sa science aux pieds de Jésus crucifié, disant avec l'Apôtre aux Philippiens : *L'amour de Jésus-Christ m'a fait considérer les avantages comme des pertes; car en effet, j'estime que tout n'est qu'une perte en comparaison de la haute science de Jésus mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai renoncé à toutes choses : et je considère toutes choses comme de la boue, pourvu que je le puisse posséder.* (*Philip.* III, 7, 8.)

Le fort du raisonnement du P. Seurin avec l'Abadie, était qu'il fallait renoncer et quitter sa propre lumière pour se soumettre aux lumières des autres et spécialement des supérieurs; que pour lui sa grande maxime était qu'il fallait toujours vivre dans cette soumission et dépendance; mais c'était une maxime qui ne tombait pas dans le sens de l'Abadie. Cet esprit suffisant lui disait que cet assujettissement était bon pour lui, qu'il n'irait pas bien loin se soumettant de la sorte, que sa dépendance lui lierait les ailes. C'est l'ordinaire des esprits superbes de regarder les autres bien au-dessous d'eux et de s'imaginer que leur soumission dans les bons sentiments qu'ils ont d'eux-mêmes, vient ou d'une petitesse d'esprit, ou d'une trop grande facilité à croire ce qu'on leur dit, ou d'une dévotion enfantine qui n'est pas assez éclairée; mais que pour eux ils doivent bien marcher par d'autres voies. Le P. Seurin insistant et lui remontrant doucement qu'il avait peur que le diable le trompât, il reçut cet avis avec des rebuts extraordinaires et une suffisance insupportable. Cependant il était effectivement trompé; et de trompé il devint trompeur, car il sortit de l'ordre religieux dont il était, sous le prétexte d'une juste dispense, et s'engagea fortement dans les nouvelles doctrines. Ce lui fut une occasion de rendre sa sortie plausible parmi un grand nombre de personnes qui lui procurèrent des chaires dans les premières églises, où il prêchait avec un merveilleux concours des peuples et un fort grand applaudissement de ceux qui le soutenaient. Mais comme les applaudissements et son nouvel engagement lui servaient à augmenter son orgueil, ils lui servirent à le faire tomber tout à fait dans le précipice; car enfin il se rangea parmi les calvinistes, après avoir donné une longue, subtile et particulière lettre au public pour justifier sa malheureuse conduite. Cet homme trompé a séduit les peuples en qualité de ministre, et a fait des maux incroyables. Voilà où se termine la vaine suffisance d'un homme savant qui se fie en ses lumières. Notre serviteur de Dieu considérant cette chute, reconnaissait qu'il eût fait le même naufrage sans la soumission aux lumières de ses supérieurs, par le mépris de ses propres sentiments. Je rends, disait-il, le témoignage à la vérité : « Si Dieu eût permis que le démon d'orgueil m'eût fait secouer le joug de l'obéissance et de l'assujettissement de mon propre esprit, je fusse tombé dans la perdition plus malheureusement que lui. C'est à la pure grâce que je dois ce bonheur d'avoir persévéré dans mon état. Tout ce que je puis dire est que je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. Je ne puis assez dire combien en cette navigation périlleuse Notre-Seigneur m'a fait de biens, et de combien de maux il m'a retiré par la dépendance et la soumission. » Saint Augustin considérant que l'ange de Satan avait été donné à saint Paul, qui produisait en lui des mouvements d'impureté; car c'est ainsi que ce Père explique les soufflets qui lui étaient donnés par cet esprit malin, et cela de peur que ce grand homme ne s'élevât à cause de ses hautes révélations, il s'écrie: « Quel mal n'est point l'orgueil, qui a besoin d'un tel préservatif! » c'est-à-dire, selon le sentiment des Pères, « qui fait souffrir le plus fâcheux des opprobres. »

Mais si la suffisance d'esprit est une source des plus grand maux, elle est aussi la cause de la privation des plus saintes grâces. « L'esprit de Dieu (disait le P. Seurin) est humble, simple, patient; il ne trouve pas de lieu parmi les beaux esprits élevés du siècle et les savants du monde où il n'y a que finesse, désir de paraître, de faire sa volonté et régner. » Ces philosophes spirituels qui ne peuvent trouver rien de bon que ce qui est paré des arguments de la raison humaine, sont bien éloignés du royaume de Dieu. La grâce de Notre-Seigneur, quoiqu'elle ne rejette pas les opérations de la raison, les assujettit pourtant; et l'esprit de Dieu se plaît de la tenir basse et humiliée. Quand on me dit qu'une puissance prêche bien, fait de bonnes actions, a une grande capacité, et que même elle est portée à la vertu, si je ne vois cette docilité à la grâce qui la réduise dans l'enfance évangélique, je ne suis pas content. Quand une personne ferait des miracles, si elle n'a pas l'esprit humilié, je n'en puis faire d'état. Ces gens-là composent ordinairement avec la nature et sont des directeurs trop humains, qui ne voulant

pas être les compagnons de Notre-Seigneur, partagent le cœur qui doit être tout à lui. Je les estime dangereux, et je conseille de s'en éloigner. Cependant il y a un si grand nombre de ces gens qui marchent par les voies de la sagesse humaine, qu'il ne se peut dire. Les voies de la croix, du renoncement à soi-même, de l'esprit de mort, leur paraît une folie, et le contraire une grande prudence. Mais ce qui les rend inexcusables, c'est la doctrine de Jésus-Christ et de tous les saints. Le P. Ribera, de la compagnie de Jésus, qui était non-seulement une personne de grande doctrine, mais un humble savant, dans la vie qu'il a composée de sainte Thérèse, rapporte que Notre-Seigneur se plaignait à elle de ce que ses plus pures vérités ne trouvaient point de place dans les esprits de ces doctes suffisants; et souvent il arrive même qu'ils en parlent sans les comprendre; et qu'après en avoir fait des discours admirables, ils n'y entendent rien. Ce qui se voit clairement dans le docteur Taulère, auparavant qu'il se fût entièrement donné à Dieu. Il était l'un des grands prédicateurs de son temps; il faisait des sermons excellents de la perfection dans un applaudissement merveilleux, et tout cela sans pénétrer beaucoup les plus saintes vérités qu'il publiait aux autres, parce que son esprit peu mortifié l'en rendait incapable. La divine Providence se servit d'un pauvre ignorant dans les sciences humaines, mais bien savant dans les sciences des saints, pour lui découvrir ses ténèbres. Car enfin c'est une grande vérité que Dieu fait connaître intérieurement et goûter aux simples et aux humbles les mystères de sa conduite, et qu'il laisse les sages et les prudents du monde dans l'aveuglement que leur cause leur orgueil. *Je vous rends grâces, mon père,* dit notre Maître en saint Matthieu (XI, 25), *Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez découvertes aux petits. Oui, mon Père, car tel a été votre plaisir.* Notre serviteur de Dieu remarque très-bien sur ce sujet, dans une lettre à madame sa mère, qu'il se trouve des gens misérables selon le monde, que Dieu honore de la connaissance de ses plus divins secrets.

« Oh! quelle différence, s'écrie-t-il, entre la façon de prendre les choses divines par la force de notre raisonnement, ou les recevoir avec un cœur pieux et humilié par la lumière divine; entre ceux qui sont habitués à la lumière qui vient de l'oraison, ou ceux qui suivent les lumières de leur propre science! » Je suis dans le sentiment de saint Bonaventure dans l'itinéraire de l'éternité : que si l'on demande comment les choses de Dieu font qu'il faut s'adresser pour en être instruit, à la grâce et non pas à la seule raison humaine; qu'il faut avoir recours à l'oraison, aux gémissements et aux soupirs devant Dieu, et non pas à l'entendement et à l'étude, non pas aux lumières naturelles, mais à un amour tout de feu et de flammes, je puis dire avec le prophète : *A qui Dieu fera-t-il entendre son langage et donnera-t-il la véritable intelligence? Ce sera à ceux qui sont retirés des mamelles où ils sucent du lait et des douceurs de la vie, aux véritables mortifiés.* (*Isa.* XXVIII, 9.)

Après avoir donc remarqué avec l'Apôtre, que *la science enfle* (*I Cor.* VIII, 1), et qu'ensuite elle cause de très-grands maux et prive de très-grands biens, il faut néanmoins avouer que non-seulement elle est utile, mais encore nécessaire à ceux qui sont appelés au gouvernement de l'Eglise de Dieu. Le prêtre en doit être le dépositaire; et c'est de sa bouche que les peuples la doivent recevoir. Le prêtre qui est sans science est indigne de son ministère, mais la science des écoles doit être accompagnée de la science des saints. La charité qui édifie la doit régler, et ne pas tomber dans l'enflure que la corruption de la nature donne. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre aux Corinthiens : *que si quelqu'un s'imagine savoir quelque chose, il ne sait pas encore de quelle manière il le doit savoir.* (*I Cor.* VIII, 2.) Celui qui aime Dieu est connu de Dieu, c'est-à-dire, qu'il en est connu pour en recevoir la pureté de ses lumières, le divin amour en étant la grande disposition. Mais le malheur du grand nombre de ceux qui s'appliquent à l'étude, est qu'ils s'appliquent beaucoup à savoir et peu à aimer : et c'est ce que l'homme apostolique appelle *ne pas savoir encore de quelle manière on doit savoir.*

« Il y en a, » dit saint Bernard, « qui étudient pour savoir, et ce n'est que curiosité; les autres pour être estimés, et ce n'est que vanité; les autres pour profiter de leur science, et c'est avarice : mais il y en a qui s'appliquent à l'étude pour édifier par l'instruction, et c'est charité; ou pour être édifiés, et c'est prudence. » Or, le P. Seurin remarquait que ceux qui étudient pour savoir, se portent avec une application excessive à cet exercice, et presque avec autant d'attache et d'activité que les hommes en ont pour l'avarice et pour les plaisirs sensuels; ce qui leur apporte de grands maux; car, outre que souvent les forces corporelles s'y consomment, cette attache ôte du cœur le goût des choses de Dieu; en sorte que souvent ces personnes qui emploient tant de temps à l'étude, ont bien de la peine à donner une heure à l'oraison, où ils sont secs et arides aussi bien que dans les autres exercices de la vie intérieure et chrétienne. Car dès lors que le cœur de l'homme se prend à quelque chose avec une affection déréglée, à même temps l'esprit de Dieu s'en éloigne. Il faut ne vouloir étudier que pour Dieu, éloignant de son cœur toute curiosité, ne s'affectionnant à l'étude que par affection à Dieu, pour lequel seul on doit étudier. J'ai été consolé en Notre-Seigneur d'avoir trouvé une personne qui m'a dit en confiance qu'elle n'avait jamais étudié que pour la gloire seule de Dieu seul; que c'était dans cette toute pure et unique vue qu'environ l'âge de douze ans elle s'y était engagée, et que

pour lors, afin de le faire plus saintement, elle avait porté son rudiment au pied d'une image de la très-sainte Mère de Dieu, qui lui a toujours servi de la meilleure des mères, lui offrant le commencement de ses études comme elle en fit la continuation, afin qu'elle le présentât à son bien-aimé Fils. Ce qui lui a obtenu la grâce de n'y chercher que ses purs intérêts dans la suite de sa vie.

Ceux qui étudient pour être estimés parmi les hommes, ont le plus grand empêchement aux grâces de Dieu et à leur salut, puisque les voies qui y conduisent sont l'humilité et le mépris du monde. Que leur aveuglement est grand et leurs ténèbres déplorables! Que leur serviront au jugement redoutable de Dieu, qui ne peut pas bien être éloigné d'un chacun de nous, les créatures, leur estime et leur approbation? Combien pour lors leur vanité leur sera-t-elle odieuse? Mais il ne sera plus temps d'y remédier. « C'est dans le moment de la mort, disait notre serviteur de Dieu, que j'attends ces habiles. » *Comment*, dit notre Maître en saint Jean, *pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire les uns des autres, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul?* (*Joan.* v, 44.) Vérité qui étant sérieusement méditée, est bien capable de remplir de frayeur les savants, les prédicateurs et les directeurs qui recherchent l'applaudissement des hommes. Car y a-t-il rien de plus terrible que ce que prononce contre eux le Fils de Dieu, qu'ils ne peuvent pas croire? (*Joan.* xii, 39.) Et de vrai, une foi vive et sincère découvrant l'infinie grandeur de Dieu et le néant de la créature, ne permet pas de rechercher l'estime de ce qui n'est rien, mais Dieu seul qui, à proprement parler, est celui qui est le seul à qui elle désire de plaire. Disons donc avec notre divin Maître dans le même Evangile de saint Jean (vii, 18) : *Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé* (c'est-à-dire de Dieu) *est véritable, et il n'y a point en lui d'injustice.*

Ceux qui étudient pour profiter de leur science et par avarice, tombent dans une passion bien honteuse. Et ce qui est bien déplorable, c'est que quelquefois l'on fait servir à une si basse avarice les emplois les plus saints. Ce sont ces gens, dont parle l'Apôtre à Timothée, qui pensent que la piété soit un moyen pour gagner du bien, et ils s'en servent pour acquérir de l'argent, des honneurs et des plaisirs. Mais souvenons-nous avec le même Apôtre, que *nous n'avons rien apporté dans ce monde, et que il est certain que nous n'en pouvons rien emporter;* que *l'avarice est la racine de tous les maux, qui a fait que quelques-uns de ceux qui l'ont aimée se sont éloignés de la foi, et elle les a engagés dans beaucoup de peines.* (*I Tim.* vi, 5-10.) « Ils n'ont jamais l'esprit en repos, » dit l'angélique Docteur, « et ils sont toujours distraits par une infinité de pensées désordonnées qui se rapportent à leurs intérêts. » *Il n'y a rien de plus mauvais que d'aimer l'argent*, dit le Saint-Esprit en la divine parole; *car celui qui l'aime rendra même son âme.* (*Eccli.* x, 10.) « C'est de la sorte, » selon la doctrine de saint Bernard, « que la curiosité, la vanité et le propre intérêt se glissent dans les sciences. » Mais comme l'étude de soi est un emploi honnête, et que le bien ou l'honneur que l'on y acquiert est d'ailleurs fort attirant, on s'y attache trop humainement : et parce que l'attache en rend ordinairement les personnes plus estimées, on y demeure volontiers, et l'on s'aperçoit bien peu du mal que l'on s'y fait. C'est le propre des vices de l'esprit d'être peu connus et d'avoir peu de remèdes : ce qui faisait dire au P. Seurin, « que les doctes suffisants meurent souvent dans le même état qu'ils ont vécu. »

Mais si la science est dangereuse étant une occasion d'orgueil, selon la doctrine du Saint-Esprit (*I Cor.* viii, 1), parmi les personnes qui par leur état sont obligées d'en avoir, et qui doivent dans l'ordre de Dieu s'appliquer à l'étude, dans quel danger s'exposent celles qui s'y engagent hors de cet ordre et d'une manière qui ne convient pas à leur profession? Nous pouvons dire en nos jours ce qui est écrit dans le *Ier livre des Machabées* (ii, 49) : *C'est maintenant que la superbe est en sa force. Notre siècle est un siècle d'orgueil.* Ce qui a donné lieu à tant d'écrits au sujet des plus hautes matières de la théologie, que l'on a fait passer parmi le vulgaire, et qui sont entre les mains des femmes, qui parlent et décident avec plus de hardiesse et de liberté des matières de la grâce et de la prédestination, que les docteurs les plus éclairés. C'est la pratique ordinaire des hérétiques, dont l'orgueil est inséparable, que pendant qu'ils ne veulent pas reconnaître le Souverain Pontife et les prélats pour juger des vérités de la religion, ils s'en établissent eux-mêmes les arbitres et donnent le pouvoir à de simples femmelettes, par le discernement de l'esprit intérieur (à ce qu'ils disent) qui leur est donné. Calvin et les premiers de sa secte se servaient de ce moyen dans leurs commencements par quantité de feuilles qu'ils faisaient courir parmi les femmes et les filles, où il était traité des plus hautes vérités de la prédestination et de la grâce. Le P. Seurin ne pouvant assez soupirer sur ce désordre, particulièrement quand il arrive dans les communautés des filles religieuses, disait « que tous les livres curieux parmi les vierges religieuses leur devaient brûler les mains. »

Il est toujours vrai que s'ils ne leur brûlent pas les mains, ils mettent le feu dans leurs esprits, et par les peines qu'ils leur causent, et par les disputes qu'ils forment, et par les divisions qu'ils mettent dans leurs maisons. Souvent ces filles curieuses sont embarrassées de mille difficultés au sujet de la foi, et vivent dans l'inquiétude et dans le trouble où elles se laissent aller. Dans cette suffisance insupportable on ne les entend parler que des livres de beau langage,

ne pouvant supporter la simplicité des autres. Comme leur cœur est enflé, elles ne veulent rien que d'élevé et dans la doctrine et dans les paroles. Nous avons parlé, dans notre livre de l'*Oraison mentale*, de ce malheur de notre siècle. Mais parce qu'il est assez commun, nous disons encore ici l'aversion qu'en avait la séraphique sainte Thérèse, qui voulait que ses filles fussent simples et dans l'amour de l'enfance évangélique. Parlant à une prieure du couvent de Séville d'une lettre qu'elle en avait reçue, elle lui dit : « Elle serait assez bien faite s'il n'y avait pas de latin. Dieu garde toutes mes filles de prétendre à savoir le latin! Que cela ne vous arrive jamais, et ne le permettez pas à aucune religieuse. » Une fille de grand esprit ayant été reçue au couvent de Tolède ; sur ce qu'elle dit la veille de son entrée : J'apporterai aussi ma bible, la sainte lui répondit : « Nous n'avons que faire de vous, car nous sommes des filles grossières et ignorantes. » C'est qu'elle découvrit la curiosité du bel esprit de cette fille. Elle voulait même que ses religieuses fussent simples en leurs paroles. La sainte mère de Chantal ayant appris qu'une supérieure avait un bel esprit et que son monastère en était en haute réputation, elle dit : « Je ne suis jamais si contente de nos maisons que lorsque l'amour de la solitude y règne, et que l'esprit qui y domine ne reluit qu'en simplicité, pauvreté et mépris du monde. » Ces sentiments ont été communs à toutes les religieuses qui ont eu le véritable esprit de Dieu, qui est un véritable esprit de mort à tout ce qui éclate et qui paraît grand. Quelle misère dans l'esprit d'une fille de se piquer de science, lorsque celui qui était destiné de Dieu pour instruire un monde entier, proteste et s'écrie au milieu de toutes ses fonctions apostoliques : *Pour moi, mes frères, lorsque je suis venu vers vous, je n'y suis point venu pour vous annoncer par la sublimité de mon discours et de ma sagesse le témoignage que Jésus-Christ nous a rendu; car je n'ai point prétendu parmi vous de savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. Je ne vous ai point parlé ni prêché avec les paroles que la sagesse humaine emploie pour persuader ce qu'elle désire, mais avec la démonstration de l'esprit et de la puissance; afin que notre foi ne soit point établie sur la sagesse humaine, mais sur la puissance de Dieu.* (*I Cor.* II, 1-5.)

Plût à Dieu que ces savantes et ces bien-disantes qui ont si fort étudié les beaux ouvrages du temps, fissent bien réflexion sur cette doctrine de l'esprit de Dieu; qu'elles considérassent que si l'Apôtre des nations ne veut pas se servir du beau discours de la sagesse humaine et de la doctrine séculière pour établir Jésus-Christ, qu'elles le doivent faire dans leur retraite et dans leur état. Cette merveille des apôtres ne se sert pas de la démonstration de l'esprit humain ; c'est ce que font les philosophes et les mathématiciens qui ont leurs démonstrations : celles des apôtres étaient leurs hautes vertus et leur vie toute céleste. C'est cette vie séparée du siècle que doivent s'appliquer plus particulièrement les religieuses. Les livres qu'elles doivent lire, ce sont eux qui y conduisent, qui instruisent de la manière de se bien mortifier en toutes choses, de bien aimer la pauvreté, le mépris et la douleur; car c'est en ces choses que consiste la science des saints ; ce sont ceux qui apprennent les saintes voies de l'oraison mentale : car l'oraison mentale est l'un des plus grands moyens de la vie évangélique, qui enseignent l'entier renoncement de soi-même, et particulièrement du bel esprit. Mais, mon Dieu ! quelle apparence d'en faire état ! puisque Dieu l'a laissée avec les belles sciences aux démons ses ennemis éternels.

C'est donc l'amour de la croix et de la vie abjecte qui nous rend grands aux yeux de Dieu et des saints anges ; ce qui faisait dire au P. Seurin ; « Toute ma doctrine est une science d'abnégation et de vie crucifiée. » Il y a des gens qui vivent dans la retraite, qui jeûnent beaucoup, qui sont plongés dans l'étude des sciences, et ils s'acquièrent une haute réputation devant les hommes. Mais parce que cette vie est accompagnée d'un grand amour d'eux-mêmes, d'une forte attache à leurs sens, ayant peu l'esprit de Dieu, ils en sont peu considérés ; c'est ce que l'on remarque encore aujourd'hui parmi plusieurs schismatiques dont les austérités sont étonnantes, dont le mépris extérieur pour le monde est grand, qui ont un grand amour pour la retraite ; mais en même temps l'on y découvre une superbe extrême. « C'est le vice, » disait saint François Xavier, « le plus enraciné dans le cœur de l'homme. » C'est donc à ce vice qu'il faut déclarer une plus forte guerre, bien loin de nous engager hors de l'ordre de Dieu dans les choses qui le causent par occasion. Bienheureuse l'âme qui ne se soucie que de Dieu seul! qui ne s'occupe et ne parle que de Dieu seul, ou des choses qui conduisent à sa divine union ! Notre serviteur de Dieu écrivant d'un lieu où il était, dit : « Notre-Seigneur nous donne ici une communication bien plus douce que les plus agréables de la cour, et plus noble que celle des plus subtils philosophes : nous y parlons de la bonté, de la grandeur et de la magnificence de Dieu, des trésors de la science et de la sagesse cachés en Jésus-Christ, du plus pur culte de Dieu, de ses voies miséricordieuses, de la pratique des conseils évangéliques, de cette lumière venue au monde que le monde n'a point connue, de la manière ineffable dont Dieu se communique à ceux qui l'aiment, des travaux intérieurs de l'âme : et voilà les choses qui sont dignes de nous occuper en cette vie. »

CHAPITRE IX

De son esprit de mort au point d'honneur.

Nous avons rapporté dans le chapitre précédent ces paroles du Fils de Dieu : *Comment pouvez-vous croire, vous qui recherchez la gloire les uns des autres?* (*Joan.* V, 44.)

Paroles qui nous font assez voir qu'il est bien difficile d'avoir une véritable foi, et de désirer encore l'honneur du monde. L'Homme-Dieu, à qui tout honneur appartient, déclare hautement en saint Jean qu'il ne cherche point sa gloire (VIII, 50), et l'homme pécheur qui mérite des confusions éternelles la rechercherait-il? Après une déclaration si expresse d'un Dieu, d'une majesté infinie, et qui est la grandeur même, l'homme qui n'est qu'un néant, pourra-t-il dire qu'il ne peut pas s'empêcher de s'attacher au point d'honneur? O grandeur suradorable! ô mon Dieu! vous ne l'avez pas seulement dit, que vous ne cherchiez point votre gloire, mais vous nous l'avez enseigné par vos divins exemples. Hélas! où vous êtes-vous réduit? O Dieu qui êtes la gloire d'Israël! n'est-ce pas en votre personne que le Prophète a dit : *Je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et le mépris du peuple. Tous ceux qui m'ont vu se sont moqués de moi : ils ont parlé de moi dans leurs discours, et ont secoué la tête. Ma vigueur s'est desséchée comme l'argile cuite au feu. Ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez réduit à la poussière de la mort. Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os.* (*Psal.* XXI, 7, 8, 16, 17, 18, 19.)

O mon Dieu! n'est-ce pas à vous que l'on a préféré les larrons et les homicides? n'est-ce pas vous que l'on a accusé d'intelligence avec Béelzébut, le prince des diables, que l'on a abandonné comme criminel de lèse-majesté divine et humaine, et qui avez été jugé coupable dans tous les tribunaux où l'on vous a conduit, qui avez été traité de fou par un roi et toute sa cour, et qui enfin êtes mort ignominieusement sur un gibet? Mais, mon âme, que ces vérités sont bientôt dites! et combien de fois les avons-nous répétées! combien de fois les Chrétiens les ont-ils entendues! Mais que leur intelligence est rare! mais où trouvera-t-on leur pratique? Cet Homme-Dieu qui est l'opprobre du monde, est le Seigneur et le Créateur du ciel et de la terre. Nous le croyons pour tel. Nous disons hautement qu'il est notre roi, notre souverain; nous faisons profession d'être ses disciples, et cependant quel rapport à ce divin Maître? Il dit néanmoins que sa volonté est que ses disciples le suivent (*Matth.* XVI, 24), et n'est-il pas infiniment juste? Ah! misérables que nous sommes, nous prenons des voies tout opposées à celles qu'il a tenues. Quand il nous aurait dit, quand il nous aurait enseigné par ses exemples que nous fissions tous nos efforts pour acquérir de l'honneur parmi le monde, pourrions-nous y travailler avec plus d'ardeur?

Mais ce qui jette dans le dernier étonnement, c'est que souvent ceux qui font une profession plus spéciale d'imiter cet adorable exemplaire que le Père éternel nous a proposé, ceux mêmes qui prêchent avec force les grandes vérités dont nous parlons, ne laissent pas encore de s'attacher au misérable point d'honneur, et de rechercher la gloire des hommes à même temps qu'ils la combattent. « Il n'est pas, dit sainte Thérèse (car nous ne faisons que rapporter ses paroles), jusqu'au prêtre, au religieux et à la religieuse; les personnes mêmes, dit aussi cette grande sainte, qui sont en réputation de vertu, font encore estime de certains points d'honneur, parce qu'elles disent que c'est prudence, que c'est pour conserver leur autorité, et afin de faire plus de profit. » Mais l'âme éclairée se rit de ces personnes, et sait bien qu'elles profiteraient incomparablement davantage en foulant aux pieds cette autorité d'état pour Jésus-Christ. « O monde! ô monde! » s'écrie-t-elle dans un autre lieu de l'histoire de sa Vie, « comment ton honneur prend-il accroissement, parce qu'il y en a bien peu qui te connaissent? et combien s'augmentera-t-il davantage, si nous pensons que nous servirons mieux à Dieu par cette voie? » Il semble à présent que l'on ne donne pas bonne édification, si l'on ne paraît avec autorité. Elle rapporte, dans un autre endroit : que l'on allègue pour excuse que notre siècle est différent des précédents. Mais le Dieu que nous servons n'est-il pas toujours le même? Avons-nous un autre Evangile? Dieu, dans notre siècle, nous a-t-il révélé d'autres vérités à croire? Il faut, disait le P. Seurin, « aller généreusement à la ruine de ses fausses maximes et du respect humain, donnant à Jésus-Christ, avec vigueur et simplicité, toute la réputation que l'on doit attendre des créatures, ne se souciant point de ce que l'on peut dire ou penser de nous; mais il remarquait avec sainte Thérèse, « que ces sages modificateurs en tout ce qui est de saint et de généreux, par un tempérament de l'esprit humain qui vient de la folie originaire à notre nature corrompue et autorisée par l'esprit du monde, se rencontrent même quelquefois dans les cloîtres et parmi les personnes qui sont en estime de vertu. »

« Ma fille, » disait Notre-Seigneur à la séraphique sainte dont nous venons de parler, « jetez les yeux sur moi, et vous verrez que je suis pauvre et méprisé. Vous vous trompez lourdement, si vous voulez avoir égard aux coutumes et aux lois du siècle. » Il lui dit ces paroles sur ce qu'on lui conseillait de ne donner la qualité de fondateur du monastère des Carmélites de Tolède, qu'à une personne qualifiée. Oui, mon Seigneur et mon Dieu, très-aimable Jésus, nous désirons de vous regarder. Ah! que nos yeux se ferment plutôt pour un jamais, que cesser de s'arrêter sur vous! C'est vous seul que nous voulons voir très-uniquement. Que les créatures s'en aillent, que le monde se retire; elles ne sont ni notre modèle, ni notre règle; les prudents et les sages du monde ne sont point notre voie, notre vérité et notre vie. Ah! c'est vous seul, adorable Sauveur de nos âmes, ce ne sont point les philosophes du siècle, que nous devons écouter : vous êtes celui que le Père

éternel nous commande d'entendre. Ah! que de toute l'étendue de notre cœur nous désirions entendre vos divines leçons! Vous avez dit autrefois que vous étiez l'unique maître (*Matth.* XXIII, 8) : oui, c'est une grande vérité que nous confessons ; oui, nous ne voulons point reconnaître d'autre maître que vous dans le sens que vous l'avez dit : que tout le monde dise tout ce qu'il voudra, et tous ses sages; vous seul êtes la vérité infaillible. Vous avez dit en saint Jean (V, 39) : *Examinez les Ecritures, puisque c'est par elles que vous pensez avoir la vie éternelle.* Ce sont elles aussi qui rendent témoignage. C'est, mon Sauveur, de ces divines Ecritures que nous devons prendre nos maximes. Mais quel aveuglement comparable aux Chrétiens qui en demeurent d'accord, qui connaissent que c'est par elles que nous avons la vie éternelle, et cependant qui en suivent peu les sentiments, et qui tiennent des maximes qui en sont éloignées? Ce sont elles, comme vous nous l'assurez, qui rendent témoignage de vous. Ah! ce sont donc ces divines paroles à qui nous devons croire, et qui doivent être notre règle. Voilà, mon âme, la règle et les constitutions de notre ordre, de la religion chrétienne où nous avons la grâce de vivre, et dont nous avons fait profession au saint baptême. Laissons donc, laissons penser et dire aux mondains ou à ceux qui favorisent leur esprit, ce qu'ils voudront; pour nous, il est bon de nous attacher à Jésus-Christ et à son Evangile.

Cependant quel moyen de s'arrêter à cet adorable crucifié, de bien étudier à son école sur le mont du Calvaire, d'où il donne de si divines leçons de la chaire de sa croix, et de faire encore cas du point d'honneur? Un prince, jetant les yeux sur un crucifix, sur l'image de ce Dieu mourant dans la dernière des ignominies, s'écria : *Pensez-vous que l'on croie cela?* Il voulait dire que si on le croyait, il ne serait pas possible de vivre dans les sentiments où l'on est. « Non, disait le P. Seurin, je ne puis penser qu'il y ait rien dans le cœur que l'exemple de Jésus-Christ ne nous oblige de quitter, et en particulier ce vieil haillon délabré de notre propre intérêt, qui est notre faux honneur. » Nous voyons en Notre-Seigneur toutes les choses que l'on peut faire pour déshonorer une personne : qu'il est opprimé en toutes manières, et qu'il meurt sans que personne le tire de ses opprobres. Mais pourquoi toutes ces choses humiliantes, sinon pour nous montrer que Dieu veut que nous allions à lui par cet état. « Combien une âme, ajoutait-il, peut-elle plaire à Dieu qui a cent pensées de son honneur, de sa réputation, de son crédit, choses qu'il faudrait avoir immolées à Jésus-Christ, comme des victimes à la porte du prétoire où il a perdu son honneur. » — « Vous pensez vous unir à Jésus-Christ, dit sainte Thérèse, outragé de vains et de faux témoignages, et vous voudrez conserver votre honneur? cela est impossible. »

Cette sainte enseignait « que la voie contraire était une voie égarée; » et notre serviteur de Dieu avec elle, « qu'il n'y aurait que de l'erreur et du bien faux et imparfait dans ceux qui ne bravent pas le respect humain dans le désir de contenter Dieu seul ; que la vraie vertu consiste en un mépris de tout ce qui paraît purement humain ; et que pour acquérir la liberté du cœur, il en faut arracher les soins inquiets que l'on peut avoir pour son honneur, et en retirer ses pensées comme d'une folie, faisant mourir en soi le dessein d'être considérable en quoi que ce soit de la vie présente, battant en ruine tous les sentiments que l'on peut avoir de contraire ; qu'il ne fallait faire aucun établissement pour être quelque chose aux yeux du monde ; que sans avoir égard à quelque raison que ce soit qui vienne de nos propres intérêts, ni à aucune inclination naturelle ou habituelle contractée, il faut rejeter de nous tout dessein d'être considéré parmi les créatures, et tendre dans tous les emplois et états à ce qui nous humilie ; que les respects humains nous serrent le cœur avec des liens très-forts, et nous crèvent les yeux. »

Je cite volontiers sainte Thérèse par l'inclination de grâce qu'il a plu à la divine Providence me donner pour elle et pour l'ordre du Carmel. C'était bien aussi la grande inclination que le P. Seurin avait eue dès sa tendre jeunesse; mais j'en rapporte les sentiments fréquemment. L'Eglise appelle sa doctrine une doctrine du ciel : *Celui qui est de la terre écoute volontiers les paroles de la terre. Pour nous, qui n'avons point reçu l'esprit du monde, nous nous arrêtons à ce qui vient de l'Esprit de Dieu.* (*Joan.* III, 31.) Or, sainte Thérèse enseigne d'une manière forte les maux et dommages qui arrivent du point d'honneur; elle déclare donc « que le point d'honneur fait des ravages dans les voies de Dieu ; qu'il n'y a point de venin qui donne la mort si irrémissiblement comme il détruit la perfection ; que le moindre petit point de ce maudit honneur est une peste; que la personne qui va par là tient un chemin égaré, comme nous l'avons déjà dit, et qu'il lui est impossible d'être parfaitement unie à Jésus-Christ; qu'après tout, le pis est que l'on s'imagine être obligé de l'avoir, et que c'est le diable qui le persuade. » Elle prie Notre-Seigneur « de la vouloir délivrer de ces gens qui craignent l'infamie, et qui se veulent servir avec tant de soin du point d'honneur. »

Le P. Seurin déplorait l'aveuglement du grand nombre de Chrétiens qui se prosternent devant l'image de Jésus crucifié, l'adorent et le reconnaissent pour leur Dieu, et cependant sont éloignés de sa sainte vie, et ont des mœurs toutes contraires. Ce n'est pas sans sujet, à la vérité, que l'Eglise dans son usage fait placer l'image de Jésus à la croix dans les lieux les plus éminents et les plus visibles de ses temples ; car en proposant cette image à tous les fidèles, elle désire qu'elle excite dans leur mémoire le

souvenir de sa mort ignominieuse, afin qu'à même temps ils apprennent à mourir à tout ce qu'il y a de grand dans le siècle : mais le malheur est qu'ordinairement l'on en demeure dans l'extérieur, et que l'on donne bien lieu à Dieu de nous faire ce reproche : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi.* (*Matth.* xv, 8.)

Notre serviteur de Dieu, dans une lettre à une religieuse, disait : « Il nous vaudrait mieux être ladres, et mis au bout d'un champ abandonné de tous comme des personnes insupportables, que de tenir le haut du pavé, et paraître quelque chose de grand par nos belles paroles ou autrement. Il estimait que l'humiliation était la chose du monde le plus à désirer ; qu'il n'y avait rien qui nous fît entrer plus avant dans les bonnes grâces d'un Dieu fait homme ; » et il a pratiqué ce qu'il a dit avec une fidélité admirable. Mais nous réservons à en faire voir des exemples merveilleux dans notre seconde partie, lorsque nous traiterons de son imitation de la vie de notre Sauveur dans l'union admirable qu'il a eue avec le divin Maître. Seulement nous remarquerons ici que son esprit de mort au point d'honneur a été une grâce qu'il a possédée d'une manière singulière, et que l'on peut dire avoir été en lui l'une de ses grâces particulières. L'on ne peut dire jusqu'où l'a mené ce don de Jésus-Christ ; mais il est certain que comme un véritable enfant de saint Ignace il a excellé dans la pratique de ce qu'il recommande en ses constitutions, de mépriser tout ce que le monde aime, et désirer de tout son cœur le contraire, jusqu'à être tenu pour fou, s'il se peut faire sans en donner l'occasion. Il est vrai que saint Ignace regardait comme une chose très-précieuse le désir du mépris, jusqu'à être rendu méprisable en ce qui est de plus cher à la nature raisonnable, en la réputation ; il est vrai que, selon la doctrine de ce saint une personne que tout le monde foulerait aux pieds comme le rebut public, serait parvenue au comble du véritable honneur par la conformité à un Dieu fait homme.

Mais n'est-ce pas par ces degrés des plus profonds anéantissements que l'adorable Jésus est monté à sa gloire? *Il est monté*, dit l'Apôtre aux Ephésiens, *parce qu'il est descendu ; et parce qu'il était descendu au plus profond de la terre* (*Ephes.* iv, 9), c'est-à-dire, selon le sentiment de saint Jean Chrysostome, « dans les parties les plus basses au-dessous desquelles il n'y en a point d'autres, il est monté au-dessus de tous les cieux. » *Il s'est humilié soi-même*, dit encore saint Paul aux Philippiens (ii, 8), *en obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.* Voilà le dernier des anéantissements dans un Homme-Dieu ; voilà le dernier degré où peut conduire l'amour du mépris ; voilà le dernier coup de mort pour le point d'honneur ; c'est pourquoi aussi Dieu *l'a élevé par-dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.* (*Ibid.*, 9.) « Car il a été élevé en Dieu, » dit saint Hilaire, « au-dessus duquel il n'y a aucun autre plus excellent nom ; et tout ce qu'il y a de plus sublime dans le ciel parmi les anges et les saints, dira toujours : « l'Agneau qui a été « mis à mort est digne de recevoir la puis« sance de la Divinité. » (*Apoc.* v, 12.) C'est donc avec grand sujet que le P. Seurin regardait l'état des plus grands mépris comme le souverain comble de la grandeur ; car c'est de la manière qu'il le qualifiait, qu'il en faisait le sujet de ses plus ardents désirs ; et il assurait qu'il y avait aspiré toute sa vie ; qu'en sa profession, son cœur se trouvait rempli d'une joie indicible ; ce qui lui faisait dire : « Je m'y trouve si délicieusement que je souhaite d'y passer le reste de mes jours. » Cependant les anéantissements qu'il a portés ont été si extrêmes, qu'il pensait qu'on pouvait bien s'appliquer ces paroles du Psalmiste à son état : *Souvenez-vous des enfants d'Edon, et de ce qu'ils firent au jour de Jérusalem, qui dirent : Rasez-la, rasez-la jusqu'aux fondements* (*Psal.* cxxxvi, 7), puisqu'on le considérait comme une personne anéantie et perdue à tout ce qu'il y a d'estimable. C'était aussi sa doctrine, « qu'il fallait tout sacrifier ; que le sacrifice d'holocauste qui est dû à la grandeur de Dieu, demande que la victime soit entièrement immolée, sans qu'il en reste rien. » C'est où manquent grandement plusieurs personnes, et même spirituelles, qui n'immolent le point d'honneur qu'en partie ; elles ont des réserves pour de certaines choses qu'elles ne peuvent souffrir, ne considérant pas la doctrine de leur Maître, qui, dans l'instruction qu'il donna à ses apôtres et à tous les fidèles en leurs personnes, leur déclare qu'ils seront bienheureux quand on aura dit toute sorte de mal d'eux. (*Matth.* v, 11.) Le Fils de Dieu n'excepte donc point aucune médisance. *En vérité, en vérité*, dit cet adorable Sauveur en saint Jean, *si le grain de froment étant tombé en la terre ne meurt, il demeure seul et ne produit rien.* (*Joan.* xii, 24.) Il voulait dire par cette comparaison, qu'il ne produirait son fruit que par sa mort. Mais à même temps il avertit les Chrétiens qu'ils doivent mourir en esprit avec lui par l'esprit de mort à tout ce que le monde estime, et à ce qui le tient le plus arrêté, comme le point d'honneur. Sans cet esprit de mort, le grain de froment demeure seul et il ne produit rien ; les personnes spirituelles ne font que ramper dans les voies de la grâce, et celles que Dieu appelle à la sanctification des autres, ne font jamais grand'chose. C'est ce qui empêche les âmes d'avancer, remarque sainte Thérèse au chapitre 13 de sa *Vie* ; et au chapitre 16, demandant « pourquoi si peu de personnes se convertissent aux sermons, elle répond que c'est que les prédicateurs ont trop de prudence, et qu'ils disposent leurs sermons de telle sorte, qu'ils ne déplaisent à personne ; qu'ils pourraient avoir bonne intention en cela, mais qu'ils feront peu de fruit en tenant ce procédé ; que ce qui leur donne cette tiédeur, est qu'ils n'ont pas la vie en hor-

reur et qu'ils font cas de l'honneur ; que les prédicateurs ne se soucient non plus de gagner tout que de tout perdre ; que c'est une grande liberté de tenir en captivité le désir de vivre selon les lois du monde. »

CHAPITRE X.

De son esprit de mort à l'amitié des créatures.

Il y a des amitiés raisonnables ; il y en a même de saintes. On ne doit pas blâmer ce qui est raisonnable, on doit louer ce qui est saint ; mais l'amour-propre qui est en nous, porte le déréglement partout et y cause de l'imperfection ; et c'est à quoi il faut travailler avec le secours divin, pour y donner le remède. La vue dont l'amour-propre infecte les amitiés raisonnables, et qu'il mêle souvent dans les plus saintes, a fait regarder à saint Augustin le désir d'être aimé et l'inclination que nous avons d'aimer, comme une grande tentation qui est si fortement enracinée en nous, que le saint docteur assure qu'il est rare qu'elle cesse ; cependant il faut que tout meure, et l'extérieur et l'intérieur ; et il faut mourir à toutes choses. Il servirait peu d'être détaché des richesses, des plaisirs, des honneurs, si l'amitié des créatures nous tenait encore liés. Il faut qu'il n'y ait plus rien en nous-mêmes de nous-mêmes ; c'était le sentiment du P. Seurin, qui dans ses *Lettres* dit : « Le dépouillement des créatures est nécessaire. » Mais comment sont disposées à ce dégagement les personnes qui ne peuvent se passer de quelqu'autre pour contenter leur inclination affectueuse, afin de lui dire tout ce qui pèse sur leur cœur, et y prendre des satisfactions qu'il faudrait étouffer dès leur naissance. Ces âmes ont autant de chaînes qu'elles ont de choses qui les touchent et qui les regardent, et auxquelles elles s'affectionnent.

Sainte Thérèse enseigne « que l'attache aux amitiés des créatures est une source de maux inexplicables, et que l'on ne voit pas tout le mal qu'elle attire après soi ; qu'à son avis il n'y aura que ceux qui l'auront vu qui le pourront croire. » Ces maux sont si grands, si considérables et dans une telle multitude, qu'il ne sera pas aisé de se les persuader sans un secours particulier de la grâce ; mais l'on peut au moins remarquer qu'ils exposent l'âme à beaucoup de périls. C'est ce que la sainte assure d'elle-même, « qu'étant portée à aimer et s'occupant des personnes, son procédé était si dommageable, que son âme fut réduite en danger. » Ils font tomber dans « les piéges du diable (*I Tim.* VI, 9), » comme le remarque la même sainte, qui déclare de plus « qu'ils éloignent Dieu de l'âme. » Ils causent de la tiédeur dans les exercices de la dévotion ; ils occupent et remplissent la mémoire, et obscurcissent l'entendement ; ils captivent la volonté ; ils ôtent la sainte liberté du cœur ; ils empêchent l'âme de s'avancer dans les voies de Dieu ; elle demeure toujours arrêtée ; et enfin ils privent des plus saintes communications de l'amour divin ; c'est ce qui faisait dire au P. Seurin à une personne : « Il faut tout de bon que vous retiriez le contentement que vous pouvez prendre dans les créatures, et renoncer aux satisfactions qui viennent de leur amitié ; si vous ne le faites, je vous déclare que jusqu'à votre mort vous aurez l'âme pleine d'amertume. Dieu ne veut point de cœur partagé. »

Or, sainte Thérèse remarque très-bien que si d'un côté les maux que causent les amitiés des créatures sont si grands, d'autre part, ils sont très-peu connus. « Ces maux, dit-elle, se sentent si peu parmi les consciences qui traitent de contenter Dieu grossièrement, qu'ils prennent cela pour vertu ; mais celles qui tendent à Dieu le connaissent bien clairement. » C'est l'une des raisons qui a fait dire à saint Augustin, comme il a été remarqué, « que le désir d'aimer et d'être aimé était une tentation qui ne cessait presque jamais. » L'on ne s'en met point en peine, puisque les maux n'en sont pas connus. L'on y demeure attaché et l'on s'y soutient, car on regarde la chose comme une vertu. Il faut avouer que c'est une des tentations les plus dangereuses dans le chemin de la perfection. Sous prétexte qu'il est bien juste d'avoir de la gratitude pour ceux que nous aimons honnêtement, qu'il est bien raisonnable que nous aimions nos proches, qu'il y a de l'obligation et même de la grâce à aimer les personnes qui nous aident à servir Dieu, qu'il n'y a rien de plus recommandé dans l'Écriture que l'amour du prochain, l'on demeure toujours lié à la créature, et l'on ne se tire jamais de l'imperfection.

C'était la gratitude dont sainte Thérèse se soutenait pour demeurer dans ses amitiés qui, d'autre part, étaient fort innocentes, puisque elle n'a jamais su ce que c'était que l'impureté, et qu'elle a toujours conservé la grâce du baptême ; c'étaient, cependant, les amitiés innocentes qui empêchaient les desseins de Dieu sur elle, et que depuis elle a appelées tant de fois *cruelles amitiés*, et dont elle a connu si manifestement le danger. Elle en fut délivrée par le recours à l'oraison, et spécialement par l'invocation du Saint-Esprit, selon le conseil que lui en avait donné le P. Balthazar Alvarez, religieux de la compagnie de Jésus, personnage d'une vertu si éminente et d'une si parfaite mort, que la sainte a déclaré avoir appris, par révélation divine, qu'il n'y avait, pour lors, personne au monde qui le surpassât en sainteté. Mais quelle reconnaissance devons-nous qui égale celle que nous devons à Dieu ; c'est ce que le P. Seurin insinuait à une personne qui lui écrivait de lui donner beaucoup de marques de reconnaissance. « Si vous voulez, lui dit-il, que je reçoive volontiers vos lettres, ne me faites point les compliments qui vous peuvent venir en la pensée, et qui vous sont suggérés par la bonté de votre cœur ; mais, parlez-moi de l'oraison et de la mortification, et comme

quoi vous êtes disposée au dégagement de toutes choses. »

Il y en a qui se soutiennent dans l'imperfection de leurs amitiés sous prétexte que ce sont des proches qu'ils aiment. Sur cela, le P. Seurin s'écrie : « Qu'il faut être d'esprit sans réserve, et de qui que ce soit, quand ce serait un père ou une mère; qu'il ne faut rien faire qui marque de l'engagement; que l'on ne doit tenir à personne sous quelque prétexte que ce puisse être: qu'il faut paraître à tous, ne se soucier que de Dieu, faisant fort peu de cas de ce que l'on peut penser de ce détachement; que l'on doit ne se mettre en peine d'être aux bonnes grâces de personne, et professer ouvertement de ne chercher que Dieu seul, sans prendre appui en d'autres. Le grand saint Basile donne pour règle du dégagement des proches, « qu'il faut autant être éloigné, pour ce qui regarde l'attache du cœur, de l'affection de ses parents, que les morts sont éloignés des vivants. » Notre grande maîtresse de la vie spirituelle, au chap. 8 du *Chemin de perfection*, dit ces paroles : « La religieuse qui désirera voir ses parents pour se consoler avec eux, et qui ne s'en lassera point pour la seconde fois, s'ils ne sont spirituels, qu'elle se croie imparfaite; elle n'est point saine, elle n'a point une liberté entière, elle a besoin de médecin; si elle y met son affection, si elle s'afflige de leurs peines, si elle écoute avidement et avec ardeur les succès de leurs affaires, qu'elle croie qu'elle se fera tort et qu'elle ne leur profitera point. » Au chapitre neuvième du même livre : « Si nous autres religieuses savions bien les dommages qui nous arrivent de converser beaucoup avec les parents, combien nous tâcherions de les fuir! La chose vient à un tel point, que l'on tient pour manque de vertu quand les religieux n'aiment et ne fréquentent pas beaucoup avec leurs parents. Quiconque nous dira donc autrement, ne le croyons pas. Fuir le monde comme les saints nous le conseillent, est une bonne chose. Or, je vous dis que ce qui attache davantage sont les parents. »

Mais écoutez notre divin Maître en saint Matthieu (x, 34 et seq.) : *Ne pensez pas*, dit cet adorable Sauveur, *que je sois venu apporter la paix en terre. Je n'y suis pas venu apporter la paix, mais l'épée; car je suis venu mettre la division entre le fils et le père, entre la mère et la fille, entre la belle-mère et la belle-fille, et les domestiques de l'homme seront ses ennemis.* Ce maître céleste veut dire que son divin esprit ne donne point de paix à la nature et à ses inclinations; qu'il porte toujours l'épée pour couper toutes les attaches; que le glaive qu'il a, est un glaive de division et de séparation de toute liaison imparfaite, même parmi les personnes qui nous touchent de plus près. Mais ce qu'il ajoute mérite d'être beaucoup considéré, *que les domestiques de l'homme seront ses ennemis;* et je ne pense pas que l'on puisse jamais assez dire le tort et les dommages que l'on en reçoit. Saint Paul s'en alla avec grande raison, comme il l'a rapporté dans l'Epître aux Galates, annoncer l'Evangile sans consulter la chair et le sang; c'est-à-dire, sans découvrir son dessein à ses proches ou à ses amis : car, en vérité, ordinairement ce sont de fort mauvais conseillers dans les affaires de Dieu. Mais les plus grands maux qui en arrivent et qui ne sont que trop fréquents, viennent de la trop grande affection des ecclésiastiques pour leurs parents, qui les portent à les enrichir des biens de l'Eglise et souvent au grand malheur des familles, biens qui sont appelés par les Pères *les vœux des fidèles, le prix des péchés, le patrimoine des pauvres*, et leur aveuglement dans ce désordre les suit jusqu'à la mort. Nous venons d'apprendre un procédé bien contraire, et qui a laissé une édification merveilleuse à la précieuse mort de l'un des plus grands archevêques du royaume, prélat qui a bien mérité dans l'Eglise par la défense de la foi, par un respect très-grand pour le Saint-Siége apostolique, et dont les mœurs exemplaires ont été une bonne odeur de Jésus-Christ aux fidèles; car ce très-digne pontife a laissé universellement tous ses biens à l'Eglise et aux pauvres, sans en rien réserver pour son illustre famille. Cette vérité énoncée par la bouche de la vérité même, que *les domestiques de l'homme seront ses ennemis*, c'est de voir des bénéficiers dans le temps qu'ils doivent paraître au redoutable tribunal de Dieu, faire passer ce qui est du sanctuaire de Dieu comme par héritage dans leurs familles, laissant les bénéfices entre les mains de leurs parents sans considérer s'ils en sont dignes, et si, entre les dignes, ils en sont les plus dignes, comme le veulent les conciles et les Papes et la raison même, et cela se fait après avoir reçu quelquefois les derniers sacrements; ce qui est bien terrible, puisque, dans le moment épouvantable de la mort, l'on se laisse aller à de grandes et de nouvelles fautes, lorsqu'il ne faudrait plus avoir que des larmes pour soupirer sur celles qui sont passées. O mon Dieu, ô mon Seigneur! ah! qu'il est vrai que « les domestiques seront les ennemis de l'homme! » Déplorons encore ici un désordre qu'on aurait de la peine à croire si on ne le voyait arriver souvent : c'est de voir les confesseurs venir au secours de ces ennemis domestiques; et au lieu d'aider à une pauvre âme qui s'en va sortir du monde, à s'en aller à Dieu, l'en écartent par les attaches qu'ils lui causent à la parenté et à la famille. O mon Sauveur, que la pure vue de vos intérêts est rare!

Il y a d'autres personnes dont les liaisons aux créatures ont des prétextes plus spécieux; ce sont celles qui s'y arrêtent, qui s'y prennent sous prétexte de sainteté, ou parce que ces créatures ont une piété éminente, ou parce qu'elles leur aident à acquérir capacité. Il faut demeurer d'accord que l'union avec les saintes personnes est une grande grâce qui est suivie de beaucoup de bénédictions; qu'il est très-avantageux, et pour la gloire de Dieu et pour son salut, de se procurer

cette union, et qu'il faut prendre garde à la bien conserver; et c'est même l'un des grands moyens pour aller à Dieu. Mais l'on doit veiller à ôter toute l'imperfection qui se trouve dans les meilleures choses. Saint Bernard considérant les paroles de notre Sauveur à son immaculée mère en saint Jean (II, 4), *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* « O mon Dieu, » s'écrie le saint, « il y a bien des choses. N'est-ce pas votre véritable mère? N'êtes-vous pas le béni fruit de son ventre? Ne vous a-t-elle pas porté neuf mois dans ses entrailles virginales? N'avez-vous pas été allaité à ses sacrées mamelles? Votre divine parole ne nous apprend-elle pas que vous avez bien voulu lui être sujet? Pourquoi donc lui dites-vous: *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* Mes frères, » répond le saint, « c'est pour notre instruction que cet Homme-Dieu parle de la sorte. Il veut par là nous apprendre que l'amour de nos parents ne doit pas servir d'obstacle à nos exercices spirituels, à la pureté de notre cœur; et que s'il faut renoncer à nous-mêmes, il est bien plus juste que nous renoncions à tout autre. » Mais après la pensée de ce Père, il me semble que nous pouvons encore dire que c'était pour nous instruire à nous détacher des personnes les plus saintes.

Mais voici quelque chose d'extraordinairement pressant sur cette matière. *Si je ne m'en vas*, dit l'adorable Jésus à ses disciples, *le Saint-Esprit ne viendra pas en vous.* (*Joan.* XVI, 7.) Que cela veut-il dire, s'écrie ici saint Augustin? « Est-ce que Jésus ne pouvait donner le Saint-Esprit ici-bas, lui qui l'avait reçu dans son baptême d'une manière si éclatante, lui qui l'avait toujours eu, et dont il était inséparable? » C'est, enseigne ce Père, que « Jésus-Christ voulait leur apprendre, qu'ils ne pouvaient par l'abondance recevoir son esprit, pendant qu'ils ne le connaissaient que selon la chair. » Il est vrai qu'il était le Verbe fait chair, mais il ne voulait pas être aimé selon la chair, ni que les apôtres demeurassent de la sorte dans les tendresses de l'enfance. Saint Bernard méditant les mêmes paroles, y trouve de grands mystères : « Car est-il possible, » dit-il, « que le Saint-Esprit ne compatisse pas avec la présence de Jésus-Christ; puisque, comme nous l'avons appris de l'ange, Jésus-Christ n'a été conçu qu'en sa vertu et par son opération; mais c'est qu'il faut que la consolation sensible que les apôtres recevaient de la présence visible de sa sainte humanité, cesse par la soustraction de cette humanité sacrée, afin que l'esprit soit capable des grâces les plus spirituelles. » Après cela, qui de vous, mes frères., osera attendre les communications de cet esprit adorable? Sera-ce celui qui a soin et qui goûte encore les plaisirs des sens? Sera-ce celui qui aura la moindre attache à quoi que ce soit, puisque l'attache même imparfaite à la sainte humanité du Fils de Dieu empêchait que les apôtres ne reçussent l'esprit de Dieu? « C'est bien une illusion toute pure, » continue le Père, « de penser faire un mélange d'une si grande douceur avec le dégoût de la cendre, de la manne divine avec le venin de l'amour de nous-mêmes, des grâces du Saint-Esprit avec les inclinations de la nature. » Ah! qui pourrait savoir combien la pureté de l'âme doit être grande? assurément elle est bien plus pure que celle des yeux, qui ne peuvent pas souffrir la moindre petite ordure.

« Il faut donc, » disait la vénérable mère Magdeleine de saint Joseph, décédée en grande odeur de sainteté, « que les bons sortent de notre cœur aussi bien que les autres. » Ce généreux confesseur de Jésus-Christ le savait bien, qui, étant détenu dans une fâcheuse prison, dit à des anges bienheureux qui lui parurent dans son cachot: « Esprits célestes, si vous êtes venus pour me consoler, je vous supplie avec respect de vous retirer; car je ne veux point d'autre consolation que celle qui vient de Dieu seul. « Considérez, » dit le savant Origène, « la Magdeleine : elle pleure, elle est toute dans les larmes; les anges du ciel viennent pour la consoler dans ses peines, et elle leur tourne le dos : son cœur ne peut être bien satisfait que de Jésus seul. » C'est donc une grande tromperie que l'amusement des personnes spirituelles les unes avec les autres, quelques bons prétextes qu'elles puissent avoir. Qu'importe pour la liberté qu'un homme soit détenu captif sous des chaînes d'or ou de soie, ou des chaines de fer? Il est vrai que les unes sont bien plus belles et agréables, que les autres sont bien plus pesantes; mais cependant on demeure également lié et arrêté. Quelle misère de voir des pénitentes attachés à leur directeur! Est-ce qu'il n'est pas créature? Mais quand ce serait le plus grand saint du monde, est-il plus céleste que les anges bienheureux? est-il plus divin que l'humanité sainte d'un Dieu? Quel aveuglement plus déplorable de s'arrêter à un directeur où l'on ne va que pour marcher en liberté à Dieu! Mais quel désordre qu'un directeur s'attache lui-même, qui ne doit ouvrir la bouche et qui ne doit rien faire que pour enseigner par ses paroles et par ses exemples un entier renoncement! « Cependant il y en a, » dit le bienheureux Père Jean de la Croix, ce séraphin de nos derniers temps, « qui sont plus jaloux de leurs pénitents, que les maris ne le sont de leurs femmes. » Je rapporte de cet homme angélique ce qui est dans les ouvrages qui sont entre les mains d'un chacun. De vrai, vous verrez de pauvres filles et femmes toutes tremblantes si elles parlent le moins du monde à quelqu'autre personne qu'à ces directeurs, qui les rebutent s'ils s'en aperçoivent, et ont de la peine à les souffrir.

Oh! combien le saint homme dont nous décrivons les actions, était éloigné de toutes ces liaisons imparfaites! Quel témoignage n'en a-t-il pas rendu par ses paroles et par ses exemples? Madame sa mère lui en ayant mandé quelqu'une assez favorable

pour la famille, il lui fait réponse « qu'il n'en a de la joie qu'autant que la chose lui pourra aider à servir Dieu ; que tout cela ne doit faire aucune impression. » Il écrivait de la sorte, n'étant encore âgé que d'environ trente-trois ans ; et dès ce temps-là il pouvait dire avec son Maître : *Qui est ma mère et qui sont mes frères? Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.* (*Matth.* XII, 48.) Il pouvait dire avec l'Apôtre, qu'il ne connaissait plus personne ; il ne savait que Jésus-Christ ; c'est lui qu'il voyait en toutes choses (*I Cor.*, II, 2.) Car quel moyen d'aimer ce que l'on ne connaît pas ? Parlant de la liaison qu'il a eue avec la mère Jeanne des Anges, qui a été une liaison très-grande de grâce, il assure « qu'il n'y a rien d'humain et de naturel; qu'il n'y a que Dieu seul qui fait cette union. » C'est pourquoi cette vertueuse mère lui ayant mandé qu'elle eût bien désiré de le voir à la fin de sa vie, il lui fait réponse, « qu'elle se dénue de ce désir ; qu'il n'y a rien de désirable que Dieu; que quoiqu'il la voulût bien voir volontiers, si la divine Providence en disposait de la sorte, cependant qu'il lui semble que le désir qu'il en a est facile à quitter ; » c'était une marque de son détachement.

Il estimait « que le chemin qui nous mène à Dieu est une grande amplitude par le délaissement général de toutes les créatures et par le goût de l'infinie grandeur de Dieu ; que pour ce sujet il fallait vider l'âme de toutes les choses créées et de soi-même, la laissant en Dieu si pleine et si contente, que rien ne la pût plus fâcher en ce monde. Il enseignait particulièrement aux âmes désireuses de la perfection, qu'il fallait copier les Thérèse, les Catherine et autres grandes amantes de Jésus, et non pas de petites filles pleines de timidité, de faiblesse et d'amour-propre ; que l'âme qui ne réserve dans son cœur aucune attache ni à cette mère, ni à cette sœur, ni à cette personne, ni à cette demeure, ni à ce petit meuble, ni à quelque créature que ce puisse être, sous quelque prétexte que ce soit, est capable des grandes grâces de Notre-Seigneur; que toute sublimité de sentiment pour Dieu devait se terminer à cet esprit parfait de mort ; qu'il ne fallait point aller à Dieu à demi, ni composer avec lui ; que les gens de bien même, si l'on n'y prenait bien garde, étaient un grand empêchement à la pure union avec Dieu ; que l'on devait imiter saint Laurent Justinien qui disait « qu'il vivait parmi les gens de Dieu, comme s'il eût été dans les déserts de l'Afrique. » C'est ce qui l'obligeait de recommander fortement de ne se pas même trop engager dans les bonnes conversations. Dans une lettre à une religieuse, il lui dit : « Si vous ne voulez point perdre le temps, ne souffrez point du tout de fréquentes visites dans les parloirs, et même de religieux, sous prétexte qu'on aime leur institut. » Il mande à une autre, « qu'elle fera une chose digne de l'esprit de Dieu, de ne se point laisser aller aux besoins que quantité de celles de son sexe s'imaginent avoir de parler beaucoup avec les hommes ; que ces communications fréquentes sont un grand abus qui tient toujours les âmes petites, fragiles et captives. » Il écrit à une autre religieuse qui lui avait fait savoir que la conduite d'un serviteur de Dieu était divine, et qu'elle recevait une grande satisfaction dans l'explication qu'il leur faisait de la sainte Ecriture : « Ces liaisons sont bien à craindre, quelque prétexte qu'il y ait ; vous me dites que sa conduite est divine, c'est une grande parole qui se vérifie en bien peu de personnes. Je vous prie d'examiner devant Notre-Seigneur, si cette affection que vous avez, tend à l'humain. » C'est un grand mal aux âmes de sortir tant soit peu de l'esprit de mort. Les liaisons qui viennent de l'esprit de Dieu crucifient la nature, mettant dans le recueillement, rendant les vérités de la foi plus nettes, déterminant davantage à l'esprit d'une entière mort ; les autres se terminent à la distraction, à l'égarement, à la dilatation dans l'extérieur, et retirent du recueillement. C'est ce qui le rendait exact à ne rien souffrir d'humain dans les personnes qui avaient quelque rapport avec lui. « Il leur disait que si elles voulaient qu'il reçût volontiers leurs lettres, qu'elles lui écrivissent toujours sans compliment, sans lui marquer aucune reconnaissance et aucune affection ; que ces choses, bien loin de le lier avec elles, lui donnaient de la froideur et de l'éloignement ; qu'il ne se faut point consoler avec la créature, mais uniquement en Dieu seul. » Ensuite il soupirait avec le bienheureux P. Jean de la Croix sur le peu de personnes qui entrent dans l'esprit de mort de l'Evangile, et pour eux et pour les autres. « Je vois, » disait-il, « si peu d'âmes courageuses qui aillent à Dieu seul et sans aucune réserve ! »

« Il y en a, » dit le grand saint François de Sales, « qui, à la vérité, aiment Dieu, puisqu'ils l'aiment souverainement : car l'amour est véritable, soit qu'il tienne l'âme si fortement attachée à ses divines lois, qu'elle ne les voudrait violer pour aucune chose du monde, et qu'elle prêche non-seulement par ses paroles, mais par une disposition sincère de son cœur, de plutôt tout quitter, de plutôt tout souffrir, et de mourir même, que d'offenser le Dieu qu'elle aime, par aucune offense notable. » C'est là le premier degré du véritable amour, et sans lequel l'on ne peut être dans l'amitié de Dieu ; or cet amour est encore ordinairement très-imparfait dans la plupart des âmes, parce qu'il est accompagné de plusieurs autres amours de la créature ; amours qui à la vérité laissent toujours au divin amour la préférence, et ne le blessent en rien de considérable, mais qui par leur mélange en empêchent beaucoup la perfection. Il faut pour y tendre efficacement, que l'amour divin retranche toutes les superfluités de ces autres amours ; ce qui arrive lorsque l'âme aime seulement ce que Dieu veut, et en la manière que Dieu le veut.

« Ames heureuses ! » s'écrie le glorieux saint François de Sales, « puisqu'elles aiment Dieu, et leurs amis en Dieu, et leurs ennemis pour Dieu ; » ce qui faisait dire au P. Seurin, « qu'il ne pouvait s'empêcher de serrer bien avant dans son cœur les personnes qui lui étaient les plus opposées ; qu'elles lui étaient bien chères, parce qu'elles l'étaient à Jésus-Christ, et qu'il nous fallait toujours agir en sa divine union. » Ces âmes aiment plusieurs choses avec Dieu, mais pas une sinon en Dieu et pour Dieu ; c'est Dieu qu'elles aiment comme les premières, mais en toutes choses et toutes choses en Dieu.

« Mais au-dessus de toutes ces âmes, » dit encore le saint évêque, « il y en a une très-dignement unique, qui non-seulement aime Dieu sur toutes choses, comme les premières qui sont encore beaucoup imparfaites, comme nous venons de le remarquer, mais n'aime que Dieu en toutes choses ; de sorte qu'elle n'aime pas plusieurs choses comme celles qui sont en l'autre degré, quoique degré très-avancé, mais une seule chose qui est Dieu ; et parce que c'est Dieu seul qu'elle aime, elle l'aime également pour tout hors de toutes choses et sans toutes choses. Cette sacrée amante n'aime pas plus son roi avec l'univers, que s'il était tout seul sans l'univers. » Cette différence des deux derniers degrés de l'amour sera entendue parfaitement de peu de personnes. Et sans doute la bienheureuse expérience du degré le plus sublime où le pur amour se trouve, où il n'y a que Dieu seul, en donnera la vraie intelligence, qui est toute autre que celle que l'on peut tirer par le raisonnement. Pour lors l'on découvre dans une grande lumière, que c'est toute autre chose de n'aimer que Dieu seul en toutes choses, et d'aimer toutes choses pour Dieu.

De ces âmes du pur amour, ajoute le saint évêque de Genève, que le divin époux appelle ses uniques, le bienheureux Henri de Suzo rapporte qu'il lui fut révélé « que de son temps il n'y en avait pas une douzaine dans tout le monde qui fussent dans ce sublime état : » cependant, autant qu'il est permis à l'homme d'en avoir des conjectures fortes, l'on peut dire que le grand et fidèle serviteur de Dieu, le P. Seurin, y était arrivé. L'on aura dans toute la suite de cet ouvrage toutes les marques que l'on en peut avoir. Nous dirons seulement qu'il voyait tellement Dieu seul en toutes choses, et l'aimait si uniquement, qu'il a assuré quelquefois bonnement à des personnes de confiance, « qu'il effaçait de sa mémoire les personnes qui lui devaient être les plus chères, et qu'il portait une séparation de toute idée de sexe ou de condition. » Ecrivant à un religieux de sa compagnie, il lui mande, « qu'il le voit en Dieu, qu'autrement il ne pourrait pas se souvenir de lui. » C'est bien aimer Dieu seul, c'est bien ne plus aimer que Dieu seul, lorsque même on a perdu l'idée de toute autre chose : en vérité c'est bien être mort à l'amitié des créatures.

Levez-vous, Seigneur, jugez votre propre cause ; que l'homme ne se fortifie point ; que les peuples soient jugés devant vous ; faites-les paraître en votre divine présence, afin qu'ils ne paraissent plus ; que l'homme cesse de se regarder en détournant les yeux de votre grandeur infinie ; car c'est ce qui l'élève dans la vue des excellences que vous lui avez données, et ce qui le fortifie dans la pensée qu'il est quelque chose. Qu'il arrête donc uniquement ses yeux sur ce que vous êtes, qu'il se juge, qu'il porte jugement des autres devant l'être infini de votre majesté suradorable, qu'il y découvre qu'il n'est rien, qu'il y connaisse le néant des autres, et qu'il sache que vous êtes le seul qui êtes ; qu'il soupire, qu'il pleure ensuite sur ses erreurs, de s'être attaché, d'avoir aimé ce qui n'était pas, pour ne plus désirer, pour ne plus aimer que vous seul. Ah ! quand sera-ce ? quand sera-ce, ô Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul ?

CHAPITRE XI.

De son esprit de mort aux biens surnaturels.

L'Apôtre écrivant aux Hebreux (IV, 12), leur enseigne que la parole de Dieu est vivante et efficace ; qu'il n'y a point d'épée à deux tranchants qui pénètre si avant, et qui s'insinue entre l'âme et l'esprit. Par la parole de Dieu, selon les plus graves auteurs, il faut entendre le Verbe, principe de vie et infiniment puissant, qui pénètre dans le plus profond des êtres par sa connaissance et par ses opérations, mais il y pénètre comme une épée à deux tranchants, pour y couper, pour y détruire non-seulement toutes les attaches aux biens naturels et moraux, mais encore aux biens surnaturels ; il s'insinue entre l'âme et l'esprit, dans les ligaments des os et dans les moëlles ; il discerne les pensées et les intentions du cœur ; c'est-à-dire, qu'il n'y a rien de si caché qu'il ne pénètre pour y séparer ce qui est du vieil homme. De là viennent les peines surnaturelles que nous lisons dans les vies de plusieurs saints, qui leur ont été causées par la sainteté de Jésus-Christ, purifiant dans leurs âmes les moindres et les plus secrètes imperfections ; ce qui fait le purgatoire de la vie présente.

« L'amour, » dit saint François de Sales, « sépare de tout ; il dénue même l'âme des affections les plus aimables, comme sont celles qu'elle avait aux consolations spirituelles, aux exercices de piété, à la perfection des vertus, qui semblaient être la propre vie de l'âme dévote. Oui, Théotime, le même Seigneur qui nous fait désirer les vertus en notre commencement, c'est lui-même qui nous ôte les affections sensibles des vertus et de tous les exercices spirituels, afin qu'avec plus de tranquillité et de simplicité nous n'affectionnions rien que le bon plaisir de sa divine majesté. Nous ne devons point affectionner la pratique des vertus ni les exer-

cices de la dévotion, ni en revêtir notre cœur, sinon à mesure que nous savons que c'est le bon plaisir de Dieu. Nous devons paisiblement demeurer revêtus de notre abjection parmi nos faiblesses et nos imperfections, jusqu'à ce que Dieu nous exalte à la pratique des excellentes actions. Il se faut dénuer des affections sensibles, petites et grandes, voir même de notre avancement à la perfection ; et il faut souvent examiner notre cœur, pour voir s'il est bien prêt à se dévêtir, comme fit Isaïe, de tous ses habits. »

Le pur amour est nu, car il est dépouillé de toutes choses. Comme il régnait dans une grande plénitude en la personne du saint homme, le P. Seurin, il y avait fait un vide parfait, et il y était opérant et efficace pour porter dans les autres cette épée à deux tranchants (pour me servir de la comparaison de l'Apôtre) qui y divise et retranche les moindres attaches aux choses les plus saintes. C'était l'un des grands points de sa doctrine, que toute attache aux biens même spirituels causait de grands empêchements à la parfaite union avec Dieu. Et de vrai, c'est à Dieu seul qu'il nous faut uniquement arrêter. Il est lui seul notre fin, et non pas ses dons ni ses grâces. L'Apôtre nous dit *aux Romains* (xv, 8, 3), que Jésus-Christ n'a pris aucune complaisance en soi-même. Il avance une proposition générale qui comprend son entendement, sa mémoire, tous les trésors de sciences et les richesses de la grâce qui étaient en lui, où il n'a point cherché de se plaire. Il faut avouer que cette vérité est puissante, et qu'elle est bien capable de nous faire voir dans un grand jour qu'il n'y a qu'en Dieu seul que nous devions mettre notre plaisir, et non pas dans les moyens qui y conduisent comme dans notre fin.

Cependant, non-seulement c'est un défaut très-commun parmi les personnes spirituelles de s'attacher à de certains moyens ; mais encore c'est une erreur fort ordinaire de leur esprit, de s'imaginer que la véritable dévotion y consiste. Ainsi, l'on voit très-souvent ces personnes mettre la dévotion où elle n'est pas, et ne la pas mettre où elle est ; on les voit s'inquiéter dans les privations des lumières et des goûts sensibles, se plaignant de ce qu'elles n'ont pas de dévotion, ou se réjouir dans la jouissance des consolations, s'imaginant en avoir beaucoup, comme si la dévotion consistait dans le sensible et non pas dans une détermination forte et prompte de la volonté, de servir Dieu selon son bon plaisir. Notre serviteur de Dieu remarquait qu'il arrivait souvent à l'âme qui tend vraiment à la perfection, une grande épreuve dans la soustraction de tout le sensible ; mais que pour lors il faut s'armer de la foi, s'arrêtant à ce que l'on croit, sans se mettre en peine de ce que l'on sent. Par exemple, la foi apprend que Dieu est esprit ; qu'il veut être adoré en esprit (*Joan.* IV, 24), et qu'ainsi il le faut servir de la sorte, sans se mettre en peine du sensible ; qu'il faut renoncer à toutes choses, et qu'ainsi il faut s'en dégager, et cela sans se limiter à de certaines années, et se lasser jamais ; que le moyen de trouver Dieu est de ne s'attacher à aucun sentiment qu'il donne ; qu'il ne se faut mettre en peine de la manière dont il nous traite ; que la liaison que nous devons avoir avec lui, doit être plus intime que le sentiment ; que nous devons sans cesse marcher dans la vérité, qui ne se fait pas toujours sentir. Parlant d'une dame, il lui écrit : « Je souhaite fort que son cœur s'établisse en l'amour de Jésus-Christ, et que rien ne l'embarrasse ni ne la séduise par trop d'adhérence à son goût sensible ; qu'elle ne se détourne jamais de la solide recherche de Dieu, qui demande un dégagement de toutes choses, et du goût même de l'âme. »

C'est pourquoi Dieu toujours bon et très-miséricordieux a coutume d'en sevrer les âmes, qui, comme des enfants, demeureraient toujours prises à ces douceurs, si par une conduite toute miséricordieuse il n'y apportait le remède par leur privation. Dans cette vue notre serviteur de Dieu écrit : « que depuis l'une des fêtes de la très-sacrée Vierge et la fête de saint Joseph, il a eu de grands mouvements de sortir dehors toutes ces opérations douces et sensibles ; qu'il en a fort prié Notre-Seigneur, qui lui a donné en ce sujet un secours fort notable. » La mère Jeanne des anges ayant fait de grandes préparations pour la fête de la sainte purification de Notre-Dame, tout à coup les larmes qui lui coulaient auparavant à torrents, lui furent ôtées, et toutes les tendresses de dévotion qu'elle goûtait dans une joie inexplicable : ce qui l'ayant étonnée, et s'imaginant à l'ordinaire n'être pas bien, le Père lui dit : « Voilà, ma fille, le don de la sainte Vierge qui nous a tirés de l'enfance pour nous donner une viande solide. » Cette bonne mère avait ensuite tant de lumières de cette vérité, qu'elle s'écriait : « Que d'imperfections dans les larmes ! que d'amour-propre dans les tendresses ! que de recherches de soi-même dans les douceurs ! » Ce n'est pas que ces grâces ne soient excellentes, mais le rejaillissement qui s'en fait sur les sens est dangereux, la créature se prenant partout où elle rencontre son plaisir. Les viandes corporelles sont un don de Dieu, mais combien en fait-on mauvais usage à raison de la satisfaction que la nature y rencontre !

C'est donc le sujet qui en cause la privation aux bonnes âmes, et même aux plus grands saints : et c'est dans cet état qu'elles doivent marquer à Dieu leur fidélité, persévérant constamment dans tous leurs exercices, qu'elles doivent faire pour Dieu et non pas pour la consolation qu'elles y peuvent trouver. Ainsi l'âme véritablement détachée d'elle-même ne regarde pas en tout ce qu'elle fait, si elle y a du goût ou de la répugnance, si elle en a de l'aversion ou si elle y est portée, si elle y trouve de la douceur ou de la peine, si elle est dans la lumière ou dans les ténèbres ; elle n'y considère que la gloire de Dieu seul, indépendamment de son propre bien ou mal ; si Dieu y est glorifié, elle

fait la chose, quand elle en devrait souffrir mille martyres; s'il n'en reçoit pas de l'honneur, elle ne le fera jamais, quand il devrait lui en arriver tous les plaisirs imaginables. Si l'âme quitte ses exercices ou en tout ou en partie, parce qu'elle est dans la peine, c'est bien une marque qu'elle s'y cherchait elle-même et non pas le bon plaisir divin : car si c'était Dieu, comme il est toujours le même, il est toujours digne des mêmes honneurs. Le P. Seurin remarquait une tentation dans cet état de peine, dont le diable afflige quelquefois les personnes qui commencent à servir Dieu : c'est qu'il leur embrouille tellement l'esprit, et leur fait voir les voies du salut si affreuses, qu'elles se mettent dans l'imagination qu'il vaut bien mieux aller à Dieu par une voie plus commune et ordinaire ; qu'elle n'est point sujette à tous ces travaux. C'est une tentation dont le prince des ténèbres se servit pour tâcher de détourner le glorieux saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, du généreux dessein que la grâce lui avait donné pour se donner entièrement à Dieu.

Mais *il lui faut résister par la foi*, comme nous l'enseigne le prince des apôtres. (*I Petr.* v, 9.) « C'est dans la foi, » disait le P. Seurin, « que le bien solide de l'homme se trouve. » — « Je voudrais, » disait-il, « avoir une voix de trompette et une plume d'airain pour la prêcher et pour l'écrire. » C'est par la foi que les saints ont remporté leurs plus glorieuses victoires, et dans des temps où il semblait en apparence que la nature triomphait par la privation de toute lumière, et par l'absence de toute vertu reconnue, comme il est arrivé pendant tant d'années à la vertueuse mère de Chantal, qui pensait être sans foi, sans espérance et sans charité, lorsque ces vertus agissaient le plus efficacement dans le fond de son âme : car c'est enfin dans les désirs intérieurs que Dieu tout bon se communique le plus, quoique l'âme le sache moins. « Notre serviteur de Dieu assurait qu'une personne qui travaille avec peine, sans satisfaction et goût sensible, peut non-seulement arriver à la perfection, mais obtenir de Dieu de très-grandes et admirables bénédictions ; qu'une âme qui ne sent aucuns goûts dans tous ses exercices, et qui n'en veut jamais sentir, à qui la seule foi suffit, sera inondée d'une multitude des plus précieuses grâces du ciel. »

Dans cet état de pure foi, il faisait un sacrifice général de tous ses merveilleux desseins, de tous ses emplois, de tous les biens qu'il pouvait faire avec le secours divin. Ecrivant au sujet de son retour à Loudun à M. de Laubardemont, pour lors intendant de la province, il lui dit : « Je me suis mis devant Dieu dans une parfaite indifférence, modérant l'affection que Dieu m'a donnée pour cette affaire, et la réduisant aux termes d'une absolue dépendance de son pouvoir. » C'était l'une de ses remarques, « qu'il fallait modérer l'inclination trop active dans les meilleurs desseins et les plus saints exercices; que c'était une maladie fort générale, qu'il fallait guérir par la mortification des saillies de la nature. » Mais non-seulement il modérait ses affections à l'égard de ses meilleurs desseins, mais il prenait ses délices (comme il l'assure lui-même) à les perdre tous dans le bon plaisir divin. Ecrivant à une personne qui lui voulait communiquer de ses états intérieurs, il lui mande qu'il ne faut rien désirer en particulier ; « que pour lui c'est un état dont il ne veut jamais sortir ; qu'il ne faut rien vouloir du tout pour demeurer parfaitement libre ; qu'il n'est trompé en rien, parce qu'il ne s'attend à rien. »

Mais son esprit de parfaite mort a paru d'une manière admirable dans le détachement d'une chose où la plupart des personnes spirituelles se trouvent arrêtées, je veux dire dans l'affaire du salut; et certainement il est bien vrai que c'est une grande affaire, mais qui est bien grande puisqu'elle a une suite infinie. Il faudrait bien savoir ce que c'est que l'éternité, pour pénétrer à fond ce que c'est que le salut. Hélas! que servira tout le succès possible dans toutes les autres affaires, si l'on ne réussit pas bien en celle-ci? *Que profite à l'homme*, dit notre Maître, *de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son âme?* (*Matth.* XVI, 26.) Il est donc bien juste de faire tout son possible pour être sauvé. Je condamne de tout mon cœur comme vrai enfant de l'Eglise la pernicieuse doctrine des hérétiques, qui sous prétexte d'amour parfait, blâmaient ou la crainte des peines de l'enfer ou le désir du salut dans le ciel, et enseignaient que les mouvements que l'on en avait ne servaient qu'à rendre l'homme plus hypocrite. Il est vrai que ces vues sont intéressées, mais leur intérêt est saint. Après cette déclaration, je ne puis m'empêcher de dire que bien que l'intérêt du salut soit bon et saint, j'aurais un grand désir qu'il fût seul absorbé en l'intérêt de Dieu seul.

Saint François de Sales remarque très-bien sur ce sujet, « que le salut précisément pris n'est pas notre fin ; qu'à la vérité Dieu tout bon veut que nous soyons sauvés tous pour l'aimer et le glorifier tous ensemble. » La gloire donc de Dieu est la fin du salut et de toutes choses. C'est donc à l'intérêt de Dieu que l'intérêt de notre salut se doit terminer. Je voudrais donc bien ici que les hommes fissent réflexion sur cette vérité, et qu'ensuite ils considérassent que s'il est bon de dire : « Il faut se sauver, je veux me sauver, nous n'avons autre chose à faire qu'à nous sauver; pourvu que je fasse mon salut, je ne me soucie pas du reste, » parce que tous ces désirs du salut doivent renfermer la fin du salut, qui est Dieu, il est encore bien plus raisonnable de dire : « Je veux glorifier Dieu; je n'ai autre chose à faire qu'à rechercher sa gloire ; pourvu qu'il soit glorifié, je suis content. » J'avoue que j'ai de la peine à comprendre comment les hommes et les Chrétiens sont si occupés de ce qui les regarde, quoique ce soit en bonnes choses, et pensent si peu à ce qui touche Dieu dans une même affaire. Je veux que

l'intérêt de Dieu s'y trouve et l'intérêt de sa créature; mais comment la créature et ses intérêts pourront-ils nous occuper au préjudice de Dieu et de sa gloire?

Je confesse ingénument que cette vue m'a touché vivement le cœur il y a longtemps, et que pressé de la grandeur infinie de l'être suradorable de Dieu et de ses divins intérêts, j'aurais désiré de toute l'étendue de mon cœur et de toutes les forces de mon âme, que l'on se fût perdu glorieusement dans cet abîme infini, pour n'y voir plus que Dieu seul, pour n'y aimer plus que Dieu seul, pour n'y chercher plus d'autres intérêts que ceux de Dieu seul dans l'union avec notre Seigneur Jésus-Christ. C'est ce qui m'a fait donner au public le petit livre de Dieu seul. C'est ce qui m'a obligé de répéter plusieurs choses qui regardent ses intérêts dans mes ouvrages. C'est ce qui m'a pressé de les réitérer dans celui-ci. C'est tout ce que je veux savoir, c'est tout ce que je veux dire durant tout le cours de ma vie, et à ma mort et après ma mort, *Dieu seul et ses seuls intérêts*. Ah! si l'on a dit que le temps de l'Evangile est le ciel ouvert et l'éternité commencée, pourquoi n'y ferons-nous pas ce qui se fait et dans le ciel et dans la bienheureuse éternité? Dieu n'y sera-t-il pas toutes choses en tous? Pourquoi voudrons-nous qu'il ne soit qu'en partie ici-bas? Je sais bien qu'il n'y sera jamais dans la même perfection que dans le ciel; mais au moins laissons-nous pleinement à sa divine grâce, afin qu'elle agisse dans son étendue. Notre Maître céleste ne nous a-t-il pas enseigné à prier son Père, que sa volonté s'accomplisse en la terre comme au ciel? (*Matth.* VI, 9.) Non, je ne me lasserai jamais de dire, avec le secours divin : « Dieu seul, Dieu seul, et toujours Dieu seul! »

Saint Bernard donne un grand prix à celui qui a fait une action en l'amour de Dieu, non parce que Dieu lui plaît, puisque ce n'est pas au contentement de cet amour de notre complaisance que notre amour se doit borner; non pour le plaisir de plaire à Dieu, si ce n'est que parce qu'il lui plaît que nous lui plaisions; non pour le plaisir que nous prenons de lui plaire, mais parce que l'action que nous faisons plaît à Dieu. Dieu mérite d'être servi et aimé parce qu'il est ce qu'il est; et il faut vouloir ce qu'il veut parce qu'il le veut, et non pas parce que cela s'accorde avec ce que nous voulons. « De cette manière, » dit saint François de Sales, « l'on n'aime pas le paradis parce qu'il est paradis, mais à raison du Dieu du paradis; l'on n'aime pas le salut parce qu'il est notre salut, mais pour la gloire du Dieu du salut. »

L'âme pour lors rejette toute sorte d'intérêt, quelque saint qu'il puisse être, et elle n'admet purement que le seul intérêt de Dieu seul. Le saint homme dont nous parlons a fait voir cette vérité en sa personne d'une manière bien éclatante et tout à fait admirable. Qui en considérera bien les circonstances, verra clairement que son désintéressement dans l'intérêt qui est le plus capable de toucher, et que son esprit de mort à l'égard des choses les plus saintes, auront peu d'exemples qui puissent leur être comparés. Quelquefois il arrive qu'une âme durant sa ferveur et au milieu du beau jour de la grâce, s'oubliant facilement de soi-même (car il est aisé en ce temps-là) et perdant de vue toute créature, ne respirera plus que Dieu seul et ses intérêts; mais, la lumière qui l'éclairait si doucement s'étant éclipsée, changera bien de sentiment et se trouvera dans l'inquiétude et la peine sur ce qui la regarde. D'autres fois on voit des âmes cheminer avec la même vigueur au milieu de leurs peines et de leurs obscurités, mais ce n'est que pour un temps; à la fin elles se lassent dans des voies si dures et si pénibles, et les tourments qui les fatiguent les font rentrer en elles-mêmes et les occupent d'elles-mêmes. La constance immuable du P. Seurin dans la pure vue de Dieu seul l'a rendu admirable dans sa force et dans sa persévérance.

Dieu ayant permis au diable (comme nous le dirons ci-après) de l'observer, il s'était emparé de son imagination de telle manière, et lui obscurcissait si fortement les puissances de l'âme, qu'il pensait être réprouvé. Par une impression maligne que cet esprit lui faisait porter, il avait une persuasion extrême que c'était fait de son salut, et qu'il serait éternellement damné pour ses crimes, quoique (comme nous l'avons remarqué) il n'en ait jamais fait, ayant conservé son innocence baptismale. Tous les raisonnements que l'on peut faire, toutes les choses que l'on peut dire servent de peu dans cet état-là, l'âme n'étant pas libre à l'égard de l'impression qu'elle porte, quoiqu'elle le soit dans son fond pour n'y pas tomber par aucun péché volontaire avec le secours de la grâce qui lui est abondamment donnée, bien qu'elle ne s'en aperçoive pas. Or, cette impression lui a duré vingt années et dans une désolation générale de toutes parts.

Il pouvait bien dire pour lors avec le Psalmiste : « *Les eaux ont pénétré jusque dans mon âme. Je suis enfoncé dans un abîme de boue où je ne trouve point de fond. Je suis tombé dans la profondeur de la mer, et la tempête me submerge.* (*Psal.* LXVIII, 2-3.) *Les douleurs de la mort m'ont environné; les douleurs de l'enfer m'ont assiégé; les filets de la mort m'ont prévenu.* (*Psal.* XVII, 5-6.) *On m'examine en enfer comme une brebis. J'ai été dévoré par la mort.* (*Psal.* XXI, 18.) *Ceux qui me haïssent sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête. Les ennemis qui me persécutaient injustement se sont fortifiés* (*Psal.* LXVIII, 5); *ils m'ont attaqué de toutes parts, m'ont tenu assiégé; ils m'ont environné comme des abeilles irritées; ils ont été embrasés comme un feu qui brûle dans les épines. J'ai été poussé avec effort. J'ai été près de tomber, mais le Seigneur m'a soutenu; le Seigneur est ma force et ma gloire; il a été mon Sauveur* (*Psal.* CXVII, 11, 14); *il m'a envoyé du ciel et il m'a pris* (*Psal.* LIV, 4); il

m'a retiré du milieu des grandes eaux. (*Psal.* LXVIII, 15.) *Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur? ou quel autre Dieu y a-t-il que notre Dieu, le Dieu qui m'a revêtu de force et qui a rendu ma voie sans tache?* »(*Psal.* XVII, 32, 33.)

Et de vrai, son âme est demeurée pure devant Dieu parmi tous les orages; et il a été tellement uni à Dieu lorsqu'il pensait en être séparé pour jamais, que c'est pour lors qu'il lui a rendu de plus forts témoignages de son parfait désintéressement et de l'unique attache qu'il avait pour ses seuls intérêts dans un oubli étonnant de ses propres intérêts éternels. Ne peut-on pas dire que dans cet état son âme était un spectacle ravissant à tout le paradis, lorsque dans le détachement du paradis même il ne se souciait que du Dieu du paradis? On le voyait au milieu de ses peines de l'enfer, monter en chaire et y parler avec tant de force du divin amour, que ses auditeurs fondaient en larmes: lui-même ne pouvait pas retenir les siennes. Ah! qui aurait jamais pu conjecturer les moindres choses de son état tout crucifiant? Que ses auditeurs auraient été étonnés, s'ils eussent su que le prédicateur qui les exhortait si divinement à l'amour de Dieu, était persuadé qu'il ne l'aimerait jamais! Comment tant d'amour dans un homme qui pensait être sans amour? Mais, dans la vérité, pour lors le divin amour régnait dans toute sa pureté au plus profond du centre de son âme. Il en avait de belles preuves, si l'impression maligne qu'il souffrait ne lui eût fermé les yeux. Il disait aux personnes de confiance qui savaient ses peines: « Qu'il prêcherait toujours le divin amour; qu'il y exhorterait incessamment tout le monde à raison du mérite de Dieu; que, quoiqu'il vît que par sa faute il s'était rendu indigne de l'aimer, et qu'il n'aurait jamais de part aux bienfaits de son amour, cependant qu'il n'oublierait jamais rien pour l'établissement du divin amour. Il suffit que Dieu le mérite, disait-il, il ne nous faut considérer que le seul mérite de Dieu seul. » En vérité l'on pouvait bien dire que beaucoup d'eaux n'avaient pu éteindre la divine charité qui l'animait secrètement (*Cant.* VIII, 7), et que son amour n'était pas seulement fort comme la mort (*Ibid.*, 6), mais plus fort que l'enfer même. O mon Dieu, qu'il est bon de vous aimer de la sorte!

CHAPITRE XII.

De la nécessité de l'esprit de mort.

N'apprenons point des créatures la nécessité de l'esprit de mort, puisque c'est une science qu'elles entendent si peu. Ecoutez un Homme-Dieu qui veut bien nous en faire des leçons, et voyez ce qu'il en enseigne en saint Luc (XVI, 28-33): *Qui d'entre vous désirant bâtir une tour, ne s'assied pas auparavant pour supputer la dépense qu'il lui faut faire, et ne considère s'il aura de quoi l'achever, de peur qu'après en avoir jeté le fondement, s'il ne la pouvait achever, il ne fût la risée de tout le peuple qui dirait en le voyant: voilà un homme qui a commencé un bâtiment et qui ne l'a pu achever? Où est le roi qui voulant aller faire la guerre à un autre roi, ne tient pas auparavant conseil, pour considérer s'il peut avec dix mille hommes s'opposer à celui qui vient contre lui avec vingt mille? Que si cela ne se peut, n'envoie-t-il pas une ambassade à son ennemi, lorsqu'il est encore loin, pour lui demander la paix? Il en est de même de vous: quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut pas être mon disciple.* Donc, selon le témoignage du Fils de Dieu, sans l'esprit de mort ou de dégagement il ne faut point s'engager à être chrétien. Et par la comparaison qu'il vient de faire, ce serait une chose ridicule de prétendre, sans cette condition, à la qualité de son disciple. Oh! qu'il serait à désirer que les comparaisons du Fils de Dieu fussent vivement imprimées dans l'esprit de tous les Chrétiens, et qu'ensuite ils méditassent et avec grande attention, et avec grand loisir ces paroles divines: *Il en est de même de vous: quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple!*

Mais comment le pourrait-on être sans cette condition, puisque dès le premier pas que l'on fait en la religion chrétienne par le saint baptême, l'on reçoit un esprit de mort? *Nous sommes ensevelis avec lui dans le baptême pour mourir avec lui* (*Col.* II, 12): et il le faut bien nécessairement en qualité de ses membres; car le chef étant mort, il faut que tous les membres meurent. Mais dans cette union si étroite, comme est celle des membres avec leur chef, ayant l'honneur d'être faits enfants de Dieu, c'est ce qui nous oblige à l'imiter: ce qui ne se peut pas faire que par la sainteté, qui dit une mort générale aux choses créées. *Imitez Dieu comme ses très-chers enfants*, s'écrie l'Apôtre aux Ephésiens. (*Ephes.* V, 1.) Et toute la religion chrétienne, dit saint Augustin, *se réduit à imiter Dieu.* Car si l'imitation de Dieu est excellente à toute créature, elle est comme naturelle aux enfants: d'où vient que dans l'Ecriture (remarque un interprète) être l'enfant de quelqu'un, c'est l'imiter. Or, comment imiterons-nous ce Dieu infiniment saint, si ce n'est par la séparation des créatures?

Mais le Saint-Esprit qui nous apprend que *rien de souillé n'entrera au royaume des cieux* (*Apoc.* XXI, 27), ne nous enseigne-t-il pas cette vérité que l'esprit de mort est de la dernière nécessité? (*Rom.* VIII, 13). Car s'en peut-on même figurer une plus grande que celle d'arriver à sa dernière fin, que celle de voir Dieu et de jouir de lui, que celle qui regarde notre bonheur éternel? Cependant, par le propre témoignage du Saint-Esprit, il faut être sans tache, il faut n'avoir pas la moindre imperfection pour voir et jouir de Dieu. Il faut donc être dans un parfait dégagement de soi-même et de toute autre chose créée: il faut donc être mort à tout. L'angélique Docteur estime que « l'âme doit être aussi pure comme elle l'était lorsqu'elle est sortie des mains de Dieu

pour lui être réunie dans le ciel. » L'esprit de mort est donc d'une nécessité indispensable.

O mon Dieu ! voilà de grandes et de fortes vérités que votre divin esprit nous a révélées ; mais combien les Chrétiens en sont-ils peu touchés ! Tous disent, ô mon Dieu, qu'ils veulent jouir de votre vision bienheureuse ; mais peu pensent, peu s'entretiennent du parfait dégagement qui y est nécessaire. Je sais que l'on allègue le purgatoire qui délivrera l'âme de toutes ses taches. Mais combien les ténèbres des hommes sont-elles grandes en toutes choses ! O mon Seigneur, que vous êtes peu connu, et que vous êtes peu aimé ! Il est vrai que dans le purgatoire votre amour y sera pur, mais il y sera nécessaire. L'on vous y aimera nécessairement. Ah ! faut-il que les hommes soient assez misérables, dans la liberté que vous leur donnez en cette vie, de n'en pas faire un pur usage pour vous aimer ? O grandeur infinie, ne vous aimerons-nous point entièrement, pendant que nous vous pouvons aimer librement, au moins autant que la condition de l'état présent le peut permettre ? Quelle lâcheté ! quelle bassesse ! quelle indignité à une âme chrétienne de ne se pas donner entièrement à vous, pendant qu'elle le peut faire avec votre divin secours, réservant le don entier d'elle-même en l'autre monde ! Ah ! pourquoi ne pas faire avec une pleine liberté ce qu'il faut faire par une nécessité inévitable ? O mon Seigneur et mon Dieu, que les hommes vous connaissent peu ! que les hommes ont peu d'amour pour vous !

Je vois bien présentement la cause de la grandeur des peines que l'on souffre dans le purgatoire ; qu'il est juste que l'âme soit punie pour avoir si peu aimé Dieu, pour ne s'être pas entièrement séparée de l'attache aux créatures ; qu'il est juste, pour n'être pas sortie de la créature, qu'elle soit tourmentée par ce qu'il y a de plus affligeant dans l'être créé. Elle s'est détournée de Dieu, elle en souffrira la peine du dam par la privation de sa bienheureuse jouissance pour un temps : et cette peine surpasse tout ce que l'on en peut dire. Elle s'est tournée vers la créature, elle en souffrira la peine du sens, qui, selon saint Augustin, saint Grégoire et saint Thomas, est plus grande que tout ce que l'homme peut souffrir en cette vie. Sainte Madeleine de Pazzy ayant vu les grandeurs de ces peines par une lumière surnaturelle qui lui fut donnée, s'écrie : « O Dieu, je n'ai plus de cœur de vivre en terre, ni de converser avec les créatures après une vision si terrible. Pitié, pitié ! Miséricorde, miséricorde ! O sang de Jésus, éteignez ces flammes, délivrez-en les pauvres âmes. » Je ne suis pas étonné après cela si saint François Xavier, au milieu d'un monde d'affaires qui le pressaient de toutes parts, accablé sous les fatigues extrêmes de ses fonctions apostoliques en tant de royaumes, de terres et de lieux, allait encore les nuits crier par les rues : *Souvenez-vous de prier pour les âmes du purgatoire*. Certainement dans ce sujet, aussi bien que dans les autres, l'on remarque peu de foi dans les fidèles. Une chétive maison brûle, chacun crie ; l'on sonne les cloches pour en avertir, tout le monde y court : et des âmes à l'image d'un Dieu, rachetées par le prix infini de son sang, seront tourmentées dans des feux allumés par sa divine justice, et l'on ne s'en met point en peine ; ou si l'on s'y applique, on les oublie bientôt. C'est une chose bien remarquable que la correction que reçut saint Bernard de son abbé saint Etienne dans cette occasion. Comme il y avait bien des années que le père du saint était mort : après s'être beaucoup appliqué devant Dieu pour le soulagement de son âme, il avait cessé d'y penser ; mais son pieux abbé lui en fit la correction, lui remontrant que les jugements de Dieu étaient des abîmes et que les âmes souffraient bien plus longtemps en purgatoire qu'il ne pensait.

Si l'on avait un degré de vive foi, que ne ferait-on pas ? Epargnerait-on les prières et les aumônes, les jeûnes et autres macérations corporelles, et tous les autres exercices de piété pour ces pauvres âmes ? N'aurait-on pas tout le soin possible de leur appliquer les indulgences qui se peuvent gagner pour elles ? car c'est le grand remède, puisque le sang du Fils de Dieu, les mérites de sa sainte et douloureuse passion leur sont donnés par ce moyen. N'aurait-on pas soin de leur appliquer des communions, d'offrir et de faire offrir le très-saint sacrifice de la messe pour elles? *Bienheureux les miséricordieux*, dit le Fils de Dieu, *car ils obtiendront miséricorde*. (*Matth*. v, 7.) Mais quelles personnes en ont plus de besoin que ces âmes, et à raison de la grandeur des peines qu'elles endurent, et parce qu'elles ne peuvent en aucune manière se soulager ni demander du secours à personne ?

Après tout, que faisons-nous ? Y a-t-il un aveuglement semblable au nôtre ? Nous voyons bien (au moins le devons-nous voir) la nécessité indispensable de la mortification, du dégagement de nous-mêmes, et de toute autre chose, puisque sans cette condition nous n'arriverons jamais à notre bienheureuse fin. Mais ce qui nous en empêche, c'est la peine qu'il faut prendre pour mener une vie véritablement mortifiée. Il faut se faire une sainte violence ; c'est par elle que l'on emporte le royaume des cieux, et c'est ce que l'on ne veut pas. Or, voici notre folie et notre enchantement : on ne peut pas se résoudre à la peine qu'il se faut donner en cette vie pour entrer dans l'esprit de dégagement ; et l'on ne se soucie pas d'en souffrir d'incomparablement plus grandes en l'autre monde pour l'avoir et arriver à la pureté nécessaire pour être uni parfaitement à Dieu. Vous diriez, à entendre parler la plupart des personnes des tourments du purgatoire, que ce n'est presque rien, des personnes qu'une bluette de feu ferait crier, et qui seraient saisies de la dernière frayeur s'il leur fallait supporter l'ardeur du feu d'ici-bas durant un demi-

quart d'heure. Il semble qu'en l'autre vie elles ne seront plus elles-mêmes, ou bien qu'elles y seront incapables de souffrir par tout ce qu'il y a de plus affligeant (étrange erreur), comme si pour passer d'un lieu dans un autre l'on changeait de nature.

Or, tout le contraire arrivera de ce que nous pensons; parce que notre âme dans la séparation du corps est bien plus capable de douleur. C'est la doctrine de saint Thomas, qui enseigne que « l'âme doit être incomparablement affligée, si quelque principe douloureux agit immédiatement sur elle; parce que toute la sensibilité du corps et des organes vient originairement d'elle. » Et ce grand et angélique docteur fonde son raisonnement sur cette maxime générale : que ce qui est le principe en chaque genre, doit l'emporter au-dessus de tout ce qui participe au même genre par la dépendance de l'écoulement de ce principe. Or, l'âme est le principe de toutes les sensibilités dans le corps, et sans l'âme le corps n'a aucun sentiment. L'âme même dans le corps perd beaucoup de sa vigueur et de sa sensibilité, puisqu'elle en est dépendante dans l'étroite alliance qu'elle a avec lui. Les esprits animaux qui sont les instruments de ses fonctions, s'épuisent et la laissent dans l'impuissance. Dans sa séparation elle est toujours égale, toujours infatigable dans sa sensibilité. Quand donc l'homme ne considérerait que ses intérêts, puisque le parfait dégagement est absolument nécessaire à son bonheur éternel, il lui devrait être bien plus doux de travailler de toutes ses forces en la vie présente, quelque peine qu'il lui en coûtât, que d'attendre les coups de la justice de Dieu en l'autre monde, dans les feux et les flammes du purgatoire.

Toutes ces grandes vérités marquent assez l'obligation indispensable que nous avons de travailler incessamment à la mortification de nous-mêmes, et au dégagement de toutes choses. Mais il faut avouer que les exemples des saintes personnes qui ont exercé les vertus, nous est un motif bien puissant pour nous porter efficacement à leur pratique. C'est pourquoi Dieu qui est la bonté même, qui est magnifique dans ses faveurs, et dont les miséricordes éclatent dans tous ses ouvrages, donne à ses fidèles des saints pour être les modèles de leur vie. C'est ce qui faisait dire à l'Apôtre aux Corinthiens : *Imitez moi comme j'imite Jésus-Christ.* (*I Cor.* XI, v.) Saint Grégoire le Grand remarque que comme Dieu le créateur a tellement disposé le cours des étoiles, qu'elles viennent les unes après les autres pour nous éclairer durant les ténèbres de la nuit; de même dans l'ordre de la grâce il suscite de temps en temps et dans tous les siècles des personnes illustres en sainteté, pour nous servir de guides dans les voies obscures et dangereuses de cette vie. » Le siècle où nous vivons n'a pas manqué de ces secours : et si Dieu dans ceux qui nous ont précédés y a produit des saints comme autant de témoins contre nous, il les a multipliés dans le nôtre pour nous rendre inexcusables en sa divine présence. Le grand cardinal Bellarmin était bien dans ce sentiment, qui appelait le siècle où nous sommes, *le siècle des saints.* C'était aussi la pensée du grand serviteur de Dieu, le père de Gondran, personnage d'une lumière et d'une vie angélique.

Mais entre toutes ces brillantes étoiles que Dieu a posées dans le ciel de son Eglise en ces derniers temps, l'on peut dire avec justice que le P. Jean-Joseph Seurin, religieux de la Compagnie de Jésus, a été une lumière des plus lumineuses, et par la clarté de ses lumières célestes, et par la sainteté de sa vie. Saint Jean Chrysostome prêchant à son peuple, et l'un de ses auditeurs ayant tout à coup perdu la vie par une mort subite, ce grand homme cessa incontinent de parler; mais il se fit apporter dans la chaire le corps de cet homme nouvellement mort, et il se contenta pour achever le sermon de le montrer à la multitude nombreuse de personnes qui l'écoutaient, croyant que la vue de ce mort serait une parole au cœur de ses auditeurs plus touchante et plus efficace que tout ce qu'il pourrait dire. J'ai pensé de même qu'ayant à traiter de l'esprit de mort, qui est l'esprit de l'homme de Dieu, je ne pouvais rien faire pour l'imprimer plus efficacement, que de produire l'un de ces bienheureux morts qui meurent au Seigneur, Comme la mémoire en est toute récente, ayant passé de cette vie dans l'éternelle depuis peu d'années, les exemples en sont plus touchants.

Il est bien difficile de méditer la doctrine évangélique de ce saint homme touchant la sainte haine de soi-même, sans en recevoir des lumières ardentes qui nous découvrent et nous fassent aimer la pureté du dégagement de toutes choses; mais sa vie chrétienne et religieuse qui n'était qu'une vie de mort, est quelque chose de bien pressant pour nous animer fortement à nous revêtir de cet esprit de mort en la vertu de Jésus-Christ. A son imitation, il était mort à toutes choses, à son corps, à ses sens, à sa vie animale et spirituelle, à tout ce que l'on a de plus cher en ce monde, à ses parents, à ses amis, à sa réputation, à son honneur, aux moyens même les plus saints. Son cœur saintement généreux pour Dieu seul, portait un vide entier de tout ce qui n'était pas Dieu; aucune créature n'y avait plus d'entrée; il n'était seulement ouvert qu'à Dieu seul. Voilà un modèle d'une haute sainteté, en ce qu'elle dit séparation de l'être créé. Cependant cet illustre mort n'avait pas une nature plus excellente ni plus forte que la nôtre. Il a vécu dans une chair fragile comme celle que nous avons. Il a eu plus de tentations, plus de difficultés, plus de croix que nous n'en avons; mais il s'est surmonté soi-même avec le secours de la grâce, et nous nous laissons vaincre. Il a résisté fortement aux démons par la grandeur de sa foi, et nous leur cédons par la faiblesse de la nôtre. Il a mortifié les membres de son corps, son esprit, et toutes les inclinations

de la nature corrompue, et nous vivons toujours de la vie du vieil homme, suivant ses mouvements et nous laissant emporter à ses affections. Il est bien temps de nous réveiller de notre sommeil, parce que notre salut est maintenant proche, par le secours des exemples que le grand et fidèle serviteur de Jésus-Christ, l'homme de Dieu, nous a laissés. La nuit est passée, ses obscurités étant dissipées par les clartés de cette brillante étoile. Le jour est avancé par ses rayons lumineux. Laissons donc les œuvres de ténèbres à la vue des actions de cet enfant de lumière. Mourons à toutes choses avec lui par le dépouillement du vieil homme, pour nous revêtir avec lui de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne plus vivre que de sa vie. Comme nous l'avons vu enseveli avec notre adorable Sauveur, mourant avec lui, considérons-le en notre seconde partie, marchant dans une nouvelle vie, Jésus vivant uniquement en lui.

—

ORAISON A LA TRÈS-SACRÉE VIERGE

AUX PIEDS DE JÉSUS MOURANT SUR LE CALVAIRE.

Très-sainte Vierge, la plus heureuse et la plus affligée des créatures, comme vos grandeurs sont un océan immense de grâces qui vous élèvent au plus haut des cieux, à la tête de tous les anges et de tous les saints, vos peines sont une mer impénétrable de douleurs qui vous abaissent jusque dans l'abîme des plus profondes croix. C'est dans cet abîme, incomparable Vierge, que vous avez été jetée aux pieds de Jésus mourant sur le Calvaire. Dans cet état, au milieu de tant de peines et de tant de douleurs, l'amour vous ayant toute crucifiée avec votre Fils bien-aimé, vous avez été établie la mère de tous les hommes. Nous vous avons été donnés pour enfants par votre Fils adorable en la personne du disciple de l'amour, saint Jean l'évangéliste. Grande et admirable Vierge, glorieuse Mère de Dieu, très-douce mère des hommes, prosternés à vos pieds, nous vous demandons avec toute humilité, que vous vous montriez toujours notre mère, que vous nous obteniez la grâce d'être à jamais vos véritables enfants. Ainsi, ô Vierge très-puissante, ô mère très-fidèle, prenez soin auprès de l'adorable Jésus de nous en impétrer l'esprit de mort à toutes choses, un dégagement entier de ce qui n'est pas Dieu, qui est une condition nécessaire pour porter dignement la qualité glorieuse de vos enfants. Impétrez-nous de votre Dieu et de votre fils quelque part à l'esprit de mort, qu'il a communiqué si abondamment à son fidèle serviteur et au vôtre dont nous dérivons en ce petit ouvrage les grâces. Faites que par la lecture de ses anéantissements nous marchions toujours par les saintes voies du rien, rien dans les sens extérieurs, rien dans les sens intérieurs, rien dans l'entendement, rien dans la mémoire, rien dans la volonté, rien de l'imperfection, de la corruption de la nature, pour arriver glorieusement à Dieu seul, qui est le grand et unique tout. Ah! Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul; perte de tout l'être créé, pour se laisser abîmer dans l'incréé. Ainsi soit-il.

DEUXIEME PARTIE.

—

CHAPITRE PREMIER.

De l'homme de Dieu.

Le premier devoir de l'homme est l'esprit de sacrifice. Le premier usage qu'il doit faire de son âme, est de mourir à soi-même par un parfait renoncement, et aux créatures. La raison est que par leur attache s'étant tourné vers elles, il s'est détourné de Dieu son créateur. Or, pour lui être saintement réuni, il faut qu'il nous possède. S'il nous possède, il nous remplira de son esprit. Pour être remplis de son esprit, il faut être vides de nous-mêmes : ce qui ne se peut faire que par un esprit de mort à toutes choses : c'est pourquoi c'est la première condition que le Fils de Dieu impose à tous ceux qui veulent être de sa suite. C'est le premier état de l'homme de Dieu, comme nous l'avons fait voir dans notre première partie.

Mais l'homme de Dieu (comme il a été aussi remarqué au commencement de la première partie) n'en demeure pas là. S'il meurt saintement à toutes choses, ce n'est que pour revivre plus glorieusement. *Si nous sommes morts avec Jésus-Christ*, dit l'Apôtre aux Romains, *nous croyons que nous vivrons aussi avec lui*. Et comme, dans la doctrine du même Apôtre, *il est vivant pour Dieu*, c'est pour Dieu aussi que nous devons vivre en Jésus-Christ, ne pensant et ne nous occupant que pour sa gloire : *Donnons-nous à Dieu*, dit encore l'Apôtre, *comme étant ressuscités*. Si nous sommes ensevelis dans le tombeau avec notre chef, nous en sortons avec lui par une glorieuse résurrection à une vie toute céleste et toute divine. C'est pour cela que nous soupirons, désirant d'être revêtus de notre domicile qui est du ciel. Toutes les sources de cette vie viennent d'en haut; toutes y tendent, toutes y remontent, tous les mouvements en sont divins, toutes les actions conduisent et aspirent au ciel. L'homme de Dieu est par esprit dans les cieux; c'est là qu'il s'entretient par l'oraison avec Dieu qui est son Père, et avec les anges et les saints : car nous ne sommes plus étrangers, mais citoyens avec les saints et domestiques de Dieu.

Soit donc que l'homme de Dieu vive,

soit qu'il meure, ce n'est plus pour lui ; c'est pour Dieu seul qu'il désire de vivre ; c'est pour Dieu seul qu'il veut mourir : comme il est mort à soi-même, n'ayant plus de vie, il ne voit et ne se soucie plus du propre intérêt : comme il est mort au monde, il n'aime plus le monde ni les choses du monde. C'est le propre des morts de n'avoir plus de commerce avec ceux qui vivent en la terre; ils emportent une séparation parfaite qui rompt les unions les plus parfaites : ainsi un père mort n'a plus aucun commerce avec ses enfants ; une femme avec son mari ; les amis les plus intimes avec ceux avec qui ils sont plus liés d'amitié. Jésus-Christ est tout en toutes choses ; et c'est en lui que l'on fait une nouvelle créature ; que l'on a des pensées nouvelles, de nouveaux désirs, de nouvelles affections. Dans cet état de vie ressuscitée, la terre ne paraît qu'un lieu d'obscurités et de ténèbres ; toutes ses grandeurs des bassesses ; toutes ses richesses et tout ce qui s'y passe avec plus de pompe et d'éclat, qu'une pure illusion et comme un songe. L'on voit qu'il n'y a rien du tout dans le monde qui ait aucune proportion avec la dignité que l'on possède dans cette nouvelle vie : c'est pourquoi les saints l'ont méprisé si généreusement, le regardant comme indigne de leur grâce et de leur qualité de chrétien.

Ces paroles donc qui semblent si dures, et que si peu de personnes veulent entendre, *il faut renoncer à soi-même, il faut haïr sa vie, il faut mourir à toutes choses*, deviennent bien douces si l'on en considère les effets. Il faut se souvenir que la grâce ne nous a pas communiqué la mort de Jésus-Christ, pour nous laisser morts, elle ne nous fait mourir que pour nous redonner une vie incomparablement plus parfaite que celle que nous avions. Ce serait la dernière des tromperies de s'imaginer qu'on puisse perdre quelque chose avec Dieu, qui dans l'excès de sa bonté nous redonne avec usure ce que nous quittons pour l'amour de lui. Nous lui sacrifions la vie du vieil Adam, qui est une vie de corruption, toute pleine de maux et de misères, et il nous donne la vie du nouvel homme en Jésus-Christ, qui est une vie de grâce, de sainteté et toute remplie des biens du ciel. Si nous nous dépouillons du vieil homme, c'est pour être revêtus du nouveau; enfin si nous méprisons le temps, c'est pour l'éternité ; si l'on quitte la terre, c'est pour le ciel ; si l'on renonce à la créature, c'est pour avoir un Dieu.

Ces vérités nous font voir dans un grand jour combien l'aveuglement des chrétiens est grand, et l'endurcissement de leur cœur épouvantable. Plusieurs mènent une vie malheureuse sous la captivité de leurs passions, qui les tient avec autant de chaînes qu'ils ont d'attaches. Ils ont de la peine à briser leurs liens, parce qu'ils sont grands et forts; et cependant nous voyons qu'ils les rompent tous les jours avec facilité et se détachent des choses qui leur plaisent, pour des choses qui ont plus de charmes pour eux, quittant aisément un bien pour un autre qui leur paraît plus considérable. Ainsi quelque attache que l'homme du monde le plus avare puisse avoir pour son argent, il s'en défera sans peine pour l'espérance d'une somme plus considérable ; il n'aura pas la moindre difficulté à donner mille écus dans la pensée d'en avoir cent mille dans un autre temps; bien au contraire cette privation lui sera douce et fera le sujet de ses grandes joies. Un pauvre homme qui sera mal vêtu ne laisse pas d'avoir de l'attache pour son habit; mais si quand on le lui ôte ou lui fait connaître que c'est pour le revêtir d'un autre meilleur, il s'en dépouille avec plaisir : les expériences sont communes. Mais que faisons-nous, malheureux que nous sommes, en la pratique journalière dans les voies de la grâce ? Hélas ! on préfère ce qui passe à ce qui ne finira jamais; et, ce qui est incompréhensible, l'on ne veut pas renoncer à une chétive créature pour le Créateur. J'avoue qu'il est dur, qu'il est difficile de renoncer à soi-même, de mourir à soi-même ; mais il faut demeurer d'accord qu'il est infiniment doux de se quitter pour trouver Dieu, de mourir à sa propre vie pour vivre d'une vie divine.

Or, c'est le second état de l'homme de Dieu, où il s'est transféré glorieusement de son premier état de mort : s'étant dépouillé de l'homme du péché, il est revêtu du nouvel homme qui est créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté de la vérité; il est saintement revêtu de Jésus-Christ qui l'anime, qui le possède, qui le gouverne; il est mu, il est conduit par son divin esprit : il entre dans ses inclinations, dans son estime, dans ses affections ; il fait estime de ce que l'adorable Jésus estime ; il méprise et regarde comme rien ce qu'il n'estime pas ; il aime ce qu'il aime ; il a en horreur ce qu'il hait; il ne s'arrête plus, ni n'écoute plus ses inclinations ni ses pensées, ni les inclinations, ni les sentiments du monde, non plus qu'un mort qui n'a plus rien à démêler avec les choses de la terre : il devient une même chose avec Jésus-Christ; il vit de sa vie et agit par ses divins mouvements. Dans cette union étroite et telle que le doit être celle des membres avec leur chef, il a les mêmes intentions, les mêmes dispositions, les mêmes lois, la même doctrine, la même morale, la même conduite ; comme membre, il suit son chef; ainsi il lui est conforme dans la pratique des mêmes vertus, de l'humilité, de l'amour de la vie abjecte, de la vie cachée, de la pureté, de l'obéissance, de l'amour, du mépris, de la douleur et des autres croix.

C'est par l'amour et l'exercice de ces autres vertus que l'homme de Dieu se fait discerner de l'homme du monde, de l'homme naturel, du philosophe, de l'homme purement raisonnable : car la raison humaine donne tout à sa lumière et veut dominer; et elle ne peut aller jusqu'à la connaissance du bonheur des voies humiliantes, de l'a-

mour des opprobres et de la haine de soi-même, selon que l'Évangile nous l'enseigne. Comme donc l'on discerne un homme d'affaires, un homme de guerre, un homme de négoce, par ses emplois, par sa manière de vivre, par ses applications; de même l'homme de Dieu se fait connaître par ses sentiments, par ses mouvements, par ce qu'il fait; et comme les inclinations du vieil homme nous font assez voir que nous en avons l'esprit, les inclinations de Jésus-Christ en nous sont de grandes marques que son divin esprit y demeure, et qu'il nous gouverne.

C'est ce qui a paru d'une manière admirable en la personne du révérend P. Jean-Joseph Seurin, dont la pureté des lumières aussi bien que de ses mœurs et des plus secrets mouvements de son cœur, a été une vive expression des sentiments, des mouvements et des mœurs de Jésus-Christ; il a paru comme un modèle extraordinaire de son esprit de mort; on l'a vu comme un exemplaire merveilleux de sa sainte vie et de ses divines actions. En tous ces deux états Dieu très-bon et très-miséricordieux nous l'a proposé en ces derniers temps pour nous soutenir dans nos faiblesses, et nous animer fortement au renoncement de nous-mêmes. Et à l'imitation de notre Sauveur, en tous ces deux états il s'est fait voir comme un véritable homme de Dieu. Son union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ a été tout à fait admirable; et il était si saintement transformé en cet adorable Sauveur, que bien des fois, perdant miraculeusement sa forme extérieure (comme nous le dirons ci-après et l'autoriserons par des exemples authentiques), on ne voyait en lui que la figure de cet aimable Rédempteur. Les effets d'une union si étroite ont été si grands, que j'ai cru les devoir honorer par le silence, ne les exposant pas au public qui n'en n'est pas capable. Mais nous avons l'Écriture qui nous est plus certaine, et que nous devons considérer comme une lampe qui éclaire dans un lieu obscur jusqu'à ce que le jour paraisse. La marque la plus sûre qu'elle nous donne de la demeure de Jésus-Christ dans une personne, est l'imitation de sa divine vie. *Celui qui dit qu'il demeure en lui*, nous assure le disciple de l'amour, *doit vivre aussi comme il a vécu.* (*I Joan.*, II, 6.) C'est à ce témoignage que nous nous arrêterons particulièrement, et nous verrons combien l'union du P. Seurin avec Jésus-Christ a été grande par ses actions, qui ont été une image vivante de la vie de ce divin Sauveur. Nous le verrons dans la pauvreté, le mépris et la douleur comme son bon Maître. Nous le verrons, à son imitation, tout plongé dans l'humiliation et dans la confusion, chargé d'opprobres. Nous le verrons patient, obéissant et consommé de croix, afin que l'âme de Jésus soit manifestée dans celle de son serviteur : car c'est Jésus que nous devons voir en toutes choses.

—

CHAPITRE II.

De l'amour du P. Seurin pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Docteur séraphique enseigne que « l'amour blesse quand il est fort. » Et « ses blessures, » dit saint Bernard, « sont les grandes marques de sa force. » Aussi Richard de Saint-Victor montre, quand il parle des degrés du divin amour, « qu'il fait de très-profondes plaies lorsqu'il est très-ardent; afin que l'âme qui est brûlée dans les saintes ardeurs de ses plus pures flammes puisse dire véritablement avec l'épouse dans les cantiques (II, 5) : *Je suis blessée d'amour.* » Il faut donc dire, suivant la doctrine des saints, que le divin amour a été bien grand dans le chaste cœur du P. Seurin, puisque tant de fois il en a été si saintement blessé.

Il en avait été blessé dès sa jeunesse, lorsque Dieu lui découvrant son infinité, son éternité, sa beauté et sa bonté, ces vues comme autant de rayons enflammés, lui avaient allumé dans le cœur des feux et des brasiers qui le brûlaient amoureusement; mais ces feux devenant plus ardents dans la suite des temps, lui firent de plus profondes plaies. Il en reçut une nouvelle mais bien grande à Loudun, récitant les litanies des saints avec les autres Pères de sa Compagnie qui y étaient pour lors. Dans un instant il se sentit frappé comme d'un dard que l'époux sacré lui jetait bien avant dans le cœur, qui lui fit une plaie très-douloureuse et très-douce, et le laissa dans des langueurs douloureusement aimables. Sainte Thérèse enseigne par sa propre expérience, « que dans cet état la douleur est grande, qu'elle oblige même à se plaindre doucement et à jeter de petits gémissements; mais que cette douleur comble d'une douceur si excessive, que l'on ne peut vouloir en être délivré; que cette douleur n'est pas proprement une douleur corporelle, quoique le corps y participe, mais une douleur spirituelle. » Cette opération très-forte du divin amour jeta le P. Seurin dans des défaillances et des pamoisons si extrêmes, qu'elles lui ôtèrent la parole, et les assistants crurent qu'il était tombé subitement dans quelque grande maladie. Et de vrai, ayant été blessé des flèches d'un amour délicieusement douloureux, l'on pouvait bien dire qu'il était saintement malade du divin amour. Durant un temps considérable l'époux sacré lui renouvela une fois par jour une plaie si heureuse, qu'elle le faisait mourir à tous les instincts de la nature. Mais comme le Saint-Esprit, le Dieu de l'amour et l'amour Dieu, selon la pensée de saint Thomas, est donné à l'âme par une mission extraordinaire, lorsqu'elle a fait quelque progrès notable dans un nouvel état de grâce; le P. Seurin allant de vertu en vertu, son cœur, son âme et ses puissances se trouvant heureusement dilatés, furent au divin amour des sujets de lui faire de nouvelles faveurs. Plusieurs années avant

sa mort il reçut le Saint-Esprit tout de nouveau par des opérations toutes divines d'un amour consommant : ce qui lui arriva lorsqu'il célébrait le saint sacrifice de la messe, par un dard sacré dont il se sentit transpercé depuis ce jour jusqu'à la fin de sa vie. Autant de fois qu'il célébrait le même adorable mystère, autant de fois il était navré par de nouvelles plaies du divin amour; en sorte qu'après tant de dards et de flèches décochés coup sur coup et pénétrant jusqu'au centre de son âme, il ne faut pas s'étonner si écrivant à une personne de confiance, il lui dit : « qu'il porte les impressions d'un amour si consommant, qu'il a de la peine à les supporter; qu'elles lui causent des défaillances extrêmes; qu'elles sont si véhémentes, qu'il pense qu'elles le feront mourir; et qu'ainsi il ne croit pas vivre encore longtemps. »

Comme les créatures servent au misérable pécheur pour l'éloigner de plus en plus du Créateur par le mauvais usage qu'il en fait; dans cet heureux état du divin amour, elles sont comme autant de degrés par où monte l'âme qui aime, pour s'élever glorieusement à Dieu; l'âme pénétrée du pur amour entend comme une voix secrète d'une manière admirable dans toutes les choses créées, qui lui crie fortement qu'il faut aimer Dieu; et les vestiges du Créateur qu'elle y voit dans une grande évidence, lui sont comme autant de dards qui lui transpercent amoureusement le cœur. Mais comme Dieu surpasse incomparablement la créature, c'est-à-dire infiniment, la lumière qui lui est donnée de ce Dieu-Homme dans le mystère de l'Incarnation, lui est un sujet infiniment plus capable de la toucher que tout le reste de l'univers. « C'est par cet aimable mystère (comme le remarque très-bien le B. P. Jean de la Croix en sa *Vive flamme d'amour*) que l'âme est navrée des plus grandes et des plus profondes plaies du saint amour. » O mon Sauveur et mon Dieu, adorable Jésus, comment serait-il possible de s'en défendre? que pourrait faire un cœur, s'il n'est pas entièrement insensible, quand il vous entend dire : *Tu as blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse.* (*Cant.* IV, 9.) Ah! pourrait-il bien n'être pas réciproquement blessé de votre amour? Que ces plaies visibles, mon Seigneur Jésus, qui se font voir de toutes parts en votre corps virginal, et même votre divin cœur frappé d'une lance, nous découvrent admirablement les blessures invisibles que l'amour que vous avez pour l'homme vous a faites! Après cela il faut ou que l'homme cesse d'avoir un cœur, ou il faut qu'il ne respire plus que par votre amour. C'est ce qui faisait dire au P. Seurin, « que l'âme doit soupirer sans cesse après Jésus : » mais c'est ce qui lui faisait porter une langueur continuelle d'amour pour cet aimable Sauveur. « Mon cœur, » s'écriait-il, « soupire et languit toujours après le tout aimable Jésus. Mon âme est dans un continuel gémissement pour lui. » Parlant d'une incommodité qu'il avait eue, il assure que « la pensée qui lui était venue qu'il en pourrait bien mourir, lui avait donné une joie incroyable et si excessive, qu'il ne la pouvait supporter dans la vue que la mort lui ferait voir son adorable Maître; que son état ordinaire est d'attendre sa venue; que sa bonté est un charme qui emporte tous ses soins. » Il souhaitait que tous les Chrétiens eussent devant les yeux incessamment une des règles de son institut, qui dit qu'il faut être mort au monde et à l'amour-propre, pour vivre seulement à Jésus-Christ, le tenant pour toutes choses. Il écrit à une prieure des Carmélites, « qu'il faut faire un établissement invariable en Jésus, ne recevant et n'agréant la vie que pour lui. »

Le feu sacré de son amour était si fortement allumé dans son cœur, que toutes les eaux des contradictions qui venaient fondre sur lui comme des vagues impétueuses d'une mer agitée, ne servaient qu'à l'allumer davantage; c'est ce qui lui fait dire dans l'une de ses lettres : « J'ai un feu toujours allumé au dedans de mon cœur pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je ne le sens jamais éteint ni languissant. Je ne saurais dire combien cet adorable Sauveur me fait sentir d'amour pour lui, et combien il augmente par les contrariétés dans les choses qui lui peuvent donner de l'étendue. » Dans une autre de ses lettres il s'écrie : « Parmi les gens du monde, l'un dit : ma vie est le jeu; l'autre, ma vie est la chasse; les autres, ma vie est l'étude : pour moi, ma vie est Jésus-Christ, c'est en lui seul que je mets tout mon plaisir. » Il écrit encore, « qu'il ne peut plus penser à autre chose qu'à son amour qui le blesse; qu'il est prêt à parler de cet amour à tout ce qu'il rencontre de personnes disposées à l'entendre, particulièrement aux personnes fort simples, ou à celles qui sont enivrées de la divine dilection; qu'il ne se lassera jamais de parler de ses divins mystères. » Et de vrai, il en prêcha un jour durant quatre heures aux religieuses de la Visitation de Bordeaux, dans une ferveur inexplicable, quoique pour lors son corps fût dans de grandes faiblesses.

Mais les excès de l'amour de Jésus crucifié faisaient sa grande occupation intérieure. Il avouait lui-même que « les mystères de sa passion douloureuse lui donnaient de plus vives atteintes de son amour, et qu'il croyait passer le reste de ses jours en pleurs en leur mémoire, dont il fallait faire une fête perpétuelle en esprit par la sainte oraison. » Deux ou trois ans auparavant sa mort, il écrivait que « sa grande occupation était sur les tourments de la passion de notre bon Sauveur, ce qui le mettait dans une disposition à verser des larmes perpétuelles; que comme les véritables veuves sont en deuil le reste de leur vie, nous les devons imiter, notre Époux étant mort dans la journée du Calvaire par un excès d'amour pour nous. » Il disait que « les promenades des Chrétiens doivent être dans le jardin où il a agonisé; nos visites, chez Anne, chez Caïphe, au pré-

toire de Pilate et au palais d'Hérode où Jésus a tant souffert. Il disait que son sacré côté, ouvert par la lance, était le lieu où le divin amour s'était fait une retraite pour y loger les fidèles qui, poursuivis par leurs ennemis, s'y réfugient comme dans une forteresse; que le divin amour régnant là-dedans comme dans son palais, il y admet les âmes qui étant les vraies délaissées du monde, le quittent aussi de bon cœur, et y brûlent, comme dans une fournaise, des douces flammes de cet amour, ne trouvant ni plaisir ni joie dans rien de créé, mais mettant tout leur contentement dans ce refuge; que ce doit être notre résidence jusqu'à la mort; que c'est là où les saints qui ont le plus aimé se sont heureusement logés. » C'est ce qui lui fait encore dire, écrivant au sujet de la Mère des Anges, ursuline, qui était à l'extrémité de sa vie : « Je persiste à lui souhaiter le lit où les plus grands saints ont pris leur sommeil, qui est le côté précieux de Jésus-Christ. Je lui désire cette retraite pour y demeurer au temps de sa langueur et de son abattement, et pour y prendre le dernier sommeil, fermant les yeux à toutes les choses de la terre. »

Mais le grand amour qu'il portait à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne s'arrêtait pas seulement à sa très-sainte passion; il s'étendait généralement sur toutes ses actions, ses paroles et ses pensées. Jésus-Christ, dans sa personne et dans tous ses différents états et mystères, lui ravissait le cœur et emportait toutes ses affections. C'est ce qui lui fait dire en plusieurs de ses lettres à différentes personnes : « Qu'il faut faire une étroite amitié et une connaissance et familiarité intime avec Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est la voie, la vérité et la vie; et que nos exercices doivent tendre à une continuelle occupation de ses paroles, de ses mystères et de ses vertus, laissant là toutes les vanités et inutilités de la vie; que toute l'occupation du cœur doit être de l'aimer dans son enfance, dans ses souffrances, dans ses croix, dans sa gloire, dans sa doctrine et dans tout ce qui est de lui, qui appartient à son culte, et qui sert d'entretien et d'objet aux enfants de l'Eglise, comme il a été aux Pères de la même Église et aux saints; que nous devons mettre l'étude et l'application de notre esprit à ces saints objets, n'ayant de douceur et de bien qu'à croître dans le goût de ces choses qui doivent faire toute notre occupation; et n'y ayant rien où notre amour se doive porter avec plus de force; qu'il faudrait s'estimer heureux, si rien ne nous divertissait d'un emploi si saint; et il ajoutait que ce n'était pas assez d'avoir la pensée ordinaire de Jésus-Christ, mais que nous en devrions porter le sentiment sans cesse dans le plus intime de notre âme, et demeurer toujours unis à lui. »

Il estimait que la pensée de la mort était bonne pour s'avancer dans son pur amour; car enfin, disait-il, « l'âme n'aura point d'autre objet à la mort, que l'adorable Jésus qu'il faudra qu'elle souffre tel qu'il est, c'est-à-dire très-saint, très-pur et très-juste. » Mais comme ses pensées allaient à faire toutes choses et à souffrir tout dans l'union avec cet aimable Sauveur comme notre chef, et ayant l'honneur d'être ses membres; et c'est en cela que consiste la vie chrétienne; il enseignait « qu'il fallait subir la mort avec lui et dans l'union de son obéissance qui l'a porté à en souffrir l'arrêt dans sa dignité; que l'âme se devait présenter au tribunal de Dieu, teinte de son sang et vêtue de ce Fils unique en qui seul elle doit espérer de lui être agréable, le suppliant d'oublier ce qu'elle est, et de ne regarder en elle que lui seul, n'étant d'elle-même que péché et abomination, et n'ayant de son cru qu'ordure et que misère; que nous devons nous présenter au Père éternel en Jésus et par Jésus comme ses membres, et faisant une partie de son corps mystique, mettant toute notre confiance en lui; qu'il fallait s'élever et se jeter avec une sainte impétuosité dans le côté de cet aimable Rédempteur comme dans un asile assuré à l'abri de nos ennemis. » Et de vrai, voilà les grandes dispositions d'une mort véritablement chrétienne, qui nous doit séparer de la vie présente, persuadés de deux grandes vérités : la première, que de nous-mêmes nous méritons l'enfer, et ce sentiment tend à abattre toutes les folles et méchantes pensées de vanité et de présomption qui pourront arriver; la seconde, que nous avons tout sujet d'espérer le paradis par les mérites de Jésus notre Sauveur, et cette vue nous doit consoler et soutenir parmi toutes les craintes, les abattements et les autres sortes de pensées qui pourraient nous inquiéter.

Quels sujets d'une douce confiance au milieu de toutes les plus cruelles angoisses, lorsque l'on pense que Jésus veut se donner tellement à nous, qu'il nous oblige même par un étroit commandement de le recevoir à la mort par la communion vivifiante de son précieux corps! Pourra-t-il bien nous dénier le paradis, après s'être donné lui-même, lui qui est le Dieu du paradis? *Se peut-il faire*, s'écrie l'Apôtre aux Romains (VIII, 32), *que Dieu en nous donnant son Fils ne nous ait pas donné aussi toutes choses?* Le P. Seurin ne pouvait assez s'étonner dans la vue de cette vérité, comment un Chrétien pourrait s'inquiéter pour aucune chose de la terre ou du ciel qu'il condamnera dans l'autre vie s'il tâche, avec le secours de la grâce, à se rendre fidèle à Dieu dans la vie présente; puisque Jésus non-seulement est mort, mais il est ressuscité; qu'il est à la droite de Dieu, et intercède même pour eux, qu'est-ce qu'il leur pourra manquer ici-bas après qu'il s'est donné à eux? Ah! s'écriait notre fidèle serviteur de Dieu, si notre foi était bien animée, le pauvre en possédant Jésus n'a-t-il pas de quoi se trouver riche? le malade n'a-t-il pas une bonne médecine? Les personnes les plus affligées n'ont-elles pas de quoi se consoler?

Jésus était aussi son refuge dans tous ses besoins; mais l'excès de son amour qui le

fait demeurer sur nos autels, pénètre si vivement le cœur du P. Seurin, qu'il mettait le bonheur de la vie à lui tenir compagnie proche nos tabernacles. Dès le temps de sa demeure à Marennes, il avait obtenu du supérieur une petite chambre à l'écart près de l'église, pour être plus proche de son divin maître; il la regardait comme un paradis terrestre; c'était le lieu de son asile et de ses délices; il s'y tenait autant que ses devoirs le lui pouvaient permettre, et il ne la pouvait quitter qu'avec peine. Il était logé au collége de Bordeaux, dans une chambre qui n'était pas éloignée de la chapelle dans laquelle on garde par privilége le très-saint sacrement de l'autel dans un tabernacle et oratoire. C'était le lieu de ses plus ardentes dévotions; et non content d'y exposer amoureusement son cœur, son âme, et tout ce qu'il était en la présence de son divin roi durant le jour, il se levait les nuits pour lui aller faire sa cour, et donner plus de liberté à ses soupirs pendant que toutes choses étaient dans un profond silence, et n'ayant que les anges pour témoins de ses langueurs amoureuses. Les incommodités corporelles dont il était exercé, ne purent pas empêcher l'ardeur de son amour, et il continua ses visites à son aimable Sauveur jusqu'à la fin de sa vie.

Mais si, selon la doctrine de saint Grégoire, le véritable amour se découvre par les effets, en voici des plus signalés que l'amour le plus zélé puisse donner. Pendant que le Père faisait l'office d'exorciste à Loudun, les démons, forcés par l'autorité de l'Eglise, déclarèrent que deux personnes magiciennes s'étaient saisies de trois hosties consacrées, pour les profaner avec leurs impiétés ordinaires. Une si funeste nouvelle, capable de toucher les cœurs les moins sensibles, laissa des impressions si inouïes, si fortes et si tendres dans le cœur très-amoureux du Père, qu'il n'est pas possible de les expliquer: toujours nous pouvons dire qu'il entra dans une disposition de tout faire et de tout souffrir, s'exposant pour ce sujet au Père éternel, pour obtenir la délivrance du corps adorable de son Fils d'entre les mains de ses plus cruels ennemis; et en particulier n'ayant rien de plus cher, que sa vie et son corps, il les offrit pour tirer le corps de son maître des mains de ces magiciens. De tout son cœur il consentit que son corps fût au pouvoir des démons, pour racheter, pour ainsi dire, le corps de son Sauveur de son humiliante captivité. Des vœux si saints, des soupirs si ardents, un zèle si pur, un amour si désintéressé et si fort trouvèrent un accès favorable auprès du Père éternel. Les démons furent obligés de tirer les hosties consacrées des mains de leurs malheureux suppôts; ils furent contraints de les rapporter, déclarant que ce leur avait été une peine insupportable, et à la vue d'un chacun on les trouva posées par une main invisible au pied du soleil où le saint Sacrement était exposé pour lors sur l'autel. Mais si ses vœux furent écoutés pour la délivrance du corps de son maître, l'engagement de son propre corps à la place fut accepté, et ce fut ensuite de cela que le Père demeura obsédé ou possédé du diable: terrible et épouvantable vexation, qui lui a duré presque toute sa vie, comme nous le dirons avec le secours divin dans la suite de cet ouvrage! Mon cher lecteur, vous y aurez bien de quoi vous étonner en la découverte des peines étranges que vous y verrez: mais étonnez-vous avec moi de l'amour surprenant qui en est la cause. En vérité c'est bien ici qu'il faut dire que l'amour est dur et impitoyable comme l'enfer, ayant causé au Père Seurin la vexation cruelle des malheureux esprits qui sont les princes de ce lieu de toutes misères, et lui ayant fait porter des peines qui ont du rapport à celles des enfers. J'avertirai seulement ici le lecteur de deux choses: la première qui est que le Père y avait aussi offert son corps pour la liberté de la Mère des Anges possédée; mais cette seconde vue qu'il avait eue ne s'écartait pas de la première, puisqu'en toutes les deux c'était Jésus qu'il y considérait, c'était l'amour de Jésus qui enflammait son zèle; c'était Jésus en la première vue de son corps naturel; c'était Jésus dans la seconde, dans l'un des membres de son corps mystique: la seconde chose dont j'ai à avertir, est qu'il ne faut pas être surpris d'entendre que le corps d'un Homme-Dieu soit laissé présentement au pouvoir des démons et de ses misérables suppôts; puisqu'il est de foi que pendant sa vie voyagère le démon transporta le même corps sacré en différents lieux. Et si le grand saint Augustin, ce docteur si éclairé, a cru prouver fortement cette permission de Dieu, par celle qu'il a donnée à Pilate et à ses ministres, alléguant qu'il ne fallait pas être plus surpris du pouvoir du diable sur le corps de Jésus-Christ, que de celui des méchants qui sont ses membres: ne pouvons-nous pas raisonner de la même manière au sujet dont il est question. Car n'est-il pas vrai que le corps de notre adorable Sauveur en l'Eucharistie, est souvent exposé aux profanations que tant de malheureux Chrétiens en font par leurs communions sacriléges, sans parler d'autres impiétés qui se commettent à l'égard de ce corps adorable par des crimes horribles dont je puis parler par ce que je sais, ayant tenu entre mes mains une hostie consacrée qui avait servi à un usage détestable, et qui avait été rapportée par les personnes qui l'avaient prise, ayant été touchées miséricordieusement de Dieu. C'est ce qui me donne lieu de répéter ici ce que j'ai dit en plusieurs lieux de nos petits ouvrages: que l'on ne peut jamais assez prendre soin de la clef des tabernacles, que l'on ne doit jamais laisser sans être bien enfermée sous quelqu'autre clef que l'on emporte, sans la laisser exposée; car la négligence donne par là occasion aux profanations qui se font du divin corps de notre aimable Sauveur; et les personnes dont je viens de parler s'étaient saisies par une

négligence pareille, de la sainte hostie qu'elles avaient prise. O mon Dieu, ô mon Sauveur, où votre amour pour l'homme vous réduit-il ?

CHAPITRE III.

De sa grande union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il y a plusieurs unions différentes, qui nous lient saintement à notre aimable Sauveur : il y a une union de foi ; mais quand elle n'est point animée du divin amour, elle sert de peu. Il y a une union de grâce, je parle de la grâce sanctifiante ; et cette union est commune à tous les justes. Mais il y a une union extraordinaire qui se fait par un épanchement d'un amour rare, et par des communications sacrées de faveurs toutes particulières, que les maîtres de la vie intérieure appellent le mariage spirituel, et que le saint Epoux célèbre quelquefois avec des cérémonies singulières, comme nous le lisons de sainte Catherine d'Alexandrie et de sainte Thérèse. Et c'est à cette bienheureuse union qu'est arrivé d'une manière très-éminente le Père Seurin. Dans cette union, l'âme participe à une hauteur, à une grandeur et à une puissance admirables ; elle entre dans un domaine qui est au-dessus de toutes choses, en la qualité glorieuse d'épouse de celui qui en est le souverain. Ceux qui sont arrivés à cet état divin, sont *les saints* dont parle le Psalmiste (*Psal.* CXLIX, 5-9), *qui seront comblés de joie dans leur gloire, qui auront les louanges de Dieu dans leur bouche, des épées tranchantes dans leurs mains pour prendre vengeance des nations, pour châtier et punir les peuples, pour charger de chaînes leurs rois prisonniers, et pour mettre dans les fers les plus nobles et les plus illustres de leurs princes, pour exécuter sur eux le jugement de Dieu, car enfin c'est la gloire qui est réservée à tous les saints du Seigneur.*

Mais comme cette union se fait par des opérations toutes divines et extraordinaires, voici comme elle fut accordée au Père Seurin dans une nuit de la veille de la fête de l'Ascension de Notre-Seigneur. Il fut éveillé tout à coup vers le minuit, et pour lors il vit l'adorable Jésus descendre dans la chambre où il était avec une grande majesté et douceur, qui s'unit à lui d'une manière ineffable. Or, depuis cette heureuse faveur il lui semblait avoir un nouvel esprit et une nouvelle âme, qui était comme l'âme de son âme (c'est de la manière que parle saint Augustin de l'esprit vivifiant de Jésus), il voyait Jésus en lui comme un autre lui-même, qui y produisait des mouvements tout divins, qui soutenait tout son intérieur, et lui donnait même à l'extérieur quelquefois des forces au delà de la nature.

Dans cette union il portait des impressions merveilleuses de ses divins mystères ; quelquefois de son enfance ; d'autres fois de sa passion ou de la grandeur et majesté de sa personne divine. Il porta à Loudun une disposition singulière de la grâce de l'enfance ; en sorte que son âme dans ses facultés, dans ses idées et ses imaginations, était réduite à la petitesse, et simplicité qui avait beaucoup de rapport à celle des enfants. C'est ce qui ne doit pas surprendre dans un homme savant et âgé pour lors de plus de trente-sept ans, si l'on considère qu'un Dieu qui est la grandeur même et la sagesse infinie, a bien voulu être emmaillоté et pleurer sous la forme d'un enfant. Quelquefois il portait l'opération de l'agonie de Notre-Seigneur ; en sorte que son esprit, tout possédé par l'esprit de cet aimable Sauveur, en était tout rempli ; et cela se répandait même jusqu'à l'extérieur, son corps tombant en défaillance et dans un état semblable aux personnes qui agonisent, comme il a été vu par des religieux graves et dignes de foi ; Jésus-Christ pour lors imprimait tellement en son âme et en son corps les sentiments de son agonie, qu'il devenait une image vivante de ce Sauveur agonisant.

Mais comme le sacrement de l'Eucharistie renferme les plus hautes grâces dans leur source, et que l'on y trouve non-seulement les moyens les plus divins de l'union amoureuse avec Jésus, mais Jésus même le Dieu de l'amour ; le désir de le posséder par ce sacrement admirable, le mettait dans des langueurs indicibles ; en sorte qu'il ne savait que devenir. Il a écrit que « le désir de la communion vivifiante du corps de Jésus le faisait mourir d'amour. » Ces dispositions sont peu connues, parce qu'il y a bien peu de pur amour. Sainte Thérèse le savait bien par son expérience, lorsqu'elle assure « qu'elle se sentait si pressée de la communion, que quand on lui aurait présenté des lances dans sa poitrine pour l'arrêter lorsqu'elle s'en approchait, elle n'eût pas laissé de passer outre. » C'est parce que l'amour qui tend toujours à l'union, trouve son dernier accomplissement en cette vie dans la sacrée communion, où l'amour essentiel réside sans bornes et sans mesures, où l'homme qui communie dignement devient une même chose avec Jésus, comme de deux morceaux de cire fondus ensemble, il ne s'en fait qu'une même masse. C'est la comparaison dont se servent les Pères. C'est dans ce sacrement que la douceur est contenue en son origine. S'il y a si peu de personnes qui la goûtent, disait le P. Seurin, « c'est parce que l'on goûte trop les créatures. » Saint François de Borgia, homme parfaitement détaché, assurait « qu'il goûtait plus de joie dans une communion, que l'on ne pourrait faire dans une chose où Dieu aurait mis ensemble tout ce qu'il y a dans l'être créé qui pourrait donner quelque plaisir. » Mais quels feux sacrés ne produirait pas Jésus réellement présent en la divine Eucharistie, lui qui assure (*Luc.*, XII, 49) qu'il est venu apporter le feu divin de l'amour saint en la terre ?

Ce fut cette vue qui porta le Père à donner souvent la sainte communion à la Mère des Anges, mettant son principal appui contre

les démons, en Jésus opérant par sa grâce au très-divin sacrement de l'autel. Il crût que si cette âme recevait dignement ce sacrement, ce lui serait un grand moyen pour la faire avancer dans les voies du pur amour; ce qu'il souhaitait ardemment, et ce que redoutaient davantage les malheureux esprits, qui seront à jamais sans cet amour. Il ne fut pas trompé dans ses espérances, car en peu de temps cette âme fut toute changée; et la force de la divine nourriture qu'elle prenait en la communion, parut aussi distinctement et aussi clairement aux yeux du Père, que paraît celle du feu matériel quand il échauffe les choses froides, et celle du pain à soutenir et réparer les forces du corps; de sorte qu'il voyait croître peu à peu la dévotion en cette âme, sa liberté s'augmenter, et la tyrannie du démon s'affaiblir. Soupirons ici sur l'aveuglement de plusieurs Chrétiens qui se privent malheureusement des effets du divin amour, en se privant de Jésus qui est l'amour même en la sainte Eucharistie. Mais il faut l'aimer véritablement pour s'unir à lui; et pour l'aimer il faut cesser de s'aimer soi-même et les autres créatures par les attaches que l'on y a; ce sont les rudes chaînes qui arrêtent tant de personnes et que peu veulent rompre. On voudrait bien Jésus; on voudrait bien son amour, mais l'on veut aussi le monde et l'amour du monde, et le même Jésus nous a déclaré positivement, que *personne ne peut servir deux maîtres*. (*Matth.* VI, 24.)

Comme le P. Seurin ne servait que Dieu seul dans une union intime avec Jésus-Christ, il portait d'une manière puissante les effets que cause une union si sainte. Elle produisait en lui des attraits même sensibles pour tout ce que la nature a le plus en horreur; un parfait mépris de la vie présente et de tout ce qui arrive, regardant comme rien tout ce que le monde estime davantage; une force et une vigueur admirable pour entreprendre tout ce qu'il y a de plus difficile dans le service de Dieu, et pour s'y soutenir au milieu de toutes les contrariétés; une élévation haute vers les choses célestes, et une continuelle impression des biens de l'autre vie; mais surtout elle lui causait une paix dont parle l'Apôtre (*Philip.* IV, 7), qui surpasse tout sentiment, qui est comme un océan qui abîme et surnage tous les autres biens et richesses, absorbant l'âme dans les richesses de Dieu. Il disait que *cette paix se faisait*, comme parle le Psalmiste (*Psal.* CXXI, 7), *par une grande vertu et par une force divine, parce qu'il fallait avoir triomphé de tous les ennemis de la vraie vertu*. Mais aussi ensuite, *l'abondance arrive dans ses tours*, dit le même Psalmiste, *c'est-à-dire l'affluence de toutes sortes de grâces*.

O mon Dieu, que les hommes ne vous connaissent-ils ! que ne savent-ils les biens et les douceurs que vous réservez à vos fidèles serviteurs! « Il est vrai, disait le Père, qu'il se faut dépouiller de toutes choses, persévérer dans cette nudité, et tenir son cœur inaccessible à tout désir propre, pour arriver à la parfaite union avec Jésus-Christ, et en posséder ensuite heureusement les effets, dont l'un des plus grands est une paix inexplicable. » Mais que la guerre, quelque rude qu'elle soit, qu'il faut déclarer et soutenir contre la nature et ses passions, contre la propre humeur et les moindres mouvements de l'amour-propre, devient douce si l'on considère la paix où elle se termine ! O Jérusalem ! ô âme fidèle ! ô âme séparée de l'être créé, chante les louanges du Seigneur, Sion, chante les louanges de ton Dieu qui a établi la paix pour une heureuse fin à tous tes combats, te couronnant de la sorte de ses plus douces miséricordes. Heureux et divin état! où l'âme ayant perdu toute créature, trouve Jésus seul, qui étant aussi bien vrai Dieu que vrai homme, lui donne dans son union un repos qui est un avant-goût de la félicité du paradis. Pour lors, quand cette âme serait noyée dans une mer de toutes les peines de la vie, elle a son centre dans un océan de paix immense, et de tous côtés elle ne trouve que paix : elle en est tellement pénétrée, qu'elle ne respire que paix; elle ne vit que de paix; elle ne soupire et elle n'aspire qu'après la paix. Que si on voulait mettre sa chair, ses nerfs, ses os, son âme et ses puissances sous le pressoir, il n'en sortirait autre chose, dit la divine Catherine de Gênes, qu'une expression de paix; c'est une participation glorieuse de la paix même et du repos divin des trois personnes de la suradorable Trinité : Car *celui*, dit l'Apôtre (*I Cor.* VI, 27), *qui adhère à Dieu, devient un même esprit avec lui*.

Quelle désolation, de voir si peu d'âmes dans cette parfaite adhérence, quoique d'ailleurs elles soient comblées des plus grandes grâces de Dieu, parce qu'elles se trouvent arrêtées par des liens subtils qui ne laissent pas de les tenir toujours dans la créature, soit par quelque petit reste de point d'honneur, soit par quelque faiblesse d'amitié ou par quelque légère recherche de soi-même en quoi que ce puisse être ! Ainsi ayant quelque partie d'elles-mêmes qui n'est pas plongée en Dieu seul, pour petite qu'elle soit, elles ne sont pas entièrement dans leur centre, et par une suite nécessaire ne peuvent pas être dans un parfait repos. Hélas ! combien en voit-on qui demeurent dans ce repos immuable, au moins dans leur fond, si la partie inférieure est agitée ! N'est-ce pas une chose assez commune, même chez les personnes spirituelles, qu'un certain mouvement inquiet, causé par leurs propres désirs et inclinations, quoique sous les prétextes les plus divins ? Pour peu de mélange que l'amour de nous-mêmes glisse dans l'amour saint, il ne sera jamais pur ; s'il n'est pur, le cœur ne sera jamais entièrement vide, s'il n'est pas parfaitement vide, il y aura autre chose que Dieu seul; s'il y a autre chose que Dieu seul, il ne sera jamais dans un entier repos, qui se trouve uniquement en Dieu seul dans l'union de Jésus-Christ.

Or cette union produisait encore quelque-

fois dans le P. Seurin, des excès de joie que le Saint-Esprit répandait délicieusement dans son cœur, qui se trouvait inondé sous des torrents de plaisirs tout célestes. Hé! qu'il est doux de ne plus vivre et de ne plus opérer par soi-même, mais de vivre et d'agir par l'esprit de Jésus-Christ, ne vivant que pour son amour, dans son amour et de son amour, perdant tout autre amour pour demeurer perdu dans cet amour! Sainte Thérèse assure « que dans cet état l'amour divin fait faire de certaines choses qui semblent de pures folies aux yeux des hommes, mais qui sont une grande sagesse aux yeux de Dieu. » L'on a vu de notre temps le saint cardinal de Berulle s'élever sur ses pieds, pour toucher du bout du doigt quelque image sainte qui était placée dans un lieu éminent. Cette pratique pourra passer pour fort basse à l'esprit humain, qui ne discerne guère les secrets mouvements qu'une véritable piété cause dans les cœurs. Le même esprit n'entendra pas les caresses amoureuses que le P. Seurin faisait à Notre-Seigneur et à Notre-Dame dans leurs images, qu'il baisait avec des tendresses qui ne se peuvent expliquer, et qu'il honorait en des manières différentes qui lui étaient inspirées, et des transports sacrés d'un amour ravissant. Cependant ces pratiques sont autorisées par les exemples non-seulement des plus grands saints, mais des saints docteurs, comme de saint Bonaventure qui avait tout usé son crucifix à force de le baiser. L'amour tendre du P. Seurin le portait encore à chanter mille cantiques de louange, d'amour, d'actions de grâces en l'honneur du bien-aimé de son âme. C'était par les mouvements du même amour, que durant quelques années il appelait si souvent Dieu son Père, mais avec mille fois plus de tendresse, de douceur et de confiance que jamais enfant d'ici-bas ne l'a fait à son père naturel.

CHAPITRE IV.

De son amour pour tout ce que Notre-Seigneur a aimé; et premièrement de sa grande dévotion à la très-sainte Vierge.

La véritable union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ fait entrer dans ses mêmes sentiments, et porter ses mêmes inclinations. On regarde et on fait état des choses par sa lumière, et par l'estime qu'il en fait, on veut ce qu'il désire et on aime ce qu'il aime. Cette vérité doit donner un grand sujet de crainte à la plupart des Chrétiens, qui sont si éloignés dans leurs sentiments des maximes de Jésus-Christ, et si opposés dans leurs affections à ses inclinations divines. Car quelle union peuvent-ils avoir avec cet aimable Sauveur dans cet éloignement et cette opposition aux maximes qu'il a pratiquées et enseignées pendant sa vie? Comme le P. Seurin possédait la véritable union avec Notre-Seigneur, et d'une manière admirable, toutes les pensées de son cœur n'allaient que vers les choses que Jésus aimait : et comme entre toutes les créatures, la très-sainte et immaculée Vierge a été le sujet des plus douces complaisances du Fils de Dieu, qui même l'a bien voulu choisir pour sa très-digne Mère; c'était pour elle que le cœur de ce Père, après Jésus et pour Jésus, avait de plus douces, de plus tendres et de plus fortes inclinations; il l'honorait comme sa princesse et sa bonne maîtresse; il en dépendait comme de sa reine; il la regardait comme sa patronne; il avait recours à elle comme à son avocate, et il l'aimait comme sa très-douce et très-fidèle mère.

Qui pourrait dire ici les grandes tendresses de son cœur pour une mère si aimable? Il ne pouvait se lasser de l'appeler par ce doux nom d'amour. On l'entendait dire et répéter mille et mille fois dans ses sentiments d'une suavité inexprimable, parlant à la très-sacrée Vierge : Ma mère, ma chère, ma bonne mère! Mais s'il avait un cœur d'enfant pour Marie, Marie lui montra bien qu'elle avait pour lui un cœur de mère. Sainte Brigitte, dans ses révélations, dit avoir appris du ciel, que ceux qui auraient recours à sa grande reine sous la qualité de mère, et qui l'invoqueraient avec une solide dévotion tous les jours par le verset de l'hymne *Ave, maris stella*, et qui commence par ces mots : *Monstra te esse matrem*, le répétant trois fois, en ressentiraient la maternelle protection. Peut-être que cette lumière du ciel a servi d'occasion à plusieurs communautés et maisons particulières pour exercer cette pratique avec beaucoup de bénédiction; mais il est assuré que le P. Seurin en fit une douce expérience, par la protection maternelle de l'admirable Mère de Dieu sur tout ce qui le regardait, durant tout le cours de sa vie et au moment de sa précieuse mort.

Car il faut avouer que cette protection a éclaté d'une manière merveilleuse en sa personne contre les attaques les plus furieuses de l'enfer. En voici des preuves tout à fait convaincantes. Lorsque le Père fut à Loudun pour y faire l'office d'exorciste, il y avait longtemps que tous les sentiments de volupté étaient éteints en lui par une grâce particulière de notre libérateur; comme il est rapporté de saint Ignace de Loyola qui a possédé ce même privilége depuis sa conversion par les intercessions de la très-pure Vierge à qui il s'était adressé avec beaucoup de confiance pour ce sujet, et qui l'honora d'une apparition miraculeuse où elle lui laissa le don singulier qu'il lui avait demandé avec une grande humilité. En cela, aussi bien que dans le reste, il était digne et véritable enfant de saint Ignace. Mais les démons ne pouvant supporter une si grande pureté, conspirèrent ensemble, et n'oublièrent rien pour la lui faire perdre.

Isacaron qui était l'un des démons possédants, et qui était le démon qui avait pris à tâche de le porter à la volupté, prit un dessein furieux de l'attaquer de toutes ses forces, et de triompher, s'il le pouvait, de cet homme vierge. Il l'attaqua même à force ouverte, le tourmentant sous diverses figures de serpent, de chien ou de quelque autre

animal. Cependant pour l'ordinaire il le molestait sous la forme d'un serpent qui s'entortillait sur son corps entre ses vêtements et sa chair. Aussi ce démon disait que le nom d'*Isacaron* lui avait été donné par de certains peuples étrangers, et qu'il signifiait en leur langue *serpent tortu*. Cette vexation diabolique sous une forme si monstrueuse et en la manière qu'elle se faisait, causait une horreur naturelle au Père, et lui donnait un étrange tourment, d'autant plus qu'elle lui dura une année entière ou davantage sans presque aucun relâche. Ce fut la nuit du dix-neuvième de janvier que commença cette obsession secrète, qui l'affligea sensiblement par des tentations extraordinaires contre la pureté. C'est ce qui le pressa de se mettre tout de nouveau sous la protection de la très-sainte Vierge.

Il fut inspiré de s'en représenter la figure dans son imagination, l'y regardant comme tenant son Fils entre ses bras; et dès la première fois qu'il se fut formé cette image sainte, il en ressentit bientôt les effets. (O aimable Vierge, qu'il fait bon avoir recours à vous!) Car l'opération du démon diminua, et en peu de temps elle fut entièrement amortie. Cependant le démon redoubla ses efforts, mais sans effet, le Père demeurant insensible comme une pierre à toutes ses attaques; de sorte qu'il en était lui-même tout étonné, parce qu'il savait assez ce que peut faire l'opération diabolique sur des sujets faibles comme les hommes, et combien elle surpasse toutes celles de la nature; et néanmoins il voyait qu'elle demeurait sans effet à la seule présence d'un objet imaginé, n'ayant point d'autre application à son mal que la seule pensée. Ce secours de la puissante Mère de Dieu lui redoubla le courage, lui donna la force de se moquer du diable, et lui laissa la liberté de dormir le lendemain de la première nuit où il avait été secouru si favorablement par la Mère de la miséricorde. N'ayant donc rien communiqué à personne de ce qui lui était arrivé, il s'en alla le matin à l'exorcisme, et ayant demandé au démon en langue latine : *Qui t'a empêché?* par rapport à l'attaque secrète qu'il lui avait donnée la nuit; il répondit incontinent : *C'est Marie*. Le Père ensuite l'ayant interrogé comment il avait été arrêté, le diable répondit que s'apercevant de l'inutilité de tous ses efforts, il était entré dans son imagination, et qu'il y avait trouvé ce qui l'arrêtait.

Cependant Isacaron, qui est comme un autre Asmodée dans ses opérations, ne se lassant point d'attaquer le Père, ce serviteur de Dieu et de sa très-pure Mère, continua toujours à se servir de son remède avec bien du succès et du repos. Le démon fit tout son possible pour envelopper l'image de la très-sacrée Vierge, que son fidèle dévot formait sans cesse dans son imagination, tâchant d'y en substituer d'autres qu'il y imprimait si vivement, qu'il y avait des moments où il ne restait aucun vestige de cette sainte image de la Mère de Dieu, que le Père s'était formée avec tant de soin. Dans ce temps le démon lui donnait de cruelles atteintes; mais aussitôt que l'image sainte de la très-pure Vierge paraissait (ce qui ne tardait guère), la tempête cessait tout à coup. Un si heureux succès causant une extrême confusion aux démons, ils conspirèrent tous ensemble pour se joindre à Isacaron, et pour éprouver s'ils ne pourraient pas remporter ce qu'un seul n'avait pu gagner. Pour ce sujet, Leviathan, le premier des démons possédants, et le plus violent dans sa force, qui avait blâmé ses suppôts de leur peu de courage, s'étant saisi d'un corps emprunté, vint une nuit tourmenter le Père d'une manière épouvantable; mais se tenant ferme dans la représentation de la très-sainte Vierge, le démon demeura confus de ce que tous ses efforts ne causaient pas même la moindre impression; et après une demi-heure de combat, le Père lui parla avec tant de vigueur et d'assurance, qu'il fut obligé de se retirer avec honte. Ces combats, comme nous l'avons dit, durèrent une année ou plus, et le jour aussi bien que la nuit, presque sans aucun relâche; ce qui fut au serviteur de Dieu une peine que l'on ne peut expliquer, aussi bien qu'une occasion perpétuelle durant tout ce temps-là d'un glorieux triomphe, par les assistances de la Mère de Dieu.

Si les sacrées images des saints ont mis en fuite les démons, comme nous le lisons dans leur histoire, il ne se faut pas étonner si l'image de leur reine a détruit tous les efforts de ces esprits infernaux. On ne peut jamais assez dire les grands effets que la divine Providence opère par les moindres choses qui regardent la Souveraine des anges et des hommes. Saint Grégoire le Grand, ayant fait porter sa sainte image dans une procession publique par les rues de Rome, qui pour lors était infectée de la peste, pour en obtenir la délivrance par ses puissantes intercessions, l'on reconnut que l'air se purifiait dans tous les lieux où cette sainte image était portée; Dieu voulant témoigner par ce miracle l'incomparable pureté de sa bienheureuse Mère, dont l'image ne pouvait compatir avec aucun air qui fût impur. Combien de personnes ont été touchées et ont reçu des grâces extraordinaires à la seule vue de ses images, ou les portant sur elles avec dévotion! Nous avons remarqué dans notre livre des *Avis catholiques* touchant la véritable dévotion de la bienheureuse Vierge, qu'il est rapporté dans l'action quatrième du second concile de Nice, que le diable parut à un anachorète qu'il travaillait extraordinairement par des tentations contre la pureté, lui disant que jamais il ne le tenterait, s'il cessait d'honorer une image de Marie, mère de Jésus; ce que l'ermite ayant appris au saint abbé Théodore, il lui donna avis qu'il lui serait plus expédient d'être exposé aux tentations les plus infâmes, que de manquer à aucun des devoirs de religion qu'il pratiquait en l'honneur de la très-sacrée Vierge devant son

image. Et de vrai, quoique les tentations au sujet de l'impureté soient très-dangereuses, cependant il est vrai qu'il n'y en a point de plus redoutables que celles qui portent au relâchement de la dévotion à la très-pure Vierge. Dans la même action il est remarqué qu'un homme possédé du diable en avait été délivré à la vue d'une image de la très-sainte Mère de Dieu, le diable confessant qu'il ne pouvait demeurer dans un lieu où l'on honorait cette image sacrée. On lit encore au même endroit la punition miraculeuse d'un misérable qui avait méprisé une de ses saintes images. C'était aussi le grand conseil du P. Seurin, « que pour triompher des démons et à la vie et à la mort, il fallait avoir une sincère dévotion à l'immaculée Mère de Dieu; » imitant en cela son très-digne Père et fondateur, le bienheureux saint Ignace, comme nous l'avons dit, qui a excellé dans une dévotion cordiale pour cette mère d'amour.

Nous lisons dans les actes de ce grand saint, qu'ayant été touché de la puissante main de Dieu, il commença sa très-sainte vie par un pèlerinage qu'il fit en l'église célèbre de Notre-Dame de Montferrat; que ce fut dans ce lieu sacré qu'il confia tous ses généreux desseins et toutes les résolutions qu'il avait prises, à l'auguste Reine de tous les saints. Le Père Seurin à son exemple fut en dévotion à Saumur où il y a une église consacrée à Dieu sous une invocation très-particulière de Notre-Dame, pour mettre entre ses mains l'affaire importante de la possession de Loudun avant que d'y travailler; et la confiance qu'il eut en cette mère de bonté ne fut pas sans un heureux succès : car elle l'assista visiblement contre les démons, et lui en fit remporter de glorieux triomphes.

Ce fut par son pouvoir qu'Isacaron, le démon d'impureté, fut chassé, ayant écrit sur la main de la Mère des Anges qui en fut délivrée, le saint nom de Marie. Mais avant que de sortir, il fut contraint de publier malgré lui sa puissance, ses grandeurs et ses louanges. Nous lisons la même chose en la vie de saint Dominique, où il est rapporté que cet homme apostolique exorcisant une personne possédée de quinze mille démons, parce qu'elle avait parlé contre les quinze mystères du sacré rosaire, ces esprits malheureux furent obligés, avant leur sortie, de déclarer les grandeurs de l'incomparable Mère de Dieu. C'est elle, disaient-ils, qui réduit tous nos efforts au néant, comme le soleil dissipe les ténèbres; c'est elle qui découvre toutes nos finesses; un seul de ses soupirs a plus de forces que toutes les prières des saints, et nous la craignons plus que tous les bienheureux du ciel ensemble; c'est elle dont Dieu se sert pour conserver la foi, et elle obtient le paradis à ceux qui lui sont véritablement dévots. O notre ennemie! s'écriaient ces esprits misérables, notre confusion! voie du ciel infaillible! c'est toi qui détruis toute la puissance de l'enfer. Elle le fit bien paraître en toutes les occasions de la possession de Loudun; en voici une fort remarquable. Les démons, par un permission secrète de Dieu, faisant leurs efforts pour perdre de réputation et d'honneur la Mère des Anges, lui donnèrent une grossesse apparente, ce qui lui était un sujet d'une dernière humiliation; mais la très-pure Vierge jeta la confusion sur ceux qui la voulaient donner; car elle contraignit les démons de délivrer la Mère de cette grossesse apparente, comme ils l'avouèrent eux-mêmes. Mais comme ils lui avaient causé cette marque apparente par quantité de sang qu'ils avaient amassé dans son corps, ils le lui firent vomir durant vingt-quatre heures, dont l'illustre évêque de Bazas qui était pour lors, fut témoin. Ce fut encore au jour de la triomphante Assomption de cette grande reine, que la Mère des Anges entendit distinctement une voix miraculeuse qui lui promit la délivrance du dernier démon qui lui était resté; et ce fut le dix-septième de septembre, jour consacré à la fête de ses grandeurs, que la mère fit le vœu d'aller au tombeau de saint François de Sales, pour obtenir cette grâce, selon l'ordre de Dieu, qui lui avait été signifié.

Ce fut enfin par cette aimable aurore, le jour de sa fête du mont Carmel, que la lumière commença sensiblement à paraître dans l'esprit du P. Seurin, après tant de sombres nuits et de peines de réprobation qu'il avait portées, comme nous le dirons ci-après, Dieu aidant. Il est vrai que ce point du jour fut encore obscurci durant quelques années par plusieurs nuages qui s'élevèrent de nouveau, et qui lui cachaient la lumière de cette divine aurore; le temps n'étant pas encore arrivé, que la divine Providence avait ordonné pour le recouvrement de son entière liberté. Mais enfin elle lui fut redonnée avec toutes les plus saintes bénédictions des grandes miséricordes du Seigneur, qui sait vivifier d'une manière puissante ce qu'il a mortifié, et élever jusqu'aux cieux ceux qu'il a jetés jusqu'au plus profond des abîmes. C'est la grande doctrine des saints, que la sacrée Vierge est le moyen dont Dieu se sert davantage pour exécuter les desseins de sa divine providence. Heureuse l'âme qui lui est saintement liée par un amour fidèle! qu'elle se réjouisse en Dieu son Sauveur, qui lui a fait une grâce qui est une source féconde de bénédictions! Oh! si l'on savait ce que c'est que d'avoir une solide dévotion à l'immaculée Mère de Dieu, que ne ferait-on pas? que ne souffrirait-on pas pour posséder ce don de Dieu? Aimable Vierge, qu'un chacun porte ses inclinations où il voudra, pour moi, tout mon plaisir sera de vivre et de mourir à vos pieds, comme aux pieds de ma bonne et chère maîtresse, et de ma très-douce et très-fidèle mère. Très-aimable Vierge, il me semble que mon cœur vous aime; mais faites qu'il vous aime davantage, pour ne plus vivre et ne se plus nourrir que des vives flammes de votre pur amour, parce que c'est le pur amour de Jésus, qui soit à jamais notre grand et

grand et unique tout en toutes choses.

CHAPITRE V.

De son amour ardent pour le glorieux saint Joseph, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Saint Joseph est l'incomparable entre les saints, parce que ses grâces n'ont rien eu qui les égale parmi les pures créatures, si l'on excepte sa virginale épouse qui ne peut souffrir de comparaison dans l'être purement créé. C'est une vérité que nous écrivons avec toute la joie dont nous sommes capables, voulant de tout notre cœur prendre part à tout ce qui regarde l'admirable Mère de Dieu, un million de fois plus qu'à tout ce qui touche nos propres intérêts. Mais à la réserve de cette bien-aimée fille du Père éternel, saint Joseph est l'incomparable; car duquel des saints, et même des anges, peut-on dire qu'il a été l'époux d'une mère de Dieu, le père putatif et nourricier de celui qui a créé l'univers, et qui donne la nourriture à tout ce qui la reçoit? Mais, ce qui est étrangement surprenant, c'est qu'il a eu pour sujet un Homme-Dieu devant qui les puissances des cieux tremblent. Ces grâces l'élèvent à la hauteur d'une gloire inexplicable, et jettent l'étonnement parmi tout ce qu'il y a de plus sublime dans le paradis.

Toutes ces grandeurs ont pour fondement l'union qu'il a eue avec Notre-Seigneur Jésus-Christ qui ne peut souffrir de comparaison entre les justes, non plus que dans ses grâces, à cause de la part qu'il a eue au mystère de l'incarnation. Il ne faut donc pas s'étonner s'il a été le saint de la grande et tendre dévotion du P. Seurin. Cet homme de Dieu portant ses inclinations où Jésus avait mis les siennes, c'est ce qui lui avait donné un amour indicible pour cet admirable saint, dont il voulut même porter le nom, pour témoigner en toutes façons qu'il était tout à Joseph, parce que Joseph était tout à Jésus. Il y avait déjà plusieurs années qu'il l'honorait d'un culte particulier avant sa venue à Loudun; mais les prises qu'il eut en ce lieu avec les démons, lui servirent d'occasion pour faire des progrès merveilleux dans une dévotion si juste et si solide. Ce fut par cette dévotion, jointe à celle de la très-pure Vierge, qu'il triompha glorieusement de toutes les puissances de l'enfer. Il eut recours à cet illustre saint dans une grande confiance, et mit d'abord toute l'affaire de la possession sous sa puissante protection. Il la commença par une neuvaine qu'il fit en son honneur, avec les sentiments et l'application d'une dévotion extraordinaire; et il obligea la Mère des Anges qui était possédée, de le prendre durant quelque intervalle où elle était libre, pour son père et pour son protecteur. Ce dessein d'agir sous la protection d'un si grand saint, fit peur aux démons dès le commencement; mais dans la suite ils en ressentirent de si grands effets contre eux, qu'ils furent contraints d'avouer que le Père avait fait une chose bien agréable à saint Joseph. Et à la fin, Léviathan, le diable d'orgueil, fut chassé par ce saint qui a été admirable en son humilité; et il apparut même à la Mère des Anges, lui promit sa délivrance, et lui ordonna de dire de sa part au Père qu'il eût bon courage au milieu de toutes les contradictions qu'il souffrait.

Mais il sera bon pour faire voir davantage le secours du grand saint Joseph, de donner quelque connaissance du misérable état où était réduite la Mère des Anges, prieure des Ursulines de Loudun, quoiqu'elle fût encore assez jeune. C'était une fille d'esprit, d'une humeur douce et flexible, d'un jugement solide, mais d'une santé faible. Comme elle avait un naturel vif et les passions fortes, quoiqu'elle se fût étudiée à les modérer avec le secours de la grâce, cependant elle était bien éloignée de l'esprit de mort où Notre-Seigneur l'appelait. Elle avait suivi un train de dévotion commune, sans beaucoup s'appliquer à ce qui était de plus parfait; et quoique, par la miséricorde de Dieu, elle ne fût pas sujette à des péchés notables, cependant sa vie imparfaite était cause que les diables avaient pris un tel empire sur elle, qu'ils l'avaient rendue incapable d'aucun exercice de piété. Oh! plût à Dieu que toutes les personnes religieuses fissent bien réflexion sur l'état imparfait qui donne tant de prise aux démons! Il y avait deux ans qu'elle était dans une telle insensibilité de cœur, qu'elle ne pouvait quasi s'élever à Dieu. Elle faisait tous ses exercices de piété d'une manière pitoyable, le diable la tourmentant et l'inquiétant si fort, qu'elle ne pouvait presque plus rien faire; mais ce qui était de plus affligeant et de plus dangereux, était la vexation cruelle d'Isacaron, démon d'impureté qui lui causait des tentations si épouvantables, que sans un secours extraordinaire elle serait tombée dans le précipice.

Enfin l'état de cette fille était si déplorable, que le P. Seurin ne savait presque y trouver de remède. S'il voulait insinuer dans son cœur et dans son esprit quelques maximes chrétiennes, il trouvait tout fermé. L'esprit malin même avait prévenu son cœur d'une grande aversion et défiance du Père, dans la crainte qu'il en avait, et il lui avait fait prendre le dessein de ne se découvrir pas entièrement à lui, et de dissimuler beaucoup de choses; ce qu'elle faisait très-bien, ayant l'esprit subtil; en sorte qu'elle ne donnait aucune véritable connaissance de son fond, et le diable se vantait qu'il ne souffrait jamais que rien fût reçu en son âme qui pût être utile pour la piété. Le Père considérant toutes ces choses, et voyant que les exorcismes demeuraient sans effet, jugea qu'il fallait avoir recours à Dieu par l'oraison dont nous parlerons autre part, et se servir de saint Joseph pour avocat auprès de sa divine Majesté. Ce fut sous la protection de ce glorieux époux de la Vierge des vierges, qu'il trouva le remède à ces grands maux. Un jour, comme il priait devant le très-saint sacrement, il eut une inspiration qu'Isacaron

pressait extraordinairement la Mère des Anges, et eut à même temps lumière de ce qui se passait dans son intérieur; il y court, et lui ayant découvert ses dispositions intérieures, elle en demeura beaucoup étonnée, et pour lors elle sentit une ouverture de cœur pour lui, et prit résolution d'y avoir confiance; ce qui fut un commencement de mauvais augure pour les démons, qui virent leurs forces s'affaiblir et l'âme de la Mère préparée à recevoir les plus saintes grâces. Sa dureté de cœur lui fut ôtée, et elle entra dans les sentiments les plus tendres d'une sainte dévotion. Comme le Père lui enseigna que l'application généreuse à la vie intérieure, et spécialement à l'oraison, étaient les choses qu'elle pourrait faire, qui seraient les plus agréables à saint Joseph, ce saint étant d'une manière spéciale le père et le protecteur de l'oraison et de la vie spirituelle; elle s'y appliqua avec tant de courage, et y fit de si grands progrès en peu de temps, que les démons en étaient même surpris, disant qu'à peine avaient-ils vu aller une âme si vite dans les voies du divin amour.

Ils en furent enfin chassés par son puissant secours. Léviathan, comme nous l'avons dit, le prince de l'orgueil, fut vaincu par un saint si humble; et Isacaron, après sa sortie, dit que Joseph l'avait chassé lorsque le démon superbe était sur le point de faire affront aux ministres de l'Eglise. Balaam depuis fut obligé d'écrire le nom de Joseph sur la main de la Mère comme la marque de son libérateur; mais les faveurs de saint Joseph envers la Mère des Anges ne s'arrêtèrent pas là: comme il a été uni si intimement à notre bon Sauveur, ses secours miséricordieux, à l'imitation de Jésus, s'étendent aussi bien sur les maladies du corps que sur celles de l'âme; et véritablement on peut dire qu'il est le grand saint qui assiste toutes sortes de personnes dans tous les différends états et pour toutes sortes de besoins. Bienheureux ceux qui ont recours à sa protection, et qui lui ont une dévotion solide!

La Mère des Anges qui avait ressenti les effets de son assistance contre les démons et dans ses misères spirituelles, fit une douce expérience de son secours dans une maladie mortelle où elle fut réduite: c'était une pleurésie accompagnée de violents accès d'une fièvre ardente, qui l'avait mise à l'extrémité; et étant désespérée du médecin, comme après la réception des sacrements elle entra dans l'agonie, et qu'alors on n'attendait plus que le dernier moment qu'elle expirât, ce fut une chose merveilleuse de lui voir demander tout à coup ses habits, ayant le visage extraordinairement beau, et assurer qu'elle était guérie. En effet, on la vit sortir d'une agonie mortelle, toute pleine d'une grande santé, se lever incontinent, marcher, parler et agir avec les autres, comme si elle n'eût pas eu la moindre atteinte de la plus légère maladie. Le médecin survenant, qui croyait fermement la trouver morte, fut tout hors de lui-même quand il la vit dans l'état d'une parfaite santé; et tout calviniste qu'il était, il fut obligé d'avouer publiquement que cette guérison était miraculeuse; il en fut bien touché, mais non pas converti, semblable en cela aux Juifs qui, selon la remarque de saint Augustin, étaient tous dans l'admiration des miracles de notre Sauveur, et ne se convertissaient pourtant pas, demeurant toujours dans leur opiniâtreté. J'avertirai ici le lecteur de n'être pas surpris si l'on se servait d'un médecin huguenot dans une communauté religieuse, ces bonnes filles ne le faisant qu'à force et dans la dernière nécessité, parce qu'il n'y en avait pas en ce temps-là de catholique dans la ville de Loudun.

Mais voici comme cette guérison miraculeuse arriva. La Mère des Anges étant à l'extrémité, saint Joseph lui parut visiblement comme dans une nue d'or, l'ange gardien de la Mère se faisant voir à elle en même temps sous la forme d'un jeune homme à peu près de dix-huit ans et d'une beauté admirable, tenant en sa main un flambeau allumé qui lui semblait être comme de cire blanche; ensuite saint Joseph s'approcha d'elle, lui fit une onction par trois fois à l'endroit du côté où la pleurésie était formée, avec une liqueur sacrée; et dans un instant, comme il a été remarqué, cette bonne Mère fut entièrement guérie. Il resta cinq gouttes de cette sacrée liqueur sur un linge que j'ai eu la grâce de voir et de toucher; et c'est une chose incroyable de voir combien de miracles la toute-puissance de Dieu a opérés par ce linge ainsi teint de la sainte onction, comme nous l'allons dire par la suite de ce chapitre.

Dieu, dont les bontés sont infinies, comme l'enseigne saint Augustin, ne permet jamais un mal que pour un bien; et ainsi, si par une secrète conduite de sa divine providence il a permis aux démons de posséder les religieuses ursulines de Loudun, il ne l'a fait que pour en tirer sa gloire et le bien de ces âmes. Mais entre plusieurs choses qui ont éclaté en son honneur, à celui de son Eglise et à la confusion de l'enfer, il faut remarquer principalement la gloire qui lui est arrivée par les grands miracles qu'il a faits en faveur de saint Joseph, et il semble que l'un de ses grands desseins en cette possession a été d'inspirer de plus en plus et d'accroître la dévotion des peuples envers ce grand saint, par les merveilles qui ont été opérées par ses intercessions; Dieu pour cela disposant de toutes choses en sa divine providence avec une suavité et une force nonpareille, fit connaître à la Mère des Anges qu'il demandait d'elle pour sa délivrance, qu'elle fît un vœu au tombeau de saint François de Sales en Savoie, quand elle serait en liberté. Ensuite il donna le mouvement à la défunte reine Anne d'Autriche de glorieuse mémoire, et à l'éminentissime cardinal de Richelieu, de lui ordonner de passer par Paris, afin que,

passant par plusieurs provinces, dans tant de villes célèbres et devant tant de personnes si qualifiées, les miracles qu'il devait opérer en faveur de saint Joseph par le linge imbu de la liqueur sacrée de l'onction que la Mère des Anges portait avec elle, devinssent plus publics et parussent avec plus d'éclat.

Et de vrai, c'est une chose admirable que la multitude nombreuse des miracles opérés par l'attouchement et la vénération de ce linge dans toutes les provinces par où la Mère passait; et on pouvait même dire que c'était une espèce de miracle que le concours des peuples qui venaient en affluence de toutes parts par un secret instinct, dans tous les lieux où la Mère logeait, pour y trouver le remède à leurs maux, qui souvent étaient guéris sur-le-champ. S'ils n'avaient été si publics, l'on aurait de la peine à le croire, et à raison de la manière étonnante dont ils ont été opérés. Le P. Jacquinot, provincial de la Compagnie de Jésus, personnage d'une grande autorité, estima que cette conduite de la divine Providence en faveur du père putatif de Jésus, si glorieuse à Dieu et à ce saint, qu'il jugea en devoir écrire à son général à Rome. Il lui mandait dans sa lettre, que les miracles qui étaient arrivés étaient des plus étonnants qui se fussent jamais faits. Le P. Bajole, religieux de la même Compagnie, illustre par ses emplois et par ses écrits, a rendu témoignage de plusieurs arrivés en sa présence, et plusieurs ont été même faits en des personnes qualifiées. La pieuse mère du P. Seurin en fut guérie miraculeusement, et un conseiller du célèbre parlement de Bordeaux, qui fit bâtir une chapelle en l'honneur de saint Joseph. Les prélats les approuvèrent, et la dévotion pour cet admirable saint en reçut un notable accroissement. La reine de France et Mgr le cardinal de Richelieu voulurent honorer ce linge miraculeusement teint de liqueur sacrée. Le premier président de Grenoble avec les plus illustres de cette cour souveraine, la Mère de Chantal, et une infinité de personnes de tous états et conditions firent la même chose.

Mais ce qui est bien merveilleux, est que les moindres choses qui touchaient à ce linge en recevaient une vertu surprenante. Pour l'ordinaire on y faisait toucher quelques petits morceaux de papier; et Dieu tout bon s'en servait pour faire les mêmes miracles. Que Dieu est bon, et qu'il est admirable dans ses saints! L'Ecriture sacrée ne nous apprend-elle pas que les malades étaient guéris par la seule ombre de saint Pierre? Ce linge exhalait souvent des odeurs célestes, que l'on a souvent senties d'un quart de lieu de loin, et le papier qui le touchait prenait les mêmes odeurs. Le P. Seurin en écrivant dit : « Il s'est passé tant de merveilles en ce sujet, qu'il y aurait assez de matières pour en faire un gros volume. » Et on peut dire en particulier qu'un des grands desseins de la divine Providence en l'affaire de la possession de Loudun, a été d'accroître la dévotion de saint Joseph. Sainte Thérèse dit que « c'était un saint propre à obtenir toutes choses de Dieu, » qui voulut que la Mère des Anges fût délivrée entièrement par la sortie du dernier démon le jour de la fête de cette séraphique sainte, sans aucuns exorcismes, parce qu'elle était la grande dévote de cet incomparable saint. Mais je ne puis finir ce discours de la gloire de saint Joseph, sans publier le secours miraculeux qu'il obtint encore à la Mère des Anges au retour de son voyage du tombeau de saint François de Sales; car étant tombée malade d'une fièvre continue avec une inflammation de poumon, un Père jésuite qui était près de célébrer le très-saint sacrifice de la messe à minuit de la sainte fête de Noël, étant revêtu d'aube et d'étole, monta au lieu où elle était malade, et lui ayant appliqué le linge teint de la précieuse liqueur de l'onction, au même instant elle se trouva parfaitement guérie à la vue de toute la communauté et du peuple qui attendait au dehors l'issue de l'application de ce linge : tout le monde ne pouvant se lasser de bénir Dieu qui est si admirable dans ses saints. Ensuite la Mère assista sans aucune incommodité à la messe de la nuit sacrée, à celle de l'aurore et à celle du jour, sans se sentir d'aucun reste de sa maladie. Mais les effets miraculeux que Dieu opérait par ce moyen ne s'arrêtaient pas seulement aux corps, plusieurs en ont reçu de grands secours pour leurs âmes, soit pour se faire quittes de leurs imperfections, soit pour faire des progrès notables dans les voies de la sainteté. Toutes ces grâces augmentaient de plus en plus le zèle du P. Seurin pour saint Joseph : il travaillait de toutes ses forces en la vertu de Jésus Christ, et par ses entretiens particuliers, et par ses discours publics, à porter tout le monde à l'honorer, ne pouvant assez dire combien sa protection était puissante, dont lui-même avait eu tant d'expérience, et même dès sa jeunesse, par les faveurs extraordinaires qu'il reçut dans l'église des Carmélites, consacrée à Dieu sous l'invocation de ce bienheureux saint.

CHAPITRE VI.

De son grand amour pour les saints anges, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Plusieurs grands théologiens avec saint Bernard, enseignent « que Jésus-Christ qui a relevé l'homme après sa chute, a empêché l'ange de tomber; délivrant l'un de la captivité, préservant l'autre de la servitude, et que tous les anges aussi bien que tous les hommes ont reçu les grâces par ses mérites. » Mais toujours il est certain, ce que nous enseigne l'Apôtre écrivant aux Ephésiens (I, 21), *qu'il est établi par-dessus toutes les principautés, les puissances, les vertus et les dominations, et par-dessus ce qui se nomme non-seulement dans le siècle mais dans le siècle à venir.* Il est certain, ce que le même Apôtre ensei-

gne aux Colossiens (II, 10), *qu'il est le chef de toute principauté et de toute puissance.* Il est assuré, ce que dit le Prince des apôtres (*I Petr.* III, 22) *qu'il est monté au ciel, les anges, les puissances et les vertus lui étant assujettis;* ainsi les anges sont les anges de Jésus, soit par l'influence de ses grâces, soit par la dépendance qu'ils en ont. Un des démons de la possession de Loudun fut obligé d'avouer qu'il était perdu par sa superbe et son envie, n'ayant point voulu s'assujettir à Jésus-Christ qui leur fut révélé dès le commencement du monde après leur création, et ne pouvant supporter que le Verbe quittât leur nature si parfaite pour s'unir à celle de l'homme; ce qui leur donne une rage inexplicable contre le Verbe incarné, Jésus-Christ; mais que les anges bienheureux s'étant oubliés d'eux-mêmes et de tous leurs propres intérêts, ne se regardant point et ne voyant que Dieu seul, s'étant soumis avec respect, avec amour et avec zèle à ses desseins, avaient adoré Jésus-Christ, et étaient ensuite entrés dans sa gloire. Ceci est conforme aux théologiens, qui estiment que les saints anges furent secourus par la grâce de Jésus-Christ, lorsque le chef de tous les tenta et les voulut engager dans sa révolte contre Dieu. C'est de ce combat dont parle saint Jean dans son *Apocalypse* (XII, 7), lorsqu'il dit *qu'il se donna une grande bataille dans le ciel.*

Michel et ses anges, nous apprend le disciple de l'amour (*Ibid.*), *combattaient contre le dragon; le dragon aussi combattait lui et ses anges; mais ils ne purent résister.* Saint Michel prenant la place du premier des démons, et étant ensuite le prince de tous les bons anges, vainquirent ensemble les rebelles par la force de Jésus-Christ auquel ils se soumirent, qu'ils adorèrent, et au nom duquel ils triomphèrent, confondant le dragon avec toutes ses troupes qu'il entraîna dans le précipice par son exemple, par sa puissance, par le venin de l'amour-propre; car la chute de l'ange apostat, dit très-bien saint Augustin, est venue de la complaisance en soi-même, en sa perfection et dans les excellences de sa nature. Il ne faut pas s'étonner si dans ce combat le démon est appelé *Satan,* s'il est dit qu'il séduisait tout le monde avant même qu'il y eût des hommes dans le monde; c'était de la même manière qu'un homme qui sort pour en tuer un autre, en est homicide avant que de le rencontrer; ou comme un homme qui désire avec passion une femme absente, commet un adultère avec elle, ainsi que nous l'assure notre divin Maître, et que l'explique un savant interprète qui remarque doctement que Jésus et son Eglise étant dès lors connus au démon, en même temps il alluma toute sa fureur contre eux, et il se proposa de lui faire une cruelle guerre.

Ces vues sont bien capables de donner un grand amour pour saint Michel et pour le reste des anges, à tous ceux qui aiment Jésus, puisque ce sont les premiers qui ont pris et qui ont soutenu son parti avec tant de zèle. J'avoue en mon particulier que le zèle de ces sublimes esprits pour mon adorable Maître m'emporte et me ravit le cœur; que je suis fortement et tendrement touché d'amour pour saint Michel et pour toutes ses troupes glorieuses. Ah! comment aimer en vérité Jésus, sans avoir de l'amour pour ces admirables esprits qui ont renoncé à leur propre amour, pour n'en avoir que pour lui? Je sais des personnes qui dans ces vues ne peuvent se lasser de témoigner aux saints anges la part qu'elles prennent à leurs victoires, les joies qu'elles ressentent de leur bonheur pour leur adhérence à l'Homme-Dieu. Aimable esprit, que la providence ineffable d'un Dieu a député à ma garde, les pensées me manquent, et je n'ai point de paroles pour pouvoir assez vous exprimer la joie de mon cœur, pour la grâce qui vous a été donnée de tenir invisiblement le parti du roi Jésus, et pour entrer ensuite dans la gloire que vous possédez si heureusement. Ah! que mon esprit se trouve doucement satisfait, quand il pense que vous jouissez d'un contentement achevé! Certainement il me semble que toutes mes inclinations se portent avec vigueur pour vos saints intérêts, qui me seront toujours plus chers que je ne puis dire. Jouissez, jouissez donc à jamais de ces plaisirs incompréhensibles qui vous inondent si glorieusement; que le Dieu d'amour et de bonté qui vous les donne augmente votre gloire accidentelle par tous les moyens qui lui sont connus et dont il voudra se servir, et particulièrement par l'obéissance fidèle que je dois rendre à votre angélique conduite. Mais surtout obtenez-moi quelque part à l'amour, à l'adoration, au zèle, à la fidélité que vous avez eus pour Jésus; que rien ne me sépare de son pur amour; que je vive et que je meure dans une entière et dernière fidélité à ses divins intérêts. Ah! faites que je l'aime; ah! que je l'aime avec vous pour toujours et durant toute l'éternité!

Il y a des personnes qui, lorsqu'elles entendent sonner l'horloge, se servent de pareilles élévations quelquefois à leur bon ange gardien, quelquefois à saint Michel, à saint Gabriel, à saint Raphaël; d'autres fois à tous les neuf chœurs des anges; et il est bien assuré que c'est une pratique très-solide et très-avantageuse d'avoir recours à eux dans tous les besoins publics et particuliers, afin qu'ils continuent à soutenir les intérêts de Jésus-Christ dans l'Eglise et dans l'Etat, dans les royaumes et les provinces, par la conversion des infidèles, par la réunion des hérétiques et des schismatiques, par la destruction du péché entre les fidèles, par l'établissement du vrai amour de Dieu dans les diocèses et dans les communautés, dans les maisons et dans les familles particulières.

Le P. Seurin qui avait entendu les démons se plaindre dans leur malheur infini, de ce qu'ils avaient été perdus pour n'avoir pas adhéré à Jésus, avait une dévotion merveilleuse aux bons anges qui avaient combattu

contre ces esprits d'enfer pour les intérêts de son divin Maître ; il les honorait avec un amour très-respectueux, et il avait de hauts sentiments de leurs perfections et de leur protection. Un savant interprète de l'Ecriture a dit : qu'il n'y a point de paroles qui puissent dignement exprimer leurs grandeurs et leur dignité ; et il cite saint Jean Chrysostome qui dit : qu'il y en a même que nous ne saurions nommer en aucune sorte. Le P. Seurin disait « que l'abondance des grâces de l'âme croît beaucoup par l'union que nous avons avec ces purs esprits, quoique l'on y fasse peu de réflexion. » Ce sentiment est bien autorisé par l'expérience de sainte Thérèse, qui marchait à la perfection à pas de géant, depuis qu'une voix du ciel lui eut dit, qu'elle ne conversât plus qu'avec les anges. Le Père ajoutait que ces bienheureux esprits nous favorisent beaucoup, et nous enrichissent de leur plénitude, chaque ordre selon ce qui lui est propre ; les séraphins, nous faisant part de leurs ardeurs amoureuses ; les chérubins, de leur sagesse et de leurs lumières ; les trônes, de leur repos ; les dominations, de la participation au règne de Jésus-Christ ; les vertus, de leur grand pouvoir et de leur force ; les puissances, de leur victoire contre les démons ; les principautés et les archanges, de leur zèle pour les intérêts de l'adorable Jésus, leur grand roi et le nôtre, dans les royaumes, dans les provinces et les Etats tant ecclésiastiques que séculiers ; les anges, de leur pureté, de leur vue de Dieu en toutes choses, et de leur charité pour les âmes.

Il est bien doux de converser spirituellement avec tous ces chœurs d'esprits sublimes, et c'était une pratique à laquelle saint Bernard exhortait puissamment ses frères. Il est bien doux d'aller en esprit tantôt dans un chœur et tantôt dans l'autre, considérant ce qui leur est particulièrement propre, et leur demandant en toute humilité de nous y donner quelque part. Il est bien doux de converser avec son ange gardien, lui parlant de ses besoins, lui exposant ses bons désirs comme à un ami incomparable. Il est bien doux de converser avec les anges gardiens de ceux que nous fréquentons, des personnes qui sont dans les lieux où nous demeurons, de les voir intérieurement, de leur dire, de leur faire et de leur rendre les respects, au moins que nous rendrions à quelque grand prince s'il nous faisait l'honneur de nous venir voir, car ces esprits sont les aimables princes de toute la cour du paradis. On dit quelquefois que l'on s'ennuie, et que l'on ne trouve pas de conversation : ah ! qu'en voici de ravissantes et d'agréables que l'on peut trouver partout ! Que de douceurs et d'avantages, si l'on savait bien passer les heures, ou du moins quelques quarts d'heure de temps en temps avec eux !

Le P. Seurin le savait bien, puisque tant de fois il a été honoré de la présence sensible des anges. Ecrivant à la Mère qui en portait le nom, il dit : « L'idée des anges m'est extrêmement douce, et je ne saurais vous représenter combien mon esprit est occupé et rempli de la pensée de leurs chœurs célestes, et surtout de ceux que l'on appelle trônes, par qui plusieurs de vos ennemis, c'est-à-dire les diables qui vous tourmentent, ont été chassés. Il me semble souvent que je sacrifie à Dieu assis sur ces esprits en célébrant la sainte messe ; dans cette pensée, il me vient dans l'esprit que la vraie résidence de Notre-Seigneur est dans le fond de nos âmes. » Durant plus de six mois, étant à Loudun, il reçut une visite de son bon ange, laquelle, quoique ce ne fût pas sous une forme visible aux sens, opérait de grandes choses en lui, l'élevait fortement vers le ciel, et l'enflammait d'une manière admirable dans les feux du pur amour ; mais il recevait aussi beaucoup de secours des anges gardiens des religieuses, et en expérimentait des effets différents ; ce qu'il assurait arriver fort souvent. Il est bien vrai que non-seulement nous sommes assistés de nos propres anges gardiens, mais encore de ceux des autres.

« Il protestait que les effets d'amour et de protection des saints anges lui avaient été rendus si manifestes et en tant de façons, qu'il lui était impossible de les raconter ; que pour résister aux démons et en triompher, il fallait beaucoup se défier de soi-même et avoir recours à leur assistance ; que c'était par leur ministère qu'il contraignait les diables de faire plusieurs choses dont Dieu était glorifié : comme par exemple, de donner des marques de la possession par la révélation des pensées de ceux qui venaient à Loudun ; que ce fut par leur ministère que les desseins de ces artificieux esprits furent découverts et rendus inutiles ; que tous les efforts qu'ils firent pour le faire sortir furent détruits, et qu'en de certaines occasions les diables étaient contraints d'avouer ces choses. » L'angélique docteur est du sentiment que « la divine Providence se sert du ministère des anges presque en toutes choses, et dans l'ordre naturel et dans l'ordre spirituel ; » ce qui nous marque assez que l'ordre de Dieu est que nous communiquions beaucoup avec ces esprits tout d'amour. C'est une excellente pratique dans les voyages, à la vue des églises, de faire trois choses : la première, d'y adorer et d'y aimer l'adorable et le tout aimable Jésus qui y réside corporellement ; la seconde, de lui offrir quelques soupirs et quelques prières pour les âmes des trépassés dont les corps y sont enterrés ; la troisième, de saluer les anges qui y tiennent compagnie pour nous à notre bon Sauveur proche des tabernacles, et de les prier de suppléer pendant notre absence à notre peu d'amour ; de lui demander pardon pour toutes les irrévérences qui se commettent dans les sanctuaires de piété et d'oraison ; de les supplier de nous donner quelque part à leur assiduité, à leurs respects, à leurs adorations, à leur amour, à leur zèle pour Jésus au très-saint sacrement ; de sa-

luer ensuite tous les bons anges des personnes qui sont dans les lieux, et de tâcher de s'entretenir quelque temps avec eux : ce serait une bien douce compagnie en faisant voyage, et un grand honneur, de faire sa cour à tant de princes du paradis. Mais l'on peut bien faire la même pratique dans le lieu où l'on demeure, dans les villes et campagnes. On a écrit d'un serviteur de Dieu de nos jours (c'était défunt M. Ollier), que passant sur le Pont-Neuf à Paris, les yeux lui furent ouverts surnaturellement, et les anges de toutes les personnes qui y passaient lui furent montrés. Mais ne savons-nous pas plus certainement que par ces vues que chaque personne a un bon ange? D'où vient donc qu'on les voit si peu par la foi en les rencontrant si souvent? Je sais des gens qui font un saint pacte avec ces glorieux esprits, par lequel ils veulent et ont intention de les saluer autant de fois qu'ils saluent quelque personne, quoique pour lors ils n'y fassent point de réflexion. Mais j'en sais qui en ont pris si saintement l'habitude, que souvent en même temps qu'ils voient une personne, la pensée et la vue intérieure de l'ange qui la garde leur est donnée.

Le P. Seurin assurait « que l'on en ressentait quelquefois la présence par une suavité admirable ; qu'ils étaient comme des éclairs de lumière qui pénétraient vivement l'esprit et le cœur; que non-seulement ils se rendaient présents à nous par une assistance ou liaison morale, mais que quelquefois ils se mettaient dans nos sens intérieurs et dans nos membres. » Il citait là-dessus la pratique du P. le Fèvre, premier compagnon de saint Ignace, ce grand ami des anges, qui les priait de se mettre en lui et dans les esprits vitaux, pour y servir aux opérations de la grâce. Et de vrai, si les démons ont bien ce pouvoir, comme on le voit manifestement dans les possédés, s'ils se contournent pour ainsi dire dans ces personnes à raison des vices qu'ils y trouvent, pourquoi les bons anges ne feront-ils pas des choses pareilles pour le bien des âmes et l'établissement de la gloire de Jésus-Christ. Le prophète Zacharie, dans l'Ecriture, ne dit-il pas clairement et plusieurs fois que l'ange du Seigneur qui lui parlait était en lui? (*Zach.* II, 3.)

Nous avons traité amplement du culte de ces bienheureux esprits dans notre livre de la *Dévotion aux neuf chœurs des anges.* Je dirai seulement encore ici qu'il serait bon, outre les fêtes de saint Michel qui se célèbrent deux fois l'année, celle de saint Gabriel qui se fait le 18 ou le 24 de mars, celle de saint Raphaël que l'on célèbre le troisième dimanche après Pâques, ou le 20 de novembre, de prendre tous les mardis, qui sont des jours, dans l'usage de l'Eglise, appliqués à la mémoire de ces aimables intelligences, pour les honorer; spécialement en assistant à la sainte messe, ou y communiant, ou la faisant célébrer en leur honneur; en y pratiquant quelque mortification intérieure ou extérieure, en y faisant quelque œuvre de charité spirituelle ou corporelle, en visitant quelque église ou chapelle dédiée à Dieu sous leur invocation, en pensant à leurs bontés et en s'entretenant avec eux. Nous avons dit que l'ange gardien de la Mère des Anges lui apparut visiblement en même temps que saint Joseph ; mais depuis ce temps-là il conversait familièrement avec elle, *comme un bon ami avec son ami* (*Exod* XXXIII, 11), pour me servir de l'expression de l'Ecriture, lorsqu'elle parle des bontés de Dieu envers Moïse. Plusieurs personnes en ont reçu de grands secours, et en ont même été guéries miraculeusement. Je connais une dame de Bordeaux, qui étant fort malade, et ayant fait écrire à la Mère des Anges de prier son saint ange gardien pour elle, au même temps que la Mère l'eût fait, elle vit son bon ange qui donnait sa bénédiction pour cette dame, dont elle se trouva guérie, comme on l'a connu manifestement par le rapport du jour et de l'heure.

CHAPITRE VII.

De son amour pour l'humilité dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Si l'humilité est une vertu qui a été ignorée avant l'incarnation du Verbe, il n'y en a point qui doive être plus connue depuis ses divins anéantissements, et dont la pratique doive être plus commune. Hé ! quel moyen de n'être point humble à un Chrétien qui croit pour principe de foi qu'*un Dieu s'est anéanti soi-même?* (*Philip.* II, 7.) Car c'est comme s'explique le Saint-Esprit par la bouche de l'Apôtre : Quel moyen à un Chrétien de n'être pas humble, étant uni à Jésus-Christ qui est si humble? Le P. Seurin a possédé cette vertu dans un degré héroïque, parce que son union avec l'Homme-Dieu était toute singulière; et de quelque façon que vous la considériez, soit que vous regardiez celle que l'on appelle de l'entendement, soit que vous regardiez celle de la volonté, il y a excellé d'une manière éminente.

L'humilité de l'entendement, disent les saints, consiste dans les bas sentiments que l'on a de soi-même : « C'est le premier degré de cette vertu, » dit saint Bernard. Le P. Seurin ne voyait en lui que des misères ; ce qui lui faisait dire : « Quand je me considère en moi-même, je suis obligé d'avoir recours à tout le monde, pour obtenir l'assistance qui est nécessaire à un misérable comme je suis. « Il se regardait même comme quelque chose d'horrible ; ce qui lui a fait écrire ces paroles : « Les hommes qui me tiennent pour défectueux et abominable, ne se trompent pas, parce qu'au dedans de moi-même je suis tout cela ; et le seul bienfait de Dieu y met autre chose. » On rapporte de saint François de Borgia, qu'allant par les rues et voyant qu'un chacun le regardait (car c'est l'ordinaire d'une haute sainteté, d'attirer l'attention et le respect), il pensait bonnement que c'étaient ses misères et ses défauts qui en étaient la cause. Le P. Seurin

se considérait comme un sujet odieux à tout le monde ; il avait des vues inexplicables de son néant, de ses faiblesses et de son impuissance. On peut dire avec beaucoup de vérité, que Dieu lui avait donné une intelligence admirable pour les voies intérieures et qu'il a été un des grands maîtres de la vie spirituelle, l'une des personnes de notre siècle des plus éclairées dans ce qu'il y a de plus secret et de plus élevé dans les matières de la plus haute perfection ; et cependant on peut assurer en même temps qu'il n'y avait rien de plus humble que lui avec toutes ses grandes lumières. Après avoir beaucoup et dignement écrit des états de la vie intérieure, il disait, « qu'il n'avait pas la moindre pensée que cela le regardât, se voyant très-éloigné de toutes ces voies. » Ecrivant à madame sa mère de quelques bonnes âmes qu'il avait vues, il dit, « qu'à leur égard il est comme une personne qui vient des pays étrangers où il a vu des merveilles, tout ce qui est dans son pays n'étant rien à l'égard de cela. » C'est de cette manière que pensent et que parlent les saints : ils sont grands aux yeux de Dieu et de ses anges par leurs grâces, et ils pensent et disent qu'ils sont les gens les plus misérables du monde, pendant que les pécheurs, qui ne sont qu'abomination devant Dieu et toute sa cour céleste, s'imaginent être quelque chose, et ne roulent dans leur esprit que des pensées de vanité et d'orgueil. Ecrivant de Loudun à un Père de sa Compagnie, au sujet de son obsession ou possession, il dit : « Je sens le diable aller et venir en moi comme dans sa maison ; il m'ôte mes pensées, quand le cœur commence à se dilater en Dieu, le remplissant de rage ; il m'endort, il me réveille quand il veut. Je ne puis pas même à table porter avec liberté le morceau à ma bouche. A tout cela je n'ai rien à me plaindre, ayant le reproche de ma conscience, et sur ma tête la sentence prononcée contre les pécheurs ; je la dois subir, et recevoir l'ordre de la divine Providence, à laquelle toute créature doit s'assujettir. » Et cependant comme il a été remarqué, il n'a jamais perdu son innocence baptismale, et à l'entendre, il semble qu'il soit coupable de grands crimes.

Mais ce n'est pas assez pour être véritablement humble, d'avoir de fort bas sentiments de soi-même, il faut être bien aise que les autres entrent dans les mêmes pensées ; et c'est le second degré de l'humilité. « L'entendement, dit saint Bernard, sert au premier, la volonté sert au second. » La vérité nous donne le premier, et il peut être que sous le divin amour il nous humilie ; mais souvent il est sans la volonté d'être humilié par les autres : ce que le saint appelle une disposition très-méchante, qui nous porte à désirer que les autres pensent de nous ce que nous n'en pensons pas nous-mêmes. » Le même saint dit que « c'est déclarer la guerre à la vérité et à Dieu même, et que celui qui craint Dieu sera bien éloigné de cet état de mensonge et de tromperie. » Notre vertueux Père le craignait trop pour s'y laisser aller. Parlant de ses défauts, il dit : « Ce n'est pas là ce que je prétends, que l'on se trompe à mon égard. » Mais comme son humeur était héroïque, il allait bien plus avant ; il eût désiré que ses fautes eussent été connues de toute la terre ; que l'on en eût donné au public, pour une plus grande connaissance, des traités imprimés. Voici ce qu'il en écrit à une personne de confiance : « Je voudrais voir des livres imprimés qui fissent connaître à tout le monde mes misères et mes faiblesses. Pour lors, je croirais être le vrai disciple de Jésus-Christ, étant réduit par le délaissement de toutes choses à n'avoir recours qu'à lui, ni refuge qu'en lui. Qui désire n'être aimé des hommes, n'est guère écouté de personne. »

L'humilité passe encore plus avant, car non contente de découvrir dans un grand jour à l'âme son rien, ses faiblesses, ses impuissances, ses péchés ; non contente que les autres soient dans la même lumière, et que la personne qui ne s'estime rien, soit bien aise d'être estimée de la sorte par tout le monde, elle porte encore à vouloir que l'on nous traite conformément à ce que nous sommes, c'est-à-dire en gens de néant, en personnes misérables et criminelles ; et c'est le troisième degré de cette vertu. Le Père y a excellé aussi bien que dans les deux autres ; il était ravi de se voir anéanti et par les hommes et par les démons, et par Dieu même sans jamais s'en plaindre. Cette vérité paraîtra dans la suite de tout ce que nous avons à dire, et l'on en aura des preuves convaincantes dans le chapitre suivant, qui sera comme une continuation de celui-ci.

Cependant ce vrai humble ne le pensait nullement être. « Il y a des gens, disait-il qui crient que j'ai besoin d'humilité, et ils disent vrai ; et il me semble que c'est où va tout le poids de mon cœur. » Il conjure que l'on prie pour lui, afin que Dieu lui donne la vérité, c'est-à-dire l'humilité. Il était dans le même sentiment de la séraphique sainte Thérèse, qui disait « que Dieu aimait l'humilité, parce qu'il était le Dieu de vérité. » C'est pourquoi il disait encore « que d'être dans la vérité c'était être dans l'humilité, qui ne veut que Dieu seul, et tire de lui seul toute sa force, sans s'attribuer rien à soi-même, et sans s'appuyer sur autre chose que Dieu. » Il était très-persuadé que sans cette vérité, toutes les élévations les plus sublimes ne sont rien, et il assurait que la conviction de cette vérité était tout à fait nécessaire. Il est très-certain, et il en faut demeurer convaincu, que sans l'humilité un homme pourrait parler la langue des anges et des hommes, écrire et soutenir les plus hautes vérités, convertir les âmes par milliers, donner son bien aux pauvres, faire des pénitences épouvantables, et après tout cela être dans le dernier danger de sa perte. Car enfin se peut-on imaginer rien de plus terrible, que ce que le Saint-Esprit nous déclare en

l'*Épître de saint Jacques* (IV, 6), que *Dieu résiste aux superbes?* Après une vérité capable de foudroyer toutes les personnes vaines et orgueilleuses, que peut espérer l'homme sans humilité? Mais que ne doit-il pas craindre, quand même il serait riche de toutes les autres vertus? Ah! mon Dieu, ah! mon Dieu! vous avoir pour adversaire! Ah! mon Dieu! vous avoir pour ennemi! O créature qui t'en fais accroire, avoir un Dieu qui te résiste! Eh! que deviendras-tu? Eh! que feras-tu, quand tu aurais fait toutes les merveilles possibles? Que te serviront les hautes sciences, les belles-lettres, la connaissance de tout ce qu'il y a de plus curieux dans la nature, de ce qu'il y a de plus élevé dans la grâce, les savants traités que tu as donnés au public, les doctes et éloquentes prédications que tu as faites, les conversions qui en sont arrivées, les aumônes que tu as données, les austérités que tu as exercées, si tu as un Dieu qui te résiste? Or le Saint-Esprit qui est la vérité même, te déclare que si tu es superbe, Dieu te résistera.

Ce Dieu donc de toute bonté résistera aux superbes à leur mort; elle sera donc funeste: ils n'auront point la grâce finale, car c'est aux humbles que Dieu la donne; il leur résistera quand ils paraîtront à son redoutable jugement. Ils seront donc damnés, car le paradis n'est donné que par sa miséricorde, il leur résiste dès cette vie: ainsi quelquefois ces suffisants tombent en des péchés les plus honteux; et quand ils sont secrets, c'est ce qui contribue encore davantage à leur perte; ils tombent en des doctrines dangereuses et enfin hérétiques: nous en avons rapporté un exemple effroyable en la personne de l'Abadie, qui devrait bien faire trembler les personnes qui pensent quelque chose d'elles-mêmes. Ces personnes servent de jouet au démon; il les tient dans ses piéges comme ses esclaves, car il est le prince des superbes. Un de ces esprit malheureux, comme nous l'avons écrit dans notre livre de *Dieu seul*, paraissant un jour à un saint ermite, lui dit, forcé par le pouvoir de Dieu, qu'il ne craignait guère les grands jeûneurs, parce qu'il jeûnait encore davantage; que comme il ne dormait jamais, il ne craignait pas ceux qui veillaient beaucoup: mais qu'il craignait surtout l'humilité, parce qu'il ne pouvait être humble. Répétons ici ce que nous ne pouvons nous lasser de dire, qu'il ne craint guère les savants qui ne sont pas humbles, Dieu lui ayant laissé des sciences, quoiqu'il soit l'objet éternel de sa colère.

Mais l'humilité jette la terreur dans les puissances de l'enfer, et en remporte de glorieux triomphes; nous en lisons un exemple fort remarquable dans l'histoire de la possession de Loudun. Le temps étant arrivé que la divine Providence avait ordonné pour faire sortir Léviathan, un des démons des plus superbes de l'enfer, elle voulut qu'il fût chassé par des pratiques les plus humbles, et qui paraîtront ridicules aux esprits suffisants; car le matin du jour de la sortie de ce démon orgueilleux, le P. Seurin dont Dieu se voulait servir pour le chasser, fut obligé pendant son oraison de réciter le *Pater*, l'*Ave*, et le *Credo*, comme il faisait lorsqu'il était enfant, et que sa mère lui apprenait ses prières, Dieu lui faisant connaître qu'il voulait triompher du superbe démon par une pratique si humble et qui tenait de l'enfant; et que pour venir à bout de ces esprits orgueilleux, il fallait devenir petit comme des enfants, et que la grâce de l'enfance chrétienne réduisait tous leurs efforts à rien.

Bienheureux, s'écriait un ancien, ceux qui sont écrits dans le livre de l'humilité. « N'attendez jamais rien, » disent les saints (et ç'a toujours été leur constante et générale maxime), « d'un homme sans humilité, quand même il ferait des miracles et ressusciterait des morts. » Mais ce qui est bien déplorable, est que ceux qui sont les plus dépourvus de cette vertu, s'imaginent l'avoir davantage; ainsi ils périssent dans leur superbe qui pour l'ordinaire est un mal incurable que l'on ne voit point ou bien peu, auquel on ne pense guère pour s'en convertir, et que l'on porte jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mais comme c'est un mal d'esprit et intérieur, les personnes qui en sont malades croient se porter très-bien; et passant pour telles aux yeux des autres, elles ne laissent pas d'être dans l'estime, et quelquefois même de sainteté, à raison de leurs autres belles actions

Notre saint religieux était bien éloigné d'un état si lamentable: il avait beaucoup d'humilité et il pensait n'en avoir point; il était très-petit à ses yeux, il désirait l'être aux yeux du monde. Écrivant à une vertueuse Carmélite, quelques semaines auparavant sa mort, il lui dit: « Je désire mourir dans la cendre en vrai pénitent, s'il plaît à Notre-Seigneur m'en faire la grâce; car je n'ai point de voie plus juste que celle de crier à Dieu comme votre sainte Mère: *Seigneur, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié* (*Psal.* L, 19); c'est le terme des faveurs que je puis espérer de mon Sauveur par son infinie miséricorde. »

CHAPITRE VIII.

De son amour étonnant pour l'abjection, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il n'y a rien de plus affreux à la nature que la vie abjecte, humiliée et méprisée, et il n'y a rien que la grâce désire davantage; car enfin c'est une grande et constante vérité, que l'âme qui entre bien avant dans l'union avec son Dieu et son Sauveur, entre beaucoup dans ses inclinations: or quelles inclinations peut-on découvrir en Jésus-Christ plus fortes et plus tendres, que celles qu'il a eues pour l'adjection et le mépris. Le P. Seurin disait sur ce sujet, « que les opprobres ont été les meilleurs morceaux de Jésus-Christ, et qu'ensuite les mépris et les rebuts des créatures étaient l'enveloppe

ordinaire du cordial amour que lui portaient ses fidèles disciples. »

Mais il faut avouer qu'entre toutes les abjections que notre aimable Sauveur a bien voulu souffrir pour l'amour des hommes, pour l'amour de vous, mon cher lecteur, ah! mon Dieu, ah! mon Dieu, pour l'amour de moi, ô miracle! ô prodige de l'amour! celle qu'il a voulu porter en passant pour un fou dans la cour d'Hérode, est infiniment étonnante! Arrêtons-nous un peu ici, mon âme, et laissons-nous perdre dans un abîme d'admiration dont il n'est pas facile de revenir, à celui qui est dans la véritable lumière. Contemple un peu celui qui est traité de fou dans cette cour, et considère qu'il est la sagesse du Père éternel, la sagesse même, la sagesse infinie; il est Dieu, c'est Dieu même; c'est un Dieu qui passe pour un insensé, non-seulement parmi une populace grossière, mais parmi des gens d'esprit et les premiers de la terre : c'est chez un monarque où il est moqué, bafoué de ce prince et généralement de toute sa cour. Ô mon Souverain! ô Créateur de toutes choses! voilà où l'amour excessif que vous avez pour l'homme vous réduit! A quoi l'amour qu'il doit avoir pour vous ne devrait-il point le réduire? Après cela, ô homme, peut-il se trouver des humiliations assez profondes où tu ne doives pas t'abîmer?

Ces vues ont pressé plusieurs des véritables amants de ce Dieu-Homme à embrasser un état de folie apparente par l'union à ses inclinations, et de plus, il fallait que tous les états de Jésus fussent honorés par l'application et même par l'imitation de quelques personnes éminentes en sainteté. Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, dans ses commencements était traité de ridicule, et sa conduite assurément pouvait bien passer pour extravagante parmi les sages du monde : car n'était-ce pas une folie aux prudents du siècle, de voir un homme de qualité, un capitaine qui s'était acquis de la réputation dans les armées, un brave, un généreux se réduire volontairement à mendier son pain, à vivre et à coucher parmi des gueux et des gens de la lie du peuple, marcher de prime abord tête nue, sans chapeau, sans souliers, et avec un habit si ridicule, que passant même dans les campagnes, de chétifs paysans qui ne doivent pas beaucoup être surpris à la vue d'un habit pauvre, ne pouvaient pas s'empêcher de rire en le voyant; n'était-ce pas une folie à ces prudents, de voir Ignace s'arrêter exprès lorsqu'il se voyait moquer, et demeurer toujours dans le lieu où il était traité de ridicule, jusqu'à ce que les personnes qui le bafouaient fussent lasses de se railler de lui? Mais ses premiers mouvements pour les plus grandes abjections ne l'ont jamais quitté. Lors même qu'il eut fondé sa compagnie et qu'il en était général, il protestait qu'il aurait couru volontiers les rues de Rome, habillé en fou, s'il n'avait pensé que Dieu pour lors ne demandait pas cela de lui. Je ne m'étonne pas si dans la suite ce grand saint avait pour maxime, et s'il avait donné pour règle, de vivre dans la disposition d'être tenu pour fou selon le monde, sans néanmoins en donner l'occasion; ce qu'il ajoute très-bien pour la voie commune : car c'est une grâce extraordinaire de faire volontairement des choses par l'instinct du Saint-Esprit, qui nous fassent passer pour insensés. Je ne m'étonne pas s'il dit, « que la plus grande étude des Chrétiens doit être aux plus grands mépris, et qu'il les faut aimer avec autant de passion que les gens les plus ambitieux aiment les honneurs. » Je ne m'étonne pas s'il appelait le degré d'un état tout à fait humiliant *le degré précieux de la vie spirituelle*. Hélas! on lit les choses, on les écoute; mais il y a peu de personnes qui les entendent, et encore moins qui les pratiquent.

Orlandin rapporte dans l'histoire de la société, des exemples bien forts et bien touchants des premiers Jésuites dont plusieurs faisaient des actions par un mouvement spécial de l'esprit de Dieu, qui tendaient à les faire passer pour des extravagants. Mais le P. du Pont en la vie du grand serviteur de Dieu et de sa très-sainte Mère, le P. Balthazar Alvarès dit que cet homme dont sainte Thérèse (comme nous l'avons dit ailleurs) a rendu ce témoignagne, que Notre-Seigneur lui avait dit de lui, « qu'il n'y avait personne au monde de son temps qui le surpassât en sainteté, » avait un tel désir et un si grand zèle pour l'état d'abjection dans lequel Jésus-Christ a voulu passer pour fou, qu'étant supérieur du noviciat, il ordonnait à ses novices d'aller courir par les rues traînant des charognes puantes, et faisant d'autres actions d'une folie apparente; et Dieu tout bon comblait de tant de grâces le maître et les disciples, qu'ils sont arrivés à une éminente sainteté.

Il ne faut donc pas s'étonner des ardents désirs du P. Seurin pour la vie abjecte et méprisée, et en particulier pour l'état d'une apparente folie. Voici ce qu'il en écrit à une personne de confiance : « Je ne souhaite rien tant que d'être décrié et perdu de réputation, et que marchant dans les voies de Dieu avec fidélité je sois tenu pour un fou ou pour un méchant homme. » Il aurait eu des agréments pour cet état dès sa jeunesse, Dieu l'y disposant par l'estime qu'il lui en donnait. C'est l'ordinaire de la divine Providence de conduire les choses à leur fin par des moyens forts, mais suaves. Dieu qui destinait saint Jean Chrysostome à des croix extraordinaires, lui avait auparavant rempli l'esprit de lumières qui lui découvraient la grandeur et les avantages des croix; il en parlait, il en prêchait d'une manière incomparable; il se surpassait lui-même quand il était question de traiter cette matière. Le P. Seurin étant tout pénétré de la haute sagesse cachée sous une folie apparente et portée par l'esprit de Jésus-Christ, il soupirait ardemment après cet état; il le demandait à Dieu avec de ferventes prières, le regardant pour lui (à

ce qu'il disait) comme une excellente fortune.

Le ciel à qui l'on adresse peu souvent de pareilles prières, se rendit favorable à ses vœux, et les reçut avec bien du plaisir, comme on le pourra juger par les heureuses suites. Le Père en eut une connaissance surnaturelle dans une retraite. Il lui fut révélé que ses vœux avaient été acceptés de sa divine majesté, qu'elle lui accorderait sa demande, et le conduirait par une grande et longue humiliation. Il s'en ouvrit pour lors à une personne de confiance, et lui marqua même beaucoup de particularités que l'on a vues arriver effectivement.

Depuis ce temps-là il devint un grand problème par les choses surprenantes qui lui arrivèrent; et pour lors l'on pouvait bien dire aussi bien que de son maître : *Il y avait un grand murmure à son sujet, les uns disant qu'il était possédé, et les autres qu'il était fou.* (*Joan.* x, 20.) Il est certain que les démons firent tous leurs efforts pour effectivement le rendre fou, ou au moins pour en donner la croyance par ce qu'ils lui firent souffrir dans sa possession. Ils déclarèrent dans les exorcismes (Dieu le permettant de la sorte) qu'ils lui avaient fait prendre en dormant un breuvage dont ils expliquèrent la composition, que les médecins assurèrent être tout propre à troubler le jugement. Mais cette entreprise fut sans effet, Dieu le lui ayant toujours conservé bon au milieu de toutes les extravagances que ces esprits d'enfer lui faisaient faire.

Cependant Dieu, qui voulait faire de son serviteur un spectacle d'humiliation aux anges et aux hommes, permit aux démons de le violenter extérieurement par quantité de mouvements et d'agitations qui le pouvaient faire passer pour un véritable insensé; il disposa ces choses de telle sorte par l'ordre de la divine Providence sans laquelle rien n'arrive, et ce qui doit être une consolation ineffable à tous ceux qui ont la foi, que ces agitations violentes commencèrent à paraître le jour du vendredi saint, Dieu voulant marquer par cette conduite le dessein qu'il avait de faire du Père une image vivante de son Fils dans les opprobres de la croix; aussi les démons l'avaient menacé qu'ils lui feraient bien faire la solennité de la passion. Cette humiliation lui arriva dans une maison où il était logé avec les autres Pères à Loudun, en leur présence et en celle de quelques officiers de monsieur de Laubardemont, commissaire député du roi pour le procès d'Urbain Grandier, prêtre et l'un des curés de ladite ville, accusé d'être l'auteur de tous les sortiléges et maléfices faits aux religieuses ursulines.

Mais ce fut bien une humiliation plus grande, lorsque les démons, à la vue de toutes les personnes qui venaient de toutes parts aux exorcismes à Loudun, se saisissant de sa personne, le jetaient par terre, et le faisaient rouler sur le pavé avec des contorsions effroyables, et le contraignaient de jeter des cris lamentables avec des frémissements terribles; ce qui lui arriva en présence des évêques et de monseigneur le duc d'Orléans frère du roi Louis XIII, et de toute sa cour : car parlant à son altesse royale, après avoir chassé l'un des démons qui possédaient la mère Jeanne des Anges, et ayant encore son surplis, il fut tout à coup renversé par terre; voulant se relever, il fut de nouveau relancé sur le pavé. Ses humiliations le rendaient ridicule non-seulement devant les hommes, mais donnaient sujet aux démons de le railler et de dire en se moquant de lui : *Ne fait-il pas beau voir cet homme monter en chaire et prêcher les peuples ?* et mille autres insolences.

Cet état ayant obligé les supérieurs de le retirer pour un temps de Loudun, il y retourna ensuite; et après son voyage du tombeau de saint François de Sales, étant à Bordeaux, les démons le contraignirent de nouveau de faire quantité d'extravagances. Ce qui obligea les supérieurs à le tenir enfermé par une conduite très-judicieuse. Mais comme ces extravagances étaient grandes et fréquentes, et qu'elles lui ont duré une partie de sa vie, on peut bien juger les humiliations qu'elles lui ont causées; ce qui lui faisait dire quelquefois : « Nous avons demandé du mépris à Dieu, et il nous en a donné à pleines mains. »

Jamais il ne s'en est lassé, comme il a témoigné lui-même dans une lettre qu'il a écrite les dernières années de sa vie, où il dit ces paroles : « Le souverain faîte de la grandeur où j'ai aspiré toute ma vie, est d'avoir de la part des hommes peu de réputation, et de la part de Dieu un humble emploi pour son service. Nous en sommes par sa grâce en possession, et je m'y trouve si délicieusement que je désire y passer le reste de mes jours. » Il disait encore : « Mourir dans les dernières humiliations c'est le comble du plus grand bien où peut arriver le pur et divin amour. » C'était où tendaient les plus forts mouvements de son cœur; on ne peut dire jusqu'à quel point il a saintement passionné les plus grands mépris qui puissent arriver dans la vie. Parlant d'une personne qui les aimait, voici comment il en écrit, une année ou deux avant sa mort : « Je la tiens fort heureuse; Notre-Seigneur lui ayant dit au cœur cette vérité (il veut parler de l'amour de l'abjection), qui est la plus précieuse de toutes celles que je sais de la doctrine de Jésus-Christ : aussi saint Ignace notre fondateur parlant de ce degré de la vie spirituelle, par lequel l'âme est désireuse de ce qui la rend méprisable devant le monde, la nomme *le degré précieux*. Cette disposition me lie vraiment à son âme. Notre bon Sauveur m'a donné diverses impressions d'estime de trois choses, la pauvreté, le mépris et la douleur. L'âme qui parvient à les aimer, a trouvé la clef du cabinet de Jésus où il tient ses plus précieux joyaux, qui ne sont pas les visions, les révélations et contemplations spirituelles, mais la conformité avec lui. L'âme, pour s'y rendre conforme, se plaît davantage dans ces trois

choses qu'en toutes les faveurs que peuvent donner le ciel et la terre; aimer à être traitée comme une gueuse, comme une folle qui manque de bon sens, et qui se rend ridicule au sens des sages du monde, et mettre son plaisir en cela comme dans la plus belle parure dont elle puisse être ornée, voilà ce qui s'appelle sagesse de Jésus-Christ; et pour son amour, dites-lui : Ma chère mère, que je la tiens heureuse, quoique la sagesse humaine en puisse dire! Il écrit dans un autre lieu : Il était bienséant et convenable aux yeux de Dieu (comme l'enseigne l'Apôtre aux Hébreux [II, 10]) de consommer et de rendre l'auteur du salut des hommes parfait par sa passion. Ainsi faut-il dire de ses enfants, *conformes à l'image de son Fils* (*Rom.* VIII, 29), c'est-à-dire tirés sur le premier original. Il faut qu'ils soient perfectionnés par les mêmes moyens. » Saint Bernard entendant parler d'une personne très-vertueuse, mais qui était bien peu humiliée : « Voilà ce qui lui manque, » dit ce saint; « elle est à plaindre jusqu'à ce qu'elle arrive à cette douce conformité. » — « Quand on se plaint de n'être pas estimé, disait encore le P. Seurin, cela vient d'un esprit ennemi des voies de Jésus-Christ; jusqu'à ce que l'on mette sa joie dans son imitation, on en est toujours bien éloigné. Ceux qui lui ont du rapport par l'état d'une vie abjecte et méprisée, doivent passer pour être de la grande faveur auprès de lui. » Voilà les solides leçons que la grâce donne. Donc, le plus grand soin du Chrétien et sa plus grande étude, doit être le plus grand mépris et le plus grand renoncement de soi-même; ensuite on doit s'y plaire, et enfin le rechercher. Voilà l'étude des saints. Oh! la belle philosophie et la sainte théologie! Que ceux qui sont savants par une bonne et longue étude des voies humiliantes de l'Homme-Dieu, sont de grands et éclairés docteurs! Qu'il est bon de faire un bon cours de cette philosophie et de cette théologie dans la classe du Calvaire. Bienheureux au jour de leur mort ceux qui en auront de bonnes attestations et qui auront fait un véritable progrès dans cette science!

« Enfin, disait le P. Seurin, il faut se persuader entièrement et non à demi, que l'on épouse l'état de la vie humiliée avec Jésus-Christ comme l'objet le plus cher de son cœur, puis il s'écriait : Qui me donnera une voix de trompette éclatante, ou plutôt d'un tonnerre, pour pouvoir faire entendre aux âmes de quelle importance est l'amour de l'humiliation, et combien la connaissance de cette vérité est nécessaire. Je ne sais comment si peu le goûtent; il me semble que je mourrais content si je voyais plusieurs personnes qui en fussent bien persuadées. Mais tous les Chrétiens ne sont-ils pas obligés de croire que Jésus qu'ils tiennent pour leur Dieu et pour leur Sauveur, et qui l'est en effet très-véritablement, a sauvé les hommes et confondu la sagesse du monde par la folie de la croix ? »

CHAPITRE IX.

De son amour pour la pauvreté dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Les amours de Jésus pour la pauvreté sont inconcevables; au même moment que le divin Sauveur se fait voir au monde, il y paraît vêtu des livrées de cette vertu. Il y entre par sa plus rigoureuse pratique, n'ayant pour maison qu'un antre ou une étable, pour tous ses meubles qu'un peu de paille et des pierres; il en sort tout nu sur une croix; il y passe sa vie dans la petite boutique d'un pauvre charpentier, exerçant même le métier d'un chétif artisan, où il se met dans la dépendance des aumônes et libéralités des bonnes âmes, dans le temps de ses divines prédications. Il a révélé à sainte Thérèse, que bien des fois il a couché au serein sans avoir aucune maison pour se retirer; mais l'Evangile nous apprend que si les oiseaux ont des nids et les renards des tanières pour s'y retirer, il n'avait pas où reposer sa tête. Cette vérité prononcée par la bouche du Dieu de toute vérité et éternité, nous découvre par son expression, que la pauvreté du Fils de Dieu ne peut souffrir de comparaisons. Laissons-nous aller ici à la douleur, aux regrets et aux soupirs dans la vue de ce qui se passe dans le christianisme parmi un peuple fidèle qui le croit son Dieu, et qui croit qu'il est très-présent dans le sacrement adorable de l'Eucharistie. Considérons-le souvent dans de chétifs tabernacles, où de chétifs ciboires et calices d'un étain noir et hideux, ayant à peine un corporal raisonnable pour y placer son divin corps, et voyons s'il n'est pas bien juste de dire, dans nos jours, que les paysans, tout pauvres qu'il sont, ont des maisons pour se loger, ont de la toile pour se faire des chemises, et qu'il se trouve parmi les Chrétiens des gens riches qui ont même des pots d'argent qui servent à ce qu'il y a plus vil en la vie : et le souverain de toutes choses n'a pas où mettre son divin corps décemment. Riches bénéficiers qui trouvez si bien dans le revenu des pauvres qui fait votre subsistance, de quoi avoir des chevaux et des carrosses, de quoi habiller si proprement vos laquais, et de quoi avoir de si beaux meubles, ne trouverez-vous jamais de quoi placer honnêtement le corps de votre maître et de celui qui sera votre juge, dans tant de cures et de chapelles qui dépendent de vos bénéfices? O l'horreur des horreurs! si l'Ecriture nous assure que *celui qui n'a pas besoin de ses domestiques a renié la foi, et est pire qu'un infidèle* (*I Tim.* v, 8), quelle apostasie! quelle infidélité dans les bénéficiers, dans ces seigneurs de paroisse, dans ces gens accommodés qui négligent si pitoyablement le corps de leur Dieu! Ah! au moins donnez-lui une petite partie de ce que vous donnez à vos chevaux. Vous le verrez bientôt au jour de votre mort, et pour lors quel sera contre vous son effroyable jugement?

Jésus a donc été l'incomparable en sa pauvreté; il en porte encore un état extrême

par ce que nous venons de dire. Apprenez cela. Eh! quel moyen de n'avoir pas une sainte passion pour l'état pauvre? Il est vrai que tout le monde ne le peut pas être actuellement; c'est une grâce dont plusieurs ne sont pas dignes; mais au moins il faut être pauvre d'affection. Il faut, dans le sens de l'Apôtre, *que ceux qui sont riches soient aussi peu engagés dans l'affection de leurs biens que s'ils n'en avaient point.* (*I Cor.* VII, 30.) Il faut remarquer ici que souvent on s'y trompe; que souvent plusieurs, pensant être fort détachés de leur argent et de leurs revenus, de leurs maisons, terres et meubles, ils les ont bien avant dans leur cœur. Certainement il faut dire que les richesses à l'homme vraiment chrétien sont beaucoup à charge. Feu M. de Renty, dont la vie a été donnée au public, se jetait quelquefois à genoux devant son directeur, lui disant : Ah! mon père, n'y a-t-il pas moyen d'être pauvre? J'ai entendu dire au digne auteur du livre du Chrétien intérieur, que ses biens lui étaient insupportables, et que si sa famille ne voulait pas les prendre (car elle avait de la peine à le voir réduit dans l'état de pauvreté), il les donnerait au premier venu; et enfin il les quitta et se fit pauvre, pour suivre plus à l'aise Jésus pauvre.

Le P. Seurin avait reçu la grâce de la pauvreté par la profession de la vie religieuse; mais il n'avait pas reçu cette grâce en vain; il s'y était rendu fidèle. Cette grâce est un des priviléges de l'état religieux, mais il faut prendre garde à le bien conserver, à le bien soutenir, à n'en point souffrir la diminution par des relâchements qui ne deviennent que trop communs et qui sont une source de grands maux dans les monastères. Les saints religieux ont toujours recherché à être les plus pauvres, soit dans leurs habits, soit dans leurs chambres, et enfin en toutes choses. L'on rapporte du bienheureux Louis de Gonzague, qui était prince de naissance, et qui se fit religieux de la compagnie de Jésus, qu'il ne put souffrir dans sa chambre un livre qu'on lui avait donné pour étudier, parce qu'il lui paraissait trop beau. Car enfin l'âme qui est pénétrée de la pauvreté d'un Homme-Dieu, a toutes ses inclinations au plus grand dénûment, et extérieur et intérieur.

Le Père avait bien toutes ces sciences, et en tout il gardait une pauvreté vraiment apostolique. On l'a vu longtemps dans une chambre sans table, sans oratoire, ayant pour tout meuble un petit escabeau, et dans le reste il était également pauvre, c'était par cette vertu qu'on le voyait dans une si grande indifférence pour tout ce qu'on lui présentait, étant content de tout, comme un pauvre qui n'a rien que ce qu'on veut lui donner.

Or, cet amour pour la pauvreté lui donnait de grandes tendresses pour tous les pauvres; il avait un plaisir incroyable de prêcher aux pauvres de la campagne; il en prenait toutes les occasions avec joie, et était ravi quand elles se présentaient. Ses délices étaient d'aller aux hôpitaux; de visiter les plus abandonnés de secours humains, et de baiser leurs ulcères avec de grands sentiments de dévotion. Un jour, allant à la campagne, on lui avait donné ce qu'il fallait pour payer le passage d'une rivière; mais ayant rencontré un pauvre, il ne put s'empêcher de lui donner ce qu'il avait; ce qui l'obligea de supplier un bon ecclésiastique, qui m'a dit la chose, de lui payer son passage; et comme cet ecclésiastique lui demandait si on ne lui avait rien donné pour le passage : « Oui, lui répondit-il, mais j'ai trouvé un pauvre qui m'a demandé l'aumône, et comment serait-il possible d'avoir quelque chose, et de ne le pas donner à une personne qui est dans le besoin. » La compassion qu'il avait pour les pauvres était si grande qu'il eût volontiers donné son sang pour les soulager dans leurs misères. « Si j'avais, disait-il quelquefois, de l'or, ou de l'argent dans mes os, je les ferais de très-grand cœur casser ou briser, pour l'en tirer, afin de les assister. » Il assurait d'autres fois, que la vue de leurs misères, et l'impuissance où il se trouvait de les assister, lui causait une des plus grandes peines de la vie, et le désir d'en sortir par la mort. Ce n'est pas que ces peines lui ôtassent rien de sa profonde paix, qu'il assurait être très-grande, dans l'extrême pauvreté qu'il portait par un esprit de grâce. L'amour qu'il avait pour la pauvreté lui donnait encore une dévotion très-spéciale envers les saints qui ont excellé dans cette vertu; ainsi, il en avait une très-particulière pour saint François d'Assise, le grand amant de la pauvreté; et il célébrait sa fête avec une sainte allégresse et des sentiments d'une piété extraordinaire.

CHAPITRE X.

De son amour admirable pour les souffrances, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quand une personne parlerait la langue des hommes et des anges, il ne lui serait pas possible d'exprimer les grandes et continuelles inclinations de l'adorable Jésus pour les souffrances. Saint Paul parlant de Dieu Sauveur dans l'*Epître aux Romains* (XV, 3), dit qu'il n'a pris aucune complaisance en soi-même, comme nous l'avons déjà remarqué; et comme cette proposition est universelle, elle s'étend généralement sur toutes les choses qui pouvaient lui donner de la satisfaction. Mais comme le même apôtre l'enseigne aux Hébreux (XII, 2), *au lieu de la joie qu'il pouvait goûter, il a souffert la croix, méprisant l'ignominie.* En vérité, il faut avouer que voilà une étrange et surprenante pente pour les souffrances! refuser la joie qui lui devait arriver de la vue béatifique, dans sa partie inférieure aussi bien que dans la supérieure, pour donner la préférence à la vue et au souvenir de toutes les peines qui lui devaient arriver. Le Thabor nous donne un merveilleux témoignage de cette vérité, où s'étant trans-

figuré, et son corps étant tout inondé de joies ineffables qui partaient de sa gloire essentielle, il en divertit sa pensée, pour ne s'appliquer qu'aux tourments qu'il devait souffrir dans son ignominieuse passion, et au travers de tant de beautés et de douceurs il ne soupire qu'après les horreurs de la croix

La voix du Père éternel se fait entendre sur cette sainte montagne, qui le déclare *son Fils bien-aimé* (*Matth.* XVII, 5); et au lieu de s'entretenir des grandeurs infinies que cette qualité lui donne, s'il fait entendre sa voix, c'est pour parler des tourments de sa mort. La voix du Père éternel déclare, qu'il l'a glorifié, et qu'il le glorifiera encore (*Joan.* XII, 28), et en présence de tout le peuple qui est venu au-devant de lui, sur le bruit de la résurrection de Lazare, Jésus commence un discours où il parle de sa mort. Nous lisons en saint Luc (XII), qu'une grande foule de peuple s'étant assemblée autour de lui, en sorte qu'ils marchaient les uns sur les autres, ayant commencé un long discours, tout à coup il s'écrie en interrompant la suite : *Il y a un baptême duquel je dois être baptisé. Oh! qu'il me tarde qu'il ne s'accomplisse.* (*Luc.* XII,50.) C'est qu'en ne soupirant et ne respirant qu'après les souffrances, il ne pensait, et ne s'entretenait d'autre chose ; et il en était si fortement occupé et avec l'excès d'un amour si ravissant que ses transports étaient admirables ; c'est une chose étonnante, mais qui fait toujours bien voir la pente incompréhensible qu'il avait pour les croix. Cet aimable Sauveur, parlant à ses disciples, selon ses inclinations ordinaires, des tourments du Calvaire, et saint Pierre, par un amour de tendresse, lui ayant dit : *A Dieu ne plaise ! Seigneur, cela ne vous arrivera point*, il s'en fâcha de telle manière qu'il l'appela *scandaleux* et *Satan* (*Matth.* XVI, 23), parce qu'il n'entrait pas dans sa plus pressante inclination; il traite de la sorte son cher disciple, parce qu'il résiste à sa passion, et il ne laisse pas de l'aimer lorsqu'il blasphème et qu'il le renie. O mon âme! il n'est pas possible de passer outre sans nous laisser aller à un amour si touchant. Arrêtons-nous ici par un amour capable d'arrêter tous les cœurs, et de les enlever entièrement. O mon Sauveur ! c'est de la sorte que vous aimez les croix ; mais c'est pour moi, c'est pour le reste des hommes que vous aimez à souffrir en cette manière. O Chrétien! pourras-tu après cela te persuader que tu es uni à Jésus, sans être uni à ses plus fortes inclinations, sans avoir de l'amour pour ses souffrances? Je vois bien, mon adorable maître, la nécessité de la loi que vous imposez à tous ceux de votre suite, qui est de porter sa croix. Le P. Seurin, dans son union intime avec ce divin chef, ne pouvait s'empêcher d'avoir de grands mouvements pour les peines. Nous avons écrit, dans notre livre des saintes voies de la croix, qu'il fallait souffrir avec joie, avec étonnement, avec actions de grâces. Ecrivons-en présentement la pratique dans le fidèle serviteur d'un Dieu crucifié.

Mais remarquons auparavant, que si les ardents désirs d'une chose en marquent le grand amour, il faut dire qu'il a bien aimé les souffrances, puisqu'il les a souhaitées avec tant d'ardeur. Il ne faut pas conseiller de les demander à Dieu dans les voies ordinaires, à cause de la faiblesse de la créature ; il suffit de les laisser entièrement entre les mains de la divine Providence, pour souffrir sans réserve toutes les croix qu'il lui plaira d'envoyer ; car il est infiniment juste que Dieu soit le maître absolu de toutes ses conduites, et la créature doit toujours être prête à s'y soumettre sans aucune exception. Mais il y a des âmes généreuses qui, par des instincts particuliers du Saint-Esprit, désirent et demandent à Dieu avec instance la grâce et l'honneur des souffrances. (Je parle de la sorte, car en vérité c'est un honneur incomparable.) Le P. Seurin avait raison de dire, « qu'il ne pouvait faire des prières pour la délivrance de ses maux ; mais qu'il en pouvait bien faire, et qu'il en faisait effectivement pour en obtenir de la bonté miséricordieuse de Dieu. Il les appelait les biens de la vie, et les consolations que l'on y peut goûter. C'est pourquoi il priait notre Seigneur de l'élever à la haute fortune de ses favoris, c'est-à-dire à tout ce qu'il y a de plus affligeant à la nature. »

Il nommait les croix le festin délicieux où étaient introduits ceux qui sont de la plus grande faveur auprès de l'adorable Crucifié. Il a écrit que dans cet heureux état de souffrances, les sentiments du divin amour l'absorbaient comme dans un océan de biens ineffables. Ce qui lui semblait une félicité commencée. Il souffrait dans des joies qui tenaient quelque chose de celles du paradis. Il écrit ailleurs : Encore que la langue et la plume ne puissent exprimer les délicieux plaisirs que les peines lui donnent, la béatitude de cet état est un bien si ravissant que si Dieu ne le bornait, l'âme s'y trouverait comme perdue et abîmée : c'est ce qui lui fait encore écrire qu'il ne peut représenter combien est suave l'état de son âme, quoiqu'il soit combattu par les hommes, par les infirmités de la vie, par la privation des appuis que l'on y peut avoir, et des consolations que l'on y peut goûter ; qu'il souffrait non-seulement en patience, non-seulement avec joie, mais dans une surabondance de joie. Ce fut dans le temps de ses plus grandes peines, qu'il composa ses cantiques spirituels, et lorsque le démon le tourmentait plus cruellement, durant les intervalles où il avait quelque liberté ; il en chantait de conformes à ses inclinations pour les souffrances, et qui marquaient admirablement bien les désirs véhéments d'endurer pour son Dieu.

Mais il faut remarquer, que la joie qui coulait quelquefois à torrents sur sa partie inférieure, et par rapport à l'état de son divin maître sur le Thabor, était ordinairement renfermée, comme celle de cet aimable Ré-

dempteur, dans la partie suprême de son âme, et que même il ne l'y apercevait pas, comme il sera aisé de le voir en la troisième partie de cet ouvrage, où nous traiterons de ses peines. Ce qui lui a fait écrire « que l'intérieur de l'homme est si éloigné de l'extérieur qu'à peine peut-il venir des nouvelles de l'un à l'autre. » Ainsi la joie à laquelle l'Ecriture nous exhorte, même dans les souffrances, et qui, selon l'Apôtre, doit être une joie continuelle, c'est-à-dire qui ne nous quitte jamais, en quelque état pénible que nous puissions être, n'est nullement une joie sensible, mais une joie qui réside dans la cime de l'âme, et qui compatit avec toutes les plus grandes peines de la partie inférieure, non-seulement sensitive, mais encore raisonnable ; comme il se voit manifestement en notre adorable Sauveur, à l'imitation duquel notre âme dans sa partie supérieure doit toujours être contente, quelque peine qu'elle souffre en sa partie inférieure : au reste la divine parole nous enseignant en l'épître de Saint-Jacques, qui se nomme catholique, c'est-à-dire, générale pour tous les Chrétiens, et non-seulement pour quelques personnes d'un certain pays ou de certaines conditions, qu'il faut tenir pour un sujet de très-grande joie les différentes afflictions qui nous arrivent. Le Chrétien n'a donc plus à douter sur ce sujet, et il doit savoir qu'un des principes de sa créance, est que beaucoup de peines sont la matière de beaucoup de joie. N'est-ce pas encore dans le même sens que parle notre maître en saint Luc (vi, 8, 23), lorsqu'entretenant ses disciples de tout ce qu'il y a de plus affligeant dans la vie, comme d'y être haï, chassé, injurié, et d'y être même en abomination, il leur dit : *Réjouissez-vous en ce jour-là, et soyez transportés de joie?* En vérité ce divin maître nous recommandant d'avoir une si grande joie dans des maux si sensibles, il nous fait bien voir que c'est un incomparable bonheur. O Chrétiens! où est votre foi? où est votre religion? vous qui croyez si peu les vérités, et qui les pratiquez encore moins.

La vive foi du P. Seurin lui causait la joie dont il a été parlé, et en même temps une paix divine, qui selon la doctrine de saint Paul, *surpasse tout sentiment ;* aussi dans la meilleure partie de sa vie, les sens n'y ont eu aucune part. « Il a dit que la paix qu'il avait dans son fonds était merveilleuse ; » et il le fallait bien, puisque dans tous les changements de ses états extérieurs et intérieurs, elle ne l'a jamais quitté, puisqu'il y a toujours été content, qu'il y a toujours été dans une entière indifférence, ne voulant que la volonté de Dieu, et demeurant dans un entier assujettissement à sa grâce. C'était une de ses grandes maximes, qu'il fallait venir au point où rien de tous les accidents de la vie ne nous pût donner de l'émotion, par notre établissement en Dieu : il assurait aussi, « qu'il ne s'était pas inquiété (il faut l'entendre dans son fonds) de tous les tourments que les diables lui avaient fait souffrir ; que quelquefois, même au milieu des troubles et d'une extrême tristesse qu'ils lui causaient, il expérimentait une grande douceur; qu'il n'a trouvé l'oraison guère plus facile que dans le temps où les démons l'agitaient, et lui roulaient le corps sur la terre; et que pendant même qu'il a souffert le plus par les impressions malignes d'infidélité, de désespoir et de réprobation, qu'ils lui faisaient porter, il a toujours conservé cette paix qui surpasse tout sentiment. »

C'est ce qui faisait qu'il ne se plaignait jamais, ni de tout ce qui lui arrivait à l'extérieur, ni de tout ce qu'il souffrait dans l'intérieur; dans tous les traitements qu'on lui a faits, soit pour l'éprouver, soit parce qu'on l'en jugeait digne, soit qu'ils lui soient arrivés par la malice des hommes ou des démons, jamais il n'a eu la moindre aigreur contre personne; jamais il n'a fait paraître aucun mécontentement quand il a été libre, car quelquefois les démons lui faisaient dire et faire plusieurs choses extérieurement, où il n'avait aucune liberté ; mais au contraire son esprit et son cœur ont toujours été remplis d'une douceur et d'une charité incroyable pour toutes sortes de personnes (quoiqu'il s'aperçût très-bien de tout ce qu'on lui faisait), son intérieur demeurant libre, encore qu'il ne le parût pas : il y en a plusieurs exemples dignes d'une grande admiration. Entre ce grand nombre nous en rapporterons un bien surprenant, et qui fera voir évidemment son extrême douceur et sa profonde paix dans tout ce qu'il y a de plus capable de donner de l'aigreur et du trouble. Comme ses peines ont duré bien des années et à l'égard de l'esprit et à l'égard du corps, il s'est trouvé en plusieurs endroits différents, et quelquefois chez les personnes de piété et de confiance ; ainsi, quoique pour l'ordinaire il demeurât toujours dans les maisons de son ordre (comme il était bien raisonnable), cependant on lui permettait en quelques occasions, à cause des infirmités de son corps, qui étaient extrêmes, de prendre l'air dans quelque maison de personnes amies et pieuses. Or il arriva qu'étant dans un de ces lieux ses infirmités ne lui permettant en aucune façon ni de marcher, ni de se remuer, on fut obligé de lui donner une personne pour le servir dans ses besoins, et cette personne poussée par l'esprit du démon, comme il y a bien de l'apparence, entra dans une telle aigreur contre le Père, quoiqu'il ne lui en donnât pas le moindre sujet, que non-seulement elle le maltraitait de paroles, mais encore d'effet, avec une cruauté qui donne de l'horreur; car c'était son ordinaire de le battre à coups de poing, et de le souffleter impitoyablement, y ajoutant souvent les coups de bâton, qu'elle lui déchargeait avec furie sur la tête et sur le visage ; on ne peut nier que ce procédé ne soit tout à fait extraordinaire ; car a-t-on jamais ouï dire qu'un pauvre malade dans une chambre sans pouvoir se remuer, au lieu d'être servi et assisté dans ses besoins par

une personne destinée à son service, en soit traitée cruellement? Ce serait encore une assez grande inhumanité que d'abandonner un pauvre infirme sans aucun secours, particulièrement quand il est incapable de s'en procurer par soi-même; mais de le battre, et d'une manière cruelle, je ne sais pas où l'on pourra trouver une chose semblable.

Voilà l'état où était réduit ce bon Père, et qui avec tout cela portait alors des peines intérieures épouvantables, comme nous le dirons avec le secours divin; voilà une croix incomparable. Il est vrai que le saint homme Job, miroir de patience, était moqué de sa femme et de ses amis au milieu de toutes ses peines; mais nous ne lisons pas qu'il en fût battu. Nous lisons bien du Job de nos derniers siècles, le bienheureux Jean de la Croix (car c'est ainsi qu'il a été appelé avec grande justice), que la divine Providence en disposant de la sorte, permit que ceux qui l'assistaient dans sa dernière maladie, le traitassent d'une manière très-rude et très-affligeante, mais non pas qu'ils l'aient jamais frappé, ni à coups de main ni à coups de bâton. O fidèle serviteur de Dieu! vous pouviez bien dire pour lors avec le Prophète (*Psal.* CXXVIII, 3; LXVIII, 8): *Les méchants m'ont imprimé des coups sur le dos, ils ont ont tiré de longs sillons; je payais ce que je ne devais pas, mais c'est pour l'amour de vous que j'ai souffert cet opprobre et que j'ai le visage couvert de contusions.* Ajoutez-y, *des meurtrissures sanglantes*. Les maîtres s'apercevaient bien de ces meurtrissures. Mais Dieu qui en voulait faire un spectacle d'admiration à ses anges qui en étaient les seuls témoins, permettait qu'on crût que, par quelque accident, soit de chute ou autrement, le Père se les eût faites lui-même; après tout il n'avait qu'à dire une seule parole, qui eût découvert la vérité des choses, pour être aussitôt délivré d'un martyre si sensible, et qui a duré si longtemps. Mais cet homme de douleurs, à l'imitation de son bon Maître, *se taisait*, et comme un innocent agneau qu'on mène à la boucherie, il n'ouvrit pas la bouche pour crier ou se plaindre des mauvais traitements de ce cruel serviteur, qui très-assurément aurait souffert, si le Père en eût fait connaître la moindre chose. Jamais il n'en dit rien; jamais il ne lui en fit plus mauvais visage. O patience achevée et tout à fait admirable! Ah! qu'il faut bien dire que son amour pour les souffrances était inépuisable! Mais quelle douceur, quelle charité! Cependant Dieu qui souffre qu'on maltraite ses saints pour un temps, en sait bien faire la justice lui-même; car ce serviteur, qui avait fait souffrir tant de douleurs à la tête du Père, par les coups qu'il lui donnait, mourut d'un furieux mal de tête, sans aucune fièvre ni aucun indice d'autre maladie.

C'est ainsi que le P. Seurin possédait son âme en patience, dans l'ardent amour qu'il avait pour les souffrances, et qui lui venait de la haute estime qu'il en faisait. Voici ses sentiments sur ce sujet: « Il se plaint dans une lettre, de ce qu'il ne trouve point de termes qui puisse expliquer l'estime qu'il a pour les croix, et les hautes idées qu'il a conçues des trésors qui sont renfermés dans les peines. Il proteste que tout ce qu'il en dit est bien au-dessous de ce qu'il en connaît, et qu'après en avoir dit tout ce qu'il en peut dire, il n'est pas encore satisfait. Il assure que les actions des saints le consolent beaucoup; mais surtout celles de saint François d'Assise et de sainte Thérèse (qu'il lisait en particulier), parce qu'elles expriment, bien mieux que toutes ses paroles, l'estime et l'amour qu'ils ont eus pour les souffrances, et les goûts délicieux qu'ils y trouvaient; que ces goûts ne sont pas des consolations sensibles, des élévations extraordinaires, ou des grâces gratuites; mais des grâces qui portent Dieu et qui séparent de la créature. Toutes mes peines, disait-il, sont un effet des plus grandes grâces et des plus grandes obligations que j'aie à la bonté de Dieu; ce qui m'éloigne bien des sentiments de ceux qui me portent compassion; il assurait que l'assortiment parfait de toutes les grâces, est quand Notre-Seigneur permet pour ornement que l'on ait part à ses croix, et que l'âme, parmi toutes les richesses de la grâce, soit assez heureuse d'avoir la croix d'une fausse réputation, qui la rende méprisable devant les hommes: mais que si elle arrive au point d'être suspecte, et d'être tenue pour méchante et abominable, on peut bien dire alors, que sa bonne fortune est jusqu'à son comble. »

Quel sujet de bénédiction pour moi, s'écrie-t-il, de me voir le jouet des hommes et des diables! « Je vois combien les voies de Dieu sont différentes des nôtres; le commun des hommes qui me voient, regardent mon emploi de Loudun comme un malheur, pour avoir été le sujet du mal qui m'a tant tourmenté; et moi, tout au contraire, je vois et j'expérimente manifestement que tout le mal qui en est venu est intérieur, mais que le bien qui m'en est arrivé et qui ne se voit pas, est plus grand que l'on ne peut penser. Je ne voudrais pas changer ma fortune avec une autre, ayant une ferme persuasion qu'il n'y a rien de meilleur que d'être réduit à de grandes extrémités, et qu'à proportion des humiliations, des rebuts, des délaissements et autres souffrances, les bénédictions et les trésors de grâces se donnent abondamment. » C'est pourquoi quand on lui parlait des personnes qui avaient de grandes croix, il disait: « C'est ce qui me fait espérer qu'il leur arrivera des grands biens de grâces. Un de ses souhaits était que ceux qui ont à souffrir, connussent le trésor des croix; qu'ils sussent que c'est avoir Jésus dans le sein; que ses propres douleurs qui ont été si précieuses à la divine majesté, leur sont appliquées et comme imprimées. Il remarquait que, pour bien avoir ces vues, il ne fallait pas regarder les causes secondes qui nous font souffrir, mais Jésus seul, et il soupirait de ce que la doctrine de la croix, qui est la première leçon que notre divin Maître nous

fait, est la dernière que nous apprenons. » Le grand Apôtre l'entendait parfaitement, dit un ancien, puisqu'il fait de ses croix le premier caractère de son apostolat, et qu'il le met avant les signes et les miracles. *Les preuves de mon apostolat*, écrit cet homme apostolique aux Corinthiens, *ont paru par une continuelle patience.* (*I Cor.* xi, 4.) Le P. Seurin avait grande raison d'appeler les souffrances sa bonne fortune, puisque le même apôtre y met toute sa gloire. Parlant de ceux qui travaillent dans de pareilles fonctions que les siennes, il dit : *Sont-ils ministres de Jésus-Christ ? je le suis aussi, et pour parler comme un insensé, je le suis plus qu'eux ; j'ai supporté plus de travaux ; j'ai été plus souvent en prison : j'ai reçu beaucoup plus de blessures.* (*I Cor.* xi, 23.)

Enfin l'amour du P. Seurin pour les souffrances, l'en rendait insatiable, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, après avoir souffert ce qui surpasse toute pensée, en désirait davantage (c'est en ce sens que saint Bernard explique la soif de notre Sauveur sur la croix) ; et comme saint François Xavier qui criait dans les consolations : « Seigneur, c'est assez, » et dans les peines, « Seigneur encore plus. » Le Père disait aux démons, que les peines qu'ils lui faisaient ne servaient qu'à lui en augmenter les désirs. « Tous les tourments que tu me fais, » disait-il à Isacaron, « tous ceux qui me menacent, ne font que me donner de nouvelles envies d'endurer et de souffrir, je m'offre à Dieu tout de nouveau, pour souffrir en toute manière. » Au milieu des torrents de peines qui l'inondaient, il demeurait toujours plus animé à porter de nouvelles croix ; cet amour pour les peines croissait à mesure qu'elles s'augmentaient ; il protestait que ses désirs pour les tourments n'avaient aucunes bornes, et il disait « que Notre-Seigneur ne l'avait pas assez consolé sur ce sujet, c'est-à-dire, qu'il ne lui avait pas assez fait souffrir de croix ; qu'elles faisaient en lui comme une heureuse antipéristase, qui servait à lui accroître l'ardeur de son amour, par une grande abondance de grâces ; qu'il n'y avait que du triomphe à être décrié et maltraité ; que les enfants de Dieu, quoiqu'il les aime beaucoup, ne sentaient jamais le vieux battu (ce sont ses termes), mais qu'ils doivent bien prendre garde que la tiédeur ne s'y glisse, parce qu'elle leur serait une source de grands maux. » De vrai quand nous lisons dans l'*Apocalypse* (ii, 1 et seq.), les menaces que Dieu fait à l'ange ou l'évêque d'Ephèse, à cause qu'il s'était relâché de sa première ferveur, il faut être bien assuré pour ne pas trembler, si l'on considère que cet évêque était saint Timothée, à qui l'Apôtre donne tant d'éloges, et qui effectivement était un grand saint et un véritable homme apostolique. On ne peut croire autre chose de cet homme de Dieu, car l'Apôtre le nomme ainsi, sinon que, par inadvertance il s'était laissé aller à quelque tiédeur légère, et cependant Dieu le menace fortement de le châtier, s'il ne fait pénitence, et ne rentre dans sa première ferveur, quoiqu'il eût beaucoup souffert pour son nom.

CHAPITRE XI.

De son obéissance dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus Christ.

Dieu s'est humilié lui-même, s'écrie le grand Apôtre, *s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.* (*Philip.* ii, 8.) Après cela où est la créature qui pourra ne pas s'humilier ? O créature ! ô créature ! souviens-toi de ce que tu es ; souviens-toi que tu n'es rien. Ah ! souviens-toi de ce que c'est que Dieu ; souviens-toi qu'il est le grand tout : souviens-toi que c'est un être infini ! ô mon Dieu ! ô mon Dieu ! qui est semblable à vous ? et vous vous humiliez vous-même, et vous vous humiliez jusqu'à vouloir obéir ! Celui qui croit cette vérité pourra-t-il bien ne pas vouloir dépendre de qui que ce soit sans aucune réserve ? Mais un Dieu, le Souverain absolu de toutes choses, obéit jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ! Le Chrétien, qui doit être persuadé d'un anéantissement si épouvantable, ne doit-il pas être prêt en toutes choses et sans exception (quand elles seront dans l'ordre de Dieu), à obéir entièrement ? Mais, ô mon âme ! l'obéissance où ton Dieu se réduit n'en demeure pas là ; elle lui est si chère qu'il la veut continuer dans la divine Eucharistie jusqu'à la consommation des siècles, à autant de personnes qu'il y aura de prêtres, en autant de lieux qu'il se trouvera d'autels, à toutes les heures qu'il plaira à ses ministres sacrés ; et hélas ! pour être mis où il leur plaira, pour être porté où ils voudront. L'esprit découvre ici un abîme où il se perd ; les pensées et les paroles manquent, on ne sait plus où l'on est. Je ne suis pas surpris après cela, si le P. Seurin disait : « qu'il prenait de grandes délices à se perdre dans l'obéissance ; il y trouvait des joies ineffables. » Quand le malheureux l'Abadie, comme il a été remarqué en la première partie, lui dit que l'obéissance étoit bonne pour lui, c'était une grande vérité qu'il n'entendait pas lui-même ; car le Père en s'y perdant s'y est sauvé, et l'autre en s'en retirant s'est misérablement perdu. « Aussi le Père assurait que c'était l'obéissance qui non-seulement l'avait consolé mais sauvé dans tous les dangers et dans toutes les voies extraordinaires où il s'était trouvé, car enfin *le vrai obéissant ne remportera que des victoires.* (*Prov.* xxi, 28.) Je ne puis assez dire, assurait-il encore, combien Notre-Seigneur m'a fait de biens, et de combien de maux il m'a délivré par la conduite de l'obéissance. »

Il disait aussi que pour cela il ne fallait pas regarder la personne qui commande, mais Notre-Seigneur en sa personne, et le souvenir des paroles de ce divin Sauveur : *Qui vous écoute m'écoute.* Qu'encore que les supérieurs se puissent tromper, cependant en faisant ce qu'ils ordonnent, l'on demeure dans la volonté de Dieu ; qu'encore que ce

soit une chose très-bonne de faire ce que le divin amour nous inspire, néanmoins quand l'obéissance y contrarie, c'est servir Dieu que l'on aime, de s'abstenir des fruits et des effets de son amour. Il montra bien qu'il était dans la pratique de ce qu'il disait, lorsqu'il reçut un ordre de ses supérieurs pour empêcher que ses écrits ne fussent publiés. Feu M. le prince de Conti, ayant eu quelques-uns des manuscrits du Père, en fut tellement édifié et si fortement touché, qu'il résolut de les faire imprimer : ce que les supérieurs ayant appris, ils jugèrent qu'il était à propos de l'empêcher. Et de vrai, quoiqu'il n'en pût arriver que du bien, cependant il y avait un grand sujet de craindre pour les suites, si une fois on laissait publier de la sorte les écrits d'un religieux sans le consentement et la permission de ses supérieurs. C'est pourquoi le Père ne manqua pas d'en écrire à son altesse, pour la supplier très-humblement de ne pas faire imprimer ce qu'il avait de ses ouvrages. Ce prince fut édifié de son obéissance ; mais comme il ne dépendait pas des supérieurs du Père, et qu'il croyait que Dieu serait très-glorifié que ses écrits fussent donnés au public, il ne laissa pas de les faire imprimer. Voici les sentiments du Père : « J'ai un extrême déplaisir que ce livre ait été publié sans l'ordre de mes supérieurs. Je me trouve quelquefois en des volontés de le traiter comme étranger, et de faire comme une mère qui méconnaît son enfant. » Il dit dans une lettre, avant son impression. « Je prierai ceux qui les ont de les arrêter dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en ordonner autrement, afin de ne point manquer au premier devoir, ainsi que fit Abraham quand Dieu lui commanda d'immoler son propre fils dans lequel les nations devaient être bénies. J'estime fort peu les plus belles et les plus solides paroles du monde, au prix de l'exécution de la divine volonté qui m'est déclarée par mon supérieur. Et je vous assure que si j'avais entre mes mains tous mes écrits, et que mon supérieur m'ordonnât de les jeter au feu, aussitôt je le ferais et me chaufferais à la flamme, quoique par mes lumières ils me paraissent utiles pour le bien des âmes. »

Aussi est-ce le propre du véritable obéissant de soumettre son entendement aussi bien que sa volonté, sacrifiant toutes ses propres lumières, et ne faisant pas d'examen des raisons de ceux qui commandent. C'était pour ce sujet que les anciens solitaires faisaient faire à leurs disciples quantité de choses qui paraissaient sans raison et ridicules, peur les accoutumer à une parfaite soumission d'esprit et de jugement. Le P. Seurin fit encore bien voir combien ses lumières étaient soumises à celles de ses supérieurs en l'affaire de la possession de Loudun, s'y laissant engager contre toutes sortes de raisons qui semblaient le convaincre de son impuissance pour vaquer à une entreprise si laborieuse; étant pour lors réduit dans un épuisement presque entier de toutes ses forces, et étant prêt à la quitter lorsque Dieu lui donnait des bénédictions tout extraordinaires pour agir et ne pas agir que dans l'ordre de l'obéissance.

Ainsi le père recteur de Poitiers lui apportant un ordre de son provincial pour quitter le soin de la mère Jeanne des Anges, à même temps il obéit sans considérer ce que cette âme lui avait coûté devant Dieu, les rages que les démons marquaient pour les soins qu'il en prenait, les effets merveilleux de grâces qui en étaient arrivés. Mais cet acte d'obéissance aveugle fut suivi d'une bénédiction extraordinaire. Nous l'avons dit, le vrai obéissant ne remporte que des victoires; et en effet, son obéissance fut cause de la sortie de Léviathan, démon fier et orgueilleux, et prince de la superbe : voici comment la chose arriva. Le provincial ayant chargé un autre Père du soin de la mère, ce Père, avant que d'en prendre la conduite, pria le père supérieur de cette mission, de trouver bon que le P. Seurin fît encore un exorcisme, afin de voir la manière dont il s'y prenait, et de pouvoir prendre quelques mesures : ce que le supérieur ayant accordé, le P. Seurin fit encore un exorcisme, et dans cet exorcisme Léviathan fut chassé, au grand étonnement et des Pères et de plusieurs autres personnes. Il faut ici remarquer que le démon, voyant les bénédictions que Notre-Seigneur donnait au Père contre lui et ses suppôts, l'avait menacé de le faire sortir, et effectivement il s'était servi d'étranges artifices pour en venir à bout. Mais ce malheureux esprit, qui s'était promis de charger le P. Seurin de confusion en le faisant quitter, l'eut tout entière lui-même par sa sortie. Balaam, l'un des suppôts, qui possédait aussi la mère Jeanne des Anges, y eut sa part; car le succès arrivé ayant obligé le supérieur de donner un nouvel ordre au P. Seurin pour exorciser encore une fois, dans cet exorcisme suivant, Balaam sortit en présence de personnes très-considérables, ayant déclaré auparavant que Léviathan était sorti, comme nous l'avons déjà dit, par le pouvoir de saint Joseph; et ce dernier démon en sa sortie écrivit sur la main de la mère ce nom sacré de Joseph, en témoignage de la protection de ce grand saint, qui voulut bien en donner des marques éclatantes, en faveur d'un véritable obéissant, ayant toujours aimé si chèrement cette vertu, comme il l'a même révélé à sainte Brigitte par une déclaration très-expresse.

C'est une chose bien considérable, ce que l'on rapporte des effets de la vertu d'obéissance en bien des occasions : les feux, les eaux et toute la nature ont reconnu son pouvoir, les animaux dépourvus de raison ont senti sa force, la divine Providence le voulant de la sorte par sa toute-puissance. Mais dans l'occasion dont nous parlons, Dieu voulut que les démons rebelles y fussent soumis : en voici encore un exemple. Les démons ayant agité par de violentes contorsions de corps le Père, comme nous

l'avons dit, avaient bien résolu de le faire plus que jamais à l'arrivée de son provincial, pour l'obliger à le faire sortir. Le supérieur donc étant présent à l'exorcisme que faisait le P. Seurin, et entendant les menaces que le démon faisait, de le jeter et de le rouler par terre avec confusion, il le lui défendit par le droit qu'il avait sur lui, et aussitôt le démon se trouva arrêté et n'osa le faire, ayant cessé depuis ce commandement de l'agiter, au moins comme il faisait auparavant.

Mais après avoir imité l'obéissance de son maître et de son Sauveur durant toute sa vie, il l'imita jusqu'à la mort, puisqu'on peut dire que la soumission parfaite qu'il a rendue à ses supérieurs, l'a en quelque façon avancée. Après avoir souffert tant d'infirmités et durant tant d'années, il se vit tellement abattu, qu'il jugea bien sa mort être prochaine; et cependant le supérieur lui ordonnant, dans le temps du carême, de faire deux fois la semaine l'exhortation aux écoliers du collége, il s'y soumit courageusement. Mais à peine avait-il achevé ses exhortations que la fièvre se joignait à sa faiblesse, et il mourut trois semaines après. Dans cette dernière maladie, il était comme un enfant devant ses supérieurs, et exécutait à l'aveugle tout ce qu'ils ordonnaient; il prenait indifféremment tous les remèdes et toutes les autres choses qu'on lui présentait, avec tant de marques de reconnaissance, d'humilité et de soumission, que ceux qui le servaient étaient ravis de son éminente vertu, et le regardaient comme un saint. Ainsi dans l'union avec Jésus son chef, *il s'est humilié soi-même, et s'est rendu obéissant, et obéissant jusqu'à la mort.* (*Philip.* II, 18.)

CHAPITRE XII.

De son oraison dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'oraison de l'aimable Jésus a été le principe de toutes ses actions, soit quand il a fait des miracles, soit quand il a voulu prêcher, ou choisir ses apôtres pour les envoyer prêcher par toute la terre; soit quand il a voulu souffrir ou établir ses plus grands mystères; et l'on peut dire qu'elle règne dans tous ses états. Il y passait non-seulement des nuits entières, mais il y a passé toute sa vie; et depuis son premier instant jusqu'au dernier moment de sa mort, ç'a été sa plus grande application, qui n'a jamais été interrompue. L'oraison a été la vie intérieure de ce divin Sauveur, par un entretien perpétuel de son âme avec le Père éternel; elle a été la plus chère et la plus continuelle occupation de son cœur.

Nous avons dit plusieurs fois que ceux qui lui sont véritablement unis, entrent dans une heureuse communication de ses inclinations et des divins mouvements de son cœur; ainsi les plus grands saints, dans l'union plus intime qu'ils ont eue avec leur Sauveur, ont été des personnes d'une plus continuelle oraison. Le P. Seurin, dans le commencement, en faisait sept heures régulièrement, ou de jour ou de nuit; car les jours ne lui suffisant pas pour ce saint exercice, il y employait encore du temps de la nuit : quelque incommodé qu'il fût la dernière année de sa vie, cela ne l'empêchait pas d'interrompre son sommeil, pour aller en la chapelle domestique du collége, afin d'y adorer et louer son Dieu. On a su qu'il y a passé des nuits tout entières, à l'imitation de son maître, et dans sa dernière maladie, son esprit, comme celui de saint Martin, y était continuellement occupé. Comme un Père qui l'assistait lui parlait de prendre un peu de relâche, il répondit : « Ce n'est pas en mon pouvoir. » Sa maladie l'ayant fait entrer dans quelque assoupissement, ce lui fut un sujet d'une grande peine, parce qu'il interrompait sa conversation actuelle avec Dieu. Son oraison était continuelle à Loudun, au milieu même des choses qui sont les plus capables d'en distraire, comme lorsqu'il prenait ses repas, ou lorsqu'il allait dans les rues. Enfin on peut dire que l'oraison a été l'une de ses vertus plus particulières, et qu'il l'a possédée dans un degré très-éminent.

Après avoir passé plusieurs voies de différents états, il était arrivé à une contemplation très-sublime. Je ne veux point parler ici des visions surnaturelles qu'il a eues, ni des révélations divines qui lui ont été faites; je m'arrête seulement à l'élévation solide de son esprit vers Dieu par sa sainte oraison. Ce grand serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, y était comme cet homme spirituel dont parle saint Thomas sur saint Paul : « Qui n'est pas seulement instruit du Saint-Esprit, pour savoir ce qu'il doit faire, mais dont le cœur est encore mû de ce même divin Esprit. » Il y souffrait plus qu'il n'agissait, comme dit encore le même Docteur angelique, parlant de l'homme intérieur, où, pour approuver sa doctrine par l'Ecriture ancienne et nouvelle, il rapporte ce passage d'Isaïe (LIX, 19) : *Quand celui que l'Esprit de Dieu pousse sera venu comme un fleuve rapide;* et cet autre de saint Luc (IV, 1), où il est dit que Jésus était poussé de l'esprit au désert. Il ne faut pas néanmoins, enseigne encore le même docteur, entendre par là que l'homme spirituel n'opère pas librement, mais parce que la vertu, qui est le principe de l'action, est mue d'une vertu spirituelle, l'opération qui en procède, non-seulement est une action, mais aussi une passion, en tant qu'elle part d'une vertu poussée d'un mouvement supérieur. Ce saint docteur explique la chose de cette manière, en la question unique de l'union du Verbe, et il déclare, dans un autre lieu, que les actes de l'âme sont parfaits, et par suite qu'ils tiennent plus du repos que du mouvement. L'âme donc dans l'oraison passive ne laisse pas d'y agir très-véritablement; mais elle n'y agit pas par ses propres industries, avec travail, et en sa manière ordinaire; elle y agit poussée par l'Esprit

de Dieu qui la comble de l'abondance de ses grâces.

Dans cet état de la contemplation sublime de l'oraison passive, Dieu quelquefois retire toutes sortes de formes sensibles et même celle de l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que, comme l'enseigne le grand et solide docteur des voies intérieures, (le B. P. Jean de la Croix), il élève l'esprit à une connaissance confuse et très-surnaturelle de la pure divinité; pour lors, dit sainte Thérèse, quand Dieu veut surprendre toutes les puissances (elle parle de leur façon ordinaire d'agir), il est évident qu'encore que nous ne voulions pas, on nous ôte la présence de l'humanité de Notre-Seigneur. Mais cette belle intelligence de la vie dévote, avec son angélique coadjuteur, enseigne unanimement qu'il faut prendre garde de ne pas se procurer par soi-même cet oubli; et c'est une doctrine constante parmi les saints et les Pères de l'Eglise, que le souvenir de Jésus-Christ non-seulement n'est pas un obstacle à la plus éminente contemplation, mais le plus assuré moyen pour arriver à la plus haute union divine. Ainsi le B. Jean de la Croix enseigne qu'encore que les images des autres choses corporelles servent d'empêchement à la parfaite union avec la divinité, celles de Jésus-Christ ne doivent pas être comprises dans ce nombre, puisque Jésus non-seulement est la voie, mais encore la vérité et la vie; or, l'on ne sépare pas la sainte humanité de la divinité; on regarde Jésus tel qu'il est, homme et Dieu, et non-seulement comme étant le moyen, mais aussi comme la fin.

Il y a donc juste sujet de s'étonner de ceux qui, pour soutenir leur abstraction volontaire de Jésus, prennent leur prétexte de la divinité, comme si elle ne se trouvait pas en cet adorable Sauveur. Ils allèguent que Dieu est la fin de toutes choses; que toutes choses sont pour lui, toutes les actions, toutes les souffrances, tous les mystères de l'adorable Jésus, et on en demeure d'accord; ils disent qu'ils veulent contempler la divinité, que toute la perfection de l'âme consiste dans son union. Il est vrai, mais on leur demande si Jésus n'est pas Dieu; on leur demande s'il le faut diviser; on leur demande s'il faut séparer sa personne divine de son humanité sacrée; on leur demande s'il n'est pas certain que jamais la personne divine ne l'a quittée; on leur demande si les paroles de notre aimable Sauveur ne sont pas véritables: *Mon Père et moi sommes une même chose.* (*Joan.* x, 30.) Ne pourrait-on pas leur dire: Comment dites-vous, montrez-nous le Père, ou montrez-nous Dieu? qui voit Jésus, ne voit-il pas le Père? Jésus ne leur pourrait-il pas dire: *Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père, et que mon Père est en moi?* (*Joan.* xiv, 20.) Ne sont-ils pas l'un dans l'autre par leur essence? Donc la contemplation de la divinité n'est pas une raison pour quitter la contemplation de Jésus-Christ.

J'avoue que les attraits de la grâce ne sont pas les mêmes; il y a des âmes fortement appliquées aux attributs divins; il y en a d'appliquées à de certains mystères; il y en a qui sont attirées à une nue présence de la Divinité qui est partout et qui remplit toutes choses; j'avoue que chacun doit suivre son attrait quand il est de la grâce. Mais je dis avec la séraphique Thérèse qu'il est dangereux de soi-même de s'accoutumer à rejeter le souvenir de Notre-Seigneur et de ses mystères; je dis avec elle: Plût à Dieu que nous l'eussions toujours; je dis que les plus grands et qui ont été les plus élevés dans la contemplation, ont été les plus appliqués à notre divin Sauveur et à ses mystères, comme il est facile de l'apprendre par l'histoire de leurs vies. Un saint Bernard, un saint François d'Assise, un saint Bonaventure, un saint Thomas, les saintes Brigitte, Catherine, Thérèse, ont été des personnes très-élevées dans les plus sublimes degrés de l'oraison, et toutes ont été très-occupées de sa divine vie. L'abus est grand dans notre siècle, où grand nombre d'âmes se retirent d'elles-mêmes de l'occupation sainte des actions et souffrances d'un Homme-Dieu, sous prétexte d'une contemplation abstraite de la Divinité; et sainte Thérèse a eu raison de dire que ces âmes ne feront jamais dans la vie intérieure les progrès qu'elles auraient faits, si elles avaient été soutenues par la vue des anéantissements d'un Dieu fait homme; qu'elles marchent en l'air, et l'expérience fait voir assez souvent le peu de solide vertu qui s'y trouve, et que même il en arrive de fâcheux effets.

Le P. Seurin a laissé par écrit une chose fort remarquable sur ce sujet. Il dit « qu'un jour Léviathan prit sa forme, fut trouver la mère Jeanne des Anges, dont la grande application intérieure était à Jésus-Christ et à ses mystères; le démon l'ayant fait appeler, elle vint, et pensant que ce fût le Père, elle l'écoute avec attention; pour lors le démon voulut se mêler de lui faire faire l'oraison à l'ordinaire du P. Seurin, qui avait coutume de lui dire des choses tout à fait touchantes pour l'enflammer en l'amour divin dans ce saint exercice; mais comme elle remarqua qu'il ne lui parlait point de Jésus-Christ, l'entretenant seulement des grandes et sublimes vérités de la Divinité et des perfections divines, contre la coutume du Père, elle se sentit pressée de lui dire, *vous n'êtes pas mon Père*, ce qui ayant rendu le démon confus, il déchargea sa rage en la frappant, et disparut. » Or le Père a toujours remarqué que les démons souffraient qu'on leur parlât des grandeurs de Dieu, mais que ce Dieu fait homme et ses mystères leur étaient tout à fait insupportables.

Le P. Seurin assurait « qu'il ne se trouvait jamais mieux que dans l'application à Notre-Seigneur et à ses mystères. » Cette application lui a duré toute sa vie et a continué jusqu'à sa mort; il y exhortait tout le monde, il y désirait que l'on y vécût et que l'on y finît sa vie. Le savant et pieux auteur

de la Vie du P. de Condren, célèbre par ses doctes ouvrages, a très-bien remarqué dans cette vie que ce n'est pas assez à un Chrétien de s'appliquer à Dieu, qu'il faut de plus s'étudier à la considération de la vie et des mystères du Sauveur du monde, n'y ayant point d'accès auprès du Père que par le Fils, point de vraie piété ni de salut que par l'invocation de la grâce du même Fils. Et ce Fils bien-aimé du Père éternel ne nous a-t-il pas enseigné lui-même cette vérité par ces paroles qu'il adresse à son Père : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.* (*Joan.* XVII, 3.) Connaître et aimer Dieu, c'est vivre dans l'obéissance de Dieu comme principe de notre être ; mais ce n'est pas lui porter l'amour que nous lui devons, comme au Père qui nous a régénérés par son Fils, c'est le servir comme des hommes, et non pas comme des Chrétiens.

Il faut ici considérer ce que nous avons dit ci-devant dans le chapitre de l'amour que le P. Seurin avait pour Jésus-Christ, pour voir dans une grande et évidente lumière que c'était la plus chère et continuelle application de son esprit et de son cœur. « Il s'écriait qu'il ne pouvait jamais se lasser d'en parler et d'y penser; il disait qu'en toutes ses paroles, actions, et dans ses souffrances, tous les mystères de son enfance, de sa vie cachée, de sa vie conversante, de sa très-douloureuse passion, faisaient le sujet du culte de l'Eglise, et qu'il devait être de la dévotion de ses enfants; que le tout avait été l'objet de l'amour, de la vénération des saints et des Pères de l'Eglise; qu'il le devait être de notre application, de notre zèle, de nos respects ; qu'il y fallait mettre notre goût; que ce devait être le sujet de nos entretiens; que nous devions nous estimer heureux si rien ne nous en divertissait; que nous les devions considérer comme notre refuge ; que lorsque les forces nous manquaient, il fallait demeurer prosternés aux pieds de Jésus » Nous avons dit qu'il en caressait les images avec des tendresses inexplicables, et qu'à la vue d'un crucifix qu'il avait il entrait dans des sentiments d'un amour qui ne peut s'exprimer. Je ne saurais ici concevoir l'état de certaines personnes qui disent qu'elles ne peuvent jamais penser à Notre-Seigneur ni dedans ni hors le temps de l'oraison, toute leur occupation étant une vue abstraite de la Divinité. Ma raison est que ces personnes, nonobstant leur occupation intérieure, pensent très-bien aux créatures leurs semblables, parlent très-bien avec elles, s'entretiennent de choses fort communes tous les jours, dans les occasions. Après cela, comment est-il possible qu'il n'y ait que Jésus à qui elles ne puissent penser? Ces personnes se souviendront bien de l'obligation qu'elles ont à de chétives créatures comme elles; comment ne pourront-elles pas s'appliquer à un Homme-Dieu, à qui elles sont redevables de tout? La grande amante de ce divin Sauveur, sainte Thérèse, avait bien raison de les traiter d'ingrates. Elle s'étonnait avec grand sujet qu'on ne le regardât que dans ses grandeurs et qu'on le laissât seul plongé dans une mer de douleurs et d'opprobres, souffrir toutes choses pour l'amour de ces gens qui disent qu'ils n'y peuvent pas même penser.

Il est vrai, comme le remarque encore très-bien cette séraphique sainte, que plusieurs n'y peuvent pas penser par la méditation ou oraison du discours; mais qu'on ne le puisse faire par un simple souvenir, par un simple regard ou au moins une vue confuse, c'est ce qu'elle n'a jamais pu comprendre, à moins que Dieu n'en retire la pensée, comme il a été dit qu'il arrive quelquefois dans son union intime ; ajoutons, ou si ce n'est que par un attrait de grâce particulière l'on ne soit appliqué à la nue présence de Dieu en toutes choses, à ses attributs, ou à quelque vérité chrétienne ; mais cela ne doit jamais exclure dans les autres temps le souvenir d'un Dieu incarné. Je dis de plus qu'il peut arriver un état de peines où l'on en perd encore la pensée, comme il se voit en la vertueuse mère de Chantal ; mais ces privations ne la font perdre que pour la mieux donner ensuite.

Répétons encore ce qui a été dit : le P. Seurin portait tout le monde à la méditation ou contemplation de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses mystères; je dis à la méditation ou contemplation, car il faut avoir égard aux voies différentes des âmes; ceux-là se trompent grandement qui veulent mener toutes les âmes par l'oraison du discours; les autres se trompent qui les veulent toutes les conduire par la contemplation. Saint Ignace enseignait très-bien que les directeurs sont dans une haute illusion, qui veulent faire aller les âmes par une même voie; l'esprit de discernement qui leur est nécessaire consiste à reconnaître celle par où l'esprit de Dieu les attire, et s'ils n'en ont pas des lumières, les renvoyer à ceux à qui le Saint-Esprit en a donné l'intelligence; autrement ils leur nuiront beaucoup, au lieu de les aider, et rendront un compte bien sévère au jugement de Dieu, de la gloire dont ils l'ont privé par leur mauvaise conduite.

Il y a bien des personnes qui ne peuvent méditer par les qualités de leur esprit, et ainsi elles sont dans une impuissance naturelle; mais il ne faut pas pour cela qu'elles soient privées de la grâce d'oraison, puisqu'en général n'étant autre chose qu'une élévation de l'esprit à Dieu, il n'y a personne qui ne le puisse faire. L'on trouve de simples gens qui s'arrêtent à Notre-Seigneur ou à quelqu'un de ses mystères par un simple regard, et demeurant doucement dans cette vue accompagnée d'amour, font de grands progrès dans les voies chrétiennes. Il faut remarquer sur ce sujet que cette oraison d'une contemplation active est au pouvoir ordinaire avec le secours commun de la grâce; ainsi que ce n'est nullement d'elle que les maîtres de la vie spirituelle parlent,

mais bien de la contemplation passive, quand ils disent que c'est présomption de s'y vouloir introduire de soi-même. Il y en a qui ne doivent plus méditer, parce que l'attrait de Dieu les tire de leurs opérations ordinaires, pour les élever à une opération où ils sont mus de son esprit d'une façon spéciale, et c'est la contemplation passive.

Mais que doit faire l'âme dans toutes les voies différentes de la grâce, sinon de suivre celle où Dieu l'appelle? Ainsi, que celui qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange point ne méprise pas celui qui mange; que le méditatif honore le contemplatif, et que le contemplatif honore le méditatif. Le P. Seurin conduisait ordinairement par les exercices de saint Ignace, qui ont produit des biens inestimables dans toute l'Eglise universelle, et qui font tous les jours de grands effets de grâces. Le Père assurait que l'on y trouvait des trésors qui ne seront connus que par ceux que Dieu éclaire particulièrement, ce qu'il faut avouer, spécialement si on les faisait, comme au temps de saint Ignace, durant un mois. Car enfin il faut employer quelque temps considérable pour donner lieu à la grâce de nous éclairer, de mortifier nos passions et de changer nos anciennes habitudes. O mon Dieu ! quel temps ne donne-t-on pas pour un procès, pour les affaires temporelles, pour rétablir la santé du corps, quoique toutes ces choses doivent bientôt passer pour ne revenir jamais ! Et pour l'éternité et le Dieu de l'éternité on aura de la peine à employer quelques semaines ! Hélas ! à peine donnera-t-on huit ou dix jours.

Le P. Seurin remarquait judicieusement que plusieurs personnes qui ne peuvent méditer pouvaient encore se servir des exercices de saint Ignace, employant les puissances de leur âme avec grande simplicité à la vue des personnes, des paroles et des sentences qui y sont proposées, pesant par de simples regards les objets sans se servir de beaucoup de discours, et y appliquant les sens intérieurs pour entrer en admiration et en ferveur. Il remarquait encore que l'âme arrive quelquefois à une oraison où elle n'a plus qu'une notion générale; qu'il y a une certaine noblesse dans cette notion qui rend une grande gloire à Dieu; qu'une marque que cet attrait vient d'un principe divin, c'est qu'il purifie notre esprit et le rend simple; que cependant l'âme jouit en ce repos des plus délicates onctions de la grâce; que c'est une erreur de penser que l'âme soit oisive dans cet état; que ceux qui troublent les personnes, ou qui se troublent eux-mêmes par le recours aux actes distincts ne font autre chose que de se tirer de leur vrai repos, et que cette notion générale tient l'âme attentive à Dieu ou à Notre-Seigneur Jésus-Christ par une vue confuse. Il assure qu'à la fin de sa vie il était en cet état d'oraison, et les auteurs de la vie de saint Ignace rapportent que cet admirable saint n'agissait plus selon ses anciennes méthodes, mais ne faisait plus que souffrir et se laisser conduire aux mouvements de l'esprit divin.

Il estimait que tous les états de la vie spirituelle se terminent à l'état de pure foi, qui est très-indépendant des lumières, des goûts et des sentiments; que c'était un vrai état, puisqu'il subsistait toujours même avec ce qu'il y a de plus contraire, comme sont les tentations contre la foi; qu'il n'est point sujet à l'alternative de consolations et et de désolations; que Notre-Seigneur le donne sans aucunes visions précédentes, sans révélations ni paroles intérieures, à ceux mêmes qui paraissaient dans une vie commune; mais que c'est un bien qui ne se peut comprendre. « Il disait que quand le Saint-Esprit se donne par ses plus divines communications, pour lors les présences sensibles sont ôtées; qu'ordinairement les extases cessent ou arrivent peu. » Il avait appris cette haute doctrine dans la rencontre du berger si éclairé dont nous avons parlé en la première partie de cet ouvrage, qui lui dit que les extases où il avait été sujet étaient des imperfections dont Dieu l'avait délivré.

C'est pour cela qu'il écrit que « son oraison en cet état était une oraison de pure foi; que c'était par la pureté de cette vertu qu'il allait à Dieu presque sans discerner l'extraordinaire de l'ordinaire; qu'il ne s'arrêtait plus à toutes les choses particulières qui lui arrivaient, qu'il en était en repos au-dessus de toute sorte de sentiment et d'opération; qu'il avait une chose bien éloignée des sens, qui était de servir Dieu par la foi, comme l'enseigne l'Eglise à ses fidèles, et qu'il s'en tenait là; qu'il n'avait plus ses mouvements forts et impétueux; qu'autrefois Notre-Seigneur lui donnait le vin nouveau, mais qu'à présent il lui donnait le vin vieux. » C'est une comparaison qu'il avait prise de l'Evangile dont il se servait fort à propos; voici comme il l'expliquait. Tout de même plus le vin est nouveau, plus il est impur et bouillant; en sorte qu'il sort hors des vaisseaux ou les fait crever, et, comme dit Notre-Seigneur en saint Matthieu, *qu'il trouble si on ne le boit avec discrétion, quoique jamais il ne soit plus doux.* (*Matth.*, IX, 17); ainsi la grâce dans ses commencements est impétueuse; elle paraît et sort au dehors; on a de la peine à la contenir; elle met dans des ferveurs sensibles; elle cause de grandes douceurs qui dans la satisfaction qu'elles donnent souvent par le mélange de l'amour-propre, produisent beaucoup d'imperfections dans l'âme, et lui ôtent ou diminuent sa paix intérieure. Mais comme le vin, après qu'il a bouilli est plus fort, qu'il en est plus sain et plus pur, quand il est tout à fait vieux, aussi la grâce produit peu à peu des mouvements plus tranquilles, et à la fin n'a plus toutes ces sensibilités et ces consolations qui se répandaient sur la partie inférieure, mais demeure dans le fond de l'âme dans une grande pureté. Il ajoutait encore, que comme il y a de certains vins qui se fortifient et deviennent plus excellents quand

ils ont été portés sur mer, que les grâces de même prenaient leur accroissement par les tribulations de la vie, et par toutes les tempêtes des contradictions et oppositions des hommes et démons. Il disait de plus, qu'au milieu de toutes ces tempêtes il fallait faire comme ceux qui pêchent les perles dans le fond la mer, qui ont un tuyau qui va jusqu'en haut, et qui y est soutenu par un liége, par lequel ils respirent; qu'aussi il fallait s'y soutenir par l'oraison de pure foi, et y respirer à travers toutes les eaux des difficultés où l'on est plongé, et pour lors on pêche heureusement les perles des vertus.

Mais surtout il donnait avis que « trois choses étaient nécessaires pour aller à Dieu par la foi; la première, qu'il faut toujours s'appuyer sur ce que nous croyons, et nullement sur ce que nous sentons, que nous goûtons ou nous voyons de Dieu, ou des choses spirituelles. La seconde, qu'encore que la partie intérieure sensitive ou raisonnable soit combattue, il faut toujours se réfugier dans l'asile de la foi, et y demeurer sans descendre dans le bas étage des sens; par exemple se persuader qu'il vaut mieux être pauvre, méprisé, ou être dans la douleur, soit d'esprit ou de corps, que d'être riche, dans l'honneur, ou dans les plaisirs et dans les consolations intérieures ou extérieures; qu'il y a un Dieu qui sait tout, qui gouverne tout; que tout est soumis à sa divine providence; qu'il est toujours fidèle à l'âme, et bienfaisant à ceux qui renoncent aux choses créées pour l'amour de lui. La troisième, qu'il faut toujours avoir un grand courage pour se relever si l'on fait quelque chute: cette vérité doit être bien remarquée par tant de personnes qui s'abattent et se découragent dans leurs manquements, ce qui est une tentation très-dangereuse. Enfin qu'il faut persévérer en ces choses, demeurant constamment dans le dessein de servir Dieu avec générosité, et de tendre à ce qui sera le plus parfait. »

Il recommandait beaucoup de ne pas s'arrêter aux dons de Dieu qui ne sont que les moyens, mais uniquement à Dieu seul qui est la fin; qu'il ne fallait pas même les vouloir trop discerner ou savoir d'où ils viennent, et comme les choses intérieures se passent, ni trop s'appliquer aux choses extraordinaires qui arrivent, ou s'en entretenir trop même avec le directeur, parce qu'il s'y perd beaucoup de temps; qu'il y a souvent bien de l'amusement, beaucoup d'amour-propre, et bien du danger d'être trompé; mais que s'arrêtant à Dieu par la seule foi, et laissant toutes ces choses extraordinaires pour telles qu'elles sont, on évite tous ses dangers et tous ses maux. Il est vrai qu'encore qu'il estimât qu'il ne fallût pas tant s'arrêter aux dons, il ne croyait pourtant pas pour cela qu'il fallût les étouffer, particulièrement quand il n'en arrive que du courage, de la force et de la paix pour mieux aller à Dieu; qu'il y a des âmes qui ont besoin d'être soutenues par quelque chose de sensible, et que de se priver volontairement de ses secours, cela faisait tomber l'âme dans l'aridité et la rendait comme un squelette. » C'était une remarque qu'avait faite autrefois la vénérable sœur Marie de l'Incarnation, Carmélite, qui, voyant quelques-unes de ses sœurs rejeter toutes les grâces sensibles, leur dit qu'elles n'étaient pas assez fortes pour entrer dans cette pratique. Après tout, le plus sûr est de laisser agir Dieu, et demeurer dans une entière indifférence pour toutes sortes d'états, soit de consolations, soit de peines; recevoir tout également de sa divine main, par une perte générale de tout désir propre, et prendre garde dans les choses extraordinaires de ne s'y pas arrêter, et de ne s'en pas occuper, car ce serait une voie ouverte à toutes sortes d'illusions; mais de se tenir toujours dans l'union avec Dieu par la foi, l'abnégation et la nudité de cœur. Ce n'est pas qu'il y ait des âmes qui, par des mouvements de grâces, se privent volontairement des consolations sensibles, se procurant de n'avoir plus de faveurs extraordinaires; et cette pratique est louée par le B. Jean de la Croix.

Le P. Seurin dans son état de contemplation sublime, s'acquittait très-bien des fonctions laborieuses envers le prochain, où sa profession l'engageait. C'est une dangereuse illusion de s'imaginer que la vraie oraison serve d'obstacle à s'acquitter de ses devoirs, car puisqu'elle cause une union très-intime à Dieu, elle unit ensuite à sa divine volonté: ainsi non-seulement elle n'empêche pas, mais elle fait entrer avec une force nonpareille dans toutes les obligations de son état. Il est facile de se convaincre de cette vérité, dans les plus grands saints dont Dieu s'est servi davantage pour faire de grandes choses; comme par exemple dans tous les saints fondateurs d'ordres, qui tous ont été des personnes d'une grande oraison. Mais, dans ces derniers siècles, n'a-t-on pas vu l'admirable saint François Xavier aussi recueilli en Dieu par l'oraison, que l'ermite le plus retiré dans le fond de la solitude? et a-t-on pu voir un homme en même temps plus dans l'oraison et dans l'action? Le P. Louis du Pont, dans la vie du saint homme le P. Baltazar Alvarez, rapporte que Dieu lui donna un haut degré de contemplation, quand il voulut se servir de lui pour faire de grandes choses pour sa gloire dans le prochain; aussi le P. Seurin assurait, « que son oraison lui donnait une force et une vigueur extraordinaire pour travailler dans les missions. » Et de vrai si c'est son propre (comme il a été dit) d'unir à Dieu, l'homme peut-il jamais être dans un meilleur état, pour faire le bien, que lorsqu'il lui est plus uni?

C'est la raison pour laquelle les démons redoutent si fort l'oraison, et les personnes d'oraison, parce que Dieu s'y trouve, et c'est l'unique chose qu'ils craignent; ils se mettent peu en peine d'un directeur, d'un prédicateur, d'un missionnaire, s'ils aperçoivent qu'il a plus de l'esprit de l'homme, que de l'esprit de Dieu; ils se soucient peu de la science, en ayant davantage que les

plus doctes ; ils se soucient peu de l'éloquence, des belles-lettres, des belles qualités naturelles; ils sont mieux pourvus de toutes ces choses que ceux qui en sont les plus riches; la faveur, le crédit, la naissance, et tout ce que le monde estime, ne leur fait point de peur. Ce qui les fait trembler, c'est Dieu, et ceux qui sont pleins de Dieu. Un homme abject aux yeux des hommes, mais bien rempli de l'esprit de Jésus-Christ, jette l'effroi dans l'enfer ; et parce que l'oraison est le canal sacré par lequel il communique ses plus divines unions, c'est ce qu'ils craignent davantage : de là vient l'opposition secrète et publique aux personnes d'oraison, à qui le diable ne manque pas de faire une cruelle guerre. Ce malheureux esprit n'oublie rien pour le décrier, et pour décrier à même temps les saintes voies de l'oraison; et s'il pouvait, il en ôterait l'exercice; au moins il tâche de la rendre suspecte, comme il fait aussi la dévotion, soit par l'ignorance de ceux qui y sont peu versés, soit par les manquements des particuliers qui s'y adonnent, comme si l'oraison devait répondre de leurs défauts.

« Mais la grande maxime de la vie intérieure, disait le P. Seurin, est d'y persévérer constamment, malgré la rage des démons, la contradiction des hommes, les peines que l'on y souffre, soit par les aridités et impuissances, soit par les distractions, les dégoûts et les ennuis, soit par les tentations qui y arrivent, les angoisses qu'on y trouve et les agonies que l'on y porte. » Quand tout le monde devrait s'abîmer, s'écrie la séraphique sainte Thérèse, il faut faire l'oraison et y persévérer généreusement, quelque difficulté qui se présente, quand même il semblerait que l'on y perd le temps et que l'on n'y fait rien; car enfin, Dieu connaît la préparation de notre cœur, et notre bonne volonté de l'adorer et de le servir, dans le temps que l'on prend pour cet exercice angélique qui ne lui est pas caché.

Et comment pouvoir aimer Dieu sans aspirer saintement à sa divine conversation, puisque, dans les excès de son amour il nous veut bien faire cet honneur en nous en donnant la permission. Faut-il recommander à celui qui est attaché d'affection à quelque chose, d'y penser et de s'en souvenir? comment pourrait-il s'empêcher de le faire? Ah non! je ne m'étonne pas si l'oraison des saints a été si continuelle, c'est qu'ils aimaient Dieu; je ne suis pas surpris si l'espace d'une demi-heure d'oraison ou d'une heure, devient si ennuyeuse à tant de personnes, c'est qu'elles ne l'aiment guère; des plaintes ordinaires qu'une messe est trop longue, si on la célèbre avec la dévotion requise; de ces difficultés des savants, des prédicateurs mêmes, à donner quelque temps à l'oraison, pendant qu'ils emploient les jours presque entiers à l'étude; ou si ce sont des gens de communauté qui sont obligés de la faire, ils y sont secs comme du bois, eux qui s'appliquent dans une ferveur naturelle de leur esprit avec tant de contention à la connaissance des sciences et des lettres. Mais cependant disons, pour finir ce chapitre, ce que le P. Seurin a écrit, dans l'une de ses lettres : «Oraison, oraison, pour l'amour de Dieu faites l'oraison; et si vous y avez de la peine, pour l'amour de Dieu prenez patience, prenez patience, aux pieds de Jésus-Christ. »

CHAPITRE XIII.

De son abandon parfait à la divine Providence dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Jésus-Christ dit à son Père, en entrant dans le monde, enseigne le grand Apôtre aux Hébreux, c'est-à-dire, lorsqu'il fut formé dans le pur sein de la Vierge, sa mère : *je viens, il est écrit de moi, dès le commencement du livre, que je dois accomplir votre volonté* (*Hebr.* x, 5-7); et saint Luc (xxiii, 46) rapporte que dans le temps qu'il en sortit, criant à haute voix, il dit : *Mon Père, je recommande mon esprit entre vos mains;* et que, disant cela, il expira. Ce divin Sauveur proteste en saint Jean, qu'il ne peut rien faire de soi-même que ce qu'il voit faire au Père, et que tout ce que fait son Père il le fait avec lui (*Joan.* viii, 28) : *il assurait* qu'il ne parlait pas de soi-même, mais que c'était son Père qui l'avait envoyé, qui avait ordonné lui-même ce qu'il devait faire, et comment il devait parler : que les choses donc qu'il disait, il les disait comme son Père les lui avaient dites (*Joan.* vi, 6); que sa viande était de faire sa volonté et d'accomplir son œuvre; enfin, qu'il faisait toujours ce qu'il lui plaisait. (*Joan.* iv, 34.) Il est impossible de voir une plus grande dépendance ni un plus parfait abandon que celui de l'aimable Jésus, qui ne faisait pas la moindre petite action, et ne disait pas une parole par soi-même; qui entre et qui sort du monde se laissant entièrement aux ordres de la providence de son Père; qui s'y laisse sans réserve pour être visité des pasteurs et des mages, pour être circoncis, pour être porté en Jérusalem, pour aller et demeurer en Egypte, pour en revenir, pour être baptisé au Jourdain, pour être tenté au désert, pour prêcher, pour mourir en croix; qui n'avançait ni ne retardait ce qu'il avait à faire, demeurant dans la paisible attente de l'heure que son Père avait ordonnée. Mais quel plus grand abandon à la divine Providence que celui où il a été durant trente années, vivant dans la retraite, caché dans la pauvre boutique d'un artisan, y faisant le métier de charpentier, lui qui était venu au monde pour y donner la lumière à tous les hommes; et qui, enfin, mourut sur un gibet?

Après ces vérités, comment le Chrétien, qui les croit, pourra-t-il s'inquiéter de tout ce qui lui peut arriver de plus affligeant? comment sa paix ne sera-t-elle pas immuable, se reposant doucement dans le sein de la divine Providence? Je ne suis pas surpris si le P. Seurin a écrit : « Mon âme est

établie dans une grande confiance, et n'est portée à rien entreprendre de soi-même, mais d'aller selon l'ordre de la divine Providence qui dispose de tout. Je me confirme de plus en plus de me laisser à ses soins sans aucune réserve, pour tout ce qui me regarde, et de vivre dans son entière dépendance; j'irai de bon cœur partout où elle me mènera; je ne saurais entrer dans aucune défiance de la conduite de Notre-Seigneur, et je ne vois rien sur la terre qui puisse me donner quelque crainte, malgré toute l'éloquence de certains prudents et timides, qui sont féconds à fournir de mauvaises conjectures sur des pieds de mouches; car je crois que Notre-Seigneur, en tout ce qui nous arrive, fait entièrement son ouvrage pour notre grand bien. »

Voici quelques-unes des maximes de ce grand homme sur ce sujet : 1. Il faut que l'esprit de l'homme se perde doucement dans les soins de la divine Providence, parmi la diversité de toutes sortes d'événements, lui remettant tout sans peine, laissant les hommes dire et penser ce qu'ils voudront; la plus douce perte que nous pouvons faire est celle de nous-mêmes en Dieu, abîmant en lui tout ce que nous sommes.

2. Tout est ordonné pour le bien de ceux qui ont remis tous leurs soins entre les mains dans la divine Providence; Dieu, n'abandonnera jamais rien de ce qui les regarde; souvent il les aidera par des moyens où ils ne pensent pas; il les assistera même par des voies qui semblent leur être contraires : mais ceux qui ne sont qu'à demi à Dieu se rendent indignes de recevoir les grands secours de son aimable providence.

3. Les surprises, en fait de la divine Providence, sont encore plus douces que les choses que nous pouvons prévoir, parce qu'il n'y a rien de plus doux que la parfaite dépendance de la divine volonté; et s'y soumettre entièrement tout à coup sans voir, au lieu de délibérer, c'est une marque de grande dépendance.

4. Il faut se fonder sur un principe indubitable, qui est que, lorsque nous entreprenons une chose pour Dieu en sa pure vue et par sa conduite, nous sommes tellement en sa divine providence qu'il emploie sa bonté, sa sagesse, sa puissance pour nous; en sorte qu'il ne nous arrive, qu'il ne peut rien nous arriver, qui ne soit pour sa gloire et pour notre bien.

5. C'est une grande vérité que je sais par mon expérience, que jamais rien n'arrive, quelque mal que ce puisse être, que Dieu permette, qu'il ne tire quelque sujet d'un grand bonheur pour la personne qui souffre, et d'un tel fruit que ce ne lui soit une occasion particulière de louer et de remercier la divine Providence pour jamais. Les plus grandes peines sont des effets des plus grandes grâces et des plus grandes obligations que nous lui ayons; il n'y a rien que nous devions plus estimer que les coups qu'elle nous donne, qui nous éloignent plus de nous-mêmes, du monde et de toutes les choses que le monde aime.

6. Les grands effets d'une Providence extraordinaire commencent lorsque nous sommes les plus destitués des moyens ordinaires, Dieu les proportionnant à nos besoins; il les augmente à mesure que ceux des créatures manquent. Jamais Dieu n'est plus dans un cœur, que lorsque les créatures s'y trouvent moins.

7. On ne saurait dire combien la vie est heureuse au milieu de tout ce qu'il y a de plus affligeant, quand l'amour et la confiance possèdent un cœur; mais où trouvera-t-on une vive foi dans ce monde, pour s'attendre à Dieu et s'y confier parmi les maux intérieurs et extérieurs de la vie? ce serait une douceur incomparable que ce bien. Quelles délices, quelle paix, quel repos, de connaître l'avantage qu'il y a de se rendre à tous les ordres de la divine Providence, et d'y demeurer avec respect, soumission et amour! disons une bonne fois, *Amen : Que votre volonté, mon Dieu, soit faite en la terre comme au ciel* (*Matth.* VI, 10); c'est-à-dire, comme nous le pouvons expliquer en cette oraison, dans nos corps comme dans nos esprits.

8. Ceux qui ne se confient pas entièrement à Dieu, en ignorent la bonté, la sagesse et la puissance; tous ceux qui connaîtront véritablement Dieu, espéreront en lui. Eh! qui a jamais espéré en lui, et soit demeuré dans la confusion ?

9. J'ai été l'objet d'une désolation universelle, délaissé pour servir de jouet aux hommes et aux diables, et pour en être tourmenté cruellement; cependant tout ce que je puis dire de la conduite de la divine Providence, est que je n'ai point de paroles pour en déclarer la bonté : qui se fie en Dieu, quand il aurait été, pour ainsi dire, dévoré de l'enfer, triomphera de toutes choses.

Voilà quelques maximes de ce fidèle serviteur de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, touchant l'abandon où il faut être aux ordres de la divine Providence; mais il en faut voir la pratique, quand il fut choisi pour aller faire les fonctions d'exorciste à Loudun : il était dans une disposition la plus éloignée de cette fonction qu'on eût su croire; il avait le corps si faible qu'il ne pouvait s'appliquer à aucun exercice sans ressentir beaucoup de douleurs, jusque-là qu'il ne pouvait faire aucune lecture à cause d'un mal de tête continuel; d'ailleurs son esprit était plongé dans des peines si pressantes qu'il ne savait que faire; tout cela par des causes inconnues, et auxquelles il ne pouvait apporter du remède. Il y avait même plusieurs années qu'il était exercé de la sorte, mais à la fin il se trouva tellement accablé de peines de corps et d'esprit qu'il ne croyait pas pouvoir vivre encore longtemps; tout son recours était à Notre-Seigneur, selon ce qu'il a dit lui-même : *Venez à moi, vous*

tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. (*Matth.* XI, 28.) Or, un jour qu'il était dans sa chambre, prosterné devant cet aimable Sauveur, implorant ses miséricordes, son supérieur entra, lui portant une lettre du Père provincial, par laquelle il lui était ordonné d'aller à Loudun pour y faire l'office d'exorciste. A la première pensée d'une occupation si surprenante, il ne lui parut rien qu'une impossibilité entière, d'un côté par une extrême faiblesse, ou, pour mieux dire, d'un épuisement entier où il était réduit; et d'autre part à cause du grand travail où cette fonction l'engageait: *Mais ceux qui espèrent au Seigneur*, dit un prophète, *auront de la force; ils prendront leur essor comme l'aigle, pour voler sans se lasser, au-dessus de toutes les difficultés qui se présentent.* (*Isa.* XL, 31.) Ainsi le Père par une obéissance aveugle se perdit entièrement dans la confiance qu'il eut en la divine Providence; il ne pensa plus à soi-même et s'oublia de ce qu'il était, pour ne se plus souvenir que de la puissance de son Seigneur et de son Dieu en qui il mit toutes ses pensées. Il entreprit le voyage avec une générosité non pareille; et, comme durant le chemin sa faiblesse et son impuissance lui étaient représentées de temps en temps, cela ne lui servait qu'à se perdre tout de nouveau en la puissance de son Sauveur, d'où il attendait uniquement tout son secours. Etant enfin arrivé à Loudun, et ayant vu la manière extrêmement laborieuse que tenaient les exorcistes, il lui parut par l'expérience qu'il avait depuis plusieurs années, qu'il ne pourrait continuer plus d'un jour un si pénible exercice; mais comme il s'était retiré dans l'asile du Très-Haut, il dit au Seigneur: « Vous êtes mon protecteur et mon refuge, vous êtes mon Dieu, je mettrai en vous ma confiance. » (*Psal.* XC, 2.) Et parce qu'il avait pris le Très-Haut pour son refuge, il marcha sur l'aspic et sur le basilic, et il foula aux pieds le lion et le dragon. Dieu donna ordre à ses anges de le garder en toutes ses voies; ils le portèrent sur leurs mains, de peur qu'il ne heurtât son pied contre la pierre.

Il répétait souvent ces paroles du Psalmiste: *Je n'espérerai point en mon arc, et mon épée ne me sauvera point.* (*Psal.* XLIII, 7.) Parlant de l'affaire de Loudun, il disait: « Je l'ai entreprise ayant cette impression, que me fiant en Dieu et me livrant à sa providence, plus les maux qui m'arriveraient seraient grands, plus Notre-Seigneur me ferait de biens; plus les attaques des démons seraient rudes, et plus son assistance serait grande; c'est ce que j'ai éprouvé. » Mais son abandon ne s'arrêta pas dans le temps, il s'étendit même jusqu'à l'éternité. Car après avoir souffert durant dix-neuf années des peines inexplicables, s'imaginant par une forte pensée qu'il était réprouvé, environ une année devant que ses peines le quittassent entièrement, la liberté lui fut donnée quelque intervalle de temps, pour considérer le terrible état de sa peine si désolante; ou faisant une sérieuse réflexion, il se prosterna comme il put sur son lit où il était arrêté, pour se soumettre en toutes choses aux jugements de Dieu, et s'y abandonna plus que jamais pour l'affaire éternelle de son salut. Dans ce moment il se sentit absorbé dans un océan de paix, et Dieu lui fit connaître que l'abandon de l'âme, aux conduites de la divine Providence la doit porter à s'y fier sans aucune réserve et sans tant discerner, ni raisonner. Il disait « que sa confiance augmentait à proportion de ses peines, quoiqu'il ne s'en aperçût que dans de petits intervalles de lumières. » Mais enfin son abandon à la divine Providence était parfait, et pour tout ce qui regarde le corps et pour tout ce qui regarde l'âme, ses emplois, son honneur, pour tout ce qui regarde le temps et l'éternité; et il a toujours dit: « qu'il s'en est si bien trouvé, qu'il n'avait point de paroles pour l'expliquer. »

Nous sommes bien éloignés de le pouvoir faire; mais cependant nous remarquons quelques secours de la divine Providence, pour apprendre de plus en plus qu'il est bon, qu'il est doux, qu'il est infiniment avantageux de s'y reposer pleinement. Ah! je voudrais aller crier partout ces vérités aux hommes, que la divine Providence est la meilleure des mères, et que celui-là est bienheureux qui y a mis toute sa confiance; voyons-en quelques effets dans le P. Seurin. Ses pénitences furent si excessives dans ses commencements, et en particulier ses abstinences, que son estomac se trouvant tout à fait rétréci, il ne pouvait plus vivre sans miracle, et il était dans cet état quand il arriva à Loudun. Il fallait donc un secours miraculeux de la divine Providence pour pouvoir y subsister, et le secours lui fut donné; car son estomac et sa poitrine se trouvèrent si fort élargis dans une nuit, que, voulant prendre sa camisole le lendemain, il la trouva trop étroite de trois ou quatre doigts, et en même temps sentit une vigueur non pareille dans les parties de son corps qui étaient entièrement ruinées. O divine et aimable Providence, qu'il fait bon s'attendre à vous! Dans ce même lieu les démons ayant conspiré de le faire sortir par la vexation publique qu'ils lui faisaient (car ils pensaient que le Père provincial venant, ne pourrait pas souffrir une grande indécence dans un religieux qui lui était sujet); en effet, ils ne s'étaient pas trompés dans leurs mesures. Mais que Dieu est bon à ceux qui espèrent en lui! Comme les démons pensaient agiter le Père à leur ordinaire, son provincial le leur ayant défendu par le droit qu'il avait sur lui, comme nous l'avons rapporté, ils furent obligés de cesser cette sorte de vexation, et ensuite leurs desseins furent anéantis. Le Père provincial laissant donc encore le P. Seurin en sa qualité d'exorciste à Loudun, les démons dirent que l'ange gardien du serviteur de Dieu les avait empêchés de le tourmenter devant son supérieur. Combien de secours de la divine

Providence verrions-nous souvent, par le ministère des saints anges, si nous avions les yeux ouverts à ce qui se passe dans le monde de la grâce !

Le P. Seurin étant à Saint-Macaire, petite ville à sept lieues de Bordeaux, où les Pères jésuites ont une résidence, le démon l'ayant pris, le jeta par la fenêtre de sa chambre dans un précipice sur un rocher; il tomba sur ses pieds avec ses pantoufles, le bonnet carré sur sa tête. Ce fut une merveille, que tombant de si haut, il n'en eût le corps tout brisé, et ne mourût pas de cette chute; cependant il eut un os de la cuisse cassé près la hanche, qui lui fut mal remis: ensuite ayant été transporté à Bordeaux, les plus habiles médecins et chirurgiens jugèrent qu'il ressentirait le reste de sa vie de grandes douleurs en la partie blessée dans le changement des temps et des saisons; ils lui ordonnèrent de porter de certaines peaux pour tenir toujours cette partie chaude. Mais la divine Providence ne lui manqua non plus dans cette occasion que dans les autres; car il ne porta point de peaux, et il fut exempt des incommodités que les médecins lui avaient marquées. Il est vrai qu'il se servit depuis ce temps-là d'un bâton pour marcher; mais avec cela il marchait facilement et assez loin. Or, ce qui est bien remarquable, et qui fait voir manifestement que c'était la divine Providence qui le soutenait et le faisait marcher, c'est que s'il sortait quelquefois pour aller se promener, il tombait tout à coup, sa jambe ne le pouvant porter: mais lorsque c'était pour aller prêcher ou confesser, ou pour quelqu'autre exercice de piété, il n'y sentait aucune faiblesse, et faisait même beaucoup de chemin, allant dans les campagnes pour y instruire le pauvre peuple. Ceux qui savent l'histoire des saints ne seront pas surpris de la permission que Dieu a donnée au diable de le jeter par une fenêtre, puisqu'il a souffert que les démons ont tant de fois battu et d'une manière cruelle ses plus grands serviteurs, pour donner de l'exercice à leur vertu. Les vies des Pères du désert sont pleines de ces exemples; et dans nos derniers temps, l'histoire de la réforme du Carmel nous apprend qu'une religieuse carmélite a été tuée par le démon qui l'écrasa, faisant tomber sur elle un pan de muraille. Et sainte Thérèse eut révélation qu'elle avait été exempte du purgatoire par cette mort soufferte de la manière; enfin, on ne peut jamais assez répéter cette vérité, que la divine Providence ne nous envoie les plus grands maux que pour notre plus grand bien. Mais l'Ecriture ne nous en assure-t-elle pas en la personne du saint Job? quels maux n'a-t-il pas endurés? dans quel état pitoyable a t-il été réduit par le diable? et cependant la même divine parole l'a déclaré bienheureux (*Tob.* II, 12-16), et il est certain qu'il a été l'un des plus grands favoris de Dieu qui aient jamais été.

Je ne puis omettre ici deux choses qui font bien voir les soins que la divine Providence prend des siens, et combien il est dangereux de s'attaquer aux saints du Seigneur. Lorsque le P. Seurin fut précipité par le démon, un huguenot qui passait par là le voyant tomber, voulut rire et se donner du plaisir de la chute d'un homme dont la profession était bien odieuse aux hérétiques : Voilà, dit-il, un Jésuite qui veut voler; mais sa raillerie ne demeura pas longtemps sans être punie : car ce huguenot étant monté sur un cheval doux, et marchant dans un fort beau chemin, ne laissa pas d'être tout à coup jeté par terre, et eut le bras cassé; ce qui lui fit avouer hautement que c'était une manifeste punition de Dieu. Une autre fois, une personne de capacité et de vérité, ayant vu le Père dans quelque état qui pouvait le faire passer pour ridicule, le traita de fou; mais elle se devait souvenir de ce que disait le Psalmiste, qu'il ne faut point toucher aux oints de Dieu, et ne point faire de mal à ses prophètes (*Psal.* CIV, 15), que Dieu a châtié même les têtes couronnées à cause d'eux. A quelque temps de là, cette personne tomba dans de si grandes extravagances, quoiqu'elle fût fort sage, que l'on fut obligé de l'enfermer.

C'est ainsi que Dieu, pour me servir de l'expression de l'Ecriture (*Zach.* II, 5), *environne comme un mur de feu* ses fidèles serviteurs qui ont mis toutes leurs espérances en lui. Ceux qui les approchent pour les attaquer, se trouvent enveloppés de flammes et consumés dans les feux. Le P. Seurin a été protégé de Dieu, parce qu'il a connu son nom; mais Dieu l'a délivré, parce qu'il avait mis son espérance en lui. L'ange gardien de la mère Jeanne des Anges, qui lui paraissait visiblement, comme nous l'avons dit, lui avait assuré que Dieu tenait le Père en sa main; qu'il prenait plaisir d'exercer la constance de son cœur; qu'il l'avait délivré de grands dangers; qu'enfin il le délivrerait de ses peines, et qu'il se servirait de lui pour sa gloire. Une âme de grande vertu eut connaissance, dans une lumière surnaturelle, que cette délivrance du Père se ferait peu à peu; et l'événement en a bien fait voir la vérité : car ayant été réduit dans un état où il ne pouvait ni dire son bréviaire, ni célébrer le très-saint sacrifice de la messe, comme la très-pure et toujours immaculée Vierge est le grand et doux moyen dont se sert la divine Providence pour exécuter les desseins de ses plus grandes miséricordes, Dieu se servit de cette Mère de bonté, que l'Eglise appelle une aurore sacrée, pour commencer à faire naître un grand jour de grâce dans l'esprit de son serviteur, qui avait été plongé depuis tant d'années dans les plus sombres nuits, comme nous l'avons dit, pour lui donner la facilité de s'acquitter de l'obligation du bréviaire et de prêcher. Cette grâce lui fut donnée le jour de la fête de Notre-Dame du mont Carmel, où il se vit tout à coup rempli d'une grande lumière l'espace de trois ou quatre heures. Ces lumières s'éclipsè-

rent ensuite et ne parurent que de temps en temps, jusqu'à ce qu'enfin il se trouva dans le plein midi d'un jour qui lui dura le reste de sa vie, c'est-à-dire les trois ou quatre dernières années où il jouit d'une paix admirable.

Toutes ces grandes expériences des soins de la divine Providence faisaient qu'il souffrait une grande peine quand il voyait le peu de confiance que l'on y avait, et particulièrement dans les communautés religieuses; ce qui lui faisait dire que le peu de confiance était la cause de leur ruine, et pour le spirituel et pour le temporel; que l'on y avait un esprit trop resserré dans la nature pour la réception des filles; que l'on prenait tout ce que l'on en pouvait tirer, avec une avidité digne de compassion, comme si Dieu n'était pas le pourvoyeur de ceux qui cherchent son royaume et sa justice; cependant que le ciel et la terre manqueront plutôt que les maisons où l'on va à Dieu généreusement; que le soin principal que l'on y doit avoir, est d'y soutenir cet esprit généreux pour Dieu, et non pas tant pour le temporel; que ces soins empressés resserrent la main libérale de Dieu; que les secours divins abondent où manquent les moyens humains, et que les désirs de perfection se ruinent parmi les religieuses qui agissent d'une manière avare avec Dieu.

Mais ce qui est bien digne de larmes, est de voir quelquefois dans ces communautés où l'on est si resserré pour la réception des filles qui ont bonne vocation, une pente prodigieuse à faire de beaux et magnifiques bâtiments: ce qui demande des dépenses extraordinaires, et qui est une source de grands maux, que souvent on aperçoit bien peu; car pour l'ordinaire Dieu frappe d'aveuglement ces personnes; et permettant même qu'elles soient applaudies et qu'elles ne voient pas, ni elles ni celles qui les approuvent, combien l'esprit de Dieu, qui est un esprit de pauvreté, est éloigné de ces magnificences, et l'horreur qu'il en a; ce qui fait qu'il retire ses grâces. Elles ne voient pas le dérèglement qu'elles commettent, employant si volontiers et leur soin et leur argent à des édifices matériels qui périront, pendant qu'elles font tant de difficultés à recevoir des filles qui ont vraie vocation, parce qu'elles ne sont pas riches; ce qui serait donner à Dieu des temples et des maisons vivantes et éternelles qui serviraient pour jamais à sa gloire: elles ne voient pas que les pauvres qui sont les temples du Saint-Esprit, souffrent de si grandes misères, qu'à peine peuvent-ils subsister, pendant qu'on leur dit qu'on n'a pas le moyen de leur donner, ou qu'on leur donne peu, quoique l'on donne avec tant de libéralité pour loger magnifiquement des personnes qui ont fait une profession spéciale de renoncer à toutes les pompes du monde, et qui cependant ont des maisons plus somptueuses que la plupart des gens du siècle les plus engagés dans la vanité. Je ne dis rien des désordres qui en arrivent aux communautés, qui quelquefois ensuite de ces dépenses ont de la peine à avoir le nécessaire, et qui même périssent, comme nous en avons plusieurs exemples, à la vue de toute la France.

Le Père Seurin ayant en la vertu de Jésus-Christ établi des maximes bien opposées parmi les religieuses ursulines de Loudun, pendant que la divine Providence l'y appliquait, ces bonnes religieuses mirent toutes leurs espérances en Dieu, et ce Dieu de puissance et de miséricorde s'en déclara hautement le protecteur. Urbain Grandier, l'un des curés de cette ville, homme plein d'esprit, mais très-artificieux, qui les avait persécutées aussi bien que leur digne confesseur, personnage craignant Dieu, ne put pas éviter la juste punition de ses crimes. Il semblait de prime abord que Grandier, avec tous les maux qu'il leur avait faits, devait encore les charger de confusion, s'étant acquis l'amitié des juges des lieux qui le protégeaient. Mais qui peut résister à la justice d'un Dieu? Enfin il fut condamné à être brûlé vif, et il mourut avec des signes épouvantables d'un endurcissement achevé, puisque quelque temps auparavant sa mort on l'entendait chanter des chansons d'un amour profane. O péché trop familier, mais peu connu, au moins que tes effets te devraient bien faire connaître! Quand Grandier n'aurait pas cru une autre vie que celle-ci, la seule appréhension de la peine du feu qui le devait brûler était bien capable de lui donner de la peur et du tourment. Comment un homme dans cet état peut-il s'amuser à chanter des airs profanes? En vérité, disait le Père Seurin, il fallait que son cœur se fût bien endurci. C'est qu'enfin le péché change la nature de l'homme; il ne le rend pas seulement semblable aux bêtes, mais aux pierres dépourvues de tout sentiment. Que ceux qui se laissent aller au péché sous prétexte qu'ils s'en retireront, fassent réflexion sur ces vérités. Mais le secours de la divine Providence éclata sur ces bonnes filles dans leurs besoins temporels par des assistances merveilleuses; et lorsque quelques personnes cessaient de les assister, cette aimable Providence leur en suscitait d'autres en des manières qui font bien voir qu'il est bon de s'attacher à Dieu, et de mettre en lui seul toute son espérance. Finissons ce chapitre par cette maxime du Père Seurin: « Qu'il faut entrer dans l'abandon de nous-mêmes et de tout ce qui nous touche entre les mains de la divine Providence. »

CHAPITRE XIV.

De son heureuse transformation en Jésus-Christ.

Il n'y a personne qui n'entende bien que nous ne parlons pas ici d'une transformation naturelle, mais d'une transformation morale, qui se fait par une opération affective de la volonté, qui étant morte à soi-même et à toutes choses, ne vit plus qu'en Jésus-Christ par un amour enflammé, subtil et pénétrant, comme parle l'admirable saint Denis. Dans cet état d'amour on dit que l'âme est trans-

formée en son Sauveur et son Dieu, parce qu'à l'égard de ses affections elle est plus en Jésus qu'elle n'est en elle-même ; elle ne vit et n'opère pas d'elle-même, mais comme animée de l'esprit de Jésus qui vit et qui opère en elle. Or, cette opération divine n'exclut pas l'opération de l'âme, mais elle la perfectionne et la sanctifie : elle dit quelque chose de plus que l'union, puisqu'elle ne suppose pas seulement l'âme unie avec Jésus-Christ, mais comme toute absorbée et abîmée en Jésus-Christ. Les Pères spirituels expliquent cet état par la comparaison d'une goutte d'eau tombée dans la mer, qui ne perd pas son être naturel, mais qui étant absorbée dans l'immensité de ses eaux, devient une grande et profonde mer.

Le terme de la transformation est fort commun à tous ceux qui ont écrit du divin amour ; l'Apôtre s'en sert même en sa *IIe Epître aux Corinthiens* (III, 8, 18), où il dit : *Nous autres qui contemplons la gloire du Seigneur, nous nous transformons en la même image que lui, de lumière en lumière, comme par l'esprit de Dieu.* Il dit que l'on se transforme de lumière en lumière ; car c'est comme l'aurore à qui le divin Epoux est comparé dans les *Cantiques*, dont la lumière à son lever se dilate peu à peu, jusqu'à ce qu'elle arrive à la parfaite clarté du plein midi ; ainsi l'âme qui aime d'un ardent amour, se trouvant pénétrée par une lumière admirable de la grandeur de Dieu, cet être infini se découvre à elle de plus en plus, elle va à lui par un amour qui la ravit de clarté en clarté ; et enfin toute liquéfiée dans l'ardeur de ses lumières célestes et divines, elle sort heureusement d'elle-même, s'oubliant de toutes les choses créées, pour ne plus penser et ne respirer qu'après le Dieu de son amour, dans qui elle se perd glorieusement.

Les Pères grecs nous expliquent le verset de l'Apôtre que nous venons de citer en cette manière : *Pour nous, en qui le visage découvert du Seigneur imprime sa gloire comme dans un miroir, nous sommes transformés en son image, notre gloire venant de la sienne comme de l'esprit du Seigneur ;* car ainsi qu'un miroir exposé à la lumière la reçoit parfaitement, de même la gloire de Jésus-Christ se répand et s'imprime comme dans un miroir, en l'âme qui est purifiée dans le feu et les flammes de son pur amour. Ainsi l'âme étant resplendissante de la gloire du Seigneur, de cette réflexion il arrive qu'elle est transformée en son image, qu'elle perd son obscurité, et prend la forme de sa splendeur. Sainte Thérèse se vit un jour comme un miroir très-clair en qui elle découvrait Notre-Seigneur dans une clarté admirable qui venait de sa divinité, et la remplissait toute : elle ne voyait donc plus en elle que Jésus-Christ en qui elle était saintement transformée ; aussi elle disait ordinairement : Je ne sais plus ce que je suis devenue. Notre-Seigneur lui fit voir pour lors comme les péchés, et même les plus petits, obscurcissaient la clarté admirable que Dieu répand en l'âme ; jamais cette sainte n'en avait commis de griefs, et cependant, quand elle pensait dans cette vue à ses légères offenses, elle s'écriait : Je demeure si honteuse, que je ne saurais où me mettre. Oh ! qui pourrait faire entendre ceci à ceux qui s'engagent si facilement dans les péchés ? Mon Dieu, dans quel aveuglement ai-je été ! j'en suis saisie de frayeurs lorsque j'y pense, et ne vous en étonnez pas, mais plutôt de ce que je peux vivre, y faisant réflexion.

Or, si les clartés lumineuses et ardentes de la gloire de Dieu manifestée par la foi, accompagnée du don d'entendement et de sagesse du Saint-Esprit, brûlent si délicieusement les âmes pures, et les transforment en l'image de Jésus-Christ, jusqu'à quel degré de cette amoureuse transformation pensons-nous que le P. Seurin soit arrivé, lui qui dès sa jeunesse avait connu cette gloire du Seigneur par une lumière spéciale et extraordinaire dans une vue si parfaite, qu'il en était tombé dans une sainte défaillance ? Plusieurs fois Dieu lui a donné à connaître ses perfections divines, et la splendeur infinie qui accompagnait cette vue lui ravissait l'esprit et le cœur, et le consumait saintement dans les pures flammes du divin amour ; il se sentait pressé de dire de temps en temps : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Il lui semblait que cet adorable Sauveur s'était saisi de son âme et de son corps comme de choses par lesquelles et dans lesquelles il agissait ; et de vrai, il y opérait de grandes choses : mais la moindre réflexion qu'il y faisait, la nature pouvant alors y mettre quelque mélange, donnait de l'interruption à cette opération sainte ; il suffisait qu'insensiblement il eût la volonté de faire faire quoi que ce soit par son propre mouvement, pour donner lieu à l'esprit de Jésus-Christ de se cacher. O mon Dieu, combien grande est la pureté de votre grâce ! combien votre esprit est-il pur et saint ! Je ne suis pas surpris si les cieux et les esprits les plus purs ne sont pas nets en votre présence, si nos justices à vos yeux ne sont souvent que des ordures ; mais enfin il est vrai que Jésus vivant et opérant dans une âme, il faut que ses actions soient bien saintes et divines, puisqu'elles viennent d'un tel principe. Ah ! si le Chrétien savait ce qu'il fait quand il fait non-seulement une action criminelle, mais purement naturelle, il ne pourrait jamais en prendre la résolution. J'ai entendu dire au digne auteur du *Chrétien intérieur*, qu'il lui aurait été plus supportable de voir une désolation générale dans tout ce qui le regardait, que d'agir purement par la nature quand ce ne serait que pour un instant ; car c'est tomber, disait ce grand homme de Dieu, de l'infini dans le fini ; c'est se tirer de l'opération d'un Dieu, pour se réduire à l'opération de l'homme ; c'est empêcher qu'un Dieu n'agisse, pour donner lieu à l'action de la créature.

La fidélité du P. Seurin aux mouvements de l'esprit de Jésus-Christ, et sa parfaite

mort à tout l'être créé, soumettait parfaitement à l'empire de ce souverain tout son être et toutes ses opérations. Et comme sainte Thérèse disait qu'il lui semblait qu'elle ne vivait pas, qu'elle ne parlait pas, qu'elle n'avait aucune volonté, mais qu'il y avait en elle quelqu'un qui la gouvernait et la faisait agir; ce qui fut autorisé par la vérité même, lorsque Notre-Seigneur, paraissant à cette grande sainte, lui dit, parlant de cet état où elle se trouvait : Ma fille, l'âme qui se quitte toute pour se mettre davantage en moi, ce n'est plus elle qui vit, mais moi en elle; de même le Père sentait en soi notre adorable Sauveur qui, pour parler avec l'Apôtre, lui était tout en toutes choses.

Dieu voulut même rendre un témoignage miraculeux de cette vérité, faisant paraître extérieurement la figure de Jésus-Christ en la personne du P. Seurin, au lieu de sa propre figure, pour marquer qu'il le possédait entièrement, et qu'il était tout en lui. Ce miracle ne paraîtra pas incroyable à ceux qui savent l'histoire des saints, la même chose leur étant arrivée plusieurs fois. Sainte Catherine de Sienne, entretenant un jour son confesseur des effets de l'union que nous avons avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme membres d'un corps à notre chef, comme sa vie devient notre vie, et son esprit l'esprit de notre esprit; ce bon confesseur n'entendant pas encore assez ces vérité, la sainte eut recours à son Epoux, le priant de lui en donner l'intelligence; et dans ce moment le visage de sainte Catherine fut transfiguré en celui de Jésus-Christ, qui parut au confesseur, comme celui d'un homme d'environ trente ans et d'une beauté incomparable, pour apprendre que c'était Jésus qui parlait en elle, et dans la vie duquel elle était transformée avec plus de vérité que sa face n'était transfigurée en son image. Sainte Thérèse a assuré qu'elle a vu très-clairement Notre-Seigneur imprimer son idée dans elle. Le P. Saint-Jure, de la Compagnie de Jésus, rapporte, dans la vie de M. de Renty, qu'une personne de grande piété et de qualité lui parlant un jour, elle s'aperçut tout d'un coup qu'elle ne voyait plus M. de Renty, mais en lui Notre-Seigneur Jésus-Christ tout éclatant de lumière, Dieu voulant rendre témoignage par ces merveilles, qu'il est tout en toutes choses dans ses saints.

CHAPITRE XV.

De sa vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

Si le grand Apôtre, par le mouvement du Saint-Esprit, ne nous avait dit que *Dieu s'est anéanti lui-même* (*Philip.* xi, 7), qui eût jamais osé le penser? O combien de vérités la religion chrétienne nous apprend-elle, qui sont infiniment surprenantes! O grandeur infinie! est-il possible que l'on puisse dire que vous vous êtes anéantie? Cependant, ô hommes, c'est un des grands principes de notre religion, et une vérité indubitable, comme l'écrit saint Paul aux Philippiens, que celui qui possédant la forme de Dieu ou l'être divin, et qui n'a point cru faire un larcin en se disant égal à Dieu, *s'est anéanti lui-même en prenant la forme ou l'être d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et en se faisant tel que les hommes.* (*Ibid*, 6-8.) Il s'est anéanti lui-même, supprimant toute sa grandeur divine, se faisant aussi petit dans l'enfance que s'il n'eût pas été infini, aussi faible que s'il n'eût pas été tout-puissant, aussi pauvre que s'il n'eût pas été maître de toutes les richesses. Ce n'est pas qu'il ait rien perdu pour cela de ce qu'il était, et qu'il ait aboli rien de ses grandeurs et de ses perfections divines, ni qu'il ait été changé, quoiqu'il se soit abaissé; mais il s'est caché, il a voilé ses excellences infinies.

Encore s'il n'avait caché que quelque-unes de ses perfections; mais il les a toutes tellement voilées, et spécialement celles qui lui sont plus propres, qu'il ne paraissait que comme les autres hommes; c'est ce que l'Apôtre appelle anéantissement. La toute-puissance est le propre de Dieu, et il n'y a que lui seul qui soit tout-puissant, et cependant le voilà dans les faiblesses d'un enfant en sa naissance; il ne parle point, on l'emmaillotte, il ne marche pas, il fuit devant un homme, il souffre un exil dans une terre étrangère, il gagne sa vie comme un pauvre artisan, on le lie, on le garrotte, on le mène au gibet. O mon Dieu! ô mon Souverain! où est cette toute-puissance à qui obéissent même les vents, les tempêtes et toute la nature? L'immensité est le propre de Dieu, et il n'y a que lui seul d'immense, et le voilà renfermé dans les entrailles d'une vierge. L'infini est le propre de Dieu, et il n'y a que lui seul qui le soit; cependant il paraît en sa naissance comme un petit enfant, non par la seule apparence, mais dans toute la vérité,

O mon Souverain, c'est bien ici qu'il faut crier : Vraiment vous êtes le Dieu caché! Mais il ne vous suffit pas d'avoir porté de tels anéantissement durant votre vie voyagère; l'amour que vous avez pour la vie cachée vous en fait prendre de nouveaux que vous continuerez jusqu'à la consommation des siècles; c'est, mon Dieu, dans le sacrement de l'excès de votre saint amour, dans la divine Eucharistie. Encore dans la crèche on vous y voyait comme un enfant, encore sur la croix vous y paraissiez comme un homme; mais dans le sacrement admirable on ne vous y voit point du tout. Encore dans l'incarnation votre majesté divine y était voilée sous la forme et sous l'être d'un homme; mais ici ce n'est pas la nature humaine, ce n'est pas même la dernière des substances, ce ne sont que de purs accidents qui couvrent vos grandeurs. Encore durant votre vie voyagère vous n'étiez caché sous la forme de l'homme que dans la Judée et dans la Galilée, maintenant vous l'êtes par toute la terre en autant d'endroits qu'il y a d'autels où on vous immole. Encore durant votre

vie voyagère, votre vie cachée n'a duré que quelques années; mais dans le sacrement de de votre amour elle y durera autant que le monde. En vérité, mon Dieu, il faut que vos amours pour la vie cachée soient bien extrêmes!

Sainte Thérèse, ayant découvert quelque chose des grandeurs de Dieu par des illustrations toutes divines qui la laissaient hors d'elle-même, et d'où elle ne pouvait qu'à peine revenir, considérant ensuite que cette majesté infinie se trouvait véritablement dans la divine Eucharistie sous la moindre petite parcelle de la sainte hostie, entrait en des admirations inexplicables. Pour moi, je tiens très-assuré que la vue de cet anéantissement où un Dieu se réduit tous les jours, à tous les moments et par toute la terre, est plus que capable de jeter une âme qui serait bien éclairée dans un abîme d'étonnement pour toute l'éternité. Mais dans cet anéantissement incompréhensible, voici une particularité qui ne trouvera jamais ni de pensées ni de paroles, non-seulement parmi les hommes sur la terre, mais parmi les anges dans le ciel, qui puissent l'expliquer. C'est que l'Homme-Dieu étant réellement sous la moindre parcelle de l'hostie consacrée, comme il s'en détache plusieurs imperceptiblement, selon l'expérience que l'on en fait tous les jours, il arrive que dans la communion des peuples ces parcelles souvent tombent dans la poussière, et par suite le corps d'un Dieu. Ah! mon Roi, ah! mon Souverain, c'est bien ici plus que jamais qu'il faut crier tout de nouveau : Vraiment vous êtes un Dieu caché. O homme! que deviendras-tu dans cette vue, s'il te reste encore la moindre passion de paraître? Mais que diras-tu à ce Dieu de gloire, quand tu seras en sa divine présence au jour de son redoutable jugement? Oui, souvent les parcelles de l'hostie consacrée tombent dans la poussière, et la suite en va à être sous les souliers de ceux qui passent. Certainement les vérités de notre religion nous mènent bien loin.

Après cela presque personne n'y pense. Vous verrez des prêtres administrer la très-sacrée et vivifiante communion du corps et du sang d'un Dieu, tenir le ciboire ou la patène fort éloignés des personnes qui la reçoivent, et par suite donner lieu aux chutes des parcelles sacrées en terre par le grand mouvement de la sainte hostie, et n'y ayant rien qui puisse recevoir ce qui s'en détache. J'avoue qu'il est bien difficile de pouvoir entièrement empêcher ces anéantissements d'un Dieu; mais au moins l'on devrait faire tout le possible dans les communautés des religieuses. On le peut faire en couvrant l'endroit de la grille où l'on communie, d'une espèce de patène d'argent doré, ou au moins de cuivre doré, mais qui doit être plus grande que les patènes ordinaires, et de forme carrée, afin qu'elle couvre tout l'espace du lieu, avertissant les religieuses de s'en approcher et de ne s'en pas tenir éloignées comme elles font quelquefois; car de cette manière les sacrées parcelles sont recueillies, et l'expérience fait voir qu'il y en tombe souvent. Je m'étonne présentement comment il y a un seul monastère sans cet usage. Mais l'on ne pourra jamais assez dire combien l'insensibilité de l'homme est extrême sur ce qui regarde son Dieu. Les cadres ou bords de bois trop larges que l'on met ordinairement aux autels pour y soutenir le parement, qui est un usage nouveau et éloigné des rubriques, sous prétexte de faciliter l'attache du devant de l'autel, sont bien opposés au service de Dieu pour qui doivent être tous les autels. La raison est que ne pouvant pas être couverts du corporal, ou s'ils le peuvent, ne l'étant pas à raison du peu de réflexion qu'on y fait, la sainte hostie est élevée à la messe vis-à-vis de ce bois; et s'il en tombe des parcelles, elles y sont reçues et nullement sur le corporal qui dans l'intention de l'Eglise est destiné pour cela, et qui pour ce sujet ne doit avoir ou point de dentelle du tout, ou au moins qui soit très-petite.

Nous avons parlé plusieurs fois dans les autres traités que nous avons donnés au public, de ces choses, et je ne puis me lasser de les répéter. Je voudrais avoir une voix assez forte pour le crier par tout le monde où il y a des prêtres, des autels, des peuples qui communient; et je me tiendrais bienheureux si je pouvais par tout ce que je dis, par tout ce que j'écris, empêcher une seule des irrévérences qui arrivent à mon Dieu. O Seigneur! faites-vous connaître. Ah! que les hommes ne vous connaissent-ils! Monseigneur l'archevêque de Rouen, dans ses doctes conférences sur le saint sacrifice de la messe, enseigne que l'Eglise a changé son ancien usage de diviser en plusieurs parties de grandes hosties consacrées pour en communier le peuple, se servant présentement de petites hosties entières, de peur que par cette division il ne tombe quelques petites particules : et dans son savant *Manuel* il ordonne que les prêtres, après avoir communié le peuple, prendront soin de regarder s'il ne leur reste point quelque parcelle de l'hostie dans les doigts, pour la faire tomber dans le ciboire, et par ce moyen éviter les inconvénients qui pourraient arriver en les essuyant au bord (comme font quelques-uns), ou, ce qui est bien pis, les lavant aussitôt, parce que ce serait jeter le sacré corps de Jésus-Christ en l'eau.

Le P. Seurin qui avait un amour sincère et généreux pour Jésus-Christ, le suivait dans toutes ses voies, et il savait que son véritable ministre se devait trouver où il se rencontre. Il ne pouvait donc pas ne pas avoir de grandes et de fortes inclinations pour la vie cachée, son divin Maître l'ayant si chèrement aimée. C'est une chose remarquable, que les personnes qui ont été les plus unies à cet adorable Sauveur, sont celles qui ont le plus participé à sa vie cachée, comme la très-pure Vierge sa très-digne Mère; le glorieux saint Joseph son

père putatif; le grand divin saint Jean-Baptiste son divin précurseur. De cette manière nous pouvons juger de l'union du P. Seurin avec le tout aimable Jésus, et avouer qu'elle a dû être fort extraordinaire puisque sa vie a été cachée avec Jésus en Dieu d'une façon qui aura peine à trouver sa pareille. On rapporte que le Fils de Dieu paraissant à une sainte âme, elle lui demanda avec respect pourquoi lui qui était venu au monde pour y instruire les hommes, avait passé presque toute sa vie dans le silence et l'obscurité? « Ah! ma fille, lui répondit-il, c'est parce qu'il fallait leur apprendre à anéantir l'amour déréglé qui règne presque en toutes sortes de personnes, qui les porte toujours à être connues et à paraître; et c'est ce qui m'a fait donner tant d'années à la vie cachée, et si peu à la vie publique. Après tout cela, les hommes ne veulent point encore d'une vie qui m'a été si chère. Et qu'auraient-ils fait si j'avais toujours conversé publiquement? » Il est vrai que le misérable et maudit amour de nous-mêmes porte beaucoup à connaître et à être connu. Cela va jusque dans les choses les plus saintes où l'on veut être considéré, où l'on veut que l'on pense à nous; peu de personnes se cachent maintenant aux créatures, afin qu'il n'y ait que Dieu seul de vu. Si l'on désire que Dieu soit regardé, on n'est pas fâché d'être regardé avec lui. Si l'on en procure l'honneur, on est bien aise d'y avoir quelque part. Oh! qu'il est rare de ne vouloir que Dieu seul! C'est cependant où conduit la pureté de son esprit : à proportion que les personnes en sont remplies, elles portent un plus grand ou moindre éloignement de tout l'être créé. Saint Ignace paraissant après sa mort, tout glorieux qu'il était, il cachait son visage en le voilant, pour apprendre que dans le ciel aussi bien que sur la terre il ne voulait pas être considéré; il avait toujours été si fortement animé de cet esprit, qu'il obtint par ses prières que le Père qui avait été son confesseur, mourût quelques heures avant lui, de peur qu'il ne révélât les grandes choses qu'il en savait; car ce Père assurait que s'il lui survivait, il en dirait des merveilles qui étonneraient tout le monde; et parce que même un jour ce bon Père en avait dit quelques grâces particulières, comme il était son supérieur, il lui ordonna la discipline par pénitence.

Jamais on ne put peindre ce grand saint dans sa dernière maladie, parce que ne voulant pas paraître, il obtint de Dieu miraculeusement un continuel changement en son visage. La même impuissance arriva aux peintres qui voulurent tirer le portrait du père Seurin un peu avant son décès, à la prière d'une personne de qualité, et par la permission de ses supérieurs; car en même temps que le peintre fut entré dans l'infirmerie, sans que le Père sût rien de son dessein, contre son ordinaire il tourna si souvent la tête et se cacha le visage de telle manière (quoique quelques Pères le priassent de ne se pas remuer de la sorte) qu'enfin le peintre ne put jamais rien faire; quelques personnes très-éclairées jugèrent qu'il agissait exprès de cette manière; ayant connu le dessein que l'on avait par une lumière surnaturelle, ou par son bon ange qu'il voyait bien familièrement.

Mais ce que nous avons de bien assuré et qui marque l'amour incomparable pour la vie cachée de cet humble serviteur de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, est le sincère et l'extrême désir qu'il a toujours porté à tout ce qu'il y a de plus humiliant en ce monde, et de plus capable d'y rendre méprisable. On rapporte comme une chose bien particulière dans la vie de saint Surin, abbé, qu'un autre saint personnage qui avait le don de chasser les démons, demanda à Dieu pour s'humilier d'en être lui-même possédé; ce qui lui arriva pour quelque temps. Mais le P. Seurin s'est offert à Dieu pour subir autant qu'il pourrait la même humiliation tout le cours de sa vie jusqu'au dernier moment de sa mort; il a porté cette humiliation avec des circonstances dont nous avons touché quelque chose, qui le rendaient ridicule devant les premières personnes du royaume; et il est demeuré dans cet état (quoique non pas toujours d'une même manière) jusqu'à peu d'années avant sa mort.

Après tout, il faut demeurer d'accord qu'il n'y a rien qui cache plus un homme que l'état d'une folie apparente; toutes les autres humiliations, telles qu'elles puissent être, ne l'anéantisse pas au point où le réduit cette profonde abjection. J'avoue que la possession des démons est une des choses qui rendent une personne plus abjecte; mais cet état a ses intervalles, et dans ces temps la personne possédée peut faire plusieurs choses qui lui donneront bien de l'estime. J'avoue que les calomnies noircissent étrangement la réputation d'un homme; mais tout le monde ne les croit pas, et quand on les croirait, il reste toujours quelques qualités à une personne, parmi toutes les mauvaises qu'elle peut avoir, qui la feront considérer en quelque manière. De plus, si une personne n'est pas approuvée des méchants, souvent elle le sera des bons, si les bons n'en ont pas d'estime, quelquefois les vicieux la considéreront : mais l'état de folie (quand il passe pour tel) anéantit entièrement et généralement une personne; il dégrade l'homme absolument, et fait qu'on ne le regarde plus comme un homme, puisque c'est la raison qui fait l'homme et que la folie la fait perdre. Qu'un homme passe pour le plus méchant du lieu où il est, il ne laisse pas d'être regardé comme homme, et il l'est effectivement; mais la folie lui ôte ce qui le fait la première créature d'ici-bas, et quelque chose qu'il puisse faire, il est incapable de s'acquérir la moindre estime ni des gens de bien ni des méchants, de ses proches et ses meilleurs amis, ou de ceux qui lui sont le plus indifférents; l'état de folie efface toute sorte d'estime, dans toutes sortes

de lieux et parmi toutes sortes de personnes.

Il faut donc avouer qu'il n'y a point d'état qui fasse mener une vie plus cachée; si donc cet état a fait le sujet des désirs du P. Seurin, s'il en a fait ses délices, il faut aussi dire que son amour pour la vie cachée a été incomparable. De vrai, si on considère bien la vie de ce grand serviteur de Dieu, on aura de la peine à en trouver une plus inconnue aux hommes, ayant passé pour fou durant plus de vingt années, sans compter le temps de sa vexation publique par les démons; mais sa vie a été tellement cachée, qu'elle lui était même inconnue, ses grandes peines étant comme autant de voiles qui lui couvraient ses grâces et les grandes vertus que l'esprit de Jésus-Christ opérait en lui. Pendant toutes ces années, où il était élevé dans les plus hautes et les plus pures unions avec Jésus-Christ, il a toujours pensé qu'il en était réprouvé; et lorsque le ciel prenait plaisir d'en faire un spectacle d'admiration et d'amour aux anges, les hommes le regardaient comme un insensé, étant un sujet d'horreur aux personnes de la terre. Cet état lui a duré jusqu'à près de soixante ans, et les quatre ou cinq dernières années de sa vie, plusieurs l'ont regardé comme un esprit faible et de peu de considération; ainsi on peut dire que sa vie a été toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

Heureux état, et plus heureux que l'on ne peut penser, puisque la vie cachée nous couvrant aux yeux des créatures, nous anéantit et dans leur esprit, et dans leur cœur; où ne trouvant plus de place par la perte de leur estime et de leur amour, on tombe glorieusement, on se perd, et on s'abîme en Dieu seul, dans l'union avec notre divin Sauveur. Mais qui a trouvé Dieu seul, n'a-t-il pas trouvé le paradis? qui fera la félicité des bienheureux au ciel, sinon Dieu seul? et parce qu'il y sera tout en toutes choses, ce sera un bonheur achevé. Qui fait la misère de la vie présente, sinon le mélange de la créature? Mais encore une fois, heureux état où elle manque, car on trouve Dieu où on le perd?

Voici quelques pratiques qui y conduisent : Parler peu de soi-même, quelquefois cela nous cache davantage que d'en parler avec mépris, quoique d'autrefois on le doive faire quand l'esprit de Dieu y porte. Eviter un certain éclat qui arrive dans les bonnes œuvres, et qui fait que l'on y prend part : il y a eu des saints qui, ayant entrepris de grandes choses, lorsqu'elles étaient sur le point d'être terminées, ils les mettaient entre les mains de quelque autre afin qu'il en eût l'honneur (c'est ce que l'on rapporte du saint homme le P. de Condren). Et si cela ne se peut faire, ne pas s'amuser aux compliments que l'on en fait. Le saint homme dont je viens de parler s'en faisait la cour pour ce sujet, quand il avait réussi heureusement dans quelque affaire considérable pour la gloire de Dieu ou le bien de l'Etat. Ne pas trop se produire avec les gens d'estime, car pour lors l'amour de soi-même s'y produit aussi beaucoup; oh! combien de gens agissent, et quelquefois imperceptiblement par la vue de ces personnes de grâce et de réputation? Ne pas faire grand état de tout ce que l'on fait. Ah! ne nous y trompons pas, souvent ce qui paraît bien plus grand aux yeux des hommes, n'est rien aux yeux de Dieu; souvent ce que les hommes appellent sainteté, n'est qu'ordure devant Dieu. Ne pas s'ingérer facilement dans les états qui ont de l'éclat, se réjouir quand, par ordre de la divine Providence, on nous met en des emplois vils et bas, ou quand on nous laisse sans se servir de nous, comme des gens de néant et inutiles au monde; ou bien, si l'on s'en sert, que l'on n'approuve rien de ce que nous faisons. Bénir la divine Providence lorsqu'on n'a point de part à tout ce qui rend les personnes considérables dans le monde; et c'est ce que le Fils de Dieu appelle n'être pas du monde; c'est pour ce sujet qu'il assurait que son royaume n'était pas de ce monde, et que ses disciples n'en seraient pas aussi. (*Joan.* XVIII, 36; XV, 19.) Or ce qui rend considérable dans le monde, c'est d'y être estimé et aimé, d'y avoir de grands biens, des honneurs et des plaisirs; n'être point du monde, c'est d'y être méprisé, rebuté, haï, calomnié, abandonné, d'y être dans la pauvreté, le mépris et la douleur, qui étaient les choses auxquelles le P. Seurin assurait qu'il se plaisait davantage que dans toutes les consolations que peuvent donner le ciel et la terre. Il faut donc demeurer d'accord, qu'une vie est bien cachée au milieu des plus grands emplois et parmi toutes sortes de conversations, lorsqu'elle y est couverte par le peu d'estime des créatures, par des traitements qui viennent ensuite de ce peu d'estime, comme d'y être négligée, délaissée, méprisée et rebutée.

CHAPITRE XVI.

De la nécessité de l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La nécessité de l'union de l'âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ est plus grande que celle des branches avec la vigne, que celle des membres avec la tête, que celle du corps avec l'âme. Figurez-vous un corps sans âme : il n'a pas le moindre mouvement, il a des yeux sans voir, des oreilles sans entendre, une bouche et une langue sans pouvoir parler, des mains sans toucher, des pieds sans marcher; il est insensible, sans voir, sans entendre, et sans pouvoir rien faire. Voilà le déplorable état d'une âme en péché mortel; ne vous étonnez pas ensuite si elle écoute les plus grandes et terribles vérités de la religion, comme si elle ne les écoutait pas; si elle voit les précipices des enfers, comme si elle ne les voyait pas; si elle ne craint pas son malheur éternel; elle qui est si sensible à une bagatelle temporelle; si elle demeure dans un état dont la seule idée est capable de faire mourir de frayeur, sans en être beaucoup inquiétée; riant, prenant du plaisir, et se tenant dans ce faux repos; c'est

qu'elle est comme un corps sans âme. Tout ce qui ne vit pas, et n'est point animé de l'esprit de Jésus-Christ, n'est point vivant, et est nécessairement mort, Jésus-Christ étant notre unique vie.

Représentez-vous un membre du corps séparé de la tête, il est sans aucune vigueur et sans aucune force, c'est l'état d'une personne hors de l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous a enseigné lui-même, que nous ne pouvions rien faire sans lui, ainsi nous ne pouvons pas faire la moindre petite action chrétienne, sans le mouvement de son divin Esprit, pas dire une seule parole, pas avoir même une seule bonne pensée. C'est lui qui anime le Chrétien, c'est lui qui le vivifie, c'est lui qui agit en lui, et qui lui donne force pour opérer saintement. Il est plus, dit saint Augustin, l'esprit de mon esprit, que mon âme n'est l'âme de mon corps. Que le Chrétien juge de là combien ses actions doivent être saintes, excellentes et parfaites, et les plus viles même, comme celles du boire et manger, puisqu'elles partent d'un principe si divin. Car enfin c'est une maxime constante, que l'action doit suivre l'être; mais la divine Providence nous a fait donner au public un traité de ces grandes vérités, intitulé *La sience et la pratique du Chrétien*, où nous avons plus amplement parlé de la grâce chrétienne.

Considérez enfin le sarment séparé de la vigne; non-seulement il ne porte plus de fruit, *mais il sera jeté*, dit le Sauveur, *il séchera, et on le ramassera pour le faire brûler dans le feu* (*Joan.* xv, 6) : c'est la comparaison dont se sert ce divin Maître, qui nous assure que celui qui ne demeurera point en lui, sera traité en la même manière (*Ibid.*, 4) ; aussi il ne reste que le feu d'enfer à celui qui est séparé de Jésus. O mon Dieu! est-il bien possible qu'une âme soit assez malheureuse pour se réduire dans un état si lamentable? Sainte Madeleine de Pazzi avait bien raison de dire qu'elle mourrait sans le pouvoir comprendre; et cependant combien de misérables pécheurs quittent leur Dieu et leur Sauveur pour des riens, pour une attache à une créature, pour un chétif plaisir, pour une fumée d'ambition. L'on rapporte dans la *Vie* d'une fille nommée Armelle, qui n'était qu'une pauvre servante, mais qui était bien grande et bien riche devant Dieu, des véritables richesses et de la véritable grandeur, qu'un jour Notre-Seigeur lui fit connaître, que comme le poisson ne peut vivre et ne peut subsister hors de l'eau, de même l'âme n'a aucune vie et subsistance hors de lui ; et comme de quelque côté que le poisson se tourne, il trouve toujours l'eau, ainsi l'âme le doit trouver toujours. O Seigneur ! à qui irons-nous si nous n'allons à vous? Vous êtes le chemin; quiconque ne marche pas par cette voie, est dans l'égarement; vous êtes la vérité, celui qui ne se lie pas à vous est dans le mensonge ; vous êtes la vie, celui qui n'est pas uni à vous est dans la mort.

Nous avons fait voir particulièrement dans cette seconde partie, que toutes les grandes et admirables vertus du P. Seurin sont découlées en leur principe, de l'union intime qu'il a toujours eue avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons fait voir que cette union a été admirable, et jusque-là que Dieu pour en donner quelque connaissance, l'a fait voir quelquefois miraculeusement transfiguré en Jésus-Christ, le faisant paraître extérieurement dans sa figure. Nous ajouterons ici aux témoignages des autres personnes éminentes en sainteté qui confirment cette apparition miraculeuse, parce qu'il leur est arrivé à elles-mêmes une chose pareille, comme il se lit dans l'*Histoire de la réforme du Carmel*, de la séraphique sainte Thérèse et de ses religieuses du couvent de Valladolid, qui achevant de communier, parurent toutes couvertes de robes violettes, et leurs visages changés en celui de Notre-Seigneur, en sorte que l'on ne voyait que l'aimable Jésus en toutes ces bonnes filles.

O mon Seigneur, ô mon Dieu ! changez-nous en vous par une conformité entière d'inclinations, de lumières et d'affections. Ah ! dépouillez-nous du vieil homme et nous revêtez de vous, afin que vous seul soyez et paraissiez en tout ce que nous sommes et en tout ce que nous faisons. Mais comme c'est le propre de l'amour de faire passer la personne qui aime dans la chose aimée, il nous faut beaucoup aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aimons-le donc, aimons-le cet aimable Jésus; mais comment l'aimer sans y penser, sans s'appliquer à ce qu'il a fait; sans le regarder, sans le mettre souvent devant les yeux, sans parler souvent de lui? Sainte Thérèse parlant d'un état qu'elle avait porté, où le contentement est grand, et où Dieu même verse son influence, mais qui l'avait empêchée de s'appliquer à Notre-Seigneur Jésus-Christ (pensant pour lors bien faire), elle s'écrie : O Seigneur de mon âme et mon bien-aimé Jésus crucifié ! je ne me souviens jamais de cette opinion que j'ai eue que je n'en ressente de la peine, et il me semble que c'était user d'une insigne trahison, quoique ce fut avec ignorance. Mais, Dieu merci; je ne demeurai guère dans cette opinion ; je recommençai, selon ma coutume, à m'exercer et me réjouir avec vous, mon aimable Seigneur, qui, par votre bonté, avez bien voulu y remédier, en me donnant quelqu'un qui me tirât de cet abus, et me faisant la faveur de vous montrer à moi tant de fois, afin que je visse clairement combien cet abus est grand, et afin que je le fasse entendre à plusieurs personnes à qui je l'ai dit. Enfin je tiens que c'est pour cette raison que plusieurs âmes qui sont parvenues à l'oraison d'union, n'y font point plus de progrès et n'arrivent pas à une très-grande liberté d'esprit.

Le P. Saint-Jure, dans la *Vie de M. de Renty*, rapporte que cet homme rare était touché d'un amour bien tendre et bien ardent envers Notre-Seigneur Jésus-Christ; il remarque que ses conversations et ses discours tendaient toujours à ce but, d'impri-

mer dans les âmes la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur avec une véritable solidité. Mais voici ce qu'il écrit des sentiments de ce grand homme, et de la manière qu'il parlait de son Sauveur et de son Maître : J'avoue, disait-il, que je ne puis rien goûter, où je ne trouve point Jesus-Christ ; d'une âme qui n'en parle pas, ou dans laquelle on ne sent point d'effet pleinement de son esprit (qui est le principe des opérations tant intérieures qu'extérieures solidement chrétiennes), ne m'en parlez point ; je pourrais y voir des miracles et des prodiges, pour ainsi dire, si je n'y vois Jésus-Christ et si l'on ne me parle de lui, j'estime tout amusement d'esprit, perte de temps et un très-dangereux précipice. Ce serviteur fidèle, ajoute le P. Saint-Jure, était le parfait imitateur de Jésus-Christ, ayant une application si forte, et une union si intime à ce divin Seigneur, qu'il nous faut rapporter à son application et à son union toutes ses vertus. Nous devons dire la même chose avec bien de la justice du P. Seurin, et regarder toutes ses perfections comme des effets de cette cause.

—

ORAISON A L'IMMACULÉE V. MARIE
MÈRE DE JÉSUS DIEU.

Admirable Mère de Dieu, me voici toujours à vos pieds comme au lieu de ma retraite ordinaire, comme le bien de mon repos pour jamais ; où je désire habiter, parce que c'est le lieu que la divine Providence m'a choisi ; où le Seigneur répand ses bénédictions et donne une vie éternelle ; c'est là que prosterné devant vos grandeurs ineffables, je me réjouis avec vous de toute l'étendue de mon cœur pour tous vos priviléges et vos grâces singulières, spécialement de ce que vous êtes exempte du péché originel, de ce que vous êtes demeurée toujours vierge, de ce que vous avez été élue pour être la mère de Jésus Dieu. Vierge incomparable, il me semble que je vous aime un million de fois plus que moi-même ; il me semble que je voudrais sacrifier à Dieu des millions de vies si je les avais, pour un seul degré de vos intérêts, qui me seront toujours plus chers (avec le secours divin) que les miens propres. Les paroles me manquent et les pensées, pour vous dire, comme je le souhaiterais, la part que je prends à tout ce qui vous regarde. Ah ! que j'ai de joie, ma chère maîtresse et très-honorée Dame, de toutes vos excellences et perfections ! que je suis content de vos célestes plaisirs ! que je suis touché de toutes les douleurs que vous avez endurées lorsque vous viviez en ce bas monde ! que je suis ravi que vous régniez à la tête de tous les anges et tous les hommes ! Après cela, ô ma très-douce et très-fidèle mère ! je vous demande en toute humilité, dans le jour où l'ordre du Carmel célèbre la glorieuse mémoire des bienfaits signalés qu'il a reçus de votre maternelle bonté, et le jour de votre fête sous la qualité de Dame du Carmel, que vous me donniez quelque part aux priviléges que vous y avez accordés aux associés de ce saint ordre, à ceux qui en portent le petit habit, comme j'ai la grâce et l'honneur de le porter. Mais surtout, ô mère d'amour et de bonté, servez-nous de mère, et à votre pauvre serviteur, et à ce petit ouvrage, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en nous, que sa vérité, ses vertus, son image parfaite y soient entièrement imprimées jusqu'à ce que nous ne soyons plus, mais que Jésus soit en nous toutes choses. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

TROISIÈME PARTIE

—

CHAPITRE PREMIER.
De l'homme de Dieu.

Le premier état de l'homme de Dieu est un esprit de mort qui le sépare de tout l'être créé, et qui, en le détachant de toutes choses, l'unit saintement à Jésus-Christ pour le faire vivre de sa vie divine ; et c'est le second état de l'homme de Dieu. Nous avons parlé de ces deux états dans les première et deuxième parties de ce petit ouvrage : nous nous laissons à l'esprit de notre aimable Sauveur pour parler du troisième, où l'homme de Dieu soutient le glorieux combat de la foi (comme nous l'apprend l'Apôtre de saint Timothée à qui il donne cette qualité d'homme de Dieu [*I Tim.* VI, 11]), ainsi que nous l'avons remarqué dès le commencement. Or, ce combat n'est pas seulement contre la chair et le sang, mais encore (comme dit le même Apôtre aux Ephésiens, VI, 8, 12) *contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et de ces ténèbres, et contre les esprits corrompus qui sont dans l'air :* et l'Apôtre veut que l'on s'occupe au combat comme les athlètes dans les exercices, en s'abstenant, en s'efforçant, en soutenant les coups comme eux. (*I Cor.* IX, 25.)

Nous avons vu le P. Seurin comme un brave athlète, ainsi que le demande la qualité d'homme de Dieu, s'abstenir de toutes choses par un esprit parfait de mort ; nous l'avons vu dans l'état d'un athlète, qui est celui d'un homme fort et généreux, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous l'allons considérer, avec le secours divin, dans l'exercice actuel, soutenant un bon combat ; c'est-à-dire un combat d'une part, grand et difficile et d'autre part honorable, glorieux et illustre.

Mais comme c'est l'amour qu'il a eu pour Notre-Seigneur Jésus-Christ qui lui a donné les excellentes qualités des plus braves athlètes, c'est le même amour qui le fera entrer dans l'exercice actuel du combat ; et parce qu'il aura une grande, dangereuse et difficile guerre à soutenir, il sera nécessaire que cet amour soit bien ardent, et qu'il arrive jusqu'au zèle qui, selon la définition qu'en donne l'angélique docteur, n'est autre chose qu'un amour grand et fort, qui ne peut souffrir de rival, qui dans l'amour divin tend uniquement à Dieu seul, sans le mélange de l'amour de la créature ; c'est pourquoi l'Ecriture nous rapporte de saint Elie, à qui elle donne plusieurs fois la qualité d'*homme de Dieu*, qu'il ne pouvait souffrir que les enfants d'Israël quittassent Dieu parce qu'il était tout plein d'un zèle extraordinaire, et qui le porta à faire mourir quatre cent cinquante faux prophètes de Baal. C'est le zèle divin qui faisait dire à David (*Psal.* CXVIII, 139) ; qu'il séchait de regret, non pas de ce qu'on le maltraitait ou qu'il souffrait de grandes calamités, mais de ce qu'on oubliait Dieu. Enfin, s'écrie saint Augustin, « celui qui n'a point de zèle n'a point d'amour. » C'est ce qui faisait dire au P. Lainez, un des premiers compagnons de saint Ignace, et le second général de la Compagnie de Jésus, qui a passé pour un des plus savants hommes de son siècle, qui, dans le concile de Trente fit un si docte discours en faveur de l'Immaculée Conception de la très-pure mère de Dieu, qu'il fut en partie cause que les Pères déclarèrent dans le décret du péché originel, qu'ils n'entendaient pas y mettre la sainte Vierge; c'est, dis-je, ce qui faisait dire à ce grand homme qu'il estimait que plusieurs Chrétiens étaient damnés parce qu'ils n'avaient pas de zèle pour Dieu.

Comme le P. Seurin a marché dans les voies de l'amour les plus héroïques, il a excellé d'une manière admirable dans toutes les qualités du zèle le plus saint. Ainsi, si le zèle est comparé au feu, parce que le feu est le plus actif de tous les éléments ; de même nous pouvons dire qu'il n'y a rien en de plus agissant que le zèle de ce serviteur de ce Dieu et de son immaculée Mère, qui a été merveilleux ; n'ayant rien omis de ce qu'il a pu faire pour la gloire de son Dieu. Mais que n'a-t-il pas fait? Certes, si Elie, que l'Ecriture sainte appelle l'homme de Dieu, a paru comme un feu selon le témoignage de la même divine parole, à cause de son grand zèle, on peut bien regarder le P. Seurin comme une lumière ardente dans l'Eglise, ayant été rempli d'un zèle tout de feu pour tout ce qui regardait les intérêts de son Maître, si le zèle comme un feu ne peut être caché. Le Père dans toutes sortes d'occasions a bien fait voir que celui qui le brûlait était bien grand, par tant de marques qu'il en a données. On rapporte du fils de Crésus, que se trouvant proche de son père dans une bataille, et voyant qu'un soldat était près de lui donner un coup mortel, quoiqu'il fût muet de naissance, l'amour filial fit de si grands efforts, qu'il s'écria tout à coup : « Prenez garde, c'est le roi, ne le frappez pas. » En vérité, le Père s'est trouvé dans de certaines impuissances qui peuvent égaler et surpasser même en quelque manière celle du fils de Crésus ; mais elles ont été surmontées par l'ardeur de son zèle, qui a éclaté à travers toutes les difficultés que non-seulement la terre lui a pu faire, mais que l'enfer lui a pu susciter.

Nous ne pouvons le regarder que dans l'union avec Jésus, parce que hors de Jésus il ne serait plus rien, et parce que nous ne voulons regarder que Jésus en lui et en toutes choses. Adorable Jésus, hé ! quand sera-ce que nous ne verrons plus que vous seul dans tout ce que nous verrons? Quand sera-ce que nous n'aimerons plus que vous seul dans tout ce que nous aimerons ? Ah ! vous seul, vous seul, à la vie, à la mort, après la mort. C'est une protestation inviolable que nous vous faisons de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces. Voyons donc le P. Seurin toujours en Jésus, et dans son union. Nous verrons qu'il dira avec son aimable Maître : *Le zèle de votre maison m'a dévoré, et les opprobres qui vous ont outragé sont tombés sur moi.* (*Psal.* LXVIII, 10.) Nous allons en voir des preuves, avec le divin secours, qui ne nous laisserons pas lieu d'en douter.

CHAPITRE II.

De la pureté de son zèle.

La pureté du zèle montre qu'il est véritable ; car, ainsi que nous l'avons remarqué avec l'angélique docteur, « elle ne veut point de mélange, elle en montre la bonté et la sainteté, elle en marque la force, elle en fait voir la grandeur. » Et c'est ce qui nous doit faire connaître combien le zèle du P. Seurin était véritable et bon, combien il était saint, combien il était fort et grand, puisqu'il était si pur. Or le zèle est pur lorsque, fermant les yeux à tout ce qui n'est pas Dieu, il ne regarde plus que Dieu seul ; et c'était Dieu seul que le Père voyait uniquement en toutes choses : il disait qu'il vivait comme s'il n'y eût eu que Dieu seul et lui au monde, que toutes les choses qui sont plus capables d'y faire quelque impression ne le touchait nullement. Ecrivant à la mère Jeanne des Anges, pour lui recommander quelques-uns de ses meilleurs amis, et auxquels il était obligé, il lui dit : « Je vous les recommande beaucoup, non pas parce qu'ils sont mes intimes amis et que je leur suis obligé, mais parce qu'ils servent Dieu fidèlement. » Ce n'est pas la fidélité de l'amitié qu'ils ont pour lui qu'il regarde, ce n'est que la fidélité qu'ils ont pour Dieu. Madame sa mère lui ayant fait savoir la fin de quelques affaires où la famille était intéressée et où naturellement il devait prendre part, il lui mande : « Je me réjouis de votre bonne intelligence avec mon oncle, non pour autre sujet qu'afin que

vos âmes en soient plus libres pour se donner Dieu tout à fait; notre travail doit être que les choses extérieures ne fassent point impression sur nos âmes, ni pour le bien ni pour le mal (il entend parler du bien et du mal naturel). » Il écrivait de la sorte à Marennes avant son arrivée à Loudun et n'étant pas encore avancé en âge, ce qui fait voir combien il a toujours été à Dieu.

La pureté de son zèle ne lui fermait pas seulement les yeux à ses meilleurs amis et à ses plus proches, mais le portait dans un entier oubli de lui-même, qui est une chose dont presque tout le monde se souvient; c'est ce qui lui fit écrire un jour à madame sa mère : « Je vous prie de me perdre et tout ce qui me regarde en Dieu, ne me regardant que des yeux surnaturels et comme Jésus-Christ me regarde, lequel est mon père et ma mère en toutes choses. » Il écrit dans les mêmes sentiments à un religieux de sa Compagnie, et lui dit : « Je ne vous mande point de mes nouvelles, je ferais scrupule de vous occuper un moment sur ce qui me touche : je souhaite que Notre-Seigneur Jésus-Christ et ses mystères vous remplissent si fort qu'il ne ne vous reste rien pour aucune créature. »

« Ce doit être, disait-il, notre pratique de suivre Dieu pour l'amour de lui-même, en la vue de son propre mérite et dans l'union de Jésus-Christ, sans rien vouloir pour nous-mêmes. » Il conseillait sur ce sujet ce que recommande saint François de Sales dans son saint livre *De l'amour de Dieu*, et ce que ce grand saint appelle s'exercer dans la vaillantise spirituelle, qui est de penser aux choses et aux occasions où l'on voudrait témoigner à Dieu sa fidélité et son zèle. Voici ce que le Père en écrit au sujet de quelques religieuses : « Il ne faut jamais se reposer, jusqu'à ce que l'on se repose uniquement en Dieu, prenant plaisir à se voir méprisé, délaissé, rebuté, quand ce ne serait que dans l'imagination, et pour cela je voudrais, si j'étais en la place de ces bonnes sœurs, prendre devant le saint Sacrement un dessein de ne vouloir plus que Dieu, et dans toutes mes oraisons penser et repenser à ce qui me toucherait hors de lui, pour ensuite le désavouer, le regarder comme un ennemi, en concevoir une grande horreur, et enfin l'anathématiser; il faut aller à Dieu sans propre intérêt, la vue du pur amour doit bien suffire; il faut sortir de tout ce qui est bas et petit : j'appelle bas et petit tout ce qui n'est pas Dieu ou pour Dieu. »

Sa grande maxime était qu'il ne fallait avoir ni vie ni action que pour le seul intérêt de Dieu seul. Oh ! la sainte et divine maxime, qui est la maxime générale de tout le paradis ! ô maxime qui devrait faire le sujet des plus sérieux entretiens des hommes ! ô maxime qui devrait donner tout le mouvement à tous les desseins, à toutes les entreprises ! ô maxime qui devrait être l'objet des amours des fidèles ! ô maxime qui devrait être imprimée ineffaçablement dans le plus intime de tous les cœurs ! Mais le malheur est que la maxime opposée du propre intérêt fait et occupe tout ce que la maxime de l'intérêt de Dieu devrait faire et remplir; car enfin le Saint-Esprit nous dit (ce que la malheureuse expérience ne nous apprend que trop) que tout le monde cherche le propre intérêt. Ce maudit intérêt se glisse partout, dans l'état séculier, dans l'état ecclésiastique, dans les choses profanes, dans les choses saintes. Hélas ! il monte dans les chaires où il est combattu. Hélas ! où trouverons-nous un homme de Dieu seul? « Il y a mille subtilités de l'amour-propre, disait le Père, qui nous portent à d'autres choses sous de beaux prétextes. Mais il faut que l'âme ne se détourne jamais du regard invariable du bien de Dieu; il se faut toujours tenir dans cet état de pure vue, soit que l'on soit dans l'abondance, soit que l'on soit dans la pauvreté; il faudrait comme s'incorporer une des règles de la société, qui dit qu'en toutes choses il faut chercher Dieu et se dépouiller de l'amour de toute créature pour donner toute son affection au Créateur. »

Un jour on le pressait fort de conseiller à une personne de se marier; quoique bien des considérations pussent l'obliger à faire ce qu'on lui demandait, il répondit constamment « qu'il ne le ferait pas, et qu'en cela comme en toute autre chose il ne fallait pas seulement regarder Dieu, mais Dieu seul sans autre vue, et ses seuls intérêts sans le mélange d'aucune autre considération. » Mais comme un vrai enfant de saint Ignace, son zèle le portait encore plus avant : je veux dire où la plus grande gloire de Dieu se trouvait davantage. « Le cœur, s'écriait-il, ne doit plier sous autre motif que de faire en tout ce qui est à la plus grande gloire de Dieu. » Assurément une personne qui aurait un peu du véritable zèle du pur amour donnerait les millions de vies, et souffrirait les millions de morts pour un seul degré de l'intérêt de Dieu. O intérêt de Dieu ! ô intérêt de Dieu, que n'es-tu connu !

Il soupirait fortement sur le petit nombre de ceux qui ne voient et qui n'aiment que Dieu seul; ce lui aurait été une consolation bien douce de rencontrer quelque personne semblable à ce solitaire dont il est rapporté qu'il pleurait amèrement de ce qu'entre les hommes il y en avait si peu qui aimassent Dieu, et que dans ce petit nombre entre cent à peine s'en trouvait-il un qui aimât Dieu seulement pour Dieu à raison de son mérite, et qui n'aimât que Dieu seul dans cet état du pur amour. « On se trouve, disait le Père en deux extrémités dans une funeste mort à toute la nature, et dans une vie très-délicieuse de la grâce; car Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en amour par sa créature, la caresse à proportion qu'elle s'attache à ses divins intérêts; et plus elle quitte les autres créatures et toute propre satisfaction, plus il lui donne de lumières, de liberté et de joie. Chose admirable que même nous ne trouvons jamais de véri-

tables plaisirs qu'en quittant tous nos propres plaisirs. Je dirais, disait-il encore, à une âme qui voudrait être un moment bienheureuse : Oui, vous le pouvez être si vous voulez : quittez toute attache dans un moment, et dans ce même moment vous serez bienheureuse, puisque vous trouverez Dieu seul qui fait la parfaite félicité. »

« Oh! quelle différence, » s'écriait-il, « entre l'amour pur et l'amour qui a du mélange! il y en a plus qu'il ne s'en trouve entre la lumière d'une petite chandelle et les clartés du soleil en plein midi; dans l'amour imparfait on opère bassement, avec bien de la lâcheté, et avec bien du respect humain: la douceur, le recueillement accompagnent ce qui se fait purement pour Dieu, et Dieu y correspond par l'abondance de ses grâces très-spéciales; les personnes qui sont attachées à leurs intérêts sont bien éloignées du jour de la vérité, elles demeurent dans un coin ténébreux d'où elles ne voient pas bien clair, et toutes leurs œuvres se ressentent de leur état ténébreux. Heureuse l'âme qui sait bien détruire toute maxime qui vient du propre intérêt! mais elle doit entendre que les aimables voies qui conduisent à cet heureux et divin anéantissement, sont les mépris, la pauvreté et la douleur : que si ce sont ces voies qui mènent à un si heureux terme, pourquoi se plaindre quand la divine Providence nous y engage? pourquoi ne les pas aimer? pourquoi n'y mettre pas sa joie et sa gloire? »

Voilà les sentiments du P. Seurin, qui marquent assez la pureté du zèle dont il était animé; mais il en faut voir les effets qui sont des preuves bien plus solides. Nous avons dit, parlant de son amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il avait offert son corps pour être même possédé des démons, afin d'obtenir de Dieu la liberté du corps adorable de son divin Maître, dont les magiciens s'étaient saisis. Mais la grandeur et la pureté de son zèle tout de feu l'anima encore à souffrir pour le corps mystique de Jésus-Christ, comme il avait fait pour son corps naturel. Considérant que la mère Jeanne des Anges était un des membres de ce corps mystique de son Sauveur, et la voyant réduite dans des angoisses extrêmes et dans les dangers des plus cruelles tentations, il s'offre à Dieu pour être en sa place, pour porter toutes ses tentations, qui étaient abominables; pour souffrir toutes ses peines qui étaient des plus grandes que l'on puisse porter en ce monde, et pour être même possédé des diables. Certainement il faut que le zèle soit bien pur, et dans sa pureté bien séparant de soi-même, et de tout propre intérêt, pour en venir à une résolution si sainte et si désintéressée.

Mais son zèle ne s'arrête pas là, non-seulement il est prêt à souffrir toutes sortes de peines durant le temps, mais encore durant toute l'éternité. Voici une des occasions que la divine Providence lui donna pour lui faire exercer un acte si héroïque : Un jour son esprit se trouva fortement occupé de ce qu'il ferait si Dieu le voulait faire souffrir éternellement; il n'avait pas hésité, comme il a été dit, pour toutes les peines temporelles, s'y étant offert avec tant de courage; mais il faut avouer que l'éternité (particulièrement à une âme qui en est pénétrée) est quelque chose d'infiniment terrible. Mais son zèle n'est pas seulement fort comme la mort en le privant de tout, il est dur et impitoyable comme l'enfer, en le mettant dans la résolution de tout souffrir, aussi bien que de tout perdre, et cela pour un jamais, si l'intérêt de son Dieu s'y rencontre. Dans cette pensée, il s'écria d'une voix plus forte qu'à l'ordinaire, avec de grands élans, et les grosses larmes lui tombant des yeux, « qu'il voulait souffrir éternellement si c'eût été la volonté de Dieu, et qu'il n'aurait jamais d'autres désirs que de se soumettre parfaitement à son divin empire. » Après cela je ne suis pas surpris si l'ange gardien de la mère Jeanne des Anges lui dit, que Dieu prenait grand plaisir à éprouver la constance de son serviteur.

Disons encore quelque chose de plus. Il y a bien de la différence entre les résolutions les plus belles, et l'exécution des choses. Combien d'âmes ont des pensées divines dans leurs oraisons, qui dans leur pratique n'agissent que d'une manière fort terrestre! Mais il n'en va pas de la sorte du P. Seurin, sa pratique sera conforme à ses pensées, et partout il donnera des marques d'un zèle le plus pur que l'on puisse s'imaginer. Ce serviteur de Dieu n'eut pas seulement la résolution de souffrir éternellement, si l'intérêt de son maître se trouvait dans une éternité de peines, mais comme nous l'avons déjà remarqué et qu'en vérité on n'y peut jamais assez faire de réflexions; il tomba dans une peine de réprobation, où les démons se liant fortement à son imagination, il croyait être damné, et qu'il serait à jamais dans une peine infinie. Ainsi dans son sentiment, ce ne sont plus de simples résolutions de souffrir éternellement, s'il y allait de la gloire de Dieu; mais il croit sans en douter qu'effectivement il est dans un état qui aura infailliblement des peines éternelles : que fera pour lors la pureté de son zèle? Il faut avouer que c'est dans cet état si épouvantable qu'il se rend admirable; il est sans espérance, au moins à ce qu'il lui semble; il ne peut plus prétendre à aucun bien pour lui, de quelque côté qu'il tourne les yeux, soit vers le ciel, soit sur la terre; tout est perdu pour lui à ce qu'il s'imagine; mais il suffit à cet âme héroïque, que Dieu reste. « Tous nos intérêts sont perdus, dit-il, il n'y a plus rien à faire; mais l'intérêt de Dieu subsiste, et il faut travailler pour ce divin intérêt. Mes péchés ont mérité que je sois condamné aux enfers où il n'y a plus d'amour, où je n'aimerai point Dieu, et là-dessus les torrents de larmes lui coulaient des yeux parmi une foule de soupirs, que l'on peut mieux s'i-

maginer qu'écrire (et en vérité cette idée est capable d'amollir un cœur de pierre). Mais non, poursuivait-il, cela ne m'ôtera rien du service que je dois à mon grand Maître; si nous ne le pouvons plus aimer, travaillons le reste de nos jours à le faire aimer ; il faut regarder son mérite, et ne nous pas arrêter à ce qui nous en peut arriver; parlons donc, prêchons, écrivons (car dans cet état il a beaucoup écrit), afin que Dieu soit aimé, afin qu'il soit loué et glorifié. » On remarque que pour lors ses paroles étaient toutes-puissantes pour toucher les cœurs du divin amour ; et il a laissé par écrit que jamais il n'a eu un plus grand désir que Dieu fût honoré et aimé.

Après cela, mon cher lecteur, vous pourriez vous figurer des preuves plus fortes et plus convaincantes d'un zèle le plus pur qu'on puisse s'imaginer? Il est vrai que c'est un zèle d'un amour rare en notre terre ; mais qui a mérité l'approbation et l'admiration du paradis, puisqu'une des plus belles qui l'habitent, et qui a été ici-bas une des plus grandes amantes de Jésus le Roi du ciel qui aient été, je veux dire la séraphique sainte Thérèse, a bien voulu paraître au serviteur de Dieu au milieu de toutes ses peines, et elle lui parut en l'air toute environnée de lumières, avec ces deux mots écrits en rayon d'or : Le pur amour. C'était bien lui dire qu'il l'avait bien avant dans le cœur, puisqu'elle lui faisait voir extérieurement parmi tant de clartés célestes.

Mais il faut encore dire ce qu'il en a écrit lui-même, « qu'aussitôt que l'intérêt de Dieu paraissait en quelque chose, non-seulement il y était porté par l'esprit, mais que la chair y avait de la complaisance. » C'est qu'ayant été dévoré par le zèle du pur amour, comme nous l'avons dit, il était tout changé dans l'ardeur de ce zèle. O mon cher lecteur, ne serions-nous pas dévorés par un zèle tout contraire, le zèle du propre intérêt ? Ah ! voyant agir la plupart des hommes, ils marquent bien que c'est ce maudit zèle qui les dévore, et qu'ils sont comme tout transformés dans l'amour de leur propre intérêt (que l'on peut dire être le grand roi et le souverain qui domine en toutes sortes d'états, de conditions et d'âges); mais disons avec le P. Seurin : « Au moins nous autres, abandonnant tous nos intérêts à la sainte Providence, ne cherchons plus, ne désirons plus, n'aimons plus, ne faisons plus d'état, ne nous attachons plus qu'aux seuls intérêts de Dieu seul. Ah! Dieu seul! Dieu seul! toujours Dieu seul! dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

CHAPITRE III.

De l'étendue de son zèle.

Quand un cœur est entre les mains de Dieu, et qu'une bonne fois il est dilaté par son divin amour, il devient bien grand ; il n'y a rien que la grandeur de son zèle ne renferme, qui s'étend sur autant de choses qu'il y trouve d'occasions d'y glorifier son souverain. C'est pour lors que l'on peut dire que l'homme de Dieu porte un cœur plus grand que le monde. Et de vrai un monde entier ne suffit pas à l'étendue des désirs que l'ardeur de son zèle inspire; il voudrait en avoir plusieurs, s'il était en son pouvoir, pour les consacrer au service et à la gloire de son maître. Mais au moins il n'y a rien qu'il n'entreprenne dans l'ordre de la divine Providence, qui seule est capable de lui borner son zèle, qui dans l'effet ne doit aller que jusqu'où la divine conduite le porte. Celui-là fera beaucoup qui fera ce que Dieu tout bon demande de lui ; ce serait s'égarer que de vouloir aller plus loin, quelque bon prétexte que l'on puisse avoir.

Ainsi le grand secret dans les voies de la grâce est d'y discerner jusqu'où la divine Providence nous mène : car il est vrai qu'elle ne demande pas toutes choses de tous. Il y a des directeurs, des prédicateurs qu'elle appelle pour la conversion des pécheurs, c'est là le fort de leur grâce ; elle n'est pas pour les âmes plus avancées. Il y en a qu'elle appelle pour aider ceux qui ont déjà fait quelque progrès dans la vertu, ils ont bénédiction pour ces âmes. Il y en a qu'elle applique aux personnes qui marchent dans les voies les plus éminentes de la perfection, ils ont lumière, ils ont grâce pour ces personnes. Mais il s'en trouve peu dont la grâce soit générale et qui s'étende sur toutes sortes d'états. Ceux qui dirigent sans assez discerner la grâce qui leur est propre, se tirent hors de l'ordre de Dieu, et hors de cet ordre il n'y a plus de bénédictions; ils n'agissent plus par l'Esprit-Saint qui seul est le véritable guide de tous ceux dont il se sert pour conduire ; les âmes en souffrent, la gloire de Dieu y est intéressée, et ils lui rendront compte de leurs entreprises par leur propre esprit. Mais l'amour-propre a de la peine de souffrir que l'on dise et que l'on reconnaisse qu'on n'a pas de grâce pour certaines personnes, particulièrement quand l'intérêt, l'honneur ou la satisfaction s'y rencontrent ; on veut pour lors que Dieu veuille ce que nous voulons : cependant il est assuré que Dieu ne veut pas souvent ce que nous souhaitons le plus ardemment, et qu'il n'y donne ni grâce ni bénédiction. J'ai su de l'un des plus grands serviteurs de Dieu de notre siècle, et des plus éclairés, qu'ayant une grâce incomparable pour les âmes les plus parfaites, il n'en avait presque point pour les pécheurs, comme l'expérience l'a fait voir.

La grâce du P. Seurin était une grâce générale, et pour les pécheurs, et pour les justes, et pour les âmes les plus saintes ; c'était donc dans l'ordre de la divine Providence que son zèle s'étendait sur toutes sortes de personnes. Il avait une grâce éminente pour les âmes qui tendaient à Dieu parfaitement. Et il écrit qu'à proprement parler, sa grande joie se trouvait dans leur rencontre. Il appelait ces jours-là *les bons*

jours de sa vie. « Si quelquefois, » disait-il, « quelqu'un est blessé du divin amour, en entendant ce que nous disons, ou voyant ce que nous faisons, nous comptons cela parmi nos meilleures fortunes. » Il avait beaucoup de bénédiction pour les pécheurs. Ce qui lui fait dire dans une lettre qu'il écrit d'un lieu où il faisait une mission, « que Dieu lui fait de très-grandes grâces dans cet emploi ; que lorsqu'il est sur le point de monter en chaire, il ressent une force particulière pour dire le bien de Dieu et le mal des créatures ; qu'il sent une vigueur au-dessus des forces naturelles de l'âme, aussi bien dans ses sens intérieurs et extérieurs que dans ses paroles pour animer les pécheurs à se rendre tout à Dieu ; qu'il sort de ses fonctions plus uni à Dieu et plus content que s'il avait gagné une bataille. » Parlant de la joie qu'il a de parler aux peuples soit en public soit en particulier, « il assure que son âme est pleine d'onction ; qu'avec les peuples les plus grossiers comme avec les âmes les plus choisies et les plus éclairées, il a une grâce particulière à les instruire des premiers mystères de la religion ; que cette grâce a été la grâce des apôtres. » Quand il a été dans le pouvoir de le faire, il employait beaucoup de temps à confesser le petit peuple. Il allait visiter les bonnes gens de la campagne, et les pauvres des villes dans leurs petites maisons pour leur apprendre les voies de Dieu. Il prêchait volontiers dans les villages et quelquefois deux fois par jour, et il allait de village en village avec une joie extraordinaire, évangélisant et prêchant le règne de Dieu ; il témoignait qu'il trouvait des délices et sa nourriture à enseigner la religion au simple peuple, et que l'onction du Saint-Esprit s'augmentait lorsqu'il prêchait à des gens dans les campagnes ; qu'il ne pouvait assez dire le sort heureux de ceux qui les enseignent.

Mais sa grande dévotion était d'instruire même les petits enfants, ce qu'il a encore fait lorsqu'il a été plus avancé en âge, et même à la fin de sa vie ; ce qui est bien remarquable dans une personne d'une élévation intérieure pareille à la sienne : car pour l'ordinaire on a de la peine à descendre de ce haut étage dans les manières les plus basses comme sont celles qu'il faut tenir avec les enfants. Voici ce qu'il écrit à ce sujet vers la fin de sa vie : « J'enseigne aux petits enfants l'A B C, et puis je leur fais dire à pleine tête : *Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement* ; car c'est une chose qui devrait être publiée dans une trompette d'or à tous les hommes. Ce me sont des biens que je ne puis expliquer, et des douceurs qu'à peine puis-je porter ; voilà la haute fortune où j'ai aspiré dès le commencement que je me suis mis au service de Dieu. » Il dit dans une autre lettre : « Dieu me fait une grande grâce de me laisser travailler à la vigne, instruisant les petits enfants des principes du catéchisme avec beaucoup de fatigues du corps (c'était l'année d'auparavant sa mort), mais avec tant de douceurs de l'âme que je ne les puis exprimer. » Il arrivait que quelque faible qu'il fût, et à raison de la vieillesse, et à raison de tous les maux qu'il avait soufferts, il sentait toujours de la vigueur et de la force, quand il s'agissait d'instruire et de prêcher à la campagne.

Ecrivant à une supérieure des filles de Notre-Dame, et lui parlant de l'instruction qu'elle donne à la jeunesse, il déclare, « Que c'est une chose si grande et si précieuse, qu'il en demeure étonné ; que c'est une participation de la charité de Dieu, qui est la charité même. Ah, mon Dieu ! s'écrie-t-il, quelle bénédiction à un ordre qui a pour ses fonctions de catéchiser et d'instruire la jeunesse ! Qu'un diable contraint par l'autorité de l'Eglise, avait été obligé de lui dire que l'enfer avait une cruelle haine contre la Compagnie de Jésus, parce que l'un de ses emplois était d'instruire la jeunesse dans la piété. » Il ajoutait qu'il avait très-bien remarqué lui-même que les diables haïssent particulièrement ceux qui travaillent à faire régner Jésus-Christ dans les âmes. « Mais pour nous, disait-il, ne nous contentons pas d'aimer Dieu, mais faisons que plusieurs autres l'aiment, et ceux qui le désirent et qui y pensent, et ceux qui ne le désirent pas et n'y pensent pas. Il me semble que ce qui me reste de vie se doit employer à augmenter le nombre de ceux qui aiment Dieu, et à lui sauver des pécheurs qu'il semble que l'enfer a déjà dévorés. Enfin je serais ravi dans cet emploi de succomber sous le faix et d'y mourir à l'imitation de mon divin Sauveur. »

Cependant il faut remarquer qu'il avait une grâce très-spéciale pour les personnes qui sont dans les croix et particulièrement qui ont des peines d'esprit. On rapporte la même chose de saint Ignace son fondateur ; l'expérience de ces états donne de grandes lumières, et le bon usage que l'on en fait attire de notre bon Sauveur une abondance de grâces extraordinaires, pour y soutenir et fortifier les autres. « Mais il conseillait à ces âmes d'éviter les réflexions volontaires sur leurs peines ; de ne pas, dans ce temps-là, beaucoup examiner leurs actions en particulier ; ne pas beaucoup rechercher si l'on a consenti ou non aux tentations ; que souvent ces peines viennent de trop de vue ou de réflexion ; qu'il fallait tâcher de se désoccuper de soi-même ; qu'en matière de défaut, il vaut mieux donner à la componction qu'à la pénétration ; surtout qu'il fallait soumettre son propre jugement sous l'obéissance ; dans cette rencontre, ne pas suivre sa propre lumière, ce qui n'est pas un dérèglement, quand on agit contre son jugement, à une lumière supérieure à qui l'on obéit. »

Il avait une grâce générale pour toutes sortes d'états ; il assistait toutes sortes de personnes de ses avis et de ses soins, « et il avouait bonnement qu'il n'était pas en son pouvoir de refuser rien au prochain de ce qui lui était possible. » Mais il rendait ser-

vice à tout le monde d'une manière si charitable, qu'il serait bien difficile de l'expliquer. Les misères des autres lui pénétraient si vivement le cœur, que la vie lui en devenait pénible ; et comme sa charité n'avait point de bornes, elle s'étendait non-seulement sur les maux de l'âme, mais aussi sur ceux du corps. « Une de ses ordinaires visites était aux hôpitaux, dont il disait de bonne grâce qu'il voulait devenir courtisan ; et que s'il avait à loger la charité, il lui donnerait une chambre dans laquelle il n'y entrerait rien que Dieu qui est la charité même, car elle doit être toute pure en son motif, et ne goûter que Dieu seul ; que dans cette chambre il y aurait deux portes, l'une entrerait dans une classe, et l'autre dans un hôpital, parce que ce sont là les issues de la charité, et les emplois qui lui sont les plus agréables. » Il agissait envers le prochain avec une patience et une douceur extraordinaire, et il n'y a point de peine qu'il n'eût soufferte avec joie, pour l'établissement du règne de Jésus-Christ dans les âmes. Il estimait que de souffrir les peines que les démons lui faisaient porter et auxquelles il s'était offert, était peu de chose pour le prix d'une seule âme qui avait coûté tout le sang d'un Dieu ; et il se jugeait encore trop heureux d'être dans un tel état de peines.

Enfin, il n'y avait rien qu'il n'eût voulu souffrir pour l'intérêt de Jésus-Christ, dans toutes sortes de personnes. Il dit dans une lettre : « Il ne me reste qu'une ardeur et un désir extrême pour persuader à toutes les âmes, soit par écrit, soit par paroles, les richesses et opulences cachées dans les maximes de l'Evangile ; quand tout le reste me serait ôté, je ne saurais être pauvre : il y a de quoi parler, écrire et travailler à l'infini sur le fonds. Hélas ! que ne voudrais-je pas faire pour mettre tous les cœurs, si je le pouvais, dans la ferveur du divin amour ? »

Il a fait aussi en la vertu de Jésus-Christ, sans lequel nous ne pouvons rien, tout ce qu'il a pu. Il a prêché ; il a écrit ; il a parlé en public ; il a parlé en particulier, dans les villes, dans les campagnes, dans les paroisses, dans les monastères ; partout il a crié, il a exhorté au divin amour ; il prêchait avec une grande onction intérieure, que le Saint-Esprit répandait jusque sur ses paroles qui étaient merveilleusement efficaces. Souvent ses sermons étaient accompagnés de ses larmes et de celles de ses auditeurs, avec des suites très-glorieuses pour l'établissement de l'empire de Jésus-Christ dans les âmes, et pour la destruction de celui du démon et du péché. Des personnes graves ont dit qu'il paraissait visiblement que le Saint-Esprit parlait par sa bouche ; et les effets le faisaient voir. Les bonnes gens de la campagne ne se lassaient point de l'entendre, et ils disaient que les autres prédicateurs ne parlaient pas au cœur comme celui-là. Des personnes même considérables et éclairées le regardaient comme un vrai apôtre et ne se trompaient pas, car il en avait l'esprit et la vie.

Ses discours, aussi bien que ceux des apôtres, n'étaient pas des productions de l'esprit humain ; ce n'était pas lui qui parlait, mais l'esprit de son père, le Dieu du ciel, qui parlait en lui, selon la promesse qu'en a faite notre divin Sauveur aux hommes apostoliques. Durant trente ans ce lui a été une grande préparation que l'espace d'environ un demi-quart d'heure pour monter en chaire. Encore peut-on dire que durant ce peu de temps ce n'était pas tant son esprit qui se préparait, que l'esprit de Jésus-Christ dont il était rempli, qui disposait à parler en sa divine vertu ; aussi ne lui était-il pas impossible de se servir des matières qu'il avait disposées en sa jeunesse pour ses sermons. Un jour, étant de retour à Bordeaux, la veille du premier dimanche de l'Avent, à même temps qu'on le sut, on le pria de prêcher les dimanches et les jeudis dans une paroisse de la ville, et le reste des jours de la semaine dans quatre monastères. Un pareil engagement et si prompt aurait pu donner de l'embarras à un autre. Et comme il n'avait pas le temps de se préparer à une si grande multitude de sermons, il voulut lire quelque chose de ceux qu'il avait composés autrefois. Mais comme cela ne lui servait de rien, et au contraire lui gelait le cœur, il mit toute sa confiance en la seule providence de Dieu ; et par un mouvement particulier de l'esprit de Notre-Seigneur, il jeta tous les sermons au feu : en même temps il se trouva dans une grande dilatation de cœur, et le cœur rempli de grands desseins et d'une abondance de pensées accompagnées de quantité de saints mouvements.

Une autre fois, et dans le temps qu'il était accablé de ses peines, qui lui ont néanmoins laissé la liberté plusieurs fois de prêcher, étant dans l'église des Carmélites de Saint-Joseph le jour de l'Epiphanie de Notre-Seigneur, il y trouva un grand concours de ce que les gens du siècle appellent le beau monde, à raison d'une princesse qui était venue pour entendre le sermon qu'un abbé devait faire. Mais, ô mon Dieu, sans la providence duquel rien n'arrive ! les hommes avaient pensé à faire prêcher un abbé, et vos pensées sont bien éloignées de celles des hommes, qui jugeaient qu'un prédicateur de la sorte était bien propre à un si illustre auditoire ; vous aviez pensé à faire prêcher votre pauvre serviteur, que ses peines rendaient bien abject ; et c'est ainsi que vous prenez plaisir à confondre la sagesse des prudents. Car M. l'abbé manda qu'il ne pouvait prêcher, lorsqu'on l'attendait pour monter en chaire. On achevait les vêpres, et les Carmélites ayant appris la chose par leur tourière du dehors, se trouvèrent fort en peine à raison de la présence de la princesse et de sa cour. Mais la tourière leur ayant dit que le P. Seurin était à l'église, elles l'envoyèrent prier de suppléer au prédicateur qui manquait, ce que le Père accepta sans difficulté. Il monta donc en chaire n'ayant point eu d'autre temps pour se préparer que

celui qui lui avait été nécessaire pour prendre le surplis, et ayant d'autre part l'esprit abîmé dans une mer de peines. Mais, ô mon Seigneur et mon Souverain! vous montrez bien quand vous voulez, que vous êtes le maître, et que vous n'avez nul besoin des moyens humains pour exécuter vos desseins. Tout à coup le Père eut l'esprit rempli d'un dessein de faire voir la petitesse des grands, et l'abaissement qu'ils doivent porter aux pieds du saint enfant Jésus; et il fit un sermon admirable, dont la princesse fut grandement édifiée, et tout le reste de l'auditoire.

Depuis son obsession qui lui a duré plus de trente ans, il n'a pu s'appliquer à aucune lecture ni étude pour se préparer à prêcher: ainsi il demeurait entièrement abandonné aux soins de la divine Providence, qui lui a toujours montré qu'elle était la meilleure des mères. En effet, aussitôt qu'il était monté en chaire, il se sentait revêtu d'une force admirable, et au même temps qu'il s'était muni à l'ordinaire du signe sacré de notre rédemption, il entrait dans une plénitude de pensées, dans une vigueur d'esprit surprenante, dans une facilité d'expression merveilleuse, et il parlait avec une force de voix accompagnée d'une éloquence céleste, comme s'il eût été un autre homme. Le médecin qui le traitait et qui savait que son corps était tout abattu et sans force, l'ayant entendu, jugea bien que ses forces étaient surnaturelles, et qu'il y avait du miracle. Comme ce n'était plus lui qui vivait, mais Jésus qui vivait en lui, c'était aussi Jésus qui y parlait; et c'est la cause de la conversion ou de la sanctification des âmes qui assistaient à ses sermons ou à ses entretiens particuliers.

Mais c'est une chose très-digne de remarque, que cet homme de Dieu était tellement anéanti à soi-même, et tellement animé, mû et conduit de l'esprit de Jésus-Christ, que l'on pouvait dire de lui comme des apôtres, que ce n'était pas lui qui parlait, et nous l'avons déjà dit; mais encore on pouvait assurer que ce n'était pas lui qui composait ce qu'il a dicté ou écrit. Mais comment l'aurait-il pu faire, au moins dans son état de peine? Il a dicté tous les volumes du catéchisme spirituel que l'on a donné au public, avant même qu'il ait eu le premier rayon de lumière qui lui a fait voir quelque jour, au milieu des ténèbres où il a habité si longtemps. Comment un homme tout obsédé par le démon qui lui liait l'imagination, qui n'était remplie que de pensées noires de l'enfer et de sentiments qu'il était damné; a-t-il pu parler si dignement dans son catéchisme des peines surnaturelles, et donner des avis si judicieux à ceux qui les souffrent? comment ne se les appliquait-il pas à lui-même? Il en rend la raison dans une lettre écrite à la mère Jeanne des Anges, dans laquelle il dit que la doctrine du catéchisme spirituel coulait de lui comme un petit filet d'eau à travers un torrent de soufre. Et de vrai, c'était une chose merveilleuse de lui voir dicter dans l'état où il était, tant de si saintes vérités, et y garder même de l'ordre, comme il est aisé de voir par toutes les divisions qu'il fait dans les matières dont il traite dans tous les chapitres; il dictait toutes ces vérités comme une personne réciterait la chose du monde qu'elle saurait davantage, et avec autant de facilité que s'il avait récité les prières que l'on dit tous les jours. On rapporte même que pour continuer la suite, il ne demandait pas où il était demeuré. Enfin voici ce qu'il a laissé écrit de sa main : « J'avais une assistance de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge toute manifeste, si bien que je ne crois pas qu'en tous les volumes de mon catéchisme il y ait douze lignes du mien. » Il dicta ensuite le dialogue spirituel qui est en quatre volumes Mais il n'en dicta qu'une partie; car après avoir été plus de dix-huit ans sans pouvoir écrire, ou si peu que c'était comme rien, il sentit tout à coup une impétuosité qui partait; et ayant pris la plume, il écrivit plusieurs pages, et depuis ce temps-là, la liberté d'écrire lui fut redonnée.

Il a écrit plusieurs autres traités dont je crois devoir spécifier ceux qui sont à ma connaissance, afin que si la divine Providence en ordonne de la sorte, quelques personnes pensent dans la suite des temps, avec le consentement et la permission des Pères de la Compagnie de Jésus, à les donner au public.

Un guide spirituel. — Un traité de l'Amour divin. — Le triomphe de l'amour divin sur les puissances de l'enfer. — Un traité de la perfection.

Plusieurs livres de la science expérimentale, acquise en la possession par les démons des religieuses ursulines de Loudun.

Un traité des secrets de la grâce. — Un discours justificatif des choses mystiques. — Explication de diverses questions mystiques. — Questions importantes en la vie spirituelle, et sur l'amour divin.

Un ouvrage de poésie touchant les différents degrés de l'amour.

L'on a donné au public les *Fondements de la vie spirituelle* et les cantiques qu'il a aussi composés dans son état de peines, et qui marquent assez l'Esprit-Saint qui les lui a inspirés. On a recueilli un grand nombre de ses lettres pleines de l'onction intérieure de l'esprit de Jésus-Christ qui l'animait. Si l'on en sait bien faire le choix, car il en a plusieurs qui ne sont pas propres à être données au public, ce sera un ouvrage extrêmement utile pour le bien des âmes et pour l'établissement du règne de Jésus-Christ dans les cœurs, qui est la chose que nous devons tous désirer.

Or cet homme de Dieu, selon ce qu'il a laissé par écrit, a été sept ans à se préparer aux fonctions extérieures, par la pratique de l'oraison et de la mortification; ainsi en se vidant de soi-même, il s'est trouvé plein de l'esprit de Dieu; le grand mal de la plupart de ceux qui s'emploient pour le prochain, soit par la prédication, la direction ou la confession, est qu'ils veulent donner ce

qu'ils n'ont pas; car comme toutes ces fonctions vont à produire Jésus-Christ dans les âmes, et qu'ils ont bien peu de son esprit, étant fort remplis d'eux-mêmes, tous leurs travaux ont peu d'effet. Saint Bernard, parlant à ces personnes-là, leur dit : Je ne veux point être riche de votre pauvreté; il leur voulait dire que, n'ayant pas grand'chose, ils pouvaient peu donner. Si l'on fait attention sur les préparations de saint Ignace et de ses premiers compagnons, par toutes sortes d'humiliations, de pauvretés, de contradictions, de jeûnes, de macérations, par des mortifications extrêmes, par de longues veilles, par une application ordinaire à l'oraison, l'on ne s'étonnera pas ensuite des bénédictions extraordinaires que Notre-Seigneur a données à leurs travaux. Malheur à nous! s'écriait un grand prédicateur, les saints, les hommes apostoliques ont fait tant de choses pour la gloire de Dieu, et nous en faisons si peu; ah! c'est qu'ils avaient beaucoup de Dieu et nous n'en avons guère.

C'est la grande préparation où l'on devrait insinuer fortement tous ceux qui sont appelés pour le prochain, que l'esprit de mort et le renoncement à soi-même, pour ne vivre que de la vie de Jésus-Christ, et n'être animés et conduits que par son esprit; n'agir et ne parler que par son divin mouvement. Les autres préparations, comme celles de l'étude, qu'il ne faut pas négliger, et à qui l'on donne tant de temps et tant d'application, ne sont pas si nécessaires; et cependant l'on y emploiera les dix et les douze années, et à peine en donnera-t-on une à la retraite, au silence, à l'oraison, à l'étude de la mortification de ses passions, au dégagement de l'esprit du monde, de l'estime et de l'amitié des créatures. Je demeure d'accord qu'il faut étudier, et que ce serait une manifeste illusion de ne le pas faire; mais en même temps je désirerais qu'on s'appliquât à la science des saints qui consiste dans la pratique, aussi bien qu'à celle de l'école. O mon Dieu! que n'ont point fait ceux qui ont été pleins de votre esprit? et quelle misère! quel spectacle! de voir dans plusieurs personnes, engagées dans les emplois les plus saints, tant d'esprit du siècle, tant de point d'honneur, de respect humain, de prudence du monde, de recherche de ses aises, de l'estime et de l'amitié des créatures; tant d'empressement pour le bien, pour l'augmentation de ses revenus. Cependant l'Apôtre et tous les hommes apostoliques s'écrient avec lui : *Nous n'avons point reçu l'esprit du monde, si je voulais plaire aux hommes je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ.* (*Galat.* I, 10.) Cependant le Dieu de l'Apôtre, et du ciel et de la terre, s'étant incarné, s'écrie : Qu'il ne cherche point sa gloire, que son manger et de faire la volonté de son Père. (*Joan.* IV, 34.)

Dieu seul donc, disait le P. Seurin, dans l'union avec Jésus-Christ. Sans cette pure vue il remarquait que l'on tombait dans trois sortes d'états bien déplorables : Premièrement, que l'on se trouvait environné de ténèbres, qui enveloppent si secrètement que l'on n'aperçoit pas même qu'elles se forment; ce qui arrive par des regards imperceptibles à autre chose qu'à Dieu, plusieurs gens de bien et bien intentionnés se trouvant malheureusement dans cet état, pour s'être arrêtés à eux ou aux autres créatures. Ainsi on les voit bien changés sans qu'eux-mêmes s'aperçoivent de ce changement. Ils n'ont plus la pureté des maximes évangéliques; ils se forment une confiance pour leur manière de vie dans la distribution ou résignation des bénéfices, dans l'usage qu'ils en font, dans les avis qu'ils donnent aux autres, au grand étonnement de ceux à qui Dieu fait la grâce de conserver son esprit dans sa pureté; ils sont même peu capables des conseils qu'on leur peut donner là-dessus, car, ayant été autrefois beaucoup éclairés, ils pensent encore voir bien clair dans les choses, et souvent ces gens-là ne reviennent jamais.

Le second état où l'on tombe, et qui est encore en quelque manière plus dangereux que le premier; est un certain reste de goût bas et imparfait des choses de Dieu, qui couvre le détour de la pure vue de Dieu seul, et qui forme de faux jours qui sont comme des piéges perpétuels du diable, qui les tiennent attachés à eux-mêmes; voici que ces gens parleront encore bien de la vie intérieure, même en pourront écrire, et passeront toujours pour spirituels. Le troisième état est une privation de l'attrait à la retraite, à l'oraison, à la pure mortification; ce qui cause un épanchement vers la créature, et une secrète estime, un amour secret des choses du siècle, comme d'y être bien venu et bien considéré, etc.

Les prédicateurs et autres personnes appelées au gouvernement, disait le Père, doivent se préparer par la retraite, par l'oraison, par la mortification, par le renoncement de tout le propre, par l'éloignement de ce qui éclate, et des plaisirs et commodités de la vie, et surtout des fausses maximes qui inondent toute la terre. Mais qui échappera à ce déluge, s'écriait-il, sinon ceux qui se tournent inviolablement aux lumières de Jésus-Christ acquises dans la retraite au désert avec lui? Quiconque ne bâtit là-dessus n'édifie rien de solide et retombera toujours en soi-même. Qu'il faut toujours être lié à Notre-Seigneur, soit au milieu des croix qui arrivent, soit dans les succès les plus favorables; qu'il le faut imiter en ce qu'il ne respirait que la gloire de son Père et s'en rassasiait; qu'il faut à son imitation donner du temps à la retraite et à l'oraison. » Mais hélas! que faisons-nous? un Dieu-Homme se retire dans un désert avant que d'instruire, il passe les nuits entières dans l'oraison au temps de sa vie conversante; et de chétives créatures penseront faire quelque chose pour Dieu dans une occupation extérieure et presque continuelle! « Il est vrai, disait encore le Père, que les emplois vers le prochain sont accompagnés des plus

saintes grâces, quand l'esprit de mortification s'y trouve, mais il faut bien prendre garde à ne se pas dissiper par le relâchement, adhérant en quelque chose à l'esprit d'immortification et pour le corps et pour l'esprit, et se laissant aller en quelque manière à l'esprit du monde.

« Il enseignait encore que dans la voie ordinaire il fallait à la vérité que les prédicateurs se servissent des préparations nécessaires de l'étude, mais que l'on devait les modérer, et faire peu d'appui sur ces choses où souvent il y a beaucoup d'humain, et peu de dépendance de la grâce divine. C'est un malheur bien grand de ce qu'on a si peu de vue de Dieu dans les choses même de Dieu. Un prédicateur sera fort rempli de la division de son discours, des belles pensées qui y sont, de la force du raisonnement ; on montre quelquefois ces choses par avance aux personnes pleines de l'estime du prédicateur ; on l'écoute, on l'entend, l'on en sort avec des réflexions sur son éloquence, sur sa manière de prêcher. Voilà l'homme, voilà l'humain, voilà la parole de l'homme ; car, quoiqu'il ait annoncé la parole de Dieu, elle a été regardée comme la parole de l'homme. Mais qui est-ce qui, à la sortie d'un sermon, réfléchit sur ces vérités chrétiennes ? Qui pense à l'obligation qu'elles lui imposent de se séparer de l'esprit du siècle, et considère les oppositions qui se trouvent dans lui-même au pur esprit de l'Evangile pour s'en défaire ? Qui est-ce qui se retire un quart d'heure au moins pour vaquer à la prière et demander miséricorde à Dieu, à qui souvent on ne pense guère, pendant que l'on n'est occupé que du prédicateur, soit pour l'approuver, soit pour y trouver à redire ? Les hommes apostoliques, pleins de l'esprit d'oraison, remplis du Saint-Esprit, allaient prêcher, sans se soucier d'eux-mêmes non plus que s'ils n'eussent pas été ; ils en sortaient dans le même esprit avec une sainte horreur des applaudissements des hommes, et toujours dans un entier oubli d'eux-mêmes, toujours occupés de Dieu seul dans l'union avec Jésus-Christ.

Ces gens-là, remarquait le P. Seurin, ne considérant pas les personnes dans leur naissance, dans leurs qualités, dans l'honneur ou l'amitié qui leur en peut venir, ils ne s'amusent pas à ce qu'il y a d'importun, de rebutant ou de pénible, ni à ce qu'il y a de dégoûtant ; ils considèrent les âmes qui ont coûté le sang d'un Dieu ; ils les supportent, ils les instruisent avec toute sorte de patience, sans se lasser, sans se rebuter, sans leur marquer d'ennui, sans leur faire paraître rien qui puisse les peiner, et surtout dans le confessionnal, qui de soi a quelque chose d'assez pénible. Celui, qui est uni à Jésus-Christ, l'imite en sa patience, en sa douceur, en sa divine charité qui nous attend jusqu'au dernier soupir de la vie. »

CHAPITRE IV.

Eclaircissement touchant la possession des religieuses Ursulines, et de quelques autres personnes de la ville de Loudun.

Après avoir montré que le P. Seurin était, comme dit l'Apôtre (*I Cor.* IX, 22), tout à tous les hommes, et dans toutes les occasions où il y allait du service du prochain, sans s'épargner, il faut maintenant parler de la force et de la générosité invincible de ce fidèle serviteur de Dieu et de son immaculée Mère dans les combats qu'il a eus avec les démons et les suppôts de l'enfer ; et parce que cette grande et longue guerre est arrivée au sujet de la possession que les démons avaient prise des religieuses ursulines et de quelques autres personnes de la ville de Loudun, dont nous avons déjà parlé en plusieurs endroits, et dont nous parlerons plus amplement avec le secours divin dans le reste de ce petit ouvrage, nous avons cru qu'il y allait de la gloire de notre Maître de donner quelque éclaircissement sur ce sujet, laissant à ceux, à qui Dieu tout bon inspirera d'en donner l'histoire au public, d'en traiter plus au long et de donner une plus grande lumière sur une matière de cette importance.

Premièrement ce serait une chose superflue que de s'arrêter à la preuve qu'il y a des possédés, puisque l'Evangile nous le dit clairement, et que l'une des promesses que le Fils de Dieu a faite à ses apôtres, et en leurs personnes à son Eglise, est de pouvoir chasser les diables des corps qu'ils possèdent ; de là vient qu'il y a un ordre d'exorcistes établis pour cette fonction, et qui est un de ceux que l'on donne encore aujourd'hui à tous ceux qui entrent dans le sacerdoce. Les Pères, et entre eux les plus anciens, ont parlé des exorcistes et des exorcismes, comme saint Ignace le martyr, évêque d'Antioche, saint Justin martyr, Tertullien, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Augustin, saint Athanase et saint Chrysostome. On trouve dans l'histoire que l'on usait d'exorcismes du temps de saint Martin, et le savant Tottiel remarque que souvent les diables sont chassés par ce moyen.

Ce que nous avons donc à montrer ici en peu de paroles, en laissant à ceux qui écriront l'histoire à en traiter plus au long et plus expressément, est que les possédés de Loudun l'on été véritablement. Et premièrement c'est un grand préjugé de la possession de Loudun, que le sentiment de tant de personnes qualifiées qui l'ont estimé de la sorte, comme l'ont fait les cardinaux, les évêques, les généraux, les provinciaux d'ordres et les docteurs, les princes, les magistrats, les médecins, et même les hérétiques qui apparemment ne sont pas gens à croire rien de léger sur ces matières. L'éminentissime cardinal de Richelieu, l'un des plus grands esprits de notre siècle, et qui était très-savant, a tellement cru la possession de Loudun, que les exorcistes y ont été envoyés par son ordre, qu'ils y ont été défrayés par ses soins aux dépens du roi, et qu'il a soutenu toute cette affaire par son autorité. Il y a peu d'apparence qu'un si grand génie se soit laissé persuader sans des preuves convaincantes. Messeigneurs les prélats, qui gouvernaient pour lors les Egli-

ses de Toulouse et de Nîmes, s'y rendirent en personne pour porter un jugement plus certain de cette affaire, et ils en demeurèrent parfaitement convaincus. Un provincial de la Compagnie de Jésus avec plusieurs personnes savantes et expérimentées, tant de son ordre que des autres ordres réguliers, en firent le même jugement ; le général même de la Compagnie de Jésus, sur les preuves qui lui en furent données, entra dans les mêmes sentiments ; feu monseigneur le duc d'Orléans, ayant assisté à quelques exorcismes, ne douta point de leur possession. Le milord Montaigu, qui depuis a été assez connu en France sous la qualité d'abbé, d'homme d'esprit et de capacité, n'ayant encore fait profession ouverte de la foi catholique, et ayant avec lui des hérétiques anglais, étant passé par Loudun, fut témoin avec sa compagnie de la sortie de l'un des démons du corps de la Mère des Anges, par les signes visibles qu'il en a laissés ; et ils en furent tellement convaincus, que le milord et les gentilshommes qu'il avait avec lui en laissèrent leur témoignage au greffe. De plus le milord Montaigu crut la chose si importante pour la gloire de Dieu, qu'il en voulut entretenir le Souverain Pontife Urbain VIII, lorsqu'il fit profession de la foi catholique entre ses mains. Grand nombre d'autres personnes d'une doctrine et d'une piété éminente ayant jugé cette possession réelle et très-véritable, cela assurément en doit être un grand préjugé.

Mais les règles, que les ordres de l'Eglise prescrivent pour avoir des preuves infaillibles d'une véritable possession, se sont trouvées dans celle de Loudun, et, entre autres, ces actions qu'on a vu faire à ses religieuses au-dessus des forces de la nature, l'intelligence qu'elles avaient des langues inconnues, la science qui paraissait si grande en des personnes d'elles-mêmes ignorantes, la révélation ou la connaissance qu'elles avaient des choses cachées ou qui se passaient dans des lieux éloignés, en sont des preuves bien convaincantes. On les a souvent vues faire des mouvements qui, étant au-dessus des forces naturelles de l'homme au jugement même des médecins, il faut conclure que cela venait d'un principe étranger qui est le démon. Dans le commencement elles ont parlé de la langue latine qu'elles n'entendaient pas, et elles ont toujours répondu aux demandes qu'on leur a faites en cette langue, quoique l'on se servît exprès des termes les plus difficiles à entendre, comme il est arrivé en la présence de plusieurs prélats. Elles ont révélé ce qui était arrivé dans des provinces et des pays éloignés ; elles ont manifesté bien des fois les pensées de quelques personnes quand elles le désiraient intérieurement, et, ce qui est étonnant, quelquefois même contre leur volonté. Le P. Seurin atteste qu'il a eu une grande expérience de la connaissance que les démons avaient des pensées même les plus cachées, dont on prenait garde de ne pas donner le moindre signe au dehors ; ce qui favorise l'opinion de quelques théologiens qui estiment que si les démons connaissent bien la substance de l'âme, comme on le croit, ils n'en ignorent pas les pensées, bien qu'ils ne voient pas ce qui se passe dans la volonté touchant le libre usage qu'elle en fait ; mais il faut toujours avouer, soit que la manifestation des pensées vienne de la connaissance naturelle qu'en ont les démons, soit qu'elle vienne par permission divine, qu'elle n'est pas naturelle à l'homme non plus que la science des questions les plus difficiles de la théologie à de simples filles sans aucune étude, comme on l'a remarqué très-souvent dans les religieuses de Loudun.

Ces preuves infaillibles ont été données en présence des évêques, des supérieurs d'ordres, des docteurs et de personnes de haute qualité, des magistrats, des médecins. Il est vrai que Dieu qui résiste aux superbes n'a pas voulu permettre quelquefois qu'elles aient été données en presence de certains esprits fiers et hautains que la seule curiosité y conduisait ; mais il suffit qu'elles aient été reconnues par des personnes éminentes par leurs qualités et par leur doctrine et leur piété. Les diables étaient obligés de déclarer aux exorcistes qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour se cacher, pour ne pas faire connaître les choses extraordinaires que la possession découvre, et que Dieu leur permettait de se tenir cachés à l'égard des esprits suffisants et curieux. Il est vrai que la possession découvre manifestement de grandes vérités ; car, s'il y a des démons, il y a un Dieu qui les a créés et qui les punit, et cela marque aux athées et aux libertins que Dieu châtie les crimes, et qu'il y a un enfer et une autre vie où Dieu punit les méchantes actions. La possession fait voir le pouvoir de l'Eglise et de ses ministres, la présence réelle du corps du Fils de Dieu en la divine Eucharistie, l'honneur dû aux reliques, et le pouvoir de l'intercession des saints contre les hérétiques. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les démons se servent des impies, des libertins et des personnes vicieuses, pour ôter la créance qu'il y ait des corps possédés, à cause de la grande gloire qui en arrive à Dieu et des grands biens que les âmes en tirent. Les Pères de l'Eglise ont jugé que la possession était une preuve bien forte et solide, puisqu'ils s'en sont servis contre les hérétiques, et que saint Jérôme, l'un des plus savants, objectait aux hérétiques de son temps qui n'honoraient pas les reliques des saints, comme le font encore présentement ceux de notre siècle, la crainte que les démons faisaient paraître dans les corps des possédés. Si l'on répond que l'on ne doit pas croire aux démons qui sont des esprits de mensonge, il faut dire qu'ils sont menteurs quand ils agissent par leur propre mouvement, mais qu'ils sont contraints, par le pouvoir que Jésus-Christ a laissé à son Eglise, de manifester souvent de grandes vérités,

comme l'expérience le fait voir, et comme nous n'en pouvons douter lorsque les vérités sont de celles que la foi nous révèle.

Or, il faut bien considérer que Dieu tout bon et miséricordieux ne permet ces grands maux que pour de très-grands biens, comme l'on peut voir dans cette possession de Loudun, de laquelle Dieu a tiré une très-grande gloire par la conversion et sanctification de plusieurs âmes, à l'honneur des mystères de la religion et des saints dont la vénération s'est augmentée à la confusion des démons, qui ont eux-mêmes contribué à détruire la magie et les superstitions qui voulaient s'établir. Les pécheurs se sont convertis à la vue des choses extraordinaires qui se passaient en leur présence; les hérétiques en ont été touchés, obligés même de reconnaître le pouvoir de l'Eglise; et, ce qui est davantage, les athées non-seulement ont été forcés de reconnaître un Dieu, mais s'y sont sanctifiés, comme il paraît en la personne de M. de Kerioles, conseiller du parlement de Bretagne. C'était un homme qui ne croyait point de Dieu, sans religion et sans foi, abîmé dans toutes sortes de désordres, dans des emportements si excessifs que, lorsqu'il tonnait, il tirait contre le ciel à coups de pistolet pour le braver; si désespéré, que la foudre étant tombée dans sa chambre, qu'elle avait remplie de feux et de flammes, il se moquait encore, pendant que ses gens criaient miréricorde. Sa grande application était à chercher les moyens de faire du mal; et où il paraissait le plus grand c'est où il se portait davantage. Il avait même pris la résolution de se faire turc, pour avoir lieu de combattre contre les Chrétiens. A peine a-t-on vu une personne plus désespérée et plus criminelle. Comme ses intentions n'allaient qu'au crime, il était venu à Loudun pour une méchante fin; et à son arrivée il ne manqua pas de se railler de la bonne manière, des possédés, comme c'est l'ordinaire des libertins, et d'accuser ces filles de folie. Cependant, ô mon Dieu! vous qui savez conduire les choses à vos fins par les moyens qui semblent les plus opposés, et qui voulez triompher de vos ennemis par vos ennemis mêmes, vous voulûtes que ce libertin, cet esclave du diable vît leurs opérations funestes, pour le tirer de leur esclavage. Il alla donc voir les possédés pour se divertir, et pour en faire le sujet de ses railleries; mais les démons, lui ayant révélé des choses très-secrètes et que personne ne savait, il fut d'abord étonné, et cela l'obligea de retourner encore aux exorcismes où il fut tellement touché, que, depuis ce temps, il a mené une vie très-sainte, et a fait une pénitence si exemplaire, que l'on a donné l'histoire de sa vie au public. Comme nous ne pouvons rien omettre qui regarde la gloire de l'immaculée Mère de Dieu, nous rapporterons ici que les démons avouèrent que c'était cette Mère de miséricorde qui avait intercédé puissamment auprès de son Fils pour en obtenir une conversion si extraordinaire, et à leur grande confusion, puisque ce fut par eux-mêmes qu'un si grand pécheur fut délivré de leurs mains; et c'est une chose bien remarquable que ce libertin, sans savoir ce qu'il faisait, puisqu'il ne croyait pas de Dieu, avait une inclination de respect et d'honneur pour la très-sacrée Vierge, sa digne mère; la divine providence qui se voulait servir de cette grande reine, en disposant de la sorte pour tirer le misérable de l'abîme où il était plongé.

Mais quelle gloire Dieu n'a-t-il pas tirée de cette possession, faisant voir l'honneur qui est dû à ses mystères par les adorations et les respects extrêmes que les diables étaient obligés de rendre au très-saint sacrement de l'autel! Quelle gloire n'en a-t-il pas tirée dans les honneurs qu'ils ont été contraints de rendre à sa très-pure Mère, à ses anges et à ses saints, et spécialement à saint Joseph! L'on peut même dire que Dieu a permis spécialement cette possession, afin qu'elle contribuât d'une manière extraordinaire à la gloire de cet incomparable saint. Nous avons rapporté son apparition glorieuse à la mère Jeanne des Anges. Nous avons dit comme elle a été guérie miraculeusement plusieurs fois par son intercession, et comme Dieu s'était servi du linge teint de l'onction sacrée, que ce grand saint avait appliqué à cette bonne mère, et même des morceaux de papier qui avaient touché ce linge, pour faire quantité de miracles dans un grand nombre de villes et de provinces différentes, et d'une manière si éclatante et si glorieuse pour cet aimable époux de la très-pure Vierge et père putatif de Jésus, que l'on ne trouvera pas dans l'histoire rien de pareil en fait de miracles pour l'honneur d'un saint si admirable: ce qui doit bien persuader que la volonté de Dieu est que sa dévotion s'établisse plus que jamais, et que l'on en doit espérer toutes sortes de secours dans ses besoins. Mais quelle édification n'a point donnée aux personnes de toutes sortes d'âges et de qualités l'impression merveilleuse des noms sacrés sur la main de la mère Jeanne des Anges, que les démons ont été obligés d'y faire à leur sortie! L'on a vu, durant plus de vingt ans, les quatre noms de *Jésus*, *Marie*, *Joseph*, *François de Sales*, imprimés sur la main de cette religieuse, qui, s'effaçant peu à peu, se renouvelaient tous les quinze jours, et aux grandes fêtes avec des effets qui donnaient beaucoup d'admiration et de consolation: il en sortait même une odeur suave qui laissait de grands sentiments de piété. Le feu roi Louis XIII, d'heureuse mémoire, la voulut voir, lorsque la mère passa par Paris, et en parla ensuite, bien touché de la vue d'un état si étonnant; la feue reine mère, l'éminentissime cardinal de Richelieu, quantité de personnes illustres, firent la même chose avec admiration de la puissance de Dieu.

Enfin la magie se trouva bien renversée dans ses desseins, puisqu'elle fut détruite par les moyens dont elle s'était servie pour s'établir. Je ne puis ici m'empêcher de remarquer avec étonnement l'aveuglement de

plusieurs personnes, qui d'autre part sont considérables et ont de l'esprit, qui avancent inconsidérément qu'il n'y a point de magie ni de magiciens, et que les effets qu'on leur attribue ne viennent que des personnes à la vérité méchantes et qui sont punissables. Mais, sans rapport ni liaison avec les démons, je qualifie leurs sentiments d'aveuglement; car c'est avoir bien peu de lumières que de soutenir des maximes contraires à l'expérience de tous les siècles, et aux sentiments de toutes les nations infidèles aussi bien que fidèles. Il ne faut pas être très-savant dans l'histoire pour savoir cette vérité, et n'ignorer pas que toute l'antiquité a reconnu des magiciens; que les païens en étaient si persuadés qu'ils attribuaient la vertu des miracles que Dieu opérait par les saints martyrs, à un effet de la magie. Car enfin, voyant très-bien les prodiges et les miracles que Dieu faisait pour la confirmation de notre sainte religion, pour se défendre de l'impression qu'ils en devaient recevoir, ils avaient recours aux effets de la magie qu'ils attribuaient à ces glorieux témoins de Jésus-Christ.

Saint Clément, saint Irénée, saint Epiphane, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Augustin, saint Thomas, saint Albert le Grand, le célèbre Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, reconnaissent qu'il y a des magiciens qui ont fait pacte avec les démons; ceux qui voudront lire les livres de ces Pères où ils en parlent, les trouveront cotés dans le savant traité des *Recherches de la Magie*, par Detrio, religieux de la compagnie de Jésus, personnage d'une grande érudition. L'Eglise reconnaît les magiciens, puisque tous les évêques, ou la plupart, les font dénoncer publiquement pour excommuniés. Les Souverains Pontifes exhortent les inquisiteurs de la foi d'agir contre eux, comme l'on peut voir dans les bulles d'Innocent VI aux inquisiteurs d'Allemagne, dans celles de Jules III à l'inquisiteur de Créance, d'Adrien VI, inquisiteur de Lombardie, et dans les bulles de plusieurs autres Souverains Pontifes.

Mais ce qui est de la dernière force, est que l'Ecriture, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, reconnaît la magie et les magiciens : l'on ne peut rien voir de plus exprès sur cette matière que ce qu'on lit dans l'*Exode*, et les effets de la magie qui y sont rapportés surpassent visiblement toutes les forces et l'industrie humaine, et font voir en même temps celles des démons. Je demande à ces esprits suffisants s'ils trouvent rien dans ce qui les surprend en ce sujet et qui leur paraît incroyable, qui égale l'étonnement que leur doivent causer les opérations des magiciens de Pharaon, qu'ils doivent croire indubitablement s'ils sont Chrétiens. Peut-on rien voir de plus prodigieux que toutes les rivières, les lacs et le reste des eaux d'un pays changées en sang, et toutes les autres choses qui sont rapportées dans le *livre de l'Exode ?* Nous lisons au chapitre XIIIe des *Actes des apôtres*, que saint Paul punit d'aveuglement un magicien qui résistait à la doctrine de la foi qu'il prêchait; nous voyons au chapitre VIII des mêmes *Actes*, qu'il y avait dans la ville de Samarie un homme nommé Simon, qui y avait auparavant exercé la magie et avait séduit le peuple de Samarie, se faisant passer pour un grand personnage, et jusque-là que tous les ordres de la ville l'appelaient la grande vertu de Dieu, leur ayant fait perdre l'esprit par ses enchantements.

L'Ecriture apprend ensuite que ce Simon, s'étant converti, voulut donner de l'argent pour avoir la grâce de donner le Saint-Esprit; ce qui a donné lieu à ceux qui l'imitent d'être appelés simoniaques, et l'on appelle simonie le péché qu'ils commettent; c'est une peste maligne qui, ayant infecté plusieurs des siècles qui nous ont précédés, est venue jusqu'au nôtre, et qui est d'autant plus maligne et dangereuse qu'elle se cache davantage. C'est une chose déplorable que l'homme cherche des excuses dans ses péchés, comme s'il les pouvait déguiser aux yeux de Dieu, comme il les cèle aux yeux des hommes. On résigne, on change un bénéfice, mais il faut que l'on achète les meubles ou le revenu de l'année; et combien y en a-t-il qui en payeraient ce qu'ils en donnent, si ce n'était en vue du bénéfice! J'apporte cet exemple de mille que l'on pourrait alléguer où l'esprit de l'homme tâche de trouver des prétextes pour se sauver des peines que l'Eglise ordonne à ces gens-là qui se réduisent presque dans un état d'endurcissement de cœur, parce qu'il faudrait une grâce très-extraordinaire pour y satisfaire, et une fidélité toute particulière pour y coopérer, dont ces personnes sont bien éloignées. Que ces gens se souviennent qu'ils ont pour père, pour fondateur, patron et exemplaire, Simon le Magicien, et qu'ils se convertissent de bonne heure s'ils ne veulent tomber dans les châtiments qui leur sont préparés.

Après cela, s'il est vrai que de croire trop facilement est une marque de la légèreté, il est aussi certain que de ne pas croire du tout et ne pas entrer dans des sentiments reçus généralement, c'est, dit saint Augustin, une folie insupportable; mais ne pas croire ce que l'Ecriture nous enseigne, c'est tomber manifestement dans l'hérésie. Aussi ceux qui ont soutenu opiniâtrément qu'il n'y avait point de magiciens, ont toujours été fort suspects. Le savant Detrio rapporte que le démon fait promettre souvent à ses suppôts qu'ils soutiendront partout qu'il n'y en a point. Et de vrai, c'est le moyen de les mettre à couvert et de leur donner une liberté tout entière dans tous les maux qu'ils font sans aucune crainte de punition. Le docteur Flart, qui était l'un des conseillers de l'Electeur de Trèves dans le dernier siècle, soutenait partout avec beaucoup de hardiesse que la magie était une fable; que c'était une illusion de s'imaginer qu'il y eût des sorciers; que cette

opinion n'était recevable que par les esprits simples et crédules, et qu'elle était indigne des bons esprits et des magistrats. Bonstel, assez connu par ses écrits, qui était de ce diocèse, où ce personnage débitait ses maximes, le réfuta par un docte traité; mais la divine Providence s'en mêla elle-même. Je ne sais comment cet homme se rendit suspect; mais il fut pris, et il confessa lui-même qu'il était atteint du crime qu'il niait: ce qui obligea ses juges, avec les preuves qu'ils eurent d'autre part, de le condamner à être brûlé. Monstrelet rapporte dans son histoire, et d'autres auteurs avec lui, qu'il y avait dans le diocèse d'Evreux un célèbre docteur dont ils disent le nom, que nous supprimons pour de bonnes raisons, qui avait de bonnes qualités, et qui s'était acquis une réputation considérable; mais, s'étant laissé aller à l'amour de la créature, il tomba bientôt dans l'aveuglement et dans l'endurcissement que les attaches trop grandes aux créatures causent. Ce misérable docteur alla donc dans une telle extrémité, qu'il se donna au diable pour jouir malheureusement d'une demoiselle de qualité; mais l'un des pactes qu'il fit avec le démon, comme il le confessa depuis, fut, comme il était grand prédicateur, qu'il prêcherait partout qu'il n'y avait point de sorciers, parce que, lui dit le démon, il appuierait beoucoup son empire par ce moyen. Or Dieu très-bon et très-miséricordieux, lui ayant touché le cœur par une grâce extraordinaire, il confessa publiquement son crime à l'évêque d'Evreux qui était pour lors, et s'étant présenté devant lui dans sa salle, il pleura son impiété avec des témoignages d'une forte douleur; il avoua qu'il avait été transporté réellement plusieurs fois au sabbat; et, s'étant soumis à la pénitence qu'il plairait à son évêque de lui imposer, il fut condamné à une prison perpétuelle avec plusieurs autres peines.

Nous avons cru, pour la gloire de notre Maître, devoir parler de ce sujet, en traitant de la possession de Loudun, où Dieu a fait, par son juste jugement, que les desseins de ceux qui voulaient perdre ces religieuses soient retombés sur eux-mêmes, et ont été cause de leur propre perte. Car encore que ces gens eussent assez de réputation, comme il a été ci-devant remarqué, et qu'ils se fussent acquis l'amitié des juges du lieu qui les soutenaient beaucoup dans l'ignorance où ils étaient de leurs malices, comme il n'y a point de prudence si grande pour résister aux ordres de Dieu, le roi ayant envoyé M. de Laubardemont, intendant de la province, pour examiner la vérité des choses, et l'ayant député pour commissaire, afin que l'on ne pût pas attribuer à aucune préoccupation le jugement qui s'en ferait, sa majesté voulut qu'il eût pour adjoints à cette cause quatorze juges de différents présidiaux, qui après avoir examiné mûrement et à loisir le procès d'Urbain Grandier, il demeura convaincu d'avoir donné les maléfices aux religieuses, et, par le consentement unanime de tous les juges, il fut condamné à être brûlé vif dans la place publique de la ville, ce qui fut exécuté, les démons ayant remarqué dans les exorcismes qu'ils le tenaient pour l'éternité dans les feux de l'enfer. Toujours est-il certain que, sans s'en rapporter à ces malheureux esprits, sa mort a été bien funeste par l'endurcissement de cœur qu'il a fait paraître, dont nous en avons touché quelque chose. *Il ne faut pas se tromper*, dit le grand Apôtre, *on ne se moque pas de Dieu.* (*Galat.* VI, 7.)

CHAPITRE V.

De la force du zèle du P. Seurin, qui l'engagea à une cruelle guerre contre l'enfer, et de la grâce de sa vocation à une entreprise si difficile.

Tout ce que nous lisons dans l'histoire des plus cruelles guerres entre les hommes, n'approche point de celle que l'homme est obligé d'avoir avec les démons, soit que l'on considère les sujets de cette guerre, soit que l'on pense aux ennemis qu'il faut combattre, soit que l'on regarde la durée et la manière du combat: car, si l'on considère les sujets de la guerre qui se fait entre les princes et les puissances de la terre, le sujet de cette guerre ne peut être que la prétention d'une province ou de quelque intérêt temporel; et quand on dit temporel, aussitôt l'on peut bien voir que cela n'est pas de grande conséquence. Et, en effet, que reste-t-il à ces conquérants du monde, les Alexandre, les César, de toutes leurs victoires? que leur servent tous leurs triomphes au milieu des brasiers de l'enfer et dans l'éternel esclavage des démons? Mais le sujet de la guerre entre l'homme et le démon est un bien ou un mal infini: un mal infini que l'on veut éviter, un bien infini pour la bienheureuse possession duquel on combat, c'est-à-dire pour l'éternité, pour Dieu même. O grandes vérités dites en peu de paroles, à quoi l'on pense si peu, à quoi l'on devrait entièrement penser!

Mais quelle différence entre ces guerres, si l'on fait encore réflexion sur les ennemis qui sont à combattre, puisque ce n'est pas avec des hommes qui ont la faiblesse pour partage; mais ce sont ces hommes qui ont à combattre avec de purs esprits redoutables dans leurs forces, devant qui celle des hommes n'est rien! C'est ce qui fait crier au grand Apôtre: *Armez-vous de toutes les armes de Dieu, afin de pouvoir vous défendre.* (*Rom.* VI, 13.) Il dit bien les armes de Dieu; car toutes celles des hommes y seraient bien inutiles. Que ceux qui se confient en leurs forces rentrent un peu dans eux-mêmes, ces gens qui disent qu'ils se connaissent bien, qu'ils sont bein éloignés de tomber en de certains péchés, qui ensuite s'engagent facilement dans les occasions; qu'ils sachent que leur prétendue connaissance n'est qu'une illusion, que la véritable lumière nous fait connaître que nous ne pouvons rien, et que nous sommes la faiblesse même. Oh! combien de ces gens sont tombés dans le préci-

pice et dans les péchés dont ils semblaient si éloignés, par la fausse confiance en eux-mêmes, qui est l'une des plus méchantes dispositions que l'on puisse avoir. L'on en sait des exemples qui font peur. Un démon, paraissant un jour à saint Pacôme, lui disait : Si Dieu n'arrêtait nos forces, nous viendrions bientôt à bout des hommes. Il est vrai, si l'on considère les hommes dans leur nature; mais que ne peuvent-ils pas en la vertu de Jésus-Christ?

De plus, la différence de ces guerres est encore bien grande, si l'on fait réflexion sur la manière et sur la durée du combat. Les hommes combattent avec d'autres hommes comme eux, qui leur sont connus et qu'ils voient; mais les démons sont des ennemis invisibles qu'on ne peut aisément attaquer et dont on ne se défend pas facilement : ce sont des ennemis dont les artifices sont inexplicables, et dont la grande connaissance est fortifiée par une expérience aussi longue qu'est la durée du monde, acquise par tant de milliers d'années, dans autant de personnes qu'il y a eu depuis le commencement des siècles, et dans autant de lieux qu'il s'en trouve dans toute la terre; ce sont des ennemis qui ne dorment jamais, qui sont toujours aux embûches, qui sont infatigables, qui reviennent incessamment au combat sans se lasser, ce qui rend cette guerre perpétuelle et jusqu'au dernier soupir de la vie.

Cette guerre si redoutable est commune à tous les hommes; elle nous est commune, mon cher lecteur, à vous et à moi. Hélas! y pensons nous? hélas! les hommes y pensent-ils, ces hommes qui vivent dans l'aise comme s'ils n'avaient aucun ennemi à combattre; qui se jettent eux-mêmes dans leurs piéges, qu'ils leur tendent par les richesses, par les honneurs et les plaisirs; qui s'en laissent surprendre si volontiers, s'arrêtant aux bagatelles du monde dont ils les amusent; qui s'en laissent enchanter par les choses temporelles? Je ne m'étonne pas après cela de la vision du grand saint Antoine, l'honneur des déserts et l'ornement de la vie solitaire, à qui Dieu fit voir le diable d'une forme monstrueuse, dont la tête touchait les nues, et les bras s'étendaient d'une façon immense dans les airs, et qui, en même temps que les âmes qui lui étaient aussi montrées sous des figures corporelles, s'élevaient vers le ciel, les relançait d'une manière impétueuse sur la terre, en sorte qu'il n'y en avait presque pas une qui échappât des mains cruelles de ce monstre d'enfer; ce qui donna lieu au grand saint de s'écrier : O mon Dieu! qui pourra échapper des mains de ce tyran? Ah! qu'il faut être humble pour obtenir les grands secours de Dieu, qui nous sont nécessaires! qu'il faut être détaché de toutes choses pour ne lui pas donner de prise! qu'il faut avoir de solide vertu pour en remporter la victoire! Faites un peu de réflexion, vous qui lisez ces vérités, dans quel état vous êtes.

Voilà la guerre commune à tous les hommes avec les démons; mais celle du Père Seurin avec les esprits d'enfer a été extraordinaire, ayant eu à les combattre dans la possession des religieuses, et dans la possession et obsession qu'il en a lui-même soufferte. De plus il a eu affaire avec les plus puissants démons de l'enfer, Léviathan et Béhémot, dont il est parlé dans le livre de Job, et d'une manière effroyable en deux chapitres entiers. Il suffit de dire ici que l'Écriture nous assure qu'il n'y a point de force en terre qui égale leur puissance. Cependant c'était avec ces puissances que le Père avait à combattre; il y avait quelque temps qu'il était déjà obsédé par les démons, lorsque la déclaration ouverte de la guerre se fit. Un soir, dans un parloir qui répond à l'église des religieuses, en la seule présence de Dieu et de ses anges, c'est là que se donna le défi général d'un combat bien étrange, qui devait durer de longues années. J'ai commencé, lui dit le démon, à te faire sentir mon pouvoir, mais tu verras bien d'autres choses, j'ai bien d'autres forces que tu ne penses. Tout l'enfer se bandera contre toi, je me servirai même des magiciens, je te rendrai tout à fait misérable, le traitement que je te ferai sera si rude et si étrange que tu auras tout lieu de te repentir de ton entreprise, et tu seras contraint toi-même de demander à en sortir; je ferai contre toi des choses si extraordinaires et si inouïes, que ceux de qui tu dépends, à qui nous donnerons comme il faut de l'émotion contre toi, seront obligés de te faire quitter; tu en sauras bientôt des nouvelles. Mais le Père demeurant dans une fermeté inviolable, sans aucunement s'étonner, lui répondit : « Je ne crains point toutes tes menaces, tous les tourments dont tu penses m'épouvanter ne servent qu'à me redoubler le courage, puisqu'il n'y a rien que je désire davantage. » Il pouvait pour lors se souvenir des paroles toutes de feu de saint Ignace le martyr : Je ne me soucie pas de souffrir tous les tourments des diables, pourvu que j'aie Jésus-Christ. Il pouvait pour lors s'écrier avec l'Apôtre : *Qui nous séparera donc de la charité de Jésus-Christ? sera-ce l'affliction? ou les déplaisirs? ou la faim? ou la nudité? ou les périls? ou la persécution? ou l'épée? ainsi qu'il est écrit : On nous fait sans cesse mourir pour l'amour de vous; on nous traite comme des brebis que l'on destine à être égorgées; mais au milieu de tous ces maux nous demeurerons victorieux par le secours de celui qui nous a aimés; car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne nous pourra jamais séparer de l'amour que Dieu nous porte en Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (*Rom.* VIII, 35-39.)

Le Père avait mis toute sa confiance en celui en qui l'on peut tout : ainsi il ne craignait rien, ainsi il disait au démon : « Si tu as l'enfer et la magie contre moi, j'ai pour

moi le ciel et ses anges. » Et il avait Jésus-Christ le Dieu du ciel, c'est ce qui faisait qu'il se moquait même des démons. Une sainte âme avait eu une connaissance surnaturelle des maux extrêmes qu'il devait souffrir, dont la seule idée la laissa dans une grande frayeur; mais elle fut consolée en voyant une main céleste étendue sur lui, qui le protégeait. Le Père disait avec grande raison, qu'il ne pouvait se défier des conduites de Dieu, c'est ce qui lui fit écrire à l'une de ses tantes qui était religieuse :«Ma très-honorée tante, je suis un peu fâché contre vous de ce que les accidents que Dieu permet qui m'arrivent vous font entrer en défiance jusqu'à désirer que je quitte le champ de bataille; cela me semble indigne de l'esprit de Jésus-Christ. Vous me faites un grand tort, et, si vous n'étiez ma tante, je pense que vous me fâcheriez; c'est trop peu de chose que des diables à celui qui a tout quitté pour ne trouver que Dieu, pour lui donner de la peur; entrez donc dans l'abandon de vous-même et de ceux qui nous touchent, entre les mains de la divine providence. »

Celui qui n'a pas le moindre appui sur aucune chose de créé, et qui se repose uniquement sur les soins de la divine providence, agissant dans l'ordre de Dieu, est exempt de toute sorte d'inquiétude. Je dis agissant dans l'ordre de Dieu, car ceux qui sont hors de cet ordre, quelque bien intentionnés qu'ils soient, ne pourront jamais faire de grands progrès. C'est ici la cause de tant de maux que nous voyons dans toutes sortes d'états où les hommes s'ingèrent d'eux-mêmes, ou par le conseil et persuasion de la chair et du sang. Ah! que de malheurs dans l'état ecclésiastique, parce que plusieurs y entrent par l'esprit de l'homme et non pas par l'esprit de Dieu. Le P. Seurin ne s'était pas introduit de lui-même dans son emploi à Loudun, il y avait été conduit par le Saint-Esprit, et voici comme la chose arriva.

Lorsqu'il demeurait à Marennes et qu'il y annonçait la parole de Dieu avec une ferveur apostolique, après avoir prêché avec force le zèle du grand saint François Xavier, le jour de sa fête, tout à coup il se sentit saisi d'une grande impétuosité d'esprit, ce qui l'obligea de se retirer dans sa chambre, et là, dans les ardents désirs de la gloire de Jésus que le feu sacré du divin amour allumait dans son cœur, comme il s'offrait à Dieu pour être envoyé où il lui plairait, lui demandant très-humblement la grâce que ce fût où il serait le plus glorifié, le père supérieur entra avec l'ordre du père provincial, pour l'envoyer à Loudun et le faire partir incontinent.

Le vrai obéissant, sans aucunement hésiter, se disposa tout aussitôt à partir, ce qui ne fut pas sans une spéciale conduite de la divine providence, qui dispose de tout, et qui veille plus que l'on ne veut jamais penser sur ceux qui sont entièrement abandonnés à ses soins. O divine et très-aimable providence, que les hommes ne savent-ils vos soins et vos bontés! Plusieurs pères s'étant trouvés d'avis contraires au sentiment du père provincial, et, après avoir été consultés, lui ayant tous unanimement déclaré qu'il n'était pas à propos de se servir du P. Seurin pour exorciser les possédés de Loudun, cela lui fit changer de pensée, et l'obligea d'envoyer un second ordre au supérieur de Marennes pour y retenir le Père, s'il n'était pas encore parti. Mais sa prompte obéissance l'avait déjà mis en chemin, et avait donné lieu aux ordres de la divine providence. Il est très-vrai qu'ordinairement les desseins de Dieu souffrent de l'opposition, et quand il n'y en a pas, disait saint Ignace le confesseur, c'est une marque que Dieu n'a pas de grands desseins dans la chose. Le P. Seurin n'en manqua pas, et dans le commencement et dans les progrès de cette affaire, et ce lui fut la première et la grande marque de sa vocation.

Sa vocation à un emploi si difficile fut encore confirmée par une révélation céleste qu'en eut une personne éminente en vertu. elle a encore été autorisée par miracle, Dieu ayant élargi sa poitrine, comme il a déjà été dit, de telle manière que ses habits qui lui étaient justes lui furent trop petits, et ensuite il eut la facilité de respirer qu'il n'avait auparavant qu'à grand'peine, car il souffrait une telle oppression qu'il s'attendait bientôt de mourir. Ceci lui arriva tout à coup dans une nuit, quoiqu'il en eût reçu quelques assurances du ciel plusieurs jours auparavant. Les démons, qui n'ignoraient pas son esprit de mortification et de dégagement et la plénitude de l'esprit de Jésus-Christ qui résidait en lui, furent saisis de crainte à son arrivée, et en donnèrent des impressions à la mère Jeanne des Anges, qui se sentit pleine de frayeur à sa première vue, et elle entendit les démons qui disaient : voilà celui qui nous ruinera. De vrai la ruine de l'enfer n'arrive pas par les beaux talents de l'esprit, par la science, ni par l'éloquence, mais par le seul esprit de notre Sauveur, qui ne s'établit que par l'esprit de mortification et de dégagement des créatures, et de renoncement de soi-même et aux choses que le monde estime et aime. Un homme de la sorte fait trembler l'enfer; aussi ne manque-t-il pas de contradictions ni d'oppositions, pendant que ceux qui ont peu de cet esprit de Jésus-Christ sont laissés fort en repos : on les goûte, et ils agisssent à l'aise sans aucune contradiction. La raison est que la nature corrompue et les démons n'en ont pas beaucoup à craindre.

CHAPITRE VI.

De la sainteté de son zèle en la manière qu'il a tenue pour combattre avec les démons.

La sainteté selon la doctrine de saint Denis, renferme deux choses : la première, une séparation de la créature; la seconde, l'union avec Dieu. Si donc le zèle du P. Seurin est un zèle dégagé de toute vue de l'exercice et de tout propre intérêt, qui ne voit, qui ne tend qu'à Dieu seul et qui s'y perd glorieusement, il faut demeurer d'ac-

cord que c'est un zèle saint et divin. Or le zèle du Père a paru dans un dégagement admirable dans les combats qu'il a eus avec les démons, puisque, bien loin d'y trouver de la satisfaction, il n'y a rencontré qu'un abîme d'humiliations et de peines. Toutes ses pensées mêmes et ses desseins étaient bien opposés à la moindre recherche de lui-même, puisqu'il ne désira jamais d'autre événement dans toute cette entreprise que celui qu'il plairait à Dieu, sans souhaiter même de succès favorable; ce qui est bien opposé à la nature, qui porte toujours à désirer de réussir dans les affaires dont elle se charge. Il se voyait comme une pure incapacité et un pur néant qui n'est propre à aucune chose; dans cette vue il se persuada que c'était pour lui une affaire d'oraison et de silence, ainsi il se servait peu d'exorcismes qui marquent de l'autorité et qui aient une manière éclatante. Il faisait des discours latins aux démons à voix basse, de l'amour de Jesus-Christ et du bonheur de l'union de l'âme avec lui; ce qui faisait souffrir les démons d'une manière extraordinaire par le souvenir du véritable bonheur dont ils étaient déchus par leurs fautes, et qu'ils avaient perdu sans aucune espérance. Jamais il ne faisait aucune interrogation curieuse. Mais quel plus grand éloignement de soi-même que de s'offrir à Dieu pour être possédé, s'il y allait de sa gloire? quelle plus grande séparation de la créature que d'être bien aise, Dieu lui ayant accordé cette profonde humiliation de servir de jouet aux diables et aux hommes, de devenir ridicule aux yeux même des sages et de passer pour un insensé? Quelle plus grande haine du propre intérêt que de souffrir ensuite les peines extrêmes qui lui sont arrivées, et au corps et à l'esprit? Certainement il est bien difficile de se figurer un zèle plus saint dans la séparation de l'être; mais quelle plus grande sainteté de zèle, si on le considère du côté de l'union avec Dieu? Nous avons dit qu'il se regardait comme une pure incapacité et un pur néant; toutes ses espérances étaient donc uniquement en Jésus-Christ dont il attendait tout son secours. C'est pourquoi premièrement, selon le conseil de l'Apôtre, il en prend toutes les armes, et ensuite il s'y unit saintement par une oraison continuelle. Il se tenait debout, toujours prêt au combat, portant sur ses reins la ceinture de vérité, c'est-à-dire non-seulement une ceinture extérieure qui ne retient pas les mouvements déréglés, mais celle de la vérité qui les réprime. Il était revêtu de la cuirasse de la justice, c'est-à-dire de la sainteté de vie, qui, comme une cuirasse, défend les parties nobles et préserve le cœur des traits du démon. Il avait les pieds chaussés, étant prêt à aller annoncer l'Evangile de la paix, c'est-à-dire, étant dans une fermeté et une intrépidité, sans craindre ce qu'il y a de plus rude dans les chemins de la vertu. En toute rencontre il prenait le bouclier de la foi, parce que, comme un bouclier couvre tout l'homme et se met sur toutes les autres armes, de même par la foi il repoussait tous les traits enflammés du démon et se mettait à couvert de toutes ses embûches. L'espérance de salut lui servait de casque, parce que, comme le casque défend tous les sens qui résident dans la tête, ainsi l'espérance préserve toutes nos pensées, tenant l'esprit élevé et affermi en Dieu. La parole de Dieu lui servait d'épée de l'esprit, parce que c'est par le Saint-Esprit que nous combattons tous nos ennemis, et non pas par nous-mêmes. C'est par lui, dit saint Chrysostome, rapporté par un docte et pieux interprète, que nous coupons tout, nous mettons tout en pièces, nous tranchons la tête du dragon.

Voilà les armes de Dieu que l'Apôtre veut que nous prenions, comme il le dit aux Éphésiens, et que le P. Seurin avait prises pour pouvoir résister et soutenir le combat contre les démons. Mais, après que le soldat chrétien est armé de toutes ses armes, il lui reste de demander le secours de son roi, sans lequel il n'a aucune force, et ses armes lui sont inutiles. Le Père était vivement pénétré de cette vérité. C'est pourquoi nous avons rapporté ailleurs qu'il disait et répétait souvent les paroles du Psalmiste dans une extraordinaire ferveur d'esprit : *Je n'espérerai point en mon arc, et mon épée ne me sauvera point.* (*Psal.* LIII, 7.) Jésus était toute sa force, et il pouvait bien lui dire avec le même Psalmiste : *Vous êtes mon roi et mon Dieu, vous êtes le salut de Jacob, avec votre secours nous renverserons tous nos ennemis, et nous mépriserons par la vertu de votre nom ceux qui s'élèvent contre nous; c'est vous qui nous avez sauvés de ceux qui nous affligent, et qui avez couvert de confusion ceux qui nous haïssent; nous vous glorifierons, ô grand Dieu, pendant tout le jour et nous rendrons à votre nom d'éternelles actions de grâces.* (*Psal.* XLIII, 5-9.)

Le Père, suivant toujours le conseil de l'apôtre saint Paul, qui, après nous avoir instruits dans son *Epître aux Ephésiens* (VI, 17, 18) de toutes les armes dont Dieu veut qu'on se serve pour combattre les démons, nous dit ces belles paroles : *Faites en tout temps par l'esprit toutes sortes de prières et de supplications à Dieu et veillez par lui*, accomplit à la lettre ce que dit cet Apôtre; car il était continuellement en oraison; et dans les maisons particulières, et lorsqu'il prenait ses repas, et même dans les rues quand il était obligé de sortir, ses yeux étaient toujours au Seigneur, et les pensées de son cœur en sa présence; il pouvait dire avec le Prophète-Roi : *J'avais le Seigneur toujours présent devant moi, parce qu'il est à ma droite de peur que je ne sois ébranlé; c'est pour cela que mon cœur se réjouit, et que ma langue chante de joie, et que de plus ma chair reposera en espérance.* (*Psal.* XV, 8, 9.) Hors les occupations tout à fait nécessaires, il était même sans cesse à genoux, offrant ses vœux à Dieu avec beaucoup de larmes. Cette batterie contre les démons

était la plus forte et faisait le plus de ravage parmi leurs troupes infernales ; ce qui les obligea, pour se défendre d'une si rude attaque, de faire tous leurs efforts pour le distraire, ou pour empêcher, s'ils pouvaient, une oraison si fervente et si continuelle. Pour ce sujet, la divine Providence le permettant ainsi, ils lui lièrent tellement les facultés que, n'en ayant pas l'usage libre, il portait un empêchement très-grand à l'exercice de l'oraison ; mais tous les obstacles ne le purent jamais empêcher de se tenir à genoux devant le très-saint sacrement de l'autel, y souffrant en silence et en paix les reproches que les démons lui faisaient de son incapacité, et toutes les humiliations qu'ils lui procuraient.

Une si fidèle persévérance dans l'oraison faisait souffrir les diables si extraordinairement, qu'ils étaient contraints de déclarer que c'était la chose qui les tourmentait le plus. Ils l'ont assez montré par la cruelle guerre qu'ils ont faite aux habitants des déserts, par leurs rudes attaques et leurs tentations en plusieurs manières. Hé ! que faisaient ces saints solitaires, sinon une oraison perpétuelle ? Ce qui est arrivé depuis peu d'années à un très-vertueux religieux Carme déchaussé est fort considérable sur ce sujet ; car s'étant retiré avec la permission de ses supérieurs dans une petite cellule sur le mont Carmel, pour y vaquer plus librement à l'oraison, les diables ne se contentaient pas de l'y persécuter, mais suscitaient encore les Arabes qui, sans autre sujet que la rage qui leur était inspirée par ces esprits d'enfer, allaient chercher ce bon religieux jusque dans le désert le plus intérieur de cette sainte montagne, pour le maltraiter et le battre très-cruellement ; car ce grand serviteur de Dieu et de son immaculée Mère quittait de temps en temps sa cellule qui était à l'entrée de la montagne et s'en allait, à l'imitation des anciens solitaires, dans les lieux les plus écartés, pour y vivre dans une entière solitude, hors de la vue et de l'abord des hommes. Mais nous l'avons dit autre part, c'est que l'oraison unit à Dieu, et c'est l'unique chose que les démons craignent.

C'est pourquoi le Père divinement éclairé, au lieu des exorcismes dont les autres Pères se servaient, s'appliquait particulièrement à faire l'oraison, et s'efforçait de mettre la mère Jeanne des Anges dans le même esprit. Ce fut là que l'enfer fit ses derniers efforts pour l'empêcher, usant de toutes les plus furieuses attaques dont il se pouvait servir ; les démons faisaient des cris de désolation lamentables par la bouche de la mère, avouant que cette conduite les ruinait ; et, de vrai, l'esprit de la mère, que ces malheureux avaient rendu stupide, se ventant qu'ils ne souffriraient jamais qu'il y entrât rien d'utile, s'ouvrit par ce moyen aux lumières célestes. Il serait bien à désirer que les directeurs fissent ici de bonnes réflexions, pour se convaincre de la nécessité qu'ils ont de s'appliquer à l'oraison, et de la faire faire aux autres ; il serait à souhaiter qu'ils sussent que la grande affaire de la direction consiste beaucoup plus à prier qu'à parler ; et que si eux, et ceux qui en prennent avis, au lieu de tant d'entretiens qu'ils ont ensemble, passaient ces temps-là dans l'entretien avec Dieu, ils y trouveraient une abondance de bénédictions, pendant que souvent ils n'en remportent qu'une vaine satisfaction de la nature, qui est une véritable malédiction. Oh ! que bienheureuse est l'âme qui sait bien se détacher de la créature ! et cela sans réserve, et des bons, et des directeurs, aussi bien que des autres. Car enfin, et les directeurs et les bons sont créatures, et l'âme n'est faite que pour Dieu seul, et ne trouvera jamais son repos qu'en Dieu seul. Oh ! que bienheureuse est l'âme qui, dans le détachement de l'être créé, est unie véritablement à Dieu seul ! ce qui se fait d'une manière puissante par la sainte oraison ; et Dieu agrée si fort ce moyen efficace pour arriver à sa divine union, que sainte Thérèse rapporte d'elle-même, comme une chose très-remarquable, que, se plaignant un jour amoureusement à Notre-Seigneur de ce que les directeurs qu'elle avait pour lors l'empêchaient de la faire, il lui répondit *que c'était une tyrannie*. Ah ! ce Dieu du ciel et de la terre qui avait souffert paisiblement que la sainte le rebutât dans ses apparitions, et même avec des signes extérieurs, par le conseil de ses directeurs qui s'imaginaient que le diable la trompait sous la forme de Notre-Seigneur, et la sainte voulant s'en excuser, il lui dit qu'elle faisait bien d'obéir. Ce débonnaire Sauveur, qui souffrait d'être ainsi rebuté, ne put tolérer que l'on empêchât cette sainte âme de s'entretenir avec lui par la sainte oraison, et il lui marqua que *c'était une tyrannie*. Mais les démons, au contraire, n'oublient rien pour apporter des obstacles à ce divin exercice ; de là viennent souvent tant de distractions, tant de sécheresses, tant de dégoûts, tant de peines, tant de contradictions de la part des hommes.

Ces malheureux, pour en divertir la mère Jeanne des Anges, lui paraissaient sous des formes horribles, la battaient avec excès, en sorte que les meurtrissures lui en restaient, lui donnaient des avidités insupportables ; mais, y persévérant avec constance, elle a obtenu toutes les plus saintes grâces du ciel. Ces esprits d'enfer cependant étaient contraints de confesser que l'exorcisme leur était un petit travail, comparé à la peine qu'ils ressentaient d'une si divine pratique, et avouaient qu'en ce point ils étaient obligés de céder. Que les directeurs considèrent ici la nécessité qu'ils ont d'être des personnes d'oraison, et que sans cela ils sont peu propres à la conduite des âmes, qui y doivent bien prendre garde quand elles font le choix d'un directeur. Le P. Seurin portait fort la Mère des Anges à s'occuper des mystères adorables de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il lui faisait faire quantité de colloques avec cet aimable Sau-

veur ; ce qui produisait dans son cœur, qui depuis plusieurs années était dur comme les pierres par l'opération diabolique, de grands sentiments d'amour et de piété. Les démons se servaient de toutes sortes de ruses pour empêcher cette application à Jésus-Christ et à ses mystères ; nous avons dit qu'ils prirent même la figure du Père pour l'entretenir d'autres sujets, et en d'autres occasions lui donnaient des pensées sublimes pour le même effet. Le P. Seurin estimait que c'était un artifice ordinaire dont le démon trompait grand nombre d'âmes dans ce siècle, lesquelles, pensant s'élever dans l'amour divin, demeurent dans la mollesse par une mortification superficielle. Enfin le Père, sachant bien que la très-sainte Vierge et les saints nous donnent un accès favorable auprès de la divine Majesté, commença l'entreprise de la guerre contre les démons par un recours filial à la Mère de toute miséricorde ; et pour cette fin il alla d'abord, comme nous l'avons dit, en pèlerinage à Notre-Dame de Saumur ; ensuite il s'adressa au grand saint Joseph, comme au protecteur spécial de la vie intérieure et de la plus haute perfection à laquelle il avait dessein de porter la mère qui était possédée. Il se servit aussi des saintes reliques, et spécialement d'une de sainte Thérèse, qui était insupportable aux démons, dont l'un d'eux déclara être l'ennemi particulier des Carmélites, et que son plus puissant adversaire était saint Joseph, qui l'avait chassé de quelques corps en Italie, il y avait environ trente ans.

Mettant un jour sur la mère quelque chose de l'éminentissime cardinal de Bérulle, homme qui a été tout rempli de l'esprit de Jésus-Christ, et dont je puis dire, par une véritable expérience, qu'il attire une grâce très-spéciale sur ceux qui ont recours à lui, pour aimer et être liés à notre divin Sauveur et à ses mystères, Léviathan, principal des démons, sans que le Père eût donné aucune connaissance de ce que c'était, dit que ce grand prélat n'était pas assez connu, mais que souvent ceux qui paraissent le moins devant les hommes sont les plus grands devant Dieu. Cependant plusieurs improuvaient la conduite du Père, qui, étant fort intérieure, était connue de bien peu de personnes. Mais Dieu voulant autoriser son serviteur, qui était plus dans l'application de l'oraison, de la dévotion et du soin d'avancer l'âme dans la perfection, que dans les exorcismes, quoiqu'il s'en servît selon l'usage de l'Eglise, fit sortir Béhémot sans aucun exorcisme, et lorsque la mère Jeanne des Anges était dans une retraite. « O Seigneur, que ceux qui connaissent votre nom espèrent en vous, parce que vous n'abandonnez point ceux qui vous cherchent ! Que ceux qui vous aiment vous chantent des cantiques, parce que vous n'avez point oublié le cri des pauvres !

CHAPITRE VII.

De son zèle victorieux dans l'expulsion des démons des corps des possédés, et de la manière sainte qu'il a tenue pour les chasser.

Le P. Seurin remarquait avec beaucoup de lumière que les principes de l'union des diables avec les hommes étaient les péchés et les mauvaises habitudes, et que les principes sont d'autant plus grands, que les vices sont plus enracinés ; qu'à proportion que le péché est dans une âme, le démon s'y établit et y triomphe ; que dans les possédés il y a plus de force pour résister à l'Eglise, et qu'il fallait s'appliquer à détruire ces principes pour affaiblir les forces des démons, qui sortent quelquefois des corps des possédés, non-seulement par l'autorité de l'Eglise, mais parce que le principe qui les y retenait est ruiné. Les diables étaient contraints d'avouer cette vérité, et qu'ils prenaient leur avantage de la corruption qu'ils trouvaient dans la nature. Nous n'avons, disaient-ils, qu'autant que nous en donne le vice ; si on le ruine, il faut que nous succombions. C'est pourquoi le Père ayant fortement instruit la mère de ces vérités, elle ne regarda plus les opérations des démons en elle que comme fondées sur ses défauts, et dont le principe se trouvait dans ses imperfections. Pour y apporter le remède, elle entreprit de les combattre en la vertu de Jésus-Christ, et le Père d'autre part s'appliqua entièrement à lui faire pratiquer la mortification, pour ôter toute prise aux démons ; ce qui leur donna tant de tourment, qu'ils s'offrirent d'obéir à tout le reste, et même devant le monde et en public, durant les exorcismes, pourvu que l'on quittât cette poursuite des vices et des inclinations de la nature corrompue. Ils criaient : ceci nous perd et fait que de maîtres nous devenons esclaves ; l'on défait notre maison, on ruine notre nid, où veut-on que nous logions ? Ils menaçaient ensuite étrangement le Père, et ils lui disaient : Tu entreprends contre nous des nouveautés, nous poursuivant d'une manière toute nouvelle ; mais nous ferons aussi des nouveautés étranges dans nos poursuites contre toi, tu auras lieu de t'en souvenir.

Cependant le serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, ayant recours incessamment à la grâce de notre Sauveur par une oraison continuelle, et s'appliquant en sa divine union à mortifier la mère, elle fut heureusement délivrée en sept ou huit mois des obstacles qu'elle avait à la perfection ; c'est pourquoi les démons voulurent pour lors en sortir ; le plus grand malheur, disaient-ils, qui nous puisse arriver sur la terre est de posséder une personne mortifiée dans ses passions.

Ces malheureux esprits criaient Il vaudrait mieux que nous fussions en enfer que de rester dans une personne bien dégagée d'elle-même et des créatures ; nous en

sommes esclaves et elle a le même pouvoir sur nous que sur ses passions. Il est vrai que depuis qu'une personne possédée est toute à Dieu, les diables n'y sont retenus que par la divine puissance qui s'en veut servir pour sa gloire. C'est à quoi le saint homme s'appliqua, travaillant fortement en la vertu de celui sans lequel nous ne pouvons rien, à ce que la mère sortit entièrement d'elle-même pour n'être plus qu'en Jésus-Christ. Pour réussir dans une si sainte entreprise, il considéra toutes les imperfections et les fautes où elle était sujette, pour les combattre l'une après l'autre, et les détruire par la force de Jésus-Christ.

Il y avait quatre démons qui la possédaient; Balaam s'était cantonné dans l'humeur de la mère, qui naturellement la portait à railler par une gaieté excessive; ainsi il ne faisait que bouffonner, que parler de boire, de manger et de se divertir, ce qui éloignait son esprit de la sainte componction, et la rendait tiède dans les choses de Dieu. Isacaron ne parlait que de plaisirs et d'ordures. Béhémot s'était placé dans la partie irascible, et il proférait quantité de blasphèmes, et ne faisait paraître que des desseins de meurtre et de faire du mal. Léviathan s'était retranché dans l'orgueil, et il ne parlait guère que de grandeur et de faste. Le Père, ayant remarqué cette conduite des démons, prit résolution de les attaquer dans leur fort, et de remettre les places qu'ils avaient tyranniquement usurpées entre les mains de Jésus-Christ leur véritable et légitime Seigneur.

Premièrement, il attaqua Balaam et Isacaron, qui ne donnaient à la mère qu'une pente extraordinaire à la mollesse et aux plaisirs, par l'esprit d'une sévère pénitence qu'il lui inspira, mais de telle sorte qu'elle s'accoutumât à coucher sur la dure, à dormir sur des ais et à ne presque point s'approcher du feu, elle qui auparavant n'eût pu dormir que sur un lit de plume et enveloppée dans des draps bien chauds durant l'hiver; elle prenait une rude discipline trois fois le jour, et portait ordinairement la haire, avec une ceinture de cuivre affligeant, y joignant un jeûne fréquent, pour mortifier l'appétit du boire et du manger; elle se résolut même de s'abstenir des fruits qui étaient fort à son goût, et quelquefois, sentant un appétit extraordinaire dans le commencement du repas, elle se levait de table ayant très-peu mangé. Comme les démons, qui sont les ennemis de la pénitence, virent une mortification si sévère, ils firent tous leurs efforts pour s'y opposer, et, pour en venir à bout, ils causèrent à la mère une faim insupportable, qu'elle surmonta généreusement avec le secours de son Sauveur, et même elle se résolut de manger de plusieurs sortes de viandes qu'elle pensait ne pouvoir prendre, à cause des faiblesses de son estomac.

Un jour il arriva qu'ayant mangé des poireaux, qui étaient une des choses qui l'incommodaient, et ensuite sentant son estomac qui lui faisait mal, le Père soupçonna que c'était le démon qui agissait pour lors, sous prétexte de santé, et au même temps il lui ordonna de prendre la discipline pour vaincre l'esprit infernal, qui ne manqua pas de paraître, se plaignant de la cruauté de cet homme, qui ne voulait rien laisser sans recherche. Il disait : au moins si on m'eût laissé cela (parlant de ces poireaux), j'aurais eu de quoi me maintenir. Dieu a quelquefois contraint ces maudits esprits de déclarer qu'ils eussent grandement désiré de tromper la mère sous ce prétexte de santé; que par cette ruse ils retenaient plusieurs personnes religieuses dans leurs piéges; qu'ils savaient que plus on se traitait avec délicatesse, et plus on était sujet aux infirmités corporelles; que les réflexions qu'on fait sur quantité de mêmes incommodités, donnent sujet d'entretenir les âmes dans ces prétextes de santé pour empêcher leur entier abandon à Dieu. Or, la mère, qui était dans une entière résolution de se donner toute à Dieu, fit en sorte de ne rien laisser en cela sur quoi ses adversaires pussent avoir prise, ce qui les mit dans une rage furieuse, surtout de la voir persévérer dans cet esprit d'une pénitence si exacte et si sévère.

L'homme de Dieu combattit ensuite les démons dans les amitiés naturelles de la mère, fondées en sympathie sur les qualités de la nature, de l'esprit et du corps ou sur d'autres motifs naturels. Il serait difficile de dire combien ces amitiés empêchent l'âme d'être parfaitement à Dieu, les maux qui en arrivent dans la vie intérieure, les piéges que les démons tendent à cet effet. Comme nous en avons parlé dans un chapitre entier de notre première partie, nous n'en dirons pas ici davantage; seulement nous remarquerons que le diable pensa se servir d'une amitié particulière que la mère avait pour une bonne sœur religieuse, pour lui faire un très-grand mal, ayant pris la forme de cette sœur dans un dessein très-pernicieux.

Après avoir combattu de la sorte Balaam et Isacaron dans leurs forts, il attaqua les places que Béhémot et Léviathan avaient prises; et, comme ils s'étaient retranchés dans l'orgueil et la colère, il les battit par l'humiliation et la patience. Léviathan, qui disait qu'il s'était assez accommodé dans la tête d'une prieure, avait mis dans son esprit mille discours de vanité, cachés et couverts du prétexte du bien et des bonnes œuvres; mais, afin de l'engager finement à un amour éternel de soi-même, il lui avait fait une spiritualité à la mode, dans laquelle elle était si instruite, qu'elle ravissait tous ceux qui l'écoutaient; elle citait les Pères avec beaucoup d'esprit et d'éloquence; elle recevait les compagnies de bonne grâce et donnait satisfaction à tout le monde. Le diable ajoutait à tout cela, en certaines occasions, une beauté charmante, qui la rendait tout à fait aimable. Le Père a laissé aussi, par écrit, que quelquefois cet esprit malin donnait à la mère une gravité altière, et la faisait paraître comme une dame

abbesse qui veut bien faire valoir son autorité; en ce temps-là, elle parlait à merveille, et la tête levée; elle se tenait propre dans sa coiffure et avait un grand air de majesté. Ce n'est pas que la plus grande partie de toutes ces choses se passaient et se faisaient en elle par l'opération diabolique, sans qu'elle s'en aperçût.

C'est de cette manière que les démons se soutenaient dans leur fort. Voici celle dont l'homme de Dieu se servit pour les y terrasser. La mère qui pour lors avait beaucoup de l'esprit de Notre-Seigneur, l'ayant prié de l'humilier sans miséricorde, il s'y appliqua fortement. Quand elle sortait dans l'église pour l'exorcisme, il faisait venir des gueux qui la foulaient aux pieds, qui lui mettaient leurs pieds boueux sur la bouche et qui lui donnaient des soufflets. Il l'envoyait à la sœur cuisinière pour la supplier de lui donner la discipline, ce que la bonne sœur faisait fort simplement. Il lui faisait des confusions publiques, dont elle se tenait très-obligée, et l'en remerciait avec grande reconnaissance, le suppliant même très-instamment de dire à tout le monde tous les péchés dont elle s'était accusée dans une confession générale qu'elle lui avait faite; ce que ne pouvant obtenir, au moins elle déclarait devant ses sœurs les plus grands péchés de sa vie, et qui lui pouvaient causer plus de honte; enfin elle fit vœu de se réduire à l'état de sœur converse, et ce fut pour lors que le démon fit paraître une excessive désolation. Il lui mettait dans l'esprit mille raisons pour ne pas entrer dans toutes les humiliations qu'elle exerçait en toutes sortes de rencontres, y faisant toujours venir la gloire de Dieu et le bien des âmes. Nous parlerons ailleurs avec le secours divin de son vœu de converse, que le démon ne pouvait supporter.

Léviathan fit un jour venir la mère avec un port hautain, un visage assuré, une parole arrogante, et, parlant par sa bouche, dit qu'il n'y avait point d'apparence de traiter les filles de maison comme cet indiscret de jésuite faisait, et que c'était une cruauté d'en agir de la façon avec une fille si bien élevée. Le Père entendant ce discours le menaça de lui faire donner le fouet; cela le fit entrer dans une si grande colère et ensuite dans une si grande peur, que le saint homme jugea bien qu'il était piqué au vif. Cela parut assez à l'extérieur de la mère, car les démons possédants impriment leurs sentiments dans les personnes possédées. « A moi le fouet, disait Léviathan? —Oui, dit le Père, et par tes propres mains (je veux dire par les mains de cette fille) que tu a rendues en quelques façons tes mains par la possession dont tu l'affliges. » A ces paroles, le démon, après l'avoir fait revenir d'une pâmoison où il l'avait fait tomber, cria, menaça, et enfin se mit à genoux, pour supplier qu'on ne lui fît point cette honte: chose bien éloignée de cet esprit d'orgueil; au moins il priait que ce fût par les mains de quelque autre sœur, et qu'il n'avait jamais été réduit à se battre lui-même; il fit toutes les résistances possibles, et enfin il cria qu'il y était contraint par les saints anges qui étaient présents; mais qu'il savait bien sur qui il s'en vengerait; qu'il avait en enfer les magiciens qui l'avaient mis dans ce corps par leurs charmes, et qu'il leur rendrait à milliers les coups qu'il recevait; qu'il ne désirait plus que de sortir, puisqu'il ne pouvait être que très-misérable dans cette fille, sa volonté étant toute déterminée au service de Dieu.

Après cela Léviathan laissa la fille libre pour quelque temps, laquelle témoigna ne s'être point aperçue de la discipline qu'elle avait prise, ni qu'elle n'en avait rien ressenti, et que même elle ne savait rien de tout ce qui s'était passé dans cette occasion. Or, le Père ayant remarqué la peine que Léviathan avait portée de cette confusion, s'en servit à l'égard des autres démons, quand ils ne laissaient pas la mère en liberté pour les exercices de piété; leur commandant de subir le fouet par l'autorité que Jésus-Christ lui avait donnée en qualité de son ministre et de la part du saint ange gardien de la mère. C'est une chose digne de remarque que les lamentations d'Isacaron, quand il était obligé de subir cette peine, parce qu'il avait mis son siége dans les plaisirs; il pleurait et criait comme un enfant, disant que l'on traitait trop mal une chair si délicate et qu'il aimait si chèrement; il était presque impossible de le faire frapper rudement, et il prenait la fuite aussitôt qu'il entendait parler du fouet. La liaison morale qu'ont les démons avec la nature humaine fait, quand ils possèdent quelqu'un, qu'ils s'accommodent aux humeurs et inclinations de la personne possédée, et qu'ils y agissent comme si c'était elle-même mais avec des excès qui marquent bien qu'il y a quelque esprit plus relevé que celui de l'homme, qui opère. C'est en ce sens que l'Écriture appelle dans l'Évangile un démon sourd et muet, parce qu'il avait rendu la personne qu'il possédait sourde et muette.

Le Père travailla encore à mortifier la vivacité de l'esprit de la mère, qui lui donnait un grand empêchement à la perfection, et elle reçut en cette occasion de grands secours de saint Joseph, dont elle a toujours expérimenté une protection paternelle. Enfin il combattit la paresse, qui est une certaine pesanteur opposée à la ferveur de la dévotion, par laquelle le diable fait entrer les autres vices. Le Père disait que le venin de ce vice consiste dans un engourdissement qu'il fait couler dans les sens, par lequel l'âme affecte le repos et demeure dans un état oisif, dans un vague entretien de ses pensées, dans un morne chagrin quand les choses ne lui réussissent pas. Ce vice fut reconnu assez tard dans la mère, et, quand il le fut, tous les démons se mirent à le défendre comme le dernier retranchement dans la partie sensible. La mère ne s'en était pas aperçue elle-même, car ordinairement presque personne ne le connaît, parce qu'il ne

porte pas directement au mal, mais à une certaine tiédeur qui empêche le bien.

Un jour l'homme de Dieu voyant la mère s'appuyer comme une personne fatiguée, il lui demanda si véritablement elle l'était; mais ayant répondu que non, et qu'elle se reposait, comme elle avait accoutumé de faire après dîner, se mettant même pour cela quelquefois sur son lit, n'y voyant rien de mal : « Il y en pourrait pourtant bien avoir, lui dit le Père, car encore qu'il puisse arriver une certaine pesanteur après le repas, ordinairement elle ne dure pas si longtemps, à moins que d'ailleurs il n'y eût quelque maladie. » Là-dessus il lui cita Cassien, qui rapporte qu'un saint abbé se plaignait de ce défaut dans ses religieux, qu'il disait être causé par le démon du midi. Après cela, il lui dit : Ma fille, c'est un vice; et le démon, dans l'instant se saisissant de la fille, répondit: ce n'est pas un vice, c'est nature. « Puisque tu en parles, lui répondit le Père, il faut que c'en soit un, car tu y parais intéressé, et tu ne t'intéresses que dans le vice. » Depuis ce temps la mère prenait la discipline aussitôt qu'elle se trouvait attaquée de cette pesanteur naturelle.

Mais il est vrai que la moindre négligence donne de grandes prises au démon; cette bonne religieuse ayant un jour employé tout le matin dans divers exercices de pénitence, crut devoir prendre un peu de repos l'après-dînée; insensiblement le sommeil l'emporta sur elle, quoique le saint homme, qui survint dans le temps qu'elle commençait à s'y laisser aller, fit ce qu'il put pour l'en empêcher. Le démon alors, profitant de cette légère négligence, la fit dormir et ronfler de telle manière, qu'il fut impossible au Père de la réveiller. Elle se trouva à son réveil dans une impression de désespoir, que le diable lui avait laissée pour la faute qu'elle avait commise; elle fut même quelque temps sans pouvoir presque plus faire d'oraison, et sans aucun sentiment de dévotion. Le Père lui en fit faire pénitence, et lui ordonna la discipline, qu'elle prit durant plusieurs heures; il la priva une fois de la sainte communion, et il tâcha de lui donner une grande contrition de son manquement, dont elle eut beaucoup de douleur, sans néanmoins en recevoir aucun trouble ni inquiétude, qui sont d'autres imperfections.

Enfin il étudiait tous les gestes, toutes les paroles et toutes les actions de la mère, pour y mortifier ce qu'il y pouvait apercevoir n'être pas de l'esprit de Jésus-Christ, et elle de son côté correspondait fidèlement à une conduite si sainte. Les diables, ne trouvant plus où se prendre, se disaient malheureux, comme il a été remarqué, et paraissaient beaucoup souffrir d'être obligés à rester dans un lieu où ils n'avaient plus de retraite. Mais enfin, le temps ordonné par la divine Providence pour faire sortir les démons étant arrivé, ils furent tous chassés. Léviathan sortit après avoir laissé sur le front de la mère une croix rouge, qui y parut distinctement aux yeux de toute l'assemblée, dans laquelle il y avait des personnes considérables, sans que la mère eût porté la main à sa tête ni qu'on n'y vît paraître aucune chose un moment auparavant. Balaam fut chassé la veille de sainte Anne, mère de la sainte Vierge, laissant écrit sur la main gauche de la mère le nom de *saint Joseph.* En présence du milord Montaigu et de deux autres gentilshommes anglais hérétiques, qui lui tenaient la main de peur de quelque tromperie, comme nous avons dit ci-devant. Isacaron fut chassé par la très-sainte Vierge le jour sacré de l'Epiphanie, ayant laissé le saint nom de *Marie* écrit sur la même main. Béhémot sortit le dernier, au jour de la fête de sainte Thérèse, après avoir encore écrit sur la même main le nom adorable de *Jésus* et celui de *saint François de Sales.* Ces quatre noms ont paru plus de vingt ans, avec l'édification de toutes les personnes qui les ont vus. C'est une chose très-remarquable que la bonne mère se vit délivrée de tous les démons qui la possédaient par la sortie du dernier, lequel la quitta sans aucun exorcisme, au moment qu'on lui présentait la communion vivifiante de Jésus-Christ, ces esprits d'enfer cédant ainsi la place à celui qui en était le maître et légitime Seigneur.

CHAPITRE VIII.

De la prudence divine de son zèle dans la conduite de la mère Jeanne des Anges.

Le P. Seurin tenait pour maxime que l'affaire de la conduite des âmes était plutôt une affaire d'onction que de science; plutôt d'adoration que d'action; de patience et de vigilance que de paroles; plus de Dieu que de l'homme; ainsi disait-il, « que le directeur se devait tenir tout en Dieu par sa lumière, par sa puissance et par l'emploi des vérités et de la doctrine de l'Evangile. » Mais les maximes de ce fidèle serviteur de Jésus-Christ et de son immaculée Mère étaient suivies de sa pratique : *Il faisait ce qu'il disait.* « Il disait donc que l'affaire de la conduite des âmes devait avoir plus d'onction que de science. » Ce n'est pas qu'il ne demandât de la science dans le directeur, car elle lui est même très-nécessaire; il doit être savant, car il doit discerner entre le péché et le péché, le bien d'avec le mal et le mal d'avec le bien. Il doit prendre garde que l'intérieur et l'extérieur soient entièrement conformes à la vraie lumière; qu'il ne se glisse rien dans les voies surnaturelles qui soit opposé à l'Ecriture et aux sentiments de l'Eglise. Il est aussi vrai ce qu'enseigne saint Augustin, que les instructions des maîtres de la terre sont des secours extérieurs : ce sont des avertissements. Mais que celui qui enseigne les cœurs a son siége dans le ciel; que comme c'est le jardinier qui plante et qui arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement. Le grand et céleste directeur est le Saint-Esprit, dont l'onction donne une doctrine toute de vraie lumière et de pur amour. C'est pourquoi le disciple bien-aimé dit ces paroles en sa Iʳᵉ *Epître*, chapitre II, v. 27 : *Pour vous*

faites que l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous; et vous n'aurez pas besoin que personne vous enseigne. Mais ce que son onction vous apprend de toutes choses, c'est la vérité et non point un mensonge ; demeurez donc en lui comme il vous a enseigné.

Puis donc que c'est l'onction qui vient de l'esprit de Jésus-Christ qui nous donne de véritables lumières qui brûlent aussi bien qu'elles éclairent, qui portent encore plus d'ardeur dans la volonté que de clarté dans l'entendement, il est bien vrai que la conduite des âmes est plutôt une affaire d'onction que de science; car encore que la science y soit nécessaire, comme il a été montré, cependant la science sans l'onction du Saint-Esprit servirait de bien peu. De là vient que le Père ajoute encore que la conduite a plus besoin d'adoration que d'action; car que peut faire l'homme avec tous ses efforts, avec ses sciences, avec toute son éloquence, avec toutes ses actions et toutes ses paroles? il frappe les oreilles au dehors, mais le maître qui touche efficacement le cœur est au dedans de nous. C'est dans cet intérieur qu'il faut saintement se recueillir pour l'y adorer, pour lui offrir ses vœux et pour en obtenir les grâces qui sont nécessaires. Nous avons dit tant de fois, mais peut-on trop le répéter? que le directeur doit être un homme d'oraison, et qu'il doit plus prier que parler. Le P. Seurin n'était pas seulement un homme d'oraison, mais d'une oraison continuelle. Et parce que dans la direction de la Mère des Anges il y avait des obstacles extraordinaires à surmonter, que les démons y formaient, il avait sans cesse recours à Jésus-Christ, comme à celui qui seul nous peut donner la victoire.

Ah ! cet aimable Sauveur n'est-il pas la lumière du monde? Ah ! ne nous dit-il pas que sans lui nous ne pouvons rien faire? Hors de sa lumière il n'y a que ténèbres, hors de sa force il n'y a que faiblesse, pure incapacité et une entière impuissance. Le cœur de l'homme est une espèce d'abîme; qui le pourra sonder? qui en pourra découcouvrir les plis et replis? et combien trouve-t-on de personnes qui ne s'y connaissent point ! C'est pour l'ordinaire une chose fort commune que le péché, et c'est le propre d'ôter la vue à l'âme. Combien y a-t-il de personnes qui ne peuvent expliquer ce qu'elles connaissent dans leur intérieur, ou qui l'expliquent mal ! Si donc le directeur n'en est pas instruit par l'onction du Saint-Esprit, il ne découvrira que bien peu les défauts des âmes ; il ne les aidera pas beaucoup à s'expliquer de ce qu'elles ne sauraient dire, et ne leur apprendra pas à mieux dire ce qu'elles disent. Il est écrit : *Approchez-vous de Dieu, et vous serez éclairés.* (*Psal.* XXXIII, 6.) Le P. Seurin avait grand sujet de dire qu'il fallait se tenir en Dieu par sa divine lumière; c'est par cette lumière divine qu'il a découvert toutes les ruses des démons, dont les artifices, pour cachés qu'ils fussent, n'ont pu le séduire; ç'a été dans cette lumière reçue en l'oraison qu'il a appris des choses secrètes qui se passaient intérieurement dans la Mère des Anges, et dont la connaissance qu'il lui donna lui ouvrit le cœur qu'elle tenait pour lors fermé à son égard, et donna lieu en même temps à l'établissement des desseins que Dieu avait sur elle, pour la ruine de ceux du démon.

Il faut donc se tenir en Dieu par sa lumière divine, pour pouvoir cheminer dans la vérité et ne pas s'égarer dans la conduite des âmes ; mais il faut aussi s'y tenir par sa puissance. L'on a besoin de sa force pour entrer dans une certaine vigueur d'esprit nécessaire pour conduire les âmes à la perfection, pour les encourager dans les difficultés qui s'y rencontrent, pour les faire passer avec courage au travers de tous les obstacles que la nature, que les hommes et les démons y apportent. Il est rapporté du P. Seurin que ses paroles, que ses actions n'avaient rien que de grand et de puissant, quand elles étaient animées de cet esprit de vigueur, et que sans cet esprit tout était languissant. Bienheureux celui qui par le vide de soi-même et de toutes les créatures, donne lieu à la plénitude de l'onction du Saint-Esprit. Il est vrai que quelquefois on en ressent une telle force, qu'avec les Antoine et les Thérèse on donnerait un défi à tout l'enfer, et il n'y a rien que l'on n'entreprît pour la gloire de son maître. On a écrit du P. François Mastrillis, qui ayant été guéri miraculeusement par saint François Xavier a eu l'honneur de donner sa vie par un glorieux martyre, pour celui qui lui avait donné la science, que dans son voyage aux pays étrangers, le démon paraissant quelquefois pour traverser ses desseins évangéliques, il se trouvait dans une telle vigueur d'esprit de grâce, qu'il parlait d'une manière terrible aux puissances de l'enfer et les faisait trembler. O mon Dieu ! que ne peut pas celui qui agit en votre force? Voilà la cause des grands effets que l'on remarque dans la direction des saints, qui, allant à grands pas à la perfection, y font aller les autres avec des bénédictions merveilleuses.

C'est pourquoi sainte Thérèse, parlant des serviteurs de Dieu qui assistent le prochain, s'écrie : O mon Jésus ! que fait une âme embrasée de votre amour? Combien devrions-nous supplier votre divine Majesté de la laisser au monde ! Ah ! que ceux qui sentent le même amour devraient bien, s'il leur était possible, suivre partout ces âmes qui s'entr'aident beaucoup à souffrir; au contraire la conversation des gens du monde est à fuir, car celui-là se perd qui suit un perdu. Elle dit encore qu'elle ne fait que désirer qu'il y ait des personnes détachées, particulièrement celles qui s'emploient pour le prochain; elle se plaint beaucoup des directeurs qui n'encouragent pas assez à la perfection, qui font aller les âmes comme les crapeaux (ce sont ses termes), qui disent que les saints sont bons à admirer, mais que pour les pécheurs ce n'est pas leur fait de

les vouloir imiter. Comme le P. Seurin était plein de l'esprit de Dieu, il avait une force indicible pour animer les âmes à la perfection, et il y a porté si efficacement la Mère des Anges, que sa vie peut servir de modèle à ceux qui y aspirent le plus saintement. On lui a souvent entendu dire : « Notre-Seigneur est le seul que j'aime, je ne communique pas longtemps avec une personne, si ce n'est dans l'espérance de la conduire à son divin amour; je regarde et j'estime tout le reste une folie. »

Il disait aussi « que la conduite était une affaire de vigilance et de patience. » Tout ce que nous avons rapporté au chapitre précédent est un grand témoignage de son application extraordinaire à tous les besoins de la Mère des Anges; nous y avons dit qu'il veillait sur ses moindres actions pour en ôter tout ce que la corruption de la nature y pouvait mettre, afin d'y introduire le seul esprit de Jésus-Christ. Mais quelque ferveur que lui pût donner son zèle, il attendait en patience la bénédiction de ses travaux. Il disait sur ce sujet, « qu'ordinairement il y a de la précipitation dans la conduite de l'homme, et quelquefois même dans ceux qui sont les mieux intentionnés; que l'activité naturelle et l'empressement se glisse et se mêle bien souvent dans les désirs de la perfection ou pour soi ou pour les autres. » C'est pourquoi sa conduite était de donner le loisir à Dieu de faire son œuvre. Les directeurs qui en usent autrement, sont comme des gens qui demanderaient d'un enfant de cinq ou six ans la même perfection au corps que pourrait avoir celui qui en a vingt. Or, comme la nature ne perfectionne les choses qu'avec beaucoup de temps, il en est de même dans les voies ordinaires de la grâce. L'homme de Dieu attendait avec une grande patience les effets des miséricordes de Dieu, sans jamais se rebuter des défauts des personnes. Il trouva la Mère des Anges dans la confiance de sa conduite; il lui trouva un cœur ferme et un esprit dissimulé à son égard, qui n'agissait pas sincèrement. Il voyait ensuite que tout ce qu'il faisait auprès d'elle était assez inutile; que les démons lui fermaient toute sorte d'entrée, et qu'ils se vantaient même qu'il n'y en aurait jamais. Cependant il persévérait sans se rebuter; il souffrait sans impatience; il attendait sans se lasser; et par sa patience et vigilance, il a triomphé de la nature et des démons.

Il imitait en tout la conduite de Dieu, parce qu'il était mû et gouverné de son esprit; il n'était pas venu à Loudun par le mouvement de son propre esprit, et ce n'était pas lui qui l'y faisait rester ni qui l'y faisait agir; la pure volonté de Dieu, manifestée par l'obéissance, l'y avait conduit et l'y arrêtait; c'est pourquoi non-seulement il ne s'ingéra pas de soi-même dans les emplois de la possession, mais il n'y prit pas même le soin d'aucune personne particulière que par l'ordre de ses supérieurs, évitant en cela l'abus de certains directeurs qui se chargent de toutes sortes de conduites, sans beaucoup examiner si c'est l'esprit de Dieu ou l'esprit humain qui leur adresse les personnes. Le Père n'entreprit le soin de la Mère des Anges que par obéissance à un si grand détachement, qu'il le quitta en même temps que la même obéissance l'y obligea. C'est une grande maxime qu'un véritable mort est mort à tout; le détachement ne souffre point de réserve, il doit être dans le directeur à l'égard de ceux qu'il dirige; et ceux qui sont dirigés doivent être détachés du directeur; autrement la nature s'y introduira, et le démon par la nature. Entre les attaches qui empêchent la perfection, l'une des plus dangereuses est celle qui se trouve entre les directeurs et les personnes qu'ils conduisent; car c'est là que le démon tend des piéges plus couverts, et quelquefois, hélas! pendant que l'on ne parle que de dégagement, c'est alors que l'on s'engage avec plus de force.

Le Père était bien éloigné de ces sortes d'attaches, et il le fit bien voir, lorsque ses supérieurs pour de bonnes raisons lui ordonnèrent qu'il eût à quitter le soin des possédées de Loudun pour s'en retourner à Bordeaux. Nous avons dit comme les démons marquaient beaucoup désirer sa sortie, et comme son provincial, ayant résolu de lui faire quitter le soin des religieuses vexées par les esprits malins, changea de sentiments par les grandes bénédictions que Dieu avait données à ses emplois. Cependant, à quelque temps de là, il reçut ordre de s'en aller, et il l'exécuta avec une fidélité très-édifiante. Cet homme vraiment de Dieu, et qui n'agissait plus par l'esprit de l'homme, ne considérait pas les grands succès que Notre-Seigneur donnait à sa conduite; il ne considéra pas les progrès étonnants que la Mère des Anges avait faits dans les voies de la perfection par ses avis, et le danger où elle était exposée dans le changement. La gloire de Dieu y semblait intéressée, mais son fidèle serviteur et de son immaculée Mère, ne voulait autre chose dans les voies de Dieu, que ce que Dieu y voulait lui-même; il savait que c'était bien glorifier Dieu que de le glorifier à sa mode. Combien de grandes choses pouvait faire le Sauveur du monde pendant sa vie cachée! cependant il ne fait rien à l'extérieur, il lui suffit d'accomplir la volonté de son Père. Son fidèle imitateur demeure dans le même ordre; et, sans s'arrêter encore à tout ce qu'il avait enduré, sans penser que tant de peines seraient sans effet, il quitte la conduite de la Mère des Anges dans une grande paix; et écrivant de Bordeaux à M. de Laubardemont qui lui avait remarqué que l'on souhaitait beaucoup son retour à Loudun, il lui déclare qu'il n'a point d'autre mouvement que celui de l'obéissance. Ce fut aussi par elle qu'il y retourna et qu'il y chassa le dernier des démons. Oh! combien de directeurs se trompent dans les inquiétudes, et quelquefois dans les chagrins mêmes qu'ils souffrent quand ils sont obligés de laisser la

conduite de certaines personnes, soit parce qu'elles les quittent, soit par d'autres voies, s'inquiétant sous prétexte de la gloire de Dieu, lorsqu'à ses yeux il n'y a point d'autres véritables causes que leur amour-propre, qui les arrête si fort aux personnes qu'ils conduisent qu'à peine oseraient-elles parler à d'autres qu'à eux.

CHAPITRE IX.

Réflexions chrétiennes et importantes sur plusieurs choses qui se sont passées dans les religieuses possédées de Loudun.

Le P. Seurin estimait que l'une des raisons, pour lesquelles Dieu tout bon le laissait vivre, était pour apprendre aux autres les expériences qu'il avait eues dans la possession de Loudun ; et les démons, prévoyant bien le dommage qui leur en arriverait par la connaissance de leurs opérations, qu'ils tâchent de cacher autant qu'ils peuvent, disaient qu'ils perdaient beaucoup, toutes leurs opérations sensibles dans les possédés faisant assez voir ce qu'ils font paraître dans les pécheurs. Aussi le Père, dans une lettre, écrit « qu'il découvre dans ses emplois auprès des âmes la malignité de l'esprit du démon, par ce qui s'est passé manifestement à Loudun ; que ce qui y paraissait à découvert arrive tous les jours secrètement dans ceux où le démon règne par le péché, qui, n'ayant aucune force dans les hommes que par le vice, y établit son empire par le droit qu'il lui donne en s'abandonnant aux inclinations de la nature corrompue ; ce qui fait que dans l'Ecriture il est appelé le prince du monde. Enfin, il disait que les opérations malignes du démon dans les possédés étaient un modèle de ce qui se passe souvent dans les âmes ; qu'il le voyait très-clairement, et qu'il y avait plusieurs choses qui pouvaient beaucoup servir pour donner de grandes instructions, non-seulement aux pécheurs, mais aux âmes qui s'appliquent le plus à la vie intérieure. »

Il avait remarqué que Léviathan, le principal des démons possédants, s'appliquait particulièrement à posséder les personnes sans en donner des marques sensibles, et qu'effectivement, comme il avait été contraint de l'avouer, il avait possédé la mère treize mois sans donner aucun signe de sa présence. Il y a des théologiens qui croient que sainte Madeleine, de laquelle l'Ecriture nous assure que sept démons étaient sortis, était possédée de la même manière. Cette opinion semble avoir assez de fondement, car la même Ecriture nous apprend encore qu'elle était de mauvaise vie et une pécheresse publique ; ce que les Pères expliquent de l'impureté. Il n'y a pas d'apparence qu'elle fût possédée avec des marques sensibles, car cela aurait donné de l'horreur au lieu de causer des attaches. Et les théologiens estiment que les diables qui la possédaient, outre la beauté naturelle qu'elle pouvait avoir, lui donnaient un agrément extérieur et extrordinaire dans son visage, dans ses paroles et dans ses gestes. Le P. Seurin a laissé par écrit que les démons donnaient aussi quelquefois à la mère Jeanne des Anges une beauté beaucoup plus grande que celle qui lui était naturelle, des rayons dans les yeux qui surpassaient l'ordinaire, des grâces extraordinaires dans son port, dans sa taille, et des douceurs charmantes dans ses paroles ; ces malheureux esprits ayant dessein de se servir de tous ces agréments pour porter à quelque attache criminelle. Quelquefois même ils n'ont pas d'autre fin, dans la possession de certaines personnes, que de leur donner un je ne sais quoi d'agréable et qui plaît beaucoup, quoique naturellement elles ne soient pas aimables, pour leur attacher des créatures et les y arrêter fortement.

L'histoire nous apprend que Henri VIII, roi d'Angleterre, s'attacha malheureusement à une vilaine qui même était monstrueuse, ayant six doigts à la main, qui d'autre part était une prostituée publique, qui était infâme par les commerces les plus criminels. On s'en étonnait, car, si ce prince était assez malheureux pour s'abandonner à des amours impudiques, il avait tant de moyens de trouver de belles personnes et qui n'auraient pas été dans de pareilles infamies. Cependant il s'attacha si fortement à cette misérable, qu'il en répudia son épouse légitime qui était une princesse des plus vertueuses de son siècle ; et voilà l'origine du schisme et de l'hérésie d'Angleterre. Cet exemple si éclatant se trouve suivi tous les jours de quantité d'autres qui y ont beaucoup de rapport dans les familles particulières, où l'on voit des maris maltraiter leurs femmes pour des attaches criminelles à des créatures, qui n'ont quelquefois rien d'agréable, quoique leurs femmes légitimes soient fort aimables. Or, cela arrive souvent par l'opération secrète des démons qui sont et qui agissent dans ces personnes, et qui les possèdent sans en rien faire paraître à l'extérieur. On rapporte sur ce sujet une chose fort remarquable de saint Vincent Ferrier, qui, prêchant à son ordinaire à une grande multitude de peuples, qu'un grand nombre de Sarrasins s'étant trouvés à ce sermon, comme le saint eut prêché qu'il y avait plusieurs personnes qui étaient possédées par les démons sans le savoir, ou au moins ayant dessein de l'apprendre à ses auditeurs, il pria Dieu de faire connaître par les marques sensibles, qui suivent les possessions publiques, la possession secrète de tous ceux qui l'écoutaient ; et ce fut une chose merveilleuse qu'à même temps on vit tous les Sarrasins jetés par terre avec des agitations, des contorsions et d'autres mouvements effroyables.

Plusieurs croient que les hérétiques sont possédés de cette manière secrète ; il y a plusieurs rituels qui favorisent ce sentiment et qui ordonnent de se servir d'exorcismes pour en chasser le démon, lorsqu'étant touchés de Dieu ils quittent leurs erreurs pour embrasser la foi catholique. Le P. Seurin

avait remarqué que le démon ne donnait pas seulement une beauté extraordinaire à la Mère des Anges dans son visage et dans ses gestes, mais quelque chose de si agréable à l'esprit, que tous ceux qui l'entretenaient en demeuraient charmés. Il lui suggérait quantité de passages des Pères qu'elle citait à propos et d'une manière tout à fait engageante. Or, l'on sait assez que c'est la pratique des hérétiques, qui, n'ayant point l'esprit de Dieu, se servent de tous les talents naturels et des moyens humains, pour attirer les personnes à leur secte. Ainsi ils ont ordinairement beaucoup d'éloquence; ils écrivent d'un style poli, et dans le beau langage; il n'y a rien de plus propre que leurs livres, il n'y a rien de plus engageant que leurs discours publics et particuliers; ils ont sans cesse à la bouche les paroles de l'Ecriture, toujours quelques Pères qu'ils citent; ils ont toujours de grandes intrigues, et quelques personnes, quand ils peuvent, auprès des grands; ils s'introduisent dans les maisons des riches; s'ils font des aumônes, c'est avec éclat; enfin toute leur conduite est dans l'humain, quoiqu'elle soit couverte de la plus sévère morale chrétienne. Ainsi les calvinistes dans leur commencement ne parlaient que de l'Evangile, que de réforme: c'est ce qui leur a fait prendre faussement la qualité de réformés. Or, ces gens sont possédés d'une manière extraordinaire par les démons, qui se mêlent dans tous les moyens humains qu'ils tiennent, leur donnent une force surprenante pour laisser des impressions favorables à l'erreur.

Mais il est toujours certain que ceux qui sont dans l'état déplorable du péché mortel, sont très-réellement et très-véritablement possédés dans l'âme par les démons; c'est une possession si pitoyable qu'elle est à craindre, car le diable se mêle dans le sang et dans les esprits, et, suivant les dispositions qu'il trouve ou suivant les habitudes contractées, il porte les personnes au mal, il les tente; et, selon le principe du mal qu'il trouve en nous, ses tentations sont plus ou moins fortes; il tend ses piéges où il voit que nous avons le plus de penchant, car il sait qu'ordinairement on suit sa propre humeur, sa propre inclination: nos inclinations sont comme la glu, où les chasseurs enveloppent les oiseaux, et si une fois l'âme se laisse aller au péché par un libre consentement, il la tient comme garrottée de son péché et ses mauvaises habitudes, et il en fait son esclave, tenant son entendement obscurci et sa volonté captive. C'est l'état déplorable du pécheur que Notre-Seigneur montra un jour à sainte Thérèse dans une vision intellectuelle. Voici ce qu'elle en dit: Il me fut montré comme l'âme qui est en péché mortel est sans aucun pouvoir; qu'elle est comme une personne qui serait liée et garrottée de tous côtés, qui a les yeux fermés, qui est dans une grande obscurité, et qui ne peut entendre ni marcher. Ces âmes me firent une si grande compassion que, pour en délivrer une seule d'une si grande misère, il me semble que toute sorte de peine m'eût été bien légère. Je pense que si on connaissait cela comme je le vis (car difficilement peut-on le faire entendre), il ne serait pas possible de vouloir demeurer dans un tel mal.

Ah! quelle folie donc au pécheur de se laisser aller au péché, sous prétexte qu'il s'en tirera comme il voudra. C'est à peu près comme si une personne se crevait les yeux et se coupait les pieds, dans la pensée de recouvrer la vue quand bon lui semblerait, ou de marcher quand elle voudrait. Cessons après cela de nous étonner de l'aveuglement et de l'insensibilité du pécheur; vous en voyez qui raisonnent à merveille sur le péché et toutes ses suites funestes, qui diront que c'est une chose étrange de demeurer dans un état si déplorable, et de s'engager de la sorte dans la damnation éternelle. Cependant quand on les presse par leurs propres paroles, qu'on leur fait voir la nécessité de se servir de leurs propres raisonnements, ils demeurent sans dire mot, ou ils changent de discours, et ne sortent point de leur esclavage Vous diriez qu'ils ont les yeux tout ouverts sans voir, les oreilles ouvertes sans entendre. On a connu un personnage, fort célèbre prédicateur, directeur, qui avait enseigné la théologie, qui était à Dieu dès sa tendre jeunesse, et qui avait fait de grands progrès dans la vertu, lequel, s'étant laissé aller dans quelque désordre, devint insensible à tout ce qu'on lui pouvait dire de plus touchant, après tant de lumières, tant de pieux mouvements, tant d'actions si saintes et une vie très-exemplaire. Oh! quelle horreur n'aurait-on point du péché, si on considérait bien ses effets! il métamorphose, pour ainsi dire, l'homme dans un autre homme. J'ai connu des personnes dans une haute piété qui, après une absence seulement de deux ou trois mois, étaient entièrement changées, pour s'être laissées aller à l'immortification: nous pensions, me disaient-elles, il y a deux mois, qu'il était impossible de n'être pas bien à Dieu, et présentement il nous semble comme impossible d'y être.

La séraphique sainte Thérèse, dont nous venons de parler, assurait que les prêtres particulièrement tombaient dans l'endurcissement quand ils étaient infidèles à Dieu; Notre-Seigneur lui avait découvert leur état épouvantable quand ils étaient dans le péché, et la manière horrible dont les démons les tenaient enchaînés sous leur cruelle tyrannie. Ensuite elle s'écrie: Je connus combien les prêtres sont plus obligés que les autres à être bons, et combien le diable est seigneur d'une âme qui est en péché mortel. Sainte Brigitte dans ses révélations décrit d'une manière si terrible le pouvoir tyrannique des diables sur les méchants prêtres, qu'il n'y a personne qui n'en doive être saisi d'effroi; mais comme leurs opérations ne paraissent pas, si elles ne vont à l'obsession ou à la possession corporelle, et encore quelquefois, comme nous l'avons remarqué,

elles ne sont pas toujours évidentes : c'est ce qui fait que la plupart du monde, qui ne voit rien que ce que les yeux de la chair lui découvrent, n'en aperçoit rien et ne connaît pas le mal

Cependant le P. Seurin remarquait très-judicieusement qu'on pouvait bien juger de la tyrannie des démons sur les âmes par celle qu'ils exercent sur les corps. Ceux qui ont vu des possédés dans leurs agitations et qui ont connu quelque chose des peines qu'ils souffrent, quelque insensibles qu'ils puissent être, ne peuvent pas s'empêcher de leur porter compassion. Mais, après tout, souvent ces personnes sont dans la grâce et l'amitié de Dieu, comme les religieuses de Loudun qui étaient de vertueuses filles, et comme le P. Seurin qui était un de ses plus grands serviteurs. Ah ! si les démons les ont traités avec tant de cruauté, quoiqu'ils ne fussent pas leurs sujets, que sera-ce des âmes qui sont leurs esclaves par le péché ! O mon Dieu ! quels traitements leur feront-ils en ce monde? Mais quel traitement leur feront-ils dans l'enfer durant toute l'éternité? Mais, ô mon Dieu! que c'est une grande justice, puisque ces malheureuses âmes vous ont quitté, vous, mon Seigneur qui êtes Dieu, le meilleur de tous les maîtres, et qui avez une bonté infinie, pour s'engager au service du tyran de l'enfer, pour avoir le diable pour maître !

Les démons avouèrent au P. Seurin qu'ils avaient un domaine particulier sur les âmes qui s'étaient laissées aller à la tentation, et que chaque démon tourmentait cruellement toutes les âmes qui s'étaient perdues par ses diaboliques suggestions; quelquefois de certains démons possédants à Loudun, s'étant absentés pour quelque temps, déclaraient par l'autorité de l'Eglise qu'ils venaient des enfers, et qu'à leur arrivée dans ce funeste lieu toutes les âmes qu'ils avaient vaincues avaient été saisies d'horreur, prévoyant bien les peines qu'elles en allaient souffrir, ces maudits esprits qui sont des substances puissantes, les tourmentant d'une manière tout à fait cruelle. « Hélas ! s'écrie le Père dans un écrit qu'il a laissé, les hommes sont bien les pauvres souffre-douleurs, n'étant que faiblesse, comparés à ces esprits qui sont toujours dans une rage perpétuelle contre eux. O pécheur, si tu savais la dure servitude où tu te réduis ! » Ces puissances infernales disaient quelquefois, dans les peines qu'elles souffraient par l'autorité de l'Eglise, qu'elles s'en vengeraient bien sur les magiciens qu'elles tenaient en enfer; qu'elles souffraient dans ces corps, mais qu'elles leur rendraient à milliers les coups qu'elles portaient. Mais qu'est-ce que toutes les peines que les âmes peuvent souffrir des démons, comparées à celles que la colère de Dieu leur fait porter? Autant que la créature est éloignée du Créateur, c'est-à-dire infiniment, de même en quelque manière ce qu'elles souffrent de la part de Dieu surpasse tout ce qu'elles peuvent endurer des esprits de l'enfer. Quand Béhémot sortit de la mère Jeanne des Anges, Dieu voulut lui faire porter quelque communication de sa colère sur le démon. Hélas! ce n'en était que peu de chose, et cependant elle assura que sans une grâce spéciale elle en serait morte. Il se fit en elle dans un moment une sensible impression du malheur de l'âme que Dieu rejette; et, pour en exprimer quelque chose, elle disait que c'était une foudre surnaturelle qui avait abîmé son âme; que jamais elle n'avait senti rien de pareil : mais cette impression lui laissa une haute notion de la majesté infinie de Dieu dans sa colère, et lui apprit combien c'est une chose épouvantable de l'avoir pour ennemi. Voilà après tout ce qui est infaillible à l'âme qui sort de cette vie en péché mortel. O péché! ô péché ! mal familier, mais peu connu des hommes ! O mon Dieu ! que les hommes ne connaissent-ils la grandeur de votre majesté infinie qu'ils offensent !

Le P. Seurin considérait encore que l'esprit du démon ne se communiquait pas seulement dans les personnes possédées par suggestion ou impulsion, mais de plus par impression. Il disait que, comme le cachet s'imprime sur la cire, de même l'esprit, soit bon ou mauvais, s'imprime dans l'âme quand il y domine; il y grave son acte et l'y associe en telle sorte, que l'âme sent cet acte, comme si c'était lui-même qui le produit; elle le sent dans tous les desseins, dans les sentiments, dans les affections et intérêts de l'esprit qui la fait agir. Ce qui n'arrive pas seulement dans les possédés qui souffrent toutes ces choses, sans blesser l'innocence de leur âme quand ils sont véritablement à Dieu, mais encore dans les pécheurs et d'une manière très-funeste, puisqu'étant séparés de l'amitié de Dieu, ils sont les véritables esclaves du diable. C'est ici qu'on peut remarquer la cause de certains déréglements excessifs dont il semble que l'homme ne devrait pas être capable; c'est que les pécheurs, étant mus par l'esprit du démon, participent à sa rage, à sa cruauté envers les autres hommes, et à sa rébellion contre Dieu; c'est pourquoi on les entend blasphémer comme dans l'enfer : on les voit dans une révolte furieuse contre le ciel et agir en désespérés comme les damnés.

Mais il ne faut pas oublier ici que Dieu permet quelquefois que le démon fasse porter ces impressions à des âmes qui lui sont très-agréables; ce qui leur est une peine très-affligeante, particulièrement en ce qu'elles ne peuvent pas discerner si elles y consentent librement ou non; et d'autre part elles ne peuvent s'en séparer. Mais nous en parlerons davantage avec le secours divin dans le chapitre suivant. Cependant la divine Providence veille sur ces âmes avec des bontés inexplicables, et elle ne leur manque jamais dans leurs besoins; on en a vu toujours des preuves très-sensibles dans l'affaire de la possession de Loudun. Et si Dieu, en certains temps, a permis aux

diables de cacher leurs opérations pour la punition des curieux et des superbes, il les a obligés, quand il a été nécessaire, de donner des marques de leur présence; il a disposé d'une telle manière les choses, que les possédées sont demeurées justifiées des accusations de folie et de malice dont elles étaient chargées : il n'a jamais permis que les démons et les sorciers leur aient fait violence en leurs corps contre leur honneur. Nous avons dit que le démon avait fait paraître durant quelque temps la Mère des Anges comme si elle eût été grosse. Et comme il fut obligé de détruire cette grossesse apparente en présence des prélats et d'autres personnes fort considérables, il l'avait bien menacée, ensuite de cette apparence, de lui apporter un enfant mort: dans son lit, pour faire croire qu'elle l'avait tué après en être accouchée, et il faisait tous ses efforts pour la tenter de désespoir; mais comme elle avait mis sa confiance en Dieu, elle ne demeura pas confuse. Que Dieu est bon et infiniment bon ! il ne demande qu'une bonne volonté qui se laisse aller aux mouvements de sa grâce; c'est ce que les saints de la terre nous ont enseigné fortement, et tous les saints du ciel nous apprennent la même vérité. « O homme, s'écrie saint Augustin, il ne faut que vouloir Dieu, et tu l'auras. » « Ah! dit ce Père, et sa réflexion est bien digne de nos attentions, une personne qui veut de l'argent, n'en a pas pour cela. Que de soins, que d'embarras, que de peines pour en avoir! Que de gens seraient riches, s'il n'était nécessaire que de la volonté de l'être! Et voici que la bonne volonté, mue de la grâce de Jésus-Christ, suffit pour avoir le ciel, pour avoir le Dieu du ciel, et on ne se met pas en peine de l'avoir! » L'angélique docteur saint Thomas paraissant à sa sœur après sa mort, elle lui demanda ce qu'il fallait faire pour être sauvé; il lui répondit : il ne faut que le vouloir. Ces anges du paradis ne nous disent-ils pas la même chose, lorsqu'à la naissance du Sauveur de tous les hommes, ils publient la paix aux hommes de bonne volonté?

Les anges apostats de l'enfer sont contraints, malgré eux, d'annoncer la même vérité; on les entendait dire souvent : Nous bravons l'Eglise, nous nous moquons des prêtres, nous tenons bon contre les sacrements; mais nous ne pouvons résister à la bonne volonté : maudite soit la bonne volonté, car il en faut passer par où cette chienne de bonne volonté veut. Le P. Seurin disait : « Il n'y a rien de plus généreux que Dieu, quand il voit une âme entièrement déterminée à le servir; comme il est tout-puissant, il faut que tout l'enfer lui cède : quelques oppositions qui viennent de ses habitudes et inclinations, quelques secours que l'enfer puisse donner à une nature corrompue, quelque infirmité qui soit dans cette âme, si elle a une bonne et sincère volonté, mettant sa confiance en Dieu qui ne rebute aucune de celles qui veulent combattre sous les enseignes de son Fils, et qui se servent des moyens qu'il a prescrits comme de l'oraison et de la mortification, elle triomphera glorieusement. Mais si l'âme, disait-il encore, n'a pas une volonté tout à fait déterminée à ne rien omettre de ce qui plaît à Dieu, elle se trouvera bientôt et tout à coup arrêtée par la moindre considération du respect humain, de l'intérêt ou de la sensualité. Une bonne volonté à la force de fouler aux pieds tout l'enfer; mais elle est bien rare, et dans les gens de bien même qui ont presque toujours quelque chose de réserve; c'est pourquoi il y en a si peu qui arrivent à la perfection : on veut, mais faiblement; on n'a qu'une demi-bonne volonté. »

Le P. Seurin avait encore remarqué dans les religieuses possédées que non-seulement les démons faisaient de grands efforts pour détourner les âmes de travailler à l'affaire de leur salut, mais qu'ils travaillaient encore de toutes leurs forces pour empêcher qu'elles n'arrivent à la perfection, qu'ils craignent extrêmement, d'autant qu'une de ces âmes rend beaucoup plus de gloire à Dieu qu'un grand nombre d'autres imparfaites, et parce qu'ils en reçoivent des dommages très-grands; c'est pourquoi il enseignait qu'il fallait s'étudier à découvrir ce qu'il y avait d'orgueil, de sensualité et des autres passions dans une âme, car c'est où le diable tient fort; et qu'encore que les attaches soient quelquefois légères, et qu'ainsi elles n'aillent pas précisément à la damnation, il suffisait qu'elles servissent d'obstacles à la perfection, et combattissent la parfaite union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour ne les pas négliger. Et, à ce propos, il déplorait sur le peu de lumières des hommes, dont un si grand nombre ne pense qu'à éviter la damnation ou à la faire éviter aux autres. Cela est bon; mais n'est-il pas bien juste de penser et de s'appliquer à faire en sorte que Jésus-Christ règne dans les cœurs par un parfait assujettissement à son divin empire? C'est pourquoi, disait-il, le directeur doit beaucoup s'étudier, et ne rien négliger des imperfections qui se trouvent dans les personnes qui demandent son avis; il doit prendre garde si elles ne sont point attachées à leurs aises, veiller sur mille petits desseins qui les captivent; si elles ne sont pas trop faciles à juger des autres, trop précipitées dans leurs paroles, trop actives, trop empressées dans leurs actions, trop opiniâtres dans leurs propres sens, trop désireuses de venir à bout de leurs entreprises, et que les autres leur cèdent; si elles ne sont point curieuses de nouvelles, et surtout si elles ne se soucient encore du point d'honneur et craignent le mépris; si elles ne sont pas assez persuadées des maximes de l'Evangile, du bonheur de la pauvreté, de la douleur et de l'abjection, de la nécessité de renoncer à soi-même et de porter sa croix : il doit veiller sur leurs imperfections habituelles, et ne laisser rien qui puisse faire obstacle aux desseins de Dieu.

Il avait vu, par expérience, que les moindres négligences donnaient de grandes prises

aux démons. Y a-t-il rien de plus étonnant que ce que nous avons rapporté de la Mère des Anges qui, voulant prendre un peu de repos après dîner, après avoir passé tout le matin dans les exercices d'une laborieuse pénitence, parce que l'esprit de nature s'y était mêlé, elle servit de jouet, durant quelque temps, aux démons qui la laissèrent même dans de grands sentiments de désespoir pour une faute qui lui avait été imperceptible. C'est le propre de ces malheureux esprits; comme ils sont sans espérance, ils portent toujours au découragement. C'est à quoi les personnes intérieures doivent bien prendre garde, et se souvenir que le découragement ne vaut rien à rien, et qu'il vient toujours du démon et de la nature; qu'il faut bien s'humilier pour ses péchés, mais jamais ne s'en décourager, quelques chutes que l'on fasse.

Il connaissait aussi que les démons avaient peur de tenter ceux qui leur résistent dès le commencement de leurs tentations, et que quelquefois même ils sont un temps sans oser les attaquer; parce que la résistance qu'on leur fait d'abord est une victoire que ces esprits orgueilleux redoutent, et qui donne à l'âme un empire sur eux; au contraire, la négligence à repousser leurs tentations, quoiqu'elle ne soit pas entièrement volontaire, leur donne beaucoup de prise. Si l'on ne secoue promptement un charbon rouge tombé sur un habit, il le brûlera pour peu qu'on l'y laisse. N'a-t-on pas vu quelquefois ces malheureux esprits, en formes visibles, se jouer des solitaires, leur montant sur le dos comme sur un cheval avec de grandes moqueries, parce qu'ils avaient eu quelque négligence dans le temps de la prière. Le Père avait encore remarqué que le démon portait de toutes ses forces à la dissimulation, étant ennemi de toute sincérité, ce qui doit bien faire voir le malheur de notre siècle où il y en a si peu, les détours, les équivoques, les artifices régnant de tous côtés, et même parmi un grand nombre de gens de dévotion. La mère Jeanne des Anges fut quelque temps dans cet état de dissimulation, qui était d'autant plus dangereux qu'elle ne se découvrait pas à celui que Dieu lui avait adressé pour la conduire. Que les personnes, qui se cachent de leurs directeurs et qui ont peur que leurs défauts ne soient connus de ceux qui les doivent parfaitement savoir, fassent attention à cet artifice du diable.

Le Père disait de plus « que l'oraison, la mortification et l'humilité étaient les grands moyens pour combattre efficacement les démons, et en remporter une glorieuse victoire. » Il avait vu, par expérience, que l'oraison était quelque chose de si terrible à ces esprits d'enfer, que quelquefois ils prenaient la fuite quand il la faisait faire à la Mère des Anges, qui voyait sensiblement le démon sortir de son corps lorsqu'elle s'y appliquait, et se tenir en forme de chien noir proche d'elle, sans oser remuer, jusqu'à ce que le temps de l'oraison fût fini, et au même instant elle le voyait rentrer en elle. Que ceux qui ne font point d'oraison, ou ceux qui la négligent, fassent réflexion à ceci, qu'ils considèrent que l'oraison et la dévotion ne consistent pas dans les tendresses, par ce qui arriva à la mère Jeanne des Anges, comme nous l'avons dit, qui, s'étant beaucoup préparée à la fête de la purification de Notre-Dame, ce qui est une sainte pratique et suivie de bénédiction, fut bien surprise lorsque, ce saint jour étant arrivé, elle se trouva sans aucun goût ni sentiment, sans douceur et sans les consolations qui lui avaient été ordinaires depuis un temps considérable : les larmes et les sensibilités lui furent ôtées. Pour lors, le Père lui dit : « Voilà le don de la sainte Vierge qui vous a tiré de l'enfance pour vous donner une viande solide. » Et la bonne mère, après cela, s'écriait : Bon Dieu! que d'imperfections dans les larmes, que de recherches de soi-même dans ces tendresses!

Mais l'oraison, avec la mortification, remporte la victoire des démons, qui ont déclaré que lorsqu'ils tentaient une âme et qu'elle se défendait avec ces armes, ils en souffraient beaucoup par des peines accidentelles qui leur étaient données, soit immédiatement de Dieu, soit par le ministère de saints anges : nous résisterons bien, disaient-ils, aux exorcismes, mais non pas à la mortification. La Mère des Anges le vit bien par son expérience, car ayant été délivrée de l'erreur où elle était, qu'étant possédée elle ne pourrait pas venir à bout des démons, s'étant tout appliquée à l'oraison et à la mortification, elle en devint la maîtresse et eux ses esclaves; elle vit que rien n'est impossible à une âme unie à Jésus-Christ par le dégagement de toutes choses.

Or comme l'humilité est le fondement de ces vertus et de toutes les autres, ces esprits d'enfer se plaignaient d'une étrange manière quand ils en apercevaient quelques pratiques. La mère ayant pris dessein un jour de la Nativité de la sainte Vierge, la plus humble des créatures, de se vouer à la condition de sœur converse, si ses supérieurs le trouvaient bon, comme nous en avons dit quelque chose, la seule proposition qu'elle en fit donna une extrême horreur au diable, qui lui fut un sujet de désolation et de rage. « Il alléguait quantité de raisons, dit le P. Seurin, pareilles à celles de plusieurs spirituels, pour ne pas entrer en des sujets ou des voies fort humiliantes. » Léviathan disait qu'il y allait de la gloire de Dieu à ne pas faire ce vœu, qui la priverait de quantité d'occasions où elle pourrait beaucoup le glorifier; il faisait venir à toutes sortes de rencontres l'intérêt de Dieu et le bien des âmes; mais, quand il fut question de lui faire écrire ce vœu, le diable l'empêcha de voir et lui ôta le mouvement du bras, afin qu'elle ne pût écrire. Cependant ayant été obligé de lui en laisser la liberté, et la forme du vœu ayant été écrite, ce démon qui était Léviathan, le prince des superbes, s'absenta plusieurs jours de honte et de confusion.

Les démons déclarèrent qu'ils étaient chassés par les vertus, et fort opposés au calme et à la paix intérieure, qu'ils tâchaient de troubler en toutes les manières possibles; qu'ils haïssaient surtout le repos de l'âme, parce que Dieu aime la paix et la tranquillité où il a choisi sa demeure. Que les personnes inquiètes, et qui sont si souvent dans le trouble, considèrent ceci. Au reste, ce que les saints enseignent, qu'une action héroïque donne l'entrée dans les plus saintes voies de la perfection avec de gands succès, s'est bien vérifié dans la fille religieuse dont nous parlons; car, depuis qu'elle se fut un jour abandonnée sans réserve pour toutes sortes de croix, disant à l'homme de Dieu : « Mon Père, je choisis entre vos mains la croix de mon Seigneur Jésus, et me livre à lui pour la porter jusqu'à la mort, » jamais elle n'a reculé dans les voies de la perfection, mais elle y a fait des progrès admirables.

Le Père avait encore fait réflexion sur ce que nous avons dit, que le diable avait donné à la possédée une spiritualité à la mode, qui ravissait tous ceux qui l'entendaient discourir; qu'il y avait quantité de faux spirituels qui disent des merveilles de la vie intérieure, quantité de dévotes qui en parlent à miracle, et qui pour ce sujet s'acquièrent beaucoup de réputation; qui passent pour être arrivés à une grande sainteté, et qui cependant sont tous plongés dans eux-mêmes. Il considérait de plus qu'il y avait une fausse spiritualité, aussi bien que de faux spirituels, qui consistait à dire beaucoup et à faire peu; à avoir de grandes lumières et peu de mortification; à parler des voies les plus éminentes, et à s'appliquer peu à marcher dans les voies humbles de Jésus-Christ; à s'élever bien haut et en l'air sans avoir le véritable appui qui n'est autre que Jésus-Christ, sa sainte vie et ses divins mystères. Il disait avec sainte Thérèse, qu'il fallait se donner de garde d'une voie qui ôtait la dévotion à Notre-Seigneur, à sa sainte Mère et aux saints.

Ce n'est pas qu'il ne demeurât d'accord qu'il y a des voies où l'on n'est pas appliqué aux mystères de Notre-Seigneur, à la très-sainte Vierge et aux saints, par plusieurs pratiques que l'on faisait auparavant, comme par des oraisons vocales, par l'oraison de discours; mais, dit un excellent auteur dans son livre de l'oraison, quelque intime et sublime union que nous puissions avoir avec Dieu, nous ne devons point abandonner notre recours aux saints et négliger leurs suffrages. Quoique l'on ait désir de bien faire et que l'on fasse de bonnes œuvres, dit sainte Thérèse, on a besoin de prendre pour avocats la sainte Vierge et les saints; surtout elle recommandait la dévotion à saint Joseph, particulièrement aux personnes d'oraison. Le P. Seurin en avait reconnu la nécessité et les avantages; car, encore qu'il fût dans une oraison presque continuelle et passive, comme nous l'avons déjà dit, cependant il avait vu que Dieu voulait se servir de sa très-sainte Mère, du glorieux saint Joseph et de saint François de Sales, pour chasser les démons, et que l'on eût recours à eux par des neuvaines et des pèlerinages.

Enfin il avait reconnu clairement que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu. « Quand une âme, disait-il, veut être à Dieu de la bonne manière, dites-lui que tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de bénédiction est pour elle, si elle ne retourne point à chercher ses consolations en la terre, quand d'autre part elle serait tout accablée de croix et des plus affligeantes. » Il le savait par expérience, et dans la connaissance des biens spirituels qu'il avait reçus au milieu de toutes les tempêtes qui l'avaient environné, il s'estimait tout à fait heureux. La mère Jeanne des Anges assurait qu'ensuite des maux qu'elle souffrait de la possession, elle jouissait de si grandes consolations, que la douceur qu'elle y goûtait durant une heure la récompensait bien pour toutes les peines, quoique terribles, qu'elle avait endurées. Oh! combien le Seigneur est bon à ceux qui le cherchent en droiture de cœur, quand ils devraient passer par tous les tourments imaginables! Cependant remarquons encore avec le Père que, pour saintement persévérer dans le service de Dieu et finir heureusement sa vie en son divin amour, il faut toujours marcher dans une crainte filiale et se tenir sur ses gardes; qu'il faut toujours avoir l'œil ouvert pour voir si l'on ne se relâche point ou dans la pureté des maximes évangéliques, ou dans la parfaite mortification; si l'on est toujours dans la fuite de ce que le monde aime, et bien éloigné de tout ce qu'il estime. Il avait vu que les démons, qui veillent infatigablement à notre porte, n'attendent que le moment où l'on s'endort dans un faux repos. Je puis dire avec vérité ce que j'ai vu moi-même dans un monastère de religieuses, qui étaient presque toutes ou possédées ou obsédées : il paraissait que les maléfices, dont on s'était servi pour les faire entrer dans une captivité si dure, étaient attachés au lieu, car elles se trouvaient libres quand on les faisait sortir de leur monastère par l'ordre de l'évêque. Or, je remarquais qu'après leur retour elles étaient libres autant de temps qu'elles demeuraient dans une exacte fidélité à ce que Dieu leur demandait; mais aussitôt qu'elles cessaient de veiller avec soin sur l'entière mortification de leurs inclinations, à même temps le démon s'emparait d'elles, et il semblait qu'il n'attendait que la moindre négligence qui était suivie d'un rude esclavage d'où on ne pouvait les tirer. Toutes les âmes peuvent apprendre ici combien les négligences que l'on a dans les voies de Dieu font d'entrées aux démons, et qu'il faut peu de chose pour leur donner prise. Il ne faut pas encore publier qu'un des démons possédants disait que sa demeure la plus ordinaire était dans les cabarets. Ce qui s'y passe est une forte preuve que les démons s'y retirent. Mais quelle horreur des hommes raisonnables et chrétiens devraient-ils avoir de fréquenter des lieux qui servent de re-

traite aux diables! quelle société avec ces esprits de l'enfer!

CHAPITRE X.

De son zèle invincible dans la grandeur et la multitude de ses croix.

Après avoir parlé dans notre seconde partie, des inclinations du P. Seurin pour les croix, dont on peut dire avec vérité qu'il avait une soif insatiable, il faut montrer ici qu'il les a aimées efficacement par le saint et fidèle usage qu'il en a fait. Il y en a plusieurs qui, envisageant la croix dans le temps d'une fervente oraison, s'écrient avec le glorieux saint André : *O bonne croix!* mais qui changent bien de langage lorsqu'il s'agit effectivement de la porter. Il n'en est pas de même du P. Seurin; s'il a toujours soupiré après les souffrances, il les a reçues avec un profond respect lorsqu'elles sont arrivées, et jamais il ne s'est lassé de souffrir, quoique ses peines aient été extrêmes dans leurs grandeurs, dans leur multitude et leur durée; de telle manière que l'on peut assurer qu'il a été une croix vivante, et l'une des plus belles et fidèles images de Jésus-Christ crucifié. Il a dit à des personnes de confiance « que plusieurs fois on lui avait présenté la croix en des vues surnaturelles qui lui avaient été données, mais qu'un jour de l'Invention de la Croix sacrée du Fils de Dieu, on lui en présenta une grande sur laquelle il fut effectivement renversé et cloué pieds et mains avec des douleurs extrêmes. » Il faut avouer que ce crucifiement extérieur lui a fait porter heureusement une sainte ressemblance avec son divin Maître. Mais, quelques douleurs qu'il y ait pu endurer, elles n'ont été que la figure du reste de ses croix, qui trouvent peu d'exemples dans l'histoire; il semble qu'elles aient été comme le caractère particulier de sa grâce, et que Dieu l'ait voulu proposer à ses fidèles dans nos jours comme le modèle parfait d'une croix achevée. O homme vraiment de Dieu! vous avez bien pu dire avec le grand Apôtre aux Galates (II, 19) : *J'ai été crucifié avec Jésus-Christ.* Vous avez bien pu dire à Dieu avec le Psalmiste, dans cet état extrême de croix : *Je parais comme un prodige à plusieurs, mais vous m'assistez puissamment; c'est vous, Seigneur, qui êtes ma patience.* (*Psal.* LXX, 5.)

Il le fallait bien, car humainement parlant, il eût dû succomber sous le poids d'une pesanteur qui surpassait ses forces. Il a écrit qu'il pouvait dire la même chose que la bienheureuse Angèle de Foligni : « que ses peines avaient été si grandes qu'il ne pensait pas qu'on les pût concevoir; que ce qu'il en avait écrit était bien au-dessous de ce qu'elles étaient; qu'il n'avait point de termes qui y fussent proportionnés, ni de capacité pour en donner une juste idée. Il disait aussi qu'il regardait les maux où il était, comme une rivière où il voguait pour l'autre monde. » Mais il pouvait bien les regarder comme une grande et vaste mer, et même comme un abîme. Le saint homme Balthazar Alvarez appelait ces sortes d'états des déserts immenses, où tout manque et et où l'on est privé de tout. Je ne suis pas étonné si les médecins ignoraient la cause de ses maux; je ne suis pas surpris si une servante de Dieu l'ayant prié de lui en faire savoir quelque chose, elle se trouva réduite dans un état pitoyable, et liée durant quelque temps par les liens invisibles. Cependant il lui semblait encore que Notre-Seigneur lui épargnait les croix, et qu'il le traitait trop doucement. En vérité l'ange gardien de la mère Jeanne des Anges avait bien raison de lui dire que l'adorable Jésus le tenait en sa main.

Cependant il n'y a rien de plus surprenant que ce qu'il a souffert et la manière en laquelle il a souffert. Nous venons de dire que ses peines étaient comme une mer ou comme un abîme dans leur grandeur; mais elles ont été bien longues dans leur durée. Représentez-vous donc ici un homme dont les tourments surpassent ce que l'on en peut penser; qui a enduré presque toute sa vie, quoiqu'elle n'ait pas toujours été de la même manière; qui a été crucifié et au corps et à l'esprit, dans la vie naturelle, civile et spirituelle; qui a souffert des hommes, des démons et de Dieu même. Voilà l'état du P. Seurin, et un état qui renferme l'assemblage de toutes les croix.

Il a porté un état où il lui semblait avoir deux âmes, l'une qui lui donnait des inclinations bien éloignées des siennes, et qui le réduisait dans une extrémité de misères; et l'autre qui le tenait dans une très-profonde paix et recueilli en Dieu. Il trouvait dans cet état (ainsi qu'il s'exprime) le paradis et l'enfer tout ensemble; il y sentait à même temps des impétuosités très-grandes du divin amour et des rages extrêmes contre Dieu. Son âme lui paraissait comme partagée; que, selon une partie, elle était le sujet des plus horribles impressions diaboliques, et, selon l'autre partie, le sujet des plus purs mouvements de l'esprit de Dieu. A même temps il expérimentait une grande paix, une grande union avec Dieu, et une grande tristesse, un grand trouble et un grand éloignement de Dieu; parmi tous ces mouvements si différents, quelquefois son âme était comme retirée à l'écart dans sa partie supérieure, regardant ce qui se passait dans l'autre et jouissant d'un profond repos, dans la suprême région de l'esprit. Pour lors il éprouvait bien que sa volonté ne consentait pas à ce qui se passait dans sa partie inférieure, soit raisonnable, soit sensitive. D'autres fois il avait de la peine à discerner de quel esprit venaient ces opérations et l'usage qu'il en faisait librement; mais enfin il entra dans une obscurité étrange, dans laquelle il ne discernait plus rien, ce qui lui fut une terrible peine. Les bonnes âmes qui souffrent des états qui ont rapport à celui du Père et les directeurs qui les conduisent, doivent bien remarquer ici que l'on peut porter des impressions très-horribles du mal, sans commettre au-

cun mal, et que comme le Père étant entré dans une entière obscurité à l'égard des opérations de l'esprit de Dieu en lui et de l'esprit diabolique, sans plus apercevoir la résistance qu'il faisait aux mouvements de l'esprit du démon, ne laissait pas cependant d'être aussi fidèle à Dieu que lorsqu'il en avait une lumière distincte dans sa partie supérieure; de même l'ignorance que l'on a, dans ces états de ténèbres, de l'union de l'âme avec Dieu, lorsqu'il semble qu'on lui est entièrement opposé, ne doit pas faire croire qu'on soit séparé de son divin amour, quoique l'on n'en voie rien, et qu'on n'en ressente qu'un grand éloignement.

Comme l'ignorance est la mère des scrupules, le Père, se trouvant environné de ténèbres, entra dans de grandes peines sur les actions de sa vie passée, et sur celles de l'état présent où il se trouvait. C'est une conduite que Dieu a tenue sur plusieurs de ses saints qui ont souffert d'étranges angoisses pour les scrupules qui les tourmentaient, soit pour purifier leurs âmes par cet exercice qui est un des plus crucifiants, soit pour leur apprendre à supporter avec patience et avec douceur les autres personnes qui en sont travaillées : car celui qui ne l'a pas éprouvé sait-il ce que c'est que cet état, pour leur donner des lumières par la propre expérience de ses peines qui sont enveloppées de beaucoup de difficultés? Sainte Thérèse, cette belle intelligence de la vie dévote, disait très-bien que les personnes scrupuleuses étaient assez affligées sans qu'on les affligeât davantage. Mais il n'y a rien qui les fasse supporter avec plus de bonté que l'expérience qu'un directeur a eue des mêmes afflictions. Les Pères ont remarqué que le Fils de Dieu avait donné saint Pierre à son Eglise pour la gouverner, afin que les pécheurs eussent en sa personne un pontife qui pût compatir à leurs infirmités, ayant eu lui-même ses chutes. Les scrupuleux pour l'ordinaire sont si peu raisonnables en ce qu'ils disent, en ce qu'ils font, en ce qu'ils pensent, qu'ils ont besoin de personnes qui sachent par leur expérience ce que c'est que la misère humaine. D'autres auraient bien de la peine à les souffrir, et sans une grâce bien spéciale les rebuteraient et quelquefois même n'auraient pas de lumière de leur état; ce qui est un tourment très-grand à une âme, quand elle tombe entre les mains d'un directeur qui ne connaît pas son état, ou qui n'y compatit pas. Saint Ignace, le fondateur de la compagnie de Jésus, fut travaillé extraordinairement de scrupules, et depuis ce temps-là il eut une grâce tout à fait spéciale pour assister les personnes qui étaient dans la même peine. Il fut plusieurs jours sans manger, pour en obtenir la délivrance; mais tout cela fut sans effet. La seule obéissance est presque l'unique remède à ce mal, qui ne subsiste que sur l'attache qu'on a à son propre jugement. Il y en a qui en sont affligés par leur disposition naturelle, et il faut y apporter des remèdes convenables; il y en a qui le sont par une voie surnaturelle, comme l'a été le P. Seurin; et pour ceux-là la patience leur est particulièrement nécessaire; car les industries des hommes y feront peu, quoiqu'en toute manière on doive s'appliquer à obéir autant qu'il est possible. Nous avons traité de cet état et des autres états de peines dont nous allons parler dans notre livre des *Saintes Voies de la Croix*.

Le P. Seurin eut encore beaucoup à souffrir au sujet des tentations contre la pureté. Je crois que l'amour qui est dû à cette vertu si agréable à Notre-Seigneur, à la Vierge des vierges, son immaculée Mère, et aux saints anges, me doit faire taire ce qui lui arriva. En ce sujet il est à propos de parler le moins que l'on peut du vice qui lui est opposé, pour ne point réveiller des idées qui ne peuvent être que très-fâcheuses. Il suffit de dire en général que l'homme de Dieu a souffert des tentations en cette matière, des plus grandes qui puissent arriver en la vie et par des voies les plus extraordinaires, les plus affligeantes et les plus dangereuses; Dieu ayant donné permission au démon pour le vexer par des opérations si diaboliques que le souvenir en fait peur, et durant un long temps et presque sans relâche. Les personnes qui sont tourmentées de ces sortes de tentations doivent beaucoup se consoler en la vie de ce saint homme, qui était un homme vierge et qui a gardé inviolablement sa virginité; et apprendre que comme les lis avec toute leur blancheur ne laissent pas de croître dans le fumier, ainsi la pureté se fortifie par toutes les tentations qui lui sont les plus opposées.

Il fut ensuite attaqué d'horribles pensées contre la foi, contre Jésus-Christ et ses mystères. Ceux qui ont passé par cette épreuve savent que c'est une tentation désolante; car que faire? à qui avoir recours? Comment pouvoir trouver quelque appui pour s'y soutenir, lorsque la tentation va ruiner le fondement de toutes choses; qu'elle porte à douter s'il y a un Dieu, s'il y a un Jésus-Christ, si les divins mystères sont véritables? Mais cette tentation dans quelques âmes d'élite, comme dans notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, est d'une force extraordinaire; Dieu permettant au démon de former dans la personne tentée tout ce qui lui peut donner davantage lieu de donner. Saint François de Sales rapportait sur ce sujet que le diable lui avait donné un argument si fort contre la réelle présence du corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, que sans un secours tout divin et tout spécial il lui eût fallu succomber; et c'est ce qui empêcha ce grand saint de révéler cet argument sur la terre. Il est assuré que le P. Seurin a été attaqué par de pareilles forces; et il a témoigné que le diable lui mettait dans l'esprit tant de raisonnements et si subtils contre les vérités de la religion, qu'il en eût bien composé des livres. C'est ce même malheureux esprit qui a inspiré toutes

les hérésies et les nouvelles doctrines aux hérétiques et novateurs, qui leur a donné tant de pensées, tant de raisonnements et tant d'éloquence pour les soutenir. Mais le grand remède aux tentations contre la foi, disait saint François de Sales, est de s'enfuir par la porte de la volonté, et nullement par celle de l'entendement. C'est une grande tromperie que de vouloir raisonner sous prétexte de trouver quelque appui. Si l'on en demeure là, il sera facile au démon de vaincre; mais la pure soumission d'esprit, sans réflexions et sans raisonnements, rendra l'âme victorieuse des diables et de toutes leurs tentations.

Celles du Père s'augmentaient beaucoup par la peine de la réprobation, qui lui faisait penser qu'il était rejeté de Dieu, qu'il en était réprouvé et qu'il était tombé dans cet état par quelques péchés secrets. Or, les démons ne se contentèrent pas de le tourmenter de cette peine par leurs impressions malignes, mais l'un d'eux lui parut sous la forme de Notre-Seigneur, lui prononçant sa sentence de réprobation. Quelle étrange peine dans cet état pour l'homme de Dieu! il était tout pénétré d'une haute et divine notion de l'amabilité de Dieu dans son fond, quoiqu'il ne s'en aperçût pas : il portait une inclination très-puissante à l'aimer, et à même temps il croyait qu'il ne l'aimerait jamais; c'est ce qui le faisait fondre en larmes, comme il a été déjà dit.

Toutes ces peines l'inondant comme une espèce de déluge, la tentation du désespoir le prit ensuite, ce qui lui fut une horrible souffrance, car à peine cette tentation le quittait-elle; jour et nuit il était tenté de se tuer. J'avertis ici le lecteur de n'être pas surpris à la vue de ces peines. Saint Bonaventure enseigne qu'elles arrivent quelquefois à ceux qui sont le plus à Dieu; et le P. Maffée, dans la vie de saint Ignace, rapporte qu'ensuite de l'agitation de son esprit par les scrupules, il fut fortement tenté de désespoir, et de se tuer en se précipitant par une fenêtre d'une chambre haute sur le pavé; mais l'adorable Jésus a bien voulu, dans l'excès de son amour immense, sanctifier les tentations de ses saints par celles qu'il a portées au dehors, ayant permis au démon qu'il le tentât de se précipiter du haut en bas du temple où ce divin Sauveur avait bien voulu souffrir que cet esprit malheureux le portât. Sainte Magdeleine de Pazzy a été tentée de se tuer par des mouvements d'une violence surprenante que lui causaient les démons. Que n'a point souffert la bienheureuse Angèle de Foligny par les pensées de réprobation et de désespoir? Saint François de Sales dit avec raison qu'il est bien difficile de lire ses peines sans en avoir pitié; elle dit d'elle-même qu'elle était comme un corps perdu, qui ne peut mourir ni se soutenir, mais qui est comme étouffé sans perdre la vie. Elle était tellement tourmentée qu'elle se croyait privée de la grâce et abandonnée de Dieu; il lui semblait que ses passions irritées contre elle l'accablaient. Tantôt elle pleurait amèrement; tantôt elle était agitée d'une fureur extraordinaire; les démons lui faisaient arracher ses cheveux et se martyriser le corps et la tête; ils la provoquaient au péché d'une telle force, qu'elle se brûlait sur les charbons, pour éteindre le feu infernal de la convoitise; elle appelait la mort à son secours; elle disait à Dieu : Seigneur! si je dois aller en enfer, jetez-moi au plus tôt dans cet abîme. Vous m'avez abandonnée, ce m'est une damnation assez cruelle. Ne semble-t-il pas que la sainte était dans un véritable désespoir? cependant tout cela se passait dans sa partie inférieure, et la volonté n'y consentait jamais, quoiqu'elle ne sût comme elle y résistait.

Le P. Seurin ayant donc l'esprit comme abîmé dans une mer d'absinthe, son corps ne fut pas exempt de peines, s'étant trouvé consumé par la douleur. Les viandes les plus excellentes étaient sans goût pour lui; le vin lui semblait comme l'eau pure; s'il voulait prendre quelque nourriture, les démons, durant un certain temps, souvent l'en empêchaient; s'il voulait boire, ils lui arrêtaient le bras; il a été longtemps sans pouvoir lire, et près de vingt ans sans pouvoir écrire, sans pouvoir se vêtir ni se déshabiller, étant pour ce sujet obligé de coucher tout vêtu; il est demeuré muet pendant huit jours, sans pouvoir dans ce temps-là se confesser que par signes. Plusieurs personnes considérables ne laissèrent pas de lui rendre visite dans cet état, car encore qu'elles sussent bien qu'il ne pourrait pas leur dire une seule parole, l'estime qu'elles faisaient de son éminente vertu les attirait à le voir. Il est vrai que dans les âmes parfaitement unies à Jésus-Christ, il y a une vertu secrète qui porte sa bénédiction. Enfin il fut réduit dans une telle extrémité, qu'il ne pouvait pas même marcher, qu'à peine avait-il l'usage de ses mains; jusque-là même que, pendant environ quinze ans, il ne pouvait pas regarder distinctement les choses. Il a été longtemps arrêté de la sorte dans une chambre, et après tout cela nous ne disons qu'une partie de ses souffrances corporelles, dont les médecins ignoraient la cause, et dont les remèdes ne servaient qu'à les lui augmenter. Il faut cependant encore dire qu'il a souffert de très-grands maux de tête, qui lui ont duré jusqu'à la mort.

Dans cet état il pouvait bien dire avec son Sauveur et son maître qu'il était l'homme de douleurs. (*Isa.* LIII, 3.) Mais ce qui lui est assez singulier dans ses profondes humiliations et dans toutes ses souffrances de l'esprit et du corps, c'est que le démon lui faisait faire malgré lui quantité d'extravagances extérieures, qui donnaient juste sujet de croire qu'il était fou, et l'usage parfait de raison qui lui est demeuré, ne lui servait qu'à le rendre plus misérable dans la connaissance qu'il lui donnait des mépris et des rebuts que l'on avait pour lui. Ah! dans la vérité c'était un spectable bien digne de compassion de voir ce saint homme tout

consumé de peines à l'esprit et au corps, passer encore pour un insensé! Toute sa patience, toutes les vertus héroïques qu'il pratiquait, toutes ses grâces étaient bien couvertes sous cet état de folie apparente; mais quelle privation ne portait-il pas? quelle estime, quelle amitié, quel entretien un insensé peut-il attendre des créatures?

Bien davantage, il souffrait de toutes parts et de la terre et du ciel, et des hommes et des démons, et des saints et de Dieu même. Il souffrait des hommes qui le regardaient et le traitaient en extravagant; il souffrait non-seulement des personnes sans vertu ou d'une vertu commune, mais, ce qui est une des plus grandes peines, il souffrait des plus grands serviteurs de Dieu qui ne connaissaient pas ses états; il souffrait aussi des démons en plusieurs manières, comme nous l'avons remarqué. Isacaron ayant commencé à l'obséder, Léviathan vint à son secours, et fit tous ses efforts pour le pousser à bout. Ce fut une chose étonnante, et je ne sais si on en a vu une pareille, qu'un ministre de l'Eglise, dans le même temps qu'il exerce ses fonctions et qu'il exorcise les démons, en soit lui-même possédé, et a besoin qu'on l'exorcise, les démons passant tout à coup de la personne exorcisée dans celle de l'exorciste. Ces esprits d'enfer lui paraissaient sous des formes monstrueuses; il les sentait aller dans tous ses membres et dans ses entrailles; ils le mordaient sous ces formes horribles et le travaillaient excessivement; ils lui donnaient des maux de cœur par des oppressions presque continuelles, ils semblaient vouloir l'étouffer; et ils se servaient de ce saisissement de cœur, et d'une douleur violente de tête, pour tenir ses facultés extérieures comme liées et opprimées; il avait comme une nuée pesante qui lui voilait l'esprit, et qui lui ôtait la vigueur des pensées, la facilité des conceptions et la force de l'action. Les démons s'étant aperçus de la ferveur que le Père avait mise dans les religieuses possédées, par les conférences qu'il leur faisait avec un esprit vraiment apostolique, leur montrant que, malgré leur possession, elles pouvaient arriver à un haut degré d'union avec Dieu par l'oraison et la mortification, et que l'extrémité de leurs peines, bien loin de les en empêcher, leur était un grand moyen et un secours puissant; ces esprits malheureux, enrageant du succès que l'esprit de Dieu donnait aux entretiens de son fidèle serviteur, le réduisirent dans un tel état qu'il ne pouvait plus former aucune conception des choses divines qui ne lui fût aussitôt ôtée, et qu'il ne demeurât tout stupide. Cet état lui fut une de ses plus grandes peines, parce qu'il lui ôtait tout moyen de soutenir par ses entretiens les pauvres âmes affligées, et le rendait incapable de les animer à la perfection. Mais ce lui était un tourment bien cruel que l'étroite liaison qu'il était contraint de supporter avec l'esprit diabolique, qui s'unissait si fortement à lui qu'il disait: « Il me semble au moins dans ce que je ressens que le démon agit en moi, comme si c'était sur son propre esprit. »

Enfin il écrit que, durant ses peines, il semblait que toutes les créatures fussent armées contre lui, et que Dieu fît des miracles pour s'en servir à le tourmenter. La très-douce et très-miséricordieuse Vierge, qui est l'asile et le refuge des plus grands pécheurs, ne lui paraissait que dans une sainte colère, et avec des foudres pour le châtier; il ne voyait les saints que comme des personnes qui lui étaient justement opposées; mais, par-dessus toutes ces choses, il voyait encore Dieu qui lui était contraire, et qui, après s'être servi de toutes ses créatures, du ciel, de la terre et des enfers, pour l'affliger, voulait encore le frapper de sa divine main. « Je sens, s'écriait-il, non-seulement des coups des démons, mais encore de la main de Dieu; je porte la confusion de sa part, aussi bien que celle des hommes; je suis encore insupportable à moi-même, et l'objet de la plus horrible justice que les hommes puissent concevoir. » De vrai se peut-on rien figurer de plus épouvantable que la vue d'un Dieu dans sa colère? C'est de cette sorte que Notre-Seigneur lui a paru plusieurs fois, et il croyait qu'il se faisait voir de même, à la mort, aux âmes criminelles qu'il condamnait aux enfers. « Ah! plût à Dieu, disait-il, que les hommes qui le craignent si peu eussent quelque vue de l'autorité et de la majesté sévère de cet être suradorable dans son ire, de la manière que je l'ai ressentie! » Il passait cependant les nuits entières dans ces vues de la majesté de son Juge et de sa rigueur inexplicable. « Quel sujet de bénédiction, s'écrie-t-il ensuite, quelle faveur de sentir de quel état Jésus-Christ m'a tiré, et combien grande est sa rédemption, non plus par ouï-dire, mais par quelque sorte d'impression de cet état! »

Quel spectacle de croix au monde, aux anges, aux hommes et à Dieu! un homme qui sert de jouet aux hommes et aux démons; plongé dans les dernières humiliations, et dans les plus profonds anéantissements; abîmé dans une mer de peines; tenté en des manières les plus terribles et les plus fâcheuses; exposé aux plus grands périls du salut, toujours sur le bord du précipice, portant les impressions les plus terribles de l'enfer; tourmenté cruellement au corps et à l'esprit; consumé de douleurs à l'extérieur et dans l'intérieur; lié et arrêté sans pouvoir presque faire usage de ses facultés! Que fera-t-il dans un état si lamentable? aura-t-il recours aux hommes, au moins pour en recevoir quelque consolation? la plupart le regardent comme un fou et un insensé, et les autres ne servent qu'à lui augmenter ses peines. Parmi ceux-ci il y en avait de pieux et de doctes, qui lui disaient que ses peines étaient un châtiment de sa superbe et de son élévation présomptueuse; quelques autres, prenant le sentiment de ses tentations pour un consentement, les regardaient comme des péchés énormes; s'il s'en trouvait quelqu'un qui

'assurait que ce n'était qu'une épreuve de onstance, il pensait être trompé, et qu'il ne e connaissait pas.

Mais au moins, si la terre lui manque, il ıura le ciel; si les hommes l'abandonnent, il ›ourra avoir recours à Dieu. Ah! s'il veut y ʒlever son esprit, souvent Dieu permet aux lémons de lui en ôter la liberté; si elle lui deneure, la vue et le recours à Dieu ne servent ɥu'à le crucifier; il est tenté de doutes effroyables. Si ces doutes lui donnent quelque relâche, il ne le voit que dans la fureur contre lui. Si on lui conseille d'espérer en ses miséricordes, les impressions qu'il souffre de sa réprobation l'en empêchent; son imagination est toute remplie de pensées de désespoir. Si on lui parle de recourir à la très-sacrée Vierge, aux anges et aux saints pour apaiser la colère de Dieu, il ne les voit qu'armés de foudres pour le punir. Si on lui propose quelque bon livre pour y trouver quelque lumière, il ne le peut lire. S'il y a des moyens divins d'une grande force, comme de célébrer le très-saint sacrifice de la messe, il ne peut le célébrer. Si on est d'avis qu'il prenne l'air et quelque divertissement extérieur, pour se désoccuper un peu de ce qui le tourmente intérieurement, il n'a pas la liberté de marcher; et nous avons dit que, durant même environ quinze ans, il ne pouvait pas regarder les objets distinctement. Si dans le temps qu'il peut marcher il va dans quelque église pour assister au sermon, ce lui est un accroissement d'affliction. Entrant un jour dans une église à Bordeaux où l'on prêchait, le prédicateur, criant fortement qu'il y avait des personnes qui portaient partout leur condamnation, ajouta: et il y a de ces personnes qui m'écoutent présentement, qui sont actuellement dans cet état. Une personne, qui couchait dans l'infirmerie où il était, lui disait la nuit en rêvant, quantité de choses effroyables qui répondaient à ses peines; il lui semblait qu'il ne restait sur la terre que pour y nuire à tout le monde. Tout contribuait à le désoler et à l'accabler; il ne recevait aucune consolation, ni de l'humain, ni du divin. Du côté de l'humain, tout lui était contraire; de la part du divin, toutes les portes lui étaient fermées. C'est à proprement parler l'état que le divin livre de l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ* appelle l'exil du cœur, après qu'il a enseigné que ce n'est pas grand'chose d'être privé de toutes les consolations humaines, quand la divine ne manque pas. Car comme Dieu seul est le centre de l'âme, et le lieu seul de son véritable repos, c'est bien un exil qu'elle souffre lorsqu'il lui semble qu'elle en est chassée et rebutée: c'est pour lors que les souffrances sont sans mélange, et qu'elles sont de pures croix. C'est ce que la séraphique sainte Thérèse voulait dire à l'homme de Dieu, lorsque lui paraissant, comme il a été dit, tout environnée de lumières, avec ces deux mots écrits en rayons d'or: *Le pur amour*; à même temps elle lui fit voir ces deux autres mots: *Pures souffrances*; car il est bien vrai que la pure croix conduit au pur amour.

Or si vous joignez ensuite la durée de ses peines à leur extrémité, il faut avouer que c'est un état de croix des plus terribles que que l'on ait jamais vus. Il y avait bien quatre ans, auparavant sa venue à Loudun, qu'elles lui avaient commencé, en étant dès ce temps-là accablé et dans l'esprit et dans le corps, en sorte qu'il ne pensait plus qu'à mourir. A peine fut-il arrivé à Loudun, que son obsession secrète commença, et peu après son obsession sa possession publique. Ses peines de réprobation, que l'on peut appeler peines infernales, lui ont duré vingt ans; celles contre la pureté ne l'ont pas quitté plus tôt. O mon Dieu! quel étrange tourment d'être crucifié de la sorte durant tant d'années, et les jours, et les nuits dans l'abandon du ciel et de la terre où nous l'avons vu? Enfin, comme ses peines ne l'ont quitté qu'à la soixante et unième année de son âge, et qu'elles avaient commencé la trentième, voilà trente et un ans de souffrances: encore, comme il a été dit, ses douleurs de tête lui ont duré jusqu'à la mort, et plusieurs contradictions de la part des hommes, qui ont même continué après sa mort. Il fallait que ce fidèle imitateur de Jésus-Christ expirât sur la croix aussi bien que son divin maître, qui n'a point de plus grands présents à faire que les croix à ceux qu'il aime davantage. Aussi est-ce une chose remarquable que le Père entra dans l'état des plus horribles souffrances après la visite que Notre-Seigneur lui fit, comme nous l'avons dit, et qu'il se trouva pénétré et rempli de son divin esprit. Car enfin l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de croix, c'est le don précieux qu'il laisse à ceux qu'il honore de ses saintes visites et de ses plus tendres caresses. Il ne faut pas encore oublier que ces croix augmentaient les jours des grandes fêtes, comme les jours précieux où les plus pures et les plus saintes grâces se communiquent avec plus d'abondance.

Cependant il faut répondre ici à une difficulté assez considerable qui se présente facilement à l'esprit: si l'on considère, ce qui a été remarqué, que le Père a dicté son catéchisme spirituel et d'autres écrits dans le temps de ses plus grandes peines, on pourra juger qu'il devait avoir de grandes lumières sur les tourments qu'il souffrait et qui pouvaient beaucoup le consoler, et même lui faire connaître la bonté et la sainteté de ses états; mais il faut savoir que, lorsqu'il dictait une doctrine si pleine de lumières, où il parlait des peines que souffrent les âmes exercées, il pensait que cela ne le regardait en rien, et qu'il n'était pas de ce nombre. Il a même assuré qu'il dictait ces choses avec des sentiments d'une horreur extrême, et comme d'un homme qui eût été en enfer. Tout ce qu'il avait lu lui était inutile; tout ce qu'on pouvait lui dire ne lui servait pas; il avait quelquefois de certains rayons de lumières véritables, mais cela passait bientôt, et il se trouvait incontinent dans un état

à ne pouvoir pas faire la moindre réflexion, les sentiments de réprobation lui demeuraient toujours. Il est vrai que les deux dernières années de cette peine il respirait par intervalles; mais il était pour lors, selon ce qu'il a écrit, « comme un prisonnier qui serait dans un lieu où toutes les fenêtres seraient fermées, et à qui par grâce on les ouvrirait pour un peu de temps pour lui faire voir le jour sans néanmoins le tirer de sa captivité; ou comme des gens qui après une longue navigation, se trouvant à deux brasses de terre, en sont repoussés jusqu'à la perdre de vue dans le danger de faire naufrage » Ah! notre divin maître pendant que son âme jouissait de la vision béatifique dans sa suprême partie, n'a pas laissé de dire en vérité qu'elle était triste jusqu'à la mort; il n'a pas laissé de dire très-véritablement à son Père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* (*Matth.* XXVII, 46.)

Finissons ce chapitre en appliquant à l'homme de Dieu ce qui est écrit de Job (II, 3) qu'au milieu de tant de peines qui l'ont environné, il n'a point péché; son âme dans sa science persévérait toujours dans une constante fidélité à Dieu.

Il est certain même qu'elles lui ont beaucoup servi à mener une vie pure et dans une très-grande innocence, n'ayant presque point d'autre matière dont il se pût accuser, dans toutes ses confessions, que les tentations dont il était persécuté, auxquelles il ne consentait aucunement. Ainsi, bien loin de lui être des sujets d'offenses, elles lui étaient une matière d'un grand et extraordinaire mérite; il s'y comportait même avec une générosité qui sans doute donnait une grande joie aux anges « et, dans la fin de sa vie, il protestait avec un autre qu'il ne savait rien de meilleur que d'être réduit sous les plus pesantes croix; qu'au reste il n'y avait rien à perdre au service d'un si grand maître, dont les effets surpassent toutes les promesses; que, nonobstant toutes les peines qu'il y avait souffertes, il faisait une haute protestation qu'il n'y avait rien au monde d'égal à l'honneur de le servir et de demeurer entièrement abandonné à sa divine conduite. » Passons, mon cher lecteur, la même déclaration. Pour moi je déclare, en présence du ciel et de la terre, que ces sentiments sont de la dernière justice; que je les approuve, que je les signe de tout mon cœur, et que je voudrais les signer jusqu'à la dernière goutte de mon sang. O mon Seigneur! ô mon Dieu! il n'y a rien de pareil à vous servir; quand il faudrait en souffrir toutes sortes de peines, en perdre la vie, l'honneur, les biens, les amis et les millions de mondes si on les avait. O mon Dieu! ô mon Dieu! qu'y a-t-il de semblable à vous? C'est le sentiment dans lequel je veux vivre avec votre divin secours; c'est le sentiment dans lequel je désire mourir, m'abandonnant, quoi qu'il arrive, à votre divine, toujours aimable et toujours adorable providence, comme à ma bonne et très-douce mère, pour le temps et pour l'éternité, et cela sans aucune réserve.

CHAPITRE XI.

La magnificence et les richesses de la grâce de Jésus-Christ répandues sur le P. Seurin.

Le *Seigneur mortifie et vivifie*, dit la divine parole; ce Dieu, d'une puissance et d'une bonté infinie, *plonge dans les abîmes et élève jusqu'aux cieux.* (*I Reg.* II 6.) Le P. Seurin pouvait dire avec le Psalmiste : *Les douleurs de l'enfer m'ont assiégé, les filets de la mort m'ont prévenu* (*Psal.* XVII, 5. 6); *mon âme est accablée de maux, et ma vie est tout proche de l'enfer* (*Psal.* LXXXVII, 4); *votre fureur, ô mon Dieu, s'est appesantie sur moi, et vous avez fait fondre sur moi tous les flots de votre colère; vous avez éloigné de moi tous mes amis, ils m'ont en abomination* (*Ibid.*, 8, 9); *les impressions de votre colère ont pénétré mon esprit, et j'ai été saisi de la frayeur de vos jugements* (*Psal.* CXVIII, 120); *mes ennemis m'ont mis au plus bas de la terre, dans les lieux les plus ténébreux et dans l'ombre de la mort.* (*Psal.* LXXXVII, 7.) Il pouvait dire qu'il était du nombre de ceux dont parle ce prophète, *qui descendent en enfer tout vivants* (*Psal.* LIV, 16); mais il pouvait aussi dire avec lui : *O mon Dieu! si je descends jusqu'aux enfers, vous vous y trouvez présent.* (*Psal.* CXXXVIII, 8.) *Pour moi Dieu délivrera mon âme de la puissance de l'enfer, lorsqu'il m'aura pris en sa garde.* (*Psal.* XLVIII, 16.) *Seigneur vous avez tiré mon âme de l'enfer, vous m'avez retiré d'entre ceux qui descendent dans la fosse* (*Psal.* XXIX, 4); *vous avez changé mes larmes en joie, vous avez rompu le sac que je portais et vous m'avez revêtu de joie, afin que ma gloire vous chante de saints airs et que je ne sois plus dans la douleur. Seigneur mon Dieu, je vous louerai éternellement* (*Ibid.*, 12, 13); *j'ai espéré en vous, je sentirai des transports de joie et d'allégresse dans votre miséricorde.* (*Psal.* XXX, 2, 8.)

Mais ces transports étaient si grands, qu'il proteste qu'il ne les saurait dire, qu'il ne sait à quoi les comparer, et qu'on ne peut pas les comprendre. Il écrit « que la joie du Seigneur venait à lui comme une mer qui se décharge dans un petit vaisseau, et qu'ainsi il en regorge; en sorte que si auparavant les flots de la colère de Dieu l'avaient comme submergé, pour lors il se trouvait tout inondé de ses divines consolations. Il disait même qu'il ne savait pas comment sa joie et sa paix pourraient s'augmenter sans en mourir, étant des torrents de biens si grands, qu'il ne sait comment ni à qui les dire; qu'ils sont au delà de toute mesure, et qu'il fallait attendre à l'autre vie pour en donner une pleine connaissance. » Dieu qui se sert quelquefois des méchants, et même des infidèles pour prédire les choses futures, avait voulu se servir des démons, pour lui prédire qu'après ses maux il aurait plus de joie qu'il n'en pourrait porter.

Cette joie ineffable est un état du pur amour qui, unissant l'âme à Dieu seul par un dégagement entier de tout l'être créé, la fait entrer dans une glorieuse participation de ses divins plaisirs. Ainsi le Père avait raison de dire que « le culte parfait de Dieu était la véritable félicité de cette vie, parce que la félicité qui est un assemblage de toutes sortes de biens, se trouve dans l'entière union avec Dieu. Ainsi il remarquait qu'il n'y avait point de gens de meilleure humeur que les saints, car la parfaite joie est inséparable de leur cœur. » Il faut néanmoins se souvenir de ce qui a été dit, que souvent cette joie, qui surpasse tout sentiment, n'est point aperçue dans la partie inférieure raisonnable et sensitive, comme il se prouve évidemment par l'exemple de Notre-Seigneur.

Mais quand il lui plaît la faire descendre de la partie supérieure de l'âme jusque dans l'intérieure, et la faire goûter en quelque chose dans les sens, c'est un avant-goût du paradis; et c'est ce qui arriva à l'homme de Dieu les deux ou trois dernières années de sa vie, et conformément à l'état du pur amour où il était; qui ne pouvant mettre sa joie et son plaisir en autre chose qu'en Dieu seul, goûte la joie et le plaisir dans leur pureté. Il disait bonnement « qu'il lui semblait que l'amour divin était la seule vie de son esprit; » et, écrivant dans une entière confiance à la Mère des Anges, il lui mande: « Il n'y a rien en moi que Dieu ne convertisse en attrait du pur amour, par une voie qui est inexplicable et incompréhensible : » car il tire des choses mêmes qui semblent ne pas être propres à donner ces sentiments, des mouvements pour l'aimer. La vue d'un cheveu, de la moindre chose qui se présente à mes yeux, me transporte et me remplit de saints mouvements, pour aller et être uniquement à Dieu seul.

« Mon cœur, disait-il, est à l'égard de Dieu comme celui d'un enfant à l'égard de son père; il repose dans son sein avec des délices continuelles. Mais non-seulement il me traite en bon père, mais comme une mère toute pleine de tendresse. La divine Eucharistie m'est comme une mamelle qui m'allaite et qui me donne l'expérience du bien qui est en Dieu ; c'est une douceur qui m'abîme et me noie durant tout le jour. » Il avait un commerce perpétuel de son âme avec Dieu, que la nuit n'était pas capable d'interrompre. « Les nuits entières, disait-il, ne me semblent qu'un moment dans l'heureuse conversation avec Dieu; il me met à n'en pouvoir plus par ses consolations, et cela presque sans trêve ni repos. » S'il allait célébrer le saint sacrifice de la messe, il se trouvait dans une paix merveilleuse; les cris que l'amour lui faisait faire, et les larmes qu'il lui causait, ne lui partaient point ni de la bouche ni des yeux. La divine Eucharistie ne le remplissait pas seulement d'une suavité inexplicable dans l'esprit, mais elle lui donnait au goût une douceur ravissante et sensible. Dieu tout bon a voulu de la sorte récréer quelquefois les sens mortifiés de ses saints, comme il se lit de saint François, qui se suçait les lèvres quand il avait prononcé le doux nom de Jésus. Elle lui laissait même des mouvements sensibles, comme il a été déjà dit, pour tout ce que la nature a de plus en horreur. Toutes ses inclinations étant passées dans les inclinations de Jésus, s'il se mettait en retraite, il semblait que tout le paradis y tombait. Voici ce qu'il en écrit : « Je ne suis encore qu'au premier jour de ma retraite et, dès que je me suis présenté devant Dieu, il m'a semblé que les cataractes du ciel étaient ouvertes; mon âme s'est trouvée toute blessée d'amour et, avec une sincérité d'enfant, liée à Notre-Seigneur. Le mouvement qu'il me donne est bien fort pour me laisser abîmer en Dieu, et y demeurer comme perdu. Mais les flammes du divin amour qui me brûlent délicieusement sont si grandes, que je ne sais comment je les pourrai supporter sans mourir. » Au reste ces grâces lui donnaient une vigueur particulière dans une faiblesse extrême; elles lui réparaient les forces de son corps tout usé par les maux qu'il avait soufferts, et le mettaient en état de prêcher; ce qu'il n'eût pu faire pour lors sans un secours extraordinaire.

Il semblait qu'il était sorti d'une espèce d'enfer pour entrer dans un paradis; il entendait des musiques harmonieuses, avec des sons charmants d'instruments célestes. On rapporte la même chose de plusieurs saints. Dieu tout bon prenait plaisir quelquefois à revêtir tous les objets qui se présentaient à ses yeux d'une beauté ravissante, et à lui faire entendre des voix angéliques. Il s'est vu tout investi de flammes sacrées, et tout environné de clartés célestes qui paraissaient sensiblement aux yeux du corps; enfin il lui semblait être dans la gloire.

Il a eu le don de prophétie, et souvent il entendait des paroles intérieures qui lui découvraient les choses absentes et éloignées, et les choses à venir; mais il remarque, ce qui est bien à considérer, « que le démon se mêle facilement dans ces sortes de paroles, qu'il contrefait celles qui viennent de l'Esprit de Dieu, ce qu'il avait reconnu par sa propre expérience. » Que Dieu est bon à une âme qui lui est fidèle! Notre-Seigneur lui promit de lui donner ses plaies; il les lui donna effectivement, quoiqu'elles ne parussent pas à l'extérieur, les ayant gravées seulement dans l'intérieur. On lit la même chose de sainte Catherine de Sienne. Le P. assurait que c'était une des grâces qui opérait dans son âme de plus grands effets. Il a encore eu la faveur de communier de la propre main du vénérable Jésus; il a eu de hautes notions, qui ne se peuvent expliquer, du mystère de la suradorable Trinité; les trois personnes divines lui furent présentées dans des lumières tout extraordinaires. Il a eu l'honneur de communiquer beaucoup avec elles; tantôt le Père éternel lui parlait en des manières qui se peuvent

bien plus admirer que dire, tantôt le Verbe incarné, tantôt le Saint-Esprit. Il semblait que la terre fût pour lui changée en ciel. Nous avons remarqué comme dès sa jeunesse il eut une connaissance admirable de tous les attributs divins. La même grâce lui fut réitérée, comme il était à Loudun; mais ensuite ayant entendu distinctement ces paroles : « Je te veux faire voir mon être divin, » il se tira à l'écart, et là il lui parut comme un éclair de gloire, où il vit des choses qui surpassent nos pensées. Je ne prétends pas pour cela assurer qu'il ait vu clairement l'essence divine. Je sais cependant que de grands théologiens, après saint Augustin et saint Thomas, enseignent que Dieu a accordé cette faveur extraordinairement à quelques personnes ici-bas en terre. Je sais que des personnes, éminentes en doctrine et piété, l'ont cru de plusieurs saints; mais toujours il est certain que l'être de Dieu fut manifesté au Père par une lumière ineffable, ce qui arrive sans qu'on le voie tout à fait à découvert. Il pensait bonnement n'avoir été qu'un instant dans ce ravissement, et cependant il lui dura deux heures.

O mon cher lecteur! ne disons donc point seulement avec le Psalmiste : *Vos consolations, ô mon Dieu! remplissent l'âme de joie à proportion des douleurs qui ont accablé le cœur.* (*Psal.* XCIII, 19.) Car, en vérité, la joie de Dieu surpasse bien toute sorte de peines. Nous avons remarqué que la mère Jeanne des Anges disait qu'une seule heure de cette joie récompensait tous les tourments que les démons lui avaient fait souffrir durant tant d'années. Le P. Seurin avait les mêmes sentiments; mais les délices qu'une joie si pure lui causait, étaient si extrêmes, « qu'il assurait que la nature ne les eût jamais pu porter sans un soutien extraordinaire, et qu'infailliblement il en serait mort sans ce secours spécial. » Au milieu de toutes les inondations de ces plaisirs du ciel, il entendait qu'on lui disait ces paroles : « Eh bien, Dieu est-il bon? eh bien, Dieu est-il bon? »

Dans quelque état que nous puissions être, nous devons bien entendre les mêmes paroles, nous devons bien nous les dire. O Dieu! qu'elles nous devraient être ordinaires, après tant de bontés, tant de miséricordes à l'égard de l'âme et à l'égard du corps, dont nous faisons tous les jours une si douce expérience; après tant d'offenses, après tant d'infidélités envers ce Dieu d'une majesté infinie; après la douce patience qu'il exerce envers nous de nous attendre à pénitence, sans nous avoir précipités dans les enfers; après ces poursuites réitérées si souvent et depuis un si long temps, d'un amour infiniment miséricordieux, pendant que nous le combattons toujours par des ingratitudes inouïes; après la multiplication et l'augmentation de ses grâces, pendant que nous multiplions et augmentons nos péchés! Toutes ces choses nous doivent bien faire dire à nous-mêmes : « Eh bien, Dieu est-il bon? » Qu'elles sont pressantes pour nous engager uniquement et sans réserve à son divin service! Mais quel moyen de ne se pas donner tout à fait à un si bon maître? Ah! mon Dieu! Ah! mon Sauveur! vous seul, vous seul, vous seul! Il n'y a personne qui vous soit semblable, il n'y a point de grandeur qui égale votre service.

Les heureuses expériences qu'en avait le P. Seurin lui donnaient des mouvements pareils pour y inviter tout le monde et l'exhorter au mépris de toutes les choses de la terre, disant que c'était la dernière folie de s'y arrêter, en perdant pour des bagatelles du monde les richesses immenses du paradis. Vous qui lisez ceci, n'entendez-vous point la vérité, qui vous crie ces choses? mais si vous avez quelque peine dans le service du grand Dieu, écoutez l'Apôtre en son *Epître aux Romains* (VIII, 16, 17), qui vous dit : *L'esprit de Dieu rend témoignage lui-même au nôtre, que nous sommes enfants de Dieu, et que, si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers, c'est-à-dire les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ; pourvu néanmoins que nous prenions part à ses peines, afin que nous ayons aussi part à sa gloire.* Or je vous demande, mais ne me répondez qu'avec réflexion: L'héritage d'un Dieu ne vaut-il pas bien le peu de peines que vous souffrez? Y a-t-il quelque comparaison entre cet héritage et celui d'une monarchie de la terre, et de la monarchie même de tout le monde et d'un million de mondes? Ah! que ne ferait-on pas pour ces choses? Hélas! que ne fait-on pas pour des choses moindres? mais que ne faites-vous pas vous-même pour le peu de chose où vous prétendez? Considérez donc que le saint Apôtre disait avec grande raison : *Je tiens qu'il n'y a aucune proportion entre les biens de cette vie et la gloire qui nous sera découverte; c'est pourquoi nous ne perdons point courage, parce que les afflictions si courtes et si légères que nous souffrons ici-bas produisent en nous la durée éternelle d'une joie incomparable.* (*Ibid.*, 18.) Mon cher lecteur, je n'ai à vous dire que ce que je me dis à moi-même : souffrons un moment, ayons patience un moment, et nous serons à jamais bienheureux. En vérité cette condition, qui est indispensable, n'est-elle pas bien douce? mais, si elle l'est, pourquoi donc nous plaindre? Disons plutôt dans cette vue avec l'Apôtre : *C'est pour cela que nous ne perdons pas courage.* Mais disons aussi avec lui et dans la pénétration de notre esprit : *Parce que nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles; car celles que nous voyons sont passagères, et celles que nous ne voyons pas sont éternelles.* (*II Cor.* IV, 16, 18.) Mais il faut, pour bien dire ces paroles avec l'homme apostolique, que vous n'arrêtiez plus vos vues sur la terre ni sur les intérêts temporels, élevant saintement vos pensées vers le ciel et vers le Dieu du ciel.

Il faut pour cela vous arrêter à la pure foi

que vous avez reçue au saint baptême. Le P. Seurin disait : « que c'était à cette pure foi que se terminaient tous les autres états de grâce, au moins en cette vie. » C'est pourquoi, selon son propre témoignage, tous les torrents de joie, dont il a été comblé vers la fin de sa vie, ne lui étaient donnés que par une idée générale et confuse de la foi ; quoique auparavant, comme on l'a pu voir, il eût souvent des vues très-distinctes et très-particulières. Enfin il faut remarquer avec lui que ces grâces si douces et si charmantes se trouvent quelquefois compatibles avec une très-grande pauvreté et un grand délaissement dans la pure foi. C'est pourquoi il assurait « qu'au milieu de tous ces états célestes, dont il a été favorisé, ses obscurités étaient quelquefois assez grandes, et ses infirmités fort affligeantes. » La raison est que la pure jouissance est pour l'autre monde, comme Notre-Seigneur l'enseigna à sainte Thérèse, et la privation pour la vie présente. Ce qui fit dire ensuite à cette séraphique sainte : « Ou mourir ou pâtir, » car, dès lors qu'un Chrétien ne souffre plus en ce monde, il semble qu'il n'y a plus rien à faire. Ne pensez donc pas que notre serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, parmi toutes les délices du ciel dont il a été inondé, fût exempt de croix ; il en a toujours eu jusqu'à la mort en plusieurs manières ; c'est ce qui lui faisait écrire à la Mère des Anges : « Que nos misères nous servaient beaucoup, qu'il ne fallait jamais s'en oublier, qu'autrement il y aurait danger d'entrer dans quelque présomption. »

CHAPITRE XII.

Le triomphe du zèle divin dans la précieuse mort du Père.

Si le zèle divin est un amour pur, un amour fort et ardent, on peut dire qu'il ne fait jamais mieux connaître sa pureté et sa force qu'à la mort, puisque c'est dans ce doux et heureux moment qu'il se sépare de l'être créé pour s'unir à l'incréé, et qu'ainsi c'est pour lors qu'il est saintement victorieux et qu'il triomphe avec gloire. Quelques victoires qu'il puisse gagner en cette vie, il est toujours sujet à de nouveaux combats, toujours dans le péril d'être vaincu ; mais le triomphe de la mort est une victoire éternelle ; les palmes que l'on y remporte ne flétrissent jamais, et les lauriers que l'on y gagne sont des lauriers immortels. Ah ! que le disciple de l'amour a grand sujet de s'écrier : *Bienheureux les morts qui meurent au Seigneur !* (*Apoc.* XIV, 13.) Que le Psalmiste a raison de dire : *Que la mort des saints est précieuse en la présence du Seigneur.* (*Psal.* CXV, 15.)

La mort du P. Seurin a été une de ces morts précieuses et une de ces morts bienheureuses. S'il disait « qu'il lui semblait que le pur amour de Dieu le faisait vivre, » nous pouvons dire qu'il semble que le pur amour de Dieu l'a fait mourir, et que cet homme de Dieu est mort comme celui dont parle l'Ecriture (*Psal.* IV, 9), *dans le baiser du Seigneur.* Elle ne pouvait pas le surprendre, puisqu'à l'imitation de l'Apôtre il mourait tous les jours. (*I Cor.* XV, 31.) La mort ne peut être imprévue à celui qui est déjà mort. C'est pourquoi l'apôtre de la sacrée dilection déclare que : *Bienheureux sont les morts qui meurent.* Mais le ciel qui prend plaisir de révéler ses plus grands secrets à ceux qui ne tiennent plus à la terre, voulut manifester au Père le temps de sa mort durant une des veilles sacrées qu'il faisait souvent la nuit aux pieds de son aimable maître, au très-saint sacrement de l'autel. On a bien appris cette révélation, mais de savoir ce qui se passa ensuite dans l'intérieur de son âme, les sacrifices qu'il y fit, les saillies et les transports du divin amour où il entra, il n'y a que Dieu seul et les saints anges qui étaient les seuls témoins de ses soupirs, qui le connaissent. Ce que l'on sait seulement, c'est qu'il passa toute cette nuit dans une oraison continuelle.

A quelque temps de là, il tomba malade de trois sortes de maladies, dont la moindre était capable de le faire mourir ; ce fut vers la fête de saint Joseph, le grand saint de sa particulière dévotion. C'est une chose remarquable que plusieurs saints sont morts ou tombés malades de leur maladie mortelle, le jour ou proche du jour de la fête des mystères ou des saints à qui ils avaient une dévotion spéciale. Ainsi, plusieurs saints qui ne respiraient que l'amour pur de la très-sainte Vierge, sont morts proche du jour de ses fêtes. O sainte, non jamais assez aimée, Mère de Dieu ! ô la toute aimable Marie ! la Vierge des vierges toute immaculée dès le premier moment de votre sainte conception, qu'il est doux en quelque manière que ce puisse être de mourir à vos pieds ! Ah ! que j'y vive, ah ! que j'y meure ! c'est la grâce, ô ma très-douce et fidèle mère ! que je vous demande en toute humilité. La divine Providence sans laquelle le moindre cheveu ne tombe pas de notre tête, voulut que l'homme de Dieu tombât malade vers la fête de saint Joseph, comme par une faveur spéciale de cet incomparable saint, puisqu'il est vrai que la mort des justes est la consommation de toutes leurs grâces. Celui qui désire une pareille mort doit avoir une pareille dévotion au glorieux saint Joseph, qui est celui qui, après sa virginale épouse, a le plus de pouvoir d'assister les âmes dans ce moment redoutable.

La même providence, qui conduit toutes choses et qui tient tous les moments du temps en son pouvoir, voulut que les maladies du Père reçussent quelque soulagement jusqu'au jour sacré du Vendredi saint, où il retomba plus malade qu'auparavant. Il fallait encore que ce parfait imitateur de Jésus-Christ dans l'amour de la croix en eût une nouvelle le jour de la mort de cet aimable Sauveur, qui le conduisit à la fin de sa vie, laquelle arriva quelques semaines après. Durant ce temps-là, il fut fort travaillé de coliques, d'une grande oppression de poitrine, d'un abattement et d'une faiblesse extraor-

dinaire, et enfin de l'hydropisie; mais tous ces maux qui l'attaquaient au dehors ne firent aucune impression sur la vigueur de son intérieur où il conserva toujours une parfaite paix. *Il n'arrivera aucun mal*, dit le Psalmiste, *à celui qui a pris le Très-Haut pour son refuge, et la plaie n'approchera point de sa maison*. (*Psal.* xc. 10.) La demeure de ce véritable serviteur de Dieu et de son immaculée Mère était dans la paix; il possédait toujours son âme en patience, souffrant toutes ses douleurs avec une douceur tout à fait édifiante; il n'avait de la peine qu'à une seule chose, c'est lorsqu'il apercevait que l'on faisait quelque estime de lui. Car enfin ceux qui sont pleins de l'esprit de Jésus-Christ en ont les inclinations, ils vivent et ils meurent dans l'esprit d'une véritable humilité; ils vivent et ils meurent dans un amour extrême des mépris, qu'ils désirent avec plus d'ardeur que les plus ambitieux mondains n'aspirent après l'honneur du siècle. Ceux qui ont l'esprit du monde ne peuvent entendre cette doctrine, ceux qui ont l'esprit de Jésus-Christ l'entendent et la pratiquent. Le Père témoignait « qu'il aurait été très-content de mourir comme il avait vécu, dans le mépris des hommes. »

Mais l'application qu'il eut à Dieu durant tout le cours de sa maladie est bien remarquable. Il y a des personnes qui donnent quelque temps à la sainte oraison tous les jours, lorsqu'elles jouissent d'une bonne santé, mais à peine peuvent-elles s'occuper de Dieu quand elles tombent malades. On voyait tout le contraire dans le P. Seurin, il semblait que tous ses maux ne lui servaient qu'à lui donner une attention plus vigoureuse et plus actuelle à Dieu. Comme les petits feux s'éteignent facilement par le moindre vent, et que les grands s'en augmentent davantage; de même il faut peu de chose pour désoccuper de Dieu ceux qui ne l'aiment guère, vu qu'au contraire toutes les difficultés et empêchements qui peuvent arriver ne sauraient diminuer les ardeurs d'un amoureux zèle. Un cœur qui a un amour zélé ne se trouve jamais plus divinement élevé que sous l'accablement de toutes sortes de peines; mais, s'il n'est pas aisé à une personne qui s'aime de s'oublier d'elle-même, comment un cœur saintement généreux, qui aime plus Dieu un million de fois que soi-même, pourrait-il ne pas penser à Dieu? Le cœur du Père, qui était de ces cœurs généreux dans le divin amour, était toujours collé au Dieu de son amour : il semblait par ses divins mouvements qu'il voulait s'élancer sans cesse en Dieu seul par la séparation de son corps. Lorsqu'on lui disait qu'il tâchât de modérer un peu ses ferveurs sacrées, qu'il exprimait au dehors par des paroles toutes de feu, de peur que cela n'altérât sa santé : Ah! répondait-il, c'est ce qui n'est pas en mon pouvoir. L'amour aussi bien que le feu a de la peine d'être caché. Les disciples du grand saint Martin, le priant dans la force de sa maladie de relâcher un peu la continuelle attention qu'il avait à Dieu et qu'il faisait paraître, ayant les yeux tendus sans cesse vers le ciel, ce glorieux prélat leur répondait : Laissez-moi, mes frères, laissez-moi regarder le lieu où j'aspire, le ciel qui est la demeure du Dieu que j'aime. De même notre saint homme ne pouvait pas non plus s'empêcher de s'occuper incessamment de Dieu; celui était même un tourment que d'être quelquefois assoupi, parce que dans ce temps-là il ne pouvait pas actuellement penser au Dieu de son amour.

Il en parlait à ceux qui le venaient voir d'une manière si sublime, qu'il semblait que ce fût quelque personne descendue du ciel; avec un si grand mépris de toutes les choses de la terre, qu'on l'eût pris pour un homme de l'autre monde; et avec une onction si divine, qu'on en était touché jusqu'aux larmes. Plusieurs personnes de qualité qui l'entendirent parler des vanités du monde et des mépris qu'il en fallait faire, de l'estime que l'on devait avoir des choses du ciel, de l'éternité, et du Dieu du ciel et de l'éternité, en demeuraient toutes ravies; et l'une de ces personnes sortant de l'infirmerie où il était, après l'avoir entendu, dit hautement, qu'elle ne croyait pas qu'un saint du paradis parlât d'une autre manière.

Mais surtout, son cœur et ses paroles ne respiraient que des tendresses incroyables pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; son zèle pour cet aimable Sauveur l'avait comme tout absorbé; aussi, n'en ayant jamais été séparé dans sa vie, il devait bien lui être uni en sa mort. O aimable Jésus! ô vous qui devez être tout l'amour des bons cœurs, hé! comment ne vous pas aimer, à la vie et à la mort? Ah! il faut ou n'avoir plus de cœur ou vous aimer toujours, mais il faut n'avoir du cœur que pour vous aimer uniquement. Ah! Jésus, seul Jésus, seul Jésus! Cet amour ardent qu'il avait pour cet adorable Seigneur l'avait pressé de demander qu'on lui donnât tous les jours pendant sa maladie la communion vivifiante de son précieux corps, ce qui lui fut accordé. C'était dans cette nourriture divine qu'il prenait toutes ses délices, et c'était avec un courage sans pareil que, pour jouir de ce bien infini, il se contraignait à ne rien prendre, quelque abattu qu'il fût, depuis minuit jusqu'à quatre heures qu'on lui donnait ce gage de notre salut, ce Dieu de l'amour et l'amour même. O mon Dieu! que ceux qui ne vous connaissent point ne fassent pas tous leurs efforts pour vous posséder; mais celui qui saura un peu ce que vous êtes, pourra-t-il bien ne pas tout faire, ne pas tout souffrir, ne pas tout quitter pour l'amour de vous?

Il reçut le saint Viatique et l'extrême-onction avec une dévotion tout à fait édifiante, en présence de tous les religieux du collége, à qui il témoigna, avec une simplicité et une humilité toute extraordinaire, les sentiments de son cœur sur l'état dans lequel il avait vécu, qu'il appela fort extraordinaire et extravagant devant les hommes, leur marquant qu'il était très-content d'avoir vécu dans le mépris. Ensuite il leur de-

manda très-humblement pardon de toutes les fautes qu'il avait commises, et en particulier de tous les mouvements irréguliers qu'ils avaient remarqués de lui, et qui pouvaient les avoir mal édifiés, protestant néanmoins en simplicité qu'il avait toujours eu le cœur fort sincère en ses paroles. Les religieux furent si touchés qu'ils fondaient en larmes, qui furent renouvelées après l'office de ses funérailles. Et de vrai se peut-il rien voir de plus touchant qu'un saint homme qui demande pardon à la mort pour des choses qu'il faisait malgré lui, et qui lui étaient des sujets d'une dernière humiliation qu'il aimait de tout son cœur, et la matière d'une très-haute sainteté. Il témoigna aussi la reconnaissance où il était pour la grâce de sa vocation dans la compagnie; la joie qu'il avait de la miséricorde que Notre-Seigneur lui avait faite d'y être fidèle, et d'y mourir. Je ne prétends point ici improuver la conduite d'aucune personne en particulier, mais je puis dire en général que c'est une chose bien dangereuse de sortir d'un état où l'on est lié par les vœux sacrés de la religion, quoique ce soit avec dispense. Le Saint-Esprit nous dit par le Psalmiste : *Faites des vœux et rendez-les au Seigneur votre Dieu, à ce Dieu terrible qui ôte la vie des princes et qui se montre terrible à tous les rois de la terre.* (*Psal.* LXXV, 12, 13.) L'on peut bien se mettre à couvert devant les hommes par plusieurs moyens, mais Dieu qui sonde les cœurs et les reins jugera selon sa justice. (*Psal.* VII, 10.) L'on a vu souvent des issues très-malheureuses de ses sorties, bienheureux celui qui demeure dans la vocation où il a été appelé !

Enfin le vrai serviteur de Jésus-Christ et de son immaculée Mère quitta la terre pour aller au ciel par de nouveaux élancements d'amour, qui l'y élevèrent heureusement le 21 d'avril, sur dix à onze heures du soir en l'année 1665, âgé de 65 ans, comme son glorieux patriarche saint Ignace, dont il a été l'un des plus dignes enfants par une fidèle imitation de son parfait dégagement de tout ce que le monde estime, et de son très-grand amour pour les voies humiliantes de la croix, après avoir protesté qu'il ne souhaitait rien davantage que de mourir en vrai pénitent aux pieds d'un si saint Père. A peine eut-il expiré, que son visage parut plus beau et plus doux qu'il n'était durant sa vie ; et aussitôt plusieurs personnes de mérite se saisirent, ou de ses cheveux, ou de quelque partie de ses habits, ou d'autres choses qui lui avaient servi, pour l'estime qu'elles faisaient de sa sainteté, et la confiance qu'elles avaient en ses intercessions auprès de Notre-Seigneur, qui en a bien voulu marquer le pouvoir par les merveilles qu'il a opérées en sa faveur.

La même nuit qu'il sortit de cette vie, une sainte religieuse carmélite avec laquelle la charité de Jésus-Christ l'avait lié particulièrement, comme elle commençait à dormir environ deux heures après sa mort, fut éveillée par une voix fort douce qui, lui parlant à la manière du Père, lui dit : c'est aujourd'hui le saint jour de pâques, c'est le jour de la résurrection, célébrez-en la fête, entendez la sainte messe avec une attention singulière. La même voix continuant à la réveiller plusieurs fois, elle fut enfin obligée de se lever, ne sachant ce que cela voulait dire ; mais ayant appris sur les huit heures du matin la mort du Père, elle ne douta plus que ce ne fût un avis du ciel qui lui marquait que c'était le jour de la fête de Pâques pour cette sainte âme qui sortait heureusement de l'Egypte de ce monde, pour entrer dans le ciel comme dans la vraie terre de promission. Plusieurs illustres graves Pères de la compagnie témoignèrent à cette vertueuse Carmélite de grands sentiments pour la haute vertu du P. Seurin ; et entre autres le P. Baillé lui dit qu'il approuvait beaucoup ses écrits, et qu'il faisait grand cas de sa sainteté, en ayant une particulière connaissance par la communication entière qu'il lui avait faite de son intérieur. Le P. Anginot, qui l'avait connu dès sa jeunesse, lui en parla avec la même estime. Le P. Partenay a assuré qu'il ne l'avait jamais vu manquer aux vertus. Pour moi je puis dire avec sincérité que plusieurs Pères de la même compagnie, et qui sont personnes d'érudition, d'une piété singulière, et qui d'autre part l'ont connu très-particulièrement, m'ont parlé avec une telle estime de sa sainteté, qu'ils disaient ne point trouver de termes assez forts pour s'expliquer. D'autres personnes religieuses d'une éminente piété m'en écrivirent comme d'un grand saint un peu après sa mort, me témoignant que Dieu faisait beaucoup de grandes merveilles en sa faveur.

Voici fidèlement un petit extrait de quelques lettres de plusieurs Pères de la compagnie, qu'ils écrivirent immédiatement après cette précieuse mort. Dans l'une un Père mande : Le P. Seurin est mort comme il avait vécu, en saint et en grand saint ; priez Dieu pour lui, quoique je ne croie pas qu'il en ait besoin, ainsi que plusieurs personnes en ont eu une connaissance surnaturelle. Dans une autre, un Père de la même société dit : Ce cher Père est mort en odeur de sainteté, on lui baisait les mains comme l'on faisait aux saints. Lorsqu'il reçut les derniers sacrements, il tira les larmes des yeux de tous nos Pères qui étaient dans l'infirmerie, surtout par les tendres sentiments qu'il avait pour sa vocation ; et il était bien difficile de n'en être pas touché ; c'était un homme d'une grande foi. Oh ! qu'il est doux de mourir dans le sein de Dieu après avoir passé par le rebut de tout le monde ! Un autre Père écrit : On a de la peine à trouver quelque chose qui lui ait appartenu pour en donner à ceux qui en demandent, plusieurs personnes de qualité et de considération ayant tout emporté. Un président a pris le bâton dont il se servait ; son chapelet a été donné à un autre ; son bréviaire aux conseillers ; on garde sa calotte pour Mgr le prince de Conti. Une personne de mérite mande : Il visitait continuellement les hôpi-

taux; sa douceur et sa patience étaient extraordinaires dans toutes sortes de rencontres; son entretien tout divin avec les grands et les petits, et si touchant qu'il ne conversait avec personne sans faire quelque sainte impression dans son cœur; son humilité si grande, qu'on peut le nommer le vrai humble. Les plus parfaits peuvent trouver de quoi imiter en sa vie. Ce qui a causé la différence des sentiments à son égard, a été son obsession et les effets qui en sont arrivés; mais l'ayant demandée à Dieu, c'est la marque d'une sainteté admirable. Il avait demandé de plus de passer pour fou, et cet état apparent de folie l'y faisait passer, et il le tenait pour l'une des plus grandes grâces qu'il eût obtenues: c'était un homme d'une oraison très-sublime et élevée. Je finis par le témoignage du R. P. Batilde, religieux de son même ordre; je le nomme à cause du respect que j'ai pour sa sainte mémoire, qui est en bénédiction parmi les âmes de Dieu; et de vrai il a passé pour un religieux d'une vertu singulière, d'un grand mérite particulier et d'une haute oraison. Je le fais encore parce qu'il a eu une pleine connaissance de l'intérieur du saint homme de Dieu, et qu'il en a pris un soin très-charitable, lorsqu'il portait ses plus profonds anéantissements. Il n'était pas à Bordeaux le jour de sa mort; mais, y arrivant un peu après, voici ce qu'il en mande: Tous les nôtres m'ont témoigné généralement que sa mort les a embaumés d'une odeur de sainteté; on lui baisait les mains et les pieds à l'envi les uns des autres; plusieurs fondaient en larmes; plusieurs ont gardé de ce qui était à lui; on faisait toucher quantité de choses à son corps; le R. P. Provincial m'en a parlé comme d'un saint.

CHAPITRE XIII.

Ce qui est arrivé de considérable après sa précieuse mort.

C'est une grande vérité que nous tenons de la bouche de la vérité même, l'adorable Jésus, et dont par conséquent aucun Chrétien ne peut douter sans se rendre infidèle, que *celui qui s'humilie sera exalté.* (*Matth.* XXIII, 12.) Tous les saints ont été humbles, et il ne peut y avoir de sainteté véritable sans une véritable humilité. Ils seront tous élevés à des grandeurs incompréhensibles, durant toute l'éternité glorieuse, dans le ciel; et c'est une gloire qui est commune à tous les saints. Mais il y en a dans cette vie que la divine Providence fait éclater d'une manière admirable, dont les premières puissances du monde révèrent les cendres et tiennent à grand honneur, non-seulement d'avoir quelque chose de leurs reliques corporelles, mais encore la moindre chose qui ait touché leurs corps. L'histoire ecclésiastique nous apprend que les Souverains Pontifes ont cru ne pas faire une petite grâce, quand ils ont envoyé aux têtes couronnées un peu de linge qui avait touché au sang ou à quelque partie du corps de ces personnes bienheureuses. Nous avons remarqué quelque chose de cet honneur accordé à la bienheureuse mémoire du P. Seurin, lorsque nous avons dit qu'un des premiers princes du royaume et plusieurs des premiers d'une cour souveraine avaient souhaité les uns sa calotte, les autres son bréviaire, son chapelet, et même jusqu'à son bâton.

Mais la conduite de la divine providence, qui prend autant de plaisir à élever ceux qui s'abaissent, comme à abaisser ceux qui s'élèvent, ne s'en est pas tenue là à l'égard du P. Seurin; elle l'a encore voulu rendre glorieux par quantité de merveilles faites en sa faveur; en voici quelques-unes rapportées fidèlement et selon les témoignages qui en ont été rendus par des personnes dignes de foi, qui sont arrivées à Bordeaux ou proche de cette grande et illustre ville.

Je soussigné Jean du Lugat, notaire royal de la ville et juridiction de Saint-Macaire, déclare et atteste devant tous ceux qu'il appartiendra, qu'ayant été malade à l'extrémité, et abandonné des médecins, après avoir reçu l'extrême-onction, j'eus une grande inspiration que si je pouvais toucher le bâton duquel feu le R. P. Seurin se servait ordinairement pour aller et venir, je serais guéri; lequel bâton je savais que M. le président de Pontac avait en sa disposition depuis la mort du révérend Père, qu'il a voulu avoir et a conservé comme une relique. Ce qui m'obligea d'envoyer un mien oncle prier ledit Seigneur de me le prêter pour un jour, ce qu'il fit; et l'ayant baisé et mis sur le chevet de mon lit, où je l'ai gardé vingt-quatre heures, m'étant recommandé aux prières de ce bon Père, je me sentis soudain soulagé, et allant toujours de bien en mieux, je suis maintenant, par la grâce de Dieu, en parfaite santé. J'ai appris et ouï dire à des personnes dignes de foi, que plusieurs ayant aussi depuis emprunté ledit bâton, ils sont entièrement guéris des maux qu'ils avaient; en foi de quoi j'ai écrit et signé la présente déclaration, à Saint-Macaire, le quatrième du mois d'août mil six cent soixante et cinq. Signé DU LUGAT.

Je Denise Thaureau, âgée de vingt-sept ans et dix mois, déclare qu'en l'année dernière mil six cent soixante et cinq, ayant eu des reliques du R. P. Seurin, de la compagnie de Jésus, je les ai gardées quelque temps sans autre intention sinon d'acquérir la paix de l'esprit dans les peines qui m'arrivent souvent, et un vrai abandon à la volonté de Dieu, et j'ai souvent eu de grands soulagements par la vertu de ces saintes reliques dans des peines qui me semblaient n'être pas petites; j'en dirai quelque chose lorsqu'il me sera permis; présentement je dirai seulement ce que j'ai vu dans quelques maladies corporelles. Premièrement, ce qui m'est arrivé à moi-même: il y a donc environ trois ans que je suis fort malade, en sorte que souvent j'ai demeuré des trois mois entiers incapable de faire quoi que ce soit dans ma maison ni pour aller ni pour venir. Lorsque seulement j'avais monté d'une

chambre à l'autre, je demeurais des heures entières sans force ; parmi ces incommodités je sentais souvent des désirs de demander la santé au bon Dieu, mais la crainte que j'avais de la rechercher contre sa volonté m'en empêchait. Or un jour étant à genoux, je dis au R. P. Seurin comme si je lui eusse parlé lorsqu'il vivait : mon bon Père, vous savez comme je suis malade et incapable de rien ; si ce n'était que je crains de ne point bien vouloir ce que mon Sauveur veut de moi, qui veut peut-être que je souffre de cette façon, je voudrais bien, par la vertu de vos saintes reliques, posséder une plus grande santé, mais je n'oserais absolument vous le demander : je vous prie, mon Père, si c'est pour la plus grande gloire de Dieu, de me pousser à me servir de vos reliques, pour cela je ferai tout ce que vous m'enseignerez. Vous savez, mon cher Père, que je suis souvent accablée de douleurs que je ne saurais presque jamais faire mes oraisons ; enfin vous savez toute ma misère, je m'abandonne à tout ce que mon Dieu voudra, secourez-moi, s'il vous plaît. Je lui dis tout cela avec ardeur et beaucoup de larmes, même dans la communion ; je m'adressai fortement à lui, et je continuai plusieurs jours lui disant la même chose. Après trois ou quatre jours je me sentis portée à me servir de ces reliques en cette façon : étant sortie de la communion, devant que de faire autre chose, je pris un verre d'eau et me retirai toute seule ; je fis environ un quart d'heure d'oraison en me soumettant, ce me semble, à la volonté de Dieu, le priant de m'aider par les mérites de son serviteur. Depuis, je pris de ses reliques qui sont des cheveux, et les mis tremper dans un verre d'eau ; puis je dis *cinq Pater* et *cinq Ave* en l'honneur de la dévotion que le Père portait au grand saint Joseph. Ensuite je bénis cette eau et je me sentis soulagée dans le moment, me portant si bien que je dînai environ une heure après, ce qui ne m'était guère arrivé depuis près de deux ans, Ce fut sur la fin du mois de juin de l'année passée 1665, que cela arriva. Je me suis portée près de deux mois sans sentir non plus de mal que si jamais je n'en eusse eu, et je repris bien des forces durant ce temps-là. Après cela étant retombée malade à mon ordinaire, je m'adressai derechef au bon Père, et je lui dis que si Notre-Seigneur ne voulait point que j'eusse une parfaite santé, qu'il me donnât au moins la force de supporter le mal, et de pouvoir agir dans la maison et dans l'emploi où j'étais obligée ; et je fis pendant neuf jours ce que j'avais fait la première fois avec mon verre d'eau et mes cinq *Pater* et *Ave*. Depuis ce temps-là je n'ai pas senti les mêmes douleurs qu'auparavant. Mais j'ai beaucoup plus de forces pour aller et venir. Je n'ai même plus perdu l'usage du manger ; ce qui m'arrivait continuellement.

Plus, je tiens en pension une petite fille âgée d'environ trois ans, qui appartient à M. Noges, marchand au Pont-Saint-Jean : cette petite fille tombant le menton sur le bord d'une chaire, se coupa presque le bout de la langue avec ses dents, et saignait comm si l'on eût écorché un agneau. Ne sachant donc que faire, je me souvins du P. Seurin, et avec une élévation d'esprit, je priai Notre-Seigneur par les mérites de son serviteur, de guérir cette enfant, disant : P. Seurin, aidez-moi. Je pris ses reliques et les portai sur la langue de cette enfant qui fut guérie tout à coup et ne saigna plus ; le taffetas même qui était gris, lequel enveloppait les reliques, ne fut nullement gâté de sang. Cela arriva devant cinq ou six filles tant grandes que petites, au mois d'août dernier de l'année 1665.

De plus, ayant une petite fille qui était fort incommodée de galle, sans que les remèdes y servissent de rien, et qui l'avait donnée à trois ou quatre autres ; étant sur le point de la rendre à ses parents, je pris mes reliques, les ayant mises dans de l'eau ; je leur en fis laver les mains, et elles furent toutes guéries, sans en être incommodées depuis ce temps-là. Tout ce que je dis est vrai, et je suis prête à le jurer quand on voudra, à Bordeaux le vingt-sixième janvier 1666. Signé : Denise Thaureau.

Le premier jour du mois de mai mil six cent soixante et cinq, je soussignée Jeanne de Saint-Jean, étant grandement affligée d'une douleur dans les entrailles, qui m'avait tourmentée cinq ou six jours avec beaucoup de violence, ledit jour mon mal n'ayant aucun relâche, et me croyant réduite à l'extrémité, n'espérant plus rien d'aucun secours humain, il me vint en pensée de demander ma guérison à Dieu par les mérites du R. P. Seurin ; aussitôt ayant fait ma prière, j'appliquai quelque chose que j'avais de ce bon Père sur la partie où je sentais le plus de douleur, et incontinent je sentis dans cet endroit un grand chaud comme si je m'étais approchée du feu, et dans le même instant je sentis un grand remuement dans les entrailles, qui dura environ l'espace de sept ou huit *Pater*, après quoi je me trouvai délivrée de cette grande douleur qui me travaillait, et de la fièvre qu'elle me causait, ne sentant plus d'autre incommodité qu'une grande faiblesse ; je demeurai en repos deux ou trois heures ; mais comme après cela j'eus encore quelque ressentiment du mal que j'avais souffert et qui croissait toujours, j'eus encore recours au même remède, réitérant la même prière et faisant la même application, et pour lors je fus entièrement délivrée sans que depuis j'en aie eu aucune incommodité, quoique je me sois assez mal conservée, ayant fait des choses capables de me donner des rechutes, si j'avais été guérie par un remède humain ; je me levai le soir même. Or après avoir reçu un si signalé bienfait de la miséricorde de Dieu par les mérites et intercessions de ce sien serviteur, je le déclare et atteste avec vérité, en foi de quoi j'ai signé. Jeanne de Saint-Jean.

Philippe Mellot, âgé pour lors de dix-neuf ans, natif de Bruxelles en Flandre, qui

depuis a demeuré officier dans l'hôpital général de la manufacture à Bordeaux, a déclaré qu'étant incommodé d'une diarrhée depuis sept mois ou environ, après avoir employé plusieurs remèdes à son mal inutilement, et ne sachant plus que faire; dans la nouvelle de la mort du P. Seurin, il se sentit extrêmement pressé d'aller voir son corps, qui était pour lors en la sacristie: ce qu'ayant fait, il fut porté intérieurement de se recommander à ses prières et de lui demander la guérison si c'était la gloire de Dieu: ce qui lui arriva miraculeusement; ayant ensuite fait toucher au corps grand nombre de chapelets et de scapulaires pour différentes personnes, il s'ôta lui-même le scapulaire qu'il portait pour le faire toucher aux mains et au visage du Père, puis il le mit dans sa poche où il l'oublia. Mais l'ayant remis à son cou, après s'en être aperçu il fut tout surpris de se voir entièrement guéri et d'avoir recouvré toutes ses forces; ce qui l'obligea de publier hautement cette guérison par les mérites du P. Seurin, et ce qu'il a attesté dans la manufacture de Bordeaux, le vingt-troisième de mai 1665. Signé: Philippe Mellot.

Marguerite Clary demoiselle, veuve de feu Pierre Perouin, habitant de Bordeaux, âgée de quarante-sept ans, et demeurant dans l'hôpital général de la manufacture pour gouverner et servir les pauvres qui y sont renfermés, a déclaré que se trouvant incommodée d'un mal au cou avec beaucoup de douleur, et particulièrement le jour du décès du révérend P. Seurin, elle appliqua l'un de ses mouchoirs sur la partie où elle sentait la douleur dont elle fut fort soulagée, et dans la suite entièrement guérie. Ce qu'elle attribue aux mérites du P. qu'elle estimait un saint, et ce qu'elle a attesté dans la manufacture, le vingt-troisième de mai 1665. Signé : Marguerite Clary.

Je soussignée Marie Bouzigue, âgée de vingt-sept ans, proteste avoir baillé un petit morceau de la camisole du révérend P. Seurin au fils de maître la Tour, tailleur, demeurant au Pas-Saint-Georges de cette ville de Bordeaux, lequel était attaqué depuis longtemps d'une violente fièvre-quarte qui l'avait réduit à l'extrémité; mais lui ayant attaché un morceau de cette camisole au cou, il en fut délivré aussitôt, et dans peu de jours il parut dans une parfaite santé.

De plus, étant allée en Médoc, je donnai à une de femme la paroisse d'Issan, un morceau de ladite camisole, et elle fut soulagée d'abord d'une grosse fièvre continue, qui l'avait réduite à l'extrémité, et en fort peu de jours elle fut remise dans une santé parfaite.

De plus, cette femme ayant mis le même morceau de camisole au cou de sa fille qui était travaillée d'une fièvre fort violente, elle se trouva en parfaite santé, et dès le lendemain s'en alla travailler à son ordinaire; mais ayant ôté le morceau de camisole, à même temps la fièvre la reprit avec la même violence; ce qui l'obligea de l'y remettre et qui la délivra pour une seconde fois de la fièvre; ce que j'atteste et signe. Signé: Marie Bouzigue.

Une demoiselle ayant un mal dans l'épaule, qui la tourmentait jour et nuit, et qui l'empêchait de dormir, ayant appliqué sur son mal un mouchoir du Père, en reçut un soulagement notable. Un médecin considérable de Bordeaux a donné une attestation par laquelle il déclare que son fils étant malade, avait été guéri par l'application de la ceinture du P. Seurin. Mais je puis attester qu'une fille d'Evreux étant incommodée d'un mal fâcheux, depuis environ seize à dix-sept ans, et s'en étant trouvée extraordinairement pressée au mois de janvier de l'année 1680, à cause d'une plaie qui s'y était formée; après avoir consulté le médecin qui jugea que sa plaie deviendrait incurable si elle n'y donnait ordre au plus tôt par les remèdes qu'il lui ordonna, cette fille ayant peine à se résoudre à souffrir les opérations des chirurgiens pour des raisons très-chrétiennes, a eu recours à Notre-Seigneur Jésus-Christ, par les mérites du P. Seurin, et ayant appliqué sur sa plaie un morceau de sa camisole que je lui avais donné, dans une neuvaine qu'elle a faite pour remercier notre bon Sauveur des grâces qu'il lui a accordées, s'est trouvée guérie de sa plaie sans user d'aucun remède contre l'avis du médecin, et je puis dire que, dans cette occasion, la guérison est arrivée d'une manière si surprenante, que ceux qui ont su la chose en sont demeurés étonnés, et que la main de Dieu y a paru visiblement pour glorifier son très-digne et très-fidèle serviteur et de son immaculée Mère.

Mais après tout, il faut avouer que ses plus précieuses reliques et qui ont opéré de plus grands effets, sont ses divins écrits (je les appelle de la sorte, son propre esprit n'y ayant presque point eu de part, comme il a été remarqué, et les ayant composés dans un état horrible de peine qui le rendait entièrement incapable); l'onction sacrée qui y est répandue et qui passe dans les cœurs qui en sont vraiment touchés, pour les animer à la perfection et les rendre capables des plus grands biens de la grâce, ce qui est une des plus grandes faveurs que Notre-Seigneur, opère journellement par les mérites de l'homme de Dieu. Cependant, je dois avertir qu'un certain prêtre ayant remarqué que le catéchisme spirituel ne paraissait pas sous le nom du Père, a eu la hardiesse de se l'approprier et de le faire imprimer sous le sien, faisant antidater le temps de l'impression d'un grand nombre d'années, pour mieux couvrir son injuste usurpation. Il y a néanmoins plus d'apparence que quelque copie du manuscrit du Père étant tombée, avant qu'il parût, entre les mains de ce prêtre, il avait cru y devoir mettre son nom pour le faire imprimer avec plus de sûreté pour la gloire de Dieu et l'utilité du public.

CHAPITRE XIV.

Conclusion de cet ouvrage.

Voilà, mon cher lecteur, les actions héroïques de l'un des plus grands et des plus

fidèles serviteurs de Dieu et de son immaculée Mère, qui ait paru de nos jours, que Jésus-Christ a mis dans son Eglise pour y servir d'une éclatante lumière dans ces derniers temps à tous ses fidèles, dont Dieu a voulu par son aimable Providence, qu'il nous faut toujours adorer et aimer, que nous connaissions et vous et moi une partie des actions de sa très-sainte vie, pour en imiter ce qui nous est propre selon notre grâce. C'est la fin pour laquelle Dieu allume ces beaux astres de sa grâce dans le ciel de son Eglise, et dont nous lui tiendrons un compte très-exact quand nous paraîtrons à son redoutable jugement, où il produira ses saints contre nous, comme autant de témoins qui serviront à notre juste condamnation. Ah! mon cher lecteur, que pourrons-nous dire à ce Dieu de majesté, et vous et moi, si, après toute l'estime que nous avons des saints, nous n'imitons pas leur sainteté ? Y a-t-il de la raison, disait saint Bernard, d'honorer les saints comme nous le faisons, et de négliger l'imitation de leurs vertus ? Si nous louons si hautement leur vie, pourquoi ne vivrons-nous pas comme eux ?

J'avoue ingénûment que tout ce que je lis, et tout ce que j'apprends des saints ne me surprend point ; ni que je ne suis point étonné de tous les saints qui ont jamais été; mais ce que je ne puis comprendre, est qu'il y ait eu et qu'il y ait seulement un Chrétien qui ne soit pas saint? Car je vous demande à vous qui lisez ceci, et je vous prie de m'y répondre, ou plutôt de vous répondre à vous-même : est-ce une chose étonnante qu'un pauvre mendiant plein d'ulcères et d'horreurs, veuille bien s'engager au service d'un grand roi, pour y être comblé de biens, d'honneurs et de plaisirs? Faut-il s'étonner s'il veut bien donner son amitié à ce grand monarque, qui non-seulement lui fait la grâce de le lui permettre, mais même qui le désire et le lui demande ? Ah ! je vous prie de faire ici réflexion, que les saints en eux-mêmes sont des enfants d'ire et de colère, qu'ils sont pécheurs, et par suite dans un état bien déplorable. Cependant, Dieu d'une majesté infinie, les ayant bien voulu appeler à son service et les engager dans son amitié, ils s'y sont rendus avec son assistance très-fidèlement. Après cela, je vous demande s'il y a rien de surprenant en ce procédé, et si on doit être surpris de ce que Dieu, leur présentant des couronnes immortelles, un empire infini, une gloire ineffable, un bonheur achevé, ils ont travaillé efficacement pour posséder toutes ces grandeurs, pour être de grands rois dans un royaume qui durera toujours, et où l'on jouit des plaisirs infinis? Je vous demande s'il faut s'étonner de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont souffert? Ah! que celui qui ne connaît point Dieu, qui ne croit point de paradis et d'enfer s'en étonne; mais à celui auquel il reste un seul degré de foi, il est bien impossible. Quoi donc ! on s'étonnera des souffrances d'une vie passagère, pour être bienheureux éternellement, que l'on préfère l'éternité au temps et Dieu à la créature!

Considérez un peu tout ce que les hommes font dans cette terre d'exil, tous les travaux, toutes les peines des laboureurs dans les campagnes, des artisans dans leurs boutiques, des marchands qui passent les mers, des soldats dans le siége d'une ville ; s'étonne-t-on de toutes ces fatigues, et cependant à quoi tous ces travaux se terminent-ils? Pourquoi les souffre-t-on ? J'ai bien des fois admiré certains pauvres sur le Pont-Neuf à Paris, qui y passent les jours entiers durant les plus grands froids, à demi nus, demeurant toujours dans une même place et presque sans cesse à genoux, chantant depuis le matin jusqu'au soir, quantité de prières, et tout cela pour avoir quelques doubles des passants. Ah Dieu ! disais-je en moi-même, trouve-t-on presque rien d'égal dans la vie des âmes les plus éminentes en vertu? être exposé dans un lieu tout découvert aux plus grandes injures de l'air, dans les saisons les plus rigoureuses? se peut-on rien imaginer de plus austère? se peut-on figurer une oraison plus continuelle, une application plus longue? Cependant tout cela se fait pour soutenir bien chétivement une vie misérable, et on n'en est pas surpris. Une infinité de monde passe dans ce lieu qui ne s'en étonne point. Et l'on s'étonnera de ce que les saints ont fait pour être enfants d'un Dieu, pour régner avec lui, pour entrer dans sa joie. Répétons cette vérité, pour entrer dans la joie d'un Dieu : *Pour être participants de sa nature divine* (*Hebr.* III, 14), comme parle l'Ecriture ; pour participer au bonheur même d'un Dieu ; et pour *un jamais*, et pour *un jamais*. Ah ! c'est ici que toutes les pensées et paroles me manquent ! Ah! que je suis surpris ! ah ! que je suis surpris du peu de chose que tous les saints ont fait, comparé à la glorieuse possession dont ils jouissent ! On dit quelquefois : cet homme, cette fille ont beaucoup quitté (parlant de leur sortie du monde pour entrer dans le cloître), mais je vous dis que quand un roi quitterait son empire, qu'est-ce que tout cela, comparé à la joie du paradis ?

Tout le monde ensemble, en comparaison du ciel, n'est qu'un point. Tout le monde ensemble, comparé à Dieu, n'est qu'un pur néant. Vraiment voilà bien de quoi être surpris que l'on quitte un point, un rien, pour le grand tout qui est Dieu. Mais si tout le monde ensemble n'est rien devant Dieu, que sera ce peu de terre que l'on abandonne, ce peu de boue et de fange? Si toutes les couronnes, toutes les monarchies ne sont rien, que sera ce peu d'honneur que l'on quitte? O mon Dieu! ô mon Dieu! ô grandeur infinie ! hé! que ne vous faites-vous un peu connaître? Oh! que les hommes font bien voir le peu de lumières qu'ils ont de votre être suradorable! Ecoutez, ô mortel ! pour peu que vous connaissiez les grandeurs infinies du Dieu de l'éternité, vous ne serez pas étonnés si, pour avoir l'honneur de sa divine amitié un seul moment, il vous fallait laisser les millions du monde si vous les aviez, et s'il vous fallait

souffrir toutes les peines imaginables, puisque toute la théologie enseigne qu'un seul degré de grâce est quelque chose de plus que tout le bien de l'univers ensemble : un seul degré de grâce mérite plus de peines que tous les travaux des hommes de la terre pour tout ce qu'ils y espèrent. Où en sommes-nous donc? Mais qu'est-ce que les saints ont fait, dont la sainteté ne les a pas mis en possession non-seulement d'un seul degré, mais de mille millions de degrés de grâce et de gloire? Vous voyez donc bien, par de bons principes et par des raisonnements solides, qu'il ne faut pas s'étonner s'il y a des saints qui ont servi Dieu avec fidélité, qui l'ont aimé avec générosité, des enfants qui ont honoré respectueusement leur Père céleste, qui ont préféré Dieu à la créature, qui ont quitté le rien pour le tout, qui ont souffert quelque chose durant une vie passagère, pour être bienheureux à jamais. Y a-t-il rien de surprenant en cela? Ah! certainement les saints ont été très-sages, puisqu'ils sont arrivés au véritable bonheur que tout le monde cherche. Mais n'est-ce pas une folie incompréhensible que de faire le contraire? Comment donc pourrions-nous comprendre qu'il y ait un seul Chrétien qui soit assez fou pour tomber dans une pareille extravagance? C'est ici que mon cœur se sent vivement touché de sa propre misère, quand je considère que je suis un de ces insensés et le plus insensé des hommes; ce que je n'ai nulle peine à déclarer publiquement, afin que le témoignage que je rends à la vérité se connaisse encore après ma mort. Ici les sanglots et les soupirs me sortent en foule et me portent à m'écrier : Ah Dieu! pouvoir être saint, avoir des grâces immenses pour l'être, et ne l'être pas, c'est un abîme qui se présente à mon âme, où elle se perd sans en pouvoir revenir. Souffrez, mon cher lecteur, que je vous dise ce que dit autrefois saint Augustin, que si vous avez une grande charité, je vous prie de pleurer sur moi et pour moi, et de mêler chrétiennement vos larmes avec les miennes pour demander à Dieu tout bon et très-miséricordieux, par les mérites de Jésus-Christ son Fils, notre unique espérance, et par l'intercession de son immaculée Mère, que je cesse d'être ou que son aimable Jésus soit tout en moi pour n'être plus qu'en lui, pour ne vivre plus que de lui, pour n'agir plus que par lui, pour ne plus rien faire et ne rien souffrir que pour lui. Ah! Jésus seul, Jésus seul, Jésus seul.

Prions Dieu avec le Psalmiste, qu'il ne permette point que notre cœur s'égare dans des paroles de malice pour chercher des excuses dans nos péchés, comme font ceux qui commettent l'iniquité. (*Psal.* CXL, 4.) Ne disons point que les voies de la sainteté sont trop difficiles. Hé, qui peut être saint? Ne pouvons-nous pas tout en celui qui nous donne sa force? Les saints ont-ils triomphé d'eux-mêmes, du monde et du démon par leur propre vertu? S'ils l'ont fait par les secours de notre divin Sauveur, pourquoi ne le ferons-nous pas? N'alléguons point nos faiblesses, nos impuissances. « Les saints, dit saint Ambroise, n'ont pas eu une nature plus excellente ni plus forte que la nôtre; ils ont vécu dans une chair fragile comme celle que nous avons; mais ils ne se sont pas abandonnés à ses inclinations comme nous nous y laissons aller; ils ont fait usage des grâces de Jésus-Christ, et n'y ont point résisté; et, en faisant usage des moindres grâces, Dieu tout bon, pour récompense de leur fidélité, leur en a donné d'extraordinaires. Parce qu'ils ont été fidèles en peu, Dieu les a établis sur de grandes choses. » « Ne vous plaignez point, dit saint François de Sales, de n'avoir pas de si grandes grâces, mais ne vous rendez pas indignes de celles qui vous sont données, par le peu d'usage que vous en faites. »

Au reste, si le Saint-Esprit nous dit par la bouche de l'Apôtre que *la volonté de Dieu est que nous soyons des saints* (*I Thess.* IV, 3), pouvons-nous douter qu'il ne nous en donne les moyens. Mais après la grâce que l'adorable Jésus nous a faite d'avoir l'honneur d'être ses membres, n'avons-nous pas une obligation dernière à la sainteté? Y a-t-il un autre esprit dans le chef que dans les membres? Ne devons-nous pas en cette qualité être saints parce que Jésus est saint? Mais si c'est son même esprit qui nous anime, pouvons-nous douter de notre pouvoir?

Vous me direz : il faut beaucoup souffrir. Je l'avoue, mais je vous l'ai dit : que ne souffre-t-on pas pour éviter les grands maux de la vie et pour en acquérir les biens périssables? quels remèdes un malade ne prend-il pas pour sa santé, quelque fâcheux qu'ils puissent être? pourquoi vous plaindrez-vous de ceux qui sont nécessaires pour la sainteté? Quelquefois on se laissera scier un bras ou une jambe pour conserver une chétive vie; et pour une vie divine vous ne voudrez rien endurer? O aveuglement des enfants des hommes! ô dureté, ô insensibilité du cœur humain! On fait tout, on souffre tout pour des choses de rien, et pour le ciel, pour l'éternité, pour un Dieu, à peine peut-on se résoudre aux moindres choses.

Les saints, nous enseigne la divine parole, *jugeront les pécheurs* (*Sap.* III, 8), parce que les exemples de leurs vies confondront toutes nos excuses et feront voir que notre malheur vient de notre faute. N'attendons point, mon cher lecteur, le jugement en l'autre vie, qui serait sans aucune ressource. Jugeons-nous présentement, afin que pour lors nous ne soyons point jugés. Jugeons de notre vie par celle du grand et fidèle serviteur de Jésus-Christ et de son immaculée Mère; que son esprit de mort à toutes les choses de la terre et à lui-même condamne toutes nos attaches; que sa grande union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, par l'imitation de toutes ses vertus, confonde l'éloignement où nous en sommes, ayant des sentiments et des inclinations contraires à l'esprit et aux mouvements de cet adorable

Sauveur; que son zèle pour les intérêts de Jésus-Christ, qui lui a fait faire de si grandes choses, qui lui'a fait porter des peines si extrêmes, nous fasse rougir de honte. Ah! que nos croix sont petites, si elles sont comparées à celles qu'il a portées! et cependant nous nous laissons abattre et nous donnons du nez en terre. Malheur à nous, malheur à nous, qui nous disons les enfants des saints, et qui le sommes effectivement, quoique après tout nous y ayons si peu de ressemblance! que dirons-nous à Dieu, et dans peu de temps, vous qui lisez ceci et moi qui l'écris? Car voici ce juge terrible qui est à la porte; il ne tardera guère, et il faudra bien lui répondre bon gré mal gré que nous en ayons, quand il nous fera voir que non-seulement il s'est fait homme pour nous apprendre les voies de la sainteté et pour nous les rendre plus faciles par ses exemples, mais même qu'il nous a donné des hommes fragiles, comme nous qu'il a mis dans les mêmes voies, pour nous ôter toutes sortes d'excuses. L'iniquité après cela osera-t-elle ouvrir la bouche?

Autrefois Tertullien a dit, en parlant de Job: « Quel trophée Dieu a-t-il dressé à son honneur en la personne de ce patient? quel étendard a-t-il élevé contre lui, et quelle victoire a-t-il remportée de l'ennemi de sa gloire? » Ne pouvons-nous pas dire la même chose de l'homme de Dieu? Rendons grâce à celui qui lui a donné une force puissante et terrible contre tout l'enfer, qui a fait éclater sa magnificence dans son serviteur, qui a été admirable en sa personne; qu'il soit béni pour la vertu qu'il lui a donnée. O mon Sauveur, que ceux qui verront ces combats se réjouissent, parce qu'ayant toujours espéré en vos paroles, il n'est point demeuré confus, et que, selon vos promesses vous avez exercé vos divines miséricordes pour le consoler. Cependant, nous qui sommes, qui vivons et qui restons dans cette terre d'exil, bénissons à jamais le Seigneur. Aimons, aimons le tout aimable Jésus qui opère tout le bien qui se fait dans les saints. Aimons-le de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, de toutes nos forces. Aimons-le en lui-même, aimons-le en tout ce que nous aimons, aimons-le uniquement, aimons-le constamment, aimons-le toujours, aimons-le pour jamais, et à la vie et à la mort, et après la mort, pour ne cesser jamais de l'aimer. Après cela je finis ce petit ouvrage en la manière que le grand Apôtre finit son épître aux Ephésiens (VI, 24), disant: *Que la grâce soit avec tous ceux qui aiment d'un pur amour Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.*

ORAISON A LA TRES-HEUREUSE VIERGE, LA REINE DE TOUS LES SAINTS.

O Vierge toujours vierge, immaculée même dès le premier instant de votre pure conception, dans laquelle votre glorieuse élévation dans la sainteté, dès le premier moment que vous avez commencé d'être, a surpassé la plus haute perfection des plus grands saints dans leur consommation! admirable Mère de Dieu, je finis à vos pieds, à mon ordinaire, cet ouvrage comme je l'ai commencé, comme je l'ai continué. Puisque la divine Providence se sert de vous, auguste Reine du paradis, comme du grand moyen par lequel elle répand ses plus divines influences sur les âmes qui lui sont les plus chères, pour les faire arriver à une éminente sainteté, il est juste que je pose à vos pieds un ouvrage qui, traitant de l'esprit et de la vie d'un de vos plus zélés serviteurs, est bien à vous, puisque celui dont il parle y a été par une dépendance si singulière et par les grâces qu'il a reçues de votre Fils bien-aimé en votre faveur. Mais, de plus, comme vous êtes la Reine de tous les saints, il est bien raisonnable qu'un si saint homme vienne se ranger à vos pieds, pour y reconnaître votre grandeur royale. Glorieuse Reine du ciel et de la terre, c'est ce que nous voulons faire de notre part de tout notre cœur; nous voulons dépendre à jamais de votre sublime pouvoir, pour l'honneur et dans l'union de la dépendance qu'un Dieu-Homme en a bien voulu avoir, en faisant plus d'état que de toutes les grandeurs de la terre. O aimable Mère de Dieu! que nous vivions, que nous mourions dans cette dépendance, que nous soyons toujours assujettis parfaitement à votre empire, afin que vous fassiez de nous ce qu'il plaira à votre Fils bien-aimé, qui ne veut rien que ce que vous voulez. Comme vous ne voulez que Jésus seul et l'établissement de son règne, que Jésus seul soit en nous, que Jésus seul vive et règne en nous, et particulièrement dans ce dernier instant de notre vie, afin que son règne n'ait jamais de fin en tout ce que nous sommes et en tout ce que nous ferons. O adorable Jésus, vivez et régnez en nous pour jamais, que votre règne nous arrive. Ah! nous désirons, nous voulons de toute l'étendue de nos forces, secourus de vos grâces, que vous régniez sur nous à jamais. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

EN LA PERSONNE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE ELISABETH DE LA CROIX DE JÉSUS,

Fondatrice de l'Institut de Notre Dame du Refuge des vierges et filles pénitentes.

—

A L'ADORABLE JÉSUS TRIOMPHANT PAR SA CROIX.

—

Adorable Jésus, le Fils de Dieu vivant, le Fils bien-aimé du Père éternel, héritier de tous ses biens, non-seulement des hommes, des anges, et de toutes les choses créées, mais héritier de lui-même et de toutes ses perfections, par lequel il a créé même les siècles, avec tout ce qu'ils contiennent, et par suite qui avez donc la même puissance, et qui êtes une même chose avec lui, et qui êtes avant tous les siècles; qui êtes la splendeur de sa gloire, la lumière de sa lumière, la blancheur de la lumière éternelle; qui, après avoir purifié les péchés, êtes assis à la droite de la souveraine Majesté dans les cieux, vous reconnaissant pour mon Dieu et mon Sauveur, et le Sauveur de tous les hommes, créance dans laquelle je veux, par une résolution irrévocable avec le secours de votre grâce, sans laquelle je ne peux rien, vivre et mourir, je vous adore, je vous aime, je vous bénis, je vous loue. je vous remercie de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces : et parce que tout ce que je peux faire est bien peu de chose, je veux de tout mon cœur vous adorer, vous aimer, vous louer, vous bénir, vous remercier, par toutes les adorations, par tous les amours, par toutes les louanges, les bénédictions et les actions de grâces qui vous ont été rendues jusqu'à présent, et qui vous seront rendues durant toute l'éternité; m'unissant à tout le zèle que l'on a jamais eu pour votre gloire, et que l'on aura jamais, et désirant, si je le pouvais, vous glorifier par tout ce zèle.

Mais je m'unis particulièrement à tout ce que la bienheureuse Vierge a eu, et aura jamais pour vous bienheureuse Vierge que je veux plus aimer que moi-même, et dont les intérêts me sont incomparablement plus chers que les miens, vous remerciant autant que je le peux faire avec votre Père et le Saint-Esprit, de toutes les grâces que vous lui avez faites ; et spécialement, de ce que vous l'avez préservée du péché originel, de ce qu'elle a toujours été vierge, et de ce que vous l'avez choisie pour votre véritable Mère, vous suppliant en toute humilité qu'elle soit toujours ma bonne et chère maîtresse, qu'elle ait pour moi toujours un cœur de mère, et que j'aie pour elle un cœur d'un véritable enfant.

Je m'unis particulièrement au glorieux saint Joseph, vous remerciant de toutes les grâces que vous lui avez faites, et particulièrement de ce qu'il a été votre père putatif, et l'époux virginal de votre très-pure Mère. Je m'unis à tous les neuf chœurs des anges, et spécialement à mon bon ange gardien, lui demandant pardon de toutes mes ingratitudes, le remerciant pour toutes ses charitables bontés, le suppliant de les augmenter dans la vue de votre précieux sang répandu pour moi, à saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, et aux autres princes qui assistent toujours devant votre trône. Je m'unis à tous les saints, et particulièrement aux bienheureux apôtres saint Pierre, saint Paul, saint Jean l'Evangéliste, et à tous mes patrons et patronnes, entrant dans tout le zèle qu'ils ont eu, et qu'ils auront durant toute l'éternité pour votre gloire; les priant tous avec votre immaculée Mère de m'obtenir la pureté, et le règne de votre divin amour, et spécialement à l'heure de ma mort.

Mais comme toutes les louanges que toutes les créatures vous peuvent donner, tous les amours qu'ils peuvent avoir pour vous sont bien au-dessous de ce que vous méritez, ô aimable Jésus, je m'unis à tous les amours, et à toutes les louanges que le Père éternel, et le Saint-Esprit vous donnent, voulant vous louer par ces louanges, et vous aimer par ces amours.

O Père éternel par tous les mérites de cet aimable Sauveur, par tous les mérites de son immaculée Mère, de tous les bienheureux anges et saints, je vous demande l'établissement de ses divins intérêts, l'avénement de son règne sur tous les infidèles, hérétiques et schismatiques, sur toute l'Eglise et les affaires de l'Eglise, sur tous les royaumes chrétiens, sur toutes les affaires du christianisme, contre les infidèles et tous les ennemis de votre gloire, sur le diocèse d'Evreux, sur l'archidiaconat que votre divine providence m'a mis entre les mains par la très-pure Vierge, sur toutes les personnes qu'elle m'adresse sur tous mes bienfaiteurs, sur toutes les personnes qui se recommandent à mes prières, sur les pauvres âmes du purgatoire, sur mon être et les opérations de mon être, sur mon

corps, tous mes sens intérieurs et extérieurs, sur mon âme et toutes ses puissances. C'est la demande que je vous fais en toute humilité, que les intérêts de l'adorable Jésus soient établis en toutes choses et pour toujours. Pour les nôtres, ô Père des lumières, Père des miséricordes, je les veux oublier pour jamais, ne voulant plus penser, plus m'occuper, plus rechercher que les seuls intérêts de Jésus votre Fils bien-aimé, qui sont les mêmes que les vôtres, et que les intérêts du Saint-Esprit. Voilà la matière que je désire avoir pour m'en souvenir au saint sacrifice de la messe; vos seuls intérêts, voilà où je désire que toutes mes prières, tous mes souhaits et tous mes vœux tendent uniquement, et sans aucune réserve. Voilà la demande que je désire renouveler à toutes les heures du jour, aussi bien que les adorations, les actes d'amour et de louanges de mon aimable Sauveur; ah! je voudrais le pouvoir faire à tous les moments de ma vie, et faites-moi la grâce que je le fasse au dernier instant à ma mort. C'est ce que je tâcherai d'inspirer de faire à tous ceux à qui je le pourrai avec votre divin secours. Au moins c'est une protestation que je fais en votre sainte présence que j'entends qu'autant que ces pratiques seront écrites, tous les mots soient autant de voix qui vous disent incessamment ce que je dis présentement. O mon Dieu ! bénissez ces personnes que je connais qui les font exercer par les personnes qui les viennent voir, les faisant mettre à genoux, pour leur en faire produire des actes, et commençant leurs conversations par ces adorations, par ces amours, par ces louanges, par ces actions de grâces, et les finissant de la sorte, pour ne les finir jamais durant toute l'éternité.

Adorable Jésus, après vous avoir ainsi rendu mes adorations, je présente ce petit ouvrage à vos pieds sacrés, et comme c'est un ouvrage tout de croix dans l'une de vos servantes dont la vie a été entièrement crucifiée, je le consacre au triomphe de votre croix. Ah! faites, ô mon divin Sauveur, que votre croix, qui a été si admirablement victorieuse dans cette illustre souffrante, soit toujours triomphante en votre pauvre et indigne esclave; qu'elle le soit durant le reste de ma vie du vieil homme en tout ce que je suis, en tout ce que je ferai, en tout ce que je souffrirai, dans toutes mes pensées, toutes mes paroles et toutes mes actions; et particulièrement dans le moment de ma mort, afin que votre règne m'arrive, que vos sacrés intérêts soient parfaitement établis en moi. O intérêts de mon Jésus, ô seuls intérêts de mon Jésus, soyez-moi à jamais toutes choses, pour toutes choses et en toutes choses. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il

A LA REINE DES MARTYRS

—

Grande et admirable Reine des martyrs, j'apporte à vos pieds ce petit ouvrage aussi bien que tous les autres qu'il a plu à la divine Providence, mon aimable et fidèle Mère, m'inspirer de donner au public; et comment pourrais-je faire autrement vous étant ce que je suis, c'est-à-dire incomparablement davantage qu'à moi-même pour l'amour, et les intérêts sacrés de Dieu seul. Je n'ai donc rien, ô ma souveraine, qui ne vous appartienne plus qu'à moi-même. Ce petit ouvrage est donc à vous, aussi bien que tous les autres de votre pauvre et chétif serviteur. Mais il est encore à vous, puisque la personne dont il y est parlé, a été l'ouvrage de vos mains, que c'est de vous dont la divine Providence s'est voulu servir pour commencer, conduire, et achever le grand œuvre qu'elle a opéré en elle. Aussi vivait-elle dans une dépendance continuelle de vos grandeurs; vous étiez son asile en tous ses besoins, elle avait recours à votre puissante protection en toutes choses, et elle en ressentait les effets d'une manière admirable. C'est par vos secours qu'elle a marché sur l'aspic, et le basilic, qu'elle a foulé aux pieds le lion et le dragon; c'est à votre faveur que Dieu tout bon, et tout-puissant l'a délivrée de tous les efforts de l'enfer, qu'elle s'est réjouie des jours qu'elle a été affligée, et des années qu'elle a senti les maux, c'est-à-dire de toutes les années de sa vie, qui ont été toutes des années de souffrances, sa vie ayant été une perpétuelle croix et un martyr continuel, et qui dans cette vue vous doit bien être dédiée comme à la Reine des martyrs. O grande reine, ô ma glorieuse reine, donnez votre bénédiction à ce petit ouvrage, donnez-la à votre indigne serviteur, donnez-la aux croix qu'il a plu, et qu'il plaît à la divine Providence lui donner, et à toutes celles qu'il lui plaira de lui envoyer, qu'il les reçoive toutes avec une sainte joie, avec action de grâces, avec une haute estime, et telle que mérite un don si précieux. Qu'il en fasse usage dans l'esprit de votre Fils bien-aimé notre Sauveur Jésus-Christ, pour sa gloire, et son honneur, avec le Père et le Saint-Esprit. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

—

Comme je veux de tout mon cœur rendre mon obéissance toute ma vie au chef visible de l'Eglise, le Souverain Pontife, le vicaire général du Fils de Dieu, et le successeur de saint Pierre, je proteste pour obéir au décret de notre saint-père le Pape Urbain VIII, par lequel

il est ordonné que celui qui compose la vie de quelque personne de grande vertu se déclare sur de certains chefs, que je n'ai dessein de faire entendre à personne tout ce qui est rapporté dans cet ouvrage en autre manière qu'en celle qu'on a coutume de prendre les choses qui ne sont appuyées que sur la foi et le témoignage des hommes, et non sur l'autorité de la sainte Eglise (1).

(1) On avertit le lecteur que la vénérable Mère Marie Elisabeth de la Croix est née le 30 novembre de l'an. 1592 et qu'elle est morte le 14 de janvier 1649, âgée de 56 ans. On n'en avait pas encore assurance quand on a commencé l'impression de ce livre.

LE TRIOMPHE DE LA CROIX

EN LA PERSONNE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE-ELISABETH DE LA CROIX DE JÉSUS,

Fondatrice de l'institut de Notre Dame du Refuge des vierges et filles pénitentes.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le triomphe de la croix de Jésus.

Le triomphe de la croix de Jésus, le Dieu et le Sauveur de tous les hommes, n'est pas, selon la remarque qu'en fait saint Ambroise, comme les triomphes de ces victorieux monarques de la terre, dont la gloire se termine à mettre dans les fers de misérables captifs, et à réduire sous les lois de leur empire des hommes mortels comme eux : le triomphe de la croix de Jésus le rend vainqueur des esprits invisibles, dont la force n'a rien qui l'égale parmi les créatures de ce bas monde. Jésus-Christ, notre Sauveur, dans la doctrine de l'Apôtre aux Colossiens (II, 15), a dépouillé les principautés et les puissances, et les a exposées à l'infamie, triomphant d'elles publiquement par sa propre puissance. Les victoires de la croix ne se bornent pas à de certaines nations; elles s'étendent sur tous les peuples de la terre, qui rencontrent dans leur assujettissement une glorieuse liberté, dont le bonheur inexplicable n'aura jamais de fin. Si les hommes étaient morts dans leurs péchés et dans leur chair incirconcise, pour parler le langage de l'Apôtre (*Ephes.* II, 11), notre divin Redempteur les a fait revivre avec lui par sa croix, leur pardonnant tous leurs péchés; ayant effacé l'obligation qui nous était contraire, et qui contenait le décret de notre condamnation, et l'ayant cloué à la croix, il l'a déchirée et anéantie. C'est la croix, dit l'éloquent saint Jean Chrysostome, qui a délivré le monde de ses erreurs, qui en a dissipé heureusement les ténèbres, qui a porté une lumière divine dans tout l'univers; c'est la croix qui a réconcilié les hommes avec Dieu, qui en a fait des anges dans une chair mortelle, qui a fait de la terre un paradis, qui est la clef et la porte du ciel, et la cause de tout notre bonheur. Elle est, dit le même Père, la médecine des malades, la force des faibles, la sagesse des petits et des humbles, l'asile de tous les misérables, l'espérance des plus désespérés, la consolation des affligés, le secours des pauvres, le repos de ceux qui souffrent, la doctrine des apôtres, la force des martyrs, la joie des prêtres, la pureté des vierges, la philosophie des Chrétiens, la liberté des esclaves, le bouclier invincible et perpétuel des fidèles, la résurrection des morts, la cause de tous nos biens, la délivrance de tous nos maux, la victoire de l'idolâtrie, du péché et des démons.

L'adorable Jésus ayant triomphé de la sorte par sa croix, il a bien voulu, dit saint Ambroise, associer ses fidèles par la même voie à ses divins triomphes. Car c'est une chose certaine, enseigne l'Apôtre à Timothée (*II Tim.* II, 12), que si nous mourons avec lui, nous vivrons aussi avec lui; si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui, et un athlète dans la doctrine du même Apôtre (*Ibid.*) n'est point couronné, s'il n'a accompli les lois du combat. Cette vérité éclate dans un jour admirable en la personne de la vénérable mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus, dont l'on peut dire ce que le disciple de l'amour a écrit de lui-même, qu'elle a participé aux afflictions, au règne et à la patience de Jésus-Christ; mais il faut dire qu'elle y a participé d'une manière inexplicable, et que, quand tous les membres d'un corps seraient changés en autant de langues, je m'exprime comme saint Hiérosme a parlé au commencement de la vie de l'illustre sainte Paule, il ne serait pas possible de déclarer parfaitement et la grandeur et la multitude de ses souffrances.

Toute sa vie a été un tissu de croix, et au corps et à l'âme. Elle a commencé à souffrir dans les entrailles de sa mère sans le savoir,

n'étant pas en état de le connaître; mais c'est ce que le ciel a bien voulu révéler; et elle a bien pu dire avec le Psalmiste, lorsqu'en étant sortie, dans la suite des temps, elle a joui de la lumière de la raison : *O Seigneur, vous êtes mon Dieu dès le ventre de ma mère, ne vous éloignez pas de moi, parce que l'affliction est proche, et il n'y a personne qui me secoure.* (*Psal.* XXI, 11.) Elle est née dans les croix qui se sont augmentées avec l'âge; et si Job a autrefois dit que la miséricorde croissait avec lui, Marie-Elisabeth pouvait dire la même chose de ses souffrances. La divine Providence l'a destinée dans nos jours pour servir d'un exemplaire à toutes sortes de personnes, et l'on peut croire que c'est pour ce sujet qu'elle l'a mise dans toutes sortes d'états, ayant été mariée, veuve et enfin religieuse. Ainsi sa sainte vie peut servir de règle aux filles dans leur jeunesse, aux personnes mariées dans l'état du mariage, aux veuves dans leur viduité, aux religieuses dans le cloître; mais dans tous ces états elle a toujours été un modèle achevé de la croix. Elle pouvait dire avec le Prophète-Roi : j'ai trouvé l'affliction et la douleur. Mes années se sont passées dans les gémissements. Votre main s'est appesantie sur moi durant le jour, et durant la nuit, je suis préparée aux châtiments, et ma douleur est toujours devant mes yeux.

Elle a passé toute sa jeunesse dans les croix, qui ont eu de hautes élévations dans les années de son mariage, qui ont pris de nouveaux accroissements dans son état de viduité, et qui enfin sont arrivées à leur comble lorsqu'elle s'est enfermée dans le cloître; elle a souffert en son corps par des maladies qui lui sont arrivées non-seulement par les causes ordinaires, mais par les démons, Dieu leur en ayant donné permission, comme il a fait autrefois au saint homme Job. Les flèches de Dieu, pour parler le langage de l'Ecriture (*Job.*, VI, 4), l'ont pénétrée, il n'y avait rien de sain dans sa chair à la vue de sa colère, point de paix dans ses os. La pourriture et la corruption s'était mise dans ses cicatrices, elle a souffert en son âme par des scrupules, des sécheresses, des aridités étranges, par des pensées contre la foi, contre la pureté, par des pensées horribles de blasphèmes, de désespoir, et comme elle l'a assuré elle-même, elle a été tentée en toutes sortes de manière. Parmi tant de peines elle se trouvait souvent dans le délaissement, abandonnée à l'ennui, à la tristesse, à l'abattement, et elle demeurait presque accablée dans la partie inférieure, même raisonnable. L'opération du Saint-Esprit dans le fond de son âme lui était cachée; elle pensait être sans foi, sans espérance et sans charité, et que Dieu l'avait entièrement délaissée; elle était comme enfoncée dans un abîme, où elle ne trouvait point de fond, elle était tombée dans la profondeur de la mer, et la tempête l'avait submergée, elle avait lieu de dire : *Sauvez-moi, mon Dieu, car les eaux ont pénétré jusque dans mon âme* (*Psal.* LXVIII, 1) : mais elle pouvait dire avec le même Prophète : *Je me lasse à force de crier, ma gorge en est devenue enrouée, mes yeux se sont affaiblis pendant que j'espère en mon Dieu.* (*Ibid.*, 4.) Le Seigneur ne faisait point luire son visage sur sa servante, il le détournait d'elle, et elle demeurait dans le trouble, elle était environnée des douleurs de la mort, et assiégée des douleurs de l'enfer; les filets de la mort l'avaient prévenue.

Elle a souffert des hommes, des personnes qui la haïssaient, qui l'ont affligée en mille manières, et dont la malice est allée jusqu'à conspirer contre sa vie, en sorte qu'elle pouvait s'écrier avec le Psalmiste : *Pendant qu'ils étaient assemblés, ils ont délibéré de m'ôter mon âme, ils méditaient pendant tout le jour des tromperies et des artifices* (*Psal.* XXXVII, 13) : elle a souffert de ses amis, et de ses proches, ce qui lui donnait lieu de pouvoir aussi dire avec le même saint : Ceux qui étaient proches de moi s'en sont éloignés : je suis dans l'opprobre plus que tous mes ennemis; je le suis encore plus à l'égard de mes voisins; je le suis encore plus à l'égard de tous ceux qui me connaissent : ceux qui me voyaient se sont enfuis dehors; on m'a oublié comme un mort qui est effacé du cœur, je suis devenue comme un vaisseau perdu. Elle a souffert des bons qui pensaient faire un service à Dieu en la persécutant. Elle a souffert des animaux même en plusieurs manières. Elle a souffert des démons d'une manière surprenante, comme nous le dirons avec le secours divin dans la suite de cette histoire. Enfin elle a souffert de Dieu même dont la divine main l'a touchée aussi bien que Job, d'une manière à faire pitié.

Ajoutez à tant de souffrances, et qui lui venaient de toutes parts, et du ciel, et de la terre, et de l'enfer, la perpétuité de ses douleurs qui, ayant commencé dès le ventre de sa Mère, lui ont duré jusqu'à la mort; elle ne contait que des jours de peine : comme il n'y a eu aucune partie en son corps qui n'ait eu ses tourments; comme son âme a été affligée dans toutes ses puissances, tous les temps de sa vie étaient des temps de croix; son sommeil même n'en était pas exempt par les fantômes affreux que lui donnaient les démons. Si quelquefois elle avait de certains intervalles, la cessation des peines lui en était une nouvelle, elle souffrait de ne pas souffrir; pour lors elle craignait d'être rebutée de Dieu, se voyant privée de ses caresses, car c'est de la sorte qu'elle qualifiait ses souffrances.

Toutes ses vues ont fait assurer à des personnes fort éclairées, et qui avaient eu une connaissance particulière de ses peines, que non-seulement elles ne se pouvaient pas expliquer, mais qu'elles surpassaient tout ce que l'on pourrait s'en imaginer, et c'est ce qui a fait écrire à un savant théologien, personnage d'une vertu extraordinaire et d'une grande expérience dans la conduite des âmes, que c'était l'âme la plus semblable à Jésus crucifié qu'il eût connue sur la

terre. Notre-Seigneur l'avait envoyée comme son Père l'avait envoyé, à de grandes croix; ce lui était un vaisseau d'élite et il lui fallait montrer combien elle devait souffrir pour son saint nom; mais sa vocation à la croix était toute singulière; de là vient que Notre-Seigneur, lui paraissant un jour, lui dit que ses desseins sur ces saints étaient bien différents, mais que pour elle il l'avait choisie particulièrement pour la croix, qu'elle n'était pas appelée à de certaines opérations de son divin amour, qu'elle avait lues dans quelques-unes de leur vie, mais bien pour souffrir, et par ses souffrances coopérer au salut des âmes; et qu'ainsi qu'en quelque lieu qu'elle fût elle ne pensât pas être exempte de peines. La bienheureuse Vierge lui dit la même chose, et elle l'assura qu'elle aurait part au glaive de douleur qui lui avait transpercé le cœur, et à la croix perpétuelle de sa vie. Saint Paul lui déclara que notre aimable Sauveur ferait de grandes choses en elle par le moyen de sa croix, et qu'il ne la pouvait voir, ni entendre que dans les souffrances, et un jour comme elle faisait réflexion sur la chute de David et de Salomon, entrant dans une grande crainte, et s'écriant: Ah! mon Dieu! que deviendrai-je? tirez-moi à vous: elle entendit Notre-Seigneur qui lui dit, suis-moi, et elle vit le chemin par lequel il voulait qu'elle la suivît tout parsemé de croix, de grandes, d'amples et de petites, et elles étaient pleines de nœuds.

Ce Dieu de toute bonté et de miséricorde, qui prend plaisir à parler à ses saints en des manières différentes, voulut un jour lui manifester ses desseins sur elle par des figures sensibles dans une vision mystérieuse. Il lui sembla donc qu'elle était sur un rocher au milieu de la mer, et là, que toutes choses conspiraient à sa perte: les vents soufflaient étrangement, et excitaient des tempêtes furieuses: la mer était tout agitée, et ses vagues, qui paraissaient toutes noires, s'élevaient comme des montagnes pour l'engloutir; cependant elles n'arrivaient jamais qu'au dessous de ses pieds sans les mouiller, ressentant même dans cette affreuse solitude une vertu qui la soutenait, et qui lui ôtait toute crainte. Ensuite elle se vit dans la mer même, et au milieu de ses eaux, dont les élévations se faisaient avec grand bruit et les soulèvements étaient puissants, comme dit le Psalmiste; mais le Seigneur qui est dans le ciel et qui est infiniment plus puissant la tenait dans une grande tranquillité, et elle se voyait reposer au milieu de cet élément furieux, à peu près comme les alcyons qui y bâtissent leur nid, lorsqu'il est plus agité de tempêtes: enfin elle se vit entièrement submergée au plus profond de ses eaux, qui l'environnaient de toutes parts, et au-dessus, et au-dessous, et de tous côtés, sans néanmoins perdre la vertu divine qui la soutenait toujours et qui était une excellente figure des triomphes de la croix en elle; aussi est-il vrai que si elle a participé aux humiliations et aux douleurs de son divin Maître jusqu'à la mort, elle a eu aussi part à ses glorieux triomphes.

C'est ce que nous reconnaîtrons avec le secours divin dans la suite de cette vie, où nous verrons partout la croix de notre divin Sauveur triompher dans un sexe fragile d'une manière admirable, du monde, de la nature corrompue et des démons. Ce qui a fait écrire à un grand serviteur de Dieu, qui l'a connue parfaitement, que par son expérience, et par tout le cours de sa vie, l'on avait vu que les plus grandes grâces que Dieu lui avait faites, lui avaient été données dans ses plus grands maux et que l'on en pouvait mesurer les plus hautes élévations aux plus sévères rigueurs qu'elle avait portées. C'est ce qui a fait dire dans une lettre à feu M. de la Bastide Mauléon, vicaire général et official de Toul, qu'il admirait la divine Providence en elle et l'estimait heureuse, car soit qu'il regardât le commencement ou le progrès des voies de Dieu en elle, la Providence y était tout admirable, et sa protection toute singulière, de l'avoir fait surmonter tant d'ennemis visibles et invisibles, parmi tant de contradictions et délaissements intérieurs et extérieurs; que Dieu l'avait choisie comme Job, pour servir d'exemple et de miroir à toute son Eglise.

Aimable Jésus, mon divin Sauveur, je consacre le discours que je vais faire de la vie de votre fidèle servante, et de votre très-sainte Mère; de la fille de votre croix au triomphe de la croix. J'adore votre divine providence, à qui rien n'arrive par hasard, qui ayant voulu se servir de son indigne esclave pour la donner au public, m'a conduit dans un pays éloigné, sans que j'en susse la raison, pour donner lieu à l'exécution de vos desseins. C'est ainsi que vous disposez de toutes choses avec suavité et avec force. Ah! qu'il est doux et avantageux de se laisser entièrement entre vos mains, pour se laisser conduire où il vous plaît nous mener! j'adore encore votre même divine providence, qui veut que je commence ce traité, tout dédié aux victoires de votre croix, dans un jour où toute votre Eglise en célèbre la bienheureuse mémoire, en la sainte fête qu'elle fait de sa glorieuse invention; car si l'invention de votre croix en a été à même temps le triomphe, par tant de grandes choses que votre toute-puissante main y a opérées si miraculeusement, nous pouvons aussi dire que Marie-Elisabeth ayant trouvé votre croix, c'est ce qui l'a rendue si illustre dans ses victoires qu'elle a remportées en sa divine vertu, qui a éclaté d'une manière si admirable dans toutes ses souffrances, et qui a fait voir sensiblement ce que peut une faible créature, lorsqu'elle est revêtue de votre force? O mon Dieu! je suis devant vos yeux comme une bête, mais faites que je demeure toujours attaché à vous. Prenez ma main et mon pauvre esprit, et les conduisez selon votre volonté; que je défaille saintement à moi-même, afin que vous, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour jamais, soyez-

tout en toutes choses; car, que désirerai-je dans le ciel, sinon vous? que souhaiterai-je sur la terre que vous seul? Ceux qui s'éloignent de vous, périront; vous avez perdu ces âmes adultères qui se séparent de vous. Mais pour moi, mon bien est de me tenir uni à vous, et d'y mettre toute mon espérance pour raconter toutes vos louanges aux portes de la fille de Sion, votre sainte Église.

CHAPITRE II.

Le triomphe de la croix en la jeunesse de la vénérable mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus.

Marie Elisabeth de la Croix de Jésus naquit à Remiremont, en Lorraine, l'année mil cinq cent quatre-vingt-deux, le trentième d'octobre, l'avant-veille de la fête de tous les saints; heureux présage qu'elle en devait être un jour du nombre. Son père, qui était encore jeune, se nommait Jean Léonard de Ranfain, des anciens nobles de Remiremont; et sa mère, Claude de Magnière, déjà avancée en âge, mais ornée de toutes les bonnes qualités de la nature, et de la grâce que l'on pouvait désirer dans une personne de sa condition. Elle fut leur fille unique, et à même temps fille de la croix, qu'elle a portée venant au monde aussi bien que son divin Maître, y faisant son entrée par les souffrances. C'est de la manière qu'elle a commencé sa vie, qu'elle pensa perdre aussitôt par les maux qu'elle endura, qui furent si violents qu'ils la réduisirent dans un danger évident de mort. Sa mère qui était restée extraordinairement malade de son accouchement, fut tellement occupée de ses douleurs, qu'elle s'oublia même de sa fille, et fut durant deux mois sans la demander ni la voir. Dieu faisait voir dès lors les desseins qu'il avait sur elle, la laissant dans l'oubli et l'abandonnement de sa propre mère, parce qu'il voulait la laisser d'une manière toute singulière à son aimable providence. C'est une grande maxime qu'où il y a moins de la créature, il y plus de Dieu; et que les secours de la divine Providence ne sont jamais plus grands, que lorsque tous ceux des créatures manquent. *Parce que mon père et ma mère m'ont abandonné, dit David, le Seigneur m'a pris en sa garde.* (*Psal.* XXVI, 10.) Oh! qu'il est donc bon et avantageux d'être dans l'oubli des hommes, de nos meilleurs amis et des personnes qui nous touchent de plus près, puisque leur éloignement nous approche du souverain bien, du Créateur de toutes choses!

Elisabeth, tout enfant qu'elle est, lui est si saintement unie, qu'elle porte heureusement la ressemblance de ce Dieu de majesté fait homme, en son petit corps, qui est déjà comme cloué sur la croix, et qui parait comme un squelette, étant tout consumé de douleurs. L'état en était si pitoyable, qu'il était difficile de n'en être pas touché; ainsi il ne se faut pas étonner si sa mère ne put pas contenir ses larmes en la première vue qu'elle en eut; mais la douce providence de Dieu qui veillait sur elle avec des soins tout extraordinaires, lui ayant donné la santé, en voulut faire comme un chef-d'œuvre en toutes sortes de perfections. Son corps avait toutes les belles qualités que l'on eût pu désirer. Elle était d'une taille haute, d'un air grave, d'un port majestueux; elle avait je ne sais quoi, particulièrement dans le visage, de si ravissant, que l'art de la peinture ne l'a su jamais imiter; et les peintres étaient obligés d'avouer que cet état surpassait toutes leurs industries. Sa beauté était si rare, qu'elle a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vue; et elle a passé pour l'une des plus grandes beautés de son temps, et même l'on a dit qu'il n'y en avait point de pareille. L'éclat en était si sensible, lors même qu'elle n'était qu'enfant, que l'archiduc d'Autriche passant par Remiremont, l'ayant aperçue, en fut tellement surpris, qu'il la demanda instamment à ses parents pour la faire élever en sa cour, offrant de leur donner telle caution qu'ils voudraient prendre. Les grandes qualités de son esprit suivaient celles du corps. Elle l'avait vif, pénétrant, accompagné d'un jugement solide; ce qui a fait dire à l'un des grands esprits de notre temps, qui n'en parlait qu'avec étonnement, qu'il n'était qu'un enfant auprès d'elle. C'est ce qui l'a fait admirer à Rome même, où les éminentissimes cardinaux ayant vu quelques écrits qu'elle avait faits, en ont parlé avec des éloges qui marquaient assez la haute estime qu'ils en faisaient. Son esprit qui était grand était noble et généreux. Il était droit et simple, ami de toute vérité, ennemi d'équivoques et qui ne pouvait rien déguiser. Elle avait le naturel bon, doux, obligeant, agréable. Elle était courageuse, bienfaisante, toute pleine de reconnaissance pour les moindres choses. Elle faisait du bien à tout le monde et du mal à personne. Elle était merveilleusement adroite à faire toutes sortes d'ouvrages, et il ne fallait presque que lui en donner l'instruction une seule fois, pour l'y rendre une grande maîtresse. Elle avait la voix belle, et elle chantait parfaitement bien; il n'y avait rien, parlant selon l'homme, de plus aimable.

C'était un riche fonds à la grâce pour y opérer les grandes choses qu'elles y a faites, et nous n'en parlons que dans cette vue, sachant que la beauté corporelle est trompeuse et vaine selon la doctrine du Saint-Esprit, et que dans la corruption de la nature elle a été l'occasion d'une infinité de maux temporels, et de la damnation d'un grand nombre d'âmes. C'est un grand malheur, dit saint Augustin, que les hommes vivent comme s'ils étaient de chair, ne s'arrêtant qu'aux sens, ou au plus à l'esprit, sans se laisser aller aux pures élévations de la grâce, qui nous font voir bien d'autres beautés et d'autres perfections dans le monde intérieur, que tout ce qui paraît à nos yeux. Dans ces divines lumières toutes les créatures se retirent par la connaissance que l'on a de leur vanité. L'on n'est plus touché ni des

perfections du corps, ni de celles de l'esprit, ni de tout ce que le monde s'imagine être grand, ou agréable. L'on ne voit plus toutes les choses créées que dans leur néant, et l'on est persuadé même, avec David, que l'homme qui est la créature la plus noble de la terre, n'est qu'un abîme de vanité.

Nous verrons comme Elisabeth a marché dans ces voies de la vérité. Cependant nous remarquerons que madame la doyenne du chapitre de Remiremont, l'ayant demandée à l'âge de dix-huit mois pour l'élever, elle demeura avec elle environ un an et demi. Elle fut mise à l'âge de sept ans dans une maison de l'ordre de saint François, où à peine y fut-elle, qu'elle tomba malade, et dans une telle extrémité qu'elle fut en danger de mourir. Il fallait qu'elle portât partout en son corps la mortification de Jésus-Christ, afin que sa vie aussi y parût visiblement. Car pendant toute sa vie elle n'a cessé d'être exposée à la mort, afin que la vie de Jésus parût en sa chair mortelle. C'était donc la mort qui agissait sur elle, comme parle l'Apôtre aux Corinthiens (*II Cor.*, IV, 13); et bien que son homme extérieur se consumât, néanmoins l'homme intérieur se renouvelait de jour en jour. Comme elle était une vraie fille de la croix, dès ses premières années, elle ne pensait, elle ne respirait, elle ne soupirait qu'après les souffrances. Etant destinée par la divine Providence pour être la grande souffrante de son siècle, il était à propos qu'elle y fût disposée de bonne heure par les ardents désirs que la grâce lui en inspirait. La lecture de la vie des saints lui aida merveilleusement; en les lisant son cœur devenait tout embrasé du divin amour; et elle prenait de fortes résolutions de les imiter. Les cailloux de saint Etienne faisaient ses délices, le gril d'un saint Laurent la ravissait. Ces saintes lectures, pour peu de disposition qu'elles trouvent dans une âme, sont ordinairement suivies de bons effets. Ce sont ces livres de piété et de dévotion que tous les Chrétiens devraient avoir, que tous les Chrétiens devraient lire, que les pères et mères de famille devraient donner à leurs enfants. C'est dans ces livres qu'ils devraient apprendre à lire, afin qu'en apprenant les lettres, ils fussent instruits de la connaissance du vrai Dieu et de son Fils Jésus-Christ; science qui conduit à la vie éternelle. Mais, ô dérèglement incompréhensible, parmi des personnes qui se disent disciples de Jésus-Christ, qui disent qu'elles croient fermement un paradis, un enfer! Elles auront des livres de vanité, de fables, des romans qui feront le sujet de leurs occupations. Ces livres passeront de leurs mains, en celles de leurs enfants, qui, devenant héritiers de ces meubles de païens, héritent à même temps de leurs mœurs corrompues; et loin d'avoir l'Esprit de Jésus-Christ, qui est un esprit de renoncement à soi-même, et de dégagement du siècle, l'on n'a que l'esprit de vanité, d'illusion et de mensonge. Si sainte Thérèse assure qu'ayant lu quelques-uns de ces livres en sa jeunesse, elle perdit l'esprit de dévotion, elle qui en était si divinement animée, qu'elle voulait aller au martyre dès l'âge de sept ans; et qu'elle s'en allait malheureusement à sa perte sans une miséricorde spéciale de Dieu, quels effets doivent-ils faire dans des cœurs déjà tout remplis de l'amour du siècle? Je ne puis ici m'empêcher de soupirer sur un désordre qui règne partout. Nos campagnes sont assez destituées de la véritable lumière; les paysans qui les habitent connaissent peu Jésus-Christ et ses mystères; et un grand nombre de ces gens qui à peine savent ce que c'est que le christianisme, savent une quantité de fables, de contes fabuleux dont ils s'entretiennent les soirs durant l'hiver pendant leur travail. Les femmes et les filles chanteront des chansons profanes et peu honnêtes. A peine commencent-elles à raisonner, qu'elles savent ces choses; et souvent on les voit mourir dans l'ignorance des grandes vérités de la religion. Un grand remède à ces maux serait que les pasteurs et les maîtres d'école prissent soin que l'on donnât aux enfants qui apprennent à lire de bons livres, comme par exemple le pédagogue chrétien, afin que ces enfants dans la suite du temps les pussent lire à leur famille, lorsqu'elle est assemblée durant les soirs de l'hiver. L'expérience a fait voir que cette pratique était accompagnée de grandes bénédictions, et j'ai su plusieurs paroisses de la campagne, dont les habitants ne pouvaient se lasser d'entendre ces bonnes lectures. Un autre remède pour empêcher tant de chansons si opposées au christianisme, serait de ne pas permettre de les chanter publiquement, et de les distribuer dans les places et marchés des villes, dans les foires des villages; mais ce serait aux magistrats d'y tenir la main : et pour y veiller avec soin, il faudrait avoir le zèle de Dieu. Chose étrange que l'aveuglement et la dureté des hommes! une infinité de personnes dans les grandes villes et dans les foires passent, entendant dire, et chanter souvent ce que l'Apôtre ne veut pas être nommé même parmi les fidèles, et hélas! personne ne dit mot; et presque tout le monde crierait bien haut, si l'on faisait, si l'on disait la moindre chose qui choquât ses intérêts, ou ceux de ses proches. O mon Dieu! il n'y a que vous qui n'êtes point considéré, vous qui êtes le seul considérable. Etonnons-nous encore du peu d'amour et du peu de zèle des Chrétiens pour leur Sauveur et leur Dieu. L'on entendra de temps en temps profaner son saint nom par des jurements, et même par des blasphèmes, l'on verra commettre d'autres offenses contre la Majesté souveraine de ce Dieu de toute grandeur, et celà publiquement dans les rues en présence de tout le monde, qui se met en peine d'y remédier? ou si l'on ne peut pas, qui en est ému et touché? Ces péchés publics deviennent si communs que l'on n'en est pas surpris; et on le serait, si l'on voyait une personne dans une place y chanter les louanges de Dieu.

Il y a des officiers de grands seigneurs, il y a des procureurs du roi, pour en soutenir les intérêts, pour en défendre l'honneur, et conserver les respects qui leur sont dus : et cela est très-juste, et doit être ; mais il est rare de trouver des procureurs du Roi des rois qui s'appliquent avec attention aux affaires de sa gloire, et qui veillent exactement à en empêcher les offenses. Cependant les magistrats en ont une obligation très-particulière, et dont ils rendront un compte bien sévère au tribunal de la Justice divine : mais, ô mon Dieu! le monde ne vous connaît point, le monde est un pays de ténèbres où vos grandeurs sont cachées ; c'est une terre d'oubli où l'on ne se souvient point de ce que vous êtes.

Notre Elisabeth, heureusement délivrée de ces ténèbres, et divinement éclairée, étant toute consumée du zèle de la gloire de son Souverain, n'aspirait qu'après de grandes croix pour lui rendre des témoignages de son ardent amour. Mais comme elle ne pouvait pas satisfaire pleinement aux désirs qu'elle avait de souffrir, au moins elle n'oublia rien de ce qui était en son pouvoir. Toute jeune qu'elle était, elle portait trois fois la semaine le cilice, et de temps en temps elle prenait la discipline avec des chaînes de fer, de telle manière qu'elle en tombait en faiblesse, sans néanmoins que cela fût capable d'arrêter l'impétuosité de ses ardeurs, ou de la porter à quelque modération. Elle cousait des ceintures de cilice en forme de croix de saint André, et les mettait sur la poitrine et sur les épaules, serrant fortement ses habits par-dessus, ce qui lui causait des douleurs si étranges et des maux de cœur si extrêmes qu'elle en tombait comme pâmée. Quoiqu'elle fût fort délicate, et qu'une viande grossière lui renversât l'estomac, se surmontant généreusement, elle se nourrissait de ces sortes de viandes, elle prenait celles qu'elle avait en horreur, et enfin se mortifia tellement le goût, qu'elle le perdit, et sortait souvent de table sans qu'elle sût ce qu'elle y avait mangé. Tant de pénitences et austérités pratiquées dans un âge si jeune la rendirent infirme et lui causèrent des maux qui étonnaient ceux qui n'en savaient pas la cause, particulièrement son père et sa mère, qui la considéraient comme leur fille unique et l'aimaient tendrement. Ils employaient tous leurs soins à la bien traiter pour y apporter quelque remède, mais fort inutilement, parce qu'ils en ignoraient le principe. Sa mère prenait la peine elle-même de la coucher tous les soirs, et d'accommoder son lit, et faisait tendre des tapisseries devant les fenêtres de sa chambre de peur qu'il n'y entrât pas le moindre vent ; mais, à même temps qu'elle savait que son père et sa mère étaient couchés, elle se levait de ce lit préparé avec tant de soin, et se couchait à plate terre sur le pavé.

C'était de la sorte qu'elle châtiait un corps si délicat ; mais Dieu qui, dès ses premières années, en voulait faire une parfaite croix permit encore aux créatures mortelles et aux démons de la persécuter. Ses compagnes lui imputaient quantité de fautes dont elle était châtiée, et les démons la tourmentaient même visiblement. Nous lisons dans la vie de plusieurs saints que ces esprits malheureux les ont attaqués extraordinairement dans un temps où à peine avaient-ils l'usage de la raison, et il y a bien de l'apparence qu'ils n'exerçaient leur rage contre ces enfants, qu'ensuite de quelque connaissance qu'ils avaient eue de leur future sainteté. C'est ce qui est arrivé à notre Elisabeth, à qui les démons ont déclaré la guerre dès le ventre de sa mère, s'il est vrai ce qu'ils ont dit. Mais il est assuré qu'à l'âge de quatre ou cinq ans l'un de ces esprits d'enfer se fit voir à elle sous la forme d'un monstre sans tête, et un autre à l'âge de dix ans la précipita du haut d'une muraille à bas. C'était de la manière qu'elle était dans les travaux dès sa jeunesse, mais dès ce temps la croix a eu ses triomphes, puisqu'elle a été si glorieusement victorieuse de la nature, du monde et de l'enfer. Elle a été victorieuse de la nature, n'ayant eu que des horreurs pour la beauté de son corps qui ravissait tout le monde. Chose bien rare dans une si grande jeunesse et dans un sexe si porté naturellement à la complaisance. Elle a été victorieuse du monde, n'ayant que des bontés pour les créatures qui la persécutaient, et en souffrant les persécutions sans se plaindre, sans dire mot, sans s'excuser, comme un innocent agneau, avec une douceur non pareille. Elle a été victorieuse des démons, rendant tous leurs efforts inutiles et mettant la confusion dedans l'enfer.

CHAPITRE III.

Le triomphe de la croix dans les violences qu'on lui fait pour l'empêcher d'être religieuse.

C'est une chose étrange que les passions des hommes quand elles ne sont pas réglées par la mortification chrétienne, et l'on aurait de la peine à s'imaginer jusqu'où vont leurs emportements, si l'expérience qui n'en est que trop ordinaire ne le faisait connaître ; nous en allons voir de surprenants dans un père et une mère à l'égard de l'une des plus aimables filles de son temps. Les perfections singulières dont elle était richement avantagée lui attiraient l'amour et la vénération des personnes même étrangères. Son naturel parfaitement obligeant lui gagnait tous les cœurs. L'on ne pouvait voir une fille plus douce, plus agréable et plus respectueuse envers ses père et mère, et néanmoins parce qu'elle n'entre pas de prime abord dans le dessein qu'ils ont de l'engager au monde par les liens du mariage, ils la traitent d'une manière farouche et cruelle. L'amour des enfants, qui est si naturel envers même ceux qui ont quantité de défauts, qui les rendraient insupportables à toutes autres personnes, se change en eux en une extrême aversion d'une fille qui n'a rien que d'aimable, au corps, à l'esprit, et dans toute la conduite de sa vie.

Ce changement arriva dès lors qu'ils s'a-

perçurent qu'elle voulait quitter le monde; et de prime abord, pour ruiner ce dessein, sa mère lui ôta tous ses livres de dévotion, et lui en donna d'autres, à la place, pleins de l'esprit de vanité et de l'amour du siècle corrompu. Dans la vérité, c'était le moyen d'étouffer l'esprit de Jésus-Christ, qui résidait dans cette âme, y introduisant l'esprit du monde qui lui est si opposé. Une dame du parti contraire à notre divin Maître, c'est-à-dire mondaine, voulant favoriser les inclinations de sa mère, lui conseilla d'acheter, dans ce temps, un livre qui était rare, à ce qu'elle disait, et qui lui donnerait beaucoup de satisfaction; mais dans la vérité c'était un pernicieux roman. Cette innocente fille l'ayant cru bonnement, et l'ayant acheté sans trop pénétrer ce que c'était, n'eut pas sitôt commencé à le lire, que l'horreur qu'elle en ressentit, l'obligea de le quitter aussitôt, l'esprit de Jésus crucifié triomphant en elle de l'esprit du mensonge. Elle laisse donc ce méchant livre, et en achète, de piété et de dévotion. Mais que ne fait point une passion déréglée quand elle possède une personne? Sa mère les prend, et sans respecter ces livres pleins du saint nom de Dieu, et tout consacrés à sa gloire, elle les brûle en sa présence, et elle ne lui laisse que le roman. Mais ce n'est pas où se termine l'excès de sa malheureuse passion, elle va jusqu'à lui commander absolument de quitter son confesseur, parce qu'il n'était pas du nombre de ceux qui veulent plaire aux hommes, et qui entrent dans leurs sentiments par une molle et lâche complaisance, cessant d'être serviteurs de Jésus-Christ, parce qu'ils le veulent être trop des créatures.

Voilà donc cette sainte fille privée des moyens les plus propres à son dessein; mais cette privation ne contente pas assez la mère, elle veut la rendre la plus agréable au monde qu'elle pourra. Pour ce sujet, elle ajoute à sa beauté naturelle les ornements que les artifices des hommes ont inventés pour en rehausser l'éclat, et en accroître les agréments. Elle la pare, elle l'orne, elle la caresse, et lui donne tout ce qu'elle s'imagine pouvoir lui procurer quelque satisfaction. Elle était pour lors âgée tout au plus de treize ou quatorze ans. De plus, comme elle n'ignorait pas que les naturels doux et complaisants se laissent facilement aller aux sentiments des personnes avec qui ils conversent, et en imitent les mœurs, elle la met chez une dame de ses amies, où se faisaient des assemblées du beau monde, pour lui en donner de l'inclination. Conduite artificieuse de la nature corrompue et du démon, dont les expériences sont si funestes et si communes. Oh! combien d'âmes se sont perdues par cette voie! combien d'âmes qui semblaient être élevées jusqu'au ciel par leur vie céleste et angélique, sont tombées dans le précipice des enfers, où elles brûlent présentement, et brûleront pour un jamais. Je suis témoin de chutes effroyables qui en sont arrivées à des personnes de vertu, que j'ai connues particulièrement, et je ne puis ici m'empêcher de crier avec le Psalmiste, lorsque j'y fais quelque réflexion : *La frayeur m'a saisi; et la crainte, et le tremblement m'ont surpris.* (*Psal.* LIV, 6.) *Seigneur, ayez pitié de moi, parce que mes os sont ébranlés* (*Psal.* VI, 3); *assistez-moi pour la gloire de votre nom* (*Psal.* LXXVIII, 9), *parce que votre miséricorde est pleine de douceur.* (*Psal.* LXVIII, 7.) *Délivrez-moi, car je suis pauvre et indigent* (*Psal.* LXIX, 6), *et mon cœur est troublé au dedans de moi-même* (*Psal.* CXLII, 4); *je passe comme l'ombre qui passe vers le soir.* (*Psal.* CVIII, 23.) *Sauvez-moi, Seigneur, parce que vos saints même tombent.* (*Psal.* XI, 2.) *Faites que je ne m'arrête point dans la voie des pécheurs* (*Psal.* I, 1), *dans les assemblées des enfants des hommes, où ces vérités sont affaiblies* (*Psal.* XI, 2), *et où chacun ne dit que des choses vaines à son prochain.* (*Ibid.*, 3.)

Notre Elisabeth était à l'égard de ces gens, qui cherchaient son âme avec violence, comme parle David, et qui lui tenaient de vains discours, comme une personne qui n'a point d'oreilles, car elle espérait au Seigneur qui la tenait cachée dans le secret de son visage et qui la tenait à couvert dans son tabernacle contre la contradiction des langues, la délivrant du piége qu'on lui avait tendu; aussi était-il son asile et son refuge. Elle avait un continuel recours à sa divine miséricorde, par la fidélité à l'oraison, par le bon usage des sacrements, par une dévotion cordiale à la très-pure Vierge. Jamais l'on ne doit s'engager de soi-même en des compagnies dangereuses; c'est une témérité qui est sévèrement punie par les chutes que l'on y fait; mais s'il faut s'y trouver par quelque véritable nécessité en de certaines occasions, l'on doit y être dans une continuelle défiance de soi-même, dans la vue de sa faiblesse, dans la connaissance du besoin où l'on est du secours de Dieu, lui demandant en toute humilité par la pratique de l'oraison, par la fréquentation des sacrements, implorant l'assistance de la bienheureuse Vierge, des bons anges et des saints.

C'est la conduite que tenait notre jeune demoiselle dans les assemblées du beau monde, où sa mère l'avait engagée par force; et c'est ce qui l'obligea de la rappeler auprès d'elle, voyant que tous ses desseins demeuraient sans effet, et de vrai depuis son retour elle continua ses dévotions avec plus de ferveur que jamais, ce qui mit tout de nouveau sa mère dans une colère extrême, particulièrement depuis qu'elle eut trouvé dans les cendres d'un fourneau un cilice et quelques livres spirituels que sa bénite fille y avait cachés. Ses emportements allèrent jusqu'à la battre à coups de poing, pendant que cette jeune fille demeurait comme un agneau sans dire mot sous une grêle de coups qui tombaient sur elle. On lui disait une multitude d'injures, et elle gardait le silence : mais une modestie si rare, une patience si singulière, une douceur si capable de toucher ne servaient qu'à allumer davantage le feu

de la colère de cette mère irritée. Les mémoires fidèles que l'on a donnés rapportent qu'elle la chargea de tant de coups, qu'à raison de sa grande délicatesse elle en pensa mourir; et il faut bien penser que la fille fut étrangement maltraitée, puisque la mère en demeura malade des efforts qu'elle avait faits, et en garda le lit durant deux mois. Mais cette croix du côté de la mère ne suffisait pas à cette innocente victime, il fallait qu'elle en eût aussi de la part de son père qui, étant animé par la passion de sa femme, sortit brusquement du lieu où il était, et entrant dans la chambre de sa fille, lui déchargea un si grand soufflet qu'il la renversa à deux ou trois pas de lui.

Ce n'est pas encore tout; après les caresses, les artifices, les menaces, les coups, l'on y ajoute les opprobres. Sa mère, après avoir gardé le lit durant deux mois, comme nous venons de le dire, pour s'être trop échauffée à battre sa sainte fille, ayant recouvré ses forces, elle s'en sert pour lui donner de nouvelles afflictions. Elle commande qu'on lui ôte ses habits, elle la fait revêtir de vieux haillons, et en cet équipage la mène par les rues les plus fréquentées de la ville, et pour lui faire plus de honte s'arrête aux personnes qu'elle rencontre, et leur dit que sa fille est folle et a perdu l'esprit. La voilà donc exposée à la risée de tout le monde, et par sa propre mère, dont les sentiments injurieux devaient être d'autant plus crus qu'ils venaient d'une personne qui ne devait pas être suspecte. Elle pouvait bien dire dans cet état avec le Prophète-Roi. *Si c'eût été mon ennemi qui m'eût fait des imprécations, je l'aurais souffert. Et si celui qui me haïssait, eût parlé de moi avec insolence, je me fusse retiré devant lui. Mais c'est vous, qui n'étiez qu'un cœur avec moi, et qui preniez avec moi votre nourriture.* (*Psal.* LIV, 13-15.) *O Seigneur, vous nous avez mis en opprobre parmi nos voisins, vous nous avez exposés aux moqueries et aux mépris de ceux qui sont à l'entour de nous; les peuples ont secoué la tête en nous voyant. Mon ignominie m'est présente durant tout le jour, et la honte a couvert mon visage à cause des paroles de la personne qui me chargeait de reproches et de malédictions. Tous ces maux sont venus sur nous, et néanmoins nous ne vous avons point oublié, notre cœur ne s'est point retiré en arrière, et vous n'avez point vu nos pas s'égarer de vos sentiers.* (*Psal.* XLIII, 14-21.) Et de vrai dans cet état humiliant elle s'estimait trop heureuse de participer aux anéantissements de son adorable Sauveur; tous ces mauvais traitements ne servaient qu'à augmenter sa constance, et l'esprit de la croix, triomphant en elle, lui faisait tirer des forces de tous les obstacles qu'on lui formait.

Arrêtons-nous un peu ici, pour soupirer sur les ténèbres et l'endurcissement où les excès des passions des hommes les réduisent. Leurs ténèbres sont bien épaisses, puisqu'ils veulent être les maîtres de la vocation de leurs enfants, les destinant aux états qu'ils choisissent eux-mêmes, pendant que le grand Apôtre nous crie, que Jésus-Christ ne s'est point glorifié lui-même pour être pontife, c'est-à-dire qu'il ne s'est point élevé lui-même à l'état où son Père l'a appelé. Jésus-Christ donc n'entre dans ses États que par l'ordre de son Père; et une chétive créature voudra en disposer selon ses fantaisies et ses inclinations. Mais ce qui est bien lamentable, c'est de voir des personnes, qui d'autre part vivent dans quelque crainte de Dieu, qui font même profession de piété, tomber dans cet aveuglement; comme il se voit en la mère d'Élisabeth qui passait pour une femme de vertu. Mais il est très-vrai que comme un peu de poussière nous empêche le libre usage des yeux de notre corps, qui ne peuvent souffrir la moindre ordure, de même la moindre attache nous obscurcit l'entendement. Oh! que les hommes n'entendent-ils bien cette vérité! que ne font-ils réflexion que la pureté des yeux de l'âme est bien plus grande que celle des yeux du corps, et qu'il n'est pas possible de jouir d'une véritable lumière de l'esprit, pendant que le cœur est souillé de la tache de l'amour des choses terrestres. Ainsi le monde est plein de ténèbres, parce qu'il est plein de l'attache aux choses créées. Mais que l'aveuglement des hommes est extrême, puisque leur lumière devient les ténèbres mêmes! Considérons cette vérité dans les prétextes dont se servent les pères et mères pour empêcher que leurs enfants n'entrent dans le cloître: ils disent que c'est l'amour qu'ils ont pour eux; mais comment appeler amour ce qui est contraire à leur bien? Aimer sans doute une personne, c'est lui vouloir du bien, et un bien solide. Car de désirer, de procurer, ce qui n'a que l'ombre du bien, des biens imaginaires, comme les honneurs, les richesses et les plaisirs de la terre, ne peut être qu'un amour en apparence. C'est pourtant à ces fantômes de biens que l'on arrête ceux que l'on oblige de demeurer dans le siècle. Le plus jeune des frères de saint Bernard entendit bien cette vérité, lorsqu'allant tous s'enfermer dans une solitude, ils lui dirent qu'ils lui laissaient leurs héritages de la terre, et que pour eux ils ne voulaient plus penser qu'à acquérir le ciel. Il n'en ira pas de la sorte, leur répondit le jeune homme; le ciel vaut bien que je quitte avec vous ce que vous abandonnez. L'on répond que l'on ne prétend pas ôter le ciel à ceux que l'on arrête dans le siècle; mais il est aisé de satisfaire à cette réponse, si l'on considère que le ciel est l'unique bien nécessaire, puisque c'est dans le ciel que l'on jouit de Dieu, et qu'il n'y a nulle raison, nulle justice de risquer un bien d'une telle importance. Or c'est bien l'exposer que d'engager des personnes dans un lieu tout plein de dangers, tout environné de précipices, lorsque Dieu les appelle par la voie étroite qui conduit à la vie, et que si peu de personnes trouvent dans le monde qui est tout

dans la malignité : il ne faut que savoir l'Évangile pour entendre cette doctrine.

Mais après tout, dans une affaire d'une telle conséquence (hélas ! elle est bien grande, puisqu'elle est infinie), il est bien à propos d'aller au conseil et de ne rien faire qu'avec une grande et mûre délibération. Jésus se présente pour donner ses conseils, le monde s'offre pour dire ses avis. Jésus nous apprend qu'il est bien difficile que les riches se sauvent, ainsi il conseille la pauvreté ; il nous crie que ceux qui rient en ce monde, c'est-à-dire qui y ont leurs plaisirs, sont bien malheureux ; c'est pourquoi il déclare bienheureux ceux qui pleurent, et il exhorte au renoncement de soi-même, et à porter la croix. Or c'est dans la vie religieuse et séparée du siècle que l'on observe ces conseils, n'est-ce pas donc une grande sagesse que de les y suivre ? Mais le monde est bien d'un autre avis, il en faut demeurer d'accord, car ses sentiments sont bien contraires à ceux de Jésus-Christ : mais qui le doit emporter, ou de Dieu, ou du monde ? Est-ce avoir un amour véritable pour une personne que de lui faire quitter les conseils d'un Dieu pour s'arrêter aux sentiments des hommes ?

Mais disons plus : quand il serait même assuré que la personne à qui l'on fait perdre sa vocation ne perdrait pas pour cela le paradis, ne compte-t-on à rien les grandes grâces dont on la prive ? Un seul degré de grâce, en toute bonne théologie, vaut plus que toutes les couronnes, tous les royaumes, tout l'univers ensemble : que doit-on donc penser d'une multitude nombreuse de degrés de grâces ? Ah ! je le demande à ces parents si empressés pour empêcher la vocation religieuse, pourraient-ils dire, mais le pourraient-ils penser, qu'ils aiment véritablement les personnes à qui ils feraient perdre une couronne ? n'en disons pas tant, à qui ils feraient perdre quelque chétif bien, quelque charge, un peu d'honneur ? Ni sans doute ils ne l'oseraient dire, ni personne ne le dirait. Et voici, ô aveuglement infiniment déplorable, que l'on est cause qu'ils sont privés de grandes grâces qui regardent leur intérêt éternel, mais qui regardent en même temps l'intérêt de Dieu, qui est le grand intérêt, qui est considérable devant tous les autres ; et on appelle cela les aimer.

C'est cet amour si déréglé, et qui dans la vérité est une grande haine, qui porte à des extrémités que l'on aurait de la peine à croire. Car qui pourrait s'imaginer que ce fantôme d'amour allât jusqu'à procurer un malheur éternel, comme nous le lisons de saint Thomas d'Aquin, à qui l'on envoya une courtisane pour le corrompre, afin de l'empêcher d'être religieux. Mais, ô mon Sauveur, qu'il est vrai que le monde ne vous connaît point ! qu'il est vrai que vous n'êtes point du monde ! Car enfin peut-on dire que l'on connaît Dieu quand l'on s'oppose avec tant de force aux voies les plus saintes de son service ? Qui avait changé les tendresses des père et mère de notre Elisabeth en une si cruelle aversion, sinon les desseins qu'elle faisait paraître de vouloir suivre les conseils d'un Dieu, sinon la résolution où elle était de préférer la virginité au mariage ? Son crime, qui lui a attiré tant de coups et de mauvais traitements, était de lire des livres de piété et de rejeter les romans, était de mortifier son innocente chair, de porter le cilice, de prendre la discipline, de n'aimer pas les compagnies du beau monde, de ne soupirer qu'après Dieu. Voilà le sujet de tant de mauvais traitements, et d'une mère qui faisait profession de vertu. Mais ne pouvons-nous pas dire de plusieurs Chrétiens ce que le Fils de Dieu a dit autrefois aux Juifs, qui étaient pour lors dans la véritable religion, qu'ils ne connaissent point celui qu'ils disent être leur Dieu. O misérable, ô maudit amour-propre, que tu es cause de grands maux !

CHAPITRE IV.

Le triomphe de la croix dans son état de mariage.

Dieu, qui fait sortir des fontaines et des torrents de la pierre, comme le dit la divine parole, sait bien tirer sa gloire de la dureté des cœurs de ceux qui s'élèvent contre lui. Il se lève, dit le Psalmiste, et juge lui-même sa propre cause ; il se souvient des outrages que les insensés lui font durant tout le jour. (*Psal.* LXXIII, 22.) Ils conspirent contre l'âme du juste, mais il garde les âmes de ses saints. (*Psal.* XCVI, 10.) *Ils humilient son peuple, ils oppriment son héritage* (*Psal.* XCIII, 5), *mais il empêche que l'humble ne s'en retourne confus.* (*Psal.* CI, 18.) *Le Seigneur connaît les pensées des hommes, et voit qu'elles sont vaines.* (*Psal.* XCIII, 11.) *Ils sont tout troublés dans leurs desseins, et tout chancelants comme s'ils étaient ivres, et toute leur sagesse s'évanouit.* (*Psal.* CVI, 27.) Il fait retomber leur injustice sur eux, et confond toute leur prudence. C'est ce que l'on peut remarquer dans la conduite violente des père et mère d'Elisabeth, qui alla jusqu'à forcer leur fille à entrer dans l'état du mariage, dont elle avait horreur. Mais comme ordinairement ces mariages forcés sont malheureux, et ne durent pas longtemps lorsqu'il y a une des parties qui est appelée au cloître, parce qu'enfin il n'y a point de conseil qui prévale contre l'ordre de Dieu, le mariage d'Elisabeth dura peu d'années, et ce peu d'années a été traversé de tant d'afflictions et de maux, que ses parents ont eu tout le loisir de soupirer sur leur mauvaise conduite, et de regretter l'engagement où ils l'avaient mise contre sa volonté.

Dieu néanmoins qui fait sortir la lumière des ténèbres, a tiré une grande gloire des maux de son mariage, ayant pitié de la violence qu'on lui avait faite, car elle disait pour la faire voir qu'elle n'y était entrée qu'à coups de bâton. Nous en allons voir les croix, mais nous en verrons aussi les triomphes. Dieu, qui la destinait pour être un miroir de patience à toutes sortes de person-

nes, a voulu la faire paraître dans toutes sortes d'états comme un modèle parfait de croix. La colère d'un père et d'une mère avaient commencé à lui planter bien avant dans le cœur durant sa jeunesse, l'humeur farouche d'un mari l'élèvera bien haut en augmentant ses souffrances. A peine fut-elle mariée qu'elle commença à en ressentir les effets par les mépris dont il l'a toujours exercée, elle qui avait tout ce que la nature et la grâce donnent de plus achevé pour rendre une personne parfaitement aimable, elle dont la douceur était entièrement engageante, elle qui était l'objet de l'estime, de l'amour et de la vénération de tout le monde. Il en caressait d'autres en sa présence, et en faisait le passionné pour lui donner de la peine. Il lui ôta la conduite de sa maison, à elle qui gouvernait toutes choses avec une sagesse admirable; il donna les clefs de tout à des valets et des servantes, quoiqu'ils en fissent une grande dissipation, et à la vue de notre illustre patiente qui souffrait tout. Des mépris, il en alla aux injures atroces et indignes d'un honnête homme, et si surprenantes qu'on n'oserait les dire. Quand on donne lieu à la passion, elle va bien loin. A la fin, sa colère devint une fureur qui l'emporta jusqu'à la battre et à la traiter cruellement. Tantôt il lui faisait faire à pied deux ou trois lieues, elle qui était extrêmement délicate; tantôt il la faisait monter sur des chevaux indomptés que lui-même n'eût pas osé essayer, et quoiqu'elle fût sur le point d'accoucher : et ces chevaux, dont de bons cavaliers eussent eu peine à se servir, devenaient entre ses mains doux et faciles. C'était sans doute par une disposition merveilleuse de la divine Providence, qui assujettissait à Elisabeth, entièrement soumise à ses ordres divins, des animaux qui ne pouvaient souffrir personne; ce qui put bien être remarqué dans un voyage qu'elle fit, montée sur l'un de ces chevaux, par les personnes qui lui tenaient compagnie; car étant arrivés à l'hôtellerie, un valet d'écurie ayant voulu mener ce cheval boire, il en fut jeté par terre, et en reçut tant de coups qu'il en pensa mourir. Il n'y avait que le cœur barbare de ce mari farouche que rien ne pouvait adoucir. Un jour que les eaux étaient débordées par des pluies continuelles, voulant aller en quelque lieu, il lui commanda de le suivre, et pour lors il se monte à l'avantage, et ordonne que l'on donne à sa femme un petit cheval et sans force. C'était l'exposer à un danger manifeste de sa vie, à raison des eaux qu'il fallait nécessairement passer : et de vrai, au premier débordement d'eaux qu'ils trouvèrent, après que cet homme l'eut passé à la faveur de son cheval, Elisabeth qui en avait un trop faible fut jetée au milieu des eaux, et entraînée par leur rapidité; et ce cruel mari, loin d'en avoir quelque compassion, loin de la secourir, il la charge d'injures, il se met en furie, il dit qu'il est bien malheureux d'avoir une telle femme dont tous les jours il ne reçoit que du déplaisir. Cependant elle est en danger d'être noyée, et sans aucun secours, elle implore celui du ciel dont la divine Providence ne manque jamais à ceux qui se confient à ses soins. Un homme inconnu se présente, se met à l'eau au péril de sa vie, et l'en tire heureusement. Que fera ensuite ce barbare? au lieu de la conduire en quelque maison pour lui faire changer d'habit et la réchauffer, il la mène en cet équipage encore trois lieues de chemin, dans un temps où il semblait que le ciel dût inonder la terre; et à tout cela elle obéit sans dire mot. Une humeur si cruelle s'augmenta par une furieuse jalousie sans néanmoins aucun sujet de la moindre apparence; au contraire, n'ayant rien qui ne le dût guérir de son extravagante passion. Il voyait en elle une modestie d'ange, un amour incroyable de la solitude, un grand éloignement des compagnies, une vertu parfaitement solide, tout cela était inutile, à peine osait-elle aller au sermon, ou parler à ses parents, tout lui était suspect.

Les domestiques, qui s'apercevaient assez de l'humeur de leur maître, se servaient de cette occasion pour bien donner de l'exercice à leur vertueuse maîtresse : aussi en souffrit-elle beaucoup, mais surtout d'une belle-fille dont les mauvais traitements furent si excessifs et si atroces que nous avons cru ne les devoir pas rapporter en cette histoire. Seulement nous dirons qu'elle donnait à tous ses discours les plus sinistres interprétations qu'elle pouvait ; elle en faisait mille rapports à son père tout à fait désavantageux, quoique tout pleins de mensonge, et elle n'oubliait rien pour animer son père contre sa femme et pour lui en augmenter l'aversion. Parmi tous ces orages, notre sainte souffrante demeurait toujours paisible, toujours dans une douceur surprenante, toujours dans l'union avec Dieu, le centre de la paix et de tout véritable repos. Ce que le démon ne pouvant souffrir, il entreprit d'ôter de la terre une vertu si admirable, qui faisait tant de peine à l'enfer et qui devait servir d'un exemple merveilleux à toute la postérité. Pour ce sujet il inspire à une personne domestique, dont nous ne trouvons pas à propos de dire le nom, de la faire mourir. C'est ce que cette personne tâche de faire, et pour exécuter son malheureux dessein, comme elle était prête d'aller à la campagne, elle lui met du poison dans un bouillon qu'on lui préparait; mais lorsqu'elle était sur le point de le prendre, elle sent une horreur secrète qui la saisit et qui l'en empêche. L'on a écrit que ce mouvement lui avait été donné par son ange gardien, et je n'ai point de la peine à le croire. Ce sont ces aimables esprits dont la divine Providence se sert presque en toutes choses, comme l'a bien enseigné l'angélique Docteur. Ils veillent sur les hommes particulièrement avec des soins inénarrables; ils sont députés, non-seulement pour garder leurs âmes, mais aussi leurs corps; et les histoires sont pleines d'exemples très-tou-

chants, qui nous apprennent les charitables assistances que l'on en reçoit. Cet instinct donc secret qui l'empêchait de prendre ce bouillon empoisonné pouvait bien venir du saint ange qui la gardait. Cependant son mari lui commandant de le prendre, elle qui ne savait ce que c'était que de lui contrarier, passant par-dessus toute la difficulté qu'elle y ressentait, en prit la moitié. Elle monte ensuite à cheval, et à demi-heure de là, le poison commençant à faire son effet, elle fut réduite à l'extrémité, son mari, pour consolation, lui faisant des reproches de sa délicatesse. Etant arrivés au lieu où ils allaient, elle fut obligée de se jeter sur un lit, souffrant de grandes douleurs; et cet homme cruel, ayant été invité d'aller souper chez l'un de ses amis, veut que dans cet état elle lui tienne compagnie, ce qu'elle fait avec une dernière complaisance malgré toutes les coliques furieuses et les fortes convulsions dont elle était travaillée, mais à peine était-elle à table qu'il a fallut rapporter, et on la vit réduite dans peu aux abois de la mort, dont elle fut préservée par un vomissement extraordinaire qu'elle eut durant la nuit. Des travaux si forts et si pressants demandaient assurément quelque temps de repos pour recouvrer ses forces, mais son mari l'oblige dès le lendemain de monter à cheval sans lui donner un seul jour pour se remettre; ce qu'elle fit sans considérer sa faiblesse, qui était si grande, qu'il lui fallait une personne pour la soutenir, et pour empêcher qu'elle ne tombât.

Ce n'est pas la seule fois qu'elle a été empoisonnée; c'est ce qui lui est arrivé en plusieurs occasions, et une fois même avec ses enfants : mais comme elle avait pris le Très-Haut pour son refuge, et qu'elle avait mis en lui sa confiance, il la délivrait des piéges qu'on lui tendait, il ne lui arrivait aucun mal, la plaie n'approchait point de sa maison, ni la mort d'elle ; cette promesse du Fils de Dieu à ses disciples, que s'ils boivent du poison, ils n'en recevront aucun mal, s'est trouvée véritablement accomplie en elle plusieurs fois. Oh! qu'*heureux sont ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies!* (*Psal.* CXXVII, 1.) Il fait de grandes choses pour eux, il les couvre de ses épaules, sa vérité les environne comme d'un bouclier, ils ne craignent point les terreurs qui surprennent durant la nuit. (*Psal.* XCV, 5, 6.) Qu'ils bénissent ce Seigneur qui ne les a pas exposés en proie à la fureur de leurs ennemis. (*Psal.* XLVIII, 23.) Qu'ils chantent avec le Psalmiste : *Si le Seigneur n'avait été avec nous, lorsque les hommes s'élevaient contre nous, ils nous auraient dévorés tout vifs. Lorsque leur fureur était animée contre nous avec violence, ces eaux nous auraient submergés. Notre âme a passé à travers d'un torrent, notre âme aurait passé au travers des eaux impétueuses qui nous auraient abîmés. Notre âme s'est sauvée comme un oiseau qui s'est échappé du filet des oiseleurs, le filet a été brisé et nous nous sommes échappés. Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.* (*Psal.* CXXIII, 3-8.) O bienheureuse confiance, s'écriait le saint homme le P. Jean de la Croix, cet homme tout divin, comme l'appelait la séraphique sainte Thérèse, qui obtiens autant de Dieu que tu espères en lui. Il savait cette grande vérité, par une longue expérience, la divine Providence l'ayant délivré en tant d'occasions des desseins que formaient contre lui les personnes opposées, et l'ayant assisté extraordinairement en tant de manières. Le grand serviteur de Dieu de notre temps, dont le tombeau est en Lorraine, et que nous avons eu la grâce de visiter, qui est honoré de tant de miracles, ce qui y attire une si grande affluence de peuples de tous côtés, n'a-t-il pas fait heureusement la même expérience? combien de fois a-t-on mis du poison dans son pauvre potage, pour lui ôter la vie, que la divine Providence lui a conservée jusqu'à l'âge de soixante-et-seize ans. O mon Dieu et mon souverain, que bienheureux est l'homme qui espère en vous !

Elisabeth y avait mis toute son espérance au milieu des maux qui, pour ainsi dire, l'inondaient de toutes parts. Il n'y eut pas jusqu'à un religieux à qui elle s'était adressée pour prendre ses avis, qui ne se mît de la partie contre elle. Il agissait de concert avec son mari par une étrange trahison, il lui révélait tout ce qu'elle lui disait de plus secret de son intérieur; et quoiqu'elle n'eût rien à craindre de côté-là, c'était cependant une horrible perfidie. L'on a su depuis que c'était un méchant religieux, du nombre de ces gens qui viennent couverts de la peau de brebis, et qui sont des loups dévorants. Il n'y avait que deux jeunes hommes, fils du premier lit de son mari, qui étaient sans jugement, et qui n'avaient pas l'usage de la raison qui lui témoignaient de l'amitié, et qui avaient du respect pour elle. Ils avaient même aversion de leur sœur, parce qu'ils voyaient qu'elle en était maltraitée. Il semblait que l'innocence donnait des yeux à ces enfants pour reconnaître le mérite de leur belle-mère; et pendant que des hommes raisonnables et qui devaient être bien éclairés n'en faisaient aucun discernement, la divine Providence se servait de personnes sans raison, et des bêtes brutes même pour en rendre témoignage.

CHAPITRE V.

Continuation de la matière précédente.

C'est une doctrine du grand Apôtre écrivant aux fidèles de Corinthe, que Jésus, qui a été crucifié dans l'infirmité, vit néanmoins dans la puissance de Dieu; et qu'ainsi nous qui sommes faibles en lui, c'est-à-dire souffrant avec lui et à son imitation toute sorte d'afflictions, nous serons vivants avec lui par la puissance de Dieu (*II Cor.* XIII, 4), c'est-à-dire que nous serons revêtus de sa divine force. Car enfin la vertu de Dieu est dans la croix; c'est ce que nous allons remarquer en la personne de Marie-Elisabeth, que

nous avons vue toute crucifiée dans l'infirmité au chapitre précédent, et que nous allons voir toute vivante par la pratique héroïque des plus éminentes vertus, qui font les glorieux triomphes de ses plus humiliantes croix. L'amour surprenant qu'elle a eu pour son mari doit tenir l'un des premiers rangs entre les vertus qu'elle a pratiquées parmi tant de croix qui l ont environnée de toutes parts. Sans doute qu'il était bien surnaturel, soit à raison de la disproportion des âges, puisqu'elle n'avait qu'environ quinze ou seize ans quand elle fut mariée, et que celui qu'elle épousait, qui était un homme veuf, en avait plus de cinquante-cinq, soit à raison de la différence des humeurs qui étaient tout à fait contraires, soit à cause des mauvais traitements qu'il lui a fait souffrir d'une manière si cruelle. C'est ce qui tenait tout le monde en admiration, c'est ce que l'on ne pouvait comprendre, aussi était-ce un effet admirable de l'esprit de Jésus-Christ qui était en elle, qui surpasse bien tous les efforts de la nature. C'était cet adorable Dieu-Homme qu'elle regardait en lui, ainsi il ne faut pas s'étonner si elle tâchait de le contenter en toutes choses, pendant qu'il s'appliquait incessamment à la contrarier. Comme il s'impatientait de la voir malade, elle dissimulait ses maladies de peur de lui faire quelque peine, s'abstenant de prendre les remèdes qui lui auraient pu donner du soulagement. Jamais femme fortement passionnée pour un mari n'a été plus assidue à lui tenir compagnie et à lui rendre service. Elle le suivait partout, sans que les ardeurs de l'été ou le froid âpre de l'hiver l'en pussent empêcher, et quelque incommodité qui lui en dût arriver. Il était quelquefois des cinq ou six mois au lit étant notablement incommodé de la goutte, elle ne le quittait point et lui rendait des services d'une servante. Cependant il ne laissait pas d'en faire des plaintes publiques; mais tout cela ne servait qu'à augmenter ses respects, son amour et ses soins, aussi bien que sa douceur, sa paix et sa tranquillité.

Elle conservait toujours pour lui un respect incroyable, et jamais il ne lui est échappé la moindre parole, jamais elle n'a fait la moindre action qui y fût contraire. Elle pouvait bien dire avec David : *Je garderai mes voies pour ne point pécher par ma langue ; j'ai mis un frein en ma bouche, lorsque l'on s'élevait contre moi; je me suis tue, je me suis humiliée* (*Psal.* XXXVIII, 1-3), je suis demeurée muette, je n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est vous, Seigneur, qui l'avez fait. Et de vrai c'est la main invisible de ce Dieu tout-puissant qu'il faut regarder en toutes choses dont elle se sert pour sa gloire et pour notre bien. Ce qui faisait dire en de pareilles occasions à la très-digne fondatrice des religieuses de la Visitation de sainte Marie, la sainte mère de Chantal, lorsqu'elle était maltraitée des créatures : Pourquoi ne voulez-vous pas que je reçoive les traitements que la divine Providence me veut faire par ces gens, et que je n'honore pas les instruments dont elle se sert? Le grand saint Augustin nous apprend que sa mère, sainte Monique, se trouvant dans les compagnies des dames, ne disait jamais rien des choses fâcheuses qui lui arrivaient de la part de son mari, ce qui la tenait dans la douceur d'une paix continuelle et lui attirait de grandes grâces du ciel, pendant que ces autres dames, s'entretenant de leurs peines domestiques et se laissant aller aux plaintes qu'elles faisaient de leurs maris, se causaient beaucoup de trouble dans leur intérieur, blessaient leur conscience, et commettaient bien des fautes contre la charité. Notre Elisabeth était bien éloignée de ces désordres; car non-seulement elle gardait un silence exact à l'égard des mauvais traitements qu'elle souffrait de son mari, mais elle s'appliquait à en couvrir les fautes avec une bonté incroyable, et ce qui est d'une femme vraiment chrétienne, c'est qu'après en avoir été maltraitée, méprisée, et même bafouée indignement devant tout le monde, elle allait le trouver en sa chambre, elle se prosternait à ses pieds, et la larme à l'œil lui demandait pardon, elle qui ne lui avait donné aucun sujet de mécontentement, lui promettant de n'oublier rien de tout ce qu'elle pourrait faire qui lui serait agréable; et ce qui est admirable, c'est que sans se mettre en peine de l'humiliation qui lui pouvait arriver de ces mépris publics, elle ne craignait que la confusion que cet homme fâcheux en devait porter.

Elle avait pour lui une obéissance qui ne cédait en rien à celle que l'on peut remarquer dans l'histoire des plus parfaits religieux; car non-seulement elle obéissait à ses volontés qu'il lui déclarait, non-seulement aux moindres signes qu'il lui en donnait, mais elle tâchait de reconnaître à quoi il était porté pour s'y rendre conforme. Quand il allait faire quelque voyage, elle lui demandait ses ordres, pour n'agir que selon ses intentions, et quoiqu'elle eût été portée à de grandes pénitences dès sa jeunesse, elle n'en faisait aucune sans sa permission. Bel exemple aux femmes mariées dont le déréglement dans les exercices d'une dévotion qui n'est pas dans l'ordre, et qui n'est qu'un effet de leur amour-propre, cause quelquefois bien du bruit dans les familles. Mais l'on voyait dans Elisabeth toutes les règles que les anciens philosophes ont données pour faire une femme sage; l'on y remarquait tout ce qu'ils y ont souhaité, et qu'ils n'osaient espérer; l'on y trouvait cette femme forte de l'Ecriture, que l'on rencontre si rarement selon les témoignages de la même divine parole : et certainement il faut bien dire que la force dont elle était divinement revêtue n'était pas commune, puisque plusieurs fois elle s'est exposée à un danger évident de perdre la vie, pour obéir à son mari, imitant en cela son bon Maître et son adorable Sauveur, dont le grand Apôtre nous dit qu'il s'est humilié lui-même en obéissant jusqu'à la

mort. (*Philip.* II, 7.) C'est ce qui lui faisait dire aux personnes qui la dissuadaient de monter les chevaux indomptés dont nous avons parlé au chapitre précédent, qu'il lui suffisait que ce fût la volonté de son mari, et qu'elle ne désirait point s'en servir d'autres, puisqu'il le voulait de la sorte.

Mais la charité toute divine qu'elle a eue pour lui, a éclaté d'une manière merveilleuse dans l'application qu'elle a eue pour son véritable bien, c'est-à-dire son bien éternel; c'est-à-dire pour lui procurer la bienheureuse jouissance de Dieu. Rien ne lui était plus sensible, que ce qui l'en pouvait priver; et comme c'est le péché, ce monstre horrible, qui lui seul cause ce dernier des malheurs, elle aurait aimé mieux mille fois tout souffrir, tout perdre, et la vie même, que de lui voir commettre une seule offense contre Dieu. Cependant il était sujet à plusieurs méchantes habitudes, il était sujet à jurer, elle lui en fit perdre l'habitude, le reprenant avec une douceur nonpareille, sans se lasser de ses rebuts, et supportant tout avec une patience d'ange, c'est comme parle sa fille aînée. Il était fort colère, et pour modérer cette passion, elle n'oubliait rien pour lui en ôter toutes les occasions, éloignant prudemment les objets qui pouvaient lui donner quelque émotion. Conduite bien digne d'être imitée par les femmes engagées dans le mariage, dont un grand nombre, loin de ne rien faire et de ne rien dire qui puisse exciter ou accroître les passions de leurs maris, font bien des choses qui sont très-capables de les irriter. Notre femme forte ne se contentait pas d'ôter ces occasions à celui que la divine Providence lui avait donné, en s'appliquant avec le secours divin, à le retirer de ses mauvaises habitudes, mais de plus elle l'animait saintement à tous les exercices d'une solide piété. Et parce qu'elle savait que la vraie dévotion à l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, est le grand moyen pour acquérir toutes les vertus, elle lui en inspira l'amour avec tant de bénédiction, qu'il ne sortait jamais de sa maison sans saluer cette souveraine des anges devant quelqu'une de ses saintes images, ce qu'il pratiquait en y rentrant avec beaucoup de fidélité. L'on a écrit que l'esprit d'Elisabeth était si rempli de pures et hautes lumières de la Vierge Mère de Dieu, que son cœur était si plein de tendresses pour cette Mère toute aimable, qu'elle en disait des choses si glorieuses, qu'il était comme impossible d'être avec elle sans à même temps en devenir heureusement dévot. Mais, ô très-sainte Vierge, mère de miséricorde, et la plus aimante des pures créatures, qui pourrait dire les succès avantageux qui suivent les respects que l'on a pour vous? Hé! que les hommes ne le savent-ils? Le changement de vie du mari d'Elisabeth en est un illustre témoignage; il devint un homme de miséricorde, il ne refusait l'aumône à aucun pauvre, quoiqu'il en vînt plusieurs, et à diverses fois, et ce lui était une peine quand on les faisait attendre

Il avait une charge honorable en Lorraine qui lui attribuait quantité de droits du prince; l'un de ces droits était le tribut que les rouliers qui passaient étaient obligés de lui payer, et s'ils y manquaient, tout ce qu'ils portaient était sujet à la confiscation; c'est ce que néanmoins jamais il n'a voulu leur faire souffrir.

Mais *heureux celui*, dit le Psalmiste, *qui pense attentivement sur l'indigent, et sur le pauvre, le Seigneur le délivrera dans le mauvais jour. Il l'assistera lorsqu'il sera couché sur le lit de sa douleur.* (*Psal.* XL, 2, 4.) Le gentilhomme dont nous parlons a fait une douce expérience de cette vérité dans une maladie qui lui arriva, qui lui ôta la vie, et qui lui fut redonnée par les prières de sa sainte femme. Une chose si miraculeuse ne doit pas être avancée sans des témoignages irréprochables, et c'est ce qu'on a observé. L'apothicaire qui était présent, et plusieurs autres personnes dignes de foi ont servi de témoins à cette vérité. Ils ont donc rapporté qu'Elisabeth voyant son mari mort après une maladie de trois mois, elle se retira dans une chambre prochaine, et eut recours à son refuge ordinaire, la très-douce et très-miséricordieuse Vierge, la glorieuse Mère de Dieu. Elle en implora le secours dans sa grande nécessité, elle qui en avait une continuelle expérience, et à qui jamais cette mère tout aimable ne l'avait refusé dans aucun de ses besoins. Elle la pria avec une confiance parfaite en ses bontés et en ses miséricordes; et dans cette confiance, elle lui redemanda son mari que la mort venait de lui ôter. Ce n'était pas ni une douleur ni une tendresse de la nature qui la faisaient agir; l'esprit de mort qu'elle portait en toutes choses ne lui permettait pas; c'était une pure vue du règne du divin amour en son mari qui la pressait, dans la crainte qu'elle avait que son âme n'eût quelque besoin d'être purifiée par le sacrement de pénitence, pour donner lieu à ce divin empire. Elle ne le demandait donc, que pour lui donner le temps de se confesser, et pour cela elle offrait à Dieu, par sa très-sainte Mère, tout ce qu'elle avait de plus cher au monde. Ces prières furent accompagnées d'un vœu d'aller en dévotion en un lieu célèbre consacré à Dieu sous l'invocation de la très-miséricordieuse Vierge, et d'y faire une neuvaine d'exercices de piété en son honneur. C'est de la manière qu'elle invoquait le Seigneur dans son affliction, et qu'elle criait vers son Dieu, et il écouta sa voix de son saint temple, les cris faits en sa sainte présence vinrent jusqu'à ses oreilles. Il ne détourna pas son visage de sa servante dans le jour de sa douleur, il se hâta de la secourir. Il redonna la vie à son mari au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents, il eut le temps de se confesser, ce qu'il fit avec édification, donnant des marques d'une véritable pénitence, et ensuite il mourut dans la paix du Seigneur.

—

CHAPITRE VI.

Suite du même sujet.

Après avoir vu le triomphe de la croix dans la pratique des plus héroïques vertus qu'Elisabeth a exercées envers un mari qui l'avait si maltraitée, envers une belle-fille dont jamais elle n'a fait la moindre plainte, quoiqu'elle en souffrît en toute sorte de manière, à qui même elle n'a jamais fait paraître aucun sentiment de son procédé, agissant avec elle avec toute l'honnêteté possible; envers ses domestiques qu'elle assistait avec une charité toute bienfaisante, pendant qu'elle en recevait des outrages, nous considérerons les victoires de la même croix dans la conduite chrétienne qu'elle a tenue au gouvernement de toute sa famille.

Si l'Apôtre veut qu'une femme qui a des enfants apprenne avant toutes choses à conduire sa famille, c'est ce qu'elle a exécuté très-parfaitement. Elle fut quelques années stérile, et le poison qu'on lui avait donné l'avait mise hors d'espérance d'avoir des enfants. Elle vivait contente dans cet état dans un entier abandon aux soins de la divine Providence qui sait ce qu'il nous faut, et qui dispose de tout selon son bon plaisir qui est toujours infiniment adorable. Ce prodige de sainteté de ces derniers temps, le bienheureux Jean de la Croix a très-bien remarqué l'attache imparfaite des femmes, quoique d'ailleurs très-vertueuses, qui, étant stériles, sont dans des désirs empressés et inquiets de sortir de leurs états. C'est une grande maxime, que le meilleur état où nous puissions être, est celui où nous sommes par la pure Providence, et où nous nous trouvons sans notre choix et par sa seule divine conduite. Elisabeth était dans cette disposition intérieure, dans la perte de tout désir propre, lorsque son mari lui ayant fait connaître la peine qu'il avait de la voir sans enfants, elle crut devoir offrir au ciel les désirs qu'on lui faisait prendre, et par une condescendance charitable, ayant eu recours à saint Nicolas, elle se vit, pour parler avec le Psalmiste, comme une vigne féconde, au fond de sa maison ayant des enfants, comme de nouveaux plans d'oliviers à l'entour de sa table. Elle en eut six, un garçon, qui mourut en peu de temps. Cinq filles dont deux moururent au bout de quelques mois après leur naissance. Il ne lui en resta donc que trois, qui ont été toutes trois religieuses. Comme sa vie était une vie de grâce, tout animée de l'esprit de Dieu, elle offrait mille fois ses enfants auparavant leur naissance à sa souveraine Majesté, afin qu'il leur fît l'honneur de les recevoir à son service, qu'ils se rendissent fidèles à ses desseins, et qu'ils perdissent plutôt la vie que sa divine grâce par aucune offense mortelle. Elle tâchait de faire en sorte que leurs premières paroles fussent les doux noms de Jésus et de Marie. Dès lors qu'ils avaient l'usage de la raison, elle les faisait confesser, sachant assez de quelle importance est le salut d'une âme, qui est souvent exposée au danger d'une damnation éternelle par la malheureuse et cruelle négligence des parents, et des pasteurs mêmes dans un sujet où il s'agit d'un bien, ou d'un malheur infini. Ainsi l'on prendra soin du corps, l'on veillera à lui procurer les remèdes nécessaires s'il est dans l'infirmité, dans la maladie, et on laisse la pauvre âme. On laissera quelquefois mourir des enfants qui ont l'usage de la raison sans le secours du sacrement de pénitence, sous prétexte qu'ils vivent dans l'innocence, quoique souvent l'expérience fasse bien voir le contraire. Nous avons parlé avec le secours divin de cet abus déplorable dans le livre que la divine Providence nous a fait donner au public, intitulé : *La science sacrée du catéchisme*, où nous avons amplement traité des obligations des curés. Dès lors qu'ils commençaient un peu à parler raisonnablement, elle leur faisait réciter le chapelet de la très-sacrée Vierge, devant l'une de ses images. Elle les tenait proche d'elle dans l'église, pour les tenir en même temps dans la modestie et dans le respect. Je ne puis m'empêcher ici que je ne soupire fortement sur l'aveuglement déplorable de ces mères qui, apportant leurs enfants qui sont encore sans usage de la raison dans nos temples, s'amusent à badiner avec eux, profanant de la sorte la sainteté de nos églises et les mystères redoutables qui s'y célèbrent, n'ayant point d'attention à Dieu, et empêchant que les autres ne lui puissent donner par les badineries et les jeux avec ces petites créatures, qu'elles font servir malheureusement aux démons; ces esprits d'enfer s'en servant pour distraire de l'attention que l'on doit à Dieu et à la sainteté de ses divins mystères. Je ne sais si je n'ai pas rapporté autre part comme Notre-Seigneur a fait connaître à une sainte âme l'horreur qu'il avait de ces profanations; et que c'était un sujet qui attirait sa colère. Notre vertueuse mère n'en attirait que les bénédictions, élevant ses enfants dans l'horreur du péché, dans la pratique de la vertu, dans la crainte et l'amour de Dieu. Elle les entretenait des vies des saints, et surtout des avantages de la dévotion à la très-sacrée Vierge, elle leur faisait lire les livres qui en traitaient, et l'on a assuré que ses filles dès l'âge de huit ans eussent pu dire tout ce qui est rapporté dans le livre intitulé : *La méthode de bien servir et aimer la sainte Vierge.* Il faut ici dire que comme il n'y a rien de plus pernicieux à toute sorte de personnes, mais particulièrement à la jeunesse, que la lecture des livres mondains, il n'y a aussi rien de plus utile, que celle des bons livres, où l'on trouve l'esprit de Dieu.

Ses amours et ses tendresses pour ses filles étaient mêlées de sévérité. Elle n'était pas de ces mères qui, par un amour qui ne tient rien du Chrétien, souffre tout des enfants, et les laissant vivre selon leurs humeurs, les élevant en païennes, et non pas en disciples de Jésus-Christ selon ses divines règles, qui sont celles de l'Evan-

gile. O mon Seigneur et mon Dieu, il y aurait bien lieu ici de répandre des torrents de larmes; car enfin si l'on entre dans les familles chrétiennes, et que l'on considère avec attention ce qui s'y passe, souvent, hélas! l'on y trouvera moins de modestie, moins de retenue dans les conversations, plus de libertinage, et dans les paroles, et dans les actions, que dans une honnête maison d'infidèles. Où verra-t-on ce renoncement de soi-même, qui est la première maxime qu'un Dieu incarné donne à ceux de sa suite? Où verra-t-on l'amour de la croix dans l'exercice des peines, qui arrivent? Où verra-t-on l'imitation de notre divin Maître, de son dégagement des choses de la terre, des biens, des plaisirs, des honneurs; de son amour pour la pauvreté, le mépris et la douleur? Quelle conformité et des pères et des enfants, qui sont cependant Chrétiens, qui sont les membres de Jésus, avec leur adorable chef? Pourrait-on s'imaginer que des gens qui font profession d'être ses disciples, en suivissent si peu la doctrine? La femme forte dont nous parlons, bien éloignée de ce désordre infiniment déplorable, réglait tout dans sa maison comme une véritabe Chrétienne selon les lois de l'Evangile; elle y faisait vivre ses enfants à la mode de Jésus-Christ, et non pas à la mode du monde. Ses filles étaient propres, mais il n'y avait rien de plus modeste. Jamais l'on n'y a remarqué la moindre nudité, comme l'on ne voit que trop souvent dans les femmes et les filles, que les saints Pères ont appelées dans cet état les soufflets de l'enfer, dont les diables se servent pour allumer le feu de la convoitise. Voilà les beaux titres, les belles qualités de ces malheureuses créatures. Voilà comme elles sont qualifiées par les Pères de l'Eglise, en attendant le terrible jugement de Dieu tout-puissant qu'elles ne pourront jamais éviter, et dont leurs partisans ne les pourront défendre. Elle empêchait que ses filles ne conversassent avec les personnes de différent sexe, qu'avec beaucoup de retenue et en sa présence; qu'elles ne fréquentassent les valets de la maison, ces conversations étant suivies souvent de déréglements qui ne sont que trop ordinaires. Elle veillait même à ne leur pas donner trop de liberté avec les servantes. Elle ne les laissait point dans l'oisiveté, mais leur ayant fait apprendre des ouvrages, elle les occupait à travailler. La conduite qu'elle tenait sur elles les laissait dans une pleine liberté de faire choix de leur état de vie. Les parents doivent se souvenir que Dieu est plus le père de leurs enfants qu'ils ne le sont eux-mêmes; qu'ils lui appartiennent bien d'une autre manière, que c'est à sa divine Providence à disposer de leur genre de vie, et qu'ainsi ils ne doivent pas par leur propre volonté les y engager, mais attendre la vocation divine. Les horribles malheurs qui arrivent de temps en temps aux parents qui engagent leurs enfants dans un état où Dieu ne les appelle pas, ou qui empêchent de s'y rendre quand l'esprit de Dieu y attire, devraient les faire sages. Mais la passion aveugle, et ayant des yeux l'on ne voit point, ou l'on est assez malheureux pour résister aux inspirations divines quoique l'on en ait assez des lumières, ou l'on se bouche les yeux de peur de voir, l'on veut accommoder la volonté de Dieu avec la sienne. L'on décide des desseins de Dieu par ses propres desseins.

Cependant ces desseins ont pour prétextes le bien des enfants, et l'amour qu'on leur porte. Mais, ô amour, que tu es une cruelle haine. C'est bien ici qu'il faut dire avec le Fils de Dieu, que les domestiques de l'homme seront ses ennemis. Cette vérité paraîtra dans un grand jour, si l'on considère la perte qui arrive de cet amour déréglé; car, si ravir à une personne tout son bien, est une marque assurée du mal qu'on lui veut, que doit-on dire si l'on nous met dans la privation de quelque chose de plus précieux que tous les biens de la terre ensemble? Voilà, après tout, où va cet amour déréglé, puisque, empêchant de suivre les conseils d'un Dieu qui tendent à ce qui est de plus parfait, il nous prive de bien des grâces que l'on aurait eues si l'on s'y était rendu fidèle, et le moindre degré de la grâce est plus considérable dans toute la doctrine de la théologie, que tous les biens de la terre ensemble. O enfants des hommes, jusqu'à quand serez vous pesants de cœur? Pourquoi aimez-vous le mensonge? Je ne dis rien du danger où l'on est de se perdre, lorsque l'on ne marche pas par le chemin que l'inspiration de Dieu nous montre. La sage mère dont nous écrivons n'ayant plus rien qui tînt de la chair et du sang, et ne regardant les choses que dans la lumière de Dieu, parlait à ses filles dans une grande force de la vanité du monde, elle leur en découvrait les illusions dans une merveilleuse clarté, elle leur faisait voir les grandeurs divines de la vie séparée du siècle, elle offrait ses vœux au Dieu de toute bonté, afin qu'il lui plût les en détacher saintement. Comme elle avait une charité divine qui ne cherche plus ses propres intérêts, sans se soucier de la consolation qu'elle pourrait avoir de ses filles, elle en faisait un entier sacrifice à la grandeur de Dieu. C'est dans cet esprit qu'elle détournait des partis très-avantageux qui se présentaient; car enfin elle ne voyait, et ne se souciait que du bon plaisir divin, et de sa plus grande gloire.

C'était le pur motif qui l'animait encore divinement à prendre tous les soins possibles de toutes les personnes engagées à son service. Elle savait ce que l'Apôtre enseigne à Timothée, que *si quelqu'un n'a pas soin de ceux qui demeurent dans sa maison, il renonce à la foi, et est pire qu'un infidèle.* (*I Tim.* v, 8.) Ces paroles sont comme autant de foudres lancés contre les personnes négligentes dans le soin qu'elles doivent prendre du corps et de l'âme de leurs domestiques, et les vérités qu'elles renferment doivent se faire entendre comme un tonnerre dans toute la terre des Chrétiens. O mon Dieu, que devenir ici, quand l'on pense à ce qui se passe

parmi un si grand nombre de Chrétiens, dont la négligence est si grande à l'égard des besoins temporels de ceux qui les servent ; mais ce qui est encore bien plus terrible, dont l'oubli des affaires de leur salut est encore incomparablement plus considérable. Encore ordinairement les corps ne sont pas oubliés, mais c'est une chose fort commune que le défaut du soin des âmes. Je me sens saisi de frayeur quand je fais réflexion que ce désordre se trouve même dans plusieurs maisons de piété, même en des maisons de communautés régulières. Je parle par expérience, j'ai trouvé dans ces maisons des serviteurs qui ignoraient même les principes de la religion. O mon Souverain, que vos divins intérêts nous touchent peu. Je n'ai jamais vu, je n'ai jamais rencontré en aucune maison des personnes engagées au service, qui en ignorassent au moins les règles les plus communes ; et je le demande, où est le lieu où ces personnes seraient souffertes ? où sont les maîtres et les maîtresses qui souffriraient que leurs valets attentassent à leur vie ? et chétives créatures que nous sommes, l'on passera légèrement sur les attentats qu'ils font à Dieu par leurs offenses mortelles. Mais si l'on s'applique en quelque manière à leurs affaires éternelles, je laisse à considérer comment cela se fait. On les enverra à l'église pour assister au redoutable sacrifice de notre religion, mais quel soin prendra-t-on de la manière qu'ils y assistent. Ici la vue de ce qui se passe en tant de paroisses de la campagne me presse de m'écrier : O pasteurs, quelle attention donnez-vous à la manière que vos paroissiens assistent au saint sacrifice de la messe ! Vous en verrez un grand nombre, particulièrement d'hommes assis sur des siéges sans aucune occupation de Dieu. Toute leur prière se réduit à dire l'oraison dominicale en entrant, et souvent tournant la tête de tous côtés, à se mettre quelques moments à genoux dans le temps de l'élévation de l'adorable hostie, et voilà presque tout. Est-ce donc là le culte que l'on rend au Dieu de toutes choses ? Les jours ordinaires se passent dans son oubli, et dans les temps même uniquement destinés à s'en occuper, comme sont les jours de fêtes, où l'on cesse de travailler pour ce sujet, et dans l'heure qui y est entièrement consacrée, comme le temps de la sainte messe, à peine y pense-t-on. Cependant les années et la vie se passent de la sorte, et l'on tombe entre les mains du Dieu vivant, ce que l'Apôtre appelle une chose effroyable, sans presque jamais l'avoir adoré en esprit et en vérité.

Le remède serait, et pour les pères et pour les enfants qui savent lire, d'avoir des heures, ou d'autres bons livres de prières pour s'en servir, ou des chapelets pour ceux qui ne savent pas lire. Il est vrai qu'ordinairement les femmes en ont, il serait seulement à désirer qu'elles s'en servissent comme il faut ; mais très-souvent les hommes de campagne, soit maîtres ou serviteurs, n'ont ni livres, ni chapelets ; et comme, d'autre part, ils ont peu de lumière et peu d'amour de Dieu, ils ne sont pas en état, ce qui serait fort à souhaiter, de s'occuper de ses bontés, de ses mystères ou des autres vérités de la religion. Ainsi les maîtres, les valets, les pères, les enfants, dans la doctrine de l'Apôtre, ont renoncé à la foi, et sont pires que les infidèles. Certes l'expérience le fait bien voir par la comparaison de la manière d'agir de tant de Chrétiens, avec celle que les Turcs gardent dans leurs temples, où ils n'entrent tous que déchaussés, car ils quittent leurs souliers dès l'entrée ; où ils n'oseraient cracher, où ils se tiennent dans des respects étonnants. Ils n'oseraient pas même passer dans la rue, devant la porte de leurs temples, ni en carrosse ni à cheval. Je vous demande, ô Chrétiens, si ces gens ne s'élèveront pas contre nous au jour du jugement? Oui, il y a une peine de quarante, ou cinquante coups de bâton, pour ceux qui passent ou en carrosse, ou à cheval devant les temples des Turcs, sans mettre pied à terre par respect, et l'on verra souvent une troupe d'enfants qui ont l'usage de la raison, ou badiner presque toujours dans nos églises, ou s'y tenir comme des bêtes brutes ; et où sont les ecclésiastiques et les séculiers qui y donnent ordre ? Je n'oserais ici souiller ce papier des profanations de ces impies qui assistent aux divins mystères, non pas comme des païens, car un infidèle ne tombe pas dans ces excès, non pas comme les diables, car les diables y tremblent de peur, mais d'une manière mille fois plus ignominieuse à Dieu. Vous les verrez à troupes y parlant comme dans une maison séculière, et quelquefois y rire, vous y verrez des dames qui avec leur honteuse nudité y viennent faire hautement la guerre à Dieu, s'en déclarant les rivales, s'attirant les yeux et les cœurs de ceux qui n'y doivent voir, qui n'y doivent aimer que Dieu. O prêtres du Seigneur, comment le souffrez-vous ? Comment pouvez-vous vous taire pendant que l'on insulte si cruellement à votre divin Maître ? Comment pouvez-vous vous tenir à l'autel pendant qu'on le profane si ignominieusement ; où est le zèle de la maison du Seigneur qui vous doit dévorer ! Ces vues tiennent le cœur comme sous un pressoir bien douloureux, mais la consolation qui reste, ô grand Dieu des éternités, est que bientôt, bientôt il n'y aura plus de temps, et que vous aurez raison de ces impies pour un jamais, pour un jamais, redisons-le encore, pour un jamais. Pour lors, chétives et malheureuses créatures que vous êtes, vous apprendrez que l'on ne se moque pas de la majesté infinie de votre Créateur, et vous apprendrez durant toute une éternité, dans les supplices infinis que vous souffrirez, ce que c'est que de s'élever contre son Dieu. Nous renvoyons à notre livre *De la science sacrée du catéchisme*, où nous avons traité de ces matières dont l'on ne peut jamais assez parler.

La femme forte dont nous écrivons, qui était pour ainsi dire toute dévorée du zèle de l'intérêt de Dieu, était tout appliquée,

à tout ce qui regardait ses divins intérêts, et spécialement dans ses domestiques. Il est vrai qu'elle était surchargée d'affaires, mais elle n'en avait point de plus chères que celles de Dieu. Elles ne l'empêchaient donc pas de donner le temps nécessaire à leur instruction, ne leur apprenant pas seulement par mémoire, ce que font plusieurs, et ce qui est fort inutile, les vérités de la religion, mais les instruisant parfaitement, en leur en donnant l'intelligence. Elle les menait avec elle les fêtes et les dimanches pour être témoin de leurs devoirs, et considérer s'ils y assistaient en esprit et en vérité. Elle avait soin qu'ils fissent leurs prières les soirs et les matins; mais surtout elle s'appliquait à les faire approcher des sacrements de temps en temps, mais à les en faire bien approcher, avec la lumière, le respect et l'amour que l'on doit. Il serait à désirer que dans toutes les maisons chrétiennes l'on veillât à ce que tous les particuliers fissent une bonne fois une confession générale pour remédier souvent à plusieurs qui ont été faites très-mal; et pour cela il faudrait donner de bons confesseurs, expérimentés et charitables, et qui fussent extraordinaires, afin que l'on y eût une entière liberté; la confusion et la honte faisant faire quantité de confessions sacriléges, et causant ainsi la damnation des âmes. Il serait encore à désirer que l'on fît faire une confession générale aux enfants à leur première communion, pour remédier aux défauts de celles qu'ils ont faites; ce qui arrive assez ordinairement, soit par le défaut de sincérité, n'osant pas dire tous leurs péchés, soit par le défaut de douleur, soit par le défaut d'une véritable résolution de changer de vie. Ce serait le moyen d'empêcher un étrange malheur, et qui est une source de bien d'autres malheurs, la profanation de l'adorable corps d'un Dieu, à la première fois qu'il est reçu; et il serait bon d'adresser des enfants à des confesseurs qui joignissent le zèle avec une grande douceur, pour ne les pas rebuter, pour leur ouvrir le cœur et la conscience, les supportant avec une grande patience et une entière débonnaireté. C'était la manière douce dont se servait Elisabeth, quand elle faisait quelque correction à ses domestiques, aussi n'y avait-il rien de plus gagnant. Elle ne répétait pas cent fois une chose, vice assez ordinaire aux femmes; en un mot, ou en très-peu de paroles, elle disait ce qu'elle avait à leur dire. Elle dissimulait quelquefois leurs fautes, pour avoir lieu de les corriger efficacement dans un autre temps. Elle se donnait à l'esprit de Notre-Seigneur, pour le pouvoir bien faire, c'est-à-dire chrétiennement, c'est-à-dire par grâce, et non pas par nature, dont l'impétuosité fait quelquefois tomber ceux qui font la correction en de plus grands défauts que ceux qu'ils reprennent. Elle ne se rebutait pas facilement, ayant appris de son bon maître à agir avec une grande et longue patience; mais lorsqu'elle découvrait de l'opiniâtreté dans le mal de ses serviteurs, elle leur donnait leur congé; car enfin elle voulait que Dieu fût le maître en sa maison. Si elle leur donnait leur congé devant le terme, elle leur payait entièrement leurs gages, comme s'ils l'eussent achevé. Si c'était en hiver, elle leur donnait au delà de leurs gages pour leur faire passer plus doucement cette saison incommode. Pas un n'était surchargé d'ouvrage, et agissant en toutes choses en vraie chrétienne, elle ne les regardait pas par les yeux de la chair, ou seulement dans la lumière de l'homme raisonnable, mais dans celle de la foi, qui les lui faisait voir comme ses frères, appelés au même héritage et destinés à la même gloire. Ainsi elle les traitait avec une charité digne d'une personne qui croit à l'Evangile; et c'est de là qu'elle les faisait servir avec toute sorte de soins lorsqu'ils tombaient malades, et qu'elle ne se lassait jamais de la longueur de leurs infirmités. Bel exemple à imiter dans les maisons chrétiennes, où souvent les pauvres serviteurs y sont traités avec plus de dureté que dans celles des infidèles; où souvent on les renvoie, on les met dehors cruellement, à même temps qu'ils deviennent malades.

Il serait difficile d'expliquer sa grande charité pour les pauvres; elle leur était extraordinairement libérale, elle ne leur donnait pas seulement les restes comme plusieurs font, mais ce qu'elle avait de meilleur. Elle les allait chercher jusque dans leurs maisons, elle prenait soin des malades, les assistait et les servait elle-même. Elle visitait les prisonniers et leur rendait tous les services possibles. Elle recevait les religieux en sa maison avec des respects incroyables, elle se tenait indigne de les servir, elle n'oubliait rien pour les bien traiter, et leur donner abondamment tous leurs besoins, elle leur faisait servir tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus fin dans son linge. Enfin elle accomplissait d'une manière admirable le précepte que notre divin Maître nous a donné, que nous nous aimions les uns les autres, comme il nous a aimés. De là vient qu'elle n'a jamais donné aucun juste sujet à personne de se mécontenter. Elle prenait garde de ne pas dire la moindre parole qui pût choquer. Elle recevait toutes sortes de personnes, et les pauvres, et les riches avec une honnêteté qu'on aurait peine d'expliquer; et quelque importunité qu'elle en reçût, elle ne faisait jamais paraître le moindre mouvement d'impatience. Elle gardait une parfaite justice, et c'est ce qui l'obligea dans les droits que l'on payait à son mari, qui se laissait facilement tromper dans l'argent qu'il recevait, de jeter toutes les pièces qui étaient fausses, ce qu'elle a fait quelquefois en jetant à pleine main en des lieux d'où l'on ne pouvait les retirer, sans se soucier aucunement de la perte qui en arrivait, et quoique son mari en eût de la peine, alléguant qu'il les avait reçues pour bonnes, et qu'ainsi il les pouvait rendre; ce qui est une erreur de plusieurs personnes. Mais quand elle les recevait elle-même,

elle les envoyait à l'orfèvre qui les coupait, pour empêcher que l'on n'en trompât d'autres.

Toutes ces vertus avaient pour fondement une solide dévotion, qui lui faisait soutenir les intérêts de Dieu dans toute sorte d'occasions avec une force invincible. Nous avons vu la soumission étonnante qu'elle avait pour son mari, mais son obéissance n'avait rien de lâche. Elle savait bien distinguer ce qui en était la matière, ou ce qui ne l'était pas. Comme il n'y avait rien de plus obéissant dans les choses indifférentes quoique contraires à ses inclinations, il n'y avait rien de plus généreux et de plus constant, quand il y allait de l'honneur de Dieu. L'amour naturel n'a pas ces effets, parce qu'il se regarde et cherche ses propres intérêts. Celui d'Elisabeth étant surnaturel et tout de grâce, la faisait oublier d'elle-même ; et c'est ce qui lui donnait une sainte liberté dans les compagnies, d'y prendre hautement le parti de Dieu, et d'y empêcher que l'on n'y fît rien contre son honneur. Elle n'eût pas souffert que l'on y eût proféré la moindre parole contre la bienséance et l'honnêteté ; que l'on y eût médit de personne, ce qu'elle faisait avec beaucoup de douceur : et certainement il faut ici dire que les dames auront un terrible compte à rendre à Dieu de leur molle lâcheté dans les occasions où elles se trouvent, et où Dieu est offensé, à raison des égards que les hommes ont ordinairement pour leur sexe, ce qui leur donne une grande liberté, et quelque autorité même pour empêcher le péché. Notre femme forte se servait sagement de ces avantages, ce qui la portait encore à apaiser les querelles, allant chercher les personnes s'il était nécessaire, et travaillant incessamment en la vertu de celui sans lequel nous ne pouvons rien, à mettre la paix partout.

Ces divins mouvements venaient de l'esprit dont elle était animée, et elle était toute pleine de Dieu. Durant ces actions, ce n'étaient qu'élans d'amour, que soupirs vers le ciel. Elle avait recours à Dieu en toutes choses, mais elle avait des heures particulièrement destinées pour l'oraison. C'est à quoi plusieurs personnes de piété doivent prendre garde, qui, quelquefois sous prétexte d'une tendance habituelle vers Dieu, ne prennent aucun temps réglé pour s'appliquer à la contemplation de ses divines grandeurs, et se privent de beaucoup de grâces. Elisabeth, pour trouver ce temps avec règle, retranchait toutes les conversations qui n'étaient pas nécessaires, et qui font ordinairement l'occupation d'une grande partie de la vie des dames, ce qui est un amusement pitoyable. Elle se levait la nuit, en l'absence de son mari, à l'imitation du Prophète-Roi, pour faire l'oraison, et à l'imitation de plusieurs rois et reines, princes et princesses, qui, au milieu d'une multitude si nombreuse d'affaires et de si grande conséquence, ont bien trouvé le temps pour vaquer à l'affaire des affaires, à l'unique affaire nécessaire : et de vrai, y a-t-il personne au monde, pour occupée qu'elle puisse être, qui ne trouve le loisir de manger, de boire, de dormir ? et l'on dira cependant que l'on n'en trouve point pour donner aux soins de la longue et interminable éternité. O aveuglement des hommes qui surpasse tout aveuglement ! ô folie, la plus extravagante de toutes les folies ! ô vérité qui ne se peut comprendre et que l'on ne pourrait jamais croire si la malheureuse et cruelle expérience que l'on en a tous les jours ne nous laissait aucun lieu d'en douter. Nous avons remarqué qu'un grand nombre de personnes, dans les heures même toutes destinées à la prière, comme l'heure de la célébration des divins mystères, ne s'y appliquent presque point : mais considérons ici avec larmes que parmi celles même qui prient, il s'en trouve peu qui adorent Dieu en esprit et en vérité. Il n'est pas croyable combien il y en a qui passent toute leur vie sans s'appliquer sérieusement à la considération des vérités éternelles. Les jours ordinaires se passent, et nous l'avons déjà dit, dans un profond oubli de ces vérités. La plupart des hommes pensent à Dieu en tant de choses différentes qui les occupent, l'on en parle peu dans les conversations : mais dans le temps même que l'on y pense, ou que l'on y doit penser, hélas ! comment y pense-t-on ? Je dis que l'on doit y penser, car combien de personnes ne rêvent qu'à la terre et aux créatures de la terre, et à leurs affaires de la terre, et à des bagatelles même, dans les heures de leurs prières ! Eh bien ! je veux qu'il y ait des gens qui soient fidèles à assister au saint sacrifice de la messe, aux offices divins tous les jours de dimanche et de fête, et même les autres jours qui ne sont pas d'obligation ; je veux qu'ils y récitent leurs heures, ou d'autres prières ; je veux qu'ils n'aient jamais manqué durant toute leur vie à ces devoirs : mais je demande, combien y en a-t-il de ces gens-là même, qui se soient appliqués aux affaires de Dieu, aux affaires éternelles avec autant d'attention, comme ceux qui plaident font à un misérable procès, comme un avare à amasser du bien, comme un voluptueux à se procurer du plaisir, comme un ambitieux à se procurer de l'honneur ! Oh ! combien de personnes paraîtront devant Dieu à leur mort, qui, après des quarante et des soixante années, se trouveront n'avoir jamais pensé avec autant de soin et d'ardeur à l'interminable éternité, où elles entrent pour n'en sortir jamais, comme elles ont fait durant tout le cours de leur vie, durant tous les jours, les semaines, les mois et les années qui s'en sont écoulés, à de chétives choses temporelles ! Je vois bien certes l'empressement de l'homme quand il s'agit ou de gagner, ou de perdre un peu de bien temporel ; je vois bien comme il s'en occupe, comme il y rêve, comme il en parle : mais, ô malheur épouvantable, quelle application donne-t-on pour arriver à la bienheureuse jouissance de Dieu, ou ne pas tomber en sa disgrâce, et porter son ire pour un jamais. Toutes les prières vocales que l'on fait, ou que l'on doit faire, par lesquelles nous louons ou

nous exhortons à louer Dieu, avec quel esprit se font-elles? Je vous le demande à vous qui lisez ceci, comment les faites-vous? y parlez-vous à Dieu, comme vous feriez à un grand seigneur, à un juge, à un avocat, à un procureur, à un marchand, à un homme d'affaires avec qui vous traiteriez, le faites-vous avec la même application? Mais donnez vous-même cette attention quand vous vous présentez aux sacrements, mais depuis que vous êtes au monde, l'avez-vous fait une seule fois?

Ah! que j'entends bien après cela cette effroyable vérité prononcée par la bouche de la vérité même, qu'il y a peu de personnes sauvées. O mon Dieu, ne sortirons-nous jamais de nos illusions! Il est vrai, il est vrai que les bontés de Dieu sont plus grandes que l'on ne peut penser, et il est vrai qu'elles sont infinies : mais après cela, si cependant les hommes ne prennent de grands soins pour tous les besoins nécessaires de la vie, ils manqueront de tout. Hé! combien en faut-il prendre pour avoir seulement du pain! il faut labourer la terre et la cultiver avec bien des travaux, il faut semer le blé, et attendre en patience qu'il croisse et vienne à sa maturité. Il le faut couper, le porter dans la grange, le battre, le vanner ou cribler, il faut le porter au moulin, il faut pétrir la farine, il faut le mettre au four et le cuire, et tout cela pour avoir un morceau de pain? et ce Dieu d'infinie bonté oblige à tous ces soins, à toutes ces attentions, autrement sa divine Providence ne vous donnera pas ce secours, quoique nécessaire. Après cela, misérables et aveugles que nous sommes, nous espérerons qu'il nous donnera des biens infinis, une éternité de gloire, qu'il se donnera lui-même, sous prétexte qu'il est bon, en ne donnant pas seulement une application juste et raisonnable, pour arriver à ce bonheur inexplicable.

Le grand remède donc à un désordre si général serait de prendre du temps tous les jours, ou, hélas! au moins tous les dimanches et les fêtes, pour vaquer durant une demi-heure ou une heure aussi sérieusement à l'éternité, et au Dieu de l'éternité, comme l'on ferait à une chétive affaire temporelle qui serait de conséquence. Ne me dites pas que vous ne le pouvez faire, car il n'y a personne, pour grossière qu'elle soit, qui ne puisse penser à ce qui lui est d'importance. Renoncez donc à la foi, ne croyez donc plus un paradis, un enfer, ou sachez que n'y ayant rien qui vous soit de cette conséquence, il faut nécessairement que vous y veilliez de la bonne manière. Or c'est ce qui se fait par l'oraison mentale, je ne dis pas que tout le monde la puisse faire par méthode, et il serait difficile que les pauvres gens de la campagne la fissent de la sorte, mais je dis que vous la fassiez en élevant votre esprit et votre cœur à Dieu, et en y considérant vos affaires éternelles, au moins comme vous feriez les temporelles. Et où est l'homme qui ne puisse penser à ce qu'un Dieu a souffert pour lui, quand ce ne serait que par une simple vue; qui ne puisse penser aux joies infinies du ciel, aux peines éternelles de l'enfer, à la mort, à ce qui doit arriver à la mort, à l'état où il peut être; et s'il était dans le péché mortel, comment ne pas trembler? comment n'être pas saisi de frayeur de toutes parts? comment pouvoir rester dans un état si lamentable, un jour, une heure, un moment, sans entrer dans une contrition forte de son crime, sans s'en confesser au plus tôt? comment rire, comment pouvoir dormir en repos. Mais le démon n'oublie rien pour amuser les hommes des choses présentes et visibles, et pour leur ôter le souvenir et la réflexion, de ce qui leur doit arriver après leur mort.

Cependant, saint François de Sales, qui n'était pas emporté par une dévotion peu réglée, conseille pour remédier à de si funestes malheurs l'exercice de l'oraison mentale avec tant d'assiduité, qu'il juge à propos, si l'on n'a pas le temps de réciter les prières vocales qui ne sont pas d'obligation, de les laisser là pour cet exercice si saint et si nécessaire. Elisabeth avait un oratoire pour pratiquer cet exercice de piété plus à loisir. Elle avait pris soin de l'orner extrêmement comme un lieu tout destiné au culte de Dieu. C'est l'un des désordres de notre siècle de voir des chapelles particulières si peu propres et presque sans aucuns ornements. A peine pourrait-on croire à un déréglement si étrange, si on ne le voyait tous les jours. L'on trouvera, ô anges bienheureux! ah! que vous êtes étonnés de le voir, en des maisons des gentilshommes, et eux, et leurs femmes, et leur enfants magnifiquement vêtus, leurs chambres richement tapissées, leurs meubles précieux, de beau, de fin linge qui sert à leur table; et à même temps l'on trouvera une chapelle assez pauvre, qui n'aura que de chétifs ornements, une aube ou deux d'une toile fort médiocre, à peine y aura-t-il quelques corporaux pour y mettre le corps d'un Dieu, les purifications, les nappes y seront sales; et ce qui fait horreur quelquefois un calice d'étain. O mon Seigneur, ô mon Souverain, ô mon Dieu d'infinie majesté, devant qui les puissances des cieux tremblent, devant qui les séraphins se voilent, ne pouvant pas supporter la gloire de sa divinité, je ne saurais me lasser dans ces vues de dire et de répéter, que les jours de mon pèlerinage sont bien longs dans une terre si malheureuse. Hé! quel moyen de ne pas désirer mourir, pour sortir d'un lieu où vous êtes si peu connu. Ah! mort, quelque terrible que vous soyez, que vous êtes désirable, puisque vous nous tirez de cette vallée de larmes, où elles devraient incessamment couler à torrents dans la vue de ces indignités honteuses. Ma joie, mon Souverain, est que dans peu vous aurez raison de ces mépris. Ecoutez, hommes, le jour de la colère de Dieu sur vous n'est pas éloigné; et pour lors, vous verrez ce que c'est que de traiter si indignement une majesté infinie.

Mais est-il possible à des gens qui se disent croire en Dieu, d'avoir un lieu dans leur maison qui lui soit consacré et qui ne soit pas le plus propre et le plus richement orné ; et y a-t-il rien que l'on ne dût employer pour un devoir qui est de la dernière justice. Mais que dirons-nous de ces bénéficiers qui laissent leurs chapelles, leurs églises dans un état encore plus déplorable que celles des séculiers, et qui seraient bien fâchés que le moindre de leurs laquais ne fût plus proprement habillé que leurs autels ne sont ornés. Les paroles manquent ici, et les pensées, car ces indignités honteuses surpassent tout ce qui s'en peut penser. Nous parlons ici par notre propre expérience, et par ce que nous trouvons dans dans nos visites. Mais, bénéficiers, mais, gentilshommes, rentrez un peu en vous-mêmes, et considérez ce que vous feriez à un grand prince qui vous ferait l'honneur de vous venir voir ! considérez l'état où vous mettriez la salle, la chambre où vous auriez le dessein de le recevoir.

Elisabeth avait donné tous ses soins à parer son oratoire, parce qu'elle croyait véritablement en Dieu. C'était cette vive foi qui lui donnait tant de respect, tant d'amour, tant de tendresse pour la bienheureuse créature qui a eu la grâce d'en être la mère. L'on peut dire qu'elle a été l'une des plus dévotes de notre siècle à cette mère de la belle direction. Elle s'adressait à elle dans tous ses besoins, la regardant comme sa douce et très-fidèle mère. Elle l'aimait incroyablement, et elle invitait tout le monde à l'aimer. Il y avait dans un lieu qui n'était pas bien éloigné de l'un de ceux où elle a demeuré quelque temps, une image fort dévote de cette souveraine des anges et des hommes ; aussitôt qu'elle pouvait se dérober un peu aux affaires de son ménage, elle l'allait visiter avec de grands respects, elle n'en revenait jamais que comblée de ses grâces. Elle fit faire une copie de cette dévote image, pour la garder chez elle ; elle invitait les personnes de sa connaissance à aller rendre leurs hommages à Dieu dans ce saint lieu de dévotion, et pour y honorer son immaculée Mère.

Sa solide dévotion s'étendait sur tout ce que Dieu aime, ainsi elle honorait beaucoup les bienheureux anges et les saints, elle leur faisait quantité de dévotions ; elle allait en pèlerinage aux lieux qui sont dédiés à Dieu sous leur invocation : et comme saint Bernard dit que pour avoir beaucoup de part à leurs suffrages, il en faut avoir beaucoup à leurs vertus, l'on ne doit pas s'étonner s'ils lui étaient si favorables. Saint Nicolas l'a délivrée plusieurs fois d'être noyée ; saint Claude lui a obtenu la vie qui était désespérée des médecins dans l'un de ses accouchements, et à la fille dont elle accoucha. Enfin, étant parfaitement unie à Dieu par son pur amour, et par les moyens qui y conduisent, comme l'oraison, la dévotion à la très-sainte Vierge, aux bons anges et aux saints, par la lecture des bons livres, par la fréquentation des sacrements, elle vivait dans le siècle comme si elle l'eût ignoré. Elle n'était point du monde dans le monde même ; et certes toutes les personnes chrétiennes qui y sont engagées doivent entrer dans cet esprit de dégagement. Il est vrai qu'il est difficile dans cet état, mais néanmoins la difficulté n'en ôte pas l'obligation. Il n'y a point d'exception pour le détachement ; il n'y a point de condition qui en exempte. Notre grand maître dit à tous ceux qui le suivent sans aucune réserve, qu'ils doivent renoncer à eux-mêmes (*Matth.* XVI, 24) ; et son Apôtre nous déclare nettement (*I Cor.* VII, 31 et seq.) que le temps est court, et qu'il faut désormais que ceux qui sont mariés vivent comme ne l'étant point ; ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point, parce que la figure de ce monde passe.

Or les grandes peines qu'elle a souffertes ont beaucoup contribué à l'exercice de toutes ces vertus ; et l'on peut dire que la croix a triomphé dans leur pratique tout héroïque et céleste. L'on peut dire qu'elle en est en quelque manière redevable aux mauvais traitements de son mari. Jamais elle n'eût exercé tant de vertus sublimes s'il l'eût bien aimée. Oh ! si les hommes savaient un peu la douceur de la conduite de la divine Providence parmi tout ce qui leur arrive de plus affligeant, loin de s'attrister de ce qui leur fait peine, ce serait le sujet de leurs plus grandes joies. Après cela, je ne suis plus surpris si les saints avaient un amour si cordial pour ceux qui les persécutaient. Dans la vérité, c'étaient les personnes du monde qui leur faisaient plus de bien. Qui a jamais plus obligé les martyrs que les tyrans ? Ne leur sont-ils pas redevables de leurs couronnes ? Malheur à nous qui marchons dans les ténèbres au milieu de tant de lumières. Dans le monde, ne se tient-on pas obligé à un médecin qui aura travaillé au recouvrement de notre santé par des potions amères et dégoûtantes, qui nous aura ordonné des saignées fâcheuses, qui aura même fait couper un membre de notre corps avec bien de la douleur, pour empêcher qu'un mal dangereux ne gagne les parties nobles ? S'irrite-t-on contre lui à raison des douleurs qu'il nous fait souffrir, parce qu'elles tendent à nous délivrer de nos maladies, et au recouvrement de notre santé. Loin de s'en plaindre, on le remercie, on lui donne de l'argent, on lui fait des présents. Mais tous ses desseins, dira-t-on, sont de nous bien faire dans les maux qu'il nous fait souffrir, ce que ne font pas les personnes qui nous maltraitent. Mais n'est-il pas bien juste que le Chrétien s'élève par la foi, et qu'il regarde ceux qui l'affligent entre les mains de Dieu, et comme les instruments dont se sert son aimable providence, de même que nous voyons la médecine entre les mains du médecin, ou les instruments fâcheux qui nous coupent d'une manière si douloureuse entre les mains du chirurgien. Enfin, dit saint Augustin considérant le martyre des Innocents, jamais

le roi Hérode, avec toute sa puissance, n'eût pu leur faire les avantages qui leur sont arrivés, en les aimant, qu'il leur a faits en les haïssant cruellement et les mettant à mort. Oh! que d'actions de grâces ces innocentes créatures rendront à Dieu durant toute l'éternité, pour avoir été trouvées dignes, en sa sainte présence, de la persécution d'Hérode. Si ces bienheureux enfants eussent vécu, peut-être la plupart n'auraient pas reçu l'Evangile après sa publication, et se seraient misérablement perdus. Oh ! que leur mort est précieuse, mais qu'elle leur est avantageuse ! Oh ! qu'ils ont sujet d'en bénir à jamais l'aimable providence du Dieu de toute miséricorde.

CHAPITRE VII

Le triomphe de la croix dans son état de viduité.

La croix avait été à Elisabeth une source féconde de grâces dans sa jeunesse ; elle l'avait été dans son mariage; elle le sera encore dans son état de viduité. La divine Providence l'avait exercée durant son mariage par les grandes dépenses que faisait son mari à recevoir les compagnies qui étaient ordinaires chez lui, et à raison de sa magnificence, et à raison du bon accueil qu'il faisait à toute sorte de personnes, ce qui allait à la ruine de sa famille. Elle l'avait exercée par de grandes pertes dont on venait lui en apporter des nouvelles de toutes parts, comme autrefois à Job. Tantôt on venait lui dire qu'un cheval était perdu, tantôt qu'un autre était mort ; et l'on apprit que le démon avait eu permission sur ses biens, comme elle lui avait été donnée sur ceux du saint patriarche que nous venons de nommer; et en effet ils ont avoué qu'ils lui avaient fait mourir en un jour onze vaches, et dans un autre trois chevaux de prix. Quelquefois elle apprenait que la maladie s'était mise dans le bétail, d'autrefois que la grêle avait ruiné ses vignes et ses champs.

Mais depuis elle se vit comme abîmée dans des affaires tout à fait épineuses, ayant trois filles sur les bras, chargée de dettes de feu son mari, et pressée par les créanciers. Mais ce qui lui était un surcroît de peine, était le délaissement de ses proches, car elle se vit pour lors abandonnée de toutes les personnes qui naturellement devaient plus l'assister. Elle pouvait bien dire dans cet état avec le Psalmiste : *C'est vous, Seigneur, qui m'avez tirée du ventre de ma mère : vous êtes mon espérance dès que j'ai sucé ses mamelles. J'ai été jetée entre vos bras dès que je suis sortie de ses entrailles ; vous êtes mon Dieu, dès le ventre de ma mère, ne vous éloignez pas de moi : parce que l'affliction est proche, et il n'y a personne qui me secoure.* (*Psal.* XXI, 10, 13.) Et ce Seigneur qu'elle aimait et qu'elle invoquait dans son affliction, fut sa force, son appui et son refuge. Dieu fut son soutien, son protecteur et la force de son salut. Toutes les eaux des afflictions qui venaient l'inonder, ne purent pas éteindre les divines ardeurs du pur amour qui brûlait dans son cœur, elles ne servirent qu'à en accroître les flammes victorieuses, en la portant à une parfaite union avec son aimable Sauveur, et l'engageant à se donner entièrement à lui par le vœu d'une perpétuelle chasteté.

Le conseil de l'Apôtre y est tout manifeste ; car écrivant aux fidèles de Corinthe (VII, 8), il déclare à ceux qui sont en viduité, qu'ils feront bien de demeurer fermes dans l'état où ils étaient ; or saint Paul n'était pas marié, il déclare qu'une femme veuve sera plus heureuse si elle ne se marie point selon son conseil, et qu'il pense avoir l'esprit de Dieu. Et cependant quelquefois, non-seulement les gens du siècle, mais ceux qui en sont séparés s'y opposent fortement. C'est ce qui arriva à notre vertueuse veuve qui eut bien des combats à souffrir de ce côté-là. Quelques religieux s'employèrent de tout leur pouvoir pour la divertir de se consacrer à Dieu par le vœu de chasteté ; et ils n'oublièrent rien pour lui persuader de le révoquer, comme une chose, à ce qu'ils disaient, faite à la légère. Ils la condamnèrent d'imprudence, et la blâmèrent fort, lui apportant quantité de raisons. La chair et le sang, dit un serviteur de Dieu, parlant de ce procédé, ne sont pas stériles en raisons ; et si elles manquent de solidité, elles ne manquent pas d'apparence. L'on alla plus avant : on lui propose pour une plus grande assurance, une dispense, et on lui assure qu'il sera aisé de l'obtenir. On lui en fit même un point de conscience, alléguant particulièrement la minorité de ses enfants, et le pitoyable état de ses affaires qui demandaient le secours d'un mari pour y donner ordre. Les discours de ces religieux étaient soutenus des sentiments de tous ses parents et amis, qui tous d'un commun consentement lui persuadaient un second mariage, pour apporter quelque sorte de remède à ses affaires. Mais elle n'avait jamais mis son appui sur la chair et sur le sang. Elle savait que le salut qui vient de l'homme n'est que vanité ; que les premières personnes même du monde ne se sauvent point par leur grande puissance, que les plus puissants ne sont point sauvés par la grandeur de leur force. Qu'il vaut mieux se confier au Seigneur que de mettre son espérance dans l'homme. Que celui qui l'a pour son appui, ne craint point ce que l'homme lui pourra faire ; qu'il se tient à la droite du pauvre, pour sauver son âme de ceux qui le persécutent ; que rien ne manque à ceux qui le craignent ; que les riches sont tombés dans la nécessité et dans la faim, mais que ceux qui le cherchent ne manqueront d'aucun bien ; qu'il est prompt à en faire, et magnifique dans ses faveurs ; que si les yeux de toutes les créatures espèrent en lui, il leur donne leur nourriture au temps favorable ; qu'il ouvre sa main et remplit tout ce qui vit de ses bénédictions, qu'il est bon envers tous les hommes, les ouvrages de sa bonté surpassant ceux de sa puissance ; qu'il les assiste pour la gloire de son nom, parce que

ses miséricordes sont pleines de douceur; mais qu'il soutient particulièrement l'orphelin et la veuve, et renverse les entreprises des méchants, qui se trouvent dans l'œuvre de leurs mains, pendant qu'il fait connaître, qu'il rend justice au pupille et au pauvre qui sont abandonnés entre ses mains, et qu'il est le protecteur de l'orphelin. Elle pouvait dire : *Je mets mon espérance au Seigneur, comment pouvez-vous dire à mon âme, retirez-vous de ses voies. Jugez-moi mon Dieu, et faites le discernement de ma cause d'avec la nation qui n'est pas sainte, délivrez-moi de l'homme trompeur; parce que c'est vous, ô mon Dieu, qui êtes ma force. Pourquoi donc marcherai-je avec un visage triste, lorsque mon ennemi m'afflige. Faites luire votre lumière et votre vérité, ce sont celles qui m'ont conduit et qui m'ont introduit en votre montagne sainte et dans vos tabernacles. J'espère en Dieu, et je lui rendrai mes actions de grâces.* (*Psal.* XLII, 1-5.) *Je lui sacrifierai une hostie de louanges, et j'invoquerai son nom, parce qu'il a rompu mes liens.* (*Psal.* CXV, 17.) *Que l'on m'humilie jusque dans l'excès, je croirai toujours avec une ferme foi, je le bénirai en tout temps, et sa louange ne partira jamais de ma bouche.* (*Psal.* XXXIII, 1.)

C'était la fermeté de cette foi divine accompagnée d'une parfaite confiance qui la rendait inébranlable parmi toutes les contradictions qui lui arrivaient de tous côtés, et particulièrement de personnes qui étaient d'une telle autorité, qu'il était difficile de ne pas suivre leurs avis. D'autre part, plusieurs partis considérables se présentaient; une si rare beauté, jointe à une si singulière modestie, ne pouvait manquer de beaucoup de prétendants. On lui offrait de grands biens dans un état où elle était assez empêchée, toute sorte d'avantages pour elle et pour ses enfants. Un grand seigneur en fit aussi la recherche, mais celle que les biens n'avaient pu toucher, les honneurs ne la gagneront pas. Il fallait soutenir là-dessus bien des attaques de la parenté, qui avait de la peine à digérer ses refus, mais tout cela ne servait qu'à rendre sa constance plus illustre. Le Seigneur lui était un Dieu protecteur, et un lieu de refuge pour se sauver, il la délivrait du piége qu'on lui tendait en secret; il la tenait à couvert dans son tabernacle; elle agissait courageusement, et son cœur se fortifiait, parce qu'elle avait mis son espérance en lui.

Comme elle attendait le Seigneur avec grande patience, elle ne demeura point dans l'assemblée des hommes vains, elle lava ses mains avec les personnes innocentes, il lui fit passer le fleuve de toutes les contradictions à pied sec, il ne permit pas que ses pieds fussent ébranlés, son pied demeura ferme dans la droite voie, il fut affermi sur la pierre, ainsi elle demeura inébranlable dans son vœu de perpétuelle chasteté. Elle fut du nombre des véritables veuves dont parle l'Apôtre, c'est-à-dire de celles, comme l'explique saint Ambroise, qui évitent les secondes noces; comme une véritable veuve et délaissée, elle persévérait jour et nuit dans la prière. Elle imitait la sainte veuve Anne la Prophétesse, qui servait Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières. Pour ce sujet, elle menait une vie fort retirée, la retraite faisait ses plus chères délices. Elle l'avait aimée dès son enfance, elle l'avait gardée dans le temps qu'elle était mariée autant qu'elle l'avait pu; et présentement qu'elle était en liberté que ne devait-elle pas faire? Combien de fois a-t-elle souhaité d'être cachée dans le fond d'un désert, pour ne plus connaître, et pour n'être plus connue de personne? Ce que ne pouvant faire, au moins elle se retirait dans une maison de campagne, pour y soupirer à son aise en la présence du Dieu de toutes choses, n'ayant pour témoins de ses soupirs amoureux que les intelligences célestes. C'est là qu'elle pouvait dire avec l'Apôtre, *pour nous, nous avons notre conversation dans le ciel, d'où aussi nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui changera l'état vil et obscur de notre corps, en l'état de son corps glorieux par une vertu si puissante, que par elle il pourrait se soumettre toutes choses.* (*Philip.* III, 20, 21.) Comme c'est le propre des citoyens d'une ville de converser entre eux, la conversation des Chrétiens doit être dans le ciel, puisqu'ils ont l'honneur d'en être citoyens. Car depuis que l'adorable Jésus nous est venu annoncer la paix, à nous qui étions éloignés, et à ceux qui étaient proches, nous ne sommes plus étrangers, mais citoyens avec les saints, et domestiques de Dieu, c'est-à-dire citoyens de la même ville que les saints. C'est donc avec les heureux habitants de la sainte Sion, de la céleste Jérusalem que nous devons avoir nos habitudes; c'est avec eux que nous devons nous entretenir des grandeurs et des excellences de celui qui en est le divin roi; que nous devons parler de ses bontés, de ses amours et de ses miséricordes, que nous devons admirer les merveilleuses conduites de sa divine Providence, que nous devons louer et magnifier son saint nom. C'est cette vue qui faisait autrefois dire à saint Bernard, rendez-vous familiers les saints Anges, mes frères, pensez souvent à eux, conversez souvent avec eux.

Mais l'amour des choses de la terre qui domine dans la plupart des Chrétiens même les rend tout terrestres. Ils demeurent dans la terre d'où ils viennent et d'où ils sont, pour parler avec le précurseur du Fils de Dieu, et ce qu'ils disent tient de la terre. Ce qui est né de la chair, est chair, nous enseigne notre adorable Maître, mais à même temps il nous apprend que ce qui est né de l'esprit, est esprit; que nous avons reçu un nouvel être et une nouvelle vie, pour vivre en celui, comme parle l'Ecriture, qui nous vient créer de nouveau, et quiconque ne naît de cette nouvelle naissance, il ne peut entrer au royaume de Dieu. Nous sommes donc une nouvelle créature en Jé-

sus-Christ, ayant été ensevelis avec lui par le baptême, qui nous sépare du monde, et nous renferme avec lui dans son tombeau, qui nous prive de la vie d'Adam, et de l'alliance que nous avions avec lui, et ce qui est plus, qui nous ressuscite avec lui, nous donnant part en esprit, c'est-à-dire par l'Esprit-Saint, et par son impression intérieure, à l'état immortel de notre chef ressuscité. Si donc nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ par le baptême, nous devons rechercher les choses qui sont en haut, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, et aimer ce qui est au ciel, et non pas ce qui est sur la terre. Nous devons rechercher les louanges de Dieu, et la compagnie des saints. Mais au lieu de reconnaître la grâce que nous avons reçue du nouvel homme, qui se rétablit par la connaissance, recevant tous les jours de nouvelles lumières, la parole de Jésus-Christ demeurant en nous abondamment avec une parfaite sagesse, nous enseignant et instruisant les uns les autres par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, en chantant du fond de nos cœurs et avec la grâce les louanges de Dieu. Plusieurs Chrétiens vivent comme les gentils qui ne connaissent pas Dieu, dont l'esprit est obscurci de ténèbres, qui, par leur ignorance, née de l'aveuglement du cœur, sont éloignés de la vie de Dieu.

Mais pour Elisabeth, qui était dépouillée du vieil homme qui se corrompt dans ses désirs trompeurs, et qui était revêtue du nouvel homme qui est créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté de la vérité, ne s'arrêtant point dans la voie des pécheurs, et ayant mis toute son affection en la loi du Seigneur, elle la méditait le jour et la nuit. C'est ce qui l'obligeait de demeurer souvent à la campagne, où elle avait une chapelle, pour y faire célébrer le sacrifice redoutable de notre religion, et y participer aux divins mystères par la communion vivifiante du corps adorable du Sauveur de tous les hommes. Elle y venait les après-dînées, avec sa fille aînée, s'y occupant aux louanges de Dieu et de son immaculée Mère : elles y récitaient le chapelet ensemble, et d'autres prières. Elle se retirait dans les lieux solitaires, comme les bocages et les bois, pour s'occuper des grandeurs de Dieu avec plus de liberté, et ayant une voix très-agréable, elle l'employait à chanter des cantiques spirituels.

Mais si elle célébrait, avec le Psalmiste, les louanges de Dieu avec un cœur droit, elle se couvrait d'un cilice, à son imitation, et humiliait son âme par le jeûne. Elle avait appris de l'Apôtre que la veuve qui vit dans les délices est morte, quoiqu'elle semble vivante. C'est pourquoi elle châtiait son corps par les veilles, les jeûnes, les disciplines, le cilice et la haire. Elle quitta tous les habits qu'elle prenait par complaisance à son mari, quoiqu'elle n'en eût jamais porté que dans toutes les règles d'une honnête bienséance. Elle n'en porta plus de soie, mais seulement de laine. Les veuves qui ne veulent plus se marier, n'ont rien qui les oblige de plaire aux hommes par ces ornements extérieurs ; leur soin doit être de se rendre agréables à Dieu seul par une grande modestie dans leurs vêtements, dans leurs paroles, et dans toutes leurs actions. Celle qui font le contraire, et qui se donnent la liberté, comme le remarque l'Apôtre, de courir de maison en maison, qui sont paresseuses, curieuses, qui parlent de choses dont elles ne devraient pas ouvrir la bouche, sont dans une manifeste illusion, et trompées par l'esprit de mensonge. L'humilité et la modestie étaient les riches ornements de notre véritable veuve, qui ne respirait plus qu'après Dieu seul.

Elle était aidée dans ses bons desseins par la conversation de quelques dames fort spirituelles, et qui étaient d'une sublime perfection, et entre autres d'une ancienne amie qui dans sa jeunesse lui donnait des livres spirituels et des instruments de pénitence. Elles faisaient de saintes conférences, où elles s'embrasaient du divin amour, qui leur causait la haine évangélique, et les faisait vivre dans une véritable mortification chrétienne. Comme il n'y a rien de plus pernicieux que les habitudes et la fréquentation des personnes mondaines, où l'on perd l'esprit de Dieu si l'on a la grâce de l'avoir, où l'on prend l'esprit du monde, où ce maudit esprit se fortifie, et prend tous les jours de nouveaux accroissements, où la nature corrompue et le démon, qui est appelé par le Fils de Dieu le prince du monde, règnent : aussi est-il vrai que les bonnes et saintes conversations contribuent merveilleusement à établir et à augmenter le divin amour. Mais l'un des moyens les plus efficaces dont se servit la divine Providence pour faire brûler de plus en plus le feu sacré du pur amour dans le cœur de notre sainte veuve, fut la conduite qu'elle prit d'un grand serviteur de Dieu, dont l'éminente piété mérite bien que le nom en soit conservé à la postérité. Il s'appelait M. Varinet, homme de Dieu, grand en pénitence, car il jeûnait tous les jours, tous les jours il prenait la discipline, et portait le cilice ; grand en dévotion, et ayant le don de larmes qu'il versait en si grande abondance qu'il ne les pouvait contenir ; enfin grand en toutes sortes de vertus. Il serait difficile d'expliquer les progrès admirables qu'elle fit dans les plus saintes voies du pur amour sous une telle conduite. Il est certain qu'un saint directeur est l'une des plus grandes grâces que l'on reçoive de la divine Providence, quand il est sage, expérimenté, et a la science nécessaire. Un homme saint, particulièrement si c'est un homme d'oraison, ne va guère au ciel seul, comme l'enseigne la séraphique sainte Thérèse, les lumières qu'il donne sont toutes pures, et n'ont rien du mélange des maximes pernicieuses du siècle, la doctrine qu'il enseigne est celle de Jésus-Christ, et non pas celle des hommes, la voie par laquelle il conduit est la voie étroite de l'Evangile, la fin qu'il propose est Dieu seul et ses seuls intérêts.

Il n'en est pas ainsi des directeurs qui tâchent de faire un accommodement de l'esprit de Dieu et de l'esprit du monde, quoique fort inutilement, ne se souvenant pas de ce que le grand Maître nous a enseigné que personne ne peut servir à deux maîtres. L'on ne peut assez plaindre les personnes qui tombent sous une telle conduite ; et loin de faire aucun progrès dans les saintes voies de la perfection, souvent elles se relâchent de leur première ferveur.

CHAPITRE VIII.

Le triomphe de la croix dans les saintes dispositions qu'elle porte à l'égard des souffrances.

Dieu tout bon et tout miséricordieux destinant Elisabeth à des souffrances extraordinaires, il l'y disposait par des lumières particulières qu'il lui donnait de ses adorables desseins. C'est ce qui lui arriva un jour dans un songe mystérieux, où il lui semblait que plusieurs hommes forts l'avaient menée par violence devant un autel où il y avait un cupidon, faisant tous leurs efforts pour lui faire adorer cette idole, mais qu'elle, ayant horreur de ce dessein, loin de l'adorer, l'avait méprisée avec un courage invincible. Ensuite, il lui sembla que le saint patriarche Abraham se présenta à elle, l'invitant à le suivre, ce qu'elle fit aussitôt avec une grande générosité. Elle le suivit donc ; ces hommes cependant qui la persécutaient ne la quittaient point, mais ayant rencontré un fleuve dont les eaux noires étaient très-rapides et très-profondes, et l'ayant passé à la suite du saint, ces gens demeurèrent n'osant s'exposer au courant de ce fleuve. De là ils arrivèrent au pied d'une haute montagne où il y avait deux chemins, l'un qui était large et fort spacieux, par où montaient une infinité de personnes de toute sorte d'âges, de conditions et d'états, et l'autre fort étroit, par où il marchait peu de personnes ; et encore vers le milieu du chemin de ce sentier, un nombre considérable de ces personnes descendait, n'ayant pas le courage de monter plus haut, ce que les uns faisaient lentement et les autres avec grande précipitation, et étant tous descendus au pied de la montagne, y trouvant une belle plaine, ils s'y arrêtaient tous. Elle voyait néanmoins, qu'à la faveur de son guide céleste, elle continuait toujours à monter jusqu'à ce qu'elle trouva un lieu tout plein de broussailles, de ronces et d'épines, et où même l'on élevait des haies d'une hauteur démesurée pour leur fermer le passage, ce qui cependant n'ayant pas réussi, et ayant surmonté toutes ces difficultés, elle trouva une cité admirable et pleine de raretés inouïes. Voilà la figure de la glorieuse cité de Dieu, de la Jérusalem céleste, dont la félicité achevée est ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu et ce qui n'est jamais monté au cœur de l'homme; mais ce bonheur incompréhensible est préparé à ceux qui auront porté leur croix avec fidélité et persévérance à la suite de l'adorable Jésus, montant avec lui généreusement le calvaire, pour y être crucifiés en sa divine union.

C'était de la manière que le Dieu de toute bonté disposait sa fidèle servante aux croix extraordinaires qu'il lui destinait : mais elle n'oubliait rien de sa part avec le secours de sa sainte grâce pour ne s'en pas rendre indigne. Elle savait que les souffrances étaient un don très-singulier, et une faveur spéciale de la divine Providence; elle savait que les biens de la vie présente, qui ne sont que des ombres du véritable bien, souvent sont donnés abondamment aux plus grands ennemis de Dieu, à ceux qui seront pour un jamais dans les dernières misères; elle savait que le peu d'usage que l'on fait de ces dons divins oblige Dieu à les retirer, et à abandonner justement les personnes infidèles à ces conduites, les laissant errer dans le chemin large du siècle, et dans les voies des pécheurs. *Le méchant,* dit le Psalmiste, *a aigri le Seigneur, la multitude de sa colère fera qu'il ne s'en mettra plus en peine.* (*Psal.* x, 13.) Comme, selon le même Prophète, Dieu délivre l'âme, parce qu'il est bon et miséricordieux; qu'il en a pitié selon la grandeur de sa miséricorde, mais qu'il efface l'iniquité selon la multitude de ses bontés, qui sont comme les trois degrés de la miséricorde de Dieu, de même l'on peut remarquer en sa divine parole trois degrés de sa juste colère. Il se lève quelquefois en sa colère, quelquefois elle est grande, comme le témoigne le roi Josias, mais quelquefois il la multiplie, comme l'assure Job; et selon sa multitude il ne se met plus en peine du pécheur, comme nous venons de le rapporter du Psalmiste. C'est donc le dernier effet de son indignation, d'être laissé à soi-même, à ses inclinations, à ses plaisirs, de marcher dans la voie de la paix des méchants, qui ne sentent point les misères humaines comme les autres, qui ne souffrent point les châtiments que souffre le reste des hommes, dont l'iniquité, comme à force de s'être engraissée, est sortie au dehors ; qui passent dans toutes les passions de leur cœur, dont les celliers sont pleins et regorgeants, les filles parées comme des temples, dont il n'y a point de masure qui tombe en ruine; qui sont les heureux du siècle, pendant que le juste est frappé de plaies durant tout le jour, et qu'il est châtié dès le matin.

Elisabeth, divinement instruite de ces grandes vérités, se préparait aux croix par une parfaite pureté de cœur, travaillant incessamment à le vider de toutes les créatures, pour faire une entière place au Créateur et à ses divines opérations. Elle veillait avec beaucoup de soin à le garder des moindres attaches, de peur qu'il n'y eût rien qui offensât le Saint-Esprit qui l'a choisi comme son temple, et qui lui donnât lieu de s'en retirer, et le laisser à l'esprit de la nature. Elle avait recours à l'oraison pour obtenir l'effet des desseins de Dieu, et la grâce de n'y apporter aucun obstacle. Mais comme elle savait que la très-heureuse Vierge est le canal sacré par lequel Dieu fait couler ses

plus abondantes grâces, qu'elle est le grand moyen dont il se sert pour communiquer ses plus riches bénédictions : c'était vers cette sainte montagne qu'elle levait les yeux, et d'où lui devait venir son secours. Le cri de sa voix montait jusqu'à elle, sa bouche publiait avec ardeur des hymnes en sa louange, sa langue publiait la vérité de ses miséricordes; elles faisaient le sujet de son entretien. Elle considérait que cette auguste Dame faisait présent à ceux qui la servent de ce qui est le plus agréable à son Fils, et par suite qu'elle leur fait part de sa croix, et dans une plus grande plénitude à ceux qui sont les chers favoris de son précieux cœur; et de vrai notre sainte veuve commença particulièrement d'en faire l'heureuse expérience après quelques mouvements d'une dévotion singulière qu'elle eut pour cette aimable souveraine des anges et des hommes.

L'année mil six cent dix-huit, étant veuve depuis vingt mois, et âgée d'environ vingt-cinq ans, le vingtième de février, on l'invita d'aller en un lieu de dévotion appelé le saint Mont, qui est assez proche de la ville de Remiremont, n'en étant éloigné qu'environ une demi-lieue. C'étaient des dames de ses amies qui avaient fait cette partie, et elle ne s'y était engagée qu'à condition qu'il n'y aurait que des personnes de leur même sexe, car sa retenue était extraordinaire en ce sujet. Elle y alla donc de cette manière, elle y visita les sept chapelles qui sont sur le saint mont avec une dévotion toute singulière; mais sa grande application fut à la très-heureuse Vierge, devant l'une de ses dévotes images qui était gardée dans ce lieu de piété. Elle y renouvela son vœu de chasteté, elle se mit tout de nouveau sous sa protection maternelle, et sa fille aînée qu'elle avait menée avec elle. Elle alla ensuite en la chambre où l'on devait dîner; mais comme il n'était pas encore prêt, elle laissa les autres dames auprès du feu, et sans se mettre en peine de l'incommodité du froid qui était grand, elle retourna aussitôt au lieu de sa dévotion, où elle se prosterne derechef devant l'image de sa bonne Mère, et là elle lui proteste qu'elle attend de son crédit les plus grandes miséricordes de son Fils bien-aimé, qu'après le sang précieux de son Fils, c'est en elle qu'elle a plus de confiance; elle renouvelle la consécration qu'elle avait faite dès sa jeunesse de sa vie et de toutes ses actions à Dieu en son honneur, elle lui met son cœur en ses mains, elle proteste qu'elle ne veut plus avoir de vie que pour glorifier son Fils bien-aimé en elle.

Cependant on vient l'appeler, toute la compagnie l'attendant, et elle est obligée de se rendre au lieu destiné pour manger. Ce fut dans ce repas qu'un médecin qui en était passionné lui donna un maléfice, qui a été le commencement des peines surprenantes et extraordinaires que nous verrons dans la suite de cette histoire. Cet homme se trouva dans la compagnie à son insu; car, comme nous l'avons remarqué, elle ne s'y était engagée qu'à condition qu'il n'y aurait que des personnes de son sexe; et l'infidélité de quelques-unes des dames, qui toutes lui avaient donné leur parole, servit d'occasion à ce malheureux de faire d'étranges maux pour satisfaire à sa passion. Il était fort libre avec le reste des femmes, mais il avait un respect tout singulier pour elle, car elle avait un certain éclat de sainteté qui causait de la vénération dans les âmes les plus libertines; et comme il vit bien qu'il ne pourrait rien gagner par les voies ordinaires sur une personne d'une si rare vertu, il crut qu'il viendrait à bout de ses pernicieux desseins par l'opération des malins esprits.

Elisabeth s'était disposée à une si rude croix par une rare dévotion à la très-sacrée Vierge, qui est appelée par l'Eglise la Mère de la grâce. Aussi est-il vrai qu'elle a enfanté le Sauveur de tous les hommes pacifiant ainsi toutes choses, et réconciliant la terre avec le ciel, les créatures avec le Créateur. Mais elle s'y était encore préparée par la retraite et la solitude, où elle avait eu la liberté de soupirer plus à l'aise en la présence de son Dieu, pour en impétrer les plus grandes miséricordes. Elle joignait la mortification avec l'oraison pour rendre ses vœux plus efficaces : ainsi elle affligeait son corps par toutes sortes de macérations, par les jeûnes, les cilices et les disciplines. Une prière faite de la sorte, et qui partait d'un cœur net, d'un cœur contrit et humilié, devait beaucoup attendre d'un Dieu qui tourne ses regards sur la prière des humbles, et qui ne méprise pas leur demande. Elle en impétra aussi les plus signalées faveurs, en ayant obtenu les plus affligeantes croix. C'est ce calice que son Père lui a donné, et dont il donne à boire à ses plus chers favoris. Il y fait boire saint Jean l'Evangéliste, mais c'est parce qu'il est le disciple bien-aimé. Il ne traite pas de la sorte ceux qui ne le craignent point et qui ne marchent pas dans ses voies. C'est un honneur qu'il réserve aux âmes qui lui sont plus chères et qu'il veut favoriser de ses plus singulières grâces.

Malheur à nous qui demeurons ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort au milieu de tant de lumières dont le soleil de justice nous éclaire. La doctrine que ce Dieu-Homme est venu enseigner aux hommes est une science de la croix qui nous en apprend les avantages, qui nous en découvre les richesses et les excellences, qui nous fait voir que le bonheur de la vie présente consiste à y souffrir et à y être malheureux. Cette doctrine d'un Dieu est soutenue de ses exemples, qui nous la prêchent d'une manière convaincante. Les vies de ses saints nous en donnent des témoignages très-sensibles, et après de si vives et de si fortes lumières, nous ne voyons pas en plein jour; l'on pense être malheureux si l'on souffre, l'on se plaint, l'on murmure, et au lieu de remercier la divine Providence du grand honneur qu'elle nous fait de nous traiter comme ses favoris, nous rejetons ses dons, ne recevant pas les croix avec res-

pect, et souvent nous l'obligeons de nous traiter en réprouvés, nous abandonnant aux vains honneurs du monde, aux richesses et aux plaisirs du siècle.

CHAPITRE IX.

Le triomphe de la croix dans les peines extraordinaires qu'elle commence de souffrir.

Nous avons dit que la croix avait été plantée bien avant dans le cœur d'Elisabeth, dès ses plus jeunes années, qu'elle y avait pris de grands et de nouveaux accroissements à mesure qu'elle avançait en âge, enfin nous allons la voir dans sa dernière hauteur par une malice achevée des hommes et des démons, et par une conduite admirable de la divine Providence. Ce n'est pas une chose nouvelle que Dieu permette aux hommes et aux démons de faire souffrir de certaines personnes par des voies extraordinaires pour sa plus grande gloire, et pour le bien même de ces personnes. Sa divine parole nous apprend la permission qu'il a donnée au diable d'exercer le saint homme Job non-seulement par la perte de tous ses biens, mais encore par les maux qu'il lui fit souffrir en son corps, et l'état pitoyable de la dernière misère où il le réduisit. Elle nous apprend l'exercice que l'ange de satan donna à saint Paul, qui lui fut si pénible et si humiliant, et qui ne lui fut pas même ôté après la prière qu'il en avait faite plusieurs fois à son Seigneur et à son bon Maître, pour le perfectionner de plus en plus dans la vertu par cette infirmité. Elle nous enseigne même le pouvoir que le diable a eu de transporter le corps adorable du Seigneur de toutes choses en différents lieux, comme dans la ville sainte, et à la hauteur du frontispice du temple, et sur une très-haute montagne. Après ces grandes et incontestables vérités, il ne faut pas s'étonner si Dieu a permis à un méchant homme de se servir du démon pour travailler cruellement la sainte veuve dont nous écrivons la vie.

Nous venons de dire dans le chapitre précédent comme un médecin qui en était passionné lui avait donné un maléfice pour s'en faire aimer. L'histoire sainte et profane nous donne plusieurs exemples de la sorte, ce qui est confirmé par les témoignages des Pères de l'Eglise. Saint Jérôme rapporte dans la vie de saint Hilarion, qu'une jeune fille fut menée à ce saint pour être délivrée par ses prières d'un maléfice qu'un jeune homme qui l'aimait avec passion, lui avait donné, pour tâcher de la corrompre, n'en ayant pu venir à bout par toutes ses sollicitations. Il y parle encore de chevaux que l'on empêchait de courir par la même voie des maléfices. Saint Augustin, saint Grégoire de Nazianze, saint Epiphane, saint Grégoire le Grand nous enseignent aussi que les hommes se servent de maléfices par le moyen des démons. L'Eglise, en la fête de saint Cyprien et de sainte Justine, nous apprend la même chose dans les leçons de matines. Cette vérité a été encore reconnue par Ovide, et les autres auteurs profanes. Les souverains pontifes, comme Innocent VIII et Adrien IV, ont fait des constitutions contre les sorciers qui s'en servent. Après des authenticités si fortes nous pouvons bien écrire après les Papes et les Pères, qu'un homme s'est servi de maléfices pour triompher de la chasteté de notre vertueuse veuve.

Comme le maléfice est une espèce de la magie, dont l'on se sert pour faire du mal à quelqu'un par le ministère des démons, Elisabeth en ressentit sur-le-champ les effets. Son imagination se trouva remplie de honteuses pensées, elle se trouva dans des états affreux. Mais bien qu'elle vécût dans la chair, pour parler avec l'Apôtre, elle ne combattit pas néanmoins selon la chair. Car les armes de notre milice ne sont pas charnelles, mais puissantes pour Dieu, pour détruire les places fortes, pour renverser les conseils des hommes, et toute hauteur qui s'élève contre la vérité de Dieu, rendant tout esprit captif pour le service de Jésus-Christ, et nous avons le pouvoir de punir toute rébellion. Elle eut donc recours à ces armes spirituelles, à l'oraison, aux pénitences, à la fréquentation des saints sacrements et à l'asile commun et ordinaire de tous les Chrétiens, la très-pure et la très-sainte Vierge qui a brisé la tête du serpent infernal, et qui tous les jours réduit à rien toutes ses embûches et tous ses efforts. Elle versait des torrents de larmes pour éteindre les feux qui l'embrasaient. Elle passait une grande partie des jours et des nuits en oraison, et même elle était résolue, si elle l'eût pu faire, non-seulement de passer presque tout le jour dans l'une de ses chapelles dans l'exercice de la prière, mais encore d'y coucher. L'on a écrit qu'elle était un parfait modèle des personnes les plus pénitentes, elle qui avait toujours vécu dans l'innocence; et de vrai elle châtiait son corps par des austérités incroyables. Elle s'humiliait étrangement, elle disait qu'elle était bien étonnée de ce qu'elle osait regarder le ciel après tant de honteuses pensées qui lui passaient par l'esprit, et qu'elle devait se cacher au centre de la terre. Elle se confessait et communiait tous les jours. Elle s'adressait avec confiance aux saints pour en implorer les secours, mais spécialement à saint François. Mais comme nous venons de le dire sa grande confiance était aux puissantes intercessions de la glorieuse Mère de Dieu, sachant bien, et c'est une vérité bien douce et bien consolante, que jamais personne n'a eu recours à sa miséricordieuse bonté, qui en ait été délaissée. O puissante, ô douce, ô miséricordieuse Mère des Chrétiens et très-digne Mère de Dieu qu'il fait bon vivre sous votre protection maternelle, et qu'il fait bon d'y mourir. C'est à vos pieds, ô ma bonne Dame, ô ma chère Maîtresse, ô ma fidèle Avocate ô ma douce et très-fidèle Mère que je veux, avec le secours de la grâce de votre,

Fils bien-aimé, passer le reste de ma vie, c'est à vos pieds que je désire la finir, pour ne cesser jamais de vous aimer et de publier vos louanges et vos miséricordes durant toute l'éternité. La très-puissante Vierge était donc le refuge d'Elisabeth parmi tous ses combats, elle renouvelait en sa présence son vœu de chasteté; elle protestait de ne vouloir avoir de l'amour que pour l'adorable Jésus; elle désavouait toutes ses tentations; elle protestait qu'elle aimait mieux être en horreur à tout le monde que de commettre un seul péché, et être possédée jusqu'au jour du jugement de tous les malins esprits dans le corps que d'offenser Dieu une seule fois; elle le désirait beaucoup; elle demandait instamment cette grâce à Dieu, et elle s'écriait: N'importe, qu'il m'arrive ce qu'il pourra, pourvu que je ne me rende point désagréable à Dieu.

C'est de la manière qu'elle a triomphé glorieusement de tout l'enfer et de ses suppôts. Ceux que les maléfices gagnent c'est parce qu'ils se laissent aller aux tentations du démon et aux inclinations qu'il leur donne; car voilà tout ce que cet esprit malheureux peut faire. Il est vrai qu'il excite de forts mouvements pour le mal, mais Dieu donne de fortes grâces pour y résister. La plupart succombent il est vrai, mais c'est parce qu'ils se laissent aller aux inclinations de la nature, parce qu'ils n'ont pas assez de recours à Jésus-Christ notre force; car qui a espéré en lui, et est demeuré confus? Ne dit-il pas lui-même, cet aimable Sauveur, venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. (*Matth.* XI, 28.) Nous en avons des exemples admirables dans les premiers siècles. Celui de saint Cyprien et de sainte Justine est bien touchant. Un jeune homme donc était devenu passionné pour cette pure vierge, et comme sa haute vertu ne laissait aucun lieu d'espérer à sa folle passion, il s'adressa à un fameux magicien nommé Cyprien pour venir à bout de son pernicieux dessein. Cyprien ne manqua pas de lui promettre, et il s'adressa pour ce sujet, à son ordinaire, au démon, qui fit tous ses efforts pour gagner le cœur de Justine, mais fort inutilement, car quoique son âme fût agitée de différentes pensées et son cœur saisi de douleur, quoique son ennemi s'élevât au-dessus d'elle, ayant mis toute son espérance en la vertu du Très-Haut, il éclaira ses yeux afin qu'ils ne s'endormissent jamais dans la mort, et que son ennemi ne pût pas dire : Je l'ai vaincue. Son cœur donc se réjouit de ce qu'il avait été son sauveur; elle lui chanta de saints airs, elle loua par des cantiques son saint nom, elle publia ses miséricordes. Cependant Cyprien qui était infidèle et païen, ayant reconnu la faiblesse du maître qu'il servait, et la toute-puissance du seigneur Jésus, le vrai Dieu des Chrétiens, il se rangea heureusement à sa suite, il devint l'un de ses plus fidèles disciples, et enfin il eut l'honneur, avec Justine, de donner son sang et sa vie pour la foi qu'il avait embrassée.

Voilà un exemple bien touchant des premiers siècles de la victoire de la grâce de Jésus-Christ sur le démon et ses partisans; mais le nôtre nous en donne un admirable en la personne d'Elisabeth. Il est vrai que le magicien dont le démon s'était servi pour la gagner n'a pas été converti comme celui dont il avait usé pour tâcher de triompher de sainte Justine. Mais néanmoins les mémoires authentiques que l'on nous a donnés portent que non-seulement un seul de ces misérables suppôts de l'enfer, mais que plusieurs se sont convertis par une grâce tout extraordinaire ensuite de la vexation diabolique de notre sainte veuve. Ainsi les flèches que les méchants avaient mises dans leur carquois pour tirer dans l'obscurité sur celle qui avait le cœur droit sont retombées sur eux-mêmes. Ils sont tombés dans la fosse qu'ils avaient faite. Leurs pieds se sont trouvés enveloppés dans le piége qu'ils avaient tendu en secret. L'enfer et tous ses suppôts n'ont eu qu'une confusion honteuse de tous leurs desseins diaboliques. L'adorable Jésus et son immaculée Mère ont triomphé de toute leur malice.

C'est ce qui m'oblige ici, pour faire connaître que le Seigneur rend justice, que le méchant s'est trouvé pris dans les œuvres de ses mains, que les pécheurs sont précipités dans l'enfer, de faire voir la malheureuse fin du médecin qui avait donné le maléfice à notre chaste veuve; et pour apprendre que le Seigneur n'oublie point le cri des pauvres, qu'il est leur refuge, leur appui dans le temps de l'affliction, afin que ceux qui connaissent son nom espèrent en lui, parce qu'il n'a point abandonné ceux qui le cherchent et ensuite afin que tous ensemble nous chantions des cantiques à ce Seigneur qui habite dans Sion, et que nous annoncions ses ouvrages parmi les nations.

Ce médecin dont nous parlons qui avait donné ce maléfice à Elisabeth, qui s'appelait Poirot, était un magicien, mais parce que dans notre siècle plusieurs esprits qui se piquent d'une vaine suffisance n'en veulent pas croire, à ce qu'ils publient, j'ai à leur dire, quoique j'aie déjà parlé de cette matière au sujet de la possession des religieuses de Loudun, en la vie du grand serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, le P. Seurin, qu'il faut donc, s'ils sont Chrétiens qu'ils désavouent la parole du Dieu qu'ils adorent, car elle déclare positivement dans tous les deux Testaments de l'ancienne et de la nouvelle loi qu'il y a des magiciens, et ce qu'elle en rapporte dans l'*Exode* est plus incroyable incomparablement à l'esprit purement humain, que tout ce qui peut faire plus de peine dans ces derniers temps; qu'il faut donc donner le démenti aux hommes les plus éclairés des premiers siècles, et de ceux qui les ont suivis, comme à un saint Augustin, à un saint Thomas, et aux autres Pères de l'Eglise; qu'il faut rejeter toute l'antiquité, et ne donner aucune créance ni à l'histoire sacrée, ni à l'histoire

profane, ni aux théologiens, ni aux philosophes païens, ni au sentiment universel de tous les peuples et de toutes les nations; qu'il ne faut plus admettre les lois de l'Église, et des États séculiers qui les condamnent; et si l'on objecte que l'on ne forme la difficulté qu'à l'égard de certains particuliers que l'on accuse, je demeure d'accord que le crime doit être bien prouvé; et c'est ce qui est arrivé par un juste jugement de Dieu à l'égard de la personne dont nous parlons

Jamais procès n'a été fait avec plus de loisir et avec plus de précaution. Le prince ne se contenta pas seulement des juges de sa province, il donna ordre que l'on en fît venir de France, et ces juges furent au nombre de vingt-quatre. Il est faux que l'accusation des démons qui possédaient Elisabeth, comme nous le dirons ci-après ait fait prendre le médecin Poirot, quoiqu'elle ait servi dans la suite, non pas comme de témoignage sur lequel l'on ait fait jamais aucun fond, mais d'occasion simplement à faire plusieurs enquêtes avec une grande prudence. Il est vrai que les démons, dans les exorcismes, ayant accusé Poirot d'être magicien et ayant soutenu que c'était lui qui avait donné les maléfices à la pauvre Elisabeth, criant qu'ils étaient contraints par la mère de Dieu de révéler ces choses, cela augmenta le soupçon que l'on avait de lui, particulièrement quand l'on sut que l'accusé voulait se retirer et s'enfuir dans quelque pays hérétique; et c'est ce qui obligea Henri II, duc de Lorraine, de le faire arrêter prisonnier, forçant en cela son naturel parfaitement débonnaire. Les mémoires que l'on donna au procureur général étaient si forts, qu'il crut qu'il fallait incessamment travailler à instruire le procès. C'est une chose merveilleuse que les démons aient découvert ainsi leur suppôt, eux qui sont si intéressés à soutenir leurs partisans et à empêcher que leurs crimes ne soient connus. Mais comme ils sont menteurs, et que l'on ne faisait pas d'appui sur ce qu'ils disaient, ils n'oubliaient rien pour en donner des preuves, forcés à ce qu'ils disaient tantôt par les saints anges tantôt par les saints protecteurs, mais singulièrement par l'ordre de la Mère de Dieu. C'est ce qui les a contraints de révéler plusieurs pactes qu'il avait faits avec eux, comme de lui rendre sensibles de certaines marques qu'ils font ordinairement sur les corps des magiciens, et qui laissent la partie où ils sont sans aucun sentiment, pour empêcher que les juges ne les pussent découvrir, et d'étendre les cordes quand il serait à la géhenne.

C'est ainsi que l'enfer traite ses partisans; c'est ainsi que les démons trompèrent le misérable Poirot, dont l'on fit le procès avec toutes les précautions possibles. Cependant ceux qui étaient préoccupés de son estime n'oublièrent rien pour le soutenir. Un docteur en théologie fit un traité en sa faveur, dans lequel il prétendait que la possession d'Elisabeth n'était qu'une pure illusion, afin de persuader qu'il n'en pouvait pas être l'auteur. Une princesse employa des sommes immenses pour tâcher de le délivrer. La sérénissime infante, princesse des Pays-Bas en écrivit à sa sollicitation au duc de Lorraine, pour l'en prier. L'on se servit d'un religieux d'une haute estime, à qui le duc déférait beaucoup, pour obtenir sa liberté; mais le crime fut si bien prouvé, que tous les vingt-quatre juges, qui avaient été appelés de différents lieux, conclurent tous d'un commun consentement à la mort. Les démons cependant, agissant par eux-mêmes lorsque la divine Providence les laissait dans leur liberté, avaient accusé des personnes innocentes, afin que l'on crût que l'accusation de Poirot qu'ils étaient contraints de faire par une vertu divine, fût aussi un pur effet de leur malice; mais enfin la divine Providence demeura victorieuse, les crimes du magicien furent entièrement découverts, et il fut condamné au feu. Les personnes néanmoins qui le soutenaient qui étaient de haute qualité, étaient si puissantes qu'elles obtinrent encore du prince souverain qu'auparavant l'exécution de la sentence le procès serait de nouveau vu et examiné, ce qui fut fait; mais tous les efforts des hommes et des démons demeurèrent inutiles. Le magicien Poirot fut exécuté, et fut brûlé le septième d'avril, l'année mil six cent vingt-deux; et il mourut sans donner aucun signe de pénitence, les démons qui pour lors possédaient Elisabeth criant qu'il avait eu des grâces capables de convertir mille magiciens, et que dans ce temps il renouvelait la donation qu'il avait faite de lui-même à Belzébuth. Ici l'on peut considérer avec tremblement la captivité effroyable où s'engage l'homme quand il s'abandonne au péché et au démon. Oh! si les pécheurs aveuglés savaient ce qu'ils font! Ils disent qu'ils se convertiront ou dans un âge avancé, ou au moins auparavant que de mourir, mais il n'est pas aisé de rompre les chaînes dont ils se sont liés volontairement. Vous êtes juste Seigneur, et vos arrêts sont équitables, le salut est loin des méchants. C'est ce que l'on peut voir avec le dernier étonnement dans Poirot, car y a-t-il rien de plus surprenant que de le voir adhérer si fortement aux démons dont il avait été dès ce monde si cruellement traité. L'on a dit que le respect humain et la considération de ses parents avaient aussi beaucoup contribué à l'empêcher d'avouer ses crimes, de peur que cela ne fît tort à leur famille, comme si son jugement ne l'avait pas rendu notoire; et en cela l'aveuglement de l'homme paraît encore bien étonnant, de préférer l'estime passagère de quelques chétives créatures, le point d'honneur d'un moment, au jugement de Dieu, de tous ses anges bienheureux et de tous ses saints, et cela pour un jamais; et pour si peu de chose s'engager à un malheur éternel. O Seigneur! que mes yeux versent ici des ruisseaux de larmes dans la vue de ceux qui ne gardent pas votre loi. Tournez vos yeux vers moi, et faites-moi grâce, selon que vous avez

accoutumé de faire envers ceux qui aiment votre nom. Dressez mes pas dans la voie de vos préceptes, afin qu'aucune iniquité ne domine en moi, faites reluire toujours sur votre pauvre serviteur la lumière de votre visage, et enseignez-moi vos ordonnances. Je crie vers vous de tout mon cœur, exaucez-moi, afin que je les garde, et que je les aime éternellement.

Mais pendant que nous avons ses jugements terribles devant les yeux en la personne de Poirot, arrêtons-les sur ce Dieu de bonté, qui signale ses miséricordes sur l'une des complices de ce misérable. Chantons avec le Prophète-Roi, la miricorde et la justice. Considérons une pauvre fille qu'il retire des portes de la mort, afin que nous publiions toutes ses louanges devant les portes de la fille de Sion, et que nous trouvions notre joie dans le salut qu'il donne. Cette pauvre fille qui était de Lorraine s'appelait Anne Bouley, et elle était complice des crimes du médecin. Comme elle le vit arrêté, elle s'enfuit à Paris de peur qu'étant découverte elle ne fût punie avec lui. Mais, ô conduite de la divine Providence que vous êtes admirable! s'enfuyant d'un pays de peur que ses crimes ne fussent connus, elle portait avec elle des mémoires capables de les découvrir partout; et de vrai, n'ayant pas assez de soin de tenir cachés ces papiers, ils furent lus, elle fut découverte, l'on en donna des avis secrètement à Nancy, l'on obtient des ordres pour l'arrêter à Paris, et elle est ramenée en Lorraine. Elle n'eut point de peine à avouer ses crimes, elle les déclara librement aux juges, elle dit que Poirot l'avait faite magicienne, qu'il avait abusé d'elle plusieurs fois, qu'il l'avait menée plusieurs fois au sabbat, et elle donna des preuves de plusieurs choses qu'elle avait dites. Les juges ne s'arrêtant pas cependant à son propre témoignage, firent les informations nécessaires; et après avoir examiné exactement toutes les choses, et connu la vérité, elle fut condamnée à mort.

Mais ce fut une mort bien différente de celle de son complice, car elle mourut parfaitement convertie, et dans un grand désir même de mourir et de souffrir le supplice du feu pour l'expiation de ses crimes. Durant tout le temps qu'elle fut en prison, elle chantait les miséricordes de Dieu. Elle passa tout ce temps en larmes, en austérités et pénitences qu'elle joignait à ce que la rigueur de la prison lui pouvait faire souffrir. Comme on fut sur le point de l'appliquer à la torture, elle suppliait les juges de lui donner celle qui était la plus douloureuse pour satisfaire à ses péchés. Elle alla au supplice tenant un crucifix à la main, disant avec un courage incroyable : Allons, allons à la mort. Elle y alla en récitant les litanies de la très-sainte et très-miséricordieuse Vierge Mère de Dieu et comme l'on fut arrivé à ce titre, de refuge des pécheurs, si consolant pour tous les misérables qui sont dans l'iniquité et qui désirent efficacement se convertir, elle le répéta trois fois avec une telle ardeur qu'elle tira des larmes de tous les assistants. Les litanies dites, elle se mit à genoux, demanda miséricorde à Dieu, implora le secours de la très-sainte et charitable Mère, puis s'étant levée, elle se mit contre le poteau, baisa quelques médailles où il y avait des indulgences, ells pria pour Poirot qui n'était pas encore mort, et elle mourut très-chrétiennement.

Admirons ici les conduites de l'aimable Providence, pour l'en bénir et l'en aimer de tout notre cœur. Il semble qu'elle veillait extraordinairement sur cette créature pour empêcher sa liberté dans sa fuite, qu'elle y devait apparemment trouver, puisqu'il n'est pas fort difficile à une personne qui vient d'un pays éloigné de se tenir cachée dans une ville comme celle de Paris. Apportant avec elle des papiers qui la faisaient connaître, elle agissait contre toute sorte de raison et contre le bon sens même, et il lui était très-aisé de les brûler. Au moins elle les devait toujours garder avec soin, et ne les pas laisser en lieu où ils pussent être lus. Elle s'aveuglait donc elle-même pour sa propre perte, et en se perdant elle s'est heureusement sauvée. Oh! combien de personnes se seraient perdues éternellement, si elles ne l'avaient été dans le temps par les disgrâces qui leur sont arrivées. C'est ainsi, ô aimable Providence de mon Dieu que vous tirez la vie de la mort. Si cette fille n'eût point été découverte, peut-être serait-elle demeurée dans ses crimes, et y serait morte. Elle pouvait donc bien dire, j'étais perdue si je n'eusse été perdue. L'on a attribué avec elle la grâce de sa conversion aux intercessions de sainte Anne, dont elle portait le nom; et de vrai, dès le commencement de sa prison, elle disait qu'elle l'espérait de Notre-Seigneur Jésus-Christ par la faveur de cette grande sainte, dont le nom même dans sa signification, est un nom de grâce, comme l'a remarqué dignement le dévot saint Jean Damascène. C'est une chose considérable, que jamais le diable n'avait pu la faire renoncer à sainte Anne, lorsque renonçant avec impiété à tout ce qu'il y a de saint, elle s'était donnée à lui par deux cédules signées de son sang. O combien adorable Providence vos conduites sont admirables! ô combien les miséricordes de Dieu sont étonnantes! Je puis dire ici ce que je sais d'une personne que j'ai connue. Cette personne étant parfaitement éveillée vit la nuit, durant un beau clair de lune descendre par la cheminée de la chambre où elle était, un misérable magicien qu'elle connaissait sans néanmoins savoir son impiété. Elle remarqua que de prime abord il alla en un lieu où il y avait plusieurs sentences et image des saints que l'on donne par une pieuse coutume tous les mois, pour honorer ces bienheureux et imiter leurs vertus, et qu'il les déchira. Ensuite elle le voit venir à elle, il l'entretient, il la presse de renoncer à Notre-Seigneur, à sa très-sainte Mère, à son baptême, et de se don-

ner au diable. Cette personne, extraordinairement tentée à même temps par le démon, et n'ayant pas recours à Jésus notre Sauveur et notre force, succombe à la tentation, et elle renonce à notre bon Sauveur, à sa très-pure Mère et à son baptême. Mais comme elle avait une dévotion particulière à la bienheureuse Madeleine de Pazzi, le démon, qui voulait lui ôter généralement tous les moyens de pouvoir se tirer du déplorable état où elle s'engageait, lui fait proposer par son suppôt de renoncer en particulier à cette glorieuse sainte ; là-dessus le Dieu tout bon et tout miséricordieux lui donnant un rayon de lumière de sa divine grâce, elle se sent touchée et proteste qu'elle ne renoncera jamais à cette sainte ; ce qui lui réussit bien heureusement, car ce malheureux homme l'ayant quittée, elle rentra en elle-même, et depuis a fait pénitence du crime qu'elle avait commis. C'est ainsi que Dieu honore ses saints, en faisant des miséricordes si signalées en leur faveur ; c'est ainsi qu'il manifeste ses bontés infinies ; c'est ainsi que sa divine grâce surmonte les plus grandes malices des hommes. Ah ! que ce Dieu que nous adorons est bon, et qu'il est doux de servir un si bon maître.

CHAPITRE X.

Le triomphe de la croix dans les maladies étranges qui lui sont arrivées.

Les maléfices qui d'eux-mêmes souvent ne peuvent avoir aucun effet, en ont de très-grands entre les mains des démons quand Dieu leur donne la liberté de s'en servir pour tourmenter les hommes, et c'est une chose étrange que le pouvoir de l'enfer quand Dieu lâche la bride à sa fureur. Nous lisons dans la vie de saint Louis Bertrand qu'un excellent religieux souffrant de grandes maladies avec une tranquillité même extérieure très-édifiante, tout à coup commença à crier lamentablement ; ce qui ayant surpris les personnes présentes, saint Louis Bertrand leur dit qu'il ne fallait pas s'en étonner, parce qu'il était tourmenté de plusieurs démons dans les entrailles, en ayant eu une permission spéciale de Dieu ; car il est vrai qu'il n'y a point de pouvoir en terre qui naturellement égale celui de ces malins esprits. Ainsi les peines qu'ils causèrent au corps d'Elisabeth furent tout à fait extraordinaires. Dès qu'on lui eût donné le premier maléfice, elle sentit une douleur extrême au côté gauche qui la rendait toute courbée et la travaillait de telle sorte qu'à peine pouvait-elle faire un pas. Tous les remèdes qu'elle prenait lui étaient inutiles. Le dessein du médecin, en la faisant malade par son philtre, était de l'obliger à l'appeler, n'y ayant que lui seul de médecin à Remiremont, et d'avoir ensuite l'occasion de lui gagner ses affections par ses services. Mais comme elle sentait je ne sais quoi dans son intérieur qui l'éloignait de lui, elle aimait mieux souffrir ses maux en patience que de l'appeler pour y remédier, et les remèdes qu'elle avait pris étaient sans son ordre. Ce que cet homme reconnaissant, et voyant que son premier maléfice ne faisait pas ce qu'il prétendait, il trouva l'occasion, le dix-huitième de juin de l'année mil six cent dix-huit, dans l'octave de la fête du très-saint Sacrement de l'autel, de lui en donner un second, s'étant joint à une compagnie avec laquelle elle était, attendant l'un de ses parents dont elle avait besoin pour ses affaires, et dès la même nuit elle demeura percluse de la moitié de son corps et tourmentée de grandes douleurs, ce qui l'obligea de garder le lit, ne pouvant se remuer, et ses parents la voyant dans cet état, la contraignirent de faire venir le médecin.

Mais cet homme, qui avait employé ses premiers maléfices pour se faire aimer, ainsi qu'ils causaient des maladies qui avaient pour principe l'amour, lorsqu'il vit qu'il ne gagnait rien sur le cœur invincible de cette chaste veuve, et que même dans le juste soupçon qu'elle eut de sa malice, elle lui eût donné son congé, il entra dans une rage et furie d'enfer contre elle, et il employa la puissance des démons par des maléfices redoublés à la tourmenter par des maladies extraordinaires et très-cruelles. Quelquefois elle avait la moitié du corps gelé et sans sentiment, et elle avait des agitations si violentes dans l'autre partie de son corps, que quoiqu'elle fût tout à fait faible, trois ou quatre personnes bien fortes avaient de la peine à la tenir. Quelquefois on voyait sa tête s'entr'ouvrir, et à quelque temps de là se refermer, ce qui causait un étrange étonnement à ceux qui étaient présents. D'autrefois on lui voyait sa tête s'enfler et devenir toute monstrueuse. Deux apostumes se formèrent dans ses joues qui lui empêchaient d'ouvrir la bouche et ensuite de manger. Une troisième se forma dans sa gorge, ce qui l'ayant mise à l'extrémité, comme l'on n'en attendait plus que la mort, toutes les trois apostumes crevèrent tout à coup.

Mais ce n'est pas encore là le fond de la lie de cette coupe divine que le Seigneur tient en sa main, il la versera entièrement et il en fera boire à notre pieuse veuve le reste de ses jours. Les démons ont dit qu'ils avaient permission de lui faire souffrir des maladies jusqu'à la fin de sa vie, elles ont été donc continuelles ; et comme elles lui ôtaient presque entièrement le sommeil, la douleur l'affligeait durant le jour et durant la nuit. Elle pouvait dire dès lors avec David : Seigneur ayez pitié de moi, car l'homme m'a foulé aux pieds, il m'a affligé durant tout le jour en me faisant la guerre. Je suis frappée de plaies durant tout le jour, et je suis châtié dès le matin. Ma vie s'est affaiblie dans la douleur, et mes années se sont passées dans les gémissements. Pour l'amour de vous, l'on nous met à mort durant tout le jour, et l'on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Cependant quoique tous les jours de sa vie fussent des jours de douleur, ses peines redoublaient aux fêtes de Notre-Seigneur, de Notre-Dame et des saints, à qui elle avait une dévotion particulière ;

et elle souffrait si étrangement en ces saintes solennités, qu'elle en était comme à l'extrémité. C'était de la manière qu'elle célébrait ces grandes fêtes, et c'étaient les faveurs qui lui étaient accordées dans ces bons jours.

Mais si la main du Seigneur la frappait de la sorte durant le jour et la nuit, si tous les jours de sa vie étaient des jours d'affliction, tout son corps, depuis les pieds jusqu'à la tête, n'était qu'une grande croix, il n'y en avait aucune partie qui ne fût dans la souffrance, la douleur s'en était emparée universellement et jusqu'au bout des ongles.

Elle avait des douleurs de tête si aiguës que tous ses sens en étaient tout stupides. Sa vue était troublée, son odorat perdu, et souvent elle devenait sourde. Son goût, et son toucher avaient leurs peines. Elle avait ordinairement des fluxions sur la gorge. La nourriture n'avait point de goût pour elle, son estomac ne la savait souffrir. Il lui semblait qu'on lui perçait les reins à coup de couteau, elle était tourmentée d'une furieuse gravelle, et des plus cruelles coliques. Tous ses membres se disloquaient, et l'on entendait ses os craqueter. Quelquefois par l'application des vésicatoires sur la tête, qui y demeuraient des quinze à seize heures, la peau étant toute mangée on voyait les os à découverts, et d'autrefois on lui laissait les ventouses si longtemps que, ne pouvant plus les ôter, on était obligé de les casser ce qui lui causait de nouvelles douleurs. En de certains temps on lui voyait le corps courbé en arc, et on la voyait pâtir comme si elle eût été mise à la torture. Elle était tourmentée d'un asthme, et d'une toux très-violente. Elle était tout écorchée, en sorte qu'elle ne se pouvait coucher, et cependant il lui fallait pour lors garder le lit. Quelquefois il lui semblait qu'elle était sur une roue, que son corps s'en allait par pièces, qu'on lui déchirait les entrailles et tous les membres, qu'on lui avait passé comme une barre de fer à travers le corps, qu'on la perçait avec des alènes. Elle ressentait par tout le corps des maux jusque dans la moëlle des os, et elle l'avait tout mouln. L'humeur qui lui tombait était si acre qu'elle brûlait les linges. Elle avait une veine rompue qui lui faisait perdre beaucoup de sang. Un froid extraordinaire la glaçait même au milieu des ardeurs de l'été, et elle avait au-dedans un brasier allumé qui lui donnait une soif que l'on ne pouvait pas apaiser; car il semblait que tout ce qu'elle buvait était comme une goutte d'eau que l'on aurait jetée sur un grand feu; avec cela sa chair était si délicate qu'on n'osait la toucher. Une fois elle eut une maladie si étrange qu'elle ne pouvait remuer que le pouce. En de certaines occasions il lui semblait qu'on la coupait avec des rasoirs.

Mais si ses peines ont duré jusqu'à la fin de sa vie, si elle souffrait dans toutes les parties de son corps, elle souffrait encore de toutes choses. Elle avait les viandes à dégoût, elles lui étaient comme de la terre, à peine pouvait-elle manger. Son estomac a été six ans sans digérer. Les démons lui faisaient voir le peu de nourriture qu'elle prenait comme des crapauds pour lui en causer de l'horreur, et quelquefois elle vomissait des pieds de crapauds, des charbons, et d'autres choses affreuses. Elle disait en de certains temps qu'elle endurait en plus de cent manières. Aussi notre bon Sauveur lui paraissant un jour en croix, lui dit que si elle l'aimait, elle devait être crucifiée avec lui, et ayant approché ses clous de ses mains, il lui assura qu'il lui ferait ressentir une partie de ses peines. En effet, on lui a cloué les mains par une puissance invisible, avec des douleurs si aiguës que les nerfs des bras s'en retirèrent véritablement, avec tout cela l'on a assuré que ce qu'elle a effectivement enduré surpasse tout ce que l'on en peut dire ; que ce que nous venons d'écrire n'est rien si on le compare à toutes ses peines qui sont inexplicables, que ce n'est qu'une ombre de la vérité.

Cependant elle souffrait tout avec une joie merveilleuse, et l'on n'entendait pas sortir de sa bouche la moindre parole d'impatience. Oh! que Dieu soit béni, disait-elle, voilà une bonne discipline. Elle avait toujours le nom de Dieu en la bouche. Au milieu de tous les excès de ces horribles souffrances elle demeurait toujours égale, toujours attachée à la conduite de la divine Providence, toujours aussi paisible que si elle eût été dans la meilleure santé. Elle avait sans aucun changement la même conformité avec la volonté de Dieu, et point d'autres désirs que d'être dans l'état où il la voulait. Ce n'était rien même à ce grand cœur, au moins à ce qu'elle pensait, que de souffrir en toutes ces manières. Hélas les saints souffrent beaucoup, et ils croient, et ils disent que c'est peu de chose, ils s'en humilient même devant Dieu, pendant que de misérables pécheurs, qui méritent toutes sortes de châtiments pour leurs offenses, se plaignent à la moindre douleur, et qu'il leur semble que tout le monde les doit plaindre; qu'ils s'en occupent incessamment, et qu'ils désirent que les autres y pensent et en parlent. Ses tourments étaient si grands qu'elle faisait une extrême compassion, on ne pouvait contenir ses larmes à la vue d'un tel spectacle. L'histoire sainte nous rapporte que quelques amis du saint patriarche Job l'ayant vu dans les maux dont le démon l'avait affligé, en furent tellement touchés, qu'ils demeurèrent proche de lui sept jours et sept nuits sans pouvoir dire une seule parole (*Job.* II, 13). Les malins esprits ont été contraints d'avouer qu'ils avaient eu une permission spéciale de Dieu de tourmenter Elisabeth, comme autrefois ce saint patriarche ; ainsi il ne faut pas s'étonner si ses peines tiraient les larmes des yeux de plusieurs personnes. Il est vrai que souvent Dieu en cachait une grande partie, pour lui ôter la satisfaction qu'elle eût pu avoir de la compassion qu'on lui eût portée, si elles eussent été connues. Il n'y avait qu'elle qui n'était point sen-

sible à ses propres maux. Un jour qu'elle était dans un état pitoyable, ayant une apostume aux reins, des douleurs très-aiguës à la tête, des douleurs violentes de dents, le mal de rate, la gravelle, la colique, la fièvre, des langueurs et débilités universelles par tout le corps, l'esprit abattu, qu'elle était encore travaillée de mélancolie, de troubles et de toute sorte de passions, elle disait que c'était peu de chose. Que cela ne vous surprenne pas, mon cher lecteur, toute âme véritablement éclairée sera toujours dans ces mêmes sentiments. Car nous devons tenir avec l'Apôtre qui avait l'esprit de Dieu, et parlait par l'esprit de Dieu, qu'il n'y a aucune proportion entre les maux de cette vie et la gloire qui nous sera découverte. (*Rom.* VIII, 18.) Hé! quel rapport du temps avec l'éternité, d'une vie qui disparaît comme les ombres, dont les années s'écoulent si vite, dont les jours passent si promptement, avec ce qui ne finira jamais. Ici l'esprit demeure perdu dans cet abîme, mais l'on y découvre dans une merveilleuse clarté que tout ce que nous pouvons faire, tout ce que nous pouvons souffrir n'est rien à des gens qui attendent la grande, la longue et l'interminable éternité. Il me prend ici envie de m'écrier avec David : Oh! hommes sans jugement, revenez à vous, insensés, devenez enfin sages. (*Psal.* IV, 3.) O mon Dieu! vivrons-nous toujours dans les ténèbres! Nous faisons profession d'être les disciples d'un Dieu crucifié, nous regardons sa croix comme notre unique espérance, car c'est comme le chante l'Eglise, nous devons savoir que participants à la croix de notre aimable Maître, nous participerons à sa gloire; nous disons que cette gloire est quelque chose de si doux, de si grand, de si glorieux, de si charmant, de si divin, que c'est ce qui surpasse tout ce que l'on en peut dire, tout ce que l'on peut même s'en imaginer. Cependant cette divine gloire qui est si admirable est promise aux véritables fidèles qui porteront dignement leur croix. Comment donc nous en plaindre? Comment nous en attrister? Comment nous imaginer que c'est grand'chose ce que nous endurons dans la vue d'une félicité infinie que nous espérons?

Je ne suis donc pas étonné si notre courageuse Elisabeth ne se lassait jamais de ses douleurs, si elle priait Dieu de la laisser au monde dans cet état tant qu'il lui plairait. Si elle assurait qu'il lui semblerait être perdue, si elle ne souffrait plus, c'est pourquoi ce lui était une affliction, quand elle était quelquefois guérie, et même miraculeusement, de certaines maladies; c'était l'une de ses maximes qu'elle répétait souvent : Peu parler, beaucoup faire, et encore plus souffrir. La vue des peines de cette vie qui lui arrivaient l'élevait à de hautes considérations de celles de l'autre vie. Hélas, s'écriait-elle, comment donc endurer les peines de l'enfer? Il est vrai qu'il n'y a point de temps plus propre pour penser avec fruit aux tourments de l'autre monde, que celui où l'on est dans la douleur, particulièrement si ces douleurs sont bien violentes; car pour peu que l'on rentre dans soi-même par une sérieuse considération de ce qui nous afflige, et de la peine qu'il y a de le supporter, cette vue est suivie aussitôt d'une juste réflexion des tourments que nous devons craindre après notre mort, et de ce sentiment si raisonnable : Que ferons-nous au milieu de l'excès des peines éternelles de l'enfer, ou des peines temporelles du purgatoire? Comment les souffrirons-nous, puisque nous avons tant de peine à supporter des maux qui n'en sont que les ombres. C'est donc une grande erreur de s'imaginer que les douleurs nous empêchent de penser à l'éternité, puisqu'il n'y a rien qui soit plus capable de nous en occuper. Il n'est pas bien aisé de se pénétrer vivement des grands maux de l'autre vie lorsque l'on est dans le plaisir; mais certainement, une personne qui sera tourmentée d'un mal cruel, comme est celui de la pierre, de la goutte et d'autres pareils, à qui les quarts-d'heure de sa douleur semblent si longs, est bien en état, pour lors, de méditer sur ce qui lui arrivera dans des peines infinies qu'elle doit craindre. En écrivant ceci, la crainte et le tremblement m'ont surpris. *Mon cœur s'est troublé au dedans de moi, et la frayeur de la mort m'a saisi.* (*Psal.* LIV, 5.) *O Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me châtiez pas dans votre colère. Ayez pitié de moi, car je languis de faiblesse; guérissez-moi, parce que mes os sont ébranlés. Mon âme est toute saisie de trouble; mais, vous, Seigneur, jusques à quand tardez-vous à me secourir. Tournez-vous vers moi et délivrez mon âme; sauvez-moi à cause de votre miséricorde, car nul d'entre les morts ne se souvient plus de vous, et qui vous confessera dans l'enfer?* (*Psal.* VI, 2-6.)

La méditation de ces vérités la rendait ferme et droite dans les voies par lesquelles l'aimable providence de Dieu la conduisait; elle attendait pendant tout le jour en patience, et elle se réjouissait même des jours qu'elle était affligée, et des années qu'elle sentait les maux. Elle pouvait dire, avec le Psalmiste (*Psal.* XXVI, 5), pourquoi craindrai-je au mauvais-jour? *Le Seigneur m'a cachée dans son tabernacle au jour de l'affliction, il m'a retirée dans le secret de sa tente,* parce que sa fidèle servante avait mis son espérance en sa bonté, parce qu'elle tenait son âme élevée en lui, parce qu'elle implorait ses miséricordes; il écoutait sa prière, et se rendait attentif à sa voix et à ses demandes. Elle se trouvait si divinement fortifiée en sa vertu, que ce n'était que des actions de grâce de ce qu'il ne laissait aucune partie de son corps sans tourment. Son entretien était avec le Dieu de son cœur et avec son immaculée Mère, sa chère Maîtresse; et loin de rechercher quelque consolation dans la conversation des créatures, elle se privait même de la compagnie de celles qui lui étaient nécessaires, comme de ses servantes et de ses filles. Elle les faisoit sortir pour soupirer plus à l'aise en la présence de la suradorable Trinité des trois

personnes divines qui remplissent les cieux et la terre de la majesté de leur gloire; pour dire avec plus de liberté ses sentiments à la très-miséricordieuse Vierge. Oh! si nous savions ce qu'elle disait à la très-sainte Mère de Dieu, et ce que cette Mère de toute bonté lui disait au cœur par les lumières qu'elle lui obtenait! Toujours savons-nous, ce qui est bien assuré, que la confiance et le recours qu'elle a eus à cette Mère d'amour, lui ont impétré une constance invincible, qui a fait triompher glorieusement la croix de notre bon Maître.

CHAPITRE XI.

Le triomphe de la croix dans les peines intérieures dont elle est affligée.

Le Chrétien dans l'élévation glorieuse où la grâce le met, ayant l'honneur d'être membre du corps mystique d'un Homme-Dieu, doit avoir rapport à son divin chef. Il en doit porter les marques dans son corps par les macérations, pénitences, maladies et autres peines corporelles; *car ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair* (*Galat.* v, 24), parce que la grâce du baptême qui est toujours vivante en eux, les a entés en Jésus crucifié, et que le vieil homme est toujours cloué à la croix avec cet adorable Sauveur, de sorte que la vie du Chrétien est une continuelle mort à la chair et une vie de personnes ressuscitées. Mais ce n'est pas assez que le Chrétien porte dans son corps les marques de son chef, il lui doit être encore semblable dans l'esprit; car enfin comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous la devons porter aussi en tout ce que nous sommes, du céleste. Or Jésus-Christ n'a pas seulement souffert en son corps, mais incomparablement encore davantage en son esprit. Saint Matthieu nous apprend (xxvi, 38) qu'il a été triste et affligé, c'est-à-dire comme l'explique un pieux et savant interprète, fort pressé par la douleur, il dit que son âme a été saisie d'une tristesse mortelle. Saint Marc nous enseigne (xiv, 34) qu'il a été saisi de crainte et d'ennui, et que son âme a été triste jusqu'à la mort; et saint Luc (xxii, 43) nous déclare qu'il a été dans l'agonie.

Ce n'était donc pas assez à Elisabeth de porter sa croix dans son corps à la suite de son aimable Maître, il fallait qu'elle la portât encore dans son âme. C'est la grande grâce dont l'aimable providence de Dieu l'a favorisée, l'affligeant de peines intérieures, qui ont été telles, qu'elle disait elle-même, que toutes les extérieures dont nous avons parlé avec étonnement, n'étaient rien comparées à celles-ci. Elle a été éprouvée en bien des manières différentes et par diverses tentations, afin que l'épreuve produisît la patience, et la patience la perfection de l'œuvre; afin qu'elle fût parfaite et accomplie, et que rien ne lui manquât. Car quiconque souffre humblement toutes les tentations sans succomber et sans s'affaiblir, est plein de foi, et d'amour, et, par conséquent, de toutes les vertus.

Elle a été affligée par des tentations violentes contre la pureté, qui était une épreuve bien rude à une personne comme elle qui avait des amours inexplicables pour cette vertu. Mais si Dieu tout bon a bien voulu exercer saint Paul par cette épreuve, ce vaisseau d'élection, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, et tant d'autres saints et saintes, il ne faut pas s'étonner si Dieu a donné permission au démon d'attaquer de la sorte notre chaste veuve. Nous avons dit que le misérable Poirot, magicien, lui avait donné un philtre pour se faire aimer, et comme elle avait rendu inutiles tous les efforts des démons et de ses suppôts, en la vertu de celui en qui nous pouvons tout. Mais une si glorieuse victoire n'arriva pas sans de furieux combats. Car à même temps qu'on lui eut donné le maléfice, son imagination n'était occupée que de l'homme qui le lui avait procuré, le démon lui en donnait mille idées en sa faveur, et les plus avantageuses du monde. Ce n'est pas qu'elle ne s'aperçût d'où lui venaient toutes ces pensées, elle vit bien qu'elles venaient du démon, mais ce lui était un tourment inexplicable d'en avoir l'esprit rempli, et de voir dans son cœur des sentiments d'affection pour une personne, pour laquelle elle avait en horreur d'en avoir. Cependant elle ne pouvait empêcher ni ces pensées ni ces sentiments, et elle était obligée de les souffrir. Mais ce n'est pas dans cette seule occasion que l'ange de Satan lui a été donné, qui lui donnait des soufflets, pour parler le langage de l'Ecriture, c'est-à-dire, dans le sens de saint Paul et des Pères, pour lui faire souffrir les plus fâcheux opprobres, puisqu'il n'y a rien qui humilie tant les saints. C'est dans cette faiblesse qu'elle a trouvé la force de Jésus-Christ qui est demeurée en elle, et c'est ce qui doit bien consoler les personnes qui sont exercées par ces tentations, sachant que la vertu se perfectionne dans cette infirmité, et que la grâce de notre bon Sauveur leur suffit qui ne leur manque pas quoique souvent elle leur soit cachée. L'exemple du grand Apôtre les doit bien encourager, dont la prière réitérée pour être délivré de ces tentations, ne fut pas écoutée, la divine Providence voulant s'en servir pour sa gloire et pour le bien de ce grand saint. Ainsi elles doivent dire avec lui: Je me glorifierai volontiers dans mes faiblesses, afin que la force de Jésus-Christ demeure en moi. (*II Cor.* xii, 9.) Si la divine Providence fait croître les lis avec toute leur blancheur au milieu de la boue, et du fumier, elle établira bien la pureté d'une âme au milieu de toutes les choses qui la combattent.

Cet exercice dans Elisabeth a été suivi de grandes sécheresses intérieures. Elle se trouve, pour parler avec David (*Psal.* lxxx, 7), en des lieux obscurs comme ceux qui sont morts depuis longtemps; et quoiqu'elle élevât ses mains dans la prière, son âme était devant Dieu, comme une terre

sèche et sans eau. Si elle se présentait dans son sanctuaire, pour y voir sa puissance et sa gloire, elle se trouvait dans une terre déserte, sans route et sans eau. Elle errait dans la solitude, dans un lieu sec, sans trouver aucun chemin. Quelquefois elle n'avait que des distractions durant les exercices les plus saints, comme le saint sacrifice de la messe, et même la divine communion. Mais une âme qui aime Dieu doit faire différence entre la distraction de l'esprit et la distraction du cœur. Elle ne doit pas se mettre en peine de celle de l'imagination qui n'est pas volontaire, veillant néanmoins à ne lui en pas donner la cause par des attaches ou à soi-même, ou aux autres créatures; et c'est ce qui fait la distraction du cœur, qui nous éloigne de Dieu parce que nous approchons trop des choses créées par l'affection que nous leur portons. Après cela il faut savoir que la dévotion ne consiste pas dans le sentiment, mais dans une volonté prompte et résolue de servir Dieu, quoique ce soit sans lumière et sans aucun goût. L'on ne doit pas considérer si nous avons du plaisir ou de la peine dans son service, il faut le servir à raison de son mérite sans nous regarder ni considérer ce qui nous arrive ou ce que nous sentons. C'est ce que faisait dignement Elisabeth, non-seulement dans les sécheresses, mais encore dans les ennuis dont elle était accablée. Elle était plongée dans une profonde mélancolie, elle était ennuyeuse à elle-même, toutes choses lui déplaisaient; si l'on pensait la récréer saintement par des cantiques spirituels, cela la martyrisait. Elle ne faisait le bien et ne pratiquait la vertu qu'avec une grande répugnance; elle agissait comme une personne qui n'aurait ni bras ni jambes, par une force secrète. Mais le fils de Dieu, notre divin Maître, nous enseigne (*Matth.* XI, 12), que le royaume de Dieu est attaqué par la force, et que c'est la violence qui l'emporte. Car nécessairement il se faut faire violence pour l'obtenir; et il n'y a que ceux qui travaillent à se dompter qui le gagnent. Le Chrétien ne doit pas considérer l'humeur où il est pour acquérir la vertu, mais seulement ce qu'il doit faire dans l'ordre de la volonté de Dieu, et ensuite l'exécuter avec courage et avec fidélité. Elisabeth était fidèle malgré ses sécheresses, ses ennuis, ses répugnances, qui étaient quelquefois accompagnées de troubles étranges qui l'agitaient vivement, et qui lui cachaient cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment, et qui habite toujours dans l'intime du cœur et réside dans la cime de l'âme, quoiqu'elle ne soit pas aperçue, parce que l'âme étant véritablement à Dieu, lui demeure unie, et dans son union elle trouve le centre du véritable repos qui est Dieu. Mais ce repos lui est pour lors inconnu, elle ne voit que des troubles furieux qui l'environnent.

Ceux qu'endurait notre illustre souffrante étaient si violents, que la raison en demeurait comme opprimée. Elle les comparait elle-même à un torrent qui va impétueusement, ravageant et entraînant tout ce qu'il rencontre sans qu'on puisse le retenir. Les eaux, comme il est écrit d'un ancien prophète (*Joan.* II, 6), l'avaient environnée jusqu'à l'âme, la haute mer avait couvert sa tête, elle avait été jetée au profond de la mer, ses gouffres et tous ses flots avaient passé sur elle, avec cela elle se sentait dans des mouvements continuels d'impatience. Hélas! s'écriait-elle, je demandais autrefois des croix et de la patience, maintenant j'ai des croix et de l'impatience, c'est-à-dire qu'elle en avait les mouvements. Les démons ont dit qu'ils avaient la permission de l'attaquer par toutes sortes de tentations, mais ce qui est bien certain, c'est qu'on l'a vue exercée par toutes sortes d'épreuves. Elle était tentée d'horribles blasphèmes contre Dieu; et tant plus elle tâchait de s'en défaire, et plus elle en était travaillée. La fureur de Dieu s'était appesantie sur elle, il avait fait fondre sur elle tous les flots de sa colère. Encore dans cet état pouvait-elle élever ses cris vers lui et le prévenir de sa prière dès le matin. Mais elle fut mise dans le plus bas de la terre, dans les lieux les plus ténébreux et dans l'ombre de la mort. Son esprit se trouva assiégé de doutes contre la foi et tout rempli des raisons de Luther et de Calvin contre les vérités de la religion, quoique ce fût une personne sans lettres. Dieu donne des permissions particulières aux esprits malins contre des âmes soutenues d'une grâce extraordinaire. C'est ce qui se voit dans le grand évêque de Genève, saint François de Sales, à qui les démons donnèrent des pensées contre le saint sacrement de l'autel, si pleines d'artifices et si dangereuses, qu'il ne les a jamais voulu dire, de peur qu'elles ne servissent d'occasion de scandale aux personnes faibles. Ces tentations contre la foi la comblèrent d'amertume et l'enivrèrent d'absinthe, elle demeura toute désolée. Car il lui semblait quelquefois qu'il n'y avait point de Dieu, et dans cet état que devenir et que faire? Être accablée de maux de toutes parts, et d'esprit et de corps, privée de toute consolation et de la terre et du ciel, c'est être réduite dans une étrange extrémité. J'ai remarqué autre part ce qu'enseigne le divin livre de l'*Imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, que ce n'est pas grand'chose d'être privé des consolations humaines, quand l'on jouit des divines, mais que c'est beaucoup lorsque l'on est destitué de toutes et que l'on souffre l'exil du cœur, c'est-à-dire lorsqu'il semble que le cœur est banni de son véritable lieu, qui est Dieu seul, car c'est ce que veut dire l'exil du cœur, paroles que plusieurs lisent et que très-peu entendent.

Une privation si désolante la conduisit à d'autres tentations et particulièrement à celle du désespoir, qui fut si violente, qu'elle se sentait pressée de se tuer et de tuer même ses filles. J'aurais fait difficulté de parler de ces sortes d'épreuves, si on ne les lisait dans les vies de plusieurs saints, comme dans celle de saint Ignace, le fondateur de la Compagnie

de Jésus, où il est rapporté que les scrupules qui le tourmentèrent durant quelque temps furent si excessifs, qu'il fut tenté de se précipiter. Dans celle de la bienheureuse Madeleine de Pazzi, où il est dit qu'elle eut de violents mouvements de se tuer. Mais ce qui m'a encore plus soutenu est l'exemple du docteur séraphique, qui ne manquait, ni de science, ni d'expérience, ni de vertu, qui a bien voulu écrire de ces tentations, et qui a jugé à propos d'en parler, comme nous l'avons remarqué dans notre *Livre des saintes voies de la Croix*, où nous avons traité de ce sujet dans un chapitre exprès. Ce docteur donc, si saint et si savant, et si expérimenté dans les voies intérieures, écrit que les plus âpres tentations sont touchant la foi, sont de désespérer de la miséricorde de Dieu, de blasphémer contre lui et ses saints, de se couper les mains et de se tuer soi-même. C'est de la manière qu'écrit ce saint docteur.

Cependant il ne faut pas penser que Dieu tout bon et miséricordieux, laisse l'âme sans son secours. Le grand Apôtre nous crie (*I Cor.* x, 13) : *Dieu est fidèle, et il ne permettra point que vous soyez tentés par-dessus vos forces; mais il vous fera profiter de la tentation afin que vous la puissiez soutenir.* Il fortifie l'âme d'une plus grande grâce au milieu des plus violentes tentations, c'est ce que nous pouvons voir en la personne de la femme forte dont nous écrivons. Notre bon Sauveur lui fit connaître qu'il était au milieu de son cœur, au milieu de toutes les pensées les plus noires; que ses délices étaient dans la croix; que la consolation des élus devait être de souffrir pour lui. Ayant eu un jour de grandes distractions et douleurs, après quelques jours de consolations, il lui fit voir que ces jours de peine lui étaient bien plus avantageux; et dans une autre occasion il lui dit que lorsqu'elle était dans l'impuissance et qu'elle ne pouvait agir, ces jours étaient des jours de sa maison, c'est-à-dire de sa bénédiction. Que nos bonnes actions, que nous ne voyons pas, ont plus de mérite, parce qu'elles sont plus pures; qu'il fallait avoir patience dans ses impatiences. Ayant un jour dit : Ah! que les saints ont eu du mal! elle en fut reprise par ce bon Sauveur qui lui montra que tout ce qu'ils avaient enduré était peu de chose, comparé aux récompenses éternelles, et que si les saints étaient capables de regret dans le ciel, ce serait de n'avoir pas assez souffert; que l'une des plus belles étoiles de la couronne de Notre-Dame était celle de ses souffrances. Aussi, cette Mère de bonté lui obtenait des croix par une faveur particulière, lui disant que Notre-Seigneur n'était jamais tant à nous que parmi les peines : et comme elle la priait de lui impétrer les vertus, elle lui fit connaître que celle qui lui était nécessaire était une perte de sa propre volonté dans celle de son cher Fils, et qu'elle devait vouloir être dans l'état où elle se trouvait durant toute l'éternité si sa divine Providence en ordonnait de la sorte. Mais cette mère d'amour la soutenait toujours de sa maternelle protection au milieu de ses plus grands maux, et il lui semblait qu'elle lui faisait lever la tête lorsqu'elle était comme plongée dans le bourbier des misères qui l'environnaient. Des âmes de petits innocents qui sont entrés dans la gloire par la grâce du baptême, lui paraissant, l'assuraient qu'elles auraient bien voulu avoir été en état de souffrir pour leur Sauveur; et une du purgatoire se faisant voir à elle, lui cria : Oh! que vous êtes heureuse dans vos croix!

Mais ces heures de lumière lui passaient bien vite, et on pouvait bien lui appliquer ces paroles du Psalmiste, qui, parlant de la conduite de Dieu, dit : Il envoie sa parole à la terre, et sa parole court avec vitesse. (*Psal.* CXLVII, 15.) Ce jour était suivi de nuits bien obscures : et la bonace dont elle jouissait lui prédisait toujours la tempête et les orages. Ce calme était suivi de vents impétueux et de furieux tourbillons. Or, dans ces obscurités et parmi ces orages, toutes les lumières reçues, toutes les grandes vérités manifestées s'éclipsent pour lors, et elle disait une chose bien vraie, que si elle s'en fût souvenue, ses peines ne l'auraient plus affligée. Nous avons dit que Dieu avait donné permission à Satan de l'exercer par toutes sortes de tentations, mais elles étaient si violentes que l'on croyait qu'elle en mourrait. Dans un état si violent, le diable se mêlait si subtilement dans les opérations de son âme, qu'elle ne pouvait pas discerner l'opération de cet esprit malin d'avec la sienne propre, et par suite si elle péchait ou non, ce qui lui était un cruel tourment. Elle ne voyait qu'un abîme de misères en tout ce qu'elle était et en tout ce qu'elle faisait. Il lui semblait être sans foi, sans espérance, sans charité, et que toutes les autres vertus lui manquaient, elle pensait faire des péchés en ce qu'elle disait et faisait involontairement, et d'autre part elle s'imaginait qu'elle ne se souciait pas des offenses qu'elle pouvait commettre, n'en ayant aucun sentiment. Dans ces temps, elle ne pouvait prier, et il lui semblait qu'elle n'aimait point Dieu, et même qu'elle ne le pouvait aimer, et si dans d'autres elle levait les yeux au ciel, il lui paraissait comme de bronze; si elle avait recours à Dieu, elle n'en recevait que des rebuts et des froideurs, et il se montrait comme inexorable à ses prières. Il lui semblait même que les saints du ciel lui étaient opposés. Elle pouvait dire avec Jérémie (*Thren.* III, 1-18) : *Je vois ma pauvreté en la verge de son indignation; il m'a menacée et conduite dans les ténèbres, non à la lumière; sur moi seulement il a tourné et retourné sa main le long du jour. Il a fait vieillir ma peau et ma chair; il a brisé mes os; il a bâti autour de moi, et m'a environnée de fiel et de travail; il m'a mise dans les lieux ténébreux comme les morts éternels; il a élevé des murs contre moi, afin que je ne sorte, il a renforcé ma chaîne, et quand j'aurais prié et crié, il a exclu mon oraison, il a bouché mes issues avec des pierres carrées, il a renversé mes voies et mes*

pas ; il a bandé son arc, et m'a mise comme un blanc à sa flèche. Il m'a repue de cendres, et mon âme a été rejetée de la paix. Je me suis oubliée des biens, et j'ai dit : Ma fin est périe, et l'espérance que j'avais au Seigneur

De plus, parmi tous ces délaissements elle ne voyait en elle que des impuissances extrêmes ; et elle a eu, durant quelquefois plus d'une année, une peine étrange, qui était, à ce qu'il lui semblait, qu'elle ne pouvait se résigner à la volonté de Dieu, et que même elle ne le pouvait désirer. Son âme, comme celle de David était accablée de maux, et sa vie toute proche de l'enfer. Les impressions de sa colère pénétraient son esprit, elle était saisie de la frayeur de ses jugements, et sa chair était percée de sa crainte. La pensée de la mort la faisait trembler, et elle frémissait à la vue de la grande et de la longue éternité. En de certains moments, toutes ses souffrances passées lui venaient à l'esprit, et elle était saisie de frayeur dans la crainte des nouvelles. Quand elle était réduite dans une dernière extrémité de peines, les diables lui en faisaient voir d'autres qui lui étaient préparées, pour la pousser à bout et la jeter dans le désespoir. Du côté de la terre, elle n'en recevait aucune consolation, ne pouvant prendre plaisir à rien, et se trouvant dans une pure souffrance de tous côtés.

Je réserve à traiter dans le prochain chapitre ce qu'elle a enduré des hommes, et des démons, mais je me sens obligé de remarquer ici que la grandeur de ses tourments est principalement venue de l'opération crucifiante et immédiate de l'esprit de Dieu en elle. Le bienheureux P. Jean de la Croix, cet homme divin, comme l'appelait la séraphique sainte Thérèse, ce docteur incomparable dans les voies les plus secrètes de l'intérieur, enseigne très-bien que cette opération divine, immédiate se saisit de l'âme quelquefois avec tant d'impétuosité, qu'elle ne le peut presque supporter : car le sens et l'esprit, de même que s'ils étaient sous quelque fardeau. obscur et immense, sont tellement souffrants et agonisants qu'ils trouveraient du soulagement à mourir. Il écrit que le saint homme Job ayant expérimenté cette opération, ne voulait pas que Dieu ,vînt aux prises avec lui en la force de son bras et usant de sa puissance, de peur d'être accablé sous le faix de sa grandeur ; car en la force de cette oppression, l'âme se sent tellement éloignée de la faveur, qu'il lui semble, et il est ainsi, que les choses où elle avait coutume de trouver de l'appui se sont retirées avec le reste, et qu'il n'y ait personne qui ait compassion d'elle. C'est ce qui faisait dire à Job : Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, au moins vous mes amis, parce que la main du Seigneur m'a touché. (*Job.* XIX, 21.)

L'on peut dire qu'il n'y a que Dieu seul qui connaisse la grandeur et la pesanteur de ces peines, dans lesquelles ni les diables ni la nature ne se mêlent point ; et notre illustre souffrante disait que les siennes ne se pouvaient imaginer, qu'elles n'étaient pas ce que l'on en pouvait penser. Les démons étaient contraints d'avouer qu'ils ne les comprenaient pas, qu'elles étaient de plus inconnues aux anges du ciel, s'opérant immédiatement par la main de Dieu. Que l'on ne savait qu'un atome de ses souffrances, que l'on n'en connaissait pas l'ombre ; que d'en vouloir juger par les connaissances que l'on en avait, était comme de mesurer par un atome la grandeur d'un géant, dont les pieds toucheraient la terre, et la tête serait élevée jusqu'aux cieux. Il ne se faut pas s'étonner après cela si elle ne pouvait expliquer les croix intérieures à ses directeurs, et si elle n'en recevait aucun soulagement. Ce n'est pas qu'elle ne fût parfaitement obéissante à tout ce qu'ils lui ordonnaient, comme nous le verrons avec le secours divin dans la continuation de cette histoire, mais elle était si fortement clouée sur la croix par la main de Dieu même, qu'aucune créature ne l'en pouvait détacher. Ce n'est pas que Dieu qui, dans ces états, ne veut pas se faire connaître immédiatement par ses lumières divines, ou donner de la joie sensible par ses consolations aux âmes affligées, parce que ce serait les tirer de leurs croix, ne désire leur parler par ses serviteurs pour les soutenir, mais leurs paroles quoique fortes selon le dessein de Dieu, n'ont aucune douceur qui donne de la satisfaction. Seulement il faut être fidèle à exécuter l'obéissance autant qu'on le peut faire ; et il y a des temps où Dieu tout bon voulant délivrer de certaines personnes de leurs peines intérieures, il en attache la délivrance à la soumission d'esprit, soit en obéissant à ceux qui nous parlent de sa part, soit en acceptant sans réserve tout ce qu'il veut faire de nous par un entier abandon à sa divine conduite. Ainsi saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, fut entièrement délivré d'étranges scrupules qui le martyrisaient, par la seule obéissance qu'il rendit à son confesseur, agissant au sujet de ses confessions, et du reste selon ses avis, et non par ses propres lumières, les sacrifiant à Dieu par un parfait renoncement, et il obtint cette heureuse liberté par une soumission de son propre jugement, ce qu'il n'avait pu impétrer par toutes les pénitences et oraisons, et autres bonnes œuvres qu'il avait faites. L'on rapporte aussi d'un saint homme qu'étant beaucoup affligé au sujet d'une peine qui le tourmentait il y avait longtemps, il s'en trouva parfaitement délivré dès le moment qu'il s'offrit à notre bon Sauveur pour la porter le reste de sa vie.

Mais cet aimable Sauveur avait d'autres desseins sur Elisabeth,il la voulait faire naître sur la croix, il voulait qu'elle y passât toute sa vie, il voulait qu'elle y mourût, il l'y voulait encore après sa mort, par tout ce qu'elle a souffert en sa réputation. Ses croix donc, à l'imitation de celles de son divin Maître ont été continuelles. On lui a entendu dire une

fois qu'il y avait plus de dix ans qu'elle était sans consolation. La nuit même, qui ordinairement donne quelque relâche à la douleur, ne servait qu'à lui en procurer de nouvelles par les songes affreux que lui donnaient les démons. Mais elle a été crucifiée intérieurement d'une manière plus forte, et plus assidue les quatre dernières années de sa vie. Il semblait que dans l'ordre de la divine Providence sur elle, la croix était comme son centre, et que tant plus elle s'approchait de sa fin, tant plus elle y allait avec force et promptitude.

Elle a eu néanmoins comme nous l'avons déjà dit des intervalles par grand nombre de faveurs du ciel, et très-extraordinaires, et dans ces jours de lumière il ne serait pas possible d'expliquer la haute estime qu'elle avait des croix. Elle disait qu'elle voyait dans l'abîme de la sagesse de Dieu de grands desseins sur les croix, et qu'il n'y avait point de pareil bien en ce monde. C'est pourquoi un jour M. d'Allamont, l'un de ses supérieurs, lui ayant demandé s'il n'y aurait pas moyen de parler avec elle des affaires de la maison du Refuge, et que pour cela elle aurait besoin de quelque intervalle de souffrances, elle répondit, ne rien souffrir, c'est ne rien gagner, comment perdre un seul jour de ce bien? Je n'ai que cela de bon, faut-il ainsi perdre ses journées? De là vient qu'elle craignait de ne pas souffrir. Ainsi l'on peut dire que le temps même de son repos lui était un tourment; car lorsqu'elle se trouvait dans le calme, ce lui était une peine de n'avoir pas de peine, toute sa vie donc était une vie de croix. Elle tremblait même quand elle ne souffrait pas. Elle assurait qu'elle ne croyait pas qu'il y eût au monde de personnes heureuses que celles qui étaient crucifiées. Elle appelait les croix les douceurs de Dieu; et quand notre bon Sauveur lui faisait voir qu'il lui en préparait, elle disait qu'elle attendait un bon présent de Dieu. C'étaient les croix qui faisaient ses plus chères délices, elle protestait les aimer mieux que toutes les langueurs d'amour des saints. Elle les préférait aux caresses, et à toutes les consolations qu'elle recevait quelquefois de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère. Elle ne s'en lassait jamais, elle ne pouvait en être rassasiée; et ce lui eût été un étrange martyre que d'en être délivrée. Mais comme souvent, dans la nuit obscure où elle marchait, elle ne s'apercevait pas du bien qu'elle trouvait dans ses souffrances, ah! disait-elle, je veux suivre mon Sauveur à pied, c'est-à-dire avec peine. Je n'appelle pas souffrir quand la consolation s'y mêle. Quand, dans ses peines, l'on n'y voit que des contradictions, des impuissances, que l'on pense ne pouvoir se résigner, que l'on s'imagine être abandonné, que l'on est environné d'ennui, de ténèbres, ce sont là des souffrances. Si l'on voyait le bien que l'on possède, la grâce qui est donnée, et que l'on souffre comme il faut pour Dieu, l'on se regarderait trop, et il y pourrait avoir de l'amour-propre. Dans l'une des instructions que notre divin Maître lui avait données, il lui avait enseigné que le bien que nous faisons avec son secours est bien plus pur quand nous ne le voyons pas, et par suite plus méritoire et plus glorieux à sa divine Majesté. C'est pourquoi l'Epoux sacré dans les *Cantiques* (VI, 8, 4) prie sa sainte épouse de détourner ses yeux, et de ne les pas tant arrêter sur ce qui se passe, sur les faveurs qu'il lui fait, parce que ses regards trop arrêtés l'ont obligé de se retirer.

Après tout l'on peut dire qu'elle a toujours été la femme forte de l'Ecriture au milieu de tant de combats qui lui ont été livrés, au milieu d'une mer amère de douleurs intérieures où elle a été toute plongée. Parmi tout cela, elle agissait toujours avec courage, quoiqu'elle ne le sentît pas. Ses paroles même fortifiaient les autres, et l'on en recevait de la vigueur. Elle était toute-puissante en ses paroles, et assurait les esprits les plus abattus. Le seul mot de Dieu sorti de sa bouche encourageait, et consolait les plus affligés. C'est ainsi que la divine Providence souvent en dispose selon la conduite de sa sagesse infinie. Vous verrez des gens comme ensevelis dans de sombres obscurités, gémissant dans la privation de la lumière avec beaucoup de douleur par les croix purifiantes qu'ils portent, dont la nuit est changée dans un beau jour pour les autres, et les ténèbres dans de vives clartés. C'est ce que l'on rapporte du saint homme, le vénérable P. Jean de Jésus et Marie, il souffrait des angoisses extrêmes à raison des peines intérieures qu'il avait au sujet de plusieurs difficultés et tentations qui lui arrivaient; et pendant ce temps-là il était un grand maître que la divine Providence avait donné aux âmes pour leur éclaircir ce qu'il y a de plus obscur dans les voies de l'esprit. O divine, ô aimable Providence, soyez à jamais louée et bénie pour toutes vos conduites. Qu'à jamais votre pauvre et indigne esclave les adore et les aime durant toute l'éternité.

CHAPITRE XII.

Le triomphe de la croix dans toutes sortes de peines qui achèvent de la crucifier.

Dieu tout bon et tout miséricordieux ayant fait porter sa croix à Elisabeth par toutes sortes d'afflictions, son corps n'ayant eu aucun repos, et son esprit ayant souffert en toutes manières, il achève de la crucifier par les combats au dehors, où elle est attaquée par les plus noires calomnies, et persécutée de tous côtés par le monde et l'enfer, où elle souffre tout ce que la plus cruelle rage peut inventer, et où les croix ne finissent pas avec sa vie, continuant encore après sa mort. Des hommes malins lui faisaient la guerre durant tout le jour, pour me servir des paroles du Prophète-Roi, ils aiguisaient leurs langues contre elle comme la langue d'un serpent, ils avaient sur leurs lèvres un venin d'aspic. Leur gosier était un sépulcre ouvert,

ils se servaient de leurs langues pour tromper avec adresse. Leur bouche était remplie de malédiction et d'aigreur, leurs pieds vites et légers pour répandre le sang. Ils ne travaillaient qu'à l'opprimer et à la perdre, ils n'avaient point la crainte de Dieu devant les yeux, ils tâchaient de la dévorer comme s'ils mangeaient un morceau de pain. Car enfin ils n'oubliaient rien pour flétrir son honneur et noircir honteusement sa réputation. Si quelque personne de piété allait la voir pour lui rendre quelque service charitable et nécessaire, l'on en parlait mal, l'on fit courir des bruits qu'un prince de la maison de Lorraine, qui était évêque, et un prélat d'une grande édification et très-exemplaire, la faisait venir chez lui, qu'il la nourrissait de viandes exquises et délicates, et qu'il avait avec elle de trop grandes familiarités. Mais le Seigneur qui habite dans Sion, qui n'abandonne point ceux qui le cherchent fit tomber les méchants dans la fosse qu'ils avaient faite, leur pied se trouva enveloppé dans le piége qu'ils avaient tendu. L'iniquité se ferma la bouche à elle-même, étant vaincue par la sagesse, la modestie et la piété de ce prélat.

Mais comme Elisabeth n'était point du monde, le monde ne l'aimait point, mais la haïssait. Notre débonnaire Sauveur nous a enseigné que le serviteur n'est pas plus grand que son maître, et qu'ainsi s'il a été persécuté, ceux qui sont à sa suite le seront aussi. Elle fut accusée d'avoir intelligence avec le diable, comme son adorable Maître de qui les pharisiens disaient qu'il chassait les diables par Belzébuth, prince des démons. (*Matth.* XII, 24.) Grande consolation pour tous les serviteurs de l'adorable Jésus qui trouvent en celui qui leur a été donné par le Père éternel pour le modèle de leur vie, toutes les humiliations les plus abjectes qui leur peuvent arriver. O mon bon et divin Maître, je veux ici me souvenir de ce que vous avez dit. Ah ! que mes yeux ne se détournent jamais de vous, ô aimable Jésus, que je vous aie toujours présent et durant toute ma vie et à ma mort, pour ne cesser jamais de vous contempler durant toute l'éternité. Si je vous oublie jamais, ô mon grand et unique tout, que ma main droite sèche et soit en oubli ! Que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens toujours de vous, et si je ne vous propose toujours comme le premier objet de ma joie. (*Psal.* CXXXVI, 5, 6.) Vous regardant donc, ô aimable Dieu-Homme, et vous voyant humilié sous les plus épouvantables calomnies, ô vous qui marchez sur les ailes des vents, dont le nom est grand depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, dont la gloire est élevée au-dessus des cieux, dont le nom est admirable dans toute la terre, dont les cieux sont les ouvrages, qui avez formé la lune et les étoiles ; comment pourrais-je après cela me mettre en peine du point d'honneur, moi qui ne suis qu'un peu de cendre et de poussière ? Comment pourrais-je me plaindre de tout ce que l'on pourrait dire contre ma réputation? Serait-il bien possible que je misse des bornes à tout ce qu'il y a de plus infamant, et dont l'on pourrait m'accuser. Ah ! mon Seigneur et mon Dieu, ne le permettez pas. Si j'ai à avoir encore quelque considération pour l'honneur, je n'en veux point d'autre sans aucune exception que celui de vous suivre et de vous tenir une fidèle compagnie dans vos voies. Qu'à jamais, oui à jamais, toute ma gloire soit votre seule et unique gloire, et qu'il ne reste, à un vil et misérable pécheur comme je suis, que la honte et la confusion.

C'est dans cet anéantissement de la créature que notre pieuse souffrante mettait le haut point de l'honneur ; ainsi elle ne se glorifiait avec l'Apôtre que dans la croix de son Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde lui était crucifié, et elle au monde. (*Galat.* VI, 14.) C'était dans cet état qu'on lui imposait les calomnies les plus atroces, comme d'être magicienne. Mais parce que sa haute vertu détruisait ces noires accusations, l'on s'avisa de la traiter d'hypocrite, on l'accusa devant son évêque d'être l'une des plus artificieuses personnes du monde, et qu'elle se servait de subtilités si grandes, que personne n'y avait encore pu rien découvrir. C'est ce qui fit prendre résolution de l'enfermer, et de la faire jeûner au pain et à l'eau, mais toutes les informations les plus exactes que l'en fit de sa vie n'en ayant donné d'autres connaissances que d'une innocence achevée, furent cause que l'on changea de sentiment. Seulement, on donna ordre à plusieurs personnes de veiller sur elle avec soin, et le jour et la nuit, et d'y veiller particulièrement lorsqu'elle serait moins sur ses gardes, pour tâcher de découvrir s'il n'y aurait point d'artifice ; ce qui fut observé rigoureusement. L'on commença ensuite de dire qu'elle était lunatique et folle ; la divine Providence voulant encore lui faire l'honneur de tenir compagnie à son divin Maître dans cette occasion. Car l'évangéliste saint Marc nous apprend que ses parents vinrent pour se saisir de lui, disant qu'il avait l'esprit aliéné. (*Joan.* X, 20.) O prudence humaine, que diras-tu ici. O conduite de la sagesse de la chair, qu'elle excuse prendras-tu dans la vue de la conduite d'un Dieu ! Misérables que nous sommes, après un exemple si pressant nous nous imaginons encore que l'estime des créatures nous est grandement nécessaire, et que ne fait-on pas pour se la procurer ? Que ne fait-on pas pour en éviter les moindres blâmes, et pour leur plaire ? Il n'y a pas, remarque la séraphique sainte Thérèse, jusqu'à ceux qui font profession par leur état de mépriser l'estime du monde, qui ne la recherchent avec soin et empressement. O adorable Jésus, la sagesse du Père éternel, ouvrez nos yeux aux célestes lumières que vous êtes venu apporter en terre ; fermez-les saintement aux trompeuses illusions de la prudence humaine. Ah non, nous ne reconnaissons, et nous ne voulons point reconnaître d'autre

maître que vous. Nous voilà donc à vos pieds sacrés pour y être instruits, pour y recevoir la divine doctrine que vous voulez bien par un excès d'un amour inénarrable donner à vos pauvres créatures. C'est à cette doctrine que nous voulons, avec votre secours, nous attacher inviolablement. Arrière la sagesse de la chair, et la prudence des prudents du siècle, à qui nous voulons renoncer pour toujours du plus intime de nos cœurs. Vous êtes et vous serez toujours notre bon, notre cher, notre fidèle, notre divin Maître. Vos maximes seront toujours nos maximes, votre lumière notre unique règle. Que les sens s'élèvent contre vos vérités célestes, que la raison ne les pénètre pas, malgré tous les sens, et au-dessus de la raison nous rendons notre esprit captif, pour le soumettre à la foi. *O Seigneur, à qui irions-nous, n'est-ce pas vous qui avez les paroles de la vie éternelle?* (*Joan.* VI, 69.)

On voulut donc faire passer Elisabeth pour une personne qui avait des faiblesses d'esprit; car au moins ceux qui ne pouvaient pas persuader qu'elle était méchante, prenaient de la satisfaction à la faire croire folle. Cependant comme ceux qui la persécutaient étaient en grand nombre, et que plusieurs ennemis s'élevaient contre elle, ils méditaient pendant tout le jour des tromperies et des artifices. Le feu ayant pris au palais du duc de Lorraine, ils l'accusaient d'en être la cause, et de telle sorte même qu'on la menaça de la chasser de la ville, quoique dans la vérité le feu eût cessé par ses prières. L'on invectivait même publiquement contre elle dans les chaires, et afin que rien ne manquât à ses humiliations l'on faisait courir des lettres diffamatoires contre son honneur de tous côtés. Il n'y avait ni petits ni grands qui ne fussent imbus de ces médisances; elle était l'opprobre du monde, chacun parlait contre elle, les uns par malice, les autres par ignorance, quelque-uns par crainte humaine et par intérêt, et les autres par un faux zèle de la gloire de Dieu: car ce temps était venu prédit par notre divin Maître à ses disciples, que quiconque les ferait mourir, penserait faire un service à Dieu; et cet aimable Sauveur nous a dit ces choses afin qu'en ce temps-là nous nous ressouvenions qu'il les a prédites. (*Joan.* XVI, 2.) O mon Seigneur et mon Dieu, que bienheureuse est la personne qui est dans le parti de vos enfants, qui est frappée de plaies durant tout le jour, et que vous avez donnée en proie comme des brebis qu'on mange, pour me servir des expressions de votre divine parole (*Psal.* XLIII, 12, 22), que vous avez mise en opprobre parmi ses voisins; que vous avez exposée aux moqueries, et au mépris de ceux qui sont à l'entour d'elle; que vous avez rendue la fable des nations, dont les peuples ont secoué la tête en la voyant. (*Ibid.*, 14, 15.) Oh! quelle grâce de pouvoir dire en vérité : *Seigneur mon Dieu nos pères ont espéré en vous, ils ont espéré, et vous les avez délivrés. Ils ont crié vers vous, et vous les avez sauvés, ils ont espéré en vous, et ils n'ont point été confus. Mais pour moi je suis un ver et non un homme, je suis l'opprobre des hommes et le mépris du peuple. Tous ceux qui m'ont vu se sont moqués de moi, ils ont parlé de moi dans leurs discours, et ils ont secoué la tête. Il a espéré dans le Seigneur, qu'il le délivre, qu'il le sauve puisqu'il l'aime.* (*Psal.* XXI, 5, 9.) *Mon ignominie m'est présente durant tout le jour, et la honte a couvert mon visage, à cause des paroles de ceux qui me chargeaient de malédictions et de reproches, et du visage insolent de ceux qui me persécutaient. Mon âme est abaissée jusqu'à la poussière, et mon ventre est collé à la terre.* (*Psal.* XLIII, 16, 17, 25.) *Je suis un sujet de crainte à tous ceux qui me connaissent. Ceux qui me voyaient se sont enfuis dehors, on m'a oublié comme un mort qui est effacé du cœur.* (*Psal.* XXX, 12, 13.)

O l'heureux, ô le saint, ô le divin état, peu connu à la lumière de l'homme, peu estimé de la plupart même des Chrétiens, mais infiniment estimable et aimable dans la pure lumière de Dieu. Oh! si les hommes savaient le bonheur, et la grâce des humiliations, et particulièrement des confusions publiques, lorsque l'on est déchiré et moqué de tous côtés, que les chaires retentissent des invectives que l'on y fait, que l'on distribue des libelles diffamatoires comme les gazettes ou nouvelles dans toutes sortes de lieu, que l'on est détruit dans les esprits et dans les cœurs, que l'on ne trouve plus de place ni dans leur estime ni dans leur amitié, que les bons se retirent aussi bien que les méchants, que l'on entre heureusement, je le répète, heureusement dans un délaissement si universel, qu'à peine trouve-t-on un lieu pour se retirer. O bonheur admirable, ô grâce toute singulière, ô faveur incomparable! ô don précieux! mais il est vrai, ce sont des grâces rares. Hé! mon Seigneur, d'où vient cependant que vous les avez faites à des créatures que vous savez, et qui en sont si indignes? D'où vient que vous leur avez fait part de ces opprobres, et qu'elles ont été humiliées si fortement? Que vous rendront-elles, ô Seigneur, pour tous ces biens que vous leur avez faits! (*Psal.* CXV, 12.) Mais quelles actions de grâces vous rendront-elles pour la lumière que vous leur en avez donnée! Vous mon Dieu, et mon Sauveur, qui rendez grâce à votre Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez découvertes aux petits. (*Matth.* XI, 25.) Parce que tel a été le plaisir de votre Père. Oh! que toutes vos créatures en bénissent et glorifient votre saint nom, que celles qui sont dans les cieux vous en louent, qu'elles vous en louent au plus haut du firmament. Que vos anges vous en louent, que vos puissances et vos armées vous bénissent toutes! *Soleil et lune, louez-en le Seigneur, étoiles claires et luisantes, louez-le toutes. Cieux des cieux louez-le, et les eaux qui sont au-dessus des airs louent son nom saint. Que*

sa louange soit dans la bouche de tous ses saints (*Psal.* CXLVIII, 3, 4, 14), *qu'ils chantent un nouveau cantique à sa gloire.* (*Psal.* CXII, 1.) Que toutes les nations et tous les peuples le louent. (*Psal.* CXVI, 1.)

Car enfin il ne traite pas de cette manière toutes sortes de personnes, il ne leur fait ainsi part de son calice, il ne les sépare si saintement du monde, il ne les conduit pas si heureusement dans ce glorieux désert, où il n'y a que lui seul, où l'âme dans un grand vide de tout l'être créé qui lui est si avantageusement ôté, ne voit plus que Dieu, ne dit plus que Dieu seul, n'estime plus que Dieu seul, n'aime plus que Dieu seul. O sainte et divine solitude, mon âme languit et se consume du désir de votre bien heureuse possession. Eh! que vos demeures sont aimables! qu'heureux ceux qui y habitent! mon cœur et ma chair brûlent d'ardeur de vous avoir pour ma retraite, puisque c'est dans vous que Dieu seul se trouve avec tant de bénédiction.

O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul. Toujours Dieu seul. Dieu seul dès le point du jour, jusqu'à la nuit. Dieu seul durant la nuit. Ah! qui nous fera la grâce de ne plus compter d'années, que des années de Dieu seul, des mois, des semaines, des jours, des heures, des moments de Dieu seul. Que ce soient ces jours pleins qui se trouvent en nous, comme parle l'Ecriture. Que Dieu seul soit tout notre plaisir, Dieu seul toute notre joie, Dieu seul tout notre honneur, toute notre gloire. Dieu seul toutes nos richesses, Dieu seul tous nos amis, tout notre appui, toute notre force, toute notre espérance. Dieu seul tout notre science, toute notre philosophie, toute notre lumière. Dieu seul tout notre amour, toute notre estime. Ah! Dieu seul, Dieu seul notre grand et unique tout en toutes choses dans l'union avec notre bon Sauveur Jésus-Christ, et à la vie, et à la mort, et dans le temps, et dans l'éternité. A jamais Dieu seul, Dieu seul et toujours Dieu seul.

Elisabeth en jouissait heureusement par les grandes privations que la divine Providence lui faisait souffrir; et c'est une vérité que l'on trouve Dieu où la créature manque. Mais voici une nouvelle épreuve. Le magicien Poirot, dont il a été parlé, s'imaginant soutenir sa cause en la perdant de réputation, se voyant prisonnier, dit qu'il se déclarait partie contre elle et à la faveur de certains grands qui le soutenaient, ayant obtenu des commissaires pour informer contre elle, l'on examina plus de quatre-vingts témoins; on alla dans tous les lieux où elle avait été; l'on rechercha jusqu'à sa jeunesse; et les commissaires avouèrent qu'ils y avaient apporté une exactitude et une diligence extraordinaires. Cependant l'homme malin qui se glorifiait dans sa malice, qui était puissant à faire le mal, dont la langue pensait durant tout le jour à l'injustice et qui était subtil à tromper comme un rasoir affilé, travaillait à gagner de faux témoins, par de l'argent qu'il leur faisait donner, ce qui a été déclaré par les personnes que l'on tâtachait de corrompre. Son procès fut produit en différents tribunaux, l'on porta ses accusations jusqu'à Rome; mais partout l'on ne trouvait point de véritables preuves contre son innocence.

L'insolence néanmoins de ceux qui s'élevaient contre elle allait toujours croissant, ainsi il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour l'opprimer. Ils firent tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne la fît venir à Nancy, sachant bien qu'elle y trouverait du secours; et après y avoir été reçue, des personnes très-puissantes n'oublièrent rien par leurs sollicitations réitérées auprès du prince, pour l'en faire sortir, ce qu'enfin le duc importuné par tant de sollicitations promit : mais la divine Providence y apporta le remède. Et ses ennemis voyant qu'ils n'avaient pu réussir de ce côté-là, travaillèrent à ce qu'au moins elle y fût abandonnée de tout le monde.

L'on interprétait mal tout ce qu'elle disait, et tout ce qu'elle faisait, et même les meilleures choses. On la traitait avec grande indignité, l'on était insensible à tous ses maux; l'on perdait toute compassion pour elle, l'on était impitoyable sur tout ce qui la regardait. Il est arrivé qu'on lui a décacheté ses lettres, pour y insérer des choses qui ne valaient rien. Enfin l'on en vint jusqu'à conspirer contre sa vie. L'on a eu mille desseins de la tuer. Elle a été suivie plusieurs fois pour ce sujet par des personnes inconnues le pistolet dans la poche : mais une secrète frayeur dont ils étaient saisis les en empêchait. L'on a entrepris cent fois de faire entrer de nuit des personnes dans sa maison pour la poignarder. En effet, l'on trouvait le matin des échelles dressées contre la maison, et les marques des pieds dans la boue, ou la poussière; ce qui obligea de lui donner des gardes. L'on avait promis mille pistoles à celui qui la tuerait. Elle a été empoisonnée plus de vingt fois; la divine Providence lui conservant miraculeusement la vie : ce que l'on peut encore remarquer dans le saint homme le P. de Mattaincourt qui vivait dans le même temps, et dans le même pays de Lorraine, des gens animés de l'esprit du démon mettant tous les jours du poison durant quelque temps dans son potage, pour le faire mourir; et la divine Providence le préservant toujours de la mort par une conduite miraculeuse. Il y a des vies précieuses aux yeux de Dieu et des saints anges, que les diables et les méchants ne peuvent souffrir. Celle d'Elisabeth était de ce nombre, c'est pourquoi elle était combattue avec des rages désespérées par la malice du monde et de l'enfer. Il y eut même au commencement de son institut une sœur qui, s'étant laissée aller à une furieuse tentation, vint à elle la nuit le couteau à la main pour la tuer, mais la très-miséricordieuse Vierge, patronne très-spéciale de son institut l'ayant éveillée, cette fille fut si effrayée qui pensait qu'elle dormait, qu'elle prit aussitôt la fuite.

Mais si elle a été crucifiée en tant de manières par toutes sortes de maux, d'autre part elle a souffert de toutes sortes de personnes. Elle a souffert de ses ennemis qui étaient en grand nombre ; de gens considérables pour leur qualité, ou pour le rang qu'ils tenaient dans l'Eglise ; de personnes puissantes ; de personnes qui étaient en estime d'une singulière probité ; de gens qu'elle avait beaucoup obligés ; de ses amis ; de ses parents qui, devant non-seulement par les lois de la charité chrétienne, mais encore par le droit de la nature et du sang, conserver sa réputation, étaient ceux qui la noircissaient davantage ; elle a souffert de personnes de confiance, de quelques filles de son institut ; et ce qui est une croix bien pesante des personnes d'une grande sainteté. Elle a souffert de puissantes contradictions de ceux qui devaient l'assister davantage, et il y a eu des temps, où il y avait peu de personnes qui n'eussent peur de sa conversation. O Elisabeth, chantez maintenant que le Seigneur est bon, et que sa miséricorde est éternelle. (*Psal.* XCIX, 5.) Que ceux qui craignent le Seigneur chantent avec vous ses bontés et ses miséricordes. (*Psal.* XXI, 24.) Dites avec le Prophète-Roi : *Le Seigneur est mon appui, c'est pourquoi je mépriserai mes ennemis. Tous les peuples m'ont environnée, ils m'ont attaquée de toutes parts, et m'ont tenue assiégée. Ils m'ont environnée comme des abeilles irritées, ils ont été embrasés comme un feu qui brûle dans les épines. J'ai été poussée avec effort, j'ai été prête de tomber, mais le Seigneur m'a soutenue. Le Seigneur est ma force et ma gloire, il a été mon Sauveur. Qu'on entende une voix d'allégresse et de salut dans les tabernacles des justes. La droite du Seigneur a signalé sa force, la droite du Seigneur m'a élevée en gloire. Je ne mourrai pas, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur. Le Seigneur m'a châtiée, et m'a fait souffrir de rudes peines, mais il ne m'a pas abandonnée à la mort. Ouvrez-moi les portes de la justice, j'y entrerai pour rendre grâces au Seigneur. Je vous rendrai grâces, parce que vous m'avez sauvée.* (*Psal.* CXVII, 9-21.) *Les hommes m'ont fait la guerre sans que je leur en eusse donné sujet. Ils m'ont attaquée avec des paroles de haine, avec une langue pleine d'artifice et de mensonge. Au lieu de m'aimer ils ont médit de moi, et moi cependant je vous offrais mes prières. Ils m'ont rendu le mal pour le bien, et la haine pour l'amour que je leur portais.* (*Psal.* CVIII, 3, 4.) *Ceux qui me voyaient se sont enfuis dehors, je suis devenue comme un vase perdu, parce que j'ai ouï les injures de plusieurs qui demeurent à l'entour de moi. Pendant qu'ils étaient assemblés, ils ont délibéré de m'ôter mon âme, mais, Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous, j'ai dit : Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains.* (*Psal.* XXX, 12, 15.) *Mes amis même, et mes proches se sont approchés et se sont élevés contre moi. Ceux qui étaient auprès de moi s'en sont éloignés, et ceux qui cherchaient mon âme me faisaient violence.* (*Psal.* XXXVII, 12, 13.)

Mais notre femme forte, c'est comme l'appelait l'une des plus illustres personnes de notre siècle, n'a pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et de ses ténèbres et contre les esprits corrompus qui sont dans l'air. Ces malheureux esprits disaient que c'était l'une des personnes sur qui Dieu leur avait donné plus de pouvoir pour la tourmenter depuis le commencement du monde, et que, s'il leur était permis de tenter les autres comme elle, plusieurs auraient fait des chutes funestes, qu'il n'y avait pour lors personne au monde qui fût si tourmentée ; qu'ils lui avaient fait plusieurs maux que l'on ne saurait jamais. Que c'était l'une des créatures de la terre qu'ils haïssaient davantage. Toujours est-il certain qu'ils lui ont fait ressentir les effets d'une cruelle haine, car ils lui ont fait souffrir des peines extraordinaires. Nous ne parlerons pas ici de sa possession, réservant à en traiter dans la seconde partie : seulement nous dirons qu'ils n'ont pas laissé devant et après la possession de l'attaquer furieusement. Ils lui soulevaient les inclinations et remuaient les humeurs d'une manière étonnante, ils avaient même permission de la tourmenter dans la partie inférieure raisonnable. Ils lui augmentaient ses maladies et faisaient bander presque tout le monde contre elle. Ils n'oubliaient rien pour détruire sa réputation. Ils tâchaient de se cacher en ses paroles et de faire en sorte que l'on crût qu'elle parlait librement, afin que l'on en fût choqué. Ils lui faisaient faire quantité d'extravagances pour la faire passer pour folle.

Mais ce qui est bien considérable, c'est que ces combats ne cessaient point : elle était combattue et les jours et les nuits, soit qu'elle veillât ou dormît, et elle n'avait aucun repos ; ils criaient qu'ils la persécuteraient encore cent ans après sa mort. Souvent se mettant au lit elle entendait les démons s'inciter les uns les autres pour la tourmenter ; et depuis qu'elle fut religieuse ses infirmières ont assuré les avoir entendus distinctement la menacer. Or ces menaces étaient suivies d'effets, car ils lui travaillaient l'imagination pendant qu'elle dormai un peu par des songes effroyables ; où ils empêchaient qu'elle ne pût prendre aucun repos par les bruits étranges qu'ils faisaient, se servant quelquefois des chiens qu'ils faisaient hurler d'une manière horrible. Ils se mêlaient dans la nourriture qu'elle prenait, lui en causant de l'horreur ; et la rage dont ils étaient animés les portait à la battre cruellement et à lui faire souffrir dans tout son corps des peines inexplicables. Quelquefois ils la prenaient pour l'étrangler ; et la haine qu'ils lui portaient était si singulière, qu'ils disaient qu'ils auraient bien voulu perdre un très-grand nombre d'âmes, pourvu qu'ils la pussent faire consentir à un seul péché. Ils tâchaient aussi de la tirer de l'obéissance de son direc-

teur, voulant lui persuader qu'ils le tromperaient comme ils en avaient trompé de célèbres qu'ils lui nommaient. Enfin ils la faisaient souffrir en toutes manières. Il n'y avait pas jusqu'aux sacrées images dont ils ne lui empêchassent la vue, parce qu'elle en recevait quelque consolation; surtout ils l'empêchaient de regarder l'image du saint patriarche Job qu'elle avait en sa chambre, et dont ils marquaient de la crainte, l'affligeant sensiblement lorsqu'elle y arrêtait les yeux. L'Histoire sainte nous apprenant ce que le démon a dit à Dieu même de cet homme admirable, et ce qu'il lui a fait souffrir; et les saints Pères, et entre autres saint Jérôme et saint Athanase, ayant laissé à la postérité les différentes tentations et combats de ces malheureux esprits avec les saints, j'ai cru ensuite le pouvoir faire à leur exemple.

Mais comme la rage de ces cruels esprits d'enfer ne se terminait pas à la seule personne de Job, mais s'étendait jusqu'aux personnes qui lui étaient les plus proches; de même ils exerçaient par une haine furieuse les personnes qui soutenaient notre illustre souffrante. Un prince de Lorraine qui était évêque, et dont nous avons parlé, fut accablé de maladies, qui n'avaient point d'autres causes que l'enfer, puisqu'elles étaient détruites par les prières de l'Eglise contre les vexations diaboliques. M. Viardin, chanoine de la primatiale à Nancy, qui était son directeur, a porté de grandes persécutions. Le célèbre P. Coton, de la Compagnie de Jésus, n'a pas aussi manqué de persécutions, parce qu'il la soutenait, et en marquait une haute estime : aussi le diable avait dit dès le commencement de la possession dont il sera parlé ci-après, que si Coton se mêlait de ses affaires, qu'il lui ferait souffrir toute sorte de mal, qu'il ferait mal interpréter ses plus louables actions, qu'il le noircirait de calomnies; qu'il avait déjà fait écrire sept lettres contre lui, mais qu'il en ferait bien écrire d'autres. Le P. Poiré, de la Compagnie de Jésus, assez connu par ses saints ouvrages, et particulièrement par celui de la triple couronne de notre Dame, ouvrage qui ne peut être assez estimé et assez loué par tous les véritables dévots de la très-sacrée Vierge, fut étrangement humilié parce qu'il se déclarait hautement pour elle. Le diable se vantait qu'il avait fait dire contre lui une infinité de médisances; et effectivement ce grand serviteur de Notre-Seigneur et de notre immaculée Mère eut beaucoup à souffrir. Ces malins esprits faisaient courir que ceux qui l'assistaient, ou avaient perdu l'esprit, ou étaient dans un grand aveuglement. Mais elle se trouva dans des persécutions extraordinaires au sujet de l'ordre dont elle a été par une singulière providence de Dieu la digne fondatrice. L'on a fait tous les efforts imaginables pour le détruire. On lui a suscité des procès embarrassants pour l'anéantir, ou pour en empêcher le progrès. L'on disait que tout ne valait rien dans sa maison, et il n'y a point d'abomination dont elle ne fût chargée.

Mais voici une nouvelle source de croix pour Elisabeth, et qui lui en fera porter de si grandes que c'est ce qui n'est pas possible d'expliquer. C'est la qualité de victime que la divine Providence lui avait donnée, pour souffrir dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ pour les péchés des autres. C'est une conduite que cet adorable Sauveur tient sur de certaines âmes pures, innocentes et choisies qu'il veut bien unir à ses souffrances pour les pécheurs. Nous en avons un exemple remarquable en la dévote sœur Marguerite du saint sacrement, religieuse Carmélite de la réforme de sainte Thérèse, décédée en odeur de sainteté dans le monastère de Beaune, et que l'aimable Jésus avait favorisée d'une dévotion admirable à sa sainte enfance. Pe P. Amelotte, personnage d'une singulière piété et d'une grande érudition, rapporte, dans la vie qu'il en a donnée au public, comme Dieu la faisait souffrir dans l'union de Jésus-Christ pour les différents péchés des hommes; et s'il m'est permis de dire ce que je sais, j'ai connu plusieurs saintes âmes qui ont porté de pareils états. Or, il est assuré qu'ensuite de cette qualité de victime pour les péchés de plusieurs, elles se trouvent dans d'étranges angoisses d'esprit, et dans des peines extérieures tout extraordinaires. L'on aurait de la peine à s'imaginer en combien de manières elles sont tourmentées, la divine justice demandant d'elles les satisfactions que les autres lui devraient faire, en sorte que leur vie est une vie d'épouvantables croix. Elles portent même souvent les tentations dont les personnes pour qui elles endurent sont attaquées.

C'était l'un des états de notre charitable souffrante, dont la charité toute divine la poussait encore à s'offrir pour souffrir pour les âmes du purgatoire; et en effet les peines qu'elle endurait pour ces âmes redoublaient bien ses maux. Toute la nature était saisie de frayeur quand elle pensait qu'elle allait souffrir pour elles. Déplorons ici l'aveuglement des hommes qui, pour de chétifs plaisirs des sens, pour des biens apparents et qui ne sont rien, pour une fumée d'honneur, s'engagent à des maux si affligeants. Ah! que le pécheur ne sait guère ce qu'il fait; car quand bien même il serait assuré que Dieu tout bon lui pardonnerait ses offenses par une miséricorde spéciale, et qu'il serait délivré de l'enfer, que ne doit-il point craindre des tourments qui l'attendent au milieu des feux et des flammes du purgatoire? Après tant de croix, et de tant de manières, Elisabeth soupirait encore après de nouvelles. Elle s'offrait donc encore à Dieu pour avoir l'honneur de participer aux tourments des martyrs; et Dieu qui est libéral de croix aux personnes de bonne volonté, recevant ses désirs, lui accordait ses humbles prières. Ainsi tantôt elle se trouvait comme les gens qui sont sur la roue, et portait de pareilles peines;

tantôt comme ceux que l'on étrangle, et quelquefois comme ceux que l'on brûle.

Enfin il y a des degrés sans nombre de croix pour arriver à la ressemblance de l'aimable Jésus, et chaque degré a une grande étendue; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si Elisabeth qui devait être l'une des plus saintes images de ce Dieu crucifié a passé par un si grand nombre d'états crucifiants. Mais dans tous jamais il ne lui est échappé la moindre parole d'impatience, jamais la moindre parole rude ou rebutante au milieu d'une infinité d'affaires qui l'accablaient, je laisse à juger quelle vertu elle avait, et combien elle est rare. Dans tous les maux que nous avons rapportés et qui lui étaient causés par toutes sortes de personnes, elle ne disait rien pour sa défense, elle ne recherchait point l'appui de personne, elle ne se servait point d'autres armes que de la seule patience, dans un entier abandonnement entre les mains de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère. C'était une patience invincible, et que rien du monde n'était capable d'ébranler; ce qu'elle fit bien voir lorsqu'on vint lui dire que l'on tâchait par argent de gagner de faux témoins pour la perdre: car pour lors elle s'écria: Ah! que mes péchés m'empêcheront bien d'en venir là, je suis trop indigne d'une si grande faveur, je ne mérite pas d'être traitée comme mon cher Maître, contre lequel l'on a trouvé de faux témoins. Un religieux Capucin lui ayant dit que le prince importuné par les sollicitations de personnes très-puissantes avait résolu de la faire sortir de Nancy, ce qui était la priver de tout secours, elle en reçut la nouvelle avec un visage doux, et s'écria, sans la moindre émotion: La volonté de Dieu, dit-elle, soit faite en tout, et partout. Me voici prête quand on voudra. Il est bien vrai que l'on me mettrait bien en peine, si l'on pouvait m'envoyer en un lieu où mon Dieu ne fût pas, mais je le trouverai partout, et je me confie en sa divine protection aussi bien hors de la ville que dans la ville. Sa divine volonté soit faite présentement aussi bien que dans l'éternité. Cependant pour lors elle était possédée, tourmentée étrangement des démons, des magiciens et des personnes qui lui étaient opposées. Que devenir donc dans une privation de tout secours dans des états si terribles? Mais le Seigneur étant sa lumière et son salut, son cœur n'entrait point dans la crainte. La guerre s'élevant contre elle, elle espérait dans le combat. Quand il semblait que son institut était proche de sa ruine par les oppositions qu'on lui faisait de toutes parts, elle disait qu'il semblait bien que le grand œuvre de Jésus-Christ allait être détruit dans le temps de sa mort, par la contrariété de sa nation, et la fuite de ses disciples, ce divin Sauveur mourant entre deux larrons, et étant délaissé de tout le monde; et dans ces vues elle demeurait en repos.

Jamais elle n'a perdu sa constance, ni sa confiance en Notre-Seigneur, et son immaculée Mère, quoiqu'elle se vît délaissée presque de tout le monde, grâce qu'elle avait demandée instamment à Dieu, et dans les dernières années de sa vie elle a joui de ce bonheur, étant abandonnée presque généralement. Elle a vu les personnes qui l'assistaient se retirer d'elle, et se joindre à ses adversaires; et même quelques-unes de celles qui lui étaient plus unies, ce qui lui devait être bien sensible; elle a été délaissée et maltraitée par des personnes qui lui étaient très-obligées, par des personnes en qui elle s'était entièrement confiée, par des personnes qui devaient l'assister davantage. Elle voyait que l'on travaillait à ce que même tous les serviteurs de Dieu la quittassent, mais elle ne demandait d'autres secours que celui du ciel; et souvent elle a témoigné qu'elle aurait reçu une grande satisfaction de se voir abandonnée de tous les hommes pour être uniquement en la protection de Dieu seul, jusque-là qu'elle regardait cet entier délaissement comme un singulier bonheur dont ses péchés la rendaient indigne. Ainsi dans la menace qu'on lui faisait de lui ôter même son directeur, elle répondait qu'elle était prête à tout, et à être privée du directeur comme des autres choses. *Le Seigneur*, s'écriait-elle, *est ma lumière, et ma garde, de qui pourrais-je avoir peur?* (*Psal.* XXVI, 1.) Elle n'eût pas voulu, pour se ménager le moins du monde les gens dont elle pouvait même avoir besoin, sortir de sa simplicité, et user d'aucun déguisement, et elle répondait à ses amis qui lui conseillaient d'étudier les réponses qu'elle devait faire à de certaines personnes: Je vous supplie de m'excuser, il m'est impossible de me tirer de la simplicité, laissez-moi agir, je vous prie, à mon ordinaire, je recommanderai toutes choses à Notre-Seigneur, et à son immaculée Mère, et la confiance que j'ai en leurs bontés me suffit. Dieu seul faisait toute sa confiance. Lorsque les démons la menaçaient avec rage, elle leur disait: Faites ce que Dieu vous commande; et quoiqu'ils lui fissent souffrir des tourments épouvantables, comme il a été dit, loin de s'en ennuyer, ce lui eût été une espèce de martyre de ne les plus avoir. Il est vrai, comme elle était très-généreuse, que ce lui était une chose sensible de voir quelques personnes qui la soutenaient être persécutées à son sujet; cependant comme un jour elle avait dit sans y penser: Encore s'il n'y avait que moi qui souffrît seule, aussitôt elle se reprit, reconnaissant que c'était une ruse de l'amour-propre, et qu'il faut vouloir toutes les croix, et pour soi, et pour les autres, entrant sans réserve dans les desseins de Dieu.

Elle possédait ainsi son âme en patience parmi toutes les tempêtes, et tous les orages qui venaient fondre sur elle de toutes parts. Aussi avait-elle une estime incomparable pour les croix, qui lui causait un repos immuable dans le centre de son âme. Nous en avons déjà parlé dans les chapitres précédents, aussi

bien que son amour, mais comme c'est une matière dont l'on ne peut jamais assez parler, nous en dirons encore quelque chose ici. Elle assurait donc qu'elle ne croyait point qu'il y eût en la terre des personnes heureuses que celles qui vivaient dans la peine. Elle regardait cet état comme la félicité de la vie présente. Elle disait qu'elle se réjouissait avec le ciel de voir les gens de bien souffrir; et sur ce qu'une personne de ses amies et parentes lui avait écrit qu'elle priât Dieu qu'il l'exemptât elle et sa communauté des choses qu'on leur faisait souffrir, elle dit avec grande force : Je la désavoue. Et certainement elle en était bien éloignée, puisqu'elle faisait souvent des prières à Dieu pour obtenir le précieux trésor de la croix; et les cantiques qu'elle faisait sur ce sujet marquaient assez combien son cœur en était blessé d'amour. Elle l'avait en telle estime, qu'elle disait : « J'aime mieux voir mes religieuses dans les souffrances, que de les voir en extase et élevées trois pieds de terre. » Comme un jour on lui parlait d'une personne qui avait perdu l'œil: Voilà, dit-elle, une grande miséricorde. Elle croyait que ce lui était un grand malheur quand elle avait quelques heures où elle n'était pas tourmentée.

Aussi Notre-Seigneur lui avait dit que la consolation de ses élus était de souffrir pour lui, qu'il était au milieu de son cœur parmi les plus honteuses pensées qui l'affligeaient; et de vrai, après la sainte communion, ses peines redoublaient, et notre bon Sauveur lui paraissant dans son enfance, lui assura qu'elle n'était jamais plus à lui que lorsqu'elle endurait davantage. Aussi depuis qu'il se fut uni à elle par une union très-intime et toute spéciale, ses peines augmentèrent beaucoup. La très-sainte Vierge lui fit connaître que c'était l'état où l'âme était plus unie à son cher Fils, et que l'on tenait un fidèle compte dans le ciel de tous les moments de souffrances. Aussi notre pieuse souffrante disait que la sainte Vierge en obtenait à ses amis, et que c'était une marque que l'on était de la grande faveur.

L'on peut donc bien dire qu'Elisabeth était la bien-aimée de cette reine du ciel; car l'on a cru, et des personnes très-sages, que c'était l'une des personnes chrétiennes qui a le plus souffert et souffert le plus longtemps, ayant été dans les croix depuis sa naissance jusqu'au dernier soupir de sa vie. Les croix faisaient le sujet de ses plus fortes affections, elle avait pour elles un amour incomparable; c'est pourquoi jamais elle n'en était rassasiée; et jamais les démons avec toute la rage et toute la cruauté qu'ils ont exercée sur elle, dans le dessein qu'ils avaient de lui faire dire, C'est assez, n'en ont pu jamais venir à bout. Notre bon Sauveur, tout au contraire, l'animait toujours à de nouveaux combats, et lorsqu'elle semblait être dans une extrémité de souffrances et qu'elle ne pouvait plus résister, pour lors il lui faisait connaître qu'il lui fallait se préparer à de nouvelles. La bienheureuse Vierge lui donnait les mêmes connaissances, et lorsqu'après avoir été exorcisée elle alla pour l'honorer dans sa célèbre église, communément appelée de Notre-Dame de Liesse, on lui fit voir divinement qu'elle devait se disposer à de nouvelles peines. Comme si un nombre presque infini qu'elle avait déjà portées ne devaient pas bien suffire, toutes ces étranges et horribles peines de sa jeunesse, de son état de mariage, de celui de sa viduité, de la part des hommes et des démons, de la part de Dieu même. Voilà le grand succès de son dévot pèlerinage, voilà ce qu'elle obtint de Dieu à la faveur de sa très-sainte Mère, voilà les grâces précieuses que cette Mère admirable lui impétra, qui sont les grâces des favoris. Aux autres souvent cette Mère d'amour obtient des guérisons miraculeuses, la santé du corps, la consolation de l'esprit; mais aux personnes choisies les croix sont le trésor précieux que cette grande reine leur procure.

Elisabeth en était bien persuadée, et c'est pourquoi non-seulement elle les aimait, mais elle les recevait avec joie, avec actions de grâces. C'est ce que l'on remarqua, lorsqu'ayant appris par un faux bruit que ses deux filles étaient arrêtées prisonnières, elle en eut des mouvements d'une joie extraordinaire. Je ne croyais pas, disait-elle, que Dieu voulût leur faire un si grand honneur. Oh! que béni soit-il à jamais! voilà une bonne nouvelle. Oh! que béni soit-il à jamais de nous favoriser de telle manière! Mais elle disait ces choses dans des mouvements d'une allégresse extrême. Ses amis, qui savaient sa disposition, ne manquaient pas, pour la réjouir, de lui faire part de telles nouvelles; ainsi, quand on la menaçait de quelque chose, comme de la faire mettre en prison, ils venaient lui dire, sachant bien la joie qu'elle en devait recevoir, et quelle estime elle faisait de pareilles faveurs. C'est ce qui l'obligeait de les accepter non-seulement avec amour, non-seulement avec joie, mais avec actions de grâces. De là vient que quelques religieux la menaçant de la faire mettre à l'inquisition, elle dit avec un grand transport d'une satisfaction particulière: J'irai fort joyeusement, quand l'on m'y devrait lier et garrotter de chaînes. J'y chanterai le *Te Deum*. Elle communia ensuite pour ces bonnes personnes qu'elle savait la calomnier partout. Après cela, elle n'était pas encore contente, elle désirait souffrir les peines du purgatoire pour l'amour de son bon Sauveur, quoiqu'il les lui eût fait voir d'une manière bien terrible.

Cependant toute sa vie, comme il a été dit, a été crucifiée, et au dehors, et au dedans, et quelquefois à même temps. Ce qui lui faisait dire : « Je souffre sans intermission dedans moi, dedans mon esprit par des peines intérieures effroyables, dedans mon corps par des maladies : au dehors l'on nous calomnie, l'on s'oppose à notre institut, l'on nous fait des affaires; au dedans de la maison les filles pénitentes me persécutent. » Mais elle souffrait toutes choses

avec une force si divine, qu'elle encourageait tous les autres. « Eh bien ! » disait-elle, « saint Paul a-t-il demandé à ne point souffrir d'oppositions, à avoir tous les cœurs pour lui ? Job a-t-il demandé à Dieu de lier le diable, et de l'empêcher de lui faire du mal, et s'il l'avait fait, s'il l'avait obtenu, aurait-il été le miroir de patience et de sainteté, et élevé au comble de mérites où il est arrivé ? » Elle était bien éloignée, et nous l'avons déjà dit, de faire de telles prières, car lorsqu'on disait qu'il la fallait lier, qu'il la fallait brûler, elle riait et disait : Mes péchés m'empêcheront bien cet honneur. Mais au moins elle a eu celui d'être comme foulée aux pieds, et de servir de jouet au monde, ce qui lui avait été prédit par notre bon Sauveur, lorsqu'un jour voyant un petit chien qui se jouait d'un morceau de toile le tenant en sa gueule, le mordant et le jetant de tous côtés, cet adorable Sauveur lui dit qu'elle serait de la sorte, et serait baffouée, rejetée, et méprisée du monde.

ORAISON

A l'adorable Jésus en sa douloureuse agonie.

Adorable Jésus prosterné en esprit à vos pieds sacrés dans le jardin de Gethsemani, où votre âme a été saisie d'une tristesse mortelle, parce que vous l'avez voulu de la sorte, j'adore de tout mon cœur votre douloureuse agonie, j'en adore tous les mouvements ; je m'unis à toutes les adorations que les bienheureux anges et saints lui ont rendues. J'adore votre divine providence, j'en loue, j'en bénis, j'en remercie, j'en aime, j'en glorifie la très-sainte conduite dans la participation qu'elle en a donnée à tant de saintes âmes ; et en particulier à sa fidèle et affligée servante, dont elle a voulu que j'en fisse connaître quelque chose au public. O tout aimable Jésus, que vos voies sont admirables dans les personnes que vous unissez à votre sainte agonie ! mais qu'elles sont dignes de louanges, et d'amour ! Ah ! que mon âme les bénisse, et les aime à jamais. J'adore tout le sang précieux que cette douloureuse agonie a fait couler sur la terre par une sueur surprenante, causée par le combat de la crainte de la mort, et de l'amour de votre Père, par la haine contre le péché, et votre amour pour nous autres pauvres pécheurs, par la vue des peines qui vous étaient préparées comme notre caution. Souffrez, ô mon divin Sauveur, que j'unisse toutes les peines intérieures et extérieures qu'il plaira à votre aimable providence me faire souffrir à celles que vous avez portées dans cet état si affligeant. Faites-moi la grâce de dire toujours avec vous à votre Père céleste : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* (*Luc.* XXII, 42.) Que dans votre sainte union je veille, et je prie sans me lasser, que toutes les peines ne me servent qu'à me faire prier avec plus d'application. O mon Seigneur, et mon Dieu, selon la multitude de vos plus grandes miséricordes, unissez l'agonie de ma mort à la vôtre. Que la votre sanctifie celle de votre pauvre et indigne serviteur, qui la consacre présentement à votre seule gloire, vous demandant uniquement, que vous y établissiez vos divins intérêts : car enfin, c'est tout ce que je désire, c'est tout ce que je veux, c'est tout ce que je vous demande. Vos seuls intérêts, ô mon Sauveur, vos seuls intérêts, et dans ce temps de ma mort, comme dans le reste de ma vie. Ah ! Dieu seul, Dieu seul, et toujours Dieu seul. Entier oubli, perte entière, parfait renoncement à tout autre intérêt, tel qu'il puisse être, et pour le temps et pour l'éternité. O mon bon Sauveur, faites que je m'oublie sans réserve de moi-même, pour ne penser seulement qu'à vous seul, à votre seule gloire, et particulièrement dans le moment de ma mort. O bienheureux ange, qui avez apparu à notre commun maître pour le fortifier, c'est-à-dire pour recueillir ses esprits et sa chaleur naturelle dissipée par son agonie, pour essuyer sa sueur de sang, et pour lui rendre d'autres services extérieurs, je vous salue avec tous les respects dont je suis capable, je vous honore, et je vous veux honorer le reste de mes jours par une dévotion toute spéciale, et je vous prie en toute humilité de me fortifier dans mon agonie, comme ayant l'honneur d'être l'un des membres de l'adorable Jésus, et qu'en cette qualité je ne sois animé que de son Saint-Esprit, entrant dans les intentions qu'il avait pour lors de glorifier son Père. O mon très-miséricordieux Sauveur, commandez au saint ange député à ma garde de me fortifier dans cet état d'agonie, et qu'il y multiplie les soins charitables qu'il a toujours eus pour une personne qui en est si indigne, dont je l'en remercie avec toutes les reconnaissances possibles. Commandez au glorieux prince de la milice céleste, le grand archange saint Michel, à saint Gabriel, à saint Raphaël, et aux autres quatre premiers princes, qui assistent devant votre trône, qu'ils m'y assistent de leur puissante protection. Faites dans l'excès de votre amour incompréhensible que le grand saint Joseph, l'aimable saint Jean Evangeliste m'y servent de défenseurs ; mais surtout, ô Dieu, dont la miséricorde n'a point de bornes, dites à mon âme à l'heure de ma mort, comme vous avez dit à votre disciple bien-aimé dans le temps de la vôtre, parlant de votre Mère immaculée : *Voilà votre mère.* (*Joan.* XIX, 27.) Accordez-moi cette précieuse faveur qu'elle se montre pour lors ma mère, et que je parte de ce monde ayant pour elle un cœur d'un véritable enfant. Faites-moi ressentir pour lors les effets de vos plus abondantes miséricordes par les mérites, et les intercessions de tous vos bienheureux anges, et saints, pour votre seul honneur et la seule gloire de votre Père, et du Saint-Esprit, pour les seuls intérêts de vos trois personnes divines, qui êtes le principe, et la fin de toutes choses. Mais comme je ne sais point si je serai en liberté, dans ces derniers moments de ma vie, de vous dire toutes ces choses, dès à présent je déclare en votre divine présence, en la présence de votre immaculée

Mère, de mon bon ange gardien, de tous les glorieux anges et saints, que ma dernière et irrévocable volonté est de mourir dans ces sentiments, que j'écris dans la fête de votre Saint-Esprit, et que je laisse dans ce petit ouvrage, dont je désire que les lignes soient comme autant de voix qui les crient, et les exposent incessamment à votre divine Majesté. Dieu seul, Dieu seul, toujours Dieu seul.

SECONDE PARTIE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Le triomphe de la croix dans la possession d'Elisabeth par les démons.

Elisabeth après avoir combattu contre la chair, et le sang, entre dans une furieuse guerre contre les principautés, et les puissances, contre les princes de ce monde, et de ces ténèbres, et contre les esprits corrompus qui sont dans l'air. (*Ephes.* VI, 12.) Le diable après avoir tourné à l'entour d'elle comme un lion rugissant, enfin, par une conduite particulière de la divine Providence, entre dans son corps, et le possède pour la pouvoir dévorer. Mais lui ayant résisté en se tenant ferme dans la foi, elle a eu le pouvoir d'éteindre tous les traits enflammés de ce dragon. Ayant pris toutes les armes de Dieu, elle a résisté au jour mauvais; et étant ainsi parfaitement munie, elle a soutenu contre les démons le combat, et n'en a remporté que de glorieuses victoires. Elle a marché sur l'aspic et le basilic, elle a foulé aux pieds le lion et le dragon. Ils l'avaient environnée et assiégée de toutes parts, mais parce qu'elle avait mis son espérance en Dieu, il lui a été un asile assuré, où elle a trouvé son salut. Il l'a protégée, parce qu'elle avait connu son nom. Elle a crié vers lui, il l'a exaucée, il a été avec elle dans l'affliction, il l'en a tirée et l'a remplie de gloire. (*Psal.* XC, 13,15.)

Le Seigneur avait été sa patience et son protecteur dès sa jeunesse, elle avait été appuyée sur lui dès qu'elle était venue au monde, il avait été son protecteur dès le ventre de sa mère. Il y avait longtemps qu'elle paraissait comme un prodige à plusieurs, mais le Très-Haut l'assistait puissamment. Ainsi sa bouche était remplie de ses louanges, et elle en chantait la gloire, et la grandeur durant tout le jour. Mais ses ennemis lui dressant tout de nouveau des embûches extraordinaires, conspirant tous ensemble contre elle, espérant toujours au Dieu de sa force, elle a ajouté de nouvelles louanges à sa gloire. Il ne l'a pas abandonnée dans l'extrémité de ses maux, pour faire connaître la force de son bras à tous les âges qui viendront, afin qu'elle publiât sa puissance et sa justice élevée au-dessus des cieux, et les grandes choses qu'il a faites en elle, et pour montrer qu'il n'y rien qui lui soit égal. (*Psal.* LXX, 5 et seq.)

Elle pouvait donc bien dire avec le psalmiste. *O Seigneur, combien m'avez vous fait sentir d'afflictions cuisantes, et pénibles. Vous vous êtes retourné vers moi, et vous m'avez rendu la vie, vous m'avez retirée du fond des abîmes de la terre. Vous avez augmenté votre magnificence. Ainsi je louerai votre vérité, ô mon Dieu! je vous chanterai des cantiques, mes lèvres auront de la joie, lorsque je vous chanterai des louanges, et mon âme que vous avez rachetée en tressaillira. Ma langue aussi méditera votre justice, lorsque ceux qui cherchent à me faire du mal rougiront de honte, et seront couverts de confusion.* (*Psal.* LXX, 20 et seq.) *Avec votre secours nous renverserons tous nos ennemis, et nous mépriserons par la vertu de votre nom ceux qui s'élèvent contre nous. C'est vous qui nous avez sauvés de ceux qui nous affligent, et qui avez couvert de confusion ceux qui nous haïssent.* (*Psal.* XLIII, 6, 8.) *Ils ont creusé une fosse devant moi, et ils y sont tombés :* et de vrai les démons, et leurs suppôts ont été enveloppés dans les filets qu'ils avaient tendus à ses pieds. (*Psal.* LVI, 7.) Ces cruels esprits de l'enfer avaient conçu de grands desseins de la perdre par une possession pleine d'humiliations, et de souffrances : mais c'est sur cette croix humiliante, et douloureuse qu'elle a été élevée avec plus de gloire, et que la vertu de l'adorable Jésus crucifié a triomphé avec plus de force. L'enfer n'a remporté que de honteuses confusions de ses entreprises, la sainte Eglise en a reçu de l'honneur, et la personne possédée une augmentation de grandes grâces qui l'ont fait arriver à une éminente sainteté.

Nous avons déjà remarqué dans la *Vie* du grand serviteur de Jésus-Christ, et de son immaculée Mère, le P. Seurin, que ce serait une chose superflue de s'arrêter à la preuve qu'il y a des possédés par les démons, puisque l'Evangile nous le dit clairement, et que l'une des promesses que le Fils de Dieu a faites à ses apôtres, et en leurs personnes à son Eglise, est de pouvoir chasser les diables des corps qu'ils possèdent. Que c'est pour cela qu'il y a un ordre d'exorcistes établis pour cette fonction, et que l'on donne encore aujourd'hui à tous ceux qui entrent dans le sacerdoce. Nous y avons écrit que les Pères dès les premiers siècles ont parlé des exorcistes et des exorcismes, comme saint Ignace le martyr, saint Justin martyr, Tertullien, saint Jérôme, saint Cyprien, saint Athanase, saint Augustin, saint Jean Chrysostome; et tous les siècles qui les ont suivis nous apprennent la même chose.

Ce que nous avons donc seulement à montrer, est que la personne dont nous parlons a

été véritablement possédée, et c'est ce que nous ferons avec le secours divin dans l'un des chapitres suivants. Cependant nous verrons ici le triomphe de la croix dans la confusion qui en est arrivée à l'enfer, dans l'honneur qu'en a reçu la sainte Eglise, et dans la haute sainteté que des souffrances si terribles ont causée dans notre illustre affligée. L'enfer avec toute sa rage a été confondu dans ses cruels desseins, qui ont été entièrement ruinés par les commandements humiliants qui ont été faits aux démons, et par l'obéissance que ces esprits révoltés ont été contraints de rendre. Ces puissances infernales qui disaient dans leur cœur : Nous monterons au ciel, nous élèverons notre trône au-dessus des astres, nous serons semblables au Très-Haut, ont été abaissées par des anéantissements extrêmes. Ces esprits orgueilleux, qui ne craignent rien tant que l'abaissement, et qui disaient qu'ils auraient été bien fâchés s'ils n'avaient plus de superbe, que les plus grands saints n'ont eu d'humilité, étaient obligés de dire publiquement : Malgré notre rage, nous sommes contraints d'avouer que nous ne sommes que de vilains chiens, qui ne pouvons qu'aboyer et qui ne sauraient mordre que ceux qui s'approchent trop près de nous. Je suis, disait l'un de ces superbes esprits, le plus misérable des misérables, car je ne puis aimer celui qui est digne d'être aimé, le grand Maître. Je ne saurais m'aimer moi-même. Mais ce qui les chargeait d'une grande confusion, était qu'ils étaient obligés de brûler eux-mêmes leurs effigies. On les voyait, quelque résistance qu'ils pussent apporter, adorer un Dieu caché dans la divine Eucharistie sous des seules apparences du pain, ce qu'ils faisaient avec des témoignages de tous les respects possibles, et faire une publique réparation des insolences qu'ils avaient commises. On les entendait crier d'une voix tremblante : Grand Dieu, créateur du ciel et de la terre, nous te demandons très-humblement pardon des irrévérences que nous avons faites contre toi. Mais ce qui les humiliait davantage, était leur abaissement au-dessous des créatures mortelles, étant obligés d'honorer les saints et de révérer leurs reliques, d'avoir de la vénération pour leurs cendres. Les seules images de la très-pure Vierge les faisaient trembler; et s'il leur échappait quelques paroles contre cette grande reine du ciel et de la terre, ils en faisaient une grande réparation. Nous te demandons pardon, criaient-ils, toute-puissante Mère de Dieu, et de toute la rage que nous avons contre tes serviteurs et servantes, et surtout contre cette femme.

Il est vrai qu'avec toute leur rage ils étaient détenus dans son corps comme de misérables esclaves, y faisant tout le contraire de ce qu'ils voulaient, et y servant d'instruments à la gloire de Dieu et au bien de son âme, eux qui n'y étaient entrés que pour combattre l'honneur de Jésus-Christ et pour travailler à la ruine de cette personne. Ils étaient contraints d'avouer des vérités importantes, et celles qu'ils avaient le plus en horreur. Ce n'est pas que l'on doive s'arrêter à ce que dit le démon, car il est le père du mensonge. Quand il parle de lui-même, il ne dit que des choses fausses ou impertinentes, et quand il en dirait de vraies, il a toujours de méchantes intentions, ce qui demande que l'on y veille avec beaucoup de circonspection; mais il n'en va pas de même quand il est contraint par l'autorité de l'Eglise, et en des choses importantes pour la gloire de Dieu. Car ou l'Eglise a le pouvoir de forcer les démons à dire la vérité, ou elle ne l'a pas. Si elle ne l'a point, d'où vient que dans les rituels elle ordonne aux exorcistes de leur demander quantité de choses? Si elle l'a, ce que ces esprits misérables contraints par son autorité avouent, ne laisse pas d'être considérable, comme l'expérience de tous les siècles le fait voir. Mais il faut prendre garde à ne les interroger qu'en des matières nécessaires et considérables; autrement les exorcismes s'exposent à de grandes illusions, ce qui leur arrive par une juste punition de leur curiosité, qui les porte, sous un faux prétexte de la gloire de Dieu, à vouloir savoir plusieurs choses dont la connaissance n'est pas nécessaire. Ceux qui ont exorcisé Elisabeth ont été bien éloignés de tomber dans ce précipice; car jamais il n'y a eu de curiosité ni d'interrogations inutiles dans les exorcismes qu'ils ont faits; au contraire, ils ont toujours fait des défenses formelles aux démons de ne rien dire d'inutile, et lorsqu'ils prétendaient parler sans en avoir reçu l'ordre, aussitôt on leur imposait silence. Si néanmoins il leur échappait dans quelques occasions de dire des choses mal à propos, parlant d'eux-mêmes, ou d'accuser faussement quelques personnes, ils ont été obligés de se rétracter, ce qu'ils n'ont jamais fait quand ils ont parlé par l'autorité de l'Eglise, parce que pour lors ils disaient vrai.

C'est dans cet ordre de l'Eglise qu'ils ont fait voir leurs ténèbres et leur malice, et les peines épouvantables qu'ils souffrent. L'un d'eux disait : Je n'ignore que ce que je veux, j'ignore le bien, et je sais tout le reste. Un autre : Je voudrais être la cause de tous les maux qui ont été faits jusqu'à présent et qui seront faits à jamais. L'un des premiers criait, qu'un degré de leurs peines était inconcevable, que c'est ce que les hommes ne sauraient jamais comprendre; que tous les tourments du monde, quand on les joindrait ensemble, n'approchent pas d'un seul degré de leurs maux. Ils ont parlé d'une manière merveilleuse des vertus, et surtout de l'obéissance et de l'humilité. Ils disaient qu'il n'y avait rien qui leur fît plus de peine, ni qu'ils eussent plus en horreur. Aussi est-il assuré, comme l'un de ces esprits orgueilleux l'a déclaré à un saint Père du désert, que s'il y a des hommes qui jeûnent beaucoup, eux ils ne mangent jamais, si les hommes veillent, ils ne savent ce que

c'est que dormir, si les hommes sont chastes, ces esprits sont éloignés de tout commerce avec les femmes, si les hommes sont dans de grandes souffrances, ils souffrent incomparablement davantage, mais ce qu'ils ne peuvent faire, c'est de s'humilier, et de se soumettre. C'est pourquoi les vrais obéissants, et les véritables humbles les font trembler. Ils se soucient peu des beaux esprits, des savants, des personnes éloquentes; et comment s'en mettraient-ils en peine, puisqu'ils ont plus d'esprit, plus de science et plus d'éloquence incomparablement? Ainsi ils s'opposent peu à peu à ces sortes de personnes, qui ordinairement trouvent beaucoup d'accès dans les lieux où elles se trouvent, et qui y sont beaucoup estimées et considérées. La science enfle, dit l'Apôtre (*I Cor.* VIII, 1), et le démon tout enflé de son orgueil se mêle dans cette enflure. Ces esprits d'enfer ne craignent pas même les personnes qui d'autre part ont de la vertu, quand elles ne sont pas dans une profonde humilité et soumission; ce qui est assez commun dans notre malheureux siècle, où l'on voit assez d'extérieurs composés, et une réforme de mœurs considérables, quantité d'œuvres qui éclatent, bien des choses qui édifient, mais souvent il s'y trouve une superbe secrète et cachée, qui à peine peut souffrir de supérieur; ou si l'on est obligé d'en avoir, l'on ne veut point de soumission. L'on use de mille artifices pour se soustraire de l'obéissance légitime; et semblables à ceux dont parle le Psalmiste, ils disent avec ces gens dont les lèvres sont trompeuses, et qui ont le cœur double : Qui dominera sur nous? O Seigneur levez-vous pour nous garder, et nous préserver éternellement de cette race (*Psal.* XI, 5, 8.)

Cependant voilà le grand malheur de nos jours; et s'il y a eu des siècles que l'on a appelés des siècles d'ignorance, disons-le avec larmes, celui où nous vivons peut bien être appelé le siècle de la superbe, qui est un péché tout à fait opposé à Dieu, et qui en attire les plus horribles fléaux, qui est le péché des démons, et par suite souvent incurable; car comme il est spirituel, il ne s'aperçoit pas facilement; et souvent, disait l'apôtre des Indes, saint François Xavier, ceux qui pensent être plus exempts de ce vice, ce sont ceux qui en ont davantage. Il se conserve facilement, parce qu'il se trouve dans l'estime de la vertu, dans une haute réputation, parmi les belles qualités qui rendent les hommes recommandables. Il n'a rien de ces confusions que portent les péchés honteux, qui découvrent assez l'iniquité de ceux qui les commettent, et qui font assez voir à ceux qui s'y abandonnent leur propre misère. Ainsi ces gens qui s'évanouissent dans leurs pensées (*Rom.* I, 21), pensant être quelque chose, qui savent toutes les vertus, sans pratiquer au moins en esprit et en vérité, l'humilité et la soumission, et n'en ayant que de belles apparences qui en trompent plusieurs, et qui les trompent eux-mêmes, vivent et meurent dans un état qui doit faire trembler.

Nous avons écrit dans notre petit livre de *Dieu seul*, cette sainte maxime d'un ancien : Bienheureux ceux dont les noms sont écrits dans le livre de l'humilité. Non, criaient les démons, il n'y a rien que nous fuyions davantage, rien que nous abhorrions plus que de nous soumettre. Et c'est une chose remarquable que les saints anges les tourmentant pour les faire obéir, ils aimaient mieux souffrir toutes les peines que leur désobéissance leur causait, que d'obéir simplement; et ils ne se soumettaient que par une dernière force. Ils ont été obligés d'avouer la puissance de l'oraison, et que les prières étaient plus fortes que tous leurs efforts, et tous les pactes des magiciens, sinon lorsque Dieu permettait le contraire pour sa plus grande gloire.

Ils ont manifesté les horribles punitions des magiciens dans l'enfer. Qui veut être, disait l'un d'eux, bien près de Lucifer, et être bien damné, être le plus malheureux des malheureux, et cela pour l'éternité, il faut être magicien. Ces gens sont dans ce monde dans une perpétuelle rage et inquiétude, et dans un soin perpétuel de mal faire. Ils nous ressemblent, et ils font par leurs malices ce que les bons anges font par leur bonté. O abominable ressemblance, et digne de toutes les horreurs! c'est pourquoi le Fils de Dieu parlant aux Juifs leur dit : *Vous êtes les enfants du diable* (*Joan.* VIII, 44), car c'est le propre des enfants de ressembler à leur père. *Ainsi celui qui pèche*, dit le disciple bien-aimé dans sa *I*re *Epître* (III, 8) *est enfant du diable, parce que le diable pèche dès le commencement.* O l'horreur donc des horreurs de tomber dans le péché, et qu'il est vrai que le pécheur connaît bien peu le déplorable état où il est malheureusement abîmé! Saint Augustin, conformément à la divine parole, enseigne bien que les pécheurs, qui sont les imitateurs du diable, naissent en quelque sorte de lui; et de vrai c'est une chose remarquable de voir dans les personnes possédées, quand elles sont agitées par les démons, les mêmes manières d'agir que l'on voit dans celles qui s'abandonnent à leurs passions. Les malins esprits les font parler, leur donnant les mêmes gestes, la même afféterie que l'on remarque dans les personnes qui ont l'amour des créatures dans le cœur; l'on y découvre parfaitement tous les emportements, tous les mouvements des envieux, des vindicatifs, des blasphémateurs du saint nom de Dieu, et de tous les autres pécheurs. C'est le même esprit malin qui agit dans les uns et dans les autres, avec cette différence, que souvent ceux qui sont possédés n'ont pas l'usage de la liberté, et ainsi les mouvements qui leur sont causés ne sont pas volontaires, et ne les rendent pas désagréables à Dieu, pendant que les pécheurs encourent sa disgrâce, et deviennent les esclaves du péché et du diable.

Mais quiconque est né de Dieu, nous ap-

prend la divine parole (*I Joan.* III, 9), *ne pèche point, parce que la semence de Dieu demeure en lui*, c'est-à-dire le Saint-Esprit, la foi vive, la divine charité, ce qui n'est pas compatible avec le crime. C'est en cela que l'on connaît les enfants de Dieu, et les enfants du diable. Quiconque n'est pas juste, n'est point enfant de Dieu. Mon cher lecteur un peu de réflexion sur ces grandes vérités. Considérez avec attention si vous avez Dieu pour père, ou le diable. Mais en vérité comment est-il possible de savoir que l'on est enfant du diable, et de vivre dans cet état, dans l'effroyable attente de l'héritage d'un si abominable père, des flammes éternelles de l'enfer? ô mon Dieu! comment est-il possible de rester un seul moment dans cette affreuse servitude!

Il n'y a point de doute que les magiciens ne soient ceux qui y sont le plus fortement engagés; et l'une des raisons qui fait que ces misérables ne se tirent presque jamais de ce cruel esclavage, est l'erreur de leur esprit. Le savant Delrio a très-bien remarqué qu'ils sont presque tous hérétiques, ne croyant par les vérités que la religion nous enseigne des peines de l'autre vie. Les démons leur persuadent qu'ils ne sont pas si hideux comme l'on pense; que le feu d'enfer n'est qu'un feu imaginaire, et pour leur en ôter les doutes qu'ils en pourraient avoir, ils leur font voir des feux en apparence, et ils les font passer au milieu de ces feux, qui ne leur faisant aucun mal, ils leur disent qu'il en ira de même dans l'enfer. De là vient qu'étant trompés de la sorte ils meurent sans aucune crainte.

C'est ce que les démons ont été eux-mêmes obligés d'avouer, aussi bien que de révéler les secrets qu'ils avaient le plus envie de cacher. Comme ils n'oubliaient rien pour celer la possession, préjugeant la grande gloire qui en arriverait à Dieu, et qu'ils faisaient tous leurs efforts afin que l'on crût que c'était un effet de maladie, cependant ils ont été contraints de donner mille fois des preuves convaincantes de leur présence. Ils tâchaient de se cacher sous les douleurs du corps de la personne possédée, et ils travaillaient à faire croire que les effets extraordinaires qui paraissaient venaient de causes purement naturelles, et de maladies à qui les femmes sont sujettes. Mais enfin la puissante Mère de Dieu les obligea de donner des signes visibles de la possession pour la première fois le jour de la fête de son grand favori, le bienheureux saint Bernard. Aussitôt le médecin qui l'avait traitée dans ses maladies, et qui était magicien, comme nous l'avons dit, qui l'avait maléficiée, fit courir le bruit, dans la crainte des suites, que la possession était imaginaire. Ce qu'il disait pouvait faire beaucoup d'impression sur les esprits, parce qu'il avait de la science, et qu'il était le médecin de la malade. De plus, il était soutenu par tous ses amis, qui disaient que l'exorciste qui était pour lors un religieux Capucin avait grand tort de croire si légèrement; et enfin ils firent tant de bruit que l'évêque donna ordre de la conduire à Nancy, afin que toutes choses y fussent examinées avec prudence, et à loisir. On avait déjà commencé d'user d'exorcismes, mais les démons n'avaient point encore paru d'une manière qui pût convaincre entièrement de leur présence. Néanmoins ce n'avait pas été sans effet, la personne ayant été délivrée des maladies causées par les maléfices, ce qui est considérable, les exorcismes, et les prières de l'Eglise servant à la délivrance même des maux corporels, quand ils sont donnés par les esprits malins.

Tous leurs desseins se dissipaient comme la fumée, et comme la cire qui fond devant le feu. Ils avaient conspiré la perte d'Elisabeth; ils l'avaient accablée de toutes sortes de maux pour venir à bout de leurs cruelles entreprises; mais toutes les chaînes où ils la mettent, ne servent qu'à l'établir dans une plus glorieuse liberté. Toutes les peines qu'ils lui procurent ne servent qu'à faire triompher avec plus de gloire la croix de notre adorable Sauveur. Les démons ne pouvaient mieux contribuer à la haute sainteté où elle a été élevée. Ils la possèdent, et à même temps la mettent dans l'une des dernières humiliations, et des plus publiques, puisqu'elle a été divulguée de tous côtés, et qu'elle a été manifestée en présence des princes souverains, de leur cour, et de la noblesse du pays. Une si profonde, et si publique humiliation a donné lieu à une grande humilité qui est le fondement d'une eminente sainteté. Elle a donné lieu à une parfaite conformité de sa volonté avec celle de Dieu, qui est d'autant plus grande que les choses sont fâcheuses. Or il est bien assuré que les vexations diaboliques sont de terribles tourments, si l'on considère mûrement les peines que l'on en souffre dans l'intérieur, et à l'extérieur, et que l'on en regarde toutes les circonstances. Cependant dans un état si désolant Elisabeth était contente d'y rester jusqu'au jour du jugement, et durant même toute l'éternité si c'eût été le bon plaisir de Dieu. Mais de plus il est vrai que ses souffrances lui ont donné le moyen de pratiquer toutes les autres vertus dans un degré héroïque. C'est dans ce bienheureux état, je le dois comme Chrétien qualifier de la sorte, qu'elle a reçu une infinité de lumières, qu'elle a été comblée des plus précieuses grâces, qu'elle s'est trouvée plus saintement unie à Jésus-Christ, et qu'elle a participé à ses plus grandes miséricordes.

CHAPITRE II.

Qu'il y a des possessions dont les causes sont innocentes.

Les croix sont un riche trésor qui renferme des biens immenses. L'on y trouve toutes sortes de biens. C'est par les croix unies à celles de notre bon Sauveur que nous satisfaisons pour nos péchés; et toutes les souffrances portées dans un esprit chrétien, et avec la charité de Dieu, sont autant de diminu-

tions des peines que nos crimes méritent. Dieu envoie des maux, il nous fait souffrir intérieurement et extérieurement pour châtier nos offenses, et punir nos rébellions contre sa Majesté souveraine. Mais son dessein n'est pas toujours de punir quand il afflige. Sa divine parole nous apprend qu'il envoie même des afflictions aux justes. Nous lisons dans l'Ecriture (*Gen.* XXXIX, 2,) que le Seigneur était avec l'ancien Joseph; nous y apprenons son invincible vertu et sa chasteté victorieuse, son inviolable fidélité à Dieu, et nous y apprenons à même temps ses perfections de tous côtés, sans autre sujet que son incomparable vertu : parce que son zèle le porte à donner avis à son père de quelque action mauvaise que faisaient ses frères, et qu'il leur raconte dans une grande simplicité les révélations qui lui étaient faites en songe, ils prennent la cruelle résolution de le tuer; et en ayant été empêchés ils le jettent dans une citerne, après l'avoir mis nu, et dépouillé de ses habits, et ensuite le vendent à des marchands étrangers qui passaient. Parce qu'il ne veut pas consentir au crime dont il est sollicité par sa maîtresse la femme de Putiphar, qui était un seigneur d'Egypte, il en est calomnié, et condamné à une rigoureuse prison.

Job a été l'admirable dans une sainteté éminente, il vivait dans l'innocence et dans une droiture de cœur toute singulière ; Dieu même lui rend ce témoignage qu'il n'avait point son pareil au monde ; et après cela il est inondé de toutes sortes d'afflictions. Dieu permet à Satan de perdre tous ses biens, qui étaient grands et considérables, et de le réduire dans la dernière pauvreté, de renverser toutes ses maisons, de faire périr tous ses enfants, et enfin de l'accabler lui-même sous une infinité de maux. S'il n'avait personne qui lui fût semblable en vertu, il n'en aura point qui l'égale dans ses souffrances. Il est le plus vertueux et le plus affligé. La divine Providence en voulant faire un spectacle de patience aux yeux des anges et des hommes, elle en fit un prodige de douleurs, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de sa tête, il n'y avait aucune partie en son corps qui ne fût couverte d'ulcères, dont il ôtait le pus avec un reste de pot cassé. Un fumier lui servait de lit dans un état si douloureux ; et loin de recevoir quelque consolation de ses proches et de ses amis, ils lui insultaient au milieu de ses maux, et sa propre femme lui faisait de cruels reproches. Dieu même appesantissait sa divine main sur cet homme juste, et lui faisait porter des peines d'esprit inexplicables.

Tobie était un homme craignant Dieu, qui dans sa captivité l'adorait en esprit et en vérité. Dans sa jeunesse l'on n'y remarquait rien de puérile. Il ne se laissait point aller au conseil des impies, et ne s'arrêtait point dans la voie des pécheurs, mais au contraire il mettait toute son affection à la loi du Seigneur, qu'il méditait le jour et la nuit ; il était semblable à un arbre planté sur le bord des eaux courantes, qui porte son fruit en son temps, et dont la feuille ne tombe point. Il n'en était pas ainsi de ses compatriotes, qui semblables dans leur impiété à la poussière que le vent emporte, se laissaient aller à rendre des honneurs divins à des idoles qui ne sont rien. (*Psal.* I, 1-4.) Tobie était le seul, nous enseigne la divine parole, qui ne se souillait pas de ces abominables sacrifices, et qui persévérant constamment dans le culte du vrai Dieu, allait lui rendre ses adorations dans son temple de Jérusalem. Le Saint-Esprit lui-même a inspiré de laisser à la postérité dans l'un des livres canoniques les grandes aumônes qu'il faisait aux pauvres, il a voulu qu'on écrivît comme il donnait à manger à ceux qui étaient dans le besoin, comme il donnait des habits à ceux qui n'étaient pas vêtus, comme il avait soin d'ensevelir les morts au péril même de sa propre vie. Il a voulu que la postérité sût l'ardeur de son zèle dans les avis de salut qu'il donnait à ceux de sa nation, et dans les instructions saintes qu'il faisait à son fils, lui enseignant dès son enfance la crainte de Dieu, et l'horreur qu'il devait avoir du péché, l'exercice de toutes les bonnes œuvres, le détachement des choses de la terre, et l'amour de Dieu sur toutes choses. Mais cet Esprit-Saint a aussi voulu que l'on écrivît les afflictions qui lui sont arrivées, que l'on sût dans tous les siècles qu'un si saint homme avait été condamné à la mort, par un ordre injuste d'un souverain, après avoir été dépouillé de tous ses biens, qu'ayant échappé des mains de ce roi fuyant sa colère, et étant réduit dans la dernière pauvreté, et dans un extrême besoin de toutes choses, enfin il était devenu aveugle, et tout cela lui était arrivé selon le témoignage même du grand archange saint Raphaël, parce qu'il était agréable à Dieu.

Mais ne lisons-nous pas encore dans l'Evangile du disciple bien-aimé (IX, 1 et seq.) : Lorsque Jésus passait il vit un homme qui était né aveugle, et ses disciples lui demandèrent : *Maître, est-ce pour ses péchés, ou pour ceux de son père et de sa mère, qu'il est né aveugle? Jésus leur répondit: Ce n'est ni pour le siens, ni pour ceux de son père, ni de sa mère; mais c'est afin que les œuvres de Dieu paraissent en lui.* Ce témoignage de notre divin Maître nous apprend assez que tous les maux que sa divine providence, toujours infiniment adorable, et toujours infiniment aimable envoie aux hommes, ne sont pas toujours des marques de sa colère, ni des effets des péchés des hommes, mais souvent des épreuves pour rendre leur vertu plus solide, pour les affermir davantage dans la sainteté de ses voies, et pour sa plus grande gloire.

Je ne peux oublier ici ma glorieuse maîtresse ; et puisque son Fils adorable nous permet de le dire, ma très-douce, et très-fidèle mère, l'auguste reine des anges et des hommes, la véritable Mère de Dieu. Et certainement je ne la veux jamais oublier avec le secours divin, et j'espère, appuyé sur les mérites de mon

Sauveur, chanter éternellement ses miséricordes. O ma sainte et bonne dame, je veux me souvenir de vous toujours; votre louange sera toujours dans ma bouche. Mon âme vous bénira en tout temps, et toutes mes entrailles loueront votre saint nom. Je n'oublierai jamais les grâces que j'ai reçues par votre faveur, ayant été délivré de la mort par votre puissant crédit auprès de la divine majesté, et comblé de miséricorde. Je veux me joindre aux bienheureux anges et à tous les saints pour vous glorifier et célébrer votre magnificence.

Cette grande et incomparable reine du ciel et de la terre, dont la pureté surpasse celle des purs esprits du ciel, n'a jamais su ce que c'est que le péché. Dès le premier instant qu'elle a commencé d'être, elle a été pleine de grâce, elle a commencé d'aimer Dieu, et toute sa très-sainte vie n'a été qu'une vie du pur amour. C'est une vérité qu'elle a révélée elle-même à sainte Brigitte, lui assurant qu'elle avait été préservée du péché originel. Il est bien juste que la reine des anges ne soit pas moins privilégiée que ces heureuses intelligences, que les serviteurs ne l'emportent pas au-dessus de la maîtresse; qu'elle soit sans tache aussi bien que toutes leurs glorieuses troupes, et qu'il n'y ait que Dieu seul dans son béni cœur, cœur le plus aimant, le plus aimé, et le plus aimable des pures créatures. C'est donc une vérité que notre bonne et glorieuse maîtresse a toujours été immaculée, et même dès le premier moment de sa toute sainte conception. C'est une vérité qu'elle a toujours été vierge, vierge devant son enfantement, vierge en son enfantement, vierge après son enfantement; mais ce qui surpasse toute pensée, c'est le choix qu'un Dieu en a fait pour être sa très-digne Mère. C'est ce qui fera l'étonnement et l'admiration des anges et des saints pour jamais. Cette faveur est incompréhensible.

Mais avec toutes ces faveurs et toutes ces grâces, elle ne laisse pas d'être un sujet de douleur et de peine. Lorsqu'elle apporta l'Enfant Jésus au temple, afin de faire pour lui selon la coutume de la loi, Siméon, homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël, et qui avait le Saint-Esprit qui lui avait révélé qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu auparavant le Christ du Seigneur, cet homme qui avait le don de prophétie, ayant pris le saint Enfant entre ses bras et béni Dieu, il prédit qu'il serait en butte à la contradiction, mais à même temps il prédit à sa mère qu'elle aurait l'âme percée de l'épée, voulant lui marquer les grandes peines qu'elle devait souffrir. Aussi l'Eglise la considère comme une mère de douleur, et elle l'appelle la reine des martyrs. Cette conduite de la divine Providence sur une personne qui lui est si chère, fait assez voir que les peines ont souvent des causes innocentes.

Mais le Saint-Esprit ne nous dit-il pas que les justes ont beaucoup d'afflictions, et l'Eglise chante que tous les saints ont beaucoup souffert. C'est une vérité que traite dignement le grand saint Jean Chrysostome, dans ce qu'il a écrit admirablement de la divine Providence, voulant consoler l'un de ses amis qui était possédé du démon. Il lui dit qu'il ne faut pas qu'il pense qu'un état si affligeant soit une punition de Dieu, qu'au contraire il le doit regarder comme un effet de ses grandes miséricordes, comme un bien avantageux à ceux qui en veulent faire un saint usage, que sa vertu a donné lieu à cette épreuve, qu'elle lui servira pour le purifier de ses taches, qu'il en peut tirer de grands avantages pour son salut, que cet état est un sujet de couronnes que les anges lui préparent dans le ciel; que ceux qui font de sa possession le sujet de leurs railleries méritent eux-mêmes d'être moqués.

Nous pouvons appliquer les sentiments de ce Père avec bien de la justice, à notre illustre souffrante, dont les démons, interrogés par l'autorité de l'Eglise, et selon les règles qu'elle prescrit en telles occasions, du sujet de l'entrée dans son corps, ont toujours dit que de son côté il n'y avait pas le moindre péché qui en fût la cause, que Dieu l'avait permise pour sa gloire et pour de très-grands secrets qu'ils ne savaient pas. Mais par tout ce que l'on a pu découvrir en toute sa vie, jamais il ne s'y est trouvé de péché notable, quoi qu'elle exagérât beaucoup ses péchés, et elle a conservé son innocence baptismale. L'horreur même qu'elle avait des plus légères offenses, lui avait fait demander à Dieu d'être plutôt possédée corporellement des diables, et de souffrir les peines des enfers que de commettre le moindre péché véniel avec une entière connaissance et délibération. Ceux qui ont peu du divin amour, n'entendent guère ce langage; mais celui-là le comprend parfaitement, qui aime Dieu avec générosité. Or cet amour généreux suppose une vive lumière de la grandeur infinie de cet Être suradorable, et dans cette vue il n'y a rien que l'âme ne soit prête de faire, rien qu'elle ne soit prête de quitter ou souffrir pour éviter le plus petit péché. Mille mondes, et tout ce qu'ils pourraient avoir d'agréable aux sens ou à l'esprit, toutes les richesses possibles, tous les honneurs imaginables, ne seraient pas capables de l'ébranler dans sa généreuse et constante résolution. Elle se jetterait plutôt dans tous les feux et les flammes de l'autre vie, que de commettre la plus légère offense. Rien ne la pourrait séparer de l'amour du Très-Haut, la pousser à rien faire qu'elle saurait être désagréable au Dieu qu'elle adore. Toutes les eaux des contradictions ne pourraient pas éteindre les divines ardeurs de la charité de Dieu qui est en elle. Mais elle est si résolue, appuyée sur les mérites de son Sauveur, et assistée de ses secours, de vivre et de mourir dans ces sentiments, que dans les obstacles que la nature, les hommes et les démons y forment, elle n'hésite pas. C'est un sujet où elle ne délibère jamais. A la moindre vue du plus petit péché, elle se dé-

termine aussitôt avec une promptitude indicible à ne le commettre pour quoi que ce puisse être.

C'est cet amour généreux qui régnait dans le cœur d'Elisabeth, qui lui avait inspiré les hauts sentiments dont nous venons de parler. Ç'a été cet amour pur qui a été l'une des causes innocentes de sa possession.

L'histoire nous donne plusieurs exemples pareils. Sévère Sulpice rapporte qu'il y a eu des saints qui ont demandé à Dieu d'être possédés corporellement par les démons pour éviter quelque péché véniel. Mais le pieux et savant chancelier de Paris nous apprend qu'il y en a eu qui non-seulement l'ont demandé à Dieu, mais qui l'ont obtenu, qui ont été effectivement possédés, et cela pour s'humilier. Cassian écrit, dans ses *Conférences*, qu'il y a eu des hommes d'une grande sainteté, dont la vertu a été exercée par cette épreuve. C'est ce qui est arrivé à saint Alexandre abbé, comme nous le lisons dans le *Pré spirituel*. La bienheureuse vierge Eustochie, décédée à Pavie, en grande odeur de sainteté, a été obsédée jusqu'à la mort, qui a été précieuse en la présence du Seigneur; et l'adorable Jésus vivait d'une telle manière dans son cœur, parmi tant d'ennemis qui l'environnaient de tous côtés, qu'en voulant donner des marques sensibles, il y avait gravé son saint nom en des caractères visibles, ce qui a été découvert publiquement après sa sainte mort. Le grand serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, le P. Jean de Castille, religieux de la Compagnie de Jésus, décédé à la fin du siècle dernier, a été affligé par une longue obsession des malins esprits, jusqu'au dernier soupir de sa vie; mais ce qui est remarquable, c'est qu'il s'était volontairement livré à ces combats terribles, et il l'avait fait judicieusement, puisqu'il s'y était engagé par les avis de la puissante Mère de Dieu et de sainte Agnès, qui lui ayant apparu lui conseillèrent.

L'on a vu entre plusieurs personnes d'une sainteté extraordinaire de notre siècle, le P. Moreau, religieux Minime, qui a été obsédé durant quarante ans. La vertueuse fille Marie des Valées, de Coutances en Basse-Normandie, a été possédée presque toute sa vie. Comme l'on en a parlé et écrit diversement, l'ayant connue, je me sens pressé de rendre témoignage à la vérité, et pour la gloire de celui qui a fait en elle de grandes choses, qu'elle a été une personne d'une grande innocence, n'ayant jamais perdu autant que l'on en peut juger par les preuves que l'on en a, son innocence baptismale. Elle a eu une patience achevée et une fidélité à Dieu qu'il serait difficile d'expliquer, dans tous les états pénibles qu'elle a portés. Il est vrai, comme je viens de le dire, que plusieurs en ont parlé ou écrit d'une manière différente. Je veux croire que tous ont eu de bonnes intentions, mais je crois devoir dire que l'on en a écrit des choses bien éloignées de la vérité, par surprise et sur de faux mémoires, comme au sujet de sa possession, que l'on prétend lui être venue de quelque déréglement, pour avoir chanté quelque chanson lascive dans sa jeunesse, quoiqu'elle lui soit arrivée par l'effort d'une dernière charité, s'étant offerte à Dieu pour porter tous les maléfices que l'on avait jetés sur un grand nombre de filles, qui avaient des effets très-funestes, parce qu'elles n'avaient pas assez de recours à notre aimable Sauveur, qui est notre unique force. En effet, sa prière fut exaucée, toutes ces filles furent délivrées, leurs maux tombèrent sur elle, et ensuite elle fut possédée. L'on en a écrit des choses extraordinaires, dont il y en a que l'on ne doit pas soutenir, et d'autres qui demandent d'être bien expliquées. Il y en a dont l'on ne devait nullement parler; mais c'est ce qui ne doit nullement préjudicier à sa rare et solide vertu, comme le disait très-judicieusement le feu P. Louis François d'Argentan, célèbre religieux Capucin, dont le mérite est assez connu par les saints écrits qu'il a donnés au public. Il en pouvait parler avec équité, l'ayant connue particulièrement, et même lui ayant quelquefois servi de confesseur, comme je l'ai appris de lui-même. Les défauts que peuvent commettre ceux qui écrivent des actions des personnes illustres en sainteté, ne détruisent pas leur éminente vertu.

Ce qui doit être fort considéré en la personne de Marie des Valées, au sujet particulièrement des choses extraordinaires et de celles qui ne lui sont pas même supposées, parce qu'elle ne s'y arrêtait pas. Elle-même m'a dit positivement qu'elle doutait de ces choses, les laissant au jugement de Dieu sans y faire d'appui. Mais ce qui est une grande marque de la vérité de ses paroles et d'une vraie humilité, c'est qu'elle demandait à voir les personnes qui la condamnaient, disant que ces personnes pourraient mieux juger de ce qui se passait en elle; et c'était assez qu'une personne la désapprouvât pour avoir envie de conférer avec elle, quand d'autre part cette personne avait les qualités requises. C'est ce qui lui est arrivé avec des docteurs qui, parlant d'elle avec peu d'estime, ne l'ayant jamais vue, ont bien changé de sentiment après l'avoir sérieusement examinée.

Mais ce que l'on peut dire, et qui est bien capable de détromper ceux qui ne voudront pas s'arrêter opiniâtrément dans leur préoccupation, qui n'est appuyée que sur des ouï-dire ou sur des écrits que l'on a faits d'elle, et qui ne l'ont jamais connue, est qu'elle a été approuvée par des hommes très-doctes, très-éclairés, et d'une grande expérience dans les choses spirituelles, après qu'ils l'ont examinée, et les effets qu'elle portait. Le feu P. Coton, religieux de la Compagnie de Jésus, dont la haute capacité, la piété et la longue expérience sont assez connues, après avoir soigneusement considéré tout ce qui se passait en elle, en conçut une si grande estime qu'il résolut de

faire un voyage tous les ans en Basse-Normandie, pour avoir la consolation de la voir. L'on garde encore présentement une lettre qu'il lui a écrite, qui fait assez voir le respect qu'il avait pour sa vertu. Il ne put pas accomplir son dessein, ayant été prévenu de la mort la même année qu'il l'avait pris. Le feu P. de Saint-Jure, religieux de la même Compagnie, dont les livres font assez connaître les lumières, en porta le même jugement que P. Coton, après l'avoir examinée. Le feu P. Le Jeune, religieux de la même Société, saint homme, et beaucoup expérimenté entra dans les mêmes sentiments.

Feu M. de Renty, et feu M. de Bernières de Caen, l'auteur du *Chrétien intérieur*, peuvent bien encore être cités en faveur de cette grande âme, quoique personnes séculières, ayant été tous deux des personnes des plus éclairées de nos temps dans les matières spirituelles. Tous les deux avaient une vénération surprenante pour l'éminente vertu de Marie des Valées, et faisaient des voyages exprès pour s'entretenir avec elle du règne de Dieu. C'est ce qu'ils ont eu de commun avec quantité d'autres personnes d'élite, et d'une piété singulière, avec plusieurs personnes de doctrine, et qui tenaient un rang considérable dans l'Eglise et dans l'Etat. Mais voici ce qui est de particulier à l'égard de M. de Renty, et ce que j'ai appris de la feue Mère Jeanne, religieuse Carmélite selon la réforme de la séraphique sainte Thérèse. C'était une religieuse d'un grand mérite, qui était sœur de feu Monseigneur le chancelier Séguier. Elle assurait donc que dans son monastère il y avait une religieuse d'une solide vertu, et beaucoup favorisée de dons gratuits, qui n'ayant jamais ouï parler de Marie des Valées, et ne sachant pas même qu'elle fût au monde par aucune voie humaine, l'avait miraculeusement connue par Notre-Seigneur, qui lui paraissait quelquefois. Ce bon Sauveur la lui avait montré dans sa forme extérieure, et avec le pauvre habit qu'elle portait, n'étant qu'une simple villageoise; il lui avait indiqué le lieu où elle demeurait, et enfin lui avait dit qu'elle était l'une des personnes qui l'empêchaient dans ce dernier temps de punir le monde dans sa colère. Feu M. de Renty ayant une habitude particulière dans ce monastère, où il passait quelquefois une grande partie de la nuit en oraison dans l'église de ce lieu, y apprit par la grande confiance que l'on avait à sa vertu, la connaissance qui avait été donnée à cette religieuse : et ce fut cette occasion qui le pressa d'aller voir Marie des Valées, et qui lui donna ensuite la liaison de charité qu'il a eue toujours depuis ce temps avec elle.

Enfin les possessions, ou obsessions ne sont autre chose qu'une vexation diabolique, dont les peines étant extraordinaires contribuent beaucoup à faire exercer la patience dans un degré héroïque à ceux qui les souffrent : *Or la patience*, dit saint Jacques dans son *Epître catholique* (I, 4,) contient la perfection de l'œuvre, *afin que l'on soit parfait et accompli, et que rien ne manque.* C'est dans cette vue que Dieu permet aux démons de faire souffrir ses saints en bien des manières, soit au dedans, soit au dehors. Combien de fois ont-ils battu saint Antoine, et jusqu'à l'extrémité. Ils ont fait la même chose à saint Ignace, à saint François Xavier, à sainte Thérèse, et à tant d'autres saints, que Dieu a élevés à une sublime perfection par ces sortes d'épreuves.

CHAPITRE III.

La conduite de la divine Providence dans la permission des possessions.

Notre divin Maître voulant apprendre aux fidèles la conduite de son aimable providence en toutes choses, il les assure qu'elle veille avec des soins si doux et si exacts sur tout ce qui nous regarde, qu'un seul cheveu ne se perdra pas de notre tête sans ses ordres. C'est dans la vue de cette grande vérité qu'il les exhorte à ne rien craindre, et à n'avoir pas de peur même des plus grands maux de la vie, comme de la mort. *Ne craignez pas*, dit-il, *ceux qui font mourir le corps, mais qui ne peuvent faire mourir l'âme. Craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme, et le corps, en les jetant dans l'enfer. N'est-il pas vrai que deux passereaux ne se vendent qu'un sou? et cependant il n'en tombe pas un seul en terre sans l'ordre de votre Père. Il n'y a pas jusqu'aux cheveux de votre tête qui ne soient comptés. C'est pourquoi n'appréhendez pas, vous êtes bien plus considérables que plusieurs passereaux.* (*Matth.* x, 28-31.)

Or, si c'est une consolation bien douce d'apprendre de la bouche de la Vérité même, que les moindres choses, comme la chute d'un seul cheveu de notre tête, n'arrivent pas sans la conduite de sa divine providence : c'est une joie bien grande à un cœur qui aime Dieu de savoir qu'il n'y a rien dont il ne tire sa gloire. Car c'est cette gloire qui fait tout le contentement d'un bon cœur. Le pur amour de Dieu ne voit que lui seul, le pur amour de Dieu n'estime que lui seul, le pur amour de Dieu n'aime que lui seul. Dieu seul fait tout son honneur et toute sa gloire. Dieu seul fait toute sa joie, tout son plaisir. Il n'a plus d'autres intérêts que les siens. Ce sont des vérités que nous ne nous lassons jamais de répéter ; et il nous est infiniment doux de les dire et redire. Disons donc ici que sa très-sainte providence permet aux démons quelquefois de tourmenter les hommes, jusque même à les posséder corporellement, ce qui est un tourment bien violent, mais que c'est une permission qui lui est glorieuse.

Il y fait éclater sa gloire dans la connaissance de la sagesse, et de la douceur de son aimable providence; car si, d'un côté il permet aux malins esprits de vexer les hommes d'une manière si affligeante, d'autre part il arrête leur pouvoir, et leur fureur, ne souffrant pas ni qu'ils se servent de toutes leurs ruses, ni qu'ils emploient toutes leurs forces, à qui une créature mortelle, qui est faible, ne pourrait

jamais résister. C'est ce qui empêche les démons de tenter également toutes sortes de personnes. La guerre qu'ils font aux saints, et dont ils ne remportent que de honteuses confusions, ferait périr des âmes moins aguerries dans la milice spirituelle. C'est ce que nous lisons dans la *Vie* de saint Pacome, où il est rapporté que cet homme de Dieu parlant à un diable qui lui paraissait en forme visible, cet esprit d'enfer lui dit que si Dieu leur permettait de livrer les mêmes combats qu'il lui donnait à la plupart des hommes, ils y succomberaient facilement. C'est pourquoi le grand Apôtre s'écrie : *Dieu est fidèle, et il ne permettra point que vous soyez tentés par-dessus vos forces ; mais il vous fera profiter de la tentation, afin que vous la puissiez soutenir.* (*I Cor.* x, 13.) Dieu veut encore montrer par les différentes vexations diaboliques des personnes possédées, combien c'est une chose horrible de tomber entre les mains des démons ; car s'ils exercent tant de cruautés sur des personnes innocentes, n'ayant pouvoir que sur leurs corps, que feront-ils et sur les âmes, et sur les corps des pécheurs, quand ils seront tout à fait engagés sous leur tyrannie durant toute l'éternité ? Il se sert encore de leur manière d'agir extérieure dans ces personnes, comme il a déjà été remarqué, pour découvrir ce qu'ils font tous les jours dans ceux qui se laissent aller au péché, dans leurs blasphèmes, dans leurs rages, leurs vengeances, leurs galanteries, et les autres actions mauvaises ; et pour faire connaître de quel esprit ils sont animés. L'on y voit toute la puissance de l'enfer renversée par de faibles créatures armées de la grâce de Jésus-Christ notre bon Sauveur, l'orgueil de ses esprits rebelles abaissé par les actions basses et abjectes qu'ils sont contraints de faire, la parfaite dépendance qu'ils ont de Dieu ne pouvant rien faire sans sa permission.

Mais la gloire de Dieu y éclate d'une manière admirable dans la très-sainte, et bienheureuse Vierge ; car c'est dans ces possessions où l'on voit triompher la puissance qu'il lui a donnée sur ces méchants esprits. C'est Dieu assurément qu'ils craignent ; mais la crainte qu'ils ont de cet Etre suradorable, et tout-puissant dans les créatures, s'augmente à proportion qu'il y demeure dans une plus grande plénitude. Voilà ce qui les fait trembler, et ce qui leur donne tant de frayeur de l'immaculée Vierge, Mère de Dieu. Voilà le sujet qui leur rend plus redoutable elle seule, que tous les bienheureux anges, et saints ensemble ; cette grande et auguste Reine, ayant plus de Dieu, ce que nous disons avec une joie toute singulière, ne pouvant nous lasser de protester de tout notre cœur que nous prenons plus de part un million de fois à ses précieux intérêts qu'à tout ce qui nous regarde. O ma glorieuse Dame, recevez selon votre grande bonté ces mouvements d'amour que la grâce de votre Fils adorable me donne pour vous, mais augmentez-les de plus en plus jusqu'au dernier moment de ma vie, afin qu'après ma mort j'aie le bonheur d'être du nombre de ceux qui vous aimeront le plus pour un jamais. Il serait difficile de déclarer la crainte que les diables ont fait paraître de cette puissante reine du ciel ; aussi l'Eglise chante qu'*elle est terrible, comme une armée rangée en bataille* (*Cant.* vi, 3) ; et saint Bernard assure que les soldats ne fuient pas avec tant de vitesse devant les boulets des canons, comme ces cruels esprits à la seule prononciation de son saint nom de Marie.

C'est ce que l'on voit sensiblement dans les possessions, où ils sont contraints d'avouer que c'est elle qui détruit tous leurs efforts. Nous lisons dans la suite des *Annales* de Baronius, par un célèbre religieux de l'ordre des Frères prêcheurs, que saint Dominique exorcisant un possédé, et commandant aux démons qui étaient dans son corps par l'autorité de l'Eglise, de dire quel était le saint qu'ils craignaient davantage, et que les fidèles étaient plus obligés d'aimer et de servir, ils commencèrent pour lors à hurler si terriblement que la plupart des personnes qui étaient présentes, tombèrent par terre saisies d'une extraordinaire frayeur, les diables criant : Dominique, ayez pitié de nous, qu'il te suffise que nous soyons tourmentés par nos peines de l'enfer, pourquoi viens-tu encore nous faire souffrir ? Ils le priaient de ne les pas contraindre de répondre à cette demande, parce qu'ils prévoyaient que plusieurs personnes en feraient un grand profit. Mais saint Dominique voyant qu'ils ne voulaient pas répondre, se prosterna par terre, et invoqua le secours de la Mère de Dieu par le saint rosaire. Les démons cependant le conjuraient par la passion du Fils de Dieu, par les mérites de sa Mère, par les suffrages de l'Eglise de ne les pas contraindre à parler sur ce sujet, et que les saints anges lui révéleraient ce qu'il demandait, quand il le souhaiterait. Le saint faisant redoubler les prières à la reine du ciel, cent anges parurent, et la très-sacrée Vierge au milieu de tous ces esprits bienheureux, qui ayant touché le possédé du bout d'une verge qu'elle tenait en sa très-pure main, commanda aux diables de répondre. On entendit pour lors les airs retentir de ces paroles qui sortaient de la bouche du possédé. « O notre ennemie, notre confusion, voie du ciel infaillible, c'est toi qui épuises l'enfer. Ecoutez donc (crièrent ces esprits malheureux), c'est elle qui réduit tous nos efforts au néant, comme le soleil dissipe les ténèbres ; c'est elle qui découvre toutes nos finesses ; nous confessons que personne ne se damne de ceux qui persévèrent véritablement dans son service ; un seul de ses soupirs a plus de force que toutes les prières des saints, et nous la craignons plus que tous les bienheureux du paradis. Sans elle nous aurions fait perdre la foi à la plupart de ceux qui la conservent encore, elle obtiendra le paradis à ceux qui lui seront véritablement dévots. » Après cela

le fidèle serviteur de Jésus et de Marie, saint Dominique fit réciter le rosaire à haute voix, et posément par tout le peuple, et les diables sortaient en troupe du corps de ce malheureux.

Dans la possession d'Elisabeth, ils appelaient la très-glorieuse Vierge *la ruine de l'enfer*, leur plus grande ennemie, et disaient, lorsqu'elle se mêlait d'une chose, qu'il n'y avait rien qui lui pût résister dans l'être créé. C'est là que l'on a vu les prodiges effusions de ses aimables bontés, et les assistances pitoyables de ses plus charitables miséricordes; c'est là qu'on a vu la fidélité inviolable de sa protection maternelle envers ceux qui y mettent leur confiance, le pouvoir des prières qu'on lui adresse, et surtout du rosaire quand il est bien récité.

La haine qu'en marquaient ces esprits malins faisait assez connaître combien cette dévotion est agréable à Notre-Seigneur et à son immaculée Mère. L'une de leurs plus ordinaires insolences à l'égard de ceux qui venaient aux exorcismes, était de rompre les chapelets, et quoique ensuite ils fussent contraints de réparer leur impiété, ils ne pouvaient contenir leur rage. Je suis témoin oculaire de la même chose arrivée en ma présence. Ceux qui blâment les instruments de piété, comme le chapelet, le scapulaire de Notre-Dame du mont Carmel et les autres choses qui servent à la dévotion, peuvent voir ce qu'ils font. Nous avons écrit des priviléges du scapulaire de Notre-Dame dans le traité que nous donnons au public, intitulé, *Avis catholiques touchant la véritable dévotion de la sacrée Vierge*, où nous apportons les raisons qui en montrent la vérité, qui en éclaircissent les difficultés, les approbations authentiques des prélats, et les bulles des Souverains Pontifes, mais particulièrement la bulle de Clément X, donnée le huitième de mai, l'année 1673, dans laquelle ce grand Pontife prononce qu'il approuve et soutient de son autorité apostolique, le privilége accordé par la très-sainte Mère de Dieu en faveur des confrères du Scapulaire du Carmel pour le premier samedi d'après leur mort, quand ils auront gardé fidèlement les conditions prescrites. Il déclare même dans cette bulle, que le privilége a été publié par Jean XXII, et il n'a prononcé de la sorte qu'après un sérieux examen de la vérité de ce privilége, et après avoir donné ordre au cardinal Bona, dont la singulière érudition et la solide piété ont été assez connues, d'en faire une exacte recherche, et de voir pour ce sujet tout ce que ses prédécesseurs avaient fait en cette matière pour ôter, comme il l'assure, tous les doutes qui en pourraient arriver.

Cette association du saint Scapulaire de Notre-Dame du mont Carmel a été autorisée du ciel même par les grands miracles opérés en sa faveur, et qui ont leurs approbations authentiques des prélats. Celle du saint rosaire a été autorisée en la même manière: et les démons dans la possession dont nous parlons dans cette *Vie*, criaient que cette confrérie leur coûtait beaucoup, et ils maudissaient celui qui l'avait inventée, saint Dominique. Cet homme incomparable en la dévotion de la très-pure Vierge, prêchant sous le pontificat d'Innocent III cet exercice de piété, près de Carcassonne en Languedoc, et une multitude incroyable de peuple s'y engageant, un misérable hérétique parlant contre fut possédé en punition de son crime par un juste jugement de Dieu; et c'est le possédé dont nous venons de parler, ayant pris tout ce que nous en avons dit et tout ce que nous allons dire dans les *Annales ecclésiastiques*, composées, comme nous en avons déjà averti, par un célèbre religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, pour continuer celles du grand cardinal Baronius. Ce possédé agissant en furieux et comme un enragé, l'on fut obligé de le garrotter de chaînes de fer, et il fut conduit dans cet état à saint Dominique. Le saint dans les exorcismes ayant interrogé selon l'ordre de l'Eglise les démons de la cause de leur entrée dans ce corps, ils répondirent que c'était en punition de son irrévérence envers la Mère de Dieu qu'ils haïssaient mortellement, et à cause des risées qu'il faisait de ses sermons et du peu de foi qu'il y ajoutait; qu'ils étaient quinze mille dans le corps de cet homme, parce qu'il avait parlé contre les quinze mystères du saint rosaire; qu'ils y étaient à regret et par force, parce que cela leur ôtait le moyen de se servir de lui, et qu'ils perdaient beaucoup au gain qu'ils faisaient. Le serviteur de la reine du ciel les ayant interrogés en suite de la vertu du saint rosaire, après avoir bien crié et hurlé, ils assurèrent qu'étant contraints de parler par les nouvelles peines qu'il leur imposait, qu'elle était telle qu'il l'avait prêchée, et que de grands malheurs arriveraient à ceux qui s'y rendraient incrédules; qu'ils le craignaient beaucoup à cause de son oraison, et parce qu'il montrait le chemin du paradis par ses exemples et ses paroles. Le saint continuant à les interroger par l'autorité de l'Eglise, ils voulurent sortir, lorsqu'ils se virent pressés de dire de quelle condition parmi les Chrétiens il y en avait beaucoup de damnés; mais étant contraints de parler, ils dirent: Nous avons bien des prélats en enfer, grand nombre de personnes de haute qualité, et moins de personnes pauvres et de basse condition, beaucoup de marchands et de bourgeois par l'injustice et la volupté, et un très-grand nombre d'ecclésiastiques.

Comme nous avons cru que cette histoire pourrait contribuer à la dévotion de l'immaculée Vierge, et que nous ne pouvons laisser perdre la moindre occasion de ce qui peut servir à son culte, nous nous sommes senti pressé de la rapporter en ce lieu, quoique nous l'ayons déjà fait dans l'un de nos livres, *De la dévotion à l'admirable Mère de Dieu*. Et de vrai notre bon Sauveur faisant connaître en tant de manières et en des occasions si différentes qu'il veut glorifier sa très-digne Mère, il est bien juste que nous

entrions dans ses desseins qui ont paru avec tant d'éclat en la possession d'Elisabeth, que l'on peut juger que l'une des fins de la permission qu'il en a donnée, a été la gloire de cette auguste Mère.

Mais l'on peut encore dire que ce Dieu de toute majesté en a tiré beaucoup de gloire dans l'honneur qui en est arrivé à ses anges bienheureux. Celui qui gardait l'illustre souffrante dans mille attentats que l'on a faits contre sa vie en a empêché les effets. C'est par lui que les favorables secours lui ont été donnés; c'est lui qui mettait des bornes à leur fureur enragée, c'est lui qui forçait les démons à l'aveu des vérités qui leur étaient plus odieuses, à découvrir les pactes que les magiciens faisaient contre elle; et ils disaient qu'il était de l'ordre des séraphins. Je sais qu'ordinairement les anges gardiens des hommes sont pris du dernier chœur de ces sublimes esprits; mais l'histoire des saints nous apprend que quelquefois la divine Providence en envoie des premières hiérarchies. Elle tient une conduite singulière à l'égard de certaines personnes privilégiées; et comme elle a des desseins particuliers de les élever aux plus hauts degrés du divin amour, elle se sert des esprits célestes qui brûlent le plus saintement dans les divines ardeurs de ses plus pures flammes. Ainsi elle envoya un séraphin à saint François pour lui imprimer amoureusement les sacrées plaies de son Sauveur; elle envoya un séraphin à sainte Thérèse pour lui faire une plaie du plus saint amour.

Toujours est-il vrai que les hommes reçoivent une infinité de biens par le ministère de tous les anges qui, dans la doctrine de l'Apôtre, sont tous des esprits servants qui sont envoyés dans le ministère pour ceux qui hériteront du salut. Mais qui de ces bienheureux esprits serait exempt de ce ministère, puisque saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, qui en sont les premiers, y ont été bien assujettis? Arrêtons-nous ici, mon cher lecteur; que notre esprit y demeure perdu dans un abîme d'admiration sur les bontés d'une si douce Providence, dans la mission de ces aimables esprits, sur les amours ravissants de ces esprits si aimants qui sont envoyés. Laissons-nous perdre pour un jamais dans cet abîme d'amour. *O Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour être un objet de la sorte de votre souvenir?* (*Psal.* VIII, 5.) *O mon âme, que rendrons-nous à ce Seigneur pour ces grands biens qu'il nous a faits?* (*Psal.* CXV, 12.) Ah! est-il donc vrai que nous qui ne sommes que poussière et que cendre, ayons à notre service une infinité presque d'esprits immortels! Comment après cela ne plus vivre uniquement dans l'amour, de l'amour et pour le Dieu de l'amour? Adorable Jésus, ou ôtez-moi mon cœur, ou qu'il ne soit plus à l'avenir qu'une vive flamme de votre pur amour. Ah! quand sera-ce, quand sera-ce? O mort, quelque terrible que vous puissiez être, que vous devenez douce lorsqu'on pense que vous êtes le grand moyen du règne de ce pur amour!

Cependant et les bontés infinies du grand Dieu des éternités qui nous fait servir ses anges, et les amours inexplicables de ces aimables esprits qui nous servent, sont bien capables d'allumer de grands feux dans nos cœurs. C'est dans cette vue que nous en avons donné un traité au public, intitulé : *De la Dévotion aux neuf chœurs des saints Anges*, afin d'inviter, d'exciter, de presser les cœurs en la vertu de celui sans lequel nous ne pouvons rien, d'aimer le Dieu des anges et d'aimer les anges de Dieu. C'est à quoi je vous exhorte présentement, vous qui lisez ces choses, et je vous crie avec le grand saint Léon pape : « Faites des amitiés avec les saints anges. » Vous verrez par une heureuse expérience ce que cette union céleste vous profitera.

Notre vertueuse Elisabeth l'a toujours expérimenté, particulièrement au milieu de tous ses combats avec les anges apostats et damnés; mais elle y était encore assistée par les anges gardiens de ses enfants qui venaient au secours du sien, contre les troupes nombreuses et effroyables des démons qui se trouvaient en même temps dans son corps. Ils étaient même obligés de publier les bontés des anges bienheureux, et ils déclarèrent que l'ange gardien du magicien Poirot les avait empêchés de l'étouffer, pour lui donner le temps de se convertir, lui obtenant quantité de grâces pour cette fin, qui lui furent inutiles par la résistance qu'il y apporta et la malice de sa volonté. C'est ainsi que Dieu tout bon a voulu être glorifié dans ses anges célestes dans cette possession, mais il a voulu encore y être glorifié dans ses saints par le triomphe de leur puissance sur les attaques des démons.

Etant pressés dans les exorcismes, ils ont avoué que la divine Providence s'était servie pour les confondre du glorieux saint Joseph, de l'aimable saint Jean l'Evangéliste, de saint François, de saint Bernard, de sainte Elisabeth la mère de saint Jean Baptiste, et de sainte Elisabeth de Hongrie. En ce temps la vénérable Mère Alix Le Clerc, première religieuse et supérieure des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, fille spirituelle du saint homme le P. de Mataincourt, si célèbre pour les miracles que la toute-puissance de Dieu opère par ses mérites, et fondateur de ladite congrégation; en ce temps-là, dis-je, cette sainte fille mourut, et notre Elisabeth en fut puissamment assistée. On la menait à son tombeau, où les odeurs divines et miraculeuses qu'elle y ressentait la fortifiaient dans ses peines. Les démons criaient qu'elle leur était une puissante adversaire; la seule prononciation de son nom les faisait trembler. Elle avait soutenu leurs tentations durant bien des années avec une constance admirable, et avait triomphé des furieux combats qu'ils lui avaient livrés contre la chasteté avec une fidélité inviolable. Les démons étaient encore tourmentés par les petits enfants d'Elisabeth qui étaient morts

après leur baptême, et même par les petits enfants qui se trouvaient aux exorcismes, qui étaient encore dans l'innocence baptismale. Les exorcistes se servaient d'eux pour les confondre, et leur seule présence, quand ils se rendaient rebelles, les obligeait à obéir.

Dieu a voulu de plus être honoré dans l'honneur qui est arrivé à son Eglise dans cette possession, par les marques éclatantes que les diables ont été contraints de donner de son pouvoir sur eux. Les exorcistes leur faisaient des commandements très-humiliants, et ces esprits orgueilleux étaient forcés de s'y assujettir. Mais l'on remarquait qu'ils étaient beaucoup plus soumis à l'évêque qu'aux autres, et qu'ils craignaient beaucoup sa présence. Une seule parole de sa part sans aucuns exorcismes, la seule imposition de ses mains avaient des effets tout extraordinaires. On les a vus aussi donner des signes tout particuliers de la peur qu'ils avaient de l'eau bénite : ce qui doit bien confondre les libertins et les hérétiques, et apprendre aux catholiques le respect qu'ils doivent avoir pour toutes les cérémonies de l'Eglise. La séraphique sainte Thérèse, l'une des grandes lumières de ces derniers temps, déclarait hautement qu'elle aurait voulu mourir pour la moindre de ces saintes cérémonies; et elle avait appris en particulier par son expérience la force que Dieu donne à l'eau bénite contre les esprits d'enfer, dont les hurlements effroyables qu'ils font dans les exorcismes quand on leur impose de nouvelles peines, témoignent assez les tourments qu'ils en souffrent, et l'empire de l'Eglise sur leur tyrannie.

Mais qui racontera les miracles du Seigneur, qui publiera toutes ses louanges dans la conduite que son adorable Providence a tenue dans la permission de cette vexation diabolique ! Les démons de l'enfer, et leurs plus grands suppôts de la terre les magiciens s'étaient unis ensemble, et avaient formé des projets contre Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais celui qui habite dans les cieux renversant tous leurs desseins s'est moqué d'eux, et a voulu même détruire en la force de sa puissance le parti de l'enfer par ses propres partisans. Ainsi l'on a vu plusieurs magiciens se convertir, ce qui est très-rare, plusieurs hérétiques ont embrassé la véritable religion. L'on a vu un notable changement dans plusieurs personnes de la cour et de la noblesse du pays. Ce qui était un étrange tourment aux malins esprits, d'autant plus qu'ils étaient forcés d'y coopérer par les vérités qu'ils disaient aux libertins et aux pécheurs, et par leurs péchés qu'ils révélaient. C'est pourquoi ils firent tant par leurs malheureuses suggestions, et par une personne qui était engagée à leur parti, qu'ils persuadèrent à Madame la duchesse de Lorraine d'empêcher que les exorcismes ne se fissent en public ; mais l'évêque l'en ayant reprise avec une grande force, aussitôt elle se désista de cette entreprise, elle qui était fort pieuse, et qui ne l'avait fait que par les prières importunes de gens mal intentionnés, après que l'évêque lui eut dit généreusement qu'elle usurpait une autorité qui n'appartenait qu'à un légitime successeur des apôtres. Davantage plusieurs personnes de probité, dans la vue de ce qui se passait, en prirent sujet de s'avancer dans la vertu, et ils y tirent de très-grands progrès. C'est ainsi que Dieu tire les plus grands biens des plus grands maux, et qu'il fait triompher sa croix des ennemis de la croix.

CHAPITRE IV.

Des preuves convaincantes de la véritable possession d'Elisabeth.

Il ne faut pas croire à tout esprit, comme l'enseigne l'aigle des évangélistes, le disciple de l'amour dans sa Ire *Epître*. Il ne faut donc pas croire à tout esprit qui pousse, et fait parler les hommes, parce que plusieurs personnes trompeuses, ou trompées se sont élevées dans le monde. Il y a eu de faux prophètes, de faux docteurs. Il y a eu des personnes qui ont feint avoir ou souffrir des choses extraordinaires, tant de la part de Dieu, que de la part des démons. La nature corrompue est pleine d'artifices et de dangereuses subtilités, particulièrement quand la malice de la volonté y est jointe, et lorsque les qualités de l'esprit, la force de l'imagination, et du tempérament y contribuent, et de certaines maladies en quelques occasions. L'expérience en a fait voir des effets surprenants, surtout quand les démons s'en sont mêlés, qui n'oublient rien pour détruire autant qu'ils le peuvent les œuvres de Dieu. Ainsi comme ils savent qu'il fait de grandes choses pour l'honneur de son saint nom, par ses saints, où il se rend admirable, ils suscitent de temps en temps des gens d'une sainteté qui n'est qu'apparente, qu'ils tâchent de mettre dans une haute réputation de vertu et de grâces extraordinaires, afin que dans la suite la fausseté étant découverte, les libertins en prennent occasion de mépriser les véritables saints, et de se mettre à couvert des reproches que leur éminente vertu fait à leurs déréglements. Ces esprits artificieux en usent de même au sujet des possessions, ils connaissent que Dieu s'en sert, comme nous venons de le dire dans le chapitre précédent, pour sa gloire, celle de son immaculée Mère, de ses bienheureux anges et saints, pour l'honneur de son Eglise, la confusion de l'hérésie et du libertinage, pour la conversion des pécheurs et des plus impies, et pour l'accroissement de la vertu et de la sainteté de plusieurs. C'est ce qui les pousse à dérégler tellement l'esprit de certaines personnes qu'elles se mettent en tête de contrefaire les possédées, ce qu'elles font quelquefois si artificieusement, que plusieurs y sont trompés, parce qu'ils savent peu discerner les choses.

Il est donc de la dernière conséquence et pour la gloire de notre grand maître, de ne pas s'y laisser tromper. C'est ce qui obligea le révérendissime évêque de Toul, messire Jean des Pourcellets, qui était l'évêque d'E-

lisabeth, d'apporter toute la diligence, et toute la prudence possible, pour porter un véritable jugement de sa possession. L'on remarquait dans cette illustre souffrante d'étranges et extraordinaires mouvements du corps, des horribles contorsions et convulsions, toutes sortes de renversements, des actions étonnantes, mais comme ces choses peuvent venir de maladies, ce judicieux prélat appela six des plus célèbres médecins, qui fussent pour lors à Nancy, pour examiner tous ces mouvements, et tous, après un sérieux examen, jugèrent qu'il y en avait qui surpassaient les forces de la nature, et qu'ainsi l'on devait avoir recours aux remèdes surnaturels. Mais ayant assisté plusieurs fois aux exorcismes, après y avoir considéré mûrement toutes les agitations surprenantes de son corps, et les effets qui en arrivaient, après en avoir vu de tout à fait extraordinaires et s'être assemblés et avoir conféré ensemble de tout ce qui se passait, ils conclurent qu'il en fallait nécessairement rechercher la cause et l'origine ailleurs qu'en la nature, et ils en donnèrent leur attestation qu'ils signèrent tous; mais comme les médecins jugent si les agitations extraordinaires viennent de maladie, ou si elles surpassent le cours ordinaire de la nature, c'est aux théologiens à en connaître le principe quand elles sont au-dessus des forces humaines. C'est pourquoi le révérendissime évêque, après avoir consulté de très-célèbres médecins, voulut savoir le sentiment de plusieurs grands théologiens, et pour ce sujet il fit assembler un nombre considérable d'ecclésiastiques, remarquables pour leur doctrine et probité, des religieux de différents ordres, qui tous jugèrent qu'elle était possédée, après une exacte recherche de tout ce qui lui arrivait. Quelque temps après plusieurs grands évêques ayant été présents aux exorcismes, déclarèrent par un témoignage authentique qu'ils voulurent bien signer avec d'illustres théologiens, le Père provincial des Capucins avec plusieurs de ses religieux, le Père recteur du collége des Jésuites de Nancy, le Père correcteur des Minimes de la même ville, et premier définiteur de la province, le Père prieur des Carmes déchaussés, le supérieur de l'Oratoire, et plusieurs lecteurs en théologie, ils voulurent, dis-je, déclarer qu'ils avaient tous jugé d'un commun accord qu'Elisabeth était réellement possédée des malins esprits, que c'était une vérité si constante par les preuves convaincantes que l'on en avait, qu'elle ne pouvait être niée que par des personnes téméraires et sans raison.

Le P. Coton étant venu à Nancy pour y prêcher devant leurs altesses l'octave de l'Assomption de notre triomphante Maîtresse dans l'Eglise qui y est consacrée à Dieu en son honneur, fut de même avis, après avoir bien considéré tout ce qui se passait dans Elisabeth. Le duc de Lorraine avait souhaité de savoir son sentiment, comme c'était un homme de Dieu, considérable pour ses emplois, illustre pour sa haute capacité, mais bien plus pour sa rare vertu, et dont les mérites étaient connus par toute la France; mais ce prince ne se contentant pas d'en avoir appris son jugement de vive voix, il désira lorsqu'il était recteur à Bordeaux, qu'il en écrivît ce qu'il en pensait; ce qu'il fit dans une belle lettre qu'il adressa au duc, dans laquelle il lui envoya une attestation signée de sa main, où il déclare qu'Elisabeth n'est pas seulement obsédée, comme disent quelques-uns, ou artificieusement trompée, comme quelques autres malicieusement et calomnieusement lui imposent, mais qu'elle est véritablement, et proprement possédée des malins esprits, desquels elle est agitée dans l'intérieur et dans l'extérieur; ce qu'il assure comme témoin oculaire, et en ayant des preuves si fortes et si certaines, qu'il ne croit pas qu'une chose si constante et si claire puisse être révoquée en doute sans une extrême ignorance, témérité, ou illusion des mêmes malins esprits.

Et de vrai les preuves qui en ont été données en présence des témoins irréprochables sont si claires qu'il n'est pas possible d'y former aucun doute raisonnablement. Le révérendissime évêque du lieu en a été témoin; messeigneurs Henri et Charles de Lorraine tous deux évêques, plusieurs docteurs et en dignité dans l'Eglise, plusieurs supérieurs d'ordres, un nombre considérable de religieux, bénédictins, augustins, carmes, jésuites, cordeliers et capucins. Leurs altesses de Lorraine, les premières personnes de leur Etat, et quantité de noblesse. Elle a entendu et exécuté ponctuellement tout ce qu'on lui a ordonné en des langues qui lui étaient entièrement inconnues. Un religieux bénédictin lui fit un long discours en allemand qu'elle ne savait nullement et qu'elle entendit parfaitement. On lui parla en italien et la même chose arriva. L'on s'appliquait à chercher des mots latins les moins communs et si peu intelligibles, que plusieurs même de ceux qui savent cette langue, n'en auraient pu avoir l'intelligence; et cependant elle en comprenait facilement la signification. Un docteur considérable lui fit plusieurs questions en grec, et elle répondait exactement à toutes; même ayant manqué par précipitation, elle lui fit voir la faute qu'il avait faite dans cette langue. M. de Sancy, prêtre de l'oratoire, qui avait été ambassadeur pour le roi à Constantinople durant plusieurs années, et qui depuis a été évêque de saint Malo lui fit plusieurs demandes en hébreu, lui commanda plusieurs choses, et elle obéit à toutes et les exécuta. Un docteur de Sorbonne lui parla en la même langue, et elle donna des témoignages évidents qu'elle entendait tout ce qu'il lui disait. Or il n'est pas possible qu'une femme, qui n'a jamais étudié, sans un principe étranger entende l'hébreu, le grec et le latin, qui n'est pas commun et qui est mêlé de métaphores, et de circonlocutions difficiles à entendre même aux plus savants; qu'elle entende l'allemand, l'italien et l'anglais, car on lui a aussi parlé en cette

langue, quoiqu'il soit certain qu'elle n'en avait jamais rien appris et qu'elle n'en avait aucune connaissance.

Elle a disputé d'une manière admirable et qui surpassait entièrement les forces de son esprit, et comme une personne très-savante dans les matières de théologie, des mystères de notre foi, de la très-sainte Trinité, de l'incarnation du Verbe, des merveilles du très-saint Sacrement de l'autel, de la grâce de Dieu et du franc arbitre, de la grandeur et noblesse des anges, de la manière qu'ils connaissent les pensées des hommes, et de la façon qu'ils se discernent entre eux; de la manière qu'ils viennent au secours des hommes, des matières controversées, de la transsubstantiation et de l'usage de ce mot dans l'Église; des sacrements, des lieux difficiles de l'Écriture qu'elle expliquait avec une facilité surprenante, de la dignité des prêtres et d'autres matières semblables, mais d'une manière si docte et si hautement que tout le monde en était surpris. Mais si les démons lui imprimaient les espèces d'une science qu'elle ignorait, ils la faisaient parler d'une façon si éloquente que tous les auditeurs en étaient ravis, et l'on ne pouvait pas sans étonnement l'entendre s'exprimer si subtilement et avec tant de grâce, comme elle faisait, particulièrement quand elle discourait de l'obligation que nous avons d'honorer les saints anges, et du peu de respect que les hommes leur portent, du grand soin qu'ils ont de tout ce qui nous touche, et de l'assistance spéciale que reçoivent les pères et les mères des anges qui ont été gardiens de leurs enfants qui sont morts, décédés dans l'innocence, lors que l'on a recours à leur protection.

Elle a découvert quantité de choses secrètes et qu'elle ne pouvait en aucune manière savoir. Plusieurs personnes ont avoué qu'elle leur avait dit des péchés qu'ils avaient commis, qui étaient très-cachés et dont personne n'avait aucune connaissance; ce qui était quelquefois suivi de grands effets de grâce, ces personnes se trouvant puissamment touchées dans la découverte de leurs crimes, se donnant à Dieu et changeant de vie. Nous avons parlé autre part d'un exemple surprenant arrivé dans une occasion pareille en la personne de M. de Queriolet, conseiller du parlement de Bretagne, dans la possession des religieuses Ursulines de Loudun et de quelques autres personnes séculières de la même ville. Cet homme vivait dans un libertinage que l'on aurait peine à croire, ne s'appliquant qu'à mal faire, ne croyant pas même qu'il y eût un Dieu. Il était allé à Loudun avec ses intentions ordinaires pour y faire du mal, et dans le dessein d'y corrompre une demoiselle. Comme il était dans ce lieu, ayant entendu parler des possédées, il en parlait en libertin et en athée, en homme qui ne croyait pas de diables, et en faisait le sujet de ses railleries. Cependant la curiosité l'ayant pris de voir des personnes qui faisaient tant de bruit, il alla les voir; mais il y trouva ce qu'il ne pensait pas. Une fille séculière qui était possédée, et que j'ai connue depuis, lui révéla des choses si secrètes qu'il avait faites qu'il en demeura surpris, et c'est ce qui l'obligea de retourner encore aux exorcismes, où il fut si vivement touché que depuis ce temps-là il a mené une vie très-sainte et tout à fait exemplaire. Les démons, dont la toute-puissante main de Dieu s'est servie pour servir contre leur gré à cette conversion édifiante, ont été forcés de déclarer que la miséricordieuse Mère de Dieu avait travaillé efficacement auprès de son Fils pour un changement si admirable; car enfin c'est une conduite constante et ordinaire de la divine Providence de se servir de cette pure Vierge que la bienheureuse Église appelle la Mère de grâce et de miséricorde, pour tirer les plus grands pécheurs de l'abîme où leurs crimes les ont plongés.

C'est pourquoi c'est un avis salutaire à ceux que l'on trouve dans le péché d'avoir recours à cette Mère de bonté. Elle est encore appelée le refuge des pécheurs. Aussi est-elle l'asile de tous les misérables : son cœur le meilleur des cœurs après le cœur de Jésus, et qui n'est tout ce qu'il est que dans sa divine union avec son Fils bien-aimé, qui est toutes choses en tout, selon la doctrine de l'Apôtre; son cœur, l'admirable en douceur, qui est ouvert à tous et qui n'est fermé à personne, où les plus désespérés rencontrent des sujets de confiance et de consolation, n'a que de la compassion pour les pauvres pécheurs. Il n'est pas possible, dit le dévot Thomas à Kempis, dans l'un de ses ouvrages, que celle qui a engendré la miséricorde ne fasse miséricorde. Les saints ont dit que jamais il ne s'est ouï qu'aucune personne ait eu recours à la très-digne Mère de Dieu qui en ait été délaissée. C'est une doctrine ordinaire que sa dévotion est l'un des grands signes du bonheur éternel que nous attendons par les mérites de notre Sauveur Jésus-Christ. O que bienheureux est celui qui aime cette Mère d'amour! Qu'il est doux, mais qu'il est avantageux de vivre et de mourir dans son service! Ah! que je voudrais crier de toutes parts à l'amour de ma chère et bonne Maîtresse! que je voudrais pouvoir inviter toutes les créatures à reconnaître ses bontés, mais que je désirerais qu'elle fût servie en esprit et en vérité: je veux dire, comme cette cette grande dame le veut, en quittant le péché, en obéissant à Dieu par l'observance de ses divins commandements, en allant à Dieu par elle; car si elle est le grand moyen pour arriver à notre bienheureuse fin qui est Dieu seul, il faut donc tendre à cette fin glorieuse par la très-pure et toujours immaculée Vierge, même dès le premier moment de sa toute sainte Conception, ce que nous disons, ce que nous écrivons de l'abondance de notre pauvre cœur, et dans une grande joie intérieure, nous réjouissant plus que nous ne pouvons dire des priviléges de notre glorieuse Dame, et particulièrement de ce

qu'elle a été préservée de péché originel. Ces sentiments ayant été donnés dès notre jeunesse par une miséricorde très-spéciale de la divine Providence, qui nous a toujours servi de la meilleure des Mères, c'est avec une extrême reconnaissance à ses infinies bontés que nous les conservons par sa grâce et que nous voulons avec son secours les conserver jusqu'au dernier soupir de notre vie.

Car enfin nous en faisons une solennelle protestation en la présence de tous les bienheureux anges et de tous les saints, nous voulons toujours prendre plus de part aux intérêts sacrés de Marie, toujours vierge, et l'immaculée Mère de Dieu, qu'aux nôtres propres, la voulant plus aimer que nous-mêmes pour l'amour de Dieu seul, qui doit être aimé dans tous les amours et qu'il faut regarder dans toutes les créatures du ciel et de la terre, qui n'ont rien de grand, qui ne sont saints qu'en lui. Au reste que personne ne s'étonne si en toutes les occasions je réitère si souvent les sentiments qu'il plaît au Dieu de toute bonté de me donner pour sa véritable Mère, si je produis si souvent les mouvements que sa grâce m'inspire pour cette Mère du bel amour : il n'est pas aisé de se taire dans un sujet qui mérite que toutes les créatures en parlent, au moins c'est ce que je ne peux faire. Je sais ce que me vaut l'affection de mon cœur pour ma bonne maîtresse, dont toute ma vie n'est qu'une continuelle expérience de ses douces miséricordes.

Mais où est la personne qui n'en ait ressenti les effets? L'on a écrit, et il est vrai, que notre souffrante en a reçu des grâces inexplicables. C'est sous sa protection qu'elle a triomphé si glorieusement de toutes les vexations des démons qui déclaraient malgré eux qu'ils avaient moins de pouvoir que des moucherons contre ceux qui se confient singulièrement en sa bonté. C'était par le grand pouvoir qu'elle a auprès de Dieu qu'ils donnaient des marques si sensibles de leur possession, quoiqu'ils fissent leurs efforts par eux et leurs suppôts pour tâcher de persuader le contraire, comme il se vit dans un homme dont je tais la profession, qui composa un libelle pour montrer que ce n'était qu'une possession imaginaire, et qui après, apostasiant malheureusement, se réfugia parmi les hérétiques : mais il y avait longtemps qu'il était un infâme apostat devant Dieu et un méchant partisan de Satan.

Or assurément l'un des signes de la possession, est la révélation des choses secrètes, dont l'on ne peut avoir aucune connaissance par la voie ordinaire, comme il arriva un jour qu'un Anglais s'étant trouvé à l'exorcisme qu'elle n'avait jamais vu et dont jamais elle n'avait entendu parler, elle lui dit plusieurs particularités de son pays et des sentiments d'une secte particulière qu'il professait, ce que cet Anglais avoua être vrai. Mais comme il voulut encore être convaincu avec plus de certitude, il lui demanda le nom d'un maître qui lui avait appris un métier, et dont il y avait longtemps qu'il n'avait entendu parler, et aussitôt elle le lui nomma, ce qui le surprit étrangement. Un docteur de Sorbonne ayant écrit quatre billets sans que personne en sût rien, et qu'il avait apportés bien pliés ; il commanda au diable de faire ce que portait le premier. Le diable dit qu'il n'était pas obligé de répondre ni de donner de nouveaux signes, en ayant déjà fait voir plus qu'il n'était nécessaire pour confirmer cent possessions ; que néanmoins il savait fort bien le contenu du billet, car ton billet, lui dit-elle, est écrit en latin, et tu l'as mal écrit. Le docteur avoua qu'à la vérité il était écrit en latin, et l'ayant relu, il s'aperçut qu'il avait omis quelque lettre, n'en ayant mis qu'une où il en fallait deux.

Elle a connu les personnes sans les avoir jamais vues, ni n'en avoir jamais ouï parler. Nous l'avons déjà dit. Elle a distingué les choses sacrées d'avec les profanes, les reliques supposées d'avec les véritables; et elle ou plutôt le diable en elle, était beaucoup tourmenté par les véritables reliques, ce qui fut remarqué spécialement en l'étole de saint Charles. Les seules images de la Mère de Dieu lui faisaient souffrir de grandes peines, car la seule figure de cette auguste Reine des armées de Dieu jette la peur et la confusion dans tout l'enfer. Oh! qu'heureuse est la personne qui, parmi tant de combats qu'il nous faut donner et qui sont d'une conséquence infinie, marche sous les étendards de cette invincible souveraine. Ah! que les hommes ne savent-ils la gloire, l'honneur, la sûreté et les autres avantages qui se trouvent dans son service! O ma sainte dame et bonne maîtresse, que je vive et que je meure à vos pieds. Aimable esprit qui êtes député de la divine Providence à ma garde, obtenez-moi de cette même Providence, ma fidèle Mère, cette grâce que je demande en toute humilité.

Elle a fait des actions corporelles qu'aucun homme du monde ne peut faire. Elle a soutenu les vingt-quatre heures entières des violences extraordinaires, étant élevée en haut de telle impétuosité qu'à peine cinq ou six personnes des plus robustes pouvaient la retenir. Elle grimpait sur les arbres, et allait de branche en branche avec la même facilité que l'on remarque dans les animaux les plus agiles. On l'a vue tout le corps élevé en l'air, s'y tourner d'une manière admirable. L'on pourrait enfin apporter une infinité de signes qui prouvent manifestement sa possession, et qui ont donné lieu à tous les grands personnages qui l'ont vue dans cet état d'en être persuadés et d'en rendre des témoignages authentiques. Mais je dois avertir ici, puisque la divine Providence m'en donne l'occasion, que le peu de loisir que j'ai ne me le permet pas, à raison des différentes occupations que cette même Providence toujours adorable et toujours aimable me donne. L'on m'a mis entre les mains assez de mémoires pour composer

plusieurs volumes de la vie de la vénérable mère Marie Elisabeth de la croix de Jésus. A peine ai-je eu le temps seulement de tout lire; je ne fais donc qu'un abrégé des merveilles que notre divin Sauveur a opérées dans cette grande âme, laissant à son aimable providence le soin de susciter quand il lui plaira une personne plus éclairée que je ne suis, et meilleure, pour en donner des traités plus amples au public.

Je sais cependant que tout ce que l'on en pourra écrire, ne manifestera jamais toutes ses grâces et ses vertus. Un grand nombre de ces saintes actions mêmes extérieures demeurera toujours inconnu, parce que le grand soin qu'elle avait de se cacher, en a ôté la connaissance. Mais ce qui s'est passé de plus considérable en elle qui sont ses actions intérieures, est ce que l'on ne peut pas savoir, et ce que l'on aurait de la peine même à expliquer. Tout cet honneur de la fille du roi qui est au dedans, comme parle le Psalmiste (*Psal.* LXIV, 14), est un secret pour les hommes qu'ils ne pénètrent pas. C'est proprement où la vie des saints est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. C'est où il les cache dans le secret de son visage, et les tient à couvert dans son tabernacle.

Qu'il soit à jamais béni de toutes ses conduites dans ces âmes éminentes. Mais pendant, mon cher lecteur, que nous les admirons, prions-le selon la multitude de ses plus grandes miséricordes de nous y donner quelque part. N'y apportons point d'obstacle par l'attache aux choses créées. Laissons le lieu à son esprit d'opérer en nous tout ce qu'il lui plaira selon ses divins desseins, et louons cependant à jamais ses aimables bontés.

CHAPITRE V.

Le triomphe de la croix dans sa délivrance des démons.

Notre divin Sauveur, parlant de sa passion douloureuse, déclare que l'heure est venue que le monde sera jugé, et que le prince de ce monde sera chassé dehors. (*Joan.* XII, 31.) Nous pouvons dire qu'Elisabeth qui l'a imité fidèlement en toute sa vie, a participé d'une manière très-spéciale à ses états. Ainsi ses grandes et étonnantes croix seront le jugement du monde corrompu dans les plaisirs, et après avoir beaucoup souffert, les princes de ce monde et de ces ténèbres seront chassés de son corps.

Ils y étaient entrés il y avait plusieurs années, et ils l'ont possédée environ dix ou onze ans. Comme elle était une vraie fille de l'Eglise ayant eu recours à son pouvoir dans cette vexation diabolique, l'Eglise se servit de ses remèdes ordinaires à de si grands maux, c'est-à-dire des exorcismes, dont l'usage établi par les apôtres a continué dans tous les siècles pour chasser les diables des corps, qui est une autorité que Dieu a donnée à son Eglise, et une promesse qu'il lui a faite. L'Evangile y est exprès en saint Marc, où notre Maître entre les signes qu'il donne que feront ceux qui auront la foi, il promet qu'ils chasseront les démons en son nom. Aussi nous lisons dans les *Actes* (c. XVI, 16), que saint Paul ayant rencontré une fille qui était possédée par un esprit de Python, (c'était le nom du démon qui la possédait, le *I*er *livre des rois* [XXVIII, 7 et seq.] apprend ce que faisait en quelques magiciennes cet esprit de Python, car une de ces femmes qui en était possédée fit venir l'âme de Samüel, ou un démon qui la représentait); saint Paul, dis-je, ayant rencontré une fille possédée de ce malin esprit, (laquelle apportait un grand profit à ses maîtres en devinant, non pas que le démon puisse prédire l'avenir qu'il ne sait pas, mais il lui est facile de révéler les choses secrètes, les lieux où sont les choses que l'on a perdues, et les personnes qui les ont, et autres choses pareilles); cette fille suivait saint Paul, et ceux qui étaient avec lui, et criait, disant : *Ces hommes sont serviteurs du grand Dieu, qui vous annoncent la voie du salut.* (*Ibid.*, 17.) Ayant fait la même chose plusieurs jours, ce qui faisait peine au grand Apôtre, il se tourna et dit à l'esprit : *Je te commande au nom de Jésus-Christ, de sortir hors d'elle, et il sortit tout à l'heure.* (*Ibid.*, 18.) Tous les siècles nous donnent d'illustres preuves de l'accomplissement de cette promesse, et les anciens Pères même nous parlent des exorcismes dont l'Eglise se sert pour cet effet.

Quand cependant les exorcismes n'ont pas l'effet pour lequel l'Eglise les destine, comme on l'a remarqué dans notre souffrante, qui n'a pas été délivrée par cette voie, c'est que Dieu le suspend pour des raisons qui regardent sa gloire, ou le bien spirituel de la personne, qui, quoiqu'elles soient inconnues à la sagesse du monde, sont toujours adorables et dignes de nos respects. Les exorcismes qui ont été continués durant plusieurs années ont été avantageux aux exorcistes, leur donnant lieu de beaucoup pratiquer la patience, de se mortifier courageusement et d'exercer leur zèle. Ils ont été utiles à la personne exorcisée qui, dans la continuation d'une vexation très-cruelle, entrant dans les desseins de Dieu par une perte totale de sa propre volonté, et un abandon sans réserve à la conduite de la divine Providence, pratiquant toutes les vertus dans un dégré héroïque, est arrivée à une éminente sainteté. Ils ont été glorieux à Dieu, comme nous l'avons montré, glorieux à son immaculée Mère, aux anges bienheureux, et à tout le paradis. Ils ont été honorables à l'Eglise, et ont servi d'occasion à de grandes grâces qu'ont reçues les personnes qui y ont assisté.

C'est pourquoi les démons se plaignaient d'être retenus par une force secrète et divine dans le corps d'Elisabeth, y étant liés comme des esclaves et y souffrant beaucoup. Mais ils disaient qu'ils étaient détenus par l'autorité de la Mère de Dieu, dont la divine Providence se servait pour conduire toute cette affaire à la gloire de son Fils, et à la confusion de l'enfer. Considérons encore ici avec toute la joie que nos cœurs doivent avoir de

l'honneur de notre glorieuse dame, qu'enfin l'on remarque partout qu'elle est le grand moyen et le plus général dont se sert la divine Providence. C'est ce qui a fait dire au grand Cyrille, patriarche d'Alexandrie, dans le concile général d'Ephèse, et nous l'avons rapporté dans nos avis catholiques touchant la véritable dévotion de la bienheureuse Vierge; que c'est par elle que la Trinité est honorée et sanctifiée, par qui la croix est nommée précieuse et est adorée par tout le monde; que le ciel est rempli d'allégresse, et que les anges et archanges se réjouissent, par qui les démons sont mis en fuite, et par qui l'homme tombé est relevé dans les cieux; que c'est par elle que toute créature engagée dans les ténèbres de l'idolâtrie est arrivée à la connaissance de la vérité, par qui les fidèles reçoivent le baptême, par qui toutes les églises de la terre ont été fondées, par qui les gentils sont portés à faire pénitence; et enfin, par qui le Fils unique de Dieu, la véritable lumière, a éclairé ceux qui étaient dans les ténèbres et les ombres de la mort, par qui les prophètes ont annoncé, et par qui les apôtres ont prêché le salut aux nations.

Enfin, ce glorieux patriarche assure qu'il n'y a point d'homme qui puisse jamais assez dire à la louange de la Mère de Dieu. Disons donc tout ce que nous pourrons, parlons-en dans toutes les occasions; néanmoins, jamais nous ne pourrons assez en parler. Cependant, comme elle est bonne, et la reine de toutes les bontés, elle agréera nos petits efforts pour la louer; et de plus, l'une des plus douces consolations de la vie est de s'entretenir de cette Mère d'amour. C'était bien le sentiment de son dévot chapelain saint Bernard qui proteste qu'il n'y a rien qui lui donne plus de plaisir que de parler des louanges de la bienheureuse Vierge. Il est vrai que Dieu n'a aucun besoin d'elle, et il me semble l'avoir déjà dit, car cet Etre infini, qui trouve toute sa suffisance en soi-même, n'a besoin de personne; et tout ce qui se fait par cette bienheureuse créature, c'est Dieu qui le fait, ne pouvant rien par elle-même sans son divin secours. C'est ce Seigneur que nos âmes doivent magnifier avec cette Vierge très-pure, parce qu'il a fait en elle des choses grandes. C'est le nom de Dieu qui est saint dans toute sa sainteté; qui n'est qu'une participation de celle de Dieu, et qu'elle a, au nom et par les mérites de Jésus-Christ; *car il faut que tous sachent*, dit le prince des Apôtres dans les *Actes* IV, 12), *qu'il n'y a point, sous le ciel, d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés*. Sans Jésus-Christ, personne ne peut rien faire; ce n'est donc qu'en sa vertu et par sa grâce que sa très-digne Mère est tout ce qu'elle est. Mais comme, dans l'ordre de la nature, il se sert du soleil pour éclairer tout l'univers, de même dans l'ordre surnaturel et dans son corps mystique, Marie en est comme le cou, selon le témoignage de saint Bernard, par lequel il répand toutes les influences de ses grâces sur tous les fidèles qui sont ses membres : mais c'est toujours cet adorable Dieu-Homme qu'il faut voir, louer et aimer en toutes choses.

C'était donc cet aimable Sauveur qui se servait de la très-pure Vierge sa mère dans toute l'affaire de la possession d'Elisabeth, comme les diables étaient forcés de le publier. Et si elle n'a pas été délivrée de tous les malins esprits qui la possédaient par les exorcismes, au moins plusieurs ont été chassés de son corps par cette voie, et l'agitation de ceux qui ont resté plus modérée. Dieu est le maître et le grand maître qui se sert de tels moyens qu'il lui plaît pour exécuter ses desseins. Ainsi, on lit dans l'histoire de l'Eglise que plusieurs possédés ont été délivrés en des manières bien différentes, les uns, en recevant le saint baptême; les autres, par la divine Eucharistie; quelques-uns, par l'attouchement des sacrées reliques; quelques autres, par la fidèle et solide pratique de la vertu; un grand nombre, par la seule prière des saints. La parfaite liberté de la personne dont nous écrivons, était réservée aux dévotions qu'elle a faites dans plusieurs pèlerinages en des lieux de piété, comme nous allons le dire. Cependant, il faut remarquer que les exorcismes ont eu de grands effets; mais outre ceux dont nous avons parlé, il faut de plus savoir que plusieurs maladies, qui étaient incurables à l'art des médecins, ont été guéries par ce moyen, et quelquefois en un instant. C'étaient des maladies qui venaient de maléfices qu'on lui avait donnés. Plusieurs desseins des magiciens découverts et ruinés, et quantité d'opérations de la magie détruites. Le pouvoir de faire ses dévotions lui a été donné, et l'usage libre de ses puissances pour s'occuper de Dieu.

Mais enfin l'entière et parfaite délivrance de tous les démons qui la possédaient était réservée aux dévotions qu'elle a faites à la très-sainte Vierge allant adorer Dieu en elle dans plusieurs lieux de piété qui sont consacrés à ce Dieu de toute grandeur en son honneur. Elle employa, pour ce sujet, un temps considérable à faire plusieurs pèlerinages en différents lieux; mais c'était toujours en des églises ou chapelles de Notre-Dame. Elle la regardait avec l'Eglise comme son espérance, et elle savait qu'elle est toute-puissante auprès du Souverain de toutes choses, qui ne lui dénie rien de ce qu'elle lui demande; car, que pourrait refuser un tel Fils à une si digne Mère? Elle entreprit tous ces pèlerinages avec l'obéissance qui est la vraie marque d'une solide vertu: elle les fit donc par l'ordre de son évêque, par l'avis de M. Viardin, qui était l'une des dignités de l'Eglise primatiale de Nancy, et un docteur considérable qui a toujours eu pour elle une très-grande charité par les avis du P. Coton et du P. Poiré, tous deux religieux célèbres de la Compagnie de Jésus; mais il faut remarquer qu'elle avait reçu les avis qui lui en avaient été donnés, par le P. Coton, bien des années auparavant ses voyages; cet homme de Dieu n'étant plus au monde lorsqu'elle les fit. Ils durèrent

environ neuf mois, les ayant commencés au mois de juillet, et ne les ayant achevés qu'au mois d'avril de l'année suivante. Elle alla à Notre-Dame de Chartres, à Notre-Dame de Liesse, et en d'autres lieux de dévotion de la très-pure Vierge. Elle était accompagnée d'un ecclésiastique d'une singulière vertu, qui lui avait rendu de grands services lors même qu'elle était mariée, comme nous l'avons dit, de sa fille aînée, de quelques personnes de piété, de deux servantes et de deux hommes de pied, le reste étant dans le carrosse qu'elle avait pris.

• Comme les démons savent que Dieu se plaît à honorer sa très-sainte Mère, qu'ils n'ignorent pas les faveurs qu'il fait, et les miracles même qu'il opère en sa faveur, et que d'autre part ils voyaient que la divine Providence avait donné à cette auguste Reine la conduite particulière de toutes les affaires d'Elisabeth, ils préjugèrent bien que ces voyages en son honneur ne seraient pas sans effet. Ils firent donc pour les empêcher tous leurs efforts. Ils la menaçaient étrangement, et des menaces ils en venaient aux effets, lui causant des douleurs qui la réduisaient à l'extrémité, et jusqu'à la mort. C'était un miracle continuel comme parmi de si prodigieuses souffrances, elle pouvait faire de si longs et de si pénibles voyages. L'on était quelquefois contraint de rester les douze et quinze jours dans un lieu pour l'y veiller incessamment à raison des tourments extraordinaires qui lui étaient causés par ces cruels esprits, et surtout durant toutes les nuits, à raison qu'il semblait qu'elle allât expirer continuellement.

Mais le Seigneur étant le protecteur de sa vie, elle n'avait rien à craindre. Si les méchants s'avançaient vers elle pour dévorer sa chair, comme parle le Psalmiste (*Psal.* XXVII, 2), leurs attaques restaient inutiles, et ces ennemis qui l'affligeaient, eux-mêmes devenaient faibles et tombaient. Ils demeuraient toujours surpris dans leurs desseins. *O mon Sauveur et mon Dieu! vous êtes le refuge du pauvre, son appui dans le besoin et dans le temps de l'affliction. Que ceux qui connaissent votre nom espèrent en vous, parce que vous n'avez pas abandonné ceux qui vous cherchent. O vous tous qui l'aimez, chantons tous ensemble des cantiques à ce Seigneur qui habite dans Sion, annonçons ses ouvrages parmi les peuples. Parce qu'en vengeant le sang des justes, il s'en est ressouvenu, il n'a point oublié le cri des pauvres.* (*Psal.* IX, 10 et seq.)

Elisabeth a crié et le Seigneur l'a entendue, et il l'a tirée de ses peines; car il est près de ceux qui ont le cœur brisé de douleur, et il sauvera ceux qui ont l'esprit humble. (*Psal.* CXLIV, 18-19.) Il a regardé la bassesse où l'avaient réduite ses ennemis, et il l'a retirée des portes de la mort. (*Ibid.*, 14, 15.) Ses yeux, durant ses voyages étaient toujours élevés vers Dieu, et les pensées de son cœur toujours en sa présence. Son recueillement était perpétuel. Un cœur fermé au monde, disait un ancien, est une porte ouverte à la vérité. Or, celui qui marche dans la vérité voit dans une merveilleuse évidence le néant des créatures, et les créatures ne lui paraissant plus, Dieu le manifeste dans une grande lumière. Dans cette manifestation divine, où l'âme découvre les excellences inénarrables, et les grandeurs suradorables de celui qui est, elle ne peut plus voir que lui seul, et dans une entière désoccupation des créatures elle demeure uniquement occupée du Créateur. Une personne de la sorte divinement occupée a beau aller, elle trouve Dieu de tous côtés, quelque changement de lieu qu'elle fasse, elle demeure toujours en lui. Tous les objets qu'elle rencontre ne la détournent point de son divin objet: elle le voit toujours en toutes choses, et elle ne voit que lui seul en toutes choses. C'était l'heureux état où se trouvait notre souffrante, et c'est l'une des parties du triomphe de la croix en elle, qui, l'ayant séparée saintement du monde, l'avait toute perdue en Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on rapporte qu'elle ne parlait qu'à Dieu, ou de Dieu. Comment pouvoir s'entretenir avec ce que l'on croit n'être rien? Comment pouvoir parler de ce qui n'est rien, comme le monde et toutes les choses du monde! Si les yeux du corps apercevaient les objets sensibles, ils ne lui servaient qu'à s'élever vers celui qui les a créés, à s'abîmer dans son pur amour.

Elle pouvait dire avec le Prophète-Roi: J'avais le Seigneur toujours présent devant moi, parce qu'il est à ma droite, de peur que je ne sois ébranlée. C'est pour cela que mon cœur se réjouit, et que ma langue chante de joie. Aussi chantait-elle dans une grande joie le *Magnificat* (*Luc* I, 46 et seq.), le cantique de sa glorieuse Maîtresse. Son âme avec elle glorifiait le Seigneur et rendait grâces à Dieu son Sauveur, de ce qu'il avait daigné regarder sa bassesse, et pour les choses qu'il avait faites en elle. Elle chantait avec la bienheureuse Vierge, que sa miséricorde et sa bonté passe dans la suite de plusieurs âges, pour ceux qui le craignent et qui le servent; qu'il a déployé la force de son bras, qu'il a renversé l'orgueil des superbes en dissipant leurs desseins; qu'il a fait descendre les grands et les puissants de leurs trônes. Elle en avait elle-même la douce expérience, tous les démons qui étaient restés dans son corps en étant sortis à la faveur de la Reine du ciel, après avoir eu recours à ses miséricordes dans plusieurs lieux qui sont consacrés à Dieu sous l'invocation de son nom.

C'est de la manière qu'elle en fut entièrement délivrée. Il est vrai qu'ils ne donnèrent pas des certaines marques de leur sortie, comme il arrive assez souvent quand ils sont chassés par les exorcismes; mais combien de fois sont-ils sortis des corps qu'ils possédaient sans donner aucun signe, au seul commandement qu'on leur faisait au nom de Jésus-Christ, et par la seule prière des saints? Voilà néanmoins le peu de fondement qu'ont eu de certaines personnes

pour contester sa délivrance : et c'est une chose assez étrange, que, quand elle a été possédée, l'on a disputé sa possession, l'on a parlé et l'on a écrit contre, et que quand elle ne l'a plus été, l'on a voulu qu'elle ne fût pas délivrée ; c'est qu'il fallait qu'elle fût toujours en butte à la contradiction.

Mais, comme pour reconnaître une réelle possession, nous n'avons point d'autres marques que les effets qui en arrivent, et qui viennent d'un principe étranger, de même, pour en reconnaître la délivrance, il suffit de ne les plus remarquer du tout ; car c'est une bonne preuve que la cessation entière de tous les effets quand elle dure. Or, c'est ce que l'on a remarqué dans Elisabeth depuis ses pélerinages aux lieux de dévotion de Notre-Dame, car depuis ce temps-là l'on n'a plus vu en elle ni les troubles de son esprit, ni les mouvements de son corps, dont elle était agitée durant sa possession. Elle a été dans une pleine liberté. C'est ainsi que, s'étant abandonnée entre les mains de Dieu, il en a été le protecteur ; qu'elle a trouvé sa joie dans le salut qu'il lui a donné, la délivrant de ses ennemis, la sauvant de ceux qui s'étaient élevés contre elle, la tirant des mains des ouvriers d'iniquité, qui avaient formé dans leur cœur de mauvais desseins, qui lui avaient fait la guerre par la vexation de la possession durant tant d'années, qui lui avaient préparé tant de filets, qui lui avaient dressé tant d'embûches, et qui enfin sont demeurés pris dans leur orgueil et dans les piéges qu'ils avaient tendus.

Mais quand sa possession aurait duré toujours, comme l'ont prétendu les personnes dont nous venons de parler, ce lui aurait été un sujet perpétuel de souffrances extraordinaires, qui, loin de préjudicier à sa sainteté, lui aurait servi à monter aux plus éminentes vertus, comme il est arrivé à plusieurs personnes d'une rare sainteté, qui ont été possédées jusqu'à la mort.

CHAPITRE VI.

Le triomphe de la croix dans le dessein que la divine Providence lui donne de l'établissement d'une nouvelle congrégation.

Nous pouvons dire que les grandes croix sont des préjugés des grands desseins que Dieu a sur une personne. S'il destine saint Paul à la conversion du monde, il le destine à toutes sortes de souffrances. Si cet homme dans le dessein de l'adorable Jésus est un vase d'élection pour porter son nom devant les gentils, et les rois, et les enfants d'Israël, il lui montre combien il doit souffrir pour son nom. Notre Elisabeth l'une des personnes du monde qui a le plus souffert, notre bon Sauveur l'associant à ses douleurs s'en servira pour de grandes choses pour sa gloire. Cette personne si crucifiée sera fondatrice d'un nouvel ordre. Elle en avait eu connaissance par révélation divine bien des années auparavant que ce dessein eût été exécuté. Après qu'elle eut fait plusieurs vœux particuliers, Notre-Seigneur lui fit voir qu'il lui manquait quelque chose, qui était de ramener la brebis égarée, et il lui semblait qu'on lui en mettait une sur les épaules ; c'est ce qui l'obligea de faire vœu de prendre soin des filles et des femmes égarées dans le péché. Elle avait vu, longtemps auparavant l'institution de sa nouvelle congrégation, qu'elle serait mère d'une famille nombreuse. La sainte mère Alix le Clerc, dont nous avons déjà parlé, qui a été l'un des prodiges de grâces de notre siècle, et le premier fondement sous le grand serviteur de Dieu et de son immaculée Mère, le P. de Matainconrt, dont la divine providence s'est servie pour l'établissement des religieuses de la congrégation de Notre-Dame avait une grande liaison avec elle. Elles étaient toutes deux mortes au monde, toutes deux unies parfaitement à l'aimable Jésus, et ainsi toutes deux entièrement unies ensemble en ce divin Sauveur. Or la sainte mère Alix le Clerc, dite en religion Thérèse de Jésus, faisait ce qu'elle pouvait pour la gagner pour son Institut. Elle y pensait beaucoup elle-même ; mais un jour Notre-Seigneur lui fit connaître qu'il avait d'autres desseins sur elle ; qu'il la destinait pour être fondatrice d'un nouvel ordre, et il lui montra dans une grande lumière tout le dessein de la congrégation de Notre-Dame du Refuge. Mais il lui découvrit tant de grâces qu'il voulait faire à son Eglise par ce moyen, que dans son extase elle criait toute transportée qu'il y aurait un nouvel ordre, où il se ferait des prodiges admirables, qui donnerait grande joie aux anges et à tout le paradis, faisant un lieu de délices, et un temple sacré pour Dieu des âmes qui étaient dans l'immondice du péché, et les esclaves des diables.

Dès sa jeunesse elle ne pensait qu'au cloître. La seule proposition du mariage la faisait pâlir, trembler et tomber en pamoison. Cependant ses parents l'y destinent par leur propre mouvement, et par les inclinations de l'homme. C'est assez l'ordinaire que l'on consulte peu Dieu quand il s'agit de marier des personnes : si les pères et mères consultent, c'est leurs inclinations, leurs pensées qui leur servent de règle. Chose étrange, quand il s'agit de se faire religieux, c'est-à-dire suivre les conseils d'un Dieu, c'est-à-dire de prendre les moyens les plus efficaces pour la gloire de Dieu, et pour le salut, l'on demande que l'on fasse de grandes délibérations, que l'on prenne avis, que l'on ne se hâte pas. L'on y apporte du retardement ; l'on considère, l'on fait voir, l'on parle des inconvénients qui peuvent arriver. Mais s'il est question de se marier, l'on ne pense presque point du tout aux incommodités qui sont attachées à cet état, et qui sont telles que le grand Apôtre qui parlait par le Saint-Esprit, conseille pour cela de ne s'y pas engager (*I Cor.* VII, 25). Les personnes qui se marient y pensent peu, et elles en trouvent peu qui les y fassent penser. Il est rare de trouver dans le monde qui est tout

dans les ténèbres, des gens qui découvrent la vérité.

Il serait à désirer qu'il s'en rencontrât plusieurs comme ces fidèles serviteurs de l'illustre Domitille, parente de l'empereur Domitien, que le prince Aurélien, prétendant à l'empire, recherchait en mariage. Car, ces deux serviteurs, qui s'appelaient Nérée et Achillée, et qui ont été tous deux glorieux martyrs de Jésus-Christ, un jour, lorsqu'elle se parait curieusement à son miroir, prirent occasion de lui montrer combien il lui serait plus avantageux de s'occuper sérieusement à orner son âme de vertus, et que si elle prenait autant de soin de se rendre agréable à l'adorable Jésus, comme de plaire aux yeux du prince Aurélien, que sa beauté, qui lui était si chère, et qui devait bientôt passer, durerait à jamais; qu'au reste, elle serait incomparablement plus heureuse si elle avait assez de courage pour quitter un homme mortel, et choisir uniquement un Dieu pour époux, qui est la plus grande gloire qui puisse arriver.

Mais, pour la porter plus efficacement à une si généreuse entreprise, ils lui parlèrent de la vanité des plaisirs de la vie qui n'ont rien que des apparences, et qui sont des ombres qui disparaissent presque aussitôt qu'ils se montrent; et en même temps, ils l'entretenaient des biens solides que Dieu prépare à ceux qui le servent, qui sont bien grands et qui ne finiront jamais. C'est une erreur assez commune, lui disaient-ils, de ne regarder le mariage que par les choses qui peuvent plaire, et de ne donner nulle attention à mille peines qui l'accompagnent. Quoique cette illusion soit assez générale, cependant, Madame, la raison demande que vous ne vous laissiez pas tromper. Considérez que l'engagement au mariage est une captivité perpétuelle, que l'on s'y lie pour y demeurer enchaîné le reste de ses jours; que le premier jour des noces est un commencement d'esclavage qui ne finit qu'avec la vie; que c'est une chose bien dure d'avoir pour seigneur et maître un homme qui aura des humeurs souvent fâcheuses, qui voudra que l'on vive à sa fantaisie, qui sera peu raisonnable en mille occasions; qu'il ne faut pas s'arrêter à ce qu'ils promettent ou ce qu'ils font dans leurs recherches, où les plus emportés se modèrent, où la plupart se contraignent et dissimulent leurs sentiments et leurs inclinations, en sorte qu'il y a peu de filles qui connaissent bien les hommes avec qui elles se marient.

Mais, quand tout cela ne serait pas, les peines et les ennuis, qui sont inséparables de cet état, sont bien capables d'en dégoûter. Si l'on n'a point d'enfants, c'est une peine : si l'on en a, les incommodités de la grossesse en sont une plus grande. Que de maux durant ce temps-là! que de douleurs dans l'accouchement! Combien de mères ont perdu la vie en la donnant à leurs enfants! Que de fâcheux soins pour les élever! Que de tourments s'ils sont vicieux! Combien y en a-t-il qui servent de terribles croix à ceux qui les ont mis au monde, qui sont le déshonneur de leur famille et l'infamie de leur maison! Mais combien d'accidents tristes et inopinés arrivent tous les jours dans les familles! Ah! Madame, qu'il se trouve d'épines dans ce que le monde a de plus riant! Combien de procès, de disputes, de pertes, d'inquiétudes parmi les embarras d'affaires! Non, c'est une grande vérité, si les filles savaient ce qu'elles font quand elles s'engagent dans une si dure captivité, il n'y en aurait point qui voulussent le faire. Ces sentiments ayant pénétré l'esprit de la princesse, elle prit un tel dégoût du monde, qu'elle résolut, quoi qu'il pût arriver, de le quitter. Elle renonça à toutes les recherches du prince Aurélien, et demeura invincible dans sa résolution malgré toutes les tempêtes et les orages que lui suscita ce prince irrité de son refus. Il lui en coûta même la vie qu'elle perdit au milieu des supplices pour l'Epoux céleste qu'elle avait choisi à la place d'un homme mortel. Mais, heureuse perte, qui, en privant de ce qui n'est rien, fait entrer dans la bienheureuse possession du grand et unique Tout. Ce furent cependant les réflexions qu'elle fit sur les discours de ses deux saints eunuques, qui ne servirent jamais mieux leur bonne Maîtresse, puisque ces discours avancés, dans une entière liberté chrétienne, furent la source des grandeurs éternelles et de la gloire incomparable où elle a été élevée pour jamais dans le beau séjour des bienheureux.

Mais ces entretiens sont rares qui devraient néanmoins faire l'occupation des Chrétiens. L'on n'a des yeux que pour une vie qui n'est qu'un moment comparé à l'interminable éternité. L'éternité entre peu dans les esprits des hommes. La terre et les choses de la terre emportent presque toutes les pensées et toutes les affections, et l'on devient tout terrestre en les aimant. Les faux biens temporels sont les sujets de l'estime, c'est ce dont l'on fait état, c'est ce que l'on recherche. L'on est élevé dans ces erreurs, et les pères et mères y nourrissent leurs enfants. Il ne faut pas s'étonner ensuite s'ils n'y cherchent que leur propre consolation et leurs propres intérêts. Il est vrai que souvent l'engagement où ils les mettent a pour prétexte l'amour qu'ils leur portent, mais que cet amour est une grande haine! Le monde, par le témoignage de Dieu même, est tout dans la malignité, il est environné de précipices de toutes parts, tout pleins de périls, et l'on y court risque d'une damnation éternelle. Je demande, est-ce aimer que de presser d'entrer dans un lieu si dangereux? La séparation du monde, comme la vie du cloître, est la voie étroite de l'Evangile; c'est le chemin le plus assuré du bonheur éternel; est-ce aimer que d'empêcher de prendre ce chemin? Oh! s'écrie saint Bernard sur ce sujet, après le Fils de Dieu, que les domestiques, c'est-à-dire ceux qui approchent le plus près de l'homme, en sont bien les véritables ennemis! Que l'a-

mour qui est selon la chair, et qui n'est pas chrétien, a d'étranges effets!

C'était cet amour qui dominait dans le Père et la mère d'Elisabeth, qui voulaient à toute force qu'elle se mariât. Cependant Dieu l'attirait autre part, et la résolution qu'elle montrait de suivre la vocation divine lui fit souffrir un vrai martyre. Car voyant qu'elle voulait être religieuse, ils la maltraitèrent avec des violences extraordinaires, jusqu'à la battre cruellement, et lui faire porter toutes sortes de confusions et les plus humiliantes. L'on a cru qu'il fallait que le diable s'en mêlât, car la nature ne pouvait presque pas en aller là, encore dans un père et une mère qui l'aimaient tendrement, et dans une personne des plus aimables de son siècle, que les plus farouches et les plus barbares auraient aimée. Nous avons déjà dit que les démons ont de forts préjugés de l'avenir, et par l'extrême vivacité de leur esprit qui tire des grandes conjectures de ce qu'ils voient, et par la longue expérience de tout ce qui est arrivé depuis la création du monde. Mais quelquefois même Dieu par les conseils impénétrables de sa divine sagesse leur donne quelque connaisssance de ses desseins sur une personne, et c'est ce qui fait qu'en de certaines occasions ils ont attaqué avec une furie toute particulière les saints dans leur jeunesse, lorsqu'à peine avaient-ils l'usage de la raison. De quelque manière que se soit passée la chose à l'égard d'Elisabeth, il est toujours certain qu'ils l'ont tourmentée extraordinairement dès lors qu'elle est venue au monde, et s'il est vrai ce qu'ils ont dit, dans le ventre même de sa mère. L'on peut bien juger que le cruel procédé de son père et de sa mère venait des mouvements que leur donnaient ces malheureux esprits qui, craignant ce qui est arrivé, pensaient l'empêcher par l'engagement au mariage.

C'est pourquoi ils en donnaient de si fortes inclinations à ses parents, qui n'oubliaient rien pour lui persuader. Mais tout ce qu'on pouvait lui dire de plus avantageux sur ce sujet ne faisait aucune impression sur son esprit. Ce que voyant, son père et sa mère, ils prirent une résolution assez étrange, qui était de traiter l'affaire, et de la conclure sans lui en parler davantage. Ainsi ils la promettent à un gentilhomme de considération dans sa province, ils dressent tous les articles du contrat de mariage à son insu; et après cela ils lui font des menaces effroyables, si elle n'y consent. Ils ne purent néanmoins en tirer aucune parole qui marquât le moindre consentement, elle ne parla que par ses larmes qui lui coulaient en abondance des yeux. Elle se retire de leur présence, et elle s'enfuit dans sa chambre, pendant que les menaces qu'on lui fait en vont jusqu'à lui faire perdre la vie si elle n'obéit.

Mais tout cela ne fait rien sur un courage qui était invincible. Elle persiste donc inviolablement dans la résolution d'être religieuse, et son esprit demeure dans la dernière constance sur ce sujet. Mais comme les sentiments de la partie inférieure ne sont pas toujours au pouvoir de l'homme, son corps demeura tellement abattu par les mauvais traitements qu'on lui faisait, qu'elle en tomba malade, et en danger. L'on peut ici remarquer l'aveuglement des parents, et leur extrême injustice. Ils veulent contraindre leur fille dans la chose du monde qui doit être la plus libre, et sous prétexte d'un grand amour, ils la réduisent dans un danger de mort, qui est tout ce que pourraient faire les plus cruels ennemis.

La voilà donc dangereusement malade, se mettant peu en peine de tous les remèdes que les médecins lui donnaient; et il n'y avait que la seule crainte d'offenser Dieu qui l'obligeait à les prendre, ayant avoué depuis, que si elle eût cru pouvoir en bonne conscience s'en priver, elle eût mieux aimé prendre du poison que de s'en servir, afin d'éviter le mariage où elle jugeait n'être pas appelée de Dieu, quand elle aurait dû épouser un roi qui lui aurait donné la monarchie de l'Univers. Cependant la pensée de la mort la console, sa joie est qu'elle pourra bien mourir de sa maladie; c'est où tendent tous ses soupirs et tous ses vœux.

Dans ce temps-là le bruit se répandant dans la ville de la violence qu'on lui fait, le gentilhomme à qui on l'avait promise à son insu, la vient trouver, et il lui dit qu'ayant appris l'aversion qu'elle avait pour le mariage, il proteste que dès lors qu'elle lui en aura fait connaître la vérité, il se déportera aussitôt de sa recherche, et d'une telle manière, que ses parents même n'auront pas sujet de se mécontenter; qu'elle peut se fier à lui et lui dire bonnement ses pensées. Cette innocente fille, le croyant de bonne foi, avoue la vérité dans la simplicité de son cœur, et elle déclare hautement que c'est contre sa volonté qu'on la veut marier; que son cœur ne peut avoir d'affection pour aucune créature, qu'elle ne veut aimer que Dieu seul.

Une déclaration qui paraissait si avantageuse à ses desseins l'ayant consolée, son corps s'en trouva aussi soulagé par l'étroite liaison qu'il y a entre les deux. Mais le Psalmiste avait raison de dire, que *les vérités sont affaiblies parmi les enfants des hommes; que chacun ne dit que des choses vaines à son prochain, que leurs lèvres sont trompeuses, et qu'ils parlent avec un cœur double.* (*Psal.* XI, 2-4.) *Qu'ils méditent pendant tout le jour des tromperies et des artifices.* (*Psal.* XXXVII, 13.) Ce gentilhomme était de ce nombre, et son cœur n'était aucunement sincère. Il ne parlait que pour découvrir les sentiments d'Elisabeth, et non pas pour s'y rendre: et de vrai, un aveu si simple le mit en furie, et sans ses amis qui l'empêchèrent, sa colère aurait éclaté. Il se contenta de presser l'affaire, et de telle sorte, qu'on fit lever cette fille du lit qui à peine pouvait se soutenir, pour la conduire à l'Eglise, et elle fut mariée de la sorte. Elle a déclaré depuis que, si elle eût pu trouver en conscience quelque moyen de s'échapper, elle l'aurait pris à quelque prix que ce pût être, quand

elle aurait su qu'il lui en eût dû coûter la vie sur un gibet.

Mais étant obligée de rester en cet état, il lui en coûtera quelque chose de plus fâcheux que la mort. Elle sera plongée dans un abîme de maux dont nous avons parlé dans la première partie, et elle surabondera en toutes sortes de peines. Dieu néanmoins, dont la Providence dispose de toutes choses avec une sagesse admirable et une force nonpareille, ne sera pas frustré de ses desseins. Il destine Elisabeth au cloître, et Elisabeth y entrera, les ordres de ce grand maître seront exécutés malgré toute la rage des démons qui s'y opposent, et tous les vains efforts des hommes. Mais comme l'état du mariage est incompatible à ces desseins, il en rompra les liens, et donnera la liberté à celle qu'il veut avoir uniquement à lui. En effet elle ne fut pas longtemps mariée, la divine Providence lui ôta son mari en peu de temps, et elle demeura veuve toute jeune. C'est une chose qui est bien à remarquer, la plupart de ceux qui s'engagent dans le mariage avec des personnes qui ont eu une véritable vocation à la vie religieuse, et séparée du siècle, ne vivent pas longtemps. Car enfin *l'on ne se moque pas de Dieu* (*Galat.* VI, 7), il faut que la créature lui soit soumise, et elle ne lui est pas véritablement assujettie se tirant de ses ordres.

Notre jeune veuve ne fut pas sitôt en liberté, qu'à même temps elle pensa à se rendre où Dieu l'avait appelée dès sa jeunesse. Pour ce sujet elle jette les yeux sur plusieurs communautés de différents instituts, et elle n'oublie rien pour arriver à la fin où les mouvements de la grâce la portent. Elle poursuit l'entrée aux Récollettes de Verdun, et ces bonnes religieuses l'ayant vue furent si touchées de sa modestie angélique et de sa vertu éminente, qu'elles la reçurent avec beaucoup de joie. Mais comme ce n'était pas le lieu où elle était destinée, la divine Providence, qui la voulait ailleurs, disposa les choses de telle sorte qu'elle ne put pas exécuter cette résolution. Elle demande d'être reçue dans une autre sainte communauté qui la désirait beaucoup à raison de sa rare piété et de toutes les qualités qu'on aurait pu désirer; mais la même divine Providence y apporta des obstacles, et empêcha, par des secrets ressorts de sa sagesse infinie, que tant de bons désirs n'eussent leur effet, ayant d'autres desseins sur elle qui pour lors lui étaient inconnus.

Elle était réservée non-seulement pour être religieuse, et une excellente religieuse, mais pour être la mère d'un grand nombre de religieuses; pour donner à l'Eglise un nouvel ordre qui serait une édification à tous les vrais fidèles; elle était appelée non-seulement à une haute sainteté, mais pour y conduire les autres, pour tirer de la captivité des démons une infinité d'âmes, et les préserver d'un malheur éternel. Dieu la voulait mettre dans son Eglise comme une grande lumière pour dissiper les ténèbres de ceux qui marchaient au milieu des ombres de la mort, pour aider à avancer dans les voies de la perfection ceux qui voulaient se consacrer entièrement au pur amour; et il voulait s'en servir comme d'un canal sacré pour répandre ses grâces. C'est où l'avaient préparée tant de souffrances qu'elle avait portées. Ç'a été la glorieuse matière du triomphe de ses croix.

CHAPITRE VII.

Le triomphe de la croix dans l'établissement qu'elle fait des Filles de Notre-Dame-du-Refuge.

C'était l'une des maximes d'Elisabeth, que les grands établissements se faisaient par les grandes souffrances. Celui que Dieu faisait par elle des Filles de Notre-Dame-du-Refuge était bien grand, car il était grand en miséricorde, puisqu'il avait pour objet les plus misérables personnes de la terre, et les plus délaissées; il était grand en charité, car il en fallait avoir beaucoup pour donner ses soins et employer toute sa vie pour ces personnes qui sont le rebut de toutes les autres; il était grand dans les biens qui en devaient arriver aux âmes, car combien d'âmes, par cet institut, ont été tirées des mains des démons! combien ont été préservées de l'enfer! combien ont été et seront sauvées, et béniront Dieu chantant ses miséricordes éternellement! Il était grand dans la joie qu'il a donnée à tout le paradis; car si notre divin Maître a dit : *Il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fera pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* (*Luc* XV, 7), quelle joie dans le ciel à la très-sainte et miséricordieuse Vierge, à tous les bienheureux anges et saints, pour tant de personnes converties qui étaient dans le crime, et pour toutes celles qui se convertiront autant de temps que ce saint institut durera, c'est-à-dire, comme on le peut espérer de la divine Providence, jusques à la fin du monde! Il était grand dans l'imitation des trois Personnes divines de la suradorable Trinité, car si *le Père éternel a tellement aimé le monde qu'il lui ait donné son Fils unique, ç'a été afin que celui qui croit en lui ne périt point, mais qu'il ait la vie éternelle.* (*Joan.* III, 16.) *Car il n'a pas envoyé son Fils au monde pour condamner le monde; mais afin que le monde soit sauvé par lui.* (*Ibid.*, 17.) *Ce n'est point la volonté de ce Père qui est dans les cieux qu'un seul petit périsse.* (*Matth.* XVIII, 14.) C'est donc pour les pauvres pécheurs que le Père éternel a envoyé son Fils au monde; c'est ce qui a fait descendre des cieux en terre ce Fils bien-aimé du Père; c'est ce qui lui faisait dire, dans les excès d'une miséricorde incompréhensible, que le Fils de l'homme était venu sauver ce qui était perdu. (*Ibid.*, 11.) C'est ce qu'il nous voulait enseigner dans la parabole de l'homme qui ayant cent brebis, s'il y en a une qui s'égare, laisse les quatre-vingt dix-neuf sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'était égarée; nous voulant apprendre par là qu'il avait laissé tous les anges bienheu-

reux dans le ciel, pour venir chercher l'homme qui s'en était malheureusement égaré. C'est pour le ramener heureusement dans les saintes voies de ce lieu de félicité que cet aimable Sauveur envoie le Saint-Esprit; et c'est en cela que la bonté et l'amour de ce Dieu notre Sauveur a paru envers les hommes. Car il nous a sauvés, non par les œuvres de justice que nous avions faites, mais par sa miséricorde, par le baptême de la régénération, et du renouvellement du Saint-Esprit qu'il a répandu sur nous abondamment. C'est par cette effusion abondante de cet esprit adorable que nous sommes sanctifiés, étant séparés du péché et de la corruption du monde, pour être unis à Dieu.

Or l'institut des filles de Notre-Dame-du-Refuge entre dans tous ces desseins, il est tout dans l'imitation des trois Personnes divines par son application à tirer les âmes du péché. Il était grand dans la gloire qui en devait arriver à Dieu : car si la gloire de ce Souverain des êtres consiste dans une claire connaissance de ce qu'il est, accompagnée de louange, toutes les âmes à qui il les fera connaître, et qui le loueront, seront autant de sujets qui le glorifieront. Mais n'est-ce pas ce que cet institut fait tous le jours? Tout pécheur est dans l'ignorance, enseigne la théologie. Quiconque pèche connaît peu Dieu. C'est pourquoi notre divin Maître étant sur le point de retourner à son Père, lui rend ce témoignagne : *Père juste, le monde ne vous a point connu.* (*Joan.* XVII, 25.) Et de vrai, comment serait-il possible d'offenser une si haute Majesté, pour peu que l'on fût pénétré de ses grandeurs et de ses excellences ? Toutes ces pauvres créatures donc, que les maisons du Refuge retirent, ne connaissent point Dieu dans leur état de péché : mais en leur donnant lieu dans leur retraite de se laisser aller aux mouvements de la grâce, elles les font entrer dans la vraie lumière; et pour lors, le Dieu de toute grandeur en est glorifié avec son immaculée Mère, les bons anges et les saints.

Après cela, il ne faut pas être surpris si les diables disaient qu'ils avaient une haine extraordinaire contre les maisons du Refuge, parce que l'on y empêchait des maux qui iraient à l'infini, qu'ils ne cesseraient de les troubler pour empêcher l'œuvre de Dieu. Aussi, lorsque notre très-digne fondatrice y recevait des filles, elle voyait que ces maudits esprits enrageaient, et la menaçaient de lui faire bien payer. Des menaces ils en venaient aux effets, et ils la battaient cruellement. Ils tâchaient de la dégoûter des filles, tantôt lui causant des répugnances étranges de les gouverner, et tantôt lui mettant en esprit qu'une autre viendrait, qui détruirait tout ce qu'elle aurait fait; et dans la suite des temps, ils lui donnaient des tentations plus subtiles et plus dangereuses, et couvertes du prétexte de bien. Dans ses fondations, ils lui suscitaient mille oppositions; elle y était rebutée des uns, bafouée des autres, et balottée d'un chacun. Allant à la fondation d'Avignon, les diables tourmentaient les chevaux, les rendaient las, appesantissaient les hardes, tâchaient de mettre le trouble dans les esprits, et ils n'oublièrent rien pour tâcher de l'empêcher. Ils faisaient paraître leur rage au dedans des maisons, exerçant les filles par toutes sortes de peines, les tourmentant par toutes sortes de tentations intérieures et extérieures. Au dehors, ils en faisaient dire mille maux, ils leur faisaient imposer d'étranges calomnies, faisant courir le bruit qu'elles se battaient, que tout était en désordre; qu'au reste, elles y étaient très-maltraitées, qu'il n'y avait que les seules filles qui avaient couru les champs, qu'il les fallait brûler.

Mais si cette œuvre donnait tant de peine à l'enfer, tout le ciel en était dans la joie. Si les démons marquaient tant de rage dans la réception des filles, notre bon Sauveur donnait de grandes démonstrations du plaisir qu'il en recevait, et il disait que c'était comme si on l'eût reçu lui-même. Sa très-miséricordieuse Mère faisait le même, elle témoignait à Elisabeth le plaisir qu'elle lui donnait dans cette œuvre. Comme un jour elle congratulait sainte Marthe d'avoir logé notre bon Sauveur, cette sainte se fit voir à elle, et elle lui dit qu'elle lui préparait bien un autre logement par l'établissement de ces maisons. Mais nous avons quelque chose de plus assuré, qui nous ôte tout lieu de douter que le ciel n'ait reçu une grande joie de cette nouvelle congrégation, c'est la parole de Dieu que nous avons rapportée : qui nous enseigne que la pénitence d'un seul pécheur même porte la joie dans le ciel.

Aussi son établissement est un ouvrage de la grâce, et non pas de la nature. Ceux des créatures périssent avec elles; et voilà la cause de tant de maisons religieuses désolées, d'un si grand nombre de filles qui ne savent où aller; car enfin, c'est une vérité prononcée par la Vérité même: *Si le Seigneur n'édifie la maison, en vain travaillent ceux qui tâchent de la bâtir.* (*Psal.* CXXVI, 1.) Il faut, disait très-bien notre digne fondatrice, que les établissements soient faits par l'esprit de Dieu, autrement ce n'est rien. Aussi, si ces maisons subsistent, c'est d'une manière pitoyable, et pour l'intérieur et pour l'extérieur. Comme elles ne viennent pas de Dieu, elles n'en reçoivent pas les assistances qu'il donne aux ouvrages de ses mains. Elles manquent souvent des secours nécessaires pour le temporel, ce qui donne lieu à l'un des plus grands déréglements des communautés; chaque religieuse ayant quelque chose en particulier, et de la sorte la pauvreté évangélique, qui met tout en commun, n'étant plus observée. Le prétexte du besoin est encore la source de tous les autres maux, du peu de silence, de la trop grande fréquentation des grilles, de la liberté aux parloirs, des grandes communications avec les personnes séculières, du relâchement des constitutions, des complaisances lâches aux créatures que l'on pense

être nécessaires. Pour l'intérieur il y en a peu, peu de recueillement, l'esprit d'oraison y est rare, l'on y marche peu en la présence de Dieu. L'on n'y sait guère ce que c'est que la sainte haine de soi-même, l'entier dégagement des créatures; cette mort parfaite à tout l'être créé, cette seule vue de Dieu seul en toutes choses dans l'oubli de tout propre intérêt, n'estimant, ne recherchant, ne s'appliquant qu'aux seuls intérêts de Dieu seul. Enfin ces communautés sont des corps sans âme.

Voilà quelque chose des pernicieux effets des desseins des créatures qui ne sont pas dans les desseins de Dieu. Ce qui arrive à plusieurs maisons nouvelles que l'esprit de l'homme établit, et non pas l'esprit de Dieu. Des parents voudront placer plusieurs filles, ils tâcheront d'établir une maison, si toutefois on peut appeler ces maisons un établissement; ou une fille voudra être abbesse, ou supérieure, ou sortir du lieu où elle est parce qu'elle n'y est pas satisfaite. Voilà le fondement de ces sortes de maisons, qui n'ayant rien de solide, il ne se faut pas étonner si elles ne subsistent point, ou si elles subsistent si mal. Mais si l'on objecte que l'on a des bonnes intentions, il est aisé de répondre que la seule bonne intention ne suffit pas, il est nécessaire que Dieu le veuille.

Mais ce n'est pas encore assez pour entreprendre une œuvre que Dieu le demande; il le faut vouloir en la manière que Dieu le veut. C'est donc sa gloire qu'il faut envisager, ce sont ses divins intérêts qu'il y faut rechercher; et dès lors le désintéressement s'y trouve, l'on s'oublie entièrement du propre intérêt. Notre sainte fondatrice en avait de l'horreur, c'est pourquoi elle se mettait si peu en peine des choses temporelles. Elle ne l'a jamais regardé dans les fondations de ses maisons, dans les réceptions des filles, dans tout ce qu'elle faisait. Un jour on vint lui dire, et c'était dans le commencement de la maison de Nancy, et ensuite dans un temps de besoin, que l'un de ses amis, et des plus considérables, M. Viardin, écolâtre de l'église primatiale, était à l'extrémité, et qu'il avait fait un legs notable d'une rente perpétuelle, mais qu'il lui mandait qu'il avait dessein de lui donner encore plusieurs choses. Après avoir témoigné la part qu'elle prenait à sa maladie, et beaucoup de reconnaissance pour son obligeante charité, elle lui fit dire qu'elle ne désirait pas qu'il leur donnât rien davantage.

Elle attendait tout de la divine Providence, des richesses d'une si bonne Mère. Ce n'est pas qu'elle ne se servît des moyens ordinaires, donnant ses soins à pourvoir ses maisons du nécessaire, son ordre n'étant pas mendiant, faisant un sage usage de ce qui lui était donné, sans le dissiper en superfluité de bâtiments, ou autres choses pareilles, mais ses soins étaient sans empressement, sans inquiétude, s'appuyant uniquement sur l'aimable providence de son Dieu. C'était en elle qu'elle avait mis toute sa confiance; aussi l'œuvre qu'elle entreprenait surpassait beaucoup ses forces, elle n'avait pas de quoi le soutenir.

Elle pouvait dire avec le Psalmiste (*Psal.* xxx, 2), mettant ma confiance au Seigneur, je ne serai point ébranlée; aussi on ne la voyait jamais troublée dans tous les accidents qui lui pouvaient arriver. C'était une grande perte pour elle et pour la maison que la mort de M. Viardin. C'était lui qui connaissait tout l'intérieur de la mère Elisabeth, qui savait toutes ses affaires extérieures; c'était un homme de grande autorité et d'un grand crédit auprès des princes de l'Eglise, et auprès du prince souverain; on le perdait lorsqu'il semblait que l'on avait plus affaire de lui, dans les besoins pressants d'une maison, d'un institut naissant. Cependant elle reçut la nouvelle de sa mort dans une tranquillité admirable. Elle reçut dans la même paix celle de la mort de Mgr de Porcellets, évêque de Toul, qui l'avait beaucoup assistée dans son état de vexation diabolique, et qui la favorisait en tous ses desseins. Elle fit la même chose quand elle apprit la mort du saint homme le P. Poiré, religieux de la Compagnie de Jésus, qui était l'une des personnes qui avaient plus de charité pour elle, et qui s'employait avec plus de force pour son institut. Elle demeurait toujours inébranlable au milieu de tous les accidents les plus capables de donner quelque peine à une âme moins appuyée sur la divine Providence; elle espérait toujours parmi les rencontres les plus fâcheuses, quoiqu'elles parussent très-désavantageuses à ses desseins

Tous les torrents des eaux des contradictions qui l'inondaient de toutes parts, loin d'éteindre le divin courage que le Saint-Esprit lui donnait, ne servaient qu'à l'allumer davantage. Mais de quels avantages aurait-elle privé l'Eglise, et de quels secours les âmes, si elle se fût laissé aller aux oppositions que les démons et les hommes lui faisaient, ou aux considérations de sa faiblesse ! Aussi elle disait qu'il ne fallait pas s'arrêter aux vues humaines; et puisque l'on avait tout donné à Dieu, qu'il ne fallait plus se soucier de rien, ni des peines du corps, ni de l'esprit, ni des biens temporels, ni de l'honneur, ni de sa propre vie; ce qu'elle montrait efficacement par ses exemples, méprisant les desseins que l'on prenait de la faire mourir. Elle avertissait d'une ruse dont le diable se servait dans les œuvres de Dieu, tâchant de faire qu'en plusieurs l'on ne réussît pas pour empêcher qu'on ne se mêlât des autres, en dégoûtant de la sorte et faisant croire que cela serait inutile. Mais, retirée dans l'asile du Très-Haut, elle échappait heureusement tous ces piéges, Dieu lui servant de protecteur et de refuge.

Ce fut sous une si puissante protection que son institut eut ses premiers commencements dans les octaves de la fête du très-saint Sacrement de l'autel, et c'est dans ce saint temps que nous écrivons ces choses.

Rien n'arrive sans la conduite de la divine Providence ; elle avait destiné ce temps du triomphe de l'amour de l'aimable Jésus dans le sacrement de l'amour, pour donner les commencements à une nouvelle congrégation qui serait un ordre tout de charité. Et voici comme l'adorable providence de Dieu disposa la chose. Une demoiselle qui lui était amie l'étant venu voir, et lui ayant dit qu'elle avait trouvé dans un coin de rue deux pauvres filles débauchées, à qui ayant parlé de leur malheureux état, elles avaient témoigné des résolutions de mieux faire, mais qu'elles n'avaient pas d'autres maisons de retraite que celles de leurs débauches : à ces paroles le cœur d'Elisabeth fut vivement touché et s'écria : il ne faut pas que nous en rendions compte à Dieu, il faut en prendre le soin, et à même temps prie cette demoiselle de les aller chercher ; ce qu'ayant fait, et les ayant trouvées, elle les amena à son logis, où elle les reçut avec des bontés tout extraordinaires, leur faisant donner à manger, et les entretenant avec une douceur ravissante. Après cela se confiant en son appui ordinaire, la divine Providence, ô le solide et divin appui ! sans se mettre en peine de ce que le monde en dirait, et les humiliations qui lui pourraient en arriver par ceux qui la contrariaient, elle s'en chargea.

Or le bruit s'en étant répandu, plusieurs autres la vinrent trouver, la priant d'avoir la même compassion pour elles, en sorte qu'en peu de temps elle se vit chargée de vingt de ces filles, dont elle prenait des soins très-grands avec une charité surprenante, car la plupart n'étaient couvertes que de méchants haillons, sans coiffes ni souliers, et avaient je ne sais quoi qui donnait de l'horreur : mais elle ne s'arrêtait pas à cet extérieur, elle voyait en elles le sang de Jésus, et eût volontiers donné pour elles non-seulement ses soins et son bien, mais encore sa propre vie. Quand ses affaires l'empêchaient d'être auprès de ces pauvres créatures, elle les faisait servir par ses trois filles, dont la plus âgée n'avait que quinze ans. L'une avait soin de leur apprêter leurs viandes, une autre les instruisait, la troisième leur faisait la lecture à table. Cependant le démon entrant en rage prévoyant les grandes choses qui arriveraient de ces petits commencements, leur suscitait des contradictions de tous côtés, et par toutes sortes de personnes, et peut-être de personnes bien intentionnées ; mais chacun s'arrête à sa lumière, et plusieurs voudraient que l'on ne vît les choses que comme ils les regardent. Nous voyons bien présentement les grands maux qui seraient arrivés, si l'on eût suivi les bonnes intentions de ces gens-là ; et c'est ce qui doit apprendre à ne pas s'opposer aux bonnes œuvres quoique sous de beaux prétextes. La tentation du démon fut si violente parmi ces pauvres filles, qu'il y en eut qui attentèrent à la vie de leur charitable hôtesse, quelque bonté qu'elle eût pour elles, et quoiqu'elle les traitât avec la dernière douceur.

Les démons néanmoins avec tous leurs efforts ne purent pas empêcher que les personnes véritablement éclairées ne reconnussent les grandes bénédictions que Dieu donnait à cette œuvre toute de charité. Le révérendissime évêque de Toul fut l'un des premiers qui en remarqua les grâces extraordinaires; aussi en était-il le légitime pasteur, c'est ce qui l'obligea d'encourager beaucoup Elisabeth à le continuer, donnant ordre au P. Poiré de catéchiser les filles, et de les confesser. C'étaient pour lors Mgr de Porcellets qui gouvernait ce grand diocèse; mais ayant achevé saintement sa course, le digne prélat qui lui succéda, qui était de la maison de Lorraine, jugea à propos d'en faire une communauté religieuse qui aurait pour fin de travailler à retirer les filles et les femmes débauchées. Ce qui lui donna ce dessein furent les effets d'une miséricorde toute singulière que Dieu faisait paraître sur cette petite société, qu'il comblait même de faveurs toutes particulières, donnant par là des marques évidentes que c'était un ouvrage de son esprit.

Cependant il ne voulut rien faire qu'après avoir pris l'avis d'un grand nombre de personnes illustres pour leurs mérites, et spécialement pour leur science et probité. Ce qu'ayant fait il ordonna que l'on en choisirait un nombre de cette société, que le divin amour avait rendues, comme d'autres Madeleines, des amantes du Fils de Dieu, pour commencer cet œuvre, et que l'on gardât les autres filles dans la maison qui y seraient comme des filles réfugiées. Il s'en rencontra une qui, comme un autre Judas dans la compagnie des apôtres, trahit malheureusement le divin Maître qui l'avait appelée avec tant d'amour et tant de miséricorde à sa sainte société; car ne se voyant pas choisie pour être du nombre des religieuses, elle fut tellement irritée qu'elle protesta que jamais elle ne rendrait aucun service à la maison; et, faisant des imprécations terribles, elle dit qu'elle aimerait mieux que tous ses membres fussent pourris. La vertueuse mère n'oublia rien pour adoucir cet esprit; mais, voyant qu'elle continuait toujours ses imprécations, et qu'elle faisait même du mal à la maison, pleine du zèle de l'esprit de Dieu, elle lui dit, il vous arrivera ce que vous voulez. Et peu après tout son corps fut plein de plaies, et tous ses membres pourris de telle manière que sa chair tombait par pièces avec une puanteur insupportable ; et ce qui est épouvantable, c'est qu'elle mourut de la sorte dans l'impénitence, et sans donner aucune marque de conversion. Voilà comment Dieu punit l'infidélité de ceux qui abusent de ses grâces

Les filles qui furent choisies pour être religieuses, en prirent l'habit selon les ordres du prélat, au nombre de treize, à un premier jour de l'année 1624. La divine Providence que nous voulons toujours regarder en toutes choses, et dont nous ne nous lassons jamais de parler, en ayant de grands sujets par sa divine miséricorde, voulut que

cette congrégation religieuse qui se donne toute pour le salut des âmes pécheresses, commençât à un premier jour de l'année, où le Dieu de toutes choses s'étant fait homme a commencé de donner son sang précieux pour le salut de tous les hommes. Il y en eut donc treize qui prirent l'habit religieux, dont il y en avait onze qui étaient du chœur, et deux converses. Elisabeth fut du nombre des onze, et la première supérieure en étant la digne fondatrice. Elle fut appelée Marie-Elisabeth de la croix de Jésus, et sa fille aînée, Françoise du Bois, qui prit l'habit avec elle; Marie Paule de l'Incarnation, à qui l'on donna la charge de maîtresse des novices. Ce fut le Père recteur du collége de la Compagnie de Jésus, de Nancy, qui fit la cérémonie, à la prière de M. Viardin, à qui il appartenait de la faire, ce qu'il ne put pas à raison de ses incommodités. Elles prirent la règle de saint Augustin, et leurs constitutions furent composées sur cette règle. Après l'auguste Vierge, la grande patronne de cet institut, ils choisirent pour principaux patrons, saint Augustin et saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus. Elles font un quatrième vœu, par lequel elles s'obligent de ne consentir jamais que la congrégation de Notre-Dame-du-Refuge, quitte le soin de retirer les filles débauchées.

L'on rapporte de plusieurs saints qui sont entrés dans des nouvelles congrégations, que l'un des motifs qui les y a engagés, a été qu'elles étaient dans leur commencement; car pour l'ordinaire, c'est un temps où fleurit l'exacte observance de la règle et des constitutions, où l'humilité règne, le détachement des créatures, le mépris du monde, l'esprit d'oraison, l'esprit d'une parfaite pauvreté, personne n'ayant rien de particulier, et enfin une ferveur divine en toutes choses. C'est ce qui s'est remarqué dans le noviciat de ce nouvel institut, les novices faisant des progrès merveilleux dans les plus saintes voies de la perfection; il semblait que ce fût un paradis, car l'on n'y voyait que Dieu, l'on n'y aimait que Dieu, et dans cette pure vue et ce pur amour, l'on y pratiquait toutes les vertus d'une manière éminente, surtout la simplicité, l'humilité, l'obéissance, l'oraison et une charité admirable. De si heureux et si saints commencements répandirent une si bonne odeur et eurent de si grands effets, que l'on pensa sérieusement à faire approuver l'institut par le saint siége, ce que l'on obtint environ dix ans après son établissement. Ce fut Urbain VIII, souverain pontife, dont la mémoire est en bénédiction, qui approuva cette nouvelle congrégation, et en l'approuvant, il en fit paraître une haute estime, disant que c'était bien une autre chose que les fondations des hôpitaux et autres œuvres extérieures, la relevant autant au-dessus que l'âme l'est au-dessus du corps. L'institut étant ainsi reçu par le saint siége, les premières religieuses avec quelques autres qui étaient entrées dans le noviciat avec elles, firent profession le premier jour de mai mil six cent trente-quatre. Elles étaient au nombre de quinze, la sainte Mère Elisabeth de la croix de Jésus, accompagnée de ses trois filles qui paraissaient comme des anges, de l'une de ses parentes, et de dix autres qui étaient restées des premières qui prirent l'habit.

Mais auparavant que de finir ce chapitre, il est juste que nous marquions les personnes dont la divine Providence s'est voulu servir pour coopérer à une œuvre si avantageuse à sa gloire, et dont le souvenir mérite d'être conservé à la postérité. Ces personnes donc ont été les Eminentissimes cardinaux de Lorraine et de Berulle; Mgr Jean des Porcellets, évêque de Toul, et plusieurs autres évêques de la maison de Lorraine; le prince Charles, duc de Lorraine; M. de Mauléon, vicaire-général et official de Toul; M. Viardin, écolâtre de la primatiale de Nancy; M. Rose, archidiacre de Langres; M. d'Allamont, abbé commendataire de Beaupré; les RR. PP. Coton et Poiré, religieux de la compagnie de Jésus; M. Simonin, curé de Saint-Epre de Nancy; M. Berbis et M. de Villers, tous deux conseillers au parlement de Dijon; M. Rennel, conseiller de S. A. de Lorraine.

CHAPITRE VIII.

Le triomphe de la croix dans son exacte observance de la règle et des constitutions.

Le relâchement de la règle et des constitutions dans les communautés arrive souvent de ce que l'on n'a pas assez d'estime de sa vocation, et de l'attache que l'on a à soi-même, et aux choses créées: et comme ces défauts se glissent insensiblement dans les personnes consacrées à Dieu par les vœux réguliers, la tiédeur s'y mêle dans les exercices, et l'on y remarque bien de l'éloignement de l'Esprit-Saint qui y doit régner. La Mère Elisabeth a ignoré ces désordres, parce qu'elle a toujours été dans un entier détachement d'elle-même, et de toutes les créatures; et qu'elle a toujours eu une estime inexplicable de sa vocation à l'état religieux. C'est ce qui lui faisait dire: j'aime mieux être religieuse qu'impératrice; et l'état humble d'une pauvre religieuse lui semblait préférable à toutes les couronnes. C'étaient ces vues qui lui tiraient les larmes dans la considération de la grâce qui lui avait été faite d'entrer dans cet état; mais c'étaient des larmes de joie, son chaste cœur étant vivement touché des miséricordes de Dieu sur elle. Elle ne le pouvait contenir quand elle lisait les *Constitutions*, à raison des tendresses qu'elles lui causaient. Elle aurait tenu à grand honneur d'être la simple servante de ses religieuses; et elle ne pouvait assez admirer le bonheur de ses trois filles qui avaient la grâce d'en être du nombre; et comme l'une des trois prenant le saint habit pleurait de joie, lorsqu'on lui coupait les cheveux, la sainte Mère de Dieu se faisant voir à notre digne fondatrice, lui montra combien elle était heureuse de les avoir sacrifiées à son Fils, et qu'elle en recevrait une récompense éternelle.

Les oppositions que les démons apportent à une vocation si sainte sont de grandes preuves des grâces qu'elle renferme, et combien elle est agréable à Dieu. Les histoires apprennent assez leur rage, leurs menaces et leurs efforts contre les instituts réguliers; et ceux qui possédaient Elisabeth dans le temps de sa vexation en donnèrent même des marques au sujet d'un jeune homme qui s'était fait religieux en Italie, et qui y faisait très-bien. Ils en témoignaient de la rage, ils menaçaient qu'ils le tourmenteraient d'une étrange manière, et qu'ils en feraient des affaires à son supérieur, qu'ils lui feraient ressentir la peine qu'il leur causait, et qu'ils le plongeraient dans des maux qu'il lui serait difficile de porter.

Mais si l'enfer a tant d'opposition pour l'état religieux, le ciel n'a que des grâces pour le combler de ses faveurs qui témoignent assez combien il lui est agréable. Notre sainte fondatrice était toute pénétrée de ces sentiments, et en particulier de la grâce sublime de son institut, qui a pour fin non-seulement de travailler à sa propre perfection, mais encore à la perfection des autres, et à retirer les âmes qui sont dans le péché de leur cruelle servitude, pour les mener à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Elle avait appris son excellence de la propre bouche de notre Sauveur, qui lui faisant connaître que si ce n'était pas peu d'empêcher un seul péché véniel, ce devait être une chose bien grande, et plus grande qu'il ne se peut dire d'en empêcher une infinité de mortels. Le glorieux saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, était bien dans ces vues lorsqu'il passait des temps considérables, et lui qui avait de si importantes occupations, pour empêcher un seul péché des filles débauchées; et si quelqu'un lui en marquait de l'étonnement, il répondait aussitôt qu'il tiendrait tous les travaux de sa vie bien employés pour une pareille action. Celui qui connaît un peu la grandeur de Dieu comprendra facilement cette conduite, et il n'aura pas de peine à se persuader que toutes les vies des anges et des hommes seraient dignement occupées pour empêcher le plus léger péché véniel.

De là vient que la bienheureuse Vierge faisait paraître tant de plaisir de l'établissement de l'institut dans la part qu'elle prend aux intérêts de son Fils bien-aimé. Et de vrai il vaudrait mieux que tout le monde ensemble, et les millions de mondes, si Dieu les créait, périssent entièrement que de commettre la moindre offense contre cette Majesté souveraine, et que par suite c'est plus faire d'empêcher une de ces légères offenses, que si l'on sauvait tout l'univers de sa ruine, et tous ces mondes. Quelle estime doit-on prendre d'une congrégation qui travaille incessamment à détruire non-seulement un péché véniel, non-seulement un péché mortel, mais, comme il a été dit, une infinité de péchés mortels.

C'est pourquoi notre divin Maître, dans une apparition à la vertueuse Mère, lui dit qu'il fallait plutôt tout souffrir que d'apporter aucun retardement à une œuvre qui était tant à sa gloire; et dans plusieurs communications extraordinaires de ce bon Sauveur et de sa bénite Mère, elle apprit ce qu'elle disait, que son institut ayant pour fin de gagner les âmes à Dieu, et souvent des âmes toutes perdues dans le péché, il fallait user d'une grande miséricorde, et avoir beaucoup de patience et de douceur, supportant leur humeur et compatissant à leur faiblesse. Elle a déclaré aux personnes à qui elle rendait compte de sa conscience, que Notre-Seigneur lui avait commandé souvent de prendre soin de ces pauvres filles, et même de leur corps, et que lui disant : Mon Dieu! que voulez-vous que je fasse? il lui avait dit : Miséricorde, et toujours miséricorde; soit en reprenant leurs défauts, leur donnant avis ou les châtiant, toujours miséricorde. Qu'il fallait supporter doucement les inciviles et grossières, et dans une occasion ayant dit quelques paroles aigres à ces filles, elle en fut reprise par ce débonnaire Sauveur. La même chose lui arriva de la part de la très-douce Vierge, qui lui témoigna qu'il fallait avoir compassion d'elles dans un temps où elle voulait les réprimander. Car cette Mère de toute miséricorde lui disait qu'il les fallait traiter le plus doucement qu'elle pourrait, qu'elle devait même garder la douceur dans leur correction, qu'elle désirait que l'on en prît un grand soin, et qu'elle réputait fait à elle tout ce qu'on leur faisait. Que l'on en devait supporter les défauts dans une grande charité, se souvenant de celle que son Fils avait eue pour les pauvres pécheurs.

Mais l'Evangile y est très-exprès qui nous enseigne (*Matth.* XI, 28), que ce Dieu de toute consolation appelait à lui tous ceux qui étaient travaillés et chargés, et qu'il les soulagerait; qu'il assurait qu'il voulait la miséricorde, et non pas le sacrifice, qu'il n'était pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs. Aussi ses délices étaient de converser avec eux pour les gagner, d'aller les voir, et de manger à leur table. Une douceur si ravissante leur donnait un libre accès auprès de sa divine personne, ils l'abordaient sans crainte pour entendre sa divine parole, et loin d'en avoir le moindre rebut, il n'avait pour eux que des bontés charmantes. L'Histoire sainte nous en donne des exemples admirables, mais qui sont infiniment touchants; l'on ne peut rien ajouter à celui de sainte Madeleine. Cependant les scribes, qui étaient les docteurs de ce temps-là, et les pharisiens, qui se distinguaient du reste des Juifs par une profession spéciale d'une piété tout extraordinaire, en prenaient occasion d'en murmurer contre ce miséricordieux Sauveur; mais tous leurs murmures, et toutes les plaintes qu'ils en faisaient même à ses disciples ne lui ôtaient rien de la douceur de sa conduite. Il agissait toujours avec les pécheurs dans une débonnaireté ineffable.

Ah! s'écriait sur ce sujet le glorieux saint

François de Sales, c'est bien le propre d'un Dieu fait homme d'avoir un amour cordial pour les pauvres pécheurs. Pour nous autres nous sommes trop grands seigneurs, et tout misérables que nous sommes, car qui est celui qui ne l'est point? nous avons de la peine à les supporter. Nous les traitons avec impatience et avec rebut. C'est ce que déplorait souvent ce prélat d'une incomparable douceur : et certes l'expérience fait voir clairement que ces rebuts sont cause de mille maux, et quelquefois de la damnation des pauvres âmes. Car enfin les cœurs s'ouvrent à la douceur et se ferment à une sévérité rebutante. Combien de personnes cèlent leurs péchés au tribunal de la pénitence par la crainte que le démon et la nature leur donnent, et qu'une manière d'agir sévère augmente ! mais combien de ces personnes sont tirées de ce déplorable état par une conduite ouverte et charitable, qui leur donne la liberté de s'accuser de leurs crimes? il est vrai que les cœurs ne se gagnent pas par les rebuts, mais par la douceur, la miséricorde et la patience, puisque celle d'un Homme-Dieu doit être la règle de la nôtre, sans doute qu'elle doit être bien grande et sans se lasser jamais. Aussi un jour notre vertueuse mère s'étant plainte des murmures des filles pénitentes au sujet du retranchement de quelque chose de leur portion à raison d'une grande cherté, elle vit que ces plaintes déplaisaient à Notre-Seigneur et à la très-sacrée Vierge, et que son ange gardien en demandait pardon pour elle. Sainte Anne lui paraissant lui dit qu'il les fallait gouverner avec patience. Comme l'on a des égards pour les personnes malades, que l'on n'a pas pour celles qui jouissent d'une bonne santé, que l'on en prend tout autre soin, que l'on en supporte davantage, qu'on les traite avec beaucoup plus de douceur, il en faut user de même avec les personnes qui ont des maladies spirituelles et dont les maux demandent d'autant plus d'application, qu'ils surpassent incomparablement tous ceux que les corps peuvent souffrir.

C'est ce que faisait d'une manière très-parfaite la charitable mère Elisabeth. Dès leur entrée, elle leur marquait un cœur de mère, leur témoignant beaucoup d'affection et de tendresse, elle leur faisait paraître une grande joie, et elle leur accordait ce qu'elle pouvait, se rendant saintement complaisante pour les gagner à Dieu. Elle avait soin d'ôter leur vermine et toutes leurs immondices, et quelquefois même elle les mettait coucher dans son lit. Elle leur portait leurs médecines, et tout ce qui leur était nécessaire. Elle pansait et nettoyait les plaies de celles qui sentaient le plus mauvais, quoique naturellement elle ne pût supporter l'ordure. Elle avait un contentement indicible à demeurer auprès d'elles malgré toute leur mauvaise odeur, à les visiter souvent, à les caresser, à leur donner des douceurs. Elle veillait extrêmement à ce que rien ne leur manquât, que les portions qu'on leur servait dans leurs repas fussent bonnes, ce que Notre-Seigneur lui-même déclara lui être très-agréable, et qu'il voulait qu'on leur apprêtât toutes choses comme pour sa personne sacrée. Mais n'est-ce pas une vérité que le saint Evangile nous enseigne, où notre maître nous dit : *En vérité je vous dis que lorsque vous avez fait ces actions de charité aux moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez faites* (*Matth.* v, 40); et ce roi de gloire assure encore qu'autant de fois que l'on manque à faire la charité aux petits, on manque de la faire à lui-même. Elle sacrifiait tout pour ces pauvres créatures, sa santé, et elle disait qu'elle ne se serait pas mise en peine de gagner leurs honteuses maladies en les assistant; sa vie, son honneur, elle n'épargnait rien.

Mais si sa charité était si ardente pour les besoins de leur corps, que ne faisait-elle pas pour le bien de leurs âmes? Elle les recevait avec une bénignité indicible quand elles s'adressaient à elle pour leur spirituel, et elle avait une grâce admirable pour les gagner à Dieu, ce qu'il autorisait quelquefois par miracles, comme il arriva à une Flamande, à qui elle promit qu'elle guérirait d'une honteuse maladie si elle se convertissait : ce qu'ayant fait, elle se trouva guérie : mais quelques années après s'étant laissée aller à la tentation, et ayant voulu sortir, au même instant qu'elle sortit de la clôture, elle fut reprise de son mal si fortement qu'elle en mourut dans peu de jours. Mais l'on a admiré les changements notables arrivés en des âmes criminelles par ses prières et intercessions, ces pauvres personnes étant vivement touchées, avouant avec larmes leurs fautes, et déplorant leur aveuglement. Quand elle entrait avec elles, elle joignait les mains et disait : Mes enfants, dites après moi : Mon Dieu, je veux aller en paradis, oui, mon Dieu je veux aller en paradis. Elle récitait les heures de notre Dame avec elles, et elle ne voulait pas qu'on l'appelât quand elle était dans ces emplois si ce n'était pour les choses nécessaires. Elle quittait volontiers des conversations agréables pour s'entretenir avec ces créatures qui souvent étaient très-grossières et fort rustiques. Mais elle les voyait dans l'adorable Jésus.

Elle attendait avec patience le changement de leurs mœurs, imitant en cela la conduite de Dieu même, qui attend le pécheur à pénitence jusqu'au dernier soupir de sa vie, et qui ne laisse pas dans le temps de sa rébellion de le favoriser de ses grâces et de lui accorder ses faveurs et pour le corps et pour l'âme. Le Seigneur, dit le Psalmiste, est clément et doux : il est lent à punir, et plein de miséricorde. (*Psal.* LXXXV, 5.) La précipitation et l'emportement d'un zèle qui n'est pas selon Dieu sont cause de bien des maux ; et il y a des gens qui, pressant trop les affaires, les ruinent entièrement. Elle ne s'étonnait point de leurs péchés; et quand on lui en parlait elle s'humiliait beaucoup, reconnaissant que c'était par la seule miséricorde de Dieu que l'on n'était pas tom-

bé dans telles abominations, et que sans cela elle aurait commis cent fois plus de crimes. Elle travaillait bien avec douceur, avec charité, avec zèle à leur conversion, mais sans se rebuter jamais du peu de succès qu'elle pouvait avoir. Elle les supportait toujours avec un cœur tout de miséricorde ; et elle disait : Il y a de nos filles si mauvaises, que d'autres les mettraient à la porte ; et la considération humaine ou le raisonnement en irait là : mais il faut considérer les maux qui en arriveraient, car toujours l'on en empêche beaucoup lorsqu'on les tient enfermées. Elle parlait à dessein de cette conduite afin qu'on la sût, estimant qu'elle pourrait servir en d'autres pays, et donner exemple à faire la même chose.

Quelques fautes que l'on eût faites dès lors que l'on en témoignait le regret, elle recevait cordialement et avec accueil celles qui les avaient commises, et elle agissait avec elles comme si elle ne s'en fût plus souvenue. En sorte qu'il ne restait aucune peine à ces pauvres filles de ce qu'elles avaient fait, hors celle qui est inséparable de la véritable pénitence. Elles n'étaient pas même inquiétées de ce qu'elles avaient commis à son égard, et celles qui avaient attenté à sa vie, ce qui est arrivé plusieurs fois, n'en recevaient qu'un traitement plus doux. Elles savaient qu'il n'y avait aucune dissimulation en elle, que son cœur ne gardait rien, que l'on trouvait toujours auprès d'elle un accès favorable, et qu'elle avait de la bonté pour toutes, et sans la moindre réserve de qui que ce fût. C'est ce qui obligeait les plus déréglées et les plus opiniâtres à lui avoir une grande confiance ; mais afin de leur donner une entière liberté de découvrir leurs tentations, elle leur déclarait naïvement celles dont elle était attaquée. Elle les occupait dans le travail, mais c'était un travail modéré, et Notre-Seigneur voulut bien lui dire lui-même, que ces filles étaient assemblées pour gagner le paradis, et non pas leurs vies, voulant dire que ce n'était pas là le principal, mais l'accessoire, et qu'ainsi il ne fallait pas tant s'en occuper. C'est un défaut qui arrive en de certaines maisons, où l'on assemble des filles, et que l'on surcharge de travaux manuels avec beaucoup de dureté. Après tout, elle considérait que c'était glorifier Dieu d'une haute manière, de procurer le paradis à ces pauvres filles ; et qu'au moins si on ne pouvait pas les conduire à une grande perfection, on devait travailler à les retirer de leur perte éternelle, qu'il valait bien mieux selon la maxime de saint François Xavier, les envoyer en purgatoire qu'en enfer, que par ce moyen, l'on empêchait des blasphèmes infinis, et que l'on donnait à Dieu une gloire qui durerait toujours.

Cependant il faut remarquer qu'il n'y avait rien de lâche dans la douceur de sa conduite, car sa conduite ne tenait rien de la nature ; sa douceur était une douceur de grâce, et qui lui était donnée par le Saint-Esprit. Ainsi, elle était bien éloignée de ces molles complaisances qui accompagnent si souvent la bonté purement naturelle dans les supérieurs, ce qui est cause du relâchement de l'esprit intérieur, de la pauvreté, de l'oraison, et de toute la discipline régulière dans les communautés, et des autres désordres qui y arrivent. La mère Marie-Elisabeth déclarait la guerre au péché, à l'esprit du monde, à ce que le monde estime avec un courage indicible. Elle châtiait le déréglement avec une grande force, et elle donnait même de la terreur à ceux qui la voyaient dans son zèle. Aucune vue d'intérêt, de respect humain, de considération de la créature ne lui eût pu faire commettre la moindre lâcheté.

C'est d'où venait sa fermeté invincible à garder, et faire garder toutes les observances. Pour ce sujet elle ne dissimulait rien dans le gouvernement de sa maison, et les fautes n'y étaient pas plutôt commises et venues en sa connaissance qu'elle y apportait le remède sans délai seulement d'un demi-quart d'heure, examinant la vérité autant qu'elle le pouvait, et pour quoi que ce soit ne laissait rien vieillir. Lorsque ses maladies ne lui permettaient pas d'assister aux observances, elle s'en informait exactement pour tout tenir dans l'ordre, et elle voulait qu'on lui répondit sincèrement. Quelquefois même, ne pouvant presque pas se remuer, et souffrant de grands maux, elle ne laissait de se traîner comme elle pouvait pour donner ordre partout. La paresse et la négligence étaient ses ennemies mortelles ; rapportant sur ce sujet souvent ces paroles de l'Ecriture : *Celui-là est maudit qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence.* (*Jer.* XLVIII, 10.) Elle savait que la négligence des petites fautes a donné lieu au relâchement des plus saints ordres ; et elle avait appris par expérience que la régularité avait pensé être renversée dans l'une de ses maisons par le peu d'exactitude d'une supérieure. C'est pourquoi elle avait une application dernière à faire observer exactement la règle et les constitutions ; elle témoignait hautement que son grand désir était qu'elles fussent bien gardées, qu'en les gardant on pouvait devenir très-grande sainte ; leur exacte observance lui causait une joie si particulière et si grande qu'elle ne la pouvait contenir ; c'était là sa grande récréation. Ce qu'elle fit bien voir lorsqu'elle dit comme on lui conseillait un jour de se promener un peu pour recevoir quelque soulagement dans ses douleurs. Oh ! que plût à Dieu que que je pusse bien me promener par mes règles, et leur observance. O la belle promenade !

C'est le zèle divin qui l'a dévorée durant tout le cours de sa vie depuis l'établissement de son ordre, et qu'elle a fait encore paraître après sa mort. Car on l'a vue après son saint décès, exhortant à l'observance des règles, et reprenant quelqu'une des sœurs de ce qu'elle n'y était pas assez fidèle : et comme cette sœur voulut l'approcher pour l'embrasser, on la vit se re-

tirer aussitôt pour lui faire connaître combien son peu d'exactitude des observances lui était désagréable. Dans ce même temps, cette pauvre sœur vit comme un serpent qui se liait à elle, ce qui marquait que son défaut venait du démon, ce qui est bien à considérer par les religieuses négligentes, et par les supérieures qui ne tiennent pas assez la main à l'exactitude des observances, les unes et les autres donnant lieu aux démons de se lier à elles, ce qui est une étrange horreur. Mais comme elle n'ignorait pas que les filles qui ont peu de vocation, sont sujettes à la négligence, à la paresse, à la tiédeur et ordinairement ont peu de zèle, elle foulait aux pieds toute considération humaine, quand il s'agissait d'en recevoir. Tous les intérêts imaginables, tous les respects humains possibles ne lui auraient pas fait recevoir une fille, tout ce qu'elle considérait dans leur réception était Dieu seul, ses seuls intérêts, sa seule divine volonté. Oh ! quel malheur pour les communautés que les intérêts temporels font agir, ou la considération des proches, ou des personnes puissantes, ou autres vues humaines quand il s'agit de recevoir des filles. Il ne faut pas s'y tromper, personne ne peut aller à Dieu véritablement dans le cloître, si Dieu ne l'y attire. Mais misérables que l'on est, l'on veut accommoder la volonté de Dieu avec la sienne.

Il ne faut pas s'imaginer néanmoins que la fermeté invincible à faire observer les règles soit incompatible avec la douceur de la conduite ; il est aisé de remarquer ces deux choses très-unies dans notre sainte fondatrice. Elle veillait, comme nous venons de le dire, à apporter le remède promptement et courageusement aux plus légers manquements des observances ; mais s'il arrivait que quelque sœur y manquât et qu'elle fût touchée, et avouât sa faute dans la résolution de n'y plus retomber, elle la recevait avec un cœur de mère, disant : Mon enfant, je prie Dieu qu'il vous pardonne, et dans la correction qu'elle lui en faisait, elle lui faisait voir qu'elle n'y prétendait rien que la gloire de Dieu, que celles qu'elle mortifiait le plus, étaient celles qu'elle aimait davantage. Elle l'encourageait ensuite, lui disant : Courage, mon enfant, vous avez vaincu le diable. Si elle était obligée de faire donner la discipline, elle assurait qu'elle eût voulu la prendre deux fois au lieu d'une qu'elle ordonnait. Si quelque sœur était touchée sensiblement de sa faute, et qu'elle en pleurât, elle pleurait avec elle, et mêlait ses larmes avec les siennes.

La douceur et la charité de sa conduite paraissaient beaucoup dans le soin qu'elle avait que toutes les sœurs eussent toutes leurs nécessités, et elle s'appliquait particulièrement à ce qu'elles fussent bien nourries. Quand elle le pouvait, elle faisait les portions elle-même avec tant de propreté et de charité, que c'était une consolation particulière que de la regarder seulement en cet état. Elle servait les sœurs au réfectoire avec une humilité nonpareille. Si ses maladies ne lui permettaient pas de marcher, elle se faisait apporter les portions pour voir si elles étaient suffisantes, et si tout le monde avait ce qui lui était nécessaire. Elle envoyait des sœurs à la cuisine à l'insu des cuisinières, et se faisait apporter ce que l'on devait servir ; et lorsqu'elle ne le trouvait pas comme il fallait, elle leur en faisait la correction, et déclarait aux officières qu'elles en répondraient devant Dieu. Elle se privait même de ce qui lui était nécessaire quand elle voyait les portions petites pour leur en donner de meilleures. Surtout elle s'appliquait aux malades, et comme elle regardait en elles l'adorable Jésus, elle en avait tant de compassion, et les servait avec tant de bonté, que l'on a écrit que l'on aurait souhaité de l'être pour en être assisté. Elle faisait leurs drogues, se retranchait de sa nourriture pour leur donner, de ses habits pour les vêtir ; car c'était l'une de ses maximes : rien pour soi, tout pour les autres. Elle allait faire sa récréation avec elles, leur faisait la lecture, les exhortait à la patience, au divin amour. Si ses maladies l'arrêtaient, elle faisait venir les infirmières et les cuisinières pour savoir comment elles les traitaient, et si rien ne leur manquait. Elle disait qu'il serait plus à propos de vendre les ornements de l'église pour les assister, que de les laisser manquer du nécessaire. Elle exposait elle-même leurs maux aux médecins, et enfin elle n'oubliait rien de tous les soins possibles que l'on en pouvait prendre.

Une charité si générale et si forte était accompagnée d'un zèle inexplicable pour empêcher qu'aucune sœur n'eût rien en son particulier : désordre lamentable qui se glisse tous les jours dans plusieurs maisons régulières, et qui y détruit malheureusement la pauvreté évangélique. Notre digne fondatrice qui avait vraiment l'esprit régulier, et qui ne démentait en rien le vœu de pauvreté qu'elle avait fait, empêchait courageusement et par ses exemples, par ses paroles et par ses ordres, toute particularité soit au vivre, soit au vêtir, soit à l'égard des chambres et des plus petites choses. Toutes choses étaient communes, et la dernière sœur converse avait autant qu'une religieuse qui aurait apporté beaucoup de bien à la maison. Elle regardait avec une sainte indignation, et comme un dérèglement digne de larmes de certaines particularités que l'on souffrait en quelques maisons en de certaines religieuses sous prétexte que les parents donnaient quelque chose de considérable. Ah ! non, disait-elle, celle qui est sans parents, sans aucuns secours, en aura autant que les autres, et tout ce que l'on donnera sera toujours partagé également ; il n'y a que les besoins de maladies qui demandent de l'extraordinaire ; mais cet extraordinaire sera commun à toutes les malades selon leurs différentes nécessités. Elle soupirait sur le prétexte que les supérieures permettent ces particularités. Oh !

quelle permission, s'écriait-elle, de ne pas garder la pauvreté évangélique qui demande que tout soit en commun, et les règles, et les constitutions! quel compte ces supérieures en rendront-elles à Dieu, et défendront-elles à son redoutable tribunal de justice à la mort ces personnes ainsi relâchées. Pour elle, elle n'eût pas voulu manger une pomme que les sœurs n'en eussent eu leur part. Si l'on envoyait quelque chose à ses trois filles qui étaient encore toutes jeunes comme de petits présents, elle leur montrait sans leur donner, leur faisant voir qu'il le fallait donner à la communauté. Mais l'esprit du monde et l'amour-propre n'entendent et ne peuvent goûter la vraie pauvreté évangélique; et l'on souffrira le particulier en de certains sujets, parce que l'on a peur d'être privé des commodités que l'on reçoit des parents qui ne les donneraient pas autrement. O maudit intérêt propre qui te glisses même où l'on fait profession de te détruire, que tu es cause de maux! Marie-Elisabeth qui ne s'appuyait que sur Dieul seul, le détestait : et comme un jour l'une de ses religieuses eut demandé à son frère des ciseaux, elle l'en reprit, et l'empêcha, disant : Dieu pourvoira toujours à nos nécessités; mais si nous avons recours à d'autres qu'à lui, il pourra bien nous laisser. La vue des intérêts temporels n'entrait point dans cette âme parfaitement désintéressée, au contraire elle craignait l'abondance du bien pour ses maisons, et elle disait que c'est ce qui les pourrait ruiner.

Ce parfait désintéressement qui avait pour fondement le pur amour de Dieu seul, et l'unique appui en sa divine providence, l'éloignait de l'amusement des créatures et des conversations superflues des parloirs, qui ne sont que trop communes, quoique l'amour-propre s'y cache quelquefois sous le prétexte du besoin : car l'on allègue le bien de la maison, et qu'il en faut entretenir les amis. Mais il est écrit, et le Saint-Esprit nous l'a enseigné, qu'à ceux qui cherchent premièrement le royaume de Dieu et sa justice, toutes choses seront données par surcroît. C'est pourquoi elle se mettait peu en peine de se priver des secours temporels, parce qu'elle était extraordinairement retenue à aller au parloir, et qu'elle y parlait peu quand elle y allait par obligation, ce qui éloignait les personnes, et qui lui faisait dire: Je sais que le monde nous hait, et l'un des principaux sujets est que nous n'entretenons personne à nos grilles, dont il est fâché; mais il faut peu se louer de ce qui le fâche. Elle aimait mieux même ne se pas justifier des calomnies qu'on lui imposait en laissant le soin à l'aimable providence de Dieu, que d'aller au parloir. Souvent et particulièrement à la fin de sa vie, elle disait à ses religieuses : « Mes filles, gardez bien vos grilles, tenez-les fermées, et les fuyez, car si vous y allez, vous perdrez l'esprit de Dieu. Pendant que vous serez exactes à vous en éloigner vous serez de bonnes religieuses. » Elle était bien du sentiment de la séraphique sainte Thérèse de Jésus qui voulait, lorsque ses filles y allaient par nécessité, qu'elles y parlassent de Dieu et de l'oraison, afin que les gens du monde n'y revinssent plus, s'ils cherchaient d'autres entretiens. Nous avons écrit autre part que la bienheureuse Madeleine de Pazzi apprit par révélation que sa grâce recevait quelque diminution lorsqu'elle se trouvait aux parloirs; et cependant elle n'y parlait que du divin amour d'une manière admirable. Il ne faut donc pas s'étonner si Marie-Elisabeth, quand elle y allait par nécessité, faisait mettre ses religieuses en prières, et si elle prenait de l'eau bénite.

Etonnons-nous ici, mon cher lecteur, de la différence des sentiments des saints, d'avec ceux qui vivent dans une justice ordinaire. Ah! les saints craignent tout, et ils apportent des précautions surprenantes, quand il leur faut converser avec les créatures; et ceux qui ont bien d'autres sujets de craindre par l'expérience de leurs faiblesses n'ont peur de rien, et se produisent librement dans toutes les occasions.

Notre véritable religieuse qui avoit renoncé sincèrement au monde (et il n'y a point de religieuse qui ne l'ait dû faire); ne voulait plus ni lui parler, ni le voir, ni en être vue hors la pure nécessité, et avec bien de la justice, puisqu'elle n'y avait plus de part. Ainsi, après avoir été dix-sept ans sans voir une dame à qui elle était très-obligée, il lui fallut un exprès commandement pour se dévoiler : et comme jamais elle ne le faisait que par un ordre exprès, c'était une chose bien rare, et l'on peut dire qu'on ne la voyait presque jamais. C'est pourquoi une dame qui avait un grand désir de la voir, lorsqu'elle passait par Dijon, ne put jamais obtenir d'elle de lever son voile.

Or, si elle était si retenue à parler aux externes, elle désirait aussi que le silence fût exactement observé dans la maison; et elle ne pouvait souffrir qu'on le rompît, assurant qu'il était d'une grande importance pour la discipline régulière, et qu'une religieuse qui parlait beaucoup, ne ferait jamais rien. Elle voulait néanmoins que dans les récréations l'on y fût saintement joyeux, assurant que la mélancolie était le siége du diable, et elle-même tâchait de récréer les sœurs par des discours innocents mais religieux : car elle voulait que l'on fît des récréations religieuses, et non pas mondaines; de là vient qu'elle désirait que l'on y mêlât quelque chose de Notre-Seigneur, et de la bienheureuse Vierge qu'elle ne pouvait oublier, et c'est ce que nous écrivons avec une joie singulière en Notre-Seigneur, n'y en ayant point d'autre véritable. Si l'on y manquait, elle le faisait pour passer cette faute sans correction. Notre-Seigneur lui avait fait connaître qu'il avait pour agréable que les sœurs se récréassent en son nom : et c'est en ce divin nom que le Chrétien doit tout faire, et les actions même les plus basses.

C'est dans l'union de cet adorable Sauveur que toutes les personnes des communautés doivent être saintement et parfaitement unies, n'étant toutes qu'une même chose en lui, puisqu'elles ne sont avec le reste des Chrétiens qu'un corps mystique. Elle a déclaré sur ce sujet que la sainte Vierge lui avait répété plusieurs fois, et souvent qu'elle souhaitait cette union dans ses filles ; et que celles qui pour la conserver céderaient aux autres lui seraient très-agréables. Aussi elle était saintement ravie de joie quand elle la voyait bien établie parmi ses religieuses. Elle avait en horreur tout ce qui la pouvait diminuer ou ôter; ainsi elle disait qu'il fallait fuir les murmures comme le diable, et qu'il exécutait par cette voie, ce qu'il ne pouvait pas par toutes ses tentations. La séraphique sainte Thérèse était très-persuadée de cette vérité ; et c'est ce qui l'a fait ordonner aux prieures de son Ordre, si elles apercevaient la moindre désunion, de mettre toutes les sœurs en prières pour crier toutes ensemble miséricorde.

Mais comme les amitiés particulières sont souvent cause que l'union commune n'est pas si établie, notre digne fondatrice recommandait extrêmement de les éviter; car enfin, si c'est Dieu que l'on aime dans les sœurs, on l'aimera dans toutes. Et si c'est la nature qui lie l'amitié, dès lors elle n'est plus chrétienne à moins qu'elle ne soit gouvernée par la grâce, qui est au-dessus de toutes les inclinations, des sympathies, et des considérations humaines, et qui n'écoute ni inclination, ni répugnance, mais seulement l'esprit de Dieu pour le suivre. C'est pourquoi la sainte institutrice voyant une novice flatter sa mère maîtresse, elle lui donna une bonne pénitence, lui disant que cette amitié était trop dans les sens, qu'elle devait être plus mâle et plus forte. Enfin, elle voulait un détachement entier de la créature, qui est le renoncement que le Fils de Dieu demande de ses disciples; et elle-même avait été reprise de Notre-Seigneur, un jour qu'elle voulait voir si l'on entendait bien chanter ses filles de la chapelle du dehors, comme si en cela son pur amour y eût trouvé du mélange. Aussi elle exhortait incessamment ses religieuses à la pure mortification, et pendant de certains jours qu'on leur donnait pour se relâcher l'esprit et se récréer saintement, elle jeûnait, se souvenant de Job qui offrait des sacrifices à Dieu pour ses enfants lorsqu'ils étaient assemblés pour banqueter et se réjouir.

Elle recommandait fort la modestie aux novices et à toutes les religieuses professes, et elle désirait qu'elles en fissent une profession particulière, disant que la modestie et la retenue étaient la demeure de Dieu qui se plaisait à demeurer dans les personnes modestes ; le grand Apôtre propose celle de Jésus-Christ aux premiers fidèles, et il veut que comme étant les élus de Dieu, saints et chéris, ils aient des entrailles de miséricorde, de douceur, d'humilité et de modestie ; il désire que leur modestie soit connue à tous les hommes. Elle fuyait l'oisiveté comme la peste et la mère de tous les vices.

Mais comme elle savait que nous ne pouvons rien sans l'adorable Jésus, sa grande maxime était qu'il y fallait avoir recours en toutes choses, et que l'esprit d'oraison était ce qui soutenait tout l'édifice spirituel, que sans cet esprit tout cet édifice ne peut pas subsister. Elle voulait que l'on quittât toutes choses pour ce divin exercice, et quand elle entendait sonner la cloche qui y appelait, à même temps elle désirait qu'on laissât toute autre occupation, rapportant plusieurs exemples des saints Pères sur ce sujet. Elle gardait aussi une grande exactitude pour la lecture spirituelle, et elle y était aussi exacte qu'une novice. Si ses maladies ne lui permettaient pas quelquefois de se trouver au lieu où on la faisait, elle demandait aux sœurs ce qu'on avait lu. Elle voulait que les sœurs converses fussent soigneuses d'y assister, et elle avait été reprise de notre bon Sauveur lorsqu'on laissait quelque sœur au travail durant ce temps-là, lui faisant voir que c'était le spirituel qui était le principal. Il serait ici à souhaiter que l'on fît réflexion sur cette vérité dans plusieurs communautés religieuses, où les sœurs converses sont appliquées si excessivement au travail, qu'il ne leur reste presque point de temps pour vaquer aux exercices spirituels : car après tout l'on doit regarder la fin en toutes choses, et considérer qu'une fille qui embrasse l'état religieux pour se donner à Dieu plus fortement, ne doit pas être privée des moyens qui y conduisent, et qu'elle aurait quelquefois trouvée avec plus de facilité dans une maison séculière de piété : quoique d'autre part la retraite dans le cloître soit toujours la plus assurée. Il serait encore à désirer que l'on considérât que les pauvres sœurs converses ne doivent pas être traitées en servantes, et d'une manière dure, ce qui arrive quelquefois comme je l'ai vu, dans le traitement qu'on leur fait, soit pour leur nourriture, soit pour leur vêtement, soit pour la manière d'agir avec elles. Certes parmi les premiers fidèles, les Chrétiens étaient d'une condition bien inégale, mais la charité commune, comme ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, tout ce qui était à l'un était à l'autre, et il n'y avait point de particulier. Si les communautés religieuses en sont, ou en doivent être les images vivantes, elles doivent en imiter la charité.

Notre vertueuse mère qui avait le premier esprit du christianisme, en avait la pratique dans un éminent degré, et l'on peut assurer que l'on voyait revivre en sa digne personne les vertus les plus éclatantes et les plus solides des premiers Chrétiens. L'on pouvait dire qu'elle était pleine de foi, remplie du Saint-Esprit, qui la possédait dans une telle plénitude, que des personnes ont assuré que c'était assez de s'approcher d'elle pour être porté à la vertu. Et de vrai, quand ses religieuses s'en approchaient, elles ressentaient qu'il en sortait comme une divine vertu qui les consolait dans

leurs ennuis, les assurait dans leurs perplexités, et les fortifiait dans leurs faiblesses. Finissons ce chapitre par celui qu'elle faisait des coulpes, où elle remédiait à toutes les faiblesses dans lesquelles les sœurs s'étaient laissées aller. Les Vies des saints nous apprennent l'horreur que les démons ont témoignée de ce temps, où l'on s'accuse de ses fautes, parce qu'ils y perdaient tout ce qu'ils avaient gagné. Ils firent voir leur rage pendant que les filles de la sainte mère disaient leurs coulpes; et à même temps, notre bon Sauveur lui montra combien cela lui était agréable, et qu'elle ne devait rien diminuer de ce temps-là dans la pensée qu'elle avait pour lors d'en retrancher quelque chose.

CHAPITRE IX.

Le triomphe de la croix dans sa dernière maladie et sa précieuse mort.

Jésus parlant du temps de sa mort et élevant les yeux au ciel, il dit : ***Mon Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie*** (*Joan.* XVII, 1.) Mais si cet aimable Sauveur est glorifié à l'heure de sa mort, les saints qui sont ses véritables membres, et qui lui sont parfaitement unis quand ils sortiront de ce monde seront aussi glorifiés avec lui. C'est pour lors qu'après avoir souffert beaucoup de croix, ils entrent victorieux dans la gloire. C'est pour lors qu'après avoir été éprouvés par le feu de la tribulation, comme on éprouve l'argent, que leurs épaules ayant été chargées d'un fardeau pesant, après avoir eu des hommes sur leur tête, pour parler le langage de l'Ecriture, après avoir passé par le feu et par l'eau, ils sont mis ensuite dans un lieu de rafraîchissement, et qu'ils entrent dans la maison éternelle de Dieu pour y rendre leurs vœux que leurs lèvres ont prononcés, et que leur bouche a faits lorsqu'ils étaient dans l'affliction.

La digne mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus avait appris par révélation le temps de cette heure favorable de la mort auparavant qu'elle arrivât; et dès le mois de juillet de l'année mil six cent quarante-huit, la divine Providence l'y prépara par une maladie qui l'obligea de garder le lit. Mais quelque temps après sa maladie s'augmentant toujours après la fête de tous les saints, elle donna ordre que l'on fît assembler la communauté pour lui parler. Elle leur parla donc, et leur parla en sainte dans des sentiments très-bas d'elle-même, car les saints qui marchent dans la véritable lumière voient toujours leur néant, ils voient toujours leur misère, leur impuissance, leur corruption. Ils savent qu'ils sont pécheurs, et que d'eux-mêmes ils ne méritent que l'ire de Dieu. Elle leur demanda pardon de la mauvaise édification qu'elle leur avait donnée, elle dont toute la vie avait été la bonne odeur de Jésus-Christ. De son peu de charité, elle qui en était toute divinement embrasée. Les larmes qui coulaient pour lors de ses yeux faisaient bien voir la sincérité de ses sentiments. Elle les pria donc de lui pardonner et de prier pour elle.

Ces paroles d'une humiliation si profonde dans une mère pour qui ses filles avaient tant de respect leur percèrent le cœur, et les firent bien soupirer. Elles gémissaient d'une manière lamentable de se voir à la veille d'une perte si considérable. Mais comme elles savaient le grand pouvoir que ses prières avaient auprès de Dieu, elles la supplièrent de les employer pour obtenir sa santé; ce qu'elles ne purent jamais gagner sur elle : car quoiqu'elle vît leur cœur comme autrefois celui des apôtres rempli de tristesse, néanmoins elle leur disait avec son divin Maître: Il est expédient que je m'en aille. Elle leur dit qu'elle les servirait davantage dans le ciel qu'en la terre, ce qu'elle espérait des infinies miséricordes de son Sauveur. Si cependant elle leur donnait quelque peine dans les assistances qu'elles lui rendaient, elle leur en faisait mille excuses avec autant d'humilité que ferait un enfant à sa mère; ce qui donnait de l'admiration et de la confusion à ses pauvres filles qui estimaient à grand honneur qu'elle voulût se servir d'elles : mais c'est une vérité que si l'humilité est le fondement de toute solide vertu, si c'est l'entrée du christianisme, si c'est le soutien de tous les bons desseins, et l'appui des plus saintes grâces, si elle donne l'accroissement aux mérites, c'est encore elle qui termine heureusement le cours d'une sainte vie. Ainsi il faut vivre, il faut mourir humble, et sans cette vertu il faut que les autres périssent. Tout édifice de la perfection qui ne l'aura point pour fondement ne subsistera jamais, il est de nécessité qu'il tombe. *Car le Seigneur qui est le Très-Haut regarde les choses basses, et voit de loin celles qui sont hautes.* (*Psal.* CXXXVII, 6.) Il en détourne son visage pendant qu'il tourne ses regards sur la prière des humbles et qu'il ne méprise pas leur demande. (***Psal.*** XXI, 25.)

C'était dans cet esprit humble que notre digne fondatrice est morte comme elle y avait vécu. Mais comme les flambeaux jettent plus de lumière lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre, de même les vives flammes de l'ardente charité de la mère Marie-Elisabeth brillèrent avec plus d'éclat dans sa dernière maladie. Cette sainte institutrice d'une nouvelle congrégation toute de charité en avait une si extrême pour le prochain, que dans un temps où les plus désintéressés s'appliquent à leurs propres besoins, elle s'oubliait d'elle-même pour penser à ses sœurs, s'informant soigneusement de leur santé et de toutes les malades, et si rien ne leur manquait, si elles étaient bien nourries, et les recommandait souvent à la mère économe, et surtout les pauvres filles pénitentes qu'elle chérissait plus que sa vie, et cent fois elle l'avait sacrifiée pour leur salut. Elle avait grand soin des sœurs qui l'assistaient et que celles qui veillaient la nuit dormissent le jour. Sou-

vent elle demandait à voir les sœurs, et leur parlait avec des tendresses admirables capables d'amollir les cœurs les plus endurcis; mais elle les exhortait particulièrement à ne point fréquenter les grilles. Ce sujet a été l'une de ses dernières applications, et l'on peut dire que c'était l'une des choses qui la touchait le plus. Cette grande âme dans son intime union avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ en connaissait l'importance. Dans l'expérience qu'elle avait du bonheur de l'union divine elle eût voulu tout faire pour y conduire saintement les autres; et parce que l'attache aux créatures en est le grand obstacle, elle travaillait incessamment et fortement à en déprendre. C'est ce qui l'obligeait à en persuader la fuite, sachant que les approches en sont toujours dangereuses, et spécialement aux personnes qui par leur profession doivent garder la retraite. Comme il est difficile de toucher la poix sans en être gâté, il est rare de converser beaucoup avec les créatures sans y commettre plusieurs défauts. C'est pourquoi elle insistait si fortement à la fuite des grilles; et que l'un des derniers soins de sa vie a été d'exhorter beaucoup à leur éloignement.

Sa patience qui avait toujours été extraordinaire parmi une infinité de maux qui l'avaient inondée (car la divine Providence, comme nous l'avons fait voir, l'avait comme plongée dans un abîme de croix), paraissait d'une manière à jeter l'étonnement dans sa dernière maladie. Elle souffrait ses douleurs dans une tranquillité admirable. Si par mégarde on ne lui donnait pas ses besoins, ou qu'on la blessât, elle ne se plaignait jamais. Il semblait que ce fût quelque intelligence du ciel incapable de sentiment. A la voir souffrir, on l'aurait prise pour un ange. Elle endurait néanmoins des peines et de très-grandes peines, son corps, qui était extrêmement délicat, souffrait beaucoup; mais la vertu de Jésus-Christ qui était en elle, et sa fidèle correspondance l'élevaient au-dessus de la nature et lui faisaient mener une vie toute de grâce.

Aussi étant encore dans le monde, elle ne tenait plus rien de la terre, sa conversation était dans les cieux. Son esprit était tout occupé de Dieu, son cœur tout plein de son pur amour, ses paroles et ses actions tout animées de l'esprit de cet aimable Sauveur. Elle ne vivait plus que de sa vie. Malheur à toi, ô monde, dans ton occupation de la terre et des choses de la terre. Malheur à toi dans ton application aux créatures. Malheur à l'amour que tu as pour elles. Malheur à toi dans ta désoccupation du Créateur, et dans le vide que tu en portes. Car les amateurs du siècle, après avoir passé leur vie dans l'oubli de Dieu, ils la finissent de la même manière. Considérons ici avec frayeur ce qui se passe à leur mort. Ils savent qu'ils vont quitter le monde pour un jamais; qu'à jamais ils n'auront plus de part à ce monde, et que ce monde n'aura plus de part à eux pour une éternité, et néanmoins, le conçoive qui pourra, vous les voyez appliqués aux choses de la terre avec soin, avec empressement, avec inquiétude; ayant vécu dans leur attache, ils en sont encore tout embarrassés quand ils sortent de la vie. Hélas! il faut bien qu'ils les quittent bon gré mal gré, et cependant leur cœur y demeure toujours pris. Souvent même à peine écoutent-ils les vérités importantes dont on les avertit, ou s'il les entendent, elles n'ont aucun effet. S'ils paraissent donner quelque ordre à leur conscience, souvent ils ne le font qu'à demi. Ils pensent faire beaucoup de restituer une partie de ce qu'ils doivent; et il y a des gens qui auront commis mille injustices qui s'imagineront y satisfaire, parce qu'ils en restituent quelque chose? Combien d'ecclésiastiques à la mort qui résignent, ou changent leurs bénéfices avec des personnes, sans examiner si entre les dignes ils sont les plus dignes comme le veulent les conciles et l'intérêt de Dieu et de son Eglise. Malheureux et infortunés qu'ils sont, ils regardent seulement la créature, la parenté, l'alliance, ou d'autres motifs humains, sans penser à l'outrage qui en arrive à Dieu devant qui ils vont paraître, ne pensant qu'à de chétives créatures qu'ils vont quitter.

Mais quelle horreur de se soucier si peu de déplaire, et de faire la guerre à un juge d'une grandeur infinie dont l'on va être jugé. Je dis faire la guerre, car c'est lui bien faire que de donner des armes pour le combattre, ce qui arrive lorsque l'on met des bénéfices entre les mains de personnes qui ne s'en acquitteront pas bien. Mais dira-t-on, on ne le sait pas? Mais pourquoi ne s'en pas assurer les donnant aux plus dignes? Ainsi vivent et meurent les amateurs du monde, mais il n'en va pas de même de ceux qui aiment Dieu. Comme ils l'ont aimé en leur vie, ils l'aiment à leur mort. Les pécheurs ayant vécu dans les ténèbres, meurent dans l'aveuglement. Les enfants de lumière allant de clarté en clarté achèvent leur course dans une vue pénétrante des plus grandes vérités. N'ayant respiré que Dieu, et n'ayant soupiré qu'après Dieu, enfin la mort leur en donne la pleine possession.

C'est ce qui rend la mort des saints précieuse en la présence du Seigneur de toutes choses. C'est ce qui a rendu précieuse celle de la mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus qui dans la fin de son voyage de l'Egypte du siècle s'entretenait dévotement du voyage en Egypte de l'adorable Jésus, de sa très-douce Mère et du glorieux saint Joseph. Elle en parlait à ses sœurs et se plaignait de ce que l'on ne pensait pas assez à ce mystère. Elle ne l'oubliait pas, puisqu'un jour avant sa mort le médecin lui demandant comment elle avait passé la nuit, elle lui répondit fort agréablement, qu'elle l'avait passée d'une manière bien douce, dans la compagnie de notre bon Sauveur, de sa très-heureuse Mère et du glorieux saint Joseph, allant en Egypte, et qu'il faisait beau dans une si sainte compagnie. Répétant ces paroles, ah! qu'il y faisait beau. Son amour tendre pour ces trois personnes sacrées ne lui permettait pas

d'en être désoccupée. Oh! la douce et sainte occupation et à la vie, et à la mort!

Elle reçut tous ses sacrements avec des sentiments d'une piété ravissante et elle parlait des choses célestes d'une manière angélique, et qui surpassait l'ordinaire capacité de la créature. Elle passa tout le matin du dernier jour avec un visage riant, et comme marquant que son intérieur était dans une joie divine. Elle parlait toujours de Notre-Seigneur, de son immaculée Mère, du grand saint Joseph, comme s'ils eussent été présents, sans aucune plainte des douleurs de son corps qui ne pouvaient être que très-grandes, ayant été trois mois dans le lit sans se pouvoir remuer qu'avec peine, et étant écorchée en plusieurs endroits. M. d'Allamont, abbé de Beaupré lui donna l'extrême-onction, et s'étant assoupie, comme le médecin lui eut donné quelque chose pour prendre elle ouvrit les yeux, les regardant tous d'un regard fort doux, et prononçant les doux noms de Jésus et de Marie d'une voix et d'un ton très-dévot, elle les referma pour ne les plus ouvrir, et elle fut depuis les trois heures après midi dans cet assoupissement jusqu'à sa mort, qui arriva le 14e jour de janvier de l'année 1649.

C'était une chose pitoyable pendant ce temps-là d'entendre les pleurs et les lamentations de ses religieuses, et plus encore quand elles virent leur Mère morte. Elles se jetaient toutes sur son corps avec des cris capables de faire fendre les cœurs les plus durs; et il fut impossible de les en séparer durant deux jours entiers qu'il demeura exposé à la grille. L'affluence du monde qui venait de tous côtés pour le voir par respect ne les pouvait faire retirer, ni empêcher qu'elles ne l'embrassassent, témoignant qu'elles auraient voulu donner leurs vies pour conserver la sienne. Toute la ville accourut pour lui rendre ses derniers devoirs. Son visage paraissait dans une beauté admirable, et il ne semblait pas qu'elle fût morte. Il semblait qu'elle était dans une sainte extase, et on ne pouvait se lasser de la regarder. M. le maréchal de la Ferté, et madame sa femme, et toute la noblesse ne savaient assez l'admirer. L'on s'empressait à lui faire toucher des chapelets, et l'on demandait comme des reliques quelque chose qui lui eût servi. Il sortait de son saint corps une odeur miraculeuse qui causait une dévotion particulière. Son cœur fut trouvé d'une façon tout extraordinaire dont il sortait une liqueur qui a fait des miracles. Ce béni cœur a été porté au monastère de Notre-Dame du Refuge d'Avignon, où il est gardé dans une grande vénération dans un cœur d'argent.

Elle avait demandé qu'on ne l'enterrât que vingt-quatre heures après sa mort, et il serait à désirer que cela se fît, à l'égard de toutes sortes de personnes. L'expérience a fait voir plusieurs fois que des personnes que l'on a crues mortes ne l'étaient pas, et qu'ainsi on les eût enterrées vives si l'on se fût pressé. L'on en a vu revenir du cercueil pendant qu'on les portait en terre; mais il n'y a rien de plus pressant en cette matière que l'exemple de sainte Thérèse. Tout le monde la jugeait morte, et après que l'on en eût gardé le corps non-seulement durant vingt-quatre heures, mais par une spéciale conduite de la divine Providence plusieurs jours, comme l'on faisait la cérémonie de l'enterrement elle donna des marques de vie. Elle dit elle-même qu'ayant été exposée le visage découvert, comme c'est l'ordinaire des religieuses, la cire qui coulait des cierges qui brûlaient proche du cercueil où elle était, lui étant tombée sur les yeux les tenait si fermés qu'elle eût de la peine à les ouvrir. Il est vrai que la plupart des prélats donnent des ordres sur ce sujet; mais ces ordres souvent sont très-mal gardés, et pour cela, il serait nécessaire que l'on veillât à les faire observer exactement.

Le corps de la très-digne mère Marie-Elisabeth fut trois jours sans être enterré à raison de la foule du peuple qui venait le voir par respect. Il fut mis dans un cercueil de plomb, puis de bois, sous l'autel du chœur des religieuses. L'année 1652, il fut transporté dans un autre endroit avec le même autel, ce qui se fit avec grande cérémonie. Et durant ce temps il exhalait une odeur suave qui dura un bon espace de temps. Enfin l'année 1676, l'on a embelli ce tombeau de peintures, et on l'a environné d'un balustre, avec cette inscription en lettres d'or.

Ci-gît la révérende Mère Marie Elisabeth de la Croix de Jésus, issue de la noble maison de Ranfaing, institutrice de l'ordre de Notre-Dame du Refuge, et fondatrice du premier monastère érigé à Nancy, et du second à Avignon. Et est décédée en son premier monastère de Nancy le quatorzième de janvier de l'année mil six cent quarante-neuf, âgée de cinquante-six ans.

O mon cher lecteur qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite dans les lieux les plus relevés, qui relève les plus vils de la poussière, qui glorifie et sauve les humbles, et les comble de joie dans leur gloire, qui les délivre de toutes leurs peines. (*Psal.* CXII, 5, 6.) Si ses saints ont beaucoup d'afflictions, il les en tire d'une manière admirable. Il garde tous leurs os même, il ne s'en brisera pas un seul qu'il ne rende quelque jour glorieux (*Psal.* XXXIII, 21, 22.) O serviteurs du Seigneur, louez un si bon et si magnifique maître. (*Psal.* CXXXIV, 1, 3.)

Que son nom soit béni, depuis ce temps jusque dans l'éternité, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. (*Psal.* CXII, 2-3.) Eh bien! voilà Elisabeth qui a servi de jouet aux démons et aux hommes, qui a été la fable du peuple et l'opprobre du monde, qui dans le siècle même présent y reçoit des honneurs que l'on ne fait pas aux monarques de la terre. Voilà Elisabeth qui, après avoir souffert durant une vie qui a passé, possède des plaisirs divins qui dureront toujours. Que lui reste-t-il de toutes ses douleurs? Que lui reste-t-il de toutes ses humiliations? De

tant d'oppositions des créatures! O vie qui n'es qu'un instant comparée à l'éternité, comment peut-on, mais comment peut-on s'arrêter, se mettre en peine, ou se réjouir de ce qui se passe en toi! O enfants des hommes, mais jusqu'à quand aimerez-vous le mensonge; jusqu'à quand vous attacherez-vous à ce qui n'est rien! (*Psal.* IV, 4.) O jours, années qui passez si vite, et qui à vrai dire n'êtes que des moments, que vos peines sont douces, e vos humiliations sont glorieuses qui nduisent à des joies, à des grandeurs ines. O plaisirs, ô honneurs, ô biens de la terre, qui n'êtes que des ombres; qu'il est juste, qu'il est avantageux de vous mépriser, mais que vous êtes à craindre, puisque les attaches que l'on a à vous ont des suites si funestes. Oh! qui me donnerait à choisir des abjections, des croix d'Elisabeth, ou de tout ce que le monde appelle plaisirs et honneurs, que je préférerais de tout mon cœur ses humiliations et ses souffrances à tout ce que le siècle a d'agréable et d'élevé. Car enfin, car enfin, il n'y a que vous, ô longue et interminable éternité, qui êtes considérable, il n'y a que ce que l'on possède en vous. Oh! si nous pouvions savoir les sentiments de ceux qui y sont entrés, qu'ils nous crieraient tous hautement ces grandes vérités. Apprenons-les aux pieds de Jésus crucifié pendant le peu de jours qui nous restent. Apprenons à ses pieds adorables qu'à proprement parler il n'y a que Dieu seul. Oui, ô mon Dieu! il n'y a que vous seul. Que les mondains pensent et disent tout ce qu'ils voudront, qu'ils s'imaginent parmi leurs illusions que ce qu'ils cherchent, ce qu'ils aiment soit quelque chose, pour moi, ô mon Dieu! j'en veux pour jamais demeurer à vous seul. C'est vous seul que je veux et à la vie et à la mort, et éternellement après ma mort. Disons-le donc, mon âme, et disons-le toujours sans jamais nous lasser de le dire; Dieu seul, Dieu seul, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ.

C'est ce Dieu seul qui a toujours été toutes choses en tout, à la sainte mère Marie Elisabeth de la Croix de Jésus, qui lui faisait mépriser si saintement l'estime du monde parmi tous les abaissements où la divine Providence la mettait. Cependant sa grande et éminente sainteté n'a pu être si cachée qu'elle ne se soit fait voir à travers de tous les brouillards dont les démons et les hommes tâchaient de l'obscurcir, à des personnes dont les vives lumières pénétraient tous les nuages qui l'environnaient.

Elle a été hautement louée et approuvée par une assemblée d'éminentissimes cardinaux qui en ont parlé avec admiration dans un temps même où l'on tâchait de l'obscurcir davantage. Les révérendissimes évêques de Toul ses prélats en faisaient une estime très-particulière. M. Rose, grand archidiacre de Langres, dont le mérite est assez connu, et dont la charité qu'il m'a témoignée me logeant chez lui avec grande bonté, passant par la ville où il était, demande ici ma reconnaissance, dans une lettre écrite après sa mort à une dame de qualité, dit que sa vertu aussi invincible qu'elle a été combattue, et ses mérites lui faisaient considérer comme un trésor sur terre, riche et précieux en grâces et bénédictions, et qu'il croit que les anges n'ont pas manqué d'accompagner cette belle âme dans son entrée triomphante dans le paradis, que durant sa vie ses amis en recevaient des secours qui étaient au-dessus de la nature. Le feu P. Coton de la Compagnie de Jésus, personnage d'un rare mérite, et d'une grande expérience dans la conduite des âmes, admirait son incomparable vertu dans les souffrances, et les hauts desseins que Dieu avait sur elle. Dans une lettre écrite à un Père de sa Compagnie, il lui recommande comme la plus belle âme qu'il eût vue en sa vie, et cependant combien en avait-il connues dans tous les différents lieux où il s'était trouvé, d'une vertu extraordinaire? Parlant à l'un de ses confesseurs qui l'avait assistée dès qu'elle était encore mariée, et qui l'accompagnait dans ses voyages, dont la singulière probité, la sainte vie, et l'incomparable charité méritent que l'on en conserve le nom à la postérité, parlant, dis-je à ce saint homme nommé M. Varinel, il lui témoigna qu'il se réjouissait avec lui de la grâce que Dieu lui faisait d'assister une si sainte personne, et si agréable à Dieu, et d'avoir les occasions de lui rendre service, marquant en même temps qu'il lui portait une sainte envie, et que si sa condition lui permettait, il se tiendrait trop honoré, et serait ravi de prendre sa place. Mais voici une lettre qu'il en écrivit à Son Altesse Sérénissime de Lorraine le duc Henri, qui fait assez voir la haute estime qu'il en avait.

Lettre du P. Coton à Son Altesse Sérénissime de Lorraine Monseigneur le duc Henri

« Monseigneur,

« La lettre dont il vous a plu m'honorer en date du 26 de février a tardé plus que je n'aurais désiré à arriver entre mes mains, qui servira d'excuse à ma plume, qui aura conséquemment trop attendu de voler vers votre Excellence et satisfaire à ce qu'elle désire de moi. Je vous dirai donc qu'il ne se faut pas étonner si le père du mensonge falsifie les vérités humaines, puisqu'il a les industries de déguiser et d'obscurcir les divines. Il faudrait, ou qu'il ne fût pas ange, et eût perdu les dons de la nature, ou que le péché mortel ne lui donnât pas les avantages qu'il a sur l'imagination des semblables à celui dont il vous a plu m'écrire, pour ne pas produire les monstrueuses imaginations de ceux qui sont plus probablement possédés en leurs âmes, que cette vertueuse demoiselle ne l'est au corps. Ils ont plus besoin de cure qu'elle sans comparaison, car avec le démon volontaire ils se perdent, et avec le forcé elle se perfectionne et se sauve, et ce avec un tel surcroît de mérite, qu'elle peut être comptée au nombre des martyrs quant à la gloire essentielle. J'envoie avec l'attestation que votre Excellence demande un grain du cha-

pelet qu'elle, ou plutôt le démon par elle, me rompit, la première fois qu'il lui plut me conduire à l'exorcisme. Vous avez mémoire, Monseigneur, comme je commandai au démon de me rendre mon chapelet, d'en ramasser les pièces et de les baiser, ce qu'il fit, mais possible ne prîtes-vous pas garde quand à l'entrée de la chambre il se tourna vers moi, et me dit, il y a du manque, un grain qui est demeuré là-bas dont je ne tins compte, et fis raccommoder mon chapelet à mon compagnon y substituant ce qui pouvait y manquer. Or, il advint que quinze jours après retournant en Bourgogne, je passai chez Madame de Crouy qui me logea dans une chambre du château ; mais la nuit m'étant éveillé, comme je voulus prendre un reliquaire que je porte ordinairement et prier Dieu, je l'avais mis sous le chevet du lit pour m'en servir dans le temps de la prière, voilà que je trouve ce gros grain attaché encore au fil, et rompu tel qu'il était dans la chambre susdite, sans que je l'eusse vu depuis, et mon dit chapelet étant entier sans que rien n'y manquât depuis que mon compagnon l'avait fait raccommoder; de manière que la restitution m'en fut faite d'une manière non accoutumée et bien loin du lieu où j'avais commandé au démon de me la faire, et plusieurs jours après. J'ajoute le grain à celle-ci, afin que votre Excellence voie le pouvoir que Jésus-Christ a laissé à son Eglise sur ces esprits immondes, et rebelles jusqu'aux plus petites choses; car cette restitution est assez remarquable dans ses circonstances, notamment d'avoir été faite tant de jours après, sans que le grain se fût perdu dans les balayures de la maison, qu'il était colloqué sous le chevet sur lequel je me reposais et auprès de mes reliques. Choses mémorables, et de plus grande importance sont arrivées en cette possession ; mais la plus signalée est la patience et la conformité avec la volonté de Dieu, qui est en cette bonne âme. Il ne se passe jour que je ne prie pour elle et désire grandement qu'elle fasse le réciproque. Ce doux Jésus et sa sainte Mère sont plus proches de son esprit, que les démons malheureux ne le sont de son corps; et ce leur est un grand supplice d'y être confinés, nonseulement à cause des exorcismes, ainsi à raison de l'accroissement de grâces et de mérites auxquels malgré eux ils coopèrent, joints les sacrements, prières, réelle présence du corps de notre Sauveur, et autres communications divines parmi lesquelles ils sont contraints de se trouver, et d'autant plus reconnaître leur infélicité désespérée, leur éternelle rage et irrévocable malédiction. Si jamais la divine Providence ordonne que je retourne à Nancy, je tâcherai de témoigner de plus en plus à son Excellence combien je suis,

« Monseigneur,

« Son très-humble et son très-obéissant serviteur,

« Pierre Coton. »

Un savant théologien, de grande vertu, et de grande expérience dans la conduite des âmes assure dans une lettre que c'est l'âme la plus semblable à Jésus crucifié qu'il ait connue sur la terre, et la vie la plus vivifiée de son divin esprit. Que l'exemple de ses croix et de ses glorieux combats lui tiraient les larmes des yeux dans la considération du peu qu'il faisait en comparaison d'elle. Mais l'homme de Dieu, le célèbre P. Poiré, n'en parlait pas seulement avec estime, mais de plus il s'exposa en sa considération à des souffrances bien humiliantes. Un autre religieux de la même compagnie et qui en était l'un des plus rares esprits et des plus solides jugements, ayant assisté à quantité de consultations ou assemblées faites pour son institut, où elle disait ses raisons, a souvent dit en sortant qu'elle était une admirable personne, et qu'ils n'étaient que des enfants, parlant de ceux de l'assemblée, comparés à ses éminentes lumières. Une sainte Carmélite qui avait des lumières extraordinaires de Dieu, assurait qu'elle était grandement chérie de Dieu, et plus qu'on ne le pensait. Feu M. de Renty, dont la sainte vie est connue par le livre qui en a été donné au public, en ayant entendu parler, comme il avait l'esprit de Dieu, sut bientôt discerner son mérite, et c'est ce qui l'obligea de lui adresser la lettre que nous allons rapporter par laquelle nous finirons ce chapitre.

Lettre de Monsieur de Renty à la mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus.

« Ma révérende Mère,

« Je ne sais comme je vous écris ce mot, je m'abandonne à mon Dieu pour le faire dans son esprit, et en la simplicité de ses enfants desquels je suis un misérable prodigue; mais ayant beaucoup ouï parler de vous, diversement en beaucoup de rencontres et d'importance, ce qui m'en est demeuré est que Notre-Seigneur fait son œuvre sous la petitesse et le secret, que le monde aide à faire par sa malice, et que même tous les serviteurs de Dieu ne sont pas capables de connaître. Ce secret se trouve au milieu du plus grand bruit qui est l'œuvre intérieure, laquelle va son train selon qu'il plaît à Dieu, et dont la conduite étant perfectionnée de tout ne peut-être blessée de rien. M. Chauvenel, avocat de la miséricorde de votre ville, m'a dit ce qui a paru au dehors, ce que vous avez porté pour Dieu, cela m'a donné mouvement de me lier à vous autant que Notre-Seigneur le veut; et d'autant plus qu'il m'a donné la connaissance et liaison étroite avec une personne qui a grand rapport à votre conduite (il parle de Marie des Vallées); l'extérieur me fait juger de l'intérieur. Au jour du jugement toutes les choses nous seront manifestées, tant en ce qu'elles sont, que pour ce qu'elles sont ; et certainement tout ce que nous en devons tirer, et qui ira toujours se perfectionnant, et s'augmentant jusqu'à ce qu'il soit consommé, sera l'anéantissement qui sera d'autant plus grand en adoration, en amour, et à tout porter, et opérer, que Notre-Seigneur est plus en lui par son esprit pour nous faire approcher

de lui. Je le supplie que nous soyons prévenus de ses grâces pour donner lieu à tout ce qu'il veut opérer en nous, et de recevoir notre don entre ses divines mains. Souffrez que je lui demande en union avec vous non en témérité mais en simplicité d'un pauvre qui demande l'aumône, et qui est en tout respect,

« Ma révérende Mère,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« J.-B. GASTON DE RENTY. »

CHAPITRE X

Le triomphe de la croix dans les grâces extraordinaires qu'elle a reçues.

Mes très-chers, dit le disciple bien-aimé, *ne croyez pas à tout esprit : mais jugez si les esprits viennent de Dieu : parce que plusieurs faux prophètes se sont élevés dans le monde.* (*I Joan.* IV, 1.) Il ne faut donc pas croire à tous ceux qui prétendent avoir l'esprit de Dieu, comme nous l'avons remarqué ci-devant, car plusieurs ont été des trompeurs, et plusieurs ont été trompés. Il y a eu grand nombre de faux prophètes dans l'ancienne loi. Il y en a eu dans la nouvelle, et dès le temps des apôtres, aussi bien que dans les siècles qui les ont suivis. Saint Jean dans sa *IIe Epître* (I, 7.) nous apprend qu'il était sorti plusieurs séducteurs pour aller dans le monde. C'est pourquoi notre divin Maître nous avertit de nous en garder ; et il nous dit en la personne de ses disciples. *Prenez garde que personne ne vous séduise,* prédisant que plusieurs viendraient en son nom, et qu'ils séduiraient plusieurs personnes. (*Matth.* XXIV, 4, 5.)

Cela se vit bientôt après pendant le siége de Jérusalem, où entre plusieurs faux prophètes il y en eut un qui assura le peuple que ceux qui se retireraient dans le temple ne périraient point, et sur sa parole six mille hommes s'y étant réfugiés, ils furent tous consumés par le feu. Dans la suite des temps, il y en a eu qui ont séduit une partie des fidèles par leurs nouvelles et méchantes doctrines.

Mais il y en a aussi eu qui n'ayant pas dessein de séduire ont été trompés, soit par leur imagination, soit par le malin esprit, qui se transforme même selon la doctrine de l'Apôtre en ange de lumière. (*II Cor.* XI, 14.) C'est en cette manière qu'il a séduit plusieur solitaires ; et la bienheureuse Catherine de Boulogne, quoique de grande prudence et sainteté, n'a pas laissé d'en être trompée, comme elle l'assure elle-même. C'est pourquoi le bienheureux P. Jean de la Croix, homme tout divin, comme l'appelait la séraphique mère sainte Thérèse dans sa doctrine céleste, tient pour maxime qu'il ne se faut pas arrêter aux choses extraordinaires, comme les visions, et révélations, les laissant pour telles qu'elles sont aux yeux de Dieu ; mais qu'il faut toujours se conduire par la foi. Est-il vrai que le démon se mêle souvent dans ces choses extraordinaires, tâchant de contrefaire l'opération divine, et souvent il n'est pas aisé de le discerner, je dis même dans les bonnes âmes, et qui sont favorisées de véritables grâces, quoiqu'en de certaines occasions, comme l'enseigne très-bien sainte Thérèse, il soit facile à ceux qui sont dans l'expérience des communications de Dieu, par la grande différence qui se trouve entre les effets de l'esprit de Dieu, et de l'esprit malin. De plus l'imagination y apporte encore bien du mélange, ce qui fait que les véritables prophètes ne parlent pas toujours en prophètes : ce qui est bien à considérer dans les personnes qui sont mues quelquefois extraordinairement par le Saint-Esprit : et qui en de certaines choses pensant parler par l'opération de cet Esprit-Saint, ou croyant en avoir eu quelque révélation, n'agissent néanmoins que par leur propre esprit.

C'est ce qui a fait dire au séraphique docteur saint Bonaventure que l'on devait même s'éloigner de ces choses. Ainsi sainte Colette ayant reçu plusieurs de ses grâces, et voyant que notre bon Sauveur voulait lui révéler bien des choses, le pria avec grand respect de ne lui accorder ces sortes de faveurs ; qu'il lui suffisait de le connaître, et de pleurer ses péchés. Ceux qui les désirent s'exposent à toutes sortes d'illusions ; et les personnes qui s'y arrêtent par leur propre lumière tombent en de grandes tromperies. Le pieux Gerson rapporte qu'un certain solitaire s'étant trop attaché à ses visions, comme l'attache du propre jugement vient de l'orgueil, les saints Pères le firent lier de chaînes, lui firent manger de la viande, et boire du vin, ce qui humilie bien de grands jeûneurs dont plusieurs, à raison de la secrète présomption qui leur arrive de leurs austérités, auraient grand besoin de ce remède ; et ce pauvre solitaire par ces humiliations fut délivré de ses illusions. Le même célèbre docteur que nous venons de citer remarque très-bien que c'est une mauvaise conduite que d'applaudir comme l'on fait ordinairement à ceux qui ont des dons gratuits, parce que, comme dit sainte Thérèse, ils peuvent compatir avec le péché mortel ; mais de plus quand ils se trouvent en de bonnes âmes, ce n'est pas toujours une marque d'une sainteté éminente, Dieu les déniant quelquefois à des personnes d'une vertu admirable, et les accordant à d'autres qui ne sont pas dans une si grande perfection. Cependant c'est une erreur qui ne règne pas seulement parmi le commun peuple, mais parmi les personnes considérables, des personnes spirituelles, des directeurs même, de faire une trop grande estime des personnes qui ont des dons gratuits, en sorte que dès lors que quelqu'un passe pour en être favorisé, chacun court après, chacun le veut voir, et lui parler, et l'on n'en parle que comme d'un saint. Conduite qui a été suivie d'effets dangereux, et funestes, et désavantageux à la solide piété, et préjudiciables à ceux que l'on a recherchés, et honorés de la sorte. Vous verrez des gens même qui se mêlent

d'être spirituels donner facilement dans ce que ces personnes disent, on les consulte sur l'état des âmes qui sont en l'autre vie, sur l'intérieur de celles qui sont encore au monde, sur les choses secrètes ; ce qui donne lieu au démon de se mêler dans leurs grâces, car je suppose qu'elles en ont de véritables, et à leur esprit d'agir par sa propre opération, pendant qu'elles s'imaginent être mues par le Saint-Esprit.

Il faut néanmoins ne pas tomber dans l'autre extrémité, dans le sens de ceux qui ne croient pas, ou qui méprisent les véritables grâces des saints, sous prétexte qu'elles sont extraordinaires. Car si d'un côté la divine parole nous donne avis d'éprouver les esprits, pour juger s'ils viennent de Dieu, d'autre part elle nous déclare de ne pas éteindre l'Esprit-Saint quand il se trouve dans une personne, et de ne pas mépriser les grâces extraordinaires. Au reste, selon la doctrine de saint François de Sales, après les communications que Dieu a faites à ses créatures, et dans l'ancienne loi, et dans la nouvelle, que l'Ecriture nous apprend, et que nous sommes obligés de croire, il n'est pas difficile de croire celles que l'on nous rapporte qu'il a eus avec ses saints. Si la foi nous enseigne qu'un Dieu donne son corps à manger, et son sang à boire à ses plus cruels ennemis s'ils sont assez téméraires de s'approcher de la sacrée table de sa divine communion, nous étonnerons-nous des communications qu'il a avec des personnes qui ne respirent que son pur amour, qui sont bien éloignées de celui qu'il fait paraître par une charité excessive dans la divine Eucharistie. Mais n'a-t-il pas engagé sa parole qu'aux derniers jours il répandrait de son esprit sur toute chair, et que les enfants, et les filles prophétiseraient, que les jeunes gens auraient des visions, et les vieillards des songes : et qu'en ces jours-là il répandrait son esprit sur ses serviteurs, et sur ses servantes, et qu'ils prophétiseraient. (*Joel.* II, 28 et seq.)

C'est ce que l'on a vu en sainte Gertrude, fille de Pepin duc de Brabant qui vivait il y a plus de mille ans, en sainte Angèle, fille du roi de Bohême, en sainte Hildegarde, en sainte Elisabeth de Sconau, religieuse de l'ordre de Saint-Benoît, en sainte Brigitte, en sainte Angèle de Foligny, en sainte Thérèse, et en plusieurs autres que Dieu a honorées du don de prophétie, à qui il s'est communiqué familièrement en la manière qu'un ami parle à son ami, comme il est écrit dans l'*Exode* (XXXIII, 11) de Moïse. Mais toute l'histoire des saints est pleine de ces communications divines.

C'est pourquoi, à l'imitation des auteurs qui ont écrit leurs Vies, et les Vies même des personnes de notre temps, décédées en odeur de sainteté, je rapporterai ici quelque chose des grâces singulières que Dieu tout bon, et tout miséricordieux, a bien voulu faire à la mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus; et je le fais après que ses grâces ont été sévèrement examinées par des personnes illustres en doctrine, en piété, et d'une grande expérience dans la conduite des âmes, et cela par l'ordre de ses supérieurs, et prélats qui ont jugé qu'elles venaient de l'esprit de Dieu en ayant reconnu toutes les marques que les saints, et les docteurs demandent. Ce qui a fait dire à une personne considérable qui l'a beaucoup connue, que ces marques étaient si évidentes qu'il n'en pouvait aucunement douter. Et de vrai si les saints demandent pour marques du véritable esprit de Dieu une vraie humilité, une vérité sincère, une soumission parfaite, un détachement du propre sens, un renoncement à la propre lumière, une sainte vie, l'amour des souffrances, la bonne doctrine, une foi pure, la haine de soi-même, une grande charité pour les autres, des effets qui glorifient Dieu, toutes ces vertus ont été d'une manière éminente dans la mère Marie-Elisabeth. Et certainement si David a dit autrefois à Dieu : *Vos consolations ont rempli de joie mon âme, à proportion des douleurs qui ont accablé mon cœur.* (*Psal.* XCIII, 19.) Les douleurs de cette digne Mère, et dont elle a fait un usage si chrétien, ayant été étonnantes et dans leur grandeur, et dans leur durée, il ne faut pas être surpris si notre bon Sauveur le Père des miséricordes l'a consolée de temps en temps par des faveurs particulières; et si elle a eu une conversation familière avec cet aimable Dieu-Homme, et son immaculée Mère.

Dans les commencements d'une conversation si divine, regardant une image du saint enfant de Jésus, ce béni enfant lui parla, et lui donna des connaissances de son incarnation qu'elle n'avait jamais eues, et d'une façon si admirable qu'elle assurait que tout ce qu'elle en pouvait dire n'était rien. Dans un premier jour de l'année assistant au redoutable sacrifice de notre religion, après que ce Seigneur de toutes choses lui eut dit que sa volonté s'accomplirait en elle comme elle pouvait s'accomplir en terre, il lui sembla qu'il la couvrait de son sang, et qu'il entrait dans elle s'insinuant dans toutes les parties de son corps. Comme nous avons parlé d'une pareille grâce dans la Vie du P. Seurin, nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit sur ce sujet. Il s'est fait voir à elle tout couvert de plaies, et comme il était dans sa douloureuse flagellation. Dans une autre occasion il lui montra la plaie sacrée de son côté qu'elle eut l'honneur de toucher, lui permettant même d'y appliquer sa bouche, et quelquefois il lui semblait qu'il était comme enfermé dans sa poitrine. Il en prenait des soins miraculeux, et quelquefois ne pouvant prendre les remèdes qui étaient nécessaires à ses maux, il opérait par toute sa puissance ce qu'ils eussent dû faire. Elle a été guérie tout à coup, plusieurs fois recevant la communion vivifiante de son précieux corps, et lorsqu'elle était environnée de toutes parts de croix, en de certains temps, il lui paraissait comme étendant sa divine main pour parer aux coups et pour la soutenir. Notre-Seigneur lui dit comme à sainte Thé-

rèse qu'il lui appliquait ses mérites, et qu'il était tout à elle. Les mémoires authentiques de ses grâces portent que le second jour de mars de l'année 1624, pendant que le P. Poiré célébrait les divins mystères, l'adorable Jésus prit son cœur, que la place ensuite en est demeurée vide, un temps considérable, et que pendant ce temps-là l'on n'y pouvait pas apercevoir le moindre mouvement. Toujours est-il certain que les médecins et chirurgiens qui ont assisté à l'ouverture qui se fit de son corps après sa mort ont attesté que le cœur que l'on y a trouvé était extraordinaire tant en sa forme qu'en sa substance; et ils en parlaient avec un extrême étonnement. Ils ont déclaré qu'ils n'avaient jamais rien lu de pareil dans les auteurs de leur profession, et qu'il y avait en cela quelque chose au-dessus de la nature. Nous avons cru pouvoir écrire cette faveur après ce qui est rapporté de sainte Catherine de Sienne, dont l'on remarque la même grâce, mais d'une manière plus surprenante. Cependant c'est ce que l'on a prêché dans les premières villes du christianisme; c'est ce que prêchent encore tous les jours à la fête de cette grande sainte des prédicateurs, non-seulement très-éloquents, mais d'une profonde érudition. Après qu'un Dieu s'est fait homme, qu'il a pris les infirmités de la nature humaine à l'exception du péché et de l'ignorance, qu'il nous a donné son corps en viande et son sang en breuvage, comme il a déjà été dit, il n'y a plus rien de difficile à croire de ses faveurs particulières envers des âmes qui lui sont extraordinairement chères, et qui sont uniquement à lui.

Ce doux Sauveur lui faisait encore la grâce de lui dire beaucoup de vérités qui regardaient le bien public et le bien particulier, qui la regardaient, et le prochain; il la reprenait lui-même de ses défauts, et lui faisait voir ses imperfections. Un jour n'ayant pas parlé avec assez de douceur aux pauvres filles du refuge, il l'en reprit, et lui dit que l'on en devait avoir grande compassion, se souvenant que si l'on n'était pas tombé dans leurs fautes, c'était par sa pure miséricorde. Ce débonnaire Sauveur les lui recommandait souvent. Et quoiqu'elle eût une charité abondante pour elles, elle désirait qu'elle en eût encore davantage, que quand ses religieuses manquaient dans la charité qu'il demandait d'elles, que leurs manquements ne la devaient pas empêcher, puisque ce n'étaient pas ces créatures qui en devaient être l'objet, mais lui-même. Que si elles donnaient peu de sujet de les aimer, il y avait moins d'amour-propre; et pour lors il se fit voir comme il était dans sa douloureuse passion, et il montra ce qu'il avait souffert pour elles. Oh! vue infiniment pressante bien capable d'embraser tous les cœurs d'une dilection sainte pour le cher prochain, et pour les plus misérables et délaissés! Oh! hommes, arrêtez les yeux sur un spectacle si divin et si étonnant, et voyant ce qu'un Dieu a souffert pour nous, et un Dieu qui veut que nous nous aimions comme il nous a aimés, prenez sur ce modèle admirable la règle et la mesure de l'amour que vous devez avoir pour le prochain. Après cela, comment est-il possible de se rebuter de ce qui se doit au monde, quand ce serait la personne la plus misérable, la plus dégoûtante, la plus insupportable! Comment est-il possible de se lasser de la servir? Comment y pouvoir épargner rien? Comment ne pas tout souffrir? Un Dieu fait homme veut que nous aimions comme il nous a aimés. Ah! que faisons-nous donc ici, avons-nous tout quitté, avons-nous tout donné, avons-nous tout souffert pour le cher prochain, avons-nous été crucifiés, avons-nous donné jusqu'à la dernière goutte de notre sang; et néanmoins nous prendrons le peu que nous faisons pour quelque chose. Hélas! que les créatures ont toujours sujet de s'humilier et de reconnaître qu'après avoir tout fait quand cela serait elles sont toujours bien inutiles. Mais comme cette sainte mère veillait toujours sur son cœur de peur que, sous prétexte de charité divine, il ne se laissât aller à l'amour naturel, et qu'elle craignait que son naturel complaisant ne se mêlât trop dans le soin qu'elle donnait à assister les filles du refuge, Notre-Seigneur lui dit : N'y regarde que moi, et ce que tu feras à la moindre d'elles je le tiendrai comme fait à moi-même.

Il lui dit qu'elle ne se troublât point pour ses défauts; qu'il avait laissé des imperfections à ses saints comme des mouvements de colère, et d'autres mouvements pour apprendre aux autres hommes que les saints ayant eu ce qu'ils avaient, et ressentaient, ils l'avaient surmonté avec son secours, ce qu'ils pouvaient donc aussi faire, et ce qui les rendaient inexcusables; que l'inquiétude lui était désagréable aussi bien que la mélancolie; qu'il voulait être servi gaiement. Et comme elle se plaignait de sa faiblesse, il lui montra qu'elle était encore bien plus grande qu'elle ne la voyait; mais que cependant elle devait avoir bon courage; et elle a assuré que c'était souvent ce que tout le ciel lui disait : « Courage, courage, patience, patience (Notre-Seigneur, la très-sainte Vierge, les saints l'encourageant toujours), » et que puisque c'était le moyen de posséder son âme, et de vrai sans un grand courage, je ne dis pas naturel, ni sensible; car il est quelquefois très-grand lorsque l'on n'en sent point du tout, et qu'on ne laisse pas de faire les choses quoiqu'avec répugnance que Dieu tout bon demande de nous, sans un grand courage, dis-je, l'on ne fera jamais rien. Et c'est une grande maxime que le découragement ne vaut rien à rien et qu'il est toujours à surmonter quelque péché que l'on ait commis, car il ne rémédie à rien, et est cause d'un grand mal. Il ne faut donc jamais ni se décourager, ni s'abattre, ni se laisser aller à la mélancolie, ni perdre espérance, quoi qu'il arrive : et si l'on ne peut pas éviter les mouvements de ses passions, il ne

faut pas s'y laisser aller volontairement, mais demeurer dans la paix dans le fond de l'âme, détestant, regrettant, soupirant sur ses péchés, mais sans découragement ni inquiétude.

Notre-Seigneur lui recommandait de prier pour ceux qui la persécutaient, et il lui faisait connaître combien ce lui était une chose agréable d'avoir un amour sincère pour ses ennemis. Il lui disait qu'il ferait miséricorde aux miséricordieux et de plus grandes miséricordes à ceux qui l'auraient été davantage. Il lui faisait voir ce qu'il avait fait lui-même pour tous les hommes, qui, étant tous pécheurs et l'ayant offensé, avaient besoin de sa miséricorde, car il lui montra qu'il avait offert sa mort, et répandu son sang pour tous, et que c'était le mauvais usage que l'on en faisait qui empêchait que tous n'en ressentissent pas les effets. Qu'il bénissait les personnes à proportion qu'elles coopéraient à ses grâces ; et elle voyait le Saint-Esprit se communiquer selon leur disposition intérieure. Notre bon Sauveur lui assura qu'il ferait la volonté de ceux qui ne cherchaient que sa volonté ; que dès lors que l'on travaillait pour ses intérêts, il prenait soin des personnes qui s'y appliquaient et même, ce qui est une bonté admirable, des intérêts de celles qui les touchaient. Oh ! que si les hommes savaient combien le Seigneur que nous servons est bon, et combien il est avantageux de s'oublier soi-même pour ne penser qu'à lui ! Oh ! quel honneur, quel avantage dans une maison, dans une famille, quand il s'y trouve quelques personnes qui y servent Dieu en vérité! quelles bénédictions n'attirent-elles pas, non seulement pour le spirituel, mais pour le temporel ! Mais, ô aveuglement criminel des hommes et ce qui est digne de larmes de sang, d'hommes chrétiens, il semble qu'on ait peur de la dévotion, et qu'une personne qui la pratique (il faut la bien pratiquer), est à charge et à déshonneur.

L'adorable Jésus lui dit encore que plus on était éloigné du monde, plus on était proche de lui et il la reprit de ce qu'écrivant une lettre elle pensait à se servir de bons termes et s'appliquait à la bien faire. Il lui fit voir que les moyens humains étaient peu de chose en sa divine présence; qu'il prenait plaisir de se servir de ce qui ne paraissait rien, ou de ce qui était chétif aux yeux du monde pour confondre la sagesse humaine. Un jour y ayant eu du beau monde à la réception de deux filles dans son monastère d'Avignon, il lui manifesta que ce n'était pas dans cette pompe qu'il se trouvait. Il lui témoignait que son plaisir était dans les croix ; que c'était une grande folie de s'attendre à autre chose, qu'il fallait nécessairement souffrir ou en ce monde, ou en l'autre ; qu'elle devait être toujours attachée à la croix ; qu'il avait eu ses desseins sur ses saints, mais que pour elle il l'avait choisie particulièrement pour les souffrances, et pour empêcher qu'il ne fût offensé; qu'elle n'eût pas de peur pour la dépense de ses maisons, mais qu'elle se fiât à sa providence.

Il la reprit de ce qu'elle ne priait pas assez pour les rois catholiques et nécessités publiques : aussi est-il vrai que les prières de ces âmes sont toutes-puissantes auprès de Dieu et pour les besoins des particuliers et du public. Une personne considérable assurait qu'il ne l'avait jamais suppliée de prier Dieu pour quelque chose, qu'il n'eût vu ses prières exaucées, et que la chose n'eût réussi par-dessus son espérance même. L'Écriture nous donne des exemples admirables de la force des prières des saints auprès de Dieu, comme il se voit en Moïse et en Elie. L'on peut dire que les prières des saints soutiennent l'ire de Dieu et empêchent qu'il ne punisse le monde en sa colère. C'est pourquoi ce Dieu de majesté voulait que la mère Marie-Elisabeth priât pour les nécessités publiques et particulièrement pour celles de son Eglise ; et il lui fit connaître le mal qu'elle recevrait d'une nouvelle hérésie qu'elle voyait pour lors comme une fumée épaisse et puante de l'enfer, et qui se répandait en plusieurs lieux avec du feu qui se glissait peu à peu et qui embrasait bien du monde. Elle connut que cette nouvelle hérésie ferait une grande plaie à l'Eglise, et un saint qui lui parut témoigna qu'il fallait bien prier pour son extirpation.

Notre-Seigneur lui faisait connaître l'intérieur des personnes et d'autres choses secrètes et très-cachées. Un magistrat de probité et considérable a laissé ce témoignage. Elle savait toutes nos actions qui étaient secrètes et qu'elle ne pouvait connaître que par révélation divine. Elle dit à un religieux ce qui se passait dans sa maison et qu'elle ne pouvait savoir. Elle voyait les dispositions des filles qui se présentaient pour être reçues religieuses et ce qui se passait dans l'intérieur de celles qui l'étaient. Mais non-seulement elle connaissait leurs pensées, mais quelquefois bien plus qu'elles-mêmes. Elle voyait plus clair dans leur intérieur qu'elles-mêmes. Elle leur disait leurs fautes secrètes, avec les circonstances comme si elle les eût vu faire, et par cette lumière prophétique elle a empêché de grands maux et fait de grands biens. Elle a empêché des maux que certaines filles du refuge avaient dessein de commettre, leur découvrant leurs sentiments, quoiqu'elles ne les eussent dit à personne, et comme elle leur déclarait leurs tentations, elles n'osaient s'y arrêter, de peur qu'elle ne le sût, et quelquefois même elles s'en sont trouvées délivrées. Elle a empêché plusieurs sacriléges, ne permettant pas la sacrée communion à de certaines qui étaient dans le péché, ce qu'elle discernait par une lumière divine, ces filles célant leur malheureux état qu'elles ont avoué depuis. Elle en faisait communier d'autres qui voulaient s'en retirer mal à propos, leur disant ce qui se passait dans le secret de leurs consciences, quoiqu'elles ne lui en eussent rien dit. Elle

a fait recevoir les sacrements à plusieurs, les assurant qu'elles devaient bientôt mourir, et ce qui est arrivé contre l'avis des médecins qui n'y voyaient aucun danger. Elle prévenait ce que ses religieuses avaient dessein de lui dire, et répondait à leurs pensées, leur donnant de bons avis.

Elle a prédit plusieurs choses qui ne regardent pas seulement les particuliers, mais les villes, les communautés et les provinces. Elle a prédit la peste qui arriva à Saint-Nicolas en Lorraine; une grande persécution qu'a soufferte une congrégation religieuse; elle a prédit l'heureux succès d'affaires très-embrouillées à des personnes, à d'autres qu'elles ne verraient pas la paix de leur province, les particularités du voyage d'Avignon. Elle avait dit dès le commencement de sa possession qu'auparavant sa mort plusieurs de ceux qui la soutenaient se retireraient, que de ceux-là il y en aurait qui parleraient mal d'elle, que d'autres suspendraient leur jugement et ne diraient mot, qu'il y en aurait peu qui ne demeureraient pas ébranlés et fermes : et tout cela est arrivé. Un jour le Père recteur du noviciat de la Compagnie de Jésus de Nancy lui ayant mené trois jeunes novices, et l'ayant priée de lui dire ce qu'elle en pensait, elle dit que le premier persévérerait, que le second sortirait, que le troisième était entré à dessein de dérober: et l'expérience a fait voir que le tout était véritable. Elle a dit à un seigneur, qui était fort bien à la cour, que Dieu l'en retirerait par une disgrâce, et cela pour le sauver : la disgrâce est arrivée comme elle l'avait dit.

Elle avait prédit à un grand serviteur de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, le P. Poiré, dont nous avons parlé plusieurs fois, l'auteur de la *Triple Couronne de la sacrée Vierge*, que Dieu le visiterait; elle appelait les grandes et extraordinaires croix les visites du bon Sauveur. L'événement fit bien voir les vérités de ses paroles : car ce bon Père eut une persécution furieuse, et les pesantes croix qu'il y porta peuvent être considérées comme la grande récompense de la singulière dévotion qu'il avait à l'immaculée Mère de Dieu et des choses considérables qu'il avait faites en son honneur. Car enfin, il est vrai, les croix extraordinaires sont une faveur particulière du ciel, et qui n'est accordée qu'à ceux qui en sont les plus aimés.

Elle a prédit la mort et le temps de la mort à plusieurs personnes, comme à M. d'Allamont, abbé commendataire de Beaupré; à M. Rennel, conseiller du duc de Lorraine, à qui elle avait des obligations indicibles pour toutes les charitables assistances qu'elle en avait reçues, et pour le zèle invincible et constant qu'il a témoigné pour elle jusqu'à sa mort, qui arriva environ six semaines après la sienne; au P. Coton, Jésuite, comme on l'a su par une lettre qu'en écrivit ce Père à un religieux de sa Compagnie. Or sa mort étant arrivée le dix-neuvième de mars, jour de la fête du glorieux saint Joseph, elle le vit dans la gloire aussitôt après sa mort; il lui apparut plusieurs fois, et elle en a reçu de grands secours. Le libelle diffamatoire que l'on a écrit contre ce Père, intitulé l'*Anti-Coton*, m'oblige, pour soutenir l'honneur qui est justement dû à sa sainte mémoire, et détromper quelques personnes qui pourraient être abusées par les calomnies de ce libelle, de rapporter ici ce que j'ai appris par des témoignages authentiques de sa vertu. Il est vrai qu'elle a été étrangement noircie, et que la calomnie, qui n'épargne pas ce qu'il y a de plus saint, a bien osé lui imputer les derniers désordres. Les hérétiques, les libertins et mauvais catholiques n'ont rien oublié pour le perdre. Ils suscitèrent une créature effrontée, qui eut bien la hardiesse d'aller se plaindre à Henri IV qu'il avait voulu attenter à son honneur; ce qu'elle fit d'une manière bien précipitée et dans un étrange aveuglement, puisqu'elle ne le connaissait point, ne l'ayant jamais vu; mais son iniquité et la malice de ceux qui la suscitaient les aveuglèrent tous. Ce grand roi (la divine Providence en disposant de la sorte), ayant entendu la plainte de cette malheureuse créature, envoya sur-le-champ au P. Coton pour le faire venir, donnant ordre en même temps à plusieurs autres Pères de sa société de l'accompagner; ce qui ayant été exécuté, cette créature s'adressant à un autre religieux que le P. Coton, l'accusant du crime dont elle venait de se plaindre, et implorant la justice du roi, la calomnie fut découverte et l'innocence entièrement reconnue. L'on eut recours même à la magie pour le mettre mal dans l'esprit de ce monarque; mais tout cela inutilement. Enfin on alla jusqu'à attenter à sa vie, et il reçut un coup de couteau dans le carrosse de mademoiselle Acarie, qui depuis a été religieuse Carmélite, et qui est bien connue sous le nom de Marie de l'Incarnation, décédée dans une haute estime de sainteté. Une religieuse, qui demeurait dans un lieu éloigné de Paris où le coup fut donné, vit dans le même temps la très-douce Vierge qui empêchait que le coup ne fût mortel ; aussi les chirurgiens assurèrent que pour peu que le coup eût porté de côté ou d'autre hors du lieu où il fut donné, que le Père n'en eût pu échapper. C'était un homme d'une grande oraison. Il en faisait régulièrement cinq heures tous les jours au milieu de tous les embarras que sa qualité de confesseur du roi lui donnait; et comme on lui objectait qu'il s'ôtait bien du temps qu'il pouvait donner aux affaires pour la gloire de Dieu, il répondait qu'une heure employée dans l'esprit de Dieu pour ses divins intérêts aurait plus de bénédiction et ferait plus qu'un temps considérable dans l'esprit de l'homme et de la nature; mais que pour agir dans l'esprit de Dieu, il fallait avoir l'esprit d'oraison. Il l'avait d'une manière bien singulière, puisque l'on assure qu'il était toujours en la présence de Dieu, et qu'il conversait visiblement avec les anges qui l'avaient assisté extraordinai-

rement dès sa jeunesse et qui lui avaient ceint les reins, comme on le rapporte de l'angélique Docteur, en témoignage de sa chasteté.

La digne mère Marie-Elisabeth a témoigné en avoir reçu bien des assistances, comme il a été dit, depuis son entrée dans le ciel. Plusieurs des glorieux habitants de cet heureux séjour lui paraissaient quelquefois pour la secourir. Sainte Madeleine se fit voir à elle le jour de sa fête avec une majesté qui ne trouve point de termes pour l'expliquer, et elle l'offrit à Dieu qui était sur l'autel au très-saint sacrement, lui disant qu'elle ne craignait rien ni pour elle ni pour sa maison. Elle lui conseilla de s'offrir à Dieu comme une victime pour ses ennemis; car quel conseil les saints qui sont parfaitement unis à l'adorable Jésus pourraient-ils donner que ceux de leur divin Maître! Mais le monde qui lui est contraire, et dont le diable est le prince, selon le témoignage du même Sauveur, donne des avis bien opposés. Il veut que l'on tire raison de ses offenses, que l'on s'en ressente, que l'on en fasse bruit; et à peine les enfants commencent-ils à avoir quelque lumière qu'on leur inspire ces sentiments, en sorte que leur éducation tient plus de l'infidèle que d'un Chrétien. Notre-Seigneur fit voir à la mère Marie-Elisabeth que le conseil de sainte Madeleine lui était agréable : aussi est-il conforme à sa divine parole. Mais la mère disait que l'extérieur de la sainte, quelque admirable qu'il lui parût, n'était rien en comparaison de la beauté de son intérieur qui lui fut découverte. La sainte lui dit une autre fois : Si je pouvais descendre du ciel pour souffrir quelque chose pour l'amour de Dieu, que je le ferais bien volontiers !

Saint Bernard s'est montré à elle dans une grande beauté. Saint Siméon et sainte Marthe ont fait la même chose, l'encourageant beaucoup, tout au contraire de la nature et du démon, qui inspirent le découragement. Les saints martyrs, qui se faisaient aussi voir, l'encourageaient à souffrir les croix, lui disant que Dieu avait agréable qu'elle s'oubliât d'elle pour penser au salut des autres. Ayant été tentée sur les grâces extraordinaires de sainte Gertrude, elle lui parut dans un habit si magnifique et avec tant de majesté, une couronne de gloire si admirable, que si elle ne lui eût pas fait connaître ce qu'elle était, elle l'eût prise pour la Mère de Dieu. Elle vit, le jour de la fête des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les séraphins et chérubins et le reste des anges en grande joie; puis ensuite elle les vit tous se prosterner pour adorer leur divin roi Jésus. Quelques saints lui dirent qu'elle avait en eux de bons amis de la croix. La même vue de l'allégresse extraordinaire de tout le Paradis à la fête des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul a été donnée à d'autres saintes âmes; ce qui marque le respect que l'on a même dans le ciel pour ces princes des apôtres, et ce qui nous doit apprendre la dévotion que nous leur devons avoir, et la vénération toute singulière avec laquelle nous devons célébrer leurs fêtes. Saint Paul avait été donné pour guide à notre sainte fondatrice, et il lui avait impétré une connaissance particulière de ses travaux. Saint Augustin, qu'elle avait choisi pour l'un de ses patrons, aussi bien que saint Ignace et plusieurs autres saints, se sont montrés à elle visiblement. Elle entendait la mélodie des anges, qui était si ravissante qu'elle assurait qu'elle fût morte de joie et de plaisir, si elle eût duré longtemps. Mais comme la croix et elle étaient inséparables, ces vues célestes et les innocentes joies qu'elles lui donnaient étaient modérées par la vue affreuse de l'enfer et des démons qui, dans des formes horribles et touchant les nues de leurs têtes, semblaient la vouloir engloutir.

Mais entre tous les saints, celle qui en est l'auguste reine est la personne du ciel qui a conversé avec elle plus familièrement. Comme entre les pures créatures, elle est l'incomparable en bonté, elle l'est aussi en ses faveurs et en ses grâces. Elle lui a donné le saint Enfant Jésus entre ses mains, et lui a fait des caresses capables de jeter l'étonnement dans le paradis. Elle en recevait des réponses très-souvent, et jamais mère n'a marqué tant d'amour pour son enfant, comme elle lui en témoignait. Elle l'instruisait comme sa chère fille, et lui donnait des avis en toutes sortes d'occasions. Après ce que son adorable Fils a fait pour les pécheurs, il n'y a plus rien qui ne soit aisé à croire de la très-pure et douce Vierge qui en est le refuge, l'asile, et que l'Eglise considère et invoque comme la reine et la mère de la miséricorde. Elle lui montrait bien, lorsqu'elle disait qu'elle ne se rebutait pas des pécheurs, qu'elle ne laissait pas de prier pour eux, quoiqu'ils ne fissent pas usage des grâces qu'elle leur obtenait, parce que cela les empêchait de commettre plusieurs maux qui auraient augmenté leurs peines dans l'enfer; et lui parlant un jour d'une personne qui était à Dieu, mais qui avait plusieurs imperfections, elle lui dit qu'il ne les lui fallait pas faire voir tout à coup, mais peu à peu, l'une après l'autre, de peur que cela ne la décourageât. Elle lui apprit aussi que Notre-Seigneur envoyait quelquefois des maladies à ses serviteurs pour les perfectionner, ou (comme ce bon Sauveur lui fit connaître), pour punir leurs négligences.

CHAPITRE XI.

Le triomphe de la croix dans les miracles que Dieu a opérés par elle durant sa vie.

Les miracles ne sont pas nécessaires pour être saints, car nous lisons dans l'Evangile que saint Jean-Baptiste n'a fait aucun miracle. Et cependant le même Evangile nous enseigne (*Luc.* VII, 26 et seq.) qu'il était plus que prophète ; que c'était de lui qu'il était écrit : *J'envoie mon ange devant vous, pour vous préparer le chemin* (*Malach.* XI, 10); qu'entre tous ceux qui sont nés des femmes il

n'en a point paru de plus grand; qu'il est l'Elie qui doit venir, c'est-à-dire qu'il a fait devant le premier avénement du Messie ce qu'Elie fera devant le second; qu'il préparait les hommes à le recevoir par la force de ses paroles prêchant la pénitence; qu'il agit selon son esprit et selon son zèle. L'Evangile nous apprend qu'il était envoyé de Dieu; qu'il est venu être témoin pour rendre témoignage à la lumière; qu'il baptisait et prêchait dans le désert le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés, et que tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem allaient à lui, et qu'ils étaient baptisés par lui dans le fleuve du Jourdain, en confessant leurs péchés (*Joan.* I, 6 et seq.); c'est de lui que l'ange dit à Zacharie, que plusieurs se réjouiraient de sa présence; qu'il serait grand devant le Seigneur, qu'il ne boirait point de vin, ni de tout ce qui peut enivrer, et qu'il serait rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère; qu'il ramènerait beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu; qu'il marcherait devant lui, pour réconcilier les pères avec les enfants, pour réduire les incrédules à la prudence des justes et pour préparer au Seigneur un peuple parfait (*Luc.* I, 14-17); c'est de lui qu'il est écrit qu'il a tressailli de joie dans le ventre même de sa mère (*Ibid.*, 44), qu'à sa naissance son père recouvra la parole et la liberté de la langue, et qu'il parla en bénissant Dieu; que tous les voisins en furent saisis de crainte, et que le bruit de toutes ces choses se répandit par toutes les montagnes de la Judée; que tous ceux qui en ouïrent parler, les considérant attentivement, dirent: *Que pensez-vous que sera cet enfant? car la main de Dieu était avec lui.* (*Joan.* I, 64-66.) C'est lui qui a eu l'honneur de baptiser le Sauveur du monde, et qui enfin était en telle estime parmi les Juifs qu'ils lui envoyèrent des prêtres et des lévites de Jérusalem, pour savoir s'il n'était pas le Messie (*Joan.* I, 19), et cependant il n'a fait aucun miracle.

La sainteté ne consiste pas dans ces choses éclatantes et qui étonnent les peuples, qui souvent sans aucun discernement courent après les personnes qui font ces œuvres extérieures. C'est pourquoi le grand saint Augustin sur ces paroles de notre divin Maître: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (*Matth.* XI, 29), remarque très-bien qu'il ne nous enseigne pas à faire des miracles, mais qu'il nous exhorte à imiter sa douceur et son humilité. La véritable sainteté se trouve dans la séparation des créatures et dans l'union avec Dieu. C'est cette sainteté que le Fils de Dieu demande à son Père pour ses fidèles lorsqu'il lui fait cette prière: *Mon Père, sanctifiez les en vérité.* (*Joan.* XVII, 17.) Car il le faut être véritablement: l'on a beau avoir un extérieur modeste et composé, que l'on fasse que d'austérités extérieures que l'on voudra, tant l'on donne tout son bien aux pauvres, que l'on parle de Dieu angéliquement, que l'on convertisse les âmes, si l'intérieur n'est pas vide de la créature, l'on n'est pas saint. Il faut que l'esprit soit séparé de toute attache à sa propre lumière, que la volonté soit séparée de toute affection étrangère; il faut même être séparé de soi-même, ne vivre plus de sa propre vie, n'agir plus par sa propre vertu, il ne faut plus tenir à la terre, et par cette séparation ou détachement général de tout l'être créé, aller et se laisser perdre heureusement dans l'Etre incréé, devenir une même chose avec Jésus-Christ, vivant de sa vie, et opérant par sa grâce. C'est ce que demande la qualité de membre de cet adorable Sauveur qui est une qualité commune à tous les Chrétiens, mais qui les oblige tous à être saints quoiqu'en des degrés différents.

Mais ce qui est bien considérable en ce sujet est que le don des miracles est quelquefois accordé à des personnes qui sont dans le péché, et qui sont hors la grâce de Dieu, et que ce don n'est pas incompatible avec le péché mortel. C'est pourquoi notre divin maître voyant que ses disciples se réjouissaient du pouvoir miraculeux qu'il leur avait donné de commander aux démons, il leur dit: *Je vous ai donné la puissance de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la force de l'ennemi, sans que rien vous puisse faire mal; néanmoins ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis.* (*Luc.* X, 19, 20.) Et de vrai le don de faire des miracles n'est pas un véritable sujet de joie, puisqu'il y en aura plusieurs de ceux qui en auront été favorisés qui seront damnés. C'est encore ce que notre même Maître nous apprend par ces paroles, parlant du jour du jugement. *Plusieurs me diront en ce jour-là: Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom? Et n'avons-nous pas fait en votre nom beaucoup de miracles? Alors je leur déclarerai: je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi vous qui avez vécu dans l'iniquité.* (*Matth.* VII, 22, 23.)

C'est ce qui a fait dire aux saints qu'ils auraient mieux aimé faire un acte d'humilité, que d'avoir le don de ressusciter les morts. Il est certain que les choses éclatantes et glorieuses exposent à bien des dangers; et à moins que d'une très-profonde humilité elles donnent une secrète suffisance, si elle n'est pas tout à fait connue; l'on pense être quelque chose, et l'applaudissement qui en arrive, l'estime et la recherche des créatures, est toujours un grand malheur en ce que ces choses éloignent des états humiliants qui nous rendent le plus conformes à notre aimable Sauveur. De là vient que l'Evangile nous enseigne que chacun désirant de le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous, jetant les yeux sur ses disciples, il leur dit: *Vous êtes bien heureux vous qui êtes pauvres, vous qui souffrez maintenant la faim, vous qui pleurez maintenant; et vous serez bien heureux lorsque les hommes vous haïront, qu'ils vous chasseront, qu'ils vous diront des injures, et*

qu'ils auront votre nom en abomination à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là, et soyez transportés de joie, parce que votre récompense sera grande dans le ciel. (*Luc.* VI, 19-23.)

Voilà les sujets des joies des chrétiens, selon le témoignage de leur grand Maître, et non pas ce qui est honorable et glorieux comme le don des miracles. Il ne veut pas que nous nous réjouissions d'un pouvoir miraculeux, mais non-seulement il veut, mais il nous recommande même d'avoir une si grande joie que nous en soyons transportés quand nous serons délaissés, rebutés et haïs des créatures, quand nous serons dans la privation des biens, des plaisirs et des honneurs. Voilà le véritable bonheur de la vie, quelque répugnance qu'en puissent avoir les sens, quoi qu'en puisse penser ou dire l'homme.

O mon Seigneur et mon Dieu, j'adore ces vérités que votre divine bouche a proférées; je les crois de tout mon cœur. Ah! je veux vivre avec votre secours et mourir dans leur créance. A bas l'entendement humain et ses petits raisonnements, les opinions et les sentiments du monde. O Seigneur, c'est vous qui avez les paroles de la vie éternelle. (*Joan.* VI, 69.) Oh! qu'il est bon de s'y arrêter inviolablement; qu'il est bon de vous avoir pour Maître! mais qu'il est juste d'être du nombre de vos véritables disciples, non-seulement par la profession de votre culte et de la religion chrétienne, mais par une fidèle créance et une solide pratique des vérités que vous nous avez révélées. O mon Seigneur et mon Dieu, délivrez-moi des dangers où la vie présente nous expose, ne permettez pas que je tombe jamais dans les folles illusions du siècle. Ah! ne souffrez pas, selon la multitude de vos grandes miséricordes, que je fasse jamais état ni de l'honneur, ni des plaisirs, ni des biens périssables du monde. Ouvrez toujours mes yeux au bonheur de la pauvreté, de la douleur et de la vie abjecte. O mon bon maître, il est juste, il est doux de vous tenir compagnie. Oh! quel bonheur de pouvoir dire avec vous et avec votre suite, mon royaume n'est pas de ce monde.

O chrétien, qui lisez ceci, apprenez que c'est en cela que consiste le véritable bonheur, et non pas dans les choses grandes, comme l'opération des miracles. Mais en voici encore une grande preuve, c'est que l'adorable Jésus qui était obligé de faire des miracles pour prouver qu'il était le Messie, et sans cela ceux qui ne l'ont pas reçu auraient été excusables, comme le même Sauveur le déclare en saint Jean (XV, 22, 24); néanmoins il promet à ses disciples qu'ils en feront de plus grands qu'il n'avait fait. Ce Dieu caché qui les faisait par ses apôtres, ne les ayant pas voulu opérer immédiatement pendant les jours de sa conversation visible avec les hommes, pour nous apprendre toujours que le Chrétien ne doit pas rechercher ce qui éclate aux yeux des hommes, et n'y pas mettre sa joie quand cela arrive.

Mais s'il a été obligé de faire des miracles par la nécessité indispensable de sa mission, cela a duré peu de temps, pendant qu'il demeure caché durant trente années. Nous avons parlé de cet état d'anéantissement incompréhensible dans notre livre de la vie cachée; mais ne laissons pas ici d'aller en esprit dans la petite maison où il a demeuré si longtemps retiré et dans la pauvre boutique où il a travaillé, et laissons-nous perdre dans un abîme d'admiration, laissons-nous perdre dans un abîme d'amour à la vue de ce qui s'y passe. O mon âme, celui que tu vois travailler comme un pauvre charpentier, et qui fait le métier d'artisan, c'est celui qui fait la félicité de tous les bienheureux dans le ciel. C'est ce Dieu de majesté, c'est ce grand Dieu des éternités devant qui les séraphins, ces sublimes intelligences, voilent leurs faces, ne pouvant soutenir les éclats infinis de sa divinité. O la hauteur des richesses de la sagesse de Dieu, et où est la créature qui pourrait en comprendre les voies? Où est l'esprit pour lumineux qu'il pût être qui aurait pu avoir la moindre conjecture d'un état si anéantissant? Un Dieu, il le faut répéter, un Dieu, je le dis en votre présence, intelligences sublimes du paradis, vous êtes pénétrées de ses grandeurs, un Dieu se fait homme, et ayant à demeurer trente-trois ans ou environ avec les hommes, il y demeure trente ans caché dans une chétive boutique avec la très-pure Vierge, et l'humble saint Joseph. Néanmoins l'homme après un tel spectacle veut toujours paraître, il veut connaître, et il veut être connu. C'est ce que notre bon Sauveur fit voir à une sainte âme qui s'étonnait du temps qu'il avait donné à la vie cachée, en ayant si peu passé dans la vie conversante. Ah! ma fille, lui dit-il, qu'auraient fait les hommes si j'avais conversé longtemps en terre, puisqu'après l'exemple d'une vie cachée de trente années, presque personne ne veut de cette vie, et qu'un chacun pense à se produire et à se manifester?

La sainte mère Marie-Elisabeth était bien éloignée de ce déréglement. Elle aimait à être anéantie dans l'esprit et dans le cœur des créatures, et notre Sauveur venait au secours de ces désirs anéantissants par les humiliations extrêmes qu'il lui a fait porter, l'ensevelissant dans les opprobres. Mais comme au milieu de son anéantissement épouvantable il a fait des miracles pour l'honneur de son Père, il a voulu faire la même chose dans Marie-Elisabeth pour sa plus grande gloire. C'est ainsi qu'il lui plaît de faire triompher sa croix dans tout ce qu'il y a de plus abject. Il y a donc de certaines personnes où il veut se rendre admirable malgré toutes les oppositions de la nature, des hommes et des démons, et qu'il destine pour l'honneur de son Eglise et le bien de quantité d'âmes, et il rend ces personnes grandes par les grâces extraordinaires qu'il leur fait.

Notre digne mère a été de ce nombre; aussi l'avait-il choisie pour être l'institutrice d'un nouvel ordre tout dédié à la charité, et

qui s'emploie tout pour le bien des âmes; et il l'a voulu honorer d'un grand nombre de miracles durant sa vie, et après sa mort. Nous en rapporterons seulement dans ce chapitre quelques-uns de ceux que Dieu a opérés par elle, lorsqu'elle était encore dans cette vie mortelle. L'une de ces religieuses du monastère de Nancy, nommée Marie-Françoise Séraphique, étant à l'extrémité de sa vie par une grosse fièvre accompagnée de pourpre, et abandonnée des médecins, la mère lui ayant mis son chapelet à son cou, fut incontinent guérie au grand étonnement de tout le monde, et a même assuré que plusieurs fois elle a été soulagée de différentes incommodités, la mère lui faisant le signe de la croix sur le front, et lui disant: Mon enfant, je vous défends d'être malade; ce qu'elle faisait afin qu'elle pût s'acquitter de ses offices. Sœur Marie-Euphrosine, religieuse du même monastère, étant très-malade d'une fièvre continue accompagnée d'hydropisie, et le médecin assurant qu'elle ne pouvait guérir; comme cette pauvre malade apprit cette nouvelle, elle se jeta entre les bras de la mère la priant avec beaucoup de larmes de lui obtenir le temps de faire pénitence; et en ayant reçu la bénédiction avec promesse que Dieu et sa sainte Mère l'assisteraient, sans prendre davantage de remèdes humains, elle revint en bonne santé. Plusieurs filles du Refuge plaçant le bois de la provision, et étant montées sur des échelles pour se le donner les unes aux autres, il arriva qu'elles tombèrent avec quatre ou cinq cordes de bois qui roulèrent, et qui devaient les écraser: mais, comme elles eurent recours à la mère, lui criant, ma chère mère, secourez-nous, pas une n'eut aucun mal. Un maçon et un tonnelier, qui travaillaient à la maison furent aussi préservés par ses prières d'une chute très-dangereuse.

Une religieuse converse nommée Marie de l'Incarnation ayant une loupe aux genoux, la mère l'ayant touchée, et ayant élevé les yeux au ciel, elle fut guérie, et n'en a jamais été incommodée depuis. La même assure qu'en plusieurs autres incommodités elle s'en est trouvée délivrée par son assistance. Une autre religieuse nommée Elisabeth qui tombait du mal caduc il y avait bien vingt-sept ou vingt-huit ans, allant voir la mère qui lui dit: vous voilà guérie, en même temps elle fut délivrée de son mal, dont elle n'a jamais depuis ressenti aucun effet. Un malade dans Nancy fut guéri par l'attouchement de son mouchoir. Mais l'on a remarqué très-souvent que plusieurs personnes du dehors, qui venaient se recommander à ses prières pour leurs maladies ou leurs affaires, en avaient de bons succès. Il sortait une certaine vertu de tout ce qui lui avait touché: ainsi ses mouchoirs appliqués sur les malades les guérissaient. Un jour cette bonne mère ayant pris par charité et par une forte mortification la chemise d'une fille du Refuge qui avait un mal contagieux, et l'ayant vêtue, cette fille ayant pareillement vêtu la chemise de la mère, la fille se trouva guérie de son mal, et la charitable mère n'en fut pas incommodée. Une religieuse étant devenue si furieuse par la perte de son esprit, qu'il la fallait lier, recouvra son bon sens par les prières de la mère, qui lui disait qu'elle aimait bien mieux la voir dans cet état que dans le moindre péché.

L'on a vu bien des fois des secours miraculeux de la divine Providence en sa faveur; et c'est une chose qui est bien à considérer qu'il semble que Dieu en fasse ressentir les effets à mesure de la confiance que l'on y a. La plupart des créatures se rendent indignes de ses assistances particulières, parce qu'elles la regardent peu dans tout ce qui arrive; elles s'y confient peu, pendant qu'elles s'appuyent sur leurs soins, ou sur d'autres créatures fragiles comme elles. Nous parlerons dans la troisième partie de la parfaite confiance que la mère avait en la divine Providence; mais nous remarquerons ici qu'elle a été assistée, et sa communauté plusieurs fois miraculeusement. Elle a expérimenté ce que dit le Psalmiste: Rejetez vos soins sur le Seigneur, et il vous nourrira. Il leur donnait miraculeusement de l'argent dans leurs besoins; car l'on était tout étonné que l'on en trouvait où il n'y en avait point. La farine, le pain, le vin, la viande se sont trouvés plusieurs fois multipliés. Un jour avec une livre de viande et un peu de pain elle a rassasié vingt-deux personnes; et il y en eut encore de reste pour donner l'aumône aux pauvres qui étaient à la porte. Une fois l'huile ayant manqué, et n'y en ayant point pour mettre dans la lampe devant le très-saint sacrement de l'autel, ni pour mettre dans le dortoir, l'officière l'en ayant avertie, elle vit qu'il ne fallait pas laisser le très-saint sacrement sans lumière, et elle dit qu'il n'était pas à propos que les sœurs du Refuge fussent la nuit sans clarté; c'est ce qui l'obligea se confiant en Dieu, de dire à l'officière: allez, vous en trouverez. On fut donc voir les vaisseaux où il n'y en avait point, et l'on en trouva.

Or, si la divine Providence faisait des choses si merveilleuses à la faveur de la mère pour l'assistance dont on avait besoin dans les choses temporelles, ou dans les maux du corps, elle en faisait encore de bien plus considérables dans les maux de l'âme, et pour ce qui regarde l'éternité. Aussi est-il vrai que toutes les choses temporelles ne sont rien que dans le rapport qu'elles ont aux choses éternelles; ainsi on ne les doit considérer que dans cette vue, et hors de cette vue elles sont grandement méprisables. Elisabeth en était parfaitement convaincue, ce qu'elle montra bien lorsqu'elle obtint de Dieu par la très-sainte Vierge, que la plus petite de ses trois filles perdît le grand éclat qu'une beauté extraordinaire lui donnait. Cette petite fille était parfaitement belle, et particulièrement elle avait des yeux dont les attraits pouvaient être dangereux. Cette vraie mère, qui

ne considérait que les avantages éternels dans ses propres filles aussi bien que dans les autres, avait peine de cette beauté ; ce qui enfin la presse d'avoir recours à son refuge ordinaire, la Mère de miséricorde. Elle lui demanda d'obtenir de son cher Fils que sa fille perdît de cet éclat qui brillait dans ses yeux, et une prière si sainte fut exaucée. La chose arriva comme elle l'avait désirée, et par un coup d'une grande grâce pour cette fille, car depuis ce temps-là elle ne pensa plus qu'à plaire à Dieu seul, et à s'enfermer dans le cloître, quoiqu'auparavant elle n'en eût pas la pensée ; et elle se fit religieuse de cette manière. O heureuse perte de ce que le monde estime tant pour se rendre agréable aux créatures, pour gagner les bonnes grâces du Créateur, à quoi le monde corrompu ne pense guère.

L'on a remarqué que les secours que l'on recevait par ses prières dans les maux du corps contribuaient souvent à de grandes grâces pour l'intérieur. Mais c'est dans ces sortes de secours que la divine Providence s'est rendue plus favorable. Un religieux capucin a assuré que l'un de ses frères, qui était novice, a été délivré de ses scrupules par ses prières. Une sœur converse de son monastère, nommée sœur Marie-Agnès, étant fortement travaillée d'une tentation, et l'ayant dit à la mère, elle lui fit le signe de la croix sur le front, et à même temps elle en fut délivrée, et ne l'a jamais eue depuis ce temps-là. Une autre religieuse nommée Marie-Zoé, qui était travaillée de peines intérieures qui l'affligeaient beaucoup, a déclaré qu'elle en était soulagée lorsqu'elle entrait dans la chambre de la mère, et qu'elle se trouvait même dans une paix admirable, ce qui lui est arrivé plusieurs fois.

Un conseiller du duc de Lorraine a assuré que sa femme ayant accouché de six ou sept enfants morts sans baptême, il alla la trouver dans l'estime qu'il avait de sa sainteté, et dans la créance qu'il avait du grand pouvoir que ses prières avaient auprès de la divine Majesté. Il la pria donc d'intervenir auprès de Dieu pour en obtenir un heureux accouchement à sa femme. Elle lui promit, et elle pria Dieu d'accorder cette grâce ; mais ses prières ne furent pas inutiles, car à quelque temps de là la femme de ce conseiller accoucha heureusement, et eut un fils qui reçut le saint baptême, et qui fut nommé Gabriel, qui étant décédé dans l'innocence baptismale parut à la mère, pour la remercier de la grâce du baptême qu'elle lui avait procurée par ses prières, et par suite de la gloire eternelle dont il jouissait; mais il lui parut plusieurs fois pour lui témoigner sa reconnaissance, et de vrai dans l'état de la vraie lumière où il était, voyant le bien infini qui lui était arrivé par le saint baptême, il ne pouvait pas se lasser d'en marquer sa gratitude. Oh! si les hommes avaient un peu de cette vraie lumière, qu'ils verraient bien que tout le reste n'est rien ! Elle a obtenu la grâce du baptême à plusieurs autres enfants, qui étant aussi décédés dans l'innocence, lui ont paru souvent pour la remercier avec des témoignages étonnants de leur reconnaissance. Enfin finissons ce chapitre par une remarque qu'a faite feu M. Viardin Ecolâtre, de la primatiale de Nancy, dont il a été parlé, et qui a été son directeur : elle avait le don des miracles dans un si éminent degré, que cet illustre chanoine lui ayant commandé d'aller guérir les malades qui étaient en sa maison, et y allant en simplicité comme l'obéissance le voulait, elles se trouvèrent guéries.

CHAPITRE XII.

Le triomphe de la croix dans les miracles que Dieu a opérés par elle après sa mort.

La croix du Fils de Dieu qui a triomphé au milieu de toutes les ignominies de sa douloureuse passion, a remporté aussi de glorieux triomphes en la personne de la mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus, parmi tous les opprobres qu'on lui a fait souffrir ; et comme la victoire de la croix a paru d'une manière admirable après la mort de notre bon Sauveur par les miracles qui ont été faits, de même elle a éclaté après la mort de la mère par des miracles étonnants qui ont été opérés par une conduite merveilleuse de la divine Providence. « O admirable pouvoir de la croix, s'écrie le grand saint Léon, Pape, ô gloire qui ne se peut expliquer ! ô croix qui est la source de toutes les bénédictions, et la cause de toutes les grâces ; c'est par elle que l'on trouve la force dans la faiblesse, l'honneur dans les opprobres, et la vie dans la mort. »

« C'est dans la croix, dit saint Augustin, que le Fils de Dieu a bien fait voir sa toute-puissance, y opérant tant de merveilles dans son anéantissement. Car ce n'est pas dans cet état qu'il commandait aux vents et à la mer ; et cependant lorsqu'il est chargé de confusion et délaissé de tout le monde, c'est pour lors qu'il attire toutes choses à lui, et que se fait la conversion du monde. Mais comme Moïse avait élevé le serpent dans le désert, de même il fallait que le Fils de l'homme fût élevé. Dieu étant irrité contre son peuple à raison des murmures contre sa divine providence, envoya des serpents pour les punir ; et comme il en mourait un grand nombre ils eurent recours à Moïse afin qu'il apaisât la colère de Dieu. Ce grand homme, touché des misères et de la pénitence des Israélites, pria le Seigneur de toutes choses pour eux ; et il en reçut l'ordre de faire un serpent d'airain, dont la vue guérirait tous ceux qui auraient été blessés. C'était une figure du mystère de la croix et de ses triomphes, car comme tous ceux qui regardaient le serpent d'airain étaient préservés de la mort, de même tous ceux qui regardent avec une vraie foi notre adorable Sauveur élevé sur la croix, sont guéris du venin mortel du péché, et vivent de la vie éternelle. »

« Le signe de la croix, dit saint Augustin, sera si brillant de lumières au jour du ju-

gement, que le soleil s'obscurcira et que la lune ne rendra point de clarté, car elle sera plus lumineuse que tous les astres qui seront cachés en sa présence. Dès lors que ce signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, en ce moment toutes les tribus de la terre déploreront leur malheur, et elles verront venir le Fils de l'homme dans les nues du ciel, dans une grande puissance et dans une grande majesté, qui enverra ses anges avec une trompette et un son éclatant, qui assembleront les élus des quatre vents depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. »

Mais si ce signe sera suivi de tant de merveilles à la fin des siècles, dès qu'il a paru sur le Calvaire il s'est fait des prodiges inouïs. Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, les ténèbres se firent sur toute la terre, et l'on n'a jamais vu une éclipse pareille; et à même temps que le Sauveur de tous les hommes eût rendu l'esprit, le voile du temple se rompit en deux, depuis le haut jusqu'au bas; la terre trembla, les pierres se fendirent. Les tombeaux furent ouverts, et les corps de plusieurs saints qui étaient morts ressuscitèrent, et sortant des tombeaux après sa résurrection, s'en vinrent à la sainte Cité, et apparurent à plusieurs. Le centenier et ceux qui avec lui gardaient Jésus, voyant le tremblement de terre, et tout ce qui se passait, furent saisis de crainte et dirent : En vérité cet homme était le Fils de Dieu.

C'est ainsi que la croix a triomphé dans la mort du Sauveur du monde, qui, associant ses véritables disciples à ses anéantissements, les rend aussi participants de sa gloire. C'est ce que l'on a vu en la personne de la mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus; car à peine était-elle sortie des misères de la vie présente par une mort précieuse en la présence du Seigneur, qu'il l'a rendue glorieuse par les miracles qu'il a opérés par ses mérites; comme il s'est vu en une petite fille d'une femme de Nancy, nommée Françoise Perrenotte. Cette enfant, âgée d'environ quatre ans, était malade d'une fièvre continue depuis quinze jours, et si dégoûtée qu'elle ne pouvait prendre aucune nourriture ; elle vomissait tous les bouillons, et toute chose qu'on lui donnait à boire ou à manger, aussitôt qu'elle l'avait pris. Or sa mère l'ayant mise entre ses bras la porta proche du corps de la mère qui n'était pas encore dans le tombeau ; et elle n'y eut pas été l'espace de temps que l'on mettrait à réciter deux ou trois fois l'Oraison dominicale, qu'elle demanda à manger, disant qu'elle avait grand faim, ce que fit sa mère avec bien de la joie, lui donnant une croûte de pain qu'elle avait dans sa poche qu'elle mangea avec facilité, et sans aucune incommodité. Elle se trouva aussi sans fièvre, et étant rapportée à la maison elle dîna bien, et alla jouer avec les autres enfants dans la rue, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vue malade. La susdite Françoise Perrenotte étant dangereusement malade, aussitôt que la mère lui parut, qu'elle la toucha, lui disant : lève-toi ; et elle se trouva guérie.

Dieu a opéré un grand nombre d'autres miracles en faveur de sa fidèle servante, dont nous rapporterons ici seulement quelques-uns. Un pauvre artisan s'étant blessé le bras, et ne pouvant plus travailler, ce qui le mettait dans un découragement extrême, fut guéri ayant honoré quelque chose qui lui appartenait. Une fille du médecin du monastère de Notre-Dame du Refuge d'Avignon, nommée Marie Joachim, étant sur le point de mourir, et étant abandonnée même de son père qui l'avait quittée n'ayant pas la force de la voir en cet état, recouvra sa santé ayant eu recours à ses intercessions. Une femme stérile a obtenu un enfant par ses prières. Un nommé François Richer demeurant à Nancy, étant à l'extrémité par une maladie mortelle, et ayant reçu le saint viatique a été guéri par l'application de son chapelet. Sœur Marie-Agnès de Pertuis, religieuse professe du monastère de Notre-Dame du Refuge d'Avignon, étant demeurée malade durant une année et demie, et ayant été condamnée plusieurs fois à la mort par les médecins, étant enfin réduite à l'extrémité, et se souvenant d'avoir reçu plusieurs secours par la vénérable mère, demanda instamment à la supérieure, qui était pour lors la mère Marie-Isabelle, qu'elle voulût bien permettre qu'on lui appliquât le cœur de la sainte mère qui est conservé en grande vénération dans ce lieu, y ayant été apporté de Nancy. Ce que la supérieure ayant accordé, elle supplia un vertueux ecclésiastique de l'appliquer à la sœur, s'en estimant elle-même indigne. Ce qui ayant été fait, ce fut une chose admirable de voir cette fille guérie dans le même instant. Elle demanda pour témoignage de sa guérison miraculeuse à prendre un œuf qu'elle n'avait pu manger le matin, car elle rejetait tout ce qu'on lui donnait, et elle le prit facilement sans même vouloir attendre qu'on le réchauffât ; et elle pria qu'on lui apprêtât à dîner, et elle dîna fort bien. Dès le lendemain elle se leva à cinq heures du matin, fit son lit, balaya sa chambre, alla à l'église, et y communia avec la communauté ; elle qui, durant sa maladie, n'avait pu même communier à Pâques, à raison de ses fréquents vomissements ; et depuis ce temps là, a joui d'une parfaite santé. Ce miracle a été authentiquement examiné l'année mil six cent cinquante-six, le huitième de juin après midi, qui était arrivé à la fin du mois de mai de la même année, par l'illustre et noble seigneur Louis-Marie Suarez, protonotaire du Saint-Siége apostolique, prévôt de l'église métropolitaine, vicaire général de Mgr l'archevêque d'Avignon, après avoir pris le serment en tel cas requis, et avoir fait jurer sur les saints Evangiles, la religieuse guérie, les religieuses infirmières, le prêtre qui avait appliqué le cœur, les docteurs en médecine qui l'avaient traitée, et les chirurgiens qui ont déposé que l'ayant vue dans un danger inévitable de la mort,

elle n'a pu être guérie subitement, comme elle l'avait été, que par un miracle de la toute-puissance de Dieu, et que cette guérison dans leur connaissance surpasse tous les efforts de nature. Les juges de la cour temporelle de Saint-Pierre d'Avignon pour notre saint-père le Pape, ont souscrit audit procès-verbal, les médecins, chirurgiens, témoins, prêtres avec ledit seigneur.

La manche de l'une des robes de la mère a guéri miraculeusement une religieuse fort malade du même monastère. Des serviettes qui lui avaient servi ont eu le même effet, comme aussi ses bandeaux, et d'autres linges qui avaient été à son usage.

Une religieuse du monastère de Nancy ayant été tentée extraordinairement au sujet de sa vocation, et s'étant laissée aller à la tentation, demanda à sortir à son supérieur avec une volonté si déterminée, qu'elle n'écoutait aucune raison là-dessus. Ce que son supérieur voyant, lui ordonna d'aller au tombeau de la mère et d'avoir recours à elle; ce qu'ayant fait presqu'à force, disant que cela ne servirait de rien, et qu'elle était résolue de sortir, elle fut surprise de sentir une odeur admirable qui sortait du tombeau, et à même temps elle fut remplie d'une joie tout extraordinaire, et d'une force nonpareille qui dissipa toute sa tentation; ce qui lui donna lieu de faire profession avec une édification merveilleuse de tous les assistants. Toute la famille de cette religieuse a reçu en plusieurs occasions des secours miraculeux par les intercessions de cette sainte mère, ce qui l'a rendue très-dévote à sa mémoire.

Une religieuse du même monastère après sept ans de profession, étant tentée extraordinairement sur sa vocation, s'en trouva délivrée à son tombeau. La sœur Marie de la Conception religieuse, dans le même couvent, a assuré que, dès son jeune âge, elle a été guérie de plusieurs incommodités par ses prières, et qui l'eussent empêchée d'être religieuse, si elles eussent continué. Comme elle était fort abattue dans le temps de son noviciat, il lui sembla la voir en songe, qui lui mettait les mains sur la tête, et lui disait : courage, vous ai-je pas toujours dit que vous seriez religieuse; toujours est-il vrai qu'elle s'en trouva fortifiée, et qu'en plusieurs maladies différentes elle en a été secourue extraordinairement. Une sœur encore de la même communauté, nommée Marie-Thérèse, et dans le monde, Marguerite Mainbourg, a été délivrée d'une maladie très-fâcheuse par ses mérites.

Une sœur du monastère de Notre-Dame du Refuge d'Avignon, ayant ouï une voix qui lui dit : Demandez-moi quelque chose au nom de Marie-Elisabeth, c'est ma bien-aimée, pria ensuite Notre-Seigneur de redonner la santé à une autre de ses sœurs qui était proche de la mort, et sa santé lui fut rendue. Elle entendit la même voix qui lui dit après la guérison, que cette religieuse fît des prières tous les jours durant une année en actions de grâces. L'on a obtenu plusieurs guérisons miraculeuses faisant une neuvaine de disciplines pour remercier la divine bonté de ses dons envers la sainte mère. Une religieuse du même lieu, nommée Marie-Madeleine, étant réduite à l'extrémité par des maux très-douloureux, entendit une voix qui lui disait doucement de se recommander à la mère; ce qu'ayant fait, elle se trouva aussitôt soulagée, et ne ressentit plus aucune douleur. Une autre sœur de la même maison, nommée Marie-Dominique, du saint Sacrement, étant sujette à cracher le sang par une fluxion dont elle était très-incommodée, ayant eu recours à sa digne fondatrice, lui promettant qu'elle se surmonterait en de certaines choses pour qui elle avait répugnance, le sang s'arrêta à même temps, mais n'ayant pas exécuté sa promesse, son mal recommença avec plus de violence que jamais; ce qui l'ayant fait rentrer en elle-même et reconnaître sa faute, et de plus, ayant promis de réciter un *Te Deum* pour remercier Dieu de ses grâces, depuis ce temps-là elle se trouva parfaitement guérie. Une sœur converse du même monastère, nommée Jeanne, ayant reçu un secours miraculeux par la sainte mère, voulut le jour de l'anniversaire de sa précieuse mort, se mettre en retraite pour l'en remercier. Mais comme elle était retirée, elle entendit une voix céleste qui l'appela quatre fois à diverses reprises par son nom; et après on lui dit : « Vous savez le secours que vous avez reçu par moi, je veux bien vous obtenir d'autres grâces, qui est la délivrance de vos attaches. Gardez mieux vos règles que vous ne faites, je vous aiderai, ne le ferez-vous pas? » Elle la vit la nuit ensuite dans une beauté admirable proche de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère; et ces vues furent si efficaces, et elle en fût si touchée, qu'elle demanda à faire tout de nouveau les exercices du noviciat, et de s'y mettre avec les autres novices : ce qui lui fut accordé. Il y avait dans le même monastère, une jeune fille âgée d'environ douze à treize ans, qui était hydropique, sans pouvoir être soulagée par aucun remède, qui ayant fait une neuvaine devant le tableau de la mère, fut entièrement délivrée de son mal; ce qui a été attesté miraculeux par les médecins.

Une religieuse de la même communauté a eu la grâce de voir trois fois la mère depuis son bienheureux décès. La première fois elle lui parut au milieu de sa chambre si brillante de célestes clartés, que, quoiqu'il fût nuit, sa chambre était éclairée comme en plein jour. Elle était pour lors en quelques troubles, elle l'en reprit et lui dit qu'elle se tînt en paix, et que son inquiétude déplaisait à Dieu; ce qui est bien à remarquer aux personnes qui ne sont jamais en repos. La seconde fois elle lui parut dans le chœur où cette religieuse y étant allée après none pour y adorer le très-saint sacrement, elle s'y trouva jusqu'à vêpres pensant n'y avoir pas été que quelques moments. La mère la délivra pour lors de deux

grandes tentations qui la mettaient sur le bord du précipice. La troisième, elle lui parut comme exhortant une religieuse qui serait à l'agonie ; ce qu'ayant dit à la mère Marie-Paule, sa très-digne fille, elle crut que c'était elle que cette religieuse marquait, et elle en témoigna une grande joie, demandant seulement à Dieu qu'il lui donnât le pur amour auparavant que de mourir, comme il l'avait promis à sa chère mère. Or dans ce temps que la mère Marie-Elisabeth se faisait voir comme exhortant une religieuse, qui était sa fille, à la mort, qui était une prophétie de ce qui devait arriver, plusieurs religieuses décédées paraissaient avec elle dans des beautés admirables et si ravissantes, que celle qui les voyait disait que quand il n'y aurait pas d'autres plaisirs dans le ciel que de les voir, ce seraient des délices ineffables. Mais comme la mère dit quelque chose à cette religieuse qu'elle n'entendit nos, en demandant la raison à l'une de celles qui paraissaient avec elle, on lui dit que c'étaient ses défauts qui en étaient cause. Ce qui montre bien que les plus légères imperfections servent d'obstacles aux communications célestes; ainsi il ne se faut pas étonner si la plupart des personnes de la terre conversent si peu avec celles du ciel. La différence des pensées et la diversité des affections ne le permettent pas. Pour pouvoir dire avec l'Apôtre : Notre conversation est dans les cieux, il ne faut plus tenir à la terre. Pour aller à Dieu seul il faut être épris de tout. La bonne religieuse, dans la vision susdite, remarqua encore que les âmes bienheureuses semblaient dire les litanies des saints que l'Eglise récite pour les agonisants : témoignage de la part qu'elles prennent au bien éternel des personnes qui sont dans les misères de la vie présente, et des secours que l'on en reçoit au temps de la mort.

Plusieurs personnes ont senti des odeurs miraculeuses au tombeau de la mère, qui souvent causent la joie dans l'âme, et donnent de la force aux personnes affligées, et les animent à la vertu. Mais l'on a remarqué que cette grâce est accordée plus ordinairement aux personnes qui ont des croix, comme à celles qui sont les plus chères à Notre-Seigneur, à sa bienheureuse Mère et à ses saints. Une fois une religieuse sentit ces odeurs divines qui remplissaient tout le chœur; et à même temps se vit pleine de sentiments pour Dieu qu'elle n'avait jamais eus; disposition qui lui dura plus de huit jours, et de plus elle fut soulagée de plusieurs infirmités corporelles. Un jour que les novices s'étaient entretenues des merveilles de leur bienheureuse mère, entrant dans une chambre où il y en avait un tableau, elles sentirent une odeur céleste qui en sortait, qui embaumait tout le lieu où elles étaient, et leur intérieur fut rempli d'une joie toute divine. L'on assure que l'on a entendu plusieurs fois donner comme de grands coups de marteau sur son tombeau, et que l'expérience a fait voir que c'était un présage des choses extraordinaires qui devaient arriver. L'on voit à ce sacré tombeau un présent considérable d'une couronne d'argent qu'un grand évêque y a fait en reconnaissance de quelque faveur reçue.

Mais ses secours sont beaucoup efficaces contre les démons, la magie et les sortiléges. C'est une conduite que tient ordinairement l'aimable Providence de Dieu, elle se sert des saints qui ont été éprouvés par de certaines tentations pour assister ceux qui en sont attaqués. Elle se sert des bienheureux pour aider à porter des croix pareilles à celles qu'ils ont souffertes; ainsi c'est une ancienne dévotion des fidèles d'avoir recours dans leurs maux aux saints qui en ont eu de semblables. C'est donc bien avec sujet que plusieurs personnes se sont adressées à la mère Marie-Elisabeth pour en obtenir les assistances auprès de la divine Majesté contre les démons et leurs suppôts; car à peine lisons-nous dans l'histoire une personne qui ait eu une plus cruelle et plus longue guerre avec ces malheureux esprits, et qui ait été combattue avec plus de rage par les magiciens et sorciers. Aussi plusieurs personnes ont été délivrées de maléfices par ses prières, et une femme près Nancy de ceux qu'elle avait au corps et à l'esprit, par la seule application de l'un de ses bandeaux. Un religieux, grand théologien et auteur célèbre, assure avoir arrêté par ses prières l'opération du démon en un moment dans une personne obsédée par sortilége en présence d'un grand nombre de personnes. C'est ainsi qu'il plaît à Dieu faire triompher sa croix dans sa fidèle servante crucifiée.

—

ORAISON

A L'ADORABLE JÉSUS DANS LE TOMBEAU.

Grand Dieu des éternités, majesté infinie, je vous adore dans le tombeau caché sous des anéantissements que tous les hommes et tous les anges ne pourront jamais comprendre. Car où est l'esprit humain ou angélique qui puisse concevoir qu'un corps mort soit Dieu, le Verbe y demeurant toujours uni, n'ayant rien quitté de ce qu'il a pris de la nature humaine. O mains qui êtes sans mouvement, je vous adore, car vous êtes les mains de celui par lequel le Père éternel, l'auteur de toutes choses, a même créé les siècles. O yeux divins qui êtes fermés et qui êtes sans lumière, je vous adore, car vous êtes les yeux de celui à qui rien n'est caché, et qui voit toutes choses. O pieds sacrés, je vous adore, car vous êtes les pieds de celui qui soutient toutes choses par sa toute-puissance. O corps précieux, caché et enseveli dans le tombeau, je vous adore, car vous êtes le corps du Fils du Père éternel, et qui êtes la splendeur de sa gloire, et l'impression de sa personne. Mais, mon adorable Sauveur, la grâce du baptême m'ayant enseveli avec vous pour mourir avec vous, ne permettez pas, ah! je vous le demande par tout l'amour de votre cœur infiniment miséricordieux, je vous le demande par tout l'a-

mour du cœur de votre charitable Mère que vous nous avez bien voulu donner pour mère par un excès d'une bonté inénarrable, par tous les amours des bienheureux anges et saints, ne permettez pas que je vive jamais pour moi-même, ni pour aucune autre créature ; mais faites que je marche toujours dans la nouvelle vie que j'ai reçue étant enté en vous, et devenu le membre de votre corps mystique, et par suite étant fait un seul corps, comme la branche devient une avec l'arbre où elle est entée. Ainsi, mon aimable Sauveur, par cette grâce d'une union si sainte, tout ce qui se passe en vous devenant propre à vos fidèles, ah! faites que je participe en vérité à votre vie, à votre mort, à votre résurrection, à votre gloire. O sainte Vierge, ma bonne et fidèle maîtresse, ma très-douce et très-pieuse mère, employez votre faveur auprès de votre Fils bien-aimé pour m'obtenir cette grâce. O mon bon ange, ô sept premiers princes du ciel, qui assistez devant le trône de Dieu, ô vous tous, esprits bienheureux, glorieux saint Joseph, aimable disciple de l'amour saint Jean l'Évangéliste, bienheureux saint Henri mon patron avec tous les saints du ciel, joignez tous vos prières pour m'impétrer cette faveur. Amen, amen, amen. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul dans l'union avec notre bon Sauveur Jésus-Christ pour jamais.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le triomphe de la croix dans sa pratique des vertus.

Réjouissez-vous, dit le Prince des apôtres, *d'avoir part aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi remplis de joie, lorsqu'il paraîtra dans sa gloire. Vous êtes heureux, si vous endurez des opprobres pour le nom de Jésus-Christ, parce que l'honneur, la gloire, la force de Dieu et son esprit reposent sur vous.* (*I Petr.* IV, 13, 14.) Car enfin la croix de notre bon Sauveur est la cause de toutes les grâces, qui ne nous sont jamais plus abondamment appliquées que par la conformité que nous avons avec ce divin Maître crucifié. Il faut nécessairement, pour être de ses véritables disciples, porter notre croix après lui : et comme c'est le propre de la croix de nous séparer des choses créées, et de nous unir avec Dieu par Jésus-Christ, dans cette union nous y trouvons sa force et son esprit, qui est le principe des opérations tant intérieures comme extérieures solidement chrétiennes. C'est de cette source d'où découlent toutes les vertus.

Celui qui demeure en Jésus-Christ, et en qui Jésus-Christ demeure, porte beaucoup de fruit. Ce n'est qu'en ce divin Sauveur que nous sommes quelque chose, et que nous pouvons quelque chose. Hors de sa sainte union il n'y peut avoir de véritable fruit, et la vertu est plus ou moins grande selon les différents degrés de l'union divine que nous avons avec ce chef adorable. O aimable Jésus, que mon âme a de joie quand elle considère ces vérités, dans la vue de la dépendance où nous sommes de vous, et dans le besoin continuel que nous en portons. O mon Seigneur et mon divin Maître, je désire de tout mon cœur vivre et mourir dans cette dépendance. Je reconnais en votre présence et en la présence de vos saints anges, que non-seulement je ne peux pas faire une bonne action, mais que je ne peux pas avoir une bonne pensée sans votre secours. Il est donc vrai que je vous suis redevable de tout le bien qui se fait en moi ; c'est à vos miséricordes que j'en ai l'obligation, et j'invite toutes les créatures du ciel et de la terre à vous en remercier. Oh! que vos bontés sont douces, mais qu'elles sont immenses!

Mais si celui qui est uni à Jésus-Christ, comme la branche avec l'arbre, porte du fruit, lorsqu'il sera éprouvé par différentes afflictions, comme quand les branches de la vigne sont taillées, il en rapportera beaucoup davantage. C'est ce qui a rendu la vertu de Marie-Elisabeth si solide, si forte et si achevée. Nous avons parlé de sa constance au milieu de toutes les peines qu'elle a souffertes, même des personnes qui la devaient plus considérer, et qui la devaient plus aimer, mais l'on ne peut assez admirer la force dans l'affection vraiment chrétienne qu'elle a eue pour ces personnes qui l'a pressée de leur rendre tous les services qu'elle aurait pu faire à des gens qui auraient eu pour elle toutes les bontés imaginables. Nous avons déjà fait voir sa vertu heroïque, non-seulement en souffrant tous les maux que son mari lui faisait, mais encore en lui rendant tous les services imaginables, en lui obéissant comme un bon religieux à son supérieur, n'ayant que des tendresses pour tous ses rebuts, mais disons ici qu'elle n'oublia rien après sa mort pour lui rendre les derniers devoirs de piété. Elle garda une fidélité nonpareille à exécuter tout ce qu'il avait ordonné par son testament ; et quoiqu'elle sût qu'il lui était bien désavantageux, cela ne diminua rien de l'ardeur de ses soins. *La charité*, s'écrie le grand Apôtre, écrivant aux Corinthiens (*I Cor.* XIII, 4 et seq.), *est patiente*, car elle ne s'emporte point de colère ni de vengeance, *Elle est douce*, car elle supporte avec débonnaireté

toutes les contradictions, et conserve sa paix. *Elle n'est point envieuse*, car elle ne se fâche point du bien des autres. *Elle n'est point dissimulée*, agissant dans une vraie simplicité. *Elle n'est point superbe*, s'élevant au-dessus des autres, mais se mettant au-dessous de tout le monde. *Elle n'est point ambitieuse*, ou, comme on lit dans le grec, *point dédaigneuse*, car il n'y a humiliation qu'elle ne souffre pour le prochain. Mais enfin *elle ne cherche point son intérêt*, car elle y est morte par la sainte haine de soi-même, qui va même jusqu'à lui en donner l'horreur, et dans un tel point en quelques âmes saintement cachées en Dieu avec Jésus-Christ, qu'il est vrai que les plus grands amateurs du monde ne recherchent pas avec tant de soin et d'empressement cet intérêt propre, comme la charité parfaite le fuit et le déteste. Sainte Catherine de Gênes, l'une des plus grandes amantes du Fils de Dieu, disait qu'elle haïssait le propre intérêt plus que le diable, parce que l'intérêt propre est la cause de tous les maux, et que le démon s'en sert pour nous faire commettre tout le mal où il nous porte.

C'est ce maudit intérêt propre qui est la cause de sa chute du ciel, car le grand saint Augustin estime que la complaisance que les anges apostats eurent pour eux, et la recherche de leurs intérêts, les ont précipités dans l'abîme éternel où ils sont tombés. Le premier de ces superbes esprits ne pouvait souffrir que les intérêts de la nature humaine fussent préférés à ceux de la nature angélique, et il engagea dans cette vue intéressée tous les autres anges rebelles. Il désirait, contre l'ordre de Dieu, qui lui était assez montré, l'union hypostatique du Verbe pour lui, et les autres anges apostats la voulaient pour leur nature. Ainsi c'est le propre intérêt qui a commencé l'enfer.

C'est le propre intérêt qui a chassé nos premiers pères du paradis terrestre, qui a porté la corruption en toute la nature humaine, qui l'a infectée du péché originel, et qui a rempli le monde de toutes sortes de misères. C'est lui qui y continue tous les malheurs que nous y voyons, qui n'épargne rien de saint et de profane. Ah! c'est lui qui met la désolation dans le lieu saint, qui dispose souvent des bénéfices, qui les fait donner ou changer selon ses maudites lois, n'en trouvant point de plus dignes pour les posséder que ceux qui l'accommodent mieux et qui lui sont plus propres. C'est lui qui met la division entre les pères et les enfants, qui porte le trouble dans les familles, qui cause la guerre dans les états et une infinité de maux dans toute la terre.

Les saints, pleins de la lumière du Saint-Esprit et remplis de son amour, ont eu donc grand sujet de l'avoir en horreur; et comme Elisabeth était toute pénétrée de ces divines clartés, elle l'avait en exécration. C'est ce qui lui donnait un si grand oubli de tout ce qui la touchait, pour n'envisager que le seul intérêt de Dieu seul en toutes choses. C'est pourquoi, sans penser, sans se souvenir de tous les mauvais traitements de son mari elle était tout appliquée à lui rendre toutes sortes de devoirs de piété. Mais en voici encore un exemple rare. Sa mère étant morte, son père pensa à se remarier, et après en avoir formé tout à fait le dessein, pour pouvoir l'exécuter avec plus de facilité, il lui demande qu'elle cède toutes les prétentions qu'elle avait au bien de feu sa mère, dont elle était héritière étant fille unique, et toutes celles qu'elle pourrait avoir à son bien après sa mort. Il n'était pas aisé d'entrer dans de telles propositions à Elisabeth, à raison de ses enfants, dont elle devait considérer les droits et ne les pas abandonner facilement. C'est ce qu'elle remontra avec une profonde humilité à son père, dont elle ne reçut que de fâcheuses réponses, et qui s'emporta de colère contre elle d'une étrange manière. Ce que considérant sa pieuse fille, et le voyant toujours irrité, elle crut, par un esprit d'une piété extraordinaire et d'un singulier respect, qu'elle pouvait faire ce que son père lui demandait, et c'en fut assez pour lui faire exécuter la chose : car ce qui en empêchait l'exécution uniquement, c'était la crainte de manquer à son obligation. Elle céda donc tout son bien, tous les droits qu'elle avait à ce qu'elle héritait de sa mère; tous les droits qu'elle pouvait prétendre à l'héritage de son père après sa mort. Mais son dégagement n'en demeura pas là; elle alla chez son père pour y disposer toutes choses pour les noces, elle y reçut sa belle-mère avec tous les respects imaginables, quoique ces noces ruinassent tous ses intérêts; elle lui témoigna autant de démonstrations d'un amour sincère, comme si elle fût venue pour la combler de toutes sortes de biens. En vérité, dit un serviteur de Dieu, dans ce qu'il a écrit sur ce sujet, il fallait que tous les sentiments de la nature fussent étouffés, et c'est ce qui marque assez combien sa vertu était solide.

Mais en voici encore des témoignages bien convaincants. L'un de ses parents voulant maltraiter le médecin qui l'avait maléficiée, pour tâcher par cette voie de le contraindre à la délivrer, jamais elle ne le voulut permettre; elle aima mieux souffrir toutes les peines d'esprit et de corps dont elle était affligée extraordinairement, que de lui voir faire aucun mauvais traitement. Certainement c'était pratiquer la vertu dans un degré bien héroïque. C'est une vertu d'aimer ses amis en Dieu et pour Dieu, et sans s'arrêter aux inclinations que la nature en peut donner, ou aux motifs seulement raisonnables que l'on en peut avoir, se conduire par des vues surnaturelles, et n'agir que par grâce. C'est une plus grande vertu d'aimer ses ennemis, de dire du bien de ceux qui médisent de nous, de donner des bénédictions à ceux qui nous maudissent, d'obliger charitablement ceux qui nous font du mal. Mais de les obliger en nous désobligeant, mais de souffrir la rage de l'enfer, et des démons, et les plus cruels maux que la magie

peut faire endurer et au corps et à l'esprit, plutôt que de voir faire le moindre mal à un misérable magicien qui en est la cause, et endurer ces cruautés durant tant d'années sans se lasser, il faut assurément pratiquer la vertu dans un degré bien héroïque, et même admirable.

C'était donc une vertu bien solide, une vertu bien héroïque, une vertu rare, mais stable et ferme comme un rocher au milieu des combats et tentations que le monde, le diable et la chair lui ont livrés. On l'a vue dans un même temps maléficiée, son esprit furieusement agité, son âme comme inondée sous les plus cruelles tempêtes de toutes sortes de tentations, son corps accablé de diverses maladies, et tourmenté furieusement par les diables, de grandes affaires sur les bras sans y pouvoir vaquer, ses biens ruinés; et tout cela n'ébranlait point sa constance. Dans ce même temps ses servantes lui étaient opposées, et à gage de certaines personnes qui lui étaient contraires, qui s'en servaient contre elle. Plusieurs personnes en disaient du mal, et des personnes de probité, et quelques uns de ses proches, et elle demeurait inébranlable.

C'est qu'elle était semblable à l'homme prudent de l'Evangile, qui bâtissant une maison a creusé dans la terre fort avant; et a posé le fondement sur la pierre; et lorsqu'il est venu un débordement d'eaux, le fleuve s'est jeté contre cette maison, et il ne l'a pu ébranler, parce qu'elle était fondée sur la pierre. La divine Providence lui avait donné à faire un grand et merveilleux édifice durant les jours de son pèlerinage en cette vallée de larmes, et dont le sommet devait s'élever jusque dans l'empirée, il fallait faire de bons fondements. Dans ce dessein elle a creusé dans la terre bien avant, et si avant, que l'on peut dire qu'elle est allée jusqu'au centre, par son humilité abîmale. Car il n'y avait rien de plus bas qu'elle, au moins à ses yeux, elle se voyait au-dessous de toutes les créatures, et c'est là qu'elle a posé le fondement sur la pierre, c'est-à-dire Jésus-Christ, qui est appelé dans les Ecritures la pierre angulaire, qui a réduit les deux peuples en un.

C'est ce qui fait dire au Prince des apôtres en sa Ire *Epître* (II, 4 et seq.), parlant de notre bon Sauveur aux fidèles : *Approchez-vous de lui comme de la pierre vivante, que les hommes ont rejetée* (car les prêtres des Juifs qui devaient être les architectes du vrai temple, n'en ont pas voulu), *mais que Dieu a choisie, et tient précieuse. Vous aussi dans l'édifice qu'elle soutient, soyez construits sur elle, comme des pierres vivantes, qui formez une maison spirituelle, et un saint corps de prêtres.* C'est-à-dire, non pas des prêtres véritables, mais des personnes qui offrent des sacrifices intérieurs par la destruction du péché, des désirs du siècle, des passions et des mouvements de la nature. C'est pourquoi saint Pierre ajoute, *qui devez offrir des victimes spirituelles, et qui soient agréables à Dieu par Jésus-Christ*, c'est-à-dire, dit un savant et pieux interprète, des victimes spirituelles, qui ne sont victimes que par l'intention du cœur qui leur sert d'autel, et qui ne sont pas véritablement et substantiellement immolées sur un autel visible et consacré.

Le Prince des apôtres ajoute (*Ibid.*, 6) : *C'est pourquoi il est dit dans l'Ecriture* (*Isa.* XXVIII, 16), *je mets en Sion la pierre principale de l'angle; elle est choisie et précieuse, et quiconque croira en elle ne rougira point.* Car Jésus-Christ n'est pas seulement la pierre fondamentale, mais la pierre élevée au haut de l'angle, qui lie les deux murailles, c'est-à-dire les deux peuples, les Juifs et les gentils. C'est sur cette pierre qu'Elisabeth avait posé le fondement de l'édifice qu'elle bâtissait à la gloire de Dieu; c'est pourquoi il était inébranlable. Elle pouvait dire avec le Psalmiste : *Lorsque mon cœur était accablé d'ennui, vous m'avez élevée sur la pierre ferme.* (*Psal.* LX, 3.) *Vous avez affermi mes pieds sur la pierre, et vous avez conduit mes pas.* (*Psal.* XXXIX, 3.) *Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur? Il m'a élevée sur la pierre, et maintenant il a élevé ma tête au-dessus de mes ennemis.* (*Psal.* XXVI, 1, 6.) Il est venu un débordement d'eaux, ayant été affligée de toutes sortes de peines; le fleuve s'est jeté contre elle, ayant été persécutée violemment en toutes manières; mais elle n'a pu être ébranlée, elle est demeurée immuable dans sa paix, parce qu'elle était fondée sur la pierre, elle avait pour fondement, pour appui, pour soutien Jésus-Christ.

Il n'en est pas ainsi de ceux qui ne bâtissent pas sur ce fondement; car, pour parler avec l'Ecriture (*Matth.* VII, 26, 27), *ils sont semblables à un homme imprudent qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé et ont attaqué cette maison. Elle a été renversée et la ruine en a été grande.* Car enfin Jésus-Christ est le fondement de notre prédestination, de notre justification, de notre sanctification, de toute la grâce et de toute la gloire que nous pouvons avoir. Ainsi l'adorable Jésus est l'objet que nous devrions toujours avoir devant les yeux, c'est à lui que nous devons penser, c'est de lui que nous devons parler, c'est lui que nous devons aimer; nous ne devons rien faire qu'en lui et pour lui; c'est le modèle que nous devons incessamment regarder. C'est ce que tous ceux qui conduisent les âmes devraient persuader fortement, et il est vrai que plusieurs personnes spirituelles ou ont fait de pitoyables choses, ou n'ont pas beaucoup avancé dans les saintes voies de la perfection, parce qu'elles n'ont pas été assez appliquées à cet aimable Sauveur. C'est un déréglement qui se glisse parmi plusieurs personnes qui d'autre part mènent une vie assez intérieure; elles ne s'occupent presque jamais de leur Sauveur; et sous prétexte qu'elles sont appliquées aux grandeurs de la Divinité, elles s'oublient de ses anéantissements infinis en l'humanité sainte.

Cependant c'est une grande vérité qui

nous a été révélée par la Vérité même. Jésus est la voie, la vérité et la vie (*Joan.* XIV, 6.) Quiconque ne marche pas par ce chemin, est égaré. Ce qui n'est pas conforme à cette vérité, n'est que mensonge: quiconque ne vit point de cette vie est mort. Nous avons parlé de ce sujet dans le traité qu'il a plu à la divine Providence de nous faire donner au public, intitulé: *La science et la pratique du Chrétien*, où nous avons montré qu'il n'y a point d'autre esprit dans les membres que dans le chef; et qu'ainsi en qualité de Chrétiens qui ne faisons qu'un corps mystique avec Jésus-Christ, nous n'avons point d'autre esprit que celui de ce divin Chef; et que celui qui n'en est point animé, n'a point de véritable vie. Mais comment être liés si étroitement avec cet aimable Sauveur, et n'être point occupés de lui, et de ce qu'il a fait, et de ce qu'il a souffert pour nous? Au moins si, dans de certains temps, l'on n'est occupé que des grandeurs de sa seule divinité, il faut se souvenir en d'autres de ses humiliations. Et certainement c'est une étrange ingratitude que de s'en oublier. Mais comment les reconnaître si l'on n'y pense pas! O mon Seigneur et mon divin Maître, que je m'oublie plutôt de moi-même, que de ne pas penser à vous, à ce que vous avez fait, à ce que vous avez souffert pour moi! O amour immense, ô amour infini qui avez réduit un Dieu dans les derniers anéantissements, eh! comment pourrais-je ne me pas occuper de vos ravissantes bontés! Serait-il bien possible que je les pusse oublier? Mais notre bon Sauveur pouvait-il nous marquer plus expressément sa volonté en ce sujet qu'en instituant le très-saint sacrement de l'autel pour nous servir de mémorial de sa douloureuse passion? Car l'Apôtre nous apprend (*I Cor.* XI, 24-26) que dans son institution, il dit: *Prenez et mangez: ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Ce calice est la nouvelle alliance par mon sang: Faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous le boirez. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.* En vérité ce divin Maître pouvait-il nous engager plus fortement au souvenir de ses mystères!

Marie-Elisabeth savait bien l'importance de cette application à notre bon Sauveur Jésus-Christ, à qui elle était unie entièrement; et c'est dans cette bienheureuse et divine union qu'elle a fait de si grands progrès dans la vertu depuis les premières années de sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie. Je dis dès les premières années de sa vie, car dès son bas-âge elle a excellé dans la pratique des vertus. Dès ce temps elle était tellement liée à Jésus-Christ qui est la vérité, que, ce qui est bien rare parmi les enfants, jamais elle n'a fait le moindre mensonge. Ce qui était si constant parmi ses maîtresses et ses compagnes, que quand on voulait savoir la vérité de quelque chose l'on s'adressait à elle, dans la créance où l'on était qu'elle la dirait infailliblement; ce qu'elle a fait durant tout le cours de sa vie, car jamais elle n'a menti. Dès sa plus grande jeunesse, elle a eu un amour incroyable pour la paix, et elle appliquait tous ses soins à la conserver parmi ses domestiques. Jamais on ne lui a entendu dire la moindre parole capable de la troubler, jamais elle n'en a donné aucun véritable sujet.

Mais une vertu si achevée dans un âge où les autres enfants à peine commencent-ils à la connaître, parut extraordinairement lorsque, n'étant âgée que de dix ans, elle prit résolution d'imiter les saints solitaires, et de se cacher dans quelque désert. Et pour venir à bout de son dessein, comme un jour on l'avait menée avec ses compagnes au Saint-Mont, qui est un lieu de dévotion proche de Remiremont, et qu'aux environs de ce saint lieu il s'y rencontre des grottes creusées dans les rochers, et quantité de grands bois, elle crut qu'elle pourrait se cacher dans ce désert pour y vivre inconnue aux yeux des hommes, et n'être connue que de Dieu seul. C'est ce qui la fit écarter de ses compagnes et s'enfuir dans le bois pour y vivre dans le creux de quelque grotte de ce lieu solitaire, et pour empêcher que l'on n'en fît beaucoup de recherches, elle avait porté des ciseaux pour couper une partie de sa robe, qu'elle avait dessein de teindre de son sang, pour faire croire qu'elle avait été dévorée par quelque bête sauvage. Mais Dieu qui la destinait autre part ne permit pas que cela réussit. O mon Seigneur, vous aviez dès ce temps-là ouvert les yeux à votre petite et grande servante à vos plus pures lumières qui lui découvraient la vanité et le mensonge du monde, qui lui montraient le néant des créatures, qui lui faisaient voir qu'à proprement parler il n'y a que vous seul. C'est de ces pures clartés que lui naissaient les désirs de la solitude, et l'amour de la vie cachée; car voyant que vous étiez le grand et unique tout, elle ne pouvait plus soupirer qu'après vous seul; son cœur n'était plus capable d'aucun autre amour. Eh! comment aurait-elle pu s'arrêter, ou aimer les créatures dont elle ne voyait que le néant! Néanmoins elle ne put pas s'en séparer extérieurement comme elle le désirait: mais ce qu'elle fit pour satisfaire en quelque manière à des désirs si pressants, fut qu'elle demeura retirée dans sa chambre comme une religieuse dans sa cellule; et elle y vivait si solitaire que ses compagnes l'appelaient la sauvage. O mon Dieu! vous vous réserviez cette âme d'élite pour vous. Mais, mon débonnaire Sauveur donnez-nous quelque part à cet esprit de séparation du siècle. O mon Dieu! sanctifiez-nous en vérité.

CHAPITRE II.

Le triomphe de la croix dans son amour pour Dieu.

Après avoir parlé des vertus en général de la pieuse mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus, nous allons avec le secours divin

en traiter en particulier : et premièrement de son amour envers Dieu comme la plus excellente et la plus parfaite de toutes les vertus; mais si les croix portées chrétiennement sont de fortes preuves du divin amour, nous pouvons dire qu'ayant beaucoup souffert, elle a beaucoup aimé, et que la croix de Jésus a triomphé dans la grandeur de son amour. Son amour était grand envers Dieu dans l'éloignement qu'elle avait de tout ce qui lui était désagréable. Ainsi elle avait une haine extrême pour le plus petit péché, et même pour la plus légère imperfection. Tout ce qu'il y a de plus affreux en la vie ne lui faisait pas tant de peur que le moindre péché véniel. Les gibets et tous les autres supplices lui auraient été plus doux. Ah! disait-elle, que j'aimerais bien mieux mourir par la main d'un bourreau que de commettre la plus légère offense! Mais son amour ne s'en arrêtait pas là, elle eût aimé mieux descendre vive en enfer.

Elle aurait mieux aimé endurer cent millions d'enfers que de faire le plus petit péché véniel de propos délibéré. Mais ses résolutions généreuses n'étaient pas seulement des idées, car dans les temps que les diables la possédaient, et qu'ils lui faisaient souffrir de cruels tourments, et qui sont inexplicables, à même temps ils la pressaient de consentir à quelque péché, pour être délivrée de ces maux insupportables, et on l'entendait dire d'une voix intelligible dans l'excès du divin amour qui la transportait. Non, j'aime beaucoup mieux endurer tous ces tourments jusqu'au jour du jugement que de consentir à la moindre offense contre la divine bonté. Les tentations mêmes du péché lui étaient dans une telle horreur, que toute petite elle s'en accusait comme de grands crimes, et elle détestait avec larmes dans le tribunal de la confession des choses pour lesquelles les anges lui préparaient dans le ciel des couronnes immortelles.

Elle n'oubliait rien pour apporter tous les soins imaginables à éviter toute sorte de péchés. C'est ce qui l'obligea un jour de prier une personne considérable de dire d'elle dans les occasions qu'elle était une personne grossière et mal nourrie, afin que ceux qui la venaient voir ne fussent pas étonnés si elle ne leur faisait pas de compliments; parce que, disait-elle, il est malaisé d'en faire sans dire quelque chose contre la vérité. C'est ce qui la portait à se confesser tous les jours, conduite que Notre-Seigneur lui fit voir lui être très-agréable. Ç'a été la pratique de plusieurs saints, ce qui ne doit pas surprendre, car dans le rayon de lumière qui leur est donné, ils découvrent des fautes inconnues à ceux qui ne marchent pas dans une clarté si pure et si vive; et la force de leur amour n'en permet pas la vue sans que dans le même moment ils n'en conçoivent des horreurs inexplicables. Je ne saurais ici passer sous silence l'étonnement où je suis de certaines personnes qui passent pour dévotes, qui assurent qu'elles n'oseraient se confesser souvent, de peur de n'avoir pas le regret nécessaire de leurs fautes, ou la résolution de ne les plus commettre. Car comment apercevoir non-seulement une chose qui soit désagréable à Dieu, mais en voir l'ombre sans en même temps en avoir toute la haine possible. Je ne parle pas de la douleur sensible, mais de celle qui est dans la cime de l'âme? O mon Dieu, ô bonté souveraine, ô bonté infiniment aimable, ne le permettez pas! Ah! qu'à la moindre découverte de ce qui vous déplaît, nous en prenions dans le même instant toutes les horreurs imaginables, que dans le même moment nous prenions de fortes résolutions de l'éviter de toutes nos forces, secourus de votre divine grâce.

Or, notre bon Sauveur, qui ne manque jamais d'assister ceux qui le cherchent dans une vraie droiture de cœur, venait au secours de Marie-Elisabeth avec des bontés toutes particulières. Il lui montrait lui-même ses défauts et ses manquements, ce qui l'humiliait beaucoup. O mon cher lecteur, que doivent faire ceux qui sont tout pleins d'imperfections et de grossières imperfections, et quelquefois de péchés. Mais, ô aveuglement des hommes, quelquefois ils ne voyaient pas des fautes visibles comme des montagnes, quelques-uns s'imaginent être fort parfaits parce qu'ils n'en ont que de légères, et d'autres ne s'aperçoivent pas de celles qu'ils ont. O mon Dieu! si vous en trouvez dans vos saints, eh! que deviendrons-nous! Ah! mon cher lecteur, que nous en avons de cachées, et que nous avons sujet de nous humilier en toutes manières. Le Dieu de toute bonté ne faisait pas seulement voir à sa fidèle servante ses défauts, mais comme un bon père il les châtiait. Un jour ayant commis quelque imperfection dans le parloir, elle vit une main divine qui la menaçait; main divine qui s'appesantit sur elle, et la fit beaucoup souffrir pour avoir mangé quelques raisins sans nécessité. Oh! si l'on savait combien la pureté de l'âme doit être grande, à quelle sainteté nous devons arriver pour être unis au Dieu saint! Ainsi nous lisons de la sainte dame de Cardonne, que, s'étant retirée déguisée en homme par un mouvement particulier de l'esprit de Dieu, pour demeurer cachée à la cour d'Espagne dont elle était l'une des dames, et demeurant dans un désert où elle ne vivait que des herbes que la terre produisait naturellement, elle fit une grande pénitence pour avoir mangé deux asperges sauvages qu'elle y avait trouvées, croyant s'être nourrie trop délicatement. Oh! que les sentiments des saints aussi bien que leur vie sont éloignés de ceux des autres hommes! Oh! quelle confusion pour tant de Chrétiens qui sont si difficiles à l'égard de la nourriture qu'ils prennent, ou au sujet de la manière qu'elle est apprêtée, et des Chrétiens quelquefois qui font profession d'une dévotion particulière. Hélas! que devons-nous penser, et que devons-nous dire à la vue d'une dame de grande qualité, nourrie si délicate-

ment, élevée dans les délices de la cour, qui mène une vie si effroyablement austère, et qui fait une sévère pénitence pour avoir mangé deux asperges sauvages toutes crues. Notre Elisabeth fut encore reprise de notre bon Sauveur, à cause du dessein où elle était, faisant les portions de ses filles, d'en donner une moindre à quelqu'une, pensant néanmoins en avoir quelque raison, et il lui dit, n'est-ce pas pour moi cette portion ? Car nous l'avons assez dit, il répute fait à lui-même, ce que l'on fait pour l'amour de lui aux autres.

C'est de la sorte qu'elle a toujours vécu dans l'innocence ; car dès sa jeunesse elle avait en horreur le péché. Les démons forcés par l'autorité de l'Eglise ont avoué cette vérité ; mais ils disaient encore que c'était le grand Maître qui l'avait gardée par les prières de Marie. Oh ! combien d'âmes, disent les saints, eussent été éternellement damnées sans la protection de cette mère de miséricorde ! Combien d'âmes ont été sanctifiées par les secours de ses puissantes intercessions ! toute l'Eglise en reçoit continuellement des assistances inexplicables. Notre digne fondatrice en a été soutenue durant tout le cours de sa vie avec des soins de la meilleure des mères, et spécialement dans les voies du divin amour.

Il a été grand en elle dans sa pureté, qui consiste à ce qu'elle disait à ne vouloir rien par soi-même, à ne vouloir que ce que Dieu veut, point plus de talents de nature ou de grâce que ceux qu'il nous donne, à ne vouloir servir qu'autant qu'il le demande de nous, et en sa manière, à ne rechercher que ses seuls intérêts dans un oubli entier des nôtres. Ayant été mise saintement dans cet état elle disait : il me semble qu'autrefois j'étais fâchée quand je ne souffrais point, maintenant je ne veux plus rien. Elle a été trente ans à demander toujours le pur amour, la grâce d'être à Dieu seul ; et pour cela elle demandait que tout le monde la quittât, et que Dieu seul lui suffisait. Un jour il plut à Dieu lui faire connaître quelque chose du pur amour dans une lumière si vive qu'elle en tremblait, et elle en demeura comme sans sentiment tout absorbée, ce qui lui dura plusieurs jours ; mais elle assurait que l'on ne pouvait dire parfaitement ce que c'est que ce pur amour. Elle y était quelquefois toute plongée, et abîmée, sans qu'elle pût dire ou exprimer ce qu'elle sentait. Il lui semblait seulement qu'elle était tout en Dieu, comme une goutte d'eau qui tombe dans la mer est toute dans la mer, il lui semblait être toute perdue en Dieu seul. Tout le monde dans cet état ne lui semblait rien ; c'est pourquoi les soins des choses extérieures ne lui faisaient plus d'obstacles, et ne l'empêchaient point. Dans cet état elle ne voyait plus notre Dame en elle-même, ni les bienheureux anges et saints, toutes ces bienheureuses créatures ne lui paraissaient plus que comme tout abîmées en Dieu ; ainsi c'était Dieu seul qui faisait toute son application et tout son amour. Il lui fut néanmoins révélé que c'était par la très-pure Vierge, la mère du bel amour, qu'elle avait été introduite dans cet état, et que c'était elle qui conduisait au cabinet de l'amour pur de son bien-aimé Fils. O ma bonne et sainte Dame, que votre pouvoir est grand auprès du Tout-Puissant !

Elle n'était touchée que du seul intérêt de Dieu seul. Elle ne regardait ni à ses bienfaits, ni au mérite qui se trouve dans son service, ni aux récompenses que l'on en peut attendre, elle ne s'arrêtait pas même au paradis, elle ne se souciait que du Dieu du paradis. Ce nous est trop de grâce et trop d'honneur, disait-elle, de le servir pour lui-même. Elle le priait que ceux qui ne l'assistaient purement pour lui la quittassent. Elle aimait mieux en être délaissée, et privée de leurs secours, que d'en être assistée par quelque autre motif que celui de ses divins intérêts. C'est ce qui lui faisait dire : Je ne prendrais chose aucune que l'on nous donne, si on nous la donnait pour nous, et non pour l'amour de Dieu. Ah ! que je suis aise, s'écriait-elle, quand les serviteurs de Dieu font toutes leurs actions dans la seule vue de Dieu seul sans regarder autre chose ; et toute sa plus grande joie était de voir ses sacrés intérêts établis. Elle s'écriait : O si j'avais toutes les vies des hommes, je les donnerais toutes pour l'intérêt de Dieu ! je voudrais souffrir jusqu'au jour du jugement pour en donner de véritables lumières aux créatures ! Si j'avais cent millions de mondes, et le paradis même, je le donnerais pour l'intérêt de Dieu. Pour cet intérêt, s'il était nécessaire, je descendrais vive dans l'enfer. C'était cet intérêt divin qui lui faisait aimer le jugement, quand elle pensait qu'il justifierait l'adorable Jésus, et ferait voir la justice de ses conduites ; que l'on verrait qu'il y a des âmes dans l'enfer, qui ont eu plus de grâces que plusieurs qui sont dans le ciel, qui ont coopéré plus fortement à celles qu'elles avaient reçues.

La seule gloire de Dieu seul faisait toute son occupation en toutes choses. Elle la cherchait en toutes ses pensées, ses intentions, ses paroles, ses actions, dans l'église, à l'ouvroir, au parloir, au réfectoire, dans tous les lieux où elle se trouvait, dans tout ce qu'elle faisait sans réserve, dans les moindres actions aussi bien que dans les grandes ; ainsi elle glorifiait plus Dieu par l'une de ses actions, que d'autres par un très-grand nombre. Elle ne commençait jamais d'ouvrage qu'elle ne se mît à genoux, lorsqu'elle le pouvait, pour l'offrir à la divine majesté. Tout ce qu'elle voyait la portait à Dieu ; elle s'en servait pour l'aimer et la faire aimer. Elle invitait les animaux à le louer en tant qu'ils en donnent l'occasion aux créatures raisonnables. Leur fidélité, leur innocence lui donnaient sujet d'exhorter ses filles aux louanges de leur Créateur. Quand elle était malade, elle était consolée de les voir auprès d'elle, considérant qu'ils ne sortaient point de l'ordre de Dieu. Il me

souvient, sur ce sujet, d'avoir connu un grand contemplatif, homme de doctrine, mais homme de Dieu, qui vivait comme un reclus au milieu des villes, qui m'assurait que, dans sa retraite, les animaux le portaient beaucoup au divin amour, et qu'il trouvait dans ces créatures ce qu'il ne rencontrait pas dans les raisonnables dont la plupart avaient je ne sais quoi qui retirait du pur amour, et il croyait que cette différence venait de l'innocence des unes et du déréglement des autres. Le long des chemins, quand la mère Marie-Elisabeth allait à ses fondations, ce n'étaient qu'élans d'amour, des paroles par lesquelles elle invitait tous ceux de sa compagnie à bénir, à louer et à aimer Dieu.

L'on a dit d'elle avec bien du sujet, que sa vie dans cette terre d'exil avait bien du rapport à celle des bienheureux, à l'égard de son application à Dieu ; car dès son bas-âge elle ne le perdait point de vue, et elle lui parlait avec la même liberté et la même simplicité que si elle l'eût vu conversant avec les hommes; et cette continuelle présence de Dieu qu'elle a eue dès son enfance, lui a continué au milieu même des embarras du mariage et des distractions extérieures que les affaires y donnent. Il ne se faut pas étonner ensuite si elle en parlait si souvent; et si l'on y mêlait quelque autre discours, elle les tournait aussitôt dans ceux de Dieu. Pour être bien venu auprès d'elle, il ne lui fallait parler que de l'aimable Jésus, et elle répétait souvent : « Oh! que béni soit le très-doux, le très-saint et le très-pur nom de Jésus. » Quand elle était encore dans le monde, l'on ne parlait ordinairement chez elle que des choses spirituelles. Tout son plaisir était de s'entretenir de Dieu et de son amour, et c'était avec tant d'ardeur que quelquefois son visage en paraissait tout lumineux, et il semblait que son cœur séraphique allait se fendre. « Oh! qu'heureux sont ceux, s'écriait-elle, qui aiment Dieu! Que je voudrais bien tenir celui que j'aime plus que tout le monde, plus que moi-même, plus que mon âme; » et proférant ces mots, on découvrait le feu admirable qui brûlait dans son cœur et dont elle était divinement embrasée. Elle mettait au commencement de toutes ses lettres : Le très-pur amour du bon Jésus et de son immaculée Mère vous soit pour très-humble salut, et elle trouvait un tel goût dans cette manière d'écrire qu'elle ne la pouvait changer.

Les souffrances de son doux Sauveur la pénétraient vivement, et elle en était tellement touchée, qu'elle n'en pouvait entendre parler sans verser une grande abondance de larmes. L'on a dit qu'il était impossible d'expliquer sa dévotion envers le très-saint sacrement de l'autel, et assurément il n'est pas aisé d'exprimer les mouvements que l'esprit de Dieu donne à ses saints. Elle s'approchait tous les jours de la communion vivifiante du corps adorable de Jésus-Christ, et l'on en remarquait des effets merveilleux jusque sur son corps même qui s'en portait mieux; il en rejaillissait un certain éclat sur son visage qui donnait de la dévotion. Les jours qu'elle ne communiait pas, elle tombait en des faiblesses extraordinaires. Si je ne communiais tous les jours, disait-elle, je ne sais pas ce que je ferais, ce serait le plus grand tourment qui me pourrait arriver à la vie. Il est facile de concevoir cette peine, si l'on considère que c'est le corps d'un Dieu formé dans les entrailles de la très-pure Vierge, par l'opération du Saint-Esprit, que l'on mange quand on communie. Car quel moyen de se priver d'un tel don, de ce bien infini lorsque l'on en peut jouir?

O mon Sauveur, que les hommes pensent peu à la grâce que vous leur faites! Certainement, pour peu que l'on en fût pénétré, l'on perdrait tous les empires du monde si on les avait, l'on quitterait tous les anges et tous les hommes pour une seule communion; car qu'est-ce que tout le monde angélique et humain, ô mon Seigneur, comparé à vous! Cependant, ô dureté inénarrable du cœur de l'homme, une attache à la créature, à soi-même, nous arrête et nous en prive, puisque, pour participer tous les jours à ce divin mystère, il faut être dans un grand dégagement de toutes choses. Ah! que serait-il nécessaire pour jouir de cette grâce, sinon d'aimer Dieu en esprit et en vérité, et c'est ce que l'on ne fait pas. Ces vues jettent dans un abîme d'étonnement, d'où l'on ne peut revenir.

Je conçois bien que l'on peut se priver de la divine communion par nécessité, ce qui arrive à raison des maladies ou d'autres empêchements légitimes, qui ne le permettent pas, par direction, par respect; car pour lors c'est l'ordre du divin amour à qui l'on doit se soumettre, qui en dispose de la sorte. Mais de perdre une seule communion quand ce ne serait qu'une fois en la vie par sa faute, par ses péchés, par ses attaches, par les obstacles que l'on y apporte par ses indispositions, c'est ce que je ne comprendrai jamais. Ah! que les hommes ne feraient-ils pas, ne souffriraient-ils pas, ne quitteraient-ils pas pour un empire, et, hélas! pour un peu d'argent, pour quelques trésors? et voici que l'homme peut jouir d'un Dieu, et un rien l'arrête. Il faut ici remarquer qu'il y a de certaines personnes qui ont des désirs de la sainte communion que l'amour d'elles-mêmes leur donne, et non pas l'amour de Dieu; cela arrive particulièrement à de certaines personnes qui passent pour dévotes, et qui le sont bien peu, qui veulent communier souvent, et qui s'appliquent peu au renoncement d'elles-mêmes, qui ont un orgueil secret, et qui sont remplies d'amour-propre; et quelquefois, ce qui est déplorable, c'est qu'elles veulent communier à leur tête, se plaignent de leurs directeurs lorsqu'ils ne sont pas dans leurs sentiments, et demeurent attachées à leurs pensées avec une opiniâtreté lamentable. Il faut à la vérité faire choix avec une grande prudence chrétienne du directeur, et c'est un sujet où il ne se faut pas hâter. Il faut prendre

garde qu'il n'ait point d'opinions nouvelles, contraires ou écartées de la voie commune des saints directeurs, qu'il soit bien à Dieu, qu'il ait de l'expérience; et ensuite il faut de l'obéissance.

La mère Marie-Elisabeth était très-soumise dans l'exercice de ses dévotions, dont l'une des plus grandes était à la personne suradorable du Saint-Esprit Dieu. L'on a écrit qu'il faisait toute sa félicité; et de vrai si c'est le pur amour qui fait le bonheur de l'âme dans l'union parfaite qu'il lui donne avec son principe, son centre et sa fin, comme c'est lui qui en est le Dieu, et qui est l'amour même, c'était avec sujet qu'il faisait toute la félicité de cette sainte mère; elle en parlait souvent, et avec tant de force, qu'elle en imprimait une dévotion toute singulière dans les cœurs. Elle voulait qu'on eût recours à lui en toutes choses; mais surtout pour obtenir le pur amour. L'on remarque que les âmes qui ont eu une vocation spéciale au divin amour, lui ont été appliquées particulièrement, et l'on devrait beaucoup exhorter à cette application, comme une source des grandes bénédictions du saint amour. Je peux dire que j'en ai connu de grands effets, et si je pouvais crier par toute la terre à l'adoration, à l'amour, au culte de cet Esprit-Saint et infiniment adorable, je le voudrais faire de toutes mes forces en la vertu de celui sans lequel nous ne pouvons rien. Il descendit le jour de sa fête sur notre bonne mère avec tant de plénitude, que les grâces surabondant au dehors, elle en était si transportée qu'elle en paraissait comme folle; mais c'était de ces folies dont parle la séraphique sainte Thérèse, qui sont une plus grande sagesse que toute la prudence du monde. Elle vit que c'était par sa très-digne épouse la bienheureuse Vierge qu'il se communiquait à elle, et que sa volonté était de donner ses grâces par son moyen. Grande consolation pour tous ceux qui lui ont une véritable dévotion, et un juste sujet d'espérer de la divine bonté ses plus douces miséricordes. O ma bonne et fidèle maîtresse, qu'à jamais la divine Providence en soit aimée et glorifiée.

Une communication si extraordinaire du Dieu de l'amour et de l'amour de Dieu ne fut pas sans de grands effets. Elle ressentait de si grands élans d'amour qu'elle était contrainte de se plaindre tout haut de ses divines langueurs, et on l'entendait crier soupirant amoureusement: O Dieu, que vous êtes bon à ceux qui vous cherchent! qu'un demi-quart de ses célestes consolations valait mieux que tout ce que le monde pourrait donner en mille ans. Elle allait et venait dans la maison pour se divertir des assauts du divin amour, et pour empêcher qu'ils ne parussent dans cet état, elle paraissait comme un ange, on la voyait dans une modestie ravissante, ses paroles, ses actions, ses gestes animaient un chacun à l'amour de Dieu. Quand elle entendait des exhortations de cet amour sacré, elle se sentait dans des langueurs divines si pressantes qu'il lui semblait devoir mourir, et elle disait que, si elle eût entendu souvent de ces sermons, elle n'eût pu vivre. Si elle en lisait des livres, comme celui qui a été composé par saint François de Sales, elle fondait en larmes. Oh! que ce vrai serviteur de Dieu, disait-elle, avait de grands sentiments de Dieu! et s'adressant à la fille Paule, elle lui disait: « Paule, il se faut confesser quand l'on ne fait pas usage de ces livres; quelle confusion sera-ce pour moi de ne l'avoir pas fait. »

De cet amour sacré naissait une vénération merveilleuse pour tout ce qui lui appartenait. Dans le commencement de l'établissement elle balayait elle-même la chapelle, l'ornait et l'accommodait; elle pliait le linge, et elle exhortait les filles à en faire de même, disant que c'est trop d'honneur que Notre-Seigneur nous fait de nous permettre de lui rendre ce petit service: et notre bon Sauveur lui voulut un jour faire voir le plaisir qu'il prenait de lui voir dresser un corporal. Elle avait un respect étonnant pour toutes les choses bénites, et elle assurait qu'elles avaient de grands effets contre les démons et les sorciers, ce qu'elle savait par sa propre expérience. Elle ramassait les papiers où étaient écrits les noms de Jésus et de Marie, de peur qu'ils ne fussent foulés aux pieds, et elle les baisait respectueusement. L'un des plus célèbres ordres de l'Eglise a pour l'un de ses règlements de prendre garde à ne se servir jamais de papiers à aucune usage profane. Le peu d'amour de Dieu néglige fort ces choses, et néanmoins c'est un déréglement insupportable parmi les Chrétiens de les voir employer des écrits de choses saintes où le nom de Dieu se trouve souvent à faire des enveloppes, et à quelque chose de plus profane. Le grand Constantin n'eut pas sitôt reçu la foi, qu'il fit une ordonnance par laquelle il était défendu de graver le signe de la croix sur la terre, de peur qu'il ne fût foulé aux pieds; et ce premier empereur chrétien ne crut pas que ce soin fût indigne de sa majesté impériale. Marie-Elisabeh non-seulement faisait ramasser les écrits ou papiers où les noms de Dieu et de son immaculée Mère se trouvaient, mais tous ceux où il y avait la moindre marque de quelque piété. Mais les pratiques du pur amour ne s'entendent guère par ceux qui aiment peu. J'en sais des exemples admirables que je passe sous silence, car l'esprit du monde n'en est pas capable.

Enfin son amour était arrivé au comble de ce que Dieu demandait d'elle. Les démons ont été contraints de l'avouer; mais après avoir prié Notre-Seigneur qu'il la fît telle qu'il la désirait, il lui fit connaître que sa prière était exaucée. Mais ce qui est bien considérable, c'est que si son amour a été si grand, il a été continuel. Dès qu'elle commença d'avoir un peu de lumière, elle commença d'aimer Dieu, dont elle ressentait le feu divin qui l'embrasait; elle sentait dans sa petite poitrine des feux brûlants que le

Saint-Esprit y allumait. Dieu seul était dès lors le maître de son cœur, qu'elle disait simplement n'avoir jamais pu aimer les choses périssables. C'est ce qui lui donnait une si grande pente à s'éloigner des créatures, comme nous l'avons dit, et dans la pensée où elle était d'imiter les saints solitaires, pour s'accoutumer à leur vie, toute petite qu'elle était, elle mangeait le cœur des racines.

CHAPITRE III.

Le triomphe de la croix dans sa solide et incomparable dévotion à l'immaculée Mère de Dieu.

Les grandeurs de la bienheureuse Vierge sont des abîmes où il faut que tout esprit se perde ; car qui pourrait jamais comprendre son élévation glorieuse à la qualité de Mère de Dieu. Que le grand Dieu des éternités prenne un corps du pur sang d'une Vierge, qu'il se fasse homme dans ses entrailles, qu'il lui soit assujetti, comme nous l'apprenons de sa divine parole, c'est ce qui surpasse toute pensée. Ainsi ses priviléges sont ineffables, puisqu'on ne peut pas même les concevoir. Mais toutes ces grandes et étonnantes grâces sont des effets du pur amour de Dieu envers elles. Ce sont autant de voix qui nous crient que si elle a été la plus privilégiée de toutes les créatures dans les dons qu'elle a reçus du Dieu de toute bonté, elle en a donc été la plus aimée ; et voilà le solide fondement de sa dévotion, l'amour d'un Dieu devant servir de règle au nôtre. Voilà la source de tout le culte que les saints lui ont rendu, et si leur amour a été rare, a été grand, a été extraordinaire pour cette Mère du bel amour, c'est parce qu'ils ont été unis extraordinairement à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais comme tout l'amour de Dieu est l'un des fruits principaux de la croix, dans l'amour rare qu'ils ont eu pour notre bon Sauveur, et par suite pour son immaculée Mère, car on ne les peut séparer, l'on peut dire que la croix a triomphé. Disons donc que la croix a remporté de glorieux triomphes dans l'amour de Marie-Élisabeth pour la très-glorieuse Vierge.

Nous avons dit dans le titre de ce chapitre que sa dévotion pour cette souveraine des anges et des hommes était incomparable ; et nous ne parlons de cette manière qu'après de grands personnages qui l'ont ainsi pensé. L'on a écrit qu'il n'était pas possible de l'expliquer : et un religieux de grande piété et de grande doctrine, qui l'a beaucoup connue, en a écrit ces paroles. Pour ce qui est de sa dévotion envers la sacrée Vierge, c'est ce qui surpasse toute créance. Cependant nous ne pouvons nous taire dans un sujet qui nous touche vivement le cœur, et dont nous parlons toujours avec une joie qui nous ravit, et dont nous ne nous lassons jamais de parler. O ma Reine et bonne Maîtresse, je voudrais avoir en mon pouvoir toutes les bouches, et toutes les langues des hommes pour publier par toute la terre que vous êtes la tout aimable, pour annoncer les bénédictions et les grâces qui sont attachées à votre sincère dévotion, pour y exhorter tous les peuples, pour annoncer la grandeur de votre nom à toutes les nations de la terre, pour crier partout à votre pur amour. Au moins est-ce le dessein que la divine Providence me donne en écrivant ces lignes de presser les cœurs de vous aimer, et de presser fortement le mien avec les autres, afin que tous ensemble nous vous aimions, et que nous aimions Jésus dans votre amour pour un jamais. Mais parce que, ô ma glorieuse dame, tout l'amour que nous pouvons avoir pour vous est bien peu de chose, faites que nous vous aimions plus fortement, et que nous croissions toujours de plus en plus dans votre saint amour à l'imitation de votre bien-aimée fille, dont nous écrivons le zèle pour votre gloire.

Dès sa jeunesse elle avait une tendresse amoureuse accompagnée d'une entière confiance envers la glorieuse Vierge, laquelle elle regardait comme sa chère maîtresse, et comme sa bonne mère ; c'était là tout son asile. C'est dans le sein de cette mère d'amour qu'elle déchargeait avec liberté toutes ses petites détresses, c'est entre les bras amoureux de cette sainte mère qu'elle se jetait, abandonnant à ses soins toute la conduite de sa vie ; c'est sur son béni cœur qu'elle se reposait parmi tant de maux qui l'affligeaient, et au milieu des tempêtes dont elle était agitée : et cette dévotion a pris des accroissements de jour en jour jusqu'au dernier période de sa vie. Oh ! qu'heureuse, et mille fois heureuse la personne qui commence, continue et achève sa vie dans le chaste amour de la très-pure Vierge, elle ne confera que des jours de grâces, tous les temps de sa vie seront des temps de miséricorde. Le Seigneur bénira et couronnera ses années de biens, ses jours seront tous riants par l'abondance des faveurs divines, dont ils seront remplis. C'est là qu'il répand ses bénédictions, et donne une vie éternelle.

Car, que pourrait refuser un tel fils à une telle mère. L'amour qu'il a pour elle ne lui permet pas de lui dénier rien de tout ce qu'elle lui demande ; et comme elle est la reine et la mère de miséricorde, elle ne rerejette personne de celles qui s'adressent à elle avec un cœur contrit et humilié. C'est de là que les saints ont dit, et que le reste des fidèles disent avec eux, que jamais il n'a été ouï que personne ait eu un sincère recours à cette très-pieuse Vierge, et en ait été délaissée. Son cœur, le plus doux, le plus obligeant, et nous l'avons déjà bien dit, le plus charitable de tous les cœurs après le cœur de Jésus, n'est jamais fermé, les plus misérables y trouvent un accès favorable. O sainte Vierge, qui pourrait raconter vos miséricordes ! De là vient que notre zélée servante de cette auguste reine, exhortait tout le monde à y avoir recours. Elle disait, si les gens qui ont des affaires d'une dernière conséquence, comme lorsqu'il s'agit de leurs biens, de leurs honneurs et de leur vie, sont

ravis de les mettre entre les mains du plus fameux avocat que l'on puisse trouver, comment ne devons-nous pas mettre les nôtres entre les mains de la puissante Mère de Dieu, qui a tout crédit auprès du Roi des rois, et du Souverain de toutes choses, et qui nous aime plus que nous ne l'aimons, et fait plus pour nous que nous ne lui demandons. Ah donc, s'écriait-elle, que ne lui confions-nous tous nos besoins, que ne l'invoquons-nous à toute heure, que n'implorons-nous ses assistances en toutes sortes d'occasions.

Oh! si l'on savait le pouvoir qu'elle a auprès de son cher fils. Elle dispose de tout, Dieu veut tout accorder par elle (et en cela elle parlait avec les pères et les docteurs de l'Eglise), dans le corps mystique de l'adorable Jésus c'est elle qui en est le cou, ce divin Chef fait couler par elle toutes les influences qu'il répand sur le reste de ses membres. Elle est plus devant Dieu que tous les anges, elle est plus devant Dieu que tous les saints, qui sont, et qui seront jamais. Oh! avec quel amour assiste-t-elle les hommes, et est elle prête de les assister! Il faut s'adresser à elle en toutes choses, et dans les moindres; oh! si l'on savait l'amour que Dieu lui porte, c'est une chose qui ne se peut concevoir. C'est de la manière que parlait cette zélée servante.

Elle en parlait de la sorte par l'heureuse expérience qu'elle avait de ses secours; ce qui lui faisait dire à M. d'Allamont, dont il a été parlé ici devant, et qui a été l'un des supérieurs de sa maison de Nancy. Je me trouve merveilleusement bien de m'adresser à la Mère de Dieu en toutes choses, et dans les moindres de la maison, et infailliblement elle m'assiste et est prête à me secourir; faites la même chose, et vous éprouverez infailliblement son assistance. Oui, la protection de cette puissante reine du ciel vaut mieux que la possession de cent mille mondes; j'espère bien que nos filles lui seront toutes dévouées, ce qui est arrivé avec des succès inénarrables.

Comme un jour elle disait le *Salve Regina*, quand elle fut à ces paroles, *Eia ergo advocata nostra*, elle vit la très-sacrée Vierge se prosterner aux pieds de son Fils, faisant l'office d'avocate pour elle, et pour tous ceux qui le récitaient avec elle; et elle lui fit voir qu'elle était plus prête à faire des grâces, qu'on n'était à lui demander. Aussi est-ce une chose merveilleuse, qu'avec toute l'application qu'elle avait à cette mère de toute bonté, le recours fréquent et ordinaire à ses miséricordes, des voix célestes ne laissaient pas de lui dire souvent, qu'elle ne s'adressait pas encore assez à elle; qu'elle et ses amis y devaient penser davantage. Comme ils l'invoquaient tous comme leur bonne mère, elle fit voir que ce lui était une chose fort agréable de l'invoquer sous cette qualité, et qu'elle ne désirait rien tant que de se montrer leur bonne mère. Et un jour l'invoquant de la sorte, et récitant trois fois le verset, *Monstra te esse matrem*, à la première fois, la très-sainte Vierge lui montra une protection vraiment maternelle; et à la troisième elle lui fit des caresses tout extraordinaires.

Cette glorieuse reine des anges parlant d'elle à une sainte âme l'appelait sa fille: et de vrai, elle en a eu des soins que la meilleure des mères ne pourrait jamais prendre de ses enfants, soit dans les instructions qu'elle lui a données, et dans les corrections qu'elle lui a faites; soit dans les caresses dont elle l'a honorée, et dans les assistances qu'elle lui a rendues. Elle l'a bien voulu instruire comme une bonne et sage mère son enfant; et pour ce sujet elle lui donna de grandes lumières de l'éternité, lui faisant connaître la vanité de tout ce qui se passe; car dès lors qu'une âme est bien pénétrée de ces vérités, il lui est aisé de mépriser le monde, et toutes les choses du monde, et ce lui serait une étrange peine de s'occuper d'autre chose que de Dieu. O aveuglement, ô aveuglement des hommes qui s'amusent aux choses périssables, et qui sont tout dans l'oubli de ce qui ne finira jamais. Mais parce que le péché est la cause d'un aveuglement si funeste, elle lui en découvrit l'importance, et qu'il n'y avait rien qu'il ne fallût faire pour empêcher la plus légère des offenses contre Dieu; surtout que les rechutes étaient très-dangereuses, et qu'il fallait bien prendre garde de ne pas retourner en arrière : aussi la divine parole nous apprend que celui qui retourne en arrière est destiné au glaive. C'est ce qui faisait dire à cette mère d'amour qu'elle aimait bien qu'on la priât pour obtenir le don de persévérance : et elle lui dit qu'elle avait été faite Mère de Dieu pour être l'avocate des hommes, qu'elle retirait bien des âmes qui étaient presque perdues, que plusieurs qui sont damnées avaient reçu des grâces singulières par son moyen, qu'elle tendait les mains à tout le monde, ne rebutant personne pour misérable qu'elle pût être; qu'à son imitation il fallait avoir une grande charité pour les pécheurs, qu'il les fallait faire revenir doucement et avec beaucoup de patience; que la miséricorde lui était agréable, que son fils et elle la demandaient, qu'ils voulaient que l'on eût grand soin des filles pénitentes, qu'on leur donnait un singulier contentement quand on les recevait, qu'il fallait beaucoup en supporter, et n'être pas facile à les laisser sortir; que ce leur était une chose fort agréable de leur recommander les pauvres âmes du purgatoire

Elle lui découvrait les grands biens des souffrances, que son fils bien-aimé tenait compte de toutes, que rien n'était perdu pour le ciel; ainsi quelquefois lui promettant de lui donner quelque consolation, elle lui procurait des mortifications, c'est ainsi que cette reine des lumières parlait des croix. Et après lui en avoir bien procuré, elle l'avertissait de se préparer à de nouvelles, comme si toutes celles qui lui étaient arrivées n'eussent encore été rien. Les démons dans les temps de sa possession, forcés

par l'autorité de l'Église, disaient que la très-sainte Vierge exerçait ceux qu'elle aimait; et lorsqu'elle était affligée de maladies, ils lui donnaient de l'embonpoint pour empêcher que l'on crût qu'elle souffrît tant. La bienheureuse Vierge l'instruisait dans les voies les plus saintes de la perfection, lui apprenait à renoncer à toute propre volonté, que c'était en cela qu'elle était sa véritable fille; et qu'enfin c'était Dieu seul qui devait être la fin de tous les amours, et de tous les honneurs qu'on lui rendait. Le pur amour qui règne souverainement dans son saint cœur, ne lui permettait pas de donner une autre instruction : et si vivante dans cette terre d'exil, où l'on ne voit qu'amusement des créatures, jamais elle ne s'y est rien approprié, à plus forte raison régnante dans le ciel, où Dieu seul est toutes choses en tous, elle ne s'arrêtera personne. Aussi est-il vrai qu'elle n'est qu'un moyen pour arriver à notre fin, qui est Dieu seul; si l'on va à elle, c'est pour aller à Dieu; mais l'on ne fait que passer par elle pour arriver à notre fin. Elle ne prend les âmes que pour les donner à Dieu, elle ne les reçoit que pour les y conduire. C'est donc Dieu seul qu'il faut chercher en elle, comme dans tout le reste des choses. C'est lui que l'on honore dans ses honneurs, qu'on loue dans ses louanges, à qui l'on rend grâces en la remerciant, que l'on aime dans l'amour qu'on lui porte. Lorsqu'on aime la très-sacrée Vierge, c'est pour l'amour de Dieu, quand on aime Dieu, c'est pour l'amour de lui-même.

Mais si cette mère toute d'amour voulait bien l'instruire comme sa fille, elle la corrigeait aussi dans ses petits manquements. Elle la reprit un jour la voyant abattue ; car comme il a été dit, l'abattement ne vaut rien à rien. Une autre fois, n'exerçant pas assez la miséricorde, elle lui parut irritée; et c'est la seule fois qu'elle s'est montrée à elle de cette manière. C'est que celle qui a engendré celui qui est la miséricorde même, ne demande que miséricorde ; et les cœurs durs et rebutants ne doivent pas prétendre grande part à ses faveurs. Elle l'a honorée par des grâces surprenantes, par des caresses admirables, et lui a témoigné toutes les tendresses de la plus douce des mères, aussi lui parut-elle comme un Océan immense de grâces. Récitant quelquefois son chapelet, elle disait le *Miserere* avec l'Oraison dominicale, et après la Salutation angélique à chaque fois : mon Dieu, je me donne et me lie toute à vous, qui vous êtes abandonné tout à nous, afin que nous nous donnassions tout à vous. Et pendant ce temps-là elle voyait la mère de miséricorde prier son fils de le recevoir, et le fils accepter son offrande. Mais la mère d'amour l'embrassait tendrement toutes les fois qu'elle récitait la Salutation angélique. Nous avons déjà dit qu'elle lui avait mis entre les mains son saint enfant. Elle l'encourageait au milieu de ses peines, et en de certaines occasions où le ciel semblait être de bronze pour sa servante, elle le faisait fondre dans une pluie de consolations. Elle se montrait souvent à elle, et durant ses voyages elle en prenait un tel soin, qu'elle lui disait tout ce qu'elle devait faire, jusque dans les moindres choses. Nous trouvons plusieurs exemples de ces bontés de la Mère de Dieu dans la vie des saints ; et il n'est pas difficile de les croire à des Chrétiens qui ne peuvent douter qu'un Dieu s'est fait homme, qu'il a conversé visiblement et familièrement avec les hommes, et qu'il demeure avec eux jusqu'à la consommation des siècles, leur donnant son corps et son sang en nourriture, comme il a déjà été remarqué.

Faisant voyage, et étant en bateau sur le Rhône, il s'éleva une tempête qui les mit en danger de périr, mais sa bonne mère vint aussitôt au secours, et lui promit que ni elle, ni personne de sa compagnie, ne perdraient pas un seul de leurs cheveux, ce qui arriva. Étant un jour malade, et ses infirmières aussi, et n'ayant personne qui la pût assister dans sa chambre durant une nuit, elle vit la très-sainte Mère de Dieu qui, s'approchant d'elle, lui mit sa main sacrée sur sa tête, ce qui lui apaisa aussitôt toutes ses douleurs. Elle passa le reste de la nuit avec sa chère fille, et je laisse à penser avec quelle consolation. O mon cher lecteur, si nous savions ce que cette douce mère lui dit, et ce qu'elle dit à une si bonne mère! Si nous savions les saintes joies du paradis dont l'âme de Marie Elisabeth fut comblée dans l'honneur nonpareil de la conversation qu'elle eut avec celle qui en est la reine! Mais sachons au moins combien le ciel est libéral, et celle qui en est la dame de leurs célestes faveurs à ceux qui se sèvrent des consolations vaines de la terre. Ah! qu'il est doux de se priver des douceurs de la vie, qui dans le fond ont bien de l'amertume, pour jouir des pures joies que notre bon Sauveur, et sa très-digne mère accordent avec tant de bonté Oh! si les mondains connaissaient ce qui se passe dans les communications divines aux saintes âmes! s'ils connaissaient le bonheur de ces gens qui à leurs yeux paraissent si misérables! O mon Seigneur et mon Dieu, ô bienheureuse Mère de Dieu, ma glorieuse et bonne dame, si les personnes du siècle savaient un peu ce que c'est que de vous servir en esprit et en vérité, elles quitteraient bientôt leurs malheureux amusements auprès des créatures.

La sainte Vierge servait ainsi de mère à Marie-Elisabeth, l'instruisant, la consolant, et la caressant avec des tendresses ineffables : mais elle lui servait de puissante et fidèle protectrice, la défendant contre toutes les oppositions que le monde et l'enfer lui faisaient, et particulièrement la soutenant contre les démons qui la combattaient avec plus de force, et avec plus de rage, et particulièrement lorsqu'elle pratiquait quelque dévotion en l'honneur de sa très-douce mère. Il n'est pas croyable les maux qu'ils lui faisaient pour lors souffrir, ce qui marque as-

sez combien ils ont en horreur la dévotion de la très-pure Vierge, combien elle est agréable à Dieu, avantageuse aux hommes, et redoutable à l'enfer. Quand elle était plus appliquée à cette souveraine du ciel, c'était pour lors qu'elle endurait plus de peine, et que ces malheureux esprits la tourmentaient davantage: et elle remarquait que lorsqu'elle s'oubliait de s'adresser à elle, ses maux cessaient, et les diables lui dirent qu'ils ne la travailleraient plus, si elle désistait de cette application. Nous rapportons dans le livre des *Avis catholiques touchant la véritable dévotion de la très-sacrée Vierge*, quelque chose de pareil au sujet d'un solitaire, qui était cruellement tenté par les démons, car ils lui promirent qu'ils cesseraient de le tenter s'il voulait bien, pourvu qu'il cessât d'honorer l'image de Marie, Mère de Jésus. Mais cet ermite ayant appris la chose au saint abbé Théodore, il lui donna avis qu'il lui serait plus expédient d'être exposé aux tentations les plus infâmes, que de manquer à aucun des devoirs de religion qu'il pratiquait en l'honneur de la très-sacrée Vierge devant son image; et de vrai, quoique les tentations au sujet de l'impureté dont était combattu le solitaire, soient des plus dangereuses; cependant il est certain qu'il n'y en a point de plus terribles, que celles qui portent au relâchement de la dévotion de la très-sainte Vierge. Cet exemple est rapporté dans l'action quatrième du second concile de Nicée, qui mérite bien la réflexion de ceux qui directement, ou par des manières secrètes n'approuvent pas les pratiques de dévotion envers la Mère de Dieu, soit par l'opposition qu'ils y ont, qui est une malheureuse marque, soit parce qu'ils ne les goûtent pas. La véritable servante de la reine des anges avait trop de fidélité pour son service pour s'en relâcher en rien, quelques peines qui lui en dussent arriver, aussi lorsque les démons menaçaient de se servir de toutes leurs ruses, et de toutes leurs forces pour la combattre, les saints anges disaient que la sainte Vierge l'assisterait à proportion, et qu'elle détruirait toutes leurs embûches: et ces misérables esprits s'écriaient: « Sans Marie nous ferions bien d'étranges choses. » Les infirmières qui la gardaient pendant ses maladies entendaient quelquefois ces esprits d'enfer d'une manière sensible qui la menaçaient, et elles entendaient à même temps des voix qui disaient: *Marie la protége*. Quand elle prononçait le nom de Marie avec celui de Jésus, ces cruels esprits marquaient une furieuse rage, et ils la tourmentaient beaucoup. Mais les saints anges l'exhortaient à l'amour, et à la dévotion de la très-pure Vierge, et de s'adresser à elle dans tous ses besoins; et eux-mêmes lui présentaient avec de grands respects.

Elle lui parut un jour dans une majesté admirable, couverte d'un manteau bleu céleste, étendant ses mains pour recevoir les personnes qu'elle lui adressait. Elle lui assura qu'elle assisterait de certaines personnes qui avaient soin de sa maison en toutes leurs adversités, et généralement dans tous leurs besoins; que si néanmoins il leur arrivait quelque adversité que ce serait pour la gloire de son Fils, et leur bien; et elle prenait soin non-seulement de ce qui la touchait, mais encore de ce qui regardait ses amis. Oh! qu'il est doux de servir à une si bonne maîtresse! elle se montra à elle dans son pèlerinage à Notre-Dame de Liesse, et lui promit que la volonté de Dieu s'accomplirait en elle: ce qui la toucha si fort qu'elle fondait en action de grâces, et invitait tous les anges et les saints à en chanter des cantiques en action de grâces, et en reconnaissance d'une faveur si signalée, dont elle ne pouvait jamais assez remercier la divine bonté. Enfin la glorieuse Mère de Dieu, parlant d'elle, disait qu'elle était son ouvrage; ce qui a bien paru par les soins continuels qu'elle a pris auprès de son cher Fils.

Mais si l'aimable Vierge a toujours eu pour Marie-Elisabeth un amour de la meilleure des mères, Marie-Elisabeth a toujours eu pour elle tous les respects et toutes les tendresses d'un bon cœur d'une véritable fille. Elle ne commençait jamais rien qu'après s'être adressée à son cœur maternel. Auparavant les lectures, et ouvrages, elle la saluait toujours par la Salutation angélique, soit en public avec la communauté, soit en particulier. Quand il fallait faire quelques neuvaines, entreprendre quelque voyage, elle voulait toujours les commencer le samedi, témoignant qu'elle recevait ces jours-là des grâces singulières: ainsi elle disait, je commence volontiers toutes mes affaires en des jours dédiés en l'honneur de la sacrée Vierge, et je m'en trouve bien. Lorsque je fais entreprendre quelques choses à nos religieuses, ces jours-là, elles réussissent mieux.

Elle faisait mettre ses images sur toutes les portes, la reconnaissant pour la dame et la protectrice de ses maisons. Mais particulièrement elle en fit poser une dans sa place au chœur, pour marquer que c'était elle qui était supérieure. Elle lui présentait toutes les clefs de la maison, et elle vit qu'elle acceptait son offre, et qu'elle se chargait de tout le soin. Pendant que les forts esprits de la terre, qui traitent toutes ces pratiques de menues et petites dévotions, et que quelquefois ils s'en raillent, le ciel prend plaisir à rendre témoignage de son agrément. Ainsi dans une occasion pareille à celles dont je viens de parler, sainte Thérèse ayant fait mettre à la place de la prieure au chœur l'image de l'admirable Mère de Dieu, elle la vit en prendre possession avec une multitude d'Esprits célestes qui l'accompagnaient, et elle lui dit, tu as bien fait de mettre mon image en ta place. C'est une sainte pratique de remettre entre ses mains tout ce que l'on a de considérable, l'en faisant la maîtresse; et c'est avec l'édification de l'Eglise, et pour le bonheur du royaume que le roi très-chrétien, Louis treizième de glorieuse mémoire, lui a offert tous

ses États; offrande qui a été renouvelée par Louis quatorzième heureusement régnant.

Souvent Marie-Elisabeth tenait quelque image de la Mère de Dieu entre ses mains qu'elle baisait avec des tendresses que l'on ne peut expliquer. Elle en avait fait faire une petite en cire qui la représentait dans son enfance. Elle la caressait et lui parlait amoureusement avec des sentiments nonpareils. Elle tressaillait de joie en la voyant, et dans de saints mouvements extérieurs qu'elle ne pouvait contenir. On la voyait jeter les yeux continuellement sur cette image avec des élans d'un amour suprenant. Les démons ne pouvaient supporter ces dévotions, et ils lui en témoignèrent leur rage lui déboitant les os, lorsqu'elle préparait un autel pour la placer.

Elle célébrait ses fêtes avec une dévotion indicible, mais elle avertissait que pour les dignement célébrer, il fallait renoncer à tout amour-propre, qui se glisse souvent quoique quelquefois imperceptiblement dans les meilleures choses, particulièrement quand ce sont choses extérieures, et que les sens y ont quelque part comme dans la solennité des fêtes. Elle avait reçu cet avis de la Mère de Dieu même qui lui avait déclaré le jour de la fête de son Annonciation qu'elle désirait que l'on célébrât les jours qui lui sont consacrés avec un détachement de toutes choses : et de vrai pourquoi faisons-nous toutes nos solennités, si ce n'est pour aller à Dieu! et seraitce les faire dans son esprit que de s'y prendre par attache qui nous arrête à nous-mêmes. Les démons cependant marquaient leur rage de tout ce culte de celle qui les a détruits; ce qu'ils firent voir un jour particulièrement lorsque les religieuses se disposaient pour orner l'autel pour la fête de la triomphante Assomption de notre Dame. Elle avait une dévotion spéciale à son immaculée conception; et certainement l'on peut dire dans ces derniers temps que c'est la dévotion commune de tous les saints. Si dans le commencement de l'institution de la fête quelques-uns s'y sont opposés, c'est que pour lors la vérité de ce mystère n'était pas encore assez éclaircie, mais présentement que toute l'inclination des fidèles y est portée, que l'Eglise a approuvé des ordres tout dédiés à ce mystère, qu'elle donne ses indulgences et favorise de ses grâces ceux qui l'honorent; que le ciel en tant d'occasions s'est déclaré sur ce sujet par des révélations authentiques faites à différentes personnes d'une sainteté reconnue, que grand nombre de miracles se sont opérés en sa faveur, que les plus célèbres facultés de théologie le soutiennent, je ne vois guère de moyen de n'entrer pas dans un sentiment si généralement reçu, et si universellement approuvé du ciel et de la terre : et au moins puisqu'il est en la liberté de le suivre, comment dénier à la reine des anges et des hommes une chose qui est si fort à sa gloire! J'écris ici avec joie, voulant prendre plus de part que je ne saurais dire à tout ce qui regarde les sacrés intérêts de ma bonne maîtresse, qu'étant allé, il y a peu, dans une communauté de saintes religieuses, elles m'ont assuré qu'étant extraordinairement incommodées de vermine, en sorte même qu'elle paraissait au dehors sur leurs habits, et ayant dessein d'honorer d'une manière spéciale le mystère de l'Immaculée Conception de Notre-Dame voulant embrasser l'institut qui lui été dédié, leurs supérieurs agréant ce changement et l'autorisant, la mère abbesse pria la très-pure Vierge, si ce changement était agréable à son Fils, de leur en donner quelques marques par la délivrance de la vermine dont la communauté était très-incommodée, et cette prière ne fut pas sans effet, car depuis ce temps-là toute la communauté en a été entièrement délivrée, avec des circonstances qui font voir sensiblement que ç'a été un miracle opéré par la toute-puissance de Dieu en faveur du privilége du mystère de l'Immaculée Conception de sa toute sainte Mère.

Un jour notre digne fondatrice vit Notre-Seigneur, qui disait qu'il bénirait tous ceux qui se préparaient à célébrer les fêtes de la bienheureuse mère, et qu'il les comblerait de nouvelles grâces; et il lui fut révélé qu'il fallait bien prendre garde à ne se pas relâcher dans sa dévotion. Et certes, comme elle est une source de toutes sortes de biens à tous ceux qui la conservent avec fidélité, elle devient une occasion de grands malheurs à ceux qui s'en retirent. La sainte personne dont nous écrivons l'a servie tous les jours de sa vie et jusqu'au dernier moment avec une confiance entière, ce qui lui donnait une paix immuable, ce qu'elle fit bien voir lorsque la peste faisant de grands dégâts dans Nancy, et environnant sa maison, elle dit : Je ne crains rien, notre maison est la maison de Notre-Dame, et elle nous tient sous sa protection; et en effet elle fut préservée de la peste, et tous les amis de la maison aussi, comme elle l'avait prédit. Tant de secours, tant de grâces reçues lui pénétraient entièrement et l'esprit et le cœur; c'est pourquoi l'on a écrit que lorsqu'elle parlait de sa bonne mère, il semblait que sa bouche distillait le miel et le lait, et quand elle en entendait parler, on la voyait tressaillir de joie, et en des mouvements qui la ravissaient. Finissons ce chapitre par une vue extraordinaire qui lui fut donnée de quelques âmes décédées qui lui témoignaient leur regret de n'avoir pas eu assez de dévotion pour une Vierge mère, qui demande avec justice la vénération et l'amour de toutes les nations du monde.

CHAPITRE IV.

Le triomphe de la croix dans sa dévotion aux anges bienheureux et aux saints.

La sainte croix qui a remporté de glorieuses victoires en Marie-Elisabeth par l'union intime qu'elle lui a causée avec l'adorable Jésus et sa très-sacrée Mère, par une suite nécessaire a triomphé pareillement dans

celle qu'elle lui a donnée avec toute la cour céleste ; car enfin c'est la doctrine de tous les saints, que la croix est la cause de toutes les grâces. C'en a été une grande à la digne Mère dont nous parlons, l'alliance spéciale qu'elle a eue avec les anges du ciel et les saints. Celui qui vient de la terre, dit saint Jean-Baptiste, est de terre, et ce qu'il dit tient de la terre. Les hommes attachés aux faux plaisirs des sens ne goûtent et ne voient rien que de sensible, et la foi qu'ils ont reçue n'a presque point d'usage en eux. L'être de Dieu remplit toutes choses, et est partout, et partout l'homme sensuel ne le voit point, ne s'en occupe point, se comporte et agit comme s'il était bien éloigné. Les anges du ciel se trouvent de tous côtés en notre terre, et quand il n'y aurait que ceux qui y gardent les hommes, il s'en rencontrerait en toutes sortes de lieux, l'homme animal n'y pense non plus que s'il n'y en avait point, les choses matérielles l'occupent entièrement, en sorte qu'il ne se conduit que par la chair et le sang, il ne vit que d'une vie purement naturelle.

Cependant nous sommes citoyens avec les saints et domestiques de Dieu (*Ephes.* II, 19), et notre conversation doit être toute céleste. (*Philip.* III, 20.) Malheur à nous que Dieu ayant appelés dans sa lumière admirable, comme parle l'Ecriture, demeurons toujours ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. (*Luc.* I, 79.) Jusqu'à quand aurons-nous les yeux fermés aux divines clartés du soleil de justice? Mais ces ténèbres dureront autant que l'attache aux choses périssables. C'est une chose bien rare de trouver dans le monde des personnes qui aient les yeux ouverts à ce qui se passe dans le monde de la grâce, et il n'y a rien de plus commun que la lumière des choses spirituelles parmi les personnes vraiment détachées. C'était dans cet état de séparation de l'esprit et de l'amour du siècle que Marie-Elisabeth avait tant d'alliance avec les anges bienheureux et les saints, et qu'elle avait pour eux une dévotion si spéciale.

Elle avait des respects très-grands et un saint amour pour tous les neufs chœurs des anges; et il est bien juste, à raison de leurs grandeurs et de leurs excellences qui sont admirables, à raison du zèle qu'ils ont tous témoigné pour les intérêts de Jésus-Christ dès le commencement du monde lorsqu'il leur fut révélé, à raison de leur union intime avec Dieu, et parce qu'ils sont tous esprits fervents comme parle l'Apôtre. (*Rom.* XII, 11.) Il n'y en a donc pas un seul de toute cette troupe glorieuse, de toute la multitude de ces esprits sublimes qui ne se peut compter, qui ne doive être un sujet de nos vénérations et de nos amours; et si nous étions un peu plus dégagés de la matière, souvent nous converserions avec ces esprits célestes, nous aurions de saintes unions avec eux, nous nous y joindrions par des amitiés inviolables. Quelquefois nous irions en esprit nous élevant jusqu'à la première hiérarchie, nous y verrions les séraphins, ces ministres que Dieu rend des flammes de feu ; nous y fondrions nos glaces au milieu de tant de feux sacrés dont ils brûlent si divinement, nous nous enflammerions dans l'ardeur des divins brasiers qui les consomment, nous y apprendrions les belles voies du pur amour, ah! nous les pririons de nous donner quelque part à leurs célestes flammes. Ce sont à proprement parler les puissants avocats du divin amour, qui veut en avoir doit avoir une grande dévotion aux séraphins, doit penser, doit converser souvent avec eux. Ah! que ces esprits sont aimants et qu'ils sont aimables!

Nous y verrions les chérubins, ces esprits sublimes de la science sacrée ; nous y apprendrions avec eux qu'il n'y a rien de semblable à Dieu, que ses grandeurs surpassent toutes pensées; nous nous laisserions pénétrer aux divines lumières, qui dans la manifestation des excellences de la Divinité, nous feraient disparaître la terre, où nous ne verrions plus que son rien, pour être uniquement appliqués au grand tout du Créateur. Il faut avoir recours à ces esprits pour avoir l'entendement purgé des erreurs qui règnent presque partout. Nous y verrions les trônes, les esprits de paix, et dans la vue du repos inaltérable dont ils jouissent, parce qu'ils sont entièrement unis à Dieu et entièrement séparés d'eux-mêmes, nous saurions que pour n'être jamais troublés, au moins dans le fond de l'âme, pour vivre dans une tranquillité intérieure immuable, il faut être tout à Dieu seul, et n'être plus rien à nous-mêmes, ni à aucune autre créature. La dévotion à ces bienheureux esprits est un grand moyen pour obtenir la paix de Dieu.

Nous passerions de la première hiérarchie à la seconde pour y remarquer dans les dominations un empire dont toutes les monarchies de la terre n'en peuvent donner aucune idée; car quel rapport de nos ténèbres aux lumières célestes; et nous connaîtrions que ces intelligences glorieuses règnent avec Dieu, parce qu'elles lui ont toujours été parfaitement assujetties. O heureuse dépendance qui nous élève à un si noble empire. On doit les prier pour l'assujettissement de nos passions et de tout ce que nous sommes au grand maître de toutes choses. Nous y remarquerions les vertus, dont la divine Providence se sert pour opérer de grandes merveilles, et dans l'ordre de la grâce, et dans l'ordre de la nature. Il faut avoir recours à ces intelligences pour marcher généreusement dans les voies de la perfection, dans les calamités publiques, comme celles de la guerre, de la famine et de la peste. Nous y remarquerions les puissances, ainsi appelées à raison de leur force redoutable aux démons; et ce nous serait une douce consolation parmi tant de combats qu'il nous faut avoir avec l'enfer, de savoir que ces puissants esprits nous sont donnés de l'aimable Providence de Dieu, qui ne nous manque pas dans nos besoins, pour venir à notre secours contre les anges rebelles, nos adversai-

res, qui cherchent incessamment notre perte. Il faut leur avoir une singulière dévotion pour en être assistés dans toutes les tentations, et dans tous les dangers où nous sommes.

Nous descendrions dans la dernière hiérarchie, composée des principautés, des archanges et des anges. Nous y connaîtrions les soins que les principautés prennent des premières personnes de l'état ecclésiastique et séculier ; comme des Papes, des cardinaux, des évêques, des rois et des princes, afin que les desseins de Dieu s'accomplissent en eux. Nous y connaîtrions les archanges qui prennent soin de l'Eglise, des empires, des royaumes et des provinces pour y établir l'intérêt de Dieu ; et le zèle que nous devons avoir pour cet intérêt uniquement considérable nous doit donner une vénération particulière pour ces bienheureux esprits, et nous doit engager à avoir recours à eux, afin qu'ils interviennent auprès de la divine majesté pour l'établissement et l'augmentation de ses divins intérêts en toutes choses, intérêts sacrés qui nous doivent être plus chers un million de fois que les nôtres propres, et qui nous doivent jeter dans un saint oubli des nôtres et de tout autre intérêt créé, pour ne plus respirer qu'après les seuls intérêts de Dieu seul. O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul. Ses seuls intérêts en toutes choses, et pour jamais. Oh ! plus rien, ni à la vie, ni à la mort, que les seuls intérêts de Dieu seul.

Nous méditerions avec étonnement comme le dernier chœur de la dernière hiérarchie est tout appliqué à la conduite particulière des hommes, et aux soins de tout ce qui les regarde, soit pour le spirituel, soit pour le temporel. O amour, ô amour de mon Dieu, est-ce donc ainsi que vous agissez avec nous ! Oh ! quelle bonté de votre douce et aimable providence de donner à tous les hommes l'un de vos anges pour les garder tous les jours de leur vie, en même temps qu'ils commencent de venir au monde. Que de sujets d'éclater ici en soupirs sur nos ingratitudes envers ces esprits tout d'amour, si nous avions les yeux un peu ouverts. Les avoir toujours proche de soi sans y penser presque ; en recevoir incessamment des faveurs étonnantes, sans les en remercier, faire si peu d'usage de leurs soins continuels ; certainement c'est avoir l'esprit bien bouché et le cœur bien dur.

Qu'il serait doux et avantageux et glorieux à Dieu, et c'est sa gloire qui nous doit enlever le cœur de correspondre en quelque manière à l'amour de ces esprits si aimants, de lier de saintes amitiés avec eux, d'y pratiquer de célestes habitudes, de converser souvent avec eux, de les entretenir de toutes nos affaires, d'avoir recours à eux en toutes choses. Hélas ! l'on dit quelquefois que l'on s'ennuie, que l'on n'a pas compagnie ; mais, ô hommes, que vous savez peu ce que vous dites. Nous avons, nous avons toujours toutes les trois personnes divines qui sont plus dans les lieux où nous nous trouvons que nous-mêmes. Vérité certaine, vérité étonnante, vérité que plusieurs infidèles n'ont pas ignorée, vérité dont les Chrétiens ne peuvent douter, vérité à laquelle la plupart du monde ne pense point.

Nous avons tous chacun un noble, un glorieux esprit, un ange du ciel qui nous garde et qui est toujours près de nous. Quelque seuls que nous soyons, nous voilà toujours dans une belle et divine compagnie. Mais si nous sommes dans une maison où il y ait du monde, il y aura autant d'anges que de personnes, dans une ville, dans un village, dans une rue, dans une communauté, dans une église. Qu'il serait à désirer que l'on réveillât un peu la foi qui est comme assoupie dans les hommes de chair et de sang, pour considérer ces vérités, pour ouvrir les yeux spirituels à la présence des anges, pour ensuite les saluer, leur rendre ses respects, les entretenir, et converser avec eux. Ainsi allant par les villages on les y verrait délaissés de la plupart des personnes qu'ils y gardent, dont plusieurs à peine savent qu'elles ont des anges, l'on ferait sa cour à ces grands du paradis et sans se détourner de son chemin, car il ne faut que la simple pensée, on se procurerait leur bienveillance. Malheur à notre aveuglement, s'il y avait un grand prince en quelque lieu assez puissant pour bien faire à tous ceux qui iraient le voir ; et qui d'autre part le voulût, assurément il ne manquerait pas de personnes qui iraient le saluer, l'on se détournerait aisément de son chemin pour avoir cet honneur ; et pour gagner les bonnes grâces des princes du ciel, pour arriver par leur moyen à la même gloire dont ils jouissent, l'on ne voudra pas seulement une seule de ses pensées !

Il serait doux, et avantageux, et glorieux à Dieu d'aller en esprit dans les pays des infidèles et des hérétiques pour y rendre ses respects aux princes de l'empirée qui y sont sans être connus ni honorés. Sans doute que des esprits si obligeants sauraient bien reconnaître l'honneur qui leur serait rendu dans des lieux où ils sont sans aucune vénération. Il serait bon de leur faire quelques dévotions particulières, comme de jeûner, communier en leur honneur, ou pratiquer quelques autres bonnes œuvres. Les anges qui tiennent compagnie à notre bon Sauveur au très-saint sacrement de l'autel doivent être beaucoup considérés. Ils font ce que les hommes devraient faire, et ce qu'ils ne font pas. Il faut avoir recours à eux pour suppléer à notre peu d'amour, pour empêcher les irrévérences des églises qui sont souvent si profanées, pour nous obtenir le pardon des défauts que nous y avons pu commettre, et quelque part à leurs profonds respects, et adorations continuelles.

Mais comment ne point s'entretenir avec notre aimable guide ? Comment l'avoir toujours proche de nous sans lui rien dire ! Où est la créature que nous voudrions traiter de la sorte ? Il n'en faut point douter, c'est un

ami très-fidèle, très-constant, très-aimable, très-aimant; eh! que n'agissons-nous donc avec lui comme l'on ferait avec un véritable ami? Que ne prend-on quelque quart d'heure, quelque demi-heure pour lui parler à cœur ouvert? Le livre qu'il a plu à la divine Providence nous faire donner au public, intitulé : *La dévotion aux neuf chœurs des anges*, en donne quelques moyens. Marie-Elisabeth sentait continuellement son bon ange gardien à son côté droit, qui la tenait sous sa protection. Elle le voyait quelquefois adorer notre bon Sauveur avec des respects inexplicables, et qui l'invitait à faire la même chose. Il lui faisait souvenir de sa place qui est le néant, et lui inspirait des pensées humbles quand les diables lui en donnaient de vanité et de superbe. Mais il l'encourageait toujours, au contraire des démons qui jettent sans cesse dans l'abattement et la défiance. Quand elle souffrait de grandes ignominies, par exemple, lorsqu'on disait qu'il la fallait brûler, il lui disait : Ah! que tu es heureuse. Lui et plusieurs autres lui paraissaient avec des couronnes et des palmes, lui criant : Courage et confiance. Il n'est pas possible d'expliquer les secours qu'elle en a reçus, surtout de son ange gardien, qu'elle avait appris par révélation être de l'ordre des séraphins : car quoique pour l'ordinaire ceux qui gardent les hommes soient du dernier chœur, néanmoins comme on l'apprend de la vie de plusieurs saints, la divine Providence en envoie quelquefois de la première hiérarchie par un privilége spécial.

Il serait difficile de déclarer ici sa dévotion ardente pour cet esprit bienheureux, et pour tous les neuf chœurs des anges. Elle en avait une spéciale aux anges de ces enfants décédés, et elle en recevait, comme il a été dit, de grandes assistances; à saint Michel, et saint Gabriel, qui sont des premiers princes, qui assistent le plus près du trône de Dieu. L'Ecriture nous en marque sept, le disciple bien-aimé dans son *Apocalypse* nous enseigne que nous recevons la paix et la grâce par eux. Saint Raphaël est encore de ce nombre. C'est une piété bien solide de les honorer très-particulièrement, et leur protection est grande et singulière. Elle avait coutume de saluer les anges des personnes à qui elle avait affaire, et assurait que ses affaires en allaient mieux, et que quand elle l'oubliait, jamais elles n'allaient si bien. Elle a été assistée extraordinairement de ces célestes esprits dans le temps de sa possession; et il est vrai qu'ils ont plus de soin de soutenir l'œuvre de Dieu, particulièrement dans une âme qui est sous le pressoir de la croix, que les démons n'en ont de la détruire. C'est une chose merveilleuse de ce que ces esprits apostats disaient dans le temps de la possession à la louange des bons anges : car, comme il a été remarqué souvent, ils sont contraints par une force divine que Dieu donne à son Eglise de dire d'excellentes vérités malgré eux, et contre leur inclination, qui tend toujours au mensonge.

Ils disaient donc dans les exorcismes des merveilles de la grandeur des anges bienheureux; ils parlaient du peu de dévotion que l'on a pour eux, du peu de respect qu'on leur porte, de l'obligation que nous avons de les honorer tout d'une autre manière que nous ne faisons pas, du grand soin qu'ils ont de tout ce qui nous touche, des anges gardiens des enfants décédés qui assistent les pères et mères quand ils en sont invoqués, et de quelle manière ils viennent à leurs secours : mais la gloire de notre bonne maîtresse ne me permet pas de taire ici ce que j'ai déjà remarqué dans le chapitre précédent, que les saints anges exhortaient la digne mère à s'adresser à la Mère de Dieu, lui déclarant que c'était le grand moyen d'aller à son Fils, où elle conduisait les âmes qui lui étaient adressées, et lorsqu'elle tombait en quelques manquements, ils la faisaient souvenir d'avoir recours à elle. Cette conduite angélique était imitée parfaitement par Marie-Elisabeth; car si les anges l'invitaient à l'amour et à la dévotion de la très-pure Vierge, elle y exhortait tout le monde; et elle s'appliquait particulièrement à y élever les petites pensionnaires de ses maisons, à qui elle apprenait pour ce sujet à bien dire le chapelet. Je dis à le bien dire, car c'est une chose très-lamentable de voir les exercices de piété ordinairement si mal pratiqués. Saint Dominique, l'un des plus zélés dévots de l'immaculée Mère de Dieu qui fut jamais, instituant le Rosaire, a été cause d'une infinité de biens qui en sont arrivés. Mais pour le réciter selon le dessein de ce grand patriarche, il faut considérer en le disant les mystères de la vie et de la mort de notre bon Sauveur, ou ses mystères opérés après sa glorieuse résurrection; et cette dévotion était un grand supplément au défaut des livres qui traitent de ces sujets pour les personnes ignorantes, et un grand secours même aux plus habiles : car le rosaire de la très-sacrée Vierge pris dans son véritable esprit donne une ample matière, et d'une manière aisée, et propre à toutes sortes de personnes pour s'occuper de notre bon Sauveur Jésus-Christ, de ce qu'il a fait, et souffert pour nous; et la méditation de sa précieuse vie et mort est autant utile que nécessaire à tous les Chrétiens, et apporte une grande gloire à Dieu, qui est la fin de toutes choses. Il serait à désirer qu'en apprenant le chapelet, l'on apprît les mystères de Jésus-Christ, et de sa très-pure Mère pour les considérer avec attention et avec amour; et sans cela souvent c'est un exercice qui se fait avec beaucoup de tiédeur, de distraction, et qui n'est pas accompagné des grâces signalées qui y sont accordées. Mais c'est un malheur assez ordinaire, l'on s'arrête à l'extérieur.

Il n'en était pas ainsi de notre digne fondatrice qui a toujours été une personne vraiment intérieure, et c'est ce qui lui donne tant de communications avec les bienheureux anges et les saints. Elle avait une singulière dévotion à tous, elle en avait aux anges comme nous venons de le dire, et elle en avait aux saints. Lorsqu'elle saluait les

uns, elle saluait les autres. L'on a écrit qu'elle avait beaucoup d'amour pour tous les saints, mais particulièrement pour les martyrs dont elle lisait les combats avec un singulier plaisir, et les autres vies des saints; aussi sa vie n'était qu'un continuel martyre, comme nous l'avons fait voir. Voici quelques saints à qui elle avait une dévotion spéciale. Saint Job, le prophète David, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul qui lui avait été donné pour guide, saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Chrysostome, saint Athanase, saint Nicolas, saint François d'Assise, saint Ephrem, saint Martinien, sainte Anne, qui lui a paru visiblement, et dont elle a connu que son crédit auprès de Dieu et de la très-sainte Vierge était tout extraordinaire, sainte Elisabeth la mère de saint Jean-Baptiste, sainte Madeleine, sainte Marie-Egyptienne, sainte Thaïs, sainte Pélagie, sainte Théodore, sainte Marie, la nièce de saint Abraham ermite, sainte Zoé, sainte Colombe, sainte Elisabeth de Hongrie, sainte Thérèse.

Mais sur tout elle honorait le glorieux saint Joseph, l'incomparable dans ses priviléges après sa virginale épouse, dans ses mérites, dans ses grandeurs, dans son pouvoir et dans ses grâces. Elle en fit faire une image d'argent; et comme on vint lui dire que celui qui y travaillait, quoique très-bon ouvrier, ne pouvait l'achever par quelque empêchement secret et inconnu, elle se mit en prières, demandant à Dieu tout bon qu'il ôtât l'empêchement, et aussitôt l'image se fit avec une grande facilité. Elle connut que c'étaient les démons qui apportaient l'obstacle à cette image d'un saint dont ils redoutent extrêmement le pouvoir et le crédit auprès de Dieu et de sa sainte épouse. L'aimable saint Jean l'Evangéliste, le cher favori du cœur de Jésus, l'enfant bien-aimé de la glorieuse Vierge. Il n'est pas possible d'aimer beaucoup notre bon Sauveur, et son immaculée Mère sans avoir une vénération extraordinaire pour ce grand saint, qui doit être le saint de la dévotion spéciale de tous les dévots de la Vierge. A saint Bernard qui lui paraissant lui avait dit plusieurs choses qui regardaient sa conscience. Elle connut qu'il avait un pouvoir tout particulier auprès de la bienheureuse Vierge, qui le regardait toujours comme son enfant, et il lui témoigna que l'on n'avait pas assez de recours à cette mère de bonté. A saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus, et à saint François Xavier, comme aux saints qui ont excellé dans l'amour de la plus grande gloire de Dieu, et pour cette gloire dans le zèle du salut des âmes. Enfin elle implorait le secours en général de tous les neuf chœurs des anges et de tous les saints, afin qu'ils joignissent leurs prières avec les siennes pour obtenir les miséricordes de leur commune reine.

CHAPITRE V.

Le triomphe de la croix dans son parfait dégagement.

Toute la plénitude des grâces dont nous venons de parler ont eu pour sujet un cœur parfaitement dégagé; car il n'est pas possible que le cœur se remplisse, s'il n'est entièrement vide. C'est ce qui faisait dire autrefois au grand saint Augustin : « Videz-vous afin que vous soyez remplis. » Il n'est pas besoin, disait la séraphique sainte Thérèse, que nous parlions bien haut pour parler à Dieu, ou pour en implorer les divins secours, car il n'est pas loin d'un chacun de nous, dit le grand Apôtre. Mais disons qu'il n'est pas nécessaire de faire un long chemin pour aller à cet Etre suradorable, ou de faire de grandes choses, d'agir beaucoup pour avoir part à sa divine plénitude, il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est de donner lieu à ses saintes communications. Il n'y a qu'à lever les obstacles en sa divine vertu. Oh! que le Dieu que nous servons est bon! s'il fallait pour être plein de son Saint-Esprit, être bien savant, toutes les personnes sans lettres ne le pourraient pas. S'il fallait prêcher, aller aux missions, tout le monde n'en est pas capable : pratiquer de grandes austérités, c'est ce que les corps infirmes ne peuvent pas; donner de grandes aumônes, assister les nécessiteux, les pauvres n'en ont pas le moyen, que Dieu donc demande-t-il de nous? Ce que tous les hommes avec le secours de sa grâce peuvent faire, de se vider le cœur de l'attache aux choses créées pour ne s'attacher qu'à lui seul.

Considérez un petit vaisseau plein de quelque liqueur que l'on tient au milieu de la mer, et que l'on a dessein de remplir de ses eaux. Il ne s'agit pas de travailler à chercher de l'eau pour le remplir, puisqu'il y en a une infinité plus qu'il ne lui en faut étant au milieu de ce vaste élément. La seule chose donc qui est nécessaire, c'est de le vider. Sans cela vous avez beau faire, tout ce grand amas d'eaux qui l'environnent lui sera inutile; mais comment est-il possible qu'il ne reçoive point l'eau étant au milieu de l'eau, c'est qu'il est plein d'autre chose. Il en va de même du cœur de l'homme. Ah! le Dieu de toute bonté a des desseins infinis de se communiquer à lui, et pour cela il n'est pas besoin d'aller bien loin pour s'approcher de cette majesté suradorable, puisque toutes choses en sont remplies, et que même nous sommes plus en Dieu que le vaisseau que je suppose n'est dans la mer. Nous voilà donc dans Dieu tout plongés, tout abîmés dans cet être immense. Comment donc n'être point plein de Dieu? Est-ce que le cœur de l'homme est trop grand, et que Dieu ne lui suffit pas! Est-ce que Dieu n'est pas capable de faire sa plénitude, lui qui est infiniment suffisant à soi-même? C'est que le cœur est plein de la créature.

Mais faites ici réflexion que comme le vaisseau qui est dans l'Océan ne se remplira de ses eaux qu'à proportion qu'il se videra des autres choses qui le remplissent, de même le Dieu de toute bonté ne se communiquera au cœur de l'homme qu'à proportion qu'il se séparera des choses créées. Si le cœur est

plein d'attaches à des péchés notables, il n'y a point de Dieu en lui, je veux dire qu'il n'y est pas avec amour. S'il y a beaucoup de la créature, il y a peu de Dieu : s'il y a peu de la créature, Dieu y est beaucoup, mais afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul, il faut que tout en sorte. C'est pourquoi notre maître crie à tous ceux qui veulent être de sa suite: *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.* (*Matth*. XVI, 24.) Car après cela où l'homme chrétien pourra-t-il chercher des excuses dans ses attaches? Quels prétextes pourra-t-il prendre pour se défendre d'une parfaite mortification? Celui qui lui fait cette divine leçon est son Dieu et son maître, il le doit donc indispensablement écouter. Il ne peut aller à une autre école s'il veut demeurer chrétien ! ou il faut qu'il cesse d'être son disciple, ou il faut qu'il reçoive sa doctrine, car elle est pour tous ceux de sa suite. « *Si quelqu'un*, dit saint Jean Chrysostome méditant ces paroles du Sauveur, *veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même*; cela marque une obligation universelle pour tous les fidèles, et il n'y a aucun moyen de s'en excuser. Mais si nous sommes obligés de renoncer à nous-mêmes, quelle sera la chose créée que nous ne devions quitter par le détachement? »

Cependant une obligation si universelle est peu entendue, et encore moins pratiquée parmi les Chrétiens. Loin de s'appliquer fidèlement au renoncement de soi-même dans toutes choses, partout l'on se porte, l'on se cherche, l'on se trouve. Si l'on n'y veille avec une extrême fidélité, l'on se regarde le premier, et ce qui nous touche, dans tous les desseins que l'on prend, dans tout ce que l'on fait, dans tout ce qui arrive. Peu de personnes sont pénétrées de la vue de Dieu dans leurs actions, et très-peu qui n'aient que la seule vue de Dieu seul. Oh! que Dieu seul est rare dans les esprits et dans la volonté, non-seulement dans les emplois temporels, mais dans les occupations les plus spirituelles. Ce maudit amour de nous-mêmes, ce détestable amour-propre se glisse partout, se mêle partout; et ce qui est très-étrange, c'est qu'il se trouve souvent où il est combattu. Car, hélas! il n'est que trop vrai, l'on parle quelquefois du détachement par attache, ces prédicateurs, par exemple, qui déclament avec tant de force contre l'amour de soi-même par un véritable amour d'eux-mêmes, le propre intérêt les suivant jusque dans les chaires où on lui fait la guerre. Les directeurs qui, s'entretenant avec leurs pénitentes de la vie mortifiée, le font avec un esprit d'immortification. O seigneur, sauvez-nous, parce qu'il y a eu peu de saints, de gens qui n'ont plus de vie, et qui puissent dire avec l'homme apostolique en vérité : *Je vis, mais non je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat*. II, 20.)

Marie-Elisabeth était de ce petit nombre, elle était véritablement morte à elle-même, elle était sanctifiée en vérité, c'est-à-dire séparée de tout ce qui n'était pas Dieu. La croix de son divin Sauveur avait eu ce saint effet en elle, c'est de la manière qu'elle y avait triomphé. Son détachement était général, et elle souhaitait que tous les autres entrassent dans le même transport. Jésus seul, s'écriait-elle, mérite tous les amours, et trop est avare à qui il ne suffit pas. Nous avons déjà remarqué qu'elle voulait qu'il n'y eût que lui seul qui fût considéré. Dans cette vue elle ne pouvait souffrir qu'on la regardât en quoi que ce fût, et que l'on fît la moindre chose en sa considération, qu'on lui rendît pour l'amour d'elle quelque service, ou à sa maison. Chose bien rare, comme chacun peut le savoir, et il y a des gens qui auraient peine de se voir servis s'ils pensaient qu'on ne le fît pas en leur considération. « L'on aime à être aimé, c'est une tentation, » dit saint Augustin, « qui dure toute la vie dans presque tous les hommes. » Il faut être un homme tout de grâce pour ne la plus ressentir; aussi l'on peut dire que Marie-Elisabeth n'avait plus rien de la terre; et l'on a remarqué que sa grande application allait en la vertu de son Sauveur à rendre ses inclinations toutes célestes. Ainsi elle était véritablement morte au monde, et à tout le monde; c'est ce qui la tenait dans une parfaite égalité en toutes choses, dans l'adversité, dans la prospérité. Comme une véritable morte, elle n'était plus touchée de rien, elle n'était plus émue de rien. Dans les bonnes et les mauvaises nouvelles elle était toujours la même. Que tout le monde se bandât contre elle, que ses meilleurs amis la quittassent, cela ne lui faisait aucune impression. Elle n'était peinée d'aucune séparation, d'aucune mort, pas même de celles des personnes qui lui étaient plus nécessaires, tout enfin ne lui était plus rien. Dieu seul lui suffisait.

Elle déplorait continuellement l'aveuglement des hommes qui ne s'en contentent pas. Son grand attrait allait à ne se soucier nullement de soi-même, à n'y pas même penser. Elle s'écriait : Faites, Seigneur, que je m'oublie de moi-même. Certainement il faut avouer qu'elle n'y pensait guère, puisque dès sa jeunesse elle s'en souvenait si peu, et en des choses qui d'ordinaire font la grande occupation des filles, comme la beauté du corps et les ornements dont elles se parent pour être agréables. Mais pour elle, dès qu'elle était toute jeune, elle avait horreur de sa beauté, et la moindre louange qu'on lui en donnait l'affligeait extraordinairement : ce qui la faisait beaucoup souffrir, car comme elle était parfaitement belle, souvent on lui donnait de ces louanges. C'est une chose fort commune, et qui se trouve aussi parmi les personnes qui font profession de dévotion : l'on donne son estime à ce qui plaît aux sens, on loue les agréments naturels, c'est-à-dire que l'on a beaucoup de l'esprit d'Adam, et peu de celui de Jésus-Christ. Les nourrices, les mères ne font que parler aux enfants de la beauté corporelle, on ne cesse de dire aux filles qu'elles sont belles, l'on fomente de la

sorte la corruption de la nature et les inclinations vicieuses que nous tirons du péché originel, on leur parle de mariage. quand à peine savent-elles encore parler, on leur fait voir des petits garçons qu'on appelle leurs maris, et on les élève purement dans la nature, éducation qu'elles portent souvent au tombeau. Si on leur dit quelque chose du christianisme, l'on se contente des seules paroles, et on ne leur en fait pas pénétrer le sens quand ils sont capables de l'apprendre. C'est de la sorte qu'étant si peu pénétrés de la grandeur de Dieu, car l'on s'applique peu à leur faire connaître, ils ne font pas grand état de son service, ils ne craignent pas beaucoup le péché qui l'offense, et s'abandonnent facilement à leurs passions.

Elisabeth, divinement instruite par le Saint-Esprit, toute petite qu'elle était, avait une si haute estime de Dieu, qu'elle méprisait facilement tout le reste. Elle prenait autant de peine à se faire laide que les autres jeunes filles à se rendre belles. Pour ce sujet elle se lavait le visage avec de l'eau, et l'exposait ainsi au feu le plus près et le plus longtemps qu'elle pouvait, dans l'espérance que cet artifice lui pourrait donner des rides et causer de la laideur; elle cachait ses mains qui étaient parfaitement belles, et faisait son possible pour les rendre difformes les mettant dans la chaux. Elle a commencé dès son jeune âge comme saint Jean-Baptiste à faire pénitence, et comme lui dans une vie innocente. Conduite de l'esprit de Jésus-Christ bien éloignée de celle de l'esprit d'Adam, qui ne porte qu'aux aises du corps et aux faux plaisirs des sens. Cependant ces gens qui passent leur vie dans les délices trompeuses de la vie présente, ce sont ceux qui ne devraient penser qu'à la vie laborieuse d'une véritable pénitence. Tant de péchés qu'ils ont commis demandent de grandes satisfactions, et ils ne pensent pas à en faire. Ils disent, aveuglés qu'ils sont, que la pénitence est bonne pour les cloîtres: et en cela semblables à des malades furieux et insensés, ils ne veulent pas prendre de médecines, et les renvoient à ceux qui se portent bien.

Il n'y avait rien de plus innocent qu'Elisabeth, et il n'y avait rien de plus pénitent. Nous avons remarqué que dès ses premières années Dieu l'affligeait de maladies, les hommes la faisaient étrangement souffrir, les démons la tourmentaient d'une manière extraordinaire, et cette innocente enfant à toutes ces peines en ajoutait de volontaires. O mon Sauveur, que vos conduites dans vos saints sont éloignées de celle des hommes. Dès l'âge de huit ans elle se disciplinait avec une discipline de cuivre; mais dans la suite des temps, et étant encore dans le monde, elle se donnait des neuf cents coups de discipline. On l'a vue même la prendre toute malade qu'elle était, et obligée de se mettre au lit auparavant que de s'y coucher. Elle portait dans le monde même une large ceinture de fer; et depuis ces sortes de ceintures, et les rosettes étaient son ornement; ses armes pour apaiser la colère de Dieu sur les pécheurs, et triompher de ses ennemis invisibles. Les disciplines lui étaient journalières, et elle s'en servait avec tant de ferveur que le sang en sortait de son corps délicat. Quand elle prenait la discipline avec les sœurs du refuge, elle leur disait: « Courage, mes filles, le paradis le vaut bien, c'est autant de rabattu des peines du purgatoire qui sont si grandes », et à ces paroles elles demeuraient tellement animées, que l'on voyait les murailles teintes de leur sang qui sortait de leurs corps par la force et la multitude des coups qu'elles se donnaient.

Elle se portait courageusement aux choses âpres et rudes pour dompter sa nature qui y était entièrement opposée. C'est pourquoi étant encore dans le siècle, un chien ayant vomi proche d'elle à l'église, et sentant un très-grand mal de cœur, elle résolut pour se vaincre de prendre ses ordures et de les avaler; mais comme elle était sur le point de le faire, le monde qui arriva fut cause qu'elle n'exécuta pas son dessein. Etant religieuse, elle se mettait à terre, et mangeait avec les chats, elle léchait les ordures. Quand ses filles voulaient l'empêcher de ces choses: oh! disait-elle, le paradis vaut bien mieux; quand nous y serons, nous voudrions en avoir fait bien davantage. Dans ses maladies même elle se nourrissait de choses très-grossières, comme de légumes, quoique nuisibles à sa santé. Souvent elle se mortifiait de boire, et pour ainsi dire jusqu'au mourir, à raison des grandes chaleurs dont elle était incommodée. Aimant naturellement tout ce qui était net, et dans le manger aussi bien que dans les autres choses, elle prenait avec les viandes les mouches, et le poil qui s'y trouvait quelquefois.

Mais si elle était si saintement détachée de son corps, elle l'était aussi de tout intérêt temporel, des biens périssables de la vie. Elle en donnait des marques très-certaines dans la privation de ses biens, lorsqu'elle était dans les embarras du siècle; car elle la portait dans une si profonde paix, qu'il était aisé de voir qu'elle n'y avait aucune attache, qui est la cause de la douleur qui en arrive dans leur perte à ceux qui les aiment. Quand il se présentait des filles pour être reçues dans ses maisons, elle ne regardait pas à ce qu'elles pouvaient donner, ses yeux étaient toujours au Seigneur. Elle n'envisageait que ses divins intérêts. Elle leur disait, mes enfants, quand je n'aurais qu'un morceau de pain, je vous le donnerais. Quelques personnes de considération et riches ayant voulu faire du bien à l'une de ses maisons qui était dans la nécessité, elle ne voulut recevoir qu'une partie de ce qu'ils voulaient lui donner, et rien du tout de quelques autres. Détachement rare, car les prétextes ne manquent jamais couverts de la gloire de Dieu pour le contraire: mais il est vrai, Dieu seul remplit peu de cœurs et d'esprits, il y a ordinairement du mélange.

Elle était détachée de son corps, elle était détachée des biens temporels, et ce qui est plus difficile, elle était détachée de l'honneur : attache qui demeure souvent dans les personnes même qui ne tiennent plus au reste des choses. Mais, ô aveuglement digne de larmes en des personnes d'autre part éclairées ! Que nous sert-il de rompre les chaînes qui nous garrottent, s'il en reste une seule qui nous lie. Demeurerons-nous pas toujours sans arriver à la perfection, pendant que nous serons enchaînés de la sorte, et que sert-il que ce soit par les chaînes de l'honneur ou des plaisirs, et des biens temporels ? sinon que la captivité en est d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus couverte et moins aperçue, ou si l'on en a quelque vue qu'elle se fait voir plus belle. O maudit point d'honneur, que tu arrêtes de gens et de personnes même spirituelles. Notre sainte institutrice, dans l'union que l'on fit des religieuses de la Madeleine avec les siennes, une grande dame ayant demandé la qualité de fondatrice qui lui appartenait. Oh ! très-volontiers, dit-elle, il ne nous faut pas ambitionner ces titres d'honneur et de vanité. Puisque nous faisons tout pour Dieu, il le faut regarder lui seul et tâcher d'aller droit à lui. Une princesse ayant dit qu'elle avait dessein de la venir voir, elle s'écria, Dieu nous en garde : et comme on lui disait, ce vous est beaucoup d'honneur, elle répondait, je suis contente de n'en jamais avoir. Ce nous sera assez de voir la reine du ciel, je ne désire point en voir d'autres.

Elle ne tenait à rien, elle était déprise de toute créature, de celles qui lui étaient ses plus proches aussi bien que des autres; elle assurait qu'elle n'avait pas plus de sentiment pour ses propres filles que pour les autres, néanmoins naturellement elle les aimait avec beaucoup de tendresse ; et c'étaient des sujets très-aimables, et pour leurs qualités naturelles et pour leurs dons de grâces, elles étaient d'excellentes religieuses et très-utiles à l'Institut, qui en recevait de grands secours. En voyant mourir une, comme on l'exhortait à prier pour sa santé ; je ne saurais, dit-elle, il me semble que les œuvres de Dieu seront mieux dans les mains des personnes qui ne me touchent pas de si près. Son père l'étant venu voir, elle tâchait à s'excuser de lui parler, pour enseigner à ses religieuses combien elles doivent être mortes à la chair et au sang, et elle ne l'eût pas fait s'il ne lui eût été commandé par ses supérieurs. L'on trouve de pareils exemples dans la vie de plusieurs saints.

Oh ! que le vide du cœur doit être grand et universel pour donner lieu à la plénitude de Dieu seul, mais qu'il est ignoré par la plupart des hommes ! Caressant un jour des pigeons assez simplement, elle en fut reprise. Ayant eu quelque joie quand elle vit le bâtiment que l'on faisait de la maison du refuge, elle s'aperçut bien de sa faute qui semblait bien pardonnable, et qui n'aurait nullement paru à une âme moins éclairée : elle prédit qu'elle en serait mortifiée, ce qui lui arriva. Ayant eu une petite complaisance de ce que les filles du refuge faisaient mieux, elle en fut châtiée ; ce qu'elle reçut avec de grands témoignages de joie, disant qu'il valait bien mieux l'être en ce monde qu'en l'autre. Lui étant échappé un jour de dire, quel intérêt ai-je en cela, elle en fut reprise par Notre-Seigneur, qui lui dit : n'y prends d'intérêt qu'autant que j'y en aurai ; et depuis ce temps-là elle disait, je ne parlerai plus d'intérêt créé. O pureté de l'âme que tu dois être grande ! Nous lisons d'une sainte fille qui vivait du temps de sainte Thérèse, elle se nommait Marie Diaz, qu'ayant dit dans un hiver, il fait bien froid, aussitôt elle en fut reprise, et Notre-Seigneur lui dit, c'est moi qui le fais. S'appuyant un peu, et imperceptiblement sur le grand serviteur de la bienheureuse Vierge, le P. Poiré, Notre-Seigneur lui fit voir que cela ne lui était pas agréable : et comme elle lui eût dit, que c'était un de ses fidèles serviteurs, ce bon Sauveur lui répondit, il est vrai, mais il ne faut mettre sa confiance qu'en moi seul. O mon Seigneur et mon Dieu, qu'il y a d'abus sur ce sujet sous prétexte de direction !

Elle portait un esprit vraiment mort à toutes choses, ainsi elle était saintement dégagée des choses spirituelles aussi bien que des temporelles. Elle le fit bien voir un jour à une personne qu'elle entretenait du saint état de l'intérieur du bon P. Poiré dont nous venons de parler, dont elle disait qu'il était entre les mains de Dieu comme une balle entre les mains d'un enfant qui la jette en haut et en bas comme bon lui semble, et que souvent Dieu prenait plaisir à renverser les bons desseins qu'il avait, et à empêcher qu'ils ne réussissent lorsqu'il semblait que tout était achevé. Et comme elle s'écriait : oh ! que ce grand homme me devance, l'autre lui ayant dit, si elle n'en était point dans une sainte jalousie ? Elle répondit : Je me réjouis de le voir dans l'état où il est; et que la volonté de Dieu s'accomplisse en lui. Si j'avais toutes les vertus possibles je les céderais à qui que ce soit, si je pensais que ce fût la divine volonté. Ce m'est trop de contentement de la voir accomplir, je ne veux rien, et je céderais toutes mes souffrances, ce m'est assez de faire ce que Dieu veut, ce n'est pas la vertu, ni la sainteté que j'aime, c'est le Dieu des vertus et de toute sainteté.

Le jour du vendredi saint s'étant levée de grand matin pour aller adorer Notre-Seigneur au très-saint sacrement, elle se trouva comblée d'une joie extraordinaire, ce qui lui fit de la peine ; car enfin elle ne voulait prendre plaisir qu'en Dieu seul, et non pas en ses dons. C'est pourquoi elle ne se souciait d'aucune peine intérieure ou extérieure. Il y avait des temps où il lui semblait que Dieu lui était inexorable, qu'il n'entendait point ses clameurs, que les créatures lui servaient à augmenter sa croix, que l'enfer s'en mêlait bien fort, tout cela ne lui faisait rien ; au milieu de toutes ces peines elle priait de protester à Dieu qu'elle ne voulait que lui

seul. Ce dégagement parfait la mettait dans une paix inaltérable, je dis au fond de son âme, au milieu de tous les troubles de la partie inférieure, des distractions, des tentations en toute manière, et de tous les combats que l'enfer lui livrait. Elle pouvait dire avec sainte Thérèse, qu'elle ne savait ce qu'elle était devenue. Ce triste et fâcheux nous-même semblait n'être plus en elle : il semblait quand on la maltraitait, qu'elle n'en vît rien, ou qu'elle fût insensible, ou bien que cela regardait quelque autre personne qu'elle. Elle recevait tous les mauvais traitements dont on l'affligeait, comme s'ils eussent été faits à une personne étrangère, et qu'elle n'eût pas connue. Certainement dans cet état elle pouvait dire avec l'Apôtre, nous ne connaissons plus personne (*II Cor.* v, 16), car elle s'était oubliée d'elle-même. De là vient qu'elle ne se justifiait point dans le mal qu'on lui imposait; et elle pratiquait en cela ce qu'elle recommandait aux autres, car c'était l'un de ses avis de s'excuser peu, et pour la seule nécessité. Comme un jour sa fille aînée s'excusait de quelque chose qu'on lui objectait. Elle lui dit : Paule, vous n'arriverez jamais à la perfection si vous vous excusez, il ne faut rien dire.

Elle était même morte aux bons désirs, et ceux qui semblent ne donner aucune vie, car nous avons déjà remarqué, si nous nous en souvenons bien, qu'étant insatiable de croix, et en portant une très-grande lorsqu'elle était un peu de temps sans en avoir, car elles lui ont été presque continuelles, elle eut peur d'avoir quelque attache aux peines; et ainsi à la fin de sa vie elle les recevait mourant aux désirs d'en avoir d'autres que celles que la divine Providence lui envoyait, et dont elle lui a été très-libérale jusqu'au dernier moment de sa vie.

Enfin elle était dégagée même du paradis et de son salut, ne regardant dans son salut et dans le paradis que le Dieu du paradis. Elle avait des désirs inexplicables, au moins elle les sentait, car elle n'en avait pas de volontaires, de mourir pour aller voir Dieu dans le ciel; cependant elle assurait qu'elle aurait été contente de vivre jusqu'à la fin du monde, quand il aurait duré cent mille ans pour un seul degré de plus grande gloire de Dieu.. Mais ce qui est admirable, c'est qu'il lui arriva, ce que saint Ignace avait pensé : Notre-Seigneur se fit voir à elle, et lui offrit de mourir pour jouir de lui dans le ciel, ou de demeurer encore dans la vie et ses misères pour le servir. Et pour lors cette généreuse amante du seul intérêt de Dieu seul, se souvenant de ce que le glorieux saint Ignace avait dit qu'il ferait si ce choix lui était donné, elle préféra la terre et ses misères aux délices du paradis, et elle aima mieux y rester, et dans l'incertitude même de son salut. O mon Dieu ! qu'il est juste de ne plus penser qu'à vous seul. Ah ! faites, ô Dieu de toute grandeur, que je vive et que je meure dans un entier oubli de moi-même, de tout ce qui me touche dans le spirituel, aussi bien que dans le temporel, et au moment de ma mort, aussi bien que le reste de ma vie. Faites, ô Dieu de miséricorde, que dans cet instant redoutable, ne pensant ni aux biens, ni aux maux de l'éternité, je ne me souvienne que de vous, ô le grand Dieu des éternités! Vous seul pour toujours, vos seuls intérêts pour jamais.

CHAPITRE VI.

Le triomphe de la croix dans son oraison, et la pureté de sa lumière.

L'oraison est l'un des grands effets de la Croix; et c'est une maxime bien assurée que pour bien prier, il faut être bien crucifié. N'attendez jamais qu'un esprit s'élève noblement à Dieu, pendant qu'il demeure lié à la terre. L'amusement aux créatures est une désoccupation du Créateur. Un cœur qui les aime est peu susceptible de l'amour de Dieu; et celui qui aime peu Dieu n'y pense guère. Nos pensées suivent ordinairement nos affections. Un avare qui aime le bien temporel en est tout occupé, et son empressement ne lui donne aucun repos, non pas même durant la nuit, comme nous le dit l'Ecriture. Le voluptueux ne pense qu'à ses plaisirs, l'ambitieux ne rêve qu'à l'honneur; enfin l'on pense à ce que l'on aime. Voilà, ô âme chrétienne, la raison pour laquelle la plupart du monde est si peu occupé de Dieu, c'est que l'on est dépourvu de son divin amour. Certainement si on l'aimait bien, on y penserait bien. Oh! quelle horreur de voir ce qui se passe sur ce sujet dans l'intérieur de tant de personnes, et dans l'extérieur qui paraît dans les compagnies et conversations. Oh! si nous voyions quelle est l'application des esprits depuis le matin jusqu'au soir! Combien y verrions-nous d'occupation de la créature et quelle occupation y trouverions-nous du Créateur? Entendez un peu ce qui se dit dans les compagnies des Chrétiens, considérez le sujet de leurs entretiens. Souvent il n'est pas digne d'un homme raisonnable, loin de l'être d'un homme chrétien? Hélas ! quelle part Dieu y a-t-il ! c'est ce qui fait soupirer les âmes éclairées qui n'ont pas de plus grande peine que de se trouver dans les compagnies ordinaires, parce qu'ordinairement l'on n'y pense et l'on n'y parle point de Dieu; comme si on ne le connaissait point; l'on agit en infidèle et d'une manière plus déplorable que les infidèles, souvent les mahométans parlent plus fréquemment et plus respectueusement de Dieu.

Nous avons appris depuis peu par des personnes dont la vertu et le mérite nous ôtent tout lieu d'avoir le moindre soupçon de la vérité de leurs paroles, que dans la capitale de la Perse il s'y fait tous les jours des assemblées de ceux qui passent pour les plus beaux esprits et que les grandeurs de Dieu font le sujet des entretiens de ces infidèles. Chacun dit ses pensées des perfections de ce premier des êtres, ils disputent entre eux à qui en dira de plus grandes choses, ils composent des pièces de ses excellences, et ses louanges font la matière de

leur conversation. N'y a-t-il pas ici bien sujet de dire que ces mahométans se lèveront au jugement avec nous et qu'ils nous condamneront. O mon Seigneur et mon Dieu, le peuple qui a vu une si grande lumière, marchera-t-il toujours dans les ténèbres : mais l'attache aux choses de la terre l'aveugle; de là vient la nécessité indipensable de la mortification pour avoir les yeux ouverts à la divine lumière et pour penser à Dieu.

Il y a peu de contemplatifs, dans la doctrine de l'admirable livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, parce qu'il y en a peu qui sachent se déprendre et se séparer de l'amour des choses périssables. Un œil plein de terre n'a pas sa liberté et comment l'aurait-il, puisqu'un seul brin de poussière lui ôte! Il faut qu'il soit pur pour voir les objets sans empêchement. Il en va de même de notre âme; c'est pourquoi notre divin Maître déclare bienheureux les nets de cœur, parce qu'ils verront Dieu. Ce qui se doit entendre non-seulement de l'autre vie, mais encore de la vie présente. Or cette netteté depuis la rébellion des sens à la raison du péché originel, n'arrive point sans une vraie mortification. Il faut donner bien des combats, et ce n'est que par la croix de la mortification que l'on remporte la victoire.

C'est donc une nécessité, pour pouvoir bien s'appliquer à l'oraison qui nous fait voir Dieu par la foi, qui nous découvre ses grandeurs, ses mystères, ses conduites, il faut être bien mortifié. Marie-Elisabeth avait l'oraison dans un degré éminent, parce que, comme son nom le marque qu'elle avait pris se faisant religieuse, elle était une personne de la croix de Jésus. C'est pourquoi nous parlons de son oraison immédiatement après avoir parlé de son entier dégagement. Le Seigneur à même temps lui donnait la grâce de l'oraison pour la nourrir, qu'il lui faisait manger du pain de larmes, et boire de l'eau de ses pleurs. Elle y était si fortement et si souvent appliquée, que l'on disait qu'elle priait toujours. L'on a appris d'un recteur de la Compagnie de Jésus, savant et célèbre religieux à qui elle avait dit en confiance la chose, qu'elle avait été une année et demie dans une oraison continuelle, sans que les entretiens extérieurs et les autres occupations l'en divertissent, ni même le sommeil, durant ce temps-là jouissant incessamment par un privilége spécial d'une élévation perpétuelle de son esprit à Dieu. O mon Seigneur, que vous savez bien récompenser par vos communications divines l'éloignement de celles des créatures! Mais faut-il que les hommes se privent de l'honneur incomparable de votre conversation, par leur occupation de pauvres et de chétifs néants.

Elle disait, après le Docteur angélique, qu'une personne religieuse sans oraison était comme un soldat sans épée, c'est-à-dire exposée sans armes à la furie de ses ennemis. L'oraison est comme la tour de David d'où pendent mille boucliers et toute l'armure des plus forts. C'est là où l'on reçoit la véritable lumière qui nous délivre des illusions des diables, qui entraînent après eux le monde aveuglé par l'estime qu'il a des faux biens de la terre. Elle disait qu'ils feraient d'étranges ravages, même au sujet de la foi, si la puissance de Dieu ne les tenait, et qu'ils jetteraient d'étranges doutes par des raisons apparentes qui surpassent la lumière ordinaire, et qui feraient succomber sans un secours particulier de Dieu, qui se donne par l'oraison. Aussi est-ce une chose remarquable dans les personnes que ces maudits esprits tiennent liées par le péché, il y a peu de foi, et dans quelques-unes elle y demeure presque éteinte.

Il est écrit: *Approchez-vous de lui et vous serez éclairés.* (*Psal.* XXXIII, 6.) Tous ceux qui ont cet honneur par la sainte oraison reçoivent la lumière de la vie éternelle. Les biens qui en arrivent sont inexplicables. C'est dans l'oraison que Notre-Seigneur fit voir à la mère Marie-Elisabeth tout le monde plein de filets et des piéges que les diables tendaient partout. C'est dans l'oraison que la même vue a été donnée à tant d'autres saints; si les mondains s'y engagent si fréquemment et si fortement, s'ils ne s'aperçoivent pas du piége où ils sont tombés et ne se mettent pas en peine de s'en tirer, s'imaginant, par une étrange illusion, être fort libres au milieu du plus fâcheux des esclavages, c'est qu'ils ont les yeux fermés à leurs maux, et ils ne les ouvrent pas, se privant de la lumière que Dieu accorde par le moyen de l'oraison. Aussi le même Sauveur, qui avait révélé à sa servante les dangers qui se trouvent dans le monde, lui révéla à même temps que le vrai moyen de les éviter était d'avoir recours à l'oraison et à la dévotion de la sainte Vierge. Car enfin c'est toujours le canal sacré par lequel Dieu fait couler ses grâces. Oh! que bienheureux est donc celui qui est proche de cette aimable reine des anges et des hommes!

C'est dans l'oraison que cette bienheureuse Mère de Dieu toute couverte des clartés du Soleil de justice a donné à sa chère fille des lumières admirables, et si grandes qu'elle assurait ne les pouvoir exprimer. Grâce qui lui avait été souvent accordée, qui lui découvrait l'importance de l'éternité, la vanité, l'aveuglement et la folie des hommes, qui s'amusent à des bagatelles qui ne font que passer, qui s'arrêtent au temps présent, sans considérer sagement l'avenir, ce qui leur doit arriver durant toute l'éternité, sans même le vouloir savoir. Dans ces lumières elle voyait tout le monde devant Dieu comme une ombre, et que dans cet état on ne le craindrait pas, quand tout ensemble il serait bandé contre nous. Car quel moyen de craindre ce qui n'est rien. Cette grande lumière du néant de toutes choses lui ôtait toutes les pensées de la moindre estime d'elle-même, la rendait imperturbable, et la mettait dans une profonde paix au milieu de toutes les tempêtes, faisait qu'elle se mettait si peu en peine de tout ce que l'on disait d'elle, de tout ce que l'on entreprenait contre elle, et de l'abandonnement

même des gens de bien. Toutes les craintes si ordinaires dans le monde, toutes les inquiétudes, tous les chagrins, tous les emportements viennent de ce que le monde ne voit pas les choses dans leur vérité, qu'il estime ce qu'il faut mépriser, qu'il méprise ce qu'il faut estimer. Mais les saints remarquent qu'il y a peu d'esprits entièrement purs de cette fausse estime; ce que l'expérience fait assez voir dans les personnes même de piété. Il est rare d'en trouver qui vivent avec les créatures comme si elles n'étaient point dans la vue de leur rien, le désir de leur estime, de leur amitié, de leur connaissance, témoigne assez que l'on s'imagine qu'elles sont quelque chose.

L'on a écrit que notre vraie servante de Dieu et de son immaculée Mère parlait des matières de la théologie avec tant de clartés, que l'on voyait bien qu'elles étaient infuses, et qu'en cela elle était admirée des plus savants théologiens. Nous avons écrit les lumières prophétiques qui lui ont été accordées; mais ce que j'estime le plus dans ses lumières, et ce qui me les fait appeler des pures lumières, c'est qu'elles étaient entièrement conformes à l'Evangile. Ses lumières étaient semblables à celles de notre bon Sauveur, elle ne pensait et ne parlait qu'avec lui, elle n'avait point d'autres sentiments. Ce que les soupirs qu'elle faisait souvent vers le ciel témoignaient assez, car ses soupirs marquaient l'estime qu'elle avait de ses grandeurs, et l'extrême mépris qu'elle faisait de ce que le monde s'imagine être grand sur la terre et la singulière compassion de ceux qui en faisaient état, déplorant leur aveuglement dont elle ne savait assez s'étonner, avec des termes si efficaces qu'ils laissaient de grandes impressions dans les esprits de ceux qui l'écoutaient. Elle assurait que la vue qu'elle avait de la folie volontaire du monde, qui se précipite comme il fait dans les enfers, était si pénétrante, que sans un secours particulier de Dieu elle était capable de la faire mourir à tout moment. Hélas! quelque peu de vraie lumière que l'on ait, il n'est pas possible de concevoir un si lamentable aveuglement, qui ne laisse que les soupirs et les larmes.

Dans la pureté de cette lumière qui lui faisait voir le rien de toutes choses, il ne faut pas s'étonner de ce que nous avons dit dans le chapitre précédent du grand dégagement qu'elle portait de la beauté corporelle, mais ajoutons ici que sa lumière lui en donnait de l'horreur et lui découvrait comme un grand obstacle à l'amour divin. C'est ce qui la faisait soupirer dès sa jeunesse, et s'écrier au milieu de ses soupirs : Ah! que ne suis-je assez heureuse pour être si laide, que je devienne l'aversion des créatures. En disant cela elle se sentait toute pénétrée dans l'intérieur d'une consolation céleste; car le Dieu que nous servons pour peu que l'on fasse pour lui, donne toujours beaucoup. O mon Dieu, que les hommes ne savent-ils vos bontés! Un jour un grand seigneur lui ayant dit, l'ayant regardée comme il passait, qu'elle était la plus belle fille qu'il eût jamais vue, elle en demeura toute saisie de frayeur, et elle commença de fuir au plus vite pour se cacher.

Elle avait appris dans l'oraison qu'à proprement parler les vains honneurs du monde étaient de véritables horreurs. Ainsi ayant reçu une fille qui avait servi une dame de qualité, et pensant qu'elle en ferait mieux, ayant été bien élevée auprès de cette personne, Notre-Seigneur lui dit, « ne regardez pas à la noblesse ni aux conditions. » Ce doux Sauveur avait fait la même instruction à sainte Thérèse au sujet d'une fondation. Ayant dans un entretien, lorsqu'elle était à Avignon, loué l'esprit des dames de cette ville, pensant par ce moyen les gagner saintement, Notre-Seigneur lui fit voir que cela ne lui était pas agréable, qu'il fallait aller au contraire du monde, qui était tout dans des vues et des considérations humaines. Que le bonheur du chrétien était de n'avoir point de part à son estime, ni à son amitié, d'y être méprisé, que c'était une grande miséricorde d'y porter de bonnes croix, que c'était le moyen de satisfaire pour les péchés et d'acquérir des biens immenses pour l'éternité; que le courage devait croître à mesure que les croix s'augmentaient, parce que c'était dans les souffrances qu'il était davantage, que c'était lui qui souffrait dans ses membres; qu'il n'y fallait pas y considérer ce que l'on pouvait de soi-même, mais la force que que l'on y recevait de sa divine bonté; que c'était lui qui y devenait la force de ceux qui lui étaient unis; ce que l'on pouvait remarquer facilement dans les martyrs, que plusieurs succombaient, parce qu'ils se regardaient trop, et ce qu'ils pouvaient faire. Instruction divine bien digne de nos réflexions, et qui nous doit apprendre qu'il ne faut mesurer l'état des souffrances actuelles, aux pensées que l'on a des peines qui doivent arriver. Il est vrai, souvent la seule pensée en fait trembler; mais c'est que pour lors l'on n'a pas encore la vertu divine qui est donnée lorsque actuellement il faut souffrir. C'est pourquoi vous voyez des gens qui se peinent au seul souvenir de certains maux qu'ils craignent, qui ont une constance invincible lorsqu'il les faut souffrir. Notre bonne servante de Dieu, et de son immaculée Mère était très-persuadée de ces vérités, aussi avait elle mis toute sa confiance au secours de son Sauveur, et avec ce secours tout ce qui est le plus capable d'affliger les autres, lui donnait beaucoup de joie : ainsi les meilleurs nouvelles qu'on lui pouvait dire, étaient les calomnies que l'on faisait d'elle, ce que ses amis connaissant, ils avaient de la peine à les lui céler, pour ne la pas priver de ce plaisir.

Mais si dans la pureté de sa lumière le néant de toutes les choses créées lui était découvert, la grandeur de l'être suradorable de Dieu lui était manifestée d'une manière admirable. Dans cette vue elle disait, que si l'on savait ce que c'est que l'honneur

que Dieu fait à une âme lorsqu'il se veut servir d'elle, qu'il n'y a rien que l'on fît. et que l'on ne souffrît pour cet honneur. Elle a eu des grandes vues de la présence de Dieu en toutes choses, et comme rien ne subsistait que par sa présence.; que la perte de la propre volonté en la sienne faisait le repos de l'âme, et que c'est ce qui mettait la très-sacrée Vierge dans une si profonde peine. demeurant si longtemps en ce monde éloignée de la présence visible de son Fils; que chacun devait être content dans son état; que Dieu donnait des grâces suffisantes à tous les hommes, que ceux qui se damnent se perdent par le mauvais usage qu'ils en font; qu'il n'y a personne qui le cherche en vérité (et elle disait ces choses parlant des hérétiques) qui ne le trouve infailliblement.

Ces vues de la grandeur de Dieu lui donnaient une haute estime pour ceux qui avaient l'honneur d'être ses ministres. Elle avait un respect singulier pour les prêtres; et ce lui était une chose insupportable d'en voir user autrement. *Celui qui vous méprise,* dit le Fils de Dieu leur parlant, *me méprise.* (*Luc.* x, 16.) Le bon ou mauvais traitement qu'on leur fait retournent sur le grand Maître qu'ils servent. C'est pourquoi les personnes qui ont été les plus saintes, c'est-à-dire les plus désintéressées de leur propre intérêt, mais les plus pénétrées de la lumière divine, ont toujours eu une vénération spéciale pour les ministres sacrés de Jésus-Christ. L'on rapporte sur ce sujet une chose très-remarquable arrivée de nos jours en la personne de feu M. de Renty, dont il a été parlé : un gentilhomme l'étant allé voir, et ayant mené avec lui le précepteur de ses enfants, qui était prêtre : comme, selon l'usage corrompu du siècle aveugle, ce prêtre se retirait à l'écart dans la salle, pour laisser lieu au gentilhomme d'entretenir la compagnie, M. de Renty la quitta aussitôt pour aller entretenir ce prêtre, témoignant le respect qu'il avait pour lui, faisant voir qu'il était Chrétien, et que comme Chrétien il devait agir selon les lumières de la foi, et non pas selon les lois pernicieuses du monde corrompu. Mais les prêtres souvent s'attirent le mépris de la grandeur et de la sainteté de leur état, par les actions viles et basses qui en sont indignes, par le peu d'exemple qu'ils donnent, ou par l'attache d'un sordide intérêt.

Marie-Elisabeth rendait de grands honneurs aux serviteurs pour l'amour de leur grand Maître; mais elle estimait grand généralement tout ce qui concernait le culte divin. Elle voulait que tout ce qui était à la chapelle fût fort net et fort propre, elle avait grande peine quand il y manquait quelque chose. Ah! disait-elle, nous prenons tant de soin d'accommoder nos chambres et nos lits, nous voulons que tout y soit bien, et nous négligeons la maison de Dieu; cela me touche vivement le cœur. Il y aurait bien ici à soupirer sur ce qui se passe dans tant d'églises de la campagne, et tant de chapelles publiques et particulières. Ce n'est pas exagérer que de dire que c'est un sujet qui demanderait des torrents de larmes, vu le peu de soin qu'en prennent les bénéficiers, les gentilshommes et dames. O mon Dieu ! tous ces Messieurs voudraient-ils bien avoir une chambre pour les loger pareille aux églises ou chapelles qui servent à recevoir le Dieu de toute grandeur : souffriraient-ils que le linge qui sert à leurs tables fût aussi peu propre que celui qui sert aux autels; qu'il y eût des figures dans leurs logis en aussi mauvais état, que les saintes images; voudraient-ils se servir de chemises aussi grossières, aussi sales que les aubes qui sont destinées pour le sacrifice redoutable de la religion! mais, ô l'horreur des horreurs, voudraient-ils boire dans des coupes pareilles aux calices d'étain, aux ciboires d'étain, où l'on place le corps et le sang d'un Dieu! combien y a-t-il de bénéficiers, que l'on appelle sans charge d'âmes, qui ont des bénéfices simples qui n'ont jamais vu les églises, ou chapelles de leur bénéfice, qui sont dans un désordre lamentable, quoiqu'ils en reçoivent le revenu avec grand soin tous les ans! C'est ce que nous savons sans en pouvoir douter.

Mais la lumière de la grandeur de Dieu qui était dans sa sainte servante, et celle de son immaculée Mère, paraissait surtout dans la prière; car elle priait avec une modestie admirable, les yeux élevés au ciel, les mains jointes de telle sorte qu'elle faisait rentrer en soi-même celles qui la voyaient, et même il y en a eu plusieurs qui ont avoué qu'ayant plusieurs fois le bonheur de dire le chapelet ou autres prières avec elle, que les ayant commencées fort tièdement, peu à peu ils se sentaient dans une dévotion extraordinaire, ce qu'ils lui attribuaient; aussi ressemblait-elle au feu qui par son ardeur échauffe tous ceux qui l'approchent. Elle ne voulait point qu'on l'interrompît dans ses prières, si ce n'était pour des affaires inévitables, disant qu'il fallait laisser le tout à Notre-Seigneur, qu'il ne lui fallait pas dérober ce temps. Hélas! nous voulons bien avoir celui de manger ou de dormir; mais si le roi nous faisait l'honneur de nous venir voir, permettrait-on que l'on vînt nous interrompre. Elle avait un grand soin que l'office divin fût bien dit et sans immodestie, que toutes les cérémonies fussent bien gardées, et la grande sainte Thérèse assurait qu'elle eût voulu donner sa vie pour la plus petite, que les sœurs ne le quittassent, ou sortissent sans grande cause, même quelquefois elle se privait de ses infirmières pour les y envoyer quoiqu'elle en reçût de l'incommodité. Quand elle était à la messe, ou assistait à d'autres prières, elle s'empêchait de tousser et de cracher, quoiqu'elle en souffrît beaucoup. D'autres peuvent faire ces choses avec respect; et il y avait quelquefois de l'indiscrétion à s'en empêcher. Cependant les mahométans gardent ce respect extérieur dans leurs temples, au moins pour ce qui

regarde d'y cracher, et ils n'y entrent jamais qu'ils n'aient quitté leurs souliers à la porte. Elle ne voulait que l'on fît aucun bruit durant le temps de l'oraison ou de l'office divin, et recommandait en son absence à celle qui présidait de bien veiller à ces choses. Le peu de soin qu'en prennent les supérieurs des lieux est une grande marque qu'ils sont peu pénétrés de la grandeur du Dieu qui y est adoré; et dans le sentiment de saint Jean Chrysostome c'est ce qui mériterait que les personnes peu respectueuses dans nos églises et que les prêtres qui ne s'appliquent pas à en ôter les irrévérences fussent tous écrasés. Nous ne parlons qu'avec ce Père. Le saint cardinal de Bérulle, dans les ordonnances des visites qu'il a faites aux religieuses Carmélites, recommande aux prieures de ne dire pas la moindre parole dans leur chœur sans une vraie nécessité, et que pour lors cela se fasse à voix basse et d'une manière qui fasse paraître une sainte crainte; et que même quelquefois l'on sorte du chœur pour les dire. O mon Dieu! faites part des lumières de vos saints pour vos intérêts à tant d'ecclésiastiques dans la célébration de vos redoutables mystères qui s'y comportent si négligemment et si à la hâte, à tant de Chrétiens qui profanent si honteusement la sainteté des lieux qui vous sont consacrés.

Ces pures et divines lumières qui investissaient de toutes parts la digne mère lui faisant voir le profond respect qui est dû à Dieu dans l'oraison, sa nécessité et les biens inexplicables qui en arrivaient, la pressaient non-seulement de s'y appliquer, mais d'y engager les autres selon son pouvoir; et il est très-vrai que c'est l'un des moyens les plus efficaces pour établir les intérêts de Dieu. Que ne fait-on pas, que n'obtient-on pas de la divine bonté par cette voie? La très-heureuse Vierge dans sa retraite obtenait elle seule plus de secours à toute l'Église par son oraison que tous les apôtres ne lui en rendaient par tous leurs travaux et fonctions apostoliques. De là viennent les fortes oppositions des démons aux personnes qui pratiquent l'oraison. La mère voyait quelquefois qu'ils élevaient comme des nuages pour obscurcir, s'ils eussent pu, sa contemplation. Elle les vit grandement irrités de ce que par son avis quelques personnes s'appliquaient à ce saint exercice, quoiqu'au commencement elles n'y donnassent qu'environ un quart-d'heure. Sainte Thérèse a écrit qu'il y a des légions de démons qui s'opposent et donnent de grands combats pour empêcher seulement que l'on ne passe d'un degré à l'autre. C'est ce que devraient bien considérer plusieurs directeurs qui arrêtent toujours les âmes dans le commencement des voies de l'oraison sans les laisser passer plus avant quand Dieu les y attire. Le bienheureux P. Jean de la Croix enseigne qu'ils en souffriront bien en purgatoire; et s'ils le font parce qu'ils ne connaissent que les entrées dans ce saint exercice, ils ne sont pas excusables, puisqu'ils veulent se mêler de ce qu'ils n'entendent pas. Au reste les voies de Dieu sont bien différentes, et il faut en tout éviter les extrémités. Il y en a qui veulent conduire tout le monde par la méditation, il y en a qui veulent mener toutes les âmes à la contemplation; et les uns et les autres manquent. Il faut tâcher de discerner la voie de Dieu sur une âme, et la mener par où Dieu veut qu'elle aille. La digne mère étant un jour en peine si elle quitterait de certaines prières vocales qu'elle disait en l'honneur de la très-sacrée Vierge, elle lui fit connaître que l'application à l'oraison mentale lui était plus agréable. Et pour lors il faut faire l'oraison mentale pour honorer cette auguste Mère de Dieu. Nous aurions ici beaucoup de vérités à dire; mais en ayant fait un traité entier que nous avons donné au public sous le titre, *Du règne de Dieu en l'oraison mentale*, c'est ce qui nous oblige de nous arrêter dans un sujet dont l'on ne saurait trop parler.

Cependant auparavant que de finir ce chapitre nous y marquerons quelques saintes maximes de la digne mère qu'elle avait prises dans les lumières de l'oraison.

Nous sommes tous voyageurs en ce monde, il faut donc toujours marcher sans s'y arrêter, et souvent pour des choses de rien et nous y amuser. Il faut aller sans retardement. Si nous faisons quelque chute, il faut en demander pardon à Dieu, se relever aussitôt, passer outre et ne pas demeurer abattu; car que servirait à une personne qui serait tombée de demeurer par terre, serait-ce un remède à sa chute? et si elle tombait cent fois, ne se relèverait-elle pas autant de fois? L'abattement, le chagrin, l'inquiétude, le découragement viennent de la nature ou du diable. L'esprit de Dieu humilie, donne de la douleur, mais d'une manière paisible, et pleine de courage et de confiance.

Ceux qui s'arrêtent aux sens, voulant goûter les plaisirs trompeurs de la vie, ou aux consolations spirituelles sensibles, mettant la dévotion où elle n'est pas, dans les goûts, les douceurs et les lumières, et ne la mettant pas où elle est dans une volonté forte et prompte d'exécuter la volonté de Dieu, ce qui se fait plus purement dans les privations, au milieu des distractions involontaires, des obscurités de l'esprit, des dégoûts, des ennuis et des peines, ces gens-là ne sont pas propres à la vertu et n'avanceront guère.

Pour bien avancer dans la vie chrétienne, il faut se tenir dans la défiance de soi-même et dans une vraie humilité. C'est l'humilité qui nous délivre des piéges de la nature, du démon et du monde. Le vrai humble voit toujours son néant, sait toujours qu'il mérite l'enfer, qu'il est indigne des grâces de Dieu, qu'on ne lui saurait jamais faire tort, que tout ce qu'il souffre de Dieu, des hommes, ou des démons, ou de soi-même, est bien au-dessous de ce qu'il mérite : ainsi il ne se plaint jamais de rien, et quelque

bien qu'il fasse, il est convaincu qu'il est un serviteur inutile.

Il y a bien souvent de l'amour-propre à ceux qui s'affligent de ne pas faire grand chose; pour l'ordinaire l'amour déréglé de nous-mêmes est la source de cette peine. Il faut reconnaître que nous ne sommes rien, que nous ne pouvons rien, et nous ne serons plus étonnés de nos misères, non plus qu'un pauvre de ce qu'il n'est pas riche.

Il faut vouloir la vertu, mais autant que Dieu la veut, et dans le degré qu'il la veut, et non pas davantage.

L'on veut parfois trop se regarder et trop savoir. Dieu nous donnerait plus de lumière si nous nous laissions conduire. Oh! qu'il est à propos de bien dresser ses intentions et de faire toutes choses pour la seule gloire de Dieu. Que je désirerais que Dieu seul fût uniquement regardé, et que toutes nos actions fussent purifiées de toutes autres vues. Je ne tiens heureuses que les personnes qui font tout ce qu'elles font, et souffrent tout ce qu'elles souffrent pour Dieu.

Il y a des actions éclatantes comme de l'or, qui dans le fond ne sont rien. Il y a bien de l'illusion dans les actions qui paraissent bonnes. Tout sera découvert au jour du jugement, où l'on verra que tout ce qui a paru saint en bien des choses n'est qu'ordure aux yeux de Dieu.

Les grands de la terre seront bien étonnés quand ils se trouveront seuls au redoutable tribunal de Dieu; pour lors ils verront que tout le bonheur de l'homme ne se trouve et ne se peut trouver que dans le service de Dieu.

Qu'avons-nous à craindre quand nous avons Dieu avec nous? Oh! quelles richesses de le posséder, c'est tout avoir que de l'avoir. Oh! qu'il y a du contentement de se résigner à sa sainte volonté! il n'y a rien qui soulage tant dans les peines.

Si le monde savait ce que c'est, quelle douceur et quelle consolation il y a de se donner à Dieu du tout, il le ferait sans doute, mais il ne faut rechercher que lui seul. Nous ne jouissons de cette douceur que parce que nous nous recherchons nous-mêmes et n'allons pas droit à Dieu seul. Il y a peu de cœurs contents au monde, il est vrai, parce qu'il y en a peu qui se contentent de Dieu seul. Mais dès lors qu'il s'en trouve, à même temps vous y voyez une plénitude de paix que tous les hommes et tous les diables ne peuvent pas troubler, c'est-à-dire dans le centre de l'âme, et cette paix subsiste parmi toutes les rébellions de la partie inférieure, quoique souvent elle ne soit pas sentie. Il est impossible d'être entièrement uni à Dieu seul par un détachement parfait, sans être dans un repos immuable. Il est notre centre; dès lors que nous y sommes, nous sommes en repos. Mais nous ne sommes que des avares à l'égard d'un Dieu qui est infiniment libéral envers nous.

Que nous sert de vivre si nous ne souffrons quelque chose pour Dieu? Les croix sont nos richesses et nos trésors. Notre courage doit croître à mesure que nos croix augmentent. Dieu donne ses secours à proportion des maux que nous avons.

Oh! que les peines du purgatoire sont épouvantables; c'est une grande miséricorde de beaucoup souffrir en ce monde pour n'y pas tant rester. Il vaut mieux se jeter entre les bras de Dieu par amour que par force, et se confier de toutes choses en son amoureuse providence. Je me sens toute fortifiée quand je pense aux mérites de son sang qu'il a offerts en payement pour nous.

Il me semble que c'est mon affaire, quand je vois avancer la gloire de Dieu. La dévotion à la très-sainte Vierge en est le grand moyen. Il n'y a qu'à se confier véritablement en elle, et l'on verra son assistance; c'est la Vierge fidèle.

CHAPITRE VII.

Le triomphe de la croix dans sa confiance en la divine Providence.

La croix qui sépare des créatures en ôte la confiance qui vient de l'estime que l'on en fait, les regardant comme quelque chose de grand et de bon; et dans la sainte séparation qu'elle en cause, elle donne lieu de rejeter tous ses soins sur le Seigneur et de mettre tout son appui en sa seule divine Providence. Mais l'on peut dire qu'elle a triomphé dans l'abandon entier de Marie-Elisabeth à une Providence si douce, la faisant marcher par les plus rudes privations, et la mettant dans un délaissement surprenant des créatures. Oh! qu'il est doux et avantageux de les perdre, puisque dans leur bienheureuse perte l'on y trouve le grand Tout qui est Dieu seul! Souvent la divine Providence a voulu qu'elle eût besoin de toutes choses pour la faire entièrement dépendre d'elle : mais c'était un besoin bien avantageux, parce qu'il attirait le secours de Dieu en tout. On ne saurait jamais trop le répéter : où il y a moins de créature, il y a plus de Dieu. C'est dans cet heureux état que la personne qui aime Dieu augmente sa confiance, et que, n'ayant rien à attendre du côté de la terre, elle se tourne uniquement vers le ciel où elle met toutes ses espérances.

C'est ce qui faisait dire à notre sainte fondatrice à son supérieur, qui lui parlait d'avoir une maison et des rentes pour loger les filles : Monsieur, le crucifix sera notre revenu. Et quand elle établissait la maison du Refuge, et qu'on lui venait dire ce qu'elle pensait faire et comment elle la ferait subsister, et ce qu'elle deviendrait si quelques personnes qui l'aidaient venaient à mourir, son cœur, pour lors, s'enflait d'espérance, car tout son secours était au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Elle s'écriait : Quand je serais réduite sur un fumier, comme Job, et que tout le monde me quitterait, je ne quitterai jamais la confiance en Dieu. Dans ses plus grands maux et plus cruelles persécutions, elle disait : Si Dieu est pour moi, qui est contre moi! Quand tout l'enfer m'attaquerait

et me ferait la guerre, je ne craindrai pas, parce que j'ai mis ma confiance au Tout-Puissant. Dans une lettre, elle écrit qu'elle ne se met pas en peine des embûches que ses ennemis lui dressent; que tout prendra fin, mais que la parole de Dieu demeurera éternellement; dans une autre, que sa bonne maîtresse la très-sacrée Vierge prendra soin d'elle. La grandeur de sa confiance faisait qu'elle ne se servait pas même des personnes qui lui étaient les plus affectionnées, et notre bon Sauveur lui avait fait voir qu'il ne voulait pas qu'elle se confiât en aucune créature, non pas même en celles dont il se servait pour l'assister. Aussi, un jour, comme une personne de mérite lui fit connaître qu'elle avait résolu de se plaindre d'un religieux à ses supérieurs, parce qu'il parlait très-mal de la maison du Refuge, et s'emportait jusque-là que de dire qu'il la fallait renverser de fond en comble, elle répondit: Si nous ne disons mot, Dieu prendra soin de cette affaire, et nous aurons raison de ce religieux; si nous nous plaignons, il nous laissera à nous-mêmes. Notre-Seigneur lui avait montré qu'il ne l'assisterait pas quand elle ferait quelque chose par elle-même.

Son grand remède, pour elle et pour les autres, était la confiance en l'aimable providence de Dieu. C'était son secours dans toutes ses nécessités. La plupart du monde n'en ressent pas les assistances spéciales, parce que l'on n'y a pas assez de recours. J'ai lu avec une singulière joie de mon âme en Notre-Seigneur, et il n'y en a point de solide autre part, d'une religieuse de la Visitation de sainte Marie, qui a été employée pour la fondation de plusieurs maisons de son saint institut, non-seulement dans la France mais dans l'Italie et dans les cantons catholiques des Suisses, que, dans les difficultés qui lui arrivaient, qui étaient grandes particulièrement parmi les Suisses, qui n'aiment pas à voir des établissements nouveaux, elle s'appliquait spécialement à honorer la divine Providence; et pour ce sujet elle faisait et faisait pratiquer à ses religieuses, plusieurs exercices de dévotion; elle les faisait assembler en leur chapelle, et là, toutes ensembles adoraient, bénissaient la divine Providence, et en imploraient les secours, et leur ordonnait plusieurs pratiques de piété en son honneur. Il serait beaucoup à désirer que cet exemple fût imité des fidèles, qui, recevant tant d'assistances de la divine Providence, pensent si peu à la reconnaître.

L'on a établi le rosaire perpétuel pour donner une louange continuelle à la grande et admirable Mère de Dieu; sans doute que c'est une dévotion inspirée par le Saint-Esprit; car, il est bien juste que tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ, recevant tant de grâces par Marie qui en est le cou, en soient dans une reconnaissance perpétuelle. Mais ne serait-il pas beaucoup à souhaiter que l'on établît une adoration perpétuelle de la divine Providence pour adorer, pour louer, pour bénir, pour prier incessamment une si bonne et si douce mère, dont nous recevons autant d'assistances que nous vivons de moments. O mon Dieu! sera-t-il dit que vos yeux divins seront arrêtés sans l'interruption d'un seul instant sur les hommes, et que les hommes penseront si peu à vous! Non-seulement votre providence, infiniment aimable, veille sur nos besoins durant les jours, mais les nuits ne sont pas exemptes de ses soins. La nécessité du sommeil a beau nous fermer les yeux à tous les objets; les vôtres sont toujours ouverts pour nous bien faire. D'où vient donc que, dans tous les diocèses, dans tous les instituts, l'on ne donne pas des ordres, que parmi tant de personnes qui s'y trouvent il n'y en ait pas toujours quelques-unes qui aient des temps réglés pour les passer en votre sainte présence, en reconnaissance, en adoration de vos infinies bontés? Je considère que, dans les temps de peste, les villes font soigneusement garder leurs portes, que l'on y met des bourgeois qui, alternativement les uns après les autres, y font la garde pour empêcher qu'aucune personne n'y entre qui vienne d'un air contagieux. Eh! pourquoi les hommes auront-ils moins de zèle pour empêcher que le vice d'ingratitude n'infecte les âmes!

Mais, ô mon Dieu! c'est que vos créatures savent peu estimer ce que vous êtes, savent peu connaître les bontés et les soins de votre aimable providence. Vous nous assurez que, quand bien même les mères deviendraient dénaturées jusqu'à oublier leurs enfants, que vous ne perdrez jamais les tendresses que vous avez pour nous. O paroles capables de nous faire tout fondre d'amour! mais qu'elles sont peu considérées. Au moins faudrait-il prendre quelques jours dans l'année, ou dans le mois pour le passer un peu plus dans l'éloignement des créatures, et s'appliquer à méditer les charitables soins de votre divine Providence, prendre quelque jour toutes les semaines qui y serait destiné. Je connais une personne qui, pour ce sujet, prend tous les mardis de chaque semaine qu'elle destine tout à honorer la divine Providence, et les bons anges ses ministres les plus ordinaires et les plus zélés. Elle en fait comme une grande fête de sa dévotion; elle commence dès la veille par le jeûne tous les lundis, quand elle est en liberté de le pouvoir faire, le mardi, le redoutable sacrifice de notre religion est offert à cette intention, elle récite plusieurs fois ce jour-là l'évangile du chapitre VI, 27, 28, de saint Matthieu, où il est parlé des soins que la divine Providence prend des oiseaux et des lis des champs, où les inquiétudes des besoins temporels nous sont défendues, où il est promis que toutes choses seront ajoutées à ceux qui cherchent le règne de Dieu. Elle fait des aumônes aux pauvres pour honorer ses miséricordes, et d'autres exercices de de piété. La même personne commence sa journée se prosternant à terre pour invoquer, pour adorer, pour louer et glorifier la Providence des trois personnes divines par notre bon Sauveur, son immaculée

Mère, son saint ange, les saints ses patrons, et spécialement par saint Joseph et saint Jean Evangéliste, et enfin tous les bons anges et saints. Elle récite un psaume en sa louange, et pour en obtenir les assistances; après elle s'adresse à la très-sainte Vierge par l'Antienne : *Sub tuum præsidium confugimus,* et enfin par une courte prière en forme d'oraison jaculatoire elle s'adresse à tous les anges bienheureux et tous les saints. Elle fait la même dévotion vers le midi, et pour une troisième fois le soir auparavant de se coucher; et elle en ressent des effets merveilleux.

Marie-Elisabeth disait que notre bon Sauveur lui avait fait voir qu'il donnait ses soins selon la mesure de la confiance et du recours que l'on avait à sa sainte providence. Oh! que je voudrais que cet attribut de Dieu fût bien connu et bien aimé. Il lui dit, parlant de l'établissement de ses filles, t'a-t-il manqué quelque chose? Plutôt le ciel et la terre manqueront que mes paroles, et qu'il ne fallait s'inquiéter de quoi que ce fût. Aussi, dans les persécutions les plus terribles qui s'élevaient contre elle, c'était pour lors qu'elle avait plus de confiance et moins de peur. C'était pour lors qu'elle était plus assurée de l'assistance divine, et elle ne lui manquait jamais. Elle l'a éprouvée dans la désolation de la Lorraine, où elle jouissait d'un parfait repos parmi tous les malheurs qui inondaient cette province affligée. Dans ce temps la très-sacrée Vierge lui dit : ne crains point, le ciel et la terre passeront, mais les paroles de mon Fils demeureront stables.

Elle ne pouvait refuser aucune fille qui se présentât au Refuge, quoique la maison fût en nécessité, et dans un temps où l'on en souffrait une extrême, qui obligeait les filles à s'y réfugier; la mère de bonté, la très-pure Vierge lui dit : voilà ma maison; car pour lors elle était spécialement une maison de miséricorde, elle lui témoigna qu'elle voulait qu'on les reçût, et comme elle n'osait en parler à ceux qui prenaient soin de la maison, à raison de la très-grande pauvreté où elle était; cette mère de miséricorde la reprit de son peu de courage. Voulant retrancher quelque chose de la portion des filles, elle lui demanda si elle craignait que la terre lui manquât, et qu'il ne fallait pas tant se mettre en peine, ce qui a déjà été remarqué, de leur travail; que c'était toujours beaucoup de les empêcher d'offenser Dieu. Ayant voulu faire garder des poires sèches d'un carême à l'autre pour les sœurs du Refuge, et depuis en ayant eu de la peine, pensant que c'était un trop grand ménage, en donnant plus abondamment aux sœurs, elles se trouvèrent multipliées, ce qui lui faisait dire, quand on est libéral envers Dieu, Dieu est libéral envers nous. C'est une chose merveilleuse, dès lors qu'il y avait de l'abondance dans la maison, ce qui était superflu se perdait par des voies extraordinaires. Il ne fallait pas s'approcher d'elle avec un cœur méfiant, et elle souffrait beaucoup de ces personnes. Elle assurait les plus timides, elle encourageait les plus abattues et les plus scrupuleuses; et de vrai ayant Jésus-Christ pour pleige et pour Rédempteur, son sang étant à nous, quelles espérances ne devons-nous pas concevoir des miséricordes de Dieu? Que les personnes scrupuleuses ont-elles à craindre; si nous avons de grandes dettes, n'avons-nous pas de quoi les payer? si nous sommes redevables à la justice divine, n'avons-nous pas de quoi la satisfaire? si nous méritons l'enfer par nos péchés, n'avons-nous pas les mérites d'un Dieu plus que suffisants pour nous ouvrir les cieux? n'avons-nous pas de justes prétentions à la gloire éternelle? Le Père éternel, nous ayant donné son Fils, ne nous a-t-il pas donné tout avec lui? si donnant soi-même, peut-il nous refuser son paradis? Oh! quel trésor c'est dans toutes sortes de maisons, et particulièrement dans les communautés religieuses, que des âmes qui mettent leur confiance en Dieu seul, qui lui sont libérales, donnent volontiers en son nom, faisant part si charitablement aux pauvres de ce que l'on a, s'oubliant du propre intérêt, pour ne plus voir que le seul intérêt de Dieu seul, le regardant dans tous les desseins que l'on prend, dans tous les sujets qui se présentent, sans s'amuser à pointiller sur l'argent qu'ils offrent, s'appliquant à y considérer leur vocation, et la gloire qui en peut arriver à notre grand Maître et à notre bonne Maîtresse. Au contraire quel malheur déplorable, et quelle plus grande misère peut se rencontrer dans les communautés, où il y a des personnes qui s'appuient sur la chair, et sur le sang. Elles seront, écrit un grand serviteur de Dieu, comme un misérable sauvageon planté en terre ingrate et stérile, elles demeureront en sécheresse sans porter fruit; Dieu les perdra en sa fureur, et leurs espérances seront renversées.

Notre sainte fondatrice assurait que sa confiance en la divine Providence lui était une grande provision pour tous les besoins de ses maisons; elle multipliait le pain, la viande et l'argent. Il en a déjà été parlé, mais disons encore ici qu'un jour lui ayant été apporté trois cents livres, au bout de deux jours l'on en trouva cinq cents. Une grande quantité de rats et de souris mangeant les provisions, ce que l'on ne pouvait empêcher, s'étant adressée à Notre-Dame, les provisions se trouvèrent multipliées; mais, comme nous l'avons remarqué, quand elle voulait s'appliquer beaucoup à les ménager, elles se trouvaient diminuées par miracle. Sa confiance même en la divine Providence en faisait ressentir les effets dans les communautés des autres ordres. Un sage supérieur a déclaré que, dans une grande nécessité où était sa maison avec toute la ville du lieu qu'il habitait, il avait trouvé que leur farine s'était mulipliée par ses prières

Nous ne prétendons pas par ce discours et par ces exemples désapprouver le soin

raisonnable et chrétien que l'on a des choses. Ce serait même une témérité et une tentation dangereuse de ne pas faire de son côté ce que l'on doit, sous prétexte d'abandon à la divine Providence. Dieu veut qu'un chacun travaille conformément à son état et à sa vocation, et dans la voie ordinaire; si nous ne prenons soin des choses, il n'y donnera pas les siens. Si un laboureur ne sème point, il ne recueillera rien. Si le vigneron ne cultive point la vigne, elle ne rapportera pas. Mais nous blâmons les soins superflus, nous blâmons les soins inquiets et empressés, nous blâmons l'appui que l'on y prend, nous disons que faisant de notre côté ce que nous faisons dans l'ordre de Dieu, et en la manière qu'il le veut, nous devons mettre toute notre confiance en lui, et non pas dans les moyens dont nous nous servons.

Mais après cela il faut remarquer qu'il y a une providence spéciale pour ceux qui, étant entièrement dégagés de tout propre intérêt, ne soupirent plus, et ne respirent plus qu'après les seuls intérêts de Dieu seul; qui, ne se voyant plus, ni aucune créature, n'envisagent plus que le Créateur. Ceux qui cherchent le Seigneur de la sorte ne manqueront d'aucun bien. Mais il y a une providence extraordinaire et miraculeuse pour ceux qui, étant appelés à un entier abandon à la divine Providence, ne se servent pas des moyens communs et ordinaires. C'est cette providence que l'on peut voir en la mère Marie-Elisabeth de la Croix de Jésus.

On la peut voir et admirer dans les voyages de dévotion qu'elle a faits après les exorcismes. Elle savait que ses ennemis épiaient les chemins par où elle devait passer; elle n'ignorait pas que l'enfer avait conspiré sa ruine, et elle était sans cesse battue de ses menaces; elle se voyait sur le point d'être réduite à l'extrême nécessité, éloignée des personnes de sa connaissance, et jamais une de ces choses n'a pu ébranler sa confiance en Dieu. Elle écrivait qu'elle se réjouissait de manger le pain de Dieu, elle voulait dire le pain d'aumône, quand l'argent lui manquerait. Etant fort incommodée durant son voyage des grosses mouches, avec le signe de la croix elle les chassait. Un jour elle et les personnes qui l'accompagnaient s'étant égarées de leur chemin, un homme inconnu les y remit, et leur tint compagnie pendant quelque temps.

On peut regarder et adorer la divine Providence dans la protection qu'elle lui a donnée contre toutes les persécutions des hommes. Sa vie était trop précieuse devant Dieu pour n'en être pas persécutée. Des faux témoins ayant promis d'assurer de certaines choses qu'on lui imputait malicieusement à la sollicitation de ses ennemis, qui avaient eu par le grand crédit des personnes qui les favorisaient, des commissaires députés pour informer, venant devant lesdits commissaires se sentaient changés, et ils n'en disaient que toute sorte de bien, déclarant même que c'était la femme la plus retenue et la plus vertueuse qu'ils eussent jamais vue. O mon Dieu! qu'il est bon de se confier en vous! Cependant des personnes éclairées et de vertu, qui jugeaient où pouvait aller cette information, puisque l'on se servait de témoins de méchante vie et si pernicieux que depuis ils ont été châtiés publiquement comme des pestes dans les lieux où ils étaient, lui conseillaient de les récuser; mais elle répondait dans une douceur ravissante : Je n'ai personne à récuser, il n'en sera que ce qu'il plaira à Dieu d'en ordonner. J'ai mis la justice de ma cause entre les mains de ma bonne et toute-puissante mère, la glorieuse Mère de Dieu, je lui en laisse tout le soin. Nous avons écrit que l'on avait eu mille desseins de la tuer, mais disons ici que bien des fois des gens ayant attenté à sa vie, ils se sont trouvés saisis d'une frayeur secrète qui les en a empêchés, par le ministère de leurs bons anges gardiens, comme on l'a su depuis.

Quelque grand de la cour de Lorraine étant extrêmement passionné pour Elisabeth, après avoir usé de toutes sortes d'artifices, comme nous le montrerons dans le chapitre où nous traiterons avec le secours divin de sa victorieuse chasteté, pour pouvoir lui parler, sans jamais y avoir pu réussir, parla avec tant d'avantage de sa beauté au duc, lui disant que c'était la plus belle personne du siècle, qu'il lui en fit naître l'envie de la voir. Pour ce sujet il feignit la nécessité d'un voyage à Remiremont où elle était pour lors; et comme elle logeait dans l'une des plus belles maisons de la ville, cela donna prétexte de la prendre pour loger le souverain. Déjà l'ordre était envoyé, et l'on commençait de préparer toutes les chambres, lorsqu'Elisabeth, qui craignait ce grand monde, et particulièrement la suite du prince, car, pour le prince il était très-sage, et il n'avait pas d'autre dessein que de contenter sa curiosité dans la simple vue d'une beauté qu'on lui avait dit être le miracle du siècle, se jette à genoux aux pieds de la très-sainte Vierge, son asile ordinaire et le commun asile de tous ceux qui sont dans quelque besoin, la conjurant, par sa bonté maternelle, de détourner ce voyage : et, chose admirable, le train du prince étant déjà parti, et lui, monté à cheval pour ce voyage, tout à coup il se sentit pressé de changer de résolution, et envoya un ordre contraire. Oh! qu'il est avantageux de s'appuyer sur la divine Providence et d'avoir recours à la sainte Vierge qui en obtient les plus heureux effets!

Ces effets extraordinaires d'une miséricorde signalée ont paru avec éclat dans la protection qui lui a été donnée contre les magiciens et autres suppôts de l'enfer. Ces malheureux avaient fait pacte avec les démons pour leur faire prendre sa forme et se montrer dans quelque lieu scandaleux, pour noircir honteusement sa réputation; et comme ils l'avaient accusée de magie, ils tâchaient de les obliger d'imprimer sur son corps quelque marque, comme ils font sur

celui des sorciers, pour soutenir leur cruelle calomnie : ils avaient dressé une cédule, contrefaisant son écriture, par laquelle elle se donnait au diable : ils avaient tâché de susciter des personnes qui allassent la nuit tuer ses enfants pour la rendre coupable de ces crimes : mais la divine Providence rendait tous leurs efforts inutiles. Un magicien, compagnon de Poirot, dont il a été parlé, envoyant des diables pour la tourmenter et qui la possédaient, faisait courir le bruit de tous côtés que sa possession était imaginaire, et les diables, forcés par l'autorité de l'Eglise, étaient contraints de le déceler, et de révéler ce qu'il était. Ses amis s'intéressant, prièrent les exorcistes de faire révoquer aux démons ce qu'ils avaient déclaré, comme auteurs du mensonge : mais ils dirent que c'était la Mère de Dieu qui les contraignait de dire cette vérité, ce qu'ils ne faisaient qu'à leur grand regret, la divine Providence faisant voir en cela sa protection par celle de la très-sacrée Vierge, sa bonne et fidèle maîtresse, sur sa chère servante qui s'était entièrement abandonnée à sa miséricordieuse bonté; car, ce misérable, voyant que l'on informait contre lui, prit la fuite, et ayant fait de grands scandales, il apostasia malheureusement.

Un autre magicien, décriant Elisabeth, disant que ce n'était qu'une hypocrite, sa possession illusion, ceux qui l'assistaient des trompeurs, et de plus, ayant composé un écrit contre la possession, par une conduite admirable de la divine Providence, montra bien ce qu'il était, se faisant hérétique, et faisant la charge de ministre parmi eux. Elle eut plus à souffrir d'un religieux qui était en estime de sainteté et qui s'était mis du parti de ses adversaires, comme on le peut croire sans les connaître, et ayant de bonnes intentions, parce que sa haute réputation faisait de grandes impressions sur les esprits : mais la protection de la divine Providence, qui ne la quittait point, parut bien, dans cette occasion, en ce que s'étant vanté de la délivrer de sa possession, et l'ayant exorcisée en présence de trois évêques de la cour de Lorraine, d'un nombre considérable de grands religieux, les démons se moquèrent de lui, et il n'en remporta qu'une très-grande confusion et une grande diminution de l'estime que l'on avait de lui.

Enfin, la divine Providence fit éclater ses puissants secours contre les démons mêmes, la soutenant dans ses combats, et lui faisant remporter de continuelles victoires de ces esprits rebelles, qui, voyant tous leurs efforts inutiles, travaillèrent à la faire abandonner des prélats, des docteurs et des religieux qui l'assistaient, et surtout de Monseigneur Henri de Lorraine, illustre prélat, de M. Viardin, chanoine de l'Eglise primatiale et docteur, des R. P. Coton, Guerot et Poiré, religieux de la Compagnie de Jésus, faisant courir de faux bruits contre eux, et leur suscitant de grandes persécutions; mais ces serviteurs de Dieu demeuraient inébranlables. Ils firent encore tous leurs efforts pour posséder quelques-uns des exorcistes, pour leur causer au moins de l'ennui, pour leur donner du dégoût; pour donner des maladies puantes à la possédée, pour en causer de l'horreur. Après, ils n'oublièrent rien pour la porter à quelque impatience, pour la rendre chagrine, pour la jeter en quelque murmure, pour en ôter la haute estime que l'on avait de sa vertu. Ils l'ont quelquefois enfermée des heures entières dans un coffre pendant qu'on la cherchait, lui faisant souffrir mille tourments, et se voyant à chaque moment sur le point d'étouffer. Enfin, ils n'ont rien oublié pour la perdre : mais ils étaient contraints de dire : Nous ne ferons rien contre cette femme, Marie la protége trop; et ils étaient même obligés à découvrir quantité de ses vertus et des grâces extraordinaires qu'elle avait reçues. C'est une chose fort remarquable que jamais, dans quelque posture qu'ils l'aient mise, il n'a été en leur pouvoir de laisser aucune partie de son corps découverte, ce que le cardinal Baronius remarque très-bien des possédées, dont les causes sont innocentes, et il le fait après saint Jérôme, saint Sulpice-Sévère et saint Paulin; et si nous pouvons dire ce que nous savons, par notre propre expérience, nous avons vu la même protection de la divine Providence en des personnes possédées. Oh ! qu'il fait bon vivre et mourir sous une si puissante protection !

CHAPITRE VIII.

Le Triomphe de la croix dans son ardente charité pour le prochain.

Il y a bien de la différence entre l'amour chrétien et l'amour naturel. Celui-ci demeure dans les bornes de la nature, l'amour chrétien est élevé saintement au-dessus; l'amour naturel est une production de l'homme, l'amour chrétien a pour principe le Saint-Esprit ; l'amour naturel se règle par les lumières de l'entendement humain, l'amour chrétien est conduit par les clartés infaillibles de la foi ; l'amour naturel a pour objet la créature, l'amour chrétien a pour sa fin Dieu même : ainsi c'est lui qu'il regarde en toutes choses. Il ne voit le cher prochain que comme l'image de Dieu, comme une partie de Jésus-Christ, il ne le regarde que couvert de son sang : c'est pourquoi, dans les amitiés qu'il contracte, la chair et le sang n'y ont point de part ; il ne considère ni sympathie ni antipathie, ses inclinations ou ses répugnances; la sensualité n'y fait aucun mélange ; ce ne sont pas ni les belles qualités du corps ou de l'esprit qui le font agir, les considérations de la naissance, ou des charges, ou de l'utilité ; enfin ce n'est point l'homme qu'il a pour fondement. Il n'est appuyé que sur Dieu seul ; de là vient qu'il aime tout le monde, les personnes grossières, malfaites, désagréables, rebutantes, et même ses plus cruels ennemis.

Or cet amour qui ne vient point de la na-

ture, et qui est au-dessus de la nature, est une grâce de la croix, qui a été surabondant dans Marie-Elisabeth comme on l'a pu remarquer en différents lieux de cette vie, qui est remplie de preuves illustres et invincibles de cette vérité; et ce qui en a été rapporté est plus que suffisant pour convaincre pleinement que la charité divine, qui a été répandue dans son cœur, est un effet des plus glorieux triomphes de la croix. Néanmoins nous dirons encore ici, que c'était Dieu seul qu'elle voyait dans le prochain, et elle l'y regardait si uniquement qu'elle ne se conduisait que par les seuls mouvements de sa grâce et de sa divine volonté, en sorte qu'elle disait qu'elle aurait donné ses trois filles pour une personne étrangère, si elle y avait vu un peu plus d'inclination de Notre-Seigneur; et ce qui est remarquable, c'est que naturellement elle les aimait beaucoup, et avec grandes tendresses : mais la seule vue de Dieu seul réglait les mouvements de son béni cœur. C'était cette unique vue qui lui faisait recevoir dans le Refuge des filles tout à fait rebutantes, et qui n'avaient rien qui pût servir le moins du monde de sujet à aucune considération humaine. Elles étaient dans la dernière misère, dans une pauvreté extrême, toutes gâtées de mal, toutes pleines de vermine.

Mais c'étaient ses mets délicieux; son plaisir était de pouvoir rendre quelque témoignage au Dieu de son amour, que c'était lui seul qu'elle cherchait allant après ces pauvres brebis égarées, et qu'en n'y trouvant rien qui pût contenter les sens ou agréer à l'homme, il lui suffisait de le contenter lui seul; que c'était son bon plaisir divin qui faisait tout son plaisir, qu'elle ne voulait que ce qui lui était agréable, qu'elle n'aspirait qu'après sa gloire, que c'était lui seul qu'elle aimait dans tout le bien qu'elle faisait et procurait à ses créatures.

C'est ce qui rendait sa charité universelle qui s'étendait sur toutes sortes de personnes, et qui la portait à assister le prochain en toutes les manières possibles. A l'égard des nécessités temporelles, elle n'oubliait rien pour y subvenir d'une manière abondante. Elle se réglait en ce sujet aussi bien que dans les autres par la doctrine d'un Dieu fait homme, qui, dans les instructions qu'il nous a laissées, nous dit : Donnez, et il vous sera donné. On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée et entassée, et qui se répandra par dessus, car on vous fera la même mesure que vous aurez faite aux autres. Vérités certaines, puisqu'elles ont été enseignées par la Vérité même : il n'y a donc point à en douter. Vérités que tous les Chrétiens sont obligés de croire, ou tomber dans l'infidélité. Mais comment n'en pouvoir douter! Comment les croire de la dernière certitude et ne pas donner tout ce que l'on peut donner dans l'ordre de Dieu? Hé quoi! nous croirons qu'on nous fera la même mesure que nous aurons faite aux autres, et nous la ferons si petite ou si médiocre! c'est ce qui jette dans des étonnements d'où l'on ne peut pas revenir. Notre digne fondatrice faisait plus d'aumônes que plusieurs maisons bien rentées n'eussent pu faire; elle avait une si grande compassion des misères des autres, qu'elle en demeurait touchée extraordinairement. Il ne lui eût pas été possible de voir quelque personne en nécessité et ne lui pas donner tous ses besoins, si elle en eût été dans le pouvoir. Dès lors qu'on l'avertissait qu'il y avait un pauvre qui demandait l'aumône, elle s'ôtait une partie de ce qu'elle avait pour lui donner, ou elle s'en privait entièrement. Elle avait particulièrement à cœur la miséricorde, et elle la recommandait singulièrement; mais les effets de sa divine charité allaient si avant qu'elle priait Dieu de lui donner les maladies des autres, afin qu'ils en fussent délivrés, et souvent sa prière était exaucée, ce qui la plongeait d'une manière extraordinaire dans un abîme de maux. Elle prenait aussi soin des pauvres prisonniers, et elle leur rendait beaucoup d'assistances.

Dès sa jeunesse elle eût voulu donner sa vie pour le prochain : mais il faut avouer que sa charité excellait particulièrement dans le zèle du salut des âmes. Que n'aurait-elle pas fait, que n'aurait-elle pas souffert pour elles? Ç'a été pour les délivrer du dernier des malheurs, de l'enfer, qui est un abîme sans fond de misères, qu'elle a établi l'institut des filles de Notre-Dame du Refuge, pour servir d'asile aux misérables pécheresses. Ç'a été pour les perfectionner et pour leur attirer toutes les plus douces et saintes bénédictions du ciel qu'elle l'a établi pour celles qui ont vécu dans l'innocence. Car ce grand cœur dans l'union avec Jésus-Christ embrassait tout, il y avait place pour tout le monde. Si quelquefois l'on était obligé d'avoir quelques ouvriers, aussitôt elle leur parlait de l'affaire du salut, elle s'appliquait à leurs besoins spirituels. Elle voulait elle-même prendre le soin des enfants que l'on mettait dans ses maisons pour les instruire, ne leur disant jamais la moindre parole de rebut, quoiqu'ils l'importunassent incessamment, et au milieu de ses plus grandes affaires. Elle disait qu'il les fallait élever avec une sérieuse, mais grande douceur, et leur relever le cœur sans les effaroucher, afin de les façonner mieux à la vertu.

Toute sa vie s'est passée à l'imitation de Dieu à bien faire à tout le monde, et jamais mal à personne. Dès qu'elle était dans le siècle elle gardait une justice si exacte envers toutes sortes de personnes qu'un jour elle fit courir une servante après une femme qui lui ayant vendu des œufs s'était mécomptée d'un, pour l'en avertir; elle ne pouvait souffrir que l'on parlât mal de personne, et son exactitude était si particulière en ce sujet, qu'elle ne voulait pas que l'on parlât des torts qu'on lui faisait, de peur que l'on ne vînt à parler insensiblement contre les personnes. Elle mettait la paix partout, et elle s'appliquait singulièrement à empêcher les moindres divisions, et à réconcilier les

personnes qui l'étaient. Comme c'est la chose du monde la plus opposée à la grâce chrétienne qui nous unit tous si étroitement, que les membres du corps naturel ne sont pas si unis ensemble, que nous le devons être en Jésus-Christ, c'est une chose bien surprenante de voir de la division parmi des gens que la qualité de Chrétien lie si fortement; et pour peu que l'on ait du véritable esprit de Chrétien il n'est pas possible que l'on ne travaille beaucoup à remédier à un désordre si étrange. C'est ce que faisait dignement la véritable disciple de Jésus-Christ, qui ne laissait échapper aucune occasion de faire la charité qu'elle ne la prît avec un grand zèle.

Elle participait à l'onction et à la vertu du Saint-Esprit de notre bon Sauveur, dont il est écrit dans les *Actes des apôtres* (x, 38), qu'il a vécu en faisant du bien à tout le monde. Par tout où elle se trouvait, l'on ressentait les effets de sa charité. Quand elle était en voyage, entrant en quelque lieu, elle faisait prier Dieu les enfants, et elle les instruisait, elle donnait l'aumône aux nécessiteux, et allait voir les malades. Dans l'un de ses voyages étant arrivée en une hôtellerie elle y trouva une jeune fille orpheline, qui était Anglaise, et qui ne savait parler que sa langue, n'entendant pas la nôtre. Cette pauvre fille était rebutée et méprisée d'un chacun, et d'ailleurs si pleine de gale et de vermine qu'elle faisait horreur. C'était un sujet tout propre à son incomparable charité: et de vrai dès lors qu'elle l'eut aperçue, elle la prit, lui nettoya la tête, lui ôta sa vermine avec tant de bonté et une douceur si ravissante que tous ceux de la maison en restèrent étonnés et se sentirent obligés, depuis une action si charitable, de traiter cette pauvre fille avec plus de charité, et à ne la plus battre et bâtoner comme ils faisaient, qui est une chose bien étonnante parmi des Chrétiens, et qui marque qu'ils ont bien peu de l'esprit de leur Maître, qu'ils ne connaissent que de parole. Or ce qui est bien considérable dans cette action, c'est que Marie-Elisabeth était incommodée d'une forte fièvre, et beaucoup fatiguée du chemin, et qu'on lui remontrait qu'une application si pénible pourrait bien lui augmenter sa maladie; mais ayant passé par-dessus toutes ces considérations de l'homme par les mouvements de la grâce, qui élèvent au-dessus de la raison, à la vérité elle fut fort malade le soir, mais le lendemain elle fut parfaitement guérie. De quoi le diable enrageant, elle était encore pour lors possédée, disait que c'était l'Anglaise qui en était la cause. Voilà comme Dieu méprise toute la prudence humaine, dont les vues sont bien courtes. Cette prudence faisait voir qu'il ne fallait pas faire cette action à une personne malade et fatiguée du travail du chemin; et néanmoins c'est ce qui guérit la personne qui la faisait; et sans cela sa maladie lui aurait continué.

Mais sa charité paraissait vraiment chrétienne à l'égard des personnes qui lui étaient opposées, ou ses ennemis. C'était pour ces personnes qu'elle offrait ses vœux, et ses prières avec plus d'ardeur, qu'elle offrait ses communions: ce qu'ayant un jour fait, notre bon Sauveur lui fit connaître que cette action lui avait été tout à fait agréable. Elle faisait de grandes pénitences pour ceux qui la persécutaient, elle bénissait ceux qui la chargeaient de malédictions, elle était toute pleine de désirs de les obliger généreusement, pendant qu'ils cherchaient toute sortes de voies de lui nuire. Il y avait un ecclésiastique qui la calomniait en toutes rencontres, et son ordre, quoique d'autre part il lui eût de grandes obligations: et à cet homme ingrat, et malfaisant à l'égard de son institut, elle lui faisait toutes sortes de biens par elle, et par ses amis, et particulièrement dans ses maladies; elle en faisait faire aussi à ceux qui lui appartenaient. Il avait une nièce dans le monastère, elle lui marquait d'autant plus d'amitié qu'elle en recevait de mal. Une femme qu'elle avait extrêmement obligée, lui ayant même donné tout ce qu'il lui fallait pour se mettre en ménage, déposa contre elle des choses très-fausses; et ensuite étant réduite dans une extrême nécessité, et ayant recours à sa bonté, elle lui fit encore la même grâce, lui donna tout ce qui était nécessaire pour se mettre de nouveau en ménage; elle lui loua une chambre. et l'a toujours assistée sans lui marquer le moindre ressentiment du tort qu'elle lui avait fait.

Une religieuse la persécutant, elle lui donnait ses habits quand ils étaient neufs, elle lui apprêtait ses bouillons quand elle était malade, et elle cherchait toutes les occasions de l'obliger, quoique cette religieuse demeurât toujours dans sa dureté, ce qu'elle a fait paraître, la persécutant même après sa mort. Exemple qui nous montre bien qu'il est dangereux de résister à la grâce, parce que le mauvais usage que l'on en fait cause un endurcissement dont quelquefois l'on ne revient jamais. Ce qui est bien visible dans cette religieuse, que tant de bontés devaient assurément beaucoup toucher. Dans le monde, elle donnait plus de récompense aux servantes qui l'avaient bafouée et traitée indignement. Il y avait un couvent de personnes religieuses qui lui étaient fort opposées et à son ordre; elle leur envoyait beaucoup d'aumônes et elle les assistait libéralement. Enfin la charité qu'elle avait pour ses ennemis était venue à un tel point, qu'elle disait que quand une grande couronne lui serait destinée dans le ciel, qu'il lui semblait que volontiers elle la céderait et donnerait à ceux qui disaient mal d'elle, ou qui la persécutaient par d'autres voies, pour imiter notre bon Sauveur qui a donné sa vie pour ceux qui le crucifiaient. Sa bonté s'étendait même jusque sur les animaux, à l'imitation de Dieu, dont le Psalmiste dit qu'il ouvre sa main et les remplit de ses bénédictions.

Voilà comme les saints agissent. Mais n'est-ce pas ce que tous les Chrétiens doi-

vent faire? N'est-ce pas à eux tous que notre commun Maître a dit : *Je vous dis, aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez enfants de votre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et envoie la pluie aux justes et aux injustes.* (*Matth.* v, 44, 45.) Devons-nous donc nous étonner de ce que les saints font? mais ne devons-nous pas être grandement surpris de ce que les autres Chrétiens ne font pas? Y a-t-il deux Evangiles différents parmi nous? N'avons-nous pas tous le même Maître, ne faisons-nous pas tous profession d'être ses disciples? Si les saints croient à ce qu'un Dieu dit, aurons-nous moins de respect pour ses paroles? S'ils ont obéi à ses lois, voudrons-nous y être rebelles? Mais l'amour des ennemis est au-dessus de la nature. Mais tous les Chrétiens ne sont-ils pas dans un état surnaturel : ne doivent-ils pas donc agir conformément à leur état, par les inclinations de la grâce et par les mouvements du Saint-Esprit, qui les doit animer et conduire? Ah! non, il n'y aurait donc pas à s'étonner si tous les Chrétiens faisaient du bien à ceux qui leur font du mal, puisqu'ils agiraient comme un Chrétien doit agir; mais ce qui doit beaucoup surprendre, est qu'il y en ait un seul qui se comporte autrement.

Mais tout ce que notre zélée servante de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère pouvait faire avec le secours divin pour bien faire au prochain ne la contentait pas; elle disait que non-seulement elle eût voulu donner tout son sang pour le salut des âmes et empêcher l'offense de Dieu, mais que, si elle avait eu le sang de tous les hommes, elle l'aurait répandu avec joie. Elle désirait d'avoir un corps de bronze pour souffrir pour le salut des âmes jusqu'au jour du jugement. Et depuis que Notre-Seigneur lui eût dit : Ne veux-tu pas souffrir pour les pauvres pécheurs mes membres? s'étant offerte en qualité de victime pour endurer pour eux dans son union, tout ce qu'il lui plairait; il n'est pas croyable à quels excès ses tourments allèrent, et la grandeur et la multitude de ses peines ne se peuvent expliquer. Elle se chargeait bien des pénitences des autres, ce qui lui a coûté beaucoup, et c'était l'une de ses pratiques ordinaires; mais depuis qu'elle se fut immolée à la justice divine, ce qu'elle a fait un grand nombre de fois, pour recevoir les coups qu'elle voulait décocher sur les pécheurs, l'on a écrit, et il est vrai, qu'elle souffrait des tourments si horribles qu'on ne les saurait dire. Elle portait dans ce temps leurs passions et leurs tentations, et était agitée de leurs humeurs, ce qui la mit dans des souffrances incroyables. Je peux dire ici avec vérité avoir connu plusieurs âmes dans de pareils états, et j'en connais encore présentement.

Elle a dit à l'un de ses directeurs, qu'il lui semblait porter ou remuer un fardeau insupportable, avoir un monde de gens sur ses épaules et les traînant après elles. Quelquefois les personnes pour qui elle souffrait lui étaient montrées, et pour l'ordinaire c'était pour celles qui la rebutaient davantage; car enfin, en cela Notre-Seigneur voulait qu'elle fût particulièrement sa fille, car que n'a point souffert ce débonnaire Sauveur pour nous autres misérables qui l'avons tant offensé et qui l'offensons avec tant d'ingratitude? O mon Dieu! qu'il vaut bien mieux même souffrir beaucoup pour ses ennemis, à votre imitation, que de se venger à l'imitation du diable, et en cela être l'enfant du diable!

Nous avons déjà parlé, à la vérité, de ces sortes de peines dans le chapitre dernier de ses souffrances, mais nous avons cru que notre bon maître et notre bonne maîtresse seraient glorifiés, si nous en disions encore ce que nous venons d'écrire. Or ces peines n'étaient pas sans de grands effets : plusieurs personnes en ont reçu de grands soulagements et beaucoup de secours en des manières bien différentes. Les unes étant délivrées de leurs tentations, les autres du péché, et dans leur conversion elle ne savait que faire quand c'étaient des filles. Elle les embrassait, elle les tirait sur son cœur, elle les félicitait, elle faisait grande fête; il y en avait qui en recevaient des grâces considérables pour leur perfection, qui faisaient une mort précieuse et se reposaient heureusement dans la paix du Seigneur, en sortant des misères de la vie présente.

Davantage, sa charité ne se bornait pas seulement aux personnes de ce monde; elle passait à l'autre vie et s'étendait sur les pauvres âmes qui y souffrent dans le purgatoire. Elle disait que leurs tourments étaient inexplicables. Elle les voyait comme abîmées entièrement dans des peines horribles. La vue qu'elle en avait la saisissait de frayeur et faisait qu'elle s'écriait : Non jamais les hommes ne peuvent se les imaginer. Oh! quelle grâce Dieu nous fait de pouvoir ici et satisfaire par nos peines pour celles de l'autre vie, et mériter en même temps. Elle voyait que les gens du monde y souffraient extraordinairement; ce qui lui faisait dire, hélas, que c'est une chose dangereuse de vivre dans le monde, et dans les charges et dignités que l'on y possède. Elle vit l'âme d'un prélat, qui non-seulement souffrait beaucoup en purgatoire, mais qui avait été en grand danger de sa damnation éternelle, ce qui lui faisait dire : oh! qu'il est dangereux d'être prélat, bien des âmes sont perdues qui auraient été sauvées si elles n'eussent point eu de prélatures. J'ai considéré plusieurs fois ce que sainte Thérèse rapporte d'un saint homme, dont elle dit de grandes choses de son excellente vertu, et qui était visiteur, et qui ensuite devait veiller sur toutes les personnes qui dépendaient de sa visite. Sans doute qu'il s'en acquittait chrétiennement, étant un homme d'une si grande vertu; cependant cette séraphique sainte le vit beaucoup souffrir en purgatoire après sa mort, ayant resté dans

ces lieux de feux et de flammes un temps considérable qu'elle marque : mais ce qui m'a surpris et mis dans la frayeur, est qu'après tant de peines, qu'un homme si à Dieu avait souffertes, elle s'étonne de ce qu'il n'a pas encore été plus longtemps en purgatoire, parce qu'il était visiteur. Je dois bien trembler écrivant ces choses, et être saisi de crainte de toutes parts, ayant cent soixante paroisses qui dépendent de ma visite, ce que je dis, mon cher lecteur, pour donner quelque compassion à votre charité, en implorant les prières, afin que le Dieu de toute sainteté n'entre point en jugement avec son pauvre serviteur, et que son immaculée Mère, mon asile ordinaire, me donne sa protection maternelle, quand je paraîtrai en sa redoutable présence, avec celles des bienheureux anges et des saints.

La charitable mère Marie-Elisabeth voyait quelquefois, dans des vues surnaturelles qui lui étaient données, les âmes du purgatoire en général, qui lui demandaient son assistance, et quelquefois des âmes particulières. Son père, M. de Rainfaing, lui parut après sa mort au milieu de ces peines épouvantables, lui demandant pardon de ce qu'il l'avait fait souffrir. Elle y vit aussi l'âme de sa mère, qui lui fit connaître qu'elle ne priait pas assez pour elle, et qui en fut délivrée par la puissante faveur de l'auguste Mère de Dieu. Oh ! que les secours d'une si douce et si miséricordieuse mère sont avantageux, et pour ce monde, et pour l'autre ! Un bon garçon qui avait grande charité pour la maison du Refuge, et qui servait de bonne volonté dans les occasions, s'étant allé baigner, et s'y étant noyé, lui parut dans le purgatoire après sa mort, lui demandant du secours pour les services qu'il lui avait rendus, et en peu de temps il fut soulagé. L'âme d'une servante morte lui dit qu'elle y souffrait beaucoup à cause de sa négligence à prier pour elle, et plusieurs autres lui firent la même plainte. Elle en vit sortir une qui priait beaucoup dans le ciel pour elle en reconnaissance de ce qu'elle avait été soulagée par ses soins charitables. Elle y vit l'âme d'un sculpteur dans de grands tourments : mais elle y connut l'âme d'une demoiselle d'une vertu extraordinaire, qui était favorisée de dons très-particuliers, et spécialement du don d'oraison accompagné d'extases, qui y était beaucoup plus tourmentée et dans des peines indicibles, ce qui lui faisait dire, ah ! que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes ! mais l'on peut remarquer, par ces grands châtiments des fautes légères de personnes d'une éminente vertu, combien le Dieu que nous adorons est saint.

M. Viardin, écolâtre de la primatiale de Nancy, dont nous avons plusieurs fois parlé, qui était son directeur, et qui prenait soin des affaires de la maison de Notre-Dame du Refuge, étant décédé à minuit, le neuvième de mars, et en ayant appris la nouvelle une heure après, aussitôt, comme elle était très-reconnaissante, elle fit lever toutes ses filles, et leur fit prendre la discipline pour le repos de son âme, qui se la donnèrent avec une ferveur extraordinaire, et il était à toutes leur bon père. Mais sa charité qui était admirable la poussa à s'offrir à Dieu pour porter en ce monde toutes les peines qu'il devait endurer en l'autre pour l'expiation de ses fautes : et aussitôt elle le vit entrer dans la gloire, où il fut élevé dans un degré fort sublime, et mis au nombre des vierges, l'ayant toujours été. Il lui fut montré qu'une certaine complaisance qu'il avait eue de sa virginité était cause que sa gloire n'en était pas si grande. La très-sainte Vierge lui fit de plus connaître qu'elle l'avait assisté maternellement à sa mort. Ce grand serviteur de Dieu et de la bienheureuse Vierge lui dit que les récompenses qu'il avait ne se pouvaient imaginer, qu'elles surpassaient infiniment tout ce qu'ils en avaient dit ensemble. Cette bonne mère assurait qu'un jour le voyant venir de la primatiale dans un mauvais temps chez elle pour y célébrer le très-saint sacrifice de la messe dans leur maison, qui est éloignée du lieu d'où il venait, elle avait vu son bon ange gardien qui comptait ses pas. Oh ! que ces aimables esprits sont fidèles dans les soins que leur amour incomparable dans la vue de l'intérêt de Dieu leur fait prendre des hommes! Le P. Poiré fit son oraison funèbre dans la primatiale, où toutes les paroisses assemblées avec les chanoines de ladite église, et grand nombre de religieux apportèrent son corps en la maison du Refuge, avec un concours extraordinaire du peuple. J'ai lu plusieurs de ses réponses aux lettres de la mère, qui sont toutes pleines de l'esprit de Dieu, et qui marquent non-seulement un grand théologien, et docteur, comme il était, mais encore un docteur céleste rempli de la science des saints.

Toutes ces vues contribuaient beaucoup à accroître sa charité pour les âmes du purgatoire, pour lesquelles non-seulement elle offrait ses prières, mais encore ses souffrances, priant la divine bonté de les leur appliquer ; et son intention était à chaque quart d'heure d'offrir et d'appliquer ses peines pour ces pauvres âmes, dont elle parlait des tourments d'une manière étonnante. Et cependant, après un soin si assidu, elles se plaignaient encore de n'en être pas assez assistées : mais certainement la grandeur de leurs tourments empêche que l'on n'en soit pas étonné, et elle demande bien que l'on fasse et que l'on souffre tout pour leur délivrance. Leurs peines sont donc incomparables par rapport aux nôtres ; elles y sont sans pouvoir se soulager; dans la voie ordinaire elles ne peuvent pas même demander du secours, communément elles y sont fort négligées, et souvent oubliées : car enfin l'on s'applique à elles de prime abord, et parce que c'est la coutume durant quelque temps l'on y pensera comme les autres; cela fait, hélas ! l'on ne s'en souvient guère, et néanmoins combien y a-t-il de ces âmes qui sont pour un long temps dans ce lieu de supplices Oh ! qu'elles ont beau y brûler à

l'aise, personne n'en est plus occupé. Les pères, les mères oublient facilement leurs enfants, les enfants leurs pères et mères, les maris les femmes, les femmes les maris, ces gens que l'on appelle dans le monde les bons amis les personnes qu'ils ont aimées; et des gens pour qui l'on aurait été si sensible, et dont la moindre douleur aurait touché si vivement, ne font plus d'impression, ne touchent plus, quoiqu'ils soient au milieu des feux et des flammes. Voilà l'étrange conduite du monde qui ne se conduit que par les sens, et qui ne pense plus à ce qu'il ne voit plus.

Mais Marie-Elisabeth vivait de la foi; ainsi elle faisait beaucoup, elle souffrait beaucoup pour les âmes du purgatoire, elle en recommandait le soin, elle exhortait ses religieuses à s'y appliquer, surtout elle priait les prêtres de célébrer le très-saint sacrifice de la messe pour elles, comme étant le plus souverain et le plus efficace remède à leurs maux : et un jour elle voyait que le sang précieux du calice en purifiait une et la délivrait des dettes de ses péchés. Elle désirait qu'on le célébrât le plutôt qu'il se pourrait faire après le décès des personnes; car enfin il n'y a point à tarder, pas même d'un moment si cela se pouvait; il y faut courir comme au feu : et en vérité c'est bien au feu que l'on va, et un feu bien terrible que celui où brûlent ces pauvres âmes. Ainsi sans autre retardement il faut apporter tous les remèdes possibles, comme le très-saint sacrifice de la messe, l'application des indulgences que l'on peut gagner pour elles, car c'est leur appliquer les mérites de Jésus-Christ : et l'on devrait beaucoup penser à ne pas laisser un si grand trésor inutile comme plusieurs font qui sont chargés de médailles bénites, ou qui ont d'autres moyens de gagner les indulgences, et qui à peine savent ce qu'il faut faire, et qui négligent de la sorte l'application des mérites d'un Dieu. Ah! pour le moins que ne s'en servent-ils comme de leurs biens temporels? La prière, l'aumône, les pénitences et autres choses semblables.

Elle estimait que le mal que l'on disait des personnes après leur mort ou les autres humiliations qui leur arrivaient servaient beaucoup à les soulager de leurs peines. C'était aussi le sentiment du grand saint Pacôme qui, empêchant les honneurs funèbres que l'on voulait faire à un religieux, déclara que cette humiliation servirait à son âme. Il serait à désirer que l'on fît célébrer le plus grand nombre de messes que l'on pourrait immédiatement après la mort, car l'on ne saurait trop se hâter d'assister des âmes si tourmentées; et il vaut bien mieux tâcher de payer à la justice divine en un jour ce qu'elles lui doivent, qu'en plusieurs ou durant des années. Un homme qui serait prisonnier pour cent écus serait bien plus obligé à une personne qui voudrait payer la susdite somme pour lui tout à la fois, que s'il la donnait par exemple en cent jours, puisqu'il resterait toujours captif durant ce temps-là. Cependant il est bon de ne pas omettre les usages consacrés par l'Eglise, comme de faire célébrer durant trente jours des messes, ou durant une année, parce que ces usages étant ordinaires, plusieurs les observent, et soulagent de la sorte les âmes; et ces gens qui n'agissent que par coutume ne feraient rien, si l'usage en quelque manière ne les y obligeait.

Je voudrais écrire dans tous les traités qu'il plaît à la divine Providence nous faire donner au public, ce que j'ai dit en quelques-uns, que saint Bernard fut repris par son abbé saint Etienne de ce qu'après bien des années il cessait de prier pour l'âme de son père. Les âmes ne sortent pas quelquefois sitôt de ces lieux; et de plus, quand elles en seraient sorties, ce que l'on fait pour elles serait appliqué à d'autres, et c'est toujours une très-grande miséricorde. L'on doit avoir la dernière exactitude pour conserver les fondations, ou pour les faire observer. Il y a de la cruauté aux héritiers qui les négligent ou les détruisent, à ceux qui ont charge des trésors de les faire perdre, n'employant pas avec soin l'argent que l'on donne pour ce sujet, ne l'assurant pas bien, ou celui qui provient du racquit des rentes; ou si on l'emploie à de nouvelles constitutions de rentes, ou à acheter de la terre, ne marquant pas dans les contrats que l'argent provient des fondations, ce qu'il faut expliquer; ou quelquefois employant cet argent aux réparations des églises sans le constituer de nouveau : ce qui est une injustice qui crie vengeance devant Dieu. Il y aura un étrange compte à rendre devant Dieu aux supérieurs qui doivent veiller à ces choses, et qui sont négligents à y tenir la main. Au reste, ces âmes étant délivrées, ne manquent pas de reconnaissance, car l'ingratitude n'a point de lieu dans le ciel, et elles rendent de grands services auprès du Dieu de toute majesté, pour ceux qu'on leur a rendus. Après tout le grand motif pour les assister est l'intérêt de Dieu qu'il nous faut toujours regarder; car elles ne seront pas sitôt délivrées qu'elles lui rendront beaucoup de gloire dans le ciel par la claire vue de ses infinies grandeurs.

C'est d'où vient l'opposition que les démons apportent à ces soins miséricordieux et généralement à toutes les œuvres de charité, et spécialement celles qui regardent les âmes. Ils disaient qu'en dépit de celle qu'exerçait Marie-Elisabeth ils la feraient tant souffrir qu'elle n'en pourrait plus. Ayant eu dessein de faire de grandes aumônes aux religieuses de l'Annonciade de la bienheureuse Jeanne de France, qui pour lors étaient réfugiées à Nancy, et qui souffraient beaucoup, les démons ne la pouvaient supporter, et pour cela ils lui donnèrent des répugnances extrêmes et des plus grandes qu'elle eût jamais eues, et firent la même chose à ses religieuses. C'est leur ordinaire; comme ils sont les ennemis de tout bien, ils en donnent des aversions,

et souvent celles que l'on porte viennent de cette part ; comme au contraire ils se mêlent dans les inclinations corrompues de la nature, et les augmentent pour inciter à faire le mal.

CHAPITRE IX.

Le triomphe de la croix dans sa parfaite pauvreté.

Le monde, dans ses ténèbres, ne peut discerner le véritable prix des choses : c'est pourquoi il a estimé la pauvreté malheureuse et ceux qui étaient pauvres malheureux. Il les a même traités de ridicules ; et présentement encore dans le siècle, ce qui est une chose digne de compassion parmi des Chrétiens, qui par leur qualité sont enfants de lumière, la pauvreté est une chose honteuse dans les familles et dans les personnes. Ceux qui y sont nés sont des dernières personnes de la terre, et ceux qui par leur naissance ont quelque chose d'élevé, s'ils y tombent, ne sont plus considérés. L'homme, dit saint Bernard, ne sait point sa valeur, et c'est pourquoi, dit ce saint, le Fils de Dieu nous l'est venu apprendre.

Il nous l'a appris par ses divines instructions, car ce débonnaire Sauveur, allant par toute la Galilée, comme l'écrit saint Matthieu (IV, 25 ; V, 1), enseignant dans les synagogues et prêchant l'Evangile du royaume, guérissant toutes les langueurs et toutes les maladies qui étaient parmi le peuple, sa réputation se répandit dans toute la Syrie, de sorte qu'on lui amena tous ceux qui étaient malades de diverses maladies, et qui souffraient divers tourments, démoniaques, lunatiques, paralytiques, qu'il guérit. Et il fut suivi d'un grand nombre de peuple de Galilée, de Décapolis, de Jérusalem, de Judée, et de delà le Jourdain. Or Jésus voyant ce peuple, monta sur une montagne, et s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Saint Luc (VI, 17) remarque que ce lieu de la montagne était une plaine où notre Sauveur s'arrêta avec la troupe de ses disciples et avec une grande multitude de peuple.

O mon âme, allons en esprit dans ce lieu honoré de la présence visible d'un Dieu fait homme ; baisons en esprit cette terre sainte que ses pieds sacrés ont touchée. Mais là, dans un profond recueillement, tenons-nous dans un silence respectueux pour écouter ce Fils bien-aimé du Père éternel et l'objet de ses divines complaisances. Considérons que l'évangéliste saint Luc, qui nous apprend qu'il était suivi d'une troupe nombreuse de peuple, nous déclare cependant qu'auparavant que de leur enseigner sa doctrine céleste il jeta les yeux particulièrement sur ses disciples, comme sur les personnes qui lui étaient plus chères, et il leur dit : *Vous êtes bienheureux, vous qui êtes pauvres.* (*Ibid.*, 20.) O vérité divine, puisqu'elle est enseignée par un Dieu ; ô vérité infaillible, puisqu'elle est déclarée par la vérité même ! ô vérité que nous devons suivre, puisqu'elle nous est proposée par notre adorable maître !

Que le monde donc dise ce qu'il voudra ; que les hommes prennent tels sentiments qu'il leur plaira ; que l'esprit humain trouve s'il veut des raisons contraires, ô mon Dieu et mon Sauveur, je m'arrête avec toutes les soumissions possibles, et je veux m'arrêter à votre divine doctrine. Malgré mes sens, au-dessus de ma raison, je crois fermement et je désire de croire avec le secours de votre grâce, sans laquelle je ne peux rien, jusqu'au dernier soupir de ma vie, que les pauvres sont bienheureux. C'est assez, c'est assez, vérité incréée et incarnée, que vous l'ayez dit pour y donner la dernière créance. Ah ! je veux donc dire toujours avec vous, et dans les discours publics, et dans les entretiens particuliers : bienheureux les pauvres ! Je veux toujours estimer et aimer la pauvreté, puisque vous nous la déclarez estimable et aimable.

Mais que les exemples que vous nous avez donnés si miséricordieusement pour nous persuader pleinement de cette doctrine, sont pressants, et quelle forte conviction ne portent-ils pas dans les esprits ! S'il y en a quelqu'un après cela qui pense encore autrement, mais, mon âme, que disons-nous, s'il y en a quelqu'un, hélas ! disons parmi des torrents de larmes que nos yeux doivent répandre sur des ténèbres si déplorables après tant de lumières si pures et si divines, que la plupart des Chrétiens pensent tous les jours le contraire, ils sont bien inexcusables dans leur aveuglement. Car que pouvait faire davantage le Dieu du ciel et de la terre pour nous convaincre que c'était un bonheur d'être pauvre, que de nous le déclarer non-seulement par ses saints ou par ses anges bienheureux, mais par sa propre bouche, que de nous l'enseigner par le choix qu'il en a fait ? Les hommes, et même les plus éclairés, se peuvent tromper ; car après tout leurs vues sont bornées, et par conséquent elles ne peuvent pas s'étendre partout. Mais il n'en est pas ainsi du Dieu de toute vérité, ses lumières sont toujours infaillibles, car elles sont toujours infinies. Dès lors donc que mon Dieu fait choix d'une chose, il est hors de doute qu'elle est à estimer, qu'elle est aimable. O pauvreté, ô pauvreté, que tu es une grande et signalée grâce !

C'est ce que nous enseigne notre adorable Maître, le Dieu de toute majesté à même temps qu'il paraît en ce monde. Certainement dit saint Bernard quelques-uns auront pu se persuader qu'ayant à venir ici-bas en terre il aurait choisi quelque palais magnifique pour le lieu de sa naissance : mais non, dit ce Père, il n'y a pas d'apparence qu'il quitte pour les palais de la terre, les glorieuses demeures de la Jérusalem céleste, où les véritables richesses, la gloire, et le bonheur de la vie établissent une félicité achevée. S'il descend ici-bas c'est pour y trouver ce qu'il ne rencontre pas dans l'empirée, c'est pour y trouver la pauvreté ; c'est pour faire

connaître aux hommes par le choix qu'il en fait, et par l'amour qu'il lui porte, son prix, et ses excellences. Mais tout le ciel, ajoute le même Père, a grande envie que sa valeur soit connue en notre terre ; c'est pourquoi les anges ses glorieux habitants font des remarques si particulières de la pauvreté volontaire de notre commun Maître, le roi et le souverain de toutes choses, ils n'oublient pas celle de sa crèche et de ses langes.

Le grand prélat de Nazianze dans la méditation de ces vérités menait une vie fort pauvre, ce qui donnant lieu à des personnes qui lui étaient opposées de lui en faire des reproches, comme si cette vie eût été indigne de sa qualité, il répond à ces gens qu'ils peuvent en juger comme ils voudront, mais que pour lui il estimait sa pauvreté un très-grand bien : qu'au reste ils se trompaient bien s'ils pensaient l'humilier par ces reproches, puisqu'il mettait dans sa pauvreté le plus haut point de sa gloire, et qu'il la considérait comme le plus grand honneur qui lui pût arriver. Mais, disait cet illustre prélat, mes ennemis me font un plaisant reproche lors qu'ils m'objectent ma pauvreté, car c'est comme s'ils se plaignaient que j'imite Jésus-Christ mon Sauveur. Ce n'est pas aussi ce qui m'inquiète ; mais si j'ai quelque peine, c'est que je ne suis pas encore assez pauvre. Ah ! plût à Dieu que je pusse même me défaire de quelques méchants habits que je porte, et que la nécessité m'oblige de prendre, je passerais plus à l'aise à travers des épines du siècle, où l'on se prend assez facilement, et qui arrêtent dans le chemin où nous sommes de la longue éternité ! C'est comme ce Père de l'Eglise appelle les richesses après notre divin Maître, et de vrai elles sont bien appelées des épines, car outre qu'elles remplissent l'âme de soins bien piquants, elles arrêtent dans les voies de Dieu, de même que les ronces et les buissons dans les chemins les personnes qui y marchent.

Les personnes qui quittent leurs biens par le choix d'une pauvreté volontaire font comme ceux qui sont sur la mer, qui, étant battus d'une furieuse tempête, et sur le point de faire naufrage, jettent ce qu'ils ont dans leur navire de peur de périr. Car ce monde ici étant une mer orageuse toute pleine de dangers, et de périls d'une perte éternelle, c'est une grande sagesse de laisser ses biens pour se sauver plus à l'aise : mais il y a cette différence que ceux qui déchargent leurs vaisseaux s'appauvrissent, et ceux qui quittent leurs biens pour l'amour de Jésus-Christ s'acquièrent des richesses éternelles.

Certainement si le dépouillement des biens n'était un moyen très-avantageux pour aller à Dieu plus sûrement, et avec plus de facilité, jamais notre grand Maître ne l'aurait conseillé. Il est vrai que la pauvreté extérieure n'est pas une grâce pour tout le monde ; il faut qu'il y en ait qui possèdent des biens temporels ; mais, dans la doctrine de l'Apôtre, ceux qui achètent doivent être, comme ne possédant point, ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point. (*I Cor.* VII, 30.) Il faut au moins être pauvre d'esprit, c'est-à-dire être dans la possession des richesses dégagé de leur affection. Le pauvre d'esprit parmi les biens de la terre en est entièrement éloigné de pensée, de cœur, et d'affection, dans la disposition de les perdre volontiers si la divine Providence en ordonnait de la sorte. Les premiers Chrétiens vivaient dans ce dégagement, dont saint Paul nous apprend qu'ils souffraient avec joie qu'on leur ravit leurs biens, sachant qu'ils avaient des biens plus excellents, et qui ne périront jamais.

Nous en avons connu de notre temps qui ne respiraient qu'après la privation des biens temporels qu'ils possédaient, à qui leur possession était presque insupportable, qui étaient tout honteux de se voir bien logés, d'avoir de beaux meubles, de belles terres, dans la pensée qu'ils étaient disciples et serviteurs d'un Maître qui n'avait pas où reposer sa tête, qui portaient de grandes peines d'être à leur aise, à qui les commodités de la vie étaient de bonnes croix, qui auraient été ravis d'être réduits à la mendicité, qui portaient une sainte envie aux pauvres de cet état, qui étaient pleins de respect pour eux, et qui les regardaient comme les plus heureuses personnes du monde. L'on en a vu se jeter à genoux devant leurs directeurs, et leur demander avec abondance de larmes s'il n'y aurait pas moyen d'être effectivement pauvres.

Ceux qui sont riches de cœur et d'affection sont des personnes très-misérables, quoique dans le monde ils passent pour être bienheureux. L'on ne peut rien voir de plus fort que ce que la divine parole dit sur ce sujet : *Vous riches*, dit-elle dans l'Epître catholique de saint Jacques, *pleurez et jetez des cris de désespoir pour les afflictions qui vous doivent arriver.* (*Jac.* V, 1.) Ces cris, ou hurlements, comme le terme grec l'exprime, doivent être semblables, selon l'expression de l'Ecriture, aux hurlements des bêtes, comme des chiens ou des loups, lorsque la faim les réduit à une extrême douleur ; ce qui marque assez la misère de l'état des riches attachés ; et en vérité, si cette expression venait d'autre part que d'une plume conduite par le Saint-Esprit, peut-être aurait-on de la peine à la supporter ; néanmoins c'est comme la parole de Dieu s'exprime, et qui ajoute ensuite. *La pourriture a perdu les richesses que vous aviez entassées* ; c'est-à-dire, le blé que l'on garde trop longtemps dans les greniers ; le vin, les viandes, et autres semblables provisions que ces riches laissent plutôt corrompre que de les donner aux pauvres. L'apôtre saint Jacques continue, et dit : *Le ver a mangé vos habits* ; c'est-à-dire les habits que l'on garde trop longtemps et en trop grande quantité, et dont l'on refuse de vêtir les nus. *La rouille a consumé votre or et votre argent, elle rendra témoignage contre vous, et dévorera votre chair comme le feu.*

Vous vous êtes amassé un trésor de colère pour les derniers jours. (*Jac.*, v. 5.) Et un peu après, il dit encore (*Ibid.*, 2, 3) : *Vous avez vécu sur la terre dans les délices, votre table a toujours été magnifique*, remarquant par ces dernières paroles que le bonheur de la vie présente, selon le sens et selon l'estime du monde, est un grand malheur pour l'autre vie.

Ces riches avares sont indignes de la qualité de Chrétien qu'ils portent; et l'on ne peut la remplir dignement qu'en usant du monde comme n'en usant point. Tous les Chrétiens ne peuvent pas avoir la pauvreté extérieure, mais tous sans exception doivent être pauvres d'esprit: Marie-Elisabeth l'a toujours été en cette manière, et même dans un degré héroïque dès sa jeunesse, et lorsqu'elle était engagée dans le siècle. Nous avons parlé de sa constance dans la perte de ses biens, et l'on peut dire qu'elle en souffrait la privation non-seulement avec patience, mais avec joie; comme les premiers Chrétiens elle était ravie de s'en voir dépouillée, ou par la malice des hommes, ou des démons, ou par une conduite secrète de la divine Providence. L'amour qu'elle avait pour la pauvreté étant encore séculière l'obligea de prier que si elle mourait, on lui donnât quelque pauvre linceul pour l'ensevelir, qu'on l'enterrât avec les pauvres, et que l'on fît porter son corps par des crocheteurs sans aucune cérémonie.

Mais comme elle était la bien-aimée de Dieu, et de sa très-sainte Mère, la divine Providence ne lui accorda pas seulement la pauvreté d'esprit, mais encore elle voulut l'honorer de la pauvreté extérieure, qui est un grand don et un riche présent que Notre-Seigneur fait aux âmes qui sont le plus dans sa faveur. Ainsi elle en fit vœu le quatorzième de novembre avec de très-grands sentimens, dont Notre-Seigneur lui témoigna un très-grand contentement. Les bienheureux même du ciel lui en marquèrent leur joie, et elle assurait n'avoir jamais remarqué tant d'allégresse dans les saints à son sujet. Saint Paul particulièrement lui fit connaître le plaisir qu'il en recevait, et elle voyait qu'il en rendait grâces à Dieu. Dans ce temps il lui sembla être délivrée d'un fardeau très-pesant et comme insupportable. C'est qu'elle était persuadée que c'était un grand malheur d'avoir des biens; et elle disait que ces biens nous feraient de la peine au jour de notre jugement devant Dieu. Elle passait encore plus avant et elle assurait que si l'on eut mis à son choix, ou la mort, ou la possession de tous les biens de la terre, qu'elle aurait mieux aimé la mort. Ces sentimens sans doute étonneront les personnes qui ne sont pas pénétrées des vérités évangéliques; car il n'y a rien de surprenant pour ceux qui entendent ces paroles d'un Dieu : *Malheur à vous, riches, parce que vous avez votre consolation.* (*Luc.* vi, 24.) Oh! que bienheureuse est l'âme à qui Dieu a donné la science des saints!

Comme elle était une grande maîtresse dans cette divine science, elle recommandait fort la sainte pauvreté, et elle ne pouvait souffrir que ses religieuses eussent des choses superflues. Elle ne pouvait supporter rien dans ses maisons qui ne ressentît la pauvreté. Elle voulait même que l'on fût pauvre en livres, en images, en chapelets, et généralement en toutes choses. Elle recommandait fort de se donner de garde de certaines superfluités que l'on voit en de certaines maisons et qui s'y glissent imperceptiblement peu à peu, et quelquefois de telle manière qu'à la fin les supérieurs ont de la peine à y remédier. Or ce malheur arrive quelquefois par la considération de l'intérêt, qui est cause que l'on souffre à de certaines religieuses des choses singulières, sous prétexte que les parents les donnent, et qu'il n'en coûte rien à la maison, qui d'ailleurs reçoit ou espère du bien temporel de ces gens. O maudit intérêt, que tu causes de maux! dans ta vue que ne fait-on pas! mais épargne-t-on rien à ta considération? c'est ce qui introduit le relâchement dans les communautés les plus saintes, parce que l'intérêt s'y trouve. L'esprit de l'observance est dans sa vigueur, la sainteté des mœurs règne ordinairement dans le commencement des instituts, parce que le dégagement s'y rencontre, l'amour de la pauvreté, le parfait désintéressement.

L'institut de Notre-Dame du Refuge a commencé de la sorte, et pendant que l'esprit primitif y demeurera il abondera toujours en bénédictions. Jamais on n'a rien vu de plus désintéressé, et néanmoins de plus pauvre. Dans la fondation d'Avignon la pauvreté y était si extrême qu'elles faisaient plus de rentes qu'elles n'avaient de bien; et elles étaient obligées de travailler pour payer leurs dettes. Plusieurs religieuses couchaient sur la paille, la maison n'étant point en état de leur donner des lits. Elles étaient contraintes d'emprunter de l'argent pour subvenir au nécessaire, et avec tout cela on voulait qu'elles reçussent des filles pour rien et sans aucune dot, et personne n'osait presque les assister. Mais leur espérance était en la divine Providence, qui a bien fait voir, par les secours qu'elle a donnés à cette maison et à tout l'ordre, que jamais personne n'a mis sa confiance en elle qui n'en ait ressentît la maternelle et puissante protection.

Quand les maisons manquaient de quelque chose, la sainte institutrice disait : Nous sommes pauvres, il faut nous contenter de ce que Dieu nous donne et le remercier, et ne pas désirer davantage. Pour empêcher ces désirs, ou la peine que ses religieuses eussent pu avoir dans leurs besoins, ou la recherche intéressée du secours des hommes, elle leur disait : Souvenez-vous du vœu que vous avez fait de pauvreté : et de vrai si l'on s'est obligé si solennellement à Dieu d'être

pauvre, comment peut-on vouloir les aises de la vie, comme les riches, ou ne manquer de rien? N'est-ce pas le propre des pauvres de souffrir bien des besoins?

La digne mère Elisabeth vivait en véritable pauvre. Tout ce qui était le plus chétif était le meilleur pour elle. Elle prenait pour elle les choses délaissées des autres, se réservant toujours ce qu'il y avait de pire. Son plaisir était de porter de vieux habits, rapetacés et tout rompus. Quand il lui en fallait donner de neufs, il fallait trouver mille inventions pour en venir à bout, et pour les lui faire prendre. Si on lui disait que les pièces l'incommodaient, elle répondait que cela lui convenait bien, et qu'elle était une pauvre religieuse. Si elle était logée dans une pauvre chambre, elle en était ravie et elle s'écriait : Oh! que les religieuses sont heureuses de pouvoir avoir de tels logements, et si elles savaient leur bonheur! Comme elle était dans une dont les murailles étaient crevassées, et que pour ce sujet on voulait y mettre quelques toiles pour empêcher le vent : O Dieu, dit-elle, que nous sommes encore bien mieux que Notre-Seigneur et notre Dame dans l'étable! Dieu nous fasse la grâce d'imiter leur pauvreté! C'est de la manière que l'esprit de la croix, qui se trouve toujours abondamment dans une véritable pauvreté volontaire, triomphait dans cette fidèle servante de l'adorable Jésus et de son immaculée Mère, et dans les effets même miraculeux qui en arrivaient. Car si elle n'avait point d'or ni d'argent à l'imitation de saint Pierre (*Act.* III, 6), elle avait avec lui une vertu divine qui s'étendait sur les moindres choses qui lui appartenaient. Nous l'avons déjà dit, mais nous remarquerons encore ici que deux criminels étant déjà au gibet et sur le point d'être exécutés sans vouloir entendre à rien de Dieu, criant tout haut qu'ils voulaient être damnés, de bons religieux qui les assistaient leur ayant donné quelque chose qui appartenait à Marie-Elisabeth, à même temps ils se trouvèrent changés, ils se confessèrent et demandèrent pardon à Dieu et à tout le monde; ce qui se passa devant deux mille personnes.

CHAPITRE X.

Le triomphe de la croix dans sa victorieuse chasteté.

Saint Augustin parlant à Notre-Seigneur lui dit que personne ne peut être chaste que par sa grâce, Elisabeth l'a donc été par la grâce de ce bon Sauveur qu'il lui a obtenue par sa croix. Mais comme elle a possédé la vertu de chasteté dans un degré héroïque, l'on peut dire que la croix a triomphé en elle par le don qu'elle en a reçu d'une manière extraordinaire. Dès son enfance elle avait une modestie angélique, une très-sage conduite de ses yeux, une grande réserve dans ses paroles, ce qui la rendait parfaitement aimable, mais qui en imprimait à même temps le respect. Dès ses plus tendres années elle ne permettait jamais que personne la vît découverte en quelque partie de son corps, à la réserve de son visage et de ses mains qu'elle ne pouvait cacher; encore tenait-elle cachée ses mains autant qu'elle le pouvait. Elle ne souffrait pas qu'une servante vît le bout de ses pieds. C'est pourquoi depuis qu'elle eut la force de se chausser, il n'y eut jamais personne qui lui rendît ce service. Elle-même craignait de se voir, ce qui lui faisait porter des habits et des chemises fort longues : et lorsqu'elle les prenait ou s'en dépouillait, c'était toujours dans quelque lieu obscur.

A l'âge de sept ans une servante ayant voulu lui aider à lui ôter un drap tout mouillé dans lequel elle était enveloppée au sortir des bains qui lui avait été ordonnés par le médecin, cette jeune enfant ne le voulut jamais permettre. Lui étant arrivé un mal très-dangereux aux mamelles, qui lui causait une extrême douleur, elle ne voulut rien dire, de peur non-seulement de faire voir son mal au médecin, mais à sa mère même. Personne n'eût osé lui dire la moindre parole de cajolerie, elle qui était la douceur même devenait pour lors une lionne. Elle tenait tous les jeunes gens dans le respect. Elle a avoué que dès son enfance Dieu lui avait donné un si grand amour pour la pureté qu'elle ne pouvait souffrir la moindre chose qui en pût ternir la sainteté.

Voilà comme elle a excellé dans son enfance et dans sa jeunesse dans une vertu qui est si combattue dans la plupart des jeunes filles, particulièrement lorsqu'elles sont bien faites. Mais malheur au monde dans son aveuglement, il est tout dans la corruption de la nature, il a la faiblesse pour partage, il est environné de toutes parts, exposé à des dangers d'une perte éternelle! Hélas! cela est bientôt dit, d'une perte éternelle. Ah! qui en entendrait un peu le sens? après cela au lieu de se tenir dans une garde continuelle, d'éviter soigneusement et au plus vite les occasions, l'on n'oublie rien pour fomenter les inclinations déréglées, l'on donne une entière liberté à ses sens, l'on se pare excessivement, l'on s'expose à toutes sortes d'occasions, on les recherche même, les familiarités sont grandes entre les personnes des différents sexes : et pendant que les saints veillent avec des précautions étonnantes, eux qui sont d'une vertu extraordinaire, eux qui mortifient leur chair et tous leurs sens, qui ont un recours continuel à celui qui est notre force, l'adorable Jésus, les mondains et les mondaines vivent dans l'assurance, ne pensant qu'à leurs plaisirs et à leurs divertissements.

Il ne faut guère s'étonner après cela si le vice d'impureté règne si universellement. Mais malheur aux filles qui y donnent tant d'occasions, malheur aux pères et aux mères qui les souffrent! Malheur aux confesseurs qui n'y tiennent pas la main! N'est-ce pas une chose monstrueuse parmi des filles et des femmes qui font profession d'être à la suite d'un Dieu crucifié de les voir montrer leur misérable nudité, de les

voir aller seules avec des hommes à la promenade, et quelquefois n'en revenir que bien avant dans la nuit, de les entendre chanter des chansons si profanes, de les entendre dire des paroles à double intelligence, ou au moins de les écouter, de les voir prendre des libertés si dangereuses, et avoir des conversations si suspectes. Néanmoins on n'ouvre point les yeux, l'on dit que l'on n'aperçoit pas le mal; et il est vrai que ces aveugles volontaires ne peuvent pas le voir. O mon Dieu! quelle différence entre les personnes mues de l'esprit de Dieu et celles qui sont animées de l'esprit de la nature corrompue! Mais, ô mon Dieu! quelle différence y aura-t-il en l'autre vie! O misérables mondains, ô misérables mondaines, vous le saurez bientôt. Vos plaisirs trompeurs finiront dans peu, et les tourments qui vous attendent n'auront jamais de fin. Oh! que la modestie d'Elisabeth, sa retenue, son exactitude, ses précautions, ses soins seront une étrange condamnation à tant de filles éventées et immodestes!

L'on a écrit d'elle que, quand la pureté aurait été animée et aurait paru dans un corps sensible, qu'elle n'aurait pas pu être plus exacte. Cette expression marque la grandeur de sa modestie, qui a toujours été en elle très-singulière dans tous les états de sa vie. Pendant le temps qu'elle a été mariée, état où on l'avait engagée par force, elle n'a jamais permis qu'aucune servante la déshabillât, exactitude bien singulière dans une personne de qualité. Un jour, son mari l'ayant pressée au commencement de son mariage d'aller se baigner avec lui et une honnête compagnie qui l'était venue voir où il y avait des femmes et des filles, à raison des chaleurs excessives qu'il faisait: cela se fit avec toute la bienséance possible de la part de tous ceux qui s'y trouvèrent; mais pour elle elle se mit tout habillée dans la rivière, s'y étant jetée tout à coup de la sorte. Il n'y avait rien de plus doux ni de plus agréable que sa conversation, mais rien de plus sévère, lorsque l'on faisait ou disait quelque chose qui choquait le moins du monde l'honnêteté. C'est ce qu'elle ne souffrait jamais dans les compagnies, et si elle ne pouvait pas l'empêcher, elle se retirait pour faire connaître l'horreur qu'elle en avait, et empêcher une autre fois que rien de semblable n'arrivât. Les hommes sont sensibles aux moindres choses, à la moindre parole qui les choquent, et souvent l'on en va jusqu'aux querelles, l'on s'offense même d'un mauvais traitement qu'aura reçu un valet et un chien que l'on aura: il n'y a que vous, ô grand Dieu des éternités, que l'on ne considère point, pour qui vos créatures n'ont que des froideurs et des glaces! L'on frappe un animal, un chien, son maître demande pourquoi on le frappe: l'on vous offense, ô bonté infinie, et à peine oserait-on ouvrir la bouche.

Marie-Élisabeth avait trop de lumière et trop d'amour de Dieu, pour le voir offenser en sa présence et garder le silence: et l'amour qu'elle avait pour le Créateur lui faisait mépriser facilement tout l'amour des créatures qui y est opposé, et rendait sa chasteté victorieuse dans toutes sortes d'occasions. La renommée de sa rare beauté s'étant répandue de tous côtés, un grand seigneur en devint si passionné qu'il se résolut de tenter toutes sortes de voies et d'artifices pour venir à bout de son malheureux dessein. Pour ce sujet il n'épargna rien, offrant de grandes richesses et honneurs aux personnes qu'il croyait pouvoir l'y servir. Il gagna un gentilhomme qui lui promit de faire tout pour lui donner la satisfaction qu'il désirait. Cet homme, pour réussir dans sa méchante entreprise, feignit des affaires avec le mari d'Elisabeth, et effectivement il en avait, afin que, traitant des affaires avec le mari, il eût lieu de parler à sa femme. Mais il y remarqua tant de pudeur et de modestie qu'il n'osa jamais lui rien dire de ses mauvaises intentions. Celui-ci n'ayant pas réussi, un autre s'offrit, dans la pensée que rien n'était capable de l'empêcher de parler ouvertement sur ce sujet: mais quand il eut vu cette femme forte, il n'osa jamais prendre cette liberté non plus que le premier. Oh! qu'une vertu modeste est puissante! cependant, le premier voulut encore revenir pour une seconde fois, et il s'en retourna avec la même confusion. Ils remarquaient dans le visage d'Elisabeth je ne sais quel éclat de sainteté qui jetait un si grand trouble dans leurs esprits qu'ils demeuraient tout interdits.

Or, comme ce grand seigneur vit qu'il ne pouvait réussir par tous ces moyens, il s'en servit d'un bien terrible, et c'était de faire accuser devant le souverain le mari d'avoir malversé, et d'avoir commis quantité d'injustices dans les charges qu'il avait eues, afin de pouvoir obliger sa femme à venir en cour pour soutenir la justice de sa cause. Pour en venir mieux à bout, l'on prit le temps qu'il était arrêté par les gouttes dans un lit, l'on exagéra les choses d'une manière étrange, et l'on députa des commissaires par des voies extraordinaires pour informer. Le pauvre accusé, surpris d'un tel procédé et des mémoires que l'on fournissait contre lui, ne pouvait se défendre, ne pouvant trouver les papiers qui le justifiaient: dans ce besoin ses amis l'abandonnent, ceux qui auparavant lui faisaient offre de leurs personnes et de leurs biens à peine osent ouvrir la bouche pour dire une parole en sa faveur. Mais c'est l'ordinaire du monde, il est rare de trouver des amis dans l'adversite.

Cependant notre femme forte, pleine de la lumière de l'esprit de Dieu, découvrait bien ces artifices, demeurant ferme comme un rocher au milieu de toutes ces tempêtes. On l'attaque du côté des honneurs et des biens, l'on se sert de toutes sortes de ruses, on la menace d'une ruine totale, et de voir ses enfants réduits à la mendicité; et ce qui est de plus fâcheux, c'est que son mari, qui n'était pas si éclairé qu'elle, s'intéresse

dans la chose, s'irrite contre elle de ce qu'elle ne voulait pas aller en cour pour le justifier ; mais elle demeure inébranlable. Elle qui était si obéissante, qu'elle s'était exposée à la mort plusieurs fois pour faire ce que son mari voulait, mais quand il s'agissait de l'intérêt de Dieu, elle n'avait plus de considération pour aucune personne du monde.

Elle exhortait son mari d'une manière admirable à la souffrance, elle lui faisait voir la brièveté de la vie et la vanité des choses temporelles, et l'importance de l'éternité : et ses paroles animées de l'esprit de Dieu faisaient impression sur son esprit; néanmoins il ne laissait pas de craindre une perte générale de tous ses biens. D'autre part, les auteurs de toute cette poursuite prévoyant bien l'état où serait réduit cet homme, lui font écrire qu'il n'y a qu'un seul remède, qui est que sa femme aille se jeter aux pieds du prince souverain pour implorer sa clémence, et qu'elle se serve pour l'obtenir de quelque grand qui soit puissant auprès de lui, et ce grand était l'auteur de toutes ces choses. Il est certain que le piége ne pouvait pas être dressé plus subtilement. Il n'était pas difficile d'y faire tomber un homme qui ne savait plus que faire, et qui ne voyait plus que ce seul remède à la ruine totale de tous ses biens dont il était menacé. Ainsi, il exhorte sa femme de se rendre en cour pour ménager heureusement ses affaires. Mais sa femme qui pénétrait les desseins cachés les découvrant à son mari, lui disait qu'il valait bien mieux perdre tous leurs biens, que de s'exposer de la sorte. Dieu, disait-elle, nous a donné les biens que nous avons, s'il lui plaît de nous les ôter, son saint nom soit béni. Si nous perdons tout, je tâcherai de gagner ma vie et celle de mes enfants, par le travail que je ferai et que je leur enseignerai. Mais ce gentilhomme considérant le rang qu'il avait tenu jusqu'alors, qu'il avait toujours été dans l'honneur, toujours à son aise, avait de la peine à se résoudre à porter les misères qui sont inséparables de la pauvreté. C'est pourquoi il déclare à sa femme dont il connaissait la vertu qu'il veut absolument qu'elle aille en cour, et elle lui répond, qu'absolument elle n'en fera rien, quand il lui faudrait mourir, et que tout devrait périr.

De vrai tout fut perdu, la vérité se vit opprimée par le mensonge, tant il est vrai que la passion mène loin. Ce gentilhomme perdit son gouvernement, la plupart de ses biens furent confisqués, et il ne lui en resta qu'une partie. Mais adorons ici et bénissons les conduites de la divine Providence : à peine la sentence fut-elle prononcée contre lui, que tous les papiers qui le pouvaient justifier furent trouvés. Dieu tout bon voulait par une conduite extérieurement sévère et affligeante, mais dans le fond infiniment douce, faire souffrir cette famille, il voulait la mener à lui par cette épreuve, il voulait faire paraître sa divine vertu dans une femme de soi faible ; c'est pourquoi il lui ôte les moyens de se défendre par des pièces justificatives, que l'on trouve à même temps que ses adorables desseins sont accomplis. Présentement, mon cher lecteur, ni les personnes éprouvées, ni celles qui les ont affligées ne sont plus au monde. Elles ont paru au redoutable tribunal du souverain Juge ; mais qu'il vaut bien mieux se trouver dans ce lieu terrible après avoir été humilié, persécuté, après la perte de ses biens, de l'estime et de l'amitié des créatures, que de s'y voir après avoir été élevé dans le monde, après avoir opprimé les personnes inférieures par sa puissance. Mais quel moyen à ces gens qui avaient fait perdre l'honneur et le bien d'une famille de qualité, de restituer cette perte? Notre-Seigneur sait si même ils y ont pensé.

Or, le seigneur dont nous parlons n'en demeura pas là. Sachant combien les religieux étaient bien reçus en la maison d'Elisabeth, il prit le temps de l'absence de son mari, et se déguisa en capucin avec un de ses gens pour pouvoir y avoir de l'entrée. Il se présenta donc en cet état à la porte, mais comme elle était secourue d'une Providence particulière : ô aimable Providence, non, vous ne manquez jamais à ceux qui se confient en vous ! sentant une crainte extraordinaire de ces faux religieux, elle leur fait dire qu'elle ne recevait point d'hommes en l'absence de son mari chez elle : mais qu'ils pouvaient aller à une hôtellerie prochaine, et qu'elle donnerait ordre de payer fidèlement leur dépense. Ainsi, par un coup particulier de la Providence, elle fut à couvert de leurs insultes, et l'on trouva dans les buissons d'un village prochain, les habits dont ils s'étaient couverts qu'ils y avaient jetés.

Mais ce n'était pas assez que sa chasteté victorieuse triomphât du vice, il fallait qu'elle remportât encore des victoires des moyens les plus légitimes, comme celui du mariage. Son mari étant mort, l'un des grands seigneurs de Lorraine la fit rechercher pour se marier avec elle. Elle était pour lors dans de grandes affaires, et fort délaissée même de ses proches, un parti de cette nature semblait remédier à tous ses maux. Ce seigneur avec sa grande noblesse possédait de grands biens, il avait beaucoup de crédit, il était élevé à de grandes charges, et en faveur auprès du prince souverain ; mais toutes ces vues ne lui firent pas la moindre impression.

Il fallait encore, pour ainsi dire, triompher de la vertu même. Un gentilhomme se présenta qui était jeune, qui avait toutes les belles qualités que l'on pouvait désirer, l'un des plus honnêtes gentilshommes de Lorraine ; et ce qui était bien plus considérable, c'est qu'il avait beaucoup de vertu. Dans cette vue, elle avait de l'estime pour lui : mais dès lors qu'on lui parla de mariage, elle fit bien voir qu'elle ne regardait en lui que la vertu, et que tout autre motif ne lui était

rien, ainsi elle le refusa comme les autres.

Enfin il fallait de plus qu'elle triomphât de l'enfer. Ce que nous avons dit quand nous avons parlé des maléfices que le médecin et le magicien Poirot lui avait donnés, fait voir cette vérité sensiblement. Mais nous ajouterons ici que ce misérable se confiant aux vaines promesses des démons, et d'ailleurs dans tous les témoignages possibles qu'il lui avait donnés de ses soins, de ses respects et de son amitié, se servit premièrement d'un religieux pour tâcher de lui persuader que ce serait son avantage de se marier avec lui : ce religieux était celui dont il a été parlé, et qui l'avait trahie. Il parle donc à elle, et tâche de lui persuader qu'elle doit penser tout de bon au mariage, à raison de la nécessité qu'elle en avait pour donner ordre à ses affaires, pour soutenir le droit de ses enfants, et que d'ailleurs elle avait une complexion trop délicate pour le cloître, mais tout ce que l'on pouvait souhaiter pour le monde : et qu'enfin elle savait par son expérience, que non-seulement elle pouvait se sauver dans cet état, mais y pratiquer d'une manière éminente la perfection. Ensuite il se jeta sur les louanges du médecin, comme d'un homme qui avait des qualités extraordinaires : mais elle lui repartit en peu de paroles, qu'elle mettait tous ses soins en la divine Providence, qui lui servirait plus dans ses affaires et pour ses enfants, qu'un mari, et toutes les créatures.

Le médecin, ne se rebutant point de ce refus, employa une autre personne, un homme qui lui était confident, et qu'il croyait plus adroit que le religieux : mais ce second ne gagna rien non plus que le premier; il y employa encore une troisième personne qui ajouta aux raisons des autres, que sa vie était entre les mains du médecin, et qu'ainsi il y allait entièrement de ses intérêts de souffrir son alliance, mais elle proteste qu'elle ne sera qu'à Dieu seul. Ce malheureux se voyant ainsi rebuté donna des charmes à une servante, qui n'ayant pas la vertu de sa maîtresse pour y résister, ni le recours nécessaire dans ces occasions à Notre-Seigneur, et à son immaculée Mère, aux bienheureux anges et saints, fut entièrement gagnée, et sans cesse faisait ce qu'elle pouvait pour donner de l'estime de cet homme. Après tout cela il redoubla les maléfices, pensant qu'il gagnerait quelque chose par cette voie. Il est vrai pour lors qu'elle fut combattue de tentations furieuses contre la pureté, comme il a été dit, mais tout cela inutilement.

Elle fut possédée ensuite des démons, mais avec si peu de succès du parti de l'enfer, que cette généreuse combattante, loin de s'abattre ou de relâcher rien de son courage invincible, priait Dieu d'être plutôt possédée jusqu'au jour du jugement, que de faire la moindre chose contre la pureté. C'est donc remarquable que jamais les démons, quoique Dieu les souffrît blasphémer d'une manière horrible, n'ont pu dire la moindre parole qui choquât l'honnêteté par sa bouche, ni qui fissent la moindre action indécente.

Ç'a donc été un perpétuel triomphe que celui de sa chasteté dans tous les états de sa vie séculière : mais elle a fait voir l'amour incroyable qu'elle avait pour cette vertu depuis son entrée dans la religion d'une manière tout à fait édifiante. Si dès sa jeunesse, elle ne souffrait pas qu'on lui vît le bout de ses pieds, il ne faut pas s'étonner si elle ne le permettait pas étant religieuse. Si dans ses maladies ses infirmières étaient obligées de lui rendre des services où elle craignait qu'elles ne vissent quelque partie de son corps, elle faisait fermer toutes les fenêtres de sa chambre. Elle reprenait fortement les sœurs si elles lui touchaient les mains, ou si elles se les touchaient les unes aux autres. Elle ne voulait pas même que l'on arrêtât ses yeux fixement sur une personne, et elle tenait que c'était contre la pudeur et la modestie. Comme elle avait de grandes douleurs aux nerfs, on voulut lui donner de l'huile pour l'apaiser en les frottant, elle ne le voulut jamais, parce qu'elle aurait été obligée d'y porter la main, ou de souffrir que quelques-unes de ses filles le fissent; et sa chasteté qui était incroyable ne le permettait pas. Elle était si pure, qu'elle ne pouvait souffrir en aucune manière la moindre parole qui pût laisser l'idée du vice contraire, quoiqu'elle ne fût pas déshonnête : et pour ce sujet elle ne permettait pas aux filles du Refuge de parler de leur vie passée. Si dans quelque livre, même de vertu, se trouvait quelque mot qui eût pu donner quelque idée contre la pureté, elle l'effaçait.

Sa modestie ravissait tout le monde, et produisait le respect et la crainte. Quand elle faisait voyage, cette modestie éclatait si fort, qu'elle s'attirait le respect de tous côtés, ce qui étonnait ceux qui étaient avec elle, n'en considérant pas de prime abord la cause : et si dans ses voyages elle rencontrait quelque personne trop libre, elle la reprenait avec tant de gravité et de douceur que l'on ne s'en offensait pas. Elle reprenait librement les filles et les femmes qui avaient le sein découvert, ce qu'elle faisait avec un zèle ardent, et avec une vigueur incroyable, disant qu'elle ne pouvait pas s'en empêcher, l'impétuosité de l'esprit de Dieu qui était en elle l'y portant. Elle ne savait tolérer aucune nudité dans les saintes images, ce qui est fortement défendu par les conciles; et dont néanmoins l'abus n'est que trop commun, les peintres et les sculpteurs habillant ces images sacrés à la mondaine, et d'une manière que les saints que ces images représentent ont condamnée, et dont ils ont eu de l'horreur. Quel désordre plus intolérable et plus injurieux aux saints, et au Dieu de toute sainteté, que de donner à leurs images des nudités ou de vains ornements ? N'est-ce pas mettre l'abomination de la désolation dans le lieu saint!

Cette sainte amante de la pureté ne permettait pas que dans ses maisons aucune pensionnaire portât des mouchoirs trop clairs qui pussent faire voir le moins du monde la chair, ou qui ne fussent pas assez grands pour lui couvrir entièrement le cou. En vérité il faut dans les maisons religieuses qu'il y ait peu de religion pour le souffrir. Elle ne tolérait pas même la moindre posture indécente, quoique innocente, aux enfants de trois ou quatre ans. Elle leur donnait les Vies des vierges à lire, quand elles le pouvaient, leur en rapportait les exemples pour les porter à cette vertu : mais à même temps qu'elle prenait soin de la pureté de leur corps, elle le faisait de celle de leurs âmes, leur donnant une grande horreur du péché. Elle s'appliquait beaucoup à leur faire faire de bonnes confessions, leur faisant connaître l'obligation de ne rien céler de leurs péchés ; ce qui est d'une grande importance, puisqu'il s'agit du salut éternel. Mais il est nécessaire pour leur donner une entière liberté de dire leurs fautes, de ne leur pas faire peur du sacrement de confession, comme plusieurs font très-indiscrètement, ce qui est assez ordinaire dans les campagnes. Car on leur parle de ce sacré tribunal comme d'un lieu où ils doivent être traités sévèrement, et y recevoir des châtiments qui leur donnent de la frayeur. Au contraire il faut leur faire voir que ce joug du Seigneur est doux, et les confesseurs les doivent recevoir avec une grande douceur, ce qui leur ouvre le cœur, et leur donne facilité de s'accuser de leurs péchés. Ce qui est à remarquer pour les personnes âgées, aussi bien que pour les jeunes. Il serait à désirer qu'auparavant leur première communion, on leur fît faire une confession générale pour remédier aux défauts des précédentes, s'il y en a eu, ce qui arrive assez facilement à ces jeunes personnes, pour empêcher que leur première communion ne soit pas un sacrilége.

Enfin cette digne mère était si pure, que les personnes qui l'approchaient en ressentaient les effets, et il y en a eu dont le témoignage est véritable, qui ont assuré que sa conversation leur avait éteint toute la sensualité, quoique auparavant elles fussent fort tentées. Une personne célèbre qui était fort tourmentée de ces sortes de tentations a assuré qu'ayant touché ses habits elle sentit l'ardeur de la convoitise entièrement amortie, en sorte que depuis jamais elle n'en a été travaillée. Nous pouvons penser avec fondement que le recours que l'on aura à ces intercessions, présentement qu'elle règne dans le ciel avec le Roi de tous les saints, sera suivi de bénédiction, et ne sera pas sans effet pour les personnes tentées au sujet de la pureté. Après cependant un amour si pur et si fort pour la chasteté, elle ne rebutait, ni ne méprisait pas les personnes qui y tombaient, disant, si Dieu ne m'assistait, je crois que je ferais encore pis. Certainement une personne chaste qui n'a point de charité pour celles qui tombent, est dans un danger évident d'être délaissée de Dieu, et nous en avons des exemples terribles.

CHAPITRE XI.

Le triomphe de la croix dans sa parfaite obéissance.

Nous lisons dans le saint Evangile (*Luc.* II, 51) que notre adorable Sauveur était soumis à la très-sacrée Vierge sa bienheureuse Mère, et au glorieux saint Joseph, c'est-à-dire, qu'un Dieu s'est mis dans la dépendance de ses créatures. O vérité capable de jeter l'étonnement dans toute la bienheureuse éternité! Nous lisons ces choses, on les prêche de tous côtés, mais qu'il y a peu de personnes qui en soient pénétrées ! O mon âme, laissons-nous à la divine lumière pour en avoir quelque intelligence, et pendant que nous écrivons ces grandes vérités, rentrons dans nous-mêmes pour les méditer avec une sainte attention. C'est donc une chose certaine qu'un Dieu s'est assujetti à ses créatures. Ah ! que dirions-nous, si nous apprenions que tous les grands de la terre, tous les rois de l'univers, seraient dans la dépendance d'un chétif artisan.. La nouvelle paraîtrait ridicule et incroyable, et en effet c'est ce qui est arrivé. Cependant nous savons sans en pouvoir douter, à moins que de se rendre infidèle, que celui devant qui tous les monarques ne sont que des néants, s'est soumis à un pauvre charpentier. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! que vos conduites sont admirables !

O vous dont l'essence est infinie sans aucune limitation d'excellence ou de perfection, qui possédez de vous-même, et par vous-même tout ce que vous possédez, qui êtes la source et le principe de tout être, qui seul possédez essentiellement, nécessairement et infiniment la vérité de tout être, sans qui toutes choses ne sont rien, par qui toutes choses ont été tirées du rien, devant qui les plus hautes puissances, et les plus éclatantes grandeurs ne sont rien ; vous dont la Majesté fait trembler les colonnes du ciel, et devant qui toutes les autres majestés ne sont que des ombres ou disparaissent, qui êtes exempt de toute dépendance, c'est vous qui voulez dépendre d'un pauvre artisan.

Vous qui êtes la fin dernière de toutes les créatures qui êtes le dernier et unique bonheur, qui pouvez faire tout ce qui vous plaît, qui tenez la clef des abîmes du néant pour en faire sortir tout ce que vous voudrez, qui pouvez par un seul mouvement de volonté faire des mondes sans fin, qui avez une connaissance infinie, qui pénétrez toutes les choses qui ont été, qui sont, et qui seront, et même toutes celles qui sont possibles et qui ne seront jamais, qui approfondissez les cœurs, à qui nulle pensée n'échappe, qui connaissez plus notre intérieur que nous-mêmes, c'est vous qui vous laissez au gouvernement de votre créature, vous qui êtes infiniment saint,

la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas nets, et les anges pour purs qu'ils soient se voilent la face par une sainte honte. Vous qui remplissez le ciel et la terre, dont le plaisir est de bien faire à tout le monde, qui ne pouvez jamais être assez loué, car quelques louanges que nous vous donnions, elles demeurent toujours infiniment au-dessous de votre incomparable mérite. Vous qui êtes présent partout, qui ne recevez aucunes bornes, et qui les prescrivez à toutes choses; qui êtes infiniment beau, qui avez donné à toutes les créatures les beautés qu'elles ont, qui les possédez toutes ensemble, devant qui toute autre beauté n'est que laideur. Vous qui êtes le Dieu des dieux, le Seigneur des vertus, qui êtes assis sur les chérubins, qui êtes le Souverain de toutes choses, qui marchez sur les ailes des vents, qui voyez les cieux et les étoiles sous vos pieds, qui avez des légions d'anges à vous servir, qui avez donné et conservé la vie à toutes choses, qui êtes la vie même, c'est vous qui êtes soumis à Marie et à Joseph dans une dépendance admirable.

Qui pourra jamais concevoir une telle soumission? la longue et interminable éternité sera-t-elle capable de le comprendre? Je vois bien, mon Sauveur, ce qui a occupé si saintement tant de divins solitaires, qui vivant dans des affreux déserts séparés de tous les hommes de la terre, n'ayant plus d'entretiens avec les créatures d'ici-bas, ne pouvaient plus s'occuper que dans leur intérieur de ce que vous êtes et de ce que vous avez fait. Une seule vérité de votre Evangile peut bien faire la digne occupation d'un véritable Chrétien durant tout le cours de sa vie. Oh! que celle-ci est étonnante! un Dieu sujet à la créature, un Dieu dans la dépendance d'une vierge et d'un charpentier. Ici s'ouvre un abîme où l'on demeure perdu, et d'où il n'est pas possible de revenir.

O amour, ô amour de mon Dieu, où le réduisez-vous. Il y a des savants qui ont écrit que la reine de Saba admira chez Salomon une couronne d'or entrelacée d'épines qui portait pour inscription la victoire de l'amour, et qu'en ayant demandé l'explication à ce grand roi, il lui dit qu'elle marquait une vierge qui aurait un fils que l'amour ferait vivre, que l'amour ferait mourir, que l'amour ferait agir. Mais l'on peut bien dire que l'amour mettrait dans la soumission; et que c'était l'une des significations de l'inscription de cette couronne mystérieuse. Car où l'amour peut-il se faire voir plus victorieux qu'en assujettissant à son pouvoir un Dieu tout-puissant.

Oh! que ce Dieu de majesté nous enseigne la dépendance d'une manière invincible dans la petite maison de Nazareth! C'est dans cette petite maison aux yeux des hommes, qui était bien pauvre, qui n'avait rien de ce que le monde estime, rien de l'éclat du siècle, mais maison glorieuse aux yeux de Dieu et de ses anges, maison heureuse qui a été habitée par un Dieu fait homme durant tant d'années, et où il a passé presque toute sa vie caché. Maison pleine de grâces et de toutes les bénédictions du ciel, maison pleine de merveilles infiniment étonnantes, dont cependant l'Evangile ne nous apprend autre chose sinon que le Souverain du ciel et de la terre y était soumis à la Vierge immaculée et au glorieux saint Joseph. Voilà toute la vie en abrégé de l'adorable Jésus durant tant d'années, voilà ce que l'histoire sacrée nous en apprend pour toutes choses. Toute la vie d'un Homme-Dieu dont les merveilles ne pourraient pas être contenues dans tous les livres du monde, se trouve réduite à ce peu de paroles : Il était soumis.

O soumission, que vous êtes donc grande, et que vos élévations sont admirables dans vos abaissements! après cela cessons de nous étonner si les saints ont fait une estime si particulière de l'obéissance. Si l'on s'arrêtait à l'extérieur seulement de quantité de pratiques qu'ils ont fait faire au sujet de cette vertu, l'on n'y verrait rien que de ridicule, et même il y paraîtrait une pure folie, comme lorsque les saints ordonnaient à leurs disciples de planter des arbres la racine en haut, et plusieurs autres choses de cette manière, mais cette folie sera une grande sagesse à ceux qui pénétreront la fin de ces actions, qui avaient pour but une sainte obéissance aveugle. C'était une chose fort ordinaire parmi les solitaires qui avaient des monastères où plusieurs ermites vivaient ensemble, de n'y admettre ceux qui se présentaient que par des exercices d'une soumission parfaite. Comme l'on entrait quelquefois dans l'école des anciens philosophes par différentes pratiques; car dans l'école des uns on y entrait par un long silence, dans l'école des autres par l'abstinence, l'on entrait dans la discipline régulière de ces saints solitaires par une vraie obéissance.

Mais ne pouvons-nous pas dire que c'est même de cette manière que l'on se met au nombre des disciples de Jésus-Christ, que c'est la première chose que ce divin maître demande de tous ceux de sa suite, par ces paroles : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même;* car qu'est-ce que renoncer à soi-même sinon renoncer à sa propre volonté pour la tenir assujettie à une puissance supérieure. La nécessité en est grande, et plus grande que l'on ne peut penser à raison d'une certaine propriété qui s'y glisse et qui est cause de tous nos maux. Otez la propre volonté, disait autrefois saint Bernard, il n'y aura point d'enfer. C'est cette propre volonté qui nous fait préférer, ôh! la chose abominable! ce que nous voulons à ce que veut un Dieu, et par conséquent qui engage malheureusement dans l'enfer pour un jamais. Enfer, lieu de toutes sortes de maux; aussi la propre volonté y règne dans tous ses malheureux habitants, l'obéissance en est bannie pour jamais, et à même temps le bien, la paix et le repos.

C'est cette propre volonté qui arrête les

âmes dans les voies du saint amour, et qui les empêche d'y faire aucun progrès, qui infecte d'un subtil venin les meilleures actions, qui éclatant au dehors comme de grandes et de divines choses, aux yeux de Dieu ne méritent que des peines. De là vient que nous lisons dans les Vies des saints de quelques-uns qui, après avoir passé bien des années dans une rude et austère pénitence, après avoir pratiqué des mortifications dont le seul récit fait peur à la nature, ont appris de Notre-Seigneur même, que tous ces exercices avaient été gâtés par la propre volonté. C'est pourquoi les saints Pères de la vie spirituelle se sont appliqués si soigneusement à mortifier la propre volonté par l'obéissance, faisant faire à leurs disciples tout le contraire de ce qu'ils voulaient, leur changeant leurs pratiques de dévotion, les faisant aller contre leur pente et leurs inclinations.

Certainement les Pères du désert croyaient bien que la propre volonté rendait les plus saintes actions en elles-mêmes ou inutiles, ou criminelles, par la conduite qu'ils tinrent à l'égard du grand saint Siméon Stylite. Cet ange de la terre menait une vie céleste, comme chacun sait, au-dessus d'une colonne, et faisait l'admiration de l'univers. Néanmoins les Pères n'y purent donner entièrement leur approbation, ni leur estime que par l'épreuve de son obéissance. Ils voulurent voir si la propre volonté se trouvait dans une vie si extraordinaire, et jugèrent tous que si elle s'y rencontrait, ce serait une illusion que toute la vertu de Siméon, quoiqu'elle parût le miracle de son siècle. Ainsi ils députèrent vers cet homme de Dieu, et les députés étaient chargés de lui dire de la part des autres solitaires qu'il eût à descendre de sa colonne, avec ordre s'il ne le faisait pas de l'y contraindre, et d'abattre la colonne où il était monté. Mais comme il était véritablement homme de Dieu au même temps qu'il eut appris l'ordre des Pères, aussitôt il se mit en devoir de descendre, et en cela fit voir une admirable obéissance et un parfait dégagement de toute propre volonté. Je ne sais si dans l'histoire des saints l'on trouvera des exemples plus remarquables que celui-ci au sujet de l'obéissance. Car l'on ne voit pas bien que saint Siméon fût dans la dépendance des autres solitaires ; il menait une vie particulière qui n'avait point de rapport à eux ; ainsi il semble qu'il pouvait s'exempter absolument de déférer à leurs ordres, au moins il pouvait en avoir assez de prétextes : d'autre part, la bénédiction que Dieu donnait à sa manière de vie en marquait assez la vocation, et ne lui laissait pas lieu de douter de la volonté de Dieu. Ensuite il pouvait au moins proposer ses raisons aux députés des solitaires, il semblait même qu'il le devait faire auparavant que de vouloir quitter un genre de vie qui était comme autorisé par un continuel miracle d'un secours extraordinaire de la divine Providence qui l'y soutenait. Après tout, après avoir proposé ses raisons, il pouvait en attendre les réponses demeurant dans la disposition d'obéir à ce qui lui serait répondu, et en cela il n'y paraissait rien de contraire à l'obéissance. Cependant cet homme céleste sans raisonner, sans rien objecter, est prêt à quitter toute sa manière de vie dès lors qu'on lui en fait une simple proposition par l'ordre des Pères solitaires ; et en cela on peut dire qu'il avait une plénitude surabondante du Saint-Esprit qui lui donna ce mouvement.

Aussi ç'a toujours été une maxime générale et sans contredit de tous les maîtres de la vie spirituelle, que la vraie et prompte obéissance est la marque la plus certaine de l'esprit de Dieu ; ce qui a lieu dans ce qui regarde même la religion, tous ceux qui ont été véritablement dans la foi ayant été dans une sincère soumission à l'Église, et à celui qui en est le chef visible, le Souverain Pontife. C'est pourquoi notre profession de foi nous oblige de lui promettre une vraie obéissance. Au contraire, toutes les hérésies qui se sont élevées ont eu l'esprit d'opiniâtreté et défaut de soumission ; car enfin comme tous ceux qui sont mus de l'esprit de Dieu sont dociles, obéissants, nullement attachés à leur propre sens, se défiant de leurs propres lumières, renonçant à leur propre jugement, de même tous ceux que le démon agite sont opiniâtres, têtus, faisant cas de ce qu'ils pensent savoir, s'arrêtant à ce qu'ils jugent, s'imaginant être quelque chose, ne voulant pas obéir, ainsi ils tombent dans le précipice.

Une personne a beau passer pour être spirituelle, quand elle ne mangerait ni boirait pour ainsi dire, par esprit de pénitence, quand elle passerait les jours et les nuits en oraison, quand elle ferait des miracles, si le propre jugement l'attache à la propre volonté, la désobéissance s'y trouve, selon le sentiment de tous les maîtres de la vie spirituelle elle est trompée par le démon, quand encore elle serait éclairée des plus belles lumières. Ce qui paraît de plus admirable en elle sera toujours accompagné d'illusion. Ce qui faisait dire à notre sainte fondatrice : ce sera l'obéissance qui nous rendra agréables à Dieu, et non pas les sacrifices ; que le véritable obéissant, et qui parlait à ses supérieurs avec candeur et simplicité, ne serait jamais trompé ; et elle détestait toute duplicité, et disait que le mensonge dans la bouche d'une religieuse était un blasphème, elle voulait que ses religieuses parlassent sincèrement.

Elle recommandait surtout l'obéissance, mais elle la pratiquait d'une manière admirable. Dès sa jeunesse elle y était si exacte, que, quoi que son père ou sa mère lui commandassent de contraire à son inclination, elle l'exécutait toujours. Elle n'eût pas osé sortir hors de sa chambre sans la permission de sa mère, ce qui faisait que ses compagnes l'appelaient la malheureuse. Vertu bien rare dans les enfants, et qui trouvera peu d'exemples, mais en vérité, qui considérera bien tout ce qui s'est passé en elle, verra

qu'elle a toujours été une personne toute de grâce, à qui l'on peut appliquer ce qui autrefois a été dit d'un grand personnage, qu'il semble qu'Adam n'avait point péché en elle.

De plus, son obéissance a encore été admirable, en ce qu'elle l'a gardée avec autant ou plus de fidélité dans le siècle que le plus exact religieux dans le cloître. Car où trouvera-t-on une personne dans le monde et dans le cloître, qui soit obéissante jusqu'à s'exposer à la mort? C'est pourtant ce qu'Elisabeth a fait, comme on l'a pu remarquer en ce que nous avons dit quand elle montait sur des chevaux indomptés pour obéir à son mari, quand elle passait des torrents et des eaux débordées, pour lui plaire, quand elle lui tenait compagnie, accablée de douleurs, et tourmentée de tranchées qui lui étaient causées par le poison qu'on lui avait donné.

Que devait-elle faire quand elle serait toute consacrée à cette vertu par des vœux particuliers et solennels? Les démons en préjugeaient bien les merveilleux effets, puisque dès lors qu'elle fit vœu d'obéissance en particulier, et auparavant que d'être religieuse, elle les entendit hurler épouvantablement. De vrai, il n'y a rien qu'ils appréhendent davantage que la désappropriation de la volonté, car ils ne peuvent où se prendre dans une volonté vraiment détachée : au contraire il n'y a rien qui donne plus de lieu au Saint-Esprit, aussi comme elle remarqua après son vœu que les diables étaient en furie, elle connut que Notre-Seigneur prenait une nouvelle possession d'elle. O mon Sauveur, qu'il est bon de quitter sa propre volonté, de se quitter soi-même pour avoir la grâce de votre bienheureuse possession ! ah ! n'est-ce pas le dernier bonheur?

Après avoir passé bien des années dans le cloître, elle était docile comme un enfant, et prompte à obéir comme une novice, elle qui était la mère de toutes les religieuses de son institut. On l'a vue obéir à sa fille Marie-Paule, qui fut élue supérieure quoique sa fille, quoique bien jeune, avec un respect que l'on aurait de la peine à croire. Elle n'eût pas voulu sortir de l'ouvroir sans sa licence, elle lui disait même ses fautes; mais c'est qu'elle voyait Dieu dans sa fille. Aussi elle recommandait de regarder Notre-Seigneur et Notre-Dame dans les personnes supérieures, si on voulait bien obéir et le faire avec esprit et dévotion.

Elle ne laissait échapper aucune occasion d'obéir, sachant le prix que cette vertu donnait aux actions, et que celles qui se faisaient par propre volonté, quoique excellentes et saintes en elles-mêmes, étaient sujettes à être infectées du venin de l'amour-propre. Son obéissance était admirable dans la soumission de son jugement, car elle se dépouillait de toute propre lumière pour entrer dans celle de ses supérieurs, qu'elle croyait toujours avoir raison, quelque sentiment qu'elle pût avoir au contraire. Mais comment n'aurait-elle pas soumis son jugement à celui de ses supérieurs, puisqu'elle le soumettait même à ses inférieures, et quelquefois même à des personnes ignorantes et fort grossières. Oh ! que la soumission est grande dans une âme qui est pleine de l'esprit de Dieu ! elle obéissait au moindre signe de ses supérieurs, et ce qui est bien considérable, à leur pensée quand elle la pouvait remarquer, quoique contraire à son jugement, dont elle se désappropriait aussitôt.

Mais son obéissance était simple, sans raisonnements, sans réponses, n'examinant et ne disputant jamais contre les sentiments de ses supérieurs. Elle était prompte et sans retardement, c'est pourquoi dans l'un de ses voyages que l'obéissance lui avait ordonnés, car elle ne faisait jamais rien, elle n'entreprenait rien sans cet ordre, elle écrivit dans une de ses lettres à l'une des personnes de qui elle dépendait, que quand elle serait au bout du monde à la première parole qui viendrait de sa part qu'elle ne manquerait pas de retourner. Et effectivement à la moindre de leurs paroles souvent elle quittait des affaires très-importantes; et quoique quelquefois elle fût fort faible, elle doublait le pas pour se rendre au plus vite où elle était demandée. Elle obéissait au pied de la lettre sans passer un iota de tout ce qui lui était ordonné, quand même sa santé en aurait dû souffrir.

« Car, disait-elle, il vaut mieux perdre en obéissant, que de gagner par la désobéissance, cette perte étant un très-grand bien. Qu'il valait bien mieux obéir que commander, et que, pour savoir bien commander, il fallait savoir bien obéir. » Lui ayant été ordonné d'assister une religieuse malade, quoiqu'elle l'eût déjà fait avec beaucoup d'incommodité, et que ses religieuses lui remontrassent qu'elle ne devait plus s'y exposer, elle dit : « Je vois bien qu'il m'en arrivera beaucoup de mal, mais quand j'en devrais mourir, je le ferai puisque l'obéissance me l'ordonne. » Si on lui disait qu'elle se rendait bientôt aux pensées des autres, elle répondait : « C'est à moi de me soumettre, et que lorsqu'on le faisait pour Dieu, qui est la bonté même et la même fidélité, il ne manquait jamais de conduire toutes choses à une bonne fin, qu'elle s'appuyait là-dessus.

C'est pourquoi dans ses grandes difficultés, elle répondait : « Je suis à l'obéissance, et je ferai ce que l'on me commandera, et cela sans aucune réserve. » C'était de cette manière qu'elle assurait voyant les grands biens qui se faisaient dans la maison du Refuge, qu'elle était prête à se désister de son entreprise si on le trouvait à propos. O admirable dégagement de la propre lumière ! elle protestait qu'elle n'avait point de plus grande joie au monde que de se soumettre, et elle croyait qu'aucun mondain n'avait tant de plaisir à se satisfaire, qu'elle à obéir.

Obéissance rare que Dieu tout bon a voulu autoriser de miracles plusieurs fois.

Un jour ayant une veine ouverte qui rendait beaucoup de sang depuis environ deux mois, et le médecin jugeant qu'il fallait pour la guérir qu'elle gardât la chambre sans presque se mouvoir, son supérieur, M. d'Allamont, lui ordonna de la garder, ajoutant par un mouvement particulier qu'il lui commandait d'être guérie le lendemain : ce qui arriva au grand étonnement de ce supérieur qui, venant le lendemain célébrer le saint sacrifice de la messe, la trouva parfaitement guérie. Etant dans une occupation intérieure très-grande qui la tenait arrêtée, le supérieur lui commandant de s'en retirer, aussitôt elle demeura libre, et fut tirée de cette occupation ; lui disant ensuite d'y rentrer, à même temps elle y demeura absorbée.

CHAPITRE XII.

Le triomphe de la croix dans son extrême humilité.

L'humilité à proprement parler est la vertu de la religion chrétienne. Les païens ont eu des vertus morales, quoiqu'à la vérité d'une manière fort imparfaite. Ils ont eu des Vestales qui faisaient profession de garder la virginité, pour qui ils avaient des vénérations si singulières, qu'à leur rencontre tout le monde se mettait dans le respect, et en ce qui regardait l'honneur, les premières personnes de l'Etat leur donnaient la préférence. L'un des plus célèbres auteurs de l'antiquité a dit parmi eux qu'il n'y avait rien de meilleur que le célibat. Il y en a eu entre autres qui ont fait voir le grand mépris qu'ils avaient des richesses, menant une vie très-pauvre, et Senèque a écrit de l'excellence de la pauvreté, et lui a donné de merveilleuses louanges. Il s'en est rencontré qui ont quitté toutes les délices, toute la pompe et toute la gloire du siècle pour mener une vie privée et solitaire dans la campagne, y travaillant même de leurs mains comme les laboureurs et les artisans. L'on en a vu qui ont mené une vie austère, qui ont gardé un silence étonnant, qui ont laissé des exemples d'une justice qui doit faire confusion à plusieurs Chrétiens. Il y en a même qui en ont écrit d'une manière à surprendre, vu l'exactitude qu'ils ont demandée pour conserver à un chacun ce qui lui est dû, et pour ne faire tort à personne.

« Les païens, dit saint Augustin, ont traité des vertus et des vices en disant plusieurs choses, mais ils n'ont point traité de la vertu d'humilité. Loin d'en avoir aucune pratique, ils l'ont même ignorée. Cette vertu n'a jamais été connue parmi eux. » C'est le seul Saint-Esprit qui en est le docteur; et c'est la grande vertu qu'un Dieu se faisant homme est venu apprendre en notre terre. C'est la vertu de la religion qu'il y a établie, et comme c'est le seul Esprit de notre bon Sauveur Jésus-Christ qui l'a apprise aux hommes, qui en est le principe, c'est lui qui la soutient et qui la conserve. Partout où cet Esprit saint et adorable se trouve, partout il y a de l'humilité, et elle est l'une des plus grandes et des plus assurées marques de la demeure de cet Esprit divin dedans une âme. Comme la superbe et l'élévation sont des signes très-évidents de son absence. Le démon a sa plus grande rage contre cette vertu, comme celle qu'il ne peut supporter en aucune manière, et qui renverse tous ses desseins. Aussi l'on voit parmi de certains hérétiques et schismatiques de grands jeûneurs, des gens qui font d'étranges pénitences, qui mènent une vie très-austère, qui font de grandes aumônes, qui ont un extérieur merveilleusement composé, qui marquent bien du mépris pour les vanités du siècle, dont les familles sont très-réglées; mais l'on y découvre en même temps un défaut entier d'humilité par la préférence qu'ils donnent à leurs propres lumières, s'opiniâtrant dans le sens qu'ils donnent à l'Ecriture, et aux Pères de l'Eglise, lisant des livres dont la matière est élevée, et qui leur élève en même temps l'esprit, mettant ces livres entre les mains des femmes et des filles qui ne parlent, à ce qui leur semble, que par la bouche des Pères, s'enflent l'esprit, et pensant être quelque chose, n'étant rien, se trompent malheureusement, et tombent dans des illusions pitoyables.

L'esprit vraiment humilié ne se trouve point dans l'esprit purement humain, il faut que l'esprit de Jésus-Christ anéanti s'y trouve, afin qu'il y soit. Cependant si c'est la vertu des véritables Chrétiens, celui qui est disciple du Fils de Dieu ne peut s'en dispenser. Cette vertu est donc d'une nécessité indispensable. Notre céleste Maître ne nous l'a pu enseigner en des termes plus clairs et plus expressifs que ceux-ci : *En vérité je vous dis que si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Pour être Chrétien, il faut avoir la simplicité, et être petit comme un enfant. Petit à ses yeux, bien aise de l'être aux yeux des autres, et ne devenir jamais grand par aucune propre élévation. Cependant que faisons-nous? chacun dit qu'il se veut sauver, chacun dit qu'il veut entrer dans le royaume des cieux; et l'on ne pense guère à entrer dans l'enfance chrétienne, je dis dans une véritable simplicité, et une véritable humilité; quoique sans cela toute espérance nous soit ôtée du bonheur éternel où nous aspirons. C'est ce qui faisait dire à la pieuse mère Marie-Elisabeth, que sans les grandes austérités corporelles, dont tout le monde n'est pas capable, et quelques autres vertus semblables, l'on pouvait bien aller au ciel, mais jamais sans l'humilité.

C'est pourquoi le prince des apôtres dans sa première Epître veut que nous soyons tous revêtus d'humilité les uns à l'égard des autres. (*I Petr.* v, 15.) Un pieux et savant interprète dit que le mot grec signifie *environnez-vous*, savoir d'humilité, ou selon d'autres, *ayez l'humilité attachée à vous*. Selon le Syriaque, *soyez couverts d'humilité*,

selon l'Arabe, *embrassez-la*. Car enfin il faut embrasser cette vertu, que nous devons aimer chèrement entre toutes les vertus. Il faut que nous en soyons environnés comme d'une armure forte pour nous défendre de tous nos ennemis visibles et invisibles, et de nous-mêmes, de nos passions qui se soulèvent contre la loi de Dieu, des inclinations déréglées de la nature corrompue qui nous portent au mal, d'un fond secret d'orgueil qui nous élève malheureusement. Il faut qu'elle soit attachée à nous, car si c'est elle qui nous attire les autres vertus, c'est elle qui les conserve, et dès lors qu'on perd l'humilité, tout est perdu, tout le bien s'en va, l'Esprit de Dieu se retire. Il faut que nous en soyons revêtus, car sans cette vertu nous ne pouvons porter en vérité l'habit de Jésus-Christ, qui est le vêtement du Chrétien par le dépouillement du vieil homme, de l'ancien Adam. Il faut que nous en soyons couverts pour être à l'abri des orages et des tempêtes de la mer agitée du siècle. L'interprète que nous venons de citer remarque que le mot grec, ne signifie pas seulement se revêtir, mais se revêtir d'un habit servile que les esclaves mettaient sur les autres habits, de sorte, dit-il, que ce verbe convient fort proprement au dessein du prince des apôtres, revêtez-vous comme d'un habit étroit et servile de l'humilité envers les autres. C'est-à-dire contraignez l'humeur naturelle qui tend à l'élévation, serrez-vous par le vêtement de l'humilité, ne vous donnez pas la liberté de suivre les mouvements de la nature corrompue, humiliez-vous sous cet habit servile qui convient aux esclaves, vous tenant au-dessous des autres.

Mais notre Maître céleste nous enseigne que les princes des nations dominent sur elles, et que les grands les traitent avec autorité, mais qu'il n'en sera pas de même de ses disciples, parce que quiconque désirera être le plus grand d'entre eux, doit être le serviteur des autres; quiconque voudra être le premier doit être le serviteur de tous. Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. Admirable doctrine de notre divin Maître, qui nous apprend assez combien les Chrétiens sont obligés à l'humilité, et que ceux qui y sont les plus grands, comme les apôtres, doivent en avoir une plus grande. Que c'est en l'humilité que consiste la grandeur chrétienne.

C'est cette vertu que nous a enseignée notre divin Sauveur, particulièrement par les opprobres qu'il a soufferts sur la croix; c'est sur la croix qu'il nous l'a méritée et qu'il l'a obtenue pour ses fidèles : ainsi cette vertu est le fruit de la croix, que nous pouvons dire avoir remporté un glorieux triomphe en ce sujet dans Marie-Elisabeth, puisqu'elle a été l'une de ses plus humbles servantes. Et ç'a été sur la profondeur d'une humilité abîmale qu'elle a élevé si haut l'édifice de toutes les vertus que nous avons admirées en elle. Certainement, nous pouvons dire avec grande justice qu'elle a été l'admirable en toutes sortes de croix, dont les anéantissements lui ont acquis une rare humilité, qui a servi de fondement à une vertu incomparable qui l'a rendue le prodige et le miracle de notre siècle.

Il est assuré que les croix qui portent humiliation conduisent efficacement à l'humilité, si l'on en fait un saint usage; de là vient qu'elle en faisait une haute estime, et qu'elle se tenait bienheureuse d'en avoir. Les médisances donc, et les calomnies que l'on disait d'elle, ne la troublaient pas, ne lui donnaient aucun mouvement contre les personnes qui la maltraitaient de la sorte, elle ne faisait que dire dans une grande douceur, je prie Dieu qu'il les fasse de grandes saintes; et dans les plus atroces calomnies dont l'on tâchait de noircir sa réputation, toutes les plaintes qu'elle en faisait, était de reconnaître que sans le secours de Notre-Seigneur, elle serait tombée dans tous ces maux, et qu'au reste, ces gens qui parlaient si cruellement d'elle avaient raison. Comme un jour on lui rapportait qu'un homme publiait que ses trois filles étaient de méchante vie, elle remercia Dieu de la part qu'il leur donnait à ses voies humiliantes, et en marqua beaucoup de consolation, car elle était fort convaincue des paroles du Fils de Dieu, qui nous déclare bienheureux lorsque les hommes nous maudiront, et diront toute sorte de mal contre nous.

Il serait difficile de déclarer ici les sentiments bas et humbles qu'elle avait d'elle-même. Nous avons vu son innocence, son éloignement des fautes les plus légères, et néanmoins, elle s'estimait la plus grande pécheresse du monde L'on rapporte le même sentiment de l'humble et du grand saint François d'Assise, et plusieurs ont de la peine à comprendre les pensées de ces saints : mais il faut savoir que le jugement qu'ils font d'eux-mêmes, n'arrive pas par raisonnement de l'esprit humain, ils portent des impressions de grâces, et ont des vues qui sont bien au-dessus de la portée de la lumière ordinaire. La lumière admirable où ils entrent dans la manifestation de la grandeur de l'être suradorable de Dieu qui se fait d'une manière très-spéciale, et la vue qui leur est donnée dans ces clartés célestes de leur néant, de leur capacité à toute sorte de mal, de la grandeur des miséricordes de notre Sauveur sur eux qui les a préservés d'y tomber, de la multitude des grâces qui leur a été accordée, des faveurs extraordinaires dont ils ont été honorés, toutes ces choses les anéantissent et les mettent au-dessous de toutes les créatures, dont il n'y en a pas une qui ne voie au-dessus d'eux.

C'est dans ces vues que leur cœur se brise de douleur pour la plus légère faute, quoique commise sans en avoir une entière connaissance; qu'une seule de ces fautes légères leur fait pratiquer des pénitences épouvantables, les fait soupirer quelquefois du-

vant toute leur vie, leur fait répandre des torrents de larmes. Ainsi notre vertueuse mère, après s'être confessée, témoignait tant de contrition, que souvent ses filles ne pouvaient contenir leurs larmes. Elle se jetait à genoux devant elles, leur demandait pardon, baisait la terre, et elle faisait cela avec une humilité si édifiante, que celles qui la voyaient en demeuraient grandement touchées. Elle faisait les mêmes choses la veille de la rénovation des vœux, elle le faisait avec beaucoup de larmes, de telle manière que ses religieuses ne pouvaient s'empêcher de pleurer avec elle.

Elle pleurait en lisant ses *Règles*, considérant qu'elle était bien indigne de leur observance. Elle ne voulait pas être si bien habillée que les autres, disant qu'elle en était indigne, ainsi on lui voyait quelquefois ses habits par lambeaux. Elle s'estimait indigne de commander aux autres, elle se regardait comme les ânes qui, portant quelque chose de précieux, demeurent toujours ce qu'ils sont, et elle se voyait toujours avec toutes ses grâces dans la misère. Elle croyait être inutile au monde et à la communauté, dont la divine Providence pourtant l'avait faite la fondatrice. Elle se voyait éloignée de toutes les vertus, elle pensait ne valoir rien, qu'elle était pleine de sensualités, elle avait une patience à étonner, et elle croyait n'en avoir point, elle s'estimait pire que les démons et audessous de Lucifer. Oh! que les pensées des saints sont éloignées de celles des autres. Les saints sont grands devant Dieu, et il n'y a rien de plus abject à leurs propres yeux, pendant que des gens qui sont tout pleins de défauts ont encore des pensées de vanité.

L'humilité semblait lui être naturelle et elle disait qu'elle ne savait ce que c'était que l'humilité. Elle priait Dieu de lui apprendre. Après la fondation même des religieuses, elle était dans la pensée qu'elle n'avait point encore servi Dieu, et elle s'écriait : Or ça je vas commencer à bien faire. Son sentiment était qu'elle était la cause de tous les maux qui arrivaient à sa maison, et elle priait tous ceux qui la venaient voir d'avoir recours à Notre-Seigneur pour elle, afin qu'elle n'empêchât pas l'œuvre de Dieu. Quand elle faisait réflexion à ce qu'autrefois on disait d'elle, qu'elle était magicienne, et qu'elle serait brûlée, à quoi elle s'était résolue sans s'étonner, elle assurait que si cela fût arrivé, elle n'aurait pas causé le retardement aux œuvres de Dieu, qu'elle le faisait, elle dont l'aimable Providence se servait pour les établir d'une manière miraculeuse. Dans cette vue elle désirait de mourir, pour la vive crainte qu'elle avait que ses péchés étaient la cause de toutes les oppositions qui arrivaient à son ordre, et làdessus elle s'écriait dans une humilité profonde, il faut que je sorte hors du monde et que l'on me jette comme un autre Jonas, afin que la tempête cesse, je ne fais point de petits maux.

Elle s'apercevait bien du progrès que les autres faisaient en la vertu, il n'y avait qu'en elle où elle ne connaissait rien de bon, ce qui lui faisait dire : les autres sont humbles, et moi je ne suis qu'une superbe, les autres se sauvent, et moi je me damne; qu'elle avait plus de besoin d'être assistée des secours divins qu'aucune personne de la terre, et tant plus elle recevait de grâces, et plus elle se défiait d'elle-même. Quand on lui disait qu'on la méprisait, elle répondait : si on me connaissait bien, l'on me mépriserait encore bien davantage; et comme un jour on lui rapportait qu'un prêtre avait dit qu'il y avait bien des folles et des sottes en sa maison, toute sa réponse fut : oh! que ce monsieur nous dit bien nos vérités. Oh! s'écriait-elle dans une autre occasion, quelle grâce si auparavant notre mort nous connaissions bien notre néant par une pure vue et sans mélange!

Notre bon Sauveur voulut un jour lui en donner quelque lumière, et elle a déclaré que c'était une chose pitoyable; c'est une chose étonnante d'entendre parler sainte Catherine de Gênes sur ce sujet, et il n'y a rien de plus capable de confondre l'orgueil de l'homme que ce qu'elle a écrit de son être malin par le péché. O mon Sauveur, que de sujets de tous côtés de nous tenir bien bas, et de nous abîmer en votre présence; hélas! quel moyen d'avoir quelque bonne estime de soi-même? Marie-Élisabeth en avait si peu, que, quoiqu'elle eût un excellent esprit, elle estimait toujours les sentiments des autres meilleurs que les siens. Ses avis étaient pleins d'une lumière extraordinaire, et suivis de grands effets, et néanmoins on avait de la peine à la faire parler. Si quelquefois on l'obligeait à dire son sentiment, elle n'y était nullement attachée, mais elle se soumettait incontinent avec une condescendance admirable. Une personne lui ayant apporté la Vie de la sainte sœur Catherine de Jésus, Carmélite de la réforme de la séraphique sainte Thérèse, et lui ayant dit qu'elle y verrait quelque chose de sa vie, elle rentra en elle-même et les démons ont été contraints d'avouer qu'elle s'était mise plus de cinquante fois au-dessous d'eux. Quand elle lisait la Vie des saints, elle disait qu'elle ne s'y reconnaissait que dans les chapitres qui traitaient du péché.

Jamais elle ne s'excusait, mais elle s'accusait toujours. *Le juste*, dit la divine parole, (*Psal.* XVIII, 17) *dès le commencement est l'accusateur de soi-même*; au contraire le pécheur cherche toujours à se justifier. L'humilité de l'un fait qu'il s'avoue coupable, la superbe de l'autre est cause qu'il veut toujours paraître avoir bien fait. Notre véritable humble s'accusait toujours d'avoir manqué, se donnait toujours le tort, quoiqu'elle n'eût commis aucun défaut. Il n'y avait rien de plus obéissant, et elle s'accusait de n'être pas obéissante, il n'y avait rien de plus humble, et elle s'accusait d'un orgueil insupportable; ce qui est aisé à faire quand on ne nous impute pas les choses dont nous

nous reconnaissons coupables, mais quand on nous les attribue, qu'on nous les reproche, que l'on nous en blâme, c'est ce qui est difficile, et c'est ce qu'elle faisait pour lors avec des sentiments d'une humilité rare, mais qui laissait une merveilleuse édification.

Elle disait qu'il n'y avait point de sœur dans la maison qui ne lui fît leçon de vertu, et elle les considérait toutes pour les imiter. Elle mettait l'honneur dans le mépris, et elle protestait que la mort lui était plus douce que l'élévation. Comme l'on unit la maison de la Madeleine à la sienne, et qu'on voulut la faire entrer dans cette maison pour régler les choses, et que cependant l'on craignait qu'à raison de la supérieure qui y gouvernait, cela ne fît de la difficulté, parce qu'il semblerait qu'il y aurait deux supérieures, elle se déclara aussitôt, assurant qu'il n'importait pas en quelle qualité elle fût en cette maison, pourvu qu'elle pût servir à la gloire de Dieu, qu'elle désirait plutôt y laver les écuelles que d'y commander. Et certainement elle souhaitait avec plus d'ardeur d'être sans charge, que les personnes ambitieuses ne le désirent.

Tous ses désirs ne tendaient qu'à l'humiliation; c'est pourquoi elle voulait être sœur converse, et elle a fait auprès de ses supérieurs tout ce qu'elle a pu pour l'obtenir. Elle désirait de passer pour folle, et dans cette vue elle avait démandé à Dieu la grâce de le servir comme ont fait quelques saints qui ont fait les fous. Elle aimait beaucoup cet état, parce que l'amour-propre a de la peine à s'y glisser; et il n'y en a point qui porte une privation plus générale de l'estime et de l'amitié des créatures. Tous les autres états pour ignominieux qu'ils puissent être trouvent quelque place dans l'esprit ou dans le cœur de quelque personne; car il est très-rare qu'il n'y en ait aucune sur la terre qui n'ait quelque lumière de la vertu cachée dans l'abjection. Mais l'état de folie, quand il est cru tel, rend la personne généralement incapable de toute l'estime et de toute l'amitié des bons et des méchants. O saint et divin état, où il n'y a que Dieu seul! Elle désirait que son corps sentît si mauvais après sa mort que l'on n'en pût pas approcher, car elle était insatiable d'humiliation, elle la désirait pour toute sa vie, et elle la désirait encore après sa mort. Toujours est-il vrai qu'elle en a eu encore après être sortie du monde, mais toute glorieuse qu'elle est dans le ciel paraissant après son décès, elle a encore bien montré l'estime qu'elle en faisait, déclarant que les affaires de sa congrégation, qui est celle de Notre-Dame du Refuge, se doivent perfectionner par l'humiliation, comme elles avaient commencé à s'établir par cette voie; et que les religieuses qui seraient les plus humbles seraient celles qui auraient plus de bénédiction et qui réussiraient le mieux.

Pour y arriver plus efficacement pendant qu'elle vivait, elle cachait avec une adresse merveilleuse tous les talents naturels qu'elle avait abondamment; et le commun des hommes, si l'on en a le moindre, n'oublie rien pour le produire. Elle cachait sa qualité, conduite bien rare, eh! que le monde ne fait-il pas pour la montrer? Ceux qui sont de naissance n'oublient rien pour le paraître; ceux qui ne le sont pas recherchent toutes sortes de voies pour persuader qu'ils sont d'une famille considérable. Elle était d'une très-noble famille, et néanmoins elle n'a jamais voulu être appelée madame, mais seulment mademoiselle. Procédé bien opposé à la corruption des jours où nous vivons présentement, où depuis quelques années la plupart des demoiselles veulent être traitées de dames, et de petites bourgeoises, et même des filles d'artisan veulent qu'on les appelle demoiselles; car enfin il est vrai, notre siècle est le siècle de la superbe, et il le faut dire avec larmes parmi beaucoup de bien qui s'y fait, et en tant de réformes qui s'y sont introduites, au milieu de la science qui y règne, jamais on n'a vu moins d'humilité, moins de soumission, jamais plus d'affectation d'indépendance.

Notre humble mère agissait quelquefois d'une telle façon qu'on l'eût prise pour la fille d'un laboureur ou une sœur converse. Elle avait horreur des louanges, et elle ne les pouvait souffrir. Elle craignait plus l'honneur que le poison, aussi est-ce un venin bien plus dangereux dont se trouvent infectés plusieurs qui par la grâce de notre bon Sauveur sont libres de tous les autres vices. L'une des grandes peines qu'elle portait était lorsque l'on disait du bien d'elle; pour la bien tourmenter, il fallait l'honorer. Un jour une religieuse lui ayant dit qu'elle ressemblait à sainte Thérèse dans ses maladies, elle voulait qu'elle se confessât de lui avoir dit ces paroles, répétant celles-ci plusieurs fois: Qui te loue te trompe, qui te loue te trompe. Ce qu'elle écoutait fort volontiers était lorsqu'on lui parlait de ses fautes, et elle a commandé souvent aux sœurs converses de lui dire ses manquements, recevant avec grand respect ce que la simplicité faisait dire à ces bonnes sœurs.

Pour elle jamais elle ne disait la moindre parole à sa louange, tant elle avait en horreur ce que le monde estime. Et elle aimait si saintement à parler contre elle, que, lorsqu'elle s'appelait pécheresse, il lui semblait avoir du miel en sa bouche. Elle demandait avec tant d'humilité les petits services qu'on lui rendait, qu'elle semblait être plutôt une novice que la fondatrice d'un ordre. Quand quelqu'un la priait de prier pour lui, elle rougissait d'une humble pudeur. Oh! disait-elle, l'on est bien humble à mes dépens, car elle pensait qu'il fallait être beaucoup humble pour se recommander à ses prières, je ferai prier Dieu pour d'autres personnes. Comme elle demeurait toute consternée quand on lui rendait de l'honneur, elle était tout en joie dans les occasions humiliantes. Sa grande joie était d'être méprisée de tout le monde; et elle s'écriait: oh! si nous faisions et souf-

frions pour Dieu ce que l'on fait et ce que l'on souffre pour le monde, pour être ensuite damné et puni éternellement, nous serions de grandes saintes. Vérité bien étonnante, mais qui mérite de grandes réflexions. Oh! si les mondains la considéraient bien; elle disait qu'elle était prête à faire sa confession générale dans une place publique si son directeur lui ordonnait. Mais, mon cher lecteur, cette confession aurait été une matière admirable pour faire son éloge, jamais elle n'aurait pu mieux faire pour s'acquérir la dernière réputation, ayant passé toute sa vie dans une innocence qui l'a fait paraître plutôt un ange qu'une créature mortelle. Mais c'est ce qu'elle ne voyait pas.

Elle n'apercevait que son néant et sa misère, ce qui lui a fait dire qu'elle ne savait pas comment elle pourrait avoir de la vanité. O mon Sauveur, comment donc est-elle si commune au milieu de tant de défauts! elle demandait de grandes grâces pour ceux qui brûleraient ses écrits. Détachement qui n'est pas ordinaire; car c'est à cette matière où il est aisé de se prendre, et ceux qui n'aiment plus rien souvent, ont de l'amour pour ces productions spirituelles, après tout le prétexte de la gloire de Dieu n'y manque pas.

Mais la vertu d'humilité qui était si foncièrement dans cette grande servante de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, ne manquait pas de pratiques extérieures. Au commencement qu'elle retira les filles de mauvaise vie n'étant pas encore religieuse, elle allait vêtue d'une robe de toile noire recueillant le fumier avec ses mains qui étaient des plus belles mains du monde et portant la civière. Elle ne se souciait pas d'être vue dans cet état de personnes de qualité. Plusieurs personnes veulent bien pratiquer des exercices humiliants, mais à condition qu'elles ne seront pas connues. Sa fille étant touchée des humiliations qu'elle exerçait, elle lui fit porter la hotte et des pierres pour lui apprendre à s'humilier. Une femme vraiment chrétienne tâchera de donner les sentiments de Jésus-Christ à sa famille. Après tout, l'humiliation est le remède à l'orgueil notre grand mal; or, une mère dans le monde qui verrait sa fille malade ne vouloir pas de médecine, laisserait-elle de lui donner? Tous les plus vils offices de la maison étaient ses occupations ordinaires. Elle lavait, écurait la vaisselle, elle balayait et recueillait avec ses mains les ordures. Elle sarclait au jardin, faisait tomber les chenilles des arbres, baisait les pieds des pénitents, nettoyait avec ses mains délicates les souliers de ses sœurs, et faisait toutes ces actions quoiqu'elle en demeurât fort incommodée à cause des fluxions qu'elle avait au bras.

C'est cet abîme d'une humilité anéantissante qui a attiré l'abîme des plus douces miséricordes et des plus saintes grâces de Dieu sur elle. C'est dans cette vallée, dans ce lieu où elle s'était réduite qu'elle a disposé dans son cœur des élévations qui l'ont fait arriver à une si éminente perfection; que celui qui a donné la loi lui a donné sa bénédiction, qu'elle est allée de vertu en vertu, et qu'elle a vu le Dieu des dieux en Sion. C'est dans cette humilité anéantissante qu'elle s'est mise à couvert de tous les maux que lui ont faits les hommes et les démons, les démons ne sachant où se prendre où ils ne trouvaient rien. C'est là où elle a découvert les tromperies de ces anges apostats, qui se transfiguraient quelquefois en anges de lumière pour la jeter dans l'illusion, et qu'ainsi elle est demeurée dans la vérité. Car comme une personne suffisante sera tôt ou tard prise dans leurs filets, celle qui sera véritablement humble ne tombera point dans leurs piéges. C'est par la sincère pratique de cette vertu que la croix a triomphé en elle d'une manière si noble au milieu d'une inondation de toutes sortes de peines de la part du ciel, de la terre et de l'enfer, et qu'elle a remporté de si glorieux triomphes. Au reste, elle disait que l'inquiétude et le chagrin, aussi bien que l'abattement, venaient de défaut d'humilité, qui est douce, paisible, patiente, attendant le secours de notre bon Sauveur, sans s'étonner, sans se décourager de ses fautes, quoiqu'on les regrette, qu'on les déteste, que l'on s'en confonde devant Dieu. Elle voulait aussi que l'on fût gaie dans son humilité, et non pas à charge aux autres par une contenance morne, triste et mélancolique, ou par un défaut de condescendance; elle disait que c'était le moins que l'on pouvait faire pour un Dieu si miséricordieux et si libéral que de le servir de bonne grâce et dans une salute joie.

ORAISON

A LA BIENHEUREUSE VIERGE DANS LES SOUFFRANCES.

O ma sainte Dame, je veux toujours finir aussi bien que commencer, à vos pieds sacrés, tout ce qu'il plaira à l'aimable providence de votre Fils bien-aimé me donner le mouvement de faire pour sa gloire et pour ses divins intérêts, l'unique but de tous mes desseins. C'est donc à vos pieds que j'apporte cet ouvrage, le finissant, comme je l'ai fait dans son commencement, et je bénis la divine Providence, ma très-douce et très-fidèle mère, qui veut que je finisse à un jour de samedi tout consacré à votre honneur. Il y a longtemps que vous savez, ma glorieuse maîtresse, que je ne veux rien faire que par vous, que j'ai remis entre vos mains sacrées toutes les bonnes œuvres sans réserve qu'il plaira à votre divin Fils me faire la grâce de faire pour en disposer selon votre bon plaisir; car vous savez bien ce qu'il en faut faire pour la plus grande gloire de Dieu seul, qui est la seule chose

que je désire et que je veux désirer à ma vie et à ma mort, et après ma mort. O vierge sainte, vous êtes bienheureuse, parce que vous avez cru, mais vous êtes bienheureuse, parce que vous avez souffert. C'est à votre imitation, c'est par votre secours que votre bonne et fidèle servante a trouvé son bonheur dans une vie pleine de maux. C'est dans cette sainte voie de croix que vous ayant suivie avec tant de fidélité, nous la disons bienheureuse avec vous, et que nous croyons fermement que tous ceux qui souffrent chrétiennement sont bienheureux. Oui, ma chère maîtresse, je veux vivre et mourir à vos pieds avec le secours divin, croyant de tout mon cœur que bienheureux sont ceux qui pleurent, bienheureux sont ceux que les hommes haïssent, qu'ils chassent, à qui ils disent des injures, et dont ils ont le nom en abomination à cause de votre Fils bien-aimé; et que c'est un sujet de joie et de transport de joie, parce que la récompense en sera grande dans le ciel. O bienheureuse Vierge, impétrez-nous la grâce de vivre toujours, et de mourir constamment dans cette foi, ne nous arrêtant qu'à la parole de Dieu seul. Dieu seul, Dieu seul, toujours Dieu seul. Ainsi soit-il.

Loué soit à jamais notre bon Sauveur Jésus-Christ dans le mystère du très-saint sacrement de l'autel, dans les mystères de l'Immaculée Conception, de la perpétuelle virginité, de la maternité divine de la glorieuse Vierge, dans ses anges et dans ses saints.

L'AMOUR DE DIEU SEUL

OU

VIE DE LA SŒUR MARIE-ANGÉLIQUE DE LA PROVIDENCE.

A LA TRÈS-SAINTE ET SURADORABLE TRINITÉ.

O très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, le principe, le centre et la fin de toutes choses, c'est de vous que vient tout le bien excellent de la nature, et tout le don parfait de la grâce. C'est à votre bonté infinie que nous sommes redevables, sans aucune réserve, de tous ces biens; nous vous devons entièrement tout ce que nous sommes; le corps, l'âme, toutes les facultés de l'un et de l'autre; nous vous sommes obligés de tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature et de la grâce. Ah! que toutes les créatures du ciel et de la terre vous bénissent éternellement, que tout ce qui est dans les cieux vous en loue, qu'il vous en loue au plus haut du firmament; que vos anges, vos puissances vous en louent et bénissent; que votre louange soit dans la bouche de tous vos saints, de vos enfants, du peuple qui est joint et uni à vous, qu'ils chantent un nouveau cantique à votre gloire, qu'ils vous louent selon votre grandeur, qui n'a point de bornes, et que tout ce qui respire vous loue pour les dons et les grâces dont vous comblez, avec des amours inénarrables, les hommes, vos pauvres et chétives créatures; que tous les ouvrages de vos mains vous bénissent dans toute l'étendue de votre domination; mais que mon âme chante vos louanges toute ma vie, qu'elle vous chante des hymnes le reste de mes jours, qu'elle vous rende grâce, qu'elle invoque votre nom pour les grandes choses que vous avez opérées dans vos fidèles serviteurs et servantes, qu'elle en publie toutes les merveilles en votre honneur parmi les peuples, afin qu'ils se souviennent des prodiges que vous faites en eux, de votre alliance avec vos fidèles, et des promesses que vous avez faites pour tous les âges à venir, qui s'y trouvent divinement accomplies; qu'ils voient que vos miséricordes s'étendent depuis l'éternité jusque dans toute l'éternité sur ceux qui vous craignent, et que votre justice les protége; que le cœur de ceux qui vous cherchent en soit dans la joie, de ceux qui cherchent sans cesse votre visage; que nous racontions tous ensemble combien heureux sont ceux qui gardent les règles de votre justice, et qui font en tout temps ce qui est juste, que nous nous souvenions de vous selon l'amour que vous portez à vos âmes choisies, que vous visitez dans votre grâce salutaire; afin que nous considérions les biens que vous leur faites, que nous ayons de la joie de leur joie, et que votre nom, grand et saint, soit loué en elles. L'homme sage observera ces choses et comprendra vos miséricordes; mais les prudents du siècle n'y connaîtront et n'y comprendront rien. Ils marchent dans les ténèbres et se privent de vos clartés; ils sont tellement couverts de la boue de la sagesse de la chair, que leurs yeux ne voient point, et que leur cœur n'entend point : mais pendant que ces aveugles et ces vases de terre contesteront sur des voies qui leur sont inconnues, et sur des sentiers qu'ils ignorent, les justes, en voyant vos conduites, s'y rendront attentifs, et se réjouiront,

et glorifieront la puissance de votre divine main, qui opère tant de merveilles dans ceux qui vivent dans votre sincérité et dans votre grâce, et non pas dans la sagesse de la chair, dans la simplicité du cœur, dont se moquent ceux qui pensent être quelque chose, et qui ne sont rien en votre divine présence. Mais, ô mon Dieu! qui sera semblable à vous? ne vous tenez pas dans le silence, et ne demeurez pas sans agir; car voilà que ces gens frémissent avec bruit; ils ont, dit un de vos prophètes, conspiré contre vos saints; ils ont dit : Venez, exterminons-les du nombre des nations; mais, mon Dieu, dissipez-les comme le vent dissipe les pailles, et qu'ils connaissent que votre nom est le Seigneur, et que vous êtes le seul très-haut et très-puissant sur toute la terre. Ainsi soit-il.

AVIS DU PREMIER EDITEUR.

La Vie de la sœur Marie-Angélique de la Providence, composée par M. Henri Boudon, prêtre docteur en théologie et grand archidiacre d'Evreux, n'ayant jamais été imprimée, on a cru obliger les personnes pieuses qui goûtent les ouvrages de ce grand serviteur de Dieu, en donnant au public cette vie, qu'on a trouvée écrite de la main de M. Boudon, dans le désert de Notre-Dame de Bon-Secours des révérends Pères Carmes déchaussés, en Normandie.

C'est sur ce manuscrit, qu'on a suivi mot à mot, qu'on donne aujourd'hui la vie de cette grande servante de Dieu.

Elle était fille d'un marchand d'Evreux, nommé Pierre Simon, conduite par des voies extraordinaires, dont tout Evreux, sa patrie, a été témoin, aussi bien que de sa solide piété, et qui dans le peu de temps qu'elle a vécu, parvint, sous la sage conduite de M. Boudon, son directeur, à un degré éminent de perfection, comme il sera aisé de s'en convaincre par la lecture de sa vie.

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Comme je veux de tout mon cœur rendre mon obéissance toute ma vie au chef visible de l'Eglise, le Souverain Pontife, le vicaire général du Fils de Dieu, et successeur de saint Pierre, pour obéir au décret de N. S. P. le Pape Urbain VIII, par lequel il est ordonné que celui qui compose la vie de quelque personne de grande vertu, se déclare sur de certains chefs, je proteste que je n'ai dessein de faire entendre à personne tout ce qui est rapporté dans cet ouvrage, en autre manière qu'en celle qu'on a coutume de prendre les choses qui ne sont appuyées que sur la foi et le témoignage des hommes, et non sur l'autorité de la sainte Eglise.

AVERTISSEMENT SUR CETTE NOUVELLE EDITION.

La vivacité avec laquelle on a attaqué dans un journal anglais un certain nombre de faits étonnants rapportés dans cette vie, nous oblige à mettre ici quelques observations préliminaires.

Un illustre archevêque de France a fait des remarques très-solides sur les faits étonnants que renferme quelquefois la vie des personnes distinguées par leur piété. Voici un extrait de ses sages et judicieuses réflexions.

En donnant au public la vie toute miraculeuse d'une personne éminente en piété, j'éprouve la même crainte que ressentit autrefois le célèbre Théodoret, lorsqu'il entreprit d'écrire la vie admirable de saint Siméon Stylite. L'univers entier, disait-il, est témoin des prodiges que je vais raconter; et cependant j'appréhende de les écrire, de peur de livrer la vérité à la critique des hommes incrédules. Ils ont coutume, continue-t-il, de mesurer tout, selon le cours ordinaire des choses du monde, et ce qui leur paraît passer les bornes des lois communes de la nature, ils le regardent comme une fable (3). Théodoret, en parlant ainsi, avait en vue les faux sages du paganisme, qui, ne voulant rien reconnaître de divin dans le christianisme, n'y voulaient rien voir de surnaturel et de miraculeux. Mais d'une part la certitude des faits qu'il avait à raconter, et de l'autre le nombre de ceux qui, instruits des mystères de Dieu, étaient dignes de connaître les merveilles de sa conduite sur ses saints, et d'en tirer du fruit, déterminèrent ce grand homme à donner son histoire, malgré les vains discours de l'incrédulité.

Les mêmes motifs m'inspirent la même confiance qu'à Théodoret : et quoique le monde soit encore plein de ces faux sages qui blasphèment volontiers ce qu'ils ignorent, et qui sont toujours prêts à rejeter sans examen, ce qui est au-dessus du cours ordinaire de la nature, j'ai cru avec le fameux évêque de

(3) Narrationem aggredi pertimesco, ne veritatis prorsus expers fabula videatur. Supra enim naturam sunt quæ fiunt : solent autem homines natura metiri ea quæ dicuntur. Si quid vero dicatur quod ejus excedat limites, falsa videtur oratio, iis qui divinis mysteriis initiati non sunt. (*Hist. relig.* cap. 26.)

Cyr, qu'il valait mieux s'exposer à leur frivole critique, que de laisser dans l'oubli les merveilles de Dieu, et de priver les âmes solidement vertueuses, du fruit qu'elles pourront tirer d'une vie qui n'est pas moins instructive qu'elle est admirable...

Dieu, pour confondre l'orgueil des hommes, ne se borne pas à communiquer ses lumières à des âmes simples; il y joint souvent d'autres prodiges sensibles, afin que ces lumières divines soient connues, qu'elles soient respectées par ceux mêmes qui auraient plus de peine à y ajouter foi, et que les instructions qu'il veut donner au monde par elles, en deviennent plus éclatantes. C'est encore la pensée de Théodoret dans l'endroit que j'ai cité. Pour rendre plus efficace l'exemple des saints, Dieu, dit cet ancien auteur, joint aux vertus dont il les remplit, les miracles qu'il fait par eux ou en leur faveur, afin que le bruit de ces prodiges réveille l'attention des hommes, et les dispose par la curiosité et l'admiration, à recevoir avec fruit les instructions salutaires qu'il prétend leur donner par la bouche de ses saints, et par l'exemple de leur vie. Siméon dans un désert, élevé sur une colonne, vivant dans une austérité miraculeuse, et une contemplation encore plus étonnante, attire l'admiration de toutes les nations : on vient en foule autour de lui, pour être témoin d'un spectacle si incroyable; mais en satisfaisant sa curiosité, on est instruit par le spectacle même qui l'a excitée. On voit ce que peut l'amour de Dieu et le zèle de la pénitence; on voit ce que peut notre nature, toute faible qu'elle soit, lorsqu'elle est soutenue de la grâce; on entend de la bouche de cet homme miraculeux des instructions de salut, et on les reçoit avec fruit dans un cœur préparé par l'admiration. C'est ainsi que dans les derniers temps, l'austérité de sainte Thérèse, et les visions merveilleuses dont Dieu la favorisa, contribuèrent à la sanctification de tant d'âmes qui ont été les imitatrices de sa ferveur. Le spectacle de sa vertu, le succès de ses prédictions, les contradictions même qu'elle essuya, servirent à manifester de plus en plus les grâces dont Dieu la comblait pour l'instruction des autres, et accréditèrent ses ouvrages qui ont été pour tant de personnes une source précieuse de sainteté.

Dieu a usé de même à l'égard de la vertueuse fille dont j'écris la vie. Il en a fait tout à la fois, et un prodige de patience, et un prodige de grâce... . »

Les hommes pénètrent rarement dans les desseins de Dieu. Il suffit que ce qu'on leur raconte ait quelque chose d'extraordinaire, pour qu'ils s'en moquent : « Le monde, disait le célèbre Bossuet, évêque de Meaux (4), le monde ne goûte point ces choses, et souvent il en fait le sujet de ses railleries. On y traite les contemplatifs, de cerveaux faibles et blessés; les ravissements, les extases et les saintes délicatesses de l'amour divin, de songes et de creuses visions. L'homme animal, dit saint Paul, qui ne veut ni ne peut entendre les merveilles de Dieu, s'en scandalise. Ces admirables opérations du Saint-Esprit dans les âmes, ces heureuses communications et cette douce familiarité de la sagesse éternelle qui fait ses délices de converser avec les hommes, sont un secret inconnu dont on veut raisonner à sa fantaisie. Parmi tant de pensées qui se forment sur ce sujet dans tous les esprits, comment empêcherai-je la profanation du mystère de la piété que le monde ne veut pas goûter? Dieu le sait, et il sait encore l'usage que je dois faire des contradictions qu'on trouve sur son chemin dans une matière où tout le monde se croit maître. Mais qu'importent, *continue le même auteur*, qu'importent ces oppositions, à qui cherche la vérité? Dieu connaît ceux à qui il veut parler : il sait les trouver, il sait malgré tous les obstacles, faire dans leurs cœurs, par nos faibles discours, les impressions qu'il a résolu. »

J'entre dans la pensée de ce grand homme, de cette lumière de l'Eglise de France dans le dernier siècle. Il faut travailler à l'édification des élus de Dieu, sans craindre les mépris de ceux dont il réprouve l'orgueil. Qu'importe qu'ils nous contredisent, pourvu que Dieu soit glorifié dans l'assemblée des saints?....

Quand ce que les vies des personnes éminemment pieuses contiennent de divin et d'extraordinaire est avéré, on peut en toute liberté les donner au public; il ne convient pas d'ensevelir dans l'oubli les merveilles de Dieu, ni d'éteindre dans les ténèbres du silence la lumière qu'il a suscitée pour la consolation de ses saints, et il n'est pas juste, à cause des contradictions des incrédules, de priver les justes de ce secours que Dieu leur a préparé.

Ce n'est pas en effet pour ce monde curieux et critique que j'écris; il lui faut pour l'amuser d'autres événements et d'autres spectacles; des guerres intéressantes, de sanglantes victoires, des empires ébranlés, des conquêtes, des passions, des intrigues. On ne rencontrera rien de pareil dans cette vie; et qui ne la lira que par curiosité n'y trouvera pas de quoi contenter son goût. Mais ce qui paraît insipide à l'esprit curieux peut avoir de quoi satisfaire, de quoi même charmer les personnes qui ne cherchent qu'à s'édifier. Un acte héroïque de patience, un trait admirable d'humilité, une mortification constamment soutenue, une obéissance toujours contredite et toujours fidèle, une vie éprouvée, une mort sainte, suffisent pour occuper, pour intéresser le lecteur pieux qui sait, comme dit l'Ecriture, que *l'homme patient est plus estimable que l'homme courageux, et que celui qui se dompte lui-même, est plus grand que le héros qui force des villes* (4*).

Ce serait donc en vain qu'on voudrait nous alarmer sur le succès d'une vie qui ne raconte presque que des pratiques pieuses, ou des grâces surnaturelles. Les saints Pères n'ont point eu la fausse délicatesse de ne pas oser prêter leurs plumes à de pareils récits. Ils savaient qu'*il est toujours honorable*, comme dit l'Ecriture, *de raconter les merveilles de Dieu* (5). Et ce qui est digne de remarque, c'est que ce sont les plus savants, les plus judicieux, les plus critiques d'entre les saints Pères qui ont donné à l'Eglise les vies miraculeuses de plusieurs personnages illustres de l'antiquité. Saint Athanase n'a pas craint de raconter les merveilles de la vie de saint Antoine, et de rapporter même les prestiges que le démon employait pour séduire, ou pour effrayer le saint solitaire. Théodoret n'a pas craint de décrire la vie étonnante et presque incroyable de saint Siméon Stylite; saint Sulpice Sévère, celle de saint Martin; saint Jérôme, celle de saint Paul ermite, et de tant d'autres: Rufin, celles des solitaires de l'Orient. Il n'est question pour ceux qui entreprennent de donner au public ces sortes de vies, que de s'assurer de la vérité, de n'être point la dupe des bruits populaires, et de démêler avec discernement ce qui est de l'esprit de Dieu...

Dieu a prévu que ses merveilles feraient souvent la matière des blasphèmes des incrédules et des impies, et il n'a pas laissé d'en opérer sans nombre pour le salut de ses élus; c'est à nous à imiter sa sage conduite, et pour le salut des élus, nous devons raconter ces mêmes merveilles, dussent-elles être mal

(4) *Préface sur les états d'oraison*, tome XXVII des Œuvres de Bossuet, édition de Versailles, page 58.

(4*) Melior est patiens viro forti et qui dominatur animo suo expugnatore urbium. (*Prov.* XVI, 32.)

(5) Opera Dei revelare et confiteri honorificum est. (*Tob.* XII, 7.)

reçues par les incrédules. Il nous suffit de faire observer en ce lieu, que celles que nous rapportons dans cette histoire, de quelque espèce qu'elles soient, et quelle qu'en soit la matière ou l'occasion, ne tendent toutes qu'à la sanctification des âmes, et à la gloire de Dieu, à inspirer aux fidèles un généreux détachement de toutes choses, et un amour tendre et fervent pour Jésus-Christ...

Le témoignage de Nicole est d'un grand poids auprès de certaines personnes; c'est ce qui nous engage, quoique nous soyons bien éloignés d'adopter tous ses sentiments sur d'autres matières, à rapporter ici les réflexions sur lesquelles il appuie l'usage qu'il a fait d'une vision de sainte Thérèse, vision très singulière, mais en même temps très-instructive. Les paroles de cet auteur ont une application sensible à tout ce que la vie qui est contenue dans ce livre renferme de merveilleux et d'instructif tout ensemble (5').

« Je ne ferai pas difficulté de rapporter ici ce que sainte Thérèse dit d'une vision par laquelle Dieu lui fit voir quelque chose des supplices de l'enfer; et je ne crains pas de dire que ce serait une force d'esprit très-mal entendue, que de n'en être pas effrayé, et de traiter cela d'imagination. Il faudrait être assuré que c'en fût une, pour avoir droit de la mépriser. Or on est bien éloigné de pouvoir avoir cette assurance à l'égard des visions qu'elle rapporte : On peut dire au contraire avec vérité, qu'y ayant deux choses qu'on peut mettre en doute dans les visions, 1° si la personne qui les rapporte est sincère ; 2° si ce n'est point une illusion de son imagination; les personnes de bon sens qui examineront sans prévention les ouvrages de cette illustre sainte, seront d'abord pleinement convaincues de la première, qui est son entière sincérité, et à l'égard de la seconde, elles auront de la peine à se persuader que des imaginations mettent les âmes dans un état aussi saint, et aussi divin que celui où il paraît que Dieu la mettait par ses visions, ni que Dieu ait voulu joindre tant d'effets miraculeux à des illusions fantastiques. »

C'est ainsi que Nicole confondait l'incrédulité par un raisonnement aussi court que solide. C'est ainsi, que sans égard à la fausse délicatesse de notre siècle, il tirait avantage pour l'édification publique, d'une vision de sainte Thérèse, et qu'il la faisait servir à l'instruction.

Nous terminerons cet avertissement par une pensée de saint François de Sales, tirée de l'*Introduction à la vie dévote*, part. II, chap. 17 : « Il y a des vies où il y a plus de sujet d'admiration que d'imitation, comme celles de sainte Marie Égyptienne, de saint Siméon Stylite, des deux saintes Catherine de Sienne et de Gênes; de sainte Angèle, et autres semblables ; lesquelles ne laissent pas néanmoins de donner un grand goût général du saint amour de Dieu. »

Au reste cette matière a été discutée avec tant de sagesse et de solidité par Boudon dans le discours préliminaire qui va suivre, que nous nous empressons d'y renvoyer le lecteur.

(5') *Essais de Morale*, t. IV; *Traité des fins de l'homme*, l. II, *De l'enfer*, chap. 10.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

ÉCLAIRCISSEMENTS DES GRACES EXTRAORDINAIRES DONT IL EST PARLÉ EN CETTE VIE.

Le Seigneur est bon envers tous les hommes, dit le Psalmiste (*Psal.* CXLIV, 9); *il remplit tout ce qui vit de ses bénédictions* (*Ibid.*); *toute la terre est pleine de ses miséricordes* (*Psal.* CXVIII, 64); *il annoncera sa paix à son peuple, il l'annoncera à ses saints et à ceux qui entrent dans leur cœur pour se convertir.* (*Ibid.*, 16.) *Néanmoins le salut qu'il donne est bien près de ceux qui le craignent, afin que sa gloire habite dans notre terre* (*Psal.* LXXXIV, 9, 10); et il est vrai que ses fidèles serviteurs sont à proprement parler le temple de sa gloire, c'est dans eux qu'il fait paraître la grandeur de sa magnificence ; c'est pourquoi la divine parole enseigne qu'il est admirable dans ses saints (*Psal.* LXVII, 36); ce sont ceux qui racontent les miracles du Seigneur et qui publient toutes ses louanges. Oh! qu'heureux donc sont ceux qui gardent les règles de sa justice, et qui font en tout temps ce qui est juste !

Si ce grand Dieu des éternités veut bien mettre son plaisir à être avec les enfants des hommes, il faut avouer que les saints sont les délices de son cœur : « Hâte-toi, dit-il à la grande et séraphique Thérèse, de faire des maisons; » et il lui parla de la sorte, l'ayant assurée que ses filles étaient le lieu de son repos; que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit ! Ses divines familiarités dans l'ancienne loi avec ses fidèles serviteurs sont bien étonnantes. Qu'on lise ce qui est écrit en sa divine parole avec Abraham, Isaac et Jacob, et il sera bien difficile que l'on n'entre dans des admirations dont il n'est pas aisé de revenir. L'Écriture nous enseigne même qu'il parlait à Moïse comme un ami à son ami ; et il avait pour lui des bontés si surprenantes, qu'en de certaines occasions il ne veut rien faire que de son consentement. Il annonce sa parole à Jacob, les règles de sa justice et de ses jugements à Israël, et il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations ; mais il découvre à ses prophètes ses mystères les plus cachés, il leur fait voir ce qui n'est pas encore, et il les fait entrer dans la participation de sa connaissance divine à l'égard des choses futures.

S'il traite de la sorte avec ses saints dans le temps d'une loi de rigueur, que ne fera-t-il pas dans la loi nouvelle, qui est une loi

toute d'amour? Ah! non-seulement le Père éternel rendra son Fils bien-aimé visible, qui se fera homme pour converser visiblement avec les hommes, mais il le donnera encore à ses pauvres et chétives créatures pour satisfaire pour leurs crimes, pour mourir afin de les délivrer des peines infinies qu'elles méritaient, en donnant jusqu'à la dernière goutte de son sang.

C'est ainsi, s'écrie le disciple de l'amour, l'aimable saint Jean l'Evangéliste à qui tous les fidèles doivent avoir une grande et spéciale dévotion, *c'est ainsi que Dieu a aimé le monde* (*Joan.* III, 16); mais l'excessive charité d'un Dieu qui n'a point de bornes ne s'arrêtera pas là : un Dieu fait homme donnera encore son corps et son sang pour servir de nourriture aux fidèles, aux pauvres, aussi bien qu'aux riches, aux dernières personnes de la terre, aussi bien qu'aux princes et aux rois, et même à ses plus grands ennemis, qui le reçoivent par des communions sacriléges, et qui le placent dans leur cœur avec le démon. Ces vérités ne sont pas problématiques, elles ne laissent aucun lieu de doute, puisque ce sont des vérités de foi; après cela, dit saint François de Sales, je ne vois plus rien de difficile à croire des grâces extraordinaires que l'on rapporte de certaines âmes. Car enfin toutes les grâces, pour singulières qu'elles soient, n'approchent pas de celle de la divine Eucharistie, dans laquelle Dieu donne son corps à manger et son sang à boire; et cela, non pas par des anges qui le représentent, ou par des formes miraculeuses qu'il produise, comme il arrive presque toujours dans les apparitions et visions surnaturelles, mais par soi-même, se trouvant réellement présent.

Il ne faut donc pas s'étonner des grâces singulières qu'il fait à ses saints qui sont ses véritables serviteurs, qui vivent dans les voies les plus saintes de son pur amour, qui ne respirent que sa plus grande gloire, qui ne recherchent que ses divins intérêts, qui n'ont point d'autre plaisir qu'à lui plaire, qui mettent toute leur joie à souffrir pour son amour; car si la foi nous apprend qu'il s'est fait homme, qu'il est mort sur un gibet, qu'il donne son corps en nourriture pour ses ennemis (car nous étions tous enfants d'ire et de colère sans cet aimable Sauveur), et qu'après nous avoir délivrés de l'enfer, il continue encore ses miséricordes infinies aux pécheurs qui continuent dans leurs crimes, dont plusieurs reçoivent son corps et son sang véritablement et réellement, quoiqu'en état de péché, peut-on avoir de la peine à croire les grâces les plus extraordinaires des saints qui n'approchent pas de celle-là? Certainement, dit un savant personnage, si nous confessons qu'un Dieu s'est fait homme, il n'y a pas grande difficulté à croire qu'il parle aux hommes, et particulièrement si l'on considère, comme il a été dit, qu'ordinairement il ne le fait pas par lui-même. Si nous demeurons d'accord qu'il s'est laissé crucifier pour eux, doit-on s'étonner s'il les console? s'il s'est fait comme leur serviteur, doit-on être surpris s'il paraît quelquefois à ses plus fidèles serviteurs? Mais c'est une chose étrange que la faiblesse de l'homme, selon la remarque de saint Augustin; dès lors, dit ce Père, qu'une chose n'arrive pas communément, quoiqu'elle soit peu considérable, on l'admire, on s'en occupe, pendant qu'à peine considère-t-on les œuvres les plus éclatantes de la divine Providence si elles sont ordinaires. Il y a plus, l'on ne fait pas attention aux promesses que Dieu a faites à son Eglise par la bouche de celui qu'il avait choisi pour en être le chef, car il est rapporté dans le chapitre II, ỳ. 17, des *Actes des apôtres*, que quelques-uns se moquant des dons extraordinaires qu'ils avaient reçus, Pierre se levant avec les onze, éleva sa voix, et dit au peuple juif et à tous ceux qui demeuraient en Jérusalem : *Il arrivera aux derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon esprit sur toute chair, et que vos enfants et vos filles prophétiseront, et vos jeunes gens auront des visions et vos vieillards des songes, et en ce jour-là je répandrai mon esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront.* (*Joel*, II, 28.) Le Seigneur, qui est véritable en toutes ses paroles, comme parle le Psalmiste (*Psal.* CXLIV), 13), et saint en toutes ses actions n'a pas manqué à ses promesses.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que ces derniers jours dont il est parlé aux *Actes des apôtres*, doivent seulement s'entendre de leur temps, ou des premiers siècles dans lesquels la religion chrétienne avait besoin de ces dons gratuits pour soutenir sa créance contre les infidèles. Il est vrai que dans ces temps les miracles étaient ordinaires, qui depuis n'ont pas été si fréquents; néanmoins Dieu n'a pas laissé d'en faire d'admirables dans la suite des siècles, et de se communiquer par des voies extraordinaires à plusieurs âmes saintes. Saint Grégoire le Grand, qui vivait dans un siècle auquel la religion chétienne était bien établie, a fait des livres entiers des grâces singulières, des dons gratuits que Dieu communiquait à un grand nombre de personnes dont il écrit la vie, et qui marchaient par le sentier étroit de l'Evangile.

Il faudrait ignorer toute l'histoire ecclésiastique pour ne pas savoir cette vérité, et le Dieu que nous adorons n'est-il pas toujours le même, sa divine main est-elle moins puissante, ses bontés ne sont-elles pas toujours aussi grandes? Le P. Louis de Léon, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, lecteur de la divine Ecriture à Salamanque, qui a été appelé la lumière et la gloire de l'Espagne, écrivant de cette matière au sujet de sainte Thérèse avant sa béatification, l'Eglise n'ayant encore rien prononcé de sa béatitude, enseigne que Dieu, dans les grâces extraordinaires qu'il fait dans les derniers temps, veut montrer que sa grâce ne vieillit point, et que la vertu de son esprit, qui a été grande dans l'âge d'or de

l'Église naissante, n'est pas moindre dans les autres temps.

Tous les siècles nous en rendent d'illustres témoignages : les déserts sont devenus des paradis par les grâces que Dieu y a répandues; et leurs angéliques habitants y menant une vie toute céleste, y conversaient familièrement avec Dieu et avec ses anges. Les cloîtres ensuite ont été remplis de saints par leur entière séparation des attachements aux créatures et par leur intime union avec le Créateur. Dans l'ordre seul de saint Benoît l'on en compte plus de cinquante mille canonisés; l'on en a vu, de ces personnes éminentes en sainteté, jusqu'à neuf cents qui vivaient ensemble dans un seul monastère. Tous les autres ordres approuvés par l'Église ont eu un grand nombre de ces âmes d'élite qui ont été les prodiges de leurs temps. Le siècle, au milieu de toute sa corruption, n'a pas été privé de ces grâces; il a eu ses saints, des gens qui ne tenaient en rien à la terre, qui, selon la doctrine de l'Apôtre, étant mariés, vivaient comme ne l'étant point, qui usaient de ce monde comme n'en usant point (*I Cor.* VII, 29, 31); et la divine Providence en a voulu faire paraître un nombre considérable même au milieu des cours, et en d'autres états où les désirs du siècle règnent davantage.

Notre siècle malheureux ne laisse pas de produire ces âmes innocentes. Il y en a qui servent Dieu dans la sainteté et la justice, se tenant en sa présence tous les jours de leur vie, qui l'adorent en esprit et en vérité. Le savant et pieux cardinal Bellarmin assure qu'il y en a plus qu'on ne pense. Le feu P. de Condren, décédé en odeur de sainteté, et qui a été l'un des plus éclairés de nos derniers jours dans la science des saints, a été dans le même sentiment : mais comme le monde ne connaît pas Dieu, selon le témoignage du Fils de Dieu même, il ne faut pas s'étonner si les saints lui sont cachés. Leurs plus grandes vertus ne leur paraissent que des bassesses, et leur vie une pure folie. Les mondains mêmes ont de la peine à se persuader que dans les derniers temps il y ait des saints, de peur que leurs actions ne soient une condamnation de leurs mœurs déréglées; ainsi ils cherchent des excuses dans leurs péchés, témoignant malheureusement que tous les autres sont dans les mêmes égarements, ne considérant pas que l'Évangile subsiste toujours, qui est la règle de tous les Chrétiens, dans lequel celui qu'ils reconnaissent pour Dieu nous exhorte à être parfaits à l'imitation de son Père céleste. Ainsi le grand Apôtre veut que nous soyons les imitateurs de Dieu (*Ephes.* I, 5), et il nous déclare nettement que la volonté de Dieu est que nous soyons des saints.

Or Dieu tout bon et qui est riche en miséricorde sur tous ceux qui invoquent son saint nom, et dont la divine parole nous assure qu'il fera la volonté de ceux qui le craignent, et qu'il exaucera leurs désirs (*Psal.* CXLIV, 18, 19), garde ses saints comme la prunelle de l'œil, et les couvre sous l'ombre de ses ailes (*Psal.* XVI, 8); il exauce leurs désirs, et écoute la préparation de leur cœur (*Psal.* X, 17); il se déclare hautement leur protecteur, il est leur force, leur appui, leur soutien, leur refuge et leur libérateur (*Psal.* CXIII, 9; XVII, 3); il les couvre de ses épaules, pour parler le langage de l'Écriture, et sa vérité les environne comme un bouclier (*Psal.* XC, 4, 5) : il est avec eux dans l'affliction, il les en tire et les remplit de gloire (*Ibid.*, 15), il donne ordre à ses anges de garder les hommes en toutes leurs voies, et de les porter entre leurs mains (*Ibid.*, 11, 12); il cache ses saints dans le secret de son visage, il les tient à couvert dans son tabernacle; il fait éclater sa miséricorde sur eux, et sa divine protection leur sert comme d'une ville bien munie. (*Psal.* XXX, 21, 22.)

Aimez donc le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints, agissez courageusement, et que votre cœur se fortifie, vous tous qui espérez en lui (*Ibid.*, 24, 25); entrez dans les transports d'une sainte joie et d'une divine allégresse. O monde, ô mondains, ô personnes tièdes, qui marchez si lentement dans les voies de Dieu, oh! si vous saviez les biens et les douceurs qu'il cache à ceux qui l'aiment en vérité; si vous saviez les bénédictions dont il les prévient, les grâces qui les accompagnent, les faveurs dont il les comble! Nous en lisons en vérité de grandes dans la vies des saints. Mais l'un de ces saints, le glorieux Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, disait très-bien, que tout ce qui est rapporté de plus sublime de ces âmes éminentes, dans leurs histoires, n'approche pas de ce que l'esprit de Dieu a fait en elles, et qui nous est caché; ce qui a fait dire au Prophète-Roi que tout l'honneur de la fille du roi est au dedans. Oh! qui pourrait pénétrer ce que l'esprit de Dieu a opéré dans leur intérieur! Ces hommes divins qui goûtaient et voyaient combien Dieu était doux par leur propre expérience, bien loin d'avoir de la peine à croire les grâces extraordinaires qui en sont rapportées, savaient que c'étaient les moindres effets des communications d'un Dieu qui a des bontés infinies : plusieurs, disait saint Bernard, voient les croix des serviteurs de Dieu, mais peu les onctions de leurs grâces.

Mais il ne faut pas penser que Dieu, dont les miséricordes sont infinies, ait borné ses communications divines à l'égard seulement des hommes; il a fait éclater les merveilles de sa grâce dans de simples femmes et filles, et il prend plaisir à faire paraître la grandeur de sa puissance dans les instruments les plus faibles, comme l'Église le remarque dans le glorieux triomphe du martyre de tant de jeunes filles. C'est pourquoi, en ce que nous avons cité de saint Pierre aux *Actes des apôtres*, Dieu promet qu'il répandra de son esprit sur toute chair, sur ses servantes aussi bien que sur ses serviteurs. Il promet le don de prophétie aux filles; il veut confondre de la sorte l'orgueilleuse sagesse du monde, laissant tant de doctes qui par leur

vaine suffisance se rendent indignes de ses dons. Le P. Ribera, grand théologien, mais qui était plus grand par son humilité que par sa science, l'enseigne très-bien en la Vie qu'il a écrite de sainte Thérèse, dans laquelle il déclare que Notre-Seigneur dit à cette séraphique sainte que les savants n'étaient pas disposés à recevoir ces grâces extraordinaires; et c'est parce qu'ils marchent en des choses grandes, et que leur cœur est élevé, ce qui fait dire à notre bon Sauveur à son Père : Je vous rends grâce, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez découvertes aux petits : oui, mon Père, car tel a été votre plaisir. Et comme le plaisir du Père éternel faisait tout le plaisir de ce Fils bien-aimé, l'évangéliste saint Luc nous apprend qu'à cette heure-là même qu'il dit ces choses son esprit eut un transport de joie et il voulut encore, selon le sentiment d'un savant interprète, se donner cette joie, voyant que Dieu donnait ses grâces extraordinaires à des personnes simples, dont les sages et les grands du monde n'avaient pas de connaissance.

Mais la divine parole nous enseigne expressément que Dieu dans l'ancienne loi s'est communiqué à de simples femmes; et si, dans l'ordre de son aimable providence il destine un Siméon le juste, qui savait par la révélation divine l'incarnation du Verbe, pour publier hautement et publiquement que l'enfant Jésus était le Sauveur du monde, à même temps il choisit Anne prophétesse, qui servait Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières, pour parler de ce divin Sauveur à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël; mais qui ne sait les faveurs singulières que Dieu tout bon a faites dans tous les siècles à tant de pures vierges, de saintes veuves et femmes; comme aux Gertrude, aux Mechtilde, aux Brigitte, aux Elisabeth, aux Catherine, aux Marguerite, aux Thérèse et autres semblables.

Il est vrai que les enfants de ténèbres ne sont pas capables de comprendre ces œuvres de lumière : celui qui marche dans les ténèbres, dit le Sauveur du monde, ne sait où il va, il ne découvre pas les plus beaux, les plus grands, les plus rares objets au milieu d'une nuit fort sombre. C'est ce qui arrive à ceux qui vivent dans l'amour des choses du siècle; autant qu'ils y ont d'attachement, autant leurs esprits sont-ils dans l'obscurité; car c'est le propre de l'attachement aux créatures que l'aveuglement dans cette vue : Un Père de l'Eglise s'écrie que le monde est un grand aveugle. Comment donc dans son aveuglement pourra-t-il voir les merveilles que Dieu opère dans ses saints?

L'homme animal, selon la doctrine du grand Apôtre (*I Cor.* II, 14), *ne comprend pas les choses de l'esprit de Dieu, parce qu'elles lui passent pour folie; et il n'est pas capable de les concevoir, parce que c'est par l'esprit qu'elles se discernent.* Or par l'homme animal il ne faut pas seulement entendre, selon la doctrine d'un pieux et savant interprète, celui qui est dominé par les sens, mais celui qui étant justifié n'est pas parfait, ne vit pas du seul esprit de Dieu. Car celui-là même ne connaît pas la pureté de la vie spirituelle; il y a des gens de bien à qui le lait se donne seulement et non pas la viande solide, parce qu'ils ne sont pas encore assez forts; et la raison en est, comme l'enseigne l'homme apostolique que nous venons de citer, par ce qu'ils sont encore charnels. *Or tous ceux que l'on nourrit de lait*, ce sont encore les paroles de l'Apôtre aux Hébreux (v, 13, 14), *sont incapables des discours qui regardent la justice, parce qu'ils sont encore enfants, et la viande solide est pour les parfaits, dont l'esprit est accoutumé par un long exercice à discerner le bien et le mal.*

Car l'homme spirituel juge de toutes choses, nous parlons toujours avec l'Apôtre (*I Cor.* II, 15), *et lui ne peut être jugé de personne*. c'est-à-dire enseigne l'angélique Docteur, qui ne soit spirituel; non plus que les sens ne jugent pas la raison, ni un homme endormi celui qui veille : c'est la doctrine des autres Pères et saints docteurs. Comme celui, dit saint Bernard, qui est ignorant du grec, n'entendra pas celui qui le parle, de même la langue d'amour sera barbare à celui qui n'aime point. Nous avons rapporté plus au long le sentiment des saints docteurs sur ce sujet, dans le livre de l'oraison qu'il a plu à la divine Providence nous faire donner au public. Nous dirons encore seulement ici que saint Bonaventure enseigne que plusieurs sages et docteurs, n'arrivant pas à la science des saints, s'en moquent, en cela combattant contre Dieu, qui en est le haut distributeur.

Sainte Thérèse, la grande et spirituelle maîtresse des voies intérieures, en ses derniers jours, enseigne, au chapitre 34 de sa Vie, qu'un homme docte peut gouverner une âme d'une voie extraordinaire, en voyant si ses grâces ne sont pas contraires à l'Ecriture; mais pour le reste, dit cette grande sainte, qu'il ne se rompe pas la tête et ne s'alambique pas le cerveau, qu'il ne pense pas comprendre ce qu'il n'entend pas, car en cela elles ont plus grand maître qui les conduit, et elles ne sont pas sans directeur, ni supérieur. Que le savant s'humilie, voyant que Notre-Seigneur fait une petite vieille plus savante que lui, quoique très-éminent en doctrine. Quand donc la sainte enseigne que les doctes ne l'ont jamais trompée, elle entend dans les conseils qu'elle en a reçus pour les voies ordinaires, et pour ne rien penser dans les choses extraordinaires que conformément à la foi catholique; et elle déclare que c'est un abus de vouloir connaître l'esprit des saints sans l'avoir. N'est-ce pas ce que nous dit l'Apôtre, en la *Ire Epître aux Corinthiens* (II, 16), par ces paroles : *Qui a connu les pensées du Seigneur, et qui lui a donné conseil? Mais, pour nous, nous avons le sens de Jésus-Christ;* car, comme expliquent les interprètes, les pensées ou la sagesse du Seigneur étant au-dessus de

tout, il juge de toutes choses, et ne peut être jugé de personne, parce que toute autre sagesse lui est inférieure. Mais avec le sens de Jésus-Christ on juge de tout; parce que c'est par son esprit, qui réside d'une manière spéciale dans ses saints, que les choses de Dieu se discernent.

Ce qui a fait écrire à l'éminentissime cardinal de Richelieu, dans son livre *De la perfection* (et cela avec beaucoup d'humilité): Je laisse à faire un plus long examen de la théologie mystique à ceux qui, la connaissant par une longue et sainte expérience, en savent si bien tous les replis que ceux qui me ressemblent doivent les révérer avec humilité sur la simple connaissance qu'ils en ont, laquelle, bien que vraie et certaine, les laisse néanmoins dans une telle obscurité des circonstances particulières qu'ils ne sont pas les plus savants, en ce qui est de leur détail, que les aveugles en la distinction des couleurs; la pratique étant la seule théorie de cette haute théologie. Voilà les sentiments d'un grand cardinal, d'un grand évêque, d'un grand docteur et d'un grand esprit; mais si ce rare esprit, avec tant de lumières, tant de science, et avec toute sa théologie, a cru devoir révérer, avec ceux qui lui ressemblent, les secrets de la théologie mystique, ou les opérations les plus singulières et les plus intimes de l'esprit de Dieu en de certaines âmes choisies, il est bien juste que des gens bien éloignés de toutes les qualités de cette éminente personne ne les méprisent pas : il est juste et raisonnable qu'ils ne jugent pas de ce qu'ils ignorent, puisqu'ils ne sont pas plus savants, en cette matière que les aveugles en la distinction des couleurs, et qu'une personne qui ne sait pas une langue dans son intelligence. Il est vrai qu'il faut être retenu pour ne pas croire légèrement aux choses extraordinaires. La doctrine des saints et l'expérience nous apprennent que le diable imite les voies de Dieu, et que quelquefois il se transforme en ange de lumière, ce qu'il fait avec beaucoup d'artifices, lorsqu'il remarque que Dieu veut faire éclater les merveilles de sa puissance et de son amour en quelques personnes; car pour lors il n'oublie rien pour en tromper quelque autre, et cependant la rendre célèbre parmi le monde, en donnant une haute estime, opérant dans elle des merveilles apparentes de dons très-singuliers et d'une grande sainteté. Particulièrement il fait tout son possible pour surprendre ceux qui la conduisent et les autres personnes de mérite, parce qu'il sait très-bien la grande gloire qui arrive à Dieu de sa divine conduite sur ses saints. Ainsi il travaille à s'opposer à ses desseins par une trompeuse imitation de ses voies, dont il arrive un grand mal parmi le monde, et même des personnes de probité : car, dès lors que les tromperies et les illusions d'une âme qui passait pour une sainte sont découvertes, à même temps l'on pense et l'on dit que c'est la même chose de celles qui sont véritablement conduites par l'esprit de Dieu. C'est ce qui arriva du temps de sainte Thérèse. Le démon fit éclater avec tant de bruit par toute l'Espagne, en une si haute opinion de sainteté, une créature qu'il avait trompée, qu'on venait de toutes parts pour la voir et pour avoir recours à ses prières; mais enfin, ses illusions étant découvertes, sainte Thérèse en souffrit beaucoup. Si l'on parlait des grâces extraordinaires qu'elle recevait de Dieu, aussitôt l'on disait que c'étaient des tromperies pareilles à celles de cette personne, et elle fut réduite dans un état tel qu'elle avait de la peine à trouver un religieux ou un ecclésiastique qui voulût la confesser ou conférer avec elle.

Il y en a donc que le diable trompe; mais il y en a qui se trompent eux-même par la faiblesse de leur imagination, s'imaginant voir et entendre des objets et des voix extraordinaires, quoiqu'en effet ils ne voient et ils n'entendent rien. Il y en a qui non-seulement sont trompés par le démon ou par eux-mêmes, mais qui trompent par une malice volontaire et diabolique; ainsi nous répétons ce que nous avons dit : qu'il faut être retenu pour ne pas croire légèrement aux choses extraordinaires; et les directeurs doivent s'appliquer à conduire par les voies de pure foi, qui est le moyen immédiat de l'union de l'âme avec Dieu. C'est ce que le grand docteur de la théologie mystique, le bienheureux P. Jean de la Croix, enseigne parfaitement en ses livres divins, dans lesquels il donne pour règle à l'égard des choses extraordinaires, comme les visions et révélations, de les laisser pour telles qu'elles sont devant Dieu, s'arrêtant seulement à la foi. Doctrine saine mais très-sûre, qui met à couvert de toutes les illusions des démons, et en assurance les directeurs et les personnes qui prennent leur conseil; car, s'arrêtant à la foi, l'on ne peut errer, l'on marche par un chemin assuré, et la lumière qui conduit est infaillible, puisque c'est la lumière de Dieu. D'autre part, ces grâces gratuites que Dieu donne, comme les visions et révélations, ayant leur effet indépendamment de nos réflexions, l'on ne perd rien à ne les pas examiner. Mais si au contraire l'on veut beaucoup les examiner pour y donner créance ou les rejeter, souvent il arrive que l'on prend les dons de Dieu pour les tromperies du malin esprit, et les illusions du diable pour de véritables grâces de l'esprit de Dieu. Je ne veux pas par là conclure que les directeurs ne se servent des marques que les saints docteurs nous ont données pour discerner le véritable esprit de Dieu, dans ce qui arrive d'extraordinaire, d'avec l'esprit malin, comme nous le dirons ensuite; mais je veux dire qu'après tout il faut beaucoup suspendre son jugement, et ne faire aucun fond certain sur ces choses singulières, et mettre tout son appui sur la foi. Mais à l'égard des personnes qui les reçoivent, elles ne doivent pas beaucoup s'en occuper, les laissant, comme il a été dit pour telles qu'elles sont devant Dieu; et, de

cette manière, si c'est le démon qui agit, il demeurera confus; si c'est le Saint-Esprit, il augmentera ses bénédictions.

De plus, il faut savoir et l'apprendre aux autres que la sainteté ne consiste pas dans les révélations quoique véritables, ni dans les bonnes visions, ni dans les miracles et autres dons gratuits; car ils peuvent compatir avec le péché mortel, et, selon le témoignage même du Fils de Dieu, plusieurs de ces gens qui en auront été favorisés seront damnés. Il ne faut donc pas s'étonner si Dieu les accorde à des justes qui n'approchent pas de la sainteté de plusieurs autres qui ne les ont pas. La sainteté ne consiste donc pas dans les dons gratuits, comme le vulgaire l'estime, et il faut bien se donner de garde de les désirer ni d'y mettre sa complaisance, ce qui serait une ouverture à toutes les illusions diaboliques. Ils ne doivent pas régler notre conduite, mais la foi, mais la doctrine de l'Eglise; l'on ne doit pas s'y appuyer, mais en avoir une crainte paisible qui ne trouble pas. Les directeurs ne doivent pas en faire trop d'estime; ce qui arrive souvent à ceux qui ont peu d'expérience, qui en sont tout dans l'admiration. Ils doivent éviter de faire paraître leur estime devant les personnes qui ont ces dons; mais, d'autre part, il faut aussi qu'ils ne les abattent pas et ne les mettent pas dans le découragement. « Il y a des directeurs, » dit la grande sainte Thérèse, « qui s'étonnent davantage, quand on leur communique des grâces particulières, que si on leur disait des grands crimes que l'on eût commis. »

Il faut donc éviter toutes les extrémités: se reposer entre ces deux sorts, c'est être comme les colombes de l'Ecriture, dont les plumes sont argentées et dont les ailes sont éclatantes comme l'or; et, lorsque le roi du ciel fera le discernement de ses justes qui sont comme des rois en sa présence par l'élévation de leur sainteté, ils deviendront plus blancs que la neige dans Selmon, et ils arriveront à la montagne où le Seigneur a désiré d'habiter et où le Seigneur habitera éternellement. Il ne faut donc pas aller ni à droite ni à gauche, car Dieu conduit les justes par des voies qui sont sans aucun détour. Si la divine parole nous déclare (*Eccli.* XIX, 4) que celui qui croit promptement est léger de cœur, elle nous apprend que l'incrédulité déplaît à Dieu par la punition qu'il en a faite. Saint Zacharie, père de saint Jean-Baptiste, en est un illustre témoin; car, n'ayant pas voulu croire aux paroles de l'ange qui lui apparut, il demeura muet en punition de son incrédulité. Si le disciple bien-aimé nous exhorte à ne pas croire à tout esprit, mais à juger si les esprits viennent de Dieu, le grand Apôtre nous apprend (*I Thess.* v, 19) qu'il ne faut pas éteindre l'esprit, c'est-à-dire, comme l'explique un savant homme, que l'on ne doit pas empêcher l'usage des dons du Saint-Esprit. Le même apôtre (*Ibid.*, 20) ne veut pas qu'on néglige les prophéties, mais que l'on examine toutes choses, conservant ce qui est bon et rejetant tout ce qui paraît mauvais.

Nous avons tâché avec le secours divin de garder ce milieu ou cette règle, quand nous avons parlé des grâces extraordinaires de la bonne sœur dont la divine Providence nous fait écrire la Vie. Nous n'avons pas donné légèrement notre créance aux choses extraordinaires qui se sont passées en elle; nous n'avons pas cru à tout esprit à l'égard des révélations et des visions qu'elle a eues; nous l'avons dit, Satan se transforme quelquefois en ange de lumière (*II Cor.* XI, 14); et il trompe en de certaines occasions, non-seulement les justes qui vivent dans une justice commune, mais les saints les plus élevés dans les voies de la perfection, comme l'on peut voir en la Vie de la Bienheureuse Catherine de Bologne, en sorte qu'il mêle ses illusions avec les dons les plus solides de l'esprit de Dieu. Nous protestons donc que, nous tenant à la sûre doctrine de l'admirable docteur des voies intérieures, le bienheureux P. Jean de la Croix, coadjuteur de la grande sainte Thérèse dans la réforme du Carmel, nous laissons toutes les grâces extraordinaires dont nous parlons pour telles qu'elles sont au jugement de Dieu.

Mais nous les proposons, parce qu'elles ont toutes les marques qu'elles viennent de l'esprit de Dieu, selon les instructions que les saints docteurs et les autres maîtres de la vie spirituelle en donnent. *Voici en quoi on connaît si un esprit est de Dieu*, nous enseigne le favori de Jésus-Christ en sa *I*re *Epître* (IV, 2) : *Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de Dieu;* c'est-à-dire, comme l'explique un interprète, tout esprit qui confesse Jésus-Christ, non pas par ses paroles seulement, mais par ses actions. Aussi le Fils de Dieu, qui est la vérité même, nous donne la bonne vie pour règle du juste discernement qu'il faut faire des bons et faux prophètes. C'est par leur fruit, dit ce maître céleste, que vous les connaîtrez; car un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre de bons fruits. Cette règle supposée qui nous est donnée par le Fils bien-aimé du Père éternel, que nous devons écouter, nous pouvons dire que les grâces singulières de notre bonne sœur ont un fondement très-solide; car si c'est par les fruits d'une bonne vie qu'il faut connaître si les grâces extraordinaires sont véritables, nous avons tout sujet de penser que ses dons viennent de l'esprit de Dieu, sa vie s'étant toute passée dans les pratiques les plus solides de la vertu.

L'humilité, qui est le fondement de tout l'édifice spirituel de la perfection, a été grande dans cette servante de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère; et si le célèbre chancelier de l'université de Paris, Gerson, assure que, pour faire le juste discernement de la bonne ou fausse monnaie des grâces extraordinaires (c'est comme ce grand homme s'explique), il ne faut que

bien discerner si la personne est véritablement humble; l'on peut favorablement juger de ces grâces, ayant excellé en la vertu d'humilité : elle avait de si bas sentiments d'elle-même qu'elle aurait embarrassé à la mort tout autre confesseur que son directeur, qui, par une singulière conduite de la divine Providence, vint tout à propos d'un long voyage qu'il avait fait pour l'assister à ce redoutable passage de l'éternité; car elle s'accusait d'une manière si étonnante qu'il fallait la connaître à fond pour ne la pas prendre pour une grande pécheresse. Elle a été très-obéissante, ce qui est encore l'une des plus grandes marques de l'esprit de Dieu, selon le sentiment des Pères de la vie spirituelle; sa patience a été invincible au milieu des croix qu'elle a portées, qui ont été longues et extrêmes; sa paix profonde parmi tous les troubles qu'elle a soufferts; son égalité admirable dans tous les différents états de sa vie. Elle a vécu dans une sainte haine de soi-même, ne voulant aucune consolation des créatures, ne cherchant jamais aucune satisfaction dans les choses même les plus saintes ; désirant d'être inconnue et aimant la vie cachée. Elle a été dans un entier abandon à la divine Providence, son détachement a été universel.

Mais elle a été singulièrement détachée de ses propres lumières et des dons gratuits. Voici quelques-uns de ses sentiments au sujet des révélations : « Les révélations, disait-elle, auxquelles on peut donner quelque créance sont celles qui sont conformes à la foi, qui nous portent à une véritable conversion des mœurs et à la solide recherche de ce qu'il plaît à Dieu. Encore la créance que l'on y donne n'est pas tant à raison qu'elles nous sont données que parce qu'elles ont de la conformité à ce qui a été révélé de Dieu dans l'Ecriture ou par la tradition; il ne faut s'en servir qu'autant qu'elles servent de moyen solide pour l'établissement de l'intérêt de Dieu. » Elle déplorait certains directeurs ou autres personnes, qui donnaient créance trop légèrement, et qui les tenaient pour très-assurées, pendant que les âmes qui les reçoivent sont toujours dans la crainte d'être trompées, et qui n'en parleraient jamais, si on ne les obligeait d'en rendre compte.

Mais l'esprit de mort qu'elle portait était général à l'égard de tout l'être créé, à l'égard de ses intérêts spirituels, de l'éternité bienheureuse ou malheureuse; elle ne s'arrêtait pas au paradis, mais seulement au Dieu du paradis; et, ce qui est bien considérable, est sa constante fidélité et sa persévérance inviolable dans le service de Dieu et de son immaculée Mère jusqu'au dernier soupir de sa vie. Pour juger sainement de la vertu d'une personne, il ne faut pas s'arrêter à de certaines actions particulières ou à des états qui n'ont pas de durée, ce serait le moyen souvent d'être trompé. Combien a-t-on vu de personnes qui paraissaient être grandes en piété, mais dont l'éclat d'une fausse vertu a été à la fin découvert! Ordinairement ces gens sont connus dans la suite de leur vie, et tôt ou tard le diable se manifeste. La persévérance d'une bonne vie jusqu'à la mort est un effet de l'esprit de Dieu.

La bonne sœur dont nous parlons a eu ces dons de persévérance ; et, ce qui est admirable, elle a persévéré au milieu des plus cruelles peines que la nature souffre. Elle a été abandonnée, comme Job, aux démons pour la faire souffrir ; elle a été éprouvée par des peines sensibles qui venaient de Dieu, et cependant elle ne s'est jamais lassée des souffrances. Elle s'est comme nourrie et a vécu des supplices de la croix ; enfin elle a eu une foi très-pure, sans laquelle tout le reste est inutile ; et il est à remarquer que quelques hérétiques ont eu de bonnes mœurs, et dont même la probité de vie a servi d'occasion à l'établissement de leurs erreurs. Plusieurs solitaires qui menaient une vie admirable tombèrent dans l'hérésie des monothélites; et saint Bernard, parlant d'un certain personnage de son temps qui était dans l'erreur, et qui séduisait ses amis par ses austérités et pénitences extraordinaires : « Plût à Dieu, dit ce saint, qu'il eût la doctrine aussi saine que sa vie est sainte ! » ces paroles font juger que sa vie était véritablement sainte, puisque ce Père souhaite que sa doctrine soit aussi saine.

De plus, les dons extraordinaires de son immaculée Mère ont servi à prier pour les pécheurs ou à travailler pour leur conversion, à porter à la pratique de la vertu et au service de Dieu, à prier pour l'Eglise et pour les personnes de toute sorte d'état, n'ayant rien qui ne soit conforme à la doctrine des saints ou qui soit contraire à la foi mais ayant toutes les marques de l'esprit de Dieu, l'on en a vu de grands effets pour la gloire de Notre-Seigneur ; plusieurs personnes en ont reçu des secours considérables, et Dieu tout bon et tout miséricordieux y a répandu une bénédiction abondante. C'est ce qui nous a pressé d'en parler, et en la manière que nous avons dit, ne faisant que les proposer, et en les laissant pour telles qu'elles sont au jugement de Dieu. Or, l'incertitude de ces grâces, dit le célèbre P. Louis de Léon dans son apologie pour sainte Thérèse, ne doit pas empêcher qu'on ne les expose, parce qu'encore que le diable se transforme en ange de lumière, et que toutes sortes de révélations ne doivent pas être écrites cependant, comme c'est une chose indubitable que Dieu parle quelquefois à des âmes qui sont entièrement à lui, et se montre à elles en des manières différentes, il y en a qui méritent d'être publiées ; et c'est ce qui a été pratiqué dans tous les siècles. Quel saint y a-t-il, continue ce grand personnage qui n'ait eu des dons extraordinaires, et n'est-ce pas une chose commune d'en parler dans l'histoire de leur vie?

Cependant, dans notre siècle corrompu, l'on trouve des gens qui soutiennent que l'on doit supprimer ce qui est extraordinaire

dans la vie des saints ; mais, pour répondre à leur opinion, il faut leur dire qu'il n'y a jamais eu de saint qui n'ait eu de grâces singulières ; et qu'ainsi l'histoire de leur vie serait peu considérable si l'on supprimait ce qui les a fait arriver à la sainteté : et, pour parler nettement sur cette matière, l'on doit savoir que les saints ont eu plusieurs sortes de grâces ; ils ont eu la grâce sanctifiante dans un éminent degré, et des secours abondants pour accroître cette grâce, des lumières vives et pénétrantes que Dieu est le grand tout, et que tout le reste en sa divine présence n'est rien. Ils ont eu des mouvements puissants du divin et pur amour. Ils ont correspondu avec les secours divins qui leur ont été donnés, avec une fidélité inviolable aux attraits de l'esprit de Dieu, ils ont marché à grands pas dans les voies les plus saintes de la perfection, ils ont été dans une pratique si héroïque de la vertu que leurs exemples étonnent, et tout cela assurément d'une manière extraordinaire. Si dans ce sens il ne fallait pas écrire ce qu'ils ont eu d'extraordinaire, il ne faudrait plus écrire leur vie.

Ils ont eu d'autres grâces que l'on appelle gratuites, comme les visions et révélations divines, le don de prophétie, de faire des miracles, et autres semblables dons. Il est vrai, comme nous l'avons remarqué, que la sainteté ne consiste pas dans ces dons ; mais ordinairement Dieu les accorde à ces âmes éminentes, ce qu'il fait pour sa gloire ; et il ne leur accorde pas ces sortes de grâces, selon la doctrine des Pères spirituels, pour être mises en oubli. S'il conduit ses saints par des voies pleines de merveilles, selon le témoignage de l'Ecriture (*Psal.* LXVII, 36), c'est parce que, selon la même divine parole, il veut paraître admirable en eux. L'on rapporte sur ce sujet qu'il dit un jour à la séraphique Thérèse, que ce n'était pas pour elle qu'il lui faisait ces grâces, mais pour la gloire qu'il en voulait tirer. Aussi saint François de Sales dit très-bien qu'il est à propos de lire même dans les Vies des saints de certaines choses qui sont admirables, quoiqu'il n'y ait rien pour l'imitation, parce qu'elles servent à l'honneur de Dieu et encouragent à son service.

C'est pourquoi l'archange saint Raphaël, l'un des sept premiers princes du ciel, qui sont les plus près du trône de Dieu, et à qui il est juste et avantageux d'avoir une dévotion spéciale, dit à Tobie (XII, 7) : *Il est bon de cacher le secret du roi ; mais, pour les œuvres de Dieu, c'est une chose sainte de les découvrir et manifester.* Certainement les grandes faveurs de Dieu envers ses bons serviteurs et fidèles servantes encouragent beaucoup à le chercher, et les fortifient dans les voies pénibles de son service. Elles servent à nous confondre dans nos tiédeurs et animent grandement à la sainteté ; elles font paraître la grandeur de sa magnificence, elles font éclater sa toute-puissance, elles font voir combien il est admirable; elles montrent qu'il est toujours le même, que sa force et sa bonté ne sont pas diminuées; c'est pourquoi, dit un grand prélat dans son approbation de la Vie de la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite : il importe que les fidèles apprennent qu'en tout temps Jésus-Christ a la même charité pour nous, et que ses grandes familiarités avec son Eglise n'ont pas été toutes renfermées dans les siècles précédents. Et, de vrai, si dans l'Eglise Jésus-Christ est toujours le même chef de son corps mystique, doit-on s'étonner si l'on en voit les mêmes influences?

Après cela, je dis que nous ne devons pas penser être plus sages que tant de saints, tant de docteurs, tant d'illustres personnages qui ont écrit les Vies des saints, et qui ont rapporté les grâces gratuites que Dieu leur a faites; cependant je ne nie pas que quelques auteurs particuliers n'en aient écrit avec quelque imprudence, et n'aient publié des choses qu'ils auraient dû supprimer. Mais l'imprudence de ces auteurs ne doit pas empêcher que l'on ne manifeste les œuvres merveilleuses de la toute-puissance de Dieu dans ses serviteurs. C'est la conduite de son esprit dans les livres canoniques de l'ancienne et de la nouvelle alliance, où l'on y peut remarquer des familiarités étonnantes de ce souverain du ciel et de la terre avec de pauvres et chétives créatures. Les Pères de l'Eglise qui ont été animés de cet esprit, ont tenu la même règle. Combien de visions divines, de communications de Dieu, de combats avec les démons, saint Athanase rapporte en la vie de saint Antoine ! Saint Jérôme ne fait-il pas la même chose dans les vies des saints qu'il a écrites? les Pères grecs se sont comportés de la même manière.

Mais quelques-uns objectent que cela était bon dans les premiers siècles, parce que le paganisme régnait encore. A cela il est aisé de répondre, quoique nous en ayons dit quelque chose, qu'il semble que l'on devrait tirer une conclusion toute contraire à celle qu'ils prétendent ; car si dans ces temps l'on cachait aux catéchumènes, quoiqu'ils crussent en Jésus-Christ, le mystère de l'Eucharistie, qui est la plus grande communication de son amour, il semblerait que l'on ne devait pas manifester si facilement ses familiarités avec ses saints aux infidèles qui pouvaient bien en prendre occasion d'en faire des railleries, puisque nous voyons que cela arrive encore aujourd'hui parmi de certains Chrétiens qui, se piquant de bel esprit, méprisent ce qu'ils ignorent.

Mais que pourront dire ces gens à l'égard des autres saints et docteurs qui ont écrit des vies des saints dans la suite des siècles, et après la destruction du paganisme dans des pays chrétiens ? n'ont-ils pas tenu la même conduite ? Saint Bonaventure, dans la *Vie* de saint François, y a-t-il supprimé les miracles des grâces que Dieu a opérés dans son fidèle serviteur? Les histoires des ordres réguliers sont pleines de ces merveilles, et qui sont entre les mains d'un chacun dans ces derniers temps. Ceux qui ont écrit les *Vies* de saint Cajetan, l'admirable saint de la

divine Providence ; de saint Ignace, le fondateur de la Compagnie de Jésus ; de saint François Xavier, de saint François de Borgia, du bienheureux Stanislas Koska, de saint Philippe de Néri, de sainte Thérèse, du bienheureux Jean de la Croix, l'incomparable dans l'amour des souffrances ; et d'un grand nombre de personnes décédées en odeur de sainteté, n'y ont-ils pas publié les grâces extraordinaires qu'ils ont reçues ? L'Eglise même dans les leçons de l'office divin, dans les fêtes des saints, ne fait-elle pas la même chose ? elle a approuvé les révélations de Brigitte, dont il y a un gros volume ; et un pieux et savant cardinal n'a pas cru rien faire d'indigne de son esprit, de sa doctrine et de sa piété, de faire de doctes remarques sur ces révélations, pour les soutenir et les éclaircir, et pour donner le moyen aux fidèles d'en faire un saint usage.

Nous venons de dire que le Saint-Esprit a tenu la même conduite dans les livres canoniques ; mais nous ajoutons (et nous en avons déjà dit quelque chose) que les miracles de sa toute-puissance qui y sont rapportés sont si singuliers et si surprenants qu'il n'y a que la seule foi qui nous les fasse croire. Certainement peut-on s'imaginer rien de plus étonnant que ce qui est écrit dans l'*Exode* des miracles de Moïse et des merveilles que le démon opérait par les magiciens ses suppôts ; que le passage du peuple d'Israël par la mer Rouge, Dieu le leur ayant rendu libre par la séparation des eaux qu'il tenait suspendues comme deux murailles pour ce peuple, et s'en étant servi pour abîmer un roi et toute son armée ; que la manne dont il nourrit les mêmes Israélites dans le désert ; que la longue conversation qu'il a eue avec Moïse ? Que peuvent dire les forts esprits après toutes ces bontés indubitables d'un Dieu envers les hommes et dans une loi de rigueur, eux qui ont tant de peine à ne pas trouver à redire aux familiarités du même Dieu incarné qui n'approchent pas de ces miracles, et dans une loi toute d'amour ? Mais si les manières dont ces divines familiarités sont rapportées les choquent, qu'ils se souviennent des visions de plusieurs prophètes dont nous ne pouvons douter sans crime, dans lesquelles il y a des apparitions sous des formes si étranges. Les formes des animaux mistérieux que vit le prophète Ezéchiel ne paraissent-elles pas monstrueuses ? n'est-ce pas une chose extraordinaire ce que nous lisons dans le *Livre de Tobie*, que non-seulement un ange du ciel, mais l'un des premiers princes de la cour céleste se soit travesti en homme, ait paru manger et boire, lui ait fait ses affaires, se soit servi de serviteurs et de chameaux pour le voyage qu'il fit, allant recevoir l'argent qui était dû à son père ?

Nous avons dans la nouvelle alliance un livre tout entier des visions célestes, qui est le livre canonique l'*Apocalypse*, c'est-à-dire, par excellence le livre de la révélation ; et ces visions divines montrées au disciple bien-aimé de Jésus, et au cher enfant de Marie, ont été écrites par un ordre exprès de Dieu même. Cependant dans ces visions dont il est parlé, il y a plusieurs choses dont les esprits suffisants et qui pensent être quelque chose, quoiqu'ils ne soient rien, pourraient plus se choquer que de celles qu'ils blâment dans les Vies des saints. Que diraient-ils s'ils y lisaient ce qui est écrit dans l'*Apocalypse* (IX), que le Verbe de Dieu ait paru monté à cheval à son cher favori, saint Jean l'Evangéliste ? ne trouveraient-ils pas bien occasion de railler d'une telle apparition d'un Dieu que les cieux et la terre ne peuvent comprendre qui se fait voir monté à cheval ? Mais après la forme de serviteur qu'il a prise, s'étant fait enfant, et s'étant assujetti à ce qui accompagne cet humble état, les gémissements, les soupirs et les larmes ; après s'être réduit à être emmaillotté et enveloppé de langes, et cela pour ses ennemis, il est facile de croire des faveurs bien moindres qu'il a faites à ses fidèles serviteurs et servantes, à ses véritables amis, qui n'ont respiré que sa plus grande gloire.

Mais, disent de certaines personnes, la publication de ces grâces extraordinaires sert d'occasion de scandale à quelques-uns. Un célèbre docteur écrivant pour la défense de sainte Thérèse et des dons gratuits qu'elle avait reçus, répond à cette difficulté, et dit : par cette même raison il n'eût pas fallu publier l'Evangile, parce qu'il a été l'occasion d'une plus grande perte à ceux qui ne l'ont pas reçu ; et le grand Apôtre n'a pas laissé de prêcher Jésus-Christ crucifié, quoiqu'il fût un sujet de scandale aux Juifs, et semblât une folie aux gentils. (*I Cor.* I, 23.) *Car ceux qui périssent*, écrit le même Apôtre, *tiennent la prédication de la croix pour folie.* (*Ibid.*, 18.) Le même docteur que nous venons de citer, enseigne qu'en ce sujet le diable qui est artificieux, paraît dans quelques esprits, retenu et soigneux du bien du prochain, afin que pour éviter un dommage particulier, il prive le public d'un grand bien, et parce qu'il sait bien qu'il perdra beaucoup.

Il y en a d'autres qui objectent que l'on ne sait ces familiarités divines que des personnes qui les ont reçues. Mais le pieux évêque de Tarassonne répond à cette objection que l'on faisait au sujet de sainte Thérèse, par ces paroles : Je prie ceux qui n'approuvent pas la sainte Mère (il parle des gens qui n'approuvent pas qu'elle eût écrit elle-même des communications que Dieu lui avait faites) de considérer que ce que nous savons aujourd'hui des glorieuses actions des saints, ç'a été de leur bouche ; particulièrement les faveurs, les visions, les révélations et vertus intérieures. Saint Paul était l'un des plus grands saints de l'Eglise, et toutefois il a écrit les révélations et visions qu'il a eues. Il cite ensuite plusieurs saints qui ont fait la même chose, et particulièrement les Pères du désert, qui racontaient simplement les choses grandes que Dieu avait faites en eux.

Les personnes qui ne sont pas arrivées au degré d'humilité de ces saints ont de la peine à comprendre ce procédé; mais il est aisé de le concevoir, si l'on considère que les saints voyant dans une lumière admirable leur néant et le grand tout de Dieu, qu'il ne leur appartenait que la confusion, et la gloire à Dieu seul, ils n'étaient pas propriétaires de ses dons, ils lui en renvoyaient tout l'honneur; ainsi ils parlaient de leurs grâces comme de celles d'une autre personne, et ils ne recherchaient que le seul intérêt de Dieu seul. C'est de la manière que madame de Cardonne, ce prodige de sainteté de nos derniers jours, selon le témoignage de la séraphique Thérèse, manifestait ses grâces assez facilement. Seulement il faut ici prendre garde que peu de personnes peuvent et doivent imiter ces grandes âmes, car il y en a bien peu qui soient assez humbles et assez pénétrées de la vérité de ce qu'elles sont, et de la grandeur infinie de l'Être suradorable de Dieu : et ce leur serait une occasion dangereuse de vanité.

Il n'en est pas de même des saintes âmes dont nous parlons, qui sont comme si elles n'étaient pas, s'étant saintement oubliées elles-mêmes. C'était le divin état de sainte Thérèse dont nous parlons si souvent, qui parlant à un excellent religieux, lui dit : J'ai coutume de dire, je ne sais plus ce que je suis devenue. Dans cette bienheureuse perte d'eux-mêmes, les saints ont appris leurs grâces les plus extraordinaires. Ainsi saint Bernard a dit qu'il avait reçu un lait miraculeux de sa bonne et fidèle mère, la très-pure Vierge. Ainsi sainte Catherine de Sienne a déclaré que notre bon Sauveur avait pris son cœur. Ainsi saint Ambroise a manifesté les révélations qu'il avait eues de plusieurs corps saints.

La bonne sœur dont nous écrivons, n'a parlé des grâces qu'elle a reçues que par obéissance et par ordre de son directeur. Cette âme lui avait été adressée par une disposition singulière de la Providence, dès l'âge de six à sept ans, et elle n'en a point eu d'autres jusqu'à sa mort; il est vrai qu'elle a reçu des avis d'autres personnes à raison de son absence, et par son ordre; sa vocation l'appelant en différents lieux, pour y exhorter au règne de Dieu, et d'autre part l'emploi que la divine Providence lui a donné, ne l'obligeant de résider que durant un certain temps de l'année. De plus comme il ne voulait pas s'arrêter à ses lumières, il était bien aise qu'elle prît des conseils d'autres personnes; et je dirai ici en passant que c'est une chose déplorable de voir des directeurs qui s'attachent les âmes, et qui en sont plus jaloux que les maris de leurs femmes : je crois pouvoir m'expliquer de la sorte après le bienheureux P. Jean de la Croix, qui s'est exprimé de cette manière dans ses divins ouvrages, qui sont entre les mains d'un chacun.

Ce directeur, qui par une disposition divine a vu un grand nombre d'âmes favorisées extraordinairement de l'esprit de Dieu, ne s'étonnait pas des faveurs particulières de la bonne sœur; et, comme il était très-persuadé que la sainteté ne consiste pas dans ces choses, il ne s'y arrêtait pas, mais seulement aux pures voies de la foi. Il y a fait si peu d'attention, presque durant tout le cours de sa vie, que cela est cause qu'on ignore un grand nombre des grâces dont elle a été favorisée. Bien loin de la produire, il la tenait très-cachée, et il n'avait pas la moindre pensée de la manifester jamais : cependant son absence l'ayant obligé de la confier à quelques personnes intérieures et spirituelles, soit pour la confesser, soit pour en prendre d'autres soins; et, d'autre part, des gens de mérite s'étant aperçus des solides vertus qu'elle pratiquait, et, dans la haute estime qu'ils en avaient, ayant eu recours à ses prières et en ayant ressenti de grands effets, tout cela donna lieu de la faire connaître. Ceux qui en savent les particularités sont convaincus qu'il y a eu une conduite très-spéciale de la divine Providence; ce que remarquant son directeur, il a cru être obligé d'entrer dans ses desseins et de ne pas résister à ses ordres. C'est ce qui lui a fait changer les sentiments qu'il avait toujours eus de ne la produire en aucune manière, et il a cru ne devoir pas cacher des grâces si précieuses et des vertus si exemplaires. C'est ce qui lui fit ordonner, sous prétexte de lui rendre compte de toute sa vie, de lui raconter tout ce qui s'était passé en elle, ce qu'elle a fait dans une grande simplicité. Nous en avons des mémoires très-fidèles, et nous en avons reçu d'autres fort exacts des personnes à qui on l'avait confiée en l'absence de celui qui la dirigeait, et des personnes avec qui elle a demeuré, qui sont témoins de la plupart des choses qu'elle a faites et qui lui sont arrivées extérieurement.

Nous prions en toute humilité le Père éternel qu'il veuille bien en tirer sa gloire, par Jésus-Christ son Fils bien-aimé, et qu'il nous donne pour ce sujet son Saint-Esprit, qui soit le principe et qui anime tout ce que nous écrivons, afin qu'en tout ces trois personnes suradorables soient uniquement louées, aimées, remerciées et glorifiées, qui est l'unique fin que nous avons et que nous voulons avoir, écrivant cette Vie. Car enfin, Dieu seul, Dieu seul, et toujours Dieu seul ! Je dois donner ici avis que, quoiqu'il soit vrai que les voies des saints soient bien différentes, néanmoins il y en a quelques-unes qui ont beaucoup de rapport, comme il se voit entre la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite, et la bonne sœur dont nous parlons, à l'égard des peines qui leur ont été causées par les démons, et ce qu'elles ont souffert pour obtenir la conversion des pécheurs. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner, si dans quelques sujets, nous disons des choses semblables à celles qui ont été écrites de la vénérable sœur Marguerite.

Enfin nous disons avec l'illustre défenseur des grâces faites à sainte Thérèse, le

célèbre docteur Louis de Léon, qu'il est aisé de remarquer que les mêmes choses que l'on objecte à présent, au sujet des grâces extraordinaires de personnes éminentes en sainteté, ont été objectées par le passé. L'on s'est servi des mêmes raisons, l'on a allégué les mêmes prétextes. Les saints, les docteurs, les maîtres de la vie spirituelle y ont répondu comme nous faisons, et ont écrit les Vies et les grâces singulières des personnes décédées en odeur de sainteté, avant que l'Eglise en eût encore rien décidé; parce qu'ils rapportent les choses comme appuyées seulement sur la foi et sur le témoignage des hommes, et non pas sur l'autorité de l'Eglise; ce qui est conforme à l'esprit de cette même Eglise, et aux décrets des Souverains Pontifes.

L'AMOUR DE DIEU SEUL

OU

VIE DE LA SŒUR MARIE ANGÉLIQUE DE LA PROVIDENCE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour de Dieu seul.

Dieu seul est infiniment aimable : ses grandeurs et excellences ineffables, ses bontés incompréhensibles demandent des amours infinis; mais c'est ce que toutes les créatures ensemble ne peuvent lui rendre. Considérons donc ici tous les amours de toutes les créatures de la terre les plus éclairées dans les voies de la grâce depuis la création de l'univers; considérons les amours de tous les bienheureux du ciel, joignons ensemble tous les amours des anges et des hommes, et de la très-pure Vierge même, que l'Eglise appelle mère du bel amour, tout cela n'arrivera jamais à ce qui est dû à Dieu. Après l'aveu de cette vérité, rentrons sérieusement en nous-mêmes, et méditons dans un profond recueillement combien nous sommes éloignés d'aimer Dieu autant qu'il le mérite. Hélas ! que faisons-nous ? des amours infinis lui sont dus, nos cœurs sont très-petits et bien bornés, et nous en partageons encore les affections. Il semble, à voir le procédé des hommes, qu'ils en ont de reste; après avoir rendu à cette Majesté suprême ce qu'ils lui doivent, ils font un mélange pitoyable de l'amour du Créateur et de la créature.

C'est ce qui toucha un jour bien vivement un grand serviteur de Dieu, et l'un de ses plus fidèles amants; car comme il était en oraison, une grande et surnaturelle lumière lui fut donnée, dans laquelle Dieu tout bon et tout miséricordieux voulut lui manifester ce qui se passait; et, de vrai, combien y a-t-il d'infidèles, d'hérétiques, de schismatiques, et parmi les Chrétiens de personnes qui sont en péché mortel ! et n'est-ce pas ce qui couvre toute la terre de ténèbres effroyables, et ce qui donne aux âmes des duretés qui les rendent plus insensibles que les pierres et les rochers ? On lui fit voir ensuite quelques âmes qui étaient dans le saint amour, mais dont le nombre était petit, comparé à celles qui étaient malheureusement engagées dans le péché. Enfin on lui fit connaître que parmi ces âmes mêmes qui étaient en grâce, à peine s'en trouvait-il qui aimassent Dieu purement pour Dieu, et dans lesquelles il n'y eût que Dieu seul.

A ces vues, l'homme de Dieu sentit son pauvre cœur blessé d'une profonde plaie du divin amour, et, ne pouvant contenir dans son intérieur les ardeurs enflammées qu'elles lui causaient, il était obligé de se retirer dans quelque vaste campagne, pour y soupirer plus à l'aise et dans une plus grande liberté. C'est là qu'étant à l'écart des hommes il faisait retentir les airs de ses cris. Aussi les hommes de la terre n'entendent guère la langue du pur amour. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! s'écriait-il, que vous êtes peu aimé, et qu'il y en a peu parmi ce petit nombre qui vous aiment purement ! ô combien votre pur amour est rare ! Au milieu de ces vues il pleurait inconsolablement, et ses yeux devenaient comme une source inépuisable de larmes de ce que l'amour même était peu aimé. Je suis bien éloigné sans doute, mon cher lecteur, des feux sacrés qui brûlaient dans le chaste cœur de ce grand et fidèle amant de Dieu. Si est-ce pourtant qu'au milieu de toutes mes glaces mon misérable et chétif cœur veut aimer son Dieu; et il veut aimer Dieu pour Dieu. Si est-ce pourtant qu'au milieu de toutes mes duretés je suis pénétré d'une vive douleur de ce que les créatures aiment si peu leur Créateur; c'est ce qui me presse d'aller en différents lieux pour y crier au

divin et pur amour, pour y dire à tous ceux à qui je puis parler que Dieu seul est l'uniquement aimable ; et, en le disant aux autres, me le dire à moi-même, pour nous enflammer tous dans les flammes de ce feu divin que notre grand Maître et bon Sauveur est venu apporter en terre. Ah! disait cet aimable Dieu-homme, *je suis venu apporter le feu en terre, et que veux-je, sinon qu'il soit allumé?* (*Luc.* XII, 49.) Cette volonté du maître doit bien être celle des disciples qui ont l'honneur de le suivre ; c'est donc ce qu'il nous faut vouloir que le feu du divin amour brûle dans tous les cœurs.

Mais que nous serions heureux s'il brûlait dans les nôtres dans sa pureté, si nous les laissions bien à l'esprit de l'adorable Jésus, pour les vider de tout amour étranger, afin qu'il n'y eût plus que l'amour de Dieu seul, afin même que dans nos intérêts les plus saints nous n'y vissions plus que le seul intérêt de Dieu seul. Remarquez, s'il vous plaît, que nous n'entendons en aucune manière blâmer l'amour imparfait, mais nous voudrions, mais nous souhaiterions que Dieu fût aimé purement pour lui-même, et que dans la vue même du paradis (comme parle saint François de Sales) l'on n'y cherchât que le Dieu du paradis ; que, parmi tous les empressements que l'on a pour le salut, l'on aspirât uniquement au Dieu du salut. Ce motif nous a fait donner au public, il y a déjà plusieurs années, la divine Providence en disposant de la sorte, un petit livre, intitulé *Dieu seul.* C'est le même qui nous engage maintenant à manifester quelque chose de la vie d'une bonne servante de Dieu et de son immaculée Mère, dans laquelle on verra pratiquer ce que nous avons enseigné. Ainsi nous avons donné pour titre à cette Vie : *L'amour de Dieu seul.* Car, à la vérité, la personne dont il y est parlé a marché à la suite du Fils de Dieu, renonçant à soi-même, et d'une manière si solide et si parfaite qu'à peine la nature corrompue, dans les dernières années de sa vie, pouvait se prendre dans ses actions, comme il sera montré dans cette servante de notre grand Maître. Elle a porté sa croix avec tant de courage et de fidélité, qu'elle ne s'est jamais lassée de l'aimer, mais d'un amour qu'il serait difficile d'expliquer. Elle a arrêté ses yeux sur Jésus, notre divin exemplaire, et, s'oubliant saintement elle-même, elle a cherché les seuls intérêts de Dieu seul. C'est pour nous animer à la même recherche que nous manifestons quelque chose de ses actions et de ses souffrances. Nous écrivons, afin qu'à son exemple nous aimions Dieu pour Dieu ; que Dieu seul soit l'esprit dominant qui vive et qui règne dans tout ce que nous sommes, dans tout ce que nous faisons, dans tout ce que nous souffrons. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! ah ! quand sera-ce que vous serez toutes choses en nous? ah ! Dieu seul ! Dieu seul ! Dieu seul ! dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ.

CHAPITRE II.

Sa naissance spirituelle.

Le Chrétien a deux sortes de naissances : il tire la première d'Adam, et elle est dans le péché ; il reçoit la seconde de Jésus-Christ, et c'est une naissance de grâce spirituelle et divine. Ce n'est point une naissance de sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Je m'arrête à cette seconde naissance de Dieu, pour parler avec le disciple bien-aimé : c'est celle-là que je vais considérer en la bonne sœur dont j'écris un abrégé de la Vie. Elle était d'une famille honnête ; mais ce que je désire louer en ses parents est leur vertu. Son père et sa mère étaient des personnes qui vivaient dans la crainte de Dieu ; ils marchaient tous deux dans la voie de ses divins commandements, et ils recherchaient sa gloire. Le père le faisait bien voir dans le dessein qu'il avait, si Dieu lui donnait un enfant, de le consacrer à son service. Il était occupé de ce dessein dans son intérieur, et il le manifestait par ses paroles. Aussi s'en acquitta-t-il fidèlement ; car la divine Providence lui ayant donné la fille dont nous parlons, à même temps qu'elle vint au monde, aussitôt il se mit à genoux et se prosterna devant l'infinie majesté du Souverain de toutes choses, pour lui offrir et consacrer son enfant. Il fit cette offrande sans en parler pour lors à sa femme; mais sa femme, pressée par un mouvement intérieur de grâce, fit la même chose de son côté sans en parler à son mari. La divine Providence, qui dispose de tout, voulut que cet enfant, qui devait être tout immolé à la gloire de Dieu, lui fût offert et donné dès sa naissance par les deux personnes qui avaient plus de droit sur elle.

C'est une chose remarquable qu'étant encore dans les entrailles de sa mère elle se remuait souvent lorsque l'on commençait le saint Evangile, ce que sa mère reconnaissait très-sensiblement, lorsqu'elle était aux divins mystères, ce qui la surprenait ; et elle assurait qu'il lui semblait, autant qu'elle le pouvait discerner par le mouvement du petit corps qu'elle portait, qu'il semblait vouloir s'élever au même temps qu'on récitait durant le saint sacrifice de la messe les vérités de l'Evangile. Et cela ne paraîtra pas si étonnant à ceux qui n'ignorent pas les histoires des Vies des saints, puisque nous y lisons que souvent Dieu a donné des marques à leur naissance, et avant leur naissance, de l'éminente sainteté à laquelle ils ont été élevés par des signes très-singuliers ou miraculeux. L'on a encore remarqué que la sage-femme qui assista à l'enfantement s'écria par un mouvement particulier que cette fille serait bienheureuse.

Elle naquit le 14 octobre de l'année de grâce 1650, dans la ville d'Evreux, et elle fut baptisée le 15 du même mois, qui est le jour de la fête de notre séraphique Thérèse. Si, selon le témoignage du Fils de Dieu, de deux passereaux qui ne se vendent qu'un

sou, il n'en tombe pas un seul sans l'ordre de son Père ; s'il n'y a pas jusqu'aux cheveux de tête qui ne soient comptés, sans doute qu'il n'arrive rien aux hommes, qui sont ses images, et particulièrement aux personnes qu'il a choisies pour en faire des miracles de son amour, et qui sont bien plus considérables que des passereaux et des cheveux, sans un ordre très-spécial de son aimable providence. C'est cet ordre que j'adore dans sa conduite à l'égard du baptême de l'enfant, le jour de la fête de la séraphique sainte Thérèse. Il semble que le ciel voulait par là donner quelque préjugé que cette fille serait une fille séraphique, une fille de croix, une fille toute d'oraison, la faisant renaître par le Saint-Esprit, et entrer dans l'état glorieux des enfants de Dieu, dans un jour tout dédié à la mémoire de la grande sainte qui a été l'admirable dans la pratique de ces vertus. Mais c'était une marque bien singulière de l'estime et de l'amour qu'elle devait avoir pour le Carmel, dont nous rapporterons dans la suite de cette histoire des particularités remarquables. Nous pouvons dire encore, que si Dieu, selon le témoignage de l'Ecriture (*Psal.* CXLVI, 4), qui sait le nombre des étoiles, leur donne à toutes leurs noms, ce n'est pas sans sa divine providence que celui de Marie a été donné à une fille qui devait exceller en sa dévotion et dans le zèle de ses sacrés intérêts.

O Seigneur, que vous êtes grand ! que votre puissance est merveilleuse, et votre sagesse incompréhensible !

CHAPITRE III.

Des grâces de son enfance et de sa jeunesse.

Dieu, qui est riche en miséricorde, a prévenu sa servante des bénédictions de sa douceur dès son enfance, et il l'a comblée de ses plus abondantes bénédictions. Elle s'est réjouie dans sa force, pour parler avec le Psalmiste, et elle a été ravie de joie dans le salut qu'il lui a donné (*Psal.* XX, 1, 4) ; son âme a été comme une terre sainte qu'il a visitée et qu'il a enivrée des pluies de ses grâces, qu'il a comblée de richesses spirituelles. (*Psal.* LXIV, 10.) Elle a été comme ce fleuve de Dieu, dont il est parlé dans l'Ecriture, qui est plein d'eaux, et dont les vaisseaux sont remplis (*Ibid.*,10,11) : le Seigneur a béni et couronné ses premières années de ses biens, et dès ce temps-là il l'avait remplie de joie par la vue de son visage ; je veux dire, qu'il avait fait luire son visage sur sa petite servante, par les divines lumières dont il l'éclairait, par une application spéciale à la sainte pénitence et par le don d'une sublime oraison. Dès l'âge de six à sept ans elle se sentait attirée puissamment à Dieu ; ce qui la faisait entrer dans un grand recueillement intérieur, et elle était élevée dans une oraison simple, sans aucune méthode ou secours des créatures. Heureux celui, Seigneur, que vous instruisez et à qui vous enseignez votre loi !

Cet attrait à la sainte oraison était accompagné d'un grand amour pour la solitude ; car c'est une vérité que le monde et les créatures deviennent à charge à l'âme qui converse avec Dieu. Quel dégoût n'a-t-on pas pour les créatures quand on a goûté le Créateur ! Cette enfant prenait plaisir d'être seule, parce que Dieu était avec elle. Elle se retirait au haut de la maison, et, se cachant dans un grenier, elle y passait des temps considérables en oraison. C'est une chose remarquable que les enfants de cet âge étant naturellement timides, et ayant peur de demeurer seuls, à raison de la crainte qui les saisit, celle-ci demeurait dans des lieux écartés paisiblement pour s'occuper de Dieu. Il est vrai qu'elle y était soutenue par une vertu divine, et le Dieu de toute majesté prenant son plaisir dans son innocence, la favorisait de consolations célestes. Un jour ayant ouï dire qu'il n'y avait pas sujet d'avoir peur dans les lieux les plus retirés, parce que Dieu remplissait toutes choses par son immensité, et que nous avons nos bons anges proches de nous, ces vérités firent une telle impression sur son esprit que depuis ce temps-là elle serait demeurée durant les nuits les plus sombres dans les solitudes les plus affreuses. Elle en fit bien voir quelque chose, lorsque, âgée seulement de six ou sept ans, elle se trouva enfermée toute seule dans l'une des plus grandes églises d'Evreux, où elle demeura tranquille par la vue de la présence de Dieu qui l'occupait ; et elle était si fidèle à la grâce que rien ne l'en pouvait déprendre, comme elle le montra en sa retraite en son grenier, où quelquefois il se trouvait un si grand nombre de chats qui faisaient des cris si effroyables que cela était bien capable de lui donner de la frayeur et de la faire fuir ; mais elle persévérait dans son occupation intérieure avec une constance inébranlable.

Elle joignait dès ce temps-là la mortification avec l'oraison : aussi est-ce une grande maxime des saints que l'oraison sans la mortification n'est pas grand'chose. Elle prenait garde à ses inclinations pour les mortifier : aussi est-ce la première leçon que notre grand Maître fait à ses disciples, le renoncement de soi-même. Hélas ! première leçon que la plupart des Chrétiens n'ont jamais bien apprise durant tout le cours de leur vie, et qu'ils ne savent pas encore à l'heure de la mort, quand il leur en faut rendre compte au jugement qui sera décisif de leur éternité. Notre petite fille avait une inclination si extraordinaire pour la propreté que cela était étonnant ; et elle éprouvait une peine extrême quand elle voyait quelque chose dans la maison qui n'était pas dans l'ordre, comme des habits, du linge, ou autres meubles qui n'étaient pas bien rangés ; cependant, s'apercevant de sa pente naturelle, que l'on pourrait dire être une marque de sa pureté intérieure, elle voulut la surmonter, et, prenant des balayures ou choses semblables, elle les mettait en des lieux où elle les pût voir, pour

mortifier son inclination naturelle. L'on remarquait en elle beaucoup de douceur; néanmoins elle était d'un tempérament violent et fier : c'est qu'elle s'appliquait à renoncer à sa propre humeur. Mais comme nous sommes composés de deux parties, et que tout doit être assujetti à Dieu, elle mortifiait son petit corps aussi bien que son esprit, et dans un âge si tendre elle prenait des cordes de crin pour se discipliner et s'en faire des ceintures : ensuite elle se sentit pressée de l'amour de la croix; son âme était toute dans les désirs des souffrances, dans la vue de celles de notre bon Sauveur; et, méditant un jour comment elle pourrait l'imiter dans ses douleurs et particulièrement en son couronnement d'épines, à l'oraison d'une image de sainte Catherine de Sienne, qu'elle avait vue couronnée de la sorte, Notre-Seigneur lui fit connaître que sans se mettre une couronne d'épines, dont elle avait eu quelque dessein, il lui en faisait ressentir les effets, grâce qui dans la suite du temps lui fut accordée le jour que les religieux de Saint-Dominique font la fête de la sainte couronne de Notre-Seigneur; car ce fut ce jour-là qu'elle commença de ressentir des piqûres violentes à la tête, comme si on l'eût percée de cruelles épines.

Ce pur amour de notre bon Sauveur lui donna une dévotion très-singulière à la très-heureuse Vierge; car quel moyen de bien aimer le Fils sans aimer la Mère. Comme le Père éternel a confié à ses soins le saint enfant Jésus, il veut encore s'en servir pour élever les âmes les plus pures dans les voies éminentes de la plus haute perfection. C'est pourquoi l'Eglise dit de cette grande reine qu'elle marche dans les voies de la justice pour y combler de richesses spirituelles ceux qui l'aiment. O aimable Mère de Dieu! qu'il est doux et qu'il est avantageux de vivre et de mourir dans votre service! Notre bonne sœur se sentit encore pressée d'avoir une dévotion spéciale aux saints anges, dévotion qui attire une abondance de grâces, et qui est une source de mille bénédictions. Elle était pour lors âgée d'environ huit ou neuf ans; et, allant aux écoles des religieuses ursulines d'Evreux, elles lui inspirèrent quantité de pratiques de piété pour honorer l'immaculée Mère de Dieu; c'est ce que l'on doit faire dans la voie ordinaire; et Notre-Seigneur et sa sainte Mère ont fait connaître en plusieurs occasions combien ces pratiques leur étaient agréables. Mais cette fille, toute petite qu'elle était, était déjà conduite par les sentiers les plus parfaits de la vie intérieure. Elle avait de la peine à prier vocalement; le recueillement intérieur qu'elle portait l'attirait à un état d'une grande simplicité. C'est pourquoi son directeur, à qui la divine Providence l'a adressée dès son plus bas âge pour lui découvrir les voies de Dieu sur elle, car c'est là proprement l'affaire du directeur et non pas de s'ingérer de soi-même à faire marcher les âmes par des chemins de l'homme, c'est-à-dire par les lumières de son propre esprit; son directeur, dis-je, lui fit quitter toute cette multitude de pratiques, lui ayant dit que la sainte Vierge serait plus honorée si elle demeurait dans son recueillement.

Or ce recueillement intérieur qui venait de l'esprit de Dieu n'était pas sans effet; il produisait en elle, comme il a été dit, le renoncement de soi-même et l'amour des croix; il lui donnait une sainte pente à toutes sortes de biens. Vers l'âge de sept ou huit ans, elle portait son déjeuner sur l'autel de la très-pure Vierge, la priant de l'offrir à Notre-Seigneur, et s'en privait de cette manière. Lorsque l'Eglise célèbre la fête de l'humble naissance d'un Dieu fait homme, elle se couchait par terre, cédant son lit innocemment à la bienheureuse Vierge et au glorieux saint Joseph, et donnant son cœur au divin enfant Jésus pour y reposer. Elle avait une si grande pureté de conscience, qu'elle ne pouvait commettre des fautes, pour légères qu'elles fussent, sans s'en confesser au plus tôt. Elle était ravie d'entendre parler de Dieu : c'est un plaisir de parler de ce qu'on aime; enfin elle eût voulu faire toute sorte de bien, s'il eût été en son pouvoir.

Mais l'homme, dont la naissance est si honteuse, dont la vie est si courte et remplie de beaucoup de misères, est semblable à ces fleurs qui réjouissent la vue de leur beauté et qui perdent leur éclat presque aussitôt qu'elles commencent à le montrer. Il disparaît comme les ombres, et à peine demeure-t-il dans un même état; c'est ce que nous allons remarquer dans cette âme si prévenue des bénédictions du ciel : car nous pensons avec saint Jérôme, écrivant la *Vie de sainte Paule*, qu'il est quelquefois à propos de ne pas taire les défauts des personnes qui, d'autre part ont excellé dans la pratique héroïque des vertus; cela peut servir aux âmes tentées de découragement dans les voies de la perfection, pour ne se pas abattre dans leurs chutes, et pour reprendre une nouvelle vigueur dans le service de Dieu. C'est ce qui fait éclater les grandes miséricordes de notre bon Sauveur; c'est ce qui montre qu'il y a toujours lieu d'espérer en ses bontés infinies; c'est ce qui apprend à ne pas se confier dans les bonnes œuvres que l'on a pu faire, et à ne présumer jamais de nous-mêmes, voyant que des âmes si pleines de grâces ne laissent pas de tomber.

Notre petite sœur était une fille de grâce et remplie de bénédictions très-singulières; ce qui fit dire à un serviteur de Dieu, à qui elle fit une confession générale durant une célèbre mission, et étant âgée pour lors de dix ans, qu'elle avait bien de l'obligation à la divine bonté, et qu'elle en était bien plus aimée qu'elle ne pensait. Ces paroles, dans la suite des temps, lui ont touché vivement le cœur. Il lui ordonna pour pénitence la lecture de quelque bon livre durant huit jours, et de s'appliquer à l'oraison durant un certain temps. Mais, environ la quinzième année de son âge, elle se laissa aller

à la vanité, quoique ce ne fût pas en des matières notables, et cela par la conversation des filles qui étaient vaines. Elle prenait plaisir à se parer; elle voulait être considérée et aimée, et, ce qui est bien déplorable, c'est qu'elle quitta la sainte oraison, et avait peur même de passer pour dévote. Elle fut dans cet état durant à peu près une année, mais non pas également, car elle en fut tirée en partie, avec le secours divin, par les soins d'une de ses plus proches parentes, après quatre ou cinq mois de son égarement. Elle ne se remit entièrement dans le service de Dieu qu'après une seconde confession générale, qu'elle fit à l'occasion d'une nouvelle mission que l'on faisait dans la ville d'Evreux; elle était pour lors âgée de seize ans.

Mais qui pourrait bien dire l'extrême faiblesse de la créature ! A peine s'était-il écoulé une année depuis son parfait retour vers Dieu qu'elle retomba dans ses vanités; elle se laissa aller encore aux désirs du siècle et aux modes du monde, et particulièrement à porter des rubans : ce déréglement, néanmoins, ne dura que quelques mois; car étant allée dans l'église du séminaire épiscopal d'Evreux pour s'y confesser, la divine Providence l'adressa à un confesseur puissant en œuvres et en paroles, dont la mémoire est en bénédiction. C'était un prêtre de la congrégation du feu P. Eudes, nommé du Doucy, et que l'on nommait communément Jourdan. Il était homme plein de foi et de charité, très-éclairé dans les voies intérieures et d'une solide mortification, vivant dans un entier dégagement de toutes les choses du siècle. Il est décédé en odeur de sainteté à Rennes, où il était supérieur du séminaire du diocèse. Il serait difficile de dire les biens que la divine Providence a faits en ce lieu par son ministère ; les lumières que les ecclésiastiques en ont reçues pour s'acquitter dignement de leur devoir; l'esprit de mortification et de séparation du monde, d'oraison, d'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il a établi dans les communautés régulières; la connaissance qu'il a donnée aux séculiers de la grâce du christianisme et de la grandeur de notre vocation; de l'obligation que nous avons de suivre les maximes de l'Evangile : toutes ces grandes bénédictions que notre bon Sauveur répandait en abondance sur tous ses emplois lui avaient donné la confiance de grand nombre d'ecclésiastiques de presque toutes les communautés régulières, (et il y en a un nombre considérable dans cette grande ville), de plusieurs personnes du parlement, et même des premières. Le très-illustre et très-zélé prélat, monseigneur l'évêque de Rennes, avait pour lui une estime toute singulière, ce qu'il marqua hautement à son décès, témoignant le regret qu'il avait de la perte d'un si bon serviteur de Dieu; ce qu'il a fait encore en d'autres occasions et devant des personnes de haute qualité. L'on a vu, depuis sa mort, que l'on peut dire avoir été précieuse devant le Seigneur, les peuples, par un secret instinct de grâce, avoir recours à ses prières et implorer sa protection dans leurs besoins.

Ce fut à cet homme de Dieu que notre sœur se confessa pour lors; et, comme il était très-éclairé, il vit aussitôt qu'il la devait presser de se défaire des rubans, qui étaient le sujet de son attachement. Il lui dit donc de se défaire de ces meubles de vanité ; mais elle ne pouvait s'y résoudre ; elle alléguait que ces ornements n'étaient pas incompatibles avec la dévotion, car dans ce temps elle était environnée de ténèbres et remplie de faiblesses. Ce que connaissant le prudent confesseur, il lui fit voir qu'au moins elle devait penser à les quitter dans quelque temps. Mais comme elle eut appris que ce temps qu'il lui donnait n'était que de quinze jours, elle demeura toute surprise, et sa nature en fut si effrayée qu'elle en fit un grand cri. Cependant elle obéit, et quitta, à la fête de la Pentecôte, toutes ces vanités. Elle était âgée à peu près de dix-sept ans.

Depuis ce temps-là, sa constance dans le service de Dieu a été inébranlable : elle a persévéré avec une fidélité inviolable dans toutes les voies de la plus haute mortification; et l'on peut dire que son dégagement a été admirable ainsi que son union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ

CHAPITRE IV.

Réflexions sur le chapitre précédent.

Nous espérons de la divine miséricorde que Dieu tout bon sera glorifié, si l'on considère avec attention, en sa sainte présence, le péril qu'il y a, lorsqu'il est temps de jeter les semences des vertus dans une âme, de traiter avec des personnes qui n'ont point d'yeux pour connaître la vanité du monde, mais, au contraire, qui incitent les autres à s'engager dans ses malheureux piéges : c'est de la manière que parle sainte Thérèse. La bonne sœur, dont nous écrivons, avait été favorisée de grâces spéciales, et était pleine de lumières dès son enfance ; et cependant tous ses beaux jours de la grâce sont changés en de sombres nuits par la fréquentation qu'elle a avec des filles vaines : comme elles étaient remplies de ténèbres, elles obscurcirent les pures lumières de la servante de Dieu et de son immaculée Mère. Voilà le malheur des conversations du monde qui portent une maligne infection dans les âmes, et qui corrompent les mœurs les plus saintes; j'en ai vu des exemples lamentables en des personnes d'une haute vertu, que je connaissais particulièrement.

Mais y a-t-il rien de plus remarquable, en ce sujet, que ce qui est arrivé en la séraphique sainte Thérèse, dont nous venons de parler. Elle assure que le soin que sa mère avait de la faire prier Dieu et de la rendre dévote de Notre-Dame (car sa dévotion est une source de toute bénédiction) et de quelques saints, commença de l'inciter au bien dès l'âge de six ou sept ans, et qu'il lui sembla qu'il ne restait rien à faire à Notre-

Seigneur, afin qu'elle fût tout à lui dès ce bas-âge; et, de vrai, il lui donna dès lors un zèle si ardent pour sa gloire qu'elle s'enfuit de la maison de son père pour aller en la terre des Maures, demandant l'aumône, afin de pouvoir souffrir le martyre; et il plut à Notre-Seigneur, à ce qu'elle témoigne encore, que la voie de la vérité demeurât imprimée en son âme.

Mais cette voie de la vérité fut changée en une voie d'erreur par la conversation de quelques personnes mondaines et par la lecture de quelques romans. Il lui semblait que ce n'était point mal fait que de mettre quelques heures dans un emploi si vain, et elle n'était point contente si elle n'avait quelque livre nouveau; c'est ce qui commença à refroidir ses bons désirs et à bannir de son âme tout ce qu'il y avait de bon. Elle avait un grand soin d'être propre, et qui tenait de l'excès; d'avoir les mains belles, d'être bien coiffée, et d'être selon les modes du monde. Voilà les maux que causèrent dans cette grande âme la lecture des romans et les vaines conversations, ce qui lui fait dire : « Je suis saisie d'étonnement, voyant le dommage que fait une mauvaise compagnie; et, si je n'avais passé par là, je ne le pourrais croire : mais, principalement au temps de la jeunesse, cela est plus préjudiciable. Je souhaiterais fort que les pères et les mères tirassent l'expérience de mes fautes, pour veiller soigneusement sur ce mal; » et, parlant d'une conversation vaine, elle ajoute : « Et il est vrai que cette conversation me changea tellement qu'elle ne laissa en moi aucune marque du bon naturel que j'avais, ni de la vertu qui était en moi auparavant. » Elle vint néanmoins, quelque temps après cet égarement, à comprendre la vérité qu'elle avait apprise dès l'enfance, que tout n'était qu'un néant, que tout le monde n'était que vanité, et que tout passe en peu de temps; que les souffrances n'étaient pas grand'chose, Notre-Seigneur ayant tant enduré pour nous. Elle prit résolution d'être religieuse, et elle triompha de tous les combats que la nature et le diable lui donnèrent, par une forte considération, avec le secours divin, que les travaux et les gênes de la religion ne pourraient être plus grandes que celles du purgatoire. Notre bon Sauveur lui fit de nouvelles grâces et la favorisa de grandes bénédictions; mais les occasions la firent retomber, quoique Dieu tout bon et tout miséricordieux l'ait toujours préservée de fautes notables, et qu'elle soit demeurée dans l'innocence.

Ici elle s'écrie : « Qui eût jamais dit que je dusse tomber sitôt après tant de faveurs de Dieu, après que sa Majesté m'eût enrichie de vertus qui d'elles-mêmes m'incitaient à la servir ? » La fréquentation et l'amitié des créatures, et l'éloignement du Créateur, ayant quitté l'oraison mentale, lui causèrent de nouvelles chutes. Elle tomba dans la plus grande tromperie où le diable la pouvait précipiter, comme elle parle, lui donnant de la crainte de l'oraison : il lui semblait que c'était mieux fait de suivre le train de la plupart des autres; qu'elle devait plutôt se contenter de réciter des prières vocales. Elle se donna la liberté de converser beaucoup avec les créatures et de s'y lier par des amitiés; c'est ce qui lui a fait dire ces vérités, qui méritent bien d'être remarquées. Je rapporterai ses propres paroles.

« J'estime que c'est une chose très-dangereuse qu'un monastère de femmes rempli de liberté, et qu'il semble plutôt être un chemin qui conduit en enfer, pour celles qui veulent être mauvaises, qu'un remède pour leur faiblesse. Il faut que Notre-Seigneur les appelle particulièrement, non une fois, mais plusieurs, afin qu'elles se sauvent, tant les honneurs et les récréations du monde y sont établis et autorisés, (elle parle de ces monastères libres) et tant elles entendent mal leurs obligations : que Dieu veuille qu'elles ne tiennent pas pour vertu ce qui est péché! et il y a tant de difficulté à leur faire entendre cela qu'il est bien nécessaire que Notre-Seigneur y mette la main; et c'est une chose bien digne de compassion de voir plusieurs personnes qui veulent quitter le monde, lesquelles, en étant retirées et pensant servir Notre-Seigneur et se délivrer des dangers qui s'y rencontrent, se trouvent ensemble au milieu de deux mondes, sans savoir comment s'en délivrer, ni comment y apporter le remède, parce que la jeunesse, la sensualité et le diable les portent à faire des choses qui sont du même monde; et d'ailleurs elles voient que, pour ainsi dire, on tient là ces choses pour bonnes et louables. O mal nonpareil! ô mal extrême! quand les religieux et les religieuses vivent sans observance (car je ne parle pas moins des uns que des autres)! Malheur, dis-je, très-déplorable, lorsque dans un monastère il y a deux chemins, l'un de la vertu et d'observance, l'autre d'inobservance et d'irréligion, et que toutes les deux voies sont également battues. J'ai dit mal également, d'autant que par nos péchés nous penchons davantage vers le plus imparfait, et l'embrassons avec plus d'ardeur. Le chemin de la véritable observance est si peu suivi que le religieux et la religieuse qui veulent commencer tout de bon de satisfaire aux obligations de leurs vocations doivent craindre davantage les personnes de la maison que tous les diables ensemble; et il leur faut user d'une plus grande adresse pour parler de la communication que l'on doit avoir avec Dieu que pour s'entretenir des amitiés que le diable lie dans le monastère. C'est pourquoi je ne sais comment nous nous étonnons de voir tant de maux dans l'Eglise, puisque ceux qui devraient servir de règle et de modèle aux autres ont tellement éteint l'esprit que les saints, leurs prédécesseurs avaient laissé dans les ordres. Sa divine Majesté y veuille apporter le remède qu'elle y voit nécessaire! *Amen.* »

Voilà comment parle sainte Thérèse au sujet de l'engagement qu'elle avait eu dans de vaines conversations, qu'elle voyait être

en usage parmi d'autres religieuses, et dont elle ne connaissait pas les maux, comme elle a fait depuis, particulièrement lorsque Notre-Seigneur se fut montré, lui paraissant avec beaucoup de vigueur et lui faisant connaître combien ces vaines conversations et amitiés lui déplaisaient. Elle pensait auparavant, selon qu'elle le déclare, qu'une chose si générale, comme est celle des visites dans les monastères, ne lui ferait pas plus de tort qu'aux autres.

Ce sont aussi ces conversations vaines qui ont arrêté notre bonne sœur dans les voies de Dieu où elle marchait à grands pas dès son enfance, et qui l'ont fait retomber, aussi bien que la grande Thérèse, après avoir repris une nouvelle vigueur de grâce dans le service de notre grand Maître. Ce sont ces engagements qui lui ont fait de même quitter l'oraison, quoique les miséricordes de notre bon sauveur l'aient toujours préservée de péchés notables. Cependant les chaînes qu'elle s'était faites par les vaines curiosités dans lesquelles elle s'était engagée étaient si fortes qu'elle fut obligée de se faire une extrême violence pour les rompre; elle a assuré que ce lui était une peine insupportable, et que la nature, dans cette séparation qui lui était si affligeante, tâchait de trouver quelque satisfaction dans la pensée qu'elle avait qu'au moins elle serait habillée proprement; car c'est le propre de la nature corrompue, quand elle se défait d'une chose, de se reprendre à une autre. Hélas! si des liens que l'on peut dire de petits filets, comparés aux pesantes et grosses chaînes des péchés mortels, sont si difficiles à rompre, que doit-on penser de ceux que l'on se fait par des attachements notables! Oh! si les pécheurs savaient l'état malheureux où ils s'engagent! s'ils connaissaient l'abîme où ils se précipitent, et dont il n'y a que la main de Dieu seul qui les puisse tirer, ils ne se flatteraient pas avec tant d'aveuglement d'en sortir avec facilité, comme ils le pensent! Mais que ceux qui sont à Dieu apprennent à le servir avec crainte, et à se réjouir en lui avec tremblement; qu'ils évitent avec soin les moindres péchés, de peur qu'ils ne périssent de la droite voie, et que les vérités ne s'affaiblissent dans leur esprit. Qu'ils fuient avec fidélité toutes les occasions qui peuvent inspirer l'amour des choses du siècle, l'esprit du monde, qui est si opposé à l'esprit du Dieu qu'ils adorent et qu'ils doivent uniquement servir.

CHAPITRE V.

Son dessein pour être religieuse; l'estime et la dévotion qu'elle avait pour l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Le Prophète-Roi ayant reconnu dans les villes, où les conversations des hommes sont plus fréquentes, beaucoup d'injustice et de dissensions; après avoir vu, pour parler avec lui, que l'iniquité en environne les murailles, et qu'au dedans elles sont pleines d'injustices et de violences, il dit : *Qui me donnera les ailes d'une colombe? et je volerai et trouverai du repos; je me suis enfui bien loin, et je suis demeuré dans la solitude : et c'est là qu'il attendait celui qui l'avait délivré du découragement et de la tempête.* (*Psal.* LIV, 11, 12, 7, 8, 9.)

Notre bonne sœur, pressée des mêmes désirs, pensait sérieusement à se séparer des conversations du monde et à s'enfuir du siècle pour demeurer en quelque lieu retiré. Pour ce sujet, elle prend dessein de s'enfermer dans le cloître, comme dans un lieu où les âmes, comme les colombes sacrées, y trouvent le repos dans leur simplicité. Elle demande donc d'être reçue en qualité de sœur converse dans une communauté célèbre de la ville de Meaux, et elle y est reçue avec beaucoup de charité. Les religieuses de cette maison avaient bien de la bonté pour elle, et sa maîtresse, qui était mère de novices, en prenait tous les soins possibles. Comme le travail est attaché à la qualité de converse, et qu'elle était toute pleine de ferveur, elle s'employa fortement dans l'action; mais ses forces corporelles n'étaient pas égales à la ferveur de son esprit, et elle devint bientôt infirme, et, de telle manière, qu'elle fut obligée de sortir : la divine providence qui la destinait à un autre état en disposait de la sorte. Elle quitta donc le cloître et en revint toute pleine d'incommodités, et particulièrement d'une grande surdité, qui lui dura environ sept ou huit mois, jusqu'au jour de la fête de saint François, qui a été pour elle un jour de bénédiction dans plusieurs rencontres; et dans ce saint jour elle fut guérie par le vin que l'on bénit à l'occasion de la sainte Larme, que l'on garde en l'abbaye de Vendôme. Cependant elle a eu de puissants attraits pour la retraite des maisons religieuses; car, comme elle soupirait incessamment après la solitude, elle regardait la clôture des religieuses comme un excellent moyen pour y mener une vie retirée. Mais surtout elle avait une estime et une affection incroyables pour l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Les pieux mouvements d'une dévotion très-singulière envers la bienheureuse Vierge, que Notre-Seigneur lui avait inspirés dès son enfance, pouvaient y contribuer beaucoup, cet ordre appartenant d'une manière spéciale à l'admirable Mère de Dieu, s'étant toujours fait discerner par le culte qu'il a rendu à cette Reine du ciel, qu'il a honorée même auparavant qu'elle fût; les disciples de saint Elie, qui en est le fondateur, ayant conservé par une fidèle tradition ce que les premiers d'entre eux avaient appris de ce prophète, à qui Dieu avait révélé les grandeurs futures de cette divine Vierge, et même selon leur tradition sa Conception immaculée : ce qui ne doit pas beaucoup surprendre, si l'on considère que les Pères ont estimé que la petite nuée, qui couvrit ensuite la terre et qui fut montrée au saint prophète Elie, était la figure de la très-heureuse Vierge. Car si ce prophète a eu connaissance de la très-sainte Vierge,

sans doute qu'il l'a honorée, et qu'ayant découvert à ses disciples le grand mystère de l'Incarnation qui devait s'opérer en elle, ils l'ont révérée avec de profonds respects, comme la personne qui devait être la Mère de Dieu. Nous avons quelque chose de plus surprenant en notre France, puisque l'ancienne tradition de l'Eglise de Chartres apprend que les Druides ont fait l'image de Notre-Dame, qui s'y conserve encore présentement, longtemps avant sa sainte naissance; qu'ils lui rendaient de grands honneurs, que Dieu confirmait par des miracles. Car si Dieu a bien voulu manifester de la sorte celle qu'il a choisie de toute éternité pour être sa Mère, et à des peuples qui n'étaient pas éclairés comme le peuple juif; à plus forte raison peut-on penser qu'il l'a révélée à ses prophètes. Après tout, la protection singulière que la souveraine des anges a toujours donnée à l'ordre du Carmel a été si extraordinaire qu'il en a été appelé l'ordre de Notre-Dame.

De plus, comme cet ordre fait profession d'une grande solitude, ce qui a fait dire à sainte Thérèse que les ermites en étaient les anciens Pères, et que notre sœur, comme il a été dit, ne respirait qu'après la vie retirée, il ne faut pas s'étonner si elle était si affectionnée pour le Carmel. Sans doute qu'elle n'eût rien oublié pour avoir la grâce d'y être reçue, si ses infirmités corporelles ne l'en eussent empêchée, ou plutôt les voies extraordinaires par lesquelles elle était conduite, ce qui la privant d'y pouvoir être reçue, au moins elle était toute Carmélite d'affection. Elle tâcha d'en avoir quelques marques à l'extérieur. Ainsi elle eut la dévotion d'en porter l'habit, autant que la prudence chrétienne lui pouvait permettre : elle fit pour cela de très-humbles prières, par le moyen de quelques personnes qui la considéraient, aux révérendes Mères carmélites, de lui donner la forme de l'habit de Notre-Dame du mont Carmel qu'elles portaient. (C'est de la sorte que sainte Thérèse qualifie l'habit de cet ordre, l'appelant l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel, lorsqu'elle en parle.) Ces bonnes Mères lui accordèrent sa très-humble demande avec une grande bonté; elles lui envoyèrent la forme de leur habit, ce qu'elle reçut avec un profond respect et des démonstrations d'une joie extraordinaire. On lui fit un habit conforme à celui des religieuses carmélites, dont elle portait une partie le jour, au-dessous du commun qui paraissait, n'ayant pas la liberté de le porter entièrement en public; mais elle portait le reste durant les veilles de nuit, qu'elle passait devant le très-saint sacrement, comme il sera dit dans la suite de cette histoire. Il n'y avait pas jusqu'aux alpargates qu'elle ne chaussât, qui sont des souliers faits de cordes, dont se servent ces bonnes religieuses; car enfin tout ce qui regardait le Carmel lui était dans une estime merveilleuse et d'une consolation qui serait difficile à expliquer.

Dès son enfance, elle était ravie quand elle voyait passer quelques religieux carmes par la ville d'Evreux; elles les suivait dans les rues et courait après eux sans savoir ce qu'elle faisait, par un mouvement secret de l'esprit de Dieu, ce qui était une marque des grandes grâces qu'il voulait lui communiquer par les saints de cet ordre. L'une des plus agréables nouvelles qu'on ait pu lui donner durant tout le cours de sa vie a été de lui apprendre qu'il y avait quelques religieuses du Carmel dans la ville d'Evreux; et, ayant su qu'une Carmélite y passait pour aller en son monastère, au retour d'un autre où elle avait eu quelque charge, elle s'en alla avec promptitude en la maison où elle était; elle se prosterna à ses pieds; elle lui baisa son habit avec un profond respect, et elle paraissait toute transportée d'une joie sainte, qui n'est pas commune. Elle avait des désirs ardents de pouvoir demeurer en quelque pauvre lieu proche le désert des Carmes déchaussés, qui est dans le diocèse d'Evreux, à une lieue de la ville de Louviers. Enfin, après avoir aimé avec tant de force et de tendresse l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel durant sa vie, elle l'a encore aimé à la mort, désirant d'être enterrée avec l'habit qu'elle portait.

L'une de ses grandes dévotions était aux saints de cet ordre; elle en avait une spéciale pour saint Elie, qui en est le patriarche; elle en avait une extraordinaire pour sainte Thérèse, dont la divine Providence s'est voulu servir pour y établir la réforme dans ces derniers temps; et pour le bienheureux Jean de la Croix, le premier religieux d'une si sainte réforme. Si l'incrédulité, à l'égard des grâces de Dieu, ne dominait pas en notre siècle, j'en pourrais rapporter des plus admirables qu'elle a reçues par ces saints, que je passe sous silence, y ayant si peu de disposition dans les esprits, qui semblent vouloir borner les conduites de Dieu selon leurs pensées, comme si le Dieu des siècles qui nous ont précédés, et qui a comblé ses saints de faveurs si étonnantes, selon le témoignage même des Pères de l'Eglise qui les ont écrites pour la postérité, n'était pas le Dieu des temps où nous vivons, et que sa bonté ne fût pas égale, ou son pouvoir diminué.

Je dirai seulement que saint Elie lui a plusieurs fois apparu avec un visage assez sévère, mais qui ne laissait pas d'avoir de la douceur à son égard. L'histoire de la réforme du Carmel apprend que ce saint prophète apparut à ce prodige de grâce de nos derniers temps, l'illustre dame Catherine de Cardonne, qui s'était déguisée par un mouvement particulier du Saint-Esprit, et, prenant l'habit d'homme pour s'enfuir de la cour d'Espagne, s'était retirée dans un désert, où elle ne vivait que des herbes que la terre produisait, dans une austérité si extrême, qu'elle fit pénitence pour avoir mangé deux asperges sauvages qu'elle y avait cueillies, comme si c'eût été un mets trop délicieux. Ce fut dans cette solitude que ce grand patriarche se fit voir à cette âme éminente, et

il lui apprit la réforme de son ordre, qui avait commencé depuis sa retraite ; mais elle avait eu si peu de communication avec le monde qu'elle l'ignorait : le saint lui montra même la forme de l'habit de l'ordre, et elle le porta le reste de sa vie, quoiqu'elle ne fût pas religieuse.

Mais voici une autre apparition du même prophète, bien plus prodigieuse ; elle est tirée d'une lettre écrite en espagnol par la mère Anne-Marie de saint Joseph, prieure du couvent des Carmélites de Barcelone, à une personne très-considérable, il y a près de trente-cinq ans ou environ, dans laquelle elle assure qu'il y avait des témoignages authentiques du prodige dont elle parle. Elle dit donc que dans un couvent des Carmélites d'Espagne saint Elie apparaissait, ce qui était vu de plusieurs religieuses de cette maison, qui le voyaient communier avec la communauté, de telle manière que l'on fut obligé de mettre une hostie de plus que le nombre nécessaire pour la communion des sœurs ; car, dans ce lieu, le prêtre ne consacrait des hosties que selon le nombre de religieuses qui devaient s'approcher des divins mystères. Ce qui ayant été rapporté au provincial de ce monastère, qui était un homme de Dieu, et personnage de grand mérite, qui fut depuis général, il voulut faire quelque épreuve de cette apparition si surprenante ; pour cela il consacra une hostie de plus que le nombre qui était nécessaire, et ayant communié toutes les religieuses, il ne s'en trouva pas une seule qui restât, celle qui était surnuméraire étant portée par une vertu invisible à saint Elie. Au reste, cette grâce n'est pas incroyable, si l'on considère que ce prophète n'est pas mort, et que Dieu peut bien le faire porter par les anges dans un lieu où il reçoive une grâce qui est accordée même aux plus grands pécheurs, s'ils se convertissent, et dont la participation est au pouvoir des méchants qui en abusent.

Sainte Thérèse s'est aussi montrée plusieurs fois à cette bonne sœur et à plusieurs autres saints de son ordre ; mais elle a été plus d'une année qu'elle voyait presque toujours le bienheureux père Jean de la Croix, soit par une vision imaginaire, soit par une vision purement intellectuelle. On appelle vision imaginaire surnaturelle celle qui arrive dans les sens intérieurs par des formes ou images qui y sont mises surnaturellement par une conduite extraordinaire de Dieu, qui ne se sert pas pour lors de la voie naturelle. On appelle vision intellectuelle, celle qui est donnée immédiatement à l'esprit sans que les sens extérieurs ou intérieurs y servent, ce qui se fait par une grande et très-spéciale lumière divine : or, il n'y a que Dieu qui puisse donner les visions purement intellectuelles; mais le diable peut les contrefaire par des lumières grandes, mais naturelles, et s'aidant de l'imagination d'une manière si subtile qu'il semble quelquefois qu'elle n'y a aucune part. C'est de la sorte que quelques docteurs estiment que ce malheureux esprit agit auprès de notre bon Sauveur, lorsqu'il lui fit voir tous les royaumes du monde ; car comment eût-il pu lui découvrir tant de choses par les yeux du corps? Cependant comme j'ai déclaré dans l'éclaircissement des grâces dont j'avais à traiter que j'avais seulement le dessein de les proposer sans en assurer rien de certain, je laisse à juger si cette vue presque continuelle du bienheureux Jean de la Croix est arrivée naturellement par les forces de la seule imagination, comme il se fait dans la voie commune de la méditation, où l'on forme des images des choses que l'on considère. Il est vrai que cela est assez rare, non-seulement à cause de la durée du temps, mais à raison des effets, qui sont bien autres quand ces vues sont surnaturelles, et dans les lumières qu'elles donnent, et dans le vrai et solide amour de Dieu qu'elles inspirent, ce qui est aisé à discerner par des personnes qui en sont dans l'expérience.

Notre bonne sœur a reçu encore une grande lumière de la perfection qui se pratique dans le désert du Carmel, dans lequel on lui a montré les religieux qui s'y retirent dans un recueillement admirable, et comme tout abîmés en Dieu. Et certainement l'on peut dire de ces déserts ces paroles d'Isaïe: La terre déserte et sans chemin se réjouira, puisque ces lieux sont inaccessibles à tout autre qu'aux heureux habitants qui y demeurent, ainsi que l'on peut dire être une terre sans chemin, et encore à raison que la nature y a si peu de part par l'esprit de mortification qui y domine, privant les solitaires des consolations humaines, et les remplissant d'une joie toute divine ; ainsi c'est une solitude qui est dans l'allégresse, et qui fleurit comme le lis. Elle poussera et germera de toute part ; elle sera dans une effusion de joie et de louanges, puisqu'elle est comme le ciel de la terre, où Dieu est loué perpétuellement. La gloire du Liban lui sera donnée, la beauté du Carmel et de Saron; car l'on y voit le premier esprit des anciens prophètes qui vivaient retirés sur la montagne du Carmel, parfaitement renouvelé ; ils verront eux-mêmes la gloire du Seigneur et la magnificence, et l'éclat de la magnificence de notre Dieu; car c'est dans ces lieux, que l'on a appelés le pays de Dieu, à la différence des villes, qui sont les pays des hommes, que l'infinie majesté de ce premier des êtres se découvre d'une manière admirable, et que les esprits sont tout pénétrés de ses divines grandeurs : c'est dans ces lieux, à l'écart des créatures, que l'adorable Jésus fait voir quelque chose de sa gloire, par des espèces sacrées qui la représentent magnifiquement. Il y aura là un sentier, et une voie qui sera appelée la voie sainte ; celui qui est impur n'y passera point ; ceux que le Seigneur y aura mis seront couronnés d'une allégresse éternelle, et le ravissement de leur joie ne les quittera point. (*Isa.* XXXV.)

CHAPITRE VI.

Sa vocation à une haute perfection.

Dieu, dont la nature et la bonté même se

communique libéralement à ses créatures, ses ouvrages sont des effets de ses miséricordes, dont toute la terre est remplie. Il répand ses bénédictions sur tous les hommes, dont il ne veut qu'aucun périsse. Il est mort pour tous, comme le déclare le saint concile de Trente, après la divine parole, quoique tous ne soient pas sauvés ; mais leur perte vient de leur infidélité, car il ne laisse que ceux qui le quittent, comme l'enseigne encore le saint concile. De plus, il a fait l'homme à son image ; il veut qu'il porte sa ressemblance ; ainsi il est appelé à la perfection ; c'est pourquoi l'Apôtre, écrivant aux fidèles, il les exhorte à être les imitateurs de Dieu. (*Ephes.* v, 1.)

Néanmoins il y a de certaines âmes privilégiées qu'il favorise de grâces qui ne sont pas communes, qui sont plus spécialement appelées à la perfection ; et il donne pour cette fin, à ces âmes, des lumières plus vives ; il leur inspire une sainte haine d'elles-mêmes qui leur fait déclarer une guerre continuelle contre leurs corps, leurs propres humeurs et leurs inclinations. Il leur donne des attraits puissants pour entrer dans les voies d'un renoncement perpétuel ; il se les applique fortement par la pratique de la sainte oraison, et les comble de ses plus saintes grâces.

C'est de ce nombre heureux que nous pouvons dire qu'a été la sœur Marie-Angélique de la Providence, et par les divines illustrations dont elle a été éclairée dès sa jeunesse, et par les mouvements intérieurs qu'elle a eus pour une mortification étonnante et pour l'oraison. Certainement si Dieu est peu aimé, il est vrai de dire qu'il est peu connu, et les sentiments que la plupart des hommes ont de son être et de ses perfections sont si ravalés et si bas que l'on peut assurer qu'ils ne le connaissent point : c'est cette ignorance ténébreuse qui est la cause de tous les maux qui inondent la terre.

L'esprit de la sœur Marie-Angélique n'avait rien de ces ténèbres. Elle commença de marcher dans un grand jour au même temps qu'elle eut renoncé aux illusions des vanités qui l'avaient égarée des voies de la vérité par lesquelles le Seigneur l'avait conduite dès son enfance. Le soleil de justice paraissait dans son âme comme dans le plein midi de la grâce, et durant une année elle fut investie de tant de brillantes et divines clartés, qu'elle avait de la peine à les soutenir. En vérité, disait-elle, il semble, dans cet état, que si le corps est en terre, l'âme est dans le ciel, par la vue des excellences de Dieu, dont elle est pénétrée, ou bien que le ciel est dans l'âme. Dans cet état, l'obscurité des ténèbres n'est point obscure pour elle ; la nuit, pour elle, est claire comme le jour ; les ténèbres de la nuit et la lumière du jour sont pour elle la même chose. Dans cet état, l'âme loue Dieu, le voyant terriblement élevé, et elle reconnaît avec étonnement combien ses ouvrages sont adorables, ce Dieu de toute majesté laisant luire sa lumière des montagnes éternelles dans son esprit. Elle était si brillante en notre bonne sœur qu'il lui semblait qu'elle n'avait plus de foi, toutes choses pour lors lui paraissant dans une claire lumière. Toutes les créatures la portaient à Dieu, et bien loin de lui servir d'obstacle de sa divine union, (ce qui n'arrive, hélas ! que trop souvent) elle lui était un moyen efficace pour y arriver. Elle avait des yeux, et ne voyait point ; elle avait des oreilles, et n'entendait point ; car les créatures disparaissaient à ses yeux, et elle n'y voyait que le Créateur. Elle ne pouvait plus faire de bonnes lectures ; les meilleurs livres ne lui servaient plus de moyen pour l'élever à Dieu ; car tout le monde, disait-elle, lui était comme un grand livre dans lequel elle découvrait les grandeurs de cet être suradorable. On lit une pareille chose du grand saint Antoine, l'honneur des déserts et l'ornement de la vie solitaire.

Elle avait une présence de Dieu qui était presque continuelle, et cela sans aucune peine ni recherche de sa part. C'est proprement ce qu'on appelle le don de la présence de Dieu. Tous les Chrétiens la peuvent avoir, puisqu'ils ont la foi ; mais cela se fait par une sérieuse application, et par la recherche qu'ils font, avec le secours divin, de cette sainte présence. Mais il y a des âmes à qui Dieu se présente par une manifestation prévenante, et ces âmes ont la présence de Dieu sans aucune peine, semblables aux personnes qui sont dans un plein jour, et qui voient les objets sans se faire aucune violence ; ce qui n'est pas de même de celles qui sont dans la nuit, et qui ne les découvrent qu'avec la lumière d'une petite chandelle.

Elle avait de puissants attraits pour l'oraison, à laquelle elle donnait tout le temps qu'elle pouvait ; et certainement il est facile de s'y appliquer dans ce temps de lumière, dans lequel on passerait avec joie et les jours et les nuits, dans une si intime union avec notre bon Sauveur Jésus-Christ ; il fallait nécessairement qu'elle entrât dans ses inclinations ; ainsi elle ne respirait que l'amour des croix. Les souffrances et les humiliations, disait-elle, m'étaient si chères, et leur amour avait pris un si grand empire sur mon cœur, qu'à peine en avais-je du sentiment, et il semblait que rien n'était capable de me toucher ; au contraire, j'étais toujours dans le désir de nouvelles peines.

Et, de vrai, elle montrait bien par effet combien la grâce l'élevait au-dessus de tout ce qui peut faire peine à la nature ; elle a été, durant plusieurs années, dans des contradictions qui n'étaient pas communes, et elle recevait des rebuts fort ordinaires : l'on trouvait à redire à tout ce qu'elle faisait ; on lui faisait souvent des reproches, et sa paix était immuable au milieu de tout cet exercice ; elle marchait d'un pas égal et avec une constance inaltérable dans les voies du service de Dieu ; son cœur était plein d'une charité ardente pour les personnes qui la

contrariaient, pour lesquelles elle offrait ses prières avec plus de ferveur, et avec une application toute particulière.

La grâce la portait à tout ce qui est du plus rude et de plus difficile à la nature, et elle était très-fidèle à en suivre tous les mouvements, quoique bien opposés à ses inclinations, qui la rendaient très-sensible. Elle mettait de l'absinthe dans ce qu'elle mangeait, ce qu'elle a continué avec une grande exactitude. Elle prit la résolution, pour se vaincre, de panser la tête d'une jeune fille qui avait une gale affreuse; elle mettait de cette gale dans sa bouche, et, enfin, elle la mangeait : mais que Dieu est bon, qu'il est doux à ceux qui l'aiment! Elle a assuré qu'en se mortifiant de la sorte il avait répandu tant de douceur sur une chose qui naturellement lui devait causer une peine extrême que jamais elle n'avait rien mangé qui fût si agréable à son goût, et que même elle ne pouvait pas s'imaginer aucun mets, pour délicat qu'il pût être, qui en approchât. Elle se surmontait encore à sucer des linges qui avaient servi à des cautères, et qui étaient pleins du pus qui en sortait; et, en continuant de cette manière à se vaincre avec tant de générosité, Dieu tout bon continuait de sa part à la favoriser, lui faisant trouver des délices en ce qui doit donner naturellement plus d'horreur. Elle ne pouvait faire réflexion sur cette conduite de l'aimable Providence divine, sans entrer dans des étonnements de ses admirables bontés : « Que Dieu est bon, s'écriait-elle, de se contenter de si peu que la créature fait pour son service! Que ses libéralités sont surprenantes à son égard, puisqu'il récompense si délicieusement et avec tant de promptitude les petits efforts qu'elle fait avec son secours de se surmonter pour sa gloire! »

Elle a dit que dans ces temps elle était insatiable de mortifications et de pénitence, et elle en faisait de si rudes et en si grand nombre que ceux qui en ont connu les particularités sont étonnés comme elle a pu vivre. Elle a souvent mangé les crachats qui étaient dans les églises et ailleurs; et elle l'a fait tant de fois qu'à la fin elle y était comme accoutumée et n'en recevait presque plus de peine. Le doux et l'amer, ce qui était fâcheux ou agréable, tout lui était égal.

Elle faisait tout le bien qui se présentait, et qui était dans l'ordre de Dieu, dont le pur amour la transportait tellement qu'elle paraissait hors d'elle-même aux personnes qui conversaient avec elle, ce qui lui attirait de bonnes mortifications, à raison du peu d'application qu'elle pouvait donner en cet état aux choses extérieures.

CHAPITRE VII.

Son humilité.

Toutes les grâces dont Dieu tres-miséricordieux la favorisait avec tant de libéralité avaient pour fondement une profonde humilité. Celui qui élève l'édifice spirituel des vertus sur ce fondement est semblable à un homme prudent qui a bâti sa maison sur la pierre : la pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé et ont fait effort contre cette maison; mais elle n'a point été renversée, parce qu'elle était fondée sur la pierre; et quiconque met un autre fondement est semblable à un homme imprudent qui a bâti sa maison sur le sable : la pluie est tombée, les rivières se sont débordées, les vents ont soufflé et ont attaqué cette maison; elle a été renversée, et la ruine a été grande; car c'est une ruine d'une maison pleine de biens, et qui renfermait des trésors précieux. (*Matth.* VII, 24-27.)

J'ai vu de ces personnes faire des chutes lamentables, qui étaient élevées comme les cèdres du Liban par la hauteur de leur grâce, et qui florissaient comme le palmier, parce que leur édifice spirituel n'était pas bâti sur la pierre de l'humilité. Mais que peut-on attendre qu'une fin funeste de ces gens, puisqu'ils ont un Dieu pour opposé? Oh! si les personnes qui s'élèvent avec présomption par leurs vaines pensées, et qui pensent être quelque chose n'étant rien, connaissaient leur état déplorable! Oh! si elles savaient ce que c'est d'avoir un Dieu pour ennemi! Heureuse, et mille fois heureuse l'âme qui peut dire en vérité, avec le Prophète-Roi : *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé, et mes yeux ne se sont point élevés; je ne me suis point porté aux choses grandes et illustres qui étaient au-dessus de moi.* (*Psal.* CXXX, 1.)

La sœur Marie-Angélique de la divine Providence était de cet heureux nombre, car elle pouvait dire sincèrement qu'elle n'élevait pas son âme, demeurant toujours en des sentiments bas de soi-même; elle se voyait comme un chétif ver de terre; elle ne sortait pas de la vue de son néant. Bien loin de s'élever par les dons extraordinaires dont le ciel la comblait, elle pensait que sa vie était celle d'une réprouvée; qu'elle méritait d'être privée pour jamais du paradis; que l'enfer était tout ce qu'elle pouvait attendre. Elle n'osait lever les yeux, de confusion; il lui semblait être le marche-pied des démons; elle s'en regardait comme le jouet, et, dans cette pensée, elle assurait qu'ils commençaient d'exercer sur son corps et son esprit ce qu'ils feraient durant toute l'éternité; que, pour les autres pécheurs, il suffisait de les punir en ce monde par des créatures raisonnables et capables du divin amour, si elles ne l'aimaient pas; que, pour elle, Dieu y employait des créatures confirmées en malice et incapables de l'aimer à jamais. Et elle disait ces choses, et autres pareilles, avec une si grande abondance de larmes qu'il était aisé de juger qu'elle en était toute pénétrée.

Elle disait encore que, si Dieu tout bon n'eût pris soin de la retirer de sa malignité naturelle, il n'y eût eu personne au monde qui eût fait un plus mauvais usage

de toute chose : c'est le sentiment commun des saints, qui se sont mis au-dessous du néant des créatures, sans se préférer à pas une seule, eux qui étaient si grands aux yeux de Dieu et de ses anges, pendant que des misérables pécheurs, tout plongés dans la misère de leur faute, s'imaginaient être bien quelque chose, et n'être pas comme le reste des hommes. La sœur Marie-Angélique demeurait incessamment abîmée dans le rien; il a été un temps qu'à peine parlait-elle de ses grâces singulières à ceux à qui elle devait les communiquer, parce que, dans sa simplicité, elle croyait qu'elles étaient communes. L'on rapporte la même chose de la bienheureuse Jeanne de la Croix; mais elle n'en fut pas plus élevée après avoir connu que c'étaient des miséricordes de notre bon Sauveur très-particulières, parce que, disait-elle, une âme que Dieu orne de ses dons est comme un ver de terre quo l'on place dans un bassin d'or et d'argent et au milieu de pierres précieuses, et qui ne laisse pas d'être toujours un ver de terre. Elle était bien éloignée de la vanité, à l'égard des dons gratuits dont elle était favorisée, parce que, s'en estimant trop indigne, elle avait peur d'être trompée, et, en cela, de servir de jouet aux démons.

Dans ses pénitences et austérités, qui étaient extrêmes, comme nous le dirons ci-après avec le secours divin, et qu'elle pratiquait par une conduite bien rare de la divine Providence, car il y a des temps qu'elle ne pouvait manger qu'un peu de pain une fois par jour, et boire de l'eau, qu'il n'était pas en son pouvoir de s'approcher un moment du feu durant les hivers les plus rigoureux : elle regardait cette conduite comme une miséricorde que Dieu exerçait sur elle, à raison de sa faiblesse et de la malignité de sa nature corrompue. Voilà, disait-elle, les grandes miséricordes de mon Sauveur sur son indigne servante, voyant ma malice acquise, et mon naturel porté à la délicatesse; c'est pour cela qu'il me prive avec tant de bonté, de tout plaisir que j'aurais pris à manger et à me chauffer. Il laisse une pleine liberté aux grandes âmes pour user des choses ou pour s'en abstenir; mais mon peu de courage et mes infidélités l'obligent à me traiter d'une autre manière. L'on s'étonne que je mange si peu, que je dorme encore moins, et que je ne me chauffe point du tout; mais l'impuissance où je suis de faire autrement est la vraie mesure de ma misère et de ma faiblesse. Dieu ne veut pas m'exposer aux occasions de faire un mauvais usage des choses qui pourraient m'agréer. Ah! il me met lui-même dans les privations des plaisirs des sens; c'est que je n'aime pas assez les souffrances.

Quand elle s'approchait de la communion vivifiante du corps adorable du Sauveur de tous les hommes, elle le faisait avec tant de crainte, dans la vue de son indignité, qu'elle faisait pitié à ceux qui s'en apercevaient. Elle pensait placer Dieu fait homme dans le lieu le plus abominable du monde, et elle regardait son cœur comme un enfer; c'est ce qui la faisait souffrir d'une manière incroyable. Ce n'est pas qu'elle n'eût une ardeur extrême pour la divine communion; mais néanmoins, dans la vue de ses misères, elle n'eût jamais osé s'en approcher sans un commandement exprès. « O mon Dieu! s'écriait-elle, si je consens que vous passiez dans l'enfer de mon pauvre cœur, c'est bien contre ma volonté; mais que puis-je faire contre l'ordre de la vôtre, que vous me déclarez par les personnes qui me la doivent manifester? » Elle leur disait : « Prenez garde que vous allez loger l'adorable Jésus avec un démon; que vous allez le mettre dans un lieu de désolation. Ce n'est pas moi qui l'y veux placer, non, ce n'est pas moi, quoique ce soit moi qui l'aie offensé. » Elle était bien éloignée du déréglement qui n'est pas rare dans plusieurs femmes, qui veulent très-fréquemment communier, s'unir extérieurement à notre divin Sauveur, ne travaillant pas à s'unir intérieurement par une sainte conformité à ses mœurs et à ses inclinations, qui est la fin de la communion extérieure; ainsi elles reçoivent le sacré corps d'un Dieu et le mettent dans un lieu où il a beaucoup à souffrir, y trouvant de grandes oppositions; car ces femmes, toutes pleines d'immortifications, sont encore dans les désirs du siècle, dans l'estime de l'honneur des richesses et des plaisirs, ce qui est bien contraire aux inclinations de cet aimable Sauveur, qui n'a respiré, durant sa sainte vie, que les mépris, la pauvreté et la douleur. Or je laisse à juger quel plaisir il peut prendre dans ces âmes; mais quelle satisfaction aurions-nous d'être avec des personnes qui seraient d'une humeur tout à fait contraire à la nôtre, dont les sentiments seraient entièrement opposés aux nôtres, leurs inclinations, dans les occasions, leur faisant faire ce que nous ne voudrions pas? Je ne prétends en aucune manière blâmer la fréquente communion par cette réflexion; au contraire, je souhaiterais de tout mon cœur, avec le saint concile de Trente, qu'elle fût rétablie tous les jours, à l'imitation des premiers temps du christianisme; et j'estime que c'est priver Dieu d'une grande gloire de l'ôter aux âmes qui y ont les dispositions nécessaires, à moins que ce ne soit pour les éprouver. L'on doit même prendre garde à ne se pas engager dans la direction de ceux qui sont excessifs dans la privation de cette nourriture divine; il faut cependant considérer le respect qui est dû à Dieu, et non pas seulement l'utilité des âmes; je dis seulement, ceux qui ont de l'expérience savent qu'il y a des femmes qui marquent comme une faim de la sacrée communion, et c'est une bonne marque quand c'est l'esprit de Dieu qui la donne; mais il arrive souvent, à leur égard, que ce désir est naturel, causé souvent par leur imagination, et quelquefois par un secret amour d'elles-mêmes, et en quelques occasions par un

fonds d'une vanité cachée; elles veulent communier fréquemment, comme d'autres à qui elles voient que cette permission est donnée; elles crient la communion, la communion, et travaillent peu à la mortification; ainsi elles demeurent pleines d'elles-mêmes, entêtées en ce qu'elles veulent, dans les plaintes et les murmures de leur directeur, de ce qu'il ne les fait pas assez communier, jalouses des autres qui s'approchent plus souvent de la sainte table.

La sœur Marie-Angélique était en des sentiments contraires, car elle était vraiment humble, et si éloignée de la moindre vanité que, lui en étant un jour venu une pensée, elle en eut une horreur si grande qu'elle demanda à Dieu d'être plutôt possédée du démon que d'y donner aucun consentement, quoique ce fût une faute légère. Elle désirait d'une manière merveilleuse les humiliations, et, de vrai, qui sait si l'on est humble sans humiliations? mais ces désirs étaient efficaces, et ne s'arrêtaient pas seulement à des pensées, ce qui est assez commun, et où plusieurs se trompent, qui s'imaginent être humbles parce qu'ils ont de grands sentiments de l'humilité. Elle n'oubliait rien pour se procurer des humiliations et elle a fait tout ce qu'elle a pu auprès d'une de ses amies, afin qu'elle lui en cherchât les occasions. Elle la pria instamment de lui faire des reproches sensibles en présence des gens qui pourraient lui en faire confusion; car, disait-elle, vous savez le besoin que j'en ai; vous m'aiderez à triompher du démon, c'est le vrai moyen de le terrasser.

Elle était bien aise qu'on connût ce qui la pouvait humilier, afin de n'avoir pas seulement de la confusion aux yeux de Dieu, de n'être pas seulement abjecte à ses yeux, mais de l'être encore devant tout le monde. Elle eût volontiers déclaré hautement ses fautes lorsqu'elle allait à confesse, et il fallait que les confesseurs, de temps en temps, l'avertissent de ne pas parler si haut. Il y a des personnes qui, par une pratique contraire, sont si délicates et si tendres à cet égard qu'à peine les confesseurs les peuvent entendre. Vous diriez que tout serait perdu si l'on savait la moindre des fautes légères dont elles s'accusent, c'est-à-dire que l'amour de soi-même règne prodigieusement en toutes choses. La haine que notre sœur se portait l'obligeait à rechercher toutes les occasions qui pouvaient lui causer de l'abjection. Elle portait dans les rues des immondices pour les vider, et elle voulait que l'on crût que c'était par l'ordre de ceux dont elle dépendait. Elle était vêtue ridiculement, comme il sera dit avec le secours de Dieu. Elle s'est prosternée bien des fois pour demander pardon de fautes innocentes, et qu'elle n'avait pas faites avec liberté. Une fois, se prosternant de la sorte, Dieu, qui prend plaisir à élever ceux qui s'abaissent, lui ravit son esprit et elle entra dans une extase qui dura plusieurs heures, tout immobile aux pieds de la personne devant laquelle elle s'était prosternée, qui, voyant cet état continuer, eut bien de la peine de retirer ses pieds de dessous le visage de la sœur Marie-Angélique. Elle a assuré qu'elle avait plus de peine à n'être pas humiliée qu'à souffrir toutes les autres croix. Et comme l'amour est ingénieux, elle s'en procurait les occasions par toutes sortes de voies. Un jour elle alla prier une dame qui avait beaucoup de liaison de grâce avec elle de lui prêter un lieu secret d'une chambre de son jardin pour s'y faire fouetter. Comme cette dame avait un grand respect pour les conduites que Dieu tenait sur elle, elle lui accorda sa demande. Pour ce sujet, elle y fit trouver une honnête femme de la campagne, sur qui elle avait du pouvoir, lui disant que c'était pour châtier une misérable pécheresse; car c'est ainsi que la sœur Marie-Angélique l'avait souhaité. Cette honnête femme crut de bonne foi que c'était quelque créature débauchée que la dame voulait punir secrètement et elle en eut toute la confusion. La sœur étant donc enfermée dans une chambre obscure, la femme se présente et dans le sentiment où elle était, l'exhorte à prendre en bonne part, et pour la satisfaction de ses crimes, le châtiment qu'on lui avait ordonné de faire; ensuite elle la lie et la fouette de bonne manière; et voyant qu'elle ne disait mot et gardait un profond silence, elle pensait que c'était le dépit qui en était la cause; mais comme elle s'aperçut ensuite qu'elle était entièrement immobile, elle demeura fort surprise et descendit dans le jardin pour dire à la dame qu'elle appréhendait qu'elle ne fût morte. Mais c'était une extase qui lui était arrivée dans cet état, et peut-être dans le souvenir de la flagellation de notre bon Sauveur, qui lui avait été montrée auparavant dans une lumière admirable.

Sa douleur était quand les occasions d'être humiliée lui manquaient; c'était pour lors qu'elle se plaignait de l'estime que l'on avait pour elle. « Hélas! disait-elle, au lieu d'avoir de bonnes confusions, les créatures me considèrent : vous diriez que c'est leur faire plaisir que de me rendre service. Il ne faut pas s'étonner, après ces dispositions, si elle souffrait avec tant de douceur les confusions qu'on lui faisait pour des fautes qui n'étaient qu'apparentes. Nous ferons voir, avec le secours divin, que Dieu l'ayant laissée au pouvoir du démon pour en être exercée, elle en était tourmentée cruellement; dans cet état, le démon lui faisait faire quantité de choses où sa volonté n'avait aucune part, mais qui lui étaient des sujets d'une extrême abjection. Elle a été, durant quelque temps, qu'il l'obligeait de se présenter devant les miroirs qui se rencontraient pour s'y regarder. Cela pourrait surprendre les personnes qui en ignorent la cause; mais cela se faisait sans aucune réflexion de sa part, et dans son fond, elle ne laissait pas d'être recueillie en Dieu. Cependant, l'on crut qu'elle en devait être humiliée, et le démon en elle. Les personnes à qui son directeur l'avait confiée en son absence lui firent pratiquer plusieurs pénitences, lui ordonnèrent de sévères disciplines, la firent

prosterner en terre plusieurs fois, l'obligèrent à demander pardon du mauvais exemple qu'elle avait donné; on la fit coiffer d'une manière ridicule, on lui fit mettre des torchons sur son cou, l'obligeant à se voir dans un miroir en cet état, et elle acceptait toutes ces choses comme si elle eût été fort criminelle.

Elle fuyait celles qui pouvaient la mettre en quelque estime; ainsi, allant en une église d'Evreux pour y faire l'oraison, et s'apercevant qu'elle y était regardée avec quelque sorte de respect, elle n'y alla plus du tout. Tout son plaisir était d'être bien bas, et de s'humilier au-dessous de toutes les créatures. Un jour, se voyant environnée de démons qui lui paraissaient sous des formes visibles, et se voyant tout investie, particulièrement par l'un de ces maudits esprits qui se faisait voir sous une figure monstrueuse qui causait de l'horreur; rentrant en soi-même, elle s'abaissa sous ce monstre, dans la pensée que ses ingratitudes envers Dieu étaient plus grandes; et ce fut assez pour mettre en fuite toutes ces troupes infernales. Les démons ne purent souffrir une telle humiliation. Les diables, qui se retranchent dans l'orgueil comme dans un fort d'où il n'est pas aisé de les faire sortir, ne peuvent demeurer où ils trouvent une vraie humilité. C'est ce que ces misérables esprits ne peuvent endurer; c'est ce que la nature corrompue ne peut supporter.

Il faut ici remarquer qu'au lieu de tant de désirs d'humiliations dont elle est pénétrée, Dieu permettait, pour son exercice, qu'elle portât, en même temps, d'étranges répugnances pour la confusion; il semble, disait-elle, qu'il y a en moi deux personnes: l'une, qui désire ardemment d'être abaissée, et qui est même dans la douleur lorsque les occasions ne s'en présentent pas; l'autre, qui y a une opposition si extrême, qu'on ne saurait l'exprimer au point que je le ressens, et cela paraissait quelquefois extérieurement par des frémissements de tout son corps. Ce qui doit apprendre aux bonnes âmes qui souffrent, dans leur partie inférieure, de fortes résistances à ce que Dieu demande d'elles, que ces répugnances ou aversions pour le bien ne sont pas des péchés quand la volonté n'y adhère pas, mais de bonnes occasions pour la pratique solide de la vertu. Ainsi, bien loin de s'en inquiéter, comme plusieurs font très-mal à propos, elles doivent être consolées dans la vue de ces dispositions, qui sont des moyens très-grands pour aller à Dieu et pour l'adorer en esprit et en vérité. C'est par ces voies que notre bon Sauveur a conduit plusieurs de ses saints, et celui qui en est la merveille, le grand Apôtre, a porté ces contradictions, dont son bon Maître ne l'a pas voulu délivrer, quelques prières qu'il lui en ait faites.

CHAPITRE VIII.

Son amour pour les mépris et la vie cachée.

Ce chapitre est, en partie, une continuation du précédent, où, parlant de la vraie humilité de la sœur Marie-Angélique de la Providence, nous avons été obligés de traiter de son amour pour les humiliations, sans lequel on ne peut être parfaitement humble. Nous dirons encore ici, que l'amour qu'elle avait pour la confusion était si étendu qu'elle eût été ravie d'être méprisée de toutes les créatures; que ce qui l'avait consolée dans les infirmités corporelles qui l'avaient obligée de sortir du cloître, était la pensée qu'elle avait qu'elle pourrait être plus humiliée dans le siècle. Les bas sentiments d'elle-même, dont elle était pénétrée vivement, lui faisaient croire que toutes les créatures devaient la mépriser, et elle n'en voyait aucune sur la terre qui n'eût droit de le faire. Elle assurait qu'elle aurait donné toutes choses pour avoir la grâce d'une bonne abjection. Si on l'eût laissée faire, elle eût fait des actions ridicules publiquement dans les rues pour s'attirer du mépris, à l'imitation de plusieurs grands serviteurs de Dieu, qui, conduits par l'esprit d'une véritable sagesse aux yeux du Père des lumières, ont fait des folies apparentes devant les hommes, et qui ont été élevés à des grandeurs d'une glorieuse sainteté en la présence de celui devant qui tout ce qui est n'est rien, par ces voies d'un abaissement ridicule, selon l'opinion des créatures. Cependant, comme il a été dit, elle alla, durant quelque temps, vêtue ridiculement, ce qui lui attirait les risées des enfants; elle portait des vieux souliers d'homme qu'elle avait fait accommoder exprès; une coiffe tout usée et un habit d'une pauvre servante. Comme cet état est beaucoup agréable à Dieu qui aime l'humilité, parce qu'il est le Dieu de vérité, il n'y a rien que le démon redoute davantage, à raison de sa superbe. C'est ce que l'on a remarqué sensiblement dans les agitations extraordinaires qu'il a données à la sœur Marie-Angélique, lorque quelquefois on a voulu l'humilier. Ce maudit esprit la mettait dans une révolte furieuse extérieurement contre ce qui lui était ordonné, et lui faisait dire plusieurs paroles de désobéissance et de mépris, ce qui était cause qu'on l'humiliait en plusieurs manières, pour s'opposer à cet esprit d'orgueil; mais c'était pour lors une chose étonnante de voir les agitations furieuses qu'il causait dans son corps, faisant assez paraître, par ces mouvements, combien il en souffrait. Il la jetait contre les murailles avec une folie étrange, sans qu'il fût possible aux personnes qui étaient présentes de l'arrêter; il battait la terre de son corps avec une force extraordinaire, et la réduisait en une telle extrémité qu'il semblait qu'elle allait étouffer. Comme un jour l'on eut trouvé à propos de la fouler aux pieds, le démon ne put jamais souffrir cette action humiliante, et il fit si bien, par les différentes contorsions de son corps, qu'il ne fut pas possible, la faisant crier en même temps d'une façon pitoyable. L'on eut recours à notre bon Sauveur, invo-

quant premièrement sa toute-puissance par ces paroles des litanies du saint nom : Jésus très-puissant, ayez pitié de votre servante. Cette invocation lui fit redoubler ses cris, aussi bien que les autres, sous les différents titres qu'on lui adresse dans ces mêmes litanies. La même chose arriva quand on implorait le secours de l'immaculée Mère de Dieu et des saints anges; mais quand on commença à prononcer ces paroles : Jésus doux et humble de cœur, elle fit des hurlements horribles, et elle fut tout autrement agitée qu'elle n'avait encore été. Il semblait qu'elle allait expirer; le diable montrant la rage qu'il a contre l'humiliation : aussi, elle déclara, étant dans le calme et hors de cette vexation diabolique, que cet esprit d'enfer lui avait fait porter des peines extrêmes à la prononciation de ces paroles.

Ceux qui s'abandonnent au péché, se laissent séduire par ces mouvements, ont une pente singulière pour l'élévation et pour le point du faux honneur ; au contraire de ceux qui sont mus par l'esprit de Dieu, qui ne respirent que d'être bien petits et de paraître tels aux yeux des autres. C'est la doctrine qu'enseigne le divin livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui nous déclare que le chrétien doit avoir de l'amour pour la vie méprisée et cachée. Que l'on ne sache pas si nous sommes ; ou, si on le sait, que nous soyons estimés pour des gens de rien : c'est en cela que consiste la véritable philosophie du fidèle disciple de Jésus-Christ, méprisé et caché. C'est sa haute théologie, science des sciences, que Dieu donne aux petits et humbles de cœur, à de simples filles, à de pauvres ignorants, tandis qu'elles demeurent cachées aux sages et aux prudents du siècle. La sœur Marie-Angélique a excellé dans cette science par un sincère amour des mépris et de la vie cachée.

Nous avons vu ses inclinations de la grâce pour la vie abjecte ; il nous faut présentement parler de son amour pour la vie cachée. Son cœur était si touché pour la retraite, qu'elle a plusieurs fois demandé à son directeur s'il n'y avait pas moyen de se retirer à la campagne pour y vivre solitaire ; et, pour ce sujet, elle proposait d'y garder les vaches. Cet attrait de la solitude lui avait été inspiré dès l'âge de six à sept ans, et il lui a continué jusque à la fin de sa vie. Les bois, les campagnes et tous les lieux retirés, lui causaient un plaisir céleste. Elle était attirée si puissamment à la retraite, que ce lui était un martyre de converser avec les créatures, et elle ne trouvait point de plaisir pareil à celui d'être renfermée seule dans quelque lieu ; et il lui semblait qu'elle aurait reçu une satisfaction extraordinaire, si elle y avait été enfermée sous plusieurs clefs, pour être plus séparée du monde, quoique, dans la vérité, lorsqu'elle était obligée d'y converser, elle y fût comme si elle n'y avait pas été. Elle faisait cependant ce qu'elle pouvait pour éviter toutes sortes de conversations, et les plus saintes même ; car enfin les meilleures créatures ne sont pas Dieu. O Seigneur ! qui est semblable à vous? Elle demeurait seule, dans un petit cabinet, autant qu'elle le pouvait, se séparant des personnes avec lesquelles elle était logée : elle travaillait dans un petit lieu dont la solitude faisait ses délices ; mais il y a eu des temps où elle demeurait retirée dans son intérieur par un si profond recueillement qu'à peine pouvait-elle parler à personne.

L'on a remarqué plusieurs fois une chose assez singulière, au sujet de son attrait pour la solitude, faisant quelques voyages de dévotion, comme des pèlerinages en des lieux saints; ces lieux étant éloignés, elle se servait d'un âne pour faire le chemin, et cet animal, comme s'il eût eu quelque instinct de son inclination pour l'éloignement des créatures, courait de toute sa force pendant qu'elle était avec sa compagnie, sans qu'elle le pût arrêter avec sa bride; mais dès lors qu'il l'avait écartée et qu'il se trouvait en quelque lieu solitaire, comme dans un bois, il pliait les genoux doucement et la mettait en terre, y restant comme immobile ; les personnes de sa compagnie qui la suivaient étant arrivées proche d'elle, l'âne commençait de nouveau à courir jusqu'à quelque lieu retiré, où il la mettait en terre de la même manière que nous venons de dire ; et ce qui surprenait les personnes qui l'accompagnaient était que cela arrivait plusieurs fois dans un même voyage, ce qui les pressa de demander au maître de l'animal si en quelques rencontres il faisait quelque chose de semblable, et il assura que jamais rien de pareil ne lui arrivait. Je laisse à juger aux autres de la chose selon leur sentiment; ce que je puis dire avec assurance, puisque en cela je parle conformément à l'Evangile, est que la sœur Marie-Angélique a été bienheureuse d'avoir aimé la vie cachée et méprisée, et encore plus heureuse de l'avoir pratiquée. Elle a été confirmée dans ces solides vérités par l'apparition d'une personne de haute qualité après sa mort, et qui, durant sa vie, avait une grande ouverture de cœur pour elle et beaucoup de confiance. Cette personne, quoique d'une naissance illustre, avait eu plusieurs occasions d'humiliation, et elle lui dit que Dieu lui avait fait connaître que ces abjections étaient des effets de ses plus grandes miséricordes sur elle : qu'elles avaient servi à la préserver des périls de sa damnation, où sa haute qualité l'engageait; qu'elles avaient été des moyens efficaces pour son salut et son établissement dans la gloire qu'elle possédait, et dont elle jouirait pour jamais dans l'éternité bienheureuse. Mais la bonne sœur assurait qu'il ne lui était pas possible d'exprimer ce qu'on lui avait fait connaître pour lors du bonheur des abjections souffertes dans un esprit chrétien; cela m'imprima, disait-elle, des ardeurs incomparables pour la vie humiliée, pour les rebuts et abandons des créatures, pour tout ce qui contribue heureusement à nous en attirer les éloignements, comme les imperfections et disgrâ-

ces du corps, et toutes les autres choses qui nous rendent désagréables à leurs yeux. Après cette connaissance, continuait-elle, il me semblait qu'il me tardait d'en être remplie, et que je n'en aurais jamais assez; que volontiers j'aurais donné tous les honneurs et toutes les richesses du monde s'ils avaient été en mon pouvoir, pour avoir la grâce d'être bien humiliée en cette vie. O bonté, ô bonté divine! qu'il tarde à une âme en cet état de n'être pas remplie de confusion! Je ne saurais jamais dire la joie divine et les élévations de cette âme dans la gloire, pour avoir eu quelque part à la vie abjecte, et l'impression qui m'en est restée.

Mais nous avons les paroles de l'Ecriture, qui est plus affermie, et que l'on fait bien de considérer comme une lampe qui éclaire dans un lieu obscur par la foi, jusqu'à ce que le jour de l'éternité glorieuse paraisse. Cette divine parole ne nous apprend-elle pas par le grand Apôtre, dans l'Epître qu'il adresse au peuple d'Ephèse (IV, 9), que Notre-Seigneur est monté, parce qu'il est descendu au plus profond de l'abîme? Il est monté, disent les Pères, par-dessus tout, audessus de quoi il n'y a plus rien, parce qu'il est descendu dans les parties les plus basses de la terre, au-dessous desquelles il n'y en a point d'autres. Le même qui était descendu, dit encore l'Apôtre (*Ibid.*, 10), est monté au-dessus des cieux, c'est-à-dire, au-dessus de tous les corps, en sorte que, selon la doctrine de l'angélique docteur, le corps de Jésus-Christ n'est point contenu dans un lieu.

O mon Seigneur! vous êtes donc monté au-dessus de toutes choses, parce que vous êtes descendu au-dessous de toutes. O heureux et divin abaissement, qui élevez à une si haute gloire! Mais, mon Seigneur, n'est-ce pas vous qui êtes la voie? n'est-ce pas vous que nous devons suivre? et ne devons-nous pas marcher par le même chemin que vous avez tenu? Celui qui marche dans les sentiers que vous nous avez découverts arrivera sûrement à la glorieuse fin à laquelle vous nous avez destinés avec des amours inénarrables; celui qui tient une autre route sera toujours dans l'égarement: bienheureux donc ceux qui ont l'honneur et la grâce de participer à vos saintes voies; bienheureux ceux qui, à votre exemple, mènent une vie cachée aux prudents du siècle, qui n'en savent pas estimer les excellences, parce qu'elles sont contraires aux sens, et bien au-dessus de l'esprit humain; bienheureux ceux qui n'ont point de part avec vous aux grandeurs, aux plaisirs, aux richesses de la terre, car vous ayant tenu compagnie dans vos privations et vos douleurs, ils seront associés à votre gloire. Bienheureux les pauvres, abjects, humiliés et méprisés avec vous, dont le royaume n'est pas de ce monde, car ils régneront en l'autre vie, et seront participants de votre royaume. (*Matth.* V, 3.) O quel bonheur d'être dans le délaissement des créatures, dans les contradictions et rebuts, dans les peines et souffrances, en cette vie présente, dont les jours sont si courts, et qui, à proprement parler, ne sont que des moments comparés à l'éternité, pour entrer dans la joie de son Sauveur et de son Dieu pour un jamais, pour un jamais! O disgrâces de la terre, que vous êtes aimables, de quelque part que vous veniez, puisque vous nous donnez les occasions favorables de n'avoir pas grande part à l'estime et à l'amitié des créatures, et qu'en nous séparant de ce que le monde recherche vous nous unissez glorieusement à Dieu!

CHAPITRE IX.

Sa générosité dans le service de Dieu.

Si l'humilité est le fondement de toutes les vertus, si elle est nécessaire pour leur conservation, la générosité chrétienne y donne l'accroissement et la perfection. Une personne humble, qui manque d'un grand courage, n'avancera jamais dans les voies de Dieu, comme une âme saintement généreuse. Nous croyons devoir ici avertir que nous ne parlons pas d'une générosité naturelle que tout le monde n'a pas; nous parlons de celle qui est chrétienne, et que nous pouvons avoir avec le secours de la grâce, qui porte l'âme qui est vraiment fidèle à son Dieu à passer au-dessus de tous les obstacles et de toutes les difficultés qui se rencontrent dans son service, s'estimant trop heureuse de pouvoir lui rendre des témoignages de son amour au milieu de toutes les peines qui lui arrivent; elle sert Dieu pour Dieu, et sans s'amuser à regarder s'il se trouve de la consolation ou des souffrances dans son service, il lui suffit qu'il le mérite. Ainsi elle demeure constante et inébranlable, quoique pressée et environnée de toutes parts par des tentations violentes, quoique attaquée et combattue furieusement par les démons, quoique investie et pénétrée d'ennui et de douleurs accablantes; quoique délaissée, contredite et rebutée par les hommes, quoique tentée de découragement et d'abattement par la nature corrompue, qui cherche ses aises et sa satisfaction.

Il y a des petits cœurs qui s'abattent de peu de chose, et qui sont très-infidèles dans le service du grand Maître; ils ne marchent qu'à la faveur des grandes clartés, et pour peu qu'ils se trouvent dans l'obscurité, ils s'arrêtent aussitôt. Leur constance se mesure à leur satisfaction; s'ils ont des goûts et des consolations dans leurs exercices, ils y demeurent; s'ils entrent dans la sécheresse ou d'autres peines, ils les quittent; ils regardent leurs petites souffrances comme quelque chose d'extrême; il leur semble qu'on ne les peut jamais assez plaindre; ils en veulent toujours parler, et ils croient qu'on ne les écoute jamais assez.

La sœur Marie-Angélique avait un grand cœur pour Dieu, et n'avait rien de la bassesse de ces petites âmes. Elle a montré, dès son enfance, un courage vraiment chrétien, surmontant la peur, qui est si naturelle à cet âge, en plusieurs occasions où le ser-

vice de Dieu l'engageait, et qui étaient capables de donner de la crainte aux personnes, particulièrement de son sexe, les plus assurées. Je ne veux rien dire de la force qu'elle a fait paraître dans sa jeunesse, à rejeter sans aucune délibération les propositions qu'on lui faisait du mariage ; elle avait une parente à Paris qui l'aimait tendrement, et qui, par un amour aveugle, ne pensait qu'à son établissement dans le monde, où il n'y a rien qui demeure, et où nous ne faisons que passer. Elle lui offrait le bien qu'elle avait, qui était le plus grand mal qui lui pouvait arriver; mais son âme marchait dans la lumière, découvrait trop ces illusions pour s'y arrêter. Cependant cette force qui vient de l'auteur de tous les biens lui est commune avec plusieurs autres filles qui renoncent au mariage pour n'avoir point d'autre époux que Dieu même, grâce inestimable, que l'on ne peut connaître sans faire tous ses efforts pour l'avoir. Oh ! si les pères et les mères et les parents qui s'y opposent savaient leur aveuglement et le compte qu'ils en rendront au redoutable tribunal de Dieu !

Ce qui est assez rare, et particulièrement dans la jeunesse, est la victoire que la sœur Marie-Angélique a remportée de tous ses sens. Nous avons dit qu'elle pansait la tête d'une personne qui l'avait pleine d'une gale affreuse, et qu'elle prenait de cette gale et la mangeait; qu'elle ramassait les crachats qui étaient sur le pavé des églises et des autres lieux, et les avalait. L'on peut juger de l'horreur que sa nature lui donnait de ces choses, et néanmoins elle s'est surmontée en le pratiquant tant de fois qu'on aurait de la peine à le croire. Comme nous devons encore parler de sujets pareils avec le secours divin, nous n'en dirons rien ici davantage en particulier; seulement nous remarquerons que, ces austérités ayant été effroyables, elle les faisait avec tant de courage et avec une si sainte gaieté qu'étant couverte de cilices, de ceintures et de chaînes de fer, l'on aurait dit, à voir son extérieur, qu'elle était vêtue à son aise, sans avoir rien qui pût donner la moindre incommodité à son corps.

Mais voici ce qui marque encore bien plus sa générosité vraiment chrétienne. S'il y a de la différence entre l'esprit et le corps, il y en a bien entre les peines de l'un et de l'autre. Plusieurs affligent leurs corps par quantité d'austérités et font de très-rudes pénitences, supportant doucement les souffrances qui leur arrivent, qui se chagrinent et s'impatientent dans les peines intérieures; il est facile de marcher en plein midi par un grand chemin qui est beau et aisé; mais il n'en est pas de même lorsque l'on se trouve dans des ténèbres épaisses d'une nuit sombre, et que l'on chemine par des sentiers étroits, environnés de précipices. Quand la grâce nous fait luire ses brillantes clartés, l'on va à Dieu avec une sainte impétuosité; mais quand elle les retire et met l'âme dans une nuit obscure, la conduisant par une terre déserte, sans eau et sans chemin, elle se trouve bien étonnée, et il faut avoir du courage pour persévérer en cette voie. C'est ce qui a paru d'une manière merveilleuse en la sœur Marie-Angélique, qui est demeurée inébranlable au milieu de toutes sortes de peines qui ont inondé son esprit. Pour connaître la fermeté de son âme, soutenue de la vertu de notre bon Sauveur, il faudrait en savoir les tourments, que j'estime ne pouvoir pas être expliqués, qui lui ont été causés par les démons, dont les forces ne trouvent rien parmi les hommes qui les puisse égaler; et ce qui est bien plus terrible, par une conduite immédiate de Dieu même. Nous nous réservons à en dire en son lieu le peu que nous pourrons, mais ce peu même apprendra beaucoup sa générosité chrétienne.

Comme elle avait eu un pressentiment de l'abîme des souffrances dans lequel elle devait être plongée, elle en avait eu du courage qui lui serait donné pour s'y jeter; c'est une conduite assez ordinaire de la divine Providence de prévenir les âmes qu'elle destine à des états extraordinaires de peine, par de certaines connaissances qu'elle leur en donne. Il lui sembla donc un jour qu'elle se trouvait en un lieu fort étroit et fermé de murailles de tout côté, et elle voyait au milieu de ce lieu un abîme épouvantable plein de bêtes féroces de toute espèce, qui paraissaient l'attendre pour la dévorer. Comme elle ne voyait aucun moyen de sortir, elle se sentit remplie d'une extrême frayeur, qui augmenta beaucoup lorsqu'on lui fit entendre qu'elle devait se jeter dans cet abîme, sa raison s'y opposant, par une mort inévitable qui devait lui en arriver. Ces bêtes de l'abîme étaient horribles et lui paraissaient comme armées d'une fureur cruelle contre sa vie. Elle pensait donc bien qu'elle en serait bientôt dévorée; néanmoins il lui sembla qu'elle se lança avec une vitesse extrême dans ce précipice, sans se soucier de tout ce qui pourrait lui en arriver, préférant le bon plaisir de Dieu à tout ce qu'elle pourrait craindre de plus affligeant pour elle; aussi le Père de miséricorde et le Dieu de toute consolation voulut la consoler par la manifestation de sa divine présence dans un lieu si affreux, voulant par là lui apprendre qu'il est d'une manière particulière avec ceux qui sont dans la tribulation, et qu'il les en tirera glorieusement.

Elle a encore montré son courage vraiment chrétien dans l'assiduité inviolable qu'elle a eue à passer les nuits entières dans l'église des révérendes mères ursulines d'Evreux, y veillant en oraison devant le très-saint Sacrement de l'autel, comme nous le dirons dans la suite de cette histoire avec le secours divin. L'on peut voir combien ces veilles sacrées sont redoutables au démon, puisqu'il n'y a point d'artifice ni de moyens dont il ne se soit servi pour l'en détourner. Bien des fois, quand l'heure s'approchait d'aller à ces saintes veilles, il lui causait des maladies subites, il lui donnait

de furieuses coliques, il la mettait en fièvre; il lui inspirait mille raisonnements qui semblaient être des causes légitimes pour ne s'y pas exposer, insistant fortement sur ses infirmités, qui, en apparence, la mettaient hors d'état de pouvoir passer la nuit entière dans l'oraison. D'autres fois il causait dans son corps une telle pesanteur qu'elle ne pouvait se remuer et devenait comme immobile; pour lors elle se faisait porter, et, parmi d'autres maux, elle se surmontait avec une sainte violence, sortant pour aller à l'église toute pleine de sueurs que la fièvre lui avait causée, et dont la divine Providence la délivrait aussitôt qu'elle y était entrée, se trouvant tout à coup bien: ce qui lui est arrivé tant de fois, qu'il est facile de juger que les maux qui lui arrivaient, lorsqu'elle était près d'aller veiller devant le très-saint Sacrement de l'autel, et qui la quittaient tout à coup lorsqu'elle entrait dans l'église, ne venaient pas par une voie ordinaire. Plusieurs personnes dignes de foi l'ont vu jeter par terre d'une manière qui faisait pitié, lorsqu'elle allait des chambres du dehors du monastère des Ursulines à leur église pour y passer la nuit en oraison; mais non-seulement elle était renversée par terre une fois dans le peu d'espace qu'il y a, mais plusieurs. On l'a jetée même du haut d'un degré dans la cour, et le tout avec une telle violence que les personnes présentes pensaient qu'elle en devait perdre la vie, n'ébranlant en rien sa constance; les diables tâchaient de l'épouvanter par les bruits qu'ils excitaient; ils frappaient, durant la nuit, à la porte de l'église; ils paraissaient en ouvrir les fenêtres, et elle y apercevait des personnes qui la regardaient. Elle en voyait entrer, et il semblait que toute l'église allait tomber sur elle. Ces maudits esprits prenaient la forme des personnes qu'elle devait consulter, et ils lui suggéraient quantité de raisons pour lui persuader qu'elle quittât son exercice. Ils ont pris la figure de bêtes cruelles de différentes espèces, qui venaient à elle pour la dévorer; en la manière que le grand saint Athanase l'a écrit dans la *Vie de saint Antoine*, lorsqu'il parle des combats qu'ils ont livrés à ce bienheureux solitaire. Mais la servante de Dieu faisait si peu de cas de toutes les menaces de ces esprits d'enfer, qu'elle demeurait dans une calme profond, sans s'amuser volontairement à regarder tout ce qu'ils faisaient, et sans répondre un seul mot à ce qu'ils lui disaient, demeurant incessamment dans une haute et intime union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce n'est pas que quelquefois sa partie inférieure ne fût toute saisie de frayeur, et qu'elle ne souffrît de violentes tentations au dedans aussi bien qu'au dehors.

Elle a de plus donné des marques d'une générosité vraiment chrétienne dans la victoire qu'elle a remportée par la vertu de celui sans lequel nous ne pouvons rien, de toutes les difficultés que la nature lui a données et de tous les combats que les diables lui ont livrés au sujet de ses vœux, dont il sera parlé. Il serait difficile d'expliquer toutes les peines qu'elle a souffertes quand elle s'est vue sur le point d'exécuter ce que de puissants attraits et de longue durée la pressaient de faire. Après avoir demandé instamment et durant longtemps la permission de faire vœu d'un entier abandon à la divine Providence, cette permission lui ayant été donnée, la vue de l'étendue de l'obligation de ce vœu lui causa une peur extrême. Je voyais, disait-elle, en particulier toutes les choses où j'allais m'engager par ce vœu; je pénétrais vivement où il m'allait réduire; la pauvre nature en concevait une terrible frayeur, voyant qu'après ce vœu il n'y aurait plus rien à se prendre, au moins en bien des choses qui pouvaient la soutenir. Je craignais plus qu'il ne se peut dire que ce ne me fût une occasion de péché. Il me semblait que j'allais être comme un oiseau en l'air au milieu du monde entre le ciel et la terre. Toutes les grandes lumières qu'elle avait eues de cet entier abandon à la divine Providence étant pour lors éclipsées, elle ne ressentait plus rien de ces doux mouvements qui l'y avaient portée avec tant de ferveur que, lorsqu'elle en parlait, c'était avec des transports divins qui la ravissaient hors d'elle-même et qui ravissaient ceux qui l'écoutaient; pour lors elle ne voyait plus que des croix, et c'est dans cet état de souffrances qu'elle fit ce vœu.

Les contradictions intérieures qu'elle a portées n'ont pas été moindres quand elle a fait le vœu de chercher en toutes choses la plus grande gloire de Dieu. « En des moments, disait-elle, je suis si pénétrée de mon incapacité et de mon indignité, de l'étroite obligation de ce vœu, de l'entière perte que je dois faire de moi-même, de la plus grande perfection que je dois uniquement rechercher en toutes mes actions et souffrances, et j'en ai des vues si délicates et si pénétrantes, que cela me cause des angoisses sensibles. » De vrai, il y avait des temps où elle ne savait que faire; mille pensées se présentaient à son esprit, qui l'en détournaient, et elle avait le cœur comme sous le pressoir d'une peine secrète qui lui causait un grand tourment; cependant elle a triomphé glorieusement de tous ces obstacles.

« Dieu, disait-elle, m'a donné un cœur de soldat, qui va tête baissée à travers tous les périls et combats; » et certainement l'on peut dire que la générosité chrétienne est bien nécessaire pour combattre tous les ennemis qui s'opposent à nous dans le service de Dieu. Nous avons le monde qui en retire plusieurs par les vaines craintes que l'on prend de ce qu'il pensera ou dira, et par une molle complaisance à ce qu'il désire de nous. On veut être et faire comme les autres, on se laisse aller au torrent du grand nombre, quoiqu'il soit assuré qu'il y a peu d'élus. Nous avons la nature, qui est un ennemi domestique, dont la victoire est rare, parce que nous nous aimons trop, et nous avons trop peu de la sainte haine que l'Evangile

veut que nous ayons de nous-mêmes. Nous avons les diables, qui sont des adversaires redoutables, que nous ne pouvons surmonter que par une grâce spéciale de notre bon Sauveur Jésus-Christ, qui se donne aux humbles qui s'adressent à lui par l'exercice fidèle de l'oraison, et c'est ce que l'on ne pratique guère.

—

ORAISON

A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

O très-sainte et suradorable Trinité des personnes divines, Père, Fils et Saint-Esprit, l'unique fin de toutes choses, c'est pour vous que nous sommes créés, et c'est pour vous que nous devons agir. C'est donc à votre seule gloire que j'offre, que je dédie, que je consacre ce petit ouvrage, aussi bien que le reste des actions de toute ma vie, ne voulant rien être et ne voulant rien faire que pour votre seul honneur. Ah! qu'à jamais toute autre vue disparaisse. C'est vous seul que je veux voir, que je désire rechercher; vos seuls intérêts, ô mon Dieu! vos seuls intérêts, et dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SECONDE PARTIE.

—

CHAPITRE PREMIER.

Son esprit de pauvreté.

Comme la nature cherche toujours de plus en plus à avoir et à s'enrichir, la grâce, à proportion qu'elle s'établit dans une âme, la porte à se dépouiller et à être pauvre, autant que la divine Providence sur elle le demande. Les véritables Chrétiens que Dieu n'appelle pas à une actuelle pauvreté, soit par leur naissance, la privation de leurs biens, ou par le choix volontaire qu'il leur en inspire, sont au moins dans l'amour de cette vertu dont ils ont une haute estime, et qu'ils regardent avec respect dans les autres, à qui Dieu a fait l'honneur d'en avoir la possession. Ceux-ci, qui sont les bienheureux de l'Evangile, ne peuvent jamais assez estimer le bonheur; ils sont élevés à une haute condition dans l'état du christianisme, puisqu'ils en sont les rois; ce sont ces bienheureux pauvres que le ciel partage de ses plus signalées faveurs; ce sont ceux qui sont dans l'indigence, dit l'admirable Mère de Dieu, que ce Souverain du ciel et de la terre remplit de biens, pendant qu'il renvoie vides ceux qui sont riches.

Il ne faut pas s'étonner après cela si la sœur Marie-Angélique de la Providence a eu une si grande part aux dons du ciel, puisqu'elle en a eu si peu aux biens de la terre; elle s'en est entièrement privée par le vœu qu'elle en a fait, après avoir longtemps soupiré pour cette grâce. L'on peut dire que les autres ne désirent pas davantage les avantages temporels de cette vie périssable, qu'elle en souhaitait le dépouillement; elle en avait des désirs si ardents qu'elle en semblait toute transportée. Ses amours pour la pauvreté sont indicibles. Elle en était comme passionnée. Dans les transports que la grâce lui causait, elle lui parlait en des termes qui marquaient un amour extrême et qui étaient pleins de tendresse. L'on sait assez que c'était la coutume du grand et de l'humble saint François, qui l'appelait sa maîtresse, sa dame, sa reine; c'était le saint de la grande dévotion de notre sœur, et si elle eût osé faire ce qu'il a pratiqué, changeant ses habits avec de pauvres mendiants, elle l'aurait exécuté avec beaucoup de joie. Un jour, étant entrée dans l'église des religieux cordeliers d'Evreux, le jour de la fête de saint Pierre d'Alcantara, l'un des plus grands amants de la pauvreté qui fût jamais, et en cela particulièrement le véritable fils et le digne disciple de saint François, notre bon Sauveur voulut lui donner quelque participation à son esprit dans cet admirable saint; elle se sentit si pressée de l'amour de la pauvreté, que c'est ce qui ne se peut expliquer, et en même temps elle se vit toute baignée de larmes qui lui coulaient comme de toutes les parties de son corps. Les désirs extrêmes qu'elle avait d'être pauvre lui causèrent tant de divines langueurs qu'il lui semblait qu'elle allait mourir. Elle en tomba presque en pamoison, et au retour de cette église en la maison où elle logeait, elle fut obligée de s'arrêter en chemin, quoiqu'il n'y eût pas loin, et de s'appuyer contre une muraille, son corps ne pouvant pas supporter les sacrées ardeurs que l'amour de cette vertu lui donnait.

Le diable, qui est ennemi de tout bien, et qui porte une opposition très-spéciale à la pauvreté chrétienne, parce qu'il ne sait où se prendre quand il trouve une personne entièrement dépouillée, n'oubliait rien et faisait des efforts etranges pour tâcher d'empêcher les desseins de Dieu à l'égard d'une si sainte vocation. Il faisait quelquefois porter à notre sœur des mouvements d'une aversion étrange pour tout ce qui ressentait la pauvreté; et comme c'est le propre de cet état de recevoir ce que l'on donne en charité, il mettait en elle des horreurs des services qu'on tâchait de lui rendre par cet esprit, et pour lors ce lui était une peine de les voir rendre aux autres. Mais Dieu, tout au contraire, demandait d'elle un soin très-exact en toutes choses, pour ne rien faire qui ne fût convenable à un véritable pauvre. Une dame de ses amies m'a assuré que,

lui ayant fait préparer un bouillon maigre dans un bassin d'argent, il ne fut pas possible de le lui faire prendre, quoiqu'en ce temps-là elle en mangeât facilement en des écuelles d'étain ou de terre.

O mon Seigneur et mon Dieu! s'il est bien juste que l'on soit fidèle à vos divins attraits, faites connaître, s'il vous plaît, à plusieurs personnes qui sont obligées par leur état à vivre pauvrement, en ayant fait vœu en votre sainte présence, et dont elles vous rendront un compte bien sévère, combien elles doivent être éloignées des manières d'agir des riches, et inspirez de plus en plus à vos véritables serviteurs et servantes l'exacte observance d'une vertu qui vous est si chère. Oh! combien les communautés régulières doivent veiller à ne pas tomber dans le relâchement que le démon et la nature introduisent insensiblement à l'égard de cette vertu! L'on serait étonné combien il faut peu de chose pour donner prise à l'esprit malin à ce sujet, et c'est ce que les supérieurs doivent beaucoup considérer; car il n'est pas aisé d'apporter le remède au relâchement, quand une fois il est introduit. O mon Dieu! ô mon Dieu! s'il nous faut rendre compte d'une parole oiseuse, que feront ceux qui, par une maudite complaisance et une molle lâcheté, auront été cause des déréglements qui se seront glissés dans la pratique de l'observance d'un vœu considérable?

Dès lors que la sœur Marie-Angélique de la Providence eut fait vœu de pauvreté, elle porta toutes ses hardes à une pauvre avec laquelle elle logeait, et avec laquelle elle vivait dans un même dessein de glorifier Dieu uniquement. Elle lui mit entre les mains tout le peu qu'elle avait, sans aucune réserve. Elle avait même dépouillé sa chemise pour la lui donner, n'ayant plus qu'un vieux corps de jupe et le reste de son habit de même pour se couvrir. Elle ôta de plus le bonnet de sa tête pour le lui mettre entre les mains, afin de le recevoir d'elle par aumône, aussi bien que tout le reste qui lui était nécessaire. Elle était ravie quand elle pouvait pratiquer quelque acte de la vertu de pauvreté; c'est ce qui l'a pressée plusieurs fois d'aller demander du potage par charité, à la porte des communautés religieuses. L'amour de cette vertu lui avait fait aussi désirer de mourir à l'hôpital, et d'être enterrée dans un cimetière d'Evreux, qui est pour les pauvres; et comme ce cimetière n'est pas fermé, qu'il est hors de la ville, proche un grand chemin, et que l'on y passe ordinairement, (ce qui est un désordre) elle se fût estimée heureuse d'y être foulée aux pieds; mais la divine Providence avait d'autres desseins.

De plus elle fit une entière démission de tout le bien qui lui pouvait appartenir, et depuis ce temps-là elle tint tout ce qu'on lui laissait pour son usage comme un prêt. Cependant, comme l'on avait jugé à propos qu'elle fût vêtue honnêtement, on lui laissa encore une écharpe de taffetas, dont notre bon Sauveur voulut lui faire un reproche avec une grande miséricorde et une grande douceur. Oh! que ces sentiments sont éloignés de ceux des hommes, et que les choses qui ne paraissent rien quelquefois à leurs yeux sont considérables en sa divine présence! Sainte Thérèse était vraiment pauvre, et elle a excellé en l'amour de la pauvreté. Néanmoins parce qu'un jour elle s'était trouvée un peu embarrassée, étant à la fondation d'un monastère, et n'ayant rien pour l'établir, Notre-Seigneur lui apparut et lui dit : O l'avarice du cœur humain! il lui semble que la terre lui manquera toujours. Il se fit aussi voir à la sœur de la Providence, mais dans un état pitoyable. Il lui montra quelque chose de sa cruelle flagellation. Son corps lui paraissait tout couvert et déchiré de plaies; il était tout en sang, la peau découverte et la chair emportée en plusieurs endroits, en sorte que l'on voyait clairement les nerfs et les os. Il s'approcha d'elle et lui fit un doux reproche de ce que ses habits n'étaient pas conformes à ce qu'elle lui avait promis. Ces paroles ne furent pas sans effet, car depuis ce temps-là elle ne porta plus qu'une écharpe d'étamine, et ce lui était un sujet d'une douloureuse peine, d'avoir encore quelque chose qui ne ressentît pas assez la pauvreté. Ah! s'écriait-elle, quel bonheur et quel avantage de n'avoir rien du tout, et d'être entièrement dépouillée et à l'intérieur et à l'extérieur! qu'une âme est heureuse d'être dans une totale privation de tous les biens temporels et de soi-même, et qui n'a plus aucune prétention en la terre!

Dans ce temps-là elle eut une vue fort étendue de la pauvreté chrétienne et de plusieurs personnes religieuses qui, l'ayant vouée à Dieu, s'acquittaient bien mal de leurs promesses. Elle en voyait un grand nombre qui néanmoins ne disposaient de rien par elles-mêmes, qui faisaient tout avec la permission des supérieurs ou supérieures; mais ces permissions, qui étaient accordées, ne laissaient pas toutes choses en commun, comme elles le doivent être; et notre bon Sauveur lui faisait connaître que ces particularités lui étaient très-désagréables. Elle vit aussi dans une grande lumière combien la supériorité est une charge terrible, et le compte effroyable qu'auront à rendre les supérieurs qui n'auront pas assez veillé et tenu assez ferme pour faire observer exactement la sainte pauvreté en ne souffrant rien de particulier, mais mettant toutes les choses en commun. Oh! combien sont heureux les véritables pauvres! pauvres en biens, pauvres en commodités de la vie, pauvres en meubles, pauvres en habits, pauvres en paroles, pauvres en plaisirs, pauvres en honneurs, pauvres en amis, pauvres en toutes choses : mon Dieu! faites-moi la grâce d'être de ce nombre.

CHAPITRE II.

Sa pureté extérieure et intérieure.

Les vierges, dit saint Augustin, auront

quelque chose de grand par-dessus les autres saints, dans la commune immortalité, puisque, pendant même qu'elles vivent dans la chair, elles ont quelque chose qui n'est pas de la chair. C'est pourquoi le disciple vierge, à qui Jésus-Christ vierge avait recommandé sa Mère vierge au pied de la croix, dans une vision mystérieuse de son *Apocalypse* (XVII, 5 et seq.), voit sur la montagne de Sion l'Agneau qui en est accompagné. Il remarque que, par une grâce spéciale, elles portent son nom et le nom de son Père écrits sur le front; car elles sont de brillantes images de la pureté des personnes divines de la suradorable Trinité. Il dit qu'elles chantent comme un cantique nouveau devant le trône et devant les quatre animaux, et devant les vieillards, parce que Dieu tire une gloire extraordinaire des victoires qu'elles ont remportées sur une chair qui abat et jette dans une perte éternelle une infinité de toute sorte de personnes; et la louange qu'elles lui donnent est toute singulière; c'est pourquoi elles la rendent devant ce qu'il y a de plus illustre entre les saints. Il ajoute que personne ne peut dire ce cantique que les seules vierges; c'est un privilége qui leur est particulier, et qui ne se communique à aucun autre. Il assure qu'elles suivent l'Agneau partout où il va, parce que, dit un savant et pieux interprète, il semble, d'après ces paroles, que si les martyrs suivent le Sauveur dans ses supplices, les apôtres dans ses prédications et l'établissement de son Eglise, les confesseurs dans les diverses afflictions de la vie, les contemplatifs dans la solitude, il est difficile qu'il soit vu d'autres que des vierges, dans ses familiarités avec ses pures et saintes épouses, dans les tendresses qu'il leur témoigne et dans ses communications avec sa sainte Mère. Il n'y a rien, continue cet interprète, de réservé pour cette chaste troupe, à qui l'entrée même dans ses celliers n'étant pas déniée, il n'y a aucun lieu ni aucun état dans lequel elles ne l'accompagnent. En un mot, la virginité reçoit tout autre privilége de grâce. Ainsi les vierges sont les plus confidentes de l'Agneau, et les seules à qui cet avantage est attribué dans l'Ecriture, de l'accompagner partout où il va.

C'est un don très-spécial de Dieu de connaître le prix de cette vertu angélique, et une grâce inestimable d'en être favorisé. Ceux-là ont bien dit, qui ont assuré que si son excellence était connue, on renoncerait facilement à tous les plaisirs des sens pour mener ici-bas une vie céleste; car elle tient plus du ciel que de la terre. Je prie en toute humilité le Roi des vierges, par les mérites de celle qu'il en a établie par sa grâce la Reine, de vouloir répandre ses pures lumières sur celles qui liront ce petit ouvrage, afin de leur faire voir la beauté admirable de la virginité, de leur en inspirer un saint amour et de les tirer de tous les faux appas des sens, pour être glorieusement à sa suite et l'accompagner en ses plus divines familiarités. O le divin Roi de toute pureté! ouvrez les yeux à vos fidèles, et leur découvrez le mensonge des voluptés des sens. O éternité! ô éternité! que n'entres-tu dans nos esprits pour nous manifester que cette vie passe comme un éclair, et que ce n'est pas la peine de s'y lier avec des créatures qu'il faut quitter sitôt par la nécessité inévitable de la mort!

La sœur Marie-Angélique avait la grâce d'être du nombre des âmes qui marchent dans la lumière, et qui découvrent les illusions de la vie présente; elle a vécu et est morte vierge, et elle portait un si grand éloignement de ce qui en pouvait ternir en la moindre manière la pureté, qu'elle n'eût pu souffrir qu'on lui eût pris la main. Dieu tout bon, qui est la pureté même, a voulu marquer plusieurs fois et en des occasions différentes, par des assistances spéciales, combien les chastes inclinations de notre sœur lui étaient agréables; car les démons lui renversaient le corps de telle façon qu'elle avait la tête en bas et les pieds en haut. Jamais aucune partie de ses habits n'est tombée, et ils restaient en cette posture comme s'ils eussent été à ses pieds; ce qui a été vu de plusieurs personnes dignes de foi.

Mais si elle était vierge de corps, elle l'était d'esprit, n'ayant jamais perdu son innocence baptismale : c'était une vierge comme celles qui furent montrées au disciple bien-aimé, dans son *Apocalypse* (XIV, 5), qui étaient sans tache devant le trône de Dieu, c'est-à-dire, sans aucun péché notable; les vanités qui l'avaient amusée durant quelque temps n'étant pas arrivées jusqu'au péché mortel; ce que l'on a aussi remarqué en la séraphique sainte Thérèse. Les puissants mouvements de l'esprit de Dieu la portaient à renoncer généreusement à tout ce qui empêche la pureté de cœur; elle avait renoncé aux plaisirs du corps par la virginité; aux désirs des biens temporels, par leur privation volontaire; aux honneurs, par l'amour des humiliations et de la vie abjecte. Elle s'était dégagée de l'amitié des créatures, dont le détachement est si rare, (nous parlons des amitiés honnêtes) que saint Augustin assure qu'à peine se trouve-t-il. Ce sont ces amitiés qui ont autrefois arrêté si longtemps la grande Thérèse, qui lui ont apporté tant d'obstacles à sa perfection, dont elle a eu tant de peine à découvrir les illusions, et dont elle se délit sans réserve après avoir entendu une voix céleste qui lui dit : « Thérèse, je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais avec les anges. » Ce sont ces amitiés, dont elle a déploré ensuite le mensonge, contre lesquelles elle a parlé avec tant de force, dont elle a décrit si saintement les dommages; car enfin l'attachement aux créatures est un grand obstacle à l'union avec Dieu; notre cœur n'est fait que pour lui, et c'est lui seul qui doit le remplir. La sœur Marie-Angélique avait un zèle si divin pour en fermer toutes les avenues aux créatures, et à son égard et à l'é-

gard des autres, qu'elle ne put souffrir la tendresse que lui faisait paraître une personne qu'elle voyait pleurer au sujet de sa maladie, qui allait à la mort; et pour lui témoigner la peine qu'elle souffrait d'avoir quelque part à son cœur, elle la pria de ne la retourner voir que huit jours après, pour en modérer la tendresse.

Elle savait combien l'âme doit être pure et toute à Dieu seul pour lui être parfaitement unie. Une personne qu'elle avait beaucoup connue, qui était d'une piété singulière et d'une grande innocence, lui parut après sa mort; elle lui dit les grands tourments qu'elle endurait, à raison qu'elle avait été trop sensible aux amitiés honnêtes des créatures; que ces liaisons imparfaites l'arrêtaient dans le purgatoire, et la tenaient dans une peine effroyable de s'y voir privée de la vision glorieuse de Dieu. Oh! qu'il est juste, ô grandeur infinie de mon Dieu, que vous cachiez votre divin visage à ceux qui ont trop vu, et qui ont trop arrêté leurs yeux sur les choses créées!

Notre sœur en détournait les siens, pour ne plus regarder que Dieu seul. Ainsi, après s'être dégagée de tout ce qui était hors d'elle, elle renonça encore à elle-même, ne faisant non plus d'état de son corps que si elle n'en eût point eu. Mais le détachement chrétien ne s'arrête pas seulement à se déprendre de ces choses grossières; il va jusqu'à ce qu'il y a de plus spirituel dans l'intérieur, jusqu'à la division ou le détachement de l'âme et de l'esprit; et c'était sa grande application. Ayant lu, dans le petit livre de *Dieu seul*, ce qui est rapporté du bienheureux P. Jean de la Croix, au sujet du dénûment parfait, elle en fut touchée vivement, et elle prit résolution d'entrer, avec le secours divin, dans les voies du rien, qu'enseigne si divinement cet aigle des docteurs mystiques. Dieu tout bon favorisant un dessein si chrétien, lui ouvrit cette porte étroite et ce sentier si fermé; elle y entra donc, et elle y a marché avec une constance inviolable durant tout le cours de sa vie, vidant son âme et toutes ses puissances de tout ce qui n'était pas Dieu, afin que par le rien de l'être créé la place fût toute vide pour l'être incréé, et qu'elle pût dire avec saint François: « Mon Dieu et mon tout. »

Elle disait à son directeur que tout le reste lui était à dégoût, et même les meilleures créatures; que, lorsqu'elle se trouvait obligée d'être dans leur conversation, il lui semblait qu'elle était comme seule, que souvent elle n'entendait non plus ce qu'elles disaient que si elles eussent parlé une langue étrangère; qu'il fallait qu'elle s'appliquât pour pouvoir les entendre. Son âme était perdue heureusement en Dieu, et elle assurait qu'elle avait une horreur extrême de son propre esprit.

Ce grand vide que l'esprit de Dieu avait opéré en elle, la mettait dans une liberté divine; elle n'était plus arrêtée par les attachements grossiers des choses extérieures; elle s'était déprise de son corps et de son âme; mais elle ne tenait pas même imparfaitement aux choses les plus saintes, dont l'usage propriétaire est une cause, à plusieurs personnes spirituelles, d'un grand retardement dans les pures voies de la perfection. Elle avait des images de quelques saints de sa dévotion particulière, et elles lui étaient bien chères, parce qu'elles lui servaient à honorer les saints dont elles étaient la figure; mais à la moindre occasion qui se présentait de les donner aux autres, elle le faisait sans peine; elle quittait ses exercices de piété sans difficulté, quand la divine Providence en disposait de la sorte, et la privation même de la sacrée communion. C'était Dieu qu'elle voulait, sa seule volonté, et non pas les moyens d'aller à Dieu, sinon qu'en tant que le bon plaisir divin s'y trouvait.

CHAPITRE III.

Son obéissance.

Celui, dit le grand Apôtre (*Galat.* VI, 3), *qui se croit quelque chose, n'étant rien, se trompe lui-même.* Pour marcher dans la vérité, il faut connaître son néant: aussi le même homme apostolique, parlant de lui-même, dit qu'il n'est rien. La source de toutes les hérésies vient de la bonne opinion de soi-même, de l'estime que l'on fait de ses propres lumières; c'est ce qui donne lieu aux illusions des démons, c'est ce qui cause de si pitoyables égarements parmi plusieurs personnes qui font profession de piété, c'est ce qui dérègle dans la dévotion, c'est ce qui arrête tant d'âmes dans elles-mêmes et qui leur sert d'obstacle pour aller à Dieu; en un mot, c'est une chose terrible et qui a des effets les plus funestes. Une personne qui se rend propriétaire de ses sentiments, ne les soumettant pas avec simplicité, devient le jouet des diables, et met aux grâces de Dieu l'une des plus grandes oppositions que l'on y puisse avoir.

Dieu demande une désappropriation des propres lumières; il veut que l'on renonce au propre jugement, à la propre volonté; c'est pourquoi il a établi des supérieurs à qui il veut que l'on obéisse. Le sacrifice de l'obéissance est un des plus grands qu'on puisse lui faire; il lui est plus agréable que tous ceux des anciens, que celui des biens ou celui du corps, et néanmoins c'est celui qui est le plus rare. Vous trouverez assez de personnes dégagées des biens de la terre, qui s'en privent ou qui n'y sont pas attachées; vous en trouverez encore davantage qui affligent leur corps par de grandes et longues pénitences; vous en trouverez qui veilleront, qui feront oraison, qui seront charitables, qui pratiqueront toutes sortes de bonnes œuvres; mais où en trouvera-t-on qui ne soient plus arrêtées à leurs propres sentiments, qui se soumettent avec simplicité et de cœur, à ceux que la divine Providence leur a donnés pour les conduire?

La sœur Marie-Angélique a eu cette grâce dans un degré héroïque: elle obéissait en tout, et le sacrifice qu'elle faisait à Dieu en cette matière était sans aucune réserve.

Elle obéissait dans les choses naturelles, se réglant par l'obéissance pour le manger, pour le boire et le dormir. Elle obéissait dans les choses spirituelles, jeûnant, veillant et faisant l'oraison, selon qu'il lui était ordonné, s'approchant des sacrements ou s'en retirant, selon l'ordre qu'elle en recevait. Sa grande crainte était de faire quelque chose contre l'obéissance, et elle souffrait de ne pas toujours trouver les moyens d'obéir, à raison que son directeur était obligé, par l'ordre de la divine Providence, de s'absenter de temps en temps; ce fut pour cela qu'il lui laissa d'autres personnes pour lui donner lieu de continuer le sacrifice continuel de son esprit et de sa volonté. Elle faisait même des actions, par obéissance, qui paraissaient ridicules, et elle en a fait publiquement. « Actions, dit un grand serviteur de Dieu, qui sont d'autant plus propres à exercer l'obéissance qu'elles paraissent ridicules à l'esprit humain. » C'est pourquoi les anciens Pères du désert les faisaient pratiquer ordinairement; et dans ces derniers temps elles ont été exercées d'une manière admirable, mais remplie des plus saintes bénédictions du ciel, par saint Ignace et ses premiers compagnons; par le Bienheureux Jean de la Croix et les premiers Carmes déchaussés; par sainte Thérèse et ses premières filles. Nous pourrions dire ce que nous savons et ce que nous avons vu pratiquer sur ce sujet par des hommes apostoliques, que le zèle de l'intérêt de Dieu seul et l'ardent amour de sa plus grande gloire ont fait passer jusqu'aux extrémités de la terre pour y porter l'Évangile du règne de Dieu et y faire connaître le nom de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé.

L'obéissance, par le renoncement au propre jugement et à la propre volonté, est une vertu si agréable à Dieu, que souvent il a fait des miracles pour l'autoriser, comme l'on peut remarquer dans l'histoire des Vies des saints. Toujours nous pouvons dire qu'il a donné une bénédiction singulière à celle de la sœur Marie-Angélique; ayant des peines extraordinaires à faire quelque action, ses peines ont cessé plusieurs fois quand elle l'a pratiquée par obéissance. Un jour étant malade, se confiant au mérite de l'obéissance, elle dit à son directeur qu'elle espérait être guérie, s'il lui commandait; ce qui ayant été fait, elle le fut effectivement. Dans le temps même de son relâchement, en sa jeunesse, dont il a été parlé, s'étant attachée à porter des rubans, elle ne laissa pas d'obéir à un confesseur qui lui dit de les quitter, quoiqu'elle y sentît une peine extrême et qu'il lui semblât qu'on la déchirait intérieurement; et cette soumission fut suivie de beaucoup de grâces qui lui furent données.

Mais ce qui marque la force de son obéissance, est la violence qu'elle se faisait pour surmonter ses répugnances et les difficultés qui se présentaient. Dieu tout bon, qui se plaît à converser avec les simples et les humbles de cœur, l'arrêtait souvent extérieurement dans les églises, après y avoir demeuré longtemps; mais son directeur lui ayant ordonné d'en sortir, ordinairement vers l'heure de midi, pour aller prendre la nourriture nécessaire, elle le faisait quoique avec de grandes douleurs; car à peine pouvait-elle se soutenir, tombant même plusieurs fois dans le chemin. Nous pourrons parler, avec le secours divin, des tourments qu'elle a endurés pendant le temps de l'oraison; nous dirons seulement ici, qu'en ayant porté d'étranges, elle s'y est rendue fidèle et exacte, parce qu'elle en avait l'ordre.

Ce qui est encore plus considérable, est que non-seulement elle obéissait malgré toutes ses répugnances et toutes les difficultés qu'elle avait; mais, de plus, elle soumettait son propre jugement malgré toute la lumière de son esprit, qui lui montrait qu'elle devait faire le contraire, et que sa conscience même ne lui permettait pas. Il est vrai que c'est un mal d'agir contre ce que la conscience dicte, mais c'est quand elle n'est pas réglée par des personnes que l'on doit croire; car pour lors non-seulement ce n'est pas un mal, mais une vertu solide de se soumettre. Une personne est tentée contre la foi, et le diable et son propre esprit s'y mêlant, il lui paraît que l'erreur dont elle est tentée est une vérité, et selon toutes ses vues elle n'en douterait en aucune manière; pour lors, bien loin de suivre ses sentiments, elle les doit soumettre; et le défaut de soumission, en cette rencontre, serait la cause de sa perte, comme il l'est dans les hérétiques, dont plusieurs néanmoins s'imaginent bien faire, et penseraient faire un mal contre ce que leur conscience leur fait voir, s'ils se rendaient à l'obéissance. Nous nous sommes servis de cet exemple pour apprendre aux personnes peinées, au sujet de la soumission qu'elles doivent rendre à leurs directeurs, quand ce sont personnes de probité, de science, et qui n'ont aucune mauvaise doctrine, qu'elles sont dans l'illusion de ne pas vouloir obéir sous prétexte qu'elles penseraient faire mal selon leur jugement; ainsi elles demeurent dans d'étranges opiniâtretés au sujet de leurs confessions et communions, ou d'autres pratiques qui leur sont ordonnées, et elles se rendent inhabiles au service de Dieu, étant dans une occupation presque continuelle de leurs doutes et de leurs difficultés, ce qui les empêche de bien faire tous leurs exercices et ce qui les rend le jouet des démons; c'est une chose digne de larmes de voir combien d'âmes qui ont d'autre part le désir d'être véritablement à Dieu, en sont retardées par cet attachement à leur propre jugement, ce qui vient d'un orgueil secret, et par la tentation de l'esprit malin.

La sœur Marie-Angélique n'ayant pas eu assez de soumission dans une occasion, parce qu'il lui semblait que sa conscience ne lui permettait pas, il lui fut montré, avec une impression de terreur qui la fit trem-

bler, la faute qu'elle avait faite. Ce n'était cependant qu'une faute légère qui lui était arrivée cette fois, car elle se surmontait généreusement, allant contre ses propres sentiments. Ah! combien de fois, disait-elle, aurais-je assuré sans hésiter que ma perte était inévitable, obéissant à ce qui m'était ordonné, surtout en approchant des sacrements, et particulièrement du très-saint Sacrement de l'autel; car ouvrant la bouche pour recevoir le corps adorable de Notre-Seigneur, je croyais lui donner un passage dans l'enfer; je disais à mon Dieu : « Si je consens que vous passiez dans l'enfer de mon pauvre cœur, ô mon Seigneur! vous savez que je le fais pour obéir aux ordres que je reçois comme de votre part, puisque c'est par l'obéissance. O mon Sauveur! où allez-vous vous mettre? Dans une âme qui est un abîme d'ordures et de misères. » Elle pensait faire des sacriléges; c'est-à-dire, selon sa pensée, qui était soumise à de meilleures lumières des personnes qu'elle devait croire, et elle n'était pas seulement tentée, mais comme toute plongée dans la tentation. Dans cet état, elle paraissait dans une désolation lamentable, et elle donnait une grande compassion. Si quelque personne lui disait : « Mais comment pouvez-vous communier dans ces peines? » elle répondait : « C'est que je ne saurais désobéir. Je dis assez que c'est l'adorable Jésus avec un démon; que c'est l'abîmer dans un lieu de péché, et l'on ne me veut pas croire. » Son esprit, en ce temps-là, était accablé de craintes qui lui faisaient croire qu'elle ne devait en aucune manière s'approcher de la communion.

Il est assuré que le démon s'y mêlait avec une étrange violence, non-seulement par les pensées dont il lui remplissait l'imagination, mais encore par des impuissances naturelles qu'il lui causait, l'empêchant de marcher quand elle allait à la communion vivifiante du corps d'un Dieu, ou la rendant immobile. Mais elle lui résistait avec une foi forte et demeurait dans l'attente du secours du grand Maître, dont la toute-puissance triomphe facilement de toutes les forces de l'enfer. Ainsi quelquefois, après avoir attendu avec confiance en la bonté de Dieu ce qu'il lui plairait ordonner, environ les deux heures après midi elle se trouvait libre de la violence des esprits malins, et elle s'approchait de la sacrée communion.

Enfin l'on peut assurer qu'elle a souffert au delà de ce qui se peut dire pour se rendre exacte à l'obéissance, et on l'a vue porter des agonies furieuses en se soumettant; la raison est que les démons faisaient tous leurs efforts pour l'en empêcher, et de telle manière qu'ils semblaient vouloir l'étouffer, et il paraissait qu'elle allait en perdre la vie; ces esprits superbes montrant assez par leur opposition combien une personne véritablement obéissante leur est terrible. Notre sœur portait une disposition générale à une soumission sans réserve, et son exactitude en ce sujet a eu du rapport avec les saints qui y ont le plus excellé. En voici quelques preuves bien singulières : un jour son directeur lui ayant dit qu'elle avait trop d'orgueil pour recevoir le corps d'un Dieu anéanti sous la forme de l'homme, et n'ayant point d'autre intention que de l'humilier seulement, elle crut, dans une grande simplicité, qu'il voulait lui marquer par ces paroles qu'elle ne devait pas s'approcher de la sainte communion, et elle s'en priva pendant cinq à six mois que dura son absence. Une autre fois, en l'absence de son même directeur, s'étant confessée à un vertueux ecclésiastique à qui il l'avait confiée, lequel lui dit sans faire réflexion qu'elle se tînt à la porte de l'église, elle y fut si exacte qu'elle y restait dans toutes les églises où elle allait, sans oser s'avancer plus avant, en sorte qu'elle ne communia ni ne se confessa, jusqu'à ce que ce confesseur ayant pris garde qu'elle ne se présentait plus au confessionnal, et lui en ayant demandé la raison, elle lui répondit, que lui ayant dit de se tenir à la porte de l'église, elle n'osait pas sortir de ce lieu, ce qui surprit beaucoup cet ecclésiastique, et l'obligea à lui expliquer son intention.

CHAPITRE IV.

Sa mortification extérieure.

Imitez-moi, mes frères, dit le grand Apôtre aux fidèles, *et considérez ceux qui vivent selon l'Evangile que je vous ai donné; car il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, et je vous en parle encore en pleurant, qui sont ennemis de la croix de Jésus-Christ, de qui la fin sera la perdition, qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire en ce qui les devrait confondre, et qui n'ont le cœur qu'aux choses de la terre.* (*Philip.* III, 17-19.) Nous n'avons dans notre siècle qu'une expérience trop commune de ces désordres, dont ce vaisseau d'élection ne peut parler qu'en pleurant; s'il vivait encore en nos jours, il aurait grand sujet de répandre des torrents de larmes, où l'on voit tant de chrétiens qui, faisant profession de bouche d'être des adorateurs de Jésus-Christ, le reconnaissant pour leur Dieu, en sont les ennemis par leurs mœurs; gens qui ne s'attachent qu'à leurs sens, qui se glorifient dans leur bonne chère et dans les plaisirs dont ils devraient plutôt rougir. *Ce n'est point,* dit encore le même Apôtre, *Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'ils servent, mais leur propre ventre* (*Rom.* XVI, 17); ainsi ils en font un Dieu, car c'est à le satisfaire qu'ils sacrifient leurs pensées et leurs affections; à peine sont-ils éveillés, qu'ils pensent à la bonne chère; ils donnent leur grande attention à faire de bons repas; c'est ce qui fait l'occupation de leur esprit, qui est tout plongé dans les plats avec les viandes qui y sont servies. Voilà ce qui fait le sujet de leurs entretiens : comme leur vie est tout animale, toutes leurs affections se portent aux plaisirs des sens. *Mais Dieu abolira,* dit encore l'Apôtre (*I Cor.* VI, 13), *et le ventre et la viande;* il faudra en venir à la mort, dont les plaisirs de la vie n'exempteront jamais,

mais qui contribuent beaucoup à l'avancer, et pour lors les trompeuses délices des sens ne serviront de rien; l'on ne mangera et l'on ne boira plus. Mais il faudra paraître devant un Dieu, pour lui rendre compte de toutes ses actions. Eh ! que feront les amateurs de leur corps, qui dans ce temps-là peut-être sera jeté en terre, et y servira de nourriture aux vers et aux serpents? quel compte rendront-ils d'une vie toute bestiale? comment paraîtront-ils devant un juge infiniment terrible, dont ils ont été les ennemis ? Qu'ils invoquent alors leur ventre, qui a été leur dieu, afin qu'il vienne à leur secours.

Comme la vie de ce faux disciple de Jésus-Christ est tout animale et terrestre, celle de ceux qui sont véritablement à sa suite est toute de grâce et surnaturelle; ceux-ci donnent leurs soins à mortifier leurs sens, comme les autres s'appliquent à les satisfaire. *Car ceux qui sont avec Jésus-Christ*, nous apprend la divine parole, *ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs passions* (*Galat.* v, 24), parce que, dit un pieux interprète, la grâce du baptême, qui est toujours vivante en eux, les a entés en Jésus-Christ crucifié, et que le vieil homme est toujours cloué à la croix avec Jésus-Christ ; de sorte que la vie du Chrétien est une continuelle mort à la chair et aux vices, et une vie de personnes ressuscitées. C'est cette vie dont a vécu la sœur Marie-Angélique de la Providence, par la sainte et chrétienne guerre qu'elle a déclarée incessamment à son corps. Si l'Apôtre veut (*Philip.* III, 19) que les fidèles considèrent ceux qui vivent selon son exemple, nous pouvons bien considérer la sœur Marie-Angélique, dont la mortification des sens est une fidèle image de celle que cet homme de Dieu a portée en son corps.

Nous devons néanmoins prendre garde, puisque nous avons des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée, comme nous l'enseigne le Saint-Esprit ; de les employer comme chacun d'eux le demande. Tous les Chrétiens doivent châtier leur corps, à l'imitation de l'Apôtre (*I Cor.* IX, 27), mais non pas en la même manière ; et il recommande à tous les fidèles qu'ils ne soient pas plus sages qu'ils ne doivent, mais qu'ils le soient avec modération. (*Rom.* XII, 3.) Ceux qui vont au-dessus de leur grâce, tombent en des illusions pitoyables, ce qui arrive à plusieurs qui font des austérités et des pénitences que Dieu ne demande pas d'eux, et ils se ruinent la santé du corps indiscrètement, et se rendent inhabiles dans les voies saintes de la perfection. Ils allèguent qu'ils ne sont en rien incommodés de leurs mortifications extérieures ; mais ils ne prévoient pas qu'ils le seront dans la suite des années ; et, ce qui est plus considérable, c'est qu'il se glisse parmi les austérités extérieures un esprit d'orgueil secret qui leur fait penser qu'ils font beaucoup en pratiquant ces choses ; et souvent ils se rendent opiniâtres dans leurs pratiques , ayant bien de la peine à obéir quand on leur commande de les quitter ou modérer; ils disent encore que les saints en ont bien fait de plus grandes, et ils disent vrai ; mais ils ne voient pas que la conduite de la divine Providence sur les saints est plus à admirer qu'à imiter; la vue de ce qu'ils ont fait doit nous servir à nous confondre et à nous humilier dans le peu que nous faisons. C'est dans cette vue que je propose les mortifications extérieures de la sœur Marie-Angélique, donnant avis de suivre entièrement l'ordre des directeurs pour leur pratique, et de n'en point faire sans l'obéissance, si l'on ne veut être pris dans les piéges des démons.

Notre bonne sœur a été admirable dans la mesure de la grâce qui lui a été donnée surabondamment pour mortifier ses sens, Dieu lui donnant des mouvements , dès sa jeunesse, de se surmonter en tout ce qui lui pouvait faire plus de peine, et elle faisait des choses dont la seule pensée cause de l'horreur ; nous en avons apporté des exemples qui ne laissent aucun lieu d'en douter. Nous ajouterons ici, qu'environ à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans elle ramassait de petits morceaux de viande que l'on avait jetés, ou laissé à manger, à raison qu'ils étaient gâtés, car elle s'appliquait à manger ce que les autres ne voulaient pas. Elle mettait du suif de chandelle et du fiel de bœuf dans son potage. Elle mêlait de la suie de cheminée avec d'autre nourriture qu'elle prenait; ce qui lui faisait avoir d'étranges répugnances, comme on le peut juger facilement. Elle a même pendant un certain temps jeûné trois ou quatre fois la semaine, et les autres jours elle mangeait de la viande. Ensuite elle ne prenait qu'un repas par jour ; après cela elle commença à faire toujours maigre, et puis elle se priva des œufs et du poisson, se contentant de seuls légumes sans beurre, et ne mangeant que du gros pain. Pendant plusieurs années elle ne fit qu'un seul repas par jour, qui consistait en un pauvre potage (car elle n'en pouvait manger d'autre, quoique maigre) et un peu de pain et d'eau. Elle a resté quelquefois trois mois entiers ne vivant que de pain sec et d'eau pure, et elle passait les carêmes, les avents , tous les vendredis et tous les autres jours où le jeûne est ordonné, vivant de cette manière. Toutes les années, depuis l'heure de midi du jeudi saint jusqu'à une heure du samedi, souvent elle ne mangeait point du tout. Pendant un temps considérable elle mangeait seulement le dimanche, le mardi, le jeudi, le samedi, et une seule fois ces jours-là. Cependant elle souffrait en de certains temps une faim si extrême, que quoique ses abstinences donnent assez lieu de croire qu'elle était naturelle, néanmoins plusieurs circonstances ont donné assez de fondement pour juger qu'il y avait de l'extraordinaire, ce qui augmentait davantage sa peine. S'étant abandonnée sans réserve à la divine Providence pour en recevoir uniquement ce qu'elle voudrait inspirer de lui donner, sans avoir rien

dit de sa résolution aux personnes avec lesquelles elle vivait, elle ne mangeait précisément que ce qui lui était présenté; en conséquence, si dans son repas on ne lui coupait qu'un petit morceau de pain, ou bien que par mégarde on le retirât de devant elle, elle n'en demandait pas davantage, quoiqu'elle en eût un extrême besoin, ce qui l'a fait souffrir d'une manière étrange jusqu'à ce que son dessein ait été connu. Souvent même le peu de nourriture qu'elle prenait, au lieu de satisfaire sa faim, lui causait un nouveau tourment, la trouvant à son goût amère comme du fiel.

Elle prenait la discipline avec une grande rigueur, et durant un long temps, une heure tous les jours, et quelquefois deux heures, quelquefois trois, et d'autres fois sans s'apercevoir du temps qu'elle y employait; elle l'a prise même cinq heures de suite, et avec tant de force, que l'on entendait les coups des lieux qui étaient proches; aussi l'on voyait les instruments dont elle se servait tout pleins de sang. Ce qui est remarquable, est que dans de certains temps ayant les bras et le reste du corps comme si elle eût été paralytique, sans pouvoir s'en servir, sa main demeurait libre pour pouvoir s'en frapper; et elle a dit à son directeur que les saints anges lui ont aidé dans cet exercice affligeant. Il est arrivé qu'en le pratiquant elle se trouvait tourmentée d'un furieux mal de tête, comme si on l'eût trépanée, et comme si on l'eût percée avec des pointes; et de plus elle souffrait des maux de cœur extrêmes, et tout cela n'était pas capable de lui faire quitter. Elle demeurait inébranlable sous une grêle de coups, dont la douleur la pénétrait vivement; elle appelait même quelquefois au secours des personnes en qui elle avait une parfaite confiance, et qui étaient de son même sexe, et s'étant fait lier à une espèce de pilier, elle les priait de lui donner la discipline sans l'épargner. Ceux qui savent l'histoire de la vie des saints n'ignorent pas que plusieurs ont fait la même chose, et il est écrit de l'admirable saint Louis, roi de France, qu'il se faisait donner la discipline.

Elle était revêtue de cilices et de haires; elle portait une ceinture de fer ordinairement jour et nuit, et de temps en temps une autre qui était plus large, et cela même durant ses maladies; et comme quelquefois les démons la jetaient avec violence de tout côté, et contre les murailles, on peut penser la douleur qu'elle en souffrait. Sa ceinture de fer étant entrée avant dans sa chair, elle n'en eut cependant aucune incommodité; elle se liait encore les jambes de ces ceintures pour se mortifier en toutes les parties de son corps.

Le vingt-quatrième d'octobre où l'on célèbre dans le séminaire épiscopal d'Evreux, la fête du divin Cœur de l'aimable Jésus, elle commença à ne plus se chauffer du tout, et durant trois années elle ne s'est point approchée du feu, quoiqu'il y ait eu des hivers très-rigoureux, et même que pour lors elle veillât les nuits entières dans l'église des religieuses Ursulines, et qu'elle fût obligée de travailler au linge pendant tout le jour, et souvent tremblante de froid, et étant comme glacée. Quelquefois les nuits elle ne laissait pas d'être vêtue très-légèrement, ayant les jambes et les pieds nus. Quand elle couchait dans un lit, elle mettait des planches de bois qui, n'étant pas assez longues, l'obligeaient de rétrécir son corps, et de retirer ses pieds pour y être entièrement; et dans ce temps elle se levait la nuit pour s'occuper des louanges de Dieu. Elle avait une si sainte haine de son corps, qu'elle ne se lassait jamais de le voir souffrir. Un jour s'étant blessée d'un bout de bâton qui lui était entré dans la tête, elle ne voulut le laisser retirer que plusieurs jours après, de peur d'être soulagée. Une autre fois, une aiguille étant entrée dans sa tête, elle y demeura durant vingt-quatre heures, et s'y était enfoncée de telle manière qu'on ne l'apercevait presque plus, ce qui donna bien de la peine à l'en retirer.

Mais l'on peut dire que l'adorable Jésus était son supplément en sa nourriture, et sa divine vertu, sa force dans toutes les pénitences qu'elle a exercées par un mouvement particulier de sa grâce. Jamais son directeur ne les lui aurait permises, s'il n'eût vu manifestement que l'esprit de Dieu y était; c'est ce qui l'obligea d'en faire plusieurs épreuves, et qui furent pour la bonne sœur des occasions de beaucoup souffrir. On lui ordonna donc, quand elle commença à ne plus vivre que de potage et de pain, de prendre quelques œufs, mais elle les rejetait avec une violence extrême. Lorsqu'elle ne vécut plus que de pain et d'eau, il lui fut commandé de prendre du bouillon maigre; mais à peine en avait-elle pris quelques gouttes, qu'il semblait qu'elle allait étouffer, et elle sentait un feu qui brûlait dans les entrailles; si même on lui eût donné du pain un peu meilleur que celui qu'elle mangeait ordinairement, elle était réduite à l'extrémité. Durant les années qu'elle ne s'approchait jamais du feu, si par quelque rencontre, comme du réchaud dans lequel on en eût porté, elle en eût ressenti la moindre chaleur, elle souffrait de grandes peines. Plusieurs fois étant malade, comme on voulait la mettre sur un lit, elle en était jetée par terre par une puissance secrète, ainsi que ce qu'on donnait même pour la couvrir; et Dieu donnait des preuves si convaincantes de sa volonté, que l'on fut obligé de s'y rendre. L'on rapporte quelque chose de pareil de la bienheureuse Madeleine de Pazzi, religieuse Carmélite mitigée; car, comme ses supérieures voulaient qu'elle se conformât à la manière de vivre de la règle mitigée, comme elle s'observait dans sa communauté, elle en était empêchée miraculeusement, de telle sorte qu'il la fallait laisser vivre selon la règle primitive; car elle ne pouvait pas manger de viande, et même on remarquait qu'elle était dé-

chaussée par une main invisible. Dieu veut quelquefois se rendre le maître absolu de la conduite de certaines personnes, et il est juste qu'il soit obéi

CHAPITRE V.

Sa participation aux tourments des martyrs.

Comme les sages du siècle, peu accoutumés aux œuvres de Dieu, en jugent selon leur pure lumière naturelle, ils sont bien éloignés d'en comprendre la conduite, dont les mystères leur sont cachés, pendant que Dieu prend plaisir de les manifester aux humbles. Ils décrient ce qu'ils ignorent, et traitent d'illusion ce qui ne tombe pas sous leurs sens, et que leur fausse lumière ne conçoit pas. C'est ce qui m'oblige de passer des grâces admirables sous le silence, pour ne les pas exposer à être méprisées. J'aurais fait la même chose à l'égard de la communication des tourments des martyrs que notre très-doux Sauveur a faite à la sœur Marie-Angélique de la Providence, si je n'avais considéré que ce n'est pas une chose nouvelle, et qu'ainsi si des auteurs illustres n'ont pas fait difficulté d'exposer au public ses souffrances, dont les âmes pures et saintes ont été édifiées, et dont Dieu a tiré beaucoup de gloire, je ne devais pas cacher ces œuvres de sa grâce : l'on en a traité dans la *Vie* de la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite du couvent de Baume, qui a été examinée par tant de savants théologiens, et par des prélats illustres en doctrine et en piété, et qui l'ont approuvée. Cette Vie a eu pour ses juges des prélats des plus capables pour la science, la piété, l'exactitude et l'expérience, qui se sont conduits avec toute la sagesse possible, et ils ont témoigné que Dieu serait glorifié des faits extraordinaires qui y sont contenus, et l'Eglise édifiée de leur lecture.

Or, voici quelques-uns de ces faits extraordinaires qui se lisent dans le chapitre qui porte pour titre : *Sœur Marguerite est rendue participante des tourments des plus grands martyrs.* « Le Fils de Dieu, dit le savant et pieux écrivain de cette Vie, qui par son Saint-Esprit communique ses grâces et celles des saints à l'Eglise, voulut que sœur Marguerite ne fût pas seulement participante de ses divines richesses par la foi et par la charité, mais encore il imprima en elle ses mystères, principalement celui de sa passion, et aussi les tourments de ses illustres martyrs, et il le fit pour nous apprendre par son exemple combien nous devons être revêtus en notre cœur, et de lui et de tous ses saints, et pour nous faire voir en elle un recueil des grâces et des vertus répandues dans les plus grandes âmes.

« La puissance de Dieu se rendit admirable en elle par les supplices qu'il lui fit souffrir pendant l'espace de quatorze ou quinze mois ; il ne se passa aucun jour sans qu'elle n'employât six ou sept heures en oraison, où presque toujours elle fut ravie, ou du moins élevée à une contemplation très-sublime. Ce fut une chose prodigieuse qu'elle se sentit tous les jours le corps brisé en une infinité de manières différentes ; qu'on lui entendit souvent démettre et fracasser les os, et que l'on vit en un mot sur sa personne des marques de toutes sortes de tourments. Très-souvent elle demeurait dans ces travaux non-seulement l'espace de sept ou huit heures, mais encore des jours entiers ; et il n'y a eu aucun intervalle de cette conduite de Dieu, depuis le jour de la Pentecôte de l'année 1634, jusqu'au jour de saint Bernard de l'année 1635 ; tous les jours elle fut en des tourments différents, et souvent elle souffrit toute sorte de supplices en un seul jour, selon la qualité des martys à qui elle fut associée. »

Voilà ce que dit cet illustre auteur d'une sainte âme de nos jours, et c'est ce que nous avons à dire de celle dont nous écrivons la Vie ; avec cette différence que, si la sœur Marguerite du Saint-Sacrement a souffert ces supplices durant l'espace de quatorze ou quinze mois, la sœur Marie-Angélique les a endurés bien des années. Nous pouvons assurer que tout ce que nous en pouvons dire est bien au-dessous des tourments qu'elle a portés, qui étaient si grands, en ce qui paraissait même visiblement aux yeux de ceux qui la voyaient en cet état, qu'ils en étaient saisis d'une sainte frayeur, et touchés d'une compassion extrême.

La sœur Marie-Angélique souffrait des peines selon la qualité des martyrs dont la sainte Eglise célèbre la mémoire, et lorsqu'on la voyait prise tout à coup d'un mal violent dont on ignorait la cause, il suffisait pour en connaître la nature, de remarquer quelle fête l'Eglise célébrait ce jour-là, et l'on voyait visiblement que ses souffrances avaient rapport à celles des saints martyrs dont on célébrait la solennité. On l'a vue, le jour de la fête de saint Etienne martyr, tomber tout à coup par terre, et elle paraissait extérieurement comme une personne qui serait accablée de coups de pierre, les meurtrissures en étant vues visiblement sur son corps. Le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, l'aimable favori de Jésus et de Marie, on la voyait tout en feu, et il lui semblait qu'on la plongeait dans une chaudière d'huile bouillante, et que toutes ses entrailles étaient brûlées ; c'était un des saints de sa grande dévotion. Elle souffrait extraordinairement le jour de la fête des saints Innocents, de sorte qu'il semblait qu'elle allait à tout moment expirer ; elle pensait avoir le corps percé de flèches de toutes parts le jour de la fête de saint Sébastien, et on l'a vue ce jour-là les bras liés derrière ses épaules par une force invincible, de telle manière qu'on ne pouvait pas les mettre dans leur état ordinaire. Elle endurait de cruels tourments aux mamelles le jour de sainte Agathe ; ses douleurs étaient extrêmes à la fête de Notre-Dame de Pitié ; ses peines violentes à la fête de sainte Marguerite vierge martyre. Le jour de la fête de

saint Pierre, elle paraissait extérieurement avec des marques qui avaient rapport avec une personne que l'on aurait crucifiée. Et le jour de saint Laurent on voyait sa chair comme toute rôtie, ce qui surprenait ceux qui en ignoraient la cause. Elle endurait à la fête de saint Barthélemi des tourments que l'on ne peut pas dire; mais ses supplices augmentaient lorsque dans un même jour l'Église célébrait la fête de plusieurs saints martyrs. Elle en a souffert d'incroyables le jour de la fête de tous les Saints : c'était une victime destinée à la mort, mais dont le sacrifice n'a pas été achevé en quelques jours, mais qui a duré l'espace de plusieurs années. Or elle n'a pas souffert en tant de manières seulement les jours des fêtes des saints martyrs, mais en toutes les fêtes considérables de l'année, et plusieurs autres jours qui lui étaient d'une particulière dévotion. L'on peut dire avec vérité qu'elle a passé sur la croix toutes les fêtes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et celles de son immaculée Mère, les fêtes des saints anges, de saint François, de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Rose et de plusieurs autres. Elle endurait des tourments extraordinaires les trois ou quatre premiers jours des mois; les trois jours qui précèdent le carême, elle avait une faim inexplicable, des feux ardents en la bouche et dans la gorge, qui la consumaient; son corps demeurait comme s'il eût été froissé de coups. Tous les jeudis et vendredis ses douleurs étaient singulières; en un mot la multitude et la différence de ses souffrances étaient si grandes qu'il n'est pas possible de les spécifier. Elle a dit à une personne de confiance qu'elle n'avait aucune partie de son corps où elle ne souffrît, et elle passait souvent les jours entiers dans ces travaux que l'imagination, disait-elle, aurait peine à se figurer.

Elle a déclaré à son directeur que souvent on lui perçait le côté comme avec un dard, ce qui se faisant à diverses reprises, lui causait beaucoup de douleurs, et son côté en paraissait visiblement enflé d'une manière extraordinaire; il lui semblait quelquefois qu'on lui appliquait une couronne d'épines, d'autres fois, ce qui lui arrivait ordinairement les vendredis durant plusieurs années, qu'on lui enfonçait des clous dans les mains et dans les pieds, ce qui rendait ces parties si douloureuses, qu'elle n'y pouvait toucher sans beaucoup de peine. Je proteste ici avec grande sincérité que ses tourments ne peuvent pas être expliqués, que ce que j'en ai connu, surpasse de beaucoup tout ce que je viens d'écrire, et que je ne parle point de plusieurs faveurs que je laisse sous silence. L'Apôtre écrivant aux Galates (vi, 7), leur dit : *Au reste qu'aucun de vous ne me donne d'inquiétude; c'est assez que je porte dans mon corps les marques* ou *les stigmates du Seigneur Jésus*, c'est-à-dire, les marques des fouets, des coups de pierres, des chaînes, que cet homme apostolique avait soufferts, et des meurtrissures volontaires qu'il s'était procurées en châtiant son corps. Notre bonne sœur pouvait dire quelque chose de semblable. Aussi était-elle configurée, pour ainsi parler, à notre bon Sauveur dans sa mort, par la participation à ses souffrances, qui font le plus grand bien de cette vie, et qui nous unissent le plus étroitement avec lui.

CHAPITRE VI.

Les tourments que lui ont causés les démons.

Dieu est admirable dans les âmes en la diversité de ses grâces, et les opérations intérieures que son Saint-Esprit y fait sont si différentes, qu'il ne s'en trouve pas qui n'aient quelque chose de singulier qui les discerne d'avec les autres. Ce monde intérieur n'est pas moindre en ses diversités que le monde extérieur qui paraît à nos yeux, où nous découvrons autant de visages qu'il se rencontre de créatures raisonnables. *O Seigneur, que vos ouvrages sont admirables! vous avez tout fait avec une sagesse infinie, tout est plein des richesses de vos dons.* (*Psal.* ciii, 24.) Cependant il y a de certaines conduites dans les saints qui ont de grands rapports, comme il est aisé de le voir en la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, et en la sœur Marie de la Providence. Que personne donc ne s'étonne si en quelques sujets nous disons des choses en cette vie toutes pareilles à celles qui sont écrites en la vie de la vénérable sœur Marguerite, particulièrement à l'égard des tourments que les démons ont causés à notre bonne sœur.

Dieu qui renverse l'orgueil des superbes en dissipant leurs desseins, comme le dit divinement notre glorieuse maîtresse en son cantique (*Luc.* i, 51), prend plaisir à déployer la force de son bras par les instruments les plus faibles. Ainsi ce Dieu qui dans sa toute-puissance ne trouve rien qui lui résiste, qui dans les premiers siècles a fait éclater les miracles de sa force dans le sexe le plus fragile, le faisant triompher glorieusement de toute la rage et de tous les supplices des tyrans, a voulu encore dans ces derniers temps se servir de filles jeunes et faibles, pour abattre et confondre toute la superbe des esprits orgueilleux de l'enfer, pendant que les héros de la terre leur servent de jouet, et qu'ils les tiennent malheureusement esclaves par la captivité du péché.

Les combats que notre sœur a eus avec les démons ont été grands; ils lui ont livré une cruelle guerre, multipliant et redoublant leurs attaques à proportion que la grâce de Jésus-Christ s'établissait en elle; ils commencèrent à l'attaquer par des mouvements d'une peur extraordinaire qu'ils lui causèrent, mais ensuite ils lui déclarèrent une guerre ouverte. L'un de ces maudits esprits lui parut sous la forme d'un chien d'une figure terrible; il avait des yeux tout de feu qu'il arrêtait sur elle, et la gueule béante comme s'il eût voulu la dévorer; son corps était couvert d'écailles vertes, et il

avait une longue queue entortillée et élevée en haut : durant deux ans elle l'a vu presque toujours proche d'elle, et il la suivait partout. Il serait difficile d'expliquer la frayeur dont elle fut saisie au premier abord que ce monstre se fit voir : et pour lors elle était toute seule dans la maison où elle logeait, et durant les ténèbres de la nuit, les personnes qui demeuraient avec elle étant allées faire une visite de piété. Mais la bonté de notre Sauveur Jésus-Christ ayant diminué la force de ce monstre, il appela à son secours les complices de sa rébellion contre Dieu, et les compagnons de son malheur éternel, les autres anges apostats. Ils vinrent donc en grande troupe, et ils l'environnèrent, la tenant assiégée de toute part, tâchant de l'épouvanter par des formes monstrueuses qu'ils formaient au dehors, déchargeant leur rage sur son corps, produisant des images affreuses dans son imagination. Elle pouvait bien dire en cet état, avec le Psalmiste : *Ils m'ont environnée comme des abeilles irritées ; ils ont été embrasés comme un feu qui brûle dans les épines, mais je me suis vengée d'eux au nom du Seigneur ; j'ai été poussée avec effort, j'ai été près de tomber, mais le Seigneur m'a soutenue.* (*Psal.* CXVII, 12, 13.) Cette cruelle guerre a duré environ l'espace de dix ans, et a continué jusqu'à sa mort. Quelquefois la divine Providence la délivrait pour quelque temps de leurs attaques sensibles, mais ils revenaient avec plus de rage que jamais.

Si l'on peut ajouter quelque créance à des esprits de mensonge, que Dieu néanmoins contraint en de certains sujets de dire la vérité pour sa gloire, ç'a été par leur opération que dès l'âge de sept à huit ans elle a eu un ulcère dans l'œil, qui lui causait une peine très-sensible ; et comme les médecins jugeaient qu'elle en pourrait perdre l'œil, ils lui appliquèrent des remèdes violents qui, demeurant inutiles, lui augmentaient beaucoup sa douleur ; mais la divine Providence enfin la guérit parfaitement.

Voici des tourments qu'ils lui ont causés qui sont bien certains ; et comme ils lui sont arrivés en la même manière que la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, nous userons des mêmes expressions dont on s'est servi dans sa Vie pour les expliquer. Les diables lui causaient une telle pesanteur dans les jambes, que lorsqu'elle était debout, elle ne pouvait se soutenir sur ses pieds ; et étant couchée, elle ne remuait ni bras ni jambes. Elle demeurait comme sans mouvements, mais avec de grandes douleurs. Ce poids excessif non-seulement lui rendait tout le corps perclus, mais lorsqu'on la voulait tourner tant soit peu, elle se trouvait pesante comme une masse de plomb. Elle a eu des convulsions générales qui ont étonné tous ceux qui la voyaient, des agitations si extraordinaires dans tous les membres du corps, qu'elle frappait de sa tête, de ses pieds et de tout le reste de son corps, les lieux où elle était, avec tant de force, que des personnes qui étaient dans des maisons voisines l'ont entendue quelquefois ; on l'a vue des temps considérables dans ces agitations, et durant plusieurs semaines avec peu d'intervalle, et cela souvent l'espace de plusieurs années. Bien des fois elle sentait comme si on lui eût donné des coups de couteau dans les yeux, et pour lors elle en perdait l'usage et ne voyait plus. Quelquefois elle se trouvait comme si on l'eût empalée. D'autres fois, il se faisait une si forte contraction des pieds, des jambes, des mains et des bras, que l'on voyait tout son corps changé, et elle, qui était assez grande, ne paraissait dans cet état que comme un enfant de sept à huit ans. Son corps était plié et raccourci, en sorte que ses jambes étaient proche de sa tête, ce qui lui causait des douleurs inexplicables ; il lui semblait en de certains temps qu'on lui perçait les bras et le reste du corps, qu'on lui mettait des alênes dans les doigts des mains et des pieds, et en d'autres, qu'il y avait dans toutes les parties de son corps des bêtes qui la rongeaient cruellement, et qui lui dévoraient les entrailles, ce qui lui faisait souffrir des douleurs qui surpassent l'imagination.

L'on rapporte dans la *Vie* de saint Louis Bertrand, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, qu'un religieux du même ordre, qui était un personnage d'une singulière vertu et d'une grande patience, étant tourmenté d'une colique, faisait des cris pitoyables, ce qui étonnait les personnes qui étaient présentes. Saint Louis Bertrand, qui voyait les choses les plus cachées dans la lumière de Dieu, leur dit qu'ils ne devaient pas trouver étranges les plaintes du bon religieux malade, parce que les tourments qu'il endurait étaient extrêmes, à raison qu'ils lui étaient causés par les diables, qui, par la permission divine, étaient entrés dans ses entrailles : comme il n'y a point de puissance en la terre qui égale celle de ces maudits esprits, les peines qu'ils donnent ne se peuvent concevoir ; il n'est donc pas aisé de comprendre celles de la sœur Marie-Angélique, dont le corps, comme autrefois celui de Job, leur était abandonné.

On l'a vue tout d'un coup saisie d'un froid extrême et toute glacée, et passer en des ardeurs qui la brûlaient comme un feu ; il lui semblait qu'elle était pleine de flammes, et qu'en cela elle participait en quelque manière aux tourments de l'autre vie. Les personnes qui l'approchaient, quand elle était dans ces états, tantôt la voyaient tout ardente, comme si elle eût été dans un feu, et tantôt comme une personne morte, dont le corps est destitué de toute chaleur. On l'a vue réduite dans des agonies extrêmes, en sorte que l'on pensait qu'elle allait expirer. Les coups que les démons lui donnaient, paraissaient visiblement sur son corps, et ils étaient si violents, qu'elle a cru plusieurs fois qu'elle en mourrait. Il lui a semblé, en différentes occasions, qu'on lui coupait le corps en plusieurs morceaux ; les personnes qui demeuraient avec elle l'ont vu jeter en l'air comme une balle. Durant

l'espace de deux ans, les diables lui paraissaient prêts à l'étrangler, en sorte qu'elle disait les soirs, qu'elle doutait si elle serait en vie le lendemain. Avant ses veilles à l'église devant le très-saint Sacrement de l'autel, elle a passé dans cette crainte les nuits entières, tenant entre ses mains un vase plein d'eau bénite pour se défendre contre ces cruels esprits, dont les coups qu'elle en a reçus lui ont fait sortir un os derrière le dos, ce qui lui a causé bien de la douleur jusqu'à la fin de sa vie.

Or, ce qui marque que ces peines ne venaient pas d'une cause purement naturelle, est qu'on la voyait passer tout à coup d'une extrémité à l'autre, et qu'étant accablée par la violence des maux qu'elle endurait, elle en était subitement délivrée, et mise dans un état où il ne paraissait pas qu'elle eût rien souffert, agissant et allant dans une pleine liberté. Quelquefois en lui donnant de l'eau bénite, dans un instant elle était délivrée de ses maux, et d'autres fois il lui semblait que cette eau sainte la brûlait, le démon lui faisant ressentir en son corps quelque chose des peines qu'il endurait. L'on s'est servi des remèdes ordinaires de la médecine dans le commencement de ses maux; mais l'on fut obligé de les quitter, voyant que non-seulement ils lui étaient inutiles, mais qu'ils augmentaient beaucoup ses douleurs. Cependant, pour ne rien oublier de ce que la prudence chrétienne demande, l'on s'en est encore servi dans sa dernière maladie, quoique très-inutilement, bien qu'il semblât que cette maladie avait des causes ordinaires et naturelles.

Il ne se peut dire les violences qu'elle a endurées des diables qui faisaient tous leurs efforts pour l'empêcher d'aller à l'église et y veiller devant le très-saint Sacrement de l'autel, et les ruses et artifices dont ils se servaient; nous en avons déjà dit quelque chose; mais nous remarquerons ici que souvent ils la rendaient malade pendant trois ou quatre heures après midi, pour l'obliger de ne pas sortir de sa petite chambre, et ils la réduisaient même dans un état si pressant, qu'elle pensait devoir se mettre sur quelque lit. Mais les personnes avec qui elle logeait ayant connu les artifices de ces esprits perfides, la tiraient du lit, où elle était quelquefois dans un état si douloureux, qu'elle faisait une grande compassion. Elles surmontaient néanmoins cette compassion, et elles la traînaient pour ainsi dire à l'église. En de certains temps, à peine était-elle sortie de la maison qu'elle entrait dans une parfaite liberté; et en d'autres, elle se trouvait arrêtée dans les rues, et tombait des six ou sept fois. On l'a vue jetée contre les murailles, ce qui a été déjà remarqué, lorsqu'elle était proche de l'église, et avec tant de force, que l'on pensait qu'elle avait le corps tout brisé; et à peine était-elle proche du saint autel, y étant entrée, que toutes ses peines cessaient, et qu'elle jouissait d'une tranquillité admirable.

Un jour, le démon ayant pris la forme de la servante du logis où elle demeurait, lui dit que sa tante était bien malade, et qu'elle venait l'avertir afin qu'elle se rendît au plus tôt à la maison pour la voir et lui rendre ses services, pensant la faire sortir de cette manière de l'église; mais elle se sentit pressée de l'abandonner à la divine Providence, et le lendemain, étant retournée à la maison, elle trouva que sa tante n'avait eu aucun mal, et que la véritable servante ne lui avait aucunement parlé. Cet esprit malin a pris plusieurs autres fois la figure de vertueux ecclésiastiques, pour lui alléguer quantité de raisons belles et fortes en apparence, pour la dissuader de continuer ses veilles devant le très-saint Sacrement de l'autel; il a pris même une fois la forme de son directeur, pour tâcher de la décourager dans les voies du service de Dieu, sous prétexte de lui faire connaître ses misères. Nous ne répéterons pas que ces esprits d'enfer faisaient des bruits horribles, qu'ils lui faisaient entendre des tonnerres effroyables, qu'ils lui apparaissaient en toutes sortes de figures monstrueuses, et qu'au milieu de toutes les frayeurs intérieures et extérieures qu'ils lui causaient, elle demeurait seule avec Jésus, seule durant les obscurités de la nuit, sans aucun secours humain, parmi cette multitude de démons.

Mais au milieu des ténèbres le Seigneur était sa lumière; au milieu de tous ces dangers il était son salut, et elle ne devait pas craindre ces serpents et dragons de l'enfer, car il était le protecteur de sa vie. Elle pouvait dire avec le Prophète-Roi : *Lorsque les méchants s'avancent vers moi pour dévorer ma chair, les ennemis qui m'affligent sont eux-mêmes devenus faibles et sont tombés. Quand je serais assiégée par une armee campée à l'entour de moi, mon cœur ne sera point dans la crainte; quand une guerre s'élèverait contre moi, j'espérerais dans le combat.* (*Psal.* XXVI, 2, 3.)

De plus, Dieu avait permis aux démons de soulever ses passions jusqu'à l'extrémité. C'est une remarque que les maîtres de la vie spirituelle ont faite, que les tentations des saints sont ordinairement violentes; et l'on rapporte en la Vie du grand saint Pacôme, qu'un jour un démon lui ayant paru dans le désert, lui dit qu'il avait permission de le tenter d'une manière extraordinaire, et que si la même permission lui était accordée à l'égard des autres hommes qui mènent une vie commune, ils succomberaient bientôt. *Mais Dieu est fidèle*, s'écrie l'Apôtre, *et il ne permettra point que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, mais il vous fera profiter de la tentation, afin que vous la puissiez soutenir.* (*I Cor.* X, 13.) Dieu donne le calice de douleur avec mesure, dit saint Augustin : grandes et douces consolations pour toutes les personnes affligées des plus fortes tentations, en ce que, si elles se rendent fidèles à la grâce qui leur est donnée, elles remporteront la victoire, et auront à l'avenir une plus grande grâce pour résister.

Certainement l'on rencontre des person-

nes maléficiées, qui souffrent d'étranges vexations diaboliques, et qui sont toujours sur le bord du précipice ; mais on les doit beaucoup encourager et leur faire voir qu'en la vertu de notre divin Sauveur nous pouvons tout. Si ces maléfices ont leurs effets ordinairement à l'égard des péchés dont ces personnes sont tentées, c'est que communément on suit la pente naturelle, et qu'on n'a pas assez de recours à l'adorable Jésus notre Sauveur, par l'oraison, les pénitences, la fréquentation des sacrements et la dévotion à l'immaculée Mère de Dieu, aux bons anges et aux saints. Car enfin tous les démons de l'enfer ne nous peuvent pas forcer au péché, si nous ne nous rendons pas par nos infidélités à leurs tentations. Nous en avons un exemple très-considérable, dans l'histoire ecclésiastique, en la personne de sainte Justine ; mais quel malheur et quelle effroyable captivité des pécheurs, qui s'abandonnent à la tyrannie des diables, se laissant aller malheureusement à leur passion !

La sœur Marie-Angélique de la Providence a triomphé glorieusement de l'enfer, parce qu'elle a bien connu son impuissance, et qu'elle n'était rien, s'abaissant bien bas, et se tenant dans son néant. Dans cet abîme de son anéantissement elle a attiré l'abîme des miséricordes de son Sauveur. Elle l'imitait lorsqu'il était dans le jardin des Olives ; car étant dans ses agonies, c'était pour lors qu'elle priait Dieu avec plus d'application, qu'elle prolongeait son oraison ; c'était pour lors qu'elle pratiquait les actes les plus héroïques du pur amour de Dieu seul, qui est la chose que les démons redoutent davantage : car ils craignent, disait le grand saint Antoine, les jeûnes, les veilles, les prières des serviteurs de Dieu, mais surtout un ardent amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce pur amour la rendait intrépide à toutes les menaces de l'enfer. Et de vrai, que peut faire l'enfer avec toute sa rage et tous ses efforts contre une âme qui est unie à Jésus-Christ, et qui, par cette bienheureuse union, est faite une même chose avec ce Dieu tout-puissant? C'est dans cet heureux état que la sœur Marie-Angélique pouvait dire avec le Psalmiste : *Seigneur, pourquoi ceux qui me persécutent sont-ils en si grand nombre? pourquoi s'élève-t-il tant d'ennemis contre moi? Plusieurs disent à mon âme : Elle ne trouve point de salut en son Dieu ; mais, Seigneur, vous êtes mon protecteur, vous êtes ma gloire et vous élevez ma tête. J'ai crié, j'ai élevé ma voix au Seigneur, et il m'a entendu de sa montagne sainte ; je ne craindrai point les millions de démons qui m'environnent, parce que vous avez frappé ceux qui me persécutent, et que j'attends de vous le salut.* (*Psal.* III, 2-9.)

CHAPITRE VII.

Sa parfaite croix.

Le grand Apôtre s'écrie : *Je vis, non plus moi-même, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.* II, 20) ; et il s'écrie en même temps : *J'ai été crucifié avec Jésus-Christ* (*Ibid.*, 19), parce que la vie de Jésus-Christ ayant été crucifiée, ceux qui vivent divinement de sa vie sont des gens de croix, ayant été entés en lui, considéré comme mort. La sœur Marie-Angélique pensait avoir appris cette doctrine de la bouche même de notre bon Sauveur, qui, lui apparaissant, lui avait fait entendre que ceux qui l'aimaient en vérité entraient en communauté de ses peines, et que les plus grandes grâces de la croix étaient une suite de la société qu'ils avaient en lui. Ces vérités lui laissèrent une impression forte que sa vie devait être très-crucifiée ; et plusieurs fois il lui a semblé que son corps était comme accablé sous une grêle de coups qui la pénétraient entièrement d'une douleur inexplicable ; et elle a passé une fois une nuit tout entière dans ces tourments. Un jour il lui sembla tout à coup que les saints anges la liaient et la garrottaient par les bras et les pieds, et par le milieu du corps, de grosses et larges chaînes de fer, et qu'en ayant mis une autre à son cou, ils la tenaient en cette manière, comme une victime destinée à la mort. Il lui paraissait que son corps demeurait tout courbé sous le poids de ces chaînes ; elle ressentait des tourments extraordinaires, et, dans cette posture, elle se voyait couverte d'une confusion inexplicable.

Mais nous avons quelque chose de plus certain, qui est la divine parole, et dont nous ne pouvons douter sans crime, qui nous apprend par le grand Apôtre, dans sa *I*re *Epître aux Corinthiens* (VI, 15, 16), que nous sommes le corps de Jésus-Christ, et qu'ainsi nous devons avoir son même esprit, qui doit être le même dans les membres que dans le chef. L'esprit donc du Chrétien doit être un esprit de victime qui nous doit faire vivre dans une disposition continuelle de sacrifice à l'égard de tout ce que nous sommes, et de tout ce que nous faisons, et, par une suite nécessaire, dans une estime et un amour perpétuel de la croix.

C'était l'esprit de la sœur Marie-Angélique, dont la vie a été crucifiée en tout ce qu'elle était et en tout ce qu'elle faisait ; en son corps et en son âme, par les peines qu'elle se faisait, par les tourments que lui causaient les hommes et les démons, par les souffrances qui lui arrivaient de la part des saints, des anges bienheureux et de Dieu même. Elle souffrait donc de tout côté, de la terre, de l'enfer et du ciel. Elle était toute crucifiée en tout ce qu'elle était, et, premièrement, en son corps, dont on peut dire que c'était une pure croix depuis les pieds jusqu'à la tête. Sa tête était pleine de douleur, comme si on la lui eût percée d'épines ; ses yeux avaient leur peine, et elle avait des maux extraordinaires aux oreilles. Elle en souffrait aux dents de si violents, que cela ne se peut dire : sa gorge n'en a pas été exempte, sa poitrine et son estomac en étaient accablés ; ses maux de cœur étaient ordinaires, aussi bien que ses coliques, qui l'ont travaillée plus de dix ou onze années

de telle manière, qu'il lui semblait qu'on lui déchirait les entrailles. Elle avait des douleurs extrêmes au côté, aux mains et aux pieds; on lui a vu tout le corps enflé d'une manière prodigieuse. Elle avait des fluxions qui la faisaient beaucoup endurer; elle a été tourmentée durant plusieurs années d'une toux qui, à la fin, devint presque continuelle, qui lui causait des efforts si violents qu'il lui en est arrivé plusieurs incommodités très-notables. Elle était travaillée de flux qui paraissaient devoir la mettre à l'extrémité; souvent elle était comme un squelette, à l'exception du visage, qui paraissait bon. Un jour elle disait à une personne de confiance, qu'il n'y avait pas la moindre partie de son corps qui ne fût dans la peine. C'est ainsi que son corps était consommé par la participation de la passion de notre bon Sauveur.

Mais ce sacrifice n'est que la moindre partie. Si l'Apôtre supplie les fidèles (*Rom.* XII, 1), par la miséricorde de Dieu, de lui offrir leurs corps comme une hostie vivante, sainte, qui lui soit agréable, c'est pour lui rendre un culte spirituel, non comme le culte de la loi, dit un pieux interprète, qui était tout sensible et extérieur, ni comme celui des gentils, qui était brutal et déraisonnable, mais comme celui des adorateurs en esprit et en vérité. Le sacrifice que Dieu demande est un esprit affligé; c'est le sacrifice de justice qui lui est agréable, c'est le sacrifice de louanges qui l'honore, et le Saint-Esprit assure, par le Psalmiste, qu'il fera voir le salut de Dieu à celui qui va à lui par cette voie.

C'est le sentier étroit par lequel la sœur Marie-Angélique a été conduite, où elle a enduré de ces peines dont parle la séraphique sainte Thérèse, que l'âme ne peut exprimer ni dire ce qui se passe en elle, parce que ce sont des angoisses et des peines qui ne se pourraient nommer. Ces angoisses et pressures intérieures, dit le pieux évêque de Tarrassonne, dans la Vie de la grande sainte que nous venons de citer, sont si intolérables, qu'on ne peut les comparer mieux qu'avec les tourments de l'enfer. C'était le sentiment de la même sainte, qui, parlant de ces peines, dit : Je ne sais à quoi les comparer, si ce n'est aux peines que l'on souffre en enfer. Le sublime docteur mystique Thaulère est dans la même pensée, qui asure que les douleurs de ces âmes affligées intérieurement sont si grandes, qu'il leur semble endurer les tourments de l'enfer.

C'était dans cet état effroyable que notre bonne sœur croyait être réprouvée, et elle était exercée par cette tentation d'une manière très-violente; en sorte qu'elle éclatait en soupirs et en gémissements, disant qu'il n'y avait plus de salut pour elle; et on voyait pour lors son visage tout baigné de larmes, et son extérieur qui donnait la dernière compassion. Elle pouvait bien dire ces divines paroles de l'Ecriture : Les douleurs de l'enfer m'ont assiégée, les maux qui mènent aux enfers me sont venus trouver; mon âme est accablée de maux, et ma vie est toute proche de l'enfer; j'ai été mise dans le plus bas de la terre, dans les lieux les plus ténébreux, et dans l'ombre de la mort. Il semblait qu'elle était comme ceux dont parle le Roi-Prophète, qui descendent en enfer tout vivants. Ce tourment inexplicable lui a duré jusqu'à la fin de sa vie; son âme étant remplie de tristesse et d'ennui, chargée et couverte de confusion, accablée sous des peines immenses et une infinité de douleurs.

Elle avait une horreur sensible de tout bien, elle se sentait portée à toute sorte de mal. Elle était exercée par toute sorte de tentations; il lui semblait souvent qu'elle y consentait : tout le mal, disait-elle, est en moi, et il me paraît être de moi. Dieu l'ayant destinée pour souffrir pour plusieurs pécheurs, comme nous le dirons avec le secours divin dans l'un des chapitres suivants, elle portait des impressions que lui faisaient ressentir les dispositions de ces personnes criminelles, et elle pensait de temps en temps qu'elle en était coupable. Comme Dieu avait donné une permission spéciale aux démons de soulever ses passions, ils en excitaient en elle, dans la partie inférieure, de furieuses rébellions contre sa divine majesté; ce qui ne doit pas surprendre les personnes qui ont peu de lumières et peu d'expérience de ces voies : car saint Bonaventure remarque très-bien avec les autres Pères de la vie spirituelle qu'il arrive des tentations de blasphème contre ce souverain de toutes choses et contre ses saints, et elles les conduisent quelquefois jusque sur le bord du précipice; mais la vertu divine qui demeure en elles, quoiqu'elle y soit cachée, ne les abandonne pas, et les soutient par une force secrète si puissante qu'elle les fait triompher glorieusement.

Nous avons examiné dans le livre *Des saintes Voies de la croix*, que la divine Providence nous a fait donner au public, s'il était à propos de parler ou d'écrire de ces tentations, et nous y avons montré qu'il y allait de la gloire de Dieu de le faire; que c'était une dernière charité de découvrir à plusieurs personnes extraordinairement affligées de ces tentations, et à quelques directeurs peu éclairés, que ce n'était pas un crime ni une marque de l'indignation de Dieu d'être exercé de la sorte, puisque plusieurs saints avaient été traités de cette manière, et qu'ainsi ces pauvres âmes ne devaient pas s'abattre pour ces tentations, et que les directeurs ne doivent pas leur en faire de la peine, mais, au contraire, les consoler et les encourager.

Mais nous ne faisons en cela qu'imiter les saints docteurs de la vie intérieure, en particulier saint Bonaventure, qui a eu le zèle et la science, qui était plein du Saint-Esprit, qui, dans ses œuvres spirituelles, a traité de ces tentations, et, en particulier, de l'une des plus fâcheuses, qui est de se tuer. Notre bon Maître a bien voulu être tenté au dehors de cette manière par le dé-

mon, pour la consolation de ceux qui sont à son service, puisque nous apprenons du saint Évangile que le diable l'ayant transporté dans la ville sainte et l'ayant mis au haut du frontispice du temple, il le tenta de se jeter en bas. Plusieurs grands saints et saintes ont été exercés par cette tentation. Nous avons remarqué dans la vie du saint homme le P. Seurin, jésuite, dont l'impression a été faite en notre absence, comme celle de plusieurs autres livres que la divine Providence nous fait donner au public, ce qui est cause qu'ils sont pleins de fautes considérables, ce qui n'arrive pas sans la conduite de la même divine Providence, qui veut que l'humiliation nous suive, et dont nous avons un grand sujet de la bénir, et de l'en remercier et glorifier; nous avons remarqué, dis-je, qu'il a souffert cette tentation d'une manière violente

Nous pouvons ici dire qu'elle a été extraordinaire dans la sœur Marie-Angélique, qui l'a eue presque continuellement deux années, et qui en a été attaquée jusqu'à la fin de sa vie. Le diable se servait de toutes choses pour lui en donner des pensées : si elle voyait du fil, il lui suggérait de s'étrangler; si elle rencontrait un couteau, il la pressait de se tuer; si elle se trouvait sur le bord d'une rivière, il la poussait à se noyer; si elle était en quelque chambre haute, il lui donnait envie de se précipiter. Or saint Bonaventure appelle avec sujet ces tentations très-pénibles et très-fâcheuses; et ceux qui n'y ont pas passé, ou à qui Dieu n'en a pas donné la lumière, ne peuvent pas comprendre combien elles sont affligeantes. Elle disait quelquefois d'une manière pitoyable, dans la vue de sa faiblesse naturelle, que l'on prît garde à elle; mais le Seigneur était le protecteur de sa vie, et elle n'avait rien à craindre.

Cependant l'âme est toute dans la peur, dans la pensée qu'elle a d'être justement abandonnée de Dieu pour ses fautes. Le ciel est pour elle, dit saint Bonaventure, un ciel d'airain. L'évêque de Tarassonne, parlant de sainte Thérèse, écrit qu'elle se croyait séparée de Dieu, et qu'elle ne trouvait aucune consolation en cette horrible tempête, parce que la grâce était si cachée qu'elle n'en voyait pas la moindre étincelle, et il ne lui semblait pas l'avoir jamais eue. L'on a beau faire, tout devient inutile, au moins à l'égard de l'appui sensible que l'on cherche; toutes les lumières qui pourraient faire connaître la bonté de cet état s'éclipsent; les grâces, dit encore le même évêque, écrivant de sainte Thérèse, qu'elle avait reçues de Notre-Seigneur lui paraissaient un songe et une imagination; elle voyait seulement la multitude de ses offenses, pour augmenter davantage sa mort; elle n'avait que des rebuts, des plaies, des contrariétés du ciel, comme si Dieu lui eût tourné le dos, ou qu'elle eût été son ennemie. Elle ne recevait aucun soulagement de la prière, et même elle n'entendait pas ce qu'elle disait. La solitude lui causait de la peine, la conversation lui était un tourment; elle ne pouvait souffrir que personne lui parlât; et enfin, pour me servir des paroles de la sainte même, elle ne savait où donner de la tête.

Voilà l'état de la sœur Marie-Angélique; mais il en faut ajouter un autre dont la peine n'a rien de semblable, et qu'elle a porté avec les autres : ce sont les tentations contre la foi. Car encore dans les autres, la pensée qu'il y a un Dieu peut soutenir en quelque manière : la vue de ce qu'il s'est fait homme et qu'il est mort pour nous; des divins mystères qu'il a opérés, des miséricordes de la très-douce Vierge, des assistances charitables des bons anges et des saints, ne laisse pas de donner quelque secours. Mais que fera l'âme, quand il lui semble qu'il n'y a point de Dieu? Je sais bien que dans le fond de son âme sa créance est plus forte que jamais, et sa foi plus vive dans cet état; mais les ténèbres dont elle est couverte sont si épaisses qu'elle n'aperçoit rien de ce qui se passe dans l'intime de son intérieur, et elle s'imagine être et vivre sans foi, sans espérance et sans charité; ce qui lui est un tourment inexplicable. Tout ceci n'est qu'une partie des peines intérieures de notre bonne sœur; car, comme nous l'avons remarqué, elles ne se peuvent nombrer.

C'est de la sorte que son âme et son corps étaient immolés à la grandeur de Dieu; mais le ciel et la terre contribuaient à son sacrifice, et elle n'y oubliait rien de ses soins soutenus et animés de la vertu divine. L'on a vu ce qu'elle a fait, lorsque nous avons traité de ses mortifications; ajoutons seulement ici qu'elle se traitait avec une rigueur étonnante dans toutes sortes d'occasions. Comme le changement de linge lui donnait quelque petit plaisir, elle portait des chemises si longtemps qu'elles restaient à demi-pourries. Elle ne se déchaussait pas, ce qui était cause que ses pieds étaient ulcérés, la peau déchirée et pleine de pus; elle y avait des maux très-sensibles, et elle marchait comme si elle n'y eût pas eu la moindre douleur, sans en rien paraître. L'on a remarqué que, s'étant abandonnée à la divine Providence pour en recevoir les secours sans les demander, auparavant que l'on sût ce dessein, souvent dans ses pauvres repas elle manquait de pain, soit parce que l'ayant mis devant elle on l'avait retiré par mégarde, soit parce qu'on lui en avait coupé un fort petit morceau; mais il faut dire ici qu'étant tourmentée de temps en temps d'une faim extraordinaire, l'on ne peut expliquer ce qu'elle a souffert, se privant de ce peu de nourriture qui lui était nécessaire.

Les hommes contribuaient à son sacrifice par les exercices crucifiants qu'elle en a portés, et en bien des manières, mais surtout par des souffrances étranges qu'elle a endurées pour en impétrer la conversion. La divine Providence s'est même servie des démons, comme il a été montré, qui ont

déchargé sur elle leur rage avec des efforts étonnants. Elle était immolée de la sorte sous les coups qu'elle recevait de la terre et de l'enfer; mais le ciel voulut encore s'y joindre. Les saints et les anges bienheureux aideront à sacrifier cette victime. Saint Elie lui paraît accompagné du bienheureux P. Jean de la Croix; il lui déclare qu'il fallait que ses grands désirs de souffrances fussent accomplis. Ces grâces lui étaient un secours bien sensible; mais quand le temps des croix arrivait, et qu'elle devait exécuter ce que les saints lui avaient fait connaître, ils la quittaient, et ils ne l'assistaient plus de leur présence. Il y a dans le diocèse d'Evreux un village proche de la ville de Louviers, appelé Aguigny, qui est justement célèbre, à raison du glorieux martyre qu'ont enduré les saints martyrs Mauxe ou Maxime; leurs reliques précieuses, qui y sont gardées, attirent les peuples qui y viennent pour les honorer, pour implorer leurs assistances et y adorer Dieu, qui les a rendus si glorieux par leurs humiliations et leurs croix. Notre bonne sœur étant tourmentée d'un grand mal de tête, quelques personnes furent d'avis de la conduire en ce lieu saint pour obtenir quelque soulagement par les mérites des glorieux martyrs. La seule proposition la rebuta, car sa disposition intérieure était bien éloignée de chercher du soulagement dans ses maux; cependant la charité qui souffre tout la fit condescendre à la volonté des autres : elle y a alla donc, mais avec des sentiments bien différents de ceux qui la conduisaient. Son intention, dans ce pèlerinage, fut d'obtenir l'augmentation de ses peines, et ses vœux furent écoutés favorablement des saints martyrs : elle en revint avec une augmentation notable de son mal de tête.

Les anges bienheureux lui aidaient dans les longues et cruelles disciplines qu'elle se donnait; et elle a déclaré à son directeur qu'elle s'en voyait visiblement soutenue dans ce temps-là, et lorsqu'elle se la donnait d'une force qui faisait peur, comme quelques personnes qui l'ont entendue l'ont assuré, et avec une vitesse surprenante durant l'espace de cinq heures. Elle a été liée comme avec des cordes par une puissance secrète, et ses membres demeurés attachés sans les pouvoir remuer; mais elle connaissait que cela se faisait par le ministère des saints anges, qui travaillaient à la rendre conforme à Jésus-Christ attaché sur la croix : c'est sur ce bois sacré que cet adorable Sauveur s'est écrié à haute voix, comme nous l'apprend l'évangéliste saint Matthieu (XXVII, 46), et comme nous le dit l'Apôtre (*Hebr.* V, 7), avec un cri puissant et avec des larmes, lorsqu'il a été abandonné de son Père. C'est ce qui nous enseigne de la manière la plus forte et la plus efficace combien c'est une chose terrible de porter les rigueurs de la justice divine. Cet homme qui s'écrie à haute voix, d'un cri puissant et avec larmes, est néanmoins un Homme-Dieu. Ah! que peuvent donc de pures créatures dans des états qui ont quelque rapport à celui de notre divin Maître? Non, ce que les hommes, ce que les démons, ce que les anges bienheureux peuvent faire souffrir est bien audessous des peines qui arrivent immédiatement de Dieu, cet être infiniment puissant. O hommes! si vous le saviez, et si vous connaissiez combien c'est une chose épouvantable de tomber entre les mains divines! Ah! un Homme-Dieu pleure et crie, il crie à haute voix, lui qui est l'innocence même, qui ne peut pécher; ses saints, qui ont vécu dans une grande pureté, tremblent sous les coups de sa divine main. Hé! que feront donc les âmes criminelles? La sœur Marie-Angélique, après avoir passé par le feu et l'eau des tribulations qu'elle s'est procurées par elle-même, suivant le mouvement de l'esprit de Dieu qui l'y portait, que les hommes, les démons, les saints, les anges bienheureux lui ont causées, enfin s'est vue exercée par la sévérité de la justice de Dieu, mais d'une étrange manière; elle pouvait dire pour lors : Pendant que mes os sont brisés et que les ennemis qui me persécutent me couvrent de confusion par leurs reproches, en me disant tous les jours · Où est votre Dieu? pendant que j'ai été resserrée sans pouvoir sortir, mes yeux étaient tout languissants de douleurs, que j'ai crié vers vous, mon Dieu! durant tout le jour . Pourquoi m'avez-vous oubliée? il semble que vous m'ayez effacée de votre mémoire, et que vous m'ayez repoussée de votre main; votre fureur s'est appesantie sur moi, et vous avez fait fondre sur moi tous les fléaux de votre colère.

Elle souffrait de la sorte d'une manière inexplicable à l'intérieur et à l'extérieur; mais ce qui est bien terrible, c'est qu'elle portait une pure croix; je veux dire que ses peines, qui étaient extrêmes, ne lui permettaient pas le moindre soulagement. Elle n'avait pas la liberté, au milieu de tant de douleurs qui l'environnaient de toute part, de prendre un moment de satisfaction, ni durant la nuit, ni durant le jour, en aucune chose du monde, ni d'en recevoir d'aucune créature, Dieu s'étant réservé ce pouvoir, qui la consolait selon son bon plaisir divin, par des grâces singulières qu'il lui faisait de temps en temps. Elle disait qu'il lui semblait qu'il y avait en elle un esprit dominant qui ne lui laissait pas prendre le plus petit plaisir, et qui lui faisait faire tout ce qu'elle avait en horreur. C'était cet esprit qui, dans les soulèvements que la nature lui donnait de vilains crachats qu'elle avalait, comme il a été dit, la faisait jeter avec force sur ces ordures pour les prendre; ses peines étaient donc sans le plus petit soulagement, et elle était dans une entière privation de tous les plaisirs même des plus innocents et des plus permis, et de ceux qui n'ont pas été déniés aux saints. Chose admirable, que dans les jours qu'elle ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain et d'eau, étant quelquefois tourmentée d'une faim extrême, ce qui lui devait natu-

rellement donner quelque plaisir lorsqu'elle la prenait, elle y trouvait un dégoût très-fâcheux, ce qui lui était, comme elle l'a avoué, une étrange mortification, de souffrir purement sans avoir jamais la plus petite satisfaction.

Dieu tout bon se réservait tellement cette âme, qu'il la voulait à lui seul; il ne lui laissait pas la moindre imperfection, la plus petite négligence sans la punir aussitôt. Etant un jour allée rendre visite à des religieuses un jour de fête, quoique ses entretiens fussent de choses divines, quand elle y allait, l'on fut surpris de la voir dans une entière impuissance de parler, et de paraître à la grille comme une personne muette, Dieu tout bon voulant faire connaître par cette impuissance que ces jours, particulièrement dans les maisons religieuses, doivent être tout consacrés à ses louanges, et pour ce sujet à la séparation des créatures. C'est pourquoi les constitutions de la plupart des maisons religieuses interdisent les parloirs les jours de dimanche et de fête, s'il ne se rencontre quelque pressante nécessité. Mais, ô mon Dieu! l'on ne connaît guère combien vous êtes saint; et l'éloignement que votre sainteté infinie demande des créatures. O combien de personnes religieuses en sont peu pénétrées! Notre bonne sœur souffrit un jour de très-grandes douleurs pour avoir entendu rire avec un peu d'excès. Une fois, étant allée voir une personne de haute qualité, qui néanmoins ne souhaitait sa conversation que pour s'entretenir de Dieu avec elle, à peine fut-elle entrée, qu'elle se vit accablée de douleurs, et on eut bien de la peine à la ramener; elle en demeura huit jours malade, et dans ce temps-là elle vit proche d'elle un monstre effroyable qui paraissait tout bouffi d'orgueil. Dieu voulait lui apprendre combien il est dangereux à l'humilité ou de se perdre, ou de recevoir de la diminution dans les conversations avec les personnes considérables du siècle. Mais qui pourrait comprendre combien l'esprit de Dieu est saint? Quelques personnes ayant eu la curiosité de la regarder dans un lieu où elle était, sans qu'elle s'en aperçût, pour connaître ce qu'elle faisait, elle en eut une lumière qui lui fit voir combien ces choses sont désagréables à Dieu, et combien elles agréent aux démons, qui l'agitèrent pour lors et lui firent crier : Venez, venez donc satisfaire à votre curiosité.

O mon Dieu! que vos pensées sont éloignées de celles des hommes! Ordinairement les vendredis saints elle ne mangeait point du tout; mais s'étant trouvée extraordinairement mal dans l'un de ces jours, l'on crut qu'au moins on devait lui faire prendre un peu de pain; on lui en présente donc, et le pain lui tombe des mains: on le lui donne de rechef, et voilà qu'elle est saisie d'un tremblement qui lui ôtait toute la liberté de le tenir. Ayant été grandement blessée à la tête, l'on jugea à propos de la faire saigner; mais il y a des personnes dont la seule divine Providence se réserve les soins, et du corps aussi bien que de l'âme; l'on serait étonné des châtiments qu'elle a portés pour s'être laissé saigner. Aussi, comme il a été dit, la plupart de ses maux étaient surnaturels; et c'est même ce qu'a déclaré un médecin qui l'a vue bien des fois, qui en a jugé de la sorte, après avoir consulté plusieurs autres médecins célèbres en des voyages qu'il faisait en des premières villes du royaume. C'est une chose surprenante, qu'elle a été punie pour avoir ressenti en passant, et sans qu'il y eût rien de sa volonté, un peu de chaleur du feu, dans le temps qu'il ne lui était pas libre de se chauffer.

Un jour ayant voulu aller prendre un peu l'air après midi, et il semblait que c'était une chose qui lui était assez nécessaire, à peine avait-elle commencé à se mettre en chemin qu'elle se trouva arrêtée et dans l'impuissance de marcher; on eut bien de la peine à la ramener. Mais voici encore quelque chose de plus surprenant. Plusieurs fois, dans ses grandes maladies, il faut excepter la dernière, où elle fut laissée communément dans les voies ordinaires, au moins à l'égard de plusieurs choses; comme on voulait la mettre sur un lit, elle en était rejetée par terre par une puissance secrète. On voulait lui donner un manteau fourré. et il lui était ôté par une vertu invisible, Tous les soulagements qu'on voulait lui donner dans ses maux ne servaient qu'à en augmenter les peines. Jamais elle n'avait plus de froid que lorsqu'on s'appliquait à lui donner des hardes les plus propres à l'en délivrer. On l'a vue en des faiblesses très-grandes en ses maladies; dans cet état, on lui a voulu faire prendre quelques gouttes de vin, elle ne l'a jamais pu faire; mais elle a souffert ensuite des tourments extraordinaires. Elle ne recevait pas de son directeur la consolation qu'elle en aurait pu attendre, à raison qu'il avait été souvent absent, et que d'autre part elle se trouvait dans une impuissance entière d'écrire, car tout le pouvoir lui en fut ôté. La présence de notre bon Sauveur, en bien des occasions, lui était encore une cause de nouvelles peines. Le sacrifice devait être parfait, et à l'égard du corps, et à l'égard de l'âme. Le Fils de Dieu, dans son immolation sur la croix, n'a pas voulu qu'il lui restât une goutte de sang; cette victime devait être sacrifiée en toutes choses sans réserve. Mais le temps de son sacrifice ne sera pas de quelques jours ou de quelques heures, comme celui des anciennes victimes; il sera de longues années, et jusqu'à la fin de sa vie. Tous les jours elle était en des tortures différentes; les nuits, qui sont destinées pour prendre quelque repos, étaient pour elle un temps de douleur. Sainte Thérèse disait : *Ou souffrir, ou mourir;* sainte Madeleine de Pazzi disait : *Souffrir et ne pas mourir;* la sœur Marie-Angélique avait des désirs de souffrir jusqu'au jour du jugement.

Mais ce qui causait de l'admiration dans

les personnes qui la fréquentaient et qui connaissaient quelque chose de ses maux, était une patience invincible au milieu de tous ses tourments : on la voyait souffrir des peines qui faisaient peur, et cela n'empêchait pas qu'elle ne s'acquittât des devoirs de sa condition, comme si elle eût été exemptée du mal. Après avoir passé les nuits entières en oraison dans l'église des religieuses ursulines, durant les plus grands froids des hivers les plus rigoureux, elle retournait tous les matins à son travail, et elle travaillait toute tremblante de froid, ce qui causait beaucoup de compassion, la liberté lui étant ôtée, comme il a été dit, de s'approcher du feu. Cependant elle ne s'occupait pas de ses peines, et elle n'en voulait point occuper les autres, comme de certaines personnes qui, par un amour déréglé, veulent que l'on pense et que l'on parle de leurs maux, à qui il semble qu'on ne les saurait jamais assez plaindre, et qu'on ne leur compatit jamais assez. Notre sœur ne parlait de ses peines que lorsqu'elle n'y faisait pas réflexion, s'oubliant ainsi heureusement elle-même.

Bien loin de témoigner de l'ennui ou de l'impatience, quoique ses travaux ne lui donnassent pas de trêve, elle les recherchait sans aucun soulagement, et elle le refusait même quand il lui était présenté. Quand elle était sortie d'une grande douleur, elle disait qu'elle ne lui servait qu'à en augmenter l'appétit. Dans des temps où elle souffrait de grands tourments intérieurement et extérieurement, le démon la mettant dans l'assoupissement pour lui empêcher d'en faire usage, elle priait qu'on la réveillât pour en ressentir les douleurs; elle était crucifiée, comme nous venons de le dire, en tout son corps et en son âme; elle endurait de toutes parts, de la terre, de l'enfer et du ciel; et néanmoins ses désirs pour les croix croissaient de plus en plus, et ils étaient si véhéments, qu'elle ne pouvait s'en rassasier. Ses tourments lui étaient aussi agréables que les plaisirs aux plus voluptueux du siècle; il semble qu'elle se nourrissait de douleurs. Un jour les démons lui faisaient de grandes menaces, elle leur dit, dans une grande force qui lui était donnée par notre bon Sauveur Jésus-Christ : « Si vous manquez de me donner un seul coup de ceux que la divine Providence a destiné que vous me donniez, l'ire de Dieu tombe sur vous. » Ce lui était un tourment d'avoir quelques moments sans tourments. Les travaux qui lui arrivaient lui servaient de rafraîchissement, et les croix lui étaient un soulagement : elle offrait ses prières et ses vœux pour en obtenir le don; et il est vrai que c'est une rare faveur de notre bon Sauveur; elle lui en rendait de très-humbles actions de grâces. On la conduisit à la célèbre chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, qui est à quelques lieues de la ville de Caen; mais elle y alla pour remercier la divine bonté de l'honneur et de la grâce qu'elle avait reçus de participer aux croix de notre bon et divin Maître; et certainement il faut avouer que les pauvres et chétives créatures en sont bien indignes

C'est ainsi qu'elle a offert à Dieu un sacrifice parfait d'holocauste, où l'on peut remarquer combien l'adorable Jésus a fait éclater les merveilles de sa puissance et de sa bonté dans un sujet si faible; car, en vérité, n'est-ce pas une chose admirable de voir une petite fille consommée de douleurs et de tourments en tout son corps, non-seulement par des causes purement naturelles, mais par la rage et les efforts des démons, ce qui ne se peut pas expliquer, accablée et réduite dans des agonies intérieures extrêmes, par des peines que les saints disent avoir du rapport à celles des enfers, anéantie sous le poids des croix que la sévérité de la justice d'un Dieu lui faisait porter, le tout sans aucune consolation de la part d'aucune créature, étant dans une entière impuissance de prendre ou de recevoir la plus petite satisfaction, et souvent même en étant encore tout à fait privée du côté du ciel, pensant qu'elle était rejetée de Dieu pour ses fautes, et qu'elle était une réprouvée, et qu'il n'y avait plus rien à attendre pour elle de la part des miséricordes de notre bon Sauveur, et que l'enfer lui était assuré; avec tout cela passant les nuits sans dormir, les hivers les plus rigoureux sans oser se chauffer, ne prenant qu'un pauvre repas par jour d'un peu de légumes, et des temps très-considérables ne vivant que d'un peu de pain et d'eau, qui lui semblaient avoir des amertumes étranges, ce qui la faisait encore beaucoup endurer; n'est-ce pas, dis-je, une chose admirable de voir une jeune fille infirme, parmi tant de travaux, non-seulement garder une patience invincible, mais souffrir avec joie et avec actions de grâces, mais ne se lasser jamais de souffrir, mais d'en avoir des désirs qui croissaient à mesure que ses peines augmentaient, mais en faire son plaisir, mais mettre sa plus grande peine à n'en pas avoir, mais trouver son soulagement dans tout ce qui est plus capable de désoler et de faire vivre de douleur? O mon adorable Sauveur! c'est pour faire voir la grandeur de votre puissance et de votre divin amour en ce qu'il a de plus faible, que j'écris ces choses. Ah! soyez à jamais loué, béni, remercié, aimé et glorifié. Ainsi-soit-il.

CHAPITRE VIII.

Sa charité envers le prochain.

L'amour humain même le plus raisonnable est bien différent de la charité divine, et dans leur principe, et à l'égard de leur motif et de leur fin. L'amour humain a pour principe la créature, et la charité divine a le Saint-Esprit Dieu. La vue des choses créées et temporelles fait agir l'amour humain; mais la divine charité a pour motif aussi bien que pour sa fin Dieu même, sa pure gloire et ses seuls intérêts; elle a ce Dieu qui dans l'excès de ses miséricordes s'est fait homme, et qui par suite s'est rendu visible, pour modèle et pour exemplaire; et c'était sur ce modèle que la sœur Marie-

Angélique se réglait; or, quand le divin cœur de cet aimable Dieu fait homme sert de règle, que ne fait-on pas?

Il ne faut pas s'étonner ensuite si elle mettait tout son plaisir à faire du bien à toute sorte de personnes, à l'imitation de son bon Maître, et ce lui était une rude peine quand elle ne le pouvait pas. L'on rapporte de saint Didace, humble religieux de saint François, qu'il avait un cœur tout embrasé d'une ardente charité pour les pauvres; mais comme il s'était fait pauvre lui-même, et qu'à raison de son vœu de pauvreté il n'était pas toujours en état de les assister, au moins il en marquait sa douleur par les torrents de larmes qui coulaient de ses yeux. Notre bonne sœur faisait assez paraître les désirs que son ardente charité lui inspirait quand elle se trouvait dans l'impuissance de les exécuter. Elle témoignait que, si elle eût pu vendre ses habits pour assister les personnes qui étaient dans le besoin, elle l'aurait fait, et effectivement elle en a demandé la permission. Une fois ayant vu une pauvre femme assez mal habillée, elle vint demander permission de lui donner une de ses jupes, ce qui lui ayant été accordé, aussitôt elle part avec une sainte diligence pour lui rendre cette assistance, et pour ce sujet elle la chercha de tout côté dans la ville, mais sans effet, car jamais on ne la put trouver, ni savoir ce qu'elle était devenue. Une autre fois elle se cacha derrière une porte pour quitter une de ses jupes, et la donner à une pauvre femme; dans d'autres occasions, ne pouvant assister des personnes pauvres, elle avait recours à celles qui étaient dans le pouvoir de le faire, et elle n'oubliait rien pour en tirer quelque secours.

Sa charité la rendait plus sensible aux maux des autres qu'à ses propres peines; quand elle voyait quelque personne peinée, soit au corps soit à l'esprit, elle le ressentait beaucoup, et souvent elle participait à ses souffrances, soit extérieures, soit intérieures. *La charité*, dit l'Apôtre (*I Cor.* XIII, 4 et seq.) *est patiente;* et de vrai elle ne s'emporte ni de colère, ni de vengeance; *elle est douce*, car elle supporte paisiblement les défauts des personnes qui n'ont rien que de rebutant; *elle n'est point envieuse*, ni dissimulée, ni superbe, car elle ne se fâche point du bien des autres; elle est simple dans ses paroles, sans aucun détour ni artifice; *elle est humble*, ne s'estimant rien, et donnant toujours la préférence aux autres; *elle n'est point ambitieuse*, car elle ne désire point les honneurs du siècle et la gloire du monde; et le grand saint Jean Chrysostome, cité par un savant auteur, assure qu'il n'y a point d'humiliations qu'elle ne souffre pour le bien du prochain. *Elle ne cherche point son intérêt*, bien différente en cela de l'amitié du monde, qui n'en est jamais exempte quand elle paraît même la plus désintéressée, car enfin, si d'un côté celle-ci se défait de ses propres intérêts, elle les cherche d'un autre; elle pourra ne pas se mettre en peine des biens temporels, mais elle sera tout empressée pour le point d'honneur; ou si la vue des richesses et de la gloire ne fait point d'impression sur son esprit, elle sera touchée du plaisir et de sa propre satisfaction. Il n'y a que le seul esprit de Dieu seul qui, tirant saintement la créature d'elle-même, la met dans un état chrétien vraiment extatique, c'est-à-dire, qui l'élève au-dessus d'elle-même, la faisant entrer dans un état surnaturel, céleste et divin; dans cet état, étant unie avec l'adorable Jésus, elle est mue par son esprit, et dégagée du sien propre par un véritable renoncement; c'est ce qui est cause qu'elle ne cherche plus ses intérêts, parce qu'elle est dans la sainte haine que l'Évangile enseigne; elle en a même horreur; elle n'aspire plus, elle ne cherche plus, elle ne veut plus que les intérêts de Dieu; et comme elle les trouve dans l'assistance du prochain, il n'y a rien qu'elle ne fasse pour le secourir, aux dépens même de ses propres intérêts.

La divine charité tolère tout, elle croit tout, elle espère tout; c'est ce qui faisait que notre bonne sœur attendait avec une patience incroyable la conversion des pécheurs, pour lesquels elle était appliquée. Quelque marque qu'ils donnassent d'impénitence, elle ne se rebutait point; elle continuait de jeûner, de veiller, de prier, de se châtier le corps pour obtenir un changement de vie. Il est dit que Dieu même dissimule les péchés des hommes, les attendant à pénitence; c'est ce qu'elle faisait dans une paix vraiment chrétienne. Il y a des zélés emportés et pleins de l'amour d'eux-mêmes, qui, ayant peu d'égard à la misère de l'homme et à sa faiblesse, s'irritent facilement contre les personnes défectueuses ou criminelles, crient et tempêtent sur leurs chutes, considérant peu celles qu'ils font, ou celles dont ils ont été délivrés par la pure miséricorde de Jésus-Christ; ils ne pensent pas à la nécessité entière qu'ils ont de la miséricorde de Dieu, en ayant si peu pour les autres. Oh! je vois bien ce que c'est, disait le vénérable évêque de Genève, saint François de Sales; nous sommes trop grands seigneurs, nous autres, et trop saints; cela est bon pour Jésus-Christ. Ah! c'est lui qui a une véritable charité pour les pauvres pécheurs.

La sœur Marie-Angélique, à l'imitation de notre bon Sauveur, en avait une vraiment sincère, dont voici un exemple remarquable. Il y avait une malheureuse créature prostituée qui causait tant de désordres qu'on fut obligé de la mettre en prison. Son cœur, animé du pur amour de Dieu seul, en fut touché d'une grande compassion; et comme elle avait appris qu'elle lui ressemblait en quelque façon de visage, elle prend une généreuse résolution d'aller à la prison, de changer d'habit avec elle, et de la faire évader de la sorte, demeurant à sa place. Ce qu'elle pouvait craindre des suites ne l'étonnait pas; elle savait que le Dieu d'infinie majesté avait pris la place des pécheurs, s'était offert à son Père pour satisfaire pour leurs crimes, et qu'en effet il avait souffert

incroyablement pour les délivrer des peines qu'ils méritaient. Il est assuré qu'elle avait la volonté de porter le châtiment que cette malheureuse méritait; et il y a apparence qu'une volonté si charitable fut acceptée de la divine bonté; mais elle n'eut pas l'effet qu'elle désirait, par les mêmes vues de l'intérêt de Dieu, qui l'obligeait à s'engager dans cette action. Car, sans parler des difficultés que l'on y trouva, l'on jugea que Dieu serait beaucoup offensé par la sortie de cette malheureuse, qui pourrait servir d'occasion à plusieurs de commettre un grand nombre de crimes.

La charité divine de la sœur Marie-Angélique allait encore plus avant; il ne lui suffisait pas de beaucoup agir et de souffrir de grandes peines pour le prochain; elle n'était pas contente de la volonté qu'elle avait de se mettre à la place de quelques personnes qui méritaient des châtiments, mais elle désirait encore d'exposer et de donner même sa vie pour les autres. Il est vrai que ces actions héroïques ne sont pas surprenantes, si l'on considère qu'un Dieu l'a fait, et qu'il a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang, expirant d'amour sur un gibet pour le salut de tous les hommes, et qu'après un témoignage si admirable de son amour, il nous apprend qu'il veut que nous nous aimions les uns les autres comme il nous a aimés. O mon Seigneur et mon Dieu! apprenez-nous une si haute leçon de votre divine charité, et afin que nous l'entendions, dissipez les ténèbres que nous causent nos péchés; que l'effet de notre pur amour fasse fendre les glaces de nos cœurs pour en être vivement touchés. Ah! qu'à jamais nos yeux ne se détournent de dessus vous, divin exemplaire de tout ce que nous avons à faire! La sœur Marie-Angelique y avait les siens bien arrêtés, et dans la vue de cet adorable modèle, elle prit la résolution de donner sa vie pour le cher prochain; et, comme dans ce temps-là la ville de Rouen, qui n'est pas fort éloignée de celle d'Evreux, était infectée de la peste, elle fit vœu de servir les pestiférés, si ce mal contagieux arrivait dans la ville où elle demeurait.

CHAPITRE IX.

Ce qu'elle a souffert pour les autres.

Les désirs véhéments de la sœur Marie-Angélique de se mettre à la place du prochain affligé en son corps, en ses biens ou en son honneur, n'ont pas eu toujours leur effet, Dieu tout bon se contentant de sa volonté; mais son aimable et divine Providence la réservait à quelque chose de plus grand, l'ayant destinée pour lui servir de victime pour les péchés des autres, et la mettant en leur place, lui faisant porter leurs dispositions, sans toutefois aucune adhérence volontaire. Le P. Amelotte, personnage d'une profonde érudition et d'une éminente piété, remarque sur ce sujet, en la vie de la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, qui a porté le même état de victime pour les pécheurs, que notre bon Sauveur n'a pas voulu seulement satisfaire à son Père par ses propres souffrances, quoique suffisantes pour sauver des millions de mondes; mais encore que dans son sacré corps, qui est l'Eglise, il se fit un payement pour les péchés, et que c'est ainsi que saint Paul (*Col.* I, 24) achevait pour l'Eglise ce qui manquait aux passions de Jésus-Christ, bien plus que suffisantes, comme il a été dit, pour sauver des millions de mondes. Que nous avons sujet de concevoir, par cet esprit de Jésus mourant tant de fois en ses membres, combien il révéra la justice de son Père, quelle horreur et aversion il a du péché, combien grande est sa charité pour les pécheurs, suscitant des saints qui travaillent à les retirer de l'abîme de leurs maux! Il y en a plusieurs de la sorte qui sont inconnus, et qui font pénitence pour les autres. Que Jésus aime les croix, puisque par cette voie il fait que les âmes se sacrifient avec lui pour la gloire de son Père, pour la consommation de leurs grâces, pour le salut du prochain, et pour se les rendre conformes! et que, par la grandeur et la multitude des croix dont il crucifie de certaines âmes qu'il aime d'une dilection spéciale, l'on voit en elles une image des maux que les péchés des hommes lui ont fait souffrir!

Mais le grand Apôtre nous enseigne dans sa *I*[re] *Epître aux Corinthiens* (XII, 12 et seq.), que comme le corps qui n'est qu'un, a néanmoins plusieurs membres, et que cette multitude de membres ne compose qu'un seul corps; il en est de même de Jésus-Christ; que nous avons été tous baptisés par un même esprit, pour être un seul corps; que l'œil ne peut pas dire à la main : Je n'ai pas besoin de vous; ni la tête aux pieds : je me puis passer de vous; qu'au contraire, les membres qui semblent les plus faibles sont les plus nécessaires; que pour empêcher qu'il n'y ait de division au corps, et pour faire qu'un membre s'intéresse pour le bien de l'autre, quand un membre souffre tous les autres souffrent avec lui.

Il ne faut donc pas être surpris si dans le corps mystique de Jésus-Christ il y a des membres qui sont si divinement intéressés pour le bien des autres, et s'ils souffrent avec tant de charité pour eux. La sœur Marie-Angélique a été heureusement de ce nombre, et Dieu tout bon voulut lui en donner quelque connaissance par une lumière qu'elle reçut dans l'église de Saint-Taurin, l'apôtre d'Evreux. Il lui sembla donc que Notre-Seigneur lui prenait son cœur et qu'en le pressant fortement, il en faisait sortir comme des ruisseaux qui coulèrent sur quantité de personnes qui lui furent montrées, dont elle en connaissait quelques-unes, et les autres lui étaient inconnues; elle souffrit ensuite d'extrêmes douleurs en son corps et en son esprit. Dans la suite des temps, l'expérience des choses qui lui furent montrées a fait assez connaître que la lumière qui lui fut donnée était véritable; car elle a souffert pour toute sorte de personnes, pour des ecclésiastiques et religieux, pour des séculiers, pour des personnes d'une haute qualité, des gentilshommes, des dames, des bourgeois,

des artisans et des personnes de la lie du peuple. Elle a souffert pour des communautés entières; mais nous sommes obligé ici de dire que l'on ne doit pas appliquer à aucune communauté de la ville d'Évreux ce qui sera dit ci-après, ni à aucune personne particulière de la ville même; car notre bon Sauveur lui a fait porter de terribles croix, non-seulement pour des personnes qui étaient en d'autres provinces que celles où elle demeurait, mais encore pour celles qui étaient en d'autres royaumes. Quelquefois elle connaissait les personnes pour qui elle endurait de grands tourments; d'autres fois elles lui étaient montrées sans en avoir la connaissance distincte. On lui faisait bien voir, par exemple, qu'elle souffrait pour une communauté, ou bien pour un ecclésiastique ou religieux, ou pour un séculier; ces personnes lui étaient montrées, mais sans lui dire qui elles étaient en particulier. Un jour je fus étrangement surpris lorsqu'elle me demanda s'il y avait une personne considérable qui s'appelait d'un nom, et ce qui est assez extraordinaire, qu'elle me spécifia, qui résidait dans une ville éloignée de plus de trente lieues d'Évreux, parce que Notre-Seigneur lui avait fait voir qu'il voulait qu'elle fût appliquée pour cette personne en sa sainte présence. Or, il est très-assuré qu'elle n'avait jamais entendu parler de cette personne, et qu'elle ne savait pas si elle était au monde. De plus elle ne pouvait savoir en aucune manière les raisons qui l'obligeaient de prier pour cette personne, qui étaient néanmoins très-véritables, et qui regardaient le bien de l'Église. Souvent, quand elle se trouvait chargée des péchés des autres, elle entrait dans une telle confusion qu'elle n'osait lever les yeux.

Elle a souffert pour les avares, et dans ce temps elle ressentait des horreurs pour la pauvreté; cette vertu, qui lui était si chère, qu'elle aimait si tendrement, pour qui même elle avait des transports ravissants, lui était à dégoût; elle n'y voyait rien que d'odieux, son imagination n'était remplie que de biens temporels, toutes ses inclinations l'y portaient avec ardeur; elle était tourmentée par des craintes que le bien lui manquât, et il lui semblait que la terre n'était pas suffisante pour rassasier le désir qu'elle sentait des commodités de la vie. Elle a souffert pour les gourmands, et pour lors elle était tourmentée d'une faim canine, de telle manière qu'il lui semblait en cet état qu'elle aurait pu manger le cuir des souliers. « Je ressentais, disait-elle, une rage de faim, et il me semblait à tout moment que j'allais défaillir, étant réduite à l'extrémité; je dévorais des yeux tout ce qui se présentait, et vous eussiez dit que les démons étaient déchaînés pour me faire prendre une miette de pain avant le repas; d'autre part les personnes qui ignoraient mon état me sollicitaient avec empressement de prendre quelque chose; il me venait à l'esprit que si je venais à mourir je serais homicide de moi-même. » Cependant elle demeurait invincible dans ses peines, quoique tentée extraordinairement, et même par la vue que les démons lui donnaient de mets très-délicieux dont ils lui faisaient sentir l'odeur. Si ensuite l'heure du repas arrivait, ou la faim cessait, ou ce qu'elle mangeait lui paraissait amer comme du fiel. A peine avait-elle pris son pauvre repas, qu'elle était tourmentée tout de nouveau de la faim, et si elle voyait manger une servante dans ce temps-là, cela servait encore beaucoup à augmenter ses peines. Durant les trois derniers jours qui précèdent le carême, sa faim était inexplicable; des feux ardents lui brûlaient la bouche et la gorge et son corps était tout froissé de coups.

Elle a souffert d'une manière extraordinaire pour les impurs, elle a souffert pour les blasphémateurs, et, dans cet état, son imagination était remplie de tentations terribles contre Dieu. Les tourments qu'elle souffrait aux fêtes de Pâques marquaient assez que c'était pour les mauvaises communions qui se font en ces saints jours. Elle a souffert pour la vanité des dames, mais d'une façon si affligeante, qu'on aurait de la peine à le dire. Oh! si ces dames vaines savaient ce qu'elles sont et ce qu'elles font, et le compte terrible qu'elles rendront à Dieu! La vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, dont nous avons parlé plusieurs fois, disait que ces dames vaines qui aiment tant leur beauté et la délicatesse, étaient la joie du diable, et qu'elles seraient le pavé de l'enfer.

Elle a souffert pour la profanation des églises, et ce lui était un grand tourment de remarquer le peu de respect que l'on y garde; elle était touchée vivement des plus petites irrévérences; une posture un peu indécente l'affligeait, comme de ne mettre qu'un genou en terre. Ceux qui ne connaissent guère Dieu, ne comprendront pas cette peine; ceux qui sont pénétrés de sa divine lumière l'entendront et ils sauront qu'une seule parole prononcée en la présence du corps adorable d'un Dieu, sans nécessité, ou, s'il y a de la nécessité, proférée d'un ton qui ne marque pas assez la sainte crainte où l'on est en la présence d'un Dieu, devant qui les puissances des cieux tremblent, est quelque chose d'effroyable. Le saint cardinal de Bérulle était bien éclairé de ces divines lumières, lorsque, dans l'une des saintes visites à un couvent de religieuses carmélites, il ordonna que si l'on venait dire quelque chose de pressé à la mère prieure, lorsqu'elle serait au chœur, elle en sortît seulement pour dire un oui ou un non, pour marquer à l'infinie Majesté son respect envers un Dieu qui y réside d'une manière si spéciale : au moins, dans une nécessité, l'on y doit répondre en peu de paroles et à voix basse, et d'une façon qui témoigne qu'on a vraiment la foi de la présence de l'adorable Jésus en la divine eucharistie. C'est à quoi les religieuses doivent prendre garde, et à ne se pas donner trop de liberté lorsqu'elles balayent leur chœur ou qu'elles y font d'autres choses nécesaires, sous prétexte du rideau qui est à la

grille. Elles ne devraient jamais permettre qu'il y eût des grilles à leurs églises qui servissent de parloir; et enfin la maison de Dieu est une maison d'oraison, et non pas de conversation.

Mais est-ce une chose qui se puisse comprendre, que l'aveuglement infiniment étonnant de ceux qui agissent dans nos églises comme en des halles, y parlant, causant, badinant; qui y entrent comme dans un marché public? Vous diriez que Dieu ne mérite pas de ces gens qu'au moins ils lui donnent le peu de temps qu'ils restent dans nos temples, qu'il faut en diminuer par leurs entretiens les uns avec les autres: ainsi on les verra en attendant que la messe commence, causer impunément, et à peine est-elle finie qu'ils recommencent leurs discours sans attendre qu'ils soient sortis du lieu saint. O Dieu! quelle disposition pour un sacrifice si redoutable, où un Dieu s'immole pour eux, et quelles actions de grâces! N'est-ce pas de la même manière que l'on se prépare à entendre la parole de Dieu dans les sermons? La plupart des personnes qui y viennent ne s'y disposent-elles pas par ces profanations? Je ne dis rien de ces profanateurs qui parlent et qui s'entretiennent durant les divins mystères même, ou la célébration des saints offices, ou lorsque le corps adorable du Dieu qu'ils font profession de reconnaître pour tel, est exposé sur les autels. Je ne dis rien des ministres de ce Dieu infiniment grand, qui, bien loin d'apporter quelque ordre aux irrévérences, les commettent eux-mêmes avec scandale. Je ne puis m'empêcher ici de soupirer fortement sur ces malheureuses profanations, qui rendent la vie ennuyeuse. Oui, je voudrais aller crier en la vertu du grand Maître à qui on insulte d'une manière si effroyable dans tous les lieux où il se trouve des maisons qui lui sont dédiées: O enfants des hommes! jusqu'à quand serez-vous pesants de cœur? jusqu'à quand traiterez-vous un Dieu, je le répète, un Dieu, avec si peu de respect? Viles créatures que vous êtes, pauvre et chétif néant, encore un peu, encore un peu et vous le verrez venir en sa majesté. Vous paraîtrez, bon gré, mal gré, devant ce Juge redoutable, devant ce grand Dieu des éternités; vous verrez ce que c'est que d'insulter à une grandeur infinie. J'espère avec le secours de son divin Esprit, s'il me laisse encore quelque temps de vie, pouvoir au moins donner au public un petit traité des horreurs de ces profanateurs; puisse son aimable providence le faire voir non-seulement dans ce royaume, mais dans plusieurs autres, pour faire entendre mes soupirs de tous côtés sur un désordre si lamentable! Hé quoi! sera-t-il dit que nous lisions encore tous les jours les lamentations d'un ancien prophète sur la désolation d'une ville, et que nous ne gémissions pas inconsolablement sur les églises désolées, dont toute l'auguste majesté de l'ancien temple n'était que la figure? O mon Seigneur et mon Dieu! ne nous laissez pas dans une si étrange insensibilité.

Notre bon Sauveur nous a assez marqué combien les irrévérences des temples lui étaient sensibles, durant le temps de sa vie mortelle; mais combien de fois a-t-il paru depuis son entrée glorieuse dans les cieux, pour s'en plaindre aux saintes âmes à qui il a fait voir combien ces profanations seront un jour sévèrement punies. Le zèle de la sœur Marie-Angélique lui faisait faire des réparations continuelles pour ces désordres, durant ses veilles devant le très-saint Sacrement de l'autel, et elle y passait quelquefois les nuits tout entières; elle y paraissait en état de criminelle, la corde au cou, le cierge en main, et en de certains temps, et même durant les plus grands froids de l'hiver, nu-pieds et nu-jambes, criant miséricorde pour ces misérables profanateurs, afin de détourner de dessus la terre la colère de Dieu, que ces malheureux y attirent.

Elle a souffert pour les mauvaises doctrines que l'esprit du démon insinue dans les esprits, et à qui la vaine suffisance et la superbe de l'homme donnent lieu. Elle a souffert pour le relâchement de la pauvreté, qui se glisse imperceptiblement dans les communautés religieuses, où tout doit être commun, sans qu'aucune personne religieuse y ait rien de propre; celles qui n'ont pas de parents ou amis qui les assistent, y devant être traitées comme celles qui en reçoivent des secours, parce qu'enfin tout ce qui est offert ou donné aux communautés religieuses doit être mis en commun, comme les biens des premiers Chrétiens, qui étaient distribués généralement à tous les fidèles, aussi bien aux pauvres de naissance qu'aux autres, et l'on ne réservait rien de particulier pour les riches qui donnaient leurs biens. Comme le relâchement s'introduit peu à peu dans les ordres les plus saints, celui de la pauvreté y a eu entrée par des pensions pour des particuliers et par des présents qu'on leur fait. Il est vrai que les religieuses à qui ces choses sont données ne les gardent pas entre leurs mains, qu'elles n'en disposent pas sans la permission de la supérieure, mais en vérité souvent ce n'est qu'une cérémonie; car après tout c'est un argent qui s'emploie tout pour elles, et l'on dit même à la supérieure quelquefois qu'il y a encore de reste, qui n'a pas été employé. Il est rare que cet argent aille pour le bien de la communauté, que l'on en fasse part à une religieuse qui n'a aucun secours de parents ou d'amis; il y a même des supérieures qui disent qu'elles ne l'oseraient faire; ainsi il est vrai que l'on permet ces choses, mais ce sont des relâchements que l'on permet. Apparemment un avare ne serait pas fâché si on lui gardait fidèlement son argent, et on le délivrerait d'un grand soin en lui faisant ce plaisir.

La sœur Marie-Angélique a grandement souffert pour un relâchement dont Notre-Seigneur lui faisait connaître l'aversion qu'il en avait; et dans ces temps de souffrance, c'était une chose étonnante que les éloigne-

ments qu'elle avait de la sainte pauvreté, aussi bien que lorsqu'elle endurait pour les avares, comme il a été déjà remarqué; elle portait des impressions qui lui en donnaient des horreurs; elle ne pouvait pas entendre prononcer le mot de providence sans frémir; elle portait des aversions pour les personnes qui lui avaient conseillé de s'y abandonner. Si les religieuses Ursulines lui faisaient passer quelque chose à manger, elle en avait de la peine, parce que cela ressentait la pauvreté; elle ne pouvait pas même supporter d'en voir faire les moindres actes aux autres. Un jour, raccommodant quelques-unes de ses hardes et y mettant des pièces, parce qu'elles étaient tout usées, elle en eut une peine si extrême que les larmes lui coulaient des yeux en si grande abondance que ses hardes en furent toutes mouillées. Elle a porté aussi de fortes croix pour le défaut de clôture, qui est un autre mal qui se glisse encore beaucoup dans les maisons religieuses, le démon n'oubliant rien pour y diminuer les saintes observances.

Ce qu'elle a enduré pour une personne particulière est assez remarquable. C'était une personne de piété, mais dont les scrupules l'avaient réduite en de grandes extrémités, et l'avaient mise dans un attachement singulier à son propre jugement, ce qui est le malheur des âmes scrupuleuses, et dont le diable se sert pour les rendre inhabiles dans le service de Dieu, sous prétexte du service de Dieu même, ce qui est une dangereuse illusion. Ainsi ces âmes toujours occupées de leurs peines, de leurs confessions, de leurs fautes, selon leur lumière, de doute si elles consentent au péché ou non, de desseins de réitérer des confessions générales, de pensées qu'elles manquent à se bien accuser de leurs fautes, d'imaginations, pour ne pas obéir, que c'est qu'on ne connaît pas bien leur état, passant ainsi leur vie dans l'embarras d'esprit; elles ne font qu'y rêver dans tous leurs exercices de l'oraison, de la communion, et de tous les autres, y étant malheureusement désoccupées de Dieu. C'était l'état de la personne dont nous parlons, et dont notre bon Sauveur fit voir le cœur à notre bonne sœur, comme une pierre tout environnée de glace, et dont la dureté était extraordinaire; lui marquant par cette vue combien elle était attachée à sa propre lumière. Elle en portait des impressions au milieu de l'été, qui lui faisaient souffrir des froids extrêmes; elle l'a vue plusieurs fois proche d'un abîme épouvantable où elle était en grand danger de tomber, et elle eut connaissance de trois défauts qui lui avaient particulièrement causé son état, et qu'elle a reconnus être très-véritables. Il serait difficile d'expliquer son application à Dieu pour cette âme, de dire les longues et rudes disciplines qu'elle a prises pour elle, et les autres mortifications corporelles qu'elle a exercées. Elle a une fois jeûné deux carêmes de suite au pain et à l'eau, c'est-à-dire quatre-vingts jours, pour obtenir la miséricorde de Dieu sur cette âme.

Enfin les tourments qu'elle a endurés pour les pécheurs de toutes sortes de conditions et états, soit extérieurement soit intérieurement, sont inexplicables. Je ne puis omettre ce que j'ai oublié de remarquer, parlant des profanations de la sainteté de nos églises, qu'elle ressentit vivement un notable accroissement de ses maux, à raison des irrévérences qui se firent dans une église au sujet d'une belle voix que l'on y avait fait chanter. Car voici l'aveuglement et la dureté d'un grand nombre de Chrétiens dans les jours même où les plus insensibles devraient être plus saintement touchés; c'est bien dans ces temps que Dieu pourrait nous faire ce reproche dont il a chargé les Juifs dans l'ancienne loi : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de moi.* (*Matth.* XV, 8.) C'est un usage fort ordinaire en différents lieux que l'on choisit une belle voix pour chanter les lamentations de Jérémie, qui se récitent en l'office des derniers jours de la semaine qu'on appelle sainte, à raison de la sainteté des mystères divins dont on y renouvelle tous les ans la mémoire, et parce que ce sont les jours dans lesquels tous les Chrétiens doivent être plus séparés d'eux-mêmes et de tout l'être créé, et plus unis à Dieu. Mais voici un abus digne de larmes : dans les plus grandes villes, non-seulement ce qu'on appelle le beau monde s'y trouve en foule, mais les places s'y louent bien cher; et en attendant matines, que l'on nomme communément *les ténèbres*, chacun s'y entretient comme dans un lieu profane; grand nombre même ne cessent pas leurs discours quand l'office commence. Mais, dès lors que la belle voix se fait entendre, il se fait un silence universel, et la leçon n'est pas plutôt finie, qu'un bruit s'élève de tout côté, de toutes sortes de personnes qui parlent. O mon Dieu! est-ce ainsi donc que vous êtes traité par des gens qui disent qu'ils croient en vous? Une belle voix aura le pouvoir de leur faire garder à tous le silence, et votre divine présence ne l'aura pas! Il faut dire de plus que, si durant le temps qu'elle se fait entendre, l'on parlait et l'on faisait du bruit, l'on prendrait bien la liberté de dire que l'on eût à se taire; mais l'on rougirait, ô mon Seigneur! de donner le même avis lorsque l'on vous insulte. O Chrétiens, qui ne l'êtes que de nom, est-il possible que vous donniez tout à votre plaisir, lorsque, l'Eglise étant tout occupée des douleurs de son Sauveur, vous ne devriez penser qu'au renoncement de vous-mêmes, et à porter votre croix à la suite du grand Maître qui a donné cette doctrine pour première leçon à tous ceux qui font profession d'être ses disciples : première leçon, hélas! que souvent l'on n'a pas encore apprise, lorsqu'on est sur le point de mourir. Je laisse à penser, vu les suites qui en arrivent, s'il est pour la gloire de notre Sauveur de faire chanter de belles voix dans le temps de sa douloureuse passion. Au moins je sais bien que plusieurs bonnes âmes en souffrent de gran-

des peines, aussi bien que notre bonne sœur, à raison des irrévérences qui en arrivent dans nos temples, dont le respect doit être bien grand, et plus grand qu'il ne se peut dire, et dont le défaut est une marque du peu d'esprit de Dieu. C'est ce qui fit découvrir à la sœur Marie-Angélique l'illusion d'une personne qui passait pour une sainte dans l'esprit de plusieurs : car, ayant remarqué qu'elle ne gardait pas tout le respect que l'on aurait dû attendre d'une âme très-pieuse, lorsqu'elle était dans les églises, elle connut qu'elle n'avait pas une véritable vertu, ce qui était une vérité qui parut publiquement dans la suite du temps.

Mais voici encore un témoignage admirable de la divine charité que le Saint-Esprit avait mise dans son cœur, et qui convient parfaitement à l'état de souffrance qu'elle portait pour les autres. Une personne, par une conduite de Dieu, endurait beaucoup de la part des démons, ce qui assurément est une des plus fortes croix que l'on porte en cette vie ; elle en eut une parfaite connaissance et entra dans le dessein de s'offrir à Dieu pour être à sa place. Elle exécute, avec le secours divin, ce qu'elle avait pensé; elle se donne donc à Dieu dans l'union de notre bon Sauveur pour souffrir tous les tourments que l'autre endurait ; son offrande est aussitôt acceptée ; la voilà livrée au pouvoir des démons pour en être cruellement tourmentée selon les desseins de l'aimable providence de Dieu, et cet acte d'une charité héroïque a été la source des vexations diaboliques qui lui ont duré jusqu'à la mort.

Tout cela ne suffisait pas au cœur charitable de la sœur Marie-Angélique. Comme tous les Chrétiens sont les membres de Jésus-Christ, qui, dans la doctrine de l'Apôtre, sont liés les uns avec les autres, elle devait, après avoir servi de victime pour ceux qui sont sur la terre, être encore immolée pour le soulagement des âmes qui sont sous la terre, parmi les feux et les flammes du purgatoire. Comme ces âmes sont en des peines extrêmes, qu'elles ne peuvent se soulager, et même qu'elles sont hors d'état de demander du secours, si ce n'est par une conduite extraordinaire de la divine Providence, et que d'autre part elles sont dans la pureté du seul amour de Dieu seul, elles méritent bien que l'on n'oublie rien pour leur donner quelque assistance dans leurs maux ; c'est à quoi notre bonne sœur a été appliquée d'une manière très-singulière, faisant de grandes pénitences et des austérités extraordinaires pour leur soulagement.

Certainement ce que les Pères de l'Eglise et les docteurs nous apprennent de leur état, et ce qui est conforme à plusieurs révélations que de grands saints en ont eues, est plus que suffisant pour nous toucher vivement et pour nous porter efficacement à leur donner tous les secours possibles ; car les Pères et les docteurs nous enseignent que leurs tourments surpassent toutes les peines de cette vie présente. En voilà assez, premièrement, pour ne pas tarder à les assister, différant les services que l'on fait pour ces âmes ; et il est toujours plus à propos de les avancer, ainsi que les autres bonnes œuvres que l'on fait à leur intention. Lorsque le feu prend quelque part, on s'empresse d'y porter secours, et l'on blâme avec raison celui qui hésite à y courir, soit de nuit soit de jour. Peut-on faire moins pour des âmes qui brûlent qu'on ne ferait pour une chétive maison ? L'indifférence sur ce point ne serait-elle pas un signe qu'on croit peu au feu du purgatoire, aussi bien qu'aux autres vérités chrétiennes ? Il faut faire offrir le très-saint sacrifice de la messe autant de fois qu'on le peut faire, et au plus tôt et dès le même jour du décès, si cela se pouvait. Secondement, on doit leur procurer tous les secours possibles : en premier lieu, par le très-saint sacrifice de la messe; en second lieu, par l'application des indulgences que l'on peut gagner pour les défunts ; car c'est une application des mérites de notre bon Sauveur Jésus-Christ, ce qui est inestimable : et, pour ce sujet, ceux qui ont des médailles bénites doivent savoir le pouvoir qu'elles donnent pour cela, ou celui qu'ils peuvent avoir par d'autres voies, comme à raison des associations ou des ordres dont ils sont, ou en quelqu'autre manière. En troisième lieu, par des œuvres de miséricorde, aumônes, visites des hôpitaux, des prisons, des pauvres honteux et autres choses semblables. En quatrième lieu, par des jeûnes, veilles, disciplines et autres mortifications corporelles, sans oublier celles de l'esprit, que l'on peut offrir pour elles. En cinquième lieu, par prières, oraisons, et même les jaculatoires, soupirant souvent pour leurs besoins en la présence de Dieu, et demandant à notre bon Sauveur l'application de ses satisfactions. C'est là le souverain remède à leurs maux : offrir au Père éternel les peines intérieures et extérieures de son Fils bien-aimé, toutes ses actions, souffrances, tous ses mérites et satisfactions pour ces pauvres âmes. Troisièmement, l'on ne doit pas se lasser de les secourir; car enfin les jugements de Dieu sont des abîmes, et il y a eu même des saints qui ont beaucoup souffert dans ces flammes purifiantes pour quelques fautes très-légères. L'histoire ecclésiastique nous apprend qu'il y a eu des personnes illustres, même par leur piété, qui y ont été condamnées jusqu'au jour du jugement; et saint Bernard fut repris par son abbé de ce qu'après bien des années il avait cessé de prier pour l'âme de son père qui était décédé. Après tout, il n'y a rien à craindre, puisqu'il y a toujours assez de pauvres âmes dans ces feux, qui sont dans le besoin de ces secours. La grandeur des peines de ce lieu purifiant avait été montrée à la sœur Marie-Angélique ; et en plusieurs occasions on lui avait fait connaître les souffrances de plusieurs âmes en particulier. Ceux qui savent l'histoire ecclésiastique n'ignorent pas que de temps en

temps Dieu tout bon n'ait manifesté l'état de quelques âmes dans ce lieu de supplices; ce qui a été remarqué par des personnes d'une profonde érudition, comme par le savant cardinal Bellarmin. C'est ce qui est arrivé plusieurs fois à notre sœur; elle en parlait d'une manière terrible, selon les vues qui lui en étaient données. Elle a vu, au milieu de ces feux, allumés par la justice vengeresse de Dieu, plusieurs personnes d'une grande piété, et qui souffraient d'une manière très-pitoyable; elle a été quelquefois étonnée de la longueur de leurs tourments, et pour des fautes qui sont peu connues parmi le commun des justes. Mais qui pourrait pénétrer la grandeur de la sainteté infinie de Dieu, et l'extrême pureté qui est nécessaire pour lui être parfaitement uni? Union glorieusement divine, qui, à proportion qu'elle doit être grande dans le ciel, demande une moindre ou plus parfaite purgation, que la divine Providence fait ordinairement par les peines qu'elle fait souffrir, comme l'enseigne saint Denis, et, après lui, les docteurs de la vie mystique; et c'est ce qui est cause souvent que des âmes d'une grande piété endurent beaucoup dans le purgatoire, à raison du haut degré de gloire où elles doivent être élevées dans la béatitude éternelle. Notre bonne sœur, comme il a été dit, se châtiait le corps par quantité d'austérités corporelles pour ces âmes souffrantes, se revêtant de haires, portant des ceintures de fer, et prenant quelquefois trois fois par jour la discipline; mais, de plus, elle était crucifiée par des douleurs qui n'avaient pas une cause naturelle, et qui lui faisaient endurer des tourments inexplicables pour leur soulagement. C'est ce qui lui arrivait particulièrement le jour que l'Eglise fait la mémoire des trépassés, et durant toute l'octave.

Au reste, toutes ses croix pour les vivants et pour les morts n'ont pas été sans bénédictions. L'on a vu arriver des changements extraordinaires par une heureuse conversion dans plusieurs personnes pour lesquelles elle a été appliquée; plusieurs âmes du purgatoire en ont reçu de notables secours; il est vrai qu'il s'en est trouvé dans lesquelles on n'a pas remarqué ces effets, soit que la divine Providence les réserve pour le temps qu'elle a destiné pour ce sujet, par le mauvais usage qu'elles font des grâces qui leur sont données; ce qui ne doit pas surprendre à l'égard des croix de la sœur Marie-Angélique, puisque même la mort de Jésus-Christ, qui a répandu son sang pour tous les hommes, n'aura pas son effet en tous, comme l'enseigne le saint concile de Trente, la plupart des hommes ne faisant pas un véritable usage des grâces qui leur ont été méritées par leur Sauveur.

ORAISON A LA TRÈS-SAINTE TRINITÉ.

O glorieuse et suradorable Trinité des personnes divines dans l'unité d'une seule essence! Dieu d'infinie majesté! qui est égal à vous? Combien faites-vous sentir d'afflictions cuisantes et pénibles à ceux qui vous servent, les conduisant par des voies admirables pour les faire arriver sur la montagne sainte de la perfection de votre pur amour, montagne que votre droite s'est acquise, chassant devant eux les anges rebelles qui s'opposaient à vos desseins, et les couvrant d'une éternelle ignominie. C'est sur cette montagne bien-aimée que vous avez bâti un sanctuaire divin, comme une haute forteresse sur une terre que vous avez fondée pour durer toujours, qui sert de demeure sacrée à ceux qui vous aiment, et de lieu de repos pour jamais, de lieu de rafraîchissement après les avoir fait passer par le feu et l'eau de toutes sortes de tribulations. C'est dans ce sanctuaire qu'ils vous offrent des holocaustes parfaits, après tant d'agonies souffertes, après tant de morts, et qu'ils vous y rendent les vœux que leurs lèvres ont prononcés et que leur bouche a faits lorsqu'ils étaient dans l'affliction. Ce sont ces conduites, ô très-sainte et suradorable Trinité! mon Dieu! que ma langue médite pendant tout le jour, et que ma plume écrit pour faire connaître votre puissance et votre justice, et combien votre sagesse est admirable. Venez donc, vous tous qui craignez Dieu, et écoutez combien Dieu fait de grâces aux âmes qui lui sont vraiment fidèles dans son service, et combien il est doux de ne servir que lui seul. O Dieu seul! Dieu seul! et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, sans qui nous ne sommes rien et nous ne pouvons rien!

Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Son estime et son amour pour Dieu seul.

La connaissance et l'amour de Dieu en cette vie se causent réciproquement, dit saint François de Sales; car si la connaissance de Dieu en produit l'amour, l'amour en augmente la connaissance par de plus grandes et plus pénétrantes lumières qui lui sont données. Ainsi, nous voyons des gens simples et sans étude, admirables dans la science des saints, parce qu'ils aiment beaucoup, pendant que des personnes habiles et doctes sont bien éloignées de cette science, parce qu'elles aiment peu. La sœur Marie-Angélique avait

de hautes lumières de Dieu, parce que l'amour qu'elle avait pour lui était grand et pur. Il était grand, et c'est ce qui lui en donnait une application presque continuelle; elle en était occupée durant le jour et la nuit, et même durant le peu de temps qu'elle donnait quelquefois au sommeil; je dis quelquefois, car, comme nous le dirons, souvent elle passait les nuits entières en oraison, sans prendre un seul moment pour dormir. Un jour, son directeur lui parlant de la nécessité où nous étions en cette vie d'interrompre en de certains temps le souvenir actuel de Dieu, elle en fut si touchée qu'elle en versa bien des larmes. Mais, mon Père, lui dit-elle, il me semble le contraire, car même depuis plusieurs années je me trouve occupée pendant que je dors; j'y pense pour lors, et je l'aime. L'on a écrit la même chose du P. Coton, religieux de la Compagnie de Jésus, personnage d'une rare doctrine et d'une éminente piété. On lit aussi dans la Vie du saint homme Alphonse Rodriguez, frère coadjuteur de la même Compagnie (c'est ainsi que l'on appelle en cette religieuse société les Frères Convers), qu'un jour entendant décider les Pères, dans un entretien où il se trouva présent, que l'on ne pouvait pas, en cette vie mortelle, être occupé incessamment de l'actuelle vue de Dieu, il leur dit, dans la simplicité qui lui était ordinaire, qu'il savait le contraire, Dieu tout bon lui faisant la grâce d'être toujours en sa présence. Il est vrai que cela arrive par une grâce spéciale. Il faut néanmoins remarquer que dans les assoupissements que les démons causaient à la sœur Marie-Angélique, elle ne jouissait pas de cette grâce.

Cette actuelle vue de Dieu la consumait comme un feu vif et ardent, et il lui semblait qu'elle était plongée dans le divin amour. Ce feu divin l'embrasait de telle manière que son corps en était desséché, et, la chaleur qui était au dedans passant jusqu'au dehors, ses habits même en demeuraient échauffés. Elle avait de la peine à retenir ses impétuosités sacrées, et elle en ressentait quelquefois tant de divines ardeurs qu'elle était obligée d'aller se cacher en des greniers ou des celliers pour ne pas faire paraître les mouvements qu'elle en avait à l'extérieur. Les pures flammes de ce saint amour étaient si vives qu'elle doutait si elles ne la feraient pas mourir; et, en de certaines occasions, pour en modérer l'activité, elle s'occupait au dehors autant qu'elle le pouvait. Elle disait qu'elle avait une faim de Dieu (c'est de la sorte qu'elle s'exprimait) qui ne pouvait être rassasiée. C'était de cette manière que l'un des grands amants de Dieu qui fut jamais disait que son âme avait une soif ardente pour Dieu, comme le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux. (*Psal.* XLI, 2.) Notre bonne sœur ajoutait qu'il lui semblait que s'il avait été nécessaire, pour aller à Dieu, de passer par les roues et les rasoirs, et à travers des feux et des brasiers, elle n'aurait pas hésité à le faire.

Mais ce n'est pas précisément dans toutes ces ardeurs sensibles que consiste le véritable amour de Dieu, et ce serait une illusion que de se l'imaginer, comme font plusieurs personnes qui font profession d'une dévotion particulière; car c'est une chose pitoyable que l'erreur où elles sont. Peut-être l'avons-nous déjà dit, mais on ne saurait trop le répéter; elles s'imaginent n'avoir point de dévotion, si elles n'ont pas des ferveurs sensibles; et c'est où elles la mettent, ce qui est une tromperie qui règne ordinairement parmi les femmes, qui mettent la dévotion où elle n'est pas et qui ne la mettent pas où elle est. C'est ce qui est cause de tant de déréglements que l'on y remarque, de leur peu de fidélité dans leurs exercices, des inquiétudes qui les travaillent, et de la privation de la sainte paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous avons fait un chapitre entier de ce désordre dans le livre du *Règne de Dieu dans l'oraison mentale*, que la divine providence nous a fait donner au public. Certainement les démons se servent souvent de ces ferveurs sensibles pour amuser des pécheurs qui continuent dans leurs désordres, se persuadant n'être pas si désagréables à Dieu, à raison des mouvements tendres qu'il leur donne durant leurs prières. Et ne voit-on pas des hérétiques être pleins de ces tendresses et sentiments pour Dieu? Et comme les démons n'oublient rien pour les tromper, ils excitent quelquefois ces sentiments d'une grande force lorsqu'ils approchent de leur mort, ce que nous avons appris de plusieurs de ces hérétiques qui sont morts de la sorte, afin de leur ôter la juste crainte qu'ils devraient avoir de finir leur vie séparés de la sainte Eglise, s'imaginant, par cette déplorable illusion, qu'ils sont dans la grâce de Dieu, parce qu'ils ont de ces ferveurs sensibles.

Ce n'est donc pas par ces sentiments que nous jugeons de l'amour de Dieu de la sœur Marie-Angélique; nous ne nions pas qu'ils en soient quelquefois les effets, comme nous le pensons en ce que nous venons de rapporter; mais nous avons de fortes vérités pour en prouver la solidité. Nous disons qu'elle a beaucoup aimé Dieu, parce qu'elle s'est beaucoup haïe, selon les règles du saint Evangile; parce qu'elle a renoncé à elle-même, selon l'ordre que le Fils de Dieu en donne à ses disciples; parce qu'elle est entrée dans un entier dégagement des créatures; parce qu'elle s'est saintement oubliée pour ne plus penser qu'aux intérêts de Dieu seul, dont elle a recherché la gloire et la plus grande gloire dans ses actions et ses souffrances, ne voyant et n'agissant que pour son honneur, et voulant tout souffrir pour lui, ce qui a rendu sa vie un martyr continuel; et elle pouvait dire à Dieu, avec l'Apôtre : *On nous fait sans cesse mourir*

pour l'amour de vous ; on nous traite comme des brebis que l'on destine à être égorgées. (*Psal.* XLIII, 23.) *Mais qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la faim, ou les périls ? Ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni celles qui sont à venir, ni la force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne nous pourra jamais séparer de l'amour que Dieu nous porte en Jésus-Christ Notre-Seigneur.* (*Rom.* III, 35, 36, 38, 39.)

Son amour pour cet adorable Sauveur était si pur que tout ce qu'il y a de plus saint au ciel n'en pouvait détourner sa vue ; semblable en cela à la bienheureuse sainte Madeleine, la grande amante de ce Dieu-Homme, qui, le cherchant après sa mort, toute désolée et dans les larmes, tourne le dos aux saints anges qui la veulent consoler, parce que rien n'était capable de la consoler que Jésus seul ; de même la sœur Marie-Angélique, voyant dans une lumière surnaturelle une multitude d'anges qui étaient proche du saint autel où résidait le corps de notre grand Maître, elle ne s'arrêta pas à ces glorieux esprits, mais uniquement à Dieu seul.

Elle était comme perdue dans cet heureux abîme ; mais comme cela n'arrive que par une intime union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle y fut élevée par des grâces singulières. Un jour, après la communion vivifiante de son sacré corps, il lui sembla que son divin amour avait fait un grand vide en tout ce qu'elle était, et qu'ensuite cet adorable Sauveur la remplissait entièrement, s'insinuant dans tout son corps et dans toute son âme, de telle manière qu'il lui paraissait qu'on lui donnait un esprit nouveau et un cœur nouveau, et qu'en cet état elle ne vivait plus, mais que Jésus vivait en elle. Une autre fois notre bon Sauveur lui apparut, s'appliquant à sa tête, à sa main, à ses pieds, en lui faisant entendre qu'il s'appliquait à elle comme à sa croix vivante ; et pour lors elle sentit des douleurs indicibles. Après cela, elle s'est vue comme saintement perdue en Jésus-Christ. Ces grâces sont fondées sur des vérités dont nous ne pouvons douter, puisque nous les apprenons de la divine parole, qui nous enseigne que nous sommes une même chose avec Jésus-Christ, par l'honneur qu'il nous a fait d'être les membres de son corps mystique ; et nous avons parlé de ce sujet dans les Vies de deux grands serviteurs de Dieu et de son immaculée Mère : le P. Surin, religieux de la Compagnie de Jésus, et le P. Jean Chrysostome, religieux du troisième ordre de Saint-François, dans lesquelles nous avons rapporté des exemples merveilleux de cette grâce, tirés de l'histoire des Vies des saints Pères.

Dans cette bienheureuse et divine union, il lui fut donné une lumière extraordinaire à un premier dimanche de l'avent, dans laquelle elle connut, d'une manière admirable, l'anéantissement d'un Dieu se faisant homme ; et en même temps elle fut élevée à une sublime contemplation de la génération éternelle de ce Fils bien-aimé dans le sein de son Père. Elle contemplait comme le Père engendre son Fils, et comme le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit : mystère adorable qui devrait bien faire la plus forte occupation de nos esprits et être l'objet de nos plus grandes dévotions, puisqu'il est le fond de tous les autres mystères, et que c'est ce Dieu en trois personnes qui fera toute la félicité des bienheureux dans le ciel. Nous ne doutons pas de cette vérité ; mais ce qui ne se comprend guère est le peu d'application que nous avons à la très-sainte et adorable Trinité ; c'est même une dévotion qui n'est pas commune, quoique ce soit, comme nous venons de le dire, la fin unique de toutes les autres dévotions. Je m'estimerais bienheureux si ce peu que j'en ai dit pouvait, en sa divine vertu, réveiller un peu le respect que tous les hommes lui doivent.

Notre bonne sœur, dans plusieurs de ses extases, a eu des lumières admirables des trois personnes divines, et elle en a reçu des grâces très-singulières : quelquefois il lui semblait qu'elles ornaient son âme d'une beauté merveilleuse ; mais ce qui lui causait des plaisirs célestes dans cet état, c'est qu'elles la choisissaient comme leur maison, comme le lieu de leur demeure et de leur repos. C'est une promesse que Notre-Seigneur fait dans l'Évangile à ceux qui l'aiment et qui gardent ce qu'il a commandé. Ensuite il lui paraissait qu'elle était perdue en Dieu comme une goutte d'eau dans la mer. C'est une comparaison dont les maîtres de la vie spirituelle se servent ; et dans cette perte elle s'imaginait qu'elle ne le pouvait être davantage ; mais elle connut bien ensuite son erreur. O Dieu ! s'écriait-elle, que vous êtes un grand abîme ! Aussi elle voyait qu'elle s'y perdait toujours de plus en plus, que son union croissait par de nouvelles opérations de l'esprit de Notre-Seigneur, et que les trois personnes de la suradorable Trinité prenaient une nouvelle possession de son âme. Il lui semblait que son propre esprit s'en était allé et qu'elle n'était plus ; elle ne se voyait plus, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, mais seulement Jésus-Christ en elle ; et elle avait de la peine à prononcer les mots qui la marquaient, comme ceux-ci : « Mon corps, mon âme, moi-même : » Son âme était dans une plénitude de Dieu qui rejaillissait jusque sur ses sens intérieurs et extérieurs, et toutes les trois personnes divines la comblaient avec profusion de leurs plus saintes et plus abondantes grâces.

Tant de lumières si pures et si divines, qui lui étaient causées par l'amour, la pénétraient vivement de la grandeur infinie de la majesté de Dieu, et elles lui en donnaient une si haute estime, que c'est ce qui ne se peut expliquer : car qui pourrait dire ce qu'elle concevait de ses excellences, du bonheur incompréhensible de sa bienheu-

reuse possession, du malheur éternel d'en être séparé, de l'honneur inénarrable qui se trouve dans son service, et de la gloire qui est réservée à ceux qui l'ont adoré en esprit et en vérité. Je me souviens que m'étant venu voir un samedi, jour dédié particulièrement à la très-sainte Vierge, mère de mon Dieu, elle me parla si divinement de la grandeur de Dieu, que j'en fus tout étonné. Je la vis tout à coup entrer dans un saint transport du divin amour, et je l'entendis crier : « Qui suis-je, pour vous nommer? comment oserai-je prendre la liberté de prononcer votre nom ? » Elle fit un discours surprenant du pécheur qui détruisait pour ainsi dire l'être de Dieu ; elle l'entendait de l'être qu'il avait dans le Chrétien par sa grâce. Ah ! s'écriait-elle, et d'une manière terrible : « Vous détruire, mon Dieu ! » Je remarquai pour lors qu'elle fut saisie d'une frayeur épouvantable dans une vue subite qu'elle eut des châtiments que le pécheur s'attire; et, comme elle se croyait du nombre des plus grands, elle fit des cris lamentables dont je demeurai puissamment touché ; elle fit ces cris durant un temps considérable, et de temps en temps elle répétait ces paroles, mais d'une façon effroyable : « Ah ! vous haïr, mon Dieu ! vous haïr pour jamais ! Ceux qui auront reçu plus de grâces de vous, que vous aurez aimés davantage, seront ceux qui auront une plus grande haine de votre bonté ! le mépris de votre divin amour sera suivi d'une aversion éternelle ! »

CHAPITRE II.

Son abandon à la divine Providence.

La sœur Marie-Angélique devait bien s'abandonner à la providence d'un Dieu dont elle avait des lumières si sublimes : car comment ne pas se confier à une bonté infinie? *Que ceux qui connaissent votre nom, Seigneur, espèrent en vous*, dit le Psalmiste (*Psal.* IX, 11), *parce que vous n'avez pas abandonné ceux qui vous cherchent ;* mais, au contraire, disons que ceux qui n'y mettent pas leur confiance ne le connaissent pas. Hé quoi ! l'on se confiera à un homme menteur, car c'est ainsi qu'il est appelé par le Saint-Esprit, qui nous enseigne encore que tout homme vivant est un abîme de vanité ; l'on se reposera sur un morceau de parchemin qu'il aura signé devant un notaire, et l'on se croira bien assuré du bien que l'on possède par un contrat passé de la sorte ; et l'on s'inquiétera sur des promesses infaillibles de la vérité éternelle, sur des promesses dictées par le Saint-Esprit et scellées du sang d'un Dieu ! ô aveuglement incompréhensible ! O dureté du cœur de la créature, plus insensible que les pierres et les rochers aux promesses de son Dieu !

Le cœur de notre bonne sœur n'avait rien de cette dureté ni de ces ténèbres ; son esprit était rempli de lumineuses clartés qui lui découvraient les amours inénarrables de Dieu envers les hommes, et sa toute-puissance à laquelle rien ne résiste quand il lui plaît ; elle savait combien son aimable providence est douce sur toutes ses pauvres créatures; elle la regardait comme la meilleure des mères et la plus fidèle : comme la meilleure des mères, parce que ses soins et ses bontés ne peuvent souffrir de comparaison ; comme la plus fidèle, parce qu'il n'a jamais été dit ni ouï qu'aucune personne qui ait mis en elle ses espérances en ait été délaissée : *Car qui a jamais espéré au Seigneur*, nous dit la divine parole, *et soit demeuré confus ?* (*Off. Eccles.*) Ainsi elle se laissait à ses soins comme un petit enfant qui dort entre les bras de sa mère, et reposait amoureusement sur son sein comme un jeune enfant qui se lève le matin, qui passe la journée, qui se va coucher sans s'inquiéter du lendemain, ni se mettre en peine qui lui donnera ses habits ou à manger, s'en reposant pleinement sur son père et sa mère.

Mais, pour être dans une dépendance plus grande de la divine Providence, elle prit dessein de se défaire de tout ce qu'elle avait. Elle n'avait rien en propre, car elle avait fait vœu de pauvreté ; mais elle voulut encore quitter le peu qu'elle ne possédait que par emprunt, et ne plus garder que ce que l'honnêteté l'empêchait de laisser. Elle porta ses petites hardes à sa chère tante avec laquelle elle demeurait; elle lui mit entre les mains jusqu'à sa chemise et le bonnet de sa tête, se contentant d'un vieil habit dont on ne se servait plus pour se couvrir. L'on raconte de saint François qu'il se dépouilla de son habit devant son père, afin d'avoir lieu de dire à l'avenir plus véritablement : Notre Père, qui êtes dans les cieux.

La sœur Marie-Angélique a fait quelque chose de semblable. Elle savait qu'à proprement parler, selon la doctrine du Fils de Dieu dans l'Evangile, il ne faut appeler personne en la terre de son père, parce qu'il n'y en a qu'un seul qui soit notre père, qui est dans les cieux ; c'est-à-dire que tous les autres, en sa divine présence, ne méritent pas de porter cette qualité. C'était aussi le seul qu'elle regardait, en attendant tous les secours qui lui étaient nécessaires. Elle était abandonnée uniquement à ses soins, et, pour y être plus parfaitement, elle voulut faire le vœu d'un abandon sans réserve à sa divine providence, comme nous le dirons ci-après. Ce fut pour lors qu'elle prit la qualité et le nom de la fille de la Providence : ainsi elle s'appela depuis ce temps-là la sœur Marie-Angélique de la Providence.

Et en effet, elle était bien la fille de la Providence, car elle s'appuyait uniquement sur elle : ce que tous les Chrétiens doivent faire, sans s'inquiéter des choses de la vie, selon la doctrine du Fils de Dieu, dans l'Evangile, qui nous enseigne, par le Prince de ses apôtres, qu'il faut remettre toutes ses inquiétudes entre ses mains; ce qui n'exempte point d'une diligence honnête et des soins justes que l'on doit prendre ;

et c'est la voie ordinaire et commune. Non-seulement elle avait quitté ce qu'elle avait, et s'était dépouillée de ce qui lui était nécessaire pour se soutenir dans les besoins de la vie, ce qui est une grâce spéciale; mais, ce qui est un don extraordinaire dans les conduites même particulières de l'esprit de Dieu, elle ne demandait ni ne faisait connaître ses plus pressantes nécessités à aucune créature, non pas même à celles qui lui étaient plus unies par la divine charité. Ainsi si elle avait besoin de linge ou d'habit, ou de souliers, elle n'en disait rien; elle ne parlait pas même de ce qui lui était nécessaire pour le manger et pour le boire. Si on lui donnait un morceau de pain, comme il a été déjà dit, elle n'en demandait pas davantage, quelque faim dont elle se sentît pressée. Si sans y penser on ôtait ce peu de pain, elle s'en tenait là et gardait le silence. Elle observait à la lettre ce que dit le Psalmiste : *Rejetez vos soins sur le Seigneur, et il vous nourrira.* (*Psal.* LIV, 23.) Heureuses les âmes dont il prend soin lui-même, étant tout bon et tout puissant! Ce n'est pas qu'il ne les éprouve particulièrement dans les commencements, leur faisant souffrir quelquefois une grande pauvreté, et les mettant en des privations de secours qui paraissent les plus nécessaires; mais ce Dieu de toute grâce, après qu'il les a fait un peu souffrir, les perfectionne, les affermit et les établit. C'est ce que l'on peut remarquer en la bonne sœur, qui, dans les commencements de cet abandon, endura beaucoup, comme nous l'avons dit; mais dans la suite, parce que le Saint-Esprit lui avait inspiré ce dessein, il en devint pour ainsi dire le pourvoyeur, donnant le mouvement aux personnes qui étaient avec elle de veiller sur ses besoins.

Aussi elle ne regardait les créatures que dans les mains de Dieu et comme les instruments de sa divine providence, dont il sait bien se servir quand il veut et en la manière qu'il lui plaît. C'est pourquoi elle disait qu'elle ne pouvait s'y arrêter ni y avoir aucun appui, quand elles seraient de la première qualité et qu'elles auraient pour elle toute la bonne volonté possible. Elle parlait de la sorte au sujet de la communauté des religieuses Ursulines d'Evreux, dont nous croyons devoir rendre ce témoignage de leur charité envers elle, qui a été très-grande et toute particulière : ce qu'elles ont fait paraître durant sa vie et après sa mort, avec des bontés qu'on ne peut assez louer. Elle en avait toutes les reconnaissances que l'on eût pu souhaiter; mais cependant elle voyait leur cœur entre les mains de Dieu; elle voyait que c'était lui qui leur donnait tant de mouvements charitables pour elle, et c'était à lui seul qu'elle s'arrêtait. Nous devrions rapporter toutes choses à sa main invisible, qui ouvre les cœurs et qui les ferme, et la bénir universellement en quelque manière qu'elle dispose de tout. Ainsi les bons ou mauvais traitements des créatures ne nous doivent ni attacher ni rebuter; le Chrétien, que la grâce élève au-dessus de la nature, ne doit nullement s'y arrêter, mais considérer que rien n'arrive sans l'ordre de la divine Providence, qui destine pour sa gloire et pour notre bien tous les événements de la vie.

Oh! si l'on savait combien il est doux et avantageux de regarder la divine Providence en toutes choses et de se reposer uniquement sur ses soins! Nous venons de dire que c'est une obligation générale de tous les Chrétiens, qui n'exclut pas, mais qui demande dans la voie commune toute la diligence qui est nécessaire de notre part.

Mais qui pourrait dire les secours admirable de cette Providence, lorsque tous ceux de la créature manquent, quand l'on y a mis toutes ses espérances? Quelles merveilles sa toute-puissance n'a-t-elle pas fait éclater dans les personnes qui ont entièrement été à sa charge? Écrions-nous ici avec le Psalmiste (*Psal.* XXXIX, 17, 18) : *O mon Dieu! que tous ceux qui vous cherchent sont pleins d'allégresse, et qu'ils se réjouissent en vous! Que ceux qui aiment le salut que vous donnez, disent sans cesse : Le Seigneur soit glorifié; pour moi je suis pauvre et abandonné, mais le Seigneur prend soin de moi. O mon Dieu! vous êtes mon secours.* C'étaient ces divines vues qui obligeaient ce séraphin terrestre de ces derniers temps, le bienheureux P. Jean de la Croix, à choisir les couvents les plus délaissés de la réforme du Carmel, car il savait qu'il y avait plus de Dieu où il y avait moins de la créature; et l'histoire de sa vie céleste rapporte que des jeunes gens, qui voulaient prendre le saint habit de Notre-Dame du mont Carmel, étant venus au monastère où il était supérieur, pour ce sujet furent renvoyés par cet homme divin (je le qualifie de la sorte après sainte Thérèse) dans une autre maison de la réforme, parce qu'ils apportaient de l'argent dont ils voulaient faire présent au lieu où ils seraient reçus. O homme vraiment céleste! parce qu'il est sans aucun intérêt, et que même il y est opposé, ce qui est rare même parmi plusieurs gens de probité d'autre part.

C'étaient les mêmes vues qui avaient porté saint Etienne de Grandmont, que l'on peut appeler le saint admirable de la divine Providence, à placer ses premiers religieux dans un lieu solitaire, au milieu des forêts, éloignés par conséquent de la connaissance des hommes; et il les avait mis dans ce lieu écarté, sans rentes, sans terres, sans argent, destitués de tous les moyens humains ordinaires, avec ordre de ne demander aucun secours et de ne pas même faire connaître leurs besoins. Ainsi ils demeuraient dans leur angélique retraite sans en sortir, vivant dans la simple attente du secours que la divine Providence inspirait de leur faire apporter. Mais voici ce qui est admirable : cet incomparable saint avait si peur que les hommes ne fussent émus par eux-mêmes à les assister, qu'il avait fait une constitution

par laquelle il ordonnait, si ses religieux, par une épreuve de la divine Providence, étaient réduits dans une extrême nécessité, ce qu'il déterminait, après qu'ils auraient été trois jours sans manger, qu'ils pourraient pour lors aller demander l'aumône, mais avec cette condition que le supérieur choisirait pour cet effet ceux qui paraîtraient se porter le mieux et qui auraient meilleur visage, et non pas ceux qui marqueraient à leur extérieur leur nécessité ; de peur que l'on n'en fût touché naturellement, et qu'on ne les assistât pas par un pur mouvement de la charité divine. O homme vraiment l'homme de Dieu seul, qui ne veut pas même recevoir aucun secours, en la dernière nécessité, par aucun motif où la nature se mêle le moins du monde avec la grâce ! car, en tout, il ne veut que Dieu seul. Hélas ! pourquoi voulons-nous autre chose ? O mon Dieu et mon souverain ! vous seul vous vous êtes suffi de toute éternité avant qu'il existât aucune créature, comment ne suffiriez-vous pas à un chétif néant !

CHAPITRE III.

Ses vœux.

Dieu tout bon et tout miséricordieux avait inspiré à la sœur Marie-Angélique de faire les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; mais sa divine grâce prenant tous les jours de nouveaux accroissements dans cette âme pure, elle lui donna de forts mouvements d'ajouter à ses vœux celui d'abandon à la seule Providence, et le grand vœu de faire toutes ses actions à la plus grande gloire de Dieu seul. Notre bon Sauveur, qui lui inspirait des desseins si purs, lui en donnait des lumières très-sublimes, et en même temps la portait puissamment à exécuter sans obligation ce qu'elle voulait pratiquer avec le secours divin par un engagement indispensable. Elle vivait dans un grand abandon à la seule Providence, à l'égard de l'intérieur, demeurant dans une attente paisible de ce qu'il plairait au bon plaisir divin d'ordonner de toutes ses voies, en suivant les ordres qui lui étaient manifestés par son directeur ; et, à l'égard de l'extérieur, son abandon était si singulier, que, comme il a été remarqué, elle ne demandait pas même les choses les plus nécessaires, comme le boire, le manger et les habits, attendant que la divine Providence la pourvût de toutes ces choses par les mouvements qu'elle en donnerait aux personnes qui pouvaient l'assister.

Une pratique si fidèle des choses qu'elle avait dessein de vouer à Dieu obligea son directeur de lui en laisser la liberté, après lui en avoir demandé permission plusieurs années ; mais à peine cette liberté lui fut-elle accordée, qu'elle se trouva toute changée, comme il a déjà été remarqué en la première partie. Tant de désirs enflammés, qui la faisaient soupirer uniquement après un si grand bien, s'évanouirent, et elle n'eut plus que des froideurs et des glaces pour ce qu'elle désirait avec plus d'ardeur. Ce vœu d'un abandon parfait à la divine Providence la remplit de frayeur ; la partie inférieure en demeura tout agitée ; la nature en frémissait de crainte, en raison des suites, se voyant destituée des secours dont elle se sert ordinairement : le démon se mêlant avec la nature, lui augmentait encore ses peines.

Elle se trouva en de pareilles angoisses lorsqu'on lui accorda la permission du vœu de faire toutes ses actions à la plus grande gloire de Dieu seul. En des moments, disait-elle, j'étais si pénétrée de mes faiblesses, de mon incapacité et de mon impuissance, et, d'autre part, de la nature de ce vœu, de la perfection qu'il renferme, de l'obligation qui en arrive, de la perte entière de soi-même, qui est nécessaire pour s'en dignement acquitter, des pures vues que l'on doit avoir de Dieu seul, sans regarder jamais le propre intérêt ou temporel ou spirituel dans toutes ses actions et toutes ses souffrances, que je ne savais que devenir. Elle craignait encore que ce vœu ne l'obligeât à des discussions embarrassantes ; et ce n'était pas sans sujet, puisque sainte Thérèse, avec toutes ses lumières et sa générosité non pareille dans les voies de la perfection, secourue des grâces les plus singulières, souffrit beaucoup de peines d'esprit après avoir fait ce grand vœu, et que même il fallut faire assembler plusieurs personnes éclairées de la science des saints pour en interpréter les difficultés. Il est vrai que le directeur de Marie-Angélique, qui n'ignorait pas ce qui était arrivé à la séraphique Thérèse, pour obvier à de pareilles difficultés, lui fit insérer dans son vœu qu'elle lui laissait la liberté et le pouvoir de l'interpréter et de le régler.

Cependant quantité de vues pénétrantes se présentaient à son esprit, qui lui faisaient connaître en détail ce qui était capable de la bien embarrasser. Tout cela néanmoins se passait dans la partie inférieure ; car dans le fond de son âme elle jouissait d'une profonde paix. Mais enfin le temps heureux que la divine Providence avait déterminé étant arrivé, elle fit ses vœux avec une bénédiction tout extraordinaire. On prit le jour de la fête de saint François, le 4 octobre, pour le vœu d'abandon à la divine Providence ; cet incomparable saint ayant excellé dans cet abandon, et n'ayant eu que Dieu seul pour toutes choses en toutes choses : aussi le sujet de ses divines occupations, durant le saint temps de l'oraison, était ce peu de paroles qu'il répétait incessamment : Mon Dieu et mon tout ! mon Dieu et mon tout ! mon Dieu et mon tout ! On choisit le jour de la fête de sainte Thérèse, le 15 octobre, pour le vœu de la plus grande gloire de Dieu seul. Cette sainte toute séraphique, dans un entier oubli d'elle-même, ne cherchant que les intérêts de Dieu seul, disait que, pour un seul degré de sa gloire, elle aurait voulu de bon cœur souffrir les tourments

inexplicables du purgatoire jusqu'au jour du jugement.

Elle se prépara avec une grande ferveur à une consécration si entière et si sainte de tout ce qu'elle était et de tout ce qu'elle serait à Dieu seul. Elle passa en oraison la nuit entière de la veille de saint François; et c'était son ordinaire, comme nous le dirons avec le secours divin. Le lendemain son directeur s'étant rendu à l'église des religieuses Ursulines d'Evreux, il y célébra les divins mystères, et à la fin de la célébration des mystères redoutables, pendant qu'il tenait le très-saint Sacrement de l'autel, assisté de Messieurs le confesseur et le chapelain de la maison, elle fit le vœu d'abandon à la seule divine Providence, en leur présence et en la présence de la mère supérieure, de plusieurs religieuses et de quelques autres personnes de piété. Elle signa son vœu, ajoutant au nom de Marie-Angélique celui de la divine Providence. En voici la copie :

Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ.

« Adorable Jésus, vrai Dieu et vrai homme, le Fils du Père éternel dans l'éternité, le Fils de la bienheureuse Vierge Marie dans le temps, qui êtes réellement présent dans le très-saint Sacrement de l'autel, je vous adore de tout mon cœur, je vous aime, je vous loue, je vous bénis, je vous remercie, je vous glorifie, pour toutes les adorations, pour tous les amours, pour toutes les bénédictions, pour toutes les louanges, pour toutes les actions de grâces, pour toute la gloire, qui vous ont été rendus depuis la création du monde et qui vous seront rendus durant toute l'éternité; et, me laissant à votre divin esprit pour entrer dans une entière séparation de moi-même, et pour m'unir sans réserve à ce que vous êtes, et à tous les desseins que vous avez sur moi dans cette sainte union, et, en particulier, de tous les amours que vous avez pour la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, et du saint et parfait abandon que vous avez eu à votre Père éternel, je renouvelle les vœux que j'ai faits de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et fais vœu d'un entier abandon à votre divine providence, sans pouvoir avoir rien à moi en propre; renonçant à toute sorte de revenus que l'on pourrait me donner, même en aumône, à tout argent dont je pourrais disposer par moi-même; ne voulant rien avoir en propre, ni en ma disposition, non pas même mes habits, ni aucun meuble de piété, comme bons livres, images, chapelets; désirant de tout mon cœur vivre et mourir dans une entière dépendance de votre divine providence, que je choisis pour ma bonne et fidèle mère, pour mon revenu, pour tout mon bien, pour toutes choses, à l'égard de l'extérieur et de l'intérieur, lui en remettant entièrement le soin; laissant par esprit de dépendance à votre divine conduite, que je regarde uniquement dans les personnes que votre divine providence me donnera pour me conduire dans vos voies, le pouvoir d'expliquer et de régler, selon qu'elles jugeront à propos pour votre gloire, le susdit vœu que je fais de cet abandon entier à votre aimable providence, ô mon aimable Jésus! Soyez donc mon unique tout en toutes choses, et recevez ce vœu que je vous fais dans votre sainte union, sous la protection de la bienheureuse Vierge votre Mère, et partant vraie Mère de Dieu, toujours vierge et toujours immaculée, même dès le premier instant de sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur; Vierge immaculée que je veux plus aimer que moi-même, en vous et pour l'amour de vous; sous la protection des saints anges, et en particulier de saint Michel, de saint Gabriel, de saint Raphaël et des autres quatre premiers princes qui sont près de votre trône, des séraphins, des puissances, de mon bon ange gardien, que je remercie en vous pour toutes les bontés incroyables qu'il a eues pour moi; sous la protection de tous les saints, et spécialement de saint Elie, de saint François, de sainte Thérèse et du bienheureux P. Jean de la Croix. O mon Sauveur et mon Dieu! je veux encore vous aimer par les amours du Père éternel et du Saint-Esprit, avec qui vous vivez et régnez pour jamais, pour leur seule gloire et pour la vôtre, pour vos seuls divins intérêts, renonçant pour jamais à tout autre intérêt. Dieu seul! Dieu seul! Dieu seul! dans votre bienheureuse union. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il. Fait et signé, ce quatrième octobre, fête de saint François, en présence du très-saint Sacrement de l'autel et des saints anges.

MARIE-ANGÉLIQUE DE LA PROVIDENCE. »

Telle est la manière dont elle se voua à la divine Providence; et ayant reçu ensuite la communion vivifiante du corps adorable de notre bon Sauveur Jésus-Christ, elle entra dans une extase qui lui dura environ une heure, dans laquelle elle fut honorée de grâces très-singulières. Voici ce qu'elle en dit à son directeur, lui rendant compte de la disposition qu'elle avait portée en cet état : « Mon âme et mon corps furent remplis d'un écoulement de grâces, semblable à une liqueur qui se répand de tous côtés; toutes les puissances de mon âme, tous mes sens intérieurs et extérieurs étaient pleins de délices célestes et comme d'une satiété de Dieu, et dans une union si intime avec ce Dieu de bonté, que je ne pensais plus être; les trois divines personnes prenaient une nouvelle possession de tout ce que je suis, et me comblaient de dons et de faveurs : le Père me faisait part de sa divine pureté; le Fils me dépouillait du vieil homme pour me revêtir de lui, et me renouvelait mes douleurs aux mains, aux pieds et au côté; le Saint-Esprit me communiquait son amour, et alors il me semblait que je cessais d'être à moi-même pour être toute à Jésus-Christ, qui me couvrait de son sang. »

Ces grâces singulières eurent des effets admirables qui lui durèrent durant six jours. Le quinze du même mois d'octobre elle fit le vœu de faire toutes choses pour la plus grande gloire de Dieu, et elle le fit encore dans le couvent des religieuses Ursulines d'Evreux, son directeur y ayant offert le divin sacrifice à Dieu en l'honneur de la séraphique sainte Thérèse, dont l'Eglise célèbre la fête en ce jour; le confesseur des religieuses et le chapelain étant présents, la mère supérieure, plusieurs religieuses et quelques personnes de piété. Voici la copie de ce grand vœu :

« Adorable Jésus, vrai Dieu et vrai homme, le Fils bien-aimé du Père éternel dans l'éternité, le Fils bien-aimé de la bienheureuse Vierge Marie dans les temps, je voudrais pouvoir vous adorer, vous bénir, vous louer, vous remercier, vous aimer, par toutes les adorations, les bénédictions, les louanges, les actions de grâces que votre très-sainte Mère avec tous les anges et les saints vous ont rendues et vous rendront durant toute l'éternité, et je m'y unis de tout mon cœur. Mais au-dessus de tout je m'unis aux amours que le Père éternel et le Saint-Esprit ont pour vous, et je désire vous aimer par ces amours infinis; et, me laissant par votre grâce à votre Saint-Esprit, j'entre dans toutes les intentions que vous avez eues de glorifier ce Père éternel et cet Esprit-Saint, voulant les glorifier avec vous, et vous glorifier avec eux par la gloire qu'ils vous rendent. C'est dans cet abîme infini que je me laisse perdre par votre divine opération; c'est là que je fais vœu dans votre divine union de faire tout ce que je ferai avec votre secours pour votre plus grande gloire, selon la connaissance que j'en aurai, et qui me sera manifestée par la personne que votre divine Providence me donnera pour m'aider à marcher dans vos saintes voies, à laquelle personne je laisse le pouvoir d'interpréter et de régler le susdit vœu que je vous fais présentement en votre adorable présence, mon aimable Sauveur, qui êtes ici réellement présent, quoique caché sous les espèces de votre divin Sacrement de l'autel, le jour de la fête de votre séraphique amante sainte Thérèse, qui est le jour dans lequel vous m'avez fait la grande grâce, par une miséricorde excessive, de m'élever à la qualité de membre de votre corps mystique par le saint baptême que j'y ai reçu. O mon bien-aimé Sauveur! je fais ce vœu sous la protection de votre aimable Mère, vraie Mère de Dieu, toujours vierge et immaculée dès le premier instant de sa toute sainte conception : vérités pour lesquelles il me serait doux de mourir, sous la protection de saint Joseph, des sept premiers anges, des séraphins, des chérubins, des trônes et des puissances; de mon bon ange gardien, et de tout le reste des neuf chœurs des anges; de saint Elie, de saint François, de saint Ignace, le saint de votre plus grande gloire, et de sainte Thérèse; du bienheureux Jean de la Croix et de tous les saints, ce que je signe, ce 16 octobre. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, dans votre union, mon bon Sauveur!

MARIE-ANGÉLIQUE DE LA PROVIDENCE,
la pauvre servante de la Ste Mère de Dieu. »

Elle prononça ce vœu comme le précédent, tout abîmée en Dieu; elle s'y était préparée en la même manière, passant la nuit entière en oraison; elle souffrit des peines très-sensibles, et elle fut saisie d'une frayeur étrange, qui lui faisait trembler tout le corps : elle eut des difficultés extraordinaires à signer ce vœu, sa main étant tellement agitée qu'elle ne la pouvait arrêter, et la plume ne pouvant marquer. Il semble que les démons appréhendaient cette action héroïque, et comme elle tend uniquement à Dieu seul, c'est ce qui donnait de la terreur à ces malheureux esprits, qui ne redoutent rien tant que le pur intérêt de Dieu; car ils ne savent où se prendre dans cet état divin, quoiqu'ils se glissent imperceptiblement dans les actions les plus saintes où il se trouve le moindre petit mélange du propre intérêt. Elle entra ensuite de ce vœu dans un ravissement qui dura un temps considérable, et, dans cette bienheureuse sortie de soi-même, les trois personnes divines se manifestèrent à elle par des espèces infuses dans une vision intellectuelle, d'une manière admirable; elles se firent une nouvelle consécration de tout son être, et elles la comblèrent de grâces qu'il n'est pas possible d'expliquer. Elle eut de la peine à revenir de son ravissement, qui la tenait absorbée en Dieu, n'ayant pas l'usage libre de ses facultés, même durant le pauvre repas que les religieuses Ursulines lui donnèrent; car, comme il a été dit, elle n'avait pas le pouvoir d'en prendre, encore c'était pour elle un jour de bonne chère, ayant eu la liberté de manger un peu de potage maigre. Ensuite de ce repas, elle se trouva avec une grande douleur de côté, de manière qu'il lui semblait qu'on le lui perçait sensiblement; et il s'enfla de telle sorte que, s'étant retirée dans un cabinet qui était au dehors de la clôture, elle fut obligée de se déshabiller pour donner plus d'espace à cette enflure, et de se coucher, ses douleurs augmentant, qui furent suivies d'un rétrécissement de nerfs, ce qui la mit en de grandes souffrances et hors d'état de se remuer. Car enfin, c'est ainsi que notre bon Sauveur agit avec les personnes qui lui sont plus chères, accompagnant de grandes croix les plus grandes grâces dont il les favorise.

CHAPITRE IV.

Sa dévotion au très-saint Sacrement de l'autel.

L'on peut dire avec vérité que l'amour de Jésus au très-saint Sacrement de l'autel a été sa grande et singulière dévotion; et quelque chose que nous en puissions dire, nous avouons ingénument que cela n'approche en rien de ce qui s'est passé dans cette âme sainte à l'égard de ce divin mystère. Il est aisé de se persuader de cette vérité, si l'on considère combien elle était pénétrée de la grandeur infinie de la majesté suradorable

rable de Dieu, qui se trouve d'une façon si spéciale dans le sacrement de l'amour. Hélas ! les froideurs et les glaces, qui sont si communes parmi tant de Chrétiens, à l'égard d'un mystère qui est la consommation de l'amour d'un Dieu envers les hommes, ne viennent que des ténèbres épaisses que leur causent les péchés. Dieu est peu aimé, parce qu il est peu connu. Oh ! si les hommes connaissaient Dieu ! que ne feraient-ils pas pour lui rendre le culte qui lui est dû ? Le respect qu'ils auraient pour un Dieu sous les espèces eucharistiques serait extrême ; la modestie qu'ils garderaient dans nos églises serait admirable ; l'on y garderait en tout temps un silence profond ; les esprits seraient dans une admiration perpétuelle des miracles que la toute-puissance divine opère dans ce mystère, et les cœurs en seraient tout consumés d'amour.

La sœur Marie-Angélique disait qu'elle ne savait pas comment on ne faisait pas tout son possible pour demeurer dans nos églises, autant que l'ordre de Dieu le pouvait permettre ; aussi elle ne se lassait jamais d'y rester, et à peine l'en pouvait-on tirer pour prendre le peu de nourriture qui lui était nécessaire ; ce n'est pas que le grand dégagement où l'esprit de Dieu la mettait ne lui en fît porter la privation dans une profonde paix, quand la divine Providence en disposait de la sorte. Elle s'appliquait à son ouvrage, les jours de travail, avec beaucoup de fidélité ; mais les jours de dimanches et de fêtes qui lui étaient libres, elle demeurait incessamment aux pieds de nos autels ; et, comme elle y passait les nuits entières, comme nous allons le dire avec le secours divin, elle y était le jour et la nuit, à l'exception peut-être d'une heure , ou environ, qu'elle était obligée d'en sortir pour aller où elle logeait prendre son peu de nourriture. O mon Dieu ! les anges, ces esprits bienheureux qui jouissent de vous dans la gloire, quittent bien leurs demeures célestes pour vous tenir compagnie proche de nos autels, quoique ce ne soit pas pour eux que vous vous êtes mis d'une manière si admirable dans ces lieux ; et les hommes vous y abandonnent, quoiqu'il n'y ait que leur amour qui vous y fasse rester

Car il est bien juste, comme le dit une grande sainte, que la cour se trouve où est le roi. Je sais ce que quelques-uns objectent, que Dieu étant partout, il n'est pas nécessaire d'aller dans nos églises pour l'y trouver; mais ils ne prennent pas garde que ce sont des lieux consacrés particulièrement à la prière, et qui ont été appelés pour ce sujet, par notre Sauveur même, des maisons d'oraison ; ils ne prennent pas garde qu'un Dieu s'étant fait homme, sa sainte humanité n'est pas partout ; que les respects, les obligations, les amours que nous lui devons, nous obligent d'aller où elle se trouve. Ah ! sera-t-il dit que le tout aimable Jésus sera avec les hommes jusqu'à la consommation des siècles dans le très-saint Sacrement de l'autel, et que les hommes, ces ingrats, ces insensibles à des amours si pressants, l'y laisseront si souvent seul, eux qui conversent incessamment avec de chétives créatures ! Les diables n'ont rien oublié pour tâcher d'empêcher notre Sœur de se trouver si assidûment en la présence de notre bon Sauveur sur nos autels. Dans le chapitre qui traite de sa générosité, et peut-être ailleurs, nous avons parlé des efforts incroyables qu'ils ont faits pour l'en détourner ; il n'y a sortes de ruses dont ils ne se soient servis, lui mettant en l'esprit mille raisons apparentes pour l'en dissuader, et qui paraissaient être fort raisonnables. Ils lui ont même paru visiblement, comme il a été dit, ayant pris la forme de personnes qu'elle devait considérer, lui remontrant qu'elle faisait des choses au-dessus de ses forces ; ensuite voyant que tous leurs artifices étaient inutiles, ils lui ont causé des maladies qui semblaient lui être des obstacles invincibles. Mais ces moyens ne leur réussissant pas, ils lui ont causé des frayeurs étranges, ils ont fait des bruits épouvantables ; et, après cela, ils ont usé de main mise, et, pour ne pas répéter ce qui a été dit à ce sujet, nous dirons seulement qu'ils l'ont battue cruellement, en sorte que le sang lui en sortait par le nez, et que son corps en demeurait tout froissé. Mais pendant que l'enfer frémissait de rage de voir une fille mener ici-bas en terre la vie du ciel, tout le paradis était en joie ; ses bienheureux habitants se faisaient voir à elle de temps en temps. Les anges lui paraissaient dans des respects qu'on aurait peine à s'imaginer, proche du tabernacle ; et les plus élevés de ces sublimes esprits, les séraphins, se sont montrés à elle quelquefois sous des formes sensibles. Un jour ils lui témoignèrent leur joie pour son assiduité à demeurer auprès de notre grand et commun Maître ; mais une autre fois, ayant manqué de veiller une nuit auprès de notre bon Sauveur, sainte Catherine de Sienne et la vénérable Marie - Madeleine de Saint-Joseph, religieuse Carmélite, dont la mémoire est en bénédiction, lui apparurent, et elles lui en firent un sensible reproche.

Il est bon de remarquer ici que ces deux personnes éminentes en sainteté ont été toutes deux des plus appliquées à la dévotion du très-saint Sacrement de l'autel. Sainte Catherine de Sienne veillait les nuits proche de l'autel où résidait corporellement le Seigneur de toutes choses, et la vénérable Marie-Madeleine de Saint-Joseph en faisait le lieu de ses délices : l'on a écrit d'elle qu'elle croyait que, comme il y a des saints anges que la divine Providence destine pour demeurer proche de leur grand Roi au très-saint Sacrement de l'autel, de même il y avait de certains saints qui étaient destinés pour y être avec ces glorieux esprits, pour y aimer, glorifier et adorer tous ensemble cet aimable Sauveur ; et l'histoire de sa vie, écrite par une savante plume, et autorisée par d'insignes approbations, rapporte qu'après sa mort elle a été vue par des âmes privilégiées proche du saint autel ; aussi elle

disait, dans le transport de son amour pour ce mystère tout d'amour, parlant à ses religieuses de Notre-Dame du mont Carmel : « Mes Sœurs, voulez-vous être du nombre de ces bienheureuses âmes qui tiendront compagnie à l'adorable Jésus, après leur mort, au très-saint Sacrement? » Cet aimable Seigneur de toutes choses y avait invité lui-même la sœur Marie-Angélique, au moins pendant qu'elle vivait ici-bas en terre, et comme son propre esprit lui fournissait quantité de raisons qui lui montraient de grandes difficultés, il lui dit : *Ma grâce te doit suffire.* (*II Cor.* xii, 9.) Lorsqu'elle voulut en parler à son directeur et lui déclarer les pensées qui lui avaient été inspirées sur ce sujet, tout à coup elle demeura interdite, le démon lui brouillant les esprits, ce qui lui arriva trois ou quatre fois; et enfin en ayant eu la liberté, son directeur lui accorda la liberté d'exécuter son dessein. Les grâces qu'elle a reçues dans ses veilles sacrées ne peuvent laisser de doute que Dieu tout bon ne l'y appelât d'une manière très-spéciale. Pendant un long temps elle veillait toutes les nuits sans prendre un quart d'heure de sommeil, et elle en revenait gaie tous les matins, sans avoir la moindre envie de dormir, quoiqu'elle travaillât seule dans un cabinet écarté, souffrant de grandes incommodités de corps et d'esprit. Entrant dans l'église, plusieurs fois elle en a été délivrée tout à coup ; plusieurs fois, durant les plus grands froids d'un hiver rigoureux, elle suait comme en plein été, et se trouvait toute trempée dans la sueur qui découlait de toutes parts de son corps; peu après elle était comme si on l'eût essuyée devant un bon feu, et comme si on lui eût donné une chemise blanche. Elle s'est trouvée même dans l'impossibilité de sortir du lieu saint où elle passait les jours et les nuits, arrêtée par une vertu invisible ; mais les grâces intérieures qu'elle y recevait ne se peuvent dire.

Lorsque sous quelque prétexte qui paraissait très-raisonnable, comme de maladie, et qui était même très-juste hors d'une conduite particulière de Dieu, elle ne veillait pas comme à l'ordinaire, elle en était châtiée très-rigoureusement et elle en souffrait des tourments pitoyables. Pour avoir manqué en choses légères à sa grâce, elle a été durant un mois privée de la facilité qu'elle avait à passer les nuits entières en oraison devant son bon Maître; à peine était-elle entrée dans l'église, qu'elle s'endormait d'un sommeil qu'elle appelait un sommeil de bête; partout elle était tentée de dormir, et il ne se passa presque pas de jour durant tout ce mois qu'elle n'eût des tentations extraordinaires. Elle ne trouvait en elle que de la résistance au bien, des oppositions à l'humiliation, des rébellions aux mouvements de la grâce, et son esprit demeurait dans une grande stupidité, aussi bien que ses sens; d'autre part, elle était portée, contre son ordinaire, à chercher les soulagements du corps, ce qui lui était une étrange peine. L'on peut dire que ce mois lui fut terrible.

Cependant, pour y apporter quelque remède, elle demanda à son directeur de se lier les jambes proche des genoux avec des chaînes de fer et d'autres choses très-piquantes, afin que la douleur qu'elle en ressentirait la pût empêcher de dormir; mais tout cela demeurait inutile et n'avait aucun effet. De plus, étant prosternée devant le saint autel, elle en avait été visiblement rejetée par une main invisible, en présence de plusieurs personnes ; mais ce qui lui causait des souffrances inexplicables, c'était le rebut qu'elle éprouvait de la part de Dieu : elle l'appelait le froid de Dieu ; elle assurait qu'il surpassait incomparablement toutes les autres sortes de tourments et qu'il la réduisait en des états lamentables. Tout cela servant de prétexte à la tentation de ne plus veiller devant le très-saint Sacrement, elle demanda la permission de ne plus le faire, alléguant même qu'il y avait de l'irrévérence et du défaut de respect, à raison de son sommeil ; mais la permission ne lui ayant pas été accordée, elle se souvint qu'autrefois, lorsqu'elle se levait les nuits dans sa petite chambre pour prier, elle s'était lié la tête par les cheveux à un clou pour s'empêcher de dormir ; car elle s'y était attachée si fortement qu'elle ne pouvait en aucune façon se remuer sans éprouver une extrême douleur. Ce souvenir lui donna le dessein de faire la même chose ; mais aussitôt qu'elle en eût pris la résolution, il lui survint une frayeur extraordinaire, et elle rentra dans une si grande répugnance, qu'elle en frémissait par tout le corps ; son imagination était remplie de cent choses qui l'en dissuadaient; dans le temps qu'elle destinait pour l'exécution de son dessein, elle tombait malade à l'extrémité.

Enfin, néanmoins, la grâce divine lui faisant surmonter toutes ces difficultés, elle se lia par les cheveux, durant la nuit, à la grille du chœur des religieuses, se tenant debout, les bras étendus en croix ; pour lors il lui vint dans l'esprit qu'elle faisait une action ridicule, que Dieu ne demandait pas cela d'elle, et elle ressentait de l'horreur de son action. Cependant elle a dit depuis : Il y avait quelque chose en moi-même qui me faisait agir avec un tel empire que je ne pouvais résister. Elle se trouva aussitôt dans une intime union avec notre bon Sauveur en cet état, et elle souffrait de grandes douleurs aux mains, aux pieds et au côté ; les rebuts qu'elle avait portés de Dieu furent changés en caresses, et elle passa six heures de la sorte toute remplie de délices célestes; car, quoique d'un côté elle souffrît beaucoup, d'autre part elle était comblée d'une douceur du paradis. Ce temps ne lui dura guère, et il lui semblait que ces six heures qu'elle avait été liée à la grille, les bras étendus en croix, n'avaient été que des moments.

Cependant cette mortification et ces grâces ne la délivrèrent pas encore de son assoupissement, qui lui continua même dans la

prière du jour et pendant son travail. Oh! si l'on savait ce que c'est que les moindres infidélités à Dieu! C'est ce qui l'obligea de vouloir continuer le même remède dont elle s'était servi; mais, en voulant lier ses cheveux, les mains lui demeurèrent immobiles; ce que voyant la mère supérieure des religieuses Ursulines, qui savait son état, elle prit la peine elle-même de la lier à la grille de leur chœur, la sœur ayant mis un morceau de bois sous ses pieds, afin d'être encore plus incommodée, son corps n'ayant pas tant d'appui et ses cheveux étant si serrés à la grille qu'elle ne pouvait pas baisser en aucune manière la tête. Elle crut en cet état voir notre bon Sauveur, qui lui paraissait dans une beauté ravissante, avec plusieurs séraphins qui portaient les instruments de sa passion douloureuse, plusieurs saints et saintes, et en particulier saint Elie, sainte Thérèse et le bienheureux P. Jean de la Croix, et tous dans des clartés si brillantes et des beautés si ravissantes, qu'il semblait que ce lieu était devenu un petit paradis. Elle ne laissait pas pourtant de souffrir en son corps de très-grandes douleurs, mais qui étaient mêlées de tant de délices saintes, qu'elle disait que tous les plaisirs du monde n'étaient pas une paille, comparés à ces douceurs divines, et qu'on les donnerait sans réserve pour en jouir un seul instant. Elle passa cinq heures en cette manière, comblée de faveurs dont le Dieu de toute bonté voulait bien l'honorer.

Comme elle persévérait constamment dans une pratique si mortifiante, le diable, qui en prévoyait les effets, voulut l'en détourner, lui paraissant sous une forme monstrueuse et la menaçant de la dévorer; mais notre bon Sauveur lui apparut comme il était dans sa flagellation, ce qui fit fuir ce monstre : il se montra à sa servante tout couvert de sang, ayant la chair emportée en de certains endroits, en sorte que l'on voyait à découvert les os, et il lui laissa de fortes impressions d'une pauvreté entière. Ah! s'écriait-elle ensuite, quelle extrême confusion de se voir si éloigné de la pauvreté du Seigneur de toutes choses, et que c'est un grand bonheur de n'avoir rien du tout, d'être parfaitement pauvre à l'extérieur et à l'intérieur, d'être pauvre des biens temporels, de l'honneur, de l'estime et de l'amitié des créatures, des plaisirs de la terre, d'être dans une totale et universelle privation de soi-même! Cette apparition a été rapportée ci-devant dans le chapitre de la pauvreté.

Une autre fois étant tourmentée d'une furieuse colique et ressentant une répugnance extrême à continuer sa pénitence, et, malgré toutes ces oppositions, l'ayant continuée, comme elle avait la tête attachée à la grille par ses cheveux, et que ses mains étendues en croix y étaient liées par le secours qu'on lui donnait, ses nerfs se rétrécirent, et elle souffrit d'extrêmes douleurs; au lieu que les autres fois ses peines étaient mêlées des délices célestes, elle se trouva le cœur tout navré et mis comme sous le pressoir; notre bon Sauveur lui faisant connaître qu'il lui faisait la grâce de participer à sa croix, et que, ne pouvant souffrir en son corps naturel, il continuait sa passion en son corps mystique, en la personne de ses fidèles. Enfin, après un mois de punition si terrible pour une légère infidélité, et après une pénitence si rigoureuse, Dieu tout bon et tout miséricordieux la délivra de son incommodité de dormir. Cet exemple, et ce nous pouvons expérimenter par nous-mêmes, si nous avons des yeux pour voir ce qui se passe dans l'intérieur, nous doivent bien apprendre combien nous devons veiller sur la fidélité que nous devons à Dieu. Je connais des âmes qui marchent dans les voies de la perfection, qui, pour des infidélités qui ne sont pas de conséquence, sont depuis plus de trente années dans la privation de certaines grâces, quoi qu'elles fassent pour en obtenir le pardon. O mon Seigneur et mon Dieu! il est infiniment juste que votre indigne et chétive créature soit grandement punie pour le plus petit détour qu'elle fait de vous.

Le Seigneur mortifie et vivifie, dit le l'Ecriture. (*I Reg.* II, 6.) C'est de la sorte qu'il a mortifié la sœur Marie-Angélique; mais il l'a remplie d'une vie de grâce, lui donnant la force de veiller tant de nuits en sa divine présence au pied de son saint autel; elle y a veillé les nuits entières durant plusieurs années, et, ce qui est bien rare parmi les saints mêmes qui ont eu cette grâce, sans y dormir du tout. Pour l'ordinaire, nous avons dit qu'elle faisait durant ces temps-là des réparations à l'adorable Jésus au très-saint sacrement de l'autel, tenant un cierge qu'elle faisait brûler, et se mettant à la posture des criminels; quelquefois elle demeurait prosternée le visage en terre durant presque toute la nuit; quelquefois les bras étendus en croix et prosternée; d'autres fois, ce qui était surprenant, la moitié du corps courbé, et la tête suspendue sans être soutenue d'aucune chose.

Elle communiait tous les jours, et elle disait qu'elle ne savait pas comment on ne faisait pas tout son possible pour jouir d'une faveur si divine. Mais comment dire, comment penser autrement? Pouvoir se nourrir tous les jours de la chair d'un Dieu, et ne pas le faire, c'est ce qui est incompréhensible. Il est vrai qu'il faut avoir les dispositions requises pour avoir cet avantage, qui est capable de donner une sainte envie aux anges du ciel : il faut être véritablement mortifié, et être dans un saint dégagement des créatures et de soi-même; il faut être dans les mêmes inclinations de notre bon Sauveur, aimer la pauvreté le mépris et la douleur; il faut être dans ces mêmes aversions, avoir une sainte haine de ce que le monde estime, des biens, des honneurs, des plaisirs. Mais, en vérité, la violence qu'il faut faire à la nature corrompue, à ses inclina-

tions, à sa propre humeur, avec le secours de la grâce que notre bon Sauveur donne abondamment à ceux qui font usage de la grâce commune, est peu de chose si on la compare au bien infini auquel on prétend. O mon Dieu! que ne font pas les mondains, et quelle contrainte ne se donnent-ils pas pour la possession du faux honneur ou des biens de la terre? Et pour vous, ô grand Dieu des éternités! hélas! que fait-on? que souffre-t-on? O Dieu d'infinie majesté! faites un peu connaître ce que vous êtes à ces misérables aveugles. Ce que je vais dire n'est pas une exagération : s'il fallait aller au bout de la terre, s'il fallait passer au milieu des épines, des roues et des rasoirs, et souffrir tous les tourments du monde pour une seule communion, il n'y aurait pas à délibérer pour une personne qui marche dans la véritable lumière. Notre sœur ne se privait pas de ce bien infini par elle-même ; et on l'a vue, en de grandes maladies, se lever et se traîner, pour ainsi dire ; car à peine pouvait-elle lever les pieds pour aller recevoir ce don céleste ; c'est ce qui était cause quelquefois qu'elle communiait à deux heures après midi, attendant toujours qu'elle fût dans le pouvoir de le faire. Elle a été durant un long temps que, souffrant des extases continuelles durant le saint sacrifice de la messe, l'on était obligé de la faire placer, dès le commencement, proche des degrés de l'autel; car, perdant l'usage des sens durant cet état, et ne s'apercevant pas de ce qui se passait, elle n'eût pas pu changer de place. Mais c'est une chose merveilleuse, que j'ai toujours expérimentée quand je lui ai donné la divine communion : dans cette privation de ses sens, sa bouche s'ouvrait toujours pour recevoir son adorable Sauveur, lorsque la sainte hostie en était toute proche, quoiqu'elle ne s'aperçût pas de l'action. C'est ce qui obligea, comme on vit que ses extases continuaient, à lui donner la sainte communion dès cinq heures du matin, dans l'église des religieuses Ursulines, lorsqu'il n'y avait personne du dehors.

Comme le diable avait fait tous ses efforts pour l'empêcher de veiller au pied du saint autel, il n'oublia rien pour la priver, au moins quelques jours, d'une nourriture si divine; il la tenta en toute manière pour tâcher de lui persuader qu'elle ne la devait pas recevoir si souvent ; mais comme nous avons déjà parlé de ses tentations dans le chapitre de son obéissance, il nous suffira de dire ici que tous les efforts de l'ennemi demeurèrent inutiles ; elle ne regardait que l'ordre de Dieu en la fréquentation de ce divin sacrement. « Quelques ardeurs, disait-elle, que j'aie pour le recevoir, je m'en priverai volontiers quand la divine Providence en ordonnera de la sorte : Dieu et sa sainte volonté sont la même chose. » Aussi, comme il a été remarqué, quelque répugnance qu'elle eût de s'en approcher, par tous les prétextes que le diable lui pouvait suggérer, elle ne s'en retirait pas d'elle-même ; car c'est enfin l'esprit de Dieu qui nous doit régler uniquement. Plusieurs ont de grands désirs de communier, qui leur sont causés par les mouvements de la nature et de l'amour-propre, n'ayant pas la véritable disposition requise, et plusieurs de ces personnes s'approchent, ou se retirent de la communion vivifiante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par leurs propres lumières, et souvent avec opiniâtreté. La volonté divine, que nous devons suivre parfaitement, se manifeste par l'impuissance où la divine Providence nous met de communier, soit à raison des maladies, soit à raison de quelques autres empêchements que l'on ne peut pas surmonter, soit par ordre du directeur qui ne le juge pas à propos ; et pour lors il en faut porter la privation dans la sainte paix de notre bon Sauveur, ne voulant rien de ce qu'il ne veut pas, et voulant tout ce qu'il veut; aussi, d'autre part, il faut s'en approcher aussi souvent que l'ordonne le directeur, à qui l'on doit s'en rapporter quand il est homme de Dieu, d'une saine doctrine, sage et expérimenté.

CHAPITRE V

Son oraison.

Ce que nous venons de dire de l'assiduité de la sœur Marie-Angélique aux pieds des saints autels; ce que nous venons de rapporter de ses veilles continuelles en l'oraison, suffit pour faire connaître qu'elle en avait le don dans un très-éminent degré. Et c'est une suite du divin amour; car si l'oraison, comme la définissent les saints, est une élévation de notre esprit à Dieu, comment l'aimer, en vérité, et ne pas penser à lui? Ces personnes, qu'un amour naturel attache à quelque chose, y pensent souvent. Ainsi, ceux qui sont passionnés pour l'argent ou pour l'honneur, en sont fortement occupés; ceux qui sont attachés à quelque créature raisonnable, se font un plaisir d'être seuls pour y rêver avec plus de loisir; car enfin, c'est une vérité que l'on pense à ce qu'on aime.

Malheur à toi, ô monde! malheur à tes amateurs qui sont dans un oubli si profond de Dieu! Les jours ordinaires se passent dans l'occupation des créatures et la désoccupation du Créateur; et le peu de temps que l'on destine pour se souvenir du grand Dieu des éternités se passe encore en des distractions lamentables; le temps d'une petite demi-heure, pour assister à ses divins mystères, semble bien long, et souvent cela va jusqu'aux plaintes, marque infaillible que le monde et les mondains n'aiment point Dieu.

Ah! si l'on aime Dieu, l'on y pense; et ce serait une peine et un tourment de n'y pas penser. Le bienheureux Louis de Gonzague, prince de la maison de Mantoue, à qui Dieu tout bon avait inspiré de se retirer du monde pour entrer dans la Compagnie de Jésus, étant réduit encore tout jeune dans l'extrémité de la maladie qui le conduisit au ciel par une mort précieuse, fut averti

par les médecins de ne pas tant s'occuper intérieurement en l'oraison, de peur que cela ne redoublât son mal de tête : « Bien au contraire, leur dit ce saint religieux, le moyen de me faire bien mal à la tête, c'est de ne pas penser à Dieu; car, comment ne s'en pas souvenir, sans se faire une grande violence? »

Les grands amants de Dieu ont été des gens d'une grande oraison; les anachorètes, dans leurs déserts, n'avaient pas d'autre occupation; mais c'a été l'occupation même de ceux qui ont été plus employés à la vie active. L'admirable saint François Xavier était en des emplois extérieurs continuels parmi les fonctions apostoliques, et cependant aussi recueilli intérieurement, aussi appliqué à Dieu que l'ermite le plus retiré dans le plus solitaire désert. L'Eglise chante de la bienheureuse vierge et martyre sainte Cécile, qu'elle était jour et nuit en oraison; et nous pouvons dire la même chose de la sœur Marie-Angélique.

L'esprit de Dieu l'y attirait puissamment dès l'âge de six ou sept ans. Comme son cœur, dès ce bas âge, avait beaucoup d'amour de Dieu, sa mémoire en était souvent remplie. Nous avons dit que dès lors elle aimait à être seule, et que, tout enfant qu'elle était, elle se retirait dans le grenier de la maison pour penser plus à loisir à son Créateur et Sauveur; dans la suite de ses années, augmentant toujours de plus en plus en l'exercice du divin amour, son application devint plus grande à la sainte oraison; elle se levait toutes les nuits pour la faire, et, comme cet exercice est tout angélique, son bon ange gardien, durant un long temps, ne manquait pas de l'éveiller tous les jours. C'est une grâce qui a été commune à plusieurs saints, et que tout récemment on a mise dans les leçons de l'Office de saint Raimond, de l'ordre des Frères Prêcheurs, dans le bréviaire romain. Elle passait une grande partie des nuits dans cette pratique en sa petite chambre, avant qu'elle les passât entières auprès du très-saint Sacrement de l'autel. Plusieurs fois elle a demeuré, dans l'église des religieuses Ursulines, depuis le dimanche jusqu'au mardi environ midi, dans une oraison continuelle le jour et la nuit, sans en sortir que le lundi, environ à la même heure, seulement pendant le temps qu'il lui fallait pour prendre un peu de pain, ce qu'elle faisait à grande hâte pour retourner au plus tôt avec son bon Sauveur.

Enfin, s'il s'est trouvé des maisons religieuses où il y a eu une louange perpétuelle de Dieu, les religieuses se succédant les unes aux autres pour chanter incessamment des psaumes et des cantiques, et d'autres prières, l'on peut dire que la même louange perpétuelle s'est trouvée en la seule personne de notre sœur; car son oraison était comme continuelle. Partout elle était occupée de Dieu, dans sa chambre, dans les rues, dans la retraite, au milieu des conversations, à l'église, et durant son travail; les personnes qui étaient proche d'elle s'apercevaient bien que, lors même qu'elle prenait son peu de nourriture, elle était toute transportée en Dieu. Ce recueillement intérieur lui donnait des attraits inexplicables à la retraite, à la séparation des créatures, et souvent, lorsque la nécessité l'obligeait de converser, elle demeurait au milieu des compagnies comme si elle eût été en quelque désert; elle avait même de la peine à entendre ce qui s'y disait, et son esprit était emporté ailleurs par une élévation sublime et forte en Dieu, qui la tenait quelquefois sur la terre comme si elle eût été dans un autre monde.

Elle a été conduite par différents états dans l'exercice de la sainte oraison; cependant son oraison a toujours été simple, sans le secours du raisonnement dont on se sert en la pratique de la méditation, dans laquelle, par les diverses considérations de plusieurs vérités et avec le secours qui lui est donné d'en haut, l'âme s'enflamme de l'amour de son Dieu, et prend de fortes et généreuses résolutions de renoncer au vice et de pratiquer la vertu. Elle ne s'est donc pas servie des livres qui donnent des matières pour méditer les vérités chrétiennes; elle avait un plus grand maître que les hommes, lequel remplissait son esprit de célestes et divines lumières, et embrasait divinement sa volonté des plus divines ardeurs de sa dilection sacrée.

Cette conduite spéciale n'empêchait pas qu'elle ne fût occupée intérieurement des mystères de notre bon Sauveur et de la très-pure Vierge, et même qu'elle ne pensât aux bienheureux anges et saints; car, quoique son occupation ne fût pas dans le raisonnement ou dans la lecture des livres, et que ce fût une simple contemplation; néanmoins, elle n'était pas privée de leur souvenir. C'est ce qui a été très-dignement remarqué par la séraphique sainte Thérèse, qui, parlant de ceux qui sont dans un oubli entier des mystères de notre bon Sauveur, ne peut approuver cette disposition. Elle avoue bien qu'elle conçoit facilement l'impuissance de plusieurs âmes qui ne peuvent pas se servir des méthodes de la méditation à l'égard des mystères; mais elle ne comprend pas comment on ne peut pas ordinairement s'en souvenir du tout, et elle dit de plus que cela va à faire perdre la dévotion à notre bon Sauveur, à la sainte Vierge et aux saints. Certainement, il est facile de remarquer que les plus grands saints, qui ont été les plus élevés dans une haute contemplation, comme saint Bernard, saint Dominique, saint François, saint Bonaventure et tant d'autres saints et saintes, ont été dans une application spéciale aux mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa très-pure Mère.

Or cette application différente compatit très-bien avec l'état passif, qui est une élévation de l'esprit de Dieu avec un très-grand amour, par une infusion de lumières extraordinaires ou de nouvelles espèces; car, dans cet état, l'on n'y demeure pas tou-

jours de la même manière. Il y a des temps où les mystères de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère sont manifestés, où l'âme même est appliquée aux bons anges et aux saints, et particulièrement à de certaines vérités: l'état passif n'est pas toujours dans sa perfection en plusieurs âmes, même durant le temps de leur oraison; et en d'autres elles ont la liberté de s'appliquer durant la journée. Il est vrai qu'il y a certains états dans lesquels l'âme perd tout autre vue que celle de Dieu seul; et pour lors, disait le grand saint François de Sales à la vertueuse mère de Chantal, si l'on ne se souvient plus des mérites, l'on en possède l'essence; si l'on perd la vue des bienheureux anges et saints, c'est pour jouir de leur fin, qui est Dieu seul; et quand cela arrive par l'opération divine, bien loin de s'en inquiéter, l'on doit s'y rendre fidèle. Mais il est rare que cet état dure toujours, et que l'on ne puisse, sinon en de certains temps, au moins en d'autres, s'appliquer aux divins mystères.

La sœur Marie-Angélique a passé par des voies bien différentes en l'oraison, y étant appliquée en plusieurs manières; mais enfin elle n'opérait plus comme d'elle-même: c'était l'adorable Jésus qui opérait en elle et par elle, c'est-à-dire, qu'elle n'agissait pas à l'ordinaire, mais par des lumières très-spéciales ou par des espèces infuses. Douze ou treize ans avant sa mort, ses puissances et ses sens étaient tellement liés, qu'elle ne pouvait presque plus prier vocalement, n'ayant rien d'autre part qui l'y obligeât. Le célèbre docteur de Sorbonne, monsieur Duval, rapporte la même chose de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation, religieuse Carmélite, décédée dans une grande odeur de sainteté. Elle avait ordinairement des extases, ce qui lui ôta la liberté de se trouver dans la plupart des églises, pour n'être pas vue en état; et, durant plusieurs années, elle a eu ces extases toutes les fois qu'elle assistait au saint sacrifice de la messe, et l'on fut obligé de lui donner ordre de ne plus assister à ce redoutable mystère qu'en de certains lieux, où quelques prêtres informés de son état le célébraient.

Ces extases arrivaient par une forte application à Dieu, avec une abstraction des sens extérieurs, qui procède de la grandeur de cette élévation, comme nous l'avons remarqué dans le *Livre de l'oraison* que la divine Providence nous a fait donner au public, où elle nous a fait traiter amplement des voies différentes par lesquelles les âmes sont conduites. Or, l'abstraction des sens arrive, parce que l'âme étant d'une vertu limitée, plus elle s'applique à quelque fonction, moins elle s'applique aux autres; ainsi ayant épuisé ses forces naturelles, elle ne peut plus communiquer aucun concours à ses facultés sensitives: c'est pourquoi l'extase suppose imperfection de la nature. De là vient que les extases n'ont jamais eu lieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce qui est une doctrine certaine, et il est très-probable que jamais la très-pure Vierge n'en a eu; et sainte Thérèse enseigne qu'elles cessent lorsque Notre-Seigneur a dilaté l'âme et l'a rendue plus habile à souffrir les choses divines. Il y a une contemplation très-pure et très-simple, qui réside dans la suprême partie de l'âme, avec une grande liberté de ses puissances et de ses facultés intérieures et extérieures, et qui est bien au-dessus de toutes les extases: elle a aussi été communiquée à notre sœur.

Mais si ses états d'oraison ont été de plusieurs espèces, ses dispositions ont été très-différentes. Dans les commencements, elle était élevée à Dieu par la vue des créatures, qui lui servaient d'un motif très-pressant pour s'enflammer en son divin amour. Elle était touchée sensiblement de toutes choses; mais particulièrement les bois, les rivières, les fontaines lui étaient comme autant de voix qui dans leur silence lui criaient en leur manière l'amour de Dieu; son nom lui paraissait admirable en tout ce qu'elle rencontrait, et elle le voyait partout. « J'étais, disait-elle, dans ces temps, si comblée de lumières, d'ardeur et de grâces sensibles, que c'est tout ce je pouvais faire que de les soutenir; à peine voyais-je pour lors ce que j'étais devenue: » On a le corps en terre, mais l'âme est toute dans le ciel par son application et ses désirs; c'est comme une participation de la vie éternelle, il semble qu'on a quelque chose du paradis dans le cœur; alors on n'a pas de peine à croire en Dieu, car les heureuses expériences que l'on a de sa divine présence en donnent des certitudes que l'on ne peut expliquer.

Elle marcha durant quelque temps à la faveur de ces beaux jours, qui furent suivis de nuits très-obscures. Tout ce qui la portait auparavant à Dieu, n'avait plus rien qui la touchât. « Hélas! disait-elle, toutes les créatures, qui me découvraient si hautement les perfections de mon Dieu, ne me le manifestent plus: ces oiseaux, ces lieux écartés, ce silence profond des champs, qui me causaient tant de délices, me laissent maintenant dans une extrême insensibilité. Hélas! qu'êtes-vous devenus? s'écriait-elle; je ne rencontre plus mon Dieu en vous par toutes ces clartés brillantes qui m'investissaient de toutes parts; je ne pensais jamais que vous me le puissiez cacher; si je ne le rencontre plus en vous, au moins faites que par votre moyen je le trouve. » Mais elle avait beau soupirer, le jour était passé et la nuit lui avait succédé, rien ne la portait plus à Dieu. Quelquefois elle allait proche des rivières ou des bois pour voir si elle n'y pourrait point rappeler ces douces idées du grand Tout, qui lui avaient causé tant d'innocents plaisirs; mais c'était en vain, tous ses efforts demeuraient inutiles. « Tout le monde, disait-elle, que je croyais rempli de Dieu, me paraissait comme un grand vide; je ne voyais plus Dieu en rien, ni dans mon cœur, ni dans les autres choses; et plus je le cherchais, plus il se cachait; il me semblait que je n'étais plus capable d'aucun plaisir, ni à

l'intérieur, ni à l'extérieur; mon entendement me paraissait hors d'état de plus recevoir aucune lumière; le passé m'était comme un songe, j'avais le cœur pressé et en des angoisses extrêmes. La divine Providence ne lui manqua pas néanmoins parmi toutes ses peines; elle l'adressa à un père de la Compagnie de Jésus qui prêchait pour lors en la cathédrale d'Évreux, et comme il était savant dans les voies intérieures et spirituelles, il lui servit beaucoup par les bons avis qu'il lui donna.

Comme nous avons parlé déjà de ses peines intérieures, nous dirons seulement ici qu'elle a souffert de grandes distractions pendant son oraison, des aridités, des sécheresses, des insensibilités extraordinaires, des privations entières de toutes lumières, de sentiment de goût, de consolation; qu'elle y a porté des répugnances violentes, des ennuis fatigants, des tentations cruelles, des peines contre Dieu, des soustractions lamentables de ses secours, au moins connus, des vexations excessives des diables de l'enfer, et enfin qu'elle y a souffert des peines inexplicables. Que les personnes qui sont dans la privation et dans les souffrances, accablées de tentations, apprennent de cet exemple et des exemples de tant d'autres âmes si chéries de Dieu, que les croix doivent être leur partage en cette vie : qu'elles apprennent à persévérer constamment dans l'exercice de la sainte oraison, quoiqu'il leur semble que tout soit perdu pour elles, qu'elles y perdent le temps, qu'elles y sont sans rien faire. O qu'une heure d'une bonne croix portée durant l'oraison est une excellente oraison ! c'est en cela que l'âme doit donner des marques de sa fidélité à son Dieu; souvent lorsque l'on prie avec plus de ferveur sensible, plus de lumières, plus de consolations, c'est alors qu'il y a plus d'amour-propre, et moins d'amour de Dieu. C'est une véritable dévotion que de persévérer constamment sans rien diminuer de ses exercices de piété, lorsque l'on y est dans l'obscurité, sans sentiments, et en de grands ennuis, avec beaucoup de répugnances, des tentations, et toute sorte de souffrances; car pour lors, si l'on ne s'y trouve plus, Dieu y est; et on le possède sans le savoir, en pensant même le contraire.

Notre sœur a toujours persévéré en l'oraison, quoiqu'elle y ait souffert des peines qu'il serait difficile de s'imaginer. Il est vrai qu'elle y a reçu des grâces très-sensibles; que les nuits entières ne lui ont pas duré quelquefois un quart d'heure; qu'elle s'est mise à genoux quelquefois le soir pour la prière, et qu'elle s'est trouvée le lendemain au matin en la même posture, ayant passé toute la nuit en oraison sans y avoir fait réflexion, et c'est l'oraison que saint Antoine, l'honneur des déserts, disait être la plus parfaite. Mais ce n'est pas dans ces états que notre sœur a marqué sa fidélité à Dieu; ç'a été lorsque les nuits entières d'oraison lui ont été une souffrance perpétuelle, et qu'elle veillait seule avec Jésus seul, sans secours extérieur d'aucune créature, ni de la terre, ni du ciel, ni de son bon Sauveur même, au moins sensible, parmi les affreuses obscurités de la nuit, dans une guerre perpétuelle avec les esprits de l'enfer. Fidélité rare, puisqu'elle a été de tant d'années, et jusqu'à la mort, et qu'elle assurait qu'au milieu de tant de tourments, une de ses peines était de sortir de l'église quand elle y était obligée, et que jamais elle n'avait plus de disposition pour y demeurer que lorsqu'il fallait sortir.

Nous avons considéré dans le chapitre précédent le châtiment qu'elle souffrit durant un mois pour une légère infidélité; mais il sera bon de méditer ici qu'elle a été punie sévèrement pour avoir commis quelque négligence, ayant été une fois paresseuse à se lever, lorsque son bon ange lui faisait la grâce de l'éveiller toutes les nuits; car depuis ce temps-là il ne l'éveilla plus, et étant éveillée, elle avait bien de la peine à s'empêcher de dormir. Elle usa pour lors du remède dont elle s'est servie depuis pour être délivrée de son assoupissement durant ses veilles devant le très-saint Sacrement de l'autel, et dont il a été parlé : elle lia ses cheveux à un clou, et les serra de bien près, afin que sa tête se baissant par le sommeil, ses cheveux la tirassent, et l'éveillassent par la douleur qu'elle en sentirait. Elle se mettait aussi les bras en croix pour le même sujet, les attachant avec des cordes; ce qui fut sa bénédiction, car elle recouvra la même facilité à veiller. O si tant de personnes qui se laissent aller à une multitude innombrable d'infidélités à l'égard de Dieu, savaient ce qu'elles font !

CHAPITRE VI.

Sa dévotion à l'immaculée Mère de Dieu, aux bienheureux anges et aux saints.

Dieu tout bon ayant destiné, dans l'ordre de sa divine providence, la très-heureuse Vierge comme le canal sacré par lequel il répand ses grâces, et s'en servant comme d'un moyen pour conduire les âmes à la plus haute et plus intime union, c'est un bonheur inénarrable de lui appartenir spécialement par une dévotion singulière. Bienheureux donc ceux qui ont reçu du ciel une faveur si grande ! bienheureux ceux qui sont appliqués particulièrement à son service et qui font une profession extraordinaire de l'honorer ! bienheureux ceux qui sont saintement zélés pour ses sacrés intérêts, et qui travaillent fortement à l'établissement de sa gloire ! ils peuvent attendre les plus signalées miséricordes de notre bon Sauveur, ils peuvent espérer les plus saintes grâces. J'ose ici dire que quand une personne parlerait le langage des hommes et des anges, elle ne pourrait jamais assez expliquer le bonheur d'une âme qui sert en vérité cette aimable et grande reine du ciel et de la terre.

C'est une faveur qui a été accordée à la sœur Marie-Angélique, Dieu la destinant à

une éminente sainteté, il s'est voulu servir à son égard du moyen ordinaire qu'il prend pour élever les âmes à une haute perfection; il lui avait inspiré dès son enfance une application particulière à sa très-pure Mère, et depuis elle lui avait une grande dévotion; cet esprit de piété lui a duré pendant toute sa vie, et lui a continué jusqu'à la mort; elle avait recours à elle comme à sa bonne mère, et de vrai son cœur maternel a plus de tendresse pour les hommes qu'aucune mère qui ait jamais été et qui sera jamais. C'était à cette mère de la belle dilection qu'elle s'adressait pour obtenir les grâces de Dieu, et elle a dit quelquefois aux personnes qui souhaitaient qu'elle priât pour elle: « allez à la très-sainte Mère de Dieu, elle est la grande maîtresse, Dieu ne lui refuse rien, et lui accorde tout. » La vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite, dit à la mort, que la sainte Vierge lui avait fait connaître qu'elle l'avait prise pour l'offrir à son Fils en sacrifice, et ensuite elle s'écriait: « ô que cette grâce a été grande! » Elle a été aussi faite à notre sœur, et, comme il a été dit, elle alla en pèlerinage à une chapelle proche de Caen, dédiée à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame de la Délivrance, pour remercier cette obligeante maîtresse de lui avoir obtenu les terribles croix dont elle a été honorée.

Comme cette glorieuse reine est la dame du Carmel, c'est ce qui lui donnait une liaison si étroite avec cet ordre que cette souveraine a favorisé en tant de manières, et dont elle s'est déclarée si hautement la protectrice. Notre sœur en portait le scapulaire, qu'elle avait reçu dans la chapelle du désert des Pères Carmes déchaussés proche de la ville de Louviers, dans le diocèse d'Evreux, auparavant la clôture de ce désert. Nous avons écrit des priviléges accordés à ceux qui le portent dignement, dans un petit livre que la divine Providence nous a fait donner au public, sous le titre d'*Avis catholiques touchant la dévotion à la bienheureuse Vierge*. Elle avait beaucoup de dévotion aux douleurs de la Mère de Dieu, et on ne saurait croire les tourments qu'elle endurait le jour qu'on en célèbre la fête, sous le titre de *Notre-Dame de pitié:* cette bonne Mère voulant ainsi lui faire part de ce qu'elle a eu de plus cher au monde et de ce qu'elle accorde à ses plus considérables favoris. Mais il faut avouer qu'elle excellait en la dévotion de son immaculée conception; elle avait un zèle d'un feu tout divin pour soutenir ce privilége, dont elle parlait avec une ferveur surprenante. L'on n'ignore pas l'autorité des révélations de sainte Brigitte: or, cette sainte dit nettement que la glorieuse Vierge lui a déclaré qu'elle a été préservée du péché originel. Après ce qui est écrit dans un livre si autorisé, et qui est entre les mains de tout le monde, je puis bien écrire que notre sœur a cru avoir reçu une lumière du ciel qui confirmait cette vérité; mais quantité de miracles rapportés par des auteurs graves et d'une singulière piété en sont une forte preuve.

L'intérêt que nous prenons (ce que nous estimons une faveur très-singulière de Dieu) à tout ce qui regarde l'honneur de cette reine du ciel, et très-particulièrement à tout ce qui touche son immaculée conception, nous oblige de faire connaître ici que le petit Office de cette Conception Immaculée, reçu dans toute l'Eglise universelle, a été encore approuvé récemment par notre saint père le Pape Innocent XI. Il est vrai, comme il a été remarqué par une savante plume, et nous en rapportons les propres termes, qu'il y a quelques années qu'on mit à l'index à Rome un livre italien imprimé à Milan, dans lequel se trouvait l'office de l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu; la défense ne tombait pas sur l'office même de la Conception, qui est connu et autorisé dans l'Eglise, il y a longtemps, et qui a encore été approuvé depuis peu par Innocent XI. Mais ce décret regardait d'autres choses fausses ou téméraires qui se trouvaient imprimées dans le même livre: et d'ailleurs c'était uniquement pour l'Italie, et nullement pour le reste du monde où ce livret n'avait garde de paraître. C'est ce que nous avons appris de feu M. François Pallu, évêque d'Héliopolis, à son retour de Rome, lorsqu'il a passé par la France pour s'en retourner aux pays étrangers, lieux de sa mission apostolique, et entrer dans la Chine où il est mort comblé de grâces et de mérites, et dont la glorieuse mémoire est en bénédiction. Mais ne sait-on pas bien que tout l'ordre de saint François fait l'office, et célèbre la messe de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, le jour de la fête et pendant toute l'octave, et tous les samedis de l'année qui ne sont pas empêchés? Si les religieux de cet ordre séraphique, et même plusieurs diocèses font l'office publiquement, et de plus célèbrent la messe de la conception immaculée de la Mère de Dieu, et cela dans toute l'Eglise universelle où ces religieux se trouvent, quelle apparence y aurait-il d'interdire un petit office qui n'est récité que par des particuliers?

Notre bonne sœur était touchée sensiblement quand il s'agissait de l'honneur de ce privilége de sa bonne maîtresse, qu'elle désirait honorer autant qu'elle le pouvait faire dans l'ordre de Dieu, que l'on doit toujours regarder en toutes choses. Ainsi elle avait fait cette glorieuse dame son héritière de tout ce qu'elle pouvait avoir, et comme elle n'avait aucun bien temporel, s'en étant dépouillée par le vœu de pauvreté, elle lui avait donné la disposition de tout son bien spirituel, autant qu'elle le pouvait faire; ayant remis entre ses pures mains toutes ses bonnes œuvres, autant qu'elles sont satisfactoires, pour en donner la valeur selon son bon plaisir à qui bon lui semblerait. C'est ainsi qu'elle honorait une si bonne mère, lui cédant tout ce qu'elle pouvait sans aucune réserve; ce qui ne doit pas étonner, car si tous les jours l'on offre bien à Dieu

pour les vivants ou les morts les bonnes œuvres que le Saint-Esprit nous fait faire, et qu'ainsi on les donne à ces personnes, on peut bien en laisser la disposition à la Mère de Dieu, qui s'en servira mieux que nous, les appliquant, sans aucun doute, en la manière que son Fils bien-aimé en sera plus glorifié.

Après la dévotion de l'immaculée Mère de Dieu, l'un de ses plus puissants attraits était le mouvement intérieur qu'elle avait d'honorer les saints anges. Cette dévotion, qui est solide, mais qui n'est pas bien commune, s'est trouvée dans les plus grands saints en un degré éminent. Saint François d'Assise faisait un carême entier, jeûnant pendant quarante jours en leur honneur, et spécialement en l'honneur de leur glorieux prince l'archange saint Michel. Sainte Elisabeth, reine de Portugal, faisait la même chose. Notre-Seigneur a bien voulu lui-même marquer des pratiques à sainte Melchthide pour honorer les neuf chœurs de ces aimables esprits, et il est très-juste, puisque, selon la doctrine de l'Apôtre (*Hebr.* I, 14), ils sont députés pour nous servir. L'ingratitude que les hommes ont pour l'ordinaire envers ceux qui les gardent immédiatement, et qui pour ce sujet sont appelés anges gardiens, ne se peut exprimer : car peut-on se figurer une méconnaissance moins supportable ? Avoir toujours auprès de soi un esprit céleste, un grand prince de la cour du paradis, parfaitement aimable, parfaitement aimant, qui nous oblige incessamment et par toute sorte de biens, et n'avoir pas l'honnêteté de l'en remercier au moins plusieurs fois chaque jour, c'est ce qui ne se peut souffrir ; mais, hélas ! combien y a-t-il de personnes qui n'y pensent pas même une fois le mois, une fois l'année ? Il y a plus, il s'en trouve plusieurs qui n'y font pas de réflexion une seule fois dans toute leur vie ; tant il est vrai que les esprits infectés par le péché sont pleins d'horribles ténèbres. Mais l'application est encore plus rare à tous les autres esprits bienheureux de ces troupes célestes : ces vues nous ont porté à donner au public un livre de la dévotion à tous leurs neuf chœurs, et la divine Providence a voulu s'en servir pour en établir le culte en la sœur Marie-Angélique.

Dès sa jeunesse, elle se sentait portée singulièrement à les aimer ; elle avait recours à eux, à leurs puissantes intercessions, et elle exhortait les autres à s'y adresser. La divine Providence ayant fait faire un long voyage à son directeur, en des pays dont les chemins étaient fâcheux et durant un hiver rigoureux, elle faisait réciter tous les jours les litanies des saints anges pour la protection de la divine Providence sur ce voyage. Elle honorait très-spécialement le glorieux archange saint Michel, et elle allait visiter une chapelle dédiée à Dieu sous son invocation, qui est sur une montagne proche la ville d'Evreux, avec une piété édifiante ; ce lui était une mortification, lorsque ses maladies ou autres maux l'empêchaient d'y aller, principalement les jours que plusieurs personnes de cette ville prennent pour y aller rendre leurs respects à ce prince de la milice céleste. Nous bénissons la divine Providence d'avoir inspiré à quelques personnes de s'unir ensemble pour aller une fois tous les mois à ce saint lieu, ou à quelque autre chapelle dédiée à Dieu en l'honneur de cet archange, et là elles y font célébrer le très-saint sacrifice de la messe ; plusieurs y communient, et l'on a soin de prier un prédicateur pour y faire quelquefois l'exhortation. Nous ne pouvons douter que la très-sainte et suradorable Trinité, la fin de toutes choses, n'en soit glorifiée, qu'elle n'y répande ses bénédictions, et que les bons anges ne favorisent d'une protection spéciale toutes ces personnes.

La sœur Marie-Angélique en avait une heureuse expérience, ayant été secourue dans ses maux extrêmes par les saints anges, et très-particulièrement par saint Michel. Un jour sa chère tante, qui demeurait avec elle, l'ayant vue réduite en des angoisses inexplicables, elle se sentit pressée de promettre à Dieu d'aller quarante fois à la chapelle de Saint-Michel, qui est sur la montagne, pour en obtenir la délivrance ; et voilà que tout à coup elle fut délivrée de ses peines. Une autre fois sa même tante lui obtint la même liberté, ayant promis de faire une neuvaine en l'honneur des douleurs intérieures de notre bon Sauveur, dans une chapelle de la cathédrale consacrée à son agonie.

La bonne sœur conversait familièrement avec ces bienheureux esprits, grâce qui a été accordée à un grand nombre d'âmes détachées des choses de la terre ; et c'est ce qui était assez ordinaire parmi les solitaires, qui, s'étant séparés des créatures visibles de la terre, jouissaient familièrement de la société des saints anges du ciel. L'Eglise, dans les leçons de l'Office et l'oraison de la fête de Sainte-Françoise, remarque cette grâce, qui est rare dans ce siècle, parce que les affections y sont toutes terrestres et les conversations pleines d'attachements, ce qui est cause que très-peu de personnes peuvent dire avec l'Apôtre : *Notre conversation est dans les cieux.* (*Philip.* III, 20.)

Notre sœur, qui était angélique d'effet aussi bien que de nom, dont l'esprit était dans le ciel pendant que son corps était sur la terre, avec la grâce de la conversation céleste de ces bienheureux esprits, plusieurs fois ils lui ont paru en des visions intellectuelles, et d'autres fois sous des formes sensibles ; elle les a vus selon leurs différentes élévations dans la gloire, et selon les diverses opérations qu'ils exercent ; elle voyait aussi, en de certaines occasions, les anges gardiens des autres, et une fois elle remarqua que les anges d'un nombre de personnes assemblées, et qui par leur état doivent beaucoup être à Dieu, en étaient tous un peu éloignés, faisant connaître par cet éloignement extérieur la tiédeur de leurs

âmes; il n'y en avait qu'une seule de ce nombre qui avait son bon ange proche d'elle.

Ces charitables esprits l'assistaient visiblement dans ses exercices de piété, soit pour lui aider à la pratique de l'oraison, soit à celle de la mortification; et dans l'étonnement où l'on était de ce qu'elle prenait la discipline durant cinq heures de suite et d'une vitesse incroyable, elle a avoué à son directeur qu'elle était secourue visiblement par les saints anges. Nous avons dit que son bon ange gardien, qu'elle pensait être de l'ordre des séraphins, par une lumière spéciale qui lui en avait été donnée, l'a éveillée pendant longtemps toutes les nuits pour faire l'oraison, lorsqu'elle couchait encore en sa petite chambre, et elle en a reçu des dons très-singuliers, cet esprit d'amour lui lançant quelquefois des dards sacrés qui lui faisaient des plaies d'un amour tout séraphique. Le bienheureux P. Jean de la Croix, cet aigle sublime des docteurs mystiques, a traité de ces blessures dans ses livres, remplis d'une doctrine céleste, et qui ont une si grande approbation; et il enseigne que Dieu, immédiatement, ou par ses séraphins, fait ces blessures d'amour en de certaines âmes, lorsqu'il les veut élever à ses plus intimes unions.

Notre sœur était aussi portée par un esprit d'une piété singulière à honorer les saints, et entre autres saint Joseph, le protecteur et le patron des âmes retirées, affligées, et qui sont appliquées à l'oraison; saint Elie, sainte Thérèse, le bienheureux P. Jean de la Croix, sainte Madeleine, saint François d'Assise, saint Pierre d'Alcantara, sainte Catherine de Sienne et sainte Rose; et l'honneur qu'elle leur rendait n'était pas sans de grands effets, en recevant des secours très-efficaces. L'une de ses dévotions était d'aller en l'église de Saint-Taurin, apôtre d'Evreux, et d'y visiter son tombeau; mais je ne puis omettre les sentiments d'une piété spéciale qu'elle avait pour l'aimable saint Jean l'évangéliste. Et comment ne pas beaucoup aimer cet heureux disciple de l'amour que Jésus aimait, cet enfant bien-aimé de la très-pure Vierge, qui lui avait été donné en cette qualité au pied de la croix par Jésus mourant, et à qui il l'avait donnée pour mère? Ces vues nous donneraient envie de crier de toutes parts, à l'amour de ce favori d'un Dieu homme, de ce disciple si aimé, si aimant et si aimable.

Elle avait encore une dévotion très-édifiante aux précieuses reliques des saints; elle en portait sur elle avec de profonds respects; elle en recevait de puissants secours, et quelquefois les diables la tourmentant cruellemennt, l'ont quittée à leur seule vue. Le docte saint Jérôme écrit que de son temps, et c'était dans les premiers siècles de l'Eglise, les démons frémissaient en leur présence. Les premiers fidèles tenaient à grande grâce de les toucher, et saint Grégoire le Grand a envoyé, même comme un don très-considérable, à une personne de qualité, un linge qui les avait seulement touchées.

CHAPITRE VII.

Ses grâces extraordinaires.

Nous répétons ici ce que nous avons déclaré dans l'éclaircissement qui est au commencement de cette histoire, que nous laissons au jugement de Dieu les grâces extraordinaires qui sont des dons gratuits, dont nous avons parlé en cette Vie, et dont nous parlerons sans vouloir rien décider; mais nous en écrivons comme de choses probables; nous les proposons, à l'imitation des saints Pères, à l'imitation des grands personnages qui, dans tous les siècles, ont écrit des vies des saints, à l'imitation des personnes d'érudition et de piété, qui ont écrit des mêmes sujets de notre temps, comme il est facile de remarquer dans les vies qu'ils ont données au public. Nous ne faisons donc rien qui n'ait été pratiqué par les saints docteurs et par les auteurs d'une grande autorité; mais de plus nous agissons dans l'esprit de l'Eglise, qui de nos jours propose aux fidèles, dans les leçons des nouveaux offices insérés dans le bréviaire romain, des grâces tout à fait extraordinaires de plusieurs saints et saintes, comme des motifs propres à faire admirer la grandeur et la puissance de Dieu, qui les a opérées en eux, et à animer au service d'un si grand Seigneur et Maître; et il ne faut pas s'imaginer que cette conduite ne s'observe qu'après que la même Eglise les a déclarés bienheureux, puisqu'on a écrit de ces merveilles auparavant leur canonisation et béatification, quoiqu'à la vérité elles n'aient pas eu pour lors la même autorité, n'étant appuyées que sur le témoignage des hommes.

Cette vérité est facile à discerner dans les vies de tant de personnes décédées en odeur de sainteté, et qui sont données au public et bien autorisées, comme les vies de l'éminentissime cardinal de Bérulle, du P. César de Bus, du P. Jean de la Barrière, du P. Ivan, du P. de Mataincourt, tous fondateurs illustres d'ordres ou de congrégations; de Mgr Alain de Soliniac, évêque de Cahors, de M. Gallemand, docteur de la faculté de Paris, et supérieur des religieuses Carmélites de France, selon la réforme de sainte Thérèse; du P. Balthasar Alvarès, du P. Régis, du P. Barzée, du frère Alphonse Rodriguez, tous religieux de la Compagnie de Jésus; du P. de Condren, général de la congrégation de l'Oratoire, de M. Le Noblets, missionnaire apostolique de la Grande-Bretagne, du frère Jean de Saint-Samsom, Carme réformé, de la mère de Chantal, première religieuse de la Visitation de Sainte-Marie, d'Anne de Saint-Barthélemi, de Marie de l'Incarnation, de la mère Madeleine de Saint-Joseph, de la sœur Catherine de Jésus, de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, mères religieuses Carmélites; de la mère Agnès de Sangiac, religieuse Dominicaine; de la mère Marie de l'Incarnation, religieuse Ursuline; de Mme de Cardonne; de Marie de Valence,

dont la vie est si pleine de choses admirables, et qui néanmoins a été approuvée par une assemblée de docteurs de la faculté de Paris, pour l'examiner selon l'ordre qui leur en avait été donné par la feue reine Marie d'Autriche, de glorieuse mémoire. Nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit plus amplement sur ce sujet, dans l'éclaircissement dont nous venons de parler.

Cependant nous remarquerons encore ici que la sœur Marie-Angélique ne s'arrêtait pas à ce qui se passait de singulier en elle. Les maîtres de la vie spirituelle, et grands docteurs, qui ont écrit des faveurs particulières que Notre-Seigneur fait à de certaines âmes, enseignent qu'il y en a qui leur sont données avec tant de certitude, qu'elles n'ont pas lieu d'en douter, selon leur lumière, quoique néanmoins, si elles sont véritablement humbles, elles les soumettent sincèrement au jugement de leur directeur ou supérieur; c'est ce qui est arrivé à notre sœur, qui, quoique plusieurs de ces grâces extraordinaires lui fussent plus évidentes que si elle les eût vues des yeux de son corps, après tout ne s'y arrêtait point, et était étonnée des directeurs qui y donnent trop de créance; c'est ce qui la pressa un jour d'avertir avec respect un directeur qui n'agissait pas en cette matière avec assez de précaution, et qui donnait lieu à être trompé. Elle ne s'appuyait que sur la seule foi, et c'est ce qui doit être le solide fondement d'une âme qui est véritablement conduite par l'esprit de Dieu.

Cependant ce Dieu dont les bontés surpassent tout ce que l'on peut penser, ne laisse pas de combler de faveurs les âmes qui l'aiment purement et qui ne cherchent que sa seule gloire; c'est ce que l'on peut voir en la conduite de son aimable providence sur notre bonne sœur. Il ne la traitait pas seulement comme sa servante, ce qui est un honneur incomparable, mais comme son amie, lui manifestant ses secrets; elle en recevait des lumières admirables, et il lui faisait connaître ses grandeurs avec des clartés si vives, qu'elle en demeurait saintement extasiée. C'est ce qui lui a causé tant d'extases et tant de ravissements qui lui ont été fort ordinaires; elle a été aussi élevée de terre, ce que l'histoire des saints nous apprend être arrivé bien des fois, comme à saint François d'Assise, saint Pierre d'Alcantara, sainte Thérèse et un grand nombre d'autres. Notre bon Sauveur la fit entrer dans une conversation familière avec ses anges bienheureux et ses saints, ce qui nous enseigne l'union de l'Eglise triomphante avec la militante, et la communion des saints; ce qui ne doit pas beaucoup étonner, si l'on considère que nous ne faisons tous qu'un corps en Jésus-Christ, et que nous sommes plus unis ensemble que les membres du corps naturel. Cette conversation céleste se faisait par des espèces intelligibles, qui ne sont pas tirées des sens, mais formées de Dieu dans l'esprit, selon la doctrine de l'angélique docteur, qui enseigne que les espèces intelligibles sont quelquefois infuses de Dieu, sans l'entremise de l'imagination; c'est ce qu'on appelle vue intellectuelle, qui ne laisse pas de faire voir ce qui est corporel, mais c'est sans aucune image tirée des sens; quelquefois elle se faisait par des images sensibles, mais introduites par le ministère des saints anges, qui conversaient familièrement avec elle, ce qui est arrivé aux solitaires des déserts; et l'Église, dans les leçons et l'oraison de sainte Françoise, nous apprend que cette faveur lui a été ordinaire, ce que nous avons déjà remarqué dans le chapitre précédent.

Elle a eu des apparitions fréquentes de plusieurs saints et saintes, particulièrement de saint Elie, de sainte Thérèse, de sainte Catherine de Sienne; elle a eu durant presque toute une année une présence du bienheureux P. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé; dans ses souffrances elle a été assistée d'une grande servante de Dieu et de son immaculée Mère, nommée Marie des Vallées, qui est morte après quarante-sept années de peines terribles qu'elle a souffertes avec une patience héroïque, et, d'autre part, ayant mené une vie innocente et pratiqué les vertus dans un éminent degré. Elle la voyait sous la même forme et habit qu'elle avait lorsqu'elle vivait encore sur la terre, et elle en recevait de puissants secours pour porter chrétiennement ses croix; elle s'entretenait saintement avec elle, et elle en était beaucoup soutenue dans la guerre que les diables lui faisaient.

Mais puisque la divine Providence a voulu que nous parlassions de cette grande servante de Dieu et de son immaculée Mère, nous nous sentons obligé d'éclaircir quelques difficultés que quelques-uns ont eues à son sujet: l'on a objecté quelques visions que l'on a rapportées d'elle, qui paraissent peu dignes de la grandeur et de la majesté de Dieu; mais, sans entrer en discussion de ces visions, nous pouvons assurer qu'elle ne s'y arrêtait nullement, et que nous lui avons même ouï dire de sa propre bouche, qu'elle craignait d'être trompée en plusieurs de ces sortes de choses extraordinaires qui lui arrivaient, bien loin de s'y attacher; d'autre part, il n'est pas assuré et il n'est pas probable qu'elle les ait eues en la manière que plusieurs personnes en parlent; et comme on ne les trouve qu'en de certains manuscrits, dont on a fait des copies, les copistes ont pu aisément se tromper en ajoutant beaucoup de choses dans les descriptions qu'ils en ont faites, comme nous avons remarqué en l'éclaircissement des grâces dont nous parlons en cette Vie. Le malin esprit a mêlé plusieurs fois ses illusions avec les dons les plus solides de l'esprit de Dieu, dans de grands saints, ce qui n'a pas empêché qu'ils n'en aient reçu de véritables secours très-singuliers; après tout, la sainteté ne consiste pas dans les choses extraordinaires, mais dans un entier détachement de soi-même et de tout l'être créé, et une haute union avec Dieu, et c'est

ce qui s'est trouvé d'une manière éminente en cette personne. Toutes les personnes les plus éclairées qui l'ont connue, en ont jugé de la sorte. Le feu P. Coton, religieux de la Compagnie de Jésus, dont l'érudition et la piété sont assez connues, homme d'autre part très-expérimenté dans la connaissance des états extraordinaires, l'ayant examinée, en conçut une telle estime, qu'il avait résolu de faire tous les ans un voyage à Coutances, ville de la basse Normandie, où elle demeurait, pour aller la voir et s'entretenir avec elle du royaume de Dieu. L'on a encore l'original de l'une des lettres qu'il lui a écrites, qui marque assez l'estime qu'il en faisait. Le feu P. de Saint-Jure, religieux de la même Compagnie, dont les livres font connaître ses lumières dans les voies intérieures, après l'avoir entretenue, non-seulement approuva sa conduite, mais témoigna une extrême confiance en ses prières. Le feu P. Le Jeune, personnage très-éclairé dans les matières de la vie spirituelle, et religieux aussi de la Compagnie de Jésus, après l'avoir vue, fit la même chose. Le révérend P. Louis d'Argenton, religieux Capucin, dont les œuvres spirituelles marquent assez l'esprit intérieur, et qui a été provincial dans son ordre, l'avait connue intimement et avait été même son confesseur; mais il ne parlait qu'avec un grand respect et beaucoup de vénération des grâces de Dieu qui étaient en elle. C'est le jugement qu'en ont fait tous ceux qui l'ont connue, et qui ont eu expérience des conduites de la vie spirituelle. Feu M. de Renty et feu M. de Bernières de Caen, tous deux très-savants dans la science des saints, ont fait plusieurs voyages exprès à Coutances pour se recommander à ses prières.

Au contraire, tous ceux qui n'en parlent pas avec estime ne l'ont jamais connue et n'en savent rien que sur des rapports qui ne sont pas véritables. Un docteur de Paris, qui était vicaire général du diocèse où elle demeurait, et à qui il appartenait d'en juger, ayant été prévenu à son désavantage avant que de la connaître, non-seulement changea de sentiment et l'approuva, dès qu'il l'eut vue et examinée, mais il fit même sa défense dans un Traité qu'il écrivit, où il montra qu'elle était conduite par l'esprit de Dieu.

Nous nous sommes trouvés en un monastère de Carmélites où il y avait une religieuse extraordinairement favorisée de Dieu; ce monastère était bien éloigné de la ville de Coutances, et la religieuse dont nous parlons n'avait jamais entendu parler de Marie des Vallées ; cependant Notre-Seigneur lui en donna la connaissance, lui faisant voir et lui apprenant le lieu où elle demeurait, et en même temps lui disant qu'elle était l'une des personnes qui présentement apaisaient sa colère justement irritée pour les péchés des hommes. Cette connaissance surnaturelle fut cause de celle que M. de Renty eut avec cette servante de Notre-Seigneur et de sa très-pure Mère; car ayant une liaison très-particulière de grâce avec ce monastère de Carmélites, et ayant appris en confiance ce qui se passait en cette religieuse de ce couvent à son égard, il prit la résolution de l'aller voir, et eut ensuite une grande union avec elle en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Nous avons connu de grands serviteurs de Dieu qui ont fait de longs voyages pour voir une âme si chérie de Notre-Seigneur et particulièrement pour la grandeur, la durée et la multitude de ses croix, qui en ont tous été édifiés, et ont reçu beaucoup de grâces par son moyen ; c'est ce qui est arrivé à plusieurs après sa précieuse mort. Mgr. François de Laval, premier évêque de Québec dans le Canada, exorcisant une possédée, et le diable se rendant rebelle contre les exorcismes, cet esprit d'enfer fut contraint de sortir et de laisser la personne libre, après que l'on eut imploré le secours de Marie des Vallées secrètement et en la manière que cela se peut faire, avant le jugement public de l'Église. Le témoignage que je dois à la vérité m'a obligé de faire cette digression, dans la pensée que j'ai eue que l'honneur de notre bon Sauveur et de sa très-sainte Mère était intéressé dans celui de leur bonne et fidèle servante.

La sœur Marie-Angélique en a reçu beaucoup d'assistances, comme nous l'avons dit, et elle lui était souvent montrée. Mais notre bon Sauveur a voulu lui-même se faire voir à sa servante en différentes apparitions : les trois personnes divines de la suradorable Trinité, par leur toute-puissance, se sont montrées à elle sous des images spirituelles, et qui lui donnaient des lumières admirables.

Un jour de la fête de tous les saints, elles lui découvrirent d'une manière qui ne se peut expliquer, quelque chose des beautés ravissantes du paradis ; elle vit cet heureux séjour comme d'une grandeur immense, la gloire des saints et leurs différents degrés dans leurs élévations glorieuses ; elle y vit distinctement plusieurs personnes; mais au-dessus de tous les bienheureux la très-sainte Vierge, proche de l'humanité sainte, dans une gloire ineffable ; et au milieu de toutes ses vues surnaturelles, et parmi tant de faveurs, elle ne sortait jamais de la vue de son rien. « J'étais, disait-elle, comme un ver de terre que l'on placerait au milieu de l'or, de l'argent, et des choses les plus précieuses, et qui ne laisse pas d'être toujours un ver de terre. »

Mais le Seigneur très-haut qui regarde les choses basses, et voit de loin celles qui sont hautes (*Psal.* CXXXVII, 6), qui résiste aux superbes, et donne grâce aux humbles (*Jac.* IV, 6), prenait plaisir à la combler de ses faveurs. Elle a été communiée plusieurs fois miraculeusement pendant ses veilles aux pieds de son bon Sauveur, ce qui ne doit pas tant surprendre, si l'on considère ce qui est de foi, que ce Dieu fait homme se donne si souvent non-seulement à des personnes qui l'aiment peu, mais à plusieurs qui s'approchent indignement de la commu-

nion de son sacré corps, et qui le reçoivent comme des Judas. Au reste je porte cette grâce, à l'exemple de plusieurs écrivains des plus illustres de l'histoire des saints qui ont fait la même chose. Le P. Binet, religieux de la Compagnie de Jésus, personnage d'un mérite singulier, a écrit en la *Vie du bienheureux Stanislas*, novice de la même compagnie, qu'il a été communié de la main des anges, étant encore un jeune écolier, et que la même faveur lui a été accordée lorsqu'il sortit de la ville où il demeurait, pour s'en aller au noviciat; et cette sage compagnie ne fait pas de difficulté d'exposer son tableau dans leur église où cette faveur est représentée. Un savant auteur a donné une Vie au public, où il rapporte la même grâce, et il y cite plusieurs saints à qui la même grâce a été faite, et entre autres le glorieux saint Denis, à qui Notre-Seigneur Jésus-Christ l'accorda dans sa prison; cette merveille et grand nombre d'autres n'ont pas empêché que quatre des plus illustres évêques de France et plusieurs docteurs célèbres séculiers et réguliers, n'aient donné leur approbation avec éloge à cette vie. Nous avons connu un grand religieux de la Compagnie de Jésus, qui a été honoré de la même faveur dans le Canada, où il était pour lors; mais ce qui est considérable, c'est que l'Eglise, dans les leçons de l'office de saint Raymond cardinal, parle de la même grâce que ce saint a reçue.

Notre bon Sauveur a pris le cœur de la sœur Marie-Angélique pour se l'unir étroitement; ce n'est pas que nous pensions qu'il se soit fait un changement matériel, mais seulement qu'il se le consacra par une sanctification nouvelle, l'unissant à son divin cœur, fournaise immense du pur amour, et abîme d'une charité infinie, la source de toutes les bénédictions. C'est à ce divin cœur que nous devons tous nous laisser unir par ses secours, entrant dans ses saintes dispositions, soit d'actions de grâces pour tous les bienfaits que nous avons reçus de son aimable Providence, soit de douleur et de l'horreur de nos péchés en la manière qu'il les a détestés, soit d'oraison pour obtenir tous les secours dont nous avons besoin. C'est en ce cœur divin où l'on trouve toutes les vertus qui sont nécessaires, et toutes les bénédictions du ciel et de la terre. Tous les Chrétiens lui devraient avoir une parfaite dévotion, s'appliquant à l'honorer, à le bénir, à le remercier, à l'aimer et à le glorifier en toutes manières possibles; l'on en célèbre la fête très-solennellement le vingt octobre dans l'église du séminaire d'Evreux. Notre sœur y a reçu plusieurs grâces, et ce lui était une chose assez ordinaire d'être favorisée extraordinairement, dès lors qu'elle entrait dans les lieux où notre grand Maître réside corporellement. Ainsi, souvent quelque malade qu'elle fût, elle se trouvait guérie au même temps qu'elle entrait dans l'église, et son esprit accablé de peines, dans un calme merveilleux. Plusieurs fois elle a reçu des secours miraculeux par l'eau bénite, ou des rameaux bénits. Mais, ce qui est bien à remarquer, c'est qu'étant obligée de travailler, ses veilles continuelles, ses abstinences, ses jeûnes rigoureux, toutes ses austérités, toutes ses maladies ne l'empêchaient pas de s'acquitter des devoirs de son état. Après avoir veillé toute la nuit, et n'avoir point pris presque de nourriture, elle travaillait sans sommeiller en aucune façon, quoiqu'elle fût seule; et lorsqu'elle travaillait avec les autres, c'était avec une telle promptitude, que les personnes qui étaient avec elle en restaient tout étonnées; bien des fois tous ses membres étant sans mouvement, à l'exception de ses mains, on lui approchait son ouvrage, et elle travaillait d'une manière surprenante. Quelquefois étant dans l'impuissance d'agir, elle disait avec une confiance entière à notre Sauveur: « Mon Seigneur, vous voyez bien que nous avons beaucoup de choses à faire, donnez-moi le pouvoir de m'acquitter des devoirs de mon état, et ce Dieu de toute bonté lui en donnait la liberté. »

Elle avait un don très-spécial pour assister le prochain; l'on était très-surpris de ses lumières, car elle décidait des difficultés de conscience comme aurait fait un savant docteur; c'est ce qui faisait que plusieurs personnes, et même de qualité, lui parlaient avec confiance de ce qui leur pouvait donner quelque peine; et elles en demeuraient beaucoup satisfaites. Plusieurs ont assuré qu'elle leur a découvert ce qui se passait en leur intérieur, sans lui en avoir parlé; plusieurs ont dit qu'elles se trouvaient touchées en sa conversation, ce qui les pressait de se la ménager autant qu'il se pouvait, car en l'approchant on se trouvait imperceptiblement porté à Dieu par une vertu secrète qui sortait d'elle; ses paroles étaient efficaces, et le feu du divin amour qui brûlait dans son cœur en allumait les pures flammes dans les âmes des autres; c'est pourquoi on allait la voir pour être soutenu dans ses peines et pour être touché du divin amour. Elle a eu des connaissances surnaturelles des défauts de plusieurs personnes, sans qu'elle les pût apprendre par aucune autre voie; et en ayant donné avis aux supérieurs pour y remédier, ces choses se sont trouvées véritables; et elle en a prédit qui sont arrivées, et dont nous avons connaissance avec plusieurs autres personnes. Il y avait une créature qui était en estime de sainteté, et qui passait pour avoir des dons admirables; et comme le diable s'en mêlait, et opérait en elle des choses surprenantes, plusieurs directeurs y avaient été trompés; mais la sœur Marie-Angélique découvrit ses illusions, et fit connaître ses tromperies.

Nous déclarons cependant, après avoir parlé de ces dons gratuits de notre sœur, que les grandes grâces que nous estimons en elle, et qui ont été de véritables grâces extraordinaires sans aucun doute, ont été

l'élévation de son esprit à Dieu par une oraison presque continuelle, accompagnée d'une entière mortification des sens intérieurs et extérieurs, et de toutes les puissances de l'âme, et ce qui est très-singulier, d'une manière si parfaite, qu'elle ne prenait aucune satisfaction propre dans les choses, même les plus innocentes, vivant dans une privation de ce qui serait très-permis et de plus nécessaire aux autres bonnes âmes. Ses véritables grâces extraordinaires ont été d'être exercée par toutes sortes de peines et de croix au corps et à l'esprit, de la part du ciel, de la terre et de l'enfer; d'être nourrie, pour ainsi dire, de douleurs et d'angoisses, sans en être jamais lassée, et au contraire, les désirant toujours de plus en plus ; ses véritables grâces extraordinaires ont été l'amour de la pauvreté, du mépris, de l'abjection, de la vie cachée, son abandon à la divine Providence, sa solide dévotion à l'immaculée Mère de Dieu, aux bienheureux anges et saints, son attachement aux voies de la pure foi et à la créance de l'Eglise ; ses respects pour les moindres cérémonies, et sa persévérance jusqu'au dernier soupir de sa vie dans le service de Dieu.

CHAPITRE VIII.

Ses désirs de la mort.

C'est une maxime des saints, que la vie est en patience à ceux qui aiment Dieu, et la mort en désir ; car comment aimer Dieu en vérité, et ne pas désirer de le voir ? et comment le voir sans mourir? Blosius a écrit qu'il y a une peine dans le purgatoire pour les âmes qui n'ont pas désiré de voir Dieu; c'est ce dont il est aisé de se convaincre, si l'on considère que Dieu est infiniment grand, infiniment aimable ; que de le voir à découvert, c'est le glorifier hautement, c'est l'aimer purement, c'est posséder un bonheur qui surpasse toute pensée : c'est donc une insensibilité blâmable de se mettre si peu en peine de voir une beauté infiniment ravissante. C'est ne l'aimer guère, que de ne pas rechercher ce qui le glorifie davantage ; c'est ne s'aimer guère soi-même de faire si peu d'état du retardement de ce qui peut faire tout notre véritable bonheur.

Ah ! que ces discours font de peine ! L'on tarde toujours à mourir; l'on meurt le plus tard que l'on peut : que tous ces soins si empressés de la santé, toutes ces inquiétudes que l'on se donne dans ses maladies font bien voir le peu de foi des Chrétiens ! Oui, c'est une vérité, on prend la poste pour avoir un bénéfice, pour avoir une charge, et que ne ferait-on pas, s'il s'agissait d'une couronne? Diffère-t-on les années, remet-on à vingt et trente ans la possession de ces charges temporelles, en jouit-on le plus tard qu'on peut? On ne le fait pas, parce que l'on témoigne que ce sont des biens qu'il ne faut pas négliger. Quelle estime fait-on donc de Dieu, et du royaume éternel qu'il nous destine, puisqu'on s'en éloigne selon tout son pouvoir? O mon Dieu ! ô mon Dieu ! le monde ne vous connaît point. Mais quelle lumière en avez-vous, vous qui lisez ces vérités ? n'êtes-vous point du nombre de ceux qui ne désirent point de le voir?

La sœur Marie-Angélique était trop vivement pénétrée des excellences de cet Etre adorable et de son infinie amabilité, pour être dans cette insensibilité ; elle avait des désirs extrêmes de la mort, et ce lui était un innocent plaisir de s'en occuper ; elle trouvait des délices dans sa pensée, parce que, disait-elle, il faut mourir pour voir Dieu ; que par la mort le péché cesse; que par la mort on satisfait à Dieu pour le péché, dans les flammes du purgatoire ; que par la mort, non-seulement tout péché est anéanti, mais encore les plus légères imperfections, la dissemblance qui nous empêche d'être parfaitement unis à Dieu ; que par la mort on arrive au pur amour, à l'amour de Dieu seul, sans le moindre petit mélange d'aucun autre amour, à l'amour perpétuel de Dieu, sans l'interruption d'un seul moment; que par la mort l'on entre dans un état éternel dans lequel Dieu est glorifié incessamment et selon toute l'étendue des forces qu'il donne, que ses divins intérêts sont établis sans aucune réserve.

Certainement il est difficile, à ces vues, de ne pas désirer de mourir. O mon Seigneur et mon Dieu ! puisque la mort est le moyen qui conduit à l'établissement de vos divins intérêts, de votre pur amour, de votre plus grande gloire, comment ne pas la souhaiter ? que ceux qui ne vous connaissent pas recherchent d'autres intérêts que les vôtres ; mais comment savoir un peu ce que vous êtes, et pouvoir aspirer après d'autres ? comment n'être pas prêt à souffrir tout, à quitter tout, à perdre la vie, même un million de vies, pour trouver leur établissement? Notre sœur disait que ce lui serait une agréable et douce nouvelle si on lui apprenait qu'elle mourrait bientôt ; et elle assurait à son directeur qu'elle en avait des désirs qui la pressaient vivement ; que ces désirs l'occupaient partout, durant la nuit, durant le jour, et en toutes sortes d'occasions, mais particulièrement lorsqu'elle était proche du très-saint Sacrement de l'autel. Elle lui dit, environ huit mois avant son décès, que depuis quelque temps elle sentait son cœur comme mis sous la presse par une certaine douleur dont elle ignorait la cause, ce qui lui tirait quelquefois les larmes des yeux ; que son esprit était emporté dans l'éternité, où il paraissait abîmé, que tout lui était à dégoût, même les meilleures créatures ; qu'elle ne trouvait point de plus grand repos que lorsqu'elle était seule, et qu'elle était dans le monde comme dans un pays étranger.

C'est une disposition intérieure que notre bon Sauveur fait avoir aux personnes qui lui sont les plus chères, les préparant ainsi à la mort. Il faut bon gré mal gré quitter toutes choses par une nécessité indispensable ; ainsi son aimable providence, notre

bonne et fidèle Mère, les sépare des créatures avant ce temps d'une séparation universelle, et la conduite qu'elle tient quelquefois pour les faire entrer dans cette privation, est une chose admirable. Ceux qui n'en pénètrent pas les desseins sont étonnés de voir que les meilleurs amis les quittent, que les personnes de confiance se retirent, que celles avec qui ils avaient les liaisons les plus saintes les abandonnent ; que les commerces les plus spirituels cessent, ainsi que l'emploi des grands talents que l'on avait pour l'utilité du prochain ; que ceux qui étaient recherchés avec empressement pour en avoir des avis, sont délaissés ; qu'en même temps on a un éloignement très-grand en son intérieur pour toutes ces choses ; que ce qui pouvait donner quelque satisfaction innocente devient à charge et est ennuyeux ; que les conversations font de la peine, qu'on ne respire plus qu'après la solitude. C'est de cette manière que Dieu tout bon et tout miséricordieux donne lieu à ses plus grands serviteurs de quitter, pour son amour, ce que la mort doit faire nécessairement quitter à tous les hommes. Notre sœur était dans cet état : le monde et toutes les créatures du monde ne lui étaient rien ; elle avait des désirs si véhéments de la mort, qu'ils pensèrent la faire mourir, et pour lors ayant été malade et se trouvant en meilleure disposition, elle en fut si touchée, voyant l'apparence qu'elle pourrait encore vivre, qu'elle ne put s'empêcher d'en pleurer. Les amateurs du monde et de la vie présente, quoique pleine de misères, auront de la peine à concevoir cette disposition ; mais ceux qui aiment Dieu l'entendront facilement. Peut-être avons-nous rapporté, dans quelques-uns des petits ouvrages que la divine Providence nous a fait donner au public, ce que nous allons dire ; cependant l'occasion présente nous oblige d'en parler, dans la pensée que nous avons que notre grand Maître en sera glorifié. Le feu P. Bagot, excellent théologien de la Compagnie de Jésus, désirait la mort avec des ardeurs extraordinaires, ce qui lui causa tant de joie, dans une maladie très-dangereuse où il fut réduit, que les médecins jugèrent qu'elle avait beaucoup aidé à le soulager dans ses maux et à lui redonner la santé, ce qui lui fut un sujet d'affliction, comme il nous le témoigna, l'étant allé voir au sortir de sa maladie ; il nous pria, dans cette visite, de lui donner quelque consolation au sujet de la peine qu'il éprouvait de n'être pas mort. Aussi il la regarda avec contentement, dans une liberté et une paix admirables, lorsque l'heure en fut venue. Ceux qui sont véritablement mus de l'esprit de Dieu, soupirent avec le Prophète-Roi (*Psal.* CXIX, 5) de la longueur de leur exil, et de ce que leur âme est longtemps étrangère en cette vie présente.

Notre sœur souhaitait que les souffrances qu'elle devait endurer en purgatoire fussent redoublées, pour ne pas demeurer si longtemps dans cet exil de notre bienheureuse patrie, le paradis, dans lequel Dieu est plus hautement glorifié, et sa seule gloire est celle qui doit nous faire soupirer uniquement. Elle offrait ses vœux et ses prières à notre bon Sauveur pour obtenir cette faveur ; et dans ce temps il lui découvrit la grandeur de ses peines, particulièrement lorsque sa divine justice les augmente, et elle disait que c'était une chose terrible. La foi vive en est rare, aussi bien que des autres vérités de notre sainte religion ; et c'est une chose étonnante, si d'un côté l'on en considère la créance, et d'autre part le peu de violence que l'on se fait pour s'en délivrer, ou au moins y rester peu, et le peu d'application que l'on a à soulager les pauvres âmes qui y souffrent tant de tourments. Hélas ! devrait-on rien oublier pour les assister, par le saint sacrifice de la messe, par les indulgences qu'on peut leur appliquer, par les pénitences, par les aumônes et par les prières ? et devrait-on jamais se lasser d'un secours si miséricordieux ? Combien de fois devrait-on soupirer devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, durant le jour, pour le prier de leur faire part de sa douloureuse passion ! Ne serait-il pas à désirer qu'à toutes les heures on eût ce souvenir charitable ?

Néanmoins, dans ce temps que notre sœur était toute remplie du désir de la mort, comme elle n'ignorait pas qu'il fallait mourir sans réserve à tous désirs, elle les perdait dans le bon plaisir divin, s'abandonnant entièrement aux ordres de son adorable providence, et renonçant à toute propre volonté ; elle demeurait constamment dans la perte de ce qu'elle eût pu souhaiter davantage, et si elle se laissait aller à quelques saints désirs dans la créance qu'elle avait qu'ils lui venaient de l'esprit de Dieu, elle était prête à lui en faire le sacrifice quand il en ordonnerait de la sorte. Une âme qui n'a plus de propre volonté, établit sa demeure dans la paix.

Il faut donc remarquer que des désirs si ardents et si pressants de sortir de cette vie ne lui ôtaient pas la crainte des jugements de Dieu. Ces désirs et cette crainte compatissaient bien ensemble, puisque la vue de nos péchés nous doit donner de la terreur de l'enfer que nous méritons, et que le zèle et l'amour de la gloire de Dieu nous élevant au-dessus de cette crainte, nous doit faire aspirer après le ciel, le lieu de la plus grande gloire de cet Etre infini, que nous pouvons espérer par les mérites de notre bon Sauveur Jésus-Christ : c'est lui qui est notre tout en toutes choses, notre rédemption, notre justification, notre sanctification. Ah ! comment se fait-il que, lui étant si redevable, on l'aime si peu ? En vérité, en vérité, il faut renoncer à l'aimer, ou il faut l'aimer uniquement.

CHAPITRE IX.

Sa précieuse mort.

Dieu tout bon et tout miséricordieux, qui avait inspiré à la sœur Marie-Angélique tant de désirs de la mort, lui accorda enfin

ce qu'elle avait souhaité avec tant d'ardeur; elle en avait eu révélation, ce qui est arrivé à grand nombre de saints. Elle a dit à des personnes de confiance, qu'elle serait malade durant une année, et qu'ensuite elle mourrait, ce qui s'est vérifié exactement, sa dernière maladie ayant commencé le 16 février de l'année 1684, et son décès étant arrivé le 16 du même mois de l'année 1685; c'est ce qui lui fit dire à son directeur entrant en sa chambre avant un long voyage qu'il allait faire, qu'elle se sentait le cœur très-pressé et dans la douleur, ayant un pressentiment que ce serait pour la dernière fois, comme il est arrivé. Elle a aussi prédit le genre de sa dernière maladie, et que la divine Providence changerait la conduite qu'elle tenait sur elle depuis un si long temps, la mettant dans une entière impuissance de manger ni viande, ni poisson, ni œuf, ni potage maigre qui fût bien accommodé, et souvent même du pain, à moins que ce ne fût du gros pain, ne lui permettant pas de s'approcher jamais du feu, et de se servir de remèdes en ses maladies, ce qui a été remarqué : car cette dernière année elle a eu la liberté de se chauffer, de prendre des bouillons de viande, et d'user des remèdes ordinaires de la médecine; de se chauffer, et d'être traitée comme les autres malades, à l'exception d'environ un mois, qu'elle ne put prendre que du lait avec du pain.

Cependant il ne faut pas penser que cette liberté qui lui fut accordée donna à sa nature quelque satisfaction, dont elle portait une privation entière; la divine Providence en cela la fit toujours marcher par la même voie, lui ôtant tout le plaisir que ces choses lui pouvaient naturellement donner. Ses maux redoublèrent, et elle souffrit tant de douleurs, et si aiguës, qu'on aurait de la peine à se les imaginer; on avait beau lui donner des remèdes, ils lui étaient inutiles et sans effet; mais ce qui lui était plus crucifiant, est la soustraction d'une certaine force qui lui avait été accordée dans ses plus douloureuses souffrances, et qui la soutenait si puissamment, qu'au lieu de se laisser aller à la moindre plainte, elle paraissait comme insensible, au grand étonnement de ceux qui savaient ses tourments. Pour lors elle était comme laissée à elle-même et à la sensibilité de la douleur, ce qui lui tirait quelques plaintes, quoique sa constance fût inébranlable dans le fond de son âme. C'est en cet état que Job, le miroir d'une patience achevée, a dit qu'il s'ennuyait de vivre (*Job.* x, 1); que le grand Apôtre qui protestait (*II Cor.* vii, 4) qu'il surabondait de consolations au milieu de ses tribulations, a déclaré (*II Cor.* i, 8) que son affliction était si excessive, que la vie lui était ennuyeuse : mais notre bon Sauveur n'a-t-il pas dit, comme il est écrit dans l'Evangile de saint Matthieu (xxvi, 38), que son âme était saisie d'une tristesse mortelle? Cet évangéliste ne nous apprend-il pas qu'il commença à être triste et affligé dans le village de Gethsémani, c'est-à-dire, comme le remarquent les interprètes, à être fort pressé par la tristesse; néanmoins son âme en sa suprême partie jouissait des joies incompréhensibles de la vision béatifique.

Il fallait que notre sœur, approchant de la mort, entrât en participation de l'état de son divin Maître, lorsqu'il s'en retourna à son Père, et sortait de ce monde; et à son imitation, au milieu de ses peines, elle priait avec plus d'application. Les plus grandes qu'elle endura encore durant cette dernière année, furent les tentations de réprobation dont elle fut exercée d'une manière terrible; elle ne laissa pas cependant, parmi tous ces maux, de veiller les nuits entières devant le très-saint Sacrement durant trois mois pendant ce dernier temps de sa vie; mais depuis la fête de la Toussaint, qui précéda sa mort de trois mois et demi, elle fut réduite par ses maladies dans une entière impuissance de continuer ses veilles dans l'église. Les diables lui avaient insulté là-dessus auparavant, lui ayant dit que bientôt ils l'empêcheraient bien de continuer davantage cet exercice de piété et de dévotion envers notre adorable Sauveur dans ce mystère de la consommation de son amour; ce qu'ils pouvaient facilement préjuger par la liberté qui lui en serait ôtée par ses maladies.

Son corps en fut accablé pendant cette dernière année; les fluxions étaient abondantes, et elle était travaillée d'une toux si fréquente, qu'à peine pouvait-elle respirer; elle avait un flux qui ne la laissait pas en repos, des maux de cœur extrêmes, une douleur de côté si violente, que sa chair s'enflait à faire peur, et qu'il semblait que ses os allaient sortir de leur place : joignez toutes ces peines extérieures aux intérieures, et vous verrez une personne sur une épouvantable croix. Si Dieu emploie tant de travaux à purifier les âmes les plus saintes pour paraître à la mort en sa divine présence, que doivent faire les pécheurs qui ont tant de crimes, et qui sont souillés par tant d'abominations? Mais il faut aussi méditer que les saints souffrent selon la mesure que la gloire de Dieu leur destine, et de plus pour se disposer à ses plus pures et plus intimes communications; et que, comme l'a remarqué un pieux et savant auteur, les grandes croix, ainsi que la société manifeste de Jésus dont elles sont suivies, appartiennent plus communément aux âmes qui n'ont commis aucun péché notable depuis leur baptême, qu'à celles qui en ont été lavées par la pénitence. Notre bon Sauveur avait fait connaître à notre sœur les desseins qu'il avait de la purifier et sanctifier par toutes ces dernières souffrances, dans une vue surnaturelle, où elle crut voir une fournaise ardente dans laquelle il jetait son cœur et le consumait entièrement.

Enfin, l'heure que la divine Providence destinait pour la tirer du monde approchant, ses peines redoublèrent à l'intérieur et à l'extérieur; on la vit en des angoisses terribles; elle fut comme abandonnée à la dou-

leur, et elle ressentit plus vivement que jamais les croix. Elle entra dans un délaissement bien crucifiant par une crainte qui la saisit que tous ses états n'eussent été des illusions, Dieu permettant au diable de lui mettre dans l'esprit qu'elle avait été trompée : elle voyait des crimes en ses plus innocentes actions, en sorte qu'elle aurait beaucoup embarrassé pour lors tout autre confesseur que son directeur, et assurément ce fut pour elle un effet d'une singulière providence, que son retour d'un long voyage pour l'assister en ces jours mauvais; et il sembla qu'elle n'attendait que lui, puisqu'elle mourut peu de temps après son arrivée.

Pendant néanmoins le crucifiement de son esprit et l'abattement de son corps par une douleur universelle depuis les pieds jusqu'à la tête, elle avait des intervalles de bonnes lumières et d'une sainte consolation ; et dans ce temps-là elle parlait de Dieu avec une ferveur sensible : il y avait plusieurs mois que ses entretiens ordinaires n'étaient que de la mort, de l'éternité, et du Dieu de l'éternité. Dans ses dernieres heures elle s'écriait : « Aimer, mourir et souffrir, voilà ce que nous avons à faire : ô que la mort me semble avoir de charmes ! quand je pense que par elle le règne de Dieu arrivera, et que celui du péché sera détruit; ce qu'elle répétait plusieurs fois. » Elle s'écria une fois tout à coup : « c'est le divin amour qui a tout fait faire à Dieu, c'est pour le divin amour que tout est fait, il faut que tout se réduise à cet amour; » et elle dit là-dessus des vérités sublimes et édifiantes. Il est assuré qu'elle parlait au delà de sa capacité, ce qui étonnait des personnes d'esprit et de science. Elle dit la veille de sa mort à son directeur, que s'il lui fallait passer par une fournaise de feu pour aller à Dieu, elle s'y jetterait de grand cœur ; et durant quelque peu de temps qu'elle n'eut pas l'usage de sa raison, elle criait : « Allons à Dieu, allons à Dieu, donnez-moi ma robe pour m'en aller ;» et aux assistants : « Ne voulez-vous pas venir avec moi ? vous serez ravis de voir Dieu, allons donc, allons à Dieu ; » et elle tâchait de se lever si elle eût pu. Etant revenue à elle-même, et jouissant d'une entière liberté d'esprit, elle dit à son directeur qu'elle était dans un état très-paisible, qu'elle sentait son esprit s'en aller doucement à Dieu et se réunir à son principe ; et peu après : « Mes intérêts me prennent, j'ai peur des jugements de Dieu ; » et son directeur lui ayant répondu : « C'est maintenant plus que jamais qu'il faut dire, Dieu seul, » elle répéta plusieurs fois : « Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, je ne veux que Dieu seul, rien que Dieu, rien que Dieu, rien que Dieu. »

C'est une chose merveilleuse que la grandeur de la pureté où l'âme doit être pour jouir de Dieu ; ce Dieu saint et la sainteté même ne laissait en sa servante aucune imperfection sans la punir aussitôt. Etant à l'agonie, et sa gorge étant toute desséchée, ayant demandé un peu à boire pour recevoir quelques soulagements qui, à la vérité, n'étaient plus nécessaires, elle en fut terriblement punie, Dieu ayant permis au démon de la tourmenter cruellement, de lui remplir l'imagination d'espèces affreuses, et de lui faire porter des impressions malignes que leur rage leur inspirait. Son directeur l'exhortant à la confiance dans ce temps de la tentation, elle lui répondit : « Il n'y a plus de miséricorde pour moi; » ce qu'elle disait par la suggestion du démon, qui s'était emparé de son imagination

Mais notre bon Sauveur l'ayant délivrée de toutes ces impressions diaboliques, elle dit : « les jugements de Dieu sont effroyables ; » puis, rentrant dans le calme, elle demeura dans une douce et continuelle tendance à Dieu. Voici une protestation de sa dernière volonté, qu'elle fit, et qu'elle voulut signer, mais avec une grande peine, les forces du corps lui manquant.

« *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit mon Dieu.*

« Je désire de mourir dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ comme sa victime, et particulièrement la victime de cet aimable Sauveur dans le très-saint Sacrement de l'autel, m'unissant à son immolation à son Père, lui référant l'être qu'il m'a donné, et me réjouissant de le lui sacrifier par ma mort; désirant de tout mon cœur que son règne arrive en tout ce que je suis, et que ses divins intérêts s'établissent sans réserve en moi, voulant oublier pour jamais les miens, et lui abandonner mon éternité, seulement que la très-sainte Trinité soit uniquement glorifiée en moi. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul. Ses seuls intérêts, sa seule gloire, en ma mort, après ma mort, pour jamais. Je meurs fille de la sainte Eglise romaine, sous la protection de la très-sainte Vierge, toujours Vierge immaculée, même dès le premier moment de sa toute sainte conception, Vierge mère de Dieu (vérités pour lesquelles je voudrais donner de bon cœur ma vie), sous la protection de saint Michel et des autres sept princes qui sont les plus près du trône de Dieu; de mon bon ange gardien, de tous les neuf chœurs des anges bienheureux, de saint Joseph, de saint Jean l'évangéliste, de saint Elie, de sainte Thérèse, du bienheureux Père Jean de la Croix, et de tous les saints.

MARIE-ANGÉLIQUE *de la Providence.* »

Elle reçut les sacrements de pénitence, de la divine communion et de l'extrême-onction, et, après être entrée dans une agonie assez tranquille qui dura peu, et après les prières ordinaires de l'Eglise, que l'on fait pour l'âme en cet état, elle rendit son esprit à Dieu, un vendredi, environ sur les onze heures du matin, le 16 février de l'année 1685, comme il a été dit, étant âgée de trente-quatre ans et trois mois.

Elle fut revêtue de l'habit des religieuses de Notre-Dame du mont Carmel, avec le voile; et son corps, quoique son âme en fût séparée, avait quelque chose qui donnait de la dévotion. On le laissa exposé, le visage découvert, et dès que l'on sut sa mort, l'on y vint en foule pour lui jeter de l'eau bénite. Ce fut une chose bien remarquable, d'y voir la grande affluence de toute sorte de personnes de différents états, qui continua depuis les onze heures du matin jusqu'à huit heures du soir. On ne se contentait pas de baiser les mains et les pieds, mais on coupait de ses cheveux, de ses habits, de ses autres hardes, des gens même considérables demandant quelque chose qui lui eût appartenu; on ne pouvait quitter ce corps mort, à la différence des autres qui donnent de l'horreur, et il demeura si flexible, même le lendemain, que l'on lui donnait tous les mouvements et postures que l'on voulait. Les petits écoliers, au sortir du collége, y accoururent, et ils demeuraient à genoux auprès de ce corps dans une modestie qui édifiait. Mais ce qui est bien étonnant, est de voir un concours si grand de toute sorte de personnes pour une fille dont la vertu était connue de peu de gens; et l'on n'en peut attribuer la cause qu'à des mouvements secrets que la divine Providence en inspirait. La même chose étant arrivée au décès du P. Bernard, homme de Dieu, dont la piété singulière a fait tant d'éclat à Paris; et le nonce du Pape qui était pour lors en France, l'ayant remarqué, passant devant la maison de ce serviteur de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, il s'écria : le grand amour de ces peuples qui accourent par respect pour voir le corps de ce prêtre, est une grande marque de sainteté.

Plusieurs ecclésiastiques et autres personnes de piété veillèrent auprès du corps de notre sœur, et le lendemain, après avoir été porté à l'église de la paroisse, il fut conduit en l'église des religieuses Ursulines pour y être enterré. Elle avait autrefois désiré d'être enterrée dans un cimetière de la ville d'Evreux, qui est proche du grand chemin, hors des faubourgs, et qui est destiné pour les pauvres qui passent, ce qui a été remarqué; mais l'amour de son Sauveur au très-saint Sacrement de l'autel, l'avait emporté au-dessus des inclinations que le désir de son abjection lui causait. Il était juste que son corps demeurât après sa mort où il avait été si continuellement le jour et la nuit pendant sa vie. Il a donc été enterré aux pieds du saint autel, où elle avait veillé si longtemps en oraison avec son bon Maître. Dieu tout bon lui en avait voulu donner quelque connaissance, quelques mois auparavant son décès. Car un jour elle fut surprise de voir une personne qui lui ressemblait revêtue en Carmélite au milieu de deux anges qui la mettaient dans un lieu proche de l'autel, ce qui sans doute était une marque de ce qui est arrivé.

Monsieur de l'Angle, chanoine de l'église cathédrale d'Evreux, pénitencier, official, et grand vicaire de monseigneur l'évêque, officia à ses funérailles; il y célébra la messe solennellement, M. Jamet, chanoine de la même cathédrale, et sous-pénitencier, y servant de diacre, et M. Maréchal, confesseur des religieuses de la maison, de sous-diacre, et plusieurs autres ecclésiastiques y assistant : l'église des Ursulines était tendue de blanc, et le drap qui couvrait la bière était d'un beau taffetas de la même couleur. Les pensionnaires desdites religieuses sortirent pour accompagner le corps, ayant toutes des cierges blancs en leurs mains, et grand nombre de filles de la ville s'y trouvèrent; la foule du peuple fut encore grande le jour de l'enterrement aussi bien que la veille, et depuis ce jour-là plusieurs personnes viennent à son tombeau pour y implorer les miséricordes de Dieu. Il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui ne veuillent être du nombre, et ceux mêmes que l'on conduit par la main, et qui, par un mouvement secret, mais puissant, pressent les mères de les conduire au tombeau de la servante de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère; et y étant arrivés, on les voit se prosterner, et baiser avec respect le lieu où elle est enterrée.

L'on rapporte plusieurs secours merveilleux arrivés à diverses personnes après avoir eu recours à son intercession; mais comme ces choses ne sont pas autorisées par ceux à qui il appartient d'en juger, nous les laissons au temps que la divine Providence a destiné pour les faire éclater, si elle en dispose de la sorte. L'on a fait encore un service solennel à la fin de l'année, où M. Duraucel, chanoine de l'église cathédrale, archidiacre et grand vicaire de monseigneur l'évêque, a officié, n'étant pas à Evreux dans le temps de sa précieuse mort.

On rapporte encore une révélation qu'une personne de piété a eue de la gloire de la sœur Marie-Angélique, dans laquelle il lui a été montré qu'elle avait été en purgatoire depuis les onze heures du matin jusqu'à environ les sept heures du soir. Cette personne qui demeure dans un lieu éloigné d'Evreux, n'a jamais connu notre sœur, mais elle en a eu plusieurs fois des vues surnaturelles par des lumières extraordinaires; elle l'a vue pendant sa vie comme un vase précieux que Dieu prenait soin d'embellir et d'orner, et il lui fut dit durant sa dernière maladie, qu'elle mourrait, comme il est arrivé. Mais ce n'est pas la seule personne à qui notre bon Sauveur a fait connaître les grâces et les vertus de la sœur, que nous avons proposées, comme nous avons déclaré dans le premier chapitre de cette histoire, afin que nous aimions Dieu pour Dieu à son imitation, afin que Dieu seul soit l'esprit dominant qui vive et qui règne dans tout ce que nous sommes, dans tout ce que nous faisons, dans tout ce que nous souffrons. C'est ainsi que nous finissons ce petit ouvrage, comme nous l'avons commencé; car enfin nous ne pouvons nous lasser de le dire, et redire :

Dieu seul, Dieu seul, toujours Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. O mon Dieu! ô mon Dieu! que votre pur amour me fasse finir les derniers moments de ma vie en cette manière. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

Loué, béni et adoré soit Notre-Seigneur Jésus-Christ dans ses saints. Ainsi soit-il.

LA

VIE DE SAINT TAURIN,

APÔTRE ET PREMIER ÉVÊQUE D'ÉVREUX

A DIEU SEUL EN TROIS PERSONNES.

O glorieuse et suradorable Trinité, prosterné devant votre trône, je vous y adore avec le bienheureux saint Taurin, je viens y jeter les couronnes que vous lui avez données après avoir soutenu le glorieux combat de la foi, qu'il a porté la peine comme un bon soldat de Jésus-Christ, qu'il a achevé sa course, et qu'il a gardé la fidélité. Je vous consacre uniquement la vie, les actions héroïques de la Vie de votre saint; je vous soumets ses couronnes en reconnaissance de votre souveraine grandeur, et comme un témoignage qu'il tient de vous ses victoires et toutes ses élévations glorieuses : car tout bienfait excellent, et tout don parfait vient d'en haut, et descend de vous. Vous êtes digne de recevoir gloire, honneur et puissance, parce que vous avez créé toutes choses, et que c'est par votre volonté qu'elles sont et qu'elles ont été créées. Vous êtes le commencement et la fin, la source et le principe de tout être, et sans qui toutes choses ne sont rien. Toutes les créatures ont une intime dépendance de vous dans la possession de l'être qu'ils tiennent de votre main. Vous êtes une origine seconde de tout bien et de toute perfection. Ah! que gloire éternelle vous soit rendue, ô Père, ô Fils, ô Saint-Esprit, qui n'êtes qu'un seul Dieu, Dieu infiniment saint et la sainteté même, qui êtes saint en toutes vos œuvres, et le principe de toute sainteté. C'est vous qui avez fait de votre bienheureux serviteur Taurin une parfaite image de vos perfections et de votre sainteté, le cachet de votre ressemblance divine, qui l'avez comblé de grâces, de mérites et de gloire; que l'honneur et la gloire vous en soient rendues dans tous les siècles des siècles, à vous, seul Dieu, Roi des siècles, immortel et invisible. Ainsi soit-il

---

A LA REINE DE TOUS LES SAINTS

Bienheureuse Vierge, c'est avec justice que l'Eglise vous appelle la Reine de tous les saints, parce qu'étant Mère de Dieu, en cette qualité toutes les créatures du ciel et de la terre deviennent vos sujets, tous les anges et les saints dépendent de vos grandeurs ineffables. Mais vous êtes encore la Reine des saints par l'éminence de votre admirable sainteté. Vous êtes cette montagne prédite par le prophète Isaïe (II, 2), sur laquelle se devait bâtir dans les derniers temps la maison du Seigneur; montagne où le Seigneur a désiré habiter, et où il habitera éternellement; montagne fondée sur le haut des monts, et élevée au-dessus des collines; montagne qui a eu ses fondements sur les montagnes saintes; qui dès le premier moment de cette immaculée conception avez été élevée au-dessus des plus grands saints dans la consommation de leur course; qui, dès que vous avez commencé d'être, avez eu plus de perfection qu'ils n'en ont eu à la fin de leur vie : et c'est pourquoi le Seigneur a plus aimé vos portes, que tous les tabernacles de Jacob. (*Psal.* XXXVI, 2.)

Après cela, comme le prophète Isaïe a prophétisé, toutes les nations sont accourues en foule à vous, plusieurs peuples y sont venus en disant : *Allons, montons à la montagne du Seigneur, et à la maison du Dieu de Jacob, il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers.* (*Isa.* II, 2, 3.)

Le glorieux saint Taurin est du nombre de ces peuples; il est venu à vous, auguste Reine des saints et saintes, il y a trouvé un Dieu fait homme, qui lui a donné la science du salut, dont il a instruit les nations qui se sont converties. Il a trouvé, ô sainte montagne, sur votre sommet, le froment qui est le pain, qui est la nourriture céleste de nos

âmes. Il y a trouvé le béni fruit de votre ventre, élevé plus que tous les cèdres du Liban. O bienheureuse cité de Dieu, que l'on dit de vous des choses vraiment glorieuses!

C'est dans vous que les peuples d'Evreux, alors étrangers de la foi, sont nés, ayant été régénérés en Jésus-Christ par le saint baptême : car un homme, et un homme est né dans vous, un Homme-Dieu, un homme Chrétien, à qui vous avez été donnée pour Mère par cet Homme-Dieu sur la croix, en la personne de l'aimable saint Jean l'évangéliste, qui représentait tous les fidèles.

Isaïe avait prédit (XXVI, 1, 2), qu'alors on chanterait dans la terre de Juda, c'est-à-dire dans la sainte Eglise, *Sion est votre ville forte.* Il vous prédisait, glorieuse Vierge, dont il avait dit que vous seriez appelée la cité du Seigneur, la Sion du saint d'Israël, la ville recherchée et chérie du Seigneur, dont le Sauveur serait lui-même la muraille et le boulevard.

C'est le cantique que nous chantons devant votre trône, ô grande Reine, reconnaissant que votre Fils adorable a été par vous et en vous notre protection intérieure et extérieure dans tous nos besoins temporels et spirituels durant tout le cours de notre vie ; et nous vous disons avec le Psalmiste (*Psal.* V, 12), que tous ceux qui demeurent en vous, doivent être comme des personnes ravies de joie : ravies de joie pour la douce protection qu'elles y trouvent, ravies de joie pour les grâces qu'elles y reçoivent, pour les bénédictions abondantes qui y sont données.

C'est ce que je dois reconnaître en mon particulier, et ce que je ne dois jamais cesser de publier, étant obligé de chanter vos miséricordes sur le plus indigne de vos serviteurs. Ce sont ces miséricordes que j'ai toujours expérimentées depuis le commencement de ma vie jusqu'à présent dans toutes sortes d'occasions, et dont je vous demande en confiance la continuation et l'augmentation dans tous les moments qui me restent, et à l'instant de ma mort, pour la gloire de la suradorable Trinité. C'est pour cette gloire qu'ayant eu la grâce d'écrire ce petit traité de la Vie de l'un de vos plus saints serviteurs, je l'apporte à vos pieds, aussi bien que tous les autres, vous demandant en toute humilité que vous obteniez de ce Dieu seul en trois personnes, qu'il en soit vraiment et uniquement glorifié, qui est la seule chose que je dois, et que je veux seulement rechercher. Ainsi soit-il, ainsi soit-il, ainsi soit-il.

LA

VIE DE SAINT TAURIN,

APÔTRE ET PREMIER ÉVÊQUE D'ÉVREUX.

CHAPITRE PREMIER.

Sa naissance et son enfance.

Tout a été grand dans le glorieux saint Taurin. Sa naissance selon la chair, étant sorti d'une famille illustre et de parents nobles. Son père s'appelait Tarquin, qui vivait dans les ténèbres de l'infidélité, et sa mère Euticie, qui était chrétienne, et dont l'on a écrit qu'elle a eu la gloire d'être martyre de Jésus-Christ. Mais je ne m'arrête pas à une naissance qui est en horreur aux yeux de Dieu, et que les saints Job (III, 3) et Jérémie (XX, 14) ont maudite. Je ne le considère pas selon ce qu'il est né du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme; mais selon ce qu'il est né de Dieu. (*Joan.* I, 13.) Il n'y a que cette seule régénération de Jésus-Christ qui soit véritablement grande, et c'est par cette seconde naissance que Taurin a été fait enfant de Dieu, et membre d'un Homme-Dieu, et qu'il est entré dans la glorieuse alliance des trois personnes divines de la suradorable Trinité. C'est dans cette vue que je le regarde, et qu'il est grand devant le Seigneur.

Sa naissance, comme celle des plus grands saints, a été précédée de signes miraculeux. Sa mère qui vivait, comme une autre Elisabeth, dans les commandements et les ordonnances de Dieu, n'ayant point d'enfants, lui en demandait avec beaucoup d'humilité et de persévérance, et ce fut dans le temps de ses plus ferventes prières que l'ange du Seigneur lui apparut tenant une verge d'or dont il lui toucha le sein, d'où elle vit sortir aussitôt un lis qui répandait une odeur divine, et ensuite elle se trouva grosse de notre saint.

Cette vision n'est pas sans mystère dans laquelle il est représenté sous la forme d'un lis. La divine Providence le destinant pour être un grand prêtre, comme Simon, fils d'Onias, que le Saint-Esprit, dans l'*Ecclésiastique* (L, 8), compare à cette fleur. De grands saints ont paru sous la même forme, et entre autres saint Norbert, le fondateur de l'ordre de Prémontré, et le zélé défenseur de la pureté de l'Immaculée Conception de l'admirable Mère de Dieu, dont l'âme fut vue monter au ciel sous cette figure. Mais c'est ce qui lui donne une ressemblance très-spéciale à Notre-Seigneur, qui est appelé dans les cantiques *le lis des vallées* (*Cant.* II,

1); et à sa très-sainte Mère qui y est comparée au lis, et dont il y est dit que son chaste sein en est tout environné (*Cant.* VII, 2): et de plus c'est qu'il était destiné pour faire fleurir les lis des vertus dans la terre déserte du pays d'Evreux, par les vices qui y régnaient parmi les ténèbres du paganisme. Et si l'ange le fait paraître comme un lis qui répand une odeur divine, c'est qu'il devait être, comme le grand Apôtre, la bonne odeur de Jésus-Christ.

Après une faveur si singulière, il a bien pu dire, comme le prophète Isaïe (XLIX, 1): Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère; il s'y est souvenu de mon nom lorsque j'étais encore dans ses entrailles; c'est lui qui m'a formé dès le ventre de ma mère pour être son serviteur, et qui m'a établi pour être la lumière des nations. Il a pu dire, avec l'Apôtre, que Dieu l'avait choisi dès le ventre de sa mère, et appelé par sa grâce, pour faire connaître son Fils et annoncer son Evangile aux nations. (*Galat.* I, 15.)

C'est pour un si haut dessein que Dieu se l'est attribué auparavant même qu'il fût conçu, par l'offrande que la pieuse Euticie lui faisait de l'enfant qu'elle lui demandait par tant de prières, le vouant à son service, et le destinant à sa gloire; et ensuite il se l'est appliqué pour le servir dans la sainteté et dans la justice, le tenant en sa présence tous les jours de sa vie.

Ayant reçu le saint baptême, il semblait que toutes les inclinations du vieil homme s'étaient converties en celles de Jésus-Christ. Tout ressentait la grâce dans cet enfant de prières et de bénédictions, et à le considérer attentivement on en pouvait dire comme de saint Jean-Baptiste, qui pensez-vous que sera cet enfant? car la main de Dieu est avec lui. Le Saint-Esprit qui l'avait destiné à une haute sainteté, ne souffrit pas que les jeux et les vanités du monde profanassent son cœur; non-seulement il le préserva des pompes du siècle, à qui tous les Chrétiens renoncent dans leur baptême, et dont il y en a si peu qui observent les promesses qu'ils y ont faites, mais encore il lui avait inspiré une sainte horreur des divertissements que les enfants du monde recherchent; et cet enfant de Dieu, dans l'union avec Jésus-Christ, et à son imitation croissait et se fortifiait en esprit, en vertu, en lumière, en sagesse spirituelle, et en une vie toute contraire à celle de la chair.

CHAPITRE II.

Saint Taurin est envoyé à Evreux, par la divine Providence.

Je n'entre point en discussion ni du Souverain Pontife qui a envoyé saint Taurin à Evreux, ni du temps qu'il y est venu. Je sais qu'il y a de la difficulté à l'égard du temps de sa mission, et à l'égard du Pape qui la lui a donnée. Mais comme je n'écris pas pour satisfaire à la curiosité des esprits, mais à la piété des fidèles d'Evreux, il suffit qu'ils apprennent la très-grande miséricorde de Dieu qui les a délivrés de l'enfer, leur envoyant saint Taurin, pour éclairer ceux qui les ont précédés, qui étaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire leurs pas dans le chemin de la paix.

Les circonstances des choses ne doivent pas faire douter de leur vérité, autrement il faudrait révoquer en doute et la création du monde et la naissance du Sauveur, sa sainte vie et sa précieuse mort. Car combien de différentes opinions entre les savants sur le calcul de la création du monde et de la naissance de Jésus-Christ, de l'âge qu'il a vécu, et de l'année qu'il a été crucifié.

Entrant dans les desseins de mon divin Maître, et je renonce pour jamais en sa sainte présence à en avoir d'autres, j'écris afin que le feux de son divin amour brûle dans les cœurs, car c'est ce qu'il est venu apporter en terre, et c'est ce qu'il a apporté par saint Taurin. Comme il nous assure qu'il ne veut autre chose, c'est donc tout ce que nous devons vouloir. C'est par suite ce que je dois prétendre écrivant cette vie. Mais il sera bien difficile que ce feu sacré ne s'allume vivement dans nos cœurs si nous entendons bien ces trois vérités. La première que Dieu tout bon et tout miséricordieux nous a délivrés des peines infinies de l'enfer par la mission de saint Taurin. Hélas! nous en parlons en des termes ordinaires, comme d'une chose commune; mais c'est ce qui est inexplicable. La seconde, qu'il nous a mis en état de participer pour jamais à son bonheur même, ce qui est bien admirable, le bonheur de Dieu même, si nous sommes fidèles à sa grâce. La troisième, que ce discernement qu'il a fait de nous d'avec tant de nations infidèles, n'a point d'autre cause que sa seule bonté. Hé! comment méditer avec attention ces grandes vérités, sans être consommé dans les plus vives flammes du pur amour!

Ecrions-nous ici avec le Psalmiste: *O Jérusalem*, ô église d'Evreux, *chante les louanges du Seigneur, chante les louanges de ton Dieu, il n'a point traité de la sorte les autres nations.* (*Psal.* CXLVII, 12-20.) Qu'un chacun de nous dise avec le même Prophète; mais c'est ce qui se doit dire avec de fortes réflexions: *Si le Seigneur ne m'eût secouru, mon âme serait déjà dans l enfer.* (*Psal.* CXXIII, 1-6.) Hélas! nous foulons aux pieds les cendres de ceux qui nous ont précédés, qui y brûlent pour jamais. Comment pouvoir penser à cette vérité sans être saisi de toutes parts d'une frayeur inexplicable? Qu'Israël dise maintenant: si le Seigneur n'eût été avec nous, si le Seigneur, dis-je, n'eût été avec nous, notre âme eût passé au travers des eaux impétueuses qui nous auraient abîmés. O mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais toutes les grâces que tu as reçues de lui.

Mais il ne faut pas oublier son saint, dont il s'est servi pour nous favoriser de tant de dons et de tant de grâces. Il est notre père qui nous a engendrés à Jésus-Christ par le saint Evangile; il le faut aimer comme le

père de nos âmes, il le faut révérer comme l'apôtre qui a fait reluire le beau jour de la grâce dans le pays que nous habitons, il le faut suivre fidèlement comme le pasteur que le ciel nous a donné pour nous faire entrer dans la bergerie de Jésus-Christ, lorsque nous étions des brebis errantes; il le faut écouter comme notre maître qui nous est venu enseigner la science du salut.

Mais il est le saint patron que la divine Providence a donné au diocèse d'Evreux; et puisqu'elle veut que nous le regardions comme le modèle sur lequel nous devons régler nos mœurs, afin que le divin amour s'allume dans nos cœurs, c'est la fin que nous nous devons proposer en écrivant cette vie, et le grand motif que doivent prendre ceux qui la liront, et très-particulièrement les pasteurs des âmes, Dieu l'ayant rendu un exemplaire achevé de ceux à qui il en confie les soins.

C'est ce qu'a fait toujours l'Eglise d'Evreux, comme il se peut voir dans les anciennes leçons de l'office divin, qui se lisaient il y a plus de quatre cents ans dans les fêtes de son saint apôtre, et qui se gardent dans les archives du célèbre monastère d'Evreux qui porte son nom, dans lesquelles elle exhorte à une sainte joie de ce que la divine Providence nous a donné un guide si assuré, et un docteur rempli d'une science si divine, pour nous conduire dans le chemin de l'éternité et pour nous instruire dans les voies du salut. Et elle remarque que sa pure vie, entre les vies des autres saints, est l'une de celles qui renferme des vertus plus solides pour nous conduire plus efficacement à Dieu. C'est pourquoi elle veut que nous la considérions avec beaucoup d'attention, toutes ses actions et les manières qu'il a tenues pour arriver à Dieu: ce qui ne sera pas, comme elle assure, sans une grande bénédiction; et c'est pour cela qu'elle en fait voir la divine vocation, sa prompte et fidèle obéissance à s'y soumettre, la pure vue qu'il y a eue de Dieu seul, le parfait mépris de tout ce qui n'est pas Dieu, les grandes choses qu'il a souffertes et qu'il a faites pour sa gloire.

Elle dit qu'il a été le parfait imitateur des apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a appelés à sa suite, car la vocation divine est d'une nécessité indispensable. On a beau avoir de bonnes intentions, si le Seigneur n'édifie la maison, en vain travaillent ceux qui tâchent de la bâtir. C'est une vérité de foi, révélée par le Saint-Esprit dans l'*Epître aux Hébreux* (v, 4), personne ne doit s'attribuer cet honneur; car si Jésus-Christ lui-même ne s'est point introduit dans son pontificat, où est la personne, quelques qualités qu'elle puisse avoir, et quelque bien intentionnée qu'elle puisse être, qui doive s'ingérer et se faire sa vocation? Ainsi saint Taurin ne s'est pas introduit lui-même pour être pontife. Malheur à ceux qui entrent dans l'état ecclésiastique, ou qui y engagent les autres sans la vocation de Dieu, quelque bonne intention qu'ils puissent avoir; et à plus forte raison quand c'est par des vues humaines. Oh! combien y en a-t-il qui s'y ingèrent par des motifs de leur établissement temporel, ou de l'honneur, ou d'une vie aisée? combien y en a-t-il qui permutent ou résignent leurs bénéfices par la vue d'un revenu plus considérable, ou de quelques avantages temporels? il y en a même à la mort qui les résignent par des vues de chair et de sang. Combien y a-t-il de patrons qui les donnent aux plus dignes entre les dignes, comme l'ordonnent les conciles, et comme le prix du sang de Jésus-Christ le demande? Combien y en a-t-il entre les personnes, et quelquefois qui ont de la vertu d'autre part, qui, dans leurs permutations ou résignations, considèrent fortement cette obligation? on pense avoir beaucoup fait quand on a dit, c'est un honnête homme. Mais que reste-t-il à toutes ces personnes qu'une attente redoutable du jugement de Dieu? il faut entrer par la porte de la bergerie qui est Jésus-Christ, ceux qui montent par ailleurs sont des larrons et des voleurs.

C'est par cette porte que saint Taurin est entré dans l'état ecclésiastique, y ayant été appelé par Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme les saints apôtres; et à leur imitation ayant tout quitté pour le suivre: il a oublié sa nation et la maison de son père, toute son illustre famille et ses amis. Il s'est séparé des personnes les plus chères qu'il eût au monde, sans avoir égard ni à la chair, ni au sang, et à toutes les tendresses que son bon naturel lui pouvait donner. Il les a abandonnés pour ne les revoir jamais en cette vie.

On ne peut douter que ce ne fût un coup bien sensible à la pieuse Euticie sa mère, qui l'aimait comme son enfant, et comme une personne que les belles qualités naturelles et les rares vertus rendaient parfaitement aimable. Mais c'était une mère vraiment chrétienne, qui servait en esprit et en vérité le Sauveur de tous les hommes, qui déclare qu'il est venu mettre la division entre le fils et le père, la mère et la fille, et que celui qui aime plus son fils que lui n'est pas digne de lui. Ainsi l'histoire nous apprend que, bien loin de former des obstacles aux desseins de son fils, elle l'animait généreusement à les exécuter, et à une séparation si dure à la nature: en cela bien éloignée de ces parents qui font tant de difficultés à leurs enfants qui veulent quitter le siècle pour suivre les conseils de Jésus-Christ, et qui apportent tant de retardement sous le faux prétexte d'examiner leur vocation; ceux qui aveuglément les engagent dans le monde sans y considérer l'ordre de Dieu. Ce sont ces domestiques de l'homme, dont le Fils de Dieu dit qu'ils seront ses ennemis.

Saint Taurin quitte donc Rome, pour lors une des villes les plus florissantes de la terre, pour aller dans un pays éloigné parmi des peuples étrangers, où il ne pouvait attendre que des rebuts, des mépris et toutes

sortes de croix. Etant issu de parents nobles et riches il pouvait prétendre aux honneurs et aux dignités du siècle, il pouvait mener une vie douce et aisée, il pouvait donner à ses sens les satisfactions qui leur sont propres; mais l'amour de Jésus-Christ lui fait considérer ces avantages du siècle comme des pertes. Il estime, avec le grand Apôtre (*Philip.* III, 8), que tout n'est qu'une perte en comparaison de la haute science de Jésus-Christ, pour l'amour duquel il renonce à toutes choses, les considérant comme de la boue. Il préfère une rigoureuse pauvreté dans un entier dénûment de tous les biens de la terre, à toutes ses richesses. Comme un homme vraiment apostolique il s'en va sans or, ni argent, ayant pour toutes provisions les soins de la divine Providence.

Il savait la grâce que Jésus-Christ nous a faite de s'être rendu pauvre pour nous, étant riche : il savait que c'était la première chose que le Fils de Dieu ordonne à ses apôtres, afin de donner à son peuple la connaissance du salut pour la rémission de leurs péchés; mais ô déplorable état de grand nombre de bénéficiers qui sont employés dans les mêmes fonctions! ce n'est pas seulement la seconde ou la dernière qu'ils se proposent, je parle au moins de l'esprit de pauvreté, car c'est ce que l'on ne considère pas du tout.

Bien loin d'avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus, comme le veut l'Apôtre (*Philip.* II, 5), on est rempli de desseins entièrement contraires. On regarde si les bénéfices sont bons, c'est-à-dire s'ils ont un gros revenu quand on les accepte ou plutôt quand on les brigue, et on a les mêmes vues quand on les change. Ordinairement on commence par là : Combien le bénéfice vaut-il ?

Tous les biens, tous les revenus de notre apôtre d'Evreux consistaient dans la confiance en la seule Providence. On lit dans les anciennes leçons de son office, dont nous avons parlé, qu'il pouvait dire avec saint Pierre, le prince des apôtres : Je n'ai ni or ni argent. Mais on y apprend que les aumônes qu'une si bonne mère lui faisait donner étaient uniquement employées ou a bâtir des chapelles, ou à édifier des hospices pour les pauvres, ou à assister tous ceux qui étaient dans le besoin. O mon Dieu! dans quel état épouvantable sont ceux qui emploient en des usages profanes, en des jeux et des divertissements, en de folles vanités, les revenus ecclésiastiques qui, dans le sentiment des Pères sont les vœux des fidèles, le prix des péchés et le patrimoine des pauvres! Mais si Dieu prononce ces vérités terribles dans le prophète Isaïe (V, 8) : *Malheur à vous qui joignez maison à maison, et qui ajoutez les terres aux terres;* quel malheur sera-ce pour ces ecclésiastiques qui ne pensent qu'à acquérir et à amasser de l'argent! Saint Jérôme et saint Bernard remarquent que ces paroles condamnent principalement l'avarice de ceux qui font une profession particulière d'être à Dieu. Et cependant, ce qui est digne de larmes, ceux qui d'autre part sont exempts des autres vices tombent dans celui de l'amour du bien temporel, et certainement il est rare de trouver des personnes qui en soient véritablement détachées. Mais quelle horreur de voir des bénéficiers mourir de cet attachement, et à qui l'on trouve des sommes considérables d'argent amassé.

L'avarice est un péché que Dieu déteste, et cependant c'est l'idole auquel la plupart du monde sacrifie. C'est cette idole, disent encore les leçons de l'office de saint Taurin, que l'on va chercher jusque dans les lieux les plus profonds de la terre, qu'il a toujours détestée. Mais ne détournons point les yeux de dessus ce patron que la divine Providence nous a donné. Considérons avec attention, comme le veut l'Eglise d'Evreux dans les mêmes leçons, le chemin qu'il nous a tracé, les démarches qu'il a faites, ce qu'il a pratiqué pour l'établissement du règne de Dieu. Il a été un bon pasteur, à l'imitation de Jésus-Christ, et, comme cet aimable Sauveur est descendu du ciel en terre pour recouvrer l'homme perdu, saint Taurin est venu d'un pays très-éloigné dans un pays étranger pour le chercher. Il a fait de longs et pénibles voyages, il est allé de tous côtés, dit l'histoire de sa Vie, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ, et il n'a rien épargné pour ramener toutes sortes de personnes dans les voies du salut.

Malheur à nous au milieu de nos tiédeurs, ou pour mieux dire de nos glaces et de toutes nos insensibilités, à la vue du zèle de cet homme apostolique qui n'a rien, à l'imitation de saint Paul, qu'il ne donne librement, jusqu'à sa personne même, pour les âmes. Il ne faut que des paroles pour instruire les peuples des campagnes par des catéchismes, il ne faut que des paroles pour les exhorter au service de Dieu, et on néglige de faire le catéchisme, on néglige de faire de saintes exhortations qui sont nécessaires, puisqu'il ne suffit pas d'être éclairé, mais qu'il faut pratiquer. Ou bien on fait des catéchismes d'une manière inutile, se contentant d'apprendre par mémoire les vérités sans les faire entendre. Ainsi et les pères et les enfants ne connaissent point Dieu, après avoir dit et redit les vérités du catéchisme. La divine Providence nous a fait donner un livre au public, intitulé *La Science sacrée du Catéchisme*, où nous avons remarqué plus au long cet abus, qu'une longue expérience d'un grand nombre d'années de visite nous apprend tous les jours. Il ne faudrait que faire un peu de chemin dans l'étendue d'une paroisse, et aller dans les hameaux pour y faire assembler les personnes qui les habitent, et qui se trouvent rarement dans l'église de la paroisse, pour les catéchiser et les instruire, il ne s'agit pas de faire des trois cents lieues, comme saint Taurin, pour les aller chercher, et on ne s'en donnera pas la peine ; ce que l'on ferait avec ardeur et promptitude s'il

était question d'empêcher qu'on enlevât quelque dîme.

Le bon pasteur, dit notre divin Maître, appelle ses propres brebis par leur nom : il ne se doit donc pas contenter en général de les appeler. C'est une grande vérité qu'il n'y en a pas une seule dont il ne doive prendre soin, puisqu'il n'y en a pas une seule dont il ne doive répondre au redoutable jugement de Dieu. O condition formidable des pasteurs ! c'est pourquoi il y a des manuels qui leur ordonnent de tenir un registre, qui est appelé le registre de l'état des âmes, dans lequel toutes les personnes des familles sont marquées, afin de les connaître toutes en particulier. Le Fils de Dieu ne dit-il pas : *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent.* (*Joan.* x, 14.)

Malheur à nous dans nos ténèbres, plus épaisses que les ténèbres palpables de l'Egypte, après que le Soleil de justice nous a fait luire une lumière admirable des montagnes éternelles par la prédication de saint Taurin et par ses exemples, qui nous devrait faire voir dans un grand jour ce que valent les âmes. Quand on dit qu'une seule vaut plus que toutes les couronnes et que tout le monde ensemble, c'est beaucoup dire en vérité ; car une seule donc mérite plus de soins et de travaux que tout ce qui fait les soins et est le sujet des travaux de tous les hommes de la terre.

Mais voici quelque chose de plus fort, il n'y a jamais eu de sujet qui méritât plus de larmes que les tourments et la mort d'un Homme-Dieu ; et cependant il défend qu'on pleure sur lui, comparant les maux de sa douloureuse passion et de sa mort ignominieuse avec la perte des âmes ; voulant nous apprendre qu'il n'y a rien digne de larmes comme leur damnation éternelle; et après cela les patrons des bénéfices donneront la charge de ces âmes sur une simple recommandation, ce qu'ils seraient bien fâchés de faire s'il était question de donner une de leurs fermes. On les résignera comme nous l'avons dit, on les permutera avec des personnes qui ne sont pas les plus dignes d'entre les dignes.

Ecrivons encore ici ce que nous savons dans le dernier gémissement de notre cœur. Il y a des pasteurs dans les campagnes, et en bien des lieux, qui abandonnent les pauvres âmes dans l'extrémité de leur vie. Quand ils ont donné les sacrements aux malades, ils ne les vont plus voir. Ils sont administrés, disent-ils, et il y a des paroisses où les pauvres gens craignent de recevoir les sacrements, dans la persuasion où ils sont qu'ils ne verront plus leur curé. Il y en a où les pasteurs se hâtent de donner les sacrements, pour s'exempter de la peine de rendre des visites à leurs malades, qui demeurent sans secours dans un temps où les démons font leurs derniers efforts pour les perdre, et où ils peuvent même retomber dans le péché.

Levez-vous, ô Seigneur, prenez votre cause en main, que l'homme ne s'emporte pas sur vos divins intérêts : que si dans son aveuglement incompréhensible, il ne sait pas peser la grandeur de l'outrage qu'il fait au sang de Jésus-Christ, qu'il apprenne à le pleurer avec des regrets inconsolables, par les larmes que le même Sauveur y a données; qu'il se souvienne qu'à cette vue il est entré dans une agonie qui lui a donné une sueur de grosses gouttes de sang qui coulaient sur la terre. Il faudra être bien dur pour retenir ici ses larmes. Et comment n'en laisserons-nous point couler de nos yeux et des larmes d'eau, pendant qu'un Homme-Dieu répand de larmes de sang de toutes les parties de son corps qui coulent sur la terre, comme de petits ruisseaux.

Qu'on ne s'étonne donc pas de la digression que je fais pour une affaire de telle conséquence aux yeux de Dieu. Je ne sais comment j'aurais pu m'empêcher dans les mouvements forts qui m'en ont pressé dans la seule vue des seuls intérêts de Dieu seul. Et après tout, ce n'est pas trop s'écarter, écrivant la Vie de saint Taurin, de faire voir la grandeur du sujet qui lui a fait quitter son pays, tous ses biens, tous les plaisirs de la vie, pour s'exposer à toutes sortes de croix. C'est même entrer dans la fin pour laquelle je dois écrire, et pour laquelle on doit lire sa sainte Vie, qui est l'imitation de ses mœurs et en particulier de son zèle apostolique pour le salut des âmes, et pour la gloire de la suradorable Trinité dans leur salut. C'est ce que nous devons apprendre dans ce chapitre, qui traite de sa mission dans le pays d'Evreux, et ce que l'Eglise même nous ordonne de faire dans les leçons de l'office du saint.

CHAPITRE III.

Les oppositions des démons à saint Taurin.

Mes frères, écrit l'Apôtre, aux Thessaloniciens (II, 17), *depuis que nous avons été privé pour peu de temps de vous voir des yeux et non pas du cœur, nous nous sommes senti pressé d'un ardent désir de vous revoir. Et nous Paul nous avons eu dessein deux fois de retourner vers vous, mais Satan nous en a empêché.* C'est de la manière que cet ennemi généralement de tous les hommes s'oppose aux hommes apostoliques, à qui il déclare une guerre plus cruelle, parce que dans l'union avec Jésus-Christ ils détruisent son empire. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il a fait tous ses efforts pour empêcher l'entrée de saint Taurin dans la ville d'Evreux, qui pour lors était plutôt un bourg qu'une ville, située au milieu des bois qui l'environnaient de tous côtés. Il prévoyait que le peuple qui y était assis dans les ténèbres, à son arrivée verrait une grande lumière, et que le jour se lèverait pour ceux qui habitaient dans la région de l'ombre de la mort. (*Matth.* IV, 16.)

C'est pourquoi ce prince des ténèbres, qui est appelé Léviathan, c'est-à-dire un serpent à divers plis et replis, se servit de tous ses artifices pour apporter des obstacles à la mission de notre saint. Il se présenta à lui

comme un ours épouvantable, il lui parut comme un lion furieux, il l'attaqua sous la forme d'un grand buffle; et l'homme de Dieu, au nom de la très-sainte Trinité, dont il venait prêcher la foi, avec le seul signe de la croix, triompha glorieusement de cet esprit fier et orgueilleux.

C'est une ancienne tradition que, le démon ayant été ainsi vaincu par le saint, une des cornes du buffle qui l'attaqua lui demeura entre les mains, pour servir de marque de sa glorieuse victoire; et cette corne, qui est d'une grandeur singulière, est encore présentement conservée et montrée dans la célèbre abbaye de Saint-Taurin d'Evreux.

Je ne fais point de difficulté de parler de cette tradition, après messire Claude de Saintes, qui a été évêque de cette ville. Ce grand prélat est assez distingué pour ses rares mérites. Il a été grand pour sa profonde érudition, qu'il a assez fait voir dans ses doctes écrits contre les hérétiques, et particulièrement dans son livre de l'Eucharistie: ouvrage achevé, dont l'un des plus savants théologiens de la Compagnie de Jésus, le célèbre François Turlian, a rendu ce témoignage, qu'il n'y a rien d'omis de tout ce qui regarde la doctrine, et qu'il renferme lui seul tout ce que les autres auteurs ont écrit de ce sujet. Mais il a été encore plus grand par l'éminence de ses vertus, et spécialement par son esprit de pauvreté et son assiduité à l'oraison, par un saint mépris des honneurs du siècle. Il a été un des théologiens du concile général de Trente, où il donna plusieurs marques de sa grande érudition; et il a assisté au dernier concile de la province de Normandie, dont il a dressé les actes; et, à son retour de ce concile, ayant réformé le bréviaire d'Evreux, il y a mis la tradition dont nous parlons, et qui se trouve dans les livres des antiquités de la ville.

Après tout, ce n'est pas une chose nouvelle que les démons aient paru sous la forme de différentes bêtes, et que même ils soient entrés dans leurs corps: l'histoire est pleine de ces apparitions. Ces esprits qui étaient les plus nobles images du Créateur, qui brillaient par leurs éclatantes clartés, qui étaient élevés avec tant de gloire au-dessus du reste des créatures, ayant dégénéré honteusement de leur glorieuse condition par le péché, sont devenus semblables aux bêtes. L'Ecriture les y compare, les représentant comme des baleines, des aspics, des basilics, des lions et des dragons; c'est pourquoi il ne faut pas être surpris s'ils sont contraints de se voir sous ces figures qui marquent l'énormité du péché. Oh! qui saurait ce que c'est que l'offense de Dieu!

Les Pères de l'Eglise nous ont parlé de ces apparitions; saint Athanase en rapporte plusieurs dans la Vie de saint Antoine, et saint Jérôme, dans celle de saint Hilarion, dans laquelle il remarque que non-seulement on amenait de différents lieux à ce saint des personnes possédées du diable, mais encore des bêtes mêmes, dans lesquelles ce cruel esprit était entré, et il écrit que cela arrivait ordinairement. Il parle en particulier d'un chameau d'une énorme grandeur, dans lequel le démon était entré, qui fut mené au saint par plus de trente hommes qui le conduisaient, étant lié par de grosses cordes; ses yeux étaient tout de sang, et ses rugissements effroyables. L'homme de Dieu l'ayant aperçu, commanda aussitôt qu'on le laissât libre; et cet animal furieux s'en étant approché comme pour le dévorer, tout à coup tomba à ses pieds, ayant la tête contre terre, faisant paraître autant de douceur qu'il avait marqué auparavant de cruauté.

Or, si saint Jérôme rapporte qu'on amenait tous les jours, c'est-à-dire ordinairement, à saint Hilarion, de ces bêtes féroces dans lesquelles le diable était entré, pour l'en faire sortir, il n'y a pas à s'étonner si l'on a écrit qu'il est entré une fois dans le corps d'un buffle pour attaquer saint Taurin. Mais l'Ecriture ne nous apprend-elle pas qu'une légion de démons entra dans un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur une montagne, qui se précipita du haut de la montagne dans un lac, et y fut noyé. Nous lisons dans la vie d'un des plus grands serviteurs de Dieu de notre temps, qui a été donnée au public, que le démon a transporté le corps mort d'un dragon, dans lequel il s'était mis, et à qui il donnait du mouvement, dans l'un des monastères de religieuses dont il était le digne fondateur; qui ayant aussitôt connu que c'était un pur effet du malin esprit, ces sortes d'animaux ne se trouvant pas dans notre France, elles eurent recours à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la divine vertu ayant obligé le démon de sortir de ce corps, il le laissa dans leur cour, où il fut brûlé à la vue de toute la communauté, et dont il a eu autant de témoins que de personnes religieuses de cette maison.

CHAPITRE IV.

Les persécutions que saint Taurin souffre des hommes.

Après que saint Paul a parlé de sa patience, de ses persécutions, de ses souffrances, dans sa *IIe Epître à Timothée* (III, 12), il déclare que tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ seront persécutés. Les croix sont le partage de tous les véritables Chrétiens; mais ceux qui y ont plus de part sont les hommes apostoliques qui sont destinés pour en être la lumière et les guides. Aussi dès lors que le Fils de Dieu choisit saint Paul, dont nous venons de parler, pour être son apôtre, quand il en parle, il dit (*Act.* IX, 15, 16): *Cet homme est dans mon dessein un vase d'élection pour porter mon nom devant les gentils, car je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom.* Et le même Apôtre allant à Jérusalem assure (*Act.* XX, 22, 23) qu'il y était obligé par le Saint-Esprit sans savoir ce qui lui devait arriver, sinon que par toutes les villes le Saint-Esprit lui déclarait et l'avertissait que des chaînes et des afflictions l'attendaient en la ville de Jérusalem.

Ce sont les précieuses grâces que la divine Providence a faites à saint Taurin, lorsqu'il est venu en la ville d'Évreux. Comme il était plein de foi et du Saint-Esprit, il y jeta la terreur dans les puissances de l'enfer, qui tremblent à la seule vue d'un homme où il n'y a que Dieu seul. Et c'est ce qui avait obligé le démon de paraître dans des animaux furieux, comme il a été dit, pour tâcher de l'intimider et empêcher son entrée dans la ville; mais voyant ses artifices inutiles, il se servit des hommes ses esclaves, à qui il inspira sa fureur. C'est une vérité que la rage des persécuteurs n'est point une tentation purement humaine, mais qu'elle vient du démon. C'est pourquoi lorsque l'esprit de Dieu, dans le chapitre II, 10, de l'*Apocalypse*, prédit une persécution qui devait arriver aux fidèles, il lui attribue par ces paroles : *Sachez que le diable mettra en prison quelques-uns d'entre vous.* C'est que les persécuteurs agissent par son mouvement, et qu'il est le vrai auteur de leurs actions violentes.

Il anima donc contre saint Taurin trois sortes de personnes : les prêtres des idoles, les magiciens et le préfet de la ville, afin qu'ayant uni ensemble toutes leurs forces il le pût combattre avec plus de succès. Il avait dessein d'exciter une sédition parmi le peuple contre lui par les prêtres des faux dieux, et faire un grand bruit parmi des gens qui prennent feu aisément, quand il s'agit de quitter leurs superstitions. Il voulait faire des choses extraordinaires et qui eussent beaucoup d'éclat par le moyen des magiciens, et enfin se servit de l'autorité du préfet pour empêcher la publication du saint Evangile. Les prêtres des idoles étant possédés de son esprit de fureur, cherchèrent toutes sortes de moyens pour perdre le saint, ayant conspiré sa mort, et ayant pour ce sujet engagé vingt hommes; mais comme ils étaient sur le point d'exécuter leur malheureux dessein, ils en furent empêchés miraculeusement par le signe de la croix que fit l'homme de Dieu, qui les rendit immobiles.

Pendant que ces choses se passaient, le diable voyant sans effet tous les efforts qu'il avait faits par les prêtres des idoles et par les magiciens, suscita le préfet qui s'appelait Licinius, et il irrita son esprit contre le saint. Il ordonna à ses soldats de s'en saisir et de le lui emmener en un village que l'on nomme Gisay, où il était pour lors. Ce qui ayant été exécuté, et le saint comparaissant devant le préfet, il lui commanda de lui dire d'où il était, et le sujet de sa venue dans le pays d'Évreux. Alors l'homme apostolique après avoir répondu qu'il était Romain de nation et avoir fait connaître sa famille, commença à lui parler d'une grande force des écrits de la religion chrétienne, il lui découvrit la vanité des idoles qui ne sont rien; que ce sont les ouvrages des mains des hommes, des figures qui ont une bouche et qui ne parlent point, qui ont des yeux et ne voient point, qui ont des oreilles et n'entendent point, qui ont des mains et ne peuvent rien toucher, qui ont des pieds et ne marchent point, qui, bien loin de servir de protection à ceux qui les invoquent, ne peuvent pas se sauver elles-mêmes. (*Psal.* CXXXIV, 15, 18.) Mais que le Dieu qu'il venait annoncer était infiniment grand, qu'il avait fait le monde et toutes les choses qui y sont, étant le Seigneur du ciel et de la terre.

Ensuite il lui fit connaître son amour excessif dans le mystère de l'Incarnation, il fit un excellent discours de la résurrection, de la longue et interminable éternité, des supplices incompréhensibles que souffriront les méchants dans les enfers et des récompenses des bienheureux dans le ciel. Mais Licinius, demeurant dans son égarement et endurcissant son cœur, commanda qu'on le dépouillât et qu'on le fouettât cruellement, autant de temps qu'il serait nécessaire pour lui faire perdre la vie.

Mais la divine Providence en disposait d'une autre manière, le réservant à achever le ministère qu'il avait reçu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui était de rendre témoignage à l'Evangile de la grâce de Dieu. Ainsi pendant qu'une grêle de coups tombait sur son corps innocent, on entendit une voix céleste qui lui dit, ne craignez rien de ce que vous devez souffrir; et après cela, les mains des bourreaux devinrent sèches, ce qui les mit hors d'état de continuer ses tourments.

Ce miracle et les grandes vérités de la religion qu'il avait prêchées, ayant étonné Léonille, femme du président, donnèrent lieu heureusement à sa conversion au christianisme, dont elle fit même sur-le-champ une haute profession avec tant de force et de courage, qu'elle osa bien reprocher à son mari sa cruauté et son aveuglement. Ce qui l'ayant mis dans une furieuse colère, il commanda aussitôt de la charger de chaînes et de la lier étroitement aussi bien que saint Taurin, et de les conduire ensemble dans une affreuse prison. Ainsi l'apôtre d'Évreux aussi bien que saint Paul, eût la joie d'engendrer à Jésus-Christ dans ses liens cette dame, comme ce docteur des nations son cher Onésime.

Cependant s'il souffre comme lui jusqu'à être lié de chaînes comme un criminel, la parole de Dieu n'étant pas liée, les chaînes et les supplices ne lui pouvant interdire la confession et la prédication de la foi. C'est pour lors qu'il a pu dire aux peuples d'Évreux, comme le grand Apôtre à ceux de Corinthe : C'est sur vous que les preuves de mon apostolat ont paru par une continuelle patience. (*II Cor.* VI, 4.) Et pour nous, nous devons dire, avec l'Eglise d'Évreux, qu'il serait difficile d'en raconter tous les sujets, tous les combats qu'il a donnés, et tous les tourments qu'il a soufferts, et nous écrier avec elle, comme toute l'Eglise le fait de saint Martin, et encore avec plus de sujet : O homme très-heureux qui a remporté la palme du martyr! quoiqu'il ne soit pas mort par le martyr, ayant souffert les fouets et des peines capables de donner la mort. On

montre encore aujourd'hui dans le village de Gisay, du diocèse d'Evreux, dont il a été parlé, le lieu où le saint a souffert ce cruel supplice, qui est proche de l'église de la paroisse; et un noisetier ou coudrier s'y est toujours conservé, la racine en reproduisant de nouveaux à la place de celui où il y fut attaché quand on le fouetta si cruellement; et c'est pourquoi ce village de Gisay est aussi appelé Saint-Taurin de la Coudre. Les peuples y viennent encore présentement de différents lieux pour honorer le saint et en implorer les puissants secours durant leurs maladies.

CHAPITRE V.

Les bénédictions de la divine Providence aux travaux apostoliques de saint Taurin.

Le grand Apôtre écrivant aux Thessaloniciens (II, 1), leur assure que son entrée parmi eux n'a point été sans fruit, après avoir souffert beaucoup de maux et d'opprobres à Philippes. C'est qu'il y avait été fouetté et mis en prison, après y être allé par l'ordre de Dieu et par une révélation expresse. Le même honneur étant arrivé à saint Taurin, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, son entrée parmi les peuples d'Evreux ne sera pas sans de grands effets d'une bénédiction extraordinaire. Un habitant de la ville ayant été trouvé digne de le loger chez lui, pendant qu'il prêchait dans sa maison l'Evangile de Jésus-Christ, le diable plein de rage jeta sa fille, nommée Euphrasie, dans le feu, où en peu de temps il lui fit perdre la vie étant entré dans son corps. Mais ses flèches aiguës, pour me servir des paroles de l'Ecriture, tirées d'un puissant bras, accompagnées de charbons ardents, retombèrent sur ce maudit esprit; car le saint ayant élevé ses cris au Seigneur, lorsqu'il y était et toutes les personnes présentes dans l'affliction, il en fut exaucé. Pendant que tous ceux qui avaient vu ce spectacle de douleur étaient dans les larmes, aussi bien que les veuves assemblées autour de saint Pierre (*Act.* IX, 39) à la mort de Tabithe, il pria à genoux à son imitation, et se tournant comme lui vers le corps mort, il lui commanda de se lever, et il lui rendit la vie. Et comme plusieurs crurent au Seigneur après la résurrection de Tabithe, de même six-vingts personnes reçurent le saint baptême, après qu'on leur eût fait voir Euphrasie vivante ensuite de sa mort.

Le saint ayant fait une action si glorieuse à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans une maison particulière, alla au temple de Diane, dont le culte superstitieux régnait pour lors dans le pays d'Evreux, pour y attaquer le démon dans son fort, en découvrant la vanité et le rien de l'idole de cette fausse divinité. Il y prêcha hautement que l'idole de Diane n'était qu'une statue de pierre, muette et sans sentiment, et que ce n'était qu'un esprit malheureux de l'enfer qui parlait par elle. A ces paroles les ministres de l'idole, s'étant furieusement irrités, crièrent à leurs peuples que cet étranger qui leur parlait était un séducteur et un magicien, et se prosternant devant l'idole imploraient son secours. Diane, disaient-ils, écoutez-nous, exaucez nos prières, défendez votre honneur contre votre ennemi. Et personne ne répondait. Ce qui obligea le saint de leur dire, comme autrefois le grand prophète Elie aux faux prophètes de Baal (*III Reg.* XVIII, 27), se moquant de leur superstition : *Criez plus haut*, afin que l'on vous entende. Mais toutes leurs clameurs furent inutiles, l'idole de Diane demeurant muette.

Alors l'homme de Dieu, revêtu de sa force divine, voulant leur découvrir quel était celui qui leur parlait quelquefois par cette statue de pierre, commanda au démon de se manifester; et à même temps on entendit sortir de l'idole une voix lugubre qui dit : « Cessez, misérables, cessez de plus implorer mon secours, voici que je suis lié, depuis que Taurin, le disciple de Jésus-Christ, est venu en cette ville. » Après ces paroles on peut aisément penser l'étrange consternation où se trouva tout le peuple qui les entendit. Cependant le saint n'oubliant rien de tout ce qu'il pouvait faire en la vertu de son Maître pour ouvrir les yeux de ces infidèles, il ordonna encore au démon de sortir de l'idole, et de montrer sous une forme sensible quelque chose de la laideur que le péché lui a causé. Et voici que cet esprit infernal parut sous la figure d'un vilain Maure, jetant feu et flammes par la bouche, et une fumée horrible par les narines, ayant le reste du corps dans un état épouvantable. A cette vue les peuples firent de grands cris, tous furent saisis d'une frayeur extrême; et se prosternant aux pieds de saint Taurin, le priaient de les délivrer de ce monstre.

On lit quelque chose de semblable de saint Etienne, Chartreux et évêque de Die, qui fit voir à ses diocésains les démons avec leurs horribles figures lorsqu'il leur prêchait, pour leur apprendre quels hôtes ils avaient quand ils étaient en péché mortel. Ensuite de cet effroyable spectacle notre apôtre ayant répondu à ces peuples consternés qu'ils ne pouvaient être délivrés de ce monstre d'enfer sans la foi en Jésus-Christ, ils demandèrent le saint baptême; et ce jour-là il y eut deux mille personnes baptisées, et quelque temps après douze cents.

Or le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur tant hommes que femmes, s'augmenta de plus en plus, et le saint les exhortait tous de demeurer fermes dans la volonté d'être au Seigneur, car c'était un homme rempli du Saint-Esprit et de foi : et c'est ce qui doit être inséparable de ceux qui annoncent l'Evangile de Jésus-Christ. Il faut ici considérer une chose très-remarquable sur ce sujet, que Notre-Seigneur ordonna à ses apôtres de se tenir dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut, et cela après avoir eu la mission immédiate de sa propre bou-

che, et en avoir reçu l'ordre d'aller par tout le monde, et de prêcher l'Evangile à tous les hommes. Ainsi ils ne commencèrent de parler publiquement qu'après avoir reçu le Saint-Esprit, s'y étant disposés unanimement par la persévérance dans les prières avec la très-sainte Vierge Marie, Mère de Jésus.

C'est de cette manière qu'après avoir été revêtus de la vertu du Très-Haut ils annoncèrent l'Evangile, qui ne consiste pas en paroles seulement, comme nous le crie l'Apôtre (*I Cor.* I, 17, 18), mais en puissance, en présence du Saint-Esprit, et en plénitude de grâce; et dans cette plénitude, quoiqu'ils fussent envoyés comme des brebis au milieu des loups, dont tout le monde était plein, ils changeaient ces loups en agneaux, les convertissant à la foi. « C'est en cette sorte, » dit saint Jean Chrysostome, « que douze prédicateurs, qui n'étaient que de pauvres pêcheurs, ont converti tout le monde infidèle : » et à présent que le monde chrétien est plein de prédicateurs qui sont des personnes considérables pour leur éloquence et leurs sciences, et pour leur autres qualités; la conversion des mœurs est rare : c'est que souvent on a beaucoup de l'esprit de l'homme, et peu de l'esprit de Dieu.

Comme saint Taurin en avait la plénitude, il ne faut pas s'étonner s'il a paru comme une lumière; et comme le soleil en son midi, pour parler avec le Psalmiste, dissipant les nuages de la gentilité d'Evreux. Il s'arrêta de prime abord dans la ville, instruisant de plus en plus, et animant à la persévérance ceux qui avaient reçu la foi. Ensuite il alla de village en village, et par les bourgs, donnant partout la connaissance du salut, détruisant les autels des faux dieux, abattant les idoles, consacrant des temples au vrai Dieu, faisant édifier de petits hospices pour les pauvres, leur procurant des secours dans leurs besoins, consolant les affligés, se faisant toutes choses à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. C'est de cette manière par la prédication de saint Taurin, que les habitants du pays d'Evreux, qui autrefois n'étaient pas le peuple de Dieu, sont maintenant son peuple à qui maintenant il fait miséricorde, la nation sainte, le peuple que Dieu s'est acquis, afin qu'il publie la puissance de celui qui l'a appelé des ténèbres à son admirable lumière. (*I Petr.* XI, 9.)

CHAPITRE VI.

Saint Taurin donne au diocèse d'Evreux pour patronne spéciale la Reine des anges, et les secours qu'il a reçus de ces sublimes esprits.

Nous pouvons dire avec plus de sujet au commencement de ce chapitre, ce que saint Jérôme a écrit au commencement de la Vie de sainte Paule, que, quand tous les membres de notre corps seraient changés en autant de langues, nous ne pourrions jamais assez dignement expliquer la grandeur, les avantages, et la douceur de la protection de la très-sainte Vierge, Mère de Dieu.

C'est une protection si efficace auprès de son Fils qui est tout-puissant, que les ordres, les congrégations, les villes et les royaumes s'y sont mis avec une entière confiance d'en recevoir toutes sortes de secours dans leur besoins. C'est ce qu'a fait le feu roi Louis le Juste, de très-glorieuse mémoire, par un vœu et une obligation solennelle; et c'est ce qui a été ratifié et renouvelé par le roi à présent régnant; et qui a été suivi des bénédictions abondantes que le ciel a répandues depuis ce temps-là sur la France, et de la proctection singulière et étonnante qu'il lui a donnée contre tous ses ennemis. Aussi l'angélique Docteur l'appelle *la Tour de David*, d'ou pendent mille boucliers de toute l'armure des plus forts. Grégoire VII, Souverain Pontife, voulant reconnaître les services que la princesse Mathilde avait rendus à l'Eglise contre les schismatiques, croit ne le pouvoir mieux faire qu'en la mettant sous la protection de la Mère de Notre-Seigneur; et il lui écrit qu'il ne désistera jamais de le faire. Ce Pontife a été honoré de plusieurs miracles après sa mort.

Nous devons donc regarder entre les faveurs que lon a reçues de notre bon Sauveur Jésus-Christ par le grand saint Taurin, comme l'une des plus considérables, la protection particulière de son immaculée Mère, qu'il a donnée au diocèse d'Evreux, dédiant à Dieu, sous l'invocation de son saint nom, la première église qu'il y a consacrée, et l'en établissant singulièrement la protectrice, et la patronne spéciale.

Que nous serions heureux si le faux culte de Diane ayant été changé en la solide dévotion de la très-pure Vierge, nous pouvions avoir quelque part à un changement pareil en la ville d'Ephèse. Le peuple de cette ville avait été autrefois si superstitieusement attaché au culte de cette fausse déesse, qu'elle en était appelée la grande Diane des Ephésiens; et après la destruction de ce culte superstitieux, il a été le peuple incomparable pour sa piété envers la Mère de Dieu. Il suffit de savoir ce qui s'est passé dans le troisième concile général tenu dans cette ville; et l'un des quatre que saint Grégoire le Grand respectait comme les quatre évangélistes, pour n'en pouvoir douter.

C'est avec une joie singulière que nous en rapporterons ici quelque chose; car nous pouvons dire, avec le dévot saint Bernard, qu'il n'y a rien qui nous donne une plus sainte satisfaction que de parler de ce qui regarde l'honneur de la très-heureuse Vierge. Les Pères du concile, au nombre de plus de deux cents, étant assemblés dans la grande église d'Ephèse, dédiée à Dieu, sous le nom de la très-sainte Vierge, et qui pour ce sujet en portait le nom, et y étant demeurés toute la journée sans en sortir, tout le peuple de la ville, qui ne pensait qu'aux intérêts de la glorieuse Mère de Dieu, attendait aux portes du lieu où se tenait le concile, avec un zèle si ardent que toutes les

autres occupations furent laissées ce jour-là; le travail des artisans cessa, et les boutiques demeurèrent fermées, pour apprendre quel jugement serait donné contre l'ennemi de la Mère de Dieu.

Il était nuit, lorsque les portes de l'église étant ouvertes, le grand Cyrille, légat du saint-siége, paraissant à la tête de tous les évêques, déclara la condamnation de l'infâme patriarche de Constantinople, Nestorius. Nous avons, dit ce saint légat du bienheureux Pape Célestin, condamné ce nouveau Judas; nous l'avons privé de tout grade et dignité ecclésiastique. A ces paroles on entendit de grands cris de joie parmi le peuple. L'on criait: L'ennemi de la Vierge est terrassé : vive la grande et toujours victorieuse Mère de Dieu. L'on prononçait toutes sortes d'exécrations contre l'impie Nestorius; l'on donnait mille bénédictions au glorieux Cyrille et aux autres évêques. On conduisit les Pères en leurs maisons, les dames faisaient brûler des parfums dans les rues par où ils devaient passer; on alluma des feux de joie, et il semblait qu'une nouvelle vie eût été rendue à ce peuple, qui estimait l'injure faite à la Mère de Dieu pire que la mort même.

Alors les saints abbés et ermites, qui étaient demeurés dans leurs cellules en sortirent, et entre autres le célèbre moine Dalmasius, qui depuis quarante ans était demeuré enfermé dans son monastère, y alla avec les autres, par un ordre exprès qui lui fut donné du ciel, et tous chantaient des hymnes et des cantiques en actions de grâces du jugement du concile. Voilà la dévotion des premiers siècles à la très-heureuse Vierge; et nous pouvons dire que nos plus grandes ardeurs pour cette auguste Mère de Dieu ne sont que des glaces si elles lui sont comparées. C'est cependant le premier esprit du christianisme, et c'est cet esprit que saint Taurin a inspiré et voulu établir dans les lieux de sa mission apostolique.

Il ne faut point douter que l'ange tutélaire du diocèse d'Evreux et les autres esprits célestes n'y aient contribué efficacement : car s'ils gardent tous les hommes dans toutes leurs voies, les portant en leurs mains comme une bonne mère son enfant, ils n'auraient pas manqué d'assister saint Taurin dans l'une des voies les plus assurées du salut, comme les saints l'enseignent, la solide dévotion envers leur auguste reine, mais il en a reçu toutes sortes de secours par une Providence ineffable.

Ces aimables esprits ont pensé à lui auparavant qu'il fût au monde : ils en ont pris des soins assidus durant tout le cours de sa vie, avec des bontés ravissantes. Ils les ont fait éclater à sa mort et après sa mort d'une manière admirable. Ce fut un ange, comme il a été dit, qui révéla sa naissance à sa bienheureuse mère. Ce fut un ange qui lia le démon, lorsqu'il lui donna ordre de se montrer sous une forme visible; ce fut un ange qui prédit au saint ce qui lui devait arriver; et ces grands princes du ciel se trouvèrent dans une multitude innombrable, paraissant avec des vêtements d'une blancheur céleste pour honorer sa précieuse mort. Son ange gardien parut pour ordonner du lieu de sa sépulture, et ensuite il consola en sa manière angélique le peuple extraordinairement affligé. Ces sublimes esprits ont chanté divinement ses louanges plusieurs fois après son bienheureux décès, ils ont conservé ses reliques sacrées, et enfin, ils les ont révélées pour leur faire rendre la vénération qui leur est due.

Car enfin c'est ainsi que Dieu a aimé les hommes, destinant à leur service les glorieux princes de sa cour. C'est ainsi qu'il les a aimés d'un amour si excessif que tous les anges, et le nombre ne s'en peut dire, sont tous des esprits servant aux hommes; car, qui en serait exempt, puisque saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, qui en sont les premiers, ont été envoyés plusieurs fois pour leur service ? il est écrit dans l'*Apocalypse* (v, 6), que l'Agneau a sept yeux, qui sont les esprits de Dieu, qu'il a envoyés par toute la terre. Ce sont les sept yeux que le prophète Zacharie (iv, 10) dit, que le Seigneur envoie dans tout le monde. Et saint Jean, dans son *Apocalypse* (i, 4), commence par la grâce et la paix qu'il envoie de leur part aux Églises. Ces sept anges principaux, que la divine Providence emploie dans les affaires les plus importantes qui regardent le gouvernement du monde, demandent une application particulière et une dévotion très-spéciale. Nous en avons parlé dans notre livre *De la dévotion aux neuf chœurs des saints anges*, que la divine Providence nous a fait écrire, pour tâcher de réveiller en sa divine vertu les hommes de leur étrange assoupissement, et à l'égard de Dieu qui nous envoie ses anges, et à l'égard des anges qui nous sont envoyés. Oh! qu'il faut bien dire que le cœur de l'homme soit quelque chose de bien dur et vraiment de très-insensible, pour n'être pas touché vivement à la vue des amours de Dieu et des amours des saints anges. Ah! qu'ils sont étonnants, qu'ils sont admirables, mais qu'ils sont touchants. Eh ! quel moyen de n'avoir pas le cœur sous le pressoir du céleste amour !

CHAPITRE VII.

Les miracles que Dieu a opérés par saint Taurin pendant sa vie.

Ce n'est pas une chose extraordinaire que le don des miracles aux hommes apostoliques qui prêchent l'Evangile aux infidèles, car, c'est pour eux qu'il est donné selon la doctrine du grand Apôtre. Ainsi il dit aux Corinthiens que les preuves de son apostolat ont paru par des figures, par des prodiges, et par des miracles. (*II Cor.* xii, 12.) Et il est écrit des autres apôtres qu'ils faisaient beaucoup de miracles et de prodiges. Saint Luc (viii, 1) nous apprend que notre Sauveur les envoya prêcher le royaume de Dieu et donner la santé aux malades; et il leur dit en saint Matthieu (x, 8) : rendez la santé aux

malades, ressuscitez les morts, chassez les démons. Il les envoyait comme son Père l'avait envoyé avec la puissance de faire des miracles. Aussi saint Marc (XVI, 20) rapporte qu'ils s'en allèrent prêcher partout, le Seigneur coopérant avec eux, et confirmant leur parole par les miracles dont elle était suivie. Il est dit, dans *les Actes des apôtres* (XIV, 3), que c'est le témoignage que le Seigneur rendait à la parole qu'ils prêchaient par sa grâce, et c'est le témoignage qu'il a rendu à la parole de l'Evangile que saint Taurin a prêché dans le pays d'Evreux.

Comme il a été l'un des dignes successeurs des premiers apôtres en sa mission évangélique, il a eu une puissance semblable; bien loin donc d'avoir de la difficulté à croire qu'il ait eu le don des miracles, il serait bien difficile d'en penser autrement. Nous avons déjà remarqué qu'il avait ressuscité Euphrasie, la fille de son hôte; mais après cela huit aveugles recouvrèrent la vue, et quatre muets la parole et l'ouïe; et après qu'il eut obligé le démon de se montrer sous la forme sensible dont il a été parlé, il ne demeura presque aucun de ceux qui étaient malades qui ne fût guéri. Il guérit encore un paralytique qu'on lui amena avec sa sœur qui était sourde et muette, lorsqu'on le conduisait au village de Gisay, ayant jeté sur eux de l'eau qu'il avait bénite.

Tous ces prodiges donnèrent lieu à la conversion de toute la ville d'Evreux; et les bourreaux qui le tourmentaient, ceux même qui avaient conspiré unanimement sa mort, en furent si vivement touchés que, par un changement de la droite du Très-Haut, ils reçurent la foi. On vit en peu de temps tous les peuples des lieux circonvoisins, d'esclaves du diable qu'ils étaient, devenir heureusement les disciples de Jésus-Christ; et enfin le règne de Dieu fut établi dans tous les cœurs.

Nous avons dit que le préfet Licinius avait fait emprisonner Léonille, sa femme, parce qu'elle avait déclaré hautement qu'elle voulait être chrétienne. Mais étant épouvanté par la grandeur et la multitude des miracles que le saint faisait, la crainte du Seigneur le saisit, qui fut le commencement de la divine sagesse qui lui ouvrit les yeux aux saintes lumières de la grâce. Il mit bas toute la fierté qui lui était naturelle, et que le démon fortifiait, pour porter le joug de Jésus-Christ. On peut assez juger de son naturel féroce par le traitement cruel qu'il faisait à saint Taurin qui était son proche parent: ce qui avait été si sensible à Léonille, sa femme, qu'elle n'avait pu s'empêcher de lui en faire beaucoup de reproches: mais ce loup, qui courait après les brebis de Jésus-Christ pour les dévorer, devint lui-même un agneau.

Ce changement entier arriva après la résurrection de son fils Marin, et de Paschal son écuyer. Ils s'étaient tous deux précipités allant à la chasse; et la nouvelle en ayant été apportée à Licinius, il en demeura outré de douleur. Ce qu'ayant appris Léonille, elle lui fit dire que s'il voulait croire en Jésus-Christ, elle ne doutait nullement que Taurin, qu'il tenait dans les chaînes, ne redonnât la vie à des personnes qui lui étaient si chères, et dont la mort précipitée causait une consternation générale dans le pays. On vit pour lors cette vérité accomplie dans ce préfet, l'affliction donne l'intelligence. Il fit emmener devant lui le saint, et lui ayant demandé s'il pourrait ressusciter les personnes mortes, il lui répondit avec une grande foi que tout est possible à ceux qui croient en Jésus-Christ.

Ils s'y engagea donc, mettant sa confiance au Seigneur qui ne laisse jamais dans la confusion ceux qui espèrent en lui. Seulement il pria qu'on fît porter les corps dans l'église consacrée à Dieu, sous l'invocation de son immaculée Mère, ayant dessein d'implorer le secours du bras tout-puissant de Dieu, dans un sanctuaire dédié en l'honneur de celle qui impètre toutes sortes de faveurs de sa souveraine majesté. Y étant ensuite allé, et le peuple s'y étant assemblé, saint Taurin ayant levé les yeux vers le ciel, dit hautement: Seigneur, souvenez-vous de la promesse de votre Fils bien-aimé, qui nous a assurés que vous accorderez tout ce qui vous sera demandé de sa part. Je vous demande donc en son saint nom, et en témoignage de la vérité de la religion que je prêche, que vous redonniez la vie à ces personnes mortes. Après ces paroles, s'étant approché du corps mort de Marin, fils du préfet, et l'ayant pris par la main, il lui commanda au nom de Jésus-Christ de se lever: et aussitôt il ressuscita au grand étonnement du préfet, son père, et de tout le peuple. Il leur enseigna ce qu'il avait appris en l'autre vie, les supplices éternels qui sont préparés pour les infidèles, et pour les pécheurs, et les glorieuses récompenses que Dieu destine à ceux qui vivent dans la religion chrétienne, et qui l'adorent en esprit et en vérité, comme le vénérable vieillard Taurin, qu'il avait vu au milieu d'une troupe admirable d'esprits célestes prier pour eux tous; et ayant reçu l'ordre de l'un de ces bienheureux esprits de recevoir de lui le saint baptême.

Ces paroles, jointes à un miracle si étonnant, donnèrent lieu à la conversion de Licinius, et de tous ceux qui étaient proches de lui, et d'un grand nombre d'autres personnes: et tous ensemble avec Léonille qui avait déjà résolu d'être Chrétienne, reçurent le saint baptême, magnifiant Dieu qui faisait des merveilles si prodigieuses par son serviteur. Ensuite le saint ayant encore fait mettre en prières tout le peuple, alla au corps mort de Paschal, et il le ressuscita comme son maître.

CHAPITRE VIII.

La précieuse mort du saint.

Le préfet étant converti avec toute sa famille, toutes les personnes de la ville et des lieux circonvoisins, l'Eglise d'Evreux jouissait d'une douce paix. Tout le monde ne pouvait se lasser de remercier la divine Pro-

vidence de la grâce qu'il avait reçue par l'homme de Dieu, à qui il donnait mille bénédictions. Mais pendant que toutes choses étaient ainsi dans le calme, le diable ne manqua pas de le troubler. Il suscita des nations étrangères qui, entrant dans les Gaules y firent de grands ravages; ce qui ayant jeté la consternation parmi le peuple d'Evreux, ils eurent recours à leur charitable pasteur, afin qu'il leur servît de médiateur pour apaiser la colère de la justice divine, et pour détourner le fléau de la guerre dont ils étaient menacés. Le saint aussitôt eut recours à la prière, son refuge ordinaire, et afin qu'elle fût plus efficace il ordonna un jeûne de trois jours.

Or dans ce temps l'ange du Seigneur lui apparut, et il lui dit, comme à saint Paul dans la navigation périlleuse où il se trouva étant conduit à Rome :« Ne craignez point, sachez que Dieu vous a donné tous ceux pour qui vous priez. Bénissez-le, et lui rendez actions de grâces, personne ne périra par les ennemis; mais le pays sera ravagé, et demeurera longtemps désert, et dans une grande désolation. Et enfin Dieu se souvenant de ses miséricordes le rétablira. Et pour vous il vous délivrera de cet exil de la vie présente dans huit jours, et il vous rendra la couronne qui est due aux travaux que vous avez soufferts pour sa gloire. »

Le lendemain ayant assemblé les peuples, il leur apprit ce que l'ange lui avait révélé, et le jour de son bienheureux décès étant arrivé, qu'il avait manifesté aux habitants de la ville, il se rendit de grand matin dans l'église de Notre-Dame, où, après avoir célébré les divins mystères, il leur fit une exhortation divine pour les animer de plus en plus dans le service du vrai Dieu, et à la persévérance dans la religion chrétienne. Il leur prédit plusieurs choses qui leur devaient arriver. Alors tous les fidèles d'Evreux, aussi bien que ceux de Milète, quand ils surent qu'ils ne verraient plus saint Paul, fondirent en larmes, étant sensiblement touchés de ce qu'ils en seraient privés par sa mort. Le saint qui avait un vrai cœur de père n'oublia rien pour les consoler dans une douleur si pressante; et demeurant assis dans sa chaire épiscopale il leur donna sa sainte bénédiction, leur disant : Demeurez en paix, mes chers enfants, Notre-Seigneur Jésus-Christ sera avec vous.

Or, dans ce temps une multitude innombrable d'anges parut, comme il a été remarqué, avec des vêtements d'une blancheur charmante qui l'environnèrent : et on entendit des voix célestes qui disaient: Venez avec nous, bienheureux Taurin, venez dans le lieu du repos éternel ; après les jours de peine et de travaux, entrez dans la joie de votre Seigneur. On laisse à juger des consolations divines dont furent comblées toutes les personnes qui étaient présentes; mais on a écrit qu'il y en eut qui furent transportées d'une joie si pure et si grande, qu'il leur semblait être déjà dans les cieux. L'Eglise dit quelque chose de semblable du glorieux saint Martin, évêque de Tours, lorsqu'elle chante dans l'un des répons, et dans l'une des antiennes de son office. *Oh ! l'homme bienheureux, dans le décès duquel les chœurs des saints, des anges, et de toutes les vertus célestes, et les troupes des vierges se trouvent, et l'appellent à leur bienheureuse société, disant : Demeurez avec nous pour jamais.*

Saint Jérôme rapporte de saint Paul ermite, que son âme fut vue à sa mort par saint Antoine sous une forme sensible, éclatante d'une blancheur admirable, au milieu des troupes des anges, et des chœurs des prophètes et des apôtres, dont l'un des premiers prononce généralement de tous les véritables Chrétiens qu'ils ne sont plus étrangers, mais citoyens avec les saints, et domestiques de Dieu.

Il n'y a donc pas à s'étonner si les saints et les anges du ciel se trouvent à la mort des saints de la terre qui leur sont alliés et citoyens avec eux de la même ville. Si les habitants de la sainte Sion sont venus en si grand nombre au décès de saint Taurin, se rendant sensibles aux hommes qui après un si ravissant spectacle entrèrent dans de nouvelles admirations par la vue d'une nuée céleste qui remplit toute l'Eglise. On pouvait pour lors dire du saint ce que le Prophète-Roi a chanté de son Maître (*Psal.* XCVI, 1, 3) : *Le Seigneur règne, que la terre s'en réjouisse : Il est environné d'obscurité et de nuages.* Il fallait que les ténèbres couvrissent le lieu où il mourait, comme ils se firent sur toute la terre à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ lorsqu'il allait entrer dans le royaume du ciel.

Ces nuages sacrés ayant duré environ l'espace d'une heure et s'étant dissipés, on trouva le saint qui avait expiré doucement dans sa chaire épiscopale, dans la posture d'un homme qui fait l'oraison (et elle avait été durant sa vie son occupation presque continuelle), les mains étendues et les yeux élevés vers le ciel. Le corps de saint Paul ermite fut trouvé dans une situation qui y avait du rapport après son décès par saint Antoine, ce qui le laissa quelque temps en doute de sa mort; car ce corps si accoutumé à l'oraison semblait encore prier, dit saint Jérôme, par sa posture extérieure.

C'est ainsi que la mort des saints du Seigneur est précieuse devant ses yeux, dit le Prophète-Roi. Dieu redoublant ses grâces et exerçant sur eux des providences toutes-puissantes, en prenant des soins pleins d'un amour ineffable, et répandant sur eux des bénédictions extraordinaires, donnant ordre à ses anges de veiller sur leur garde par une protection particulière. C'est ainsi que leur mort précieuse est la fin de tous leurs maux qui sont passés bien vite, et le commencement d'une gloire infinie qui durera éternellement. C'est ainsi qu'ils se trouvent abîmés dans la joie de Dieu même, de Dieu seul, qu'ils voient et qu'ils expérimentent combien il est doux à ceux qui dans un détachement universel du monde et de tout ce que le monde estime et aime, de toutes les

créatures, n'ont cherché, et n'ont aimé que lui seul.

Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi. Le Prophète-Roi dont nous venons de parler, nous déclare (*Psal.* XXXIII, 22) que la mort des pécheurs est très-mauvaise; et il le faut bien dire, puisqu'elle est le commencement des peines incompréhensibles de l'enfer qui ne finiront jamais. O mort, que ton souvenir est douloureux et ta mémoire amère à tous ceux qui sont attachés à la créature! Mais y a-t-il quelque chose de créé que l'on ne doive quitter et nous en restera-t-il quelque chose après que l'on sera sorti de ce monde?

CHAPITRE IX.

Le corps du saint est mis dans le tombeau par un ordre céleste.

Dieu veille sur ses saints par une providence qui ne se peut expliquer. Il les garde, pour me servir des termes de l'Ecriture (*Deut.* XXXII, 10), comme la prunelle de ses yeux. Il n'y a point de mère qui ait des soins pour son enfant comme il en a pour eux. Il tient compte de tous leurs cheveux, il garde tous leurs os; il ne s'en brisera pas un seul, il prend plaisir non-seulement de les remplir de biens spirituels, mais il leur fait rendre des honneurs qui n'ont jamais été accordés aux plus grands monarques du monde.

C'est ce que nous devons admirer dans le glorieux saint Taurin, dont le ciel se charge de la sépulture, envoyant un de ses anges pour y donner tout l'ordre nécessaire. Les peuples qu'il avait instruits n'avaient pas encore essuyé leurs larmes pour la perte d'un si digne pasteur, qu'ils entrèrent dans de nouvelles peines par la crainte qu'ils avaient de la profanation de ses sacrées reliques par les nations étrangères. C'est ce qui les obligea d'avoir recours à Dieu leur unique refuge, afin qu'il se levât pour faire justice, pour prendre la défense de la cause de son saint, et que son corps ne fût point un sujet de joie aux nations infidèles, qu'ils ne pussent point lui dire des paroles d'insultes en triomphant de lui, afin qu'il leur fermât le passage, et dît: Je suis son Sauveur; qu'ils devinssent comme la poussière que le vent emporte et que son ange les poursuivît. Ayant ainsi crié au Seigneur, ils en furent entendus et les tira de toutes leurs peines. Il leur envoya son ange à l'entour d'eux pour servir de protecteur au corps du bienheureux.

Car à peine avaient-ils achevé leurs prières que l'ange du Seigneur leur apparut sous la figure d'un homme vénérable, et qui avait quelque chose de divin, qui leur dit: Prenez le corps de votre Père et me suivez. Ces sortes de paroles, que quelques théologiens appellent *substantielles*, et qui sont dites en la vertu de Dieu, ont toujours leur effet. Il ne faut donc pas être surpris si les peuples sans difficulté s'y soumirent. Ils prirent donc le saint corps, et sortant par la porte du côté de l'occident, après avoir fait quelque peu de chemin, l'ange leur ordonna de s'arrêter, leur marquant le lieu où ils le devaient ensevelir et y poser le tombeau qu'ils avaient déjà préparé.

Ce fut dans cette séparation de ce qui leur restait de plus cher de leur pasteur et de leur bon Père que la douleur se renouvelant ils fondirent tout de nouveau en larmes, jetant des cris pitoyables: et ce fut pour lors que nous pouvons dire ce qui est écrit du prophète Elisée, que le corps mort de saint Taurin prophétisa, c'est-à-dire qu'il fit un miracle surprenant, qui n'est pas cependant sans exemple dans l'histoire des Vies des saints, car ce corps se leva comme s'il eût été encore animé et parla à ses enfants, les consolant avec une douceur du paradis, et leur ordonnant d'écouter avec respect et soumission ce que l'homme angélique leur dirait. Cet ordre du saint ayant été suivi d'un profond silence de tout le peuple, l'ange les assura de sa protection. Il leur déclara qu'il avait été l'ange gardien de saint Taurin pendant sa vie, et qu'il en garderait les reliques après sa mort, qu'ils cessassent d'en craindre la profanation, parce qu'il saurait bien l'empêcher. Que le lieu du tombeau de leur apôtre demeurerait longtemps caché, mais que son nom serait grand dans l'Eglise. Et après leur avoir promis que leur piété envers le corps de leur Père ne serait pas sans récompense et leur avoir souhaité la paix que notre Sauveur a laissée pour partage à ses disciples, il leur donna sa bénédiction et il disparut.

CHAPITRE X.

L'invention miraculeuse du corps du saint.

Dieu qui est glorieux dans ses saints, a voulu de temps en temps se glorifier par la découverte de leurs reliques sacrées: ainsi il a révélé à saint Ambroise les corps des bienheureux martyrs saint Gervais et saint Protais (et la divine Providence veut que nous écrivions ceci le jour de leur fête), ainsi l'Eglise fait la fête de l'invention du corps du premier martyr saint Etienne. C'est de la manière qu'il lui a plu manifester le tombeau de saint Taurin, dont le lieu avait été durant un long temps inconnu, l'ayant révélé à saint Laudulphe, que l'on appelle ordinairement Lau, évêque d'Evreux.

Ce saint auparavant son élection à l'épiscopat avait été chanoine de l'église cathédrale: mais soit qu'on le considère dans le second ordre de chanoine, soit dans le premier ordre de l'épiscopat, il a toujours été un homme dont le corps étant en terre, l'esprit conversait dans les cieux, toujours un homme qui ne tenait rien de l'homme menant une vie plus angélique qu'humaine. Comme il savait que Dieu n'a rien de plus grand que de se contempler et de s'aimer, que c'est en cela que consiste son bonheur, et qu'il y trouve une gloire infinie et non pas dans la création de l'univers, et dans toutes les choses qu'il a faites et toutes ses productions au dehors, sa grande occupation

était dans l'imitation de celle de Dieu, et il menait de la sorte une vie divine.

C'était dans cette grande vue qu'il avait choisi pour sa demeure une grotte solitaire à une grande lieue de la ville d'Evreux lorsqu'il était chanoine, d'où il ne sortait que pour aller aux divins offices où son devoir l'obligeait; et de cette manière il faisait toujours ce que les bienheureux font dans le ciel, et ce qu'il nous faudra toujours faire éternellement, à moins que d'être damnés. Que peuvent penser ici tant de Chrétiens qui s'ennuient et qui se plaignent de la longueur d'une messe qui dure une demi-heure. Etrange, mais formidable disposition en des gens qui ne peuvent pas converser une demi-heure avec Dieu, et qui cependant ne doivent pas ignorer qu'ils n'auront point d'autre occupation durant toute une éternité, à moins que d'être perdus pour un jamais. Disposition épouvantable en des personnes qui ne peuvent pas souffrir l'honneur d'un entretien d'une demi-heure avec un Dieu, pendant qu'ils passent la plupart des jours dans l'amusement des chétives créatures. C'est bien ici qu'il faut s'écrier : Au Dieu inconnu; qu'il faut dire que tout le monde ne connaît point Dieu.

Saint Lau, bien éloigné de cet aveuglement, d'une insensibilité si terrible, n'avait point d'autre occupation que celle du ciel. Il vivait de la vie de Dieu, toujours dans sa contemplation et dans son pur amour, dans une oraison continuelle, à laquelle il joignait une parfaite mortification qui en doit être inséparable, et dans laquelle il a toujours vécu après même sa promotion à l'épiscopat.

Il n'avait pour lit que le pavé des lieux, où il prenait le peu de sommeil dont il ne pouvait se passer, et pour oreiller une pierre : et comme sa vie était tout angélique, les anges mêlaient leurs concerts du paradis avec les louanges qu'il donnait à Dieu en terre; et tous ensemble en magnifiaient le Créateur et en publiaient les divines grandeurs et les bontés excessives. La retraite qu'il gardait étant chanoine donnait un grand lieu à cette bienheureuse société; puisque si les villes sont le pays des hommes, la solitude est le pays de Dieu et de ses anges. Aussi a-ce été une grande maxime parmi les saints, que l'on trouve Dieu quand on perd la créature. Hélas! faut-il s'étonner si l'on en a si peu de vue, quoiqu'il soit partout, puisque partout l'on n'est plein que des vues de créatures, si l'on a si peu de dispositions pour converser avec lui, puisque l'on est presque sans cesse occupé ou dans les conversations avec les hommes, ou du souvenir des choses créées qui remplissent l'esprit et l'imagination.

O divine retraite qui en sépare et qu'un chacun peut ménager dans la condition où l'on se trouve! on montre encore présentement la grotte sacrée que l'angélique saint Lau habitait à une grande lieue d'Evreux, comme il a été remarqué, et j'en prononce de toute l'étendue de mon cœur, à l'imitation de saint Jérôme à l'égard de la robe de feuilles de saint Paul ermite, que je la préférerais aux plus superbes bâtiments de l'univers et aux plus magnifiques palais des monarques. Oh! qu'une seule heure passée dans cette bienheureuse caverne vaut mieux que mille dans les plus belles maisons des hommes! Je me suis étonné plusieurs fois de ce que ce sanctuaire de prières et de bénédictions est si peu fréquenté par les peuples d'Evreux, qui pourraient s'y rendre avec tant de facilité. Hélas! nous négligeons ce saint lieu qui est à nos portes, qui mériterait des voyages de cent lieues pour y venir magnifier le Seigneur qui y a fait des choses si grandes. Tant de personnes qui se plaignent de leur dissipation d'esprit, et de leur peu d'application à Dieu, y trouveraient sans doute un secours bien puissant par les mérites de cet homme céleste.

C'était de ce petit désert que sortant pour aller aux offices divins de la cathédrale, il entendit les anges qui chantaient les louanges de saint Taurin, ce qu'ayant fait connaître à l'évêque nommé Viateur, qui gouvernait pour lors la ville d'Evreux, ils se sentirent unanimement pressés de faire la recherche du lieu de sa sépulture, qui était ignoré depuis un long temps. On fit pour cela beaucoup de prières, afin qu'il plût à la divine bonté de révéler ce trésor caché. Mais la divine Providence réservait cette grâce au temps du pontificat du glorieux saint Lau. Ainsi ayant été élu d'une commune voix après le décès de Viateur, son prédécesseur, aussitôt il employa les jeûnes, les veilles et l'oraison auprès de la divine majesté pour impétrer cette faveur. Tant de vœux et de prières d'un homme qui lui était si agréable ne furent pas sans effet, car un jour qu'il priait avec plus de ferveur, il aperçut une colonne toute brillante de clarté, et éclatante en lumières comme un soleil qui, touchant d'un bout le ciel, et de l'autre la terre, lui donna des marques du sépulcre glorieux du saint. C'est pourquoi ayant fait ouvrir la terre au lieu que la colonne touchait, on y trouva son cercueil, dans lequel était écrit : *Ici repose le bienheureux Taurin, premier évêque de la ville d'Evreux.* Tout ceci arriva vers le commencement du VIIe siècle, durant le règne de Clotaire II, roi de France.

Or le bruit s'étant répandu de l'invention miraculeuse du corps de saint Taurin, on y vit arriver aussitôt une affluence de peuples qui y venaient de toutes parts pour implorer les secours de ses intercessions dans leurs maladies et dans toutes sortes de besoins, la toute-puissance de Dieu opérant beaucoup de prodiges et faisant grand nombre de miracles en sa faveur. L'histoire nous apprend qu'en peu d'années il y eut treize aveugles qui recouvrèrent la vue, dont la première personne qui était une femme avait envoyé quelque aumône de ses biens pour aider à bâtir l'église, ou plutôt la chapelle qui fut premièrement édifiée en son honneur, en la place où l'on avait trouvé

son tombeau. Il y eut encore plusieurs muets qui recouvrèrent la parole, dont l'un était fils de l'un des habitants des faubourgs, nommé Hervault. Plusieurs paralytiques furent aussi guéris.

Mais pendant que Dieu versait abondamment ses bénédictions sur tous ceux qui l'invoquaient par les mérites de saint Taurin, lui, qui est le vengeur du mépris que l'on fait à ses saints, punit sévèrement quelques personnes qui ne lui rendirent pas l'honneur qui lui était dû, et entre autres une femme de la ville qui allait aux champs recueillir des gerbes de grain pendant que l'on en célébrait la fête, trouva un serpent qui se lia fortement à son cou sans qu'on l'en pût déprendre, jusqu'à ce qu'ayant été conduite à son église, elle en fut aussitôt délivrée. Le démon se saisit d'une autre personne qui avait méprisé d'assister au divin sacrifice de la messe le jour de sa solennité; et comme on eut recours au saint, le diable commença de crier: O Taurin, ô Taurin, pourquoi me tourmentes-tu? et ayant été mené à sa chapelle, le malin esprit la quitta. Un homme, ayant retiré l'offrande que son père avait offerte en action de grâces du recouvrement de sa santé, fut puni sur-le-champ.

Car enfin, c'est une vérité, ceux qui méprisent les serviteurs de Dieu, font un mépris du Seigneur à qui ils servent; et au contraire Dieu est honoré dans les honneurs qui leur sont rendus. Ce fut le motif qui obligea saint Lau de faire bâtir une chapelle de bois, comme il a été dit, après l'invention miraculeuse du corps de saint Taurin, au lieu où il avait été trouvé, qui dans la suite des temps devenant célèbre par la multitude des miracles qui s'y faisaient, a été changée en une grande église, à laquelle on a joint un monastère qui est présentement une abbaye célèbre de l'ordre de Saint-Benoît, située dans les faubourgs de la ville.

C'est de la manière que les saints qui ont participé aux humiliations de Jésus-Christ, sont rendus participants de sa gloire; et il semble qu'à mesure qu'ils s'efforcent de se cacher et de s'anéantir, Dieu prend plaisir de les manifester. C'est ce que nous croyons dans le glorieux saint Taurin, et c'est ce qui a paru d'une manière admirable dans saint Gaud son digne successeur, qui n'ayant rien oublié pour se cacher aux yeux des hommes, la divine Providence a fait toutes sortes de miracles pour découvrir l'éminence de sa sainteté. Et parce qu'il lui a plu le manifester depuis peu d'années tout de nouveau, par l'invention de ses sacrées reliques, et par plusieurs signes et prodiges; ce qui est une marque évidente qu'elle veut être glorifiée particulièrement dans notre temps dans ce saint, il est juste que nous entrions dans ces desseins; et c'est ce qui m'oblige, en écrivant de l'invention miraculeuse du corps de saint Taurin, de parler de l'invention du corps de saint Gauda, son bienheureux successeur, ayant tiré le peu que nous écrivons de sa vie admirable et de l'invention de ses reliques de l'abrégé de sa *Vie*, donnée au public par l'ordre de messire Eustache de Lesseville, docteur de la Société de Sorbonne et évêque de Coutances en Normandie; et d'un manuscrit très-ancien et bien assuré de l'église de Saint-Pair, du même diocèse de Coutances et d'autres anciens manuscrits, et de la tradition du pays.

Saint Gaud était né dans la ville d'Evreux, qui étant pour lors sans évêque, à raison des persécutions et des désolations du pays, le saint qui avait porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse implorait souvent le secours de saint Taurin, afin qu'il plût à notre Sauveur Jésus-Christ de ne plus laisser cette Eglise sans pasteur, ne pensant pas que c'était lui que la divine Providence y avait destiné. Cependant en ayant reçu le gouvernement, et ayant été sacré évêque par Germain, archevêque de Rouen, personnage d'une grande érudition et piété, et qui a assisté au concile premier de Tours, environ l'année 461, et par Ereptiole évêque de Coutances et Sigibolde évêque de Séez, qui ont aussi été des saints, il serait difficile d'expliquer les bénédictions que Dieu donna à ses travaux : aussi était-il puissant en œuvres et en paroles. Il annonçait l'Evangile en puissance et en plénitude de grâces et les saintes actions d'une vie céleste soutenaient fortement les vérités qu'il prêchait.

C'est ce qui fut suivi de la conversion des peuples, qui depuis le décès de saint Taurin étaient retombés dans l'erreur et dans le vice. Du rétablissement du règne de Dieu et même de la pratique des conseils évangéliques, plusieurs quittant le monde pour se retirer dans des solitudes; et grand nombre de vierges se consacrant à Jésus-Christ, malgré toutes les oppositions du siècle, et toutes les persécutions que le saint évêque en souffrait. Il fit rebâtir les églises ruinées, et particulièrement la principale qu'il dédia tout de nouveau en l'honneur de l'immaculée Mère de Dieu, continuant la dévotion que saint Taurin avait établie, la donnant pour patronne au diocèse d'Evreux. Motif très-pressant pour tous ceux qui l'habitent, d'une piété singulière envers une si douce et si puissante protectrice. Enfin, sous un si grand pontife, on voyait revivre de toutes parts dans le clergé et dans le peuple le premier esprit du christianisme; et on a écrit avec bien de la raison, que ce n'étaient que bénédictions partout pendant qu'il a gouverné cette Eglise.

Cependant, l'amour de la vie cachée, et le désir de se rendre inconnu le pressant fortement, il prit résolution de quitter son diocèse par un mouvement de l'Esprit de Dieu, pour se retirer dans une affreuse solitude de l'évêché de Coutances sur le bord de la mer. Ce qu'il exécuta, ayant désigné Mauruse pour son successeur, personnage d'un rare mérite, et qui a assisté au concile d'Orléans tenu au commencement du VIe siècle. On ne peut pas dire ni l'étonnement, ni la douleur que causa un dessein si peu attendu parmi tous ses diocésains; mais il

fallut obéir à l'inspiration divine. Les peuples qui fondaient en larmes voulurent l'accompagner; mais étant arrivés à deux lieues de la ville, il les obligea de s'en retourner, leur disant adieu, et leur donnant sa sainte bénédiction. Il y a encore une chapelle dans la forêt d'Evreux, nommée la chapelle de Notre-Dame du Gaud, avec une petite maison habitée par des ermites, que l'on tient être le lieu d'une si triste séparation.

Saint Gaud s'en alla donc dans la solitude du diocèse de Coutances, où il fut reçu par l'évêque Léontian, considérable pour sa doctrine et pour sa vertu, qui assista avec Mauruse au premier concile national d'Orléans. Ensuite il se retira dans un désert, où plusieurs solitaires vivaient d'une vie angélique sous la discipline de saint Pair, qui fut depuis évêque d'Avranches; en sorte que pendant que les évêques quittaient leurs diocèses pour être ermites dans cette solitude, on en tirait les solitaires pour être évêques. Nous avons eu la grâce de voir un petit oratoire et ermitage, qui est près l'église de Saint-Pair, qui a servi à saint Gaud pour y célébrer le très-saint sacrifice de la messe, et où il a fini sa bienheureuse vie. Son image y paraît sur l'autel, qui est conservé depuis un temps immémorial.

Que le Dieu d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit! (*Psal.* LXXII, 2.) Saint Gaud s'est humilié lui-même fuyant les hommes, afin d'être effacé de leur mémoire, d'être perdu par un oubli universel de toutes les créatures; et c'est pourquoi Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom glorieux qui ne trouve rien d'égal parmi tous les honneurs des grands de la terre. La mémoire de ce juste sera éternelle, les siècles ne la pourront abolir, et elle sera renouvelée de temps en temps par des prodiges et par des miracles.

C'est ce qui est arrivé environ six cents ans après sa précieuse mort, au commencement du XIIe siècle, sous le pontificat de Richard de Brüere, évêque de Coutances, où son corps fut trouvé avec sa chair et sa peau, après tant d'années, dans son cercueil, avec une pierre sur laquelle était écrit: *Ici repose le corps du bienheureux Gaud, évêque d'Evreux.* Et à même temps il s'y fit grand nombre de miracles. Les malades de tous côtés se faisaient apporter à ce sacré tombeau, dont plusieurs y veillaient toute la nuit, et ils étaient guéris; et entre autres, une femme percluse pour avoir travaillé à un jour de fête (et c'est pourquoi nous le remarquons en particulier, et c'est une punition qui se lit dans la vie de plusieurs saints), fut parfaitement guérie. Les possédés y étaient délivrés; et le manuscrit très-assuré dont nous avons parlé assure qu'il s'y était fait, et qu'il s'y faisait tous les jours des miracles sans nombre.

Dans notre temps, le curé du lieu, deux Pères Jésuites qui y faisaient la mission, et grand nombre de personnes dignes de foi, ont senti des odeurs extraordinaires : et Dieu continuant à y faire des miracles en faveur de son saint, messire Eustache de Lesseville, se sentit obligé de faire découvrir la terre où ces senteurs se répandaient dans le lieu du tombeau, dont il ne paraissait plus aucun vestige au dehors, et dont il ne restait aucune connaissance que par la tradition du pays, et par l'ancien manuscrit. C'est ce qu'il fit donc en sa visite, le premier de septembre de l'année 1664; et il y trouva le cercueil dépositaire du corps de ce grand saint, dans le monument qu'il fit aussitôt refermer. Ensuite il en fit la translation le onzième de novembre, fête de saint Martin, de la même année 1664, accompagné des députés de son chapitre, de ses archidiacres de Coutances et de Cotentin, des députés du chapitre de la cathédrale d'Evreux, des religieux de l'abbaye du mont Saint-Michel, et de plusieurs autres communautés, de plusieurs seigneurs, et de plus de vingt mille personnes de toutes sortes d'états et de conditions qui y étaient venus de toutes parts, et qui fondaient en larmes de joie.

On trouva les ossements du saint, que les vers, et plus de douze siècles n'avaient pu consumer, tout vermeils comme s'ils venaient d'être dépouillés de leur chair, qui exhalait une odeur très-douce, que chacun sentit et admira; et qu'une personne même qualifiée, qui était calviniste, avoua être miraculeuse. Depuis cette translation, Dieu y a fait beaucoup de miracles par l'intercession du saint : ce qu'un nommé Jacques du Pont, dit la Mothe, de la paroisse de Chantelou, diocèse de Coutances, révoquant en doute, disant quels miracles a faits saint Gaud, dans le même temps, fut surpris d'un mal qui le faisait extravaguer, et verser des larmes en abondance, répétant souvent ces paroles, se mettant à genoux : Saint Gaud je demande pardon, ce qui lui dura jusqu'à ce qu'il promit d'aller à son tombeau, et aussitôt son mal cessa. On vit le premier de septembre, qui était le jour comme il a été dit, de l'ouverture de son tombeau, des feux vers le commencement de la nuit en forme de langues, qui y brillaient d'une manière admirable.

Ce célèbre évêque de Toul, André du Saussay, dans son Martyrologe de France, parle de saint Gaud, évêque d'Evreux, le trente et unième de janvier, qui est le jour de sa fête : et après avoir rapporté de grandes choses de sa vie et de ses admirables vertus, il dit qu'il cultiva et éleva tellement son esprit par ses prières et par ses méditations, qu'il le rendit semblable à celui des bienheureux, par une égalité de conversation toute divine et céleste, et par une participation perpétuelle de grâces. Il écrit qu'il a succédé à saint Taurin, premier évêque d'Evreux, et qu'il fut enterré dans son désert sur le penchant de la colline, où depuis on a bâti un monastère en son honneur. Et quoi qu'il ait été dans la suite des temps

démoli par les irruptions des barbares, ce lieu néanmoins a toujours été fort mémorable par le tombeau et l'habitation d'un si grand saint. Il faut cependant remarquer que le tombeau était fort inconnu lorsqu'il écrivait, et qu'ainsi il semble n'en avoir parlé que par une inspiration divine. Aussi dans sa lettre adressée à Mgr de Lesseville, évêque de Coutances, au sujet de sa translation, il loue Dieu de la grâce qu'il lui a faite par l'invention de son corps, et il dit qu'on voit luire la providence de Dieu dans la révélation de ces sacrées reliques. Molanus, dans ses additions au Martyrologe, fait mention de saint Gaud, évêque d'Evreux, le dernier jour de janvier.

Mais que je vous rende grâces, ô Seigneur, à cause de votre bonté, que je raconte vos merveilles aux enfants des hommes, que je vous offre des sacrifices de louanges, que je publie avec joie vos œuvres miraculeuses! Les douleurs de la mort m'avaient assiégé, l'ombre de la mort m'avait environné. J'étais abandonné des médecins qui me disaient qu'il me fallait mourir environ dans dix ou douze heures. Je vous ai dit : Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains; et votre divine providence, mon unique appui, ma seule espérance, toute ma force et tout mon bien, qui m'a toujours servi de la plus douce, de la meilleure, et de la plus fidèle des mères, m'ayant fait apporter des reliques de votre saint, du glorieux saint Gaud, vous avez signalé vos miséricordes, ayant fait vœu de vous aller adorer à son tombeau. Vous m'avez retiré des portes de la mort, afin que je publie vos louanges devant les portes de la fille de Sion, votre sainte Eglise. Je ne suis pas mort, vous m'avez fait vivre, pour faire savoir que vous avez rendu votre saint admirable. Qu'à jamais vous soyez béni de ce que vous avez fait éclater votre miséricorde sur le plus chétif et sur le plus indigne de vos serviteurs. Vous êtes mon protecteur, et la force de mon salut. Faites-moi marcher le reste des jours, que vous m'avez donnés, parfaitement dans vos sentiers, et que vos grâces ne demeurent pas inutiles. Je vous le demande au nom de Jésus mon Sauveur, au nom de Marie Vierge, son immaculée Mère, au nom du bienheureux saint Gaud, de tous vos bons anges, et de tous vos saints. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Continuation des miracles que Dieu fait présentement par saint Taurin.

Que Dieu est incomparablement bon et meilleur que nous ne pouvons jamais dire à ses saints ! qu'il est admirable dans les grandeurs où il les élève, et qu'il est constant à les rendre glorieux ! oh! qu'il est heureux qui le sert et qui l'aime ! c'est une vérité qu'un seul moment passé dans son service vaut mieux que toutes les couronnes et les empires; et qu'une personne qui acquiert un seul degré de grâce, a plus gagné dans un moment que tous les conquérants de la terre n'ont fait dans toute la succession des siècles depuis la création du monde. Grande vérité dont l'on convient, mais aussi peu pratiquée comme si c'était une fable. Que l'on considère tout ce que les grands du monde ont fait pour s'acquérir des avantages temporels depuis la création de l'univers. Combien de soldats y ont-ils sacrifié leurs vies ? combien de villes ruinées et de provinces désolées ? et cependant un seul degré de grâce est quelque chose de plus grand que tout ce qui a fait le sujet de leurs travaux. Mais les plus viles créatures le peuvent acquérir dans tous les moments de leurs vies. Mais ce qui leur est possible avec le secours de notre Sauveur Jésus-Christ, et même ce qui leur est facile. Il n'y a point de pauvre mendiant qui dans tous les instants de sa vie ne puisse se procurer plus de gloire dans le service de Dieu, que tous les rois de la terre par la conquête des royaumes entiers, et pour cela il suffit d'aimer Dieu.

Or les saints qui ont excellé dans le divin amour, qui dans un entier oubli de tout propre intérêt n'ont pensé et n'ont recherché que la seule gloire de Dieu seul, sont devenus comme éclairés des rayons de la même gloire qui rejaillissent sur eux. Comme ils n'ont point vécu animés de l'esprit de nature, mais que Jésus a vécu en eux, ayant eu la vie et les opérations de Dieu, ils ont été faits des dieux par participation, et ils ont participé à son divin pouvoir, ils ont eu le don de faire des miracles.

C'est par ces miracles, dit saint Jean Chrysostome, que Dieu nous prêche avec une éloquence toute divine, et avec une force invincible. Ils sont l'un des principaux appuis de l'Eglise, et un moyen universel pour confondre les ennemis de la religion. C'est pourquoi saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, se sont appliqués non-seulement à les prêcher aux peuples, mais à les écrire pour la postérité : et en particulier ils ont fait voir que Dieu en a fait d'admirables en faveur de ses saints, et par leurs sacrées reliques. Ceux qui ont écrit les *Vies*, en ont rapporté à même temps les miracles, et puisqu'ils sont dans leur doctrine les marques de l'Eglise, ce n'est pas assez de dire qu'il y a des miracles en général, sans reconnaître qu'il y en ait en particulier de véritables.

Nous en avons rapporté d'admirables que Dieu a opérés par saint Taurin pendant sa vie, après sa mort, et plusieurs siècles après sa mort. Les plus anciens manuscrits nous apprennent qu'il s'en est fait d'innombrables, et les autres qu'ils ont toujours continué. C'est ce que nous pouvons encore dire présentement, en laissant cependant le jugement à l'Eglise à qui il appartient d'en décider entièrement.

Comme saint Luc (VII, 21) nous apprend qu'on amenait à notre Sauveur des malades de diverses maladies, et qu'il guérissait; c'est ce qu'il fait entendre aujourd'hui par les mérites et les intercessions de saint

Taurin. Plusieurs malades de diverses maladies viennent de différents lieux pour implorer le secours du saint à son sacré tombeau, qui est dans la célèbre abbaye qui porte son nom, et qui est l'une de l'ordre du grand saint Benoît, et ils y trouvent leur guérison. Mais pour ne pas grossir ce petit traité, nous nous contenterons de rapporter deux miracles dont on a en main les preuves authentiques, et des attestations en bonne forme, qui ont été signées par les personnes guéries, et par les témoins oculaires, qui sont gardées dans les archives du monastère dont nous venons de parler.

Le premier est la guérison subite de dame Catherine le Tac, femme du sieur Pachen, ci-devant commis aux aides, à Evreux, arrivée au tombeau de saint Taurin, le 17 du mois d'août de l'année 1690. Elle avait été malade d'une fâcheuse paralysie depuis sept ans, ce qui l'avait obligée d'avoir recours aux remèdes de la médecine, s'étant servie pour ce sujet de plusieurs médecins et de différents lieux, de plusieurs chirurgiens et antiquaires, qui durant quatre années n'avaient oublié rien de ce qui était de leur art, pour tâcher de lui donner quelque soulagement, mais tout cela sans aucun effet; et même sans aucune espérance d'y pouvoir remédier. Ce que voyant ladite dame, elle avait cessé durant trois ans entiers de plus se servir d'aucun remède, demeurant toujours dans une paralysie de presque tous ses membres, sans pouvoir marcher ni agir, ni se servir de potences pour s'appuyer. Dans cette extrémité, sans espérance d'aucun soulagement par les remèdes naturels, selon le même sentiment des médecins, dont l'un appelé Porée, qui demeurait à Rouen, et qui pour lors était calviniste, avait déclaré qu'il désespérait de sa guérison, à moins d'un grand miracle, ce qui n'a pas été dit sans une providence spéciale par une personne qui dans ce temps-là n'y croyait guère. Désespérant donc de pouvoir trouver aucun remède naturel à son mal, elle avait mis toute sa confiance en Dieu: et comme elle demeurait depuis quelque temps à Evreux, se sentant inspirée d'avoir recours à son infinie bonté par l'intercession de saint Taurin, elle commença de faire une neuvaine à son tombeau, s'y faisant conduire par l'assistance des personnes qui la soutenaient. Ce qu'ayant commencé le onzième du mois d'août de l'année 1690, fête de ce premier évêque d'Evreux, et s'étant fait descendre le septième jour de l'octave de la fête et de sa neuvaine, à son ordinaire, dans le tombeau, elle se trouva tout à coup soulagée, en sorte qu'en s'en retournant elle marcha avec tant de facilité et de vitesse que son fils, qui l'accompagnait, avait de la peine à la suivre.

Un changement si subit l'obligea de retourner sur-le-champ à l'église de Saint-Taurin, où ayant raconté au révérend Père prieur et au Père sacristain ce qui s'était passé, ils furent d'avis que pour lors elle ne fît pas encore éclater la chose pour en voir les suites. Ce qu'elle fit; mais étant retournée le lendemain, comme elle s'aperçut que les personnes qui étaient dans l'église et qui connaissaient sa paralysie la regardaient marcher avec étonnement, toute transportée d'une sainte joie pour les miséricordes de Notre-Seigneur sur elle, cria tout à coup: Miracle, miracle! et à même temps les assistants firent la même chose, criant miracle avec elle; une foule de peuple l'accompagnant jusqu'à sa maison et à l'église de Saint-Pierre, sa paroisse, louant Dieu dans son saint et le bénissant pour les merveilles qu'il venait d'opérer.

Depuis ce temps-là elle a agi avec beaucoup de facilité, sans aucun secours de personne, pour toutes les fonctions de son ménage. Elle a même nourri ses enfants, ce qu'elle n'avait pu faire, non-seulement pendant sa paralysie, mais lorsqu'elle se portait bien auparavant ses infirmités. On en garde toutes les attestations signées par les médecins même, comme de personnes qui ne croient pas de léger, et qui, comme ministres de la nature, sont reconnus d'ordinaire pour témoins fort authentiques des œuvres de la grâce. Entre autres, celle du sieur d'Houppeville, qui déclare avoir fait beaucoup de diligences pour s'éclaircir dans cette affaire, et dit que, quoique les attestations qu'on lui avait envoyées semblassent suffire pour lui persuader le miracle, cependant il n'avait voulu se fier qu'en lui-même; ajoutant que pour persuader les autres où il va de la religion, il faut être persuadé le premier. Après cela il avoue que plus il fait de réflexions sur ce qu'il a vu traitant ladite dame le Tac à Rouen, sur sa maladie et sur sa guérison et dans leurs circonstances, plus il y trouve des prodiges; et qu'enfin le tout considéré, il atteste que sa guérison n'est point du tout de la manière d'opérer des agents naturels, paraissant au-dessus de leurs forces, et par conséquent prodigieuse. C'est ce qu'il a signé en qualité de docteur en médecine de l'université de Montpellier et du collége de Rouen. Plusieurs chirurgiens ont attesté la même chose.

Mais si des personnes d'une grande érudition et piété ont remarqué qu' un grand motif de croire la vérité d'un miracle est la suite qu'il a eue, c'est-à-dire la conversion ou le changement de la vie et des mœurs, nous pouvons bien écrire ici que nous avons tout sujet de croire le miracle dont nous nous parlons, puisqu'il a été suivi de la conversion du sieur Pachen, qui avait été élevé dans l'hérésie de Calvin, ne l'avait abjurée qu'en apparence et extérieurement; et particulièrement à l'égard du culte qui est dû aux saints, dont il ne pouvait être persuadé. La dame le Tac, sa femme, pleine de foi, qui n'ignorait pas le malheureux état de son mari, le déplorait souvent en la présence de Dieu, à qui elle offrait ses vœux pour sa véritable conversion. Les erreurs de son esprit la touchaient plus vivement que les maux de la paralysie de son corps;

et la grande vue qu'elle avait dans la neuvaine qu'elle fit en l'honneur de saint Taurin, était principalement la conversion de son mari, qu'elle demandait par les intercessions de l'apôtre de la foi dans le pays d'Evreux. Dieu qui tourne ses regards sur la prière des humbles et qui ne méprise pas leur demande, se rendit attentif à ses prières, et ses cris, qui s'élevèrent jusqu'à lui en impétrèrent la grâce pour laquelle elle le priait. Son mari fut tellement touché à la vue du miracle obtenu par les mérites de saint Taurin, qu'il renonça sincèrement aux erreurs de Calvin, et il se trouva si fortifié dans la foi de l'Eglise romaine, et spécialement à l'égard du culte des saints, qu'il assurait qu'il serait prêt de donner son sang pour en soutenir la vérité.

Dieu, qui est bon envers tous ceux qui le cherchent (*Psal.* IX, 11), ne laissa pas longtemps sa foi sans récompense, car ayant été affligé d'une fièvre quarte, accompagnée d'un mal de poitrine et d'autres accidents qui l'avaient réduit à l'extrémité, quoiqu'il se fût servi de tous les remèdes que les médecins lui avaient pu donner plusieurs mois. Sa femme eut recours à saint Taurin pour la guérison de son corps, comme elle avait fait pour celle de son âme. Elle partit pour ce sujet de sa maison, le 8 de décembre de l'année 1690, fête de l'Immaculée Conception de l'admirable Mère de Dieu, pour aller à l'église du saint y faire présenter à Dieu le très-saint sacrifice, en son honneur, pour son mari, qui avait écrit un petit mot de lettre au révérend Père prieur du lieu pour lui marquer la douleur qu'il avait de n'y pouvoir aller en propre personne, à raison de son extrême faiblesse. Mais s'étant souvenu que sa femme avait fait toucher une chemise le jour précédent à la châsse de saint Taurin, il se sentit inspiré de la prendre; et à même temps il reçut une si grande force qu'il alla promptement à l'église du saint pour y assister au saint sacrifice, au grand étonnement de sa femme, à raison de l'extrémité de la maladie où elle venait de le laisser ; et ensuite il se trouva parfaitement guéri : ce qu'il a attesté et signé véritable. Voici quelques vers qu'il a donnés aux religieux de l'abbaye en témoignage de sa reconnaissance, et qui sont de sa composition :

Taurin, toi dont les soins et la vie exemplaire
Soumirent nos aïeux à la foi du Sauveur :
Tout l'empire chrétien te loue et te révère
Et jouis au ciel d'un éternel bonheur.
Pour soulager nos maux un ange nous révèle,
De ton corps, chaste, et pur, le tombeau précieux :
Tombeau plein de puissance, où par l'ordre des cieux,
L'homme infirme recouvre une force nouvelle.
Oui, grand saint, et mes yeux en furent les Témoins,
Lors que voulant user de son pouvoir suprême :
Celle à qui par l'Hymen tous mes désirs sont joints,
Dans ce lieu de la mort, sut braver la mort même.
L'astre de qui le cours donne aux saisons la loi,
Avait déjà sept fois recommencé l'année,
Qu'aux plus vives douleurs jour et nuit exposée,
Rien ne la soutenait que l'ardeur de sa foi.
Languissante, sans force, abattue, inquiète,
Immobile, et sans mouvement :
A peine touche-t-elle à ton saint monument,
Qu'elle recouvre alors une santé parfaite.
O suprême prodige, ô miracle étonnant !
Qui d'un plus grand encore a causé la naissance,
Mon incrédule cœur se soumit à l'instant,
Et d'un Dieu dans ses saints reconnut la puissance.
Hérétique sans foi, dont le cœur n'est sensible,
Qu'aux objets qui frappent les sens,
Jette les yeux sur un fait si visible,
Confesse avec moi qu'il n'est rien d'impossible,
Aux volontés du Tout-Puissant.

L'autre miracle est arrivé à la personne de Jacques Valée, agé de dix ans, fils d'honnête personne, Robert Valée, bourgeois de Damville, du diocèse d'Evreux, qui a été guéri subitement le dixième du mois de mai de l'année 1691, d'une maladie incurable. Jacques Richette, maître chirurgien juré au baillage d'Evreux, demeurant audit Damville, rapporte dans son certificat que ledit Jacques Valée était malade d'un mouvement épileptique, dont il tombait si souvent, qu'il en était agité tous les jours, et même quelquefois plusieurs fois par jour : ce qui ensuite lui causa une paralysie et une perclusion des deux jambes, ne pouvant ni marcher, ni se tenir debout ; en sorte qu'il le fallait porter d'un lieu à l'autre, et qu'ayant employé tous les remèdes que son art lui pouvait suggérer sans aucun succès, il avait jugé son mal incurable et l'avait abandonné, estimant que les remèdes lui seraient inutiles.

M. Duval, célèbre médecin d'Evreux, ayant vu ledit malade à Damville, dont il avait conçu la première fois quelque espérance de guérison, entra dans la suite dans le même sentiment, et dit à son père qu'il n'y voyait aucun remède, et qu'il demeurerait toujours dans ce pitoyable état.

Ce que voyant le père, et n'espérant plus rien des remèdes naturels, il pensa à avoir recours aux surnaturels : et comme le bruit des miracles qui se faisaient au tombeau de saint Taurin s'était répandu, il pria Madeleine Laillet, demeurant à Evreux, d'y faire une neuvaine de dévotion au tombeau du saint, lui donnant ordre de faire célébrer le très-saint sacrifice de la messe le dernier jour, ce qui fut exécuté. Et étant allé ce jour-là à Evreux, ayant laissé son fils perclus, et arrêté au lit, ce lui fut une étrange surprise lors qu'à son retour, le même jour, il vit son fils venir à lui dans une grande liberté de tous les membres de son corps, sans aide de personne, et parfaitement guéri, qui s'était déjà promené dans le bourg, au grand étonnement de tous ceux qui avaient connu ses maladies.

Alors ce père plein de joie, imitant le père du malade à Capharnaüm, dont il est parlé dans l'Evangile de saint Jean (IV, 46-54) demanda à ses serviteurs à quelle heure il avait recouvré sa santé. Et ils lui répondirent : il a commencé à se mieux porter aujourd'hui, entre dix et onze heures du matin. Son père donc connut que c'était la même heure que Jésus avait été offert pour lui au Père éternel, en l'honneur de saint Taurin, au saint sacrifice de la messe : et il crut lui et toute sa maison le miracle. Le saint évan-

géliste dit que Jésus fit encore ce second miracle quand il fut venu de Judée en Galilée, parlant de la guérison du fils d'un seigneur de la cour à Capharnaüm, et nous rapportons ce second miracle de saint Taurin, d'un grand nombre qui se sont faits et qui se font de nos jours présentement, pour ne pas grossir ce traité, comme nous l'avons déjà dit. Or, depuis ce temps-là, ledit Jacques Vallée est si parfaitement guéri, qu'il n'a pas ressenti le moindre mouvement de son épilepsie. Ce qui a été jugé miraculeux par ceux qui l'ont traité en sa maladie, et dont ils ont donné de bonnes attestations, avec le sieur curé de Damville, ses quatre prêtres habitués, le sieur procureur fiscal du lieu, et le sieur Mulot, chirurgien de Son Altesse Royale madame la duchesse d'Orléans.

CHAPITRE XII.

Pratiques de piété pour les neuvaines que l'on fait en l'honneur de saint Taurin.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlant des besoins du corps, dit ces divines paroles : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données par surcroît.* (*Matth.* VI, 33.) Car enfin, c'est l'intérêt de Dieu qu'il faut avoir en vue principalement en toutes choses. Il faut donc avoir la gloire de la très-sainte Trinité pour fin principale dans le secours qu'on lui demandera, par l'intercession du saint, dans les infirmités corporelles, et autres besoins temporels. Et c'est une très-grande vérité que si nous pensions bien à Dieu, Dieu penserait à nous, et dans toutes nos nécessités, avec une providence ineffable.

Il faut avoir une grande confiance en la divine Providence, invoquée par les mérites du saint, car Notre-Seigneur nous dit qu'en vérité si nous avons la foi, et si nous n'hésitons point, nous obtiendrons tout ce que nous demanderons en la prière. Ainsi il disait à des malades qu'il guérissait : Qu'il vous soit fait selon votre foi. C'est pourquoi l'Eglise d'Evreux, dans les anciennes leçons de l'office de saint Taurin, qui sont gardées depuis tant de siècles dans l'abbaye qui en porte le nom, exhorte à ne douter nullement de l'effet des prières que l'on présente à Dieu par les intercessions du saint, qu'elle dit prier avec soin pour les besoins des hommes. Elle propose l'exemple de sa foi, qui impétrait tout de la divine majesté. Elle assure que nos vœux en seront reçus selon notre foi, et qu'il n'y a rien que nous ne puissions espérer par la faveur d'un si puissant protecteur, qui nous a assistés en tant de manières si efficacement; et s'adressant à un si bon patron, elle lui dit : Nous croyons que vous pouvez obtenir tout ce que vous demanderez.

Il faut ensuite se disposer à la neuvaine par une bonne confession, entrant dans l'esprit d'une sincère pénitence; particulièrement considérant toutes les obligations de son état pour voir à quoi l'on manque, et pour s'acquitter à l'avenir de ses devoirs. Grand nombre de personnes, soit de l'état ecclésiastique, soit séculier, sont perdues pour n'y avoir pas assez bien pensé. On n'y pense guère pendant la vie, et on n'y pense guère même à la mort. Ainsi un visiteur, un curé, un juge, un marchand, s'en vont à l'autre monde sans avoir jamais considéré à fond ce qu'ils ont dû faire pendant qu'ils étaient au monde. Il faut regarder avec soin si l'on n'a rien du bien d'autrui, si l'on a pour le prochain, et même pour nos ennemis, la charité que Jésus-Christ nous ordonne. Après cela il faut s'approcher de la communion vivifiante du corps de notre adorable Sauveur.

On doit assister tous les jours au très-saint sacrifice de la messe, l'offrant avec le prêtre en l'honneur du saint, et si l'on est dans le pouvoir, le faire célébrer une ou plusieurs fois.

Il faut aller tous les jours de la neuvaine à son sacré tombeau, et si l'on n'est pas sur les lieux, on peut prier quelque personne de piété pour s'acquitter de ce devoir et pour y faire célébrer les divins mystères.

Comme les saints ne sont arrivés à la sainteté que par le dénûment d'eux-mêmes et la mortification, il est bon d'en pratiquer les actes tous les jours, renonçant à quelque inclination, se privant de quelque plaisir, souffrant chrétiennement quelque peine. On pourrait aussi, si cela se peut, jeûner un des jours de la neuvaine, et tout cela en l'honneur du saint.

Mais pour obtenir efficacement ce que l'on demande à Dieu, il faut, avec la foi dont nous avons parlé, exercer les œuvres de miséricorde, corporelles et spirituelles; car le Fils de Dieu qui est la vérité même a dit : *Donnez et il vous sera donné; on vous fera la même mesure que vous aurez faite aux autres. Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux. Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, vous serez les enfants du Très-Haut, qui fait du bien aux ingrats et aux méchants.* (*Luc.* VI, 38, 36, 35.) Il ne suffit donc pas de dire, je pardonne à mes ennemis, je ne leur veux point de mal; il faut leur vouloir du bien et leur en faire dans les occasions. Il faut ici se faire à soi-même une bonne mesure des grâces que l'on demande à Dieu, une mesure pressée et entassée, et qui se répandra par-dessus, comme parle notre divin Maître, puisque c'est une vérité de foi qu'on nous fera la même mesure que nous aurons faite aux autres.

Chaque jour de la neuvaine, on pourra méditer et lire l'un des chapitres de ce petit traité, pour bénir et remercier la glorieuse Trinité des grandes grâces qu'elle a faites à saint Taurin, et de la haute gloire à laquelle elle l'a élevé, y prenant part de tout son cœur et s'efforçant, avec le secours de la grâce, d'imiter ses vertus.

Ainsi le premier jour on pourra lire le premier et le second chapitres, pour rendre grâces à la très-sainte Trinité des grands desseins qu'elle a eus sur Taurin, des faveurs qu'elle lui a faites dans sa jeunesse, de la

mission qu'elle lui a donnée pour le pays d'Evreux, et en prendre l'occasion de faire une sérieuse réflexion sur la grâce qu'elle nous a accordée d'être Chrétiens, comme il est marqué dans le deuxième chapitre

Le second jour, on lira et méditera ce qu'il a souffert des démons et des hommes, en travaillant à la conversion des âmes, et nous en apprendrons ce que nous devons souffrir pour notre propre salut, et la gloire de Dieu dans notre salut. On demandera beaucoup cette grâce par l'intercession du saint, que l'on remerciera pour ses travaux apostoliques,[que l'on verra dans les troisième et quatrième chapitres.

Le troisième jour, on lira et méditera les bénédictions que Dieu a données à ses travaux dans le cinquième chapitre. Et comme elles sont une source de celles que l'on reçoit présentement dans le diocèse d'Evreux, on s'appliquera à en reconnaître la bonté, et les miséricordes de la divine Providence. On demandera pardon du mauvais usage que l'on a fait, et on prendra une forte résolution, avec le secours divin, de s'en mieux acquitter à l'avenir.

Le quatrième jour, on méditera ce qui est écrit dans le sixième chapitre, de la faveur spéciale que le diocèse d'Evreux a reçue, saint Taurin lui donnant pour patronne l'admirable Mère de Dieu ; et on prendra tout de nouveau une sainte résolution de lui avoir plus de dévotion que jamais, en considérant les avantages. On méditera aussi les secours des bons anges à saint Taurin, et à même temps ceux que nous en recevons. On fera de fortes réflexions pour se persuader de nos devoirs envers ces bienheureux esprits, et de nos ingratitudes qui sont surprenantes. On aura une dévotion particulière à tous ceux qui ont assisté saint Taurin depuis le commencement de sa vie jusqu'à sa mort. On les priera d'intercéder auprès du saint pour les demandes qu'on lui fait. C'est une bonne pratique, quand on honore un saint, d'avoir intention d'honorer à même temps le bon ange qui l'a autrefois gardé, rapportant à l'honneur de l'ange ce qu'on fait en l'honneur du saint.

Le sixième jour, on fera réflexion sur les miracles rapportés dans le septième chapitre, et qui sont arrivés pendant sa vie. Les conversions qui s'en sont suivies nous doivent fortement animer à un changement de vie et de mœurs.

Le septième jour on méditera sa précieuse mort dans le huitième chapitre ; et à même temps combien il est doux et avantageux de finir sa vie après l'avoir passée dans le service de Dieu. On priera le saint de nous impétrer la grâce finale. On lira aussi le neuvième chapitre.

Le huitième jour on considérera avec attention l'invention miraculeuse du corps de saint Taurin par saint Lau dans le chapitre dixième, et l'invention des reliques du bienheureux saint Gaud, évêque d'Evreux. On en méditera les vertus héroïques, les obligations que l'on a à leurs travaux, et on prendra résolution de les honorer particulièrement le reste de sa vie.

Le neuvième jour, on fera beaucoup de réflexions sur la conduite de la divine Providence, qui continue encore dans nos jours à faire des miracles par saint Taurin ; qui est un témoignage manifeste qu'elle veut que l'on se renouvelle dans sa dévotion. Ce serait donc manquer à ses divins desseins de demeurer dans une malheureuse tiédeur à l'égard de ce premier apôtre et de ce premier évêque d'Evreux, lorsqu'elle nous en prêche, par la voix éclatante des miracles, les secours et les bontés.

Il faut donc fréquenter plus que jamais son église, aller souvent à son sacré tombeau, se souvenir de lui tous les jours., lui avoir recours dans tous les besoins publics et particuliers. On en a fait graver une dévote image depuis peu ; elle devrait paraître dans toutes les maisons du diocèse d'Evreux, puisqu'elle est l'image du saint dont Dieu se sert pour ne cesser jamais de lui bien faire, et pour continuer même sa divine et toute-puissante protection, par des œuvres miraculeuses. On la trouve chez le sieur Audigé, libraire à Evreux.

On a écrit avec bien du sujet que les saints sont les rédempteurs des villes et des lieux où ils sont patrons ; que par leurs prières ils en détournent les calamités publiques et particulières, et qu'ils y attirent toutes sortes de bénédictions. La préservation de la ville d'Evreux de l'hérésie en a été une très-singulière et si considérable, que les députés du clergé vers Charles IX en obtinrent pour ce sujet qu'elle serait exempte de prêche.

Allons donc avec confiance au glorieux saint Taurin, notre Père, notre pasteur, notre apôtre, notre patron, notre protecteur dans toutes nos nécessités, et pour obtenir de la suradorable Trinité toutes sortes de grâces.

Laissons-nous à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour être renouvelés dans l'esprit de piété envers ce saint. L'ancien cérémonial de plus de quatre cents ans de l'abbaye qui porte son nom à Evreux, après avoir exhorté à célébrer sa grande fête avec une sainte joie, nous apprend que tous les religieux étaient revêtus d'aubes blanches, dont il y en avait quatre qui portaient des chapes à la solennité des vêpres ; qu'il y en avait six des principaux qui les portaient à l'invitatoire des matines ; que les chanoines de la cathédrale assistaient à l'office ; que la messe principale était célébrée pontificalement par l'évêque, et, en son absence, par le doyen ou une autre dignité ; qu'il y avait trois diacres et trois sous-diacres qui servaient la sainte messe, deux chanoines, deux religieux et deux chapelains de la cathédrale ; que l'on portait solennellement à la procession le chef de saint Taurin et le chef de saint Lau. L'ancien Martyrologe de la même abbaye dit que l'on faisait la fête de la translation

des reliques de ces deux saints le cinquième d'août. On voit aussi, dans les anciennes leçons dont nous avons parlé plusieurs fois, que l'on célébrait la fête de l'invention du corps de saint Taurin, qui est le cinquième de septembre, avec octave. La châsse précieuse de ses sacrées reliques, que nous voyons présentement en son église et monastère des religieux de Saint-Benoît dans l'un des faubourgs de la ville d'Evreux, a été donnée par vœu par Gilbert de Saint-Martin, qui en était pour lors abbé, l'année 1239.

L'église de Lezoux en Auvergne ayant pour patron saint Taurin, fait la fête de sa translation le 21 de novembre. Il est aussi le patron de la célèbre abbaye de Fécamp, qui en fait la fête de première classe.

ORAISONS AUX TROIS PERSONNES DIVINES

EN L'HONNEUR DE SAINT TAURIN.

—

ORAISON AU PÈRE ÉTERNEL.

—

Père éternel, quand toutes les créatures s'immoleraient à votre gloire, ni leur vie ni leur mort ne pourraient pas rendre un honneur proportionné à votre grandeur, ni une reconnaissance qui égalât vos bienfaits. Prenez donc en Jésus votre Fils bien-aimé tous les honneurs qui vous sont dus et toutes les reconnaissances. Prenez en lui toutes les satisfactions dont nous sommes redevables à votre justice divine. Nous vous offrons cette hostie infinie dans le très-saint sacrifice de la messe, et nous vous l'offrons en tous les temps et en tous les lieux du monde, où il continue le sacrifice de la croix sur nos autels. Mais nous vous le présentons en actions de grâces pour votre grande gloire dans saint Taurin, et pour toutes les faveurs qu'il a reçues de votre suprême majesté, vous demandant par ses mérites, dans l'union de ceux de votre Fils bien-aimé, la grâce de vous adorer en esprit et en vérité; et le puissant et efficace secours de votre aimable providence dans les besoins de nos âmes et de nos corps; et particulièrement à l'égard de la nécessité présente qui nous fait recourir à votre miséricorde infinie.

—

ORAISON AU VERBE INCARNÉ.

—

Adorable Jésus, vrai Dieu et vrai homme, consubstantiel à votre Père éternel, qui êtes descendu des cieux pour nous pauvres pécheurs, qui êtes venu les appeler, qui demandez la miséricorde, qui avez dit : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai* (*Matth.* XI, 28), appuyés sur vos divines promesses, nous osons vous demander en toute humilité par les mérites du glorieux saint Taurin, et pour votre grande gloire, quelque soulagement dans nos maux de l'âme et du corps, et spécialement à l'égard du mal présent qui nous afflige. Il est écrit dans votre Evangile (*Luc.* VI, 19) qu'il sortait de vous une vertu qui guérissait tous les malades. O aimable Jésus! ô le Dieu de toute miséricorde et de toute consolation, faites sortir présentement cette divine vertu, afin qu'en ayant été touchés et secourus dans nos maux, nous puissions vous glorifier, et votre saint, et chanter vos miséricordes éternellement.

—

ORAISON AU SAINT-ESPRIT.

—

O Saint-Esprit mon Dieu, digne des mêmes adorations que le Père éternel et le Verbe incréé, vos voies sont toutes dans la sainteté; il n'y a rien qui vous soit semblable. Vous êtes le Dieu qui faites les miracles, et qui faites connaître votre puissance et la force de votre bras, les faisant par vos saints, et vous rendant admirable par les prodiges que vous opérez en leur faveur. Aidez notre faiblesse, et que votre magnificence éclate dans les secours que nous vous demandons au nom de Jésus, par les mérites du bienheureux saint Taurin. Ainsi soit-il.

—

ORAISON A L'ADMIRABLE MÈRE DE DIEU ET AUX SAINTS ANGES.

—

O Vierge toujours Vierge, immaculée en votre toute sainte conception, vraie Mère de Dieu, qui nous avez été donnée pour patronne spéciale par le glorieux saint Taurin,

nous vous demandons en sa faveur que vous nous serviez toujours de Mère et que nous ayons toujours pour vous un cœur d'un véritable enfant. Bienheureux anges, et vous particulièrement qui avez assisté en tant de manières le grand saint Taurin, faites-nous pour son honneur ressentir votre puissante protection dans nos besoins, et spécialement dans le besoin présent pour lequel nous vous prions. Ainsi soit-il.

ORAISON A SAINT TAURIN.

Grand saint que la divine Providence a choisi pour être le pasteur de nos âmes, qui nous avez fait connaître Dieu et son Fils Jésus-Christ, qui avez tant souffert et fait tant de choses pour l'établissement de son règne en nous, continuez et augmentez vos miséricordes envers nous; souvenez-vous que nous sommes le peuple que Dieu vous a donné, ne nous abandonnez pas dans nos nécessités corporelles et spirituelles, et particulièrement dans la nécessité présente qui nous fait recourir à votre charitable bonté. Faites-nous ressentir les effets de votre puissante protection, nous avons recours à vous comme des enfants à leur père, et souvenez-vous que nous le faisons dans l'ordre de la divine Providence qui en a ainsi disposé. Grand saint, montrez-vous être notre père, et à l'égard des besoins de nos corps et de nos âmes, et dans les maux publics, et dans les maux particuliers, afin que nous glorifiions avec vous, et dans le temps et dans l'éternité, la très-sainte et suradorable Trinité, le principe, le centre et la fin de toutes choses. Ainsi soit-il.

ORAISON A SAINT TAURIN (6)

Nous vous prions, bienheureux saint Taurin, de vous souvenir de vos pauvres enfants; bon pasteur, n'oubliez jamais le troupeau que Dieu vous a donné: comme nous croyons que vous assistez devant son trône dans une pureté immaculée, ne permettez pas que nous demeurions dans les taches et souillures de nos péchés. Impétrez-nous le temps d'une véritable pénitence : vous le pouvez faire, étant du nombre de ceux qui chantent un cantique nouveau à l'Agneau de Dieu. Servez-nous toujours de patron, et écoutez attentivement les vœux et les prières que nous vous offrons dans votre église et à votre tombeau. Soyez notre avocat dans tous nos besoins, comme autrefois vous avez été notre apôtre. Obtenez-nous de Dieu un changement de vie, la paix dans nos jours, le pardon de tous nos péchés. et la véritable joie qui est le commencement des joies éterelles. Vous impétrerez facilement ce que vous demanderez au Souverain de toutes choses, parce que, dans l'union parfaite que vous avez avec lui, vous ne pouvez ignorer ce qui ne lui plaît pas, et vous ne pouvez vouloir que ce qu'il veut.

(6) Cette oraison se trouve dans l'ancien manuscrit que l'on estime être du VIII siècle, et qui est gardé dans les archives de la cathédrale d'Evreux.

LETTRES.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITION DE 1846

Les premiers éditeurs de la correspondance de Boudon avouent, dans la Préface placée en tête des deux volumes qu'ils ont publiés, qu'il ne leur était parvenu qu'un nombre relativement petit des lettres si multipliées que l'archidiacre d'Evreux avait écrites, et en outre qu'ils avaient cru devoir ne faire qu'un choix parmi ces dernières, en sorte qu'ils ont laissé dans l'oubli près de cent cinquante lettres dont la plupart nous ont paru tout aussi intéressantes que celles qu'ils ont publiées. De plus, en suivant toujours leur système de choix et d'élimination, ils ont mutilé à leur gré celles même des lettres qu'ils admettaient dans leur collection, au point de ne donner qu'une faible fraction d'un assez grand nombre d'entre elles.

Le public n'a donc pas encore eu jusqu'ici une édition des *Lettres* de Boudon. L'on ne pouvait donner ce nom à la compilation imprimée en 1785. Cependant, nous ne craignons pas de le dire avec les premiers éditeurs, la correspondance de ce pieux archidiacre est la partie la plus intéressante de ses œuvres, et nous ajouterons la plus utile. Nous ne

doutons pas que les personnes qui en feraient l'objet de leurs lectures spirituelles et même de leurs méditations n'en retirassent un très-grand fruit. C'est là qu'elles apprendront à connaître le véritable esprit du christianisme. Tout, dans ces lettres, même les circonstances les plus indifférentes, est plein de ce divin esprit dont surabondait le cœur de Boudon. C'est là que ce saint homme peint au naturel sa belle âme; c'est là qu'on peut apprécier les lumières si vives que la Providence lui avait données pour la direction des âmes dans les voies de la perfection. La première édition de ces lettres ainsi mutilées était, si l'on veut, un recueil ascétique, mais incomplet, tronqué, ne donnant qu'une idée fausse du caractère de l'auteur. Les éditeurs l'avaient pour ainsi dire habillé ou plutôt défiguré à leur façon.

En donnant au public une édition des œuvres complètes de l'archidiacre d'Evreux, nous avons cru que c'était pour nous un devoir de réparer les torts des premiers éditeurs. D'ailleurs, dès que le projet de notre édition fut connu, des personnes qui déploraient les mutilations dont nous venons de parler, se sont empressées de nous donner avis que le séminaire d'Evreux possédait des manuscrits de Boudon, principalement des lettres autographes et des copies authentiques d'un grand nombre d'autres. Monsieur le supérieur du séminaire, sur notre demande, a bien voulu nous confier tous ces précieux manuscrits. Avec ce secours, nous avons pu rétablir dans leur intégrité les lettres qui avaient été mutilées, et ce sont les plus nombreuses de l'ancienne édition, et surtout livrer au public celles qui ont été dédaignées.

C'est ainsi que notre édition double presque le nombre de ces lettres, et de plus chacune d'elles est maintenant telle que l'a écrite Boudon. Nous avons cru devoir nous conformer aux pieux désirs de l'humble archidiacre en respectant même les incorrections de son style. Quelqu'un lui ayant dit un jour qu'il ferait bien de soigner mieux ce qu'il écrivait sous le rapport du style, et on lui offrait de faire disparaître dans un ouvrage sous presse certains défauts qu'on lui signalait, il répondit qu'on lui ferait plaisir de laisser son ouvrage avec tous ses défauts et sa grossièreté, afin d'être humilié, même après sa mort.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Les ouvrages de M. Boudon lui ont assuré un rang distingué parmi les auteurs ascétiques. Ce n'était ni le désir de se faire un nom, ni l'esprit de critique, ni la passion de l'intérêt qui conduisaient sa plume. C'était l'unique vue de Dieu et de Dieu seul, le désir ardent de multiplier ses adorateurs, la passion de lui gagner des cœurs, qui le déterminaient à écrire.

C'était ce même motif, à l'exclusion de tout autre, qui l'engageait à entretenir tant de correspondances épistolaires, pour crier de toutes parts *au feu de l'amour divin*, selon son expression favorite. On lui écrivait non-seulement de toutes les provinces de France, mais d'Italie, de Flandre, d'Allemagne, et même de l'Asie et de l'Amérique, soit pour lui demander des avis spirituels, soit pour conférer avec lui sur les moyens les plus propres à établir le règne de Dieu, et il répondait exactement à tous ceux qui s'adressaient à lui.

Depuis longtemps, et surtout depuis que M. Collet a donné sa Vie au public, on demandait avec empressement l'impression de ses lettres. Quelque désir qu'on ait eu de répondre à ce pieux empressement, quelques démarches que l'on ait faites pour cela, on n'a pu rassembler qu'environ trois cents lettres, presque toutes en original, et quelques-unes seulement, en très-petit nombre, sur des copies authentiques. Quoiqu'elles portent toutes l'empreinte de la piété et du zèle dont M. Boudon était rempli, cependant, pour ne pas trop multiplier les volumes, on a cru ne devoir faire choix que de celles que l'on a jugées les plus édifiantes et les plus intéressantes. Ce sont ces lettres que l'on donne aujourd'hui au public, avec d'autant plus de confiance, qu'il a paru les désirer avec plus d'ardeur.

En effet, les lettres sont presque toujours ce qu'il y a de plus intéressant parmi les ouvrages de toutes sortes d'auteurs. Elles sont à l'égard des autres ouvrages, ce que la conversation est à l'égard des harangues et des actions publiques. Et comme il n'y a personne qui n'aimât mieux converser avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes et de saints personnages, que de les entendre parler en public, il n'y a personne aussi qui ne soit plus touché de ce qui nous reste de leurs lettres que de leurs autres ouvrages, parce qu'enfin on aime à voir les hommes tels qu'ils sont, et que ce qui les montre sous leur forme naturelle et avec le plus de naïveté, est toujours ce qui plaît le plus.

Quelques lecteurs désireraient peut-être que l'on eût mis dans cette édition quelques notes de plus pour éclaircir certains endroits des lettres, ou pour mieux faire connaître les personnes dont parle M. Boudon; mais ces notes seraient superflues pour quiconque a lu la vie de M. Boudon, et elles seraient insuffisantes pour ceux qui ne l'ont pas lue. Nous exhortons donc à lire d'abord sa Vie, pour lire ensuite ses lettres avec plus d'intérêt et plus de fruit.

Dans ce recueil de lettres on n'a point pu suivre l'ordre de la chronologie, parce que M. Boudon ne datait ordinairement ses lettres que du jour du saint dont l'église célébrait la mémoire, sans marquer l'année où il écrivait (7). Cependant, en examinant de près certaines circonstances de ces lettres, on a tâché d'approcher le plus qu'il était possible de l'ordre chronologique. Mais si le public perd quelque chose de ce côté-là, il ne perdra rien du côté de l'exactitude, et il verra avec plaisir et avec édification les lettres entières dont il n'a vu jusqu'ici que des fragments dans les diverses Vies qui ont paru du saint archidiacre.

Plaise à l'Etre suprême de bénir un travail qui n'a été entrepris que pour sa gloire, et pour faire connaître de plus en plus les lumières, la piété, l'humilité et le zèle de l'homme de DIEU SEUL!

(7) Il est vrai que presque toutes les lettres adressées à M. Thomas sont datées assez exactement, mais la date est d'une main étrangère, et vraisemblablement de la main de M. Thomas lui-même.

LETTRES.

LETTRE PREMIÈRE.

A MESSIEURS LES CURÉS D'ÉVREUX.

M. Boudon leur demande le secours de leurs prières. Son zèle pour la gloire de Dieu ; sa confiance en Jésus-Christ ; son humilité.

Messieurs,

C'est la dernière des créatures qui vous adresse cette chétive lettre pour supplier votre charité d'avoir soin de sa misère devant la majesté de Dieu tout bon. J'ai cru que l'adorable Crucifié serait glorifié si, ayant été appelé par un excès de son amour à l'archidiaconat d'Evreux, nous avions soin de nous recommander à vos saints sacrifices, ne l'ayant pu faire de vive voix, quelques affaires importantes pour la gloire de notre divin Maître m'ayant obligé de partir d'Evreux plus tôt que je n'aurais souhaité.

Ce n'est pas, Messieurs, le pauvre pécheur que je recommande à votre souvenir ; je vois devant Dieu que je mérite d'être effacé dans l'esprit de toute créature : ce sont les seuls intérêts de Dieu tout bon dont je vous supplie d'avoir soin dans vos prières. L'âme chrétienne, dans les pures lumières que sa foi lui donne, doit cheminer toujours dans la vérité : c'est ce qui fait qu'elle voit que Dieu seul étant uniquement estimable, tout l'être créé ensemble n'étant qu'un pur néant, elle ne doit faire cas que de ses seuls intérêts. Si toute créature n'est qu'un pur néant, comment pourrait-on dire que ses intérêts et affaires seront quelque chose de considérable? Ce sont donc les seules affaires de Jésus-Christ notre Dieu, que je recommande à vos soins. Vous savez assez que celui qui arrose ou qui plante n'a aucune vertu, mais que Dieu seul par son Fils Jésus-Christ est celui qui donne accroissement, opérant tout en toutes choses. (*I Cor.* III, 7, 8.) C'est de lui seul que dérive toute bénédiction au ciel et en la terre ; c'est en sa seule force que nous sommes puissants : si nous avons quelque lumière, c'est à la faveur de sa divine clarté ; c'est lui seul qui fait de grandes choses, la création de soi n'est capable que de détruire son ouvrage par sa faiblesse et sa malice. C'est pourquoi il est vrai de dire que partout où Dieu se rencontre, il n'y a que grandeur et sainteté ; mais quelques efforts que puisse produire la créature, assistée, si vous le voulez, de toute la puissance des hommes, après tout on n'y verra que faiblesse, misère et corruption. De là vient que les saints, remplis de Dieu et vides d'eux-mêmes, ont fait beaucoup pour la gloire de leur cher Maître, quoique destitués de tout secours humain, et, pour l'ordinaire, rebutés, méprisés et persécutés de la plupart des créatures, pendant que des personnes illustres dans le monde, et par leur naissance et par leurs richesses, et par leur esprit, avec toute l'amitié des hommes, ont peu fait pour les affaires de Dieu ; car il est vrai que c'est de Jésus seul qu'il est dit : *Qui facit mirabilia magna solus.* (*Psal.* CXXXV, 4.) Toute ma confiance est en la divine vertu ; et ce qui me console dans ma misère, c'est que j'espère que mon Seigneur Jésus-Christ paraîtra avec plus d'éclat dans une créature si abjecte, comme je le suis. Il est seulement à souhaiter que je n'apporte point d'obstacle à ses nouveaux desseins, par mes infidélités qui sont extrêmes. Il est à désirer que l'adorable Dieu-Homme me donne un esprit de mort pour tout l'être créé, afin que je donne lieu à ses diverses opérations ; que je meure à moi-même, afin qu'il n'y ait que lui seul qui vive. Tout ira bien, si le pauvre archidiacre est bien détruit, bien anéanti par l'Esprit de Dieu : pour lors Jésus vivra et régnera, et opérera ce qui sera nécessaire pour un ministère si divin. C'est dans cette vue que j'ai offert l'archidiaconé d'Evreux à la très-digne Mère de Dieu, sachant que, si elle l'a une fois entre ses mains, il sera tout au pouvoir de son Fils bien-aimé. J'en ai fait la cérémonie à Paris, assisté des prières de grand nombre d'âmes saintes. Je vous envoie la copie de l'oblation, afin que vous y joigniez les vôtres.

Priez donc Dieu, Messieurs, pour ses intérêts, qui seront bien établis quand je serai bien détruit, et que son seul Esprit vivra dans ma chétive et déplorable personne. O mon Dieu ! que ne peut pas la créature saintement transformée en Jésus-Christ? Mais que peuvent tous les hommes, avec tout leur esprit et toute leur suffisance, quand ils n'ont pas l'Esprit de Jésus-Christ? Dieu tout bon, à la faveur de sa sainte Mère, de saint Joseph, des anges et des saints, me donne des attraits bien puissants pour travailler en sa vertu dans le ministère où il m'a appelé. Je vous puis dire avec vérité que j'ai une grande soif de me rendre à Evreux, *coarctor donec veniam.* J'ai confiance en votre charité que vous nous y assisterez, pour l'établissement de la gloire de Dieu, de votre zèle, de vos travaux et de vos conseils. C'est avec regret qu'il faut que je diffère jusqu'à Noël pour me rendre en votre ville : des affaires qu'il n'est pas en mon pouvoir de quitter m'y obligent, mais ce sont affaires de Dieu ; car ce serait une

grande trahison à un ecclésiastique de s'en occuper d'autres : je travaille à les terminer, pour pouvoir vaquer avec loisir à la charge que la divine Providence m'a commise. J'ai été bien aise de vous témoigner que ce retardement n'a été que pour mieux avancer, et que Dieu me fait la grâce de voir que c'est avec toute justice que je dois tout quitter pour m'employer totalement où je suis appelé, à l'archidiaconé d'Evreux. Je suis avec toute sorte d'affection et de respect,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

HENRI-MARIE BOUDON,

L'esclave de la sainte Vierge, et très-indigne archidiacre d'Evreux.

A Rouen, ce 6 de juillet 1654, jour de l'octave des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul.

—

LETTRE II.

RÉPONSE DES CURÉS D'ÉVREUX A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Monsieur,

Nous avons reçu avec autant de joie que de satisfaction, celle qu'il vous a plus nous écrire. Vous faites paraître dans les termes dont elle est conçue, aussi bien que dans l'oblation de votre archidiaconé à la sainte Vierge, le zèle que vous avez pour la gloire de Dieu. Nous ne doutions aucunement que ce ne fût le principal motif de vos intentions; mais vous avez voulu nous le témoigner par écrit, afin que le souvenir d'une si belle action nous fût plus cher et plus considérable. Notre dessein, Monsieur, est de seconder le vôtre, tant par nos prières que par nos soins, et de contribuer de toutes nos forces avec vous en ce qui regardera le salut et la conduite des âmes. C'est l'assurance que vous en donnent,

Monsieur,

Vos très-humbles et très-obéissants serviteurs,

Les curés de la ville d'Evreux.

A Evreux, ce 25 juillet 1654.

—

OBLATION

DE L'ARCHIDIACONÉ D'ÉVREUX, AU COEUR DE LA SAINTE VIERGE, FAITE PAR M. BOUDON, LE 5 MAI 1654.

DIEU SEUL.

Grande et puissante Reine du ciel et de la terre, admirable Mère de Dieu, divin sujet des plus douces complaisances de la suradorable Trinité, obligeante et charitable Marie, princesse la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée qui fut jamais, ma chère espérance après Jésus et ma plus douce consolation, ma très-chère et fidèle Maîtresse, ma joie, mon honneur, mes délices, mon refuge et mon appui; prosterné devant le trône de vos miséricordes, et abîmé devant vos grandeurs ineffables, je reconnais tout tenir de la bonté charitable de votre divin cœur. Je le dis en votre présence, intelligences amoureuses du paradis : si je ne suis pas damné, j'en ai obligation à votre divine Reine et à la mienne; si je vis, ce n'est que par les faveurs de l'auguste Marie, et je lui en dois autant d'actions de grâces que j'ai vécu de moments. Je chanterai à jamais vos miséricordes, ô grande Reine! Ma langue s'attachera plutôt à mon palais, qu'elle cesse de publier par tout vos bontés sur la dernière et la plus misérable des créatures.

Puisque donc, ô très-pure et toujours immaculée Mère vierge! la divine volonté a voulu que je dépendisse si absolument et si universellement de vos charitables bontés, souffrez pour l'honneur et la gloire de cette volonté divine, que jamais je ne fasse rien qui ne soit dans une entière et absolue dépendance de vos divines grandeurs. Souffrez que le plus déplorable et le plus infidèle des cœurs proteste aujourd'hui à votre cœur très-précieux et suraimable, qu'il ne veut plus vivre que pour sa gloire et pour son honneur. Oui, ô cœur admirable! je me dédie en la manière la plus étroite qui se puisse faire selon la volonté de Jésus, à sa gloire et à son amour. Je dédie et consacre tout ce que je suis et tout ce que je serai jamais, à son divin pouvoir; et s'il m'est permis de m'élancer dans son saint amour, je ne veux plus avoir d'autre ambition que d'être sa victime : il ne sera jamais dit, si les grandes miséricordes de Jésus continuent à m'assister, que je serai à moi-même, et dans le temps, et dans l'éternité. Je veux par une résolution irrévocable être tout à Marie : je me livre sans aucune réserve au divin pouvoir du très-saint cœur de la non jamais assez aimée Marie. Faites de moi, ô précieux cœur! tout ce qu'il vous plaira; disposez de toutes les bonnes œuvres que la grâce me fera faire, pour les donner à qui il vous plaira, et de tout ce que j'ai jamais fait en la vertu de Jésus : tout est à vous, vous êtes mon grand maître; traitez-moi comme il vous plaira, faites-moi souffrir tout ce que vous voudrez; je ne veux plus avoir d'autre volonté que la vôtre, puisque votre pure et sainte volonté n'est autre que la volonté de Jésus.

C'est donc par conséquent à vous, ô aiaimable cœur de ma très-chère Mère, qu'appartient l'archidiaconé d'Evreux, puisque la divine Providence me l'a mis entre les mains. Ce sera vous, ô cœur ravissant! qui en serez le maître, et non pas moi, puisque je n'ai rien qui ne soit à vous : je renonce pour toujours à l'avoir pour moi. Souffrez, ô divin cœur! que je ne le prenne que pour vous le donner; je ne m'y considérerai jamais que comme l'instrument de vos ordres. O mon cher ange! ô amoureux séraphins! ô glorieux saint Michel! ô vous tous illustres esprits de l'empyrée! présentez cet archidiaconé au cœur de l'aimable Marie; le présent en sera mieux accepté venant de vos mains angéliques.

O glorieux saint Joseph! ô disciple du pur amour, saint Jean l'évangéliste! ô vous mes saints patrons et mes saintes patronnes, qui êtes les favoris du cœur de Marie, avec tout le reste des saints, offrez ce bénéfice au cœur précieux de notre incomparable Maîtresse. Puisque je suis votre esclave, souffrez que je m'adresse à vous, comme à mes bons maîtres, sur ce sujet où la gloire du bon Jésus est intéressée. Et vous, mon cœur, puissiez-vous vous consumer dans les belles et chastes flammes de l'amour de Marie! ou mourir, ou aimer : et mourir et aimer; et mourir à force d'aimer cette sainte princesse! O mes pensées, mes desseins, mes paroles, mes affections, mes actions, mon cœur, mon âme! allez, courez, volez, perdez-vous, abîmez-vous, dans le pur amour du cœur incomparable de Jésus et de Marie, pour l'honneur et la gloire de la suradorable Trinité, qui seule doit être tout en toutes choses. O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, toujours Dieu seul à jamais, au grand jamais! Dieu seul pour toutes choses, en toutes choses, en Marie, dans les anges et les saints, dans toutes les créatures, mais Dieu très-uniquement seul, et rien autre chose.

Ce 5 mai, la veille de la fête des souffrances du bien-aimé disciple saint Jean l'évangéliste devant la porte latine, mon très-fidèle ami, à un mardi de l'année 1654, jour dédié à la mémoire des saints anges, mes très-honorés maîtres, Henri-Marie BOUDON, l'esclave de Jésus, Marie, Joseph, des anges et saints, le très-indigne archidiacre d'Evreux.

—

M. Boudon renouvela cette oblation de son archidiaconé en 1674, le jour de la fête de l'Annonciation, qui cette année-là avait été transférée au 3 avril. Il la renouvela depuis, en 1680, le jour de la fête de l'Assomption. Voici l'acte de cette dernière rénovation.

O grande et incomparable Reine des anges et des hommes! toujours vierge et immaculée dès le premier instant de votre toute sainte conception, admirable Mère de Dieu, quand je pense aux obligations incroyables que je vous ai, à tous les amours, les bontés et les miséricordes que vous m'avez toujours fait paraître; à l'enfer, à l'ire de Dieu, dont votre Fils adorable m'a délivré par votre puissante faveur; aux grandes miséricordes de Dieu tout bon que j'espère par vos charitables intercessions : quand je pense à ce que je voudrais faire pour vous et pour votre amour, mon aimable et non jamais assez aimée princesse, je ne trouve ni parole, ni pensée pour vous dignement remercier; point d'amour en moi pour vous aimer comme je le voudrais bien, point de désirs assez vastes pour vous glorifier. Il est vrai, ma souveraine dame et très-bonne maîtresse, que je voudrais fondre en actions de grâces. Je voudrais être tout changé en langue, pour vous aimer, pour vous bénir, pour raconter à toutes les créatures du ciel et de la terre vos charitables bontés, pour publier d'un bout du monde à l'autre vos admirables grandeurs. Je voudrais avoir un cœur dans lequel tous les amours sacrés qui ont été, qui sont et qui seront jamais, fussent renfermés, et que ce cœur se multipliât en autant de cœurs qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, pour vous aimer de la bonne manière. Je voudrais avoir autant de vies qu'il y a de créatures, pour les sacrifier à Dieu seul en votre honneur. Mais au moins, ma très-sainte patronne, ma très-fidèle avocate, ma très-douce et très-chère mère, n'ayant qu'une âme, une vie, un cœur, un corps, tout est à vous cent millions de fois plus qu'à moi-même. Voilà donc mon âme et toutes ses opérations, ma vie et tous les moments de ma vie, que j'offre, que je dédie, que je consacre sans réserve à Dieu seul dans l'union avec mon Sauveur Jésus-Christ en votre honneur, désirant de tout mon cœur vous honorer sans cesse par tout ce que je suis et par tout ce que je ferai, et renouvelant la donation que je vous ai faite de la valeur de toutes les bonnes actions que l'Esprit de votre Fils bien-aimé me fera faire et m'a fait faire; vous donnant tout ce que je puis vous donner dans l'ordre de Dieu, et cela sans la moindre réserve, remettant tout en vos pures et virginales mains pour l'appliquer à qui bon vous semblera, pour en disposer selon votre bon plaisir, qui n'est autre que le bon plaisir de Dieu. Et en particulier, ô ma fidèle protectrice, je renouvelle l'offrande que je vous ai faite du grand archidiaconé d'Evreux, ne me regardant que comme une personne qui n'y agit que sous vos ordres et dans une dépendance entière de votre souveraineté, ne considérant ce bénéfice que comme une chose qui vous appartient entièrement, n'y voulant rien faire qu'en qualité de votre chapelain, quoique très-indigne de cet honneur que j'estime incomparablement plus que toutes les premières dignités du monde.

Prosterné donc à vos pieds sacrés, en l'honneur de la très-sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, en l'honneur du Verbe incarné qui a bien voulu s'assujettir à vous, je vous fais une dédicace solennelle de tout ce que je suis, de tout ce que je fais et de tout ce que je puis avoir, et en particulier du grand archidiaconé d'Evreux. O reine de paix! regardez des yeux de votre miséricorde toutes ces choses qui sont à vous, vous y intéressant pour les défendre, pour les soutenir et y attirer les plus saintes bénédictions du ciel. Levez-vous, ma très-chère Maîtresse : que l'homme ne se fortifie point, que je trouve ma joie dans le salut que vous me donnerez. Levez-vous pour me secourir; combattez ceux qui combattent contre vos intérêts; qu'ils deviennent comme la poussière que le vent emporte, et que l'ange du Seigneur les poursuive; qu'ils soient surpris dans le piége qu'ils ont dressé en secret, parce que vous délivrez le pauvre du plus puissant que lui.

O tous les neuf chœurs des bienheureux anges! ô saints et saintes de Jésus, et par-

ticulièrement glorieux archanges saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, mon bon ange gardien, ange tutélaire du diocèse d'Évreux, anges tutélaires de toutes les églises, de tous les lieux et de toutes les personnes qui y sont! O saints évêques d'Évreux, spécialement saint Taurin, saint Eterne, saint Gaud, saint Lau, saint Aquilin, tous les saints dont il y a des reliques, saints patrons de toutes les églises et de toutes les personnes de ce diocèse, saint Joseph, saint Jean-Baptiste, saint Jean l'évangéliste, tous mes saints patrons et patronnes, saints archidiacres avec tous les anges tutélaires qui vous ont autrefois gardés, venez à mon secours, aidez-moi à présenter cette offrande à notre commune reine, aidez-moi à l'aimer. Mais comme cela ne me contente pas encore, adorable Jésus, souffrez que je me perde en vous, pour aimer par votre amour, pour louer par vos louanges la très-pure Vierge Marie, votre véritable Mère.

Au nom d'un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; au nom de Jésus, sous la protection de Marie, de Joseph, de Joachim, d'Anne, de tous les bons anges et saints patrons du diocèse d'Evreux et spécialement de ceux du grand archidiaconé, je fais cette présente offrande et dédicace; ce que j'ai signé de mon sang, et ce que je voudrais avoir signé jusqu'à la dernière goutte.

HENRI-MARIE BOUDON.

—

LETTRE III.

A UN CURÉ DE LAIGLE (8.)

Sur les feux de la Saint-Jean.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Je me rencontrai ces jours passés dans une communauté d'ecclésiastiques à Paris, où l'un des principaux me fit l'honneur de m'entretenir fort longtemps touchant les abus qui se commettent aux feux de la Saint-Jean; ce qui l'avait obligé d'en faire imprimer un petit livre, dont la pratique a été reçue en plusieurs diocèses. Comme son zèle ne respire que la gloire de Dieu et de son Fils Jésus-Christ notre adorable Maître, et qu'il va efficacement à détruire ce que le démon a introduit dans ce que la sainte Eglise a établi par l'Esprit de Dieu, j'entrai aussitôt dans son dessein, ne pouvant laisser échapper aucune occasion de rendre quelque gloire à celui qui n'a pas épargné sa propre vie pour nous. Dans la suite du temps nous tâcherons de coopérer en la vertu de Jésus-Christ à un si saint dessein. Mais comme il m'a témoigné avoir reçu des lettres qui lui marquent particulièrement Laigle comme un lieu où se commettent quantité de désordres aux feux de la Saint-Jean, je lui ai promis de vous en écrire et de vous envoyer son livre touchant la solennité dudit feu. C'est assez, pour vous recommander ce dessein, que de vous dire qu'il y va de l'intérêt d'un Dieu pour qui nous devons employer nos vies, des millions de vies, si nous les avions, quand il ne s'agirait que d'empêcher le moindre péché véniel. Si ce soin regarde tout le monde, à plus forte raison les prêtres, qui ne doivent plus avoir d'autres soins que de soutenir la gloire du Dieu grand, au service duquel ils sont appelés d'une manière spéciale. C'est pourquoi, dès la première entrée qu'ils font dans l'état ecclésiastique, ils protestent que le Seigneur est leur partage; partage si noble, dit le grand saint Jérôme, que celui qui ne s'en contente pas uniquement, s'attachant encore à ses intérêts propres, ou à ceux des créatures ses semblables, mérite de la perdre entièrement : *Qui cum Domino aliud aliquid habere cupit, Dominus pars ejus fieri nequit.* Dieu tout bon nous ayant fait tomber entre les mains l'archidiaconé d'Evreux, sa divine volonté ensuite nous applique spécialement à procurer sa gloire dans tout le diocèse. Je suis, Monsieur, etc.

A Montigny, la veille de la Saint-Jean.

—

LETTRE IV.

A MADAME LA PRÉSIDENTE DE BRAGELONGNE (9).

Sur la mort de Madame de Gaumont sa mère.

DIEU SEUL.

Madame ma chère cousine,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes (10).

La mort est le moyen le plus efficace pour vous bien pénétrer de cette vérité. Car certainement quand on la médite bien, elle nous fait voir qu'il n'y a que Dieu seul à estimer, à aimer, à rechercher en toutes choses, et que le monde et tout ce que le monde estime et aime n'est rien; car enfin que reste-t-il de ce monde et de tout ce qui est au monde à la mort? N'en éprouve-t-on pas une privation générale, mais si générale qu'elle n'excepte aucune chose, soit des biens, soit des plaisirs, soit des honneurs, soit des créatures qui nous sont les plus chères? C'est dans cette vue que l'Apôtre exhorte les personnes qui sont les plus engagées dans le monde, *à en user comme si elles n'en usaient point* (*I Cor.* VII, 29-31), les personnes mariées *à vivre comme si elles ne l'étaient point*, ceux qui s'y réjouissent *comme s'ils ne se réjouissaient point*, ceux qui pleurent, *comme s'ils ne pleuraient point.* C'est-à-dire, que l'on soit aussi peu attaché à ce qui nous peut plaire en la vie présente, comme si l'on n'y avait rien qui fût agréable; que l'on s'attriste aussi peu

(8) Laigle est une ville du diocèse d'Evreux.

(9) Elle était femme de M. de Bragelongne, président au parlement de Bretagne.

(10) C'est ainsi que Boudon commençait presque toujours ses lettres : nous ne rapporterons dorénavant ces paroles tout au long, que lorsqu'elles auront une liaison essentielle avec celles qui suivront.

dans les sujets de peine, comme si l'on n'avait aucun sujet de douleur; et tout cela, dit l'Apôtre, *parce que le temps est court, parce que la figure du monde passe* (*I Cor.* VII, 31); en vérité ce n'est pas la peine de s'en embarrasser. Mais quelle folie cependant de la plupart des Chrétiens! ils savent ces choses, ils savent qu'il faut tout quitter bon gré mal gré: pourquoi ne pas donner à Dieu par amour ce qu'il lui faudra donner par force? En faisant de bonne volonté ce que nous ne pouvons pas éviter indispensablement, on entre dans un bonheur éternel; en le faisant par force, on se procure des maux infinis.

J'aurai soin devant Dieu, avec son divin secours, de l'âme de madame votre mère; et certainement si nous avions la foi du purgatoire, que ne ferions-nous pas? Cependant notre foi nous le devrait faire connaître comme nos yeux nous font connaître les feux de cette vie, quoique d'une autre manière. Il faut donc aller au secours de l'âme de madame votre mère, comme au feu qui brûlerait une maison. Il y faut aller par de fréquentes prières; mais c'est là le moindre secours: il faut offrir pour elle toutes sortes de bonnes œuvres, et particulièrement les œuvres de charité, soit spirituelle, soit corporelle. Surtout il faut assister au très-divin sacrifice à son intention, offrant l'adorable Jésus, qui est la victime pour nos péchés, et faisant célébrer le plus de messes que l'on pourra. Je ne suis pas tout à fait certain, mais on me mande que les indulgences pour les trépassés ne sont pas révoquées; si cela est, il faut tâcher de les gagner pour elle; car c'est l'application du sang de Jésus-Christ et de ses mérites que les indulgences. Si vous avez quelques médailles bénites, ordinairement on peut en appliquer toutes les indulgences aux âmes du purgatoire. Il faudrait voir l'écrit de ces indulgences et les gagner en faisant ce qu'elles prescrivent.

Au reste, je prends tout à fait part à votre douleur et à la perte de la famille que j'honore plus que je ne puis dire, et que je vous prie de saluer de ma part, ce que je fais très-respectueusement; saluant à mon ordinaire les bons anges qui vous gardent, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont: *Notre conversation*, dit l'Apôtre, *est dans les cieux.* (*Philipp.* III, 20.) Si j'étais à Paris, j'aurais le bien de vous donner un petit livre de la dévotion à ces bienheureux esprits, que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a fait donner au public. Si vous voulez le faire acheter, il n'est que de 15 ou 20 sous. Il se vend chez Varin, libraire, rue Saint-Jacques à l'enseigne du Saint-Scapulaire. Je vous l'indique, car je crois que Dieu en serait glorifié.

Je suis, avec beaucoup de respect

Madame ma chère cousine,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur BOUDON, le pauvre serviteur de l'admirable Mère de Dieu toujours vierge et immaculée en sa sainte conception; vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours (1).

Je souhaiterais que les sœurs de la Croix eussent recours aux saints anges au sujet de ceux qui les persécutent.

A Evreux, ce samedi, jour dédié à la très-sainte Vierge, le 16 *de janvier* 1700.

LETTRE V.

A LA MÊME.

Boudon s'excuse de ne lui avoir pas rendu sa visite.

Madame ma chère cousine,

Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que je vous assure que non-seulement je me suis informé de vous dans le peu de temps que j'ai été à Paris, mais que je m'en suis informé avec soin et plusieurs fois. Les sœurs de la Croix m'ont dit qu'elles ne savaient pas où présentement vous logiez, et que la supérieure, qui était absente, me le dirait à son retour. Madame la supérieure m'a dit aussi qu'elle ne le savait point et que la sœur portière me le dirait; ce qu'elle a fait lorsque j'étais sur le point de m'en retourner pour faire mes visites avec le secours divin. Au reste, je suis occupé très-particulièrement de l'âme de feue madame votre mère; tous les jours je me souviens d'elle au saint autel et encore en d'autres temps; il ne se faut pas lasser de tâcher de l'assister par le très-saint sacrifice de la messe, par les aumônes, prières et autres bonnes œuvres que l'on peut faire et qu'il faut offrir à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ à son intention. Je salue à notre ordinaire votre bon ange, vous étant et à toute la famille que j'honore parfaitement, avec bien du respect,

Madame ma chère cousine,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles il me serait doux de mourir avec le secours divin.

LETTRE VI.

A MADAME CÉCILE, A PARIS.

Union avec Jésus-Christ, glorifier Dieu en toutes choses.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Ne vivons plus que pour sa seule gloire; n'agissons et ne souffrons que pour cette unique fin. Mais cela ne se peut faire que dans l'union avec Notre-Seigneur

(1) C'est ainsi que Boudon signait presque toutes ses lettres.

Jésus-Christ qui opère toutes choses en tous. Unissons-nous donc à cet aimable Sauveur en tout ce que nous ferons et souffrirons, et dans les actions même les plus viles de la vie, car tout sans réserve doit être pour Dieu seul. C'est lui qu'il faut regarder uniquement dans tous les desseins, que nous ne devons pas prendre selon les vues des créatures ou selon les nôtres, mais dans l'accomplissement de sa divine volonté.

Il y a longtemps que vous me dites que vous avez toujours été attirée à entrer dans l'ordre de la Très-Sainte-Trinité, s'il s'établissait, et vous me répétez ce que vous m'avez proposé, d'entrer dans une communauté qui n'est nullement cet ordre. Vous dites qu'on l'appellera du nom de la Très-Sainte-Trinité. Mais est-ce le nom qui fait l'ordre? Vous dites même qu'on n'en gardera pas les règles. Ne vous souvenez-vous point de ce qu'il y a si peu je vous ai écrit sur ce sujet? Que deviendra votre vocation? Est-ce aux hommes de vous faire faire tout ce qu'ils voudront, comme vous m'écrivez que M. Trolée dit qu'il vous fera faire? Il sait mieux ce qu'il faut faire que moi, mais je serais bien éloigné de disposer des choses de la sorte.

Vous m'écrivez encore que monsieur le général est d'avis que vous entriez dans la communauté du Bon-Pasteur. C'est donc que l'ordre de la Trinité ne s'établira point? Dans ce cas, il est certain que vous ne pouvez y entrer, et je pense que vous pouvez entrer dans la communauté que l'on vous propose. Vous pouvez de même y entrer, en attendant que l'ordre s'établisse, s'il y a quelque espérance, parce que ce n'est pas un emploi qui vous lie absolument. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis, ma chère fille, votre, etc.

—

LETTRE VII.

A LA MÈRE PRIEURE DES BÉNÉDICTINES DU SAINT-SACREMENT.

Avantage des souffrances. Soumission à la Providence.

DIEU SEUL.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, ma Révérende Mère, que je vous écris; et considérant que nous ne sommes qu'une même chose avec Jésus-Christ, étant un même corps mystique avec lui, il faut de nécessité que nous souffrions, puisque toute sa vie n'a été qu'une vie de souffrances : autrement ce nous devrait être une désolation indicible, car ce serait une marque que nous ne serions pas véritablement unis avec lui. C'est pourquoi les souffrances ont fait la joie des saints, car c'est une des marques les plus certaines que nous lui sommes véritablement unis. O heureuses donc, ma Révérende Mère, les peines qui nous arrivent! ô quelle faveur! ô quelle grâce! Oh! si nous savions le don de Dieu, quand nous sommes dans la peine!

Pour ce qui regarde les différents états où la divine Providence nous met, ce n'est pas à nous à les choisir, mais à les accepter. Une des plus saintes âmes de notre siècle disant un jour à Notre-Seigneur, dans un transport d'amour : *Je voudrais souffrir tous les maux imaginables pour l'amour de vous*, Notre-Seigneur lui dit : *Tu commences à m'aimer*. Mais quand l'amour est parfait, il ne veut plus rien; il veut tout, il ne veut rien; il veut tout ce qui lui arrive, et il ne veut rien de ce qui ne lui arrive pas; voilà la perfection : c'est une illusion de vouloir être dans d'autres états où l'on n'est pas, sous prétexte de mieux faire. Dieu est fidèle; il ne nous manquera jamais, et nous soutiendra toujours dans nos faiblesses. J'aimerais mieux marcher sur les bords d'un précipice, dans l'ordre de Dieu, que dans le chemin le plus assuré, hors de son ordre. Or l'ordre de Dieu nous est connu dans l'état où nous sommes, quand il n'arrive pas par notre choix. Je salue votre bon ange gardien, etc.

A Evreux, ce 20 juin, dans l'octave de la fête de l'Excès de l'amour d'un Dieu envers nous.

—

LETTRE VIII.

A UN INCONNU (12).

Excellentes pratiques pour la vie spirituelle.

DIEU SEUL.

Dieu seul en l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Le bonheur de l'âme ne se trouve qu'en Dieu; elle n'aura jamais de repos qu'elle ne se repose en lui; mais il faut qu'elle s'y repose pleinement, pour être dans une parfaite paix. Comme Dieu seul peut faire notre félicité, il ne faut vouloir que Dieu seul, n'aimer que lui seul, n'adhérer qu'à lui seul pour être bienheureux.

L'âme qui est à Dieu seul, reposant dans son centre, est dans une paix que tous les hommes et les démons ne peuvent troubler un seul instant; mais c'est dans le fond de l'âme que cette paix devient immuable, quelques tempêtes et orages qui puissent s'élever dans la partie inférieure, raisonnable et même sensitive; et les obscurités que les nuages forment dans ces parties inférieures, sont quelquefois si grandes, que le fond de l'âme demeurant caché, et ce qui s'y opère, l'on possède la paix sans la connaître.

Afin que l'âme soit à Dieu seul, il faut qu'elle ne soit plus à elle-même, ni à au-

(12) On ignore à qui Boudon avait adressé cette lettre : l'enveloppe a été perdue; il ne l'a point signée. L'original cependant est de son écriture, et il est aisé de reconnaître son style dans toute la lettre.

cune créature ; ce qui demande un entier dégagement. Pour peu que l'âme sorte, ou s'égare de son centre, qui est Dieu seul, elle devient en même temps malheureuse, et est dans la peine ou le tourment. Voilà la cause des troubles et des inquiétudes de tant de personnes, qui font même profession spéciale d'être à Dieu ; c'est qu'elles n'y sont qu'en partie ; elles ont avec Dieu quelque autre chose.

Pour aller à Dieu, il faut sortir hors des créatures ; à mesure que l'on en sort, l'on entre dans la bienheureuse jouissance de Dieu : si vous avez beaucoup de la créature, vous avez peu de Dieu ; si vous avez beaucoup de Dieu, vous avez peu de la créature : l'on trouve Dieu seul, quand tout est perdu.

Or nous avons beaucoup de la créature, quand nous avons beaucoup de nous-mêmes, quand nous sommes tendres sur ce qui nous touche, que nos propres intérêts nous sont bien sensibles, que nous sommes affligés dans nos pertes, que nous nous réjouissons dans les bons succès qui nous arrivent. Nous sommes à nous-mêmes et dans nous-mêmes, lorsque la propre humeur nous gouverne, nous maîtrise et domine en nous avec la propre inclination, en sorte que l'on se voit toujours dans le même esclavage des passions.

Cependant, pour aller à Dieu, il se faut quitter et les autres créatures ; et pour aller à Dieu seul, il se faut laisser tout à fait, et tout ce qui n'est point Dieu.

Pour être uni à Jésus-Christ, il faut se mortifier et renoncer à soi-même ; c'est la première leçon du Chrétien, qu'il n'apprend cependant pas souvent à la mort même. Pour renoncer à soi-même, il faut dompter ses sens, mais particulièrement un certain empire que la propre humeur s'acquiert, exerçant une espèce de tyrannie dans nous, en sorte que presque toujours dans les mêmes occasions, l'on a les mêmes emportements, les mêmes mouvements et paroles de dépit, de colère, de chagrin et d'inquiétude ; l'on remarque les mêmes impatiences et les mêmes discours que ces impatiences produisent.

C'est à ces choses que le renoncement chrétien nous oblige de nous appliquer : 1° par un examen particulier que l'on doit faire tous les jours sur les vices ou défauts des vertus qui nous sont les plus nécessaires, conférant mois avec mois, semaine avec semaine, pour voir quel profit l'on fait dans le saint exercice du renoncement de soi-même. 2° Il faut s'appliquer quelque petite pénitence après ses chutes, comme de baiser la terre ou un crucifix, faisant quelques actes de contrition ; ou bien de s'abstenir de parler quand on en a envie et qu'il n'est pas nécessaire ; ou enfin se mortifiant en ce que l'on veut, ne le faisant pas ; ou en faisant ce que l'on ne veut pas. 3° Il faut avoir recours à l'oraison, particulièrement à celle qui se fait de la passion du Sauveur, se souvenir de Dieu, et l'adorer à toutes les heures du jour, avoir un singulier recours à la très-heureuse et immaculée Vierge Mère de Dieu, à saint Joseph, aux glorieux anges et aux saints.

Avoir pour grandes maximes que l'enfer nous est dû, et ensuite se persuader une bonne fois que l'on ne saurait nous faire tort, que toutes les créatures ont droit de nous exercer, de nous maltraiter, sans que nous ayons aucun véritable sujet de nous plaindre, car tout cela sera toujours bien au-dessous des peines de l'enfer que nous méritons

Cela nous doit apprendre à ne nous plaindre jamais d'aucune perte, puisque nous avons mérité de perdre Dieu ; d'aucune peine que l'ignorance ou la malice des créatures nous peut faire, puisque nous avons mérité d'être tourmentés dans toute l'éternité de peines extrêmes qui ne finiront jamais, et d'être les esclaves des démons. Cela nous doit apprendre la douce et miséricordieuse conduite de l'aimable Providence de Dieu, qui nous change des peines infinies en des peines qui passeront si tôt : il n'y a qu'à en faire usage avec le secours de la grâce. Au lieu donc de nous plaindre dans nos maux, nous avons sujet de nous réjouir ; et ce qui fait le sujet de nos douleurs, doit être la matière de nos joies.

Avoir pour maxime qu'il ne faut jamais se décourager, le découragement, l'inquiétude et le dépit étant des choses qui viennent du dérèglement de l'amour-propre, de la nature corrompue et des démons ; quelques chutes que l'on fasse, il faut aussitôt se relever ; et si l'on tombe souvent, il faut se relever souvent et promptement sans aucun retardement. Avoir encore pour maxime que la divine Providence est la meilleure des mères ; que celle qui nous a assistés depuis tant d'années que nous sommes au monde, ne nous abandonnera pas pour quelque peu d'années qui nous restent ; faire cependant ce qu'il faut faire dans son ordre, et ne s'appuyer que sur elle seule.

Pour bien confesser ses fautes, il est à propos de les faire connaître, le mieux que l'on peut, et les circonstances ; comme par exemple, pour faire bien connaître des impatiences ou des mouvements de colère, il faut dire, quand cela est, si l'on en a été beaucoup ému, si elles ont fâché le prochain, si on les a rebattues, si cela a duré une heure ou deux ou un après-dîner ; si ensuite cela a été suivi d'autres impatiences, de mauvaises humeurs qui aient fait souffrir les autres, qui aient donné mauvaise édification ; si, dans ces impatiences, on a dit les défauts d'autrui, et devant des personnes qui ne les savaient pas ; si l'on est habitué à cela depuis quelques années ; si l'on ne se corrige point ; si ces impatiences n'ont point fait faire des actions de dépit contre soi-même, comme de ne pas vouloir manger, ou travailler, ou parler, ou choses pareilles

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ par la bienheureuse Vierge

toujours vierge, toujours immaculée dès le premier moment de sa conception, vraie Mère de Dieu, par les bons anges et les saints.

—

LETTRE IX.

A LA MÈRE ELISABETH DE SAINTE-MARIE, RELIGIEUSE FEUILLANTINE, A PARIS.

Il lui donne des avis salutaires eu égard à ses infirmités. Unir toutes nos actions à celles de Jésus-Christ.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Dans cette sainte union, il faut perdre toute propre volonté, s'abandonnant sans réserve à son aimable providence ; son bon plaisir divin doit faire tout notre plaisir : ainsi, souffrir quand il lui plaît que nous souffrions, et ne point souffrir quand il en dispense. Oh ! qu'à jamais sa très-sainte volonté soit faite, et que seulement il soit glorifié. Il est vrai qu'il faut prendre garde à ne pas tant écouter bien des prétextes que la nature peut nous donner dans la vue de quelques incommodités que nous avons; et trop donner dans ces vues, c'est le moyen de ne jamais faire grande chose dans le service de notre divin Maître. Cependant quelquefois il y a de justes sujets de considérer ces incommodités. Pour garder quelque milieu à votre égard, je pense que vous ferez bien après Pâques, quand le temps sera plus doux, d'aller à matines, et de surmonter de petits maux qui pourraient servir d'occasion à n'y pas aller ; et de continuer, à moins que vous ne vissiez qu'il vous en arrivât des maux considérables, ou que vous eussiez un juste sujet d'en craindre les suites. En attendant, humiliez-vous, disant à votre Mère les choses avec simplicité, et notre bon Sauveur y donnera bénédiction. Pour les sujets de vos exercices, prenez simplement ceux qui vous toucheront le plus ; mais souvenez-vous de vous unir toujours à notre bon Sauveur en toutes choses, de faire votre oraison dans l'union de ce Sauveur priant, votre retraite dans l'union de ses retraites, et ainsi du reste, et offrez-les au Père éternel, car enfin hors de lui nous ne sommes rien.

Priez pour mes visites, que j'espère commencer, avec le secours divin, au commencement du carême. Je salue vos chères sœurs, messieurs vos frères, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de votre institut et du diocèse de Paris. La divine Providence, ma bonne mère, me prépare un long voyage après Pâques : offrez-le bien, dans l'union des voyages de notre bon Sauveur, au Père éternel, et à cet aimable Sauveur sous la protection de son immaculée Mère, des bons anges et des saints. Je ne saurais vous dire quand la divine Providence me donnera le moyen de vous voir. Pour rester quelques semaines à Paris, je n'y vois pas grande apparence qu'à la fin de l'année, si je suis encore au monde. Je suis, ma chère fille, etc.

A Evreux, le 26 février, fête de sainte Mechtilde.

—

LETTRE X.

A LA MÊME.

Il l'exhorte à renoncer à la cré ture pour s'attacher au Créateur. Danger des liaisons humaines.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette union que l'âme, s'attachant à Dieu seul, trouve sa paix et son repos. C'est une vraie illusion de s'arrêter aux créatures, nous ne sommes pas pas pour elles, et si un os hors de sa place dans notre corps nous donne tant de tourment et ne cesse de nous faire souffrir jusqu'à ce qu'il soit remis, comment nos pauvres âmes pourraient-elles être sans peine, étant hors de Dieu seul, qui est leur unique centre, et leur unique et dernière fin ? Tenez pour une grande et véritable maxime, que, pour être dans un vrai repos, il faut que notre cœur sorte des créatures et retourne à Dieu, et à Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur. La liaison que vous aviez avec la personne dont vous me parlez, était bien humaine de part et d'autre, comme les effets que vous me marquez le montrent bien. Ah ! ma chère fille, quand la liaison est divine et chrétienne, elle ne cause point tous ces effets, ces regrets, ces sensibilités dans la séparation ; l'on ne souffre pas d'être séparé d'une chose à laquelle on ne tient point. Ne vous engagez plus jamais dans ces amitiés de la créature ; il ne faut plus aimer que Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur. Le conseil que l'on vous a donné de rompre entièrement, vient de l'esprit de Dieu ; et les peines qui vous arrivent à ce sujet, viennent de la nature corrompue et du démon. Nous ne vous oublions pas en présence de notre bon Maître et de notre bonne maîtresse.

La divine Providence, ma toujours très-fidèle mère, m'ayant conduit cet été à bien des bouts de la France, pour y annoncer le royaume de Dieu, elle m'arrête de tous côtés dans les lieux où je passe, pour y crier au feu du divin amour. Elle nous a occupé à donner les exercices de la retraite à différentes communautés de divers diocèses, et nous y sommes encore présentement occupés. L'on nous attend pour le commencement de décembre dans une autre ville pour le même sujet, et apparemment la même divine Providence ne nous reconduira à Evreux, si nous sommes encore au monde, que vers le mois de janvier ; en ce temps vous pourrez nous y écrire. Je suis encore dans une province éloignée d'Evreux ; nous avons besoin de vos prières et de celles de vos amies, les temps, la saison, les chemins

étant difficiles. Je salue avec bien du respect votre chère sœur. Je vous supplie de présenter mes civilités au Père votre cher frère : il est vrai que ses emplois de prédicateur et de confesseur sont bien dangereux dans la jeunesse où il est, et qu'il y a un extrême danger de s'y prendre aux créatures : beaucoup d'oraisons et une retraite bien ménagée des créatures, autant qu'on le peut, sont bien nécessaires. Abandonnez-vous entièrement à tout ce qu'il plaira à la divine Providence de disposer de vous, mais ne demandez rien : ces demandes souvent sont indiscrètes et quelquefois n'ont pas de bons effets. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes. Je suis, ma chère fille, etc.

Le 12 novembre, fête de saint Martin, Pape et glorieux martyr de Jésus-Christ.

—

LETTRE XI.

A LA MÊME.

Le but de la pénitence chrétienne est de nous séparer de nous-mêmes et des créatures.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est où tendent toutes les rigueurs de la sainte pénitence qui se pratiquent dans les cloîtres, et qui s'observent par toute l'Eglise dans le saint temps de carême : elles vont toutes à nous séparer de nous-mêmes et des autres créatures, pour établir l'union avec notre bon Sauveur, et par cette union Dieu seul. Aussi les séraphins dans le cantique qu'ils chantent au Dieu de toute majesté, l'appellent-ils le *Dieu des armées*, c'est-à-dire des rigueurs ; parce qu'il sépare les unions les plus étroites et les plus fortes des créatures, séparant la créature non-seulement d'avec les autres, mais encore dans elle-même. C'est pourquoi notre divin Maître nous déclare *qu'il n'est pas venu apporter la paix en terre, mais l'épée.* (*Matth.* x, 34.) Entrons, ma chère fille, dans ces desseins de l'adorable Jésus : laissons-nous à son divin Esprit, en nous quittant nous-mêmes, nos propres intérêts, tout ce qui nous touche, toutes les vues des créatures, tous les regrets humains ; ne désirant plus avoir de part, ni dans l'estime, ni dans l'amitié d'aucune créature de la terre, pour ne nous plus occuper que de Dieu seul et de ses seuls intérêts. Voilà la fin de l'observation de la pénitence du saint temps de carême, et en vérité toutes les mortifications extérieures servent de peu sans les intérieures.

Comme j'ai brûlé votre lettre à Paris, je ne me souviens pas de ce qu'elle contenait, à l'exception d'une seule chose, qui est touchant votre confession générale : il ne la faut nullement réitérer, et en vérité l'esprit de Dieu ne le demande pas. O mon Dieu ! que les considérations humaines font de tort ! Vous pouvez dire que vous croyez ne pas devoir vous embarrasser dans une confession générale et que vous n'y pensez pas présentement. Je ne vois pas qu'il y ait grande difficulté à dire que vous l'avez faite dans le temps du saint jubilé, si l'on vous presse. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 15 février, jour de l'octave de la fête du très-saint Cœur de l'admirable Mère de Dieu et de la fête de saint Aquilin, évêque d'Evreux.

—

LETTRE XII.

A LA MÊME.

Il la fortifie contre les tentations de désespoir.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je vous écris le jour de la fête de l'un des saints qui a été le plus rempli de son Saint-Esprit, l'humble saint François : aussi est-ce *sur les humbles* que cet esprit de Dieu *repose* (*Isa.* LVII, 15), comme nous le dit la divine parole : elle dit, *repose*, car c'est son propre de donner le repos où elle se trouve. Il s'appelle *le Dieu de la paix* (*Rom.* XV, 33), de cette paix que le monde et l'esprit de nature ne peuvent donner. La paix est le partage des âmes humbles qui s'abaissent dans leurs fautes, mais qui ne s'abattent pas ; qui soupirent de leurs péchés, mais sans découragement. Dans leur lumière elles voient leur faiblesse et leur impuissance, elles reconnaissent que c'est leur propre de faire des chutes, elles ne s'étonnent pas si elles tombent ; mais elles ont recours à leur Sauveur pour être relevées : elles vivent bien dans une sainte confusion, dans une humiliation anéantissante, dans une contrition douloureuse de leurs péchés ; mais elles conservent la tranquillité dans la confiance en l'adorable Jésus, qui est tout-puissant pour les en délivrer : *Elles attendent en attendant le Seigneur* (*Psal.* XXXIX, 1), pour parler avec le Psalmiste, c'est-à-dire, avec patience sans les empressements de la nature. Mais les âmes superbes ont peine à voir leurs défauts ; et comme, dans leur aveuglement que l'orgueil leur cause, elles ne sont pas assez persuadées de leur misère, Dieu permet qu'elles tombent de plus en plus, pour leur ouvrir les yeux : leurs impatiences, leurs chagrins, leurs inquiétudes, leurs découragements ne servent qu'à leur causer de nouvelles chutes, qu'elles ne peuvent supporter, parce que cela ne plaît pas à leur orgueil ; ainsi elles sont exposées au démon qui est le prince de la superbe, et qui est en même temps un esprit de trouble, d'agitation ; et comme il est désespéré sans ressource, il donne des tentations de désespoir, au lieu que l'esprit de Dieu anime toujours à la confiance. Voilà l'esprit qui vous donne vos tentations de désespoir, qui vont à la folie. Je vous l'ai

dit et redit. Car qu'arrive-t-il de désespérer, sinon de se damner, et de commettre un péché des plus énormes? N'est-ce pas là un beau remède à ses péchés? Y a-t-il folie comparable de s'engager dans un mal infini pour quelques peines que l'on souffre en cette vie? Est-ce remédier à ses péchés que de commettre un péché qui plonge dans une haine de Dieu éternelle? et après tout vous ne vous lassez pas de me répéter que vous êtes tentée de désespoir.

Je crois que vous ferez bien de faire des lectures méditées, accompagnées d'actes conformes aux sujets. Il est bon que vous tâchiez de considérer doucement la vie et la passion de notre bon Sauveur, quand vous ne feriez que regarder ce débonnaire Sauveur avec humilité et amour, si vous ne pouvez pas davantage. Il est bon aussi que vous pratiquiez divers exercices de religion, tantôt à l'égard de notre Seigneur et de Notre-Dame, tantôt à l'égard des bons anges et des saints, particulièrement de ceux de votre dévotion, et très-spécialement de saint Joseph. Une sainte Anne se voyant dans un délaissement inexplicable, connut que saint Joachim, dans cet état, était son protecteur. Saint Jean l'évangéliste a appris au pied de la Croix à assister des âmes affligées. Nos bons anges nous rendent aussi des services inexplicables. Je salue bien le vôtre.

Le conseil du P. Pirry est excellent; je crois que vous pouvez accepter la maison que la divine Providence vous offre. Quand elle m'aura mené à Paris, je tâcherai de vous voir des premiers.

—

LETTRE XIII.

A LA MÊME.

Maximes importantes sur la fréquente communion.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. J'espère que son aimable et divine providence, ma très-bonne et très-fidèle mère, si elle me laisse au monde, me conduira à Paris, le mois de novembre prochain. Je crois qu'elle m'a arrêté pour écrire la Vie de notre apôtre le glorieux saint Taurin, que Dieu a toujours honoré de grands miracles, et qui continuent encore présentement; mais aussi pour vaquer avec loisir à ce que j'ai dit depuis ma jeunesse, dans laquelle, et jusqu'à présent le temps de ma vieillesse, la divine Providence m'a toujours fait parler de l'amour de Dieu, et pour ensuite soupirer de ce que j'ai si peu aimé. Je l'ai dit des millions de fois, Dieu seul, je l'ai écrit de même. Oh! quel compte dois-je rendre à Dieu! En vérité est-ce une chose qui se puisse concevoir? Dire une si grande vérité, et la dire une infinité de fois, en être tout pénétré dans le plus intime de l'âme, et l'avoir si peu pratiquée! Voilà, ma chère fille, l'occupation que la divine Providence nous donne à Evreux, et la grande grâce qu'elle nous fait de soupirer sur nos ingratitudes

Il est bon que vous vous confessiez, autant que vous le pourrez, à votre confesseur ordinaire. Il est bon que vous communiiez souvent, mais en vérité dans la dépendance entière de l'obéissance. Les saints Pères des déserts, qui ne communiaient point extérieurement par la réception du divin Sauveur, communiaient d'une manière admirable par leur union intime et parfaite à la divine volonté, et l'entier anéantissement de leur propre volonté : et souvent ceux qui communient en recevant le sacrement, ne sont pas dans la communion entière avec Notre-Seigneur, dans une union commune avec lui; et cela par le règne de leur propre volonté. O mon Dieu! une âme vraiment unie à Dieu ne veut plus rien par elle-même : ainsi, quand on lui dit de ne pas communier, elle ne le fait pas, demeurant dans un profond repos. Oh! que bienheureux ceux qui ne veulent plus rien!

Vous pourrez dans votre retraite prendre durant une demi-heure le matin et autant après-midi, quelque bon livre de méditations et y faire des réflexions, et dire les réflexions que vous y aurez faites, si l'on vous interroge et les autres bonnes pensées que vous aurez, les résolutions que vous prendrez. Il est bon aussi de tâcher de vous souvenir de la vie et de la passion de notre bon Sauveur dans vos oraisons ordinaires, au moins de temps en temps. Il n'est pas nécessaire de beaucoup raisonner pour cela. Ne faites point de pénitences et ne quittez point les soulagements que l'on a crus vous être nécessaires, jusqu'à ce que je vous aie vue; trois ou quatre mois ne doivent rien précipiter. La vue douloureuse de vos péchés est une bonne oraison, vous laissant dans la paix. Ne suivez point les mouvements que vous avez pour les pénitences corporelles. Quand saint Jean dit (*I Joan.* v, 18), que celui qui est né de Dieu ne pèche point, il entend une personne qui agit par l'esprit de Dieu; pour lors il ne pèche pas; mais cela n'empêche pas qu'il ne pèche quand il agit par l'esprit de nature et en suivant ses mauvaises inclinations, et en cela il est né de la chair et du vieil homme.

Je crois que Notre-Seigneur sera glorifié quand vos Pères auront lu le livre *De la sainteté ecclésiastique*; envoyez-le à monsieur votre frère de ma part. Je ne sais si vous avez vu celui du *Respect dû aux églises*. Toute l'impression de *Dieu inconnu* est vendue : on le réimprimera, avec le secours de la divine Providence, quand elle me conduira à Paris. Je salue votre bon ange, et tous les anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes, et suis, ma chère fille, etc.

A Evreux, le 25 juillet, jour de la mémoire du saint retour d'Egypte de Notre-Seigneur, sa très-sacrée Mère, et saint Joseph de Nazareth.

LETTRE XIV

A LA MÊME.

Il faut se débarrasser de ses inquiétudes et conserver le calme de l'esprit et du cœur, pour avancer dans les voies de Dieu.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que je vous désire ce que le peuple de Dieu dans la Judée souhaitait à leurs frères qui étaient dispersés dans l'Egypte, comme nous l'apprend le Saint-Esprit dans le commencement du second livre des *Machabées* : ils commmencent par le désir d'une bonne paix, et c'est ce que je fais, votre esprit, naturellement inquiet, se donnant bien de l'exercice par lui-même. Je souhaite que vous serviez Dieu comme ce peuple d'un grand cœur et d'une bonne volonté; d'un grand cœur, le courage est tout à fait nécessaire dans le service de Dieu, et sans cela, dit la séraphique sainte Thérèse, jamais on ne fera de grands progrès dans la voie de Dieu; les âmes sujettes au découragement et à l'abattement ne feront jamais grand'chose. Le peuple de la Judée réitère à leurs frères le désir de la paix, c'est ce que les saints anges ont publié en même temps que le Sauveur de tous les hommes, et c'est ce que cet aimable Sauveur a laissé en mourant à ses disciples pour partage ; ensuite il demande que Dieu tout bon écoute favorablement leurs prières et qu'il ne les abandonne pas dans leurs maux, et que pour cela ils lui offrent leurs oraisons; c'est ce que je fais aussi, ma chère fille; or l'on peut par les prières demander la délivrance de ses maux ou leur diminution, comme toute l'Ecriture nous l'explique, soumettant néanmoins sa volonté en toutes choses à la volonté divine. Je prends plus de part que je ne peux dire à l'honneur que le saint N. a fait à messieurs, car il y va de l'intérêt de Notre-Seigneur et de son Eglise. Saluez donc à l'occasion monsieur votre frère de ma part, votre sœur et leurs bons anges. L'on peut dire sans crainte que le prêtre dont vous me parlez est l'adversaire de la sainte Vierge, qui mériterait qu'on ne le laissât jamais prêcher. Je dois attendre tous les jours la mort. Ah! ma chère fille, priez que je meure auparavant que de mourir, afin que Jésus vive uniquement en tout ce que je suis. Je salue votre bon ange et suis votre, etc.

Ce 18, fête de saint Luc évangéliste et la veille de la fête de saint Pierre d'Alcantara, tous deux qui ont porté la croix continuellement durant leur vie. Ah! qu'il fait bon être crucifié en ce monde !

LETTRE XV.

A LA MÊME.

Séparation des créatures, courses apostoliques de Boudon.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette union que l'âme, se tenant à Dieu seul, trouve sa paix et son repos; c'est une vraie illusion de s'arrêter aux créatures, nous ne sommes pas pour elles, et si un os hors de sa place dans notre corps, nous donne tant de tourment, et ne cesse de nous faire souffrir jusqu'à ce qu'il soit remis, comment nos pauvres âmes pourraient-elles être sans peines, étant hors de Dieu seul qui est leur unique centre et leur unique et dernière fin? Tenez pour une grande et véritable maxime que, pour être dans un vrai repos, il faut que notre cœur sorte des créatures et retourne à Dieu et à Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur. La liaison que vous aviez avec la personne dont vous me parlez, était bien humaine de part et d'autre, comme les effets que vous me marquez le montrent bien. Ah! ma chère fille, quand la liaison est divine et chrétienne, elle ne cause point tous ces effets, ces regrets, ces sensibilités dans la séparation; l'on ne souffre pas d'être séparé d'une chose à laquelle on ne tient point. Ne vous engagez jamais plus dans ces amitiés de la créature; il ne faut plus aimer que Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur; le conseil que l'on vous a donné de rompre entièrement vient de l'esprit de Dieu et les peines qui vous arrivent sur ce sujet viennent de l'esprit de la nature corrompue et du diable. Conservez-bien votre cœur pour Dieu seul dans l'emploi ou vous êtes; prenez-garde à ne vous pas attacher à la créature de nouveau; nous ne vous oublions pas en la présence de notre bon Maître et de notre bonne Maîtresse. La divine Providence, ma bonne mère et toujours très-fidèle mère, m'ayant conduit cet été à bien des bouts de la France, pour y annoncer le royaume de Dieu, elle m'arrête de tous côtés dans les lieux ou je passe, pour y crier au feu du divin amour; elle nous a bien occupés à donner les exercices de la retraite à différentes communautés de divers diocèses, nous y sommes encore présentement. L'on nous attend pour le commencement de décembre dans une autre ville pour le même sujet, et apparemment la même divine Providence ne nous reconduira pas à Evreux, si nous sommes encore au monde, que vers le mois de janvier; en ce temps vous pouvez-nous y écrire. Je suis encore dans une province éloignée d'Evreux, nous avons besoin de vos prières et de celles de vos amis, les temps, la saison, les chemins étant difficiles, elle nous empêchera apparemment d'aller à Paris qu'après Pâques. Je salue avec bien du respect votre chère sœur. Je vous supplie de faire bien mes civilités au Père, votre cher frère; il est vrai que ses emplois de prédicateur et de confesseur, sont bien dangereux dans la jeunesse ou il est, et qu'il y a extrême danger de s'y prendre aux créatures; beaucoup d'oraisons et une retraite des créatures ménagée autant qu'on le peut, sont bien nécessaires. Laissez-vous entièrement à tout ce qu'il plaira à la divine

Providence disposer de vous, mais ne demandez rien, ces demandes sont souvent indiscrètes et quelquefois n'ont pas de bons effets. Je salue votre bon ange. Remettez-moi toujours l'adresse, car je l'oublie.

Je suis, ma chère fille, votre, etc.

Le 12 novembre, fête de saint Martin, Pape, glorieux martyr.

—

LETTRE XVI.

A LA MÊME.

Avantages des croix.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur. Enfin je répète toujours la même chose, car c'est Dieu seul que je désire uniquement de savoir, et d'avoir pour tout en toutes choses. Bienheureuses les croix, de quelque part qu'elles puissent venir, car c'est par leur moyen qu'on arrive à ce Dieu seul! Bénie soit son aimable providence, et qu'elle soit mille et mille fois adorée, aimée, louée, glorifiée et remerciée des incommodités qu'elle m'envoie! J'ai des fluxions sur les yeux, mais qui ne me font pas plus de mal que lorsque j'étais à Paris. Si je suis encore au monde, j'espère que la divine Providence nous y mènera vers le mois de novembre. Je n'ai point eu le dessein d'y aller cet été. On me défend l'application, et il est vrai qu'apparemment c'est ce qui contribue à mes incommodités. Si donc vous n'avez rien qui presse, vous me ferez charité de ne me point écrire; deux ou trois mois sont bientôt passés. Je salue votre chère sœur, vos bons anges, etc.

Si la divine Providence vous faisait voir M. de Vienne ou que vous pussiez avoir de ses nouvelles, je vous supplie de savoir de lui si quelqu'un n'a point mis en notre langue les grandes et admirables choses de la sainte mère d'Agreda. Je ne sais si je me souviens bien de son nom; mais c'est à peu près comme je l'écris, il l'entendra bien. On me prie de Flandre de m'en informer. C'est elle qui a eu des révélations si singulières de la vie de la très-sainte Mère de Dieu; elle en dit des choses merveilleuses.

Je suis, ma chère fille, etc.

—

LETTRE XVII.

A LA MÊME.

Il l'exhorte à souffrir dans un esprit de soumission et de sacrifice, à l'exemple du Sauveur et de la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est en sa très-pure lumière que nous devons être pénétrés que rien n'arrive sans la divine Providence, puisqu'il nous a enseigné qu'un seul cheveu de notre tête ne tombait pas sans sa sainte conduite. Aussi l'Écriture nous dit *qu'il n'y a point de mal que le Seigneur ne fasse* (*Amos*, III, 6), à l'exception du péché qu'il ne fait que permettre : donc tous les maux de peines qui nous arrivent nous sont envoyés de Dieu, soit que ce soit par épreuve, ou par châtiments de nos fautes. Or les maux qui nous viennent, venant de Dieu, doivent donc être reçus avec respect, avec amour, avec soumission, avec actions de grâces, soit que nous les regardions en nous, soit que nous les considérions dans les autres; et c'est un étrange déréglement que de s'en attrister, de s'en faire des peines, car c'est se tourmenter de ce que Dieu fait. Ne sait-il pas bien ce qu'il a à faire? Voulons-nous lui apprendre à gouverner ses créatures? La vue de la volonté de Dieu ne souffre point d'exception, puisque tous les maux viennent de lui. Il a voulu même, par une miséricorde incompréhensible, sanctifier ce qu'il y a de plus humiliant et de plus douloureux dans les maux, ayant bien voulu passer pour fou, et être traité de la sorte par Hérode et toute sa cour, et mourir au milieu d'une immensité de douleurs. La très-douce Vierge l'a vu dans cet état, et l'Écriture nous apprend *qu'elle était debout* (*Joan.* XIX, 25) : elle n'était pas abattue, elle ne criait point; elle adorait avec une soumission parfaite la conduite du Père éternel; elle ne s'inquiétait point de ce que ses disciples l'avaient abandonné, et de ce qu'il mourait sans aucun secours; elle était entièrement unie au sacrifice que son Fils adorable faisait de lui-même. Et après qu'un Dieu s'est sacrifié, y a-t-il rien au monde dont nous ne devions faire un sacrifice? et y aurait-il à hésiter quand il faudrait sacrifier des millions de mondes qui, devant Dieu, ne sont rien? L'esprit de la religion est un esprit de sacrifice; et n'est-ce pas une chose lamentable de voir des personnes, même religieuses, se tourmenter pour donner à Dieu et immoler à sa grandeur quelque maladie, quelque humiliation, ou quelque créature? Est-ce être entré en vérité dans le noviciat seulement de la religion chrétienne? Est-ce connaître la grandeur de Dieu? Mais comment n'être pas infiniment consolé, bien loin d'être dans l'inquiétude, de savoir que les plus grands maux nous deviennent de très-grands biens; que nous ne pouvons jamais mieux être, que lorsque nous sommes dans l'état où Dieu nous met, quoique notre raison n'en discerne pas les avantages? Mais n'est-ce pas assez de savoir que c'est Dieu qui le fait? peut-il faire quelque chose qui ne soit pas parfaitement bien fait?

Il est vrai que dans les maux qu'il nous envoie, il prépare de certains secours et pour l'intérieur et pour l'extérieur; le recours à la prière, à la sainte Vierge, aux bons anges, aux saints, la confiance en son aimable providence, les avis que l'on peut prendre; les remèdes naturels à l'égard du corps. Il faut s'en servir dans son ordre; mais à l'égard des remèdes que l'on ne peut pas avoir,

il veut aussi cette privation : et pourquoi donc ne la voudrait-on pas ? Quels remèdes et pour l'intérieur et pour l'extérieur avaient les anachorètes qui vivaient seuls dans les déserts ?

Il faut de plus ne se procurer ni augmenter ses maux par soi-même, par entêtement, ou se privant des secours que l'on peut avoir, ou faisant des choses qui contribuent à nos maux par nos réflexions, ou par une trop grande occupation de nos peines, ou en quelque autre manière que ce soit. Si cela est arrivé, il faut en demander pardon à Dieu, et souffrir la peine que nous en portons, car Dieu veut cette peine, quoiqu'il ne veuille pas nos défauts, et tâcher avec son divin secours de nous en corriger.

Je salue votre chère sœur, la sœur Pétronille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse où vous êtes, et des personnes qui y sont, et suis, etc.

—

LETTRE XVIII.

A LA MÊME.

Il l'exhorte à s'abandonner sans réserve à la divine Providence.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Les occupations que la divine Providence me donne, ne me permettent pas d'écrire souvent aux mêmes personnes. Elle me donne lieu présentement de répondre à votre dernière lettre, et de vous réitérer que vous ne devez point vous embarrasser de ce que la personne vous a dit : vous pouvez continuer à son égard, si vous pouvez, avec le secours divin, ne vous en pas inquiéter ; cependant si cela vous embarrasse trop, il vous est permis de faire ce que votre provincial vous a dit.

Le Nouveau Testament du P. Amelotte est autorisé par l'assemblée générale du clergé ; et il n'est pas vrai qu'il soit comme celui de Mons.

Vivez et mourez dans un abandon sans réserve à la divine Providence ; c'est la meilleure et la plus fidèle des mères : nous ne pouvons pas mieux être qu'entre ses divines mains, pour être tout ce qu'il lui plaira que nous soyons, rien autre chose. Qu'elle nous mette donc dans tels états qu'elle voudra, dans toutes les dispositions intérieures et extérieures selon son bon plaisir divin : tout ce que nous avons à faire est de la laisser faire, sans le plus petit mouvement de notre propre volonté. Ah ! il est juste que ses pauvres et chétives créatures lui soient extrêmement soumises. Vivons, ma chère fille, et mourons dans sa parfaite dépendance : qu'elle soit seulement glorifiée, que ses divins intérêts soient seulement établis : entrons pour toujours dans un oubli sans réserve des nôtres pour la vie, la mort et éternellement après la mort : répétons-le, qu'elle soit seulement et uniquement glorifiée. Quand elle nous met hors d'état de garder les observances par les incommodités qu'elle envoie, il ne les faut pas garder. Je crois qu'elle ne me mènera à Paris, que vers la fin de novembre. Tâchez de vous tenir dans la sainte paix de Jésus-Christ. Vous devez vous donner de garde de votre esprit naturellement inquiet. Oh ! que nous avons un bon maître et une bonne maîtresse ? s'écriait le saint homme, le Père de Mataincourt. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes, et suis, etc.

A Evreux, ce 26 de mai, jour de la précieuse mort de la bienheureuse Marguerite du Saint-Sacrement, qui a excellé en la dévotion au saint enfant Jésus.

—

LETTRE XIX.

A LA MÊME.

Il l'exhorte à se réfugier dans le cœur de Jésus, et à se soumettre aux desseins de Dieu.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois peronnes, et toujours Dieu seul dans la sainte union du sacré cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est cet aimable cœur infiniment aimant et infiniment adorable, qui a voulu, par une providence d'un amour incompréhensible, être ouvert aussitôt qu'il fut mort, pour nous crier hautement et fortement combien il était facile de s'y réfugier, et que n'étant fermé à personne, toutes sortes de personnes pouvaient et devaient s'y retirer. Que ce soit donc, ma chère fille, le lieu de votre retraite ; que sa paix divine, qu'il a laissée comme un héritage à ses disciples, demeure en vous, et demeurez dans cette paix divine. Pourquoi vous inquiétez-vous, puisque rien n'arrive sans sa conduite, et que sa conduite est toujours infiniment adorable et infiniment aimable, que toutes les créatures doivent honorer incessamment et sans aucune réserve, s'y soumettant pleinement de toutes leurs âmes, de tous leurs esprits, de tous leurs cœurs et de toutes leurs forces ? Nous nous embarrassons bien vainement et inutilement dans nos petites pensées. Notre bon Sauveur s'est-il inquiété d'être trente années sur la terre, sans y rien faire au dehors, quoique toute la terre fût dans le besoin ? Son zèle, le plus grand et le plus divin qui fût jamais, n'a-t-il pas été soumis parfaitement aux ordres de son Père ? Après tout, est-ce que tous les efforts des créatures nous pourront ôter Dieu ? et si nous l'avons, n'aurons-nous pas tout ? Tant de divins solitaires, qui ont vécu sans secours des hommes, n'ont-ils pas été assistés des grâces les plus abondantes ? Bien au contraire, jamais Dieu ne fait plus de grâces que lorsque les secours des créatures manquent.

J'espère qu'avec le secours de la divine Providence nous nous pourrons voir le mois de novembre, si nous sommes encore au monde. Je salue bien votre chère sœur. Tous les jours j'offre mes chétives prières pour vous. Si vous écrivez à votre père confesseur, assurez-le bien de mon souvenir devant Dieu et de mes respects. Je le supplie de prier pour la gloire de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère en moi. Je salue tous vos anges, et suis, ma chère fille, etc.

A Evreux, ce 8 de juin, fête des saints pontifes Godard et Médard.

—

LETTRE XX.

A LA MÊME.

Ne rechercher, n'aimer que Dieu seul. Combien la dévotion aux saints anges est efficace pour nous conduire à Dieu seul.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Voilà toutes les nouvelles que j'ai à vous dire, et touchant ma santé, et à l'égard de toutes choses sans réserve. Quand on a dit Dieu seul, tout est dit et il ne reste plus rien à dire. On a écrit du très-saint homme le P. de Condren que Dieu seul était son ciel, son soleil, sa lumière, son honneur, sa joie, tout son bien et son unique tout. Ah! pourquoi ne nous sera-t-il pas tout en toutes choses aussi bien qu'à ce saint homme? Jamais je n'ai eu plus d'envie de Dieu seul que j'en ai présentement : c'est tout ce que je voudrais dire, tout ce que je voudrais penser, tout ce que je voudrais uniquement rechercher avec le secours de sa divine grâce. Les saints anges, ces célestes esprits et ces esprits de Dieu seul, contribuent grandement au saint amour de Dieu seul. Saint Bernard exhortait beaucoup à converser avec eux, car leur conversation est toute divine, et elle n'a rien de l'infection de celle des créatures de la terre : pensons souvent à eux, afin qu'ils nous fassent ne plus aimer que Dieu seul. Les pensées de nous-mêmes et de nos misères ne nous délivrent ni de nous ni de nos maux : que servirait à un pauvre de garder toujours ses besoins? Il faut demander les secours à ceux qui peuvent nous les donner. Le cœur de notre bon Sauveur est toujours ouvert, et l'accès en est facile; nous trouverons en lui le remède à tous nos maux : il ne faut pas oublier celui de son immaculée Mère Vierge.

Je recommanderai à ces sacrés cœurs vos élections. J'espère partir sous leur protection et celle des bons anges, de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne et de saint Jean l'Evangéliste, le premier d'avril, pour nos visites de la campagne jusqu'après Pâques, et après Pâques encore jusque vers la fête de l'Ascension. Je vous remercie de m'avoir appris la sainte mort des deux personnes dont vous me parlez.

Messieurs vos frères sans doute ont plus de lumières que moi; mais, selon ce que j'en puis avoir, dans l'état où est présentement votre maison, si j'étais à leur place, je serais bien éloigné de retrancher rien de ce qu'on vous a laissé. Mais regardez la divine Providence en toutes choses : c'est une consolation qui ne se peut exprimer, de ne pouvoir douter que rien n'arrive sans sa divine conduite. Je salue vos bons anges, et suis, etc.

A Evreux, ce 29 de mars, fête de saint Armogaste, qui fut condamné par le roi des Vandales à garder les vaches, et qui dans cet état mourut de misère.

—

LETTRE XXI.

A LA MÊME.

Bannir toute inquiétude terrestre : se reposer sur les soins de la Providence.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Comment ne suffira-t-il point à une vile créature, puisqu'il se suffit à lui-même? et s'il a été infiniment heureux dans toute l'éternité sans aucune créature, comment leur privation rendra-t-elle misérable? Votre esprit se tourmente lui-même, et il ne faut point chercher hors de vous les causes de votre inquiétude; vous vous faites vous-même à vous-même votre propre tourment. Eh bien! quand vous n'auriez pas de pain, voilà une grande affaire à une chrétienne. Tant de saintes vierges dans les premiers siècles, non-seulement ont été dépouillées de toutes choses, mais encore ont souffert des supplices effroyables : en avaient-elles du chagrin? n'ont-elles pas été parfaitement contentes et d'une paix inaltérable au milieu de tous les troubles qu'on leur a suscités? S'il fallait souffrir bien d'autres choses que les sujets de peine que vous avez, y aurait-il à délibérer? Où est la sainte générosité du divin amour? où est le courage chrétien? Eh bien! si l'on nous prive des sacrements, nous peut-on ôter le Dieu des sacrements? Les anachorètes qui ne les recevaient pas, n'avaient-ils pas Dieu? Encore une fois, votre propre esprit se fait bien des affaires, et à l'égard du corps, et à l'égard de l'âme; il s'embarrasse de tout. Il faut voir, avec le secours divin, d'un œil tranquille, tous les événements que la divine Providence envoie, et rien n'arrivera sans sa divine conduite, qui se sert des fautes et des péchés mêmes pour sa gloire. Je prie tous les jours notre bon Sauveur pour vous. Je salue votre chère sœur, vos bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes, et suis, etc.

A Evreux, ce 17 de juin, fête de saint Bessarion, réduit à l'extrémité de la pauvreté, s'étant même dépouillé de ses propres habits.

—

LETTRE XXII

A LA MÊME.

Renoncer à sa propre volonté, même pour les exercices de piété.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Mais ce Dieu seul ne sera en nous que quand nous cesserons d'être à nous-mêmes. Aussi notre divin Maître ordonne à tous ceux qui le veulent suivre le renoncement à eux-mêmes, et ce renoncement ne sera jamais qu'en quittant sa propre volonté, qui est un venin qui infecte les meilleures actions. C'est pourquoi Dieu, dans l'Ecriture, proteste *qu'il a en haine les solennités et les jeûnes de son peuple, parce que leur propre volonté s'y trouvait* (*Isa.* I, 13, 14; LVIII, 3); et c'est une grande vérité que la propre volonté est accompagnée d'une vraie malédiction. Voilà ce qui arrive aux *propriétaires* (13) dans leurs jeûnes, dans leurs abstinences et dans les autres exercices de piété, à ceux qui font leur propre volonté et ne se soumettent pas comme des enfants à leurs supérieurs, car c'est ainsi que l'on doit faire ; aussi seront-ils punis en l'autre monde et en celui-ci, pour leurs jeûnes, leurs abstinences et leurs autres exercices. Après tout, il faut nous bien humilier après nos fautes, prendre de saintes résolutions de nous corriger avec le secours divin ; mais je vous le répète toujours, jamais de découragement.

Je ne crois pas que la divine Providence nous fasse aller cet été à Paris. Nous devons être prêts à tous les événements que la divine Providence nous enverra sans la moindre réserve. Jamais il n'y a eu de plus sainte maison, de plus sainte famille que celle de notre bon Sauveur, de la très-sacrée Mère de Dieu et du glorieux saint Joseph; et cependant la divine Providence l'a détruite, faisant mourir saint Joseph, ensuite notre bon Sauveur, et réduisant la très-pure Vierge à vivre des aumônes des premiers Chrétiens. Saint Albert le Grand dit que l'aimable saint Jean l'Evangéliste lui portait la portion prise sur la communauté des biens des premiers fidèles; ensuite elle suivit saint Jean dans ses voyages, où elle ne vivait avec lui que des aumônes qu'ils trouvaient. Je salue, etc.

A Evreux, ce 26 de mai, jour de la précieuse mort de la B. sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite, l'admirable dans la dévotion de la sainte enfance de notre bon Sauveur.

LETTRE XXIII.

A LA MÊME.

Sur les distractions qu'elle éprouvait dans l'oraison. Conduite qu'on doit tenir en cette occasion.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je ne crois pas que vous deviez vous embarrasser pour votre oraison, à raison des distractions que vous éprouvez, que je ne crois pas non plus être parfaitement volontaires. Quand vous prendriez des sujets dans des livres, ils ne vous les ôteront pas. Souvent il arrive que cet état est un exercice, dont le bon usage sert à purifier l'âme des recherches propres qu'elle avait dans ses pratiques spirituelles. Seulement il faut prendre garde de n'y pas donner lieu par un attachement volontaire à quoi que ce soit, par une trop grande dissipation dans les choses qui ne sont pas nécessaires, ou par trop d'activité et d'empressement dans les choses que Dieu demande de nous. Après tout, cet état de distractions que nous ne voulons pas, ne nous distraira pas de Dieu, lorsque nous l'accepterons avec soumission, et comme étant très-indignes de penser à lui, et méritant pour un jamais l'enfer où l'on ne pensera point du tout à Dieu par amour. Qu'il est donc juste, ma chère fille, que nous soyons privés pour quelque temps d'une grâce dont nous méritons la privation éternelle !

Supportons donc avec humilité ces soustractions, offrons-les à Dieu, unissons-nous dans cet état aux privations que notre bon Sauveur a voulu éprouver pour nous. Oh ! quel délaissement cet aimable Sauveur a éprouvé de la part de son Père sur la croix pour l'amour de nous ! Mais ne s'est-il pas privé, durant toute sa vie voyagère, de la gloire qui était due à son corps, puisque son âme jouissait de la gloire? De plus, cet état qui est sans lumières, sans consolations et sans goûts spirituels, nous donne lieu de ne chercher que Dieu seul dans notre oraison, et d'éviter bien des recherches d'amour-propre qui se trouvent ordinairement dans les lumières et les douceurs. Car enfin il faut chercher Dieu pour Dieu, et de cette manière l'on entre dans une parfaite indifférence à l'égard de toutes sortes d'états, et pour l'intérieur, et pour l'extérieur. L'on est content d'être dans les ténèbres comme dans les lumières, d'avoir une santé languissante comme la meilleure et la plus parfaite, d'être désapprouvé et mésestimé des créatures comme d'en être approuvé; l'on ne veut que ce que Dieu veut, son bon plaisir divin fait notre plaisir; jamais donc on ne se décourage en quelque état que l'on se trouve; on se trouve toujours bien, quand on ne veut que ce que Dieu veut, et comment vouloir autre chose?

Je vous supplie de saluer de ma part le R. P. Feuillant votre frère, et votre chère sœur. J'espère que la divine Providence me mènera à Paris dans le mois de juin. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 25 de mai, fête des glorieux martyrs saint Mauxe et saint Vénérand.

(13) Expression énergique dont se sert Boudon pour désigner ceux qui se conduisent par le mouvement de leur propre volonté.

LETTRE XXIV.

A LA MÊME.

Bonheur des âmes séparées du monde et des choses créées.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

(Avant de commencer la lettre, M. Boudon écrit ces paroles : Il faut supporter en patience ses défauts et ne s'en pas inquiéter. Vous avez bien fait de rompre le carême, il faut y pourvoir en n'en faisant pas trop.)

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Jamais personnes n'y ont été plus retirées en Dieu seul que celles de la sainte famille, et comme elles ont eu une part en Dieu seul, la plus grande qui fut jamais, elles ont été séparées des créatures, du siècle et de tout ce que le siècle estime et recherche plus que l'on ne peut dire. Oh! qu'il fait bon, ma chère fille, n'avoir point de part au monde ni aux choses du monde, à l'estime et à l'amitié des créatures! Oh! qu'il fait bon en être méprisé, rebuté, abandonné, et demeurer seul avec Dieu seul! Ne vous embarrassez point des hommes et, en particulier, de la personne que vous savez. Il me semble que vous pouvez vous confesser à lui simplement, sans lui demander des avis, et de vous contenter d'en prendre de quelque autre, supérieur ou non, et ensuite vous pourriez lui dire avec respect que vous en prenez avis, afin qu'il ne se peine point et ne vous peine point non plus, s'il vous en donnait. Je n'ai point été malade du tout. Je ne fais que recevoir votre lettre hier au retour d'un petit voyage que la divine Providence, ma bonne et très-fidèle mère, m'avait fait faire. Elle me fait commencer aujourd'hui quelque retraite, autant qu'elle en disposera jusqu'à la fête de la glorieuse Nativité de Notre-Dame, notre bonne mère et maîtresse; priez-la qu'elle y donne sa sainte bénédiction par celle de la sainte famille, qu'elle soit bénie de me la faire commencer le jour qu'on honore la sienne; c'est aussi pour honorer spécialement les séraphins. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, le 7 de juillet, jour dans lequel on honore la retraite de la sainte famille en Egypte.

LETTRE XXV

A LA MÊME

Détachement de soi-même; abandon à la Providence. Maximes sur l'oraison et sur la confession générale

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Cette sainte union nous sépare divinement de nous-mêmes par un heureux détachement; et dans ce détachement on se désoccupe de ce qui nous regarde, et de ce que l'activité de propre esprit produit : c'est où il faut que les retraites extérieures se terminent avec le divin secours. C'est l'effet que notre bon Sauveur doit produire en vous, si vous vous rendez fidèle à la grâce. Vous êtes trop occupée de vous-même, et c'est ce qui cause bien des réflexions qui sont suivies de craintes mal fondées, qui, vous embarrassant, servent d'obstacle à la gloire de la très-sainte et suradorable Trinité en vous.

Continuez à faire votre oraison en la manière que vous la faites : si elle changeait souvent, ce ne serait pas un état, et pour lors vous ne pourriez vous arrêter à rien : demeurez-y tant qu'il plaira à la divine Providence; et quand elle vous fera sortir de votre disposition, pour lors il faudra suivre son divin attrait. Demeurez sans réserve abandonnée à toutes les conduites de cette bonne mère; elle est la meilleure et la plus fidèle des mères : c'est ce que j'expérimente depuis que j'en ai reçu l'être par sa miséricorde qui est incompréhensible. Cet abandon ne doit pas empêcher que vous ne disiez à votre Mère, supérieure en simplicité toutes les incommodités que vous avez, et même vous devez le faire; et ensuite demeurez en la sainte paix de notre bon Sauveur. Cette paix divine doit vous tirer des pensées que votre imagination vous cause au sujet de la mort de feu votre frère le Feuillant; ce n'est qu'une production de votre esprit actif et inquiet : mais ne cessez de prendre soin de son âme par tout ce que l'on peut faire pour les pauvres âmes du purgatoire, qu'il ne faut jamais oublier.

C'est un pur effet de votre amour-propre, que la pensée de faire une nouvelle confession générale, et il y faut renoncer comme à une production du vieil homme qui vit en vous. Il faut éviter le bandement de tête dans l'oraison, et ne pas se laisser aller volontairement à des raisonnements qui distraient de Dieu, quoique d'ailleurs ils soient bons. Je ne vois guère d'apparence de demander d'autres confesseurs que vos Pères; et peut-être, dans le temps où nous sommes, serait-ce une chose dangereuse.

Je ne crois pas que la divine Providence, si elle me laisse au monde, me fasse aller à Paris qu'après la fête de la Pentecôte. Vous pourrez m'écrire à Evreux pour la fête de l'admirable Ascension; car apparemment la divine Providence m'y fera retourner vers ce temps-là d'un voyage qu'elle me fait faire. Je salue avec bien du respect M. votre frère de Saint-Sulpice, votre chère sœur, vos bons anges, etc.

A Evreux, le jour que l'on célèbre la fête du bienheureux saint Joseph.

LETTRE XXVI.

A LA MÊME.

S'humilier de ses fautes, mais se donner de garde du dépit et du découragement que l'amour-propre excite en nous.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes,

etc. Il est vrai, notre grande affaire est de nous laisser bien humilier en toutes choses, et d'accepter de bon cœur et dans une grande paix tous les états où nous nous trouvons, qui nous servent à nous tenir bien bas et à mortifier notre orgueil. C'est pour cela que Dieu tout bon et miséricordieux permet plusieurs chutes qui nous arrivent : certes il ne les aime pas, et il ne peut les aimer; mais il aime l'humiliation qui en arrive. L'on rapporte qu'un jour il disait à une âme : « Tes fautes sont autant de portes par où j'entre dans toi ; » il voulait dire que ses fautes, servant à l'humilier, servaient en même temps à lui donner une véritable entrée dans son cœur ; car enfin son esprit demeure et repose sur l'âme véritablement humble. Humilions-nous donc de nos chutes ; mais donnons-nous de garde du dépit, du chagrin, de l'inquiétude que l'amour de nous-mêmes nous en donne, et le démon. Il est vrai que l'enfer nous appartient par nos péchés ; mais il est vrai que le paradis est à nous par les miséricordes infinies et par les mérites du sang de notre bon Sauveur. La vue de ses mérites infinis ne doit jamais nous laisser abattre ; il semble par votre lettre que vous l'êtes trop : l'esprit qui vous y fait dire que vous périssez et que vous êtes perdue, n'est point l'Esprit de Dieu.

Vous pouvez vous accuser de vos fautes plus souvent que vous ne faisiez, puisque votre confesseur le veut de la sorte; mais cependant il faut se donner de garde de l'excès qui pourrait s'y glisser par esprit de nature. Qu'il vous suffise donc d'aller ordinairement deux fois la semaine à confesse : il n'est point nécessaire que vous demandiez permission de vous confesser à moi, et il suffit que vous fassiez une confession depuis le dernier jubilé, où vous direz avec simplicité ce dont vous vous souviendrez, sans vous appliquer à faire une exacte recherche.

L'esprit de mort met dans une parfaite indifférence à l'égard de toutes sortes d'états, soit de santé, soit de maladie, et à l'égard de toutes les suites qui en arrivent : il faut, avec le secours divin, que la volonté propre meure, et qui dit la mort spirituelle, dit une entière indifférence pour toutes sortes d'états. Vivons donc de cet esprit de mort, et demeurons dans une paix sans réserve à l'égard de tout ce qui peut nous arriver : cet état n'empêche pas le sentiment, mais l'adhérence au sentiment et aux inclinations et aversions. Cependant prenez garde de ne rien dire de contraire aux personnes pour qui vous ressentez de l'aversion, et de ne pas même blâmer en vous-même volontairement ce qu'elles disent ou font, et bien moins de les blâmer avec les autres.

Ne vous inquiétez point de ce que le Père maître vous a dit touchant votre oraison. Le Saint-Père n'a point condamné la véritable oraison de quiétude qui est un don de Dieu, mais l'oraison oisive de la fausse quiétude. Continuez à faire votre oraison à votre ordinaire, sans vous embarrasser l'esprit sur cela. Je salue M. votre frère qui est à Saint-Sulpice, votre chère sœur, vos bons anges, etc.

Il faut avoir soin de l'âme du bon Père confesseur, décédé, par prières, communions, mortifications, application d'indulgences, le très-saint sacrifice de la messe et toute sorte de bonnes œuvres; il ne faut rien négliger pour cela.

A Evreux, ce 31 octobre, veille de la fête de tous les saints.

LETTRE XXVII.

A LA MÊME

Eloge du P. Jean de la Barrière, instituteur des Feuillants. Avantage pour une communauté d'être sous la protection de la sainte Vierge. Zèle de M. Boudon pour l'Immaculée Conception.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Ç'a été dans cette sainte et divine union que votre bienheureux Père Jean de la Barrière s'est si heureusement séparé de soi-même et du reste des créatures, et s'est élevé si divinement à l'union parfaite avec Dieu. Sa sainte vie, qui a été une mort continuelle au vieil homme, et qui n'était animée que de l'Esprit de son Sauveur, marque assez cette vérité. Ma chère fille, à l'imitation de ce bienheureux, ne vivons plus que de la vie de Jésus-Christ. Ah ! que lui seul vive et règne souverainement en tout ce que nous sommes, en tout ce que nous faisons, en tout ce que nous souffrons. Quoique la sainte image de votre bienheureux Père marque, par ce qui est écrit au bas, le jour de sa précieuse mort, le 26 de ce mois, je trouve néanmoins autre part qu'elle est arrivée aujourd'hui 28; c'est pourquoi j'ai destiné ce jour pour adorer la suradorable Trinité des personnes divines dans leur fidèle serviteur. J'ai célébré le saint sacrifice de la messe en action de grâces de toutes leurs miséricordes sur cet homme admirable. J'ai fait brûler un cierge devant sa sainte image en la chambre où la divine Providence me loge. En vérité, si cette divine Providence vous fait me donner quelque chose de cet homme divin, je l'en bénirai très-particulièrement.

Je la bénis aussi de tout mon cœur du choix qu'elle a fait de votre chère Mère supérieure, qui doit beaucoup espérer de la main libérale de Notre-Seigneur, et pour elle, et pour toute votre communauté, s'étant mise avec elle sous une protection spéciale de l'immaculée Mère de Dieu. Cette souveraine des anges a autrefois dit à la séraphique Thérèse, qui voulait qu'elle fût reconnue pour supérieure dans la maison où elle était élue pour la gouverner, qu'elle avait bien fait de lui céder ainsi la supériorité. Et, en effet, on ne peut pas mieux faire, car c'est le grand moyen qu'elle soit entre les mains

de Dieu qui nous veut tous avoir par cette bienheureuse créature, comme l'enseigne excellemment votre glorieux Père saint Bernard. Mais, de plus, que pourrait mieux faire une fille de ce grand saint, dont le cœur ne semblait être qu'une vive flamme du pur amour de Dieu seul, dans l'amour inexplicable qu'il a porté à sa très-digne Mère? Je vous avoue que la nouvelle que vous m'en donnez, me console beaucoup en Notre-Seigneur, et il n'y a point d'autre consolation qu'en lui. Oh! si je pouvais faire savoir à tous les hommes combien la singulière dévotion à l'immaculée Mère de Dieu est une rare faveur de notre bon Sauveur! combien les avantages qui en arrivent sont grands! combien il est doux de mourir à ses pieds! Non, c'est ce qui ne se peut expliquer, et c'est ce que l'on n'entendra jamais assez dans cette vallée de larmes.

Mais ce qui me donne encore une joie très-sensible en Notre-Seigneur, c'est la dévotion que votre chère Mère a pour l'Immaculée Conception de la Vierge toute sainte. Présentement que cette vérité a été tant éclaircie (14), il est bien difficile de l'aimer beaucoup, et de ne pas entrer dans ce sentiment. Ah! qu'il est juste d'entrer dans le parti de cette Mère admirable, en toutes les manières possibles, selon l'Esprit de Dieu! La divine Providence m'en a fait faire le vœu dans ma jeunesse étant écolier, et c'est avec une dévotion de tout mon cœur que je le renouvelle, et que je désire d'y demeurer, avec le secours divin, jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Je vous prie de bien saluer votre digne Mère supérieure de ma part, et de lui bien témoigner ma reconnaissance pour son souvenir que je ne mérite pas, et de lui dire que je l'honore parfaitement : saluez aussi la mère sous-prieure, votre chère sœur, et toutes celles que j'ai eu le bien de voir. Je salue en même temps vos bons anges et tous les bons anges et saints patrons de votre congrégation et institut de la ville et du diocèse où vous êtes, et je suis, etc.

A Evreux, ce 28 d'avril, jour de la précieuse mort du bienheureux Jean de la Barrière.

—

LETTRE XXVIII.

A LA MÊME.

Chercher, aimer et bénir Dieu en toutes choses; s'abstenir de parler dans l'église. M. Boudon sollicite des prières pour le succès d'un grand voyage qu'il allait entreprendre.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Il est vrai, c'est lui seul qu'il faut chercher au milieu de nos pensées, et parmi tout ce qui nous arrive et tout ce que nous souffrons; c'est lui seul qu'il faut vouloir en tout ce que voulons; c'est lui seul qu'il faut aimer en tout ce que nous aimons; c'est en lui seul qu'il faut mettre toute notre consolation et toute notre joie, en tout ce qui nous console ou qui nous réjouit; c'est lui seul qui nous doit suffire dans toutes les privations intérieures et extérieures que nous éprouvons. Bénissons-le pour ses dons, pour ses grâces, pour ses consolations : recevons-les avec reconnaissance; mais ne nous arrêtons ni à ses dons, ni à ses grâces, ni à ses consolations, et ne considérons que le Dieu du ciel dont la seule gloire et les seuls intérêts doivent enlever entièrement nos esprits et nos cœurs. C'est en lui seul qu'il nous faut reposer, et il est lui seul le centre de notre âme. Entrons et laissons-nous perdre par son Saint-Esprit dans un abandon général et sans réserve à son aimable et divine providence : laissons-nous perdre dans son abîme sacré et infini pour n'en jamais sortir. O la bienheureuse et divine perte, et qui vaut mieux que la possession d'un million de mondes!

Ç'a été pour vous une grâce de ne point parler pendant votre retraite : il y a bien souvent de l'amusement à tant conférer avec le directeur. En vérité, j'en reviens toujours à Dieu seul; ô que bienheureuse est l'âme à qui il suffit lui seul! Vous avez bien fait de ne pas vous mettre en peine des distractions de votre imagination durant l'oraison; il faut les mépriser et ne s'en pas occuper ni inquiéter. Au reste, l'amour de Dieu seul conduit à l'amour d'une grande pauvreté, car c'est un amour dénué : aussi, il donne une haute estime et en pénètre l'âme; ce qui la tient dans un respect inexplicable, mais particulièrement dans l'église. Oh! surtout, ma chère fille, n'y parlez jamais; et s'il y avait nécessité de dire quelque parole, que ce soit à voix basse et avec une sainte et divine frayeur. Ce même amour du Dieu seul donne une vraie charité pour le prochain, dans lequel il regarde et vénère son image; ainsi, jamais il ne souffre le moindre défaut de respect.

(14) Boudon ne veut pas dire par là, que l'Eglise eût, à son époque (XVIIᵉ siècle), défini comme une vérité de foi le sentiment de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, mais seulement qu'elle penchait pour ce sentiment, et qu'elle désirait qu'il fût embrassé par tous les fidèles. *Voy.* son livre *De la dévotion à l'Immaculée Mère de Dieu*, p. 169. « L'Eglise, » dit Bossuet (serm. 1, *sur la Conception*), avec l'exactitude et la précision qui lui sont propres, « l'Eglise ne nous oblige pas de croire la conception de Marie immaculée, mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connaître notre obéissance : il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfants de l'Eglise, non-seulement d'obéir aux commandements, mais de fléchir aux moindres signes d'une mère si bonne et si sainte. » — On sait que l'Eglise a promulgué le dogme de l'Immaculée Conception le 8 décembre 1854.

Soyez fidèle à l'oraison, et vivez et mourez dans la paix de notre bon Sauveur Jésus-Christ. L'inquiétude ne sert à rien, non pas même pour ses défauts, dont il faut attendre la délivrance en patience, des grandes miséricordes de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Prenez le billet dont vous me parlez et brûlez-le, disant en toute humilité à notre bon Sauveur que vous ne voulez rien en particulier, mais que vous abandonnez à son aimable providence votre corps et votre âme, lui en laissant tout le soin, et voulant dépendre uniquement de sa divine conduite. Il n'est pas nécessaire que le Père Maître prenne une direction particulière de votre conscience, si cela lui fait peine : il suffit que vous lui demandiez quelques avis dans le besoin pressant, et je vous assure que pour tout cela il faut beaucoup s'attendre et se reposer sur les soins de la divine Providence, sans s'embarrasser de la créature.

Je ne vois guère de moyen de vous écrire jusqu'au commencement d'octobre, qu'il semble que la divine Providence me fera retourner à Evreux. Il paraît qu'elle me doit faire faire trois cents ou quatre cents lieues; ainsi, vous voyez bien que je ne serai guère en état de recevoir des lettres (15). Je salue votre chère sœur et toutes les dames de ma connaissance. Je vous prie de recommander à la providence des trois personnes divines de la suradorable Trinité, les intérêts de Jésus et de Marie dans notre voyage; car voilà toujours tout : les seuls intérêts de Dieu seul en toutes choses, et ils nous doivent uniquement suffire. Je vous supplie d'invoquer la bonne Vierge, qui est, avec bien de la justice, nommée de la sorte, son cœur maternel ayant pour nous autres pauvres et chétives créatures des bontés inexplicables, les bons anges et les bons saints, et spécialement les bons anges des lieux par où je passerai, et les saints patrons des lieux où la divine Providence m'arrêtera, et les saints qui ont vécu dans un abandon et une dépendance particulière de la divine Providence, afin que tous ensemble ils demandent l'établissement du règne de Jésus en notre voyage. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de votre congrégation, de la ville et du diocèse de Paris. J'oubliais de vous dire que le bienheureux Jean de la Barrière est l'un des saints sous la protection duquel je mets notre voyage. Invoquez-le pour nous, et le bon ange qui l'a autrefois gardé : il ne faut que l'intention, cela ne multiplie pas les pratiques. Je suis, etc.

A Evreux, ce 14 d'avril, veille de la précieuse mort du bienheureux César de Bus, fondateur de la Doctrine chrétienne.

LETTRE XXIX

A LA MÊME.

Détachement entier des créatures produit en nous la paix de l'âme. En quoi consiste cette paix.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Oh! qu'il est vrai qu'à proprement parler il n'y a que Dieu seul, et que tout le reste n'est rien ! Oh ! que l'amusement des créatures est une sotte vanité, un grand mensonge et une vraie illusion ! Mais c'est aussi une grande vérité que Dieu tout bon, dans l'ordre de sa divine providence, veut se servir de son immaculée Mère pour nous conduire à lui seul. Allons donc, ma chère fille, par Marie à Dieu seul, et dans l'union de notre bon Sauveur; car c'est dans cette union que la très-glorieuse Vierge est ce qu'elle est, et que nous pouvons quelque chose de bon. Il y a eu un décret de la congrégation contre la dévotion de l'esclavage de la sainte Vierge; mais la même congrégation, par un autre décret, s'est expliquée, déclarant que c'était contre les abus. Et en effet une dévotion approuvée si authentiquement, et même par plusieurs Papes qui ont depuis donné des indulgences à ceux qui la pratiqueraient, et dont la confrérie a été établie par le grand Pape Alexandre VII, dont la mémoire est en bénédiction, ne peut pas être condamnée par des congrégations de cardinaux ni par d'autres, à moins que de condamner les souverains Pontifes.

Les retraites que l'on fait ne sont pas pour parler aux créatures, quoique bonnes; mais pour parler à Dieu dans la séparation des créatures. Il faut tendre avec le secours divin à se détacher de toutes, quelles qu'elles puissent être, et n'en désirer ni l'estime ni l'amitié, ce qui met dans une grande paix; car le détachement chrétien ôte toute inquiétude et fait que l'on ne se met pas en peine si l'on nous considère, ou si l'on nous aime; il ôte toutes les secrètes envies; car, ne désirant rien des créatures, l'on ne considère pas ce que l'on en reçoit ou non, ni si elles font mieux aux autres. Je crois, pour celle dont vous me parlez, qu'il ne faut point vous en embarrasser, lui parlant dans l'occasion, avec respect sans vous procurer son entretien de que de temps en temps pour ne la pas choquer ; vous voyez que son entretien ne sert qu'à vous embarrasser ; cependant demeurez dans le respect et n'usez plus de reproches. Quand les choses que l'on pense sont certaines, il ne faut pas s'embarrasser de la créance que l'on en a.

Au reste, pour avoir la paix, il la faut avoir en la manière que Dieu tout bon veut qu'on la possède, c'est-à-dire souvent souffrant le trouble dans la partie inférieure; car la paix divine qui réside dans le fond de l'âme, compatit bien avec le trouble de cette partie inférieure, et pour cela il faut être paisible dans le trouble, ne s'inquiétant pas de ses inquiétudes, étant bien aise de ses peines,

(15) Ce voyage dont Boudon fait mention dans cette lettre et dans quelques autres, est le voyage qu'il fit en Bavière, vers l'an 1685.

mettant sa joie dans la douleur. Une âme qui désire trop la paix sensible ne peut pas être en paix, car cela n'est pas en son pouvoir, ni souvent dans l'ordre de Dieu, qui veut qu'elle souffre dans la partie inférieure. La paix de l'âme consiste donc à vouloir souffrir autant qu'il plaira à la divine Providence, et à porter avec patience la rébellion de la partie inférieure et ce qui s'y passe, demeurant cependant dans son fond unie à Dieu, à sa divine volonté. Il est vrai que votre épanchement vers les créatures vous ôtant de votre paix, a été un juste sujet de votre trouble; mais il faut par un vrai esprit de pénitence porter la peine de ses fautes et la porter en paix dans son fond, l'acceptant de tout son cœur. Quand les pensées vous viendront des mécontentements des créatures, tâchez d'entrer dans une sainte abstraction; et enfin allons, ma chère fille, au pur détachement : ne désirons plus rien des créatures, nous ne nous en mécontenterons plus.

J'ai lu la lettre dont vous me parlez : la multiplicité des intentions souvent nuit beaucoup; ainsi il faut les simplifier. Rejetez aussi tous les retours sur vous-même dans l'oraison; faites-la en simplicité et comme vous la pouvez faire, sans vous inquiéter de vos distractions; agissez-y en simplicité; Dieu tout bon ne demande qu'un bon cœur; les méthodes sont bonnes pour de certains temps, en d'autres elles nuiraient beaucoup; qu'elles ne nous fassent point de peine.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes, et suis, ma chère fille, etc.

A Evreux, ce 27 de mars, dans la semaine de la douloureuse passion de notre bon Sauveur.

—

LETTRE XXX.

A LA MÊME.

Se détacher de tout, pour s'attacher à Dieu seul. Paroles du Père de Condren à ce sujet.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Il n'y a point de consolation véritable ni de véritable joie qu'en Dieu seul, mais celle qu'on en reçoit ne se peut expliquer ; c'est un avant-goût et un commencement des joies du ciel où il n'y aura que Dieu seul ; et parce qu'il n'y aura que Dieu seul, ce sera un lieu d'une félicité parfaite sans le mélange d'aucune peine. Que l'on est malheureux de chercher autre chose ! et c'est ce qui fait qu'il y a peu de personnes parfaitement contentes, même parmi celles qui sont à Dieu, parce qu'elles ne se contentent pas de Dieu seul. Après s'être détachées d'une infinité de choses, elles demeurent arrêtées à leur intérêt propre spirituel; et la vue qu'elles en ont, l'occupation qu'elles en font, les inquiète, les trouble et leur cause mille scrupules.

Je lisais présentement la Vie de ce séraphin terrestre de ces derniers temps, le père de Condren, dans laquelle on marque qu'à sa mort on lui entendit dire souvent ces paroles. « La mort est un temps où l'intérêt propre se réveille plus que jamais, je désire quitter tout, renoncer à moi-même, oublier tous mes besoins pour ne penser qu'à Dieu. » Aussi était-il l'homme de Dieu seul. Ah ! qu'il fait bon s'oublier en toutes choses pour ne plus penser qu'à Dieu ! La résolution, ma chère fille, que notre bon Sauveur vous en a donnée à la sortie de votre retraite, est un effet précieux de ses plus grandes miséricordes sur vous ; soyez-y fidèle, oubliez-vous saintement vous-même pour ne plus vous occuper que de Dieu seul. Laissez-lui toutes vos affaires spirituelles entre les mains ; pensez aux siennes ; que les affaires de sa divine gloire soient votre unique tout en toutes choses.

N'oubliez point d'envoyer à M. votre frère le livre *De la sainteté ecclésiastique*, pour la gloire de Dieu et de sa très-sainte Mère. Je vous remercie de l'application que vous avez à mon bon ange gardien ; je vous assure qu'elle ne sera pas sans bénédiction. Je ne vous oublie pas devant Notre-Seigneur tous les jours ; je m'en souviendrai avec son divin secours, particulièrement le jour que vous me marquez. Je n'oublierai pas non plus votre chère sœur le jour de la fête de Notre-Dame. Je salue votre bon ange, etc., et suis, ma chère fille, etc.

A Evreux, ce 27 août, jour de la précieuse mort du P. Gabriel Marie, conducteur de la bienheureuse Jeanne de France dans la fondation de l'ordre de l'Annonciade.

—

LETTRE XXXI.

A LA MÊME.

Union avec Jésus-Christ. Aveuglement des Chrétiens

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur. L'âme qui lui est unie entre dans ses sentiments qui vont tous à la séparation de la créature, et qui ne nous enseignent qu'une privation entière de tout ce qui n'est pas Dieu. Oh ! que les créatures pour lors deviennent ennuyeuses, et le monde affreux, et toutes ses maximes ! Il est vrai que l'aveuglement des Chrétiens est infiniment déplorable sur ce sujet, puisqu'étant disciples de notre bon Sauveur qu'ils reconnaissent pour leur Dieu, bien loin de s'attacher à ses divines maximes, qui sont la vérité même, souvent ils les suivent moins dans leur pratique que les infidèles, dont plusieurs sont plus modérés dans la recherche des plaisirs et des vanités du siècle. Cependant, comme notre bon Sauveur ne perd rien de sa divine paix dans l'opposition que ses disciples ont pour lui, il faut aussi,

ma chère fille, que vous conserviez la vôtre qui doit être une participation de la sienne, étant auprès de cette créature du monde dont vous me parlez; il faut en avoir compassion, prier pour elle, lui insinuer doucement les vérités chrétiennes, prendre son temps pour cela, car il faut agir avec une sainte conduite, lui inspirer quelques dévotions à la très-sainte Vierge et aux bons anges, et vous tenir ensuite en repos.

J'espère que la divine Providence, si je suis encore au monde, me mènera à Paris l'hiver prochain, pour environ trois semaines, et je vous promets, avec le divin secours, que je vous irai voir. Je serai bien aise en Notre-Seigneur de voir le bon Père maître dont vous me parlez, et je vous exhorte à avoir une entière confiance en lui. Ce qu'il vous a dit marque infailliblement qu'il n'est pas de la nouvelle doctrine, car ces gens-là n'ont garde de parler de la sorte. Quelquefois le démon se sert de ce prétexte pour empêcher le bien, et des gens qui n'aiment pas la pureté des voies de Dieu traitent les personnes qui les enseignent de la sorte.

Approchez-vous de la communion vivante du corps du Fils de Dieu avec confiance. Il n'y a point à craindre quand l'on est en résolution de lui être saintement uni, renonçant à tout attachement volontaire à toute autre chose.

Je n'ai point vu les discours moraux dont vous me parlez, mais je crois que ce n'est pas la lecture que vous devez faire. Je ne sais si vous avez la *Vie du P. Seurin* et la *Vie du P. Jean Chrysostome*. Il y a plusieurs vérités qui vous peuvent servir pour la gloire de Dieu, et qui peuvent servir aux communautés régulières. Faites voir au Père maître la Vie du P. Chrysostome, où j'ai marqué sa conduite et ses sentiments touchant la vie régulière.

Vous pourrez encore m'écrire, car je crois, si je suis encore au monde, que la divine Providence ne me fera partir d'Évreux pour le grand voyage que je recommande à vos prières (une communion, s'il vous plaît, pour cela, en l'honneur de la très-sainte Vierge, des bons anges et des saints patrons des lieux par où je passerai et des lieux où j'irai); je crois, dis-je, que la divine Providence, ma bonne mère, ne me fera partir qu'au commencement de la troisième semaine d'après Pâques.

Il n'est point à propos présentement, ce me semble, que vous fassiez une confession depuis celle que vous m'avez faite. A l'égard de vos pénitences, faites ce que le Père Maître vous dira, et aussi au sujet de la fille dont vous me parlez. Pour moi, je ne saurais approuver cette réserve, et j'en ai horreur. Je salue votre bon ange, etc., et suis, ma chère fille, votre, etc.

A Evreux, ce 2 avril, fête de l'humble et du grand saint François de Paule.

LETTRE XXXII.

A LA MÊME.

Eloge de sainte Potentiane. Il se félicite de n'avoir jamais eu ni serviteur ni servante. Etre en garde contre la promptitude et l'activité naturelle. Catalogue des ouvrages qu'il a donnés au public.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon, Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Vivons, ma chère fille, et mourons dans cette divine union. Que tous les moments qui nous restent de vie puissent être animés de son seul Saint-Esprit. C'est dans cette union que la glorieuse Potentiane s'est élevée heureusement à l'éminente gloire qu'elle possède et que Dieu renouvelle par la découverte de son saint corps, comme vous me l'apprenez, dont je bénis son aimable et divine providence, et de la connaissance qu'elle vous a donnée du bon prêtre flamand tout plein de zèle pour l'honneur de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère. Je vous assure que j'ai bien du respect pour lui et pour son saint ange, car il ne faut jamais oublier ces célestes esprits.

Je vous remercie de la charité que vous avez pour mademoiselle Galland : il est vrai qu'il faut agir prudemment à cause des suites. Sa tante est une personne de Dieu que la divine Providence, ma très-bonne et très-fidèle mère, m'a donnée pour me rendre de grands services dans mes besoins, n'ayant jamais eu de serviteur ni de servante par son infinie miséricorde; ce que j'estime une faveur inestimable, car notre grand Maître n'en a jamais eu, et il disait, dans l'excès de sa divine charité, *qu'il était venu pour servir, et non pas pour être servi*. (*Matth.* xx, 28.) Priez, s'il vous plaît, pour sa conservation; elle vous salue avec bien du respect, et votre bon ange : c'est la divine Providence qui la conserve, car elle est bien infirme et bien âgée.

La paix est le partage que le Fils de Dieu a laissé à ses disciples. Demeurez-y en son saint nom et en celui de sa bénie Mère et des bons anges : tâchez doucement de pacifier votre esprit et d'en arrêter la promptitude. Ce que vous me marquez de votre disposition est un effet de sa divine grâce. Attendez en patience que la divine Providence fortifie votre santé : donnez-vous de garde de vous presser, ni d'aller aux offices de la nuit, ni de jeûner les jeûnes de la Règle; autrement vous êtes en danger de retomber, et le démon se mettra dans l'empressement qui vous est naturel. Il faut même prendre garde aux jeûnes de l'Eglise; la longueur de vos maladies le demande. Une des grandes maximes pour servir Dieu, à votre égard, est d'éviter votre activité naturelle, et de ne pas vous hâter. Je salue votre chère sœur et son bon ange, tous les

bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes et des personnes qui y sont, et surtout des personnes de votre maison.

Voilà la liste des livres que la divine Providence nous a fait donner au public, sous la protection de l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, des bons anges et des saints.

Dieu seul. — *L'amour de Jésus au très-saint sacrement.* — *Le règne de Dieu en l'oraison mentale.* — *Les saintes voies de la croix.* — *De l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, où il est traité de l'aveuglement de grand nombre de Chrétiens, qui ne savent ce que c'est que d'être Chrétien. *La vie cachée avec Jésus en Dieu.* — *La conduite de la divine Providence.* — *La science sacrée du catéchisme.* — *Les grands secours de la divine Providence, par Notre-Dame du Remède.* — *L'homme intérieur*, ou *la Vie du P. Jean Chrysostome, religieux pénitent.* — *La science et la pratique du Chrétien.* — *Dieu présent partout.* — *Dieu inconnu.* — *De la profanation des églises.* — *De la sainteté de l'état ecclésiastique.* — *La dévotion à la sainte Trinité.* — *Le malheur du monde.* — *Du purgatoire*, ou *La gloire de la sainte Trinité dans les âmes du purgatoire.* — Ces dix-huit livres se trouvent chez Michallet, libraire, rue Saint-Jacques. *La dévotion à l'immaculée Vierge Mère de Dieu.* — *La dévotion aux neuf chœurs des bons anges.* Je vous exhorte de faire acheter ce livre à ceux à qui vous pourrez le faire. — Ces deux livres chez Varin, libraire, rue Saint-Jacques. De plus, l'on y trouve encore la *Vie du P. Seurin.*

Il y a deux livres imprimés en Flandre :

La vive flamme d'amour, ou la *Vie du B. Jean de la Croix*, à Lille. — *Le triomphe de la croix*, ou la *Vie de la mère Marie-Élisabeth*, à Bruxelles.

Il y a, à Rouen, *Avis catholiques touchant la dévotion à la Mère de Dieu*, chez le Boulanger, libraire ; la *Vie de saint Taurin, apôtre d'Evreux*, chez Besogne, libraire ; et chez le même libraire, un livre *De la dévotion à l'ange gardien.* En tout vingt-six livres.

Il y a encore, chez Michallet, *La dévotion de l'esclavage de l'admirable Mère de Dieu* ; mais je n'en parle pas, à cause qu'à Rome ils ont défendu cette dévotion pour les abus qui en arrivaient ; car la dévotion à l'esclavage a été approuvée par bulles des Papes, honorée d'indulgences, et Alexandre VII en a établi des associations.

Priez, s'il vous plaît, afin que la divine Providence me fasse la grâce de donner au public un livre qui regarde l'essence du christianisme (16), et me croyez, ma chère fille, votre, etc.

A Evreux, ce 29 septembre, fête du grand archange saint Michel

LETTRE XXXIII.

A LA MÊME

A la vue de notre faiblesse avoir recours à celui en qui nous pouvons tout.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Vivons toujours, agissons et souffrons dans l'union de cet admirable Sauveur ; cessons de vivre à nous-mêmes et à toutes les créatures, pour ne plus vivre, agir et souffrir que pour Dieu dans l'union de notre aimable Sauveur. Je vous suis très-obligé du livre que vous avez eu la charité de m'envoyer. On souhaiterait que l'on donnât la vie de ce saint homme au public. Vous me donnez une sainte joie en Notre-Seigneur, et je n'en sais point d'autre véritable, de m'apprendre ce que vous me mandez touchant le prince de Galles. Le saint cardinal de Bérulle pensait que la foi serait rétablie en Angleterre, et pour ce sujet il ordonna que l'on exposerait le saint Sacrement de l'autel, une fois le mois, aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, du côté de leur chœur. Le peu d'exécution de nos bonnes résolutions nous doit servir à connaître notre faiblesse, et même notre impuissance, et ensuite à avoir recours à celui en qui nous pouvons tout. Un pauvre, voyant qu'il n'a rien, a recours à ceux qui lui peuvent donner l'aumône, mais pour cela il ne se décourage pas : hé ! que lui servirait de se décourager ? en serait-il plus riche ? il faut faire comme les pauvres. A l'égard de votre oraison, il faut tâcher, avec le secours divin que vous devez implorer, de la reprendre avec fidélité, et d'y donner au moins le temps que la communauté prend pour cela : vous pouvez y considérer notre Sauveur dans quelques-uns de ses états, soit de sa vie ou de sa mort, sans néanmoins appliquer trop votre imagination : il n'est pas nécessaire de beaucoup raisonner : tenez-vous doucement à ses pieds comme sainte Madeleine. J'offrirai encore demain le très-saint sacrifice à votre intention. Je crois que M. Louviers vous sera plus propre pour votre revue, il nous faut tâcher d'établir la dévotion aux saints anges, autant que nous le pourrons, avec le divin secours. Je vous recommande Mlle Galland ; sa chère tante vous salue et votre bon ange, et se recommande à vos saintes prières, et la sœur de Mlle Galland aussi.

Je ne me souviens pas de la manière dont j'ai dit que la sœur Marie-Angélique de la Providence s'est regardée dans un miroir.

(16) Ce livre que Boudon avait dessein de donner au public, est *Le Chrétien inconnu*, approuvé en 1700, et imprimé en 1701.

Il y avait encore un autre livre composé par Boudon, intitulé : *L'amour de Dieu seul*, ou la *Vie de la sœur Marie-Angélique de la Providence*, qui n'a été imprimé qu'en 1760, à Avignon, par les soins de M. Fez, prêtre de Saint-Agricole d'Avignon. Ce pieux ministre a composé une *Vie de Boudon* en deux gros volumes in-4°. Il est décédé à Avignon en 1769.

Si je l'ai marqué dans quelques intervalles de sa vie où elle s'est laissé aller à quelques défauts, je l'ai remarqué comme une chose qui n'était pas bien. On trouve dans quelques-uns des saints, mais dans un très-grand nombre, des défauts où ils sont tombés. Si je l'ai écrit des états dans lesquels elle n'était pas libre, il est vrai que le démon lui faisait faire beaucoup de choses involontairement, la divine Providence lui ayant laissé cet exercice qui est l'un des plus grands de la vie. Quand le démon la jetait en l'air à la vue des personnes qui demeuraient auprès d'elle, on ne rapporte pas cela comme un exemple qu'on doive imiter, mais comme une peine que la divine Providence lui faisait souffrir ; comme lorsqu'il l'a jetée du haut d'un degré en bas, et le confesseur des religieuses où elle était pour lors, on ne prétend pas que personne se précipite de la même manière.

Une communion, s'il vous plaît, le 14 où j'entre dans ma soixante-dix-septième année, afin que je ne sois plus, que Jésus vive, opère et souffre en moi. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, le lendemain de l'octave de la fête de l'aimable saint Jean l'Evangéliste, et le jour de la précieuse mort de la bienheureuse Angèle de Foligni, 1700

LETTRE XXXIV

A LA MÊME.

M. Boudon était alors malade de la maladie dont il mourut l'année d'après. Sa patience et sa résignation dans ses maux.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Voilà toujours tout ce que j'ai à dire, soit que je vive, soit que je meure; soit en maladie, soit en santé; soit dans la consolation, soit dans la désolation ; cette année comme les autres. Voilà par où je désire les commencer, les continuer, les finir, s'il m'en reste encore, car j'entre dans la soixante-dix-huitième année, vendredi prochain, 14 du présent mois, fête du très-saint nom de Jésus, jour de ma naissance et renaissance par le baptême, toujours beaucoup incommodé et dangereusement, selon le jugement des médecins, toujours très-bien, puisque la divine Providence, ma très-bonne et fidèle Mère, en ordonne de la sorte.

J'ai bien de la reconnaissance pour le remède que votre charité voulait m'envoyer. L'on m'en a envoyé de Paris qui m'ont fait garder le lit un mois durant, et cela sans effet : mon secours est au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Je ne sais si je vous l'ai dit : l'on a fait une loterie à Paris, où l'on donne des billets de quelque vertu particulière pour pratiquer; l'on en a tiré un pour moi, qui porte ces paroles, *l'appui en Dieu seul.* Un bon religieux me disait sur cela : *Voilà votre gros lot.* Oh ! qu'il est rare, ma chère fille ! l'appui en Dieu seul est tout mon appui, et je regarde avec horreur l'ombre même de la moindre apparence d'appui sur aucune chose créée

Il vous faut faire un saint usage de vos infirmités corporelles. Ce n'est point à nous à disposer de nos infirmités corporelles ; c'est à nous à marcher dans celles où la divine Providence nous met : jamais nous ne sommes mieux que quand nous sommes mal dans son ordre; mais il faut l'y regarder cette Providence, adorer ses divines conduites, s'y tenir dans la paix divine que notre bon Sauveur a laissée pour partage à ses disciples. C'est une misère que de voir souvent que l'on veut ce que l'on n'a pas, et que l'on ne veut pas ce que l'on a : l'on veut se former des états à sa mode, et ne pas accepter ceux où Dieu tout bon nous met. Eh bien ! s'il veut que nous soyons malades, il faut le servir dans les maladies, et faire usage des soulagements dans la vue de son bon plaisir divin, comme l'on doit manger pour lui, comme l'on jeûne pour lui. Mais il faut prendre garde à votre esprit, qui naturellement est empressé, remuant, inquiet, se donnant de l'exercice et de la peine. Tâchez, avec le secours divin, de le calmer, et que la paix de notre bon Sauveur Jésus-Christ demeure en vous.

Je ne vous oublie pas dans nos pauvres prières : souvenez-vous de nous dans les vôtres. Le nom du dernier livre que l'on va imprimer, est le *Chrétien inconnu*, car le dernier imprimé est celui de la *Dévotion à l'immaculée Vierge Mère de Dieu.* Je vous recommande toujours la dévotion aux bons anges. Je salue celui qui vous garde, et tous les bons anges et saints patrons de votre institut, etc., et suis, ma chère fille, votre, etc.

A Evreux, le 11 *de janvier* 1701, *deux jours après le jour de la précieuse mort de la bienheureuse Alix le Clerc, fondatrice, avec le bienheureux P. de Mataincourt, des religieuses de la congrégation de Notre-Dame.*

LETTRE XXXV.

A UNE RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Grandeur de Dieu; néant de la créature. Zèle de Boudon pour les intérêts de Dieu seul. Pratique de dévotion à ce sujet.

DIEU SEUL.

Ma révérende Mère,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je le prie en toute humilité qu'il nous donne sa pure lumière dans laquelle on marche dans la vérité, donnant à chaque chose son prix et sa valeur, ne les regardant que comme il les voit. C'est dans la pureté de cette divine lumière que la séraphique Mère sainte Thérèse disait que ce qui éclate dans le monde, ne paraît que comme une fourmilière de vers, et, en vérité, même comme un véritable rien. Je lisais présentement dans la relation de l'apparition d'une âme après sa mort (c'était l'âme d'une religieuse), que, se manifestant à ses sœurs, elle

s'écriait : « Ah! si vous saviez comme tout le monde, toutes ses richesses, toutes ses lumières et ses plaisirs, et enfin tout ce qu'il estime, n'est qu'amusement, vous quitteriez tout sans peine pour vous donner tout à Dieu. » Eh! ne vous ayant donné la vie que pour le servir, quelle apparence y a-t-il de l'employer à autre chose? Il est bien certain que toutes les âmes, sans aucune exception, découvriront dans un grand jour, après leur mort, et le grand tout de Dieu, et le rien de la créature ; mais « il sera bien tard, disait sainte Thérèse, d'ouvrir les yeux en ce temps-là. » Heureuses et mille fois heureuses celles qui, délivrées de l'illusion du monde, et de l'esprit du mensonge qui règne dans le siècle et dans les amateurs du siècle, verront les choses dès la vie présente, dans la vérité ; qui marcheront par le chemin de ce rien divin, que la Providence a montré d'une manière si singulière par le bienheureux P. Jean de la Croix; ce qui l'avait rendu si redoutable à l'enfer, comme les esprits malins ont été contraints d'avouer. Car, dans ce chemin, on n'y voit que Dieu seul, on n'y aime que Dieu seul, on n'y désire, on n'y cherche que Dieu seul, on n'y aspire qu'après Dieu seul; on n'y tient plus à rien de créé; le cœur se trouve dans un vide entier de toutes choses; et pour lors, comme parle l'Apôtre : *Jésus-Christ est toutes choses en tous.* (*Col.* III. 11.) Le seul bon plaisir divin fait tout le plaisir, et l'on n'a plus d'autres intérêts que les seuls intérêts de Dieu seul.

Ce sont ces divins intérêts qui me pressent beaucoup de soupirer devant Dieu pour leur établissement; et puisque notre grand Maître nous a appris à l'en prier par les premières demandes de la sainte oraison qu'il nous a enseignée, de temps en temps j'y exhorte et j'en écris : car enfin si toutes les postes sont chargées de lettres pour les intérêts des créatures, encore faut-il qu'il s'en trouve quelques-unes pour l'intérêt du Créateur.

Dans cette vue, vous voulez bien que je vous parle d'une pratique de dévotion pour finir et commencer les années pour le seul intérêt de Dieu seul. C'est une dévotion que l'on fait durant neuf jours. On la commence le jour de la fête des saints Innocents, et on la finit la veille de la fête de l'Epiphanie, qui est la fête du règne de Dieu fait homme sur la gentilité. On prend tous les jours l'un des neuf chœurs des bons anges que l'on honore, et l'immaculée Mère de Dieu, afin qu'ils interviennent et s'unissent avec nous pour demander la sanctification du nom de Dieu, l'avénement du règne de la très-sainte et suradorable Trinité; ce qui arrive par la destruction de l'infidélité, de l'hérésie, des embûches et des efforts de l'hérésie, du péché, et par l'augmentation du divin amour dans les juges, par l'exaltation de la sainte Eglise, et une vraie union entre les princes catholiques ; car c'est en cela que le nom de Dieu est sanctifié. On offre la communion de cette neuvaine, le très-saint sacrifice de la messe, les mortifications intérieures et extérieures, les oraisons, et enfin toutes les bonnes œuvres pour cette fin. On peut se servir pour oraison jaculatoire de ces demandes : *O très-sainte et suradorable Trinité, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive!* Cette dévotion est toute dans le sentiment de la séraphique Mère sainte Thérèse, qui voulait que ses religieuses priassent pour ces choses. On peut faire aussi quelques dévotions en commun pour le même sujet. Plusieurs communautés de France, et hors de France, m'ont écrit qu'elles la pratiquent.

Après cela, ma chère Mère, il faut vous dire que j'aurais de la peine à vous dire toute la reconnaissance que j'ai de l'hospitalité que la divine Providence vous a inspiré d'exercer à notre égard. J'espère, avec le divin secours ne vous oublier jamais, ainsi que toute la communauté que je salue avec bien du respect, et en particulier la révérende mère Madeleine, vos bons anges (c'est notre coutume), tous les anges et saints patrons de votre sacré institut, de la ville et du diocèse de Chartres, demeurant inviolablement, ma révérende Mère, votre très-humble et très-obéissant serviteur. BOUDON.

Le pauvre serviteur de l'admirable Mère de Dieu, toujours vierge et immaculée en sa toute sainte conception; vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur, avec le divin secours.

P. S. — La divine Providence, ma bonne mère, m'a fait faire un voyage à Paris et elle va me reconduire à Evreux; j'envoie, par Mlle Biscain, à la sœur Anne, votre tourière du dehors, des litanies de la sainte enfance de Notre-Dame, comme elle me l'avait demandé. Je prie la très-sainte et adorable Trinité qu'elle se glorifie dans cette dévotion.

—

LETTRE XXXVI.

A LA MÊME.

Dieu seul doit nous occuper; tout le reste n'est rien. Etre méprisé, rebuté, oublié des créatures, excellent don de Dieu.

DIEU SEUL.

Ma révérende Mère,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Il y a longtemps que je dis ces paroles : *Dieu seul;* et il y a longtemps qu'il lui a plu (par des miséricordes incompréhensibles qui me font trembler avec toute sorte de justice, vu le mauvais usage que j'en ai fait), me faire connaître qu'à proprement parler il n'y avait que lui seul; que tout le reste était comme des figures, comme des ombres, et pour parler mieux, n'était rien en sa divine présence. Mais je vous avoue que je n'ai jamais tant connu, comme je le vois présentement par une suite des miséricordes excessives de notre bon Sauveur, le bonheur et la grâce inestimables de n'avoir point de part à ces ombres, à ces figures, à ce rien. Oh! qui saurait le don de Dieu dans

la privation des créatures, et particulièrement de leur estime et de leur amitié ! Oh! qui saurait le don de Dieu d'en être séparé, d'en être rebuté, d'en être méprisé, d'être mis au rebut et à l'écart comme l'ordure du monde ! Oh ! qui saurait le don de Dieu d'être anéanti entièrement dans leur esprit et dans leur cœur, et de n'avoir plus de place que dans le cœur de Dieu seul ! Je considérais hier les exils et les autres peines que le grand saint Jean Chrysostome avait soufferts, et en même temps les humiliations assez extraordinaires qu'a endurées une personne de ma connaissance : en vérité mon pauvre esprit en était bien pénétré, et je sentais mon misérable cœur, tout misérable qu'il puisse être, dans des mouvements d'un amour qui l'enlevait à la vue de ces anéantissements dans les créatures. Oh ! que Dieu est bon et bienfaisant, disais-je, dans ces séparations ! Oh ! que les Chrétiens ne connaissent-ils combien ces grâces sont précieuses ! Je ne suis pas surpris si un grand serviteur de Dieu, de notre temps, le P. Jean Chrysostome, du troisième ordre de la Pénitence, et dont la divine Providence nous a fait donner la Vie au public, avait fait vœu de jeûner cent jours en l'honneur de l'incomparable saint Joseph, s'il obtenait, par son tout-puissant crédit, d'être méprisé de tout le monde; et je tiens ce vœu de l'un de ses enfants spirituels, feu M. de Bernières de Caen, dont le livre *Du Chrétien intérieur* est l'un des ouvrages que notre bon Sauveur lui avait inspirés, sans avoir la pensée que ses sentiments fussent jamais donnés au public. Je l'ai appris de ce grand serviteur de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, qui, étant éclairé de la lumière divine, était lui-même tout pénétré d'estime pour les anéantissements dans les créatures. Certainement, à proportion qu'elles sortiront de notre cœur, Dieu y entrera, et Dieu y opérera seul quand il n'y en aura plus. Je prie en toute humilité notre bon Sauveur de remplir entièrement le vôtre, afin que ce soit lui qui gouverne par vous les filles de sa bienheureuse Mère ; car les religieuses du Carmel lui appartiennent, en cette qualité, d'une manière spéciale. C'est pourquoi la séraphique sainte Thérèse remit le soin de la maison où elle était prieure, entre les mains d'une si bonne et si fidèle mère. Vous en savez la cérémonie et la manière dont elle en usa. En vérité, on ne peut pas mieux faire. Je vous assure, et je ne puis en douter, que les pratiques de dévotion que votre charité vous pressa de faire en son honneur, pour l'incommodité que la divine Providence nous avait donnée à Chartres, ont eu une grande bénédiction.

La même Providence nous a fait donner au public un petit livre *De la présence de Dieu*, depuis que nous avons eu le bien de vous voir. J'écris à Paris afin qu'on vous l'envoie. C'était bien la grande occupation de notre séraphique mère Thérèse (je l'appelle de la sorte et j'en ai sujet), que la divine présence. Ce petit livre, avec le divin secours, pourra servir à la gloire de Dieu. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 28 de janvier, fête des grandeurs du suradorable Jésus, et du glorieux saint Cyrille, l'invincible défenseur de la maternité divine de l'admirable Vierge.

LETTRE XXXVII.

A LA MÊME.

Le néant des créatures sera connu clairement au moment de la mort, mais trop tard.

DIEU SEUL.

Ma révérende Mère,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Certainement c'est une grande vérité qu'il n'y a que Dieu seul, et qu'en son adorable présence toutes les créatures disparaissent et sont comme si elles n'étaient pas. Tous les hommes connaîtront clairement leur vanité et leur rien, dans le moment que la mort qui leur est à tous inévitable les en aura séparés : mais il sera bien tard, disait la séraphique mère sainte Thérèse, d'ouvrir les yeux quand il faudra les fermer. Bienheureux ceux qui les ont ouverts à la divine et pure lumière qui se reçoit par la sainte oraison aux pieds de Jésus-Christ ! C'est là que l'on découvre que tout ce que le monde estime et tout ce que le monde aime, pour me servir de l'expression de la grande sainte dont je viens de parler, n'est *qu'une fourmilière de vers*, que l'on en conçoit ensuite une horreur inexplicable, qu'on le fuit avec plus d'ardeur que ses amateurs ne le recherchent avec empressement. On cesse pour lors de s'étonner de ce que plusieurs de ceux qui ont tenu le premier rang dans le siècle, ont quitté leurs couronnes, toutes les richesses, toutes les grandeurs de la vie présente, pour suivre Jésus-Christ pauvre; et on voit très-clairement que si l'on marchait dans la lumière, il ne serait pas possible de faire autrement, à moins que le seul ordre de Dieu ne l'empêchât : car quel moyen de s'arrêter à ce que l'on voit dans un grand jour n'être rien ? Comme l'on sait qu'il n'y a que Dieu seul, c'est lui seul qui occupe et toute l'estime de l'esprit et toute l'affection du cœur; et *Jésus-Christ*, comme parle l'Apôtre, *devient toutes choses en tous.* (*Coloss.* III, 11.) Oh ! qu'à jamais il puisse être notre grand et unique tout, et pour le temps et pour l'éternité ! Ne regardons en toutes choses très-uniquement que sa seule gloire.

C'est cette vue, ma révérende Mère, qui me presse de vous recommander Mlle Biscain, afin qu'il soit glorifié en elle. Notre bon Sauveur l'attire singulièrement à lui ; et si elle se rend fidèle à ses divins attraits, ce sera un bon sujet pour sa gloire : son attrait la porte à être fille de sainte Thérèse, qui aurait voulu rester dans le purgatoire jusqu'au jour du jugement, pour un seul degré de gloire de Dieu ; il s'agit ici de quelque chose de plus. Vous verrez ce que vous pourrez faire, et assurément ce

que vous ferez en cette occasion ne sera pas sans récompense de la part de Dieu, dont la divine providence saura bien suppléer à ce qui manque à cette fille, par d'autres voies; car enfin nous servons un Seigneur riche à l'infini, admirable dans ses divines libéralités, et qui ne se laissera pas vaincre par ceux qui quittent quelque chose pour son honneur; sa très-sainte et divine volonté soit faite en toutes choses.

J'ai de la joie en Notre-Seigneur, et je n'en sais point d'autre, de ce que la divine Providence me donne dans cette occasion d'avoir le bien de vous écrire, étant sur le point de m'en retourner à Evreux, avec son divin secours. Je crois que Mme Biscain s'en retourne aussi à Chartres. Je lui ai parlé à Paris; la pauvre femme est plus heureuse qu'elle ne pense: il fait bon avoir les yeux fermés à tous les objets sensibles, avant que la mort le fasse; mais la lumière naturelle ne connaît point ce bonheur. Je salue, à notre ordinaire, tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de de votre institut sacré, de la ville et du diocèse où vous êtes, et suis, etc.

A Paris, ce 23 d'août, jour de la fête de saint Philippe Benicy, de l'orde des Servites de la bienheureuse Vierge.

LETTRE XXXVIII.

A LA MÊME.

Jésus privé de tout, modèle du véritable Chrétien. Mourir avant que de mourir. Bonheur de ceux qui sont privés de la vue du corps.

DIEU SEUL.

Ma révérende Mère,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Cet adorable Sauveur est l'exemplaire que le Père éternel a donné aux hommes pour l'imiter, et former leurs mœurs sur ses mœurs divines: mais l'on peut dire que l'une des choses qui éclatent davantage en ce sacré modèle, est la privation qu'il a voulu porter des choses créées, pour nous apprendre que c'est la voie dans laquelle doivent entrer tous ceux qui veulent véritablement l'imiter. Le grand Apôtre s'écrie, le considérant dès le premier instant de sa vie humainement divine: *Il s'est anéanti lui-même*, par la privation de toutes choses, *et jusqu'à la mort de la croix* (*Philipp.* II, 7.) Toute sa vie a été dans une continuelle privation, aussi bien que sa précieuse mort, et c'est un état qu'il portera dans la divine Eucharistie jusqu'à la consommation des siècles. Voilà le modèle sur lequel nous devons toujours avoir les yeux arrêtés, et la séraphique sainte Thérèse ne voulait pas que l'on en détournât sa vue. Tout le bonheur du Chrétien consiste à lui être conforme, et à le représenter dans ses états anéantissants. Mais comment jouir de ce bonheur sans participer à ses privations? et comment participer à ses privations, si l'on n'est pas privé des satisfactions extérieures et intérieures, soit au corps, soit à l'esprit? Certainement il n'y a rien de plus affligeant au véritable Chrétien que de se voir éloigné de ces anéantissements, à l'égard de ce que le corps et l'esprit estiment et recherchent naturellement.

C'est pourquoi les saints qui avaient la grâce du christianisme, et qui en faisaient un fidèle usage, ne se réjouissaient jamais plus, que lorsque, selon la nature, ils avaient de plus grands sujets de s'attrister, et en cela ils étaient de véritables Chrétiens qui, vivant dans la chair, ne vivaient pas selon la chair; mais qui, s'élevant par la foi au-dessus des sens et du raisonnement humain, et ne regardant pas les choses selon leur propre lumière, entrant dans la lumière qui est appelée *admirable* par le Prince des apôtres (*I Petr.* II, 9), et qui est celle des disciples de Jésus-Christ, ne voyaient plus tout ce qui arrivait de plus désolant que comme l'adorable Jésus le voit, et ainsi avaient une haute estime des maux de la vie présente; car c'est ce qu'un Dieu fait homme a estimé. C'était le saint état où était ce divin solitaire qui chantait si mélodieusement, pénétré de joie de voir son pauvre corps qui tombait par lambeaux.

Mais hélas! à quoi pensons-nous? Ne faut-il pas tôt ou tard qu'à la mort notre corps soit tout consumé, et que nous entrions dans une privation générale, sans la moindre petite réserve de la moindre chose? Oh! qu'il fait bon mourir auparavant que de mourir! Aussi est-il écrit: *Bienheureux les morts qui meurent!* (*Apoc.* XIV, 13.) Bienheureux donc ceux qui ont quelque part à cet état de mort avant que de mourir; à qui la divine Providence, comme la meilleure des mères, donne moyen de mourir volontairement par une sincère soumission à sa conduite, avant que de mourir de ce monde, par la nécessité inévitable de la mort involontaire.

Ces vérités me font assez voir que Mme Biscain, que vous voulez bien, ma révérende Mère, que je salue ici et son bon ange, est bienheureuse de ce qu'elle ne voit point. Ne faut-il pas que nos yeux se ferment à tous les objets quelque jour? C'est une grâce précieuse que de les pouvoir avoir fermés par un acquiescement aux ordres de la divine Providence. Mais en cela, comme en toute autre chose, il ne faut pas, ni écouter, ni s'arrêter à la nature, dont notre vocation sainte nous a tirés: il faut vivre de la foi, et ne se conduire que par ses divines règles; c'est là la vie du Chrétien.

Oh! combien la vue de ces objets corporels et sensibles a-t-elle causé la perte des âmes! Une infinité d'âmes gémiront éternellement dans les enfers, pour l'avoir eue trop bonne. De là vient que les saints ont eu une application singulière à la mortifier, et ils n'ont cessé d'en recommander la mortification. Si Dieu tout bon veut bien lui-même nous l'ôter, c'est une faveur inestimable pour laquelle nous devons chanter mille cantiques de louanges et d'actions de grâces, bien loin

de nous en affliger. Oh! que la perte de la vue du corps aide à la vue de l'âme, si l'on en fait un usage chrétien! qu'elle est avantageuse à découvrir la présence de Dieu en toutes choses, que les objets extérieurs ôtent ordinairement! Je prie notre bon Sauveur et son immaculée Mère, que le petit livre serve à manifester cette présence divine. Je me réjouis dans le même Sauveur de ce que vous l'avez reçu. Si son aimable Providence en fait venir à Chartres, qu'elle en soit à jamais glorifiée. Je salue, etc.

A Evreux, ce 5 de mars, veille de la fête de sainte Colette, réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire.

—

LETTRE XXXIX.

A LA MÊME.

Combien les âmes en purgatoire ont besoin du secours de nos prières.

DIEU SEUL.

Ma révérende Mère,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Tous les hommes verront cette grande vérité à l'instant de la séparation de leur âme d'avec leur corps, mais ce sera bien tard. On verra dans un grand jour le rien du monde, le rien de toutes les choses du monde, le rien de toutes les créatures: pour lors le grand tout de Dieu seul paraîtra, mais d'une manière dont il n'est pas possible de se former aucune idée. Notre séraphique mère sainte Thérèse, à la vue de quelques rayons de lumière qui lui étaient donnés de ce grand tout de Dieu seul, assure que les cheveux lui dressaient à la tête, par la frayeur qui la saisissait devant une majesté si terrible.

C'est devant cette majesté suradorable que la sœur Anne-Thérèse a paru. Je n'apprends sa mort que présentement, environ quinze mois après la date de votre lettre. Je ne sais point où la lettre a pu être pendant un si long temps. Je ne laisserai pas d'offrir mes chétives prières pour cette âme, sachant la sainteté infinie de Dieu. Après tout, il n'y a rien à craindre; il y a toujours assez de pauvres âmes dans les feux épouvantables du purgatoire, dont la grandeur des peines inconcevables demande notre secours; et c'est un grand abus d'oublier, comme on le fait, des âmes qui y gémissent quelquefois, parce que l'on pense qu'elles sont dans le lieu du repos. J'ai su un saint solitaire que Dieu a honoré de miracles, qui a été environ neuf mois en purgatoire pour un seul péché véniel; et encore n'en fut-il délivré qu'en faveur de la très-sainte Vierge, la mère de toute miséricorde: c'est ce qui a été révélé à une âme très-sainte que j'ai eu la grâce de connaître, dont les dons extraordinaires ont été approuvés par des personnes d'une grande érudition et expérience, et dont la vertu a été éminente. Toujours est-il vrai, et je le mande presque toujours quand je parle de ce sujet, que saint Bernard fut repris par saint Etienne, son supérieur et son abbé, de ce qu'après bien des années il avait cessé de prier pour l'âme de son père décédé. O jugements de Dieu, que vous êtes de grands abîmes!

La divine Providence m'a fait voir ici à Paris la pauvre Mme Biscain qui ne voit plus. Heureuse si elle connaît son bonheur! qu'il est bon de fermer les yeux à tous les objets corporels avant que la mort les y fasse fermer! Je prends la liberté dans la charité de notre bon Sauveur et de sa très-miséricordieuse mère de vous la recommander toujours.

Et cependant je n'oublie point la charité que vous avez exercée envers nous, pendant que la divine Providence m'a arrêté à Chartres: certainement j'en ai toute la reconnaissance possible, ce qui n'est rien; mais j'espère de la divine Providence, ma bonne mère, qu'elle vous en tiendra compte.

Il faut vous dire, ma chère Mère, que, sans avoir appris aucune nouvelle de la pauvre sœur Anne-Thérèse, j'ai tous les jours offert mes chétives prières pour elle depuis que je l'ai connue, et elle m'a été présente tous les jours devant Dieu. Oh! que les miséricordes de notre bon Sauveur sont grandes sur cette âme! Je prierai aussi, avec le secours divin, pour Mlle d'Avignon et pour la sœur Perrine. Je salue vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de votre ordre et de votre communauté, que je prie notre bon Sauveur de combler de ses saintes grâces, de la ville et du diocèse de Chartres, et je suis avec bien du respect, etc.

A Paris, ce 7 août, fête de saint Albert, et de saint Gaétan, le grand saint de la divine Providence.

—

LETTRE XL.

A LA SOEUR PÉTRONILLE, TOURIÈRE CHEZ LES RELIGIEUSES FEUILLANTINES DU FAUBOURG SAINT-JACQUES, A PARIS.

Soumission entière à la conduite de la divine Providence. Exemple de la sainte Vierge.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans la sainte union du divin cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes, c'est en sa très-pure lumière que nous devons être pénétrés que rien n'arrive sans la divine Providence, puisqu'il nous a enseigné qu'un seul cheveu de notre tête ne tombait pas sans sa sainte conduite. Ainsi l'Ecriture nous dit qu'il n'y a point de mal que le Seigneur ne fasse à l'exception du péché qu'il ne fait que permettre, mais le péché n'est rien; tous les maux donc et peines qui nous arrivent nous sont envoyés de Dieu, soit que ce soit par épreuve ou par châtiment de nos fautes; or les maux qui nous viennent venant de Dieu, doivent donc être reçus avec respect, avec amour, avec soumission, avec actions de grâces.

soit que nous les regardions en nous, soit que nous les considérions dans les autres; et c'est un étrange déréglement que de s'en attrister, de s'en faire des peines, car c'est se tourmenter de ce que Dieu fait; ne sait-il pas bien ce qu'il a à faire, voulons-nous lui apprendre à gouverner ses créatures? La vue de la volonté de Dieu ne souffre point d'exception puisque tous les maux viennent de lui; il a voulu même, par une miséricorde incompréhensible, sanctifier ce qu'il y a de plus humiliant et de plus douloureux dans les maux, ayant bien voulu passer pour fou, et être traité de la sorte par Hérode et toute sa cour, et mourir au milieu d'une immensité de douleurs. La très-douce Vierge l'a vu dans cet état, et l'Ecriture nous apprend qu'elle était debout; elle n'était pas abattue, elle ne criait point, elle adorait avec une soumission parfaite la conduite du Père éternel, elle ne s'inquiétait point de ce que ses disciples l'avaient abandonné et qu'il mourait sans aucun secours, elle était entièrement unie au sacrifice que son fils adorable faisait de lui-même; et après qu'un Dieu fut sacrifié, y a-t-il rien au monde dont nous ne devions faire un sacrifice, et y aurait-il à hésiter quand il faudrait sacrifier des millions de monde qui devant Dieu ne sont rien? L'esprit de la religion est un esprit de sacrifice, et n'est-ce pas une chose lamentable de voir des personnes même religieuses se tourmenter pour donner à Dieu et immoler à sa grandeur quelque maladie, humiliation ou quelque créature? Est-ce être entré en vérité dans le noviciat seulement de religion chrétienne? Est-ce connaître la grandeur de Dieu? Mais comment n'être pas infiniment consolé, bien loin d'être dans l'inquiétude, de savoir que les plus grands maux nous deviennent de très-grands biens, que nous ne pouvons jamais mieux être que lorsque nous sommes dans l'état où Dieu nous met, quoique notre raison n'en discerne pas les avantages, mais n'est-ce pas assez de savoir que c'est Dieu qui le fait? Peut-il faire quelque chose qui ne soit parfaitement bien fait?

Il est vrai que dans les maux qu'il nous envoie, il prépare de certains secours et pour l'intérieur et pour l'extérieur, le recours à la prière, à la sainte Vierge, aux bons anges, aux saints, la confiance en son aimable providence, les avis que l'on peut prendre, les remèdes naturels à l'égard du corps, il faut s'en servir dans son ordre, mais à l'égard des remèdes que l'on ne peut pas avoir, il veut aussi cette privation, et pourquoi donc ne la voudrait-on pas? quels remèdes, et pour l'intérieur et pour l'extérieur, avaient les anachorètes qui vivaient seuls dans les déserts?

Il faut de plus ne se procurer ni augmenter ses maux par soi-même, par un entêtement ou se privant des secours que l'on peut avoir, ou faisant des choses qui contribuent à nos maux, par nos réflexions et une trop grande occupation de nos peines, ou en quelque autre manière que ce soit; si cela est arrivé, il faut en demander pardon à Dieu et souffrir la peine que nous en portons, car Dieu veut cette peine, quoiqu'il ne veuille pas nos défauts, et tâcher avec notre divin Sauveur de nous en corriger à l'avenir.

Je pars pour mes visites avec le secours divin. Je salue vous, chère sœur, la sœur Pétronille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de votre sacré Institut, de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis, ma chère fille, votre, etc.

A Evreux, le 21 novembre, la veille de la fête du très-saint et du très-doux nom de Marie, l'admirable Mère de Dieu.

—

LETTRE XLI.

A MADAME DE ROUVES (17), A ÉVREUX.

Il lui fait le récit de sa réception et de ses travaux apostoliques à Bordeaux. Ceux qui s'abandonnent à la Providence, récompensés dès cette vie. Eloge du P. Surin.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Il fait bon s'abandonner uniquement et sans réserve, pour toujours et sans aucune exception de temps, à la divine Providence: nos réserves tarissent le courant des eaux de ses plus grandes miséricordes, et nos défiances empêchent les plus douces bénédictions de ses soins. La créature qui demeure toujours en elle-même par ses propres lumières, ses réflexions, ses inquiétudes, demeure toujours dans la peine et dans l'embarras: il n'y a qu'en Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur, que nous pouvons trouver notre repos. Mais nous ne serons jamais en Dieu, qu'à proportion que nous sortirons hors de nous-mêmes; et nous en sortirons, quand nous nous oublierons de tout ce qui nous touche, pour ne nous plus occuper que du seul intérêt de Dieu seul, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très-sainte Mère. Or, cet oubli va au détachement universel de nous-mêmes en toutes choses, et de tout ce qui nous regarde, ne voulant être rien, ni dans aucun autre état, soit intérieur, soit extérieur, que celui où nous sommes; car enfin il est infiniment juste que Dieu, cet Etre infiniment

(17) Cette vertueuse dame rendit de grands services à Boudon pendant plusieurs années, et il avait en elle la plus grande confiance. Il annonce sa mort à M. Bosguérard, curé de Saint-Nicolas de Rouen, en ces termes: « La pauvre Mme de Rouves est morte. Messieurs de la cathédrale font aujourd'hui un service pour elle, en reconnaissance des soins qu'elle prenait de leur église. Je la recommande à vos prières, et aux prières de tous ceux que vous pourrez. »

souverain, soit maître en toutes choses ; que sa divine volonté s'accomplisse uniquement en nous.

Nous sommes dans une continuelle expérience de la douceur de sa divine providence, qui, en vérité, se montre une bonne mère à notre égard, en quelque lieu que nous soyons. Elle nous fait ressentir ici les plus doux effets de sa divine miséricorde pour toutes choses. Nous y avons été reçus par Mgr l'archevêque de Bordeaux avec une grande bonté. Il nous a donné des permissions amples pour travailler pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère : il nous a donné plusieurs fois à manger, et nous a même invités d'aller le voir en sa belle maison de campagne. Nous avons reçu le même traitement de M. son grand vicaire, de MM. ses archidiacres et de ses aumôniers. Il en a trois ; et les autres domestiques nous ont marqué bien de l'honnêteté. J'appris hier, chez Mme l'ancienne première présidente, que dans la pensée que je dusse aller célébrer le très-saint sacrifice de la messe dans l'église cathédrale, l'on s'y était préparé dans la sacristie avec des honnêtetés bien obligeantes. Nous sommes obligé de prêcher plusieurs fois la semaine dans cette grande ville ; et une chose merveilleuse et qui marque une pure providence de Dieu, c'est que l'on vient à nos discours avec empressement ; et, quoique nous les fassions dans une grande simplicité, à l'ordinaire, il plaît à Notre-Seigneur tirer sa gloire de notre néant : les savants y viennent, les supérieurs d'ordres ; il y a même un prédicateur très-célèbre, qui est provincial dans son ordre, qui y amène toutes les personnes qui prennent avis de lui. Allant célébrer la très-sainte messe avant-hier, au deuxième couvent des Carmélites, je fus surpris de voir l'église pleine, quoiqu'il fût matin, et de personnes de qualité et considérables, pour nous entendre parler de notre bon Maître et de notre bonne maîtresse. Mais qui pourrait dire la douceur de la divine Providence sur nous, généralement à l'égard de toutes choses ? Nous avons passé par des lieux où elle nous a fait recevoir avec une charité étonnante. Nous avons trouvé des personnes illustres, comme des marquises, des comtesses, qui ne nous avaient jamais vu, qui nous ont reçu dans leur logis, et pris soin même de notre dépense pour notre voyage. Ici, à Bordeaux, nous sommes logé chez les mères Carmélites du premier couvent, avec une très-grande charité ; et deux ou trois autres communautés nous ont témoigné qu'elles auraient bien voulu nous faire la même chose. Je vous dis ces choses, uniquement pour vous apprendre combien la conduite de la divine Providence est douce, et qu'il est plus avantageux qu'on ne peut jamais dire, de s'y abandonner : je vous dis ces choses pour vous inviter à vous y abandonner entièrement, pour vous inviter à son amour, à ses louanges, à la bénir, à l'adorer, à la remercier. Dans cette vue d'apprendre combien elle est aimable et douce, j'ai pensé que vous feriez bien de dire ce que je vous mande à Evreux, comme, dans l'occasion, à M. le grand vicaire, à M. le sacriste ; mais n'en parlez qu'au commencement du mois d'août et à propos, pour la gloire de Dieu et de sa sainte Mère. Cependant, prenez garde de ne rien dire en cela par aucun mouvement de vous-même et qui vous fasse prendre part à ce qui me regarde. Que la nature n'y ait aucune part, mais le seul esprit de Dieu, afin que sa seule gloire y soit recherchée, et la conduite de sa divine providence glorifiée ; car voilà tout ce que j'y cherche et tout ce que je désire qui y soit recherché. Agissons toujours en Chrétiens, c'est-à-dire, toujours avec ces trois choses, par l'esprit de Notre-Seigneur, pour sa pure gloire, dans son union, comme le membre la doit avoir avec le chef. Comme M. Preissart écrit quelquefois au P. Maur, à Bordeaux, si par rencontre il savait ces choses, il faudrait le prier qu'il n'en mandât rien ici.

J'espère partir d'ici, sous le secours de notre bonne mère la divine Providence, sous l'assistance de la très-sacrée Mère de Dieu, des bons anges et des saints, le 24 du présent mois, pour aller dans quelque autre province où elle nous mènera. Je vous manderai, avec le divin secours, où je serai ; et dans le temps que vous apprendrez les bontés et miséricordes de la divine Providence, vous direz que je ne suis plus à Bordeaux, car il sera vrai.

L'on nous a donné un morceau de la camisole du saint homme le P. Surin ; nous vous en ferons part, s'il plaît à Dieu, et à Mme Anne et à Marie Simon (18). En vous écrivant je leur écris, car je ne vous sépare pas. Nous faisons encore ici une neuvaine pour remercier Notre-Seigneur et sa sainte Mère, des grandes et admirables grâces du P. Surin : nous ne vous y oublions pas, non plus que dans le reste de nos dévotions. Nous avons eu la consolation en Notre-Seigneur d'entrer dans la chambre où il a demeuré : je vous avoue que je suis tout pénétré d'estime de sa sainteté qui me paraît entièrement admirable. Que Marie Simon ait bien recours à cet incomparable serviteur de Dieu, qui, pour délivrer une personne possédée, a offert à Dieu d'être à sa place ; ce qui est arrivé, et ce qui ensuite l'a fait passer pour un insensé et extravagant, et lui a fait souffrir des maux qui ne se peuvent dire (19).

Je vous manderai, avec le divin secours,

(18) Mme Anne et Marie Simon, dont il est fait mention dans cette lettre, sont Mme Anne Lefebvre et la sœur Marie Angélique de la Providence, dont Boudon a écrit la Vie, toutes deux compagnes de Mme de Rouves.

(19) Le P. Surin, Jésuite, mourut en odeur de sainteté le 21 avril 1665. Voyez les éloges que M. Bonnet donne à ce Père et à ses écrits dans ses ouvrages contre le quiétisme. « Les écrits de ce saint religieux, dit-il, sont les leçons d'un homme

où vous pourrez m'écrire le mois d'août. Je salue tous vos bons anges, les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux. Croyez que je suis de tout mon cœur, dans le cœur de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, votre très-humble et acquis serviteur, etc.

A Bordeaux, ce 2 de juillet, fête de la charitable Visitation de Notre-Dame.

—

LETTRE XLII.

A LA MÊME.

S'abandonner à l'Esprit de Dieu, renoncer à soi-même, se combattre soi-même, obligations essentielles du christianisme, sans lesquelles les pratiques extérieures servent de peu.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Je me sens pressé de vous écrire d'avance pour le commencement de l'année où nous allons entrer, pour prendre de Notre-Seigneur les dispositions que nous avons dû avoir en même temps qu'il nous a fait la grâce d'être Chrétiens, et que je prie cet aimable Sauveur de nous donner par le précieux et charitable cœur de sa très-sainte Mère, afin qu'une bonne fois nous commencions des années chrétiennes, des années de Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, qui doit être notre unique tout en toutes choses.

Pour cela, il me semble que nous devons nous laisser entièrement entre ses divines mains, nous abandonner parfaitement à son divin Esprit, qui doit être l'esprit vivifiant de notre âme, qui la doit animer, qui la doit conduire, qui la doit gouverner, qui nous doit inspirer les mouvements sacrés nécessaires pour tendre à Dieu seul, notre dernière fin, qui nous doit mettre dans l'esprit toutes les bonnes pensées, tous les bons desseins que nous devons avoir pour l'intérêt de Dieu seul, qui doit former dans nos cœurs tous les pieux mouvements de son pur amour. Car enfin, c'est une grande vérité que nous avons l'honneur d'être ses membres, et que ce n'est pas aux membres de conduire et gouverner, mais de se laisser gouverner et conduire par cet adorable Sauveur, qui est le chef de tout son corps mystique.

La disposition donc où nous devons entrer, avec son divin secours, et sous la protection de son immaculée Mère, des bons anges et des saints, est une disposition de renoncement à nous-mêmes; car ce *nous-mêmes* est étrangement opposé à cet aimable Sauveur. Aussi est-ce la grande leçon qu'il fait à tous ceux qui veulent être de sa suite, par ces divines paroles : *Si quelqu'un*, dit ce divin Maître, *veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même*. (*Matth.* XVI, 24.) Pour être donc à Jésus, il ne faut plus être à soi-même ; pour être éclairé fructueusement de son Saint-Esprit, il faut renoncer à son propre esprit; pour avoir part à ses divins sentiments, il faut se dépouiller de ses propres sentiments ; pour ressentir ses inclinations, il faut se détacher de ses inclinations; pour être revêtu de ses vertus, et particulièrement de celles qui lui sont les plus chères, comme l'humilité, la pureté, la douceur, la charité, il faut mortifier véritablement nos passions, et spécialement celles de l'orgueil, de la sensualité, de la colère, de l'impatience et de l'aigreur; enfin, pour vivre de sa vie, il faut mourir à notre ancienne vie.

Voilà les obligations que la qualité de Chrétien emporte nécessairement, obligations indispensables, si peu pratiquées, et même si peu connues. Toutes les pratiques extérieures, sans cela, serviront de peu. Cependant, si nous n'y prenons garde, elles nous amusent, et souvent elles nous abusent; et, il le faut dire avec grande douleur, grand nombre de Chrétiens s'y laissent tromper : ils vivent avec de grandes et de belles apparences de christianisme, pratiquant grand nombre d'exercices de piété qui sont bons et saints, mais qui sont dépourvus de l'esprit intérieur qui les doit vivifier, qui, n'étant autre qu'un esprit de mort, suppose nécessairement le renoncement de soi-même. C'est cet esprit qui doit être l'esprit de notre esprit, l'âme de notre âme, afin que nous puissions être de véritables adorateurs de Dieu, qui cherche et demande des gens qui l'adorent en esprit et en vérité. O mon Dieu! ne vivons donc plus que de la mort.

Ce sont là les nouvelles que j'ai à vous dire, à madame Anne et à Marie Simon; car cette lettre est pour vous trois : c'est le salut que j'ai à vous donner; ce sont les étrennes que j'ai à vous présenter pour le commencement de l'année qui va entrer. Que notre grande application désormais soit d'offrir des hosties au Seigneur, par le sacrifice de nos passions, de nos inclinations, de notre propre humeur; et si les combats que nous avons à donner pour ce sujet sont grands, sont violents, sont fréquents, bien loin de nous en décourager, c'est ce qui nous doit animer généreusement à une si sainte guerre, puisque plus nous aurons de passions à combattre, plus nous aurons d'heureuses occasions de faire des sacrifices à la grandeur de Dieu. Si nous avions à nous plaindre, ce serait du peu que nous avons à immoler à cette grandeur suprême, devant laquelle des millions de mondes et toutes les créatures qu'ils pourraient renfermer, quand elles lui seraient immolées, ne seraient que de petits néants qui lui seraient offerts en sacrifice.

consommé dans la spiritualité. » (*Préface sur l'instruction past.* de M. de Cambrai, n. 140-145.) « Ce pieux auteur, dit-il encore, est incomparable sur les épreuves de la vie spirituelle, dont il parle si divinement après les avoir expérimentées. » (*Cinquième écrit*, n. 14.) Voyez aussi le livre de Boudon, intitulé : *L'homme de Dieu en la personne du R. P. Jean-Joseph Surin, Jésuite.*

Mais le grand moyen pour obtenir cet esprit de mort, qui est l'esprit du Chrétien, et si essentiel au christianisme, qu'il n'y a point de fidèle qui puisse s'en exempter, est de s'adonner saintement à l'exercice de l'oraison, et d'y persévérer avec une fidélité inviolable. Je vous recommande bien toujours la dévotion cordiale à la Mère de Dieu (je ne la puis oublier jamais), et celle des bons anges et des saints. Je vas, avec le secours divin, commencer une neuvaine pour l'intérêt de Dieu par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, sous la protection de sa bienheureuse Mère, des bons anges et des saints. C'est la seule chose considérable ; tout le reste n'est rien : nous ne pouvons donc mieux finir et commencer l'année : laissons-là nos propres intérêts, laissons-nous nous-mêmes, oublions-nous nous-mêmes.

Je salue bien aussi Mlle de la Forest, tous vos bons anges, les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et suis, avec bien de l'affection en Notre-Seigneur et sa virginale Mère, à toutes, votre, etc.

—

LETTRE XLIII.

A LA MÊME.

Le Chrétien n'a pas besoin de la présence visible des personnes pour se souvenir d'elles devant Dieu. Adorer, aimer la conduite de la Providence.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette divine union que je vous trouve tous les jours en notre bon Sauveur. Le Chrétien n'a pas besoin d'une présence visible pour se souvenir des personnes ; elles lui sont plus présentes en esprit que s'il les voyait de ses yeux corporels. Ainsi la distance des lieux n'apporte aucun empêchement à l'application qu'il en a devant son Seigneur et son Dieu. C'est dans cette application que Dieu tout-bon et tout miséricordieux se plaît à communiquer ses plus grandes grâces ; ce qui a fait dire avec grande vérité qu'il vaut mieux prier que parler. Son aimable et divine providence vous servira de la meilleure des mères ; j'y ai une entière confiance pour vous trois : seulement, cherchez le règne de Dieu et ses seuls intérêts ; vivez dans une parfaite soumission à ses ordres, et dans un entier abandon à toutes ses conduites, et cela sans la moindre exception, et pour le spirituel et pour le temporel. O mon Dieu ! que j'ai de joie de dépendre du Dieu de toute grandeur ! Je voudrais que toutes les créatures du ciel et de la terre m'aidassent à adorer, à remercier, à bénir, à aimer, à glorifier ses divins jugements et toutes ses conduites, sans en vouloir pénétrer le moins du monde les raisons. Ah ! que je les aime sans les entendre ! Ah ! que je les veux adorer sans les connaître ! Ah ! que je les veux aimer, quand elles ne tendraient qu'à m'écraser et à me faire périr !

Demeurez dans la sainte paix de Jésus, quelques troubles qui puissent s'élever ; et ayez recours à lui, par l'oraison, quelque peine que vous y puissiez avoir. Souvenez-vous bien aussi de la dévotion à saint Joseph. Hier la divine Providence nous fit faire un sermon en son honneur dans le commencement des exercices d'une retraite qu'elle nous fait donner à une communauté d'Ursulines, que nous mîmes sous sa glorieuse protection. Apparemment elle nous donnera de l'occupation encore, tellement que je ne vois guère d'apparence d'être de retour à Evreux que vers la fin de novembre ou dans le mois de décembre. Son bon plaisir s'accomplisse sans réserve ! J'aurai soin, avec son divin secours, de vous écrire de temps en temps des lieux où elle nous conduira.

Si vous pouviez faire tenir sûrement 7 liv. à Mme Henri, de ma part, je vous les rendrais aussitôt que je serai de retour, et vous feriez une grande charité, car la pauvre femme est dans un grand besoin, et je crois que la divine Providence bénirait votre charité. Voici une lettre pour elle, en cas que vous puissiez lui faire tenir cette somme, car je lui mande que je vous ai priée de la lui faire rendre. Je prends toute la part possible à la maladie de Mme Anne ; j'en aurai un grand soin devant Notre-Seigneur et son immaculée Mère. J'écris pour Mme Simon à la mère supérieure. Je salue vos bons anges, etc.

Ce 9 d'octobre, fête du glorieux martyr saint Denis et de ses bienheureux compagnons.

—

LETTRE XLIV

A LA MÊME.

Ce que c'est que d'être enfant de Dieu par le baptême : dignité de notre vocation ; devoirs qu'elle nous impose. Etant enfants de Dieu, nous sommes aussi enfants de Marie.

DIEU SEUL.

Je vous écris le jour de ma naissance, qui est le jour de la fête de l'adorable nom de Jésus, et par conséquent le jour de la grande fête de la divine renaissance de tous les Chrétiens. Car c'est en ce nom que nous avons été faits enfants de Dieu, que nous sommes nés de Dieu, que le vieil homme meurt et est enseveli, que nous sommes revêtus du nouveau, que nous recevons une nouvelle vie, que nous vivons de la vie de Jésus, que notre vie est cachée en Dieu, et que nous sommes mus et animés de son divin Esprit. C'est en ce seul nom que tous les hommes trouvent leur salut ; *car il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, en la vertu duquel ils doivent être sauvés.* (*Act.* IV, 12.) O mon Dieu ! qui nous fera donc la grâce de nous servir avec fidélité de la vertu de ce nom adorable ? Oh ! quand sera-ce que nous n'apporterons plus d'obstacles à ses dons, et

que nous suivrons exactement les mouvements célestes qu'il nous a mérités? Ah! qu'il est grand temps de n'agir plus que par la vertu de Jésus, et de cesser une bonne fois d'agir par la vertu, ou, pour mieux dire, par la faiblesse humaine, renonçant à toute l'imperfection de nos opérations, pour n'opérer plus que par l'opération du Saint-Esprit, qui demeure dans toutes les âmes qui ont la charité de Dieu! Voilà cependant ce que c'est que d'être Chrétien, ce qu'on appelle, dans la vérité, renaître à Dieu, être enfant de Dieu, être véritable disciple de Jésus-Christ.

Cette vérité m'a grandement pressé d'avoir recours à la très-sacrée Vierge, dont il est écrit qu'*un homme et un homme est né dans elle* (*Psal.* LXXXVI, 5), un homme Dieu, et un homme purement homme; en sorte qu'il est vrai de dire qu'elle est notre mère: aussi l'Eglise nous la fait invoquer sous cette douce et aimable qualité. Appelons-la donc à notre secours, comme notre très-bonne et très-puissante mère. Crions-lui du plus profond de nos cœurs, avec les saints, avec l'Eglise, *qu'elle se montre être notre mère*, c'est-à-dire qu'elle nous engendre à Dieu par une divine renaissance; car c'est en cela qu'elle se montre et qu'elle est véritablement notre mère, et que nous sommes ses enfants, que nous sommes, dis-je, les frères de Jésus-Christ et ses cohéritiers, participants de son royaume qui n'a point de fin. Mais comme Jésus-Christ avec tous ses frères ne fait qu'un même corps, ce qui nous donne encore la précieuse qualité de membres de ce divin Sauveur, nous ne devons être animés que de son Esprit, et par conséquent ne vivre que de sa vie: c'est ce que nous avons déjà dit, et c'est ce qu'on ne peut jamais assez dire. Après cela, quittons-nous, mourons à nous-mêmes, laissons-nous perdre et abîmer totalement en Jésus, pour être divinement transformés en cet aimable Dieu-Homme, et pour devenir saintement un même esprit avec lui. Ah! oui: il le faut dire une bonne fois: Plus rien que Jésus, et Jésus seul en toutes choses. Priez la très-sacrée Vierge par le cœur de son bien-aimé enfant Jésus (hélas! que pourrait-elle refuser à ce cœur précieux à qui elle doit tout ce qu'elle est, et qui ne lui a jamais rien refusé!), que je renaisse à ce jour de ma naissance, qu'elle s'y montre ma véritable mère, et que j'y sois pour un jamais son véritable enfant. Je vous avoue que je me perds dans ses miséricordes, et que j'attends avec une confiance indicible, au delà de ce que je puis dire, des secours ineffables de sa maternelle bonté.

J'ai eu une maladie dont je ne suis pas tout à fait quitte, dans laquelle j'ai expérimenté la douce protection d'une si bonne mère, de telle manière que je la préférais à tous les honneurs, plaisirs et richesses de la terre. J'en espère l'heureuse continuation: il me semble que je commence un peu à vouloir la servir, et que j'entre dans quelque nouvelle vie. Priez-la bien, ainsi que les saints anges et les saints, que je ne commette plus rien qui m'en rende indigne. Je salue vos saints anges, etc.

A Paris, le 14 de janvier, fête du glorieux nom de Jésus, 1671.

LETTRE XLV.

A LA MÊME.

Bonté admirable de Dieu de nous avoir destinés au bonheur éternel, qui n'est autre que la participation du bonheur de Dieu même.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est à ce Dieu seul en trois personnes qu'il nous faut tendre et aspirer sans cesse. Il est notre principe, notre centre et notre fin. Vérité infiniment consolante parmi toutes les peines intérieures et extérieures de la vie, et qui nous découvre dans un si grand jour l'infinie douceur de l'aimable Providence. Car, quelle bonté de nous destiner un bonheur parfait et infini, et pour toute une éternité, bonheur qui n'est autre que la participation du bonheur de Dieu même, pour des peines d'une vie qui passe sitôt! Nous attendons donc une félicité parfaite qui ne nous fera pas seulement entrer dans la joie des saints, des anges, pas seulement dans la joie de la très-heureuse Vierge, mais dans la joie de Dieu même. Le grand Apôtre s'écrie que *ce que ce Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, est ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce qui n'est jamais venu en la pensée de l'homme.* (*I Cor.* II, 9.) Et, en effet, qui pourrait jamais se former aucune idée de la félicité d'un Dieu? Cependant voilà ce qui nous est préparé dans l'excès de ses infinies miséricordes. Oh! être bienheureux du bonheur de Dieu! S'il fallait périr mille fois à toutes les heures du jour, y aurait-il à délibérer? Que l'Apôtre a grand sujet de dire que *toutes les souffrances de la vie, telles qu'elles puissent être, sont bien légères en comparaison, et ne sont que des peines d'un moment!* (*II Cor.* IV, 17.) Car, toute la vie n'est, à proprement parler, qu'un moment, comparée à l'éternité. Et, pour des *peines si légères*, si on les compare *au poids d'une gloire immense et éternelle* et pour des *peines d'un instant*, Dieu tout bon et très-miséricordieux donne des plaisirs, des joies, des grandeurs infinies et qui dureront éternellement. Que nos âmes et que tout ce que nous sommes adorent, bénissent, louent, aiment et glorifient à jamais une si douce et si aimable Providence des trois personnes divines. C'est ce mystère suradorable de la très-sainte Trinité qui fait à présent notre occupation par sa grande et infinie miséricorde.

Son aimable et divine providence nous arrête partout dans les lieux où elle nous fait passer. Elle nous arrête présentement dans une ville, environ pour quinze jours, où je pensais n'être qu'un jour. Quatre com-

munautés qui y sont nous y donnent de l'occupation, et nous y donnons l'exercice de la retraite aux Ursulines. Ordinairement il faut y prêcher ou exhorter deux fois par jour. L'on nous attend à une autre ville, dans un autre diocèse, pour y donner les exercices de la retraite, encore aux Ursulines, qui commenceront, avec le secours divin, à la fête de Saint-Martin. Apparemment la divine Providence nous arrêtera dans ce diocèse jusqu'après la fête de la Présentation de Notre-Dame. Les chemins sont bien mauvais en ce pays, cela demande le secours de vos prières ; les jours courts pour cheminer, la saison froide à un homme qui n'a qu'un habit pour les grandes chaleurs ; mais, en vérité, tout cela n'est rien. Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je salue vos bons anges, etc.

Ce 5 de novembre, dans l'octave de la fête de tous les Saints.

LETTRE XLVI.

A LA MÊME.

Ne voir que Dieu seul en toutes choses. Récréation de saint François. Zèle de Boudon ; succès de ses prédications.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. En vérité, c'est toujours ce que j'ai à dire et c'est tout ce que je puis dire. C'est toujours ce que j'ai à dire, car dans toutes sortes de lieux et dans toutes les différences des temps, je vois qu'à proprement parler, il n'y a que Dieu seul ; je ne trouve que lui seul ; partout je vois qu'il est le grand tout ; partout je vois que les créatures ne sont rien, et c'est ce qui fait que c'est tout ce que je puis dire. Quand j'ai dit Dieu seul, tout est dit. L'on peut cependant dire dans un bon sens : Dieu premièrement, Dieu principalement ; mais, laissant à chacun sa manière d'agir, la nôtre est de dire : Dieu totalement, Dieu entièrement, Dieu en premier lieu, Dieu en second lieu, Dieu en troisième lieu, et Dieu seul toujours, quand il le faudrait répéter une infinité de fois. C'est lui seul qu'il nous faut regarder en toutes choses sans réserve, et sa seule vue chasse toute autre vue. Il ne faut plus voir d'autres intérêts que ses seuls intérêts ; son honneur doit faire tout notre honneur. Ah ! si toutes les créatures ne sont rien, comment pouvoir s'y arrêter ? Quelle illusion d'en rechercher l'amitié, de s'y plaire ou de s'inquiéter si elles ne nous correspondent pas ! Quelle illusion d'y chercher sa consolation, d'y prétendre décharger son cœur dans les peines, d'y mettre sa confiance ! Quelle illusion de se mettre en peine de leur privation, de leur délaissement, de leurs contradictions ou rebuts ! Quelle folie plus grande que de rechercher ce qui n'est rien, aimer rien, s'inquiéter du rien, s'appuyer sur rien, vouloir se consoler de rien, s'affliger de la privation ou des contradictions du rien ! Ah ! n'ayons plus d'autre plaisir que le bon plaisir divin, d'autre consolation qu'en Dieu seul, d'autre volonté que la sienne, dans laquelle il est infiniment juste que toute créature perde sa propre volonté, sans jamais être assez présomptueuse et assez téméraire pour vouloir examiner un seul moment les raisons des conduites de son adorable, et toujours, quoi qu'il arrive, infiniment adorable providence. Car, que peut dire le rien à la conduite du grand tout ? Convient-il à un malheureux et chétif néant de vouloir pénétrer les desseins impénétrables d'un Etre infini ? La soumission donc, sans réserve à tout ce qui lui plaira disposer de nous, et nous ne devons pas nous laisser aller au moindre petit mouvement de la plus légère opposition à ses ordres.

J'adore de tout mon cœur ceux de son aimable providence qui me sert toujours partout de la meilleure des mères. Elle nous arrête partout où nous passons ; et dans des lieux où à peine je crois rester un jour, je m'y trouve engagé pour près de quinze. Apparemment donc elle ne me ramènera à Evreux que vers le commencement de janvier ; mais aussi il me semble qu'elle m'y arrêtera pour le reste de l'hiver, que j'espère, sous la protection divine, passer avec vous. Je vous avais écrit que la difficulté des chemins demandait le secours de vos prières. Dans un de nos voyages, nous nous sommes trouvé en état de faire la récréation de saint François ; car c'est dans ces choses que ce grand saint la mettait. M'étant trouvé engagé dans une forêt, au milieu des grandes neiges qui couvraient tous les chemins, et proche de la nuit, au milieu des loups que l'on voyait courir près de nous, nous nous en allions nous perdre dans cette forêt, la nuit, lorsque la divine Providence, ma bonne mère, me donna le mouvement de retourner sur nos pas, et de reprendre le chemin que nous avions frayé, personne n'y étant passé. Nous trouvâmes dans cette forêt, à l'entrée, un pauvre cabaret, où l'on nous dit de prime abord qu'il y avait peu de bois pour nous chauffer, nous que la neige avait tout mouillé, nos habits étant même percés. Ensuite on nous met dans un petit lieu où il n'y avait point de porte, point de draps pour nous coucher, pas un pauvre oignon pour nous faire du potage, à un jour gras cependant, point de vin pour boire, point de chandelle pour nous éclairer. Il n'y avait ni foin, ni avoine pour le cheval, mais un meunier qui était proche en donna. Nous passâmes ainsi la nuit avec bien de la miséricorde de notre bon Sauveur, qui voulait bien nous faire cet honneur de nous donner ce petit rapport à sa naissance dans l'étable de Bethléem. Les neiges étaient si hautes, que quoique j'eusse un grand et bon cheval, il ne pouvait presque marcher ; et cette journée, depuis onze heures du matin jusqu'au soir, nous ne sûmes faire que deux lieues. Le lendemain, arrivant à une hôtellerie, le maître qui, étant du pays, n'en ignore pas les chemins, nous dit qu'il s'était perdu dans la forêt où nous étions, et qu'il

fut obligé de prendre un charbonnier pour le conduire, qui prit un cheval ; et que tous deux avec leurs chevaux tombèrent dans les neiges. Ce fut une providence bien douce qui nous pressa de retourner sur nos pas.

La nécessité m'a obligé d'accepter une soutane que je viens de prendre au nom de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Nous consacrâmes mercredi dernier à faire une solennité de saint Joseph. Je fis un sermon sur la fête, et je célébrai la messe où il y eut une excellente musique. Une de nos intentions fut d'offrir le très-saint sacrifice de la messe en l'honneur de ce grand saint, à votre intention.

Le concours des peuples à nos petits discours s'augmente. Hier, une église cathédrale où je prêchai était pleine de tous côtés; et les jours ouvriers même il s'y trouve une affluence de toutes sortes de personnes. La divine Providence est une grande maîtresse; elle sait bien disposer des choses, quand elle le veut. Nous n'avons fait que passer par des villes, où les soirs la chambre où nous étions était toute pleine de personnes et des plus qualifiées, qui venaient afin que nous leur parlassions du royaume de Dieu. Cela me faisait souvenir des premières années d'Evreux (20.) Mais il n'y a rien de meilleur que la privation : nos dernières années en cette ville ont été bien plus heureuses que ces premières. La divine Providence nous fait prêcher ordinairement deux fois par jour, et elle nous occupe le reste des jours nous donnant plus de force que jamais. Son bon plaisir divin soit uniquement accompli en toutes choses ! Je suis, etc.

La veille de la fête de la Présentation de Notre-Dame.

—

LETTRE XLVII

A LA MÊME.

Sur la nouvelle année.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Il nous faut commencer des années éternelles, c'est-à-dire il faut que l'année que nous commençons, et celles qui suivront, s'il nous en reste encore, en s'écoulant et se perdant pour cette vie, nous produisent des jours éternels qui ne finiront point : c'est-à-dire qu'il nous faut commencer ici-bas la vie de la bienheureuse éternité, dont le contentement plein et parfait est de se contenter de Dieu seul, de sa seule estime et de sa seule amitié ; par un saint détachement de toute autre estime et de toute autre amitié : c'est-à-dire, qu'il nous faut sur la terre faire la volonté de Dieu comme elle se fait dans le ciel, y aimant ce qu'il aime, quoique rude et fâcheux à nos inclinations, y haïssant ce qu'il hait, quoiqu'agréable à nos sens et à notre esprit, perdant tout notre plaisir dans le bon plaisir divin, pour être ce qu'il veut que nous soyons, et en la manière qu'il le veut. dans l'état où il nous veut. « Si l'on me demandait, » disait sainte Catherine de Gênes, « Que voulez-vous ? je ne pourrais jamais dire autre chose, sinon, je ne veux que ce que j'ai dans le moment où je suis. » Priez la très-sainte Mère de Dieu de nous obtenir quelque part à ces grâces, et les saints anges. Je salue le vôtre et celui de Mme Anne, et suis, etc.

A Rouen, ce 27 janvier, fête de saint Jean Chrysostome.

—

LETTRE XLVIII.

A LA MÊME.

Détails sur la vie du P. Surin, Jésuite (21).

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Nous voilà à..... (22) où la divine Providence nous a conduit, et d'où nous devons partir, sous sa maternelle conduite, la semaine prochaine. Nous avons passé par plusieurs lieux où cette même Providence nous fait ressentir ses secours d'une manière miraculeuse, par les intercessions de la très-sacrée Vierge et des saints. Nous n'y avons pas oublié toute votre maison, dont les personnes nous sont très-présentes tous les jours plusieurs fois devant Dieu. Confiez-vous bien aux miséricordes de la divine Providence, sans vous abattre jamais pour tout ce qui peut arriver, ni à l'extérieur ni à l'intérieur : mais dans tous vos besoins spirituels et temporels ayez recours sans cesse à une si bonne mère ; je suis assuré qu'elle ne vous manquera pas. C'est un grand malheur à l'homme de demeurer en lui-même, où il ne trouve que misères et faiblesses, et sujets de chagrin : et cependant on y demeure par les réflexions que l'on fait, par l'occupation qu'on a de ses maux ; ce qui ne sert qu'à tourmenter l'âme et qu'à affliger le corps. Notre secours est au nom du Seigneur; c'est là que nous devons lever les yeux : c'est de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous devons nous occuper ; c'est de lui qu'il nous faut attendre toutes sortes d'assistances, et en vérité c'est lui seul qui nous en peut donner de véritables. L'oraison doit donc être notre refuge en tous nos besoins et temporels et spirituels; et l'oubli de nous-mêmes et la désoccupation de nos travaux doivent faire notre grande pratique.

Je fais présentement une neuvaine pour honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ en la sainte mémoire du feu P. Surin, Jésuite. Je conseille à Marie - Simon d'avoir re-

(20) Sur les premières années de la prédication de Boudon à Evreux, *voy.* sa Vie par M. Collet, p. 85 de la seconde édition.

(21) *Voy.* la Note sur le P. Surin, c' tre XXXVI.

(22) Le nom du lieu est effacé dans l'original, ici, et la date de la lettre.

cours à cet homme d'une sainteté admirable. J'ai lu quelque chose de sa sainte vie; c'est un miracle étonnant de la divine Providence. Après avoir exorcisé les possédés de Loudun, il fut lui-même obsédé, et en cette qualité il fut exorcisé lui-même. Après avoir été délivré de l'obsession des démons, il a porté des peines semblables à celles de l'enfer, durant vingt ans, où plusieurs fois Notre-Seigneur lui a paru tel qu'il se fait voir à ceux qu'il condamne aux enfers, d'une manière infiniment épouvantable. Durant ce temps, il fut privé de célébrer la sainte messe, et pendant bien du temps réduit à ne se pas pouvoir mouvoir, en sorte qu'il le fallait assister comme un enfant, ne pouvant pas se déshabiller, il était contraint de demeurer toujours vêtu, même durant la nuit. Il passait pour un insensé, et quelquefois on le liait avec des chaînes. Un de ceux qui le gardaient, le battait à coups de poing et de bâton; et une fois il lui donna tant de coups de bâton sur la tête, qu'il le pensa tuer: et ce fut une merveille comme il n'en mourut pas. Mais cet homme de Dieu, d'une patience divine, n'en disait pas un seul mot de plainte et même ne donnait pas à connaître d'où lui venaient les blessures qu'on lui voyait en sorte, que l'on croyait que c'était lui qui, par quelque occasion, s'était blessé ainsi. Je vous avoue que sa vie est un des plus grands prodiges de la divine Providence, dont on trouvera peu d'exemples, ni dans notre siècle ni dans ceux qui l'ont précédé. Je tiens à une bénédiction particulière la lettre qu'il m'a écrite, pour me remercier de l'approbation que j'avais donnée au tome Ier de son *Catéchisme spirituel*. Ah! Dieu, quel saint! et quelle merveille! et quel miracle parmi les saints! Ça été cependant durant ce temps-là de ses peines infernales qu'il a composé tous ses livres. La divine Providence nous a comblé ici d'y avoir trouvé un Père qui nous a fait mille amitiés, qui les écrivait sous lui; car, comme je l'ai dit, il ne pouvait pas se remuer, non pas même la main. Et ce qui est admirable, il a dicté ses livres dans l'ordre où ils sont par une pure lumière divine surnaturelle; et il disait qu'on lui avait ouvert comme une fontaine d'où sortaient tous ces ruisseaux sans aucune peine: et après tout, il dictait tout cela, sans qu'il pût s'en servir pour lui-même, et sans que cela lui fît aucune impression pour lui donner le moindre soulagement dans ses peines épouvantables. Certainement j'ai une grande confiance en ses mérites, et j'espère bien, avec le secours de la divine Providence, vous en écrire encore, quand cette même Providence nous aura mis en lieu de pouvoir le faire et je vous pourrai mander de faire quelques dévotions avec celles que nous pourrons faire avec le secours divin, avec ses amis en Notre-Seigneur. Ne dites point le lieu d'où je vous écris, et comme je dois partir la semaine prochaine avec le secours de la divine Providence et sous la protection maternelle de la très-sainte Mère de Dieu, des bons anges et des saints, quand vous aurez ma lettre vous pourrez dire, en vérité, que vous ne savez où je suis.

En vous écrivant, j'écris à Mme Anne et à Mme Simon; je ne vous sépare pas. Je salue tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux. Ne nous oubliez pas devant Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, et croyez que je suis, en leur amour, de tout mon cœur, etc.

Ce samedi 3 de juin, jour de la très sainte Vierge et fête de sainte Clotilde.

—

LETTRE XLIX.

A LA MÊME.

Sur l'humilité de la mère Anne de Saint-Barthélemy, compagne de sainte Thérèse. Exemple de deux femmes aveugles.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Son aimable et divine providence, notre bonne et fidèle mère, me fait vous écrire le 7 de ce mois de juin, le jour de la précieuse mort de la bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy, la compagne inséparable de la séraphique sainte Thérèse. Nous avons célébré les divins mystères dans une des églises des Carmélites, en l'honneur de la suradorable Trinité, pour la remercier de la grande gloire qu'elle a reçue de cette bienheureuse dans laquelle elle s'est rendue admirable, et de toute la gloire qu'elle tire du saint ordre de Notre-Dame du mont Carmel. Je lui ai demandé sa divine protection pour vous, par les mérites de sa fidèle servante, bien grande à ses yeux, parce qu'elle était bien petite aux siens, et qu'elle était ravie de paraître telle aux yeux des autres. L'humilité a toujours été la vertu qui a fait les saints, comme l'orgueil le vice qui a fait les démons, et qui a précipité les hommes avec ces esprits apostats dans une perte éternelle. Notre bienheureuse possédait cette vertu dans un degré héroïque dès sa jeunesse, et lorsqu'elle était encore dans le siècle; ce qui lui faisait penser qu'elle était coupable en des actions innocentes, et qui la faisait gémir et demander pardon pour des fautes qu'elle s'imputait, où elle n'avait pas manqué. Car c'est le propre des saints de s'accuser incessamment, et de croire que ceux qui les improuvent ont grande raison, pendant que les pécheurs s'excusent toujours, n'ont que de l'aveuglement pour leurs fautes, s'imaginent être quelque chose, ou au moins veulent être estimés par les autres; ce dont notre bienheureuse était tellement éloignée, qu'elle disait, lorsqu'elle se voyait dans l'estime, que c'était comme si on l'eût condamnée à la mort. C'est que ceux qui ont l'Esprit de Notre-Seigneur se portent une sainte haine: et tout présentement je viens de visiter une pauvre aveugle qui,

étant mue de cet Esprit, me parlant des injures et des mauvais traitements que les autres pauvres lui font, lorsqu'elle mendie par les rues, me disait qu'elle aimait mieux deux sous d'aumône avec de bonnes injures qu'un écu qu'on lui apporterait paisiblement dans sa chambre. Une autre aveugle, que celle-ci a retirée par charité avec elle, me témoignait en même temps les outrages qu'elle recevait pareillement, dont elle faisait plus d'état que de tous les honneurs du monde. Enfin l'Esprit de Notre-Seigneur est toujours le même : bienheureux ceux qui en sont divinement animés !

Je vous prie, si vous recevez des lettres pour moi, quand vous en aurez un petit nombre, d'en faire un paquet et de me les envoyer. Mon adresse est chez Mme Fouquet, près du Val-de-Grâce, faubourg Saint-Jacques. Je salue, etc.

—

LETTRE L

A LA MÊME.

Voir Dieu en tout Dieu seul.

Ma chère fille,

Nous avons beau changer de provinces et de villes : quelque différence que nous trouvions dans les lieux et dans les personnes, partout nous n'y pouvons voir qu'une même chose qui est Dieu seul. Aussi est-ce Dieu seul, partout, qui ayant donné l'être à tout ce qui y est, conserve et fait subsister ce tout, par une providence si douce, mais si continuelle, que s'il cessait un moment d'y veiller avec les soins ordinaires que son amour lui en fait prendre, ce tout ne serait plus rien ; en sorte qu'il est très-vrai de dire, que nous ne sommes et que nous n'agissons que parce que Dieu nous fait être et nous fait agir. C'est donc Dieu seul qu'il faut voir en tous ses ouvrages, dans tout l'univers, dans toutes les créatures que nous voyons et dans nous-mêmes, puisque sans lui tout le monde, et ce monde que nous connaissons, et ce nous-mêmes, n'est rien du tout. Cette vérité, qu'à proprement parler il n'y a que Dieu seul, à raison que tout ce qui n'est pas lui n'est rien, met l'âme dans un état bienheureux, la délivrant de toute crainte et de tout désir, passions qui mettent le trouble et la peine dans la plupart des esprits. Car assurément celui qui ne craint rien, et qui vit sans désir, possède une grande paix : mais quel moyen de craindre ou de désirer à l'âme convaincue qu'il n'y a que Dieu seul ? il n'est pas possible, à moins que de se laisser aller à l'extravagance et à un haut degré de folie ; car comment craindre ce qui n'est pas, ou le désirer ? Voilà ce qui a établi la paix des saints ; paix si forte que toutes les peines et toutes les contradictions des hommes et des démons ne peuvent la troubler ; paix si douce, *qu'elle surpasse*, selon la pensée de l'Apôtre, *tous sentiments humains* (*Philip.* IV, 7) ; paix si immuable, que la vie et la mort ne la peuvent changer, ayant son appui sur Dieu seul qui est une vérité éternelle, sur Dieu seul qui prend pour une de ses qualités dans l'Ecriture, qu'il est *le Dieu qui ne change point.* (*Malach.* III, 6.) Que Notre-Seigneur, par le cœur sacré de sa virginale Mère, par ses anges et ses saints, ne permette jamais que nous changions dans l'union de son divin amour ! Je salue Mme Anne et vos saints anges, etc.

A Tours, ce 30 août, jour de samedi, consacré en l'honneur de la très-digne Mère de Dieu, et le jour de la fête de saint Fiacre, l'un de ses plus zélés serviteurs.

—

LETTRE LI.

A LA MÊME.

Il l'exhorte à mettre toute sa confiance en la divine Providence.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Jésus-Christ soit notre unique tout en toutes choses ! C'est à sa divine providence, toujours infiniment adorable et toujours infiniment aimable, que je vous recommande uniquement, avec Mme Anne, Mlle de la Forest et Marie Simon. C'est entre ses divines mains que je vous mets toutes, la suppliant, prosterné devant ses grandeurs infinies, de vous servir de mère en toutes choses, et pour l'extérieur et pour l'intérieur, pour le temporel et pour le spirituel. Qu'elle soit votre force dans toutes les faiblesses, votre appui, votre protection, votre défense contre tout ce qui vous pourrait nuire de la part des hommes ou des démons : qu'elle soit votre bien dans tous vos maux, votre richesse dans la perte ou privation des choses temporelles, votre joie, votre douceur, votre consolation dans les mouvements de tristesse, dans les peines intérieures et extérieures : qu'elle soit votre guide, votre lumière dans toutes vos voies : qu'elle soit votre soutien dans les tentations : qu'enfin elle vous conduise, elle vous gouverne, elle fasse tout en tout ce que vous ferez.

Mais afin que vous expérimentiez ses divins secours en abondance, mettez tous vos soins et toute votre confiance en ses charitables et miséricordieuses bontés. Reposez-vous uniquement en son aimable conduite : qu'elle soit votre espérance unique dans tous vos besoins : attendez tout, espérez tout de ses grandes miséricordes. Dans toutes sortes de difficultés, ayez recours à sa divine assistance : jetez-vous entre ses bras, comme un enfant entre les bras de sa mère ; et il est très-vrai que c'est la meilleure et la plus fidèle des mères. Les mères peuvent bien s'oublier de leurs enfants ; mais jamais la divine Providence ne délaissera les personnes qui auront mis toute leur confiance en sa sainte et toute-puissante protection. Rejetez, dans les occasions pénibles, les retours vers la créature, les réflexions de votre propre esprit, l'occupation de votre imagination, l'entretien de vos propres pensées, qui ne servent guère qu'à rendre les peines qui

arrivent plus affligeantes. Allez en esprit vous jeter aux pieds de votre aimable Sauveur; implorez avec une ferme confiance sa sainte providence, exposez-lui toutes vos nécessités; entretenez-vous avec humilité avec lui de tout ce qui vous peine, passez quelque temps dans cette occupation intérieure. Dans toutes vos peines, de prime abord occupez-vous toujours de la sorte avec cet adorable Rédempteur : ne vous épanchez point au dehors, ni par plaintes ni par discours; souffrez en silence, et vous trouverez dans cette retraite intérieure ce que tout ce dehors ne pourra jamais vous donner.

L'union que la très-sacrée Vierge a avec son Fils, ne nous permet pas de la séparer. C'est encore sous sa maternelle protection que je vous mets toutes, vous recommandant de plus en plus d'avoir pour elle une sincère et solide dévotion. Je vous mets aussi sous la protection des bons anges et des saints. Je salue très-particulièrement les anges qui vous gardent, tous les bons anges et saint patrons de la ville et du diocèse d'Evreux. Renouvelez-vous toutes dans de nouveaux desseins d'être entièrement à Jésus-Christ, et faites quelque dévotion ensemble pour ce sujet. Je suis, etc.

A Paris, ce 4 de janvier, le jour de la précieuse mort de la bienheureuse Angèle de Foligni.

—

LETTRE LII.

A LA MÊME

S'appuyer uniquement sur la Providence : pratique solide pour l'honorer.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je vous prie, et en même temps toutes les créatures du ciel et de la terre, de m'aider à bénir, à remercier, à adorer, à aimer, à glorifier la Providence divine des trois personnes suradorables de la très-sainte Trinité, pour leurs excessives miséricordes sur leur indigne esclave. Oh! qu'il fait bon s'appuyer sur cette aimable Providence, et ne s'appuyer uniquement que sur elle! On la trouvera toujours la plus douce, la plus fidèle et la meilleure des mères. C'est une expérience que je fais de tous côtés; et il ne me serait pas possible de dire les bontés inexplicables de sa maternelle conduite. Qu'elles sont pressantes pour nous obliger à nous abandonner sans réserve à tous ses desseins et à tous les événements qui nous arrivent, dont elle dispose selon sa sagesse infinie! Souvent, à la vérité, nous ne les pouvons pas pénétrer; mais c'est en cela qu'elle montre qu'elle est la providence d'un Dieu qui surpasse infiniment toutes les petites pensées des pauvres et chétives créatures. Cependant elle est toujours infiniment adorable et infiniment aimable. Humilions-nous donc, et laissons anéantir nos pauvres et petits esprits sous sa conduite impénétrable, par l'opération de sa grâce; mais ne sortons jamais des adorations, des amours et des actions de grâces qui lui sont dues. Gardons-nous bien d'examiner sa conduite, et de vouloir concevoir ce qui est incompréhensible; mais sans cesse adorons, aimons, glorifions, bénissons et remercions une si divine et si adorable Providence.

Je souhaiterais que tous les mardis vous prissiez toutes un peu de temps, pour toutes ensemble bénir, remercier, aimer, glorifier la Providence divine des trois personnes suradorables de la très-sainte Trinité sur vous, par Jésus, Marie, Joseph, tous les bons anges et les saints; et en même temps pour vous abandonner sans réserve à tout ce qu'il lui plaira ordonner de vous, en quelque manière que ce soit, soit pour le spirituel, soit pour le temporel; et pour prendre de généreuses résolutions de la servir et de l'adorer en esprit et en vérité, le reste de vos jours, par une sainte haine de vous-mêmes, par un oubli sincère de toute propre satisfaction, par le désir unique de ne plus chercher que son bon plaisir divin en toutes choses, sans vous mettre en peine de tous les maux qui vous peuvent arriver, soit au corps, soit à l'esprit, soit du côté des hommes ou des démons, ou immédiatement de Dieu même : qu'il vous suffise que Dieu l'ait fait; et voilà ce qui nous doit contenter abondamment.

Je vous ai écrit vers la fête de sainte Anne, mais je n'ai point eu de vos nouvelles depuis. Je vous puis assurer que je vous ai ici très-présentes tous les jours devant notre Dieu et son immaculée Mère; et qu'en de célèbres pèlerinages que la divine Providence nous a fait faire, j'ai pris grand soin de vous dans ces lieux saints; et je me confie en l'aimable Providence, ma bonne, ma très-douce et très-fidèle mère, qu'elle n'aura pas rebuté les faibles prières que nous lui avons faites pour vous. C'est une grande vérité, qu'il faut plus prier que parler : tout est donné à l'humble prière et à la ferme confiance en la divine Providence.

Je vous supplie de continuer tous les premiers jours, ou au moins l'un des premiers jours, à offrir la sainte communion pour l'établissement des intérêts de Jésus et de son immaculée Mère en vous, et pour l'accomplissement de leurs desseins. Je salue vos bons anges, etc.

Ce 21 de septembre, fête du glorieux apôtre et évangéliste saint Matthieu, et la veille de la fête du très-doux et très-saint nom de Marie.

—

LETTRE LIII.

A LA MÊME.

Il visite le tombeau de la B. Armelle, les Ursulines de Loudun, et autres lieux.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous venons présentement de prêcher pour crier à son divin amour, au

tombeau de la bienheureuse Armelle, la fille du divin amour et de son aimable providence. Cette même Providence y a fait trouver bien du monde. Je prie le Saint-Esprit, le Dieu de l'amour, qu'il allume dans tous les cœurs le feu sacré de son pur et saint amour. Nous faisons une neuvaine au tombeau de cette sainte fille, avec les religieuses du lieu, pour demander cette grâce. Nous ne vous y oublions pas, non plus que Mme Anne et Mme Simon, et dans les autres lieux de dévotion où nous nous trouvons. Nous l'avons fait particulièrement à Loudun, à l'exposition du linge teint de l'onction sacrée et miraculeuse que le grand saint Joseph y a mise. L'on nous a donné une main de papier qui a touché à cette onction miraculeuse, et la figure de la main de la sainte mère Jeanne des Anges, avec quatre noms sacrés qui y sont écrits de son sang (23). Il me semble que la divine Providence nous arrêtera ici jusqu'après la fête de la triomphante Assomption de Notre-Dame, pour y prêcher le divin amour dans plusieurs maisons religieuses, et pour nous consacrer tout de nouveau, le jour de la fête du triomphe de notre grande reine, au triomphe du saint amour en elle et par elle dans ses pauvres serviteurs; ce que nous espérons faire, avec le secours divin, sur le tombeau de la bienheureuse Armelle. De là, il semble que la divine Providence nous mènera à Sainte-Anne d'Aurai, qui est le lieu le plus célèbre de France, pour ce qui regarde la dévotion à cette grande sainte, où Dieu tout bon fait plusieurs miracles, et où M. de Quériolet (24) est enterré. Ensuite elle nous mènera en plusieurs autres villes de la basse Bretagne, pour nous ramener à Evreux par Rennes et la basse Normandie, vers la fin du mois de septembre. M. Jourdan est honoré comme un saint en ce pays-ci, et l'on y réserve ce qui lui a appartenu, comme des reliques précieuses : l'on y garde un de ses doigts, qui est toujours tout entier. Je salue vos bons anges, etc.

A Vannes, ce 27 de juillet, dans l'octave de la fête de la glorieuse sainte Anne, très-digne mère de l'immaculée Mère de Dieu.

LETTRE LIV.

A LA MÊME.

Il lui marque la conduite que doit tenir Mme Simon dans les peines qu'elle éprouvait de la part des démons.

DIEU SEUL

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Mme Simon n'a qu'à demeurer simplement dans l'union de cet aimable Sauveur, et en la vertu de la sainte croix; elle triomphera de ses ennemis, sous la protection de son immaculée Mère, des bons anges et des saints Voici une règle générale qu'elle doit tenir à l'égard de tout ce qu'elle peut voir et entendre : elle n'y doit faire du tout aucun fonds, quoique ce soit des choses qui lui paraissent bonnes. Nous avons la foi qui est notre règle, et il faut s'en tenir là. Pour toutes les autres choses, il est clair que c'est le démon qui lui forme toutes ces représentations qu'elle doit mépriser se confiant en Notre-Seigneur Jésus-Christ, en son immaculée Mère, aux bons anges et aux saints. Elle fera bien de se servir souvent du signe de la croix, et de l'eau bénite qu'elle peut tenir auprès d'elle dans un vaisseau, et la jeter sur ces spectres. Mais elle a de plus, dans l'église, l'adorable Jésus qui y est corporellement. Sans s'arrêter à ces choses, qu'elle tâche d'élever son cœur et son esprit à notre Sauveur Jésus-Christ, et quelle se souvienne que s'il fallait quitter le bien pour ces fantômes ridicules ou méchants, tous les saints Pères du désert auraient quitté leur solitude, et seraient retournés parmi le monde. Les démons ne paraissaient-ils pas à sainte Catherine de Sienne, en forme de personnes commettant mille péchés qui lui faisaient beaucoup de peine? Le démon devient plus hardi quand il voit qu'on le craint : comme il est maudit de Dieu, il ne mérite que du mépris; et toutes ces figures qu'il prend, marquent assez sa faiblesse. Je salue Mme Anne, tous vos bons anges, etc.

A Paris, ce 27, fête de saint Jean Chrysostome, et veille de la fête des grandeurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE LV.

A LA MÊME.

Vivre, agir et mourir dans l'union avec Jésus-Christ.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Toutes les peines que les démons et les hommes nous pourraient faire ne nous peuvent séparer de lui; et, demeurant en sa divine union, nous serons toujours bien, quelque mal qui nous puisse arriver. C'est dans cette bienheureuse union qu'il nous faut être, qu'il nous faut vivre, qu'il nous faut agir, qu'il nous faut souffrir, qu'il nous faut mourir. Toutes les oppositions que les

(23) Il s'agit ici de faits relatifs à certaines circonstances de la possession des Ursulines de Loudun. Boudon s'exprime ainsi, d'après la persuasion où il était de la réalité de cette possession. Ceux qui voudront voir une histoire abrégée de cet événement singulier, peuvent consulter l'*Histoire de France*, du P. Daniel, nouvelle édition, t. XIV, p. 552, et surtout les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du P. d'Avrigni, année 1634, t. II, p. 41. On peut voir aussi les *Lettres* du P. Surin à la mère Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun. Ce Père, dont Bossuet fait un si grand éloge, avait été témoin oculaire de cet événement.

(24) M. de Quériolet (Pierre de Gouello), né le 14 juillet 1602, à Aurai en Bretagne d'une famille distinguée, se livra, pendant plusieurs années de sa vie, à toutes les horreurs de l'incrédulité et du libertinage. S'étant converti, à l'occasion de l'exor-

démons nous peuvent faire, ne nous y peuvent nuire, ni nous rendre désagréables à sa divine majesté : au contraire, les tourments qu'ils nous causent sont de grands moyens pour nous unir à cet adorable Sauveur, qui a toujours vécu et qui est mort dans la douleur. Nous n'avons à prendre garde qu'à nous-mêmes, à l'attachement à notre propre volonté, à l'immortification de nos passions, et surtout de notre propre jugement; car *notre perte*, selon la divine parole, *vient de nous* (*Ose*, XIII, 9), et tous les démons de l'enfer ne nous peuvent faire aucun mal que par le mal que nous nous faisons nous-mêmes. Ils ont possédé la vénérable sœur Marie des Vallées jusqu'à la mort, et n'ont pu lui nuire, parce que l'esprit de détachement qu'elle portait, et à son égard et à l'égard de toutes les choses créées, leur ôtait toute prise. Oh ! que bienheureux ceux qui sont morts de la sorte ! heureux pendant qu'ils vivent, et encore plus heureux quand ils meurent. Mais il faut nous tenir bien bas, et nous bien humilier en toutes choses, pour recevoir les grâces de Dieu; car *c'est aux humbles*, dit le Saint-Esprit, *que Dieu donne sa grâce, pendant qu'il résiste aux superbes* (*Jac.* IV, 6) : ces paroles sont des foudres pour notre orgueil.

J'espère, avec le divin secours de l'adorable Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, retourner à Evreux à la fin du présent mois. J'ai soin de vous recommander à la très-digne Mère de Dieu à son saint autel, où elle est honorée sous l'invocation de *Notre-Dame du Remède*. Je salue vos bons anges, etc.

Ce 5 d'août, fête de Notre-Dame des Neiges.

LETTRE LVI.

A LA MÊME.

Rien de plus important dans toute la vie de l'homme que la dernière agonie. Diverses morts subites. Véhémente exhortation à ne pas attendre au moment de la mort pour servir Dieu.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Je tâcherai, avec le secours divin, de me mettre au fait des règlements de la confrérie pour les agonisants. Cette société tend beaucoup à la gloire de Notre-Seigneur, puisque sa fin est d'obtenir de grandes miséricordes de Dieu, par les mérites du Sauveur agonisant, la grâce finale qui se donne à notre dernière agonie, sans laquelle toutes les autres, quelque grandes qu'elles aient été, demeurent sans effet : avec cette grâce l'âme sort de ce monde dans le divin amour, aimant Dieu pour ne cesser jamais de l'aimer, pour l'aimer à jamais, pour aimer Dieu autant que Dieu sera Dieu, c'est-à-dire éternellement, éternellement, éternellement; pour entrer dans un amour divin qui n'aura jamais de fin, qui n'aura jamais d'interruption, non pas même d'un seul petit instant; qui n'aura jamais la moindre distraction, et ainsi qui mettra l'âme dans un état de glorifier Dieu perpétuellement; qui la fera arriver heureusement à la fin pour laquelle elle a été créée, pour la gloire de Dieu. C'est donc de ces derniers instants que notre bonheur éternel dépend ; mais ce qui est bien considérable, c'est ce qui nous mettra, comme je viens de le dire, dans l'état de glorifier Dieu pour toujours, et c'est cette gloire de Dieu qui nous doit enlever entièrement et l'esprit et le cœur; car enfin Dieu seul, Dieu seul et toujours Dieu seul.

Je le répète : il n'y a rien de plus important dans toute la vie de l'homme que sa dernière agonie, puisque c'est de là que dépend l'éternité : il n'y a donc rien où nous devions apporter plus de soin; et comme la grâce finale qui s'y donne est un pur effet des grandes miséricordes de Dieu par les mérites de Jésus notre unique Sauveur, et qu'elle ne se mérite point, tout notre recours doit être à la prière et aux autres bonnes œuvres qui sont agréables à notre Rédempteur ; et d'autant plus que les démons font leurs derniers efforts pour lors, sachant que si l'âme sort victorieuse de leurs attaques, elle sera délivrée pour toujours de leur pouvoir. Ces vues doivent aussi donner une dévotion spéciale à la très-sainte Mère de Dieu ; et c'est ce qui fait que toute l'Eglise lui demande son secours pour l'heure de la mort, à quoi souvent nous ne faisons pas grande attention lorsque nous lui demandons cette grâce. Elles doivent aussi nous imprimer un grand zèle pour les saints anges, et spécialement pour saint Michel, que Dieu a destiné pour assister les âmes dans ce dernier combat, et pour notre bon ange gardien. La dévotion que l'on a eue pour lui pendant la vie sert grandement à la fin; car pour lors Dieu voulant récompenser le respect qu'on lui a rendu en la personne de son ambassadeur, il fait que l'on en ressent des effets très-grands et très-salutaires.

Je n'ai jamais tant ouï parler de morts soudaines que depuis cet hiver. On a trouvé M. Gazil mort dans son lit le matin, après s'être couché en bonne santé. Un cocher, auprès de nous, en soupant ces jours-ci, est tombé mort. Le supérieur des religieux de Saint-Antoine, après avoir confessé Mme la marquise de Boisdauphin, et célébré la messe, montant en carrosse pour aller chez M. le premier président, y expira. Le sacristain des filles du Saint-Sacrement, causant dans

cisme des religieuses de Loudun, il quitta la charge de conseiller au parlement de Bretagne dont il était revêtu, fit une pénitence sévère de tous ses désordres, prit ensuite les ordres sacrés ; et après avoir vécu plusieurs années dans l'exercice de la mortification, de la retraite, de la pauvreté et de toutes les vertus, il mourut en odeur de sainteté le 8 octobre 1660, et fut enterré à Aurai, dans l'église des Carmes de Sainte-Anne. Voyez les circonstances miraculeuses de sa conversion dans l'histoire de sa Vie, écrite par le P. Dominique de Sainte-Catherine. *Lyon*, 1660, in-12.

la sacristie, tombe d'apoplexie, et meurt quelques heures après. Ces jours-ci, allant pour célébrer la sainte messe en une maison de filles, on me prie de la célébrer pour une religieuse à qui j'avais parlé tout récemment et qui était morte. Mais ce que notre Maître nous dit, qu'il viendra lorsque nous y penserons le moins (*Luc.* XII, 40), est bien capable de nous toucher Et après cela, quelle excuse aurons-nous à lui donner? car ne devons-nous pas nous attendre à une chose qu'il nous promet ? quel avis peut-il nous donner d'une manière plus expresse ? En vérité, avons-nous une étincelle de foi pour sa divine parole? Après tout, est-ce la mort qui nous le doit faire servir? n est-ce pas pour ce qu'il est, que nous devons tout faire, et tout souffrir pour sa gloire? et au moment de la mort, sera-t-il plus Dieu, ou plus digne de nos services, que dans tous les autres moments de la vie ? Un véritable Chrétien peut-il être jamais un seul instant sans vouloir le servir et le glorifier de toutes ses forces.

Je salue Mme Anne et Marie Simon, et tous vos bons anges, que je prie en toute humilité de redoubler leur sainte protection sur vous toutes. Renouvelez-vous bien dans leur amour, vous mettant tout de nouveau sous leur céleste protection, leur demandant pardon de vos froideurs à leur égard; et faites quelque dévotion pour cela, vous, et toutes les autres personnes de votre maison. Je salue aussi tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et suis avec bien de l'affection, etc.

A Paris, ce 17, fête de saint Antoine.

—

LETTRE LVII.

A LA MÊME.

DIEU SEUL.

Madame,

C'est toujours Dieu seul qui doit être notre unique tout; c'est la seule chose qu'il nous faut regarder au milieu de toutes les créatures et de toutes les affaires qui se présentent à nous. C'est pour ce Dieu seul qu'elles sont toutes faites, et nous n'en devons user que pour une fin si glorieuse; et puis enfin, elles passeront toutes, bientôt il n'y aura plus de monde pour nous, quittons-le auparavant qu'il nous quitte, et, pour ce sujet, aimons tout ce qui sert à nous en détacher, attachons-nous à la croix, notre chère espérance. J'espère avoir le bien de vous voir le jeudi ou vendredi après Pâques, pour commencer mes visites le lendemain de *Quasimodo*, vous m'obligerez de me faire la charité de blanchir mon surplis sans dentelle pour ce jour-là; vous voyez comme je vous importune toujours, c'est une de mes misères d'être charge à tout le monde; je vous prie de bien faire mes baise-mains à Mme votre fille, et de bien bon cœur, je vous en assure; je n'oublie pas Claude. J'ai écrit à Mlle le Maréchal, sans en avoir eu réponse; je lui écris encore aujourd'hui. Je vous prie de lui dire, si elle est encore à Evreux, qu'elle me fasse au plus tôt réponse, car l'affaire presse; si elle n'y était pas ou qu'elle fût malade, vous m'obligeriez bien fort de m'en donner avis à la première poste; parce qu'il est important pour son bien; elle devrait depuis trois postes m'avoir fait réponse. Je suis toujours logé chez M. Cousturier, rue Saint-Dominique, au faubourg Saint-Michel. Priez la sainte Vierge et les saints anges pour nous, et me tenez parfaitement, Madame, votre très-humble et obéissant serviteur.

—

LETTRE LVIII.

A LA MÊME.

Abandon à la divine Providence.

Mes chères filles.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ ; confiez-vous en son aimable providence, je vous l'ai dit et je vous le dis toujours ; c'est la meilleure et la plus fidèle des mères ; comme j'attends tout d'elle, c'est d'elle que j'espère tout pour vous. J'ai toujours de si douces et de si continuelles expériences de ses soins ineffables, que je ne trouve point ni d'amour, ni de louanges, ni d'actions de grâces pour la dignement remercier. Je me laisse perdre en Jésus, pour, en Jésus et par Jésus, lui rendre mes reconnaissances. Elle m'a beaucoup occupé pour sa gloire dans tous les lieux où elle m'a fait passer, et elle me donne encore présentement beaucoup d'occupations, il lui plaît d'y répandre abondamment ses grâces et ses bénédictions. Qu'elle en soit uniquement glorifiée ; car pour jamais point de créature.

J'espère qu'elle me fera arriver à Evreux le jour de la fête de la Dédicace, le 2 de septembre. Vous m'êtes présentes tous les jours, en son adorable présence. Je salue Mlle Galland, toutes les personnes de notre connaissance ; vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux.

Je suis, etc.

Je ne reçois vos lettres que d'hier au soir, et on n'a pas pu me les faire tenir plus tôt. Je suis mortifié de ne pouvoir écrire à Mme Henry, le loisir ne me le permettant pas, et n'y ayant rien de pressé.

Le 10 août, veille de la fête du grand saint Taurin, évêque d'Evreux.

—

LETTRE LIX.

A LA MÊME.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes,

et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je vous assure, en son saint nom, que je prie, et prie avec application pour vous. Confiez-vous en son aimable et divine providence. Dieu est fidèle, qui ne permet pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces, mais il tirera sa gloire et votre profit même des épreuves qui vous arriveront. Ne craignez point, nous avons à faire à un bon Maître et à une bonne maîtresse, et les saints anges veillent avec des soins assidus et incomparablement charitables sur tout ce qui nous regarde. Je salue les vôtres très-particulièrement, et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et Mlle Galland, et Mlle Doutrebois, et leurs saints anges. J'ai reçu les lettres que vous m'avez envoyées; s'il vous en arrive, gardez-les. J'espère que la divine Providence, notre bonne et très-fidèle mère, nous fera retourner à Evreux le 18 du mois prochain, qui sera le vendredi des Quatre-Temps, ainsi il ne faut plus m'envoyer de lettres.

Votre très-humble, etc.

A Paris ce 23 de novembre, fête de saint Clément

—

LETTRE LX

A LA MÊME

Il annonce son retour à Evreux.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. J'espère de sa divine providence, ma bonne et très-fidèle mère, qu'elle me fera partir la semaine prochaine, le 19 du mois, jour de la fête du bienheureux Jean de la Croix, mon bon Père, pour me faire arriver à Evreux le lendemain, jour de l'octave de la fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, pour célébrer le lendemain, dans mon particulier, la mémoire de la bienheureuse Victoire fondatrice des Annonciades célestes, l'une des grandes dévotes de l'immaculée Mère de Dieu. Je vous supplie par charité de nous faire du potage et d'avoir quelques œufs. Je salue toute la famille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, etc.

Paris ce 6 de décembre, fête du grand saint Nicolas.

LETTRE LXI.

A LA MÊME.

Il la console sur des pertes qu'elle avait éprouvées.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Confiez-vous en son aimable et divine providence, jamais personne n'a mis sa confiance en elle qui en ait été délaissé. Mais elle ne fait plus éclater ses divins soins, que lorsque les moyens humains manquent. Je l'invoque, après l'avoir adorée, ce que je fais présentement à genoux, sur tous vos besoins. Je lui offre, par la très-pure Vierge, saint Joseph, saint Jean l'Evangéliste, saint Joachim et sainte Anne, vos bons anges que je salue avec bien du respect, et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, je lui offre, dis-je, un discours que je dois faire demain en son honneur, pour obtenir de son infinie bonté des secours singuliers de sa toute-puissante protection sur vous. Elle saura bien remédier aux pertes que vous pourrez faire. Regardez les personnes qui vous exercent comme des instruments en ses divines mains, dont elle se sert. Si vous les voyez de la sorte, et non pas par les yeux de l'homme, cette vue de grâce vous calmera.

Je salue Mlle Galland, son saint ange. Quand vous recevriez des lettres, ne me les envoyez plus. J'espère que la divine Providence, notre bonne mère, me fera arriver à Evreux le vendredi 12 de ce mois, je vous prie d'avoir du potage et des œufs. J'aurai soin de vous recommander à la divine Providence, et suis en elle, mes chères filles, votre très-humble et tout acquis serviteur, etc.

A Paris ce 3 de décembre, la veille de la fête de sainte Barbe, la patronne de la bonne mort.

—

LETTRE LXII.

A LA MÊME.

Il annonce son retour à Evreux.

DIEU SEUL.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le sauveur de tous les hommes. C'est ce Dieu seul que je dois et que je désire de toutes mes forces regarder uniquement, soit que nous allions, soit que nous nous arrêtions. C'est donc sa seule gloire que je dois, désire uniquement rechercher dans notre retour à Evreux où j'espère que sa divine providence ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fera retourner le vendredi 4 septembre, pour y célébrer l'invention glorieuse du sacré corps de saint Taurin, sous la protection maternelle de l'admirable Mère de Dieu toujours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles il nous serait doux de mourir avec le secours divin, sous la protection des bons anges, et en particulier des saints anges des lieux par où nous passerons, des saints anges gardiens des diocèses d'Evreux et de Paris, des églises et des personnes qui y sont, et des saints patrons, les saluant tous avec bien de la vénération, sans vous ou-

blier toutes. Il faudra par charité me préparer du potage et trois œufs frais. Finissons par où nous avons commencé, pour ne finir jamais. Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le sauveur de tous les hommes. *Cette lettre n'est point signée, mais elle est de l'écriture de Boudon.*

Ce vendredi 4 septembre.

LETTRE LXIII.

A LA MÊME.

Il la charge d'une commission.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes, et du saint cœur de son immaculée Mère Vierge, de tous les bons anges et saints. Je salue avec un respect particulier ceux qui vous gardent, et toute votre famille, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux et des personnes qui y sont.

Je vous écris la veille de la grande fête de la glorieuse Assomption de l'admirable Mère de Dieu, pour vous prier d'envoyer un homme exprès à qui vous donnerez ce qui sera nécessaire, à M. le doyen de Vernon, pour lui donner la lettre que je lui adresse pour lui. Pour cela, il est nécessaire que ce soit à un dimanche, afin qu'on le trouve sûrement, et qu'il puisse en rapporter la réponse, que je puisse trouver, avec le secours divin, à mon arrivée à Evreux, où j'espère que la divine Providence, notre très-bonne et très-fidèle mère, me fera arriver le vendredi 4 de septembre, pour y pouvoir célébrer la fête de l'invention glorieuse de notre grand apôtre saint Taurin, qui sera le 5, jour de samedi consacré à notre bonne maîtresse, c'est-à-dire dans trois semaines de ce jour. La pauvre Mlle Galland est toujours sans condition, il faut la recommander à la divine Providence, la meilleure de toutes les mères. Je salue bien sa chère sœur, et suis dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, mes chères filles, votre très-humble et tout acquis serviteur, etc.

C'est aussi aujourd'hui le jour de la précieuse mort du bienheureux Stanislas, novice Jésuite, ce grand dévôt de l'admirable Mère de Dieu.

Ce 14 août.

LETTRE LXIV.

A LA MÊME.

Soumission de Boudon aux croix que la Providence lui prépare.

DIEU SEUL.

Je bénis la divine Providence de ce qu'elle dispose des choses de cette manière que je vous adresse cette lettre le jour du glorieux saint Gaud (évêque d'Evreux). Je me confie aux soins adorables de cette Providence infiniment aimable, c'est tout mon appui, mon soutien, mon refuge, toute ma protection et mon espérance, et comme elle s'est déjà voulu servir du grand saint Gaud pour me délivrer de la mort, j'espère qu'elle s'en servira encore pour m'appuyer et me défendre contre ce que les démons et les créatures de la terre peuvent susciter contre moi. J'ai fait un songe cette nuit, où je voyais une croix enveloppée de nuages, qui s'est peu à peu découverte, et en même temps j'en ai vu plusieurs autres fort à découvert qui me paraissaient comme en l'air, élevées de terre en des endroits différents, les unes plus élevées et les autres moins. Je ne sais ce que cela veut dire, mais à l'une des fêtes de saint Taurin, il me semblait que j'en voyais une bien longue et dont notre misérable nature eut peur, en sorte que les croix se présentent à nous les jours de fêtes des saints évêques d'Evreux. En tout cela, la divine volonté soit faite sans aucune réserve et la moindre petite exception, quoi qu'il nous en puisse coûter. L'intérêt de Dieu seul, et jamais le nôtre. J'ai écrit à M. Bosguérard pour une neuvaine. Je crois qu'il vous en a parlé, j'espère avoir le bien de vous écrire auparavant celle des neuf chœurs des saints anges. Voici une lettre pour Nicolas, afin qu'il porte les ordres de ma visite. C'est pourquoi, après avoir salué Mme Anne et sa bonne mère, je la prie de mener Nicolas à ma chambre et lui donner les lettres et billets qui sont dans l'écritoire que j'ai laissée sur le coffre. Mandez-moi un mot pour m'assurer que ma lettre ait été reçue. Je salue tous vos saints anges et tous les saints anges et patrons de la ville et du diocèse d'Evreux.

Cette copie n'est ni datée ni signée.

LETTRE LXV.

A LA MÊME.

Boudon raconte une aventure qui lui était arrivée chez Mme de la Croisette.

DIEU SEUL.

Puisque vous voulez que je vous mande ce qui est vrai du bruit que vous m'écrivez que l'on fait courir contre moi, je le ferai volontiers. Il y a environ seize ou dix-sept ans que faisant voyage, je passai par Louviers, où, ne trouvant pas Mme de la Croisette, ceux qui gardaient la maison me reçurent et me logèrent. En ce temps-là, je ne pensais guère à Evreux, ne sachant pas ce que la divine Providence avait dessein de faire de moi. Il est vrai que, soit que je fusse fatigué, ou pour quelque autre cause, je me trouvai tellement et si extraordinairement assoupi, que l'on fut obligé de me venir

éveiller, et il était si tard que je ne pus plus trouver de messe pour l'entendre. Il est très-assuré qu'il n'était ni dimanche ni aucune fête ce jour-là ; et c'est ce qu'on augmente, aussi bien que je ne dis pas la messe, le pouvant faire, car je n'étais ni prêtre ni clerc; et je ne crois pas que j'eusse encore pris résolution même d'être prêtre, au moins j'en doute, car il me souvient, qu'étant chez feu M. de Bernières, je lui en demandai avis. Je n'ai point de sujet de croire que les gens de Mme de la Croisette me soient opposés. et, selon ce qu'elle m'a dit depuis huit jours, depuis très-peu M. son fils et Mme sa belle-fille, parlèrent hautement pour moi dans une compagnie ou quelque personne n'en parlait pas de la sorte, leurs domestiques ne me marquent point d'opposition, il se peut pourtant faire qu'il y en ait quelques-uns qui parlent inconsidérément, mais à tout cela Dieu seul. Je n'ai encore que trop de créatures favorables : il y a des privations qui sont réservées à des âmes de grâce, et que je ne mérite pas. Le délaissement entre des créatures est une faveur inestimable; et plus rare qu'on ne peut dire, cependant il faut faire usage de celles qui nous arrivent, et bénir amoureusement la divine Providence qui nous les envoie. Leur éloignement nous approche de Dieu, leur privation nous met dans sa possession, leurs rebuts nous font entrer dans ses plus saintes communications. Où Dieu se trouve bien, c'est où l'on ne trouve plus de créatures, mais il faudrait pour cela ne se plus trouver soi-même, ce qui est un don inappréciable. Ayons bien de la dévotion à la sainte Vierge et aux saints anges, afin que nous puissions gagner cette perte. Je salue vos saints anges, ceux de la ville et diocèse, et nos saints patrons, et vous remercie très-affectueusement vous et Mme Anne, de tous les soins charitables que vous prenez pour moi.

A Caen, ce 20 de mai, fête de saint Bernardin de Sienne, le grand dévot de l'immaculée Mère de Dieu.

—

LETTRE LXVI.

A LA MÊME.

Abandon de la créature pour s'attacher à Dieu. Charité de la duchesse de Bavière envers Boudon.

DIEU SEUL

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. J'aurais de la peine à vous dire les soins et les secours abondants de son aimable et divine providence sur son pauvre et chétif esclave. Oh ! si les hommes savaient combien il est avantageux et même doux de s'abandonner à son adorable conduite ! Mais il faut pour cela bien savoir qu'il n'y a que Dieu seul, et que tout le reste n'est rien. Car si nous sommes une fois bien pénétrés de cette grande vérité, comment pourrons-nous mettre notre appui ni sur nous, ni sur aucune créature et tous les moyens humains, quoiqu'il faille s'en servir dans l'ordre de Dieu, puisque tout cela n'est rien ? Ce serait une pure folie de mettre sa confiance en ce qui n'est rien, sans doute, mais s'il n'y a donc que Dieu seul, c'est donc de lui seul qu'il nous faut espérer tout ce que nous pouvons désirer et prétendre. C'est donc à Dieu seul qu'il faut nous arrêter, et pour cela il faut bien nous abandonner au mouvement de sa sainte grâce, afin qu'elle nous fasse sortir hors de nous-mêmes et de ce malheureux amour de nous-mêmes, qui nous occupe tant de nous et nous fait faire tant de réflexions sur ce qui nous déplaît et nous choque ou nous fait peine, pour nous mettre dans la désoccupation de Dieu, car c'est où va l'occupation de nous-mêmes.

J'ai écrit un petit abrégé du voyage que la divine Providence m'a fait faire en Allemagne, à la révérende mère supérieure des Ursulines, où LL. AA. Mgr le duc et Mme la duchesse de Bavière nous ont reçu avec tant de bonté, que je vous assure que je ne l'oserais dire, ce me serait une confusion. C'en est une assez grande pour un pauvre ecclésiastique comme je suis, qu'ils m'ont fait donner un carrosse à Strasbourg pour m'amener à LL. AA., et qu'ils auront encore la bonté de m'en donner un pour m'y reconduire. Ils m'en ont encore donné un pour faire quatre-vingts lieues et aller et revenir pour faire un pèlerinage en une église de la sainte Vierge, honorée de grands miracles, ce qui est l'un des lieux les plus célèbres en Allemagne après Lorette. Cela ne se peut pas faire, comme vous le pouvez juger, sans grandes dépenses, ayant tous les jours quatre chevaux et des gens à nourrir, et qui se nourrissent bien. En vérité, je suis touché de la charité de la bonne princesse, car c'est une charité surabondante qui n'épargne rien ; elle a voulu me donner un manteau et d'autres choses, et enfin elle voudrait me donner toutes choses.

Mais, en tout cela, comme dans le reste, qu'avons-nous à voir, qu'une conduite infiniment douce de la divine Providence qui se sert de ses créatures comme il lui plaît ; c'est donc elle qu'il faut bénir, qu'il faut louer, qu'il faut remercier, qu'il faut aimer et adorer, qu'il faut glorifier en tout ce qui nous vient de la part des hommes. C'est pour cela que je vous dis ces choses : Chantons donc ses miséricordes pour jamais. (*Psal.* LXXXIV, 2.)

Je vous avais écrit de ne vous tant presser de m'écrire, mais je pensais que cela ne devrait pas vous retarder beaucoup, à cause du long temps qu'il faut à faire tenir des lettres d'Évreux en Allemagne; ainsi nous n'avons reçu aucune lettre, et nous n'en recevrons point, la divine Providence devant nous faire partir la veille de la fête du grand saint Laurent, patron des archidiacres, et

nous espérons que la même divine Providence nous fera arriver à Evreux vers la fin de septembre; cependant comme Son Altesse Madame a un correspondant à Strasbourg, si les lettres y étaient arrivées quand nous y passerons, nous pourrions les y recevoir, ou enfin elle aura la bonté de nous les renvoyer à Evreux.

Je vous prie de dire à maître Nicolas (25) si M. de Gauville, archidiacre, ne lui a pas rendu un livre intitulé : *Le parfait ecclésiastique* ; il me l'avait promis : mais s'il ne l'a pas fait, qu'il aille à Gauville, chez lui, le prier de me le rendre, car j'en ai affaire pour mes visites, et il ne faut pas qu'il attende qu'il soit parti pour ses visites, ce qu'il pourra bien faire immédiatement après la moisson. J'ai écrit à Mme Aubery par la poste, à Mlle Anne d'Outrebois, à Mme de Montreuil (dame religieuse en l'abbaye de Saint-Sauveur d'Evreux). Nous nous sommes souvenus et nous nous souvenons toujours de vous devant notre bon Maître et notre bonne maîtresse. Je salue vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et suis, mes chères filles, votre très-humble et acquis serviteur : BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée, même dès le premier instant de sa toute sainte conception. Je voudrais mourir de bon cœur avec le secours divin pour ces vérités.

A Tirkaim, en Allemagne, ce 6 *d'août* 1665, *jour de la transfiguration de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

LETTRE LXVII.

A LA MÊME.

Confiance entière en la Providence ; motif de cette confiance. Détails sur le voyage de Bavière.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Que son aimable providence soit notre seul et unique appui pour jamais. C'est une déplorable illusion que de se confier en autre chose : la créature n'étant rien, tous ses soins et toutes ses industries peuvent-ils être quelque chose? Que peuvent donc attendre ceux qui y mettent leur espérance? Peut-on espérer du néant autre chose que le rien? Il n'en va pas de même de ceux qui se confient au Seigneur : ils sont comme les montagnes les plus inébranlables; ils demeurent immobiles dans l'union avec le Dieu de leur espérance qui n'est point sujet au changement, et s'il semble quelquefois les laisser à eux-mêmes, ce n'est que pour les unir plus étroitement et pour augmenter leur force. Il proteste qu'il est avec eux dans la tribulation (*Psal.* xc, 15); ce qu'il faut entendre des croix intérieures et extérieures, soit au corps, soit en l'esprit, soit en ce qui arrive des choses extérieures et de la part des créatures. C'est pour lors qu'il faut espérer contre tout ce qui peut le plus diminuer notre espérance; et puisque le sujet que nous en avons est une bonté infinie, quelque chose qui puisse arriver, nous devons être fermes dans notre confiance; car ce qui est infini n'a point de bornes. Vivons donc et mourons dans une entière confiance en la douce Providence des trois personnes suradorables de la très-sainte Trinité, dans l'union avec l'âme sainte de Jésus.

Les secours les plus doux d'une si aimable Providence me suivent et m'accompagnent partout ; cela me met dans des étonnements surprenants. Il faut vous faire part d'une grande grâce que cette même Providence m'a faite. L'on m'a montré le chef de saint Henri, empereur, tout à nu, et même on me l'a mis entre les mains pour avoir la grâce de le toucher. L'on m'a montré aussi le chef de sa virginale épouse sainte Cunégonde tout à découvert. Qu'à jamais puissions-nous chanter les miséricordes du Dieu de tous les saints, qui se plaît tant à bien faire, et même à ses indignes serviteurs.

Le jour que je suis parti de Paris, il me prit un mal à un doigt de la main; il me dura plus de huit jours; et cela était incommode : je n'y ai rien fait, le laissant à la divine Providence, ma bonne et fidèle mère, quoiqu'en chemin un chirurgien voulût m'y appliquer quelque remède. La même divine Providence a suscité de bonnes filles que j'ai trouvées, qui m'y ont mis de l'oseille cuite avec du beurre frais; et je me suis trouvé guéri.

Je vous l'ai dit : notre voyage est tout plein des bénédictions de la divine Providence. Apparemment je serai en chemin jusque vers la fin du présent mois de juin. La divine Providence, ma bonne mère, aura soin de tout. Ne manquez pas de me faire excuser au chapitre. Je salue très-particulièrement M. et madame Aubery, et partout je me souviens avec bien de la reconnaissance de leur grande charité. Je salue aussi mademoiselle d'Outrebois et toute sa famille à qui je suis très-obligé. Je vous prie aussi de bien saluer la mère supérieure des Ursulines et toute la communauté, et madame de Montreuil. Je salue leurs bons anges et les vôtres, etc., et suis, etc.

Ce 2 juin, jour de samedi consacré en l'honneur de l'immaculée Mère de Dieu.

---

(25) C'était l'homme qui le conduisait à pied dans ses visites archidiaconales.

LETTRE LXVIII.

A LA MÊME.

En revenant d'Allemagne il tombe malade à Nancy.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Son aimable et divine providence, qui est toujours également infiniment adorable et infiniment aimable, soit toujours adorée, aimée et glorifiée, en quelque état qu'elle nous puisse mettre, et de quelque manière qu'elle dispose des choses. Elle nous a envoyé une bonne fièvre double-tierce, le 22 d'août, jour de l'octave de la fête de la triomphante Assomption de notre glorieuse Dame : voilà le présent que nous reçûmes ce jour-là par notre grande reine ; et cela comme nous étions proche de Nancy. En vérité, il faut dire que la divine Providence me sert partout de la meilleure et de la plus fidèle des mères. Naturellement parlant je devais tomber malade plutôt, en ayant toutes les causes, il y avait du temps ; et il semble que cette bonne mère les suspendait : car qu'aurais-je fait dans les chemins d'Allemagne, si j'y fusse demeuré malade ? Elle a donc attendu, cette miséricordieuse mère, à laisser agir le cours naturel de la maladie jusqu'à ce que nous soyons arrivés à Nancy, où il y a bientôt un mois qu'elle nous arrête. De prime abord le médecin craignait pour notre chétive vie ; dont il ne faut pas faire état : présentement je n'ai plus ou peu de fièvre ; mais je suis dans des abbattements et des faiblesses bien grandes ; j'ai un dégoût universel de toutes choses, avec des douleurs dans le corps.

Les religieuses de Notre-Dame du Refuge m'ont reçu chez elles avec une charité tout entière, et l'on m'y rend toutes les assistances possibles : les bonnes filles n'oublient rien du tout ; leur médecin, leur chirurgien me servent avec tous les soins que l'on peut désirer. La divine Providence m'ayant mis dès le commencement de ma vie sous les soins maternels de l'admirable Mère de Dieu d'une manière toute spéciale, elle veut toujours continuer sa même conduite par une miséricorde ineffable. Elle a donc voulu que les filles de la glorieuse Dame qui m'a toujours servi de refuge m'aient logé chez elles. Plusieurs autres communautés, et plusieurs personnes séculières m'ont offert la même grâce. Présentement je suis dans l'attente des ordres de la divine Providence, pour être arrêté, ou pour avoir la liberté de m'en aller. Seulement son bon plaisir divin soit fait en toutes choses, et voilà ce qui doit faire notre tout. J'écris à Monseigneur pour le supplier de commettre pour mes visites M. le curé de Réanville, doyen de Vernon ; et puis la plupart étaient faites avant mon départ.

Je salue, etc.

A Nancy, ce 18 septembre, fête de saint Thomas de Villeneuve.

LETTRE LXIX.

A LA MÊME.

Il faut recevoir les afflictions non-seulement avec soumission, mais même avec action de grâces.

Ma chère fille,

Je viens de célébrer la très-sainte messe en l'honneur du précieux et divin cœur de la très-glorieuse Vierge, notre bonne dame et maîtresse, pour vous et pour madame Anne, à qui vous direz s'il vous plaît que la croix est bonne de quelque part qu'elle vienne et qu'elle doit toujours être reçue avec de profonds respects, avec toutes les soumissions possibles, avec toute l'affection imaginable et la dernière estime, accompagnée d'une haute reconnaissance d'un si grand bienfait et d'un tel honneur. Il faut bien qu'elle commence par en remercier la divine Providence.

Dans la suite du temps, je crois que l'on pourra faire agir mademoiselle de Bouillon à l'égard de son frère, s'il ne se met à la raison. Je ne crois nullement que vous deviez quitter votre état pour la peine qu'il doit vous donner ; c'est là votre croix. Souvenez-vous que celle que notre bon Sauveur a portée pour vous était d'une autre pesanteur et il n'a pas regardé en arrière pour cela. Mais il faut accepter les peines généreusement dans la vie de la gloire de Dieu, sans tant réfléchir sur notre intérêt spirituel et sur notre salut. Nous sommes les serviteurs de ce grand maître, il faut le servir courageusement, quoiqu'il nous en coûte, et où il veut et comme il le veut, quand nous y courrions risque de tout ; en nous perdant pour lui, nous nous sauvons ; mais enfin ce sont ses intérêts et sa divine volonté qu'il nous faut regarder dans notre état, et laissons-lui le soin de nos âmes.

Je vous remercie toutes deux et salue vos saints anges, et je suis, ma chère fille, votre tout acquis serviteur.

LETTRE LXX.

A LA MÊME.

De la paix intérieure.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vivez et mourez dans cette bienheureuse union et ensuite adhérant avec fidélité à cet aimable Sauveur comme l'un des membres de ce chef adorable, élevez-vous en sa divine vertu dans la suprême partie de votre âme au-dessus de toutes les frayeurs que vous portez, et lui demeurant ainsi unie, rien ne vous pourra nuire. Je prie cet aimable Sauveur et ce Dieu tout-puissant qu'il vous fasse ressen-

tir l'effet des divines paroles qu'il a autrefois dites à ses apôtres : *La paix soit avec vous; c'est moi, ne craignez point.* Il me semble qu'elles sont dans le chapitre XXIX de saint Luc; lisez-les et les prononcez de temps en temps avec respect, amour et confiance. Il est bon que vous alliez de temps en temps à confesse au Père prieur. Vous me consolez en Notre-Seigneur de ce que vous me mandez de notre prélat ; écrivez-moi de ce que vous en apprendrez et de la cérémonie du grand saint Gaud. Priez-le pour nous avec mademoiselle Anne et mademoiselle Simon que je salue très-cordialement avec vos bons anges et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux. N'oubliez pas à me faire excuser au chapitre général le jour de l'octave de saint Pierre. Ecrivez-nous un peu ce que le prélat a fait touchant le choix de ses officiers ; vous ne m'en avez rien mandé, touchant les grands vicaires, official, vice-gérant et promoteur. Nous avons dans ce pays des lieux de grande dévotion, nous nous y souvenons très-particulièrement de vous toutes, ce que nous faisons tous les jours sans y manquer. La divine Providence, notre bonne mère, continue et augmente ses soins pour son indigne et pauvre esclave plus que jamais.

Je suis, ma chère fille, votre très humble et tout acquis serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception; je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours pour ces vérités.

Je suis bien obligé à M. Aubery de son souvenir, lorsqu'il a parlé à notre prélat. Je vous conseille à toutes trois de faire une neuvaine en l'honneur de saint Gaud durant la cérémonie.

Mandez-moi si l'on y aura fait une octave de sermons. Nous espérons, avec le secours divin, dans le même temps aller au tombeau du saint homme, le P. de Mataincourt, où Dieu opère grand nombre de miracles.

A Evreux, ce 25 juin, dans l'octave du grand saint Jean-Baptiste.

—

LETTRE LXXI.

A LA MÊME.

Tout faire dans l'intérêt de Dieu ici-bas, pour continuer à le glorifier durant l'éternité.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je crois que Notre-Seigneur sera glorifié et son immaculée Mère, si vous faites abstinence de viande avec madame Anne et madame Simon durant la neuvaine de l'intérêt de Dieu, qui vous doit occuper et remplir entièrement par le vide de tout propre intérêt. Il est infiniment juste que tout autre intérêt disparaisse et soit anéanti devant l'intérêt de Dieu. Finissez donc et commencez l'année dans cette unique vue, pour ne cesser jamais durant le reste de votre vie et après votre mort durant toute l'éternité, d'être uniquement remplie du seul intérêt de Dieu seul, par une sainte haine de vos propres intérêts, qui infectent le plus souvent les meilleures et les plus saintes actions. Demandons bien tous ensemble l'avénement du règne de Jésus et de Marie, par les bons anges et les saints. Je salue bien ceux qui vous gardent, et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux. Je ne vous oublie pas, avec madame Anne et madame Simon, devant Dieu et sa très-sainte Mère, et toute la cour céleste. Ayez bien de la dévotion au grand saint Jean l'Evagéliste, le disciples dont les divins écrits qui terminent toute l'Ecriture sainte la finissent par les désirs de l'avénement du règne de Jésus. S'il vous vient quelques lettres, je vous prie de me les envoyer aussitôt. J'ai reçu votre paquet.

Je suis, ma chère fille, votre très-humble serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception ; je voudrais mourir, avec le secours divin, pour ces vérités.

A Paris, ce 26 de décembre au soir, la veille de la fête de l'aimable disciple de Jésus et de Marie.

—

LETTRE LXXII.

A LA MÊME (26).

Mourir à soi-même et au monde, pour vivre de la vie de Jésus-Christ.

Madame,

L'esprit de mort, dont je vous avais parlé dans ma dernière lettre, quelque terrible qu'il paraisse à la nature, nous doit être bien doux, puisqu'il est suivi de l'esprit de vie de Jésus-Christ, qui ne compatissant point avec le propre esprit qui est un esprit de nature, ce qui nous en doit donner une grande horreur, ne s'établit que sur ses ruines ; c'est pourquoi l'Apôtre dit (*Galat.* II, 20) : qu'il ne vit plus, quand il dit que Jésus-Christ vit en lui. C'est pour la même raison qu'après que le prince des apôtres a dit à notre aimable Sauveur, qu'il l'aime (or, l'amour de Jésus est notre véritable vie), en

(26) Quoique cette lettre nous ait été remise sans adresse, nous pensons qu'elle a été adressée à madame de Rouves, attendu que Boudon salue toutes ses compagnes en la terminant, et il ne fait aucune mention de madame de Rouves, ce à quoi il n'aurait pas manqué, si la lettre n'eût été à son adresse. D'ailleurs, il s'agit, dans cette lettre, de commissions de nature de celles que Boudon donnait habituellement à madame de Rouves.

même temps, cet adorable Maître lui prédit qu'il mourra en croix, en sorte que c'est une grande vérité que, pour vivre de la vie de Jésus, il faut mourir à soi-même, c'est-à-dire à ses propres inclinations et à sa propre humeur. Dans cette vie, les peines qui nous arrivent soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur, nous doivent être bien chères, puisque ce sont les moyens qui nous conduisent à l'esprit de mort, nous donnant lieu d'offrir à Dieu les plus agréables sacrifices que nous puissions lui donner. C'est pour ce sujet qu'un des évangélistes nous marque que nous devons porter notre croix tous les jours (*Luc.* IX, 23); c'est-à-dire qu'il faut se résoudre à souffrir continuellement, puisqu'il nous faut mourir sans cesse, pour vivre toujours de la vie divine. Voilà l'année chrétienne que nous devons mener. Aimons bien Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère pour jouir d'une grâce si grande. Voici une lettre que je vous adresse pour M. le curé d'Exi, je vous prie de dire à Nicolas qu'il la porte, et qu'il aille coucher chez lui pour ce sujet, il m'est important ou plutôt il y va de la gloire de Dieu et de sa sainte Mère, car ce n'est rien ce qui m'importe, qu'elle soit portée au plus tôt, car il est à propos qu'il l'ait avant qu'il voie plusieurs de messieurs ces confrères, qu'il ne manquera pas de voir au plus tôt dans les délibérations qu'ils prendront; or il est celui dont l'on considère le plus les avis.

Je voudrais bien envoyer quelques bouteilles, un peu grandes, d'encre bonne à Evreux. Je vous prie de me mander si le garçon du messager voudrait bien les venir prendre à Saint-Josse, et lui dire qu'il faudrait les mettre dans du foin, de peur qu'elles ne fussent cassées; promettez-lui de lui donner quelque chose pour ce soin. J'aurais grand besoin de cette encre à Evreux, car après quelque temps celle que l'on y a paraît de telle manière que l'on a de la peine à lire ce que l'on en a écrit, par exemple après plusieurs années; s'il le veut bien, j'en ferai acheter que je tiendrai prêtes.

Je vous prie aussi de faire demander où loge mademoiselle d'Outrebois à Paris, j'ai oublié la rue où elle est; et aussi tâchez de savoir si notre prélat viendra à Paris dans peu.

Je salue madame Anne, madame Simon, mademoiselle de la Forest, tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et vous suis de bon cœur,

Madame,

Votre très-humble et très-acquis serviteur Boudon, le pauvre prêtre de la très-sainte Mère de Dieu.

A Paris, ce 18 janvier, fête de la chaire du glorieux prince des apôtres, saint Pierre.

—

LETTRE LXXIII.

A LA MÊME.

L'on n'est jamais mieux que dans l'état où Dieu veut que nous soyons.

DIEU SEUL.

Mes chères filles,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, vivons et mourons dans cette bienheureuse union, qui s'établit par une entière conformité à sa divine volonté, par la perte de la nôtre, voulant tout ce que Dieu veut, et acceptant dans une parfaite soumission tous les états extérieurs et intérieurs où il plaira à son aimable et toujours adorable Providence de nous mettre, et ne désirant jamais d'autres états; car il est infiniment juste que son bon plaisir divin s'accomplisse, et que tout le plaisir des créatures s'y perde. Mais, de plus, nous ne sommes jamais mieux que lorsque nous sommes où Dieu veut que nous soyons, quelque peine qui nous en puisse arriver, et jamais plus mal que lorsque nous sortons de son ordre, quand nous penserions y être parfaitement bien; demeurons donc pour jamais dans le bon plaisir divin des trois personnes divines de la suradorable Trinité.

J'ai reçu, par la divine Providence, la lettre de madame de Barière que vous m'aviez envoyée. Je me laisse à cette même divine Providence pour prendre soin en sa sainte présence de tout ce qui vous regarde et en particulier de la maladie de madame Anne. Je m'en vas, avec le divin secours, en une église, dédiée à Dieu sous l'invocation des saints anges, tout à l'heure y célébrer les divins mystères à cette intention, et aussi pour madame Aubery, et tous les jours je ne manque pas à invoquer les secours de la divine Providence des trois personnes de la suradorable Trinité sur vous, par la bienheureuse âme de Jésus, par l'immaculée Mère de Dieu, saint Joseph, tous les bons anges et saints.

J'espère de cette bonne Mère que mademoiselle Galland entrera bientôt en condition. N'oubliez pas, s'il vous plaît, à me faire excuser au chapitre général par quelqu'un; c'est le jour de l'octave de la fête de saint Pierre. Il faut mettre à mon adresse, à l'hôtel de Condé, ce que vous aviez oublié de mettre chez M. Martin, secrétaire de Mgr le prince, à l'hôtel de Condé, au faubourg Saint-Germain, à Paris. Voilà comment il faut mettre. Je salue vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et je suis,

Votre très-humble et affectionné serviteur Boudon, l'esclave de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée en sa sainte conception; je voudrais mourir de bon cœur avec le secours divin pour ces vérités.

A Paris, ce 26 de juin, dans l'octave de la fête du grand saint Jean-Baptiste.

—

LETTRE LXXIV.

A MADAME ANNE LEFEBVRE, A EVREUX.

Il est décrié par son évêque. Sentiments

édifiants qu'il témoigne dans cette occasion Il persiste dans la résolution de garder son archidiaconé.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Ni je ne vous oublie, ni je ne veux vous oublier; et j'espère de l'infinie miséricorde de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère que je me souviendrai de vous en leur divine présence éternellement, et cela avec bien de la reconnaissance. Notre bon prélat me décrie ici à Paris de tous côtés; il faut le laisser faire, le bien honorer, en dire du bien, et demeurer en repos. Notre paix sera solide si nous la mettons dans la croix, puisque c'est par le mystère de la croix que toutes choses ont été pacifiées: elle est, ma chère fille, *notre unique espérance*, comme le chante l'Eglise : il est doux d'y vivre, il est encore plus doux d'y mourir; et nous n'avons plus que faire au monde, quand nous cessons d'y souffrir. Le prélat fait ce qu'il peut pour m'obliger à quitter mon bénéfice; mais jamais je n'ai ressenti plus d'ardeur pour le conserver. La croix ne nous doit pas faire quitter les lieux où nous la portons; c'est bien au contraire : s'il y a quelque chose qui nous y doive arrêter, c'est la souffrance. J'espère de la très-sainte Mère de Dieu, et des saints anges, et de nos patrons, qu'on en verra en temps et lieu les fruits précieux. Je vous prie de faire dire neuf messes à saint Michel, à commencer le premier jour de mars, qui sera, à ce que je pense, le premier mardi de carême, en l'honneur des saints anges du diocèse et de celui qui garde le prelat et du mien. Je vous prie aussi d'aller, une fois la semaine, à saint Taurin, pour lui recommander l'affaire de mon bénéfice.

Nous avons recours au ciel, ma chère fille, quand ceux qui nous sont opposés se servent des créatures de la terre, de tous côtés. Une fois aussi la semaine, vous irez à Notre-Dame, comme à la dame et protectrice du diocèse. Tâchez de bien faire la neuvaine des saints anges du diocèse, et leur recommandez l'affaire de mon bénéfice; car mes amis, qui en cela se trompent, à ce que je crois, me persécutent pour le quitter; mais je me sens dans une fermeté tout entière, pour ne le pas faire. Je vous supplie d'envoyer par une voie bien sûre la lettre pour le Neubourg, car elle m'est de conséquence. Je salue très-cordialement madame de Rouves et vos saints anges, et suis, ma très-chère fille, etc.

A Paris, ce 17 février, dans l'octave de saint Aquilin, évêque d'Evreux.

LETTRE LXXV.

A LA MÊME.

Joie intérieure d'une âme qui a renoncé à sa propre volonté pour se soumettre entièrement à la volonté de Dieu.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

La très-sainte volonté de Notre-Seigneur soit notre unique tout par sa glorieuse Mère, les bons anges et les saints. Pour la nôtre, il est juste qu'elle soit mortifiée, et notre grande affaire est d'y renoncer; mais bienheureuse l'âme qui est réellement morte à ses désirs, que l'on peut dire qu'elle n'en a plus! Le grand saint Ignace, après avoir un jour bien considéré ce qu'il pouvait vouloir, son âme, toute perdue dans le pur intérêt de Dieu seul, ne trouva rien qui fût le sujet de ses désirs, sinon la seule gloire de son bon Maître. Disons donc avec le saint Prophète : *Que veux-je au ciel et en la terre, sinon Dieu?* (*Psal.* LXXII, 25.) Dans cet état l'âme ne forme plus de desseins, n'a plus aucune prétention, elle vit sans désirs; tout ce qu'elle fait est de demeurer dans une simple attente de la divine volonté : ainsi elle ne désire rien et elle ne craint rien; tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle se peut imaginer, ne la trouble plus; car voyant toutes les peines qui lui peuvent arriver dans l'ordre de Dieu, (et rien n'arrive sans la divine Providence,) elle est bien aise que la divine volonté s'accomplisse en toutes choses, quoi qu'il lui en puisse coûter : rien désormais n'est capable de lui donner la vaine joie, puisque tout ce qu'il y a de grand, de glorieux, de doux et d'avantageux au monde, ne lui paraît plus rien. Toute sa joie est le bon plaisir divin qui, dans la vérité, fait tout son plaisir : toute l'occupation de sa vie est de ne rien vouloir, pour donner lieu à la très-sainte volonté de Dieu en elle, qui est son très-unique tout en toutes choses. Oh! que cet homme entre dans une paix profonde! Il est très-vrai qu'une partie du paradis tombe dans son cœur. Demeurons donc à jamais dans ce repos par un écoulement de nos désirs dans la divine volonté.

Il me semble que mon âme entre dans un renouvellement de grâce; priez bien pour moi, afin que je n'abuse pas de cette miséricorde. Je salue votre saint ange, etc., et suis très-cordialement, ma chère fille, etc.

A Caen, ce 24 novembre.

TESTAMENT

DE MADAME ANNE LEFEBVRE (27).

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes. Je, Anne Lefebvre, considérant l'incertitude de la vie, et le danger où nous sommes continuellement de la mort, afin de n'être point surprise sans avoir le moyen de faire savoir ma dernière volonté, je déclare présentement

(27) Nous ajoutons ici le testament de Madame Anne Lefebvre, que Boudon dirigeait, et à laquelle sont adressées les deux lettres précédentes, parce qu'il nous a paru propre à édifier, et à faire voir à quel point le pieux archidiacre avait le don de communiquer aux personnes qu'il dirigeait les sentiments de piété et d'humilité dont il était lui-même penétré.

dans cet écrit, que je laisse comme mon testament, que je veux vivre et mourir dans la foi catholique, apostolique et romaine; que reconnaissant que l'enfer m'appartient, et que je ne suis digne que de la colère de Dieu pour un jamais, je mets toute ma confiance aux mérites de Notre-Seigneur Jésus Christ, de qui j'attends la sainte miséricorde, le priant de me faire la grâce de vivre et de mourir en sa divine union. Je lui donne tout ce que je suis, mon corps, mon âme : je recommande entre ses bénites mains mon esprit. Je prie la très-sainte Mère de Dieu de me servir de mère durant toute ma vie, et particulièrement à ma mort, déclarant que je désire vivre et mourir sous sa protection. Je demande pardon à mon bon ange pour toutes mes infidélités, et le supplie, en vue de la douloureuse passion de mon Sauveur Jésus-Christ, de me les pardonner, et de me continuer ses soins, spécialement à ma mort. J'invoque aussi particulièrement saint Michel, saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, et mon glorieux Père (28) saint François. Et pour ce qui regarde les biens temporels, comme le Seigneur m'a fait la grâce de n'en point avoir, je n'ai rien à disposer de ce côté-là. Enfin, je supplie, en toute humilité, tous mes frères et sœurs de se souvenir de ma pauvre âme devant N.-S., et de lui demander miséricorde pour moi.

—

LETTRE LXXVI.

A MADAME SIMON (29).

Il lui donne des avis sur les opérations du démon en elle.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

L'état où vous êtes, qui est un état qui de soi tend à une séparation extraordinaire de la créature, est un effet des plus grandes miséricordes de Notre-Seigneur par sa très-sainte Mère; et quand vous me dites qu'il augmente, cela veut dire que les grâces de Notre-Seigneur croissent en vous, et qu'il y multiplie ses dons et ses faveurs. Toutes les inclinations que vous portez, toutes les peines que vous souffrez, tous les mouvements que vous ressentez, dont vous m'écrivez, sont en vous sans être de vous : ce sont autant d'opérations de l'esprit malin qui, vous crucifiant de la sorte, servira, malgré lui et contre ses perverses intentions, à l'accomplissement des desseins de notre Dieu très-bon et très-miséricordieux sur vous. Il me semble que vous feriez bien de vous servir de M. Delahaye, et vous avez bien fait de lui parler. Il a raison de dire qu'il vous faut exercer dans la pratique de la mortification, car il faut entrer dans les desseins de Dieu sur vous, qui paraissent manifestement par la permission qu'il a donnée au démon de de vous exercer. Si cet esprit malin vous crucifie de son côté, exerçant les ordres de Dieu, il faut que, d'autre part, les hommes servent à Dieu pour la même fin, quoique ce soit d'une autre manière, par amour de sa divine conduite. Votre fidélité doit être plus grande que jamais à ne vous prendre, à ne vous trouver en rien, avec le secours de la divine grâce et sous la protection de la sainte Mère de Dieu, des bons anges et des saints. Cependant il faut quelquefois un peu vous soutenir, non pas en vous-même ni par nature, mais par charité divine. C'est en cette vertu que les créatures doivent quelquefois vous aider à porter vos maux; mais jamais ne le désirez ni ne vous plaignez, quand vous serez libre, d'en être maltraitée. Au reste, adorez et honorez Notre-Seigneur Jésus-Christ, non-seulement tenté par le démon, mais emporté par ce malheureux esprit en plusieurs lieux différents, et livré entre ses mains. Que votre état honore cet état : unissez-vous donc, et demeurez toujours dans l'union de ce divin Sauveur humilié d'une manière si extraordinaire sous le pouvoir du démon. C'est en lui seul que nous trouvons notre force, notre vertu, et il est notre unique tout. De bon cœur, je prends votre volonté et votre esprit pour les remettre entièrement en ses divines mains. Ah! qu'il soit votre protection, la vie de votre vie et votre unique tout en toutes choses!

Dans les moments que vous aurez libres, ayez recours à la très-sainte Mère de Dieu : mettez-vous tout de nouveau sous sa maternelle protection. Ayez recours aux bons anges, et particulièrement au vôtre, à saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël et aux sept esprits *qui sont devant le trône de Dieu et de qui on reçoit la paix* (*Apoc.* I, 4), selon le témoignage de l'Ecriture. Ayez recours au bienheureux P. Jean de la Croix, et sachez que, quand le démon aurait le pouvoir de nous étrangler, en cela il ne nous pourrait pas nuire à l'égard du service de Dieu. Je vous recommanderai demain, avec le secours divin, à l'archange saint Michel, sur la sainte montagne où je célébrerai le saint sacrifice de la messe et où je prêcherai, ce que j'ai fait encore hier au même lieu. Aimons bien les bons anges. Je salue le vôtre et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et suis, etc.

A Rouen, la veille de la fête de l'apparition de saint Michel archange.

—

LETTRE LXXVII (30).

A UNE INCONNUE.

Circonstances de la vie crucifiée et de la mort bienheureuse de la susdite Marie-Angélique de la Providence.

DIEU SEUL.

Ma très-chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sau-

(28) Elle était du tiers-ordre.

(29) Autrement appelée Marie-Angélique de la Providence. Elle mourut à Evreux en odeur de sainteté, le 16 février 1684, et fut enterrée dans l'église des religieuses ursulines de la même ville. *Voyez* sa Vie écrite par Boudon.

(30) On ignore à qui Boudon avait écrit cette lettre, parce qu'il ne s'y trouve point d'adresse.

veur Jésus-Christ. C'est dans cette bienheureuse et divine union que nous avons tout sujet de croire que madame Simon, dite mère Angélique de la Providence, a vécu et a fini sa vie, ce qui est arrivé le 16 de février, à un vendredi, jour tout consacré à la mémoire des douleurs de notre bon Sauveur, elle qui avait été une si belle image de sa sainte passion durant sa vie. La divine Providence, qui dispose de tout, a voulu que nous l'ayons assistée à sa mort, qui a été le précieux moment qui l'a unie parfaitement à la très-sainte et suradorable Trinité, notre principe, notre centre et notre fin. La mère supérieure de nos Ursulines d'Evreux dit qu'elle lui avait déclaré, un an avant son bienheureux décès, le temps de sa mort, et qu'elle avait vu deux anges proche et à côté de leur grand autel, qui disposaient comme de sa sépulture dans le lieu où elle a été enterrée et où elle a passé tant de nuits entières en oraison devant notre grand et divin Maître, au très-saint Sacrement de l'autel. Elle a voulu à sa mort signer encore, comme elle a pu, dans un papier qu'elle m'avait prié de lui dresser, qu'elle mourait la victime du saint Sacrement, et qu'elle était prête de donner son sang pour la défense de l'immaculée conception de Notre-Dame, de sa perpétuelle virginité et de sa divine maternité. Elle a été exercée par les démons jusqu'à sa mort; et quelques heures avant que de mourir, elle souffrait des peines qui ressentaient la rage, et elle me dit qu'il n'y avait plus de miséricorde de Dieu pour elle; ce qu'elle disait par les mouvements de l'esprit malin qui l'agitait, et dont Dieu s'est servi pour punir en elle les plus légères fautes qu'elle pouvait même commettre dans cet état; ce qui m'a paru assez sensiblement, car les moindres fautes où elle se laissait aller dans ce temps étaient aussitôt punies par les tourments que les démons lui faisaient souffrir. Ces fautes étaient comme de demander dans ses maux quelques soulagements qui n'étaient pas nécessaires pour elle.

Aussitôt qu'elle eut expiré, il se fit un grand concours de monde pour venir adorer et bénir Dieu dans sa servante : on lui faisait toucher des chapelets, on lui baisait les pieds, on prenait de ses habits par dévotion, et cela dura jusqu'à neuf heures du soir; ce qui est assez surprenant, car elle n'était connue dans Evreux que de très-peu de personnes. Les écoliers, les enfants même y accouraient en dévotion. L'on fait plusieurs neuvaines sur son tombeau, et Dieu inspire une confiance extraordinaire en sa servante, non-seulement parmi le simple peuple, mais parmi les personnes doctes et qualifiées. Toute la communauté des Ursulines en est merveilleusement touchée, et il y a une dévotion universelle dans toute cette grande communauté envers cette sainte âme.

Elle est décédée à 34 ans; et l'on peut dire *après avoir passé par le feu et l'eau* (*Psal.* LXV, 12), comme parle l'Ecriture, son pauvre corps ayant été consumé par les ardeurs étonnantes d'un feu qui la brûlait au dehors, et étant quelquefois, immédiatement après, plongé dans les rigueurs inexplicables d'un froid qu'on aurait eu de la peine à concevoir. Elle souffrait des peines pareilles à celles des martyrs : les démons la tourmentaient cruellement; il lui semblait qu'on lui coupait les entrailles avec des rasoirs, qu'on lui perçait le corps avec des fers ardents : les marques en paraissaient même visiblement. Les démons la jetaient en l'air comme une balle ; elle avait des douleurs à la tête, comme si on la lui eût percée d'épines, et aux pieds et aux mains, comme si on les lui eût percés de clous; elle souffrait des maux de cœur incroyables. Joignez à cela des veilles continuelles durant des nuits entières, des disciplines qui quelquefois ont duré cinq heures, sans tous les autres instruments de pénitence dont elle se servait. Sa nourriture n'était souvent que d'un simple morceau de pain par jour, et de l'eau pure ; elle ne voyait point le feu durant les plus rudes hivers. Avec tout cela, elle éprouvait des peines intérieures terribles, et toutes sortes de tentations des démons qui lui causaient des désespoirs effroyables : elle pensait être réprouvée, et elle ne voyait que l'enfer : le plus souvent elle ne pouvait pas discerner ce qui était libre en elle, d'avec ce qu'elle souffrait sans liberté : elle croyait consentir et être dans le péché : elle souffrait pour différentes personnes vivantes et décédées, et elle portait les peines qu'elles devaient endurer, notre bon Sauveur la voulant unir à sa qualité de victime pour les pécheurs.

Bénissons, ma très-chère fille, adorons, aimons, remercions et glorifions la très-sainte et suradorable Trinité dans toutes les grâces qu'elle a opérées par Jésus dans son humble servante. Je la prie, prosterné dans mon néant en sa divine présence, qu'elle nous fasse miséricorde, et qu'elle accomplisse ses desseins en nous, par les mérites de notre bon Sauveur en sa fidèle servante. Je prie son saint ange qui l'a gardée, que je salue avec respect, qu'il vous serve d'avocat pour ce sujet. Je salue votre bon ange et tous les saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et suis, ma très-chère fille, etc.

A Evreux, ce 11 mars 1684.

—

LETTRE LXXVIII (31).

A UNE RELIGIEUSE DE ROUEN.

Idée que Boudon avait du sacerdoce.

DIEU SEUL.

Madame,

Je suis bien éloigné de dire la très-sainte messe en toutes façons. Pour offrir le redoutable sacrifice d'un Dieu anéanti sur

(31) Boudon écrivait cette lettre avant de prendre les ordres.

nos autels pour l'amour de l'homme, il faut être sacrifié. Il n'est pas juste pendant qu'un Dieu s'anéantit pour rendre hommage à l'Etre souverain du Père éternel que la créature subsiste.

Aller sacrifier un Dieu et se vouloir conserver et demeurer en soi-même, c'est une chose effroyable. Comme donc ma méchante vie ne me permet pas d'entrer dans l'état d'hostie, je me vois entièrement incapable d'entrer dans le saint et divin état du sacerdoce. Mais ce qui est terrible, c'est que me voilà engagé presque, malgré toutes les oppositions que je porte pour un si angélique état de l'accepter avec tous mes désordres. Il faut, à moins que je ne quitte l'archidiaconé, que je prenne les ordres sacrés. Je m'en vais à Evreux; si la Providence ne nous fait changer de dessein, et j'espère y être les fêtes de la Pentecôte. Comme mon évêque n'y sera pas à ce qu'il m'a dit, je serais bien aise de savoir si on donnera les ordres à Rouen, car n'en ayant encore reçu aucun, je serai obligé d'en prendre, et je tâcherai de me rendre à Rouen pour ce sujet. Je ne sais pas si M. de Vaubreuil a reçu les lettres que vous dites lui avoir envoyées, car je ne l'ai point vu depuis que j'ai reçu les lettres où vous témoigniez en être dans l'incertitude. Comme je suis très-souvent occupé en ville, il s'en alla sans que je le visse, il vint chez nous pour me dire adieu, et je ne l'ai su que longtemps après qu'il s'en est allé. On s'était oublié de me le dire. Je vous supplie de témoigner aux dames Mauger que je suis leur serviteur de bien bon cœur. Il y a longtemps que j'avais prié qu'on leur témoignât comme aussi à la bonne sœur écossaise; je ne m'étais oublié ni des unes ni des autres. C'est le jour de la fête de la bienheureuse Jeanne de la Croix, le jour de l'invention de la sainte Croix que je vous écris. Je vous supplie quand vous verrez la bonne mère Procure des Carmélites, de me recommander à ses saintes prières et de lui dire que je suis tout occupé des créatures, ce qui est bien déplorable. Je m'en vais tout perdre dans mon archidiaconé, ce qui me console, c'est que j'espère que la très-sainte Vierge aura la bonté d'en prendre le soin, car j'entends bien que ce soit elle qui en soit l'archidiacre. Autrement je n'en veux point du tout. Je salue de grande affection madame et mademoiselle de Sens, madame le Moyne et toute sa famille. Je vous supplie de prier la sainte Vierge, l'asile des misérables, qu'elle m'obtienne pardon de mes péchés; comme elle est le refuge des pécheurs, en cette qualité je me jette devant le trône de ses miséricordes pour être assisté de sa faveur, sans cela tout est perdu; je n'ai jusqu'ici mené qu'une vie de damné. Je suis aussi le serviteur très-humble de M. de Troville, je serais bien aise si Dieu tout bon nous donne occasion de le voir. Adieu, priez pour ma méchante vie, afin qu'elle s'amende, et me croyez en Jésus et Marie, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur, etc.

—

LETTRE LXXIX.

A MADAME MADELEINE CHAMOIS, RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE A ROUEN

Charité de Boudon.

DIEU SEUL.

Madame,

Jésus crucifié soit notre unique vie par le très-saint cœur de son aimable Mère. Je vous en recommande la dévotion le jour de la fête, le 8 de février. Je vous écris ce mot pour vous témoigner que j'ai reçu vos lettres, et afin de vous supplier si vous pouvez attendre quelque temps dans le carême, où je recevrai de l'argent et vous renverrai sans faillir celui que vous me donnerez, d'envoyer 15 fr. à Marguerite de ma part, et aussi de donner 12 fr. à M. Burel, que j'ai chargée de lui donner de la part de la révérende mère du Saint-Sacrement, et vous trouverez ici une lettre incluse pour lui, mais vous ne lui donnerez pas si vous ne pouvez lui donner l'argent, car je ne lui écris que pour ce sujet. Si vous pouvez me faire ce plaisir, vous m'obligerez bien fort, car vous voyez que cela presse, et je ne recevrai de l'argent que dans le carême. Vous êtes assurée que je vous renverrai sans doute ce que vous me donnerez. Pour celui que vous m'avez donné, je vous prierai d'attendre encore quelque temps. Vous n'y perdrez rien, comme il est très-juste. Je suis pressé de finir. Priez Dieu pour celui qui est parfaitement, Madame, votre très-humble et affectionné serviteur, BOUDON, l'esclave de Marie, des anges et des saints.

Evreux, ce 19 janvier.

—

LETTRE LXXX (32).

A LA MÊME.

Nouveaux effets de la charité de Boudon.

Madame,

Dieu seul! et en Dieu seul! vive Jésus, vive Marie, vive Joseph avec les aimables et hélas si peu aimés saints anges et saints! Je suis en Dieu seul, madame, votre très-humble serviteur. Le néant et le rien.

P. S. — Je vous supplie de donner la lettre que j'envoie à Marguerite à qui je vous avais prié de trouver quelques hardes à refaire elle-même en propres mains, et le plus tôt que vous pourrez et de ne dire à personne que je lui ai écrit. Vous obligerez Notre-Seigneur. Je vous prie de faire une neuvaine pour demander au Père éternel qu'il fasse connaître l'enfant Jésus et sa sainte Mère au pays des infidèles et qu'il empêche cette année qu'il ne soit tant offensé au commencement de l'année et à la fin; et toujours, et en tout temps oublions-

(32) Nous n'avons que le *post scriptum* de cette lettre, le reste a péri.

nous nous-mêmes pour ne penser qu'aux seuls intérêts de Dieu seul. Je vous prie de saluer madame de Sens de ma part et mademoiselle Angélique que j'honore de tout mon cœur; sa maladie m'a empêché de ne la pas voir à Paris si souvent comme je l'eusse désiré. Les mères Carmélites en sont parfaitement satisfaites. J'ai grand désir qu'elle soit à jamais au Seigneur et à sa sainte Mère. Je salue madame le Moyne et toute sa famille. C'est la veille de mon très-fidèle et très-cher ami, l'aimable disciple bien-aimé, que je vous écris.

—

LETTRE LXXXI.

A MADAME ANNE (33).

Il profite d'une commission pour lui parler de la Providence.

Madame,

Après avoir salué humblement madame Anne et Marie Simon, tous vos bons anges, et tous les bons anges et saints patrons de la ville et diocèse d'Evreux, je vous prie d'avoir la charité de m'envoyer le paquet de linge, et d'y mettre les bas et chausses avec, et s'il y a quelque autre chose à y mettre dont je ne me souvienne point. Pour ma soutane, je crois qu'il n'est pas nécessaire; il me semble que celle que je porte à présent pourra bien me servir encore jusqu'à mon retour. Si vous pouvez m'envoyer le paquet au premier voyage, vous me ferez plaisir, car je pourrai aller à la campagne, avec le secours de la divine Providence, peut-être vers le 20 du mois présent, pour jusqu'à la fin du mois. Je vous prie de ne point oublier à demander le livre *De la divine Providence* à M. Bosguérard, auparavant qu'il s'en aille, car il m'est nécessaire; et c'est un sujet que tous les hommes devraient bien étudier pour le bien connaître, et ensuite pour le bien aimer, et en le bien aimant s'y abandonner sans réserve, en y mettant toute sa confiance et en en faisant son unique appui. Mais la misère des hommes est extrême qui connaissent si peu une Providence dont ils ont un besoin continuel et qu'ils y font si peu d'attention, quoiqu'elle veille continuellement sur eux avec des soins si doux et si puissants, que c'est ce qui surpasse tout ce que l'on en peut jamais penser. Mon adresse est chez Monsieur l'abbé de Thiersault, rue Saint-Nicolas du Chardonnet, à une porte cochère. Je ne vous oublie pas toutes devant le Seigneur et sa très-sainte Mère, dont la dévotion ne peut jamais être assez recommandée, et suis, Madame, votre très-humble et obligé serviteur BOUDON, l'esclave de la sainte Mère de Dieu.

A Paris, ce 6 de juin, fête de saint Norbert.

(33) Madame Anne était une pieuse personne qui assistait Boudon avant Madame de Rouves et Madame Lefebvre.

(34) Cette lettre et les quatre suivantes ont été probablement adressées à M. Bourdon, ecclésiastique d'Evreux, alors à Paris, au séminaire des Missions-Etrangères.

LETTRE LXXXII.

A UN ECCLÉSIASTIQUE

Il lui envoie son démissoire

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes à jamais et pour jamais, et il nous suffit.

Sa divine providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a fait envoyer hier au soir à M. de Bouville, le démissoire que vous souhaitez pour le diaconat, et votre lettre de sous-diacre, afin qu'il vous les fasse tenir, comme vous me l'avez marqué; je crois qu'il n'y manquera pas.

Mes civilités, s'il vous plaît, à MM. les abbés Fiberges et de Brisacier, je me recommande à leurs saints sacrifices et prières afin que Notre-Seigneur me fasse miséricorde pour la gloire de la très-sainte Trinité.

Je salue vos bons anges, à notre ordinaire, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis

Votre très-humble et très-obéissant serviteur BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée en sa sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

A Evreux, ce samedi 17 de mai, jour de la précieuse mort du bienheureux Pascal, Récollet.

—

LETTRE LXXXIII.

AU MÊME.

Pour le même sujet.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes. Voilà tout ce que le temps que j'ai présentement me donne le loisir de vous dire. C'est l'unique chose que vous avez à penser, à estimer, à aimer, à rechercher dans l'ordre sacré que vous allez prendre, mais en toutes choses, mais dans tous les moments de votre vie, voilà où doivent se terminer vos desseins. — Je vous envoie le démissoire et votre lettre de diacre par M. de Bouville. Je voudrais pouvoir vous obliger davantage dans l'union de notre bon Sauveur. Je salue votre bon ange, vous en recommandant la dévotion, et tous les bons anges. Je suis, etc.

Evreux, le 3 février, fête de saint Blaise martyr.

—

LETTRE LXXXIV.

AU MÊME.

Boudon conseille la dévotion aux saints anges; ses désirs d'une vie nouvelle

Dieu seul, etc. Demeurez dans la paix que

cet aimable Sauveur a apportée en terre et que les saints anges y ont publiée, vous exhortant à avoir grande dévotion à ces aimables esprits, à vous entretenir avec eux, et à leur parler dans tous vos besoins avec confiance, à les voir souvent par la foi, particulièrement dans les lieux d'assemblée; car il y a autant de bons anges que de personnes, à les saluer, car c'est un moyen efficace de recevoir de grandes bénédictions du ciel. Je salue avec bien du respect celui qui vous garde, les anges tutélaires et les saints patrons des lieux où vous êtes, du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Ces célestes esprits sont appelés anges de paix, je les prie de vous assister contre tout ce que les hommes et les démons voudraient vous susciter de troubles. Mettez toute votre confiance en Jésus seul, il ne vous manquera jamais. Je me confie en lui qu'il achèvera en vous ce qu'il a commencé. Ne craignez rien dans cette confiance. Si ces messieurs veulent que vous preniez le sacerdoce, il faut que M. l'abbé Tiberge vous donne comme il a fait un témoignage authentique comme vous vous êtes comporté dans le séminaire, car le prélat le désire de la sorte, et vous n'aurez qu'à me l'envoyer, et me donner une adresse pour recevoir votre démissoire. Je salue avec respect ces messieurs, et en particulier M. Charles, le suppliant qu'il prie pour que je ne sois plus, afin que Jésus soit toutes choses en moi, que je cesse de vivre de ma propre vie, afin que je ne vive plus que de la vie de Jésus; joignez-y vos prières. Le 19 de ce mois, c'est le jour de ma naissance et de ma renaissance, j'y ai été fait une nouvelle créature en Jésus-Christ. Ah! Monsieur: *Le cerf ne soupire pas avec tant d'ardeur après les sources des eaux, comme mon âme soupire* (*Psal.* XL, 2) après la nouvelle vie de la nouvelle créature. Il est grand temps, étant âgé de 75 ans. Je salue aussi les bons anges de ces messieurs. Je ne saurais oublier ces esprits célestes, j'en suis plus occupé que jamais, c'est de la part, etc., etc.

A Evreux, ce 1er de l'année, jour de l'imposition du très-doux et du très-saint nom de Jésus.

LETTRE LXXXV.

AU MÊME.

Sainteté du sacerdoce peu connue. Recourir à l'oraison, afin que Dieu daigne vous la faire connaître.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré Cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. La grandeur de la dignité du sacerdoce qui nous approche de si près de ce Dieu de toute majesté, et qui même nous l'assujettit, se rendant immanquablement entre nos mains, se mettant en notre pouvoir toutes les fois que l'on consacre, est quelque chose de si élevé et de si divin, qu'il faut que ce Dieu tout bon et tout miséricordieux nous en cache la grandeur, afin que nous puissions entrer dans cet état glorieux. Un ange en ayant découvert quelque chose au grand saint François d'Assise, jamais il n'osa être prêtre, et cependant il a été la merveille et le prodige des saints. Oh! si les pauvres créatures étaient bien pénétrées des excellences infinies de Dieu! Mais qu'il est peu connu, et souvent même par les prêtres qui l'approchent de si près, et qui par conséquent devraient avoir plus de lumière! *Approchez-vous de lui*, dit le Psalmiste, *et soyez éclairés.* (*Psal.* XXXIII, 6.) Nous sommes tout proche de celui qui est la lumière même, et nous demeurons dans les ténèbres! Ayons donc recours à l'oraison, afin qu'il nous ouvre les yeux, et qu'il veuille, selon la multitude de ses miséricordes, se manifester à nous, nous donner quelque lumière de sa sainteté, et de l'obligation que nous avons d'être saints. L'oraison est le grand moyen pour le connaître; et l'on voit des personnes simples, sans lettres, sans sciences, avoir incomparablement plus de lumières, par leur application à l'oraison, que de très-savants théologiens qui la pratiquent peu. Ensuite la dévotion à l'immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu: elle est cette femme de l'*Apocalypse* (XII, 1), *toute couverte du soleil, qui a la lune sous ses pieds, et qui est couronnée d'étoiles:* tout est clarté en elle; c'est l'astre admirable que Dieu a mis dans son Eglise; « il ne faut pas, » dit son dévot saint Bernard, « en détourner les yeux. » Vous ne pouvez mieux faire, après la très-sainte Mère de Dieu, que d'avoir recours à son époux vierge, le glorieux saint Joseph. Sainte Thérèse assure qu'elle n'a jamais demandé rien à la divine Majesté par son intercession qu'elle ne l'ait obtenu. Les anges sont des esprits tout de lumière, et qui n'ont jamais été dans les ténèbres; leur dévotion est suivie d'une abondance de bénédictions: demandez-leur qu'ils vous obtiennent quelque part à leurs profonds respects. Les séraphins qui en sont les premiers, pour nous marquer leur respect, paraissent en sa présence se voilant la face. Accoutumez-vous saintement à converser avec celui qui vous garde, parlez-lui, entretenez-le de tout ce qui vous regarde, et pour le corps et pour l'âme, et pour le temporel et pour le spirituel; car ils ont soin de nous en toutes nos voies: *Ut custodiant te in omnibus viis tuis.* (*Psal.* XC, 11.) Je salue cet esprit bienheureux, tous les bons anges, etc.

A Evreux ce 14 de mai, fête de saint Pacôme.

LETTRE LXXXVI.

AU MÊME.

Parler, agir, souffrir d'une manière digne de l'Homme-Dieu, auquel nous sommes étroitement unis.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre

bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union qu'il nous faut toujours demeurer, qu'il nous faut toujours agir et souffrir. Comme c'est son divin Esprit qui doit donner le mouvement à toutes nos actions, que c'est cet adorable Sauveur qui doit opérer toutes choses en nous, il faut penser, et y bien penser, combien tout ce que nous faisons et tout ce que nous souffrons doit être saint et divin, puisque toutes nos souffrances et toutes nos actions sont produites par un Homme-Dieu, quand elles sont chrétiennes et parfaites, et qu'elles doivent être dignes d'un Homme-Dieu. Grande et étonnante vérité, mais très-certaine. Ah! il faut donc former tous ses desseins, faire toutes ses actions, parler, converser, souffrir, prier, manger, boire, dormir d'une manière digne d'un Homme-Dieu, puisque c'est lui qui les opère. Or de combien de nos actions et de nos souffrances le pouvons-nous penser équitablement? Je salue votre bon ange, tous les bons anges, etc.

A Evreux, ce 28 d'octobre, fête des saints Simon et Jude, apôtres.

—

LETTRE LXXXVII.

A LA MÈRE ANNE BARDIN, RELIGIEUSE DE LA VISITATION, A NANCY.

Prier pour les âmes du purgatoire : leur appliquer les indulgences de l'Eglise.

DIEU SEUL.

Ma révérende mère,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Sa divine et aimable providence nous faisait écrire ce matin dans la Vie d'une bonne fille d'Evreux (35), dont elle nous donne le mouvement de donner au public la Vie et les merveilles que sa grâce a opérées en elle, afin qu'elle y soit louée, aimée et glorifiée; elle nous faisait, dis-je, écrire les vues qui lui ont été données plusieurs fois de personnes que nous avons connues, et d'une rare probité, qui souffraient étrangement au milieu des flammes purifiantes du purgatoire, et durant un long temps. Ah! c'est que le Dieu que nous adorons est infiniment saint, et que la pureté de l'âme doit être extrême, avant qu'elle puisse lui être unie parfaitement. C'est ce qui nous doit apprendre qu'il faut tout faire et tout souffrir pour ces pauvres âmes, et qu'il ne faut pas se lasser d'en prendre soin, comme il arrive ordinairement. La foi du purgatoire est bien assoupie, aussi bien que des autres vérités chrétiennes. Je vous répète ce que je vous ai dit autrefois : l'un des plus grands secours, pour ces pauvres âmes, c'est l'application des indulgences qu'on leur peut faire, puisque c'est l'application des mérites de notre bon Sauveur. Il faut donc bien savoir ces indulgences et n'être pas négligents dans leur usage ce qui serait une grande infidélité, cruauté et abus de ces trésors infiniment précieux que la divine Providence nous met entre les mains. Hélas! que dirait-on d'un homme à qui l'on aurait donné cent mille écus pour distribuer aux pauvres dans un temps où ils périraient de faim, et qui, par négligence, les laisserait dans ses coffres sans en faire usage! Je n'oublie pas votre chère sœur, ni au saint autel ni ailleurs. Je salue vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de votre institut, etc., et suis, ma révérende mère, etc.

A Evreux, ce 20 février, fête de saint Eucher, évêque d'Orléans.

—

LETTRE LXXXVIII.

A UNE RELIGIEUSE.

Il l'exhorte à souffrir avec patience, pour la considération des peines du purgatoire.

DIEU SEUL.

Ma chère sœur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Tout le bonheur de l'âme consiste dans sa divine union, et on ne peut lui être uni qu'étant parfaitement purifié. C'est à cela que le purgatoire est destiné, dont les peines, dans le sentiment des Pères, sont épouvantables; et il est infiniment juste que la justice de Dieu soit satisfaite. Mais Dieu tout bon et tout miséricordieux, dans l'excès de ses plus grandes miséricordes, fait souffrir les âmes dès cette vie, dont les souffrances leur servent beaucoup à diminuer celle de l'autre vie. Oh! l'heureux purgatoire de la vie présente! et mille et mille fois heureuses les âmes qui y sont purifiées, Dieu tout bon ayant égard dans cette vie à la bonne volonté et à l'amour avec lequel on souffre! Ainsi, peu de peines en ce monde, portées chrétiennement, servent beaucoup plus que plusieurs très-grandes de l'autre vie. Ne soyez donc pas affligée, ma chère sœur, de souffrir dans cette vallée de larmes : loin de vous en inquiéter, de vous en décourager, de vous en abattre, de vous en embarrasser, d'en prendre des scrupules, vous avez tout sujet d'en bénir la divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère, de l'en aimer, de l'en remercier, de l'en adorer, de la glorifier. Je vous regarde comme l'une des plus heureuses personnes de l'état chrétien, et je ne saurais assez vous dire combien votre bonheur est grand.

Je vous remercie pour les honneurs que vous rendez à mon bon ange; je vous assure qu'il en sera reconnaissant. Je salue très-particulièrement celui qui vous garde, tous les bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes, et des personnes qui y sont, la

(35) Marie-Angélique de la Providence, dont il est parlé dans les lettres précédentes.

révérende mère prieure, lui demandant en toute humilité le secours de ses prières, et désirant offrir à Dieu tout bon et tout miséricordieux celles que je peux faire, avec le divin secours, pour elle, pour vous, pour la sœur de la Passion et toute la communauté. Oh! qu'il fait bon converser avec les saints anges! nous en avons les moyens faciles, étant toujours proche de nous, quoiqu'ils ne soient pas aperçus des yeux de notre corps. Je vous recommande singulièrement leur dévotion, qui est une source de grandes bénédictions, et je demeure dans leur union, ma chère sœur, etc.

A Evreux, ce 26 mai, jour de la précieuse mort de la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse Carmélite, dont la divine Providence s'est servie pour faire honorer particulièrement l'enfance de notre bon Sauveur.

—

LETTRE LXXXIX.

A UNE RELIGIEUSE URSULINE DE VANNES

Ne point s'appuyer sur les créatures qui passent : s'attacher à Dieu seul.

DIEU SEUL.

Ma révérende mère,

Dieu seul, Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Ah! ma chère mère, oui Dieu seul, Dieu seul et toujours Dieu seul. Quelques années qui nous arrivent, quelque changement de lieu que la divine Providence nous fasse faire (et elle nous a fait passer l'été dernier en Lorraine), en quelque état que nous puissions être, nous n'avons qu'une seule chose à dire et nous la voulons dire éternellement, avec le secours divin : Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Les créatures passent et elles passeront bientôt toutes pour nous ; bientôt ni leur estime, ni leur amitié ne nous serviront de rien ; bientôt, ni leur mépris ni leur aversion ne nous feront aucun mal : *Le monde passe* (*I Joan.* II, 17), dit la divine parole, et il ne nous en restera rien du tout à la mort. Oh! quelle folie de s'y amuser, et ce qui est encore pis, de s'y arrêter! *Certainement tout homme vivant*, dit le Psalmiste, *est un abîme de vanité* (*Psal.* XXXVIII, 6), et il est vrai qu'on n'y découvre rien de solide. Le Saint-Esprit veut que l'on crie *que toute chair n'est que du foin ou de la paille* (*Isa.* XL, 6); et il nous enseigne que *celui-là est maudit qui en fait son appui* (*Jer.* XVII, 5) : et en effet, comment s'appuyer sur ce qui ne se peut soutenir? O mon Dieu, que l'âme qui est pénétrée vivement de ces divines vérités vit dans un grand étonnement de l'aveuglement incompréhensible de tant de Chrétiens qui s'occupent encore de la créature, qui en recherchent l'approbation, ou craignent de n'en être pas estimés, qui ont tant de respects humains et tant de molles complaisances. Ah! Dieu seul, et toujours Dieu seul ; je ne veux cesser de le dire.

Je salue avec bien du respect la mère supérieure et toute votre chère communauté, dont je me souviens très-particulièrement, comme aussi de M. de Querlivir, vicaire général, et de Mlle de Francheville (36). J'ai oublié le nom de la bonne demoiselle, dont la divine Providence s'est servie pour me nourrir à Vannes ; mais je puis vous assurer qu'elle m'est tous les jours présente devant Dieu, en la présence duquel je ne la veux oublier jamais, étant tout plein de reconnaissance, et plus que je ne puis exprimer, de sa charité vraiment chrétienne à mon égard ; je me souviens aussi particulièrement de sa compagne. Je salue vos bons anges, etc.

A Paris, ce 4 de décembre, fête de la glorieuse sainte Barbe, la patronne de la bonne mort.

—

LETTRE XC.

A UNE RELIGIEUSE.

Nous avons en Jésus-Christ de quoi satisfaire abondamment à la justice divine. Catalogue des ouvrages de Boudon. Sentiments édifiants qu'il témoigne dans sa dernière maladie, et dans l'abandon presque universel qu'il éprouvait.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Qu'il est bien vrai ce que nous enseigne le grand Apôtre, que *Jésus en tout est toutes choses.* (*Col.* III, 11.) Voilà bien de quoi relever hautement nos espérances puisque cet aimable Sauveur étant notre tout, et étant tout à nous, nous avons en lui de quoi satisfaire pour toutes nos dettes à la justice divine et même non-seulement abondamment, mais encore surabondamment. En vérité, une personne qui serait redevable de cent mille écus et qui serait sans bien, sans industrie, sans aucun pouvoir d'en gagner, serait bien à plaindre ; mais si on lui donnait deux cent mille écus, non-seulement elle se trouverait quitte d'une dette si considérable, mais encore elle serait riche, la dette acquittée entièrement ; aurait-elle lieu après de s'inquiéter et de s'embarrasser? Mais voilà, ma chère fille, que l'adorable enfant Jésus Dieu, nous donne dès le jour de sa circoncision douloureuse son précieux sang, dont une seule goutte est plus que capable de racheter, de délivrer un million de mondes de tout ce qu'ils doivent à la justice divine pour leurs péchés, quelque énormes qu'ils puissent être ; et non-seulement une goutte de ce sang adorable, mais par un amour excessif, tout nous est donné sans aucune réserve. Après cela, comment est-il possible de s'inquiéter? Aimons, aimons ce Dieu d'amour ; servons-le en sa divine vertu le reste de nos jours avec un amour noble, fi-

(36) M. l'abbé de Querlivir et Mlle de Francheville, dont il est parlé dans cette lettre, ont établi les retraites à Vannes avec le P. Hubi, Jésuite.

dèle, généreux ; et souvenons-nous que ce Dieu qui est la vérité même nous proteste en l'Ecriture, que dès lors que le pécheur gémira véritablement sur ses crimes, il ne se souviendra plus de toutes ses iniquités. (*Ezech.* XVIII, 22.) O paroles infiniment consolantes ! Aussi c'est le propre de son Saint-Esprit de consoler, de fortifier, d'encourager les âmes ; comme, au contraire, c'est le propre du malin esprit, qui est désespéré sans aucune ressource, de porter toujours au découragement.

C'est en la grâce de cet Esprit-Saint, c'est dans l'union de notre bon Sauveur, de sa très-sainte Mère, et de nos bons anges, que je vous vois tous les jours devant Dieu pour vous offrir à sa miséricordieuse majesté. On sert ses amis auprès de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère, sans leur être présent corporellement, et quelquefois bien plus efficacement. Il y a longtemps que j'ai appris qu'il vaut mieux prier que parler, c'est l'ordre que la divine Providence tient à notre égard plus que jamais. Après cela je vous remercie, ma chère fille, au delà de tout ce que je puis vous exprimer de la charité que cette divine Providence vous inspire pour moi, et assurez-vous que j'en ai toute la reconnaissance possible en sa divine présence. Dieu tout bon et tout miséricordieux sera votre abondante récompense. Regardez uniquement Jésus-Christ dans les services que vous me rendez, et souvenez-vous que c'est lui que vous assistez en me donnant du secours. Quelque changement qui vous arrive, ne craignez rien dans la suite pour cela ; ceux qui cherchent Dieu le trouvent, et en le trouvant on trouve tout ; il n'y a rien à craindre, quand tous les hommes s'élèveraient contre nous.

Voici la liste des livres que la divine Providence nous a fait donner au public.

Le règne de Dieu en l'oraison mentale. Il faut avoir celui de la dernière édition que j'ai corrigée, et où j'ai mis une addition à la fin. Si vous avez l'ancien, brûlez-le ; car j'y ai cité plusieurs auteurs qui en ce temps-là étaient fort en estime, et qui ont été censurés depuis.

La dévotion à l'immaculée Vierge, Mère de Dieu (37).

Vous ne sauriez croire, ma chère fille, la gloire qui revient à Dieu quand on prête de bons livres pour les faire lire ; c'est à quoi je vous exhorte autant que vous pourrez avec le secours divin.

Mon attrait était de me retirer dans un ermitage, mais mes maux ne le permettent pas. La divine Providence, qui prend soin de tout ce qui me regarde, fait que je le trouve au milieu d'Evreux, vivant retiré dans ma chambre où l'on ne vient point me voir, étant dans une grande séparation des créatures, et si grande qu'on aurait peine à le croire dans une ville, car je ne crois pas que le plus chétif artisan y fût comme je suis ; et tout cela par une pure conduite de la divine Providence, ma bonne mère, qui en ordonne de la sorte, ce que j'estime une grâce incomparable. J'ai tant de fois dit : Dieu seul ! Quand à ce que vous voulez qu'on vous dise des nouvelles de notre indigne personne, les médecins m'ont dit que je n'étais en danger de ma vie que vingt-quatre heures par jour ; c'est une descente que ma maladie, qui est incurable, et qui me met toujours en des périls très-grands ; cependant comme je n'ai point de fièvre, je ne laisse pas de subsister, ayant même des intervalles dans mes maux qui m'arrêtent au lit ou sur une chaise depuis plus de quinze mois, sans pouvoir assister que très-rarement au saint sacrifice de la messe, bien loin de le pouvoir célébrer. Je vous remercie encore une fois de vos charitables bontés ; et après avoir salué votre saint ange d'une manière spéciale, tous les bons anges et saints patrons, etc., je demeure inviolablement dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, etc.

A Evreux ce 8 juillet, dans l'octave de la fête de la charitable visite de Notre-Dame.

LETTRE XCI.

A UN INCONNU.

Sur de faux bruits que l'on faisait courir à Evreux.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que je vous écris ce peu de paroles, en attendant que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fasse le bien de vous voir, étant ici beaucoup occupé sous sa divine conduite, pour vous dire que les bruits qui courent à Evreux sont sans raison et sans fondement de raison, et qu'à proprement parler ce sont des bruits de rien, et qu'ainsi s'en mettre en peine se serait se mettre en peine de rien. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux et des personnes qui y sont, dans un profond respect, etc.

Paris, le 3 août, fête de Notre-Dame aux Neiges.

LETTRE XCII.

A MADAME LA SUPÉRIEURE DES RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME DU REFUGE, A NANCY.

Il accuse réception des Mémoires sur la Vie de la bienheureuse Elisabeth de la Croix.

DIEU SEUL.

Ma révérende mère,

Dieu seul, dans l'union de notre bon

(37) Boudon donne ici le catalogue de ses autres ouvrages. *Voy.* ce même catalogue tout au long dans la lettre 52.

sauveur Jésus-Christ. Je reçus hier les Mémoires de la Vie de la bienheureuse mère Elisabeth de la Croix de Jésus crucifié, qui a été élevée d'une manière si admirable à cette union divine, dans la caisse dans laquelle vous les aviez mis, et si un cheveu de notre tête ne tombe pas sans la conduite de la divine Providence, il ne faut pas penser que je n'ai reçu lesdits Mémoires sans la même conduite dans l'octave de l'Immaculée Conception de l'heureuse Mère de Dieu, a laquelle notre bienheureuse Mère avait une dévotion si singulière. Ce sera aussi sous sa protection maternelle, et je ne fais rien qu'avec ce secours, que j'entreprendrai la Vie d'une si sainte créature, et sous les protections des bons anges et des saints. Je me recommande à vos prières et à celles de votre chère communauté que je salue avec respect, afin que vous m'impétriez le Saint-Esprit qui m'anime et qui agisse en moi, en travaillant à cette Vie, car il n'y a rien à attendre que de cet Esprit-Saint. Je me laisse sans réserve à ses purs mouvements, et à la divine volonté pour travailler à cette Vie, quand il lui plaira, en la manière qu'il voudra. La divine Providence nous donne assez d'occupations, ainsi, ma chère mère, il faudra prendre le temps qui nous sera donné, et dans ce temps ce nous sera beaucoup de joie en Notre-Seigneur, et il n'y en a point d'autre véritable que de nous y appliquer. Je crois vous l'avoir mandé, il me semble que l'aimable Providence, ma très-bonne, très-douce et très-fidèle mère, me réserve pour les personnes de croix. Apparemment elle m'arrêtera à Paris, jusque vers la moitié de février, si je suis encore au monde, chez M. Martin, secrétaire de Mgr le prince, à l'hôtel de Condé. Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette union que je salue vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de votre saint institut, de la ville et du diocèse ou vous êtes, et suis ma très-chère mère,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur Boudon, le pauvre serviteur de l'admirable Mère de Dieu toujours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception ; il me serait doux de mourir pour cette vérité, avec le secours divin.

A Paris, ce 11 de novembre, dans l'octave de la fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame.

—

LETTRE XCIII.

A LA MÊME.

Il l'avertit que la Vie de la bienheureuse Mère Elisabeth de la Croix est écrite, et qu'il lui renvoie les Mémoires.

DIEU SEUL.

Ma révérende mère,

Dieu seul dans l'union de notre bon sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette sainte union qu'il faut joindre nos prières pour obtenir de l'auteur de tous les dons par les mérites de notre bon Sauveur, de son immaculée Mère, des bons anges et des saints, la paternelle protection sur l'écrit de la Vie de votre bienheureuse mère qui est présentement en Flandre. Un serviteur de Notre-Seigneur et de sa très-pure Mère m'a écrit que la princesse de Vaudemont qui est à Bruxelles s'en veut rendre la protectrice, mais les guerres y apporteront beaucoup d'obstacles, et je ne sais pas même comment l'on pourra présentement la faire venir à Bruxelles du lieu où elle est, je lui ai écrit que l'on ne se presse pas de peur qu'elle ne fût perdue. Comme je suis sur mon départ de Paris, je laisse vos deux gros manuscrits à une dame de piété pour vous les faire tenir par la voie du carrosse que vous m'avez marqué. Je garde le petit manuscrit, car l'on en pourra peut-être avoir besoin pour soutenir cette Vie, quand elle paraîtra, et ensuite on aura soin de vous le renvoyer, avec le secours divin. Je ne date pas cette lettre, car je la laisse à cette dame que je prie de la mettre à la poste, quand elle aura mis le paquet au cocher ; ainsi quand vous la recevrez, ce sera un signe que le tout sera au cocher, et vous aurez soin de l'y envoyer prendre, quand il sera arrivé à Nancy. Vous me ferez charité de me donner avis à Évreux, par un petit mot, quand vous l'aurez reçu. Je recommande à vos prières et aux prières de toute votre communauté nos visites que nous allons commencer ce carême prochain avec le secours de la divine Providence et sous notre protection ordinaire de l'immaculée Mère de Dieu, des bons anges et des saints. Une petite dévotion de votre communauté, s'il vous plaît, au tombeau de votre bienheureuse mère pour ce sujet, j'y ai grande confiance. Je vous salue toutes, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse où vous êtes, et suis, ma révérende mère,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, Boudon le pauvre serviteur de l'admirable Mère de Dieu toujours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception ; il me serait doux de mourir pour cette vérité, avec le secours divin.

—

LETTRE XCIV.

A LA MÊME.

Cette lettre est encore relative à la Vie de la bienheur. Mère Elisabeth de la Croix.

DIEU SEUL.

Ma révérende mère,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je crois que présentement vous avez les manuscrits que j'ai donné charge de vous renvoyer. Je viens de recevoir une lettre de madame la princesse de Vaudemont qui me mande qu'elle a lu la Vie de la bienheureuse mère, qu'elle en a été touchée et édifiée. Elle prend soin de l'impression, et d'obtenir les permissions nécessaires. En vérité, elle m'a écrit une lettre tout a fait chrétienne : cettre princesse mé-

rite bien que vous priiez pour elle, je la recommande aux prières de toute votre communauté, et je vous prie de recommander l'impression du livre à la divine Providence, sous la protection de l'immaculée Mère de Dieu, des bons anges et des saints. Tout notre recours doit être à cette aimable Providence dont j'admire et bénis la divine conduite, et je vous prie de la bénir avec moi, dans le mouvement qu'elle m'a donné d'envoyer ce livre en Flandre, car on n'aurait pas voulu l'approuver à Paris. L'on me mande qu'il y a de la contradiction dans les temps, les années de la naissance et de la mort de la bienheureuse Mère, et le nombre des années, il est vrai, c'est que les Mémoires des manuscrits m'ont trompé. Vous m'avez déjà envoyé le temps précis de sa naissance, de sa mort, et le nombre de ses années ; mais je ne sais ce que j'en ai fait, c'est pourquoi il est nécessaire que vous preniez la peine de m'en envoyer un autre, et s'il vous plaît, tout au plus tard pour les fêtes de la Pentecôte; car après ces fêtes la divine Providence me prépare un voyage de trois ou quatre mois. Je ne sais s'il ne faut pas payer le port des lettres jusqu'à Paris, afin qu'elles soient rendues à Evreux, vous le saurez de la poste à Nancy, afin que je puisse recevoir le Mémoire sûrement. J'ai recommandé l'âme de notre bonne mère à notre bon Sauveur, mais, ma chère mère, ne cessez pas d'en prendre soin, et votre communauté, les âmes sont quelquefois bien plus longtemps en purgatoire que l'on ne pense, et cependant on s'en oublie facilement. Je salue tous vos bons anges et tous les bons anges et saints titulaires de votre institut, du lieu et du diocèse de votre ville, et suis, ma révérende mère,

Votre très-obéissant serviteur BOUDON serviteur de l'admirable Mère de Dieu, et toujours Vierge, et immaculée même dès le premier instant de sa toute sainte conception. Je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours pour ses vérités.

A Evreux, ce 17 d'avril, veille du jour de la précieuse mort de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, Carmélite.

—

LETTRE XCV.

A MADEMOISELLE AUVRAY.

Eloge de M. Thomas, conseiller au Châtelet, à Paris, et de son épouse.

Je vous supplie de dire à M. Thomas et à madame son épouse, non pas de ma part, mais de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sa sainte Mère, que le grand dessein de Notre-Seigneur tout bon et tout miséricordieux sur eux a été de les séparer même extérieurement des créatures, ce qu'il a voulu faire même à Mme Thomas par une conduite nécessaire et dont elle ne pouvait s'exempter, ce qui est une faveur inestimable. Le démon et le monde feront tous leurs efforts pour les tirer de ce saint état, et particulièrement la famille qui voudrait les avoir auprès d'elle. Mais qu'ils prennent garde à leur grâce, qui est une des plus précieuses que Notre-Seigneur accorde: elle m'est montrée dans un grand jour, comme une grâce tout à fait extraordinaire, et une des plus extraordinaires que j'aie connues depuis que je suis au monde, eu égard à toutes les circonstances. Qu'ils prennent bien garde à ne se rendre pas infidèles à une si grande grâce et à demeurer toujours retirés. C'est ici qu'il faut que le courage chrétien paraisse et se souvenir de ce que le Fils de Dieu a dit : *Si quelqu'un ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses parents, et encore sa propre âme, il ne peut pas être mon disciple : « Non potest esse meus discipulus. »* (*Luc.* XIV, 26) ; c'est-à-dire il n'a que faire d'attendre à vivre et à mourir dans mon service qui demande un dégagement entier. Saluez-les bien tous les deux de ma part et leurs bons anges, s'il vous plaît.

A Evreux, ce 8 juillet, dans l'octave de la fête de la charitable Visite de Notre-Dame.

—

LETTRE XCVI - XCVIII.

A MADAME HENRI, A ROUEN (38).

Il l'exhorte à souffrir la pauvreté par l'exemple de la sainte famille.

DIEU SEUL.

Ma chère sœur,

Vous ne pouvez mieux faire que de vous bien unir à la très-sainte famille de Notre-Seigneur, la considérant, vous trouverez de quoi vous consoler dans votre pauvreté, qui n'en approche pas, quelque grande qu'elle soit ; car encore avez-vous une chambre à vous retirer, et vous n'êtes pas réduite dans une étable sans porte, et ouverte de tous côtés. Vous n'êtes pas obligée de souffrir un grand et long exil parmi un peuple barbare et étranger. Cependant voilà la conduite que la divine Providence tient sur cette famille, Ne devez-vous donc pas beaucoup vous réjouir, si celle qu'elle tient sur sur vous y a quelque rapport? Certes, non-seulement cela doit vous ôter toute peine, mais même vous remplir toute d'une grande consolation. Ah ! qu'il vaut bien mieux être semblable à Jésus, Marie et Joseph en cette vie, pour ensuite participer à leur bonheur dans l'autre, que de vivre à l'aise comme les mondains et périr ensuite avec eux éternelle-

(38) Madame Henri était une pauvre femme de Rouen, dont Boudon prit soin jusqu'à sa mort. Il la recommanda même en mourant aux charités de M. Thomas, conseiller au Châtelet, et son intime ami, qui ne l'abandonna pas. Boudon n'avait rien de caché pour cette âme, pauvre, il est vrai, des biens de la terre, mais bien riche de ceux de la grâce. Il recommandait à ses prières toutes ses bonnes œuvres, et de temps en temps il lui écrivait pour la consoler dans son indigence, et pour la perfectionner dans les vertus les plus sublimes.

ment! Je vous assure que votre bonheur est plus grand que je ne puis vous expliquer. Mais ensuite, ayez souvent recours à cette famille sacrée, pour en tirer de la force dans votre faiblesse, du soutien quand vous vous sentez abattue, du secours dans tous vos besoins, et pour le spirituel et pour le temporel. Adorez tous les jours la divine providence que Dieu a eue sur cette sainte famille, et implorez-en l'assistance sur la vôtre. Vous pouvez continuer de communier, laissant un jour la semaine, et ce jour-là vous en abstenant dans la reconnaissance de votre indignité et que vous méritez d'être privée pour jamais de ce divin Sauveur. Je vous recommande, autant que vous le pourrez, la pensée de ce Dieu fait homme dans ses mystères; la seule vue suffit, ou au moins le souvenir de ce Sauveur en lui-même. Tâchez de vous unir souvent à lui dans toutes vos actions, non-seulement les faisant pour lui, mais avec lui, comme les membres avec la tête; car il est notre chef, et nous sommes ses membres. Plusieurs tombent en de fâcheux inconvénients, parce qu'ils s'oublient trop de ce Dieu de toute grandeur qui s'est fait homme, et ne lui tiennent pas compagnie dans ses anéantissements. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, etc.

A Evreux, ce 7 février, après les premières vêpres de la fête du précieux Cœur de l'Immaculée Mère de Dieu.

—

LETTRE XCIX.

A LA MÊME.

Combien il est avantageux d'être abject en toute manière.

DIEU SEUL.

Ma chère sœur,

La faiblesse qui vous est, d'une manière particulière, si naturelle, vous pourra beaucoup servir, si vous en faites un usage chrétien, à glorifier notre bon Sauveur et sa très-sainte Mère; et il me serait difficile de vous dire combien il est avantageux d'être abject en toute manière, abject dans la petitesse de son esprit, abject dans la faiblesse de son corps, abject dans sa condition, abject dans son état, abject même dans la pauvreté intérieure. Car il y a un malheur, et un grand malheur aux riches de pensées, de sentiments, de belles expressions, aussi bien qu'aux riches de biens extérieurs et temporels. Or, pour faire un usage chrétien de l'abjection, il faut en faire estime, il faut aimer ces voies qui doivent relever nos espérances, bien loin de nous abattre, car l'abattement serait pour lors un effet de notre orgueil; prenez-y bien garde. Mandez-moi toujours ce que vous apprendrez; car Notre-Seigneur et sa très-digne Mère en tirent leur gloire, et ce n'est que dans cette vue que je vous dis de le faire. Si on ne veut pas de vous, demeurez en paix. J'espère rester à Paris, avec le secours de la divine Providence, le reste de l'hiver. Je suis logé à présent en la communauté de Saint-Josse; si je change, je vous le manderai. Je salue votre saint ange, etc., et suis, ma chère sœur, etc.

A Paris, ce 3 décembre, fête de saint François-Xavier.

—

LETTRE C.

A LA MÊME.

Il l'exhorte à porter les effets de la pauvreté dans l'ordre de la Providence, et à avoir recours à ceux qui la peuvent assister. Il la fortifie, par son propre exemple, contre la honte qu'il y a à demander l'aumône.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Vivez, agissez, et souffrez dans la divine union de ce cœur adorable. Unissez-vous à lui en tout ce que vous ferez, en tout ce que vous souffrirez; et souvenez-vous que cet aimable Dieu-Homme a dit *que les oiseaux avaient des nids, et les renards leurs tanières pour se retirer, mais qu'il n'avait pas où reposer sa tête.* (*Matth.* VIII, 20.) Regardez donc votre pauvreté comme un grand don de Dieu, puisque c'est le don que le Père éternel a fait à son Fils bien-aimé. Mais il faut en porter les effets dans l'ordre de sa divine Providence qui oblige à souffrir de la nécessité, et à avoir recours à ceux qui peuvent assister. Les Capucins sont pauvres, les religieuses de Sainte-Claire sont pauvres; ces religieux et ces religieuses vont demander l'aumône: s'ils ne le faisaient pas, de peur d'importuner, ils manqueraient à l'ordre de Dieu. Notre-Seigneur m'a fait la grâce de demander l'aumône dans les églises et dans les rues, et aux portes des maisons; et il m'a bien fallu surmonter, avec le secours divin, la répugnance que j'y avais. En demandant l'aumône, j'ai trouvé des personnes, non-seulement qui ne me regardaient pas, comme vous dites que M. le curé de Saint-Nicolas fait à votre égard, mais qui m'ont rebuté, et qui, donnant l'aumône aux autres pauvres, ne me l'ont pas voulu donner: il faut surmonter, avec le secours divin, votre timidité naturelle qui est opposée à l'ordre de la divine Providence sur vous. Vous devez aller trouver M. le curé de Saint-Nicolas (39), et lui dire vos besoins, et aux autres personnes à qui vous le pouvez. S'il fallait faire quelque chose de plus, il n'y aurait pas à hésiter; tout est donné à la mortification de la propre volonté, de la propre inclination, de la propre humeur

Je vous enverrai un écu à la première commodité; je le laisse à Mlle d'Outrebois,

(39) M. Bosguérard.

elle vous enverra aussi quelque chose à la première occasion, la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me faisant partir demain pour Paris. Il ne faut pas s'arrêter à des choses pareilles à ce que vous me mandez qu'il vous a semblé que je vous parlais. Continuez vos prières à la Mère de Dieu, dame de tout bon secours pour moi, et à honorer mon bon ange dont je vous remercie. Je salue celui qui vous garde, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen et des personnes qui y sont. Votre très-humble et obéissant serviteur, etc.

Le 4 juillet, veille de la fête des joies de la sainte Mère de Dieu, en quelques lieux.

—

LETTRE CI.

A LA MÊME.

S'appuyer sur Dieu seul; ne donner entrée en son cœur à aucune créature.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Heureuse et mille fois heureuse l'âme à qui ce Dieu seul suffit! c'est ce qui fait le bonheur consommé de tous les bienheureux qui sont dans le ciel, qui ne sont appellés *les bienheureux* par excellence, que parce qu'ils ne sont remplis que de Dieu seul. Pour peu que la créature ait d'entrée dans notre cœur, il est misérable, et jamais il ne sera en repos; repos qui est perpétuel, et que toutes les adversités du monde ne peuvent jamais troubler, dans l'âme qui ne veut que Dieu seul : mais il faut que toutes les créatures sortent de notre cœur, et les bonnes aussi bien que les autres. Hélas! notre pauvre et chétif cœur est-il trop grand pour Dieu, pour le partager avec une créature de rien? Demeurons donc à Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Qu'il soit toute notre confiance, et tout notre appui : je vous assure que je serais très-fâché de chercher la moindre consolation dans aucune créature, quelle qu'elle puisse être; et je ne voudrais pas, pour quoi que ce soit, non-seulement y avoir de l'appui, mais l'ombre même du plus petit appui. Redisons-le : Dieu seul nous doit suffire, et *qui a jamais espéré en lui, et est demeuré confus?* (*Eccli.* II, 11.) Donnez-vous bien de garde de vous appuyer sur les petits soins que la divine Providence veut que je prenne de vous. Regardez en cela, comme en toute autre chose, la même divine Providence, la meilleure et la plus fidèle des mères. Ayez soin de me bien recommander à une si bonne mère, à la très-sainte Vierge, et aux bons anges. Elle m'envoie des infirmités corporelles avec lesquelles on peut vivre. J'espère qu'elle me conduira dans huit jours à Paris pour quelque temps. Saluez bien de ma part Mme et Mlle de Frenelle, et leurs bons anges. Je vous écris le 26 mai, jour de la précieuse mort de saint Philippe de Néri. Je suis, ma chère fille, etc.

—

LETTRE CII.

A LA MÊME.

Considérer la divine Providence dans les causes secondes dont elle se sert pour nous secourir.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Il est le véritable appui de tous ceux qui mettent toute leur confiance en lui seul. Vous vous inquiétez trop de moi qui ne suis que le chétif instrument de sa providence, et dont elle se sert en sa grande miséricorde pour vous secourir : il faut toujours regarder Dieu seul, sans s'arrêter à la créature, qui n'est rien en son adorable présence. C'est Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, qui m'a donné et le mouvement de vous secourir, et la bonne volonté que j'espère qu'il me continuera toujours à votre égard. Sa divine Providence nous fera faire nos visites dans les campagnes pendant le carême; et après Pâques j'espère qu'elle nous donnera le moyen de vous envoyer ce qu'elle nous fait vous donner ordinairement. La pauvreté et les souffrances qui l'accompagnent sont des biens inestimables pour l'autre vie, et ceux qui sont pauvres ont des obligations infinies à la divine Providence. Bien loin donc d'en avoir de la confusion, c'est où il faut mettre le haut point d'honneur et de gloire, et ne cesser jamais de remercier Dieu pour un don si précieux. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, ma chère fille, etc.

A Evreux, ce 4 février, jour de la précieuse mort de la bienheureuse Jeanne de France, fondatrice de l'Annonciade de Bourges.

—

LETTRE CIII.

A LA MÊME.

Etre délaissé des créatures, bonheur inestimable. Ne point s'inquiéter des pensées de réprobation.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Voilà par où je commence la première lettre de cette année que je vous écris; et par où je désire, appuyé sur les miséricordes infinies de Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes, sous la protection de son immaculée Mère, ma très-chère et très-fidèle mère, de saint Joseph, de saint Jean l'Evangéliste, de mon bon ange gardien, de tous les bons anges et saints; par où je désire, dis-je, continuer et finir ma vie, pour ne cesser jamais de dire, Dieu seul en trois personnes dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ.

Mais c'est une grande vérité, qu'on ne trouve ce Dieu seul que dans la privation des créatures; et à proportion que leur privation est grande, on jouit davantage de sa bienheureuse possession. C'est ce qui me

fait beaucoup estimer votre état de délaissement des créatures, c'est l'une des plus grandes grâces que nous puissions recevoir; et ainsi, bien loin de nous en affliger, ce nous doit être un sujet d'une consolation inexplicable. Après tout, la mort viendra bientôt; et que reste-t-il des créatures, à celles qui en sont les plus caressées et les plus recherchées? Oh! que c'est une grande grâce que d'être privé de toutes les créatures, et de le souffrir par amour, avant que d'en être privé à la mort, ce qui est une nécessité inévitable!

Les pensées de réprobation qui vous exercent sont les plus grandes marques de votre élection; ne vous inquiétez pas, portez-les en patience, et ne les entretenez pas par des réflexions volontaires. Ayez soin de bien recommander au grand saint Henri, empereur, une personne malade et de haute qualité. C'est de son argent que je vous ai envoyé les neuf livres. J'ai reçu vos deux lettres. Je salue votre bon ange, etc., et suis, ma chère fille, etc.

LETTRE CIV.

A LA MÊME.

Servir Dieu pour Dieu, soit que l'on sente du goût ou du dégoût dans les exercices de piété.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je vous écris l'onzième de février, jour de la fête de sainte Scholastique, mère de toutes les religieuses de Saint-Benoît; dans l'octave de la fête du très-précieux cœur de l'admirable Mère de Dieu, de saint Etienne de Grandmont, l'admirable saint de la divine Providence qui avait placé son premier monastère dans des forêts et des lieux éloignés des hommes sans aucune subsistance, ni d'argent, ni de rente, ni d'aucun autre bien, et cependant ne voulant pas qu'aucun de ses religieux sortît hors de cette solitude pour demander l'aumône, mais qu'ils demeurassent tous dans l'attente paisible des secours de la divine Providence; dans l'octave de la fête de saint Jean de Matha, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité de la Rédemption des captifs. Je vous prie à quelques jours de dimanche ou fête d'aller visiter trois fois la chapelle des Filles de Notre-Dame du Refuge à Rouen (40), et de communier ces jours-là en l'honneur de la très-sainte et suradorable Trinité, le principe, le centre et la fin de toutes choses, pour la remercier par l'âme sainte de Jésus de nous avoir donné la sainte Vierge pour dame de refuge en tous nos besoins, et pour la prier, par cette âme sainte, de me la donner pour dame de refuge pour les visites que je dois faire ce carême. Votre intention sera aussi de communier en l'honneur de saint Jean de Matha et du bienheureux Félix de Valois pour m'obtenir la protection de la très-sainte et suradorable Trinité de Dieu, en l'honneur de saint Etienne de Grandmont pour m'impétrer les secours particuliers de son aimable providence. Je vous conseille d'avoir bien de la dévotion à cet incomparable saint.

Servez Dieu pour Dieu, par la raison qu'il le mérite, sans considérer si vous y avez de l'inclination, du sentiment et du goût, ou si vous y avez de la peine. Oh! l'heureux et saint état qui est sans aucun sentiment! car c'est l'état des anges qui n'en ont jamais, étant de purs esprits : et quand même cela serait arrivé par notre faute, il en faut faire usage; et l'usage sera plein de bénédiction. Cependant, quand Dieu tout bon donne des sentiments pour nous aider dans notre faiblesse, il les faut recevoir avec action de grâces, sans s'en occuper. J'espère de la divine Providence, ma bonne mère, qu'après le carême elle me donnera quelque chose pour vous envoyer. Je salue votre bon ange, etc.

LETTRE CV.

A LA MÊME.

Etre séparé du monde, grâce précieuse; telle a été la grâce de saint Jean-Baptiste.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que je dis toujours Dieu seul, mais avec plus de désir que jamais. Je regarde, ma chère fille, le monde, la vie présente, comme un rien; et je ne saurais assez gémir de m'y être arrêté comme à quelque chose. Oh! que bienheureuse est l'âme à qui notre bon Sauveur, dans la pureté de sa divine lumière, fait connaître son grand et unique tout, et le rien de toutes les créatures! Ne vous affligez pas d'en être séparée, et de n'avoir point de part au monde. C'est la part précieuse que notre bon Sauveur a faite à ses plus grands saints; et l'incomparable saint Jean-Baptiste, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la glorieuse naissance, a eu si peu de part au monde, qu'il a été trente ans dans le désert, sans y connaître personne et sans être connu de personne, y menant une vie selon le monde la plus malheureuse, se retirant dans une caverne, n'étant habillé que de peaux de bêtes, et n'y étant nourri que de miel sauvage et de sauterelles : et après peu d'années qu'il paraît, il finit sa vie par la main d'un bourreau. Voilà le partage de celui dont le Fils de Dieu a dit qu'entre les enfants des hommes il n'y en avait pas eu de plus grand que lui. (*Matth.* XI, 11.) Oh! qu'il fait donc bon de n'avoir point de part au monde, ni à ce que le monde estime et aime! Priez, s'il vous plaît, que je ne vive plus que de la

(40) C'est où l'on retire les filles débauchées.

mort, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul en moi dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, sous la protection de l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, ma bonne mère et maîtresse. Ayez toujours bien soin d'avoir recours à elle, pour vous et pour son pauvre serviteur, et aux bons anges. Entretenez-vous avec votre bon ange quelquefois, et dans toutes vos afflictions et vos besoins parlez lui, comme vous feriez si vous le voyiez visiblement. Je salue celui qui vous garde, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et des personnes qui y sont.

Il n'est pas nécessaire de faire une confession générale pour gagner le jubilé ; et même vous n'en devez pas faire : mais prenez garde de vous laisser aller à la tristesse : il faut servir Dieu dans une sainte joie et vivre dans sa paix ; c'est ce qu'il a laissé en mourant à ses disciples : le démon et la nature corrompue causent du trouble, de l'abattement, du découragement.

Je suis, dans le cœur de Jésus et de Marie, etc.

A Paris, le jour de la fête du grand saint Jean-Baptiste.

—

LETTRE CVI.

A LA MÊME.

S'unir à Jésus-Christ dans toutes ses actions, même dans les plus communes.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Vivons, ma chère fille, et mourons dans cette divine union. Unissez-vous à cet aimable Sauveur en toutes choses sans réserve, dans toutes vos actions, et même les plus viles, comme celles du boire, du manger, du dormir ; dans vos prières, dans vos conversations, dans vos souffrances. L'honneur que nous avons d'être ses membres, et qui nous fait une même chose avec lui, nous oblige etroitement. Son aimable et divine Providence prendra toujours soin de vous : mais confiez-vous uniquement en elle : je ne saurais me lasser de vous le répéter. *Celui-là est maudit*, dit l'Ecriture, *qui fait du bras de chair son appui.* (*Jer.* XVII, 5.) Ne vous confiez pas en moi qui ne suis rien ; mais continuez à prier, et à prendre soin de ma chétive personne, en sa sainte présence, pour sa gloire.

J'ai prié mon charitable hôte M. Thomas, conseiller au Châtelet, logé rue de Bièvre, près la place Maubert, de prendre soin de vous en cas que je meure avant vous ; et la divine Providence lui en a inspiré la volonté : il le fera donc avec son divin secours. Il m'a donné un écu pour vous envoyer ; je vous l'enverrai quand j'en aurai quelque moyen.

Saluez bien Mme et Mlle de Frenelle de ma part, et dites-leur que je me souviens d'elles particulièrement devant Notre-Seigneur. Saluez bien aussi la sœur Catherine, et leurs bons anges. Je salue le vôtre, etc.

A Paris, ce 30 juillet, fête des saintes reliques du diocèse d'Evreux.

—

LETTRE CVII.

A LA MÊME.

Il lui répète que c'est Dieu seul qu'elle doit envisager dans les causes secondaires qu'il emploie pour la secourir.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est dans cette divine union que je vous écris, ne voulant ni rien être, ni rien faire, ni rien souffrir que dans cette sainte union ; mais dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il faut regarder les choses dans la pureté et dans la sainteté de sa divine lumière, il les faut voir comme il les voit. Nous devons donc toujours regarder son adorable Providence en tout ce qui arrive, rien n'arrivant que par ses ordres. Considérez-la donc en mon indigne personne ; c'est elle qui s'en est servie pour prendre soin de vous depuis plus de soixante ans. Ne me regardez pas, moi : je ne suis que le pauvre instrument dont elle se sert ; ainsi appuyez-vous uniquement sur elle. Je le dis par ma propre expérience : c'est la meilleure et la plus fidèle des mères ; elle est toute-puissante pour faire tout ce qu'elle veut, et elle est infiniment bonne pour faire tout pour notre bien : en sorte que dans ses conduites toujours infiniment adorables et toujours infiniment aimables, les plus grands maux deviennent de grands biens. Outre cela, elle ne meurt point, elle est toujours la même. Qu'avez-vous donc à craindre ? Elle vous a assistée avec tant de miséricorde depuis votre jeunesse, elle ne vous abandonnera pas dans votre vieillesse. *Je me confie*, pour vous parler avec l'Apôtre, *au Seigneur Jésus, que celui qui a commencé son ouvrage en vous, l'accomplira.* (*Philipp.* I, 6.) Mais prenez garde de ne vous appuyer que sur la divine Providence. Pas le moindre appui, pas l'ombre du plus petit appui sur aucune créature, quelle qu'elle puisse être. Je salue votre bon ange, etc.

Ce 4 novembre, fête du grand saint Charles.

—

LETTRE CVIII.

A LA MÊME.

Nos péchés nous donnent un juste sujet de craindre ; mais les mérites infinis de Jésus-Christ nous donnent un juste sujet d'espérer.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je me confie en ce débonnaire Sauveur qu'il achèvera en vous l'œuvre de sa grande miséricorde qu'il

a commencée il y a tant d'années. *Qui a jamais espéré en lui* (*Eccl.* II, 11), nous dit la divine parole, *et est demeuré dans la confusion?* Dites-lui, ma chère fille, avec le Prophète-Roi : *Seigneur, j'ai mis mon espérance en vous : que je ne sois jamais confondue. Soyez-moi un Dieu protecteur, et un lieu de refuge pour me sauver. Car vous êtes ma force et mon asile : vous me conduirez et me nourrirez pour la gloire de votre nom. Je remets mon esprit entre vos mains; vous m'avez rachetée, Seigneur, qui êtes le Dieu de vérité. J'ai espéré en vous; je sentirai des transports de joie et d'allégresse dans votre miséricorde. Vous êtes mon protecteur dès ma jeunesse; ne me rejetez pas dans ma vieillesse : ne m'abandonnez pas lorsque ma force s'affaiblira.* (*Psal.* XXX. 1 et seq.)

Retirez-vous dans le cœur infiniment aimant et infiniment aimable de l'adorable Jésus. Ne craignez point dans ce lieu de retraite; il ne vous y arrivera aucun mal, et la mort même vous sera un grand bien. Souvenez-vous que les miséricordes du cœur adorable de Jésus sont infinies, et que, par conséquent, elles sont inépuisables : elles surpassent tous nos péchés, et elles sont infiniment plus grandes. Surtout donnez-vous de garde du découragement et de la défiance des miséricordes de notre bon Sauveur : cela ne peut venir que des démons qui sont des esprits hors de toute espérance.

Vivez et mourez dans les deux dispositions que je vais vous marquer. La première c'est qu'il ne nous appartient que l'enfer : voilà ce que nous méritons, voilà ce dont nous sommes dignes; voilà notre part, notre portion, notre héritage, par les péchés que nous avons commis. La seconde, c'est que les miséricordes du cœur de Jésus nous ouvrent le ciel, et nous délivrent des peines que nous méritons. Ainsi c'est par ses mérites infinis que nous attendons tout et que nous espérons tout; et notre espérance est bien fondée, ayant pour fondement les mérites d'un Homme-Dieu, et tout le sang qu'il a répandu pour nous. Demeurez ferme, avec le divin secours, dans ces deux dispositions, et ensuite espérez tout de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Regardez la privation des secours des hommes, dans l'ordre de son aimable providence sans laquelle rien n'arrive. Croyez que moins il y a de créature, plus il y a de Dieu. A mon goût, une mort me semblerait bien douce, si l'on mourait seul, dans le délaissement de toutes les créatures. Plusieurs divins solitaires sont morts de cette manière. J'espère, avec le secours divin, que je serai présent en esprit à vos maladies et à votre mort, si vous mourez avant que je meure; et qu'ayant pris soin de vous pendant votre vie, j'en prendrai encore soin après votre mort. Il nous la faut attendre incessamment dans l'âge où nous sommes. Il faut aller avec une sainte joie dans le pays de Dieu seul, car il sera après la mort reconnu de tout le monde pour ce qu'il est, soit d'amour ou de force.

Après le cœur de Jésus, ayez bien recours au cœur miséricordieux de la très-sainte Vierge. Elle est appelée par l'Eglise le refuge des pécheurs, la consolation des affligés et le secours des Chrétiens. N'oubliez pas votre bon ange et tous les bons anges, et particulièrement saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, et les autres qui sont du nombre des sept premiers princes qui assistent devant le trône de Dieu, saint Louis votre patron, saint Joseph, saint Jean l'Evangéliste, saint Joachim, sainte Anne et sainte Barbe, patronne de la bonne mort. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 2 d'août, fête de Notre-Dame des Anges.

LETTRE CIX.

A LA MÊME.

En qualité de Chrétiens, nous sommes membres de Jésus-Christ, et c'est lui qui opère et qui souffre en nous.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours dans cette divine union que je vous écris; le Chrétien étant une même chose avec Jésus-Christ en qualité de membre de son corps mystique, comme tous les membres de notre corps naturel ne sont qu'une même chose avec notre tête. C'est une dignité ineffable à laquelle tous les Chrétiens sont appelés et à laquelle ils ne pensent pas. Etre une même chose avec Jésus-Christ, en sorte que l'Apôtre ne fait pas difficulté de dire aux premiers Chrétiens : *Vous êtes le corps de Jésus-Christ* (*I Cor.* XII, 27); quel honneur pour nous! Oui, toute pauvre que vous êtes et peu considérée dans le monde, vous êtes une même chose avec ce divin Sauveur en qualité de l'un de ses membres. Mais ensuite l'on ne pense pas qu'étant une même chose avec Notre-Seigneur, c'est lui qui opère en nous toutes nos actions et toutes nos souffrances chrétiennes, comme l'âme produit tous les mouvements de notre corps en toutes ses parties : elles doivent donc être dignes de celui qui les opère : il faut donc toujours agir et toujours souffrir d'une manière digne d'un Homme-Dieu. C'est à quoi il faut penser lorsque vous agirez et souffrirez. Considérez, si vous pouvez juger raisonnablement, que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vous fait agir et qui vous fait souffrir; si vos desseins, vos conversations, vos paroles, vos prières, et enfin tout ce que vous ferez et souffrirez, si tout cela est digne de lui, et si c'est lui qui opère tout cela.

C'est ce qui m'a obligé de donner au public le dernier livre intitulé : *Le Chrétien inconnu.* Je vous l'envoie et vous le donne; à condition que vous le donnerez de votre part et de la mienne à Mme Dufresne et à Mlle sa fille, que j'honore toutes

deux parfaitement, les remerciant toujours pour les secours qu'elles vous donnent, que la divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère leur inspire de vous donner : elles vous le prêteront dans l'occasion.

Ne sortez point de Rouen pour aller à des pèlerinages éloignés ; vous êtes trop faible pour cela ; mais je vous supplie de continuer vos dévotions à notre bonne maîtresse, pour la gloire de Dieu en mon indigne personne : allez donc dans les lieux de dévotion de la ville.

Je me sers de la main d'un de mes amis pour vous écrire, parce que mes incommodités ne me permettent pas de vous écrire moi-même. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et des personnes qui y sont ; et je suis, etc.

Ce 14 de mai.

—

LETTRE CX.

A LA MÊME.

Boudon, se sentant près de mourir, l'exhorte à se résigner sur cela à la volonté de Dieu, et à lui en faire un généreux sacrifice.

DIEU SEUL.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est dans cette union, ma chère fille, que je vous écris toujours, vous donnant avis, premièrement, que quelque chagrin que l'on puisse se donner à l'égard de quoi que ce soit, ce chagrin ne remédie à rien, comme par exemple, à l'égard de ma mort, si elle était arrivée : et non-seulement c'est un défaut de soumission à l'ordre de Dieu, mais c'est une vraie folie de se tourmenter par des peines qui ne remédient point à nos maux.

Secondement, que regardant les choses dans l'ordre de Dieu, l'on doit voir que c'est lui qui fait toutes choses, puisqu'il nous assure qu'un seul cheveu ne tombe pas de notre tête (*Luc.* XXI, 18) sans sa volonté : or y a-t-il rien de moins considérable que la chute d'un cheveu ? A plus forte raison, la mort n'arrive pas sans sa volonté : c'est donc lui qui la donne. Mais si c'est lui qui la donne, comment ne la pas recevoir, et de tout son cœur, non-seulement à notre égard, mais à l'égard des autres ? Tenez pour certain, qu'à l'exception du péché, c'est Dieu qui fait tout : or, tout ce qu'il fait est infiniment bien fait ; comment ne pas demeurer en repos après cela ?

Je serais fâché que vous allassiez à l'autre monde sans faire le sacrifice de ma vie entre les mains de la sainte Mère de Dieu. Je vous y ai déjà tant exhortée. Faites-le donc, ma chère fille, présentement de tout votre cœur. La sainte Vierge l'a bien fait de son Fils qui était Dieu, et sur une croix. Dites au Seigneur : *Mon cœur est prêt, Seigneur ; mon cœur est prêt.* (*Psal.* LVI, 8.) Je vous offre le sacrifice de la vie de votre serviteur, comme le reste. Faites cela durant trois jours, en l'honneur de la très-sainte Trinité, sous la protection des bons anges et des saints. Foulez aux pieds la nature qui viendra s'y opposer avec ses raisonnements, qui vous dira qu'un autre ne prendra pas soin de vous comme moi. Eh ! qui me donne les mouvements de charité pour vous, ma chère fille, sinon la divine Providence ? n'est-elle pas toute-puissante pour en donner à d'autres comme à moi ? Je vous assure, de sa part, sans aucun doute, qu'on aura soin de vous après ma mort comme devant, si vous me survivez.

Mlle d'Outrebois cherche à vous envoyer cent sols ; mais elle ne saurait trouver d'occasion pour cela à Evreux présentement : à la première occasion elle le fera avec le secours divin ; vous pouvez y compter et emprunter même là-dessus. Je vous supplie de faire une neuvaine à mon intention ; il n'est pas nécessaire qu'elle soit de suite ; pour demander au Père éternel son Saint-Esprit au nom de notre Sauveur Jésus-Christ qui nous l'a promis. C'est un des effets particuliers des soins de la divine Providence sur moi, de m'avoir appliqué dès ma jeunesse par une dévotion spéciale au Saint-Esprit, et d'avoir dès lors crié et bien crié : O divin amour ! ô divin amour. N'oubliez pas mon bon ange, cet esprit tout d'amour. Je salue votre, etc.

A Evreux, ce 20 juillet, dans l'octave de la fête de Notre-Dame du mont Carmel, et du glorieux saint Alexis.

—

LETTRE CXI.

A LA MÊME.

Plus nous sentons de répugnance dans les sacrifices que nous faisons à Dieu, plus ils sont méritoires.

DIEU SEUL.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Qu'il me fasse la grâce, ce Seigneur plein de miséricordes infinies, d'être toujours dans cette sainte union, et de n'en sortir jamais. C'est dans cette bienheureuse union que je vous écris, que le mérite des sacrifices que nous faisons à Dieu n'est pas empêché par la répugnance que nous y ressentons ; mais qu'au contraire, tant plus nous avons de répugnance et d'opposition à sacrifier notre propre volonté, tant plus le sacrifice est agréable à Dieu. Souvenez-vous que dans l'ancienne loi, les sacrifices charnels que l'on offrait à Dieu ne pouvaient être sans de grandes douleurs du côté des victimes, car il fallait qu'elles fussent égorgées ; et elles

n'étaient qu'une figure du grand sacrifice que nous faisons avec Notre-Seigneur Jésus-Christ : or, combien en a-t-il coûté à cet aimable Sauveur? il suffit donc, ma chère fille, que vous lui sacrifiiez dans le fond de votre âme sans réserve, ne vous mettant point en peine des contradictions que vous ressentirez dans votre partie inférieure. Vous vous alarmez trop tôt aux moindres nouvelles qu'on vous dit de ma mort. Souvenez-vous que dans l'état d'infirmité où je suis, on en fera toujours courir des bruits : la divine Providence vous le fera bientôt savoir.

Je vous supplie de continuer la même charité qu'il a plu à cette divine Providence de vous inspirer, qui est de prier, comme vous me l'avez marqué, pour que Dieu soit glorifié en mon indigne personne. Si vous saviez, ma chère sœur, combien le rebut des hommes, et des hommes de piété, est avantageux pour nous et glorieux pour Dieu, vous estimeriez comme une bénédiction incomparable lorsque les créatures vous rebuteraient. Ainsi bénissez la divine Providence du rebut que le P. B.... a fait de vous : apparemment quelqu'un l'a préoccupé contre vous ; et je viens de vous le dire, c'est une grâce : il ne faut plus retourner le voir, puisqu'il ne le souhaite pas.

Vous n'êtes pas seule dans ces états de délaissement et de rebut ; j'en fais présentement une douce et heureuse expérience. Des personnes de haute qualité, qui me considéraient beaucoup, me marquent à présent, dans l'infirmité où je suis, une indifférence extrême, comme si elles ne m'avaient jamais connu ; à la bonne heure, tant moins de créature, et tant plus de Dieu. Cela nous donne lieu de dire, à présent plus que jamais, Dieu seul.

Mlle d'Outrebois a reçu votre lettre, et me l'a donnée : elle vous salue et votre bon ange. Ayez soin de prier pour elle. Notre-Seigneur lui donne une grande charité pour vous.

Je vous écris le 7 août, jour de la fête du grand saint de la Providence saint Gaëtan, qui non-seulement n'a pas voulu que ses religieux fussent rentés, mais même n'a pas voulu qu'ils demandassent l'aumône, attendant les secours dans leur maison : c'est mon saint, mon grand saint, mon très-grand saint. C'est encore dans l'octave de Notre-Dame des Neiges, dans laquelle la sainte Vierge a fait connaître à quoi elle voulait que l'héritage d'un seigneur romain fût employé à son service. La divine Providence a voulu que dès ma jeunesse je fisse la Mère de Dieu héritière de tous mes petits biens autant qu'elle peut l'être dans l'ordre de Dieu, par un contrat en parchemin que nous signâmes tous mes compagnons et moi. Vous pouvez vous en souvenir, car j'étais pour lors chez votre oncle.

Je salue, etc.

LETTRE CXII.

A LA MÊME.

Conseils de direction.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je bénis de tout mon cœur son aimable et infiniment miséricordieuse providence, et je l'adore à genoux, après avoir écrit ces paroles, des secours qu'elle vous a donnés par Mme Aubéry. Mettez toujours en elle toute votre confiance, sans faire aucun appui sur aucune créature, et cela sans la moindre réserve. Dieu seul, et puis rien, rien, rien du tout. Communiez tous les jours, à l'exception d'un jour la semaine, il n'importe lequel; ne vous affligez point, Dieu demande un cœur dans une sainte paix; vous n'avez rien dit qui me fasse peine, en ce que vous me mandez. Mlle d'Outrebois a toujours bien de la charité pour vous : c'est un effet de la divine Providence; il la faut regarder uniquement en toutes choses : elle va me faire aller à Paris pour un peu de temps. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen. Vous avez bien fait de m'apprendre la mort de ces bonnes personnes. Je suis, ma chère fille, votre tout acquis, etc.

A Evreux, ce 5 de novembre, dans l'octave de la fête de tous les saints.

LETTRE CXIII

A LA MÊME.

Il lui annonce un secours.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Son aimable et divine providence, notre bonne et fidèle mère, me fait recevoir votre lettre dans le temps de mes visites, ce qui ne me donne lieu que de vous dire qu'à mon retour des visites, je vous enverrai, avec le secours de la divine Providence, un louis d'or, à la première occasion qu'elle me donnera. Mettez toute votre confiance en elle seule. Je salue avec respect Mlle de Brebion, et quand il lui plaira de m'écrire, je me laisse à l'Esprit de notre bon Sauveur pour lui répondre à ce qu'elle souhaitera. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, ma chère fille, etc.

A Evreux, ce 29 d'octobre, jour de l'octave de la fête du cœur adorable de Jésus notre bon Sauveur.

LETTRE CXIV.

A LA MÊME.

Il lui envoie le secours promis

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je n'ai le loisir de vous dire présentement, sinon que j'ai reçu votre lettre avec les deux autres qui y étaient renfermées, et qu'il y a déjà du temps que j'ai donné un louis d'or pour vous être porté, que l'on ne fait qu'attendre l'occasion que la divine Providence donnera pour les porter à Rouen, à cette bonne dame à qui l'on a coutume de les porter pour vous les donner. Il me semble, s'il m'en souvient bien, qu'elle s'appelle Mme Leblond; quand vous l'aurez reçu, vous me le manderez. Je salue cependant votre bon ange, et suis, ma chère fille, votre tout acquis, etc.

A Evreux, ce 6 d'avril, jour consacré à la mémoire des douleurs de la très-sainte Vierge.

—

LETTRE CXV.

A LA MÊME.

Il lui envoie une nouvelle aumône.

DIEU SEUL.

Ma chère sœur,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est dans sa sainte union pour son honneur et celui de son immaculée Mère, que je vous envoie un écu d'or et une pièce de 30 sous, ce qui fait 7 liv. 9 s. Je suis bien aise que vous les ayez plus tôt que plus tard. La divine Providence m'a donné une occasion favorable pour vous les envoyer par M. Goujon, sculpteur, qui demeure à la Rougemare; vous irez donc les prendre chez lui; si l'on vous demande un témoignage, comme vous l'avez reçu, il n'y a pas de difficulté de le donner.

Je vous prie, à votre commodité, de faire une neuvaine pour obtenir les secours de la très-douce Vierge Mère de Dieu sur moi; mais vous la pouvez faire en deux ou trois fois, si vous voulez; il n'est pas nécessaire qu'elle soit de suite. Vous irez un jour à Notre-Dame de Bon-Secours, un jour à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, un jour à l'église des Carmélites, qui est dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu; vous en irez trois à Notre-Dame de la Délivrance, à Saint-Ouen; une autre fois, à Notre-Dame, et les deux autres jours qui resteront, à quelques églises ou chapelles de la Sainte-Vierge que vous voudrez, ou à quelques-unes de celles que je vous ai marquées.

Je salue votre bon ange, et suis, ma chère sœur, etc.

Ayez soin de prier que Notre-Seigneur, par sa sainte Mère, tous les bons anges et saints, assistent les pauvres Chrétiens qui sont affligés par les Turcs.

A Evreux, ce 16 d'août, fête de saint Roch, et dans l'octave de la fête de l'Assomption de notre glorieuse maîtresse.

—

LETTRE CXVI.

A LA MÊME.

Il l'avertit qu'il lui envoie un nouveau secours.

DIEU SEUL.

Ma chère fille,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Ce petit mot que je vous écris ce jeudi-saint, jour de la mémoire de l'excès de l'amour de l'Homme-Dieu envers nous, qui nous a laissé son corps adorable et son précieux sang pour notre nourriture, est pour vous avertir que je viens, en l'honneur de cet amour immense, et du cœur miséricordieux de son immaculée Mère Vierge, de saint Joseph, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Joachim et de sainte Anne, de saint Henri, de mon ange gardien et du vôtre, des sept premiers princes des anges et de tous les saints, que je viens, dis-je, de mettre entre les mains de Mlle d'Outrebois 10 livres 16 sols pour vous être envoyés, et elle vous les envoie pour être mis entre les mains de la bonne dame dont elle se sert ordinairement, afin qu'elle vous les donne; je ne me souviens pas de son nom, mais vous savez assez qui c'est; vous aurez donc soin de les prendre de cette dame. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, ma chère fille, votre très-humble et obéissant serviteur, etc.

—

LETTRE CXVII.

A LA MÊME.

Il recommande à ses prières une station qu'il devait prêcher à Evreux.

DIEU SEUL.

Ma chère sœur,

Comme la divine Providence, à la faveur de la très-sacrée Mère de Dieu, des bons anges et des saints, nous dispose à prêcher dans Evreux dimanche prochain, jusqu'à la Septuagésime, après y avoir gardé le silence depuis huit ans, il faut que je prie que l'on m'aide à la bénir et à la remercier, et à l'adorer de tout mon cœur dans toutes ses conduites, soit à l'égard du passé, soit à l'égard du présent et à l'avenir; c'est pourquoi je vous prie de communier dimanche prochain, si vous le pouvez, en la chapelle de Notre-Dame de la Délivrance, en l'église de Saint-Ouen pour ce sujet; le dimanche qui suit, fête de Saint-Sébastien, si cela ne

vous incommode pas, à Notre-Dame de Bon-Secours; le dimanche 27, jour de saint Jean Chrysostome, en la chapelle des Vœux à Notre-Dame; le lundi 28, jour de la fête de saint Cyrille, le grand défenseur de la maternité divine de la très-sainte Vierge, aux Carmes ou aux Carmélites où l'on en fait la fête. J'oubliais de vous marquer le mercredi auparavant, 23, le jour de la fête de saint Ildephonse, archevêque, et l'un des saints que l'on appelle les chapelains de la Mère de Dieu, qui a beaucoup écrit pour défendre sa virginité immaculée, et à qui la très-sacrée Vierge donna une chasuble miraculeuse; il a été archidiacre avant d'être archevêque. Vous communierez ce jour-là où il vous plaira; le dimanche d'après, 3 février, encore en la chapelle de la Délivrance, et enfin le dimanche de la Septuagésime, dixième, à Notre-Dame, en la chapelle des Vœux. Je crois, si la divine Providence n'en dispose autrement, que nous pouvons avec son divin secours prêcher à Evreux jusqu'à ce jour-là. Ayez bien soin de recommander le tout à Notre-Seigneur, car ce sont ses affaires; priez-le bien qu'il en prenne soin, et qu'il me fasse la grâce de participer en quelque manière à la grâce des saints et zélés défenseurs de l'honneur de sa très-pure Mère. Sa divine providence prendra soin de vous, ne vous inquiétez point. Je salue votre saint ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, ma chère sœur, etc.

A Evreux, ce 8 de janvier, fête de saint Laurent Justinien, 1679.

LETTRE CXVIII.

A M. LOUVIERS, ECCLÉSIASTIQUE, CHEZ M. SAMSON, NOTAIRE, RUE SAINT-ANTOINE, PARIS.

Agir en tout en union avec Jésus-Christ et d'une manière digne de lui.

DIEU SEUL.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes; c'est dans cette divine union qu'il nous faut toujours demeurer, qu'il nous faut toujours agir et souffrir; comme c'est son divin esprit qui doit donner le mouvement à toutes nos actions, que c'est cet adorable Sauveur qui doit opérer toutes choses en nous, il faut penser et y penser bien, combien tout ce que nous faisons et tout ce que nous souffrons doit être saint et divin, puisque toutes nos contiances et actions sont produites par un Homme-Dieu. Grande et étonnante vérité, mais très-certaine. Ah! il faut donc former tous ses desseins, parler, converser, souffrir, prier, manger, boire, dormir d'une manière digne d'un Homme-Dieu, puisque c'est lui qui les opère. Et de combien de nos actions et souffrances le pouvons-nous penser équitablement! Ce que vous me mandez de la sœur Bayot est considérable, et il est à craindre que cette sainte fille ne soit trompée.

Quand la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'en donnera l'occasion, je lui en ferai savoir mes petits sentiments. Vous ne me donnez point d'adresse, ainsi je ne sais quand je vous enverrai cette lettre.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont; mais après vous avoir remercié de votre bon souvenir de mon bon ange, je n'oublie pas aussi le vôtre,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, etc.

Je crois cependant qu'il faut ménager la sœur Bayot. Sainte Thérèse avait des attachements grossiers assurément avec toutes les grandes grâces que notre bon Sauveur lui faisait, et pour lors elle n'était pas en état de s'en défaire; elle dit que si elle n'eût pas trouvé d'autres directeurs que ceux qui la pressaient sur ce sujet, que cela aurait eu des suites fâcheuses pour elle; mais le saint homme le P. Balthazar Alvarez la laissa sans la presser, et ensuite elle entra dans un détachement parfait.

Je viens de recevoir votre adresse; ne l'oubliez plus une autre fois.

A Evreux, ce 8 octobre, fête des saints Simon et Judes, apôtres.

LETTRE CXIX.

A MADAME DE MONTREUIL, RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE, AU COUVENT DE SAINT-SAUVEUR, A ÉVREUX.

Il compatit à ses souffrances et lui donne des avis.

DIEU SEUL.

Si je ne vous rends pas tous les témoignages des soins que je dois prendre de vous, ma chère fille, je vous en donnerais assurément toutes les preuves si je le pouvais; et si vous étiez dans un autre lieu, j'irais moi-même, sans envoyer personne, savoir de vos nouvelles, mais cela n'empêchera en rien le soin que j'en ai devant Dieu. Je m'en vais célébrer la très-sainte messe pour vous, et nous vous enverrons, ma chère fille, la bénédiction du saint autel. L'on fait bien les affaires spirituelles de ses amis sans leur parler, quand on en parle à Notre-Seigneur qui seul peut y donner bénédiction. Soyez abandonnée à tous ses desseins, que toute votre volonté soit l'accomplissement de son bon plaisir divin, soit dans la santé, soit dans la maladie, ne voulant rien, mais le laissant vouloir pour nous tout ce qu'il trouvera bon. Tenez-vous donc dans une totale indifférence pour toutes choses, vous servant cependant des remèdes et des moyens ordinaires, car c'est sa volonté. L'on m'a dit que vous avez voulu aller à l'église trop tôt; il ne faut pas tant se hâter, soyez plus sage une autre fois. Je prends plus de part que je ne puis vous dire

à tout ce qui vous touche et je compatis beaucoup à votre mal. Il n'est pas vrai que je suis mal avec notre prélat, je suis très-content et très à mon aise, Dieu merci, car je veux tout ce que notre Maître voudra. Aimez bien la sainte Mère de Dieu et les saints anges; je salue le vôtre (41).

—

LETTRE CXX.

LETTRE DE M. BOUDON A MADAME LA SUPÉRIEURE DES URSULINES D'ÉVREUX.

Relation de son voyage d'Allemagne.

DIEU SEUL, DIEU SEUL, DIEU SEUL.

Ma révérende mère,

Dieu seul, Dieu seul, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ; car dans la pure vérité, dans quelque lieu que je puisse être, et dans quelque différence de temps que je me trouve, et dans quelque état que je sois, je ne saurais dire autre chose que Dieu seul: et comment pourrais-je dire autre chose, puisque je ne sais autre chose? Ah! de tout mon cœur, c'est tout ce que je sais, tout ce que je veux savoir, dans le temps et dans l'éternité. Quand Dieu seul est dit, je n'ai plus rien à dire. Ces expressions, *Dieu premièrement, et après, quelque autre chose*, me sont tout à fait à dégoût. Quand Dieu est dit, il me semble que tout est dit, et en premier lieu, et en second lieu, et en troisième lieu, et toujours. Disons-le, disons-le donc uniquement, et dans tout le reste de notre vie, et à la mort, et éternellement après la mort. Dieu seul donc en Allemagne aussi bien que dans toutes sortes d'autres lieux.

Je pensais bien, ma chère mère, tenir caché le voyage que la divine Providence nous y a fait faire, notre vie devant être cachée avec Jésus-Christ, en Dieu: mais cette divine Providence ayant voulu qu'on ait mandé ce voyage en France, ses divins intérêts nous incitent à en parler, puisqu'il lui a plu le faire connaître. Nous vous avouons que c'est avec peine; et cependant nous nous sommes sentis pressés puissamment et plusieurs fois de le faire. N'est-ce point que Dieu tout bon et tout miséricordieux veut que nous racontions les bontés et les miséricordes de son aimable providence? Car quelquefois, dit votre B. P. saint Augustin, Dieu le veut de la sorte; et il enseigne même que pour lors il le faut faire avec grand soin, parce que, dit cet excellent docteur, si la créature y a quelque part, ce n'est pas à elle que la gloire en est due, mais à Jésus-Christ.

C'est aussi ce que je veux faire; c'est la gloire de son aimable providence que je désire vous faire connaître dans cette lettre, dans laquelle vous verrez un petit abrégé d'une partie du voyage qu'elle nous a fait faire; car il nous reste encore plus de temps pour l'achever et pour retourner à Evreux, si elle en dispose de la sorte, que celui qui a été employé depuis qu'elle nous en a fait sortir. Joignez vos prières avec les nôtres, pour demander à notre bon Sauveur la continuation de ses miséricordes, et pour lui rendre grâces de celles qu'il nous a faites. Nous le prions, prosternés en sa divine présence, que cette lettre soit du nombre de celles dont parle saint Augustin, qui jettent le feu du divin amour qu'il est venu apporter en terre, qui répandent la bonne odeur de cet aimable Sauveur, et dont toutes les paroles aillent à lui rendre la gloire qui lui est due, afin que vous et les autres qui sont dans la divine crainte en magnifiiez son saint nom.

Son aimable providence, qui nous sert de la meilleure et de la plus fidèle des mères en toutes sortes d'occasions, nous ayant fait ressentir ses secours d'une manière douce, mais puissante, jusque dans les moindres choses, dans le chemin que nous avons fait de Paris à Metz, nous a donné logement en cette ville chez un conseiller du parlement, dont il y a longtemps que la charité nous est connue; et il nous en donna encore des témoignages pressants avec des bontés toutes singulières. Nous avons eu l'honneur d'y voir le très-illustre prélat qui nous y a reçu avec une charité que j'aurais peine à vous dire, et dont il nous reste une édification très-grande, et une reconnaissance particulière. Nous avons peu resté en cette ville, étant pressé de nous rendre à Strasbourg pour aller en Bavière. Dans le peu de temps que nous y demeurâmes, nous eûmes la grâce de nous y entretenir du royaume de Dieu, et de tâcher, en sa divine vertu, de nous y enflammer de son saint et pur amour, avec les religieuses Carmélites de la réforme de Sainte-Thérèse, avec les religieuses de Sainte-Claire de l'étroite observance, c'est-à-dire les filles de la divine Providence, car elles sont, pour parler avec un grand personnage, tout à la charge de cette aimable Providence, n'ayant aucun bien temporel, et gardant une parfaite pauvreté; avec les religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, et avec les filles de la Propagation de la foi. Mais ce qui nous y a été un effet d'une Providence singulière, c'est le précieux et sacré trésor des reliques de saint Henri, empereur, et de sainte Cunégonde son épouse, vierge. Il faut avouer que ce nous fut un sujet d'une consolation bien particulière en Notre-Seigneur, lorsque allant rendre visite aux religieuses de l'ordre de Saint-Dominique, comme elles avaient lu notre petit livre de *Dieu seul*, et qu'elles savaient que nous portons le nom du grand saint Henri, elle nous dirent qu'elles en avaient le chef, et qu'ensuite elles voulurent bien nous le montrer, et même le mettre à nu entre nos indignes mains, afin que nous eussions la grâce de toucher une relique si précieuse. Il est dans son entier, et il inspire un doux et saint souvenir de l'Esprit-Saint qui l'a animé, et de l'abondance des

(41) Cette lettre n'est point signée, mais elle est de l'écriture de Boudon.

grâces dont il a été rempli. Elles ont été bien spéciales, puisqu'un si grand empereur a vécu et est mort vierge avec sainte Cunégonde, son épouse, dont le chef est aussi gardé au même lieu; et cela au milieu des délices d'une cour florissante. Mais il avait une protection puissante de la Vierge des vierges, à qui il avait une dévotion admirable; et l'une de ses pratiques, arrivant à Rome, était de passer la nuit entière en oraison en l'église de Sainte-Marie Majeure, dans laquelle il a reçu des grâces très-extraordinaires de cette Mère de bonté. Nous avons encore regardé les reliques saintes que l'on nous a montrées dans le commencement de notre voyage, comme un effet de la divine Providence, en ce qu'allant en Allemagne, l'on nous faisait honorer les reliques d'un saint qui en avait été empereur, et auparavant duc de Bavière, qui était la partie d'Allemagne où nous devions nous rendre.

De Metz, la divine Providence nous mena à Nancy, où nous n'eûmes que le loisir d'y passer un jour; et ce fut le jour de la Pentecôte. Une bonne et vertueuse veuve nous y a logé avec une grande charité; et notre bon Sauveur nous y fit la grâce d'aller le matin de ce jour, parmi les fidèles, faire un petit pèlerinage à un demi-quart de lieue, ou environ, de Nancy, à une chapelle dédiée à Dieu sous l'invocation de Notre-Dame de Bon-Secours. Nous y célébrâmes les divins mystères, et nous y laissâmes de quoi avoir un cierge d'une livre pour faire brûler devant l'image de la très-heureuse Vierge, la mère de tout vrai secours. Nous passâmes l'après-dîner chez les religieuses de Notre-Dame du Refuge. C'est dans ce lieu qu'est enterrée leur sainte fondatrice, la vénérable mère Elisabeth de la Croix de Jésus, qui a été un des prodiges de sainteté de notre siècle, et que la toute-puissance de Dieu honore de miracles étonnants. Nous estimons à une grâce singulière de ce que la divine Providence s'est voulu servir de nous, chétif instrument que nous sommes, pour donner au public la Vie d'une si admirable créature, et dont la vie n'a été que croix continuelles.

Le lendemain nous partîmes pour Strasbourg, ne pouvant différer notre voyage; car étant jour de fête nous ne devions pas nous mettre en chemin, si la nécessité de la voie publique que nous prenions ne nous y eût obligé.

Etant arrivé à Strasbourg et descendu dans une hôtellerie luthérienne (et je ne sais s'il y en a d'autres dans cette ville), la divine Providence, notre bonne mère, nous logea chez les Pères de la Compagnie de Jésus. Ce sont ces Pères qui ont soin du séminaire du diocèse; et dans ce séminaire, les ecclésiastiques y sont fort bien instruits des matières de controverse, ce qui est une chose tout à fait nécessaire dans ce pays-là: ils y font de très-bonnes études en théologie, ils y sont élevés dans la piété, et ils y sont nourris et entretenus même d'habits, sans qu'il leur en coûte rien. Les Pères Jésuites n'ont point d'autre église que la cathédrale, et ils y font leurs exercices de piété. La cathédrale est une grande et magnifique église, où l'on voit une des plus belles tours de l'Europe. Elle a été possédée par les luthériens plus d'un siècle: la piété du roi l'a fait rendre aux catholiques; et l'on peut dire avec vérité que la divine Providence se sert des armes victorieuses d'un si grand monarque pour abattre l'hérésie et faire triompher la religion (42). Les dimanches on y fait deux sermons, l'un en notre langue, et l'autre en allemand; ce sont deux Pères Jésuites qui les font. De plus, le Père recteur fait la controverse avec une bénédiction merveilleuse. Les luthériens sont étonnés d'apprendre les vérités que notre foi enseigne; car leur malheur est qu'on leur en impose sans cesse, leur faisant croire que nous sommes dans des erreurs épouvantables, ce qui leur donne de l'horreur de notre sainte religion. Tous les jours il s'en convertit, et vous ne sauriez croire la bénédiction que Dieu donne aux travaux des Pères Jésuites: certainement l'on peut dire que le doigt de Dieu y agit. Le jour que nous partîmes de cette ville, neuf personnes devaient faire profession de la foi catholique. Plusieurs même de leurs faux pasteurs se convertissent. (Les luthériens les appellent *pasteurs*, et non pas *ministres*, comme les calvinistes.) C'est une grande consolation pour les fidèles d'avoir vu le Père recteur dans la grande église de Strasbourg monter en chaire, et deux pasteurs luthériens à ses deux côtés renonçant publiquement à leur hérésie. L'on a vu dans cette même église, des soldats, des capitaines, et d'autres officiers hérétiques, abjurer publiquement leurs erreurs; et il y a même eu des commandants qui, dans leur abjuration, ont fait des discours publics si touchants, que les premiers officiers n'ont pu s'empêcher de pleurer de joie devant tout le peuple. C'est une chose merveilleuse, mais très-édifiante de voir le zèle des soldats catholiques. Quand quelques-uns de leurs camarades ou de leurs officiers se convertissent, on les voit s'assembler dans l'église à grandes troupes et en fort bel ordre, pour assister à l'abjuration: on conduit les nouveaux convertis avec quantité de flambeaux allumés; on fait sonner le carillon aux cloches de la cathédrale; les orgues jouent; toutes les personnes les plus considérables s'y trouvent: il n'y a rien de plus touchant. Le jour que nous partîmes, le Père recteur nous dit que la cavalerie devait monter à cheval et l'infanterie se mettre en bel ordre proche la cathédrale, pour rendre plus solennelle la profession de foi de l'un des officiers.

La procession du très-saint sacrement se

(42) Strasbourg se rendit au roi le 30 septembre 1681. Il y avait alors cent cinquante-deux ans que la cathédrale était aux luthériens.

fait avec pompe, et ces pauvres luthériens sont dans leurs chambres, dont les fenêtres sont pleines jusqu'aux toits pour la regarder passer, tous dans un grand respect. Présentement leurs pasteurs ne veulent plus disputer avec les Pères Jésuites, et ils renvoient leurs ouailles qui ont des difficultés sans vouloir entrer en conférence, leur disant qu'ils se contentent de prêcher la parole de Dieu, sans se mêler de controverse. Cependant les faux pasteurs prêchent tous les jours dans leurs temples, je dis les jours ordinaires que l'on appelle ouvriers ; ce que j'ai remarqué non-seulement dans Strasbourg, mais dans les autres villes luthériennes. Hélas! si le faux zèle d'une religion hérétique donne une si grande et si longue attention à ces misérables pasteurs, que devrait faire le zèle des véritables pasteurs dans la religion catholique? Il y aurait ici bien sujet de soupirer. Ce qui est encore très-remarquable, c'est que plusieurs des soldats ou officiers convertis le sont en toute manière, à l'égard des mœurs aussi bien qu'à l'égard de la doctrine : ainsi l'on en voit qui ne faisaient que blasphémer le saint nom de Dieu, qui ne jurent plus, et qui sont entièrement modérés en leurs paroles et en leurs actions. Plusieurs villages tout entiers se sont convertis.

Nous eûmes une consolation très-grande en Notre-Seigneur en célébrant les divins mystères dans la cathédrale, d'y voir les intérêts de notre grand Maître rétablis, d'y voir rétabli le très-saint sacrifice de la messe qui y avait été anéanti depuis tant d'années. Il y a dans cette ville un monastère de religieuses de la Visitation de Sainte-Marie, qui sont venues de la Franche-Comté. Comme elles entendent notre langue, nous allâmes les voir, et la supérieure, qui est à présent une princesse de la maison de Bade, ayant bien voulu faire venir toute la communauté à la grille, cela nous donna lieu de nous entretenir avec les bonnes religieuses du royaume de Dieu et nous en avons reçu une très-grande édification ; car cette bonne princesse supérieure et les autres nous ont parlé dans les sentiments de l'Evangile, dans l'estime de Dieu seul et dans un grand mépris du monde et de tout ce que le monde estime.

Dans ce temps-là, la personne à qui madame la duchesse de Bavière avait donné ordre de nous conduire vers Son Altesse sérénissime, étant arrivée, nous fûmes obligé de quitter Strasbourg, ce que nous n'eussions pas fait sitôt; mais comme l'on avait un carrosse pour nous mener, il n'était pas à propos de différer. Nous vous parlons avec confusion de cette manière de voyager ; car elle ne va guère à un pauvre ecclésiastique comme nous sommes : mais la nécessité nous a obligé de la prendre, n'ayant pas de forces suffisantes pour aller à pied, comme c'est le propre des pauvres. Cette confusion nous a été et nous sera d'une durée perpétuelle, Son Altesse nous donnant toujours un carrosse pour faire nos voyages; et sa charité est si grande, qu'elle voudrait nous en donner un pour nous reconduire non-seulement à Strasbourg, mais même dans les lieux de France où nous mènera la divine Providence à notre retour ; ce que nous n'avons garde d'accepter que dans l'Allemagne, trouvant assez de commodités publiques en France pour les voyages.

La divine Providence nous ayant fait sortir de Strasbourg, nous sommes entré dans un pays tout luthérien, et où par conséquent il ne nous fut plus possible de célébrer les divins mystères. Ce nous était une douleur de voir un grand pays entièrement hérétique, d'y voir nos églises possédées par ces gens-là ; les maisons presbytérales par leurs pasteurs, leurs femmes et leurs enfants ; les grands biens ecclésiastiques par les princes et les républiques. Adorons ici, ma révérende mère, les jugements de Dieu. Les ecclésiastiques, les religieux, les peuples étaient dans d'étranges déréglements, quand le misérable Luther, qui était religieux Augustin, commença à s'élever contre la sainte Eglise. Ces déréglements lui donnèrent occasion de crier à la réforme des abus; mais des abus il alla à la véritable doctrine, et ainsi il perdit tout. Cependant voilà ce qui a attiré la juste colère de Dieu sur ces pays. Les peuples avaient quitté le Dieu de toute grandeur et de toute bonté, par leurs péchés; et il les a justement abandonnés. Les ecclésiastiques et les religieux étaient dans le désordre : Dieu juste s'est retiré d'eux ; ils employaient leurs biens en de folles dépenses et Dieu leur a ôté leurs biens, leurs maisons, leurs églises et les a abandonnés à ses ennemis.

Il est bien difficile de n'être pas touché, passant par les villes et les villages, de voir toutes les églises entre les mains des luthériens; et il y en a de fort belles. Ils conservent encore l'usage de sonner les cloches dans les temps qu'on les sonnait lorsque la religion catholique y florissait : ainsi ils les sonnent le matin, à midi et le soir, comme on le fait parmi nous pour faire réciter l'*Angelus*. Ils les sonnent même vers les trois ou quatre heures après-midi, qui est le temps de vêpres ; et cela même les jours ouvriers et dans les villages, comme nous l'avons vu en passant par ces lieux-là : mais les jours de fêtes, ils sonnent très-souvent, et quelquefois de demi-heure en demi-heure, afin que les peuples aillent à la prière.

Il y a des lieux où ils ont dans leurs chambres des images de Notre-Seigneur, et même de la très-sacrée Vierge. Nous en avons vu qui saluaient avec respect toutes les croix qui étaient sur le chemin. Nous avons vu à la porte d'une grande et belle église toutes les images des saints qu'ils y ont conservées. Il y a certains endroits où les pasteurs communient les peuples revêtus de surplis. Il y en a d'autres où ils célèbrent la messe avec des chasubles et les autres ornements dont se sert la sainte Eglise, et où ils chantent vêpres, mais dans leur langue naturelle, quoiqu'en d'autres ils se

servent encore de la langue latine. Le commun des peuples est d'une grande bonté naturelle; et quand les religieux mendiants passent par leur pays, ils y sont bien reçus : ils les logent et les nourrissent fort bien. Ils sont bien aises qu'on leur parle de Dieu; ils écoutent volontiers ce qu'on leur dit. Quand ils voient quelques religieux ou ecclésiastiques qui paraissent d'une grande piété et d'une grande mortification, ils les estiment et les honorent, et même dans les hôtelleries. Oh! qu'il serait à désirer, particulièrement des ecclésiastiques et des religieux, que nous pussions tous dire en vérité : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu.* (*II Cor.* II, 15.)

Mais voici une réflexion que j'ai faite dans les pays luthériens par où j'ai passé. Il n'y a rien de plus propre que leurs villes, rien de plus agréable. Toutes les chambres des maisons sont percées de toutes parts, et ainsi dans un beau jour. Il y a des vitres tout autour qui sont peintes d'un beau vert, ou de quelque autre couleur. Mais ce qui est assez particulier, c'est que l'on voit la même chose dans la plupart de leurs villages : les chambres sont toutes boisées et fort propres; et ce qui est rare à cet égard en France, et qui coûte beaucoup, est entièrement commun dans ce pays. Voilà de quelle manière Dieu traite les hommes qui lui sont opposés : il leur donne pour partage les délices de la vie et les biens de la terre. Oh! quel malheur d'avoir ses aises en ce monde!

Je considérais encore le grand soin qu'ils prennent pour obvier à tous les accidents fâcheux qui leur pourraient arriver. Ils ont, dans les clochers et les tours de leurs temples, des hommes qui veillent incessamment, et qui, à toutes les heures, sonnent autant de coups d'une cloche que l'horloge a sonné d'heures. Les soirs, vers la fin du jour, il y a des personnes qui vont crier dans les places et de rue en rue : *Prenez garde au feu; donnez-vous garde du feu.* L'on fait la même chose la nuit. Ces soins me touchaient beaucoup, dans la pensée que j'avais des maux et des feux de l'éternité qui ne finiront jamais. Hélas! disais-je en moi-même, quels soins les hommes ne prennent-ils pas pour éviter des maux passagers qui ne sont rien comparés aux éternels, pendant qu'ils sont dans une insensibilité terrible à l'égard des peines qui dureront toujours! Je me souviens, à ce sujet, de ce que j'ai remarqué à Evreux, durant le temps que la ville de Rouen était infectée de peste. Il y avait des gardes à toutes les portes de la ville; on ne laissait entrer personne que sur de bons témoignages; on faisait des prières publiques dans les églises; et, ce qui est assez remarquable, on avait dressé des oratoires dans les rues; les enfants s'y assemblaient pour y invoquer le secours de Notre-Seigneur et de ses saints, et tout cela pour éviter une maladie contagieuse au corps. Mais, ô mon Dieu! que fait-on pour se préserver de la peste des âmes, pour ne pas tomber dans le péché, ou pour s'en tirer avec le secours de celui en qui nous pouvons tout? Hélas! les péchés et les crimes règnent dans Evreux; les âmes y vont dans leur perdition éternelle : qui s'en met en peine! qui y donne ordre! fait-on rien qui approche de ces grands soins que l'on se donne pour éviter une maladie corporelle? où sont les gardes? qui veille? qui crie? qui craint? qui se met en peine pour empêcher ou pour détruire le péché? Oh! l'aveuglement! oh! l'insensibilité des hommes, et des personnes qui se disent chrétiennes, c'est-à-dire des gens qui croient un Dieu, un paradis, un enfer, une éternité, une éternité, éternité qui ne finira jamais!

Que la divine providence de ce Dieu de l'éternité soit bénie à jamais. Elle nous fit arriver à Ulm, qui est une grande ville luthérienne, la veille de la fête du très-saint Sacrement; et ce nous fut une singulière consolation d'apprendre que la même divine Providence y avait conservé une maison catholique de religieux qui appartiennent à l'ordre teutonique. Nous allâmes donc les voir dès le soir, pour pouvoir célébrer le très-saint sacrifice de la messe le lendemain de grand matin, ce que nous n'avions pu faire depuis quelques jours. Ces bons religieux nous dirent qu'ils ne célébreraient cette grande fête que dans huit jours, et en effet, nous les entendîmes faire l'office de la Pentecôte. C'est que la réforme du calendrier n'ayant pas été reçue dans les pays hérétiques, parce qu'elle avait été faite par l'ordre du Pape, ces religieux sont obligés en cela de se conformer à l'usage du lieu (43). Leur église est dédiée à Dieu, sous l'invocation du grand archange saint Michel. Nous en eûmes de la joie, et de voir que la divine Providence avait toujours conservé le sacrifice de la religion au milieu d'une ville toute hérétique.

Le lendemain la divine Providence nous fit entrer dans le pays catholique, où nous remarquâmes le zèle des peuples pour le grand mystère de notre religion; et le jour suivant, elle nous conduisit dans le lieu d'où nous vous écrivons, que l'on appelle Tirckeim : c'est un village du diocèse d'Ausbourg, où Leurs Altesses sérénissimes Mgr le duc et Mme la duchesse de Bavière ont une maison de campagne, et où ils étaient depuis quelque temps (44). On appelle, en Bavière, *ducs* les frères du prince électeur. Le prince Maximilien, qui est

(43) Le Pape Grégoire XIII réforma le calendrier Julien en 1582, de concert avec tous les princes catholiques, et en publia un nouveau, dans lequel on retrancha dix jours sur cette année-là. Quoique cette réformation fût d'une nécessité absolue, cependant, comme elle émanait du Pape, les protestants ne voulurent point la recevoir. Ce n'est qu'en 1700 que le corps des protestants d'Allemagne l'a adoptée, toutefois avec quelque différence sur la manière de déterminer la Pâque.

(44) Maximilien-Philippe, landgrave de Leuchtenberg, duc de Bavière, dont Boudon parle ici.

frère du feu électeur et oncle du jeune prince, et qui a été administrateur de l'Etat pendant la minorité du jeune prince, a aussi une principauté dont il est souverain : c'est lui qu'on appelle présentement le duc de Bavière.

Nous fûmes reçu de Leurs Altesses avec des bontés toutes particulières. Mgr le duc est un prince d'un rare mérite, d'un grand esprit, d'un grand jugement, et qui a toutes sortes de belles qualités, lesquelles se trouvent aussi dans Mme la duchesse. Mais toutes ces choses ne me touchent guère : ce que j'admire dans le prince et la princesse, ce sont les dons, les mérites excellents et abondants de la grâce, dont il a plu à Dieu de les combler. Ils ont fait orner magnifiquement l'église de ce village ; elle est dédiée à Dieu, sous l'invocation de sa très-sainte Mère : ils y ont fait faire sept autels qui sont fort beaux, où l'on gagne les indulgences des stations de Rome : il y a orgues et musique; mais, à ce que nous apprenons, c'est ce qui est ordinaire dans les villages de ces lieux-ci, où il y a des orgues et la musique même. Mgr le duc a fait bâtir dans le village une chapelle très-propre en l'honneur de saint Bennon, évêque, que la Bavière a pris pour son patron. Mme la duchesse, au retour de son voyage à Lorette, a fait aussi bâtir une chapelle en l'honneur de la Mère de Dieu, qui est de la même forme que celle de Lorette, et va y faire bâtir un couvent de Capucins tout joignant, pour avoir soin de la chapelle, et pour y servir à l'instruction des bonnes gens de la campagne. Elle y fera de plus édifier une église pour ces religieux, qui sera dédiée à Dieu, sous le titre de l'Immaculée Conception de sa très-sainte Mère. Il y a encore, dans le village, une chapelle sous l'invocation de saint Léonard.

Tous les jours l'on récite les litanies de la très-sacrée Vierge dans cette chapelle, et Leurs Altesses et leur suite ne manquent pas d'y assister. Tous les jours elles assistent à la célébration de plusieurs messes, et quelquefois de trois. Elles assistent toujours aux offices qui se célèbrent dans l'église du village ; aux premières vêpres la veille des dimanches et des fêtes ; et les jours, après avoir assisté à une messe particulière, elles assistent encore à la grand'messe, au sermon, aux secondes vêpres et au chapelet que l'on récite toujours hautement à la fin des vêpres : puis ensuite, ces jours de dimanches et de fêtes, elles vont à la chapelle de Lorette où les peuples les suivent, pour assister aux litanies qui ces jours-là se disent immédiatement après.

Nous pouvons bien appeler avec justice cette cour une cour sainte. Des seigneurs de grande qualité nous ont dit que dans la Bavière, Leurs Altesses y sont estimées, aimées et honorées d'une telle manière, que l'on aurait de la peine à l'expliquer. La cour du feu électeur était aussi parfaitement réglée : mais présentement les choses ne sont pas de même ; car le jeune électeur, qui n'a qu'environ vingt-trois ans, pense à se divertir, et vit d'une tout autre manière. Quel malheur pour l'autre vie d'avoir été grand en la vie présente, à moins que d'une grâce très-particulière! Oh! qu'il fait bon être bien petit, être peu de chose dans le monde, et même n'y être rien du tout! Oh! que bienheureux sont les pauvres, les abjects, ceux qui souffrent, qui sont dans la douleur! C'est ce que nous voyons dans les pauvres gens de la campagne de ces lieux-ci, et ce que nous apprenons des autres lieux de la Bavière : les bonnes gens ont une foi admirable, une confiance en Dieu qu'il nous serait difficile d'expliquer; et l'on peut penser avec sujet que c'est l'une des causes des secours extraordinaires que la Providence leur donne fréquemment dans tous leurs besoins. Aussi ont-ils recours à sa divine bonté en toutes choses ; et les Pères Jésuites, qui sont beaucoup employés selon leur institut à leur rendre toute sorte d'assistances spirituelles, nous en ont parlé avec admiration. Les Pères capucins nous ont dit la même chose. Nous les voyons ici à l'église dans une modestie qui nous a surpris; et l'on n'y remarque rien de toutes les irrévérences qui profanent si ordinairement et si honteusement la sainteté de la maison de Dieu. Nous devrions écrire ceci avec des torrents de larmes; car y a-t-il rien de plus désolant que d'avoir sujet de s'étonner du respect que des Chrétiens rendent à la présence du Dieu qu'ils adorent? Cependant c'est une vérité, et bien capable de faire passer la vie dans des gémissements continuels. Les hommes sont séparés des femmes dans les églises de ce lieu; les enfants même y sont modestes et y prient Dieu. Leurs Altesses ont leur banc dans la nef, et non pas dans le chœur, ce qui marque assez leur rare piété. Les dimanches on chante un cantique spirituel avec l'orgue, en langue allemande; et ensuite l'un des Pères qui suivent la cour monte en chaire, et y fait le sermon. Il y a toujours quatre religieux prédicateurs qui suivent Leurs Altesses, deux Jésuites et deux Capucins, dont il y a un Capucin qui est confesseur de Mgr le duc, et un Jésuite confesseur de Mme la duchesse. Ensuite on chante la grand'messe en musique. L'on fait le catéchisme, les vêpres se disent, et ensuite M. le curé, quittant sa place ordinaire, va se mettre sur les degrés de l'autel pour réciter le chapelet. Pour lors

était second fils de Maximilien Ier, électeur de Bavière, un des plus grands princes qui aient gouverné cet Etat, et qui mourut le 27 septembre 1651. Maximilien-Philippe, après la mort de Ferdinand-Marie, son frère aîné, arrivée en 1679, fut administrateur de l'électorat pendant la minorité de Maximilien-Emmanuel, son neveu. Ce vertueux prince mourut sans laisser de postérité, le 20 mars 1705. Il avait épousé en 1668 Mauricette-Fébronie de la Tour d'Auvergne, fille de Frédéric-Maurice duc de Bouillon, que Boudon avait formée à la plus sublime vertu dès son enfance, à Evreux, et qui mourut le 20 juin 1706.

tous les hommes quittent aussi leur place, et s'avancent pour se mettre immédiatement derrière leur pasteur; toutes les femmes font la même chose, et se placent derrière les hommes, et tous à genoux. Après cela, ils récitent tous ensemble le chapelet à voix haute et à deux chœurs, les femmes aussi bien que les hommes; et certainement cela se fait avec une ferveur merveilleuse, qui paraît même dans les enfants, qui ont un chapelet et qui le récitent aussi bien que leurs pères et leurs mères. Il y a des jours où ils récitent la couronne de Notre-Seigneur; et après chaque *Pater* ils crient avec grande ferveur: *Loué soit le très-saint sacrement;* ils font la même chose quand ils vont en procession. Cela se fait toujours après vêpres.

Ces pauvres gens s'approchent de la très-sacrée communion avec grand soin; et nous fûmes étonné, le jour de la première fête que nous nous trouvâmes dans leur église, de les voir venir à grandes troupes pour communier. En vérité, quelque malheureux que soit un cœur comme le nôtre, il se trouve attendri, et nous eûmes de la peine à contenir nos larmes de joie et de consolation, car cette piété n'est pas commune dans nos villages. Durant la sainte messe on voit toute l'église pleine de lumières. Ces bonnes gens apportent des cierges ou bougies qu'ils allument et qu'ils font brûler. On les voit quelquefois faire leur prière les bras étendus en croix durant un temps considérable. O mon Sauveur! c'est ainsi que vous communiquez vos dons et vos grâces aux humbles et aux petits, pendant que les sages du siècle s'en rendent indignes par leur vaine suffisance. Il y a encore dans le village une maison que Mme la duchesse a fait bâtir, pour y nourrir et y loger les pauvres de la paroisse; il y en a aussi une autre pour loger les passants, ce qui est assez ordinaire dans les autres villages, où l'on est même obligé d'avoir une maison pour loger les pauvres qui passent; mais ils les reçoivent volontiers dans leurs poêles, quand il fait froid.

Les ecclésiastiques possèdent de grands biens en Allemagne, et le mauvais usage qu'on en a fait par le passé a été cause de grands malheurs. Ces grands biens sont une source d'une infinité de misères, parce que leur cupidité engage dans le saint état ecclésiastique bien des gens que Dieu n'y appelle point; et ces gens qui s'introduisent par eux-mêmes, ou bien que leurs parents font entrer, ne pouvant pas y remplir leurs devoirs, tombent en de grands maux, et pour leur perte, et pour la perte d'un grand nombre d'âmes, et ils causent de grands scandales dans l'Eglise. Présentement dans la plupart des chapitres, et même des collégiales, il faut faire des preuves de noblesse pour y être reçu, à peu près comme font les chevaliers de Malte: mais, ô mon Dieu, souvent ces nobles du monde, qui sont bien contemptibles à vos yeux, ne sont pas ceux que vous choisissez. Les évêques y possèdent plusieurs évêchés; les chanoines ont des prébendes en différentes églises. Il y a des évêques qui n'ont point d'ordres sacrés: et qui mènent une vie purement séculière, faisant administrer leur diocèse par des prélats qu'ils gagent pour cela. Cela ne doit pas faire tort aux autres évêques d'Allemagne, qui gouvernent l'Eglise avec une grande édification. Presque tous sont souverains. Celui d'Augsbourg, dans le diocèse duquel nous sommes présentement, est un grand prélat et très-pieux, qui connaît tous ses curés, et qui met un bon ordre partout. Il a pour coadjuteur un prince qui est neveu de l'empereur. L'évêque dont la principale ville de Bavière dépend n'est point prêtre, et il a deux évêchés: il a pour coadjuteur le jeune prince de Bavière (45), qui est frère de l'électeur. L'archevêque dont il est suffragant (45*) a plus d'un million de revenu; on nous a dit quatorze cent mille livres. Oh! que la condition des bonnes gens de l'Allemagne est bien plus heureuse! Hélas! que serviront tous ces grands biens temporels à la mort? en restera-t-il un seul denier à ceux qui les possèdent? Oui, ma chère mère, oui, disons-le avec la vérité même: *Malheur aux riches;* mais *bienheureux les pauvres, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux.* (*Luc.* VI, 20, 24.) Nous le disons dans la dernière sincérité de notre âme, au moins autant que nous le pouvons penser, nous ne voudrions pas avoir changé notre pauvreté avec tous les biens temporels de toute la terre.

La dévotion de la sainte Vierge est toute florissante dans tous les pays catholiques d'Allemagne, et cela est général parmi les grands et les petits. Vous diriez que Dieu tout bon prend plaisir à augmenter le zèle pour le culte de son immaculée Mère, à mesure que l'hérésie tâche de le détruire. Il semble que tout le monde, à cet égard, a une dévotion sensible, et que la sécheresse n'a point de part dans les exercices de piété que l'on pratique en l'honneur de cette grande reine, vraie Mère de Dieu. L'on remarque une ferveur admirable à l'extérieur dans toutes les personnes de tout âge et de toute condition, pour notre glorieuse Maîtresse; et Dieu tout bon et tout-puissant prend plaisir à favoriser la dévotion de sa très-sainte Mère par les miracles qu'il opère de tous côtés en sa faveur. Le Père provincial des Augustins nous disait à Munich, capitale de la Bavière, qu'à peine avaient-ils une seule maison dans la province dans laquelle Dieu ne fît des miracles en faveur de son aimable Mère. Dans toutes les universités d'Allemagne, tous les docteurs sont obligés de soutenir le privilége de son immaculée conception; et c'est aussi ce qui se fait dans l'Université de Paris. L'on nous dit la même chose des plus célèbres universités d'Es-

(45) Joseph-Clément, qui fut depuis électeur de Cologne, évêque de Liége, de Ratisbonne et d'Hildesheim.

(45*) L'archevêque de Saltzbourg.

pagne ; et en vérité c'est présentement où va le sentiment de presque toute l'Eglise. La chapelle du palais électoral est sous le titre de l'Immaculée-Conception ; celle du palais de Mgr le duc, à Munich, est sous le même titre. Les chanoines de Munich font l'office de la conception de Notre-Dame tous les samedis qui ne sont point empêchés par un office de neuf leçons. Nous avons tout sujet de nous écrier avec grande joie, que la divine Providence veut présentement que presque tous les fidèles, dans tous les royaumes catholiques, et jusqu'aux extrémités de la terre, et parmi les peuples les plus barbares assujettis à la foi, entrent dans les intérêts sacrés de la glorieuse et immaculée Mère de Dieu, tous se portant avec zèle à la dévotion de sa très-pure et toute sainte conception. C'est ce que nous écrivons avec une consolation que nous ne saurions vous dire, prenant et voulant prendre, avec le secours divin, plus de part un million de fois à tout ce qui regarde l'honneur de notre grande Dame, qu'à tout ce qui nous touche. Aussi l'aimons-nous ; aussi la voulons-nous aimer plus que nous-même pour le seul intérêt de Dieu seul, de la plénitude duquel elle a été comblée dès le premier instant qu'elle a été heureusement conçue sans aucun péché d'origine.

Nous tenons à une faveur toute spéciale de la divine Providence, de ce qu'elle nous a fait la grâce d'aller rendre nos respects à cette souveraine des anges et des hommes, dans un lieu qui lui est consacré dans la Bavière, et qui est un lieu de dévotion des plus célèbres de l'Europe. Qu'elle soit bénie à jamais cette toute aimable Providence, pour les soins qu'elle prend de son pauvre et chétif esclave, en toutes choses. Il y a environ quarante lieues de France du lieu où nous sommes à ce lieu saint ; ainsi c'était quatre-vingt lieues qu'il fallait faire pour aller et revenir : cela me paraissait avoir quelque difficulté ; mais cette bonne Mère a bien ôté tout ce qui pouvait empêcher ce dévot pèlerinage, ayant inspiré à notre charitable et vertueuse duchesse de nous donner un carrosse et du monde pour nous y mener, ce qui assurément ne se fait pas sans dépense.

Nous partîmes un mardi, qui est le jour que nous destinons toutes les semaines à honorer particulièrement la divine Providence ainsi que les saints anges, qui sont les ministres de ses ordres (et c'est ce qui nous oblige de jeûner la veille pour ce sujet). Nous nous détournâmes de notre chemin pour aller à la ville d'Augsbourg, qui est assez connue pour la confession de la foi luthérienne qui s'y est faite, et qui pour cela est appelée *la confession d'Augsbourg*. La moitié de la ville est hérétique et les luthériens y ont sept temples. Ce nous fut un sujet de joie et de bénédiction d'y arriver à la fête de saint Uldaric, qui est patron de la ville et de tout le diocèse ; et comme ce grand saint avait une dévotion particulière à aller visiter les lieux saints, ce nous fut un préjugé de grâce de commencer une pareille dévotion sous sa puissante protection. Il y a une grande et célèbre église sous son invocation, possédée par de bons religieux, et dans laquelle on croit que le saint a été enterré. Le jour de la fête, l'office s'y célèbre avec grande majesté par les religieux de ce lieu, par les chanoines de la collégiale et par ceux de la cathédrale, qui se succèdent les uns aux autres ; en sorte que les religieux commencent les premières vêpres vers une heure après midi, les chanoines de la collégiale les chantent ensuite, et après, ceux de la cathédrale. Nous eûmes la grâce d'y célébrer les divins mystères au lieu où l'on croit que ce grand saint a été enterré, et devant ses précieuses reliques. Nous allâmes en dévotion à l'église de Sainte-Croix, où nous vîmes avec édification MM. le doyen et le sous-doyen, dont l'un a traduit en langue allemande un de nos livres, et l'autre travaille présentement à traduire celui *De la dévotion aux neuf chœurs des anges*. Nous y vîmes l'hostie miraculeuse, qui, ayant été prise malheureusement pour s'en servir à des choses profanes, se trouva comme changée en apparence de chair ; ce qui, étonnant la malheureuse créature qui s'en était saisie, elle la rapporta. Il y a plusieurs siècles que le miracle est arrivé, et cependant les saintes espèces sont entières, sans la moindre corruption, avec la même couleur de chair rouge ; ce que nous avons vu de nos yeux. Nous vîmes dans la cathédrale un évêque qui y faisait sa résidence rigoureuse en qualité de chanoine : il y a encore un archevêque, qui est chanoine de la même église.

Nous partîmes de cette ville pour nous rendre à Oeting, qui est le lieu de la dévotion célèbre de la très-sainte Mère de Dieu. Ce lieu présentement n'est plus qu'un village, et c'est une chose remarquable, qu'ayant été autrefois une ville très-grande qui a été toute brûlée par les barbares, en sorte qu'il n'en est rien resté, cependant la chapelle de la très-sacrée Vierge y est demeurée dans son entier avec son image miraculeuse. Cette chapelle a été consacrée à Dieu, sous l'invocation de la très-heureuse Vierge, par saint Rupert, apôtre de la Bavière. Il y a présentement proche la sainte chapelle une église collégiale de chanoines, dont l'évêque de Ratisbonne est le prévôt ; ils viennent à la fin de complies chanter en la sainte chapelle l'antienne de la sainte Vierge selon le temps, ce qui se fait en musique. Tous les soirs on y chante les litanies, et il y a des ecclésiastiques de la collégiale qui tous les jours y récitent le petit office. Il y a aussi, tout proche, une maison de Jésuites où ils font la troisième année de noviciat, et qui rendent de grandes assistances aux pèlerins. Les électeurs y ont fait aussi bâtir une maison pour y loger quand ils y vont faire leurs dévotions. Ce lieu est honoré de grands miracles, et nous fûmes étonné d'y voir dans toutes les quatre parties d'un cloître qui joint la collégiale, des témoignages au-

thentiques de ces miracles, qui remplissent toutes les murailles de tous côtés. On y voit un concours de toutes sortes de peuples et de différentes nations, et des personnes de la première qualité. Il y a peu d'années que l'empereur et l'impératrice y vinrent et y restèrent plusieurs jours, étant défrayés avec toute leur cour aux dépens de l'électeur de Bavière. C'est ce qui a rendu le trésor du lieu l'un des plus riches du monde, par les présents qu'y ont fait les empereurs, les impératrices, les rois, les princes, les généraux d'armée. On nous y montra même de riches présents venus de la cour de France. Tout y éclate en argent, en or, en pierres précieuses dont les chasubles mêmes sont couvertes.

Mais ce qui marque les desseins de Dieu pour sa gloire en ce lieu, c'est que plusieurs fois sa très-sainte Mère a apparu à des personnes qui étaient dans d'extrêmes périls, les exhortant à aller l'honorer en sa sainte chapelle; et même le Fils de Dieu l'a fait aussi. De dire la raison de ces choses, comme remarque saint Augustin, au sujet d'un lieu honoré de miracles dont il parle et où il avait envoyé deux de ses ecclésiastiques, c'est ce qui ne se peut : car, pourquoi Dieu choisit-il un lieu plutôt qu'un autre? ce sont des secrets impénétrables de sa divine Providence. L'on a célébré, en la sainte chapelle, plus de quatre-vingt-dix mille messes en une année. Un comte d'Allemagne m'a fait présent d'une image de la sainte Vierge, qui a touché à son image miraculeuse : si elle peut être portée en France, ce me sera une singulière bénédiction. Madame la duchesse a été à pied de Munich en ce saint lieu qui est environ à vingt lieues de là; ce qu'elle a fait à son arrivée en Allemagne, n'étant pour lors âgée que de seize ans : c'était bien commencer pour s'attirer les bénédictions abondantes que l'on remarque en cette princesse.

Dans ce saint voyage, nous vîmes en chemin une partie du chef du glorieux martyr saint Sébastien, qui est aussi honoré de grands miracles, lesquels ont servi, le siècle dernier, à la conversion d'un prince hérétique qui commandait une armée, ayant été témoin de plusieurs opérés en faveur de ce glorieux martyr. Cette précieuse relique est gardée en un village où il y a une belle église et une très-magnifique chapelle. Mais c'est ce qui est ordinaire dans toute la Bavière : toutes les églises des villages même y sont parfaitement belles et très-ornées : toutes celles que nous avons vues ont même des orgues. Nous étions étonnés de trouver, sur notre route, des églises miraculeuses de la sainte Vierge; en sorte que, de tous côtés, la divine Providence se plaît à honorer ainsi l'auguste Mère de Dieu, malgré les efforts des hérétiques et toute la rage de l'enfer.

Nous n'avons été que trois jours à Munich, qui est une très-belle ville et la capitale de la Bavière. Ce nous a été une bénédiction de la divine Providence d'avoir célébré les divins mystères dans l'église des Théatins, qui est dédiée à Dieu, sous l'invocation de saint Gaëtan, que la Bavière a choisi pour un de ses patrons, et qui est le grand saint de la divine Providence. C'est une magnifique église, et celle des PP. Jésuites pareillement. Toutes les deux ont été bâties aux dépens des électeurs et des électrices. La maison des Jésuites est une des plus belles maisons qu'il y ait au monde : il a fallu même que leur piété et leur modestie se soient opposées à la magnificence du duc, leur fondateur, qui avait dessein de la rendre encore plus belle. Mais, ce qui est bien considérable, c'est qu'il l'a enrichie d'un grand nombre de saintes reliques, entre autres des corps des bienheureux martyrs saint Côme et saint Damien. Il y a grand nombre d'autels dans leur église, et tous ont leurs parements de toutes les couleurs; tous ont des chandeliers d'argent; et ce bon prince y a fait tant de présents, et de si riches, que cela est surprenant. La sacristie est composée de quantité de chambres qui sont autant de sacristies, et toutes pleines d'ornements. Il y a plusieurs calices de pur or, un soleil de même : mais il y a encore un vase précieux pour porter le très-saint sacrement, qui est si riche et si grand, que j'avais de la peine à le tenir entre mes mains et à le lever seulement pour quelque moment du lieu où il est. Il y a une fondation pour entretenir plus de quatre-vingts musiciens qui servent à chanter le divin office; car, dans Munich, l'office se fait solennellement tous les dimanches chez les PP. Jésuites : il y a une autre fondation pour nourrir soixante-dix pauvres qui sont obligés d'assister au divin office. Les princes et les princesses y ont une tribune, et aussi dans l'église des Théatins; et ce sont les lieux où ils viennent faire leurs dévotions ordinairement. Les ecclésiastiques y exercent peu de fonctions pour ce qui regarde l'assistance des âmes; ce sont les religieux qui en ont presque tout le soin, et il faut avouer qu'ils s'en acquittent très-dignement, spécialement les religieux de la Compagnie de Jésus. La divine Providence, qui s'est servie de ces troupes auxiliaires pour conserver la foi en Allemagne, s'en sert encore pour y établir la piété; et ces religieux y vivent dans une grande paix avec le clergé.

L'électeur a un beau palais dans Munich : mais nous vous avouons que nous ne l'avons vu qu'au dehors; car il nous semble que des personnes, consacrées à Dieu comme nous sommes, ont bien d'autres choses à voir. Oh! que de choses divines et admirables à considérer dans le monde intérieur de la grâce! et que tout ce qui éclate le plus dans ce monde chrétien est peu de chose, et même rien, si on le compare à ce qui se passe dans le monde nouveau! Oh! que la terre est à dégoût! s'écriait saint Ignace de Loyola quand il regardait le ciel. Nous nous contentâmes donc de voir la chapelle du palais électoral, où il y a quarante-cinq ou six corps de saints, et soixante-six chefs. Il y a encore bien d'autres reliques, et entre autres, la main de

saint Jean-Baptiste, la main de saint Jean Chrysostome, et une relique très-précieuse de sainte Barbe. Nous y avons vu encore plusieurs corps des saints Innocents, qui sont tout entiers avec leur peau. Il y a aussi un grand nombre de sacrées reliques dans la chapelle de monseigneur le duc, et, entre autres, nous y avons vu, pour le moins, dix chefs des compagnes de votre glorieuse sainte Ursule. Il y a un lieu proche la chapelle où l'on voit plusieurs mystères de Notre-Seigneur, et où ce bon Sauveur est représenté si parfaitement, ainsi que tous les personnages qui servent au mystère, lesquels sont en statues de la grandeur ordinaire d'un homme, qu'on les prendrait plutôt pour des personnes vivantes que pour des figures. On les expose dans la chapelle, dans le temps de la Passion, où ils sont vus à la faveur des flambeaux, et où il se fait un grand concours de peuples, pour y adorer notre bon Sauveur.

Nous avons encore célébré les divins mystères en cette ville, dans l'église de Sainte-Anne, qui est présentement aux religieuses de la Visitation; et elles voulurent bien y faire exposer la précieuse relique de l'un des doigts de cette grande sainte, et communier généralement en son honneur. Nous y annonçâmes ensuite les vérités chrétiennes à ceux qui entendent notre langue et qui en étaient avertis; et nous y criâmes à l'amour du tout aimable Jésus, qui est l'unique chose qui nous reste à faire. Nous continuâmes le lendemain à crier au divin amour chez les filles anglaises, où les personnes, qui entendent la langue française continuaient de se trouver. Ces filles ont la même fin que vous avez dans votre institut : elles ont plusieurs maisons en Allemagne, et elles en avaient de secrètes en Angleterre, lorsque la liberté de la vraie religion n'y était pas. Leur générale est à Rome. Elles ne sont pas religieuses, quoiqu'elles en portent entièrement l'habit; elles font seulement vœu de chasteté et elles ne gardent pas de clôture. Elles me firent voir leurs pensionnaires et me menèrent dans leurs classes, et partout je remarquai une grande modestie et beaucoup de piété. Elles apprennent aussi à faire divers ouvrages, et elles sont d'une grande utilité dans l'Allemagne. Nous eûmes encore la grâce, le jour que nous partîmes de cette ville, de célébrer le très-saint sacrifice devant l'image miraculeuse de la très-sainte Vierge, qui est gardée chez les Pères Augustins.

Présentement nous crions au divin amour dans le lieu où nous sommes, devant leurs Altesses Sérénissimes, les PP. Jésuites qui entendent bien notre langue, et toutes les personnes de la cour qui la savent; et, en vérité, nous venons de le dire, voilà tout ce que nous avons à faire : voilà le sujet qui nous fait aller de province en province, de royaume en royaume. Aussi est-il vrai que c'est Dieu seul qui est l'uniquement aimable. Ah! qu'il fasse, ce Dieu de toute bonté et de toute miséricorde, que dans l'union avec Jésus, ce feu divin que cet adorable Sauveur est venu apporter sur la terre, brûle vivement dans nos cœurs, et qu'il les consume saintement dans ses plus pures flammes ; en sorte que n'étant plus rien, plus rien à aucune créature, plus rien à nous-mêmes, Dieu seul dans l'union avec Jésus soit notre grand et unique tout.

Voilà une longue lettre que quelques heures de loisir que la divine Providence nous donne, nous font trouver le temps de vous écrire. Ce n'est pas que nous manquions de saintes occupations dans cette maison de campagne, d'où l'on voit encore présentement, durant tout l'été, des montagnes couvertes de neige : ce qui nous donne lieu de considérer ce qui se passe dans les âmes éminentes dans l'union avec l'adorable Jésus, dont les montagnes, selon la doctrine des saints, sont la figure ; car l'on voit dans ces âmes élevées par le saint amour, une pureté plus grande que la neige, en toute sorte de temps, par leur séparation des créatures. Que le Créateur de tout ce qui est soit à jamais loué en toutes choses.

Puisque, à ce que nous pouvons penser, il veut que nous vous écrivions cette lettre, pour raconter les bontés de la divine Providence, il faut vous dire encore que nous avons trouvé en Allemagne des serviteurs de Dieu, avec qui nous nous sommes trouvés unis, avant même que nous nous fussions jamais vus et que nous nous connussions les uns les autres, si ce n'est autant que l'esprit de Dieu nous a fait connaître. Nous pouvons dire d'eux ce que saint Paulin écrivait à saint Augustin ; saint Paulin qui, ayant des richesses immenses, et les ayant toutes distribuées aux pauvres pour se faire pauvre lui-même, a été regardé par saint Martin, dont il avait été disciple, comme un prodige de sainteté dans son siècle, et dont saint Augustin faisait une telle estime, qu'il assurait que ce lui était une très-grande peine de ne l'avoir pas vu ; car voilà que ce grand docteur écrit dans cette occasion : « J'exhorte mon âme à prendre patience sur ce sujet; mais elle a bien de la peine à m'obéir, ou, pour mieux dire, elle ne m'obéit point : car puis-je dire qu'elle m'obéit, lorsque je suis tourmenté au point que je le suis de l'envie de vous voir ? Quoi ! mon cher frère, un aussi saint homme que vous m'était inconnu, et vous l'êtes encore à mes yeux ! Comment puis-je ne me point affliger, tant que je ne verrai point votre visage ! » (Epist. 27, edit. benedict.) Ce grand saint donc, qui était évêque de Noles, dans une lettre qu'il adresse à saint Augustin, lui parlant du saint évêque Alipe, lui dit « qu'il a commencé à l'aimer sans le connaître, lui que tant de terres séparaient de lui. » (Epist. 41, edit Rosw.) C'est aussi ce que nous pouvons dire de ces serviteurs de Dieu, et ajouter avec cet homme divin ce que l'humilité lui faisait croire, « qu'ils nous ont aimé beaucoup au-dessus de nos mérites (et nous n'en avons point), par l'esprit de cette véritable charité qui s'étend partout, qui embrasse tout, qui sait joindre les plus

éloignés, et rendre les absents présents. » — « Il ne se faut pas étonner, » dit encore le même saint dans une lettre à saint Augustin (epist. 42), « que, tout absents et inconnus que nous sommes les uns aux autres, nous nous soyons réciproquement connus, puisque nous sommes membres d'un même corps, que nous n'avons qu'un même chef, que nous sommes arrosés de la même grâce, que nous mangeons le même pain, que nous marchons dans la même voie, que nous sommes domestiques de la même maison, et qu'enfin la foi et l'espérance qui nous soutiennent dans le temps présent et nous font avancer vers l'éternité sont les mêmes, et qu'ainsi nous ne sommes qu'un dans l'esprit et le corps du même Seigneur, de l'unité duquel nous ne saurions nous séparer, sans nous perdre et nous détruire nous-mêmes. »

Nous nous en réjouissons avec le même saint Paulin écrivant à saint Alpie : « Et nous nous en glorifions dans le Seigneur, qui seul par toute la terre produit la charité dans les siens par le Saint-Esprit qu'il a répandu sur toute chair. » (Epist. 45.) Et certainement c'est bien en ce Seigneur que nous devons nous en glorifier, puisque c'est lui seul qui a pu produire dans ses serviteurs la charité que nous y avons trouvée, et que la lecture des petits ouvrages, que la divine Providence nous a fait donner au public, a donné occasion d'y introduire; dans lesquels on peut bien dire que Dieu seul y est opérant par sa seule vertu ; car tout ce qu'il y a de nous est bien plutôt digne de mépris que d'estime, et il ne nous en doit revenir que la seule confusion. C'est ce que nous reconnaissons en la présence du Dieu de toute grandeur, qui a voulu faire paraître dans ces ouvrages combien il prend plaisir à se servir des choses basses pour confondre et abaisser les plus hautes, afin que personne ne se glorifie devant lui.

Ce nous est ici un plaisir de publier ce qui nous doit faire confusion, afin que nous ayons ce qui nous appartient, et que la gloire qui est due à Dieu seul lui soit rendue. Nos écrits, aussi bien que les discours que nous faisons en public, n'ont rien de ces agréments qui plaisent aux créatures ; et c'est ce qui fait notre joie, afin que Dieu seul s'y trouve. Le style de nos ouvrages est simple; il n'y a rien du beau langage qui est tant recherché dans notre siècle, non-seulement par les personnes du monde, mais encore par celles que la séparation de ce monde et la retraite dans le cloître devraient en dégager. Le bel esprit n'y trouve guère son compte ; ils sont faits sans étude ; la nature n'y trouve rien que de rebutant : ordinairement ils sont très-mal imprimés sur de gros papier, et souvent tout pleins de fautes, et quelquefois de tant de fautes, que nous avons de la peine à les supporter nous-mêmes, quoique naturellement chacun aime ce qui lui appartient. Comment donc les autres les peuvent-ils supporter? C'est ce qui fait voir sensiblement la conduite de la seule divine Providence. Car, peu après que le petit livre de *Dieu seul* eut paru, il y en eut plus de cinquante mille de distribués. Ces ouvrages si pauvres en eux-mêmes et venant d'une personne si pauvre, ont été traduits en italien, en espagnol, en polonais, en latin et en allemand ; et c'est ce qui a donné une vraie charité pour nous aux serviteurs de Dieu de ce pays, avant qu'ils nous eussent vu : c'est ce qui en a donné une si grande à ceux qui ne nous ont pas encore vu.

Nous pensons que la divine Providence nous fera partir de ce lieu dans le commencement du mois d'août; car il y a d'autres lieux où il nous faut évangéliser le royaume de Dieu. Nous admirons en toutes ces choses sa douce et divine conduite. Il y a quelques années que l'un de vos monastères de religieuses Ursulines, bien éloigné d'Evreux, nous écrivit pour aller les voir; toutes les religieuses de ce lieu, à ce que nous marquait la digne supérieure, désirant que nous allassions leur crier au divin amour. Nous leur mandâmes qu'il n'y avait pas d'apparence ; et en effet, il n'y en avait guère : et voici que la divine Providence, qui dispose de tout avec autant de force que de douceur, nous met, par le voyage d'Allemagne, à portée d'y aller ; et Son Altesse madame la duchesse consent que nous la quittions plus tôt, pour pouvoir satisfaire aux désirs de ces bonnes religieuses. La supérieure qui nous écrivait, nous mandait que si nous différions notre voyage nous ne la trouverions plus : en effet, elle est décédée dans une haute opinion de sainteté, et l'on nous prie d'en écrire la vie ; mais nous n'en voyons pas le moyen, ayant des occupations que la divine Providence nous donne ailleurs.

Nous nous recommandons à vos prières, afin que nous ne courions pas en vain, mais qu'en tout ce que nous faisons, et partout où nous allons, Dieu seul en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, soit adoré, aimé, loué, remercié et glorifié à jamais en toutes choses. Car *c'est en lui*, dit l'Apôtre, *c'est de lui et c'est par lui que sont toutes choses.* (*Rom.* XI, 36.) Mais disons ensuite avec le même Apôtre, mais disons-le de tout notre cœur, de toute notre âme, de tous nos forces : *A lui soit honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.*

Finissons de la sorte cette longue lettre ; et puissions-nous finir de la sorte tout le cours de notre vie ! Que la très-sainte et suradorable Trinité soit exaltée et surexaltée pour jamais. Nous vous disons avec saint Paulin, finissant une lettre qu'il adresse à saint Augustin : « Nous saluons avec beaucoup d'affection toute votre maison. » (Epist. 41). Et dans une autre au même saint : « Saluez, s'il vous plaît, de notre part, tous ceux qui nous sont particulièrement unis dans l'union de Jésus-Christ. » (Epist. 42.) Et avec saint Augustin, à la fin d'une *Lettre à saint Paulin* dont nous venons de parler : « Que Dieu vous préserve à jamais de la corruption de ce siècle. » (Epist. 31.) Nous saluons aussi, à notre ordinaire, vos bons an-

ges, tous les bons anges et saints patrons de votre institut, de la ville et du diocèse d'Evreux ; ce que nous voulons faire avec tout le respect dont le divin amour nous rend capables. Ah! puissions-nous brûler dans les mêmes feux du pur amour dont ces bienheureux esprits ont toujours été remplis! Ah! qu'à jamais Dieu seul puisse être notre grand et unique tout, comme il a toujours été toute leur plénitude! *Amen. Amen. Amen.*

C'est dans ce Dieu seul que je suis ma révérende mère, votre, etc.

—

LETTRE CXXI.

A LA MÈRE DE SAINT-JOSEPH, CARMÉLITE A PONT-AUDEMER.

Il lui annonce son retour de Bavière.

DIEU SEUL.

Ma chère sœur

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ : et rien, rien, rien autre chose. La divine Providence, ma très-bonne et très-fidèle mère, ne fait que me ramener à Evreux d'un long et pénible voyage, qu'elle m'a fait faire cet été en Allemagne, chez Leurs Altesses Sérénissimes, Mgr le duc et madame la duchesse de Bavière, pour y crier au divin amour, à l'amour de Dieu seul, qui est l'unique chose que nous ayons à faire le reste de notre vie. A notre retour, l'on m'a donné la lettre qu'il vous a plu m'écrire, mais je n'ai pas reçu la première dont vous me parlez : ce qui n'arrive pas quand on écrit par la poste, les lettres étant reçues en mon absence à Evreux avec autant de sûreté que si j'y étais. Je vous supplie de bien saluer la révérende mère prieure Marie-Marthe de l'Incarnation, de ma part, et toute votre communauté. Je salue vos bons anges, etc. La divine Providence m'a arrêté durant environ deux mois malade à Nancy, en retournant en France : il m'en reste encore beaucoup de faiblesse.

Je suis, ma chère sœur.

A Evreux, le 14 novembre, jour de la mort de votre vertueuse sœur Catherine de l'Incarnation, en votre couvent.

—

LETTRE CXXII.

A MONSIEUR AUBERY, A BAYEUX.

Etant accablé d'infirmités, il le prie de lui prêter sa voiture pour faire ses visites.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je dis toujours Dieu seul, car en vérité, je ne sais autre chose qui mérite notre application et notre occupation ; ou, si nous nous appliquons et nous occupons d'autre chose, ce ne doit être que pour lui. Celui qui le possédera aura tout gagné, quand il aurait perdu tout le reste ; et celui qui serait dans une privation générale de tout le reste, s'il possède Dieu, n'aura rien perdu et sera infiniment heureux.

Les obligeantes manières dont vous en usez envers moi, qui sont des effets de son aimable providence, me donnent la liberté d'avoir recours à vous dans l'extrême besoin où je suis d'une voiture, devant faire mes visites, avec le secours divin, après la Quasimodo. Non-seulement le cheval, mais les chaises mêmes m'incommodent; et comme l'on m'a dit que vous aviez un petit carrosse, je vous supplierais de me le prêter. Je louerais deux chevaux pour le tirer. L'expérience que j'ai me fait voir que c'est le carrosse qui m'incommode le moins. Je vous avoue que ce m'est une bonne mortification d'aller en cette manière faire mes visites ; j'aurais souhaité y aller monté sur un âne, mais il faut adorer la divine Providence qui me veut faire porter cette confusion. Un petit mot de réponse, s'il vous plaît ? Cependant, à mon ordinaire, je salue votre bon ange, tous les bons anges et saint patrons des lieux où vous êtes, du diocèse et des personnes qui y sont, et je suis avec bien du respect, Monsieur, votre, etc.

A Evreux, ce 18 mars 1701, un vendredi fête de Notre-Dame de Pitié.

—

LETTRE CXXIII.

A MONSIEUR BOSGUÉRARD, ECCLÉSIASTIQUE, A PARIS (46).

Aimer à être inconnu, ignoré, oublié. Commencement des persécutions de Boudon (47).

DIEU SEUL.

Mon cher monsieur,

Je me suis trouvé ces jours-ci occupé de

(46) M. Bosguérard, né à Evreux le 12 décembre 1645, et depuis curé de Saint-Nicolas de Rouen, s'attacha à Boudon dès sa jeunesse. Il mit en lui toute sa confiance : il ne faisait rien sans le consulter; et, jusqu'à la mort du pieux archidiacre, il entretint avec lui un commerce de lettres non interrompu. Il avait reçu de lui au moins 400 lettres, peut-être même davantage, qu'il avait conservées précieusement. On n'a pu en recouvrer qu'environ la moitié, parmi lesquelles on a choisi celles que l'on donne au public, et qui font regretter celles qui ont été perdues. M. Bosguérard parvint à la cure de Saint-Nicolas par la résignation de M. Famillon, ami de Boudon, vers le commencement de l'année 1674, et il la conserva jusqu'en 1700.

Nous apprenons par une lettre de Boudon à M. Thomas, que son ami, M. Bosguérard, était mort en 1701.

Nous donnerons d'abord les lettres que le pieux archidiacre écrivit à M. Bosguérard, simple ecclésiastique; puis celles qu'il écrivit, lorsqu'il eut été ordonné prêtre; et enfin celles qu'il lui adressa, lorsqu'il fut curé de Saint-Nicolas. Dans les unes et dans les autres, on trouvera des instructions convenables à toutes sortes d'états.

(47) Pour l'intelligence de ce que Boudon dit dans cette lettre et dans les suivantes, touchant ses persécutions, voyez sa Vie, par M. Collet, l. II.

ces saintes paroles du livre divin de l'*Imitation* de Notre-Seigneur : *Ama nesciri et pro nihilo reputari* (48); et il me semble qu'elles renferment deux grandes vérités. La première, qu'il faut que nous soyons au monde, au moins quant à notre disposition intérieure, comme si jamais nous n'y avions été ; qu'on ne sache pas si nous y sommes; ou, si on l'a su, que nous y soyons en oubli, comme ces morts qui sont dans le tombeau à qui personne ne pense plus. La seconde, que si nous y sommes connus, si l'on sait que nous sommes au monde, ce ne soit que pour y être tenus comme des gens de rien, y paraissant inutiles ou pernicieux ; c'est-à-dire, en un mot, qu'il ne faut jamais sortir du rien, qui est tout ce qui nous appartient. C'est dans ce rien que la toute-puissance de Dieu a opéré toutes ses merveilles : c'est du rien qu'elle produit toutes les richesses de la nature et de la grâce; c'est du rien qu'elle a tiré le monde naturel et surnaturel. Un Dieu incarné n'a pas voulu sauver le monde par des emplois éclatants; il a même converti peu de personnes par ses divins sermons et par ses miracles : mais il a fait le grand coup du salut et de sa gloire par l'anéantissement de la croix. Aussi disait-il que, si une fois il était élevé de terre, entendant sa mort ignominieuse sur ce bois, il attirerait toutes choses à lui. (*Joan.* XII, 32.) Aussi disait-il qu'il fallait que le grain de froment pourrît pour rapporter quelque chose. (*Ibid.*, 24.) Je ne sais, après cela, comment nous nous occupons tant de ce qui parait. Au jour du jugement, mon cher Monsieur, l'on verra des âmes crucifiées avec le Fils de Dieu et cachées avec lui, en considération desquelles il aura converti des milliers d'âmes ; et l'on sera fort étonné que ce ne sera pas bien des prédicateurs qui en sa présence en auront la louange, quoique devant les hommes ils aient paru avoir fait des merveilles pour la conversion de ces gens. Je n'ai pas encore le don précieux d'être délaissé de M. de Brébion qui me donna hier à dîner chez lui ; quand cela serait, il n'y aurait pas à s'étonner. Je ne m'étonnerais pas même si Mme de Fourneaux me quittait, quoiqu'elle soit comparable en générosité à ces dames des premiers siècles, et que Dieu et sa sainte Mère lui aient donné pour moi une charité indicible et une fidélité incroyable.

Il est vrai, que Mgr l'archevêque a prié M. de Saint-Amand, ensuite des lettres du prélat, de ne me point faire prêcher, dans la crainte que cela ne le mît mal avec lui ; et il est vrai qu'il lui a dit que notre prélat n'avait pas le sens commun sur mes affaires. Il ne faut dire ceci qu'à quelques amis; car je ne veux citer personne en chose qui fasse peine. Apparemment, ce que vous avez cité des Carmes au prélat leur a fait faire quelque bonne leçon; je l'ai bien vu au discours du P. prieur qui n'a pas voulu me laisser voir le P. Arnaud, et apparemment le P. Joseph a évité de me voir; je ne l'ai vu que par rencontre dans la rue, et je vois bien qu'ils ont peur du prélat. A la bonne heure tout cela; je ne me soucie pas que M. Manoury ait montré ma lettre ; car je ne l'avais écrite que pour réparer, ou faire voir que j'ai toujours eu de l'estime de MM. de Beausse et de Saint-Aquilin, et pour m'expliquer, si je ne me suis pas assez bien exprimé dans ma lettre ; mais j'avais déjà fait assez sur ce sujet.

Je vous supplie, quand vous verrez M. le supérieur des Bons-Enfants, de le saluer de ma part. Saluez aussi, s'il vous plaît, de ma part M. d'Aurigni. Je salue aussi tous vos saints anges. Au reste, je ne voudrais pas avoir l'ombre d'un petit filet d'appui sur les créatures : Dieu seul. Mais cependant, demeurant abandonné sans réserve à la divine Providence et n'agissant qu'en elle, par elle et pour elle, il faut faire ce qu'elle veut que nous fassions. Dans l'occasion dont vous me parliez, je crois que vous devez savoir la résolution de M. votre père touchant votre pension ; et s'il désire que vous restiez à Paris, demeurez-y environ deux mois, et puis vous verrez ce qui arrivera par les effets. Si vous ne vous fussiez pas hâté, il y a apparence que Mlle de Bouillon (49) vous aurait trouvé quelque moyen d'y subsister, mais c'en est fait. Les caresses du prélat, à votre égard, n'étaient que pour vous gagner et vous éloigner de moi ; il n'avait point de cure à vous proposer comme à M. Aumont.

Nous commencerons, Dieu aidant, ici une neuvaine le jour des saints Innocents pour l'avénement du règne de Dieu, afin que nous finissions et commençions l'année par cette dévotion. Voyez sur cela le chapitre du livre de *Dieu seul*. Il y aura plusieurs communautés qui en seront. Je suis, Monsieur, etc.

—

LETTRE CXXIV.

AU MÊME.

Persécutions de Boudon.

Mon cher monsieur,

La très-sainte volonté de notre bon Maître et de notre bonne maîtresse soit faite en

(48) Liv. I, ch. 2. *Aimez à être ignoré, et à être compté pour rien.*

(49) Mademoiselle de Bouillon (Louise), dont il est souvent fait mention dans les lettres de Boudon, sœur de Madame la duchesse de Bavière, dont il sera parlé ci-après, était fille de Frédéric-Maurin de la Tour, duc de Bouillon, frère aîné du célèbre vicomte de Turenne, et d'Éléonore Catherine Fébronie de Bergh. Cette pieuse princesse vivait dans le monde comme la religieuse la plus attachée à sa règle, dans une exacte virginité, dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, visitant et nourrissant les pauvres, prenant même pour cela sur son nécessaire, de sorte qu'elle se réduisait souvent elle-même au besoin. Elle mourut en odeur de sainteté le 16 mars 1683. Son cœur fut porté en la chapelle des Missions étrangères; et M. Tiberge, ami de Boudon, un des directeurs de la maison, y prononça son éloge funèbre. Voyez l'*Histoire ecclésiastique et civile du diocèse d'Évreux*, par M. le Brasseur, prêtre d'Evreux, qui avait connu particulièrement cette vertueuse princesse.

toutes choses. Je salue votre saint ange et tous les saints anges de la ville et diocèse d'Evreux, le saint ange de celui qui en est le prélat, les saints protecteurs, et spécialement le bienheureux saint Gaud. Je vous écris le jour de la sainte octave, et la veille de la fête du très-précieux cœur de l'admirable Mère de Dieu. J'ai adressé en secret un paquet par M. Chaumont à Nicolas, pour mes visites ; je vous prie de voir Nicolas et de savoir s'il l'a reçu, afin que vous puissiez me le mander à la première commodité. Je ne sais s'il a tenu à la poste ou à quelque autre personne que le billet ne vous ait été rendu plus tôt, mais il faut en garder le silence, et il n'est pas nécessaire que l'on sache que j'ai adressé mon paquet par une autre voie que celle dont je me sers ordinairement, non plus que j'ai dessein de faire des visites ce carême avec le secours du ciel. Je pense qu'il vaut mieux que vous ne disiez pas que vous avez une copie de la lettre à M. de Manoury ; mais vous pouvez en prendre les raisons et lui dire, en disant : Je lui ai ouï dire cela là-dessus, et puis ensuite vous pourrez dire : Il eût bien fait de ne point écrire cette lettre. Pour M. le curé de Saint-Aquilin, vous pouvez dire que je le crois serviteur de Dieu, mais que j'ai eu sujet de lui marquer qu'il était fort préoccupé, plusieurs personnes de mérite me l'ayant dit ; tout cela, en disant : Voilà ce que je lui ai ouï dire. Vous pouvez encore ajouter : Je ne viens pas ici ni ne dis pas cela pour combattre vos sentiments ; mais pour vous dire simplement ce que j'ai ouï. Si vous l'avez déjà vu, Dieu soit loué et sa très-sainte Mère. Je n'ai pas vu la lettre de Saint-Corentin. Si cela avait été possible, j'aurais été bien aise d'en avoir une copie, mais je ne pense pas qu'elle lui ait écrit ; c'est peut-être à M. de Chartres ou à quelqu'un des grands vicaires. Vous avez bien fait, en obéissant, de faire agir Mlle de Bouillon pour ce que vous me mandez, car ce n'est pas agir par vous-même en cette rencontre, mais par assujettissement à la volonté de ceux qui sont au-dessus de vous. Mlle de Fourneaux n'a pas agi, à ce que j'apprends, comme on vous l'avait dit ; elle en a fait pourtant quelque chose, mais je crois qu'elle y pensera. Ah ! qu'il est vrai que les jours et les voies de l'homme corrompu sont malheureux, et que les jours et les voies du Chrétien en sont éloignés ! C'est une opposition toute formelle. Laissons-nous revêtir du nouvel homme et de tous ses sentiments, par le dépouillement du vieil homme et de toutes ses maximes, désirs et inclinations ; car le grand Apôtre nous apprend que la grâce de Dieu notre Sauveur a paru, afin que non-seulement nous renonsions à l'impiété, mais encore aux désirs du siècle qui sont les désirs de l'honneur, du crédit, de la faveur et des aises de la nature. C'est à ces choses qu'il faut mourir pour vivre de la vie chrétienne qui n'est animée que de l'esprit de Notre-Seigneur, dont les inclinations vont à la pauvreté, au mépris et à la douleur ; quelque chose qui arrive au dehors, il faut toujours en demeurer là, et regarder en toutes choses l'intérêt de Dieu, ayant en horreur le respect humain qui est la grande source des malédictions.

Vous pouvez encore dire outre les satisfactions que j'ai tâché de faire aux personnes pour ma lettre, car de prime-abord, je m'expliquai avec lui dans son jardin, mais il ne se souvient que de ce qui se fait contre moi ; que mon intention n'a été que de lui dire à lui ces choses, ou tout au plus à deux ou trois personnes de probité ; et que, si on les montre à d'autres, je n'y saurais que faire, et je lui avais demandé le secret. Je ne savais pas que M. de Thiersault fût aumônier de la reine. Vous m'avez obligé de m'apprendre la mort de M. l'abbé de la Croix, il était un de mes amis, afin que je prie pour lui. Voici une nouvelle pour vous et pour Mlle de Bouillon : vous pouvez aussi si vous le jugez à propos, la dire à Mme Anne et à Mme de Rouves. L'on a commencé d'écrire fortement contre moi à la fin d'octobre ou au commencement de novembre. Ayant appris, à ce que l'on mande, que je venais à Caen, afin que l'on se donnât de garde de moi, que l'on veillât à ce que l'on n'y prît pas confiance, que l'on ne m'y fît pas travailler. Ils n'avaient que faire de se tourmenter pour cela. Que je commettais des choses qu'il n'est pas à propos que je mette dans une lettre, et que l'on n'a pas fait de difficulté d'y mettre ; que le bien que je faisais était hypocrisie ; qu'un ecclésiastique avait assuré celui qui écrit, qu'ayant été avec moi six mois, il ne m'avait jamais vu faire l'oraison, et la grande preuve était les plaintes de M. et Mlle de Berville. Ceux à qui l'on a écrit et continué d'écrire mandent, de plus, que l'on ferait la même chose aux lieux où j'irais, m'ont confié que c'est un des messieurs du séminaire des Missions étrangères qui m'accommode de la sorte ; ils n'ont pas voulu, par discrétion, me le nommer ; mais l'on sait bien ceux qui écrivent à Caen, M. de Fermanel et M. de Chamesson. Je n'ai pas le moindre soupçon de M. de Fermanel là-dessus, et puis quand on a commencé d'écrire, il était malade, et ne savait pas même, à ce que je crois, mon dessein de Caen ; puis, le témoignage de M. Preyssard, ce que l'on dit avoir appris de M. et de Mlle de Berville et chez eux, marque assez que c'est le bon M. de Chamesson, outre d'autres preuves que j'en ai. Il ne faut pas faire éclater cela à Evreux ; on voit par là donc la vérité, ce que M. et Mlle de Berville ont pour moi. Je crois pourtant que M. de Chamesson s'est trompé, ou ceux qui ont reçu ces avis, dans les plaintes d'impureté que l'on dit que Mlle de Berville fait de moi ; je ne le crois pas, mais c'est assurément qu'elle a pu dire des accusations que l'on faisait d'autre part. On ne laisse pas pourtant de citer cela comme bien fort ; une personne qui a reçu de ces avis m'a dit qu'elle en écrirait à M. de Berville pour savoir cela, et Mme de la Croisette en pourra

croire quelque peu de chose; car c'est sa manière d'agir, à M. de Berville. Avec tout cela, bénissons le Seigneur et sa très-sacrée Mère, et les bons anges et saints, de la manière que M. de Chamesson s'y prend. Voilà une des plus fortes croix qui me soit arrivée. Il mande que je suis découvert, que l'on voit bien que l'on a raison de me maltraiter, et dit qu'il le dira de la sorte en d'autres lieux, et il écrit comme si c'était, au moins en apparence, le sentiment du séminaire, au moins l'on en juge de la sorte. Il me semble qu'il pourrait douter, quand je serais tombé en quelques misères, si je ne me serais pas converti, supposé même qu'il fût vrai, ce qu'il dit, et voir si on continue dans les mêmes choses. Il faut être content de tout, et suis cordialement, mon cher Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, BOUDON, l'esclave de la sainte Vierge, des anges et des saints

—

LETTRE CXXV.

AU MÊME.

Suite de ses persécutions

Mon cher monsieur,

J'ai fait et refait ce que vous me mandez touchant notre prélat, et il a fait aussi ce que vous pensez; car il s'en est bien prévalu. Je lui ait écrit une lettre tout comme il la pouvait désirer, et il m'en témoigna bien du contentement; tout cela est inutile; je n'ai point entendu qu'il désirât me parler. Il ne pouvait savoir que Mgr d'Angoulême devait passer par Evreux, il ne savait pas même que Mgr de Bayeux y dût passer pour lors, au moins à ce qu'il m'a dit, car je le lui appris. Enfin c'est un coup du ciel que je ne me suis pas arrêté à Evreux, le jour que je partis, jusqu'au soir, à raison des suites qui en fussent arrivées. Je n'ai point eu la pensée d'écrire ma lettre pour me justifier, la pensée me donne seulement de l'aversion, je ne l'ai fait que pour satisfaire à ce que les personnes que l'on prétend être offensées pouvaient désirer justement de moi à l'égard du prélat; cependant je rapporte simplement et dans la vérité quelques raisons qui m'ont obligé d'en parler à notre prélat. De plus, l'intérêt de l'Eglise ne m'a pas permis de justifier entièrement les Pères Bénédictins. Ecrivez-moi, s'il vous plaît, de Paris votre adresse. Il y a peu de personnes en cette ville que vous puissiez aller voir de ma part; vous pouvez y en voir plusieurs, mais sans y aller comme de moi. Je vous supplie de prendre soin de savoir si M. Poitevin, curé de Saint-Joseph, n'a pas reçu de lettre pour moi, et de le prier en même temps de vous les donner, pour me les envoyer sans me les garder comme on fit l'année passée, car on ne me les donna que quand il était nécessaire presque d'écrire pour faire réponse; et il y avait longtemps qu'elles étaient arrivées. Je vous supplie d'y veiller, car on ne me ferait pas plaisir de garder de la sorte mes lettres; mais agissez dorénavant et civilement en toutes choses. Si M. de Manoury ne trouve pas à propos de lire ma lettre, je ne m'en soucie pas; faites mes civilités à Mademoiselle quand vous la verrez. Le bon prélat a compté lui-même l'histoire du corset en bonne compagnie, et en dit ordinairement de semblables et y prend plaisir, il les compte fort bien et on rit de tout son cœur; mais il me semble hors de propos de répondre à de telles niaiseries. Je vous prie de garder la copie de la lettre si cela se peut, j'en aurai besoin dans le temps. Il est vrai que le prélat, en me déposant, a donné lieu de croire les calomnies; il ne faut point en cela d'explication, la chose est claire, mais enfin, mon cher Monsieur, j'ai manqué et encore plus, s'il veut, qu'on ne lui a dit; il m'a puni très-rigoureusement et par ma déposition et par la défense de la confession, et par tout ce qu'il dit de tous côtés, et par les sollicitations auprès des autres évêques; j'accepte toutes ces punitions, je l'honore ensuite, je ne dis mot. Depuis ce temps-là on ne peut pas lui dire que je sois retombé dans les fautes dont on m'accuse; que peut-on vouloir davantage? Car enfin en ce monde il y a miséricorde pour toutes sortes de péchés, et quand les juges ont puni un criminel ils ne reviennent pas toujours à le châtier; les crimes particulièrement ayant eu des punitions convenables. Mais, comment peut-il juger du fond de mon âme, quand je me confesse? Toute l'Eglise ensemble ne le pourrait pas, ni les anges mêmes: *Ecclesia non judicat de internis.* Je salue votre saint ange et suis, mon cher Monsieur, votre obéissant serviteur, BOUDON l'esclave de la sainte Vierge, des anges et des saints. *(En 1668.)*

—

LETTRE CXXVI.

AU MÊME.

Animosité de l'évêque d'Evreux contre Boudon.

DIEU SEUL

Mon cher monsieur,

Je viens de recevoir votre chère lettre, celle qui est ici incluse étant déjà écrite. Je vous supplie de témoigner à M. l'abbé de Thiersault qu'il ne se mette pas en peine de ce qu'il a écrit au prélat, car enfin il se choque de tout, et c'est temps perdu que de vouloir faire quelque chose auprès de lui. Je ne voudrais pas avoir un petit filet de confiance en aucun moyen créé ainsi, je ne m'appuie nullement sur ceux que je vous propose dans ma lettre, mais je crois que Notre-Seigneur et sa sainte Mère demandent que l'on s'en serve. Vous serez toujours consolé de voir la mère de Saint-Jean l'évangéliste à Montmartre. C'est une âme d'une grâce rare et favorisée de Notre-Seigneur dès le berceau, mais ne parlez pas de cette particularité. Je ne serai pas fâché que vous saluiez M. Bertot de ma part, et que vous lui expliquiez l'affaire de Mme de Fourneaux doucement, car il a fortement en l'esprit que je quitte mon bénéfice, et l'une de ses rai-

sons est que, ne me donnant pas de quoi vivre, cela m'oblige à avoir recours à Mme de Fourneaux; mais, mon cher Monsieur, je ne m'ennuie pas de la Providence, ma bonne mère, et, quand je quitterais mon bénéfice, ce ne serait pas pour en avoir un d'un revenu plus considérable; mais il n'entre pas là-dedans, il ne faut pas dire que je remarque cela, car cela le choquerait; mais vous pouvez dire que dans l'état où sont les choses, quand je serais malade, je prierais même Mme de Fourneaux de ne plus me venir voir pour couper pied à tout cela; mais enfin, l'on va à me chasser de toutes sortes de lieux, et à me priver de tout secours; dès lors que l'on a su que Mme de Saint-Amand avait quelque bonne volonté pour moi, les deux grands vicaires de Rouen sont allés plusieurs fois, et Mgr l'archevêque à la sollicitation de notre prélat, pour la tourmenter à mon sujet. L'on a suscité des personnes de qualité, des dames, et enfin l'on a tant remué, que par prudence je ne la vas pas seulement voir, de peur de lui être davantage un sujet de peine. L'on a délibéré si l'on pouvait en conscience m'assister, et enfin personne ne l'a fait. L'on m'a délaissé seul, mais je vous dis mes meilleurs amis, et l'un d'eux disait: Quoi! aller voir cet homme-là: lorsqu'on lui disait que j'étais malade; il n'y a eu que la seule Mme de Fourneaux, et on crie comme si elle avait fait tous les crimes. Elle a dit: Qu'une autre que moi l'assiste et je ne le ferai plus. On dit: Abandonnez-le, qu'il meure. A la fin on fut avisé de dire qu'elle devait me donner une garde sans y venir; mais cette pauvre dame n'avait pas de quoi fournir à toute la dépense, l'on n'écoute aucune raison; j'étais tout seul dans une chambre, sans valet ou servante, il fallait bien qu'elle y vînt pour m'assister. Je vous ai expliqué le reste, mais enfin si l'on s'est trompé, dans la pressante nécessité d'en recevoir des secours, je suis dans la disposition d'y remédier, et je l'ai fait avec le secours du ciel dans une grande paix de mon âme; que peut-on davantage que de ne lui pas parler la rencontrant. M. Mallet, est homme à agir à peu près comme le P. Eudes en plusieurs choses; il est extraordinairement préoccupé contre moi, il ne sait pas que j'ai appris ce qu'il a dit et fait contre moi en des rencontres. Il me dit que monseigneur l'archevêque pouvait bien me défendre de dire la sainte messe; je lui dis que j'espérais, avec la grâce, recevoir cet ordre non-seulement avec respect mais avec joie. J'ai vu depuis Mgr l'archevêque qui m'a fait mille caresses, c'est son ordinaire; il m'a dit que le prélat n'était pas raisonnable; il a trouvé étrange la proposition de M. Mallet, et m'a dit qu'il le désavouait en cela. Il m'a parlé de M. de Fermanel comme d'une personne qui avait affection pour moi. Dans son fond, il ne me veut pas de mal, au contraire; mais pour dire le vrai, la complaisance au prélat lui fait faire bien des choses, et apparemment M. Mallet n'agissait pas de son chef. Ils avaient cru m'intimider par là, mais tout de bon Notre-Seigneur ne m'en a point donné de peur; il me proposa d'aller en une communauté pour six mois, je lui dis que ce me serait une grande consolation, si mes infirmités me le permettaient; je vous dis la même chose; mais je ne suis pas pour le présent en état de vivre en communauté. M. Mallet examine fortement si je ne puis pas vivre de mon bénéfice; hélas! ce n'est pas là où il me tient, je ne me plains pas de n'avoir pas assez. Si Mme de Fourneaux a marqué quelques besoins, elle l'a fait pour rendre raison du secours qu'elle m'a donné. A présent l'on me demande quarante écus pour des décimes que doit Mgr de Pétrée, et 40 livres encore d'une autre part; le bon M. Mallet, dans son examen, ne sait pas cela, et bien d'autres charges; je les payerai de très-bon cœur, et cela est de la dernière justice, je n'en suis pas embarrassé. Aujourd'hui une personne inconnue m'a apporté de l'argent; je l'ai rendu aussi; je vous assure que je n'ai pas un seul denier à moi, et cependant je suis assez riche. En passant vous voyez bien que je ne suis pas en état ni de faire le voyage de Paris, ni de payer une pension, je dis pour le présent. L'on me donnera quelque peu de chose pour aller à Caen où il ne me coûtera rien, et puis une affaire pressante m'oblige d'y aller. Je vous supplie de voir tout premièrement, quand cela se pourra, M. de Fermanel, puisqu'on le tourmente à mon sujet, il est bon de lui expliquer les choses; faites-lui mes compliments et remercîments, de même, s'il vous plaît, à son altesse Mademoiselle de Bouillon et à M. l'abbé de Thiersault. Comme M. Mallet part jeudi pour Paris, il est bon qu'on sache les choses, avant qu'on le voie: l'on pourrait dire dans ma maladie que je n'ai eu personne pour m'assister, je dis à l'égard du prélat, mais pour le prélat il ne doit pas savoir les particularités du délaissement. M. Mallet me pensait dire de grandes choses, disant que j'avais des amis qui m'avaient quitté, hélas! le bon Monsieur, Dieu seul suffit. Il est vrai que c'est le P. Eudes qui me fait plus de tort; j'en sais encore bien plus là-dessus que la bonne mère du Saint-Sacrement; après tout, il faut être entièrement abandonné, et sans réserve pour tout et pour toutes sortes de privations. Quand le prélat croira que j'ai encore quelques personnes qui ont charité pour moi, cela pourra produire de bons effets, car cela l'empêche de bien des choses que sa bile irritée lui inspirerait de faire. Il est vrai que c'est une chose déplorable que l'on ne sait pas où se retirent ces pauvres gens pervertis; autrefois ils logeaient sur la paroisse de Saint-Médard, je ne sais pas si on ne pourrait pas découvrir où ils se sont retirés à présent. Je salue votre saint ange avec bien du respect et tous les saints anges de nos amis, et suis, avec bien de l'affection et reconnaissance, mon cher Monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur, BOUDON, l'esclave de la sainte Vierge des anges et des saints.

L'on pourra dire, si l'on veut, qu'on a

mandé ou bien qu'on entend qu'on ne peut pas me plus faire quitter mon bénéfice par force que par voie de justice, mais que ce n'est pas à dire que cela se fasse. Je vous supplie de prier M. de Fermanel et M. de Thiersault et ceux à qui pouvez parler de M. Mallet, de ne rien dire des choses que je vous mande de lui qui peut le choquer; mais je crois qu'il a été nécessaire de dire les choses comme elles se sont passées, peut-être qu'à Paris il n'aura pas tant de feu. Mgr l'archevêque me dit que M. Faude, l'un des grands vicaires, lui avait dit que j'avais des dispositions d'un homme d'honneur; ce grand vicaire m'a reçu avec bien de la civilité, et il me dit, en parlant du prélat, que je devais prendre garde à ne pas m'humilier trop devant lui; ce n'est pas que dans les occurrences il n'ait agi contre moi aussi, mais toujours c'est quelque chose que les personnes aient quelque bonté.

Mon refuge est : *Monstra te esse matrem.* Il faudrait vous voir pour vous dire mes humiliations.

A Rouen ce 3 d'avril.

—

LETTRE CXXVII.

AU MÊME.

Il parle encore de ses humiliations.

DIEU SEUL.

Mon cher Monsieur,

J'ai de la peine de la dernière lettre que je vous ai écrite, aussi bien que de celle de M. de Thiersault, et je vous supplie de lui témoigner au plus tôt, car enfin Dieu seul et sa seule providence par la très-sainte Vierge notre bonne mère et très-glorieuse dame, et par les bons anges et tous les saints, je salue le vôtre et tous les saints anges de Paris, comme les saints qui en sont les patrons. Il me semble que je dois garder le silence, et ne point prendre de précautions; qu'il arrive ce qu'il pourra, quand les meilleurs amis seraient contre nous, ils sont créatures, c'est-à-dire des néants, il n'y a que Dieu seul. Du reste, je mérite tout ce l'on peut dire et tout ce que l'on peut faire contre moi, et je mérite encore toute autre chose, je mérite l'enfer, je vois que je n'ai pas à dire le moindre mot, ni à sourciller même, comme l'on dit; je reconnais cela très-clairement. Pour l'état où je suis, jamais je n'ai rien trouvé de meilleur, mon âme se consomme quand elle pense aux grandes miséricordes du ciel sur moi, de m'y avoir mis; je vous assure que je l'aime mieux que de ressusciter des morts et que l'emploi des fonctions les plus éclatantes, soit par la prédication, soit en d'autres manières; oh! que je suis bien, oh! que je suis bien, mon âme souffre avec peine mes deux dernières lettres, allez donc dire à M. de Thiersault mes derniers sentiments. Je suis bien faible de quelque incommodité que j'ai eue, il faut se disposer à la mort, et ensuite arrive ce qu'il pourra; tout ira bien, tout ira toujours bien, quand il ira dans l'ordre de la divine Providence, il ne faut rien désirer; si l'on me demandait, disait sainte Catherine de Gênes, que voulez-vous, je ne pourrais jamais dire autre chose, sinon, je ne veux que ce que j'ai dans le moment où je suis.

Je suis de tout mon cœur, Monsieur, votre très-obéissant serviteur, BOUDON l'esclave de la très-sainte Vierge, des anges et des saints.

Notre livre est bien plein de fautes, Dieu soit béni de tout et sa très-sainte Mère, et les bons anges.

A Rouen, le lendemain de la fête de la très-pure purification de notre sainte Dame.

—

LETTRE CXXVIII

AU MÊME.

Il parle encore des accusations dressées contre lui.

Mon cher monsieur,

Je vous accable de mes lettres; mais la charité souffre tout, et c'est un extraordinaire. Mandez-moi, s'il vous plaît, si vous avez reçu mes dernières, particulièrement celle-ci; et, en attendant que je vous donne mon adresse à Caen, adressez-moi votre lettre pour cette fois chez M. de Viéville, proche Saint-Amand. La personne que vous savez, sous prétexte de visite, est venue informer en une maison de religion. C'est une accusation ancienne dont je vais vous parler, mais il la va faire bien valoir pour le prétexte de visite. C'est donc une religieuse qui accuse celui que vous connaissez de lui avoir touché le visage de ses mains par quelque forme de tendresse. Il ne manquera pas d'en faire bruit à Paris, où il va dans peu. Mais c'est une chose admirable qu'il ne fait jamais que dire les accusations et jamais les réponses; car, en vérité, l'on est obligé de dire ce que l'on répond, à moins que de n'agir pas comme il faut. A cela donc toute la communauté attestera premièrement être très-édifiée de la personne par laquelle elle voudrait tout faire; secondement, qu'il a eu prise avec la personne qui accuse, que de tout temps ils n'ont pu s'accorder, qu'elle lui a toujours été opposée, qu'elle a murmuré et s'est dépitée contre lui, et cela toujours dès le commencement; quelle apparence qu'il s'avisât de s'adresser à cette personne pour quelque tendresse de la sorte? Troisièmement, elle a été possédée, et quelquefois il reste à ces personnes quelque facilité dans l'imagination, des illusions du démon, qui insensiblement les fait imaginer ce qui n'a pas été, se souvenant de la faiblesse de l'imagination de ces filles, qui a été gravement déréglée par la possession, et assez aisément, puisque l'on peut prouver avec conviction qu'un autre fille qui l'accuse encore, mais de bagatelles, par la propre confession, je veux dire par son aveu, crainte qu'on aille dire qu'il faut qu'on parle du sacrement, demeure d'accord qu'elle s'est mise dans son imagination une histoire tout entière qui ne fut jamais : une

personne de vertu, il y a déjà du temps, lui fit bien remarquer qu'il n'y avait nulle apparence de vérité en cette accusation, à raison de l'opposition de ces deux personnes, mais les réponses ne lui entrent pas dans l'esprit. C'est une chose merveilleuse de voir de certaines gens qui jureraient avoir vu des choses qu'ils n'ont jamais vues, après se les être fortement imprimées! J'en ai connu plusieurs. Le démon n'est pas content de quelques bénédictions que Notre-Seigneur et sa très-sacrée Mère avaient données à la personne accusée pour cette maison. Par charité, dites la chose, comme je vous la dis, à nos amis, et, à Montmartre, à M. Bertot; ce n'est pas qu'en vérité l'humiliation qui arrive de ces choses ne soit excellente, mais il y a de certaines choses où il semble qu'on doive dire simplement ses pensées, et puis se tenir en repos. N'oubliez pas mademoiselle de Bouillon ni M. de Fermanel. Je salue votre saint ange et ceux qui les gardent. Vous savez qui vous écrit.

Ce 15 d'avril.

—

LETTRE CXXIX.

AU MÊME.

Il s'occupe de procurer des consolations à ses amis sur qui retombaient en partie ses disgrâces.

DIEU SEUL.

Mon cher monsieur,

Ce petit mot, écrit le jour de la fête d'une sainte qui a élevé si glorieusement l'étendard de la sainte pauvreté chrétienne, est pour vous prier d'aller voir madame de Fourneaux, si vous le pouvez, que Dieu a réduite dans une grande pauvreté; elle aura soin de vous trouver à Conches une maison pour vous loger, et même M. de Berville vous pourrait adresser chez M. de la Blotière, où est madame sa belle-mère. Vous pourriez lui dire de ma part que vous feriez bien d'aller à Conches, sans lui dire que ce serait seulement pour madame de Fourneaux, il y a assez d'autres sujets. Je lui adresse une lettre par madame de Rouves, et vous pourrez lui dire de ma part que je lui manderai d'Evreux, avec le secours de Notre-Seigneur, de sa très-sacrée Mère, des bons anges et saints, un lieu où elle pourra me parler fort facilement, sans qu'il soit nécessaire qu'elle aille, ni même à propos que cela soit, aux autres lieux dont elle m'a parlé. J'espère partir le 29 du présent mois, avec le secours du ciel, et elle aura soin de me faire savoir quand elle sera à Rouen, afin que je lui puisse mander comme il faut qu'elle fasse pour me parler ce qui sera commode, à raison que j'espère passer auprès de Rouen, immédiatement après la fête de la Nativité de la très-sacrée Vierge notre très-douce et très-bonne mère, si la divine Providence en ordonne de la sorte. J'y vois de la nécessité de lui parler, à raison de l'état où elle est réduite. Le Chrétien doit être très-éloigné de l'humeur du monde qui s'éloigne des personnes affligées, n'y ayant rien qui nous doive être plus considérable que la croix du Fils de Dieu. Elle m'a mandé que M. Pressard avait travaillé à vous faire avoir une cure, mais que l'engagement où vous aviez été de ce qui me regardait vous avait fait tort auprès du prélat. Le bon monsieur ne sait pas que vous ne recherchez pas l'emploi qu'il vous procure: ce n'est pas pour y subsister qu'il le faut prendre, mais dans l'unique vue de l'ordre de Dieu. Je salue votre saint ange, tous les saints anges et patrons d'Evreux. Je vous écris le lendemain de la fête de saint Taurin, et la veille du bienheureux saint Lau. Je suis de grand cœur, mon cher Monsieur, votre obéissant serviteur, l'esclave de la sainte Mère de Dieu, des anges et saints.

A Paris, le jour de la fête de la glorieuse sainte Claire, vierge, et la mère de tant de vierges qui ont suivi Notre-Seigneur et sa très-sacrée Mère, la Vierge des vierges, à son exemple.

—

LETTRE CXXX.

AU MÊME.

Révocation des pouvoirs de Boudon. Mort de sa mère.

DIEU SEUL.

Mon cher monsieur,

Puisque la mort de M. le Tellier est arrivée, je crois que pour le présent rien ne presse tant pour employer madame de Montmartre, car il ne faut pas être importun, et puis le roi s'en va bientôt; ainsi il n'y a guère d'apparence que la chose se fasse. Ce n'est pas au parlement de Paris que la chose irait, mais à celui de Rouen; mais il n'importe, à moins que d'un coup extraordinaire de Dieu ce lui serait une chose désavantageuse: il faut être abandonné à Dieu pour tout, et cela sans réserve. J'ai aversion de dire que je me défendrai; car, dans la vérité, ce serait bien à regret, et je ne le ferais que pour soutenir ma mission. Saint Paul a appelé à César, et je vous ai dit que sainte Thérèse se défendit au conseil du roi d'Espagne et qu'elle s'y pourvut. O mon Dieu! ce me serait bien de la mortification; ce n'est pas le bénéfice qui me tient, mais c'est l'intérêt de Dieu que je ne regarde pas pour quelques années, mais pour le temps futur: ces oppositions extraordinaires me donnent une constance merveilleuse, et j'attends des secours de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère, du glorieux saint Joseph, des anges et saints, que je ne vous puis dire. Il est vrai qu'il n'y a presque que moi qui puisse répondre au prélat; à la bonne heure, il y en a plus d'humiliation, puisque vous m'en apportez un exemple; je vous dirai simplement la chose comme elle s'est passée. Premièrement, jamais le prélat ne m'a dit de lui demander à me retirer, qu'après qu'il m'eut révoqué. Il est vrai que je lui dis : Comment faire, puisqu'il ne faut pas mentir; car c'est vous qui me faites

quitter, et non pas moi qui le demande. Il me répondit : L'on peut céler ce qui est fait là dessus. Je dis : Bien, et nous en demeurâmes d'accord. Le mardi au soir, 9 novembre, m'ayant révoqué, le mercredi au matin nous demeurâmes d'accord de la chose, comme je vous l'ai dite. Environ deux ou trois heures après midi, Bonneville, son secrétaire, me vint trouver en ma chambre, me marquant la douleur qu'il avait de la commission que le prélat lui avait donnée de me signifier une révocation, et qu'il aurait été à désirer que j'eusse plutôt fait une démission. Là-dessus je lui répondis que la chose était facile, puisque le prélat m'avait même déclaré que c'était son sentiment que je lui demandasse de moi-même à me retirer. Le secrétaire ensuite dresse une démission, et il la porte le même jour au prélat, à son retour de l'abbaye Saint-Sauveur où il était allé. Le prélat, au lieu de l'accepter, s'irrite et dit que j'étais bien grand seigneur, qu'il avait été lui-même grand vicaire à Reims, et qu'on l'avait bien révoqué, sans qu'il se démît. Cependant il dit au secrétaire de lui laisser, et que dans vingt-quatre heures il en rendrait réponse. Au bout des vingt-quatre heures, pour réponse, il m'envoya M. Fournier, suivi de deux prêtres, me signifier la révocation qui avait été dressée dès la veille chez M. le Febure, l'un de mes opposés; et le samedi suivant, jour de marché, elle fut publiée publiquement en l'officialité, chacun y courant. Voilà la pure vérité, et il me serait facile de répondre à tout le reste de même; mais je vous avoue qu'à moins que je n'y sois obligé par force, ce qui arrivera, si l'on agit dans les formes canoniques, c'est à quoi je ne pense guère. Vous pouvez encore, mon cher monsieur, m'écrire mardi par la poste; et quand la divine Providence me donnera lieu de vous faire savoir où nous sommes, nous le ferons. Je viens d'apprendre la nouvelle de la mort de ma mère; je vous supplie de lui appliquer neuf de vos communions, si la très-sainte Vierge le trouve pour la plus grande gloire de Dieu; un *De profundis*, s'il vous plaît, à la Congrégation, cela se peut sans nommer rien. Je vous supplie de recommander cette âme aux prières des gens de bien, et de lui quêter quelques communions : c'est une grande aumône que celle que l'on donne aux pauvres âmes du purgatoire. Je vous recommande ce soin-là. Je vous prie de ne rien dire du tout à personne de ce que je vous ai mandé des Carmélites.

Je supplie M. l'abbé de Thiersault d'une messe, et de prendre la peine d'écrire un petit mot à M. l'abbé Gaillard, archidiacre de Gap, qui s'était offert de me faire venir de Rome une indulgence plénière à l'article de la mort pour ma mère, pour lui marquer que la pauvre femme n'en a plus de besoin, mais seulement de ses prières et de l'application des indulgences grandes qu'il a. Je supplie M. l'abbé de Thiersault de lui mander cette particularité, et de m'excuser de la peine que je lui donne; c'est que je suis obligé de partir pour la campagne, pour trois jours, et n'être de retour à Rouen que mardi au soir, avec le secours du ciel. Je salue votre saint ange et tous ceux de nos amis et de ceux qui nous sont aussi opposés, et suis très-cordialement, mon cher Monsieur, votre très-obéissant serviteur.

A Rouen, ce 7 d'avril.

LETTRE CXXXI.

AU MÊME.

Mon cher monsieur,

Je viens de recevoir une lettre de la bonne revérende sœur que vous avez vue au sujet de ces pauvres gens pervertis qui la sont venu trouver dans des apparences d'une conversion. Je vous supplie d'aller la voir, pour ensuite voir avec M. l'abbé de Thiersault ce que l'on pourra faire; faites mes excuses, s'il vous plaît, à cette bonne mère, si je ne lui écris pas, je vais monter à cheval; quand je pourrai, j'écrirai avec le secours du ciel à ces bonnes gens. Je salue tous leurs saints anges, le vôtre et les anges de ceux qui se mêleront de les ramener à Dieu. Je suis de tout mon cœur, mon cher monsieur, votre très-humble et obéissant serviteur.

A Rouen, ce 19 avril.

LETTRE CXXXII.

AU MÊME.

Par suite de ses persécutions, Boudon se retire à Caen, où il trouve de nouvelles croix.

Mon cher monsieur,

Nous voilà arrivé à Caen, où nous y avons trouvé des croix qu'on nous y avait préparées, quoiqu'elles n'y paraissent pas. Enfin, c'est une bonne chose pourtant que la croix; mais elle est ici assez douce et secrète. J'espère à présent, avec le secours du ciel, pouvoir faire un voyage à Paris vers le mois de juillet; ce nous sera une consolation, si vous y êtes encore. Je ne pense rester à Paris que fort peu. Dans l'occasion, il n'y a rien qui presse à cela; je vous prie de demander à M. Gazil s'il n'y a pas moyen de savoir si M. du Chesneau passera l'été à Tours. Ensuite, je pourrai bien vous adresser une lettre pour ce M. du Chesneau. J'offrirai demain le très-saint sacrifice de la messe pour notre cher frère, afin qu'il soit à Dieu et à sa sainte Mère, et que Dieu vive et règne en lui. J'ai une extrême joie d'apprendre le retour de ces pauvres gens à l'union de Notre-Seigneur dans la sainte Eglise. Assurément que la mère de Saint-Jean est une âme d'une très-grande grâce, et vous prie bien de la saluer de ma part quand vous la verrez, et vous pouvez lui dire que ses sentiments sont les miens. Si nous allons à Paris, nous aurons le bien de la voir. Vous pouvez m'écrire à Caen par la poste. Je crois qu'on donne les lettres à Paris les mercredi et samedi. Il faudra me les adresser chez M. de Segueville, dans la grande rue de Saint-Jean, près des Pères de l'Oratoire. Le prélat, à ce que j'ai appris à Caen, où il est

venu, ne fait toujours que parler de mon bénéfice. Mgr de Bayeux lui dit qu'il faudrait voir à Paris. Je les laisserai dire; mais, ayant pris conseil, et de la bonne manière, je ne suis pas à faire tous les jours de nouvelles délibérations, aussi bien même seraient-elles inutiles, à moins que l'on y résolût que je quittasse, car on le veut, et on demandera toujours des conférences jusqu'à ce que cela soit fait. Le bon P. Eudes a cela à l'esprit, et on ne lui fera pas quitter. Quand j'aurai le bien de vous voir, je vous en dirai des raisons particulières que je tais pour ne pas lui faire tort. Je salue votre saint ange et les saints anges et patrons de Paris, et suis de grand cœur, mon cher Monsieur, votre très-obéissant serviteur. BOUDON, l'esclave de la très-sainte Vierge, des anges et des saints.

J'ai vu à Evreux le bon P. Claude; je vous assure que j'en ai été merveilleusement édifié, et je crois que c'est une personne de vertu. J'ai vu aussi la bonne fille; je suspends fort mon jugement sur les choses qui lui arrivent, les laissant pour telles qu'elles sont au jugement de Dieu. C'est une grâce que Notre-Seigneur vous fait de n'avoir aucun empressement pour communiquer avec elle; je vous assure que je n'en ai point non plus, et, si je repassais par Lisieux, je serais plus aise de voir d'autres âmes qui marchent dans les voies de la foi, que non pas cette bonne fille; je serais bien aise même de ne plus la communiquer, à moins que la charité ne m'y obligeât. Ne demandez pas ces choses au bon Père, car comme il en a l'approbation de personnes plus éclairées que moi, il ne faut pas lui faire peine. Cependant vous pouvez lui mander, car il vous écrira que j'ai été très-consolé et édifié de le voir, et que cela me fera toujours bien de la joie quand j'aurai ce bien-là.

J'espère recommander à la très-sainte Vierge votre cher frère en la maison de la Délivrande, où nous allons. Je reçois ici un peu de consolation, mais Dieu seul me suffit.

LETTRE CXXXIII.

AU MÊME.

Confiance de Boudon en la Providence; son affection pour le diocèse d'Evreux.

DIEU SEUL.

Mon cher monsieur,

J'espère partir demain pour aller visiter les lieux saints; et dès le premier jour j'espère aller coucher aux Cordeliers d'Anet, puis aller à Orléans. Ensuite nous espérons continuer, et surtout aller rendre nos vœux à Dieu, à Notre-Dame des Ardillières, et dans les lieux consacrés par la présence de saint François de Paule: j'ai l'honneur d'être de son ordre, du troisième; et puis, pour le présent: *In silentio et spe erit fortitudo mea* (50). Il ne faut plus parler au ciel que du ciel. Mon logement, il y a bien des années, est la divine Providence, et n'a pas le moindre filet d'appui en la créature, ni aux moyens humains: j'ai envie de rire quand on me les propose. De consentement unanime du plus grand nombre de personnes et des mieux instruites de l'état de mes affaires pour le diocèse d'Evreux, va à ce que je ne quitte pas mon bénéfice. Le prélat, depuis peu, n'a pas laissé de me le proposer; mais je vous assure bien que j'espère que la très-sainte Mère de Dieu, les anges tutélaires et les saints patrons m'obtiendront le don de fermeté.

J'ai discontinué cette lettre pour aller célébrer la très-sainte messe à l'autel de la Mère de Dieu dans notre cathédrale, ayant été reçu archidiacre en un samedi, la veille des saints apôtres Pierre et Paul, dont nous célébrons aujourd'hui la fête; et vous ne sauriez croire ce que j'ai ressenti pour Evreux pendant le saint sacrifice: il me semble que j'irais de bon cœur en Grève pour ce cher diocèse. Une personne, à la sortie de l'autel, et qui est de la cathédrale, m'est venue faire civilité, et me marquer combien l'on trouvait étrange la proposition du prélat pour quitter mon bénéfice. Ah! que j'aurais envie de dire à bien des gens: *Modicæ fidei, modicæ fidei.* (*Matth.* XIV, 31.) O gens de peu de foi! vous verrez ce qui en arrivera; mais, *en attendant, j'attends le Seigneur.* (*Psal.* XXXIX, 1.) Je reviens du saint autel le cœur tout gros d'espérance et plein de joie. La Providence, la Providence! on a beau faire et dire, je ne veux ni ne puis avoir d'autre confiance. Communiez, s'il vous plaît, une fois pour moi en l'honneur de saint Joseph, protecteur de mes visites et de mes voyages. Il a été le conducteur des voyages de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, par le ministère des anges: *Angelus apparuit: sic ibimus.* Je suis, etc.

LETTRE CXXXIV-CXXXV.

AU MÊME.

Succès de ses prédications à Angers.

DIEU SEUL.

Enfin, mon cher monsieur, nous voilà arrivés à Angers par la conduite de la divine Providence qui nous soutient et qui nous mène partout avec des miséricordes ineffables. Je ne sais où j'en suis quand j'y pense, mon cher Monsieur, et vous seriez grandement étonné si vous en saviez les particularités. Plusieurs villes se sont trouvées tout émues au passage de cet homme perdu sans ressource, à ce que l'esprit humain pensait. Il a fallu prêcher les vérités évangéliques, non-seulement dans les monastères, mais dans les paroisses, dans les grandes et vastes églises où il y a eu un concours surprenant de gens de tous états. Hélas! on pensait que c'était

(50) *Ma force sera dans le silence et dans l'espérance.* (*Isa.* XXX, 15.)

quelque chose que cet homme perdu. Je sais pourtant bien, Dieu merci, qu'il n'est rien. L'on est venu à cet homme de toutes parts pour lui ouvrir ce que l'on avait de plus secret en la conscience; c'était un abord étonnant de monde; c'était à qui l'aurait; l'on a disputé à qui le logerait; on a même voulu lui donner de l'argent; partout on ne veut point le laisser sortir. Il est arrêté avec une charité merveilleuse, et par les ecclésiastiques, et par les gens de qualité, et par les pauvres. On le conduit d'un lieu à l'autre; on voudrait le suivre même. Des gens qui ne parlent à personne des choses de Dieu, étant fort dans le monde, se font apporter dans leurs chaises pour lui parler, avec l'étonnement des lieux où cela se passe. Des esprits forts, qui à peine veulent venir à aucun sermon, non-seulement viennent à ses instructions, mais encore lui sont venus dire qu'ils le viendraient voir tous les jours, s'il restait en leur ville; c'est ce qu'ont fait aussi des gens de justice qui passent pour les beaux esprits du temps. Oh! que les voies de Dieu sont bien éloignées de celles des hommes! C'est ainsi que Dieu tire sa gloire de tout.

Je ne mande à personne ces particularités: il faut encore se taire, et le diable se servirait de ce que l'on en dirait, quoiqu'avec bonne intention. Je mande seulement en général à Mme de Rouves et à Mme de Fourneaux que la divine Providence est grande sur moi. Je salue votre bon ange, etc.

A Angers, le 7 juin.

—

LETTRE CXXXVI.

AU MÊME, A ÉVREUX.

Suite des persécutions de Boudon.

DIEU SEUL.

Mon cher monsieur,

J'ai reçu votre lettre le jour de la mort du bienheureux Henri de Suso, et le même jour que je vous envoyai mon billet. Ne laissez pas pourtant de mettre l'adresse comme je vous l'ai marquée. La personne dont vous m'écrivez dit de son directeur ce qu'il trouve à redire en l'autre. Pour ce qui regarde les papiers (51-52) que l'on donne, j'en ai écrit fortement. J'ai prié une personne qualifiée d'en écrire, et à des personnes qui ont pouvoir sur l'esprit de celle qui les donne, pour en marquer les suites; car j'ai eu peur que la lettre de ma part n'eût pas d'effet. J'en écris encore aujourd'hui; et en vérité si je tenais ces beaux papiers de mes louanges, je les brûlerais de bon cœur. Après cela, il faut tâcher de demeurer avec le secours du ciel dans une grande paix, dont il me semble que nous ne devons jamais sortir, au moins pour ce qui regarde le centre de l'âme. Mais l'on dira que j'ai contribué à la distribution de ces papiers; mais cela vient dans de fâcheuses circonstances; mais cela irritera encore; mais cela apprêtera bien à parler. Ayant fait son petit pouvoir pour y apporter le remède, tout cela ne nous doit pas ôter un moment de *cette paix divine qui surpasse tout sentiment,* et que le grand Apôtre souhaite non-seulement être, mais *demeurer dans nos cœurs.* (*Philip.* IV, 7.) Aussi est-il écrit que Dieu tout bon a rétabli sa demeure dans la paix: *Et factus est in pace locus ejus.* (*Psal.* LXXV, 2.) Il est très-vrai que c'est l'amour de nous-mêmes qui nous trouble sous de beaux prétextes, et une certaine recherche de notre propre intérêt, quoique souvent imperceptible, qui nous embarrasse sous des apparences du bien. Il ne faut point de réserve dans l'abandon entier à toutes sortes de croix, de quelque côté qu'elles viennent, et quelques suites qu'elles puissent avoir. Ce qui inquiète, c'est toujours quelque petite réserve. Oh! non, mon cher monsieur; sans réserve, sans réserve, sans aucune exception, soyons délaissés, abandonnés à la divine Providence, pour être tout ce qu'elle voudra, et n'être rien de ce qu'elle ne voudra pas.

Hélas! ce bon homme qui assurément sert d'instrument à la divine conduite pour éloigner toujours le prélat de nous (et il sera difficile de rien gagner auprès de lui pendant qu'il le croira), n'est-il pas un instrument entre les mains du Tout-Puissant qui saura bien, quand il voudra, renverser tous ses desseins? Je m'abandonne absolument à sa force, à sa puissance, à sa miséricorde, sous la protection de la très-sacrée Vierge, des anges et des saints; et j'aimerais mieux mourir que d'avoir le moindre appui sur aucune créature, ni sur aucun moyen humain. Même, mon cher monsieur, assurez-vous que la très-sainte Vierge conduit mes affaires; et elle ne veut pas que les créatures d'ici-bas agissent: ce sera elle qui fera tout. Il ne faut point parler même de certains moyens que le prélat s'imagine pouvoir le contenter: il se trompe; il ne le sera que quand l'incomparable Mère de Dieu dira: C'est assez. Cependant je dois me tenir dans le silence, laisser dire, laisser crier, éviter même des conférences qui, jusqu'à present, n'ont servi qu'à irriter les choses; car dans tous ces pourparlers-là il y a toujours quelque chose à redire.

Je m'applique, avec le secours du ciel, à dire partout du bien du prélat. Pour ce bon père que vous avez vu, je n'en suis pas étonné; et lui et d'autres ont peu reconnu les services que je leur ai rendus. Tant mieux; Dieu seul, il me suffit. Pour vous, ménagez l'esprit du prélat avec douceur, avec respect. Je crois même qu'il sera bon que vous alliez le voir de temps en temps,

(51-52) Ces papiers étaient les Mémoires que Mme de Fourneaux, par un zèle inconsidéré, distribuait pour la justification de Boudon.

supposé que vous voyiez qu'il le trouve bon. J'ai de la joie de ce que le bon Père dit que je suis un *superbe :* cela est vrai ; mais je vous avoue que j'ai grande envie d'être humble. C'est une chose très-avantageuse pour nous, quand on publie nos défauts et que l'on est connu pour misérable, tel que l'on est.

J'ai ferme confiance que la très-sainte Vierge, les bons anges et nos saints évêques trouveront leur temps pour me faire prendre les ordres : les croix y sont une excellente disposition. Je vous écris le 28 de janvier, fête du grand saint Cyrille, l'invincible défenseur de la maternité de la Mère de Dieu. Je salue, etc.

—

LETTRE CXXXVII.

AU MÊME.

La perfection consiste à faire ce que Dieu demande de nous, et en la manière qu'il le veut.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Notre-Seigneur soit notre tout en toutes choses par sa très-sainte Mère, par les bons anges et les saints. Il me semble que vous agissez dans l'ordre de Dieu de travailler pour sa gloire dans le prochain, comme vous faites : ainsi faites-le au nom de l'adorable Jésus et de la bienheureuse Vierge Marie, sa divine Mère, dans les occasions que la Providence vous donnera. Cependant il faut nous souvenir que la perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, ni à en faire beaucoup ; mais à faire celles que Dieu demande de nous, et à les faire en la manière qu'il le veut. Saint Joseph est le plus grand des saints, comme on le peut penser ; et, pour arriver à une si haute sainteté, Dieu n'a demandé de lui que des actions d'une vie cachée et inconnue. Mais que n'aurait pas pu dire et faire Notre-Seigneur durant les trente années de sa retraite ? Oh ! que cela nous montre bien que tout ce que nous avons à faire est de faire seulement ce que Dieu veut de nous ! Heureuse l'âme qui pourra dire à sa mort ces paroles de notre bon Sauveur : *O mon Père, j'ai consommé l'ouvrage que vous m'avez donné !* (*Joan.* XVII, 4.) Que ces vues sont capables de modérer nos désirs et nos empressements pour tous les biens que nous pourrions nous imaginer qu'il serait à propos de faire pour la gloire de Dieu !

Après cela, il faut, avec le divin secours, être bien sur ses gardes pour ne pas se répandre dans les occupations et parmi les créatures. C'est une chose étrange combien l'amour-propre se glisse dans les œuvres extérieures. C'est une très-bonne chose de n'y avoir pas de goût ni de consolation sensible, de n'y pas agir par des mouvements tendres : mais encore il faut bien veiller à une secrète satisfaction de nature qui arrive dans le bon succès des choses, et à ne pas se laisser aller à une estime, qui quelquefois est imperceptible, de ce que l'on fait. *Celui qui pense être quelque chose*, dit l'Apôtre, *n'étant rien, se trompe* (*Galat.* VI, 3) ; à plus forte raison, s'il pense faire quelque chose. Une personne véritablement éclairée voit toujours son néant, en ce qu'elle est et en ce qu'elle fait. Elle se voit davantage chargée de confusion, dans la lumière du peu qu'elle fait. Elle connaît très-clairement son inutilité au monde, et elle est étonnée comment on l'y peut souffrir, n'étant propre qu'à y faire du mal. On ne peut pas dire combien elle se voit chétive, et cela par une forte et vive lumière qui lui pénètre l'intérieur, et non pas par de certaines connaissances assez superficielles et par des paroles. C'est pourquoi elle est très-retenue à parler d'elle, et du bien que Dieu fait par elle, si ce n'est qu'il y en ait nécessité ; et pour lors cela lui fait peine. Mon Dieu, faut-il qu'on sache seulement si nous sommes au monde ! Après tout, il faut toujours prendre le temps pour faire oraison et pour vaquer à l'intérieur, autrement l'on se dissipe pitoyablement.

Je vous prie de nous mander la santé de notre bon prélat : il faut avoir soin de bien prier pour lui, à ce que la divine volonté s'accomplisse en sa personne. Il est bon pour la gloire de Dieu que vous écriviez à la personne dont vous me parlez. Je la recommande à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère avec bien de l'instance. Je la voudrais servir plus que jamais en leur sainte présence, et en vérité avec bien du fruit. Son état est grandement purifiant et très-avantageux pour aller à Dieu, car il est d'une grande privation : mais elle me fait grande pitié, car l'attache à son propre jugement gâte tout. Il lui est assez inutile de consulter, car elle ne suit, au moins en la plupart des choses, que sa fantaisie, qui assurément la trompe beaucoup. L'amour-propre a lieu en beaucoup de choses qu'elle fait. Elle s'était bien abusée dans les desseins qu'elle avait pris d'avoir des filles, de procéder à l'excès de la charité qu'elle exerce durant le temps de la peste. Il serait à désirer qu'elle pensât sérieusement à se mortifier et à ne se pas produire, vivant retirée dans quelque petite maison où elle ne laisserait pas de pouvoir quelquefois converser avec les gens de bien pour ne pas accabler sa nature qui veut quelque occupation : mais en vérité ce n'est point Dieu qui la pousse à assembler des filles et à faire plusieurs choses qui éclatent. Encore une fois, elle a besoin de se mortifier. Il est à propos, pour la gloire de Dieu, qu'on sache qu'elle n'est pas sous notre petite conduite il y a bien des années. Je salue votre bon ange, etc.

A Paris, ce 18 de mai, fête du B. Félix de Cantalice, et veille de l'humble Pierre Célestin.

—

LETTRE CXXXVIII.

AU MÊME.

Avis sur la manière de prêcher.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Il me semble qu'il y a de l'empressement naturel, de l'activité de l'esprit humain, de la corruption dans une certaine manière de prêcher à laquelle vous tendez. Cela vient même d'un fond de superbe, d'un désir de la propre excellence, où le démon peut beaucoup se mêler, où l'homme peut avoir beaucoup de part : je dis l'homme du monde, tant à l'égard de celui qui prêche de la sorte, qu'à raison de ceux qui l'écoutent, et où il y a peu de Dieu ; ce qui est une grande misère. Je ne veux pas dire pour cela qu'on doive se négliger : non ; mais il faut mettre bas toute affectation du beau style, du beau langage, des belles pensées. Je dis l'affectation, car l'on peut se servir de ces choses quand elles viennent naturellement et simplement sans en faire cas, sans s'y attacher. Souvent ces choses n'aident pas à glorifier Dieu, mais elles servent seulement à contenter l'homme,

Je vous dirai simplement qu'ayant quelque chose d'assez curieux, que j'ai lu dans un ancien Père, a dire dans une conférence dont l'on m'a prié, j'ai résolu de laisser là ces choses, et je vous assure que je ne doute point que notre bon Maître et notre bonne maîtresse n'en soient plus glorifiés. Je ne blâme pas par là les belles choses que l'on peut dire, quand elles servent à la gloire de Dieu ; bien au contraire : mais il faut bien veiller à n'en pas abuser par amour-propre. A l'égard de ce que vous me marquez, mon petit avis serait de ne point accepter le sermon dont on vous prie, si déjà vous ne l'avez fait ; en ce cas il faudrait le faire. Mon cher Monsieur, étudions dans l'école de Jésus et de Marie à devenir bien petits, à ne point paraître afin que Dieu seul paraisse en toutes choses. Je salue votre bon ange et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et suis, Monsieur, etc.

A Paris, le 9 de juillet, jour de l'octave de la fête de la charitable Visitation de la sainte Mère de Dieu.

LETTRE CXXXIX.

AU MÊME

Sur l'usage de donner la bénédiction du saint sacrement en silence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Un de nos curés m'est venu trouver pour me demander si l'on doit donner la bénédiction avec le saint sacrement à la manière des évêques, parce que, à ce qu'il m'a dit, les Pères Jésuites, qui faisaient la mission à Joui, ont dit à M. le curé dudit Joui, qu'il en devait user de la sorte, ce qu'il a fait ; et ce qui ensuite a mis la dispute entre plusieurs autres curés sur ledit sujet. J'ai répondu qu'on en usait de cette manière en quelques diocèses, mais que, pour le diocèse d'Evreux, je ne sache pas que ce soit la coutume. Et même, comme nous y gardons les rubriques romaines, dans les choses qui n'ont rien de déterminé par l'usage propre du diocèse, on ne doit rien dire quand on donne la bénédiction du très-saint sacrement : *Sacerdos nihil dicit benedicens.* Voilà comme l'on en use selon Rome ; et cela est si vrai, qu'un nonce venant à la maison professe des Jésuites de Paris, et assistant au salut, où le Père, selon l'usage de Paris, chanta *Adjutorium* en donnant la bénédiction du saint sacrement, il en fut si surpris qu'il s'écria en parlant au Père supérieur qui me l'a dit : *Pater, quid est hoc ?* Il est donc certain que ce n'est point l'usage de Rome ; et je ne sais point qu'il y ait dans le diocèse d'Evreux un usage contraire. S'il y en a je n'en sais rien.

Or, ce qu'il y a à considérer sur ce sujet, c'est que l'on m'a dit que, depuis ce temps-là, ou en ce temps-là même, on a pris sujet de donner la bénédiction de cette sorte, quoique même on ne la donnât pas avec le très-saint sacrement. Je dis ce qui m'a été rapporté par un curé même. Il est bon d'empêcher ces nouveautés qui ne sont point dans l'ordre de l'Église dès le commencement. C'est pourquoi je vous prie de lire ma lettre à M. le grand vicaire Duvaucel, afin qu'il y pense selon sa prudence. Il semble qu'on en pourrait dire quelque chose au curé de Joui : et comme, si je ne me trompe, les mêmes missionnaires sont à Breteuil, on pourrait dans l'occasion leur donner avis de la chose. Je crois aussi que Notre-Seigneur et sa sainte Mère seront glorifiés que vous donniez avis à M. le grand vicaire que le vicaire de Venables étant un bon prêtre qui est fort utile dans les instructions qu'il donne à la jeunesse, ce serait une bonne chose, s'il ne peut plus demeurer à Venables, de l'arrêter au moins dans le diocèse et de ne point permettre qu'il sorte. Je salue votre saint ange, etc.

Ce 13, fête de saint Herménigilde, martyr.

ETTRE CXL.

AU MÊME.

S'abandonner sans réserve à la divine Providence.

DIEU SEUL

Mon cher monsieur,

Nous lisons aux matines de demain, que les anciens d'Israël s'étant assemblés vinrent trouver Samuel pour lui demander un roi, comme les autres nations en avaient.

Ce discours, dit l'Ecriture, *déplut à Samuel* (*I Reg.* VIII, 5), et fut très-désagréable à Dieu, puisque c'était témoigner qu'ils se lassaient de l'avoir pour roi, voulant un homme pour les gouverner. Or tout cela est une figure de ce qui arrive souvent aux âmes qui, s'abandonnant sans réserve à la divine Providence, ont le très-grand honneur d'en être conduites et d'en recevoir des secours merveilleux dans tous leurs besoins : mais ce qui est de plus ancien en l'homme, *la chair* (*Rom.* VIII, 6), comme parle la divine parole, se laissant aller aux raisonnements *de sa prudence*, qui n'est qu'une *mort*, estime qu'il est à propos de prendre une politique plus humaine, tâchant d'avoir des créatures à soi pour en être appuyée et soutenue : et c'est ce qui mérite qu'on soit délaissé à soi-même, à ses industries, à ses petites intrigues ; ce qui qui est un très-grand malheur. Car, hélas! que peuvent les hommes, chétifs néants? Qu'avons-nous à espérer d'eux; qu'avons-nous à en craindre? Heureuse l'âme qui dit toujours en vérité : Dieu seul!

Ce n'est pas sans une conduite très-spéciale de la divine Providence que je n'ai pas été rétabli, comme le prélat vous a dit qu'il avait dessein, si j'eusse fait ce qu'il pensait ou plutôt comme il pensait : car quelquefois on fait les choses ; mais on croit qu'on ne les fait pas, parce qu'on ne les fait pas comme on le pense. J'en bénis Dieu de tout mon cœur : c'est une faveur très-spéciale de la très-sacrée Vierge et des saints anges. Le bon prélat se trompe bien, s'il pense que je désire ce rétablissement; j'en suis bien éloigné, aussi bien que quand il s'imagine que je prends à tâche de le choquer : Notre-Seigneur et sa sainte Mère m'en veuillent préserver! Ce n'était pas la seule crainte que vous ne gardassiez pas les interstices, qui le tenait ; il y avait autre chose : mais Dieu fait ce qu'il veut malgré tous les efforts des hommes. Je ne sais si vous avez vu la mère Jacobine à Rouen ; l'on me mande que vous avez été aux Carmélites. Je crois que Dieu sera glorifié et la très-sainte Vierge que vous voyiez, si cela se peut, le P. Gallye, avant qu'il ne parte, pour voir ce que le prélat aura fait en bon esprit. Il est bon d'y être anéanti aussi bien qu'ailleurs. Voyez aussi, si l'occasion s'en présente, le P. Eudes; mais c'est un homme grandement fier; prenez-y garde et ne vous assurez nullement à ce qu'il vous dira. Cela ne préjudicie pas à l'estime que je fais de sa sainteté. Je vous prie de ne pas oublier de prier M. le théologal de m'excuser; car l'appel au chapitre général sera le jour de l'octave de saint Pierre. Sans rien faire paraître vous verrez de quel côté le prélat tournera, et de temps en temps prenez la peine de me mander de vos nouvelles. Je salue votre saint ange, les anges et les saints patrons du diocèse et de la ville d'Evreux ; dans l'occasion, mesdames Anne et de Rouves, et leurs saints anges, et suis de tout mon cœur, etc.

A Caen, ce 27 mai 1667, jour de la fête du triomphe de l'amour d'un Dieu envers les hommes.

LETTRE CXLI.

AU MÊME.

La vie présente n'est rien, comparée à l'éternité.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Il faut être au monde comme si on n'y était plus, et il est infiniment juste que le divin amour fasse en nous ce que la nécessité inévitable de la mort y fera. Je me trouvais hier fortement occupé de cette pensée, et dans la lumière qui m'était donnée, j'admirais, sans pouvoir le comprendre, comment les Chrétiens pouvaient se mettre en peine de rien de ce qui arrive ici-bas. Car enfin est-ce la peine? Je faisais réflexion sur les personnes que j'avais connues, et sur des premières personnes du monde ; et je me demandais quel commerce ces personnes mortes avaient avec les créatures de la terre? quelle habitude celles de la terre avaient avec elles ? ce que le monde était à ces personnes décédées? quelle part elles avaient présentement avec le monde? si au moins il leur était resté la moindre petite chose de ses plaisirs, de ses honneurs, de ses biens ? quand ces personnes reviendraient ici pour y demeurer? combien de temps elles y avaient été? qu'est-ce que c'était que ce temps, comparé à l'éternité où elles étaient entrées pour n'en sortir jamais? O mon Seigneur et mon Dieu, ouvrez-nous les yeux. Oh! la folie et l'enchantement des hommes! Hélas! nous sommes destinés à entrer dans un état qui ne finira jamais, et Dieu tout bon nous donne quelques années, qui ne sont que de petits moments, comparés à cette éternité, pour mériter d'entrer dans l'éternité bienheureuse ; et les hommes, ces insensés, ne s'occupent que de ces moments, et à peine pensent-ils à ce qui durera toujours! Ah! quel moyen de se mettre en peine de tout ce qui arrive dans la vie, qui va disparaître comme les ombres! quel moyen de s'en réjouir ou de s'en attrister! Je salue votre saint ange, et suis, etc.

A Evreux, ce 30 avril.

LETTRE CXLII.

AU MÊME.

Succès de ses prédications en Flandre.

DIEU SEUL.

O mon Dieu, Monsieur, qui pourrait dire combien son aimable et divine providence est une bonne, une douce et fidèle mère! L'expérience continuelle que je fais de ses bontés, ne me permet pas de taire ses miséricordes. J'espère bien de sa divine grâce,

malgré tous mes démérites, que je les chanterai éternellement en l'autre vie : mais il est juste de les publier dès la vie présente, *et de manifester les œuvres de Dieu* (*Tob.* XII, 7), comme nous l'apprend le saint archange Raphaël, dont je ne doute pas que je n'aie reçu des secours singuliers dans mes voyages. Elle a voulu donc, cette bonne Mère, me mener en Flandre cet été, et particulièrement en la Flandre espagnole. Elle m'y a mené certes ; et ce qui m'est arrivé dans ce voyage ne peut venir que des soins d'une si puissante, si douce, si bonne et si fidèle Mère. J'aurais de la peine à vous expliquer les mouvements de charité qu'elle a donnés pour son pauvre esclave. En des villes où je n'avais jamais été, l'on m'y a reçu avec une charité vraiment chrétienne. Dans les unes, on venait me recevoir à la descente du coche ; dans les autres, on m'a envoyé des équipages pour m'y conduire, qui venaient quelquefois de quatre lieues et sept lieues même au-devant de moi. On m'en donnait aussi pour me conduire en d'autres lieux. On m'y a logé avec une bonté que je ne puis dire. On prenait des soins surprenants de tout ce qui nous était nécessaire : on voulait même nous donner bien au delà du nécessaire, et il a fallu plusieurs fois résister à l'excessive charité que l'on avait pour nous, et refuser l'argent et les autres secours que l'on nous présentait. Enfin, partout la divine Providence était pour nous une singulière et infiniment miséricordieuse providence. A Valenciennes, à Lille, à Tournai, à Mons, à Bruxelles, à Anvers, à Namur, et partout où elle nous a fait aller, elle nous a fait annoncer les vérités de l'Evangile, particulièrement à Mons durant un mois, y répandant ses bénédictions ; et j'en suis sorti le cœur pressé, y voyant les âmes dans une sainte avidité de la parole de Dieu. Mais il nous fallait aller évangéliser le royaume de Dieu à d'autres cités, où nous n'avons quasi pas eu le loisir de tarder, à raison du peu de temps que nous avions à rester en ces lieux. Nous avons fait une neuvaine en l'honneur de la très-sainte et suradorable Trinité à Anvers, où la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy est enterrée, la fidèle compagne de sainte Thérèse, pour la remercier des grâces admirables qu'elle lui a faites ; et certainement ce n'a pas été sans effet. Il semblait, me disaient ces bonnes filles (les religieuses Carmélites de ce monastère), que tout était en feu dans leur sainte communauté. C'était, parmi toutes ces bonnes filles, un renouvellement de ferveur tout extraordinaire. Je salue votre bon ange, etc.

LETTRE CXLIII.

AU MÊME PRÊTRE.

Suite des persécutions de Boudon ; elles s'étendent jusqu'à M. Bosguérard qui lui était attaché. Mesures de Mgr l'évêque d'Evreux rendues inutiles. Abandon entier à la Providence.

DIEU SEUL.

Mon cher Monsieur,

Tout ce que la prudence de la chair vous aurait pu suggérer, soit par vos propres lumières, soit par les avis de ceux qui se conduisent selon la sagesse humaine, aurait eu bien de la peine à obtenir du prélat, quand il aurait eu grande inclination à vous servir, ce qu'il vous accorde (53), contre tout ce qu'il s'était proposé, par une secrète, mais efficace disposition de la divine Providence qui sait bien venir à bout de ses desseins, malgré tous les desseins des hommes. Car il est écrit qu'*il n'y a point de conseil contre le conseil de Dieu.* (*Prov.* XXXI, 30.) Oh ! que malheureuse est la prudence humaine, et que ceux-là sont malheureux qui s'y confient ! *Que ceux qui vous connaissent, ô mon Dieu, mettent leur confiance en vous, car vous ne délaissez jamais ceux qui vous recherchent, ne s'appuyant que sur vous.* (*Psal.* IX, 11.) Les hommes ont beau faire : quand ils se joindraient tous ensemble pour se bander contre une personne qui a mis son espérance en Dieu, ils ne pourraient pas empêcher ses desseins sur elle, qui s'accompliront dans les temps et moments qu'il tient en sa puissance, au-dessus de tous les efforts des petites créatures. Oh ! que si les hommes, par un entier abandon à la divine Providence, et dans une totale indifférence pour toutes sortes d'événements, savaient bien, avec le secours de la grâce, demeurer fermes dans l'appui unique en Dieu seul ; si ces hommes apprenaient une bonne fois à ne plus s'appuyer *sur le bras de chair*, ce qui est *une malédiction* (*Jer.* XVII, 5), selon le témoignage de la divine parole ; s'ils remettaient tous leurs soins et toutes leurs pensées sur les soins amoureux et les pensées du Seigneur, qui ne sont que des pensées de paix, quoique souvent cette paix s'établisse par de grandes guerres ; que leur re-

(53) Mgr de Maupas, évêque d'Evreux, avait pris Boudon dans une telle aversion, qu'il la faisait rejaillir jusque sur ceux qui lui étaient particulièrement attachés. M. Bosguérard, dont l'attachement pour Boudon était connu, se trouva enveloppé dans sa disgrâce, au point que Mgr l'évêque d'Evreux déclara qu'il ne lui conférerait jamais l'ordre de la prêtrise, tant que cette liaison si intime subsisterait. Une personne de distinction ayant demandé à Mgr d'Evreux un dimissoire pour que M. Bosguérard fût ordonné à Rouen, il l'accorda par mégarde ; mais bientôt après, s'étant souvenu de ce qu'il avait déterminé, il fit partir un exprès pour prier Mgr l'archevêque de Rouen de n'avoir aucun égard au dimissoire, et de ne pas ordonner M. Bosguérard ; mais l'exprès n'arriva qu'au moment où l'ordination venait d'être faite. C'est à ce trait que la lettre de Boudon a rapport. Au reste, cet illustre prélat reconnut son erreur dans la suite, et rendit son estime et son amitié à Boudon. *Voyez* la *Vie* du pieux archidiacre, par M. Collet, et la *Vie* manuscrite du même, par M. Bosguérard.

pos serait tranquille et la douceur de leur cœur admirable! O mon Dieu, mon cher Monsieur, tenons-nous là inviolablement : que notre demeure soit dans l'unique appui en Dieu seul, et qu'il ne nous reste qu'une sainte haine pour *la prudence de la chair*, qui est une véritable *mort* (*Rom.* VIII, 6) fuyant ce principe où tombent même plusieurs personnes spirituelles. Adorons donc la divine Providence en la conduite qu'elle a tenue sur vous pour vous élever au sacerdoce ; et comme assurément elle vous donne ces secours par la très-sacrée Vierge, il est bien juste que vous vous enflammiez de plus en plus en son divin amour.

Je vous en donne le même avis à présent que j'ai donné autrefois à M. Gontier, grand vicaire de Dijon, au sujet de la dévotion envers cette digne et toute bonne Mère, et de la célébration du sacrifice de la sainte messe pour la première fois, que c'est une grande grâce de l'offrir au jour de quelqu'une de ses fêtes ; ce bon monsieur retarda assez pour ce sujet. Pour moi, Notre-Seigneur me fit la grâce de différer de trois mois. Si vous vous réserviez pour la fête de sa triomphante Assomption, il n'y en aurait que deux. Mais la fête de sa charitable Visitation arrivera dans quinze ou seize jours environ : choisissez. Si vous prenez la fête de la Visitation, elle arrivera un mardi, jour des saints anges : vous leur avez encore obligation. Pour le lieu, il vous sera facile de le prendre, marquant votre indifférence, ou plutôt le désir que vous avez de satisfaire le désir de M. votre curé et de MM. ses ecclésiastiques ; mais que Mlle de Bouillon souhaite de vous que vous la célébriez aux Ursulines. Agissant de la sorte, personne n'y peut trouver à redire, à cause de la qualité de Mlle de Bouillon, à qui vous ferez bien de rendre les services qu'elle vous demandera, même pour se confesser. Vous faites bien de ne pas parler de sa faveur, ni de ne se pas réjouir de ce que l'on vous a dit de M. d'Albret; car, dans le vrai, tout cela n'est rien, n'est rien devant Dieu. Oh! quelle folie de mettre sa joie dans le rien, et de s'en vanter ou de s'y appuyer! C'est la folie ordinaire des mondains, et, ce qui est bien pitoyable, des gens même qui font profession de dévotion.

Il sera bon, le plus tôt que vous pourrez, que vous alliez offrir le saint sacrifice à Dieu en la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, et puis ensuite à la chapelle de Saint-Michel, puis, à votre commodité, en l'église de Saint-Taurin.

Voyez un peu M. le théologal et M. de Beausse. Je ne sais si M. de Beausse a vu notre livre de la *Sainte Vierge;* peut-être qu'on le lui a montré aux Enfants-Bleus. Vous pourriez le savoir doucement, et puis ensuite, s'il ne l'avait pas vu, par occasion le lui faire voir. Mme de Rouves en a un, à ce que je pense, et qui n'est pas aussi sale que celui qui a été prêté aux Enfants-Bleus; car celui-là ne serait pas bon à faire voir à M. de Beausse ni à M. le théologal.

Je vous prie de faire rendre l'incluse à Mme d'Outrebois pour mademoiselle sa fille, qui est à Etampes, et, dans l'occasion, de les bien saluer toutes les deux de ma part. Je vous assure que j'aime cordialement M. de Fermanel, et je serais bien aise que dans l'occasion vous le lui témoignassiez. Car je crois que Dieu et sa sainte Mère en seront glorifiés, et je le considère toujours comme une personne qui a de l'amitié pour moi. Je salue votre saint ange, les saints anges d'Evreux et les saints patrons. Je me recommande à vos saints sacrifices. Votre lettre m'est arrivée, on me l'a remise trop tard pour vous écrire à Rouen.

A Caen, ce 13 de juin 1669, jour de la fête de saint Antoine de Padoue.

—

LETTRE CXLIV-CXLV.

AU MÊME.

Esprit d'anéantissement et de sacrifice, disposition essentielle à un prêtre pour célébrer dignement.

DIEU SEUL.

Mon cher Monsieur,

Vous me demandez quelques pensées pour vous disposer à la célébration du redoutable sacrifice de notre sainte religion; mais je ne puis vous en donner d'autres que la pensée de la longue et interminable éternité : pensée qui est et qui sera l'unique pensée, pour jamais, des bienheureux qui en jouissent; pensée qui est la grande occupation de la reine de l'éternité; pensée qui a toujours occupé et qui occupera toujours l'adorable Jésus qui en est le divin roi ; pensée qui lui a fait offrir et consommer le sacrifice de la croix; pensée qui le fait sacrifier tous les jours sur nos autels en autant de lieux qu'il se célèbre de messes depuis seize cents et tant d'années, et qui lui fera continuer ce sacrifice jusqu'à la fin du monde et la consommation des siècles. Or cette pensée n'est autre que Dieu seul.

Entrez donc, mon cher Monsieur, ou plutôt laissez-vous perdre en cette pensée de Dieu seul. Oui, il le faut dire et toujours dire : Dieu seul, en quelque état et condition que l'on puisse être. Mais l'état du divin sacerdoce nous y oblige d'une manière très-particulière : car qui dit prêtre, dit sacrificateur ; qui dit sacrificateur, dit sacrifice; qui dit sacrifice, dit anéantissement en témoignage de la grandeur de l'Etre divin, pour marquer qu'il ne doit y avoir que Dieu seul. O mon Dieu! que ces pensées nous mènent loin, si nous voulons nous laisser aller à la grâce! Oh! quelle pratique de Dieu seul nous est imposée par notre ministère! Mais quel étrange aveuglement des obligations de cet état divin! L'obligation du prêtre est le sacrifice, et qu'il fasse tout ce qu'il lui plaira, tant de bonnes actions qu'il voudra, pour accomplir ses fonctions de prêtre, il faut qu'il sacrifie. Et quel est ce sacri-

fice qu'il doit faire? le sacrifice du corps et du sang d'un Dieu. A la vue de cette vérité, tout l'univers, toutes les créatures du ciel et de la terre doivent s'anéantir. *Jésus est mort*, dit le grand Apôtre, *donc tous sont morts*. (*II Cor*. v, 4.) Jésus est anéanti; disons donc tout doit l'être, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul.

Revêtez-vous donc de Jésus-Christ (*Rom*. XIII, 14), prenez ses sentiments, allez en son esprit au saint autel, *entrez dans les puissances du Seigneur, pour ne vous plus souvenir que de la* grande *justice* (*Psal*. LXX, 16), qui, faisant rendre à chacun ce qui lui appartient, fait tout rendre à Dieu, notre être, nos puissances, nos opérations, notre vie. *Dieu seul doit être toutes choses en tous*. (*I Cor*. XV, 28.) Considérez et repassez dans votre esprit le grand désordre de la créature qui, anticipant sur ce que Dieu est, veut être quelque chose, non de son ordre, dans les esprits et dans les cœurs des autres créatures ses semblables. Ah! Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul! et puis rien, rien, rien du tout. Hélas! à quoi pensons-nous, nous autres prêtres, quand nous pensons à nous et aux autres créatures, nous qui sacrifions si souvent le corps et le sang d'un Dieu qui se met dans le néant devant son Père éternel? Oh! que je sais bon gré à ces maîtres de la vie spirituelle qui enseignent que l'on va à Dieu par le non voir, le non entendre, le non sentir, le non être! Que tout soit anéanti, afin que Dieu seul soit. N'ayez plus d'autre esprit que celui de sacrifier; et pour commencer dignement à offrir celui de la sainte messe, vous ne le pouvez mieux faire que sous la protection des créatures de l'anéantissement divin, où il n'y a jamais eu que Dieu seul; je veux dire la très-sacrée Vierge et les saints anges. Vous pouvez, selon la commodité, prendre quelqu'une des fêtes de notre auguste Dame, il n'importe laquelle.

Faites du mieux que vous pourrez, dans la vue de Dieu seul, les entretiens que l'on vous a donnés à faire pour le bon Père; j'ai eu une habitude toute particulière et amitié avec lui, étant tous deux écoliers; depuis ce temps je n'en ai eu aucune, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans ou environ. Sans réserve Dieu seul: je n'ai que faire d'appui de créature vivante, soit bonne ou autres; je ne veux point d'autre ami que Dieu seul, point d'autre protection, point d'autre consolation. Que toutes les créatures s'en aillent, à la bonne heure: je n'ai besoin que de Dieu seul, qui doit être notre tout, par sa très-sacrée Mère, les bons anges et tous les saints. Ce bon Père ne peut pas bien savoir mes affaires; et ce que l'on dit surprend, quand on ne sait pas ce que l'on y peut répondre. Il est bien dévot, et Dieu se servira de lui pour sa gloire, par plusieurs bons moyens et plusieurs pratiques qu'il tâchera d'établir, quand bien même il ne sera pas tant goûté de quelques-uns. Je salue votre saint ange, et je le prie qu'il vous conduise au saint autel, pour y offrir avec vous et pour porter la divine oblation *in sublime altare in conspectu divinæ majestatis*. Je salue les saints anges et patrons du diocèse et de la ville d'Evreux. Souvenez-vous de prier les saints anges qui seront présents au sacrifice; car c'est le sentiment de l'Eglise, comme il se voit au Canon, qu'il y en a toujours au moins quelqu'un. Saint Jean Chrysostome les y voyait descendre à grandes troupes. Je suis de tout mon cœur, etc.

A Caen, ce 15 de juillet, jour de la fête des Joies de la glorieuse Mère de Dieu.

LETTRE CXLVI.

AU MÊME.

Vie retirée souvent plus propre a glorifier Dieu que les fonctions extérieures.

DIEU SEUL.

Mon cher Monsieur,

Je vois très-clairement que si je faisais bon usage de la vie retirée, j'y glorifierais beaucoup plus Dieu que dans la multitude des emplois que j'ai eus, et je reçois quelquefois de certaines lumières qui me font voir la très-grande misère qui se glisse dans les occupations les plus saintes, et cela me fait bien de la pitié; car tout ce qui paraît grand aux yeux des hommes, ne l'est pas aux yeux de Dieu; même l'emploi des missions, aussi bien que plusieurs autres choses très-saintes: je ne parle pas des choses en elles-mêmes, qu'on ne peut assez estimer, et que Dieu considère beaucoup, mais des personnes qui s'y emploient. Oh! que quelquefois un pauvre solitaire, une simple fille cachée, personnes qui vivent dans l'état de sacrifice par un continuel anéantissement, font des choses grandes devant Dieu, et obtiennent grand nombre de conversions et de sanctifications d'âmes par leurs prières, pendant que plusieurs qui éclatent dans les fonctions extérieures, devant Dieu sont pleins d'amour-propre! et les bénédictions que Dieu donne à leurs fonctions, en sa présence, ne leur servent de rien, mais de pauvres gens cachés en ont le mérite. Mais peu de personnes ouvrent les yeux sur ces vérités, ou, si on les regarde, c'est fort légèrement; et il est très-difficile d'en avoir de pures lumières, lorsque l'on est dans l'éclat, l'applaudissement et l'amitié des créatures. Oh! que bienheureuse en est la séparation, le délaissement, le rebut et le mépris! Ce sont les voies pures pour arriver au pur amour; et pour entendre Dieu seul, il faut être dans la pratique de Dieu seul, par la privation des créatures. Tout ce que je dis n'est rien, comparé à ce que j'en pense; mais trente années de la vie cachée d'un Dieu-Homme sont bien capables de nous apprendre cette doctrine de la nécessité entière de se laisser bien établir dans l'esprit de sacrifice, pour ne prendre aucune part en tout ce que l'on fait, et qu'il n'y ait que Dieu seul.

L'on ne peut pas se mettre au confessionnal sans avoir une science raisonnable de la théologie morale. Vous pouvez commencer à y étudier par quelques petits livres qui en traitent (54), car les gros volumes ne vous sont pas à présent propres. Binsfeld est assez bon. Je salue, etc.

A Caen, ce 19 *juillet* 1669.

LETTRE CXLVII.

AU MÊME.

Avis sur la direction des femmes.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Pour réponse à celle que vous m'avez écrite, il me semble que dans la direction des femmes, ordinairement il y a trois choses à craindre, l'inclination, l'amusement, et l'empêchement à quelque chose de meilleur. C'est pourquoi il faut bien se tenir sur ses gardes, de peur d'y agir plus par nature que par grâce. Il faut beaucoup veiller à ne se pas lier par la sympathie, par rapport d'humeur, par amitié naturelle, et ne rien dire ou faire qui y puisse contribuer, quoique l'on doive agir doucement, mais chrétiennement, gardant toujours une grande charité, sans se rebuter ni rebuter personne, supportant en patience les défauts, et ne faisant rien qui donne du découragement, où ce sexe se laisse aller facilement. Toute attache ne vaut rien, mais celle qui est entre personnes de différent sexe est très-pernicieuse, et le diable s'en sert pour porter dans le dernier précipice. C'est le moyen dont il a usé pour faire tomber du ciel dans les abîmes des personnes très-éminentes en grâce; plusieurs même en ont apostasié. Il faut aussi craindre l'amusement, car comme elles sont portées à parler, insensiblement l'on y donne beaucoup de temps, et au delà du nécessaire; et parce que la nature y est souvent mêlée, il est facile de tomber dans ce défaut. De plus, elles sont sujettes à faire mille questions, s'embarrassant l'esprit de bien des choses. Il faut répondre au nécessaire, et éviter le reste. Ces raisons et bien d'autres sont des sujets qui doivent éloigner de cette direction, qu'on ne doit prendre que par une vocation spéciale, bien loin de s'y ingérer, et considérer si elle n'empêche point d'autres emplois qui sont plus glorieux à Dieu. Ces vues ont obligé le glorieux saint Ignace d'ordonner à ses enfants de ne s'attacher pas à conduire des maisons de filles, comme plusieurs autres religieux font, qui ne laissent pas d'être louables, puisque c'est leur institut, quand ils y agissent selon l'esprit de leur institut. Après cela, je crois que vous pouvez prendre soin de ces deux demoiselles dont vous me parlez. Il n'y a pas grand temps à y donner: vous n'avez qu'à prendre vos mesures, prenant garde de ne les pas rebuter. Il ne faut pas que vous tiriez conséquence de l'autre dont vous me parlez. Il est bien besoin que l'on ne donne pas tant de temps; autrement un directeur ne pourrait diriger que deux ou trois personnes: et que feraient ceux à qui Dieu adresse un grand nombre d'âmes?

Je vous prie d'écrire à M. Jourdan, à qui vous pourrez faire tenir une lettre, par le moyen de M. Delahais; et après l'avoir salué de ma part, vous lui direz que je le prie de savoir en quel état est le procès de M. de la Mothe, archidiacre de Coutances, avec l'un de ses curés, pour le port de l'étole. Je crois qu'ils plaidaient au conseil privé Il serait à propos de savoir l'issue de ce procès, ou l'état où il est. S'il ne le peut savoir sitôt, il n'importe: mais vous le prierez d'en prendre le soin. Vous pouvez confesser au séminaire: ménagez votre santé, et n'étudiez pas trop. Je vous prie aussi de prier M. Jamet de ma part ou M. le théologal de faire mes excuses au chapitre général qui se tient le jour de l'octave de la fête de saint Pierre, et de veiller en ce temps, si ces messieurs ne sont pas absents, car il faudrait en prier quelqu'autre. N'oubliez pas, s'il vous plaît, car cela est de conséquence. Saluez, s'il vous plaît, de ma part, M. de Berville. Mandez-moi où est Monseigneur, et s'il tiendra son synode. La pauvre Mme de Verneuil, je ne sais si vous la connaissez, est à l'extrémité de sa vie, si elle n'est pas morte. Je la recommande à vos prières et à celles de Mme Anne et Mme de Rouves. C'est une âme qui est bien à Dieu. M. de Thiersault vient de m'écrire qu'il voit souvent le fils de M. de Berville et qu'il en est bien content et qu'il fait bien. Je salue vos saints anges, et tous les saints anges et patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et suis avec affection, etc.

A Paris, ce dernier de mai, fête de sainte Pétronille, vierge

---

LETTRE CXLVIII.

AU MÊME.

Mourir à tout, caractère essentiel du Chrétien.

DIEU SEUL.

Mon cher Monsieur,

Je prie mon aimable Sauveur, par le cœur virginal de sa divine Mère, de nous imprimer fortement pour le reste de nos jours

(54) On aurait tort de conclure de là que Boudon se contente d'une étude superficielle dans un prêtre, pour se former à la conduite des âmes. M. Bosguérard, n'étant encore que diacre, enseignait la théologie dans le séminaire d'Evreux, faisait les conférences ecclésiastiques aux ordinands, et avait pouvoir de prêcher dans tout le diocèse. Un simple abrégé méthodique peut suffire à un petit nombre, tandis qu'une étude de plusieurs années suffit à peine aux autres.

ces paroles du grand Apôtre, que l'Eglise nous propose dans l'épître du jour où nous sommes, le sixième dimanche après la solennité de la Pentecôte : *Estimez-vous être morts.* (*Rom.* vi, 11.) Ce sentiment est la grande grâce du christianisme, dont l'esprit est un esprit de mort, dont la vie est une vie de mort. Le Chrétien n'a rien au monde qui l'y doive arrêter. Son royaume n'est point du monde qui ne connaît point Jésus-Christ, qui n'a connu ni reçu son créateur lorsqu'il lui a plu *le visiter selon les entrailles de sa miséricorde.* (*Luc.* i, 78.) Il n'a rien de commun avec le monde, qui est excommunié par le souverain Pontife de nos âmes, et à qui il a donné sa malédiction *à raison de ses scandales* (*Matth.* xviii, 7), et dont le témoignage qu'il en rend, est *qu'il est tout dans la malignité.* (*I Joan.* v, 19.) Le Chrétien ne doit avoir aucune part au monde dont le diable est le prince : il faut donc qu'il y meure avec son bon Maître, sachant que s'il porte la ressemblance de sa mort, il lui ressemblera en la résurrection. *Le vieil homme a été crucifié par la croix* de l'adorable Jésus, *afin que le corps du péché soit détruit* (*Rom.* vi, 6), et que la vie divine soit établie en nos âmes. Toute notre vie doit donc être une mort continuelle. Tous nos désirs, nos desseins, nos soins, nos occupations doivent tendre à la mort. Notre grande affaire est de mourir ; mourir à nos passions, à nos inclinations, à nos humeurs ; mourir aux plaisirs des sens, aux consolations de l'esprit, aux mouvements de la volonté ; mourir à ses pensées, à son jugement, à ses lumières ; mourir à l'estime des créatures, à leur amitié, à la réputation, à l'honneur, à toutes les maximes du monde, à tout respect humain ; mourir à toute recherche propre, à toute propre satisfaction, à l'amour de soi-même, à tout propre désir, dans les choses les plus spirituelles et les plus saintes, par un anéantissement de la propre volonté, par un abandon sans réserve à la volonté divine ; pour être tout ce qu'il lui plaira, pour n'être rien de ce qu'il ne lui plaira pas ; pour tout faire, tout souffrir, tout quitter selon la disposition de son amoureuse providence ; pour ne rien faire quand elle ne le demandera pas de nous, et ne souffrir qu'autant qu'elle le voudra. Oh ! les grandes et saintes paroles : *Nous sommes des morts!* (*Col.* iii, 3.) Oh! quand sera-ce qu'étant remplis de la science de la mort, nous n'aimerons qu'à mourir, mourir à tout, et mourir continuellement? Je salue votre saint ange, tous les saints anges et patrons de la ville et du diocèse d'Evreux. Je vous prie d'aller en l'église de notre glorieux apôtre saint Taurin, le saluer de ma part, à son sépulcre glorieux. N'oubliez pas, s'il vous plaît, à prier M. le théologal, de ma part, de m'excuser au chapitre général qui est le jour de l'octave de saint Pierre. Je vous prie aussi de saluer Mmes Anne et de Rouves, et leurs saints anges, et de me croire sincèrement, etc.

A Paris, la veille des glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul.

LETTRE CXLIX.

AU MÊME.

Boudon lui donne des avis sur le genre de fonctions auxquelles il le croit appelé.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Quoique ma petite pensée ne soit pas que votre vocation soit à une cure, cependant il est juste en tout de marquer son obéissance à son prélat. C'est pourquoi je crois que s'il vous présente une cure, vous ne devez pas la refuser ; mais allez lui dire le dessein où vous êtes de lui obéir, ensuite vous le supplierez d'écouter quelques difficultés que vous y pouvez avoir, comme l'attrait qu'il y a longtemps que vous avez pour les missions étrangères ; et en cas que vos forces corporelles ne le permettent pas, de vous lier avec plusieurs de ces messieurs du séminaire des missions étrangères, et leurs amis, pour aller travailler en plusieurs lieux ; et même que M. l'abbé de Thiersault vous en a déjà fait la proposition il y a du temps ; que ces difficultés de vocation vous font peine, craignant de résister à l'ordre de Dieu ; que vous le suppliez de trouver bon que vous fassiez examiner votre vocation, dans le dessein cependant de lui obéir, et que vous écriviez au P. provincial des Jésuites, qui vous a fait la grâce, en plusieurs occasions, de vous donner ses avis. Car, après tout, ce serait une infidélité de s'arrêter dans un lieu, quand Dieu appelle à travailler dans plusieurs ; et même le démon serait ravi qu'une personne ainsi appelée demeurât de la sorte arrêtée, prévoyant que Dieu en serait biens moins glorifié.

Evitez l'affectation du beau langage, quand vous prêchez, ou la grande application pour ce sujet. Il faut dire de bonnes vérités sans tant se mettre en peine de la politesse du discours. Je n'aimerais pas les panégyriques, qu'autant qu'ils donnent lieu d'une forte morale par l'exemple des saints : il n'est point nécessaire pour cela d'un style si poli. Je suis, etc.

—

LETTRE CL.

AU MÊME.

Etre fidèle à sa vocation. Règles à observer pour ne pas s'égarer dans la voie même de Dieu.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Après avoir demandé à Notre-Seigneur son Saint-Esprit par l'amour incomparable du charitable cœur de sa bienheureuse Mère, de tous les neuf chœurs des bons anges et des saints, pour répondre à ce que vous me demandez, il me semble que nous ne devons pas tant considérer les biens d'un état, ou d'un genre de vie, comme la vocation à l'é-

tat. Car enfin Dieu est notre souverain, et il est infiniment juste que nous lui obéissions entièrement et sans aucune réserve, pour tout ce qu'il demande de nous, et en la manière qu'il le demande et le veut. S'il veut donc que nous entrions dans un état, il n'y a point à délibérer : il faut s'y rendre, avec sa grâce, généreusement et constamment, quelque danger qu'il puisse s'y trouver. S'il nous appelle à la vie conversante, il faut y aller, quoique certainement il soit rare et difficile de n'y pas commettre plusieurs fautes, dont l'on pourrait s'exempter, avec le divin secours, dans une vie retirée. C'est dans cette occasion qu'il ne faut pas dire avec l'épouse paresseuse : *Lavi pedes meos; quomodo inquinabo eos* (55)? Ce qui arrive, dit un grand Pape, aux âmes les plus religieuses, qui contractent quelques souillures parmi la poussière du monde. Tenons-nous donc dans l'état où la divine Providence nous met; dans la solitude, si elle nous met dans la vie retirée; dans les emplois extérieurs, si elle le demande de nous. Et il est bon même de remarquer que de grands personnages ayant quitté leur état, où ils étaient dans l'ordre de Dieu, pour mener une vie plus pure dans la solitude, ils sont tombés dans des misères bien fâcheuses; et, après tout, j'aimerais mieux marcher toujours sur le bord du précipice, y marchant par la conduite de la divine Providence, que de cheminer par la voie la plus douce et la plus assurée, n'y étant pas par l'ordre de Dieu.

Cependant nous devons considérer de certaines choses pour ne nous pas égarer dans la voie même de Dieu. La 1re, de travailler fortement, avec le secours de la divine grâce, à éviter les fautes que nous y commettons : et pour ce sujet d'y veiller beaucoup, et de faire de bons examens avec de sérieuses réflexions.

La 2e, d'éviter les occasions que nous y pouvons donner, et dont nous pouvons nous exempter.

La 3e, de donner aux occupations extérieures autant de temps que l'ordre de Dieu le demande, mais autant qu'on le peut voir, n'en pas donner davantage; ce qui arrive souvent, car il est facile d'y donner plus de temps qu'il ne faut dans les conversations agréables, et d'y passer une heure, où demi-heure suffirait.

La 4e, de ne se pas trop répandre à l'extérieur dans le temps qu'on agit par l'ordre de Dieu; car la nature s'introduit, et prend sa part dans les choses les plus saintes. Ah! que Dieu seul est rare dans les meilleures œuvres! Il faut se souvenir que le Chrétien n'agit en Chrétien que lorsqu'il agit par l'esprit de Jésus-Christ, et non par l'esprit de nature, dont tout au moins le mélange est grandement à craindre. C'est pourquoi le renoncement et la souffrance sont nécessaires à tous ceux qui sont à la suite du Fils de Dieu. Comme la nature se produit sans cesse, il faut toujours mourir, et de là vient que nous ne devons vivre que de la mort.

La 5e, de craindre saintement qu'en sauvant les autres on ne se perde. C'était la pratique du grand missionnaire apostolique saint Paul. Cela nous retient sur nos gardes, nous fait fuir toutes les occasions dangereuses, et toutes les libertés de nature ou qui sont sensuelles, comme les familiarités, les regards, les paroles trop tendres, le trop de conversation, et choses semblables.

La 6e, de prendre toujours son temps pour donner à l'oraison et à la retraite prudente, quelques occupations que l'on ait, qui pour être saintes aux yeux de Dieu et de ses anges, demandent une grande application à l'oraison, à l'intérieur et à l'éloignement discret des créatures. Nous en avons l'exemple en notre bon Sauveur, qui après avoir travaillé pour les peuples, se retirait dans des lieux écartés et s'en allait en des lieux déserts. Et certainement c'est là où nous devons tendre toujours par inclination de grâce, quoique par le mouvement de la même grâce nous soyons obligés de converser actuellement avec le prochain; en sorte que, dès que l'ordre de Dieu nous le permet, nous nous retirions aussitôt. En vérité les plus grands hommes apostoliques nous ont laissé après notre divin Maître de grands exemples de cette vérité, et de telle manière qu'étant occupés tout le long des jours, comme un saint Xavier, ils prenaient une partie de la nuit pour converser avec Dieu.

La 7e, d'avoir un recours filial à la très-sainte Vierge Mère de Dieu; car, étant faibles comme nous sommes, nous avons besoin d'un appui extraordinaire, tel que celui de la protection de la Mère de Dieu, des bons anges et des saints. Je suis, Monsieur, etc.

—

LETTRE CLI.

AU MÊME.

Trois considérations propres à réprimer notre orgueil.

DIEU SEUL.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, et pour réponse, il me semble que vous devez prendre garde, à l'occasion du sujet dont vous m'écrivez, à trois choses. La première, que ce que les hommes disent à notre avantage souvent est une illusion, étant plutôt un effet de leur imagination échauffée de quelque chose qui les a contentés, que non pas une vérité : ce qui a lieu particulièrement à l'égard des gens grossiers, comme les paysans ou d'autres personnes semblables, ou des femmes; les premiers se laissant aller à l'admiration et à l'étonnement de peu de chose, et les autres réglant leur estime par leur inclination et leurs attaches. J'ai vu cela bien des

(55) *J'ai lavé mes pieds : comment pourrai-je les salir ?* (*Cant.* v, 3.)

fuis par expérience. Je sais des paysans qui ont couru après des gens comme après des saints et qui le criaient hautement; et cependant ces gens, par leur vie, ne donnaient pas lieu de croire qu'ils fussent dans des états bien parfaits. J'ai vu des personnes de la première qualité donner des louanges selon leur pure inclination. En vérité les balances des hommes sont bien trompeuses; c'est une pitié que de s'arrêter à leurs sentiments.

La deuxième chose à laquelle vous devez prendre garde, est que quand les choses seraient véritables, lorsqu'elles sont des dons gratuits, elles nous doivent faire plus de peur que toute autre chose, puisqu'elles ne nous justifient pas, et nous exposent au danger de l'amour-propre. Judas a été un véritable apôtre, honoré même de miracles dans son apostolat, et il s'est damné.

La troisième chose que vous devez considérer, est que la nature se flatte aisément de tout ce qui lui paraît à son avantage; et lorsqu'on ne se laisse pas aller de propos délibéré à la propre satisfaction, il est très-difficile qu'imperceptiblement l'amour-propre n'y ait quelque part. C'est pourquoi il faut passer si légèrement sur ce que l'on dit à notre avantage, qu'à peine faut-il s'en souvenir. Tout cela doit être hors de notre mémoire, et pour ce sujet il n'y faut faire jamais de réflexion : ce sont, dans la vérité, des riens que tous ces discours. Au reste il est bon et infiniment bon, de vivre dans une grande privation de ces choses. Malheureux celui qui a beaucoup de part à l'estime et à l'amitié des créatures! Bienheureux celui qui peut dire avec son divin roi, que son royaume n'est pas de ce monde! (*Joan.* XVIII, 36.) Je salue, etc.

A Paris, ce 15 *juin* 1672, *veille de la fête du très-saint Sacrement de l'autel, et de la précieuse mort du B. Bernard de Menton, archidiacre durant* 42 *ans.*

—

LETTRE CLII.

AU MÊME.

Avis touchant sa vocation.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je ne saurais me lasser de dire que c'est là qu'il nous faut vivre, et qu'il nous faut mourir, pour y demeurer à jamais : *Hic requies mea in sæculum sæculi: « C'est là notre repos aux siècles des siècles. » Christus omnia in omnibus.* (*Psal.* CXXXI, 14.) Priez-le que je l'aime uniquement. Les difficultés que vous m'écrivez dans votre dernière lettre au sujet de la cure de Dieppe, me paraissent bien considérables et semblent presque convaincantes pour n'y pas penser. Au contraire, si la divine Providence vous fait élire supérieur des Carmélites de Dieppe, il me semble que vous ne devez pas vous y opposer; mais je vous dis toujours, il semble; car mes pensées me sont suspectes. Après donc vous les avoir dites, puisque vous le désirez, consultez, s'il vous plaît, pour vous déterminer. Je salue votre bon ange, etc.

—

LETTRE CLIII.

AU MÊME.

Sur le même sujet.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette union sainte que je vous envoie l'approbation que vous souhaitez. Vous verrez que j'y ai effacé quelques lignes, parce que, sans faire réflexion, je parlais des règles comme les ayant lues après l'approbation de Mgr l'archevêque, ce qui serait contre le bon ordre. Ainsi j'ai changé l'expression et je l'ai pu faire, parce que vous m'en aviez écrit avant que mon dit seigneur les eût lues, et il vrai que j'en avais eu l'estime que je marque. Pour ce qui regarde le choix que l'on veut faire de vous pour supérieur des Carmélites de Dieppe, il me semble que vous devez laisser agir la divine Providence. Ainsi, si elle dispose des choses de telle manière qu'on vous élise, je crois que vous ne devez pas refuser. A l'égard de la confirmation par Mgr l'archevêque, comme le Pape laisse la liberté de faire confirmer les supérieurs par son nonce, ou par les évêques des lieux, l'on peut faire l'un ou l'autre sans difficulté.

Au reste, Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul et toujours Dieu seul; et en vérité et de tout le cœur Dieu seul plus que jamais. Ah! quand sera-ce qu'il sera tout en toutes choses? O mon Dieu, ô mon Dieu, ô mon Dieu, plus rien que vous!

Je recommanderai à Mme de Rouves d'avoir soin de vous renvoyer les règles.

Je salue votre bon ange, etc

A Evreux, ce 12 *avril, dans les saints temps de la mémoire de la glorieuse résurrection de notre bon Sauveur.*

—

LETTRE CLIV.

AU MÊME.

Il annonce son retour à Evreux, où il pourra s'entretenir avec M. Bosguérard.

DIEU SEUL.

Ce petit mot, mon cher Monsieur, n'est que pour vous dire que j'ai reçu votre lettre et que j'espère, avec le secours de notre très-sainte maîtresse, des bons anges et des saints, nous entretenir ensemble de ce que vous me mandez. C'est avec leur secours que j'espère me rendre à Evreux le 4 de septembre, pour y célébrer le lendemain la fête

de l'invention du bienheureux saint Taurin, notre saint apôtre et patron. J'espère cependant partir de Paris samedi, avec le secours du ciel ; mais je serai plusieurs jours en chemin. C'est une mortification que ma lettre ait été perdue, à raison des choses dont je vous y entretenais. Mais, après tout, il faut s'abandonner sans réserve à la divine Providence pour toutes choses et en toutes choses. Je salue votre saint ange, tous les saints anges et saints patrons de la ville et du diocèse d'Evreux, et en particulier le glorieux saint Taurin. Tenez-moi avec bien de l'affection, votre très-humble et obéissant serviteur, l'esclave de la sainte Mère de Dieu, des bons anges et saints.

A Paris, ce 26, fête de saint Ouen, grand dévot de la très-sacrée Vierge.

—

LETTRE CLV.

AU MÊME.

Sur la dévotion au sacré cœur.

DIEU SEUL.

Mon cher Monsieur,

Vous m'avez donné une consolation bien grande de m'apprendre les saints mouvements que la grâce inspire pour honorer le très-saint cœur de notre divine princesse et de notre très-bonne Mère ; c'est une grande marque que Dieu tout bon a dessein de se servir de ces bons messieurs pour sa gloire, en leur donnant une application si spéciale au cœur qui a attiré le Fils bien-aimé du Père éternel en notre terre, et dont il a bien voulu recevoir sa vie humaine après son incarnation dans les pures entrailles de la très-sainte Vierge. Si un Dieu a bien voulu se servir de ce cœur très-aimant et tout aimable pour en tirer sa vie humaine, il n'y a pas à s'étonner s'il s'en sert pour donner la vie à toutes les âmes ; si donc ce cœur admirable est le canal sacré par lequel la grâce de la vie divine est communiquée aux hommes, sans doute que les personnes qui en sont plus proches et qui y sont plus unies, en reçoivent des secours plus efficaces et plus puissants pour le salut du cher prochain. Il a été révélé à une sainte âme que Dieu avait donné l'intendance générale à sa très-sacrée Mère, des missions qu'il voulait établir extraordinairement, je le crois certainement ; mais cela étant, les enfants du cœur ne doivent-ils pas espérer les plus beaux emplois dans ces divines missions ? C'est pourquoi j'estime une grâce très-spéciale et dont il faut grandement remercier la divine bonté, que de se sentir appliqué particulièrement à l'amour de ce cœur, fournaise du pur amour. Il est vrai que, dans le commencement de l'établissement de la maison, on y eut beaucoup de dévotion, et assurément ce ne fut pas sans en recevoir beaucoup de grâces. J'en fis faire un petit tableau tel qu'il se voit encore chez ces messieurs de Saint-Marcel, nous en récitions tous les jours les litanies qui sont dans le livre qu'en a composé le P. Eudes ; mais, parce que cela est long, on pouvait se contenter de la salutation qui y est à ce saint cœur ; tous les ans on choisissait un jour pour en célébrer la fête, comme l'on fait celle des plus grandes solennités de Notre-Dame et on allait en pèlerinage à quelque église de Dieu, sous l'invocation de la sainte Mère de Dieu. L'on faisait plusieurs pratiques en l'honneur de ce sacré cœur, selon que la divine inspiration y excitait. Dans la suite, quelques-uns eurent peine sur cette dévotion, qui à la vérité fut combattue dès le commencement, mais sans être abattue ; enfin, vers Pâques ou environ quelque temps après ou devant, l'on proposa devant une assemblée de toute la maison, qu'il fallait se départir de cette dévotion, qu'il fallait ôter des règlements le jour qui y était marqué pour en faire la fête, et, à la pluralité des voix, il fut conclu de la sorte. Il me vint bien à l'esprit que c'était fait de la maison, au moins de la maison telle qu'elle était, et je puis assurer qu'elle était bien autre qu'elle n'est pas, quoique l'on y prit de petites récréations qui ne sont plus ; on pouvait ôter les abus qui pouvaient s'y glisser sans ôter le premier esprit qui n'est plus, assurément, quoique l'on dise ; et quand je sortis de la maison, très-peu après, pour faire un voyage, je vous avoue que j'eus quelque chose de particulier en sortant dans les rues de Paris, qui ne venait ni d'imagination ni de préoccupation ; cela n'était pas naturel et j'étais pressé d'une très-grande douleur, quasi jusqu'à pleurer, sans en savoir bien pourtant le sujet ; mais je l'appris bientôt, un mois ou deux après, quand on me manda que la résolution était prise de quitter. Si j'ai bonne mémoire, cette résolution fut prise environ le temps que l'on avait coutume de célébrer la fête du très-saint cœur et que l'on avait abandonnée. Je ne voudrais pas que ces dernières choses ici fussent sues des messieurs qui étaient dans la maison, car il faut prendre garde à ne pas choquer personne. Je vous dis en secret, M. Gasil fut celui qui travailla le plus, ce qu'il avait fait dès le commencement, pour ôter cette dévotion et d'autres encore ; ainsi il faut prendre garde à ne pas choquer personne, ce que l'on ferait sans y penser, les gens qui ne sauraient pas comme la chose s'est passée. J'ai vu les desseins que vous m'avez envoyés, ils ne respirent que l'intérêt de Dieu ; j'en bénis Notre-Seigneur et sa sainte Mère de tout mon cœur ; pour vous, abandonnez-vous à notre bon Sauveur et à la très-sacrée Vierge, et ne doutez pas que toutes choses ne vous réussissent en bien ; il tient les temps et les moments en sa puissance, et quand l'heure sera venue de ses desseins sur vous, il les accomplira ; seulement n'y mettons point d'obstacle par nous-mêmes ; pour tous les autres, ne nous en mettons pas en peine, il en saura bien venir à bout ; ne regardez pas votre naturel et bon courage, cela n'est rien ; ce que l'es-

prit de Dieu mettra en nous par sa grâce, nous rendra tout-puissants en sa vertu. Voici une lettre pour M. de la Pinsonnière qui est un véritable missionnaire du cœur de Notre-Dame : je vous supplie de saluer M. de Fermanel de ma part et de le prier de la faire tenir. Je vous prie aussi de bien faire mes civilités à Mlle de Bouillon : quoi que je pense de certaines choses, je ne laisse pas de les bien vouloir, de les bien agréer et d'en être très-content ; mandez-lui que je prierai la sainte Mère de Dieu pour elle, et son saint ange. Si le P. Eudes vient à Evreux, et il doit y aller, je vous prie de dire au P. Gallye, le prédicateur de l'octave, ce que ce bon Père est à mon égard, afin qu'il n'y prenne pas de confiance à mon sujet ; il est bon que vous lui en parliez. Je vous prie d'aller voir M. le théologal de ma part, et comme il est promoteur du chapitre, de le supplier qu'il ait la bonté de m'excuser auprès du chapitre général où je dois comparaître le jour de l'octave de saint Pierre, ne pouvant pas y aller. Il faudra, s'il vous plaît, l'en faire ressouvenir vers ce temps-là, c'est-à-dire quelques jours auparavant, et si vous n'étiez pas pour lors à Evreux, de me le faire savoir, afin que j'y donne ordre, de peur qu'il ne s'en souvienne pas. Cependant il n'y a plus qu'un mois. Vous nous manderez un peu ce que fera le prélat et quelles visites il fera, et ce qui vous sera arrivé touchant l'ordre. Le P. Claude me reçut avec une charité tout extraordinaire passant par Lisieux ; votre chère sœur est entre les mains du prieur des Jacobins qui a fait grand bruit pour le jansénisme au Pont-l'Evêque ; l'on en a même informé. Les zélés pour la foi ont un grand éloignement de cet homme ; ne dites pas que je vous en ai mandé rien, car cela ferait du bruit et Dieu n'en serait pas glorifié. Ne vous pressez pas d'en écrire à votre chère sœur, je ne crois pas qu'il lui parle de rien de cela et elle n'est pas en état de se défaire de lui, car il n'y a que lui que l'abbesse lui donne, ainsi ne pressez rien. Ayez bien soin de faire subsister la petite assemblée d'Evreux. Je salue Mme Anne et Mme de Rouves. Je prie Mme de Rouves de ne pas oublier à me faire venir de Paris un livre *De la dévotion aux saints anges* et un *Dieu seul*, relié en veau, et un *Du saint Sacrement*, en parchemin. Il est bon aussi qu'elle fasse encore venir un livre *Des saints anges*, en parchemin, pour le faire courir dans la ville et tâcher par là de donner de la dévotion à ces bienheureux esprits. Je salue votre gardien, les saints anges de la ville et du diocèse d'Evreux et nos saints patrons. Un petit voyage à saint Taurin pour lui recommander mes visites.

A Caen, ce 6 de juin, fête du glorieux saint Norbert, l'un de mes patrons.

—

LETTRE CLVI.

AU MÊME, CURÉ DE SAINT-NICOLAS A ROUEN

Il lui conseille de soigner sa santé.

DIEU SEUL.

Monsieur,

C'est la divine Providence qui me fait recevoir votre lettre aujourd'hui dimanche, 11 d'octobre, dans l'octave de la fête du grand saint Denis, dans le cours de mes visites, ne faisant que passer par la ville d'Evreux, et devant avec son divin secours continuer ces visites la semaine prochaine et celle qui suit pour aller, sous sa divine protection et sous la faveur de l'immaculée vierge Mère de Dieu, de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean l'évangéliste, du grand saint Denis et de ses bienheureux compagnons, immédiatement après à Paris, ma place étant déjà retenue dans le coche. Je vous assure que ce serait une bonne mortification que vous fussiez à Evreux dans un temps comme celui-là où je serai privé d'avoir l'honneur de vous voir. Cependant, si la divine Providence vous y fait venir, qu'elle en soit bénie. Je vous écris à la hâte et cependant je crois vous devoir dire que je crois que vous avez très-bien fait de différer votre voyage à Caen, que vous ferez très-bien de différer vos sermons pour saint Maclou à une autre année, que vous devez particulièrement à présent ne vous pas appliquer et vous tenir dans une sainte désoccupation, que vous avez besoin d'un autre serviteur, que ce sera une grande charité de le garder encore quelque temps, à raison du sujet que vous me marquez, que si cependant vous trouvez quelques bonnes personnes qui puissent vous apprêter et vous faire cuire votre manger d'une bonne manière et même dans leurs maisons, vous l'apportant chez vous, en attendant que vous ayez un serviteur qui vous soit propre, je pense que ce serait une bonne chose ; on me fait cette charité quand je ne mange pas chez notre prélat. Vous avez, Monsieur, trop de reconnaissance pour le peu que je fais à votre égard, je souhaiterais dans l'ordre de la divine Providence en faire davantage ; et trop d'estime pour une si chétive créature comme je suis, dont la misère est inexplicable. Lorsque la divine Providence nous aura donné quelques livres du traité qu'elle nous a fait composer en l'honneur du bienheureux Jean de la Croix, j'aurai soin, avec son divin secours, de vous en envoyer. Je la bénis du rétablissement de la santé de M. Clément, car je pense qu'elle en sera glorifiée. Malheur, mais malheur inexplicable et qui n'est presque point connu, que la possession des grands honneurs et de ce que le monde appelle des biens, qui sont à la vérité de grands et de véritables maux, à raison des suites qui en arrivent. Je salue votre bon ange, tous les bons, etc., et suis dans un grand respect, etc.

—

LETTRE CLVII.

AU MÊME.

Boudon avertit son ami qu'il vient de composer la Vie de saint Taurin.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. Comme vous ne vous lassez point de me bien faire, je dois toujours continuer à vous remercier, et la divine Providence par vous, que je dois voir en toutes choses. Je vous prie de garder le manuscrit jusqu'à ce que vous trouviez une voie sûre pour me l'envoyer, afin que je le puisse porter à Paris, avec le secours de la divine Providence, au mois de novembre, espérant qu'elle m'y conduira dans ce temps-là. La même divine Providence m'a arrêté à Evreux lorsque je ne le pensais pas, pour y écrire la Vie de notre saint apôtre et premier évêque, saint Taurin. Comme elle continue à opérer des miracles en son honneur, il paraît que c'est son dessein qu'il soit manifesté tout de nouveau; et, pour vous raconter ses miséricordes sur une personne aussi chétive comme je suis, elle s'est voulu servir d'un si vil sujet pour renouveler sa dévotion; car, lorsqu'elle m'a fait venir à Evreux, son église était presque déserte, et m'en ayant fait prêcher les grandeurs, depuis ce temps-là on y est allé fréquemment, et présentement c'est une affluence de personnes qui y viennent pour implorer de Dieu tout bon le secours par les mérites du saint, dans tous leurs besoins, et qui s'y trouvent soulagées dans leurs infirmités. On en fait graver l'image avec soin, pour pouvoir être distribuée aux peuples et je me suis senti pressé d'écrire sa *Vie*. Il y a un imprimeur à Rouen qui la demande instamment à notre libraire qui est résolu de la lui porter dès qu'elle sera achevée; on souhaiterait fort qu'elle le fût pour la prochaine fête, et j'espère que la divine Providence nous la fera achever la semaine prochaine. Ainsi notre libraire la pourra porter au commencement du mois prochain. Notre libraire dit que l'imprimeur de Rouen la mettra aussitôt sous la presse. Mais je lui ai fait remarquer que l'on aura besoin d'approbations; il croit que l'imprimeur les aura facilement, et que cependant il pourra toujours travailler à l'impression. J'ai pensé que si dans la maison des PP. Augustins, il y avait encore un docteur avec le P. prieur, cela pourrait être fait en peu, car il faut peu de temps pour lire cette *Vie* et il n'y a pas de difficulté. Je dirai à notre libraire qu'il ait l'honneur de vous aller voir et de conférer avec vous sur ce que l'imprimeur lui dira; j'ai pensé aux religieux, et cela suffira pour Rouen, car je crois que les autres docteurs retarderaient trop. On la souhaite beaucoup. Je prie la suradorable Trinité, la fin de toutes choses, qu'elle en soit glorifiée. Je crois que cet imprimeur fait aussi une impression de quelques volumes des *Vies des saints*; j'espère pouvoir lui donner un narré tout de suite de la vie de saint Taurin, de saint Gaud et de saint Lau, nos évêques, pour pouvoir les y insérer aux jours de leurs fêtes; dans la vie particulière, je me suis senti pressé d'y parler de plusieurs choses qui regardent la gloire de notre divin Maître et je ne saurais assez bénir la divine Providence de ce qu'elle veut se servir d'un sujet si chétif comme je suis, *Ut non glorietur omnis caro.* (*I Cor.* I, 29.)

Je me suis oublié du livre *De Dieu inconnu*; je vous l'enverrai avec le secours divin par notre libraire, pour supplier encore ces messieurs d'avoir la bonté d'y donner leur approbation. Je leur suis trop obligé et j'ai pour eux toute la reconnaissance possible; ils le liront à leur loisir, quand il leur plaira.

Voici une lettre pour le P. prieur des Augustins. Je bénis la divine Providence de ce que vous n'avez point parlé au P. recteur de ce que vous savez; je vous supplie de n'en rien dire à personne, car le démon pourrait s'en servir pour des suites dans lesquelles Dieu tout bon n'en serait pas glorifié et qui pourraient être très-fâcheuses. Je vous supplie donc de n'en rien dire, *Honor regis judicium diligit.* (*Psal.* XCVIII, 4.)

Attendez, Monsieur, la disposition de la divine Providence. Votre santé ne vous permet pas d'être religieux, demeurez dans la paix de Notre-Seigneur. Le bienheureux Bernard de Menton était chanoine régulier et archidiacre, comme il y en a qui sont chanoines et curés. Je salue votre bon ange, etc., et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 21 juin, fête de saint Leufroi, abbé près d'Evreux.

—

LETTRE CLVIII.

AU MÊME.

Il le félicite d'avoir fait un service pour son prédécesseur, dans la cure de Saint-Nicolas.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. Ce nous sera une conso a-tion en ce divin Sauveur et je n'en connais point d'autre, d'avoir la grâce de nous entretenir avec vous du royaume de Dieu; apparemment vous resterez à Paris le reste du mois et cela viendra bien pour ce sujet, car j'espère que la divine Providence, ma bonne et toujours très-fidèle mère, m'occupera à mes visites jusqu'à la fin du mois, et qu'ensuite elle me donnera de l'intervalle, bien environ treize jours dans le mois d'octobre, pour y retourner ensuite, avec son divin secours, et durant cet intervalle, apparemment, vous pourrez venir, sous sa divine protection, à Evreux. Pour lors nous pourrons nous entretenir de votre (*il y a ici dans l'original une rature*), qui me paraît bien peu honnête, mais il faut penser à prendre de justes mesures contre lui, de peur de ne pas réussir. Je bénis la divine Providence de ce qu'elle vous a fait prêcher de notre

bonne maîtresse dans la cathédrale de Rouen et du service que vous avez fait faire pour M. votre prédécesseur ; il me semble que l'on en devait user de la sorte. Toute la paroisse y devait bien assister, mais l'on ne fait pas tout ce que l'on doit. Il faut se souvenir de lui en offrant de bonnes œuvres à son intention et surtout notre bon Sauveur au très-saint sacrifice de la messe. Je vous l'ai écrit, son image se présente à moi souvent ; on pourrait dire de lui en vérité : *Verus Israelita in quo non erat dolus.* (*Joan.* I, 47.) Je ne vous avais écrit de la théologale que sur ce que vous m'aviez dit que vous pourriez bien vous en acquitter, car je crois aussi bien que vous que ce n'est pas votre vocation de vous arrêter à Evreux ; il y a bien d'autres choses à faire à Rouen pour la gloire de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère Vierge. Il faut vouloir tout et ne désirer rien, être donc content du procédé de M. de (*le nom est raturé dans l'original*). Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen et suis avec bien du respect, Monsieur, votre, etc.

A Evreux, ce 12 de septembre, dans l'octave de la sainte Nativité de Notre-Dame.

LETTRE CLIX.

AU MÊME.

Il déplore le peu de respect que l'on a pour le sacerdoce ; aveuglement des riches.

DIEU SEUL.

Monsieur,

La divine Providence ne nous a ramenés à Evreux de nos visites qu'hier au soir, et aussitôt elle nous donne lieu de répondre à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et de prime abord je me sens obligé de m'écrier à la vue des humiliations qui arrivent : *O pretiosas margaritas!* Il n'y a rien que l'on ne dût vendre pour les acheter ; cependant vous faites bien de vous ménager avec la personne dont vous me parlez pour la gloire de Dieu : comme il est très-peu connu, on ne fait pas l'estime que l'on doit de ses ministres. Saint François, qui en était vivement pénétré, disait qu'en une manière ils méritaient plus de respect que les saints anges, et le grand saint de nos jours, le bienheureux François de Sales, rapportait de son pénitencier, qu'ayant la grâce de voir visiblement son bon ange, il voyait qu'il le précédait, mais depuis qu'il fut prêtre, il le laissait passer devant lui. L'autorité de ce grand évêque, qui rapporte ce fait, est bien considérable ; cependant je vois avec étonnement, parmi même des gens qui font profession de piété, que l'on a très-peu de considération pour le sacerdoce de Jésus-Christ.

Je sais bien quelle était la fille dont vous m'avez parlé, et dont l'on rapporte les illusions dans la vie de la bienheureuse Marie de l'Incarnation ; il y a longtemps que je sais cette histoire, mais je pensais que vous vouliez me parler de quelque fille d'à présent.

Je vous ai dit, et je vous le redis, que grand nombre de riches présentement sont en état de damnation, et le formidable et terrible *Væ* que le fils de Dieu a prononcé (*Luc.* VI, 24) contre eux, se trouve accompli. Voilà le déplorable état des riches, dont l'aveuglement et l'impassibilité sont inexplicables particulièrement à la mort : car emportent-ils quelque chose de leur argent ? pas un seul denier ! Il leur est donc inutile. Leurs héritiers les défendront-ils au jugement de Dieu ? ils seront abandonnés de tous les hommes ; ils pouvaient au moins, dans cet état dans lequel il faut qu'ils quittent tout par une nécessité inévitable, se servir de leurs biens pour obtenir miséricorde, et de leurs biens dont il ne leur restera rien, cependant ils ne le font pas, et d'autre part c'est une vérité de foi : *Judicium sine misericordia illi qui non facit misericordiam.* O malheureux état des riches, qui doit être pleuré avec des larmes de sang !

Il est vrai que, dans le particulier, il est difficile de bien régler au juste ce que l'on est obligé de faire dans l'état présent à l'égard des pauvres. Cependant il est vrai que l'on ne peut pas garder de superflu ; mais qu'appelle-t-on superflu, si ce n'est l'argent amassé qui n'est pas pour le nécessaire, et quantité de meubles qui ne servent qu'à la vanité ? Si l'on dit que c'est ce qui n'est pas pratiqué et parmi les ecclésiastiques et séculiers, cet usage ne rend pas la chose licite, non plus que les autres péchés qui sont si ordinaires dans toutes sortes d'états ; et n'est-ce pas la raison pour laquelle le Fils de Dieu déclare qu'il y aura peu de personnes sauvées : *Pauci electi ?* Mais que deviendra l'Evangile, qui est la théologie d'un Homme-Dieu, et qui n'est pas seulement une opinion probable, après que cet Homme-Dieu, lorsqu'il parle du jugement qu'il fera des hommes, n'apporte point d'autres sujets ou de leur bonheur éternel, ou de leur enfer, que la miséricorde ou la dureté à l'égard des pauvres ? Que pensent devenir des Chrétiens qui se disent croire à l'Evangile ? mais dans la vérité on n'y croit point. C'est donc une vérité de foi que Jésus-Christ a faim et soif, est dans le besoin en la personne des pauvres ; mais est-ce une chose qui se puisse comprendre de le laisser mourir de faim en leurs personnes ? et afin que l'on n'en doute pas, le Fils de Dieu ne va-t-il pas au-devant des objections que l'homme pourrait faire : *Domine, quando te vidimus esurientem ?* (*Matth.* XXV, 37.) Dans l'exemple particulier de la personne que je connais, dont vous me parlez, on ne pouvait pas lui donner l'absolution dans cet état, et le confesseur qui l'a fait a fait un très-grand crime, et il se damne avec son malheureux pénitent : j'en ai bien de la douleur, cette personne étant particulièrement un de mes anciens amis. Je crois que vous pouvez garder vos livres, car ils vous sont nécessaires. Je ne voudrais pas

présentement en acheter, à moins que de livres nécessaires pour la gloire de Dieu, et d'autre part, qu'il n'y fallût pas employer que peu d'argent.

Ayant fait réflexion sur les sentiments que vous avez de ne point réserver d'argent pour le doctorat, j'ai pensé, Monsieur, qu'il vous fallait vous faire recevoir docteur dans l'école du ciel où l'on apprend la science des saints, qui est la doctrine de notre bon Sauveur Jésus-Christ, remettant à d'autre temps à prendre le bonnet de docteur dans les écoles de la terre. Mon Dieu, Monsieur, vous avez pensé mourir, oh! qu'à la mort il fait bon être docteur de la science des saints, car le ciel reçoit avec joie les docteurs de son école. Saint Nicolas, votre bienheureux patron, était l'un des grands docteurs de cette école céleste, car ayant donné tout son bien aux pauvres, quand il fut fait évêque, il vendit encore ses livres qui lui restaient pour leur donner; et le grand serviteur de Dieu de notre siècle, le P. de Condren, ayant renoncé à l'héritage de son père, il vendit encore ses livres pour en donner le prix aux pauvres ; cependant ce n'était pas dans des temps de misères et de besoins comme ceux où nous sommes. Voilà ce que le Saint-Esprit enseigne dans l'école de Jésus-Christ. Si j'étais donc en votre place, je donnerais aux pauvres ce que vous réservez pour le doctorat de la terre. Je ne sais pas dans le fond ce que l'on dit à l'égard de ce que vous me mandez, mais au moins l'on fait bonne mine et l'on paraît bien content.

Ah! Monsieur, Dieu seul, rien que lui, rien que lui, rien que lui. Ne plus voir de créatures, s'oublier de soi-même, perdre de vue ciel et terre, ne plus voir que le seul Dieu du ciel et de la terre. Je salue votre bon ange, Monsieur, et suis avec respect votre très-humble et tout acquis serviteur,

A Evreux, ce 9 d'avril, jour de la précieuse mort de la bienheureuse Angélique Paule.

—

LETTRE CLX.

AU MÊME.

Il félicite son ami de sa rétractation.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Je vous écris avant quatre heures du matin, partant de Paris, et n'ayant le loisir que de vous dire que rien n'arrive sans la conduite de la divine Providence, que nous devons glorifier en toutes choses et aimer, que vous avez fort bien fait en vous rétractant. Je vous enverrai, avec le secours divin, une lettre pour le P. César, elle est faite, mais elle est enfermée dans ma valise qui est déjà portée; je suis dans l'impuissance de pouvoir satisfaire à ce qu'il demande. Je salue votre bon ange, Monsieur, et suis avec respect votre très-humble et tout acquis serviteur, Boudon, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu toujours vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

LETTRE CLXI.

AU MÊME.

Il l'avertit qu'il est retenu aux Andelys jusqu'après la Pentecôte.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Que la divine Providence, ma toujours très-bonne et aimable mère, soit glorifiée à jamais! Voici qu'elle m'arrête à Andelys pour sa gloire jusqu'après les fêtes de la Pentecôte; c'est pourquoi ce petit mot-ci est pour vous donner avis que, si vous voulez prendre la peine de m'écrire à la Pentecôte, comme je vous l'avais mandé, il ne faut pas, en ce temps-là, m'adresser des lettres à Evreux, mais seulement pour la fête de la très-sainte et suradorable Trinité, et ensuite apparemment la divine Providence nous engagera à quelque voyage pour sa gloire, et c'est tout ce que nous avons à désirer et au ciel et en la terre, et dans le temps et dans l'éternité. Je salue votre bon ange, Monsieur, et suis avec respect votre très-humble et tout acquis serviteur, Boudon, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu toujours vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

A Andelys, ce 27 de mai, fête de l'Ascension admirable de notre bon Seigneur Jésus-Christ.

—

LETTRE CLXII.

AU MÊME.

Il le charge de remettre une lettre à M. de Fermanel.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Je vous écris un peu pressé, étant sur le point de partir pour mes visites; c'est pour vous supplier d'avoir la bonté d'envoyer sûrement cette lettre à M. de Fermanel. Je vous donne cette peine, car je crois qu'apparemment M. de Touvans est à la campagne, et qu'ainsi il y a peu de monde chez lui, et j'aurais peur que la lettre ne fût perdue par la poste, si je l'adressais immédiatement chez M. de Touvans. Je crois aussi apparemment que M. de Fermanel sera à Acqueville avec lui ; ayez donc la bonté, s'il vous plaît, de l'envoyer chez M. de Touvans pour lui faire tenir en la campagne. Ordinairement il reste toujours quelqu'un chez lui, à Rouen, qui fait tenir les lettres. Je salue votre bon ange, et suis, Monsieur, votre très-humble et tout acquis serviteur, Boudon, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu toujours vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour les-

quelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours,

A Evreux, ce 30 août, fête du glorieux confesseur de Jésus-Christ, saint Fiacre.

LETTRE CLXIII.

AU MÊME.

Il est tout disposé à rendre service à son ami. Fermeté qu'il faut avoir dans la direction de certaines personnes.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Je bénis la divine Providence de l'occasion qu'elle vous a donnée de M. Théroulde pour apporter le *Traité de la gloire de la très-sainte Trinité dans les âmes du purgatoire*, c'est à elle à y donner telle bénédiction qu'il lui plaira. Vous pouvez croire que, où il s'agira de vous rendre service, je m'y emploierai de la bonne manière, vous laissant à l'esprit de Notre-Seigneur pour agir en sa divine vertu. Les demoiselles d'Outrebois voudraient bien aussi vous servir, assurément, mais présentement les choses sont dans un état où il faut nécessairement les éclaircir. M. votre frère ayant fait assigner le maître de musique en réparation d'honneur sur ce qu'il prétend qu'il l'a accusé d'être l'auteur des lettres dont il est question, ainsi le maître de musique est dans l'obligation de justifier son accusation, supposé qu'il l'ait faite. M. le procureur du roi est intéressé dans cette affaire, car il a été accusé de perfidie envers le prélat dans les lettres, et plusieurs autres personnes y sont intéressées. C'est donc présentement M. votre frère qui est l'agresseur, et certainement si on l'accuse à faux des lettres, on lui fait un très-grand tort. Vous avez bien fait de ne point envoyer votre lettre, car outre qu'elle aurait été inutile, je ne sais s'il n'en serait point arrivé quelque chose de fâcheux.

A l'égard de la personne dont vous m'écrivez, il me semble qu'elle doit, durant quelque temps, faire quelques épreuves, pour voir si la divine Providence ne lui donnera point quelque confesseur qui lui soit propre; je crois que son vœu l'y oblige; car une personne qui a fait un vœu avec connaissance, et qui peut disposer d'elle-même, doit le garder, à moins que le vœu ne soit contraire à la gloire de Dieu. C'est donc ce qu'il faut examiner; vous pourriez même lui en indiquer quelques-uns. Le fonds de jalousie qu'elle porte, et l'attachement qu'elle a à beaucoup parler avec les directeurs, sont des obstacles terribles au service de Dieu, et c'est ce qui donne des prises inexplicables aux démons. Pour moi, je vous dirai simplement que si une personne de la sorte s'adressait à moi, à moins qu'elle ne se corrigeât, je la renverrais, et il vaudrait mieux qu'une personne semblable se confessât simplement que de faire un tel abus de la direction, abus qui est une source de grandes malédictions.

Je ne crois pas que l'on doive importuner M. le curé de Saint-Laurent sur l'affaire de M. Foret; il a ses raisons assurément. Il faut garder la loi; mais les lois des hommes doivent être interprétées dans plusieurs occasions, comme dans cette affaire-ci où il s'agit des âmes qui ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ, où il s'agit de la gloire de Dieu, car les hommes n'ont jamais eu dessein, en faisant des lois, qu'elles fussent contraires à l'honneur de Dieu; elles n'ont même été faites que pour le faire honorer; dès lors donc que, dans de certaines occasions, elles sont contraires à leur fin, il faut les interpréter. Après tout, M. Foret est gradué comme le demande la loi, il ne s'agit que de quelques jours qu'il ne l'a pas été selon les formes extérieures, en ayant cependant tout le mérite. Que sert à un homme d'avoir des lettres de grades pour être curé, sans en pouvoir faire les fonctions? y a-t-il quelque lieu au monde où l'on donnât un troupeau de bêtes à garder à une personne qui ne le pourrait faire? Le prélat a envoyé quérir M. Duprey, pour lui dire qu'il quittât sa prétention à la cure, mais c'est ce qui n'est pas aisé à l'homme qui agit purement en homme. Je salue votre bon ange, etc.

LETTRE CLXIV.

AU MÊME, CHEZ LES URSULINES, A MAGNY.

Il prie son ami de l'informer d'une affaire où la gloire de Dieu est intéressée.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans cette divine union que je vous écris, pressé par la poste, que je suis empêché pour vous donner avis sur le voyage de Paris, parce que les affaires dont vous me parlez sont préférables à ce voyage. Je vous avais écrit pour vous supplier de vous informer en l'abbaye du Trésor, d'une affaire qui regarde la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, sur ce que l'on m'avait dit que vous y prêchiez le jour de Saint-Bernard. J'espère que la divine Providence me conduira lundi au soir à Magny. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et des personnes qui y sont. J'ai reçu vos lettres il n'y a pas longtemps. Je vous écris le jour de la fête de la décollation de saint Jean-Baptiste, et suis inviolablement, avec bien du respect, etc.

LETTRE CLXV.

AU MÊME.

Boudon indique où l'on peut trouver la Vie du P. Surin, *qu'il a composée.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans cette divine union que M. votre grand archidiacre et vous autres Messieurs étant saintement unis, la très-sainte et suradorable Trinité sera vraiment glorifiée.

Je suis tout plein de reconnaissance pour votre charité; non-seulement que je ne mé-

rite pas, mais dont je suis entièrement indigne.

La *Vie* du saint homme le P. Surin ne se trouve pas chez notre libraire, car elle a été imprimée à Chartres, ce qui est cause qu'elle est pleine de fautes très-considérables. Mais elle se trouve chez Vavin, libraire, au Scapulaire de Notre-Dame, rue Saint-Jacques. Je ne sais si ce libraire a aucun rapport à Rouen. Mais, si on voulait avoir de ses livres, qu'il donnerait à grand marché, il faudrait en parler à quelque libraire de Rouen, et à quelqu'un de ceux qui ont rapport à Paris, afin qu'ils en fissent venir. J'ai écrit tout ce que j'ai pu savoir de ce saint homme, n'ayant jamais pu voir la *Vie* qu'il a composée lui-même, qui apprend de grandes choses. C'est pourquoi j'ai mis dans le traité que la divine Providence nous en a fait faire, que c'était un abrégé, en attendant qu'on en donnât pleinement une *Vie* entière.

Je crois que, dans l'esprit de l'Eglise, vous devez faire venir votre clerc devant Mgr l'archevêque afin qu'il décide de toutes choses.

J'espère que la divine Providence, qui me loge à Paris, chez M. Martin, secrétaire de Mgr le prince, à l'hôtel de Condé, m'en fera partir le 15 du mois prochain, le lendemain de la fête de mon bienheureux P. Jean de la Croix. Je salue votre bon ange, etc., et suis, avec bien du respect, etc.

A Paris, ce 21 de novembre, fête de la sainte Présentation de Notre-Dame.

—

LETTRE CLXVI.

AU MÊME.

Il demande qu'on lui envoie des approbations d'ouvrages.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc., Son aimable et divine providence me devant faire retourner à Evreux, si les approbations du livre *De Dieu inconnu* ne sont pas prêtes pour être envoyées au plus tard le dimanche 13 de ce mois, afin qu'on les puisse recevoir le lendemain, fête de notre bienheureux P. Jean de la Croix, il faudra, s'il vous plaît, attendre à me les adresser à Evreux, quand la divine Providence vous les aura mises entre les mains : ce qu'il faut attendre avec patience et tranquillité, comme le reste des choses. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, avec bien du respect, etc.

A Paris, ce 6 de décembre, fête de saint Nicolas.

—

LETTRE CLXVII.

AU MÊME.

Il approuve la retraite de son ami.

DIEU SEUL.

Monsieur,

La retraite, à votre commodité, sera bonne. Je vous conseille de prendre M. de Fermanel. Je n'ai le loisir que de vous dire ce peu de mots. Je salue votre bon ange, et suis, de tout mon cœur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, BOUDON, l'esclave de la sainte Mère de Dieu, des anges et saints.

Ce 11 de juin, à Rouen.

—

LETTRE CLXVIII.

AU MÊME.

Infirmités de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est toujours dans cette divine union que je vous écris, et dans l'union de sa divine charité que je vous remercie, plus qu'il ne se peut dire, pour la charité qu'il lui plaît de vous inspirer pour mon indigne personne. De la manière que je connais les choses, le voyage à Evreux de M. de la Roche serait de la dernière inutilité, aussi bien que de lui envoyer l'un de mes bandages; il est vrai qu'à un moment presque le chirurgien des Incurables me fit rentrer mon boyau, mais en ce temps-là il rentrait encore; présentement je suis des 5, 6, 7, 10 heures à le faire remonter; mais, comme il ne rentre pas bien, cela dure peu. Je vous dis dans le secret que, si je n'étais pas mort à Pâques, je verrais pour lors si la divine Providence me mettrait en état de faire le voyage de Rouen. Il faut nécessairement être sur les lieux, et plusieurs jours, à peine une semaine suffirait-elle. Je vous le dis en secret; car si cela arrivait, je ne verrais personne du tout à Rouen, et je suis bien hors d'état même de faire des visites. Je suis étonné de ce que vous me mandez que vous me remerciez par avance du livre *De Dieu inconnu*, car je vous l'ai envoyé. Je ne sais aucun lieu pour mettre les révérendes dont vous me parlez. Le privilége de mes livres ne permettra pas de les imprimer autre part en France, à moins que de s'exposer à la confiscation et à une grosse amende. Je salue, avec bien du respect, les révérendes Mères dont vous me parlez, leurs bons anges, le vôtre, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et des personnes qui y sont, et suis, avec bien du respect, etc., votre serviteur BOUDON, etc.

Le 12, fête de saint Didace, pauvre frère convers.

P. S. — Je vous écris le 12 de novembre, et je viens de remarquer que la lettre que je viens de recevoir par la poste, est datée du 14 octobre, ce qui me fait croire que c'est la lettre dont vous m'avez parlé et que je n'avais pas reçue, je ne la reçois qu'un mois après; je vous ai écrit celle-ci avant cette remarque.

—

LETTRE CLXIX.

AU MÊME.

Confiance de Boudon à la divine Providence; affaire de son archidiaconné.

DIEU SEUL.

Dieu seul, etc. Je dis ces divines paroles avec une douceur bien grande, *et jucundum est repetere.* En vérité, Dieu seul est tout mon appui dans l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'espère que sa divine providence me fera partir le 3 d'avril, les mardis sont des jours que je destine particulièrement à l'honorer comme ma bonne et toujours très-fidèle Mère, pour revenir coucher à Evreux le 14 d'avril, six jours de suite, faisant des visites proches, pour retourner, avec son divin secours, jusqu'au 6 de mai, fête de saint Jean devant la Porte-Latine. Aimez ce saint, et je voudrais crier partout à sa dévotion. Je lui ait été appliqué d'une manière bien singulière dès ma jeunesse, avec des attraits que j'aurais de la peine à expliquer. Je finirai mes visites par celle de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours : *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion; non commovebitur in æternum, qui habitat in Jerusalem; montes in circuitu ejus.* (*Psal.* CXXIV, 1, 2.) Ces montagnes qui environnent celui qui a mis toute sa confiance au Seigneur, sont les bons anges et saints, mais tout particulièrement la Reine des anges et des saints : *Domus Domini supra verticem montium* (*Isa.* II, 2); *levavi oculos meos in montes, unde venit auxilium mihi.* (*Psal.* CXX, 1.) C'est de ces montagnes saintes dont j'attends mon secours dans les maux bien pressants où la divine Providence me réduit; mais ce n'est pas tout : *Et Dominus in circuitu populi sui* (*Psal.* CXXIV, 2), le Seigneur même des bons anges est autour de nous pour nous garder. *Auxilium meum a Domino qui fecit cœlum et terram.* (*Psal.* CXX, 2.) *Dicam Domino, susceptor meus, et refugium meum, Deus meus, sperabo in eum* (*Psal.* XLI, 10); *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis; in manibus portabunt te.* (*Psal.* XC, 11, 12.)

La divine Providence a fait désister le curé d'Aigleville, et hier il me fit signifier son désistement, je lui ai relâché les dépens. Cependant, Monsieur, vous aurez la bonté de me faire savoir ce qu'il aura coûté à Rouen, afin que je vous le rende exactement; c'est bien assez que les soins que vous prenez; je vous supplie de garder tous les papiers jusqu'à la fin de mes visites, et vous aurez la charité de me les renvoyer, avec le divin secours, la semaine de devant la Pentecôte, si je suis encore au monde, et si je n'y suis plus, de les faire mettre entre les mains de mon successeur, quand il y en aura un d'assuré, et que les affaires seront terminées. Je suis bien éloigné de manger chez le curé d'Aigleville, et j'évite même tous ceux à qui cela pourrait faire quelque peine. M. de la Caille, curé d'Aigleville, me dit qu'il vous allait voir toutes les fois qu'il allait à Rouen; il me parlait de vous comme d'une personne qui l'aurait soutenu dans son procès, et M. Auvray. Je lui dis que vous aviez eu la bonté de prendre soin de mes affaires, et l'on m'apporta la lettre que je reçus de vous en sa présence, en me disant que c'était une lettre qui venait de votre part.

Je vous écris le 2 d'avril, fête de l'admirable saint François de Paule, mon bon Père, car la divine Providence m'a fait être de son troisième ordre, et le dernier jour de mars est la précieuse mort du saint homme le P. Moreau, religieux Minime de son ordre, qui a été obsédé des démons durant quarante ans. C'est le grand protecteur des personnes dans cet état; il y a quelques années que l'on m'écrivit de Rouen de l'une de ces personnes qui en recevait des secours bien grands, et du P. Surin, mais le P. Moreau paraissait visiblement pour la défendre. J'ai commencé une neuvaine le jour de sa sainte mort, pour toutes les personnes qui sont dans cet état, et qui ont quelque rapport avec ma chétive personne; vous me ferez toujours charité quand vous prendrez le soin de ce que vous pouvez savoir au sujet des résignations pour m'en informer.

Priez, s'il vous plaît, les bons anges pour nos visites, et leur grande Reine, ma bonne Maîtresse. Je salue bien celui qui vous garde, tous les bons, etc., et suis, dans un profond respect, Monsieur, votre, etc.

—

LETTRE CLXX.

AU MÊME.

Il déplore qu'un prêtre incapable s'obstine à vouloir tenir une charge qu'il ne peut remplir.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. Voici deux petits livres *De Dieu inconnu* que je vous adresse par M. Foret, régent du collége d'Evreux, qui est une personne de mérite. A votre commodité, vous aurez la bonté d'en donner un à M. Bulteau, et de faire donner l'autre à M. Auvray, pour être approuvés, s'ils le jugent à propos. Toute l'impression en a déjà été vendue; et il sera mieux, pour la gloire de Dieu, que la deuxième édition paraisse avec approbation.

La divine Providence nous a fait aussi composer la *Vie* de saint Taurin. Le libraire d'Evreux qui en doit prendre le soin avec un de Rouen, en retardera l'impression, car il a peur d'aller à Rouen à cause des maladies : ainsi il faut attendre; j'avais pensé vous l'envoyer pour prier aussi ces messieurs de l'approuver, au moins ç'aurait été toujours une chose faite pour cet hiver, mais j'ai eu peur de leur être importun, en leur en donnant plusieurs à la fois.

Vous pouvez donner, s'il vous plaît, le petit traité *Du purgatoire* à M. Foret, pour me l'apporter. Il s'en va à Rouen pour la cure de Saint-Gilles d'Evreux, où il a été nommé par les religieux de Saint-Taurin; mais M. Dupray lui dispute par résignation qui ne vaut rien; mais il s'est fait pourvoir à

Rome. La grande difficulté à l'égard de M. Foret, est qu'on l'y a nommé lorsqu'il n'avait pas encore des grades qu'il a pris, mais il était déjà nommé; cependant on pourrait dire que le sacerdoce est entièrement essentiel à un curé, et il est de droit divin, les degrés ne sont que de droit humain, et cependant la nomination d'une personne à une cure est bonne quoiqu'il ne soit pas prêtre ; il suffit qu'il le soit dans l'année.

Il y a déjà longtemps que l'on plaide à Evreux pour cela; M. Dupray desservant toujours la cure. Non-seulement il n'est pas digne d'être curé, mais il en est entièrement indigne à raison de son incapacité; il ne peut rien dire aux peuples, ou s'il leur dit quelque chose, c'est d'une manière si ridicule, que quoique cette paroisse soit composée pour la plupart des gens de la campagne, ces bonnes gens en font des railleries, et de ce qu'il dit, même quand il va voir des malades ; il ne sait ni rubriques pour faire l'office, et à peine est-il capable de les apprendre. Les paroissiens crient, et s'ils osaient, ils iraient au parlement en faire des plaintes. Ils crient hautement qu'ils n'en veulent point; il ne paraît en rien pour soutenir sa cause, c'est son père qui parle assez pour tous les deux. Cependant il a été reçu par M. le théologal grand vicaire, qui assurément a été surpris, et qui l'a reçu par la bonne foi de ceux qui le lui ont présenté. Notre prélat en est fâché, et étonné de ce que M. le théologal s'est laissé ainsi surprendre ; c'était en l'absence du prélat qui, étant à Evreux, on le lui a présenté apparemment sur ses nouvelles provisions de Rome, il l'a refusé entièrement; mais n'ayant pas marqué son incapacité sur son refus, il a été reçu par le métropolitain sans en être examiné, parce qu'on a cru qu'il l'avait été à Evreux. Voilà l'état de la chose, qui est bien déplorable pour cette paroisse.

Depuis quelques jours, le père de M. Dupray, qui fait tout, est de retour de Rouen. Il a marqué à M. Foret qu'il voulait bien prendre des arbitres, que les religieux de Saint-Ouen le lui conseillaient. Voilà pourquoi M. Foret va à Rouen, pour voir ce qu'il aura à faire; il ne se met pas en peine d'être curé, mais c'est qu'on lui dit qu'il est obligé en conscience de faire ce qu'il pourra, afin que la cure ne demeure pas entre les mains d'un homme qui en est indigne.

Si on lui conseille de prendre des arbitres, il pense, avec des avocats, à choisir quelques docteurs, et j'ai pensé que M. Bulteau, s'il voulait bien prendre cette peine-là, lui serait bien propre; mais en ce cas, il faudrait, s'il vous plaît, que vous l'en priassiez, car M. Foret n'a aucune habitude auprès de lui. Il a perdu un Père prieur, qui était à Saint-Taurin, et qui n'est pas demeuré à Rouen; car il aurait poursuivi lui-même l'affaire, lui qui savait les choses. Oh ! que l'intérêt de Dieu est peu connu !

J'ai dit à M. Foret, si vous vouliez bien vous intéresser dans cette affaire pour la gloire de Dieu, qu'il n'en parlât pas, pour vous tirer de l'importunité du sieur Dupray qui est un homme qui parle beaucoup; je crois aussi qu'il est à propos pour la gloire de Dieu que l'on ne me nomme pas ; je dis de manière qu'il le sache, pour éviter le bruit qu'il ferait.

Je vous supplie aussi, en cas que la lettre dans laquelle je vous ai parlé de la personne que vous savez, au sujet du Nouveau Testament de Mons, vous fût restée, de la brûler; je pense qu'il y va de la gloire de Dieu. Je salue votre bon ange, etc., et suis avec bien du respect, Monsieur, votre très-humble et tout acquis serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours vierge et immaculée en sa toute sainte Conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

A Evreux, ce 26 de juillet, fête de sainte Anne, la glorieuse mère de l'admirable Mère de Dieu.

—

LETTRE CLXXI.

AU MÊME.

Sa charité envers un prêtre malheureux. On l'avertit que l'on se propose d'attaquer son livre Sur la dévotion de la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans l'union de sa divine charité sans bornes, que je vous recommande l'ecclésiastique qui vous porte cette lettre; je l'ai connu pendant que j'étais grand vicaire, qui desservait dans les paroisses du diocèse, et avec édification; depuis, il a été vingt-neuf ans ou environ curé dans le diocèse de Chartres, sans aucun reproche ; cependant lui qui dit qu'il y avait longtemps qu'il pensait à des croix, en a eu une terrible; on l'a accusé d'un mauvais commerce avec une nièce, dont il m'assure être très-innocent; mais enfin quand cela serait, les miséricordes de Notre-Seigneur sont inépuisables. Mgr de Chartres, sur l'accusation, l'a obligé de quitter sa cure; cependant il lui a donné une attestation comme il ne connaît pas en lui aucune censure de l'Eglise, et il lui a dit qu'il lui donnait conformément à son *exeat* de son diocèse de Lisieux, qui est pour toujours. Or il voudrait bien se retirer doucement, mais il n'a que 80 fr. de rente, et il faudrait qu'il pût trouver quelques messes à célébrer pour lui aider, ayant cependant de quoi subsister, en attendant que cela se rencontre.

Il me semble qu'il peut dire qu'ayant été longtemps vicaire, et vingt-neuf ans curé, il veut se retirer, et de vrai, s'il avait de quoi, il se mettrait même en quelque communauté, et comme il ne demande ni à confesser, ni à prêcher, mais seulement à célébrer la messe, il est faisable que la chose n'est pas difficile à obtenir ; on pourrait dire qu'il est venu à Rouen pour avoir de quoi lui aider, n'ayant pas entièrement de quoi subsister.

il a l'attestation de Mgr l'évêque de Chartres, et son *exeat* de Lisieux ; je crois que cela pourrait suffire, et qu'il n'est pas à propos de parler de l'accusation qu'on lui a faite ; je regarde la chose comme une œuvre de très-grande miséricorde en l'honneur de la charité immense du cœur de notre bon Sauveur, et de son immaculée Mère-Vierge, et en l'honneur de la charité des bons anges. Je salue bien le vôtre, et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et des personnes qui y sont.

Mgr notre évêque vient de me dire que l'on se prépare à écrire fortement contre moi au sujet du livre de la *Dévotion à la très-sainte Vierge*, qui vient d'être achevé d'imprimer, et que l'on va rechercher mes autres livres pour y trouver de quoi crier. J'ai corrigé celui de l'*Oraison*, que j'avais écrit auparavant que l'on parlât du quiétisme, et je ne vois pas que raisonnablement il y ait rien à redire dans la correction. Ce sont les partisans de M. Baillet qui lui ont écrit, quoiqu'il ne me les ait pas nommés, et des gens du parti. A cela je dis à la puissante Mère de Dieu : *Dignare me laudare te, Virgo sacrata, da mihi virtutem contra hostes tuos.* C'est en sa maternelle protection que je mets ma confiance et aux bons anges : *Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me.* C'est, Monsieur, votre très-humble et tout acquis serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

Je vous recommande de rechef ce bon ecclésiastique ; comme il a de pesantes croix, son état mérite du respect et de la considération. Si vous pouviez par le moyen de quelques personnes lui faire trouver quelque chambre garnie avec d'honnêtes gens, il a de quoi la payer.

A Evreux, ce 22 de janvier, fête des épousailles virginales de la Vierge des vierges, avec son époux vierge, le glorieux saint Joseph.

—

LETTRE CLXXII.

AU MÊME.

Sur les grades nécessaires pour être nommé à une cure ; comment on doit entendre cette nécessité.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. La difficulté que nous avons présentement de trouver des personnes à Evreux qui aillent à Rouen, et d'autre part le temps qui presse d'envoyer à Paris le petit traité *Du purgatoire*, pour la gloire de la très-sainte Trinité, notre seule dernière fin en toutes choses, me fait vous supplier de prendre la peine de l'envoyer par le messager d'Evreux. Mais pour cela, comme c'est peu de chose pour être envoyé par le messager, et qu'il courrait risque d'être perdu, je vous supplie de faire un petit paquet, n'importe de quoi, soit de quelques vieux papiers qui ne servent à rien, ou de quelques méchantes hardes, et de le mettre dedans, et de mettre au-dessus du paquet l'adresse de Mme de Rouves, car je ne sais si je suis bien dans les bonnes grâces de M. Girard. Vous auriez ensuite la bonté de me faire savoir, par un petit mot, quand on l'aura mis au messager, afin qu'on l'allât prendre de la part de Mme de Rouves.

Je vois bien, Monsieur, ce que ce monsieur l'avocat vous a dit touchant la loi, et j'en vois bien la difficulté ; mais voici, ce me semble, ce que l'on peut dire, et qu'il n'a pas assez examiné. On ne doute point que l'on doit être gradué, mais la difficulté est, s'il est absolument nécessaire qu'on le soit auparavant que de recevoir la collation du bénéfice ; car la loi n'est-elle pas accomplie, quand la personne a ce qu'elle demande pour faire les fonctions du bénéfice ? Quatre jours, ou une semaine, ou quelques-unes, empêchent-elles la capacité requise dans lesquelles on ne fait encore aucune fonction du bénéfice ? Notre prélat croit même que M. Foret, enseignant la rhétorique dans un collége, a quelque chose qui supplée aux grades, qui ne sont retardés que de quelques jours, car il les prit aussitôt. Je crois que le R. P. de la Chaise, qui sait beaucoup les matières bénéficiales, a conseillé à un de nos curés qui n'était pas gradué, et il disputait une cure pour laquelle les grades étaient nécessaires, de les prendre, supposant qu'il suffisait, pourvu qu'il les prît.

L'instance que je fais est forte, car il faut garder la loi, comme il est juste ; il est sans doute que la loi divine est tout d'une autre obligation que toutes les lois humaines ensemble ; il n'y a point d'autorité qui puisse dispenser de la loi divine, ce qui se fait à l'égard des lois humaines. Or, un curé pour pouvoir être curé, je veux dire en exercer les fonctions de droit divin, doit être prêtre en quelque lieu du monde que ce puisse être. Il n'en va pas de même des grades ; une infinité de curés n'en ont point, et tous les premiers pasteurs et les apôtres n'en avaient point. Ce sont les hommes qui ont obligé d'avoir des grades, et cela seulement pour de certains lieux. Si cependant on peut recevoir la collation d'un bénéfice-cure sans être prêtre, à quoi la loi divine oblige, pourvu que l'on reçoive le sacerdoce ensuite, pourquoi ne pourra-t-on pas la recevoir sans être gradué, se faisant aussitôt graduer ensuite ? N'est-ce pas avoir égard à la loi humaine que d'y avoir égard comme à la loi divine ? Autre assurément est la science, autre le caractère ; mais toute la science des anges et des hommes, renfermée dans une seule personne sans le caractère, n'en peut pas faire un curé ; mais un homme avec le caractère ayant quelque capacité le peut bien être ; et les saints apôtres avaient-ils de la science des gradués ? Un homme qui aura quelque étude de philosophie peut être gradué ; qu'est-ce que cette science-là pour les

fonctions curiales? Un homme qui enseigne la rhétorique a quelque chose de bien plus que les gradués ordinaires. Je ne laisse pas de bien voir la difficulté. Mais, dans le fond, un homme qui est gradué quatre jours ou environ après une collation, je ne vois pas ce qui lui manque, et qu'on ne le puisse pas bien considérer comme un gradué sans blesser la foi. Je salue votre bon ange, etc., et suis votre très-humble et tout acquis serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours Vierge et immaculée en sa sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

A Evreux, ce 20 d'août, fête de saint Bernard le Grand, dévot de la très-sainte Mère de Dieu.

—

LETTRE CLXXIII.

AU MÊME.

Sur le livre de Baillet, ayant pour titre : Dévotion à la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans cette divine union, et il nous y faut toujours être, vivre, agir, souffrir et mourir, que je reçois votre lettre assez à temps encore auparavant que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fasse partir pour nos visites, d'où j'espère qu'elle me fera revenir pour la fête du prince de la milice céleste, l'archange saint Michel, c'est comme l'Eglise l'appelle, pour rester à Evreux jusqu'au 12 d'octobre, et continuer mes visites jusque environ la fête des bienheureux apôtres saint Simon et saint Jude, et ensuite, si elle me laisse en cette vie, rester à Evreux jusqu'après Pâques.

On ne saurait trop veiller sur la personne dont vous me parlez; elle a une physionomie affreuse; mais le déréglement au moins passé de ses mœurs demande qu'on la laisse un très-long temps dans l'épreuve ; il serait à souhaiter qu'elle demeurât le reste de sa vie dans l'état où elle est, sans passer à d'autres ordres. Monsieur votre frère remue tout pour la faire renvoyer. Je ne vous citerai en rien, avec le secours divin.

Ne me citez pas non plus, et prenez-y garde, s'il vous plaît, sur ce que je vais vous dire de Baillet. Son livre de la dévotion à la Vierge est un livre très-pernicieux contre la dévotion à la sainte Vierge, qui y est plus maltraitée qu'en plusieurs des livres mêmes des hérétiques ; il est censuré à Rome, et, quand feu Mgr l'archevêque de Paris est mort, il avait pris le dessein de le censurer, et la censure était déjà préparée. Il faut adorer les jugements de Dieu: et n'est-ce pas une chose surprenante que ce livre se vende parmi les catholiques, et se débite mieux que les livres les plus orthodoxes de la dévotion à la Mère de Dieu? On voit assez que la secrète malignité qui se glisse dans notre siècle contre la dévotion à la sainte Vierge commence à paraître insolemment. L'on a encore, je ne sais si je vous l'ai écrit, prêché publiquement, mais d'une manière impudente, contre l'Assomption de la Mère de Dieu, à sa dernière fête. Des docteurs de Sorbonne et en dignité dans l'Eglise ont dit que j'avais bien répondu à Baillet, et que c'était une providence divine qui m'avait fait écrire. On trouve le livre fort et docte.

A Dieu seul la gloire : *Soli Deo honor et gloria.* (*I Tim.* I, 17.) Je n'ai cependant pas nommé Baillet une seule fois, et je n'ai point parlé de lui du tout ; dans la crainte où lui ou ses amis en étaient, ils en écrivirent à notre prélat une lettre pleine de menaces contre moi, si j'attaquais ledit Baillet. Apparemment quelques-uns du parti, s'imaginant que je le devais nommer, lui en avaient donné avis. Vous voyez bien qu'il ne me faut citer là-dessus à personne. Il faut attendre ; si notre libraire envoie de lui-même quelques-uns des livres de la dévotion à la sainte Vierge, je vous en donnerai avis pour lors, et du nom du libraire.

Si vous allez au Trésor, je vous supplie de vous informer de ce que l'on y peut savoir du P. de Lépinay de l'Oratoire, curé présentement de Bretagnolle, dans le diocèse d'Evreux : si l'on ne sait point pourquoi il a quitté la supériorité de la maison de l'Oratoire où il était, et à même temps curé ; si l'on ne sait point qu'il ait été mal avec feu Mgr l'archevêque de Paris; si le feu P. de Roncesle n'a point agi contre lui ; si l'on n'en a point parlé au R. P. de la Chaise ; s'il n'a point eu d'autre défense pour ne plus aller au Trésor que celle de l'abbesse. Il serait bien nécessaire de savoir ces choses présentement pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Je vous supplie encore de vous informer à Magny, sans marquer aucun dessein de ce que le P. jésuite y a dit touchant la dévotion à la sainte Vierge et les livres du P. Poiré et d'autres livres pareils, et en marquer le détail ; car on a envie de lui en faire faire la correction, et me marquer son nom, tout cela secrètement. Les jugements de Dieu, Monsieur, sont bien impénétrables aux hommes, mais ils sont toujours infiniment adorables et aimables. Je connais une personne qui, par grande charité, voulant assister des possédées, est possédée elle-même; mais Dieu, tout bon, en tire une très-grande gloire. Ces possédées-là sont conduites par des personnes de condition et d'une singulière vertu, qui les voient très-souvent. La possession subsiste toujours : il y en a une qui ne s'est pu confesser depuis plusieurs années. Je les ai vues fouler aux pieds les choses saintes d'une manière horrible. Jésus-Christ a bien permis aux Juifs de crucifier son corps. Cependant ce sont des personnes bien à Dieu ; il y a eu de saintes personnes possédées jusqu'à la mort. Je salue votre bon ange, etc., et suis dans un profond respect, Monsieur, votre très-humble et tout acquis serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu tou-

jours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

A Evreux, ce 12 de septembre, dans la sainte octave de la glorieuse Nativité de la très-sainte Vierge

—

LETTRE CLXXIV.

AU MÊME.

Utilité des ordres religieux dans l'Eglise. Humble soumission de Boudon au jugement que l'on portera contre ses livres.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Son esprit est un esprit de dénûment qui tend toujours à la privation, à l'abaissement et à l'anéantissement; en sorte que ceux qui l'ont davantage sont ceux qui tendent toujours à avoir moins des choses créées. Jamais ils n'ont rien qui éclate sans une nécessité qui les y engage dans l'ordre de Dieu et pour sa gloire. Hélas! les saints, quand ils y ont été contraints, en ont beaucoup souffert. Il nous faut honorer la conduite des gens de bien; mais, en vérité, on peut dire en général que tout ce qui ressent la pauvreté est un grand moyen de glorifier Dieu, et c'est le moyen dont s'est servi la sagesse incarnée dans ses lumières infinies.

Les bons religieux ne doivent pas s'élever; leur grâce particulière (et c'est la plus grande du christianisme), est d'être bien humbles, bien respectueux envers les prélats et les pasteurs des paroisses; mais aussi les évêques et autres pasteurs doivent avoir une grande charité pour eux. Je ne sais pas comment on ne veut pas se servir de ceux qui ont l'esprit de Dieu, puisque Dieu s'en veut servir lui-même, les ayant suscités dans son Eglise, et ayant répandu des bénédictions extraordinaires sur leurs emplois. Ce sont des troupes auxiliaires, il est vrai; mais puisqu'elles sont envoyées au secours, on ne doit pas les rejeter. Que n'ont-ils point fait dans les Indes orientales et occidentales, dans les forêts du Canada, dans la Chine, dans le Japon? Le nombre de leurs martyrs dans ces derniers temps est surprenant. Que n'ont-ils pas fait dans l'Allemagne, et dans tant d'autres pays de l'Europe, pour soutenir la religion contre l'hérésie? Que l'on regarde seulement ceux qui ont écrit, on en trouvera cinquante ou cent pour un auteur séculier. Hélas! Monsieur, la moisson est grande, il n'y a pas encore assez de bons ouvriers.

Il se glisse depuis quelque temps un esprit opposé aux missions, qui est un très-grand mal. La gêne des consciences en est bien un autre; ceux qui ont de l'expérience savent le besoin qu'il y a de donner une sainte liberté réglée. Oh! combien d'âmes vont en enfer pour ne la pas laisser. C'est encore un mal qui s'établit, et qui peut-être s'établira davantage: j'y vois bien de la pente.

Etant en Flandre, j'ai vu un diocèse où l'on donnait des ordres bien gênants pour les confessions, et cela venait du nouveau parti; désordre si étrange que l'on avait en horreur la confession, et que l'on cessait de se confesser. Le dernier concile général veut, pour ce sujet, que l'on donne des confesseurs extraordinaires aux religieuses, quoique très-instruites des obligations de se bien confesser, et très-éclairées sur les suites des abus qui vont à la damnation, et quoique d'autre part ordinairement elles aient de bons confesseurs. Je ne crois pas qu'on fasse aux religieux la même chose qu'aux missionnaires; car cela irait à des suites qu'on ne veut pas. Il me semble qu'à Saint-Sulpice on n'a pas l'esprit dont vous me parlez. On me mande de Paris qu'un docteur de Sorbonne va prendre possession d'une cure considérable à Rouen; je ne sais si ce ne serait pas de celle de Saint-Maclou, que M. Clément a voulu quitter.

Je vous suis entièrement obligé d'avoir remercié la divine Providence pour les contradictions qui m'arrivent de la part des créatures. Je viens de recevoir une lettre d'une province éloignée, par laquelle on me mande que l'on dit que tous mes livres sont à l'inquisition, et qu'il y en a déjà plusieurs de condamnés; que ce bruit donne peur de ce que j'ai écrit et en retire de la lecture.

Je ne sache point que l'on ait encore condamné aucun de mes livres, car celui de *Dieu seul* n'a été défendu qu'imprimé à Milan: je crois vous en avoir écrit; et ce n'est pas défendre un livre le marquant de la sorte, et d'autant plus que ce livre a été imprimé à Rome. Car si on voulait le défendre absolument, il y aurait bien plus de sujet de marquer l'impression de Rome que celle de Milan; mais quand on défend un livre imprimé comme celui-là en tant de royaumes différents, on le défend sans limitation de lieu; c'est qu'on y avait ajouté quelque chose à Milan.

Comme ils ont défendu l'*Esclavage de la sainte Vierge*, je crois qu'ils peuvent bien défendre le livre que j'en ai fait, s'ils le lisent. Car leur intention est d'empêcher cette dévotion, à raison des abus qu'ils disent qui s'y sont glissés. C'est comme ils l'ont expliqué dans un décret qu'ils ont donné à la requête de feu Mgr d'Héliopolis, de sainte mémoire, et qui me l'a dit: *propter quosdam abusus*. Voilà les termes du décret; ils ne s'étaient pas expliqués dans le premier de cette manière. On ne peut pas soutenir les abus qui en arrivent; mais, à l'égard de la dévotion en elle-même, j'aurais des raisons à dire sans réplique assurément. Ils ont censuré le livre du *Chrétien intérieur*. Après cela, il y a peu de livres qui traitent des choses spirituelles dont l'on ne puisse craindre la censure. Je crois, et il faut croire, que la censure n'est que la seule défense de lire des

livres comme le *Chrétien intérieur*, car il n'y a rien de plus saint et de plus conforme à l'Evangile. Dans le siècle dernier, on a défendu de la même manière la lecture de la Bible en langue vulgaire, à raison des abus que les hérétiques en faisaient.

S'il est vrai, ce que l'on me mande, que tous mes livres sont examinés (ce que je ne crois pas de tous, car ceux-mêmes qui me sont opposés ne les produiraient pas tous, comme par exemple : *L'amour de Jésus au Saint-Sacrement; La science et la pratique du Chrétien; La science sacrée du catéchisme*, et d'autres pareils), à tout cela par la miséricorde de Notre-Seigneur, je demeure dans une grande paix. Je rétracte de tout mon cœur ce que je pourrais, sans le savoir, avoir mis dans mes livres, qui ne serait pas même pour la plus grande gloire de Dieu ; car c'est l'unique chose que je désire et que je veux désirer pour jamais ; et je me soumets avec joie à ce que l'on en jugera.

Cependant, peut-être vous l'ai-je écrit, le petit livre *De la présence de Dieu* est imprimé à Anvers avec une bénédiction abondante, comme on me le mande ; il est encore imprimé à Bruxelles et à Lille.

J'ai écrit à M. le curé de Saint-Sauveur sur sa nouvelle promotion, en même temps que vous m'avez fait la grâce de m'écrire votre dernière lettre, il y a du temps; il ne m'a fait aucune réponse. J'en suis très-content; c'est pourquoi je vous supplie, s'il vous en parlait dans quelque occasion, de ne lui en rien dire ; il n'est pas nécessaire qu'il le fasse.

L'esprit qui règne présentement ne marque pas de dispositions pour vouloir que des gens d'un autre diocèse aillent travailler dans la ville de Rouen. Par l'infinie miséricorde de Notre-Seigneur, et la bonté maternelle de sa très-immaculée Mère, je ne veux rien, prêt à aller, prêt à ne pas aller. Et puis il y a encore du temps qui disposera des choses en sa manière.

Je ne saurais vous conseiller Bourges, car cela vous serait inutile, ou presque inutile. Assurément la faculté de Caen est bien dans une autre estime. On a bien écrit contre celle de Paris : je sais des étrangers même qui en ont parlé ridiculement; cela n'empêche pas sa haute réputation, qui lui est à la vérité singulière. Pourvu que vous vous souveniez bien des matières de l'école, de la manière qu'il le faut pour en discuter dans les classes, il me semble que les difficultés que vous alléguez ne vous en devraient pas empêcher ; mais si vous ne vous en souvenez pas bien, il ne faudrait pas vous exposer. Dans l'occasion, il sera bon de demander au P. Jacques le nom du religieux, car la chose est assez de conséquence.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen. J'oubliais de vous dire que ce que je vous ai mandé touchant le traitement que me font les personnes dont je vous ai parlé ne doit en rien diminuer votre estime pour elles. C'est une conduite de Dieu qu'il faut adorer avec mille et mille actions de grâces. C'est en lui que je demeure, etc.

Si vous pouviez trouver une Vie du bienheureux Jean de la Croix, et une de celles que vous croiriez renfermer le plus de ses actions, je vous supplierais de l'emprunter, sans dire que c'est pour moi ; et si cela se pouvait, vous auriez la bonté de me l'envoyer par le messager, le plus tôt que vous pourriez, et je vous la renverrais aussi sûrement.

A Evreux, ce 23 de mai, fête de saint Florent, anachorète.

LETTRE CLXXV.

AU MÊME.

Il se réjouit et bénit Dieu d'être délaissé, oublié.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est ce Dieu seul qu'il nous faut voir et rechercher très-seulement et très-uniquement en toutes choses ; et comme vous avez pris résolution pour sa plus grande gloire de prendre les degrés dans l'université de Caen, il faut tâcher de l'exécuter; ce qu'il n'est pas à propos de différer, puisqu'il le faut faire : mais pour le bien faire, vous ne devez pas, ce me semble, vous charger d'occupations. La multitude empêche que l'on ne s'en acquitte si bien ; et de plus c'est un grand obstacle à la vie intérieure. *Quære aptum tempus vacandi tibi*, dit le saint livre de l'*Imitation* de Notre-Seigneur. D'ailleurs le trop d'occupations nuit à la santé, particulièrement des personnes qui sont sujettes à de certaines incommodités que vous avez. Dans la résolution où vous êtes, vous devez prendre quelque loisir pour vous y préparer, et je crois que cela est nécessaire ; mais les sermons ne le sont pas. C'est pourquoi il me semble que vous ne devez pas accepter celui de Saint-Taurin, qui demanderait de plus un voyage ; et il vous serait difficile de ne pas rester quelques jours à Evreux. Je crois qu'il est de l'ordre de Dieu que vous pensiez à bien faire ce que vous devez faire : *Age quod agis*. C'est une tentation dangereuse du démon de vouloir trop faire. Encore une fois il faut prendre du loisir pour le recueillement et l'application à la vie intérieure, à laquelle la multitude des occupations qui ne sont pas nécessaires nuit beaucoup.

Comme depuis peu il a plu à l'infinie miséricorde de notre bon Sauveur Jésus-Christ, à la faveur de l'immaculée Mère, de saint Joseph, de saint Jean l'évangéliste, mon ancien et fidèle protecteur, des bons anges et des saints, me pénétrer de la vie intérieure et cachée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'ai un grand désir de bien apprendre cette doctrine qu'il nous enseigne, et qui

renferme celle de l'Evangile, dans le saint livre de son *Imitation : Ama nesciri et pro nihilo reputari* ; et pour cela de donner avec son divin secours ce qu'il lui plaira me donner de reste de vie à l'étude de sa vie cachée et anéantie. Oh! que j'aurais une sainte envie d'être un vrai docteur dans l'amour de la vie inconnue, abjecte et méprisée ! Voilà présentement où les mouvements qu'il plaît à notre bon Sauveur de me donner, me portent ; et sans doute que la divine Providence, ma bonne et très-fidèle mère, y travaille efficacement. Je ne visite et ne suis visité de presque personne ; car il y en a si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. A l'exception de celles que je vois à l'évêché où je vas dîner tous les jours, Mgr notre évêque me faisant cette grâce, je ne vois presque personne ; et, à l'égard de celles qui se rencontrent à l'évêché, je ne les vois qu'avec le prélat. Je remarque avec une sainte joie que dès lors qu'il se retire un peu, ou bien qu'on l'attend dans sa salle, si j'y suis, personne ne s'approche de moi ; ou bien quand je suis avec des personnes, elles me quittent ; et partout cela m'arrive. Je suis une créature de rebut. Ce n'est pas dans le fond que je pense que personne presque ait aversion de moi, au contraire : mais c'est que la divine Providence en dispose de la sorte. Avec tout cela, je ressens de la peine si dans quelque occasion extraordinaire quelque personne me vient voir. Oh ! que j'estime la grâce de la séparation des créatures ! elle me paraît infiniment précieuse. Oh! que je bénis la divine Providence, et en vérité en toutes choses, mais en cela très-spécialement ! Elle m'a bien fait voir qu'elle est ma bonne et très-fidèle mère, de ce qu'elle ne m'a pas fait mourir dans le temps que je recevais tant de visites que la chambre où je logeais ne pouvait contenir les personnes qui me venaient voir ; dans le temps où l'on venait en foule aux sermons que je faisais ; et quelquefois les troupes étaient si nombreuses que l'église de Saint-Pierre ne les pouvant contenir, j'avais de la peine à fendre la presse du monde qui était dans la rue à la porte. Présentement il y vient très-peu de monde, et je ne me suis pas aperçu en ma dernière visite qu'il y en ait eu plus qu'à l'ordinaire, ou fort peu davantage. Quand je pense à cette conduite de l'aimable Providence, je ne puis me lasser de la bénir et de chanter ses miséricordes. Que c'est une chose dangereuse à un prédicateur, directeur, d'être dans l'estime !

J'oubliais à vous dire : personne ne vient plus aussi à moi pour se confesser ; c'est-à-dire, qu'il n'y en a que deux ou trois ; ni on ne me demande point avis pour aller à Dieu. Encore une fois, je suis une créature mise au rebut. Que c'est une chose dangereuse de prêcher des panégyriques dans de grands auditoires, et d'y réussir ! Dieu soit béni. Je vois qu'il est bon et très-bon d'être délaissé, d'être oublié, de n'avoir point de place ni dans l'esprit ni dans le cœur de personne : *Ama nesciri et pro nihilo reputari ; hæc est altissima lectio* ; c'est une haute théologie.

De dire si la divine Providence me fera aller à Rouen, c'est ce que je ne sais point. Je ne dois penser qu'à être perdu et anéanti. J'espère qu'elle va me mener à Paris dans quinze jours ou environ. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis avec un profond respect, etc

A Evreux, ce 13 de juin, fête de saint Antoine de Padoue.

LETTRE CLXXVI.

AU MÊME.

Charité de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Son aimable providence qui me sert de mère, et de la meilleure et de la plus fidèle des mères, ne me permet pas d'abandonner ceux qui sont particulièrement à ses divins soins, comme les personnes destituées de moyens humains, telle que celle que vous m'avez adressée. Ce pauvre monsieur mérite bien qu'on l'assiste : il n'a pas trouvé d'emploi, au moins il ne me l'a pas témoigné. Je lui donnerai sur les aumônes que la divine Providence me donne pour subsister, car ce n'est que par elle que je subsiste, six livres douze sols, avec son divin secours, pour s'en retourner à Rouen.

Comme la divine Providence inspire à Mme Fouquet de me loger, je ne lui parle jamais de rien, évitant de lui être importun et sachant que cela ne lui plairait pas. A l'égard des ports de lettres, c'est une affaire de rien. Il est vrai qu'il semble que votre santé infirme ne doive pas vous faire penser à quitter votre cure. Je vois bien de la difficulté à l'égard de ces femmes dévotes ; cependant il me semble qu'il faut leur faire entendre raison et tâcher à ne vous en pas embarrasser.

Il est vrai que ce n'aurait pas été ma pensée que vous pensassiez présentement à avoir des degrés ; mais l'occasion que la divine Providence vous en a donnée semble manifester sa volonté en ce sujet ; et puis les temps dangereux pour la mauvaise doctrine sont des motifs assez pressants, et particulièrement pour s'engager dans une faculté qui a tant de zèle pour la foi. Vous verrez ce que l'on vous mandera : mais s'il fallait donner quelque temps hors les vacations mêmes, je ne crois pas que cela vous dût empêcher, parce que cela n'a pas de suites, et que c'est pour le bien de l'Eglise. J'espère que la divine Providence me fera retourner à Evreux la semaine prochaine. Je salue votre bon ange, etc.

A Paris, le 6 de décembre, fête de saint Nicolas.

LETTRE CLXXVII.

AU MÊME.

Amour de l'abjection et de l'humiliation justifié par l'exemple des saints. Effets de la protection des saints anges. Injustice du monde à l'égard des personnes qui ont de la piété et de la vertu.

DIEU SEUL.

Monsieur

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je crois que le voyage que vous avez fait à Caen est un effet de sa singulière providence, ainsi que les degrés que vous y avez pris; et il me semble qu'elle vous appelle à passer outre et à prendre encore le degré de docteur. Les raisons que vous alléguez au contraire ne doivent pas vous en empêcher, et particulièrement celle que vous dites de l'humiliation de répondre la tête découverte. Oh! mon Dieu, Monsieur, l'humiliation est la véritable voie pour être un véritable docteur. C'est par cette voie que l'un des plus grands docteurs qui fut jamais est arrivé à la qualité de docteur des nations et de toute la terre; et pour cela, il lui a fallu non-seulement être humilié, mais l'être par les dernières humiliations, ayant été l'opprobre des hommes et comme l'ordure de la terre. Il nous faut beaucoup prendre garde à une élévation secrète qui vient de notre orgueil, sous prétexte de quelques qualités. Voici ce que le Saint-Esprit nous crie : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam; quoniam magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur* (56). Vous avez de bonnes intentions à l'égard de ces choses; mais cependant vous y devez veiller singulièrement, car naturellement vous êtes porté à l'élévation. Il nous faut étudier, dans l'union de notre bon Sauveur, à acquérir et l'humiliation, et la pente même pour l'humiliation, en sorte que ce nous soit une peine de n'être point humilié dans les occasions.

Je me souviens avec une sainte joie de cette vertu qui régnait dans le bon serviteur de Dieu, le P. Martial, pénitent, qui a donné au public les *Vies des saints*. Il a eu les premières charges de sa congrégation, il a enseigné la théologie; et un jour, pendant qu'il l'enseignait, étant allé, dans le temps des vendanges, chez un pauvre vigneron, il en reçut, par aumône, un morceau de pain et quelques grappes de raisin, qu'il s'en alla manger dans une étable, et d'une manière très-humiliante. Des PP. capucins s'étant rencontrés dans le même lieu, et remarquant sa conduite, demandèrent au frère qui l'accompagnait qui était ce religieux. Le frère ayant dit que c'était le professeur de théologie de leur maison, ils s'écrièrent tout étonnés, et ils marquaient qu'ils avaient de la peine à comprendre sa conduite humiliante. Je l'ai une fois vu dans la boutique de notre libraire, où un religieux se trouva, s'humiliant et s'abaissant tellement de paroles et de gestes devant ce religieux, qui ne connaissait pas son mérite et qui le considérait peu, qu'il me prenait envie de dire au religieux que c'était un provincial qu'il traitait de la sorte. C'est que ce serviteur de Dieu était plein de l'esprit de Jésus-Christ.

Mais le grand saint François de Sales, grand en toutes manières, tout évêque qu'il était, a bien voulu recevoir à genoux le cordon du troisième ordre de Saint-François de Paule, de la main d'un simple religieux. L'homme apostolique, saint François Xavier, étant légat du Pape dans les royaumes étrangers, commença sa légation en faisant l'office de palefrenier, allant dans l'écurie et prenant le soin des chevaux de l'ambassadeur de Portugal avec qui il partit de Rome. C'est par ces voies humiliantes qu'il a mérité le titre de docteur de tant de nations étrangères; car enfin c'est une vérité enseignée par le Saint-Esprit même : *Sapientia humiliati exaltabit caput illius, et in medio magnatorum consedere illum faciet* (57).

Vous avez raison de croire et de penser que les saints anges vous ont donné de grands secours dans les thèses qu'il vous a fallu soutenir. *Ne dicas*, dit le Saint-Esprit, *coram angelo : Non est providentia* (58). Car la providence de la suradorable Trinité éclate d'une manière sensible dans les assistances charitables de ces aimables esprits. J'ai expérimenté visiblement, dans ma dernière visite, leurs soins charitables. Le cheval sur lequel j'étais monté étant tombé tout à fait à terre, et voulant se relever, retomba encore plus dangereusement, s'étant couché entièrement. Comme j'avais les pieds pris dans les étriers, je devais être enterré sous le corps du cheval, et je me trouvai non-seulement les pieds dépris, mais dehors de dessous le cheval, couché par terre moi-même. Ceux qui en ont ouï parler en sont demeurés étonnés, disant qu'au moins je devais avoir la jambe rompue. En une autre rencontre, passant sous un arbre, je fus pris par une branche forte, le cheval allant toujours; je vis que j'allais tomber, je ne sais pas ce qui m'arrêta, je n'eus qu'une petite égratignure au visage. Je ne doute nullement que les saints anges ne m'aient pris entre leurs mains. Mais en voici un autre exemple. Il y a quelques années on m'amena, d'Evreux à Saint-Germain-en-Laye, un cheval chez les religieuses Ursulines de cette ville, où la divine Providence nous arrêtait pour leur parler du royaume de Dieu. Le matin du jour que je partis dans le fond de

(56) *Plus vous êtes grand, plus humiliez-vous en toutes choses, et vous trouverez grâce devant Dieu, car il n'y a que Dieu dont la puissance soit grande, et c'est par les humbles qu'il est honoré.* (*Eccli.* III, 20.)

(57) *La sagesse de l'humble l'élèvera en honneur, et le fera asseoir au milieu des grands.* (*Eccli.* XI, 1.)

(58) *Ne dites pas devant l'ange : Il n'y a point de providence.* (*Eccle.* V, 5.)

l'hiver, je leur fis une conférence sur les saints anges, et je ne tardai guère à sentir les effets de leur sainte protection. Le cheval que l'on m'avait amené était extraordinairement ombrageux, il se jetait en l'air à la vue d'un grain de poussière : la selle qui était dessus, n'étant pas bien arrêtée par les sangles, tourna entièrement au milieu d'un bourbier; il fallut donc tomber, et le pied pris dans l'étrier, la tête en bas. Ce cheval, à qui un rien faisait peur, demeura immobile et bien du temps : l'homme qui me conduisait, et qui marchait devant, m'ayant ouï crier, vint en courant à moi tout effrayé; c'est encore ce qui devait faire peur à ce cheval ombrageux : cependant il demeura toujours immobile. On me remonte dessus, il demeurait comme un tronc d'arbre; ce qui était d'autant plus surprenant qu'à quelques pas de là un grain de terre s'étant détaché d'une muraille, voilà le cheval qui se jette en l'air, à l'ordinaire. Je l'écrivis aux Ursulines, où M. leur supérieur se trouva; elles me mandèrent qu'il ne doutait pas que ce fût un miracle.

Je vous raconte ces choses pour publier la providence ineffable de la glorieuse Trinité par les saints anges : *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus* (59)? Que le Seigneur soit à jamais béni et les saints anges. Feu M. de Jouveau, grand-vicaire de Lisieux, étant tombé de cheval, le pied pris dans l'étrier, comme j'étais, fut tué sur le champ, et mourut sur la place : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti, quia non defecerunt miserationes ejus* (60). *Impulsus eversus sum ut caderem, et Dominus suscepit me. Fortitudo et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem.... Non moriar, sed vivam, et narrabo opera Domini* (61).

C'est un ouvrage de sa providence spéciale sur son Eglise, que le zèle qu'il donne à la faculté de théologie de Caen, contre l'hérésie de Jansénius, dans ce temps où la secte s'établit de tous côtés : *Cum dormirent homines.*

M. de Berville est décédé dans la paix de Notre-Seigneur, dont il était l'un des bons serviteurs, et qui avait éminemment la grâce et les véritables sentiments du christianisme ; ce qui est une chose bien rare. Quelques défauts qu'il a eus, et ceux qu'on lui impute, l'ont humilié en sa vie et l'humilient encore en sa mort; et ces humiliations servent à entrer dans la vie cachée avec Notre-Seigneur Jésus-Christ en Dieu. C'est une chose étrange que le monde dans son injustice. Si une personne a quelques défauts, on s'y arrête, et on ne la considère que sous ce point de vue, laissant mille et mille belles actions que la même personne aura faites. C'est ce qui arrive aux personnes d'une éminente vertu. Le monde demeure attaché à la considération de quelques fautes qu'elles auront commises, et par cette vue efface toute l'estime qui leur est due, ne voyant pas qu'il y a eu de grands saints, et de très-grands saints, qui sont même tombés en des fautes notables dont la miséricorde infinie de notre bon Sauveur les a relevés; et ne faisant pas de distinction entre ceux qui sont tombés et qui sont demeurés dans leurs chutes et ceux que la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ a relevés. On reproche sans cesse aux personnes d'une piété singulière leurs fautes; on s'en souvient toujours, on les dit et redit, sans faire réflexion qu'ils ne sont plus dans ces fautes : enfin on ne pardonne jamais à ceux qui font profession de servir Dieu d'une manière particulière. Il y a même des gens qui, sans scrupule, relèvent les fautes des personnes décédées en odeur de sainteté et qui étaient véritablement saintes; ce que l'on ne peut pas faire en conscience, à l'égard de qui que ce soit. J'ai vu des gens me parler de la sorte, sans aucun remords de conscience.

Je salue votre bon ange, etc.

LETTRE CLXXVIII.

AU MÊME.

Prêchant devant les évêques, relever leur dignité, ne point complimenter leur personne.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Comme c'est la seule gloire qu'il nous faut seulement et très-uniquement chercher, nous devons nous y arrêter, dès lors qu'elle nous paraît en quelque chose; et comme les nouvelles raisons que vous me dites marquent que Dieu tout bon sera glorifié, si vous prenez le degré de docteur dans l'université de Caen, je crois qu'il y va de la gloire de Dieu que vous vous disposiez à le prendre, ménageant doucement l'application que vous donnerez, soit aux matières de théologie, soit à vos sermons, afin que vous ne ruiniez pas votre santé. Or, pour cela, il ne faut ni trop s'appliquer, je veux dire, avec contention d'esprit et bandement de l'imagination, ni trop longtemps, prenant toujours des intervalles, et disposant son temps de telle manière que l'on puisse faire les choses doucement, sans se procurer des maux de tête, de poitrine ou d'estomac.

Apparemment Mgr l'évêque sera à Condé à la fête de Saint-Taurin, à moins que quel-

(59) *Qui racontera les œuvres si puissantes du Seigneur? qui publiera toutes ses louanges?* (*Psal.* CV, 2.)

(60) *C'est par un effet des miséricordes du Seigneur que nous n'avons pas péri; ses bontés ne sont pas épuisées.* (*Thren.* III, 2.)

(61) *On m'a poussé avec effort, et j'étais près de tomber, mais le Seigneur m'a soutenu. Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges, parce que c'est lui qui m'a sauvé. Je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur.* (*Psal.* CXVII, 13, 14, 17.)

que chose de particulier ne l'obligeât de se rendre à Evreux, où il ne vient que pour la veille de la fête de l'Assomption de notre glorieuse Dame ; mais cependant il faut vous disposer en cas qu'il y fût. Pour vous dire simplement mon sentiment, prêchant devant des évêques, je m'arrête à leur dignité, qui certainement est grande et louable : et il y aurait bien sujet le jour de la fête de saint Taurin, le premier évêque d'Evreux, dont il est le successeur, de prendre occasion d'en dire quelque chose, vous servant de la nécessité où les prédicateurs sont de ne parler que par leur ordre et sous leur autorité. A l'égard des personnes, je ne m'y arrête point. De plus, il n'aime pas à être complimenté, et cela lui fait peine. Comme vous avez pouvoir de prêcher, il n'est pas nécessaire que vous alliez à Condé le trouver ; mais s'il était à Evreux, il faudrait aller le saluer et lui demander mission.

A l'égard de la question dont vous me parlez, on explique fort bien le texte de l'Apôtre ; il n'est pas si facile d'expliquer le passage de saint Augustin, ce que l'on fait néanmoins. Le feu P. Bayot estimait que ce Père avait été dans le sentiment que toutes les actions des infidèles étaient peché, n'étant pas rapportées à Dieu qui est la fin de toutes choses et s'arrêtant à la créature, ce qui est un déréglement. Il me semble que tous ceux qui n'admettent point des actions indifférentes sont dans un pareil sentiment ; mais il défiait qu'on lui montrât que ces actions fussent formellement péché, demeurant d'accord qu'elles l'étaient matériellement, étant privées de la droiture qu'elles doivent avoir à l'égard de la dernière fin. Et de vrai il serait difficile de montrer que les infidèles aient dû connaître l'obligation précise de rapporter toutes sortes d'actions à Dieu, puisqu'au milieu des plus grandes clartés du christianisme et des lumières de la théologie, c'est une chose controversée et que plusieurs admettent des actions indifférentes *in individuo*, et même des saints Pères. Ainsi, quand même ces actions des infidèles seraient des péchés matériellement, elles ne le seraient pas formellement.

Apparemment le monsieur dont vous me parlez sur ce sujet est de l'Oratoire. Il y a bien des années que l'un de ses prédécesseurs, ayant prêché la même chose publiquement, fut réfuté aussi publiquement en chaire par un Père Capucin ; ensuite le curé, Père de l'Oratoire, fit un écrit public imprimé pour le soutenir par saint Augustin. Il quitta sa cure pour se retirer en l'abbaye de Saint-Cyran. On a écrit contre lui, et on l'a accusé d'une conduite bien mauvaise. Des personnes de probité en ont dit à Rouen et à moi-mêmes des choses qui confirment les accusations de l'écrit, et dont elles avaient été témoins. Je vous dis cela en particulier. Il faut s'abandonner à la divine Providence et toutes sortes de créatures avec nous. Enfin il ne faut rien vouloir et tout vouloir : ne rien vouloir par nous-mêmes, vouloir tout ce qu'il plaît à la divine Providence nous envoyer.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen. Je vous suis bien obligé des sentiments de charité que vous me marquez au sujet du voyage de Rouen. Apparemment la divine Providence nous arrêtera à Paris les deux mois prochains, pour ensuite nous mener à nos visites. C'est en elle que je suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, le 25 de juin, jour de la précieuse mort de la bienheureuse Eve, recluse, à qui la volonté de Dieu a été révélée de l'institution de la fête du très-saint Sacrement de l'autel.

—

LETTRE CLXXIX.

AU MÊME.

Il déplore le peu de respect que l'on a pour les ministres du Seigneur, et le peu de charité que l'on a pour les pauvres. Il l'exhorte à leur donner l'argent qu'il réservait pour le doctorat.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Sa divine providence ne nous a ramenés à Evreux de nos visites qu'hier au soir, et aussitôt elle nous donne lieu de répondre à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. De prime abord, je me sens obligé de m'écrier à la vue des humiliations qui arrivent : *O pretiosas margaritas !* Il n'y a rien que l'on ne dût vendre pour les acheter. Cependant vous faites bien de vous ménager avec la personne dont vous me parlez, pour la gloire de Dieu ; comme Dieu est très-peu connu, on ne fait pas l'estime que l'on doit de ses ministres. Saint François, qui en était vivement pénétré, disait qu'en une manière ils méritaient plus de respect que les saints anges. Et le grand saint de nos jours, le bienheureux François de Sales, rapportait de son pénitencier, qu'ayant la grâce de voir visiblement son bon ange, il voyait avant d'être prêtre que son bon ange le précédait, mais depuis qu'il fut prêtre, il le laissait passer devant lui. L'autorité de ce grand évêque qui rapporte ce fait est bien considérable. Cependant je vois avec étonnement, même parmi des gens qui font profession de piété, que l'on a très-peu de considération pour le sacerdoce de Jésus-Christ.

Je vous ai dit, et je vous redis, que grand nombre de riches présentement sont en état de damnation ; et le formidable et terrible VÆ, que le Fils de Dieu a prononcé contre eux, se trouve accompli. Voilà le déplorable état des riches, dont l'aveuglement et l'insensibilité sont inexplicables, particulièrement à la mort : car emportent-ils quelque chose de leur argent ? pas un seul denier ; il leur est donc inutile. Leurs héritiers les défendront-ils au jugement de Dieu? Ils seront abandonnés de tous les hommes. Ils

pourraient au moins dans cet état, dans lequel il faut qu'ils quittent tout pour une nécessité inévitable, se servir de leurs biens pour obtenir miséricorde, et de leurs biens dont il ne leur restera rien; cependant ils ne le font pas, et d'ailleurs c'est une vérité de foi : *Judicium sine misericordia illi qui non facit misericordiam* (62). O malheureux état des riches, qui doit être pleuré avec des larmes de sang!

Il est vrai que, dans le particulier, il est difficile de bien régler au juste ce que l'on est obligé de faire dans l'état présent à l'égard des pauvres; cependant il est vrai que l'on ne peut pas garder de superflu; mais qu'appelle-t-on superflu? si ce n'est l'argent amassé qui n'est pas pour le nécessaire, et quantité de meubles qui ne servent qu'à la vanité. Si l'on dit que cela n'est pratiqué, ni ni par les séculiers, ni même par les ecclésiastiques, cet usage ne rend pas la chose licite, non plus que les autres péchés qui sont ordinaires dans toute sorte d'états; et n'est-ce pas la raison pour laquelle le Fils de Dieu déclare qu'il y aura peu de personnes sauvées? *Pauci electi.* (*Matth.* XXII, 14.) Mais que deviendra l'Evangile qui est la théologie d'un Homme-Dieu, et qui n'est pas seulement une opinion probable, après que cet Homme-Dieu, lorsqu'il parle du jugement qu'il fera des hommes, n'apporte point d'autres sujets de leur bonheur éternel ou de leur enfer que la miséricorde ou la dureté à l'égard des pauvres? Que pensent devenir les Chrétiens qui disent croire à l'Evangile? Mais dans la vérité on n'y croit point. C'est donc une vérité de foi que Jésus-Christ a faim et soif, est dans le besoin, dans la personne des pauvres; mais est-ce une chose qui se puisse comprendre de le laisser mourir de faim en leurs personnes? et afin que l'on n'en doute pas, le Fils de Dieu ne va-t-il pas au-devant des objections que l'homme pourrait faire? *Domine, quando te vidimus esurientem* (63)?

Je crois que vous pouvez garder vos livres, car ils vous sont nécessaires. Je ne voudrais pas présentement en acheter, à moins qu'ils ne soient nécessaires pour la gloire de Dieu, et d'autre part qu'il ne fallût employer que peu d'argent.

Ayant fait réflexion sur les sentiments que vous avez de ne point réserver d'argent pour le doctorat, j'ai pensé, Monsieur, qu'il vous fallait vous faire recevoir docteur dans l'école du ciel, où l'on apprend la science des saints qui est la doctrine de notre bon Sauveur Jésus-Christ, remettant à d'autres temps à prendre le bonnet de docteur dans les écoles de la terre. Mon Dieu! Monsieur, vous avez pensé mourir. Oh! qu'à la mort il fait bon être docteur de la science des saints! car le ciel reçoit avec joie les docteurs de son école. Saint Nicolas votre bienheureux patron était l'un des grands docteurs de cette école céleste, car ayant donné tout son bien aux pauvres, quand il fut fait évêque, il vendit encore ses livres qui lui restaient pour les leur donner; et le grand serviteur de Dieu de notre siècle, le P. de Condren, ayant renoncé à l'héritage de son père, vendit encore ses livres pour en donner le prix aux pauvres; cependant ce n'était pas dans des temps de misère et de besoins, comme ceux où nous sommes. Voilà ce que le Saint-Esprit enseigne dans l'école de Jésus-Christ. Si j'étais donc en votre place, je donnerais aux pauvres ce que vous réservez pour le doctorat de la terre.

Ah! Monsieur, Dieu seul, rien que lui, rien que lui, rien que lui; ne plus voir de créature, s'oublier soi-même, ne plus voir que le seul Dieu du ciel et de la terre. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 4 avril, jour de la précieuse mort de la bienheureuse Angélique Paule.

—

LETTRE CLXXX.

AU MÊME.

Notre extrême sensibilité, preuve que le vieil homme vit en nous. Combien nous devons être reconnaissants des humiliations que Dieu nous envoie.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Il est bien vrai que ce n'est que dans cette bienheureuse union que Dieu se trouve. Hors de cette sainte union, on se trouve toujours soi-même, on se porte soi-même. Il n'y a que l'esprit de Jésus qui nous anime lorsque nous lui sommes unis, qui nous *sanctifie en vérité* (*Joan.* XVII, 17), de manière que nous sommes les membres de cet adorable Dieu-Homme. Aussi, lorsque notre grand et divin Maître nous assure qu'il est dans ses fidèles, il prie son Père *de les sanctifier en vérité* (*Ibid.*), c'est-à-dire, de les séparer véritablement par un entier dégagement d'eux-mêmes, et un éloignement de tout intérêt particulier; en sorte que la parfaite sanctification est un vide entier de tout amour-propre de nous-mêmes, ce qui donne lieu à la plénitude du Saint-Esprit.

Mais, Monsieur, combien ce vide est rare! c'est ce qui ne se peut expliquer : *Raro invenituraliquis tam spiritualis qui omnibus sit nudatus, qui relictis omnibus a se totaliter exeat* (64). Ce que vous m'avez mandé dans votre lettre, que vous aviez été touché jusqu'au vif de la préférence que l'on avait faite de l'un de vos confrères à vous, m'a donné lieu de réfléchir sur ce qui m'est arrivé plusieurs fois, que je me suis trouvé sensible en de certaines occasions, ce qui me doit bien ap-

(62) *Celui qui n'aura point fait miséricorde, sera jugé sans miséricorde.* (*Jac.* II, 13.)

(63) *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim?* (*Matth.* XXV, 37.)

(64) Il est rare de trouver quelqu'un assez spirituel pour se dépouiller de tout, et qui après avoir tout quitté se dépouille entièrement de lui-même.

prendre que le vieil homme vit en moi.

J'ai considéré de temps en temps ce que le saint homme, le P. Surin, remarque, que nous sommes comme des étangs dont toute l'eau paraît merveilleusement tranquille en la surface et même sans le moindre mouvement : mais, comme il y a des monstres de poissons qui sont cachés dans le fond, dès qu'on leur jette quelque pâture, ils sortent pour la prendre, et troublent toute l'eau qui ensuite se fait voir tout agitée. Hélas! dit cet homme de Dieu, il en va de la même manière en nous : il se passe quelquefois des temps considérables où il semble que nos passions sont toutes calmées; mais, comme dans notre fond nous portons une corruption épouvantable, quand quelque chose les irrite, pour lors elles se font sentir vivement. C'est un horrible ulcère qui étant piqué jette du pus en abondance; et c'est une providence toute singulière quand Dieu permet que nous découvrions les monstres qui sont cachés secrètement dans notre fond; comme c'est un malheur extrême, lorsque nos passions n'étant qu'assoupies, parce que les occasions ne se présentent pas de les réveiller, on pense presque qu'elles sont mortes : or il y a bien des occasions qui ne les réveillent pas, ou très-peu.

Il me semble que nous devons bien bénir, bien remercier la divine Providence, quand elle nous fait voir notre misère pour entrer ensuite dans une véritable connaissance de ce que nous sommes, avant que la mort nous arrive. C'est dans cet état que des saints apparaissant, après être sortis de cet exil de la vie présente, ont dit que souvent ce qui paraissait une grande sainteté n'était qu'ordure aux yeux de Dieu. Oh! que la véritable connaissance du fond corrompu que nous avons est un précieux don de Dieu! et que de sujets nous avons d'accepter avec actions de grâce les humiliations qui nous arrivent! Car quoiqu'en certaines rencontres elles soient contre la raison et la justice, les mesurant selon la lumière de l'homme, cependant les regardant dans la lumière divine qui est au-dessus de la raison, nous devons rentrer sérieusement dans nous-mêmes, et nous laisser pénétrer à cette divine lumière qui nous fera voir que l'on ne peut jamais nous faire tort, et qu'il n'y a point d'anéantissements, quels qu'ils puissent être, que nous ne méritions. Hélas! quel tort peut-on faire à celui qui a mérité l'enfer? et il n'y presque personne dans le monde qui ne l'ait mérité. Je me sens bien pressé de me laisser convaincre intérieurement de ces vérités et de m'y tenir inébranlablement attaché avec le secours divin, quoi qu'il arrive au dehors. Il me semble que c'est ce qui faisait toujours excuser les personnes les moins raisonnables aux saints, qui disaient et pensaient que ceux qui les maltraitaient le plus avaient toujours raison.

Voici la grande fête du Saint-Esprit qui *enseigne toute vérité* (*Joan.* XVI, 13), comme l'a promis notre bon Sauveur. Je vous supplie de le prier qu'il m'instruise et me fasse connaître le fond de mes misères et de ma corruption, pour sa gloire, et celle du Père et du Fils notre Dieu. Je salue votre saint ange, etc.

A Evreux, ce 8 mai, jour de la précieuse mort de la mère Marie Catherine-Josèphe de Saint-Augustin, religieuse hospitalière en Canada.

LETTRE CLXXXI.

AU MÊME.

Mépriser les outrages, lorsqu'ils n'attaquent que la personne et non le caractère. Conseil des simples souvent préférable à celui des savants.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Pour répondre dans sa sainte union à la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, il me semble qu'il faut faire différence entre l'injure qui attaque directement la personne de celui qui a quelque qualité dans l'Eglise, et celle qui attaque directement sa qualité sans rapport à sa personne. Lorsque la qualité est attaquée directement, il faut y avoir égard ; et pour lors c'est Notre-Seigneur qui est méprisé dans le ministère que l'on outrage. C'est ce qui m'est arrivé à Rouen dans le temps dont vous me parlez, où l'on n'en voulait nullement à ma personne que l'on ne peut jamais assez humilier. Les Carmes déchaussés m'ont fait prêcher tous les jours, selon qu'ils m'en avaient prié; mais on leur fit faire des choses qui ne venaient nullement d'eux, et qui étaient bien indignes du caractère de quelque prêtre que ce pût être et qui allaient à des excès qui passaient, à ce que je crois, leurs ordres, comme de me frapper pour m'empêcher d'entrer chez eux, me présentant à l'entrée de la porte, lorsque j'y allais pour y prêcher, ce que fit une espèce de crocheteur qui y gardait ; pendant que de bonnes dévotes qui savaient les ordres riaient de bon cœur, me voyant traiter de la sorte et en faisaient leur divertissement en ma présence. Ce ne fut donc pas aux Carmes déchaussés que l'on m'empêcha de prêcher ; mais l'on m'avait averti d'autres choses, et voilà ce qui fit le sujet de ma plainte : car enfin le caractère de prêtre dont la divine Providence m'a honoré, indépendamment de ma chétive personne, ne devait pas être méprisé de la sorte. Cependant tout cela est bon et très-bon ; et j'en fais plus d'état que de tous les applaudissements et honneurs que les saints ont reçus en ce monde. Or en ce qui vous est arrivé, je n'ai pas cru qu'on ait eu le moindre dessein de rien faire ni contre votre caractère ni contre votre qualité. Il me semble qu'il ne s'agit que de préférence des personnes. C'est pourquoi je n'ai pas fait difficulté de vous conseiller de prêcher chez les Bénédictins du Saint-Sacrement. Or, quoiqu'il puisse arriver quelquefois que, la per-

sonne humiliée, la qualité en souffre quelque chose, cependant je crois que lorsque ce n'est pas la qualité qui est attaquée directement, il faut passer par-dessus; et c'est ce qu'ont fait de saints évêques, ceux mêmes qui ont été le plus méprisés; car autrement les évêques et les prêtres seraient hors d'état d'être humiliés, ce qui ne les rendrait pas conformes à leur divin Maître et ce qui serait le dernier malheur.

A l'égard des avis que l'on demande, il ne faut pas s'arrêter à n'en prendre que de ceux qui sont au-dessus de nous, ou plus avancés en âge; car autrement que feraient les papes et les évêques? ce serait une tentation très-dangereuse. L'homme de Dieu, Thaulere, n'est arrivé à l'éminente perfection où notre bon Sauveur l'a élevé que par les avis et la conduite même d'un homme simple et pauvre. Plusieurs grands évêques dans ces derniers temps ont pris conduite du saint homme, le frère Jean de S. Samson, qui n'était que frère convers; ce Dieu tout bon s'est servi de lui pour la réforme des Carmes mitigés de Bretagne. Des papes et des plus grands docteurs de l'Eglise ont consulté sainte Catherine de Sienne, et se sont servis de ses conseils. Dieu tout bon s'est servi de sainte Thérèse pour la réforme étroite des religieux du Carmel. J'ai connu un pauvre artisan marié, à qui les plus grands prélats du royaume ont demandé avis et conseil, et même dans les affaires de la plus grande conséquence, comme d'accepter l'épiscopat. Il faut prendre garde à un certain fonds d'élévation que la nature corrompue nous donne, à qui cela ne plaît pas, quoique sous des prétextes qui paraissent justes.

Pour ce qui regarde les sermons que l'on vous demande, je crois que vous devez les donner dans l'ordre de la divine Providence; cela n'est point incompatible avec les soins de votre paroisse. Il y aurait un peu plus de difficulté à l'égard de celui de Ménilles, à raison de la solennité du très-saint Sacrement, mais le peu de temps que vous serez absent de votre paroisse, qui est de quatre jours, à ce que vous me mandez, ne doit pas, ce me semble, vous en empêcher.

C'est un grand mal que l'esprit de jalousie parmi les femmes à l'égard de leurs directeurs, et auquel il n'est pas aisé de remédier. Je crois qu'il est bon de leur faire connaître leur mal, tâcher d'y remédier par des voies justes et raisonnables, et ensuite faire ce que l'on doit indépendamment de leurs fantaisies.

J'espère, au moins selon les apparences, que la divine Providence me pourra mener à Paris le jour que vous partirez de Ménilles pour revenir à Rouen. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 10 *de mai, fête du saint patriarche Job.*

—

LETTRE CLXXXII.

AU MÊME.

Il l'exhorte à ne se pas livrer à la mélancolie, et à réprimer les mouvements d'orgueil auxquels il était enclin.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Pour répondre à ce qu'il vous a plu de m'écrire, je vous dirai à l'égard de la personne dont vous me parlez ce que la grande sainte Thérèse conseillait dans ces occasions : c'est qu'il est à propos de désoccuper ces personnes si sensiblement liées par quelque chose d'extérieur; et même l'incomparable sainte, que je viens de vous citer, ordonne aux prieures de les mettre dans quelque travail extérieur qui soit fort, pour les déprendre de l'occupation trop sensible, quoiqu'elle vienne de l'application intérieure aux bonnes choses. *L'honneur du roi*, dit la parole sacrée, *demande le jugement* (*Psal.* XCVIII, 4); et le Saint-Esprit veut bien, même quand il est le principe de ces applications, qu'elles soient ménagées; autrement elles ruineraient la santé, rendraient les personnes inhabiles à s'acquitter des fonctions de leur état, et feraient d'autres effets fâcheux. Le principe vient de Dieu, quand c'est la grâce qui opère, mais le mélange de la nature n'en est pas; et c'est à quoi il faut veiller. Je crois donc qu'à l'égard de cette bonne personne, il faut la divertir de sa trop grande application, et tâcher doucement de la porter à une oraison plus simple, et cependant ne lui pas donner beaucoup d'oraisons de suite.

Pour ce qui vous regarde, prenez garde de ne pas donner lieu à un certain esprit de mélancolie et de tristesse, car le diable se plaît dans cet esprit; il empêche que l'on ne fasse bien ce que l'on fait, il fait obstacle aux mouvements du Saint-Esprit dont l'un des fruits est *la joie.* (*Galat*, V, 22.) C'est une tentation à laquelle il faut résister avec le secours de Notre-Seigneur; et pour éviter ce que la nature y peut mettre, il faut prendre de la récréation et se divertir chrétiennement. Pour cela, il est nécessaire de faire quelques visites, ou au moins d'aller à la promenade de temps en temps, et s'associer pour cela avec quelques bonnes personnes avec lesquelles on puisse un peu se délasser et se récréer l'esprit. Faire autrement, pour vous, c'est vous accabler.

Prenez encore garde à ne pas donner lieu à l'esprit de Dieu de se retirer de vous, par une élévation secrète, intérieure, prétextée, qui étant conçue dans l'aveuglement qui vient de notre faute, demeure fort cachée. Vous voulez bien que je vous dise qu'en ce sujet je ressens une assez grande peine à votre égard, et que j'ai beaucoup de peur pour vous. J'appréhende fort que la qualité de curé ne vous fasse déchoir de la pureté des voies humbles de l'esprit de Dieu; et j'ai à vous donner avis que Notre-Seigneur punira en vous ce qu'il tolérera en d'autres

qu'il n'a jamais attirés par les voies où il vous a appelé. Je ne veux nullement vous dire par là que vous ne souteniez pas les droits de curé : au contraire, je vous dis que vous le devez faire ; je vous dis que vous le devez faire avec courage et fermeté ; mais il faut les soutenir en vérité, c'est-à-dire, les véritables droits, dans l'esprit de l'Eglise, et selon l'ordre de l'Eglise. Pour ce sujet, je vous l'ai dit, voyez MM. les curés anciens, qui font bien leur devoir, et sont gens de probité et gens véritablement humbles ; et ne pensez pas soutenir bien la qualité de curé par une élévation qui n'est pas dans l'ordre de la conduite de l'Eglise. Réglez-vous selon votre missel, votre manuel, selon les ordonnances de Mgr votre prélat ; car ce sont-là les règles que l'esprit de Dieu donne. Je vous dis ces choses, car j'ai crainte que l'esprit de Dieu ne vous quitte ; et assurément comme il demande beaucoup de vous que vous marchiez par des voies humbles, et que votre nature a des inclinations bien opposées, et que votre qualité de curé lui fournira des prétextes, vous avez tout sujet de bien veiller sur vous. Ayez bien recours à la très-sainte Mère de Dieu et aux bons anges ; car c'est une grande tentation de ne se pas servir de ces moyens. Je salue votre saint ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, etc.

A Paris, ce 3 juillet, dans l'octave de la charitable Visitation de Notre-Dame, notre très-bonne Mère.

—

LETTRE CLXXXIII.

AU MÊME

Il l'exhorte à réprimer tout sentiment d'orgueil, et à pratiquer l'humilité.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je me sens pressé de vous écrire, pour vous dire qu'il me semble que vous devez beaucoup prendre garde à vous abstenir, avec le secours divin, d'un certain air de hauteur que vous faites quelquefois paraître dans vos paroles et dans vos actions. Il y va de l'intérêt de Dieu et de sa très-sainte Mère que vous y veilliez. Les hommes ne jugent pas de l'intérieur : ils s'arrêtent à ce qui paraît à leurs yeux ; et pour peu d'occasions qu'on leur donne de penser qu'on le porte haut, et que l'on est élevé, cela fait les plus méchants effets du monde ; et il est vrai que quand on ferait des miracles, si on n'est pas estimé, s'adonner à la pratique solide de l'humilité, tout cela sert de peu de chose. Un homme que l'on croit humble, porte toujours grande édification, quoiqu'il ait peu de talents ; et au contraire, un saint homme qui aurait tous les talents imaginables sera en aversion et en scandale, si l'on remarque en lui quelque apparence de superbe.

Je vous écris ces choses à l'occasion d'un entretien que vous avez fait à vos prêtres, dans lequel on dit que vous leur avez parlé d'un air fier, leur disant même que vous traiteriez avec sévérité ceux qui ne s'acquitteraient pas bien de leur devoir. J'ai bien peu de lumières ; mais dans ma petite pensée, qui n'est rien, il me semble que Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère auraient été glorifiés, si vous leur aviez marqué dans une grande humilité les desseins que vous avez de servir Dieu dans votre paroisse, les priant de vous y aider, et leur témoignant que vous espérez cela de leur piété ; et ensuite leur marquant toute sorte de désirs de les servir avec bien de l'amitié. Mais, de prime abord, de leur parler en seigneur et en maître, comme on dit que vous leur avez fait, je crois que cela ne plaît ni à notre humble Sauveur, ni à son humble Mère. Je voudrais bien me donner de garde d'agir autrement avec eux que comme avec des frères, avec de bons amis, humblement et cordialement, vous souvenant du Dieu de toute grandeur, dont il est écrit : *Non venit ministrari, sed ministrare* (65). Il faut être longtemps à supporter doucement leurs fautes, et prendre garde à ne pas se laisser aller dans un zèle précipité. Pour l'amour de Dieu, prenez garde à agir en toute humilité intérieure et extérieure, ce que l'on ne fait pas bien, si l'on n'a pas une grande douceur et une patience invincible. Souvenez-vous de ce qui est écrit de Dieu même : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam* (66). Ayez toujours devant les yeux celui qui doit être notre règle et notre divin exemplaire, dont il est dit : *Sicut agnus coram tondente se obmutescet et non aperiet os suum* (67) ; dont il est écrit *qu'il n'achèvera pas de briser le roseau demi-froissé.* (*Matth.* XII, 20.)

Pour moi, avec le secours de notre adorable Sauveur, de son aimable Mère, notre très-débonnaire et très-douce Mère, des bons anges et des saints, j'ai dessein, le reste de ma vie, de faire ma grande étude de l'humilité. Ce doit être là ma philosophie, mon éloquence, ma suffisance ; mais, pour faire quelque progrès dans cette école d'un Dieu-Homme, dont la porte est petite et étroite, il faut s'appetisser ; il faut être petit en ses paroles, en sa manière d'agir, et dans tout ce que l'on fait et tout ce que l'on souffre ; il faut être petit devant Dieu ; et quel moyen d'être autrement ? Cependant cela arrive que le néant pense être quelque chose devant Dieu : il faut être petit à ses yeux. Ah ! que de misères, d'ordures, de faiblesses, d'impuissances de tous côtés, si l'on n'a quel-

(65) *Il n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.* (*Matth.* XX, 28.)

(66) *Vous dissimulez les péchés des hommes, afin qu'ils fassent pénitence.* (*Sap.* XI, 24.)

(67) *Il gardera le silence comme un agneau qui est muet devant celui qui le tond, et il n'ouvrira point la bouche.* (*Isa.* LIII, 7.)

que peu de la véritable lumière! Il faut être petit aux yeux des hommes, s'humiliant beaucoup au-dessous de toutes les créatures, sans aucune réserve, évitant tout ce qui peut nous faire paraître, et se donnant de garde d'un air élevé et qui sente le maître : *Non dominantes* (*I Petr.* v, 3), dit l'Ecriture. O mon Dieu! mettons-nous bien bas, bien bas : mais en quel lieu assez bas pouvons-nous nous mettre, après qu'un Dieu s'est anéanti dans nos mystères, et qu'il s'anéantit tous les jours dans nos mains? Certainement la superbe des prêtres demanderait, avec justice, de nouveaux enfers. Savoir, croire les anéantissements qu'un Dieu fait homme porte tous les jours entre nos mains, et puis avoir encore la moindre pensée d'être quelque chose, c'est ce qui est incompréhensible. Oh! l'humilité, l'humilité, l'humilité! mais il n'y en a point de véritable sans pratique. Priez Notre-Seigneur et sa sainte Mère qu'ils me donnent l'humilité. Je salue, etc.

LETTRE CLXXXIV.

AU MÊME.

Préparer les sujets qu'on doit traiter en chaire, ensuite s'abandonner à l'esprit de Dieu. Exemple de Thaulère.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. Je viens de recevoir aujourd'hui en même temps les deux lettres que vous avez pris la peine de m'écrire. Je n'ai rien à dire à la première, puisque vous êtes présentement à Rouen. Pour répondre à la seconde, après m'être abandonné à l'esprit de Dieu, et avoir invoqué en toute humilité sa divine lumière et sa vertu par le précieux cœur de Jésus et de Marie, il me semble que vous n'êtes pas assez sorti de l'humain à l'égard de la prédication évangélique. Ce n'est pas, Monsieur, que je pense que vous ne deviez préparer les matières qui doivent y servir par des réflexions et des lectures, car nous ne sommes pas dignes de la pure communication du Saint-Esprit sans avoir rien fait de notre part, quoique ce doive toujours être avec lui, puisque sans cet Esprit adorable il n'y a que misères; ainsi nous devons bien juger que nous ne sommes pas dans l'état des hommes apostoliques, à qui il est dit : *Nolite cogitare quomodo aut quid loquimini* (68). Mon petit sentiment donc, ou, pour mieux dire, le sentiment des saints, que je tiens d'eux (car si ce n'était que mon sentiment, il serait méprisable), est que l'on se prépare ordinairement à la prédication. Mais, autant que je le puis voir et que je l'ai même remarqué dans votre entretien, depuis que vous êtes à Rouen, vous donnez trop à l'industrie de l'esprit humain. Je crois que c'est sans y penser, et qu'ainsi vous ne vous en apercevez pas : cependant il faudra, avec le secours divin, travailler à l'anéantissement de ce trop, et, puisque vous voulez que je vous dise ma pensée, je crois que Dieu tout bon et sa sainte Mère seront glorifiés, si vous attendez encore à vous donner l'emploi de la prédication évangélique. Mon Dieu, Monsieur, lisant votre lettre, j'y ai trouvé un si grand nombre de choses que vous pensez y être nécessaires que leur idée et leur recherche m'ont paru un obstacle capable de la ruiner. Encore une fois, je ne blâme pas une préparation modérée, pourvu qu'elle se fasse sans empressement, sans attache, dans une grande paix, avec beaucoup d'oraisons, et sans le moindre petit appui sur une chose si faible; car, hélas! que tout cela est peu aux yeux de Dieu, et, pour mieux dire, un pur rien! Mais, en vérité, la grande préparation est un cœur tout vide, où il n'y a plus que Dieu seul; un cœur qui fait litière de tout ce que les hommes peuvent dire ou penser, qui a en horreur leurs applaudissements; un esprit tout vide de soi-même et où il n'y a plus que l'esprit de Dieu; et c'est à ceux qui sont dans cet état d'anéantissement qu'il est dit : *Non vos estis qui loquimini, sed spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis* (69).

Vous savez ce qui arriva à Thaulère (70), un des plus célèbres prédicateurs de son temps. Il prêchait des sermons bien étudiés, et qui avaient toutes les choses que vous pensez y être nécessaires. Il était beaucoup approuvé, et les habiles de son temps lui donnaient leurs applaudissements. S'il se fût donc adressé à quelqu'un de ces habiles pour prendre conseil de lui, ne lui eût-il pas dit qu'il persévérât comme il avait si heureusement commencé? Il lui fallut un pauvre ignorant de toutes ces choses nécessaires, mais très-savant dans la science des saints, qui lui donna avis de ne plus prêcher, et qui lui fit mener une vie ridicule aux yeux de ces habiles qui l'avaient en une si haute estime. Voyez-vous comme ce savant idiot, plein de l'esprit de Dieu, lui conseille ce que les savants et sages humains lui auraient défendu! Cependant, après un exercice si anéantissant, l'idiot est d'avis que Thaulère remonte en chaire; et c'est ce qu'il fit. Mais comme il lui restait encore quelque peu de l'humain, l'esprit de Dieu rendit muet ce prédicateur, qui avait autrefois parlé avec tant d'éloquence et de facilité, quand il parlait par son propre esprit : il lui ôta la parole, parce qu'il y avait encore en lui quelque chose qui voulait parler, et il voulait que ce ne fût plus lui : *Non enim vos estis qui loquimini.* Cette dernière action le fit passer pour entièrement insensé, et cela parmi les autres prédicateurs; et étant ainsi entièrement ruiné de réputation, ne tenant

(68) *Ne vous mettez point en peine comment vous parlerez, ni de ce que vous direz.* (*Matth.* x, 19.)

(69) *Ce n'est point vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre Père qui parle en vous.* (*Matth.* x, 20.)

(70) Jean Thaulère, célèbre dominicain allemand, et un des plus grands maîtres de la vie spirituelle, mourut à Strasbourg en 1361.

plus ni aux hommes, ni à soi-même, l'esprit de Dieu s'en saisit, et parla par lui : *Spiritus Patris vestri loquitur in vobis.* (*Matth.* x, 20.)

Allons en chaire, Monsieur, comme notre divin Maître y a monté, portant notre croix, plongés dans la pauvreté, le mépris et la douleur. Voilà la grande préparation à la prédication évangélique. Donnons-nous bien de garde d'y regarder l'homme. Ah ! s'écrie l'un des plus grands prédicateurs qui fut jamais, *si je plaisais aux hommes, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ.* (*Galat.* I, 10.)

Je salue votre saint ange, etc. Pour ce qui regarde cette bonne fille dont vous m'écrivez, vous me mandez le sentiment de deux personnes très-éclairées à qui je me soumets avec bien de la justice; mais il me semble que leur avis est à l'égard du murmure qui arrive à raison du temps que vous lui donnez qu'ils estiment que vous devez lui accorder. Mais, comme j'ai peu de lumière, je ne comprends pas facilement comment une personne qui a de la vertu et qui va à Dieu à grands pas s'arrête tellement à une peine qui lui arrive, qu'elle aime mieux quitter ses directeurs, ce qu'elle a fait déjà plusieurs fois, que de leur obéir en ce sujet. La gêne que son esprit se donne vient d'un esprit immortifié; car celui qui est mort ne sent plus, je dis, quant à la pratique; car il vit comme s'il ne sentait pas, quelque sensibles que soient ses peines. Dites tout ce que vous voudrez d'une âme qui, comme un navire chargé de toutes les plus riches marchandises, s'en va avec une vitesse incroyable au port, au gré des vents qui lui sont favorables, il ne faut qu'une attache la plus petite pour l'arrêter ; aussi bien que le navire qui, selon les naturalistes, demeure tout à coup en pleine mer sans pouvoir avancer, arrêté qu'il est par l'un des plus petits poissons de ce vaste élément. Cependant ménagez cette âme avec discrétion et ne la poussez pas entièrement à bout. Il y a une faiblesse extrême ou une grande illusion.

A Evreux, ce 2 novembre, dans l'octave de la fête de tous les saints.

—

LETTRE CLXXXV.

AU MÊME.

Etablissement d'une loterie spirituelle. Lot qui écheoit à Boudon. Belle explication d'un passage du psaume XC *par saint Bernard.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes.

C'est toujours dans cette divine union que je vous écris, et aujourd'hui pour vous apprendre la bonne fortune, si j'ose me servir de cette expression familière, qui m'est arrivée. Vous pouvez savoir que l'on établit présentement dans les grandes villes des loteries, et que le roi même en a établi une. Cela a donné lieu à quelques personnes de piété d'en établir une spirituelle, dans laquelle on tire des billets, où sont marquées différentes vertus à pratiquer, comme dans l'un la mortification, dans l'autre l'esprit de mort, dans un autre la force dans les adversités, et ainsi des autres. Quelques personnes bien à Dieu ont voulu, sans m'en parler, en tirer un pour moi ; et le billet qui m'est échu est, *l'appui en Dieu seul.* Je vous avoue que j'en ai été sensiblement touché, et en ayant parlé à un religieux, il m'a dit : Vous avez le gros lot. En effet, il est vrai qu'il est tellement à mon égard le gros lot, que voilà où pourraient aller mes plus ardents désirs, et je m'en estime mieux partagé que tous ceux à qui les gros lots de la loterie temporelle arrivent ; mieux partagé que si tous les biens de la terre m'étaient arrivés : m'estimant incomparablement heureux d'avoir pour tout appui, et de n'avoir pour appui que Dieu seul ; et certainement j'aimerais mieux mourir que d'avoir non-seulement le plus petit appui sur aucune chose créée, mais même la moindre ombre du plus petit appui. En vérité, en vérité Dieu seul en trois personnes, Dieu seul, me suffit bien et surabondamment bien, dans l'union du cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ.

C'est dans cet heureux état que celui qui vit sous la protection du Très-Haut, et qui demeurera ferme sous l'appui du Dieu du ciel, dira au Seigneur: *Vous êtes mon protecteur et mon refuge : il est mon Dieu, je mettrai en lui ma confiance.* C'est ce que le Saint-Esprit nous apprend dans le psaume XC (vers. 2). Saint Bernard expliquant ses paroles, dit: *Possunt omnia dicere, Creator meus es tu.* Toutes choses peuvent dire à Dieu : vous êtes mon Créateur : *possunt et animalia dicere : pastor meus es tu* ; tous les animaux lui peuvent dire, vous êtes mon pasteur : *Possunt omnes homines dicere : Redemptor meus es tu.* Tous les hommes lui peuvent dire : Vous êtes mon Sauveur. Ici ce Père ne fait point d'exception, de même qu'à l'égard de toutes les créatures, il n'en excepte point qui ne puissent dire à Dieu : Vous êtes mon Créateur : *At vero, susceptor meus es tu, tantum dicere potest, qui habitat in adjutorio Altissimi.* Mais, ajoute ce Père, celui-là seul peut bien dire à Dieu : vous êtes mon protecteur et mon refuge, qui vit sous sa protection et qui demeure ferme sous son appui. C'est pourquoi, dit encore saint Bernard, celui-là dit, vous êtes mon Dieu, et non-seulement notre Dieu, ce qui est commun à tout le reste des créatures. Dieu est tellement Dieu à ces personnes, qu'il semble par sa providence spéciale et singulière qu'il est tout à elles. C'est pourquoi l'âme dans cet état déclare dans une haute confiance qu'il est son Dieu et qu'elle mettra en lui sa confiance : *Deus meus, sperabo in eum.*

Ainsi le même Psalmiste, dans le psaume XXVI (1-3), s'écrie : *Que craindrai-je? le Seigneur est le protecteur de ma vie : de qui*

aurai-je peur? Quand je serais assiégé par une armée campée à l'entour de moi, mon cœur ne sera point dans la crainte. Il ajoute même, que c'est ce qui lui donnera de l'espérance: *Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.* Toutes les oppositions des démons et des hommes ne servent qu'à augmenter sa confiance et à redoubler en lui une divine générosité; car enfin l'Apôtre nous dit que *nous pourrons tout en celui qui nous donne la force.* (*Philip.* VI, 13.) Disons donc, et ne nous lassons jamais de le dire: *Bonum est confidere in Domino.* (*Psal.* CXVII, 8.) Ah! qu'il est bon de mettre toute sa confiance au Seigneur, et de n'avoir pour tout appui que l'appui en Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Celui qui se confie en lui aura autour de lui des montagnes qui lui serviront comme autant de forteresses: *Montes in circuitu ejus.* (*Psal.* CXXXIV, 2.) Ces montagnes sont les anges, dont le moindre est plus puissant que tout l'enfer. Le Psalmiste nous enseigne (*Psal.* XC, 10, 11) qu'il ne nous arrivera aucun mal: *car Dieu a donné ordre à ces esprits célestes de nous garder en toutes nos voies.* Nous voilà donc bien en sûreté: et de plus notre bon Sauveur nous ayant donné son immaculée Mère Vierge pour mère, c'est ce qui doit encore bien plus augmenter notre confiance étant la meilleure, la plus douce, la plus aimante, la plus fidèle, la plus miséricordieuse des mères. Mais enfin au-dessus de tout cela· *Dominus in circuitu populi sui ex hoc nunc et usque in sæculum: « Le Seigneur environne son peuple depuis ce temps jusqu'à jamais.* (*Psal.* CXXIV, 2.) »

Disons donc encore avec le même Psalmiste: *Mihi autem adhærere Deo bonum est, ponere in Domino Deo spem meam. « Pour moi, tout mon bien est de me tenir uni à Dieu, de m'attacher à lui, et de mettre mon espérance au Seigneur mon Dieu.* » (*Psal.* LXXII, 28.) Voilà, en vérité, Monsieur, mon gros lot; qui me satisfait pleinement, et je m'en tiens là pour jamais.

Je vous écris à Evreux ce 23 d'août, fête de saint Philippe Béniçy, de l'ordre des Servites, qui a reçu du ciel même la qualité d'apôtre de la Mère de Dieu. Le 27 de ce mois arrive encore le jour de la précieuse mort du saint homme le P. Gabriel-Marie, religieux cordelier, coadjuteur de la bienheureuse Jeanne de France dans l'institution de l'ordre de l'Annonciade des dix vertus de Notre-Dame. Ce fut le pape qui lui donna le nom de Gabriel-Marie, à raison de sa rare dévotion à la très-sacrée Vierge. Il a prêché longtemps des avents et des carêmes; et toujours il prenait pour sujet le cantique de la Mère de Dieu, le *Magnificat*, et il mourut même en l'expliquant. Il s'offrit à des docteurs qui impugnaient le mystère de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge d'entrer dans un feu allumé pour en soutenir la vérité. Sa mémoire doit être dans une singulière vénération à tous les dévots de l'admirable Mère de Dieu. Je prie son saint ange, que j'honore particulièrement avec tout le reste des bons anges et des saints, de bénir et de remercier notre Sauveur Jésus-Christ pour toute la gloire que ce saint religieux a rendue à son immaculée Mère Vierge, et de nous obtenir quelque part à son amour, à sa dévotion, et à son zèle pour cette aimable Mère. *Amen. Amen. Amen.*

—

LETTRE CLXXXVI.

AU MÊME.

Quatre conditions absolument nécessaires pour pouvoir chrétiennement réclamer et soutenir ses droits.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Il est juste de soutenir ses droits: mais il les faut soutenir: 1° dans une grande retenue, dans la crainte que nous devons avoir que la recherche de notre intérêt particulier ne se glisse dans les occasions où nous poursuivons, ce nous semble, le bien commun. En vérité, il faut une grande mort pour ne plus vivre dans les choses qui nous regardent. Ces froides paroles, dit saint Jean Chrysostome, *meum ac tuum*, qui engendrent des disputes sans nombre, souvent donnent le mouvement à plusieurs actions qui nous paraissent avoir pour principe l'intérêt commun des charges. C'est pourquoi je vous dis qu'il faut soutenir ses droits avec beaucoup de retenue. La divine Catherine de Gênes avait horreur de ces paroles: *moi-même*, ou *cela m'appartient*, et autres termes semblables; et l'horreur qu'elle en avait a été suivie d'une véritable pratique. Certainement je suis infiniment éloigné d'une pratique si sainte; mais dans la spéculation je souffre même d'entendre dire ces termes: un *chez moi* me fait peur; *ma maison, mon bien, mon honneur, mes intérêts, mes droits*, tout cela me fait trembler. Ah! qu'heureuse est l'âme qui dans la désappropriation de tout l'être créé peut dire avec vérité: *Que veux-je au ciel et en la terre? que Dieu seul!* (*Psal.* LXXII, 25.) Quand on soutient les intérêts de sa charge, il faut y aller comme si l'on marchait dans un lieu couvert de charbons ardents.

2° Il faut les soutenir avec une grande douceur. Nous ne manquerons jamais quand nous suivrons notre divin Maître. Hélas! comment a-t-il soutenu les droits de son épiscopat et de son sacerdoce? Comment a-t-il envoyé ceux qu'il a choisis pour les princes de son Eglise? *Sic oves* (70*). Quelle doctrine leur a-t-il donnée? *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (71). Et ne pensez pas que cette douceur empêche qu'on ne remédie aux désordres; car si elle est accompagnée d'une simplicité de colombe, elle

(70*) *Comme des brebis au milieu des loups.* (*Matth.* X, 16.)

(71) *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.* XI, 29.)

à la prudence du serpent ; elle n'est nullement molle ; elle n'a ni vue humaine, ni considération de la créature ; elle ne regarde que Dieu seul, et si elle agit suavement, elle agit efficacement. Les saints ont dit que tout était possible à cette vertu de Jésus-Christ ; et, en vérité, elle va à gagner le cœur, c'est-à-dire à établir véritablement le règne de Jésus-Christ et de sa sainte Mère ; au lieu que la sévérité ne remédie ordinairement qu'à l'extérieur ; et puis, comme je vous ai dit, c'est une douceur efficace qui se sert des moyens nécessaires et sévères même s'il en est besoin, mais c'est toujours d'une manière suave et débonnaire.

3° Il faut soutenir ses droits avec une grande modestie, qui doit paraître dans les paroles, dans les actions et dans les poursuites même que l'on fait en justice. O mon Dieu, que d'aveuglement en ces matières ! Hélas ! ordinairement on plaide, comme feraient les infidèles ; et souvent avec plus de chaleur naturelle. Oh ! qu'il est rare de voir des personnes disputer leurs droits sans rien dire les uns contre les autres, dans une mutuelle charité, s'entr'aimant cordialement, et tout cela ne vient-il pas du *meum?* S'il n'y avait pas du *moi*, tout se passerait dans une paix admirable et sans aucune émotion, s'excusant les uns les autres autant que l'on pourrait. Je dis en passant une chose, qu'il semble même souvent qu'il n'y ait plus de christianisme pour les avocats qui invectivent contre les personnes et en découvrent les défauts, et quelquefois sans penser jamais à la restitution de la réputation ôtée. Je ne parle pas des causes où il s'agit de personnes scandaleuses.

Or, la modestie chrétienne empêche tout air de domination. Mais quel conseil plus réglé peut-on donner sur cette matière, que celui du Saint-Esprit en la Ire épître de saint Pierre, et parlant par la bouche du chef de son Eglise ? ***Pascite qui in vobis est gregem Dei, providentes non coacte, sed spontanee secundum Deum : neque turpis lucri gratia, sed voluntarie : neque ut dominantes in cleris*** (72). Oh ! l'excellent conseil que celui d'un Dieu par la bouche de son Eglise ! ***Reges gentium dominantur eorum,*** dit notre Maître, ***vos autem non sic ; sed qui major est in vobis, fiat sicut minor ; et qui præcessor est, sicut ministrator.... Ego autem in medio vestrum sum, sicut qui ministrat*** (73). O mon Dieu, répétons-le encore : comment Jésus-Christ a-t-il soutenu son divin sacerdoce ? Oh ! qu'il serait à désirer que les ecclésiastiques eussent toujours devant les yeux sa douceur, sa modestie, dans tout ce qu'ils font et entreprennent ! qu'ils se souvinssent toujours de ces paroles infiniment touchantes : *Ego autem in medio vestrum sum sicut qui ministrat.*

4° Il faut soutenir des droits véritables, et les rétablir ; mais il ne faut pas s'en faire qui ne sont pas dans l'ordre de l'Eglise, ce qui est un grand et déplorable malheur de notre siècle, dont on peut dire avec beaucoup de justice : *Nunc confortata est superbia.... Et tempus eversionis* (74). Il y en a peu qui s'arrêtent au conseil qui fut donné à Daniel : *Sta in gradu tuo* (75). Il est assez facile de remarquer ce désordre en plusieurs choses où l'on agit contre les rubriques ou contre l'usage de l'Eglise même. Je ne puis penser qu'avec douleur à ce qui m'est arrivé une fois célébrant la grand'messe en l'une de mes visites, où en donnant la bénédiction comme elle doit être donnée à l'ordinaire, je dis à voix haute : *Benedicat vos*, au lieu que la rubrique dit : *Submissa voce.* Je n'y fis pas grande attention ; et la visite qui est une des fonctions épiscopales semblait un peu, je dis un peu, mettre à couvert cette action ; mais enfin c'est une faute que j'ai faite, et qui pouvait venir de l'amour que nous avons à paraître ; ce qui est infiniment pitoyable. Oh ! l'horreur des horreurs, de vouloir paraître même au saint autel, où un Dieu s'anéantit ! Je ne blâme pas par là l'usage de certains diocèses où l'on donne la bénédiction avec le très-saint Sacrement de l'autel d'une manière solennelle : quoiqu'un nonce du Pape en ait été si surpris qu'il ne pût s'empêcher de crier tout haut : *Quid est hoc?* Anciennement même les prêtres ne donnaient aucune bénédiction après la messe ; ce que l'on peut voir encore parmi les Chartreux qui gardent l'ancien usage : et ç'a été Pie V qui l'a ordonné. Quand les Papes et les évêques introduisent de nouvelles cérémonies, il est juste de les observer ; mais d'en faire de soi-même, et particulièrement celles qui ne sont pas dans l'usage, et qui marquent élévation, c'est ce qui doit faire trembler. Ce n'est pas là rétablir ses droits ; mais c'est en effet une superbe cachée qui s'en arroge qui ne sont pas dus. Les gens de bien y doivent plus prendre garde ; car il y a longtemps que saint Chrysostome a remarqué qu'une bonne conscience souvent se laisse corrompre par ce crime, qui est caché, et qui n'est pas de ces péchés honteux qui donnent de la confusion.

Pour ce qui touche la confession que les religieux reçoivent de vos malades, il est vrai que de droit commun ils ne peuvent pas sans votre permission ; mais ils ont ce pouvoir par privilége que les Papes leur ont donné. Il en arrive des inconvénients, il est vrai ; mais il y en a aussi d'autres d'autre part, et il faut que les Souverains Pontifes aient jugé

(72) *Paissez le troupeau de Dieu qui vous a été confié, veillant sur sa conduite, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu ; non en vue d'un gain sordide, mais avec affection, non en dominant sur l'héritage du Seigneur.* (*I Petr.* v, 2.)

(73) *Les rois des nations les traitent avec empire. Pour vous, n'en usez pas de même, mais que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit ; et celui qui gouverne comme celui qui sert... Je suis au milieu de vous comme celui qui sert.* (*Luc.* xx, 25.)

(74) *Le règne de l'orgueil s'est affermi... Voici un temps de destruction.* (*I Malach.* ii, 59.)

(75) *Tenez-vous à votre place.* (*Dan.* x, 11.)

qu'il y en avait de considérables, pour leur accorder ce privilége. Or le vrai humble obéit au chef de l'Eglise. Ils doivent vous laisser un témoignage comme ils les ont confessés. Cependant il faut agir avec grande prudence en toutes choses ; et s'ils n'ont pas laissé ce témoignage, il faut les en faire avertir doucement. Je salue, etc.

—

LETTRE CLXXXVII.

AU MÊME.

Sur le relâchement qui s'est introduit dans l'observation du vœu de pauvreté.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Comme c'est dans le vide de l'être créé que Dieu seul se trouve dans sa divine plénitude, la pauvreté, qui nous met dans la privation des choses temporelles, a toujours été singulièrement aimée des saints ; et, en vérité, il est bien difficile de n'en avoir pas une haute estime, si l'on considère qu'un Dieu fait homme l'a choisie dès l'instant qu'il a paru au monde, qu'il l'a aimée incomparablement durant tout le cours de sa précieuse vie, et qu'enfin il est mort le plus pauvre des hommes.

C'est la précieuse grâce de la vie religieuse que cette pauvreté, qui n'est pas cependant une pauvreté mendiante pour tous les ordres religieux, mais qui doit être à tous une désappropriation universelle, en sorte qu'une personne religieuse ne peut avoir rien en propre, ni disposer de rien; elle ne peut rien recevoir, rien donner, rien garder : toutes choses doivent être en commun, sans aucune réserve, à l'imitation des premiers Chrétiens, qui quittant tous leurs biens (ceux qui en avaient), le prix servait à assister également les fidèles, tant ceux qui n'avaient rien quitté par la pauvreté de leur naissance, que ceux qui s'étaient dépouillés de leurs biens et les avaient vendus. Voilà la véritable pauvreté religieuse : avoir tout en commun, être traités également, n'y avoir point d'inégalité, ni dans les chambres, ni dans les meubles, ni dans le manger, ni dans la disposition d'aucune chose; égalité parfaite dans toutes, dans celles qui n'ont rien apporté, comme dans celles qui ont donné de grandes dots. Si les infirmités demandent des choses particulières, on les doit donner également à toutes.

Saint François de Sales a tellement vu la nécessité de cette égalité commune, même dans son institut établi pour les infirmes, qu'il a voulu que tous les ans on changeât à toutes les religieuses jusqu'à un chapelet de cinq ou six sous, de peur qu'en le gardant on n'y eût quelque propriété. La moindre propriété a toujours été regardée par les saints avec horreur et abomination. Sainte Thérèse a fait mettre en pénitence une Carmélite, pour avoir disposé d'une feuille de papier.

Cependant présentement, dans la plupart des maisons même réformées, la pauvreté s'en va. Qui aurait jamais pensé que parmi les religieuses de la Visitation, où on leur change, comme je l'ai dit, tous les ans, par ordre de leur saint fondateur, jusqu'à leurs chapelets, on eût permis de disposer des pensions que les parents donnent de dix, de vingt, de trente livres et plus, pour leurs menus plaisirs, comme l'on parle ? C'est ce que j'ai vu dans plusieurs maisons; je ne dis pas dans toutes, ce qui serait terrible. On dit que c'est par permission de la supérieure : ainsi la supérieure permet le relâchement de la pauvreté. J'ai été dans une maison religieuse, où une fille de vertu qui n'avait disposé que de petites choses, pour des ouvrages ou choses pareilles, avec la permission de la supérieure, lui apparut après sa mort, toute en feu, lui disant qu'elle souffrait de la sorte pour n'avoir pas gardé assez exactement la pauvreté; à quoi la supérieure répondant. « Mais vous aviez permission, » elle fit un cri et dit : « Ah ! que souvent Dieu condamne ce que les supérieurs permettent ! » et pour ôter tout doute de l'apparition, ce corps qui étincelait de toutes parts, s'étant approché de la supérieure, lui toucha la main, et la main de la supérieure demeura grillée ; ce qui a été vu de toute la communauté. J'ai été dans ce monastère. Et de vrai, tous les relâchements des ordres ne sont-ils pas venus par la permission des supérieurs qui n'ont pas assez veillé à faire garder exactement les observances et à maintenir le premier esprit?

Qui pourrait dire combien l'introduction des pensions en faveur des particuliers est un mal épouvantable ? On peut bien les recevoir les mettant dans le commun, comme le reste des restes. Mais d'en permettre la disposition à des particuliers, n'est-ce pas ce qui détruit la communauté des biens et ce qui fait l'inégalité ? J'ai été édifié d'une sœur de Mgr l'archevêque de Cambrai, qui consentit qu'on ôtât une pension que l'on faisait à une sœur, à moins qu'elle n'entrât entièrement dans le commun : aussi est-elle une véritable supérieure. Mais il n'est pas nécessaire de s'expliquer sur cela aux parents, qui ne sont guère capables d'entendre la matière de la pauvreté. Y a-t-il rien de plus lamentable que d'entendre une sœur, dont on aura mis, par exemple, deux pistoles de la petite pension dans le dépôt commun, que la supérieure laisse à sa disposition, dire : « Ma mère, il y a encore dans le dépôt commun un écu ou deux écus de ma pension ? » Mais la religieuse n'en dispose qu'avec permission. Il est vrai que c'est la différence ; mais cette permission que l'on donne, dans plusieurs maisons, n'est plus qu'une cérémonie.

Il est vrai que pour cela la communauté doit fournir aux besoins du manger et du vêtement; et dans les maisons où cela n'est pas, c'est une excuse d'avoir de ses parents quelque chose avec permission ; car comment faire quand on manque du nécessaire? Quel pitoyable état de ces maisons ensuite ! Il y en a plusieurs où, si l'on voulait bien mettre

en commun tout ce qui revient du travail et ce que l'on reçoit des parents, on pourrait y apporter le remède; mais souvent plusieurs n'entrent pas dans cet esprit.

En rigueur, pour parler de la sorte, aucun religieux ni religieuse ne peuvent disposer de la valeur de vingt ou trente sous sans la permission des supérieurs, sans commettre un péché mortel. Avec la permission, dit-on, ce n'est pas un péché mortel. Ainsi l'on excuse toutes les particularités à raison de la permission qu'en donnent les supérieurs. On dit que l'on n'est pas propriétaire, parce que l'on ne garde, ou l'on ne donne, ou l'on ne reçoit que dépendamment du supérieur. Voilà précisément comme l'on décide du vœu de pauvreté, et il faut bien se servir de cette doctrine, pour ne pas refuser l'absolution à quantité de personnes religieuses dans les couvents même d'ailleurs assez réglés. Cependant il faut observer que les supérieurs qui donnent lieu au commencement de ces relâchements sont en état de damnation, à raison des suites.

Ces suites arrivent peu à peu. De prime abord on met tout dans le dépôt commun; mais celles qui y ont quelque chose donné par les parents, s'attendent bien à en disposer avec permission. Et cela est si vrai, que si on laissait tout dans le commun, comme il se pourrait faire, il y aurait bien des murmures.

Dans la suite des temps, on laisse les choses aux particuliers avec permission. Et cela va dans un si grand déréglement, que l'on voit des Jacobins, des Cordeliers, je parle de ceux qui ne sont pas réformés, avoir dix, vingt, trente pistoles qu'ils gardent et dont ils disposent comme bon leur semble. Quel rapport avec leur premier esprit? On voit de fameux prédicateurs de Paris et célèbres docteurs de la faculté de ce lieu, amasser de grandes sommes, les mettre en rente au nom du couvent, et en avoir la jouissance durant leur vie. Comment accorder cela avec le vœu de pauvreté, et particulièrement parmi des religieux mendiants? On l'accorde, en disant que tout cela se fait avec la permission des supérieurs, et pendant que messieurs les docteurs, les prédicateurs font grande chère, d'autres religieux à peine ont-ils de quoi subsister. Où est le commun? J'ai été dans une maison de filles où le relâchement s'est introduit: plusieurs années après y repassant, je le trouvai si grand qu'il y en avait de réduites dans des besoins extrêmes, n'ayant point de secours de leurs parents. Je sais une maison de religieuses, d'ailleurs très-réglée et que l'on consulte pour les observances, étant l'une des premières de l'ordre, où présentement il y a un si grand relâchement pour la pauvreté, que l'on a dit positivement au visiteur et à moi aussi, qu'il n'était plus possible d'y remédier. Après cela ces maisons consultent et souvent des docteurs qui n'entendent pas grand'chose en fait de pauvreté, ou des docteurs qui ne l'observent pas eux-mêmes. Hélas! quels conseils pourraient-ils donner qui fussent justes? Enfin, je vois que le démon introduit de toutes parts un relâchement épouvantable en fait de pauvreté. Je salue, etc.

—

LETTRE CLXXXVIII.

AU MÊME.

Pauvreté effective, grâce plus précieuse que la pauvreté de détachement. Pluralité de bénéfices strictement défendue par les saints canons. Autre genre de pauvreté qui consiste à mourir à sa propre volonté, et à ne vouloir que ce que Dieu veut.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Son aimable et divine providence soit à jamais uniquement glorifiée. C'est elle qui doit être le seul appui de toutes créatures; c'est en elle que toutes doivent mettre toute leur confiance. Tous les hommes doivent vivre et mourir dans son entière dépendance: mais bienheureux ceux qui sont uniquement à sa charge, et qui sont appelés: *Onus Providentiæ.* Bienheureux donc les pauvres, non-seulement d'esprit, mais d'effet, qui, dans la privation des moyens communs et ordinaires, peuvent dire au Seigneur: *Susceptor meus es tu et refugium meum. Deus meus, sperabo in eum. Tibi derelictus est pauper* (76). Il est très-vrai qu'il y a une grande différence entre ces pauvres et ceux qui possédant les biens de la terre en sont néanmoins détachés. Il y a des grâces inestimables, inconnues aux sages du siècle, qui sont réservées à l'état de pauvreté actuelle. Mais il faut attendre que la divine Providence nous y mette dans les temps qu'elle a résolu. *Exspecta*, dit le saint livre de l'*Imitation* (lib. III, c. 39), *ordinationem meam, et senties inde profectum* (77). On ne saurait croire combien la cupidité des biens règne parmi même les gens qui d'ailleurs sont des personnes de probité, et combien l'esprit de la véritable pauvreté est rare.

Assurément c'est ce qui a donné lieu à la pluralité des bénéfices sous différents prétextes. Mais si le Saint-Esprit prononce malheureux ceux qui multiplient leurs terres: *Væ vobis*, dit-il, *qui conjungitis domum ad domum, et agrum agro copulatis* (78); que dira-t-il des ecclésiastiques qui, dès leur entrée dans leur saint état, ont pris le Seigneur pour leur partage, qui joignent bénéfice à bénéfice? Les plus grands théologiens que j'ai lus, rapportent d'autres raisons de la défense des saints canons que celle des abus à l'égard de cette multiplication; et

(76) *Vous êtes mon protecteur et mon refuge; il est mon Dieu, j'espère en lui.* (*Psal.* XC, 2.) *C'est à vous que le soin du pauvre a été laissé.* (*Psal.* IX, 38.)

(77) *Attendez mes ordres, et vous y trouverez votre avantage.*

(78) *Malheur à vous qui joignez maison à maison, et qui ajoutez terres à terres.* (*Isa.* V, 8.)

certainement s'il n'y avait que les abus qui l'empêchassent, tous les gens de vertu en pourraient posséder. Mais les saints canons qui les défendent n'y apportent pas ces réserves. Et de plus, quand les abus auraient donné lieu à la défense, il faudrait s'en tenir à l'ordre de l'Eglise, jusqu'à ce qu'elle en eût déterminé autrement.

Il est vrai que quelques théologiens ont dit que l'utilité de l'Eglise pourrait excuser cette pluralité : mais ceux que j'ai lus ne l'entendent que de l'utilité publique de l'Eglise; et si les autres raisons dont vous me parlez étaient véritablement suffisantes, il aurait été assez inutile d'en faire tant de défenses; car elles se trouveraient dans presque tous les bénéficiers, dont la plupart pourraient prétexter le bon usage, et le bien particulier de leur Eglise, ou des lieux où ils sont. Saint François de Sales assurément avait abondamment toutes ces raisons prétextées, et il n'avait pas de quoi soutenir la dignité épiscopale par les moyens extérieurs ordinaires; aussi n'avait-il pas de carrosse, ni de quoi en entretenir un; et quel usage n'aurait-il pas fait des biens de l'Eglise pour le bien même public de l'Eglise, et parmi les hérétiques qui l'environnaient? Cependant il ne voulut jamais accepter, non pas un bénéfice, mais une simple pension que Henri le Grand, roi de France, voulut lui procurer. Si Sponde et d'autres auteurs pieux et savants rapportent de terribles punitions de la justice divine sur ceux qui, ne possédant aucun bénéfice, ont seulement enseigné qu'on pouvait en avoir plusieurs, que sera-ce de ceux qui les posséderont effectivement ? Oh! bienheureux les ecclésiastiques qui, par leur manière de vivre, disent en vérité ce qu'ils ont dit de bouche : *Dominus pars hæreditatis meæ!* Que lui seul nous suffise, et la seule disposition de sa divine providence, en toutes choses.

Il y a une autre pauvreté dans l'ordre de Dieu, qui est admirable, et dont plusieurs pauvres des moyens temporels ne veulent point. C'est de ne rien faire quand il en ordonne de la sorte, ou de faire peu quand il le veut ainsi. *La science du rien*, disait feu Monsieur de Renti, *est peu connue*. La nature veut toujours agir. Cependant notre Maître céleste nous a donné sur cela des instructions d'une force à laquelle personne ne devrait résister, par sa vie cachée durant trente ans. Ce qui étonnant une sainte âme, Notre-Seigneur lui dit : *Qu'auraient fait les hommes, si je les avais enseignés de la sorte, puisqu'après cet exemple ils veulent encore toujours agir et paraître?* Oh! Monsieur, nous ferons de grandes choses, quand nous ne ferons rien sans ses ordres. Il faut laisser mourir toute propre volonté et tout désir propre, quelque bon qu'il soit.

Vous savez quelle affluence de personnes de toutes sortes d'états elle amenait autrefois à Evreux, quand elle nous y faisait prêcher. L'église de Saint-Pierre n'en était pas seulement pleine, mais encore il y avait une foule de peuple dans la rue. J'ai vu dans nos visites des paroisses, que l'on ne pouvait pas entrer presque dans les églises. Présentement, sans parler des campagnes où l'on empêche les personnes un peu considérables de s'y trouver, à Evreux s'y trouve très-peu de monde; et je sais des personnes qui n'oseraient pas même y venir, par la défense qu'on leur en a faite, comme elles me l'ont témoigné, sous prétexte que la visite ne regarde que les ecclésiastiques; et ceux qui font ces défenses, sont des personnes qui me consultent quelquefois pour leur conscience, des personnes de dévotion dans le siècle. Si nous prêchons quelque part, hors les visites, comme aux Ursulines, il n'y a presque personne. A l'exception de l'évêché, où notre prélat me donne sa table pour y manger tous les jours, par une bonté qui lui est singulière, je vis à Evreux comme une ermite. J'y suis toujours tout seul; car ce n'est pas la peine de parler de la visite que me rendent quelques-uns de messieurs du chapitre, vu qu'il y en a peu qui le font. Les religieux dont autrefois messieurs les curés se plaignaient que je les considérais trop, n'y viennent point du tout; et je vous puis dire qu'à peine connais-je présentement les personnes d'Evreux, si ce n'est ceux que je vois à l'évêché. Autrefois j'ai vu la chambre où j'étais, pleine de monde jusqu'aux degrés qui me venaient voir. Cependant, Monsieur, j'aurais de la peine à vous expliquer comme j'estime précieuse cette conduite de la divine Providence. Oh! que je m'estime bien plus heureux, que lorsque j'étais, pour ainsi dire, accablé de personnes, quoiqu'assurément toutes s'adressaient à moi pour le service de Dieu! car les affaires de Dieu ont toujours été mes affaires, et je n'en ai point eu d'autres, et c'est un des biens de la pauvreté. Je suis vivement persuadé, par la miséricorde de notre bon Sauveur, que la privation rend une très-grande gloire à la très-sainte et suradorable Trinité, dont la seconde divine personne incarnée n'a pas voulu mettre l'effet du grand ouvrage qu'elle a opéré en notre terre, dans l'action, mais dans la privation, en sa douloureuse et ignominieuse passion; car c'est pour lors que ce Dieu-Homme a dit : *Consummatum est*, « *tout est consommé.* » (*Joan.* XIX, 30.)

Voilà une longue lettre que je vous fais au sujet de la privation; et c'est ce qui m'a pressé de vous faire un petit narré de l'état où la divine Providence nous met dans le diocèse d'Evreux. Encore une fois, je ne puis assez vous dire combien j'estime cette conduite divine; et, en vérité, quoique presque personne ne me vienne plus voir, il me semble qu'il en vient encore trop. Je ne saurais me lasser de ma solitude, et j'appréhende la moindre visite.

Voilà la conduite de la divine Providence sur nous, à Evreux, à l'égard du temps présent. Cependant il faut vous dire que dans les autres lieux où elle nous mène, elle en tient une toute contraire, y répandant une abondance de bénédictions. Elle nous suscite même différentes personnes en diverses

provinces, et même hors du royaume, qu'elle nous adresse, sans les avoir jamais vues et sans qu'elles m'aient jamais vu. Depuis environ huit jours, une jeune demoiselle, âgée de quatorze ans seulement, Allemande de nation, que Notre-Seigneur a tirée de l'hérésie de Luther, après bien des résistances (on me mande qu'elle a beaucoup d'esprit et de raisonnement à son âge), m'a écrit pour prendre soin de sa conscience, me disant que Dieu l'avait sensiblement touchée par le livre de *Dieu seul*. Elle est fille d'un des lieutenants généraux du roi. J'admire les conduites de la divine Providence, qui va chercher des personnes si loin pour les adresser à son pauvre esclave, pendant que celles qui en sont proches le laissent.

J'ajoute ceci à ce que je vous ai fait remarquer au sujet de la privation, pour vous dire qu'il nous faut laisser sans réserve dans un entier abandon à la divine Providence, ne voulant rien faire de nous-mêmes ; car si elle veut nous faire la grâce inestimable de se servir de nous, elle en saura bien trouver les moyens.

Je salue votre saint ange, etc.

A Evreux, ce 9 d'octobre, fête du glorieux saint Denis et de ses bienheureux compagnons.

LETTRE CLXXXIX

DU MÊME.

Les curés ne doivent rien innover dans les cérémonies de l'Eglise sans l'autorité de l'évêque. A cette occasion, Boudon lui donne avec humilité, mais avec fermeté, quelques avis sur des mouvements d'orgueil qu'il croyait remarquer en lui.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Par une très-grande miséricorde de Notre-Seigneur et de sa bienheureuse Mère, avec le secours des bons anges et des saints, je n'ai pas grand crédit en ce monde; ce que j'estime une faveur infiniment précieuse, me souvenant de ces paroles de notre divin Maître et bon Sauveur : *De mundo non sunt* (*Joan.* XVII, 16), « *ils ne sont point du monde.* » Je vous dis ceci au sujet de ce que vous m'écrivez touchant Mlle de Bouillon, à laquelle assurément, pour obtenir une faveur telle que celle dont vous m'écrivez, il faudrait faire parler par une autre personne que moi; vous savez les personnes qui ont pouvoir sur elle

Pour ce qui est de la bénédiction solennelle avec le très-saint Sacrement, autant que j'en ai de connaissance, elle est devenue si commune que vous pouvez bien la continuer. Je ne sais pas s'il en va de même de donner la bénédiction, après la messe, à haute voix. Si j'étais en votre place, je le demanderais à quelques-uns de messieurs les curés qui sont anciens dans la ville, et du nombre de ceux *qui marchent en simplicité* (*Prov.* XXVIII, 18), pour me servir des termes de l'Ecriture ; comme, par exemple, à monsieur le curé de Saint-Nicaise : je ne le connais que de réputation, mais j'en ai ouï dire beaucoup de bien. Si vous voulez agir dans la pure vue de Dieu, c'est à ces personnes que vous devez avoir recours.

Voici la difficulté que j'ai sur ce sujet, et qui me paraît bien considérable. Les cérémonies de l'Eglise sont très-saintes et très-réglées, et elles doivent être uniformes, au moins à l'égard de la sainte messe et du bréviaire. D'autre part, il appartient à chaque évêque de régler ces cérémonies dans son diocèse ; et même, en plusieurs rencontres, il a besoin du consentement du chapitre, selon que les bulles des Papes mêmes le portent : ce qui marque assez le sentiment de l'Eglise sur l'importance des cérémonies saintes dont elle se sert pour porter les peuples à Dieu. Messieurs les curés n'ont pas ce droit, et c'est ce qui ne peut se soutenir légitimement. La raison même en est très-évidente : car dans le grand nombre de paroisses il y aurait des cérémonies bien différentes, selon la diversité des pensées, et ce serait une grande confusion. Ensuite de cette doctrine, qui semble ne pouvoir pas être disputée avec justice, il me paraît que l'introduction de nouvelles cérémonies dans la messe ou l'office ne peut être qu'un abus, quand elles ne sont pas autorisées par l'évêque; et certainement c'est un désordre que dans une paroisse on agisse d'une manière, et dans une autre paroisse de l'autre, dans un même diocèse. C'est pourquoi ce qui a été introduit par quelqu'un de vos prédécesseurs, je parle toujours à l'égard du même sujet, n'établit pas le droit. Une seule chose, ce me semble, qui pourrait, en quelque façon, excuser, c'est si la coutume était devenue générale, *vidente et non reclamante episcopo*. Si donc j'étais en votre place, je voudrais le savoir. Je doute même fort que les rubriques du missel de Rouen n'y soient contraires; vous les pouvez voir ; vous pouvez aussi savoir comme l'on agit dans la cathédrale.

Je ne vois pas de difficulté que votre clerc ne vous serve à la sainte messe en surplis et à genoux, selon toutes les rubriques, sans en excepter pas une : l'on peut voir tous les auteurs qui en ont écrit. Mais de vous faire servir à l'autel comme l'évêque, je veux dire par un prêtre qui serve d'aumônier, qui se tienne debout auprès de vous, faisant les mêmes choses que le diacre et sous-diacre font aux grand'messes, vous indiquant ce qu'il faut lire, vous tournant les feuillets du missel, vous versant le vin et l'eau dans le calice, c'est ce qui est inouï et qui n'a jamais été pratiqué jusqu'aujourd'hui. Si vous dites qu'il y en a quelques-uns qui commencent de le faire, il est vrai; mais avec quel droit? je le laisse à juger. La bonne intention ne suffit pas dans ces occasions; car, comme je vous l'ai déjà dit, dans le grand nombre de paroisses, grand nombre de pasteurs, selon la diversité de leurs lumières, pourraient établir de nouvelles cérémonies, à leur avis, pour l'honneur de

l'Eglise, ce qui ferait une merveilleuse confusion. Au reste, ne vous imaginez pas soutenir votre qualité de pasteur par des cérémonies que l'on introduit contre toutes les rubriques de l'Eglise universelle, sans l'autorité des évêques. O mon Dieu! que ces pratiques sont contraires à l'esprit humble de Jésus-Christ! C'est une pitié que la créature qui n'est rien veuille paraître dans un lieu et en un temps où Dieu porte des anéantissements épouvantables. Les véritables humbles ont grande peur, même parmi les cérémonies réglées quand elles donnent de l'éclat, qu'il ne s'y glisse quelque élévation secrète; et nous avons d'autant plus sujet de craindre ce malheur, que l'on peut dire avec vérité que c'est le mal de notre siècle, mal épouvantable et terrible, qui se cache sous de spécieux prétextes, et qui se couvre dangereusement par la piété de plusieurs personnes qui font une profession plus spéciale de dévotion. Oh! que celui-là est bien soutenu qui est appuyé de l'esprit de Dieu! Mais cet esprit repose sur l'humble de cœur, et Notre-Seigneur, pour confondre notre orgueil, quand il a voulu faire de grandes choses dans son Eglise, s'est toujours servi de personnes humbles et abjectes aux yeux des mondains: il ne faut que lire les annales ecclésiastiques pour se persuader de cette vérité.

Certainement si messieurs les curés allaient trouver leur évêque, et lui proposaient leurs desseins, pour ensuite recevoir ses ordres, ce serait agir selon les règles; autrement il n'y aura pas de bénédictions. Une sainte âme de notre siècle a connu, par une vue surnaturelle qui lui fut donnée, que le péché de superbe faisait damner une multitude effroyable de personnes qui faisaient profession d'une plus particulière dévotion. Je prie Notre-Seigneur, par son humilité étonnante, et celle de sa bienheureuse Mère, de me faire la grâce de m'appliquer, le reste de ma vie, à m'humilier en toutes manières. Heureux celui qui peut dire: *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei. Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me* (79).

Comme je ne me souviens pas d'avoir vu encore dans les lettres que vous m'adressez, *votre très-acquis serviteur*, cela me paraît un peu nouveau. Par la miséricorde de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, et par le secours des bons anges et des saints, à mon égard, cela m'est de la dernière indifférence; mais à votre égard cela ne le doit pas être. Si vous le faites sans réflexion, cela n'est rien qu'un défaut de conduite; si vous le faites avec dessein, cela marque un fonds de superbe. Je dis que c'est un défaut de conduite, car la civilité nous oblige de traiter les personnes qui nous écrivent avec le même respect qu'elles nous traitent; je parle des personnes qui sont à peu près égales. Or je vous assure que je ne m'aviserais pas de faire aucune difficulté de signer *obéissant serviteur* et *très-obéissant*, non-seulement à votre égard, mais à l'égard de qui que ce soit; et je dirais volontiers avec saint François de Sales, que j'userais de ces façons de parler à l'égard de mon valet, si j'en avais un, si je ne pensais pas qu'il crût que je me moquerais de lui: mais c'est là le christianisme. Je reviens à la civilité qui nous fait rendre aux personnes égales ce qu'elles nous donnent. Or je ne suis pas votre supérieur, ni vous n'êtes pas le mien; ainsi cela demande assez quelque réciproque. Dans le monde même, on ne s'avise guère de cela; car les personnes de la première qualité, à l'égard de celles dont elles prennent avis, marquent toujours leur obéissance. Je vous dis tout cela, parce que j'ai peur que cette manière d'agir n'ait pour principe un fonds de superbe. Du reste, mettez-moi tout ce qu'il vous plaira, je vous assure que j'en suis très-content. Seulement prenez garde de tomber dans l'aveuglement, qui fera qu'en voyant vous ne verrez pas. Je salue votre saint ange, etc.

A Paris, ce 16, *second jour dans l'octave de la triomphante Assomption de notre auguste Reine, et dans l'octave du glorieux saint Taurin.*

LETTRE CXC.

AU MÊME.

Sens de l'Oraison dominicale peu compris. Zèle de Boudon pour honorer Dieu seul, et pour empêcher les profanations du saint Sacrement. Prérogatives des archidiacres.

DIEU SEUL.

Monsieur

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Que ses seuls intérêts nous puissent occuper pour jamais. C'est ce que notre grand et divin Maître nous a enseigné de demander premièrement, en l'oraison qu'il nous a laissée, que tous les Chrétiens disent, que la plupart n'entendent point, et à laquelle même ils ne font pas réflexion. Car ces paroles: *Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (*Matth.* VI, 9, 10), sont peu comprises: l'on considère peu ce que l'on demande par ces prières, c'est-à-dire, que l'honneur qui est dû à Dieu lui soit rendu; que sa religion et son service s'étendent partout; que l'idolâtrie, l'hérésie, l'impiété, le péché cessent; que son règne arrive par la possession de notre héritage et notre unique vie en lui, par l'assujettissement de toutes choses à son divin empire, et l'établissement parfait de son pur amour et de sa gloire. C'est ce qui m'a pressé d'insinuer une pratique de dévotion durant neuf jours dans le livre de *Dieu seul* vers la

(79) *Seigneur, mon cœur ne s'est point enorgueilli, mes yeux ne se sont point élevés. Je ne me suis point porté à des choses grandes et éclatantes qui fussent au-dessus de moi.* (*Psal.* CXXX, 1.)

fin, qui commence le jour de la fête des saints Innocents, et qui finit la veille de l'Epiphanie, qui est la fête du règne de l'adorable Jésus sur la gentilité, pour demander l'établissement des intérêts de Dieu, qui consistent dans ce que l'Oraison dominicale nous fait demander, premièrement et principalement, afin que l'on finisse et que l'on commence de la sorte les années dans la pure vue du seul intérêt de Dieu seul, pour vivre continuellement dans cet esprit : c'est donc une neuvaine pour l'intérêt de Dieu seul; les pratiques en sont marquées à la fin du livre de *Dieu seul*. J'en ai écrit en Allemagne et en Flandre, et en différents endroits du royaume, pour tâcher, en la vertu de celui sans qui nous ne pouvons rien, de prier, d'exhorter, d'exciter tous ceux que je pourrai à l'amour, à la dévotion et au zèle du seul intérêt de Dieu seul. Je considérais combien il y a de courriers dans l'Europe, qui vont et viennent de tous côtés, chargés de lettres de toutes sortes de personnes et de toutes sortes d'états, et combien il y en a peu qui soient chargés de lettres de l'intérêt de Dieu; la plupart et presque toutes ne regardant que l'intérêt des pauvres et chétives créatures. O mon Dieu! que cela est affligeant, et que cela marque que Dieu est peu connu! J'ai pensé donc en ma petitesse, la divine Providence en disposant de la sorte, j'ai pensé à écrire pour ses divins intérêts; c'est ce qui m'a engagé de donner au public le petit livre de *Dieu seul*, où j'ai marqué la pratique dont je viens de vous parler. Je vous supplie d'y associer les personnes que vous pourrez, et de le faire de la sorte toutes les années.

Oh! qui pourrait dire combien l'on est peu touché de ces intérêts adorables! et c'est ce qui est cause que l'on fait si peu d'attention aux irrévérences qui arrivent tous les jours à l'égard du corps adorable du Sauveur; c'est ce qui est incompréhensible. Car enfin, quand il faudrait que tous les hommes souffrissent tous les tourments imaginables et fissent tout pour en empêcher une seule, si l'on avait un peu de véritable lumière, il n'y aurait pas à hésiter : et cependant il serait facile de remédier à une infinité de ces irrévérences, si on le voulait. Mais cette vie est le temps des humiliations du Fils de Dieu? Il est vrai; c'est bien le temps aussi des scandales, c'est bien le temps du péché; mais malheur à ceux par qui ils arrivent, ou qui ne les empêchent pas! Mais le Fils de Dieu s'est exposé à ces humiliations? Il est vrai; son amour excessif l'a réduit à ces anéantissements : il s'est exposé aux impiétés sacriléges des hérétiques, et tout récemment dans les Etats de Hollande on y a brûlé plusieurs saintes hosties consacrées, par l'ordre même du magistrat : eh! faut-il pour cela ne pas tout faire pour empêcher ces horribles profanations? Il y a des peines canoniques de quarante jours pour une légère négligence *circa tabernaculum;* et cependant ce n'est pas le lieu où repose le corps adorable du Sauveur. A la fête dernière du très-saint Sacrement, un curé de la ville de Paris le portant à la procession, et s'étant laissé tomber, la sainte hostie fut brisée et rompue : cela jeta la consternation dans cette grande ville; l'on y fit des réparations d'honneur à l'adorable Sauveur, et cela avec bien de la justice : c'était pourtant une profanation arrivée d'une manière très-innocente. Après cela ne faut-il pas être dans le dernier aveuglement, de se rendre insensible à une infinité de profanations qui se commettent tous les jours, et par une négligence tout à fait condamnable? Peut-on encore concevoir qu'il faille abandonner le corps d'un Dieu à toutes ces profanations, sous prétexte que l'ordre que l'on donnerait ferait connaître la négligence que les prêtres y apportent? Cela ne se peut comprendre.

J'ai une compilation des conciles généraux et des provinciaux d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, de France, des décrets des Papes, de ce que de grands hommes ont écrit touchant la dignité des archidiacres. Il y en a assez pour faire un traité pour donner au public : si la divine Providence me laissait encore en vie, je pourrais avec son divin secours le donner; mais d'autres matières se présentent qui me pressent davantage. Dans le livre *De la sainteté ecclésiastique*, j'ai fait un chapitre des visiteurs, où j'ai parlé de leurs devoirs et des abus qui se commettent, mais je n'ai rien dit de leurs prérogatives. Plusieurs confondent leur ordre avec leur dignité. Il est certain que les archidiacres n'étaient que les premiers des diacres, et par conséquent inférieurs non-seulement aux curés, mais à tous les prêtres; aussi dans les premiers siècles tous les prêtres les précédaient; mais ce n'est pas l'ordre précisément qui donne la préférence, car autrement un curé dans sa paroisse n'y serait pas plus que ses prêtres, vu qu'il n'a pas d'autre ordre ni d'autre caractère. Quand les archidiacres ont eu un rang qu'ils n'avaient pas, ç'a été à raison de ce qu'ils ont été vicaires des évêques, *vocati*, disent les conciles, *in sollicitudinis partem;* et c'est pourquoi dans le droit canon, qui a plus d'autorité que des écrivains particuliers, il est dit de l'archidiacre : *Vicarius episcopi, major post episcopum*. Présentement dans plusieurs cathédrales, la coutume a dérogé à leur qualité de première dignité, n'étant plus que les secondes ou troisièmes dignités, quoiqu'en plusieurs ils la conservent, comme à Reims, où le grand archidiacre précède le doyen de la cathédrale; au lieu que les grands vicaires n'ont point d'autre rang dans les cathédrales que celui de la dignité qu'ils possèdent d'ailleurs.

Je vous suis obligé de ce que vous m'écrivez des visites de monsieur votre archidiacre; dans l'occasion Dieu en sera glorifié. Rien ne presse que vous preniez la peine de m'envoyer l'un de ses mandements. Il me semble qu'il ne peut pas mieux faire que d'agir doucement. Peut-être qu'il ne donne

pas ses ordonnances par écrit, pour ne pas donner lieu de les disputer présentement; et peut-être que c'est la raison pour laquelle il n'insiste pas tant sur le payement de son droit. Je vous prie de me mander si les fabriques lui donnent quelque chose. Il est certain que le droit de procuration ne se prescrit jamais, et qu'il est toujours dû au visiteur dans la ville épiscopale comme ailleurs, soit qu'il soit payé par les curés et fabriques, soit qu'il soit donné par les uns ou les autres. Mais je pense présentement que M. l'abbé de Fieux ne veut pas peut-être disputer les choses; je sais bien qu'on l'a payé à M. Gaude. Le concile de Trente dit positivement, *assumpto secum notario;* ce qui marque assez que le visiteur doit avoir un greffier ou un ecclésiastique qui lui en serve. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 9 de décembre, dans l'octave de la fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame et le jour de la précieuse mort du saint homme le P. de Mataincourt, fondateur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame.

—

LETTRE CXCI.

AU MÊME.

Bonheur de la vie cachée. Succès des visites de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. L'amour que ce divin Sauveur a eu pour la vie cachée est admirable, et il est difficile à l'homme de comprendre qu'un Dieu qui se fait homme pour enseigner les hommes, demeure trente ans caché et paraisse si peu d'années; et pendant même sa vie conversante, il aimait tellement la solitude, qu'il prenait plaisir à se retirer en des lieux écartés; et lorsqu'il était à Jérusalem il allait d'ordinaire passer la nuit en prières sur la montagne des Oliviers; il menait aussi ses disciples en des lieux déserts, lorsqu'ils revenaient de leur mission. Oh! que bienheureuse est la séparation des créatures! je ne crois pas que l'on puisse expliquer ce bonheur. Je crois, autant qu'il se peut faire dans l'ordre de Dieu, qu'il faut nous en retirer, sans néanmoins manquer aux devoirs envers le prochain où notre état nous engage.

J'ai écrit au bon Père qu'il faut, autant qu'il se pourra faire avec le secours divin, mettre dans l'écrit qu'il doit faire toutes les irrévérences qui se commettent envers le corps adorable de notre divin Maître, et non pas seulement celles qui arrivent en communiant les peuples; en voici encore une, qui est de mettre les grandes hosties avec le croissant dans le ciboire, quand on les conserve, il serait bon de les mettre à part dans quelque autre vaisseau.

La divine Providence nous occupe présentement aux visites des paroisses d'Evreux que nous ne faisons que les dimanches, pour avoir plus de lieu d'évangéliser le royaume de Dieu. Messieurs nos curés de la ville exhortent leurs paroissiens à s'y trouver, et ils en usent avec toute l'honnêteté possible à notre égard: certainement cela se passe d'une manière que la divine Providence y paraît visiblement. Je ne doute point que ce ne soit un effet des intercessions de la bienheureuse Anne de Saint-Barthélemy à qui j'avais recommandé mes visites, lorsque je renouvelai à la grille des religieuses où repose son corps, l'offrande que j'ai faite à l'immaculée Mère de Dieu de l'archidiaconé d'Evreux qui est bien le sien, toutes les religieuses chantant: *Monstra te esse matrem.*

Je vous supplie dans l'occasion de ne rien dire de ce que je vous mande à M. Pryessac; car quelquefois il rapporte les choses d'une manière fâcheuse et qui peut n'avoir pas de bons effets. Je ne dis pas qu'il le fasse par malice. Il est bon aussi que dans l'occasion vous ne disiez pas aux Pères Carmes déchaussés de France que les Carmélites de Flandre m'écrivent.

Vous ne sauriez croire l'accueil charitable que les Pères Carmes de Flandre m'ont fait. Les provinciaux écrivaient à leurs religieuses afin qu'elles me parlassent: on me faisait ouvrir toutes les grilles, et ils en usaient avec moi d'une manière tout à fait obligeante: ils me faisaient faire des exhortations chez eux à leurs novices et aux jeunes étudiants; partout ils me logeaient, ou au moins il ne tenait pas à eux. Il y en a en France à qui cela peut-être ne plairait pas et qui pourraient en écrire, chacun abonde en son sens. En France aussi bien qu'en Flandre, ce sont des congrégations qui glorifient le plus Notre-Seigneur et son immaculée Mère, ayant cependant pour toutes les autres la haute estime qui leur est due. Je suis un pauvre et chétif serviteur très-certainement; il serait à désirer que les religieuses dont vous me parlez qui ne voudraient pas des personnes humiliées, qu'elles en eussent de remplies du pur esprit de Notre-Seigneur et qui marchassent dans les saintes voies d'un entier dégagement de toutes choses; des personnes d'oraison, de pauvreté et de mépris du monde. Présentement l'on dit qu'il faut qu'elles aient de grands biens pour fournir aux dépenses des visites. Aussi les fait-on en carrosse, et on croit pour cela qu'il faut prendre des visiteurs fort accommodés des biens de ce monde. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce samedi 14 février, dans l'octave de la fête du très-saint Cœur de l'admirable Mère de Dieu, et la veille de la fête de saint Aquilin, évêque d'Evreux.

—

LETTRE CXCII.

AU MÊME.

Justification du petit office de l'Immaculée Conception, et de la dévotion de l'esclavage de la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. Les soins qu'il prend de

son Eglise ne permettent pas qu'un Pape qui en est le chef visible condamne, en fait de doctrine, ce que ses prédécesseurs ont approuvé. Il n'est pas vrai que le Pape ait condamné le petit office de l'Immaculée Conception de Notre-Dame; mais il est vrai qu'on a défendu à Rome un livre de prières imprimé dans une ville d'Italie, où ce petit office était, et où il s'était glissé des choses à corriger. On pourrait bien de cette manière défendre la Bible qui serait mal imprimée, et où il se serait glissé des fautes. De plus cette défense n'a point été faite par le Pape, mais par le maître du sacré palais; et feu Monseigneur l'évêque d'Héliopolis, de sainte mémoire, l'ayant mandé de Rome, depuis m'a assuré de vive voix que jamais le Pape, n'en avait rien su. Mais ce qui est invincible en ce sujet, c'est que le Pape l'a approuvé depuis authentiquement à la prière du duc de Savoie, sur le bruit que l'on faisait courir de tous côtés que cet office était condamné; ce qui faisait que plusieurs le faisaient déchirer des livres où il se trouvait.

Il serait à désirer que vous eussiez un excellent livre imprimé à Rouen, intitulé: *Observations sur le Nouveau Testament de Mons* (80). C'est un livre contre M. Arnauld, si fort, qu'il est demeuré sans réponse; et en vérité on n'y peut pas répondre équitablement. A la page 422, il est parlé fortement de cette défense prétendue. Cependant (c'est une chose étrange), sur un faux bruit, que n'ont pas dit et fait les adversaires de l'immaculée Conception, alléguant l'autorité du Saint-Siége? et lorsque le Saint-Siége s'est déclaré véritablement, se soumettent-ils, et ne continuent-ils pas leurs calomnies?

Il est vrai qu'il y a eu un décret de la Congrégation des cardinaux contre la dévotion de l'*Esclavage de l'admirable Mère de Dieu;* mais cette Congrégation s'est expliquée et a donné un autre décret à la requête de feu Mgr l'évêque d'Héliopolis; c'est de lui que je l'ai appris. Je dis qu'il avait été donné à sa requête, car le décret a paru partout, dans lequel il y a plusieurs autres choses qui sont déclarées fausses, que l'on faisait courir en France comme ayant été données à Rome contre plusieurs indulgences des principales confréries; et dans ce décret, la Congrégation dit qu'elle a donné le premier *ad tollendos quosdam abusus.* Ce n'est donc pas la dévotion de l'*Esclavage* qui est précisément condamnée, mais l'abus que plusieurs en faisaient. Or cet abus arrivait même à l'égard de la doctrine parmi le simple peuple. Pour expliquer la chose, il faut savoir que l'*Esclavage* a rapport à une souveraineté, maîtrise ou domination. Si on le prend d'une manière absolue qui regarde une souveraineté indépendante, qui a un entier pouvoir de la vie et de la mort, dans ce sens il n'est dû qu'à Dieu seul. Mais si on le prend dans une dépendance qui a rapport à une domination communiquée, on le peut bien attribuer à la très-sacrée Vierge. Et n'y a-t-il pas des pays où les Chrétiens, créatures de la terre, ont même des esclaves? La sainte Vierge est-elle de moindre condition? Si on ne peut dans aucun sens lui attribuer des esclaves, comment toute l'Eglise l'appelle-t-elle Reine du ciel, *Regina cœli?* Cependant elle l'appelle ainsi; quoique dans un sens absolu cette qualité n'appartienne qu'à Dieu seul, néanmoins on ne laisse pas d'attribuer à Marie cette qualité dans le sens marqué ci-dessus: il faut dire la même chose de l'*Esclavage.*

Il faut donc demeurer d'accord que c'est dans le premier sens que la Congrégation des cardinaux a condamné la dévotion de l'*Esclavage.* Autrement je prie les adversaires de me répondre à l'approbation qu'Urbain VIII a faite de cette dévotion par une bulle à l'établissement de la confrérie de cette dévotion par Alexandre VII, à laquelle il donne de grandes indulgences. Si en toute manière, cette dévotion est à improuver, voilà donc des Papes qui ont donné des bulles pour autoriser une dévotion erronée, et qui ont accordé des indulgences à ceux qui la pratiqueraient. Il y a quelques chapitres dans le livre de l'*Esclavage* que la divine Providence nous a fait donner au public, où par avance et par une conduite de la même Providence, cette matière a été assez éclaircie, je dis, au sujet des approbations qu'on y a données. Si vous aviez le livre, vous pourriez les y voir, et comme elle est répandue par toute la terre et dans les Indes même, d'après l'approbation des Souverains Pontifes, des cardinaux, des évêques, et des plus savants théologiens du siècle, tels que Cornélius a lapide, qui a écrit sur toute l'Ecriture.

Je demande à ces gens-là leur conseil à eux-mêmes, et s'ils veulent que le décret de la Congrégation ne se puisse expliquer, quoique la Congrégation l'ai fait depuis, comme je l'ai dit. A qui nous en rapporterons-nous, ou au décret d'une Congrégation, ou aux bulles des Papes? Que disent-ils à tant d'approbations que de grands évêques ont données? Certainement, ou il faut demeurer d'accord des deux sens dont j'ai parlé qui expliquent la chose, ou il faut rendre ridicules les bulles et les décrets de Rome. Je bénis la divine Providence que vous m'ayez donné sujet de parler de cette matière, car enfin il n'y a rien qu'avec le secours divin nous ne voulions faire, et que nous ne voulions souffrir pour l'honneur de notre bonne maîtresse. Je vous prie dans l'occasion de voir ce livre où il parle de celui que nous avons donné au public, et en quelle manière.

Il est certain qu'il y a de l'opposition aux images de la très-sacrée Vierge que l'on porte publiquement en procession; mais cette opposition est sans un véritable fondement et par un esprit qui ne vient pas de

(80) Ce livre a pour titre: *Observations sur la nouvelle défense de la version française du N. T., imprimé à Mons.* On l'attribue au P. Tellier, Jésuite.

Dieu, et qui est contraire à celui de l'Eglise et au culte des saintes images établi par les conciles généraux. Il y a quelques années que l'archevêque de Malines, ayant assurément un prétexte assez apparent, défendit qu'aux processions où le très-saint Sacrement serait exposé, on y portât l'image de la très-sacrée Vierge, parce que les peuples quittaient le très-saint Sacrement pour suivre ces images; mais l'on s'opposa à sa défense, et la chose étant allée à Rome, il y a été jugé que l'on continuerait à y porter les images de la très-sainte Vierge, avec ordre d'instruire les peuples de ce qu'ils devaient au très-saint Sacrement; et de vrai, ce prétexte allait à faire ôter toutes les images des églises, parce que le très-saint Sacrement y est au grand autel, et que les peuples ont des dévotions à des chapelles particulières. Mais cet inconvénient, de l'honneur dû au très-saint Sacrement, ne se trouve pas dans vos processions. Je vous prie de ne me pas citer au sujet de ce que je vous dis de la Flandre, mais vous pouvez dire la chose, sans nommer de qui vous la savez.

Cependant si notre conduite passe pour une folie, souvenons-nous de ce que dit l'Apôtre (*I Cor.* I, 25, 26), que *ce qui semble folie en Dieu est plus sage que les hommes, et que parmi ceux que Dieu a appelés, il n'y en a pas beaucoup de sages selon la chair, mais qu'il a choisi ceux qui semblent sans esprit dans le monde, afin de confondre les sages. Que nul donc*, s'écrie encore le grand Apôtre (*I Cor.* III, 18, 19), *ne se trompe soi-même : si quelqu'un se croit sage selon le monde, qu'il devienne fou pour être sage, parce que la sagesse de ce monde est folie devant Dieu, l'Ecriture disant : J'arrêterai les sages dans leurs subtilités*; et en un autre endroit : *Dieu a connu les pensées des sages et en a découvert la vanité.* Oh! qu'il est avantageux de pouvoir dire avec le même Apôtre (*I Cor.* IV, 10) : *Nous sommes fous pour l'amour de Jésus-Christ!*

Il est difficile de comprendre comment des catholiques improuvent ce qui est d'un usage universel dans l'Eglise, comme les titres que l'on donne à la glorieuse Vierge; et si on l'appelle *Dame de Bon-Secours, de Consolation, de Pitié*, pourquoi ne l'appellera-t-on pas *Dame de Pureté?* N'y a-t-il pas des églises *de Notre-Dame des Vertus?* et la pureté n'est-elle pas de ce nombre (81)? Je salue, etc., et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 29 de mars, l'avant-veille de la précieuse mort du vénérable P. Moreau, Minime.

LETTRE CXCIII.

AU MÊME.

Il lui annonce un voyage à Rouen. Pureté et sublimité des motifs de Boudon dans ses voyages.

DIEU SEUL.

Monsieur

J'espère partir d'ici jeudi de grand matin, sous la protection de la très-sainte Mère de Dieu, des bons anges et des saints, et en passant prêcher Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié à Louviers, en la vêture de l'une des filles de M. de Berville, et à la profession de l'autre aux filles de Sainte-Elisabeth, pour me rendre à Rouen le lendemain vendredi, où j'espère arriver assez à temps pour avoir le bien d'y dîner avec vous, et vous donner lieu de nourrir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'un de ses plus indignes membres, et apparemment même de le loger chez vous, et de l'avoir pour hôte en ma chétive personne. *Christus omnia in omnibus* (82). Ah! que ce soit lui qui fasse le voyage de Rouen en moi et par moi, qu'il y prêche, qu'il y parle, qu'il y converse, qu'il y soit retiré, qu'il y fasse tout en toutes choses, et que la créature n'y ait point de part. Je consacre ce voyage à ses divins voyages, et toutes les actions qui s'y feront à ses divines actions, toutes les peines à ses adorables peines; tout en lui seul et par lui seul. Cependant si j'ai le bien de loger chez vous, ce sera sans vous être à charge, car la divine Providence nous donne le moyen de prendre quelques mesures là-dessus. Je salue votre saint ange, etc.

A Evreux, ce mardi 7 d'avril, jour de la précieuse mort du bienheureux Herman-Joseph, le grand favori de la Mère de Dieu.

LETTRE CXCIV.

AU MÊME.

Il est de l'honneur et du devoir d'un pasteur du second ordre d'être soumis à l'autorite de l'évêque

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je ne fais que recevoir votre dernière lettre aujourd'hui, et j'y fais réponse le même jour. Vous pouvez prêcher le jour de l'exaltation de la Sainte-Croix; mais il me semble que vous aurez assez de peine à vous excuser à l'égard des autres personnes qui vous ont prié, et en particulier envers M. le curé de Saint-Sauveur; et puis, en vérité, autant que vous pourrez ne vous pas beaucoup engager, ce sera le mieux pour votre spirituel et pour votre temporel. Une personne qui a une poitrine faible, s'accable bien vite, quand elle s'engage facilement à parler dans une grande ville où les occasions sont fréquentes et en grand nombre, et votre faiblesse de poitrine est une très-légitime excuse, et même une excuse nécessaire. Je ne croirais nullement que vous pussiez penser

(81) Cette lettre n'est pas finie, la deuxième feuille a été perdue.

(82) *Jésus-Christ tout en tous.* (*Col.* III, 2.)

à la cure de Sainte-Croix, si ce n'était la pension que vous faites, et votre peu de revenu : il me semble que cela pourrait vous donner lieu d'en parler ou écrire à M. Fermanel, lui marquant ces raisons, car autrement vous mal édifieriez.

Mlle de Bouillon est partie pour Paris et y est allée droit et en un jour.

Si j'étais à votre place, je ne donnerais pas la bénédiction à haute voix à la fin de la messe ; car c'est contre la rubrique.

J'ai bien ouï parler de votre ancien prédécesseur, dont vous dites qu'il était grandement curé. En vérité, un pasteur qui est *grandement curé* selon l'esprit de Dieu, qui ne repose que sur l'humble de cœur, est un sujet de consolation aux saints anges. Celui qui est *grandement curé* selon l'esprit de l'homme, qui dans sa corruption s'élève toujours trop, est exposé aux illusions du malin esprit, et est rejeté de Dieu. Or celui-là s'élève trop, qui n'est pas dans une obéissance entière à son évêque à qui il l'a promise en face de toute l'Eglise, et qui s'attribue des pouvoirs qui ne sont pas conformes à ses ordres, et des honneurs contre les rubriques et règles de l'Eglise.

Mes sentiments propres me sont en horreur, et je rejette de tout mon cœur toute ma propre lumière; et je ne sais personne sur la terre dont je n'estime plus les lumières que les miennes propres; car, comme je me vois au-dessous de toutes les créatures, et plus misérable qu'aucune qui soit au monde, je me défie davantage de moi-même. Ainsi je serais fâché que vous vous arrêtassiez à mes lumières; aussi ce n'est nullement mon dessein de les proposer pour être suivies. Mais je crois qu'en matière de cérémonies de l'Eglise, un curé n'en peut pas introduire de particulières, parce que c'est le sentiment des Souverains Pontifes et des évêques, et l'usage de toute la terre ; et vous ne me montrerez point dans aucun diocèse autre personne que l'évêque ou quelqu'autre par son ordre qui en établisse de légitimes.

Quant aux pensées de ceux qui estiment qu'il est à propos de se faire considérer par quelque éclat qui ne soit pas contre les rubriques et l'usage du diocèse, et qui soit dans l'ordre, c'est une autre chose. Pour moi, sans m'arrêter à aucune propre lumière, je vous dis ce que je puis remarquer dans la doctrine de l'Evangile, dans les exemples de Jésus-Christ et dans la pratique des saints, dont la vie ne nous fait rien voir de plus commun que des personnes qui ne respirent qu'humiliations et abjections, et dont les industries sont admirables pour se procurer des confusions; et je vois que ces âmes pleines de l'esprit de Dieu et vides de l'esprit propre, ont fait de grandes choses pour l'honneur de Dieu et de l'Eglise, et que quand il a été question de soutenir l'honneur véritable et la liberté de l'état ecclésiastique, ces gens-là se sont rendus redoutables : mais ils ont soutenu l'honneur de l'Eglise en s'humiliant eux-mêmes continuellement, par une grande pauvreté et un dénûment entier de l'état mondain. On demande au Fils de Dieu (*Matth.* XVIII, 1) *qui est le plus grand dans le royaume des cieux ?* A cette demande (et il parle cependant aux princes de l'Eglise, à ses apôtres), il propose un enfant, et dit *que celui qui sera humble comme cet enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux.* Pour ce que vous me mandez de l'éclat des curés de Rouen, sans vous appliquer ce que je vais dire, mais à la proposition qui en est faite, certainement elle prêterait à rire à bien des personnes sages, si on la leur disait. Et pour parler chrétiennement et doucement, ce que l'on en peut dire, c'est que ces pensées viennent d'une vanité extrême. Je ne crois pas que Mgr l'archevêque voulût parler de la sorte, quoique dans la vérité il soit le premier prélat de la province, puisque tous les autres évêques sont ses suffragants et dépendent de lui en bien des choses. Mais, mon cher monsieur, un curé de Bayeux, de Caen, d'Evreux, ne reconnaîtra en rien votre primatie, qui certainement est imaginaire ; et tous les autres curés n'ont point la moindre dépendance de vous, pour quoi que ce soit au monde. Quand vous serez dans votre cure, vous y serez le premier à leur égard ; quand ils seront dans les leurs, ils y seront les premiers au vôtre. Au reste, c'est une plaisante vanité de dire que vous êtes les curés de trois cours souveraines. Quand vous voudrez un peu prendre garde à cette façon de parler, vous verrez qu'elle est inusitée. Mais il est vrai qu'il y a dans vos cures les personnes qui composent ces cours. Or, être curé des particuliers de ces cours ou des cours souveraines sont des choses différentes. Mais je laisse cela à part pour vous dire que vous avez cela de commun avec toutes les villes de France où il y a des cours souveraines ; mais vous n'avez pas l'éclat d'être curés du roi, des princes et de toute la cour, comme à Paris ou à Saint-Germain, Versailles ; vous n'avez pas bien d'autres choses qu'ont MM. les curés de Paris.

Pour la dépendance de tous supérieurs de religion, il n'y a point de curé au monde où il y ait des religieux, qui ne la puisse prétendre aussi bien que vous, car je n'ai pas encore ouï dire que le Pape les ait mis dans quelque dépendance plus particulière à l'égard de vous autres messieurs les curés de Rouen. Mais ces supérieurs prétendent même ne pas dépendre des évêques : pour vous le céder en fait de civilité, c'est bien ma petite pensée, mais vous savez que j'ai vu les plus habiles d'entre eux soutenir fortement qu'ils ne sont pas moins que vous, ainsi ce n'est pas une affaire décidée. Pour ce qui regarde votre exemption du chapitre, vous avez cela de commun avec tous les curés du royaume selon le droit commun d'à présent ; s'il y a quelque dépendance parmi quelques-uns comme à Evreux à l'égard des processions, c'est une chose qui est particulière. Cependant vous n'êtes pas exempts du chapitre, car à même temps que votre prélat est mort,

c'est le chapitre qui vous donne des grands vicaires et un official, vous en dépendez et vous en êtes justiciables. Je n'ai pu lire ce que vous dites que vous êtes à l'égard des chanoines, mais je puis dire que depuis que l'Église est Église, les cathédrales ont toujours été les mères et les maîtresses de toutes les autres églises. Feu Mgr votre prélat parle de sa cathédrale de cette sorte dans plusieurs de ses règlements que j'ai vus, et je ne sache pas que personne ait contesté ces qualités, et vous ne trouverez pas même dans l'histoire que les curés l'aient jamais disputé pour le rang aux chanoines des cathédrales; je ne dis pas dans le particulier, où il y a des esprits qui entreprennent tout, mais je dis dans les assemblées ecclésiastiques; ce que vous avez de particulier dans les processions générales de Rouen, est que non-seulement vous le cédez aux chanoines de la cathédrale, mais aux moines de Saint-Ouen, et à plusieurs autres communautés : or nos curés d'Evreux ne l'ont pas encore voulu faire à l'égard des moines de Saint-Taurin. Il est vrai que selon quelque chose un curé est plus qu'un chanoine d'une cathédrale, parce qu'il est dans la droite ligne de la hiérarchie, et le chanoine n'y est pas; je dis dans la droite ligne, car je sais bien qu'il est dans la hiérarchie; en cela vous êtes plus aussi que les cardinaux, comme le moindre sous-diacre et diacre sont plus à raison de leur caractère, que n'est pas un cardinal à simple tonsure. Cependant je ne pense pas, quelque éclat que vous pensiez avoir, que vous éleviez les curés de Rouen au-dessus des cardinaux, quoiqu'ils soient quelque chose de plus, *secundum quid*. On dit encore que vous êtes de droit divin, on n'en demeure pas d'accord; pour moi c'est ma petite pensée avec la faculté de Paris, mais tout prêtre est de droit divin incontestablement, et tout diacre, et ce droit divin donne l'élévation conforme à l'état où l'on est, et au degré, et rien davantage. Ceux qui ne sont pas dans la droite ligne de la hiérarchie, sont compris, selon le sentiment des saints docteurs, sous ces paroles de l'Apôtre, *opitulationes, gubernationes;* or, ce qui donne rang dans l'Église, est la juridiction que vous n'avez pas pour l'extérieur, ne pouvant donner aucune sentence juridique. Dans tout le droit ecclésiastique, il n'y a pas un seul titre sous lequel vous soyez, vous ne faites point de corps dans l'état ecclésiastique, et il y a quelque temps que plusieurs de MM. les curés de Paris étant venus trouver le roi au sujet de feu Mgr l'archevêque de Paris pour le supplier de le protéger contre un seigneur de marque, le roi fut si surpris de les voir plusieurs ensemble, qu'étant découvert, il mit aussitôt son chapeau, et l'enfonçant, il dit d'une manière fière, ce qui n'est pas son ordinaire :« Vous ne faites pas corps.» Ces messieurs ne manquèrent pas aussitôt de dire qu'ils ne le prétendaient pas; mais qu'ils étaient venus simplement pour saluer Sa Majesté au sujet de leur archevêque. Tout récemment quelques curés de votre diocèse étant allés pour poursuivre les affaires qui regardaient la généralité des curés sur des vexations qu'on leur faisait, la cour les a voulu entreprendre sur ce qu'ils s'étaient présentés d'eux-mêmes. Un de nos curés a obtenu plusieurs arrêts favorables, parce qu'il s'est présenté autorisé de Monseigneur, et par les agents du clergé. Vous ne pouvez pas faire aucune assemblée que par la permission ou tolérance de Mgr l'archevêque, et cela vous est défendu par les édits des rois. Pour ces déférences dont vous parlez, elles ne sont pas telles que vous pensez; j'ai connu des messieurs les curés de Rouen et plusieurs, et entre autres celui de Saint-Patrice qui est mort, qui le portait bien haut, que j'ai vu outré de douleur de l'abjection que des personnes considérables de Rouen lui avaient fait porter. Ce n'est pas dans une seule occasion que cela s'est trouvé, j'en sais plusieurs de ma connaissance.

Cela n'arrive pas ordinairement, il est vrai; mais après tout vous n'avez pas à Rouen les princes du sang comme à Paris, et bien davantage souvent Monsieur le frère du roi va voir des communautés, et les autres princes du sang, et vous entendrez peu dire que ces personnes aillent à un presbytère. Monsieur étant allé voir Mgr l'archevêque de Paris ces jours derniers au sujet de la mort de son neveu, cela a paru tout à fait considérable, et cependant plusieurs fois l'année on le voit en des communautés religieuses. J'ai vu de ma connaissance des premières personnes du royaume passer par Rouen et venir aux Jésuites, je ne crois pas que l'on entende dire que ces gens aillent rendre visite à un curé de Rouen; s'il arrive que quelque princesse pieuse le fasse, c'est quand elle demeure quelque temps dans le lieu; et pour ce qui regarde les présidents conseillers, et personnes semblables, tous ces gens-là, je dis la plupart, vont ordinairement en plus grand nombre, par exemple, voir un recteur des Jésuites, que la plupart des curés. Si quelque curé est plus visité que les autres, cela est donné à son mérite personnel, mais souvent les religieux l'emportent. Dans Paris on aura de la peine à trouver une personne plus visitée par les premiers du royaume que le P. César, et dans Rouen quel éclat n'a pas eu le P. Barré! Les simples religieux font bruit et éclat dans les provinces étrangères, comme je l'ai vu, et dans des lieux où l'on ne connaît pas même le nom d'aucun de messieurs les curés de Rouen. Plusieurs de messieurs les curés de Rouen ont demandé avis au P. Barré, je ne sais pas un religieux qui en demande à aucun de ces messieurs. Feu M. le premier président de Rouen, le premier donc de toutes ces cours, à la mort voulut se confesser à un curé de village, et non pas à son curé de Rouen, ni à aucun autre de la ville. Saint Charles Borromée et saint François de Sales prenaient avis de direction de Jésuites simples religieux, quoique l'un fût cardinal-archevêque, et l'autre évêque, et se sont faits saints avec la grâce de Dieu; les Papes en prennent bien avis souvent. Voilà

qu'insensiblement je me suis beaucoup étendu, mais je vous prie de considérer que tout ce que je vous dis n'est point propre lumière, mais des choses reçues par l'usage de l'Eglise, ou des histoires de fait dont je suis assuré; j'ai cru devoir un peu vous parler au sujet de la qualité de curé, que j'honore de tout mon cœur. Mais il me semble qu'un chacun doit demeurer dans son degré selon l'ordre de l'Eglise. Vous voyez bien que Notre-Seigneur et sa sainte Mère ne seraient pas glorifiés, si vous alliez dire que je vous écrivisse ces choses, car ce serait assez pour me faire passer pour opposé aux curés, ce qui n'est pas vrai, et j'en suis bien éloigné. Mais je désire que les évêques et leurs officiers, comme les archidiacres, je désire que les curés, qu'un chacun demeure comme l'Eglise, et par suite Dieu le demande d'eux. Heureux celui qui peut dire : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei ; neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me* (83).

Pour votre vicaire, je crois que comme c'est une innovation récente, vous pouvez remettre les choses comme elles étaient, et que lui en faisant voir la raison, il n'aura pas un sujet juste de se plaindre.

Je salue votre bon ange, et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis avec respect, etc.

A Evreux, le jour de la fête de l'Invention de saint Taurin, apôtre d'Evreux, le 5 septembre.

LETTRE CXCV.

AU MÊME.

Il répond à quelques difficultés sur les religieux qui vont confesser les malades dans les paroisses; sur la préséance des curés de ville et sur l'assistance à la messe du dimanche dans les cathédrales.

DIEU SEUL.

Monsieur,

J'ai cru pour ce qui regarde les difficultés de la demeure de monsieur votre frère, que ces autres messieurs que vous avez consultés auraient sur cela plus de véritables lumières que moi; ainsi je vous ai envoyé à eux, et même je l'ai dû faire. Je vous puis dire de plus avec grande sincérité, que j'aime mieux que l'on suive plutôt les sentiments des autres que les miens : autrement je me tromperais moi-même, car la lumière que j'ai me fait bien voir que je n'en ai guère. Mais laissant cela à part pour le sujet dont il s'agit, il me semble que M. de Touvans est bien propre à vous déterminer.

Si madame votre mère ne pouvait pas vivre sans votre secours, sans doute qu'il lui faudrait donner; les choses n'en sont pas là, et puis cela même ne devrait pas vous engager à monsieur votre frère.

Je n'ai pas pensé à vous dire qu'un supérieur de religion doit, dans les compagnies, avoir place au-dessous d'un curé; je crois qu'il vous doit céder la première place; les religieux mêmes à qui j'ai ouï dire qu'ils n'étaient pas moins, n'en allaient pas là.

Il est vrai qu'il ne faut pas tirer conséquence des honneurs que l'on rend aux personnes pour le rang qu'elles doivent tenir, car souvent le mérite des gens attire ces honneurs, et c'est ce que l'on voit tous les jours. Les curés qui ont déshonoré leur ministère, se sont rendus méprisables; ceux qui l'exercent avec édification et grande édification, se font fort considérer, et dans des occasions assurément au-dessus de leur rang, aussi bien que les religieux. Pour ce qui regarde les chanoines dans leur particulier, c'est une chose spéciale que la difficulté que vous aviez dans votre paroisse, et je pense que vous pouvez suivre l'usage.

Je crois que les religieux devraient de bonne foi, ordinairement parlant, aller rendre visite aux pasteurs avant que de confesser les malades, pour s'entretenir avec eux des moyens de les bien secourir, et pour apprendre d'eux toutes les difficultés qui peuvent se rencontrer. Pour l'obligation étroite et pour pouvoir confesser validement, cela n'est pas, car les Souverains Pontifes l'ont déclaré ; mais ils ont obligation de rendre témoignage aux pasteurs comme ils les ont confessés. Je sais bien que les curés leur disputent ce privilége; je sais qu'il y a des supérieurs qui ne l'agréent pas : mais ma petite pensée est qu'il fait bon obéir au Pape. Je ne puis dire, ni vouloir autre chose; car en vérité j'estime même comme une grâce inestimable, le dessein qu'il plaît à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère me donner d'une entière soumission au Saint-Siége. Cela ne détruit point la charge de curé, de reconnaître le Souverain Pontife encore plus curé de sa paroisse qu'on ne l'est soi-même. Il lui a été dit sans réserve, dit saint Bernard : *Pasce oves meas, « paissez mes brebis* (*Joan.* XXI, 17), » et non-seulement d'une province ou d'un royaume, mais de tout le monde, et partout il peut déléguer. Il ne vous ôte pas pour cela votre pouvoir, qui vous reste tout entier; mais il donne la liberté aux âmes de se servir d'autres pour la confession, quand elles le désirent, quand elles sont autorisées par lui. Les Papes n'ont pas accordé cette liberté sans de grands sujets.

Pour ce qui regarde la préséance des curés d'une grande ville ou d'une métropolitaine sur les autres curés, souvent il y a quelque bienséance d'avoir plus de considération pour les premiers ; mais très-souvent c'est le mérite ou l'âge qui l'emporte. Dans l'expérience que j'ai pour la pratique de ces choses, me rencontrant en différentes provinces, je crois ordinairement que cela sert de règle. Un curé d'âge et de mérite passera

(83) *Seigneur, mon cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et mes yeux ne se sont point élevés. Je n'ai point marché d'une manière pompeuse et élevée au-dessus de moi.* (*Psal.* CXXX, 1, 2.)

devant un curé jeune d'une grande ville. Il est vrai que toutes choses égales on donne le premier rang à ceux des grandes villes, mais à cela il n'y a pas précisément d'obligation.

Il y a des curés de village qui sont aussi curés de personnes très-illustres et très-relevées, comme des ducs et autres personnes semblables; quelquefois des princes qui ont des maisons de campagne où ils passent quelque temps. Un curé de Rouen ne le céderait pas pour cela au curé de Trie. Quand feu M. et Mme de Longueville ont demeuré à Sainte-Croix-Saint-Ouen, M. le curé de Sainte-Croix n'en avait rien par-dessus les autres curés de la ville

Il y a bien des occasions où il faut passer légèrement sur les choses, et cela est de la prudence. Je sais que l'un de messieurs les grands vicaires de Rouen se trouvant à table dans un lieu où une personne laïque et qui ne pouvait pas lui disputer la préséance, n'étant pas du parlement, sans aucune civilité s'était mise à la première place, et M. le grand vicaire dissimulant la chose et lui cédant fort civilement, cela fut fort approuvé, et l'autre ne donna pas grande estime de son procédé.

Comme la cathédrale ne fait aucune instruction, on doit aller à sa paroisse les entendre; mais il ne faut pas si précisément dire qu'il y a grand péché si l'on y manquait de trois dimanches l'un, à moins qu'il n'y eût du mépris ou nécessité de se faire instruire : seulement on doit bien l'y exhorter.

Je penserais qu'il servît plus pour la gloire de Dieu que vous différassiez à prier la personne dont vous me parlez pour prêcher à votre fête, à une autre année, et de ne pas le faire non plus vous-même; vous trouverez assez de gens qui le feront.

Je vous prie toujours de ne point dire à personne ce que je vous mande, au moins que ce soit moi, touchant les livres et religieux; cela n'aurait pas un bon effet, et cependant par la miséricorde de Dieu, je n'y ai point d'autre intérêt que sa gloire.

Je suis, etc.

Le concile de Trente fulmine anathème contre ceux qui diraient que les évêques ne peuvent pas se réserver des péchés pour l'absolution : ainsi c'est une doctrine catholique que le Pape et les évêques le peuvent, et c'est même la pratique universelle de l'Eglise. Or, par cette réserve, ils ôtent aux curés le pouvoir d'absoudre de ces péchés, à l'égard de leurs paroissiens, ce qui est une marque manifeste qu'ils dépendent encore plus d'eux que des curés, et à l'égard même du for intérieur. Cela n'empêche pas que les curés ne soient de droit divin pasteurs; mais le Pape et les évêques le sont aussi, et d'une manière plus certaine, et avec une juridiction plus étendue. Or cette réserve est commune; et les évêques commettent, s'ils veulent, un simple prêtre habitué pour en absoudre. Si cela ne détruit pas l'office de curé, comme il est vrai que cela ne le détruit aucunement, à plus forte raison la liberté qu'on laisse de se confesser aux religieux; car, par cette liberté, on n'ôte aux curés aucun pouvoir d'absoudre à l'égard d'aucuns péchés, ce qui se fait par la réserve des cas.

A Evreux, ce samedi, jour consacré à la sainte Mère de Dieu, 27 d'octobre.

LETTRE CXCVI.

AU MÊME

Pluralité des bénéfices. Rang des archidiacres dans le synode. Boudon prêché publiquement durant tout un carême. Ecrits de Mgr l'évêque de Belley contre les réguliers; observations à ce sujet.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Son aimable et divine providence nous serve toujours de mère. O la bonne et fidèle mère! qui s'est jamais confié en ses soins et n'en a pas expérimenté des secours admirables? Que ce soit, Monsieur, le centre où vous vous reposiez parmi les différentes pensées qui vous agitent, touchant ce que Dieu tout bon et tout miséricordieux demande de vous. Demeurez-y abandonné sans la moindre petite réserve, pour tout faire ou ne rien faire, selon qu'il lui plaira disposer de vous. Cet abandon sans réserve sera suivi des moyens qu'elle vous mettra entre les mains pour l'exécution de ses ordres; et il demande que ceux qu'elle vous donnera vous suffisent.

Je bénis la même divine Providence de ce qu'elle vous a fait lire ce que le saint homme Denis le Chartreux a écrit touchant la pluralité des bénéfices. Toujours est-il certain que l'accumulation des bénéfices est bien éloignée de l'esprit de pauvreté et de dénûment que le saint Evangile nous enseigne, quoi qu'il en soit des dispenses, et que c'est une chose bien lamentable que ceux qui dans l'Eglise doivent être la lumière pour éclairer les fidèles dans les voies du dégagement, leur servent de scandale pour n'y pas marcher. Oh! qu'il fait bon vivre pauvre, et meilleur encore d'y mourir!

Je vous remercie de l'éclaircissement que vous m'avez donné touchant les rangs que gardent MM. les grands vicaires et archidiacres dans le synode métropolitain; il est plus que suffisant. Dans le synode d'Evreux M. l'official a une place particulière, au milieu de la place, devant le lieu éminent où est assis l'évêque, et à ses côtés sont les députés du chapitre d'une part, et de l'autre, les archidiacres et les grands vicaires; dans la cérémonie du matin, il n'y garde aucun rang, et comme c'est le grand archidiacre qui y sert de prêtre assistant, il y est le premier.

Mais pour répondre à la peine que vous avez, comme la débonnaireté incomparable de saint François de Sales pouvait s'accorder avec le style satirique de l'illustre prélat de

Belley, il faut savoir, Monsieur, que ce grand évêque a survécu à saint François de Sales à peu près trente années, et que c'est durant ces années qu'il a écrit de ce style; car je ne pense pas qu'il eût encore écrit rien contre les religieux avant le décès glorieux de cet admirable saint, ou, s'il avait écrit quelque chose, ç'a été très-peu. Je sais toujours que Mgr de Belley disait que le saint ne lui avait pas conseillé d'écrire; mais que l'ayant perdu, il l'avait fait. Ce bon saint l'écoutait paisiblement, à sa manière ordinaire, au sujet des plaintes qu'il faisait contre les défauts des religieux et sur ce qu'ils l'avaient insulté; et après avoir donné lieu à ce prélat de se décharger, il lui disait : « Cependant si j'étais en votre place, je ne ferais point de bruit; » et, en effet, c'était sa grande maxime de souffrir sans se défendre, à l'imitation du Pontife de nos âmes, maxime qu'il a pratiquée avec une fidélité inviolable. « O certes! s'écriait-il, on a fait le procès à notre bon Sauveur bien injustement, et en a-t-il appelé? »

Peut-être vous l'ai-je déjà dit, dans le temps que l'on publiait les libelles de toutes parts contre nous, j'eus à l'esprit quantité de raisons assez fortes pour me défendre, et je doute fort que le démon ne s'y mêlât pour m'obliger à me justifier. Mon Dieu! Monsieur, que j'estime la grâce précieuse qui m'en a empêché! je la regarde comme l'une des plus grandes que j'ai reçues de la divine Providence, ma bonne mère.

Pendant ce temps elle me fit encore une grâce inestimable, qui est d'être prêché publiquement durant tout un avent et un carême, et en ma présence durant le carême; c'était un religieux qui pensait rendre gloire à Dieu. Après les déclamations qu'il avait faites, avec une force très-vive, d'un zèle ardent contre moi, je dînais tous les jours avec lui dans une grande paix, et sans lui rien dire. Cela toucha notre prélat; et en ayant parlé au religieux, celui-ci répondit que c'est que je n'avais rien à répondre. Là-dessus le bon prélat me témoigna que j'eusse à lui dire mes raisons, car il y avait longtemps que bien des personnes me décriaient auprès de lui : et notre bon Sauveur, à la faveur de son immaculée Mère (car j'ai sujet d'attribuer la chose à sa faveur), me faisait la grâce de ne rien dire au prélat pour ma défense. Il fallut donc lui écrire quelques raisons, l'ayant souhaité; mais, dès les premières lignes, je lui demandais le secret; ce n'était donc pas pour m'en servir à l'égard du public. Il en fut content, mais cela ne dura guère, la divine Providence continuant sur son pauvre esclave ses immenses miséricordes. Dans cet écrit secret, je fus obligé de lui marquer que plusieurs avaient été mal édifiés des déclamations publiques du bon Père. Si le prélat a montré cet écrit, comme il l'a fait, ç'a bien été contre mon intention; mais voici ce qui me fait dire ces choses : c'est ce que le prélat s'avisa de m'obliger encore d'écrire au religieux, après en avoir été traité comme je l'avais été, pour lui demander pardon. Notre bon Sauveur, à la faveur de son immaculée Mère, me fit encore la grâce de le faire. Je lui demandai donc pardon en des termes assez humiliants, et il me dit dans sa réponse que son ordre faisait profession de combattre les hypocrites. Voilà le compliment que j'en reçus. Monsieur, que tout cela vaut bien mieux que toutes les défenses! Il est vrai que j'avais encore marqué dans cet écrit secret que ce bon Père était accoutumé à ces manières, à en juger par ce qu'il avait dit lui-même hautement dans une conversation publique, racontant qu'il avait prêché contre un évêque, en sa présence même, à ce que je crois, et contre un évêque qui lui avait donné la chaire de sa cathédrale. Qu'à jamais la très-sainte et suradorable Trinité soit seule glorifiée de toutes choses! Après tout, je vous déclare ingénument que je ne vois aucun sujet de me plaindre de personne; mes infidélités à Dieu en méritent infiniment davantage.

Le grand évêque de Belley, (car il a été grand assurément devant Dieu et les hommes, et particulièrement dans l'amour de la pauvreté qui a été presque sans exemple au moins dans les derniers temps); ce grand évêque, dis-je, a cru qu'il y allait de l'honneur de Dieu et de l'Église de soutenir l'épiscopat qui, à ce qu'il lui paraissait, était blessé par quelques réguliers. Cette vue l'obligea d'écrire, et peut-être quelquefois un peu trop; et les religieux de leur côté, ont écrit des volumes entiers contre lui, que j'ai lus étant encore séculier; ce qui donna lieu aux hérétiques de faire un traité à ce sujet, intitulé : *L'entremangerie des papistes.* Cependant le bon prélat a écrit depuis des choses très-avantageuses aux réguliers et en faveur même de leurs priviléges; et à ce sujet, il a écrit que les combattre c'est s'attaquer au Saint-Siége et se heurter à la pierre contre laquelle on se brisera. Il en a fait un traité entier; je crois vous l'avoir déjà mandé. A la fin de sa vie il criait publiquement dans les chaires, et on voyait qu'il le faisait exprès : *Aimez les Ignatiens, les Franciscains, les Dominicains*, et ainsi des autres religieux. A la mort, il envoya exprès se recommander à leurs prières, pour marquer qu'il mourait leur ami et dans leur union.

Enfin, voici le temps que la divine Providence me fait aller chercher nos frères dans les campagnes, par les visites des paroisses durant le carême. Je les recommande à vos saints sacrifices. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 26 de janvier, la veille de la fête de saint Jean Chrysostome.

LETTRE CXCVII.

AU MÊME.

Aveuglement des riches sur l'obligation de faire l'aumône. Bel exemple de charité d'une supérieure de religieuses.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le

Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette sainte union que je vous remercie, autant que je le peux faire, de tous les soins que vous prenez pour l'intérêt de Dieu dans l'approbation des livres que la divine Providence nous fait donner au public pour sa divine gloire. Il faut avoir patience; je l'ai écrit au P. Jacques qui m'avait adressé une lettre par un religieux de son ordre que je n'ai pas vu. Le P. prieur d'Evreux s'est chargé de lui faire tenir ma lettre, je ne sais s'il l'aura reçue.

Les pauvres périssent de faim à Evreux; et certainement il est difficile dans ces besoins (je ne parle pas plus d'Evreux que des autres lieux), que les riches soient en état de salut, eux qui ont tant de choses superflues, dans leur train, dans leurs meubles, dans l'argent qu'ils dépensent; et ce qui est terrible, plusieurs ne laissent pas de jouer, et quelquefois gros jeu. Ils ne pensent guère au grand commandement: *Mandatum magnum in lege. Diliges Dominum Deum tuum.. et proximum tuum sicut teipsum* (84): peu même pensent à s'en accuser dans le sacrement de confession. C'est l'un des plus grands crimes et des plus cruels, que souvent même on ne voit pas, par un aveuglement volontaire: c'est le crime quelquefois même des gens de bien, et quelquefois des communautés mêmes. Avant que je partisse de Paris, la supérieure des religieuses hospitalières de Saint-Gervais me dit qu'elle venait d'emprunter cinq mille livres pour les pauvres, ce qu'elle avait déjà fait autrefois; et elle avait retranché de sa nourriture et de celle de sa communauté, par exemple, ne faisant plus acheter de poisson pour les jours maigres, où l'on pouvait manger des œufs.

Cependant je ne pense pas que vous deviez vendre vos livres, car, d'un côté, ils vous sont nécessaires, et, d'autre part, l'argent qui en proviendrait ne ferait pas grand' chose pour soulager la misère publique. Si, à la vérité, il en arrivait de grands effets, je crois qu'il le faudrait faire; mais, le tout considéré, il me semble que vous ne le devez pas. Si les riches faisaient ce qu'ils doivent, les pauvres seraient secourus; ils en rendront un compte épouvantable. Oh! qu'il y en a qui sont de véritables homicides aux yeux de Dieu!

J'espère avec le secours de la divine Providence, ma bonne mère en toutes choses, et sous la protection de l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean l'évangéliste, de tous les bons anges et saints, être à Evreux par intervalle durant ce carême, réservant ma partie des visites que j'ai coutume de faire après Pâques.

Je vous remercie de la neuvaine pour l'intérêt de Dieu seul. C'est la seule dévotion de tout le paradis durant toute l'éternité, dans laquelle Dieu seul fera *toutes choses en tous* (*I Cor.* xv, 28); et c'est ce qui fait le bonheur du paradis, comme le propre intérêt est la source de tous les maux de la terre.

C'est une étrange et effroyable politique que d'empêcher d'avoir recours à Dieu par des prières publiques et des pénitences. Cependant plus que jamais, *Totus mundus in maligno positus est.* On ne connaît point Dieu. J'offrirai mes chétives prières pour la personne dont vous me parlez.

Je ne manquerai pas de dire à Mme de Rouves qu'elle cherche des occasions pour vous renvoyer la Vie du B. Jean de la Croix. Il plaît à notre bon Sauveur et à son immaculée Mère Vierge de continuer leur bénédiction miséricordieuse sur celle que j'ai donnée au public sous leur protection. Je viens de recevoir des lettres d'Anvers, par lesquelles on me mande que M. l'official du lieu, personnage d'un singulier mérite, en achète pour donner, et qu'on les lit avec bénédiction, aussi bien que le livre *De la sainteté ecclésiastique*. Je n'en ai point encore; si la divine Providence m'en fait tenir, je vous en enverrai un, comme je vous l'ai promis avec son divin secours, et vous le ferez voir à Rouen à de bonnes âmes. J'ai laissé à Paris un livre *De la dévotion à la très-sainte Trinité*, qui est la fin de toutes choses, et par son infinie miséricorde mon occupation intérieure présentement. Je crois qu'on l'imprime; il a été approuvé à Paris. Je prierai de grande volonté, avec la grâce de Notre-Seigneur, pour Mme de la Villette. Oh! quelle est heureuse d'être bien affligée! *Ce sont les afflictions de la terre dont on fait état dans le ciel*, dit le B. Jean de la Croix, apparaissant après sa mort. Apparemment vous pourrez voir notre prélat à Rouen, ce carême, pour ses procès, car l'on me dit que MM. les chanoines sont résolus de les poursuivre fortement, et il m'a dit qu'il irait droit de Paris à Rouen pour ce sujet, s'il y était obligé.

Je salue votre bon ange, etc

A Evreux, ce 20 février, le lendemain de la précieuse mort du la vénérable sœur Catherine de Jésus, Carmélite

—

LETTRE CXCVIII.

AU MÊME

Confiance de M. Boudon en la Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je dis ces divines paroles avec une douceur bien grande, et il est doux pour moi de les répéter. En vérité, Dieu seul est tout mon appui dans l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

J'espère que sa divine providence me fera partir le 5 d'avril (les mardis sont des jours que je destine particulièrement à l'honorer comme ma bonne et toujours très-fidèle mère), pour revenir coucher à Evreux le 14

(84) *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu... et votre prochain comme vous-même.* (*Matth.* xxii, 37.)

d'avril, six jours de suite faisant des visites proches, et pour retourner, avec son divin secours, jusqu'au 6 de mai, fête de saint Jean l'évangéliste. Aimez ce saint; je voudrais crier partout à sa dévotion. Je lui ai été appliqué d'une manière bien singulière dès ma jeunesse, avec des attraits que j'aurais peine à expliquer. Je finirai mes visites par la visite de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours: *Qui confidunt in Domino sicut mons Sion; non commovebitur in æternum qui habitat in Jerusalem. Montes in circuitu ejus* (85). Ces montagnes qui environnent celui qui a mis toute sa confiance au Seigneur, sont les bons anges et les saints, mais tout particulièrement la reine des anges et des saints. *Mons domus Domini in vertice montium* (85*). *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi* (86). C'est de ces montagnes saintes que j'attends mon secours dans les maux bien pressants où la divine Providence me réduit. Mais ce n'est pas tout: *Et Dominus in circuitu populi sui* (87): le Seigneur même des bons anges est autour de nous pour nous garder. *Auxilium meum a Domino qui fecit cœlum et terram* (88). *Dicam Domino: Susceptor meus es tu, et refugium meum; Deus meus, sperabo in eum... Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis* (89).

La divine Providence a fait désister le curé de***, et hier il me fit signifier son désistement; je lui ai relâché les dépens. Cependant, Monsieur, vous aurez la bonté de me faire savoir ce qu'il aura coûté à Rouen, afin que je vous le rende exactement: c'est bien assez que les soins que vous prenez.

Je vous supplie de garder tous les papiers jusqu'à la fin de mes visites, et vous aurez la charité de me les renvoyer la semaine de devant la Pentecôte, si je suis encore au monde; et si je n'y suis plus, de les faire mettre entre les mains de mon successeur, quand il y en aura un d'assuré, et que les affaires seront terminées.

Priez, s'il vous plaît, les bons anges pour nos visites, et leur grande reine, ma bonne maîtresse. Je salue celui qui vous garde, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis dans un profond respect, etc.

Le 2 d'avril, fête de l'admirable saint François de Paule.

—

LETTRE CXCIX.

AU MÊME.

Les chanoines doivent chanter à l'office. On ne doit permuter qu'avec celui qu'on croit le plus digne. Paroles remarquables du P. de Condren au lit de la mort

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Après vous avoir remercié très-humblement et la divine Providence qui se sert de vous, de tous vos soins, voici une lettre pour le Père confesseur; mais je ne sais s'il ne faudra pas payer le port jusqu'à Paris, s'il est parti; car on le paye pour les lettres qui passent cette ville. Si cela est, je vous supplie encore de me faire cette charité. Vous faites bien de tenir bon, autant que vous le pouvez, au sujet de vos trésoriers; mais s'ils savent l'arrêt, ils pourront vous faire de la peine. En vérité, il est de la dernière justice que MM. les curés jugent de la capacité de leurs prêtres pour les fonctions qu'ils exercent dans leurs églises; et ce n'est pas l'affaire des séculiers.

Il est vrai qu'il y a quelques personnes qui semblent décharger les chanoines de l'obligation de chanter régulièrement. par la raison, disent-ils, qu'ils donnent des gages à des chapelains pour chanter à leur place: mais les conciles crient fortement contre cet abus, et ordonnent aux chanoines de chanter; c'est leur fonction, et ils sont fondés pour cela.

La grande difficulté de la permutation est de trouver des gens qui non-seulement soient dignes, mais entre les dignes les plus dignes, *digniori:* c'est une obligation précise et étroite. Il n'y a pas moins d'obligation de regarder à qui on donne le soin des âmes qui ont coûté le sang d'un Dieu, quand on permute ou qu'on résigne, que quand on donne le bénéfice; et cependant on ne saurait dire combien peu y pensent de ceux qui permutent ou résignent: il y a sur ce sujet un aveuglement incompréhensible, et assurément c'est ce qui rend la chose très-difficile.

Il faut une santé bien forte pour travailler après que l'on s'est acquitté des fonctions du chœur durant la plupart du jour. Les chapelains d'Evreux chantent toutes les semaines sans interruption. Il n'y a presque point de missionnaire qui puisse travailler comme M. de la Puisannière, quelque fort que l'on puisse être.

Je serais fâché de la mort de M. le curé de Saint-Sauveur; mais il faut bénir et adorer la divine Providence avec soumission sans réserve en toutes choses.

Le moyen que vous avez donné de la dévotion à la très-sainte Vierge, et de la fré-

(85) *Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur sont inébranlables comme la montagne de Sion. Celui qui demeure dans Jérusalem ne sera jamais ébranlé. Jérusalem est environnée de montagnes.* (*Psal.* CXXIV, 1.)

(85*) *La montagne de la maison du Seigneur sera affermie sur le sommet des monts.* (*Isa.* II, 2.)

(86) *J'ai levé mes yeux vers les montagnes, d'où me doit venir le secours.* (*Psal.* CXX, 1.

(87) *Le Seigneur est tout autour de son peuple.* (*Psal.* CXXIV, 2.)

(88) *Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.* (*Psal.* CXX, 2.)

(89) *Je dirai au Seigneur: Vous êtes mon défenseur et mon refuge; oui, il est mon Dieu et j'espérerai en lui... Il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies.* (*Psal.* XC, 2, 11.)

quente communion, pour ne pas passer pour janséniste, est bon; cependant il n'est pas convaincant, car ils se servent aussi de ces pratiques à leur manière. Les vrais moyens sont de ne pas garder le silence quand on parle contre cette doctrine, et même de déclarer hautement et sincèrement, non-seulement que l'on n'est pas janséniste (car c'est ce que plusieurs font, disant même qu'il n'y en a point), mais que ce parti-là est condamné par l'Eglise, et qu'il faut s'en donner de garde, comme le P. de Condren, cet homme apostolique, le dit à la mort aux Pères de l'Oratoire qui l'assistaient. Je le sais du P. de Saint-Pé, qui était un de ceux qui étaient présents à la mort de cet homme de Dieu seul. Il m'a assuré qu'il leur dit : *Donnez-vous de garde du Port-Royal.* Cela est encore plus fort, car cela marque nettement le parti. Il n'y a rien au monde de plus aisé que de faire voir qu'on n'en est pas : et d'où vient que tout le monde savait que le feu P. Amelotte et le feu P. de Saint-Pé n'en étaient point? et que le P. de Roncerli vivant n'en est pas, etc. ? Pourquoi ignore-t-on la même chose de tant d'autres?

Je vous supplie de ne point encore rien dire au Père recteur des Jésuites de l'affaire que je vous ai mandée. Il serait aisé de conjecturer d'où cela pourrait venir et la suite n'en irait pas à la gloire de Dieu, mais pourrait causer du mal. Je crois donc qu'il n'en faudrait parler de longtemps et d'une manière qui ne pût faire conjecturer les choses.

A l'égard de la personne dont vous me parlez, il n'est pas nécessaire de la gagner ; car elle l'est entièrement, et c'est leur élève ; ne me citez pas. Je salue votre bon ange, etc., et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 15 de juin, jour de la précieuse mort du B. Bernard de Menton, archidiacre pendant 42 ans.

—

LETTRE CC.

AU MÊME.

Amour des humiliations. On dit que saint Augustin est favorable aux jansénistes. Difficulté au sujet d'une fondation.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. Je vous écris dans cette divine union, car je renonce pour jamais à ne rien faire que dans cette union sainte, pour vous remercier de la lettre qu'il vous a plu de m'écrire, et que j'ai reçue dans l'intervalle de mes visites. O mon Dieu, Monsieur, que j'envisage avec amour et une estime inexplicable la grâce de mourir sur un gibet, étant accusé faussement ; voilà à mon goût une faveur au delà de toutes les faveurs ; à l'égard de la personne dont il s'agit, je n'en sais pas la vérité, ou de l'innocence ou du crime.

Toutes les humiliations me paraissent infiniment aimables. Celle de Mgr de Cambrai lui servira d'occasion à le sanctifier hautement ; il s'est soumis comme un enfant, et sa soumission édifie toute l'Eglise ; cependant j'apprends que l'on s'assemble au clergé pour son sujet, apparemment c'est pour faire publier sa condamnation.

Le Père (le nom est effacé dans l'original) est d'un avis qui n'est guère reçu de ceux de sa Compagnie, car il estime que saint Augustin en de certaines choses, comme dans la manière d'expliquer la grâce, est du même sentiment que les jansénistes. Mais il dit qu'en cela il est contraire aux sentiments des autres Pères, et qu'ainsi il s'est trompé. Quand le Pape Célestin a approuvé ce Père, la réserve qu'il fait, *quoad quæstiones difficiliores*, marque assez qu'il ne l'a pas approuvé en tout, et il déclare que l'Eglise s'en réserve la connaissance ; ce que l'Eglise a approuvé en ce Père, est la nécessité de la grâce pour les bonnes actions que nous ne pouvons faire par nos propres forces. Cependant, communément, les théologiens ne sont pas de l'avis du P. Petau, et ils expliquent saint Augustin, dont il y a longtemps que les hérétiques se servent mal à propos, aussi bien que de l'Ecriture. Calvin écrivant contre Pighius, docteur catholique, lui dit : *Velis, nolis, Augustinus totus meus est.* Les lettres de la morale pratique des jansénistes sont fortes.

Si on répond à la lettre du P. Bénédictin, vous ferez charité, si le pouvez, de m'envoyer la réponse. Je bénis la divine Providence de ce que vous êtes allé à Magny.

Je vous supplie d'adorer toujours avec moi l'arrêt de mort prononcé par notre souverain Juge, et que je dois subir sous peu, étant âgé de 76 ans.

Je donne cette lettre à une bonne dame nommée la Petrelle, qui est une couturière d'Evreux; elle a souhaité que je vous écrive pour elle, et en voici le sujet. Une personne lui a donné cent écus pour faire une fondation à saint Thomas. Elle l'a donnée en confiance à (le nom est effacé); cette somme a été employée pour les taxes de la fabrique ; ensuite cette femme demande, pour l'assurance de la fondation, que la fabrique s'oblige à la faire par un contrat, puisque l'argent a été employé à son profit. Monsieur le curé dit qu'il l'a écrit sur le registre de l'Eglise, mais on lui dit que cela ne suffit pas, que dans la suite des temps, n'y ayant point de contrat, la fondation périra ; il répond que le contrat coûtera de l'argent, et que c'est à celui qui fonde à fournir aux frais; il demande que cette femme le fasse, qui gagne sa vie à coudre, et que cela ne le regarde point, sinon que l'argent lui a été mis entre les mains. ; c'est une proposition insoutenable. Mgr l'évêque trouve à propos que l'on cesse une année à faire le service, et que l'argent qui serait donné pour le service, soit employé pour faire le contrat ; car il vaut bien mieux cesser une année à exécuter la fondation, que de l'exposer dans la suite du temps à être perdue. Monsieur le curé ne le veut pas; on l'a fait venir à l'of-

ficialité où il a été condamné, ou plutôt la fabrique, à passer le contrat comme je vous l'ai dit, et selon le sentiment du prélat ; il en a appelé à Rouen, à l'officialité ; je lui dis dans ma visite que ce que cette femme demandait, et qui n'y est intéressée que par la seule charité, était tout à fait juste ; il s'est fâché contre moi, et il m'a accusé d'emportement; il me dit plusieurs fois qu'il n'en ferait rien, quoique je lui dise les sentiments de son évêque ; depuis ce temps-là il ne me voit plus; je vous supplie, si vous étiez à Rouen, d'exposer bien la chose à M. l'official et à M. le promoteur. C'est une affaire pour les âmes du purgatoire, et cela est étrange, qu'une pauvre couturière soit obligée de quitter son travail, et d'employer son propre argent pour cette cause, où elle n'a point d'autre intérêt que celui de la charité. Cependant, je vous supplie que l'on ne connaisse point que je me mêle de cette affaire. Je crois qu'il est de la gloire de Dieu, d'éviter, autant que faire se peut, la division avec messieurs nos curés. Mais je n'en connais pas un seul qui approuve en cela le curé de Saint-Thomas, qui prétend par toutes ses grandes connaissances venir à bout de tout. Cependant, si la cause est bien expliquée, je ne vois pas comment elle la puisse perdre. Je salue votre bon ange, etc., et suis avec bien du respect, votre très-humble et tout acquis serviteur, Boudon, le pauvre prêtre de l'admirable Mère de Dieu, toujours vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

A Evreux, ce 19 mai, fête de saint Pacôme.

—

LETTRE CCI.

AU MÊME.

Il recommande à son ami une pauvre veuve engagée dans un procès

Monsieur,

La divine charité nous presse avec l'Apôtre, et nous tient le cœur sous le pressoir d'une grande force, estimant ceci, que si un Dieu fait homme a bien voulu donner sa précieuse vie pour le prochain, et que d'autre part il veut que nous l'aimions comme il l'a aimé, y a-t-il rien que nous ne devions faire pour son service? C'est ce qui m'oblige de vous recommander une veuve d'Evreux, que l'on plaide à Rouen, après avoir gagné sa cause à Evreux. Si vous avez quelque âme auprès de quelques-uns de ses juges, je vous supplie, Monsieur, de leur recommander son bon droit. Je salue votre bon ange, etc., et je demeure dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce 15 de février, fête de saint Aquilin, evêque d'Evreux, et le jour de la sainte octave du cœur admirable de la Mère de Dieu, de saint Etienne de Grammont, de sainte Marine, et dans l'octave de sainte Apolline.

—

LETTRE CCII.

AU MÊME.

Toute la vie du Sauveur nous prouve qu'il n'y a de bonheur que dans le mépris et l'abandon entier de tout ce que le monde estime.

Monsieur,

Jamais rien n'a été uni à ce Dieu seul comme la très-sainte humanité de Notre-Seigneur, et jamais rien n'a été plus séparé du monde et des créatures du monde. Si l'on considère bien toute sa très-sainte vie, il faut se laisser perdre dans un abîme d'admiration. Celui à qui tout appartient, qui est le souverain Seigneur du ciel et de la terre vient au monde, et il n'y peut trouver un seul lieu à loger, qu'un antre qui sert de retraite aux bêtes : à peine commence-t-il à vivre, qu'il est exilé dans un pays étranger, et toute sa vie presque se passera à faire le métier de charpentier, caché et inconnu aux hommes ; à qui à peine se manifestera-t-il dans une grande pauvreté, qu'il en sera persécuté, et enfin condamné à mourir sur un gibet infâme : son divin amour ne se rebutant point, par un miracle d'une excessive charité, incompréhensible, il voudra encore demeurer avec les hommes jusqu'à la consommation des siècles, et d'une manière encore plus séparée dans le très-saint Sacrement de l'autel. Ces vues font voir dans un grand jour que le grand bien, la grande grâce de cette vie, est de n'y avoir point de part au siècle, et à tout ce que le siècle estime et aime, est d'y aimer à y vivre inconnu ou dans le mépris, si l'on nous connaît, est de s'y séparer des créatures autant que les devoirs de la condition de son état peut le permettre ; et en vérité, je ne saurais me lasser de le dire, la vie de la plupart des hommes et des gens de bien même, est un amusement des créatures.

Le bienheureux P. Jean de la Croix est l'un des saints qui en a été plus divinement séparé. Je vous suis parfaitement obligé des soins que votre charité vous donne pour me donner des connaissances des saintes actions de sa vie. Mais comme ce bon Père, qui est à Rouen, a composé sa vie où il n'a rien omis, je ne pense pas à l'écrire, mais seulement à faire un petit traité du divin amour de cet incomparable saint, la dévotion qu'il a plu à notre bon Sauveur et à son immaculée Mère me donner à son égard, me presse de ne point mourir sans en donner quelques témoignages au public, espérant que la suradorable Trinité, la fin de toutes choses, en sera glorifié. La première partie est faite où il y a trois chapitres des grâces, priviléges et prérogatives de l'ordre de Notre-Dame du mont Carmel, dont quelques savants auteurs ont traité assez au long. Ce sera comme un petit abrégé de ce qu'ils ont dit et qui sera plus aisé à lire ; je n'ai donc point besoin de la vie espagnole.

J'ai reçu une lettre de M. le promoteur

qui est bien obligeante, je ne la méritais pas.

Il ne faut pas vous rebuter de la personne dont vous me parlez ; il y a toujours à espérer jusqu'au dernier moment de la vie. Les miséricordes de notre Sauveur sont infinies. Il faut lui conseiller toujours la dévotion à l'immaculée Mère de Dieu, et à sa toute sainte conception ; l'Eglise l'appelle le refuge des pécheurs. Il est bon aussi de lui en inspirer pour le bienheureux Jean de la Croix, dont la divine Providence s'est servie pour la conversion des plus grands pécheurs. Oh ! si les hommes savaient ce qu'ils font, quand ils s'engagent aux démons par le péché ! Je salue votre bon ange, et suis, etc.

A Evreux, le 22 juillet, fête de sainte Madeleine, la grande sainte de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

—

LETTRE CCIII.

AU MÊME.

Sur l'ordre donné d'ôter des bibliothèques les libelles de diffamation lancés contre Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

La divine Providence nous ayant fait venir trois livres *De la sainteté de l'état ecclésiastique*, dans un paquet que notre libraire nous adresse, je vous les envoie par M. Aubery. Je me sers de cette occasion que j'aurais eu peine à retrouver, particulièrement étant obligé de partir dans huit jours, avec le secours divin, pour Paris. C'est pourquoi je n'ai point eu le loisir de les faire relier, le libraire me les ayant envoyés sans s'en être donné lui-même la peine. Cela peut servir à faire voir aux approbateurs qu'ils ne sont pas encore en vente, ce qui est vrai. Il y en a un pour vous, et les deux autres pour faire voir ; on leur en donnera d'autres reliés, quand on les distribuera. Je vous supplie, pour la gloire de la suradorable Trinité, de prendre les mêmes soins à l'égard de ceux-ci que de l'autre.

Quand on a jugé à propos à Paris d'ôter le libelle, c'est qu'on a considéré que l'honneur de l'Eglise y était intéressé ; il est vrai que tout ce que l'on a écrit et dit de mal des serviteurs de Dieu, non-seulement présentement, ne malédifie pas, mais sert d'une grande édification dans la sainte Eglise, mais c'est parce qu'on en sait la fausseté ; sans cette connaissance, l'Eglise en souffrirait. Or, on a cru que la conservation du libelle dans une bibliothèque d'un communauté régulière, dans 30, 50 et 100 ans d'ici, passerait pour une relation véritable, n'y ayant rien qui pût faire penser le contraire. Il y reste encore des choses assez humiliantes à mon égard dans la justification du feu P. Hérisson, qui se plaint que je l'ai accusé d'avoir fait les libelles, ce qui ne m'est pas arrivé par la miséricorde de Notre-Seigneur ; et il rapporte pour sa justification des choses fausses et qui sont humiliantes. Il est vrai que feu Mgr de Maupas écrivit à son général, lui disant qu'il était suspect d'en avoir fait quelqu'un, *suspectum de libello famoso*, ce sont les mots de sa lettre, mais ce n'est pas moi qui parle de la sorte. Le bon Père, en se justifiant, ne laisse pas d'appeler les libelles ma véritable peinture ; il y a donc encore assez dans cet écrit de quoi m'anéantir, et ce recueil n'a rien pour ma défense. Je prie notre bon Sauveur, si l'âme de ce bon Père a encore besoin de prières, qu'il la comble de ses miséricordes.

Si la divine Providence en dispose de la sorte, je vous manderai à notre retour une vision assez mystérieuse arrivée au sujet des libelles, je ne sais cependant si je ne vous l'ai pas cité.

Vous avez oublié à écrire quelque chose au sujet du curé de mauvais exemples dont vous me parlez, l'appelant le curé de N. Il serait bon aussi, s'il vous plaît, de me faire ressouvenir de ses vices. Il est vrai que je ne prévois pas pouvoir faire grand'chose à ce sujet, cependant il ne faut rien oublier de ce qui regarde la gloire de Dieu.

Je pourrai apprendre, avec le secours divin, dans la suite, ce que M. le curé de Saint-Léger aura fait. Je salue votre bon ange, etc., et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, le 8 de novembre, jour de l'octave de la fête de tous les Saints (1692.)

—

LETTRE CCIV.

AU MÊME.

Boudon conseille à son ami de différer son voyage à Paris.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans cette divine union que je vous remercie, autant que je le peux faire en Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour le zèle qu'il lui a plu vous inspirer pour le livre du bienheureux Jean de la Croix mon bon Père, il faut attendre en patience et en paix le temps que la divine Providence a ordonné pour le faire tenir ; mais il est très-juste de vous tenir compte à l'égard des livres que vous recevrez.

Je bénis la même divine Providence de l'issue de votre procès ; il est bon que vous consultiez auparavant sur les demandes que vous avez à faire à votre clerc, s'il était personne à bien revenir, et à vivre dans une bonne union avec vous, je crois qu'il serait bon de suivre l'inclination de M. le premier Président à son égard, mais sans cela j'entre dans le sentiment de MM. vos confrères, et il faut éviter les nouveaux sujets de procès.

L'on me mande de Magny que les Pères Jésuites y donnent la retraite ce mois présent de juillet ; ainsi il n'est pas à propos que vous y alliez, ce me semble, pendant ce temps-là, et j'espère qu'au commencement du mois d'août la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, m'y conduira, pour implorer le secours de Notre-Dame de Grand-Pouvoir ; je crois donc

qu'il sera assez temps que vous veniez pour y prêcher la fête du grand saint Augustin.

Je viens présentement du séminaire des Missions Etrangères, où j'ai parlé à M. l'abbé Bailly à votre sujet, qui m'a renvoyé à M. l'abbé Tibergie qui m'a marqué qu'il se trouvait embarrassé pour vous recevoir chez eux ; je lui ai cependant dit que le bruit était assoupi, mais cela ne lui a pas ôté sa difficulté; il m'a cependant dit qu'il proposerait la chose à leurs Messieurs. Voyez si le voyage de Paris est pressé, et s'il ne serait pas à propos de le différer encore ; car j'ai peur que vous ne trouviez encore de la difficulté à l'égard de Mgr. l'archevêque de qui il faut avoir un pouvoir particulier signé de sa main, ses grands vicaires ne le donnant plus, pour faire même des conférences à la grille des religieuses; je n'y en ai fait aucune pour ce sujet, quoique plusieurs personnes se soient offertes d'en parler à Mgr. l'archevêque ; car j'ai cru qu'il y avait de l'indécence à n'aller pas le saluer pour lui demander moi-même, et d'autre part, je ne pense pas devoir me produire ; je me contente de faire des entretiens du royaume de Dieu dans les maisons des personnes qui ne sont pas religieuses, en ayant le pouvoir de l'un des Messieurs ses grands vicaires, et de célébrer le divin sacrifice dans le diocèse de Paris. La sœur Françoise-Thérèse du Port-Royal vous salue bien respectueusement. Je prie notre bon Sauveur qu'il applique ses satisfactions à l'âme de feu M. le curé de Saint-Amand. Vous verrez comme la divine Providence disposera des choses ; je salue bien particulièrement votre bon ange, etc. et suis avec bien du respect, etc.

A Paris, ce 6 de juillet dans l'octave de la charitable visite de sainte Elisabeth, par la glorieuse Mère de Dieu.

—

LETTRE CCV.

AU MÊME.

Rendre service au prochain, sans aucun retour sur soi-même, à l'exemple du Sauveur. Infirmités de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes, c'est toujours dans cette union que je vous écris, commençant par ce qu'il y a de plus pressé dans votre lettre. Les personnes dont vous me parlez sont dignes de la dernière compassion; j'ai lu la lettre qu'on vous en a écrite ; il me semble que la mère supérieure est plus excusable que les autres; mais, Monsieur, leur état crie bien fort au secours, et, en vérité, vous ne le leur devez pas dénier; jamais, Monsieur, ne nous considérons en rien, jamais ne pensons aux bons ou mauvais traitements que l'on nous fait, tâchons d'entrer dans un oubli général de tout ce qui nous regarde, pour ne plus regarder que Dieu seul, heureux oubli où l'on se perd pour ne plus trouver que Dieu. Considérez un peu sérieusement les traitements qu'un Dieu fait homme a reçus des hommes, et au lieu de s'en rebuter, après sa mort, il se donne encore à eux plus que jamais, et non-seulement les ira voir, et demeurera avec eux, comme pendant sa vie conversante, mais il multipliera sa présence en toute sorte de lieux en la terre ; voilà, Monsieur, ce que nous devons regarder, sans nous amuser à considérer ce qu'on nous fait, ou ne nous fait pas. Donnez-vous bien de garde donc de ne pas aller voir ces pauvres âmes, faites leur espérer, et prenez votre temps pour cela. Je ne sais de quel Père cordelier elles parlent, mais je serais bien étonné si c'est celui-là que je leur avais indiqué ; car jusqu'ici, il m'a paru dans des sentiments bien opposés à ceux qu'il a fait paraître, je ne sais pas trop si elles doivent récrire à Mgr. l'archevêque; vous examinerez la chose, s'il vous plaît.

M. de La Roche non-seulement ne m'aurait pas fait de la peine, mais un grand plaisir en Notre-Seigneur de me dire mon mal, et le péril où il me met, et je vous assure qu'un des doux entretiens que je puis avoir entre nous, est de parler de la mort, parce que c'est une pensée séparante des créatures, et unissante à Dieu seul, notre unique bonheur. Le mot que vous me marquez dans votre lettre est une sorte de mot que je n'entends point, lorsque vous parlez de poumon, mais mourir de cette manière subitement ou autrement, tout nous doit être dans une sainte indifférence, seulement que Dieu seul soit glorifié; vous m'avez fait charité de m'en avertir, et je vous remercie, personne ne me l'avait dit, nous mourons tous les jours, nous voyons les autres mourir, et cependant on ne veut point parler de la mort, voilà le dérèglement de l'homme.

C'est une chose fâcheuse de laisser perdre les fondations, qui est un secours pour des âmes qui brûlent dans le feu, et c'est une cruauté plus grande que celle de tous les barbares; ceux qui en sont cause en rendront un compte terrible à Dieu. Cependant que faire dans l'affaire dont vous me parlez ? entreprendre un procès dont le succès n'est pas certain, et troubler le bien de la paix dans une paroisse, il me semble qu'il est bon que vous entriez dans l'accommodement.

Voici une lettre, Monsieur, que je prends la liberté de vous adresser pour le second couvent de la Visitation ; j'ai quelques raisons pour ne la pas adresser par la poste ; c'est une maison avec qui je n'ai pas grand rapport ; cependant l'on me mande la mort d'une bonne sainte avec qui j'avais une liaison particulière en Notre-Seigneur. Je vous envoie dans ma lettre le formulaire des indulgences qu'on peut gagner pour les âmes du purgatoire avec la remarque qui est au bout.

Je n'ai pu lire ce que vous avez écrit au commencement de votre lettre touchant la croix ; s'il n'y avait que deux ou trois jours nécessaires pour me faire un bandage, ce serait un grand secours de la divine Provi-

dence, mais je doute fort que cela puisse se faire, il faut du temps pour l'essayer, remédier aux défauts et mettre toutes choses en état : je salue votre bon ange à notre ordinaire, tous les bons anges et les patrons de la ville et diocèse de Rouen et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

Ne manquez pas, s'il vous plaît, d'écrire et de consoler ces pauvres filles, et de les assurer avec le secours divin que vous irez les voir.

Je vous écris ce 5 de mai, jour de la translation du grand saint Ouen, l'un de mes patrons, et le jour de la veille de saint Jean la Porte-Latine, le grand saint de ma dévotion, dès ma plus tendre jeunesse

—

LETTRE CCVI.

AU MÊME.

Il détourne le curé de Saint-Nicolas de la cure de Dieppe.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je ne saurais me lasser de dire que c'est là où il nous faut vivre, et où il nous faut mourir pour y demeurer à jamais : *Hæc requies mea in sæculum sæculi.* « *C'est là notre repos ès siècles des siècles.* » (*Psal.* CXXXI, 14.) *Christus omnia in omnibus.* (*Col.* III, 11.) Priez-le que je l'aime uniquement. Les difficultés que vous m'écrivez dans votre dernière lettre au sujet de la cure de Dieppe, me paraissent bien considérables, et semblent presque convaincantes pour n'y pas penser : au contraire, si la divine Providence vous fait élire supérieur des Carmélites de Dieppe, il semble que vous ne devez pas vous y opposer, mais je vous dis toujours, il semble, car mes pensées me sont suspectes; après donc vous les avoir dites, puisque vous le désirez, consultez, s'il vous plaît, pour vous déterminer. Je salue votre bon ange, etc., et suis, Monsieur, votre, etc.

A Evreux, ce samedi 26 de septembre, jour consacré à la très-sainte Vierge

—

LETTRE CCVII.

AU MÊME.

Il conseille à son ami de se soumettre au jugement de ses supérieurs.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. J'ajoute à ma lettre que je vous ai envoyée aujourd'hui, ce que je viens d'apprendre que votre lettre, est entre les mains de Messeigneurs les archevêques de Paris et de Reims, c'est pourquoi vous pouvez voir qu'il n'est pas temps présentement d'aller à Paris ; je vous [illegible]tere que vous ne sauriez mieux faire que de vous soumettre humblement. On dit aussi que vous aviez parlé de votre lettre à plusieurs personnes et du parlement avant qu'elle fût publiée ; voici la lettre pour le P. César, que j'ai retrouvée. Je salue votre bon ange, etc., et suis, Monsieur, votre, etc.

On ne croit pas que votre prélat fasse les ordres, ni qu'il aille à Rouen, c'est-à-dire que l'on en doute.

A Evreux, ce 12 dans la sainte octave de la glorieuse Nativité de Notre-Dame.

—

LETTRE CCVIII.

AU MÊME.

Réponses à diverses questions qui lui ont été faites. Juridiction des parlements dans les affaires purement ecclésiastiques.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. J'adore, je bénis, je remercie son aimable et divine Providence des approbations que j'ai reçues hier, jour de mardi, qui est un jour que je dédie toutes les semaines pour honorer spécialement la même divine Providence, et c'est pour moi, toutes les semaines, un jour d'une grande fête de ma dévotion, que je préviens à l'ordinaire des grandes fêtes, par le jeûne du lundi, aussi est-ce le jour que l'Église dédie particulièrement en l'honneur des saints anges, les ministres singuliers de l'adorable Providence, et dont elle m'a fait ressentir les secours de ces aimables esprits en tant de manières, après cela je vous remercie, autant que je le puis faire, de tous vos soins. J'écrirai, avec le secours divin, à M. Auvray et à M. Buiteau, pour les remercier.

Je suis bien aise de toute l'honnêteté que notre prélat vous a marquée ; j'ai été en bien des lieux et différents pays, je n'ai jamais vu de prélat si civil qu'il est; il a des honnêtetés toutes civiles et extraordinaires et qu'on aurait de la peine à croire ; j'en suis témoin tous les jours, et à l'égard de toutes sortes de personnes. Je lui ai toujours bien de l'obligation, en vérité; à mon égard, c'est un pur effet de la divine Providence. Pour le reste, dont vous me parlez, il n'est pas à propos que je confie mes petits sentiments au papier.

On n'a rien fait touchant le fond du procès; c'est une affaire d'une longue suite, car elle ira ou à la conservation de l'exemption du chapitre, ou à sa destruction ; ce n'est guère le temps de soutenir les priviléges. Oh! que la sainteté qui consiste dans un entier dégagement de tout l'être créé, et dans une union intime avec Dieu, rend les personnes considérables ! On a vu un pauvre paysan, appelé frère Antoine, assis ou couvert devant la feue reine Anne d'Autriche, pendant que les premiers archevêques ou évêques étaient debout et découverts, et les plus grands princes du royaume. Quand le successeur de saint Charles Borromée, voulut en de certaines choses soutenir la dignité ecclésiastique, et, comme ce grand saint, faire sortir du chœur à l'imitation de saint Ambroise, évêque du même lieu, les plus grands seigneurs, le roi d'Espagne

dit : *No es luego el santo :* « Nous ne savons pas encore qu'il soit saint. » C'était pourtant un saint homme, mais dont la sainteté n'était pas si connue que celle de son prédécesseur, ainsi on n'eut pas pour lui les mêmes égards.

Je n'eus pas le loisir, la dernière fois, de vous dire que je vous prierais de me marquer à votre commodité, le titre du livre de M. Fleury et le lieu où il se vend, cela suffira; je ne sais pas si la divine Providence me laissera encore quelques années en vie; il faudrait cela pour écrire de la dignité des archidiacres, car apparemment la même divine Providence nous donnera bien d'autres sujets auparavant; à l'égard de la fin des visites, et ce qu'elles ont d'essentiel, il n'y a que les conciles, les Papes et les évêques qui les peuvent régler, c'est une affaire purement spirituelle, et il faut nécessairement s'en rapporter à la règle qu'ils en prescrivent. Les parlements, jusqu'à présent, ne se sont pas ingérés de juger de ces choses, et ce serait en vain. Les parlements, même hérétiques, dans les lieux où l'épiscopat est conservé, gardent de certaines mesures à ce sujet; il n'y a pas l'appel comme d'abus qui donne au parlement en France la connaissance de ces choses, c'est-à-dire quand on viole les canons des conciles, et pour lors ils ne jugent pas des conciles, mais ils jugent qu'il faut observer les conciles. Ils ont jugé des droits de procuration, ce qui est temporel, et même des droits honorifiques, comme le port de l'étole. Cependant feu M. Behotte obtint un arrêt du privé conseil qui cassa l'arrêt du parlement de Rouen, comme de juge incompétent, et déclara que l'appel comme d'abus de l'official, était abusif, et les parties renvoyées à l'officialité, quand on reconnaît le parlement en ce sujet, c'est que les parties le veulent bien; il n'y a pas longtemps qu'un archidiacre s'est servi de l'arrêt du conseil pour ne pas reconnaître en cela le parlement.

Je salue votre bon ange, etc., et suis avec bien du respect, Monsieur, votre, etc.

A Evreux, ce 18 mars, fête en quelques lieux de saint Gabriel, archange.

LETTRE CCIX.

AU MÊME.

Avis divers à son ami.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ le Sauveur de tous les hommes. Votre lettre me trouve sur le point de partir pour achever mes visites dans la sainte union de cet aimable Sauveur, sous la protection de son immaculée Mère Vierge, des bons anges et des saints. Je salue l'ange qui vous garde avec bien de la vénération et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen et des personnes qui y sont.

La divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, vous réservera le voyage d'Evreux pour cet hiver, afin que nous ayons la grâce de nous entretenir du royaume de Dieu ensemble, si elle me laisse encore au monde, avec plus de loisir, et présentement vous ne me trouveriez plus à Evreux, car il faut que je parte.

Je suis tout à fait de votre avis que vous ne devez pas penser à permuter avec le curé de Saint-Aquilin d'Evreux qui présentement est promoteur du diocèse. Oh! que bienheureux sont ceux qui ne regardent que Dieu seul. La petite ville de Nazareth a été la demeure d'un Homme-Dieu jusqu'à l'âge de trente ans, *Et habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth.* (*Matth.* II, 23.)

Il est bon souvent de garder le silence : *Bonum est præstolari cum silentio salutare Dei.*

Je vous l'ai mandé, je suspends mon jugement sur l'affaire de Marie Bucaille.

Tous les mouvements dont vous me parlez, viennent de la corruption de la nature et du démon qui s'y mêle. Cependant la personne n'y contribuant pas et n'y adhérant pas volontairement, il n'y a pas de péché; cela doit servir à la beaucoup humilier; c'est l'effet que Dieu prétend dans les permissions qu'il donne au démon là-dessus.

Ce que la sœur de l'Incarnation vous a mandé, ne vous doit pas empêcher de l'assister, quoique même elle en fasse difficulté, mais, hélas! de la tirer de son état, il y a peu d'apparence, il suffit de l'y assister. Quand nous sommes occasion aux autres de tentation, cela nous doit humilier; mais bien humilier, mais très humilier. Ah! quelle misère! Il ne faut pas abandonner les âmes pour cela dans la nécessité.

Il est vrai qu'il y a bien des maladies à Paris; il est bon que vous ne vous y exposiez pas. On vient de me mander la mort de Michalet, notre libraire; priez pour lui, s'il vous plaît.

Ne vous inquiétez point pour votre vocation à votre cure.

Comme M. de la Pinsonnière s'emploie aux missions, il y va bien de la gloire de Dieu que vous lui fassiez tenir sûrement le livre *De la dévotion aux neufs chœurs des bons anges, et les observations sur les profanations du très-saint Sacrement.* Si vous ne trouvez pas de voie certaine, il vaut mieux les garder, pour les lui donner à lui-même.

Je ne saurais assez vous remercier de toutes les obligeantes bontés que vous avez pour l'ecclésiastique d'Evreux; je vous en suis obligé, mais très-parfaitement obligé.

Je reçois les lettres des Pères Jacobins, sur le point de partir pour mes visites, et suis invariablement, Monsieur, votre, etc.

Evreux, ce 10 d'octobre, fête de saint François de Borgia.

LETTRE CCX.

AU MÊME.

Réflexions sur la Vie du bienheureux Jean de la Croix et celle du P. Surin. Comment

elles sont accueillies. Négligence que l'on met à approuver quelques autres écrits.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Son aimable providence m'ayant ramené de mes visites, m'engage à partir aujourd'hui pour accompagner monseigneur notre évêque qui va faire les siennes, le souhaitant de la sorte.

C'est à cette aimable Providence que je m'abandonne sans aucune réserve pour faire et ne pas faire, pour écrire et ne pas écrire, qu'elle se glorifie en la manière qu'il lui plaira; cependant je trouve quelque difficulté à n'écrire, du bienheureux Jean de la Croix, que ce qui en a été écrit; il me semble que sa vie, composée en espagnol, suffirait bien, si quelqu'un voulait la traduire autrement qu'elle ne l'est, et que l'on en retranchât quelque chose de quelques discours qui y sont en de certains lieux, que je goûte beaucoup, mais ils ne sont pas au goût de la plupart des lecteurs; il y a bien des religieux qui ont de la peine que d'autres personnes qu'eux écrivent de ce qui les regarde; je l'ai éprouvé au sujet de la *Vie du saint homme le P. Chrysostome*, à qui la divine Providence ne m'a appliqué que par les prières que quelques religieux pénitents m'en ont faite, et quand on l'a imprimée, comme je leur avais laissé le soin de la corriger, n'étant pas à Paris, ils n'y mirent pas mon nom; mais le libraire, dans la suite, s'en étant aperçu, l'y mit; ils n'en ont pas pris pour leurs maisons, comme ils l'avaient promis, et, à ce que j'apprends, ils ont dessein que l'un de leurs religieux l'écrive. Ils y ont pensé après qu'elle a été écrite, car la divine Providence en a ainsi disposé, voulant me faire cette grâce. Comme la *Vie du saint homme le P. Surin* a été imprimée secrètement à Chartres, et qu'il n'y avait personne pour la corriger, car ce n'est pas moi qui l'ai fait imprimer, voyant en ce temps-là que les PP. Jésuites, au moins le P. Gertamont, qui était provincial, avec plusieurs autres, ne le souhaitaient pas; elle est toute pleine de fautes : depuis ce temps-là, la plupart des jésuites en ont été bien aises, et ils l'ont même fait lire dans leur réfectoire, en quelques-unes de leurs maisons; ce n'est qu'un abrégé des choses admirables que la divine Providence a opérées dans cet homme incomparable, que je n'ai pu écrire, n'en ayant pas les moyens. Je crois que les PP. Jésuites sont dans le dessein d'y travailler amplement, quoiqu'apparemment ils passeront sous silence bien des choses; ce saint homme avait lui-même écrit sa vie, mais je ne l'ai pu avoir, quand la divine Providence m'a fait composer celle que j'ai faite. Il aurait été, ce semble, pour la gloire de Dieu, que la vie de la sainte mère Elisabeth eût été imprimée en France, mais je n'en ai pas vu le moyen à Paris, car les approbateurs se rendent trop difficiles sur ces sujets. Je vois même que la contradiction, qui m'accompagne partout, semble présentement m'arriver à l'égard de mes livres, ce que je n'avais pas encore éprouvé. Il y a environ deux ans que l'un des approbateurs de M. le chancelier en a un entre les mains, qui est *De la profanation des églises*, qui est un sujet qui n'a point de difficulté, et il me le garde toujours sans l'approuver; j'ai quelque conjecture d'où cela peut venir, et du changement de ce monsieur l'approbateur qui est le théologal de Paris, qui, de prime-abord, me reçut avec toutes sortes de civilités et de cordialités, et dans la suite je n'en ai eu que des rebuts. J'ai sujet de conjecturer la personne qui lui inspire ces mouvements, car j'ai d'autres expériences. La divine Providence nous a fait encore composer un *Traité de la sainteté ecclésiastique* que j'avais donné au libraire, lui recommandant de prier M. le chancelier de donner pour celui-là un autre approbateur, et le libraire a fait tout le contraire, de sorte qu'il est encore renvoyé au même, et apparemment le libraire est aussi gagné, mais il faut voir une Providence dans toutes ces choses, s'y soumettre sans réserve; l'adorer, l'aimer, la remercier et la glorifier de tout son cœur. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, BOUDON, le pauvre serviteur de l'admirable Mère de Dieu, toujours vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours. Il ne faut plus parler à ce bon Père de la Vie qu'il a composée.

A Evreux, ce 29, fête de saint Marc l'évangéliste.

LETTRE CCXI.

AU MÊME.

Dieu seul est le seul bien que doit rechercher un chrétien. — Humilité de Boudon; succès de ses livres.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ et son aimable providence, sans laquelle rien n'arrive, puisque pas un seul cheveu de notre tête ne tombe sans sa divine conduite, veut que je vous écrive le jour de la fête de saint Charles Borromée, qui est le jour qu'elle a aussi voulu que j'entrasse dans l'état ecclésiastique, me faisant donner la tonsure par M. le nonce de Sa Sainteté qui, pour lors, était en France dans la congrégation de Notre-Dame du noviciat des Jésuites de Paris, me marquant en toutes sortes d'occasions que sa volonté est de me faire toutes ses grâces par celle que l'Eglise en appelle la Mère. O Monsieur, ce fut bien pour lors que je dus dire Dieu seul! en prenant hautement et publiquement, dans la sainte Eglise, le Seigneur pour ma part. Oh!

qu'il doit bien suffire à sa chétive créature puisqu'il se suffit bien à soi-même ! Combien de lumières et combien de pieux mouvements m'a-t-il donné pour soutenir dignement une si précieuse faveur? c'est ce qui me fait perdre dans un abîme d'où je ne saurais revenir. Un abîme de grâce se présente qui m'étonne. Ah ! pourquoi un Dieu traiter avec tant de bonté sa pauvre créature ! un abîme de fautes, d'infidélités, de misères, se fait voir ensuite, et c'est ce qui ne peut s'expliquer. Toutes les personnes qui me regardent comme un misérable et qui en parlent de la sorte, ont très-grande raison, et ce serait avec justice que toutes les créatures du ciel et de la terre, et des enfers, s'armeraient contre une personne telle que je suis. Si quelques-unes se trompent en m'imputant de certaines choses dont je suis très-capable et dont Notre-Seigneur m'a délivré par sa pure grâce, elles ne sont pas néanmoins trompées jugeant que je suis très-criminel; car, en vérité, je me vois devant Dieu au-dessous de tous les hommes sans la moindre réserve, et des démons mêmes, étant plus ingrat qu'ils n'ont été. Tout ce que je puis dire, et je voudrais aller le crier de tous côtés, *Unum scio, inferno me esse dignum.* D'autre part, un abîme de miséricordes se découvre d'un Dieu qui ne s'est point rebuté pour le mauvais usage de ses grâces, et qui, au contraire, les a augmentées à mesure que les infidélités se sont multipliées. Il faut ici se laisser perdre dans l'infinité de ses miséricordes qui n'ont point de bornes et en son aimable providence qui, m'ayant donné une tendre dévotion dès ma jeunesse pour son immaculée Mère, qu'il a inspiré d'honorer en bien des manières, ses bienheureux anges et ses saints, et particulièrement saint Jean l'évangéliste à qui il m'a appliqué très-singulièrement, dès l'âge de neuf à dix ans, et s'en est servi pour arrêter les effets de la justice, pour augmenter et diminuer ses divines faveurs ; j'espère de leur puissante protection que je pourrai dire ensuite avec le Prophète-Roi : *Ædificabitur in cœlis* (*Psal.* LXXXVIII, 3), et cependant que mon âme bénisse le Seigneur, et que toutes mes entrailles louent son saint nom ; qu'elle n'oublie jamais les grâces qu'elle en a reçues ; c'est lui qui en pardonne toutes les offenses, qui guérit toutes mes langueurs ; c'est lui qui rachète ma vie de la mort; c'est lui qui me couronne de grâces et de miséricorde; c'est lui qui remplit tous mes désirs par l'abondance de ses biens. *Oh ! que le Seigneur est clément et doux, qu'il est lent à punir et plein de miséricorde! « Miserator et misericors Dominus, longanimis et multum misericors.* » (*Psal.* CXLIV, 8.) Que dans l'excès de son amour incompréhensible il me renouvelle et rajeunisse comme l'aigle. C'est lui qui choisit les choses faibles, et ce qui n'est rien, pour confondre la sagesse des hommes. Ainsi, il veut se glorifier dans les pauvres livres que la divine Providence nous fait donner au public et qui n'ont pas ces agréments que l'esprit humain recherche ; ce qui fait qu'ils paraissent rebutants à ceux qui les regardent par les yeux de l'homme, comme à ce monsieur dont vous me parlez. Et cependant, celui qui habite dans les cieux se rira et se moquera des vaines pensées; car il a voulu que ces pauvres livres aient été traduits en latin, en italien, en espagnol, en allemand, en polonais, en flamand, qu'on les lise dans les prônes des messes paroissiales, qu'on en fasse une lecture ordinaire en de certains lieux, le soir, lorsque les peuples s'assemblent dans les églises aux saluts.

C'est encore la même Providence qui va chercher, dans des lieux éloignés, des personnes qu'elle m'adresse ; et depuis que je vous ai écrit, une personne de Lorraine m'a adressé une lettre pour venir exprès demeurer à Evreux, pour y écouter ce qu'il plairait à notre bon Sauveur de nous dicter pour elle ; je lui ai écrit de ne pas le faire.

A l'égard de l'exposition du très-saint Sacrement de l'autel, s'il m'est permis de dire mes chétives pensées, il semble que les irrévérences que l'on commet, en sa divine présence ; le peu de foi, le peu d'amour que l'on marque à ce Dieu, qui est l'amour même, demanderaient qu'on ne l'exposât pas si fréquemment. Cependant, si dans votre paroisse le respect y est gardé, je crois qu'il sera glorifié d'y être exposé le jour de la présentation de Notre-Dame. La divine Providence nous va faire partir d'Evreux jusqu'aux fêtes de Noël, si elle nous laisse au monde. Je salue votre bon ange, et suis, etc.

LETTRE CCXII.

AU MÊME.

Abandon de la cause de Dieu ; trahison de ses intérêts ; il faut s'opposer aux mauvaises doctrines.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je bénis son aimable et divine Providence des soins charitables qu'elle vous a inspirés pour la personne que je vous ai adressée et de la bénédiction qu'elle y a donnée ; je vous remercie très-humblement de la miséricorde que vous y avez exercé.

En vérité, en vérité c'est une chose et bien étonnante et bien digne de larmes de voir que l'on a moins d'application et de zèle pour empêcher le mal de Dieu, je veux dire les outrages que l'on fait à son honneur, que l'on n'en a pour établir le règne du démon. Je ne comprends guère comment les personnes d'autorité qui savent la mauvaise doctrine d'un prédicateur, peuvent le laisser prêcher; c'est bien en ce cas que l'on peut dire : *Cum dormirent homines, venit inimicus homo, et superseminavit zizania in medio tritici, et abiit.* (*Matth.* XIII, 25.) Si un homme avait été assez misérable pour conspirer contre la vie d'un roi, se contenterait-

on même de le chasser d'une ville ou d'une province, ne le poursuivrait-on pas fortement partout où il serait ? Les premiers ministres le laisseraient-ils en repos, et se serviraient-ils même de lui, sous prétexte que les magistrats des lieux où son crime aurait été découvert, n'auraient pas agi contre lui?

Je crois qu'il y va de la gloire de Dieu, et c'est tout dire, de travailler à faire censurer la thèse dont vous me parlez; il n'y a rien qui en empêche, si l'on a cette thèse et qu'elle ait été soutenue. Le saint livre de l'*Imitation de Notre-Seigneur* enseigne très-bien que, si l'on ne traitait pas de questions pareilles, il n'arriverait pas tant de relâchement dans les monastères et tant de scandales parmi le peuple : *Non fieret tanta dissolutio in cœnobiis*, le relâchement de l'esprit d'oraison, de la solitude, de l'épanchement au dehors des religieux, leur causant de grands maux.

J'espère que notre bon Sauveur aura été glorifié de votre sermon le jour de la fête du grand saint François-Xavier. Sa divine Providence nous fit faire le même jour une exhortation à l'un des couvents des orphelines de Paris ; je ne sais si c'est parce que nous approchons de la mort, mais il lui a plu donner une bénédiction extraordinaire aux discours qu'elle a voulu que nous fissions dans notre dernier voyage, c'est ainsi que : *Vocat ea quæ non sunt.*

J'ai une grande douleur de ce que l'on néglige une affaire et si publique et si importante pour la gloire de Dieu, comme est le sermon N. (le nom est effacé dans l'original).

On pouvait bien dire à ces religieux dont vous me parlez : *Non est bona gloriatio vestra*, qui se font une gloire de ne pas laisser mourir un parti pernicieux, quand les auteurs meurent. J'ai appris la mort subite de M. de Fieux.

Comme je ne fais que recevoir votre lettre aujourd'hui 18 de décembre, que l'on me renvoie de Paris, je n'ai pu y faire plus tôt de réponse. Je salue votre bon ange, etc., et suis avec respect, etc.

A Evreux, ce 18 de décembre, fête de l'attente du divin enfantement de l'admirable Mère de Dieu.

LETTRE CCXIII.

AU MÊME.

Boudon conseille à son ami de se soumettre à ses supérieurs mécontents d'une lettre écrite par lui et devenu publique

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris dans sa sainte union, pressé à raison que je suis sur le point d'aller à mes visites d'où j'espère que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fera revenir pour le commencement d'octobre. Les choses sont dans un état ici qui m'oblige de vous dire que présentement il n'est pas temps d'y venir. Je n'ai pas compris ce que vous me dites que vous pourriez pousser de Menilles plus loin, et aller à deux lieues de là. Je n'entends ni en quel lieu vous voudriez aller, ni quelle personne vous voudriez voir, toujours il me semble que dans la tempête, il faut bien se mettre à couvert quelque part, et laisser passer l'orage sans s'y exposer et en essuyer le mauvais temps. De plus il nous faut entrer dans les desseins de notre bon Sauveur, et lorsque nous voyons qu'il nous met dans l'état d'humiliation, il faut souffrir paisiblement. La divine parole nous dit qu'il y a un temps de justice, et un temps où il faut se tenir dans le silence. Je vois que les évêques se font une affaire de votre lettre, et qu'ils la regardent comme un outrage fait à l'épiscopat; cela me donnerait encore lieu de ne pas vous conseiller sitôt le voyage de Paris, de peur que l'on ne préoccupe Mgr. l'archevêque contre vous, et que cela ne vous attirât quelque fâcheuse suite. Notre prélat garde la copie de votre lettre, et il trouve même fort à redire que monsieur votre frère, à ce qu'il a appris, ait dit qu'elle était bonne, et que c'était votre sentiment. Si vous pouviez aller passer quelque temps dans le pays de Caux, il me semble que ce serait le mieux; car c'est votre diocèse. Certainement vous pouvez bien dire, comme c'est la vérité, que vous n'avez jamais eu l'intention de choquer les prélats, et que si vous l'avez fait c'est sans y avoir pensé; que jamais vous n'avez eu intention qu'elle dût paraître, et autres choses pareilles, mais le tout doucement, et que vous vous soumettez à vos supérieurs. Je puis me tromper, ainsi je dis mes pensées sans trop vouloir les soutenir, mais je ne doute nullement qu'en cette rencontre, le mieux que l'on peut faire est de se soumettre et que si vous aviez voulu vous soutenir, vous vous seriez fait de très-méchantes affaires et que ce ne fût le pis qui vous eût pu arriver ; il me semble qu'il est plus à propos présentement que vous preniez quelque relâchement.

Les Pères Jésuites ne manquent ni de charité ni de bonne volonté, mais il est certain qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils voudraient, et je sais présentement des affaires de la dernière conséquence pour la gloire de Dieu pour laquelle ils sont tout pleins de zèle et qu'ils regardent en gémissant, ne pouvant pas les soutenir, comme eux-mêmes me l'ont dit ; on vous dira ce que l'on voudra, mais ce n'est pas une petite affaire que d'avoir pour parties non-seulement un évêque mais les évêques qui pensent que l'épiscopat est offensé. Il y en a qui disent que s'ils avaient été à la place de Mgr l'archevêque, ils vous auraient imposé des pénitences publiques pour plusieurs années.

Je crois, Monsieur, que dans la suite des

temps, vous verrez que la soumission a été le meilleur parti que vous ayez pu prendre : *Nec coneris contra ictum fluvii ;* c'est un remède admirable à tous les maux, que l'humilité, la soumission, la douceur.

Je salue votre bon ange, etc., et suis, Monsieur, etc.

A Evreux, ce 11 de septembre, dans la sainte octave de la fête de la glorieuse Nativité.

LETTRE CCXIV.

AU MÊME.

Voyage de Boudon à Rouen.

DIEU SEUL.

Monsieur,

J'espère partir d'ici jeudi de grand matin, sous la protection de la très-sainte Mère de Dieu, des bons anges et des saints, et en passant à Louviers prêcher Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, en la vêture de l'une des filles de M. de Berville, et à la profession de l'autre aux filles de Sainte-Elisabeth, pour me rendre à Rouen le lendemain vendredi, où j'espère arriver assez à temps pour avoir le bien d'y dîner avec vous, et de vous donner lieu de recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'un de ses plus indignes membres, et apparemment même de le loger chez vous et de l'avoir pour hôte en ma chétive personne, *Christus omnia in omnibus.* Ah ! que ce soit lui qui fasse le voyage de Rouen en moi et par moi ; qu'il y prêche, qu'il y parle, qu'il y converse, qu'il y soit retiré, qu'il y fasse tout en toutes choses, et que la créature n'y ait point de part. Je consacre ce voyage à ses divins voyages, et toutes les actions qui s'y feront à ses divines actions, toutes les peines à ses adorables peines, tout en lui seul et par lui seul ; cependant si j'ai le bien de loger chez vous, ce sera sans vous être à charge, car la divine Providence nous donne le moyen de prendre quelques mesures là-dessus. Je salue votre saint ange avec respect, tous les bons anges et saints patrons de la ville et diocèse de Rouen, et suis votre très-humble et tout acquis serviteur, BOUDON, le pauvre prêtre de l'admirable mère de Dieu toujours Vierge et immaculée en sa toute sainte conception, vérités pour lesquelles je voudrais mourir de bon cœur avec le divin secours.

A Evreux, ce mardi 7 d'avril, jour de la précieuse mort du P. Herman Joseph, grand favori de la Mère de Dieu.

LETTRE CCXV.

AU MÊME.

Amour de la vie cachée et des humiliations.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Il est séparé à l'infini dans sa sainteté, des créatures, et pour apprendre aux hommes la sainteté de leur séparation, s'étant fait homme, il en a donné des exemples qui passent l'esprit humain, car il lui est difficile de concevoir qu'un Dieu qui se fait homme, emploie trente années de sa vie dans une vie admirablement retirée, caché dans une pauvre boutique, et faisant le métier de charpentier ; quel rapport, selon les petites lumières de l'homme avec sa mission pour enseigner et instruire les hommes ! en vérité il faut bien dire qu'il y ait quelque chose de bien divin, de caché dans la séparation des créatures, c'est pour cela qu'il veut nous en instruire par une retraite de trente années, retraite qui est un sermon bien puissant ; il ne donne que trois ans et demi à enseigner les autres vérités. Hier, monsieur votre théologal, qui est un bon prédicateur, prêchant au sujet de la meilleure part de Marie, dans la cathédrale, en présence de monseigneur notre évêque, de tout le chapitre et de toute la ville, prit pour sujet de combattre les faux dévots qui, sous prétexte de contemplation, se retiraient pour mener une vie molle, sans s'employer aux œuvres extérieures ; sans doute que c'est un abus qu'une retraite de cette nature ; mais je ne vois guère de gens à Evreux, et peut-être n'y en a-t-il point qui, étant propres à travailler pour le prochain, se donnent à la retraite ; je ne sais, pour vous parler en confiance, si l'on ne pensait pas à moi, mais cependant je n'en ai pas de connaissance, à cause de la retraite que j'y fais depuis un mois environ, sans néanmoins que par la miséricorde infinie de notre bon Sauveur et par la protection de son immaculée Mère, des bons anges et des saints, cela ne m'empêche d'aucun de mes devoirs. A peine avait-il commencé de prêcher avec un zèle fort animé, qu'il demeura court devant tout l'auditoire et il fut obligé de sortir de la chaire en cette manière ; j'estime plus la séparation du petit point d'honneur du monde que cette humiliation lui a donnée, que l'applaudissement qu'il aurait eu, ce qui lui est assez ordinaire.

Tout ce que je sais de grand au monde est l'abaissement que la divine Providence y fait porter, et je ne saurais me lasser de parler des bienheureuses contradictions qui m'y arrivent, car je suis pénétré que c'est une grâce infiniment précieuse ; je crois vous avoir parlé d'une vue qu'une âme d'une éminente vertu qui est éloignée de ce pays ici, c'est il y a déjà assez d'années, où il lui fut montré un démon en forme de dragon qui répandait son venin contre moi, et ensuite elle le vit aller loin dans les airs, le répandant de tous côtés à mon sujet ; sans trop m'arrêter à ces sortes de vues, toujours l'effet en a fait voir la vérité. Que j'ai d'obligations à l'aimable Providence, ma bonne et très-fidèle Mère, de lui avoir donné cette permission ! Il est vrai que la contradiction me suit ; dans le diocèse de Rouen on a donné des ordres à la plupart des maisons religieuses sur les chemins où l'on a cru que je pouvais passer, et on a défendu

aux supérieurs de me prier de travailler dans leurs maisons; il a y en quelques-unes qui en avaient un grand désir. Je ne vois guère que cela vienne que de M. Defieux, qui en cela a ses intentions dont je ne dois pas me plaindre. Je m'aperçus bien à tout ce qu'il avait écrit à monseigneur l'évêque, son frère, à mon sujet, par le changement que je vis en ce prélat à mon sujet par de certaines petites manières peu obligeantes, quoiqu'il ne laissât pas de me remercier d'avoir travaillé dans son diocèse. On écrit de tous côtés contre moi, et on empêche les personnes de m'écrire; on s'est avisé de cette contradiction depuis quelques années, comme d'empêcher que l'on imprime les petits ouvrages qu'il plaît à la divine Providence nous donner le mouvement de faire; cependant la divine Providence suscite des gens que je ne connais point, qui m'écrivent, et même des ecclésiastiques considérables dans leurs emplois, et dont quelques-uns m'ont mandé qu'ils avaient dessein de faire un voyage exprès pour nous venir voir et nous entretenir du royaume de Dieu, pendant qu'à Evreux chacun s'éloigne de nous. O mon Dieu, que la séparation des créatures est un bien inestimable!

M. le curé de Menilles m'est venu voir dont je suis bien édifié des bonnes intentions; s'il avait eu quelque difficulté et que je lui eusse pu rendre service, je l'aurais fait d'une grande volonté avec le divin secours: mais il ne me fit pas paraître qu'il en eût aucun besoin. J espère que Dieu tout bon et son immaculée Mère en seront glorifiés. Je lui ai conseillé de prendre quelque bon ecclésiastique de sa connaissance pour demeurer avec lui en qualité de vicaire, celui qui est à Menilles, est homme de bien, mais c'est un esprit inquiet, turbulent, plaideur, qui a fait des affaires à feu M. le curé, Si M. de Menilles, en étant prié par le dit vicaire, s'employait pour le faire rester, il sera aisé de s'en excuser sur ce que M. le curé a quelqu'un de sa connaissance pour demeurer avec lui, et si cela était, vous pourriez lui en écrire. J'ai dit à M. le curé qu'il suffisait de faire donner avis au vicaire trois mois auparavant le *lætare*, qu'il eût à chercher condition; il n'en manquera pas dans le diocèse, car l'on y a besoin de prêtres. Il est à souhaiter pour la gloire de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, qu'il y ait un vicaire qui puisse bien agir de concert avec M. le curé.

M. de Gaumont a fait imprimer, il y a quelques années, deux petits écrits au sujet de saint Denis l'Aréopagite; je crois que ça été un nommé Lambert, qui n'est plus libraire, qui les a fait imprimer; il demeure dans la rue du Foin, proche Saint-Yves, rue Saint-Jacques, à la seconde ou troisième porte en entrant par la rue Saint-Jacques, dans ladite rue du Foin, qui aboutit de l'autre côté à la rue de la Harpe, il en pourrait peut-être avoir. A l'égard du bon M. de Gaumont, il est dans une vieillesse décrépite, et présentement on ne converse presque plus avec lui; si j'en avais, je vous en enverrais volontiers, il m'en a donné, mais je ne sais pas où je les ai mis.

Vous savez, Monsieur, qu'il n'est jamais permis de faire un mal pour quoi que ce soit au monde, et ainsi la personne dont il s'agit ne peut point faire la chose que vous savez: peut-être trouvera-t-elle des gens qui diront qu'il n'y a point de mal, à raison des suites, mais je ne voudrais pas entrer dans ce sentiment; cependant, si elle y est résolue, il faut avoir patience, et néanmoins je ne crois pas qu'on lui doive donner l'absolution dans cet état; je pense qu'il faut attendre et peut-être quand il n'y aura plus de danger, qu'elle pourra, avec la miséricorde de Notre-Seigneur et à la faveur de la très-sacrée Vierge, le refuge des pécheurs, en avoir de la contrition, toujours il faut prendre garde à ne lui pas donner conseil là-dessus de suivre ses sentiments, les suites en seraient dangereuses: il faut imiter la patience de Dieu dont il est dit: *dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam;* les supérieurs auront un grand compte à rendre à Dieu, de ce qu'ils ne donnent pas ordre que ceux qui entrent dans les monastères, soient toujours accompagnés, et que les confesseurs mêmes soient vus.

J'ai joie en Notre-Seigneur et sa sainte Mère de ce qu'une personne de l'assemblée est nommée pour le doyenné d'Andely. Je salue votre bon ange, etc., et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE CCXVI.

AU MÊME.

Rebuts des hommes, dons précieux de Dieu.

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. O le précieux don de ce Dieu fait homme, que les rebuts des hommes! don préférable à toute l'estime et l'amitié des créatures, et à tous les honneurs du siècle! O l'heureuse rencontre, quand on le trouve! tout ce qui porte à l'humiliation doit nous être bien cher.

Je suis étonné de ce que l'on fait difficulté de continuer la célébration des offices des saints, dont la fête a été ôtée aux peuples. Il me semble que chacun devrait s'efforcer bien plutôt à en faire l'office avec plus de piété que jamais, pour empêcher la diminution ou la cessation du culte religieux que l'Eglise leur donne (90).

(90) C'est aussi le vœu de Mgr l'archevêque de Paris, dans son Mandement du 11 février 1778, portant suppression de quelques fêtes. « Nous exhortons, dit-il, tous les fidèles à assister, autant qu'ils le pourront, à l'office des fêtes que les circonstances des temps ont déterminé à supprimer. »

Les sentiments des hommes sont différents. Je n'ai aucun doute qu'il n'y ait de l'obsession des démons dans toutes les deux sœurs dont vous me parlez, et j'en suis pleinement convaincu. A l'égard des tentations que les pénitentes peuvent avoir, on ne doit pas les quitter pour ce sujet; autrement on donnerait une grande prise aux démons; mais le confesseur doit beaucoup s'humilier devant Dieu; oui, je le répète, beaucoup s'humilier et entrer dans une sainte confusion, et reconnaître sa misère, et avoir recours aux grandes miséricordes de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Ce serait un grand secours pour ces filles, si elles voulaient se confesser aux religieux de Saint-François et communier plus souvent. Je salue votre bon anges, etc.

A Paris, ce 11 de juillet, fête de la Translation de saint Benoît.

—

LETTRE CCXVII.

AU MÊME.

Etre en butte à la contradiction, à l'exemple du Sauveur, don précieux et inestimable.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Il faudrait savoir ce que c'est que Dieu seul, pour savoir ce que c'est que la séparation des créatures qui nous unit à lui, et combien cette grâce est précieuse. On en peut prendre quelque juste idée, si l'on considère que ça été la grâce singulière de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et nous lisons dans le saint Evangile (*Luc.* II, 34), que c'est ce que saint Siméon en prophétise. Vérité qui, saintement et fortement méditée, est bien capable de nous donner des mouvements d'un amour inénarrable pour la séparation des créatures. Oh! qu'il faut bien dire que c'est quelque chose de bien grand et de bien aimable, puisque c'est ce qu'un prophète, à qui le Fils de Dieu s'est révélé d'une manière si spéciale, en dit et en prophétise! La joie qu'il a de voir le divin Messie attendu dès le commencement du monde, fait qu'il s'écrie, qu'il est content après cela de mourir, n'ayant plus rien à désirer au monde; car, en le voyant, il voyait tout ce que l'on peut souhaiter. Il annonce publiquement que ce Messie divin est *la lumière des nations et la gloire du peuple d'Israël* (*Luc.* II, 32), et après cela ce qu'il en prédit est qu'il sera *en butte à la contradiction.* (*Ibid.* 34.) Voilà le partage du Fils bien-aimé du Père Eternel. O bienheureuse vie qui se passe dans l'imitation et l'union de la contradiction du Sauveur! C'est une faveur inestimable; et quand tous les membres de notre corps seraient changés en autant de langues, ils ne pourraient pas assez en remercier la divine Providence : c'est ce qui passe toute pensée. Jamais je n'en ai été plus convaincu; et en écrivant ces vérités, il plaît à l'infinie miséricorde de notre bon Sauveur Jésus-Christ, par les mérites de son immaculée Mère, de m'en pénétrer entièrement. Oh! quelle grâce d'être contredit en ce monde et d'en connaître le prix! Mon pauvre esprit se perd dans l'abîme des miséricordes de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère, quand il pense que j'ai la faveur que la contradiction m'accompagne et me suit de tous côtés, et apparemment ce sera jusqu'à ma mort et après ma mort. Aidez-moi, Monsieur, à en bénir la divine Providence, à l'en adorer, à l'en aimer, à l'en remercier, à l'en glorifier.

Depuis qu'elle m'a conduit à Paris ce dernier voyage, elle m'a occupé continuellement tous les jours, et je n'ai pas pu un seul jour dîner chez madame ma charitable hôtesse, ni rendre visite une seule fois à plusieurs communautés qui l'auraient souhaité, ayant été occupé en d'autres et chez des particuliers. Je vous dis cela pour vous faire connaître que je n'ai pas le loisir d'aller voir les religieuses dont vous me parlez.

Il y avait une mère prieure aux Carmélites de Morlaix, lorsque la divine Providence m'y arrêtait, nommée de la Nativité et professe du Pont-Audemer; je ne sais ce qu'elle est devenue. Je vous supplie, dans l'occasion, de le demander à Rouen; ce n'est pas que j'aie eu grand rapport avec elle. Elle était toute dans la dépendance du couvent de l'Incarnation du faubourg Saint-Jacques, à Paris.

Les évêques ont droit de convoquer non-seulement dans leurs synodes et calendes, mais en d'autres occasions, quand ils le jugent à propos, pour le bien des églises et de la discipline ecclésiastique. Si on leur faisait opposition là-dessus, ils auraient bientôt un arrêt du conseil privé du roi, qui s'est déclaré fortement pour les soutenir contre leurs sujets. Quand la nécessité s'y trouve, on peut appeler le secours du bras séculier, comme les Papes le déclarent souvent. On m'a parlé d'un évêque zélé qui, par cette voie, a fait quitter leurs cures à plus de cent curés indignes, par la raison que l'on sait que le roi le soutient de son autorité. Agissant par les formes ordinaires, je ne sais pas s'il aurait pu déposséder un seul de ces curés indignes. Il est sans doute de la dernière justice qu'un pasteur mercenaire et qui abandonne son troupeau aux loups, soit privé de ce soin; et l'évêque, qui en est généralement chargé, doit faire tous ses efforts pour cela.

J'espère que la divine Providence nous fera retourner à Evreux la semaine prochaine. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis dans un profond respect, etc.

A Paris, le 7 de décembre, veille de la fête de l'Immaculée Conception de l'admirable Vierge Mère de Dieu.

—

LETTRE CCXVIII.

AU MÊME.

Etre séparé des créatures et vivre de la vie de

Jésus-Christ, c'est là le trésor *et la* perle *de l'Evangile.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Oh! il est grand temps que ce cœur divin soit le cœur de notre cœur, la vie de notre vie, l'âme de notre âme. Que notre cœur étant saintement purifié soit uni à ce cœur suradorable, et s'y laisse perdre et abîmer pour jamais par les puissantes opérations du Saint-Esprit; en sorte qu'il n'ait plus d'autres mouvements, d'autre pente, d'autres inclinations, d'autre estime, d'autres affections, d'autre volonté, que le cœur du tout aimable Jésus, plus d'autre vie que la sienne. Ah! qui nous fera la grâce de nous écrier avec l'Apôtre : *Je vis : mais non je ne vis plus; c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* II, 20.) Voilà le don de Dieu, et le grand don du Saint-Esprit Dieu. Ah! si les pauvres créatures le savaient! C'est bien le *trésor* de l'Evangile, pour lequel il faut tout vendre; c'est bien la *précieuse perle* (*Matth.* XIII, 44, 46), pour laquelle il faut tout quitter.

Je pensais aujourd'hui au précieux vide dans lequel il faut se trouver pour posséder cette *perle*, pour avoir ce *trésor;* et il me semblait que l'Esprit-Saint qui m'a fait la grâce hier, le jour de sa glorieuse solennité, de l'invoquer en qualité de *Père des pauvres*, comme l'Eglise fait, et qui continue de me presser d'avoir recours à lui dans cette vue; vue infiniment consolante, car en vérité c'est une douceur inexplicable à de pauvres créatures, et qui sont la pauvreté même, de pouvoir s'adresser de cette sorte à cette majesté infinie : il me semblait, dis-je, qu'il me séparait de l'être créé; et certainement j'y renonce en sa divine présence; oui, je renonce d'y avoir la moindre part pour jamais. Ah! Monsieur, il faut que je m'écrie ici : Eh! qu'ai-je au ciel et en la terre, sinon Dieu seul? plus de créatures, plus de créatures, plus de l'homme, plus de ce malheureux soi-même! Hélas! je dis ce que je voudrais bien; et notre bon Sauveur, par toute la charité de son divin cœur et celle du précieux cœur de son immaculée Mère Vierge, me préserve éternellement de toute autre volonté; mais je ne laisse pas dans sa lumière, de reconnaître combien je suis misérable. Cependant au milieu de toutes ces misères, Dieu seul, Dieu seul, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de Jésus notre Sauveur.

Après cela, Monsieur, j'aurais bien mauvaise grâce de n'être pas content de toutes choses, et d'avoir encore de la propre volonté et dans les bonnes choses aussi bien que dans les autres. J'attends donc dans une grande paix que le tableau des neuf chœurs des anges soit achevé : je vous remercie très-humblement des soins que vous en prenez; mais que ne faut-il pas faire pour ces saints esprits qui ont toujours été à Dieu seul! Je laisse à votre charité d'y veiller de temps en temps. J'espère que la divine Providence nous fera l'honneur de faire encore faire sept petits tableaux en l'honneur des sept premiers princes; mais nous verrons si nous nous servirons du même peintre, et si l'ouvrage des neufs chœurs est bien fait.

Ne vous ennuyez pas, Monsieur, ni ne vous dégoûtez point des peines qui vous arrivent dans votre cure. Il faut ne tenir à rien, et quand on ne tient plus à rien, on veut tout, et on ne veut rien; tout ce qui arrive, et tout ce qui n'arrive pas. Oh! la précieuse mort que la mort à tous les désirs! M. le curé de Saint-Laurent a grande raison, et il me semble qu'il faut s'y tenir, à moins que vous ne vissiez par des préjugés que les juges ne seraient point favorables à votre droit; et en ce cas, je dis, supposé qu'il y eût de l'accommodement, il vaudrait mieux que vous en proposiez trois, qu'on vous les proposât; car en proposant vous-même, vous les choisissez; et vos trésoriers n'en pourraient prendre que l'un des trois, qui serait toujours de votre choix, puisqu'il serait l'un de ceux que vous auriez choisis. Je salue votre bon ange, etc.

C'est une bonne pensée que de mettre chez les Pères Minimes l'association de la pureté; car c'est le moyen de la rendre stable, au lieu qu'il pourrait venir quelque curé après vous qui la négligerait et peut-être même qui la pourrait détruire.

Je vous ai mandé quand vous voudrez me faire la grâce de m'écrire, de le faire toujours par la poste, car autrement les lettres souvent ne sont pas rendues, ou bien elles tardent trop. J'ai vu un missionnaire, à Evreux, qui m'a dit qu'il avait une lettre à me rendre de votre part, il y a longtemps de cela, et il ne me l'a pas donnée du tout; je n'aurais pas manqué d'y faire réponse; il m'a dit qu'il allait avec M. de la Pinsonnière, et cela me donne lieu de vous supplier de demander au P. Jacques un de ses livres et des plus considérables pour M. de la Pinsonnière; car comme il va de tous côtés, c'est le moyen de donner un grand remède aux profanations du sacré corps de Notre-Seigneur.

A Evreux, dans l'octave de la fête du Saint-Esprit, l'onzième de juin, la veille du grand saint Onufre, le divin solitaire.

LETTRE CCXIX.

AU MÊME.

Quitter les créatures avant qu'elles nous quittent. Ne point se laisser abattre par les contradictions.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Bientôt, Monsieur, il n'y aura plus de créatures pour nous; et il est bien doux de les quitter avant qu'elles nous quittent. Il faut qu'elles s'en aillent toutes, et les bon

nes aussi bien que les mauvaises, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul. Ah! quand sera-ce? après avoir dit, après avoir écrit mille et mille fois, et un nombre sans nombre de fois, Dieu seul, enfin quand le dirai-je en vérité? Ce nous serait une consolation en Notre-Seigneur, *in Christo consolatio* (*Philip.* II, 1) (et je n'en connais pas d'autres) d'aller encore une fois à Rouen, pour nous y entretenir du royaume de Dieu; mais je n'y vois pas d'apparence. Au reste, je vous remercie avec bien de la reconnaissance de la chambre que vous m'y offrez, et je vous supplie très-humblement de veiller pour la gloire de la très-sainte Trinité à l'accomplissement du tableau des saints anges. Je vous supplie aussi de bien saluer la mère prieure des religieuses du Saint Sacrement de ma part, et son bon ange. Hélas! je dois être étonné que l'on se souvienne de moi, qui mérite avec toute sorte de justice d'être anéanti dans tous les esprits et tous les cœurs. Je prie notre bon Sauveur qu'il répande sa grâce sur vos sermons.

Je connais Hélène Duclos; vous ferez une vraie œuvre de charité de l'assister et de la faire assister.

Après tout, Monsieur, faut-il vous abattre pour les contrariétés qui vous arrivent? L'amour divin est le feu que le Sauveur est venu apporter en terre; et comme le feu matériel n'est jamais plus ardent et plus âpre que dans les plus grands froids, jamais le divin amour ne brûle plus fortement, ni n'étend jamais davantage ses flammes qu'au milieu des contradictions. En vérité c'est une pauvre affaire qu'un homme sans oppositions. Je bénis la divine Providence qui, comme la meilleure des mères me les continue, et apparemment jusqu'à la mort, et peut-être, ce qui serait un surcroît de grâce, après la mort. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 21 de juin, fête de saint Leufroi, abbé de la Croix.

LETTRE CCXX.

AU MÊME.

Il lui demande des approbations pour deux de ses livres qu'on imprimait.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Son aimable et divine Providence me fait vous écrire la veille de mon départ pour les visites des paroisses de la campagne; et cela, seulement pour cette fois, jusqu'au 21 du présent mois, que j'espère qu'elle m'arrêtera à Evreux pour quelques semaines, pendant que l'on pourra être occupé des vendanges.

Je laisse à Mlle d'Outrebois un petit paquet que je vous envoie, afin que quand la divine Providence lui fera trouver quelque commodité, elle vous l'adresse. Il y a trois petits livres sur les horreurs des profanations des églises: un pour vous, et les deux autres que je vous prie de présenter à MM. Auvrai et Bulteau de ma part. Comme notre libraire a un privilége pour imprimer tous les ouvrages que la divine Providence nous fait donner au public, il a voulu imprimer ce petit livre, et un autre *De la sainteté ecclésiastique*, qui s'achève d'imprimer présentement; c'est pourquoi je ne l'ai pas encore. Cependant, quoique le libraire, par son privilége, puisse les imprimer, je vois qu'il est à propos, pour la gloire de Dieu qu'il y ait des approbations; car s'il n'y en avait pas, cela pourrait faire peine à plusieurs bonnes personnes qui craindraient qu'il n'y eût quelque mauvaise doctrine. Ces deux sujets, *Du respect dû aux églises*, et *De la sainteté de l'état ecclésiastique*, n'ont pas de difficulté, et il n'y a rien qui ne regarde la morale, qui est établie dans sa pureté par la miséricorde de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Vous prendrez la peine, s'il vous plaît, de lire celui-ci; et je crois que vous y remarquerez, avec le secours divin, ce que je vous dis. Si ces messieurs veulent bien y donner leur approbation, je la ferai insérer dans le livre : ils verront bien, à ce que j'espère, que les sujets qui y sont traités n'ont pas de difficulté. Vous contribuerez à la gloire de Dieu, de vous donner la peine de vous expliquer pour cette bonne œuvre, qui est tout purement à son honneur. J'y ai parlé des profanations qui arrivent en la célébration des divins mystères; ce que je fais en plusieurs des petits ouvrages que la divine Providence nous fait donner au public, ayant connu par expérience les bons effets que cette réparation produit. J'ai trouvé en Flandre que l'on avait remédié à ces profanations parce qu'on avait lu dans ces livres. C'est pourquoi je répète les mêmes choses en différents traités, dont les uns sont lus par quelques-uns, et les autres par d'autres. Il n'y a rien de pressé pour le petit manuscrit que vous avez eu la bonté de prendre à Evreux, car je ne suis pas encore en état de le faire imprimer.

Je viens de recevoir un petit mot du P. Jacques. Le long temps qui s'était écoulé depuis que j'avais reçu de ses dernières nouvelles me donnait quelques pensées que l'on avait pu l'éloigner de moi; ce qui m'arrive assez ordinairement par une conduite bien sainte de l'aimable Providence. Je vous supplie à votre commodité de lui envoyer la lettre que je lui écris. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 8 de septembre, jour de la fête de la sainte Nativité de Notre-Dame.

LETTRE CCXXI.

AU MÊME.

Anéantissement de la propre volonté. Réserve dans la conversation avec les femmes. Prendre volontiers avis de ses inférieurs. Conduite que doit tenir un curé à l'égard de ses paroissiens malades.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes,

etc. Son aimable et divine Providence me fait recevoir par la poste la lettre dont vous m'avez parlé. Après m'être abandonné à son divin esprit pour y répondre, il me semble que tout consiste dans l'anéantissement de la propre volonté. Oh! qu'heureux celui qui peut dire à Dieu en vérité : O mon Père, je remets ma volonté entre vos mains, pour faire et ne pas faire, pour faire beaucoup et ne rien faire! Que cet anéantissement est admirable en notre divin Sauveur, *dont la nourriture était de faire la volonté de son Père* (*Joan.* VI, 34), qui ayant plus de zèle pour sa gloire dans les âmes que tous les bons anges et tous les saints ensemble, a cependant demeuré trente ans dans le silence, et n'a été que trois ans et demi dans sa vie conversante! Après cela il est bien juste de mourir même à tous les plus saints désirs.

C'est une grâce précieuse que l'éloignement des femmes, et même des femmes de piété. Il est très-difficile d'y conserver la pureté de l'âme, et de ne pas contracter quelque souillure dans leur conversation. Je crois qu'on ne doit converser avec elles que par la pure nécessité, qu'on ne doit donner à la conversation que le pur nécessaire ; qu'en y donnant même le pur nécessaire, il faut extrêmement être sur ses gardes, et avoir beaucoup recours à Notre-Seigneur et à son immaculée Mère ; qu'il faut éviter comme la peste l'amusement et les discours inutiles avec elles. Cependant il en faut prendre soin dans l'ordre de Dieu, ne se laissant pas aller à la nature avec son divin secours.

J'ai de la peine à vous dire de quitter votre cure. Je crois vous avoir écrit ce que l'on dit du cardinal Bellarmin, qu'étant consulté sur le changement d'état d'une personne, il répondit que l'on était assuré du bien que Notre-Seigneur opérait par cette personne dans l'état où elle était, mais qu'on ne l'était pas de l'état où elle devait entrer. On a vu plusieurs personnes qui ont passé dans des états plus parfaits, et avec des intentions très-pures, et qui n'ont pas eu bénédiction dans leur changement. Cependant si l'attrait intérieur vous presse, et continue à vous presser, vous pouvez consulter des hommes de Dieu qui soient expérimentés ; car je n'ose rien décider sur ce sujet.

Il est vrai que le changement d'état vous ôterait l'occasion d'une certaine élévation, que je crois opposée à l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui est couverte du prétexte de votre qualité de curé. A la vérité il ne faut pas tomber en de certaines bassesses indignes du caractère, et qui viennent d'une lâche complaisance que l'on a pour les créatures par des vues intéressées ou par de vaines craintes ; mais il faut aussi bien prendre garde que sous prétexte de soutenir l'honneur de Dieu et de l'Eglise, on ne soutienne l'orgueil qui est si enraciné dans nous, que saint François Xavier disait que ceux qui ne pensent pas en avoir, sont ceux qui en ont du plus fin. De saints évêques non-seulement n'ont point fait difficulté de prendre avis des religieux secrètement, mais ils le témoignaient hautement ; et saint Charles Borromée menait avec lui un Jésuite, pour faire sous lui les exercices spirituels, à la vue d'un chacun. Nous avons vu messieurs les curés faire des retraites en des communautés avec grande bénédiction. J'ai été en des diocèses où l'on envoie des billets pour le temps de la retraite, que l'on y fait pour les ecclésiastiques : les curés de ces diocèces y viennent de tous côtés, et cela sans aucune peine, de leur bonne volonté ; et il n'en arrive qu'une grande édification, et Dieu tout bon y répand ses grâces abondamment : mais, dans ces choses, les prudents de la prudence humaine ne sont pas à consulter. Je ne sais si je vous ai dit que dans une difficulté qui arriva parmi les Jésuites, à l'égard de quelques-uns qui, sous prétexte des emplois qu'ils avaient eus, ne croyaient pas devoir se réduire à retourner à la régence, le P. de Saint-Jure et le P. Hainault demandèrent à aller être régents dans les basses classes parmi les petits écoliers ; et effectivement ils y régentèrent au moins une année, eux qui étaient des plus vénérables de la Compagnie et avancés en âge ; et on en fut édifié. Au reste, je sais des curés, docteurs de Paris et curés de Paris, qui publiquement font la retraite sous des religieux. Il n'en va pas de même de la hiérarchie angélique, et de la hiérarchie des ministres de Jésus-Christ ici-bas en terre ; car les souverains pontifes, qui en sont les chefs, sont même obligés de prendre les lumières de leurs inférieurs et de simples prêtres docteurs, quand il s'agit de décider dans l'Eglise ; et de telle manière que ceux qui soutiennent leur infaillibilité supposent toujours qu'elle ne leur est donnée qu'après avoir demandé les avis nécessaires, ce qui se fait par des assemblées publiques.

A l'égard de vos paroissiens, il ne faut pas les abandonner quoiqu'ils vous laissent. Le pasteur doit chercher la brebis égarée : le souverain pasteur de nos âmes doit en tout servir de modèle et de règle. Hélas ! que ferions-nous, s'il se retirait de nous, après l'avoir tant rebuté, et le rebutant continuellement ? Cependant, sans se lasser, il vient toujours à nous avec des bontés inénarrables : il frappe toujours à la porte de notre cœur ; et s'il n'y est pas reçu en de certains temps par le défaut de coopération à ses divines inspirations, il en prend d'autres pour y entrer. Il me semble donc que vous ne devez pas vous rebuter d'être rebuté, et quoique l'on en appelle d'autres pour la confession, cela ne doit pas exclure vos soins à l'égard de ces âmes : la nature n'aime pas cette conduite, mais la grâce la donne. S'il y avait même quelque chose de considérable qui demandât que l'on donnât des avis aux confesseurs, je les leur donnerais ou ferais donner : il ne faut pas regarder la créa-

ture, mais le Dieu de la créature ; et quand on aura la vue de Dieu seul, on n'oubliera rien pour tâcher de l'établir par sa divine vertu, quoi que l'on nous fasse. Hélas ! Monsieur, jamais il n'y a eu de pasteur plus humilié que le Pasteur de tous les pasteurs, moins considéré, plus rebuté, plus méprisé, plus outragé : enfin lui qui était venu pour sauver tous les hommes, il est mis à mort par les hommes ; et, pour punition, il leur laisse son corps en nourriture, jusqu'à la consommation des siècles. De plus, quoique vous ne confessiez pas les malades, vous avez lieu de leur dire tout ce que vous croyez nécessaire, et vous le devez même. Plusieurs personnes de grand mérite assistent les malades, quoiqu'ils ne les confessent pas, pour les préparer à une mort vraiment chrétienne. Mais un pasteur, indépendamment de la confession, a droit de leur parler en Père, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas. Si même on demandait un confesseur peu propre, il faut avertir avec prudence de l'importance de la chose, marquant toujours le désintéressement comme il doit être, et ne les pas vouloir gêner. Quand ils se portent bien, je voudrais les visiter rarement, mais cependant y aller quelquefois, et pour lors tâcher de leur parler du royaume de Dieu.

La divine Providence me loge présentement chez Mme Fouquet, proche le Val-de-Grâce ; mais je crois qu'elle me fera partir pour Evreux, le 14 du mois prochain, le jour de la précieuse mort du bienheureux Jean de la Croix. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, etc.

A Paris, ce 23 de novembre, dans l'octave de la fête de la dévote présentation de Notre-Dame

LETTRE CCXXII.

AU MÊME.

Combien on est aveugle de s'occuper d'autre chose que de Dieu seul. Déclaration de Boudon en forme de testament.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Oh ! que tout le reste est vil à mes yeux ! Je ne sais pas comment on peut estimer, comment on peut rechercher, désirer autre chose, et s'arrêter à autre chose qu'à Dieu seul. Hélas ! faut-il que les chrétiens, qui sont appelés par l'Apôtre *les enfants de lumière* (*I Thess.* v, 5), soient encore si plongés dans les ténèbres, qu'ils courent après les ombres, et qu'ils s'empressent à prendre le vent ! Qu'il faut bien dire qu'ils connaissent peu Dieu, puisqu'ils veulent autre chose que Dieu, et qu'ils ne se contentent pas d'un Dieu qui se suffit bien à soi-même ! Je vous avoue que c'est ce qui me rend les conversations bien ennuyeuses et les entretiens bien dégoûtants. Hélas ! cependant souvent c'est là l'occupation continuelle des créatures ! Aussi je me sens pressé de dire : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo* (91). Je me sens pressé de m'écrier : Ah mon Dieu ! vous seul, vous seul, vous seul ! rien que vous, rien que vous ! il n'y a point autre chose à penser, ni dont on doive s'occuper. J'ai de la peine quand on me dit à l'ordinaire : Comment vous portez-vous ! Ah ! dis-je, c'est bien là ce qui nous doit occuper ; nous avons bien d'autres choses à demander. Quand je me trouve en des carrosses de voiture où l'on est plusieurs, c'est le temps pour moi de faire l'oraison, que je fais très-mal ; mais je ne la fais jamais mieux que dans ces occasions : car les occupations des hommes, qui ne sont ordinairement que des choses qui passent, me jettent dans un étonnement inexplicable de l'oubli du grand Dieu des éternités qui est très-présent, et pour lors je m'en sens pénétré vivement. Je vous écris ces choses à la sortie d'une conversation qui m'ayant fait crier et récrier, Dieu seul, Dieu seul, je me décharge le cœur sur ce papier.

Vous me mandez que la très-vertueuse Mère du Saint-Sacrement pense bien ne pas aller en enfer, appuyée sur les miséricordes de Notre-Seigneur ; mais qu'elle craint terriblement le purgatoire. Je vous assure que je suis saisi de frayeur à l'égard de l'enfer, et que je vois bien que c'est tout ce qui m'appartient ; que sans une miséricorde extraordinaire ce sera mon partage : cependant j'ai une certaine joie, pensant à la mort, dans la pensée que j'irai dans le pays de Dieu seul, dans lequel toutes les créatures connaîtront clairement qu'il est le grand tout, et que tout le reste n'est rien ; et cela ou par amour ou par force.

Je ne fais pas de fond sur ce que madame Lefebvre a entendu, ni sur ce que j'ai entendu plusieurs fois ; et il y a déjà du temps que l'on vient frapper trois ou quatre coups à la porte de la chambre où je suis, sans qu'il y ait personne au dehors : je laisse tout cela à la divine Providence ; je fais fond sur ces paroles de mon divin Sauveur : *Vigilate itaque, quia nescitis diem neque horam* (92).

J'espère que la divine Providence, ma bonne et toujours très-fidèle Mère, me fera aller achever nos visites jeudi prochain, jusqu'à la fête de saint Simon et de saint Jude, apôtres, et qu'ensuite elle pourra me conduire à Paris après la fête de tous les saints.

Cependant je laisse une déclaration en forme de testament, par laquelle je déclare mes intentions, ou plutôt, pour mieux dire, ce que je pense être selon la volonté de Dieu, car je renonce pour jamais à toute propre volonté. Je déclare donc que je laisse entre vos mains tous les papiers manuscrits, dont il y en a bien qu'il faudra brûler, comme tous les recueils ou collections que

(91) *Cette chétive nourriture nous fait soulever le cœur.* (*Num.* xxi, 15.)

(92) *Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.* (*Matth.* xxv, 13.)

j'ai faites, soit pour les livres que la divine Providence nous a fait donner au public, soit pour d'autres choses. Il y a quelques manuscrits qu'il faudra garder, comme ce qu'il y a du Père de Condren; un Traité en latin de la communion : l'auteur est un Père jésuite, et j'ai cru que c'était le Père Bagot. Le feu Père Amelotte me pria de le lui prêter pour le faire décrire. Il y a quantité de sacs de lettres que j'ai gardées ; et il y en a quelques-unes de saintes personnes, et des plus grandes âmes de notre siècle. Il y a aussi plusieurs papiers de dévotion qui me regardent. Je vous laisse tout entre les mains, comme ce que j'ai de plus cher. Pour tous les imprimés, il les faudra donner à Messieurs du séminaire, afin qu'ils soient conservés, car il y en a bien d'importants au sujet de la doctrine. Il y a aussi des papiers qui regardent les archidiacres, dont je me serais servi, si la divine Providence m'avait laissé au monde, pour en donner un Traité au public.

A l'égard de votre voyage à Evreux, il n'y avait pas de difficulté pour votre logement au séminaire ; et pour le reste vous auriez trouvé, dans la provision de la divine Providence qui m'est donnée, tout ce qui aurait été nécessaire pour votre nourriture. Si j'avais eu une chambre, je vous l'aurais aussi offerte de grand volonté.

Attendez en paix les ordres de la divine Providence sur vous. Il est très-vrai que lorsqu'on s'abandonne entre ses mains, ne voulant rien par soi-même et ne refusant rien, elle sait disposer de toutes choses d'une manière admirable. Je salue votre bon ange, etc.

Ce jour de la fête de sainte Thérèse.

LETTRE CCXXIII.

AU MÊME.

Combien il est rare, combien il est heureux d'être à Dieu seul. Devoirs d'une prébende plus onéreux que ceux d'une cure.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Si son aimable providence envoie des croix aux hommes, ce n'est que pour les séparer saintement de tout ce qu'ils ont d'imparfait, et pour établir dans l'âme le règne de son pur amour, qui demande une entière solitude, afin qu'il y soit seul, et qu'ensuite il soit l'unique. Tout en toutes choses. Mais cette solitude est ce qu'il y a de plus rare dans notre terre : à peine trouve-t-on quelque habitant en ce divin désert, l'amour-propre se glissant partout. Or, comme dans cette solitude sacrée il n'y a que Dieu seul, l'on n'y peut avoir autre chose, et toutes les vues humaines y cessent; aussi n'y cherche-t-on rien de l'homme, et en n'y cherchant rien, on y trouve tout. Oh! qui pourrait savoir combien une personne qui est à Dieu seul est puissante, et les soins admirables que la divine Providence en prend! Toutes choses lui coopèrent en bien. Dieu, non content de lui donner ses saints anges pour garde, devient lui-même son protecteur : elle est en sa charge, et il veille avec des amours infinis sur tous ses besoins spirituels et temporels ; elle n'a que faire de penser à elle, ni à rien qui la regarde, car ce Dieu de toute bonté pense à elle pour elle; ses divins soins lui valent mieux que les siens propres, et que tous les soins des créatures ensemble. Mais peu sont dans l'expérience de ces biens divins, parce que l'on en cherche encore de terrestres, parce que l'on ne se contente pas de ce Dieu seul, parce que la prudence de l'homme se mêle presque dans toutes les conduites. Oh! que bienheureux les morts à toute la sagesse de l'homme animal!

Je prie notre bon Sauveur que son pur Esprit vous conduise et vous anime. S'il m'est permis de dire mes pensées au milieu de toutes les ténèbres, il me semblerait qu'il ne demande pas de vous que vous preniez une prébende : les emplois qu'elle renferme occupent d'une tout autre manière que la charge d'un curé, et donnent ordinairement moins de loisir ; car régulièrement il faut être presque tout le jour au chœur, si l'on veut bien s'acquitter de son devoir. Vous verrez dans la suite les ouvertures que la divine Providence vous donnera de quitter votre cure, si elle le demande de la sorte. Je vous écris pressé, arrivant de mes visites, et devant y retourner demain avec le secours divin. Je salue votre saint ange, etc.

A Evreux, ce 26 octobre, fête de saint Foulque, évêque, qui dans sa jeunesse était un pauvre mendiant.

LETTRE CCXXIV.

AU MÊME.

Octave de la fête de la Conception. Prière pour les morts ne doit point être omise dans les visites des archidiacres.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je prie en toute humilité ce cœur divin, infiniment aimant et infiniment aimable, que vous trouviez en lui les reconnaissances que je dois à votre obligeante charité, et que je ne puis assez vous rendre.

Je suis tout à fait touché de ce que l'on pense à ôter l'octave de la fête de la sainte Conception de la glorieuse Mère de Dieu. J'estime à une faveur inestimable de ce que la divine Providence s'est voulu servir d'une chétive créature, comme je suis, pour faire célébrer cette octave dans la congrégation de Saint-Maur des Bénédictins. Ils ne l'avaient pas reçue, et feu M. Thiersault pensant à en parler à la feue reine, ne trouvait personne qui le lui conseillât. Les PP. jésuites mêmes, quoiqu'ils soient très-zélés

pour cette fête, y trouvaient des inconvénients. Enfin, il s'en rapporta à une pauvre créature comme moi : je lui dis de le faire sans hésiter; il le fit, et la reine l'envoya de sa part dire aux Pères bénédictins qu'ils eussent à célébrer cette octave, selon les intentions du roi présentement régnant; car ce n'est pas le défunt roi qui a demandé au Pape cette octave, c'est le roi qui règne avec tant de bénédiction. Les religieux bénédictins, sans tarder, marquèrent aussitôt leur obéissance, et depuis ce temps ont célébré la sainte octave. C'est une chose qu'il faudrait remarquer; car ne la pas faire, c'est aller contre les ordres du roi qui l'a demandée instamment au Pape : c'est pourquoi, quoique l'on eût bien voulu l'ôter dans la réforme du dernier bréviaire de Paris, on ne l'osa pas faire; et c'est ce qui a obligé d'en faire au moins une octave simple, c'est-à-dire mémoire tous les jours, et le dernier jour on en fait l'office entier. Mais il y a une raison particulière pour Rouen, qui est le lieu où l'on a honoré des premiers ce mystère, et où tous les ans chez les Carmes on fait des assemblées pour le célébrer par les vers que l'on y compose à son honneur. On pourrait faire au moins comme à Paris; je dis *au moins*, et il est bon de suggérer ces choses.

On voulait ôter entièrement l'octave; je ne sais s'il ne serait point à propos d'en donner avis au R. P. de la Chaise par quelque moyen, puisqu'elle a été reçue par ordre du roi qui en avait prié le Pape.

Je ne sais pas quelle est la demoiselle dont vous me parlez. Mais je connais des demoiselles qu'on appelle les demoiselles Barthélemy, nièces de feu Mgr de Rodez; elles demeurent vis-à-vis le chœur de Saint-Merry, je les ferai prier de faire en sorte que l'on envoie des livres de leur oncle, la *Défense de l'Immaculée Conception*, à quelques libraires de Rouen, et que l'on vous fasse avertir par ce libraire, quand il en aura reçu. J'aurais été moi-même avec une grande joie chez elles; mais la divine Providence me fait recevoir votre lettre lorsqu'elle me fait partir pour retourner à Evreux, après qu'il lui a plu par ses miséricordes incompréhensibles combler de bénédictions notre voyage, par ses divins soins à l'égard du temporel et du spirituel, et à l'égard de nos petits emplois. Hélas! à proportion de mes ingratitudes, elle augmente ses miséricordes inénarrables.

Ce que vous me mandez de M. votre grand archidiacre marque bien de la probité et du zèle. Je bénis la divine Providence de ce qu'en sa visite il va au cimetière pour prier pour les morts. C'est une chose étonnante que le Pontifical marquant pour l'une des premières fins de la visite, le soin des morts, la plupart des archidiacres n'y pensent point du tout. Cependant Gavantus, et ceux qui traitent de la manière de faire la visite, remarquent que les visiteurs inférieurs doivent visiter le cimetière comme l'évêque. Je fais les prières pour eux dans l'église, n'ayant pas trouvé assez de disposition pour aller dans le cimetière, et je fais aux fonts baptismaux une petite exhortation sur l'obligation de les assister, avant les prières que nous disons retournant au chœur, et nous arrêtant devant le crucifix pour ce sujet. J'ai de la joie en Notre-Seigneur qu'il soit bien uni avec tous vous autres, Messieurs, car c'est le moyen de glorifier Dieu.

Le procédé de votre clerc marque un grand aheurtement; il est à souhaiter que MM. vos confrères entreprennent l'affaire, afin que s'il appelle du jugement ecclésiastique, ils poursuivent la chose, ce qui vous donnerait de la peine en votre particulier. J'ai cependant de la peine à croire que le parlement le soutienne, particulièrement si Mgr l'archevêque donne ses ordres; il est juste qu'il vous soit soumis et vous rende honneur et respect.

Les octaves des plus grandes fêtes ont été établies dans la suite des temps aussi bien que les fêtes mêmes, et comme le Pape a établi, à la requête du roi, l'octave de la fête de la sainte Conception, il ne faut plus en rechercher d'autres raisons. Les autres fêtes et octaves n'ont pas été établies par les Papes qui ont précédé leur établissement. Si la divine Providence me donne encore quelques jours, je me sens pressé d'en donner un traité au public qui sera comme un recueil de ce qui a été dit sur cette matière et pour soutenir le mystère et répondre à toutes les objections.

Je salue votre bon ange, et je suis, etc.

A Paris, ce 13 de décembre, dans l'octave de l'Immaculée Conception de l'admirable Mère de Dieu, et le jour de la précieuse mort de la vénérable mère de Chantal, la veille de la fête du B. Jean de la Croix, notre bon Père.

LETTRE CCXXV.

AU MÊME.

Paix que l'on goûte dans le cœur de Jésus

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le sauveur de tous les hommes. L'âme qui se repose uniquement dans ce divin cœur possède une paix qui passe tout sentiment, et que tous les hommes et les démons ensemble ne pourraient troubler : ainsi demeurer dans le cœur de Jésus, sans en sortir ni pour aucune créature, ni pour soi-même, c'est être toujours content : hors de cet aimable cœur on est toujours inquiet. « O mon Dieu! » s'écrie saint Augustin, « où puis-je être bien, quand je ne suis pas en vous? » O Monsieur, Dieu seul : quand cela est dit en vérité, et que l'on n'a plus rien à dire, que le cœur est content!

Certainement, non-seulement les autres, mais encore moi-même, nous sommes tous contents du tableau des saints anges, et j'espère que la très-sainte et suradorable Trinité en sera glorifiée dans l'honneur qui en reviendra à ces célestes esprits, à qui,

je vous le répète, la divine Providence m'applique plus que jamais.

Le libraire qui n'a pas voulu recevoir les témoignages obligeants et charitables que vous me rendiez dans votre approbation, et dont je vous rends mille grâces, a fait une action de justice : *nobis autem rubor confusionis*, voilà ce qui m'appartient.

A l'égard de la personne dont vous désirez que je vous parle, je ne l'accuse pas de jansénisme, car je n'ai pas cette connaissance; mais il est de ces grands critiques dont notre malheureux siècle est plein ; et à ce sujet il a prêché d'une manière dont l'on a été mal édifié. Je sais cela assurément, mais l'on m'a dit, ce que je ne sais que par ouï dire, que prêchant à Rouen, à la fête du scapulaire de Notre-Dame, il avait parlé contre au lieu de le défendre. Ses sentiments me paraissent fâcheux, et je vous assure que je ne voudrais pas me servir de lui. A l'égard de l'autre, c'est encore un esprit dangereux et qui n'a point de talent pour la prédication et cependant il pourra bien avoir l'emploi dont il est question. Je vous dis ces choses en confiance et en particulier, car il y va de la gloire de Dieu que j'en use de la sorte, et je vous prie de ne pas me citer là-dessus. Le père du magistrat dont vous me parlez, m'a une fois rendu visite à Paris, je sais qu'il était des premiers du parti.

Je porte compassion à M***, qui est fort de mes amis. Hélas! son grand âge aussi bien que le mien ne nous permet pas de penser à autre chose qu'à la mort, et il est tout dans l'embarras des affaires qui l'occupent sans cesse de la vie présente. Quelle pitié de mourir sans penser à mourir, et lorsque l'on a, pour ainsi parler, un pied dans la fosse, de ne penser encore qu'à vivre!

J'ai tardé à vous écrire, car la divine Providence ne nous fait retourner de nos visites que d'hier au soir, pour retourner demain au matin avec le secours de la même divine Providence, et sous la protection de l'immaculée Vierge Marie, mère de Dieu, de saint Joseph, saint Jean l'évangéliste, des bons anges et des saints. J'y ai été malade, et je suis si fatigué que j'aurais plus besoin de me coucher que de marcher. Cependant j'espère que la divine Providence me fera encore aller pour le reste de la semaine. Je diffère pour cela ma visite de la ville de Vernon, que je devais faire dimanche prochain, et en même temps le voyage de Magni, que je ne prévois pas pouvoir faire avec le secours divin, que pour le commencement du mois d'août. Ces pauvres filles sont dans un grand besoin : il faut adorer la divine Providence en toutes choses. Le plus tôt qu'elle vous mettra en état d'y aller, sera le mieux pour la gloire de notre bon Sauveur, et de son immaculée Mère et des bons anges. Je salue votre bon ange avec une vénération particulière, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 1er mai, fête de saint Jérémie, prophète.

LETTRE CCXXVI.

AU MÊME.

Il se réjouit d'être rebuté, délaissé. Les vérités de Dieu se comprennent mieux par les lumières infuses que par les lumières acquises. Pèlerinages, pratique sainte.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes etc. J'attendais à avoir le bien de vous écrire aussitôt que la divine Providence m'aurait fait achever un petit ouvrage de la dévotion à la très-sainte Trinité, qui présentement par sa divine miséricorde est ma grande occupation; et je bénis la même divine Providence, qui me le fait terminer le jour que toute l'Église consacre en son honneur par la fête qu'elle en célèbre, au retour d'un voyage qu'elle m'a fait faire, comme je vous l'avais mandé.

Mais je vous le réitère, Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et Dieu seul plus que jamais dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, son aimable providence m'en dispose les voies par une conduite séparante des créatures, qui s'éloignent toujours de plus en plus, au moins en ce lieu-ci. Oh! que je l'adore de bon cœur dans une conduite si sanctifiante! Hélas! communément on regarde comme un mal le rebut ou le délaissement des créatures, mais je vois dans une grande lumière que c'est le plus grand bien qui puisse arriver. Je vous mande comme la nouvelle du monde qui m'est la plus douce et la plus avantageuse, que les créatures me laissent là. Je considérais cela encore hier dans la salle de l'évêché, où grand nombre de personnes s'étaient rendues à raison que notre prélat s'en allait en sa maison de campagne. Toutes ces personnes se parlaient les unes aux autres, elles s'unissaient plusieurs ensemble, je demeurais seul au rebut, personne ne me parlait, ni s'approchait de moi : il y avait des dignités de l'Église, des grands-vicaires, des chanoines, des religieux, des conseillers, et d'autres personnes; et aucune ne voulait de moi. Je remarque même, et cela m'est ordinaire, quand il n'y a personne dans la salle, une qui y entrera quand j'y suis s'en vient à moi, car elle ne saurait pour lors à qui parler; dès lors que quelque autre arrive, on me quitte. Je suis certainement au rebut; et cependant ce n'est pas que je rebute personne, bien loin de cela : mais c'est une grâce précieuse que notre bon Sauveur me fait par la faveur de son immaculée Mère Vierge, qui a toujours pour son pauvre et chétif serviteur une protection vraiment maternelle.

Les conduites de Dieu et ses plus grandes vérités se comprennent peu par les seules lumières acquises; une lumière infuse les fait connaître dans une clarté admirable, et ordinairement cette lumière se donne à des gens simples, comme au bienheureux frère Gilles, dont vous me parlez, ou à des esprits humiliés et bien mortifiés. Je vous enverrai

le petit traité du purgatoire, quand la divine providence nous en donnera la voie. Si ce que je rapporte de l'application que Dieu a faite des souffrances d'un enfant pour une âme qui y était, fait peine, il faudra l'ôter : mais c'est cependant une chose vraie et qui est bien digne d'être remarquée. *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et investigabiles viæ ejus* (93)!

A l'égard des *observations sur les irrévérences du très-saint sacrement de l'autel*, j'ai pensé, sans y mettre mon nom, quand la divine Providence m'en donnera le moyen, d'en faire imprimer quatre ou cinq cents exemplaires que je distribuerai avec son divin secours; en ce cas, l'on n'aura pas besoin d'approbation.

Je remercie et bénis la divine Providence et les bons anges, car elle se sert d'eux en toutes choses, de ce qu'elle vous a préservé dans votre pèlerinage. C'est une pratique de piété très-sainte, que les hérétiques qui sont ennemis de toute piété ont traitée de momerie, *velut otiosum ac inimicum* ; c'est, comme parle votre Rituel, parce qu'ils sont animés de l'esprit malin, et qui cependant doit bien être continuée dans l'esprit de l'Eglise qui est l'esprit de Dieu.

Je ne savais pas que la religieuse ursuline, que je ne connais que sous le nom de sœur Marie-Anne de Sainte-Hyacinthe, qui m'écrit quelquefois et à qui j'écris, eût un frère du mérite de celui dont vous me parlez. Si Notre-Seigneur lui donne le mouvement de m'écrire, il me fera bien de l'honneur. Il y a des Theroudes à Rouen, dont le père était procureur ; c'est peut-être leur parent. Il me semble qu'il pourra plus glorifier la très-sainte Trinité étant archidiacre que simple chanoine.

On fait ici du bruit de ce que notre prélat me donne le baiser de paix à l'autel, quand il célèbre pontificalement : selon toutes les rubriques cela se doit, lui servant de prêtre assistant. Mais à votre commodité je vous supplie de savoir si cela se fait à Rouen : il me semble que c'est aussi un archidiacre qui sert de prêtre assistant à Mgr l'archevêque ; au moins je l'ai vu pratiquer de la sorte.

Notre libraire d'Evreux a écrit plusieurs fois à son correspondant à Paris pour acheter quelques-uns de mes livres *De la sainteté de l'état ecclésiastique;* il n'en avait besoin que d'un pour moi que j'avais dessein de vous envoyer, pour le présenter de ma part à M. Clément qui n'a pas le loisir de le lire, mais c'est à raison du chapitre qui traite des visites. Jamais le libraire de Paris n'a voulu lui en envoyer. Apparemment c'est de peur de se trouver engagé de m'en faire présent de quelques-uns, comme c'est l'ordinaire. Si j'osais vous supplier, mais il vous coûterait de l'argent, d'en prendre un à Rouen pour le présenter audit M. Clément de ma part, lui marquant qu'il y a un chapitre pour les archidiacres ou visiteurs ; il me semble que Notre-Seigneur en pourrait être glorifié. Ce monsieur a parlé depuis peu avec assez de charité pour moi en plusieurs occasions.

Je salue votre bon ange, etc

Ce 17 mai, fête de la glorieuse Trinité.

—

LETTRE CCXXVII.

AU MÊME.

Contre la pluralité des bénéfices.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je ne reçois votre lettre qu'au retour de mes visites, qui ne sont pas encore entièrement achevées ; et pour y répondre, il est vrai que je ne puis conseiller de donner un bénéfice à une personne qui en a un suffisant pour vivre. Car comment pourrais-je avoir des sentiments contraires aux saints conciles, et même généraux, qui le défendent ? Il est vrai cependant que l'on voit des gens de bien qui en possèdent plusieurs. J'honore beaucoup ces personnes, et Dieu me fait la miséricorde d'être très-éloigné de censurer la conduite des autres ; mais je ne sais pas leurs raisons. La faculté de théologie de Paris a toujours décidé conformément aux saints conciles, que l'on ne pouvait posséder deux bénéfices ; et néanmoins plusieurs de ceux qui décident de la sorte, sont dans une pratique contraire. Je ne sais pas si c'est dans le dessein d'en faire un bon usage ; mais si la chose est défendue, comment peut-on même avoir ce dessein ? Oh ! que notre bon Sauveur aurait fait un divin usage des biens de la terre ! il s'en est pourtant entièrement privé ; et après cet exemple, le dégagement des biens de la terre est encore très-rare parmi même des gens qui d'ailleurs ont de la probité.

Denis le Chartreux rapporte qu'un docteur ayant enseigné seulement que l'on pouvait avoir deux bénéfices, et il ne les possédait pas, pensa être damné, *vix ac ne vix quidem potuit divinum evitare judicium.* Sponde écrit quelque chose de terrible sur ce sujet.

Il est vrai que si vous étiez en état de quitter présentement votre bénéfice, vous le pourriez : mais Dieu sait combien vivra encore celui qui vous l'a résigné. Je vous dis simplement mes pensées, respectant celles des autres, mais je ne puis vous dire que mes pauvres sentiments, puisque vous voulez les savoir.

De plus, M. Preyssac veut bien des choses : hier l'on me dit encore qu'il pressait fortement, afin que l'on pût unir sa chapelle à la maison des Enfants Bleus; cela ne se peut sans mon consentement. Mais il n'y a point à délibérer s'il y va de la gloire de la très-suradorable Trinité qui est l'unique chose que je dois et que je veux par sa grande miséricorde regarder. Comme plu-

(93) *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont impénétrables et ses voies incompréhensibles!* (*Rom.* XI, 33.)

sieurs personnes pieuses et dévotes vous ont conseillé de tâcher de prendre les degrés, je pense que vous pouvez le faire, si la divine Providence vous en donne lieu, et si la même Providence vous mettait en état de quitter votre cure avec pension ; ce que vous pourriez faire, si celle que vous faites était éteinte. Je crois que notre bon Maître et notre bonne maîtresse seraient glorifiés, si vous aviez la chapelle de M. Preyssac.

Mais, Monsieur, abandonnons-nous à la divine Providence; elle saura bien faire réussir ses desseins quand il lui plaira : il n'y a qu'à s'y abandonner sans aucune réserve. Oh ! que j'en ai de longues et de douces expériences ! Elle m'a fait aller en Bourgogne cet été, où elle a voulu que j'aie évangélisé le règne de Dieu dans plusieurs lieux avec sa sainte bénédiction, sans que mon mal qui dure toujours m'en ait empêché. Oh que la paix est un grand bien ! elle règne dans le ciel où tout le bien se trouve. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 2 d'octobre, fête des saints anges gardiens.

LETTRE CCXXVIII.

AU MÊME.

Il bénit Dieu des trois grâces signalées qu'il lui avait accordées.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je me sers de la main de l'un de mes amis pour vous écrire, en étant empêché par une incommodité douloureuse d'hémorroïdes qui m'en ont ôté la liberté, et réservant à vous parler des choses secrètes dont vous m'écrivez au temps où la divine Providence m'en donnera le pouvoir. Cependant il faut vous dire que je ne trouve rien de grand au monde, que de n'y être rien : ainsi je vous dirai simplement que je n'ai point de paroles pour expliquer combien j'estime trois grandes grâces que j'ai reçues de la divine Providence ma bonne mère, et qui contribuent beaucoup à n'être pas grande chose en ce monde.

La première est la grâce des abjections qui me sont arrivées par un soulèvement de toutes sortes de personnes de différents états contre moi, de personnes de haute qualité et de celles du commun peuple, d'ecclésiastiques et de séculiers, de savants et d'ignorants ; par le délaissement presque universel de tout le monde et même de mes meilleurs amis, en sorte que l'on cachait ou l'on déchirait les lettres que l'on avait de moi, et qu'à peine osait-on dire que l'on me connût ; par trois libelles diffamatoires où l'on m'a accusé des crimes les plus abominables, et que l'on m'a dit avoir été répandus jusque dans les pays étrangers ; par une poursuite si forte, qu'à peine pouvais-je trouver une maison pour me retirer. O mon Dieu ! Monsieur, que je préfère bien cette grâce à celle qui m'a été autrefois accordée, lorsque prêchant plusieurs mois à Saint-Pierre d'Evreux, toute la ville y venait en si grande affluence, et même des personnes du dehors, de paroisses éloignées de la campagne, que non-seulement cette grande église était pleine, mais qu'il se trouvait encore une grande foule de peuple dans la rue et dans le cimetière. Car enfin la vie du Fils de Dieu qui est notre modèle a été une vie d'anéantissement : il est entré de la sorte dans le monde et en est sorti de la même manière : il a été pendant trente années entières anéanti par sa vie cachée, il l'a été même durant sa vie conversante par les plus noires calomnies; et si quelquefois des cinq mille personnes du peuple l'ont suivi, il s'en est enfui et caché, et n'a pas voulu par cet éclat accomplir l'ouvrage de la Rédemption, mais par l'anéantissement de la croix.

La seconde grande grâce que j'ai reçue de la très-douce Providence ma bonne mère, a été que dans plusieurs occasions qui me sont arrivées de vivre à la cour, et même pour y travailler pour Dieu, cette même divine Providence l'a empêché par des conduites secrètes, mais que je ne puis assez admirer. O mon Dieu ! Monsieur, le Fils de Dieu n'a paru qu'une fois à la cour, et n'y a guère tardé; et durant le temps qu'il y a été, il y a passé pour un fou et un insensé. J'ai connu des personnes favorisées extraordinairement de Dieu, qui ayant été introduites à la cour à raison de leur éminente piété, s'y sont relâchées d'une manière pitoyable.

La troisième grâce qui m'a été accordée par ma très-miséricordieuse et très-fidèle mère la divine Providence, est que la contradiction me suit partout. Dans tous les lieux où je me trouve, je m'y trouve contredit. Cependant Dieu tout bon répand ordinairement beaucoup ses grâces sur nos petits emplois, et néanmoins il permet que l'on nous persécute (car ceci est une persécution dont je ne voudrais pas qualifier mes autres oppositions), de telle manière que l'on écrit aux évêques, grands-vicaires et autres personnes d'autorité en des lieux éloignés pour nous les rendre contraires; et l'on travaille pour empêcher le monde de venir nous entendre prêcher le royaume de Dieu. Oh quel honneur d'avoir quelque rapport à un Dieu fait homme, dont il a été prédit qu'il serait *en but ou signe de contradiction* (*Luc.* II, 34), et dont l'estime était fort partagée lorsqu'il prêchait, les uns disant *qu'il était bon*, et les autres *qu'il était un séducteur du peuple.* (*Joan.* VII, 12.)

Voilà les grandes miséricordes de mon Sauveur, dont je vous fais part, et que je ne puis attribuer qu'à une faveur très-spéciale de l'immaculée Mère de Dieu, qui m'a toujours pris sous sa protection maternelle, à la faveur des bons anges et spécialement de mon bon ange gardien, à la faveur des bons saints et particulièrement de saint Joseph et de saint Jean l'évangéliste. Aidez-moi, Monsieur, à chanter les miséricordes du Seigneur, et priez-le que je commence à le servir vraiment, et à l'adorer en esprit et en vérité, jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Le pauvre M. Preyssac me fait grande compassion, et je voudrais être digne de le servir.

Enfin vous pouvez croire, Monsieur, que je ne vous oublie pas devant Notre-Seigneur et sa sainte Mère, et que je vous honore beaucoup en leur divine présence, me recommandant à vos saints sacrifices et prières, afin que les intérêts de Jésus s'établissent dans la visite que je dois faire le carême prochain, soit en me délivrant de mon mal pour pouvoir la faire, soit en m'en ôtant la liberté en m'y laissant. Je salue votre saint ange, tous les bons anges et saints patrons du diocèse de Rouen, et suis, etc.

Voici ce que j'ajoute de ma main, et qui n'a pas été vu par celui qui a écrit la lettre. Présentement que la divine Providence vous arrête à Rouen, il ne faut pas penser à quitter facilement. Il me semble que vous pourriez prendre des sujets pour faire des conférences de temps en temps dans votre église, comme vous avez fait, et cela servirait non-seulement pour votre paroisse, mais pour les autres. Donnez-vous bien aussi à l'esprit de Dieu, afin que vous puissiez écrire par son pur mouvement dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Les ouvrages faits par son esprit valent bien des missions, et sont d'une plus grande étendue et demeurent davantage. Il y a peu de personnes qui travaillent à établir le pur amour: l'on ne fait presque point de missions pour la perfection des voies de Dieu, et cependant une âme toute à Dieu le glorifie incomparablement plus qu'un très-grand nombre d'autres dans une justice commune. Sainte Thérèse paraissant après sa mort au bienheureux Jean de la Croix, l'exhorta à travailler pour la perfection, lui disant que Dieu en serait plus glorifié que par d'autres manières.

A Evreux, ce 3 février, fête de l'illustre martyr saint Blaise.

—

LETTRE CCXXIX.

AU MÊME.

Vivre à la cour, état dangereux pour le salut. Bonheur de l'abjection.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette bienheureuse et divine union que nous vous adressons une lettre pour M. Preyssac. Comme je ne me souviens point du nom qu'il a pris, je ne l'ai su mettre au-dessus. Je vous avoue que je suis bien empêché à lui donner avis de ce qu'il doit faire : *Angustiæ sunt undique.* S'il ne comparaît point, on fera son procès par contumace. S'il vient à Evreux, il est en prise de corps même par le chapitre, et, selon toutes les apparences, il sera condamné en toutes les juridictions ecclésiastiques et séculières, et les suites en sont à craindre.

Quand je vous ai écrit que je regardais comme une miséricorde très-singulière de notre bon Maître et de notre bonne Maîtresse de ce qu'ils avaient détourné plusieurs occasions qui eussent pu m'engager dans la cour, je n'ai pas voulu dire qu'y ayant été je n'eusse pas réussi, mais que la divine Providence m'avait empêché d'y aller; et je n'ai pas de paroles pour vous expliquer combien j'estime cette grâce singulière. Oh! quelle est grande! oh qu'elle est grande! oh qu'elle est grande! Malheur à ceux qui ont part à l'estime et à l'amitié des créatures, particulièrement à celles qui sont dans le grand monde! Oh! qu'il est bon de vivre et de mourir abject! de ne pas faire une grande figure en ce monde, d'y être inconnu ou méprisé, d'y être dans le rebut, sans considération; d'y être délaissé, sans compagnie, sans conversation; de n'y avoir aucun crédit! Hélas! il est vrai, j'ai connu de saints personnages, dont la vertu solide et éclatante leur a attiré l'estime des premières personnes du royaume, qui ont eu leur bénédiction à la cour pour les autres, qui y ont établi la piété; mais que leur élévation parmi le grand monde a fait beaucoup déchoir de leur état de perfection, en sorte même qu'à peine reconnaissait-on dans ces personnes leur premier esprit. Il y avait parmi ces personnes de très-favorisées de grâces extraordinaires; d'autres personnes signalées en sainteté et en lumières spéciales en avaient dit des merveilles, ce qui les faisait beaucoup considérer et rechercher de toutes parts; et cependant l'on a vu en ces personnes des changements surprenants. Heureux, mille fois heureux, s'ils fussent demeurés inconnus et cachés!

Mais que faisons-nous? nous nous en allons à la mort, qui est une privation générale de toutes les créatures du monde. Eh! que nous servira pour lors leur estime, leur amitié, leurs connaissances, leurs habitudes? Oh! qu'il est bon et que c'est une grâce singulière, d'en être séparé! Oh! plus de créatures, plus de créatures, plus de créatures! rien que Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, etc.

J'ai oublié de dire à M. Prayssac, que je ne conçois guère comment il a écrit, aussitôt qu'il est arrivé à Paris, à Mgr l'archevêque de Paris, touchant son affaire. En vérité, c'est une étrange indiscrétion. Il dit qu'il l'a fait parce que mondit seigneur, s'était autrefois déclaré pour moi. Ce bon Monsieur ne sait guère ce qu'il fait en cette rencontre

A Evreux, ce 7 d'avril, dans la semaine où la sainte Eglise fait la mémoire spéciale des douleurs de son aimable Sauveur.

—

LETTRE CCXXX.

AU MÊME.

Avoir part aux anéantissements de Jésus-

Christ, faveur signalée. Etablissement de la dévotion du sacré cœur.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre Sauveur Jésus-Christ. C'est dans cette union que l'on apprend à se séparer des recherches de la nature qui aime ce qui paraît, et même dans les fonctions les plus divines. Le Fils de Dieu, pour nous enseigner cette doctrine, a commencé par l'anéantissement au premier moment de sa vie divinement humaine ; c'est dans l'anéantissement qu'il l'a finie, et il s'est anéanti autant de fois qu'il a vécu de moments. C'est pour nous instruire de cette science des saints, qu'il a passé trente ans dans la boutique d'un charpentier, sans catéchiser, sans prêcher, enseveli dans l'obscurité, lui cependant qui était le divin missionnaire du Père éternel. Oh ! quelle miséricorde, lorsque sa divine providence nous veut donner quelque part à ses anéantissements ! Il lui a plu nous faire agir extérieurement et en bien des provinces, et répandre abondamment ses bénédictions sur nos emplois, par une miséricorde incompréhensible ; mais j'estime une faveur extraordinaire la grâce qu'il me fait présentement de vivre dans la retraite à Evreux et d'une manière cachée : un abîme de miséricorde s'ouvre à mes yeux dans ce divin état où je me laisse perdre, considérant cette grâce que je regarde comme une faveur infiniment précieuse et je me sens pressé de m'écrier : *Ah ! Dieu infiniment bon, que vous ai-je fait pour ne pas me laisser mourir dans des fonctions éclatantes?* Cela n'empêche pas les obligations de mon ministère qui se font à bien petit bruit, très-peu de personnes y assistant dans la ville d'Evreux et dans les campagnes, plusieurs de messieurs les curés empêchant que l'on s'y trouve. Oh ! qu'il est bon, mais plus qu'on ne peut dire, de ne pas faire grande figure dans ce monde et de n'y être rien ! Le tout consiste d'y être dans l'ordre de Dieu, et de n'y pas faire grand chose et rien même, quand il en dispose de la sorte. Les obligations de votre paroisse à l'égard de ce peu de personnes que vous me marquez, l'ont dû emporter par-dessus les occupations d'une mission.

Je ne me lasse pas encore de vous remercier de vos soins, et je le dois bien faire, étant très-certainement bien indigne que l'on pense à moi.

Le livre que vous m'avez envoyé et que notre prélat a perdu, est celui-là même dont vous me donnez le titre. Il est vrai qu'il sera difficile d'en recouvrer un, à moins qu'on en trouve un exemplaire chez quelques particuliers. J'aurais à répliquer sur la matière dont vous m'écrivez; mais je crois devoir laisser ces choses pour nous occuper d'autres, qui seront plus à la gloire de Dieu ; seulement à l'égard de M. de Canappeville, on le reçoit dans son archidiaconé d'une manière qu'il puisse demander davantage.

Depuis peu d'années notre bon Sauveur a fait connaître à une religieuse de la Visitation de la petite ville de Parai en Bourgogne (93*), qu'il voulait établir la dévotion de son sacré cœur dans ces temps-ci et qu'il se servirait des Pères jésuites pour ce sujet, qui en effet l'ont déjà établie non-seulement dans l'Europe, mais dans les Indes et le Canada. Ils en ont fait un excellent livre imprimé à Lyon, dont j'ai été touché, et à Rouen on a fait un extrait de ce livre, qui se vend chez Hérault au Palais. J'ai connu par mon expérience ce qui y est remarqué, que Notre-Seigneur fera de grandes grâces à ceux qui auront dévotion à son sacré cœur. Il nous faut faire tout de notre mieux en sa divine vertu, pour coopérer à l'établissement de cette dévotion. Le Pape a accordé indulgence plénière à toutes les maisons de la Visitation qui en feraient la fête et notre bon Sauveur a révélé à sainte Gertrude, qu'il réservait cette dévotion pour les derniers temps. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 15 de juillet, fête de saint Henri, empereur, vierge.

LETTRE CCXXXI.

AU MÊME.

Jésus Christ modèle de la vie cachée. Procès du curé de Reuilli. Droits des gradués supposent nécessairement le mérite.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est cet adorable Sauveur qui est notre exemplaire, et sans lequel nous ne sommes rien et nous ne pouvons rien, et en qui nous devons être, agir et souffrir étant une même chose avec lui, en qualité de ses membres, par une grâce qui surpasse toute pensée. C'est donc à son exemple que le seul bon plaisir divin nous doit suffire. Il n'y a point à douter que son amour et son zèle pour les âmes n'ait surpassé infiniment toute la charité et le zèle de tous les saints ensemble : cependant tout dévoré qu'il était du zèle de leur salut, il demeure dans sa paix divine durant toute sa vie cachée, sans leur donner aucune instruction : il lui suffit que son Père éternel en ordonne de la sorte ; et même, comme je vous l'ai écrit, il convertira peu de personnes immédiatement pendant sa vie conversante, et la conversion du monde est réservée à ses disciples ; c'est-à-dire, qu'il fera par eux ce qu'il n'a pas fait immédiatement : *Majora horum facietis.* (*Joan.* XIV, 12.) Les saints à la vérité sont des modèles que la divine Providence nous donne ; mais ce divin

(93*) La vénérable mère Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation du monastère de Parai-Monial, en Charolais, morte en odeur de sainteté en 1690.

Sauveur est l'exemplaire de tous ces modèles et c'est sur lui que nous devons nous régler principalement. Il ne me semble pas que Dieu vous appelle à être religieux, mais je puis me tromper sans difficulté; je ne fais que vous proposer ma pensée, et à l'égard du changement de votre état, quand la divine Providence en disposera de la sorte, certainement elle vous en donnera les moyens; il ne s'agit pas de faire de grandes choses, mais tout se doit réduire à faire ce que Dieu veut que nous fassions.

A l'égard de l'affaire de N... que je vous ai recommandée, il est vrai qu'elle n'est pas sans difficulté, si l'on s'arrête à de certains droits que tous les deux partis peuvent prétendre, quoique le droit de M. le curé qui dessert la paroisse de Reuilli, selon les plus habiles avocats de Paris, soit très-bon et très-assuré. Mais les droits qui peuvent venir de la qualité de gradué supposent nécessairement le mérite et le plus grand mérite de la personne graduée, selon le droit naturel, humain et divin. Selon le droit naturel, car la raison veut que l'on donne la personne la plus propre et la plus utile à des gens qui donnent tous les ans une portion de leurs biens pour cela; et supposé la foi et le christianisme, il est de la dernière justice que des âmes qui ont coûté le prix du sang d'un Dieu, et dont la perte est d'une conséquence infinie, soient confiées aux soins d'une personne qui a plus de mérite et plus de zèle. Le droit commun l'ordonne, car les conciles généraux déclarent qu'il faut donner les bénéfices au plus digne, *digniori*; et ce n'est pas une décision de quelques casuistes ou théologiens, ou le sentiment seulements de quelques saints Pères, mais de toute l'Eglise assemblée dans les conciles généraux; car c'est ici un point de doctrine et non pas seulement une police. Le droit divin y oblige, car le Fils de Dieu commandant aux pasteurs de nourrir et de paître les ouailles qui leur sont commises, on est obligé de les mettre entre les mains de pasteurs qui ont plus d'amour de Dieu, comme le même Sauveur nous l'enseigne en la personne de saint Pierre, à qui il demande par trois diverses fois s'il l'aime, (*Joan.* xxi, 17), avant que de lui donner le soin de ses agneaux et de ses brebis. Or, une personne a beau être graduée, si elle a moins de mérite, quoique de ce côté-là elle puisse avoir quelquefois un droit plus apparent, dans la vérité elle ne le peut point avoir, dès lors qu'il est contraire à la raison et aux ordres de l'Eglise et de Dieu même.

C'est ce qui se voit dans l'affaire dont il est question, dans laquelle non-seulement le promoteur est bien éloigné du mérite de l'autre, mais même est indigne d'être curé, ne donnant pas bonne édification, pendant que l'autre a une bénédiction si singulière, que l'on a vu en peu de temps, dans cette paroisse de campagne qui était assez délaissée, un changement admirable par les exhortations et catéchismes continuels que l'on y fait, le bon exemple que l'on y donne, et les soins que l'on en prend. En sorte que l'on y voit les pauvres paysans fréquenter les sacrements les dimanches ordinaires, comme aux plus grandes fêtes. D'ailleurs, il est entré dans le bénéfice contre son gré, comme je vous l'ai déjà dit, par les instantes prières de feu notre théologal, qui lui protestait qu'il ne regardait en cela que l'intérêt de Dieu, comme il était vrai. Hélas! quel changement il y aurait, si ces pauvres gens tombaient entre les mains du promoteur!

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis avec respect, etc.

A Evreux, ce 6 août, la veille de la fête du saint de la divine Providence le B. Gaëtan, mon saint patron, protecteur et père.

LETTRE CCXXXII.

AU MÊME.

Ne pas changer légèrement d'état, mais attendre les moments de la divine Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est dans cette bienheureuse union que nous sommes devant Dieu, et que nous pouvons lui faire quelque chose d'agréable : hors de cette sainte et divine union nous ne sommes plus rien, et nous ne pouvons plus rien : *Christus omnia in omnibus.* (*Col.* iii, 11.) Ah! quand sera-ce que nous serons remplis de sa divine plénitude, que tous nos jours, toutes nos années, tous les moments de notre vie seront pleins du feu de son Saint-Esprit par un vide entier de tout le reste? Cet Esprit Saint donne quelquefois à l'âme de grands goûts, et une sainte tendance pour plusieurs bonnes choses, dont cependant il ne veut pas l'exécution. Ces mouvements, monsieur, dont vous me parlez pour une vie plus dégagée des emplois que la vôtre, sont assurément très-bons; mais il n'y a pas d'apparence que notre bon Sauveur demande de vous que vous les exécutiez, au moins encore si tôt, à raison que votre santé ne vous le permet pas. Attendez donc en patience les ordres de son aimable providence sur ce sujet, y demeurant parfaitement abandonné et sans la moindre réserve. Il est vrai que l'âge avancé ne permet guère d'aller aux missions étrangères; mais comme, dans l'état présent où vous êtes, vos incommodités corporelles y apportent encore un plus grand obstacle, je ne vois pas que la divine Providence désire de vous que vous y pensiez présentement; vous verrez dans la suite ce qu'elle fera : si ce n'est pas pour ces missions, il y a d'autres fonctions où l'on peut s'occuper. Feu M. de Bernières était appelé à une très-grande pauvreté; il y avait des attraits merveilleux; le saint homme le P. Chrysostome, dont l'on me priait d'écrire la Vie, qui était son directeur, lui avait dit qu'il ne serait jamais dans son centre qu'il ne fût dans cet état.

Cependant ce bon père ne voyait pas durant sa vie qu'il en fût encore temps, et il lui conseillait de différer; et, en effet, M. de Bernières ne s'est dépouillé de ses biens qu'après la mort de ce grand serviteur de Dieu, et peu d'années avant la sienne. Cependant appliquez-vous dans l'union de notre bon Sauveur à exécuter avec exactitude et fidélité, ce qu'il veut sans doute que vous fassiez présentement, tous les devoirs de votre charge, dont l'un des plus grands est d'assister les malades; et en cela il faut être fidèle à surmonter les répugnances de la nature; car autrement ce serait une illusion de méditer une vie apostolique pleine de fatigues très-grandes, et que l'on ne sait pas assurément si Dieu la demande de nous, et de ne pas surmonter peu de choses que l'on ne peut pas douter être dans l'ordre de la divine Providence.

Je salue votre saint ange, etc.

A Paris, ce 4 de janvier, jour de samedi consacré à la très-sainte Mère de Dieu.

LETTRE CCXXXIII.

AU MÊME.

Etant nés de Dieu, nous devons mener une vie divine. Infirmités habituelles peu comparables avec les communautés religieuses.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous assure que c'est dans cette sainte union qu'il faut uniquement vivre, et que je désire de toutes mes forces de vivre, ou de ne vivre plus; et c'est pour cela que je continue à vous demander en toute humilité le secours du saint sacrifice, et de vos prières Il est grand temps, hélas! et même bien tard, que je commence à vivre en Chrétien selon la nouvelle créature en Jésus-Christ. Le vieil homme étant mort et enseveli avec lui, et étant régénérés en ce divin Sauveur par une naissance de Dieu : *Qui ex Deo nati sunt* (*Joan.* I, 13), nous devons mener une vie conforme à cette naissance, Jésus-Christ vivant, opérant et souffrant en nous, ne voyant plus les choses que comme il les voit, ne faisant plus d'état que de ce qu'il estime, méprisant le siècle et tous les désirs du siècle, ayant ses mêmes sentiments, ses mêmes affections, et enfin étant faits une même chose avec lui, n'étant animés, gouvernés et conduits que par son divin Esprit, lui adhérant inviolablement en toutes choses, parlant en lui et par lui, conversant, étant retirés, priant, sacrifiant, faisant tout ce que l'on fait, et même les actions les plus basses, mangeant, buvant, dormant avec Jésus mangeant, buvant et dormant, souffrant avec lui, et enfin Jésus-Christ étant toutes choses en tous, comme parle l'Apôtre : *Christus omnia in omnibus.* (*Col.* III, 11.) Ou mourir donc, ou ne plus vivre que de la vie de Jésus; et pour vivre de cette vie, ne vivre plus que de la mort.

Comme j'écris ceci, M. le curé de Reuilli vient de me venir voir, pour me prier de vous supplier de le recommander à quelques personnes du parlement de votre connaissance, pour son procès, que je puis dire être l'affaire de Jésus-Christ, car enfin en tout, *Christus omnia.* Je lui ai dit que vous aviez vous-même une affaire au parlement. Cependant, si l'occasion s'en présente, il y va de la gloire de Notre-Seigneur.

Nous le glorifierons bien, quand nous le servirons à sa manière; et nous le servirons à sa manière, et non pas à la nôtre, quand nous le ferons selon les moyens que sa divine providence nous donnera. Le saint homme le P. Mastrilli, Jésuite, est guéri miraculeusement par saint François Xavier pour aller aux missions étrangères; durant le voyage, il reçoit des grâces singulières; que ne devait-on pas attendre? A peine est-il arrivé qu'on le fait mourir, sans qu'il ait le loisir d'y prêcher et d'y annoncer l'Evangile. Ce n'est donc pas dans les œuvres extérieures, quelque éclatantes qu'elles soient, qu'il faut nous arrêter, mais dans l'ordre de Dieu, et à ne rien faire d'extérieur, quand il lui plaît d'en disposer de la sorte.

Vos infirmités ne conviennent pas avec les communautés régulières, ni même avec celle des Pères jésuites. J'ai ouï dire au feu Père Fumechon, religieux d'une rare vertu, qu'il y avait bien à souffrir quand on avait des infirmités habituelles; je dis habituelles, car on ne peut pas être mieux assisté dans les grandes maladies qui arrivent. J'ai connu un de mes amis qui est sorti des Jésuites pour cette raison-là; ce qui marque la difficulté. Cependant, selon ma petite lumière, qui n'est rien, j'aurais de la peine à approuver une telle sortie, mais cela vous marque la difficulté. D'autres religieux m'ont témoigné les peines qu'ils avaient à raison de ces infirmités habituelles; c'est ce qui est bien à considérer. C'est un mal que d'avoir trop de soin de sa santé, de s'en inquiéter, et de s'en mettre en peine : mais l'ordre de Dieu demande cependant que l'on y veille avec une prudence chrétienne.

Un frère quêteur des Carmes déchaussés m'est venu voir à Evreux, faisant sa quête. Il m'a dit qu'il connaissait une veuve d'un libraire qui est accommodée et qui a rapport en Flandre; qu'il lui dirait de faire venir des livres de la *Vive flamme d'amour.* Si elle le fait, ils ne lui demeureront pas, et on aura soin de lui en faire vendre. Il m'a promis qu'il m'en écrirait; mais je ne sais pas si ce bon frère s'en souviendra.

M. de la Pinsonnière a passé par Evreux; je l'ai entretenu des choses dont je vous avais prié de lui parler. Ainsi, s'il vous plaît, vous ne lui en parlerez pas, afin que cela ne le rebute pas. Il a vu le prélat, qui l'a bien reçu, à ce qu'il m'a dit.

Si la divine Providence nous conduit à Paris, il faudra, pour avoir les permissions nécessaires, bien faire entendre au prélat que vous résidez exactement à votre cure,

car cela pourrait le choquer qu'un curé d'un autre diocèse vînt travailler dans le sien; mais que venant à Paris pour un temps, selon la permission du concile, vous êtes bien aise de n'y pas demeurer inutile.

On montre le compliment que les Pères jésuites ont fait à Mgr l'archevêque de Reims; apparemment ce que l'on envoie par les postes du P. Alexandre sont des écrits faits avant la défense. Ç'a été au conseil que l'on a disputé de la primatie. Il est vrai que c'est une chose fâcheuse que M. Clément ait perdu son procès, si la chose est véritable.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges, etc.

A Evreux, ce 11 de fevrier, fête de saint Séverin, abbé.

—

LETTRE CCXXXIV.

AU MÊME.

Gain du procès du curé de Reuilli. Dévotion à saint Joseph.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Ah! Monsieur, plus que jamais Dieu seul en Jésus et par Jésus, en toutes choses et pour toutes choses! Que toutes les créatures demeurent en sa présence suradorable dans leur rien; et comme elles ne sont rien, il faut peu se mettre en peine de leur estime.

Je vous remercie cependant du témoignage que vous m'envoyez de la mère Hérisson; mais c'est ce à quoi je ne pense pas, quoi que vous disiez.

Je vous remercie encore et vous suis très-obligé des secours que vous avez donnés à M. le curé de Reuilly, parce qu'il y allait de la gloire de Dieu, et cette gloire est notre tout: on peut dire que Notre-Seigneur a gagné sa cause, lorsqu'il l'a gagnée.

J'ai fait réponse aux religieuses de Magni, et je leur ai encore écrit afin qu'elles s'unissent à une neuvaine que je fais en l'honneur de saint Joseph, et qu'il me semble que notre bon Sauveur m'a inspirée, pour lui demander, par les services que ce grand saint lui a rendus lorsqu'il était en cette vie, la grâce de le servir et de l'adorer en esprit et en vérité, et en qualité de l'un de ses membres; c'est-à-dire, n'agissant que par les mouvements de son divin Esprit, ne vivant que de sa vie, et ne souffrant que par sa sainte opération. Notre-Seigneur a dit à une sainte âme qu'il écouterait volontiers les demandes qu'on lui ferait par les services que saint Joseph lui a rendus. Oh! ne plus être, ne plus vivre, ne plus agir, ne plus parler, ne plus souffrir que pour Dieu seul; en Jésus, lui étant uni comme son membre; et par Jésus, par l'opération de son Saint-Esprit en toutes choses, car il doit agir dans tout son corps mystique comme l'âme dans le corps naturel.

Il est bon pour plus grande sûreté que vous écriviez à la mère de la Trinité, afin qu'elle écrive à M. Desmarets, mais premièrement sans vous nommer, et je crois que vous ferez bien de ne point parler à Mgr l'archevêque sur ce sujet; secondement en lui disant que c'est un ecclésiastique de Rouen qui a le pouvoir de confesser dans tout le diocèse les personnes religieuses et qui vient quelquefois chez celles l'en priant, ce qu'il fait avec bénédiction; et que depuis peu à raison qu'elles sont dans le vicariat, serait bien aise que ce fût aussi de son consentement, quoiqu'il soit approuvé sans restriction; s'il demandait le nom, on pourrait lui dire votre nom, sans exprimer la qualité de curé, mais je doute qu'à l'égard des maisons religieuses ont ait demandé l'approbation du vicaire de Pontoise; toujours autrefois, non-seulement on ne la demandait pas, mais les archevêques ne le voulaient pas souffrir, comme feu M. le curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet me l'a dit, qui avait été grand vicaire. Vous pourriez le demander à M. Clément, mais peut-être que les religieuses vous pourront le dire si leurs confesseurs sont approuvés du grand vicaire de Pontoise ou des autres; ceci écrit, je crois qu'il est plus à propos que je leur en écrive moi-même, et assurément vous rendrez une grande gloire à votre bon Sauveur et à sa très-miséricordieuse Mère de les assister, car c'est un besoin extrême Vous verrez ce que la divine Providence disposera de votre affaire, mais de la manière que vous le marquez, il est difficile de faire un accommodement.

Il me semble que vous hasarderiez beaucoup de donner une retraite, comme vous me le marquez; je craindrais que ce ne fût une tentation pour vous, et que Notre-Seigneur ne le demandât pas de vous; quoique le confesseur ne fasse pas de difficulté touchant la défense de Mgr l'archevêque, la chose n'en est pas plus permise; est-il au-dessus de l'archevêque pour casser ses ordonnances, et qu'il a fait publier et imprimer même? De quelle volonté après cela confesser et prêcher les religieuses, à moins qu'il n'ait marqué en particulier à ses grands vicaires qu'il veut bien leur laisser encore les pouvoirs de donner des permissions?

Ce que vous me dites du Père Jacques est fort surprenant; ce qu'il avance de Rome est très-faux, et dans ce que le Pape d'à présent a décidé au sujet des docteurs de Louvain; il est vrai qu'il dit qu'il ne faut pas accuser d'une accusation vague de jansénisme les personnes mal à propos, mais il déclare qu'il faut s'arrêter aux bulles de ses prédécesseurs, et ordonne que l'on fasse le procès à ceux qui seront convaincus de n'y pas obéir; il qualifie lui-même les propositions condamnées, *excerptas*, qu'elles sont tirées du livre de Jansénius, et Alexandre VII, dans sa bulle, excommunie ceux qui seront rebelles au fait, qui ne le voudront pas signer; il donne sa bulle à la requête des évêques assemblés au clergé de

France, qui le supplient de prononcer sur le fait dont ils agissent seulement, chacun disant que l'on condamnait les propositions en elles-mêmes ; le Pape prononce, et la bulle est publiée, c'est ce qui ne se peut pas nier, mais sur un ouï-dire. Comment le Père Jacques renverse et détruit-il les bulles des Papes ? avec quelle conscience ? y a-t-il seulement du vraisemblable ? On parle de politique. Quand il ne s'agirait que de politique, Rome sera-t-elle contre Rome ? Ce serait là une étrange conduite ; mais c'est une fausseté que le Père Jacques avance, je dis qu'on lui a dite. Saint Thomas avait d'autres sentiments du Pape qu'il n'a pas.

Je ne connais point Monsieur de Monchoi.

Si je pouvais vous rendre service à l'égard de l'octave du très-saint Sacrement dans l'église de Saint-Pierre, je le ferais d'une grande volonté : mais je le dis avec une sainte joie, *regnum meum non est de hoc mundo* (*Joan.* XVIII, 36) ; on ne me considère guère en ce monde.

La visite faite de Saint-Pierre je ne vois plus M. le curé avec qui je n'ai point d'habitude, et pour M. Vamardel, je ne le vois jamais. Les bonnes filles dont vous me parlez sont des riens pour l'affaire.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 12 mars, la veille de la fête de saint Henri, fils du roi de Danemark.

LETTRE CCXXXV.

AU MÊME.

Vie cachée de Jésus-Christ, modèle de la vie du Chrétien. Sentiments dans lesquels nous devons souffrir les peines que Dieu nous envoie.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur, le Sauveur de tous les hommes. Je vous remercie, au nom de ce bon Sauveur, de ce que vous avez travaillé à faire venir à Rouen des Vies de son fidèle serviteur notre B. Père Jean de la Croix (c'est ainsi que je l'appelle), car j'espère que la suradorable Trinité en sera glorifiée ; et voilà tout ce qui peut me consoler, me donner de la joie, et tout ce que je prétends et désire. Vous aurez la bonté d'en prendre six exemplaires pour moi, et je vous tiendrai un compte exact de ce qu'ils coûteront. Je vous supplie aussi de faire donner avis à la sœur Marie-Hyacinthe, religieuse Ursuline, du lieu où ils se vendront quand la divine Providence les aura fait venir, et de tâcher d'en faire vendre, soit à quelques communautés, soit à des particuliers, pour la seule gloire de Dieu seul en trois personnes. Je bénis la même divine Providence de ce que vous avez été reçu favorablement par le prélat. Après cela, je crois que vous pourrez venir à Evreux en liberté, et je vous assure que j'en aurai une joie particulière en Notre-Seigneur ; et je n'en connais pas d'autre.

Assurément jamais personne n'a eu tant de désirs de son Père et du salut des âmes afin qu'il y fût glorifié, et jamais personne n'a eu tant de grâce pour y travailler que notre Sauveur Jésus-Christ ; et cependant son Père éternel l'a tenu durant trente ans caché, sans vouloir qu'il prêchât ni catéchisât. Après cela, chétives créatures que nous sommes, aurons-nous sujet de nous étonner s'il ne se sert pas de nous ? Il nous faut regarder une main invisible qui conduit toutes choses et qui se sert de différents moyens et de diverses personnes pour nous traverser, nous humilier et nous faire souffrir. Le grand mal dans les croix est qu'on y regarde les créatures qui nous les procurent ; et dans cette vue l'on s'inquiète et se tourmente, ne considérant pas l'excellence des croix, mais ceux dont on les reçoit. Un excellent sculpteur, un bon peintre font une belle croix : on ne s'arrête pas aux qualités du sculpteur ou du peintre, qui même quelquefois peut être un méchant homme, mais à la croix qu'il a faite, que l'on honore et que l'on aime. Mais n'est-ce pas une chose bien surprenante de voir que quelquefois on souffre, au moins à l'extérieur, doucement et paisiblement sans se plaindre, par des vues naturelles et des motifs d'intérêt, et que dans ces temps-là on n'aura pas Dieu en vue, ou bien qu'en d'autres occasions on ne souffrira pas de la sorte pour Dieu ? O mon Seigneur et mon Dieu ! que c'est une chose désolante de penser : je ferai quelquefois de certaines choses pour mon intérêt, que je ne fais pas en d'autres occasions pour Dieu ! Oui, Monsieur, non-seulement tout n'est pas perdu, mais tout est gagné, quand l'on perdrait non-seulement un procès, mais un monde tout entier, si l'on portait cette perte dans l'esprit de Notre-Seigneur qui a tout gagné, lors même qu'il a perdu sa précieuse vie, qui vaut mieux qu'une infinité de mondes : *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (94).

Il est vrai que l'accommodement que l'on vous propose est fâcheux et j'aurais de la peine à ne pas vous en dissuader sans la crainte d'un arrêt qui peut-être serait à votre désavantage, mais je craindrais fort qu'il ne vous fût pas favorable. Ainsi, Monsieur, voyez vos amis sur les lieux et considérez s'il ne serait pas mieux de ne pas réussir en quelque chose que d'avoir un arrêt contre vous.

J'espère que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, me conduira à Paris, pour le mardi dans l'octave de la fête du très-saint Sacrement, le 3 de juin, fête de sainte Clotilde ; elle m'a assisté d'une manière bien spéciale dans toutes mes visites, dans lesquelles j'ai été incommodé de la colique tous les jours.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 13 de mai, fête de Notre-Dame aux Martyrs.

(94) *Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi.* (*Joan.* XII, 32.)

LETTRE CCXXXVI.

AU MÊME.

Il lui annonce la mort de M. Preyssac.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris à la hâte pour vous faire savoir la précieuse mort de M. Preyssac. Je l'appelle de la sorte, parce que dans les dernières années de sa vie, il a vécu dans les dispositions d'une sainteté achevée. Il a été surpris de la mort, si on peut parler de cette manière de la sienne, il a été surpris de la mort dans ces saintes dispositions, ayant été pris tout à coup d'une espèce d'apoplexie, qui l'a fait mourir en peu de temps. Il est allé à Dieu aujourd'hui, sur les trois heures du matin. Je vous supplie d'avoir soin de son âme et de la recommander à tous ceux que vous pourrez, et en particulier aux religieux Carmes déchaussés de Dieppe, qui ont rendu des témoignages singuliers de l'édification rare qu'il a donnée chez eux.

Comme la divine Providence nous va faire partir pour nos visites, et qu'elle ne nous en fera revenir pour un peu nous arrêter à Evreux, que le dimanche après la fête de saint Matthieu, je ne vois guère le moyen de vous donner de nos nouvelles qu'en ce temps-là. Oh! en vérité il n'y a que Dieu seul : quelle étrange illusion de s'occuper du néant de tout le reste!

Je salue votre bon ange, etc.

—

LETTRE CCXXXVII.

AU MÊME.

Voir Dieu dans tous les événements, source d'un calme inaltérable. Succès des ouvrages de Boudon. Eclaircissement sur la censure du livre de Dieu seul. *Reproches humiliants qu'on lui fait à Fonterrault.*

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans sa divine union que je vous remercie de la peine que vous avez prise de parler à M. le promoteur et d'envoyer la lettre. Je vous remercie aussi de ce que vous m'avez mandé touchant ce qui se passe à Rouen.

Il est vrai que c'est pour vous une chose rude et fâcheuse, que le bâtiment que l'on a élevé proche de votre presbytère; mais, Monsieur, ce qui vous doit donner un grand calme en cette occasion, c'est que rien n'arrivant sans l'ordre de la divine Providence, cela n'a pas été fait sans sa conduite. C'est ce que vous devez uniquement regarder, sans vous occuper de la vue de la créature, pour en murmurer ou vous en plaindre. En vérité, c'était un grand outrage à David qui était roi, de se voir poursuivi par l'un de ses sujets avec injures, malédictions, et à coups de pierre (*II Reg.* XVI); et il lui était aisé de punir avec justice un attentat si criminel, ayant encore six cents braves soldats qui l'accompagnaient : mais ce roi regardant la conduite de Dieu dans cet attentat, bien loin de s'en plaindre, dit hautement qu'il fallait laisser cet homme sans lui rien faire, et que c'était par l'ordre du Seigneur qu'il agissait. Cette vue de la divine Providence en toutes choses met dans un repos immuable. *Ecce talis homo ingreditur fines pacis.* Quand toute la terre se renverserait, on serait inébranlable, on vit toujours content, et tous les hommes et les démons ensemble ne peuvent altérer un moment la paix divine dans le fond de l'âme d'un homme qui veut tout et qui ne veut rien, tout ce que Dieu veut et rien de ce qu'il n'ordonne pas. Or, quoique Dieu ne puisse vouloir le mal du péché, il veut le mal de la peine qui en arrive, et les incommodités qui suivent. Après tout, comment savoir un Dieu-Homme qui dit de lui-même qu'il n'a pas où reposer sa tête, pendant que les oiseaux ont des nids et les renards des tanières (*Matth.* VIII, 20), et vouloir encore être bien logé? Je regarde comme une grâce infiniment précieuse, infiniment estimable, de n'avoir aucun logement à moi, ce qu'en vérité je ne voudrais pas changer avec les palais les plus magnifiques du monde. N'est-il pas vrai que le premier logement du grand Dieu des éternités, dans le temps, a été une pauvre crèche dans un antre?

Comme M. Preyssac est mort, je crois qu'il ne faut plus penser à discuter ses accusations : ce que je vous en avais mandé était seulement pour faire réflexion sur les grandes miséricordes de notre bon Sauveur, et sur l'extrême besoin que nous avons de veiller sur nous avec crainte et tremblement.

Il me semble que les Pères dont vous me parlez n'ont pas eu sujet d'être mécontents en rien du tout de votre sermon; ce que vous avez dit de saint Xavier et de ses compagnons est entièrement à leur louange; pour ce qui regarde l'estime que vous y avez faite de messieurs les missionnaires des pays étrangers, elle est juste, et, dans la connaissance que j'ai eu la grâce d'avoir, et très-intime, des premiers, je sais que jamais ils n'ont été opposés à la Compagnie, bien au contraire; s'ils ont eu des différends, ce n'a été qu'à l'égard de quelques particuliers, et que les supérieurs ont voulu soutenir. Ce ne sont pas personnes à fournir mémoires contre eux; il est vrai cependant qu'ils les regardent comme leurs grands adversaires; cependant il me semble que ces messieurs vivent bien présentement avec eux, et, lorsque la dernière troupe des Pères jésuites partit pour ces pays étrangers, étant avec Mgr de Léonne, nommé évêque pour ces lieux, devant le P. de la Chaise, ce Père leur avait dit qu'ils devaient vivre en union; comme ils n'a-

laient en ces missions que pour Dieu, tous généralement se mirent à genoux devant Mgr de Léonne, lui demandant sa bénédiction, et c'est le P. de la Chaise qui a demandé au roi l'abbaye qu'a présentement M. Brisacier, pour lui, et qui la lui a fait obtenir. Il n'est pas néanmoins pour la gloire de Dieu que vous parliez de cette action humble des Pères jésuites devant Mgr de Léonne, de peur que l'on ne crût que l'on voudrait s'en prévaloir, ce que ces messieurs ne font pas, car ils me l'ont dit confidentiellement en particulier. Il me semble que vous ne devez pas aller voir sitôt le Père recteur des Jésuites, mais dans la suite des temps. Je crois que Notre-Seigneur et son immaculée Mère seront glorifiés que vous y alliez, car il est de leur gloire que vous ne soyez pas mal avec eux : *Honore invicem prævenientes*, a dit l'Apôtre.

J'espère que la divine Providence, ma bonne et très-fidèle mère, me conduira à Paris au commencement de la semaine prochaine; je verrai si l'approbateur du livre *Du respect dû aux églises*, qu'il a depuis plusieurs années, ne veut point l'approuver ; il ne tient pas à lui, mais, selon toutes les apparences, à une personne puissante qui l'en empêche, et qui m'empêche de bien d'autres choses ; cela ne vient nullement du quiétisme, c'est bien une autre cause, mais il ne se faut plaindre de personne. Il m'était déjà venu à l'esprit de vous écrire , j'aurai soin de le faire de Paris, avec le secours divin, après que j'aurai su les choses ; il faut être content de tout et très-content. Ce bon Père a grande raison de dire que j'ai mal écrit. C'est en cela que la divine Providence fait éclater les vertus de la croix, ne laissant pas de donner une grande bénédiction à nos petits ouvrages, et même dans la Compagnie, dont plusieurs Pères ont traduit de ces ouvrages en différents royaumes, avec une satisfaction, à ce qu'ils ont dit, toute singulière. Un provincial de la Compagnie, en Pologne, après avoir traduit en leur langue celui de la *Dévotion aux neuf chœurs des anges*, s'est encore obligé par vœu de le traduire en latin. On m'a donné la copie de son vœu. Le Père recteur du noviciat des Jésuites de Paris, au moins celui qui l'était les années passées, ayant appris qu'on avait dessein de faire la Vie du saint homme le P. Seurin, et dans celle que la divine Providence m'a fait donner au public j'ai marqué que ce n'était qu'une attente d'une autre, a témoigné qu'il garderait toujours celle qui est faite dans l'estime qu'il en fait. On la fait lire au réfectoire dans quelques-unes de leurs maisons, avec satisfaction des religieux, comme ils me l'ont témoigné. Je ne dis pas ces choses pour combattre le sentiment du P. Neveu, mais pour dire que Dieu tout bon se sert des choses viles et faibles pour faire connaître sa divine vertu.

Je croyais vous avoir mandé qu'on a censuré à Rome le livre de *Dieu seul*, imprimé à Milan, c'est-à-dire l'impression de Milan, dans laquelle apparemment on a ajouté quelque chose, comme j'ai vu en Flandre, où l'on avait ajouté un chapitre tout entier dans l'un de mes livres, sans avertir que l'on y eût fait la moindre addition. On me mande aussi de Flandre, où ils reçoivent toutes les censures des congrégations des cardinaux, que celle du petit livre de *Dieu seul* n'y a pas lieu, par la raison qu'elle n'est donnée qu'à l'égard de l'édition de Milan : et en effet, s'ils avaient voulu censurer le livre, ils l'auraient fait absolument, et d'autant plus qu'il s'imprime et se vend à Rouen, traduit en italien par un secrétaire de la congrégation, approuvé par le maître du sacré palais, et qu'il y est en estime, ainsi que dans l'Italie.

Il est vrai qu'on y a censuré le *Chrétien intérieur*, mais ces censures n'ont aucun lieu en France, et particulièrement parce que la doctrine en est très-saine et très-sainte; mais il y a plusieurs censures qui ne regardent pas la doctrine, mais seulement l'abus que l'on fait des livres; dans le siècle dernier, on défendit la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire, à raison des abus que les hérétiques en faisaient. Ainsi présentement, à Rome, ils défendent grand nombre de très-bons livres, de peur qu'ils ne servent d'occasion d'erreurs aux quiétistes. A l'égard des éditions de l'Ecriture sainte même, combien y en a-t-il de censurées?

Dans le livre *Des saintes voies de la croix*, j'ai dit quelque chose de l'épître du cardinal de Vendôme au bienheureux Robert, au sujet des calomnies que les saints ont souffertes; ce cardinal lui écrivait sur ce qu'on lui avait dit : ce que j'en ai rapporté a été comme ce que j'ai écrit de plusieurs autres saints, à qui l'on a imputé plusieurs choses. Cependant, allant en dévotion au tombeau de ce bienheureux à Fontrevrault, j'y fus attaqué publiquement par un religieux, qui me fit plusieurs reproches et des reproches humiliants. Je lui répondis que je ne croyais pas avoir fait tort au saint fondateur, pour avoir écrit qu'il avait été calomnié, non plus que les évangélistes n'ont pas fait de tort à notre bon Sauveur, pour avoir écrit ce qu'on lui a imputé; et en vérité, je ne l'ai écrit que dans la même vue. Ensuite madame de Fontevrault m'ayant prié de leur faire une exhortation, on lui envoya dire au milieu de l'exhortation de se retirer, comme étant l'ennemi de l'ordre. Elle ne voulut pas le faire, disant qu'elle ne le croyait pas, à ce qu'on m'a appris. J'y suis allé encore une autre fois, et un autre religieux m'insulta encore publiquement, me disant que si on y eût pensé, on m'aurait peut-être empêché d'y célébrer le divin sacrifice, moi qui n'y allais que pour honorer le bienheureux fondateur, ce que peu de personnes peut-être font. Il est vrai que celui-ci avait quelque ressentiment de ce que je ne l'avais pas, à ce qu'il lui semblait, assez bien reçu dans le diocèse d'Evreux, où ils ont une maison, pendant que j'étais grand vicaire. Mais il faut que la contradiction me suive partout.

ce que j'estime une grande grâce. Je salue votre bon ange et tous les bons anges, etc.

A Evreux, ce 29 octobre, fête de sainte Ermelande, vierge.

LETTRE CCXXXVIII.

AU MÊME.

Etre delaissé et méprisé des créatures, bonheur inénarrable. Titres donnés à la sainte Vierge. Bulle Sabbatine.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous avoue que je n'ai jamais conçu cette grande vérité dans un si grand jour, comme je la connais présentement, et en même temps le bonheur inénarrable de la séparation, du délaissement, des rebuts et des mépris des créatures, et de la privation de tout ce que le monde estime, même des choses qui paraissent fort raisonnables, selon la lumière de l'homme qui n'entend point cette science, laquelle ne s'apprend que par des lumières infuses, qui se donnent par le moyen de la sainte oraison et d'une vraie mortification, qui doivent être inséparables pour en avoir les effets divins. J'appelle ce bonheur *inénarrable*, car c'est ce qui ne se peut expliquer. Oh! quelles actions de grâces on a à rendre à la suradorable Trinité, quand on en est favorisé de ces dons précieux! Mais, encore une fois, la science des saints n'est point comprise par le commun même des personnes de vertu. O mon Dieu! quelle grâce d'être mis à l'écart et au rebût, de n'être point considéré en ce monde, de n'avoir point de part ni à l'estime ni à l'amitié des créatures, et même d'être l'objet du rebut des gens de bien! voilà ce qu'il faut aimer. *Ama nesciri et pro nihilo reputari* (95).

Je ne sais point si la divine Providence vous veut séparer par l'état religieux, mais j'y vois de la difficulté à raison de vos indispositions corporelles. Vous savez que notre bon Maître veut que celui qui entreprend un bâtiment regarde auparavant s'il a de quoi le faire, pour que l'on ne dise pas ensuite : *Hic homo cœpit ædificare et non potuit consummare* (96). J'ai ouï dire au feu P. Fumechon, religieux jésuite et très-vertueux, que c'était une grande peine d'être dans une communauté religieuse (il parlait de la sienne), et d'avoir des infirmités habituelles. Toujours, Monsieur, dans quelque état que vous soyez, il faut entrer dans les sentiments de Jésus-Christ, *qui cum in forma Dei esset, semetipsum exinanivit* (97) : voilà qui va bien loin. Il était évêque, pasteur, souverain pontife, roi, et il était Dieu; et avec toutes ces qualités, il s'est anéanti lui-même, et cela par la pauvreté, les mépris et la douleur. La lumière et le raisonnement de l'homme ne pénètrent pas de pareilles conduites.

Je crois que vos conférences sont des moyens très-propres à l'établissement de la gloire de Dieu; et ce n'est pas peu contribuer à cette même gloire divine, que de faire choix de confesseurs pour les maisons religieuses : il y en a bien peu qui leur soient propres, pour conserver ou rétablir l'esprit de leur règle, et particulièrement la pauvreté, dont le relâchement s'introduit de toutes parts dans les maisons les plus réglées, et par les avis de plusieurs docteurs et religieux qui la devraient le plus soutenir; mais hélas! plusieurs n'en ont pas le vrai esprit eux-mêmes. Il est aussi vrai que le diable craint étrangement la sainte communion, et s'il pouvait, il l'ôterait.

Je suis étonné de ce que vous me mandez de ce monsieur dont vous me parlez; je ne l'aurais pas cru dans de pareils sentiments. Comment, lui qui est un docteur, se peut-il railler des titres que l'on donne à la très-sainte Vierge, comme *Dame de pureté?* lui qui doit savoir que toute l'Eglise l'appelle *la Mère du bel amour, de la crainte*, et *de la sainte espérance*, et qui ne devrait pas ignorer les titres que les saints lui ont donnés, titres qui de la manière dont il en parle seraient ridicules? Comment peut-il dire que les pasteurs qui sont *le sel de la terre* (*Matth.* v, 13), donnent dans l'égarement quand ils approuvent ce que les Papes, les évêques, les universités les plus fameuses de toute l'Europe, et les tribunaux ecclésiastiques des royaumes catholiques ont approuvé? Paul V permet de publier dans toute l'Eglise la bulle Sabbatine, et menace de l'ire de Dieu ceux qui s'y opposeront; et tout récemment Clément IX ou X (je n'ai pas la mémoire récente lequel des deux), après avoir donné ordre au célèbre cardinal Bona, que MM. de Port-Royal même louent pour sa singulière érudition, et dont ils ont écrit qu'il était approuvé de tous, et l'ayant député pour commissaire pour faire encore un examen nouveau de ladite bulle, toutes choses ensuite ayant été bien examinées, ce Pape a donné une bulle fort ample, dans laquelle il l'approuve après tous ses prédécesseurs (98). On a trouvé que la divine Providence m'avait fait éclaircir cette matière clairement dans le petit livre des *Avis catholiques touchant la dévotion de la glorieuse Vierge*, imprimé chez Le Boulanger à Rouen. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, le 11 de février, dans l'octave de la fête du très-saint et très-miséricordieux cœur de l'admirable Mère de Dieu.

(95) *Aimez à être inconnu et à n'être compté pour rien.* (*De imit. Christi*, I, 2.)

(96) *Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever.* (*Luc.* XIV, 30.)

(97) *Qui ayant la forme et la nature de Dieu, s'est néanmoins anéanti lui-même.* (*Philip.* II, 6, 7.)

(98) Cette bulle est de Clément X.

LETTRE CCXXXIX.

AU MÊME.

Le superflu des riches doit être donné aux pauvres.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Ce que le prédicateur a dit du dixième denier, que l'on doit donner aux pauvres, est bon pour les temps où la misère n'est pas extrême ; mais ce dixième denier payé, il y a bien des riches qui ont encore beaucoup de superflu qu'ils ne peuvent garder. Ce que vous me dites des tapisseries des personnes de qualité, et de la réserve de l'argent pour leurs enfants ou pour d'autres besoins pareils, pourrait bien passer pour n'être par à leur égard du superflu ; ainsi il faut en ces rencontres que la raison et le jugement en décident, toujours cependant sur les principes de la religion. Je ne crois pas que ce soit une raison que des héritiers, qui ne sont pas des enfants, à moins qu'ils ne fussent pauvres, je ne crois pas, dis-je, que cela doive empêcher de se défaire du superflu. Sur ce que vous me dites que saint François de Sales ordonne dans son testament, que son bien de patrimoine sera tout donné à ses héritiers, c'est que dans ce temps-là la nécessité des pauvres n'était pas pressante, et que d'autre part ses héritiers pouvaient en avoir besoin selon leur condition : mais ce ne devait pas être grand chose, car il assure qu'il n'avait jamais été riche ; et il l'était si peu, qu'il n'avait pas, avec le revenu de son évêché et ce patrimoine-là, de quoi subsister selon sa qualité d'évêque, ce qui obligea Henri IV de lui offrir une pension de 1200 écus qu'il refusa. Feu M. Bourdoise m'a dit qu'il allait quelquefois prêcher dans Paris, à pied comme un simple prêtre, et qu'il l'avait accompagné allant de la sorte. Après tout, Monsieur, on doit juger de ce que l'on doit penser des héritiers qui ne sont pas pauvres, par le conseil que le Fils de Dieu donne de vendre tout son bien, et de le donner aux pauvres. (*Matth.* XIX, 21.) Quelle réserve donc leur doit-on faire du superflu dans l'extrême besoin? Je ne pourrais pas me contenter de la taxe, qui ordinairement est bien au-dessous de ce que l'on doit donner. Hélas ! ce qui suffit pour se mettre à couvert des hommes, ne fera pas éviter le jugement de Dieu ; et si les autres ne veulent pas contribuer, cela ne m'excuse pas de faire de ma part ce que je dois. Mais la parole de Dieu est infaillible, qui dit que *c'est un malheur d'être riche.* (*Luc.* VI, 24.) L'Apôtre parlant par le Saint-Esprit dit aussi que *l'avarice est une idolâtrie* (*Col.* III, 9) ; et de vrai l'argent est l'idole de grand nombre de riches, dont le culte ne leur permet pas de recevoir la lumière de Dieu : aussi le saint Evangile nous apprend que ceux qui se moquaient de la doctrine du Fils de Dieu, le faisaient *parce qu'ils étaient avares.* (*Luc.* XVI, 14.) Cependant, Monsieur, le bon jugement, eu égard à toutes choses, doit décider du superflu, comme je vous l'ai déjà dit; et il y a du superflu à l'égard de plusieurs, qui ne l'est pas à l'égard des autres.

Oh! non, Monsieur, il faut laisser à Dieu le jugement de la personne dont vous me parlez ; mais cette mort ne laisse pas de faire trembler, et si notre bon Sauveur ne lui a fait miséricorde, il souffrira des peines inconcevables en purgatoire.

Je crois que vous avez pu prêter de l'argent à la personne dont vous m'écrivez ; car elle paraît dans le besoin. Je ne manquerai pas, avec le secours divin, de dire à madame de Rouves qu'elle ait à chercher l'occasion de vous renvoyer le *livre du B. Jean de la Croix;* j'attends toujours que l'on m'envoie celui de la *Vive flamme d'amour* en cet incomparable saint, pour vous en faire un présent. Je ferai aussi avertir monsieur votre frère d'Evreux de la maladie de celui de Rouen, et j'offrirai mes pauvres prières pour lui.

Je crois qu'il est utile pour la gloire de Dieu que vous m'appreniez ce qui s'est passé touchant l'affaire dont vous me parlez. Vous pouvez croire que je n'ai garde de vous citer. On parle ici d'une autre manière ; je ne sais si on connaît les choses ou si on les veut ignorer.

Je ne sais, mais je ne saurais vous conseiller d'être religieux; car je doute que Dieu vous y appelle.

Je salue votre bon ange, etc.

Evreux, ce 12 d'avril, dans la solennité de la sainte fête de Pâques.

—

LETTRE CCXL.

AU MÊME.

Faire ce que Dieu demande de nous, et rien à l'extérieur, s'il le veut ainsi.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Dans cette divine union, dans laquelle il nous faut toujours être, toujours agir, toujours souffrir, toujours vivre et mourir, il faut aussi avoir ses mêmes sentiments, qui ont toujours été de faire la volonté de son Père. Dans l'exécution de cette divine volonté, il a été trente ans sans rien faire au dehors ; et dans sa vie conversante, il a peu converti de monde, se réservant à le convertir par ses apôtres : *Majora horum faciet* (99). Le tout consiste à faire ce qu'il demande de nous, et rien extérieurement, quand il lui plaît d'en disposer de la sorte; mais l'amour-propre veut toujours faire beaucoup, et in-

(99) « *Celui qui croit en moi fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes.* » *Joan.* XIV, 12.)

cline à paraître. Le feu P. Louis-François d'Argentan me disait que notre bon Sauveur paraissant à une sainte âme qui était étonnée du temps qu'il avait employé à sanctifier la vie cachée, lui avait répondu : « L'homme veut toujours paraître; et après l'exemple que je lui ai donné d'une vie si cachée, presque personne ne veut demeurer inconnu. » Nous devons beaucoup prendre garde au prétexte que la nature donne du bien, pour cacher la corruption que nous portons, et l'élévation à faire beaucoup. C'est ce que l'on ne saurait assez considérer, et à quoi l'on ne peut jamais assez veiller. Combien de personnes auront fait beaucoup à leurs yeux et aux yeux de Dieu! et combien de personnes aux yeux de Dieu auront fait de grandes choses, qui sembleront n'avoir rien fait devant les hommes!

Il est vrai que j'ai prouvé que la demoiselle dont vous me parlez ait appris à chanter; son père, qui est une personne de qualité, est un homme d'oraison, fort intérieur, réduit à une extrême pauvreté. Il m'a écrit dans une grande douleur de l'état où est sa fille. Je lui ai mandé que cependant il ne la fallait pas pousser à bout, *ne deterius aliquid contingat*. Il n'a pas de pain à lui donner; que fera-t-elle? elle est digne de compassion. Assurément, Monsieur, si on pouvait lui procurer quelque place dans quelque maison religieuse, ce serait une très-grande charité. Il y a des maisons, si elle y était connue, où elle serait propre; car elle a une belle voix et elle soutiendrait bien le chœur. Je vous supplie de la faire avertir que je serais bien aise de la voir. Mais je commence, avec le secours divin, mes visites la semaine sainte et immédiatement après les fêtes de Pâques; ainsi il ne faut pas qu'elle vienne à Evreux.

Je me recommande à vos prières : j'en implore le secours de toutes parts; car en vérité ma descente me réduit à de grandes extrémités, et j'ai besoin des secours particuliers de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère. De quelque manière qu'elle dispose des choses : *In manibus ejus sortes meæ : spes mea ab uberibus matris meæ. Deus meus est; ne discedat a me, quoniam tribulatio proxima est, et non est qui adjuvet,* car les hommes ne sauraient me donner de remède. *Ne projiciat me in tempora senectutis : cum defecerit virtus mea, ne derelinquat me* (100).

Je viens de recevoir une lettre de la sœur de Saint-Etienne qui me dit être toujours peinée de ce que vous lui avez dit. J'ai écrit au P. Cordelier; je crois qu'il est propre, et il a assez d'intelligence pour ces sortes d'états. Je vous ai écrit à son sujet, qu'à la vérité, il ne faut pas exposer le corps du Sauveur à la profanation; mais le secours que la mère supérieure lui donne, quand elle communie, l'empêche. D'autre part, l'expérience fait connaître que Dieu permet au démon de faire par les hommes ce qu'il n'oserait jamais faire immédiatement par lui-même, et par des gens même de vertu qu'il possède, qui agissent involontairement. De plus, je vous l'ai aussi écrit, il a permis au démon de transporter son sacré corps en plusieurs lieux, et de le tenter d'idolâtrie, qui est le plus grand des crimes. Mais si le raisonnement de saint Grégoire est bon, qui assure qu'il ne s'en faut pas étonner puisqu'il a permis aux Juifs, qui étaient les membres de cet esprit malheureux, de crucifier son corps, ainsi de lui faire la dernière profanation; l'on pourrait dire que Dieu permit bien aux autres pécheurs, ses membres, de profaner ce divin corps d'une manière terrible. Je viens de recevoir une lettre de Paris qui m'apprend qu'un détestable prêtre se fait apporter quantité d'hosties consacrées, par d'autres personnes abominables, pour les profaner. Je sais des personnes d'une solide vertu, possédées, à qui le démon fait faire des choses abominables malgré elles. Après tout, ce serait pour moi une haute tromperie de penser que je ne me trompe pas, ainsi j'ai sujet de me défier de mes sentiments; mais selon ma pauvre lumière, je ne doute point que la sœur de Saint-Etienne ne soit une personne de vertu, et autant que je puis conjecturer, bien agréable à notre bon Sauveur et à sa sainte Mère. C'était hier le jour de la précieuse mort du saint homme le P. Moreau, minime, obsédé des démons durant plus de quarante ans. Il y a quelque temps que l'on m'écrivait qu'une personne possédée ou obsédée en recevait de grands secours, ce qui lui était manifesté, car je ne sais pas si elle avait jamais ouï parler de lui; elle connaissait aussi qu'elle en recevait du saint homme le P. Jean-Joseph Surin.

Je pense que ceux qui viendront après nous, verront un semi-calvinisme. On dit ici que les Jésuites ont soutenu une thèse à Clermont, leur collége à Paris, dans laquelle ils enseignent des propositions qui ont rapport au péché philosophique, et qui ne valent guère mieux; ce sont leurs adversaires qui font courir ces bruits.

Je vous remercie très-humblement de la peine que vous vous êtes donnée pour savoir des nouvelles du novice des Capucins. Les morts dont vous me parlez sont de grands sujets d'humiliation. Je dis de tout mon cœur, avec le bienheureux frère Gilles, l'un des compagnons de saint François, tenons-nous bien bas, tenons-nous bien bas dans notre rien, sans jamais en sortir.

Je salue très-particulièrement votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis dans un grand respect, etc.

(100) *Mon sort est entre ses mains.* (*Psal.* xxx, 16.) *Il est mon espérance dès ma plus tendre enfance. Il est mon Dieu, qu'il ne s'éloigne pas de moi, car la tribulation est proche, et je n'ai personne pour me secourir.* (*Psal.* xxi, 10.) *Qu'il ne me rejette pas dans le temps de ma vieillesse, qu'il ne m'abandonne pas dans la défaillance de mes forces.* (*Psal.* xxx, 9.)

LETTRE CCXLI.

AU MÊME

Faire ce que Dieu demande de nous, et rien de plus, à l'exemple de saint Jean-Baptiste, et de Jésus-Christ même. Abandon entier à la Providence. Conduite frappante de cette divine Providence sur Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris le second jour de l'octave de l'un des plus grands saints de ce Dieu seul, l'incomparable saint Jean-Baptiste ; et dans la vue de cet homme tout divin, certainement il faut bien se convaincre que ce que nous avons à faire n'est pas de beaucoup faire, mais de faire uniquement ce que Dieu tout bon et miséricordieux demande de nous. Il est donc vrai qu'*entre les enfants des femmes il n'y en a point eu de plus grand que lui* (*Matth.* XI, 11); il est vrai que tout est miséricordieux dans ce saint; il aura même la protection du Saint-Esprit dans les entrailles de sa bienheureuse Mère; les anges révéleront sa naissance qui causera une joie extraordinaire : voilà de grands desseins dans la divine Providence, et cela se terminera à le laiser dans un désert durant trente ans, si inconnu qu'on ne savait pas s'il était au monde ; que fait-il dans ce désert durant trente ans? il n'y fait rien du tout à l'égard des emplois extérieurs pour la gloire de Dieu; une solitude perpétuelle, un silence continuel : s'il parle dans la suite, à peine commence-t-il de prêcher, qu'on le fait mourir.

Mais ce qui est encore infiniment plus étonnant, c'est la conduite de l'adorable Providence sur notre bon Sauveur qui demeure trente ans dans une pauvre boutique, y faisant le métier de charpentier, et qui dit à son Père : *Pater, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (101). Ce n'est donc pas à faire beaucoup, mais à faire ce que Dieu veut de nous et rien quand il lui plaît, que consiste tout ce que nous avons à faire. O mon Dieu! qu'il y aura de personnes qui n'auront rien fait aux yeux des hommes, qui aux yeux de Dieu auront fait de grandes choses; et d'autres qui auront éclaté en des œuvres extérieures qui auront bien peu fait!

Cependant il faut agir et beaucoup agir, quand c'est l'esprit de Dieu qui fait agir; mais il est bon d'être abandonné à sa divine Providence, qui ne manque pas d'en donner les occasions, lorsqu'elle nous y appelle. Peut-être vous l'ai-je dit : Le feu P. Bagot m'ayant dit qu'il fallait penser à moi, me parlant de quelque établissement pour la gloire de Dieu, lorsque j'étais encore séculier, il me faisait peine de me dire que j'y devais penser; enfin, m'ayant même écrit que je le fisse, j'ouvris là-dessus le saint livre de l'*Imitation de Notre-Seigneur*, et j'y trouvai ces paroles : *Fili, committe mihi semper causam tuam, ego bene disponam in tempore suo. Exspecta ordinationem meam, et senties inde profectum* (102). Je le lui mandai, et il ne me dit plus rien. Après cela, la divine Providence me suscite Mgr l'évêque de Québec, pour lors archidiacre d'Evreux, qu'elle me fait connaître à Paris, et elle me donne l'archidiaconat d'Evreux par lui, que l'on m'obligea de prendre, après l'avoir refusé durant quelque temps. Je le perds, l'ayant résigné en ma maladie; le roi me le redonne, sans que jamais je m'en sois mêlé, et à mon insu; le temps marqué dans les lettres, pour prendre de nouveau possession, étant expiré sans l'avoir fait, et les lettres ayant été présentées à M. le chancelier pour le proroger, comme il les mettait au rebut, feu M. de Gaumont, conseiller au parlement, à qui il avait obligation, se trouve présent, qui lui dit que c'est pour un de ses amis ; il remédie au défaut des lettres. Et puis dira-t-on qu'il n'y a point de Providence? Ah! qu'il fait bon de s'y laisser conduire! elle saura bien disposer des choses à votre égard, si elle demande de vous le changement.

Les translations des bénéfices sont défendues; et l'un des conciles de Carthage, où saint Augustin se trouva, les défend aux ecclésiastiques du second ordre, aussi bien qu'à ceux du premier, c'est-à-dire sans une évidente nécessité. Le grand attrait que vous avez depuis longtemps, et qui vous continue, à faire autre chose que ce que vous faites pour la gloire de Dieu, mérite bien d'être considéré : mais si Dieu veut que vous changiez, il vous en suscitera les moyens.

Un abus très-grand dans les permutations, est que l'on ne pense qu'à se défaire, et peu aux mérites des personnes entre les mains de qui on remet le bénéfice; je dis peu, quand l'on ne considère pas qu'il faut remettre le bénéfice au plus digne, *digniori*. Car si tous les conciles l'ordonnent à tous les patrons et même séculiers, à plus forte raison le pasteur des âmes dont il est chargé, ne peut les remettre qu'entre les mains de ceux qui en seront les plus dignes. Sans doute que l'on en répondra devant Dieu; il y a une infinité d'abus sur ce sujet.

Je vous prie de penser à loisir, sans rien dire à personne, sur ce que le Père prieur des Bénédictins d'Evreux m'a dit ces jours-ci. Il m'a dit que M. Terrier, curé de Notre-Dame de Louviers, leur avait assuré qu'il ne résignerait point sa cure, et qu'ils pensassent à quelque personne très-digne d'en remplir les devoirs, s'il venait à mourir ; or il est bien âgé. Ce Père m'a prié de choisir quelque personne très-digne d'entrer dans cette cure; je sais qu'il y a de grandes choses à faire pour la gloire de Dieu, et qui

(101) *Mon Père, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire.* (*Joan.* XVII, 4.)

(102) *Mon fils, remettez toujours entre mes mains ce qui vous regarde; je saurai bien régler tout en son temps. Attendez mes ordres, et vous y trouverez votre avantage.* (*De Imit. Christi.* l. III, c. 39.)

demeurent présentement, faute de secours. Je vous prie de penser à la chose, sans en rien dire; et de plus, le curé n'est pas encore mort, et peut vivre du temps. Cherchez quelque ecclésiastique qui a les qualités nécessaires. Il m'était venu quelque pensée à votre égard; car il y a beaucoup à faire pour la gloire de Dieu. Plusieurs hommes qui veulent se donner à Dieu et qui s'assemblent pour ce sujet; plusieurs filles de même; et l'on s'y oppose fortement, c'est l'ordinaire. Il y a beaucoup à faire dans les conférences qui s'y font; ce qui regarde plusieurs paroisses de la campagne, dont les curés s'y trouvent. Ce serait un bien étendu.

A l'égard de l'abbé dont vous me parlez, suspendez votre jugement : il peut crier saintement, non pas contre les emplois extérieurs des religieux que vous me marquez, mais contre les excès de leurs épanchements au dehors, qui sont cause de leur relâchement. Dieu s'est servi de lui pour faire des choses qui sont d'une édification extraordinaire, même dans les pays hérétiques, comme les hérétiques de ce pays l'avouent dans leurs écrits; et la discipline régulière de sa maison est quelque chose de bien saint, et qui demande beaucoup de vénération.

Je crois que le libraire de Rouen qui a la Vie de saint Taurin ne vous est peut-être pas allé voir; si cela est, c'est qu'on ne veut pas lui donner la permission de l'imprimer. Il mande que M. le premier président, pour des choses moindres, lui a dit qu'il n'en avait pas le pouvoir; que son pouvoir ne s'étendait que pour l'impression d'une feuille ou deux : par le passé on ne s'adressait qu'au lieutenant général; pour cela, il faut qu'il y ait du changement. Il est vrai que M. le chancelier a donné, à ce que je pense, des ordres fort précis sur ce sujet; cependant à Paris, quand le livre est petit, le lieutenant de La Reynie en donne permission, et on n'a pas recours au parlement. Le libraire donc de Rouen a écrit à celui d'Evreux, qu'il était résolu de l'imprimer en secret comme ceux à peu près qui impriment, à ce que je pense, les livres du révérend P. Jacques, et en ce cas il n'osera pas peut-être envoyer les feuilles pour les faire corriger; il faut tout abandonner à la divine Providence; de cette manière, je ne crois pas qu'il en faille parler davantage à M. le curé de Saint-Laurent, car il aurait peut-être peine à donner son approbation, quoique l'approbation ne regarde que la doctrine, les approbateurs ne se mêlant pas de l'impression; celle de M. Auvray peut suffire; cependant, si vous jugez à propos d'y donner la vôtre, cela, ce me semble, pourrait servir à la gloire de Dieu et de son saint; il n'y a pas plus de difficulté à les donner, qu'aux livres du P. Jacques, et encore moins, car cette Vie n'est pas pour faire peine à personne. Je dirai à notre libraire qu'il écrive à celui de Rouen, et que vous lui garderez le secret.

Après avoir fait réflexion à celle que j'ai donnée au P. Jacques, je ne vois rien à y ajouter. Je le lui mande; mais je vous supplie de lui faire goûter mes raisons, car j'ai un profond respect pour la grâce que notre bon Sauveur lui fait de soutenir les intérêts de son sacré corps; je n'y ai donc rien à ajouter, car de parler contre ceux qui sont opposés, que l'on ne peut pas bien justifier, il me semble, et dont le Père prouve doctement la négligence criminelle, je ne le dois pas faire. La raison est qu'au lieu de soutenir son livre je pourrais lui faire tort, étant un homme de contradiction comme je suis, et ayant présentement des personnes puissantes qui me sont opposées, plus que je ne peux vous dire, cela pourrait contribuer à de nouvelles affaires, ce que l'on évitera ne parlant que de la chose comme je fais. Il me semble que la distribution de ses autres livres aurait fait bien plus d'effet, et s'il en avait encore, je le lui conseillerais. Il y a des séminaires, des diocèses, où l'on aura de la difficulté à l'égard de celui-ci, car l'on dira que ce sera accuser le prélat de péché mortel, s'il n'y donne ordre et que l'on se ferait des affaires; de plus, il y a parlé de pays hérétiques où il dit que l'on ne souffre pas le besoin des vivres, et on met dans *les Gazettes* le contraire; particulièrement dans l'Angleterre on veut à la cour que l'on pense le contraire; cela serait capable de faire arrêter son livre; il eut aussi bien fait de ne point parler de ses (103)

Je salue votre bon ange, etc.

—

LETTRE CCXLII.

AU MÊME.

Précaution à prendre lorsque l'on donne la communion.

DIEU SEUL.

Monsieur

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. J'ai eu une singulière joie en ce divin Sauveur, et je n'en sais point d'autre véritable, de voir que les Pères Carmes Déchaussés de Paris ont fait attacher une espèce de petite patène à leur ciboire pour la communion des peuples, ayant appris que leurs Pères de Normandie, dans leur chapitre, l'avaient ainsi ordonné pour leur province. Dans l'occasion, ayez la bonté de le témoigner au P. Jacques, de ma part, et qu'il n'y a point de lieu qui en ait plus de besoin que la Flandre, et qu'ainsi il faudrait avoir soin que ses livres fussent distribués aux prélats de ces pays. J'en ai donné un à Mgr l'évêque de Bayonne; j'espère que ce sera avec bénédiction : j'en ai envoyé même hors du royaume. S'il en avait encore quelques-uns, je crois que Dieu tout bon serait glorifié qu'il m'en donnât pour les faire servir dans l'occasion, et vous aurez la bonté de me les faire tenir à Evreux, où j'espère que la divine Providence, ma toujours très-

(103) Cette lettre est imparfaite parce que la deuxième page a été perdue.

bonne et très-fidèle mère, pourra me conduire le mois prochain, vers le 22, jour de l'une des fêtes du saint nom de Marie. C'est toujours sous sa maternelle protection que la divine Providence me conduit, et qu'elle continue et augmente mes infirmités, qui deviennent journalières : aidez-moi à l'en bénir, remercier, adorer, aimer et glorifier.

Prenez garde, s'il vous plaît, que vous n'alliez dans un excès de zèle au sujet des fêtes, et que cela ne vous attire pas seulement des affaires, mais que le démon ne s'en serve pour empêcher le bien que la divine Providence pourrait faire par vous : je vous le répète, prenez-y garde. J'ai fait vos compliments à M. Thomas, qui vous remercie.

Il faut gémir : l'Eglise souffre beaucoup présentement, et la dévotion à la très-sacrée Vierge est toujours combattue par plusieurs ecclésiastiques, et en particulier, et même en public ; et on le souffre, et on ne dit mot.

Je salue votre bon ange, etc.

A Paris, ce 23 août, fête de saint Philippe de Bénicy, de l'ordre des Servites, appelé l'Apôtre de la Mère de Dieu.

—

LETTRE CCXLIII.

AU MÊME.

Anéantissement de Jésus-Christ et des saints doit nous inspirer le désir d'être anéanti en toutes choses.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Ses anéantissements, qui sont infinis, et qui sont par conséquent incompréhensibles, quand au moins ils sont un peu pénétrés, ne laissent plus d'envie que d'être anéanti en toutes choses ; car si un Dieu s'est anéanti lui-même, *exinanivit semetipsum* (*Philip.* II, 7), hélas ! où se mettra la créature qui n'est rien ? Certainement, en la vue de cet Homme-Dieu anéanti, il ne faut plus penser à être quelque chose, il ne faut plus penser qu'à n'être rien : et dans toutes sortes d'esprits et dans toutes sortes de cœurs il ne faut plus avoir de place. C'est ce qui a donné aux saints pleins de l'Esprit de Jésus-Christ des désirs insatiables d'opprobres et d'humiliations, qui sont les aimables moyens de notre anéantissement.

La divine Providence vous donnait une heureuse occasion de vous humilier sur ce que l'on disait de votre famille. Il est vrai que cet homme n'avait pas raison de vous parler de la sorte : mais, Monsieur, y avait-il de la raison quand Notre-Seigneur a été rassasié d'opprobres ? *Saturabitur opprobriis.* (*Thren.* III, 30.) Les saints ont eu de saintes industries ; ceux qui ont été d'une grande naissance, pour la cacher quand ils ont pu ; et les autres qui étaient d'une basse condition, prenaient plaisir à le dire et à le faire connaître, en recherchant et s'en procurant toutes les occasions. Après tout, ces bienheureuses occasions dans lesquelles nous manquons, nous doivent encore servir à l'anéantissement chrétien, car elles nous font voir que nous sommes bien dans nous-mêmes, que nous aimons encore notre propre élévation, et qu'après avoir tant parlé, tant médité sur l'esprit d'humiliation, on en est encore bien éloigné ; ce qui doit nous confondre, nous grandement humilier, et nous faire connaître qu'à la mort nous verrons en nous bien des choses opposées à l'Esprit de Notre-Seigneur. Je tremble quand je pense à ce que j'ai dit et redit, et répété tant de fois, *Dieu seul.* Oh ! que cela est bientôt dit, mais que la pratique en est rare !

Au sujet du séminaire, je ne sais si ce serait un lieu qui vous fût propre. Je crois, si la divine Providence en dispose de la sorte, que vous pourriez faire le voyage de Paris après Pâques, et là vous verriez MM. Brisacier et Tiberge, et vous vous informeriez des choses ; et assurément il y a de la difficulté. Je crois, comme je vous l'ai dit, en cas que vous quittiez votre cure, qu'il faudrait avoir un bénéfice simple d'un revenu capable de vous faire subsister. Si vous n'y aviez que les croix qui vous y arrivent, ce ne serait pas une raison pour la quitter, mais vous en avez d'autres.

Je bénis la divine Providence de ce que vous annoncez les vérités de Jésus-Christ aux pauvres filles de Sainte-Claire. En vérité, leur vie demande de la vénération et de l'estime : je suis tout plein de respect pour elles.

Il ne faudrait pas à l'égard du séminaire vous informer superficiellement des choses, mais à fond. J'ai connu des personnes, je vous dis cela en secret, qui en sont sorties et qui étaient des meilleurs sujets après y avoir demeuré longtemps, qui avaient de grands talents, qui jouissaient d'une grande estime dans Paris, même parmi les personnes de la première qualité et qui étaient grands directeurs.

J'ai bien de l'obligation à votre charité, de vouloir bien vous informer de ma misérable santé : elle est présentement assez bien ; je vous en remercie très-humblement, je sais que l'on ne devrait pas penser à ce qui me regarde.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 18 de février, la veille de la précieuse mort de la sainte sœur Catherine de Jésus, Carmélite à Paris.

—

LETTRE CCXLIV.

AU MÊME.

Dévotion de Boudon à la divine Providence et aux saints anges. Son sentiment sur la direction des femmes. Son ardeur pour les humiliations. Décisions des conciles touchant les concubinaires.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris le 2 de mars, un jour

de mardi, que je destine toutes les semaines pour faire en mon particulier la fête de la divine Providence, qui m'a toujours servi de la meilleure et de la plus fidèle des mères, pour la remercier plus particulièrement en ce jour de tous ses bienfaits, et pour le spirituel et pour le temporel, et lui faire réparation d'honneur pour toutes mes énormes ingratitudes ; et comme après la très-miséricordieuse Mère de Dieu, les saints anges sont les saints dont elle se sert le plus pour faire le bien aux hommes, je les honore aussi spécialement en ce jour qui leur est dédié par l'Eglise. Je ne sais, mais j'ai une confiance merveilleuse en ces esprits célestes, et j'espère de leurs grandes et ravissantes bontés qu'ils m'obtiendront la grâce d'adorer, de bénir et de louer à jamais la glorieuse et suradorable Trinité. *Amen, amen, amen. Fiat, fiat, fiat.*

Je ne dois pas me lasser de vous remercier de tous les soins que vous prenez, et en particulier, de l'approbation que vous venez de m'envoyer de M. Auvray pour le livre de *Dieu inconnu.*

A l'égard de ce que vous m'écrivez de cette fille dont vous me parlez, il n'est nullement vrai que je la soutiens, ni que je l'aie soutenue, ni même que j'aie pensé qu'elle ne fût pas trompée ; car j'en ai été très-persuadé. Il est vrai qu'en quelque occasion, et cela peut-être une fois ou deux, après cependant avoir dit mes sentiments sur ses illusions, j'ai dit que je lui avais de l'obligation, en ce que dans quelque rencontre elle avait parlé fort généreusement pour me soutenir, et qu'elle s'était offerte de me rendre les services qu'elle pourrait quand j'irais à Paris ; mais cela n'a rien de commun avec ce que l'on vous a dit : ces personnes là donc se trompent bien fort ; mais je vous dis, bien fort.

Pour ce qui regarde le fait particulier que vous m'alléguez de feu M. de Fermanel, jamais je n'en ai entendu parler. Seulement je suis étonné que lui s'étant beaucoup expliqué à moi touchant cette fille, il ne m'en ait rien dit, tâchant cependant de me dire les raisons qu'il avait de croire et de dire qu'elle était trompée. Au reste, je l'ai vu faire de tout son mieux pour la faire connaître trompée, et même plusieurs de Messieurs des Missions étrangères y travaillaient dans les occasions. Il en avait découvert les illusions, après avoir eu de l'estime pour elle dans les commencements, ainsi que les personnes qui avaient confiance en lui : mais je vous puis dire sincèrement que Notre-Seigneur, par sa pure miséricorde, n'a point voulu que j'aie été surpris. A l'égard de plusieurs autres filles qui étaient avec elle, ce sont de bonnes personnes que j'estime, que j'ai estimées, et qui tâchent de servir Notre-Seigneur en chrétiennes véritables. Je vous en parle en général, car je ne les connais pas en particulier. Feu M. de Fermanel m'y avait mené pour leur faire des exhortations.

Oh ! qu'il est vrai, Monsieur, qu'il faut avoir de réserve avec les femmes, et particulièrement en fait de direction ! c'est ce que je ne saurais jamais assez expliquer. Je n'ai pas toujours eu sur ce sujet les lumières qui me sont données présentement. Encore une fois, c'est ce que l'on ne peut jamais dire. Je ne vois cependant pas que vous deviez pour cela ne pas prendre soin de l'association que vous en avez dans votre paroisse. Seulement, il faut être beaucoup retenu, et tâcher doucement de leur apprendre à plus prier qu'à parler.

Je connais le religieux Carme dont vous me parlez ; il avait une autre santé que la vôtre quand il s'est fait religieux.

Ce que le cardinal de Vendôme a écrit du bienheureux Robert d'Arbrissel, il l'écrit sur le bruit qui en courait ; mais ce que l'on objectait à ce saint homme n'a pas même de vraisemblance. J'ai eu la grâce d'aller deux fois en deux voyages exprès pour adorer la glorieuse Trinité à son tombeau, et toutes les deux fois j'ai eu la grâce précieuse d'y être humilié hautement. Partout l'humiliation me suit. La première, par un religieux de Fontevrault qui avait demeuré à Chaise-Dieu, dans le diocèse d'Evreux, qui pensait avoir quelque sujet de plainte contre moi. Il me traita dans l'église de Fontevrault publiquement, quelques religieuses l'entendant à leurs grilles, d'une manière bien humiliante ; le second voyage, comme l'on apprit dans le monastère que j'étais à l'hôtellerie, Mme l'abbesse générale m'envoya prier de leur faire exhortation ; j'obéis à ce qu'elle désirait. En y allant, un religieux encore de ceux qui y demeurent, vint à ma rencontre, accompagné de quelques séculiers, me criant que j'étais l'ennemi de l'ordre, et que j'avais parlé dans quelque livre de ce que l'on avait dit contre le bienheureux d'Arbrissel ; je lui répondis que j'en avais écrit comme du bienheureux Jean de La Croix et d'autres saints humiliés, non pas pour leur attribuer ce que l'on avait dit contre eux, mais pour faire voir la grandeur de leur grâce dans leurs abaissements ; qu'il faudrait dans le sens qu'il le prenait que les évangélistes eussent été les ennemis de Notre-Seigneur, parce qu'ils en avaient écrit les opprobres, et que, bien loin d'être opposé au bienheureux d'Arbrissel, je venais pour l'honorer à son tombeau. Cela fut inutile ; il fit parler à Mme la générale, même pendant l'exhortation que je faisais par son ordre, pour la faire sortir publiquement de l'auditoire de sa communauté ; mais elle n'en voulut rien faire. Voilà, Monsieur, le sujet assez ordinaire de mes aventures, pour parler de la sorte. *Quid retribuam Domino !* Quelle reconnaissance pourrai-je jamais avoir à la divine Providence pour une conduite si pleine de miséricorde ! Aidez-moi à l'en remercier, et à inviter tout le ciel et la terre à joindre leurs actions de grâces. Ah ! oui, si je n'avais pas le cœur si dur, il y a longtemps qu'il aurait dû mourir d'amour pour un Dieu si bon. O mon Seigneur et mon Dieu ! que vous ai-je fait pour

être traité avec tant de miséricorde ! Un abîme d'amour se découvre où il faut se perdre. Je me sens obligé de quitter un peu cette lettre pour me jeter à genoux, et pour m'unir avec notre bon Sauveur et avec la très-douce Vierge, et tout le reste de son corps mystique, pour adorer, louer et remercier la glorieuse Trinité.

Pour ce qui regarde les maisons des chanoines, il y a des villes où elles sont exemptes des devoirs des paroisses, pour les personnes qui y demeurent avec les chanoines. Si c'est l'usage de Rouen, il me semble que vous ne devez rien remuer là-dessus, parce que même il y aurait à craindre que vous n'y réussissiez pas.

Vous savez ce que les conciles veulent touchant les concubinaires et autres pécheurs. On doit, 1° les avertir en charité, et attendre même, imitant la patience de la bonté divine, dont il est dit : *Dissimulans peccata hominum propter pœnitentiam* (104) : il ne se faut pas presser ; 2° il faut savoir si le crime est public ; 3° après plusieurs avertissements, on les doit déférer à l'évêque, pour y remédier s'il est nécessaire, gardant les formes, par la voie de l'excommunication. Enfin, si les remèdes de l'Eglise sont inutiles, ou si on ne les applique pas, on peut appeler au secours le bras séculier, agissant en tout cela avec beaucoup de prudence chrétienne, et beaucoup de charité et de douceur, autant qu'on le peut faire.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis avec bien du respect, etc.

LETTRE CCXLV.

AU MÊME.

C'est une nécessité que ceux qui sont les membres de Jésus-Christ, souffrent à son exemple. Souffrances du Père de Brebeuf, apôtre du Canada et de Mgr l'évêque de Québec. Procès du curé d'Aigleville.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Après qu'il a été écrit de lui, qu'il fallait qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire, *oportuit Christum pati* (*Luc.* XXIV, 26), c'est une nécessité que ceux qui ont l'honneur d'être ses membres, souffrent, et particulièrement ceux qui sont les plus considérables d'entre ses membres. Le saint homme le P. de Brébeuf est l'apôtre du Canada ; il a souffert des tourments dont la seule idée fait trembler. Il a donc fallu aussi que le premier évêque du Canada ait porté de pesantes croix (105). Son zèle l'empêchant d'entrer dans tous les desseins des gouverneurs, lui a attiré de grandes persécutions, de grandes plaintes contre lui au roi, et de fâcheuses impressions aux ministres d'Etat. Cependant le roi ayant une singulière bonté pour lui, laissa à son choix de lui présenter tel gouverneur qu'il voudrait.

Il en choisit donc un qui, ayant été plongé dans le siècle, et passant pour l'un des braves du monde, s'était donné à Dieu entièrement, et s'était tellement humilié qu'il portait la croix des Capucins quand il allait en procession. Il était intime ami de feu M. de Bernières de Caen, et le nôtre aussi : feu Mme de Longueville disait qu'elle admirait sa vertu. Le roi le lui donne pour gouverneur du Canada, et à peine est-il dans ce pays-là, qu'il devient tout à fait opposé à l'évêque, et jusqu'à écrire au roi contre lui. Quelles pensées pouvait avoir le roi de cet évêque après cela ? Moralement parlant, cela allait à le faire passer pour être d'une humeur insupportable. Après cela, il se démet de son évêché, et prie le roi de le donner à celui qui l'a présentement. Le roi a encore la bonté de lui accorder ce qu'il demande, et à peine le nouvel évêque est-il arrivé, qu'il est tout opposé à son bienfaiteur, au séminaire qu'il a établi et à ses officiers. Dans la suite, il interdit l'archidiacre et le théologal, et il agit d'une manière si surprenante, que, repassant en France, il ne laisse aucun pouvoir à l'évêque son prédécesseur. En vérité il faut bien dire que les croix ne manquent jamais à ceux qui sont à Dieu, et particulièrement à ceux dont il se veut servir pour de grandes choses pour sa gloire, comme aux premiers apôtres et évêques des infidèles.

A ce sujet, il me souvient que mes seigneurs d'Héliopolis et de Québec étant logés ensemble dans une auberge, l'un n'étant encore que chanoine de Tours et l'autre archidiacre d'Evreux, une folle étant entrée dans la cour de l'auberge et les ayant vus, s'écria : Bon jour, messieurs les patriarches, voilà deux patriarches et étant sortis dans la rue ensemble, elle les poursuivit, criant à pleine tête : voilà deux patriarches, voilà deux patriarches.

Cependant M. l'évêque de Québec d'à présent est un homme de Dieu, qui avait refusé des évêchés en France et d'autres bénéfices : il pensait glorifier Dieu en ce qu'il a fait dans le Canada. C'est à la divine Providence qu'il se faut prendre des croix dont il a été l'occasion. Présentement tout est en paix de ce côté-là, et son théologal interdit m'a écrit qu'il l'a fait son grand vicaire.

A l'égard de la religieuse, l'une de celles qui est dans l'état de peine, car je l'ai com-

(104) *Vous dissimulez les péchés des hommes, afin qu'ils fassent pénitence.* (*Sap.* XI, 24.)

(105) François de Laval de Montmorenci, fils de Hugues de Laval. Il fut d'abord nommé au grand archidiaconé d'Evreux, et ensuite sacré évêque de Pétrée, *in partibus*, et fait vicaire apostolique dans la nouvelle France. Il arriva en 1659 à Québec, dont il fut le premier évêque en 1673. Il se démit vers 1685, et eut pour successeur M. de Saint-Valier. Il mourut à Québec en 1708, âgé de 86 ans.

pris ainsi, à qui vous avez conseillé d'aller en Canada, je penserais qu'elle n'y est pas propre. J'ai appris de personnes des plus éclairées dans les voies de Dieu et des plus expérimentées, que les personnes qui sont dans un état pareil, ne doivent pas être employées, et quand elles sont séculières, qu'elles ne doivent pas même entrer dans l'état religieux : la suite en peut être fâcheuse. Il faut avoir une vertu singulière pour aller en Canada. Ce sont mes pensées, dont je ne fais pas grand état, mais je considère les sentiments des saints personnages sur ce sujet.

Il est vrai qu'il est surprenant comme le curé d'Aigleville s'opiniâtre à soutenir un procès sans raison. Plusieurs avocats à Evreux lui ont dit leur sentiment. Plusieurs curés considérables lui en ont parlé; il n'écoute personne qu'un avocat qui m'avait fait citer à l'officialité pour l'avoir repris, et assez doucement, causant dans l'église, disant que je l'avais deshonoré, et qui s'est désisté. Ce curé est le sieur * * *, esprit inquiet, turbulent, qui a causé bien du trouble dans une cure qu'il a quittée pour venir à Aigleville m'y donner de l'exercice, dont la divine Providence, ma toujours été très-bonne et très-fidèle mère, soit louée à jamais. Vous dites bien, Monsieur, quand vous écrivez qu'elle me donne des substituts à Rouen, en vous choisissant pour me soutenir et prendre soin des choses. J'ai bien sujet de l'en remercier, et en même temps de vous en rendre mes très-humbles actions de grâces avec plus de reconnaissance que je ne saurais dire.

J'ai fait un écrit qui explique le sujet du procès, mes raisons, les réponses du sieur * * *, et mes répliques. J'en fait faire cinq ou six copies pour donner à monsieur l'official, à monsieur l'avocat général, à l'avocat et au procureur, et à monsieur le promoteur, s'il reste; car peut-être que le mal de Mgr l'archevêque ne lui permettra pas de faire ses calendes. J'enverrai avec le secours divin, la semaine de Pâques, ces mémoires avec des lettres pour eux. J'enverrai en même temps la sentence de l'officialité d'Evreux, et même les écrits de l'avocat du sieur ***, dont il faut vous dire que, m'ayant fait citer pour l'avoir repris de ses irrévérences dans l'église, il tomba dans la rivière, où il pensa être noyé; ce qui fut bien remarqué.

Le P. Angot, prieur de Gaillon, m'est venu voir tout récemment ce carême. Il me dit qu'il serait fâché de vivre encore longtemps. Une des plus singulières affaires de la divine Providence à mon égard m'est arrivée chez Mme sa mère, à Argentan. C'est une famille avec qui la divine Providence m'a donné une liaison particulière.

Mes maux continuent, et cependant je me prépare à faire mes visites sans aucune inquiétude ni peine, et dans une grande paix. *In Domino sperans non infirmabor* (106). Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 17 de mars, fête de saint Patrice et de sainte Gertrude, et le lendemain de la precieuse mort du B. père de Brébeuf, apôtre du Canada, et glorieux martyr de Jesus-Christ.

LETTRE CCXLVI.

AU MÊME.

Peu de personnes gagnent la grâce du jubilé en entier. Ardeur de Boudon pour être fait une nouvelle créature en Jésus-Christ.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'était dans cette vue de Dieu que la bienheureuse Catherine de Gênes, que notre bon Sauveur, parlant à une sainte âme, a appelée *la sainte de sa Divinité*, ne voulait point gagner le jubilé, parce qu'elle disait qu'il était juste qu'elle souffrît, et qu'elle ne fût pas exempte des peines que ses péchés méritaient. Cependant il me semble que, même dans la pure vue de Dieu seul, on peut bien le gagner, parce que dans le jubilé l'Eglise applique les satisfactions de Notre-Seigneur, dont la moindre satisfait plus et donne plus de gloire à la justice divine, que toutes les satisfactions de tous les saints ensemble. De plus elles purifient nos âmes des taches des péchés qui les rendent désagréables à Dieu, et en ôtent les obstacles qui s'opposent à sa divine jouissance dans le ciel, le lieu de la haute et parfaite gloire de Dieu. Il est vrai que peu de personnes, et presque personne, ne gagnent le jubilé dans son entier, parce qu'il faut que tout attachement, quelque léger qu'il soit, ne soit plus ; et où trouvera-t-on une personne dans le parfait renoncement de soi-même? la peine ne peut pas être remise, le péché subsistant: c'est toujours beaucoup de le gagner à l'égard des péchés notables et de plusieurs péchés véniels. Ces vues m'ont pénétré dans ce saint temps du jubilé, et elles m'ont donné de grands désirs d'une nouvelle vie, de la vie du nouvel homme, de la vie vraiment chrétienne, de la vie de Jésus-Christ. Je vous avoue que j'ai une soif de cette vie nouvelle, d'être une nouvelle créature en Jésus-Christ : *Nova in Christo creatura.* (*II Cor.* v, 17.) Ah! que je dis de bon cœur en présence de la suradorable Trinité, et en la présence de mon bon ange: *Sitio, sitio, sitio... Vivam ego ; jam non ego, vivat vero in me Christus* (107)! C'est ici que ma bonne maîtresse se doit montrer être ma bonne mère, m'engendrant à Jésus-Christ : *Homo et homo natus est in ea* (*Psal.* LXXXVI, 5); l'Homme-Dieu et l'homme pure créature: *Monstra te esse matrem.* Ah! qu'il est grand temps que je cesse d'être à moi-même, aux

(106) *Ayant mis ma confiance au Seigneur, je ne serai point ébranlé.* (*Psal.* XXV, 1.)

(107) *J'ai soif.* (*Joan.* XIX, 28.) *Que je vive, non, que ce ne soit plus moi qui vive, mais que ce soit le Christ qui vive en moi.* (*Galat.* II, 20.)

créatures, et au monde, étant sur le point de sortir du monde!

Cependant, avec tous mes maux, j'espère que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, sous la protection de l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu, ma bonne maîtresse, de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean l'Evangéliste, de tous les bons anges et saints, et spécialement des sept premiers princes, de mon bon ange gardien, des bons anges et saints patrons des diocèses de Paris et d'Evreux et des personnes qui y sont, nous conduira à Paris lundi prochain, si elle nous laisse encore au monde. La divine Providence me loge toujours à Paris chez M. Thomas, conseiller, près la place Maubert, d'une manière digne de la charité des premiers Chrétiens.

Je salue bien le bon ange qui vous garde, etc.

A Evreux, ce 25 de mai, fête des SS. Mauxe et Vénérand, martyrs d'Evreux.

Le R. P. de la Chaise étant informé, fera ce qu'il pourra à l'égard de ce que vous me mandez. Les lettres n'y feraient pas davantage auprès de lui. Mais il est difficile que l'on obtienne du roi ce qu'on lui demanderait là-dessus. L'on dira toujours que chacun travaille de son côté. Mais l'on dit une bonne et sainte nouvelle, que les PP. Jésuites vont avoir le collége d'Evreux. Notre bon Sauveur et son Immaculée Mère Vierge en seraient hautement glorifiés. Je vous avoue que j'en ai une grande joie en Notre-Seigneur, et je n'en sais point d'autres, si cela arrive. Il y en a une véritable nécessité. Je n'ai pas oublié devant Notre-Seigneur votre chère mère.

LETTRE CCXLVII.

AU MÊME

Incommodité survenue à M. Boudon. Succès du livre de Dieu seul.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Oui, Monsieur, toujours Dieu seul à Paris où sa divine Providence m'a conduit avec bien de la miséricorde, car la nuit du jour qu'elle me fit partir d'Evreux, on me veilla jusqu'à environ deux heures après minuit, étant très-mal: il est juste que je raconte ses miséricordes et que je les chante: mais toujours Dieu seul à Paris aussi bien que dans tous les autres lieux. Ah! que j'aspire en la vertu de notre bon Sauveur Jésus-Christ, à l'heureux oubli de tout le reste! Je vous écris au commencement du mois de juin, le second jour, la veille de la fête de sainte Clotilde, mais le jour de la sainte octave de la fête du corps adorable de Jésus-Christ Notre-Seigneur, le jour de l'excès de son amour, dont la divine fin est de nous transformer saintement en lui-même, pour être tout à Jésus, pour être tout Jésus (et nous avons l'honneur et la grâce d'être ses membres), et n'être plus rien à nous-mêmes, ni à aucune chose créée: *Christus omnia in omnibus*. Je le répète, et je le dis de tout mon cœur, de toutes mes forces: *Christus omnia in omnibus: Christus omnia in omnibus*.

J'ai bien de la joie en cet aimable Sauveur, et je le dis toujours, je n'en connais point d'autre véritable, de ce que sa divine providence vous conduit à Magny; car je crois qu'il en sera glorifié, et sa très-sainte Mère.

Mme Cécile m'a dit que sa maison est à votre service; que vous pouviez vous en servir comme vous avez fait; qu'elle tâchera même de faire avertir une personne pour vous y servir: qu'elle pense que les clefs en sont chez les Ursulines ou chez Mme Oursel. Je crois que c'est une marchande de Magny; elle y est assez connue. Priez pour nous. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints, patrons de la ville et du diocèse de Rouen et des personnes qui y sont.

Ce nous sera aussi une consolation en Notre-Seigneur (et je renonce à toute autre pour jamais, *renuit consolari anima mea*), d'avoir le bien de vous voir à Paris.

Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans ce cœur tout de miséricorde, et le charitable cœur de son immaculée Mère Vierge, que je suis dans un profond respect, etc.

Je reçois votre lettre, celle-ci écrite. Mgr de Cambrai a écrit qu'il ne savait pas si le livre de *Dieu seul* était au nombre des prohibés ou défendus; c'est-à-dire, si on en a défendu la lecture, seulement à cause de l'abus qu'on en pouvait faire, ou bien à raison de quelque proposition qu'on n'approuvait pas. L'on me mande des pays où l'on reçoit les décrets des congrégations (ce que l'on ne fait pas en France), qu'on le lit à l'ordinaire. Il est sûr que ces décrets n'obligent pas en France, parce qu'ils n'y sont pas reçus: cependant ils demandent du respect. Je ne vois pas qu'il ait été défendu à raison de la doctrine: il a été imprimé à Rome, approuvé par le Maître du sacré palais, traduit par l'un des secrétaires des congrégations, distribué et reçu avec applaudissement, et beaucoup recherché. Un Père Jésuite l'a encore traduit en italien: on l'a traduit en latin même; il a été reçu de tous côtés avec une estime singulière; il s'en distribua à Paris cinquante mille. Cependant, Monsieur, je ne prétends en aucune manière n'avoir pas toute la soumission requise, et à l'égard de ce livre, et à l'égard de tous les autres, prêt à les jeter tous dans le feu, si l'on juge que Dieu tout bon en soit glorifié.

A l'égard de la théologale et pénitencerie, je suis venu à Paris avec M. le théologal et pénitencier, et autant que je l'ai pu juger, il y vient pour permuter. Je trouve que présentement la théologale est une charge bien difficile: car l'on ne prêche plus aux Cordeliers ni aux Jacobins, les premiers et der-

niers dimanches, ce qui pouvait excuser en quelque manière le théologal au moins de prêcher ces jours-là ; et comme l'on n'y enseigne pas la théologie, je crois qu'il est obligé de l'enseigner en conscience, et c'est l'une des raisons pour lesquelles il est théologal. De plus il y a des raisons que je ne puis mettre sur le papier, qui m'obligent de vous dire que vous ne devez pas penser à cette permutation, quand même on vous en parlerait ; car apparemment le théologal est venu à Paris pour ce sujet.

—

LETTRE CCXLVIII.

AU MÊME.

Quand Dieu seul est dans un cœur, il le sépare des créatures. Exemple du P. de Condren à ce sujet.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Son aimable et divine providence qui est aujourd'hui hautement glorifiée dans son admirable saint (108), et l'ordre sacré qu'il a institué, m'a fait recevoir une lettre de notre libraire de Paris, qui me mande qu'elle donne sa bénédiction aux deux livres, *Du respect dû aux églises, et De la sainteté de l'état ecclésiastique*, par la distribution qui s'en fait, et en même temps il me marque désirer que je lui en envoie quelques autres. J'ai donc pensé à lui envoyer le petit traité *Du purgatoire*, afin qu'il soit imprimé pour la fête de la Toussaint, et le jour de la mémoire des fidèles trépassés. Vous avez oublié de le donner à M. Foret, comme il me semble que je vous en avais prié ; mais je vous prie de le donner à la personne qui ira le prendre chez vous ; on m'a dit que la semaine prochaine, quelque personne d'Evreux voudrait bien prendre cette peine. La divine Providence nous a fait aussi composer un Traité *De la dévotion à la très-sainte Trinité*, que l'on pourra imprimer, avec son divin secours, pour la fin de l'année. On pourra aussi, avec le même divin secours, réimprimer *Dieu inconnu*, quand la même divine Providence nous conduira à Paris, ce que j'espère de son infinie bonté à la fin du mois d'octobre, après nos visites. On m'écrit de Lille en Flandre que le livre de l'*Amour divin* dans le bienheureux Jean de la Croix y est imprimé, et les religieux Carmes de ces pays-là m'en témoignent beaucoup de reconnaissance que je ne mérite pas ; seulement Dieu seul en trois personnes, *soli Deo;* après cela plus rien.

Il me semble que, sans s'arrêter à ce que disait dans sa maladie la personne dont vous m'écrivez, qui apparemment n'avait pas sa liberté dans ce temps-là, ce qui doit consoler est sa disposition intérieure qui l'a portée, par un motif de détachement, à ne se plus confesser à vous ; car enfin Dieu est saint, et quand il est vraiment dans un cœur, il y est séparant, car *saint, séparant et séparé*, veulent dire la même chose : c'est pourquoi le Sauveur disait dans les jours de sa chair, *qu'il n'était pas venu apporter la paix, mais le glaive* (*Matth.* x, 34), séparant les personnes le plus proches les unes d'avec les autres. J'ai toujours eu à l'esprit, sans m'arrêter, par la miséricorde de notre bon Sauveur et de sa très-douce Mère, à mes pensées, qu'il était bon que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ vous séparât : et je pense que le vœu que cette personne a fait, a été par l'esprit de Dieu. Certainement il y a des personnes auxquelles on peut plus servir, pour l'établissement du règne de Dieu en elles, par la prière, que par toute autre voie.

Le P. de Condren qui avait des richesses immenses de grâces et qui eût été capable, selon le sentiment de la sainte Mère de Chantal, de donner des lumières aux anges (elle voulait dire d'instruire dans les secrets de Dieu les séraphins de la terre), renvoya feu M. Bernard, le saint prêtre, qui s'était adressé à lui pour se confesser et pour en être dirigé, au feu P. Mainard, Jésuite, parce qu'il le voyait d'un esprit ardent et tout de feu. Il disait que la plupart des gens de bien introduisaient la vie du vieil homme au lieu de celle du nouveau ; que Dieu choisissait uniquement les personnes qui sacrifiaient les choses présentes à sa sainteté et à sa justice, mais qu'il y en avait très-peu de ce nombre. Ce Dieu saint et pur, et séparé du monde, le préserva avec un soin admirable de tous les amusements de la nature dès son enfance. Ayant été peint à l'âge cinq ans, comme il avait une grande beauté corporelle, et qu'on ne pouvait s'empêcher de regarder et de louer son tableau, ces louanges étant autant de blessures dans le cœur de ce petit ange, il se résolut, dit l'auteur de sa vie, par un mouvement inconnu à cet âge, de déchirer son portrait ; et ne l'ayant pu abattre avec des bâtons, il se fit faire un arc et des flèches sans découvrir son dessein, et il le perça avec des traits. Il ne pouvait souffrir que personne s'occupât de lui ; il désirait d'être anéanti dans l'esprit et dans le cœur de toute créature, comme il l'était dans lui-même, et il eût voulu que ni lui ni aucun autre ne remplît jamais son cœur que de Dieu seul. C'est ce Dieu seul qui m'arrête. Je n'ai pas toujours connu ces vérités dans la lumière qui m'est présentement donnée, et qui me donne une sainte horreur de tous mes amusements.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 7 d'août, fête du grand saint de la divine Providence, le bienheureux Gaëtan.

—

LETTRE CCXLIX.

AU MÊME.

Avantages des souffrances. Exemples de sainte Hedwige et de saint Clément d'Ancyre.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes,

(108) Saint Gaëtan, fondateur de l'ordre des Théatins.

etc. Ce que vous m'écrivez de Mlle de la Villette me donne lieu d'adorer la conduite de la divine Providence, dans les maux qu'il envoie à ses créatures par une miséricorde inénarrable, faisant de ses maux des biens, et de très-grands biens, les destinant dans ses desseins pour délivrer ceux qui les souffrent de maux incomparablement plus grands, et s'en servant pour les élever à une gloire incompréhensible. C'était avec bien de la justice que ce séraphin terrestre, le bienheureux Jean de la Croix, paraissant après sa précieuse mort, a dit que les souffrances étaient ce qu'on estimait dans le ciel; et certainement c'est ce que l'on doit estimer partout. Le grand Apôtre nous en donne des raisons invincibles, lorsque le Saint-Esprit lui fait dire que *le moment court et léger des afflictions de la vie présente* (car la durée de toute la vie comparée à ce qui ne finira jamais n'est qu'un instant), *produit en nous le poids éternel d'une gloire incomparable.* (*II Cor.* IV, 17.) Les saints dans ces vues ont été insatiables de souffrances; ce qui faisait dire à sainte Madeleine de Pazzi: « Souffrir et ne point mourir. » *Pati et non mori.* Dieu tout bon a bien voulu favoriser quelques personnes de celles qui lui ont été les plus chères, comme une sainte Hedwige (109), de maladies perpétuelles jusqu'à la mort. Ç'a été dans l'excès de ses miséricordes qu'il a toujours continué à les affliger, parce qu'il avait dessein de les plus glorifier. S'il avait cessé de les faire souffrir, il aurait cessé de les aimer de cet amour glorifiant, dont il aime ceux sur qui il a des desseins plus remplis de miséricorde et de bonté. Durant vingt-huit ans au moins, il a fait sans cesse des miracles pour prolonger les tourments de saint Clément d'Ancyre (110), qui naturellement devait mourir en peu de jours par la violence de ses peines. C'est de la sorte qu'il traite ceux qu'il aime davantage; et de cette manière Mlle de la Villette a des sujets d'une consolation indicible, malgré toutes les oppositions des sens. Je fais faire une neuvaine à notre puissant protecteur pour elle: mais s'il ne la délivre pas de ses maladies, c'est pour lui procurer des biens incompréhensibles; car enfin, c'est une vérité dans la religion chrétienne, que jamais l'on n'est mieux que lorsqu'on est plus mal. Je salue votre bon ange, etc.

—

LETTRE CCL.

AU MÊME.

Dieu inconnu à l'homme. Péché de ceux qui mangent de la viande les jours défendus. Une supérieure peut-elle gratifier le confesseur au delà de ses honoraires?

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Il faut bien dire que le péché fait d'étranges ravages dans le cœur de l'homme puisqu'après toutes les plus grandes lumières dont il est éclairé par la grâce du christianisme, Dieu est toujours pour lui un Dieu inconnu; ce qu'il fait voir hautement par l'estime et l'amour qu'il a pour les choses créées, dont il est tout occupé et après lesquelles il est dans un empressement qui ne se conçoit point par ceux qui marchent dans la vérité, c'est-à-dire, dans la vue du grand tout de Dieu, de Dieu seul et du rien de tout l'être créé en sa présence suradorable. Ces gens dont vous me parlez, qui courent d'un bénéfice à l'autre, marquent bien qu'ils connaissent peu Dieu; ils le connaîtront à la mort, et il sera bien tard.

Il y a longtemps qu'un P. Feuillant fait du bruit pour le parti, et pour ses sermons ayant des qualités naturelles qui le rendent considérable devant le siècle; je sais qu'il passe pour un bon prédicateur aux yeux du monde, mais il n'en est pas ainsi aux yeux de Dieu; on l'a même éloigné de Paris pendant quelque temps, et des Pères de son ordre même y contribuèrent, et enfin on l'a fait revenir; si je n'avais point peur de ma mémoire, j'assurerais qu'on l'appelle le Père N. (le nom est effacé dans l'original) et il me semble même qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

Mais, Monsieur, il faut regarder ce qui est arrivé à Rouen, comme un coup de la main de Dieu, afin de pouvoir apporter quelque remède à ce que l'on a sujet avec justice de craindre de cet homme, car il sort quelquefois de Paris pour peu de temps pour aller prêcher, et il le fait avec plus de liberté, car il craint présentement, quoique, dans la vérité, il fait toujours des sermons où il y a bien à redire; or, voici ce qui me semble qui pourrait avoir un grand effet pour la gloire de Dieu et pour empêcher bien du mal. Les Pères de la compagnie pourraient en écrire au R. P. de la Chaise; je ne doute point qu'il n'en ait déjà reçu des plaintes, il y a du temps; mais ces gens-là promettent merveilles pour être rétablis, à condition qu'ils n'en font rien, si ce n'est dans quelques occasions où ils craignent d'être découverts. Il n'a pas apporté cette précaution à Rouen, mais c'est qu'il a cru que, ne tardant pas dans cette ville, les choses n'auraient pas de suite pour lui; assurément comme ce qu'il a enseigné est une hérésie, si on le mande au R. P. de la Chaise, il y donnera ordre, et d'autant plus qu'il y a déjà longtemps qu'il fait du bruit; après tout il est de la dernière conséquence pour la gloire de Dieu, car cet homme a beaucoup de cabale dans Paris, et l'on m'en a parlé plusieurs fois avec douleur, et d'autre part la chose n'est pas difficile à faire; en vérité il ne faudrait point se fier aux promesses de ces gens pour les rétablir, car, comme

(109) Sainte Hedwige, duchesse de Pologne et de Silésie, dont on fait la fête le 17 Octobre. Sa vie, durant plus de 40 ans, ne fut qu'une longue suite d'infirmités et d'austérités.

(110) Saint Clément, Evêque d'Ancyre, dont on célèbre la mémoire le 23 janvier. Quoiqu'on ne

je vous l'ai dit, il a été éloigné de Paris durant un temps considérable.

Pour ce qui regarde le décret du Pape, les jansénistes n'ont pas sujet d'en être contents, parce que, dans le décret, il est dit que les propositions sont tirées du livre de Jansénius, et c'est ce qui leur fait peine ; car ils ne veulent pas qu'elles y soient. De plus le Pape déclare que les bulles des Papes ses prédécesseurs sont en vigueur; or, la bulle d'Alexandre VII regarde le fait qui est en contestation. Innocent X avait condamné les cinq propositions, les jansénistes dirent qu'ils recevaient la condamnation, mais qu'elles n'étaient pas dans Jansénius. L'assemblée du clergé de France écrivit sur ce sujet à Alexandre qui avait succédé à Innocent, le priant de prononcer sur la difficulté qui ne regardait que le fait, car tous convenaient du droit; Alexandre prononce et déclare que les propositions sont dans Jansénius, et il ordonne le formulaire dans lequel on déclare que l'on condamne les propositions de Jansénius. Voilà le formulaire que les Papes ont ordonné de signer, et celui-ci aussi, le sens qui se présente, *sensus obvius*, est bien net, puisqu'on déclare et que l'on jure que l'on condamne les propositions de Jansénius, c'est ce que le décret encore ordonne, que l'on signera sans restriction et que l'on fera le procès à ceux qui refuseront ; je ne sais pas comment ces Messieurs l'entendent ; s'ils appellent gagner d'être vaincus et qu'étant bien battu l'on a remporté la victoire, ils ont gagné en ce cas-là. Que leur a-t-on demandé ? de signer sans restriction le formulaire d'Alexandre, et tel qu'il est sans distinction de droit et de fait, le formulaire déclarant nettement le fait, c'est ce que le dernier décret ordonne encore ; je vous prie de vous en expliquer avec M. le chanoine régulier; lisez le formulaire ensemble et voyez s'il y a la moindre difficulté, et dès lorsqu'on le signera simplement et sans restriction tout le monde est d'accord au moins à cet égard. Le Pape a dit, *sensus obvius*, parce qu'il est tout clair et qu'ainsi on n'a pas besoin d'explication ; il ne faut que lire le décret, je crois que vous l'aurez vu et en même temps qu'il déclare encore que les propositions sont tirées du livre de Jansénius, et c'est ce qui fait la difficulté de dire que les évêques de Flandre ont de la joie de ce que le décret est avantageux pour le parti, c'est une fausseté tout entière. L'archevêque de Malines, qui est l'évêque des docteurs de Louvain, est celui qui les poursuivait à Rome; ainsi il n'aura pas pu regarder le décret de cette manière. L'archevêque de Cambrai est opposé au parti, les évêques de Namur et d'Anvers y sont beaucoup opposés, j'ai eu l'honneur de les voir et de leur parler ; celui de Gand, je ne sais pas s'il leur est bien opposé, mais je ne vois pas qu'il se soit déclaré pour eux ; mais il est vrai que l'archevêque de Malines, qui est mort, était entièrement gouverné par le parti, et la Providence a suscité celui-ci pour remédier aux désordres de ce diocèse ; il avait fait un formulaire particulier ; mais le Pape a voulu que l'on se contentât de celui qui est pour toute l'Eglise ; ils ont gagné en cela, sans cependant avoir rien gagné dans le fond ; dans l'occasion, s'il vous plaît, faites-leur connaître combien il y a de la fausseté à dire ce qu'ils allèguent des évêques de Flandre ; je parle de ce que je sais, ayant prêché dans leurs diocèses et ayant eu l'honneur de les entretenir et de manger à leur table. Je voudrais bien vous dire ce que vous me demandez touchant ces cures, mais ce ne sont pas choses à mettre dans une lettre.

La rétractation du P. Feuillant n'aurait pas remédié à cet homme, dans l'occasion il en fera assez, le remède est d'en avertir le R. P. de la Chaise, et de lui faire interdire la prédication ; il est homme a se rétracter, et à demeurer toujours tel qu'il est, c'est l'ordinaire de ces gens-là. Je vous supplie de veiller à la chose ; encore une fois c'est un coup de Dieu ce qui est arrivé à Rouen; j'espère que la divine Providence nous fera commencer les visites de cet automne le lendemain de la fête de la Nativité de notre glorieuse Dame.

Quel péché fait un homme qui mange de la viande un vendredi, si ce n'est de désobéissance à l'Eglise? Comment appellera-t-on l'état de cet homme, s'il persévère dans cette désobéissance , si ce n'est un état de damnation. N'est-on pas damné pour la seule désobéissance à l'Eglise, et tous les catholiques qui désobéissent en fait de mœurs à l'Eglise seront-ils sauvés ?

Certainement c'est un abus et un très-grand abus, que la permission que l'on donne aux religieuses particulières de disposer de petits ouvrages qu'elles font ; tout doit aller dans le commun.

La supérieure, du consentement de celles qui l'assistent peut donner quelque récompense au confesseur au-dessus ou au delà de ses gages ordinaires ; et il le faut faire dans la vue de Dieu, aussi bien que tout le reste. C'est un grand malheur que la moindre action qui n'est pas chrétienne, qui n'est pas faite par l'esprit de Dieu, et uniquement pour Dieu ; dans cette vue il est bon de gratifier le confesseur. La supérieure doit regarder ce dont les constitutions lui permettent avec ses officières de disposer, car quelquefois il faut avoir le consentement de la communauté. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, etc.

A Evreux, ce 1er de septembre, fête, à Louvain, du Recueil de toutes les fêtes de l'admirable Mère de Dieu.

LETTRE CCLI

AU MÊME.

Décret du Pape Innocent XII, concernant les

puisse pas compter entièrement sur les actes qui nous restent de son martyre, la célébrité de son culte dans l'Eglise grecque ne laisse aucun lieu de douter qu'il ne doive être mis au rang des plus illustres martyrs.

propositions de Jansénius. Esprit de Jésus-Christ, esprit de douceur et de patience.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous réitère encore ce que je vous ai dit, que je ne sais pas ce qu'attendent encore MM. de Port-Royal après le décret dernier. (111). Nous convenons tous du *Droit*, que les cinq propositions sont à condamner en quelque lieu qu'elles se trouvent; la difficulté n'est que du *fait*, savoir, si elles sont dans Jansénius, ces messieurs disent qu'elles n'y sont pas. Les évêques assemblés en France écrivent à Alexandre VII sur la difficulté. Le Pape donne une constitution reçue dans toute l'Eglise, dans laquelle il prononce que les propositions sont dans Jansénius; il fait dresser un formulaire pour signer dans toute l'Eglise, dans lequel il est dit que l'on condamne les cinq propositions de Jansénius. Les jansénistes qui le signent, le font avec restriction, disant qu'ils ne prétendent point s'obliger, en le signant, à ce qui regarde le *fait*, qui cependant est contenu formellement dans le formulaire. Les docteurs de Louvain vont pour cela à Rome. Le Pape donne un décret, dans lequel il déclare que les propositions sont tirées du livre de Jansénius, *excerptas ex libro Cornelii Jansenii*. Il prononce que les constitutions de ses prédécesseurs sont dans leur vigueur; or, celle d'Alexandre VII a déclaré que les propositions étaient dans Jansénius : il veut que l'on signe sans restriction, et que l'on fasse le procès à ceux qui voudraient signer avec restriction; qu'est-ce qu'il y a plus à attendre ? Dans le formulaire, qui est en vigueur selon le décret, l'on condamne les propositions non-seulement en général, mais comme de Jansénius. *Sensus obvius*, le sens qui se présente, peut-il être autre chose, à moins que d'user de restriction? Et encore la restriction ne peut pas tomber sur le sens qui est tout net, puisqu'on condamne les propositions comme de Jansénius : la restriction ne tombe que sur l'intention de ceux qui signent, et le Pape ordonne qu'on fera le procès à ceux qui voudront signer avec restriction. Voilà pourtant uniquement ce que les Jansénistes prétendaient, car ils conviennent de la condamnation des propositions en elles-mêmes.

Les Pères Jésuites veulent bien écrire au P. de la Chaise; cela se peut faire sans qu'ils paraissent. Il suffit qu'ils fassent savoir la vérité. Le P. de la Chaise sait quel est le P. Cosme. Les premiers supérieurs de son ordre avaient même donné lieu à son éloignement. Après tout, c'est un coup de Dieu; et il est de la dernière conséquence pour la la gloire de Dieu qu'on ne néglige pas cette affaire. Dieu a permis que cet homme se soit assez aveuglé pour parler comme il l'a fait dans une ville telle que Rouen. Il faut que ces gens soient connus. Le doyen de Douai avait fait une rétractation grande de ses erreurs; en apparence il n'y avait rien de plus soumis, et cependant un peu après, il soutint plut fortement que jamais ce qu'il avait condamné, ce qui a donné lieu à son exil. Le roi a dit très-judicieusement, il y a quelques années : Les jansénistes ne reviennent point; ce P. Cosme est très-dangereux; il ne faut pas laisser perdre cette occasion.

J'offrirai mes pauvres prières pour les Pères Carmes de Dieppe; il n'y a pas de lieu où il n'y ait à souffrir, puisqu'il n'y a point de lieu où l'on ne doive porter sa croix, et un évangéliste dit : *quotidie*.

Je prie la divine Providence de vous accompagner dans votre voyage de Caen, et de vous y servir de tout appui; et en vérité c'est en elle seule qu'il faut mettre toute notre confiance. Je prie la très-douce Mère de Dieu de vous y servir de mère, et les bons anges de vous y garder dans toutes vos voies. Apparemment vous serez parti quand je reviendrai de mes visites au 25 du mois avec le secours divin, et je ne sais si vous serez de retour quand j'espère que la divine Providence me conduira à Paris vers le 26 d'octobre.

A l'égard de ce que vous me mandez touchant la difficulté que vous avez eue, il n'y a point à craindre pour la suite, car une action pareille ne donne pas de droit qui puisse vous préjudicier; et c'est là le seul motif qui vous obligerait à faire quelque poursuite. Cela étant de la sorte, je vous dis ce que je ferais, si j'étais en votre place : je n'agirais qu'avec douceur, car c'est l'esprit de Notre-Seigneur. Il est dit de lui, *qu'il est comme un agneau qui se laisse tondre sans crier, et qu'il n'a pas ouvert la bouche*. (*Isa.* LIII, 42.) Il dit à ses apôtres *qu'il les envoie comme des agneaux* (*Luc.* x, 3); et lorsque, par zèle, ils ont demandé quelque punition, il leur dit : *Vous ne savez pas à quel esprit vous appartenez.* (*Luc.* IX, 55.) C'est à lui à abaisser ceux qui s'élèvent; pour nous, nous devons toujours nous tenir bien petits. Plusieurs de Messieurs nos curés m'ont dit des injures dans mes visites; notre bon Sauveur m'a fait la grâce de les laisser dire doucement, et de n'en être pas ému. Une fois l'un de ces curés me disant des injures atroces, en présence néanmoins d'un autre curé, celui-ci pensant que je poursuivrais ce traitement outrageant, et que je le ferais venir en témoignage, me dit qu'il aimerait mieux être pendu que d'avoir à déposer contre l'autre : j'étais bien éloigné de penser à en faire quelque poursuite. La même année, ou à peu près, ce curé fut condamné à mort, à raison qu'il s'était trouvé dans une compagnie où un homme avait été tué.

Enfin notre divin Maître a un si grand éloignement de toute sorte de disputes, qu'il nous enseigne là-dessus une doctrine que les plus sages de l'antiquité, par la raison la plus éclairée, n'ont jamais connue. *Moi, je*

(111) M. Boudon parle ici du décret porté par le Pape Innocent XII, le 28 janvier 1694, et du bref adressé aux évêques de Flandre, le 6 février suivant, lequel accompagnait le décret.

vous dis que vous ne résistiez point, quand on vous fera du mal : mais si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre. Et si quelqu'un vous veut faire un procès pour votre robe, abandonnez-lui encore votre manteau. Et si quelqu'un veut vous obliger à faire mille pas avec lui, faites-en encore deux autres mille. (*Matth.* v, 39 et seq.) Voilà l'esprit de notre bon Sauveur, bien au-dessus du raisonnement de l'esprit humain; et quand on en est bien pénétré, on se croit et on demeure au-dessous des pieds de tous les hommes. Il n'y a que la seule obligation de soutenir un droit, que l'on est obligé dans l'ordre de Dieu de défendre, qui nous puisse donner lieu de disputer, et en ce cas l'on souffre beaucoup; car le Chrétien qui doit avoir renoncé à soi-même, est alors comme tiré de son centre. Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 8 *de septembre, jour de la précieuse mort du bienheureux Alain de la Roche, d'une dévotion admirable à la Mère de Dieu.*

—

LETTRE CCLII.

AU MÊME.

Réflexion sur l'apostasie de Le Vassor. Traité De l'Oraison *revu et corrigé.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous remercie très-humblement dans cette divine union de ce que vous m'écrivez. Pendant que les hommes s'empressent pour les affaires de la terre, il est infiniment juste que nous nous occupions de celles de Dieu ; et parmi les choses dont vous me parlez, c'en est une terrible que de voir ce qu'est l'homme délaissé à soi-même et sous la captivité du démon : *a quo captivi tenentur ad ejus voluntatem* (*II Tim.* II, 26) ; ce sont les paroles de l'Apôtre : le démon en fait ce qu'il veut. C'est ce qui paraît sensiblement dans Le Vassor, devenu hérétique, après avoir écrit en faveur de la religion, et avoir passé la meilleure partie de sa vie dans la foi catholique.

Les Bénédictins disent que la lettre dont il s'agit, a été faite par un prêtre de Basse-Normandie, et qu'elle fait pitié; il nous faut en toutes choses regarder Dieu seul, il sera plus glorifié que vous la montriez à Rouen, que de me l'envoyer. J'ai eu prise avec le P. prédicateur touchant l'immaculée Conception de Notre-Dame, qu'il combat fortement, mais cela sans conséquence; il me dit ensuite que nous n'en serions pas moins amis : il est assez bonne personne, il ne m'est pas venu voir du tout, quoiqu'il soit allé voir tout le monde, de prime abord me disant qu'il ne savait trouver où j'étais logé, raison qui est à la vérité une excuse ridicule; dans la suite, il a voulu venir, je lui ai dit simplement, qu'il n'était pas nécessaire et qu'il suffisait de nous voir autre part, et cela est vrai. Je bénis la divine Providence de pouvoir demeurer solitaire pour penser, et y bien penser, au redoutable jugement de Dieu, devant qui il me faut bientôt paraître : *Horrendum*, etc. Ce bon Père dit aussi qu'il n'y a plus de jansénistes, mais qu'on a appelé jansénistes ceux qui soutiennent la grâce efficace. Je vous supplie de ne lui faire paraître rien du tout de ce que je vous écris, car, je vous l'assure, l'on me fera plaisir de ne pas me venir voir. A l'égard du reste, j'ai des raisons particulières qui doivent empêcher que l'on ne sache pas que je vous en ai écrit. Pour ce qui regarde le jansénisme, vous pouvez, dans l'occasion, le faire tomber sur ce sujet-là et lui en donner les instructions nécessaires, sans qu'il paraisse rien de moi ; cela est de conséquence.

Je ne savais rien de ce que vous m'écrivez de M. de Grenoble ; j'en bénis la divine Providence. Je vous remercie au nom de Notre-Seigneur, pour l'ecclésiastique que je vous ai adressé, et je vous le recommande encore en l'honneur de la charité infinie du cœur de notre bon Sauveur, et de la miséricorde de sa très-douce Mère et des bons anges. Je salue le vôtre, etc.

A Evreux, ce 29 *de janvier, fête du grand saint François de Sales.*

Comme j'avais écrit le livre *De l'oraison* avant que l'on parlât de quiétisme, j'y avais mis plusieurs choses que j'ai cru depuis ce temps-là devoir corriger : mais enfin, dans la dernière édition, j'ai tâché de les corriger exactement, avec une addition que j'y ai mise. A la première occasion que la divine Providence nous en donnera, nous vous en enverrons un corrigé.

—

LETTRE CCLIII.

AU MÊME POUR LORS CHEZ LES URSULINES DE MAGNI.

Infirmités de M. Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Toujours dans cette divine union : ah ! que ce soit pour jamais.

Sous la protection de son immaculée Mère Vierge, notre bonne maîtresse, de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean l'Evangéliste, de saint Jean-Baptiste, de tous les anges et de tous les saints : je salue votre bon ange bien respectueusement, tous les bons anges et saints patrons de l'institut de Sainte-Ursule, du diocèse de Rouen, des lieux où vous êtes et des personnes qui sont dans tous ces lieux.

Le saint concile donne bien quelque temps d'absence : ainsi je ne pense pas que vous deviez vous inquiéter pour le temps que vous employez à glorifier Notre-Seigneur et sa sainte Mère, dans les secours pressants que vous donnerez aux Ursulines ; car que feraient-elles? c'est un véritable sujet de la plus légitime absence. Je ne crois pas que vous deviez vous mettre en peine ni pour le logement ni pour la nourriture. Servant de confesseur à ces religieuses, el-

les sont obligées par toutes sortes de raisons de vous donner l'un et l'autre, et ne peuvent en user ni honnêtement ni chrétiennement d'une autre manière.

La divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, continue mes incommodités. Il y a huit jours qu'étant allé à une communauté, j'y fus arrêté : on m'y veilla toute la nuit, et je pensais si je ne devais pas demander l'extrême-onction. Je n'ai pas bien la liberté d'aller ; je ne sais pas quand je verrai Mme Cécile, mais je ne vois pas que vous deviez penser à un autre logement qu'à celui des Ursulines. Je vous estime heureux d'être dans un lieu où la sainte Vierge est invoquée sous le titre de *Notre-Dame de grand pouvoir.* Il est bien difficile que vous quittiez, cette maison n'ayant point de confesseur.

Tout le monde ne crie pas contre les Pères Jésuites ; mais quand cela serait, ils ont le Seigneur de toutes choses pour protecteur, et après cela qu'ont-ils à craindre ? Tous ceux que je vois parlent en faveur des Pères Jésuites, bien loin que tout le monde soit contre eux et je vois plus de personnes que le bon Père. Je suis dans un profond respect, en Notre-Seigneur et son immaculée Vierge, les bons anges et saints, etc.

A Paris, ce 20 juin, la veille de la fête de saint Leufroi, abbé.

LETTRE CCLIV.

AU MÊME.

Abnégation chrétienne, leçon peu étudiée, encore moins pratiquée. La science enfle : exemples de Le Vassor, de Labadie et de Grotius.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Non-seulement il est écrit que notre cher Jésus a été *l'opprobre des hommes et l'abjection des peuples* (*Psal.* XXI, 7), mais même qu'il paraissait par ses humiliations *être plutôt un ver de terre qu'un homme.* Après avoir adoré cet état d'un Homme-Dieu (et je me mets à genoux écrivant ceci, et me prosterne par terre, désirant me jeter dans un abîme si je le pouvais), j'implore de tout mon cœur, par le mérite des anéantissements de notre Sauveur, l'anéantissement chrétien. C'est la première leçon que ce grand maître fait à tous ses disciples : *abneget semetipsum* (*Luc.* IX, 23) ; et c'est une leçon bien peu etudiée, très-peu étendue, et dont la pratique est encore plus rare. On étudie la théologie, on prêche, on écrit des livres ; on passe pour habile, pour savant ; et cependant très-souvent on passe sa vie sans savoir la première leçon du christianisme, pendant que les simples et de pauvres idiots, gens sans étude, sans lettres, sont aux yeux de Dieu et de ses anges de véritables docteurs du ciel ; ce qui arrive par la pratique et non pas par la spéculation.

Il ne faut pas s'étonner ensuite si ces savants dans les lettres font de si grandes chutes : *Scientia inflat* (*I Cor.* VIII, 1.), c'est une vérité de foi. Un des premiers compagnons de l'humble saint François, apprenant le dérèglement du frère Hélie, qui avait succédé au généralat à ce grand saint, se jetant par terre, la frappait de son front, s'écriant : « Mettons-nous bien bas, mettons-nous bien bas, car frère Hélie est tombé parce qu'il a été beaucoup élevé. » On aurait de la peine à croire la chute des gens, comme celle du P. Le Vassor, si on ne savait ces vérités. Oh ! que les raisonnements de l'esprit humain servent peu ! Tant de belles choses, qu'il a écrites pour la religion, ne l'ont pas empêché d'apostasier.

Il en est arrivé de même à Labadie (112), qui, étant sorti des Jésuites, devint un grand partisan des jansénistes, et qui ensuite s'est fait calviniste, après avoir écrit une grande lettre de cent ou six-vingt pages aux jansénistes, pour les inviter à l'imiter, déclarant que la doctrine de Jansénius était la même que celle de Calvin, et qu'il ne pouvait plus dissimuler la vérité. Il a prêché la morale réformée, de telle manière qu'il y a une ville où il s'était retiré, que les Hollandais ont dit être une seconde Trappe, pour l'étroite observance de la morale. Voilà comme le démon a abusé cet homme, qui disait au feu P. Surin (car ils étaient tous deux dans une même maison de Jésuites), qu'il n'irait pas bien loin dans la perfection, s'il s'assujettissait comme il faisait à la dépendance des autres. Le P. Surin est demeuré dans la dépendance, s'humiliant véritablement, et est devenu un saint : Labadie s'est arrêté à lui-même, et est devenu un apostat. Ce n'est pas lui qui a écrit pour la religion : c'est un luthérien d'Allemagne (113), dont on dit qu'il a écrit parfaitement bien pour la défense de la religion chrétienne, à l'exception du peu où il fait voir ce qu'il est, mais c'est très-peu de chose.

Grotius a écrit un livre que l'on estime, sur le même sujet (114), et cependant il est mort hérétique. Comme il accourut dans une ville où il y avait plusieurs sectes de différentes religions, on lui demanda dans laquelle il voulait mourir, et il répondit seulement : *Ut Christianum decet* (115). Il

(112) Jean Labadie, né en Guienne en 1610, se fit Jésuite, et en garda l'habit pendant 15 ans. Il en sortit pour débiter avec plus de liberté les maximes de la fausse spiritualité. Ensuite il se fit calviniste à Montauban ; et après diverses aventures et diverses courses en Allemagne et en Hollande, il mourut en 1674.

(113) Jacques Abbadie, célèbre ministre protestant, né dans le Béarn en 1654, après avoir exercé les fonctions de ministre en France, à Berlin et à Londres, mourut près de cette dernière ville en 1727. Son meilleur ouvrage, celui dont parle ici Boudon, est son *Traité de la vérité de la religion chrétienne.*

(114) Hugues Grotius, un des plus savants hommes de son temps, mourut en 1645. Son Traité de la vérité de la religion chrétienne, dont parle ici Boudon, est un excellent ouvrage, traduit dans presque toutes les langues.

(115) Comme il convient à un Chrétien. *Voy.* sur cette anecdote sa *Vie*, par Burigni, t. II, p. 105.

avait promis au P. Petau qu'il se ferait catholique, quand il aurait donné au public ce qu'il avait écrit de l'Eucharistie.

Si Suarez disait qu'il faisait plus d'état de quelques heures d'oraison, que de toutes les sciences, je dirais qu'un acte de vraie humilité vaut mieux que toute la science des lettres, si l'on n'est pas vraiment humble. Un serviteur de Dieu me disait : « Après avoir tout considéré, tout ce que nous avons à faire est de nous bien humilier. Qui pourra se sauver, se délivrer de tous les piéges du démon ? » disait un saint à qui on les manifestait. Une voix céleste répondit : « L'humilité. » Voilà en vérité, voilà ce qui nous reste. Mais le véritable humble ne croit pas qu'on lui fasse tort. Sainte Thérèse se mettait d'une grande force du parti de ceux qui la persécutaient, disant qu'ils avaient raison. Les occasions d'humiliation qui nous arrivent, nous doivent faire rentrer en nous-mêmes, pour considérer cette vérité du saint livre de l'Imitation : *Merito in me armaretur omnis creatura* (116), et pour voir que nous ne méritons que des rebuts et des opprobres de la part des créatures. Après tout c'est une précieuse grâce, que la divine Providence nous fait, quand elle nous en envoie, car nous portons un fonds d'orgueil inexplicable. Je me perds dans les miséricordes incompréhensibles de Notre-Seigneur, quand je pense que je ne suis point mort dans des temps où j'étais beaucoup applaudi, beaucoup recherché, beaucoup aimé, quoique ce fût pour de bonnes et de saintes choses; et que la divine Providence m'a réservé pour me faire vivre et me mettre dans un état où je suis contredit de tous côtés, où je suis l'homme du monde le plus négligé, le plus délaissé. Oh les bonnes choses! Oh le précieux état ! Certainement ces gens qui m'humilient ont bien raison, et grande raison. Oh! qu'ils me font de bien, et que je leur suis obligé! C'est ce qui m'oblige de prier tous les jours pour eux, et plusieurs fois par jour. Oh! que je dois avoir de reconnaissance pour ces bonnes personnes ! c'est ce que je ne saurais jamais assez faire.

Ce que vous m'écrivez au sujet de la dévotion de la très-sainte Vierge, me console beaucoup : car certainement tout ce qui regarde son honneur m'est un sujet de joie la plus grande du monde. Je salue, etc.

A Evreux, ce 21 d'octobre, veille de la fête des saintes Maries Jacobé et Salomé.

—

LETTRE CCLV.

AU MÊME.

Bonheur de l'humiliation. Certains livres prohibés, non à cause de la doctrine, mais à cause de l'abus qu'on en fait.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul. Dieu seul en trois personnes, etc. Vous m'écrivez de bien bonnes nouvelles du côté des humiliations qui peuvent m'arriver, si on a défendu quelques-uns de nos livres. Ah! qu'il fait bon être humilié pendant sa vie, humilié en sa mort, et humilié après sa mort ! C'est le partage que le Sauveur de tous les hommes a pris. Il est encore tous les jours humilié par les offenses de ses propres disciples, et il passe pour un imposteur parmi les infidèles.

Comme les décrets de la Sainte-Inquisition ne sont point reçus en France, ils n'y obligent point ; et ainsi on n'y est pas sujet aux peines qu'ils portent. Il les faut révérer, car ils sont faits avec de bons motifs : mais on peut y lire les livres qu'ils défendent, quand ce sont de bons livres, comme le livre *du Chrétien intérieur*. On défend dans ce tribunal plusieurs excellents et saints livres : ce n'est pas à raison de la doctrine, car ils ne seraient pas bons ; mais à cause de l'abus qu'on en fait. C'est par cette raison que l'on y a défendu, à la fin du siècle dernier l'Ecriture sainte en langue vulgaire ; et sainte Thérèse, qui vivait dans un pays où les décrets de l'Inquisition sont reçus, dit qu'elle fut mortifiée de ne la pouvoir plus lire. Il y a deux livres du P. Seurin que l'on y a défendus ; et cependant ils sont approuvés par Mgr. l'évêque de Meaux, que personne ne peut avoir pour suspect. On y a défendu encore plusieurs livres qui jusqu'à présent ont été, pour ainsi dire, canonisés par une estime générale, et par la pratique. On m'a envoyé la lettre pastorale de Mgr l'évêque de Cambrai : je n'ai point encore vu celle de Mgr l'archevêque de Paris dont vous me parlez.

Je n'ai point ouï dire que *la Vie du P. Surin* fût défendue ; mais cela pourrait bien être. On pourrait encore avoir défendu deux ou trois autres de nos livres écrits avant le quiétisme ; car il est vrai que présentement il faut prendre de certaines précautions auxquelles on ne pensait pas. C'est ce qui m'a fait corriger le livre *De l'oraison* réimprimé il y a quelques mois, et y mettre une addition qui, ce me semble, doit ôter toutes les difficultés. On avait bien mis les livres du B. Jean de la Croix tout de nouveau à l'Inquisition ; et on allait les examiner encore, lorsque le P. général des Carmes Déchaussés leur fit faire attention à l'estime que l'on en marque dans les leçons de son office qui sont approuvées : cela fut cause qu'ils les redonnèrent sans examen.

Je n'ai point encore su que l'on ait défendu mes livres : mais qu'ils soient presque tous défendus, c'est ce qui ne se peut pas. Comment défendre *l'amour de Jésus au saint sacrement*; l'autre livre *De l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; La dévotion aux saints anges ; La science sacrée du christianisme ; La science et la pratique du Chrétien ; L'adoration de la divine Providence ; La sainteté de l'état ecclésiastique ; Le res-*

(116) C'est avec justice que toutes les créatures s'armeraient contre moi.

pect dû aux églises; La présence de Dieu partout; Le malheur du monde, et plusieurs autres qui ne me viennent pas présentement à l'esprit. La matière de ces livres est tout opposée aux sentiments des quiétistes.

Les religieuses de Magni vous sont obligées. Assurément notre bon Sauveur sera glorifié, et son Immaculée Mère, que vous y alliez quelquefois. Je suis bien aise en notre Seigneur de la visite de M. votre grand-archidiacre que vous m'apprenez.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 18 de décembre, jour de fête de l'attente du divin enfantement de Notre-Dame, l'admirable Mère de Dieu.

—

LETTRE CCLVI.

AU MÊME.

Patience de sainte Lidwine. Mort de la Mère du Saint-Sacrement, son éloge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Sa divine providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, veut que je reçoive votre lettre aujourd'hui en passant par Evreux, dans le cours de nos visites, le 13 d'avril, la veille de la précieuse mort de sainte Lidwine, vierge, bienheureuse et mille fois heureuse d'avoir été l'une des plus malheureuses personnes de la terre, et par ses maladies qui ont duré jusqu'à sa mort, et par sa pauvreté, et par ses humiliations, et par les calomnies, étant même traitée d'hypocrite et de trompeuse dans ses dévotions, maltraitée par une belle-sœur qui cependant était nourrie elle et ses belles-sœurs des aumônes qu'on lui faisait, avec tant de cruauté qu'elle lui crachait au visage et la chargeait d'injures. Oh! que les saints sont heureux dans l'éternité glorieuse, et qu'ils sont malheureux dans la vie présente! J'estime à une faveur très-spéciale, celles que les Carmélites de Bruxelles m'ont faite de me donner un petit ossement de son saint corps qu'elles ont entier. La reine d'Espagne, pour avoir une pareille faveur, eut besoin d'un bref du Pape.

Je bénis la divine Providence de ce que vous m'avez appris le mort de la Révérende Mère du Saint Sacrement, afin que je me souvienne d'elle au saint autel et avec le divin secours je ne l'y oublierai pas, offrant le sacrifice de notre paix pour son âme avec soin et assiduité. J'ai de grandes obligations à sa charité et j'en dois avoir beaucoup de reconnaissance (117.) C'était une personne d'une grande grâce, et singulièrement prévenue des bénédictions de la douceur de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère Vierge. Elle était plus âgée que moi de dix ans. Présentement j'ai tous les jours la colique et ne suis guère en état d'écrire des *Vies;* mais je dois bien penser à la mort.

Je doute que l'on écrive contre le prélat dont vous me parlez, et j'espère à Paris, si la divine Providence m'y conduit, y pouvoir lire les *lettres* de Mgr de Cambrai.

Il faut recommander votre affaire au cœur de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère, et aux saints anges. Je le ferai d'une grande volonté de ma part avec le secours divin.

Les Mères de Magny viennent de m'écrire et me prient de vous bien supplier de ne les pas oublier. Elles n'ont point reçu de réponse du grand vicaire de Pontoise; mais à moins qu'il ne fasse une défense, ayant été approuvé par un autre grand vicaire sans restriction, je crois que vous pouvez confesser les religieuses qui sont dans la peine, particulièrement à raison du besoin extrême où elles sont; car dans leur état, elles sont comme si elles n'avaient pas de confesseur.

J'ai reçu le tableau des saints anges, j'espère encore faire deux autres plus petits de la très-sainte Vierge et de saint Taurin.

Je salue votre bon ange, etc.

—

LETTRE CCLVII.

AU MÊME.

Oublier ce qui nous regarde, pour ne considérer que Dieu seul.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est toujours dans cette union que je vous écris, commençant par ce qu'il y a de plus pressé dans votre lettre. Les personnes dont vous me parlez sont dignes de la dernière compassion. J'ai lu la lettre qu'on vous en a écrite; il me semble que la mère supérieure est plus excusable que les autres; mais, Monsieur, leur état crie bien fort au secours, et en vérité vous ne devez pas le leur dénier. Jamais, Monsieur, ne nous considérons en rien : jamais ne pensons aux bons ou mauvais traitements que l'on nous fait. Tâchons d'entrer dans un oubli général de tout ce qui nous regarde pour ne plus regarder que Dieu seul; heureux oubli où l'on se perd pour ne plus trouver que Dieu. Considérez un peu sérieusement les traitements qu'un Dieu fait homme a reçus des hommes, et au lieu de s'en rebuter, après sa mort il se donne encore à eux plus que jamais; et non-seulement il demeurera avec eux, comme pendant sa vie conversante, mais il multipliera sa présence en toutes sortes de lieux sur la terre. Voilà, Monsieur, ce que nous devons regarder, sans nous amuser à considérer ce qu'on nous fait ou nous ne fait pas.

Donnez-vous bien de garde donc de ne pas aller voir ces pauvres âmes; faites-le-

(117) La Révérende Mère Catherine de Bar, connue sous le nom de sœur Mechtilde du Saint-Sacrement, mourut à Paris le 6 avril 1698, dans le monastère des Bénédictines du Saint-Sacrement, âgée de 83 ans. Il y avait, depuis plus de 30 ans, entre elle et Boudon une intime liaison de grâce et de charité, comme on le voit par plusieurs lettres qui nous restent d'elle, adressées à Boudon dès avant qu'il fût prêtre.

leur espérer et prenez votre temps pour cela. Je ne sais de quel Père cordelier elles parlent ; mais je serais bien étonné si c'est celui-là que je leur avais indiqué. Car, jusqu'ici il m'a paru dans des sentiments bien opposés à ceux qu'il a fait paraître. Je ne sais pas trop si elles doivent récrire à Mgr l'archevêque. Vous examinerez la chose s'il vous plaît.

M. de la Roche (118), non-seulement ne m'aurait pas fait de la peine, mais un singulier plaisir en Notre-Seigneur, de me dire mon mal et le péril où il me met ; et je vous assure, Monsieur, qu'un des doux entretiens que je puis avoir entre nous, est de parler de la mort, parce que c'est une pensée séparante des créatures et unissante à Dieu seul, notre unique bonheur. Le mot que vous me marquez dans votre lettre, est une sorte de mot que je n'entends point, lorsque vous me parlez du poumon : mais mourir de cette manière, subitement ou autrement, tout nous doit être dans une sainte indifférence ; seulement que Dieu seul soit glorifié. Vous m'avez fait charité de m'en avertir et je vous en remercie ; personne ne me l'avait dit. Nous mourons tous les jours, nous voyons les autres mourir, et cependant on ne veut point parler de la mort : voilà le déréglement de l'homme.

C'est une chose facheuse de laisser perdre les fondations qui sont un secours pour des âmes qui brûlent dans le feu, et c'est une cruauté plus grande que celle de tous les barbares. Ceux qui en sont cause en rendront un compte terrible à Dieu. Cependant que faire dans l'affaire dont vous me parlez ? Entreprendre un procès dont le succès n'est pas certain et troubler le bien de la paix dans une paroisse ? Il me semble qu'il est bon que vous entriez en accommodement.

Voici une lettre, Monsieur, que je prends la liberté de vous adresser pour le second couvent de la Visitation. J'ai quelque raison pour ne la pas adresser par la poste. C'est une maison avec qui je n'ai pas grand rapport. Cependant l'on ne mande la mort d'une bonne religieuse avec qui j'avais une liaison particulière en Notre-Seigneur. Je vous envoie dans ma lettre le formulaire des indulgences qu'on peut gagner pour les âmes du purgatoire avec la remarque qui est au bout.

Je n'ai pu lire ce que vous avez écrit au commencement de votre lettre touchant la croix. S'il n'y avait que deux ou trois jours nécessaires pour me faire un bandage, ce serait un grand secours de la divine Providence ; mais je doute fort que cela se puisse faire. Il faut du temps pour l'essayer et remédier aux difficultés et mettre toutes choses en état. Je salue votre bon ange à notre ordinaire, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et de toutes les personnes qui y sont et je suis dans un profond respect, etc.

Je vous écris le 5 de mai, jour de la Translation du grand saint Ouen, l'un de mes patrons et le jour de la veille de saint Jean Porte-Latine, le grand saint de ma dévotion dès ma plus tendre jeunesse.

Ne manquez pas, s'il vous plaît d'écrire et de consoler ces pauvres filles et de les assurer, avec le secours divin que vous irez les voir.

LETTRE CCLVIII.

AU MÊME.

Ardeur de Boudon pour l'anéantissement chrétien.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Oui, Monsieur, toujours Dieu seul ; et après cela rien, rien du tout. Car, que pourrais-je vouloir au ciel et en la terre que lui seul, et en lui-même, et dans toutes ses créatures et en moi-même : *Sed proh dolor ! adhuc in me vivit vetus homo* (119.) Ce sont les paroles du saint livre de *l'Imitation* de Notre-Seigneur, qui ne me conviennent que trop et bien malheureusement. Cependant ; ou il faut cesser d'être, ou il faut que Jésus-Christ soit toutes choses ; ou il faut cesser de vivre, ou il ne faut plus vivre que de la vie de Jésus-Christ.

Je vous écris le 7 du mois, le jour de la précieuse mort d'un homme de Dieu seul, le saint homme le P. de Condren, qui a été vraiment une nouvelle créature en Jésus-Christ, *in Christo nova creatura*, et dont l'on a pu dire qu'il semblait qu'Adam n'avait point péché en lui. Il y a plus de 46 ou 47 ans que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fait aller à son tombeau sacré, où depuis peu une personne d'une singulière vertu, possédée du démon, étant allée en dévotion, comme je lui avais conseillé, a été délivrée, et Notre-Seigneur a promis qu'il y ferait de grandes grâces ; il y a, dis-je, tant d'années que j'y vas demander la grâce de l'anéantissement chrétien, et je me trouve toujours subsister en moi-même. Je viens encore d'offrir le très-divin sacrifice, pour remercier la suradorable Trinité d'avoir donné à son Eglise un homme si anéanti, et la prier que sa divine grâce, pour laquelle elle m'a tant fait soupirer, ne soit point inutile en ma misérable personne. Non, Monsieur, il ne faut plus être, il ne faut plus vivre : Jésus doit être tout, Jésus doit vivre en nous.

Vous m'avez donné une sainte joie en Notre-Seigneur, et je n'en connais point d'autre véritable, de me parler de saint Jean l'Evangéliste : dès ma jeunesse, la divine Providence m'a appliqué à ce saint d'une manière extraordinaire ; elle m'applique aussi singulièrement aux saints anges. Je salue tous ces célestes esprits, qui sont les tutélaires de la ville et du diocèse de Rouen, et les saints qui en sont les patrons et des personnes qui y sont, mais très-particulièrement le bon ange qui vous garde, le priant qu'il augmente ses soins, afin que le règne de Dieu s'établisse en vous, et que l'adorable Jésus y vive et y domine pour jamais.

Je vous remercie du soin que vous pre-

(118) Médecin de Rouen.

(119) *Mais, hélas! le vieil homme vit encore en moi.*

nez des livres du bienheureux Jean de la Croix. Vous aurez la bonté, quand vous les enverrez, de me marquer ce qu'il faudra pour le libraire. On trouve que notre bon Sauveur donne une bénédiction spéciale à ce livre : tâchez de l'indiquer quand il y en aura de venus. On achève d'imprimer le livre que la divine Providence nous fait donner au public, *De la dévotion à l'immaculée Vierge, Mère de Dieu.* Ce livre ayant été examiné et approuvé, l'approbateur de M. le chancelier qui l'avait approuvé, s'en fait encore apporter deux fois toutes les feuilles à mesure qu'on les imprime, pour les réexaminer; et il y ôte et ajoute, comme il le trouve à propos : il le fait par zèle, de peur qu'on n'y trouve à redire; il ne manquera donc pas d'être examiné.

Je ne savais pas que l'on eût déféré ce que l'on a écrit contre l'amour désintéressé; mais on mande du 7 décembre, de Rome, que tous les docteurs désapprouvent généralement ce que l'on a dit contre le pur amour, comme l'université de Salamanque s'était déclarée pour le livre de M. de Cambrai. L'on m'écrit que l'on a tiré à Paris douze propositions de ce livre, qui ont été censurées par plus de 60 docteurs de la Faculté de Paris. Il n'y a encore rien de jugé à Rome. M. de Cambrai répond à tout; mais on arrête ses lettres à Paris et l'on en a qu'avec peine. Il a cité dans l'une de ses réponses l'approbation de M. de Meaux du livre de *Dieu seul.*

Quand vous aurez plusieurs lettres du P. Daniel, je dis des nouvelles, car j'ai les autres, je vous supplie, si vous le pouvez, de me les envoyer. Je suis convaincu de la vexation diabolique dans la sœur de Saint-Etienne, et j'ai de très-bonnes raisons pour le croire dans l'autre. Si on ne peut pas les assister souvent, cela ne doit pas empêcher de le faire quand on le peut. Si vous pouvez aussi avoir la lettre de l'abbé d'Allemagne, je vous prie de me la faire tenir.

Je demeure avec bien du respect, etc.

—

LETTRE CCLVIII *bis.*

AU MÊME.

L'orgueil est le plus grand de nos maux, et un mal très-commun. Soumission de M. de Cambrai. Infirmités de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que nous trouvons le remède à tous nos maux, dont le plus grand est l'orgueil, et dont les effets sont plus terribles, puisqu'il nous met dans l'état lamentable où un Dieu nous résiste : *Superbis resistit.* (*Jac.* IV, 6.) Cependant c'est un vice commun à tous les hommes; et je crois vous l'avoir dit, l'humble et le grand saint François Xavier disait que ceux qui pensaient n'en point avoir, étaient ceux qui en avaient du plus fin. Mais quand le démon obsède ou possède quelqu'un, comme il est le prince de l'orgueil, son opération diabolique se mêlant avec la corruption qui est dans l'homme, l'orgueil y paraît d'une manière affreuse. Je pense qu'il y a de la vexation diabolique dans la personne dont vous me parlez, et je ne la crois point trompeuse : mais je ne voudrais pas penser que je ne puisse bien me tromper, car ce serait un effet de l'orgueil que je prie notre bon Sauveur, par ses anéantissements infinis et les humiliations de sa très-sainte Mère, de détruire en moi. J'ai rapporté dans le livre *De l'oraison,* qu'un solitaire qui me disait bonnement qu'il avait le don du discernement des esprits (et l'expérience le faisait voir), se trompait cependant beaucoup, comme notre bon Sauveur le lui fit connaître ensuite, en condamnant l'état d'un autre solitaire qui était très-saint. J'ai encore connu une personne d'une grande oraison, de laquelle l'un des plus éclairés serviteurs de Dieu, de notre siècle, disait qu'elle n'avait jamais été trompée, qui, venant à Paris, fût trompée presque aussitôt dans le jugement qu'elle porta de l'oraison d'une religieuse. Mais saint Grégoire le Grand remarque qu'il y a eu des prophètes qui se sont trompés, pensant parler par l'Esprit de Dieu, lorsqu'ils parlaient par leur propre esprit. Nous avons su sur ce sujet deux hommes miraculeux, dont j'ai eu la grâce d'en connaître un, qui tous deux ont été trompés en des choses qu'ils assuraient. Tout cela nous fait voir que ce qui nous appartient est l'humiliation, c'est de nous humilier en toutes choses : hélas! il est grand temps que je commence.

Je ne doute point que l'humiliation qui est arrivée à M. de Cambrai ne serve beaucoup à sa sanctification, car il est serviteur de Dieu. Sa prompte et parfaite soumission donne une grande édification, et le roi même a témoigné en être très-édifié.

La grande difficulté qui se trouve à permuter une cure, est de mettre celle que l'on quitte entre les mains d'une personne très-digne : on ne peut pas faire un mal, quand il s'agirait de la conversion de tout le monde. Un curé qui ne réside pas n'autorise pas la non-résidence, qui est étroitement défendue par les conciles.

L'on a, dans le diocèse, de fâcheuses impressions contre vous, au sujet de ce qui vous est arrivé, quoiqu'on ne vous l'ait pas témoigné. Je craindrais, je dis *je craindrais,* que cela, dans l'occasion, n'eût quelques suites pour les difficultés que l'on vous pourrait faire, et que l'on ne fait pas à d'autres. Si M. de Montigni vous pouvait procurer quelque bénéfice simple, c'est ce qui vous conviendrait. Au reste, tous les saints ensemble, avec tout le zèle qu'ils ont pu avoir de travailler pour le salut des âmes, n'ont pas approché de celui de notre bon Sauveur, qui cependant a demeuré, de 33 ans qu'il vécu, 30 ans sans rien faire au dehors, par l'ordre de son Père.

J'ai bien su l'action de la personne dont vous parlez, qui rejeta la sainte hostie à Rouen, et les personnes qui communiaient avec elle, pour l'empêcher; à l'égard de celles qui ne sont pas trompeuses et que le démon agite véritablement, il n'agit pas toujours en la même manière. Un grand archevêque ayant donné ordre à un curé d'un mérite distingué d'exorciser quelques personnes, qui sont véritablement possédées, et dont l'on en a des marques assurées, le démon n'a point paru, ainsi ce monsieur a pu croire que ce n'était qu'illusion.

Je crois que Notre-Seigneur sera glorifié si vous pouvez m'envoyer les lettres nouvelles contre les jansénistes; on en a besoin ici.

M. Blouët de Camilli a passé par ici. Il m'a dit que M. le premier président lui avait demandé ce que c'était que la fille prisonnière, et il l'a examinée lui-même; et elle lui a dit : (*il y a une demi-ligne d'effacée dans l'original.*) Pour ce qui regarde la magie, qu'il ne se mêlait pas de cela, et il ne l'avait pas interrogée là-dessus. On verra l'issue de la chose : M. Blouët n'a pas bonne opinion ni d'elle ni du (*le nom est encore effacé*), après avoir lui-même examiné les choses, comme vicaire de l'évêque.

L'état où je suis est d'avoir mal aux pieds, au genou, une descente, mal au dos, un rhumatisme sur le bras, fluxion sur les yeux et les oreilles. Que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, en soit bénie à jamais. Je crois qu'elle me conduira à Paris pour la veille de la fête de saint Jean-Baptiste, et qu'elle me logera chez M. Thomas, conseiller au Châtelet, près la place Maubert.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 29 de mai (1699), *fête de sainte Théodosie, martyre.*

—

LETTRE CCLIX.

AU MÊME.

Humbles sentiments que Boudon avait de lui-même.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je n'ai point de paroles pour vous expliquer les sujets infinis que j'ai de me tenir, avec le secours de Notre-Seigneur, de sa très-sacrée Mère, ma bonne dame et maîtresse, et des bons anges, mes fidèles protecteurs, de me tenir, dis-je, dans le rien et au-dessous du rien. Je vois dans ma vie des excès d'une ingratitude qui ne souffre point de comparaison, des inutilités lamentables, et d'autre part, des excès d'une miséricorde infinie de Dieu tout bon et tout miséricordieux, qui ne s'est point rebuté, qui ne m'a point délaissé, qui m'a accablé de ses grâces, et qui continue encore sans cesse à m'en accabler. Que j'ai sujet de prendre pour mon cantique : *Misericordias Domini in æternum cantabo* (120) ! Ce me serait une consolation en ce Dieu tout bon, et je n'en connais et n'en veux jamais avoir d'autre, d'avoir le bien de vous aller voir et de nous entretenir du royaume de Dieu; mais je n'en suis pas dans le pouvoir. Je vous supplie, dans l'occasion, de bien saluer de ma part la mère Madeleine, des Carmélites. Qu'elle prie que je ne sois plus, afin que l'adorable Jésus soit toutes choses.

Hier on parlait contre les curés qui allaient prêcher hors de leur paroisse, comme d'un grand abus; vous voyez bien que cela ne conviendrait pas à votre dessein, qui pourrait encore trouver quelques difficultés particulières à raison de l'impression que l'on a contre vous, quand même on ne le marquerait pas. Je crois que M. Vaucel vous a parlé bonnement.

Le dessein dont vous me parlez pour le Trésor et Magny me paraît bien pour la gloire de notre bon Maître et de notre bonne Maîtresse; il n'y aurait qu'à voir si cela pourrait bien s'exécuter. Il me semble que vous pourriez rester un mois au Trésor, car deux seraient un temps qui peut-être paraîtrait trop long; mais voici une pensée qui me vient : vous pourriez aller au Trésor disant que ce serait pour quelque temps, sans le déterminer, et vous verriez, y allant, comme les choses iraient, et suivant cela vous pourriez prendre vos mesures; mais je crois que Notre-Seigneur en serait glorifié. Vous pourriez de là aller à Magny; mais ne vous étonnez pas si ce que vous y ferez avec la grâce de Notre-Seigneur n'a pas l'effet que vous voudriez bien. Je connais présentement un grand serviteur de Notre-Seigneur qui a plusieurs personnes possédées sous sa conduite, auxquelles il s'applique fortement, mais la vexation diabolique continue toujours. Il nous faut adorer les desseins de la divine Providence, sans le vouloir pénétrer.

A votre égard, Monsieur, vous ne pouvez pas mieux être que d'être prêt à tout, à faire et à ne rien faire, vous laissant entre les mains de la divine Providence, qui saura bien accomplir ses desseins. Ah! que je me suis bien trouvé de m'y être laissé par ses miséricordes infinies! C'est un bon exercice qu'elle vous donne du côté de vos trésoriers. A l'égard de la sépulture dans l'archidiaconé d'Evreux, et dans la ville et dans les campagnes, on enterre les trésoriers gratis. Si l'usage était contraire à Rouen, il le faudrait suivre, mais, à ce que je crois, comme vous, il ne l'est pas; c'est pourquoi je les laisserais enterrer. Apparemment le juge séculier en connaîtrait, si on intentait un procès.

Je plains la pauvre femme qui plaide contre monsieur le curé de Saint-Thomas. C'est une personne qui gagne sa vie par son travail, elle perd son gain en plaidant et il lui en coûte de l'argent, et elle n'a point d'autre ressource que ses bras. C'est pour une af-

(120) *Je chanterai éternellement la miséricorde du Seigneur.* (*Psal.* LXXXVIII, 1.)

faire de charité qui ne la regarde pas; c'est pour faire subsister une fondation qu'on lui a mise entre les mains, et qui court risque d'être perdue si l'on n'en passe point de contrat. Il ne faut pas qu'elle l'emporte par-dessus son curé, mais il faut que le curé soit juste.

M. Clément, ce semble, pourrait voir qu'il ne faut pas aussi que monsieur le curé de Saint-Thomas l'emporte par-dessus son évêque, qui est dans un sentiment contraire au sien, et par-dessus son official. Je vous supplie encore, dans l'occasion, de lui faire remarquer ces choses quand la bonne femme ira à Rouen, qui n'a point d'autre intention en cela que la charité. Je vous remercie avec toute la gratitude possible des lettres que vous m'écrivez.

Je crois que tôt ou tard Mgr de Cambrai aura des grâces particulières, même extérieures, de son humiliation.

Voilà le pauvre P. Dumoucel mort, avec qui j'ai étudié, et mes autres compagnons qui étaient entrés aux Jésuites, et nos Messieurs de la Chine, et me voilà resté. Ah! que ce soit uniquement pour Dieu seul! Il faut prier pour le P. Dumoucel. Je parlerai à M. de Montigni de ce que vous me dites. Vous pouvez croire que je ne m'oublierai pas, avec le secours divin, quand il s'agira de vous servir.

Je salue votre bon ange, etc.

Si M. Clément veut accommoder l'affaire, au moins dites-lui qu'il y considère aussi et Mgr l'évêque d'Evreux, et son official à la justice d'une femme qui emploie le gain de ses bras pour faire subsister une fondation où elle n'a pas d'intérêt pour elle-même. Ce que je dirai à M. de Montigni n'empêche pas que vous lui écriviez; mais attendez, s'il vous plaît, au mois de juillet, que je sois à Paris, si la divine Providence en dispose de la sorte. Le jansénisme est une hérésie qui s'établit. Je viens d'offrir le très-divin sacrifice pour le P. Dumoucel et mes autres compagnons morts dans la Compagnie.

Il ne suffit pas que la fondation soit écrite dans un registre, à moins qu'il n'y ait un contrat; elle est en danger d'être perdue, ce qui est bien plus considérable que l'opposition de monsieur le curé de Saint-Thomas.

A Evreux, ce 4 de juin, fête de saint Pierre le Brun, de l'ordre de Cluny, qui a excellé dans la dévotion du Saint-Esprit.

—

LETTRE CCLX.

AU MÊME.

Il déplore l'affaiblissement de la dévotion à la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que je vous écris le 23 d'août, fête de saint Philippe de Beniςy, de l'ordre des Servites ou Serviteurs de la sainte Vierge, et qui a eu l'honneur d'être qualifié son apôtre. On voit tous les jours un demi-calvinisme qui s'établit, et qui aura des suites en une manière plus fâcheuse, parce que ce sera comme les ariens qui demeurèrent en apparence unis aux catholiques, sans s'en séparer extérieurement. Il s'établit en même temps une certaine opposition à la sainte Vierge; car c'est ce qui ne manque pas à ceux qui sont agités de l'esprit du démon, et particulièrement parmi les prêtres qui avancent publiquement à ce sujet des propositions étranges. Des personnes d'érudition et d'un mérite distingué pensent que Notre-Seigneur m'a fait la grâce, dans le livre *De la dévotion à la sainte Vierge*, de répondre à leurs objections et aux difficultés qu'on allègue sur ce sujet, et d'y avoir éclairci bien des choses et établi un solide fondement de sa piété. L'on en envoie en plusieurs lieux, même hors de France, à des personnes de piété qui en achètent dans le dessein de les distribuer et de soutenir l'honneur de notre grande Maîtresse. J'ai dit au libraire, qui n'a pas grande habitude, d'en envoyer à Rouen vers la Toussaint, où vous pouvez y être et l'insinuer selon la grâce que Notre-Seigneur vous en donnera

Votre charité à l'égard de Mme Henri trouvera sa reconnaissance auprès de notre Sauveur Jésus-Christ; une chétive créature comme moi ne peut pas en avoir assez. Quand les créatures manquent, la divine Providence ne manque pas pour cela, et ayant toujours Dieu, n'avons-nous pas toujours tout?

Je connaissais le bon M. Veret. Je prie notre bon Sauveur qu'il lui applique quelque chose de ses divines satisfactions. J'appréhende les personnes dont vous me parlez, qui prétendent à la chaire vacante : leur opposition à l'Immaculée Conception fait peine. Depuis peu j'ai vu en plusieurs personnes véritablement possédées du démon, et en différents lieux, que les démons enragent contre ce privilége de la Mère de Dieu, et qu'ils ne peuvent pas même souffrir qu'on l'appelle *Immaculée*. Cela fait assez voir et dans les hérétiques et dans les gens de la nouvelle doctrine, de quel esprit vient l'opposition à ce privilége, quoique je ne compare pas ces docteurs ni aux hérétiques, ni aux esprits malins, puisque leur opinion n'est pas contre la foi.

De plus, la nouvelle doctrine s'autorise bien de l'opinion de ces docteurs; mais il faut prendre garde à en parler discrètement. Je crois que vous faites très-bien de ne vous pas trouver à Caen à raison de plusiers suites qui vous en pourraient arriver.

Il est vrai qu'il est difficile de soutenir la réponse de Marie Bucaille; mais votre avocat s'avance, ce me semble, jusqu'à l'extrémité. Je vous ai dit que j'avais quelque peine à son sujet; cependant cela ne me donne pas lieu de rien décider, j'en laisse le jugement à Notre-Seigneur. Le P. Saunier m'a écrit plusieurs lettres dans lesquel-

les il parle en bon religieux, et il semble que si Marie Bucaille n'est pas une véritable servante de Dieu, c'est qu'il y a été trompé. Il me dit que si on la visitait, on trouverait qu'elle est vierge. Voici ce qu'un bon religieux lui a mandé de Rouen : Des gens de foi m'ont dit qu'une personne, asthmatique depuis longtemps, ayant lu dans le *Factum* de M. Duhequet la prière conditionnelle qu'a faite M. de Golville, cette personne s'est trouvée parfaitement guérie comme lui, et deux autres de considération, une qui était au lit depuis deux ans d'un rhumatisme, et l'autre d'une fièvre très-violente ayant fait la même chose, ont été guéries, dans le même instant qu'elles se sont recommandées à cette pauvre créature. Ce P. Saunier ajouta une autre chose : « J'oubliais, dit-il, à vous dire qu'on vit, le jour de Notre-Dame des Anges, Marie Bucaille à notre couvent à la prédication. » Si ces choses sont véritables, à la vérité elles sont bien extraordinaires.

Je prie notre bon Sauveur que la sœur de Saint-Etienne reçoive bénédiction de votre visite, je la crois sincère J'espère que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fera retourner à Evreux au commencement de septembre. Ce sera un livre à avoir que celui du Père de l'Oratoire, quand cela se pourra.

Je salue votre bon ange, etc.

—

LETTRE CCLXI.

AU MÊME.

Précis du livre intitulé : Le Chrétien inconnu.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Oui, Monsieur, toujours Dieu seul dans une entière séparation de l'être créé, mais Dieu seul plus que jamais dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Car il n'y a point d'autre nom dans lequel nous devions être à Dieu seul. Son aimable et divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, a voulu que j'achevasse l'ouvrage qu'il me semble qu'elle m'a inspiré, qui traite de cette vérité, sous le titre du *Chrétien inconnu*, dans l'octave de la fête du très-saint Cœur de l'aimable Mère de Dieu ; car enfin depuis que j'ai commencé d'être, durant tout le cours de ma vie, et jusqu'à présent dans ma grande vieillesse, la même divine Providence s'est toujours servie de la très-sacrée Vierge, pour tout ce qui me regarde, et des saints anges. Je salue très-respectueusement celui qui vous garde, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et des personnes qui y sont.

J'ai appelé cet ouvrage, *Le Chrétien inconnu*, car en vérité la grâce du christianisme n'est presque point connue. Qui est-ce qui entend bien que le Chrétien ayant la grâce et l'honneur d'être l'un des membres du corps de Jésus-Christ : *Vos estis corpus Christi* (*I Cor.* xii, 27), n'a plus, en qualité de Chrétien, d'autre esprit que celui de Jésus-Christ ? et que comme toutes les parties du corps naturel ne sont animées et ne reçoivent aucun mouvement que par la même âme, de même c'est le seul esprit de Jésus-Christ qui nous doit animer? Aussi notre vie est une continuation de la vie de Jésus-Christ, ce qui fait dire au grand Apôtre : *Je vis ; mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* ii, 20.) C'est donc lui qui y opère, qui y souffre, et qui y fait tout ce qui s'y fait chrétiennement. Il faut donc que toutes nos actions et que toutes nos souffrances soient dignes de la grandeur et de la sainteté de Jésus-Christ. Il faut donc, quand nous agissons et souffrons, que nous puissions penser, c'est Jésus-Christ qui agit et qui souffre en moi. Il faut parler comme Jésus-Christ, prier comme lui, manger comme lui, et enfin en toutes choses agir et souffrir comme lui. Voilà une élévation admirable et ineffable de la grâce chrétienne, mais qui est bien peu connue. Je me sens présentement pressé d'en parler à ceux à qui j'écris, mais beaucoup plus pressé d'en remplir les obligations en vertu du même Sauveur. Ah! Monsieur, que je cesse d'être, afin que Jésus soit! que je cesse de vivre, afin qu'il vive en moi! que je ne sois plus rien, afin qu'il soit toutes choses en tout ce que je suis! *Christus omnia in omnibus* (*Coloss.* iii, 11), s'écrie l'Apôtre. Certainement ou il ne faut plus vivre, ou il ne faut plus vivre que de la vie de Jésus. Mais pour vivre de la vie de Jésus, il faut, écrivait saint François de Sales à la sainte mère de Chantal, ne plus vivre que de la mort. Mourons donc au péché, aux créatures, et à nous-mêmes : *Moriar ut vivat, moriar ut vivat, moriar ut vivat* (121).

L'on m'écrit de tous côtés de la France, l'on m'écrit de plusieurs lieux hors du royaume, et pas une lettre n'est perdue par la poste ; je suis surpris de ce qu'elles se perdent venant de Rouen. Le chanoine ne prétend pas avoir aucun droit de dire la messe paroissiale ; c'est qu'il l'a dite se rencontrant dans le village, le curé étant mort et celui qui desservait ledit village le voulant bien. Le procès est, à ce qu'on prétend, particulièrement à raison qu'il y a publié des bans, qu'il devait être autorisé par l'évêque, et qu'un curé n'a pas droit de faire dire la messe paroissiale, spécialement quand on publie des bans, par une autre personne, sans la permission de l'évêque. On poursuit le chanoine à l'officialité pour ce sujet.

Je vous supplie de ne pas oublier, dans l'occasion, de témoigner à M. votre promoteur que j'ai plus de reconnaissance que je peux dire pour l'offre obligeante de sa charité ; mais apparemment, je ne pense pas aller jamais à Rouen.

Notre petite disposition est, par l'infinie miséricorde de notre bon Sauveur, sous la protection de son immaculée Mère Vierge

(121) Que je meure, que je meure, afin que Jésus-Christ vive en moi.

et des saints, d'aller voir, dans l'occasion, les personnes qui nous auraient le plus désobligé ; et d'une grande volonté j'aurais mangé, j'aurais conversé avec ceux qui ont fait les libelles contre moi, je les aurais prévenus, je les aurais embrassés de tout mon cœur ; car enfin perte de vue, sans réserve, de l'homme et de tout l'humain. Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est en lui que je suis, dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce samedi, jour dédié à la très-sainte Mère de Dieu, le 20 *février* 1700.

—

LETTRE CCLXII.

AU MÊME.

Eloge de saint Jean de Dieu. Boudon ne peut estimer que Dieu seul. Il se réjouit d'être abandonné.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris le jour de la sainte mort du bienheureux Jean de Dieu, l'une des personnes qui lui a été le plus unie par son anéantissement, que l'on peut dire avoir été jusque dans la racine en quelque sorte : *Exinanite usque ad fundamentum in ea* (121*) ; car il semble qu'il ne reste plus rien à l'homme qui passe pour un fou et un insensé, et qui est traité comme tel : c'est une destruction générale de toute sorte d'estime. Or c'est l'état de cet aimable saint qui a fait le fou pendant plusieurs années, et qui a été traité, battu et outragé comme tel. Mais qu'il fait bon servir Dieu, Monsieur ! Oh ! que nous avons un bon Maître ! Ce fou, après les derniers abaissements où l'on puisse se trouver sur la terre, est présentement honoré dans toute l'Eglise ; on célèbre sa fête, on prêche ses grandeurs, et les premières personnes tiennent à honneur de se prosterner devant ses saintes cendres.

C'est aussi aujourd'hui la veille de la fête de sainte Françoise, la grande amie des anges, en cela même digne d'un particulier respect. J'ai commencé le 1er de ce mois, autrefois dédié en l'honneur des bons anges gardiens, à honorer celui qui m'assiste avec des soins si charitables, et des miséricordes que l'on ne peut expliquer ; dans le dessein, avec le secours divin, si la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, me laisse encore en cette vie, de l'honorer plus spécialement jusqu'au 16 de mai, ce qui fera soixante-seize jours, pour la remercier de ses bontés qui passent toute expression, sur une si indigne et si misérable créature comme je suis, durant soixante-seize années de ma chétive vie. C'est une dévotion bonne dans la pratique, et par conséquent bonne à conseiller.

Je ne sais comment je suis fait ; mais je ne saurais estimer que Dieu seul, ou ce qui le glorifie : toutes les choses de ce monde me paraissent des ombres et des figures, ou, pour mieux dire, des riens ; et je regarde comme un grand rien ce que l'on estime davantage dans ce siècle, comme les talents naturels, l'éloquence, le bel esprit, dont Dieu fait si peu d'état, qu'il les laisse aux démons ses cruels ennemis. Heureux qui peut dire avec l'Apôtre : *Je ne sais plus rien que Jésus, et Jésus crucifié !* (*I Cor.* II, 2.) La personne dont vous m'écrivez a de ces talents naturels ; je crains bien qu'il ne soit suspect en la doctrine : c'est une chose lamentable comment les nouvelles doctrines s'établissent tous les jours.

J'aimerais mieux passer pour fou, comme saint Jean de Dieu, que tous les applaudissements des plus éloquents prédicateurs du monde. Après tout, me disait un jour ce saint homme, le P. Bajot, dans lequel j'ai connu et vu des vertus admirables : *Ama nesciri et pro nihilo reputari* (122). La première chose que l'Apôtre nous apprend d'un Dieu fait homme, est qu'il s'est anéanti lui-même : *Exinanivit semetipsum.* (*Philip.* II, 7.) Que j'estime une grande et précieuse grâce de vivre présentement caché dans ma pauvre chambre, comme un solitaire dans le désert, sans être visité, sans visiter, sans avoir part à tout ce qui éclate ! J'apprenais ces jours derniers que l'une des personnes les plus considérables d'Evreux pour son mérite, et qui est le plus dans l'estime, j'apprenais, dis-je, avec joie, qu'elle ne m'aimait guère et qu'elle m'était opposée : *Merito in me armaretur omnis creatura* (123). Voilà une des meilleures nouvelles que je puisse apprendre. Le livre du P. Quesnel se vend et se distribue de tous côtés, et l'on n'y remédie point ; ce serait bien ces livres que l'on devrait s'appliquer à défendre.

Saint Ignace était bien éloigné de penser que sa Compagnie se détruirait par les contradictions et les humiliations, qu'au contraire il a dit que dès lors qu'elle cesserait d'être persécutée, on aurait sujet de beaucoup craindre.

Un docteur me mande de Paris que M. de Cambrai a écrit une dernière lettre à M. de Meaux, sur la charité, et qu'elle lui paraît un chef-d'œuvre.

Les lettres dont j'aurais besoin seraient celles que le P. Daniel a écrites au sujet de la doctrine spéculative et pratique des jansénistes, si vous pouvez les avoir. J'espère que notre bon Sauveur en serait glorifié, car voilà tout et rien autre chose. J'ai les lettres contre le P. Alexandre. Si vous avez aussi celles contre l'édition des Pères Bénédictins, je ne sais ce que c'est que la la lettre de l'abbé de Saint-Yvan, vous pourrez aussi les envoyer dans un paquet par le messager, m'en donnant avis. Ce que vous m'écrivez de Mgr de Chartres et de l'abbé

(121*) *Détruisez-la jusqu'aux fondements.* (*Psal.* CXXXVI, 7.)

(122) *Aimez à être inconnu et à être compté pour rien.* (*De imit. Christi*, l. I, c. 2.)

(123) Toutes les créatures auraient raison de s'armer contre moi.

de Fuide est considérable. Je n'ai pas compris si les notes sont du P. Mabillon ou sont contre. Il n'est pas cependant permis d'écrire contre l'Immaculée Conception sans tomber dans les censures des Papes. Je n'ai point su d'où vient que les religieuses de la Visitation ont fait cette année une octave de sermons à la fête de saint François de Sales.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 8 de mars 1700, jour de la fête de saint Jean de Dieu.

—

LETTRE CCLXIII.

AU MÊME.

Se separer de tout pour mériter d'être uni à Dieu. Succès du livre De la dévotion à l'Immaculée Mère de Dieu

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. O mon Dieu ! Monsieur, que la charité de ce divin cœur nous presse de nous unir à lui, mais que sa sainteté infinie demande de nous une séparation bien grande de l'être créé, pour lui être unis par un parfait détachement ! Mais qu'il est doux, qu'il est doux et avantageux d'être séparé de tout, et d'un tout qui n'est rien, pour être unis à un tout infini ! Combien les plus rudes croix qui nous séparent nous doivent être agréables, pour posséder un bien qui passe toute pensée ! Ah ! disons avec le Prophète-Roi, mais disons-le bien : *Mihi autem adhærere Deo bonum est* (124).

Vos Trésoriers vous servent d'un rude exercice, mais il le faut regarder dans l'ordre de la divine Providence, sans laquelle un seul cheveu ne tombe pas de notre tête. Il me semble qu'ils poussent bien avant les choses ; et peut-être qu'en les poussant trop, cela vous sera avantageux.

On m'écrit de plusieurs endroits qu'il plaît à notre bon Sauveur de répandre sa bénédiction sur le livre *De la dévotion à l'immaculée Vierge, Mère de Dieu.* On l'a lu dans plusieurs communautés de religieux même et d'ecclésiastiques, sans parler des communautés de filles, dont il y en a qui me mandent qu'elles en ont été touchées jusqu'aux larmes. On pense même à le traduire en d'autres langues. Notre-Seigneur m'a fait la grâce d'y répondre aux objections que la malignité de notre siècle forme au sujet de la dévotion de la très-sainte Vierge, d'y défendre ses prérogatives, et d'y donner de solides moyens pour honorer cette grande reine des anges. Je sais bien qu'il y a quelques personnes du parti à qui il fait peine ; mais béni soit notre bon Sauveur dans les menaces mêmes que l'on me fait, dont je vous supplie de ne pas parler : ce me serait un honneur incomparable de souffrir quelque chose pour la cause de la Mère de Dieu.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce jour de la fête des exces de l'amour immense du cœur infiniment aimant et infiniment aimable de l'adorable Jésus au très-saint Sacrement de l'autel.

LETTRE CCLXIV.

AU MÊME.

Vœux ardents de Boudon pour l'anéantissement chrétien. Impression du livre intitulé Le Chrétien inconnu. *Sa reconnaissance pour la grâce de son baptême.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans l'union de sa divine charité *qui croit tout* (*I Cor.* XIII, 7), comme nous l'enseigne l'Apôtre, que la vôtre est si abondante et même surabondante à mon égard, dans les sentiments que vous avez de moi, dont je suis bien indigne. Je vous écris le 12 janvier, trois jours après celui de la précieuse mort de la bienheureuse Alix le Clerc, fondatrice, avec le bienheureux P. de Mataincourt, des religieuses de la congrégation de Notre-Dame où vous prêchez ; et je reçois votre lettre datée du 7, jour de la sainte mort de l'homme de Dieu seul, le P. de Condren. Ayant conseillé, à Paris à une personne possédée, d'aller à son tombeau, elle y a été délivrée. Oh ! Monsieur, il y a près de cinquante ans que je vais en dévotion à ce saint tombeau, pour être délivré de moi-même par l'anéantissement chrétien, et cependant ce malheureux moi-même subsiste toujours.

La divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère m'a fait laisser un livre à Paris, sous le titre *Du Chrétien inconnu*, et que l'on va imprimer. J'y ai montré comme le Chrétien est transféré de l'ordre naturel au surnaturel, et qu'étant fait membre de Jésus-Christ, il n'a plus d'autre esprit que le sien, et ne vit plus d'autre vie, que de la vie de cet aimable Sauveur, ce qui suppose l'anéantissement ou le renoncement de soi-même. J'ai déjà plusieurs fois soupiré devant notre bon Sauveur, le priant qu'il ne permette pas que j'enseigne ces grandes vérités sans les pratiquer.

Ses miséricordes sont inénarrables sur ma misérable personne, m'ayant pressé il y a si longtemps d'aspirer au renoncement de moi-même, par des attraits tout singuliers. Pendant que plusieurs saintes personnes priaient la sainte sœur, Marie des Vallées, de demander à Dieu certaines grâces, comme le feu P. Coton, Jésuite, qui en eut une si haute estime l'ayant vue, qu'il prit la résolution de la revenir voir tout exprès au milieu de toutes ses grandes occupations ;

(124) *Tout mon bien est de me tenir uni à Dieu.* (*Psal.* LXXII, 27.)

comme aussi le feu P. de Saint-Jure, religieux aussi de la congrégation de Jésus. Pendant que d'autres personnes d'une éminente piété faisaient des voyages exprès pour la voir, comme feu M. de Renty, je la priai aussi de demander à Dieu une grâce pour moi ; et c'était l'anéantissement chrétien : c'était toujours là où ma grâce tendait. Il y a bien des années, qu'après le très-saint sacrifice de la messe, je dis et redis à notre bon Sauveur Jésus-Christ : *Esse desinam ut sis; moriar ut vivas; totus in te consistam* (125). Et à la dernière fête de Noël, l'on me faisait dire d'une grande force : *Totus Jesus Christus, totus Jesus Christus, totus Jesus Christus.* Après cela j'ai tout sujet de trembler, me voyant encore dans moi-même.

Mais, Monsieur, sera-t-il dit que toutes ces prières, ces soupirs, ces vœux seront sans effet par ma faute ! O mon Seigneur et mon Dieu, pour votre gloire et pour l'honneur de Jésus, en qualité de l'un de ses membres, ne le permettez pas. Je crie ici avec saint François Xavier à ma bonne maîtresse : *Domina, opitulare; Domina, non opitulaberis?* aux bons anges, que leurs charitables soins ne demeurent pas inutiles ; et aux saints, qu'ils m'accordent leurs suffrages.

Vendredi, 14 du mois, fête du saint nom de Jésus, est le jour de ma naissance et de ma renaissance par le saint baptême ; car la divine Providence, qui m'a fait différer les cérémonies sacrées jusqu'au 16 ou 26 de mai (je ne saurais distinguer dans mon baptistaire lequel des deux chiffres), cette divine Providence, dis-je, a voulu que je ne fusse pas un jour sans être à Jésus-Christ. Ainsi, du côté de la divine Providence, toujours un accablement, pour ainsi dire, de grâces ; et de mon côté, des infidélités et des ingratitudes inouïes, sans que cependant elle se soit jamais lassée de me les continuer et augmenter ; ce qui est étonnant, et ce qui me doit confondre infiniment. En vérité, je mériterais que toutes les créatures s'élevassent contre moi, pour venger mes ingratitudes et mes rébellions envers notre commun Créateur : *Merito in me armaretur omnis creatura.* J'entre donc vendredi dans la 78ᵉ année de mon âge et de ma vie misérable. Oh ! Monsieur, que ce ne soit plus pour vivre, mais pour continuer la vie de Jésus-Christ : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus Vivat, vivat, vivat.* (126). Priez-le, s'il vous plaît, pour l'honneur de son nom, que je ne vive plus que de la mort.

Nous verrons ce que la divine Providence fera pour les résignations.

Je ne vois pas que les visites de Monsieur votre grand archidiacre doivent faire peine ; car quand elles sont faites dans l'esprit de l'Eglise, c'est toujours pour détruire le mal et rétablir le bien. La coutume de les faire rarement est toujours abusive. J'ai lu dans l'un des mandements de M. de Fieux, pour la visite de Saint-Sever de Rouen, que l'une des principales et des plus importantes fonctions de l'archidiacre est de se transporter tous les ans pour visiter les paroisses : je crois même qu'il y a obligation, à moins que l'on n'ait des causes justes pour les différer.

Je salue votre bon ange, etc.

LETTRE CCLXV.

AU MÊME.

Notre vie, nos actions, nos souffrances, tout doit être divin en nous. Livre Du Chrétien inconnu.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur, le Sauveur de tous les hommes. Union si étroite, qu'étant faits une même chose avec lui, en qualité de ses membres, c'est lui qui doit vivre en nous par une mort à nous-mêmes et à toutes les choses créées. Ainsi notre vie, nos actions, nos souffrances, tout doit être divin en nous. Nous devons vivre, parler, converser, manger, prier, faire tout, souffrir tout d'une manière digne de Jésus-Christ. Voilà la vocation du Chrétien, qui est bien inconnue. Il est vrai que le livre *De la science et de la pratique du Chrétien* fait voir cette grâce ; il y en a plusieurs éditions, et un grand prélat avait ordonné à ceux qui entraient dans son séminaire, de l'avoir. C'est donc du même sujet que j'écris encore, mais d'une manière plus étendue. J'y écris des mêmes vérités, mais qui en renferment plusieurs autres, dont je n'avais point parlé. Je laisse à la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, le soin de l'impression. Le dernier livre *De la dévotion à l'Immaculée Vierge Mère de Dieu*, a été plusieurs années entre les mains des approbateurs pour Monsieur le chancelier. Celui-ci y sera tant qu'il plaira à la divine Providence, et peut-être jusqu'après ma mort, qui ne peut pas être bien éloignée. Non-seulement un Père Jésuite a écrit sur ce sujet, mais Monsieur l'ancien abbé de la Trappe vient récemment de donner au public un livre *Du christianisme.* Je me regarde avec justice à leur égard, comme ces gens qui en été vont dans les champs recueillir quelques épis de grosses gerbes de froment : seulement que Dieu et sa sainte Mère soient glorifiés.

Il y a des gens qui, sans considérer, font quelquefois de grandes offres et qu'ils auraient peine à exécuter ; peut-être que le Monsieur que vous avez remercié en a usé de même. Toujours son offre a bien mérité

(125) Que je cesse d'être afin que vous soyez, que je meure afin que vous viviez ; que je sois tout en vous !

(126) *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* (*Galat.* II, 20.) Qu'il vive donc, qu'il vive, qu'il vive en moi !

qu'on le remercie ; mais je n'ai ni pensé, ni ne pense à vouloir m'en servir. Je ne crois pas même aller jamais à Rouen.

J'ai offert le très-divin sacrifice pour l'âme de feu Monsieur votre père. Voici une lettre pour M. de la Pinsonnière; car je ne sais où la lui adresser étant fermée. L'on m'a dit qu'à Conches on le souhaite beaucoup pour une mission ; je vous supplie de le lui faire savoir. Il me semble qu'un curé peut bien prier et de baptiser, et de marier et de dire sa messe paroissiale. On dit que le prêtre pour la cure n'a pas été reçu. Je vous supplie de ne point parler de tout cela, c'est-à-dire que je ne vous en mande rien.

Je crois que notre bon Sauveur ne serait point glorifié que vous permutassiez avec la cure que l'on vous propose, et même que vous pourriez en avoir sujet de peine. Je pense à l'égard de la permission que vous voulez bien demander, qu'il faut attendre après Pâques ; car la personne sera plus en liberté de vous l'accorder ; celle qui y pourrait faire obstacle apparemment n'y devant pas être en ce temps-là.

Sur un doute, je ne voudrais pas ne pas voir une personne avec laquelle je serais mal ; il faut agir chrétiennement. L'amour d'un Dieu qui doit être la règle du nôtre, va bien loin. Si on demandait quelque chose qui ne fût point pour la gloire de Notre-Seigneur, on pourrait ne le pas accorder, en disant que c'est la vue de Dieu qui en empêche ; l'on n'aurait pas sujet de se plaindre.

On doit porter dans les églises le surplis selon l'usage des lieux ; on peut y obliger.

O mon Dieu ! Monsieur, que le péché aveugle étrangement ! perdre Dieu, un bien infini, perdre son âme, s'engager dans un malheur éternel pour un misérable argent que l'on a perdu, y a-t-il aveuglement, y a-t-il folie comparable ? Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 3 mars, fête de sainte Cunégonde, impératrice vierge, épouse de saint Henri, empereur vierge.

—

LETTRE CCLXVI.

AU MÊME.

Il se trouve un peu mieux, quoique toujours en danger. Pratique abominable des flagellants.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union que je désire tout faire, et ne jamais rien faire hors de cette divine union. Il semble que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, veuille me tirer des portes de la mort, pour annoncer ses louanges aux portes de la fille de Sion, pour parler avec le Psalmiste. (*Psal.* LXXII, 28.) C'est un serment terrible que l'ange fait dans l'*Apocalypse*, qu'il n'y aura plus de temps : *Juravit... quia tempus non erit amplius* (*Apoc.* X, 6); et voici qu'il semble que la divine Providence veuille m'en donner encore pour servir Dieu, et l'adorer en esprit et en vérité. La fièvre m'a quitté, et quoique je sois toujours dans la douleur et le danger de m'a vie à raison de ma descente, cependant d'ailleurs je me porte mieux

Je vous remercie, Monsieur, avec bien de la reconnaissance pour toutes les prières que vous faites faire pour la gloire de notre bon Sauveur et de la très-sainte Vierge en mon indigne personne. J'en rends aussi mes très-humbles reconnaissances à toutes les personnes qui ont prié, et en particulier aux révérendes mères Carmélites et Bénédictines du Saint-Sacrement ; continuez, s'il vous plaît, votre charité : tout notre secours est dans le Seigneur, sa sainte Mère et les bons anges. Je salue bien le vôtre et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et de toutes les personnes qui y sont.

Ne m'écrivez plus, s'il vous plaît, la pratique des flagellants, dont vous me parlez. Croyez au moins un vieillard qui a quelque expérience par la miséricorde de Dieu. Quand une fois on est pris dans ces illusions, c'est une espèce de miracle quand on en revient ; tout ce qu'on peut dire là-dessus est inutile. Mais, Monsieur, si cette pratique est soutenable, d'où vient qu'on la cache aux prélats et supérieurs de l'Eglise ? D'où vient qu'on n'en propose pas la difficulté dans les assemblées catholiques de l'Eglise pour en avoir la décision ? Mais *Omnis qui male agit, odit lucem, et non venit ad lucem ut non arguantur opera ejus ; qui autem facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta* (127).

La pauvre Mme de Rouves qui donnait ordre à tout, afin que tout fût dans la décence dans la chambre où la divine Providence me loge, lorsque je reçus le sacré viatique, est morte. MM. de la cathédrale font aujourd'hui un service pour elle, en reconnaissance des soins qu'elle prenait de leur Eglise. Je la recommande à vos prières et aux prières de tous ceux que vous pourrez.

Je ne suis point étonné du changement du pont de l'arche ; il vaut mieux que vous ayez différé votre voyage à Magny pour y être un peu plus à loisir. Ce voyage est tout à fait nécessaire pour la gloire de Dieu et de sa sainte Mère.

Je suis avec bien du respect, dans les sa-

(127) *Quiconque fait mal, hait la lumière, et ne s'approche point de la lumière, de peur que ses œuvres ne soient condamnées. Mais celui qui agit selon la vérité se présente à la lumière, afin que ses œuvres soient connues, parce qu'elles sont faites en Dieu.* (Joan. III, 20, 21.)

crés cœurs de Jésus et de Marie, Monsieur, votre, etc.

A Evreux, ce 24 d'avril, jour de la précieuse mort de feu M. de Renti, et dans l'octave de la précieuse mort du saint homme le P. Jean-Joseph Surin, Jésuite, homme d'incomparables croix, arrivée le 21 de ce même mois.

LETTRE CCLXVII.

AU MÊME.

Il s'accuse d'un emportement qu'il avait eu. Ses infirmités augmentent.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris un samedi veille de la grande fête de la Pentecôte, dans laquelle la divine parole a voulu faire mention expresse de la très-sacrée Vierge, en nous apprenant que les disciples attendaient la venue du Saint-Esprit avec Marie la Mère de Jésus. C'est aussi le 14 de mai, fête du grand saint Pacôme, l'illustre fondateur de tant de divins solitaires; et c'est encore le jour où l'on honore les hommages que la sainte famille a rendus à Dieu dans l'Égypte. Sa demeure sainte dans ce pays a été la source de tant de grâces que les solitaires y ont reçues, et qui en ont fait un paradis terrestre; et, en effet, les personnes sacrées qui l'ont habité faisaient le paradis de la terre.

Je suis bien aise dans ce jour saint de m'y accuser, non-seulement devant mon Dieu, mais publiquement et par lettres, d'un emportement que je viens d'avoir, à la vérité par précipitation et sans y faire assez de réflexion, contre un homme qui m'avait loué son cheval pour mes visites, pour tirer la chaise. Je l'avais pris par charité, pour tâcher de lui faire gagner quelque chose, car c'est un pauvre cheval. Après avoir reçu l'argent que je lui en avais payé, et je crois très-raisonnablement, il vient de me le rapporter huit jours après, suscité par de certaines personnes : je l'ai rebuté, et je lui ai parté en colère, dit des paroles même fort dures, le traitant d'impertinent et de fripon. Cela, à la vérité, s'est passé sans y faire assez de réflexion, mais cela marque un fonds qui est bien à soi-même. Ah! Monsieur, que j'ai sujet de m'humilier et de me tenir au-dessous de toutes les créatures qui ont été, qui seront à jamais, comme la plus ingrate et la plus méchante qui soit! Priez Dieu par les miséricordes infinies du cœur miséricordieux de sa très-douce Mère, qu'il ait pitié de moi selon la multitude de ses miséricordes et par les bons anges et saints,

Cependant, les intérêts de la gloire de notre bon Sauveur ne me laissent pas en liberté de les abandonner; il me semble que pour un seul degré de sa gloire, je voudrais tout souffrir et tout faire : ainsi j'espère avec son divin secours que je ne les abandonnerai pas au sujet de l'archidiaconat. *Quærite regnum Dei* (*Matth.* VI, 33) : il faut chercher, aller après les intérêts de son divin règne.

Je suis toujours bien incommodé, Dieu merci. Avant-hier la charitable Mme Lefebvre me veilla jusque près d'une heure après minuit; et hier je passai toute la nuit sans dormir par l'incommodité de ma descente qui augmente. Cela m'éloigne bien d'aller à Magni, où j'irais volontiers, si je le pouvais, car il me semble que Dieu tout bon m'appelle particulièrement pour les âmes qui souffrent. Hélas! Monsieur, j'ai grand besoin de miséricorde; comment pourrais-je ne la pas exercer envers les autres! Je ne saurais aller à cheval; l'on m'a prêté une chaise pour mes visites : il n'y a pas d'autre voie pour aller à Magni que celle du cheval, y allant d'Evreux; et puis, comment faire quand j'y serais arrivé? demeurer dans un lit?

La lettre de Mme Lionne que l'on fait voir ici est celle à laquelle on a répondu; mais ce n'est pas ici le pays des réponses. Il n'y en a pas deux, au moins je n'en ai point ouï parler; c'est peut-être que je ne le sais pas.

Ce que vous me mandez que l'on fait me touche sensiblement. Nous sommes dans des temps malheureux; et ceux qui viendront après nous verront d'étranges choses, dont celles-ci ne sont que le commencement : la mort semble douce dans cette vue.

Je ne sais pas comment on pourra ôter entièrement l'octave de la sainte Conception de la Mère de Dieu, car c'est à la prière du roi que le Pape l'a accordée; c'est le roi même qui l'a demandée. A Paris, ils ont trouvé un moyen : l'on en fait l'octave; mais seulement la mémoire tous les jours, et le jour de l'octave l'office entier.

J'ai reçu votre dernière lettre avant celle-ci; il me semble que la supérieure des religieuses du Saint-Sacrement devait parler avec une générosité chrétienne aux personnes qui menaçaient de déchirer la thèse où était saint Ignace. Si cela arrivait, on pourrait bien en avoir raison. Cela marque de plus en plus l'opposition de l'enfer à cette Compagnie, et combien elle glorifie Notre-Seigneur et son immaculée Mère. Le Père de l'Oratoire dont vous me parlez aura sa bénédiction et une bénédiction spéciale parmi les contradictions qui lui arrivent.

Notre-Seigneur veuille soutenir les Pères Jésuites dans les affaires qu'ils ont. Vous m'avez consolé en Notre-Seigneur, et je ne sais point d'autre consolation, de m'avoir appris ce qui se passe à Rome. Je ne sais ce que c'est que les six lettres dont vous me parlez. La vie de M. Arnauld n'empêche pas qu'il n'ait brouillé toute l'Eglise, comme le feu abbé de la Trappe a dit. Je salue votre bon ange, etc.

Je ne sais si je vous ai mandé que le R. P. de la Chaise a demandé à une personne de qualité qui me l'a écrit quatre livres *De la dévotion à l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu*; un pour le roi, un pour Mgr le dauphin, un pour madame de Maintenon et un pour lui. *Ea quæ non sunt elegit Deus.* (*I Cor.* I, 28.)

LETTRE CCLXVIII.

AU MÊME.

Humilité de Boudon. Il résigne son archidiaconé à M. Amey. Histoire des cinq propositions de Jansénius, *par M. Dumas.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est dans cette divine union que je vous écris, n'en voulant jamais sortir, y voulant tout faire et tout y souffrir : *Christus omnia in omnibus.* (*Col.* III, 11.)

Vous me tirez de la difficulté où j'étais à l'égard de Mme Cécile, dans la crainte que j'avais qu'elle ne fût nécessaire pour l'œuvre, et c'est ce qui me mettait en peine pour la déterminer. Elle est très-goûtée à Paris et par des personnes de mérite, et elle y sera employée, avec le secours divin, utilement pour la gloire de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère Vierge. Présentement, elle prend soin d'une nouvelle maison, et je ne vois pas qu'elle doive penser à Rouen.

Je prie notre bon Sauveur, par sa très-sainte Mère et les bons anges, qu'il veuille remédier au mal qui arrive des lettres qui courent. On dit qu'il y a une réponse bien forte des Pères Jésuites ; mais que ces Pères ont à Rome de puissants adversaires auprès du Pape. La divine Providence cependant saura bien tirer sa divine gloire de toutes choses.

Je ne vois en moi que des sujets de la dernière confusion : *Tota die verecundia mea contra me est, et confusio faciei meæ cooperuit me* (128). Quand je pense à toute ma vie, ce que je puis dire est : *Nobis rubor confusionis.* Non-seulement je suis un serviteur inutile, mais la plus ingrate des créatures qui fut jamais. Je vois cela dans un grand jour, et tout ce que je puis conclure de ma misérable vie, en présence de Dieu devant qui j'écris et des saints anges, est : *Unum scio : infernum me esse dignum* (129). Voilà ce qu'on doit penser de ma chétive et malheureuse personne. Voilà les justes sentiments où toutes les créatures doivent entrer à mon égard. Je voudrais de bon cœur qu'ils fussent publiés au son des trompettes par toute la terre. Aussi toutes les créatures ont droit de s'élever contre ma misérable personne : *Merito in me armaretur omnis creatura,* et dans cette vue, je reconnais la justice de celles qui se sont élevées effectivement ; je leur en sais bon gré, je leur en suis infiniment obligé ; je prie notre bon Sauveur, par le cœur de sa miséricordieuse Mère, qu'il les comble de toutes ses bénédictions. On gardait encore dans une bibliothèque un écrit fait contre moi et qui pouvait y rester pour toujours ; c'est une grande grâce que l'on me faisait : il faut que l'on crie contre la plus ingrate des créatures jusqu'à la fin du monde. Notre prélat a dit de l'ôter ; ma pensée était qu'on l'y laissât pour toujours, afin d'être toujours humilié et dans la succession de tous les temps ; je ne sais si on l'aura ôté. La charité qui, selon saint Jérôme, n'a point de bornes : *Mensuram non habet charitas,* vous donne d'autres sentiments, mais c'est qu'elle est *bénigne*, selon l'Apôtre, *qu'elle croit tout et souffre tout* (*I Cor.* XIII, 4), à l'égard du prochain.

Cependant je demeure toujours chargé du bénéfice, la prise de possession n'étant pas canonique, parce que la résignation n'est pas acceptée, quoiqu'elle soit datée du jour de la présentation, ce qui donne lieu à l'arrêt du parlement. Dieu seul et toujours Dieu seul. Par la miséricorde de notre bon Sauveur et de sa charitable Mère, je n'ai eu que la seule vue de sa gloire (et jamais je ne veux autre chose), dans la résignation que j'ai faite à M. Amey (130), d'après les témoignages que des personnes de mérite m'ont donnés de sa dévotion à la très-sacrée Vierge, de sa bonne doctrine qui est ce que l'on doit considérer beaucoup en ces temps-ci particulièrement, de sa probité, de sa capacité pour dignement s'acquitter des devoirs d'archidiacre. Au reste, vous m'apprenez ce que je ne savais pas du tout, que c'est le docteur qui a eu différend avec vous. Pour n'être pas de naissance, c'est une considération trop humaine à laquelle je ne m'arrête point du tout, et je le dois bien faire, puisque le Fils de Dieu ne l'a pas fait dans le choix de ses apôtres. Nous avons eu plusieurs Papes et plusieurs évêques qui n'étaient pas de naissance. J'offrirai le très-divin sacrifice pour la fille de feu M. de Berville.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen et des personnes qui y sont. J'espère que la divine Providence me fera retourner à Evreux dans l'octave de la glorieuse Assomption de Notre-Dame au ciel, en corps et en âme, pour y faire mes visites, sous la protection ordinaire de l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, de saint Joseph, des bons anges et saints patrons du diocèse d'Evreux, le mois de septembre, avec toutes mes infirmités corporelles.

Laissant à part la difficulté si un archidiacre sans prébende est obligé de résider, je dis d'une résidence actuelle, tout le long de l'année, s'étant acquitté de toutes ses visites (ce que le feu P. Bajet, très-docte, ne pensait pas, et il me citait sur ce sujet un archidiacre de Paris qui pour lors était official dans un autre diocèse, et un diocèse bien

(128) *Je porte durant tout le jour le poids de mon ignominie, et la confusion me couvre le visage.* (*Psal.* XLVIII, 16.)

(129) Tout ce que je sais, c'est que je suis digne de l'enfer.

(130) Guillaume Amey était prêtre du diocèse de Bayeux, docteur en théologie de la faculté de Caen. Boudon, voyant que ses infirmités augmentaient, et qu'il lui était impossible de remplir les fonctions de son archidiaconat, le lui résigna l'année d'avant sa mort. M. Amey prit possession le 22 août 1701.

réglé, sans que personne s'y opposât, quoique le diocèse de Paris soit un des plus considérables), il est certain que celui d'Evreux n'y est pas obligé, car il n'y a pas de quoi vivre et on ne pourrait pas l'obliger à résider sans lui donner de quoi subsister selon sa dignité. Avec toutes les bonnes qualités de M. Amey, il a fallu encore considérer qu'il avait du patrimoine pour subsister au moins quelque temps dans le diocèse.

L'on a fait un livre très-bon et très-utile à l'Eglise, intitulé : *Histoire des cinq propositions de Jansénius*, qui est imprimé à Liége avec toutes les approbations et permissions nécessaires. Il est fait par un docteur de Sorbonne nommé M. Dumas. C'est un livre à avoir. Je le lis présentement, on me l'a prêté et assurément c'est un livre très-utile à l'Eglise et qui rapporte fidèlement, sans passion, ce qui a été fait des deux côtés et les raisons que l'on a alléguées. Je suis dans un profond respect, etc.

A Paris ce 2 d'août 1701, *fête de Notre-Dame des Anges.*

LETTRE CCLXIX.

AU MÊME.

Patience et résignation de Boudon dans les souffrances qui précédèrent sa mort. Succès de M. Amey. Histoire des cinq propositions *de M. Dumas.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union saintedu sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je dois me perdre dans l'abîme des miséricordes de ce cœur infiniment aimable et infiniment adorable, pour les conduites de sa divine Providence sur mon indigne et chétive personne. Je considère que les saints passaient quelquefois les nuits entières en oraison et ordinairement la plus grande partie; qu'ils s'abstenaient dans leur nourriture des choses dont les autres usaient; et voici que mon aimable Sauveur vient à mon secours d'une manière infiniment miséricordieuse et pleine d'amour. Si je demandais avis s'il serait à propos que je passasse les nuits entières ou une grande partie sans dormir, et que je me privasse de bien des choses pour la nourriture, apparemment on ne me le conseillerait pas; mais Dieu tout bon et tout miséricordieux le veut faire par lui-même. Quelquefois mon mal m'a fait passer les nuits entières sans dormir du tout, et d'autresfois jusqu'à deux heures après minuit. Il faut que je me prive de bien des choses, et même des plus communes ; ainsi la divine Providence me fait faire nécessairement ce que je ne ferais pas si je n'y étais nécessité. Hier, je n'avais pu encore dîner jusqu'à dix heures du soir, mon mal m'arrêtant sur un lit sans pouvoir prendre de nourriture; tous les jours je suis dans cet exercice. Je ne doute point que ce ne soit la très-sainte Mère de Dieu, ma bonne mère et maîtresse, qui m'ait obtenu ces souffrances pour me préparer à la mort. *Quam bonum habemus Dominum!* s'écrie le bienheureux P. de Mataincourt, *quam bonam habemus Dominam* (131) ! Ah ! je le crie avec lui de tout mon cœur. Aidez-moi, Monsieur, à les remercier pour leurs grandes miséricordes. Ah ! qu'elles sont grandes, qu'elles sont grandes sur mon indigne personne ! mais priez-les que j'en fasse un usage très-chrétien et que je pratique ce que j'ai écrit pour les autres et particulièrement ce que j'ai écrit dans le livre *Du Chrétien inconnu.*

Ayez la charité, s'il vous plaît, de bien faire mes civilités à M. de la Pinsonnière et à son bon ange ; je ne saurais oublier ces célestes esprits. Je ne sais duquel des deux libraires il veut parler, car ils sont tous deux à Paris qui ont imprimé le livre. S'il est encore à Rouen, vous me ferez charité de lui demander si c'est Varin au lieu de l'Epine dont il veut parler ; je crois qu'il est bon que je le sache. A l'égard de l'impression des livres à Rouen, cela ne se peut pas, à raison du privilége, à moins que ce ne soient des livres anciens ; encore je ne sais pas si on n'a pas fait renouveler le privilége ; il faudra dans la suite voir cela.

Je ne sais ce que vous me dites en parlant des visites de mon successeur, mais voici ce que la très-sainte Vierge a fait ; j'ai de bonnes raisons pour le croire. Il est surprenant de voir combien MM. nos curés en sont contents ; ils viennent me remercier, et ceux qui me faisaient de la peine ne lui en font point du tout ; au contraire, ils l'ont dans la plus grande estime. Il a prêché dans ses visites avec tant de bénédiction que les peuples en ont été touchés jusqu'aux larmes. J'ai bien sujet de bénir la divine Providence ; aussi est-elle toujours ma très-bonne et très-fidèle Mère.

Je ne vois pas que mon mal rentre présentement, ainsi la présence de M. de la Roche me serait inutile. Si cependant je n'étais pas mort à Pâques, je pourrais, après Pâques, avec le secours divin, si je trouvais un cheval qui allât le pas doucement, faire un voyage à Rouen, et pour lors on verrait, car il faut un peu de temps pour prendre les mesures du bandage et pour l'essayer. Tout cela a été fait à Paris inutilement. Après tout, je vous rends mille grâces de l'offre charitable que vous me faites, et je prie notre bon Sauveur qu'il soit votre récompense.

J'aurais eu de quoi fournir à la dépense, si elle m'avait été utile; mais ce serait un voyage tout à fait inutile, comme d'envoyer un de mes bandages ; j'en ai de quoi, pour ainsi parler, fournir une boutique.

M. Dumas est un bon serviteur de Dieu et de la sainte Vierge, un zélé défenseur de l'Eglise. Je tiens à grâce l'honneur de sa connaissance et de son amitié. Il a la bonté de

(131) Ah ! que nous avons un bon maître ! que nous avons une bonne maîtresse !

me venir voir à Paris, et de me parler en confiance. Il m'a envoyé la copie de la lettre que le Pape lui a fait écrire.

Cependant messieurs du parti écrivent à Evreux à des personnes qualifiées, que ce sont les Pères Jésuites qui font ces écrits; qu'il ne fait que prêter son nom; que dans peu l'on verrait encore un écrit du P. Daniel, sous son nom, en réplique à leur réponse. Il est vrai que l'on imprime sa réplique, qui est, je crois, même achevée, et que c'est lui-même qui a avoué le tout (132). Aussi j'ai répondu à la personne à qui on écrivait ces choses, que c'était la dernière fausseté, et que je connaissais infiniment M. Dumas. On ne s'attendait pas à ce dernier. N'avaient-ils pas encore débité dans Paris qu'il était faux que le nonce lui eût parlé de la part du Pape? Ces gens-là ne font guère difficulté de mentir quand il s'agit de leurs intérêts. Cependant, dans le fond, Messieurs du parti ont bien de la peine de l'estime du Pape pour M. Dumas; mais il a encore plus d'estime qu'ils ne pensent pour lui et pour ses livres.

Je ne sais pas; mais il me semble que les Pères Jésuites feraient mieux d'avoir patience, car l'issue du contraire serait à craindre.

Je salue votre bon ange, etc.

A Evreux, ce 29 octobre, fête de saint Lucien, martyr.

—

LETTRE CCLXX.

AU MÊME.

Cette lettre et les quatre autres qui suivent, traitent des droits et prérogatives des archidiacres; de leurs devoirs; de la manière dont les visités doivent se comporter à leur égard; des cérémonies qui s'observent dans les visites de quelques archidiacres, et notamment dans celles de Boudon. C'est par cette raison que nous avons réuni ici ces cinq lettres, quoique écrites dans des temps différents, et antérieurement à celles qui précèdent.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Comme je sais que messieurs vos confrères vous demandent avis touchant nos visites, et qu'ils vous appellent dans les délibérations qu'ils font à ce sujet, j'ai pensé que Dieu serait glorifié que je vous mandasse mes sentiments, ou, pour mieux dire, les sentiments de l'Eglise, et par vous à ces Messieurs, en ce qui regarde le principal et le plus essentiel desdites visites.

Et pour ce sujet, premièrement, il me semble que MM. les curés, aussi bien que leur archidiacre, ne doivent regarder que le pur intérêt de Dieu seul et de sa sainte Mère, dans leurs visites; et je vous puis protester avec grande sincérité, que, de ma part, je n'y veux jamais voir autre chose, avec le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ; et que s'il y allait d'un seul degré de la gloire de Dieu que les archidiacres fussent anéantis, non-seulement j'y consentirais, mais je le désirerais de tout mon cœur.

Secondement, que pour discerner, sans se tromper ni les uns ni les autres, l'intérêt de Dieu, dans ce qu'il y a de plus essentiel en ces visites, il faut s'attacher aux sentiments des personnes illustres en doctrine et en sainteté, et à ceux des conciles particuliers et généraux, et des Souverains Pontifes.

Troisièmement, que ce serait une haute illusion et un abus manifeste de mépriser ou abandonner les sentiments des conciles et des Papes, pour s'arrêter aux pensées que l'on pourrait avoir, tant de la part des archidiacres que de celle des curés.

Agissant donc sur ces principes qui sont incontestables et désintéressés, nous pouvons dire que l'intérêt de Dieu, dans ce que la visite a de plus essentiel, se doit prendre: 1° du côté de la fin de ces visites; 2° de ce que les visiteurs y doivent faire; 3° de la manière dont les visités se doivent comporter.

I. Je trouve dans les anciens conciles généraux et les plus modernes, dans les conciles provinciaux, dans les sentiments des Papes, que les visites des archidiacres, aussi bien que celles des évêques, ont pour fin non-seulement la réformation du clergé ou son avancement dans le culte de Dieu, mais encore la réformation des peuples ou leur progrès dans le service de Dieu; et cela conformément au droit qui assigne aux archidiacres la sollicitude des paroisses: *Sollicitudo parochiarum.* C'est pourquoi Hincmar, archevêque de Reims, très-savant dans la police ecclésiastique, dans les règlements faits pour les archidiacres vers l'an 874, leur adressa ces paroles: *Ut non occasione victus parochias circumeatis, sed ut verbo et exemplo non solum presbyteros, sed et laicos instruatis.*

Pour m'arrêter dans notre France, et ne point sortir des règlements de l'Eglise gallicane, l'un des célèbres conciles de Tours, que je puis bien citer dans le lieu où nous vivons, puisque saint Charles Borromée s'en est voulu servir dans l'Italie pour donner de l'autorité à ses visites; ce concile, dis-je, enseigne, avec une clarté que les ténèbres d'aucunes réponses mal fondées ne peuvent obscurcir, que la fin des visites, et des visites des archidiacres, ne regarde pas seulement les ecclésiastiques, mais les peuples. En voici les propres termes: *Non solum ut ecclesiastici, sed etiam ut laici reformentur. Quapropter*, dit le concile ensuite, *districte præcipimus archidiaconis ut singulis annis suas Ecclesias visitent, non segniter aut perfunctorie.* Mais que peut-on dire de plus exprès sur ce sujet que ce qu'un concile tenu en Gascogne a dit en ces termes: *Ad excusationem vero nostram apud Deum et homines, omnibus archidiaconis nostris in virtute sanctæ obedientiæ districte præcipimus qua-*

(132) Cette réplique a pour titre: *Défense de l'Histoire des cinq propositions de Jansénius.* Liége, 1701, in-12.

tenus diligentiam adhibeant, ne propter eorum incuriam grex Domini exponatur alterius luporum dæmonum faucibus dilaniandus.

Mais afin qu'on ne s'imagine pas que dans nos derniers temps l'Église ait changé de conduite, il est aisé de remarquer le même esprit dans nos derniers conciles tenus en France. Le concile de Reims, tenu l'année 1564, parlant des visites des archidiacres, s'exprime ainsi : *Visitationum suarum hunc habeant scopum, ut in primis sanam doctrinam commendent, cleri ac totius populi mores explorent, et quidquid depravatum fuerit corrigant, clerum cum populo cohortationibus et admonitionibus ad religionem, pacem, atque innocentiam accendant.*

Mais peut-on parler sur cette matière plus fortement que le dernier concile de notre province, qui, ayant décrit tout ce que l'évêque doit faire en visite, dit, en parlant des archidiacres, ou autres inférieurs visiteurs que l'on commet, qu'ils garderont pareil règlement (133)? Le concile a-t-il dit la moindre parole qui pût donner lieu de soupçonner qu'il fallait, à l'égard des archidiacres, en excepter les peuples? Aussi Gaventus, dont l'on sait assez l'érudition dans les matières dont nous parlons, après avoir parlé de ce que doit faire l'évêque dans sa visite, ce qu'il explique dans une longue suite de pages, parlant des visiteurs inférieurs, dit qu'ils feront les mêmes choses, *exceptis pontificalibus*, ce qui s'entend assez ; car l'on n'ignore pas qu'ils ne donneront point, par exemple, le sacrement de confirmation : aussi le concile de notre province n'a pas cru devoir y apporter cette exception, qui est presque inutile.

Dans ces derniers temps, l'on a tellement considéré que les archidiacres faisaient les visites à la place des évêques, et, par conséquent, prenaient soin des mêmes choses qu'eux, qu'on leur a ôté le pouvoir de déléguer pour leurs visites sans le consentement de l'évêque; ce qui cependant est contre la loi des ordinaires, tels que sont les archidiacres dans leurs visites, qui ne les font pas par commission, comme chacun sait.

Innocent IV a déclaré ce que nous soutenons, que les archidiacres doivent veiller en leurs visites sur les mêmes choses que l'évêque. En effet, s'ils sont les yeux de l'évêque, *oculi episcopi*, ils doivent voir tout ce que l'évêque voit. Qui a jamais ouï dire que les yeux d'un homme ne voient pas tout ce qu'il voit? Les archidiacres sont-ils appelés les yeux de l'évêque à l'égard seulement du clergé ? Eh! pourquoi les Papes les appellent-ils non-seulement *oculi episcopi*, mais encore, ce qui est bien considérable, *aures, cor, anima?*

C'est pourquoi l'archidiacre, dans le droit, est appelé *vicarius episcopi ;* et cette qualité lui est gardée dans le droit qu'il a de faire les visites à la place de l'évêque : ainsi il y fait ce que l'évêque y doit faire, comme son vicaire.

II. Je dis donc, en second lieu, qu'il y a une obligation très-étroite de la part des archidiacres qui visitent, de veiller non-seulement sur le clergé, mais sur le peuple ; car ils sont obligés de tendre à la fin que les Papes et les conciles leur prescrivent dans leurs visites. De là vient que Denys le Chartreux dit très-bien qu'ils sont institués pour le bien commun. *Innotescit demum,* dit ce savant et saint docteur, *ex præinductis quam periculosum existat seipsum ad archidiaconatus susceptionem ingerere aut offerre, nisi Spiritus sancti instinctu occulto fiat propter bonum commune ;* et si cela se fait autrement, dit-il ensuite, *hoc est ineffabiliter damnabile, ut scribit sanctus Bernardus.*

Fulbert, célèbre évêque de Chartres, reconnaît tellement que l'archidiacre doit veiller sur les peuples dans sa visite, que, se plaignant de Lysiardus, archidiacre, il le traite comme *un apostat* (ce sont ses termes), de ce que, *cum deberet esse oculus episcopi sui, catechizator insipientium, factus est episcopo suo quasi clavus in oculo, dux erroris insipientibus.* Or, quand il dit qu'il doit catéchiser les gens de peu d'esprit, il entend sans doute les peuples.

Pierre de Blois, assez connu pour sa profonde érudition, était bien persuadé de ce devoir, lorsque étant archidiacre de Londres et se plaignant qu'il n'y avait quasi pas de revenu, il disait : *Vere super ventum ascendi ; ille enim honor est in solis et puris intellectibus :* cependant, ajoute-t-il, *ego tamen supra vires meas correctioni et eruditioni tam cleri quam populi anxia et indefessa sollicitudine me impendo.* S'ils ne le font pas, dit Denys le Chartreux, ils s'en vont dans une damnation assurée et terrible. C'est pourquoi il dit, parlant de l'archidiacre, et de l'archidiacre qu'il suppose avoir un bon revenu (*qui pro peragendo officio copiose procuratur*). Si ces archidiacres, dit-il, *a morte peccati, ab infernalium ore luporum animas curare, eruere, præservare non student, nec totis viribus enituntur, quale judicium, quanta damnatio imminet talibus!*

Ce n'est donc pas sans raison qu'un auteur moderne a avancé ces paroles : *Tales itaque esse debent archidiaconi qui ad corrigendum subditorum excessum, maxime clericorum, et reformandum mores, prudenter ac diligenter intendant, nec sanguis eorum de manibus eorum requiratur.* Il cite ces paroles du concile général de Latran.

N'est-ce pas pour cela qu'on les appelle, *vocati in partem sollicitudinis*, en parlant des évêques ? et les archevêques et évêques, dans l'assemblée de Melun, n'ont-ils pas dit, en parlant de la partie du diocèse dont chaque archidiacre prend soin, ne l'ont-ils pas, dis-je, appelé une chose commise à la foi et aux soins dudit archidiacre ? *Archidiaconi partem diœcesis curæ ac fidei suæ creditam.*

(133) *Hanc præpositam visitandi regulam observabunt.* Concile provincial de Rouen, an. 1581.

Or, puisque l'archidiacre doit prendre l'intérêt de Dieu dans le clergé et dans le peuple en ses visites, il doit corriger les défauts qu'on y trouve, comme juge même; car c'est ainsi que les Papes et les conciles généraux en ont parlé, et cette pratique est si ancienne, qu'elle est rapportée dans le concile de Chalcédoine. L'on trouve un acte par lequel il a été jugé que les paroissiens d'une paroisse du diocèse de Paris pouvaient être punis par leur archidiacre; et l'année 1495, le parlement de Paris donna un arrêt en faveur d'un archidiacre qui l'avait fait.

Mais laissant la pratique ancienne, parce qu'il y a été dérogé en partie par le dernier concile général, qui a ôté le jugement des grandes causes aux archidiacres, comme les causes qui regardent les mariages et les crimes les plus atroces, il est aisé de voir par la diminution que le concile a faite des jugements des archidiacres, que le jugement des causes leur est demeuré, à l'exception de celles qui leur sont ôtées. S'ils n'étaient que juges référendaires, on n'aurait pas excepté de certaines causes dont ils ne jugeraient pas; car ces causes dont on leur ôte le jugement, on ne leur en ôte pas le rapport : au contraire, il leur est ordonné.

Et afin de parler nettement sur ce sujet, l'éclaircissement en est facile par les ordonnances de l'assemblée de Melun. Or, voici comme l'assemblée parle au nom de l'Eglise gallicane : *Archidiaconi graviora quæ eorum auctoritate emendari non poterunt, ad ordinarium referant;* cela n'a pas besoin d'explication. L'autorité royale a bien voulu soutenir cette pratique de l'Eglise, nos rois séant dans leur conseil privé ayant jugé que les archidiacres pouvaient punir non-seulement les clercs qui sont en faute, mais les peuples, et ayant cassé ce que quelques parlements avaient jugé au contraire en de certains cas particuliers.

Un auteur, qui a tâché de diminuer l'autorité des archidiacres (ce qui a obligé les auteurs modernes qui ont écrit sur le même sujet de dire de lui, *depresse omnino de archidiaconorum auctoritate loquitur*), ne laisse pas de reconnaître qu'ils ont quelque sorte de juridiction légère; encore ajoute-t-il que c'est quand ils n'en ont pas de plus grande par titre, privilége ou prescription. Ainsi, selon même cet adversaire des archidiacres, ils ne sont pas juges référendaires par la disposition ordinaire de l'état présent des choses; je dis *par la disposition ordinaire*, car c'est de la sorte qu'il s'exprime, et il y est obligé; ce qui le contraint d'avouer qu'ils peuvent avoir une grande juridiction par titre, privilége ou prescription : et de fait, il y a plusieurs archidiacres qui ont leur justice contentieuse, leur officialité, leurs officiers; et si Mgr l'évêque de Noyon n'en avait pas été persuadé, s'il avait cru que son archidiacre n'eût été que juge référendaire, il ne lui aurait pas assigné cent écus de rente, pour lui céder le droit d'officialité qu'il avait, comme il a fait.

Mais pour nous arrêter au diocèse d'Evreux, leurs archidiacres y ont leurs droits particuliers qui sont conservés dans les archives du chapitre, sous le titre de *Jura archidiaconorum*, reconnus par la déclaration de l'évêque, par le consentement du chapitre et des curés du diocèse. Après une contestation qui s'était émue par les curés contre les archidiacres, dans l'attestation du chapitre il est porté formellement que les droits que nous avons ne nous ont pas été accordés par l'évêque de ce temps-là, puisque les archidiacres firent casser sa première déclaration, comme il se voit par ces paroles au sujet de ladite première déclaration, *archidiaconi multis modis eam expugnaverunt et tandem cassari fecerunt :* il ne fait donc que les déclarer; et cependant il y a plus de quatre siècles.

Nous voyons dans les mêmes archives, dans la suite des temps, la continuation desdits pouvoirs. Or, l'un des pouvoirs qui y est marqué, est : *Poterunt suspendere, excommunicare, aggravare, punire delicta, modo non sint de majoribus;* cela est tout conforme à la disposition des derniers règlements. Or, il est certain que l'on ne suspend pas, que l'on n'excommunie pas, qu'il n'y ait au moins un crime ou délit qui aille au péché mortel, soit par la qualité de l'action, soit par la désobéissance du sujet, quand une chose lui est commandée sous peine de suspension ou d'excommunication, et que la chose est juste, comme à un ecclésiastique de se rendre présent à la visite, ou à un laïque trésorier de rendre ses comptes; et c'est ce qui a été jugé par arrêt du conseil privé, le roi étant en personne, contre un arrêt d'un parlement qui avait jugé abusive la sentence d'excommunication fulminée par un archidiacre contre un marguillier, s'il ne rendait son compte dans le temps qu'il lui prescrivit; et ledit marguillier fut condamné aux dépens par cet arrêt du conseil privé.

Si donc les archidiacres d'Evreux peuvent excommunier et aggraver, il faut qu'ils soient juges des délits qu'ils punissent, et non-seulement les référendaires, comme ils le sont à l'égard des plus grands crimes et des causes matrimoniales; et ce qui est bien remarquable, c'est que ces pouvoirs nous sont attachés, *durante cursu visitationis*, non pas d'une paroisse, mais durant toute la visite générale que nous faisons, en sorte que pendant qu'elle dure, nous pouvons relever et juger.

Feu Mgr Boutault (134) ayant gagné la cause contre les chanoines de Vernon, qui prétendaient avoir quelque droit de punition dans leur chapitre sur leurs sujets, et m'en ayant parlé, on lui apporta les droits

(134) Evêque d'Evreux, mort en 1661.

que nous avons et qui sont dans les archives du chapitre ; et quoiqu'il fût assez ému en cette occasion, et qu'il fût évêque, cependant il demeura d'accord de notre pouvoir, et avoua que nous pouvions juger et punir. Je suis saisi d'une permission ample que Mgr de Péricard (135) a donnée, où il reconnaissait que les archidiacres d'Evreux ont droit de suspendre et d'excommunier.

III. En troisième lieu, il faut donc avouer que les personnes visitées devant tendre à la fin de la visite avec les visiteurs, selon l'esprit de l'Eglise, qui est l'esprit de Dieu, ils doivent assister aux visites autant qu'il leur est possible. Car comment l'archidiacre leur enseignera-t-il la doctrine de la foi, comme le veulent les conciles anciens et modernes ? comment les exhortera-t-il à la pénitence, s'ils ne s'y trouvent pas? comment vaquera-t-il à la correction de leurs mœurs? comment les enflammera-t-il de l'amour de la paix et de l'innocence ? comment réconciliera-t-il ceux qui sont divisés? Toutes ces choses leur sont ordonnées par les conciles : mais comment pourra-t-il savoir si les paroisses sont bien gouvernées, les sacrements bien administrés, si les peuples sont bien instruits? Les pasteurs défectueux marqueront-ils eux-mêmes tous ces défauts? Mais quel exemple les premiers des paroisses donnent-ils au reste des peuples, s'ils n'y assistent pas, en ayant plus de loisir, et leur présence n'y étant plus nécessaire, puisque souvent ils peuvent beaucoup coopérer en bon ordre? Je demande ensuite avec quelle conscience, vous autres messieurs, vous avez pu solliciter les premiers de vos paroisses de ne se pas trouver à vos visites : je vous demande avec quelle conscience vous pouvez résister aux ordres des Papes et des conciles, et, par conséquent, au Saint-Esprit, et quel compte vous en rendrez au tribunal de Dieu.

Je vous demande encore avec quelle conscience, vous autres messieurs, vous traitez vos archidiacres, et certainement vos évêques dont ils sont les *yeux*, les *oreilles*, le *cœur* et l'*âme*, dans le sentiment des Souverains Pontifes, d'une manière dont une personne un peu civile ne voudrait pas traiter une personne égale, ni même une personne inférieure; et cela par vous-mêmes ou par quelques gentilshommes ou dames que l'on a sollicités d'insulter et en leur maison, et dans l'église même, à des personnes qui vous sont supérieures. Pensez-vous que le mépris établisse et puisse établir un légitime usage? Nous avons souvent, par la miséricorde de Dieu, dissimulé ces mépris et des ecclésiastiques et des laïques; quelquefois nous en avons dit quelque chose et l'avons même fait signifier : mais il suffit que toute l'Eglise réclame, en attendant le temps que la divine Providence a destiné, où des personnes supérieures, et à vous, et à nous, parleront, et parleront avec les Papes et les conciles, et par conséquent, avec l'esprit de Dieu. Il y a des choses où j'insiste peu quand elles vont au mépris; et Monseigneur en ayant ouï parler de quelques-unes, et m'ayant dit plusieurs fois, *cela va au mépris, cela va au mépris*, je n'ai pas voulu l'en faire souvenir pour en parler, comme je le voyais en disposition de le faire.

Après cela, Monsieur, je vous prie et MM. vos confrères, de m'instruire, de me donner des lumières sur la fin des visites : donnez-moi des conciles, des Papes, qui nous assignent d'autres fins que celles que j'ai marquées, qui nous donnent d'autres règles pour nous acquitter de notre devoir; car je vous proteste que je ne veux chercher que le seul intérêt de Dieu seul : dès lors que l'on me le fera voir, avec le secours divin, je veux m'y rendre de tout mon cœur, quelque mal et quelque anéantissement qui me puissent arriver, et je vous aurai la plus grande obligation de me le découvrir, soit vous ou les autres messieurs vos confrères, cette lettre étant aussi pour eux.

Je trouve dans les conciles que les archidiacres ont été blâmés d'une domination tyrannique ; je trouve qu'on les a blâmés d'avarice, de dissimulation à l'égard des vices de leurs sujets, de négligence ; on les a blâmés de se servir de leurs pouvoirs injustement ou mal à propos. Je blâme et je condamne de tout mon cœur ces choses; car que pouvons-nous et devons-nous faire autre chose que suivre l'esprit de l'Eglise, qui est animée de l'esprit de Dieu en toutes choses?

Je me recommande à vos saints sacrifices pour ce sujet, demeurant parfaitement avec une estime particulière de vous et de tous messieurs vos confrères et avec une sincère amitié en Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère, Monsieur, votre très-humble, etc.

A Paris, ce samedi, jour dédié à la très-sainte Vierge, 16 *de janvier* 1677.

—

LETTRE CCLXXI.

AU MÊME.

Sur le même sujet.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Ses seuls divins intérêts, et rien davantage. Puisque plusieurs personnes considérables, par leur piété et leurs lumières, trouvent de la difficulté dans la règle qui parle de la fin de la congrégation des filles de Notre-Dame de Pureté, et que l'on pense que Dieu tout bon serait plus glorifié qu'on l'exprimât de la manière que vous le marquez, j'entre avec bien du respect dans ce sentiment : et je crois qu'il sera mieux pour les intérêts de notre bon Maître et de notre bonne maîtresse d'agir de cette sorte, comme aussi de les recevoir vers la douzième ou quatorzième année de leur vie; il me semble qu'il y aura plus de gloire de Dieu. Je

(135) Evêque d'Evreux.

crois aussi qu'il sera bon de donner une couronne de fleurs à la mort à celles qui auront persévéré dans le célibat. Il me semble qu'il y aurait encore de la difficulté de les laisser en probation jusqu'à quarante ans, et qu'il est plus conforme à l'usage présent de l'Eglise et à l'esprit des conciles de les recevoir comme vous faites.

Il me paraît que votre poitrine n'est pas bonne, et que vous avez besoin non-seulement d'un bon régime à l'égard du boire et du manger, pour réparer ses forces et les conserver, mais de plus qu'il est nécessaire que vous vous modériez à l'égard du parler, et qu'autrement vous pourrez la ruiner, quoique vous n'en sentiez pas le mal sitôt. Je croirais donc qu'il est bon, premièrement, d'attendre encore quelque temps à faire les conférences : vos prônes et quelques sermons extraordinaires vous doivent suffire. Qu'en second lieu, vous avez toujours besoin de vous ménager, et qu'ainsi, outre vos prônes, il suffirait dans la suite, que vous fissiez une conférence, une fois le mois, dans votre église, où vous traiteriez des matières plus communes. Vous en pourriez faire aussi de temps en temps aux maisons religieuses, mais sur des sujets qui fussent propres à leur état : elles ont des sermons qui ne leur conviennent guère, et on leur parle peu de l'esprit de pauvreté qui s'en va bien, et où je remarque de tous côtés une étrange diminution depuis trente années; de l'esprit de silence, de retraite, d'éloignement d'esprit du monde, de parfait dégagement, d'oraison, d'union avec Notre-Seigneur, et de la dévotion à son immaculée Mère, aux bons anges et aux saints, et autres pareils sujets.

A l'égard du procès de M. Blouët, archidiacre, avec l'un de MM. ses curés, il avait été commencé dès le temps de son prédécesseur, et je ne sache point que l'on ait encore disputé la chose dont il est question, ni en Normandie, ni autre part, je veux dire dans tout le pays de France. Il ne s'agissait pas de demander de l'argent après que l'on a été nourri : M. Blouët ne le demande en aucun lieu où il mange, il n'en a point demandé de cette manière ; et parlant généralement, ce n'est point l'usage présentement, ni en Normandie, ni dans la plupart des diocèses des autres provinces, de prendre de l'argent où l'on mange. Ce qui était en question, était le refus que ce curé faisait de payer aucun droit hors le repas même, parce qu'il prétendait que le droit de procuration, qui est le droit de la visite, qui consiste ou en vivres et pour le reste de la dépense, ou en argent pour la nourriture et les autres dépenses qui arrivent dans le temps de la visite, étant suffisamment payé, parce que les archidiacres sont nourris tout le long du jour, on ne leur devait plus rien. Il avait raison, si les archidiacres n'avaient point d'autre droit que celui de la visite. M. Blouët donc, de son côté, prétendait que ces droits que l'on paye hors des repas, servent pour entretenir l'archidiacre selon sa dignité en d'autres temps, et qu'ils font partie des revenus de son bénéfice; et il alléguait là-dessus la coutume générale de toute la Normandie qui ne souffrait pas même de contestation; et c'est aussi la coutume dans les autres provinces. M. le curé répondait, comme ont dit ces messieurs que vous me marquez, que cet usage était une usurpation injuste. Cependant le parlement ne l'a pas jugée telle, puisqu'il a jugé en faveur de M. Blouët, à l'exception de quelques années dues qui ne regardent pas le fond de l'affaire, et qu'il a ordonné que l'archidiacre sera payé quand il ne mangera pas : aussi M. le curé est condamné aux frais de l'arrêt. Pour ce qu'il a prononcé que l'on ne payera rien quand on mange, cela ne regarde point M. Blouët, et peu d'archidiacres. On a voulu marquer cela, de peur que l'on n'étendît l'arrêt jusque-là. M. Blouët a gagné sans doute son procès, et il est content : il ne prétendait pas autre chose.

Cet arrêt nous regarde, nous que l'on paye, quand même l'on mange : nous en avons titre et possession immémoriale. Je ne sais aucun auteur savant dans les matières ecclésiastiques, qui ne demeure d'accord que, quand cela se rencontre, il est de la dernière justice de maintenir la chose. Ce n'est point le droit de visite que l'on nous paye : c'est une pension qui nous a été donnée pour vivre le long de l'année, que nous recevons faisant la visite, que messieurs les curés autrement étaient obligés d'apporter; on l'a fait pour leur commodité, et on peut bien croire que s'il n'y avait pas eu de véritable droit, jamais une usurpation pareille n'eût pu être établie dans tout un archidiaconé. Il se trouve toujours de messieurs les curés qui ne sont pas si aisés, et avec raison; plusieurs ne le sont guère même en des choses très-justes. Nous avons donc, M. du Vaucel et moi, des sujets particuliers que les autres archidiacres n'ont pas. Ceux d'Orléans, au moins quelques-uns, ont un droit pareil ; ceux d'Angers l'ont aussi.

Ce qu'on a allégué des archidiacres de Paris, ne faisait rien au sujet, ce n'est qu'un usage; mais l'arrêt donné par le parlement de Paris, qui a été imprimé, y fait entièrement; il regarde le fond de la question, pour ce qui nous touche. Un curé du diocèse d'Angers ayant été bien des années sans recevoir aucune visite de son archidiacre, refuse de lui payer toutes ces années. L'archidiacre prétend que ces droits ne regardaient point la visite, il y eut procès. Le parlement de Paris prononce par son arrêt, que ce droit-là ne regardait pas les visites, et qu'on le devait payer à l'archidiacre indépendamment. Il faut avouer qu'à l'égard des matières ecclésiastiques, l'on est plus instruit au parlement de Paris; et je sais que plusieurs des magistrats et des plus fameux avocats du parlement de Rouen, en certains sujets, ne les entendaient nullement. Les plus fameux jurisconsultes ont déclaré nettement que l'on pouvait prendre, outre le droit de procuration, des droits qui sont dus

d'autre part dans la visite. Les souverains pontifes l'ont jugé de la sorte, et ils en ont même écrit à des évêques qui avaient ôté ce droit à leurs archidiacres, les obligeant de les rétablir. Après tout, messieurs les curés eux-mêmes, ne reçoivent-ils pas plusieurs droits dans les paroisses où il y a des dîmes et de grosses dîmes? Cela empêche-t-il leurs obligations et l'honoraire qu'ils reçoivent pour les baptêmes, les enterrements, les mariages?

Je ne laisse pas de voir que cet arrêt (136) pourra nous faire peine. Si en vertu de cet arrêt on voulait nous disputer notre droit, il faudrait avoir recours au conseil privé du roi, car il n'y a pas de quoi vivre, si l'on ôte ce droit : or il n'y a point de bénéfice ayant des charges, qui ne doive avoir un revenu au moins pour vivre très-petitement. Il y a plus de dix ou douze ans que je n'ai pas reçu un denier des déports, ne suffisant qu'à payer les décimes. Si le roi donc veut être payé, il faut qu'il assigne quelque revenu, et il y en a d'autres à assigner que celui que l'on prend en faisant les visites; et sur ce droit il faut payer le louage d'hommes et de chevaux, et pour moi d'un cheval et d'un homme.

Voilà quelque chose pour le droit en général : mais, à notre égard, ce nous serait une grande douleur, si nous étions obligés de sortir de notre pauvreté que nous estimons plus que toutes les richesses de la terre. Jamais l'on ne donnera trop d'arrêts pour nous y maintenir et pour l'augmenter. Un bénéfice où il y aurait du revenu, nous serait insupportable. C'est une des grandes et inestimables faveurs de la divine Providence, de m'en avoir procuré un qui ne me tire pas de l'abandon sans réserve à ses divins soins; c'est une bonne mère que je ne désire changer pour quoi que ce soit. Que les autres soient sages, et sages même en Jésus-Christ, usant de la précaution ordinaire pour subsister; qu'ils aient des revenus pour cela, et qu'ils s'en servent : pour nous, nous sommes fous en Jésus-Christ, ne prenant point ces mesures. Que les autres soient forts; nous sommes faibles, ne nous munissant pas de la prudence humaine. Qu'ils soient nobles, et nous des personnes obscures. Cependant nous nous écrions avec le grand Apôtre : *Nous sommes pressés, mais nous ne sommes pas opprimés; nous sommes dans la perplexité, mais non pas sans espérance : nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abattus, mais non pas réduits à la mort.* (*II Cor.* IV, 8.) Je dirai au Seigneur : *Vous êtes mon protecteur et mon refuge; il est mon Dieu; je mettrai en lui ma confiance; j'espérerai sous ses ailes.* (*Psal.* XC, 2.) Sa très-puissante Mère me couvre des siennes dès le commencement de ma vie.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis, Monsieur, votre etc.

A Evreux, ce 23 d'avril, fête de saint Robert, fondateur de l'ordre de Cîteaux, et le grand dévot de l'immaculée Mère de Dieu.

—

LETTRE CCLXXII (137).

AU MÊME.

Sur le même sujet.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Pour parler des visites de l'archidiacre, j'en ai connu un en Bourgogne, qui les faisait avec tant de piété et de bénédiction, que les jours ouvriers étaient comme des fêtes, lorsqu'il visitait. On y chantait la messe solennellement, on y prêchait, on y disait vêpres, et on y confessait depuis le matin jusqu'au soir; et c'est ce qui arrivait tous les ans. C'était une mission perpétuelle que tout le cours de ses visites. Il a un successeur qui continue les visites de la même manière. Voilà l'effet de l'esprit des visites bien établi. Dans le traité *De la sainteté de l'état ecclésiastique*, au chapitre des visiteurs, j'ai dit quelque chose des abus qui s'y commettent.

Messieurs nos curés, à Evreux, me reçoivent processionnellement, et presque tous avec la croix. Nous chantons le *Veni Creator* ensuite, et dans les campagnes le *Laudate pueri* en allant aux fonts : puis nous faisons les prières pour les morts, ce qui ne se devrait jamais omettre. Comme je suis le premier qui ai introduit l'usage de l'étole, car on ne la portait point de temps immémorial, dans l'archidiaconé d'Evreux, ni à la ville ni à la campagne, ces messieurs, de leur côté, m'ont accordé ce qui ne s'était pratiqué qu'en quelques lieux et à l'égard de quelques archidiacres, et je crois que notre bon Sauveur est plus glorifié de cette manière. Messieurs du Vaucel et de Gauville ne permettent à personne de porter l'étole; aussi on les reçoit sans aucune cérémonie, et d'une manière, ce me semble, qui ne marque pas assez l'esprit de l'Eglise dans les visites. Il y en a encore quelques-uns dans l'archidiaconé d'Evreux, qui aiment mieux ne point porter l'étole et ne point observer de cérémonie, disant qu'ils veulent faire comme par le passé. C'est ce qui est en leur liberté; je ne saurais agir plus doucement que de leur laisser le choix : mais il y a des doyennés où il n'y a plus qu'un seul curé de cette humeur; ainsi il n'y a presque plus personne qui n'observe les cérémonies. Il me semble que c'est la très-sainte Vierge à qui j'ai dédié de prime-abord l'archidiaconé (ce dont j'ai été heureusement bien raillé, et que j'estime à grand honneur), qui y a obtenu cette bénédiction, ainsi que les bons anges et les saints.

(136) L'arrêt du parlement de Rouen dans l'affaire de M. Blouet.

(137) Les deux premières pages de cette lettre ont été égarées. On ne trouve dans l'original que la suite que nous éditons ici.

Car cela est arrivé dans le temps que mon évêque m'était entièrement opposé, et que j'étais contredit de toutes parts, ainsi sans appui humain et dans l'abjection, et sans pouvoir. *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli. A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Psal.* CXVII, 22, 23.)

Je crois, Monsieur, que si vous ne pouvez pas garder votre logement, vous en pouvez prendre un autre pour les raisons que vous dites; mais je ne saurais entrer dans le sentiment que ce soit pour avoir un logis plus honorable. Les Papes sont princes temporels présentement, ce qui les oblige à garder certaines mesures extérieures. Mais, Monsieur, notre grand exemple est celui d'un Dieu qui n'a eu qu'un antre pour se loger dans son entrée au monde, lui qui est le grand pontife et l'évêque de nos âmes, et qui dans la suite déclare qu'il n'a pas ce que les animaux de la terre et les oiseaux du ciel ont, un lieu pour reposer sa tête. Ah! combien de fois, dit-il à sainte Thérèse, ai-je été obligé de dormir au serein et sur la terre. Certes saint Charles a eu une chambre même sans lit. Ses ornements étaient beaux pour le service de Dieu, dans l'église, mais non pas dans sa maison. Saint François de Sales n'avait point de carrosse, et M. Bourdoise, cet homme de Dieu, m'a dit que l'accompagnant pour aller prêcher à Saint-Nicolas des Champs, à Paris, jamais il ne voulut se servir d'un carrosse qu'on lui voulait prêter. La prudence humaine n'aurait guère approuvé qu'un évêque allât à pied, dans les boues de Paris et sans suite, ayant pour compagnon un pauvre prêtre. Il est mort à la maison d'un jardinier, où il voulut loger, pendant qu'il y avait tant d'autres maisons honnêtes dans la grande ville où il était. Il faut que le raisonnement de l'homme cède à l'exemple d'un Dieu. Hélas! le bon saint Martin allait en si pauvre équipage, qu'il fut battu et maltraité par des gens qui le prenaient pour un homme de rien. Je salue votre bon ange, etc.

P. S. J'ai oublié de vous dire que plusieurs de Messieurs nos curés me donnent à manger à ma visite, mais ils n'y sont pas obligés; c'est la fabrique, comme je vous l'ai dit, qui paye.

Je sais qu'on a reçu M. de sainte Hélène avec la croix, et en chantant dans vos paroisses : mais je ne sais pas quand : je crois même présentement, que ce fut vers la fin qu'il obtint cela de Messieurs les curés, par les raisons qu'il leur en dit.

Comme vous avez déjà pris la peine, Monsieur, de me mander que les grands-vicaires à Rouen, dans le Synode, n'y tiennent pas rang au-dessus des archidiacres, et que Mgr l'évêque de Bagneux m'a dit que ses grands-vicaires n'avaient que faire où il était, voilà déjà deux diocèses de la province. Je vous supplie, si vous pouvez savoir ce qui se passe sur le même sujet dans le diocèse de Lisieux, par le moyen de quelques-uns de vos amis, de me le mander. J'espère que notre bon Sauveur et sa sainte Mère en seront glorifiés. Si vous pouviez encore trouver quelque moyen pour Séez, vous travailleriez pour la même gloire. C'est pour terminer le différend d'entre les grands-vicaires et les archidiacres d'Evreux, que notre prélat a dit vouloir décider selon l'usage de la province. Mais, s'il vous plaît, il faut toujours demander quand l'évêque est présent au Synode, car il n'y a nulle difficulté que les grands-vicaires président en son absence.

—

LETTRE CCLXXIII.

AU MÊME.

Sur le même sujet.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je m'abandonne sans réserve à son Saint-Esprit pour faire ce qu'il lui plaira, et en la manière et dans le temps qu'il voudra. Comme il a voulu par sa miséricorde infinie que je fusse l'enfant de sa divine Providence, il est infiniment juste que je la laisse agir. C'est la grâce qu'il lui a plu me faire par une bonté incompréhensible dans les petits ouvrages que la même divine Providence m'a fait donner au public, car cela ne s'est point fait par un choix de ma volonté; et lorsqu'on m'a demandé d'écrire sur de certains sujets, je ne l'ai pu faire. Je le fais par un mouvement intérieur qui m'est donné tout à coup. Or, je me sens pressé d'écrire sur plusieurs sujets, quand la divine Providence m'en donnera le loisir; ainsi, je n'ai qu'une idée éloignée pour écrire sur la dignité des archidiacres; et comme me voilà dans un âge avancé, où je dois tous les jours attendre la mort, peut-être que cela n'arrivera pas. Il est bon que vous n'ayez pas pris les mémoires de ce monsieur dont vous me parlez; ne lui en parlez plus, s'il vous plaît.

A l'égard des livres de M. Behotte, j'en ai encore un en latin, mais vous aviez pris la peine de m'en envoyer un en français qui regarde le droit des archidiacres, le droit cathédralique, je l'ai prêté à Mgr notre prélat; et il ne sait plus ce qu'il en a fait, si dans l'occasion vous pouviez en trouver un à Rouen, je crois que Notre-Seigneur serait glorifié, si vous aviez la bonté de me le donner, sans parler de moi. Vous pourriez dans la suite du temps demander à ce monsieur où il a pris le sien, s'il est en français ou même en latin. Celui qui me reste a pour titre : *De antiquo jure procurationum, ex sacris canonibus Ecclesiæ collectio per Adrianum Behotium.* Je ne trouve aucune difficulté à répondre à tout ce que vous me marquez dans votre lettre au sujet des archidiacres, et il est même très-aisé de le faire. Mais je crois que la divine Providence ne demande pas de moi présentement que je m'occupe à ces choses. Seulement, en un mot, quand les archidiacres n'auraient pas eu les

pouvoirs et les obligations qu'ils ont dans leurs visites présentement (et il est vrai que dans les commencements leurs soins regardaient le temporel), les conciles ont eu le droit de les leur accorder et de les leur ordonner. Et afin qu'on n'aille pas dire que ces ordonnances des conciles ne sont plus en usage, dans ces derniers temps-ci, les conciles tenus en France et hors de la France leur ont renouvelé ces ordonnances, dont il y en a qui leur commandent, en vertu de la sainte obéissance, *d'empêcher que le troupeau de Notre-Seigneur ne soit plus exposé à être dévoré à raison de leur négligence.* Mais enfin je vous répète ce que je vous ai dit; le dernier concile de la province, après avoir marqué tout ce que les évêques doivent faire dans leurs visites, dont il fait un assez long détail, déclare que les archidiacres et autres inférieurs visiteurs *garderont le même réglement.* Ce concile est approuvé par le Pape et reçu au parlement de Rouen. Peut-on dire que c'est une usurpation que de suivre les règles des conciles? et quand dans le commencement les archidiacres auraient fait quelque usurpation, sans doute qu'elle cesserait de l'être d'après les conciles qui ont droit de faire des lois.

Mais je vous prie encore, car je l'ai déjà fait, prenez la peine de lire ce que j'en ai écrit dans le livre *De la sainteté de l'état ecclésiastique*, au chapitre *Des visiteurs*, depuis la page 272. Les auteurs sont à considérer; mais ceux qui ont traité *ex professo*, comme l'on dit, des visites, disent tout le contraire de ceux que vous citez; et de plus, c'est aux conciles à décider des choses. Les sentiments de quelques auteurs, dont plusieurs n'ont jamais examiné les choses à fond, ne sont que des sentiments particuliers. J'ai lu M. l'abbé Fleuri, depuis que vous m'en avez parlé; je ne trouve point de difficulté en ce qu'il dit.

Depuis que M. de sainte Hélène est mort, il y a eu des archidiacres qui ont fait de pareils mandements dans le diocèse de Rouen; mais je ne sais pas si on l'a fait dans le grand archidiaconé. Au reste, je ne sais point quel changement est arrivé dans le diocèse de Rouen; mais je suis certain que cela n'est pas venu de la part des archevêques, à moins que ce ne soit depuis que Mgr l'archevêque de Paris en est sorti, et ce serait un changement bien nouveau (138). C'est lui qui m'a soutenu dans sa chambre épiscopale à Rouen, que les archidiacres avaient droit de mettre des vicaires par provision en cas de nécessité; et lui ayant objecté quelques sentiments contraires, il demeura ferme, et me soutint toujours qu'ils le pouvaient. Je vous parle de ce qu'il m'a dit à moi-même; et il n'est nullement dans le sentiment que les archidiacres ne se doivent pas mêler du spirituel. Mais à l'égard de mettre des visiteurs par provision en cas de nécessité, c'est une affaire particulière que je laisse pour telle qu'elle est.

Pour ce qui regarde les livres que la divine Providence nous fait donner au public, il est vrai, Monsieur, que j'écris d'une manière bien simple et très-éloignée de ce qu'on appelle le beau style du temps. Je conviens qu'on n'y trouve pas ce qui plaît à l'homme; mais en vérité, je ne désire pas plaire aux hommes; mais en vérité je ne désire pas plaire aux hommes. Je m'écrie de tout mon cœur avec l'Apôtre: *An quæro hominibus placere?* (*Galat.* I, 10.) Feu M. Robert approuvant un de mes livres (il est mort pénitencier de Paris), je le priai d'y laisser des mots qu'il ne trouvait pas bons dans notre langue; ce qu'il fit. Je demeure d'accord qu'il ne m'appartient qu'une vraie confusion, *nobis autem rubor confusionis.* Mais je me sens pressé pour la gloire de la folie de la croix, comme parle l'Apôtre, *in insipientia dico.* (*II Cor.* XI, 21.) C'est aussi en cette manière que je parle, sans me regarder, par l'infinie miséricorde de notre bon Sauveur. Je dis donc que ces livres si peu polis, imprimés en mauvais caractères et sur de mauvais papier, tout pleins de fautes d'impression, sont cependant reçus de telle manière qu'ils sont traduits en italien en plusieurs villes, et par des personnes savantes et en dignité, par des jésuites, par l'un des secrétaires de la congrégation des cardinaux, et que l'un de ces livres ayant été traduit à Rome, l'impression s'en distribua aussitôt, qu'en peu de temps il s'est vendu cinquante mille exemplaires de l'un de nos petits traités; qu'ils sont traduits par les Allemands, les Espagnols, les Flamands, les Polonais; qu'ils sont même traduits en latin; qu'à Ausgbourg, en Allemagne, le grand-vicaire me dit, que le petit livre du *très-saint Sacrement* traduit en allemand avait eu une telle bénédiction, que quatre-vingt mille personnes, tant de la ville qui est luthérienne que des environs, avaient donné leur nom pour prendre une heure de l'adoration du très-saint Sacrement; que des personnes de haute qualité étant dans les royaumes étrangers, et ayant bien voulu marquer qu'elles connaissaient l'auteur de ces livres, on les en a congratulées et on leur en a marqué de la joie, comme elles l'ont témoigné; que des personnes considérables m'ont écrit, ayant lu nos livres, qu'elles avaient pris résolution avec leur directeur de venir en France exprès pour me voir, ce que je les ai prié de ne le pas faire, et c'était d'Italie que l'on m'écrivait (139). Je le répète, *in insipientia dico*: mais je parle de la sorte pour confondre la sagesse humaine et afin que toute hauteur d'esprit demeure captive, comme parle l'Apôtre (*II Cor.* X, 5), et que l'on apprenne que Dieu choisit les choses qui ne sont rien pour abaisser ce

(138) François de Harlay, deuxième du nom, archevêque de Rouen en 1651, fut nommé archevêque de Paris en 1671.

(139) Toutes ces lettres et un grand nombre d'autres sont en original au grand séminaire d'Evreux.

qui est: *Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus.*

Je vous avoue que les permutations que vous me proposez ne me paraissent point être dans l'ordre de la divine Providence; cela sent trop l'esprit humain et point l'esprit de Dieu. J'en ressens un chagrin que je ne saurais vous exprimer; attendez en patience. Il est assuré que si Dieu veut que vous quittiez votre cure, il vous en donnera des moyens conformes à son esprit.

Je ne sais si vous trouverez à Paris les supérieurs du séminaire dans le temps que vous devez y aller, on m'a dit qu'il devaient aller en mission; si cela est, je ne sais si elle sera faite.

Je ne pensais pas vous parler davantage des archidiacres; et si je m'en souviens bien, je vous ai déja expliqué la difficulté qui arrive touchant leur ordre. Il est vrai que dans les commencements l'archidiacre n'ayant soin que du temporel, en cette seule qualité il ne devait pas précéder les prêtres, et il n'était que le premier des diacres. Saint Jérôme a eu raison de trouver à redire à ceux-là; mais il est bien nécessaire de l'interpréter à l'égard même des archidiacres, car il dit qu'il ne doit y avoir qu'un seul archidiacre dans un diocèse, comme un seul evêque; et à l'égard des évêques, si on ne l'interprétait pas en de certains lieux, on aurait de la peine à excuser ses sentiments.

Mais depuis que les évêques se sont servis des archidiacres pour les aider dans leurs fonctions, (il y a des conciles qui disent, *vocati in partem sollicitudinis*,) c'est pour lors qu'ils ont été appelés vicaires des évêques, et que le droit canon dit qu'ils sont les premiers après les évêques. (De droit l'archidiacre est la première dignité; la coutume y a dérogé en plusieurs lieux). C'est ce qui est compatible avec la qualité de diacre, car en cette qualité il y a eu des diacres qui ont présidé dans les conciles généraux: la qualité donc de diacre n'est pas incompatible avec celle de vicaire de l'évêque, puisqu'elle ne l'est pas avec celle de légat du Saint-Siége. Je vous l'ai dit, nous avons vu un official à Paris de notre temps simple diacre; cela empêchait-il sa juridiction, et qu'il ne fût le juge de tous les prêtres, et leur supérieur? Ce n'est pas en qualité de diacre à la vérité, mais c'est à raison de sa juridiction.

D'expliquer que l'archidiacre est le vicaire de l'évêque, parce qu'il n'y a que l'évêque de prêtre, c'est ce qui ne se peut dire. Il est vrai qu'il est le seul prêtre ayant le caractère épiscopal; mais qu'il n'y ait pas d'autres prêtres que lui dans la cathédrale et dans les diocèses, c'est ce qui est contre toute vérité. Or le droit canon dit: *major post episcopum*, et c'est en qualité de son vicaire et il l'est si bien à l'égard des prêtres, que le droit canon dit archiprêtres qui sont les premiers prêtres: *Sciant archipresbyteri in omnibus sibi obediendum esse monitis sui archidiaconi tanquam monitis sui episcopi.* Ce ne sont pas des diacres que les archiprêtres, mais si les archidiacres ne sont vicaires des évêques qu'à l'égard des diacres, c'est une chose assez surprenante que dans leurs visites les curés y comparaissent. Mais comment le dernier concile de la province dit-il que les curés rendront compte aux archidiacres de leurs prêtres? Sont-ce-là des comptes de marguillier? Le concile le dit en termes exprès; il faut répondre au concile. D'autres conciles disent, comme je l'ai dit: *vocati in partem sollicitudinis*, en parlant des évêques. Encore une fois, prenez la peine de lire le peu que que j'en ai écrit.

Si l'on veut s'arrêter seulement à l'ordre, il est certain qu'un prêtre doit précéder un cardinal diacre, et présentement les cardinaux précèdent les évêques depuis le concile de Lyon; et il est certain qu'à la cour on rend aux cardinaux des honneurs que l'on ne rend point aux évêques.

Le concile qui oblige les archidiacres de dresser des procès-verbaux de leurs visites pour les mettre entre les mains de l'évêque, ne prétend pas que l'on informe l'évêque seulement des marguilliers, mais des curés, mais des prêtres, mais des désordres des paroisses; et c'est l'usage partout où les archidiacres visitent. Je veux bien, si l'on veut, que ce ne soit pas la coutume du diocèse de Rouen, que les archidiacres suspendent et excommunient; mais c'est donc depuis peu d'années. Il est toujours vrai que dans nos archives, il y a plus de quatre cents ans que l'évêque Rodulphe dit que c'est la coutume de l'église métropolitaine. Il est vrai ce que je vous ai dit de M. Behotte qui avait suspendu le curé de *** : mais cela ne me regarde point. Il est vrai que la glose du droit canon dit, *habent à consuetudine:* ainsi cela est différent dans les différents diocèses; dans les cathédrales, les archidiacres ne précèdent-ils pas les chanoines qui ne sont pas en dignité? Les chanoines ne sont-ils pas prêtres? Comme l'on cite les évêques au sujet des visites des archidiacres, je ne sais pas les sentiments de Mgr votre archevêque d'à présent: mais je vous puis dire que j'ai été en plusieurs royaumes, que j'ai parcouru la France; que je n'ai vu aucun archevèque ni évêque qui pensât que les archidiacres ne dussent pas se mêler du spirituel; et qu'en ayant parlé depuis que vous avez écrit, on a de la peine à croire qu'il y ait des personnes dans ce sentiment. Je vous parle des lieux où les archidiacres visitent, car il y en a où ils ne visitent pas: ainsi c'est à eux que convient ce que quelques auteurs disent; ils ne sont plus que des dignités, comme le chantre, le trésorier, et autres.

De plus si les archidiacres peuvent et doivent prêcher, donc ils ont soin du spirituel: la prédication regarde la distribution de la parole de Dieu, et dans l'un des statuts du diocèse de Rouen, il est dit *qu'ils instruiront et d'exemple et de parole* dans leurs visites: il faut donc que les peuples s'y trouvent, et s'ils ne s'y trouvent pas, c'est que les archidiacres ne font pas leur devoir.

C'est une grande grâce de considérer les personnes dans leur abjection.

Je salue votre bon ange, tous les bons anges, et saints patrons de la ville et du diocèse de Rouen, et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 21 mai, veille de la fête du Saint-Esprit-Dieu.

—

LETTRE CCLXXIV.

AU MÊME.

Sur le même sujet.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré Cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes.

Je vous remercie très-humblement; c'est vous dire tout, que Dieu sera glorifié de la lettre que vous avez pris la peine de faire tenir. Je n'en ai pas eu de réponse; mais il suffit que cette dame donne ordre au déréglement. Dieu seul et toujours Dieu seul. Je vous supplie encore de ne rien dire de ce que je vous ai marqué du promoteur, pour garder la charité. Il m'a rencontré et il m'a parlé irrité, disant que je l'avais prêché publiquement, ce qui n'est pas vrai; j'ai parlé avec le secours divin fortement de l'obligation des fondations, et que c'était une cruauté qui surpassait celle des barbares de ne s'en pas acquitter, laissant les âmes brûler dans les feux allumés par l'ire de Dieu ou sa colère; mais je n'ai nommé personne. Il est vrai que parlant aux prêtres en particulier, je priai l'un des ecclésiastiques de l'avertir de son devoir, après avoir marqué beaucoup d'honnêteté pour lui. Il dit qu'il fait dire les messes ailleurs ou qu'il les dit lui-même.

Je suis étrangement surpris des sentiments de M. de la Rocque. Je puis vous dire: qu'on lise tous les auteurs, je dis *tous*, et ceux qui ont pris à tâche d'abattre le plus les archidiacres, je suis assuré qu'il ne s'en trouvera pas un seul dans ses sentiments. Hélas! Monsieur, si ses sentiments étaient véritables, comment les évêques pourraient-ils se reposer des parties de leurs diocèses, qu'ils ne peuvent pas visiter tous les ans, sur les soins de leurs archidiacres? et dans la vérité ce serait d'étranges visites que celles qui se feraient dans cet esprit.

Il est vrai, Monsieur, que nous ne devons rien établir que sur l'autorité des conciles généraux et provinciaux; c'est aussi ce que je ne prétends pas faire. J'en ai un grand recueil pour le donner au public, si la divine Providence nous donne encore quelques années (car elle nous occupe présentement à d'autres choses), où nous parlerons par les conciles généraux et provinciaux, et par les souverains pontifes, qui condamnent bien les sentiments de ce monsieur. Encore une fois, les plus opposés aux archidiacres n'ont jamais dit ce que vous me mandez. Prenez la peine de lire dans le livre *De la sainteté ecclésiastique* seulement ce que j'ai marqué depuis la page 272.

J'ai un canon d'un concile qui dit que l'archidiacre sera déposé qui ne peut prêcher. Feu Mgr de Harlai, archevêque, veut qu'ils fassent leurs visites, *verbo et exemplo.* Celui qui a tant écrit contre les archidiacres, qui était curé dans le diocèse de Rouen, et qui fût obligé de quitté sa cure, reproche aux archidiacres de ce qu'ils ne s'acquittent pas de leur ministère, ne prêchant pas, et il leur en fait un devoir, bien loin de croire qu'ils ne devaient penser qu'au temporel. Il est vrai que les premiers diacres n'avaient soin que du temporel; mais depuis que les évêques s'en sont servis pour les fonctions spirituelles, cela a tout à fait changé.

M. de la Rocque trouvera-t-il dans le droit canon d'autre vicaire de l'évêque que l'archidiacre? Dans le titre de l'archidiacre, puisqu'il s'agit du droit canon, puisqu'il le le veut, il y a *archidiaconus Vicarius episcopi, major post episcopum.* S'il n'était que comme il le pense, ce serait un étrange vicaire de l'évêque. Qui dit vicaire, dit *vicegerens.* Il est, selon le même droit canon, le premier après l'évêque; aussi les canonistes conviennent que de droit, c'est-à-dire, selon le droit canon, l'archidiacre est la première dignité; et c'est ce que plusieurs archidiacres conservent encore dans différentes cathédrales. J'ai vu hors du royaume des doyens de cathédrale me le céder en des lieux particuliers par une honnêteté bien grande, à raison que j'étais archidiacre, et que les archidiacres les précèdent. Mais il est vrai que l'usage dans la plupart des cathédrales y a dérogé, où ils ne sont que les troisièmes ou quatrièmes dignités. Il n'est point nécessaire pour cela qu'ils soient prêtres, et il est vrai que le concile de Trente ne les y oblige pas. La juridiction n'est point attachée au sacerdoce, ni le soin des prêtres. Nous avons vu un official à Paris du temps de Mgr de Retz, qui n'était que diacre. Cela l'empêchait-il d'être le juge de tous les ecclésiastiques et des affaires ecclésiastiques? Mais n'y a-t-il pas eu des diacres qui ont présidé à des conciles généraux en qualité de légats du pape? et dans ces conciles ne parlait-on que du temporel? n'y décide-t-on pas de toutes les matières de la foi et de la discipline ecclésiastique? n'y juge-t-on pas les premiers ecclésiastiques mêmes?

Le droit canon dit en plusieurs endroits, que les archidiacres peuvent suspendre et excommunier. La difficulté est s'ils le font par commission de l'évêque, ou par le pouvoir attaché à leur qualité. La glose l'explique: *Habent a consuetudine.* Il y a quatre cents ans et plus que tous messieurs les curés du diocèse d'Evreux, *omnes curati,* s'étant soulevés contre les trois archidiacres d'Evreux, il fut jugé que les archidiacres, (et nous avons des titres), *possunt suspendere, excommunicare, aggravare, punire delicta;* et dans le jugement, il est dit, *est con-*

suetudo Metropolitanæ Ecclesiæ. Dans les mandements de feu M. de Sainte-Hélène (et j'en ai), il est dit : *Mandamus vobis sub pœna suspensionis*; et ensuite : *quod clericos suspendemus, et alios excommunicabimus, si coram nobis non debite comparuerint.* Feu M. Behotte ayant suspendu un curé, celui-ci en appela comme d'abus, disant que les formes n'étaient pas observées. Le grand archidiacre ayant fait évoquer l'affaire au conseil privé, le roi présent, l'arrêt du parlement fut cassé qui disait que les formes n'avaient pas été observées, et le curé déclaré avoir encouru la peine de la suspension.

Le concile de la province dit que les curés rendront compte de leurs prêtres à l'archidiacre. Il faut donc bien qu'il se mêle d'autre chose que du temporel. Mais enfin il déclare que l'archidiacre et autres inférieurs visiteurs feront la même chose que l'évêque. Vraiment, s'ils sont ses yeux, il faut au moins qu'ils voient ce que l'évêque voit, qu'il visite donc les mêmes choses : quand il n'en ferait que le rapport, mais pour rapporter, il doit informer. Il est vrai que les archidiacres ne sont plus comme ils l'ont été des vicaires généraux des évêques, quoique pour parler du droit canon il ne s'y trouve point d'autres grands vicaires que les archidiacres; mais du moins cette qualité leur est demeurée à l'égard des visites, qui sont l'une des principales fondations de l'évêque.

A l'égard du droit de procuration, il est certain qu'il leur est dû, soit par Messieurs les curés, soit par la fabrique. Je sais bien que quelques-uns de Messieurs vos confrères l'ont payé à M. Gaude ; mais en cela il faut s'arrêter à la coutume; ou s'il y a du différent, il faut juger à qui il appartient de payer la procuration.

On pourra dire à Rouen que l'archidiacre étant sur les lieux, n'en a pas besoin. Cependant le pape a jugé le contraire; mais les parlements ne s'arrêtent pas au droit canon, car le jugement est dans le droit canon. Je montrerai par le droit canon, et j'y ai lu exactement tout ce qui regardait les archidiacres, qu'il y a plus de mille ans qu'ils avaient des pouvoirs plus étendus qu'ils n'en ont à présent.

A l'égard de la visite du très-saint Sacrement, j'ai été en différents royaumes et partout j'ai vu que les archidiacres le visitent. S'ils ne le devaient pas, ce serait une chose bien étonnante que partout ils fissent paisiblement une chose qu'ils ne doivent pas. Il me semble que ni les prélats ni les pasteurs ne sont pas si dépourvus de connaissances, qu'il ne s'en trouvât point qui s'y opposassent.

Il est vrai que leur juridiction est différente, leurs pouvoirs plus ou moins étendus. Mais les archidiacres ne se mêlent que du temporel, je crois que cela est inouï, je dis, depuis que les évêques se sont servis d'eux pour les fonctions spirituelles. Les archiprêtres, selon le droit canon, leur doivent obéir comme à leur évêque. Voici les paroles du droit canon : *Sciant archipresbyteri in omnibus sibi obediendum esse monitis sui archidiaconi, tanquam monitis episcopi.* Et il y a un grand nombre de diocèses où les doyens ou archiprêtres ne visitent point du tout, ou ne font que la visite de l'extérieur, du temporel, à moins qu'ils n'aient une commission spéciale de l'évêque : mais les archidiacres visitent de droit; c'est à eux qu'est dû le droit de procuration, comme étant visiteurs ordinaires. Quand les grands vicaires sont envoyés par l'évêque pour visiter extraordinairement, l'on n'est point obligé de les nourrir ni de leur donner rien ; ce n'est que par honnêteté. Ainsi, Mgr l'archevêque de Paris ayant envoyé des grands vicaires visiter la première année de son pontificat, il voulut leur donner de l'argent pour leur dépense, ce qu'ils ne voulurent pas accepter, comme Mgr de Saintes, pour lors grand vicaire de Paris me l'a dit. Mais il n'y a que les évêques qui puissent exclure les archidiacres de leurs visites, quand ils les font eux-mêmes; ce qui marque qu'ils la font à leur place et comme leurs vicaires. Or s'ils ne visitent que le temporel tous les ans, l'évêque devrait envoyer d'autres visiteurs, car jamais personne n'a pensé que ce que l'on appelle visite dans l'ordre de l'Eglise, allât à l'exclusion de tout ce qu'il y a de principal dans la visite. Certainement les saints docteurs qui ont marqué le danger où étaient les archidiacres et le compte qu'ils ont à rendre à Dieu, se seraient étrangement trompés, s'ils n'avaient soin que du temporel. Mais les rituels des évêques où le devoir des archidiacres est marqué, leur ordonnent positivement tout le soin du spirituel, comme ceux d'Angers, de Bourges, et depuis peu celui de Reims, dont l'archevêque fait profession d'une exactitude extraordinaire dans les matières ecclésiastiques. Messieurs de saint Nicolas du Chardonnet qui se sont appliqués singulièrement à ces mêmes matières, dans le livre intitulé *Le parfait ecclésiastique*, dédié à Nosseigneurs les prélats, ont fait un chapitre de la visite des archidiacres, où ils sont bien éloignés de penser et de dire que les visites ne regardent que le temporel.

Mais si les archidiacres n'ont soin que du temporel, d'où vient que selon le pontifical des évêques, ce sont eux qui répondent des personnes que l'on ordonne, et que l'évêque n'ordonne que sur leur témoignage?

Ainsi on a vu un ordre de Mgr de Paris, pour lors archevêque de Rouen, affiché dans les rues, où il disait : *Ordinabimus super testimonium archidiaconi.* Ce sont même les archidiacres à qui il appartient de droit, l'évêque absent et qui n'est pas mort, quand ses vicaires sont décédés et qu'il n'en a pas nommé d'autres, de gouverner le diocèse. *Archidiaconus de jure, episcopo absente, regit Ecclesiam.* Voilà ce que les canonistes disent. C'est ce que l'on a vu à Paris, quand le roi ne voulut plus qu'on reçut les ordres du cardinal de Retz qui en était archevêque. Le chapitre de cette église prétend, non-seu-

lement le siége vacant, mais l'évêque absent, avoir le privilége de prendre soin du diocèse. Il le fit donc; mais il fut obligé, dans les mandements que l'on donnait, d'y marquer l'ordre des archidiacres, à raison que c'est à eux qu'il appartient, l'évêque n'étant pas mort, de gouverner l'église.

On disait, il y a quelque temps, qu'un archidiacre faisant sa visite, se contenta d'entrer dans l'église, et peut-être en habit court, ne fit que se mettre à genoux en regardant quelques chapelles, et sortit aussitôt. On en parlait avec étonnement : mais celui-là, dans le sentiment que vous marquez, aurait agi en homme très-éclairé, et qui sait qu'il ne doit se mêler que du temporel.

Je m'étonne que dans tous les procès que l'on a eu contre les archidiacres, où non-seulement d'habiles curés, mais de très-savants avocats ont paru, personne ne se soit encore avisé de remarquer qu'ils ne doivent pas.... (*Cette lettre n'est pas terminée, ou au moins la seconde partie a été égarée.*)

A Evreux, ce 11 de mars, fête de saint Sophronius

LETTRE CCLXXV.

A MONSIEUR THOMAS, CONSEILLER DU CHATELET, A PARIS.

Le christianisme nous enseigne que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien.

DIEU SEUL.

Monsieur.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette sainte union que l'âme apprend cette grande vérité, qu'il n'y a que Dieu seul, qu'elle découvre dans une lumière admirable son grand tout et le rien des créatures ; ce que l'on peut apprendre des hommes sur ce sujet, est bien peu de chose : car enfin notre bon Sauveur nous l'a déclaré lui-même, que nous n'avions pas plusieurs maîtres. C'est à ses pieds par le moyen de la sainte oraison, qu'il nous faut apprendre la science qui est appelée la science des saints, c'est-à-dire une doctrine que l'esprit de Jésus-Christ leur a enseignée. C'est cette science qui nous apprend que tout ce qui n'est point Dieu, n'est rien, et qui nous en fait heureusement entrer dans la pratique par le dégagement de tout le créé, et le seul attachement à l'esprit incréé, Dieu seul.

J'écris à Mme votre épouse, et j'espère, si la divine Providence nous laisse encore dans cette terre d'exil, que nous pourrons avoir le bien de nous voir dans le mois de novembre.

Mme votre épouse fera bien de prendre l'air et les remèdes qu'on lui ordonne, mettant d'autre part, toute sa confiance seulement et uniquement en la divine Providence qui prend un soin particulier de ce qui la regarde, et d'une manière toute pleine de miséricorde, quoique rude à la nature.

Je ne sais point de confesseur qui vous soit bien propre ; je crois qu'il est bon que vous ne vous hâtiez pas de vous arrêter à aucun, que vous n'en ayez fait l'expérience durant un temps raisonnable, et vous pourrez cependant faire épreuve de plusieurs. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et suis, etc.

A Evreux, ce 2 d'août, fête de Notre-Dame des anges, 1691.

LETTRE CCLXXVI.

AU MÊME.

Dévotion aux saints anges.— Mlle Rousseau demande à profiter de son ouvrage sur la sainte Vierge, pour la rédaction d'un autre de même nature.

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union qu'il faut prier nos bons anges, Monsieur, qu'ils intercèdent pour nous, afin que nous y vivions, que nous y agissions continuellement, que nous y souffrions, que nous y mourrions, pour y demeurer à jamais, à jamais, à jamais, durant toute l'éternité. Les miséricordes de notre bon Sauveur ne se comprennent pas, elles me laissent dans l'étonnement de voir le souvenir fréquent et facile qu'elles me donnent de mon bon ange. Je salue bien le vôtre, celui de Mme votre épouse dont je me souviens toujours au saint autel, ceux de toutes les personnes de votre famille, que je salue avec bien du respect ; les bons anges de M. Courtin et de toutes les personnes affligées du diocèse de Paris, de la ville et des personnes qui y sont ; je vous écris le 23 novembre, fête de Sainte-Cécile, la grande amie des anges.

Voici, s'il vous plaît, une réponse que je fais à une lettre de Mlle Rousseau ; vous aurez la charité de la faire mettre à la poste le jour qu'elle part pour Angers ; mais si le paquet des livres des *Saints Anges* n'était pas parti, il serait mieux de l'y mettre, parce qu'elle me mande qu'on avait ouvert la dernière lettre que je lui ai adressée ; elle me mande aussi qu'elle fait récrire son ouvrage de l'*amour actuel de la sainte Vierge* ; pour, dit-elle, y insérer celui que la divine Providence nous a fait donner au public tout entier, c'est-à-dire tous les motifs et la doctrine ; j'en suis très-content, car pourvu que notre bon Maître soit glorifié, et notre bonne Maîtresse, tout va bien. Mais ce qui est un peu embarrassant, c'est qu'il en pourrait arriver la même chose qu'à un des livres du saint homme, le P. Seurin. Un ecclésiastique ayant trouvé quelque copie de son manuscrit le fit imprimer sous son nom, de là est venue la difficulté au sujet du livre

du P. Seurin, et il a fallu écrire pour justifier que le livre était du P. Seurin, et non pas de l'ecclésiastique, ce qui cependant a eu ses difficultés. Là-dessus, la pensée m'est venue, je vous en laisse la décision avec M. Courtin, de mettre deux livres de la sainte Vierge dans le paquet, et j'écris à la demoiselle, en cas qu'elle les reçoive sans lui en dire la raison, qu'elle en donne un à MM. du séminaire d'Angers, et l'autre aux Carmélites; car à Angers on ne connaît pas ce livre et par ce moyen l'on verrait bien que je ne l'aurais pas tiré de l'ouvrage de la bonne demoiselle, mais qu'elle se serait servie du livre. C'est une grande servante de Dieu qui ne pense pas à ces suites; mais il est bon de les prévoir pour ne pas donner prise au démon de s'élever contre l'ouvrage. L'un de nos curés de la campagne, m'écrit que le prêtant à d'autres curés et différentes personnes, il fait de très-grands biens et a une bénédiction toute singulière. L'on m'écrit d'Angers, que dans une grande solennité qui s'y fait où l'on prêche durant huit jours en l'honneur des saints anges, un religieux a dit qu'il s'était servi du livre de la *Dévotion aux neuf chœurs des saints anges*, pour tous les sermons de son octave. Dieu soit glorifié de tout et en tout. C'est dans le cœur de Jésus et de Marie que je demeure avec bien du respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, etc.

Le temps de la supériorité de Mlle Rousseau est fini, ainsi il ne la faut plus mettre supérieure.

23 *novembre* 1692.

—

LETTRE CCLXXVII.

AU MÊME.

Sur la mort du père de ce magistrat.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sacrée du cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Son aimable et divine Providence qui fait tout, qui dispose de tout, doit être regardée en tout ce qui arrive; et si un seul cheveu ne tombe pas de notre tête sans sa divine conduite, personne ne mourra sans son ordre. C'est donc Dieu lui-même, Monsieur, qui a fait mourir M. votre père, et s'il l'a fait mourir, que vous reste-t-il, sinon à nous soumettre, à adorer, à bénir ce qu'il a fait, et qui est infiniment bien fait, puisqu'il l'a fait? Honorez, par la douleur que vous en pouvez avoir et par la répugnance que la nature en peut souffrir, la douleur de notre bon Sauveur et la répugnance naturelle qu'il a bien voulu porter dans le jardin des Olives, à l'égard de la croix qui lui était offerte; car enfin, en tout, il faut être uni à notre Sauveur Jésus-Christ. Mais en même temps dites avec lui : *Toutefois que ma volonté ne se fasse pas, ô Père éternel, mais la vôtre* (*Marc.* XIV, 36); et réitérez cette résignation de votre volonté à la volonté divine, à l'imitation de ce divin Sauveur, autant de fois que la nature aura de répugnance *Oravit, eumdem sermonem dicens.* (*Ibid.*, 39.)

Ensuite il ne faut rien oublier de tout ce qui pourra contribuer à l'avancement du règne parfait de la suradorable Trinité dans l'âme de M. votre père. Je crois que vous avez chez vous le petit livre que la divine Providence nous a fait donner au public, *De la gloire de la sainte Trinité dans les âmes du purgatoire*, où nous avons parlé des moyens les plus efficaces d'établir la gloire de Dieu en elles. Vous pourrez les y lire si vous le jugez à propos. J'ai commencé aujourd'hui, fête du saint et charitable cœur de la plus miséricordieuse des créatures, à offrir le très-saint sacrifice à son intention; nous continuerons avec le secours divin durant trente-trois jours. Je salue bien particulièrement Mme la conseillère, dont je me souviens tous les jours devant Dieu, toute votre famille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis avec respect, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur, etc.

A Evreux, le 8 *février* 1697, *jour de la fête du très-saint cœur de l'admirable Mère de Dieu.*

—

LETTRE CCLXXVIII.

AU MÊME.

Sur les artifices du Démon qui se change quelquefois en ange de lumière pour tromper les âmes pieuses.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est tout ce que nous avons à dire toujours, et tout ce que nous voulons dire, savoir et faire dans la vie, à la mort et éternellement après la mort. Je prie en toute humilité son Saint-Esprit que, selon la multitude de ses divines miséricordes, il nous éclaire de ses pures lumières, pour ne nous pas laisser tromper par les artifices du malin esprit. La divine parole nous apprend qu'il se transfigure en ange de lumière qui est dans la vérité dans laquelle la même divine Ecriture nous apprend qu'il n'a pas demeuré, et dans cette transfiguration il semble conseiller de très-bonnes choses, mais il a ses desseins. Un homme meurt dans une communauté de Paris, sa figure se fait voir sensiblement à une communauté de filles religieuses hors du royaume, leur demande du secours pour être soulagé dans les feux du purgatoire. Ces religieuses, qui n'avaient jamais entendu parler de cet homme, écrivent à Paris, on leur mande qu'il est vrai qu'un homme de telle figure y est mort et qui s'appelle comme il s'était nommé. Une des saintes âmes de notre siècle éloignée aussi de Paris apprends

par révélation céleste, que c'était un démon qui avait pris cette figure, dont le dessein était de les accabler d'austérités pour les rendre inhabiles au service de Dieu, sous prétexte de secours pour cette personne. L'un des saints hommes de notre temps meurt, 15 ou 16 ans après sa mort un démon, dans une personne possédée, dit qu'il souffrait beaucoup en purgatoire. Un vicaire-général d'un ordre reformé, grand personnage et expérimenté en la vie spirituelle, croit que c'est Dieu qui le fait dire au démon, et là-dessus ordonne quantité de prières. Mgr l'ancien évêque de Québec en Canada m'a dit depuis qu'une très-sainte personne du Canada, et je crois que l'on a donné sa Vie au public, avait eu révélation que ce saint homme n'avait été en purgatoire qu'environ un jour. Apparemment le démon parlait pour diminuer l'estime de ce saint personnage, je dis peut-être. Feu madame la duchesse de Bouillon fait vœu de faire dire vingt-cinq mille messes pour les âmes du purgatoire, s'il plaît à Notre-Seigneur donner quelque connaissance de l'état de feu son mari décédé; on a recours à des âmes illustres en sainteté, et pour leurs grâces extraordinaires. Deux apprennent par révélation qu'il est au ciel, et deux autres par révélation qu'il brûlait dans le purgatoire. Je vous rapporte ces choses, Monsieur, pour vous dire qu'il ne se faut pas arrêter à ces choses-là, et qui font bien voir la tromperie de ceux qui s'y seraient arrêtés. Ma petite pensée donc est que l'entrée dans le troisième ordre de Saint Dominique, étant une chose très-sainte, indépendamment de la voie extraordinaire, vous examiniez avec votre directeur si vous y êtes appelé, si vous en avez les marques par l'attrait de la grâce, et un attrait qui persévère et qui vous donne de la paix, lorsque vous en prenez la résolution; particulièrement après la communion, et que vous ne vous pressiez point, pour éprouver si l'Esprit est de Dieu, *Probate Spiritus si ex Deo est.* (*I Joan.* IV, 1).

Mais voici ce qui est indubitable, et après avoir salué Mme votre femme qui m'est toujours présente devant notre bon Sauveur et son immaculée Mère vierge, toute la famille que j'honore parfaitement, vos bons anges, je ne saurais oublier ces célestes Esprits. et, par l'infinie miséricorde de Notre-Seigneur, j'en suis plus occupé que jamais, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et de toutes les personnes qui y sont, et très-spécialement la grande et glorieuse patronne sainte Geneviève et le bon ange qu'elle a eue autrefois, voici, dis-je, ce qui est de la dernière certitude, et que je vous supplie de dire à madame votre femme que je lui déclare de la part et au nom de notre bon Sauveur Jésus-Christ que ceux qui souffrent sont bienheureux : C'est la révélation qui nous a été faite par Dieu même qui, ayant dans l'ancienne loi parlé par les Prophètes, dans la loi de grâce dans laquelle nous vivons, nous a parlé par son propre Fils, et qui nous a assurés de cette vérité. Oh! qu'elle est heureuse; mais je dis infiniment heureuse! Qu'elle chante les miséricordes du Seigneur pour jamais.

Le grand âge où je suis, étant âgé de 74 ans, me doit faire attendre tous les jours la mort, mais si la divine Providence me conserve encore la vie, j'espère qu'elle me conduira à Paris après la fête de la Pentecôte; sa très-sainte volonté soit faite en toutes choses.

Je prends aussi la liberté, Monsieur, de vous adresser cette lettre pour Limoges, car ce sont des lettres pour la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère vierge, mais je vous supplie de les envoyer sûrement à la poste le samedi qui est le seul jour que part la poste pour Limoges et les garder jusqu'à ce temps-là. Je suis avec respect, etc.

Du 3 janvier 1698.

LETTRE CCLXXIX.

AU MÊME.

Désirs ardents de Boudon pour que Dieu seul vive en lui et dans toutes les âmes. Pouvoir des saints anges contre les démons.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est ce que je prononce de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toute mon âme, et de toutes mes forces, maintenant et pour l'heure de ma mort, et à jamais, et à jamais et pour jamais. C'est ce que je dis et uniquement ce que je veux dire, ce que je désire, que je veux et que je recherche seulement dans l'année où je vais entrer demain, si je suis encore au monde. qui est la 75e de mon âge, le 14 de janvier, jour où l'ordre de Saint-François et plusieurs autres églises célèbrent la fête du très-doux et très-saint nom de Jésus, nom tout de miséricorde, et dont j'ai expérimenté les divins effets durant tout le cours de ma vie, autant de fois que j'ai vécu de moments. Ah! que Jésus soit à jamais Jésus pour nous, dans la continuation et augmentation de ses saintes grâces. Il ne faut plus être, plus vivre, plus agir, plus souffrir que dans sa bienheureuse union; et certainement la glorieuse qualité que nous avons d'être ses membres, nous faisant être une même qualité avec lui, nous y oblige nécessairement. Mais si nous ne vivons plus que de sa vie, pour lors Dieu seul sera notre grand et unique tout, et nous verrons dans sa pure lumière tout le reste comme un vrai rien en sa présence suradorable.

Faire une bonne chose, et la faire par l'avis de ceux dont l'on doit suivre le conseil, est un bien; mais de se renouveler particulièrement dans la dévotion de l'aimable Mère de Dieu est un bien si grand qu'il n'y a point de paroles qui puissent l'exprimer.

Les prières en elles-mêmes sont bonnes;

mais les considérant venir de ma part, le démon n'a pas grand sujet de les craindre. Je me vois au-dessous d'eux tous par mes infidélités, résistances à la grâce et par mes péchés; et mes ingratitudes me paraissent sans égales. Mais j'offrirai pour Agathe notre Sauveur Jésus-Christ au très-saint sacrifice, qui est la grande prière et efficace auprès du Père éternel, et il n'y a point à douter que ses anéantissements ne fassent trembler tout l'enfer. Les démons craignent aussi tout particulièrement les saints anges, et ceux-ci ont un pouvoir extraordinaire sur eux, à raison de l'adhérence qu'ils ont eue à Notre-Seigneur Jésus-Christ (140) lorsqu'ils ont combattu avec ces esprits rebelles. Leur dévotion est un grand secours contre eux.

Saint Thomas, avec l'Ecole de théologie, enseigne que les démons n'ont pu se repentir à raison de la qualité de leur volonté qui, s'étant une fois fixée, ne peut plus changer; mais ils ont été dans une grande et pleine liberté de résister à leur tentation, avant de succomber. Chantons à jamais nous autres les miséricordes du Seigneur, qui, après tant de chutes, nous reçoit encore en sa grâce avec une bonté infinie.

La pauvre Agathe a bien sujet de se réjouir en Notre-Seigneur. La vexation qu'elle porte est une des plus grandes grâces qu'elle pouvait jamais recevoir en faisant un usage chrétien. Je tâcherai, avec le secours divin, d'avoir soin d'elle devant Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre bon et miséricordieux Sauveur, devant la glorieuse vierge Marie, notre bonne et très-fidèle Mère et les bons anges, saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, saint Jean l'Evangéliste, et les sept premiers princes du ciel qui sont les plus proches du trône de Dieu. Je ne saurais m'oublier de votre femme. Je salue Mme votre Mère, Mlle votre fille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et suis avec beaucoup de respect, etc.

Ce 13 janvier 1698.

—

LETTRE CCLXXX.

AU MÊME.

Dévotion aux saints anges et aux saints. — Boudon cherche avec M. Thomas à répandre de bons livres.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul, dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Comme c'est sa seule gloire que nous devons aimer et rechercher en toutes choses, si vous pensez, avec M. Courtin, que l'*Acte de la réparation* doive être imprimé, et que notre bon Sauveur et sa très-sainte Mère, les bons anges et saints en seront glorifiés, il sera donc bon qu'on l'imprime. Je vous écris, Monsieur, le 31 d'octobre, la veille de la fête de tous les saints, et le jour de la précieuse mort du vénérable frère Alphonse Rodriguez, religieux coadjuteur de la Compagnie de Jésus; c'est ainsi qu'ils appellent les frères, l'un des grands favoris de la très-digne Mère de Dieu, a qui elle révéla que l'une des fins de la Compagnie de Jésus que Dieu avait eue dans son institution, était la défense de son Immaculée Conception que ce bon frère honorait à toutes les heures du jour et de la nuit, étant éveillé apparemment pour ce sujet par son bon ange. C'est lui qui a révélé, depuis sa sainte mort, qu'il était aussi élevé dans la gloire dans le ciel au-dessus de Philippe II, roi d'Espagne, que Philippe l'était au-dessus de lui pauvre frère portier en la vie présente. Oh! qu'il fait bon, Monsieur, servir Dieu! qu'il est juste de nous écrier ici, avec le saint homme, le P. de Mataincourt, fondateur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame, et réformateur des chanoines réguliers en Lorraine, oh! que nous avons un bon maître! que nous avons une bonne maîtresse! *Quam bonum habemus dominum! quam bonam habemus dominam!* Ajoutons-y, *quam bonos habemus angelos, quam bonos habemus omnes sanctos!* que nos anges sont bons! que tous les saints ont de bonté pour nous! Il y a longtemps que mon intention est à les honorer tous les jours incessamment, et de faire tous les jours, pour ainsi dire, la fête de tous les saints, offrant toutes mes actions à Dieu en leur honneur, en sorte que mon intention est d'honorer, par toutes mes actions, les offrant à Dieu, la très-sainte Vierge, tous les bons anges et saints, et à l'égard de la valeur que l'on peut donner, en tant qu'elles sont satisfactoires, en donner la disposition toute entière à la bienheureuse Mère de Dieu, pour être, autant que l'on peut être, dans l'ordre de Dieu, à la très-sainte Vierge, aux bons anges et aux saints; le tout, par rapport à Dieu seul et pour sa plus grande gloire.

Je crois que ce vous a été une grande bénédiction que le R. P., maître des novices des Carmes déchaussés, vous soit allé voir à la campagne avec ses novices. Je lui suis bien obligé de sa charité et de celle du R. P. Du Parc. L'on me mande de Paris que l'on m'a recommandé aux prières de tous côtés, et que l'on a dit, à Saint-Sulpice, plusieurs messes pour mon indigne personne. On avait fait courir le bruit que j'avais reçu l'extrême onction et que j'étais à l'agonie. Je dois regarder cette conduite comme un avertissement de la divine Providence, et j'espère, avec le secours de ma très-bonne et très-fidèle Mère, faire servir la chambre où elle me loge, comme d'un ermitage, pour y vaquer à l'éternité et au Dieu de l'éternité.

(140) Les premiers éditeurs avaient remplacé ces expressions par le mot *Dieu;* en effet, il est fort douteux que les anges aient connu le mystère de l'incarnation au moment de leur combat contre Lucifer et les mauvais anges.

La divine Providence, dans notre dernière visite, m'a fait visiter environ soixante paroisses. Partout le livre de la science sacrée du catéchisme qui est pour l'instruction des peuples, y est; il n'y a que six paroisses où il manque. Si vous voulez donc bien, mais sans vous incommoder, s'il vous plaît, en mettre six dans le paquet, vous contribuerez de la sorte à l'instruction de ces paroisses; c'est la divine Providence qui vous a inspiré de me mander si j'avais encore quelque chose à vous prier pour mettre dans le paquet, car je n'aurais pas osé prendre cette liberté, étant cause que vous avez fait tant de dépense, et, puisque cela est, il y aurait encore besoin d'un livre du *Règne de Dieu en l'oraison* pour l'envoyer à une Chartreuse où ils ont l'ancien, où il y a plusieurs choses a ôter à raison des temps; ce que j'ai fait dans la dernière édition par la divine miséricorde. Vous auriez encore la bonté, à votre commodité et loisir, d'en donner un au frère Alexis pour la mère Françoise, carmélite à Anvers. Elles en voudraient bien un corrigé et il est à propos pour la gloire de Dieu. Elle m'écrit qu'elle a reçu tous les livres que vous lui avez adressés par le frère Alexis, et elle a envoyé le livre *De la dévotion aux neuf chœurs des anges* en plusieurs couvents, ce que j'espère aller beaucoup à la gloire de notre commun Maître, de notre bonne Maîtresse et de ces célestes esprits. Je salue bien le vôtre, ce que je fais tous les jours, tant ceux de votre famille, de M. Courtin, et en particulier de Madame votre épouse à qui vous direz qu'elle m'est présente tous les jours devant Dieu, prenant plus de part en la gloire de Dieu en elle que je ne vous le peux dire. Mlle de Lambillon m'a aussi écrit de Nancy qu'elle a reçu le paquet et qu'elle fait la distribution des livres, ce qui glorifie bien Dieu. Elle me mande qu'elle a fait un pélerinage à Notre-Dame de Bon-Secours, qui est proche de Nancy, à notre intention. Voici une lettre pour elle à mettre, s'il vous plaît, à la poste, qui part de Paris le lundi, le mercredi et le samedi. Je prierai notre bon Sauveur et sa sainte Mère, pour la sœur Charlay, et suis très-respectueusement, etc.

31 *octobre* 1698.

—

LETTRE CCLXXXI

AU MÊME.

On cherche par les menaces à détourner Boudon d'écrire des livres de piété, et surtout touchant la dévotion à la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. En vérité, Monsieur, je ne saurais me lasser de le dire et redire, Dieu seul. Je ne sais ce que son aimable et divine Providence fera, mais je sais qu'elle est et sera toujours la meilleure et la plus fidèle des mères: au sujet du livre qu'elle nous a fait donner au public *De la dévotion à l'Immaculée Vierge, mère de Dieu;* mais notre prélat m'a dit qu'il a reçu une lettre pleine de menaces contre moi, sans me dire ceux qui lui ont écrit, dans laquelle on prétend me traiter de la bonne manière, et de faire rechercher dans les livres que la même divine Providence nous a fait écrire. Je parle de la sorte, car je ne l'ai point fait par mon choix, de ce que l'on pourra y trouver à redire, pour en faire un livre. Je lui ai répondu que si j'avais écrit quelque chose qui ne fût pas bien, j'étais prêt à le corriger, et de plus à jeter nos livres même dans le feu, s'il y allait de la gloire de Dieu. Je vois bien que cette lettre vient des gens du parti des nouvelles opinions à qui l'on avait mandé, sans me nommer jamais personne, à ce que m'a dit le même prélat, auparavant que le livre *De la dévotion à la sainte Vierge* parût, que j'allais écrire contre le livre de M. Baillet; c'est un homme dont je n'ai pas dit un seul mot, ne l'ayant jamais nommé. Il est vrai que mes sentiments, ou pour mieux dire les sentiments des saints sont bien opposés aux siens, et rapportent les objections que l'on fait au sujet de la dévotion à la Mère de Dieu; j'en ai parlé, sans le nommer, me croyant obligé de les éclaircir. Mais je ne sais pas pourquoi l'on s'échauffe tant contre moi; ils ont bien plus sujet d'écrire contre quatre ou cinq lettres imprimées qui sont faites nommément contre ledit M. Baillet; s'il lui est bien permis d'avancer ses sentiments et de les donner au public, il me semble que l'on ne doit pas s'irriter que l'on entre dans d'autres; et de plus les objections ont été faites par les hérétiques à qui je ne le compare pas, et que je crois n'avoir pas écrit dans leur sens, ainsi indépendamment de lui, on peut y répondre. Mais, Monsieur, je dis dans une grande confiance avec le Psalmiste, quand je serais assiégé par une armée campée à l'entour de moi, j'espérerai dans le combat. Le Seigneur ne m'abandonnera pas, il me prendra en sa garde, il ne m'abandonnera pas à ceux qui me sont opposés. Attendez le Seigneur, dit le même Psalmiste, agissez courageusement, que votre cœur se fortifie, attendez le Seigneur; je dirai au Seigneur, vous êtes mon protecteur et mon refuge; il est mon Dieu, je mettrai en lui ma confiance; et le Psalmiste dit encore sur ce sujet: parce que vous avez dit, vous êtes mon espérance, et que vous avez pris le Très-Haut pour votre refuge, il ne vous arrivera aucun mal, car il a donné ordre à ses anges de vous garder en toutes vos voies, ils vous porteront sur leurs mains, et vous marcherez sur l'aspic et le basilic, vous foulerez aux pieds le lion et le dragon, Dieu dira, je le délivrerai, parce qu'il a mis son espérance dans moi, je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom, je suis avec lui dans l'affliction, et je l'en tirerai. Mais de plus ce nous sera toujours un honneur et une grâce inestima-

ble de souffrir pour notre grande et glorieuse maîtresse et très-douce Mère.

Cependant, Monsieur, il n'en faut parler qu'à peu de personnes, comme à M. Courtin et quelques autres que vous jugerez à propos, et dire que je ne nomme M. Baillet en aucune manière : il faut attendre, peut être ne feront-ils pas ce qu'ils disent.

Je crois qu'il était à propos d'en donner un, comme vous avez fait, pour la gloire de notre Seigneur et de sa sainte Mère, à M. le vice-gérant qui dans l'occasion en pourra parler. Je suis bien éloigné de vouloir écrire contre personne, mais le seul intérêt de la gloire de Dieu, sans parler de personne, m'a engagé de soutenir les intérêts de sa sainte Mère. Les disciples de saint Thomas et de Scot sont bien opposés dans leurs sentiments, et ils se réfutent dans leurs opinions qui sont contraires, eux-mêmes ne s'en irritent pas. Je crois que Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère seront aussi glorifiés de la distribution que vous en avez faite aux autres personnes ; mais je crois qu'il ne faut pas se hâter d'en donner à M. votre curé, si vous ne l'avez pas fait ; il ne faut pas oublier, s'il vous plaît, d'en donner un, comme de votre part, au Père de la Beaume ; je dis de votre part, à raison que je serais obligé d'en donner à plusieurs autres jésuites. Quand Mlle Rousseau m'aura envoyé son adresse, j'aurai l'honneur de vous écrire pour vous la donner. Cependant je désire avec le secours divin ne vous pas oublier, et madame votre épouse que je salue très-particulièrement devant Notre-Seigneur. Je salue aussi M. Courtin et je l'offrirai au saint autel avec toutes les âmes peinées, saluant vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et prenant bien part à la maladie de M. Courtin, c'est le 27 du mois de janvier 1699, fête de saint Jean Chrisostome que je vous écris, demeurant avec bien du respect, etc.

27 *janvier* 1699.

—

LETTRE CCLXXXII.

AU MÊME.

Pauvreté de Boudon lorsqu'il était séculier. — Sa confiance en la divine Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes ; sa divine Providence ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère soit à jamais adorée, louée, bénie, remerciée et glorifiée ; elle a voulu que je reçoive présentement la lettre que votre charité vous a fait m'écrire, à un jour de samedi, jour dédié à la très-douce et très-miséricordieuse et très-fidèle Vierge, datée du 25 d'avril, jour de la fête de saint Marc l'Evangéliste qui avait établi dans la ville d'Alexandrie toutes choses en commun parmi les Chrétiens, et dans ce jour de samedi le 9 de mai, je la reçois, jour de la fête de la translation de saint Nicolas, saint tout abandonné à la divine Providence, ayant donné tout son bien aux pauvres, je ne l'ai pu recevoir plus tôt, étant à mes visites. J'y fais réponse le même jour de la fête de la translation de ce grand saint, et tout cela n'est point sans une providence spéciale et très-spéciale. Cette providence toujours infiniment adorable, toujours infiniment aimable ne veut plus que je loge à l'hôtel de Condé, et j'ai cru que dans son ordre je ne devais pas penser à me procurer un autre logement, lui en laissant le soin. Il m'est souvenu qu'étant encore séculier, dans un temps où je ne dépensais par semaine que vingt sols, ne mangeant que du pain et pour deux liards de potage par jour et buvant de l'eau, à l'exception du saint jour du dimanche où je mangeais pour six blancs de viande prise chez les gargotiers, ayant encore deux écus, c'était pour six semaines, pour lors je fis connaître à des Messieurs mes intimes amis qui auraient assisté des pauvres inconnus à ma simple recommandation, le besoin où j'étais, sans leur dire que j'avais encore deux écus, ces Messieurs demeurèrent comme insensibles, et dès lors que mes deux écus furent employés, aussitôt ils se mirent en peine de m'assister, sans que je leur parlasse de rien, c'est que ces deux écus étaient encore un petit soutien à la nature. Dans ce souvenir, j'ai cru devoir laisser agir la divine Providence pour mon logement sans agir de mon côté, et voilà qu'elle veut se servir de vous, dont je la bénis et je la remercie et vous remercie à même temps. Le troisième étage est encore trop bon pour moi, et quand je serais logé au quatrième, j'y serais encore trop bien. Je vous supplie de bien remercier aussi madame votre mère et madame votre épouse que je salue avec bien du respect et tous vos bons anges. J'espère donc que la divine Providence nous pourra conduire chez vous au mois de juin, vers le commencement, mais auparavant j'aurai l'honneur de vous écrire. Je salue bien M. Courtin et toutes les personnes crucifiées par une providence infiniment miséricordieuse pour elles, et leurs bons anges. Toutes me sont présentes tous les jours devant Dieu, avec la bonne Agathe. J'espère que la très-sainte Trinité sera glorifiée du livre de la dévotion aux bons anges. Le libraire m'avait mandé qu'il ne l'avait pas, apparemment il l'a retrouvé, car il me semble que je le lui ai donné, et il est à propos que ce soit celui-là que l'on réimprime, parce que je l'ai corrigé avec une petite addition.

Les révélations de sainte Brigitte sont approuvées de l'Eglise, et elles sont pleines de grandes vérités bien touchantes,

Voici, s'il vous plaît, une lettre pour Montbard, dont les religieuses me prient bien de les tirer de peine, sur ce qu'on leur a dit, que j'étais cruellement persécuté au sujet du quiétisme. Je leur mande qu'elles soient dans la paix de Notre-Seigneur à cet

égard, ce bruit n'étant pas vrai. La poste part pour Montbard, les mercredis, les vendredis, et dimanches à midi. Je salue encore tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc

Ce 9 mai 1699.

—

LETTRE CCLXXXIII.

AU MÊME.

Peines de mademoiselle Rousseau d'Angers.— Il prie qu'on lui envoie le livre De la dévotion à la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur, Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. La divine charité me presse, après avoir eu le bien de vous envoyer une lettre hier, de vous écrire encore, vous adressant une lettre pour Angers, pour une âme qui est dans des privations extrêmes. Elle est occupée présentement, dans la pensée qu'elle sera damnée, de prier qu'en enfer elle ne haïsse point Dieu et ne le blasphème point. Elle a été cinq ou six jours à écrire la lettre qu'elle m'a envoyée, n'en pouvant écrire que quelques lignes à différentes reprises, et enfin elle a reconnu devant l'image de la très-sainte Vierge que je lui avais envoyée que c'était une tentation. Au milieu de ses peines elle excelle dans la dévotion à la Mère de Dieu et elle en a composé un ouvrage manuscrit pour l'honorer tous les jours par différentes pratiques. Elle me prie de lui envoyer le livre de la dévotion à l'*Immaculée Vierge, Mère de Dieu.* Je vous supplie de faire cette bonne œuvre, la très-digne Mère de Dieu en sera glorifiée. Si vous avez cette charité, il faudrait, s'il vous plaît, envelopper le livre, en faire un petit paquet et le faire mettre au messager d'Angers. Je ne sais pas bien où il loge. Il me semble qu'autrefois il logeait à une hôtellerie au bout de la rue où il y a une quantité de rôtisseurs et qui aboutit près du pont Saint-Michel. Mais auriez-vous la charité de vous en informer, et ensuite vous prendriez encore la peine de lui écrire un petit mot pour l'avertir qu'on aurait mis le livre au messager, afin qu'elle pût le prendre à Angers. Il faudrait mettre au-dessus de votre lettre et du paquet, à Mlle Rousseau en sa communauté, proche les PP. Augustins, à Angers. La poste pour Angers part tous les mercredis et samedis. Comme je lui écris que je prierai un de mes amis de lui faire tenir le livre, vous pourriez toujours lui envoyer ma lettre. Je salue très-particulièrement Madame votre épouse, M. Courtin, toutes les personnes affligées heureusement, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

Ce 11 mai 1699.

Dans les agitations que le démon lui donne, le livre *De la dévotion aux saints anges* la soutient, l'ayant en ses mains.

—

LETTRE CCLXXXIV.

AU MÊME

Dévotion à la sainte Vierge; combattre ceux qui veulent l'anéantir en répandant des livres qui traitent de cette dévotion. — Bonheur de la séparation des créatures à l'exemple de saint Jean-Baptiste.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette sainte union dans laquelle il nous faut vivre, dans laquelle il nous faut mourir, dans laquelle il nous faut tout faire et tout souffrir, nous laissant à sa divine grâce, afin que nous séparant de nous-mêmes, et des autres créatures, du monde et de tout ce que le monde estime et aime, Jésus soit toutes choses en nous, c'est, dis-je, dans cette bienheureuse union que je vous remercie, au nom sacré de la très-pure Vierge Marie, du livre que vous avez envoyé à Angers, pour y défendre son honneur, et y établir son saint amour. Voici une lettre qu'un bon Père Capucin du couvent du Marais m'adresse au sujet de ce livre, que je vous envoie et que je vous supplie de me garder, afin que vous preniez la peine de la lire. Il me semble qu'elle mérite bien qu'on lui fasse présent de l'un de ces livres, et en don, je vous supplie, si cela ne vous fait point de peine. Il est très-assuré que l'un des plus grands moyens d'établir le culte de la Mère de Dieu, et de la faire plus honorer, est de distribuer des livres de sa dévotion. De la manière, sans faire l'office de prédicateur, on prêche plus ses louanges, que si on les publiait dans les chaires, et d'une manière plus stable, car les paroles des sermons passent, et souvent on n'a pas le loisir d'y faire réflexion, mais les livres demeurent et on y peut réfléchir à loisir, de cette sorte vous serez le prédicateur de la Mère de Dieu, ce qui en vérité est un honneur inestimable. J'ajoute, écrivant avec saint Jérôme dans une de ses lettres où il dit : *Mensuram charitas non habet*, que le divin amour n'a point de bornes, que ce sera un surcroît d'honneur et de louanges à la Reine des anges et des hommes, si vous joignez encore un livre à celui-ci, pour être donné au Père Albert, capucin, célèbre missionnaire ; il était aussi du couvent du Marais, mais je crois qu'à présent peut-être on l'a envoyé à quelqu'autre couvent hors de Paris. Mais le Père Claude qui m'écrit, saura bien où il est, et il lui fera tenir dans l'occasion. J'avais promis au P. Albert ce livre, et en même temps il me dit qu'il en ferait bien acheter pour multiplier la gloire de notre bonne mère et maîtresse, pendant que le démon lui fait la guerre et une guerre intestine et secrète,

il est juste que tous ceux qui ont un véritable zèle pour son honneur, s'emploient de toutes leurs forces à la soutenir. Oh! Monsieur, que bienheureux ceux à qui Dieu tout bon et tout miséricordieux fait cette grâce. Je vous écris le 23 de mai, à un jour de samedi, dédié particulièrement à sa gloire, et la veille de la fête de la translation du B. Père saint Dominique dont l'on a écrit que les entretiens les plus ordinaires étaient de la Croix et de la très-glorieuse Vierge. Il est certain que c'est l'un des saints qui a le plus excellé dans la dévotion à l'immaculée Mère de Dieu; ce qu'il a fait pour elle, et les grâces qu'il en a reçues, sont des choses tout à fait étonnantes. Jamais mère n'a eu tant de tendresses, ni de véritable amour pour son enfant, que la glorieuse Mère de Dieu, qui nous a aussi été donnée pour Mère, en a eu pour cet incomparable saint. On voyait dans les commencements de son ordre les religieux assemblés environner ses autels, criant: *Monstra te esse matrem*, et le saint dans ses voyages faisait retentir les airs des cantiques et prières qu'il chantait à haute voix en son honneur. Comme je ne vous enverrai que demain, le jour de la fête de la glorieuse translation, cette lettre, apparemment vous la recevrez le 25, jour de la fête de la translation de l'humble et du grand saint François d'Assise. Comme ces deux saints ont été très-unis en cette vie, la divine Providence a voulu que les fêtes de leur translation le soient. Ils ont été tous deux les grands saints de la divine Providence; et l'on rapporte de saint Dominique que le Procureur d'une de ses maisons, lui venant dire que la maison était destituée de tout, il l'envoyait faire l'oraison, et l'oraison, dit l'histoire, devenait une grande provision.

J'espère, si la divine Providence n'en dispose pas autrement, car je suis tout entre ses mains qu'elle me conduira à Paris le mardi 23 de juin justement dans un mois, étant aujourd'hui le 23 de mai; avec son divin secours nous vous le ferons savoir auparavant. Le jour de mardi est un jour que je destine, toutes les semaines, pour honorer particulièrement la divine Providence ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère; et ce jour est destiné par l'Eglise pour honorer aussi spécialement les saints anges, les exécuteurs des ordres de la divine Providence. Je salue avec bien du respect celui qui vous garde, celui qui garde madame votre épouse dont je me souviens tous les jours au saint autel, de vous et de votre pauvre affligée dont je salue aussi l'ange gardien, celui de madame votre mère et ceux de tous vos domestiques, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont et particulièrement de M. Courtin, de Mlle Auvray et de ses compagnes que je n'oublie pas devant Dieu. Ce 23 sera aussi la veille de la fête de saint Jean-Baptiste, l'admirable saint de la divine Providence. Car des anciens auteurs ont écrit que sa Mère sainte Elisabeth, fuyant la persécution d'Hérode et s'étant retirée dans le désert y mourut, en sorte que son petit enfant, saint Jean-Baptiste y resta seul sans aucun secours du côté de la terre. La divine Providence en prit, elle seule le soin par le ministère de ses anges, ses ministres ordinaires; ensuite il est demeuré jusqu'à trente ans dans le désert, si caché que l'on ne savait pas même s'il était au monde. Voilà cependant le saint, l'incomparable entre les saints qui a passé sa vie dans le monde sans que l'on sût même s'il était au monde. Oh! bienheureuse vie qui nous cache aux créatures, qui nous en sépare! Dites-le, s'il vous plaît, à madame votre épouse. Voilà ce que je lui mande dans le bonheur qu'elle a d'être séparée des créatures par ses infirmités: c'est une grâce au-delà de la plupart des grâces, dont le prix ne peut jamais être assez estimé. Je n'ai point de paroles pour exprimer assez son bonheur que je vois plus grand qu'il ne se peut dire. Je la salue très-intimement dans le cœur de notre bon Sauveur, dans le cœur de son Immaculée Mère-Vierge et dans l'union de son bon ange.

Je vous donne encore la peine d'envoyer cette lettre à Montbard, la poste part les mercredis et vendredis avant midi. C'est avec bien du respect, etc.

Ce 23 mai 1699.

—

LETTRE CCLXXXV.

AU MÊME.

Bonheur d'être séparé des créatures pour s'unir à Dieu. — Boudon ne conseille pas de traduire en italien son livre De l'oraison mentale, *mais plutôt celui* De la dévotion à la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul, dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous adresse cette lettre le 1er de juin, l'un des jours consacrés à la dévotion du très-saint cœur de son Immaculée Mère Vierge, cœur, après le cœur de Jésus, le plus aimant et le plus aimable, parce qu'il a été le plus uni au cœur de son Fils bien-aimé. Oh! qu'il est bon d'entrer saintement dans cette bienheureuse union! Qu'il est bon d'être séparé de soi-même et des autres choses créées, puisque leur séparation nous procure cette union divine! Qu'il est bon d'être affligé en ce monde; d'y avoir des infirmités, d'y souffrir des peines qui sont les saints moyens qui font en nous cette séparation. J'espère que la divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle Mère, vous fera recevoir la lettre le mardi, jour que je destine à l'honorer spécialement et les bons anges. Je salue le vôtre, celui de Madame votre épouse que je n'oublie pas devant Notre-Seigneur, les bons anges des personnes qui souffrent, tous les bons anges et saints

patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Je vous remercie bien au nom de la Mère de Dieu et des saints anges qui sont à son service, et l'Eglise l'appelle la Dame des anges, *Ave Domina angelorum*, pour les livres que vous avez donnés au Père Capucin qui m'en a écrit, et qui paraît bien être l'un de ses fidèles serviteurs.

Mais voici que la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère-Vierge me presse encore de vous adresser cette lettre pour un religieux Théatin; comme ils n'ont rien, j'ai pensé que vous voudriez bien faire la charité d'en payer le port et de leur envoyer par quelqu'un, en voici le sujet: Le Père Olympe ayant reçu des nouvelles de l'un de leurs Pères qui présentement est en Italie, ayant été supérieur à Paris, par lesquelles il lui mande, qu'il pense à faire traduire le livre *Du règne de Dieu en l'oraison mentale*, en italien, parce qu'il le trouve bon, je lui écris pour le prier de ne le pas faire parce que je prévois qu'il pourrait faire de la difficulté en des choses même que j'ai dites, qui sont les sentiments de sainte Thérèse, de saint François de Sales et du bienheureux Jean de la Croix, parce qu'elles pourraient être prises dans un sens qui a été censuré à l'égard du livre de M. de Cambray; comme je l'ai corrigé avant la censure, je n'ai pas mis dans la correction ce que j'y mettrais à présent. Cependant, d'autre part, comme les premières éditions ont été traduites en italien, de prime abord j'avais cru qu'il serait pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa très-vertueuse Mère qu'on traduisît la dernière qui est corrigée, pour y remédier. Mais apparemment cette dernière ferait encore de la difficulté, et comme elle serait nouvelle, elle pourrait faire du bruit, pendant que jusqu'à présent on a gardé le silence pour les autres traduites, il y a bien des années. La très-sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Je vous supplie s'il n'y a point de verrou à la chambre que votre charité nous destine d'y en faire mettre un, pour la fermer par dedans, je vous en dirai la raison. Je suis avec bien du respect.

Cette lettre écrite, j'ai eu un pressant mouvement de vous supplier encore de donner un livre de la dévotion à la très-sainte Vierge, mais je vous prie que cela ne vous incommode point; et en cas que cela vous fasse de la peine, de n'avoir aucun égard à la prière que je vous en fais. Mais si cela ne vous incommode point, je vous supplierais, et à votre grand loisir, de prendre la peine d'aller aux Théatins, d'y demander le père Olympe de ma part et de lui donner le livre *De la dévotion à la sainte Vierge*, afin qu'il prenne la peine de l'envoyer au R. P. Peyré qui a été supérieur à Paris. J'écris à ce père que, s'il le trouve à propos, on pourrait sans difficulté le traduire en italien. J'en ai fait donner un au supérieur de Paris par notre libraire et le Père Olympe m'a écrit qu'il le lisait.

Votre très-humble et obéissant serviteur, etc.

Ce 1er juin.

LETTE CCLXXXVI.

AU MÊME.

Il annonce un voyage à Paris. — Austérités extraordinaires d'une religieuse Ursuline de Tours.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans la sainte union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est la seule gloire que nous devons avoir en vue en toutes choses et c'est la seule et unique chose que je dois et que je désire regarder dans le voyage que son aimable et divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère me prépare pour Paris. J'espère de ses miséricordes infinies, sous la protection de l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu, des bons anges et principalement des bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont et spécialement de celui qui vous garde et de celui de madame votre épouse, de celui de Mme votre mère et de ceux de tous vos domestiques, Esprits célestes que je salue avec tout le respect dont la grâce me rend capable et dont j'implore en toute humilité les secours, que la même divine Providence me fera arriver à Paris le mardi veille de la fête de saint Jean-Baptiste. Apparemment ce sera vers les six heures et demie ou sept heures du soir; car quelque fois on y arrive un peu plus tôt ou plus tard. Le carrosse d'Evreux vient descendre où il loge dans une rue qui n'est pas longue et qui est vis-à-vis du grand portail de saint Eustache, si je ne me trompe; on l'appelle la rue du Jour; comme il y a bien loin de ce lieu là chez vous, si votre carrosse n'est pas empêché, vous me feriez charité de me l'envoyer, où si cela vous incommode, on en louera un en passant devant le Palais-Royal, c'est pourquoi, il ne faut point, s'il vous plaît, vous en incommoder.

Comme la divine Providence dispose de toutes choses de telle manière qu'un cheveu de notre tête ne tombe pas sans sa conduite, je la regarde en ce que ce jour-là arrive la précieuse mort de l'un de mes patrons le bienheureux Henry de saint Jérome, dominicain et archevêque de Spa qui a été martyrisé le siècle dernier. Je ne sais si cela ne marque point quelque bonne croix qui nous attend. Je vous écris le 15 de juin, saint jour de la précieuse mort du bienheureux Bernard de Menton, archidiacre pendant 42 ans et j'espère que vous recevrez cette lettre demain, fête de sainte Lutgarde. C'est aussi le jour de la sainte mort d'une religieuse Ursuline de Tours, appelée Marie de la Nativité, qui a été un prodige de grâce en innocence et en pénitence; elle est morte il y a 30 ans, et ce

m'a été une faveur singulière du ciel d'avoir eu un saint commerce de lettres avec elle, étant encore séculier. J'ai eu la grâce de la voir depuis que je suis ecclésiastique, mais tout y était admirable ; elle s'était fait faire une couronne de fer, armées de pointes aigües dont elle s'était percée la tête, et elle l'a portée plus de 20 ans, ce qui n'a pu être sans un secours extraordinaire de la divine Providence, car elle devait en mourir. Elle portait une chaîne de fer qui lui servait de ceinture, elle en avait encore une en corde, à qui étaient attachées deux cordes qu'elle faisait passer autour de son cou, les élevant et ensuite les faisant tomber sur sa poitrine pour les attacher encore par devant, en sorte que sans cesse elle avait la tête penchée. De plus elle avait à sa ceinture des petites cordes pleines de nœuds tout alentour d'elle, de manière qu'elle ne pouvait s'asseoir que sur des nœuds et ne pouvait être à genoux que sur des nœuds. Elle avait des instruments de pénitence à ses pieds, à ses jambes ; de plus elle était tourmentée de la pierre, sans même non-seulement s'en plaindre, mais en parler du tout, ni prendre ensuite aucun remède. D'autre part elle avait toujours été d'une innocence angélique, et toute petite elle avait passé des nuits entières dans l'Eglise.

En vérité Dieu est bien admirable dans ses saints. Ah ! qu'il fait bon souffrir en ce monde, Monsieur, c'est le compliment que j'ai à faire à Mme votre épouse qui m'est bien considérable devant Dieu. Je prendrai le soin, et avec justice, d'offrir à notre bon Sauveur et à son Immaculée Mère Vierge, par les saints anges et Mme votre fille et son enfant. Je vous remercie au nom de la très-sainte Vierge, du soin que vous avez pris de son honneur. Notre official parlant à notre évêque qu'on trouvait le livre de sa dévotion bon, il lui répondit que l'on écrivait contre, c'est ce que j'ai appris depuis peu, outre ce que le prélat m'en avait dit de primeabord. Je lui en avais donné un, mais je ne crois pas qu'il l'ait lu du tout, à peine sais-je s'il l'a regardé ? Il faut tout laisser entre les mains de la divine Providence, et la bénir de toutes choses, c'est en elle que je demeure avec bien du respect, etc.

Ce 15 *juin* 1699.

—

LETTRE CCLXXXVII.

AU MÊME.

Il recommande le projet de Mme Cécile et les missions de Naxie.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Ce n'est que dans ce qui regarde sa seule gloire que nous devons nous réjouir, et notre unique joie doit être de le voir glorifié. C'est ce qui m'en donne, Monsieur, en ce que vous m'apprenez que madame votre épouse a pris l'habit du troisième ordre de Saint-Dominique, car je vois que notre bon Sauveur et son Immaculée Mère en seront glorifiés. Je vous écris le 20 septembre, jour dans lequel on honore dans la sainte famille la maternité divine de la glorieuse Vierge. Assurez, Monsieur, votre épouse, s'il vous plaît, que je prends plus de part que je ne saurais dire à ce qui regarde à tous ses véritables intérêts qui ne sont autres que les intérêts de Dieu. Je la salue très-particulièrement, et son bon ange, que je désire honorer d'une manière spéciale.

Mme Cécile, c'est comme il la faut appeler, et non pas Mlle, selon le torrent de la vanité qui inonde le siècle présent, où chacun prend des qualités qui ne sont pas dues, et, ce qui est pitoyable, des personnes qui font profession de piété. Les saints n'ont rien oublié pour se servir de saintes industries, pour cacher les qualités qu'ils pouvaient prendre avec justice, à l'imitation du Fils de Dieu, qui, s'étant fait homme, a pris la forme de serviteur, s'anéantissant soi-même. Et l'on verra des dévotes en prendre au-dessus de leur condition ! Jamais siècle n'a plus été infecté de vanité que celui où nous sommes. Vous verrez, avec M. Courtin, ce que Notre-Seigneur demandera de vous touchant les desseins de Mme Cécile, qui a une solide piété.

Seulement, il faut prendre garde à un peu vous réserver pour la Naxie, où il s'agit de la conversion de plusieurs pays, ce qui est un ouvrage admirable pour la gloire de notre bon Sauveur et de son Immaculée Mère-Vierge. Il arrivera peut-être des besoins singuliers pour cette œuvre de Dieu, et il est bon que vous ne vous épuisiez pas en d'autres choses. Tous les jours j'offre le divin sacrifice en l'honneur des saints anges de la Naxie et des lieux par où passera le bon Père missionnaire, et des personnes qui y sont, afin qu'ils disposent de toutes choses pour la gloire de notre commun maître et de notre commune maîtresse.

Je vous écris en passant par Evreux, dans le cours de mes visites, où j'ai besoin que la divine Providence, ma toujours, oui, ma toujours, quelque chose qui arrive, très-bonne et très-fidèle mère, m'assiste particulièrement, me trouvant très-mal de mes infirmités, à qui le cheval peut encore beaucoup nuire. Ainsi, je n'ai pas le loisir d'envoyer à Mlle Agathe ce qu'elle me demande ; mais, avec le divin secours, je le ferai d'une grande volonté après mes visites ou dans quelques intervalles.

Je crois que notre bon Sauveur serait glorifié si vous voulez bien encore m'envoyer deux livres *Des profanations des églises*, deux *De la très-sainte Vierge*, avec celui que vous avez des ordonnances du roi d'à présent, pour le besoin dont je vous ai entretenu. Il suffira de les envoyer pour la Toussaint, où mes visites, avec le secours divin, finiront.

J'offrirai le très-divin sacrifice pour l'âme de feu M. l'abbé de Charoil ; je crois

qu'il a servi Dieu en esprit et l'a adoré en vérité.

Celui qui fait les factums pour Marie Bucaille m'a écrit une longue lettre. Je n'ai pas eu le loisir de la lire encore. Je ne sais rien au monde de plus grand, de plus saint que de mourir sur un gibet pour des crimes que l'on n'a pas commis. Si cela s'achetait, il faudrait donner tout l'or du monde pour avoir cette croix d'un prix inestimable.

Je suis infiniment obligé à la divine Providence de tous les mouvements de charité qu'elle vous a donnés à mon égard, et je vous en remercie autant que je le puis. En même temps j'ai reçu le paquet. Tous les jours je ne manque pas d'offrir nos vœux et nos prières pour la gloire de Dieu en vous, en toute votre famille. Je salue avec respect M. Courtin, Mme votre mère, Mlle Auvray, Mlle Agathe, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis parfaitement, etc.

Evreux, le 20 *septembre* 1699.

—

LETTRE CCLXXXVIII.

AU MÊME.

Boudon demande des livres ; la perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, mais ce que Dieu veut que nous fassions.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Qu'il nous fasse la grâce, cet aimable Sauveur, de ne penser, de ne rien dire, de n'agir jamais ni souffrir que dans sa sainte union. C'est dans cette divine union que je vous supplie d'assurer madame votre épouse de la continuation de notre souvenir en la présence de Dieu. Je la salue bien humblement et toute la famille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. J'espère de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, qu'elle sera glorifiée et qu'elle donnera sa sainte bénédiction aux livres que vous avez envoyés, et que vous y participerez abondamment. Il n'y a rien qui presse ; mais, pour le mois de novembre, s'il vous plaît, je vous supplie de m'envoyer encore deux livres *De la très-sacrée Vierge*, et deux ou trois *Des bons anges* et *Des profanations des églises*, et de mettre dans le paquet le livre des *Ordonnances du roi*. J'espère que la divine Providence me fera partir encore, le 12 du mois, pour continuer nos visites avec son divin secours, jusqu'à la fête de saint Simon, saint Jude, apôtres. Voici une réparation à la très-sainte Trinité, à notre bon Sauveur, à l'immaculée Vierge, aux bons anges et saints, pour Mlle Agathe, et une lettre que je vous supplie d'envoyer à la poste pour Nancy, qui part les samedi, lundi et mercredi de Paris.

L'établissement nouveau près du Bon-Pasteur peut servir à la gloire de Dieu ; mais, si on en voulait faire un à Rouen, cela serait beaucoup plus considérable, car cela irait à un établissement entier à l'imitation du Bon-Pasteur. Il y a déjà à Rouen une maison de refuge, en attendant, où feu Mgr l'évêque de Ravise, l'un des premiers évêques de la Chine, a fait venir des religieuses de la vénérable mère Marie-Elisabeth, dont la divine Providence m'a fait donner la Vie au public, qui a institué son ordre pour assister les filles pénitentes ; mais plusieurs maisons seront assez nécessaires.

A l'égard de Mme Cécile, depuis que je la connais, je l'ai toujours vue dans la résolution d'entrer dans l'ordre des Filles de la très-sainte Trinité, si cet ordre s'établissait en France. On pense présentement à les établir. Cet ordre de filles s'applique aux hôpitaux, et elle a pensé qu'il serait bon qu'à l'imitation des religieux qui sont destinés pour retirer les hommes de l'esclavage des infidèles, l'ordre des Filles s'appliquât à retirer les filles débauchées de la captivité du démon La pensée est bonne ; mais il faudrait que le Père général, avec son conseil, si l'ordre s'établissait en France, fissent une addition aux constitutions pour cet emploi. Je ne sais pas s'ils le feront, à raison que cela n'est pas de la fondation de l'ordre des Filles ; cependant le dessein en serait bien glorieux à Dieu et à sa sainte Mère.

Or, Mme Cécile doit penser au principal et ne pas prendre le change pour l'accessoire ; je veux dire qu'elle doit suivre sa vocation, qui est d'entrer dans l'ordre, en cas qu'il s'établisse, et, si l'établissement ne s'en fait pas, elle pourra l'employer aux filles pénitentes. La gloire de Dieu et toute la perfection de l'âme ne consistent pas à faire de grandes choses, mais à faire ce que Dieu veut, et rien quand il lui plaît de la sorte. Saint Paul, ermite, n'a jamais rien fait pour le prochain, et cependant, quand il meurt, le paradis vient au devant de lui pour recevoir son âme, comme il fut révélé à saint Antoine. Le Fils de Dieu, paraissant à une sainte âme, lui dit : J'ai employé trente ans à mener une vie cachée, sans agir à l'extérieur, et cependant les hommes veulent toujours faire : ce qui faisait dire à feu M. de Renty que la science du rien était peu connue. Si l'on travaille dans une ville pour la gloire de Dieu, ou dans les paroisses, on trouvera quantité de personnes qui s'offriront pour assister les malades, les pauvres ; je ne sais où l'on en trouverait pour s'appliquer à Dieu dans la séparation des créatures. Je ne dis pas cela pour blâmer ou empêcher l'application extérieure, mais seulement pour ne pas prendre le change et suivre avec fidélité l'attrait de Dieu. Je vous écris le 1er d'octobre, fête de saint Remy, l'apôtre de la France, et dans l'octave de la

fête du grand archange saint Michel, et demeure avec bien du respect, etc.

LETTRE CCLXXXIX.

AU MÊME.

Désirs ardents de Boudon d'être à Dieu seul; il conjure que l'on demande pour lui cette grâce.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, toujours dans cette divine union, et je renonce pour jamais à ne rien penser, faire ou souffrir que dans cette sainte union. C'est là que je salue bien spécialement madame votre épouse et toute votre famille, et en particulier Mlle Agathe et tous vos bons anges à qui je ne saurais me lasser de penser. Je salue spécialement M. Courtin, Mlle Auvray et les personnes de sa maison et leurs bons anges. Je les supplie avec vous, Monsieur et Mlle Agathe, de communier, implorant le souvenir de M. Courtin au saint autel, afin que je puisse dire enfin une bonne fois en vérité : Dieu seul, après l'avoir dit et redit des millions de fois. Je vous écris dans l'octave de la fête de saint Martin, dans laquelle l'Eglise nous apprend que ce grand saint dit à la mort, au diable qui lui apparaissait, qu'il ne trouverait rien en lui à quoi il pût se prendre. Il n'y avait donc que Dieu seul; car Dieu seul se trouve où la créature manque. O heureuse disposition pour la mort! C'est cette disposition que je demande à notre bon Sauveur, par la charité infinie de son cœur adorable infiniment aimant et infiniment aimable, et par le cœur tout de miséricorde de sa très-douce Mère, et par tous les bons anges et saints, et spécialement nos patrons et protecteurs, étant sur le point de mourir bientôt, car enfin l'âge où je suis m'y engage nécessairement. On a fait encore ce mois-ci la fête de saint Charles Borromée; c'est le jour où la divine Providence, sans laquelle rien n'arrive, m'a fait entrer dans la cléricature, me faisant recevoir le saint habit de la religion du clergé et la tonsure par Mgr le nonce du Pape, qui était pour lors à Paris, et dans la congrégation de la très-sainte Vierge du noviciat des Pères jésuites. Car Dieu tout bon a toujours voulu que la très-sainte Vierge ait eu part à tout ce qui me regarde. Je pensais ces jours-ci que ce jour était pour moi la fête de Dieu seul; car y étant fait clerc, qui veut dire, comme l'explique saint Jérôme, *sort*, j'y ai pris Dieu pour mon sort et mon partage; c'est pour lors que j'ai dit en face de la sainte Eglise, entre les mains du nonce de Sa Sainteté, dans la maison de la Reine des saints, que le Seigneur était la part de mon héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ.* Or c'est une part et une portion, dit saint Jérôme que je viens de citer, qui doit suffire entièrement; après l'avoir prise, il n'y a plus rien à prendre, ni à espérer. Dès lors je n'ai dû avoir rien que Dieu seul, et dès auparavant je le disais et redisais, et je l'ai tant dit, tant écrit, que, passant par des villes, j'ai trouvé que l'on m'y appelait par le nom de Dieu seul, ce qui m'est encore arrivé chez les premières personnes du royaume. Ces vues me touchent sensiblement, et me font voir le compte terrible que j'ai à rendre à Dieu, si, paraissant à son divin tribunal, je m'y trouve encore avec moi-même et avec quelque chose de créé. Les grâces de Dieu me font trembler; ce n'est pas une exagération, que si j'y avais été fidèle, elles m'auraient conduit bien avant dans les voies du pur amour. Mais ce qui est encore infiniment touchant, c'est que notre bon Sauveur, dont les miséricordes sont sans nombre, jamais ne s'est retiré de moi, quelque infidélité que j'aie pu commettre; au contraire, il a toujours multiplié ses grâces, et il m'a toujours comblé de ses dons; je n'y saurais penser que je ne me regarde comme la plus ingrate de toutes les créatures qui furent jamais. Cependant j'espère plus que je ne vous peux dire à Dieu seul. Plus de créatures, plus de ce malheureux soi-même ; il faut aller à Dieu seul et sortir de tout l'être créé, y aller sans rien, ne tenant ni à soi-même ni à aucune autre créature : voilà quelle doit être mon unique occupation, et c'est pour cela que j'implore le secours de vos prières et une communion.

Les bons anges sont bien les saints de Dieu seul, car jamais ils n'ont eu autre chose. La pensée que vous avez d'envoyer des livres de leur dévotion à Mlle Rousseau, supérieure de sa communauté près les Augustins, contribuera beaucoup à la gloire de ce Dieu seul. Il y a une chapelle considérable dans l'église de ces Pères, dédiée en l'honneur des saints anges, et l'on en fait une grande solennité; la divine Providence m'a fait la grâce d'y avoir prêché, apparemment même il y en a une grande association. J'ai vu Mlle Rousseau dans ces agitations que le démon lui donne et qui ne paraît pas en public; et pour lors on allait chercher le livre *De la dévotion aux bons anges*, pour le lui mettre entre les mains, comme un secours singulier contre les démons qui en marquaient de l'aversion.

J'ai reçu depuis peu une lettre d'un Père capucin de Lorraine, qui est un saint homme et qui a beaucoup de grâces extraordinaires; mais, comme les extases et ravissements le prenaient en public, ses supérieurs l'ont fait sortir de Nancy et l'ont envoyé à un petit couvent où, pour se désoccuper de ces applications extraordinaires, ils l'ont mis portier et dépositaire; or ce bon Père, et je vous envoie sa lettre que vous aurez la bonté de me renvoyer à votre commodité, lui ayant envoyé de nos livres, de ceux que vous avez adressés à Nancy, voudrait bien les prêter, ce qu'il ne peut, étant pour le couvent, comme vous verrez qu'il a un zèle admirable pour l'avénement du règne de

Dieu; je crois que le petit livre *Du purgatoire*, dont la dernière partie est de la dévotion au divin règne, ferait beaucoup pour la gloire de Dieu qui est l'unique chose que nous devons chercher, et qu'ainsi, si vous voulez encore l'envoyer à Nancy, c'en serait le moyen, et y ajouter le livre des profanations, un livre *De la sainteté ecclésiastique*, et un livre *De la science sacrée du catéchisme;* ces livres serviraient aux ecclésiastiques à qui on les pourrait prêter, et je lui écrirais qu'il en prît le soin. Cela suppléerait au dessein de madame votre épouse pour les livres de la très-sainte Vierge, à Angers, et j'écrirais au bon Père qu'il célébrât le divin sacrifice pour elle et pour vous : en ce cas, il faudrait adresser le paquet à Mlle de Lombillon, à la place des dames prêcheresses à Nancy, et l'en avertir; mais, s'il vous plaît, il faudrait attendre qu'ayant reçu de vos nouvelles, je vous adressasse une lettre pour elle, pour lui déclarer les intentions que l'on a de les faire tenir au Père. Un libraire de Nancy a fait venir quelques livres de la Dévotion à la très-sainte Vierge; j'écrirai au Père qu'il en fasse acheter par les personnes de sa connaissance, le tout avec le secours divin.

J'ai reçu le paquet que votre charité m'a adressé, dont la divine Providence vous tiendra compte, s'il lui plaît; pour celui du Canada, il n'y a encore rien qui presse. Quand vous prendrez la peine d'y aller, il faudra, s'il vous plaît, demander le procureur du Canada, je crois que c'est M. Tremblai, pour lui donner le paquet, car c'est lui qui a le soin d'envoyer tous les paquets au Canada.

Mme Cécile peut aller chez elle, si elle est assez guérie pour cela, après cependant, comme vous le dites, qu'elle en aura parlé au R. P. Général.

Marie Bucaille est condamnée à avoir trois fois le fouet, à Rouen, à Valognes et à Cherbourg, à faire amende honorable et à avoir la langue percée; il ne s'en est fallu que d'une voix qu'elle n'ait été condamnée à mort.

A l'égard du P. Saulnier, l'on m'a dit que l'on a ordonné à l'ordre de le représenter, ce qu'apparemment l'ordre ne fera pas, n'étant plus de la dépendance ni d'aucun parlement, ni d'aucune autre autorité, étant hors la France. Les grâces de Marie Bucaille m'ont paru fort suspectes. Je suspends mon jugement; si je le suivais, je pencherais à croire qu'il y en a au moins des plus considérables qui sont de vraies illusions du démon.

Je vous l'ai mandé, j'offre tous les jours le très-divin sacrifice en l'honneur des bons anges qui ont soin de la Naxie, et des bons anges gardiens des lieux par où le Père jésuite passe, qui s'y en va. Il me semble que notre bon Sauveur vous a fait une grâce ineffable dans la part qu'il vous donne à cette œuvre de sa très-grande gloire qui va à la conversion d'un pays et de plusieurs même, c'est une faveur inestimable; il est mieux pour la gloire de Notre-Seigneur, de sa très-sainte Mère et des bons anges, que vous soyez le maître de votre argent, et de le mettre en dépôt à Saint-Nicolas, de peur de mort. Je ne m'étonne pas de la rage du démon contre les actes de réparation. Enfin Dieu seul dans l'union des sacrés cœurs de Jésus et de Marie et des bons anges et saints, c'est là que je demeure avec bien du respect, etc.

Ce 14 novembre 1699.

—

LETTRE CCXC.

AU MÊME.

Combien il est avantageux de concourir à l'établissement des missions dans les pays étrangers.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris, Monsieur, le 20 de décembre, la veille de la fête du grand apôtre des Indes saint Thomas, et en même temps pour faire réponse à ce que Mme votre épouse demande, savoir si Dieu tout bon sera plus glorifié qu'elle fasse un nouveau testament pour établir un missionnaire dans les pays étrangers, ou bien qu'elle s'en tienne à celui qu'elle a fait, et aux legs pieux qu'elle y a marqués. Il me semble qu'il n'y a point à hésiter sur ce sujet. Coopérer au salut d'une âme pour laquelle le grand Dieu des éternités, cette majesté infinie, a voulu mourir, est plus que si l'on assistait tous les pauvres de toute la terre pour subvenir à leurs besoins temporels. Mais établir un missionnaire pour les pays étrangers n'est pas seulement pour assister une âme, mais pour assister un si grand nombre d'âmes dans la suite des temps, que cela ne se peut expliquer. C'est pour détruire l'empire du prince du monde, du démon, qui règne dans ces pays-là; c'est pour y établir l'empire de Jésus-Christ; c'est pour l'y faire connaître, l'y faire aimer, l'y faire adorer : c'est aussi pour y établir l'amour et la dévotion de son immaculée Mère Vierge, des bons anges, et des saints. C'est pour aller au secours de ces aimables esprits qui gardent ces pays étrangers, et les personnes qui y sont : et si l'ange du peuple de Dieu a dit autrefois, que saint Michel l'un des premiers princes était venu à son secours (*Dan.* x, 3), l'on peut dire avec vérité que les missionnaires apostoliques vont au secours des saints anges gardiens de ces pauvres peuples. C'est pour délivrer des âmes des peines éternelles de l'enfer. Enfin c'est pour faire glorifier hautement la très-sainte Trinité, qui est la fin en toutes choses, en la faisant connaître, et de l'aimer durant toute l'éternité; et c'est en cela que consiste sa gloire. Si la séraphique sainte Thérèse disait qu'elle aurait voulu souffrir les peines du purgatoire jusqu'au jour du jugement pour un seul degré de gloire de Dieu, que de millions de degrés de gloire ne procure-t-on pas à cette majesté suradorable en établissant un missionnaire?

Les personnes séculières, et particulièrement les femmes, ne sont pas en état d'aller prêcher le saint Evangile : mais le faisant

prêcher, ne coopèrent-elles pas à la prédication de l'Evangile? ne sont-elles pas en leur manière les apôtres des pays où il est annoncé? Le Vénérable Bède a appelé saint Grégoire l'apôtre de l'Angleterre, parce qu'il y avait envoyé des missionnaires. Je sais qu'il y a quelque différence, mais cependant on peut dire dans un sens, que ceux qui fondent des missions dans les pays étrangers en sont les apôtres.

Ces pensées me viennent à l'occasion de la fête du grand apôtre de ces pays, le glorieux saint Thomas : et quoique tous les jours je ne manque pas au saint autel d'offrir le très-divin sacrifice en l'honneur des saints anges de la Naxie, et des lieux où a passé le bon Père jésuite qui y va, cependant avec le secours divin, je l'offrirai demain très-particulièrement en l'honneur du glorieux apôtre saint Thomas, et de saint Jean l'évangéliste, qui dès ma jeunesse, est le grand saint de ma dévotion la plus spéciale, et en l'honneur des saints anges du pays, afin que le règne de Dieu y arrive, et afin que la très-suradorable Trinité répande abondamment ses plus saintes bénédictions sur le dessein de Mme votre épouse, que je salue très-particulièrement, ainsi que son bon ange, M. Courtin et toutes les personnes affligées, avec leurs bons anges et le vôtre. Que Mme votre épouse s'unisse aux desseins de l'adorable Jésus, à l'amour infini de son charitable cœur pour le salut des âmes; que dans cette union divine elle offre son dessein au Père éternel en l'honneur de la charité ineffable du cœur de Jésus-Christ, en l'honneur du précieux cœur de son immaculée Mère Vierge.

Le P. Claude de Paris, Capucin, vient de m'écrire et me mande qu'on a lu le livre de la Dévotion à leur réfectoire au commencement de l'Avent, pour se disposer à la fête de la sainte Mère de Dieu; que leurs docteurs en théologie et tous leurs Pères le trouvent rempli de doctrine et d'une onction céleste : *Soli Deo honor et gloria, nobis autem rubor confusionis.* J'espère que les livres que vous envoyez au Canada y auront une abondante bénédiction pour la gloire de Dieu seul, et les autres que vous avez envoyés dans les autres lieux. J'ai écrit au R. P. de Stainville qu'il priât Dieu pour vous et Mme votre épouse et M. Courtin. Vous ferez une grande charité d'aller voir le pauvre P. Feuillant. Vous avez bien fait de mettre votre argent entre les mains de M. Béchet; il faut seulement veiller à ce qu'il soit sûrement en cas de mort, étant âgé comme il l'est. C'est une bonne pensée que la neuvaine en l'honneur de saint Jean l'évangéliste. La pensée qui me vient au sujet du pauvre M. Michalet que j'ai vu à Paris sans biens et qui en a tant amassé est que : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis sunt.* (*Luc.* XVI, 8). Ah! si l'on s'appliquait avec autant de soins à amasser des trésors célestes! Et à son égard, *Quæ paravit, cujus erunt* (*Luc.* XII, 20)? lui qui n'a pas voulu imprimer le livre *De la dévotion aux saints anges*, l'en priant, par leur considération, de peur de trop tarder à gagner de l'argent.

J'ai écrit à M. Boucher pour une affaire de Dieu. Je vous remercie de la réparation que vous m'avez envoyée, elle est bien. Si tant de personnes par tout le monde font tant de pèlerinages, de vœux, de dévotions pour la santé du corps et leurs intérêts, que ne devons-nous pas faire pour l'intérêt de Dieu? Unissons-nous tous ensemble pour la dévotion du règne de Dieu; car enfin Dieu seul, les seuls intérêts de Dieu. C'est en lui que je suis avec bien du respect, etc.

Evreux, ce 20 décembre 1699.

—

LETTRE CCXCI.

AU MÊME.

La vie du Chrétien est une continuation de la vie de Jésus-Christ : donc il faut penser, agir et souffrir comme Jésus-Christ.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette sainte union, et par cette divine union, que nous pouvons arriver à posséder ce Dieu seul; la même parole divine qui nous apprend que Dieu sera toutes choses en tous dans le ciel, et par suite qu'il y sera seul le grand et l'unique tout, la même nous enseigne qu'en cette vie Jésus-Christ est toutes choses en tous, et si nos corps n'ont pas le plus petit mouvement qu'ils ne le reçoivent de l'âme, de même nous n'avons rien pour Dieu, non pas même une seule bonne pensée sans l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je bénis son aimable et divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, de ce qu'elle veut que j'aie fini l'année, et que je la commence en écrivant de cette vérité pour le livre que j'espère qu'elle nous fera donner au public. Nous écrivons donc en sa divine vertu que la vie du Chrétien est une continuation de la vie de Jésus-Christ. Oh! Monsieur, voilà une grande et admirable vérité, que Jésus-Christ soit notre vie, et ainsi toutes nos actions doivent être dignes de l'adorable Jésus, ce qui nous oblige et en agissant et en souffrant de considérer et bien considérer l'adorable Jésus; aurait-il agi, aurait-il souffert, comme j'agis et comme je souffre, car c'est lui, son divin esprit, qui est le principe de toutes les actions et de toutes les souffrances chrétiennes. Cependant, à quelque prix que ce soit, il nous faut agir en véritables chrétiens, il nous faut cesser de vivre de notre propre vie, et pour cela il ne faut plus vivre que de la mort. Oh! mourir continuellement au péché, aux créatures et à soi-même, pour ne vivre plus que de la vie de Jésus, pour n'agir plus que par Jésus, pour ne plus souffrir que dans sa sainte union, comme il a agi et comme il a souffert, pour n'être plus rien à nous-mêmes, afin que Jésus-Christ y soit toutes choses.

Voilà le 14 de ce mois qui est la fête de son

saint nom de Jésus, qui est le jour de ma naissance, et de ma renaissance par le saint baptême, que j'entre dans la soixante-dix-septième année de mon âge. Ah! qu'il est grand temps que je cesse de vivre à moi-même et de ma propre vie. Je me recommande aux prières, afin que l'adorable Jésus soit mon unique tout en toutes choses par l'avénement de son règne. Je vous supplie de prier Mlle Auvray, Mlle du Tour et leur famille qu'elles communient ce jour-là pour ce dessein. Je me recommande aussi au saint sacrifice de M. Courtin, et je les salue tous et leurs bons anges. Je prie de la même grâce Mlle Agathe, la saluant avec son bon ange, comme aussi vous, Monsieur, vous saluant, Mme votre épouse, que je n'oublie point tous les jours devant Notre-Seigneur et son aimable Mère Vierge, comme vous, tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Je vous écris le 3 janvier, fête de la grande sainte Geneviève, qui en est la patronne, l'invoquant en toute humilité et son bon ange, et bien touché de tous les secours que la divine Providence m'a donnés en cette ville. C'est un abîme de miséricordes où je me perds. Ici je me sens pressé de m'écrier avec le saint fondateur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame : Oh! que nous avons un bon Maître, que nous avons une bonne maîtresse! C'est aussi le jour de l'Octave de la fête de saint Jean l'évangéliste, aimable saint, et plus aimable qu'on ne peut dire. Ah! que je lui ai d'obligations! Je me suis souvenu aujourd'hui particulièrement de la Naxie. Voici une lettre pour une Ursuline de Saint-Denis qui a promis au P. Sauger d'y aller, et elle y portera sa pension. Mais comme la chose est secrète, elle me prie d'adresser sa lettre à la Mère de Saint-Barthélemy, religieuse à Sainte-Elisabeth, près le Temple, afin qu'elle lui fasse tenir ma réponse en main propre. Ayez donc, s'il vous plaît, la charité d'envoyer cette lettre à cette Mère.

La pensée de Mlle Rousseau est bonne pour l'impression de ce qu'elle écrit pour la neuvaine de l'intérêt de Dieu; mais je pense qu'il se faut contenter d'une fois l'année, car il y aurait à craindre qu'en voulant la multiplier on ne se lassât. Mais comme ce ne serait que pour distribuer dans les communautés d'Angers ou très-peu d'autres, j'ai pensé que si l'on envoyait sept ou huit livres *du Purgatoire* où cette dévotion est assez expliquée, cela servirait beaucoup plus à la gloire de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère Vierge et de plus pour le règne de Dieu dans les âmes du purgatoire, et vous pourriez avoir l'intention dans cette distribution de la faire pour l'âme de feu M. votre père, afin que le règne de Dieu lui arrive.

Je vous renvoie la lettre de Mlle Rousseau. Il y a aussi une lettre pour Mlle de Lombillon, qui m'écrit sur les livres que vous lui avez adressés. J'espère de Dieu tout bon qu'il en sera glorifié et sa très-sainte Mère et les bons anges. Le bon P. Claude de Paris, capucin du Marais, m'écrit qu'on a lu le livre *De la Vierge* dans leur communauté avec une singulière bénédiction et une grande estime de leurs pères. L'on me mande d'Anvers la même chose, et en particulier le livre *De la dévotion aux saints anges.* Mlle de Lombillon aura soin de prier pour nous et pour Mme votre épouse. Je lui écris qu'elle aille en dévotion à une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, qui est à un demi-quart de lieue de Nancy. Voici aussi une lettre pour les Carmélites d'Angers. Vous savez, Monsieur, les jours qu'il les faut envoyer à la poste. Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ le Sauveur de tous les hommes et du béni cœur de son immaculée Mère Vierge; c'est dans ces cœurs sacrés que je suis dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 3 janvier 1700.

LETTRE CCXCII

AU MÊME.

Union de prières dans un but commun; s'unir aux âmes dévouées à Marie pour soutenir ses intérêts.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, le lendemain de l'Octave de la fête du disciple bien-aimé de ce cœur infiniment aimant et infiniment aimable et adorable, et le jour de la précieuse mort de la bienheureuse Angèle de Foligny, l'une des plus grandes amantes de ce cœur abîme d'amour et de miséricorde, saluant avec respect Mme votre mère, Mme votre épouse, Mlle Agathe, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. D'une grande volonté, je m'unirai avec le secours divin à la neuvaine que Mme votre épouse commence, le jour de la fête de la sainte Epiphanie, et qui finira le quinzième jour dans lequel on célèbre dans l'ordre du Mont-Carmel la fête des noces virginales de la très-sainte Mère de Dieu et la Reine des vierges, avec son saint époux le grand saint Joseph vierge, et la fête de saint Paul, ermite, le grand saint de Dieu seul, dans qui Jésus-Christ a été toutes choses dans sa séparation des créatures durant quatre-vingt-dix ans, s'étant retiré dans le désert environ à l'âge de vingt ans, et y ayant vécu cent dix, comme les anges dans le ciel; tous ceux qui aspirent à ne vouloir que Dieu seul, lui doivent avoir une grande dévotion.

Mlle Auvray m'a écrit touchant le Neuf-Châtel.

Vous ne pouviez mieux finir et commencer l'année qu'en travaillant pour la défense des intérêts de notre grande Maîtresse. Oh!

que nous avons un bon Maître, que nous avons une bonne Maîtresse, on ne peut pas mieux soutenir le petit office de son immaculée Conception, qu'a fait M. le curé de Saint-Louis, avec plus de force et de netteté. J'écrirai à M. Heurard, prêtre flamand de sa communauté, qui a un zèle admirable pour la très-digne Mère de Dieu, qu'il ait le bien de vous voir. Je crois que notre bon Sauveur, et son immaculée Mère Vierge seront glorifiés que vous soyez liés saintement en Notre-Seigneur. Il a vu M. Courtin. Les habitudes qu'il a peuvent servir beaucoup à défendre les intérêts de la très-sainte Mère de Dieu et de l'Eglise.

A l'égard de la fondation du missionnaire, sur la difficulté qui vous est survenue, la pensée m'est venue que si vous la faisiez aux Jésuites, elle serait très-assurée, et ils en reçoivent. De plus, l'expérience fait voir que Dieu a accordé l'esprit apostolique à cette Compagnie. Feu M. Arnaud, tout opposé qu'il leur fût dans les dernières années de sa vie, a écrit qu'ils avaient fait des merveilles dans quelques missions dont il parle; et de vrai ils y ont reçu une bénédiction admirable et extraordinaire : conférez-en, s'il vous plaît, avec M. Courtin.

Je crois que vous ne devez nullement penser à faire de fondation présentement. La divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle Mère, vous a mis entre les mains une grande œuvre pour sa divine gloire. Quelquefois c'est une ruse du malin esprit de trop multiplier les choses, pour empêcher qu'aucune ne soit parfaite. J'en ai de l'expérience en ce que des personnes d'autre part très-saintes ont fait, et qui y ont été trompées; ne vous pressez point, Monsieur, sur les bons desseins qui pourraient vous venir; la proposition de la condition pour les missions étrangères n'est pas faisable. Dites, s'il vous plait, à Mlle Agathe, au nom et de la part de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de son immaculée Mère Vierge Marie et de tous les bons anges et saints, qu'elle prenne bon courage, que notre bon Sauveur tirera sa gloire et son bien et très-grand bien de ses peines. C'est dans son cœur et celui de sa très-sainte Mère que je suis avec bien du respect, etc.

Vous m'avez fait un très-grand plaisir en Notre-Seigneur de m'avoir envoyé les preuves de M. le curé de Saint-Louis; car elles serviront pour la défense des intérêts de sa très-sainte Mère.

Evreux, ce 4 janvier 1700.

—

LETTRE CCXCIII.

AU MÊME.

Dévotion de Boudon à la sainte Vierge dès son enfance. Il recommande de fonder un établissement d'Ursulines au Canada.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur le Sauveur de tous les hommes. Ma grande occupation, Monsieur, présentement, est de demeurer en lui, et le jour de ma naissance et de ma renaissance par le saint baptême, dédié à son sacré nom de Jésus, sa miséricorde infinie m'en fit ressentir les effets, me semblant que je devais cesser de vivre, afin que l'adorable Jésus vécût entièrement en moi. C'est la grâce cependant de tous les Chrétiens bien peu connue, et la divine volonté me fait achever le livre qui est tout destiné pour la faire connaître, dans cette Octave de la fête du précieux cœur de l'admirable Mère de Dieu dont nous avons célébré la solennité à Evreux le 8 de ce mois lundi dernier. Car enfin la même divine volonté me veut tout par la très-sacrée Vierge, et il me semble vous l'avoir dit. Mes compagnons d'école dans les classes en étaient si persuadés, que l'on m'y a appelé la Vierge; et dès le commencement de mes études, tout jeune, ils disaient, ce qui n'était pas vrai, que la très-sainte Vierge m'apparaissait, je ne sais pas par quel instinct.

Oh! que nous avons un bon Maître et une bonne Maîtresse. J'ai fait mettre dans la chapelle où je célèbre le divin sacrifice une image de la très-sainte Mère de Dieu sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours. Je porterai les desseins du testament de Mme votre épouse que je salue, très-particulièrement, et vos bons anges, aux pieds de la sainte image, pendant que j'y offrirai le très-divin sacrifice en l'honneur de son sacré cœur, afin qu'elle le bénisse de ses plus saintes bénédictions. Tout m'y paraît bien réglé pour la gloire de Dieu, et même ce dessein pour donner un titre à quelques pieux ecclésiastiques, et surtout la fondation à Saint-Nicolas où l'on ne donnera ce titre qu'à des personnes appelées et pleines de l'esprit de Dieu, car autrement quelquefois cela pourrait faire plus de mal que de bien.

La mère de Saint-Denis agit trop humainement en de certaines choses, mais les pensées de Dieu sont bien éloignées de celles des hommes. Tout ce qu'il a fait dans son Eglise depuis son établissement pour ses plus grands desseins a eu des commencements bien petits, où les moyens humains n'ont pas eu grande part; car il veut que l'on sache que c'est lui qui agit. Les Ursulines du Canada m'ont écrit pour un nouvel établissement qu'elles font, à qui l'on s'oppose, parce que l'homme ne voit pas assez de secours humains; je leur ai mandé dès l'année passée qu'elles passent l'établissement au nom de Notre-Seigneur et de sa très-sacrée Mère, et elles m'écrivent que cela leur a donné une sainte joie. Notre bon Sauveur paraissant à sainte Thérèse lui dit : Oh! l'avarice du cœur humain; il semble que la terre lui manquera toujours.

Je vois bien le sujet qu'a M. Tiberge, à moins que cela ne se pût faire par d'autres, de se dispenser de parler pour la Naxie, à raison que c'est une mission des

Pères jésuites; il faut donc penser à d'autres voies. Mais je crois que Dieu sera glorifié que l'on présente un factum à Mme de Maintenon, toujours cela ne peut faire de mal. Il y a plusieurs années, comme je vous l'ai mandé, que je me sens pressé pour cela, et sans les guerres j'aurais tâché de le lui faire présenter, mais je croyais qu'il fallait attendre la paix. Si Mgr de Chartres le voulait, il le pourrait bien faire, sinon il faudra chercher quelqu'autre voie. M. Doyen, que vous connaissez, présentement a habitude avec elle à cause de M. son frère, on pourrait présenter un factum à M. Doyen, et le prier d'en présenter un autre à Mme de Maintenon, mais auparavant il faut voir si Mgr de Chartres ne le voudrait pas bien faire. Il est bon pour la gloire de Dieu que vous conduisiez l'affaire de la Naxie secrètement à votre égard, mais cela n'empêchera pas que vous n'agissiez dans la nécessité; vous pourrez bien par les Pères jésuites agir sans que vous paraissiez.

J'avais eu la pensée de vous dire de parler à M. Tiberge pour M. le Pileur, car ils sont grands amis.

Assurément mes incommodités corporelles qui augmentent, demandent un secours particulier de notre bon Sauveur par sa très-miséricordieuse Mère, les bons anges et les saints, pour pouvoir faire mes visites. Je salue très-particulièrement M. Courtin, Mme votre mère, Mlle Agathe, M. Auvray et toute sa maison et leurs bons anges. Je prie Mlle Auvray de communier une fois à Notre-Dame du Remède et les autres personnes qui le pourront, la sœur Gervaise et les sœurs Antoinette, pour avoir le secours dont j'ai besoin. Je salue aussi leurs bons anges, car je suis bien incommodé de ma descente.

Depuis que l'on a su, Monsieur, le dessein de quitter l'archidiaconat d'Evreux, plusieurs personnes m'ont offert très-charitablement leurs maisons. Mais je crois que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, vous a réservé pour son pauvre esclave, et cela me paraît, ce me semble, bien clairement; comme votre grande charité me donne lieu de vous parler en simplicité, je crois que vous êtes la personne qu'il me destine, et que c'est entrer dans ses desseins, et accomplir sa divine volonté que je vous regarde en cette manière, et qu'elle pourra peut-être me faire finir mes jours avec vous, qui ne peuvent pas être de longue durée, si elle me laisse encore en ce monde. J'espère donc avoir l'honneur d'aller chez vous après la Pentecôte, à raison qu'il faudra faire mes visites dans l'intervalle de cette fête et de celle de Pâques. Après cela je ne saurais assez vous marquer combien j'ai de reconnaissance pour toutes vos charitables bontés. Je n'ai pas besoin présentement, ayant reçu quelqu'aumône qu'on m'a envoyée de Paris. Mais je suis toujours avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 12 de février, dans l'octave de la fête du très-saint cœur de la Mère de Dieu.

LETTRE CCXCIV.

AU MÊME.

Boudon raillé de l'oblation qu'il avait faite de son archidiaconé à la sainte Vierge. Avantage inestimable des souffrances. Confiance singulière de saint Etienne de Grammont en la Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union que je vous écris, Monsieur, le 15 de février, jour de l'octave de la fête du très-doux et très-miséricordieux cœur de la Mère de Dieu, notre bonne mère. Oui en vérité ce me serait une faveur inestimable d'être dans l'opprobre pour sa gloire. J'ai déjà eu l'honneur d'être raillé à ce sujet il y a longtemps: on a même fait une impression de l'oblation que j'ai faite de l'archidiaconé d'Evreux à son très-saint cœur; pour me rendre ridicule, l'on en a fait des plaisanteries parmi les savants, et enfin j'en ai passé pour fou : *Nos stulti propter Mariam.*

Ce qui a donné lieu aux menaces est que l'on a cru que j'écrivais contre M. Baillet; cependant je ne l'ai nommé en aucun endroit. Je combats certaines choses qu'il a soutenues, mais je ne parle pas des hérétiques qui les ont avancées, et je n'ai pas le dessein de dire qu'il les ait dites dans le sens qu'eux, étant catholique; mais je ne parle pas de lui. Je vous supplie, dans l'occasion, je dis *dans l'occasion*, d'avoir la charité de voir un peu les sentiments de M. le vice-gérant Chappelain, s'il en a lu quelque chose, c'est qu'il y a des gens qui approchent de Mgr l'archevêque qui ne me sont guère favorables, et je ne sais s'ils ne lui en auront pas dit quelque chose en leur manière.

Vous pourrez dire, dans l'occasion, au P. de la Beaume, que l'article qui est après les associations des paroisses n'est pas de moi; c'est l'approbateur qui l'y a mis de lui-même. Ce n'est pas que je ne convienne des devoirs de la paroisse; mais cela n'était pas nécessaire à mettre. Saint François de Sales en parlant des associations, n'en a rien dit, et de plus, à l'égard des écoliers cela ne convient pas. Je vous supplie aussi de dire à M. Courtin que M. Dolé, confesseur des filles de la Croix, est malade.

Je bénis la divine Providence de ce que M. Courtin se porte mieux. Tous les jours, et lui, et vous, et Mme votre épouse, et votre fille, et celles qui sont affligées, m'êtes tous présents devant Notre-Seigneur au saint autel. A l'égard de votre pauvre fille, il n'y a point à douter qu'il n'y ait de la vexation diabolique; j'en ai des preuves convaincantes. Dites-lui, s'il vous plaît, de

ma part, au nom de notre bon Sauveur Jésus-Christ et de la glorieuse Vierge Marie, sa bienheureuse Mère et des bons anges, que son mal, et très-grand mal, lui est un bien, et très-grand bien ; c'est pour elle un bonheur incomparable. L'on fait le 15 du mois la fête de saint Aquilin, évêque d'Evreux. Il avait le don gratuit des miracles, et en particulier de guérir les aveugles : il devint aveugle lui-même, et il ne voulut pas se servir du don de Dieu à son égard. Il fit plus d'état de son mal qui lui était bien rude, que de ce que l'on regarde comme un grand bien qui est le recouvrement de la vue. Je la supplie de prier pour ma misérable personne. Ah ! qu'il est bon d'être entre les mains de la divine Providence ; et d'y être en sa manière et comme il lui plaît ! jamais on ne peut être mieux, quelque mal que l'on soit : elle sait bien tirer sa gloire, et par une bonté incompréhensible notre propre bien, de tout ce qui nous arrive. *Qui a jamais espéré en elle, et est demeuré confus ?* (*Eccli.* II, 11.)

C'est encore, aujourd'hui 15, l'octave de la fête de saint Etienne de Grammont, l'un des saints les plus abandonnés à la divine Providence. Il voulait que ses religieux n'eussent pas un denier de revenu, et en même temps il leur défendait de demander aucun secours par l'aumône. Et ce qui lui est très-particulier, il les avait placés dans un désert hors de la vue de toutes les créatures. Il était bien persuadé de cette vérité : *Il suffit que votre Père sache vos besoins.* (*Matth.* VI, 32.) De plus, il avait fait un statut par lequel il réglait, que s'il leur arrivait d'être trois jours sans manger, le supérieur pouvait pour lors envoyer quelque religieux demander l'aumône, à condition qu'il prendrait garde de n'y pas envoyer quelqu'un de ceux qui paraîtraient les plus faibles et les plus abattus, de peur que leur vue ne donnât quelque compassion naturelle. Enfin il ne voulait que Dieu seul : il ne voulait pas que l'homme se mêlât de le secourir ; il n'attendait son secours que de Dieu seul. J'ai eu la grâce de visiter la cellule qu'il avait dans son désert, qui présentement n'est plus comme elle était en ce temps-là.

C'est une grande grâce que la conversation avec les saints anges, et si grande que lorsque notre bon Sauveur voulut tirer particulièrement sainte Thérèse de ses défauts et l'élever à la haute perfection où il l'a mise, il lui dit : Je ne veux plus que tu converses avec les hommes, mais avec les anges.

Je salue avec une vénération particulière celui qui vous garde ; tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont et spécialement des personnes de chez vous et suis, etc.

15 *février* 1700.

—

LETTRE CCXCV.

AU MÊME.

Amour des souffrances dans Marie des Vallées. Boudon donne son avis sur une fondation d'un bénéfice.

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, le 25 de février, jour de la précieuse mort de la bienheureuse sœur Marie des Vallées ; je l'appelle de la sorte, parce que si la divine parole déclare bienheureux ceux qui souffrent, nous la pouvons bien dire bienheureuse, ayant été l'incomparable dans les souffrances, faveur si précieuse que notre bon Sauveur lui dit que c'est ce que sa sainte Mère pourrait obtenir pour elle. Aussi, pour l'impétrer, elle allait à une chapelle hors la ville de Coutances, dédiée à Dieu sous l'invocation de cette grande Reine, se traînant sur ses genoux, même sur les pierres, et elle jeûna deux ans au pain et à l'eau pour avoir cette grande grâce. Lisez ceci, s'il vous plaît, à Mme votre épouse, que je salue très-singulièrement, afin qu'elle estime le don que notre bon Sauveur lui a fait dans l'heureux état où elle est. Il me semble que le titre sacerdotal est bien, à l'exception de ce qui regarde la personne de la famille ; car de préférer une personne sous prétexte qu'elle est de la famille à un plus digne, c'est contre l'honneur de Dieu. Je crois donc qu'il faudrait mettre que, s'il se présente quelqu'un de la famille qui soit aussi digne que les autres à qui l'on penserait, qu'il serait préféré, voulant toujours ladite dame que l'on regarde à la plus grande gloire de Dieu, indépendamment de toute autre considération. Un grand et saint auteur rapporte qu'une fondation ayant été faite d'un bénéfice ecclésiastique, à condition que les personnes de la famille seraient préférées, Notre-Seigneur révéla longtemps après que tous ceux de la famille qui l'avaient possédé, avaient été tous damnés ; il y en avait un très-grand nombre. Enfin toujours Dieu seul.

Apparemment ce que vous avez dit à M. Tiberge touchant M. le Pileur aura eu un bon effet, et je crois qu'il sera bon pour la gloire de Dieu, car c'est ce que nous devons regarder en toutes choses, que vous lui parliez de la fondation pour les missions étrangères.

(*Confidimus in Domino Jesu*), *quia qui cœpit in vobis opus bonum perficiet.* (*Philip.* I, 6.) Il faut tout attendre de ses grandes et immenses miséricordes, et cependant n'oubliez rien pour les affaires de sa gloire. Il n'est pas nécessaire, comme vous le dites, dans l'état présent des choses, de prier M. Doyen de présenter le factum, il suffit que les PP. Jésuites s'en chargent. Je bénis la divine Providence que votre conférence

se soit passée à un jour de samedi, dédié à la très-sacrée Vierge.

Je n'ai point du tout d'idée de la pauvre femme que vous appelez Renée; je ne laisserai pas d'offrir notre bon Sauveur pour son âme.

Je vous supplie, Monsieur, d'envoyer cette lettre à la poste pour Bourgogne, qui part à midi le dimanche, mercredi et vendredi. Je remercie M. Courtin et toutes les autres personnes qui ont la charité de communier pour la gloire de Dieu dans ma misérable personne. Je les salue toutes, tous leurs bons anges et tous les bons anges et saints patrons de votre paroisse de Saint-Nicolas, de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont. Il faut que je vous dise que j'ai été occupé des vôtres, de ceux qui vous gardent, madame votre épouse, madame votre mère, Mlle Agathe et vos domestiques d'une manière extraordinaire, en sorte que j'en étais étonné, car tous ces bienheureux esprits se présentaient à mon esprit comme d'eux-mêmes. Que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, en soit à jamais glorifiée. Cela m'est arrivé depuis que vous m'avez fait la charité de m'offrir votre logis, dont la divine Providence, qui vous l'a inspiré, saura bien vous en tenir compte, et elle-même reconnaître ce que vous faites selon ses desseins. Il lui plaît de répandre ses bénédictions sur le livre de la Dévotion aux Esprits célestes, les ministres sacrés de ses ordres. C'est sous leur puissante et charitable protection que je demeure avec un profond respetc, etc.

—

LETTRE CCXCVI.

AU MÊME.

Saint Jean de Dieu fou selon le monde, mais sage selon Dieu. Sagesse des mondains vraie folie, en comparaison de la sagesse des saints.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris, Monsieur, le 8 du mois, fête de saint Jean de Dieu, fondateur de l'ordre de la Charité, qui a passé plusieurs années faisant des actions d'une folie apparente, qui le faisaient regarder comme un homme qui avait perdu l'esprit; et le voilà présentement dans l'élévation d'un état si glorieux, que les chaires sont pleines de prédicateurs qui prêchent ses grandeurs, et que les premières personnes du monde révèrent ses cendres : *Dieu*, dit l'Apôtre (*I Cor.* I, 27), *choisissant ceux qui semblent sans esprit dans le monde, afin de confondre les sages.* Et, en effet, pour parler encore avec le même Apôtre (*Ibid.*, 20), *où sont les philosophes? où sont les docteurs de la loi? où sont les curieux des secrets de la nature? Dieu n'a-t-il pas changé la sagesse de ce monde en folie?* Et certainement qui voudra bien considérer ceux que le monde regarde comme les grands esprits du siècle, de fortes têtes, des sages politiques, et ce qu'ils sont après leur mort, je dis même dans le monde, verra clairement que leur sagesse a été une folie. Car s'ils ont ambitionné l'honneur, ou s'ils se sont procuré de gros biens temporels, que leur reste-t-il de toutes ces choses? leurs cendres, leurs tombeaux, leur mémoire est-elle honorée comme celle des saints, dont la vie a passé pour une folie?

Cela m'a donné lieu de faire aujourd'hui une fête, et très-grande fête, en mon particulier en l'honneur de ce qui semble *folie en Dieu et qui est plus sage que les hommes*, comme parle l'Apôtre, magnifiant le Seigneur en saint Jean de Dieu et en saint Paul le simple; dont la précieuse mort est le 7 du mois présent, c'est-à-dire hier, et dans les saints anges qui les ont gardés. Je fais encore cette fête en l'honneur du transport de joie de notre bon Sauveur (*Matth.* XI, 25), lorsqu'il vit que son Père avait choisi des personnes aussi simples que des pêcheurs pour faire les merveilles qu'ils opéraient, leur donnant la connaissance de ses grâces, et laissant les prudents et les sages dans l'aveuglement que leur cause l'orgueil. O mon Seigneur et mon Dieu, qu'il fait bon d'être petit, et très-petit, et bien anéanti! Je fais encore cette fête, pour remercier la divine Providence d'avoir été traité de fou et de ridicule, au sujet de la dévotion à la très-sacrée Vierge.

J'ai une sainte joie en Notre-Seigneur de ce que M. le curé de Saint-Louis soutient si bien ses intérêts : c'est une chose assez surprenante que l'on trouve à redire à ces paroles, *Domina, in adjutorium meum intende;* tous les jours nous appelons bien à notre secours de viles créatures du monde; et de même à ces autres paroles : *Domina, exaudi orationem.* Tous les jours ne dit-on pas dans le monde aux juges dont l'on a besoin : Ecoutez favorablement ma requête.

Que diraient donc ces messieurs de l'application que saint Bonaventure grand docteur aussi bien que grand saint, fait à la sainte Vierge de tout le Psautier de David. Je crois que vous avez agi pour la gloire de notre bon Sauveur, et de son immaculée Mère, d'avoir donné un livre de la dévotion à la sainte Vierge, au P. de Gourdan et de lui avoir fait voir ce que M. le curé de Saint-Louis a fait pour le soutenir. Il aurait été à désirer que l'on n'eût pas mis qu'Innocent XI récitait son petit office de l'immaculée conception tous les jours, je dis tous les jours, car cela ne paraîtra pas croyable, il suffisait de dire qu'il le récitait, comme le saint homme évêque de la Chine l'a dit, et qui peut avoir dit tous les jours, mais il eût été mieux de ne le pas marquer, je dis cette particularité.

La divine Providence aura soin des affaires de sa gloire dans la Naxie, il y faut mettre toute notre confiance, et aux bons anges

après la sainte Mère de Dieu, les exécuteurs de ses ordres; j'ai recours tous les jours à eux pour cela. Je salue avec une vénération particulière Mme votre épouse qui a bien fait de mettre dans la fondation l'obligation de célébrer une fois l'année la messe pour elle, toute la famille, M. Courtin, tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont; je me souviens parfaitement de la bonne Renée, présentement, dont je n'avais pas connaissance pour son nom, j'aurai soin de prier pour elle avec le divin secours, elle est bienheureuse d'avoir beaucoup souffert. Ah! qu'il fait bon être malheureux en ce monde.

Je demeure avec bien du respect, etc.

Ce 8 *mars* 1700.

—

LETTRE CCXCVII.

AU MÊME.

Amour des saints pour les humiliations.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, le 25 mars, fête de l'anéantissement épouvantable d'un Dieu dans les entrailles de la très-sainte Vierge, et de l'élévation incomparable de la même Vierge à la glorieuse qualité de Mère de Dieu, à laquelle tous les véritables dévots doivent prendre plus de part qu'il ne se peut dire. C'est aussi la veille de la précieuse mort du saint homme le P. Jean Chrysostome dont la divine Providence nous a fait donner la vie au public, saint homme tellement anéanti à soi même, qu'il avait fait un vœu de jeuner cent jours en l'honneur de saint Joseph, s'il pouvait obtenir par ses puissantes intercessions d'être méprisé de tout le monde. De plus, il avait fait vœu de se faire mépriser, autant qu'il le pouvait, dans l'ordre de Dieu. Cet anéantissement l'avait tellement uni à Notre-Seigneur qu'ayant promis à la feue Mère du Saint-Sacrement, de lui paraître après sa mort, cette Mère entrant dans un ravissement, notre bon Sauveur lui parut et lui dit: Mon serviteur s'acquitte de sa promesse, mais pour paraître, il faut que je paraisse, car il a été tellement abîmé en moi par ses anéantissements, qu'il est un autre moi-même. Allant voir cette Mère qui était pour lors dans l'hospice de Villaud, près Paris, comme on pensait lui parler, pour toute réponse, on entendait sortir de sa bouche, Dieu, Dieu, Dieu, Dieu, Dieu! J'espère beaucoup en sa protection, et je vous l'ai mandé, j'ai un besoin spécial des secours de la divine Providence ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, quoi qu'il puisse arriver, pour faire mes visites, mes infirmités corporelles augmentent et en plusieurs manières.

Je crois que Mme Cécile a bien fait de suivre les avis qu'on lui a donnés, j'espère que notre bon Sauveur et son immaculée Mère Vierge en seront glorifiés, mais il n'est pas nécessaire qu'elle me le fasse savoir. Ce n'est pas la première fois, elle se détermine à faire les choses, et ensuite elle me les fait dire, on ne demande pas avis d'une chose que l'on a faite, et je ne souhaite pas qu'elle m'en demande avis, mais il serait à souhaiter qu'elle prît quelque autre personne que moi pour sa direction, car son procédé est même contre le bon sens. Dans l'occasion je vous supplie de lui dire qu'elle prenne quelque autre personne, elle en trouvera avec le secours divin dans Paris et qu'elle pourra même consulter avec plus de facilité.

Je crois qu'il faut s'en rapporter à ce que le P. Jésuite vous dit touchant la Naxie. Tout est entre les mains de la divine Providence; il faut se confier uniquement en elle. Je salue très-particulièrement Mme votre épouse, toute la famille, M. Courtin, les personnes affligées, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont.

Je suis avec bien du respect, etc.

Ce 25 *mars* 1700.

—

LETTRE CCXCVIII.

AU MÊME.

Ses infirmités commencent à devenir presque continues: sentiments chrétiens qu'il témoigne à cette occasion.

DIEU SEUL

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union, etc. Je vous écris, Monsieur, dans sa divine union, ne voulant rien faire à jamais qu'en sa divine et par sa divine union, le mardi jour que l'on consacre particulièrement en l'honneur des saints anges, ayant dessein de célébrer le très-saint sacrifice en leur honneur, et très-spécialement en l'honneur de votre bon ange, des bons anges de toute votre famille, et en particulier de l'ange gardien de Mme votre épouse, de celui de M. Courtin, et des bons anges de toutes les personnes affligées, que je salue tous avec une grande vénération, comme tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Le mardi est encore un jour que je destine toutes les semaines pour honorer très-particulièrement la divine Providence ma toujours très-bonne et très-fidèle mère. De quelque manière qu'elle dispose des choses, qu'elle soit à jamais bénie, louée, adorée, remerciée, glorifiée des maux qu'il lui plaît de m'envoyer. Ils sont bien fâcheux et incommodes, parlant selon l'homme; ils

sont bien agréables et commodes selon Dieu. Hier la nuit je fus attaqué de mon mal deux fois, et trois ou quatre fois le jour; et à chaque fois il faut bien du temps pour remettre les choses en état : c'est une occupation outre le mal; mais pouvons-nous être mieux occupés qu'à faire ce que Dieu veut que nous fassions?

Après tout je dis avec le Psalmiste : *Vous êtes mon Dieu; mon sort est entre vos mains. Soyez-moi un Dieu protecteur, et un asile assuré où je trouve mon salut.* (*Psal.* XXX, 15, 2, 3.) *Car vous êtes ma force, mon refuge; vous êtes mon espérance dès ma jeunesse. Je me suis appuyé sur vous dès que je suis venu au monde; vous êtes mon protecteur dès le ventre de ma mère, j'ai été jeté entre vos bras dès que je suis sorti de ses entrailles.* (*Psal.* LXX, 5, 6.) *Ne vous éloignez pas de moi, parce que l'affliction est proche, et qu'il n'y a personne qui me secoure* (*ibid.*, 12); car je ne saurais trouver de soulagement à mon mal, pendant que tous les autres en trouvent. *Mais vous êtes toujours le sujet de mes louanges. Que ma bouche en soit remplie, afin que je chante votre gloire et votre grandeur durant le jour. Ne me rejetez pas dans le temps de ma vieillesse; ne m'abandonnez pas lorsque ma force s'affaiblira. O Dieu, vous m'avez instruit dès ma jeunesse et jusqu'à présent; j'annoncerai vos merveilles. O mon Dieu! ne m'abandonnez pas dans ma vieillesse et dans l'extrémité de ma vie, afin que je fasse connaître la force de votre bras et que je publie votre puissance et les grandes choses que vous faites. O Dieu, qui est égal à vous? Que ma vieillesse soit comblée de votre miséricorde. Pour moi j'espérerai toujours, et j'ajouterai de nouvelles louanges à votre gloire.* (*Psal.* LXX, 6, 7, 8, 9, 17, 18, 19, 22.) O Seigneur! vous avez dit par votre Prophète, *que les montagnes sont autour de celui qui se confie en vous, et que vous environnez vous-même votre peuple pour jamais.* (*Psal.* CXXIV, 2.) Ces *montagnes*, Seigneur, sont vos saints anges par leur élévation glorieuse dans votre grâce et dans votre gloire. *Je lève mes yeux vers ces montagnes, et j'en attends le secours : mais mon secours vient de vous*, par ces aimables esprits, *vous qui avez fait le ciel et la terre.* (*Psal.* CXX, 1, 2.)

J'en demeure là, Monsieur. A l'égard de mes visites, on pourrait bien y commettre; mais les curés auraient de la peine à y garder l'ordre qu'il a plu à la divine Providence d'y établir, et cela pour faire un changement à l'égard de l'archidiacre qui me succédera. Une dame m'a promis sa chaise, et je louerai un bon cheval pour la tirer, et un homme pour la conduire : le tout sous le secours de la divine Providence. C'est en elle et par elle que je vous remercie au delà de ce que je peux vous dire, et votre bon ange, pour toutes les offres charitables que vous me faites. Je n'aurai pas besoin d'argent : ce que je recevrai dans mes visites me servira pour tout. la dépense qu'il me faudra faire.

Ne dites rien à Mme Cécile. Je suis très-éloigné de vouloir qu'elle s'arrête à mes sentiments, préférant et devant même préférer les sentiments des autres aux miens, et j'ai une grande aversion de vouloir assujettir les âmes et ne pas les laisser dans une grande liberté; ce que j'ai voulu vous dire, c'est que cette bonne fille, je ne m'arrête pas à cette dernière fois, fait les choses, et puis elle mande qu'elle les a faites : c'est contre le bon sens de demander avis d'une chose que l'on a faite.

C'est demain le jour que vous recevrez cette présente lettre, 31 de mars, avec le secours divin, la précieuse mort du saint homme le P. Moreau, minime, obsédé des démons durant 10 ans. L'on m'a mandé de Rouen qu'une personne qui était dans ces vexations diaboliques voyait qu'un saint homme l'assistait et le P. Surin. On peut les invoquer en particulier et leurs bons anges et communier même pour remercier Dieu tout bon de leurs grâces. J'offrirai demain, avec le divin secours, le très-divin sacrifice, dans cette intention; on peut bien l'offrir pour le remercier des grâces d'une personne qui est encore en vie, et pour les personnes affligées. Je suis dans le cœur tout de miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du cœur de son immaculée Mère Vierge avec bien du respect, etc.

30 *Mars* 1700.

LETTRE CCXCIX.

AU MÊME.

Amour de Dieu pour nous; amour que nous devons avoir pour lui.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Je vous écris, Monsieur, le 8 d'avril, jour, cette année, de la mémoire de l'excès du divin amour de ce cœur adorable dans l'institution du très-saint Sacrement de l'autel. *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.* (*Joan.* III, 16.) Mais cet *ainsi* ne se peut expliquer. Si ce Dieu tout bon et tout miséricordieux ne nous permettait de l'aimer qu'à condition que nous irions au bout de la terre pour avoir cet honneur, que nous nous exposerions à toutes sortes de périls, de tourments et de morts, pour avoir cette grâce même un seul moment, il n'y aurait pas à hésiter. Mais qui pourra raconter les miracles de son amour! Non-seulement il nous permet de l'aimer, mais il nous y invite, il nous presse, il n'oublie rien, il fait tout, il souffre tout pour nous y engager; et cependant les hommes, si sensibles à l'amour des créatures, sont plus durs que les pierres et les rochers à l'amour infini de Dieu. Il faut les exhorter, les prêcher, les presser par toutes sortes de voies et de moyens, et souvent inutilement. Si on ne voyait ces choses, qui le pourrait jamais croire! Crions cependant et au ciel et à la ter

re : appelons à notre secours la très-pure Vierge, la Mère du bel amour, les anges, et les saints du pur amour. Et si la séraphique sainte Thérèse a eu pour maxime,«Ou mourir ou souffrir, » que la nôtre soit, avec le grand saint de l'amour, saint François de Sales, *Ou mourir, ou aimer*, mais et mourir et aimer, pour ne cesser jamais d'aimer. S'il y a des animaux qui vivent au milieu des feux et ne se nourrissent que de flammes, vivons, vivons au milieu des feux sacrés du divin amour, qu'il soit la nourriture de nos âmes, notre respiration pour la vie.

Hélas ! Monsieur, étant encore bien jeune je demandais et redemandais, je criais après le divin amour, sans bien entendre la grandeur de cette grâce. Ma grande fête était celle de la Pentecôte, sans en connaître la raison. Celle de Pâques même ne me touchait pas comme celle-là. Je vois bien présentement où me portait l'attrait de ma grâce. Quand je fais réflexion sur tous les attraits que le Dieu de l'amour m'a donnés et sur le peu d'usage que j'en ai fait; quand de plus je considère que ce Dieu dont les miséricordes sont sans nombre, ne s'est jamais rebuté de mes horribles ingratitudes, et qu'il a augmenté ses grâces à mesure que j'ai multiplié mes infidélités, sans exagérer, je me vois la plus ingrate créature qui fut jamais, et au-dessous de Judas. Ah ! qu'il est donc grand temps, ne m'en restant presque plus, de ne plus vivre que du pur amour de Jésus ! Qui me fera la grâce de mourir à force de l'aimer ! Autrefois je disais à la reine du saint amour, l'admirable Mère de Dieu : J'attends le coup de la mort de votre virginale main. Ah ! quelle grâce de mourir de la sorte ! Priez, Monsieur, que je commence à aimer Dieu seul de la bonne manière, à n'aimer que lui seul : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram* (141)? Invoquons le secours des saints anges qui n'ont pas été un seul moment sans aimer Dieu, et qui ne se sont jamais aimés un seul moment. O la belle, et précieuse, et sainte, et divine vie ! Ah ! que tous ces esprits de pur amour nous obtiennent pour jamais le pur amour !

J'offrirai le très-divin sacrifice en l'honneur de notre très-puissante et fidèle protectrice, l'aimable et miséricordieuse Marie la Mère de Dieu, en l'honneur des bons anges et particulièrement de votre bon ange, mardi prochain, avec le secours divin ; tous les mardis sont des jours que je destine pour honorer très-particulièrement la divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère, pour la remercier de la protection que vous en avez reçue par le ministère de votre bon ange, à l'égard de la tuile qui est tombée sur vous ; il faut bien en remercier la divine Providence.

La divine Providence m'a déjà fait faire quatre jours de visites. Les deux premiers jours, il paraissait que le mouvement et le voyage me faisaient bien. Je ne fus point incommodé; je l'ai été les autres jours, mais comme lorsque je reste dans la chambre. J'espère de cette bonne mère, tout d'elle et uniquement d'elle, qu'elle me les fera continuer quelques jours la semaine prochaine, et ensuite depuis le 22 d'avril. J'aurai alors trois ou quatre jours d'intervalle, où je pourrai vous mander ses divines miséricordes. Ensuite, toujours avec sa sainte, douce, et puissante protection, je continuerai jusqu'au lendemain de la fête de l'Ascension le 21 de mai, le lendemain de la précieuse mort du saint homme, le P. Surin. Je crois que ce jour les personnes affligées devraient communier pour remercier Dieu des grandes grâces qu'il lui a faites, et en l'honneur de son bon ange; et que ce jour devrait leur être un jour d'une dévotion grande, et y pratiquer plusieurs bonnes œuvres, invoquer saint Joseph dont il avait pris le nom, et qui lui a rendu tant de secours : c'est le 21 de ce mois. Je tâcherai avec le secours divin de m'y unir. Ces visites, avec le secours de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, continueront jusqu'au dernier jour du mois, jour de la précieuse mort du P. Godris, solitaire anglais, célèbre pour sa rare dévotion à la Mère de Dieu, afin qu'elle se trouve toujours en tout ce que nous faisons et en tout ce qui nous regarde.

Si le Père général des Mathurins compose des règles conformes à celles des religieuses de son ordre, c'est-à-dire autant qu'on le pourra, ce sera une communauté de filles qui non-seulement honoreront la très-suradorable Trinité par le nom qu'elles porteront, mais en esprit et en vérité, par ce qu'elles pratiqueront, et il semble qu'il serait plus à propos de différer jusqu'à son retour, afin qu'il pût donner ces règles pour être présentées à Mgr l'archevêque; on pourrait même toujours entrer dans la maison, si les règles n'étaient pas encore faites, en attendant qu'on les reçût.

Je vous supplie de dire à madame votre épouse, que je n'oublie pas devant Notre-Seigneur tous les jours et devant son bon ange aussi, que je crois que les deux legs qu'elle veut ajouter, seront pour la gloire de Notre-Seigneur et de son immaculée Mère Vierge.

J'offrirai mes pauvres prières volontiers pour la pauvre fille dont vous me parlez qui a eu le bras cassé, et je ne laisserai pas de les offrir pour vous, au sujet de ce qui vous est arrivé; en attendant mardi, tous les jours et dès aujourd'hui, prenant plus de part à tout ce qui vous regarde que je ne saurais dire, et étant toujours dans les cœurs très-miséricordieux de Jésus et de Marie dans un profond respect, je suis, etc

8 *Avril* 1700.

—

(141) *Que désiré-je dans le ciel, et qu'aimé-je sur la terre, que vous seul?* (*Psal.* LXXII, 25.)

LETTRE CCC.

Infirmités de Boudon pendant les visites de son archidiaconé.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul, dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur. C'est dans l'union de ce cœur infiniment charitable et dans l'union du cœur tout de miséricorde de sa très-débonnaire Mère, que je vous écris pour satisfaire à la grande charité que vous m'avez marquée, désirant savoir des nouvelles de nos visites. La divine Providence, ma toujours très-bonne et fidèle mère, m'a fait arriver hier au soir à Evreux, et je vous écris le 1er de mai, jour de samedi, dédié à la très-sacrée Vierge. Ah! non, nous ne pouvons jamais oublier! pour en partir pour continuer nos visites avec le secours divin jusqu'au lendemain de la glorieuse fête de l'admirable Ascension de notre bon Sauveur Jésus-Christ. Nos incommodités ordinaires nous continuent toujours et toujours le secours de la divine Providence. Hier ma descente étant arrivée le matin, quand je fus arrivé au lieu où je devais dîner, de peur que la descente ne s'augmentât, je demeurai dans la chaise au milieu de la cour du curé; après que l'on eut ôté les chevaux, et je priai le doyen qui m'accompagnait et les curés qui se trouvèrent d'aller dîner; ce qu'ils firent et je demeurai seul dans la chaise au milieu de la cour où je restai durant tout le dîner. Ensuite voyant que le mal me continuait, je descendis et je me couchai sur le lit du curé où le mal cessa. J'appris étant arrivé à Evreux qu'un homme qui, depuis 46 ans que je suis archidiacre, m'avait toujours loué son cheval et qui était toujours venu avec moi, était mort environ ce temps que je demeurai dans la cour de cette manière et j'ai eu quelque pensée que la divine Providence m'avait mis dans cet état pour souffrir peut-être pour lui, pendant qu'il était dans l'agonie; je le recommande à vos prières. Mais enfin, Monsieur, notre secours est au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre: *In Domino sperans, non infirmabor.* (*Psal.* xxv, 1.)

Le quatrième de ce mois de mai est la précieuse mort du saint homme, le P. Jean de Castille, religieux jésuite, décédé à la fin du dernier siècle, qui a été obsédé des démons jusqu'à la mort, s'étant volontairement livré à ce combat contre les démons par les avis de la très-douce et très- sainte Mère de Dieu et de sainte Agnès. Dites-le, s'il vous plaît, aux personnes qui sont dans la même peine, afin qu'elles invoquent le secours de la divine Providence par les mérites de ce saint homme. Toutes ces saintes personnes leur doivent être dans une vénération singulière, et ce qui les doit incomparablement consoler, est que cet état a été conseillé par la très-sainte Mère de Dieu et sainte Agnès, ce qui en fait bien voir les excellences, les avantages et la gloire qui en arrive à la suradorable Trinité qui doit être toute notre fin. Je salue très-particulièrement Mme votre épouse, M. Courtin et toutes les personnes souffrantes, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

Evreux ce 1er mai 1700.

LETTRE CCCI.

AU MÊME.

Il lui annonce la fin de ses visites: incommodités qu'il avait éprouvées en les fàisant: sa résignation à la Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est avec une joie inexplicable que je prononce et que j'écris ces paroles, *et toujours Dieu seul!* Oui, Monsieur, quoi qu'il arrive et puisse arriver, toujours Dieu seul. A jamais perdre de vue toute autre chose, ne regarder toute autre chose que comme un vrai rien. Or, ce n'est qu'en Jésus et par Jésus que nous pouvons être à Dieu seul, dans une sainte et heureuse séparation de tout l'être créé, dont il faut sortir par sa grâce, pour n'y rentrer jamais et demeurer entièrement perdus en Dieu seul.

Son aimable et divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a fait achever mes visites par la visite d'une chapelle de Notre-Dame de bon Secours. Je les avais commencées par une église dédiée à Dieu, sous l'invocation de Notre-Dame, et je les ai finies dans cette chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, aux pieds de ma bonne Maîtresse, qui m'a toujours été une dame de bon secours dès le commencement de ma vie, et j'espère de ses grandes miséricordes qu'elle me le sera toujours. La chapelle de la cathédrale, où je célèbre le très-divin sacrifice, a sur l'autel l'image de Notre-Dame de Bon-Secours, que Notre-Seigneur m'a fait la grâce d'y faire mettre; et ce n'a pas été sans en ressentir des effets d'une assistance extraordinaire. Ah! Monsieur, je chanterai les miséricordes de la Mère de Dieu éternellement.

La divine Providence continue à m'envoyer des maux fort incommodes, et qui m'arrivent présentement tous les jours. J'en ai été bien incommodé durant mes visites, où plusieurs fois il les a fallu différer, étant obligé de me coucher: mais enfin tout est achevé par ses grandes miséricordes. Si cela continue, cela pourra aller à la mort: mais toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je veux de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces, adorer toujours, toujours bénir et remercier, toujours aimer et glorifier la divine Providence, de quelque manière qu'elle dispose des choses.

J'espère que la divine Providence, sous la protection de l'immaculée Vierge Mère de

Dieu, des bons anges et des saints patrons de Paris, pourra me conduire dans cette ville le mardi 22 de juin ; et puisque vous êtes la personne de la divine Providence, qu'elle me destine dans l'excès de ses plus grandes miséricordes, nous aurons la grâce d'aller chez vous. Assurez bien, s'il vous plaît, madame votre épouse de mon souvenir très-particulier devant Dieu. Je la salue et toute votre famille, vos bons anges, et je suis, etc.

A Evreux, ce 22 mai 1700.

—

LETTRE CCCII.

Les infirmités de Boudon augmentent

DIEU SEUL.

Monsieur,

Je ne me lasse pas de dire que c'est dans cette divine union qu'il nous faut tout faire et tout souffrir ; c'est donc dans cette union que je vous écris pour vous dire que mes infirmités corporelles ne m'ont pas permis de partir cette semaine pour Paris, n'ayant pu trouver place qu'aux portières, et de plus s'étant rencontré neuf personnes pour le carrosse. J'espère que vous recevrez cette lettre assez tôt pour ne pas prendre la peine d'envoyer votre carrosse. La divine Providence, ma très-bonne et très-fidèle mère, me continue et augmente mes infirmités corporelles ; qu'elle soit à jamais louée, remerciée, adorée, aimée et glorifiée pour toutes ses divines conduites sans la moindre et petite réserve. J'espère cependant qu'elle me conduira à Paris la semaine prochaine, mardi, le jour de la fête des glorieux saint Pierre et saint Paul ; si elle m'y donne des obstacles, j'aurai le bien de vous le mander. Je vous écris le lundi, 21 de juin, fête du bienheureux Louis de Gonzague, l'un des grands dévots du sacré cœur de notre divin Sauveur Jésus-Christ, et le jour de la fête de saint Leufroi, né dans le diocèse d'Evreux, grand amateur de la vie retirée, et qui a mis les fondements du célèbre monastère de l'abbaye de la Croix, il avait une grâce particulière contre les démons. Je l'ai invoqué pour les personnes peinées que je salue, sans oublier M. Courtin, et très-spécialement Mme votre épouse, Mme votre mère, Mlle Agathe et tous vos bons anges, tous les bons anges et saint patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 21 juin.

—

LETTRE CCCIII.

AU MÊME.

Pratique de l'hospitalité commune autrefois parmi les premiers Chrétiens, bien rare aujourd'hui : excellence de cette pratique.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sacrée du cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris le jour de la fête de ce cœur infiniment aimant, infiniment aimable, infiniment adorable, et dans sa divine union, dans laquelle il nous faut vivre, agir, souffrir, mourir, et être pour jamais. C'est ce que les prêtres demandent à cet aimable Sauveur, au saint autel, toutes les fois qu'ils célèbrent les redoutables mystères : *Et a te separari nunquam permittas.* Son aimable Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère (et je me découvre par respect écrivant ces mots), continue et augmente mes infirmités corporelles : elle m'avait encore envoyé un flux, qui me faisait douter si je pourrais aller à Paris lundi prochain : cependant il me semble qu'il commence de cesser ; ce qui me donne lieu d'espérer que cette bonne mère m'y fera arriver mardi, jour que je destine toutes les semaines à l'honorer particulièrement, ainsi que les bons anges exécuteurs de ses ordres. Je salue avec une grande vénération celui qui vous garde, celui de Mme votre épouse très-spécialement, de Mme votre mère, de Mlle Agathe, de M. Courtin que j'aurai une sainte joie en Notre-Seigneur (et je n'en sais pas d'autre) d'entretenir du royaume de Dieu, tous les bons anges des personnes affligées, et toutes les personnes que ces célestes esprits gardent, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Vous ferez, Monsieur, charité à notre bon Sauveur Jésus-Christ d'envoyer votre carrosse, mardi prochain, sur les six heures que le carrosse de voiture arrive. *Ce que vous faites*, dit le Sauveur, *à l'un des plus petits qui sont à moi, vous me l'avez fait.* (*Matth.* xxv, 40.) C'est donc Jésus-Christ que vous aurez la charité de loger chez vous en mon indigne et misérable personne ; et Notre-Seigneur vous fera en cela une grâce qui n'est presque plus dans ces temps-ci, et qui était une des plus ordinaires parmi les premiers Chrétiens, qui est la grâce de l'hospitalité. L'apôtre veut que ce soit une des qualités de l'évêque, écrivant à Timothée et à Tite : *hospitalem.* Et entre les conditions qu'il demande aux veuves que l'on choisissait pour le service de l'Eglise en ce temps-là, et que l'on appelait diaconesses, il demande qu'elle ait exercé l'hospitalité : *Si hospitio recepit.* Il veut même que l'on n'oublie pas cette vertu : *N'oubliez pas*, dit-il, *l'hospitalité, parce qu'en l'exerçant, quelques-uns, sans le savoir, ont reçu des anges dans leur maison* (*Hebr.* XIII, 2) : c'est ce qui est arrivé à Abraham, à Loth, et à plusieurs autres saints. Mais il y a plus, puisque c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'on reçoit en la personne de ceux qu'on loge : *Hospes eram et collegistis me.* (*Matth.* xxv, 35). Et dans le reproche qu'il fera au jugement, ce sera l'un de ceux qu'il dira aux damnés : *Hospes eram et non collegistis me.* (*Ibid.*, 43.) Vous avez agi pour la gloire de ce bon Sauveur et de la sainte Vierge, faisant mettre les approbations dans le livre *Des profana-*

tions des églises. Le pauvre feu M. Michalet a omis plusieurs autres choses qui auraient été nécessaires.

Tous les jours j'offre mes prières pour la communauté du Neufchâtel, et je m'unis très-particulièrement aujourd'hui à la neuvaine que vous faites. Que notre bon Sauveur en soit glorifié. C'est dans son union que je demeure avec bien du respect et de la reconnaissance, etc.

28 *juin* 1700.

LETTRE CCCIV.

AU MÊME.

Trait particulier de la divine Providence à l'égard de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Oui, toujours Dieu seul dans une perte entière de toute autre vue. C'est donc lui que je regarde, et son aimable Providence divine, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère. Dans le retardement de notre voyage, les premières places du carrosse étant prises, il ne restait plus que les portières qui n'étaient pas propres pour mon mal, particulièrement une neuvième personne étant placée au milieu du carrosse. Une personne d'Evreux allant à Paris, et menant sa servante qui est comme servante de cuisine, elle lui avait retenu une des premières places, chacun croyait qu'elle aurait l'honnêteté de me donner la place de sa servante, et cette personne était un monsieur qui ayant été marguiller avait rendu ses comptes plusieurs fois devant moi, et qui en apparence devait avoir quelque charité pour mes incommodités, une servante de cuisine ne devant pas beaucoup être incommodée à une portière, cependant il n'en a jamais voulu rien faire. Je considérais qu'il avait raison, parce que personne ne me le doit céder, et que je le dois céder à toutes sortes de personnes, et même aux créatures dépourvues de raison, car elles n'ont jamais offensé Dieu. Le carrosse est donc parti et il s'est rompu en chemin, ce qui m'aurait beaucoup embarrassé, outre la chute que j'aurais pu faire, pour le chemin que l'on est quelquefois obligé de faire dans ces occasions. On regarde cela à Evreux comme un grand avantage pour moi, mais j'y regarde la conduite de la divine Providence, qui semble avoir endurci le cœur de ce monsieur à mon égard, à raison de l'événement qui devait arriver, et qui lui était très-présent. Que je chante ses miséricordes éternellement! Elle a encore voulu que toutes les premières places soient prises pour le premier voyage, ce qui m'oblige de différer à partir de lundi prochain en huit jours, ce qui n'est pas sans sa conduite particulière : car dès ma jeunesse elle a toujours voulu m'accorder ses grâces par la très-sainte vierge, et il arrive que ce lundi cinquième de juillet qu'elle doit me faire partir, est non-seulement dans l'octave de sa charitable visite de sa cousine sainte Elisabeth, et du jour heureux de la sanctification du grand saint Jean-Baptiste en sainteté, mais que ce jour cinquième de juillet est un jour où l'on fête ses joies en quelques lieues, ce qui me donne une sainte joie en Notre-Seigneur son Fils bien-aimé. Ce sera donc le jour, Monsieur, que j'espère que la divine Providence me fera partir pour arriver à Paris le sixième de juillet, le mardi que je destine, comme je vous l'ai mandé, à l'honorer particulièrement et les saints anges ses fidèles ministres. En attendant je salue très-particulièrement madame votre épouse dont je ne m'oublie pas tous les jours au saint autel, toute votre famille, M. Courtin que je désire de voir en Notre-Seigneur, toutes les personnes peinées, tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville, et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

J'ai reçu la lettre de M. Courtin, celle-ci étant déjà écrite. Je vous écris le 25 de juin jour de la fête de sainte Eve, recluse, dont la divine Providence s'est servie pour faire célébrer la solennité du très-saint sacrement de l'autel.

Evreux, le 25 *juin* 1700.

LETTRE CCCV.

AU MÊME.

Boudon annonce que son voyage à Paris va enfin se faire.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Demeurons a jamais, Monsieur, dans cette divine union ; heureux celui qui en sa sainte vertu pourra dire avec son Apôtre : *Quis nos separabit a charitate Christi?* (*Rom.* VIII, 35.) J'espère que son aimable Providence, ma toujours très-bonne et fidèle mère, nous fera partir enfin lundi prochain, fête des joies de la très-sacrée Vierge, comme je vous l'ai mandé, pour arriver le mardi avec son divin secours à Paris dans l'octave de la fête de sa charitable visite à sa bienheureuse cousine saint Elisabeth dans laquelle à sa seule voix le grand saint Jean-Baptiste tressaillit de joie, l'usage de la raison lui étant avancé, et fût rempli du Saint-Esprit, aussi bien que sa bienheureuse mère. Je crois que c'est la raison pour laquelle on a destiné ou le cinquième de juillet, ou le huitième pour célébrer la fête des joies de la très-sacrée Vierge, dans l'octave de la fête de sa visitation où tout a été rempli d'une joie divine, et la sainte Mère de Dieu même qui dit pour lors : *Et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* (*Luc.* I, 47.) J'ai l'honneur de vous écrire le 2 juillet, jour d'une si douce solen-

nité, priant Dieu tout bon et tout miséricordieux avec son Prophète : *Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me.* (*Psal.* L, 14.)

Il est bon, et plus avantageux qu'il ne se peut jamais dire, d'avoir recours au cœur infiniment aimant et infiniment aimable de l'adorable Jésus, et son Apôtre nous assure que nous pouvons tout en lui. Que sa divine Providence soit à jamais glorifiée de la bénédiction qu'elle a répandue sur les religieuses de Neufchâtel !

Je prie la très-miséricordieuse Mère de Dieu, ma très-bonne Maîtresse, qu'elle augmente en vous et en Mme votre épouse sa protection maternelle, et qu'elle donne ordre aux bons anges dont elle est la grande Dame d'augmenter de plus en plus leurs soins charitables sur vos personnes que je salue très-particulièrement avec vos bons anges, M. Courtin, tous nos amis, leurs bons anges et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont.

La divine Providence, ma bonne et fidèle mère, me donne présentement ce que j'ai de besoin ; et après vous avoir remercié avec toute la reconnaissance possible dans le cœur de Jésus et de Marie pour votre grande charité, je vous dirai en peu de paroles beaucoup : *Erit Dominus merces tua magna nimis* (*Gen.* XV, 1) : c'est en lui que je demeure avec bien du respect, etc.

2 *juillet* 1700.

LETTRE CCCVI.

AU MÊME.

Loterie spirituelle ; billet portant Dieu seul, *échu à Boudon. Dévotion d'un cordelier à l'Immaculée Conception.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Monsieur, vivons toujours, agissons, souffrons et mourons dans cette divine union ; elle est le fondement de l'appui en Dieu seul qui est très-certainement tout mon appui et pour le temps et pour l'éternité. J'aurais de la peine à vous dire la sainte joie que je ressens du billet que l'on a tiré qui ne dit autre chose que l'*appui en Dieu seul*, en fait de loterie spirituelle, si l'on peut se servir de cette expression ; je regarde ce billet comme le gros lot. La divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a conduit à Evreux, et j'espère qu'elle me fera partir mercredi prochain pour mes visites jusqu'à la fin de septembre, qui est le jour d'une fête que l'on célèbre à quelques lieues de Flandre, sous le titre du recueil de toutes les fêtes de Notre-Dame, de tous ses mystères. Comme je désire regarder la divine Providence en toutes choses, je considère comme un effet particulier de ses divins soins que je parte ce jour-là. Les premiers huit jours elle me ramènera tous les soirs à Evreux, visitant des paroisses qui n'en sont pas éloignées, jusqu'au lendemain de la fête de la bienheureuse Nativité de Notre-Dame. Il y a deux jours, le 27 de ce mois d'avril, qu'arrivait la précieuse mort du saint homme le P. Gabriel-Marie religieux Cordelier dont la divine Providence s'est servi pour l'établissement de l'ordre de l'Annonciade des dix vertus de Notre-Dame, avec la bienheureuse Jeanne de France. Il avait un zèle incomparable pour la très-sainte Mère de Dieu, et il s'offrit à des docteurs qui combattaient son immaculée conception, d'entrer dans un feu, pour en faire voir la vérité. Il a prêché bien des avents et des carêmes, ne prenant point d'autres sujets que le cantique de cette grande reine, le *Magnificat*, et il est mort en l'expliquant. Le nom de Gabriel-Marie lui fut donné par le Pape même, à raison de sa rare dévotion à la très-sacrée Vierge. Je prie nos bons anges qu'ils intercèdent auprès de lui, afin qu'il nous obtienne quelque part à son amour, sa dévotion et son zèle pour l'admirable Mère de Dieu. *Amen, amen, amen.*

Vous pouvez assurer Mme votre épouse que je n'oublie ni elle, ni vous, ni toute votre maison tous les jours au saint autel et hors du saint autel, saluant, comme je le fais présentement, vos bons anges et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Mme Lefebvre vous salue avec bien du respect et Mme votre épouse à qui elle est très-obligée. Elle communiera le jour de la fête du recueil de toutes les fêtes de Notre-Dame à votre intention. Elle salue aussi vos bons anges. Voici une lettre pour la sœur Rolland selon l'adresse qu'elle me donne à Lyon, elle me prie de prier M. Martin qu'il tâche d'obtenir une lettre pour son frère, afin qu'il puisse exercer les fonctions de chirurgien dans le lieu où il est qui dépend de Monsieur le Prince. Elle m'écrit que M. le duc de Vantadour a donné une pareille permission pour un lieu de sa dépendance. Je ne sais pas si M. Martin trouvera à propos de se mêler de cette affaire. Cependant avec le divin secours je lui en écrirai. Elle me prie d'envoyer au plus tôt ma réponse à Lyon ; la poste part tous les jours. Je suis toujours avec bien de la reconnaissance à votre obligeante charité et du respect, etc.

Evreux, 3 août 1700.

LETTRE CCCVII.

AU MÊME.

Désirs ardents de Boudon de brûler de l'amour divin, zèle pour une neuvaine pour l'établissement du règne de Dieu

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes ; que ce soit à

jamais notre repos : *hic requies mea in sæculum sæculi.* (*Psal.* CXXXI, 14.) N'en sortons jamais, Monsieur, ni durant toute notre vie, ni en notre mort, ni éternellement après notre mort : *Ubi ego sum, illic et minister meus erit.* (*Joan.* XII, 26.) Le saint amour y met bien avant le religieux dont je vous ai envoyé la lettre, et il y est tellement absorbé que, comme je vous l'ai déjà écrit, ses supérieurs, pour lui modérer sa divine occupation, l'emploient en des choses qui de soi sont capables d'en distraire. Les extases et ravissements que le divin amour lui causait ont été cause qu'on l'a fait sortir de Nancy pour l'envoyer dans un petit lieu. Oui, Monsieur, il nous faut unir pour crier après le feu du pur amour de Dieu seul que le Verbe incarné est venu apporter en terre et qu'il désire avec tant d'ardeur qu'il y soit allumé. Hélas ! il y a longtemps que je crie après ce feu, et dès ma jeunesse j'y ai crié bien fortement. La divine Providence, à la faveur de la très-pure Vierge, me le faisait demander et redemander. Voilà ce qui me doit faire trembler dans ma vieillesse, ayant si peu coopéré aux desseins de Notre-Seigneur. J'écrirai, avec le divin secours, à ce saint religieux et je vous enverrai sa lettre et celle de Mlle de Lambillon pour être mises dans le paquet. Je le prierai de vous unir à lui, madame votre épouse, et M. Courtin et de célébrer le très-divin sacrifice à votre intention. Comme il a grande dévotion au règne de Dieu et que la deuxième partie du petit livre *Du purgatoire* traite de cette dévotion, il est bien que vous lui en envoyiez deux, un pour lui et l'autre pour faire voir à différentes personnes et un autre encore pour Nancy, et que nous fassions tous, si la divine Providence nous laisse encore en vie, la neuvaine du règne de Dieu, qui commence le jour de la fête des saints Innocents, et finit la veille de la fête de l'Epiphanie, afin que nous finissions et commencions l'année par la dévotion à l'intérêt de Dieu. La manière de faire cette neuvaine est à la fin du livre de *Dieu seul.* L'on prend après la sainte Mère de Dieu, tous les jours, l'un des neuf chœurs des bons anges pour s'unir avec nous. Il faudra tâcher d'y associer le plus de monde que nous pourrons. J'en écris à Angers et à Nancy. J'en écrirai avec le secours divin en Allemagne et en Flandre. J'en ai déjà écrit à Rouen. Si vous voyez M. Louvier (142), il faudra lui en parler, afin qu'il y associe du monde ; j'en parlerai, avec le secours divin, à ceux à qui j'écrirai. Ce religieux pourra faire le bien même à l'égard des ecclésiastiques, en faisant courir, comme je l'en prierai, le livre *De la sainteté de l'état ecclésiastique*, et le livre *De la science sacrée du catéchisme*, le livre des *Desprofanations des églises*, et si vous voulez encore y joindre un livre *De l'immaculée Vierge*, car ce qu'on lui a envoyé demeure au couvent, et cela n'est pas mal ; car c'est le moyen de les conserver. Mais à l'égard de ce dernier paquet, je mettrai dans ma lettre que votre intention est qu'ils servent à plusieurs personnes ; ainsi on y pourrait encore mettre un livre *De la dévotion aux bons anges*, et vous auriez la bonté d'adresser le paquet à Mlle de Lambillon à la place des Dames prêcheresses à Nancy, et lui écrire un mot par la poste, afin qu'elle reçoive le paquet par la voie dont vous vous servirez comme l'autre fois.

Je vous envoie encore une lettre pour Mlle de Bourzenec, dans laquelle j'ajoute ce que M. Courtin pense à l'égard du dessein qu'elle a d'insérer le livre *De la dévotion à la très-sainte Vierge* dans le sien, et le sentiment de M. Courtin est bien juste ; mais d'autre part, personne ne pense à insérer, non-seulement un livre entier, mais quelque chose d'un peu considérable d'un auteur sans le marquer. Je lui écris aussi, afin qu'elle donne les deux livres, l'un au séminaire d'Angers et l'autre aux Carmélites. Ayez aussi la charité de payer le port, Notre-Seigneur sera glorifié. Si vous envoyez vingt livres *De la dévotion aux bons anges*, je lui mande qu'elle les donne ou a des communautés ou à des curés et supérieurs.

La rage du démon doit servir d'occasion d'un grand zèle pour les œuvres de Dieu, à qui il est si fortement opposé. Je la salue, la pauvre demoiselle Agathe, et je la recommande bien à son bon ange ; je n'oublie pas tous les jours Mme votre épouse au saint autel, vous, toute la famille, M. Courtin et Mlle Auvray et toutes ses compagnes, et le bon père Feuillant. Je salue tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux ce 30 septembre 1700.

—

LETTRE CCCVIII.

AU MÊME.

Cruelles souffrances de Boudon durant ses visites ; sa patience et son courage.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Oui, Monsieur, je ne saurais me lasser de le répéter : DIEU SEUL ; tant plus je le dis, et tant plus j'ai envie de le dire ; et certainement c'est tout ce que je veux dire, c'est tout ce que je veux savoir en la vie et en la mort, et éternellement après ma mort. Je bénis son aimable providence et je désire la bénir pour jamais, quoi qu'il puisse arriver : elle est et sera toujours ma très-douce, très-

(142) M. Louvier était chanoine de Saint-Marcel. C'était un zélé disciple de Boudon, et un grand serviteur de Dieu. Il mourut à Paris en odeur de sainteté, le 2 février 1716. Il avait fait un abrégé de la Vie de Boudon, et avait copié un grand nombre de ses lettres sur les originaux : avant de mourir, il avait donné ce manuscrit à M. Thomas, conseiller au Châtelet. Ce manuscrit vraiment édifiant appartient aujourd'hui à M. l'abbé Godescard, chanoine de Saint-Honoré, qui a bien voulu nous le communiquer. Nous en avons extrait quelques-unes des lettres qui composent ce recueil.

bonne, très-miséricordieuse et très-fidèle mère. Elle m'arrête présentement dans des infirmités qui m'obligent de me servir de la main d'un de mes amis pour vous écrire. Elle m'a fait l'honneur et la grâce de me donner, durant mes visites, des exercices assez pénibles. Une fois j'ai été obligé de demeurer couché sur la terre en chemin, durant quelque temps ; et vers la fin des visites, les maux ont augmenté. Cependant elle m'a donné toujours le pouvoir, selon la multitude de ses grandes miséricordes, de faire toutes mes visites avec ces incommodités, quoique vers les derniers jours j'aie été incommodé extraordinairement, ce qui m'empêchait même de dormir.

Dimanche dernier, qui est celui dont vous me parlez, où vous avez adoré Dieu en sa très-sainte Mère dans son sanctuaire de Chartres, jour dans lequel vous avez eu la charité d'offrir vos prières pour mon indigne personne, ce dont j'ai bien de la reconnaissance, devant partir du lieu où j'étais pour aller en une autre paroisse y célébrer la messe paroissiale, je fus obligé de garder le lit jusqu'à neuf heures, et ainsi je n'arrivai que sur les onze heures au lieu destiné ; j'y fis cependant l'exhortation au peuple assemblé, et après dîner, allant visiter une autre paroisse, j'y fis encore l'exhortation. Le lendemain lundi, par une providence spéciale, je finis mes visites par deux paroisses, l'une dédiée à la très-sainte Trinité, dans laquelle je célébrai le divin sacrifice, l'offrant à Dieu comme à la fin de toutes mes visites et de toutes choses ; et l'autre dédiée à Dieu sous l'invocation de la très-sainte Vierge, par laquelle il lui a plu, par une bonté toute particulière, m'attirer toujours à son service. Mais à la dernière visite, mon mal me prit extraordinairement, et je la fis dans la souffrance actuelle de ce mal ; ce que j'estime une grande grâce de finir mes visites comme a fait notre bon Maître, par la douleur. Le soir, M. le curé du lieu et M. le doyen rural eurent la charité de me veiller jusqu'après minuit ; et ensuite je les priai d'aller se reposer, mon mal ne me quittant pas, ce qui obligea un bon gentilhomme de me prêter son carrosse pour me ramener à Evreux, ayant été vingt-quatre heures sans presque manger. J'ai demeuré depuis ce temps-là jusqu'à présent couché au lit, étant cependant beaucoup soulagé de mon mal qui n'est pas accompagné de fièvre. Voilà, Monsieur, les nouvelles que votre charité m'avait obligé de vous mander quand j'aurais fait mes visites. Aidez-moi, s'il vous plaît, à bénir la divine Providence, et que sa louange ne sorte jamais de nos bouches. C'est à Chartres qu'elle m'envoya mon mal, il y a neuf ou dix ans, où elle m'arrêta environ un mois au plus, logé chez les Carmélites, ce qui ne m'ôta pas la liberté d'annoncer la divine parole en plusieurs églises différentes de la même ville.

Assurez bien, s'il vous plaît, Mme votre épouse de mon continuel souvenir. Je me souviens tous les jours de vos bons anges que je salue, ainsi que tous les anges de la famille, comme aussi tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Tous nos curés ayant le livre *De la science sacrée du catéchisme*, à l'exception de six, il serait encore nécessaire d'en avoir six exemplaires, afin qu'il n'y eût personne qui n'eût reçu par notre indigne ministère ce petit traité qui leur pût demeurer, pour s'acquitter dignement de leurs devoirs. Vous voyez que je suis toujours à la quête auprès de vous ; mais c'est pour Jésus-Christ même que je vous quête, et en des choses qui pourront vous associer aux prédicateurs et aux directeurs des âmes, et vous associer à leurs grâces dans votre état séculier. Cependant ne vous incommodez pas, s'il vous plaît. Je suis, etc.

A Evreux, le 2 octobre 1700, jour de samedi, dédié à la très-sacrée Vierge, et le jour de la précieuse mort du saint cardinal de Bérulle, l'un de ses plus zélés dévots.

—

LETTRE CCCIX.

AU MÊME.

Il ne faut pas se laisser effrayer en vue des difficultés futures ; à chaque jour suffit sa peine.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur le Sauveur de tous les hommes. C'est en sa divine vertu que nous pouvons tout, Monsieur, comme nous ne pourrons rien sans son divin secours ; il ne nous faut donc pas seulement regarder nos faiblesses et notre impuissance dans les événements difficiles qui arrivent, mais considérer la force que nous recevons de ce Sauveur tout-puissant ; ce qui fait que souvent la seule vue des difficultés donne plus de peine que les difficultés mêmes, lorsqu'il les faut surmonter actuellement, parce que le temps des difficultés n'étant pas encore arrivé, nous n'avons pas encore la grâce qui nous sera donnée pour les porter chrétiennement. Or il ne faut pas s'embarrasser avant le temps : *à chaque jour suffit sa malice*, nous dit la divine parole (*Matth.* x, 34. que ne devons-nous pas espérer et attendre des miséricordes infinies de l'amour immense du cœur adorable de Jésus, notre bon Sauveur?

Assurez, s'il vous plaît, Monsieur, madame votre épouse, qu'en la vertu de notre bon Sauveur, j'en prendrai tout le soin possible de ce qui regarde l'intérêt de cet aimable Sauveur en elle, soit en sa vie, soit après sa mort, si la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, fait que je lui survive. Je ne vous oublie pas non plus et toute la famille, que je salue avec vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont ; je vous écris le 10, le lendemain de la fête du glorieux pa-

tron de Paris, le grand saint Denis avec ses compagnons, et la divine Providence me fait encore recevoir assez à temps votre lettre, étant sur le point de partir sous sa divine protection pour achever mes visites.

Mlle Rousseau travaille elle-même à un grand ouvrage *De la dévotion à la très-sacrée Vierge.* Ayant reçu le livre que vous avez eu la charité de lui envoyer, elle me manda qu'elle avait dessein d'en prendre pour mettre dans le sien, ainsi vous voyez bien que si elle le distribuait, cela lui ferait de la peine, car on verrait ce qu'elle aurait pris; c'est pourtant un très-bon dessein de madame votre épouse, mais il faudra l'appliquer à quelque autre chose. Il y a du temps que j'avais dit à M. Michalet de faire quelque chose pour son bon ange, en réimprimant le livre *De la dévotion aux bons anges.* Le pauvre homme s'est rendu indigne de cette grâce par des vues temporelles. Hélas! que lui sert son empressement pour les biens de cette vie? Je ne savais ni sa maladie ni sa mort, je prierai avec le divin secours pour lui. Si sa femme ne garde pas sa boutique, comme il y a de l'apparence, les livres que la divine Providence nous a fait donner seront bien partagés apparemment, et ceux qui en voudront avoir auront de la peine à les trouver, à moins qu'un seul libraire ne les achetât. La très-sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses. Je suis dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 10 *octobre* 1700.

—

LETTRE CCCX

AU MÊME.

Les infirmités de Boudon s'accroissent de jour en jour; sa confiance en la divine Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Sa divine providence qui me sert et qui m'a toujours servi de la meilleure et de la plus fidèle des mères, m'envoie des incommodités bien grandes au sujet de ma descente, qui continue et augmente, en sorte que présentement j'en suis tourmenté tous les jours, et quelquefois plusieurs fois, et la nuit; cela pourrait aller à demeurer dans une chambre avec bien de la peine; et c'est ce qui me servirait d'ermitage, ce que j'ai beaucoup désiré; à tout cela l'esprit humain doit perdre tout raisonnement, pour entrer dans une soumission parfaite et sans réserve à tous les états qu'il plaira à la divine Providence faire porter, à les adorer, à les aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toute l'étendue de ses forces et à n'ouvrir la bouche que pour les bénir et les remercier et à en chanter les louanges. Pour moi, je dis avec le Prophète: *Ego autem semper sperabo, et adjiciam super omnem laudem tuam: os meum annuntiabit justitiam tuam, tota die salutare tuum.* « *J'espérerai toujours et j'ajouterai de nouvelles louanges à votre gloire, ma bouche racontera votre justice, vos assistances salutaires durant tout le jour.* (*Psal.* LXX, 14, 15.) » *Deus, docuisti me a juventute mea, et usque nunc pronuntiabo mirabilia tua, et usque in senectam et senium, Deus, ne derelinquas me.* « *O Dieu, vous m'avez instruit dès ma jeunesse et jusqu'à présent, j'annoncerai vos merveilles! O Dieu, ne m'abandonnez pas dans ma vieillesse et dans l'extrémité de ma vie.* » (*Ibid.*, 17, 18.) Je ne manque pas de saluer tous les jours vos bons anges, tous ceux qui gardent votre famille, que je salue avec respect, et en particulier madame votre épouse; Mme Lefebvre qui est bien à notre Seigneur, a communié pour elle à la fête de Saint-Bruno, afin que Dieu, tout bon, accomplisse en elle les desseins qu'il a sur elle d'une vie véritablement séparée des créatures. Je salue tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Je crois que notre bon Sauveur sera glorifié de ce que M. l'official est aussi grand vicaire.

Voici une lettre pour M. Boucher, écrite il y a du temps; ainsi elle n'est pas de ma main. J'attendais l'occasion de vous écrire pour vous l'adresser. C'est pour quelques désordres dans le diocèse de Chartres. Mais je vous supplie d'avoir la bonté de le prier de ma part de marquer à M. Bouvet mes très-humbles reconnaissances et respects, et que ne pouvant lui en donner des marques par les effets, ce que je puis faire, c'est d'offrir mes pauvres prières, afin que notre bon Sauveur le comble de ses bénédictions. Il n'y a rien de pressé, il lira l'ouvrage à son loisir; nous conférerons ensemble s'il sera à propos, pour la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge, de le faire imprimer en mon absence.

Voici une lettre pour Mlle Liebault; comme je doute que j'aie bien mis le nom de la rue où sont les religieuses du Saint-Sacrement, il me semble que c'est la rue Cassette. Je vous l'adresse pour lui faire tenir; elle demeure dans cette rue, à une porte cochère, tirant vers la rue qui conduit aux Carmes déchaussés. Je serais bien aise que vous la connussiez; elle est pleine de zèle pour la bonne doctrine de l'Eglise, et elle a beaucoup d'habitudes avec les personnes qui la défendent. Elle me mande que le P. Quesnel a fait une critique de l'histoire des *Cinq propositions*, et que l'on a écrit trois tomes contre. Le P. Quesnel ne manquera pas de réponses.

Je bénis la divine Providence de ce que vous avez vu M. le Beau et la sœur Montier, et du livre que vous lui avez donné *De la dévotion à la très-sacrée Vierge* pour la communauté.

Le livre des *Avis catholiques touchant la dévotion à la très-sacrée Vierge* a été imprimé à Rouen, chez un libraire nommé le Boullanger. Vavin en avait fait venir; je ne sais

s'il en a encore. On l'a aussi imprimé en Flandre, et il a plu à notre bon Sauveur y répandre beaucoup de bénédictions, en sorte qu'il y a eu des gens, même du parti ou qui favorisent le parti, qui ont dit que j'avais bien expliqué les choses; sans y parler contre personne, il répond aux *avis salutaires* des faux dévots de la Vierge, et il y a autant de sections que dans ce livre-là à peu près. Je l'ai fait par un mouvement intérieur, en ayant été pressé, et il me semble, après avoir célébré les saints mystères dans la chapelle des saints anges, aux Feuillants du faubourg où sont les Chartreux. Je suis dans le cœur de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge, dans un profond respect, etc.

Je vous écris le 15 d'octobre, fête de la grande et séraphique Thérèse. Les Pères carmes déchaussés de Flandre m'appelaient l'enfant de leur sainte Mère, *fiat, fiat.* Oh! plût à Dieu que je fusse l'un de ses véritables enfants! elle qui était toute perdue en Jésus-Christ; en sorte que regardant son âme qui lui était montrée comme un miroir pur et éclatant, elle ne s'y voyait pas, mais Jésus-Christ. Je vous dirai encore que Mme Lefebvre, à qui il a plu à notre bon Sauveur manifester plusieurs fois ce qui me regardait, il y a déjà du temps, m'entendait plaindre, comme une personne fort malade, au milieu de la nuit, comme si j'avais été présent dans sa chambre, étant très-réveillée, et même elle s'éveilla au bruit de mes plaintes. L'état présent fait connaître ce qui lui fut montré pour lors.

Que Dieu seul soit à jamais béni dans l'union du cœur de notre bon Sauveur!

—

LETTRE CCCXI.

AU MÊME.

Les Pères jésuites ont à se réjouir des contradictions qui leur arrivent.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours dans cette divine union que je vous écris, Monsieur, le 25 octobre, le lendemain de la précieuse mort de la grande servante de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'humble état des servitudes, appelée la fille du divin amour et de la Providence, Armette, pauvre servante dans la basse Bretagne. Certainement je dois bien reconnaître cette même divine Providence pour ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, et attendre uniquement d'elle tous les secours nécessaires dans mes infirmités corporelles, qui continuent et augmentent tous les jours, sans voir aucun moyen humain qui y puisse remédier. Enfin notre gros lot est l'appui en Dieu seul.

Les Pères jésuites, dans toutes leurs contradictions, ont sujet de se réjouir en Notre-Seigneur. Le glorieux saint Ignace leur a dit qu'ils craignissent lorsqu'ils n'en auraient plus : ils n'ont pas encore sujet d'avoir peur en ce sujet.

Je vous remercie au nom et de la part de notre bon Sauveur Jésus-Christ, pour les livres que vous enverrez pour sa gloire.

Mme Lefebvre vous salue respectueusement, et Mme votre épouse et vos bons anges; elle vous assure tous deux de ses prières.

Quand vous voudrez voir Mlle Thibaut, il faut aller l'après dîner, et que ce ne soit pas un jeudi ou veille de dimanche et fête, car elle peut sortir ces jours-là. Je loue la divine Providence de la réception de la personne qui était à Saint-Nicolas, et de la bénédiction qu'elle a donnée au voyage de M. Courtin que je salue, et toute la famille et les personnes qui vous sont unies en Notre-Seigneur, et tous leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Voici une lettre pour Monbaud, que je vous supplie envoyer à la poste qui part les mercredis et vendredis à midi. Je suis dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 25 *octobre* 1700.

—

LETTRE CCCXII.

AU MÊME.

Les infirmités de Boudon deviennent continuelles; on fait courir le bruit de sa mort. Sa reconnaissance pour ses amis.

Monsieur.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Bénie soit son aimable et divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère. Elle continue mes infirmités corporelles tous les jours et toutes les nuits et elle les augmente d'une manière bien fâcheuse au corps, mais d'une manière infiniment agréable à l'esprit, puisqu'il lui plaît d'en disposer de la sorte. Car enfin, Dieu seul et toujours Dieu seul, la seule et unique gloire en toutes choses, quoi qu'il puisse arriver. Oh! Monsieur, qu'il est toujours aimable et adorable qu'il soit seulement glorifié, et voilà tout! Voilà la fin unique que nous devons avoir en tout ce que nous faisons, en ce que nous souffrons, dans toutes nos prières.

Je vous remercie avec bien de la reconnaissance des dévotions que vous faites à Notre-Dame du Remède pour ma misérable et indigne personne et toutes les personnes qui y sont unies, et en particulier Mme votre épouse, des soins charitables qu'elle prend d'y envoyer Mlle Agathe. Je vous salue tous avec bien du respect, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Ces bienheureux esprits pourront peut-être m'obtenir avec leur grande Reine, notre grande maîtresse, la grâce d'avoir encore le bien de vous voir après Pâques,

quelques nouvelles qui courent de ma mort ou de l'extrémité de mon mal. A peine avais-je achevé mes visites que le bruit courut parmi nos curés que j'étais mort. Des religieuses m'écrivent qu'on leur a dit que l'on m'a tenu plusieurs heures mort. L'on écrit de Basse-Normandie que je suis en grand danger. Mais enfin, toujours Dieu seul; soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui.

Je vous écris le 8 de novembre, jour de l'octave de la fête de tous les Saints et dans l'octave du grand saint Charles. C'est le jour de sa fête que la divine Providence m'a fait recevoir la lecture cléricale et le saint habit de la religion du clergé, c'est ainsi qu'il est appelé dans le Pontifical, des mains de Mgr le nonce qui y était pour lors et qui depuis a été cardinal, le cardinal Bagny, dans la chapelle de la congrégation de Notre-Dame du noviciat des P. jésuites. Car enfin la divine Providence veut que la très-sacrée Mère intervienne toujours en tout ce qui nous regarde, et la même divine Providence m'a fait la grâce de n'avoir jamais quitté ce saint habit, la soutane, un seul jour, quoiqu'elle m'ait fait voyager dans les pays hérétiques. Elle m'a même fait la grâce, dans une maladie extrême, de recevoir le saint viatique et l'extrême onction revêtu de ma soutane. Que ses miséricordes soient louées à jamais. J'écris par la poste aux braves religieuses de l'*Ave, Maria*. Je me souviens toujours particulièrement de Mme votre épouse et de vous devant notre bon Sauveur et son immaculée Mère Vierge, et suis dans leurs cœurs tout de miséricorde et avec un profond respect, etc.

Evreux, ce 8 novembre 1700.

—

LETTRE CCCXIII.

Infirmités croissantes de Boudon; son appui en Dieu seul.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans l'union de la divine charité que je vous adresse cette lettre pour Mme Cécile Lemaison; elle m'a écrit sans me donner l'adresse pour lui répondre. Cependant comme dans le monde les amis, c'est comme on les appelle, s'écrivent pour se faire part de ce qu'ils nomment leurs bonnes aventures, et les rencontres particulières des divertissements extraordinaires qui leur sont arrivés, il faut que je vous dise que le jour de la fête de saint Martin, qui est une fête de joie dans toute la France, la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me l'a fait fêter magnifiquement. Comme j'allais dîner, ma descente arriva et m'obligea d'être sur un lit jusqu'après six heures du soir, dans l'application continuelle de la faire remonter; ainsi je ne dînai qu'après six heures du soir. Je vous écris à un samedi, jour dédié à la très-sacrée Vierge, le 13 de novembre, fête de saint Didace, religieux convers de l'ordre de Saint-François, jour de la fête de tous les saints de l'ordre de Saint-Benoît, et la veille de la fête de tous les saints de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, ne faisant encore que de sortir du lit dans la même application qui m'occupe les jours et les nuits, sans voir du secours du côté des moyens humains; mais nous avons notre gros lot, l'appui en Dieu seul, et il me vaut mieux que toutes les créatures ensemble, et une infinité de créatures, si elles étaient. Je salue bien particulièrement Mme votre épouse, tous nos amis, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

Ce 13 novembre 1700 (143).

—

LETTRE CCCXIV.

AU MÊME.

Il recommande un bon prêtre à la charité de M. Thomas.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ le Sauveur de tous les hommes. C'est dans l'union, Monsieur, de sa charité infinie envers les hommes à qui il ne se lasse jamais de bien faire, et en l'honneur de la charité du cœur de son immaculée Mère, que je vous écris cette lettre, pour honorer aussi la charité des saints anges, saluant le vôtre, celui de Mme votre épouse, et tous les bons anges et patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et pour une grâce que je crois que la divine Providence vous réserve qui est grande : car il s'agit de secourir une personne dans le dernier besoin et de lui procurer à même temps un établissement. C'est un bon prêtre que M. le vicaire de Saint-Paul veut placer dans la communauté et à qui il a la charité de procurer un long manteau; mais il lui faut une soutane. Si j'avais pu lui donner la mienne, je l'aurais fait; je l'adresse donc à votre charité, et si vous le trouvez à propos, il suffira d'en faire acheter une à la friperie pour la lui donner; c'est un bon prêtre qui souffre beaucoup par des peines intérieures, et qui est venu exprès à Evreux d'un lieu éloigné de près de cent lieues pour me faire une confession générale; je vous écris celle-ci, vous en envoyant une autre par la poste que vous aurez apparemment reçue. Je suis dans un profond respect, etc.

21 *novembre* 1700, *le jour de la fête de très-dévote présentation de Notre-Dame.*

—

LETTRE CCCXV.

AU MÊME.

Joie de Boudon dans ses souffrances.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes,

(143) Cette lettre a été écrite par M. Chanoine secrétaire de Boudon dans ses infirmités, ainsi que les trois suivantes.

etc. Ne cessons jamais, Monsieur, de magnifier ce Seigneur de toute bonté, et d'exalter et surexalter son saint nom pour toutes les conduites de son aimable providence, toujours infiniment adorable, toujours infiniment aimable dans toutes ses conduites. Elle m'oblige de me servir de la main d'un de mes amis pour vous écrire, gardant le lit pour quelques jours, à raison du mal qu'elle m'a envoyé, mal qui avec toutes ses incommodités et toutes ses suites m'est un grand bien, et un si grand bien que je le préférerais, de toute l'étendue de ma volonté, à tous les biens temporels, pour qui le monde a de l'estime, et qu'il recherche avec le plus d'empressement. O mon Dieu! Monsieur, que je me trouve bien comme je suis! et que la divine Providence m'est toujours très-bonne et très-fidèle mère! Je voudrais pouvoir l'aimer infiniment; mais l'adorable Jésus est notre souffrance en toutes choses: je l'aime dans l'union des amours infinis de son divin cœur infiniment aimant.

Je le prie, Monsieur, ce cœur tout de miséricorde, que vous trouviez en lui la reconnaissance qui vous est due, et à tous nos amis, particulièrement à Mme votre épouse, pour votre grande charité envers mon indigne et chétive personne. J'avais dessein d'offrir, samedi prochain, le très-divin sacrifice pour tous, en même temps que vous offrirez vos prières pour nous aux pieds de l'autel de Notre-Dame du Remède; mais nous serons obligés apparemment de garder encore le lit ce jour-là: cependant c'est ce que nous ferons, avec le divin secours, un autre jour.

En vérité, Monsieur, vous m'avez donné une sainte joie en Notre-Seigneur, et je n'en connais point d'autre, de m'avoir congratulé sur le sujet de mes croix: je crois que, parmi les Chrétiens, c'est ce que tous doivent faire. A l'égard du projet de M. Trolé, il est bon et saint; mais comme vous ne pouvez pas tout faire, Dieu vous réserve pour des choses plus grandes pour sa gloire. Disons ici avec le glorieux saint Ignace: *Ad majorem Dei gloriam.* Les missions sont d'une étendue incomparablement plus grande pour sa gloire, que tous ces desseins, et il serait difficile d'expliquer combien les suites en sont glorieuses à la très-sainte Trinité. Je suis, etc.

A Evreux, le 18 novembre 1700, la veille de la fête de l'humble et incomparablement glorieuse sainte Elisabeth de Hongrie.

—

LETTRE CCCXVI.

AU MÊME.

Boudon se réjouit de vivre forcément dans la retraite, à cause de ses infirmités. Il s'occupe de répandre de plus en plus ses livres dans les communautés religieuses.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Oh! que bienheureux est le détachement absolument nécessaire pour être à Dieu seul, mais que bienheureuse est la séparation même extérieure des créatures, l'un des grands moyens pour y arriver! je ne saurai me lasser de le dire à Mme votre épouse que je ne puis oublier devant Notre-Seigneur, aussi bien que vous. Oh! si elle savait le don de Dieu, il me fait la grâce d'en goûter quelque chose dans la retraite que sa divine providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fait garder, m'arrêtant au lit pour mes infirmités; elle est admirable dans ses conduites. Il y a longtemps qu'elle me fait goûter ce don de Dieu; c'est, comme je crois vous l'avoir dit, ce qui m'avait donné la pensée de me retirer dans la forêt de Sennaar, et depuis peu, un ermite qui à peine me connaît, ne l'ayant vu que deux fois, m'a écrit m'offrant une chambre à feu, c'est comme il parle, dans la solitude où il est avec huit autres ermites, me promettant de prendre toutes sortes de soins de ma chétive personne; tout cela est conforme à mon attrait, et cependant la divine Providence en dispose d'une autre manière, ne laissant pas d'accomplir ses desseins, me faisant trouver mon ermitage au millieu de la ville d'Evreux; m'ayant inspiré le désir d'être religieux de Saint-François dans ma jeunesse, et ayant été pressé même d'en faire le vœu, sans pouvoir le faire, ayant commencé mes études dans cette vue, elle a accompli ses desseins, sans m'en faire porter l'habit, par l'état de pauvreté où elle m'a engagé. Qu'elle soit à jamais bénie pour toutes ses conduites infiniment miséricordieuses!

Je l'ai bien invoquée aujourd'hui, fête du grand saint Nicolas qu'elle avait engagé dans le même état de pauvreté dès la jeunesse, pour M. Courtin, Mlle Auvray et toutes les personnes de sa maison que je salue avec leurs bons anges, les remerciant toutes de leurs charitables prières. La divine Providence me loge aussi à Evreux dans une chambre qui est dans une paroisse de saint Nicolas à qui je dois avoir une particulière dévotion.

Je vous supplie, dans l'occasion, de dire à la compagne de la sœur Laurence qu'elle doit retirer, autant qu'elle le pourra, toutes les personnes qui vont au confesseur dont il est question, faisant le tout cependant avec prudence; je les salue toutes les deux et leurs bons anges.

Je crois, Monsieur, que notre bon Sauveur et sa sainte Mère seront glorifiés du livre que vous avez envoyé à Nancy, et des actes que vous y avez joints; j'avais promis de leur en envoyer, et je m'étais oublié de vous en parler; la divine Providence par le moyen de ces livres, vous fera faire l'office de prédicateur sans l'être et avec d'autant plus d'effet que les livres demeurent, et sont comme de continuels prédi-

cateurs. Voici encore une occasion qui se présente d'exercer votre zèle. Mme l'abbesse de Montmartre m'a écrit une lettre fort obligeante pour me remercier des livres qu'elle a reçus, me priant de lui en donner encore d'autres, après en avoir connu la valeur, c'est comme elle parle, et sa communauté est très-grande et très-célèbre, et l'une des plus considérables de France. J'avais donc pensé, Monsieur, à vous proposer encore, si cela ne vous incommode point, à lui envoyer le *Malheur du monde*, *Dieu inconnu*, *L'amour de Jésus au Saint-Sacrement*, et le petit livret *De la gloire de la sainte Trinité dans les âmes du purgatoire*, qui peut beaucoup servir, avec le secours divin, pour le soulagement de ces âmes. Cette abbesse me paraît être bien à Dieu. Je remercie aussi la sœur Gervaise et la sœur Toinette de leurs prières; je les salue et leurs bons anges.

M. le confesseur des sœurs de la Croix m'a écrit que M. Bouvet, professeur de Sorbonne et le supérieur de ces sœurs, lui a témoigné qu'il était beaucoup satisfait du livre *Du Chréteen inconnu*; qu'il l'a approuvé volontiers, et qu'il l'a remis entre les mains de M. l'abbé Bignon, qui lui avait donné pour l'approuver. Je vous supplie donc, Monsieur, à votre commodité avec M. Courtin, de prendre la peine d'aller chez mon dit sieur l'abbé pour vous prier de vous le rendre, et à même temps de lui faire bien mes compliments, et de le bien remercier de ma part. J'avais pensé a en différer l'impression après que la divine Providence m'aurait fait retourner à Paris; mais peut-être serai-je mort dans ce temps là, ne pouvant y aller, si elle me conserve la vie, que dans cinq ou six mois, et de plus le retardement en priverait Notre-Seigneur de la gloire qu'il en peut recevoir, étant plus tôt imprimé; mais voici la difficulté que j'ai touchant l'impression. J'avais promis à Varin, en quelque manière, de lui donner, et cela par charité; mais cependant je ne sais s'il sera bien en état d'en faire une grande et bonne impression, et de plus, ce qui est considérable, il a peu d'habitude pour le faire distribuer dans les provinces et dans la Flandre où Notre-Seigneur donne une bénédiction particulière; c'est cette habitude qui en faisait beaucoup vendre a feu Michalet qui en envoyait partout; car ce qui se distribue à Paris n'est pas grande chose de plus; il faudrait qu'il m'en donnât deux douzaines pour la Normandie et deux douzaines pour être donnés à Paris. Toutes ces choses me font difficulté pour lui donner le livre; cependant, Monsieur, je ne manque pas de bonne volonté pour lui rendre service; mais outre ces raisons que je vous allègue, j'ai peur même qu'il n'y trouve pas son compte; ayez, s'il vous plaît, la charité de lui faire voir ces raisons.

D'autre part il semble qu'il serait mieux pour la gloire de Dieu que ce livre fût imprimé par le successeur de feu Michalet, parce que, ayant presque tous mes autres livres, on s'adressera à lui pour les avoir, et de plus il est en état d'en faire une bonne impression, étant accommodé; il paraît fort honnête et raisonnable, et en devoir mieux user que feu Michalet. Il est venu me prier chez vous de continuer à lui donner mes livres. Je vous supplie avec M. Courtin de considérer ces raisons devant Notre-Seigneur, et ensuite sous la protection maternelle de son immaculée Mère Vierge et de ses bons anges et saints; on les ferait imprimer où vous le jugeriez à propos. Je crois que M. Courtin en corrigerait bien les exemplaires, et s'il n'en avait pas le loisir, M. le confesseur des filles de la Croix, qui est docteur de la faculté, le ferait volontiers. J'espère que ma lettre partira demain, la veille de la fête de l'Immaculée Conception de notre glorieuse Dame et Reine, le lendemain fête de son grand privilége; vous la recevrez, ce que j'estime à une providence particulière; le neuvième est le jour de la précieuse mort du saint homme le P. de Mataincourt, fondateur des religieuses de la congrégation de Notre-Dame et l'un de ses grands dévots. Je salue avec une grande vénération tous les bons anges et saints patrons de la ville et diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

Ce 6 décembre 1700.

LETTRE CCCXVII.

AU MÊME.

Boudon félicite M. Thomas d'avoir revêtu le pauvre prêtre qu'il lui avait envoyé.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Vivons, Monsieur, et mourons dans cette divine union; c'est cet aimable Sauveur que vous avez revêtu en la personne du pauvre prêtre que je vous ai adressé. Je bénis la divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère, de la grâce qu'elle vous en a faite; qui est un grand honneur qu'elle fait à la créature, voulant bien se servir des biens qu'elle lui a donnés. Cet ecclésiastique m'a écrit, me témoignant que vous l'avez reçu avec une charité vraiment chrétienne; il est tout à fait digne de compassion, à raison des peines intérieures qu'il porte, et qui peuvent même embarrasser ceux qu'il consulte; je ne sais ce qui en arrivera en sa retraite à Saint-Lazare, à moins que le Seigneur ne lui calme son esprit; il n'est pas en état d'assister le prochain ni d'être religieux; ainsi il ne peut pas entrer dans la communauté de Saint-Paul; mais comme il peut avoir la rétribution de ses messes à

Saint-Josse, et que votre charité lui veut donner celles que vous faites célébrer à Saint-Etienne, il aurait toutes les semaines soixante et quinze sous, dont il pourrait dépenser soixante sous et réservant les quinze sous toutes les semaines, il lui resterait environ 30 livres ou 39 livres à la fin de l'année dont il payerait sa chambre au collége Le Moine, de 28 livres, et les 19 serviraient pour avoir souliers, faire blanchir son linge et autres petites dépenses. Il n'est pas à propos, s'il vous plaît, de lui dire que je vous ai parlé de ses peines, car les personnes peinées se peinent de tout; il est bien digne de pitié, car il a grande envie de servir Dieu. J'ai été un temps considérable dans Paris où la divine Providence ne me donnait que vingt sous pour vivre par semaine, je vivais de pain et d'eau, et pour deux liards de potage par jour, que je prenais à la gargoterie, à l'exception du dimanche, que j'achetais pour deux sous de viande; et cependant me voilà arrivé tantôt à la 78e année de mon âge. Il peut vivre avec son écu qui est trois fois davantage que je n'avais; apparemment on pourra vendre des portions dans le collége, et il trouvera quelque gargoterie où il pourra prendre à manger et le porter à sa chambre. De plus, c'est en attendant qu'il puisse trouver mieux; c'est une double charité que l'on fait, quand on assiste les personnes peinées.

Je vous écris le jour de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, jour dans lequel j'espère que vous aurez reçu la réponse que j'ai faite à votre autre lettre, vous recommandant beaucoup et Mme votre épouse que je salue particulièrement en Jésus-Christ et son immaculée Mère, saluant vos bons anges avec beaucoup de vénération, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont et particulièrement de nos bons amis, demeurant dans un profond respect, etc

8 *décembre* 1700.

—

LETTRE CCCXVIII.

AU MÊME.

Impression du livre Le Chrétien inconnu; *établissement des Ursulines au Canada; choix d'une supérieure toute abandonnée à la Providence.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

C'est dans l'union de ce divin amour que j'ai reçu hier votre lettre le 19 de décembre, jour de la sainte fête de mon bienheureux P. Jean de la Croix, et je vous y fais réponse le jour de la sainte octave de la glorieuse fête de l'Immaculée Conception de notre grande Dame, incomparable reine, puissante protectrice et très-fidèle avocate, notre très-douce et très-miséricordieuse mère, l'admirable Mère de Dieu. Je regarde comme un effet de la divine Providence, que le livre *Du chrétien inconnu* vous ait été mis entre les mains dans la sainte octave de l'Immaculée Conception de notre bonne Maîtresse; car enfin la très-sacrée Vierge se trouve toujours dans ce qui nous regarde. Je suis étonné de l'étrange hardiesse de M. Varin, qui était saisi de l'exemplaire de ce livre, ayant dessein de le faire imprimer, et commençant à s'appliquer pour ce sujet à le faire décrire, sans m'en avoir rien fait savoir, ni vous en avoir parlé. En cela il marque bien son peu de conduite; car enfin que pensait-il? Peut-on furtivement et sans en avertir l'auteur faire imprimer un livre? Quand il aurait déjà commencé à faire de la dépense, n'était-il pas à ma liberté de le lui ôter? Je vous assure que j'ai été quelques heures dans ce dessein; cependant, la charité souffre tout: *Omnia suffert, omnia sustinet.* (*I Cor.* XIII, 7.) J'accorde donc qu'il imprime le livre *Du Chrétien inconnu*, supposé que cela soit utile pour sa famille. Il s'en faut bien qu'il ait les habitudes de feu M. Michalet; non-seulement il en est bien éloigné, mais il n'en approche en aucune manière, et cela est cause assurément que les livres ne se distribuent pas comme ils feraient. C'est moi qui ai fait connaître le livre de la Vierge en Lorraine et en Flandre; mais, par défaut d'habitude, il s'en distribue peu, comme dans le reste des provinces. Je vous recommande, Monsieur, le soin de l'impression de ce dernier livre pour l'honneur de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère; puisque M. Courtin veut bien prendre la peine d'en corriger les exemplaires, il faut, s'il vous plaît, qu'on lui apporte toujours deux épreuves, car ordinairement la première épreuve étant corrigée, il se glisse encore plusieurs fautes dans la seconde.

Vous m'avez consolé, Monsieur, beaucoup en Notre-Seigneur, et je ne sais point d'autre véritable consolation, en m'envoyant la lettre du R. P. Saugé, que je vous renvoie; elle vous peut faire connaître le grand honneur que la divine Providence vous fait, voulant bien se servir de vous pour l'établissement des Ursulines dans l'île de Naxie. Que votre âme en loue le Seigneur; qu'elle en loue le Dieu de toute bonté: *Non fecit taliter omni nationi.* Il y a une infinité de gens à qui Dieu ne fait pas la grâce de vouloir se servir de leurs biens, quoiqu'il les leur ait donnés. Il faut espérer que la divine Providence achèvera la bonne œuvre qu'elle a commencée en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'elle y enverra des Ursulines. La mère que vous connaissez, outre qu'elle est déjà avancée en âge, ne m'y semble pas propre, parce qu'elle est trop dans les moyens humains. Il faut prendre des filles chrétiennement généreuses, saintement désintéressées, et qui mettent tout leur appui et leur confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère. En cas qu'on n'en pût pas mener, ce que je ne crois pas, pour lors, avec le secours divin, je vous écrirai mes petits sentiments, touchant le rapport que le P. Saugé souhaite que l'on ait avec le couvent dont il parle.

Il y a plusieurs années que je me sens pressé de faire tenir l'imprimé à Mme de Maintenon, touchant l'île de Naxie ; j'attendais la paix, pour le pouvoir faire plus fructueusement. Je crois qu'on doit lui faire voir cet imprimé, et en même temps lui faire connaître que, coopérant à l'œuvre de Dieu dans l'île de Naxie, elle deviendra heureusement la mère de toutes les âmes qui se donneront à Dieu ; elle deviendra leur libératrice, ces âmes étant préservées de l'enfer ; elle servira divinement à la gloire que Dieu recevra de l'établissement de son véritable culte dans cette île-là, et tout cela pour avoir une suite jusqu'à la consommation des siècles.

Je ne puis jamais assez dire que tout mon appui est en Dieu seul. Pour ce sujet, dans plusieurs de mes livres, je n'y ai point cherché d'autre approbation que celles qui étaient nécessaires pour les faire imprimer ; que d'autres cherchent les éloges pompeux et magnifiques, que les approbateurs donnent à leurs livres ; pour nous il nous est bon de nous appuyer sur Dieu seul, et de mettre en lui toute notre confiance. C'est pour ce sujet que je n'ai point cherché d'autre approbation pour le livre *Du Chrétien inconnu*, que la nécessaire à l'impression. Cependant M. Louvel a donné une approbation qui, en peu de paroles, dit beaucoup, est obligeante, charitable, chrétienne et forte. C'est une providence toute pure que ce livre soit tombé entre ses mains. J'en ai aussi prié M. le confesseur des sœurs de la Croix, de le bien remercier de ma part.

Les personnes peinées dont vous me parlez, me sont tous les jours présentes devant Dieu, et leurs bons anges que je salue toujours.

Je vous remercie très-humblement de la peine que vous avez prise de porter les livres à madame l'abbesse de Montmartre. J'espère que Notre-Seigneur et sa très-sainte Mère en seront glorifiés. Je crois que c'est une providence que l'ecclésiastique ne soit point entré en retraite à Saint-Lazare, et il faut vous dire qu'il a fait 600 lieues pour aller à Rome et en revenir afin de s'y confesser, et que son pauvre esprit n'en étant pas plus tranquille, il fit encore l'année passée 200 lieues à aller et venir du lieu où il était, pour venir faire une confession générale. Il est bien digne de pitié.

Je ne dois pas faire grande estime de mes sentiments, mais je vous les dis tels qu'ils sont : le changement de demeure où vous êtes, pour aller dans celle dont vous me parlez, me paraît venir de la créature de l'homme et du conseil de l'homme, dans lequel le démon se mêle, et nullement de l'esprit de Dieu qui est un esprit de sanctification, c'est-à-dire, selon l'Ecriture, de séparation de la créature, comme l'esprit de la nature et de l'homme porte toujours à s'y engager. Je regarde, Monsieur, comme un effet singulier de la protection spéciale de la sainte Vierge à la fête de son grand privilége sur vous et sur madame votre épouse que je salue toujours très-particulièrement, de n'avoir pas succombé au combat ; vous y auriez beaucoup perdu et madame votre épouse. Je salue vos bons anges avec une grande vénération, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, des églises et des personnes qui y sont.

C'est encore aujourd'hui la précieuse mort de la bienheureuse Victoire, fondatrice des Annonciades, que l'on appelle célestes, parce que, entre les instituts des filles, c'est celui qui est le plus séparé des créatures. C'est encore la fête de saint Valérien, évêque et martyr, qu'un roi hérétique a fait mourir de faim, couché dans les rues, âgé de 80 ans ; je lui ai une dévotion singulière. Je crois que la divine Providence vous fera recevoir cette lettre vendredi, 17 du présent mois, jour de la fête de saint Lazare, l'ami de Notre-Seigneur ; de la mère Marie Paule, décédée en odeur de sainteté, religieuse de Notre-Dame du Refuge, fille de la bienheureuse mère Marie-Elisabeth de la Croix, fondatrice dudit ordre, et la veille de la fête de l'attente du divin enfantement de la très-sacrée Vierge, qui est le 18. Je demeure avec bien du respect, etc.

Evreux, ce 15 décembre 1700.

LETTRE CCCXIX.

AU MÊME.

Il change d'avis sur l'imprimeur du livre Le Chrétien inconnu.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, Monsieur, qu'après vous avoir écrit hier, j'ai fait encore réflexion sur le livre *Du Chrétien inconnu*, et quoique j'aie une grande pente à assister Varin, si ce livre lui peut être utile, cependant, au-dessus de toutes choses, il faut regarder ce qui glorifiera le plus Notre-Seigneur et sa sainte Mère ; il me semble qu'il le serait plus si le successeur de Michalet l'imprimait, à raison, comme je vous l'ai dit, qu'ayant la plupart de tous mes autres livres, on s'adressera à lui pour les avoir et que la chose même en sera mieux faite. C'est pourquoi si vous n'avez encore rien dit à Varin, car si la chose est faite il n'y faut plus penser, il faudra le donner au successeur de Michalet. J'en viens d'en recevoir une lettre la plus honnête du monde ; mais j'attends à lui faire réponse, quand vous aurez eu la charité de me mander ce que vous aurez fait ; car si vous êtes engagé à Varin, je lui manderai que le secrétaire de M. l'abbé Bignon lui a donné mon livre à mon insu et sans ma participation, et que j'aurais été bien aise de lui donner. Je salue madame votre épouse, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et

du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

Voici la dévotion de la neuvaine du règne de Dieu qui approche et qui commence à la fête des Innocents; il est bon d'y unir plus de personnes que l'on pourra; je vous prie d'en faire avertir M. Louvier, et si vous le jugez à propos, de lui donner le petit livre *De Dieu présent partout* dont la seconde partie est pour cette dévotion, afin qu'il le donne aux sœurs de la Croix pour faire cette dévotion. Je suis avec respect, etc.

18 *décembre* 1700.

—

LETTRE CCCXX.

AU MÊME.

Nouvel incident relativement à l'impression du Chrétien inconnu.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que je ne saurais me lasser d'admirer, d'adorer, d'aimer, de remercier, de magnifier les conduites de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, sur son pauvre et indigne esclave; elle m'a pressé, ces jours derniers, d'avoir recours au Saint-Esprit sous la protection spéciale de la très-sainte Vierge, notre bonne maîtresse, Mère de Dieu et des bons anges, afin que cet Esprit infiniment adorable inspirât et donnât les moyens pour faire l'impression du livre *Du Chrétien inconnu* pour sa plus grande gloire; et c'est sans doute ce qu'il a fait dans l'inspiration qu'il vous a donnée et à M. Courtin d'unir ensemble les deux libraires; il ne se pouvait rien de mieux. J'écris par la poste à M. de l'Espine, pour répondre à la lettre la plus honnête du monde qu'il m'a écrite; que la charité donc, Monsieur, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le zèle de sa gloire et de sa sainte Mère vous engagent à continuer à prendre le soin de cette impression. Je pense qu'il vaut mieux qu'elle soit différée d'un mois plus tard, ou à peu près, et qu'elle ne se fasse pas dans le temps de la gelée, car j'ai appris que l'impression n'est pas bonne durant ce temps-là; cependant les libraires doivent mieux savoir cela que moi, il faut leur laisser le soin d'avoir le privilége. J'ai encore admiré que la résolution de l'impression du livre s'est terminée samedi dernier 10 du présent mois de décembre, qui est la fête de l'Expectation ou de l'attente du divin enfantement de la glorieuse Vierge, *Exspectatio partus beatæ Virginis* que l'on célèbre en Espagne avec grande solennité; car enfin, comme je vous l'ai déjà marqué, il faut que la très-sainte Vierge se trouve dans tout ce qui me regarde. J'ai lu ces jours-ci, dans une Relation, que M. l'abbé Bignon préside dans l'Académie des sciences, je ne sais si c'est celui-là que j'ai l'honneur de connaître. Voici une lettre pour M. Fortin; il n'y a rien qui presse, dans l'occasion vous aurez la charité de lui donner. La Naxie aura grande part avec le secours divin à la neuvaine pour le règne de Dieu, et j'espère demain, avec le secours divin, offrir le très-divin sacrifice pour vous, Monsieur, et madame votre épouse que je salue très-particulièrement avec les bons anges, et en actions de grâces de ce qui s'est concerté pour l'impression du livre. Je viens de chanter dans la chambre où je suis, le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*, pour en glorifier la très-sainte Trinité, l'immaculée Vierge, Mère de Dieu et les bons anges. Nous avons gardé le lit un mois d'avant et cela nous a servi de retraite jusqu'à la fête de la très-sainte Vierge samedi dernier qu'elle a fini; je n'ai commencé à sortir que d'hier, pour célébrer les divins mystères et me renfermer dans la chambre où la divine Providence m'a mis, pouvant à peine marcher. Je salue bien M. Courtin, son bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, particulièrement de celles qui ont rapport avec vous. Je vous l'ai écrit, il faut, s'il vous plaît, qu'il se fasse donner toujours deux épreuves. Je suis dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 20 *décembre* 1700.

—

LETTRE CCCXXI.

AU MÊME.

Neuvaine de l'intérêt de Dieu; détachement des créatures. Quoique très-infirme, Boudon lit toutes les lettres qu'on lui adresse et il répond aux consultations.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, Monsieur, que je vous écris, étant actuellement dans la douleur de mon mal et désirant de m'y unir avec notre bon Sauveur souffrant et la très-sacrée Vierge, la mere de douleur, le 27e de décembre, le 1er jour de la neuvaine de l'intérêt de Dieu, jour de la fête des Innocents qui ont été sacrifiés à la gloire, en l'honneur du saint Enfant Jésus. Ce divin Enfant nous fasse la grâce de nous y sacrifier avec eux, et pendant que toute la terre est pleine de créatures qui ne cherchent que l'intérêt de la créature, oublions-nous saintement de tout autre intérêt que celui de Dieu seul. Le propre intérêt est l'esprit dominant dans les hommes, et si universellement que l'Apôtre dit, sans exception, que tous les hommes cherchent leurs propres intérêts, et non pas ceux de Jésus-Christ, c'est-à-dire presque tous les hommes. C'est pourquoi l'évêque de Toulouse, répondant au Souverain Pontife qui lui demandait ce que c'était, parlant de saint Dominique, que cet homme qui faisait

tant de bruit par ses sermons, le prélat crut distinguer le saint d'une manière très-singulière, en disant qu'il était sans intérêt; il est bon de remarquer aussi qu'il se distingua par une dévotion très-singulière à la Mère de Dieu. Pour nous, Monsieur, disons avec le Psalmiste : *Introibo in potentias Domini, et memorabor justitiæ tuæ solius.* (*Psal.* LXX, 16.) Entrons dans la force du Seigneur, et ne nous souvenons plus que de ce qui est dû à sa grandeur infinie; tous nos intérêts se réduisent aux seuls intérêts de Dieu seul. Hélas! je pensais ces jours-ici à l'attrait que Dieu tout bon et tout miséricordieux m'a donné pour la dévotion à ses divins intérêts; ses miséricordes soient à jamais bénies de m'y avoir appliqué il y a si longtemps; cela a donné lieu à plusieurs personnes à penser à Dieu seul, en voyant ma misérable personne et passant par une ville, l'on y dit que Dieu seul y avait passé, et puis dire avec le Psalmiste, *que tout le jour ma honte est devant moi et que la confusion me couvre le visage* (*Psal.* XLIII, 16), quand je considère le mauvais usage que j'ai fait d'une grâce si précieuse. Cependant il y a près de cinquante ans que je vais de temps en temps au sacré tombeau du saint homme le P. de Condren, l'homme vraiment de Dieu seul, pour demander à Dieu par ses intercessions et mérites la grâce de l'anéantissement chrétien, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul en tout ce que je suis, en tout ce que je fais, en tout que je souffre dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans la neuvaine de l'intérêt de Dieu, dans l'avénement de son règne, je n'y oublie pas la Naxie, et toutes fois que je célèbre les divins mystères, j'offre toujours le divin sacrifice en l'honneur des saints anges tutélaires de l'île, des personnes qui y sont et des personnes qui se mêlent du grand œuvre de Dieu dans ce pays-là; je vous réitère ce que je vous ai écrit, il est à propos, pour la gloire de Dieu, de présenter à Mme de Maintenon l'imprimé que l'on a fait, et de lui faire connaître qu'en coopérant à l'établissement des Ursulines, elle deviendra la mère de toutes les personnes qu'elles instruiront, et coopérera à l'établissement de la foi dans tout le pays.

Vous pouvez dire à Mlle Aubry que je lis moi-même les lettres que l'on m'écrit, et qu'il est facile d'y répondre par la main d'un autre, la priant d'en dire la réponse à la personne qui me consulte et qu'elle connaît bien, et ainsi je puis répondre à ceux qui me consultent, sans les nommer.

Il est vrai, Monsieur, il faut prier que M. de Fortsa ne quitte pas la congrégation de Notre-Dame. La très-sainte Mère de Dieu mérite bien que l'on fasse quelque chemin pour elle; je le recommanderai à Notre-Seigneur et à cette miséricordieuse Mère et Mme votre fille, mais très-particulièrement Mme votre épouse que je ne saurais oublier, saluant vos bons anges.

J'ai plus de reconnaissance que je vous puis dire, Monsieur, pour l'offre charitable que vous me faites d'argent; mais la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'en donne présentement pour mes besoins. Dieu lui-même sera votre très-grande récompense, et bien abondante, *erit merces tua magna nimis.* (*Gen.* XV, 2.) S'il est nécessaire, Monsieur, que je cède le privilége de M. le chancelier pour le livre au libraire, je vous prie de le leur céder comme en ayant la procuration de ma part. Je vous supplie aussi, comme il y a de grandes et fortes vérités dans le livre, qui pourront étonner quelques personnes, et qui sont cependant fondées sur la parole de Dieu, c'est pourquoi j'ai cité partout à la marge les lieux de l'Ecriture, de prier M. Courtin de prendre garde si, dans les épreuves, les citations sont conformes au manuscrit. J'ai bien encore à vous remercier et Mlle Aubry et les autres bonnes personnes des dévotions que vous faites à Notre-Dame du Remède pour ma misérable personne; une autre fois, avec le secours divin, je vous écrirai sur ce sujet. Cependant je salue tous vos bons anges avec une singulière vénération et confiance, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

Ce 27 décembre 1700.

LETTRE CCCXXII.

AU MÊME.

Souhaits de bonne année. Neuvaine du règne de Dieu. Pauvreté extrême de Boudon dans sa jeunesse.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Voilà, Monsieur, ce que j'ai à vous souhaiter et à madame votre épouse, que je salue très-particulièrement, sans jamais oublier vos saints anges, au commencement de cette année et pour toujours, à jamais, à jamais Dieu seul en trois personnes. Que sa divine gloire, ses sacrés intérêts nous occupent sans cesse en toutes choses, dans un vrai et profond oubli de tout le reste, qui n'est rien.

Il lui a plu donner sa sainte bénédiction à la neuvaine que l'on a faite à Evreux pour ses divins intérêts dans l'avénement de son règne. Dans une seule maison bourgeoise l'on a répété environ cinq mille fois : *Adveniat regnum tuum.* (*Matth.* VI, 9.) Une pauvre servante de la campagne disait qu'elle répétait pendant toute la messe ces divines paroles; ce qui est assez singulier à une personne comme celle-là. De jeunes gens les répétaient en montant les degrés de leur maison. Il s'y est trouvé une personne qui les répétait trois cents fois par jour.

J'ai offert le très-divin sacrifice pour vous et pour madame votre épouse, dans la fête de saint Etienne, priant ce grand saint et premier martyr de Jésus-Christ de vous tenir sous sa protection particulière, demeurant dans une paroisse qui est consacrée à Dieu en son honneur. Cela m'a donné lieu

de réfléchir que, dans les temps où j'ai le plus été sous les soins immédiats de la divine Providence, j'ai demeuré sur la même paroisse, et par conséquent sous sa spéciale protection, étant pour lors logé au collége de Reims, et depuis ayant encore demeuré proche les Pères de la doctrine chrétienne. Si le collége des Trois-Evêques ou de Cambrai et celui de Lisieux sont encore de cette paroisse, nous y aurons encore commencé notre vie pauvre, il y a environ cinquante ans.

Vous m'avez fait charité de me mander la mort de M. Despont, car il est juste que je prenne soin de son âme dans notre bon Sauveur, étant l'un des premiers dont la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, s'est servie pour m'assister. Il est vrai que j'avais déjà demandé l'aumône publiquement la sainte veille du jour de Noël. Ce jour-là, étant allé à l'église cathédrale de Paris pour ce sujet, je trouvai dans les avenues une personne de qualité qui donnait l'aumône aux pauvres qui s'y trouvèrent : je me présentai avec les autres, mais elle me rebuta bien fort. J'eus pour lors lieu de penser à ce que nous apprend le saint Evangile, que notre bonne Maîtresse avec saint Joseph ne trouvèrent point de lieu à loger dans Bethléem. Etant entré ensuite dans l'église, je demandai l'aumône à un monsieur, qui me dit : « Demandez-vous l'aumône ? » et ensuite me donna un double (143). L'ayant demandée après à une femme qui dans son habit paraissait être peu de chose selon le monde, car elle n'avait pas même de coiffe, elle me dit aussi : « Demandez-vous l'aumône ? » et elle me donna un double ; puis ayant marché un peu, elle revint sur ses pas me donnant encore un double qu'elle baisa lorsqu'elle me le donnait. Voilà ce que je trouvai ce jour-là.

Dans la suite, je témoignai à M. Despont ma pauvreté qu'il ne connaissait pas. Il me donna trente sous, et dit qu'il en avertirait les messieurs de la congrégation pour m'assister. Il faut vous dire ici, monsieur, combien la divine Providence veut que je dépende d'elle, sans m'appuyer pour peu que ce soit sur aucun moyen humain. C'est une vérité que tout mon appui est Dieu seul ; et, en vérité, je n'en veux pas d'autre, ayant en horreur même la moindre ombre d'aucun autre appui. Quand je parlai à M. Despont, j'avais encore six francs ; c'était pour six semaines, car je crois vous l'avoir dit, je ne dépensais que vingt sous par semaine : c'est une chose étonnante. M. Despont parle aux messieurs de la congrégation dont j'étais un des premiers : tous les jours je me trouvais avec eux ; ils m'invitaient à aller manger avec eux, ils me menaient à leurs jardins hors de Paris, j'allais voir les pauvres avec eux, et si je leur eusse dit de donner à quelque pauvre en particulier, ils l'auraient fait ; il y en avait qui avaient confiance en moi pour leur conscience, quoique je ne fusse que séculier ; et après cela ils demeurèrent comme insensibles, sans me parler de rien, sans me donner rien, quoique je fusse, comme je vous l'ai dit, ordinairement avec eux. Ils ne savaient pas que j'eusse encore ces six francs. J'étais bien éloigné de leur parler davantage de mes besoins : chose admirable ! dès que mes six livres furent consumées, les voilà en peine pour m'assister tout à coup, ce qu'ils ont fait durant plusieurs années. Dieu tout bon et tout miséricordieux voulut bien me faire connaître par là qu'il veut que je sois dans une dépendance totale et sans réserve de son aimable providence. Enfin, répétons-le : l'appui en Dieu seul. Je le dis, je vous assure, de toutes mes forces, avec le divin secours. Je recommande à vos prières le pauvre M. Despont.

Je salue avec bien du respect madame votre mère, mademoiselle Agathe, toute la famille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont. C'est le lieu où la divine Providence a fait éclater ses soins sur mon indigne personne. Je dois avoir grande dévotion aux anges tutélaires et aux patrons de cette ville et de ce diocèse. Je vous remercie, avec toute la reconnaissance possible, de vos prières.

C'est vendredi, 14, le jour de ma naissance et renaissance par le saint baptême, jour de la fête du Saint-Nom de Jésus. Vous aurez part à la gloire qui arrivera à notre bon Sauveur et à sa très-sainte Mère, en prenant les soins que vous vous donnez avec M. Courtin du livre qui doit être imprimé.

Dans l'occasion je vous prie de présenter mes respects au R. P. Du Pave et à son bon ange. Je suis toujours de plus en plus appliqué aux célestes esprits. Le dessein de la sœur Laurence est tout à fait à la gloire de Dieu, et je lui conseille de l'exécuter avec zèle et fidélité.

On a écrit à Paris pour savoir du banquier ce qui se passe à l'égard des résignations ; je dis au banquier qui a envoyé celle que j'ai faite, et je n'en ai point encore de réponse. Assurément la très-sainte Vierge, ma bonne maîtresse, pour laquelle je pense pour tout, aura soin de tout ; elle est puissante : *Virgo potens*, lui chante l'Eglise, pour faire voir que sa folie est une plus grande sagesse que toute la prudence humaine. *Stultum Dei sapientius est omnibus hominibus.*

Les grands de la terre meurent comme les autres ; ce qui marque assez la vanité des choses de la vie : *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) Tout n'est qu'un abîme de vanité, hors ce qui se fait pour Dieu. Ah ! toujours lui seul. C'est en lui que je demeure avec un profond respect, etc.

Je vous écris le 9 de janvier, le jour de la précieuse mort de la bienheureuse Alix le Clerc, première fondatrice des religieuses

(143) Petite pièce de monnaie qui valait deux deniers, et dont les six valaient un sol.

de Notre-Dame, avec le saint homme le P. de Mataincourt, et encore le jour de la mort du P. de Saint-Pé, décédé en odeur de sainteté, le bien-aimé disciple de l'Homme-Dieu seul, le P. de Condren.

Il y a quarante ans que je vais à son saint tombeau demander la grâce de l'anéantissement chrétien. Votre lettre datée du 4 du mois est du jour de sa précieuse mort; l'on reçoit de grandes grâces à son tombeau.

L'on vient de me mander que Monseigneur l'archevêque de Paris a dit au Pape qu'il ne souhaitait pas que l'on reçût les résignations.

Ce 9 de janvier 1741.

—

LETTRE CCCXXIII.

AU MÊME.

Dévotion de Boudon à saint Joseph. Bien que produisent ses ouvrages au Canada.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes; il y a longtemps que je dis et redis à Dieu seul; mais il n'y a point de temps, pas un seul moment de ma vie dans lequel je n'aie été aux uniques soins de la divine providence de ce Dieu seul, dans l'union avec notre bon Sauveur et sous la protection de son immaculée Mère vierge, ma bonne maîtresse, des bons anges et des saints. Je salue bien, Monsieur, l'ange qui vous garde et désire lui avoir une dévotion particuliculière comme à celui de Mme votre épouse, tous les bons anges et saints patrons du diocèse de Paris et des personnes qui y sont.

Faisant réflexion sur les soins de la divine Providence, ma toujours très-bonne et fidèle mère, sur ma misérable personne, j'entre dans des étonnements dont il m'est difficile de revenir et je me suis trouvé pressé aujourd'hui, 19 janvier, d'offrir le très-divin sacrifice pour en remercier Dieu tout bon et tout miséricordieux, ne pouvant jamais assez dignement le remercier, et en même temps je me suis trouvé appliqué fortement à sa divine providence sur l'incomparable saint Joseph qu'il a élevé à un honneur capable de donner une sainte envie aux séraphins, l'ayant choisi pour prendre le soin d'un Homme-Dieu qui a bien voulu, par une conduite impénétrable, s'y assujettir, et ensuite à sa divine providence sur cet admirable saint dans la dépendance où il en a été sans réserve, sans raisonner sur ces conduites, dans un abandon merveilleux à tous ses desseins. Ensuite j'ai offert le très-divin sacrifice en son honneur, faisant brûler un cierge devant sa sainte image, qui est dans la chapelle où je célèbre ordinairement, afin que sous sa protection paternelle la divine Providence exerce d'une manière particulière et donne les secours aux personnes dont elle se sert à mon égard, les mettant toutes sous ses divins soins. Ainsi, Monsieur, je lui ai offert le très-divin sacrifice pour vous et Mme votre épouse, pour vous mettre sous la protection spéciale de ce grand saint. Sainte Thérèse assurait qu'elle n'avait jamais rien demandé à Dieu, par ses saintes intercessions, qu'elle ne l'eût obtenu, et une autre sainte âme dit avoir appris de notre bon Sauveur, qu'il acccorderait volontiers ce qu'on lui demanderait par les services qu'il lui avait rendus pendant qu'il était en ce monde (monde assurément dans une étrange corruption, et parmi même les Chrétiens, qui vivent comme des infidèles, et à l'égard de leurs sentiments et de leurs mœurs). Je prie notre bon Sauveur, par son immaculée Mère vierge, ses bons anges et saints, qu'il se serve du livre qu'il nous a fait laisser à Paris pour éclairer ces personnes, et qu'il me fasse la grâce de pratiquer ce que j'y enseigne aux autres. Plusieurs fois je me suis senti pressé de lui faire cette prière. L'on a écrit, dans la relation de la mort de l'abbé de la Trappe, qu'il a dit que l'une des grandes peines que sa qualité de supérieur lui avait données, était qu'étant obligé de recevoir les séculiers et de leur parler, il avait beaucoup souffert de les voir dans des sentiments si éloignés de ceux que la foi nous inspire.

Je vous remercie avec bien de la reconnaissance et M. Courtin des prières que vous avez faites pour mon indigne personne.

La sœur Laurence a pour elle ce qu'elle a eu toujours, la mort et le sang de Jésus-Christ dont les mérites infinis ne peuvent s'épuiser par les créatures ; c'est ce que la foi nous enseigne au-dessus de tout sentiment. L'on peut bien n'en avoir pas le sentiment, mais cela n'en empêche pas la vérité.

J'ai reçu hier une lettre du Canada ; l'un des grands vicaires m'écrit que notre bon Sauveur répand sa bénédiction sur les livres que sa miséricordieuse providence m'a fait donner au public; il me dit qu'il les a distribués, celui de *la très-sacrée Vierge* et *des saints anges*, aux deux séminaires de Québec et de Montréal, au collége de Québec, à la grande congrégation, aux couvents des Récollets de Québec, aux deux maisons de l'hôpital général de Québec et de Montréal, aux deux monastères des Ursulines de Québec et des Trois-Rivières. Je lui avais mandé que c'était par les libéralités de l'un de mes amis, il m'écrit qu'il vous a recommandé à tous ceux à qui il a donné les livres, et qu'il offrira le très-divin sacrifice pour vous. Il souhaiterait que vous continuassiez cette œuvre de Dieu pour quantité d'autres maisons ou assemblées dans le Canada qui n'en ont point eu. J'ai de la peine à vous le proposer, car c'est une dépense considérable ; car il dit qu'il en faudrait encore au moins deux douzaines de chaque. Cependant je vous le propose simplement ; à la vérité c'est une grande œuvre pour la gloire de notre bon Sauveur, de son immaculée Mère vierge et les bons anges. En cela, en votre manière, vous ferez une grande mission en Canada, et pour durer longtemps.

par les livres qui sont des prédications permanentes. Il dit qu'il lui resterait à en envoyer aux quatre résidences des PP. jésuites qui sont à Montréal, à Laurette, au.... et à Saint-François, à deux couvents de Récollets qui sont aux Trois-Rivières et à Montréal, à quatre ou cinq séminaires d'écoliers, à l'une de leurs maisons qui est à sept lieues de Québec, à neuf résidences des sœurs de la Congrégation établies en différents lieux, et dans une petite ville qu'on appelle Ville-Marie qui est dans l'île de Montréal, qui instruisent les filles, composées de pensionnaires, d'écolières externes et de congréganistes externes, lesquelles s'assemblent chez elles les jours de dimanches et de fêtes, et de quelques autres maisons; il ajoute que les livres sont merveilleusement goûtés par les bonnes âmes.

Si, Monsieur, vous croyez devoir faire cette grande œuvre, il faudrait en faire un paquet et le faire porter à M. Tremblay, procureur du Canada, au séminaire des Missions-Etrangères, à votre commodité, et je pense que notre bon Sauveur serait glorifié, si vous mettiez dans le paquet un bon nombre de passeports, d'actes de réparation, de promesses de soutenir l'immaculée conception de notre Dame et bonne Maîtresse.

Voici des lettres que je supplie votre charité de faire tenir, renouvelant le salut de votre bon ange, de celui de madame votre épouse, des bons anges de toutes les personnes de votre famille. Ah! oui, Monsieur, disons une bonne fois avec l'Apôtre : *Conversatio nostra in cœlis.* (*Philip.* III, 20.) Je me souviens bien toujours très-particulièrement de madame votre épouse devant notre bon Sauveur, et suis dans un profond respect, etc.

J'espère que cette lettre, avec le secours divin, vous sera rendue samedi, 22, fête des noces virginales de la très-pure Vierge, toujours vierge, avec l'admirable saint Joseph, son époux vierge. La lettre pour la ville de Saint-Nicolas, en Lorraine, doit partir le lundi, ou mercredi, ou samedi, et la lettre part d'ici le jour de la fête de la bienheureuse sainte Agnès, qui trouva l'ange du Seigneur tout prêt à la défendre dans le méchant lieu où elle fut conduite; aussi elle disait aux tyrans qu'elle avait l'ange du Seigneur qui gardait son corps : *Mecum habeo custodem corporis mei angelum Domini, ingressa turpitudinis locum, angelum Domini præparatum invenit.* J'ai fait brûler un cierge durant toute la nuit en l'honneur de ce saint ange. Je m'en vais en faire brûler un autre dans la chapelle où je célèbre, avec le divin secours, et célébrer en l'honneur de cet esprit céleste. Je vous supplie, dans l'occasion, de faire dire à la sœur Laurence que je la supplie de communier pour la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère vierge et des bons anges, pour mon indigne personne en la chapelle de Notre-Dame du Remède. Dieu merci, je suis bien incommodé et je ne sais si je vous l'ai mandé, le médecin me dit que je ne suis en danger de ma vie que vingt-quatre heures par jour, c'est-à-dire toujours.

Ce 19 janvier 1701.

LETTRE CCCXXIV.

AU MÊME.

Traité de la vie du bienheureux Henri de Suso. Répandre de bons livres, c'est travailler à établir le règne de Dieu.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, le 26 janvier, le lendemain de la précieuse mort du bienheureux Henri de Suso, religieux de Saint-Dominique, l'un de mes patrons.

Certainement il a bien été de la grande faveur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et il l'aimait beaucoup et en était bien extraordinairement aimé, puisque ce bon Sauveur lui changea son nom en celui d'Amand, c'est-à-dire qui doit être aimé : *amandus;* et c'est un Homme-Dieu qui lui impose ce nom; c'est donc un saint qui mérite bien d'être aimé, puisqu'il le doit être au jugement d'un Dieu, et qui lui impose même un nom pour le faire connaître. En même temps, il a été de la grande faveur auprès de l'immaculée vierge Mère de Dieu, et il le faut bien ensuite de la faveur de Jésus. Elle lui a donné même à manger d'une nourriture miraculeuse, étant dans le dégoût des viandes ordinaires. Aussi ordinairement en même temps que l'aurore commençait, pour ainsi dire, à publier le jour à la terre, il en chantait les louanges, il en publiait les grandeurs ; les saints anges se mettaient quelquefois de la partie, et c'est l'une de leurs joies de chanter les grandeurs de leur Reine. Mais ce grand saint, si favorisé de Jésus et de Marie, n'a pas manqué d'avoir part aussi à leurs humiliations. Il avait pratiqué des pénitences corporelles qui font peur, et avec tant de répugnance qu'il en pleurait quelquefois ; cependant notre bon Sauveur lui apprit qu'il y avait bien de l'amour-propre. Ici je me suis pressé de m'écrier avec le Prophète : *Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me, Domine.* (*Psal.* XVIII, 13.) On les lui fit quitter et ensuite non-seulement il fut accusé d'impudicité, mais une créature lui apporta un enfant qu'elle lui laissa, lui disant qu'il lui avait fait. Il passa pour un imposteur, pour un voleur et sacrilége, pour un faiseur de maléfices. Voilà les suites de la grande faveur.

Je viens encore d'offrir le très-divin sacrifice en l'honneur de saint Joseph et de saint Jean l'évangéliste, mon grand saint dès ma tendre jeunesse, et c'est aussi aujourd'hui la fête de saint Polycarpe, l'un de ses disciples, ce qui m'y donne une dévotion singulière. Pour vous mettre et madame votre épouse, que je salue toujours très-

particulièrement avec les autres personnes dont la divine Providence se sert à mon égard, m'étant toujours une très-bonne et très-fidèle mère, sous la puissante protection de ces incomparables saints et de tous les saints et saintes de Jésus, afin, comme parle l'Eglise, que par la multiplication de leurs suffrages, Dieu tout bon et tout miséricordieux nous accorde l'abondance de ses grâces et miséricordes.

La divine Providence soit à jamais bénie, mais elle veut sans doute vous associer aux grandes œuvres de sa gloire ; elle le fait bien voir dans les inspirations qu'elle vous donne pour faire connaître Dieu, sa sainte Mère et les bons anges dans le Canada. Les livres que l'on y demande, sont les livres de l'*Immaculée vierge Mère de Dieu* et des *bons anges*. J'ai pensé pour y établir la dévotion à l'intérêt de Dieu, l'avénement de son règne, d'y ajouter le petit livre *De la gloire de la sainte Trinité dans les âmes du purgatoire*, et pour le soulagement de ces pauvres âmes qui, étant délivrées, glorifient la sainte Trinité parfaitement, mais aussi parce que vous m'avez mandé que la seconde partie est de la dévotion au règne de Dieu, il ne m'en souvenait pas ; vous pourriez donc y en ajouter deux douzaines. Vous serez encore associé vous et monsieur Courtin que je remercie avec bien de la reconnaissance et son bon ange, à la gloire que Dieu tout bon tirera du livre du *Chrétien inconnu*, par les soins que vous en prenez. Je prie notre bon Sauveur qu'il nous fasse à tous la grâce de pratiquer les vérités qui y sont enseignées.

L'adresse pour le paquet du Canada, est à M. Glandelet, théologal et vicaire général de Mgr l'évêque de Québec. Je crois que Dieu tout bon sera glorifié que vous lui écriviez, afin de vous lier saintement avec ce bon serviteur de Dieu. Je lui écris que l'année prochaine on lui enverra le *Chrétien inconnu*, et en cas de ma mort vous aurez cette charité-là. Cette union servira pour la plus grande gloire de Dieu. Je lui écris que c'est vous dont la divine Providence se sert pour donner les livres. J'ai aussi joie en Notre-Seigneur, et je n'en sais point d'autre véritable, que vous ayez écrit au P. Destainville ; mais j'ai peur, si vous avez joint les deux lettres ensemble, qu'elles ne soient pas données, les postes souvent ne le faisant, dans le soupçon qu'ils ont qu'il n'y en ait pour quelque autre personne pour sauver le port. Mais si la chose est faite, il faut attendre l'événement; quelquefois on ne laisse pas de les donner.

Le Fils de Dieu nous a assez avertis de l'incertitude de notre mort, ce sera bien notre faute, si nous ne nous tenons pas prêts. Je prierai, avec le secours divin, pour la personne morte subitement. Je salue votre bon ange et tous les bons anges de votre famille que je recommande singulièrement à la divine Providence, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

Vous recevrez cette lettre, avec le secours divin, le 28, fête des grandeurs de l'adorable Jésus.

Ce 26 janvier 1701.

LETTRE CCCXXV.

Bénédiction répandue sur les ouvrages de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, le jour de sa divine purification au temple, le 2 de février et le jour de la très-pure et très-sainte purification de son immaculée Mère Vierge, le jour auquel l'incomparable saint Joseph a offert avec sa virginale épouse le Sauveur de tous les hommes au Père éternel, avec le glorieux saint Siméon. Les saints anges étaient dans l'admiration de ce spectacle sacré. Je salue toujours bien le vôtre et celui de Mme votre épouse que je n'oublie pas devant Notre-Seigneur, non plus que vous, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et en particulier de celles que la divine charité nous unit spécialement.

J'ai reçu, il y a un peu, une lettre du supérieur du séminaire de Lisieux, qui me marque qu'il plaît à Dieu tout bon et tout miséricordieux de répandre de plus en plus ses bénédictions abondantes sur les livres que son aimable et divine providence, ma très-bonne et fidèle mère, me fait donner au public. Il m'écrit en particulier, d'un vertueux curé si tenté de peines au sujet de sa cure, qu'il était résolu de la quitter, quoi qu'on lui pût dire ; il lui a prêté le livre de la *Dévotion aux bons anges*, qui l'a délivré de ces peines, et il pense à établir une association en l'honneur des bons anges en sa paroisse, et le supérieur me témoigne aussi qu'il y pense pour d'autres lieux. Nous pensons présentement à en établir une avec le secours divin, dans l'une des paroisses de l'archidiaconé d'Evreux ; et comme l'on ne voit pas encore ce qui se fera à Rome touchant les résignations, apparemment je serai encore obligé à faire mes visites après Pâques, avec les dangereuses incommodités que j'ai. Un gentilhomme pourra me prêter une chaise ou un petit carrosse en ayant plusieurs, au moins je l'espère de la sorte de la divine Providence, ma bonne mère en toutes choses ; mais en vérité l'appui en Dieu seul : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi* (*Psal.* cxx, 1), ces montagnes, figures des bons anges et des saints, mais surtout de l'admirable Mère de Dieu qui a ses fondements sur les montagnes les plus saintes, et qui est cette sublime et élevée montagne au sommet de toutes les montagnes, *in vertice montium auxilium meum qui fecit cœlum et*

terram. (*Psal.* CXX, 2) Mon secours donc est au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Je vous supplie à la commodité, rien ne presse, de faire dire à la sœur Laurence que je la supplie de faire une neuvaine à Notre-Dame du Remède pour cette visite, afin que Dieu tout bon y soit glorifié dans le secours qu'il me donnera pour la faire. Il n'est pas nécessaire que la neuvaine soit de suite, on la peut faire en neuf semaines, y allant une fois la semaine, ou en quelques semaines y allant deux fois, mais le tout à sa commodité. Je supplie de la même chose la sœur Gervaise et sa compagne, si elle le peut, et en cette manière, je crois vous devoir encore dire pour la gloire de Dieu, qu'un homme a été tellement touché lisant un des livres que la divine Providence nous a fait donner au public, qu'il a fait une pénitence publique, se disciplinant par les rues d'une ville; cela est arrivé il y a plusieurs années.

Ce qui m'oblige présentement de vous écrire, est que j'ai reçu encore une lettre du Canada, de la supérieure de l'Hôtel-Dieu de Ville-Marie, qui me mande qu'elle ne manquera pas de faire des prières pour vous, car j'avais mandé que l'un de mes amis donnait des livres; elle voudrait bien avoir le livre des *Saintes voies de la croix*, et il serait bien nécessaire pour la gloire de Dieu, de lui en envoyer un de l'*Oraison* corrigé, car elle a l'ancien, et encore un autre, s'il vous plaît, corrigé, à M. Candelet, théologal et vicaire général, car je ne sais si on lui en envoya un l'an passé, afin qu'il ait un de ces livres corrigés, pour remédier aux autres.

Il y a deux jours, le 31 de janvier, que nous célébrions la fête du grand saint Gaud, notre second évêque et second apôtre, qui quitta son évêché pour se retirer dans une forêt du diocèse de Coutances avec des ermites : en vérité, c'était bien l'un des grands saints de Dieu. J'ai rapporté le miracle que Dieu tout bon et tout miséricordieux a opéré en ma chétive personne par ses puissantes intercessions, m'ayant délivré de la mort, il y a environ 36 ans; c'est dans la Vie de saint Taurin, que vous avez, je crois.

Je vous enverrai, avec le secours divin, un petit paquet par le messager d'Evreux, proche de Saint-Eustache, je vous supplie de l'envoyer prendre le mercredi des Cendres; car le carrosse, avec le secours divin, sera arrivé le mardi au soir, c'est pour le Canada; ce sont des petits imprimés sur les irrévérences que les prêtres peuvent commettre à l'égard du très-saint Sacrement, car je ne sais si j'en envoyai l'année passée. Il faudrait, s'il vous plaît, le mettre dans le gros paquet de livres, s'il n'est pas encore fait, ou en faire un paquet avec le dernier, car il courrait risque d'être perdu. Je prends encore la liberté de vous adresser un paquet de lettres pour le Canada, il ne faut pas envelopper les lettres, afin que vous ayez la charité de le faire donner à M. Tremblay; je ne sais s'ils sont contents de moi, à raison de leur différend avec les PP. jésuites; ils avaient toujours coutume de m'écrire un petit mot en m'envoyant les lettres du Canada. Ils m'en ont envoyé à diverses reprises sans jamais m'écrire. Ceci, s'il vous plaît, en confiance; il ne faut en marquer rien. Je vous supplie dans l'occasion de vous informer si le P. Doulcin, Jésuite, est encore à Tours, et s'il n'y a point espérance qu'il vienne à Paris.

J'espère que vous recevrez cette lettre le 4 du mois, jour de saint Théophile, le grand saint des miséricordes de la Mère de Dieu à qui cette pieuse et miséricordieuse Mère fit rendre la cédule qu'il avait faite au diable. C'est encore le jour de la précieuse mort de la bienheureuse Jeanne de France, fondatrice de l'ordre de l'Annonciade de Bourges, des dix vertus de Notre-Dame, avec son saint confesseur le P. Gabriel-Marie. C'était le Pape qui lui avait donné ce nom, pour sa rare dévotion à la très-sainte Vierge dont il a été l'intrépide défenseur de l'Immaculée Conception, s'offrant d'entrer dans un feu allumé pour en soutenir la vérité contre les adversaires, et qui est mort en publiant ses louanges. Sa précieuse mort est arrivée le 27 août.

Je salue tous nos amis, leurs bons anges, et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 2 février, 1701

—

LETTRE CCCXXVI.

AU MÊME.

Abandon complet à la Providence des religieux de Saint-Etienne de Grammont. Humiliations de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours, Monsieur, dans cette divine union qu'il nous faut toujours être, toujours tout faire, toujours tout souffrir. Je vous écris le 15 de février, jour de la sainte octave de la fête de saint Etienne de Grammont, le grand saint assurément de Dieu seul, et c'est avec bien de la justice que l'on a mis au haut de son image que l'on a fait donner au public, ces deux paroles : *soli Deo*. Ce saint admirable a établi son trône dans un désert; j'ai eu la grâce d'y aller adorer la très-suradorable Trinité en ce saint, présentement c'est toujours un lieu retiré, un village sans aucun revenus, et sans faire aucune quête, en sorte, qu'ils y étaient lui et ses religieux comme les oiseaux du ciel que le Père céleste nourrit, sans qu'ils sèment ni ne recueillent. Saint Gaëtan avait fait la même chose à l'égard de son ordre; mais ses religieux étaient dans des villes où ils prêchaient et confessaient, où ils étaient connus, et saint Etienne était dans un désert, en sorte qu'il était difficile de lui donner même du secours qu'avec grande peine, car

il fallait faire bien du chemin, et de plus, on oublie facilement des gens que l'on ne voit pas. De plus, par constitution, il ordonne que ses religieux ne demandent jamais l'aumône, qu'après avoir été trois jours sans manger, et, en ce cas, que le supérieur prenne garde de ne pas envoyer des religieux dont le visage abattu ferait voir leur nécessité, mais ceux qui paraîtraient avoir plus de vigueur, de peur qu'on ne leur donnât l'aumône, en ce cas-là, par quelque compassion naturelle, car il ne voulait que Dieu seul ; je vous avoue que je lui ai une dévotion très-singulière.

C'est encore l'octave de la fête de sainte Marine, qui, s'étant travestie par une inspiration extraordinaire, a été dans les dernières humiliations jusqu'après sa mort très-précieuse, une malheureuse lui ayant donné un enfant qu'elle nourrit, comme si elle en eût été le père, et la vérité ne fut connue qu'après sa mort, lorsque l'on eût découvert son sexe. La divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a donné quelque petite part à ses humiliations, lorsque l'on m'a attribué que j'avais eu une fille travestie qui me servait de valet; ce qui n'est pas vrai, n'ayant jamais eu ni de valet ni de servante; mais il est vrai que cette sainte fille me rendait quelque service, et dont l'on n'a aussi découvert le sexe qu'après sa sainte mort.

C'est encore la sainte octave de la grande fête du très-saint cœur de l'admirable Mère de Dieu. J'ai passé pour fou, pour lui avoir dédié l'archidiaconat d'Evreux, ce que j'estime plus que je ne peux dire. Voici une lettre pour le P. dom Olympe, religieux théatin, qui m'a écrit que leur Père, qui était supérieur à Paris, qui présentement demeure en Italie, y traduit en italien le livre *De la dévotion à l'immaculée Vierge Mère de Dieu;* j'en bénis la divine Providence, espérant que notre bon Sauveur et sa très-sainte Mère en seront glorifiés. Je vous supplie de lui envoyer la lettre, et celle de Mme Cécile qui ne m'a pas donné son adresse. J'espère que la connaissance du P. de Stainville et des autres bonnes âmes, comme celles du Canada, vous sera en bénédiction, et à Mme votre épouse que je n'oublie jamais au saint autel, non plus que vous ; assurez-la bien, s'il vous plaît, de mon souvenir devant Dieu. Je prends tout à fait part à la bénédiction que la divine Providence, notre bonne mère, donne au remède qu'elle prend ; je n'en savais rien. Je salue avec beaucoup de vénération vos bons anges, tous les bons anges de votre famille, tous les bons anges et saints patrons de la ville, du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Je vous remercie avec bien de la reconnaissance de la neuvaine que votre charité vous inspire de faire pour ma chétive personne, ou plutôt pour la gloire de Dieu, dans mon indigne personne et toutes les autres personnes qui la font, comme la sœur Laurence, sa compagne, les sœurs Gervaise et Toinette, Mlle Auvray et Mlle Du Tour, et Mlle Prévôt, dont je ne me souviens point. En vérité, mon appui est bien en Dieu seul, car je ne vois pas de remède du côté des moyens humains, et je ne sais comment je pourrai faire mes visites.

Il faut attendre en patience que vous ayez achevé de lire le livre *Du Chrétien inconnu : Exspectans, exspectavi Dominum : « en attendant,* dit le Psalmiste, *j'ai attendu.* » Je pense qu'il est mieux que les livres soient séparés. Je ne sais si le libraire a encore beaucoup de livres *Des saintes voies de la Croix,* mais quand l'impression sera vendue, il faudra le corriger pour la nouvelle impression, et cela est nécessaire, il en faudra avertir ; ce livre-là, avec le secours divin, se distribuera toujours.

Il faut bénir la divine Providence de toutes choses; le R. P. Doulcin aurait été bien nécessaire à Paris, pour de grandes affaires de la nouvelle doctrine qui, présentement, est plus dangereuse que le calvinisme, à raison de ses suites. Je demeure dans un profond respect, etc.

Ce 15 février, 1701.

C'est encore aujourd'hui la fête de saint Aquilin, évêque d'Evreux, et la veille de la précieuse mort de la sœur Marie-Angélique, de la divine Providence, dont je crois que vous avez lu la Vie en manuscrit.

—

LETTRE CCCXXVII.

AU MÊME.

Etant concitoyens des saints, notre conversation doit être avec Dieu et avec les anges. Dévotion de Boudon pour les états qui paraissent abjection et folie à la prudence humaine. Malgré ses incommodités, il se dispose à faire ses visites.

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est dans cette divine union, Monsieur, que j'ai reçu votre lettre, dans laquelle vous m'écrivez ces saintes paroles du livre de l'*Imitation de notre Sauveur Jésus-Christ : Soli Deo et angelis ejus opta familiaris esse:* que c'est avec Dieu seul et avec ses anges qu'il faut désirer une sainte familiarité. C'est ce que l'Apôtre nous insinue aux Ephésiens, où il crie *que nous ne sommes plus étrangers, mais concitoyens des saints et domestiques de Dieu.* (*Ephes.* II, 19.) Nous sommes donc citoyens de la même ville que les saints; ainsi nous devons participer à leur société avec Dieu et avec ses anges. *Notre conversation,* dit encore le même Apôtre, *est dans les cieux.* (*Philipp.* III, 20.) Le saint baptême nous a transférés dans un état surnaturel, qui nous tire hors de la nature : nous ne devons plus avoir de commerce avec sa corruption, avec ses désirs, son estime et ses affections; notre commerce doit être avec Dieu seul et ses anges.

Il est vrai que la sainteté de Dieu et la grandeur de sa majesté infinie sembleraient

un obstacle à ce commerce divin avec de chétives créatures comme nous sommes; mais l'Apôtre nous apprend encore : *Que par Jésus-Christ nous avons confiance en Dieu et accès libre auprès de lui par la foi en son Fils.* (*Ephes.*, III, 12.) C'est en qualité de membres de ce Fils adorable, et comme étant faits une même chose avec lui, que nous osons nous présenter en sa présence suradorable, et converser de plus avec lui. Mais ô aveuglement des hommes et insensibilité de leurs cœurs ! Dieu tout bon et tout miséricordieux leur voulant bien faire l'honneur de converser avec eux, et leur en donnant une facilité admirable, étant présent en toutes sortes de lieux, et par conséquent étant aisé partout de l'entretenir, les Chrétiens le laissent là ; et le trouvant partout, partout on ne le regarde pas même. On le néglige jusque-là que de ne pas seulement regarder, de même que s'il était bien éloigné de nous : partout on ne voit que des créatures, la terre et les choses de la terre : les conversations ne sont remplies que de discours de la terre ; les esprits et les cœurs en sont tout occupés. Oh ! combien cela donne d'horreur du monde, et qu'il est avantageux d'en être séparé !

C'est une des plus grandes grâces qu'il ait faites à madame votre épouse, que nous n'oublions jamais devant Notre-Seigneur, par les maladies qu'il lui a envoyées. S'il lui redonne la santé, il faut qu'elle prenne garde à faire un saint usage d'une grâce si précieuse, continuant autant qu'elle le pourra de se séparer des créatures. Oh ! qu'il est bon d'en être séparé d'une grande volonté en cette vie, avant que la mort ne nous en sépare de force ! La retraite a une bénédiction singulière pour converser avec Dieu et avec ses anges. Les divins solitaires, dans leur séparation des créatures de la terre, conversaient familièrement avec Dieu seul et ses anges. Pour cela, les personnes qui sont engagées par leur condition à la société civile des hommes, doivent ménager de certains temps pour s'en séparer, afin d'avoir l'honneur d'entretenir quelquefois les trois Personnes divines qui sont partout, quelquefois leur bon ange. Le P. Hubi, jésuite, dont on a donné la Vie au public, à ce que j'apprends, disait que quelque seuls que nous fussions, nous étions toujours cinq personnes, les trois Personnes divines, notre bon ange et nous; voilà une belle compagnie. Je vous l'ai dit, je me sens plus pressé que jamais de converser avec les bons anges, et c'est là le grand moyen de converser avec Dieu, dont ils voient toujours la face (*Matth.* XVIII, 10), comme nous l'enseigne notre grand Maître. Aussi ces paroles de l'*Imitation* que vous m'avez écrites m'ont donné une joie toute particulière en Notre-Seigneur, et je ne sais point d'autre joie. Commençons, Monsieur, commençons dès ce monde-ci ce que nous devons faire éternellement, par les miséricordes infinies de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes.

C'est dans l'union de sa charité que je vous remercie de celle que vous avez pour le pauvre M. Fortin, dont les peines intérieures le rendent un sujet bien digne de miséricorde : voici une lettre, s'il vous plaît, pour lui. En voici encore une pour M. le chevalier de Pontcarré, pour les intérêts de notre bon Maître. Comme je ne sais pas où il est présentement logé, je n'ai pu la lui adresser; il me semble que c'est vers Saint-Merry, mais toujours on pourra le savoir chez Mlle Abelly, dans le cloître Saint-Merry, à une porte cochère, vis-à-vis de la petite porte de l'église.

Le 19 de février, jour de la précieuse mort de la sainte sœur Catherine de Jésus, Carmélite, dont le cardinal de Bérulle a écrit la Vie, la divine Providence m'envoya une attaque de mon incommodité, qui me dura (c'était à un samedi jour dédié à la très-sacrée Vierge), depuis le samedi au soir jusqu'au dimanche 20, vers le midi : on appelle cela un étranguillon de boyaux, qui fait mourir quelquefois dans un jour. Je rejetais tout ce que je prenais. Les médecins m'étant venus voir, et m'ayant trouvé en danger de ma vie, me laissèrent là. Mais vers le midi les boyaux se dénouèrent. J'attribue ce secours, n'en ayant point d'humain, à la très-sainte Vierge invoquée sous la qualité de Notre-Dame du Remède. Vous aviez eu la bonté de m'écrire qu'on lui faisait une neuvaine, et si la neuvaine a été continuée, le secours sera arrivé le dernier jour. Je dis en confiance à cette mère de miséricorde que la divine Providence m'ayant fait donner au public un livre de ses grands secours par la très-sainte Vierge, sous la qualité de Notre-Dame du Remède, il semble que je doive attendre de son inexplicable bonté qu'elle m'en fasse ressentir quelques effets. Nous voilà donc toujours en danger de mort, car cela peut reprendre. Mais, Monsieur, je vous le répète, car je vous l'ai déjà écrit : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur.* (*Rom.* XIV, 8.) Les médecins m'abandonnèrent sans m'être revenus voir : je vous assure que l'appui en Dieu seul me suffit bien. Je serais bien fâché d'avoir seulement la moindre ombre du petit appui sur quoi que ce soit de créé.

Cette lettre était écrite quand j'ai reçu votre dernière hier. J'ai reçu celle dans laquelle vous me mandiez que vous avez donné les mémoires. Il faut prendre garde que celui qui vous reste ne soit vu. Dans la dernière lettre vous m'annoncez les livres et les autres imprimés de piété que vous enverrez au Canada. C'est assurément, avec le secours divin, ce qui rendra une grande gloire à notre bon Sauveur, à son immaculée Mère Vierge, et aux bons anges, et de cette manière vous coopérerez fortement en la vertu de Notre-Seigneur, aux missions du Canada, ce qui est une grande affaire et très-grande affaire. Vous aurez bénédiction pour les soins que vous prenez du livre *Du Chrétien inconnu.* Si vous en avez reçu la première épreuve le 8 de ce mois, c'est le

jour de la fête de saint Jean de Dieu, qui, en faisant le fou devant les hommes, est arrivé à la véritable sagesse devant Dieu. J'ai une singulière dévotion aux états qui paraissent faiblesse, abjection et folie à la prudence humaine.

J'ai offert aujourd'hui le très-divin sacrifice pour la sœur Gervaise. C'est le 9 mars, jour de la fête de sainte Françoise, l'une des personnes qui a conversé le plus familièrement avec les saints anges; et l'Eglise demande dans son oraison, par ses intercessions, pour les fidèles la compagnie de ces célestes esprits. C'est sous leur protection, et particulièrement sous celle de la puissante Mère de Dieu, que je me prépare à faire mes visites après la fête de la glorieuse Annonciation, qui doivent durer jusqu'à l'Ascension admirable de Notre-Seigneur. *Levavi occulos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* (*Psal.* cxx, 1.) J'espère à ma confusion que l'on me prêtera un petit carrosse. Je vous écris actuellement incommodé.

Je salue bien, mais très-particulièrement Mme votre épouse, M. Courtin, Mlle Du Tour, Mlle Auvray, toute leur maison, tous vos bons anges, tous les anges, tous les anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Je crois que Notre-Seigneur sera glorifié de ce que M. l'abbé Bignon est conseiller d'Etat, et je demeure dans un profond respect dans les cœurs de Jésus et de Marie

9 *mars* 1701.

—

LETTRE CCCXXVIII.

AU MÊME.

La grâce tend toujours à nous séparer des créatures; ce qu'on doit entendre par les montagnes du Seigneur. Dévotion à saint Joseph.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Mais pour établir sa demeure dans ce sacré cœur, il ne faut plus demeurer dans le nôtre; c'est à cette bienheureuse sortie que tendent les opérations du divin amour. Mettons, Monsieur, toute notre confiance en l'adorable Jésus qui les fait. *Ceux*, dit le Psalmiste, *qui mettent leur confiance au Seigneur, sont comme la montagne de Sion* (*Psal.* cxxiv, 1), c'est-à-dire qu'ils sont intrépides et fermes comme une montagne; car ils sont appuyés sur celui qui ne change et ne peut changer. Le Psalmiste ajoute, que *les montagnes sont autour de lui, « Montes in circuitu ejus. »* (*Ibid*, 2.) Ces montagnes sont la figure de la très-sacrée Vierge, de tous les bons anges et saints dont ils sont environnés de leur puissante protection; mais la divine Providence, comme l'enseigne notre R. P. Jean de la Croix, c'est ainsi que je l'appelle, se sert des plus sublimes de ces montagnes entre les anges, c'est-à-dire des séraphins, pour jeter des dards du pur amour dans le cœur de ceux qui se sont appliqués plus saintement à l'oraison et à la mortification: cela a paru d'une manière éclatante dans la séraphique sainte Thérèse, un séraphin lui ayant percé le cœur d'une flèche divine; cela marque assez l'union que nous devons avoir avec ces célestes esprits, et la dévotion que nous devons avoir pour eux.

Je vous écris le 19 de mars, jour de la fête du grand saint Joseph et de l'admirable entre les plus grands saints, dont le culte et la dévotion ont été établis par cette grande sainte, la divine Providence lui réservant cette grâce, car le dévot Gerson y avait beaucoup travaillé, en écrivant même aux prélats, mais avec peu d'effet. La sainte disait qu'elle n'avait jamais demandé rien à Dieu par son intercession qu'elle ne l'eût obtenu, et une très-sainte âme de notre siècle a dit qu'il lui avait été révélé que lorsque l'on demanderait quelque chose à notre bon Sauveur par les services qu'il lui a rendus pendant sa vie, qu'il l'accorderait volontiers. Je viens de célébrer le très-divin sacrifice en son honneur, où je ne vous ai pas oublié, ni madame votre épouse, ni M. Courtin et toutes les personnes de notre connaissance. Je salue très-particulièrement tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, rendant beaucoup d'actions de grâces à M. Courtin et son saint ange, de l'application qu'il donne au livre *Du Chrétien inconnu*. Les saints anges donc, et en particulier les séraphins qui sont autour de ceux qui se confient au Seigneur, sont destinés pour leur percer amoureusement le cœur. Mais le Psalmiste dit encore: *Que non-seulement les montagnes, mais le Seigneur environnera son peuple depuis ce temps jusqu'à jamais.* (*Ibid.*) Ah! qu'il est doux, avantageux et glorieux de servir un si bon Seigneur, qui sera autour de nous jusqu'à jamais! A jamais être environné de Dieu, à jamais être environné de Dieu! Or ce Seigneur de toute bonté et de toute miséricorde veut quelquefois lui-même faire des plaies de son divin amour dans les cœurs des hommes, comme il a fait à sainte Gertrude, et ces divines plaies causent dans l'âme une sainte haine d'elle-même; il devient le cœur de notre cœur, et pour lors il y établit sa demeure. Unissons-nous tous ensemble pour lui demander une si sainte grâce, et offrons au Père éternel la prière qu'il lui a faite en notre nom; disons-lui avec lui et dans la divine union: O Père, sanctifiez-nous en vérité, nous séparant véritablement de nous-mêmes et de toutes les choses créées.

Ce qui fait que son royaume n'est pas du monde, c'est que le monde est tout plongé en lui-même, dans l'attachement à ses propres intérêts et à la terre; ainsi il ne peut pas même recevoir son Saint-Esprit,

Spiritus sanctus quem mundus non potest accipere (*Joan.* XIV, 17); ce qui assurément donne du tourment, quand l'on se rencontre avec ce monde. Je ne sais si je vous ai écrit que feu M. l'abbé de la Trappe, en mourant, avait dit que l'une des grandes peines des supérieurs des maisons religieuses, est d'y recevoir et entretenir les hôtes, à raison de leurs sentiments et de leurs entretiens.

Je vous rends beaucoup de grâces pour la neuvaine que vous avez faite à Notre-Dame du Remède, et à mademoiselle Agathe aussi et à vos bons anges. O Monsieur! que nos cœurs puissent être tellement blessés du divin amour, que jamais ils n'en guérissent!

M. Courtin a eu raison de vous dire que M. Fortin n'était pas propre à la place dont vous me parlez, à raison de ses peines.

Brûlez, s'il vous plaît, Monsieur, le papier dont vous me parlez et la lettre où il en est parlé, et si l'on vous en a dit quelque chose dans quelque lettre, au moins il faudrait effacer ce qu'il y en a; je crois que la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge demande cela.

Je viens de recevoir une lettre d'une religieuse Récollette, qui présentement sont de l'ordre de l'Immaculée Conception de Notre-Dame; elle s'appelle Marie-Thérèse de Saint-Philbert; c'est à la rue du Bac, faubourg Saint-Germain. Elle prie qu'on lui donne le livre *De la dévotion aux neuf chœurs des bons anges*, pour la communauté. Si vous voulez bien avoir cette charité, je crois que notre bon Sauveur et son immaculée Mère et les bons anges en seront beaucoup glorifiés. Elles ont le livre *De la dévotion à l'immaculée Vierge;* elles l'ont lu dans leur réfectoire. Si vous voulez y ajouter le livre *De Dieu inconnu*, ce sera une augmentation pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère; elles ont grande dévotion à distribuer des passeports de l'immaculée conception. J'ai rapporté une nouvelle qui en est arrivée, dans le livre *De la très-sainte Vierge*, à l'égard du père d'une personne qui logeait chez elles. Si vous voulez leur en donner et des autres oraisons imprimées, je crois que la sainte Mère de Dieu en sera bien honorée.

Je ne sais ce que cela veut dire, je me prépare, avec le secours divin, pour mes visites le lendemain de la fête de la glorieuse Annonciation de l'admirable Mère de Dieu, contre vent et marée, comme l'on parle, avec des incommodités notables, et cependant je le fais sans peine et dans une grande paix, notre gros lot, l'appui en Dieu seul; c'est en lui que je demeure dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 19 *mars* 1701.

Les Récollettes offrent une communion de toutes les communautés en l'honneur de l'immaculée conception, pour mes visites. Madame Lefebvre vous salue et madame votre épouse avec beaucoup de respect. Dans l'occasion, je vous supplie, faites bien mes civilités au bon Père dont vous me parlez dans votre lettre. Depuis ma lettre achevée et avant de la fermer, j'ai été très-mal. La divine Providence, ma très-bonne et très-fidèle mère, soit remerciée, adorée, aimée, bénie et glorifiée sans réserve en toutes choses et pour toutes choses.

LETTRE CCCXXIX.

AU MÊME.

Nécessité d'écrire la vie de Bourdoise.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul, etc. Sa divine gloire nous presse, Monsieur, de faire nos efforts en sa divine vertu, que l'on donne au public la vie de l'un de ses grands serviteurs, feu M. Bourdoise, mais sans y retrancher ses sentiments à l'égard de la nouvelle doctrine; il y va de l'intérêt de Notre-Seigneur et de son Eglise, que le public soit informé de ce que les personnes d'une éminente sainteté ont jugé du parti de Port-Royal; cela peut servir à plusieurs que l'on y engage malheureusement, sans qu'ils en connaissent la malignité, et c'est pourquoi tout le parti n'oublie rien pour l'empêcher.

M. le vicaire de Saint-Nicolas m'objecte à cela que le séminaire est dans la paix, et que cela pourrait faire du bruit. Mais, Monsieur, il y a une paix que le Fils de Dieu nous assure n'être pas venu apporter en terre : *Non veni pacem mittere, sed gladium.* Un enfant qui voit que l'on maltraite son père, et qu'on l'outrage et le bat en sa présence, gardera-t-il le silence, sous prétexte de ne pas faire de bruit? Des gens qui voient le voleur entrer la nuit pour les piller et tuer, ne diront-ils mot? Ceux qui voient une maison en feu, ne crieront-ils point? Dans quelque heure de la nuit que cela arrive, l'on crie au feu, l'on éveille tout le monde, l'on sonne les cloches, et laisserait-on brûler une ville de peur de faire du bruit? Or, Monsieur, l'Eglise est notre Mère qui est attaquée fortement par les sectateurs des nouvelles doctrines; ils y entrent comme des voleurs : *Qui non intrat per ostium, ille fur est et latro.* (*Joan.* X, 1.) C'est la maison de Dieu qui est en feu. Après cela, les catholiques se tairaient-ils pour conserver une fausse paix?

Je vous supplie d'en conférer avec le R. P. Doulein, à qui vous présenterez, s'il vous plaît, mes respects, et voir si l'on ne pourrait pas trouver quelque moyen de gagner ce M. le vicaire et les autres qui peuvent s'opposer à cette impression, pour voir ensuite à faire donner le livre à quelques-uns des docteurs les mieux intentionnés, qui sont destinés par M. le chancelier. Il me semble que M. Bourut est bien intentionné, mais enfin on verrait cela.

Et après pour l'impression, on pourrait

bien trouver les moyens de la faire ; mais, s'il était nécessaire, ne pourrait-on pas se servir de l'autorité du roi? Sera-t-il dit que le jansénisme s'établira toujours, et il s'établit tous les jours de plus en plus, et que l'on n'aura pas la liberté de parler contre? Si, à la vérité, le parti s'était assujetti et qu'il ne remuât plus, c'est ce qu'il pourrait demander ; mais on voit tous les jours le contraire.

Il est bon d'attendre après Pâques pour parler à M. le vicaire ; mais, je vous l'ai dit, il faudrait chercher quelques moyens de le gagner; de la façon dont il m'a parlé, j'y servirais de peu. Conférez-en avec le R. P. Doulein, et prenez la peine de lui lire ce que je vous écris.

Je vous ai dit : M. Fortin n'est pas propre pour Sainte-Reine, et de plus son *exeat* finira dans quelque temps.

Je vous écris le 21 de mars, le lendemain du jour destiné à la fête de saint Joachim, le père de la Mère de Dieu. L'union que cette glorieuse qualité lui donne avec Notre-Seigneur Jésus-Christ le place à une gloire incomparable et à un pouvoir qui lui est particulier entre les saints, particulièrement à l'égard des personnes souffrantes. Une sainte âme, qui a eu des croix les plus terribles, et au milieu de ces croix a porté des privations épouvantables; il lui semblait même que tous les saints se retiraient d'elle, mais elle vit que saint Joachim restait le dernier. Une abbesse, en Normandie, faisant célébrer tous les ans sa fête comme l'une des plus solennelles, et y faisant prêcher, eut le bonheur de mourir ce jour-là. Cependant la dévotion à ce saint est rare, et je crois que ceux qui lui en ont une particulière, en recevront une protection très-singulière. Je conseille à madame votre épouse d'honorer spécialement ce grand saint, la saluant à même temps, son bon ange et le vôtre, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont.

Un docteur du parti, ayant parlé à une Carmélite de la rue Chapon assez confidemment, elle m'en écrivit ; je lui mandai que les témoignages du feu P. de Condren, de M. Vincent et de M. de Renty, qui marquaient la malignité de ce parti, étaient bien considérables, étant des personnes désintéressées et d'une éminente sainteté; que l'on n'en pouvait pas douter, à moins de dire que ce fussent des calomniateurs, et dans cette affaire de telle conséquence, et qu'étant mort dans ces sentiments, ils seraient sans doute damnés, ce qui n'était pas croyable. Elle me manda ensuite que cela avait fait impression sur l'esprit du docteur, à plus forte raison donc sur l'esprit de tant de personnes qui ignorent la malignité du parti. C'est pourquoi il est tout à fait de la gloire de Notre-Seigneur et du bien de son Eglise, que l'on donne au public les sentiments des saintes personnes sur ce sujet.

Je suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 21 mars 1701.

LETTRE CCCXXX.

AU MÊME.

Il parle encore de l'utilité de publier la vie de M. Bourdoise.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, le 26 de mars, jour de la précieuse mort du saint homme le P. Jean Chrysostome, dont la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a fait la grâce de donner la vie au public ; en vérité, c'était bien un homme véritablement chrétien, puisqu'ayant promis à la mère du Saint-Sacrement, d'une sainte mémoire, de lui paraître après sa mort, notre bon Sauveur le fit voir à elle, lui disant qu'il fallait qu'il parût, afin que son serviteur s'acquittât de sa promesse, parce qu'il avait été tout transformé en lui par la désoccupation des créatures et l'amour de la sainte abjection. Je le prie en toute humilité qu'il nous serve de protecteur, et le bon ange qu'il a eu que je salue avec bien de la vénération. A vous et à madame votre épouse, que je salue pareillement, M. Courtin et toute la maison de mademoiselle Auvray, leurs bons anges et tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont; je n'oublie pas mademoiselle Agathe et son bon ange.

J'aurai soin, avec le divin secours, de la pauvre sœur Gervaise, devant notre bon Sauveur et au très-saint sacrifice.

Voici deux lettres dont je charge encore votre charité : l'une pour M. Fortin, qui est toujours digne de compassion ; il a fait plusieurs confessions générales, il est venu à Evreux, et il m'en a fait encore une; il veut encore en faire. Je lui mande que c'est une tentation, et qu'au moins il n'en fasse qu'une depuis la dernière qu'il m'a faite. J'avais pensé que M. Louviers lui serait propre pour cette confession. Je vous supplie de coopérer à cette charité, qui est bien grande assurément. Vous auriez la bonté d'en parler à M. Louviers et de l'en prier. Je mande à M. Fortin qu'il se serve, au moins qu'il peut se servir, d'un ecclésiastique, quoique jeune, mais qui est propre pour les personnes peinées. Il faut toujours lui dire, malgré toutes ses propres lumières, qu'il s'en rapporte au jugement des personnes à qui il s'est confessé, et qu'il n'y a rien à craindre en obéissant ; c'est même le seul remède que l'obéissance.

Il y a une autre lettre pour le P. dom Olympe. C'est pour le prier d'écrire au Père qui travaille à la traduction du livre *De l'immaculée Vierge Mère de Dieu*, qu'il examine s'il n'est pas à propos, à l'égard de l'oraison à la très-sacrée Vierge qui est à la fin, de retrancher les indulgences dont je parle, et les Papes même qui l'ont approu-

vée. J'ai mis ces choses selon ce qui a été imprimé en Flandre, où l'on marque que c'est selon l'exemplaire imprimé à Rome par l'autorité de la chambre apostolique; mais j'ai peur, peut-être, que l'on se trompe, et qu'il n'arrive comme aux indulgences que que l'on avait mises pour le petit office de l'Immaculée Conception, qui ont été cause que l'on a défendu le livre où était l'office, et non pas l'office cependant.

Si l'on pouvait, il faudrait faire parler quelque personne d'autorité pour la vie du saint homme, M. Bourdoise. Car autrement on aura de la peine, à moins que d'une providence spéciale, à gagner ceux qui s'y opposent. Il ne faut pas que ces personnes sachent ce que je vous écris; mais dans leur opposition je n'ai vu que l'esprit de l'homme et non pas l'esprit de Dieu. Il est rare d'oublier le propre intérêt, l'intérêt de la créature.

Je suis toujours bien mal et le mal s'augmente, dont j'ai été travaillé cette nuit jusqu'à une heure après minuit. Je ne saurais me lasser de le répéter, l'appui en Dieu seul, à l'occasion de quelques mesures que l'on avait prises pour la voiture pour mes visites, je ne sais si cela réussira. Enfin Dieu seul; c'est en lui que je suis dans un grand respect, etc.

A Evreux, ce 26 mars 1701.

—

LETTRE CCCXXX (bis).

AU MÊME.

Il croit utile que l'on donne au public la vie de M. Bourdoise. Il dispose, en forme de testament, une donation de ses objets de piété, en faveur de ses amis.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous avoue, Monsieur, que je répète ces divines paroles avec une sainte joie et bien de la douceur intérieure. Ah! toujours Dieu seul dans l'union de Jésus-Christ. Quand sera-ce que nous serons tout Jésus-Christ?

Je crois qu'il y va de sa divine gloire que l'on donne au public la Vie de son vrai serviteur, M. Bourdoise; mais qu'il est très-important que l'on n'en retranche pas ses sentiments au sujet de la nouvelle doctrine. L'on perd dans l'absence du P. Doulein; car il a de grandes et puissantes habitudes, et il est très-considéré; mais à l'égard de M. Le Pelletier, M. le chevalier de Pontcarré n'y trouverait-il point d'habitude? Mais le P. du Parc, le Père de la congrégation du collége, n'en trouveraient-ils point, soit par eux ou quelques autres Pères Jésuites? Mais ne pourrait-on pas en parler au R. P. de La Chaise; n'y a-t-il personne en la maison professe de Saint-Louis qui voulût bien s'y appliquer?

Je bénis la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, de ce que vous avez été, ou plutôt de ce qu'elle vous a conduit aux Récollets de l'Immaculée Conception.

Ma santé est toujours dans le danger; c'est un mal incurable. De plus, la voiture que j'espérais pour mes visites a manqué, cependant je n'ai aucune peine à les faire. J'espère que la divine Providence, ma bonne mère, me fera partir le 4 avril, le lendemain de l'Annonciation glorieuse de l'admirable Mère de Dieu, sous sa puissante protection et celle des bons anges et des saints, ayant pour tout appui Dieu seul, et en vérité il m'est plus qu'infiniment suffisant.

Cependant, comme je me prépare à la mort, je laisse un papier où je marque quelques personnes à qui je laisse les meubles de piété que la divine Providence nous donne dans notre pauvreté. Je vous laisse deux reliquaires de personnes décédées dans une odeur d'une éminente sainteté. On les peut honorer en particulier, quoique non pas en public; et c'est même l'honneur que l'on a rendu à ces personnes qui a obtenu les miracles que Dieu a faits par elles, et qui ont donné lieu à leur béatification, et souvent l'on obtient par eux ce que l'on n'impètre pas par les saints canonisés, Dieu voulant se glorifier en eux et par eux. Il y aura un tableau de l'intérieur de la Sainte-Vierge, pour madame votre épouse, une image pour madame votre mère et une autre pour mademoiselle Agathe.

Je laisse une petite statue de la très-sacrée Vierge à M. Courtin, plusieurs images de piété à mademoiselle Auvray et à mademoiselle du Tour, ma pensée que ce soit pour toute la maison. Il y en a une en parchemin de la résurrection de notre bon Sauveur, qui est dans un cadre; cette image a été bénie de la propre main de notre Sauveur, comme l'a témoigné la vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite de Beaune, dont le P. Amelotte a écrit la vie, et elle a écrit de sa propre main au derrière, ces divines paroles : *Ego sum qui sum.* Il faudra ôter le parchemin que j'ai mis au derrière pour la conserver, pour y voir ce que cette sainte sœur y a écrit. Vous voyez que cette image est très-précieuse et qu'il faut bien la conserver. Je vous adresse encore deux images du R. P. Gabriel-Marie, coadjuteur de la bienheureuse Jeanne de France dans la fondation de l'Annonciade, si dévot à la très-sacrée Vierge, que le Pape lui donna le nom de Gabriel-Marie, car ce n'était pas son nom; il a voulu entrer dans un feu pour soutenir l'Immaculée Conception : c'est ce qui est représenté dans l'une des images. Vous les donnerez, s'il vous plaît, aux Récollettes religieuses de l'Immaculée Conception. Je prie madame Lefebvre qu'elle prenne soin de vous faire tenir toutes ces choses, en cas que je meure.

Je vous écris le dernier de mars, jour de la précieuse mort du saint homme le P. Moreau, Minime, qui a été possédé des démons pendant quatre-vingt-dix ans. J'ai eu pensée d'offrir le très-divin sacrifice, ce que

j'ai commencé aujourd'hui, pendant neuf jours, pour remercier la très-sainte Trinité des grandes grâces qu'elle lui a faites par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et sous la protection de l'immaculée Mère de Dieu et des bons anges et saints, et d'obtenir par ses puissantes intercessions, les miséricordes et les grâces de notre bon Sauveur sur toutes les personnes de notre connaissance qui sont dans le même état d'obsession. L'on m'a mandé une fois de Rouen qu'une personne dans cet état en recevait des secours extraordinaires, et qu'il lui paraissait même visiblement.

J'espère, si la divine Providence nous laisse encore dans cet exil, qu'elle me ramènera à Evreux, le 19 d'avril, pour y coucher le soir et quatre autres jours de suite, revenant de mes visites les soirs, et que même elle m'y fera aller le 17 et le 18 d'avril, pour ensuite les continuer jusqu'au lendemain de la fête de l'admirable Ascension de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour finir à une chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, et le jour de la fête de son cher favori devant la porte Latine, l'aimable saint Jean l'évangéliste, et je vous exhorte bien à sa dévotion. Il a plu à notre bon Sauveur m'appliquer à ce disciple bien-aimé extraordinairement dès ma jeunesse; que sa divine Providence en soit à jamais louée! Je salue bien madame votre épouse; je n'ai pas oublié mademoiselle Agathe ni la pauvre sœur Gervaise; je n'oublie pas non plus la pauvre sœur Toinette. Je salue tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce 31 *mars* 1701.

Il y aura encore, avec le secours divin, une petite image du bienheureux Jean de la Barrière, pour la Mère Elisabeth de Sainte-Marie, Feuillantine, et une de sainte Appoline, pour M. Louviers.

—

LETTRE CCCXXXI.

AU MÊME.

Le P. De la Chaise demande à Boudon quatre exemplaires de son livre sur l'Immaculée Conception.

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours, Monsieur, dans cette divine union que je vous écris, et il me semble que, pour sa divine gloire, il est bon que vous écriviez à part au révérend P. Doulcin; il en peut arriver du bien, et il n'en peut arriver de mal.

Je crois que si M. Fortin peut s'accommoder à la condition de Ville... qu'il serait très-bien, et il devrait bien ménager cette condition. Il a été vicaire dans une paroisse où il s'acquittait bien de ses devoirs. Mais c'est une pitié que d'être travaillé de scrupules et de peines.

Madame la comtesse de Bouligneux m'a écrit que le révérend P. De la Chaise lui a demandé quatre des livres *De la dévotion à l'immaculée Vierge Mère de Dieu*, un pour le roi, un pour Mgr le Dauphin, un pour Mme de Maintenon et l'autre pour lui; elle demande que l'on prie que notre bon Sauveur soit glorifié par cette lecture, et sa très-sainte et immaculée Mère Vierge.

Je laisserai votre adresse à Mme Lefebvre, elle n'aura de mes nouvelles qu'en cas que je tombe plus mal dans mes visites, et si la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, sous la protection de ma bonne maîtresse la très-sacrée Vierge, des bons anges et saints me ramènent à Evreux, avec son divin secours, je vous écrirai vers le 17 ou le 18 d'avril; assurez madame votre épouse de la confirmation de mon souvenir au saint autel tous les jours pour elle. Je salue bien M. Courtin, madame votre mère, Mlle Agathe, Mlle Auvray, Mlle Dufour et toute leur famille, nos bons anges et ceux qui les gardent, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Je vous écris la veille de la grande fête de l'Annonciation de l'admirable Mère de Dieu, devant partir le lendemain de sa glorieuse fête pour mes visites, m'appuyant sur Dieu seul. C'est en lui que je vous suis avec un profond respect, etc.

Evreux, ce 29 *mars* 1701.

—

LETTRE CCCXXXII.

AU MÊME.

Boudon remercie la Providence de ce que, pendant ses visites, ses infirmités ont été tolérables. Il ne veut point s'occuper de mariage.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que je reçois votre lettre, la divine Providence devant me faire partir demain de grand matin pour continuer mes visites, jusqu'après la fête de l'admirable Ascension de notre bon Sauveur. Ainsi je vous écris pressé, sans cependant jamais oublier madame votre épouse et toutes les personnes que vous me marquez, vous saluant tous, aussi vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

En vérité c'est avec la dernière justice que j'appelle, que je regarde la divine Providence comme ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, car elle m'assiste puissamment et singulièrement dans mes visites sous la protection de la très-sacrée Vierge,

ma bonne maîtresse, et des bons anges et des saints. Le second jour je fus malade à garder le lit, avec des vomissements, et environ vingt-quatre heures sans manger. Depuis ce temps-là, elle me les a fait faire assez doucement. Je vous supplie d'avoir la charité de bien marquer de ma part à la sœur Thoinette la reconnaissance que j'ai de la neuvaine qu'elle a faite pour moi à Notre-Dame du Remède, et de témoigner à la personne dont elle m'a envoyé la lettre, et qui ne se nomme point, que je la prie de m'excuser si je ne lui écris pas, mes visites ne me le permettant pas, mais que j'offrirai mes pauvres prières pour elle; et de plus, c'est pour un mariage, et c'est une chose dont je ne me suis jamais mêlé; il est juste que d'autres s'en mêlent, mais je n'ai pas vocation pour cela, ni pour donner avis sur ce sujet. Jamais saint Ambroise n'a conseillé à personne de se marier. Cependant il faut qu'il y en ait d'autres qui en prennent soin. Je vous écris le 18 avril, jour de la précieuse mort de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, Carmélite. Hier, ici, l'on honorait, dans la dévotion de la sainte famille, les communications saintes des sacrés cœurs de Jésus, Marie, Joseph, et les grâces que saint Joseph y a reçues; il ne vous faut pas oublier le bon saint; c'est en lui que je vous suis avec bien du respect, etc.

Evreux, ce 18 *avril* 1701.

—

LETTRE CCCXXXIII.

AU MÊME.

Boudon entretient son ami de l'état de sa santé; et il lui annonce son prochain voyage à Paris.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul, etc. Oui, Monsieur, toujours tout dans la divine union. J'ai attendu à vous écrire, l'ayant fait en même temps que j'ai reçu votre dernière, mais ma lettre était déjà envoyée. Je vous écris aujourd'hui le 6 de mai, fête du bienheureux Simon Stok à qui la très-glorieuse Vierge a donné particulièrement le scapulaire avec ses priviléges, c'est-à-dire par son ordre, quoique les Carmes portassent déjà le scapulaire en leur habit en la manière des anciens moines; pour les priviléges du scapulaire à l'égard des séculiers, ç'a été à un Pape que la très-miséricordieuse Vierge les a révélés.

Mais j'ai une sainte joie en notre bon Sauveur, et je n'en connais point d'autre, de vous écrire le jour de la fête de ce saint, qui a tant aimé notre bonne maîtresse et qui en a été tant aimé. Bénissons la divine Providence de ce que Dieu tout bon veut se glorifier en tant de manières par sa bienheureuse Mère, et de la gloire qui en revient à notre grande reine et aux serviteurs qui lui ont été appliqués spécialement.

La divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, continue et augmente mes maux. Je ne savais pas hier, jour de la solennité de la Pentecôte, si je pourrais célébrer les saints mystères; depuis neuf heures du soir jusqu'à environ sept heures du matin, je fus occupé à la descente que j'ai, sans dormir du tout; un jour ou deux auparavant la même chose. Je suis bien plus mal que je n'étais pendant les visites; mais en tout je n'ai autre chose à dire que ces paroles du Psalmiste que je dis en la présence de mon bon ange gardien de tout mon cœur et de toutes mes forces : *Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange ne sortira jamais de ma bouche.* (*Psal.* XXXIII, 1.)

Je vous remercie dans l'union du cœur de Jésus et de Marie, de saint Joseph, de saint Jean l'évangéliste, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean-Baptiste, de saint Etienne et de saint Nicolas, de tous les bons anges et particulièrement des nôtres et des saints, de la continuation de votre charité. Si la divine Providence m'en donne le pouvoir, mais je l'espère, c'est ma bonne et toujours fidèle mère, apparemment elle me fera partir d'Evreux le 30 du mois présent, pour arriver le lendemain mardi à Paris, jour destiné pour honorer particulièrement cette aimable Providence et les bons anges. Si elle en dispose de la sorte le lendemain, ce sera le premier de juin, l'un des jours consacrés en l'honneur du précieux et très-doux cœur de la très-miséricordieuse Vierge. Ainsi je vous supplie de faire avertir la sœur Laurence, et si Mlle Auvray le peut, et quelques bonnes âmes, que je les prie de venir aux Mathurins sur les huit heures du matin, afin que nous puissions commencer dans cette union à l'autel de Notre-Dame du Remède, célébrant le très-divin sacrifice en l'honneur du charitable cœur de la plus miséricordieuse Mère qui fut jamais parmi les pures créatures, ce voyage, et en implorer les secours dans nos grands besoins.

Apparemment, le P. Doulcin aura reçu votre lettre et il y fera attention. Il attend peut-être un temps propre pour vous y faire réponse.

Il faut attendre en patience l'impression du livre. J'ai reçu depuis peu une lettre de Flandre, dans laquelle l'on me mande que le livre de l'*Immaculée Vierge* y paraît, que l'on en fait estime; si Varin avait plus d'habitude qu'il n'a, il aurait eu plus de débit, à peine avait-il paru encore en Flandre.

Voici, Monsieur, une lettre pour le Père Carme déchaussé qui m'a écrit; cela vient bien aujourd'hui, car il s'appelle Simon Stok; mais comme il a oublié de me mettre de quelle ville il m'écrit, je n'ai pu lui adresser par la poste la réponse. Je vous supplie dans quelque jour de dimanche d'envoyer un laquais au Frère Alexis; car les jours ouvriers il va à la quête, pour le prier de mettre au-dessus de la lettre ce qui y manque. Apparemment il saura le couvent, ou trouvera le

moyen de lui faire tenir. Je l'ai barrée, c'est de la manière que l'on fait, afin que ces religieux reçoivent leurs lettres franches.

Je vous en adresse encore une pour un domestique de Mme Saquelain ; c'est un domestique de grâce et qui a l'esprit de Notre-Seigneur. J'ai eu peur que son adresse ne fût trop vague pour la poste. Ayez, s'il vous plaît, la charité de lui faire tenir par un laquais à sa commodité.

Oh que l'état du P. Ambroise est bon et heureux ! mais il faut qu'il prenne garde à y bien demeurer sans en vouloir sortir, sous prétexte du bien du prochain ; un Dieu fait homme demeure trente ans dans une boutique, sans rien faire au dehors. Je salue, mais très-particulièrement, madame votre épouse, Mme Courtin, Mlle Auvray, Mlle Dutour, Mlle Agathe et tous ceux qui vous sont unis particulièrement en notre bon Sauveur, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect et de la reconnaissance, etc.

Ce 6 mai 1701

LETTRE CCCXXXIV.

AU MÊME.

Il lui annonce la fin de ses visites.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Enfin, Monsieur, son aimable et divine Providence m'a servi, à son ordinaire et comme elle l'a fait toujours, selon la multitude de ses miséricordes infinies, de très-bonne, de très-douce et de très-fidèle mère dans vos visites. Nous y avons ressenti les incommodités de notre mal, et souvent : et cependant elle a ménagé toutes choses avec tant de douceur, qu'elle nous a fait faire les visites de plus de quatre-vingts paroisses, et dans un froid très-rigoureux, et de telle manière que nous n'avons pas eu d'empêchement dans un seul dimanche de célébrer la messe de paroisse, et de monter en chaire trois fois en différentes églises pour y exhorter les peuples. Aidez-moi, Monsieur, à chanter ses miséricordes. Elle nous a fait finir nos visites par trois églises dédiées à Dieu, sous l'invocation de la très-pure Vierge, dont l'une est un pèlerinage de dévotion à la sainte Vierge, sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours ; secours que j'ai expérimenté, depuis que je suis au monde, avec des bénédictions singulières, la très-sainte Vierge ayant toujours été ma très-bonne maîtresse et très-miséricordieuse mère. Le dernier jour était dédié à saint Jean l'évangéliste devant la Porte Latine, aimable et incomparable saint. Je voudrais crier à haute voix par toute la terre à sa dévotion. Oh ! que j'ai reçu de grâces dès ma jeunesse par ce grand saint!

Je vous écris le 9 de mai 1701, jour de la fête de la translation du glorieux saint Nicolas. C'est un saint à qui la divine Providence m'a donné une liaison particulière ; et l'unique Avent que j'ai prêché à Paris a été dans la paroisse de Saint-Nicolas.

Je salue, etc.

J'ai été si incommodé dans mes visites, que les bonnes gens de la campagne disaient que je n'en relèverais pas (c'est comme ils s'expriment) ; et je le suis toujours beaucoup, Dieu merci (144).

LETTRE CCCXXXV.

AU MÊME.

Nouvelles commissions à M. Thomas.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, dans sa divine union, le 19 de mai, dans l'octave de la fête du Saint-Esprit Dieu, et le jour de la fête de saint Yves, avocat des pauvres, saluant très-particulièrement madame votre épouse, que je n'oublie pas tous les jours, non plus que vous, au saint autel. Je salue aussi madame votre mère, et je vous supplie de lui dire que j'ai offert aujourd'hui le très-divin sacrifice à son intention.

Si la divine charité, comme je vous l'ai déjà écrit, ne souffrait tout : *omnia suffert, omnia sustinet.* (*I Cor.* XIII, 7), j'aurais de la peine à vous fatiguer de tant de commissions. En voici encore une : c'est une lettre pour M. Louviers, que je ne lui ai pas adressée immédiatement, ne me souvenant pas bien de son adresse, et afin qu'elle lui soit rendue sûrement, c'est que l'approbation de M. le grand vicaire curé de Saint-Laurent est dedans, que je supplie M. Louviers de lui porter, auparavant que j'écrive à Paris, afin d'y pouvoir célébrer la sainte messe, et dans la suite y faire quelques exhortations, si la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère m'en donne le pouvoir : car il est nécessaire qu'il y en ait une prorogation, le temps de la permission étant expiré.

L'évêque de M. Fortin aurait eu de la peine à lui accorder un *exeat* pour Paris, car il veut qu'il retourne, et il a fallu employer des personnes de crédit auprès de lui, pour avoir l'*exeat* pour Rome, lui promettant que dès lors qu'il serait revenu, il se rendrait à son diocèse ; cependant l'on aurait encore travaillé à tâcher de lui faire avoir un *exeat* pour Paris, si on l'avait pu.

Vous me ferez une grande charité de m'envoyer votre carrosse au coche, car je ne suis pas en état d'aller à pied si loin. Je suis toujours, Dieu merci, et c'est ce qu'il faut

dire toujours, bien mal, et mes maux augmentent et deviennent bien plus fréquents. J'espère cependant que la divine Providence, ma bonne mère, me conduira à Paris sous la protection de l'immaculée Vierge Mère de Dieu, ma bonne maîtresse ; de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'évangéliste, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Etienne, de saint Nicolas, de mon bon ange, des sept premiers princes, de tous les bons anges et saints, et particulièrement des bons anges et des saints patrons d'Evreux, des diocèses par où nous devons passer, de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et en particulier de vos bons anges, et des bons anges de tous nos amis en Notre-Seigneur, et son immaculée Mère Vierge, les saluant tous, et en particulier Mlle Agathe, et suis dans un profond respect, etc.

Ce 19 *mai* 1701.

Cette lettre écrite, mon mal m'a pris, et il a fallu différer à la cacheter au lendemain, ayant été depuis quatre heures du soir jusqu'à deux heures après minuit bien mal, et j'ai été plusieurs jours dans la même peine durant toute la nuit sans dormir du tout. Je vous dis cela pour vous marquer le besoin des secours de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, par l'immaculée Vierge Mère de Dieu, ma bonne maîtresse, les bons anges et saints; à peine puis-je me soutenir, me voilà bien abattu !

LETTRE CCCXXXVI.

AU MÊME.

Il annonce son retour à Evreux.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul, dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Enfin, son aimable et divine Providence m'a fait arriver à Evreux, comme ma toujours très-bonne et très-fidèle mère. Le premier jour j'ai été bien mal, et la nuit suivante, et je fus obligé de demander une chambre en particulier sans souper. Il y avait dans le carrosse tout plein de gens de connaissance qui ont agi avec moi, comme s'ils ne m'avaient pas connu, je n'en suis pas étonné. S'ils avaient été des personnes inconnues, ils auraient pris quelque soin dans mes maux, comme je l'ai expérimenté en d'autres voyages. C'est que la divine Providence veut m'avoir entièrement tous ces soins, et si elle se sert des créatures, c'est lorsque l'on voit que c'est elle qui agit. Elle ne me conduit point par les moyens, humains ordinaires, mais le tout sous la protection maternelle de ma bonne maîtresse. Je ne vous ai pas oublié hier, le jour de la fête, madame votre épouse et toute la famille. J'ai commencé de célébrer à Evreux le très-divin sacrifice. Ce jour de la fête à l'autel où je célèbre ordinairement en la cathédrale où j'ai fait placer son image sous le titre de Notre-Dame de Bon-Secours, et dont j'en ressens continuellement les effets. La chapelle est encore tout angélique, toute pleine de tableaux des saints anges et des statues de saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, et d'un tableau de saint Taurin, et surtout d'un tableau qui marque comme notre bon Sauveur nous a donné sa très-sainte Mère pour mère; c'est Mlle..... qui me le fit faire à Paris. C'est une bonne et sainte pensée que de prendre saint Ignace et saint François Xavier pour protecteurs et leurs bons anges pour les missions, et c'est une faveur inestimable que la divine Providence fait à ceux qui y coopèrent.

Comme il y a plusieurs religieux, de l'ordre dont l'on demande les méditations, qui favorisent la mauvaise doctrine, j'ai de la peine que vous envoyiez ces méditations; cependant comme je ne connais pas ce Père, je ne dis rien contre lui, mais présentement plusieurs de cet ordre sont suspects. Je ne voudrais pas encore envoyer les psaumes traduits par ce curé, peut-être n'y a-t-il rien de mal? mais on ne peut présentement prendre trop de précautions. Les PP. Jésuites vous pourraient enseigner quelque traduction d'auteurs assurés. *L'oraison sans illusion*, et l'autre de l'*Amour de Notre-Seigneur*, il n'y a pas de difficulté.

Je vous supplie de faire tenir cette lettre à Chartres et de tâcher à persuader à Varin qu'il fasse afficher le livre *Du Chrétien inconnu :* son profit même doit l'y engager.

Je vous remercie du témoignage que vous avez rendu à Mme de Boutigneux pour le faiseur de bandages; c'est une charité, et je vous supplie d'assurer très-particulièrement madame votre épouse de mon souvenir devant Dieu tous les jours au saint autel et hors du saint autel. Je la salue avec bien de la reconnaissance, madame votre mère, Mlle Agathe, M. Courtin, Mlle Auvray et toutes les personnes de sa maison, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect.

La sœur Rose est toute jeune religieuse, on ne l'appelle pas Mère.

Mme Lefebvre vous assure de ses prières et de ses respects et à madame votre épouse dont elle se tient bien obligée.

A Evreux, le 25 *septembre*, *le lendemain de la fête de Notre-Dame de la Rédemption des captifs.*

Je viens de recevoir une lettre datée du mois d'avril d'une religieuse de la Visitation de Chartres, dans laquelle elle me mande qu'elle a eu le bien de vous parler, et que vous lui avez appris le dernier livre *Du Chrétien inconnu*, qu'elle et la communauté souhaitent beaucoup d'avoir. Je crois, Madame, que notre bon Sauveur et son immaculée Mère seront beaucoup glorifiés, si vous leur en envoyez un. Cela même le fera connaître à Chartres Il faudrait l'adresser à la sœur Marie-Marguerite Mouton, reli-

gieuse à la Visitation de sainte Marie, à Chartres, et que vous eussiez la charité, quand vous l'aurez mis au messager, de leur écrire un petit mot, afin qu'elle eût soin de le faire prendre et d'en payer aussi le port. Dieu seul en trois personnes dans l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ le Sauveur de tous les hommes.

LETTRE CCCXXXVII.

AU MÊME.

Il se plaint que le libraire répande le Chrétien inconnu *sans la correction demandée. La contradiction est un bonheur devant Dieu. Dévotion aux saints anges.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

C'est une chose fâcheuse que le livre *Du Chrétien inconnu* qui tend tout à faire connaître la nécessité de cette union, soit distribué par Varin sans l'*errata*. Le libraire d'Evreux en ayant fait venir, je les ai vus sans cette correction. Il est bon pour la gloire de Notre-Seigneur que vous lui fassiez remarquer qu'il est homme sans parole, à qui l'on ne peut pas se fier. Il avait promis d'imprimer le petit traité de la *Dévotion à saint Joachim*, et apparemment il n'en a rien fait.

Je ne sais si vous avez envoyé les indulgences imprimées, que vous avez, aux religieuses de la Visitation de Sainte-Marie de Nancy.

Je crois que la sœur Laurence a bien l'esprit de Notre-Seigneur; Mme Lefebvre communiera pour vous et pour madame votre épouse le jour de la fête de saint Denis, afin que ce grand saint et ses compagnons, glorieux martyrs, vous servent de protecteurs et leurs bons anges. Elle a bien de la reconnaissance pour la charité de madame votre épouse.

Le sort de M. Courtin est entre les mains de Dieu, et il est en bonnes mains; sa divine Providence n'en disposera que pour sa plus grande gloire. La contradiction est ce que le prophète Siméon a prédit qui arriverait à Notre-Seigneur. (*Luc.* II, 34.) Ah! qu'il fait bon donc d'être en butte à la contradiction! Je le salue bien et tous mes amis en Notre-Seigneur, mais très-particulièrement madame votre épouse qui m'est bien présente devant Notre-Seigneur, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont.

Je vous écris le 3 octobre, jour dans lequel on célèbre à Evreux la fête des saints anges gardiens. Leur mission aux hommes est une providence si douce, si grande, si particulière, si avantageuse aux hommes, mais si glorieuse à Dieu, la fin de toutes choses, que Moïse l'appelle une providence qui ne se peut dire. Ah! s'écrie saint Bernard, qui est celui qui les envoie! Cependant la plupart, et même de ceux qui honorent les saints anges, ne pensent pas à en remercier Dieu. Que d'actions de grâces ne nous faudrait-il pas rendre pour un bienfait si divin! Mais nous avons l'adorable Jésus en qui nous pouvons tout; c'est par ces actions de grâces que nous devons en remercier la divine Providence, comme par ses satisfactions, satisfaire à sa justice divine pour le mauvais usage que nous en avons fait, offrant ses mérites pour obtenir que Dieu tout bon leur donne ordre de continuer et de multiplier leurs soins, et particulièrement à la mort.

C'est aussi la veille de la fête de saint François, le grand saint de la divine Providence. Il a été le grand motif qui m'a pressé d'étudier pour être de son ordre, grâce que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a faite, sans porter son habit; elle avait ses desseins que je ne connaissais pas. Je l'en remercie par les actions de grâce du cœur adorable de Jésus, notre tout en toutes choses.

S'il vous plaît dans l'occasion, si vous pouvez, encore des indulgences, cela servira bien pour la gloire de Notre-Seigneur sans le secours du purgatoire, par l'application qu'on leur en peut faire, et dans la suite du temps. Je vous supplierai de m'en envoyer par le messager. Mes maux continuent toujours; Dieu merci, je suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, le 3 *octobre* 1701.

LETTRE CCCXXXVIII

AU MÊME.

Dévotion de sainte Galle aux saints et à la sainte Vierge; il gémit sur les progrès du jansénisme.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans sa divine union, Monsieur, que je vous écris pour vous remercier avec toute la reconnaissance possible de tous les soins que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, vous inspire à notre égard, et je vous écris le 5 d'octobre, jour de la fête de sainte Galle, veuve Romaine, dans laquelle l'admirable Mère de Dieu et les saints anges ont beaucoup de part, ce qui nous la doit rendre beaucoup considérable, pour la part que nous devons prendre à tout ce qui les regarde, pendant que les démons et des personnes mues de leur esprit leur sont opposées. Les saints anges apportèrent à cette bienheureuse veuve l'image de la très-sainte Vierge, qu'ils avaient eux-mêmes faite, et qui depuis a été conservée à Rome, en l'église que l'on appelle Notre-Dame du Porche.

Il y a bien à soupirer sur ce qui se passe présentement au sujet de la doctrine mauvaise. Je salue, mais très-particulièrement madame votre mère, Mlle Agathe, tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et les bons anges qui ont fait l'image miraculeuse de notre

bonne et grande maîtresse. Je célébrerai, avec le divin secours, demain, le très-divin sacrifice en leur honneur pour les en remercier. J'espère que vous recevrez cette lettre avec le même divin secours, vendredi 7 d'octobre, fête de Notre-Dame de la Victoire, et suis dans son charitable cœur avec un profond respect, etc.

Evreux, ce 5 *octobre* 1701.

—

LETTRE CCCXXXIX.

AU MÊME.

Sur la dévotion à la sainte Vierge et à la sainte Famille

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Oh! bienheureuse union, Monsieur, la source de tant de bonheurs et de toutes les grandeurs des saints! Oh! qu'il fait bon vivre et mourir dans cette sainte union! La bienheureuse Vierge est l'incomparable et l'admirable dans toutes ses prérogatives et excellences; mais c'est parce qu'en toutes les pures créatures il n'y en a pas eu de si unie à notre bon Sauveur Jésus-Christ. C'est ce qui l'a élevée à des grandeurs ineffables, qui nous doivent donner bien de la joie, devant prendre une part toute singulière à tout ce qui la regarde. C'est dans l'union de ce cœur infiniment aimant, que son cœur charitable a puisé tout l'amour, toute la bonté, toute la miséricorde d'une mère, la meilleure de toutes les mères qui furent jamais, à l'égard des hommes. Oh! qu'il fait bon vivre sous sa protection maternelle, et qu'il fait bon y mourir! Je suis dans une continuelle expérience de ses miséricordes incomparables, et de ses soins vraiment maternels, depuis ma jeunesse jusqu'à présent. Je voudrais aller crier partout à son saint amour. Le livre que la divine Providence m'a fait donner au public, de sa dévotion, peut contribuer à son honneur, et il me semble qu'il y va de sa gloire qu'il ne manque pas: mais il y a encore du temps à y penser, vous en laissant le soin si je suis prévenu de la mort. J'ai manqué de l'avoir donné à Varin; je l'ai fait cependant dans une vue de charité, après qu'il m'en a sollicité et fait prier. Mais comme il n'est pas bien en état de faire de la dépense, il eût mieux valu le donner à ceux qui la peuvent faire. Peut-être que la divine Providence en suscitera quelqu'autre et qui le débitera mieux.

Je vous écris le 12 octobre (1701), dans le temps des neuf jours où l'on honore les saints de la famille de Jésus, dont la très-sainte Vierge et le glorieux saint Joseph sont les premiers. Je viens de célébrer le très-divin sacrifice en leur honneur, où nous avons dit la messe de l'incomparable saint Joseph.

Nous vous avons mis, vous, madame votre épouse et toute votre famille que nous saluons très-respectueusement; M. Courtin, la maison de Mlle Auvray, la sœur Laurence et ses amies, sous sa paternelle protection. Priez-la, s'il vous plaît, pour la gloire de notre bon Sauveur de son immaculée Mère vierge, de saint Joseph, des bons anges et de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'évangéliste, de saint Nicolas, dans mon indigne et chétive personne, car je suis très-mal, par une grande miséricorde de la divine Providence, et les jours et les nuits. Je salue bien vos bons anges, etc.

Je suis avec bien du respect, etc.

Madame Lefebvre vous salue bien respectueusement, madame votre épouse et vos bons anges. J'ai besoin de prières. L'on me presse de faire un voyage pour voir un homme que l'on dit faire des bandages qui remédient à tous ceux que l'on a faits à Paris et qui n'ont pas d'effet. J'en doute fort; cependant l'on me dit qu'il ne faut pas négliger cette occasion. Ce serait à peu près dans huit jours que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'y conduirait.

12 *octobre* 1701.

—

LETTRE CCCXL.

AU MÊME.

Bonheur de ceux qui vivent loin du monde, à cause de son éloignement de Dieu.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours dans cette sainte union, Monsieur, que je vous écris, union dans laquelle l'on reçoit la grâce que notre grand Maître, le Fils de Dieu, a demandée à son Père, lorsqu'il l'a prié de nous sanctifier en vérité, c'est-à-dire de nous séparer en vérité du monde dont le diable est le prince, et qui ne connaît pas Dieu, selon le témoignage exprès de notre divin Maître. Ces vérités sont expliquées fortement par la grande miséricorde dans le livre *Du malheur du monde*, que la divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère, nous a fait donner au public. Certainement l'expérience fait bien connaître ces grandes vérités, car l'oubli de Dieu, la désoccupation de Dieu, l'application au siècle et aux choses du siècle, fait connaître fortement que le monde ne connaît point Dieu. Oh! quelle grâce d'en être séparé! Oh! que bien heureuse la retraite qui en éloigne! Ah! qu'il fait bon de n'y avoir point de commerce! le monde est tout pestiféré, il est difficile de s'y arrêter, sans en contracter la contagion. Pour nous, disons et redisons avec le Prophète-Roi: *Il nous est bon d'assurer à Dieu et de mettre en lui toute notre espérance* (*Psal.* LXXII, 28). J'aurai soin avec son divin secours en sa sainte

présence, de madame votre épouse, prenant plus de part à ce qui la regarde que je ne vous puis dire dans l'ordre de Dieu, Mme Lefèvre et moi saluons bien vos bons anges, elle priera pour elle tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et en particulier de toutes les personnes que la divine charité nous unit spécialement, et suis dans un profond respect, etc.

—

LETTRE CCCXLI.

AU MÊME.

Les souffrances de Boudon sont si grandes, qu'il succomberait sans une grâce particulière.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes, et par suite il est le nôtre; Monsieur, ô les douces et heureuses nouvelles! avoir un Homme-Dieu pour Sauveur, après cela que ne doit-on point en espérer! Je vous écris le 20 octobre, jour dans lequel l'on célèbre dans notre séminaire la fête de son divin Cœur, qu'il a plu à la divine Providence me faire fêter hier l'après-dîner, pour les premières vêpres dans l'exercice de mes maux et ensuite depuis environ 9 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin dans le même exercice, sans avoir dormi du tout. Ces infirmités deviennent si fréquentes présentement, qu'en vérité je succomberais sans une grâce spéciale, que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère me donne abondamment; que j'ai sujet de chanter les miséricordes du Seigneur! *Miserator et misericors Dominus, longanimis et multum misericors.* (*Psal.* CII, 8.) Je pensais, cette nuit, que ça été l'ordinaire des saints de peu dormir, et quelquefois de passer les nuits entières sans dormir, et que, d'autre part, si j'avais demandé avis sur ce sujet, peut-être ne me l'aurait-on pas conseillé, mais voici que la divine Providence se déclare, et vient au secours à l'égard de son indigne et chétif esclave; elle m'oblige à le faire, ne me laissant pas lieu de délibérer, aussi bien que dans la privation qu'elle me fait porter de plusieurs choses dont je n'oserais manger, cela augmente toujours. O la bonne Maîtresse des novices, elle me met bien dans un bon noviciat; fasse le cœur, abîme de miséricorde, de notre bon Sauveur, que je fasse une vraie profession à la mort. J'espère que vous recevrez cette lettre le jour dans lequel on fait dans la cathédrale l'une des plus solennelles fêtes de l'année à Evreux, la fête des bienheureuses Marie, Jacobé et Salomé dont nous avons des reliques, et dont il y a plusieurs églises dans le diocèse dédiées à Dieu en leur honneur; elles sont de la famille de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère. Le lendemain 23, commence l'Avent du saint enfant Jésus, par les dévotions de la sainte sœur Marguerite du Saint-Sacrement; vous pouvez lire cette dévotion dans sa vie, et l'insinuer pour la pratiquer, je ne suis pas en état de faire le voyage dont je vous avais parlé.

Je bénis la divine Providence du secours qu'elle donne par vous à M. Fortin, et je la bénis de la lettre qu'a reçue M. Dumas. J'en ai de la joie et une grande joie en Notre-Seigneur, et je n'en connais pas d'autre; car j'espère que notre bon Sauveur en sera glorifié, et son immaculée Mère et de la suite qui en arrivera. Je vous supplie dans l'occasion d'en bien remercier de ma part M. Dumas et de lui envoyer la lettre pour la mère des Feuillantines; il aura la bonté de lui donner en main propre à sa commodité, quand il la verra.

En voici encore une autre pour Montbard; ce sont de bonnes religieuses chez qui j'ai logé; voyez si vous voulez bien leur envoyer du *Chrétien inconnu* et de la très-sainte Vierge; ces occasions nous donneront lieu de faire les fonctions de missionnaire, et elles contribuent beaucoup à la gloire de notre grand Maître; mais cela exercera votre charité, car il faudrait s'informer du messager de ce pays-là, et ensuite que vous eussiez encore la charité de payer le port, car présentement elles ont des affaires pour leur amortissement. Vous aurez encore la bonté de leur faire savoir par un petit mot, quand vous enverrez le paquet; c'est Bourgogne, comme vous savez. Il faudrait l'adresser à la mère de Sainte-Marie, Ursuline au couvent de Montbard.

C'est une chose surprenante mais lamentable ce que vous me dites touchant la fête de Notre-Dame du Remède; mais les Pères n'avaient point besoin du tout de demander permission de célébrer cette fête, étant approuvée et reçue dans tout l'ordre, et l'on ne peut pas les empêcher de la célébrer.

Je bénis encore la divine Providence du rétablissement de la santé de madame votre épouse, prenant plus de part à ce qui la regarde que je ne vous puis dire, et le tout pour Dieu seul. Je la salue bien particulièrement, M. Courtin et tout le reste de nos amis; il n'est pas nécessaire de vous les marquer en particulier, vous les savez, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont.

Mme Lefebvre vous salue aussi et madame votre épouse avec bien de la reconnaissance et tous les bons anges.

La pensée qui m'est venue cette nuit et que je n'avais pas encore eue, me laisse une consolation extraordinaire en Notre-Seigneur. J'en ressens de la joie présentement dans mon âme. M. Dumas est bien heureux dans l'opposition de ceux qui sont jansénistes ou qui les favorisent; j'ai remarqué ici cette opposition.

Ma lettre pour Montbard était cachetée, quand je vous écris celle-ci, ainsi je ne leur

ai point parlé des livres. Je suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce 20 octobre.

—

LETTRE CCCXLII.

AU MÊME.

Désir de n'être compté pour rien, afin d'être tout abandonné à la divine Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Ecrivons et faisons et souffrons toujours tout dans sa divine union. Je vous écris, Monsieur, le 24 octobre, jour de la précieuse mort de la pauvre Annette, servante, mais bien riche devant Dieu en sa pauvreté; elle est appelée la fille de la divine Providence et du divin amour, aussi bien du saint abîme dans le rien de tout l'Etre créé en présence de la suradorable Trinité. Je lui demande du plus profond de mon cœur dans l'union des sacrés cœurs de Jésus et de Marie, qu'il nous donne quelque part aux saintes dispositions de sa fidèle servante. Ah! quelle misère de lire la Vie des saints, de les approuver, et de n'être pas saints!

Quand la bataille de Lépante fut gagnée sur les Turcs, le général de l'armée chrétienne avait fait vœu à Notre-Dame du Remède, pour impétrer de l'infinie miséricorde de Dieu la victoire; et en témoignage de l'heureux succès de son vœu il envoya plusieurs drapeaux pris sur les ennemis au lieu, en Espagne, où la très-sainte Mère de Dieu est honorée sous ce titre; c'est ce qui en fait célébrer la fête de Notre-Dame du Remède au mois d'octobre que la bataille fut gagnée, comme la fête principale du Saint-Rosaire s'y solennise. Mais le démon se sert de tout pour tâcher d'ôter le culte de la Mère de Dieu, qui triomphera de lui, comme elle a toujours fait.

Je vous supplie dans l'occasion de dire à M. Le Favraï que mes incommodités ne me permettent que peu d'écrire, ce qui fait qu'ayant écrit à M. de Barenton mes petits sentiments, je crois que cela doit suffire, n'étant pas en état d'écrire beaucoup; que je le prie de bien saluer de ma part mondit sieur de Barenton et son bon ange. Voici un petit mot pour M. Dumas. Je salue Mme votre épouse avec bien du zèle de l'établissement de l'honneur de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère en elle, tous vos amis, leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect.

—

LETTRE CCCLXIII.

AU MÊME.

Il conseille de lire la Vie de sœur Marie Angélique de la Providence; il se recommande aux prières pour l'anniversaire de son entrée dans l'état ecclésiastique.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je ne sais si vous avez lu la Vie de la sœur Marie Angélique de la divine Providence, nièce de Mme Lefebvre qui vous salue très-respectueusement et madame votre épouse et vos bons anges. M. Dumas m'écrit qu'il la lit présentement dont il est bien édifié. Si vous ne l'aviez pas lue, il faudrait la demander de ma part à la religieuse Feuillantine qui l'a prêtée à mondit sieur Dumas; elle n'est qu'en manuscrit. Si vous pouvez voir avant le 24 du mois, fête de saint Charles Borromée, la sœur Laurence, je vous supplie de la prier qu'elle, sa compagne et ses amis communient pour l'établissement de la gloire de notre bon Sauveur, de son immaculée Mère vierge, des bons anges et des saints en ma chétive personne. C'est le jour que la divine Providence m'a fait entrer dans la religion du clergé en recevant la tonsure du nonce du Pape qui était pour lors à Paris, dans la chapelle de la congrégation de Notre-Dame du Noviciat. Car enfin la divine Providence veut que la très-sacrée Vierge ait part à tout ce qui me regarde. Je la bénis de toute l'étendue de mes affections de la célébration de sa fête sous le titre de Notre-Dame du Remède.

Je vous remercie de l'adresse de M. Louviers; car je ne savais comment lui adresser ma réponse.

Je salue toujours particulièrement Mme votre épouse, tous nos amis, me recommandant singulièrement à leurs prières. Avant-hier, il était six heures du soir que je dînais, ne l'ayant pu faire plus tôt à cause de mon mal. Que tout est bon, Monsieur, que tout est bon, puisque tout vient de la divine Providence! Ah, la bonne et fidèle mère! je vous écris la veille de la fête de tous les Saints et de Jésus-Christ tout entier en son corps mystique, composée de la très-sacrée Vierge qui en est comme le cou, dans le sentiment des saints et de tous les anges et saints et de tous les autres fidèles. L'Eglise, dans la célébration des saints mystères, après avoir fait garder le silence au prêtre ensuite de la consécration, tout à coup lui fait dire hautement à Dieu: *Seigneur, nous aussi, pauvres pécheurs,* « *nobis quoque peccatoribus* (*Can. de la messe*), » donnez-nous quelque part et société avec vos saints; ne considérant pas nos mérites, nous ne méritons que l'enfer, mais usant de vos grandes miséricordes. Ecrions-nous aussi avec l'Eglise, crions à notre bon Sauveur la même chose du plus profond de nos cœurs: *De profundis clamavi ad te, Domine.* (*Psal.* CXXIX, 1.) Ah! qu'il fait bon être saint! qu'il fait bon être saint! qu'il fait bon être saint! je salue vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de

Paris et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

A Evreux ce 31 octobre 1701.

LETTRE CCCXLIV.

AU MÊME.

Il parle de ses infirmités. Un provincial est opposé à l'Immaculée Conception.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc., son aimable et divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, la bienheureuse Mère de Dieu, continuant et augmentant mes maux et les jours et les nuits, ne me permet pas beaucoup d'écrire ; seulement je vous remercie avec plus de reconnaissance que je ne vous puis dire, de tous vos soins, et je salue avec tout le respect possible Mme votre épouse. Mme Lefebvre fait la même chose qui est le grand secours que la divine Providence nous donne, pour nous assister avec une charité toute singulière, sans se lasser, Mme votre mère, que la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous unit particulièrement, vos bons anges, tous les bons anges et saints de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

J'ai aujourd'hui célébré le très-divin sacrifice en l'honneur de saint Joseph et de toute la famille de notre Sauveur, pour y mettre sous leur puissante protection toute votre famille.

Je vous supplie d'envoyer cette lettre à M. Dumas pour la sœur Elisabeth de Sainte-Marie, et de lui faire dire que ce fait a sa grande commodité ; car rien ne presse. Elle m'a envoyé le discours que le Pape a fait au sujet de la mort du roi d'Angleterre.

Vous accomplirez l'œuvre de Dieu dans la distribution des feuilles : c'est une grande grâce, Monsieur, que notre bon Sauveur vous fait.

Mme de Boutigneux me mande que le provincial a défendu aux Récollets de distribuer le passe-port de la sainte Vierge, et d'y effacer touchant le péché originel *nec esse debuit*. C'est cependant l'opinion de quantité de grands théologiens ; j'avais prévu la chose et j'avais dit à Mlle Libaux de le faire effacer. Nous sommes dans d'étranges temps Cela ne doit pas empêcher que l'on envoie hors du diocèse de Paris. Je suis dans un profond respect, etc.

Ce 10 novembre, veille de fête du grand saint Martin.

LETTRE CCCXLV.

AU MÊME.

Il répare une erreur dans laquelle il croyait être tombé relativement à l'archevêque de Paris.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est dans cette union que désirant le glorifier dans les saints anges, je salue le vôtre toujours, et tous les jours celui de madame votre épouse. Nous pouvous dire avec l'Apôtre, comme nous le lirons demain dans l'épître aux Thessaloniciens, que *nous faisons toujours mémoire de vous dans nos oraisons, memoriam vestri facientes in orationibus nostris sine intermissione* (*I Thess.*, I, 2.) Je salue aussi tous les bons anges de tous ceux avec qui la divine charité nous unit plus particulièrement, les bons anges et saints patrons de la ville, de la paroisse où vous êtes et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont. Notre libraire ayant écrit à son correspondant pour avoir des livres de la *Dévotion aux saints anges*, il lui mande que l'impression en est vendue et qu'il n'y en a plus, et qu'il allait penser à le faire réimprimer. Je doute qu'il ne se soit adressé à Lépine, au lieu de Varin. Cependant j'en ai fait depuis donner avis à notre libraire.

Je crois m'être trompé, vous écrivant que Monseigneur l'archevêque a défendu le passe-port de l'Immaculée Conception ; c'est le provincial des Récollets qui leur a défendu, dans la peur qu'il a eue que le prélat ne leur défendît, à raison qu'allant voir le prélat, il y a trouvé un gentilhomme qui lui a parlé contre, et qu'il a cru ensuite que le prélat agirait. Cependant il me semble qu'il s'est bien hâté, à l'égard des passe-ports, où il y a, parlant du péché originel, *nec esse debuit*. Je vous l'ai écrit ; il n'était pas à propos d'y mettre ces paroles. Ce n'est pas que ce ne soit une bonne doctrine qui s'explique dans les écoles, et tous ceux qui croient que le Verbe se serait incarné, quand Adam même n'aurait pas péché, sont dans ce sentiment, car dans ce sentiment, sa bienheureuse Mère aurait été prévenue avant le péché ; c'est en elle que je suis avec bien du respect, etc.

Ce 12 novembre 1701, fête de saint Didace, pauvre frère convers.

LETTRE CCCXLVI.

AU MÊME.

Boudon remercie ses amis des prières qu'ils ont faites pour lui, et reconnaît qu'il en a grand besoin. Il avoue qu'il souffre ses infirmités avec joie.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans l'union de son divin cœur et celui de son immaculée Mère Vierge, que je vous remercie, plus que je ne puis dire, pour la grande charité qu'ils vous ont inspirée de procurer une neuvaine pour leur gloire dans mon indigne et chétive personne, et en même temps je remercie toutes les personnes qui la font, M. Courtin, Mlle Auvray, Mlle Dutour, la sœur Laurence et sa compagne, la sœur Antoinette, Mlle Agathe, Mme Cécile Le Maître, les personnes de la connaissance de la sœur Laurence, M. Le Blanc et leurs bons anges. J'en ai une reconnaissance très-grande devant

notre bon Sauveur. Je vous avoue que j'ai besoin d'un spécial secours de Notre-Seigneur et de sa miséricordieuse Mère, de saint Joseph et des bons anges, dans la continuation et augmentation de mes maux, et assurément sans ce secours j'aurais de l'ennui, du chagrin et de l'impatience, quoique cependant, par la divine miséricorde, je sois très-content et que je passe les heures de mon mal, et les jours et les nuits fort paisiblement, sans même que les heures me paraissent longues. *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti, quia non defecerunt miserationes ejus.* (*Thren.* III, 22.) *Gratia Dei sum, id quod sum.* (*I Cor.* XV, 10.) La divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, paraît en la disposition de la neuvaine; elle a commencé à un samedi, jour de la très-sacrée Vierge et elle finira la veille de la dévote Présentation, qui est encore le jour de la fête de saint Félix le Valois, coadjuteur de saint Jean de Matha dans la fondation de l'ordre de la très-sainte Trinité et dont j'ai eu l'honneur d'écrire dans le livre de Notre-Dame du Remède. Ce jour, 20 de novembre, se fera encore en quelques lieux la fête de saint Raphaël, archange, que l'Eglise invoque comme le médecin du salut pour la guérison des malades. Samedi 9, est encore la fête de sainte Elisabeth de Hongrie, à qui j'ai une particulière dévotion. Là-bas, Monsieur, j'ai eu la grâce de publier *Les grands secours de la divine Providence*, par Notre-Dame du Remède; ne m'en fera-t-elle pas, dans ses grandes miséricordes, ressentir les effets? Il y aurait peu d'apparence de faire l'opération à Evreux, n'y ayant pas des personnes bien propres pour cela; mais je fais réflexion sur ce que je vous ai déjà mandé, que la divine Providence a bien voulu me préparer à mes maux, par ce qui est arrivé à Mme Lefebvre, qui vous salue avec respect, madame votre épouse et vos bons anges, puisqu'étant éveillée au milieu de la nuit, elle m'entendit dans sa chambre, comme si véritablement j'y eusse été, plaindre beaucoup. Il faut que cela arrive par la miséricorde des bons anges, c'est une marque de ce qui me devait arriver.

Si je ne suis pas mort, nous conférerons ensemble et avec M. Dumas, touchant la vie de la sœur Marie Angélique; il en faudrait retrancher plusieurs grâces extraordinaires, à raison des temps où nous sommes.

Il est vrai que le Père provincial des Récollets a été bien vite dans la défense qu'il a faite des passe-ports.

Je ne vois pas qu'il y ait rien à craindre d'exécuter la pensée qui vous est venue d'aller trouver Monseigneur l'archevêque, mais l'on en peut espérer du bien pour la gloire de Notre-Seigneur et son immaculée Mère Vierge; cela fera mieux qui si un ecclésiastique lui parlait. Il faut y aller en robe; mais ne citez pas des curés qui parlent contre, que vous n'en soyez certain, car cela aurait un mauvais succès, et encore, en général, curés et ecclésiastiques. Mais soyez certain de la vérité auparavant. Je ne crois pas que Monseigneur l'archevêque ait permis à M. le curé de l'Isle d'écrire, mais il a défendu à lui et à M. le curé de Saint-Fillerry de continuer d'écrire. Ne lui parlez pas de mandement, cela n'est nullement à propos; mais l'on pourrait dire qu'il serait à désirer que l'on sût les intentions de Son Eminence, supposé qu'il dise qu'il ne l'a pas condamné.

Les religieuses de Montbard sont de bonnes religieuses; elles me mandent combien elles vous sont obligées. A l'égard de ce que Mgr l'évêque d'Héliopolis m'a dit, voici ce qui est certain: il m'assura que le maître du sacré palais avait agi à l'insu du Pape touchant la suppression du petit office de l'Immaculée Conception, et que s'il n'avait pas eu de la faveur auprès du Pape, il n'y en aurait pas bien pris; que le Pape donc, loin de l'avoir condamné, l'approuvait. Voilà ce qui est certain, ce que je sais de la bouche de Monseigneur d'Héliopolis, qui revenait pour lors de Rome. Il est encore vrai que le Pape en a écrit un bref à l'empereur pour témoigner qu'il n'était pas condamné; il ne faut que lire le bref.

Mais pour ce qui regarde que le Pape le récitait, je ne sais pas ce que l'on m'a cité là-dessus, mais il ne m'en souvient pas; toujours il me semble que c'est ce que l'on ne doit pas citer, car les adversaires diront qu'ils auront peine à croire que le Pape, chargé de tant d'affaires et qui a de la peine à trouver du temps souvent pour dire le bréviaire, se soit appliqué à cette dévotion, ce qui néanmoins pourrait être.

Je crois que Notre-Seigneur et sa sainte Mère seront glorifiés que vous alliez parler à M. le curé de Saint-Hilaire, supposé qu'il ait avancé même quelque chose contre les allégresses de la sainte Vierge. L'on fait par toute la terre la fête de Notre-Dame de Pitié; il y a des églises qui sont sous ce titre; l'on en récite la sainte messe; c'est pour honorer ses douleurs; pourquoi ne pas honorer ses joies? Toute l'Eglise ne le fait-elle pas par ces psaumes: *Regina cœli, lætare; Gaude, Maria Virgo.* (*Off. de l'Eglise.*) Il y a des congrégations où l'on célèbre la fête, je dis de ses joies, où l'on en récite l'office et la messe. Saint Thomas de Cantorbéry qui n'était pas seulement dévot, mais savant, mais un grand prélat de l'Eglise, honorait les sept allégresses de la sainte Vierge par un culte particulier. Si vous avez de bonnes réponses de Monseigneur l'archevêque de Paris, il faudra les dire dans les occasions et en particulier à ceux qui sont opposés.

Je salue très-particulièrement madame votre épouse, madame votre mère, mademoiselle Agathe, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Je suis dans un profond respect, etc.

Ce 17 novembre, fête de saint Grégoire, le faiseur de miracles.

—

LETTRE CCCXLVII.

AU MÊME.

Ne point se décourager par l'inutilité de nos efforts pour prouver la gloire de Dieu. L'archevêque de Paris est circonvenu par certaines gens du parti; nécessité de le détromper.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Faisons toujours tout, Monsieur, dans cette divine union; et dans cette véritable union, il ne nous sera pas possible de n'avoir pas un zèle fort pour les intérêts de sa glorieuse Mère. Ce n'est pas le succès qu'il faut toujours regarder : combien de divins sermons a faits notre grand Maître, qui n'ont pas eu d'effet dans ses auditeurs? Cependant j'espère de la puissance de la Mère de Dieu, que ce que vous avez fait aura sa bénédiction. Il est surprenant comment le prélat n'a pas pris la peine de lire ce que M. le curé de l'Isle a écrit sur la matière du *Petit Office de l'Immaculée Conception*, et d'une manière convaincante, lui qui lui a défendu et à son adversaire d'écrire davantage. Comment prononcer sur des choses que l'on ne prend pas la peine de connaître? Cela fait bien voir combien il est préoccupé par de certaines gens. Si M. Dumas prend la peine d'en écrire à Rome, voilà le grand remède, et je vous supplie, dans l'occasion, de le bien saluer de ma part, et son bon ange; cela est nécessaire; car, après tout, il faut détromper le prélat et lui faire connaître ce qu'il ne sait pas, et particulièrement les dernières réponses que l'on aura. J'ai une sainte joie en Notre-Seigneur de ce que le R. P. Doulcin est de retour à Paris, et qu'il a le soin de la congrégation de Notre-Dame. Si je l'y eusse trouvé, je l'aurais entretenu de choses bien nécessaires. Je vous supplie, dans l'occasion, de lui bien faire mes civilités.

Je salue toujours très-particulièrement madame votre épouse et toute la famille. Hier j'offris le très-divin sacrifice en l'honneur de celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire de son immaculée Mère, des saints Joseph, Joachim, Anne, Jean l'Évangéliste, Jean Baptiste, Zacharie, Elisabeth, les Maries et les apôtres, enfants des Maries, car tout cela est de la parenté selon la chair, pour demander à Dieu tout bon la protection de sa divine providence sur votre famille, faisant réflexion sur un trésor infini que nous avons entre les mains par l'application des indulgences qui sont l'application des satisfactions infinies d'un Homme-Dieu, et que les négliger est quelque chose de plus cruel que de laisser dans des coffres des millions d'or pour les pauvres, sans les distribuer dans un temps de famine. Je parle à ceux à qui j'écris, de faire l'application de ces indulgences quand on le peut faire; toujours à l'égard des médailles bénites vous avez l'imprimé d'Innocent XI. Je crois que vous glorifierez beaucoup Notre-Seigneur, d'en faire imprimer en plus petites feuilles un bon nombre de ces indulgences, pour ensuite en envoyer de tous côtés. J'écris à Mme la duchesse de Bavière que si elle n'a pas ce mémoire, avec le secours divin, je le lui enverrai avec le petit livre *De la gloire de la sainte Trinité dans les âmes du purgatoire.*

Notre libraire a fait demander à Varin le livre *Des saints anges;* il a dit qu'il n'y en avait plus; cependant ce n'est pas un livre à laisser; s'il ne veut pas le réimprimer, l'on en trouvera bien un autre. L'Epine a aussi dit qu'il n'y avait plus de livres de *Dieu inconnu*, mais qu'il le réimprimerait. Je vous supplie, dans l'occasion, d'engager ledit l'Epine à réimprimer ces livres, particulièrement de certains qui se vendront toujours, et de voir aussi s'il pense à faire afficher *Le Chrétien intérieur.* Il me semble qu'il est de la gloire de Dieu qu'il le soit. Parlez aussi, s'il vous plaît, à M. Courtin, que je salue humblement et son bon ange, pour l'application des indulgences. Je salue tous vos bons anges, les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

A Evreux, ce 25 *novembre* 1701.

LETTRE CCCXLVIII.

AU MÊME.

Soin de Boudon à consoler les personnes qui étaient dans la peine.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans l'union de sa charité immense que je vous adresse cette lettre, Monsieur, pour la faire tenir. Une sœur des filles du P. Barré m'écrit sur l'ordre que M. Bailly lui donne de se retirer, après quinze ans de demeure. A la vérité, elle n'était pas associée; elle avait soin d'acheter toutes choses et de la dépense, et elle s'en acquittait bien. Le service qu'elle a rendu à feu M. de Montigny, dont l'on convient, méritait, ce semble, qu'on ne la congédiât pas; mais ils ont leurs raisons. Elle a donc besoin de consolation; mais, comme elle ne m'a pas donné d'adresse, je ne saurais lui faire tenir cette lettre. Il faudrait envoyer ou à Saint-Sulpice ou au séminaire des Missions étrangères, pour savoir où sont logées les filles des écoles charitables du feu P. Barré, dont M. Bailly est supérieur. Mais, s'il vous plaît, il ne faut pas dire que c'est de ma part. L'on peut dire au séminaire des Missions étrangères que c'est de la vôtre, si on le demande. Voilà toujours des exercices que je donne à votre charité. Je salue toujours très-particulière-

ment madame votre épouse et toute la famille, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 28 novembre 1701, fête du glorieux martyr saint Etienne, pour la défense des saintes images; c'était un abbé.

P. S. Mes maux m'ont tellement pressé, Dieu merci, aujourd'hui, que j'ai été privé du plus grand bien du monde, de pouvoir célébrer le très-divin sacrifice. J'espère que ce que vous avez fait en l'audience pontificale aura sa bénédiction.

—

LETTRE CCCXLIX.

AU MÊME.

Il félicite M. Thomas de son zèle à distribuer de bons livres; il exerce par là, en quelque sorte, les fonctions d'un apôtre. C'est exécuter les desseins de Dieu que de contribuer à établir la dévotion à la sainte Vierge. Ce que sont les indulgences.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que je m'unis avec vous pour magnifier ses grandes miséricordes sur les grâces que vous recevez de son aimable providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère. L'état et la condition dans lesquels elle vous a mis ne vous permettaient pas d'aller annoncer ses grandeurs, ses bontés et ses conduites adorables publiquement parmi les peuples, et voici que, vous inspirant de distribuer des livres qui regardent sa gloire, elle vous donne lieu de faire plus pour son honneur que plusieurs missionnaires ne pourraient pas faire. Vous racontez ainsi la gloire de Dieu, non pas seulement à des personnes de certains états, mais de toutes conditions, aux personnes qui vivent dans le siècle, et à celles qui vivent dans les cloîtres, dans les pays étrangers même, comme dans le Canada. Mais les paroles qui se font entendre ne sont pas seulement pour quelques mois, comme celles des missionnaires ordinaires de nos royaumes, mais d'une manière à durer toujours, autant que les livres subsisteront. Que votre âme en bénisse le Seigneur, et tout votre intérieur son saint nom! Qu'elle en bénisse le Seigneur, et qu'elle n'oublie jamais ses miséricordes; qu'il comble ses inspirations sacrées en vous, de plus en plus, de ses plus saintes et plus abondantes bénédictions, et celles qu'il donne à Mme votre épouse que je ne sépare pas, la divine Providence vous ayant si saintement unis: *Quod Deus conjunxit, homo non separet.* (*Marc.* x, 9.) Je salue bien vos bons anges, toutes les personnes de votre famille, qui m'est plus considérable en la présence de notre divin Maître et notre bonne maîtresse, que je ne vous puis dire, et pour laquelle je ne cesse de prier, tous nos amis et leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont. Mon occupation particulière aujourd'hui, jour de mardi, que je dédie singulièrement à honorer la divine Providence et les fidèles exécuteurs de ses ordres, les bons anges, a été les conduites de cette adorable providence pour l'en adorer, la louer, la bénir, la remercier et la glorifier, l'invoquant de plus en plus, et du plus profond de mon intérieur l'appelant à mon secours: *De profundis clamavi ad te, Domine, Domine, exaudi vocem meam; fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.* (*Psal.* CXXIX, 1, 2.) Vous entrez entièrement dans ses divins desseins quand vous prenez le dessein de faire honorer la glorieuse Mère de Dieu; elle a manifesté sa divine volonté sur ce sujet d'une manière toute pleine de lumière, en sorte qu'il faut s'aveugler soi-même pour ne la pas connaître. Le livre qu'elle nous a fait la grâce et l'honneur de donner au public le fait voir en plein jour; si elle vous donne le moyen de le beaucoup distribuer ce sera une étendue de grâce pour vous et une grande gloire à la Mère de Dieu, dont le démon attaque le culte fortement dans ces malheureux temps.

Il ne me souvient plus qui m'a écrit que l'on avait dessein de faire un volume des petits ouvrages que la divine Providence nous a fait donner au public. Je sais bien que l'on me l'a écrit, mais je ne sais de quelle ville, ni qui. Si cela arrivait, il faudrait ne les pas imprimer, qu'étant corrigés, surtout le livre *De l'oraison*, et le livre *Des vois des saintes croix.* Je vous ai laissé un mémoire pour la correction des livres, afin que, dans l'occasion, quand on les réimprimera, on veille à cette correction. C'est un soin que je laisse à votre charité, dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, pour son honneur, et celui de son immaculée Mère Vierge, devant attendre tous les jours la mort.

Je vous ai écrit que vous glorifierez notre bon Sauveur de faire imprimer en plus petite feuille le mémoire des indulgences. Mais voici aujourd'hui le jour destiné particulièrement à honorer la divine Providence et les bons anges, ce qu'elle m'a inspiré pour le soulagement des âmes du purgatoire, et ensuite pour l'établissement de la gloire de Dieu en elles, qui est notre fin en toutes choses, c'est de faire imprimer dans le commencement ce qui suit.

L'indulgence n'étant autre chose qu'une application des satisfactions de Jésus-Christ, qui sont d'un prix infini, c'est avoir entre ses mains un trésor infini pour payer les dettes des pauvres âmes du purgatoire, que de pouvoir leur appliquer les indulgences. Les Papes en ont donné le pouvoir, c'est ce qu'il faut savoir à l'égard de celles qui peuvent leur être appliquées; mais toujours celles qui suivent peuvent leur être appliquées, et comme ce serait une cruauté plus que bar-

bare, si l'on avait cent mille écus dans des coffres pour les distribuer aux pauvres dans un temps de famine, si on les y laissait sans en faire usage, c'est encore quelque chose de plus cruel que de négliger l'application des indulgences pour les pauvres âmes du purgatoire; ensuite, Monsieur, vous en enverrez de tous côtés, et ce serait une grande affaire pour la gloire de Dieu. J'avais écris à Montbard, sur ce que la religieuse, à qui l'on avait adressé les livres, s'était imaginé que c'était pour elle, que ce n'était pas votre intention, mais pour le commun; c'est ce qui l'a obligée de vous écrire comme elle a fait. Si la divine parole dit que Dieu a répandu sa grâce sur les lèvres du Sauveur, l'on peut dire que cet aimable Sauveur a donné une participation de sa grâce à Mgr l'évêque de Québec sur ses manières d'agir. Je suis bien aise que vous l'ayez vu, apparemment il ne voit pas les livres que nous envoyons en Canada. J'espère que notre bon Sauveur et sa très-digne Mère seront glorifiés de ceux que vous leur avez donnés.

Je suis touché de la mort de feu M. de Bernière, le neveu de l'homme de ce nom, dont *Le château intérieur* est tiré de ses ouvrages. J'aurai soin, avec le secours divin, de son âme devant Dieu. Hélas, nos amis s'en vont tous, et s'en sont allés, et je reste encore misérable en ce monde : *Multum incola fuit anima mea.* (*Psal.* CXIX, 6.) Si vous revoyez ce digne prélat, je vous supplie de lui bien faire mes civilités et à son saint ange, je ne saurais oublier ces célestes esprits.

Il est vrai, Monsieur, la connaissance avec les serviteurs de Dieu glorifie notre bon Maître et est suivie d'une grande bénédiction.

J'ai une joie particulière en Notre-Seigneur, et je n'en ai pas d'autre, de ce que vous m'écrivez du Pape à l'égard de M. Dumas, de M. le duc du Maine, tout cela servira à la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge. L'on attend ici avec bien du désir les livres qu'il m'a promis d'envoyer, c'est-à-dire les communautés zélées pour la bonne doctrine; il en est besoin en ce pays-ci et en Normandie, où j'aurai soin, avec le secours divin, de les bien distribuer.

Il faudra tâcher, avec le secours divin, de travailler pour avoir quelque chose de certain de Rome, pour le Petit office de l'Immaculée Conception, et ensuite prendre des mesures pour en donner la connaissance à Mgr l'archevêque. Voici la fête de ce grand mystère qui approche, il faut bien nous y préparer, avec le secours de notre bon Sauveur. Je vous remercie avec toute la reconnaissance possible de vos prières et de celles de nos autres amis. Je vous avoue que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, de quelque manière qu'elle dispose les choses, me donne un bon et pénible exercice.

La lettre incluse étant cachetée, quand j'ai reçu votre dernière, j'en ai fait un paquet, et suis avec tout le respect possible dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie. Ce 29 de novembre, fête de saint Ratbode, évêque d'Utrecht, qui fut assisté visiblement à sa mort par la glorieuse Mère de Dieu, sainte Thècle et autres vierges. Il dit que c'était parce que, dans toutes ses dévotions, il n'y oubliait jamais la très-sainte Vierge; il disait encore que son miroir était la vie des saints, et il s'y est si bien miré qu'il s'est rendu l'une de ses belles glaces; c'est aussi la veille de la fête de l'apôtre de la croix, saint André. Je suis avec respect, etc.

Ce 29 novembre 1701.

Notre-Seigneur ne serait pas honoré si l'on faisait réimprimer nos livres sans être corrigés; au contraire, cela ferait un fort mauvais effet. Les temps où nous vivons demandent des précautions singulières.

LETTRE CCCL.

AU MÊME.

Etre uni à Jésus-Christ, c'est être uni à la sainte Vierge. Bon emploi du temps dans le souvenir de la mort.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Demeurons toujours, Monsieur, dans cette bienheureuse union; c'est là qu'en même temps nous aurons la grâce de demeurer tous unis à son immaculée Mère vierge; car comme être véritablement uni à Jésus-Christ, c'est être uni à la bienheureuse créature qui lui est plus unie que tous les bons anges et saints ensemble, et qui l'a plus aimée que tous les bons anges et saints. O sainte et bienheureuse union! Vous avez sans doute reçu deux lettres que je vous ai adressées; ce n'est pas *Le Chrétien inconnu* dont il était question, c'est *Dieu inconnu.* Cependant notre libraire l'a reçu, et son correspondant, sans doute à l'égard du livre de *La dévotion aux bons anges*, s'est contenté de le demander à l'Epine, ce que j'avais assez pensé, quoique notre libraire dît le contraire.

J'ai encore aujourd'hui, le 1er de ce mois, et j'ai dévotion à ces premiers jours; car hélas! il faut qu'il nous fasse ressouvenir que nous en commencerons un que nous ne finirons pas, pour nous renouveler dans de nouvelles résolutions d'employer mieux le temps qui est quelque chose d'infiniment précieux. J'ai encore, dis-je, offert le très-divin sacrifice en l'honneur de la sainte Famille, c'est-à-dire après Jésus, de l'immaculée Mère Vierge, du grand saint Joseph et de saint Joachim, de sainte Anne; toutes les images de ces saints sont placées à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, où je célèbre ordinairement, avec les tableaux des sept premiers princes et des neuf chœurs des bons anges. C'est une chapelle tout angélique, de saint Zacharie, de sainte Elisabeth,

de saint Jean-Baptiste, des Maries de l'Evangile et de leurs saints enfants apôtres, surtout de saint Jean l'Evangéliste, dont je vous recommande toujours singulièrement la dévotion. Je sais par expérience dès ma jeunesse ce qu'elle vaut, car tous ces saints sont de la parenté, selon la chair, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'ai, dis-je, offert le très-divin sacrifice, afin que vous fussiez à jamais, vous et Mme votre épouse et tout le reste, de la famille de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ah! qu'il fait bon d'en être pour jamais!

Je salue tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et les personnes qui y sont, et suis, dans un profond respect, le lendemain de la fête du grand apôtre de la croix saint André, votre, etc.

A Evreux, ce 1er décembre 1701.

LETTRE CCCLI.

AU MÊME.

Dévotion à l'Immaculée Conception et zèle de Boudon pour la propager. Il est faux que l'Immaculée Conception ait été condamnée. Boudon remet à M. Thomas le soin de faire corriger ses ouvrages pour une nouvelle édition.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que notre bonne maîtresse, ayant été l'incomparable, a eu des priviléges qui lui sont singuliers, ayant été seule préservée du péché originel entre tous les enfants des hommes, et si les bons anges n'ont jamais péché ni contracté aucun péché, toujours aucun n'a approché de l'éminence de sa grâce, ce qui fait que la sainte Eglise lui applique avec bien de la justice ces paroles du Prophète, que ses fondements sont sur les montagnes saintes, figure de tout ce qu'il y a de plus parfait parmi les anges et les hommes, et que le Seigneur aime mieux son entrée dans le monde que l'établissement entier de la consommation, de la perfection des tabernacles de Jacob, des saints, de l'Israël de Dieu, de l'Eglise. Ecrions-nous ensuite, Monsieur, avec une sainte joie : oh! que de choses glorieuses l'on raconte de vous, sainte cité de Dieu ! la divine Providence m'a fait l'honneur, étant encore écolier dans les basses classes, de faire vœu que je signai de mon sang, de croire et défendre la vérité de son Immaculée Conception, et elle s'est bien voulu servir de mon indigne personne pour faire signer le même vœu à plusieurs autres écoliers, qu'elle en soit bénie à jamais. Chantons donc, Monsieur, comme nous y exhorte l'Eglise, de cœur et d'esprit, et publions la gloire de Jésus-Christ dans la sacrée solennité de la très-grande Marie sa véritable Mère : *Corde et animo Christo canamus gloriam in hac sacra solemnitate præcelsa Dei genitrice Maria.* Et renouvelons-nous dans un nouveau zèle de soutenir ses saints intérêts avec le secours de notre bon Sauveur.

A l'égard de ce que le prélat a pu dire que les Vies de Biellet n'étaient qu'une critique de la Vie des saints, ce n'est pas grand'chose. L'on a bien fait la critique des livres sacrés, cela n'empêche pas l'estime que l'on en doit avoir. Il eût fallu, ce semble, dire la mauvaise critique ; mais comment le dire de ce livre que l'on m'a dit lui être dédié, et qui se débite sous sa protection de tous côtés. Mais comment a-t-il pu dire que le *Petit office de l'Immaculée Conception* est condamné, après les raisons convaincantes de M. le curé de l'Isle ; il ne les a pas lues, comme je vous l'ai déjà dit, il les a dû lire, puisqu'il lui a défendu d'écrire davantage, aussi bien qu'à M. le curé de Saint-Merry. Je vous supplie de bien conserver les deux conférences de M. le curé de l'Isle, je n'en trouve plus que la première que je viens d'envoyer à Rouen où l'on combat aussi le *Petit office.*

A l'égard de la pensée de M. Courtin, elle est très-bonne, mais il faut considérer que M. Dumas a ses occupations pour la sainte Eglise, et que ce serait lui en donner trop de lire tous mes livres. Il faut aussi prendre garde à ne les pas donner à toutes sortes de personnes pour les corriger, quoique d'autre part bien intentionnées, comme, par exemple, à des personnes comme M. de Reuilly, qui en ôterait bien de bonnes choses qu'il y faut conserver. Comme il me semble que la divine Providence ma toujours très-bonne et fidèle Mère, vous a destiné pour se servir de vous à l'égard de mon indigne et chétive personne, je vous laisse le soin de tout dans ses divins soins. Conservez au moins les corrections que je vous ai laissées, c'est ce qui est de plus considérable, et quand la même divine Providence susciterait quelqu'un pour leur correction, gardez-en toujours la copie, afin que ces corrections ne se perdent pas, ce qui arrive souvent par les personnes à qui on les donne.

Il est vrai, j'avais oublié à mettre l'adresse à M. Dumas, je ne m'en souviens que quand le paquet fut à la poste.

Ce que l'on mande mal à propos à notre libraire, touchant mes livres, vient apparemment de ce que son correspondant envoie quelqu'un qui ne s'acquitte pas de sa commission.

Vous coopérez toujours beaucoup à la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge dans la distribution des livres. Je bénis la divine Providence de ce que vous en avez donné aux Pères Mathurins. Je ne m'oublie pas tous les jours de votre saint ange, ni de celui de Mme votre épouse, que je salue toujours très-particulièrement dans l'union de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge, nous souvenant toujours de vous deux et de votre famille dans nos sacrifices et prières.

Je salue présentement vos bons anges et ceux de votre famille, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

12 *décembre* 1701.

—

LETTRE CCCLII

AU MÊME.

Oppositions que l'on fait de toutes parts à la dévotion à la sainte Vierge, et principalement à l'Immaculée Conception.

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours, Monsieur, dans cette divine union qu'il nous faut tout faire et tout souffrir. C'est donc dans cette union divine que je gémis des oppositions que l'on a présentement au culte de notre bonne maîtresse; je l'écris à M. Dumas; en même temps que l'hérésie s'établit, en même temps on déclare la guerre au culte de la Mère de Dieu, le démon sachant bien ce que toute l'Eglise chante dans son office public, que c'est elle qui a détruit toutes les hérésies dans tout le monde. C'est pourquoi Calvin, dans ces derniers siècles, criait tant contre la dévotion à la très-sacrée Vierge, et dans l'une de ses épîtres, comme je l'ai remarqué, il disait qu'entre toutes les fêtes que les papistes célébraient en son honneur, il n'y en avait point pour qui il eût une aversion plus particulière que pour celles de sa Conception et de son Assomption. Voilà ce que l'on remarque encore aujourd'hui. Mais cette opposition, ce qui est déplorable, est parmi les ecclésiastiques. Il est surprenant de voir la liberté qu'ils prennent présentement sur ce sujet, dont la moindre, dans les temps qui nous ont précédé parmi les catholiques, aurait soulevé saintement le clergé, les universités et tous les peuples, et dont l'on aurait fait une sévère punition.

Il me semble qu'il serait bon que vous prissiez la peine, pour la gloire de notre bonne maîtresse, d'aller voir le P. Doulcin pour lui dire ce qui est arrivé à Saint-Etienne et ce que l'on vous a dit même. Ayez aussi la bonté de le bien saluer de ma part. Il serait à propos, pour la même gloire, s'il le juge de la sorte, d'en informer le R. P. de la Chaise; mais ce qui étonne, c'est leur désobéissance, non-seulement aux bulles anciennes, mais à celle d'Alexandre VII, donnée de notre temps, avec de grandes peines pour les contrevenants. Je l'ai rapporté dans le livre de la dévotion. Il serait bien à désirer que l'abbé Brunet en parlât à Monsieur l'archevêque, car il est très-bien auprès de lui. Je crois que Notre-Seigneur et sa sainte Mère seraient aussi glorifiés, si vous faisiez savoir à M. Gautier ce qui s'est passé dans le sermon; car, tout séculier qu'il est, il ne laisse pas de bien travailler pour la défense de notre grande reine, et je crois même que cela aurait un bon effet. Il est temps que tous les serviteurs de la très-sainte Mère de Dieu s'unissent pour sa défense. L'on m'a dit, mais ne me citez pas là-dessus, que feu M. Arnauld était si bon ami des religieux de Sainte-Geneviève, qu'il allait manger avec eux dans leur réfectoire; c'est une congrégation bien infectée. Ensuite, après avoir salué votre bon ange, celui de madame votre épouse, ceux de votre famille, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, je vous supplie de témoigner à madame votre épouse que j'ai toute la reconnaissance possible pour les communions qu'elle a faites au sujet de ma chétive personne, et que j'espère, avec le secours divin, lui rendre le centuple. Voici une lettre pour M. Dumas. La mère Elisabeth, Feuillantine, m'écrit que le P. dom Martin de Sainte-Marie, Feuillant, est mort sans aucuns sacrements, ne parlant que de ses douleurs du corps, et que tout le parti en triomphait. Je ne sais si ce n'est pas le Père que nous allions voir à Saint-Honoré, c'est que je ne me souviens pas bien de son nom; si c'est lui, je vous supplie de vous en informer et de me le faire savoir à la commodité, je vous dis à la commodité. Si c'est lui, la dernière fois, que nous allâmes le voir, les Feuillants nous dirent qu'il n'avait plus de raison. J'ai peur que, dans cette préoccupation, ils ne l'aient laissé mourir sans sacrements. Mais je vous assure qu'il me répondit avec beaucoup de raison et de lumière sur son état et sur ses peines; si c'est lui, c'est qu'ils l'auront délaissé sans lui donner lieu de s'expliquer. J'avais tous les jours pour lui une application singulière; car enfin, c'était assez pour moi qu'il fût un des zélés serviteurs de ma bonne maîtresse. J'espère qu'avec le secours divin je ne l'oublierai pas non plus après sa mort.

Mgr l'évêque de Québec m'a écrit la lettre la plus obligeante du monde au sujet des livres que vous avez eu la charité de lui présenter de ma part; il ne se peut trouver rien de plus humble ni de plus honnête que ce prélat. Je lui ai adressé ma réponse à la communauté de Saint-Sulpice, dans la pensée qu'il y loge encore. Je vous supplie de vous en informer, et s'il n'y logeait plus, de me le mander, dans la crainte que j'aurais qu'il n'eût pas reçu ma lettre.

Comme mon grand âge et mes dangereuses incommodités ne me permettent pas de voir la mort éloignée, et qu'il me paraît que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, vous a destiné pour mon indigne personne et les écrits qu'elle m'a fait publier pour sa gloire, je vous en laisse le soin sous sa divine conduite et sous la protection maternelle de la très-sainte Mère de Dieu, des bons anges et des saints, et de veiller, s'il vous plaît, quand l'on réimprimera quelqu'un des livres, à ce qu'il soit corrigé, au moins selon les mémoires que je vous en ai laissés, et celui même de la

Dévotion à l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu. Il faudrait même ôter ce que j'ai dit que le grand office n'étant pas condamné, à plus forte raison le petit; car c'est ce qui n'est pas bien expliqué, et c'est ce qui ne prouve pas; car on peut condamner le petit sans condamner le grand. J'ai voulu parler de celui qui se récite dans tout l'ordre de Saint-François; mais tout cela n'est pas bien expliqué.

L'on a tant d'opposition pour la sainte Conception de Notre-Dame que l'on me mande de Rouen que l'on a remarqué que l'un des grands vicaires et grand archidiacre (il a un frère près de Mgr de Reims), n'avait pas voulu dire la messe le jour de la fête dernière, et que, ne l'ayant dite qu'une fois dans l'octave, le jour de sainte Luce, il avait dit, pour mémoire: *Deus qui de beatæ virginis Mariæ utero*, sans dire l'oraison de la Conception qu'il devait dire; car on en fait l'octave à Rouen. L'on a pensé me faire une affaire à Evreux touchant le *Livre de la dévotion au saint esclavage de l'admirable Mère de Dieu.* L'évêque en est saisi; mais l'on n'a pas réussi. Il m'a dit que le livre ne contenait rien moins que ce que l'on avait objecté; il m'a paru content. Je lui ai dit ensuite que loin de le distribuer présentement, je l'avais fait effacer du catalogue de mes livres. Dites cette nouvelle à M. Dumas. Partout l'on voit une opposition étrange au culte de la Mère de Dieu, et l'on parle publiquement et hautement contre. Je suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, le 19 *décembre* 1701.

J'ai oublié à vous faire souvenir de la neuvaine particulière de Dieu qui commence le jour de la fête des saints Innocents. Vous en trouverez la dévotion dans la seconde partie du petit *Livre du purgatoire.* Nous ne pouvons mieux commencer et finir les années que par l'application à l'intérêt de Dieu. Parlez-en, s'il vous plaît aux bonnes âmes. Je n'ai vu des miracles, comme je vous l'ai mandé, que la première fois qu'on la fit. J'étais encore séculier lorsque la divine Providence me l'inspira.

—

LETTRE CCCLIII.

AU MÊME.

La vie d'un Chrétien, à l'exemple de celle de Jésus-Christ, doit être un sacrifice continuel.

DIEU SEUL.

Monsieur.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est dans cette divine union, Monsieur, que le Chrétien doit être dans l'esprit d'un continuel sacrifice, car ç'a toujours été l'esprit de son chef adorable, qui s'est sacrifié en même temps qu'il a commencé d'être formé dans les pures entrailles de son immaculée Mère Vierge, qui a continué ce sacrifice durant tous les moments de sa très-sainte vie, qui l'a finie par un sacrifice capable de jeter l'épouvante dans toutes les créatures, qui le continue encore sur nos autels jusqu'à la consommation des siècles, en autant de lieux que l'on y célèbre les redoutables mystères. L'esprit de sacrifice est donc proprement l'esprit du Chrétien : c'est pourquoi notre grand Maître donne pour première leçon à tous ses disciples le renoncement à soi-même, et ensuite de porter tous les jours la croix.

Mais ce sacrifice est un sacrifice d'holocauste, dans lequel toute la victime est consumée et anéantie. Il ne souffre aucune réserve, ni à l'égard des biens, ni à l'égard des plaisirs, ni à l'égard de l'honneur. Mais quelle leçon, Monsieur, notre divin Maître nous fait-il sur ce renoncement! Il est plus pauvre que les oiseaux, car dans le désert ils avaient leurs nids, et il n'avait pas où reposer sa tête; ce qui lui est arrivé bien d'autres fois, comme il l'a révélé à sainte Thérèse. Il est appelé *l'homme de douleurs* (*Isa.* LIII, 3), n'ayant été, dit le saint livre de l'*Imitation*, aucun temps sans souffrances. Les larrons et les homicides lui ont été préférés. Il n'y a donc rien que nous ne devions être prêts à sacrifier, quand il s'agira de sa gloire.

En cela, il faut autant que l'on peut regarder son ordre, sans s'arrêter aux événements que l'on peut prévoir : car cet adorable Maître savait bien que les Juifs ne profiteraient pas de ses exhortations, et il ne laissait pas de les faire, quoi qu'il dût lui en coûter, même la mort. Il lui suffisait de se tenir dans l'ordre de son Père; et c'est cet ordre qu'il faut tâcher de découvrir, s'humiliant pour recevoir sa divine lumière.

Je me confie au Seigneur Jésus, que celui qui a commencé l'ouvrage des îles de l'Archipel, l'achèvera. Tous les jours j'ai recours aux saints anges de ces lieux-là et des personnes qui y sont, et des personnes qui se mêlent de cette œuvre de Dieu, que je n'oublie jamais au saint autel, non plus que vous et madame votre épouse, et vos bons anges que je salue très-particulièrement.

Je regarde comme une faveur bien singulière de la très-sainte Vierge, cette mère de miséricorde, les maux et incommodités que la Providence me fait souffrir. J'ai commencé cette lettre hier, jour de la fête de l'aimable saint Jean l'Evangéliste, qu'il faut invoquer pour les îles de l'Archipel, comme en étant le protecteur particulier; et je fus obligé de la laisser à raison de mes maux, qui, le jour de Noël, ne me laissèrent la liberté de dîner que vers cinq ou six heures du soir. Ils me réduisent à ne plus manger ni veau, ni bœuf, ni mouton. C'est un exercice et pour le jour et pour la nuit : cependant je le regarde, comme je viens de vous le dire, comme une faveur très-spéciale de ma bonne maîtresse, pour me préparer à la mort. Ah! si la même grâce m'était accordée qu'à mon bon patron le bienheureux Henri de Suso, qu'après avoir dit tant de fois DIEU SEUL, à l'instant de ma mort il n'y eût plus que Dieu seul en ma chétive personne!

A l'égard des indulgences, je crois qu'il

est nécessaire de les faire imprimer avec l'*Avis*, qui est aussi très-nécessaire. La plupart des personnes, et presque toutes, ne pensent pas à l'application de ces indulgences aux âmes du purgatoire ; elles n'en connaissent ni l'obligation ni l'importance. Vous rendrez un grand service à ces pauvres âmes ; et c'est la grande charité que l'on puisse faire, à raison qu'il n'y a point de maux pareils à ceux qu'elles souffrent, sans pouvoir ni y remédier, ni même demander du secours.

Enfin il est vrai, Monsieur, que notre bon Sauveur vous fait un honneur inestimable de vouloir se servir de vous pour l'établissement de sa gloire, de celle de son immaculée Mère, des bons anges et des saints. Ah ! que vous avez sujet de le remercier d'une grâce si précieuse ! dans mon petit sentiment elle ne se peut expliquer. Vivez et mourez dans une juste reconnaissance de ses miséricordes et de ses bontés infinies. Je crois que vous servirez à leur gloire d'entretenir toujours une sainte union dans le Canada. L'on me marque qu'on vous y a bien de l'obligation ; et M. Glandelet, présentement doyen de la cathédrale, désire en Notre-Seigneur avoir toujours une union chrétienne avec vous.

J'achève cette lettre *le 28 décembre* 1701, *le premier jour de la neuvaine du règne de de Dieu.*

Je suis, etc.

—

LETTRE CCLIV.

AU MÊME.

Dans quels sentiments un Chrétien doit commencer l'année.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que nous devons commencer cette année, et que nous devons continuer tous les jours, les semaines, les heures et les moments qui nous restent de la vie, pour y demeurer et vivre éternellement, éternellement, éternellement. Mais commençons dans cette sainte union une vie nouvelle, mourant à notre propre vie, ne vivant que de la mort à nous-mêmes et à toutes les choses créées, afin que nous puissions dire une bonne fois en vérité avec le grand Apôtre : *Je vis ; mais non je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Gal.* II, 20), et par conséquent qui y agit, qui y souffre, et qui par conséquent nous fait faire des actions et porter des souffrances dignes de lui. Ah ! ce sera pour lors que nous commencerons quelque chose de cette vie bienheureuse, dans laquelle *Dieu étant toutes choses en tous* (*I Cor.* XV, 28), comme nous l'enseigne la divine parole, il n'y aura plus que Dieu seul.

J'invoque l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, notre grande reine, notre fidèle avocate, notre bonne maîtresse, notre sainte médiatrice, notre puissante protectrice, notre très-douce et très-miséricordieuse mère, pour qu'elle vienne nous secourir. Elle est appelée avec justice, et elle l'est en effet, Notre-Dame de Bon-Secours. C'est la créature de Dieu seul par excellence, en ayant la plénitude plus que tout le reste des créatures.

J'invoque tous les bons anges, les créatures de Dieu seul, en ayant toujours été rempli et l'ayant toujours aimé uniquement. Oh ! qu'ils sont heureux de ne s'être jamais aimés ! Le malheur inexplicable des anges apostats n'est venu que de l'amour d'eux-mêmes. En particulier, j'invoque vos bons anges gardiens, le vôtre et celui de madame votre épouse, vous désirant mille et mille des plus saintes bénédictions du ciel à tous deux. J'invoque aussi les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, spécialement de toutes les personnes que son saint amour nous unit le plus, tous les saints et singulièrement les saints de notre dévotion, qui ne sont saints que parce qu'ils n'ont cherché que Dieu seul, dans la fuite du propre intérêt. Qu'ils s'unissent tous, afin que, *par la multiplication de leurs suffrages*, comme s'exprime l'Eglise, Dieu tout bon nous accorde l'abondance de ses miséricordes, et qu'il n'y ait plus que Dieu seul.

Assurément vous contribuerez beaucoup à sa divine gloire et à l'honneur de la très-sainte Vierge, des bons anges et des saints, d'envoyer des livres de piété en Canada. On me mande de ce pays-là la grande reconnaissance que l'on y a des sentiments que la divine Providence vous inspire pour eux. Il y a un petit nombre de communautés à qui vous pouvez envoyer *Le Chrétien inconnu.* J'ai pensé, si cela ne vous incommode pas, que ce serait un excellent moyen pour établir le règne et la gloire de la très-sainte Trinité dans les âmes du purgatoire, d'y envoyer aussi un nombre de ces petits livres, et dans la suite du temps en Lorraine : c'est une charité plus grande que de fonder des hôpitaux. Je vous en ai dit les raisons, et je crois que vous agiriez d'une manière très-sainte dans la suite des temps d'en distribuer en plusieurs lieux ; je parle du petit livre de la gloire de la très-sainte Trinité dans les âmes du purgatoire ; il est l'un des moyens des plus efficaces pour y être peu ou d'en être délivré. Car enfin c'est une vérité indubitable, à la même mesure que nous aurons mesuré les autres, l'on nous mesurera. Ce sont les paroles de la vérité même du Fils de Dieu.

L'on a imprimé en Flandre le livre du *Triomphe de la croix* en la mère Marie-Elisabeth. Un libraire en ayant fait venir quelques-uns, aussitôt ils furent achetés avec beaucoup d'estime. J'avais pensé que notre bon Sauveur serait beaucoup glorifié, sa sainte Mère et les bons anges, si on l'imprimait à Paris ; et pendant que je me sens

pressé de ce désir, une demoiselle vient de me venir parler, à qui le libraire d'Evreux ayant dit, à qui elle en avait demandé, qu'il n'en avait plus, que Varin lui en avait demandé un, s'il en avait, pour l'imprimer à Paris ; mais je ne sais s'il faut s'arrêter à ce qu'il dit. Il m'avait aussi demandé le livre de la vie du bienheureux Jean de la Croix pour l'imprimer, je lui en avais donné un et il n'en a rien fait : cependant, Monsieur, ayez la bonté de le voir sur le livre du *Triomphe de la croix*, sans lui parler de l'autre, car ce serait trop pour lui à la fois, et en cas qu'il le voulût, vous auriez la bonté, si vous en avez un, de le présenter à M. l'abbé Bignon, pour l'adresser au docteur qui a approuvé *Le Chrétien inconnu*, lui demandant par grâce celui-là, ensuite pour obtenir le privilége, disant à Varin que vous prendriez la peine de tout cela, pour lui lever toute difficulté. C'est un livre à qui Dieu a donné une bénédiction abondante, et c'est Mme la princesse de Vaudémont qui l'a fait imprimer en Flandre. Vous pourriez le dire, si vous le jugiez à propos ; il renferme de grandes vérités, et il serait d'une grande bénédiction pour toutes les personnes qui ont des vexations diaboliques ; ce leur serait un secours que vous leur donneriez, dans le peu de personnes qu'elles trouvent propres pour les secourir. Si Varin ne voulait pas, vous pourriez en parler à l'Epine, et, à leur défaut, je penserais encore à quelque autre avec le secours divin. Si vous n'aviez pas ce livre, je tâcherais d'en trouver un pour vous le faire donner. Je bénis la divine Providence de la bénédiction qu'elle a donnée à la réception des livres de M. Dumas.

Notre bon Sauveur fait bien des grâces à M. Martin. Je suis consolé en ce bon Sauveur, et je n'ai point d'autre consolation, de ce que vous l'avez vu et le R. P. du Parc, à qui vous avez donné des livres du *Chrétien inconnu ;* Dieu tout bon et son immaculée Mère en seront glorifiés.

J'attends à vous envoyer les lettres du Canada, et il n'y a rien qui presse, car mes incommodités ne me donnent pas toujours le temps d'écrire, et il y a bien des réponses à faire. Je ne sais si la gazette de Hollande dit vrai, mais elle dit que le Pape envoie un légat *a latere*, et je pense même que la nôtre le dit, pour porter le jugement du Pape ; et ce n'est pas pour informer, si cela est de la sorte ; mais je ne crois pas que cela soit de la sorte.

Ayez la bonté, dans l'occasion, de dire à la sœur Laurence, au nom de notre bon Sauveur Jésus-Christ et au nom de la glorieuse Vierge Marie, son immaculée Mère, des bons anges et saints, saluant le sien et celui de sa compagne de notre part, que notre bon Sauveur permet que la tentation dont vous m'avez écrit lui arrive pour l'humilier et lui faire connaître de plus en plus sa faiblesse et son rien, car c'est une tentation de folie, et voilà ce dont nous sommes capables ; mais qu'en s'en humiliant, elle doit la mépriser et éviter d'y faire des réflexions volontaires et recourir à notre bon Sauveur, notre force et notre tout. Je suis, avec tout le respect possible, etc.

Ce n'est pas sans providence que je vous écris le 3 de janvier, fête de sainte Geneviève, patronne de Paris, ville dans laquelle la Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a fait expérimenter, et continue de le faire toujours, des soins de la meilleure des mères, en tant et tant de manières.

Je crois encore qu'il sera bon, si l'on veut, d'imprimer le livre du *Triomphe de la croix*, de marquer que je n'en demande pas un seul pour moi, pour faciliter encore la chose.

A Evreux, ce 3 janvier 1702.

—

LETTRE CCCLV.

AU MÊME.

Désirs ardents de Boudon de ne plus vivre que pour Dieu seul. Livre du Triomphe de la croix.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. J'entre, Monsieur, dans la 79ᵉ année de mon âge : mais que j'y entre dans l'union de mon divin Sauveur ; qu'il me soit tout en toutes choses : *Christus omnia in omnibus*. (*I Cor*. XV, 28.) Ah ! que je dis et que j'écris ces paroles d'une grande volonté ! que je ne compte plus des jours de l'homme, pour parler avec un prophète : *Diem hominis non desideravi*. (*Jer*. XVII, 16.) Mais avec un autre, je dis de tout mon cœur : *Comme le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, mon Dieu*. (*Psal*. XLI, 1.) Mon âme a une soif ardente pour Dieu : *Sitio, sitio, sitio*. J'ai une soif dont je ne désire pas être délivré, de son service, de l'adorer en esprit et en vérité, de l'aimer, de le remercier et de le glorifier. Je me suis souvenu de ces choses, et j'ai répandu mon âme en moi-même, dans l'attente que les jours qui me restent seront de ces jours que le Seigneur fait : *Hæc dies quam fecit Dominus* (*Psal*. CXVII, 24) ; de ces jours pleins dont parle l'Ecriture : *Dies pleni invenientur in eis* (*Psal*. LXXII, 10), pleins de la plénitude de Dieu seul. O Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul ! à jamais, éternellement, éternellement, éternellement, Dieu seul, dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes.

J'espère que notre bon Sauveur et son immaculée Mère Vierge seront beaucoup glorifiés, si l'on peut faire imprimer *Le triomphe de la croix en la mère Marie-Elisabeth de la Croix*. Je ne sais si vous en avez lu la vie ; mais elle renferme de grandes vérités, et bien utiles aux âmes qui souffrent et en particulier des vexations diaboliques. Elle pourra aussi servir, avec le secours divin, à plusieurs directeurs qui ignorent ces voies. Je

pense qu'il est bon de la proposer à M. l'abbé Bignon, le suppliant de donner le même approbateur que pour *Le chrétien inconnu*; et de lui dire qu'il a plu à Notre-Seigneur y répandre sa bénédiction, que ç'a été Madame la princesse de Vaudémont qui l'a fait imrimer en Flandre.

Que Dieu seul dans l'union du sacré cœur de Jésus et de Marie vous bénisse et madame votre épouse, de la sainte Sion, et que vous puissiez voir et recevoir les biens de la céleste Jérusalem tous les jours de votre vie. *Benedicat vobis Dominus ex Sion, et videatis bona Jerusalem omnibus diebus vestris.* (*Psal.* CXXVII, 6.) Je ne manque pas tous les jours de vous envoyer la bénédiction du saint autel.

Mme Lefebvre, dont la divine Providence, ma bonne mère, se sert toujours pour m'assister avec une charité incroyable dans mes besoins, vous présente ses respects et à madame votre épouse, et à vos bons anges.

Je vous écris le 14 janvier, fête du saint nom de Jésus.

Je suis avec respect, etc.

—

LETTRE CCCLVI.

AU MÊME.

Sur la mission de l'île de Naxie : à cette occasion il parle de la confiance ferme et absolue que l'on doit avoir en Dieu. Exemple de saint François Xavier.

DIEU SEUL.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est toujours, Monsieur, dans cette divine union que nous vous écrivons avec une grande joie, *gaudio magno valde* (*Matth.* II, 10), d'apprendre les nouvelles que vous nous mandez de l'accroissement du règne de Dieu dans l'Ethiopie et les autres lieux. Voilà les seules nouvelles consolantes : toutes les nouvelles de la terre ne sont que terre ; et enfin il n'y a que Dieu seul et sa seule gloire à considérer.

Vous me marquez en même temps les difficultés que l'on vous a proposées à l'égard de la Naxie. Celles qui regardent les sujets du pays pour garder la clôture, ne doivent pas empêcher les desseins qu'il a plu à la divine Providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère, d'inspirer pour y envoyer des religieuses. Ce qui se passe dans les pays dont on vous parle, n'est pas une conséquence à laquelle on doive s'arrêter. Les Pères Jésuites qui demeurent sur les lieux en sont mieux informés ; et les témoignages des premiers des habitants, et leurs fervents désirs, comme l'on peut voir dans l'imprimé, font voir tout le contraire (145.) Toujours quand les religieuses ne feraient autre chose que d'élever des filles sans clôture, qui instruiraient la jeunesse, ce serait un très-grand bien. Il y a des habitations dans le Canada, où il y a des filles qui ne sont pas religieuses, qui instruisent avec une grande bénédiction. Il y en a d'autres en d'autres lieux, et dans le commencement de l'Eglise, il n'y avait ni cloîtres, ni personnes qui y fussent renfermées.

A l'égard des corsaires qui peuvent descendre dans l'île, ordinairement ces corsaires ne sont pas en grand nombre ; les habitants du lieu ne se défendraient-ils pas? Quand il n'y aurait que quelques maisons fortes, et l'Église même, des gens renfermés ne pourraient-ils pas bien se défendre contre des gens qui ne font que passer?

Mais ce n'est pas où je m'arrête ; c'est à Dieu et à la protection toute-puissante de sa divine Providence. Ah! si les hommes savaient ce que c'est que de ne chercher que sa gloire, ils en expérimenteraient des secours au delà de tout ce qui peut se penser. Saint Pierre s'y fie ; il marche sur les eaux comme sur la terre ferme : la peur le prend, il enfonce dans la mer. O bienheureuse espérance! s'écriait l'homme de Dieu seul le B. Jean de la Croix, qui obtenez autant de Dieu que vous y espérez. On regarde trop la créature, on s'arrête trop aux moyens humains. Si les saints ne s'étaient élevés au-dessus de ces vues, toutes les plus grandes affaires de la gloire de Dieu seraient demeurées. Saint François Xavier apprend qu'il y a un pays d'infidèles où l'on n'a pas prêché l'Evangile : il y veut aller. Tout le monde l'en dissuade : c'étaient des gens qui se nourrissaient de chair humaine ; leurs campagnes étaient couvertes des cendres des corps qu'ils avaient brûlés, en ayant plus qu'ils ne pouvaient manger ; on voyait des espèces de petites montagnes d'ossements de ces corps : quand ils ne pouvaient pas prendre des étrangers, ils se tuaient les uns les autres : ils se servaient souvent de poison pour faire mourir les hommes. Tout cela n'ébranla pas le cœur apostolique du grand saint François Xavier, à qui l'on remontrait fortement qu'il allait à la mort et ainsi qu'il allait abandonner toutes ses missions. Il prit un peu de contre-poison pour satisfaire à ses amis ; mais, étant dans le navire qui le passait, il le jeta à l'eau, ne voulant que Dieu seul pour tout secours : et ce Dieu seul fit bien voir combien il fait bon se confier seulement en lui seul ; il fit des merveilles parmi ces barbares, et jamais il n'a reçu plus de consolations célestes ; jamais il n'a tant versé de larmes d'une sainte joie.

Le Seigneur est mon appui, dit le Psalmiste ; *je ne craindrai point ce que l'homme me pourra faire.* (*Psal.* CXVII, 6.) *Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur? Quand je serais assiégé par une armée campée à l'entour de moi, mon cœur ne sera point dans la crainte. Quand une guerre s'élèverait contre moi, j'espérerai dans le combat.* (*Psal.* XXVI, 2 et seq.)

Il est vrai, Monsieur, l'homme de Dieu seul, à proportion des difficultés qui se pré-

(145) *Voy.* le Mémoire sur la mission de Naxie, t. I des *Lettres édifiantes et curieuses*, nouvelle édition, p. 56.

sentent, sent sa confiance augmenter. Elles ne servent qu'à grossir, à enfler son cœur, qui jamais n'espère davantage. Rien n'est capable d'amollir la fermeté de son courage qui devient invincible en celui qui peut tout et qui est tout son appui. *Ceux*, dit la divine parole, *qui mettent leur confiance au Seigneur, sont comme la montagne de Sion. Les montagnes sont autour de celui qui se confie.* (*Psal.* cxxiv, 1, 2.) Ces *montagnes* représentent les saints anges, qui lui font comme un corps de garde, eux dont un seul serait capable de faire mourir tous les hommes, si la divine Providence le lui commandait. Cette vue tenait en assurance le prophète Elisée dans une ville assiégée pour le prendre, et il disait à son serviteur qui était dans la peur: *Ne craignez pas; ceux qui sont avec nous sont en plus grand nombre que les soldats de l'armée ennemie.* (*IV Reg.* vi, 16.) Il voulait parler de ces célestes esprits. Non-seulement l'homme de Dieu seul a ces *montagnes qui l'environnent, mais le Seigneur*, dit la même divine parole, *l'environnera depuis ce temps jusqu'à jamais.* Jamais il n'en sera délaissé.

S'il laisse sainte Ursule et ses compagnes au pouvoir des corsaires, ce n'est que pour leur faire remporter le glorieux triomphe du martyre, qui est une grâce la plus spéciale de sa divine Providence, et qui leur a été plus avantageuse mille fois que toute autre protection. Enfin, notre Dieu n'est point sujet au changement : *Ego Deus et non mutor.* (*Malach.* iii, 6.) Sa divine Providence ne manquera jamais à ceux qui s'y confient. Rien ne tarit davantage les sources fécondes de ses bénédictions que le moindre doute; rien ne lui est plus désagréable. En vérité, notre mère la séraphique sainte Thérèse s'y confiait parfaitement; mais, dans une difficulté à l'égard de la pauvreté d'une maison, elle eut quelque inquiétude. Pour lors Notre-Seigneur s'écria en lui parlant : « O avarice du cœur humain! il pensera toujours que la terre lui manquera. Combien de fois ai-je couché au serein, n'ayant pas de maison pour me retirer! » Voilà ce qu'il a appris à cette séraphique sainte. Mais que ce bon Sauveur aurait bien plus sujet de s'écrier, et même à beaucoup de personnes qui font profession de piété : O la défiance du cœur resserré des hommes, qui sont toujours dans la peur que les moyens humains ne leur manquent!

Tous les jours j'offre le très-divin sacrifice en l'honneur des bon anges de la Naxie et des personnes qui y sont et de celles qui se mêlent de cette mission. On a dit avec bien de la justice que la chose la plus divine de toutes les choses divines, *Omnium divinorum divinissimum*, est de coopérer au salut des âmes. Réjouissez-vous, Monsieur, en Notre-Seigneur de la part qu'il vous y donne. Mlle Agathe, que je salue et son bon ange, ne peut mieux employer l'aumône qu'elle fait.

Je vous écris le 25 janvier 1702, jour de la précieuse mort du bienheureux Henri de Suso, religieux Dominicain. Comme c'est un de mes patrons, j'ai dit de bon cœur, je vous assure, en la vertu de notre bon Sauveur, ce que nous disons tous les jours au très-divin sacrifice, dans le canon : *Nobis quoque peccatoribus*; que ce bon Sauveur me donnât quelque part avec ses saints qu'il nous donne pour patrons de cette vie.

Je suis avec, etc.

LETTRE CCCLVII.

AU MÊME

Bonheur des souffrances. Approbation de ses livres.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que le grand saint Jean Chrysostome, et nous vous écrivons dans la même union, le 27 janvier, jour de sa fête, a eu sa vie et sa mort pleine de croix ; ce qui fait dire de lui, en la messe de sa solennité, que bienheureux l'homme qui souffre des tentations ou épreuves. O bienheureuses souffrances, bienheureuses humiliations! Notre bon Sauveur vient de me faire la grâce d'offrir le très-divin sacrifice pour remercier la suradorable Trinité des croix qu'il lui a plu de m'envoyer; je les mérite bien, les regardant comme des châtiments ; mais cependant, j'en suis bien indigne, en ce qu'elles sont toujours des miséricordes de Dieu tout bon, de quelque manière que son aimable providence, notre toujours très-bonne et très-fidèle mère, en dispose.

J'estimerai à grande grâce si M. Dumas veut bien approuver le livre du *Triomphe de ces croix en la personne de la vénérable mère Marie-Elisabeth de la Croix.* Je vous supplie de lui dire que je n'aurais pas osé prendre la liberté de l'en prier, ce qui aurait été entièrement selon mon attrait, de peur de l'importuner, s'il ne m'en avait témoigné sa bonne et charitable volonté. J'espère une grande bénédiction de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge sur tous ceux qui coopéreront à faire donner cette Vie en France; car je me confie en leur bonté qu'elle servira beaucoup à leur gloire; reste à savoir si M. Bignon a le pouvoir de Mgr le chancelier de choisir tel docteur qu'il voudra, sans s'arrêter à quelques-uns en particulier; car il faut, pour l'impression, que l'on marque que c'est pour Mgr le chancelier.

L'imprimé qu'il vous a plu m'envoyer est très-bien, et je bénis la divine Providence des autres imprimés dont vous me parlez, qui serviront beaucoup à la gloire de notre bonne maîtresse. Vous êtes bienheureux, Monsieur, d'y contribuer, aussi bien que par les livres que vous distribuez, qui sont comme une mission permanente que vous faites faire. Avec le secours divin, j'en-

verrai des imprimés à plusieurs séminaires de Normandie, et j'en distribuerai en d'autres lieux, dans plusieurs communautés et à différentes personnes.

J'ai pensé que si vous envoyez dix livres *Du purgatoire*, je les ferai tenir aux séminaires pour la gloire de Dieu dans les pauvres âmes qui y souffrent, y envoyant en même temps l'imprimé des indulgences, vous exerceriez une charité la plus grande que l'on puisse faire en ce monde à l'égard des besoins où l'on se trouve.

Je vous enverrai, avec le secours divin, les observations sur les *Cérémonies de la sainte messe et l'administration de la sainte communion* que la divine Providence nous a fait imprimer à Evreux, pour être envoyés en Canada avec les lettres que j'y adresse par le carrosse; j'en ferai un petit paquet, et ensuite vous aurez la charité de nous adresser par la même voie, c'est-à-dire par un voyage d'une autre semaine votre paquet.

Je pense que notre bon Sauveur et son immaculée Mère seront plus glorifiés que le livre du *Triomphe de la croix* soit distribué tel qu'il est à un plus petit nombre de personnes, qu'à un plus grand nombre, en retranchant. Mais si M. Dumas trouve quelque chose qui lui fasse peine, je le supplie de le mander, afin de l'ôter, quand je lui aurai dit mes raisons.

Dans l'occasion, je vous supplie de bien saluer les RR. PP. Daulein, le Tellier et Martines. J'estimerai à grâce de m'entretenir du royaume de Dieu avec le R. P. Martines, que je n'ai pas encore eu l'honneur de voir.

Nous continuons toujours nos prières pour vous et Mme votre épouse, que nous saluons aussi toujours très-particulièrement, nos amis, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis avec beaucoup de respet, etc.

A Evreux, ce 27 janvier 1702.

La lettre partira demain, jour de la fête des grandeurs de Jésus et de la fête de saint Cyrille, le grand défenseur de la maternité de la Mère de Dieu, et vous la recevrez avec le secours divin le jour de la fête de saint François de Sales.

—

LETTRE CCLVIII.

AU MÊME.

Estime qu'un Chrétien doit faire des croix.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Je vous écris, Monsieur, dans cette divine union. Ah! qu'à jamais ses infinies miséricordes nous y fassent demeurer invinciblement et uniquement, le 2 février jour de la sainte Présentation au temple, dans laquelle le Père éternel a trouvé le sacrifice digne de lui, tous les honneurs et amours qui lui sont dus, ce qui nous doit donner une parfaite joie dans la part que nous devons prendre à ses sacrés intérêts. Le jour de la fête de la Purification de Notre-Dame et bonne maîtresse, la plus pure de toutes les créatures, exempte d'aucune tache soit originelle, soit actuelle, jour précieux dans lequel saint Simon, plein du Saint-Esprit, ne prophétise ni au Fils, ni à la Mère que croix, que contradiction, qu'un glaive de douleur. Certainement c'est bien le propre de cet Esprit-Saint de ne promettre autre chose. Ainsi, le grand Apôtre s'en allant en Jérusalem, dit qu'il ignore ce qui lui doit arriver, sinon que le Saint-Esprit lui proteste que les chaînes et les tribulations lui sont préparées, que c'est à quoi il doit s'attendre. La *Vie de la vénérable mère Marie-Elisabeth de la Croix* est une grande démonstration que les croix sont les grands dons de la divine Providence. Comme dans la vie des saintes personnes que la divine Providence me fait écrire, elle ne me donne pas seulement le dessein de faire un simple narré de leur vie, mais d'animer fortement à la pratique des vertus par leurs exemples; c'est ce qui nous oblige d'y traiter des vertus. C'est la grâce qu'elle m'a faite en particulier dans la *Vie de la sainte mère Marie-Elisabeth.*

Je vous le répète, Monsieur, j'estimerai à grâce particulière, si M. Dumas a la charité d'approuver cette Vie, et s'il y a quelque chose qui fasse peine, on aura la bonté de me le faire savoir, et il faudra l'ôter. Il y va de l'intérêt de Dieu que les livres lui soient donnés, ou, s'il y a quelque opposition, que la toute-puissance de la divine Providence la fasse lever. En voilà assez pour l'intéresser saintement auprès de notre bon Sauveur, de son immaculée Mère Vierge, les bons anges, et particulièrement les bons anges de tous ceux qui y doivent avoir quelque part. Il faut particulièrement avoir recours à eux.

La compagne de la sœur Laurence m'a témoigné tant de charité à Paris, que je suis bien obligé de prendre soin d'elle devant notre bon Sauveur et son immaculée Mère Vierge, et j'ai aujourd'hui offert le très-saint sacrifice à son intention, dans lequel je ne vous ai pas oublié vous et Mme votre épouse que je salue toujours très-spécialement, vos bons anges, ceux de nos amis, les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

A l'égard de l'état que la sœur Laurence porte, comme il ne dépend pas d'elle, elle doit s'abandonner à la divine Providence pour le porter tant qu'il lui plaira, et cependant le souffrir dans la paix de Notre-Seigneur que rien ne doit troubler. J'offrirai le très-divin sacrifice, avec le secours divin, le jour de la fête de sainte Agathe pour Mlle Agathe que je salue et son bon ange. L'on en fait dans la cathédrale d'Evreux fête triple ou de première classe avec une procession générale en actions de grâces de ce que cette ville a été délivrée ce jour-là des

ennemis qui l'assiégeaient et les clefs de la ville trouvées au pied de la sainte image qui est dans la cathédrale.

Vous m'avez consolé en Notre-Seigneur, et je ne sais ni ne veux aucune autre consolation, de me parler de notre saint Gaud, qui a quitté son évêché pour se retirer dans un ermitage.

Il faut vous ménager et ne pas vous accabler ; mais si cela ne vous incommode point, j'avais eu la pensée de vous supplier de m'envoyer sept à huit livres *Du purgatoire* avec les imprimés, pour être distribués dans les séminaires de la province, pour glorifier la sainte Trinité dans les pauvres âmes du purgatoire, et insinuer la dévotion à la neuvaine de l'intérêt de Dieu ; l'on me mande de plusieurs lieux qu'on l'y a faite.

Mme Lefebvre vous salue et Mme votre épouse très-respectueusement. Je ne saurais assez admirer les soins de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, sur ma chétive et indigne personne, dans la charité infatigable qu'elle lui inspire à mon égard, pour m'assister les jours et les nuits dans mes maux qui continuent et augmentent ; elle prend soin de tout, de mes hardes, du linge, de m'acheter ma nourriture, de la faire cuire, de me l'apporter, en sorte que les personnes du monde dont les maisons sont pleines de serviteurs, ne sont pas si bien servies que je le suis, moi qui n'ai et qui n'ai jamais eu ni valet ni servante ; car je n'ai soin de rien. Oh ! si les hommes savaient ce que c'est que d'être entièrement abandonné aux soins de la divine Providence ! Que je dis de bon cœur avec le Psalmiste, pour moi, il m'est bon de m'attacher à Dieu, et de mettre en lui toute mon espérance ! Que les hommes ne savent-ils un peu ce que c'est de servir et d'avoir un si bon Seigneur et Maître ! que ne savent-ils les torrents de paix qui inondent les cœurs de ceux qui mettent tous leurs soins à l'adorer en esprit et en vérité ! C'est en lui que je vous suis avec bien du respect, etc.

Evreux, le 2 février 1702.

—

LETTRE CCLIX.

AU MÊME

Estime de Boudon pour l'évêque de Québec. La distribution des livres de piété est une œuvre bien précieuse. Ses maux augmentent de jour en jour.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Ah ! Monsieur, que ce cœur, abîme de miséricorde, nous fasse la grâce de revivre toujours, et de mourir dans sa sainte union. C'est dans cette divine union que je salue votre bon ange, celui de Mme votre épouse à laquelle vous continuerez, s'il vous plaît, de témoigner mon souvenir devant Dieu sans intermission, comme parle l'Apôtre. Je salue aussi très-particulièrement M. Dumas, M. Courtin, M. Gauthier et toutes les personnes qui nous sont unies en Notre-Seigneur, leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Mme Lefebvre vous salue respectueusement, et Mme votre épouse et vos bons anges.

Je vous écris le samedi 11 de février, jour de la très-sacrée Vierge, et dans l'octave de la fête de son sacré cœur notre refuge. Demain j'enverrai avec le divin secours un petit paquet de livres d'observations pour le Canada ; ayez la bonté de le faire prendre au carrosse d'Evreux devant Saint-Eustache, c'est-à-dire dans la rue prochaine, je pense qu'on l'appelle la rue du Jour ; mais vous savez qu'il faudra l'y faire prendre mercredi jour de la sainte octave du très-précieux cœur de la Mère de Dieu. Il faudra, s'il vous plaît, garder les ordres de Mgr l'évêque de Québec. Je vous supplie, je dis dans l'occasion, quand vous le reverrez, de lui témoigner de ma part que je suis l'une des personnes du monde qui l'honore davantage, et en vérité j'en suis tout à fait édifié.

Je continue à vous le dire, Dieu tout bon et tout miséricordieux, sous la protection de son immaculée Mère Vierge, des bons anges et des saints, se sert de vous, et ce vous est une grâce singulière, pour plus faire par la distribution des livres et des matières de piété, que plusieurs missionnaires, pour faire des biens qui ne passent pas, mais qui sont pour durer autant que les livres dureront, et encore après par ce qu'ils auront établi.

Je ne sais si Mlle Rousseau est encore au monde, n'en ayant point eu de nouvelles depuis un longtemps.

Je vous remercie des livres et imprimés que vous avez eu la bonté de m'envoyer ; je les ai reçus, et la distribution s'en fera avec le divin secours pour sa gloire. Je salue aussi spécialement Mlle Libeux ; dans l'occasion, je vous supplie de lui témoigner que je me tiens bien son obligé de l'imprimé qu'elle m'a envoyé par vous ; j'offrirai mes faibles prières pour Mme Raffy. Si l'impression du livre du *Triomphe de la croix* est aussi correcte à Bruxelles, qu'à Liége, il n'importe pas laquelle des deux impressions vous donniez ; cependant je crois qu'il sera plus à propos que vous donniez celle de Liége.

Avec le secours divin je mettrai en ordre l'*oraison* que vous m'adressez ; et avec le même secours je vous la renverrai ; il me faut prendre le temps que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me donne, car les maux qu'elle me donne, à la faveur de ma bonne maîtresse, augmentent. Je fus bien mal hier, le jour et la nuit, et je ne pus pas célébrer le très-divin sacrifice. Je me sens encore de la colique en vous écrivant. Je n'oserais quasi plus manger de rien, sans en être incommodé. L'on m'avait fait accommoder un poulet rôti, j'en

ai seulement mangé les cuisses, et il faut laisser le reste. Un poulet me dure trois jours sans manger autre chose; n'osant plus manger ni bœuf, ni mouton, ni veau, et tous les soirs je ne prends plus qu'un bouillon. Je n'oserais plus manger non plus d'œufs frais qui me causent des vomissements, quasi plus de poisson, si ce n'est du merlan dont il faudra se contenter ce carême. Je jette quantité de bile ; à tout cela, Monsieur, le nom du Seigneur et de sa très-miséricordieuse Mère soient bénis à jamais, que je chante éternellement ses miséricordes, car elles me font la grâce d'être très-content, et si je n'en étais puissamment soutenu, assurément que le chagrin ne me manquerait pas.

Voici un paquet de lettres pour le Canada. Priant la divine Providence qu'elle vous comble de ses plus saintes bénédictions, aussi bien que Mme votre épouse, vous étant à tous les deux avec un profond respect, etc.

Evreux, ce 11 *février* 1702.

Il ne faut pas manquer d'écrire en Canada que c'est par l'ordre de Mgr l'évêque que vous envoyez, et donnez ces livres aux communautés, car on n'y doit lire que les livres qu'il trouve à propos. Si vous envoyez le livre du *Chrétien inconnu* à Angers, vous le ferez connaître en ce pays-là

—

LETTRE CCCLX.

AU MÊME.

Il exprime d'une manière admirable sa reconnaissance des maux par lesquels Dieu l'éprouvait. Oraison à la sainte Vierge, aux anges et aux saints.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que je vous parle de mes maux, pour vous parler de mes biens ; c'est de la sorte que je considère mes peines, qui sont de très-grands biens que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me fait, par une miséricorde bien singulière, à la faveur de notre bonne maîtresse, l'immaculée Mère de Dieu, toujours vierge, des bons anges et des saints. En vérité mes biens sont grands. Ah! qu'ai-je fait au Seigneur mon Dieu et mon Sauveur, pour en être gratifié avec tant d'abondance! Ceux-là se trompent bien qui ne portent pas l'esprit de mortification, même extérieure, autant qu'ils le peuvent. Cependant je vous l'ai dit, à ce que je pense; qui m'aurait conseillé celles que la divine Providence m'impose à 79 ans? qui m'aurait conseillé ces longues veilles de la nuit en souffrant un rude exercice, exercice qui dure aussi des jours entiers? Hier je ne pus pas dîner, à raison de mes incommodités qui m'arrêtèrent depuis environ midi jusqu'à onze heures du soir dans un exercice pénible; et je ne pus prendre qu'un simple potage, et ensuite encore demeurer dans la peine. Autrefois l'on ne prenait le repas du jeûne qu'après le soleil couché, et je ne l'ai pris qu'un peu avant minuit, et ce n'est pas un bon repas. Certainement voilà de grands biens que la divine Providence m'accorde et avec abondance, dans une libéralité et une miséricorde infinies. Aidez-moi, s'il vous plaît, à l'en remercier, vous et Mme votre épouse que je salue toujours très-particulièrement, M. Courtin, et tous nos amis en Notre-Seigneur.

Mme Lefebvre vous salue pareillement, et Mme votre épouse, et vos bons anges. Elle m'a dit qu'elle se souvenait tous les jours de vous deux devant Notre-Seigneur. La pauvre fille a une patience bien extraordinaire pour m'assister sans se lasser, et si assidûment dans mes rudes exercices. Voilà les effets de la divine Providence sur mon indigne et misérable personne.

Je crois que c'est une grâce de Notre-Seigneur, que la liaison particulière que vous avez avec M. Dumas; et je la regarde de la même manière à mon égard. Soyez fidèle, s'il vous plaît, à la bien conserver.

Vous me ferez charité de voir M. Bouret de ma part, et de lui bien faire mes civilités et à son bon ange. Je crois que vous devez mander à la bonne mère du Canada, qu'avec le secours divin vous lui enverrez le livre du *Triomphe de la croix*, l'année prochaine, ce livre n'étant pas imprimé en France.

Voici votre dévotion au très-saint cœur de l'admirable Mère de Dieu que je vous renvoie, avec une autre que la divine Providence m'a fait faire (146); mais cette dernière est un peu longue : choisissez laquelle des deux vous ferez imprimer.

Je vous écris le 22 de février 1702, jour de la fête de la chaire du prince des apôtres à Antioche. Demandez par ses puissantes intercessions à notre bon Sauveur, qu'il établisse la foi où elle n'est pas, et qu'il la conserve et augmente dans les lieux qui ont reçu cette grâce inestimable.

Dans l'occasion, je vous supplie de témoigner toujours à M. Gauthier que je l'honore parfaitement comme l'un des zélés serviteurs de la très-sainte Mère de Dieu.

Je suis dans un profond respect, etc.

—

LETTRE CCCLXI.

AU MÊME.

Le livre du Triomphe de la croix *est plein de fautes d'impression ; il indique quelques corrections. Confiance en la divine Providence.*

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes,

(146) C'est cette oraison faite par Boudon qui se trouve à la fin de notre collection de ses lettres. Boudon l'appelle *Dévotion*, c'est-à-dire dévouement.

et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, ah! puissions-nous y demeurer à jamais! que je vous remercie et que j'ai toute la reconnaissance possible pour les dévotions que vous avez faites, pour l'honneur de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère Vierge, en mon indigne personne. Assurément les incommodités que la divine Providence, ma très-bonne et très-fidèle mère, me donne, demandent un secours particulier, ce que j'espère de ses divins soins et de ses miséricordes infinies, sous la protection de notre bonne maîtresse, de saint Joseph, de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Jean l'Evangéliste, mon aimable protecteur dès ma plus tendre jeunesse, des bons anges et des saints. Je salue bien le vôtre et celui de madame votre épouse dont nous nous souvenons toujours devant Dieu, tous nos amis en Notre-Seigneur, leurs bons anges, les bons anges et saints de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Je vous remercie, autant que je le puis, de la visite que vous avez rendue à M. Bouret, mais je vous supplie de lui en rendre encore une pour lui marquer que le livre du *Triomphe de la croix* est plein d'un grand nombre de fautes d'impression, dont, avec le secours divin, j'enverrai la correction, et même des fautes contre le sens, comme par exemple dans la troisième partie, dans le chapitre de l'oraison où il est dit « que la perte de la propre volonté en Dieu fait le repos de l'âme; » on y lit ensuite « que c'est ce qui mettait la très-sacrée Vierge dans une si profonde peine, demeurant si longtemps en ce monde éloignée de son Fils, » et il faut mettre « dans une si profonde paix. » J'ai commencé à lire par la troisième partie, et ensuite, avec le secours divin, je lirai la première et la seconde. Ayez aussi la charité de marquer à M. Bouret que, s'il trouve quelque chose qui lui fasse peine, qu'on l'ôtera ou le changera; et quand je l'aurai su, je lui enverrai ou la correction ou le changement, afin qu'il en dispose comme il lui plaira.

J'espère que ce livre glorifiera bien notre bon Sauveur et son immaculée Mère, et servira à plusieurs personnes peinées; c'est pourquoi il en faut ménager doucement l'impression. La pensée que vous avez est bien bonne; mais, s'il vous plaît, il faut prendre garde à ne le pas rebuter, c'est beaucoup qu'il le veuille imprimer; même je vous supplie de lui dire que je ne l'oblige point à m'en donner un seul livre : il y a de certains livres comme celui-là dont le débit peut ne pas être bien grand, et c'est ce qu'il faut considérer pour, en d'autres occasions, ne les pas rebuter de l'impression d'autres livres. Il ne faut proposer les cent exemplaires qu'en payant ce qu'ils coûtent : ce serait trop de ne payer que le papier et non pas le reste, mais le tout, s'il vous plaît, sans le rebuter. Je vous remercie de ce que vous avez porté pour le Canada.

Je crois vous avoir mandé que Mme Lefebvre est appliquée singulièrement pour vous et madame votre épouse devant Dieu; elle vous salue tous deux avec bien du respect, et vos bons anges. Je vous avoue que je ne sors pas d'étonnement, quand je considère les soins que la divine Providence prend de ma chétive personne par cette fille, et le tout gratuitement, quoiqu'elle ne vive que de son travail, et cependant elle me rend des services assidus et le jour et la nuit, quand je suis exercé de mes peines, sans se lasser, prenant soin, comme je vous l'ai écrit, de tout le reste qui me regarde. O mon Dieu! Monsieur, que la divine Providence est une bonne mère! Hélas! on n'en connaît guère les bontés, et l'on s'en rend indigne par le peu de confiance que l'on y a.

Un grand serviteur de Dieu et de sa sainte Mère, Jésuite, nommé le P. Barbereau, qui a soin des retraites à Rouen, et je pense qu'il est aussi Père de la congrégation des personnes de qualité, m'a écrit; j'ai pensé que Dieu et sa sainte Mère seraient glorifiés, si je lui envoyais les livres du *Chrétien inconnu*, de l'*Immaculée Vierge Mère de Dieu* et des *Neuf chœurs des bons anges*. Je les ai tous trois à Evreux; mais, afin que je n'en sois pas privé entièrement, je vous supplie, quand M. Dumas m'enverra de ses livres, si cela ne vous incommode point, de les mettre avec; mais, s'il vous plaît, sans vous incommoder. Je suis dans un profond respect, dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, etc.

A Evreux, ce 1er mars 1702.

Ayant encore fait réflexion, Monsieur, sur ce que le livre du *Triomphe de la croix* ne pourra pas avoir un grand débit, et que d'autre part je me sens pressé, et tous mes livres ont été faits de la sorte par un mouvement intérieur, d'écrire sur la dignité des archidiacres, et de faire voir leurs obligations qui sont bien grandes, l'abus des visites qui est très-ordinaire, qui cependant sont destinées pour remédier aux abus, le peu de connaissance que l'on a des obligations d'un véritable visiteur, la longue expérience que j'ai de ces choses, et l'importance de ces choses qui est bien plus grande qu'on ne pense, car, en partie, tout le règlement des diocèses en dépend, et que néanmoins un livre de la sorte n'est pas pour avoir un grand débit, cela regardant peu de personnes, pour ne pas rebuter l'Epine de l'imprimer, il est à propos, pour la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère et des bons anges, de ne pas le rebuter au sujet du livre du *Triomphe de la croix*. C'est pourquoi je pense, Monsieur, qu'au lieu de cent livres que votre zèle vous pousse à distribuer, Dieu serait plus glorifié que vous employassiez cette dépense à en acheter quinze ou vingt, quand ils seront imprimés, et de dire à l'Epine que je ne désire qu'un seul exemplaire pour moi. Son prédécesseur, Michalet, n'avait pas voulu

réimprimer le livre de la *Dévotion aux bons anges*, parce qu'il avait été longtemps à le débiter. On pourrait aussi faire réimprimer le livre de la *Dévotion à l'Immaculée Vierge, Mère de Dieu*, par l'Epine, quand il n'y en aura plus, car je doute que Varin le réimprime; on le verra. Après tout, Monsieur, hélas! je dis ces choses, attendant tous les jours la mort; mes infirmités ne me permettent guère d'écrire, et il faudrait, pour le livre dont je vous parle, du temps pour lire et écrire les autorités des Pères et des conciles, des saints docteurs, et je suis tous les jours malade; je ne fais que de me lever pour vous écrire.

—

LETTRE CCCLXII.

AU MÊME.

Vivre séparés de toutes les créatures et de nous-mêmes, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul en nous.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Ah! Monsieur, vivons, agissons, souffrons, et enfin mourons dans cette sainte union. Demandons au Père éternel, au nom de son Fils bien-aimé et par la demande qu'il lui a faite, *de nous sanctifier en vérité* (*Joan.*, XVII, 17), c'est-à-dire de nous séparer de nous-mêmes et de tout l'être créé, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul en nous : plus de créatures, plus de créatures, plus de créatures. Les personnes qui font voyage sur mer, quand elles sont en pleine mer, perdent de vue toute la terre, et, de quelque côté qu'elles jettent les yeux, elles ne voient plus que le ciel; ce qui a fait dire à un ancien : *Cœlum undique et undique cœlum.* Nous sommes embarqués ici sur la mer de ce monde : puissions-nous enfin le perdre de vue, et ne voir plus de toutes parts que le Dieu du ciel! Dieu seul partout, et partout Dieu seul.

Ce me serait une grande consolation en Notre-Seigneur, et je n'en connais pas d'autre, que d'aller passer avec vous le peu de jours qui me restent. Je suis entre les mains de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, pour disposer de moi selon son bon plaisir divin. Cependant je ne saurais assez vous remercier de la charité que la même divine Providence vous donne pour mon indigne personne, à vous et à madame votre épouse que je salue, et vos bons anges, avec un profond respect. Je lève tous les jours les mains vers le Dieu du ciel, afin qu'il vous envoie ses plus saintes et abondantes bénédictions.

Je reçois présentement la nouvelle de la mort de Mme de Morlier, qui était une dame logée dans une maison des Pères Jésuites, proche leur église de Saint-Antoine. Elle m'avait offert charitablement sa maison pour y rester ce que j'ai à vivre. Mais je pensais que ce n'était pas elle que la divine Providence destinait pour ma chétive personne. L'effet l'a bien fait voir, puisqu'elle est morte. Je la recommande, s'il vous plaît, à vos prières et à celles de nos amis. Notre bon Sauveur demande que nous ayons de la reconnaissance, et, comme vous voyez, j'en dois beaucoup avoir pour cette dame.

Mes maux présentement ne me donnent guère de liberté. Seulement la divine Providence me donne la liberté d'offrir le très-divin sacrifice; ensuite je ne sors plus de la chambre, où je demeure arrêté souvent dans de bons exercices, et les jours et les nuits, sans pouvoir même manger, et dans la privation de toute action.

Ainsi, quand je dis que j'ai dessein d'écrire au sujet des archidiacres, qui est assurément un sujet grand pour la gloire de Dieu, je ne sais pas trop ce que je fais. L'on a écrit du saint homme le P. Poré, Jésuite, qui a composé l'excellent livre de *La triple couronne de la Mère de Dieu*, qu'il était mort se disposant à écrire aussi *Des couronnes du Fils de Dieu*, « *Corollas etiam suas Filio parantem mors occupavit;* » c'est à quoi je dois bien penser à me disposer à la mort.

A l'égard de la *Vie de la très-sainte Mère Marie-Élisabeth de la Croix de Jésus*, il est, ce me semble, pour la gloire de notre bon Sauveur et de son immaculée Mère, que vous en disposiez comme je vous l'ai écrit; vous verrez ce que j'en écris à M. Dumas que je supplie de vous le lire; comme je vois qu'il ne ferme pas ses lettres, je pense qu'il n'est pas nécessaire que je ferme aussi celles que je luis écris par vous.

Ce m'est une mortification d'être privé de la charité que vous exercez à mon endroit, et je pense que vous et madame votre épouse sont les personnes que la divine Providence, ma bonne mère, a destinées pour m'assister, dont je la remercie de toute l'étendue de mes forces. Mme Lefebvre vous salue toujours, et madame votre épouse et vos bons anges. Quand je dis pour m'assister, ce n'est pas seulement à l'égard des besoins de la vie temporelle, mais dans les affaires de Dieu.

Je vous écris le 12 mars 1702, veille de la fête de l'un de mes saints patrons saint Henri, prince de Danemark. Je suis, dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, avec bien du respect et de la reconnaissance, etc.

—

LETTRE CCCLXIII.

AU MÊME.

Il lui mande qu'il a reçu le viatique; il lui recommande Mme Henri.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. Ses miséricordes, Monsieur, m'ont donné une joie spéciale en ce que la divine Providence,

ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'a fait donner par MM. nos chanoines le sacré viatique en la solennité de ma bonne maîtresse. Le corps de notre divin Sauveur est bien appelé avec justice *Viatique*, parce que c'est pour avoir de quoi faire le voyage de l'éternité, et tout autre viatique n'y suffirait pas ; car étant limité et borné, il ne pourrait pas donner de quoi faire un voyage qui n'a point de fin. Nous en voici à la porte, et je me sers de la main d'un de mes amis pour vous témoigner que, ne faisant qu'un même corps avec notre Sauveur Jésus-Christ, la mort ne nous sépare point, et ne sert qu'à nous unir davantage. C'est dans cette divine union que je reste toujours avec vous, avec Mme votre épouse, Mme votre mère, et tout le reste de nos amis en Notre-Seigneur, qui vous sont assez spécifiés de la sorte. Je ne vous sépare point non plus d'avec M. Dumas, pour qui je conserve un respect plus grand que je ne puis dire, ce que je vous supplie de lui bien marquer, ayant une plus haute estime de sa grâce que je ne puis l'expliquer.

Cela ne doit point empêcher que vous ne m'envoyiez ces dignes livres : car peut-être ne serai-je pas mort, et toujours M. le supérieur de notre séminaire les recevrait et prendrait le bien de les faire distribuer dans les communautés de la province.

Je vous laisse, Monsieur, le soin de tous les livres que la divine Providence, ma bonne mère, m'a fait donner au public. Je vous envoie la correction du *Triomphe de la croix* pour la donner à M. Dumas avec une petite annotation.

Comme vous êtes l'homme de la divine Providence à mon égard, vous voulez bien que je vous fasse souvenir d'une pauvre femme qui est à Rouen, que la même divine Providence m'a adressée, il y a plus de soixante ans. Je n'étais qu'écolier ; elle était logée dans la pension où nous étions, et je m'abstenais quelquefois de sortir pour la garder des sollicitations qu'on lui faisait contre la pureté ; et jusqu'à présent la divine Providence a voulu que je prisse soin d'elle en bien des manières (147). Vous voyez bien, Monsieur, que c'est une personne fort âgée aussi bien que moi, et qu'elle ne peut pas vivre encore bien longtemps ; cependant elle est dans la dernière misère, parce que non-seulement elle est très-pauvre et ne peut presque plus travailler, mais elle est d'un naturel tellement timide qu'elle n'oserait presque demander rien. Nous avons ici à Evreux la sœur de notre procureur du roi, qu'on appelle Mlle d'Outrebois, fille d'une solide vertu ; je lui recommande aussi qu'en cas de mort elle vous en écrive, afin que, par le rapport qu'elle aura avec vous, elle puisse participer à vos soins, ou pour mieux dire, aux soins de la divine Providence par vous.

Mes maux, ou pour dire mieux, mes biens deviennent bien grands. Je vous avoue que sans un secours particulier de ma bonne maîtresse je succomberais. Outre neuf jours de fièvre continue ; ma descente, la colique, les fluxions, m'accablent jour et nuit. Je n'ai point dormi aujourd'hui du tout par l'exercice de ma descente, pendant toute la nuit ; en ce moment, cinq heures après-midi, la crise dure encore. Vous voyez bien que j'ai grand besoin qu'on fasse des prières pour moi ; et je désire qu'on ne regarde que Dieu seul dans toutes les charités qu'on me fera, sans s'arrêter à ma chétive personne.

Je vous écris le 26 de mars, jour de la précieuse mort du saint homme le P. Jean Chrysostome.

Je salue tous vos bons anges plus que jamais, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et je demeure, etc.

LETTRE CCCLXIV (148).

AU MÊME.

Il donne une commission à son ami.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sacrée du cœur de Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, Monsieur, que je suis obligé de vous adresser encore cette lettre pour Mlle Rousseau, qui est pressée. Vous savez les jours de la poste, je salue toujours avec bien du respect Mme votre épouse, tous vos bons amis, vos bons anges, les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis avec bien du respect, etc.

Ce 28 mars 1702, jour de la précieuse mort du bienheureux Venturin de Bergame ; religieux de l'ordre de Saint-Dominique, interdit par le Pape pendant huit ans de la prédication, sur les fausses calomnies qu'on avait faites de lui.

LETTRE CCCLXV.

AU MÊME.

Boudon à cause de ses maux se recommande aux prières de M. Thomas.

DIEU SEUL.

Monsireu,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est toujours dans cette union que je vous écris, Monsieur, la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'ayant, en faveur de la glorieuse Vierge, saint Joseph et les anges, diminué la fièvre ; il me semble même quelquefois que je ne l'ai point du tout, mais je suis dans une faiblesse si extraordinaire que je ne saurais vous le dire. Je ne sais si la même divine Providence voudra me donner encore quelques jours, et j'ai besoin de prières et beaucoup besoin.

(147) *Voy.* la *Vie de Boudon*, par M. Collet, nouvelle édit., p. 32.

(148) Cette lettre est écrite par M. Chanoine, secrétaire de Boudon dans ses infirmités, ainsi que presque toutes les suivantes.

Je salue tous vos amis en Notre-Seigneur, les priant de les continuer et en particulier M. Courtin, Madame votre épouse que je salue très-particulièrement comme tous vos bons anges, les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont. Je vous supplie de prier M. Courtin de prier saint Nicolas que l'Eglise dit avoir été honoré d'un nombre innombrable de miracles. La divine Providence me loge à Evreux, en la paroisse de ce saint, et la dernière fois que j'ai célébré a été dans son église. M. Louvier pourra bien faire prier Dieu pour nous par plusieurs personnes. Je suis bien obligé à M. Dumas du sacrifice qu'il offre pour mon indigne personne. L'addition que j'ai envoyée n'est pas pour mettre dans le livre, c'est pour insinuer la réponse à quelques difficultés qu'on pourrait objecter. Vous aurez donc la charité de nous adresser les livres de M. Dumas dont j'espère que Notre-Seigneur et sa sainte Mère seront beaucoup glorifiés dans la province et partout.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien est grande la miséricorde que vous exercerez envers la pauvre veuve de Rouen, Mme Henri; elle est bien infirme et âgée comme moi; ainsi, elle ne peut pas vivre longtemps. Je vous ai dit que vous étiez l'homme destiné, par la divine Providence, non-seulement pour ma personne en particulier, mais pour tout ce qui regarde les affaires de la divine Providence à mon sujet; en voici une des grandes en cas que je meure. La demoiselle dont je vous ai parlé, sœur de M. notre procureur du roi, aura l'honneur de vous écrire et aura soin de tout, et elle vous donnera l'adresse pour lui faire tenir ce que vous voudrez pendant que je suis encore au monde. Vous pourrez, s'il vous plaît, mettre dans le paquet des livres que vous m'adresserez, l'aumône que vous avez dessein de lui faire, et en vérité, Monsieur, elle est plus grande que vous ne pensez.

Ce dernier jour de mars, jour dans lequel on honore, en la dévotion de la sainte famille, les caresses du saint enfant Jésus à l'égard de sa très-sainte Mère, et le jour de la précieuse mort du saint homme le P. Moreau, Minime, obsédé des démons durant quarante ans.

LETTRE CCCLXVI.

AU MÊME.

Boudon se rappelle que la conduite de la divine Providence a toujours été extraordinaire à son égard; il s'abandonne, au milieu de ses maux, à ses soins divins avec un nouvel accroissement de joie.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. La divine charité, Monsieur, qui souffre tout, me donne toujours la liberté de m'adresser à vous, pour vous supplier d'envoyer cette lettre aux Feuillantines; votre laquais demandera la religieuse et ensuite il donnera la lettre. En même temps, cela me donne lieu de me consoler avec vous en Notre-Seigneur, et je ne sais point d'autre consolation, de ce que cette nuit, premier jour du mois d'avril, étant très-mal, et ayant fait allumer un cierge pour faire brûler devant les images de saint Zozime et sainte Marie Egyptienne, en l'honneur de la divine Providence extraordinaire sur ces saints, et je me suis pour lors souvenu en combien de manières la même divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, m'avait secouru durant tout le cours de ma vie; mais, assurément, sans exagérer, d'une manière à jeter dans l'étonnement; dans la vue ensuite que j'ai eue de l'accablement de mes maux, sans y voir de secours humain : cela m'a donné une confiance parfaite en la même seule Providence, et j'ai pensé qu'entrant dans un mois nouveau, j'entrerais en même temps dans les fins toutes singulières de sa maternelle conduite, et qu'elle me servirait de toutes choses. Oui, Monsieur, elle me servira de tout dans ma vieillesse, aussi bien que dans ma jeunesse; elle a fait voir sa protection d'une manière admirable en sainte Marie Egyptienne, mais n'est-elle pas la même toujours?

Ensuite, ce qui augmentait saintement ma consolation, était qu'elle s'est servie de la très-sacrée Vierge pour assister en toutes choses sainte Marie Egyptienne, soit pour lui donner de l'accès auprès de notre divin Sauveur, soit pour la faire passer dans le désert, soit pour la soutenir dans tous ses besoins dans le désert, et je disais, qu'elle soit bénie à jamais; voilà la conduite qu'elle tient sur mon indigne et misérable personne; tout par la très-sainte Vierge en tout ce qui me regarde. Je vous avoue que ces pensées m'ont beaucoup consolé en Notre-Seigneur dans l'accablement de mes maux, où, je vous le répète, je ne vois guère de secours humains; mais moins de la créature, plus de Dieu; heureux l'état ou il n'y a plus que Dieu seul! Je salue toujours bien Mme votre épouse, tous nos amis en Notre-Seigneur, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et diocèse de Paris, et des personnes qui y sont. Mme Lefebvre vous salue respectueusement et Mme votre épouse et vos bons anges, et suis dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 1[er] *avril* 1702.

LETTRE CCCLXVII.

AU MÊME.

Faveurs extraordinaires de la sainte Vierge à l'égard du bienheureux Herman-Joseph. Boudon remercie ses amis d'une neuvaine que l'on fait pour lui. On l'avertit que les médecins désespèrent de sa guérison; il remercie

M. Thomas de ses aumônes aux personnes qui lui donnent leurs soins.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que je reçois votre lettre ce jour de vendredi, 7 d'avril, dans lequel cette année l'on célèbre la fête de Notre-Dame de Pitié; jours toujours de bénédiction pour moi, dans lesquels la très-sacrée Mère de Dieu est particulièrement honorée; 7 du mois d'avril dans lequel l'on honore encore la précieuse mémoire du bienheureux Herman-Joseph de Stinualle, l'admirable dans les faveurs incomparables de la Mère de Dieu. Saint François de Sales a écrit qu'après ce que nous croyons de la foi d'un Dieu fait homme qui s'est réduit sur un gibet et y est mort, et qui donne son corps et son sang en nourriture à l'homme, il n'y a plus rien de difficile à croire dans la vie des saints. Car, de vrai, les faveurs les plus surprenantes qui s'y lisent, n'en approchent pas. Celles de la bienheureuse Vierge à l'égard du bienheureux Herman-Joseph sont étonnantes; elle conversait familièrement avec lui dès sa jeunesse pendant qu'il était écolier; comme il était pauvre, elle lui donnait de l'argent pour subvenir à ses besoins, et s'étant fait religieux de l'ordre de Prémontré, elle voulut bien lui donner la qualité glorieuse de son époux. Pour ce sujet, elle lui ordonna de prendre le nom de Joseph et de l'ajouter à celui d'Herman. Elle faisait avertir, dans les lieux où il allait, que l'on eût à l'y bien recevoir; elle prenait soin de lui dans ses maladies, comme une charitable infirmière; elle l'appelait très-souvent, et enfin en prenait des soins si doux et elle lui marquait tant de bontés si ravissantes qu'il n'y a point de paroles qui puissent l'expliquer. Cependant il n'est pas possible de se taire dans un sujet où la Mère de la belle dilection, comme l'appelle l'Eglise, a fait éclater des amours si ravissants; et il n'y a rien qui nous donne une plus sainte joie que lorsqu'il s'agit de publier combien la très-sacrée Vierge est bonne, douce et favorable envers les hommes.

Je vous supplie, Monsieur, de lire ceci, dans l'occasion, à M. Gaultier; je dis dans l'occasion. Mais je bénis la divine Providence de ce que ce saint se trouve dans une neuvaine que Mlle Opportune m'écrit que l'on a commencée le 5 de ce mois en l'honneur de Notre-Dame du Remède pour la gloire de Dieu en mon indigne personne. Ce jour est celui dans lequel j'ai célébré, la première fois, le divin sacrifice où l'on célébrait, cette année, la fête de la glorieuse Annonciation de la Mère de Dieu qui était transférée après Pâques; car enfin, il faut que la très-sacrée Vierge se trouve partout à mon sujet. Le dernier jour de la neuvaine sera le 14; c'est le jour où l'infinie bonté de Dieu m'a donné l'être, fête de sainte Lyduvine, une des grandes saintes de la divine Providence; son saint corps repose aux Carmélites de Bruxelles où les religieuses de ce saint monastère, par un privilége bien extraordinaire, m'en ont donné une sacrée relique, car la reine d'Espagne, en ayant voulu obtenir, il fallut qu'elle en écrivît au Pape pour en avoir un bref. Le dernier jour de la neuvaine sera encore le jour de l'excès infini de l'amour d'un Dieu se donnant en nourriture à l'homme.

Madame la comtesse de Novion ayant écrit à Evreux qu'on lui avait mandé que les médecins désespéraient de ma santé, et l'un de ces médecins, il y a trois ou quatre jours, allant voir un malade, y est tombé mort subitement; je vous dis ceci pour vous marquer la vanité de la vie; vous pouvez voir par là en quel état je suis, bien loin de lire ou de me faire lire des livres, mais cela n'empêchera pas avec le secours divin, que je ne donne ordre qu'on les distribue pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère et pour l'honneur de son Eglise. O mon Dieu! que M. Dumas est béni de Dieu, de l'honneur qu'il lui fait de se servir de lui pour la défense de son Eglise dont les adversaires ont peine à supporter cette grâce; hier encore, on me disait que le bruit commun était que c'était les Jésuites qui faisaient ces ouvrages; je le salue avec toute la vénération possible, mais Mme votre épouse d'une manière toute singulière, la remerciant avec plus de reconnaissance que je ne puis dire de ses prières. Mlle Agathe, M. Courtin, M. Louvier, M. Gaultier, Mlle Auvray, toutes les personnes de sa maison, Mme votre mère, la sœur Laurence et tous leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Cependant, Monsieur, je ne sais si je ne vous l'ai pas déjà mandé, le premier de ce mois, faisant brûler un cierge devant l'image de saint Sozime et de sainte Marie Egyptienne la nuit, et me trouvant très-mal, je me sentis pressé de l'offrir pour honorer la Providence singulière sur sainte Marie Egyptienne, avec quelques pensées que cette divine Providence, ma toujours très-bonne et et très-fidèle mère, m'avait ménagé extraordinairement dans ma maladie, particulièrement s'étant servie de la très-sacrée Vierge pour exercer les secours singuliers sur cette grande sainte, il me semblait qu'elle pourrait en user de cette manière à mon égard, mais que son bon plaisir divin s'accomplisse en toutes choses.

Certainement, Monsieur, vous êtes bien la personne que la divine Providence ma bonne mère m'a destinée et pour m'assister, et pour assister les personnes qui m'assistent. Les miséricordes de cette divine Providence soient chantées à jamais : plusieurs années pendant le carême, Mme Lefebvre allait fort mal, pendant que la divine Providence me faisait faire mes visites à la campagne, et cette année elle ne l'a point été, et qu'aurais-je fait si cela était arrivé? Elle vous remercie plus que je ne puis dire pour votre obli-

geante charité, et vous assure tous les jours de ses prières pour vous et Mme votre épouse. La pauvre Mme Henry ne vous oubliera pas tous deux dans ses prières et dévotions, et je vous remercie très-humblement des livres du *Chrétien intérieur*, de la dévotion à la sainte Vierge et des saints anges, et si vous vous sentez attiré à faire quelque petit abrégé du livre des *Avis catholiques*, j'espère que votre bon Sauveur et sa sainte Mère en seront glorifiés.

Comme on a eu plusieurs fois recours à Notre-Dame du Remède pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, en mon indigne personne, la divine Providence m'en a fait donner un livre au public. J'ai pensé de vous supplier d'en donner au Père vicaire des Mathurins, et je le trouve à propos pour la gloire de Dieu ; il le pourrait faire lire après Pâques au réfectoire ; il me semble que cette Mère de miséricorde nous avait publié ses secours par la qualité de Notre-Dame du Remède, en faisant ressentir les effets à celui qui les publie de tous côtés.

Le dixième du mois, il est encore la fête de saint Fulbert, évêque de Chartres, à qui la très-sacrée Mère de Dieu donna d'un lait miraculeux pour le soulager dans les douleurs d'une maladie.

J'ai reçu le paquet qu'il vous a plu m'envoyer par le messager, il faut encore vous dire que la veille de Notre-Dame de Pitié, Mgr l'évêque de Bayeux retournant de l'assemblée en son diocèse, eut la charité et l'humilité de me venir voir avec les ecclésiastiques et le grand vicaire d'Avranches, mais il a plu à Notre-Seigneur de beaucoup me consoler par cette visite. Ce bon prélat s'étant mis à genoux avec les ecclésiastiques pour prier pour la gloire de Dieu en ma misérable personne, je ne doute nullement qu'une telle charité et humilité n'aient sa bénédiction ; ensuite il me parla de Notre-Dame de Pitié et des bons anges. C'est ainsi qu'il a plu à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère de me consoler en eux, et je ne connais point d'autre consolation. Je demeure avec beaucoup de respect et de reconnaissance dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, etc.

A Evreux, ce 7 avril 1702.

LETTRE CCCLXVIII.

AU MÊME.

Boudon bénit la Providence des secours qu'elle lui accorde; il ne vit que d'aumônes, et il refuse celles de son ami.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans l'union de sa charité sans bornes, Monsieur, que me laissant abîmer par l'opération de sa grâce, je commence cette lettre en exaltant les soins et les divins secours de son aimable providence, et invitant tous les anges et saints à les exalter avec moi. Ah! qu'ils sont grands, qu'ils sont surprenants! et en combien de manière cette divine Providence qui m'a toujours servi de très-bonne et très-fidèle mère, me les a-t-elle fait éprouver? C'est ce qu'elle fait encore présentement par l'offre charitable qu'elle vous inspire de me faire de me donner de l'argent pour mes besoins, dont je la bénis, je la remercie, et vous aussi, Monsieur, en même temps. Mais présentement je n'en ai pas besoin, je ne vis que d'aumônes, et par suite dans une dépendance sans réserve à cette aimable Providence en toutes choses; n'ayant pas un denier de revenu, ce que j'estime plus, je vous assure, que si j'avais tous les biens de la terre en ma possession, et me tenant plus assuré de mon rien que de tout ce que le monde ensemble estime et fait état, car dans ce rien, Dieu seul se trouve, et ce Dieu seul vaut mieux que tous les trésors et toutes les richesses ensemble. L'on m'a donné quelques aumônes à Paris qui me servent présentement à subsister, et encore à payer une garde pour la compagne de Mme Lefebvre qui est celle qui fait comme subsister leur maison, qui est tombée malade à l'extrémité. Je n'ai présentement besoin de rien

J'offrirai, avec le secours divin, mes pauvres prières pour Mlle de Creil à laquelle je vous supplie, à l'occasion, de lui faire mes civilités et à son bon ange. J'ai reçu, avec le secours divin, le paquet que vous m'avez adressé des livres de M. Dumas dont je lui suis très-obligé pour la gloire de Dieu. Il n'y a que ses seuls intérêts, Monsieur, qui nous doivent toucher, le reste n'étant rien. Il en faudra donner un à M. notre prélat, un à son promoteur qui est l'homme public du diocèse, un à la communauté de notre séminaire, un au supérieur général des missionnaires de Normandie, un aux Capucins qui le souhaitent avec beaucoup d'ardeur, et enfin l'autre à M. mon successeur, parce que c'est encore un homme public; dans la suite des temps, si M. Dumas peut encore m'en envoyer, on les distribuera dans les communautés des villes de la province, avec le secours divin; mais qu'il bénisse bien le Seigneur pour ses grandes miséricordes sur lui! car assurément elles sont grandes et précieuses et j'y prends beaucoup de part dans la même union avec Notre-Seigneur. Vous avez bien raison, Monsieur, de faire plus d'état de ce qui regarde l'honneur de la très-sacrée Mère de Dieu, que de tous les biens de la terre, et je bénis la divine Providence de l'union qu'elle vous donne avec ses véritables serviteurs. Je la bénis encore des livres que vous avez achetés de sa dévotion du P. Rupé et du P. Poiré. Je vous supplie de témoigner à Mme votre épouse que ce me serait une consolation singulière en Notre-Seigneur d'avoir la grâce de l'entretenir encore à Paris du royaume de Dieu, la considérant plus que je ne puis

le dire. Je salue bien M. Courtin, tous nos amis en Notre-Seigneur, en particulier toute votre famille que j'honore particulièrement, tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect et très-grande reconnaissance, etc.

Ce jour du vendredi saint, jour de l'amour excessif d'un Dieu fait homme en mourant pour l'homme, ce 14 avril 1702.

Je ne sais comment je suis de ma santé: ce que je mange digère bien, et cependant je suis dans une faiblesse étrange; je ne sais point si c'est une fièvre interne que j'ai, qui empêche de me guérir. J'ai encore passé cette nuit presque sans dormir, je me sens un peu de colique, présentement que je vous fais écrire; en vérité, Monsieur, *notre secours est au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre* (*Psal.* cxx, 2); du côté des moyens humains, je n'en vois guère, et je n'en vois point; mais enfin Dieu seul en trois personnes dans l'union sacrée du cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, de son immaculée Mère Vierge, tous les bons anges et saints. Vendredi de la semaine prochaine, 21e du mois, est le jour de la précieuse mort du saint homme le P. Surin, Jésuite, jour bien recommandable à toutes les personnes peinées et particulièrement à celles qui souffrent des vexations diaboliques, et qu'il faut beaucoup honorer.

Depuis la lettre écrite qui n'est point encore fermée, j'ai eu la fièvre, je me trouve en un état en quelque façon pareil à celui du feu curé de Saint-Nicolas d'Evreux; nous étions du même âge, il parut parfaitement rétabli, buvant et mangeant bien, mais comme la fièvre ne le quitta pas, il mourut en peu; c'est à quoi je dois prendre garde; la compagne de Mme Lefebvre qui vous salue respectueusement et Mme votre épouse, et vos bons anges avec bien de la reconnaissance, est à l'extrémité de sa vie; c'était elle dont la Providence se servait pour faire subsister leur petit ménage. Mme Lefebvre ayant mal à un bras, ne pouvant pas bien travailler, le secours que la divine Providence lui a envoyé par vous, lui vient bien à propos. J'avais voué la malade à Notre-Dame du Remède, j'espère que Mlle Agathe aura la charité d'aller entendre la messe et communier à son intention; apparemment elle sera morte.

Vous nous mandiez qu'il y avait un des livres de M. Dumas corrigé pour présenter à notre prélat, il n'y en a pas un seul. J'ai recours, Monsieur, aux prières, aux prières, aux prières; tout notre secours est au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre, et de sa bénie Mère et des bons anges et du bon saint Joseph, saint Joachim, sainte Anne, saint Jean l'Evangéliste.

Ce saint jour de Pâques.

—

LETTRE CCCLXIX

AU MÊME.

Il perd la personne qui, par son travail, faisait subsister madame Lefebvre, qui le soignait. Son abandon à la Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, pour satisfaire à votre grande charité, qui veut savoir de ma malheureuse et indigne personne, qu'aujourd'hui 21 du mois d'avril, jour de la précieuse mort de mon bienheureux Père Surin, je me suis trouvé mieux cette nuit; mais il semble que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, me veut, par une miséricorde infinie, redonner encore quelque santé. C'est aussi, s'il vous plaît, pour vous recommander et recommander aux prières de tous nos amis en Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère, l'âme de la compagne de madame Lefebvre qui est morte; c'est elle qui faisait subsister la maison, et je vous avoue, que par le passé, j'ai eu peur de cette mort, par les suites que j'en pouvais prévoir. Mais, Monsieur, j'avais mis leur maison, après la très-sainte Mère de Dieu, sous la protection incomparable de saint Joseph, et depuis cette mort, je la renouvelle, à leur égard et au mien, adorant la divine Providence qui a pris soin de ce saint d'une manière si singulière et si surprenante, et je me sens une confiance en sa protection paternelle, non-seulement bien grande, mais si entière et si assurée que je crois, sans en douter, que ce grand saint prendra soin et de mon indigne personne et de madame Lefebvre; de cette manière qu'il n'y a qu'à demeurer dans une paix profonde. Vous savez qu'il a été le grand saint du P. Surin qui en a même voulu porter le nom pour marque qu'il était tout à lui. Oh! monsieur, qu'il fait bon être, vivre et mourir sous les soins de la divine Providence!

Je prie le glorieux saint Joseph de prendre un soin tout particulier de M. Courtin dans la multitude de ses travaux. Je vous supplie, dans l'occasion, de bien assurer M. Dumas de mes profonds respects et que je l'honore au delà de ce que je puis dire. Il est à propos, pour la gloire de Dieu, qu'il sache les prélats qui lui sont opposés, comme celui dont je vous ai parlé, à moins que Notre-Seigneur ne l'ait changé depuis ma dernière lettre écrite. M. Bailly a écrit à son neveu, notre doyen, pour lui marquer la part qu'il prend à mes infirmités. Je salue bien respectueusement madame votre épouse, toute la famille, et tous nos amis en Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Madame Lefebvre vous salue et madame votre épouse avec bien du respect, et elle avec moi, vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

21 *avril* 1702.

LETTRE CCCLXX.

AU MÊME.

Ses infirmités augmentent : les personnes qui le gardaient étant tombées malades, il se réjouit de n'avoir que la Providence pour appui.

DIEU SEUL.

Dieu seul, etc. Sa divine providence, Monsieur, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, de quelque manière qu'elle puisse disposer des choses, me donne lieu présentement de le dire, et avec une sainte joie, dans les privations et les douleurs qu'elle m'envoie. Mes incommodités augmentent, et deviennent si fréquentes que si elles continuent de la sorte, il faudra toujours demeurer enfermé et arrêté sur un lit tous les jours. D'autre part, la compagne de madame Lefebvre est morte, madame Lefebvre elle-même est malade ; une des sœurs de notre procureur du roi, qui demeure avec une autre sœur, toutes deux dans la résolution de servir Dieu sans s'engager dans le monde, et qui suppléait à madame Lefebvre dans les assistances qu'elle me rend, a sa sœur qui est tombée malade et qu'elle est obligée de garder. Me voilà bien, Monsieur, sous les soins de la divine Providence.

Cependant elle m'a encore suscité un ecclésiastique pour m'assister ; et c'est lui qui me fait la charité d'écrire pour moi (149) : il m'a veillé cette nuit jusqu'à une heure après minuit. Il faut vous dire la charité de mademoiselle Opportune. Ayant appris que je n'avais plus de linge, ni draps, ni nappes, ni serviettes, elle a voulu m'en envoyer aussitôt : mais je l'ai remerciée avec bien de la reconnaissance. Mes grandes richesses sont de n'avoir rien ; et ce rien m'est plus précieux que tous les biens de la terre.

Vous voyez bien, Monsieur, le grand besoin que j'ai de prières, particulièrement auprès de la Mère de miséricorde et de son bienheureux époux saint Joseph, et des bons anges ; car en vérité, sans des miséricordes particulières, nous pourrions dire ce que dit l'Apôtre en un certain lieu, *que la vie lui était devenue même ennuyeuse.* (*II Cor.* I, 8.) Cependant nous sommes dans une grande tranquillité par la divine miséricorde.

Je salue votre bon ange bien particulièrement, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et particulièrement de nos amis en Notre-Seigneur, et je suis, etc.

Ce troisième jour de mai, fête de la bienheureuse Invention de la sainte croix. Oh ! quelle heureuse rencontre de la trouver, de quelque manière qu'elle se présente !

LETTRE CCCLXI.

AU MÊME.

Il se plaint qu'un principal du collége d'Evreux soit partisan des doctrines du jansénisme.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est toujours, Monsieur, dans cette union que je vous écris, ne voulant rien être hors de cette bienheureuse union, et c'est dans cette union que je vous supplie de témoigner à M. de Malpire que j'ai reçu une singulière joie d'apprendre la solennité qu'il a fait célébrer en l'honneur de saint Joachim. Je crois qu'il a vu ce petit imprimé que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, m'a fait donner au public, des motifs pour honorer cet incomparable saint, mais mon nom n'y était pas. Je crois que Notre-Seigneur et sa sainte Mère en seront encore glorifiés de l'en faire encore ressouvenir. Il y avait longtemps que Varin m'avait promis de l'imprimer avec d'autres petits ouvrages ; mais apparemment il n'en a rien fait, ce qui est assez son ordinaire.

Mais, Monsieur, au nom de notre bon Sauveur et de sa sainte Mère, témoignez à M. de Malpire que je tiens à un honneur très-particulier la grâce de sa connaissance et de l'union dans ses prières, et que j'estime cet honneur plus que je ne puis dire, m'en reconnaissant bien indigne. Assurez-le, de plus, que ma résolution, avec le secours divin, est d'offrir tous les jours nos vœux et nos prières pour l'établissement de la gloire de Dieu en lui ; je lui demande en toute humilité le réciproque.

N'oubliez pas, s'il vous plaît, de marquer mes profonds respects à M. Dumas, l'honorant au delà de ce que je puis vous dire ; il est à propos que ses livres soient couverts de veau, comme ils sont destinés particulièrement pour les bibliothèques des communautés.

Je ne savais point, Monsieur, les conduites de la divine Providence sur le séminaire de Québec qui a été brûlé ; c'est un effet singulier de la même divine Providence qu'on ait retiré les papiers de M. Gardelet. L'esprit de Dieu qui est dans Mgr l'ancien évêque, s'est fait voir dans sa parfaite soumission à ses ordres, et comment, Monsieur, ne pas vouloir tout ce que Dieu veut ? Quand il voudrait nous écraser, n'est-il pas toujours infiniment adorable et infiniment aimable ?

Il serait à désirer, Monsieur, que M. Fortin ne revînt pas encore sitôt de Rome, et qu'au lieu d'un an ou deux, il y en employât cinq ou six ou davantage s'il était nécessaire pour ses peines ; s'il n'y prend garde, à peine sera-t-il de retour en France qu'il sera obligé d'y retourner encore ; qu'il se donne le loisir de dire tout à son aise ses peines, sans s'empresser. Je vous supplie

(149) M. Chanoine.

de lui mander de ma part. Je vous remercie avec bien de la reconnaissance d'avoir témoigné notre souvenir à la sœur Laurence et à sa compagne, et je vous prie de faire le même à M. Courtin et à Mlle Anvray et toutes les autres personnes de notre connaissance en Notre-Seigneur, mais particulièrement à Madame votre épouse, dont je me souviens toujours très-spécialement, à Madame votre mère et à Mlle Agathe. J'espère que Notre-Seigneur et sa sainte Mère donneront la bénédiction aux vers que vous avez composés à l'honneur de notre grande et glorieuse maîtresse ; je les ai lus avec un singulier plaisir de mon âme, et je puis dire avec saint Bernard qu'il n'y a rien qui me donne une plus douce satisfaction que les louanges de la très-sacrée Vierge.

Mais je ne puis vous céler ici la misère où nous sommes de ce côté-là. Nous avons un principal au collége, depuis peu, tout opposé à la dévotion de la sainte Vierge ; il se présenta de prime abord pour être reçu au chapitre ; ne voulant pas signer le formulaire qu'avec restriction, et ayant si peu de discrétion qu'il dit à M. le doyen que si on en faisait difficulté, on le renvoyât à l'évêque qui ne se mettait pas en peine de cela ; cependant on fit de la difficulté, mais l'on ne s'expliqua pas assez sur l'opposition qu'on y forma et il signa je ne sais comment ; il est grandement opposé à la sainte Vierge, et c'est l'esprit du parti. On avait établi au collége une congrégation par rapport à celles qui sont chez les Pères Jésuites, ce qui était suivi d'une grande bénédiction. Ce principal tâche de la détruire finement, rebutant les congréganistes et leurs exercices de piété, leur disant qu'ils aillent à la messe de leur paroisse, quoique ces pauvres écoliers lui marquassent qu'ils iraient à leur paroisse ensuite de la congrégation ; quelques-uns des plus zélés en sont dans une grande désolation. Le jour de la fête de saint Ignace, voulant s'assembler à leur ordinaire pour quelque exercice de piété, disant que c'est une fête des Jésuites, il est fort opposé à l'immaculée Conception de Notre-Dame ; voilà le collége dans un état lamentable et les écoliers qui sont sous la direction d'un tel homme. Je crois qu'il est à propos que cela soit su, et je vous propose de le dire au R. P. Doucin, cet homme-là devant être décrié partout, et cependant demandant un secret inviolable à mon égard, car on peut bien dire ces vérités sans me citer, la chose m'étant d'une dernière conséquence, à raison que c'est Monseigneur l'évêque qui l'a établi, qui l'y soutient et qui l'a nommé depuis peu à une des premières dignités de la cathédrale, qui lui sera disputée. Je vous supplie aussi de dire ces mêmes choses à M. Gauthier, recommandant toujours le secret inviolable à mon égard. Hélas ! les maisons brûlent et les villes, on le fait savoir partout; voici bien un autre feu d'enfer allumé contre le culte de la sainte Vierge ; n'est-il pas juste que l'on crie au feu ? Cet homme était précepteur chez M. le comte de Novion, où je l'avais connu sans le connaître, et je crois qu'il n'était pas connu être de ce parti-là chez ce comte. Depuis qu'il est à Evreux, il ne m'a pas regardé ni venu voir dans l'extrémité de ma maladie.

Un habile homme est venu à Evreux de Rouen pour l'un de Messieurs nos grands vicaires incommodé ; il a pris la peine de venir me voir. Depuis qu'il est de retour à Rouen, il a dit que j'étais en danger de mort, mais qu'il n'avait osé me le dire, crainte de me faire peur; qu'outre les maux de ma descente, j'avais un vomique sur le poumon, que si je pouvais le vomir, je serais guéri, sinon, qu'il pourrait m'étouffer. Voilà, Monsieur, l'état où la divine Providence, notre bonne mère, nous réduit, toujours malade. Je ne suis plus qu'infirmités, sans pouvoir sortir, demeurant toujours enfermé, en sorte que je puis dire avec joie que la chambre où la divine Providence me loge à Evreux, est mon ermitage. Vous voyez bien que tout notre secours est au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre, que je n'ai rien à attendre des moyens humains ; mais tant mieux, il y aura plus de Dieu seul ; le secours, donc par la continuation de vos prières. La pauvre Mme Lefebvre est toujours infirme ; grands maux de tête qui marqueraient un abcès, si ce n'était la longueur du temps qu'il y a qu'elle souffre ces maux ; elle y entend des bruits effroyables; elle a souvent la fièvre, la fluxion, une lassitude dans tout le corps, une soif extraordinaire ; avec cela elle ne laisse pas de m'assister, car je suis dans un état, Monsieur, où il faut prendre soin de moi comme d'un enfant. Si Notre-Seigneur la retire du monde, ce sera une rude épreuve à mon égard et bien de la peine et des difficultés ; mais il y a-t-il épreuve, pour rude qu'elle puisse être, que nous ne devions recevoir avec une sainte joie et une sainte action de grâces ? Elle est bien obligée à votre charité, qui sans doute est un effet de la divine Providence dans les besoins où elle est. Je vous supplie, au nom de la même Providence, de temps en temps de la continuer ; elle en a toute la reconnaissance possible et vous en remercie avec bien du respect.

L'ecclésiastique, Monsieur, qui écrit cette lettre, se tient parfaitement honoré de votre souvenir et voudrait être en état de vous marquer en quelque occasion le plaisir qu'il aurait de vous rendre quelque service ; cependant il vous offre ses prières et vous supplie réciproquement de prier pour lui ; sa charité est assez grande pour passer quelquefois les nuits tout entières auprès de mon indigne personne.

L'oraison que vous avez fait aussi imprimer, sera suivie de grandes bénédictions, et je vous supplie de m'en envoyer avec les autres papiers de dévotion que vous avez fait imprimer. Je salue votre bon ange avec une vénération particulière et celui de Madame votre épouse, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de

Paris, et des personnes qui y sont, et suis, Monsieur, dans les cœurs sacrés de Jésus et de Marie, dans un profond respect, etc.

J'ai reçu le panier que vous m'avez adressé par le messager, et tout ce qui était dedans. Je vous écris *le samedi* 13 *de mai* 1702, fête de Notre-Dame aux Martyrs, ma bonne maîtresse m'ayant procuré depuis hier au soir et durant toute la nuit, jusqu'à huit heures du matin, un exercice bien rude de ma descente; qu'elle en soit bénie à jamais. Je vous avoue que notre pauvre vie se passe bien dans la douleur. J'espère que cette lettre vous sera rendue, avec le secours divin, le 15 du mois, veille de la fête de saint Simon Stock, le grand saint du scapulaire de Notre-Dame. Voici une lettre pour la mère Elisabeth; je supplie votre charité d'envoyer un laquais qui la demande de votre part, et, quand elle sera venue, il lui donnera la lettre à elle-même.

—

LETTRE CCCLXXII

AU MÊME.

Il raconte les bienfaits de la Providence à son égard, et il invite ses amis à la bénir avec lui. Projet d'une association pour soutenir les intérêts de la sainte Vierge.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que l'ecclésiastique qui a coutume d'écrire pour moi n'étant pas à Evreux, je me sers de son neveu, un des congréganistes de Notre-Dame, qui me prie de lui donner un livre de la *Dévotion à la sainte Vierge*, pour se soutenir dans son culte; c'est un sujet bien digne de votre zèle, je vous supplie de m'en envoyer un à votre commodité.

Je ne sors pas d'étonnement, quand je pense aux soins charitables de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, et à mon égard et à l'égard des personnes qu'elle m'unit. Ah! qu'il fait bon de se confier uniquement en elle! Je pensais à faire venir plusieurs cordes de bois, sans savoir trop où je trouverais de quoi les payer; comme depuis ma maladie, elle m'arrête sans pouvoir sortir de ma chambre, il faut souvent du feu, ce qui consomme une grande quantité de bois, et de plus il en faut à ceux qui prennent soin de faire cuire ma nourriture; aidez-moi, Monsieur, à remercier une si bonne mère de l'inspiration qu'elle a donnée à M. le chevalier de Pontcarré, aidez-moi à le remercier lui-même, ce que fait aussi la personne que vous savez, mais avec toutes les reconnaissances imaginables. Il n'y a point de difficulté à mettre tout dans le paquet aux livres, prenant garde que cela soit si bien enveloppé que cela ne fasse point de bruit, et prenez la peine de faire écrire le paquet sur le registre du messager.

Je suis touché d'une vive douleur, apprenant la mort de M. de Malpire. Qu'il est heureux d'avoir si bien soutenu le parti de la Mère de Dieu! elle aura bien su sans doute prendre le sien à la mort qui ne peut être que très-précieuse en la présence du Seigneur; cependant comme la sainteté de Dieu le sépare infiniment de la créature, ordinairement il reste quelque chose à expier à ses saints, pour lui être parfaitement uni. N'oublions rien pour assister ce grand serviteur de Notre-Dame, non-seulement par nos prières, ce qui est peu de choses, mais en offrant les bonnes œuvres que l'on offre en leur intention et surtout au saint sacrifice de la messe, et leur appliquant les satisfactions de Jésus-Christ par des indulgences; je vous supplie d'en donner un formulaire à M. Gaultier.

Il m'est venu à l'esprit de faire une sainte dévotion de plusieurs serviteurs de la sainte Vierge en différentes provinces et autres lieux, pour soutenir ensemble sa sainte dévotion, et à s'entr'aider par les avis et moyens que l'on se donnerait les uns aux autres, pour détruire ce qui lui est opposé, et pour soutenir ce qui est pour sa gloire. Je vous envoie une lettre d'un bon prêtre d'Angers d'une communauté qui m'écrit sans me connaître, comme vous le verrez, parce qu'il pense que j'ai de la dévotion à la sainte Vierge. C'est ce qui paraît sortir d'un grand zèle, et ainsi j'ai cru pouvoir lui écrire que vous voudriez bien que dans l'occasion il vous adressât quelque lettre. Montrez cette lettre, s'il vous plaît, à M. Gaultier, et vous me la renverrez dans quelque autre occasion, car il n'y a rien qui presse; et comme vous verrez qu'il n'y a aucune adresse, j'ai pensé adresser la lettre à Mlle Rousseau, apparemment qu'elle découvrira bien à Angers ce que c'est. Je salue avec beaucoup de respect Madame votre épouse, M. Dumas, M. Courtin et tous nos amis en Notre-Seigneur Jésus-Christ, tous vos bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce 15 mai, veille de la fête de saint Simon Stock, le grand saint du scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

—

LETTRE CCCLXXIII.

AU MÊME.

Sa reconnaissance d'une aumône qu'on lui envoie. Il gémit à la vue des associations que font les hommes pour leurs intérêts temporels et il en forme une spirituelle pour les intérêts de la gloire de Dieu.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jesus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que continuant à faire réflexion sur l'inspi-

ration singulière que la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, a donnée à M. le chevalier de Pontcarré pour la charité qu'il envoie à Mme Lefebvre et à moi, je me trouve toujours comme abîmé dans des étonnements des soins miséricordieux de la divine Providence, notre bonne mère. Aidez-moi, s'il vous plaît, Monsieur, à l'en bénir, à l'en adorer, l'aimer, la remercier et la glorifier pour jamais. Je vous supplie non-seulement, dans l'occasion, une fois, mais plusieurs fois dans les occasions, d'en remercier M. le chevalier à qui cette bonne Mère a inspiré cette charité; les saints anges sont les ministres ordinaires de ses ordres. Je salue toujours bien le vôtre, Madame votre épouse très-particulièrement, tous nos amis en Notre-Seigneur, Madame votre mère, Mlle Agathe, M. Courtin, Mlle Auvray, toute la maison, la sœur Laurence et sa compagne, tous leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont. Nos maux continuent toujours, et particulièrement une fluxion dangereuse avec une toux très-violente. Je n'oublie pas et je tâcherai de ne pas oublier l'âme de M. de Malpire.

Je ne sais si M. Bouret n'aura point de la peine à approuver la *Vie de la mère Marie-Elisabeth;* s'il en a, cela ne me fait point de peine, et je vous supplie de lui marquer, et on pourrait lui donner à la place la *Vie du bienheureux Jean de la Croix*, imprimée aussi en Flandre, sous le titre de *La vive flamme d'amour;* vous n'aurez pas de difficulté et je crois que cela serait suivi d'une plus grande bénédiction; il serait même mieux distribué, comme même les PP. Jésuites ont eu des affaires avec la mère Marie-Elisabeth, qui ont été même jusque devant le Pape, qu'ensuite plusieurs Jésuites sont sortis de la compagnie pour ces différends-là qui la soutenaient, car elle gagna la cause devant le Pape à Rome contre eux. Je n'ai eu garde, comme vous pouvez penser, de parler de ces choses-là dans sa Vie, mais après tout j'aurais peur que les PP. Jésuites ne fissent quelque opposition en France. Je crois vous avoir mandé d'écrire à ce bon ecclésiastique qui est à Rome, que non-seulement il ne se hâte pas d'en sortir, mais que, s'il est nécessaire, au lieu d'un an, qu'il y reste encore plusieurs années pour toutes ses peines, mais qu'il prenne du temps et à loisir pour examiner tout, quoique cela ne soit pas nécessaire pour recevoir l'absolution des censures, autrement il ne sera pas de retour à Paris, qu'il faudra qu'il retourne à Rome.

Faisant réflexion, Monsieur, dans ma solitude, sur le peu d'attention que l'on a à l'intérêt de Dieu; considérant que toutes les nouvelles de la terre ne parlent que de gens qui s'unissent ensemble pour soutenir leurs intérêts, et ce qui est infiniment surprenant, sans considérer ceux de Jésus-Christ et de son Eglise, comme l'on voit dans l'union de l'empereur avec l'Angleterre et la Hollande qui ont en vue, outre les intérêts de leur Etat, celle de leur fausse religion, et qu'enfin considérant ce qui se passe généralement parlant, je ne vois pas des gens qui s'unissent pour l'intérêt de Dieu, quoique toute la terre soit pleine d'unions pour les choses temporelles; de plus, considérant d'autre part, le titre du livre de *Dieu seul* ou l'association pour l'intérêt de Dieu seul, ne sachant que faire dans ma retraite, n'ayant pas d'habitude, j'ai pensé de m'adresser à la sainte humanité, à la glorieuse Vierge, aux anges et aux saints, les priant de s'unir avec ma chétive personne pour les intérêts de Dieu seul, particulièrement aux saints qui ont vécu dans l'Angleterre et dans la Hollande, aux bons anges qui les ont gardés autrefois, à tous les bons anges tutélaires de ces provinces et des personnes qui y sont, mais particulièrement invoquant le secours des sept premiers princes des anges, saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël et les quatre autres, les priant de faire une union avec ma chétive personne pour les intérêts de Dieu seul. Cela me console dans ma solitude: tous les matins ne pouvant pas sortir de la chambre, je m'unis à Jésus-Christ sacrifié en autant de lieux que l'on célèbre le divin sacrifice de la messe, je l'offre à l'honneur de tout ce que je viens de vous marquer, priant le Père éternel de regarder son fils bien-aimé et les intérêts de son Eglise et d'en humilier les ennemis. Je prie tous ces saints et ces anges de s'unir tous ensemble pour demander l'avénement du royaume de Dieu sur tous ces hérétiques, je prie même saint Michel de venir au secours de la France, lui qui en est le protecteur particulier, et les autres sept premiers princes d'aller partout et d'aller détruire les efforts des ennemis de Dieu et de sa sainte Mère partout. L'Ecriture nous dit des six premiers princes: *Missi in omnem terram.* Hélas! si un seul ange dans l'armée de Sennachérib y fit un si grand carnage, que doivent faire tous ces esprits célestes? Je pense encore tous les jours de prier tous les saints qui arrivent de se mettre de notre association, comme saint Simon Stock avant-hier, saint Pascal hier, le B. Félix Cantalice, Capucin, aujourd'hui, demain saint Pierre Célestin, samedi saint Bernardin de Sienne, et ainsi des autres. Hélas! Monsieur, qu'est-ce que les affaires de l'empereur et ses intérêts pour lesquels cependant il s'unit avec les intérêts des hérétiques, et un seul degré des intérêts de Dieu seul? Cependant cet intérêt de Dieu seul est négligé en terre; j'espère de trouver dans le ciel des personnes à faire union pour ceux de Dieu, qui est l'unique chose que je prétends dans le temps et dans l'éternité.

Depuis ceci écrit, j'ai encore passé la nuit entière sans dormir, et l'exercice une partie du matin; vous voyez le besoin que j'ai de prières pour la gloire de notre Maître et de notre bonne Maîtresse.

J'ai envoyé au messager, et l'on n'a point trouvé aucun paquet. Je suis, dans le cœur

miséricordieux de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, dans un profond respect, etc.

Evreux, ce 20 mai 1702.

LETTRE CCCLXVI

AU MÊME.

Il conseille de ne pas presser l'approbation de la vie de la Mère Elisabeth.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, Monsieur, que je vous écris comme vous me mandez que vous êtes à Bagneux, je n'ai osé vous adresser ma lettre, de peur qu'elle ne fût perdue, et je ne vous écrirai plus que vous ne m'ayez donné une adresse. Vous êtes bienheureux, Monsieur, d'avoir vu le missionnaire apostolique chez M. Dumas, et en cela je vous puis dire *bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez.* (*Luc.* x, 23.)

Puisque, M. Bouret n'a pas encore eu la *Vie de la mère Elisabeth*, laissons agir la divine Providence; ne dites rien de ce que je vous ai mandé touchant les personnes qui ont eu prise avec elles. Il est certain que les premiers personnages de cet institut lui ont été très-unis, peut-être ne pense-t-on plus à rien de tout cela; toujours en Lorraine, en Flandre ni autre part on n'a remarqué aucune opposition.

Mais en cas que M. Bouret eût de la difficulté, j'ai pensé au livre *Du bienheureux Jean la Croix* qui serait peut-être plus distribué; il aurait aussi grande bénédiction. Je salue avec bien du respect Mme votre épouse et son bon ange, Mme votre mère, Mlle Agathe et leurs anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, le 27 mai, veille de la fête de saint Germain, évêque de Paris.

J'ai reçu les paquets que vous m'avez envoyés avec les 50 francs qui étaient dedans, la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle Mère, en disposant de la sorte par la très-sainte Vierge, saint Joseph, les bons anges.

LETTRE CCCLXXV.

AU MÊME.

Heureux état d'un complet abandon à la divine Providence, à l'exemple de Jésus-Christ et de ses apôtres. Honneur de ceux qui sont appelés à exercer les œuvres de miséricorde.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours dans cette union que je vous écris, vous faisant part de la réflexion qu'il a plu à la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, de me donner à l'occasion de la fête de sainte Jeanne, le 27 du présent mois de mai, dont l'évangéliste saint Luc nous apprend qu'elle suivait Notre-Seigneur et les apôtres avec sainte Madeleine, lorsque notre bon Sauveur allait prêcher, qu'elle prenait soin de lui donner ses besoins; la première réflexion qui m'a été donnée, est de la grandeur de la grâce de la dépendance de la divine Providence, puisque le Père éternel a voulu mettre son Fils dans cette dépendance, et à l'égard des soins de quelque bonne dame, et les apôtres dans les plus saintes fonctions. Oh! heureux et divin état, ai-je dit, puisque tu es le partage d'un Homme-Dieu et de ses apôtres! Ensuite je me suis beaucoup confondu de voir que la divine Providence m'a voulu donner quelque petite part à cet heureux état. J'ai adoré et j'adore de tout mon cœur la conduite du Père éternel sur son Fils bien-aimé, je la bénis, je la loue, je l'aime, je la remercie et je la glorifie de toutes les forces de mon âme; mais je prie le Père éternel de s'en glorifier infiniment, par le cœur de Jésus qui est notre supplément en toutes choses.

La seconde réflexion est sur l'honneur qu'il a fait à sainte Jeanne et aux autres bonnes dames qui suivaient Notre-Seigneur, en ce qu'il a bien voulu se servir de ces pauvres créatures, lui qui nourrit tous les oiseaux du ciel, pour en être nourri, et à même temps sur le sentiment de saint Augustin qui dit, que dans les temps suivants on n'a pas sujet de se plaindre de cet honneur, puisqu'il tient fait à lui-même ce qui est fait à l'un de ses plus petits. Cela m'a donné une sainte joie à l'égard de Mme Lefebvre et des autres bonnes dames qui m'assistent, et je leur ai bien dit qu'elles le fissent comme sainte Jeanne l'a fait, priant notre bon Sauveur par son cœur infiniment miséricordieux et celui de son immaculée Mère Vierge, de leur donner quelque part aux dispositions de cette grande sainte, et cette grande sainte de leur servir de protectrice auprès de la divine Providence, pour en obtenir les secours nécessaires et à leur égard et au mien. Cela m'a donné une grande dévotion à sainte Jeanne, à sainte Madeleine et ces autres bonnes dames qui assistaient Notre-Seigneur de leurs biens. J'ai pris résolution, tous les premiers jours de la semaine, de les y honorer d'une manière spéciale, si la divine Providence me laisse encore quelque temps au monde. C'est une chose surprenante que mangeant tous les jours de la volaille à dîner, cependant je reste toujours dans une faiblesse extraordinaire à n'en pouvoir plus, et tout à l'heure étant demeuré seul dans la chambre de mon ermitage, ayant voulu faire un pas ou deux, je me suis laissé tomber par terre, n'en ayant pas la force. A tout cela je n'ai rien à dire, sinon de dire que tout est bien.

Voilà la fête du grand saint Philippe de Néri, incomparable dans l'amour de Dieu, le 26 de ce mois, le jour de la précieuse mort

de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, Carmélite, dont la divine Providence s'est servie pour établir la dévotion de la sainte enfance de Jésus-Christ. Il faut lui avoir une dévotion spéciale, pour avoir part aux dispositions intérieures et extérieures à l'égard de ce mystère, et pour obtenir par ses puissantes intercessions la grâce de les bien honorer à son imitation, remerciant la très-sainte Trinité par le cœur de Jésus pour les grâces de cette bienheureuse à qui nous demandons sa sainte bénédiction.

Vous voyez, Monsieur, que le commencement de cette lettre est écrit il y a longtemps, j'attendais à l'achever que j'eusse reçu de vos nouvelles. Je vous écris présentement, le lundi de la grande fête du Saint-Esprit, l'amour de Dieu, le 5 de juin, et je vous adresse ma lettre comme vous me l'ordonnez, vous suppliant en toute humilité de payer le port à Mlle Auvray des deux paquets que je lui ai adressés, et de lui dire que je la prie qu'elle vous lise ce que je lui ai écrit touchant l'union pour l'intérêt de Dieu.

Je vous supplie, dans l'occasion, de bien présenter mes respects à M. Dumas, à l'égard du livre *Du bienheureux Jean de la Croix*, il faudra avoir patience pour ne pas trop entreprendre à la fois.

Je bénis la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, de ce que Mme votre épouse se porte mieux à Bagneux. Je la salue avec un respect particulier et son bon ange ; Mme votre mère Mlle Agathe, M. Courtin, Mlles Auvray et du Tour, la sœur Laurence et sa compagne, et tous nos autres amis en Notre-Seigneur, leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Continuez, je vous prie, à prier et faire prier pour adorer notre bon Sauveur, et pour sa gloire dans mon indigne personne. Je ne sais si je ne mourrai point de faiblesse, tout est entre les mains de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère. Mme Lefebvre vous salue avec bien du respect et Mme votre épouse ; elle est infirme, et la divine Providence ne laisse pas de s'en servir pour toujours m'assister dans mes besoins. C'est en elle que je vous suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce 5 juin 1702.

LETTRE CCCLXXVI.

AU MÊME.

Boudon apprend à son ami qu'il a reçu l'extrême-onction ; il se recommande aux prières de ses amis.

DIEU SEUL.

Monsieur,

C'est dans cette union divine que je vous écris après avoir reçu l'extrême-onction aujourd'hui, 8 de juin, le lendemain de la précieuse mort de la bienheureuse Marie-Anne de Saint-Barthélemy, fidèle compagne de sainte Thérèse, dont les prières étaient si agréables à Notre-Seigneur, que quand elle priait, il lui disait : Prie-moi davantage ; elle a délivré par ses intercessions deux fois la ville d'Anvers du siége des hérétiques hollandais. Elle m'a bien fait faire sa fête ; hier au soir, on croyait que je ne devais pas passer la nuit. Vous voyez, Monsieur, le besoin où je suis de vos prières, et les prières de tous nos amis en Notre-Seigneur, pour honorer la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Il me semble que Dulys a un juste sujet de dispense de résider à son canonicat pour l'étude nécessaire ; cependant qu'il en confère encore avec M. Courtin sur les lieux, afin que les choses soient mieux examinées. Je salue Mme votre épouse avec bien du respect, et tous vos amis en Notre-Seigneur, leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons des lieux où vous êtes, des églises et des personnes qui y sont, et suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce 8 juin 1702.

LETTRE CCCLXXVII.

AU MÊME.

On veut faire venir un opérateur de Rouen, pour apposer un nouveau bandage sur le mal de Boudon.

DIEU SEUL.

Monsieur.

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, Monsieur, que j'espère que vous aurez reçu la lettre par laquelle je vous mandais que notre bon Sauveur m'avait fait la grâce de recevoir le sacrement de l'extrême-onction ; ma bonne Maîtresse se mêle toujours de mes affaires. Le premier jour de juin, l'un des jours dédiés à son sacré cœur, elle m'obtint la grâce de pouvoir me faire porter en notre cathédrale pour y communier pour la Pâques, ne l'ayant pas pu encore faire, et le jeudi suivant, jour de l'octave, je reçus la grâce du sacrement de l'extrême-onction. Je vous ai écrit que l'on ne pensait pas que je dusse passer la nuit, cependant, quand la descente est un peu remontée, je me trouve mieux, ainsi on peut vivre encore quelque temps de cette manière. La très-sainte volonté de Dieu soit faite en toutes choses, soit pour la vie, soit pour la mort. Je ne m'oublie point tous les jours devant Notre-Seigneur et sa sainte Mère, de l'âme de feu M..., son grand dévot.

Vous pouvez croire, Monsieur, que ce me serait une grande consolation en Notre-Seigneur et sa sainte Mère, et je n'en sais point d'autre, d'avoir l'honneur de vous voir à Evreux, et si votre charité le trouve bon, un opérateur y est venu voir un de nos grands vicaires, qui se promet de me faire un bandage qui soutienne mon mal ; j'ai de la peine à le croire, cependant, si on le jugeait à propos

pour la gloire de notre bon Sauveur et de sa sainte Mère, il faudrait qu'il fît un voyage de Rouen à Evreux tout exprès, qu'il y restât quelques jours, il faudrait le nourrir à l'hôtellerie, lui payer son bandage et son voyage. Ainsi, Monsieur, si votre charité vous inspire de la sorte, si la divine Providence en disposait de la sorte, et qu'elle me conservât encore la vie, car présentement c'est à quoi je ne pense pas; la dépense que vous feriez pour faire votre voyage d'Evreux servirait bien à celle-là. Je salue avec un respect et un souvenir particulier Mme votre épouse, M. Courtin, Mlle Auvray, sa maison, la sœur Laurence et sa compagne, M. Dumas, M. Gauthier, enfin tous nos amis en Notre-Seigneur et leurs bons anges à tous, tous les bons anges et saints patrons de la ville et diocèse de Paris, et des personnes qui y sont; je n'oublie pas la sœur Antoinette aveugle, et son bon ange. Je bénis la divine Providence de la dévotion de M. Planque à la sainte Vierge, particulièrement dans l'état où il est du séminaire d'Angers. Je crois que Notre-Seigneur sera glorifié et sa sainte Mère, qu'il ait habitude avec vous, car c'est un bien que les séminaires où l'on peut plus soutenir le culte de la sacrée Mère de Dieu, à raison des personnes qui y sont élevées. Je suis dans un profond respect, etc.

A Evreux, ce 13 juin, fête de saint Onufre, le saint de Dieu seul, ayant été soixante ans dans le désert, sans y voir personne, et se contentant de Dieu seul, il a prié Notre-Seigneur avant que de mourir, pour les personnes qui auraient recours à lui, je lui ai une dévotion particulière

LETTRE CCCLXXVIII.

Boudon désire être mort à lui-même pour ne vivre que de la vie de Jésus-Christ.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. Ah! Monsieur, c'est dans ce cœur sacré que je désire par ses miséricordes infinies de demeurer inviolablement et éternellement, quand sera-ce que, cessant d'être à moi-même et de vivre de ma propre vie, je ne vivrai plus que de sa vie, et qu'il sera toutes choses en moi, y opérant tout et y souffrant tout? et c'est ce qui fait la grâce du christianisme. Mais mon Seigneur et mon Dieu, qu'il y a peu de véritables Chrétiens! C'est dans l'union de ce divin cœur que je suis toujours dans le danger de la mort par ma descente, et quand elle est remontée, je me porte mieux; l'on peut vivre de cette manière encore quelque temps, mais soit à l'égard de la vie, soit à l'égard de la mort, Dieu soit seulement glorifié!

Vous ne sauriez croire les reconnaissances que j'ai pour les soins charitables et les prières de tous nos amis pour ma chétive personne, pour la gloire de Dieu, particulièrement M. Courtin, M. Dumas, Mlle Auvray, la sœur Laurence et sa compagne; je n'oublie pas Mme votre épouse en la présence de notre bon Sauveur, et toute votre famille, Mme votre mère, Mlle Agathe.

Voici une lettre pour M. de Malaval, vous y mettrez son adresse s'il vous plaît.

Je vous envoie la lettre de M. de Malaval, prenez la peine de la lire, il me semble que cette lettre mérite d'être copiée et d'en faire voir les copies. Ses lumières sont toutes divines et admirables, touchant la différence des peines du purgatoire et des peines de ce monde; je suis dans le dessein avec le secours divin, de la faire voir en ce pays ici; ainsi je vous supplierai de me la renvoyer, si je suis encore au monde. Il me semble, Monsieur, que M. Dumas vous avait promis de nous envoyer la réplique de la réponse qu'on lui a faite, et il serait nécessaire beaucoup pour la gloire de Dieu, d'en envoyer cinq ou six pour être distribuées dans tous les séminaires de la province, comme aussi d'envoyer cinq ou six des histoires de la nouvelle édition.

(*Cette lettre est restée incomplète dans l'original.*)

A Evreux, ce 17 juin 1702

LETTRE CCCLXXIX.

AU MÊME.

Il remercie affectueusement son ami de ses bons services et tous ceux qui prient pour lui.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, Monsieur, que je vous écris, et comme je suis incapable de reconnaître et de remercier dignement la charité qu'il plaît à la divine Providence, ma toujours très-douce et fidèle mère, vous donner pour mon indigne personne, j'ai recours au cœur infiniment adorable du tout aimable Jésus, afin que vous trouviez en lui les justes reconnaissances qui vous sont dues; je me tiens aussi bien obligé à votre bon ange gardien, que je salue avec une vénération spéciale, désirant lui avoir une dévotion singulière, comme aussi de madame votre épouse, dont je me souviens toujours très-particulièrement en la présence de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère.

Je vous écris actuellement dans l'exercice de mon mal qui, après m'avoir exercé durant toute la nuit, sans avoir fermé l'œil, m'a repris immédiatement après dîner; mais qu'avons-nous à dire après tout cela, sinon que *le saint nom de Notre-Seigneur soit béni* et de sa très-douce Mère? Si ma bonne mère, la divine Providence, me donne encore quelques jours de vie, il faudra prendre la commodité de l'opérateur pour venir à

Evreux, et ce sera quand il plaira à la même divine Providence. Je la bénis des grâces qu'elle fait à M. Dumas de défendre son Eglise. S'il peut envoyer ses livres pour être distribués dans la province de Normandie aux communautés, c'est où Dieu tout bon est plus glorifié, parce qu'on les y met dans les bibliothèques et ils y demeurent, et servent non-seulement pour ces temps-ci, mais pour ceux qui viendront. Je vous supplie de le bien saluer de ma part et M. Prexelles. Je vous supplie encore de bien marquer à M. Courtin que j'ai recours au cœur de notre bon Sauveur et de sa sainte Mère, afin qu'il y trouve les reconnaissances dues à la charité que la divine Providence, ma bonne mère, lui inspire pour mon indigne personne, pour l'honneur et la gloire de notre bon Sauveur et de sa sainte Mère. Je le salue bien particulièrement et tous nos bons amis en Notre-Seigneur, tous leurs bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont, et suis, dans un profond respect, etc.

A Evreux, le 21 de juin, fête du B. Louis de Gonzague, grand dévot de la très-sainte Mère de Dieu.

Votre dernière lettre reçue aujourd'hui, le samedi après l'octave du très-saint Sacrement et le lendemain de la fête du très-sacré et très-miséricordieux Cœur de Jésus, vous peut faire voir que la lettre que vous recevez, était déjà écrite : j'y ajoute que j'ai plus de reconnaissance que je ne puis dire à l'égard de madame votre épouse pour les communions qu'elle a faites pour mon indigne personne, pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Je vous supplie de l'en bien remercier de ma part et son bon ange. Je ne me hâterai pas de faire venir l'opérateur, et de plus, il faut prendre sa commodité, ce sera quand il plaira à la divine Providence, ma bonne mère, en disposer de la sorte. Je salue toujours M. Dumas et son bon ange avec une vénération spéciale. Voici une lettre pour M. de Malpire, vous aurez la bonté de la cacheter et d'y mettre l'adresse. Je suis obligé à M. Martin et à son bon ange ; la continuation de mes maux demande, Monsieur, la continuation des prières.

—

LETTRE CCCLXXX.

AU MÊME.

Les douleurs continuent presque sans relâche; il en remercie la divine Providence On se propose de lui apporter le viatique.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est toujours, Monsieur, dans cette divine union que je vous écris, recevant votre lettre le dernier jour du mois de juin, et vous faisant réponse le même jour, qui est un jour de la fête de saint Martial, apôtre de Limoges, qui était accompagné de douze anges dans ses prédications, car enfin Dieu tout bon et tout miséricordieux, se sert du ministère de ces célestes esprits pour faire toutes choses, et c'est à quoi la plupart des hommes ne pensent guère ; mais je reçois votre lettre la veille du premier jour du mois de juillet, qui est la fête de l'octave du grand saint Jean-Baptiste qu'il a plu à Notre-Seigneur de sanctifier par la très-glorieuse Vierge et remplir sa sainte mère Elisabeth du Saint-Esprit, marquant assez par là la part que la très-sainte Vierge devait avoir à ses ouvrages dans la sanctification des hommes, ayant voulu commencer les plus grands mystères par cet aimable saint. M. notre doyen m'a promis de m'apporter le très-saint Sacrement de l'autel demain, ce saint jour est la la veille de la fête de la Visitation de notre bonne maîtresse, ce qui me sera une grande et précieuse grâce, si mes maux corporels ne me privent pas de ce bonheur ; ils continuent toujours, Dieu merci, et certainement je ne saurais douter que ce ne soit les effets de la miséricorde de ma bonne maîtresse sur moi, et en même temps de ses grands secours pour me donner la force de les porter chrétiennement. On me veilla encore la nuit avant-hier. La pauvre Mme Lefebvre, tout infirme qu'elle est, vous salue, aussi bien que madame votre épouse et vos bons anges et l'ecclésiastique qui écrit. Je vous supplie d'assurer madame votre épouse de mon souvenir devant Dieu et de son bon ange et de toute la famille, tous vos bons anges que je salue avec bien de la vénération, et tous les bons anges de nos amis en Notre-Seigneur, particulièrement de ceux que vous me marquez, vous suppliant dans l'occasion de les prier de continuer leurs prières pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère en mon indigne personne, qui est toujours, Dieu merci, dans de grandes incommodités, et je ne suis plus qu'un spectacle de misères ; en particulier j'ai une spéciale obligation à M. Courtin et à Mlle Auvray pour leurs prières, j'en ai plus de reconnaissance que je ne puis dire.

Jamais il n'y a plus de Dieu que lorsque les créatures manquent. Mme Cécile se confie bien en son aimable providence, et qu'elle continue à croire que celui qui espère au Seigneur n'est jamais demeuré confus, qu'elle mette bien sa maison sous la protection de l'immaculée Vierge Mère de Dieu, et des bons anges. Je demeure, dans les cœurs de Jésus et de Marie, etc.

Je crois que Dieu serait glorifié dans le soulagement des âmes du purgatoire en envoyant, autant que vous pourrez, des formulaires d'indulgences partout. J'avais oublié à vous le dire, à l'égard de M. de Malpire, en vous écrivant. M. Martin m'est tous les jours présent devant Dieu et son bon ange, que je ne manque pas de saluer tous les jours et certainement avec bien de la justice.

LETTRE CCCLXXXI.

AU MÊME.

Il désire d'être uni entièrement à Dieu. Continuation de ses souffrances.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, etc. C'est toujours dans cette union, Monsieur, que je désire faire toutes choses, et être en toutes choses. Ah! que je cesse, afin qu'il soit; que je meure, afin qu'il vive; et que comme une goutte d'eau s'écoulant dans la mer s'y perd entièrement, de même je sois tout perdu dans le cœur de Jésus. O mon Seigneur et mon Dieu, ne dirai-je jamais en vérité : *Je vis; mais non, je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi?* (*Galat.* II, 20.) Voilà pourtant la vie du Chrétien.

Vous ne sauriez croire combien je suis touché de reconnaissance envers Mme votre épouse, de ce qu'elle veut bien offrir quelques communions pour mon indigne et chétive personne pour la gloire de notre bon Sauveur et de sa sainte Mère. Je vous supplie de le lui bien témoigner, et que je ne manque pas de mon côté à me souvenir d'elle en la présence de Notre-Seigneur, aussi bien que de vous. Hier, dixième jour du mois, arrivait la mort précieuse de la sainte sœur Colombe, fille de la bienheureuse Elisabeth de la Croix de Jésus, décédée religieuse en la Congrégation de sa sainte Mère. Je fis brûler un cierge en l'honneur de la sainte Trinité pour l'honorer dans cette bienheureuse créature, et je me trouvai appliqué singulièrement à ma chère sœur Colombe Auvray devant Notre-Seigneur. Je vous supplie de lui dire, et dans l'occasion, de bien saluer M. Courtin, M. Dumas et tous nos amis en Notre-Seigneur, saluant vos bons anges à tous, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont.

Je doute fort que l'opérateur de Rouen puisse réussir. Il me mande que je lui envoie un de mes bandages pour prendre ses mesures dessus; mais comment pourrait-il réussir sur un bandage qu'il ne m'a pas accommodé, puisqu'un des plus habiles de Paris, ayant pris des mesures sur moi plusieurs jours, corrigeant sur le bandage ce qu'il croyait devoir être corrigé, et s'y appliquant avec tous les soins possibles, fut à la fin obligé de me renvoyer, me disant qu'il ne savait que me faire; et ayant vu les plus habiles de Paris, pas un n'y a pu réussir. De plus, apparemment, il veut me faire un bandage qui me comprime beaucoup; et c'est ce que ne peut souffrir la délicatesse de mon misérable corps, qui est tellement délicat, que si l'on me touche seulement le doigt sans y penser, j'y ressens une douleur sensible. Cela me fait souvenir de la délicatesse de la chair de notre bon Sauveur qui assurément lui a fait souffrir des peines incompréhensibles, un coup de fouet lui causant plus de douleur que vingt et trente à un autre. Il ne se promet pas même d'appliquer le bandage sans douleur, mais qu'il tâchera de la soulager. Cela pourrait même meurtrir mon mal et ensuite y causer la gangrène. Un de nos chanoines, revenant de Versailles depuis peu, et s'étant meurtri, la gangrène s'y est mise, et en deux ou trois jours il est mort.

C'est ce qui fait que j'ai remis l'opérateur après la fête de l'Assomption de Notre-Dame, afin d'avoir le loisir de recourir aux prières auparavant. Continuez, Monsieur, à prier et à faire prier, s'il vous plaît; car en vérité tout notre secours est au nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Sans la protection maternelle de son immaculée Mère Vierge, des bons anges et des saints, particulièrement nos bons anges, les sept premiers princes, de saint Joseph, de saint Joachim, sainte Anne, de toute la sainte famille et des bons anges qui ont appartenu au saint enfant Jésus. Je suis presque résolu de ne le point faire venir, mais je demanderai avis.

Comme une demoiselle de piété d'Evreux m'a assuré qu'elle va envoyer à Mme Henri quelques aumônes, je crois, Monsieur, je dis pour cette fois-ci, si vous le jugez à propos, que vous pourriez envoyer à Mme Lefebvre ce que vous avez dessein de donner à Mme Henri. Elle est toujours infirme, et cependant elle me rend des services assidus. Elle vous salue et Mme votre épouse avec beaucoup de respect, vos bons anges; et cependant je demeure inviolablement, etc.

A Evreux, ce 11 juillet, fête de la translation du glorieux patriarche saint Benoît.

LETTRE CCCLXXXII.

AU MÊME.

Il ressent une joie ineffable de ce que ses maux étant sans aucun remède humain, il se voit entre les mains de la seule Providence.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union, Monsieur, que je crois que la divine Providence m'a inspiré de différer à faire venir l'opérateur de Rouen, car apparemment il m'en eût pu arriver bien du mal; je ne trouve aucun remède humain à mes maux. Un serviteur de Dieu de mes amis m'ayant dit, il y a un jour ou deux, qu'il y avait un homme à Paris qui guérissait infailliblement de la descente, et qu'en ayant une, il espérait bien en être guéri parfaitement, m'ayant proposé, si je pouvais me servir de ce remède, il me dit qu'à mon égard il serait inutile; ainsi c'est avec joie que je me vois entièrement entre les seules mains de la divine Providence, ma toujours très-bonne et très-fidèle mère, ce qui me donne une joie ineffable, car je me trouve dans une douceur inexplicable, tous les moyens humains me manquant, de-

pouvoir dire en vérité : Dieu seul, Dieu seul dans l'union de Jésus-Christ. Ah! quelle grâce de pouvoir prononcer ces sacrées et divines paroles en vérité!

J'ai remarqué une chose très-considérable du Prophète-Roi dans deux de ses psaumes : dans l'un il dit qu'il est dans le besoin et pauvre, et pour lors il prie Dieu de l'assister : *Ego vero egenus et pauper sum Deus adjuva me* (*Psal.* LXIX, 6); mais comme on peut être pauvre et avoir encore quelque chose, ayant dit dans un autre psaume qu'il est réduit même à la mendicité, qui est la dernière pauvreté, pour lors non-seulement il invoque le secours de Dieu, mais il déclare positivement que Dieu prend soin de lui : *Ego autem mendicus sum et pauper, Dominus sollicitus est mihi* (*Psal.* XXXIX, 18); car enfin où tous les moyens humains manquent, c'est où l'on trouve Dieu seul. Quelle grâce et quelle bénédiction pour moi d'être dans cet heureux état! Je mange raisonnablement, la digestion se forme parfaitement de la nourriture que je prends, cependant je suis dans une si extrême faiblesse que je n'en puis plus; il faut me tenir, quand je sors du lit, de peur que je ne tombe.

Je vous supplie, si les bonnes religieuses envoient encore quelqu'un, pour les remercier de leur souvenir charitable, de leur témoigner que vous avez eu la charité de m'en écrire, et que j'en ai toute la reconnaissance possible, me recommandant toujours bien à leurs prières.

Il ne suffit pas de n'être point contre l'Eglise, mais il faut avoir un saint zèle pour s'opposer généreusement à ses ennemis. Tous les Chrétiens sont unis avec Jésus-Christ, particulièrement les pasteurs de son Eglise, qui doivent s'appliquer en sa vertu, en son zèle, à combattre fortement tout ce qui peut être contraire à la pureté de la doctrine, et cela sans aucun respect humain et sans réserve. Vous me mandez une consultation bien fâcheuse; je ne sais pas comment les gens d'une bonne doctrine ont pu signer.

Je ne crois pas seulement, Monsieur, que ce soit les affaires de M. Bouvet qui l'empêchent d'approuver le livre ; j'ai toujours cru qu'il y aurait de la peine; mais cela ne m'en fait point, au contraire, je crois que la *Vie du bienheureux Jean de la Croix*, qui apparemment ne souffrirait pas les difficultés de cette Vie ici, glorifierait peut-être plus Dieu et sa sainte Mère, et nous lui donnerions. On l'a déjà voulu imprimer à Paris, et elle serait même mieux distribuée. Voici une lettre pour la mère Elisabeth; car elle prie qu'on ne lui adresse pas à elle-même, qu'elle va en retraite. Je vous supplie de la donner à M. Dumas, qui non-seulement la peut lire et vous aussi pour quelque rencontre de Providence que j'y marque, et de bien assurer M. Dumas que je sais une personne du monde qui a le plus d'estime pour sa digne personne et pour le zèle qu'il a pour l'honneur de l'Eglise. Je crois vous avoir écrit une fois que je vous suppliais de donner le livre de Notre-Dame du Remède au Père vicaire des Mathurins, s'il ne l'a pas encore. Comme on a toujours recours à cette Mère de miséricorde en cette qualité pour mes maux, il est juste de faire connaître sa protection singulière, étant invoquée sous cette qualité. De plus, c'est un livre qui regarde entièrement l'ordre des Mathurins où j'y ai traité de leurs saints fondateurs et de leurs indulgences. Les Pères réformés de l'ordre en ont fait un grand état, et ont contribué de leurs soins à le faire imprimer à feu Michalet ; vous le supplierez de le faire lire en communauté au réfectoire, s'il n'a pas encore été lu. Je salue Mme votre épouse toujours d'une manière très-particulière, son bon ange, M. Courtin, toute la famille, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, des religieuses et des personnes qui y sont. L'ecclésiastique, Mme Lefebvre vous saluent aussi et tous vos saints patrons, et suis avec bien de la vénération, etc.

A Evreux, ce 21 juillet, dans l'octave de la fête du Mont-Carmel, et la veille de la grande fête du pur amour de la glorieuse Madeleine.

—

LETTRE CCCLXXXIII.

AU MÊME.

Il exhorte M. Thomas à souffrir les douleurs de la maladie en union avec Jésus-Christ souffrant.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union qu'il faut toujours être, toujours vivre, toujours agir, toujours souffrir, regardant ce divin Sauveur comme agissant et souffrant en nous, et y opérant toutes choses. Ah! combien toutes nos actions et toutes nos souffrances doivent-elles être divines! Je vous supplie, après avoir salué Mme votre épouse avec beaucoup de respect, et vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont, et particulièrement de votre famille, de lui dire de ma part qu'elle fasse réflexion sur cette union que nous devons avoir avec Jésus-Christ, et qu'elle regarde Jésus-Christ souffrant en elle dans ses maladies; que dans cette vue elle porte ses souffrances; qu'elle ne les considère pas seulement du côté de la nature, mais par la foi. *J'achève*, disait l'Apôtre, *ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ* (*Col.* I, 24), c'est-à-dire dans son corps mystique ; ainsi, qu'elle se regarde comme continuant les souffrances de Jésus-Christ dans elle, puisqu'elle fait partie de son corps.

C'est une chose bien fâcheuse que le nouveau curé de Saint-Nicolas ait signé la consultation dont il s'agit, qui est très-pernicieuse ; il ne suffit pas de n'être point ennemi de l'Eglise : il faut avoir force et zèle pour s'opposer à l'erreur. Vous verrez ce que je

mande sur cela à M. Dumas. J'espère bénédiction de la lecture du *Livre de Notre-Dame du Remède*. Car enfin, Monsieur, après avoir écrit tous les secours que la sainte Vierge donne, invoquée sous ce titre, serait-il bien possible qu'elle délaissât celui qui les a écrits et qui les distribue de tous côtés ?

Je suis, etc.

A Evreux, le 27 juillet, le lendemain du jour que nous avons célébré la fête de sainte Anne, que je continue d'honorer encore aujourd'hui, et que j'espère encore continuer d'honorer demain, avec le secours divin, et le glorieux patriarche saint Joachim, son époux. La divine Providence a fait voir que dans les grandes peines et épreuves elle donnait saint Joachim pour protecteur ; il est bon d'y avoir une dévotion singulière et à son bon ange.

LETTRE CCCLXXXIV.

AU MÊME.

Etre séparé du monde par quelque événement fâcheux, est une grâce des plus précieuses. Ecrits de M. Dumas contre les novateurs. Dévotion de Boudon à la sainte Vierge étant écolier.

DIEU SEUL

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, etc. C'est dans cette union toujours, Monsieur, que je désire faire toutes choses, et que je vous écris, dans un étonnement surprenant de la grandeur de votre grâce séparante du monde, et en même temps sanctifiante en elle-même : que si vous la connaissiez comme elle m'est montrée, vous seriez dans un étonnement perpétuel : elle demande une haute estime de vous et de Mme votre épouse. D'ailleurs elle est très-rare, particulièrement de la manière qu'elle est accordée à Mme votre épouse, ce qui vous oblige à une reconnaissance très-particulière. Et comme cette grâce est admirable dans sa grandeur et très-singulière dans sa manière, c'est ce qui vous doit bien porter à une fidélité exacte et inviolable pour un si grand bienfait. Oh! que cette grâce, de la manière qu'elle vous est accordée, est précieuse et rare ! Il ne reste plus pour en remercier la très sainte Trinité, que le cœur de Jésus, dans lequel nous trouvons le supplément à toutes nos impuissances, ayant été faits riches en ce divin Sauveur en toutes choses, soit pour rendre à Dieu des actions de grâces dignes de lui, soit pour reconnaître la grandeur de sa majesté suradorable, soit pour impétrer par ses mérites toutes les grâces dont nous avons besoin. Jésus-Christ, donc, Monsieur, notre unique tout en toutes choses.

Je vous supplie de dire à Mme votre épouse que je salue toujours d'une manière très-speciale, son bon ange, toute la famille et vos bons anges, tous nos amis de Paris, tous les bons anges de la ville et du diocèse de Paris et des personnes qui y sont. Elle peut s'approcher de la communion vivifiante du corps de notre bon Sauveur toutes les fois qu'elle prévoira que cela n'incommodera pas sa santé.

Je salue très-particulièrement et avec une vénération spéciale M. Dumas. J'invoque tous les jours son bon ange, et les autres célestes esprits, afin que sous sa protection il défende la cause de notre Seigneur et de sa sainte Eglise qui est entre ses mains. Qu'il se confie en la divine Providence ; elle est plus forte que tous les hommes ensemble. Je vous avoue que l'intérêt de Dieu est bien négligé en ce monde. L'affaire dont il s'agit, mérite bien d'être traitée avec beaucoup de prudence, et de prudence chrétienne : mais avec le Tout-Puissant que ne peut-on pas? Il faut toujours agir courageusement et ne se rebuter jamais, quelque difficulté qui arrive.

Il est bien à désirer que ses premiers livres soient réimprimés ; car en proposant la réponse, on demande les premiers. Nous nous laissons à l'esprit de Notre-Seigneur et à la protection de son immaculée Mère à en faire la distribution par qui il lui plaira.

Non-seulement, Monsieur, je ne pense pas du mal de N., Notre-Seigneur m'en préserve, mais même, je ne voudrais pas avoir le moindre soupçon qu'il y eût du mal en lui ; mais de vous dire en particulier et sincérité qu'il y a longtemps que je porte une peine à son égard, craignant qu'il ne soit pas ce qu'on l'estime.

J'ai reçu, Monsieur, les dix écus qu'il a plu à votre charité m'envoyer par aumône ; et Mme Lefebvre y a eu sa part, dont elle vous remercie avec bien de la reconnaissance. C'est la Providence qui vous a donné ces sentiments et à son égard et au mien. Je vous écris le 6 août, veille de ma grande fête de saint Gaëtan, qui n'avait rien et ne demandait rien. Aidez-moi à remercier une si douce et si bonne Mère, la divine Providence, de la part qu'elle me donne à ce divin état.

Samedi, c'était le jour de la fête du grand miracle arrivé à Rome (150), par lequel la très-sainte Vierge marqua en quoi elle voulait qu'on employât les biens dont on la faisait héritière. Que je ne me lasse jamais, Monsieur, de publier ses miséricordes. Tout jeune écolier que j'étais, je l'ai fait mon héritière, lui donnant l'application de mes bonnes œuvres en tant que satisfactoires, car on ne les peut pas donner autrement. J'ai pris encore toutes les peines de ma vie, en faisant comme autant de fêtes en mon particulier. Je crois avoir expliqué cela plus au long dans le livre *De la dévotion à la sainte Vierge*. J'en fis comme une espèce de contrat en parchemin, que je signai et fis signer à plusieurs écoliers du collége. Oh! que nous avons affaire à un bon Maître et à une bonne Maîtresse !

Je suis, etc.

(150) La fête de Notre-Dame des Neiges, le 5 août.

LETTRE CCCLXXXV.

AU MÊME.

Amour de Boudon pour le Verbe incarné. Conserver les lettres où les nouvelles doctrines sont révélées ; on en peut tirer profit. Les scrupuleux doivent suivre aveuglement les avis de leurs confesseurs.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes, et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union du Verbe incarné que je vous écris, l'honorant et l'aimant de tout mon cœur, de toutes mes forces, de tout mon âme, de toutes mes puissances, et priant tous les anges et les saints de magnifier ce Dieu de toute infinie grandeur dans sa solitude infinie, et particulièrement le cœur de Jésus, pour en rendre des actions de grâces infinies. Prions-le, Monsieur, ce Dieu sauveur, qu'il nous sépare toujours de plus en plus de tout l'être créé. Je bénis la divine Providence, de ce que M. Dumas et M. Gaultier vont voir Mgr l'archevêque de Cambray, je ne doute point que ce ne soit un voyage de bénédiction, en un mot c'est un voyage dans l'intérêt de Dieu, et c'est tout dire.

Je crois, à l'égard des lettres que les serviteurs de Dieu s'écrivent touchant la doctrine, où il y a certaines choses que l'on apprend et qui en font voir la vanité et l'erreur, ce sont quelquefois des choses secrètes que chacun ne sait pas, il les faut conserver avec soin, il y en a qui sont de grande conséquence pour l'avenir, il faut bien se donner garde de les brûler, il y a des nouvelles qui ne servent à rien ou de peu de chose, je crois que pour celles-là, il les faudrait brûler. Il serait à souhaiter qu'on eût une caisse pour mettre les choses considérables, que la mémoire ne se perdît pas de bien des choses qui par la suite des temps seraient très-utiles pour la gloire de Dieu et les intérêts de l'Eglise. On mettrait la caisse chez quelqu'un d'érudition et de zèle où tout serait bien conservé, et en cas de mort, on la mettrait chez une personne de pareil mérite.

Ayez soin par charité, Monsieur, de demander à M. Fortin, qu'il suffit que le confesseur connaisse l'état de peine, quand il ne connaîtrait pas tout en détail ce qui se passe en lui, jamais il ne sera en repos, jusqu'à ce qu'il soumette son propre jugement, malgré toutes les lumières contraires, qu'il prenne un directeur expérimenté et zélé, et qu'il suive tout ce qu'il lui dira sans peine ; quand ce directeur se tromperait, il ne serait pas trompé lui, il faut qu'il agisse en cela comme notre Sauveur le veut, comme les petits enfants, qu'il se laisse conduire, sans cela il ne sera jamais en repos ; quand il sera sorti de Rome, il n'a plus que faire de penser à toutes ces censures : car non-seulement de celles dont il a parlé et dont il s'est souvenu, mais il est absous généralement de toutes et même de celles auxquelles il n'a pas pensé. Mes maux continuent, et je suis toujours bien mal, mais qu'avons-nous à dire à tout cela, mon cher Monsieur, sinon que le saint nom de Notre-Seigneur soit béni et celui de sa très-sainte Mère, et voilà tout. Je prie en toute humilité Mlle Auvray, qu'elle ne se contente pas de donner mes lettres à Mlle de Chabane, à Limoges, entre les mains de Monsieur son frère, mais, que je la supplie de m'envoyer l'adresse de la communauté où elle est logée, afin que je lui puisse écrire en droiture. J'ai peur que ma lettre n'ait été perdue que j'ai donnée à Monsieur votre frère, n'ayant point reçu de nouvelles de cette généreuse demoiselle chrétienne, encore une fois, s'il vous plaît, que je sache son adresse pour la gloire de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère. Je salue votre bon ange, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris, et des personnes qui y sont ; je vous supplie de témoigner à Mme votre épouse que j'ai toujours des égards particuliers pour ce qui la regarde et avec bien de la vénération. Je n'oublie pas Madame votre mère, Mlle Agathe et son bon ange et suis dans les cœurs de Jésus et de Marie, etc.

Evreux, 10 *août* 1702

LETTRE CCCLXXXVI.

AU MÊME.

Il promet de se souvenir de ses amis après sa mort devant Dieu. Il annonce qu'il est à l'extrémité.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul, Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union sainte du sacré cœur de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le Sauveur de tous les hommes. C'est dans cette divine union que je commence à vous dire, Monsieur, que je vous écris dans l'extrémité de ma vie, la continuité et l'augmentation de mes maux m'y réduisant, vous priant d'assurer Mme votre épouse que si notre bon Sauveur me traite selon l'excès de ses miséricordes, ce sera une des personnes à qui je m'appliquerai le plus en présence de notre bon Sauveur. Je ne vous oublierai pas non plus, Monsieur, vous portant grande compassion pour votre mal d'yeux, vous conseillant de vous servir des moyens ordinaires pour y remédier, mais uniquement appuyé sur la divine Providence et jamais sur un seul de ses moyens. Sans doute que la divine Providence l'avait conduite dans le voyage qu'elle a fait. C'est l'ordinaire souvent aux ecclésiastiques de s'opposer à plusieurs pratiques de piété, je n'en suis pas surpris. L'esprit de la nature règne dans bien des personnes ; mais la sœur Marie ne devait pas s'embarasser de cela, ni s'en mettre en peine. Notre bon Sauveur a-t-il jamais été

malade pour les oppositions qu'on lui a faites? Je vous supplie de bien saluer Mlle Agathe de ma part dont je veux tâcher de me souvenir, avec le secours divin, devant Dieu. Je salue tous vos bons anges, tous les bons anges et saints patrons de la ville et du diocèse de Paris et des lieux où vous êtes et des personnes qui y sont, et suis avec respect, etc.

A Evreux, ce 24 août la veille de la fête de saint Louis, grand dévot de la très-sainte Vierge.

LETTRE CCCLXXXVII (151).

AU MÊME.

Il donne avis qu'on vient le voir comme un moribond.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Dieu seul en trois personnes et toujours Dieu seul dans l'union de notre bon Sauveur Jésus-Christ, le sauveur de tous les hommes. C'est dans cette union, Monsieur, que je vous écris ayant été surpris de voir la chambre où je suis, toute pleine de monde qui venait pour me voir comme un moribond, et M. notre doyen de la cathédrale qu'on a fait venir pour me confesser. Voilà où l'extrémité de mes maux me met et ce qu'elle me permet. Il faut prier Dieu pour le reste du passage. Je salue Mme votre chère épouse et vos bons anges, les bons anges et saints patrons des lieux où vous êtes et des personnes qui y sont, et suis, etc.

A Evreux ce 28 août, jour de la fête de saint Augustin, et dans l'octave de la mort du P. Gabriel-Marie, grand dévot de la sainte Vierge et de la précieuse mort de la sœur Gabrielle Coste qui a excellé dans la dévotion des saints anges et première religieuse converse de la Visitation.

(151) Boudon écrit ou plutôt dicte cette dernière à M. Thomas, l'avant-veille de sa mort.

LETTRE DE M. CHANOINE A M. THOMAS.

IL LUI ANNONCE LA MORT DE BOUDON.

DIEU SEUL.

Monsieur,

Ce n'est plus le saint M. Boudon qui vous écrit; c'est un misérable et chétif prêtre, qu'il a eu la charité de souffrir auprès de sa sainte personne pendant sa vie, qui s'acquitte d'un devoir qu'il lui a imposé à l'heure de la mort, qui est de le recommander aux prières de tous ses amis en Jésus-Christ. C'est pourquoi, Monsieur, j'ai l'honneur de vous écrire la présente, pour vous dire qu'il est mort dans le même zèle de l'établissement du règne de Dieu seul en lui, comme il avait toujours vécu. Il me dit le soir du jour qui précéda sa mort, qu'il se sentait le cœur plus que plein du désir de servir Dieu de toutes ses forces mieux qu'il n'avait encore fait jusque-là; et il mourut hier jeudi 31 d'août à midi et demi entre mes bras, après m'avoir témoigné pour dernière parole qu'il ne voulait plus que DIEU SEUL.

Messieurs les chanoines l'ont inhumé comme l'un d'eux, malgré tous ses sentiments pour la pauvreté, Messieurs de notre séminaire et Messieurs du chapitre ayant beaucoup disputé depuis plus de dix à douze jours à qui le posséderait : mais enfin on l'a inhumé dans la chapelle où il a toujours célébré les divins mystères, quoique ce soit contre l'usage de la cathédrale d'Evreux, qui inhume ses dignités devant un autel particulier de la sainte Vierge, et les autres chanoines devant leurs chapelles.

L'affluence du peuple fut si grande dans sa chambre, dès qu'on sut sa mort, qu'à peine put-on avoir le temps de le mettre sur la paillasse de son lit, pour permettre au peuple qui venait de toutes parts, de lui rendre les derniers devoirs. Tous les petits enfants et toutes les grandes personnes lui baisaient les pieds; et on eut toutes les peines du monde à dix heures au soir de faire retirer tous ceux qui y venaient, et qui ne se lassaient point de le regarder, de le toucher, et de lui faire toucher, des heures, des scapulaires, des chapelets, des chemises, et autres choses.

Vous saurez aussi que pour contenter Messieurs du chapitre et du séminaire, Messieurs du seminaire ont eu le cœur, et le corps a été mis à Notre-Dame. Il y a quelques personnes qui disent avoir reçu du soulagement et la guérison de quelques incommodités; et plusieurs personnes ont commencé dès aujourd'hui à faire des neuvaines à son tombeau.

C'est donc pour vous prier, Monsieur, en son nom, de faire savoir sa mort à tous ses amis, et de faire prier pour lui. Je voudrais seulement ajouter un mot pour vous supplier, Monsieur, que, quoique je ne le mérite pas, j'aie une petite part aux bonnes œuvres de votre société, si je ne puis participer à votre grande piété.

Nous avons fait tirer son portrait par un curé de notre connaissance, parce que nous n'avons point de peintre à Evreux : mais comme il n'a pas bien réussi, à cause qu'il

était fort interrompu par le bruit et la foule du peuple, il en a tiré le portrait en plâtre et ensuite en cire, pour le crayonner et vous le faire tenir, afin que vous ayez la consolation de le voir, quoique nous l'ayons perdu. Je prendrai la liberté de vous écrire quand nous vous l'enverrons.

Mme Lefebvre vous salue avec bien du respect et votre bon ange, et se recommande à vos prières.

Je suis avec tout le respect possible, etc.

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHANOINE, prêtre ind.

Ce premier jour de septembre 1702.

APPENDICE AUX LETTRES DE BOUDON.

—

ORAISON A LA TRÈS-SAINTE MÈRE DE DIEU, AUX ANGES ET AUX SAINTS.

O bienheureuse Vierge! en l'honneur des desseins que la suradorable Trinité a eus sur vous, faisant de grandes choses en votre personne, nous invitons tous les anges et tous les saints à remercier Dieu de la grande gloire qu'il reçoit des prérogatives qui vous sont si singulières, et particulièrement de votre immaculée conception, de votre perpétuelle virginité, de votre divine maternité, de votre assomption au ciel en corps et en âme, de votre élévation admirable au-dessus de tous les chœurs des anges et de tous les saints; enfin, de toutes les grâces extraordinaires et des priviléges qui vous sont tous particuliers : nous les invitons en même temps à le remercier de la gloire qu'il vous donne, à laquelle nous prenons plus de part qu'à nos propres intérêts. Nous prenons une ferme résolution, avec le secours divin, de vous honorer le reste de notre vie, autant que nous le pourrons, secourus de la grâce, et autant que nous le pourrons dans l'ordre de Dieu : en l'honneur aussi de l'amour qu'un Dieu a eu pour vous, vous choisissant pour sa Mère, et voulant bien même vous être soumis; et c'est dans l'union de cette dépendance que nous voulons dépendre de vous; dans l'union de son amour que nous désirons vous aimer et honorer, nous unissant à cet amour qui surpasse toute pensée, à l'amour de tous les saints anges, à l'amour, à la dévotion et au zèle de tous les saints pour tout ce qui vous regarde; désirant entrer dans toutes leurs dispositions autant que l'ordre de la divine Providence nous le peut permettre, et singulièrement dans la grandeur du zèle qu'ils ont eu à défendre vos priviléges, et nous proposant de les soutenir autant qu'il sera en notre pouvoir, et de ne permettre jamais que l'on dise ou fasse rien contre l'honneur qui vous est dû.

Ensuite, admirable Mère de Dieu, nous vous prenons et choisissons pour notre grande Reine, tenant à plus grand honneur de vous servir que d'avoir l'empire de tout le monde; pour notre puissante protectrice et avocate auprès de la divine Majesté, nous confiant en vos charitables soins qui n'ont jamais manqué à aucun de ceux qui ont eu un véritable recours à vos incomparables bontés; pour notre sainte Patronne, demandant en toute humilité à votre Fils bien-aimé, par vos mérites, la grâce de vous imiter; pour notre bonne et très-fidèle Mère, vous suppliant, par les desseins de votre Fils adorable, qui vous a donnée pour Mère aux hommes en la personne du disciple bien-aimé saint Jean l'évangéliste, d'avoir toujours pour nous un cœur de mère, et de nous obtenir toujours pour vous un cœur de véritable enfant.

En cette qualité glorieuse de votre enfant, nous saluons votre précieux cœur comme le cœur le plus aimé, le plus aimant, le plus aimable, le plus charitable, le plus miséricordieux, le plus fidèle, le plus humble, le plus doux, le plus puissant, le plus saint, le plus admirable de tous les cœurs après le cœur de Jésus, et dans l'union très-intime et très-étroite qu'il a toujours eue au cœur de Jésus. O Mère de grâce! notre douce espérance, secours des Chrétiens, que votre cœur fidèle nous serve de refuge et d'asile dans tous nos besoins et toutes nos misères. O Mère du bel amour, nous vous aimons! mais faites que nous vous aimions davantage pour l'amour de votre Fils bien-aimé, la fin de toutes choses.

Grand et incomparable saint Joseph, miracle de la grâce entre les saints, nous désirons aussi vous honorer particulièrement le reste de nos jours, en l'honneur de l'amour que l'adorable Jésus a eu pour vous, vous choisissant pour son père putatif, et vous donnant pour époux virginal à son immaculée Mère vierge. Saint Joachim, sainte Anne, les bienheureuses Marie, saints apôtres, saints et saintes qui êtes de la famille de l'adorable Jésus, nous désirons avoir pour vous une dévotion spéciale, aussi bien que pour vous, saints Innocents, saints pasteurs, saints mages et tous les saints qui avez eu une liaison particulière à l'enfance de notre bon Sauveur : impétrez-nous quelque part à vos saintes dispositions envers le saint enfant Jésus.

O tous les neuf chœurs des saints anges! nous prenons aussi la résolution de vous avoir jusqu'à la mort une dévotion singulière. Aimables séraphins, obtenez-nous quelque part à la sainteté des pures flammes du divin amour qui vous embrasent si divinement ; chérubins, esprits tout de clarté,

quelque part à vos célestes lumières; trônes, sur lesquels la majesté de Dieu repose d'une manière ineffable, quelque part à votre divine paix : grands de l'empirée, dominations, quelque part au règne de Dieu ; vertus, esprits dans lesquels le Dieu de toute grandeur réside dans sa force, quelque part aux soins que vous prenez de l'univers ; redoutables puissances, quelque part à l'empire que Dieu vous donne sur les démons ; glorieuses principautés, quelque part au zèle que vous avez pour les intérêts de Dieu dans cette terre d'exil ; saints archanges, quelque part au zèle que vous avez pour les affaires de Dieu et de son Eglise, et pour l'établissement des mystères de notre bon Sauveur; anges, esprits tout de charité, quelque part à votre désintéressement, à votre patience, à la continuation de vos incomparables bontés pour les hommes, malgré toutes leurs ingratitudes. Saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël et les autres quatre princes qui êtes du nombre des sept premiers esprits qui assistez devant le trône de Dieu, vous méritez des respects tout particuliers; nous désirons vous les rendre : servez-nous de puissants protecteurs, et en la vie, et à l'heure de notre mort.

Mais vous, anges députés à notre garde, nous ne pouvons jamais assez ni vous demander pardon de nos infidélités, ni vous remercier de vos bons soins : prenez-en les justes reconnaissances qui vous sont dues. O anges tutélaires des lieux où nous sommes, des personnes qui y sont, et principalement de celles avec qui nous conversons! nous prenons la résolution de vous honorer très-particulièrement, de vous saluer souvent, et d'avoir recours à vos charitables bontés.

Saints patrons des lieux où nous vivons, du diocèse et des personnes, ainsi que des églises qui y sont, nous désirons encore vous honorer très-spécialement et vous invoquer. Tous les saints et saintes, qui ne faites qu'un corps mystique avec l'adorable Jésus, nous adorons ce divin chef dans vous tous, qui avez l'honneur d'être ses membres; et nous vous demandons en toute humilité que vous nous obteniez la grâce d'en soutenir dignement la qualité, ayant le même honneur; afin que cessant d'être à nous-mêmes, Jésus y soit tout; afin que cessant de vivre de notre propre vie, Jésus vive, opère et règne entièrement en nous, ensorte que tout ce que nous ferons ou souffrirons soit digne de Dieu, et qu'il n'y ait plus que Dieu seul dans tout ce que nous ferons ou souffrirons. Ainsi soit-il.

—

MOTIFS ÉDIFIANTS ET PRATIQUES SALUTAIRES D'UNE ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DU RÈGNE DE DIEU, PAR M. BOUDON.

Dieu seul. Le désir extrême qu'il a plu à Dieu de toute bonté de donner à quantité de bonnes âmes, pour l'avancement du règne de Dieu, a fait qu'elles ont pris la résolution de s'unir ensemble pour demander avec instance au Père éternel l'accomplissement d'un désir si juste, si avantageux à sa gloire, et si glorieux à notre cher et divin Maître, l'adorable Jésus. Il ne faut qu'être Chrétien pour voir combien ce dessein est juste et raisonnable. Nous ne sommes pas à nous, mais à Jésus, par toutes sortes de droits : c'est pourquoi cet aimable Dieu-Homme nous doit être plus cher un million de fois que nous-mêmes, et le Chrétien ne doit plus avoir d'autres intérêts que ceux de ce divin Sauveur. De là vient que s'oubliant soi-même et tout ce qui le regarde, il ne doit plus s'occuper que de la gloire de celui qui doit être à jamais notre cher Tout. Il doit chercher par-dessus toutes choses l'établissement de son règne, comme ce grand Maître céleste nous l'a lui-même enseigné; et puisqu'il est vrai que Jésus est notre cher et tout aimable roi, quelque glacés que puissent être nos cœurs, il est maintenant temps qu'ils s'animent des belles et pures flammes de son divin amour, pour faire tous les efforts possibles pour l'établissement de son règne que nous voyons attaqué forment par l'impiété, le libertinage et toutes sortes de désordres. C'est pour ce dessein, et en l'union du zèle que Jésus a eu pour le règne de Dieu son Père, que je conjure toutes les âmes véritablement chrétiennes de s'unir très-étroitement pour soutenir notre divin Roi ; et c'est pour ce sujet que je vous présente les motifs que vous allez voir et ensuite quelques pratiques.

Vive Jésus.

Premier motif. — La plus belle occupation que peut avoir une âme chrétienne, et même l'unique qu'elle doit avoir, c'est de travailler de toutes ses forces à l'établissement du règne de Dieu. Après avoir vu un Dieu qui quitte le sein de son Père éternel, le ciel et toutes ses grandeurs, et qui s'anéantit pour ce dessein, une chétive créature peut-elle prendre d'autres desseins, d'autres soins et d'autres occupations ? *Oportet me evangelizare regnum Dei, ideo enim missus sum.* (*Luc.* IV, 40.) Il faut, dit Notre-Seigneur, que je prêche le règne de Dieu, et c'est pour cela que je suis envoyé. *Circuibat Jesus omnes civitates et castella, prædicans Evangelium regni.* (*Matth.* VI, 35.) Jésus, dit saint Matthieu, allait par les villes et les bourgades, prêchant le règne de Dieu. O Dieu! la sagesse incarnée ne vient que pour établir le règne de Dieu, et l'homme ne pense à rien moins qu'à cela! O Dieu! que le Chrétien est éloigné de la vie qu'il doit mener, sa vie n'étant autre chose que la continuation de Jésus, quand il s'occupe d'autres desseins que de ceux de son chef adorable!

IIe motif. — *Vous êtes morts*, dit l'Apôtre, *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.* (*Col.* III, 3.) Ce n'est donc plus nous qui vivons, mais Jésus qui vit en nous : nous ne devons plus chercher nos intérêts, mais ceux de ce divin Sauveur, étant transformés en lui-même; et comme ses intérêts se rencontrent dans l'assujettissement des cœurs à sa puissance et à ses volontés, ce qui

est son règne, il ne faut rien oublier pour y contribuer, sans réserve et sans exception, de toutes nos forces, selon le pouvoir que la grâce nous en donnera. Hélas! s'il est vrai que les hommes ont tant d'amour pour leur vie et pour leurs intérêts, que ne doit pas faire le Chrétien pour la vie toute divine de Jésus, qui est la vie dont il doit vivre? Que ne doit-il pas faire pour ses intérêts et pour l'établissement de son règne?

IIIe motif. — Le grand saint Paul crie que *la charité de Jésus-Christ nous presse, considérant que si un est mort pour tous, tous par conséquent sont morts*, et que *Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux.* (*II Cor.* v, 14, 15.) Si donc nous ne voulons être des infâmes voleurs, nous dérobant à un Dieu qui nous a achetés par le prix de la plus belle des vies, nous ne devons plus avoir d'autres affaires que celle de Jésus, point d'autre fortune à faire que d'établir son règne en toutes les manières possibles. O Dieu d'amour! tous les soupirs d'un Chrétien doivent se réduire là : *Adveniat regnum tuum.* (*Matth.* vi, 10.) « *Que votre règne arrive.* »

IVe motif. — Tout le monde est en guerre, toute la terre gémit sous les armes : il y a longtemps qu'elle se voit baignée du sang des peuples qui se sacrifient aux intérêts des créatures : on lève des troupes; on fait des armées; chacun prend parti : les trésors s'épuisent pour ce sujet. Mais en voyant toutes ces choses, le Chrétien sera-t-il sans cœur? Laissera-t-on là le grand et tout aimable roi Jésus? N'est-il pas juste de lever des troupes, de s'unir ensemble pour soutenir son autorité royale, et faire régner ses amoureuses volontés? O grand Dieu des éternités! que lui dirons-nous au jour du jugement? Le soldat veille, sue, souffre la faim et la soif, se fait tuer pour la conquête d'une ville, d'un peu de boue; et le Chrétien à peine pense-t-il à l'accroissement du règne du Dieu de toute grandeur!

V^e motif. — Le roi Jésus est attaqué de toutes parts : le péché tient un empire presque universel sur la plupart des cœurs; l'impiété est sur son trône; on ne voit partout que libertinage; la malice va à un excès presque incroyable; les temples sont déserts ou profanés, les prêtres du grand Dieu méprisés, et Dieu même, à la vue de toute la chrétienté, foulé aux pieds; les diables triomphent, et se font rendre des services extraordinaires au mépris des grandeurs du roi Jésus. Après cela, est-il possible qu'il nous reste encore quelques gouttes de sang dans les veines, quelques sentiments dans le cœur, que nous n'employions et ne donnions avec courage et générosité pour détruire les ennemis du royaume de Jésus! Si quelqu'un est assez malheureux pour attenter à la vie de son prince, tout le monde crie, avec justice; on ne trouve point d'assez cruels supplices pour punir son crime, on tâche d'en inventer de nouveaux; et Jésus, le digne prince du ciel et de la terre, est méprisé cruellement : tous les jours il se commet des déicides par des péchés mortels sans nombre; et on se tait, et peu de personnes s'en mettent en peine! Il est temps que le Chrétien se souvienne de ce qu'il est, et qu'il se rende sensible à tout ce qui touche son divin Roi, qu'il parle, qu'il prie, qu'il exhorte, qu'il conjure, afin que le parti de Jésus soit embrassé. Ah! Dieu du pur amour! on soupire pour les malheurs de l'état terrestre, tout le monde en parle et c'est ce qui fait le sujet des entretiens; mais peu soupirent pour les malheurs de l'Etat du roi Jésus. Quelle confusion de voir les démons servis avec plus d'ardeur que le grand roi Jésus, le Dieu de toute grandeur!

VIe motif. — On dit tous les jours que la nécessité, la misère augmentent de plus en plus; mais ce qui est étonnant, c'est qu'on va chercher le remède où l'on ne le trouvera pas. Jésus, la vérité éternelle, nous dit : *Cherchez avant toutes choses le règne de Dieu, et toutes choses vous seront données par surcroît.* (*Matth.* vi, 33.) Voilà un article de foi; c'est une vérité pour laquelle le Chrétien doit être prêt de donner sa vie et son sang, et néanmoins qu'il pratique si peu, que souvent il agira plus fortement, appuyé sur les promesses d'un homme trompeur, que non pas sur celles de la vérité infaillible. Cette pratique remédie à ce malheur en portant l'âme à chercher uniquement le règne de Dieu en toutes choses, et cependant de quitter tout l'intérêt des créatures pour ne se plus soucier que de ceux du Créateur. « Ma fille, » dit un jour Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, « pense à moi, et je penserai à toi. » L'homme fait tout le contraire, et il oublie Dieu pour penser à soi-même; c'est ce qui est l'origine et la cause de tous nos malheurs. La créature avec tout son pouvoir et toute son industrie n'est que pure faiblesse et néant. Mon Dieu! que faisons-nous? Les grands hommes, les bonnes têtes, les esprits forts sont appelés afin de prendre leurs avis pour la conduite de l'Etat, et on les croit : Jésus, la sagesse infinie, qui ne peut ni tromper ni être trompé, nous assure que si nous cherchons le règne de Dieu, rien ne nous manquera; et c'est à quoi l'on ne pense pas!

Première pratique. — L'on choisira la très-sainte Vierge, très-pure et toujours immaculée Mère de Dieu, pour généralissime de cette union. Comme c'est par elle que Jésus a commencé à régner, c'est aussi par elle qu'il continue et qu'il achèvera d'établir son règne. Dans ce dessein, il l'associe à sa grandeur royale; et c'est en suivant cette vérité, que l'Eglise l'honore de la qualité de reine du ciel et de la terre, et lui chante que par elle seule ont été abolies toutes les hérésies, les plus cruels ennemis du règne de Jésus : aussi est-elle terrible comme une armée rangée en bataille, et son seul nom de MARIE est capable de faire trembler tout l'enfer. Toutes les per-

sonnes donc qui se sentiront pressées de s'unir pour l'avancement du règne de Jésus, seront averties de faire une profession particulière de servitude envers cette auguste Reine, s'assujettissant à ses ordres, et lui rendant des honneurs et des respects convenables à sa grandeur, s'animant de plus en plus à la dévotion de cette incomparable princesse, et n'oubliant rien de tout ce qu'elle pourrait faire pour y porter tout le monde, la soutenant hautement en toutes sortes d'occasions, publiant ses excellences chacun selon son pouvoir, la conjurant par tous ces hommages d'avancer le règne de son Fils bien-aimé. On appellera aussi au secours toutes les troupes bienheureuses du ciel, tous les neuf chœurs des anges, tous les saints, et particulièrement le grand saint Joseph, le glorieux père putatif et nourricier de notre divin Roi, et le disciple bien-aimé saint Jean l'évangéliste qui a eu une dévotion particulière pour l'avancement du règne de Jésus, comme il se peut voir au chapitre XXII de l'*Apocalypse*. On se souviendra de leur faire quelques dévotions particulières pour ce sujet, par exemple, de communier quelquefois en leur honneur.

IIe pratique. — Il suffit, pour entrer dans cette union, de s'unir de cœur et d'affection à toutes les personnes que Notre-Seigneur y a appelées; et ensuite, avec l'aide de la grâce, concevoir la plus haute estime que l'on pourra de l'excellence du règne de Jésus, tâchant de se persuader vivement que c'est là l'unique nécessaire de l'Evangile : *Porro unum necessarium* (*Luc.* X, 42); en sorte que ce soit là à l'avenir la principale occupation de l'âme, que ce soit le règne de Jésus qui soit le but de ses désirs et de ses desseins, et l'objet de tous ses amours; que ce soit là où elle mette tous ses soins, que ce soit sa grande affaire, et qu'elle la regarde comme la plus importante qui lui puisse jamais arriver. De plus, elle fera tout son possible pour faire embrasser cette même dévotion à toutes les personnes qu'elle pourra : c'est pourquoi elle s'affectionnera à parler du règne de Dieu, à l'imitation de Jésus son bon Maître. Mais surtout il faudra tâcher d'associer des âmes désintéressées et généreuses, parce qu'elles sont de fidèles sujettes de notre grand Roi, et qu'ensuite elles se porteront avec courage et fidélité à procurer fortement qu'il règne partout. Mon Dieu, à tout le moins il est bien juste que vous ayez des personnes qui vous soient acquises pour lever des troupes pour vous, et pour les grossir et les rendre nombreuses, pendant que les créatures courent de tous les côtés pour faire la même chose pour d'autres créatures.

IIIe Pratique. — Comme le moyen le plus puissant pour obtenir ce que nous désirons, est la prière, les associés se souviendront de s'adonner avec soin et sérieusement à l'oraison, dont les fruits sont inestimables. *Vous ne m'avez encore rien demandé*, dit notre cher Maître; *demandez, et vous recevrez.* (*Joan.* XVI, 24.) Demandons-lui l'avénement de son règne, et sans doute que nous serons écoutés. Bien souvent nous demandons à Dieu, et il ne nous écoute pas favorablement, parce que nous lui demandons des choses qui ne lui plaisent pas, ce qui fait qu'après toutes ces demandes Notre-Seigneur nous peut encore dire : *Vous ne m'avez rien demandé.* Or, nous sommes assurés qu'il veut que nous lui demandions l'avénement de son règne : nous n'en pouvons douter, car il nous a enseigné de prier ainsi; et comme cette prière ne regarde que son honneur, le Père éternel ne manquera pas de l'exaucer, spécialement quand il verra plusieurs personnes assemblées dans ce dessein. Pour ce sujet, il serait bon de dresser son intention au commencement de son oraison, soit mentale ou vocale, l'offrant à Dieu pour le règne de Jésus; de faire des neuvaines pour ce sujet, faire dire la messe et communier à cette intention, aller visiter le suradorable Sacrement de l'autel, les lieux de dévotion dédiés à Dieu sous le nom de la grande Reine du ciel, ou des anges ou des saints; dire souvent le jour, par forme d'oraison jaculatoire, *Adveniat regnum tuum*, ou, *Veni, Domine Jesu, veni, veni cito : « Venez, Seigneur Jesus, venez bientôt,* » se lier avec une ou deux personnes qui seraient associées, afin de s'exciter l'un l'autre de plus en plus à procurer l'établissement du règne de Jésus, se faisant part des moyens que Notre-Seigneur leur inspirera pour ce sujet, et priant quelquefois ensemble, et faisant quelques actes intérieurs pendant une semaine ou un mois, et les déterminant; puis se rendant compte les uns aux autres du soin et de la fidélité qu'elles y auraient apportés, afin que par ce moyen la pratique en fût plus exacte.

ASSOCIATION DE BOUDON AVEC LES RELIGIEUSES DE LA VISITATION DE LA FLÈCHE.

Notre très-honorée mère Renée-Pacifique le Royer, sœur Marie-Hélène Davry, sœur Renée-Eugénie de la Chaire, et toute la communauté de la Visitation Sainte-Marie de la Flèche qui vous supplient très-humblement de les vouloir associer à vos saints sacrifices et autres bonnes œuvres, et de les en rendre participantes journellement comme vos très-humbles associées et indignes filles qui vous rendront aussi le réciproque devant Dieu.

J'accepte, a écrit M. Boudon de sa propre main, de tout mon cœur cette union en l'amour et pour l'amour du pur intérêt de Jésus et Marie, et sous la protection des saints anges. BOUDON.

OFFRANDE AU COEUR DE JÉSUS ET EN JÉSUS A CELUI DE MARIE, TIRÉE SUR L'ORIGINAL ÉCRIT DE LA MAIN DE BOUDON.

Dieu seul, adorable Jésus renonçant de toutes mes forces à mon esprit et m'abandonnant absolument au vôtre, et m'y unissant intérieurement en l'honneur des amours ineffables que vous avez pour votre sacrée Mère, je me consacre totalement à son cœur

précieux et tout virginal, et veux l'honorer avec les plus humbles respects et les plus profondes soumissions dès le premier instant de la conception que je reconnais très-pure, très-immaculée et sans aucune tache, voulant par une résolution irrévocable dépendre à jamais de ce cœur suraimable qui ne fait qu'un cœur avec le vôtre très-divin, en qualité d'esclave perpétuel. Je ne veux plus être qu'une victime de ce cher et béni cœur. Je vous dédie en l'honneur de ce cœur mon âme, toutes ses puissances; mon corps, tout ce que j'ai fait et ferai jamais de bien par les secours de votre sainte grâce. Je ne veux plus vivre qu'en cette union et pour l'amour de vous, tellement que je renonce à toute autre estime, à tout autre désir, à toute autre affection. O mon Jésus, c'est dans votre cœur, abîme d'amour, que je quitte mon être et tout ce que je suis, que je consomme et anéantis mon chétif cœur et tous ses mouvements. Non, je le proteste en présence de toutes les belles intelligences du paradis, de tous les saints de l'empirée et spécialement de mon cher ange, de saint Joseph et de saint Jean l'évangeliste, mon fidèle ami, que je ne veux plus rien faire du tout par mon propre mouvement, que j'aimerais mieux mourir, que de regarder un seul moment d'autres intérêts que ceux de votre cœur glorieux, que je veux me tenir purement comme son instrument, me laissant conduire à tout ce qu'il voudra, et ne prenant aucune part qu'à ses seules affaires. Oui, ô cœur suraimable, cœur précieux, cœur inestimable, quand je devrais être privé du ciel et de la terre, je le veux, s'il y va d'un seul petit brin de sa gloire. Vous serez à jamais mon cher tout, que je meure, que je vive, qu'il m'arrive tout ce qui pourra, n'importe, je ne pense, je ne veux, je n'aime que vous seulement. Je ne demande rien, je ne veux rien; tout ce que vous voulez, c'est ce que je désire. Je ne veux penser que par vos pensées, n'estimer que ce que vous estimez, et ne vivre que de votre vie. Je m'unis à tous les desseins que vous avez, que la sainte Vierge, saint Joseph, les anges et les saints soient honorés; c'est dans cette union que je suis leur esclave. O amour, ô pur amour, ô divin amour, anéantissez-moi entièrement dans vos pures et divines flammes! Ce jour de l'immaculée Conception, 1651. *Signé :* BOUDON.

—

TESTAMENT DE M. BOUDON.

Nous Henri-Marie Boudon, ci-devant grand archidiacre d'Evreux, déclarons que notre dernière résolution, malgré toutes les inclinations que nous avions d'être enterré avec les pauvres, supposé que l'on ne voulût pas nous mettre au gibet, est d'être enterré chez Messieurs du séminaire du précieux cœur de l'immaculée Vierge, Mère de Dieu, à l'entrée de leur église, sous le marchepied de pierre, afin d'y être incessamment foulé aux pieds. Fait le 23 août jour de la fête de saint Philippe, religieux des Servites de la glorieuse Mère de Dieu et l'un de ses apôtres, 1702. *Signé :* BOUDON.

ŒUVRES ORATOIRES

DE MARIE-HENRI BOUDON,

ÉDITÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LES MANUSCRITS AUTOGRAPHES.

—

I. PANÉGYRIQUE

DE SAINT BERNARD.

Homo Dei. (*I Tim.* VI, 11.)
L'homme de Dieu.

Le Saint-Esprit nous déclare, par la bouche du Prophète-Royal, les grandeurs et les excellences de celle qui devait être la mère du Messie, l'admirable Vierge. Entre une multitude de choses qu'il nous raconte de cette sainte Cité de Dieu, il nous apprend qu'*un homme et un homme est né dedans elle: Homo et homo natus est in ea* (*Psal.* LXXXVI, 5); qu'elle serait la mère du Dieu de l'homme et de l'homme de Dieu. Elle est la mère du Dieu de l'homme, puisqu'elle est la mère de Jésus; mais elle est la mère de l'homme de Dieu, puisqu'elle l'engendre au salut, à la vie spirituelle et à Dieu. C'est une vérité tout éclatante en la personne de l'illustre saint Bernard dont nous honorons aujourd'hui solennellement la glorieuse mémoire. Saint Bernard est un homme de Dieu; la nature ni les hommes, avec toutes leurs industries et toutes leurs forces, ne peuvent donner au monde une personne si peu du monde, qui n'y est que pour le quitter, qui ne le voit que pour l'abhorrer, qui ne le connaît que pour le rendre méprisable. Mais c'est la divine Marie qui éclaire cet homme tout divin. Si Bernard, en fait, est un homme tout de grâce, il n'y a pas à s'étonner, puisqu'il se dit nourrisson de la Mère de grâce. Si ses pensées sont tout an-

géliques, c'est qu'il est le favori de l'aimable princesse des anges. Si ses discours sont plus aimables que le miel même : *Mel et lac sub lingua tua* (*Cant.* IV, 11), c'est qu'il est allaité de son lait virginal. Si ses actions sont toutes célestes, c'est qu'elles sont formées sous la conduite de l'auguste et très-digne reine du paradis. Si Bernard est un grand prodige, s'il est un patriarche tout miraculeux, s'il est le thaumaturge de l'Occident, c'est que Jésus l'a confié aux soins de celle dont il se sert pour opérer ses plus grandes merveilles. Que ne doit-on pas espérer, que ne doit-on pas attendre d'une éducation si sainte et si glorieuse? Sans doute qu'il faut bien dire que le Père éternel a de grands desseins sur une personne qu'il nourrit du même lait que Jésus, à qui il donne pour gouvernante celle qu'il a donnée au Verbe incréé, son Fils bien-aimé, et que bienheureux est l'enfant d'une mère qui est la Mère de Dieu, que bienheureuse est la bouche qui a sucé le lait de ses mamelles virginales, que bienheureuse est l'âme élevée par une si belle et si divine main ; que le cœur est heureux qui en reçoit des mouvements si purs, des inclinations si chrétiennes ; que les pieds sont agréables, *quam speciosi pedes* (*Rom.* X, 15), qui cheminent dans les sentiers de ces voies aimables, enrichies des plus précieux dons de l'impératrice de l'empirée ! Bienheureux donc le grand saint Bernard favorisé de toutes ces grâces. Admirable Vierge ! faites connaître le bonheur à ces peuples qui m'écoutent : *Clarifica, o Maria! filium tuum.* Si l'honneur de l'enfant est l'honneur de la mère, vous y êtes saintement intéressée ; c'est la grâce que j'espère de vos miséricordieuses bontés. Aussi bien, c'est la faveur que j'attends de Jésus par les soins amoureux de votre charitable cœur.

L'Apôtre, écrivant aux Corinthiens, leur enseigne qu'il ne connaît personne selon la chair : *Itaque nos ex hoc neminem novimus secundum carnem.* (*II Cor.* V, 16.) Quand l'esprit divin possède un esprit pleinement, il ne peut plus rien voir, rien estimer que Dieu seul ; la terre et tout ce qu'elle a de grand et de beau, si elle en a, tout cela s'éclipse à ses yeux. C'est ce qui nous oblige, pour marcher sur les vestiges de l'Apôtre, de n'envisager notre saint que dans la lumière de Dieu et de Dieu seul. Ce n'est pas que j'ignore qu'on peut faire l'éloge des grands hommes en différentes manières. Les uns, pour faire paraître la personne qu'ils veulent louer, composeront des livres qui porteront pour titre : *l'Homme d'Etat ;* mais puisque les Etats sont si peu stables qu'ils sont sujets tous les jours à tant de révolutions, et qu'enfin ils passeront avec le monde, qui aura sa fin, l'homme qui les gouverne n'en peut pas tirer de grands sujets de louange. Si on veut rendre illustre un homme de lettres, on dira que c'est l'homme docte, l'homme savant : mais puisque Dieu fait si peu d'état des belles sciences naturelles qu'il les a laissées aux démons, et qu'en cela, non-seulement ces doctes hommes ont une chose commune avec les diables, mais même qu'ils en sont surpassés, ce n'est pas un grand sujet d'estime. Si c'est un prince victorieux ou quelque conquérant, le monde dit que c'est un grand homme ; mais puisque tout l'univers n'est qu'un point à l'égard du ciel, n'est qu'un néant en la présence de Dieu, celui qui gagne une petite partie de ce point, une parcelle de ce néant, n'en est pas plus véritablement glorieux en la présence de Dieu et de ses anges. *Itaque neminem novimus secundum carnem.* C'est ce qui nous presse d'entrer dans les sentiments du divin Paul et de vous protester que *nous ne connaissons personne selon la chair*, selon l'estime que le siècle en fait ; nous nous arrêtons au seul esprit de Dieu. C'est ce qui nous a fait prendre pour le sujet de l'éloge du grand saint Bernard : *Homo Dei*, « *l'homme de Dieu.* » C'est l'éloge que saint Paul donne à son cher Timothée, un des plus illustres saints de l'Eglise ; c'est l'éloge que nous donnons à saint Bernard, un de ses plus glorieux défenseurs : *Homo Dei*, « *l'homme de Dieu :* » *l'homme de Dieu* dans le commencement des voies du salut, *l'homme de Dieu* dans les progrès d'une vie sainte, *l'homme de Dieu* dans la consommation d'une sainteté achevée. L'homme de Dieu qui, dans le premier de ses états, n'est revêtu que de dépouillements ; dans le second, ne vit que de la mort ; dans le troisième, ne subsiste que sur le néant : ce sont ces trois vérités qui feront le sujet de cet entretien. Je tire la première de l'*Epître aux Ephésiens*, la seconde de l'*Epître aux Romains*, la troisième de l'*Epître aux Corinthiens*, afin que ce ne soit pas le pécheur qui vous prêche, mais l'Apôtre, la merveille des saints, d'un saint qui est la gloire des fidèles, l'honneur de l'Eglise, l'ornement de l'état religieux. Ce sont ces trois vérités qui ont donné l'idée à saint Augustin et à Richard de Saint-Victor, rapportés par saint Bonaventure en l'opuscule *Des sept chemins de l'éternité*, de distinguer trois sortes de degrés de l'esprit : le premier qu'ils appellent l'esprit de l'esprit, le second l'esprit sur l'esprit, et le troisième l'esprit sans l'esprit. Ce sont ces trois lits où l'âme repose, selon la remarque du saint abbé Gilles expliquant ces paroles des *Cantiques* (III, 1) : *In lectulo meo;* le premier est le lit de l'épouse, le second de l'épouse et de Dieu, le troisième le lit de Dieu seul. C'est dans le repos que l'épouse devient toute belle et uniquement agréable aux yeux de son chaste et divin époux, belle en la chair, belle en l'âme, belle en l'esprit.

Je lis donc la première vérité dans l'*Epître aux Ephésiens* (IV, 2-24), où je trouve ces paroles : *In ipso edocti estis deponere vos, secundum pristinam conversationem, veterem hominem.* « *Vous avez été enseignés en Jésus-Christ à vous dépouiller du vieil homme ;* » *qui corrumpitur secundum desideria erroris,* « *qui est dans la corruption emporté par des désirs trompeurs ;* » *et induite novum hominem secundum Deum*, « *mais*

revêtez-vous du nouvel homme selon Dieu ; » et ce nouvel homme est celui dont nous parlons, *homo Dei*, l'homme de Dieu.

Mais que l'Apôtre qui nous assure que pour être *l'homme de Dieu* il faut se dépouiller et se revêtir, nous désigne en quoi consistent ces choses; c'est ce qu'il fait en l'*Epître à Tite* (II, 11, 12), où il dit ces paroles divines : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus erudiens nos :* « *La grâce et la bonté de Dieu a bien paru en nous instruisant*, » en nous donnant enfin pour nous instruire, non pas une bouche empruntée, mais la sienne même : *Ut abnegantes impietates et sæcularia desideria,* « *afin que renonçant à l'impiété et aux choses du siècle,* » *juste et pie vivamus in hoc sæculo,* « *nous vivions dans la sobriété, la justice et la piété.* » Donc, selon l'Apôtre, le dépouillement consiste dans le renoncement des désirs du siècle, c'est-à-dire dans le détachement des biens temporels, naturels et sensibles, comme d'éviter les richesses des états, offices, mariages, s'abstenir enfin de tous les plaisirs qui peuvent contenter les sens. Ce sont les premières démarches que doit faire l'âme qui tend en vérité à Dieu. C'est le premier lit de l'épouse; c'est le premier degré où la grâce élève un esprit appelé par le saint l'esprit en l'esprit, c'est-à-dire l'esprit en soi, mais hors de la chair, l'esprit tout recueilli au dedans de l'intérieur par un parfait dépouillement de toutes les choses extérieures. Car il faut, selon saint Denis (au chap. 9 *Des noms divins*), que l'âme qui prétend à l'union divine éloigne de soi deux difformités : premièrement celle qui vient de la diversité des choses extérieures, à savoir en tant qu'elle laisse l'intérieur; secondement celle qui vient de l'intérieur. Ces deux choses ainsi posées, l'âme se rend conforme aux anges, en ce que, laissant toutes choses, elle est toute pour Dieu seul ; mais il faut commencer par le strict dégagement des choses extérieures. Dieu commande à Moïse de venir à la montagne pour parler avec lui, mais il lui ordonne de monter seul, laissant les enfants d'Israël; il défendit même que les bêtes ne prissent leur pâture à la vue de la montagne. Belle figure de l'état que doit porter l'âme qui tend à Dieu solidement; il faut qu'elle quitte les enfants d'Israël, toutes les attaches qu'elle peut avoir à l'estime et à l'amitié des créatures; il faut que les bêtes, c'est-à-dire les appétits sensuels, ne paraissent plus à la vue de la montagne par une stricte et parfaite mortification. L'homme de Dieu ne se doit regarder que comme un pèlerin, que comme un étranger en ce monde ; il doit s'en dépouiller, dit le docte saint Jérôme, comme d'un habit, sans douleur. Admirons la pratique de ces vérités chrétiennes en saint Bernard, l'homme de Dieu. Dieu l'appelle à la sainte religion, ses parents l'en détournent. Mais il ne fut pas sourd, dit l'historien de sa vie, à la voix de son Dieu ; car, ayant entendu ces paroles de l'Evangile (*Luc.* XIV, 26) : *Si quelqu'un s'en vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfants, ses biens et possessions, et encore soi-même, il ne peut pas être mon disciple*, il proteste que Dieu sera le maître, que Jésus sera préféré, qu'il n'aura plus d'oreilles que pour écouter la voix de son Sauveur, les fermant pour jamais à toutes les maximes du siècle. Cependant la prudence de la chair s'y oppose ; mais Bernard sait que la sagesse des sages du monde n'est qu'une pure folie aux yeux de Dieu et de ses anges. Ses parents insistent; ils ne manquent pas de prétextes spécieux, si ce n'est pour le détourner de son dessein, au moins pour lui persuader de le différer, lui prouvant par des raisons, belles en apparence, que sa conscience l'y obligeait ; et ils font tant, qu'enfin la résolution de Bernard en fut presque ébranlée. Mais il se souvient que les ennemis de l'âme sont ses plus proches, selon la doctrine de celui qui ne peut tromper ; il se souvient de ces paroles de son maître, écrites en saint Matthieu (x, 34, 35) : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, car je suis venu séparer l'homme de son père, et la fille de sa mère.* Il considère ce qui est rapporté par saint Luc (IX, 57-60), qu'une personne voulant être de la suite du Sauveur, elle lui demanda auparavant très-humblement la permission d'aller ensevelir son père, et Jésus lui répondit : *Laissez les morts ensevelir les morts; allez et annoncez le royaume de Dieu.* Allons donc, dit Bernard, allons à la bonne heure annoncer le royaume de Dieu, faisons voir à toute la terre, par l'obéissance que nous rendons à ses ordres, qu'il est le Souverain, et qu'il n'y a créature au monde, telle qu'elle puisse être, soit proche, soit éloignée, soit amie, soit ennemie, qui puisse nous arrêter.

Il quitte donc sa famille avec un tel dégagement, qu'une sienne sœur l'étant venu voir depuis qu'il fut religieux, il ne la voulut pas voir parce qu'elle était vêtue en mondaine; il ne la connaissait pas en cet état, parce qu'elle était trop connue du monde, qui ne connaît point Dieu. Grand saint, que feriez-vous si vous veniez en notre siècle, si vos yeux chastes apercevaient les infâmes nudités de ces dames mondaines qui parent leur gorge, leur malheureuse chair, qui dans peu sera mangée des vers, ou sont découvertes, ou voilées simplement d'un linge transparent; qui viennent faire la guerre à Dieu jusqu'à nos autels; qui ouvrent la bouche à la prière et leur sein à l'impudicité; qui viennent auprès de Dieu négocier leur salut, et n'en partent point qu'elles n'aient donné la mort à quantité d'âmes; qui se trouvent au sermon pour soutenir le parti de la chair et du diable, pendant que la parole de Dieu les combat; partisans de l'enfer, misérables suppôts des démons, qui, ajoutant l'impiété et l'effronterie à leur abominable pratique, osent encore bien s'approcher de la communion, du corps virginal du Fils de Dieu, se présenter à nos confessionnaux souvent

sans s'accuser de la nudité de leur gorge; ou sans en avoir l'horreur que toute âme chrétienne en doit avoir?

Je reviens. Notre saint ne connaît pas sa sœur, parce qu'il pourrait dire avec l'Apôtre : *Nous ne connaissons plus personne selon la chair.* Il ne soupire plus qu'après la connaissance de son bien-aimé, qu'il cherche avec l'Epouse pendant la nuit; c'est-à-dire, dit l'abbé Gilbert en un Traité qu'il a fait sur les *Cantiques*, dans l'ombre et la mortification des choses extérieures. Car l'Epouse ne dit pas qu'elle cherche l'Epoux au milieu des ombres, parce que les ombres ne cachent pas entièrement les choses, mais pendant la nuit, qui nous en dérobe entièrement la connaissance : *Dilectio ipsa hanc noctem inducit, qua reliqua omnia nec respicit, nec notare putat, dum ad illum quem diligit intenta suspirat.* C'est l'amour qui est la cause d'une nuit si obscure, mais si sainte, qui attache tellement l'âme au Dieu de son cœur, qu'elle n'a plus ni de pensées ni d'yeux pour s'occuper de tout le reste. Il faut, dit saint Albert le Grand, au livre *De l'adhésion à Dieu*, ne s'occuper d'aucune chose, comme si l'on avait les yeux et les sens bouchés. *Oh! quis mihi dabit sic advesperascere?* Qui nous fera la grâce de nous introduire dans ces divines obscurités? Notre saint était tout plongé dans ces nuits sombres et mystiques. *Induxit illum in nubem.* (*Eccli.* XLV, 5.) Il avait des yeux, et ne voyait point, des oreilles, et n'entendait pas, des mains, et ne touchait point; car, après avoir resté longtemps dans l'église de son monastère, y ayant plusieurs vitres aux fenêtres, il ne savait s'il y en avait plus d'une. Le soleil ayant pâli pendant tout un jour, jamais il ne s'en aperçut. Chose étrange! allant voir le prieur d'une chartreuse bien éloignée de son monastère, et s'étant servi d'un cheval qu'on lui avait prêté, qui avait une selle assez riche, le bon Père chartreux s'étonnant d'un tel équipage, qui semble bien indigne aux serviteurs de Dieu qui ne font état que de la pauvreté, saint Bernard commence à ouvrir les yeux; il s'étonne, avec le bon Père chartreux, d'un tel équipage, et il assure qu'il ne s'en était pas encore aperçu. Cheminant pendant tout un jour le long du grand lac de Genève, le soir, comme on en parle, il ne sait ce qu'on dit, n'ayant vu ni eaux ni lac : c'est qu'il ne voyait que Dieu.

Jésus-Christ est l'unique porte de la vie éternelle, mais c'est une porte étroite; pas un n'y passe qu'il ne soit dépouillé. *Je suis la porte*, dit notre Sauveur (*Joan.* x, 9); si quelqu'un y passe, il sera sauvé, *ingredietur et egredietur*, « *mais il entrera et sortira.* » « Que veulent dire ces paroles? » dit le savant Théodoret. « Entrer en Jésus-Christ, » répond ce grand personnage, « c'est avoir soin de son intérieur; sortir par Jésus-Christ, c'est de mortifier nos corps et nos appétits sensuels. » Saint Bernard les avait bien mortifiés, puisqu'il mangeait de la graisse au lieu de beurre, et buvait de l'huile croyant que ce fût de l'eau. Aussi sa nourriture ordinaire n'était que du pain et de l'eau, et un peu de potage. Je vous laisse à penser quel potage ce pouvait être, puisqu'il était fait avec des feuilles de hêtre. Ses sens étant ainsi mortifiés, son dépouillement de toutes les choses extérieures étant si universel, je ne m'étonne pas si le ciel fait part de ses faveurs à notre saint avec tant de libéralité. La parabole de l'Evangile qui nous apprend (*Luc.* XI) qu'un homme demande à son ami trois pains, c'est-à-dire les trois vertus théologales, nous instruit en même temps que ce fut à minuit, pour nous marquer la privation des choses de la terre que l'âme doit porter si elle prétend aux faveurs du ciel. Mais comme celle de notre saint est toute spéciale, les dons, les grâces et les faveurs que le ciel lui communique sont tout extraordinaires. Cette vérité se rend sensible en toute la vie des hommes de Dieu, mais particulièrement en l'apparition de Jésus crucifié, qui se détache de sa croix pour aller à ce grand saint, spectacle merveilleux et bien digne de nos attentions. Le Fils de Dieu quitte le paradis, séjour heureux de toutes les délices imaginables, pour se rendre à notre terre, le pays des misères, celui des pleurs et des larmes. C'est l'amour de la croix qui lui fait faire ces choses; et à la vue de Bernard, Jésus se détache de sa croix, qu'il a recherchée avec tant de joie et tant d'ardeur. Il faut bien dire que Bernard a des charmes très-doux, des attraits bien puissants, pour faire quitter à Jésus la chose la plus aimée de Jésus. Je lève mes yeux vers le ciel, je les arrête sur la croix, et je vois un Dieu qui prend la croix et qui quitte le ciel, et ce Dieu quitte et le ciel et la croix pour s'approcher de Bernard. Ne semble-t-il pas, en apparence, que Bernard, en quelque manière, a quelque chose de plus et que le ciel et que la croix? Mais quoi! ô mon Seigneur! la croix, pendant les jours de votre chair, n'était-elle pas l'objet de vos plus tendres amours, le sujet de vos plus tendres inclinations? Vous l'avez fait assez paraître, lorsque vous disiez ces amoureuses paroles : *Desiderio desideravi*, que vous la désiriez d'un désir extrême. (*Luc.* XXII, 15.) Que sont devenus ces inclinations, et cet amour et ces désirs? Faut-il que le cœur de Bernard l'emporte et qu'il ait le dessus?

Saint Pierre, l'unique chef de notre Eglise, saint Pierre, cet apôtre si aimant, lorsque par tendresse il tâche de vous dissuader de ce cher sujet de vos affections, votre chère croix, vous l'appelez un Satan. O débonnaire Sauveur! vous traitez ainsi un apôtre qui vous est si cher; et vous qui êtes la douceur même, et qui, à toutes les injures les plus insolentes de vos ennemis, gardez le silence comme un doux agneau, je vois bien que c'est l'effet de l'amour que vous avez pour la croix qui en est la cause; mais cet amour, pour excessif qu'il soit, le cède à l'amour que vous avez pour saint Bernard. Je sais, de plus, que la soif que vous avez pour la croix ne peut être éteinte ni par les larmes de votre divine Mère, ni par le sang qui coule,

de toutes parts, de votre sacré corps dans le jardin des Olives; et, à la seule vue de Bernard, cet amour vous quitte, puisque vous quittez la croix; vous vous en détachez pour embrasser ce grand saint, pour vous unir, pour vous attacher à lui. C'est ainsi, c'est ainsi que seront honorés ceux qui se livrent au service de mon Maître. Oh! qu'il fait bon servir un tel Seigneur! qu'il fait bon, mais qu'il est doux de se dépouiller du monde pour être ainsi revêtu et orné de faveurs si précieuses! C'est ce que fait l'homme de Dieu, qui n'est revêtu que du dépouillement.

Mais il ne vit que de la mort. J'apprends cette seconde vérité, aussi bien que la première, du grand Apôtre, qui, écrivant aux Romains, leur dit : *Existimate vos mortuos : « Regardez-vous comme des morts. »* (*Rom.* VI, 11.) Et s'il parle de la vie, il ne la met que dans la mort : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo : « Votre vie est cachée avec Jésus en Dieu. »* (*Col.* III, 3.) Mais ce n'est qu'après qu'il leur a appris qu'ils sont morts : *Mortui estis : « Vous êtes morts. »* (*Ibid.*) Ceux qui vivent avec Jésus meurent avec Jésus; et c'est pourquoi saint Augustin, en l'*Epître à Volusien*, remarque que l'Apôtre, pour insinuer cette vérité de mort, enseigne que ceux qui appartiennent à Jésus sont des crucifiés, parce qu'il faut être crucifié pour mourir. Jésus est mort parce qu'il a été crucifié. Il enseigne qu'on doit être enseveli : *Consepulti estis.* Il faut suivre notre Sauveur dans le tombeau, pour prendre avec lui une nouvelle vie : *Ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.* VI, 4.) Cette vérité nous est dignement figurée en l'ancien testament (*Josue* VI), lorsque Dieu commande à Josué, qui devait prendre possession de la terre promise, qu'il ruinât entièrement la ville de Jéricho, et qu'il n'y laissât aucune chose vivante : ni homme, ni femme, ni enfants ou animaux, ni vieillards, ni jeunes. Il faut que dans l'âme chrétienne tout y meure : et le grand et le petit, le peu et le beaucoup; il n'y a rien que l'on puisse réserver. C'est le second degré de l'esprit. Selon la division qu'en fait saint Augustin, le premier est de l'esprit en l'esprit; le second, de l'esprit sur l'esprit. Dans le premier, par le dépouillement des choses extérieures, il est dehors la chair, mais en soi; ici, par une mort totale, il est hors de soi, au-dessus de soi : ce qui arrive par l'éloignement de la seconde difformité, selon saint Denis, qui vient de l'intérieur, et qui est bien plus rare et plus difficile que la première.

Aussi est-il bien plus dur et plus fâcheux de mourir que de se dépouiller; ce qui a fait dire à notre saint : *Citius et lenius relinquitur facultas quam voluntas.* On quitte bien plutôt les choses extérieures, et plus facilement que non pas l'affection que nous avons pour nous-mêmes, notre propre volonté. C'est la difficulté qu'il a remarquée et qu'il a surmontée glorieusement; c'est ce qui le fait rester à Châtillon, pour y vivre inconnu au monde; c'est ce qui le fait rester dans Cîteaux, pour y mourir au souvenir des hommes, avec espérance d'y être oublié comme un vaisseau perdu : *Factus sum tanquam vas perditum.* (*Psal.* XXX, 13.) Ses amis lui remontrent que, dans le dessein même qu'il avait de servir Dieu, qu'il ne devait pas si tôt s'ensevelir dans ces tombeaux; qu'il avait besoin d'études; qu'il était à propos qu'il sût les belles-lettres. Bernard écoute ces choses; il y est insensible : c'est qu'il est mort. L'on a beau faire, l'on a beau dire, on ne gagnera rien : c'est perdre son temps que de parler à un mort. Et puis il n'ignorait pas que le trop grand désir de savoir avait perdu le premier des anges. Ce que considérant l'angélique docteur, il remarque qu'en Ezéchiel (c. XXVIII), Lucifer, qui était le premier des séraphins, est appelé Chérubin : *Tu Cherub protegens.* C'est, dit ce grand docteur, la qualité que son crime lui a donnée : *Scelus nomen imposuit.* L'amour de Dieu lui donnait le premier lieu parmi les séraphins; sa curiosité pleine d'ambition lui donne le nom de Chérubin et le perd misérablement pour jamais. De là vient que notre saint dit que cet ange apostat est infiniment malheureux, parce qu'il a été *Lucifer*, un esprit tout de lumière. Il apprendra, dit-il, pendant toute l'éternité, qu'il devait être ignifère, uniquement embrasé des feux et des flammes de l'amour de Dieu seul.

Saint Bernard, convaincu de ces vérités, ne veut plus vivre que comme les morts, dans les obscurités des sépulcres; et si la vocation divine le tire du tombeau, il n'en perdra jamais l'esprit; c'est ce qui lui fit refuser toutes les grandeurs et illustres dignités de l'Eglise qu'on lui proposa. Milan le demande pour son archevêque, Reims le souhaite; Genève le désire pour son prélat, Châlon le choisit, Langres le veut; il résiste à toutes ces demandes, il rejette tous ces souhaits, il se rend insensible à tous ces désirs; il ne voit, il ne considère toutes ces volontés, toutes ces élections que pour absolument y contredire et les refuser tous. Il était mort aux honneurs, il pouvait dire avec le divin Paul (*II Cor.* I, 9), qu'il n'avait point d'autre réponse à faire qu'une réponse de mort. Et il le montra bien en une occasion où quelquefois les morts revivent; car on ne saurait assez dire combien l'homme est sensible à soi-même; mais non pas l'homme de Dieu, tel qu'était saint Bernard, qui ne vit que de la mort. Un chanoine, le rencontrant, lui dit que s'il tenait ses livres il les mettrait en pièces, et, en même temps, ajoutant les coups aux injures, il lui déchargea un grand soufflet. Ceux qui étaient présents, émus et irrités d'une telle insolence contre l'homme de Dieu, courent après ce misérable ecclésiastique, et l'homme de Dieu crie de toutes ses forces qu'on se donne bien de garde de lui faire aucun tort. Dans toute sorte de rencontre, il parlait en riant des torts qu'on lui faisait et à ses monastères, sans jamais disputer; il semblait, quand il parlait des injures et des outrages qu'il recevait, qu'il parlait de quelque autre per-

somme; c'est qu'il n'était plus lui-même par l'esprit de mort qu'il portait. Mais comme Jésus en montant sur la croix, qui est appelée par saint Augustin *la couche nuptiale du Sauveur : « Thalamus parturientis, »* parce qu'il nous y a engendrés à la vie et y a terminé une nouvelle vie, de même son serviteur vit en la mort; comme un phénix divin, il se bâtit une sépulture ou un berceau, puisqu'il y meurt et y renaît; mettant le feu à ce bûcher qui n'est composé que des bois odoriférants de ses vertus, il s'ensevelit dans ses flammes, et, renaissant de ses cendres, il reprend une nouvelle vie et une nouvelle vigueur. L'homme de Dieu se produit en mourant : *Ut custodiat perdit,* dit le docte Tertullien (*De resurrectione carnis*); il ne perd la vie que pour se la conserver. C'est pourquoi, dit saint Zénon, il va, il court, il vole avec hardiesse et sans crainte au tombeau, comme le soleil : *Sol intrepidus ad sepulcrum contendit,* car il trouve dans sa fin un principe qui ne finira jamais; en sa mort une naissance qui durera toujours. L'homme de Dieu ne vit que de la mort aussi bien qu'il n'est revêtu que du dépouillement; mais encore il ne subsiste que sur le néant. Cette vérité, aussi bien que les précédentes, se tire de la doctrine du grand Apôtre qui, écrivant aux Corinthiens, leur apprend que Dieu doit être tout en toutes choses : *Ut sit Deus omnia in omnibus* (*I Cor.* xv, 28); car s'il doit être tout, il ne reste plus rien, et c'est ce qui marque admirablement l'anéantissement chrétien. C'est le dernier lit où se repose l'épouse, où il n'y a que Dieu seul; c'est l'état, selon saint Denis, où se trouve l'uniformité conforme aux anges, c'est le dernier degré de l'esprit, l'esprit sans l'esprit, comme parlent les Pères, et c'est ce qui fait voir la différence de l'état de mort avec celui d'anéantissement. Dans l'état de mort, selon l'abbé Gilbert, le lit de l'âme est le lit de l'épouse et de Dieu; dans celui de l'anéantissement, c'est le lit de Dieu seul. Dans l'état de mort l'esprit est au-dessus de l'esprit; dans l'état d'anéantissement, l'esprit est sans l'esprit. Ce n'est pas que l'âme perde son état naturel, mais elle perd sa façon naturelle d'opérer qu'elle conservait dans les états précédents, et elle est toute transformée en Dieu. Dans l'état de mort se trouvent les fiançailles de l'âme avec l'époux divin, comme parle sainte Thérèse; dans l'état d'anéantissement se rencontre le mariage; dans l'état de mort, l'âme est unie avec Jésus comme deux flambeaux allumés qui, étant joints ensemble, ne font plus qu'une même lumière; mais après tout il est facile de les séparer. Dans l'état d'anéantissement, l'union est semblable à celle de l'eau qui tombe dans la rivière, du ruisseau qui s'écoule en la mer, comme une grande lumière qui entre dans une salle par deux fenêtres, et qui ne devient qu'une. C'est la pensée du grand saint Bernard que nous honorons, qui nous instruit aujourd'hui par sa doctrine aussi bien que par ses exemples; car voici ce qu'il dit au traité qu'il a fait *De l'amour de Dieu* : « Comme une goutte d'eau mêlée avec une quantité de vin semble défaillir lorsqu'elle prend le goût et la couleur du vin, comme le fer embrasé devient semblable au feu dépouillé de sa propre forme, comme l'air éclairé de la lumière du soleil est transformé en la clarté de la même lumière, en sorte qu'il ne semble pas tant être éclairé que la lumière même; ainsi, dans les saints, toute affection humaine, par une manière ineffable, se fond, s'écoule, s'imbibe en la volonté de Dieu; autrement, comment sera-t-il toutes choses en tout, s'il reste quelque chose en l'homme? » — « Il faut que l'âme, » dit saint Albert le Grand aux chap. 7 et 8 *De l'adhésion à Dieu*, « soit comme s'il n'y avait rien que Dieu. » — « L'âme semble, » dit Richard de Saint-Victor, « défaillir de l'humain au divin, tellement qu'elle n'est plus ce qu'elle était : *Ab humano in divinum videtur deficere, ita ut ipse jam non sit ipse.* » Mais écoutons parler ces deux grandes lumières de la théologie, saint Thomas et saint Bonaventure, pour n'enseigner que des vérités solidement appuyées. Saint Thomas, en la première partie de la *Seconde* quest. 59, art. 5, q. 61, art. 6, parlant des vertus de ces états, qu'il appelle *virtutes animi purgati*, les vertus de l'esprit purgé, il enseigne qu'en ces états la prudence ne regarde plus que les choses divines; la tempérance ne sait plus ce que c'est que les désirs terrestres; la force ignore les passions, la justice est conjointe par une alliance perpétuelle avec l'esprit divin qu'elle imite en toutes choses. Il dit ensuite que ces vertus sont les vertus des bienheureux dans le ciel, et de quelques personnes très-parfaites en terre et en la vie présente. Saint Bonaventure nous apprend les mêmes choses au sermon premier des Luminaires de l'Eglise. « La prudence, » remarque ce docteur séraphique, « non-seulement préfère les choses divines, mais ne connaît qu'elles seules, ne regarde autre chose, comme s'il n'y avait rien. La tempérance n'opprime pas tant les désirs terrestres, qu'elle les oublie; la force, en quelque manière, a quelque sorte d'impassibilité; la justice a une alliance perpétuelle avec l'esprit divin : *Ut sit Deus omnia in omnibus*, « *afin que Dieu soit toutes choses en tout.* » (*I Cor.* xv, 28.) Pour lors l'homme de Dieu s'écrie avec le divin Paul : *Je vis, mais non, je ne vis plus, il n'y a que Jésus qui vive en moi.* (*Galat.* II, 20.) Dieu regarde, pour ainsi parler, par les yeux de l'homme de Dieu; il parle par ses paroles; il agit par ses actions. O anéantissement, que tu es donc une chose précieuse! O néant chrétien, qui vaut mieux que tout l'état des choses! c'est en toi que mon Dieu opère toutes ses grandes merveilles. Et, en effet, Dieu tire du néant de la nature tout ce grand univers, et du néant du péché, tout le monde de la grâce et de la gloire; en sorte que le ciel et la terre, le paradis et le monde, toutes les merveilles de la nature, de la grâce et de la gloire, sont tirés de

ce néant précieux. Saint Bernard y étant positivement perdu, fondu et abîmé, pour me servir de ses termes, n'admirez plus, ne vous étonnez plus des choses grandes que le Tout-Puissant fait en lui et par lui; que ne peut pas un cœur entre les mains de Dieu, qui se laisse aller sans résistance à tous ses desseins? N'est-ce pas ce qui fait dire à saint Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat?* (*Philip.* IV, 13.) « *Oui, je suis tout-puissant en la force de Dieu.* » Voyons la même chose en notre saint.

L'Ecriture ayant dit que Dieu créa la lumière dès le commencement de la création, ensuite elle ajoute que le quatrième jour il donna le soleil au monde. C'est ce qui étonne saint Augustin, le vénérable Bède et l'abbé Rupert; car pourquoi un soleil au monde, disent-ils, si le monde avait déjà sa lumière? C'est ce qui fait que ces grands docteurs entendent par cette lumière les anges; mais l'opinion commune est que c'était une lumière corporelle qui, étant très-subtile, n'était pas assez propre à nos yeux; c'est pourquoi Dieu la ramassa et l'unit dans le corps du soleil. Or, mes frères, l'adorable Jésus n'ayant jamais laissé son Eglise sans chef, il semble, dit un historien, que dans la vieillesse du monde où il a fait naître saint Bernard, il a comme rassemblé en lui la lumière et l'esprit des anciens Pères, afin que ce divin docteur fût exposé comme un spectacle à tous les yeux des fidèles à l'avenir; et de fait, l'on peut dire de lui, aussi bien que de saint Benoît : *Spiritu omnium justorum plenus fuit*, qu'il a été rempli de l'esprit de tous les justes. Il a prêché la pénitence, comme un saint Ambroise, aux peuples et aux rois, aux grands et aux petits; il a aimé l'Eglise, et surtout le Siége apostolique, comme un saint Jérôme; il a été le fléau des hérétiques, comme saint Augustin, et l'incomparable en la morale de l'Evangile, comme un autre saint Grégoire; il a prêché la pénitence, qui est le second lavoir où l'on se purifie de ses péchés, et Dieu destinant notre saint pour cette fonction apostolique, l'ayant posé sur le chandelier de son Eglise, pour de là éclairer tous les fidèles et ouvrir les yeux des pécheurs, ce n'est pas sans providence qu'il l'a fait naître à Fontaines, petit village qui est aux portes de Dijon, château qui à présent est devenu la maison de ses enfants, étant aux RR. PP. Feuillants, maison tellement remplie des bénédictions du Seigneur qu'on ne peut y entrer sans se sentir tout embrasé, tout consumé dans les flammes du divin amour, comme je l'ai expérimenté, ayant eu le bien d'y célébrer nos redoutables mystères; car vous trouverez de beaux rapports entre la fontaine et la lumière, les fontaines étant, pour ainsi dire, les yeux des champs et de la terre, comme la lumière l'est de tout l'univers, et comme les larmes sortent des yeux, de même les fontaines sont des sources d'eaux vives : aussi les Hébreux expriment par le même terme de *naha* et les fontaines et la lumière. Fontaines donc est le lieu heureux de la naissance de notre saint, parce qu'il devait éclairer les pécheurs, parce qu'il devait y laver les ordures et les taches de leurs péchés, parce qu'il devait produire dans les cœurs les larmes d'une véritable pénitence. Et de fait, de tous côtés, partout où il passait on ne voyait que des conversions admirables; les rois, les puissances du siècle, toute la terre était ébranlée à la voix de Bernard, qui imposait des pénitences sévères aux monarques aussi bien qu'aux peuples, comme il est aisé de voir en la personne de Louis le Jeune, à qui il ordonna une grande et laborieuse pénitence. Il prêcha donc la pénitence partout, comme un saint Ambroise, et aux grands et aux petits; il soutint l'Eglise comme un saint Jérôme, étant regardé aussi bien que ce savant Père, comme l'oracle et la lumière.

L'Eglise est une, véritable et sainte; pour en conserver l'unité, Jésus, qui a un corps naturel et un corps mystique, souffre qu'on lui perce le côté, qu'on divise son corps naturel pour obtenir l'unité du mystique. Remarquez donc bien, mes frères, celui-là fait un plus grand mal qui entre dans le schisme que s'il donnait des coups à Jésus. C'est ce qui anime le zèle du grand saint Bernard, et qui lui fait dire, répondant à Pierre de Pise, homme très-éloquent qui favorisait le schisme : « Quant à nous, qui sommes plus accoutumés à la charrue et au labourage qu'aux harangues et déclamations, nous garderions le silence dont nous faisons profession si la cause de la foi ne nous engageait à la défendre; mais maintenant que la robe de Jésus-Christ est déchirée, que les Juifs ni les païens même n'osèrent rompre au temps de la Passion, il est temps de parler. » Et il parla avec tant de force et tant de bénédiction qu'il assujettit toute la France, qui s'en était rapportée à ce saint, à l'obéissance d'Innocent, Souverain Pontife. Il fait de même à l'égard du roi d'Angleterre. Il va en Sicile trouver Roger, qui en était le roi, et de rebelle qu'il était il le rend un enfant très-obéissant au Saint-Siége. « Il n'y a, » lui disait-il, « qu'une foi, qu'un Seigneur et qu'un baptême, et nous ne reconnaissons ni deux seigneurs, ni deux baptêmes. Il n'y eut qu'une arche au temps du déluge; huit personnes qui s'y retirèrent furent sauvées, tout le reste fut perdu. » Vous diriez qu'il mène comme par la main le Pape, rétablissant partout son autorité. C'est pourquoi le grand cardinal Baronius, après avoir dit qu'il était un homme véritablement apostolique, un vrai apôtre envoyé de Dieu, puissant en œuvres et en paroles, qu'il n'a été en rien inférieur aux grands apôtres, il ajoute qu'on le doit appeler l'appui de l'Eglise romaine et du Saint-Siége. C'est de là que les Hohentauffen, à Magdebourg, le qualifient de très-puissant et très-zélé défenseur du siége de l'Antechrist; c'est comme les hérétiques parlent du Siége apostolique et du Souverain Pontife : *Acerrimus propugnator fuit sedis Antichristi.* C'est qu'ils avaient lu, dans l'é-

pître 242 qu'il adressait au Pape Eugène, qu'il n'y a point de Chrétien dans le monde qui ne se doive glorifier d'être uni à l'Eglise romaine, qui est la tête de toutes les autres. Et au livre II *De la considération* (chap. 8, n° 15) : « Les autres ont chacun un troupeau particulier; mais toutes les brebis généralement vous ont été confiées et ne sont à vous qu'un seul troupeau, et non-seulement vous êtes pasteur des brebis, mais des pasteurs. » Il savait que le comte d'Anjou s'était rendu rebelle aux ordres du Souverain Pontife; Bernard en entra dans un zèle si saint, qu'il protesta qu'il n'était pas possible que Dieu n'en tirât une signalée vengeance. C'est ce qui arriva; car il mourut au bout de quinze jours. Il a donc soutenu l'unité de l'Eglise comme un autre saint Jérôme; mais il a combattu l'hérésie, comme saint Augustin, avec une telle force, avec une si grande horreur que, dans le concile tenu à Reims, du temps du Pape Eugène III, voyant que quelques prélats voulaient bien condamner les opinions de Gilbert de la Poirée, évêque de Poitiers, sans condamner sa personne, il s'enflamma de zèle, et s'unissant avec les prélats de France pour ce sujet, il fit tant que cet évêque rejeta ce qu'il avait écrit.

Enfin il a été incomparable en la morale évangélique aussi bien que saint Grégoire; il persuadait si vivement le mépris du monde que l'Evangile nous enseigne, qu'il emmena avec lui trente gentilshommes qui renoncèrent au siècle. On venait en foule de toutes parts pour embrasser la vie religieuse, et des pays les plus éloignés. Les professeurs de sciences quittent tout pour n'étudier qu'à la science de Jésus crucifié; les ecclésiastiques laissent leurs bénéfices. L'on voyait les novices qui faisaient profession au nombre de cent. Clairvaux était rempli de grands seigneurs; il y eut même deux frères de rois.

Homo Dei; il était véritablement l'homme de Dieu, qui n'est revêtu que du dépouillement, qui ne vit que de la mort et qui ne subsiste que sur le néant. Finissons en reprenant ces vérités. Mes frères, la manne du ciel ne se donna aux enfants d'Israël que lorsqu'ils n'eurent plus de la farine qu'ils avaient apportée d'Égypte. Si vous voulez être vêtus des livrées de la grâce, il faut vous dépouiller de l'attache du monde. *Ah! combien la porte est étroite*, s'écriait notre Maître (*Matth.* VII, 14), en parlant de l'entrée à la vie éternelle, c'est-à-dire, que le soi doit être bien plus grand que vous ne le pensez. *Popule meus, qui te beatum dicunt te seducunt.* (*Isa.* III, 12.) Oui, tous ceux, quels qu'ils puissent être, qui disent : Bienheureux les riches, les grands, ceux qui sont à leur aise, dans l'honneur, dans l'estime, oui, le monde se trompe, qui le dit; oui, vous vous trompez, vous qui le dites.

L'homme de Dieu n'est revêtu que du dépouillement; c'est ce qui vous rend bienheureux, mes frères, lorsque les croix de la vie mortifiée que vous portez, qui vous dépouillent du siècle, vous ornent, vous enrichissent au dedans de vos âmes des plus saintes grâces du ciel : croix que nous pouvons dire avec votre bienheureux Père qui sont bénies de plusieurs. Mais l'onction suave du Saint-Esprit que vous ressentez dans votre intérieur est ressentie de bien peu de personnes; *Multi vident cruces, pauci unctiones.* Le grand évêque de Genève l'avait vue et l'avait ressentie; aussi est-il saint, et est-il du petit nombre; et il fut tellement édifié dans une de vos congrégations où il assista de la part du Souverain Pontife qu'il a cru être obligé d'en donner témoignage au public. Votre sainte congrégation, plus blanche que la robe que vous portez, vous fait mener une vie toute céleste, parce qu'elle a su se remplir de l'esprit de saint Bernard; c'est cet esprit qui rend le Feuillant angélique. Enfin l'homme de Dieu ne vit que de la mort; toute notre vie consiste à mourir, et à mourir à tout ce qui n'est pas Dieu, pour vivre dans le parfait néant où Dieu opère tout ce qu'il veut et tout ce que bon lui semble (152).

II. ELOGE FUNÈBRE

DE M. BECCASSE, DOCTEUR DE SORBONNE, CHANOINE D'EVREUX.

Quasi sol refulgens sic ille effulsit in templo Dei. (*Eccli.* L, 7)

Comme un soleil lumineux, il a brillé en l'Eglise de Dieu.

Il faut mourir, nos très-chers frères; nous mourrons comme les autres hommes, et à cette heure que je vous parle des milliers d'hommes sortent de ce monde et passent dans l'éternité. Dans peu il faudra tout quitter, et peut-être cette année, logis, meubles, richesses, compagnie, parents, amis, et tout ce qu'il y a de plus cher en la vie; dans peu, ce temple où je vous parle disparaîtra à nos yeux; ces créatures, dont l'estime et l'amitié nous ont liés si fortement, ces promenades et récréations; oui, il n'y aura plus pour nous ni de ville d'Evreux, ni de maisons de campagne. Nos jours s'écouleront insensiblement, et dans quelques années il ne restera pas une seule personne de toutes celles qui composent cette grande et nombreuse assemblée. Enfin il faudra se séparer du monde qui nous tient si attachés et nous en séparer pour jamais. Il faudra abandonner ces créatures qui nous tiennent si engagés, qui, nous laissant à la pourriture et aux vers, ne nous suivront pas au redoutable jugement de Dieu pour nous y défendre et nous délivrer de la sévérité de la justice divine. Il faudra quitter, mesdames, tous ces beaux habits et ornements, ces mouchoirs

(152) Il reste encore vingt lignes dans le manuscrit autographe d'après lequel nous avons édité ce *panégyrique;* mais elles sont indéchiffrables, tant à cause de la finesse du caractère que parce que trois ou quatre mots ont été déchirés en tête de chacune de ces lignes. Nous aimons mieux laisser ce *panégyrique* incomplet que de donner nos pensées en place de celles de Boudon.

transparents qui vous parent avec tant de vanité, et d'une manière si honteuse et si peu décente à une personne chrétienne, pour être ensevelies dans un petit tombeau où les hommes vous oublieront bientôt; et nous verrons pour lors la tromperie des plaisirs et des honneurs du monde, qui dans leur perte ne nous laisseront que le regret de les avoir aimés. Nous saurons que rien ne peut échapper aux yeux de Dieu, qu'il tient un compte exact de nos plus petites fautes; et les péchés que l'on a commis en secret et dont la connaissance serait si honteuse, seront manifestés en la présence des saints anges. Si les saints tremblent en ce jour des vengeances du Seigneur, que deviendrons-nous, misérables créatures que nous sommes? Si le Dieu de toute sainteté juge en rigueur les actions les plus saintes, que fera-t il à l'égard de ces crimes infâmes, de ces atroces pensées déshonnêtes, de ces discours impurs, de ces paroles à double sens, de ces chansons impudiques, de ces regards lascifs, de ces conversations et amitiés sensuelles? Mais l'on sera bien étonné lorsqu'après avoir rendu compte de sa vie, il faudra répondre des fautes d'autrui; un supérieur ecclésiastique de toutes les âmes qui lui ont été commises, un père de la mauvaise éducation de ses enfants, une mère du mauvais exemple qu'elle aura donné à ses filles par ses cajoleries, la nudité de la gorge, le trop de liberté avec les hommes; un maître et une maîtresse du peu de soin qu'ils auront eu de leurs serviteurs, les laissant dans l'ignorance des vérités de la foi et ne veillant pas assez sur eux pour les empêcher de tomber dans le péché, en leur en ôtant toutes les occasions. Il est impossible d'expliquer l'horreur que l'on aura des prospérités de la vie; l'on maudira la beauté que l'on a tant chérie, les biens que l'on a tant aimés, comme les sources de la plupart des péchés. Mais après tout nous serons jugés ou pour être éternellement sauvés, ou pour être éternellement damnés; pour aller au ciel pour jamais, ou pour aller en enfer pour toujours.

Hélas! où irez-vous, vous qui m'écoutez, et où irai-je moi qui vous parle? Cependant il n'y a point de milieu: il faut ou être sauvé, ou être damné; et ce qui est bien étrange, c'est qu'à tous les moments de notre vie nous pouvons être lancés ou dans la bienheureuse ou la malheureuse éternité. Que ces vérités sont terribles et importantes! et peut-on vivre sans penser continuellement à des choses qui nous touchent de si près? Mais l'expérience malheureuse que nous avons de notre insensibilité sur des sujets si sensibles nous fait assez connaître que nous passons les jours, les années, comme si nous ne devions jamais mourir. C'est l'extrême misère où le péché a réduit l'homme, qui vivant dans un aveuglement infiniment déplorable, se trouve environné de tous côtés de ténèbres plus épaisses que celles d'Egypte qui étaient palpables; mais afin que le pécheur fût inexcusable dans ses erreurs, et que le monde pût recevoir la clarté en ces ténèbres, l'adorable Jésus est venu en terre pour éclairer aussi avantageusement l'homme qu'il avait été malheureusement aveuglé par le démon. C'est la pensée de saint Augustin (hom. 43, tit. 50): *Ideo venit Christus illuminator, quia diabolus fuerat excæcator.* C'est pourquoi cet aimable Sauveur s'appelle *la lumière du monde. Ego sum lux mundi.* (*Joan.* VIII, 12.) Et comme ses élus ne font qu'une même chose avec lui, ils participent à ses divines clartés, particulièrement ceux qu'il a élevés à l'état ecclésiastique pour éclairer le reste des fidèles par l'innocence de leur vie, par la pratique solide de la vertu, par leur doctrine et par leur charité.

De là vient qu'il les qualifie aussi bien que lui, *la lumière du monde. Vos estis lux mundi.* (*Matth.* V, 14.) Ce sont ces lumières qu'il laisse à la terre en montant au ciel, et les hommes n'ont pas plus de besoin pour les choses de ce monde du soleil qui nous éclaire, qu'ils en ont de ces justes pour cheminer dans les voies de la vertu, qui sont appelés pour cela dans l'Ecriture des soleils dont les clartés dureront autant que l'interminable éternité: *Fulgebunt justi sicut sol in perpetuas æternitates.* (*Dan.* XII, 3.)

Aussi, si le soleil, selon la pensée de saint Ambroise (*De sole, Hexamer., die* IV), est l'œil du monde, la douceur de la vie et la beauté du ciel, les justes portent la clarté dans nos esprits, la paix dans nos cœurs, et sont les plus beaux ornements du paradis de Jésus. Celui que nous pleurons, mes frères, a été du nombre de ces grandes lumières. Monsieur Beccasse, docteur en théologie de la maison de Sorbonne et très-digne chanoine de l'église d'Evreux, dont la mort nous a causé tant de soupirs et de larmes, dont nous regrettons la perte avec tant de sujet, a été un de ces soleils mystiques et sacrés. *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei.* (*Eccli.* L, 7.) « *Comme un soleil lumineux, il a brillé dans l'Eglise de Dieu.* » Il a été un soleil en pureté, soleil en lumière, soleil en ardeur. Soleil par la pureté de sa vie, par l'innocence de ses mœurs, par l'union étroite de son âme avec le Dieu de toute pureté; soleil par l'abondance de ses lumières, par l'éclat de ses vertus, par les belles actions d'une vie exemplaire; soleil par les ardeurs de son zèle, par les feux et les flammes de la divine charité; car si ce soleil lumineux éclairait si doucement les âmes, il échauffait encore plus qu'il ne brillait. Mais n'attendez pas de nous, mes frères, l'éloquence du discours que vous pourriez exiger d'un autre, et que mérite un si beau sujet; puisque vous savez, vous l'ayant dit tant de fois, que nous ne sommes pas venu à vous en la politesse du discours, faisant profession de ne savoir autre chose que Jésus et Jésus anéanti dans l'abîme des humiliations du Calvaire. N'ayez donc pas la moindre pensée de la dernière des créatures qui vous parle et qui ne mérite aucun titre dans vos esprits, si ce n'est pour y être humilié: que votre charité couvre ses imperfections, et ne regardant que Dieu seul qui mérite uniquement toutes les occupations de nos esprits et

de nos cœurs, dans toute sorte d'occasion, en tous lieux et sans réserve ; disons donc, et il est doux de le répéter : *Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul, toujours Dieu seul :* c'est à son pur amour, à sa seule gloire que nous dédions le discours de l'homme juste que nous pleurons, et puisque je n'en puis être le digne panégyriste, souffrez au moins que j'en sois l'historien par la relation des saintes actions qu'il a faites.

Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei. « *Il a brillé comme un soleil dans l'Eglise de Dieu.* » Car, comme le soleil est sans tache, ainsi les mœurs de M. Beccasse ont été toujours très-pures. Il a passé sa vie dans l'innocence, et nous ne trouvons point de temps où l'on puisse dire qu'il se soit démenti sur ce point, puisque nous ne connaissons pas d'époque où il se soit détourné de Dieu. Je sais que l'on dispute s'il y a de véritables taches à la lune, mais non pas au soleil ; de même, quoiqu'il y ait des hommes de sainte vie où l'on remarque des fautes notables, n'ayant pas toujours été à Dieu, il faut avouer que notre cher défunt n'a point été du nombre de ces saints pénitents, et si l'on me dit que sa vie a été une continuelle pénitence, il est vrai, je l'avoue, mais il a été un pénitent innocent ; il communiquait, à la vérité, avec les pécheurs, à l'imitation de son bon maître ; mais jamais l'innocence de sa vie n'a été souillée par l'impureté de leurs crimes, car c'est le propre de la pureté, dit saint Grégoire de Nysse (*Serm. de Nativ. Christ.*), de se conserver sans tache au milieu des ordures. Le soleil répand ses rayons partout, aussi bien sur la boue que sur les fleurs ; cependant il demeure toujours pur ; aussi la sagesse qui réside dans les âmes justes, et qui est une émanation sainte de la clarté du Dieu tout-puissant, ne contracte jamais aucune souillure selon le témoignage du Saint-Esprit. (*Sap.* VII.) C'est pourquoi, dit saint Jean Chrysostome (hom. 10 *in Epist. ad Timoth.*), Dieu a choisi certaines personnes pour être les lumières du monde, et ces personnes doivent s'unir avec les hommes à la manière des anges, se conservant dans la grâce et la vertu de Jésus-Christ et s'éloignant continuellement de la corruption du siècle.

C'est ce que l'on remarque en la personne que nous louons, qui, dès la plus tendre jeunesse, avait porté le joug suave du Seigneur. L'on en trouve un illustre témoignage en ce que Messieurs de Saint-Nicolas du Chardonnet en ont écrit selon la louable et pieuse coutume qu'ils ont d'écrire les noms des enfants qui se présentent à la petite école. Voici ce qui est écrit : « S'est présenté Louis Beccasse, enfant de bon naturel, qui a toutes les inclinations portées à la vertu, bien craignant Dieu, qui nous a dit qu'il désirait être prêtre, si Dieu lui en faisait la grâce. » O âme heureuse, d'être ainsi prévenue des bénédictions de la douceur du Seigneur ! O âme pure, ô âme saintement innocente, qui non-seulement ne s'est pas laissé emporter au courant des eaux bourbeuses de la Babylone du monde, mais qui n'avait que des mouvements pour la vertu ! Ses inclinations tendaient toutes au ciel, lieu sacré de leur origine ; et on pouvait dire de cet enfant béni, qu'il semblait qu'Adam n'avait pas péché en lui. Cette pensée me tire de l'étonnement où je suis de ce que le ciel l'a laissé si peu parmi nous, car il était plus propre pour le ciel que pour la terre. Le monde n'est pas digne de posséder des hommes si justes, le ciel les en retire, ne pouvant souffrir une telle innocence au milieu d'une corruption si grande. Les anges du paradis demandent à Dieu ces *anges de la terre*, pour remplir leurs siéges et augmenter le nombre des parfaits amants de leur souverain ; et souvent Dieu écoute leurs prières, et nous prive avec justice d'un bien que nous ne méritons pas. Mais cet ange terrestre ne menait une vie si pure que par l'étroite union qu'il avait avec Jésus, le Dieu de toute pureté. Albert le Grand enseigne qu'une chose est d'autant plus pure qu'elle participe à la nature de la lumière, de sorte que le soleil est le plus pur des astres, parce qu'il est le plus lumineux. Ne nous étonnons plus alors de la pureté de notre pieux défunt ; c'était un soleil tout brillant de clarté, parce qu'il était intimement uni à celui qui est le Père de toutes les lumières et la lumière même, et il était arrivé à cette union divine par l'usage de l'oraison mentale qu'il faisait tous les jours avant matines ; pratique si nécessaire, mais si peu connue. Oraison mentale si fortement recommandée par les saints, si peu pratiquée par les grands du siècle, et, ce qui est plus déplorable, par les personnes même ecclésiastiques. Oraison mentale si redoutable aux démons, si agréable à Dieu, et dont le peu d'usage est cause de tant de ténèbres, de tant de langueurs, qui font gémir la plupart des hommes. Mais notre vertueux prêtre ne se contentait pas de méditer sur la loi du Seigneur, de considérer ses divins témoignages, de lui offrir ses vœux et ses adorations, dès le grand matin tous les jours, de répandre son cœur en la présence de son bon maître avec un soin si grand qu'il le faisait même avant les matines de la cathédrale, où il allait ensuite continuer ses prières et ses vœux ; mais encore il faisait de temps en temps des retraites, pendant huit jours, chez les RR. PP. Capucins, pour ouvrir son cœur plus à l'aise, en ces lieux de retraite et d'oraison, et y attirer l'esprit dont parle le Prophète-Royal, plus nécessaire pour soutenir nos âmes dans les voies de la grâce, que ne l'est l'air pour la conservation de la vie corporelle. Il célébrait la sainte messe tous les jours avec une telle piété, que j'ai vu des personnes qui m'ont dit n'en avoir jamais remarqué de semblable. Il lisait à genoux, tête nue, devant un crucifix, le Nouveau Testament, et toutes les semaines il prenait à tâche de se rendre excellent en la pratique de quelque vertu particulière. Tous ces exercices l'avaient élevé à cette sainte et divine union où il est arrivé ; et si, par la liai-

son étroite qu'il a eue avec le Dieu de toute sainteté, il a été un soleil en pureté, il a puisé tant de clartés dans ces contemplations, dans ces solitudes sacrées, qu'il est sorti de la conversation divine comme un autre Moïse, tout lumineux, il a été un soleil en lumières : *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei.*

Il ne fallait pas qu'une si éclatante lumière demeurât sous le boisseau, mais bien qu'elle éclairât sur la montagne. Il fallait que ce soleil mystique du ciel de l'Eglise répandît ses rayons sur la terre des cœurs des hommes. C'est pourquoi Dieu, qui par sa providence dispose de toutes choses avec une suavité non pareille, pressa le neveu de feu M. Le Jau de choisir notre digne défunt pour lui succéder en son canonicat. Ce fut sans brigues, sans recherche du côté des créatures; Dieu seul l'avait appelé, Dieu seul le fit chanoine. Dieu l'a conduit, Dieu l'a soutenu en ses voies, parce que Dieu l'y avait placé. Les chemins, quelque difficiles qu'ils puissent être, deviennent doux quand nous y marchons par les ordres de Dieu ; ils sont remplis des plus saintes bénédictions du paradis ; mais quand c'est la nature, quand c'est l'homme qui nous y place, ils ne sont pleins que de malheurs; l'on n'y rencontre que peines et disgrâces. Malheur à celui qui sans vocation divine s'introduit dans l'état ecclésiastique : ses chutes seront fréquentes, ses péchés énormes ; il sera un scandale aux peuples. Malheur enfin aux parents qui l'y poussent, à ceux qui le reçoivent, et à tous ceux qui y coopèrent. *Si le Seigneur n'édifie, en vain travaille l'homme.* (*Psal.* CXXVI, 1.) Ses efforts seront sans succès du côté du ciel, quoiqu'il apparaisse heureux aux yeux des hommes; et le Seigneur de toutes choses confondra ses desseins, il renversera toutes ses espérances. Notre vertueux chanoine a été exempt de tous ces malheurs, parce que jamais il n'en a eu les causes ; il ne s'est pas introduit de lui-même dans les choses saintes, il n'a fait que suivre le mouvement de l'inspiration divine qui l'y appelait. C'est Dieu seul qui l'a placé en cette célèbre église cathédrale, la mère de toutes les églises du diocèse, et le siége de la communion. C'est Dieu seul qui lui a donné rang parmi tant d'illustres sénateurs qui en composent le vénérable chapitre. Admirons ici la douceur de la conduite divine sur cette Eglise, Dieu lui ayant donné des princes si éminents en piété et en doctrine pour la gouverner, et des sénateurs si vénérables, si doctes, si saints, pour l'assister et pour la défendre. Ces noms glorieux de Du Perron et de Saintes, qui en ont été les prélats, sont connus de toute la terre. Feu M. Le Jau qui, en ayant été le pénitencier, y devint ensuite le haut doyen et grand vicaire, s'est rendu très-illustre par la multitude de ses beaux écrits si remplis de doctrine, si pleins de l'onction de l'esprit de Dieu, mais beaucoup plus encore par la vie si sainte qu'il a menée, qu'il est encore la bonne odeur de Jésus-Christ aux fidèles de ce diocèse. Je ne veux rien dire du choix que la Providence a fait d'un de ses archidiacres pour en faire un évêque qui a passé les mers pour prêcher l'Evangile aux peuples les plus barbares du monde, dans la disposition d'y donner jusqu'à la dernière goutte de son sang au milieu des plus cruels tourments qu'un peuple barbare puisse inventer, de peur que nous ne tombions dans le reproche que fait l'Ecriture à ceux qui louent les hommes avant leur mort. Arrêtons-nous à louer celui dont la mort précieuse mérite tous les respects possibles.

Dieu l'avait mis comme une grande lumière sur le chandelier de cette église pour de là éclairer les peuples. *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei.* Les justes, dit le Fils de Dieu, brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. (*Matth.* XIII, 43.) C'est-à-dire, dit saint Remy, qu'ils édifieront les hommes en la vie présente, par l'éclat de leurs vertus. Ils sont la lumière du monde, dit saint Hilaire, par la pratique des vertus évangéliques. Ils en sont les flambeaux sacrés, assure saint Maxime, par leurs oraisons ferventes, par leurs divines contemplations, par leur charité sainte; enfin, disons avec l'Apôtre que leurs actions chrétiennes sont des jets de lumière, parce qu'elles ont cela de propre aussi bien que la clarté, d'attirer les yeux de tout le monde. C'est de cette manière que notre pieux défunt a brillé comme un soleil en l'Eglise de Dieu. Il a été un soleil en pureté, il a été un soleil en lumière, par la pratique de toutes les plus éclatantes vertus. Mais il faut me restreindre ; la matière est trop vaste, et le discours serait sans fin si nous voulions faire paraître toutes les actions sublimes de notre digne chanoine, dont les moindres ont été toutes brillantes, quoiqu'elles n'aient pas paru à tous les peuples comme des diamants, qui non-seulement sont pleins de clartés, mais dont les moindres parcelles, leur poudre même, conservent ce bel éclat qui leur est naturel.

En un mot, on pourrait dire ce que le grand prélat de Nazianze autrefois dit de saint Basile, qu'il possédait toutes les vertus, qu'on les voyait toutes en sa digne personne. Mais je vous l'ai déjà dit, le sujet serait trop ample, il faut s'arrêter à la considération de quelques-unes des vertus particulières qui ont brillé en cet homme de Dieu.

Comme la superbe est la source et le commencement du péché, selon le témoignage de l'Ecriture, aussi l'humilité est le fondement et le principe de la vie de la grâce ; ainsi que le feu aime la cendre (allumez-le, si vous voulez, dans les plus grandes forêts, il ne cessera point qu'il n'ait tout consumé, tant qu'il trouvera de la matière propre à ses flammes), de même notre Dieu étant un feu sacré, sitôt qu'il possède une âme, il l'anéantit dans ses plus profondes humiliations ; et, comme la cendre conserve le feu qui l'a produite, de même l'humilité, qui est un effet de l'amour divin, nous donne la persévérance et l'exercice de la sainte direction, en sorte que toute la vie spirituelle commence, continue et finit par

la pratique de l'humilité. Cette vertu a accompagné notre défunt dans toutes ses voies. Il serait difficile d'expliquer les bas sentiments qu'il avait de lui-même; il ne pouvait souffrir qu'on dît la moindre chose à sa louange, et comme on lui eut dit, en sa maladie, que la mère des Ursulines faisait de continuelles prières pour lui, il dit, les larmes aux yeux, et avec un cœur contrit: « Je ne le mérite pas; qu'elles me laissent faire pénitence. » C'était l'humilité qui lui faisait craindre, au milieu de ses douleurs; car, disait-il, j'ai peur que l'amour-propre ne s'y glisse; et quoique ses peines fussent grandes, il estimait que ce n'était rien pour un grand pécheur comme lui. Il demande pardon en son testament, à messieurs du chapitre, du mauvais exemple qu'il leur a donné. Hélas! Messieurs, vous le savez, je vous appelle tous à témoin, n'est-il pas vrai que vous avez été les admirateurs de sa vertu, que sa piété nous a ravi le cœur, que sa mémoire est en bénédiction parmi nous, et que vous avez des obligations incroyables à ce saint? Mais c'est le propre des saints: ils font toujours bien, et pensent toujours mal faire, pendant que les pécheurs, au milieu d'une vie criminelle, s'estiment beaucoup et pensent être quelque chose, n'étant rien. Ensuite il a excellé dans la vertu de chasteté, je ne m'en étonne pas; car si personne ne peut être chaste que par un don particulier de Dieu, Dieu qui résiste aux superbes, a favorisé une personne si humble d'une grâce si précieuse. Il avait des inclinations si tendres pour cette vertu, que s'il eût pu, il l'eût gravée au plus profond des cœurs de tous les fidèles. En sa personne elle allait jusqu'au prodige. Plusieurs m'en ont parlé avec admiration; et quelques-uns affirment qu'elle surpasse toute expression. On loue le bienheureux Louis de Gonzague, prince de la maison de Mantoue, de ce qu'il craignait même que son valet de chambre ne lui vît le bout des pieds en le déchaussant, par l'amour qu'il portait à la vertu de chasteté; notre chaste chanoine était bien aussi exact. Pendant qu'il prenait des bains, il ne voulait jamais permettre à un ecclésiastique qui lui était très-familier, de rester dans le cabinet où il était qu'il ne fût tout caché. Il ne pouvait souffrir la moindre nudité, et il parlait avec tant de zèle contre les dames qui découvraient leurs gorges, qu'une personne de très-grande condition, étant encore fille, après avoir entendu un de ses sermons, fit vœu en même temps de ne la découvrir jamais le reste de sa vie. Il ne pouvait pas même supporter ces nudités honteuses en peinture, et il reprenait avec une sainte liberté ceux qui gardaient de ces tableaux infâmes. Mais comme il savait qu'il est difficile de conserver le trésor précieux de la chasteté au milieu des délices de l'estime et de l'amitié des créatures, dans l'abondance des richesses, il prenait plaisir avec l'Apôtre, à châtier son corps et à le réduire en servitude (*I Cor.* IX, 27), mangeant très-peu et ne prenant du vin, selon le conseil de l'Apôtre, que pour la nécessité.

Ecclésiastiques, voilà un beau modèle pour vous régler en vos repas, et pour éviter ces excès pitoyables qui donnent tant de scandales et qui sont suivis de si grands désordres. L'estime et l'amitié des créatures sont choses bien dangereuses, et quoique l'on puisse dire avec toute sorte de vérité que sa vertu l'avait rendu aimable et dans la province et même hors de la province, il ne laissait pas d'avoir ses contradictions dont il a toujours fait un saint usage.

Il avait appris de saint Paul qu'on ne peut pas plaire aux hommes et être serviteur de Jésus-Christ. Le mépris qu'il faisait de ce qu'ils estiment, l'amour qu'il avait pour ce qu'ils haïssent lui avaient facilité la pratique de la vertu de la sainte pauvreté où il s'est rendu admirable. Il était trop éclairé pour mettre en son cœur ce que la nature a mis sous nos pieds, ayant été parfaitement détaché de l'or et de l'argent qui sont les idoles de la plupart du monde. Par amour de la pauvreté, il ôta la tapisserie qui était en sa chambre, et il portait souvent des habits qui étaient tout usés. L'amour de cette vertu lui donnait une estime non pareille pour tout ce qui s'y rapportait; c'est ce qui lui faisait parler avec tant de goût des pauvres et des maisons de pauvres. Il disait que les pauvres étaient les plus chères délices de Dieu, qu'il fallait avoir pour eux une charité toute cordiale; qu'on devait regarder les hôpitaux et les petits meubles qui y sont comme choses sacrées, et il en parlait avec tant de ferveur, qu'on le sentait tout embrasé des ardeurs divines de la charité, et on entrait insensiblement dans ses mêmes sentiments et inclinations. On l'a vu quelquefois, dans l'estime qu'il avait de la grandeur de la condition des pauvres, se prosterner à leurs pieds avec une dévotion merveilleuse, et porter les petits enfants infirmes entre ses bras, quoiqu'ils fussent tout galeux et pleins d'ordures. Quand il voyait une personne malade, il lui inspirait de se faire traiter avec les pauvres, de se nourrir de leur bouillon, montrant aux parents que c'était un honneur incomparable d'être nourri des mêmes mets que les grands seigneurs de l'Evangile, tels que sont les pauvres. Enfin, l'amour de la pauvreté était tel chez lui que, pendant les ardeurs de la fièvre, il rêvait aux pauvres, il songeait qu'il était avec eux; il demandait même s'il n'était pas logé en leur maison. C'était l'inclination extrême qu'il avait d'y être qui produisait de tels effets; inclination qui avait assez paru par les prières qu'il avait faites avec tant d'instance, qu'on le portât, tout malade qu'il était, avec les pauvres pour y être traité à leur manière, et pour mourir avec des personnes qui étaient les objets de ses plus tendres affections. Aussi l'on remarque que le seul regret qu'il ait fait paraître à sa mort était de les quitter. Il ne pouvait penser à eux sans être sensiblement touché, et il disait par manière de plainte: « Encore si ma maladie m'avait pris avec eux; » témoignant par là la joie qu'il eût

que d'être obligé de rester en leur maison. Il a demandé, par son testament, que l'on fît ses obsèques aussi pauvres qu'il se pourrait.

Enfin, il a donné son cœur à l'hôpital, et s'il eût pu tout son corps eût été inhumé en l'église où il avait mis depuis longtemps toutes ses affections. La seule obéissance l'en a empêché, et c'est ce qui me donne des marques plus grandes de sa vertu. On trouve des personnes en assez bon nombre qui quittent leurs vices, mais il est bien rare, et plus rare qu'on ne pense, d'en voir qui soient bien dépouillées de leur propre volonté. Cela n'est pas si facile, dit le dévot saint Bernard (*Serm. de Verb. Sap.*), et l'expérience fait assez connaître qu'il y a bien des âmes qui, étant mortes à l'attache des biens et des plaisirs de la terre, sont toutes vivantes par celle qu'elles ont aux choses spirituelles. Notre pieux chanoine témoignait des ardeurs incroyables de mourir et d'être enterré avec les pauvres; un seul mot qu'on lui dit calme tous ses désirs, marque assurée de leur pureté. Je voudrais bien, disait-il, être nourri du bouillon des pauvres? Il n'est pas à propos, lui répondait-on. Eh bien! donc, répliquait-il, je le veux bien; mais au moins, continuait-il, si l'on me portait avec eux? Non, il faut demeurer où vous êtes, lui disait son confesseur. En même temps, cet homme obéissant prononçait ces paroles d'une parfaite soumission : Il faut donc y demeurer, mais ne voudrait-on pas que j'y fusse enterré? C'est à la cathédrale que vous le devez être, poursuivait celui à qui il parlait. A la bonne heure! Soyons-y inhumé, déclarait cette âme admirable en la pratique de toutes les vertus, mais spécialement en celle de l'obéissance; car remarquez qu'il ne faisait que proposer simplement les choses, et en même temps il obéissait sans réplique avec une humilité incroyable. J'avoue que je ne puis penser à la parfaite soumission de son esprit sans admiration et sans étonnement. Il avait de grandes lumières, c'était un soleil en clarté. Il était doué d'une profonde doctrine; après tout, il suivait les avis, il se soumettait aux pensées des moindres personnes pour l'amour de Dieu. Il possédait en plénitude l'esprit de l'enfance chrétienne, que Jésus-Christ est venu communiquer aux hommes. C'est sans doute cette vertu si nécessaire, mais si rare, qui lui a obtenu du ciel tant de grâces tant de dons, tant de mérites.

La lumière nous représente le parfait obéissant, car en un moment elle remplit le monde; c'est pourquoi nous disons sur ce sujet avec beaucoup de justice, aussi bien qu'en tout le reste, qu'il a été un soleil de lumière. Saint Paul écrivant aux Hébreux (x, 7), nous assure que l'adorable Jésus est venu au monde par obéissance; c'est par l'obéissance que l'incomparable Vierge, notre fidèle princesse, l'a conçu; c'est ce qui a fait dire aux Pères que Marie a conçu par l'oreille, à cause du consentement qu'elle a donné aux paroles de l'ange. *La foi vient de l'ouïe*, dit l'Apôtre (*Rom.* x, 17), et la parole sacrée nous assure que celui *qui n'écoute pas l'Eglise doit être tenu pour infidèle.* (*Matth.* XVIII, 17.) Toutes ces vérités nous marquent assez la nécessité et l'excellence de la vertu d'obéissance qui a paru en notre humble docteur avec une édification tout extraordinaire des fidèles, particulièrement en sa prompte, parfaite et sincère soumission de cœur et d'esprit aux bulles de nos saints Pères les Papes Innocent X et Alexandre VII. Après avoir tant de fois protesté que les propositions condamnées d'impiété, d'hérésie et de blasphème par Innocent X, se trouvaient en la doctrine de Jansénius, comme l'a déclaré Alexandre VII, et qu'on ne pouvait sans se damner, se rendre rebelles à ces bulles des Souverains Pontifes, cet humble docteur, si savant, mais si soumis, étant près de mourir, renouvelle hautement l'obéissance qu'il a pour le Saint-Siége, comme un véritable enfant de l'Eglise. Il proteste qu'il est prêt à donner jusqu'à la dernière goutte de son sang, et d'exposer de bon cœur sa vie pour la défense des vérités établies par les bulles sur la condamnation de l'hérésie de Jansénius. L'homme désobéissant à Dieu devient terre, est-il écrit dans la *Genèse* (III, 19) : *Pulvis es;* et j'apprends aussi que le serpent se doit nourrir de la terre : *Terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ.* (*Ibid.*, 14.) Ne peut-on donc pas dire que l'homme, devenu tout terrestre par la désobéissance, est donné en nourriture au démon? mais l'*Obéissant*, dit l'Ecriture, *ne parlera que de victoires. « Vir obediens loquetur victorias. »* (*Prov.* XXI, 28). L'humble soumission d'esprit triomphe de l'orgueil des démons, et conduit sûrement l'âme dans les voies de la vérité. Allez donc, belle âme, sortez en assurance de cette vie mortelle; l'amour que vous avez toujours eu pour la vérité et l'unité de l'Eglise, accompagné d'une charité si vive ne vous doit faire attendre que des lauriers immortels, que des couronnes éternelles.

Mais je m'aperçois qu'insensiblement j'étends ce discours au delà des bornes que je m'étais prescrites; vous le pardonnerez, Messieurs, à l'estime que je dois avoir pour ce fidèle serviteur de Dieu et de l'Eglise. Vous donnerez cette audience à ses mérites et à l'amitié que vous avez pour sa sainte mémoire; et souffrez que je vous dise aujourd'hui ce qu'autrefois a dit saint Jérôme en un pareil sujet, parlant de la mort d'un de ses amis : *Cum quo loqui non amplius possumus, de eo loqui nunquam desinamus:* « Puisque nous ne pouvons plus parler avec lui, au moins ne nous ennuyons jamais de discourir de ses vertus. » Je n'en dirai plus qu'un mot pour achever cette seconde partie; mais en peu de mots nous comprendrons beaucoup de choses : sa mortification était générale, son détachement était parfait. Vous le pouvez juger d'un seul exemple, puisque le temps ne nous permet pas d'en dire davantage. Nous n'avons rien de plus cher que la vie; on la conserve pour l'ordinaire avec tous les soins possibles, et on ne la quitte qu'à regret. Mais *l'amour de Dieu est fort*

comme la mort (*Cant.* VIII, 6); ceux qui le possèdent se dépouillent du monde comme d'un habit, sans douleur. C'est la disposition que saint Jérôme demande du Chrétien; c'était celle qu'avait eue par excellence notre pieux défunt. Toute la ville, au bruit de sa maladie s'alarme; on a recours aux prières; on soupire dans la crainte de le perdre, tout le monde est dans la crainte, tout le monde est dans la douleur; mais enfin les médecins concluent à la mort par les signes qu'on donne de sa maladie; nouvelle qui saisit le cœur de ses amis d'une douleur inexplicable, qui les fait fondre en larmes, qui les plonge dans des regrets que vous avez ressentis, Messieurs, mais qu'il m'est impossible d'exprimer. Il n'y a que notre malade qui s'y rend insensible. Chose étrange! vous diriez à considérer la douleur de tout le monde d'Evreux, que tout le monde doive mourir, et il semble, si l'on regarde la joie de notre malade, qu'il n'y a que lui seul qui doive échapper; c'est que tout le monde s'intéresse pour sa vie; c'est que sa vie ne lui est rien du tout: *Si diligeretis me*, disait-il en cet état, *gauderetis utique quia vado ad Patrem*. « *Si vous m'aimiez*, vous essuieriez vos larmes *et vous seriez bien joyeux de me voir quitter les hommes pour aller avec Dieu.* » (*Joan.* XIV, 28.) A la nouvelle qu'on lui apporta de la mort, il pria plusieurs de messieurs les chanoines de lui aider à chanter un *Te Deum*, et il envoya aux pauvres infirmes ses bons amis pour les prier de faire la même chose. Voilà, Messieurs, quelques-unes des vertus de ce grand homme dont l'éclat ayant éclairé tant de monde, nous avons eu sujet de dire: *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei :* qu'*il a brillé comme un soleil lumineux en l'Eglise de Dieu.* (*Eccli.* L, 7.)

Il a donc été un soleil de pureté par l'innocence de sa vie, un soleil de lumière par le brillant de ses vertus. Il est encore un soleil ardent par les feux et les flammes de sa divine charité, qui s'est fait réfléchir, aussi bien que les rayons du soleil, à toute sorte de personnes, aux grands, aux petits, aux savants, aux ignorants, aux pauvres, aux riches, aux amis, aux ennemis, aux séculiers, aux ecclésiastiques, en sorte que nous pouvons bien dire de lui ces paroles du Psalmiste: *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.) Tout le monde s'est trouvé embrasé des ardeurs de sa fervente charité. Il s'est fait tout à tous dans le zèle qu'il avait de gagner les hommes à Jésus-Christ. Il avait soin des corps, il prenait soin des âmes; il rendait de grandes assistances pour le temps, il donnait des secours incroyables pour l'éternité; il n'omettait rien de ce qu'il pouvait faire pour le service du prochain, soit pour le temporel, soit pour le spirituel. Il faisait même plus qu'il ne pouvait, si nous ne voulons pas dire que l'amour divin lui faisant tout faire, il pouvait tout, puisque l'amour sacré ne trouve rien d'impossible. Saint Denys enseigne (*Lib. de Div. nom.*, cap. 4), que la lumière sert à la nourriture des choses, à leur accroissement et à leur perfection. C'est ce que nous remarquons dans l'homme tout de lumière qui a nourri tant de pauvres, fait élever tant d'enfants, payant ce qui était nécessaire aux nourrices, cachant autant qu'il pouvait par humilité ces choses; mais comme c'est le propre de la lumière de se découvrir elle-même, il n'a pu faire que ses œuvres de charité n'aient été connues de plusieurs. Il logeait plusieurs familles en payant les loyers de leurs maisons; il assistait et consolait les prisonniers dans leurs cachots; il ne fallait qu'être misérable pour être au nombre de ses meilleurs amis, à condition que ceux qui, parmi ces misérables étaient les plus malheureux, tiendraient toujours la première place dans son cœur. Ce serait une chose superflue de vous parler des soins qu'il a pris pour l'établissement des pauvres renfermés; ce que vous en savez surpasse ce qu'on en pourrait dire. Je dirai seulement en un mot, qu'il leur a donné tout son bien, tout son temps et sa vie; il ôta même la tapisserie de sa chambre et ses tableaux pour leur donner, et non-seulement il retranchait ce qu'il avait de superflu, mais il se refusait même le nécessaire. Il semble que la miséricorde était née avec lui, ce qu'il a fait voir en toute sorte d'occasions. On le vit la première fois qu'il offrit au Père éternel le sacrifice des grandes miséricordes de celui qui est la miséricorde même, traiter treize pauvres qu'il servit avec une charité non pareille. Ce riche de l'amour de Jésus-Christ ne pouvait souffrir qu'il y eût des pauvres dans le siècle; il était semblable aux personnes dont parle saint Ambroise (serm. 9, *De Unit. Charit.*), qui n'avaient pas peur de tomber dans la nécessité, lorsqu'elles ne craignaient rien davantage sinon que les autres n'y tombassent, donnant avec une libéralité assidue tout ce qu'elles avaient aux pauvres. *Beata plebs*, dit le Père que je viens de vous citer, *quæ dum plures habet divites in Christo, nullum in sæculo habuit indigentem; non enim verebantur ne esurirent ipsi, dum timebant ne alius esuriret.* Mais cet homme tout de lumière ne pouvait ignorer la différence des âmes et des corps; ainsi si nous l'avons vu si charitable dans les secours qu'il a donnés pour une vie qui passe sitôt, jugez ce qu'il fera pour celle qui ne finira jamais. Son zèle pour le salut des âmes était incroyable: il s'y employait volontiers avec l'Apôtre, et se suremployait pour toutes les nécessités spirituelles, et Dieu l'ayant choisi pour le bien des âmes, il leur donnait une parfaite confiance à ses avis, et à lui toutes les qualités nécessaires pour dignement gouverner leurs consciences. Il était doué d'un grand jugement, d'une mémoire heureuse et d'une vivacité d'esprit toute particulière; c'est ce qui le fit élire prieur de Sorbonne en son absence par la seule idée de ses mérites et des grands talents qu'il possédait à un degré éminent. J'ai appris de la bouche d'un grand prélat qu'il passait pour un des premiers de sa licence, et les plus anciens

docteurs de la maison de Sorbonne, dont il était du nombre, m'ont témoigné qu'ils faisaient une estime tout extraordinaire de sa haute capacité, particulièrement de sa doctrine qui était aussi pure que sa vie. Le Dieu de toute bonté l'ayant délivré par une miséricorde toute spéciale du piége que le diable lui avait tendu en sa jeunesse pour le perdre également en sa doctrine et en ses mœurs. Je le sais de lui-même, et il me le disait avec étonnement, et des miséricordes de Dieu sur son âme, et des desseins du démon dans l'introduction de l'hérésie du jansénisme; car ce serviteur de Dieu, et ce savant docteur de Sorbonne m'assurait qu'étant encore fort jeune, une personne qui n'était pas plus âgée que lui, mais qui commençait déjà à vieillir par la corruption de ses mœurs, voulait lui persuader de se servir d'un miroir enchanté, et en même temps lui suggérait dans ses pernicieux discours la doctrine des cinq propositions condamnées par Innocent X. Que Dieu est bon sur les âmes qui le recherchent avec humilité de cœur! Ce serviteur de Dieu eut horreur, tout jeune qu'il était, de toutes ces choses, et il ne s'en souvenait que pour les détester, ne pouvant assez s'étonner de ce qu'en un temps, où l'on ne disputait pas la doctrine condamnée, un jeune homme y fût si bien instruit et une personne qui avait commerce avec le démon. Mais c'est le propre de la lumière de dissiper les ténèbres, sans rien contracter de leur obscurité : *Et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt.* (*Joan.* I, 5.) Il était donc un directeur savant, mais il était encore désintéressé. Il n'aimait pas la gloire de Dieu, parce qu'il en était l'instrument, mais à cause d'elle-même; pourvu que son Maître fût glorifié, il était satisfait, et cet homme si humble devait être bien éloigné de la conduite de ces personnes qui s'attachent les âmes, faisant si peu d'état de ses lumières, et ayant autant d'estime pour celles des autres. J'ai admiré plusieurs fois la pureté de son âme en la conduite qu'il avait d'une personne qui ne laissait pas de temps en temps de prendre avis d'un autre quand l'occasion se présentait; car jamais il ne lui en a rien témoigné, et quoiqu'il fût quelquefois un temps notable sans lui parler de sa conscience, se confessant à toute autre personne lorsqu'elle était en cette ville. La rencontrant même quand elle allait s'y confesser, il lui souriait avec une douceur chrétienne, et lorsqu'elle retournait à lui en l'absence de l'autre, il ne lui en disait pas un seul mot, il lui donnait ses avis avec autant de charité; et sur ce que quelques-uns lui disaient qu'elle avait un autre père spirituel que lui : Eh bien! disait-il doucement, il est bien juste qu'il y en ait plusieurs; toutes les lumières ne sont pas renfermées en une seule tête. Il voyait qu'elle faisait de notables progrès dans les voies de la perfection, et il en était content. Cet homme, si dégagé de lui-même, si mort à tous ses intérêts, ne vivait plus; Jésus, son adorable Maître, vivait en lui, il parlait par sa bouche; c'est ce qui rendait sa parole si efficace. Il parlait comme ayant puissance, et ses paroles étaient des paroles de vie qui opéraient des conversions miraculeuses dans les âmes. J'ai vu des personnes plongées dans des crimes énormes, qui ont fait une salutaire pénitence par ses exhortations charitables, et les pécheurs les plus désespérés trouvaient du remède en sa conduite. Une personne, ayant été un temps notable sans se confesser et communier pour quelque différend qu'elle avait, est pressée par ce serviteur de Dieu de rentrer en elle-même et de n'avoir plus que des sentiments de charité, comme l'Evangile nous l'ordonne. Mais comme c'est le propre de ce péché d'endurcir le cœur, elle ne se laissa pas aller à ses avis. Elle demeura opiniâtre en son crime. Que fera cet homme de Dieu? il se prosterne à genoux, implore le secours du Dieu des miséricordes, et en un instant voilà ce cœur tout changé, il se rend et fait tout ce qu'il lui ordonne. S'il se trouve quelque personne qui persévère sans vouloir se réconcilier avec son prochain, s'opiniâtrant en son crime sans se vouloir rendre à des paroles si efficaces, à des prières si puissantes, je tremble pour elle; elle a grand sujet de craindre; elle porte la marque de la réprobation, puisque dans le sentiment de saint Augustin : *Dilectio sola discernit inter filios Dei et filios diaboli :* « Le seul amour du prochain fait le discernement des enfants de Dieu, d'avec les enfants du démon. » La pensée de ce péché me donne la liberté d'assurer hautement que notre bienheureux chanoine était véritablement enfant de Dieu, puisqu'il disait qu'il ne s'était jamais couché avec le moindre sentiment contre la charité. C'était l'ange de paix dans les familles, établissant l'union partout; les pécheurs donc trouvaient leur salut sous sa conduite, et les plus affligés leur consolation. Une femme très-désolée dans la peur qu'elle avait que son mari ne mourût, ayant appris qu'il était extrêmement malade à la campagne, alla le trouver pour le recommander à ses prières, et dans le dessein qu'elle avait de partir au plus tôt pour aller voir son mari : N'y allez point, lui dit-il, après l'avoir consolée, dans deux jours vous le verrez en meilleure santé, ce qui arriva. Une autre s'affligeait de ce que n'ayant point d'enfants, cela fâchait son mari; il la console, lui promet qu'elle en aura bientôt. L'effet fit voir la vérité de ses promesses, car l'année ne se passa pas sans l'accomplissement de ses désirs, ayant eu un enfant, ce qu'elle attribua aux prières de notre vieux défunt.

Dieu promet à son peuple par le prophète Malachie qu'il lui donnera un soleil dont les rayons porteront le salut partout : *Et sanitas in pennis ejus.* (*Malach.* IV, 2.) Je sais que ces paroles se doivent entendre de notre divin Sauveur; mais comme nous l'avons déjà dit dès le commencement de ce discours, l'on peut appliquer à ses serviteurs avec quelque rapport ce qui est dit du Maître :

Et sanitas in pennis ejus. Tout le monde trouvait des remèdes à ses maux dans le le rayon salutaire de la charité ardente de ce soleil mystique. Mais ne remarquez-vous pas que les rayons de ce soleil sont appelés des ailes; c'est pour nous en signifier la vitesse, la promptitude. L'amour donne des ailes à ces justes qui brillent comme des soleils en l'Elysée de Dieu. *Plumigera est charitas*, dit un ancien abbé. (GUILBERT.) Aussi les Septante lisent au chap. VIII des *Cantiques*, où il est parlé de la charité : *Ala ejus, ala ignis* : « Que la charité a des ailes et des ailes toutes de feu. Nous l'avons bien vu en notre digne chanoine que la ferveur du saint amour rendait présent à toutes les nécessités du prochain. L'on s'étonnait de ce qu'une seule personne pouvait faire tant de choses, être en tant de lieux, assister tant de misérables. C'est que la charité lui donnait des ailes pour voler au secours de tous les nécessiteux, ce qu'il faisait avec tant de promptitude qu'on le trouvait toujours prêt, la nuit aussi bien que le jour, protestant qu'il n'abandonnerait jamais personne, et qu'il servirait tout le monde jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mais la charité paraissait particulièrement dans le service qu'il rendait aux malades, les assistant de si bonne grâce et avec tant de douceur, qu'une personne m'a dit qu'il faisait envie d'être malade pour jouir des consolations que l'on recevait d'un si bon père. Enfin, partout où le soleil verse son influence, il y fait des merveilles, il sème la surface de la terre de fleurs, il produit dans ses entrailles l'or et l'argent, dans les eaux les pierres précieuses, dans les parties épaisses des cieux des étoiles; de même, notre juste, semblable au soleil, a fait de grandes choses pour la gloire de son Maître, en tous les lieux qui ont eu le bonheur de recevoir ses saints avis. Feu madame la duchesse de Bouillon avait en lui une confiance toute particulière pour son intérieur, et elle l'avait choisi pour être son conseil, connaissant les secours que l'on tirait de ce grand homme. Il avait soin des mères Ursulines de cette ville, et il faudrait les entendre pour savoir les grandes grâces qu'elles ont reçues sous sa conduite. Il voyait quelquefois les religieuses de Louviers avec tant de bénédiction, que l'on peut dire qu'il était à leur égard, *vir desideriorum* (*Dan.* IV, 23; X, 11, 19), l'homme des désirs de leurs cœurs; c'est qu'elles trouvaient en ses maximes tout évangéliques l'esprit de Dieu qui règne en une grande pudeur en ce monastère. C'est le témoignage que ma conscience m'oblige de rendre à la vérité que j'ai reconnue. Il portait tant de grâces en ses paroles, en sa conversation, en ses sermons, que les lieux où il ne faisait que passer se trouvaient remplis des miséricordes de Dieu. C'est ce que nous avons vu en faisant nos visites. Les ecclésiastiques, les séculiers, les savants, les ignorants, les gentilshommes, les personnes de justice, les marchands, les artisans se rangeaient tous sous sa conduite, on le venait chercher de nos campagnes pour prendre ses avis, les pasteurs pour le gouvernement de leurs peuples, les personnes de condition pour le bien de leurs sujets, et il semblait à chacun que la mort, qui naturellement donne tant d'horreur, devenait douce lorsqu'on l'avait auprès de soi en ce passage redoutable. *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.) Tous les cœurs de ceux qui l'approchaient se sentaient embrasés des feux et des flammes de son ardente charité.

Mais ce géant spirituel marchant à grands pas dans les voies de la perfection ne tardera guère à arriver à sa fin. *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (*Ibid.*, 6.) Cet homme de lumière aussi bien que le soleil achèvera bientôt sa course, et c'est vrai : à peine avons-nous eu le loisir de penser que nous étions heureux en la possession d'un si rare trésor, la mort nous l'ayant enlevé à l'année 37ᵉ de son âge, cet homme qui ne devait jamais mourir, ou au moins qui méritait de vivre plus d'un siècle. Mais la mort enlève les saints aussi bien que les pécheurs ; il n'y a point de récompenses sur la terre proportionnées à la grandeur de leurs mérites. Mais, Messieurs, combien d'espérances perdues en une mort si précoce ! n'a-t-elle pas enlevé une infinité de merveilles que l'on pouvait attendre légitimement de la suite d'une si belle vie; pour juger de l'avenir il ne faut considérer que le passé. Jugez par tant de belles actions qu'il a faites de ce qu'il aurait fait, si une plus longue vie lui eût permis de demeurer plus longtemps avec nous. Mais il est mort l'homme de Dieu, comme un autre Moïse, dans le baiser du Seigneur, par la parfaite union de sa volonté avec celle de Dieu. Il est mort en prédestiné, se mettant sous la protection de la très-sainte Vierge l'aimable mère de tous les élus, et c'est ce qu'il déclarait en son testament. Il est mort de la mort des saints, ayant toujours vécu de la vie des justes. Mais à la nouvelle d'une telle mort que de cœurs affligés, que d'esprits dont l'excès de la douleur causait un silence profond ; l'on ne pouvait parler, parce que l'on avait de trop grandes choses à dire. Il semblait que tout fût perdu en le perdant. Ceux mêmes qui passaient pour lors par notre ville publiaient à Paris comme une merveille le deuil de la ville d'Evreux. Comme il semble que toute la nature languit quand le soleil s'est éclipsé, alors que la nuit s'est introduite au milieu du jour, il semblait aussi pour lors que notre ville était dans le même état à la privation de son astre. Cependant comme le soleil en son éclipse attire tous les yeux, et on le regarde avec plus d'étonnement que dans l'éclat de son midi, aussi tout le monde pensa plus que jamais à notre cher défunt. Il se fit un concours extraordinaire de peuple de toute sorte de conditions à ses funérailles, en sorte que les petits enfants des pauvres infirmes ayant voulu chanter un *libera* pour leur bon père, furent un temps infiniment long pour pouvoir approcher de son tombeau. Tout le

monde fondait en larmes, parce que tout le monde avait sujet de pleurer? *Supra mortuum plora, defecit enim lux ejus.* (*Eccli.* XXII, 10.) Tu as raison, ville d'Evreux, de répandre des larmes; l'astre qui t'éclairait s'est éclipsé, la colonne qui t'appuyait est renversée. Mais si le Saint-Esprit nous ordonne de pleurer sa mort selon son mérite : *Fac luctum secundum meritum ejus* (*Eccli.* XXXVIII, 18), tes larmes seront intarrissables et ta douleur continuelle. Je te demande où est cet homme qui t'instruisait de ses conseils, qui te secourait de ses aumônes, qui t'éclairait par ses vertus? Mes yeux le cherchent en cette église où il était si recherché. Je regarde ce confessionnal assiégé de tous côtés de tant de personnes; mais hélas je ne le vois plus. Il est mort l'homme du sacerdoce, l'appui de l'état ecclésiastique, la gloire du diocèse d'Evreux qu'il assistait si chrétiennement par ses sages avis, Monseigneur notre prélat y prenant tant de confiance, et l'ayant mis de son conseil. Soyons donc affligés si nous ne sommes insensibles. Il est mort l'asile des pécheurs, ouvrons la porte à nos larmes; il est mort la lumière des âmes vertueuses, donnons la liberté à nos soupirs; pleurez, vierges, votre digne protecteur est mort. Pleurez aussi personnes mariées, celui qui vous assistait si charitablement n'est plus en vie. Il est mort, la consolation des malheureux, le secours de tous les nécessiteux; pleurez pauvres et pleurons tous ensemble, puisqu'en vous annonçant sa mort, je vous déclare pour orphelins. Pleurons avec cette savante Sorbonne dont les plus anciens docteurs lui ont donné leurs larmes. Pleurons avec Paris qui a regretté la perte d'un si grand homme. Pleurons avec Rouen qui a soupiré sur sa mort : *Supra mortuum plora, defecit enim lux ejus.* (*Eccli.* XXII, 10.)

Mais après avoir donné des témoignages de notre juste douleur pour la perte que nous avons faite, la joie doit avoir sa place en nos cœurs, puisque si nous perdons un homme sur terre, nous acquérons un homme au ciel. Le soleil en son éclipse ne perd pas véritablement sa lumière, elle n'est que cachée à nos yeux, disons de même que cet astre de notre Eglise n'est pas éteint dans le tombeau, mais emporté au ciel, avec lui tous ses rayons. Saint Zénon disait (*Serm. de Pascha.*), qu'il semblait que le soleil s'en allait sans crainte au tombeau, parce qu'il y trouvait la vie. Mais nous pouvons bien assurer que notre juste se produit en mourant, qu'il a trouvé la victoire en la mort. Comme donc nous avons pleuré sa mort, réjouissons-nous de son triomphe, et souvenons-nous que sa charité vit encore. J'ai vu des personnes qui m'ont dit en avoir ressenti les effets pour le bien de leurs âmes. Passons sous silence les secours merveilleux que l'on en a reçus pour la santé du corps, comme d'une personne malade pensant le voir auprès d'elle, se trouva le matin guérie, selon le témoignage que sa lettre m'a rendu. Je m'arrête aux obligations que vous avez de l'imiter. Apprenez de l'amour qu'il a eu pour l'Eglise, du respect qu'il a conservé inviolablement jusqu'au dernier soupir de sa vie pour le Saint-Siége apostolique, à vous soumettre toujours avec sincérité, tant de cœur que de bouche, à ses lois et à ses ordres; que la charité qu'il a eue pour les pauvres vous anime à les assister en tous leurs besoins. Que sa pauvreté vous porte à un saint mépris des biens de ce monde; ces grandes inclinations qu'il avait pour la pureté, à l'horreur du vice contraire. Ayons toujours devant les yeux cet homme charitable, qui ne s'étant jamais couché avec la moindre indisposition contre le prochain, s'élèvera contre nous au redoutable jugement de Dieu, si nous conservons dans nos cœurs la moindre inimitié. *Defunctus adhuc loquitur.* (*Hebr.* XI, 4.) Ce mort parle encore, nous enseignant par les exemples qu'il nous a donnés les maximes de l'Evangile et les voies assurées du ciel. *Quasi sol refulgens, sic ille effulsit in templo Dei* (*Eccli.* L, 7.) Il a brillé comme un soleil à nos yeux, répandant partout ses lumières et ses ardeurs; ne disons donc pas, si nous nous égarons, dans les voies du salut : *Erravimus a via veritatis, et justitiæ lumen non illuxit nobis, et sol intelligentiæ non est ortus nobis.* (*Sap.* V, 6.) Nous serons inexcusables après tant de lumières et de divines clartés. Nous sommes obligés d'en faire un fidèle usage le reste de notre vie, et non-seulement aujourd'hui ou pendant quelques jours de peur que notre maître ne nous fasse le même reproche qu'il a fait autrefois aux Juifs, leur parlant de saint Jean : *Vos autem voluistis ad horam exsultare in luce ejus.* (*Joan.* V, 35.) Que savons-nous, Messieurs, si le peu de profit que nous avons fait des avis, des sermons, des conseils, des exemples de ce grand homme de Dieu, n'a point obligé le divin maître à le retirer d'avec nous, car une personne qui était encore à la fleur de son âge, si remplie de la science des saints, dans un si haut degré d'estime, pouvait, me semble avancer incroyablement l'honneur de Dieu et le salut du prochain. Adorons donc la conduite de Dieu sur nous; humilions nos âmes sous les ordres de sa puissante main, faisons pénitence de nos fautes, mourons au péché, à la nature, auparavant que de mourir; c'est cette mort spirituelle qui a obtenu tant de grâces, tant de dons, et tant de vertus à notre digne chanoine qu'il en mérite des louanges éternelles, et je puis bien finir en disant ce que disait autrefois l'illustre prélat de Nazianze d'un grand saint : *Virgines eum laudent, conjuges ut moderatorem, simplices ut deductorem, dediti speculationi ut theologum, pauperes ut largitorem, divites ut dispensatorem, ægrotantes ut medicum, sani ut valetudinis custodem, omnes denique eum qui « omnibus omnia factus est ut omnes lucrifaceret. »* (*I Cor.* IX, 22 et seq.) Que les vierges le louent comme leur conducteur, les époux comme celui qui réglait l'ordre dans leur famille, les simples comme leur guide, les savants com-

me leur docteur, les pauvres comme leur bienfaiteur, les riches comme un sage économe, les malades comme leur médecin, les sains comme leur conservateur, enfin que toute sorte de personnes donnent des louanges à celui qui s'est fait *tout à tous pour les gagner tous à Jésus Christ* qui seul mérite uniquement de régner dans le temps et dans l'éternité. Ainsi soit-il.

III. EXHORTATION
Pour la veille de Noël.

SUR LE MYSTÈRE DE LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

L'amour toujours grand en ses victoires, mais aujourd'hui tout-puissant dans ses triomphes, ayant par la plus glorieuse de ses conquêtes assujetti à ses lois celui qui les donne à tous, et qui n'en reçoit de personne, cet amour dis-je, triomphant, rendant le Verbe incréé muet et la parole éternelle sans voix, fait que j'ai de la peine à vous entretenir. Si un Dieu, dans les excès de son amour, en montre la grandeur en gardant le silence, faut-il que l'homme, par ses discours, donne des témoignages de la faiblesse de ses affections? Les grandes choses ont cela de propre qu'elles ne se peuvent exprimer; aussi voyons-nous que dans les mouvements extraordinaires de joie ou de tristesse, nos langues se trouvent arrêtées sans pouvoir dire un seul mot; mais particulièrement cela se remarque dans les personnes puissamment emportées par l'amour, et il est vrai: qui aime bien, parle peu ou point du tout. C'est une vérité qui se fait voir dans tout son lustre, dans le mystère amoureux de l'enfance d'un Dieu que la bienheureuse Eglise, notre bonne mère, nous propose aujourd'hui. Un Dieu aime et aime les hommes, mais les aime jusqu'à tel point, que l'amour le met dans un état où il ne peut parler. Voilà des transports admirables d'un Dieu qui mériterait bien que je m'arrêtasse ici tout court, et qu'après vous avoir fait faire réflexion sur cette vérité que je viens de vous proposer, nous demeurassions tous dans le silence, adorant avec respect les précieux amours de ce Dieu-Enfant pour les hommes. Il faut que je vous avoue que parmi ces sentiments, c'est avec honte et confusion que je vous parle... L'on a vu des hommes apostoliques, se rencontrant dans des pays barbares dont la langue leur était inconnue, exposer des tableaux d'un Dieu incarné, leur faisant entendre par quelques signes ce que signifiait cette image dont la seule vue tirait des soupirs des cœurs et des larmes des yeux de ces pauvres gens, et moi qui ai affaire avec des âmes chrétiennes, ne dois-je pas me contenter d'avoir mis devant les yeux de votre esprit un Dieu-Enfant que vous connaissez par la foi. Une personne qui aime n'a que faire des discours pour se porter à l'objet aimé; aussitôt qu'elle l'aperçoit elle s'unit intimement à lui. Sa seule vue lui dérobe le cœur et emporte toutes ses affections. Mais puisqu'il faut que je parle continuez vous autres, Messieurs, dans ce silence où je vous vois, et respectez par là celui qui garde la parole éternelle revêtue du corps d'un petit enfant: *Sic Deus dilexit mundum.* « *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.* » (*Joan.* III, 16.) C'est ainsi que Dieu a aimé le néant; c'est ainsi que celui qui est tout a aimé le rien; c'est ainsi que le Créateur a aimé la créature; l'immortel le mortel, le Tout-Puissant le faible, l'impossible le possible, l'infiniment glorieux, la misère, la pourriture et la corruption. C'est ainsi que Dieu a aimé les créatures par un amour véritablement extatique qui l'a tiré hors de soi pour le faire homme, ce qu'il ne devait pas; et c'est par cet amour que l'homme doit se quitter et devenir Dieu, ce qu'il doit et ce qu'il ne fait pas; voilà le sujet de ce *chétif* discours.

Il est vrai que, selon l'avis du grand saint Denis, l'amour est tout extatique, parce que l'extase n'étant autre chose qu'une sortie hors de soi-même, c'est le propre de l'amour de transformer la personne qui aime en l'objet aimé, d'où vient ce sentiment si universel que l'âme est bien plus dans la personne qu'elle aime, que non pas dans le corps qu'elle anime. Ainsi voyons-nous que les saints, extrêmement amoureux de la divine bonté, ne vivaient plus à eux, mais tout à Dieu. Et quittant tout le soin d'eux-mêmes, ne pensaient, n'aimaient, et ne soupiraient que Dieu, menant une vie véritablement extatique; mais ce qui est étonnant et étrangement prodigieux, c'est l'amour extatique d'un Dieu pour les hommes, qui se présente aujourd'hui à nos yeux.

Admirons, si vous voulez, les extases des saints, étonnons-nous à la considération des merveilles qui s'y passent; il n'y a rien que de juste et raisonnable; mais de savoir, mais de voir aujourd'hui un Dieu entrer en extase, c'est ce qui surpasse toute pensée; c'est ce qui étonne les séraphins; c'est ce qui doit faire pâmer nos esprits et d'amour et d'admiration. Un Dieu est ravi, parce que l'homme l'attire à soi, l'arrache du sein de son Père éternel pour se l'approprier. Un Dieu est en extase, parce qu'il quitte toutes ses grandeurs pour devenir un tout petit enfant! Spectacle qui doit arrêter et la terre et le ciel, et les hommes et les anges, éveiller partout et l'amour et l'étonnement. Voilà qui est bientôt dit: un Dieu est en extase, un Dieu se consumant d'amour pour les hommes est devenu un petit enfant; mais c'est ce qui n'a jamais pu être pénétré par aucune créature, c'est où l'esprit humain et angélique n'a jamais pu atteindre. Je sais bien qu'il y a eu de belles âmes qui ont dit des prodiges. Je sais bien que les François et les Bernard en ont conçu des merveilles qui ont servi d'unique occupation à leurs esprits et de matière à leur amour. Mais je puis affirmer que, quoi que l'on ait pu dire, quelque hautes qu'aient été leurs pensées, quand bien même elles leur auraient été révélées, et que nous réunirions en un tout celles qui ont passé par l'esprit de tous les hommes et de toutes les intelligences du ciel, tout cela,

pour dire vrai, n'est rien. Donnez-moi une personne qui conçoive ce que c'est que Dieu, qui pénètre ses grandeurs adorables, pour lors j'avouerai qu'elle pense dignement de ses bassesses et de son anéantissement. A moins de cela, je demeure toujours dans mon sentiment tout plein de vérité que le mystère, aussi aimable qu'adorable de l'enfance d'un Dieu, est véritablement un mystère pour tout esprit vrai, c'est-à-dire un secret que l'on ne peut connaître. C'est de cette façon, a dit l'Apôtre de la France, que nous devons parler et penser de Dieu. Aussi je vois que les âmes les plus éclairées touchant les divines obscurités de la foi, après avoir dit tout ce que l'on peut dire de cet amoureux mystère, n'ont pu s'empêcher de déclarer hautement qu'elles n'en avaient rien dit du tout. La bienheureuse Angèle de Foligny passe plus avant : Elle soutient, après avoir écrit des choses toutes célestes du Dieu de son âme, que toute la postérité admire et respecte tous les jours, que tout cela en est si infiniment éloigné, que ce sont des blasphèmes. C'est là le nom dont elle qualifie ces divins écrits, et avec raison; car puisque le blasphème est une parole par laquelle l'on attribue à Dieu ce qu'il n'a pas, ou ne lui donne pas ce qu'il a; il est bien vrai que tout ce que nous disons de Dieu, c'est toute autre chose qu'il ne s'en devrait dire, et le respect dû à sa grandeur devant être infini, c'est ce que jamais nous ne pourrons lui rendre. Un Dieu-Enfant, c'est ce que l'on dit tous les jours; tous les Chrétiens, en ce temps, diront que Dieu est né pour eux; mais ce qui ne peut pas entrer dans mon esprit, c'est que l'on parle de ces choses avec si peu de réflexion, avec si peu d'esprit, avec aussi peu de foi, que si un laquais avait rendu quelque grand service à son maître, il en parlerait presque de la même façon. Il faut que je vous dise tout nettement ma pensée : Si je voulais poursuivre le sentiment que le Dieu d'amour me donne à présent, je briserais ici, et tout ce que je vous dirais d'avantage serait : Un Dieu est devenu petit enfant pour nous! Voilà qui est inconcevable; étonnons-nous, admirons, pâmons-nous de joie et d'amour à la vue de ce spectacle digne de Dieu.

Saint Paul proteste (*II Cor.* XII, 4) qu'il a vu des choses dont il n'est pas permis à un homme de parler. Mais quand bien même il aurait vu l'essence divine, cela n'est pas si inconcevable que de savoir ce même être infiniment glorieux anéanti en la forme d'un tout petit enfant. Les attraits, qui d'ordinaire causent l'extase, sont délicieux et pleins d'une douceur inestimable. Mais, ô bonté incomparable de Dieu! Je ne vois point ici d'attraits qui puissent vous faire quitter le séjour bienheureux de l'empyrée, tout au contraire, tout ce qui peut servir d'obstacle à ce dessein. Et parmi les deux sortes d'extases que je rencontre, dont l'une est hautement louée, et l'autre blâmée avec sujet, parce que l'une porte au-dessus de nous-mêmes, et l'autre au-dessous. Le dirai-je, mon Dieu! vous choisissez ce que l'on n'approuve pas. Alors, à la bonne heure, hommes divins, laissez ravir votre cœur aux délices intellectuelles, sortez hors de vous-mêmes et au-dessus de la condition de votre nature, devenez des anges humains, ou des hommes angéliques. Vos extases sont aimables, nous leur donnons nos louanges et nos respects. Mais vous, mon Dieu, dans quelle extase vous aperçois-je à présent! La misère et l'infamie vous touchent et vous ravissent, et vous font quitter le tout pour devenir le rien : *Exinanivit semetipsum.* (*Philip.* II, 7.) Oh! Dieu! *Exinanivit semetipsum.* Messieurs, Messieurs, que devenons-nous à ces paroles de l'Evangile? O vérité épouvantable! O cœurs des hommes! si les ténèbres que causent les péchés n'empêchaient pas les lumières divines, que vous seriez étonnés. Amour! qu'il faut bien dire que tes forces sont prodigieuses, puisque c'est toi seul qui causes toutes ces merveilles. *Vere, vere de Deo triumphat amor*, dit le dévot saint Bernard : « Vraiment, vraiment l'amour triomphe de Dieu, » et le rend son esclave. Et il paraît dans le mystère de son enfance si puissant, et occupe si fortement celui que rien ne peut occuper qu'il semble qu'il abandonne tout autre soin, tout autre exercice, et soi-même encore pour nourrir uniquement son amour et l'entretenir. Là-dessus je me souviens d'une excellente remarque du bienheureux prélat de Genève, dans son livre *De l'Amour divin*, qu'il a tiré de Platon : L'*Amour*, dit ce saint évêque, quand il est plus véhément, porte si impétueusement l'âme à la chose aimée, qu'elle manque à toute autre chose. Platon a dit que l'amour était pauvre, déchiré, nu, déchaux, chétif, sans maison, couchant dehors sur la dure, toujours indigent. O Théotime, je sais bien que Platon parlait ainsi de l'amour charnel, vil et mondain; mais, néanmoins, ces propriétés ne laissent pas de se trouver dans l'amour céleste et divin.

O Dieu, que cette vérité est éclatante dans la naissance de notre petit roi et divinement! je vois l'amour pauvre, parce qu'il faut tout quitter pour la chose aimée. Le ciel empyrée avec toutes ses illustres beautés et ses trésors inappréciables, toute la glorieuse compagnie des courtisans du paradis n'est pas capable d'arrêter ce divin amant; il abandonne tout, il quitte tout pour sa bien-aimée nature humaine. Il est sans maison, n'ayant pu trouver où loger, et demeurant dans une étable ouverte de tous côtés; il est chétif, pâle et défait, étant exposé aux injures de l'air dans une saison froide, au milieu de la nuit; il est nu, déchaussé et mal vêtu, celui qui couvre tout le monde, qui donne même des robes aux lis des champs, n'ayant que de pauvres langes pour se garantir du froid; il couche dehors sur la dure, ayant pour tout lit un peu de paille, et la terre enfin; il est comme un gueux, ayant une pauvre mère, un pauvre équipage, et un appareil si pauvre que tout ce qui ap-

paraissait, non-seulement était très-pauvre et très-futil, mais aussi tout mendié et emprunté des bêtes. O mystère de très-grand respect, disait le dévôt Louis de Grenade, ô secret qui se peut mieux penser que dire, et qui s'explique plus facilement par le silence et l'admiration que par les paroles! Qu'y a-t-il de plus admirable que de voir ce Seigneur, qui est loué par les étoiles du matin, qui est assis sur les chérubins qui volent sur les ailes des vents, qui soutient toute la rondeur de la terre, de qui le trône est le ciel, à qui la terre sert d'escabeau royal, ait voulu se réduire à une si extrême pauvreté, qu'au jour de sa naissance il ait voulu que sa mère l'ait posé dans une crèche, parce qu'il n'y avait point de lieu plus honorable pour lui. Quelle personne fut jamais réduite à une si extrême pauvreté, et qu'à défaut de couvert elle ait été contrainte de poser son enfant dans une crèche! Quelle conjecture si éloignée qu'un Dieu et une crèche! Quoi de plus abject qu'une crèche! quoi de plus relevé que Dieu! Pensez par la foi ce que c'est que Dieu; pensez ce que c'est que l'homme. Pesez la distance infinie qui se rencontre entre ces deux êtres; voyez comme l'amour les joint en un seul; en sorte que Dieu se fait homme, se fait enfant, est attaché aux mamelles d'une Vierge, lié de petites bandes, pleure et tremble de froid. Voilà les sacrées extases d'un Dieu où l'amour l'a réduit. Voilà où l'amour que vous me portez, ô mon cher amant, vous a mis; voilà où l'amour a mis ce Dieu de vérité. Pour nous, Messieurs, où nous mettra l'amour que nous aurons pour lui? nous autres, quelles seront nos extases! Voilà ce que Dieu a fait pour nous; mon âme, que feras-tu pour lui? Que ferons-nous pour lui, Messieurs? *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.* III, 16). *C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.* O monde, ô monde! il est temps que tu aimes Dieu de telle façon qu'on puisse dire de toi : *Sic mundus dilexit Deum;* c'est ainsi que le monde a aimé Dieu.

Très-chères âmes, quels sont vos sentiments; souffrez que je le demande à vos cœurs : Quelles sont vos résolutions? Non, rien ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre qui est blessé d'amour pour lui. Il y a plus; les cœurs les plus barbares se rendent sensibles à l'affection; ils aiment quand ils sont aimés. Aussi l'amour ne se paye que par l'amour : *Amor compensatur amore.* « L'amour ne veut pour toute récompense que l'amour? » Et d'où vient que s'il se rencontre un naturel assez mal fait pour n'aimer pas les personnes qui lui sont amies, cela paraît insupportable? C'est ce que, si nous n'y prenons garde, nous faisons tous les jours à l'égard d'un Dieu, et c'est ce qu'il faut qu'il endure. Oh! qu'il est vrai que Dieu aime les hommes! Oh! qu'il est vrai que les hommes aiment peu Dieu! Dieu nous aime, Messieurs; il nous aime jusqu'au point où vous le voyez, jusqu'à se faire petit enfant pour nous. N'est-ce pas là agir en amant passionné? L'antiquité nous apprend qu'un Hercule, ce fameux héros, a été réduit par l'amour à filer, et c'est ce que l'histoire nous vante comme un prodige; mais, après tout, c'est une créature misérable et abjecte qui aime sa semblable; mais Dieu se réduire au point de pleurer, de trembler de froid, mourant d'amour pour les hommes. Ah! c'est ce qui surpasse tout esprit, c'est ce qui est entièrement inconcevable. En vérité, après cela que deviendront nos cœurs? *Charitas Christi urget nos,* dit le grand apôtre. *L'amour de Dieu nous presse.* (*II Cor.* v, 14.) « Voilà, » dit le bienheureux François de Sales, » le plus fort, le plus puissant et le plus admirable argument qui fut jamais fait. » Je prends plaisir à vous redire ce que ce grand amant de Jésus et de Marie a dit, parce que toutes ses paroles sont extrêmement avantageuses et favorables au pur amour. Voyez donc ce qu'il dit : « Oui, Théotime, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour; si un homme sait être aimé de qui que ce soit, il est pressé d'aimer réciproquement; mais si c'est un homme vulgaire qui est aimé d'un grand seigneur, certes il est bien plus pressé; mais si c'est d'un grand monarque, son empressement est encore bien plus grand; et maintenant, je vous prie, sachant que le vrai Dieu, éternel, tout-puissant, nous a aimés comme il nous aime, ô mon cher Théotime, n'est-ce pas là avoir nos cœurs sous le pressoir, les sentir se presser de force, et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est tout aimable et ineffable. » Messieurs, je demande votre avis : n'est-il pas vrai que voilà un argument bien pressant en matière d'amour; mais il est tellement pressant, qu'une des choses que quantité de saintes âmes n'ont jamais pu concevoir, c'est de voir qu'après cela les hommes puissent penser et parler d'autre chose que du pur amour. On en a entendu parfois qui, donnant la liberté à leurs esprits parmi les vastes campagnes, criaient pitoyablement que l'amour n'était pas aimé; qui, entrant dans les villes et voyant quelques personnes qu'on portait en terre, après avoir demandé si elles étaient mortes d'amour et avoir appris que non, gémissaient et pleuraient de telle façon qu'elles étaient inconsolables.

Saint François, le grand amoureux du petit enfant de Bethléem, pleurait un jour si fort que quelque personne l'entendant accourut comme au secours de quelqu'un qu'on voulait égorger, et le voyant tout seul, il lui demanda : « Pourquoi cries-tu ainsi? — Pauvre homme, hélas! dit-il, je pleure, parce que mon Dieu aime tant, et que personne n'y pense. » Et ces paroles dites, il recommença ses larmes, et ce bon personnage se mit aussi à pleurer avec lui. On a vu une des belles amantes de Jésus, la glorieuse Madeleine de Pazzi, courir par tout le cloître, criant à pleine tête : A l'amour; et une autre s'étonnait fort de ce qu'allant dans les grandes villes elle voyait qu'on criait de toutes sortes de choses pour

l'entretien du corps, et que personne ne criait à l'amour; et la divine Catherine de Gênes entendant un jour un démon qui disait qu'il était la créature sans amour, elle tomba pâmée, sachant combien le pur amour devait être aimé. Grand dommage que ces belles âmes soient si rares. Ah! Dieu, il ne devrait pas y avoir un seul Chrétien qui ne fût dans cet état, puisqu'il n'en existe pas un seul pour qui le Dieu de toute bonté n'ait fait ces efforts d'amour que nous admirons. Allons donc courageusement au pur amour, et si un Dieu nous montre ce qu'il veut faire pour nous, soyons assez généreux pour lui montrer ce que nous voulons faire pour lui. L'amour fait transporter Dieu hors de soi-même et le fait homme; il faut donc que l'homme se quitte lui-même et devienne Dieu. Il faut que l'amour soit extatique des deux côtés. Il est vrai que Dieu, dans le dessein qu'il a eu de bâtir ce grand univers, a regardé l'homme, et à sa considération a fait toutes les merveilles que nous voyons. Les cieux, le soleil, la lune et les étoiles avec toutes leurs éclatantes beautés, sont faits pour l'homme; c'est pour lui que sont faits tous les éléments: tout ce qui vole dans l'air, tout ce qui marche sur la terre, tout ce qui nage dans les eaux, sont autant d'ouvrages des amoureuses bontés de Dieu pour les hommes. L'homme donc était étroitement obligé dans cette vue de faire tout ce qu'il faisait pour Dieu. Mais l'amour pressant ce Dieu de bonté, il va plus avant. Ce n'est pas assez de faire tout ce qu'il fait pour l'homme, il faut qu'il quitte pour lui le sein de son Père, les beautés de l'empyrée, toutes ses grandeurs et sa gloire, et, pour vous le dire en un mot, il s'anéantit en prenant la forme d'un petit enfant; faveur étonnante, qui ne doit plus laisser rien à l'homme qui soit à lui et qui le doit contraindre, par une violente douceur, d'abandonner tout pour cet aimable Jésus et d'entrer dans un état parfait d'anéantissement. C'est bien la pensée du grand saint Paul : *Mes frères*, dit cette merveille des apôtres, *entrez dans les mêmes sentiments de Jésus qui, tout Dieu qu'il était et égal à son Père, s'est anéanti en se faisant serviteur et se revêtant d'un corps mortel. « Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in forma Dei esset non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo, sed semetipsum exinanivit, formam servi accipiens in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo.* (*Philip.* II 5-7.)

Anéantissement aux richesses et à tous les biens de fortune, le Chrétien ne devant s'en servir que simplement pour l'usage que Jésus veut qu'on en fasse, en étant entièrement dépouillé pour ce qui regarde l'affection du cœur; aux plaisirs des sens, ne s'en servant pas pour sa satisfaction, mais pour celle de son cher et divin Sauveur; à l'honneur, à l'estime, aux louanges, aux grandeurs de la terre, n'estimant toutes choses que selon l'esprit de l'Evangile. Anéantissement aux biens surnaturels, ne tenant à rien qu'à la volonté pure et tout unique de Jésus, ne désirant ni plus ni moins de perfection qu'il n'en veut et exige de nous, remettant entre ses mains avec confiance le soin de notre salut, de notre avancement en la vie spirituelle, notre âme et toutes ses dispositions, pour le temps et l'éternité; nous tenant aussi fidèles envers le Dieu de notre amour dans les délaissements, les sécheresses, aridités, désolations, peines intérieures, obscurités, que parmi toutes les consolations les plus sensibles. Anéantissement dans l'esprit, le tirant de l'erreur où les ténèbres du péché l'ont mis, n'estimant que Dieu dans toute chose, et ne prenant point d'autres règles que celles de la foi. Anéantissement en la mémoire, en ôtant toutes les choses dont le souvenir pourrait retarder en quelque façon les progrès du divin amour, rejetant toutes les pensées inutiles, et se mettant dans une ignorance de tout ce qui ne nous est point nécessaire. Anéantissement dans la volonté, n'aimant rien que Jésus et tout pour Jésus, nous séparant de toute affection naturelle, ne vivant point selon nos inclinations et par humeur, mais uniquement par les seuls mouvements de la grâce. Voilà les anéantissements qu'il faut que le Chrétien fasse dans la vue de ceux de son Dieu. Mais ce n'est pas encore tout : non-seulement Dieu fait tout ce qu'il fait pour le bien de l'homme, non-seulement il quitte tout ce qu'il a pour lui, mais même il se fait homme et se transforme en sa chair qu'il aime avec des profusions de bontés inouïes, et c'est ce qui doit pousser plus avant l'amour du Chrétien pour le faire devenir Jésus, pour le changer tout en Jésus et pour le faire vivre uniquement de sa vie divine.

Au reste Dieu ne s'est pas fait un homme fantastique; il est très-vrai qu'il est homme, qu'il a un véritable entendement et une véritable volonté humaine; il a un véritable corps humain. Aussi ces vérités que je vous propose ne doivent pas passer pour imaginaires. Il est très-vrai que le Chrétien ne doit vivre que de la vie de Jésus, sa vie n'étant autre chose que la continuation de celle de ce divin Sauveur. Jésus avec tous ses fidèles fait un véritable corps mystique, et comme les membres ne vivent pas d'une autre vie que de celle de leur chef, ainsi les Chrétiens ne doivent vivre que de la vie de Jésus; sur quoi il faut remarquer que ce n'est pas assez d'offrir ses actions en l'honneur de Jésus, mais de plus il faut les faire en son esprit, tellement que, par exemple, si un Chrétien prend son repas, ce n'est pas assez de l'offrir pour honorer les repas de Jésus, mais il faut encore qu'il l'offre en son esprit, c'est-à-dire qu'il s'unisse aux desseins que Jésus avait quand il prenait les siens, et aux intentions qu'il a à présent sur lui et qu'il veut qu'il prenne : belle pratique pour rendre en quelque façon toutes nos intentions infinies, mais qui est nécessaire pour pouvoir dire avec saint Paul : Je ne vis plus, mais c'est Jésus qui vit en moi. Ainsi, si vous demandez à une âme ainsi transfor-

mée ce qu'elle pense, elle vous répondra qu'elle ne pense qu'à Jésus ou pour Jésus dans la conduite de son esprit; elle n'a plus d'autres affaires que celles de ce cher Sauveur, plus d'autres desseins que les siens; elle n'est sensible ou insensible qu'à ce qui sied ou ne sied pas à la gloire du cher tout de ses affections; tous ses intérêts sont fondus dans ceux de Jésus en qui elle vit, pour qui elle vit et de qui elle vit, et ayant perdu la vie d'Adam, vie de corruption et d'infamie, étant morte à toutes les choses de ce monde. Voilà la vie extatique qu'elle doit mener, voilà ce que Dieu a fait pour elle, voilà ce qu'elle doit faire pour Dieu. Nous autres, Messieurs, que faisons-nous? Voilà comme un Dieu vous aime, Messieurs; comment l'aimez-vous? Un Dieu est-il capable de vous donner de l'amour? Il le peut, me direz-vous, mais le fait-il? Il le fait, mais comment le fait-il? Quel amour avez-vous eu pour lui jusqu'à présent, et dans quels sentiments êtes-vous pour l'avenir? Comment êtes-vous résolus de vous donner à son amour? Est-ce avec réserve? Est-ce sans exception? Dieu se donne tout à nous, mais tout entièrement; voulez-vous vous donner tout à lui? Vous direz peut-être que cela est bon pour ce Dieu de majesté d'aimer de la sorte; mais pour nous, hommes, il n'en est pas de même. Que Dieu s'épuise dans tout ce qu'il a d'infini, l'homme n'a rien que de limité et de très-bas; mais au bout de tout, il ne se donnera pas entièrement à Dieu. Vos esprits sont choqués de cette proposition, et sans doute qu'*il l'estime éloignée de toute raison*. Je le crois; mais, je vous demande, pendant qu'il les désapprouve, ne la pratique-t-il point? Rentrons dans nous-mêmes. Quelles sont nos pensées, quels sont nos desseins, quelles sont nos volontés, quelles sont nos affections? Sont-elles toutes de Dieu, à Dieu et pour Dieu? Mais il y a quantité de petites attaches, de mauvaises habitudes qui ne vont pas jusqu'au péché mortel, qui, à la vérité, nous empêcheront bien de n'être pas tout à fait à Dieu, mais qui ne nous font pas perdre la grâce et ne nous empêcheront pas d'aller en paradis. Vous dites vrai; je suis de votre avis. Mais je veux que vous sachiez que je ne vous parle aujourd'hui ni de paradis ni d'enfer; que toutes ces choses disparaîtront aux yeux de notre esprit. Pour le présent, il est question de savoir comment vous voulez aimer Dieu. Je ne vous demande pas ce qui vous arrivera, soit de bien, soit de mal; je demande: Dieu quitte tout, s'anéantit, se fait petit enfant pour vous, l'amour seul le mettant dans cet état effroyable; vous, êtes-vous dans la résolution de l'aimer comme il vous aime. Dieu est tout, la grandeur même, qui contient en soi tout ce qu'on peut désirer et aimer; vous, vous êtes un petit ver de terre, un peu de fange, un beau rien. Dieu néanmoins veut faire amitié avec vous; le voulez-vous bien? Mais l'amitié sera-t-elle réciproque? aura-t-elle une partie de votre cœur, ou bien le lui donnerez-vous tout entier? Qu'en pensez-vous? Que vous dit là-dessus votre cœur? Que dira-t-il à ce cher petit roi, quand il le recevra la nuit ou le jour prochain? Ne nous flattons point; mettons nos cœurs à découvert. Nous aurons beau fermer les yeux; Dieu nous voit bien. Ou vous êtes résolus d'être tout à Jésus, ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes dans cette résolution, tout va bien: le pur amour est aimé (153).

IV. EXHORTATION.

SUR SAINT JOSEPH ET LA VIE CACHÉE.

Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. (*Col.* III, 3.)

Votre vie est cachée avec Jésus dans Dieu.

En ce temps où la bienheureuse Eglise notre bonne mère ne parle d'autre chose que de l'amour miraculeux d'un Dieu envers sa créature, en ce temps où non contente de plusieurs jours ou d'une octave, elle destine plusieurs semaines pour imprimer fortement dans l'esprit de ses enfants l'esclavage d'amour où le Tout-Puissant s'est réduit, emporté par les excès incroyables de ses amoureuses bontés envers les hommes: en ce temps où je vois l'amour qui, triomphant d'un Dieu, va lui cherchant jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la prodiguer par une libéralité inouïe en ma faveur; en ce temps où le Souverain du ciel et de la terre, dont les bontés infiniment ravissantes feront à jamais les délices des bienheureux; où celui qui est la grandeur même, devant qui les séraphins voilent leur face de respect, tout passionné pour le néant, sacrifie la plus belle des vies à sa considération; où l'amour, faisant un effort qui surpasse toute pensée, et qui a jeté l'étonnement dans l'empirée et fait pâmer d'étonnement les chérubins, en ôtant la vie à un Dieu qui la donne sans résistance et même avec profusion pour nous donner la vie, pour faire revivre un ver de terre, pour le rétablissement d'un peu de poussière et de cendre dissipée par le péché, mon esprit ne peut concevoir d'autres pensées, ni ma langue former d'autres paroles que tout ce qu'un amour qui se porte saintement dans l'excès peut suggérer. Jésus est mon prisonnier d'amour! l'amour qu'un Dieu a pour moi le rend mon esclave! Mais cet amour va jusque dans un excès qui lui fait endurer cinq mille coups de fouet et découvrir sa chair virginale jusqu'aux os, tout cela pour des infâmes, pour ses ennemis jurés, pour des esclaves du péché, du démon et de l'enfer! Tout cela pour nous qui étions ces infâmes assujettis au diable, au péché et à l'enfer. C'est pour nous que Dieu se rend captif de l'amour qui le va menant en triomphe par les rues d'une grande ville à la vue de tout le monde, et l'attache à un poteau infâme et le pend à un gibet. En voilà trop pour des âmes chrétiennes!

(153) Cette exhortation n'est pas terminée sur l'original; mais il y manque sans doute peu de chose, l'orateur paraissant être à la fin de sa péroraison.

l'amour n'a que faire de tant de paroles. S'il parle, c'est dans le silence, et jamais l'amour qui aime ne crie si haut aux oreilles de son divin amant que quand son amour lui ferme la bouche et la tient si serrée qu'il ne lui reste plus rien à dire, sinon qu'il ne peut rien dire du tout. Aussi est-il vrai que ce ne sont pas les raisonnements qui font si amoureusement soupirer les amantes de Jésus. En les choses du divin amour, on s'y rend maître en ne disant mot. Si le céleste amant dit (*Cant.* IV, 2) à son amante qu'elle lui a ravi le cœur en un seul de ses regards, sans aucune parole, son amante sait que son divin époux a emporté toutes ses affections d'une façon encore bien plus secrète. O chères épouses de l'amour crucifié, vos âmes ne doivent point chercher d'autres persuasions pour être toutes à lui, que celles que la vue de cet objet divin peut vous donner dans le silence et dans le secret. Et il n'y a point d'éloquence comparable à celle de ses amoureuses plaies dans leur langage muet. Je mets donc devant les yeux de votre esprit l'amour de vos âmes crucifié, afin que vous appreniez à aimer de la belle façon à ses pieds, et que vous soyez toutes comme d'autres Madeleines des amantes de Jésus. Il serait ensuite à souhaiter que tous ensemble nous abandonnant au pur amour, on n'entendît plus ici d'autres voix que celle que Jésus seul entend, qu'on ne parlât plus que le langage muet des cœurs, et que cette petite conférence que je vous fais par le moyen de mes paroles fût changée en une conférence de soupirs que l'amour tirerait d'un chacun de nos cœurs. Mais puisqu'*il y a un temps de se taire et un temps de parler*, comme nous l'assure le Saint-Esprit (*Eccle.* III, 7), et que la providence toujours toute sainte et toute aimable de notre Dieu nous donne ces moments-ci pour nous entretenir, épluchons un peu nos cœurs, laissons-en sortir au dehors ce que leur amour leur suggère. Ce sera sans ôter la vue de dessus notre divin amant, afin que ce soit lui seul qui nous instruise : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo ;* « *Votre vie est cachée avec Jésus en Dieu.* » Eh bien! si dans ce moment-ci notre amour se produit au dehors par quelques paroles, comme je suis ici pour vous dire librement les sentiments que le mien me donne, les voilà, selon l'instruction que le grand Apôtre nous a faite : *Notre vie doit être cachée avec Jésus en Dieu.* Oui, aujourd'hui il faut que vos âmes produisent toutes les plus belles saillies dont un amour généreux est capable ; qu'on ne me parle point qu'on ne voudrait pas faire de péché mortel; cela est très-saint, je l'avoue, mais si l'on en demeure là, voilà qui m'est insupportable. Eh bien donc je ne voudrais pas faire aucun péché véniel quand je devrais périr ; voilà qui va bien, mais mon amour n'est pas encore satisfait. Je veux une perte absolue de l'âme avec Jésus en Dieu seul. Je voudrais bien qu'on ne me parlât plus que de transformation et d'édification. Oh! si nous nous pouvions perdre sans retour dans Dieu avec Jésus! C'est pourtant ce que l'état du christianisme où nous sommes demande de nous c'est à quoi l'Apôtre invite tous les Chrétiens par les paroles qu'il vient de vous dire, et c'est ce que l'amour d'un Dieu exige de vous si hautement et avec une force si puissante que, ou bien il nous fait renoncer à être, ou bien il faut nous transformer en Jésus. Je vois bien que c'est le propre de l'amour d'unir et de faire passer la personne qui aime dans l'objet aimé ; je vois bien en même temps que Dieu aime sa créature, que le grand Dieu, dès l'éternité, est passionné pour un peu de boue, puisque je sais qu'il s'est uni à sa nature, qu'il est devenu misérable comme ce malheureux qui est le sujet. O Dieu! que cela est étonnant, de ses amours infinis! Je regarde ensuite l'homme et je dis : que peut moins exiger ce précieux amour d'un Dieu dans lui, que de le transformer en lui? Il faut donc que l'homme soit caché en Dieu, et en quelque état de grâce qu'il soit, jusqu'à ce qu'il soit arrivé là, oh! qu'il est vrai qu'il fait pitié aux anges qui aiment de la belle façon, et qu'il est juste qu'il rougisse en présence de ces belles et non jamais assez aimées intelligences qui le gardent, et de tout le paradis! Au reste, jugeons comme nous devons être cachés en Dieu, puisque c'est avec Jésus qu'il faut être caché. J'ai beau regarder l'adorable Jésus, toutes les fois que je le regarde, je ne vois que Dieu en lui. C'est là l'école où nous devons apprendre à nous cacher de telle sorte que nous soyons d'autres Jésus, et que, ne vivant point d'autre vie que de la sienne, il n'y ait que Dieu seul uniquement dans tout ce que nous sommes. C'est là où doivent aboutir tous les desseins d'une âme chrétienne, que se doivent terminer tous ses désirs, et ce doit être l'unique but de toutes nos prétentions. Que pensons-nous que demandent de nous les excès inconcevables de l'amour qui tient un Dieu captif à notre considération, qui le tient pendu sur une croix, et qui lui ôte la vie? toute autre chose que ce que la plupart du monde s'imagine par une erreur qui vient de ce que l'on aime bien peu. On croit satisfaire à cet amour en lui donnant quelques larmes à la vue de ses souffrances, que bien souvent la faiblesse de la nature produit plutôt que la force de la grâce; on croit beaucoup l'honorer si l'on pense à ses douleurs, si on lit les livres qui en traitent, si l'on récite les heures de la croix, ou si l'on est dans quelques pratiques semblables de dévotion. Tout cela est très-bien, très-louable et très-saint; mais ce n'est pas là le secret de l'amour, ce n'est pas là qu'il prend ses délices et qu'il rassasie ses désirs; après ces choses nous sommes encore bien plus éloignés de ses destinées que ne l'est le ciel de la terre; il reste encore tout ce qui le peut contenter uniquement, une heureuse transformation dans celui qui s'est transformé en nous. Que la poudre, que la cendre, que la pourriture quitte en elle ce qui n'est que vilenie et que

corruption, pour se cacher avec Jésus-Christ en Dieu, cet Etre infini et la grandeur même, qui s'est caché par un amour prodigieux, lui et toute sa gloire, dans la bassesse et le néant de cette pourriture, de ce peu de poussière, en un mot de la créature.

Faisons tout ce que nous pourrons, mais c'est ce que ce sang de l'amour crucifié d'un prix inestimable, répandu pour nous, crie et demande de tous côtés aux âmes des Chrétiens : *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo*, « *Votre vie est cachée avec Jésus en Dieu.* » Tout ce qu'il y a de plus saint dans le ciel, tout ce qu'il y a de plus grand dans l'empyrée, tout ce qu'il y a de plus beau dans le paradis, tout ce qu'il y a de plus éminent dans la gloire, tout ce qu'il y a de plus relevé, de plus glorieux, de plus charmant, de plus éclatant, de plus aimable et de plus admirable dans la belle éternité, est tout ce qu'il y a de plus caché avec Jésus-Christ en Dieu, en telle sorte que c'est une vérité indubitable que ceux-là sont les plus grands saints en l'autre vie, qui sont les plus cachés avec Jésus-Christ en Dieu, et dans le ciel ceux-là sont les plus cachés en Dieu avec Jésus, qui l'ont été davantage pendant qu'ils vivaient ici-bas sur la terre. Mon divin amour, votre amour m'étonne dans sa grandeur qui médite universellement la conquête de tous les cœurs, et qui vous doit acquérir autant d'amants qu'il y a de personnes qui vivent au monde. Mais qui sont ces belles âmes qui vous aiment avec le plus de fidélité? ce sont sans doute celles qui sont plus cachées dedans votre sacrée personne. C'est aujourd'hui l'éloge que je veux donner au glorieux saint Joseph, le plus grand des saints après sa virginale épouse, l'admirable Marie, parce qu'après elle, il a été le plus caché avec Jésus dans Dieu. Que l'on dise qu'il est le père putatif de l'adorable Jésus; il est vrai que l'on soutienne qu'il est le chaste époux de la très-sainte Mère de Dieu, je l'avoue; mais si saint Augustin a bien dit que la glorieuse Vierge a été plus heureuse d'avoir conçu Jésus dans son cœur, que de l'avoir porté dans ses chastes entrailles, je puis avancer avec raison, que cette qualité de père putatif de Jésus, aurait servi de peu au glorieux saint Joseph, si sa vie n'avait été cachée en celle de Jésus son Dieu. C'est un des plus beaux effets de la sainte passion de notre divin maître, que cette vie cachée de saint Joseph, quoique arrivée auparavant pour ce qui regarde le temps; c'est un des plus beaux fruits que l'amour d'un Dieu anéanti ait produit, et un des plus beaux exemples que le ciel fournisse à notre amour. Nous avons dit qu'après la vue de ce spectacle épouvantable l'amour crucifié, il fallait renoncer à être ou devenir tout amour, tout de feu et de flamme pour cet amant des hommes, et pour ce fait qu'il se fallait perdre de telle sorte dans l'abîme de son amour qu'on ne parût jamais plus, mais qu'on y demeurât toujours caché. Ce sont des vérités que la sainte Eglise nous inspire plus fortement en ce saint temps que jamais, et c'est par une rencontre de la Providence, sans laquelle rien ne se dit, ni se pense, ni arrive, que la fête de l'aimable saint Joseph, est arrivée cette année en ce temps de prodiges de l'amour d'un Dieu envers les hommes, pour nous montrer ces vérités pratiques. La vie de saint Joseph n'étant autre chose que la pratique de cette vérité que le Saint-Esprit demande de nous, pour correspondre en quelque façon, aux infinis amours de notre Dieu envers nos âmes. Dieu pressé de son amour, sacrifie sa vie, pour qui? pour de malheureuses et infâmes créatures que nous sommes, cela se peut-il concevoir? mais encore si les âmes se portaient généreusement à l'amour de ce Dieu tout bon, après des témoignages d'un amour si pressant! Regardons saint Joseph, un des plus illustres dans cette école du divin amour, afin que nous apprenions de lui à aimer comme il faut. Je remarque que l'amour est toujours solitaire : ceux qui sont emportés de cette passion, cherchent les lieux retirés pour entretenir plus à l'aise leurs pensées et donner plus de temps à leur imagination toujours pleine de l'idée de la personne qu'ils aiment. Mais quand l'amour est grand il va jusque-là que toutes compagnies sont insupportables. Les choses que nous apercevons dans l'amour profane se rencontrent encore bien davantage dans l'amour sacré; toute compagnie lui devient odieuse, toutes pensées même insupportables; elle ne peut voir, ni aimer, ni parler que de son Dieu et à son Dieu. De là vient qu'entre les saints, ceux qui ont le plus aimé, ce sont ceux qui ont été plus solitaires, j'entends par là de la solitude intérieure, mais très-souvent la solitude extérieure même y a été jointe. Nous avons aujourd'hui tout sujet de remarquer cette vérité dans notre grand saint Joseph, dont la vie n'a été qu'une perpétuelle solitude. Voulez-vous que je vous en dise le commencement, le milieu et la fin? Voulez-vous que je vous récite les belles actions de ce glorieux saint? voulez-vous que je vous raconte ses excessifs amours envers Jésus? voilà tout dans le peu de paroles que je vous ai répétées déjà plusieurs fois : *Vita ejus fuit abscondita cum Christo in Deo* : « Sa vie a été cachée avec Jésus en Dieu. » Voilà toute la vie de saint Joseph; voilà toutes ses grandeurs, voilà tous ses mérites; c'est là sa vie véritable, c'est en cela que Dieu le propose à toute son Eglise pour l'imiter, et c'est en ce sujet que notre amour doit prendre de saintes instructions de ce grand patriarche et père des âmes qui aiment Jésus.

Il faut que je vous avoue que je me plais à parler de la solitude dans la vue que j'ai de l'amour que je dois porter à mon Dieu, que je sais bien que je n'aimerai jamais comme il faut, et comme ses bontés toutes ravissantes le méritent, jusqu'à ce que, séparé de toutes créatures d'affection, et demeurant dans un désert si éloigné que jamais créature n'y entre, il n'y ait que Dieu seul, et que caché avec Jésus en Dieu je cesse

d'être, afin que celui qui est et qui porte pour une de ses plus belles qualités qu'il est celui qui est (*Exod.* III, 14), soit en tout et partout. Marchons donc après saint Joseph, suivons-le dans les solitudes du pur amour et perdant notre vie dans ces saints déserts pour honorer la vie inestimable de notre amour crucifié. Les toutes premières actions de notre divin amant à la sortie de l'empyrée ont été la solitude étonnante qu'il a gardée dans les bénites entrailles de la très-pure Vierge sa très-sainte Mère. Comme son amour était incomparable, il lui fallait une solitude qui ne pût souffrir de comparaison, ne pouvant souffrir d'être occupé d'autres choses que de ses amours ravissants. Il se prive généralement de toutes sortes de choses qui peuvent divertir. Encore vous, grands saints ermites, habitants des déserts, hôtes solitaires des bois et des forêts, vous voyiez le ciel, vous regardiez la terre, les anges souvent vous tenaient compagnie; pour Jésus-Christ, point de ciel, point de terre, point d'anges; son ciel, sa terre, ses jeux, ses anges, ses récréations, ses divertissements, ses occupations étaient son seul amour, voilà pour la solitude extérieure. Mais nous ne pouvons pas douter que de cet ermitage si retiré il ne communiquât des grâces surabondantes au glorieux saint Joseph qui, depuis qu'il eut appris par le moyen des anges que c'était Dieu que sa digne épouse portait dans ses entrailles, était continuellement occupé à l'adorer, à le bénir, à le remercier, à lui donner, son esprit, son âme et toutes ses puissances. Joseph qui avait toujours été un homme fort caché devient encore plus retiré incomparablement. Il était séparé des hommes, ne conversant pas beaucoup; mais pour lors non-seulement il se cache aux hommes, mais il se cache avec Jésus, et par là il est tout caché en Dieu. Voyez les progrès d'une âme qui aime en saint Joseph : il augmente en amour, et voilà en même temps que sa retraite est plus grande que jamais. Mais comment se retirer, sinon avec Jésus en Dieu? Je ne puis rien omettre qui soit à la gloire de la très-précieuse Mère de Dieu, aussi bien c'est elle mon trésor, ma joie, ma consolation, mes délices, ma seconde espérance, mes richesses, mes plaisirs, ma satisfaction, en un mot, mon cher tout après Dieu. C'est par Marie que le plus grand des saints est tout ce qu'il est, c'est par elle et avec elle que le voilà caché en Jésus. Disons encore que pendant ce temps-là, pendant cette solitude d'amour, saint Jean-Baptiste est sanctifié par son moyen, et admirons la conduite de Dieu qui ne veut communiquer ses grâces que par le moyen de cette incomparable princesse notre toute bonne Mère, et retenons, pour une bonne fois, que la conduite de certaines personnes est blâmable, pleine d'erreur et inspirée par le démon qui veulent venir à Jésus sans aller par Marie, et qui se plaignent de trop de dévotion envers celle que nous n'aimerons jamais assez, eussions-nous tous les cœurs ensemble pour les lui donner.

Avançons dans ces solitudes divines, nous voyons saint Joseph avec Jésus et Marie seuls dans la crèche où ils demeurent quarante jours, parce que, selon la loi, les femmes ne devaient point sortir du lit où elles avaient enfanté qu'après quarante jours pour les garçons. Voilà l'oraison de saint Joseph, non pas de quarante heures, mais de quarante jours. Jésus enveloppé de bandelettes était pour lui le très-saint sacrement; la crèche servait d'autel, et l'étable une Eglise nouvellement consacrée par sa présence. Marie lui servait d'un puissant avocat, car c'est elle à qui jamais on ne refuse rien. Joseph avance toujours en solitude extérieure et intérieure; aussi croît-il miraculeusement en grâces. L'étable, voilà un désert admirable; une étable ouverte de tous côtés dans les champs, je ne vois devant que la pauvreté, mais dans son intérieur, ô conduite admirable de la Providence! tout le ciel y est avec tout ce qu'il a de plus cher. Avançons toujours dans ces chemins écartés de ceux où courent et marchent les mondains; voyons notre grand saint plus retiré que jamais, mais par ce moyen plus caché avec Jésus en Dieu. Il demeure environ sept ans en Egypte dans un pays étranger, méconnu de tout le monde, hors de toute sa parenté et dans un besoin de toutes choses. Mon Dieu, que j'adore, que j'admire et que j'aime votre conduite! Contemple, ô mon âme, ces divins ermites, ces adorables solitaires, et apprends que les plus grands amis de Dieu, ceux qui sont destinés à la plus haute gloire du ciel, ce sont ceux qui sont les plus cachés au monde qui sont plus pauvres, que personne n'estime, qui n'ont pas beaucoup d'amis, qui ne font pas parler d'eux. Apprends de là à ne te produire point, et imprime fortement cette vérité dans ton esprit, que quand tu te verras abandonnée, perdue de réputation, que l'on ne te regardera pas, que Dieu t'enverra une grande pauvreté, ah! ce sera pour lors que tu pourras concevoir quelque espérance que tu es aimée de Dieu. Mais au reste si en ce temps-là tu ne fonds d'amour pour ton Dieu, si tu ne chantes le *Te Deum*, si tu ne bénis la grande Marie et son époux, si tu n'invites tous les anges et saints à remercier Dieu, si le plus grand de tes étonnements n'est pas de voir que tu es entièrement indigne de ces faveurs, je pleure sur toi, ton aveuglement n'est pas petit. Poursuivons toujours dans ces voies solitaires. Saint Joseph est revenu à Nazareth, et là demeure caché avec Jésus et Marie, faisant le métier de charpentier. Mais Dieu veut qu'il y soit tellement caché, et le favorise d'une solitude si parfaite qu'il y finit sa vie; de sorte que voilà la vie de saint Joseph, solitude continuelle. Joseph solitaire au commencement de sa vie, Joseph solitaire au milieu, Joseph solitaire dans sa consommation. Mais, mon Dieu, que ne le faisiez-vous au moins paraître un peu à la fin de sa vie après ce haut établissement dans la sainteté? Point du tout : *Vita ejus erit abscondita cum Christo in Deo* : « Sa vie sera ca-

chée avec Jésus en Dieu. »(*Col.* III, 3.) Ce n'est pas tout, il sera tellement caché que mille et quinze cents ans se passeront qu'à peine les hommes penseront-ils à lui. Et pourtant voilà ce grand saint et le plus grand de tous les saints après sa sainte et chère épouse; et voilà le plus grand ami de Dieu qui fut jamais. Mais comment cela? car il n'a point converti des mondes comme les apôtres, il n'est point mort d'une mort violente pour le nom de Jésus, comme les martyrs; il n'a point fait toutes ces choses qui ravissent tout le monde ; il a été seulement solitaire, toute sa vie a été cachée avec Jésus en Dieu. Je m'étonne ici de l'aveuglement qui tient la plupart des Chrétiens, et comme il y en a peu qui agissent par foi. On n'est pas seulement sensuel pour les choses extérieures, mais même pour les choses spirituelles; voyez comme l'on agit. Qu'un homme fasse quelques œuvres qui paraissent beaucoup, qu'il ait le don des miracles, tout le monde court après, quoique ces choses puissent compâtir avec une âme ennemie de Dieu. Qu'un autre ne respire que Dieu et qu'il soit tout anéanti avec Jésus, s'il n'a ces choses qui éclatent, on n'en fait point état du tout, et il ne sera estimé que par des personnes qui lui resemblent et qui sont dans le véritable état du christianisme. Chose étrange de voir ce procédé des Chrétiens; il est si faux que par là il faudrait conclure que les apôtres étaient plus grands que Jésus leur maître, Notre-Seigneur ayant été presque toujous caché et n'ayant converti que fort peu de personnes pendant sa vie. *Vere aliquid magni in solitudine latet, quandoquidem tantopere Jesus et Maria dilexerunt* :« Vraiment il faut bien dire, » s'écrie le dévot A Kempis, » que quelque chose de bien grand est caché dans la solitude, puisque Jésus et Marie l'ont tant aimée. » Elle contient des trésors inénarrables. C'est un ciel, un paradis, c'est une vie angélique qui divinise les âmes et qui les *consume* entièrement dans les belles flammes du pur amour. Nous pouvons en juger quelque chose par la haute et très-éminente sainteté de saint Joseph que cette solitude lui a donnée ; j'entends parler de la solitude parfaite extérieure et intérieure. Sa solitude extérieure est assez connue par la vie retirée qu'il a menée; mais pour la solitude intérieure, il n'y a point de langue quelque éloquente qu'elle soit qui la puisse exprimer; l'Evangile en a seulement dit un mot : *Erant pater ejus et Mater mirantes* : « *Le père* putatif *de Jésus*, dit la sainte Parole, *avec sa très-sainte Mère admiraient*. (*Luc*. II, 33.) Voilà la vie de saint Joseph, dit un serviteur de Dieu, rapportée en un mot; vie, non de paroles, mais d'oraison et d'admiration. Et il n'est point fait mention en tout l'Evangile d'une seule parole que Joseph ait proférée, parce qu'il était toujours adorant et admirant sans cesse les richesses inestimables de Jésus, et la dispensation des sacrements cachés en tous les siècles en Dieu; c'est ainsi que l'apôtre appelle Dieu *Incarné*.

O quels profonds secrets et merveilles les esprits de Marie et de Joseph n'ont-ils pas pénétrés et sondés dans les abîmes de cette vie ! quelles lumières n'ont-ils pas reçues de leur soleil qui leur était présent. Les âmes allaient en enfer, Jésus était venu pour y remédier; il quittait tout pour se tenir caché avec Marie et avec Joseph. Ce que Jésus pouvait faire en ce temps-là et qu'il n'a pas fait, tous les effets qu'il pouvait opérer et qu'il a suspendus, il les a tous produits, par une singulière éminence en Marie et Joseph, et il a amplement récompensé en eux toutes les privations et suspensions de ses grandes et de ses saintes opérations ; car il était occupé en eux, les sanctifiant et les élevant de moment en moment par de nouveaux accroissements de grâce et de sainteté. Quelles communications mutuelles, quelle rencontre de ces lumières du paradis en se regardant de leur cœur, en s'entretenant de leurs volontés et affections, s'unissent en eux-mêmes, vouloir et non vouloir; de leurs esprits en se liant en très-simple uniformité de pensées de tous leurs sentiments, de toutes leurs puissances recueillies sur les mêmes objets et par des inclinations toutes semblables ! Si la communication d'un saint avec Dieu ou sa très-sainte mère nous étonne et produit véritablement des effets prodigieux de grâce dans l'âme, que devons-nous penser de celle qu'a eue saint Joseph avec Jésus continuellement pendant environ trente ans ! Que ne peut point faire un regard de Dieu, une parole ! Par une seule parole de Dieu tout le monde a été fait ; je vous prie, que n'a point opéré l'entretien de Jésus-Dieu avec Joseph pendant un si long temps? Qui pourrait expliquer les chastes embrassements, les saints baisers de saint Joseph avec son cher Jésus, avec un Dieu ? Y a-t-il un séraphin qui puisse nous déclarer la grandeur de saint Joseph qui commande à un Dieu, *et erat subditus illis*. Tout ce que le Saint-Esprit déclare de la vie cachée de Jésus est qu'*il était sujet à Marie et à Joseph* (*Luc*. II, 51). Voilà ses merveilles, voilà ses grandeurs, voilà ses miracles, voilà ses opérations, voilà la meilleure partie de la vie d'un Dieu, *il était sujet à saint Joseph*. Joseph appelait Dieu, Jésus répondait ; Joseph commandait, Jésus obéissait, Jésus était envoyé et Jésus allait, Dieu aidant au saint à exercer le métier de charpentier. Il balayait et nettoyait la maison et faisait quantité d'autres choses domestiques, et tout cela pour moi, pour nous ; et un Dieu ! Vous pouvez voir de là la facilité que saint Joseph avait à l'oraison et sa grande solitude intérieure pour toutes les choses créées, car quand il aidait à Jésus, qu'il lui apportait quelque morceau de bois, il ne cessait de prier Dieu ; quand il mangeait, quand il se reposait, toujours avec Jésus Dieu incarné et avec la reine de toutes les grandeurs du paradis. Pour ce qui regarde les choses créées, il n'y pensait pas, et si Moïse paraissait si lumineux par les heureuses communications avec Dieu, et si éclatant

que les Israélites ne pouvaient le regarder; de même saint Joseph par la continuelle présence de Jésus et de Marie recevait tant de rayons et d'éclats de lumière du Saint-Esprit, et de si grands embrassements d'amour en son âme qu'il ne pouvait plus vivre ni converser avec les hommes en terre; il ne pouvait plus rien voir et encore moins aimer de toutes les choses créées, et c'était de ce même principe qu'il était une perpétuelle abstraction des choses créées. Il ne pouvait pas parler parce qu'il était entièrement recueilli avec Jésus; il était toujours en la présence de Dieu, et c'est ce qui le séparait des créatures; et dans cette solitude intérieure il a passé de toutes les vertus dans un degré qui surpasse toute imagination. Son respect pour Dieu a été le plus grand qui ait jamais été après celui de la très-sainte Vierge, qu'il faut toujours excepter en toutes choses. Il était toujours dans une humilité profonde et abîmale devant la souveraine majesté, dans un continuel état d'adoration. Sa foi est une chose si admirable qu'elle mériterait toutes les années de notre vie pour l'admirer; cela se peut aisément découvrir en considérant de près toute sa vie. Mais en général, n'est-ce pas une chose admirable de voir sa foi constante et ferme pour un Dieu où il ne voyait que des faiblesses, avec qui il était familier et qu'il fallait qu'il nourrît aux dépens de son travail? Sa résignation est merveilleuse dans tous les incidents que la Providence lui a donnés, et il était tellement uni à la volonté de Dieu que notre dame, notre bonne maîtresse, a révélé à sainte Brigitte qu'il disait toujours: « Je ne souhaite rien que de voir la volonté de Dieu accomplie. Son espérance est incroyable parmi les difficultés qui la pouvaient ébranler; sa pureté au-dessus de celle des anges, puisqu'on lui avait donné celle de la reine des anges et des hommes à garder et en qualité de son épouse. Son humilité prodigieuse, ne se glorifiant ni ne s'estimant en aucune façon pour voir un Dieu soumis à ses ordres; et même ce qui est bien à remarquer, n'en disant mot à personne; son amour ravissant et qui lui est tout particulier et qui ne peut être communiqué à aucun saint; la raison de cela est qu'aucun saint ne peut regarder Jésus comme son fils, en étant le père putatif. Cet amour lui était bien facile, et ce qui aveugle les autres faisait en lui la haute sainteté qui est l'amour des pères envers leurs enfants; il aimait son épouse, il aimait le fils de son épouse, et c'est ce qui le faisait le plus grand des saints, et c'est ce qui le met dans sa solitude intérieure si séparé de tout le reste des créatures qu'aucune n'y peut avoir de part; car comme en la solitude de Jésus personne n'y entre, à cause des charmes ineffables qui suivent de l'union personnelle, non plus dans celle de la sainte Vierge, à cause de sa maternité divine, de même celle de saint Joseph est incommunicable à cause des qualités de père de Jésus et d'époux de la très-pure Marie: O vie ineffable et cachée en Jésus! Joseph possédait Jésus et était possédé de Jésus. Voilà ce que la passion de notre cher maître a produit, voilà un de ses plus beaux fruits.

V. EXHORTATION.

SUR LA SAINTE VIERGE.

Il n'y a rien, dit le dévot saint Bernard, qui me ravisse tant le cœur, ni rien qui m'épouvante davantage, que de parler de la précieuse et très-digne Mère de Dieu. Et de vrai: ses merveilleuses bontés d'une part, ses divines et ravissantes beautés, sa douceur vraiment incomparable donnent de l'amour et ensuite des joies innocentes et une parfaite satisfaction aux esprits; d'autre côté les prodiges, les merveilles et les miracles de grâce et de gloire que le Dieu de toute grandeur a opérés dans cette illustre et admirable princesse, donnent aux âmes une crainte respectueuse. Si ses bontés ravissent les cœurs, ses grandeurs les étonnent: *Altior cælo est de qua loqui nitimur, abysso profondior cui laudes dicere conamur.* Les cieux ne sont pas si élevés, ni l'abîme si profond, comme cette admirable Vierge dont nous tâchons de parler. Si son cœur est un abîme de grâce, qui le pourra sonder? Si ce cœur est le *Cabinet* de la suradorable Trinité, qui osera y entrer? Si c'est un paradis de délices, qui le pourra comprendre? Si c'est un ciel de gloire, qui le pourra envisager? Si c'est la vive image du cœur auguste de Jésus, qui le pourra représenter? Si c'est, comme parle saint Jean Chrysostome, un abîme de mystères, qui l'entendra? Ce cœur est la maison de la sagesse, l'oratoire du Saint-Esprit; ce cœur est un mystère qui n'a point encore été découvert; c'est un secret aux âmes les plus éclairées, et qui n'est connu que de Dieu seul. Mais il faut aujourd'hui que le respect cède à l'affection. Il faut au moins, dit saint Ildefonse, son dévot chapelain, que nos cœurs se consument d'amour, si nos esprits et nos langues se trouvent trop faibles pour lui donner des louanges que sa grandeur mérite. Après avoir donc rendu ces témoignages à la grandeur de ce cœur incomparable que la vérité exige de nous, abandonnons-nous à l'amour, et si nous parlons mal, je veux dire, si nos discours sont très-éloignés du mérite de leur sujet, au moins aimons véritablement. Que ce discours donc soit un discours d'amour, et au commencement, et au milieu et à la fin, et si ma langue est peu éloquente, je veux bien que l'on blâme ma trivialité; mais après tout, les fautes que le pur amour fait faire sont assez pardonnables, si je ne sais pas si bien dire, je veux beaucoup aimer: *Constitutus sum rex ab eo*: « *Il m'a fait roi.* » (*Psal.* II, 6.) Le très-digne et très-pieux cœur de la glorieuse, très-auguste, très-aimable et admirable Marie est un cœur véritablement royal; et sans aucune exagération et demeurant dans la pure vérité, il mérite par toute sorte de droits, de porter la qualité de roi des

cœurs. Mais afin que l'on sache que non-seulement l'on entend le cœur matériel que cette glorieuse Vierge portait dans sa poitrine virginale qui est la partie la plus noble du corps humain, mais de plus, qu'il signifie l'entendement, la mémoire, la volonté, le fonds de l'âme et toute sa capacité d'aimer, car c'est dans tous ces sens que ce cœur est pris dans l'Ecriture sainte. Cela étant, il n'y a pas de doute que le très-précieux cœur de la bienheureuse Vierge ne soit le roi des cœurs; car puisque nous donnons cette qualité à une chose ou à cause de son autorité supérieure et de son pouvoir souverain, ou à cause de son excellence singulière, en quelque façon que vous le vouliez prendre, ce cœur est un cœur de substance royale. Premièrement, il mérite cette qualité par celle d'époux du Saint-Esprit. Quelque malheureuse et chétive que soit une créature, sitôt qu'elle est faite épouse d'un roi, dès là même elle est honorée comme une reine, et saluée avec le respect et les soumissions dues à la majesté royale; or ce cœur amoureux a été élu de toute éternité pour le digne époux du Saint-Esprit, l'Esprit de Dieu, comme dit saint Anselme, l'amour et le lien du Père et du Fils; celui par qui et en qui doit être aimé tout ce que nous voulons aimer est descendu personnellement et en sa propre substance au cœur de la glorieuse Vierge, et par un passe-droit qui ne se peut comprendre, la choisissant à l'exclusion de toute autre créature, l'a faite son époux, et par là même le roi et l'empereur de tout l'univers. Saint Grégoire de Nysse dit que ce fut au jour de l'Incarnation que les épousailles en furent faites, et que la pureté de la sainte Vierge servait de lit nuptial, que le pavillon de ce lit fut la vertu du Très-Haut qui fit ombre à la virginité de ce chaste cœur, et que le flambeau mystérieux fut la lumière du Saint-Esprit. Saint Laurent Justinien remarque que saint Joseph servit à dessein comme de député et de commis du Saint-Esprit pour lui conserver son épouse. Voilà donc que ce digne cœur est fait époux du Saint-Esprit qui remplit toute la terre, qui dès le commencement du monde, pour parler le langage de l'Ecriture sainte était porté sur les eaux, leur communiquant leur fécondité, qui a opéré le mystère du salut de tout le monde, qui sanctifie et gouverne l'Eglise, et enfin qui est Dieu égal au Père et au Fils, digne des mêmes honneurs et adorations, et par suite qui participe à son autorité, en la glorieuse qualité qu'il possède d'être son époux. Ce précieux et très-digne cœur est roi, parce qu'il est le cœur de la mère de Dieu. Ç'a été lui, dit l'un de ses plus grands dévots dont je ne vous cache pas le nom; il se nomme le dévot du cœur de la bienheureuse Vierge, sa dévotion particulière étant assez connue par le bel office qu'il a composé en son honneur; ç'a été donc, dit ce dévot personnage, ce cœur qui a été le principe de la vie humaine et sensible de l'Enfant Jésus, pendant qu'il reposait dans ses sacrées entrailles, puisque pendant que l'enfant est dans le sein de sa mère, le cœur de la mère est tellement la source de la vie de l'enfant aussi bien que la sienne propre, que la vie de l'enfant n'en dépend pas moins que celle de la mère; ainsi ce cœur a été le principe de la vie humainement divine et divinement humaine de Jésus Dieu. Ç'a été sur ce cœur que le divin Enfant Jésus a pris tant de fois son repos, qui, par sa chaleur naturelle, a formé et produit le très-pur lait dont il a été nourri, qui a donné un cœur au Verbe éternel, qui sera éternellement l'objet des adorations et des louanges des esprits bienheureux, et ensuite de ces opérations admirables, on ne peut pas lui dénier la qualité de roi Saint Athanase le soutient fortement et dit: puisque celui qui est de la Vierge est Dieu et roi tout ensemble, celle qui l'a porté mérite, en toute vérité et en toute propriété, les titres de reine. Tous les saints Pères sont de cet avis, et saint Anselme particulièrement assure que ce cœur auguste, par le droit qu'il a, commande au ciel et en la terre. Mais l'argument qui me semble le plus pressant, et qui conclut, c'est l'union, on peut même dire l'unité de ce cœur au cœur de Jésus. L'on rapporte des premiers Chrétiens, qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme (*Act.* IV, 32); à plus forte raison peut-on dire la même chose de Jésus fils de Marie, et de Marie, Mère de Jésus. On le disait des premiers fidèles, parce qu'ils n'avaient qu'un même esprit, mêmes désirs, mêmes sentiments, mêmes desseins et mêmes affections; mais, nous le devons dire de Jésus et de Marie, qui, à plus juste raison, avaient mêmes inclinations et mêmes volontés; et si saint Paul a pu dire avec vérité que ce n'était plus lui qui vivait, mais Jésus qui vivait en lui (*Galat.* II, 20), ô Dieu d'amour! que pouvons-nous dire de la précieuse Vierge Marie? et qu'est-ce que cette mère du bel amour pourrait dire là-dessus? Oh! qu'il est vrai que Marie ne vivait pas, mais Jésus dans Marie. Jésus était l'esprit de son esprit, l'âme de son âme, et le cœur de son cœur; sachez que c'est une vérité aussi solide que pieuse, que le cœur de Marie est le cœur de Jésus, tellement que si le cœur de Jésus est roi du ciel et de la terre, il faut nécessairement que le chaste cœur de Marie possède la même qualité. Il n'y a nul moyen de séparer la puissance et la douceur du fils de celles de la mère; c'est une même chair, un même esprit, et un même amour de tous les deux; et Arnoul de Chartres dit excellemment que l'unité ne reçoit point de division, et qu'encore que de deux choses il ait été faite une, toutefois celle qui a été faite des deux ne se peut plus partager; partant qu'à proprement parler, et comme il faut, nous ne devons pas dire que la gloire du fils lui est commune avec sa mère, mais plutôt que ce n'est qu'une même gloire des deux. Allez donc, brave cœur, allez, cœur aimable, anéantissez vous, à la bonne heure, changez-vous et transformez-vous au cœur glo-

rieux de Jésus; jouissez de ses mêmes grandeurs et de son autorité royale; soyez tout-puissant au ciel et en la terre, vivez et régnez partout et en tout. Vous voilà, à la bonne heure, dans le plus haut point de votre éminence; mais, mes très-bonnes mères, les yeux de mon esprit s'éblouissent parmi tant de divines clartés, dont je vois ce grand, ce chaste, ce précieux et adorable, cet incomparable cœur environné de toute part; il n'est plus, il est vrai, mais il est Jésus, il est Dieu. Avant de continuer, abaissons-nous devant ses grandeurs, reconaissons son autorité, humilions-nous sous son pouvoir, et nous dédions à sa majesté royale et toute divine le plus étroitement que nous pourrons pour le temps et pour l'éternité.

O digne et très-précieux cœur, auprès duquel tous les cœurs ne sont rien! O grand cœur qui avez compris celui que le ciel et la terre ne peuvent comprendre! O cœur vraiment royal, c'est par vous que les rois règnent, que les justes vivent; cœur à qui toute-puissance a été donnée au ciel et sur la terre, devant qui toutes les grandeurs royales du monde ne sont qu'un beau rien: hélas! nous vous demandons pardon de nos trahisons, de nos discordes, de nos séditions. Nous regrettons, nous nous désolons et même devrions-nous le faire avec des larmes de sang tous les moments de notre vie où nos cœurs n'ont pas été assujettis à votre autorité. Vraiment nous avons bonne grâce de comparaître encore en votre sainte présence. Oh! de quelle confusion nos visages devraient être couverts! dans quel abîme d'humiliations nos esprits devraient-ils se trouver! Hélas! oui nous avons été des séditieux; nous l'avons été en face du ciel et de la terre, vous l'avez vu, belles intelligences, et vous l'avez souffert avec votre charité qui ne se lasse jamais, et cependant nous avons tant et tant de fois désapprouvé les séditions des Juifs envers leurs princes; hélas! nous nous amusions à en parler pendant que nous en commettions d'insupportables en votre endroit. Pardon, cœur charitable, et le plus charitable de tous les cœurs. Nous voulons à l'avenir vous être de fidèles sujets. Nous reconnaissons votre autorité royale; nous nous soumettons à vos divins pouvoirs; prosternés au pied du trône de vos grandeurs avec les plus humbles soumissions dont nos esprits et nos âmes sont capables. Ah! que de joie conçoivent nos pauvres cœurs à la vue de vos délices! que nous sommes contents de votre autorité souveraine, nous nous perdons dans ces excès, et de joie et d'amour, et d'admiration et d'étonnement.

O cœur de Jésus et de Marie, car, ô amante incomparable, vous n'avez qu'un cœur, nous vous adorons, nous vous supplions pour l'administration de votre royaume; puissiez-vous posséder tous les cœurs, puissiez-vous régner sur tous les cœurs! que votre empire soit universel; que le péché, notre cruel ennemi, ce maudit antechrist soit extirpé et détruit; régnez aimable cœur dans nos cœurs, dans les cœurs de tous les Chrétiens, dans les cœurs des hérétiques, dans les cœurs des Canadiens, des Japonais, des Chinois, et de tous les infidèles. O ciel, ô paradis, conspirez avec nous, joignez vos prières avec les nôtres; que le cœur de Jésus et de Marie soit à jamais le roi souverain de tous les cœurs!

Poursuivons et faisons ici quelques réflexions. Mes chères âmes, n'est-il pas vrai que voilà un cœur bien élevé; ses grandeurs ne plaisent-elles pas à vos esprits, mais la voie qui l'a conduite à cette éminence ne nous fait-elle point mal au cœur? Il est vrai que c'est le cœur le plus élevé; pourquoi? parce qu'il a été le plus abaissé. Le voilà qui s'élève, qui monte et qui s'avance de plus en plus; il se dérobe à nos yeux, il traverse le firmament, il monte au-dessus de tous les chœurs des anges, et va se perdre dans la très et suradorable Trinité, où il se perd; on ne le voit plus que tout Dieu et au milieu de toutes sortes de grandeurs imaginables. Mais y avez-vous pris garde, ce cœur si glorieux, si grand, si admirable, qui fait les délices des bienheureux, a été le cœur d'une petite fille, si petite à ses yeux, qu'elle a révélé à une grande sainte, que jamais elle ne s'est estimée au-dessus d'aucune créature. Ce cœur s'éclaire si favorablement, qu'il devient tout Dieu et que, caché dans la Divinité, il ne paraît plus. Mais c'est ce cœur qui a été si humilié qu'il a servi de mépris, qui n'a souffert que des rebuts, et qui était si petit qu'on ne le regardait pas. Il est Dieu, il est Dieu, parce qu'il n'a été rien, rien, rien du tout. Il est tout parce qu'il n'a point été du tout; il possède toutes les grandeurs parce qu'il a eu tous les anéantissements. O esprit humain! arrête-toi ici, et souffre que je te demande, à toi qui crois toutes ces choses, pourquoi ta vie est si éloignée de cette croyance? Conçois, si tu peux, cette vérité: ce brave cœur qui commande au ciel et en la terre, est le cœur d'une pauvre fille, la femme d'un pauvre charpentier, et il sera vrai de dire pendant toute l'éternité que les deux premiers du ciel après Jésus, ce sont les deux pauvres personnes qui ont été dans les dernières des humiliations. Eh bien! monde, que dis-tu à ceci? Oh! que tes pensées et ta conduite sont opposées à celles de Dieu!

Ah! que j'aime la pensée de ce grand serviteur de Dieu, M. de Renty, qui, parce qu'il était grand dans le monde par sa naissance et ses biens, disait qu'il était roturier dans le christianisme; car il est vrai que tous ces gens qui piaffent par le satin, que l'on considère parce qu'ils ont quantité de dépouilles de bêtes sur le corps bien agencées, (car on en est venu là, dit le B. François de Sales, que les mieux vêtus sont les plus considérés, qui ont tant de laquais qui les suivent, qui font tant de bruit avec leurs carrosses, sont les princes ou les rois pour l'ordinaire; s'ils sont sauvés, ils sont des derniers à tout jamais dans le paradis, à tout jamais, à tout jamais ces grands qui font

tout trembler sur la terre; quand ils ne vont point en enfer, ils sont au-dessous de tous les bienheureux, pendant qu'une pauvre créature, qui est le rebut de tout le monde, qui sert de jouet aux beaux esprits, que personne n'estime, qui parfois n'a pas de pain à manger, est l'objet des complaisances d'un Dieu en ce monde, et en l'autre la compagnie de ses séraphins, et une des grandes reines de l'empyrée. O monde donc, que tu me fais horreur! que tes grandeurs me font mal au cœur! que tes délices me *puent!* Oui, ton éclat m'est insupportable. O belles humiliations, ô aimables mépris! ô saintes confusions, ô rebuts, ô anéantissements, que vous êtes aimables! Je ne sais ce que l'on peut aimer, si l'on ne vous aime. Je m'étonne que l'on ne délaisse tout, afin de vous aimer. Oh! que je porte envie aux âmes cachées, que je vous porte d'envie, mes bonnes mères; que je porte envie à votre solitude, à votre retraite, à votre exil! Qu'il y ait des âmes, à la bonne heure, qui paraissent par leurs emplois dans l'Eglise; qu'il y ait des apôtres, des Augustin, des Dominique, des Xavier, qui éclatent, mon Dieu, c'est toujours vrai au bout tout cela, que ce n'est pas pour ces gens-là que la première place du paradis est réservée: c'est pour le cœur d'une pauvre fille, qui s'est occupée à filer, et qui est cachée dans sa chambre; c'est pour un pauvre homme qui travaillait en charpenterie. Voilà une belle consolation pour les âmes religieuses: mais aussi le *rabatjoie* et le *baillon* de ces beaux esprits qui demandent à quoi pensent les âmes cachées. Il faut ici que je vous dise une pensée qui m'est venue plusieurs fois à l'esprit, quand j'ai pensé sur l'état le plus grand qui fût au monde et le plus désirable. Il m'a semblé que ce serait si une personne était universellement délaissée, si elle ne trouvait que des mépris parmi les créatures, si tout le monde lui crachait au visage et lui jetait de la boue; si les personnes même de sainte vie ne l'estimaient pas; si son directeur croyait qu'elle fût méchante, et qu'il l'abandonnât; si ensuite elle était réduite à l'aumône, et qu'elle ne trouvât pas un morceau de pain, et qu'elle fût contrainte de se retirer à la campagne, où tombant accablée de douleurs dans quelque bourbier, elle y finît sa vie, abandonnée de toute créature, et son corps après cela dévoré des oiseaux. Voilà l'état qui me semble le plus aimable de tous les états. Chacun aura là-dessus ses pensées; mais faisons ce que nous voudrons, nous ne serons à Dieu qu'à proportion que nous aurons été humiliés. Monsieur, Madame, voulez-vous que je tire votre horoscope? Je le ferai, mais avec vérité. Vous n'êtes pas en péché mortel, ainsi vous n'avez pas un orgueil qui monte jusque-là. Mais, au reste, vous voulez encore de l'homme: votre esprit est encore tout plein de mille petites vanités. Vous affectez encore les emplois qui sont pour Dieu, mais qui fassent paraître l'homme; vous ne corrigez guère votre naturel altier qui vous rend opiniâtres et qui veut toujours l'emporter. Votre esprit s'évanouit dans ses pensées, et quand votre raisonnement naturel l'emporte par-dessus celui des autres, vous pensez faire merveille. Les forts esprits comme le vôtre sont vos grands amis; vous blâmez avec eux tout ce que vous ne savez pas et que vous ne saurez jamais, si vous ne changez; votre esprit tranche partout où bon lui semble, et tous les états qui ont le plus de rapport avec celui de Jésus, de Marie et de Joseph sont pour vous des énigmes qui, quoique vous ne les entendiez pas, ne laissent pas de servir à vos petites railleries. L'humilité des saints vous est inconcevable; il faut que je le dise en passant, il n'y a rien de si peu connu que l'humilité des saints; je dis parmi les dévots, et des dévotes à qui la vanité donne encore des vapeurs épaisses qui obscurcissent l'esprit, et parmi quantité de personnes dédiées à Dieu, qui, quoiqu'elles fassent la fête de leurs fondateurs, se moquent bien souvent d'eux et se rient des actions des grandes âmes que Dieu attire à leur imitation. Voilà donc les astres qui président à votre vie, et en voilà l'explication. Vous n'êtes que des enfants au service de Dieu, qui jamais ne le goûterez dans sa pureté, et qui ne serez jamais comptés au nombre de ses fidèles amis. Le cœur de Marie a été le plus humble qui fut jamais, et c'est le plus grand qui soit dans le paradis, et qui sera jamais pendant toute l'éternité. Il s'est mis au-dessous de toutes les créatures, et voilà que Dieu le met au-dessous de lui, et toute créature qui fléchit le genou au nom de Jésus, le fléchit aussi au nom de Marie. Dieu avait envie de se communiquer à un cœur, mais il en fallait un de mesure, dit un grand saint, un cœur d'une humilité *quasi* infinie pour un Dieu d'infinie grandeur. Passons à l'autre considération.

Il est donc vrai que le cœur de Marie est un roi à cause de son autorité, mais il l'est aussi par son excellence, qui est incomparable, étant le cœur le plus beau, le meilleur et le plus riche qui ait jamais été après Jésus. Pour sa beauté ou pureté, car c'est la même chose, elle est si grande que, quoique les cieux soient purs en la présence de Dieu, néanmoins Dieu, avec sa vue infinie, ne découvre aucune tache dans le cœur de Marie: ce qui fait qu'il lui parle de cette façon dans les *Cantiques : Vous êtes toute belle, mon amie, et il n'y a en vous aucune tache.* (*Cant.* IV, 7.) Dès le premier moment de sa conception glorieuse, elle est toute pure et toute belle, ne contractant en aucune façon le péché originel; et pendant toute sa vie, jamais sa pureté ne reçut aucune tache, n'ayant commis jamais aucun péché actuel. Sa beauté est si grande, si admirable, que Dieu, quittant toutes les troupes angéliques, ces créatures si charmantes, ne vit rien dans le beau paradis, ce paradis si beau, d'égal aux beautés du cœur virginal de la chaste Marie; il quitte les cieux, se rend en terre, pour devenir l'amant de ce cœur béni. O beau cœur! qu'il faut bien dire que tes beautés sont ravissantes,

puisqu'un Dieu en devient souverainement amoureux et s'en qualifie le divin amant. O beau cœur! que tes beautés sont incomparables, puisqu'il n'y a rien dans le beau paradis qui te puisse être comparé! Il est pourtant vrai que si le moindre des anges empruntait un corps et fit voir quelque échantillon de sa beauté dans ce corps en plein midi, ses clartés obscurciraient celles du soleil. Si cela est vrai du moindre des anges, que doit-on dire des anges supérieurs; mais que doit-on penser de tous les anges ensemble, mais que doit-on juger de tous les anges et de tous les saints? Et pourtant joignez toutes ces beautés ensemble, elles n'arrivent point à la beauté toute seule du beau cœur de la très-précieuse Vierge. C'est la reine de toutes les beautés, et véritablement après cela avoir un cœur et l'avoir encore libre sans le voir tout consumé d'amour pour ce beau cœur, sans le voir tout enflammé, c'est ce que je ne puis comprendre; j'avoue en cela mon impuissance, et je m'y plais. Si ce digne cœur est beau, et incomparablement beau, il n'est pas moins bon. C'est une vérité si constante, si universellement reçue, si généralement approuvée, si dite et redite partout depuis le commencement de notre salut jusqu'au temps où nous vivons, que ce serait une chose entièrement superflue de la vouloir prouver. Parler de la Mère de Dieu et en même temps de toutes les bontés imaginables, c'est toute la même chose; et je crois qu'il est très-difficile de penser à son cœur amoureux sans fondre en même temps de joie et d'amour, de pure tendresse. C'est une vérité que les enfants savent, et ceux qui à peine peuvent parler parlent de la Bonne Vierge; partout on n'entend autre chose : La Bonne Vierge, la Bonne Vierge. Toute l'Eglise la salue dans cette qualité, les plus impies dans cette vie ont recours à elle; il n'y a pas même jusqu'aux infidèles, aux Turcs qui, dans ce sentiment qu'elle est la Bonne Vierge, s'adressent à elle dans leurs nécessités. Aussi son béni cœur est un ouvrage tout entier de pur amour; et puisque l'amour procède de Dieu, et que nous en avons plus ou moins, selon que nous sommes ou plus près ou plus éloignés de Dieu. O Dieu! qui pourra dire combien ce sacré cœur est plein de bonté et d'amour, et même qu'il en a plus lui seul que tous les cœurs unis ensemble, puisqu'il a plus d'alliance que tous les autres au principe de toute bonté et amour. N'est-ce pas le cœur de la fille de l'amour, de la mère de l'amour, de l'épouse de l'amour? *Dieu étant amour* (*Joan.* IV, 16), selon que nous l'assure le disciple bien-aimé, le grand, le glorieux, le tout aimable Jean l'Evangéliste. Vraiment il ne faut pas douter, dit le grand saint Bernard, que le cœur de la sacrée Vierge ne soit une fournaise d'amour et de bonté, si ce n'est que quelqu'un soit si téméraire que de nier que les entrailles de Marie, où la charité de Dieu a reposé neuf mois entiers, aient été converties en des entrailles d'amour et de bonté. Un abbé, disciple de ce saint, dit que la très-sainte Vierge ayant une fois mis au monde son très-cher fils, elle n'est pas pourtant devenue stérile; mais que dès lors elle n'a jamais manqué de produire des fruits de bonté et d'amour; que le très-béni fruit de son ventre naissant d'elle, la laissa enceinte d'une inépuisable dilection, et qu'il sortit tellement de son sein, qu'au milieu du jardin fermé de sa virginité, il fit couler la vive source de sa charité pour le rafraîchissement des âmes altérées. Et le cardinal Pierre Damien assure que la majesté du Verbe divin étant comme la graisse du ciel, s'étant d'une manière admirable fondue dans le chaste sein de la Mère de Dieu, elle remplit la terre, elle arrosa le ciel, et rejaillit jusqu'aux enfers.

Voilà la source des bontés infinies où a puisé le cœur sacré de notre grande princesse, qui après s'en être rempli a regorgé par toute la terre habitable : *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.) Ce cœur a tant de bonté qu'il n'y a personne qui ne s'en ressente, le fidèle et l'infidèle, ses amis et ses ennemis, ceux qui la prient, ceux qui la déshonorent, ceux qui le veulent et ceux qui ne le veulent pas. *Gloriosa dicta sunt de te civitas Dei, memorabo Rahab et Babylonis scientium me. Nec Alienigena et Tyrus et populus Ethiopum, hi fuerunt illic.* (*Psal.* LXXXVI, 3-5.)

Oh! combien de choses glorieuses on nous a racontées de cette cité de Dieu, car ce cœur précieux est la cité où le grand roi demeure. Les plus grands pécheurs en pourront chercher les portes; elles seront ouvertes aux habitants de Babylone, les étrangers, ceux de Tyr et les peuples d'Ethiopie y pourront loger. C'est un cœur ouvert à toute sorte de personnes, plein de bonté pour tous, et qui ne fait de mal à qui que ce soit. C'est l'asile des pécheurs, c'est la retraite des saints, c'est l'appui de l'Eglise, c'est le soutien de tous les ordres; aussi tous les fondateurs des religions ont toujours excellé en la dévotion de la sainte Vierge, et de tous les ordres celui de Saint-Benoît a eu l'honneur de produire de grands hommes, dont Dieu s'est servi pour établir presque partout la dévotion de la sainte Vierge; car c'est de cet ordre sacré que nous avons plusieurs fêtes de la Mère de Dieu, plusieurs octaves, l'office, le chapelet, les plus belles oraisons qui se récitent en son honneur, les plus beaux livres composés à sa louange. Voilà un cœur bien beau et bien bon. Mais ses richesses ne sont pas moins considérables. Dès le premier moment de son heureuse conception, il a plus eu de grâces que les plus grands saints dans l'achèvement de leur course : *Fundamenta ejus in montibus sanctis; diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob : « Ses fondements sont sur les montagnes saintes; le Seigneur aime beaucoup mieux les sentiers de Sion que les tentes de Jacob. »* (*Ibid.*, 1, 2.) Saint Bernardin de Sienne dit là-dessus que non-seulement ce saint cœur surpasse toutes les plus hautes montagnes,

attendu que la hauteur de ses grâces est au-dessus des plus belles âmes, que l'étendue de ses mérites les embrasse tous, que la sublimité de son élection n'a rencontré rien qui lui soit pareil parmi celle des saints, tellement que c'est une vérité incontestable que ce cœur adorable est le roi des cœurs en toute sorte de façon, et même le B. Albert le Grand, le pieux et docte Gerson, saint Bernardin de Sienne déclarent qu'en considération de sa royauté il a vu, dès ce monde, la Divinité telle qu'elle se fait voir dans le ciel, et d'autres concluent qu'ayant été mis en possession de ce titre au commencement de sa vie, la raison requérait que Dieu lui fît voir dès lors l'étendue de son domaine. Comme Dieu donna incontinent à Adam les espèces de toutes les créatures qu'il mettait sous sa main, et aux anges les espèces de tout ce qui était compris dans leur ministère. Mais comme il y a presque une distance infinie entre la mère et les serviteurs, aussi y a-t-il entre leurs connaissances la même disproportion à cause de la claire vue de Dieu qu'a eue cette admirable Vierge, qui se rencontre entre les créatures et Dieu lui-même. Mais qui pourrait dire les accroissements de grâces et de richesses spirituelles de ce cœur si précieux dans le progrès de sa vie? La sainte Vierge méditait, même pendant qu'elle dormait, ayant l'usage de raison; pendant ce temps elle a toujours coopéré à l'étendue de sa grâce, en sorte qu'elle se doublait toujours de nouveau. C'est ce qui a fait dire à saint Epiphane qu'elle était comme infinie, à saint Bernard inexplicable; il n'y a cœur qui la puisse comprendre, dit saint Augustin, ni langue qui en puisse parler; non pas même les anges, dit saint Anselme; et pour en concevoir quelque idée, il faut premièrement dire que la proportion double les nombres et à un tel point, que celui qui n'est accoutumé à la considérer en demeure tout étonné quand il y pense. Pour ce sujet je veux vous dire ce que les arithméticiens comptent pour un seul jour. Quand ce cœur inestimable n'aurait eu qu'un degré de grâce au moment de sa conception, ce qui n'est pas, car il en eut plus que les plus grands saints à la fin de leur vie, comme je vous ai déjà dit, néanmoins à ce compte-là, en moins de vingt-quatre heures, quand ce cœur sacré n'aurait produit que fort peu d'actes, il en produisait toujours, mais quand même il en aurait produit en petit nombre, cela étant doublé, il se trouvait comblé, dès ses premières actions, de plus cent millions de degrés de grâces; ajoutez la seconde journée, et à notre compte qui est faux, car nous comptons trop peu, quels honneurs donc, quels respects, quelles louanges, quelles affections n'exigent pas de nous ce cœur suraimable. Figurons-nous toutes les dévotions qu'on a eues pour les anges, depuis que le monde est, toutes les dévotions qu'on a eues pour les saints, concevons quelque idée de l'amour inestimable de tant de belles âmes pour ces glorieux citoyens du paradis, ce cœur précieux lui seul en mérite bien plus que tout cela, et puis nous croirons avoir fait grand'chose pour ce cœur sacré, quand nous lui aurons rendu quelques petites dévotions. Hélas! quand nous lui aurions donné toute notre vie, ce serait bien peu, et il semble que nous ayons fait beaucoup. Pour moi, je sais bien que je ne veux pas être un seul instant de ma vie sans l'employer à son service. La plus haute qualité où j'aspire est d'être son esclave. Oh! que j'estimerais le moment malheureux qui ne serait point consacré à l'honneur de cet aimable cœur. Non, ô aimable cœur, cœur très-précieux, cœur jamais assez aimé, et la voix, et la langue, et les pensées me manquent pour pouvoir exprimer ce que je voudrais bien; je voudrais me consumer d'amour pour toi; oh! je voudrais me perdre d'amour en ta considération. Oh! que je m'estimerais heureux de pouvoir donner ma vie pour ton honneur. Oh! que n'en ai-je plusieurs! J'en perdrais une dans les flammes, je perdrais l'autre sous le coutelas, et puis je perdrais les autres sur les roues et les gibets; je voudrais qu'on me coupât les mains, puis les bras et les côtes du corps pour l'amour de toi; et puis le Dieu de toute grandeur me rendrait la vie pour la perdre aussitôt, et puis qu'il me la redonnât encore pour ainsi souffrir jusqu'au jour du jugement. O mon cœur, cela est encore bien peu chose!!!

VI. EXHORTATION

A DES CONGRÉGANISTES DE LA SAINTE VIERGE.

Mes chers Frères,

Un certain magistrat de Flandre, après avoir généreusement surmonté je ne sais quels sentiments fort éloignés de la haute estime que tout Chrétien doit avoir des familles de la glorieuse Mère de Dieu, se sentit si puissamment poussé de se faire recevoir au nombre des congréganistes de la très-sainte Vierge, que, mettant bas la sotte prudence du siècle qui le détournait d'un si grand bien, il fit tant, qu'il fut admis en la filiation de la grande Reine de l'empyrée. Mais ce fut avec des sentiments si doux et si tendres, que les larmes lui coulaient des yeux, surtout récitant cette belle oraison que vous venez de réciter. Ceux mêmes qui y étaient présents ne purent s'empêcher de pleurer à la vue de ce dévot spectacle; mais ce qui est bien à remarquer, c'est que les anges furent de la fête; car la nuit suivante, ils le visitèrent, le congratulant de son bonheur, et lui disant: « Chère âme, le bien vous soit de ce que vous avez été assez heureux pour vous ranger au service tout particulier de la Mère Vierge en l'une de ces congrégations. » Je me réjouis, mes chers frères, de ce que, abondant en la joie salutaire du Seigneur, et même y surabondant, pour parler avec le grand Apôtre, pour la réception que nous faisons aujourd'hui de vous, je me rencontre heureusement dans les mêmes sentiments de ces esprits angéliques dont je viens de vous parler, la charité de Dieu qui nous presse n'exprimant de mon cœur mis sous le pressoir par le

même amour divin autre chose que ces sentiments. Ah! bien vous soit, mes chères âmes, de ce que vos noms sont tous écrits dans le livre de la Mère de vie. Bienheureux ceux qui partagent avec vous ce même bonheur, et qui participent à la même félicité : *Beati quorum nomina scripta sunt in libro humilitatis*, disait un ancien Père ; et moi je dis avec autant de hardiesse que de vérité : *Beatiores quorum nomina scripta sunt in libro hoc.* Plus heureux encore ceux qui sont écrits dans ce livre-ci, livre de miséricorde et non point de justice, où il n'y a que les seules âmes que Dieu couronne de ses bontés. Encore une fois, et un nombre sans nombre de fois, bien vous soit, bien vous soit, très-chères âmes. C'est de prime abord ce que je puis exprimer de mon cœur; peut-être parce que recevant ici les mêmes ordres que reçurent ces aimables intelligences, au commencement de ce siècle, je ne puis vous dire que la même chose que ces célestes députés de la part de la très-sainte Mère de Dieu, à ce magistrat, congréganiste nouvellement reçu en cette congrégation. Il faut que je sois dans leurs mêmes sentiments, l'amour ayant cela de propre qu'il tend toujours à l'union, non pas seulement de la volonté, mais encore, en quelque façon, de l'entendement : l'expérience nous faisant voir que quand nous aimons passionnément quelqu'un, souvent nous quittons nos pensées pour embrasser les siennes, tant il est vrai que l'amour nous fait sortir hors de nous-mêmes, pour ne vivre que dans l'objet aimé. Peut-être donc que voilà le sujet qui me fait, avant toute autre chose, vous congratuler de votre grâce, puisque si jamais mon cœur soupire d'affection, c'est vraiment pour ces saintes intelligences, esprits si aimants, si aimables, et toutefois si peu aimés, dont l'être n'a été, ce semble, créé que pour l'amour. . . . . Il est vrai que la considération de l'action que vous faites réjouit mon cœur et ma chair au Dieu vivant; vous prenez pour votre maîtresse celle à qui l'Etre suprême, Etre qui est tout à fait indépendant, qui est le créateur de toutes choses, a bien voulu être sujet; vous choisissez pour patronne celle qui, ayant été faite la toute première des créatures en l'entendement divin, a servi à Dieu le créateur, comme d'un modèle pour créer tous les êtres.

Dieu donnait aux étoiles les brillantes clartés qu'il voyait en sa beauté, au soleil un rayon de ses ardeurs, à la terre une image de sa virginale fécondité : *Cum eo eram cuncta componens*, « *j'étais avec Dieu travaillant à la création de l'univers.* » (*Prov.* VIII, 30.) Vous voulez, enfin, avoir pour avocate l'impératrice du paradis, reine de toute miséricorde, qui, ayant tout pouvoir et étant pleine d'une bonté qui ne peut souffrir de comparaison, je vous laisse à juger quel espoir vous pouvez avoir de toutes vos affaires, et jugez si elles réussiront étant en si bonnes mains. Il est vrai qu'il se rencontre quelquefois des personnes bien puissantes qui pourraient beaucoup vous servir si elles le voulaient; mais que sert leur pouvoir si elles n'ont point de bonne volonté pour vous, et que servirait la bonne volonté d'autres personnes qui vous seraient amies si le pouvoir leur manquait? Grâce au ciel, rien de ceci ne se voit dans la très-sainte Mère de Dieu. Qui ne sait son pouvoir? Les démons mêmes, devant qui l'enfer n'est qu'un feu de paille, l'expérimentent bien tous les jours à leur confusion, témoin celui-là qui, se plaignant au Fils de Dieu de ce qu'une âme qui n'avait pas été fidèle aux divins commandements était sauvée par les puissantes intercessions de la Mère de toute bonté, eut pour réponse ces belles paroles : *An nescis quia Mater mea omnia potest in regno meo, et omnia quæcunque voluit fecit?* « Malheureux! ne sais-tu pas bien que ma Mère est toute-puissante dans mon royaume, et qu'elle a fait ce qu'elle a voulu? » Personne ne peut résister à son pouvoir. Pour sa bonté, eh! qui peut la révoquer en doute? Pour moi, dit le dévot Th. A Kempis, je crois qu'il est impossible que celle qui a engendré la miséricorde ne soit pleine de toute bonté; elle n'a des entrailles que de la charité même; elle a son cœur si tendre que si de tous les cœurs des mères on en avait bâti un seul, il ne serait pas plus tendre que le sien, qui est la douceur et la tendresse même. C'est la voix commune de tous les peuples que Marie est si bonne, mais si bonne, que jamais il n'a été dit ni ouï aucun avoir été délaissé qui se soit mis sous sa sainte protection. « Que votre miséricorde se taise, ô bienheureuse Vierge, » dit le grand saint Bernard, « s'il y a quelqu'un qui n'ait ressenti les effets de votre faveur, quand il l'a requise en ses nécessités. Allons parcourir ce grand monde, et demandons partout si jamais il s'est rencontré quelqu'un qui ait été abandonné ayant mis sa confiance en cette reine de toutes les douceurs du paradis. Si cela est, qu'on marque avec assurance sur le tombeau de ces pauvres malheureux que Marie, oubliant ses miséricordes, a délaissé celui qui avait mis en elle toutes ses plus chères espérances. Je dis, si cela est : car je sais bien que cela est impossible, qu'il y a de la contradiction dans cette proposition. »

Ecoutons aussi un saint et docte personnage : *Condemnatos in curia justitiæ gratia nos tua suscipiat, oro, soror nostra. Si judex est, mater gratiæ est advocata nostra; plane non poterit nos despicere, quia soror nostra defendet jura curiæ sui.* Ne perdons point courage, si nous sommes condamnés dans la cour de justice du Dieu vivant, il y a appel à la cour de sa grâce, où celle qui porte pour titre : *Mère de grâce*, est bien aise de se qualifier notre sœur. Vraiment, il n'y a point d'apparence qu'une si chère sœur nous méprise. Sans doute, elle défendra les droits de sa cour; elle dira sans doute, plus charitablement que la femme de ce grand patriarche de l'Ancien Testament, qu'elle est notre sœur, afin que bien nous soit pour l'amour d'elle,

et que notre âme vive en sa faveur : *Impone, Deus, silentium sapientiæ accusanti;* silence de la part du Dieu tout-puissant, sagesse qui faites voir et accusez nos désordres, retirez-vous, justice rigoureuse, puissance qui devez exécuter la sentence de cette justice vengeresse, retirez-vous, on ne donne ici audience qu'à la miséricorde. Ici, de tous côtés, on n'entend que ces mots favorables : « Grâce, grâce pour les criminels. » Bref, c'est le sentiment de tous les Pères, dont l'éloquence ne triomphe jamais plus avantageusement que quand ils font traiter de ce sujet; c'est une vérité dont ils tombent tous d'accord que la sainte Vierge est admirable en son pouvoir et en ses miséricordes : mais faisons ici un peu de réflexion. Les mêmes Pères qui assurent que la sainte Vierge étant la trésorière générale de toutes les grâces de Dieu, il n'y a personne qui ne soit redevable à ses bontés; saint Bernardin de Sienne qui soutient qu'aucune grâce ne vient du ciel qu'elle ne passe par les mains de Marie; saint Ildephonse qui veut que tous les prédestinés doivent leur béatitude à la bienheureuse Vierge; saint Jean Damascène qui la compare à l'arche de Noé, mais avec cette différence qu'il n'y eut que huit âmes de sauvées par l'arche de Noé, tandis que, par cette arche du Très-Haut, toutes les âmes possèdent la bienheureuse éternité; tous ces Pères, dis-je, concourent dans un même sentiment, qui est que la très-sainte Mère de Dieu regarde d'un œil bien plus favorable ceux qui sont particulièrement sous sa protection; qu'elle verse sur ces âmes d'élite de bien plus douces influences; qu'elle leur départit des grâces bien plus abondantes, et les favorise de ces mêmes priviléges qui ne se donnent pas à toute sorte de nation; car peut-être cette Mère de la sagesse incréée donnera le pain des enfants aux étrangers. Non, non, il n'y a que les domestiques de cette épouse sainte qui aient les clefs de ses celliers remplis d'un vin mystique si excellent que le cerf lassé ne désire point avec tant d'ardeur les fontaines pour se rafraîchir, comme les plus saintes âmes souhaitent ce vin admirable que nous pouvons dire rejaillir jusqu'à la vie éternelle. (*Joan.* IV, 14.) Cette bonne mère est plus prudente; non, cette femme forte de l'Ecriture ne souffrira jamais ses serviteurs dans la disette. Si sa charité la porte à donner des habits à tout le monde, ses domestiques seront revêtus d'une double robe; on recueillera le reste du festin, qui sera donné libéralement à ceux du dehors, mais pour ses enfants, cette mère, qui est la bonté même, les fait asseoir à sa table, et les favorise des mets les plus délicieux. Vous voyez bien, mes chers frères, que je veux vous faire connaître que bienheureux sont ceux qui demeurent en la maison d'une si bonne maîtresse, qu'une journée passée dans la maison de la Mère de Dieu vaut mieux que dix mille dans celle des pécheurs (*Psal.* LXXXIII, 11) ; que ses tabernacles sont aimables; qu'il est délicieux de loger sous ses tentes et pavillons (*Num.* XXIV, 5); car cette auguste Reine, ne se contentant pas de traiter comme des serviteurs ceux qui se retirent dans ses maisons, elle les considère, ce qui est une bonté prodigieuse, comme ses chers enfants, elle les baise d'un baiser de sa bouche, leur donne ses mamelles, meilleures mille fois que les calices des plus forts vins, ce qui me fait souvenir des paroles du Prophète : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ, et torrente voluptatis potabit eos.* (*Psal.* XXXV, 9.) Qui ne se sentirait animé du désir d'entrer dans une sainte ivresse, d'être saisi d'une si excellente joie, de goûter ces délices, et de recevoir de telles faveurs.

Homo, et homo natus est in ea. (*Psal.* LXXXVI, 5.) Un homme, et un homme est né dans Marie. Elle n'est pas seulement mère de Jésus-Christ, elle l'est de tous les Chrétiens, mais de quelques Chrétiens particulièrement, et, par suite, elle a soin de les élever en Dieu. Personne ne peut penser d'une mère si douce qu'elle soit une marâtre qui, après avoir mis au monde des enfants, ne s'en soucie point; elle les élève avec un soin non pareil et une sagesse inconcevable. Vraiment, disait un de ses plus appliqués dévots en nourrissant Jésus, en allaitant cet aimable et cher enfant, elle a fait un bon apprentissage; elle a appris des secrets merveilleux pour la bonne éducation des âmes de ses chers enfants, et c'est la raison qui me persuade que le bonheur de la congrégation est une faveur des plus consolidées qu'il se peut exprimer. Je sais bien que les congrégations sont des écoles de piété; je sais bien l'estime qu'on en doit faire pour les instructions qui s'y font si souvent; je n'ignore pas les douceurs et les consolations que l'on y reçoit par les bons exemples qui n'y sont pas rares; je ne doute point qu'on n'en doive faire une grande estime, soit pour les personnes illustres, qui semblent bien aise d'être de la congrégation, les premiers princes qui vivent aujourd'hui, voire même l'empereur, y ayant été inscrits; soit pour les indulgences dont le chef de l'Eglise a fait largesse aux congréganistes; soit pour la participation des bonnes œuvres, que tant et tant de saintes personnes font tous les jours, qui sont de la congrégation. Cela, à la vérité, paraît être bien posé, et rehausse incomparablement l'estime que chacun de nous doit avoir de la congrégation, si ce n'est qu'au bout de tout, il faut que je vous avoue que le bien d'être élevé par les mains et les soins de l'aimable et très-sainte Mère de Dieu me touche incomparablement davantage. Beaucoup d'autres que vous jouissent de toutes ces choses que je viens de vous dire, et tout cela profite à quantité de personnes; mais la faveur d'être commis au soin de la Mère de Dieu, celle d'être et de porter la qualité de ses fils, c'est un bien dont la grandeur ne peut être comparée à aucun autre.

Quoi! être pendu aux mamelles de la très-sainte Mère de Dieu, être collé à son sein sacré, être nourri par celle qui a nourri la Sagesse éternelle, que cela mérite bien mieux d'être respecté par un sacré silence, que d'ê-

tre profané par une explication peu convenable! c'est, dit-on, pourtant là ce qui a produit cette haute sainteté de tant et tant de congréganistes dont la vertu a ravi d'admiration et les anges et les hommes. De là est venue la sainteté de Ubaldin, congréganiste et pensionnaire dans un des colléges de la Compagnie de Jésus, à Rome, dont le corps, longtemps après sa mort, a été trouvé entier et sans aucune corruption. C'est cette dévotion à la Mère de Dieu qui a été la principale cause de la vie admirable d'Alexandre Bœrlius, *qui consummatus in brevi implevit tempora multa* (*Sap.* IV, 13), car il est mort n'ayant pas même atteint l'an quinzième de son âge; étant toutefois parvenu à un des plus hauts degrés de perfection qui se puisse avoir en cette vie, et ayant tellement gagné le cœur de la *Mère de la belle dilection* (*Eccli.* XXIV, 24), qu'elle lui tournait les feuilles de son livre pendant qu'il étudiait. Jean Berchmans a appris dans la congrégation à mener une vie plus angélique qu'humaine. Et, pour n'aller point chez les étrangers chercher ce que nous avons chez nous, les bienheureux hommes François de Sales et l'éminentissime cardinal de Bérule ont été élevés dans la congrégation de ce collége; congrégation mille fois heureuse d'avoir eu pour enfants les pères des fondateurs des deux plus illustres familles de l'Eglise de Dieu, qui ont paru en notre siècle, comme des soleils qui ont porté la lumière à ceux qui cheminaient dans les ombres de la mort (*Luc.* I, 79); tellement puissants en la parole de Dieu, plus puissants qu'un glaive tranchant des deux parts, et arrivant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des moelles et des ligatures (*Hebr.* IV, 12), que le savant cardinal du Perron avait pour maxime que, s'il fallait convaincre les hérétiques on pouvait bien les lui amener; mais, si vous voulez les convertir, disait ce dévot et éminent personnage, il faut les mener à Mgr de Genève, et, si vous voulez en faire des saints, menez-les à M. de Bérulle, grand saint entre les saints et un vrai miroir pour tout congréganiste qui aspire à la sainte perfection. Mais arrêtons-nous à ce que nos yeux ont vu. Pour moi, je vous dirai que, sans feuilleter nos annales, j'ai vu des grâces prodigieuses dans les congrégations que j'ai eu le bonheur de fréquenter. Souvent je me suis étonné de la bonté de notre Dieu pour les âmes qui s'abandonnent à la douce providence de sa très-sainte Mère. J'ai vu des grâces très-grandes données, et en très-grande abondance, et avec beaucoup de libéralité, à ceux qui sont de la congrégation. Pour ce qui est de l'oraison, j'y ai vu de fidèles imitateurs des Antoine, qui passent les nuits tout entières, se privant de sommeil pour la gloire de Dieu, et Dieu sait avec quelles douceurs! Pour la mortification, j'en ai connu qui, à l'exemple de sainte Catherine de Sienne et de saint François Xavier, après avoir introduit des pauvres en leur maison et leur avoir lavé les pieds vilains, buvaient de l'eau bourbeuse avec laquelle ils avaient lavé les pieds tout fangeux et vilains de ces pauvres misérables, et il peut être qu'ils le faisaient par esprit de mortification, mais je sais que, depuis lors, cette eau leur a paru si aimable, que leur cœur se fondait comme de la cire pour l'amour de cette eau. Bon Dieu, que votre amour est étrange! J'ai vu des exemples admirables de chasteté, mais d'une des personnes tellement prévenues des bénédictions du Seigneur, qu'elle en avait fait vœu dès l'âge de dix à onze ans. Surtout j'ai été consolé quand j'ai vu des époux devenir congréganistes, et se faire un saint défi à qui deviendrait le premier de la congrégation, et attendre à la porte, sachant qu'il était écrit que, bienheureux celui qui veille aux portes de Marie, congréganistes, bien éloignés de la tiédeur de ces âmes lâches qui ne paraissent jamais que sur le tard. J'ai vu ces bonnes âmes tellement amoureuses de la *Mère de la belle dilection* (*Eccli.* XXIV, 24), que ne se contentant pas de traiter de ses louanges, et de débattre ensemble à qui lui donnerait plus d'épithètes d'honneur, pendant leur promenade et les jours de récréation, les soirées même après souper. Ils ne pouvaient se lasser de parler de leur chère Marie, bien avant dans la nuit, avant de prendre leur repos. Mais ils sortaient tout transportés de joie de leur logis, ne pouvant se lasser de dire en eux-mêmes: « Eh bien! mon âme, quel bonheur pour vous, d'aller en la maison de la Mère de Dieu! Bon Dieu, que ne sait-on! Mais c'est grande pitié que tout le monde ayant une grande estime de la dévotion à la sainte Vierge, peu pourtant savent l'estimer comme cette mère d'amour voudrait. Pour lors, saisis fortement de l'Esprit de Dieu, ils allaient, absorbés dans la Divinité, en la congrégation, et y étant seuls, dehors, ils donnaient la liberté à leurs soupirs précieux certes, en présence des anges et du Dieu des anges. Il me prendrait ici envie de pouvoir vous faire connaître les saints respects de ces bonnes âmes, en même temps qu'ils entraient en la congrégation. Ils se sentaient saisis d'une sainte terreur qui les tenait dans un rigoureux silence; Dieu leur faisant savoir combien augustes et saintes sont les maisons de la Mère de Dieu. Ils avaient bien de la peine à parler même dans une nécessité, et ils ne pouvaient assez admirer l'aveuglement étrange de quelques congréganistes qui ne font difficulté de causer comme dans une halle; à peine pouvaient-ils concevoir comme il fallait quelquefois recommander à ce qu'on sortît dans l'ordre et sans trop d'empressement, eux qui ne pouvaient pas faire un pas qu'ils ne fissent en même temps un acte de respect. Il est vrai qu'à peine pouvaient-ils croire à leurs yeux; ils recevaient de tels sentiments de la bonté de notre Dieu, qu'ils sentaient qu'il fût quasi impossible, soit d'entrer dans la congrégation, soit dans les églises où réside le Dieu du ciel, quoique voilé, qu'en même temps on perdît et connaissance de soi-même et de toutes les créatures, pour s'abîmer au-dessous, et même fondre en sa

présence. Il faut que je vous confesse ingénument que j'ai bien de la peine à concevoir l'erreur de quelques personnes qui font même profession de piété; elles seront modestes pendant la messe et les saints offices; mais s'il faut attendre un prédicateur pour ouïr un sermon, ou bien se rencontrer en l'église dans une occasion, vous diriez qu'elles ont perdu la foi qui leur fait voir la présence dans l'Eucharistie de celui qui, sous le voile des espèces, cache son visage, qui est tout lumière, mais inaccessible aux yeux des mondains. Bon Dieu! et quel moyen de commettre la moindre petite irrévérence auprès de celui devant qui tremblent les puissances qui portent lumières, de celui devant qui les astres ne sont pas nets, qui a trouvé des défauts dans ses anges, qui ébranlera les gonds des cieux, et que les esprits célestes appellent trois fois saint?

Je reviens à nos bons congréganistes dont l'esprit était quelquefois bien occupé à considérer le bonheur de tous ceux qui travaillaient en quelque façon que ce fût, pour la congrégation surtout; ils estimaient bien fort le bonheur des sacristains qui voulaient agir en l'Esprit de Dieu. « Ah! disaient ces chères âmes, si nous étions jamais dans cette charge, que ne ferions-nous pas? » Tantôt il leur venait en pensée. . . . . tantôt leur amour leur faisait croire qu'elles baiseraient cent fois les marchepieds de l'autel, qu'elles seraient trop heureuses de secouer la poudre des pieds de ceux qui sont voués au service de Notre-Dame, voilà pour les exemples de piété. Je pourrais dire beaucoup de grâces gratuites et choses miraculeuses qui vous étonneraient beaucoup, arrivées à des congréganistes, qui sont encore vivants; mais en voilà assez pour vous montrer si la très-sainte Vierge sait bien estimer ceux qui se rangent sous sa conduite; en voilà assez pour vous faire connaître l'estime que vous devez avoir de l'action que vous faites à présent, prenant la plus sainte des créatures pour chère maîtresse, pour fidèle patronne et avocate. Puisqu'elle est bonne et puissante pour tous les Chrétiens, mais spécialement envers ses dévots, mais très-spécialement envers ceux qui se mettent dans sa congrégation, prenant de ceux-ci un soin admirable pour tout ce qui les touche; que ne pouvez-vous en attendre?

Je vous ai rapporté plusieurs exemples pour les bienfaits spirituels; croyez, mes très-chers frères qu'elle ne s'arrête pas là: elle aide en bien des choses temporelles difficiles, de fortune, des amis, des parents, des enfants, des familles de ceux qui sont en sa congrégation. Je laisse là quantité d'exemples que je pourrais rapporter pour finir. Il se peut faire que vous ne soyez bien ennuyés d'entendre un si chétif discours et venant d'une créature la plus triste et la plus misérable qui ait été et qui sera jamais; voulez-vous, toutefois, me permettre de vous dire encore ce peu de mot: notre bonne Mère a fait beaucoup pour vous, faites aussi de votre part tout ce que vous pourrez pour elle. Vous venez de l'appeler sainte, eh bien! soyez saints et parfaits comme votre Mère céleste est sainte et parfaite. Et, comme les enfants d'Adam reçoivent, par leur naissance, les inclinations de leur père, comme ils héritent de son amour-propre, ainsi, en votre naissance spirituelle d'aujourd'hui, entrez par participation dans la vie de votre bonne mère spirituelle, et faites-vous quitte de votre ancienne vie.

Soyez saints en vous abstenant de toute sorte de péchés; ayez toujours et sur toutes choses une grande horreur du péché mortel; prenez une sainte résolution de mourir plutôt un million de fois que de jamais vous rendre esclaves du démon et de l'enfer. Soyez chastes; que la moindre ombre de l'impureté vous fasse peur; que le jurement ne se rencontre jamais en votre bouche. Fuyez la médisance, et prenez bien garde à ce péché. Ici, je pourrais vous montrer, si j'en avais le loisir, que c'est le péché le plus commun et le plus dangereux de tous les péchés, et pourtant le moins connu. Il va comme un déluge ravageant toute la terre; et ce qui est bien pis, c'est que plusieurs âmes, au reste assez pieuses, s'y laissent emporter. C'est ce que l'expérience nous apprend tous les jours; et voici ce que saint Jérôme en a écrit à la dame Celantia (epist. 48): *Pauci admodum sunt qui ubi vitio renuntiant..... Tantaque hujus mali libido hominum indoles invasit, ut etiam qui procul ab aliis vitiis recesserunt in istud tamen quasi in extremum diaboli laqueum incidant.* Il n'y a presque personne qui soit exempt de ce malheureux vice. Voici les mots de saint Thomas: *Nullus, pauci vel nulli sunt.* Et ne pensez pas qu'il faille mentir pour commettre ce péché: il suffit de dire un péché qui ne soit pas connu. Ne prêtez non plus jamais l'oreille aux détracteurs. Enfin, soyez saints en vous exerçant dans toute sorte de bonnes œuvres. Ne vivez point comme font la plupart des hommes, sans se proposer aucune fin surnaturelle; et dites à Dieu, tous les matins, que dans toutes vos actions, dans tout votre travail, vous n'aurez point d'autre but que sa gloire. Ayez soin que tous vos domestiques servent bien Dieu; jamais, au grand jamais, ne souffrez qu'ils offensent Dieu; tâchez même de prier Dieu tous ensemble le matin et le soir. Aimez l'humilité: c'est la vertu du christianisme, sans laquelle, fît-on des miracles, tout cela ne serait rien. Tâchez de vous défaire de l'esprit du monde, pour recevoir l'Esprit de Jésus-Christ, esprit tout opposé de sentiment à celui du siècle, esprit qui va déclarant *bienheureux les pauvres d'esprit* (*Matth.* v, 3), et qui dit: Malheur à ceux qui en sont riches, car ils s'évanouissent dans leurs plaisirs, et marchent dans des choses hautes et qui sont au-dessus d'eux-mêmes; esprit qui béatifie les pauvres des biens du monde, pendant qu'il dit aux riches: *Malheur à vous, riches, parce que vous avez vos consolations en ce monde.* (*Luc.* vi, 24.) Souvenez-

vous aussi des paroles que vous venez de dire, que jamais vous ne quitterez la bienheureuse Vierge, de peur que vous ne tombiez dans les mêmes malheurs où sont tombés plusieurs congréganistes qui ont quitté la congrégation. Il y a des exemples terribles qui vous étonneraient, si je pouvais vous les dire. Ah! lâches serviteurs qui parlez en un cœur. Et en un cœur, pensez-vous que l'auguste Marie tienne ses promesses, si vous ne gardez les vôtres? Mais laissons là ces âmes perfides, qui portent avec elles le signe de leur réprobation. Pour vous, marquez bien ce jour, dans lequel vous avez été inscrits au nombre des enfants de Marie, et qui tient le second rang après celui de votre baptême; jours, fondements de votre salut, doux présages de la gloire bienheureuse, dont le souvenir vous consolera au jour de votre mort, par l'espérance de la vie immortelle. Que cette journée soit comptée entre les journées que le Seigneur a faites. Faites-en la mémoire tous les ans avec dévotion, et remerciez-en toujours la divine bonté; et ainsi nous pourrons dire que bénédiction sur bénédiction, et jusqu'au comble de toute bénédiction, sera donnée à vos chères âmes.

Anges du ciel, esprits plus aimables que l'amour, si c'est la coutume que celui qui parle dans quelque assemblée adresse quelque chose aux grands de la terre, quand ils s'y rencontrent, mon esprit, pour grossier qu'il soit et peu uni, vous aime trop pour vous laisser là sans vous rien dire. Je renouvelle, devant toute cette assemblée, la résolution de vivre votre serviteur, votre vassal et esclave, ne voulant pas être un seul moment sans faire aucune action qui ne soit pour votre gloire. Je renouvelle le désir, qu'il y a longtemps que j'ai, de mourir à force de vous aimer. Je vous recommande, avec la confiance ordinaire que vous savez que j'ai en vos bontés, cette congrégation, et vous prie de faire mes excuses à Jésus et à Marie, de ce que, tout pécheur que je suis, j'ai osé raconter les justices du Seigneur, ayant les lèvres polluées; de ce que j'ai mis obstacle aux grâces que le ciel eût faites par le moyen de quelque autre personne qui eût levé ses mains et ses yeux au ciel avec plus d'innocence que je ne le fais. Si un des plus illustres d'entre vous n'ose prendre le charbon, figure de la parole de Dieu, qu'avec des pincettes, ne puis-je pas dire : Malheur pour ma témérité! Dites à Marie, la bien-aimée de mon cœur, cette incomparable aimante, la reine, l'amie, la mère de nos âmes, la fidèle, la sage, la sainte. la cordiale, l'obligeante, les délices, les chères et précieuses amours du genre humain, que nous voulons n'avoir plus des cœurs que s'ils lui appartiennent par toutes sortes de titres et qualités qui se puissent concevoir; que nous voulons l'honorer en la même façon qu'ont fait tous ses plus chers et plus nobles amants. Dites, mais à votre façon tout angélique, au divin Jésus, l'objet de tous nos souhaits, que nous nous séparons de nous-mêmes, pour entrer dans son être et dans toutes ses dispositions, même inconnues; que nous ne voulons plus être qu'un esprit avec lui, pour parler dignement à sa très-sainte Mère, par les paroles qu'il lui dit; pour remercier dignement le Père éternel des grâces qu'elle a reçues par ses dignes louanges; pour aimer, autant que mérite d'être aimée, cette mère du bel amour, par les affections de son sacré cœur; car enfin, pour le repos de nos cœurs et pour la digne louange de Dieu, nous voulons devenir avec Jésus-Christ une même louange, un même amour, une même gratitude, une même âme, une même oraison, qui perpétuera jusque dans l'éternité celle que nous faisons maintenant. Ainsi soit-il.

RELATION

SUR SAINT HÉLIER, MARTYR (le 4 juillet).

Saint Hélier était de condition, étant né de personnes de qualité du pays de Tongres. Quoiqu'ils fussent païens, se voyant sans enfants, ils eurent recours à saint Cunebert, à raison de la grande estime que les peuples en avaient, pour en implorer par ses prières: car les infidèles, parmi les ténèbres de l'infidélité, ne laissaient pas de reconnaître le grand pouvoir des saints et les miracles que Dieu opérait par eux. Saint Cunebert leur ayant obtenu saint Hélier, et leur ayant fait promettre qu'ils lui en laisseraient l'éducation, ils ne tinrent pas leur promesse, ayant peine de laisser leur enfant entre les mains d'un homme qui gardait la pauvreté; mais ils y furent obligés par une grande maladie qui arriva à leur enfant, et que saint Cunebert guérit miraculeusement. Ce saint le nomma Helerius ou Hélier, c'est-à-dire miséricordieux, pour le faire souvenir qu'il avait été guéri par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dès son bas âge, il jeûnait tous les jours; il avait du pain d'orge, des herbes crues, dans lesquelles il mettait un peu de sel; il ne mangeait qu'une fois le jour, et il s'adonnait à l'oraison presque continuellement, méditant dans la loi du Seigneur le jour et la nuit.

Une si sainte vie fut honorée de miracles; car saint Hélier redonna la vue à un chas-

seur qui l'avait perdue, et ce fut son premier miracle. Il guérit une femme du flux de sang par des herbes de son jardin, à qui il avait donné sa bénédiction. Un homme qui avait un serpent dans son estomac, qui y était entré lorsqu'il dormait la bouche ouverte, il le fit sortir par le signe de la croix.

Saint Cunebert ayant été massacré par un seigneur de qualité, lorsqu'il récitait ces paroles du Psalmiste : *Quando venies ad me* (*Psal.* c, 2), notre saint, ayant eu horreur d'une action si cruelle, quitta le pays, et, étant arrivé près d'une ville que l'on appelait en ce temps-là Morines (*Morinensem in civitatem*, il se retira près de cette ville à une chapelle de Notre-Dame, vivant dans une continuelle mortification par les haires, cilices, jeûnes, et combattant avec les démons qui ne pouvaient le souffrir.

Les saints sont pleins d'industrie pour se crucifier. Saint Hélier s'était enfermé dans un lieu plein de tous côtés de pointes, de gros clous de fer, en sorte qu'il ne pouvait pas sortir de ce lieu sans se piquer douloureusement, en sorte que souvent il lui sortait du sang des piqûres qu'il se donnait; il mena cette vie durant cinq ans.

Après cela, il ne laissa pas de crucifier sa chair, continuant les jeûnes, ne mangeant que du pain d'orge et des herbes crues; il ne buvait que de l'eau, il avait pour lors deux ais qui lui servaient de lit, et il n'était vêtu que de peaux de bêtes. Une pauvre veuve qui demeurait près de la chapelle lui préparait, en ce temps-là, sa nourriture, et il s'appliquait à exercer les œuvres de charité, particulièrement à visiter les malades.

Comme Dieu voulut glorifier son saint, continuant à faire des miracles par lui, et lui donnant le pouvoir de ressusciter un enfant qui avait été étouffé dans le lit de sa mère, il voulut se retirer pour fuir l'honneur qu'on lui rendait, et l'ange du Seigneur lui révéla que l'ordre de Dieu était qu'il se retirât en Normandie, où il trouverait un homme d'une éminente perfection nommé Marcou (*Marculphus*) qui lui aiderait à aller de plus en plus dans les voies du pur amour de Dieu seul. — Le démon, prévoyant la gloire qui en arriverait à notre saint, tâche de s'y opposer; il paraît même en forme visible pour épouvanter le saint; mais le saint le chasse. Il bénit une fontaine que l'on nomme encore la fontaine de Saint-Hélier, où les malades vont de toutes parts pour recouvrer leur santé. Il s'en va dans l'île de Jersey. Il demeura dans cette île dans le creux d'une roche. Saint Marcou le vint voir dans cette solitude, où les pirates arrivant et les saints ayant eu recours à la prière, l'île en fut délivrée.

Il ne mangeait plus qu'une fois par semaine dans cette île, où il demeura dans une grande solitude. Saint Marcou et le bienheureux Rormardus l'ayant quitté, et après y avoir demeuré quinze ans, Notre-Seigneur lui parut, l'avertissant que, dans peu de jours, il souffrirait le martyre; ce qui arriva par les Vandales, qui, ayant abordé dans cette île, le tuèrent cruellement et lui coupèrent la tête, qu'il prit entre ses mains et la porta quelque espace de chemin. Le rocher où il s'était retiré demeura teint de son sang, dont il est resté des marques. Le bienheureux Rormard étant retourné dans l'île, enleva son saint corps, et Dieu honora le lieu où il fut transporté d'un grand nombre de miracles; on croit que ce qui a donné lieu à la mémoire que l'on en fait, le 16e de juillet, est que son saint corps fut posé ce jour-là dans le lieu où il fut transporté (154).

(154) Cette vie est extraite d'un ancien livre latin trouvé dans une église et paroisse, écrit en lettres gothiques fort curieusement, où tout l'office du saint est propre et avec notes de plain-chant, hymnes et antiennes; il a été traduit en langue vulgaire par le recteur de Saint-Hélier à Rennes, et rendu à la paroisse de Saint-Hélier-du-Maine, le 29 mars 1699.

TABLE DES MATIÈRES

—

OEUVRES COMPLÈTES DE H.-M. BOUDON, GRAND ARCHIDIACRE D'ÉVREUX.

L'HOMME DE DIEU EN LA PERSONNE DU REV. PÈRE JEAN-JOSEPH SEURIN, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

A Jésus, Marie et Joseph. 9
Au glorieux saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus. 13
Protestation de l'auteur. 17
PREMIÈRE PARTIE.
Chapitre premier. — De l'homme de Dieu. 17
II. — De la naissance spirituelle du Père Seurin par le saint baptême, et des grâces de son enfance et de sa jeunesse. 21
III. — Du progrès du P. Seurin en la vie spirituelle, par son entrée dans la Compagnie de Jésus. 27
IV. — De son esprit de parfaite mort à l'égard de toutes choses. 36
V. — De son esprit de mort à la vie naturelle. 45
VI. — De son esprit de mort à la vie animale. 50
VII. — De son esprit de mort à la vie spirituelle. 53
VIII. — De son esprit de mort à l'égard des sciences. 59
IX. — De son esprit de mort au point d'honneur. 68
X. — De son esprit de mort à l'amitié des créatures. 73
XI. — De son esprit de mort aux biens surnaturels. 84
XII. — De la nécessité de l'esprit de mort. 91

Oraison à la très-sainte Vierge aux pieds de Jésus mourant sur le Calvaire. 97

DEUXIÈME PARTIE.

Chapitre premier. — De l'homme de Dieu. 97
II. — De l'amour du P. Seurin pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. 102
III. — De sa grande union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 109
IV. — De son amour pour tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a aimé; et premièrement de sa grande dévotion à la très-sainte Vierge. 113
V. — De son amour ardent pour le glorieux saint Joseph, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus Christ. 119
VI. — De son grand amour pour les saints anges, dans l'union de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 124
VII. — De son amour pour l'humilité, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 130
VIII. — De son amour étonnant pour l'abjection, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 134
IX. — De son amour pour la pauvreté, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 140
X. — De son amour admirable pour les souffrances, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 142
XI. — De son obéissance, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 150
XII.—De son oraison, dans l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 153
XIII. — De son abandon parfait à la divine Providence, dans l'union avec Notre Seigneur Jésus-Christ. 164
XIV. — De son heureuse transformation en Jésus-Christ. 172
XV. — De sa vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu. 175
XVI.—De la nécessité de l'union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. 182
Oraison à l'immaculée Vierge Marie Mère de Jésus Dieu. 185

TROISIÈME PARTIE.

Chapitre premier. — De l'homme de Dieu. 185
II — De la pureté de son zèle. 188
III. — De l'étendue de son zèle. 193
IV. — Éclaircissement touchant la possession des religieuses Ursulines, et de quelques autres personnes de la ville de Loudun. 203
V. — De la force du zèle du P. Seurin, qui l'engagea à une cruelle guerre contre l'enfer, et de la grâce de sa vocation à une entreprise si difficile. 212
VI. — De la sainteté de son zèle en la manière qu'il a tenue pour combattre avec les démons. 216
VII. — De son zèle victorieux dans l'expulsion des démons des corps des possédés, et de la manière sainte qu'il a tenue pour les chasser. 222
VIII. — De la prudence divine de son zèle dans la conduite de la mère Jeanne des Anges. 228
IX. — Réflexions chrétiennes et importantes sur plusieurs choses qui se sont passées dans les religieuses possédées de Loudun. 233
X. — De son zèle invincible dans la grandeur et la multitude de ses croix. 245
XI. — La magnificence de la grâce de Jésus-Christ répandue sur le P. Seurin. 256
XII. — Le triomphe du zèle divin dans la précieuse mort du P. Seurin. 261
XIII. — Ce qui est arrivé de considérable après sa précieuse mort. 267
XIV. — Conclusion de cet ouvrage. 272
Oraison à la très-heureuse Vierge, la reine de tous les saints. 277

LE TRIOMPHE DE LA CROIX EN LA PERSONNE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE-ÉLISABETH DE LA CROIX DE JÉSUS.

A l'admirable Jésus triomphant par sa croix. 279
A la reine des martyrs. 281
Protestation de l'auteur. 281

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre premier. — Le triomphe de la croix de Jésus. 283
II. — Le triomphe de la croix en la jeunesse de la vénérable mère Marie-Élisabeth de la Croix de Jésus. 289
III.—Le triomphe de la croix dans les violences qu'on lui fait pour l'empêcher d'être religieuse. 294
IV. — Le triomphe de la croix dans son état de mariage. 300
V. — Continuation de la matière précédente. 304
VI. — Suite du même sujet. 309
VII. — Le triomphe de la croix dans son état de viduité. 323
VIII. — Le triomphe de la croix dans les saintes dispositions qu'elle porte à l'égard des souffrances. 329
IX. — Le triomphe de la croix dans les peines extraordinaires qu'elle commence de souffrir. 333
X. — Le triomphe de la croix dans les maladies étranges qui lui sont arrivées. 341
XI. — Le triomphe de la croix dans les peines intérieures dont elle est affligée. 347
XII. — Le triomphe de la croix dans toutes sortes de peines qui achèvent de la crucifier. 356
Oraison à l'adorable Jésus en sa douloureuse agonie. 371

SECONDE PARTIE.

Chapitre premier. — Le triomphe de la croix dans la possession d'Élisabeth par les démons. 373
I. — Qu'il y a des possessions dont les causes sont innocentes. 380
III. — La conduite de la divine Providence dans la permission des possessions. 388
IV. — Des preuves convaincantes de la véritable possession d'Élisabeth. 396
V. — Le triomphe de la croix dans sa délivrance des démons. 403
VI. — Le triomphe de la croix dans le dessein que la divine Providence lui donne de l'établissement d'une nouvelle congrégation. 409
VII. — Le triomphe de la croix dans l'établissement qu'elle fait des filles de Notre-Dame du Refuge. 416
VIII. — Le triomphe de la croix dans son exacte observance de la règle et des constitutions. 424
IX. — Le triomphe de la croix dans sa dernière maladie et sa précieuse mort. 437
X. — Le triomphe de la croix dans les grâces extraordinaires qu'elle a reçues. 447
XI. — Le triomphe de la croix dans les miracles que Dieu a opérés par elle durant sa vie. 458
XII. — Le triomphe de la croix dans les miracles que Dieu a opérés par elle après sa mort. 466
Oraison à l'adorable Jésus dans le tombeau. 472

TROISIÈME PARTIE.

Chapitre premier. — Le triomphe de la croix dans sa pratique des vertus. 473
II. — Le triomphe de la croix dans son amour pour Dieu. 480
III.—Le triomphe de la croix dans sa solide et incomparable dévotion à l'immaculée Mère de Dieu. 489
IV. — Le triomphe de la croix dans sa dévotion aux anges bienheureux et aux saints. 498
V. — Le triomphe de la croix dans son parfait dégagement. 505
VI. — Le triomphe de la croix dans son oraison, et la pureté de sa lumière. 514
VII. — Le triomphe de la croix dans sa confiance en la divine Providence. 524
VIII. — Le triomphe de la croix dans son ardente charité pour le prochain. 532
IX. — Le triomphe de la croix dans sa parfaite pauvreté. 540
X.—Le triomphe de la croix dans sa victorieuse chasteté. 549
XI. — Le triomphe de la croix dans sa parfaite obéissance. 558
XII. — Le triomphe de la croix dans son extrême humilité. 565
Oraison à la bienheureuse Vierge dans les souffrances. 573

L'AMOUR DE DIEU SEUL, OU VIE DE LA SŒUR MARIE-ANGÉLIQUE DE LA PROVIDENCE.

A la très-sainte et suradorable Trinité. 575
Avis du premier éditeur. 577
Protestation de l'auteur. 577
Avertissement sur cette nouvelle édition. 577
DISCOURS PRÉLIMINAIRE. — Éclaircissements des grâces extraordinaires dont il est parlé en cette Vie. 581

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre premier. — De l'amour de Dieu seul. 601
II. — Sa naissance spirituelle. 604
III. — Des grâces de son enfance et de sa jeunesse. 605
IV. — Réflexions sur le chapitre précédent. 610
V. — Son dessein pour être religieuse; l'estime et la dévotion qu'elle avait pour l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. 613
VI. — Sa vocation à une haute perfection. 618
VII. — Son humilité. 621

VIII. — Son amour pour les mépris et la vie cachée. 627
IX. — Sa générosité dans le service de Dieu. 632
Oraison à la très-sainte Vierge. 637
SECONDE PARTIE.
Chapitre premier. — Son esprit de pauvreté. 637
II. — Sa pureté extérieure et intérieure. 640
III. — Son obéissance. 644
IV. — Sa mortification extérieure. 648
V. — Sa participation aux tourments des martyrs. 653
VI. — Les tourments que lui ont causés les démons. 656
VII. — Sa parfaite croix. 661
VIII. — Sa charité envers le prochain. 672
IX. — Ce qu'elle a souffert pour les autres. 675
Oraison à la très-sainte Trinité. 686
TROISIÈME PARTIE.
Chapitre premier. — Son estime et son amour pour Dieu seul. 686
II. — Son abandon à la divine Providence. 691
III. — Ses vœux. 695
IV. — Sa dévotion au très-saint Sacrement de l'autel. 700
V. — Son oraison. 708
VI. — Sa dévotion à l'immaculée Mère de Dieu, aux bienheureux anges et aux saints. 714
VII. — Ses grâces extraordinaires. 720
VIII. — Ses désirs de la mort. 727
IX. — Sa précieuse mort. 730
LA VIE DE SAINT TAURIN, APOTRE ET PREMIER EVÊQUE D'EVREUX.
A Dieu seul en trois personnes. 737
A la reine de tous les saints. 737
Chapitre premier. — Sa naissance et son enfance. 739
II. — Saint Taurin est envoyé à Evreux par la divine Providence. 741
III. — Les oppositions des démons à saint Taurin. 748
IV — Les persécutions que saint Taurin souffre des hommes. 750
V. — Les bénédictions de la divine Providence aux travaux apostoliques de saint Taurin. 753
VI. — Saint Taurin donne au diocèse d'Evreux pour patronne spéciale la Reine des anges, et les secours qu'il a reçus de ces sublimes esprits 755
VII. — Les miracles que Dieu a opérés par saint Taurin pendant sa vie. 758
VIII. — La précieuse mort du saint. 760
IX. — Le corps du saint est mis dans le tombeau par un ordre céleste 763
X. — L'invention miraculeuse du corps du saint. 764
XI. — Continuation des miracles que Dieu fait présentement par saint Taurin. 771
XII. — Pratique de piété pour les neuvaines que l'on fait en l'honneur de saint Taurin. 777
Oraisons aux trois personnes divines en l'honneur de saint Taurin. 781
Oraison à l'admirable Mère de Dieu et aux saints anges. 781
Oraisons à saint Taurin. 783
LETTRES.
Avant-propos de l'édition de 1856. 783
Préface de la première édition. 785
Lettre première. — A Messieurs les curés d'Evreux. M. Boudon leur demande le secours de leurs prières. Son zèle pour la gloire de Dieu; sa confiance en Jésus-Christ; son humilité. 787
II. — Réponse des curés d'Evreux à la lettre précédente. 789
Oblation de l'archidiaconé d'Evreux au cœur de la très-sainte Vierge, faite par M. Boudon, le 5 mai 1654. 789
III. — A un curé de Laigle. — Sur les feux de la Saint-Jean. 793
IV. — A madame la présidente de Bragelongne.— Sur la mort de Madame de Gaumont, sa mère. 794
V. — A la même. — Boudon s'excuse de ne lui avoir pas rendu sa visite. 796
VI. — A Madame Cécile, à Paris. — Union avec Jésus-Christ, glorifier Dieu en toutes choses. 796
VII. — A la mère prieure des Bénédictines du Saint-Sacrement — Avantages des souffrances. Soumission à la Providence. 797
VIII. — A un inconnu. — Excellentes pratiques pour la vie spirituelle. 798
IX. — A la mère Elisabeth de Sainte-Marie, religieuse Feuillantine, à Paris. — Il lui donne des avis salutaires eu égard à ses infirmités. Unir toutes nos actions à celles de Jésus-Christ 801
X. — A la même. — Il l'exhorte à renoncer à la créature pour s'attacher au Créateur. Danger des liaisons humaines. 802
XI.—A la même.—Le but de la pénitence chrétienne est de nous séparer de nous-mêmes et des créatures. 803
XII.—A la même. — Il la fortifie contre les tentations du désespoir. 804
XIII. — A la même. — Maximes importantes sur la fréquente communion. 805
XIV. — A la même. — Il faut se débarrasser de ses inquiétudes et conserver le calme de l'esprit et du cœur, pour avancer dans les voies de Dieu. 807
XV. — A la même. — Séparation des créatures, courses apostoliques de Boudon. 807
XVI. — A la même. — Avantages des croix. 809
XVII. — A la même. — Il l'exhorte à souffrir dans un esprit de soumission et de sacrifice, à l'exemple du Sauveur et de la sainte Vierge. 809
XVIII. — A la même. — Il l'exhorte à s'abandonner sans réserve à la Providence. 811
XIX. — A la même. — Il l'exhorte à se réfugier dans le cœur de Jésus, et à se soumettre aux desseins de Dieu. 812
XX. — A la même. — Ne rechercher, n'aimer que Dieu seul. Combien la dévotion aux saints anges est efficace pour nous conduire à Dieu seul. 813
XXI. — A la même. — Bannir toute inquiétude terrestre; se reposer sur les soins de la divine Providence. 814
XXII. — A la même. — Renoncer à sa propre volonté, même pour les exercices de piété. 815
XXIII. — A la même. — Sur les distractions qu'elle éprouvait dans l'oraison. Conduite qu'on doit tenir dans cette occasion. 815
XXIV. — A la même. — Bonheur des âmes séparées du monde et des choses créées. 817
XXV. — A la même. — Détachement de soi-même; abandon à la Providence. Maximes sur l'oraison et sur la confession générale. 817
XXVI. — A la même. — S'humilier de ses fautes, mais se donner de garde du dépit et du découragement que l'amour-propre excite en nous. 818
XXVII. — A la même. — Eloge du P. Jean de la Barrière, instituteur des Feuillants. Avantages pour une communauté d'être sous la protection de la sainte Vierge. Zèle de M. Boudon pour l'Immaculée Conception. 820
XXVIII.—A la même.—Chercher, aimer et bénir Dieu en toutes choses; s'abstenir de parler dans l'église. M. Boudon sollicite des prières pour le succès d'un grand voyage qu'il allait entreprendre. 821
XXIX. — A la même. — Le détachement entier des créatures produit en nous la paix de l'âme. En quoi consiste cette paix. 823
XXX. — A la même. — Se détacher de tout, pour s'attacher à Dieu seul. Paroles du Père de Condren à ce sujet. 825
XXXI. — A la même. — Union avec Jésus-Christ. Aveuglement des Chrétiens. 826
XXXII. — A la même. — Eloge de sainte Potentiane. Il se félicite de n'avoir jamais eu ni serviteur ni servante. Etre en garde contre la promptitude et l'activité naturelles. Catalogue des ouvrages qu'il a donnés au public. 828
XXXIII. — A la même. — A la vue de notre faiblesse avoir recours à celui en qui nous pouvons tout. 830
XXXIV. — A la même. — M. Boudon était alors malade de la maladie dont il mourut l'année d'après. Sa patience et sa résignation dans ses maux. 831
XXXV. — A une religieuse carmélite. — Grandeur de Dieu; néant de la créature. Zèle de Boudon pour les intérêts de Dieu seul. Pratique de dévotion à ce sujet. 832
XXXVI. — A la même. — Dieu seul doit nous occuper; tout le reste n'est rien. Etre méprisé, rebuté, oublié des créatures, excellent don de Dieu. 834
XXXVII. — A la même. — Néant des créatures; il sera connu clairement au moment de la mort, mais trop tard. 836
XXXVIII. A la même. — Jésus privé de tout, modèle du véritable Chrétien. Mourir avant que de mourir. Bonheur de ceux qui sont privés de la vue du corps. 837
XXXIX. — A la même. — Combien les âmes en purgatoire ont besoin du secours de nos prières. 839
XL. — A la sœur Pétronille, tourière chez les religieuses Feuillantines du faubourg Saint-Jacques, à Paris.

Soumission entière à la conduite de la divine Providence. — Exemple de la sainte Vierge. 840
XLI. — A Madame de Rouves, à Evreux. — Il lui fait le récit de sa réception et de ses travaux apostoliques à Bordeaux. Ceux qui s'abandonnent à la Providence, récompensés dès cette vie. Eloge du P. Surin. 842
XLII. — A la même. — S'abandonner à l'esprit de Dieu, renoncer à soi-même, se combattre soi-même, obligations essentielles du christianisme, sans lesquelles les pratiques extérieures servent de peu. 845
XLIII. — A la même. — Le Chrétien n'a pas besoin de la présence visible des personnes pour se souvenir d'elles devant Dieu. Adorer, aimer la conduite de la Providence. 847
XLIV. — A la même. — Ce que c'est que d'être enfant de Dieu par le baptême : dignité de notre vocation ; devoirs qu'elle nous impose. Etant enfants de Dieu, nous sommes aussi enfants de Marie. 848
XLV. — A la même. — Bonté admirable de Dieu de nous avoir destinés au bonheur éternel, qui n'est autre que la participation du bonheur de Dieu même. 850
XLVI. — A la même. — Ne voir que Dieu seul en toutes choses. Récréation de saint François. Zèle de Boudon, succès de ses prédications. 851
XLVII. — A la même. — Sur la nouvelle année 853
XLVIII.—A la même. — Détails sur la vie du P. Surin, Jésuite. 854
XLIX. — A la même. — Sur l'humilité de la mère Anne de Saint-Barthélemy, compagne de sainte Thérèse. Exemple de deux femmes aveugles. 856
L. — A la même. — Voir Dieu en tout, Dieu seul. 857
LI. — A la même. — Il l'exhorte à mettre toute sa confiance en la divine Providence. 858
LII. — A la même. — S'appuyer uniquement sur la divine Providence : pratique solide pour l'honorer. 859
LIII.—A la même. — Il visite le tombeau de la bienheureuse Armelle, les Ursulines de Loudun et autres lieux. 860
LIV. — A la même. — Il lui marque la conduite que doit tenir Mme Simon dans les peines qu'elle éprouvait de la part des démons. 861
LV. — A la même. — Vivre, agir et mourir dans l'union avec Jésus-Christ. 862
LVI. — A la même. — Rien de plus important dans toute la vie de l'homme que la dernière agonie. Diverses morts subites. Véhémentes exhortations à ne pas attendre au moment de la mort pour servir Dieu. 863
LVII. — A la même. 865
LVIII. — A la même. — Abandon à la divine Providence. 866
LIX. — A la même. 866
LX. — A la même. — Il annonce son retour à Evreux. 867
LXI.—A la même.—Il la console sur des pertes qu'elle avait éprouvées. 867
LXII. — A la même.—Il annonce son retour à Evreux. 868
LXIII. — A la même. — Il la charge d'une commission. 869
LXIV. — A la même. — Soumission de Boudon aux croix que la Providence lui prépare. 869
LXV. — A la même. — Boudon raconte une aventure qui lui était arrivée chez Mme de la Croisette, 870
LXVI. — A la même. — Abandon de la créature pour s'attacher à Dieu. Charité de la duchesse de Bavière envers Boudon. 871
LXVII. — A la même. — Confiance entière en la Providence : motif de cette confiance. Détails sur le voyage de Bavière. 873
LXVIII. — A la même. — En revenant d'Allemagne il tombe malade à Nancy. 875
LXIX. — A la même. — Il faut recevoir les afflictions, non-seulement avec soumission, mais même avec action de grâces. 876
LXX. — A la même. — De la paix intérieure. 876
LXXI. — A la même. — Tout faire dans l'intérêt de Dieu ici-bas, pour continuer à le glorifier durant l'éternité, 877
LXXII. — A la même. — Mourir à soi-même et au monde, pour vivre de la vie de Jésus-Christ. 878
LXXIII. — A la même. — L'on n'est jamais mieux que dans l'état où Dieu veut que nous soyons. 880
LXXIV. — A Madame Anne Lefebvre, à Evreux. — Il est décrié par son évêque. Sentiments édifiants qu'il témoigne dans cette occasion. Il persiste dans la résolution de garder son archidiaconé. 880
LXXV. — A la même. — Joie intérieure d'une âme qui a renoncé à sa propre volonté pour se soumettre entièrement à la volonté de Dieu. 881
Testament de Mme Lefebvre. 882
LXXVI. — A Madame Simon — Il lui donne des avis sur les opérations du démon en elle. 883
LXXVII. — A une inconnue. — Circonstances de la vie crucifiée et de la mort bienheureuse de la susdite Marie-Angélique de la Providence. 884
LXXVIII. — A une religieuse de Rouen. — Idée que Boudon avait du sacerdoce. 886
LXXIX. — A Madame Madeleine Chamols, religieuse bénédictine à Rouen. — Charité de Boudon. 887
LXXX. — A la même. — Nouveaux effets de la charité de Boudon. 887
LXXXI. — A Madame Anne. — Il profite d'une commission pour lui parler de la Providence. 889
LXXXII. — A un ecclésiastique. — Il lui envoie son dimissoire. 890
LXXXIII. — Au même. — Pour le même sujet. 890
LXXXIV. — Au même. — Boudon conseille la dévotion aux saints anges ; ses désirs d'une vie nouvelle. 890
LXXXV. — Au même. — Sainteté du sacerdoce peu connue. Recourir à l'oraison, afin que Dieu daigne nous la faire connaître. 891
LXXXVI. — Au même. — Parler, agir, souffrir d'une manière digne de l'Homme-Dieu, auquel nous sommes étroitement unis. 892
LXXXVII. — A la Mère Anne Bardin, religieuse de la Visitation, à Nancy.—Prier pour les âmes du purgatoire ; leur appliquer les indulgences de l'Eglise. 893
LXXXVIII. — A une religieuse. — Il l'exhorte à souffrir avec patience, par la considération des peines du purgatoire. 894
LXXXIX. — A une religieuse Ursuline de Vannes. — Ne point s'appuyer sur les créatures qui passent, s'attacher à Dieu seul. 895
XC. — A une religieuse. — Nous avons en Jésus-Christ de quoi satisfaire abondamment à la justice divine. Catalogue des ouvrages de Boudon. Sentiments édifiants qu'il témoigne dans sa dernière maladie, et dans l'abandon presque universel qu'il éprouvait. 896
XCI. — A un inconnu. — Sur de faux bruits que l'on faisait courir à Evreux. 898
XCII. — A Madame la supérieure des religieuses de Notre-Dame du Refuge, à Nancy. — Il accuse réception des Mémoires sur la vie de la bienheureuse Elisabeth de la Croix. 898
XCIII. — A la même. — Il l'avertit que la vie de la bienheureuse Mère Elisabeth de la Croix est écrite, et qu'il lui renvoie les Mémoires. 899
XCIV. — A la même. — Cette lettre est encore relative à la vie de la bienheureuse Mère Elisabeth de la Croix. 900
XCV. — A Mademoiselle Auvray. — Eloge de M. Thomas, conseiller au Châtelet, à Paris, et de son épouse. 901
XCVI-XCVIII. — A Madame Henri, à Rouen. — Il l'exhorte à souffrir la pauvreté par l'exemple de la sainte famille. 902
XCIX. — A la même. — Combien il est avantageux d'être abject en toute manière. 903
C. — A la même. — Il l'exhorte à porter les effets de la pauvreté dans l'ordre de la Providence, et à avoir recours à ceux qui la peuvent assister. Il la fortifie, par son propre exemple, contre la honte qu'il y a à demander l'aumône. 904
CI. — A la même. — S'appuyer sur Dieu seul ; ne donner entrée en son cœur à aucune créature. 905
CII. — A la même. — Considérer la divine Providence dans les causes secondes dont elle sert pour nous secourir. 906
CIII. — A la même. — Etre délaissé des créatures, bonheur inestimable. Ne point s'inquiéter des pensées de réprobation. 906
CIV. — A la même. — Servir Dieu pour Dieu, soit que l'on sente du goût ou du dégoût dans les exercices de piété. 907
CV. — A la même. — Etre séparé du monde, grâce précieuse ; telle a été la grâce de saint Jean-Baptiste. 908
CVI. — A la même. — S'unir à Jésus-Christ dans toutes ses actions, même dans les plus communes. 909
CVII. — A la même. — Il lui répète que c'est Dieu seul qu'elle doit envisager dans les causes secondaires qu'il emploie pour la secourir. 910
CVIII. — A la même. — Nos péchés nous donnent un juste sujet de craindre ; mais les mérites infinis de Jésus-Christ nous donnent un juste sujet d'espérer. 910
CIX. — A la même. — En qualité de Chrétiens nous

sommes membres de Jésus Christ, et c'est lui qui opère et qui souffre en nous. 912
CX. — A la même. — Boudon se sentant près de mourir, l'exhorte à se résigner sur cela à la volonté de Dieu, et à lui en faire un généreux sacrifice. 913
CXI. — A la même.—Plus nous sentons de répugnance dans les sacrifices que nous faisons à Dieu, plus ils sont méritoires. 914
CXII. — A la même. — Conseils de direction. 916
CXIII. — A la même. — Il lui annonce un secours. 916
CXIV. — A la même. — Il lui envoie le secours promis. 917
CXV. — A la même. — Il lui envoie une nouvelle aumône. 917
CXVI — A la même. — Il l'avertit qu'il lui envoie un nouveau secours. 918
CXVII. — A la même. — Il recommande à ses prières une station qu'il devait prêcher à Evreux. 918
CXVIII. — A M. Louviers, ecclésiastique, chez M. Samson, notaire, rue Saint-Antoine, Paris. — Agir en tout en union avec Jésus-Christ et d'une manière digne de lui. 919
CXIX. — A Madame de Montreuil, religieuse bénédictine, au couvent de Saint-Sauveur, à Evreux. Il compatit à ses souffrances et lui donne des avis. 920
CXX.—A Madame la supérieure des Ursulines d'Evreux. — Relation de son voyage d'Allemagne. 921
CXXI. — A la mère de Saint-Joseph, Carmélite à Pont-Audemer. — Il lui annonce son retour de Bavière. 941
CXXII. — A M. Aubery, à Bayeux. — Etant accablé d'infirmités, il le prie de lui prêter sa voiture pour faire ses visites. 942
CXXIII. — A M. Bosguérard, ecclésiastique, à Paris. — Aimer à être inconnu, ignoré, oublié. Commencement des persécutions de Boudon. 942
CXXIV. — Au même. — Persécutions de Boudon. 944
CXXV. — Suite de ses persécutions. 947
CXXVI. — Au même. — Animosité de l'évêque d'Evreux contre Boudon. 948
CXXVII. — Au même. — Il parle encore de ses humiliations. 951
CXXVIII. — Au même. — Il parle encore des accusations portées contre lui. 952
CXXIX. — Au même. — Il s'occupe de procurer des consolations à ses amis sur qui retombaient en partie ses disgrâces. 953
CXXX. — Au même. — Révocation des pouvoirs de Boudon. Mort de sa mère. 954
CXXXI. — Au même. 956
CXXXII. — Au même. — Par suite de ses persécutions, Boudon se retire à Caen où il trouve de nouvelles croix. 956
CXXXIII. — Au même. — Confiance de Boudon en la Providence; son affection pour le diocèse d'Evreux. 957
CXXXIV-CXXXV. — Au même. — Succès de ses prédications à Angers. 958
CXXXVI. — Au même, à Evreux. — Suite des persécutions de Boudon. 959
CXXXVII. — Au même. — La perfection consiste à faire ce que Dieu demande de nous, et en la manière qu'il le veut. 961
CXXXVIII. — Au même. — Avis sur la manière de prêcher. 963
CXXXIX. — Au même. — Sur l'usage de donner la bénédiction du saint Sacrement en silence. 963
CXL. — Au même. — S'abandonner sans réserve à la divine Providence. 964
CXLI. — Au même. — La vie présente n'est rien, comparée à l'éternité. 966
CXLII. — Au même. — Succès de ses prédications en Flandre. 966
CXLIII. — Au même. — Suite des persécutions de Boudon; elles s'étendent jusqu'à M. Bosguérard qui lui était attaché. Mesures de Mgr l'évêque d'Evreux rendues inutiles. Abandon entier à la Providence. 968
CXLIV-CXLV. — Au même. — Esprit d'anéantissement et de sacrifice, disposition essentielle à un prêtre pour célébrer dignement. 970
CXLVI. — Au même.—Vie retirée souvent plus propre à glorifier Dieu que les fonctions extérieures. 972
CXLVII. — Au même. — Avis sur la direction des femmes 973
CXLVIII. — Au même. — Mourir à tout, caractère essentiel du chrétien. 974
CXLIX. — Au même. — Boudon lui donne des avis sur le genre de fonctions auxquelles il le croit appelé. 976
CL. — Au même. — Etre fidèle à sa vocation. Règles à observer pour ne pas s'égarer dans la voie même de Dieu. 976
CLI. — Au même. — Trois considérations propres à réprimer notre orgueil. 978
CLII. — Au même. — Avis touchant sa vocation. 979
CLIII. — Au même. — Sur le même sujet. 980
CLIV. — Au même. — Il annonce son retour à Evreux où il pourra s'entretenir avec M. Bosguérard. 980
CLV. — Au même. — Sur la dévotion au Sacré-Cœur. 981
CLVI. — Au même, curé de Saint-Nicolas, à Rouen.— Il lui conseille de soigner sa santé. 984
CLVII. — Au même. — Boudon avertit son ami qu'il vient de composer la vie de saint Taurin. 985
CLVIII. — Au même. — Il le félicite d'avoir fait un service pour son prédécesseur, dans la cure de Saint-Nicolas. 986
CLIX. — Au même. — Il déplore le peu de respect que l'on a pour le sacerdoce; aveuglement des riches. 987
CLX. — Au même. — Il félicite son ami de sa rétractation. 989
CLXI. — Au même. — Il l'avertit qu'il est retenu aux Andelys jusqu'à la Pentecôte. 990
CLXII — Au même. — Il le charge de remettre une lettre à M. de Fermanel. 990
CLXIII — Au même. — Il est tout disposé à rendre service à son ami. — Fermeté qu'il faut avoir dans la direction de certaines personnes. 991
CLXIV. — Au même, chez les Ursulines, à Magny. — Il prie son ami de l'informer d'une affaire où la gloire de Dieu est intéressée. 992
CLXV. — Au même. — Boudon indique où l'on peut trouver la *Vie du P. Surin*, qu'il a composée. 993
CLXVI. — Au même. — Il demande qu'on lui envoie des approbations d'ouvrages. 993
CLXVII. — Au même. — Il approuve la retraite de son ami. 993
CLXVIII. — Au même. — Infirmités de Boudon. 994
CLXIX. — Au même. — Confiance de Boudon à la divine Providence; affaire de son archidiaconé. 995
CLXX. — Au même. — Il déplore qu'un prêtre incapable s'obstine à vouloir tenir une charge qu'il ne peut remplir. 996
CLXXI. — Au même. — Sa charité envers un prêtre malheureux. On l'avertit que l'on se propose d'attaquer son livre *Sur la dévotion de la sainte Vierge*. 998
CLXXII. — Au même. — Sur les grades nécessaires pour être nommé à une cure; comment on doit entendre cette nécessité. 999
CLXXIII. — Au même. — Sur le livre de Baillet, ayant pour titre : *Dévotion à la sainte Vierge*. 1001
CLXXIV. — Au même. — Utilité des ordres religieux dans l'Eglise. Humble soumission de Boudon au jugement que l'on portera contre ses livres. 1003
CLXXV. — Au même. — Il se réjouit et bénit Dieu d'être délaissé, oublié. 1006
CLXXVI. — Au même. — Charité de Boudon. 1008
CLXXVII. — Au même. — Amour de l'abjection et de l'humiliation justifié par l'exemple des saints. Effets de la protection des saints anges. Injustice du monde à l'égard des personnes qui ont de la piété et de la vertu. 1009
CLXXVIII. — Au même. — Prêchant devant les évêques, relever leur dignité, ne point complimenter leur personne. 1012
CLXXIX. — Au même. — Il déplore le peu de respect que l'on a pour les ministres du Seigneur, et le peu de charité que l'on a pour les pauvres. Il l'exhorte à leur donner l'argent qu'il réservait pour le doctorat. 1014
CLXXX. — Au même. — Notre extrême sensibilité prouve que le vieil homme vit en nous. Combien nous devons être reconnaissants des humiliations que Dieu nous envoie. 1016
CLXXXI. — Au même. — Mépriser les outrages, lorsqu'ils n'attaquent que la personne et non le caractère. Conseil des simples souvent préférable à celui des savants. 1018
CLXXXII. — Au même. — Il l'exhorte à ne pas se livrer à la mélancolie et à réprimer les mouvements d'orgueil auxquels il était enclin. 1020
CLXXXIII. — Au même. — Il l'exhorte à réprimer tout sentiment d'orgueil, et à pratiquer l'humilité. 1021
CLXXXIV. — Au même — Preparer les sujets qu'on

doit traiter en chaire, ensuite s'abandonner à l'esprit de Dieu. Exemple de Thaulère. 1023
CLXXXV. — Au même. — Etablissement d'une loterie spirituelle. Lot qui échoit à Boudon. Belle explication d'un passage du psaume XC par saint Bernard. 1025
CLXXXVI. — Au même. — Quatre conditions absolument nécessaires pour pouvoir chrétiennement réclamer et soutenir ses droits. 1028
CLXXXVII. — Au même. — Sur le relâchement qui s'est introduit dans l'observation du vœu de pauvreté. 1031
CLXXXVIII. — Au même. — Pauvreté effective, grâce plus précieuse que la pauvreté de détachement. — Pluralité des bénéfices strictement défendue par les saints canons. Autre genre de pauvreté qui consiste à mourir à sa propre volonté, et à ne vouloir que ce que Dieu veut. 1034
CLXXXIX. — Au même. — Les curés ne doivent rien innover dans les cérémonies de l'Eglise sans l'autorité de l'évêque. A cette occasion, Boudon lui donne avec humilité, mais avec fermeté, quelques avis sur des mouvements d'orgueil qu'il croyait remarquer en lui. 1037
CXC. — Au même. — Sens de l'Oraison dominicale peu compris. Zèle de Boudon pour honorer Dieu seul, et pour empêcher les profanations du saint sacrement. Prérogatives des archidiacres. 1040
CXCI. — Au même. — Bonheur de la vie cachée. Succès des visites de Boudon. 1043
CXCII. — Au même. — Justification du petit office de l'Immaculée Conception, et de la dévotion de l'esclavage de la sainte Vierge. 1044
CXCIII. — Au même. — Il lui annonce un voyage à Rouen. Pureté et sublimité des motifs de Boudon dans ses voyages. 1048
CXCIV. — Au même. — Il est de l'honneur et du devoir d'un pasteur du second ordre d'être soumis à l'autorité de l'évêque. 1048
CXCV. — Au même. — Il répond à quelques difficultés sur les religieux qui vont confesser les malades dans les paroisses; sur la préséance des curés de ville et sur l'assistance à la messe du dimanche dans les cathédrales. 1053
CXCVI. — Au même. — Pluralité des bénéfices. Rang des archidiacres dans le synode. Boudon prêche publiquement durant tout un carême. Ecrits de Mgr l'évêque de Belley contre les réguliers; observations à ce sujet. 1056
CXCVII. — Au même. — Aveuglement des riches sur l'obligation de faire l'aumône. Bel exemple de charité d'une supérieure de religieuses. 1058
CXCVIII. — Au même. — Confiance de Boudon en la Providence. 1060
CXCIX. — Au même. — Les chanoines doivent chanter à l'office. On ne doit permuter qu'avec celui que l'on croit le plus digne. Paroles remarquables du P. de Condren au lit de la mort. 1062
CC. — Au même. — Amour des humiliations On dit que saint Augustin est favorable aux jansénistes. Difficulté au sujet d'une fondation. 1063
CCI. — Au même. — Il recommande à son ami une pauvre veuve engagée dans un procès. 1065
CCII. — Au même. — Toute la vie du Sauveur nous prouve qu'il n'y a de bonheur que dans le mépris et l'abandon entier de tout ce que le monde estime. 1066
CCIII. — Au même. — Sur l'ordre d'ôter des bibliothèques les libelles de diffamation lancés contre Boudon. 1067
CCIV. — Au même. — Boudon conseille à son ami de différer son voyage à Paris. 1068
CCV. — Au même. — Rendre service au prochain, sans aucun retour pour soi-même, à l'exemple du Sauveur. Infirmités de Boudon. 1069
CCVI. — Au même. — Il détourne le curé de Saint-Nicolas de la cure de Dieppe. 1071
CCVII. — Au même. — Il conseille à son ami de se soumettre au jugement de ses supérieurs. 1071
CCVIII. — Au même. — Réponses à diverses questions qui lui ont été faites. Juridiction des parlements dans les affaires purement ecclésiastiques. 1072
CCIX. — Au même. — Avis divers à son ami. 1073
CCX. — Au même. — Réflexions sur la *Vie* du bienheureux Jean de la Croix et celle du P. Surin. Comment elles sont accueillies. Négligence que l'on met à approuver quelques autres écrits. 1075
CCXI. — Au même. — Dieu seul est le seul bien que doit rechercher un chrétien. Humilité de Boudon, succès de ses livres. 1076
CCXII. — Au même. — Abandon de la cause de Dieu; trahison de ses intérêts; il faut s'opposer aux mauvaises doctrines. 1078
CCXIII. — Au même. — Boudon conseille à son ami de se soumettre à ses supérieurs mécontents d'une lettre écrite par lui et devenue publique. 1079
CCXIV. — Au même. — Voyage de Boudon à Rouen. 1081
CCXV. — Au même. — Amour de la vie cachée et des humiliations. 1081
CCXVI. — Au même. — Rebuts des hommes, dons précieux de Dieu. 1084
CCXVII. — Au même. — Etre en butte à la contradiction, à l'exemple du Sauveur, don précieux et inestimable. 1085
CCXVIII. — Au même. — Etre séparé des créatures et vivre de la vie de Jésus-Christ, c'est là le *trésor* et la *perle* de l'Evangile. 1086
CCXIX. — Au même. — Quitter les créatures avant qu'elles nous quittent. Ne point se laisser abattre par les contradictions. 1088
CCXX. — Au même. — Il lui demande des approbations pour deux de ses livres qu'on imprimait. 1089
CCXXI. — Au même. — Anéantissement de la propre volonté. Réserve dans la conversation avec les femmes. Prendre volontiers avis de ses inférieurs. Conduite que doit tenir un curé à l'égard de ses paroissiens malades. 1090
CCXXII. — Au même. — Combien on est aveugle de s'occuper d'autre chose que de Dieu seul. Déclaration de Boudon en forme de testament. 1693
CCXXIII. — Au même. — Combien il est rare, combien il est heureux d'être à Dieu seul. Devoirs d'une prébende plus onéreux que ceux d'une cure. 1095
CCXXIV. — Au même. — Octave de la fête de la Conception. Prière pour les morts ne doit point être omise dans les visites des archidiacres. 1096
CCXXV. — Au même — Paix que l'on goûte dans le cœur de Jésus. 1098
CCXXVI. — Au même. — Il se réjouit d'être rebuté, délaissé. Les vérités de Dieu se comprennent mieux par les lumières infuses que par les lumières acquises. Pèlerinages, pratique sainte. 1100
CCXXVII. — Au même. — Contre la pluralité des bénéfices. 1102
CCXXVIII. — Au même. — Il bénit Dieu des trois grâces signalées qu'il lui avait accordées. 1103
CCXXIX. — Au même. — Vivre à la cour, état dangereux pour le salut. Bonheur de l'abjection. 1103
CCXXX. — Au même. — Avoir part aux anéantissements de Jésus-Christ, faveur signalée. Etablissement de la dévotion du sacré Cœur. 1107
CCXXXI. — Au même — Jésus-Christ modèle de la vie cachée. Procès du curé de Reuilli. Droits des gradués supposent nécessairement le mérite. 1108
CCXXXII. — Au même. — Ne pas changer légèrement d'état, mais attendre les moments de la divine Providence. 1110
CCXXXIII. — Au même. — Etant nés de Dieu, nous devons mener une vie divine. Infirmités habituelles peu compatibles avec les communautés religieuses. 1111
CCXXXIV. — Au même. — Gain du procès du curé de Reuilli. Dévotion à Saint-Joseph. 1113
CCXXXV. — Au même. — Vie cachée de Jésus-Christ, modèle de la vie du Chrétien. Sentiments dans lesquels nous devons souffrir les peines que Dieu nous envoie. 1115
CCXXXVI. — Au même. — Il lui annonce la mort de M. Preyssac. 1117
CCXXXVII. — Au même. — Voir Dieu dans tous les événements, source d'un calme inaltérable. Succès des ouvrages de Boudon. Eclaircissement sur la censure du livre de *Dieu seul*. Reproches humiliants qu'on lui fait à Fontevrault. 1117
CCXXXVIII. — Au même. — Etre délaissé et méprisé des créatures, bonheur inénarrable. Titres donnés à la sainte Vierge. Bulle sabbatine. 1121
CCXXXIX. — Au même. — Le superflu des riches doit être donné aux pauvres. 1123
CCXL. — Au même. — Faire ce que Dieu demande de nous, et rien à l'extérieur, s'il le veut ainsi. 1124
CCXLI. — Au même Faire ce que Dieu demande de nous, et rien de plus, à l'exemple de saint Jean-Baptiste et de Jésus-Christ même. Abandon entier à la Providence. Conduite frappante de cette divine Providence sur Boudon. 1127
CCXLII. — Au même. — Précaution à prendre lorsque l'on donne la communion. 1130
CCXLIII — Au même. — L'anéantissement de Jésus-

Christ et des saints doit nous inspirer le désir d'être anéantis en toutes choses. 1131
CCXLIV. — Au même. — Dévotion de Boudon à la divine Providence et aux saints anges. Son sentiment sur la direction des femmes. Son ardeur pour les humiliations. Décisions des conciles touchant les concubinaires. 1132
CCXLV. — Au même. — C'est une nécessité que ceux qui sont les membres de Jésus-Christ souffrent à son exemple. Souffrances du P. de Brébeuf, apôtre du Canada et de Mgr l'évêque de Québec. Procès du curé d'Aigleville. 1135
CCXLVI. — Au même. — Peu de personnes gagnent la grâce du Jubilé en entier. Ardeur de Boudon pour être fait une nouvelle créature en Jésus Christ. 1138
CCXLVII. — Au même. — Incommodité survenue à M. Boudon. Succès du livre de *Dieu seul.* 1139
CCXLVIII. — Au même. — Quand Dieu seul est dans un cœur, il le sépare des créatures. Exemple du P. de Condren à ce sujet. 1141
CCXLIX. — Au même. — Avantages des souffrances. Exemples de sainte Hedwige et de saint Clément d'Ancyre. 1142
CCL. — Au même. — Dieu inconnu à l'homme. Péché de ceux qui mangent de la viande les jours défendus. Une supérieure peut-elle gratifier le confesseur au delà de ses honoraires? 1143
CCLI. — Au même. — Décret du Pape Innocent XII, concernant les propositions de Jansénius. Esprit de Jésus-Christ, esprit de douceur et de patience. 1147
CCLII. — Au même. — Réflexion sur l'apostasie de Le Vassor. Traité de l'*Oraison* revu et corrigé. 1149
CCLIII. — Au même, pour lors chez les Ursulines de Magny. — Infirmités de M. Boudon. 1150
CCLIV. — Au même. — Abnégation chrétienne, leçon peu étudiée, encore moins pratiquée. La science enfle ; exemples de Le Vassor, de Labadie et de Grotius 1151
CCLV. — Au même. — Bonheur de l'humiliation. Certains livres prohibés, non à cause de la doctrine, mais à cause de l'abus qu'on en fait. 1153
CCLVI. — Au même. — Patience de sainte Lidwine. Mort de la Mère du Saint-Sacrement, son éloge. 1155
CCLVII. — Au même. — Oublier ce qui nous regarde, pour ne considérer que Dieu seul. 1156
CCLVIII. — Au même. — Ardeur de Boudon pour l'anéantissement chrétien. 1158
CCLVIII (*bis*). — Au même. L'orgueil est le plus grand de nos maux, et un mal très-commun. Soumission de M. de Cambray. Infirmités de Boudon. 1159
CCLIX. — Au même. — Humbles sentiments que Boudon avait de lui-même. 1161
CCLX. — Au même. — Il déplore l'affaiblissement de la dévotion à la sainte Vierge. 1163
CCLXI. — Au même. — Précis du livre intitulé : *Le Chrétien inconnu.* 1165
CCLXII. — Au même. — Eloge de saint Jean de Dieu. Boudon ne peut estimer que Dieu seul. Il se réjouit d'être abandonné. 1167
CCLXIII. — Au même. — Se séparer de tout pour mériter d'être uni à Dieu. Succès du livre *De la dévotion à l'immaculée Mère de Dieu.* 1169
CCLXIV. — Au même. — Vœux ardents de Boudon pour l'anéantissement chrétien. Impression du livre *Le Chrétien inconnu.* Sa reconnaissance pour la grâce de son baptême. 1170
CCLXV. — Au même. — Notre vie, nos actions, nos souffrances, tout doit être divin en nous. Livre *du Chrétien inconnu.* 1172
CCLXVI. — Au même. — Il se trouve un peu mieux, quoique toujours en danger. Pratique abominable des flagellants. 1173
CCLXVII. — Au même. — Il s'accuse d'un emportement qu'il avait eu. Ses infirmités augmentent. 1175
CCLXVIII. — Au même. — Humilité de Boudon. Il résigne son archidiaconé à M. Amey. *Histoire des cinq propositions de Jansénius,* par M. Dumas. 1177
CCLXIX. — Au même. — Patience et résignation de Boudon dans les souffrances qui précédèrent sa mort. Succès de M. Amey. *Histoire des cinq propositions* de M. Dumas. 1179
CCLXX. — Au même. — Des droits et prérogatives des archidiacres ; de leurs devoirs; de la manière dont les visités doivent se comporter à leur égard ; des cérémonies qui s'observent dans les visites de quelques archidiacres, et notamment dans celles de Boudon. 1181
CCLXXI. — Au même. — Sur le même sujet. 1188
CCLXXII. — Au même. — Sur le même sujet. 1192
CCLXXIII. — Au même — Sur le même sujet. 1194
CCLXXIV. — Au même. — Sur le même sujet. 1199
CCLXXV. — A M. Thomas, conseiller du Châtelet, à Paris. — Le christianisme nous enseigne que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien. 1203
CCLXXVI. — Au même. — Dévotion aux saints anges. Melle Rousseau demande à profiter de son ouvrage sur la sainte Vierge, pour la rédaction d'un autre de même nature. 1204
CCLXXVII. — Au même. — Sur la mort du père de ce magistrat. 1205
CCLXXVIII. — Au même. — Sur les artifices du démon qui se change quelquefois en ange de lumière pour tromper les âmes pieuses. 1206
CCLXXIX. — Au même. — Désirs ardents de Boudon pour que Dieu seul vive en lui et dans toutes les âmes. Pouvoir des saints anges contre les démons. 1208
CCLXXX. — Au même. — Dévotion aux saints anges et aux saints. Boudon cherche avec M. Thomas à répandre de bons livres. 1209
CCLXXXI. — Au même. — On cherche par les menaces à détourner Boudon d'écrire des livres de piété, et surtout touchant la dévotion à la sainte Vierge. 1211
CCLXXXII. — Au même. — Pauvreté de Boudon lorsqu'il était séculier. Sa confiance en la divine Providence. 1213
CCLXXXIII. — Au même. — Peines de Melle Rousseau d'Angers. Il prie qu'on lui envoie le livre *De la dévotion à la sainte Vierge.* 1215
CCLXXXIV. — Au même. — Dévotion à la sainte Vierge : combattre ceux qui veulent l'anéantir en répandant des livres qui traitent de cette dévotion. Bonheur de la séparation des créatures à l'exemple de saint Jean-Baptiste. 1216
CCLXXXV. — Au même. — Bonheur d'être séparé des créatures pour s'unir à Dieu. Boudon ne conseille pas de traduire en italien son livre *De l'Oraison mentale*, mais plutôt celui *De la dévotion à la sainte Vierge.* 1218
CCLXXXVI. — Au même. — Il annonce un voyage à Paris. Austérités extraordinaires d'une religieuse Ursuline de Tours. 1220
CCLXXXVII. — Il recommande le projet de Mme Cécile et les missions de Navie. 1221
CCLXXXVIII. — Au même. — Boudon demande des livres ; la perfection ne consiste pas à faire de grandes choses, mais ce que Dieu veut que nous fassions. 1223
CCLXXXIX. — Au même — Désirs ardents de Boudon d'être à Dieu seul ; il conjure que l'on demande pour lui cette grâce. 1225
CCXC. — Au même. — Combien il est avantageux de concourir à l'établissement des missions dans les pays étrangers. 1228
CCXCI. — Au même. — La vie du Chrétien est une continuation de la vie de Jésus-Christ : donc il faut penser, agir et souffrir comme Jésus-Christ. 1230
CCXCII. — Au même. — Union de prières dans un but commun ; s'unir aux âmes dévouées à Marie pour soutenir ses intérêts. 1232
CCXCIII — Au même. — Dévotion de Boudon à la sainte Vierge dès son enfance. Il recommande de fonder un établissement d'Ursulines au Canada. 1233
CCXCIV. — Au même. — Boudon raillé de l'oblation qu'il avait faite de son archidiaconé à la sainte Vierge Avantage inestimable des souffrances. Confiance singulière de saint Etienne de Grammont en la Providence. 1236
CCXCV. — Au même. — Amour des souffrances dans Marie des Vallées. Boudon donne son avis sur une fondation d'un bénéfice. 1238
CCXCVI. — Au même. — Saint Jean de Dieu, fou selon le monde, mais sage devant Dieu. Sagesse des mondains vraie folie, en comparaison de la sagesse des saints. 1239
CCXCVII. — Au même. — Amour des saints pour les humiliations. 1241
CCXCVIII. — Au même. — Ses infirmités commencent à devenir presque continues; sentiments chrétiens qu'il témoigne à cette occasion. 1242
CCXCIX. — Au même. — Amour de Dieu pour nous ; amour que nous devons avoir pour lui. 1244
CCC. — Au même. — Infirmités de Boudon pendant les visites de son archidiaconé. 1247
CCCI. — Au même. — Il lui annonce la fin de ses visites ; incommodités qu'il avait éprouvées en les faisant : sa résignation à la Providence. 1248
CCCII. — Au même. — Les infirmités de Boudon augmentent. 1249
CCCIII. — Au même. — Pratique de l'hospitalité com-

mune autrefois parmi les Chrétiens, bien rare aujourd'hui ; excellence de cette pratique. 1249

CCCIV. — Au même. — Trait particulier de la divine Providence à l'égard de Boudon. 1251

CCCV. — Au même. — Il annonce que son voyage à Paris va enfin se faire. 1252

CCCVI. — Au même. — Loterie spirituelle ; billet portant *Dieu seul*, échu à Boudon. Dévotion d'un Cordelier à l'Immaculée Conception. 1253

CCCVII. — Au même. — Désirs ardents de Boudon de brûler de l'amour divin, zèle pour une neuvaine pour l'établissement du règne de Dieu. 1254

CCCVIII. — Au même. — Cruelles souffrances de Boudon durant ses visites ; sa patience et son courage. 1256

CCCIX. — Au même. — Il ne faut pas se laisser effrayer en vue des difficultés futures ; à chaque jour suffit sa peine. 1258

CCCX. — Au même. — Les infirmités de Boudon s'accroissent de jour en jour ; sa confiance en la divine Providence. 1259

CCCXI. — Au même. — Les Pères Jésuites ont à se réjouir des contradictions qui leur arrivent. 1261

CCCXII. — Au même. — Les infirmités de Boudon deviennent continuelles ; on fait courir le bruit de sa mort. Sa reconnaissance pour ses amis. 1262

CCCXIII. — Au même. — Infirmités croissantes de Boudon ; son appui en Dieu seul. 1263

CCCXIV. — Il recommande un bon prêtre à la charité de M. Thomas. 1264

CCCXV. — Au même. — Joie de Boudon dans ses souffrances. 1264

CCCXVI. — Au même. — Boudon se réjouit de vivre forcément dans la retraite à cause de ses infirmités. Il s'occupe de répandre de plus en plus ses livres dans les communautés religieuses. 1265

CCCXVII. — Au même. — Boudon félicite M. Thomas d'avoir revêtu le pauvre prêtre qu'il lui avait adressé. 1268

CCCXVIII. — Au même. — Impression du livre *Le Chrétien inconnu* ; établissement des Ursulines au Canada ; choix d'une supérieure tout abandonnée à la Providence. 1269

CCCXIX. — Au même. — Il change d'avis sur l'imprimeur du livre *Le Chretien inconnu*. 1272

CCCXX. — Au même. — Nouvel incident relativement à l'impression du *Chrétien inconnu*. 1273

CCCXXI. — Au même. — Neuvaine de l'intérêt de Dieu ; détachement des créatures. Quoique très-infirme, Boudon lit toutes les lettres qu'on lui adresse et il répond aux consultations. 1274

CCCXXII. — Au même. — Souhaits de bonne année. Neuvaine du règne de Dieu. Pauvreté extrême de Boudon dans sa jeunesse. 1276

CCCXXIII. — Au même. — Dévotion de Boudon à saint Joseph. Bien que produisent ses ouvrages au Canada. 1279

CCCXXIV. — Au même — Traité de la vie du bienheureux Henri de Suso. Répandre de bons livres, c'est travailler à établir le règne de Dieu. 1282

CCCXXV. — Au même. — Bénédiction répandue sur les ouvrages de Boudon. 1284

CCCXXVI. — Au même. — Abandon complet à la Providence des religieux de Saint-Etienne de Grammont. Humiliations de Boudon. 1286

CCCXXVII. — Au même. — Etant concitoyens des saints, notre conversation doit être avec Dieu et avec les anges. Dévotion de Boudon pour les états qui paraissent abjection et folie à la prudence humaine. Malgré ses incommodités, il se dispose à faire ses visites. 1288

CCCXXVIII. — Au même. — La grâce tend toujours à nous séparer des créatures ; ce qu'on doit entendre par les montages du Seigneur. Dévotion à saint Joseph. 1291

CCCXXIX. — Au même. — Nécessité d'écrire la vie de Bourdoise. 1294

CCCXXX. — Au même. — Il parle encore de l'utilité de publier la vie de M. Bourdoise. 1296

CCCXXX (*bis*). — Au même. — Il croit utile que l'on donne au public la vie de M. Bourdoise. Il dispose, en forme de testament, une donation de ses objets de dévotion, en faveur de ses amis. 1297

CCCXXXI. — Au même. — Le P. De la Chaise demande à Boudon quatre exemplaires de son livre *sur l'Immaculée Conception*. 1299

CCCXXXII. — Au même. — Boudon remercie la Providence de ce que, pendant ses visites, ses infirmités ont été tolérables. Il ne veut point s'occuper de mariage. 1300

CCCXXXIII. — Au même. — Boudon entretient son ami de l'état de sa santé, et il lui annonce son prochain voyage à Paris. 1301

CCCXXXIV. — Au même. — Il lui annonce la fin de ses visites. 1303

CCCXXXV. — Au même. — Nouvelles commissions à M. Thomas. 1304

CCCXXXVI. — Au même. — Il annonce son retour à Evreux. 1305

CCCXXXVII. — Au même. — Il se plaint que le libraire répande *Le Chrétien inconnu* sans la correction demandée. La contradiction est un bonheur devant Dieu. Dévotion aux saints anges. 1307

CCCXXXVIII. — Au même. — Dévotion de sainte Galle aux saints et à la sainte Vierge ; il gémit sur les progrès du jansénisme. 1308

CCCXXXIX. — Au même. — Sur la dévotion à la sainte Vierge et à la sainte Famille. 1309

CCCXL. — Au même. — Bonheur de ceux qui vivent loin du monde, à cause de son éloignement de Dieu. 1310

CCCXLI. — Au même. — Les souffrances de Boudon sont si grandes, qu'il succomberait sans une grâce particulière. 1311

CCCXLII. — Au même. — Désir de n'être compté pour rien, afin d'être tout abandonné à la divine Providence. 1313

CCCXLIII. — Au même. — Il conseille de lire la Vie de sœur Marie Angélique de la Providence ; il se recommande aux prières pour l'anniversaire de son entrée dans l'état ecclésiastique. 1313

CCCXLIV. — Au même. — Il parle de ses infirmités. Un provincial est opposé à l'Immaculée Conception. 1315

CCCXLV. — Au même. — Il répare une erreur dans laquelle il croyait être tombé relativement à l'archevêque de Paris. 1315

CCCXLVI. — Au même. — Boudon remercie ses amis des prières qu'ils ont faites pour lui, et reconnaît qu'il en a grand besoin. Il avoue qu'il souffre ses infirmités avec joie 1316

CCCXLVII. — Au même. — Ne point se décourager par l'inutilité de nos efforts pour prouver la gloire de Dieu. L'archevêque de Paris est circonvenu par certaines gens du parti ; nécessité de le détromper. 1319

CCCXLVIII. — Au même. — Soin de Boudon à consoler les personnes qui étaient dans la peine. 1320

CCCXLIX. — Au même. — Il félicite M. Thomas de son zèle à distribuer de bons livres ; il exerce par là, en quelque sorte, les fonctions d'un apôtre. C'est exécuter les desseins de Dieu que de contribuer à établir la dévotion à la sainte Vierge. Ce que sont les indulgences. 1321

CCCL. — Au même. — Etre uni à Jésus-Christ, c'est être uni à la sainte Vierge. Bon emploi du temps dans le souvenir de la mort. 1324

CCCLI. — Au même. — Dévotion à l'Immaculée Conception et zèle de Boudon pour la propager. Il est faux que l'Immaculée Conception ait été condamnée. Boudon remet à M. Thomas le soin de faire corriger ses ouvrages pour une nouvelle édition. 1325

CCCLII. — Au même. — Oppositions que l'on fait de toutes parts à la dévotion à la sainte Vierge, et principalement à l'Immaculée Conception. 1327

CCCLIII. — Au même. — La vie d'un Chrétien, à l'exemple de celle de Jésus-Christ, doit être un sacrifice continuel. 1329

CCCLIV. — Au même. — Dans quels sentiments un Chrétien doit commencer l'année. 1331

CCCLV. — Au même. — Désirs ardents de Boudon de ne plus vivre que pour Dieu seul. Livre du *Triomphe de la croix*. 1334

CCCLVI. — Au même. — Sur la mission de l'Ile de Xavie : à cette occasion il parle de la confiance ferme et absolue que l'on doit avoir en Dieu. Exemple de saint François Xavier. 1335

CCCLVII. — Au même. — Bonheur des souffrances. Approbation de ses livres. 1338

CCCLVIII. — Au même. — Estime qu'un Chrétien doit faire des croix. 1339

CCCLIX. — Au même. — Estime de Boudon pour l'évêque de Québec. La distribution des livres de piété est une œuvre bien précieuse. Ses maux augmentent de jour en jour. 1341

CCCLX. — Au même. — Il exprime d'une manière admirable sa reconnaissance des maux par lesquels Dieu l'éprouvait. Oraison à la sainte Vierge, aux anges et aux saints. 1343

CCCLXI. — Au même. — Le livre du *Triomphe de la croix* est plein de fautes d'impression ; il indique quel-

ques corrections. Confiance en la divine Providence. 1344
CCCLXII. — Au même. — Vivre séparés de toutes créatures et de nous-mêmes, afin qu'il n'y ait plus que Dieu seul en nous. 1347
CCCLXIII. — Au même. — Il lui mande qu'il a reçu le viatique; il lui recommande Mme Henri. 1348
CCCLXIV. — Au même. — Il donne une commission à son ami. 1350
CCCLXV. — Au même. — Boudon, à cause de ses maux, se recommande aux prières de M. Thomas. 1350
CCCLXVI. — Au même. — Boudon se rappelle que la conduite de la divine Providence a toujours été extraordinaire à son égard; il s'abandonne, au milieu de ses maux, à ses soins divins avec un nouvel accroissement de joie. 1351
CCCLXVII. — Au même. — Faveurs extraordinaires de la sainte Vierge à l'égard du bienheureux Herman-Joseph. Boudon remercie ses amis d'une neuvaine que l'on fait pour lui. On l'avertit que les médecins désespèrent de sa guérison; il remercie M. Thomas de ses aumônes aux personnes qui lui donnent leurs soins. 1352
CCCLXVIII. — Au même. — Boudon bénit la Providence des secours qu'elle lui accorde; il ne vit que d'aumônes, et il refuse celles de son ami. 1355
CCCLXIX. — Au même. — Il perd la personne qui, par son travail, le faisait subsister, Mme Lefebvre, qui le soignait. Son abandon à la Providence. 1357
CCCLXX. — Au même. — Ses infirmités augmentent; les personnes qui le gardaient étant tombées malades, il se réjouit de n'avoir que la Providence pour appui. 1359
CCCLXXI. — Au même. — Il se plaint qu'un principal du collége d'Evreux soit partisan des doctrines de Jansénius. 1360
CCCLXXII. — Au même. Il raconte les bienfaits de la Providence à son égard, et il invite ses amis à la bénir avec lui. Projet d'une association pour soutenir les intérêts de la sainte Vierge. 1363
CCCLXXIII. — Au même. — Sa reconnaissance d'une aumône qu'on lui envoie. Il gémit à la vue des associations que font les hommes pour leurs intérêts temporels, et il en forme une spirituelle pour les intérêts de la gloire de Dieu. 1364
CCCLXXIV. — Au même. — Il conseille de ne pas presser l'approbation de la *Vie de la Mère Elisabeth*. 1367
CCCLXXV. — Au même. — Heureux état d'un complet abandon à la divine Providence, à l'exemple de Jésus-Christ et des apôtres. Honneur de ceux qui sont appelés à exercer les œuvres de miséricorde. 1367
CCCLXXVI. — Au même. — Boudon apprend à son ami qu'il a reçu l'extrême-onction; il se recommande aux prières de ses amis. 1369
CCCLXXVII. — Au même. — On veut faire venir un opérateur de Rouen, pour apposer un nouveau bandage sur le mal de Boudon. 1370
CCCLXXVIII. — Au même. — Boudon désire être mort à lui-même pour ne vivre que de la vie de Jésus-Christ. 1371
CCCLXXIX. — Au même. — Il remercie affectueusement son ami de ses bons services et tous ceux qui prient pour lui. 1372
CCCLXXX. — Au même. — Les douleurs continuent presque sans relâche; il en remercie la divine Providence. On se propose de lui apporter le viatique. 1373
CCCLXXXI. — Au même. — Il désire d'être uni entièrement à Dieu. Continuation de ses souffrances. 1375
CCCLXXXII. — Au même. — Il ressent une joie ineffable de ce que ses maux étant sans aucun remède humain, il se voit entre les mains de la seule Providence. 1376
CCCLXXXIII. — Au même. — Il exhorte M. Thomas à souffrir les douleurs de la maladie en union avec Jésus-Christ souffrant. 1378
CCCLXXXIV. — Au même. — Etre séparé du monde par quelque événement fâcheux, est une grâce des plus précieuses. Ecrits de M. Dumas contre les novateurs. Dévotion de Boudon à la sainte Vierge étant écolier. 1379
CCCLXXXV. — Au même. — Amour de Boudon pour le Verbe incarné. Conserver les lettres où les nouvelles doctrines sont révélées; on en peut tirer profit. Les scrupuleux doivent suivre aveuglément les avis de leurs confesseurs. 1381
CCCLXXXVI. — Au même. — Il promet de se souvenir de ses amis après sa mort devant Dieu. Il annonce qu'il est à l'extrémité. 1382
CCCLXXXVII. — Au même. — Il donne avis qu'on vient le voir comme un moribond. 1383
Lettre de M. Chanoine à M. Thomas. — Il lui annonce la mort de Boudon. 1383
APPENDICE AUX LETTRES DE BOUDON.
Oraison à la très-sainte Mère de Dieu, aux anges et aux saints. 1385
Motifs édifiants et pratiques salutaires d'une association pour l'avancement du règne de Dieu, par M. Boudon. 1387
Association de Boudon avec les religieuses de la Visitation de la Flèche. 1392
Offrande au cœur de Jésus, et en Jésus à celui de Marie, tirée sur l'original écrit de la main de Boudon. 1392
Testament de M. Boudon. 1394
OEUVRES ORATOIRES DE M.-H. BOUDON.
I. — Panégyrique de saint Bernard. 1394
II. — Eloge funèbre de M. Beccasse, docteur en Sorbonne, chanoine d'Evreux. 1408
III. — Exhortation pour la veille de Noël. — Sur le mystère de la naissance du Sauveur. 1427
IV. — Exhortation sur saint Joseph et la vie cachée. 1436
V. — Exhortation sur la sainte Vierge. 1446
VI. — Exhortation à des congréganistes 1456
Relation sur saint Hélier, martyr. 1465

FIN.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.



